LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1882

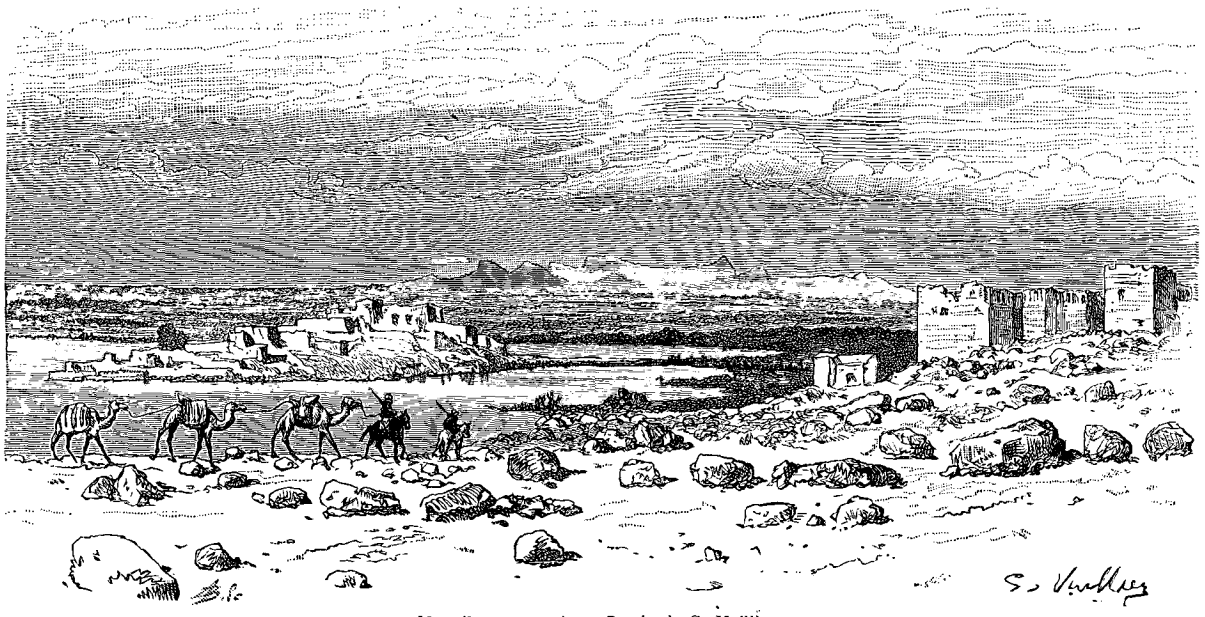
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Mezarib voy. p. 3). — Dessin de G. Vuillier.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE,

PAR LADY ANNA BLUNT.

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des aquarelles de lady Anna Blunt.

INTRODUCTION.

Ce voyage a été publié en anglais au cours de l'année 1880. « Ceux qui auront lu, dit l'auteur dans sa préface, le récit de nos aventures de l'année dernière dans la vallée de l'Euphrate[1], n'auront pas besoin qu'on leur explique pourquoi nous avons entrepris le voyage actuel ou pourquoi nous lui donnons le titre de *pèlerinage*. Notre voyage au Nedjed (1878-1879) forme le complément naturel de notre excursion à travers la Mésopotamie et le désert de Syrie. Le Nedjed, avec l'intérêt romanesque attaché à son nom, ne paraît pas indigne d'inspirer le sentiment religieux que suppose une visite à un sanctuaire. Dans l'imagination des nomades du Nord, le Nedjed est un pays légendaire, le berceau de la race arabe et des idées chevaleresques dont elle vit encore. »

1. *Les Tribus arabes de la vallée de l'Euphrate* et la *Vie nomade*, 2 vol. in-8°, Londres, 1879.

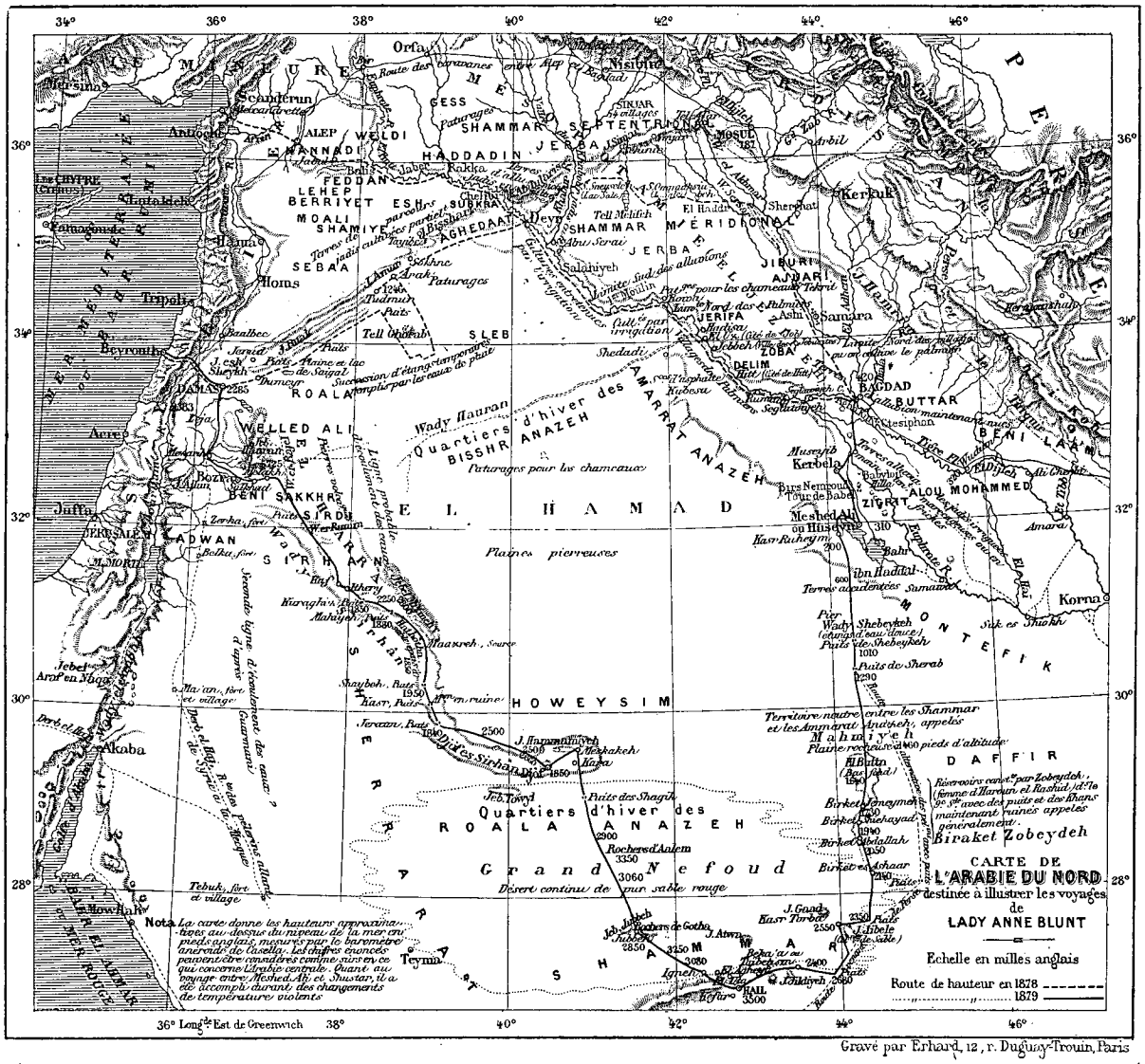
M. Blunt et lady Anna Blunt sont des Anglais qui ont fait un long séjour en Orient; ils en connaissent et en aiment les mœurs. Ils ont aussi la connaissance de ce qu'ils appellent à juste titre les *moyens arabes*, sans lesquels un Européen ne circule qu'à grand'peine chez les nomades de l'Arabie.

Les voyageurs débarquèrent à Beyrouth pendant l'automne de 1878 et de là se rendirent à Damas, où ils organisèrent une caravane, ce qui n'était pas une petite affaire. Il leur fallait des provisions de toute sorte, des tentes, des chameaux, un personnel de serviteurs sur lesquels ils pussent compter. Il leur fallait avant tout des laissez-passer signés par les chefs de la frontière du désert : ce sont là des passeports sûrs, qui donnent en outre droit à l'hospitalité et à des avantages divers. Il y avait aussi la question du costume. Les voyageurs se pourvurent dans les bazars de Damas d'un assortiment complet de vêtements à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'usage des nomades : « Ce ne devait pas être un déguisement, dit Mme Blunt. Nous ne désirions pas, même si nous avions pu le faire, ne pas être considérés comme des Européens. Nous voulions seulement éviter d'attirer sur nous plus d'attention qu'il n'était nécessaire. Ce costume se composait d'un djibbeh ou robe de chambre de soie rayée, portée sur une longue chemise; d'un abba bleu et blanc du genre de ceux qu'on fabrique à Karietyn, et, pour la tête, d'un caftan noir, bordé d'or, qui s'attache avec l'aghal, une corde noire de laine d'agneau.

M. et Mme Blunt emmenaient plutôt comme ami que comme guide Mohammed Ibn Aroûk, fils du cheik de Tadmor (Palmyre), dont la famille, originaire du Nedjed, avait quitté cette contrée au dix-huitième siècle. Mohammed Ibn Aroûk se rendait au Nedjed afin d'y épouser une femme de son sang : ce à quoi les Arabes nomades attachent une importance



Nota. On a maintenu sur cette carte, et presque partout dans le texte, l'orthographe anglaise de l'original.

extraordinaire. Ce désir de Mohammed avait même été l'une des causes déterminantes de l'entreprise très hasardeuse de pénétrer dans l'Arabie centrale par la vallée du Ouadi[1] Sirhan, qui a jadis été le grand chemin des invasions de la Syrie par les nomades du Sud, mais qui est aujourd'hui déserte quoiqu'elle ait été fort peuplée à une autre époque. Il n'y a plus là un arbre, ni même un pan de mur. Les ruines elles-mêmes y ont péri. Des puits abandonnés indiquent seuls l'emplacement des villes et des villages.

Mohammed Ibn Aroûk avait accompagné M. et Mme Blunt dans une partie de leur voyage en Mésopotamie. Il était devenu, à la manière arabe, le frère adoptif de M. Blunt, qui à cette occasion lui avait promis de revenir en Syrie et de l'accompagner au Nedjed, en quête d'une épouse de sa race. « L'idée et la promesse, dit Mme Blunt, étaient tout à fait d'accord avec les mœurs des nomades et le charmèrent, ainsi que son

1. *Ouadi*, mot arabe, veut dire *vallée*, lit, généralement desséché, d'un cours d'eau, d'un *oued*, c'est-à-dire d'une rivière. Les Français d'Algérie, qui n'emploient jamais ce mot *ouadi*, se servent constamment du mot *oued*.

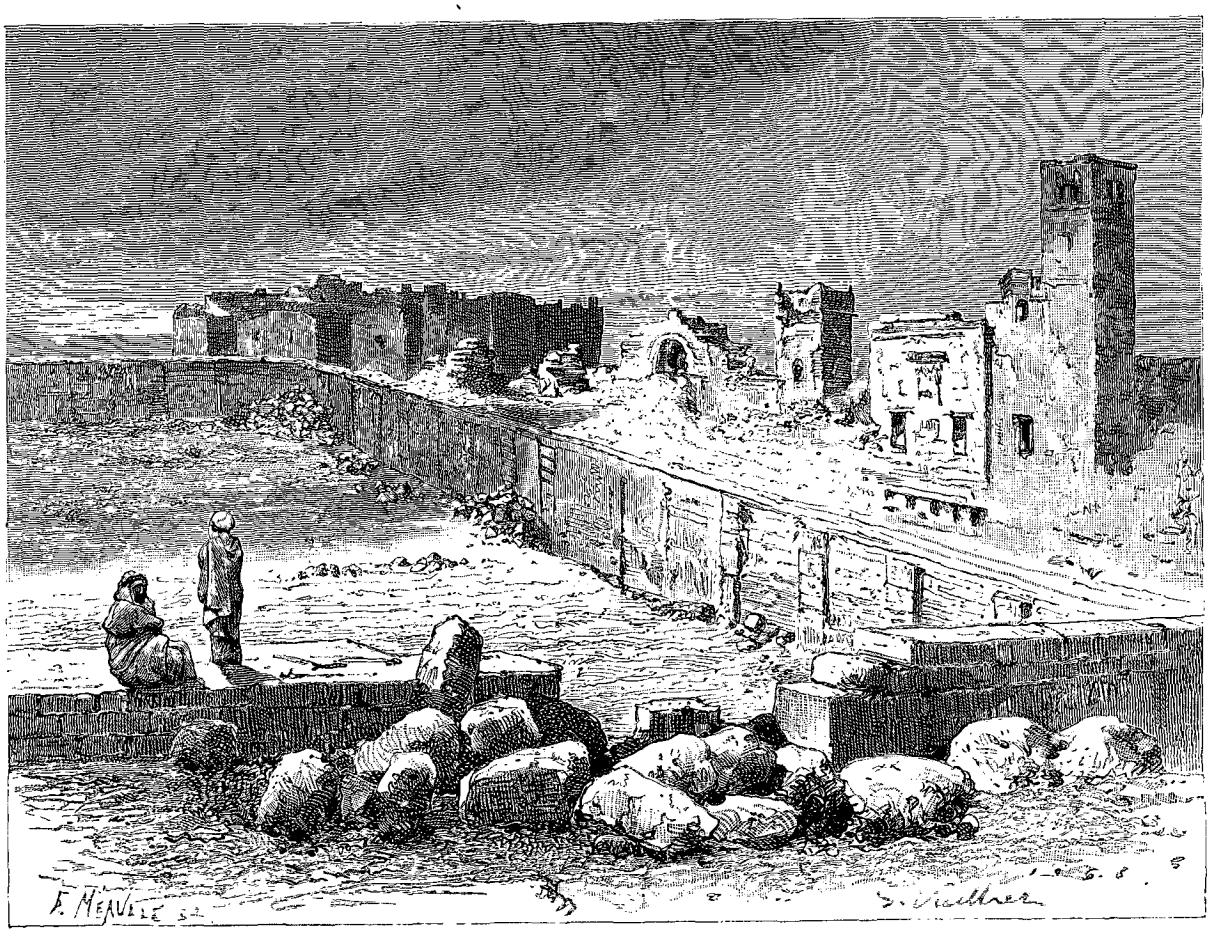
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

père Abdallah, à qui elles furent communiquées, comme il était convenable. La coutume arabe en fait de mariage a peu changé depuis les jours d'Abraham. Il était naturel que le père et le fils désirassent que celui-ci épousât une femme de leur sang et fussent déterminés à aller la chercher loin. » Mohammed Ibn Aroûk ne pouvait guère espérer de trouver à Tadmor une femme de son rang, parce que sa famille s'était mésalliée plusieurs fois, cas grave chez les nomades de sang *asil* (noble).

On se mit en route le 13 décembre. Le pays traversé par la caravane durant les premiers jours après le départ de Damas a été souvent décrit. Il n'y eut pas d'incident jusqu'à Mezarib, chef-lieu du district du Soûk. Il y a là une foire importante et permanente. C'est là aussi que les voyageurs quittèrent la grande voie des pèlerins qui vont de Damas à la Mecque pour s'engager dans les régions à moitié inconnues de l'intérieur du Hauran.

---

18 décembre. — Nous étions contents d'être délivrés de la fange et des noises du Suk; quittant la route des pèlerins, nous prîmes au sud-est une piste qui mène à Bozra. Toute la journée fut employée à



Ruines de Bozra. — Dessin de G. Vuillier.

parcourir un pays très habité, regorgeant de villages bâtis sur un sol rougeâtre et riche, déjà labouré, dont pas un acre n'était en friche; il n'attendait que la pluie; une nombreuse population se pressait sur la route, à dos d'âne ou à pied, allant à Mezarib en chantant. Dans tous ces villages, les effets de la dernière épizootie étaient visibles; le bétail mort gisait partout.

On dit ce district le plus fertile en grains qui existe, et il l'est; mais que la pluie vienne à faire défaut, l'année est perdue, ces villages sont à la discrétion du ciel pour leur provision d'eau. Il existe dans chacun d'eux un vieux réservoir creusé dans le roc. Il est difficile de comprendre comment on peut remplir ces réservoirs, car il n'y a pas de conduits qui y mènent; ils sont au contraire généralement perchés sur un lieu élevé. Ils sont à cette heure tous à sec, et les villageois doivent aller chercher l'eau à plusieurs milles[1].

19 décembre. — Trois heures et demie d'une marche rapide nous conduisent à Bozra. L'entrée de la ville est frappante, comme la vieille route romaine qui, après avoir couru longtemps en droite ligne, vient finir ici par un portique de style classique fort régulier, au delà duquel on aperçoit des monceaux de ruines, puis à droite un beau château ancien.

1. Il s'agit ici du mille anglais, qui a seize cent neuf mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les ruines de Bozra paraissent romaines et en assez bon état de conservation. Le château est plus moderne, probablement d'origine sarrasine. C'est une immense bâtisse construite avec des fragments d'édifices antérieurs. Il est occupé par une garnison peu nombreuse de réguliers turcs, les derniers, j'espère, que nous verrons d'ici à longtemps. Bozra est en effet la ville frontière du Hauran : au delà l'autorité du sultan n'est pas reconnue. Je crois que l'occupation de cette ville ne remonte pas à plus de quinze ou vingt ans. Auparavant, les habitants de Bozra payaient tribut aux Ibn Shaalan, comme ils l'avaient payé aux Wahabites du Nedjed. C'est aux environs de Bozra qu'eut lieu la bataille de quarante jours entre les Mesenneh et les Roala, racontée par Fatalla[1]. Quoiqu'on en ait sans doute exagéré les détails, Mohammed la connaît par tradition. Wilfrid[2] l'a interrogé aujourd'hui à ce sujet; son récit confirme parfaitement celui de Fatalla sur la déroute des Mesenneh[3].

20 décembre. — En approchant de Salkhad, la route devint si mauvaise que Mohammed fit vœu de tuer un mouton si l'on pouvait arriver sain et sauf auprès du cheik des Druses du Hauran, Huseyn el Atrash. Nous lui demandâmes ce qu'il signifiait. Les nomades, nous dit Mohammed, font toujours un vœu quand ils sont dans l'embarras. De retour chez eux, ils tuent le mouton et le mangent avec leurs amis. Ils ne supposent pas obéir à un rite religieux, mais à une coutume.

Neuf heures et demie de marche, depuis sept heures du matin, nous conduisirent au pied de la montagne sur laquelle repose la forteresse de Salkhad. C'est une très antique construction qui a la forme d'un cône en partie artificiel, entouré d'un fossé, couvert de pierres polies et coiffé de murailles encore bien conservées. On remarque à divers endroits, sur ces murailles, le même emblème qu'à Alep : un lion rampant, symbole de la monarchie persane. La forteresse elle-même remonte probablement à une date beaucoup plus haute et doit avoir existé déjà au temps où les enfants d'Israël conquirent cette région. Wilfrid et moi convînmes d'en faire le tour, lui à droite, moi à gauche. Je devais l'attendre au sommet de la hauteur.

J'attendis longtemps : Wilfrid avait fait la découverte d'une petite ville juste au-dessous de la citadelle. Il ne vit personne d'abord et croyait la ville déserte lorsque les habitants en turban blanc commencèrent à se montrer sur le faîte de leurs demeures, très étonnés de voir un homme à cheval entrer dans leur cité, car la route qui y mène est construite en escalier. Il les salua; ils répondirent poliment à son salut. Il s'informa de Huseyn el Atrash; on lui indiqua un sentier qui conduisait à travers les hauteurs à une ville appelée Melakh, où il trouverait Huseyn el Atrash. Wilfrid m'appela, et je le trouvai près d'un réservoir, où, quand tout le monde nous eut rejoints, nous abreuvâmes les chameaux et les chevaux. Mohammed, pendant ce temps-là, était allé à la découverte; il revint avec la nouvelle que Huseyn el Atrash était réellement à Melakh, et que Melakh était seulement à deux heures et demie.

Salkhad est une ville pittoresque. Elle est suspendue comme un gâteau de miel au-dessous de l'antique forteresse, sur une pente extrêmement raide. Ses maisons sont de la couleur noire des pierres volcaniques dont elles sont construites. La plupart ont un grand âge. On y trouve une tour carrée comme le clocher d'une église. Les réservoirs d'en bas sont au moins aussi âgés que la ville; une large pierre sert d'auge, où le bétail vient boire. Ses habitants sont une colonie druse, envoyée, je crois, du Liban à la suite des troubles de 1860. La classe inférieure porte des turbans blancs.

De Salkhad la route va surtout en descendant, car nous avons dépassé la ligne de partage des eaux du Djebel Hauran; comme elle contourne de petits champs, elle est assez difficile à suivre. Le pays, de ce côté des hauteurs, est divisé en clos entourés de murs en cailloux roulés et couverts d'un lichen gris. Dans quelques-uns de ces clos on trouve cultures, vignes et figuiers. Il est à remarquer que la terre prend une physionomie plus riche aussitôt qu'on sort du domaine de l'administration turque. Le soleil se couchait à l'heure où apparut à nos regards Melakh, une autre étrange vieille ville du moyen âge, en pierre noire, avec des murailles et des tours bravant la perpendiculaire. Laissant les chameaux aux soins d'Abdallah, nous galopâmes en avant avec Mohammed et arrivâmes à la brune à la maison de Huseyn el Atrash.

21 décembre. — Les Druses du Hauran affirment qu'ils sont venus de l'Arabie méridionale avec les successeurs immédiats du Prophète, que le Djebel[1] était alors habité par des Roumis grecs, dont les descendants continuent d'être chrétiens. Nous en aperçûmes un aujourd'hui dans la maison de Huseyn. Il était vêtu comme un Arabe. Les femmes druses, excepté celles de la famille de Huseyn, sortent sans voile. Elles ont des manières agréables, de la propreté, un air de fraîcheur, des joues d'un vif incarnat.

Naturellement on discuta beaucoup à Melakh de la direction à suivre afin de continuer notre voyage. Huseyn propose de nous faire accompagner par quelques-uns de ses gens jusqu'à Kàf, oasis du ouadi

1. Ceci est une erreur, car cette bataille a été livrée sur les bords de l'Oronte.

2. Wilfrid est le prénom de M. Blunt.

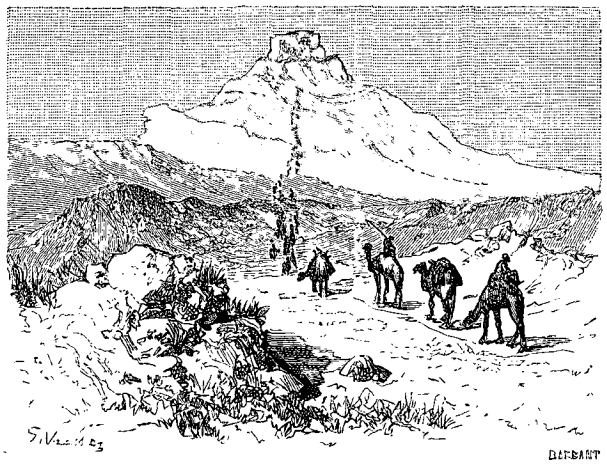
3. Fatalla est le nom du secrétaire d'un M. de Lascaris, gentilhomme sarde, chargé par Bonaparte quittant l'Égypte de nouer des intelligences avec les nomades en vue d'une expédition éventuelle dans l'Inde. Les papiers de M. de Lascaris sont perdus. Mais son secrétaire Fatalla a essayé de les résumer avec l'intention de les vendre au gouvernement français. Dans son voyage en Orient, Lamartine a acheté le manuscrit et l'a fait traduire. Il figure au tome IV du voyage de Lamartine en Orient sous le nom de *récit de Fatalla*. La lecture du *récit de Fatalla* n'a pas été étrangère à la résolution de M. et Mme Blunt de visiter le Nedjed.

1. *Djebel :* ce mot, qui est arabe, signifie *mont, chaîne de montagnes*. Il est d'un usage fréquent chez les Français d'Algérie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sirhán, avec laquelle il existe des communications assez fréquentes de ce côté du Hauran, parce qu'il y a là des mines où les villageois vont chercher du sel à dos de chameau. Kàf est, dit-on, à cinq jours de marche d'ici. La principale difficulté est que la route est occupée par des tribus nomades, on ne sait lesquelles. Les Sirdieh sont amis de Huseyn, de même que les Kreysheh; mais il y en a d'autres qu'il ne connaît pas, les Sherarât Sirhán, les Howeysin, ces derniers de simples brigands « pires que les Sleb ». On peut rencontrer les uns ou les autres, comme on peut ne rencontrer personne. Huseyn a envoyé un homme à cheval à Ezrak, la prochaine station sur notre chemin, afin de voir qui s'y trouve. Mohammed Dukhi nous a donné des lettres pour les Kreysheh : si on les trouve là, il n'y aura pas de difficulté; ils sont assez puissants pour nous protéger contre n'importe qui; dans tous les cas, nous partons demain. Nous sommes désireux d'entrer enfin dans le désert.

Nous partîmes de Melakh le 22 décembre; nous nous dirigeâmes au sud sur la route d'Ezrak par des villages en ruine et çà et là un coin de terre cultivée. A chaque instant nous faisions lever des bandes de grouses. Wilfrid en abattit huit d'un seul coup, et dans un village nous achetâmes dix perdreaux à un homme qui chassait avec un fusil à mèche, de sorte que nous fûmes pourvus de provisions pour un jour ou deux. Assad a emmené un beau lévrier de la race à long poil, qui a un nez merveilleux à la chasse. Son maître déclare qu'il *voit* le gibier; les Arabes ne semblent pas comprendre la théorie de l'odorat.



Citadelle de Salkhad. — Dessin de G. Vuillier.

Après deux heures d'une marche rapide, nous faisons halte à un village appelé Metem; au puits où nous abreuvâmes les animaux on rencontra un homme et sa femme qui savaient où rencontrer les Sirdieh; ils étaient en route pour les rejoindre : cela nous décida en faveur de ces derniers. On quitta donc la route d'Ezrak et l'on tourna à l'est, hors des terrains de culture. Metem est le dernier village que nous aurons vu; le désert est devant nous jusqu'au Nedjed.

Nous voici campés à l'extrémité d'un plateau d'où l'on a une immense perspective de plaines et de collines. Notre bivouac est caché dans un ancien cratère de volcan, où l'on est à l'abri du vent, qui est très froid. Il y a au-dessous de nous une fontaine appelée Aïn el Ghiaour, la Fontaine des Infidèles; d'après les Druses, c'est là le théâtre d'une grande bataille livrée par les Arabes de la première invasion, et dans laquelle ils mirent les chrétiens en déroute. A cette époque toute la contrée que nous avons parcourue était très habitée; on parle d'un couvent ruiné, à quelque distance au nord-ouest, encore connu sous le nom de Ed Deyr. Il existe là des pâturages de *rotha* dont les chameaux font leurs délices. Nous avons fini de dîner; tout repose en paix; le ciel est plein d'étoiles. Nous sommes assis sur le bord du cratère, à causer de nos plans pour demain. A tout hasard il faut prendre une bonne provision d'eau et marcher en avant à la pointe du jour.

23 décembre. — A l'aube, on remonte au bord du cratère et l'on regarde dans la plaine. Le spectacle était merveilleux : des ouadis d'une forme chaotique, des pierres volcaniques de couleur noire, encore plus noires dans le ciel jaune du matin. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans une grande plaine, surtout dans une plaine comme celle-ci, où, on peut le croire, aucun Européen n'a mis le pied. Nous avons examiné les alentours et cherché quelque trace d'un campement arabe. Après avoir scruté le terrain dans tous les sens, nous découvrons une légère colonne de fumée au nord-est, à dix ou onze milles de distance, et une autre à l'orient. La première doit indiquer le campement des Sirdieh, la seconde peut-être celui des Kreysheh. Satisfaits de ce résultat, nous rejoignons notre monde et nous partons au lever du soleil.

Nous avons trébuché toute la journée dans les cailloux du Harra, dans des sentiers à peine assez larges pour laisser passer les chameaux; il a fallu faire un grand circuit pour se retrouver en fin de compte à onze milles du point de départ. Nous avons marché de compagnie avec nos nouvelles connaissances qui vont au campement des Sirdieh; mais, arrivés au bas d'un groupe de collines, ils ont pris au nord et nous ont dit adieu, au vif désappointement des Druses, qui nous suivent néanmoins quand ils voient que nous ne voulons écouter aucune raison. La marche était glaciale; un vent froid nous frappait au visage; c'était bien le toucher de l'hiver. Cette région pleine de pierres polies doit pourtant être une fournaise en été. J'ai remarqué que ces pierres sont régulièrement orientées. Du côté qui regarde le nord, elles sont grises, enduites de lichen, de sorte qu'à l'œil du passant elles changent à chaque instant de couleur. Il n'y a pas signe de vie, à peine quelques petits oiseaux, aucun

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vestige d'habitants ou de voyageurs récents. On nous dit qu'au printemps tout le Harra est couvert d'une herbe excellente.

Vers onze heures et demie nous arrivons soudain sur un terrain découvert qui se trouve faire partie d'un long ouadi courant du nord au sud, avec des vestiges d'eau courante au milieu des tamaris, des buissons, des gazons frais. Awwad et les Druses reconnurent que c'était le ouadi Er Radjel, où les Kreysheh devaient avoir leur campement. La question était de savoir s'il fallait le remonter ou le descendre. Tandis qu'on discutait, un troupeau de moutons fut signalé, puis un jeune garçon, un Sirdieh, qui nous dit que les Kreysheh étaient à environ deux heures en descendant la vallée. C'était précisément notre chemin. Nous marchâmes donc vers le camp d'Ali el Kreysheh, où nous fûmes reçus avec hospitalité par un jeune homme de la famille, en l'absence du cheik. Ali est à Mezarib.

24 décembre. — Les Kreysheh appartiennent aux Beni Sokkhr, tribu nombreuse qui occupe toute la contrée depuis la route des Pèlerins à l'orient jusqu'à l'extrême frontière du Harra. C'est un désert de pierres. On dit qu'ils doivent à ce fait leur nom de Beni Sokkhr ou Fils des rochers. Ils nous ont assuré qu'ils ont vécu dans le Harra « de tout temps ». On nous a énuméré dix fractions de Beni Sokkhr, chacune ayant un cheik séparé, quoique toutes nominalement sujettes à Feudi-el-Faiz, ou plutôt à son fils Sotamm, car Feudi, devenu vieux, a cédé son autorité effective. Ces fractions ne sont autre chose sans doute que des groupes de la tribu qui portent le nom de leur cheik : Sotamm est le principal; le second est El Kreysheh, et après lui Dreybi Ibn Zebeb. Les Kreysheh ont des chameaux et des moutons; ils paraissent jouir d'une certaine prospérité; mais ils n'ont pas beaucoup de juments. Ils élèvent des faucons et des lévriers.

Ils nous ont donné des nouvelles des Roala. Ibn Madjil, que nous avons rencontré l'année dernière près de Sotamm Ibn Shaalan et qui prit notre parti dans les négociations de paix ouvertes avec les Sebaa, est maintenant séparé de Sotamm. Il est quelque part du côté du Djôf, de sorte que nous le rencontrerons peut-être. Sotamm s'est dirigé vers le nord afin d'attaquer les Welledali[1]. Les Kreysheh sont les amis d'Ibn Madjil, mais en guerre avec Sotamm : autres curieux exemples de l'inconsistance de la politique nomade.

Durant les négociations relatives à la poursuite de notre entreprise, je vins à parler des femmes d'Ali el Kreysheh. Il y en avait deux au campement, Hazna et Fassal. Je n'en vis qu'une, Fassal, qui occupait la tente des femmes avec les gens attachés à sa personne et trois enfants. Fassal est une créature simple et peu intéressante, mais sensible, qui a un avantage sur Hazna qui n'a pas d'enfants, la pauvre femme! Elle m'apprit qu'elle était dans une fraction de la tribu qui vit plus au nord. Elle parut très contente d'une boîte de soieries que je lui offris, et, quand je pris congé, elle me reconduisit jusqu'au bout de la tente, avec des bénédictions.

Je trouvai nos tentes pliées et tout était prêt pour le départ. Un arrangement était intervenu avec le jeune homme qui représentait notre hôte. Nous aurions un *zellem* qui nous accompagnerait jusqu'à Kâf moyennant la somme de dix medjidiés (environ cinquante francs). Assad et Salman étaient à faire leurs adieux; ils retournaient à Melakh. Ils furent très heureux de recevoir chacun une livre turque. Assad nous laissa un lévrier, chien noir et pelé, qui se mit à gémir pitoyablement en voyant son maître s'éloigner. J'aime ce chien à cause de cela. Au sortir du camp des Kreysheh, il se leva un vent âpre de l'ouest-sud-ouest, qui dura toute la journée et nous pénétra jusqu'aux os, malgré les fourrures et les vêtements épais dont nous pûmes nous couvrir.

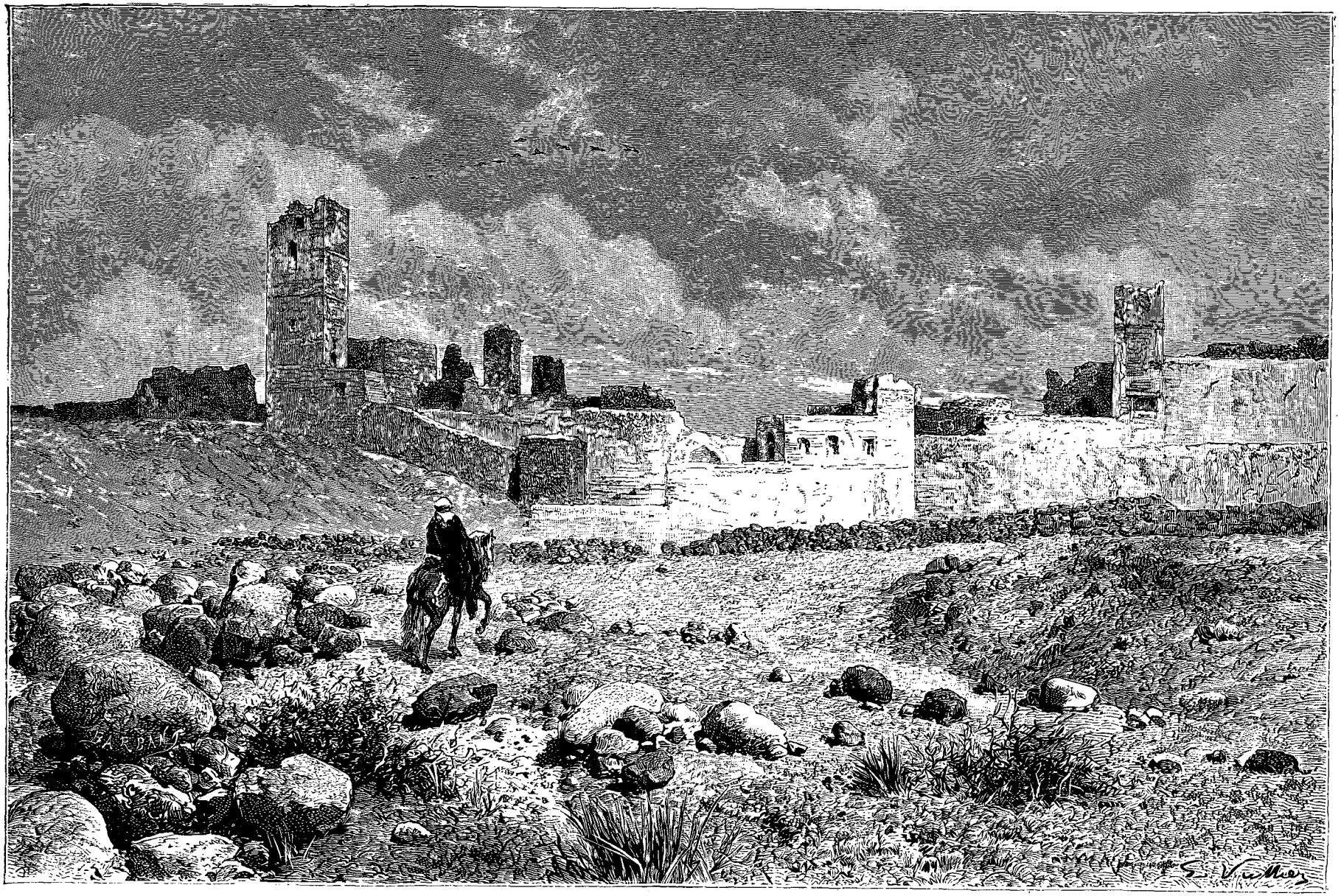
Nous sommes au delà des collines, sur une plaine égale toujours couverte de pierres noires. Le vent soulève d'énormes nuages de sable qui font de ce lieu le plus vilain qu'il y ait dans nos souvenirs. Le froid est trop intense pour nous permettre de nous dire grand'chose. On ne rencontra personne de tout le jour, sauf une bande d'une douzaine de chameaux conduits par deux Arabes aux regards sauvages, qui nous déclarèrent être des Sherarât; aucun être vivant, si l'on excepte un lièvre qui se leva dans les pierres. Vers deux heures, à notre grande satisfaction, on retrouva le ouadi Er Radjel, avec lequel nous avions fait un angle. Il y avait là une terre molle, de l'herbe et de l'eau. On prit la résolution de passer la nuit en cet endroit. Pendant qu'on déchargeait les animaux, une troupe de gazelles regardait curieusement du haut des bords du ouadi. Mohammed se mit à leur poursuite, on l'entendit décharger douze coups de son fusil, mais il revint les mains vides. Notre tente est dressée à l'abri d'une grossière muraille de pierres branlantes, construite par des pasteurs afin de protéger leurs troupeaux. Le vent souffle encore en tempête; il est froid comme il convient la veille de la Noël. Hanna nous a préparé du *curry*, pendant qu'Abdallah s'évertue à nous faire du pain, et Awwad à brûler du café.

Mercredi 25 décembre. — Jour de Noël. Nous sommes enfin sortis du Harra et sur un terrain découvert. Le désert noir était devenu un cauchemar avec ses pierres horribles, ses sentiers tortueux qui empêchent les chameaux de parcourir plus de deux milles à l'heure. On en fera trois maintenant ou trois un quart, c'est-à-dire environ cinq kilomètres au lieu de trois.

Après avoir employé une demi-heure à sortir du ouadi, on eut la bonne fortune de rencontrer de magnifiques flaques d'eau cachées dans les anfractuosités d'un rocher; on s'arrêta afin de faire de l'eau. C'était un cas rare en cette saison de trouver le ouadi Er Radjel en cet état. Il n'y avait d'herbe d'automne que

1. Puissante tribu ouazeh voisine de Damas, jouissant de la protection du consulat anglais de cette ville; elle a pour cheik Mohammed Dukhi Ibn Smeyr, très considéré parmi les nomades.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Melakb. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur ses bords. Les troupeaux des Kreysheh avaient descendu la vallée dans toute sa longueur, mangeant et buvant le long de leur chemin sans laisser un brin d'herbe derrière eux. On rencontrait partout les traces du passage de ces bestiaux.

Ayant empli nos peaux de bouc, nous quittons le ouadi Er Radjel pour de bon; il n'y a plus d'espoir de trouver d'eau jusqu'à notre arrivée à Kâf.

26 décembre. — Mohammed, Abdallah, Awwad, les deux Ibrahim et Hanna, tous en un mot, passèrent la soirée d'hier en fête et mangèrent en entier un jeune chameau égaré dont on s'était emparé dans le désert, sauf les fausses côtes qu'on nous apporta et les épaules qu'on a gardées pour aujourd'hui. On parle quelquefois de la chair de chameau, non seulement comme n'étant pas mangeable, mais dangereuse. En réalité, elle est bonne; quand il est jeune, elle ressemble à du mouton; quand il est vieux, elle est coriace, sans mauvais goût.

Nos serviteurs, après s'être ainsi empiffrés, s'endormirent profondément, et même, lorsque soudain, vers deux ou trois heures du matin, le vent se leva avec un bruit assourdissant, il ne put les éveiller, jusqu'à ce que leur tente s'écroula sur eux, comme la nôtre

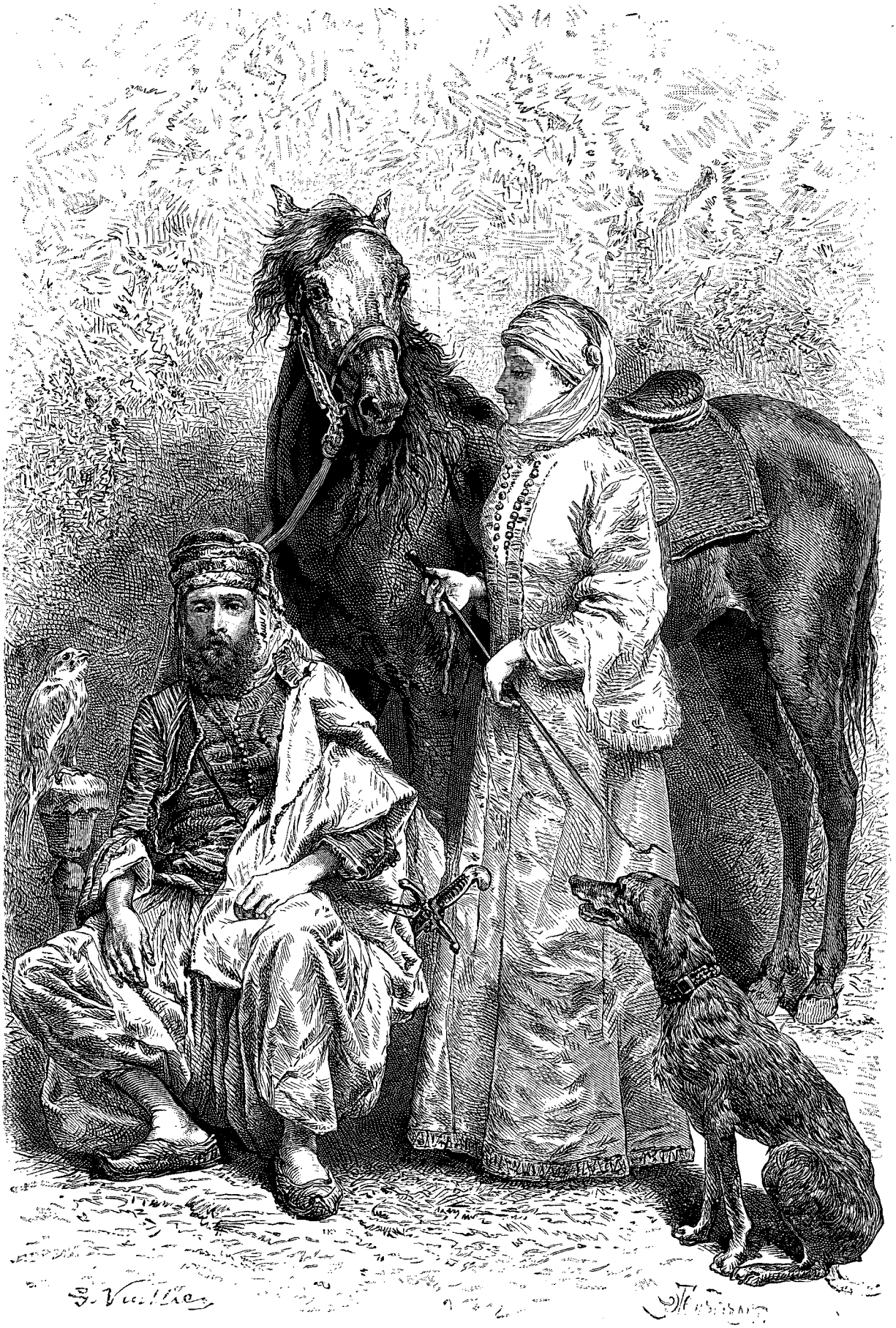


Ouragan de sable. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

fit aussi. Nous étions éveillés et aurions pu la maintenir debout, si nous n'avions pas été paresseux de nous lever et de l'assujettir sur ses pieux. Lorsqu'elle fut tombée sur nous, il était inutile de faire autre chose que de rester comme nous pouvions sous ses ruines et d'attendre le jour. Heureusement les principaux pieux n'avaient pas été arrachés, et le sable — car cet ouragan était un orage de sable — s'était accumulé sur les bords de la tente écroulée; il n'y eut pas d'autre dommage. Le matin, les serviteurs nous proposaient de rester où nous étions; nous ne voulûmes pas en entendre parler. On n'avait d'eau que pour deux jours : c'eût été une folie de nous attarder; de sorte qu'après avoir écarté le sable on se mit à plier les tentes et à charger les bêtes. Le vent continuait d'être violent et le froid piquant; l'air charriait du sable. L'ouragan soufflait du sud-ouest. On avait établi le campement à l'abri d'un petit monticule non loin du Tell Gutezfi. Une fois dans la plaine découverte nous nous trouvâmes exposés à toute la furie des éléments. Le vent était plus violent que jamais.

Les orages de sable sont fréquents dans ces parages, car le Tell Gutezfi, formé de pierres volcaniques noires comme dans le Harra, est à moitié enseveli sous les sables. On le voyait scintiller à distance, à travers l'air épais, mais bientôt l'obscurité croissante nous empê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Wilfrid Blunt et lady Anna Blunt. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cha de nous voir les uns les autres. Le soleil luisait faiblement, par intervalles, dans les nuages de sable. Tout ce qu'il était possible de faire était de se tenir ensemble et de ne pas se perdre de vue. A un moment donné il fallut s'arrêter, tourner le dos au vent, se couvrir de ses vêtements les yeux et la tête en attendant que la tourmente fût passée. Rien n'aurait pu lui résister. Les chameaux entraînés se serraient les uns contre les autres afin de se protéger mutuellement, avec leurs longs cous tendus, la tête basse; les objets de campement prenaient la fuite; nos vêtements tourbillonnaient dans le vent. Les animaux avaient une physionomie fantastique et désespérée, comme des créatures antédiluviennes envahies par les flots. Malgré tout, il n'y avait pas de danger, car la direction du vent était constante. Nous l'avions en face, nous le savions, et grâce à de patients efforts on réussit à avancer un peu. Tout à coup la plaine de sable sur laquelle nous cheminions parut s'abaisser devant nous, et, au bas d'une vaste dépression du sol, on put distinguer des tamaris qui brillaient à travers l'orage. C'était un refuge à notre portée.

On s'installa confortablement sous un buisson, où l'on put savourer les délices de cette accalmie. A notre départ, j'ai eu la mauvaise fortune de me fouler le genou, accident pénible et très ennuyeux au milieu d'un voyage. Mon delúl, qui est un animal très remuant, a fait un mouvement, au moment précis où j'étais penchée, afin d'arranger quelque chose à la selle. Ainsi désarçonnée, ma douleur est indicible et je crains de rester quelque temps boiteuse et incapable de marcher. Mais nous sommes à Kàf.

28 décembre. — Kàf[1] est un joli petit village d'une physionomie originale, entièrement différente de tout ce qu'on peut voir en Syrie. Tout y est en miniature, les seize petites maisons carrées, les petites tours à créneaux et les murailles crénelées de sept pieds de haut, soixante-dix ou quatre-vingts palmiers qu'il y a dans le jardin arrosé par des puits, quelques arbres que je pris d'abord pour des cyprès, mais qui se trouvèrent être une espèce délicate de tamaris[2]. Bien qu'il soit si minuscule, Kàf a l'air singulièrement florissant; tout y est soigné et bien entretenu; il n'y a pas un créneau brisé ou une porte hors de ses gonds, comme certes c'eût été le cas en Syrie. On y voit quantité de jeunes palmiers plantés parmi les grands, de jeunes figuiers, des vignes, ce qu'on trouve rarement plus au nord. Les habitants ont un bon regard, paraissent convenables; ils nous effrayèrent un peu d'abord en sortant de chez eux l'épée au poing. Ils la portent attachée à l'épaule ou la tiennent des deux mains par la gaine. Sur plusieurs de ces gaines on remarque de vieilles figures pétrifiées de martyrs du moyen âge, des têtes de l'époque des croisades.

Abdallah el Kamir, cheik du village, pour qui nous avions des lettres de Huseyn, nous reçut avec une politesse marquée; une chambre de sa maison fut balayée à notre intention. A l'exemple des autres chambres, elle ouvre sur une cour intérieure, au milieu de laquelle était attaché un jeune cheval de deux ans. Notre chambre a servi de magasin aux vivres; elle est sans ameublement d'aucune sorte, mais nous fûmes charmés de la trouver aussi sans habitants. L'architecture ici est fort simple : des murs de terre sans fenêtres ni ouvertures d'aucune sorte, sauf quelques trous carrés pratiqués sous le toit. Le toit est en bois d'*ithel* à traverses de palmier, couvert de branches du même arbre. La chambre principale est appelée le kawah ou chambre du café; sur l'un des côtés, à moins que ce ne soit au milieu, se trouve un foyer carré où l'on fait le café. Il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe comme elle peut. Cela ne manque pas de confort autant qu'on le supposerait, car le bois qu'on emploie brûle avec une belle flamme blanche donnant le maximum de chaleur et le minimum de fumée. C'est le *ratha* ou *ghada*[1]. On s'assied autour du foyer, pendant que se prépare le café : solennité qui prend près d'une demi-heure.

Aussitôt après notre arrivée, on apporta une table chargée de dattes. Dans la soirée, ce repas fut suivi d'un dîner plus confortable de burghul et de volailles bouillies.

On est frappé de la politesse générale. Tout ici est pauvre et simple, mais on ne saurait s'empêcher de sentir qu'on est au milieu d'un peuple civilisé. On a fait beaucoup de bruit autour de Mohammed qu'on traite comme un cheik. C'est une grande surprise que de voir un homme de ce rang tenir auprès de nous un rang voisin de la domesticité. Le soir, son voyage est l'objet de questions sans nombre. On n'a pas encore vu de Franjís à Kàf, disent les habitants; on n'y comprend pas le respect qu'on accorde ailleurs aux Européens. Mohammed cependant leur a expliqué comment il était le frère du Beg; il a affirmé que notre voyage est un voyage d'agrément, non de profit : de sorte qu'on nous traite avec autant de courtoisie que si nous étions des Arabes de naissance.

Kàf est indépendant de l'autorité du sultan, quoique les troupes turques l'aient saccagé deux fois : la première en 1834, sous Ibrahim pacha; la seconde, il y a peu d'années, lorsque le gouvernement de Damas envoya une expédition militaire dans le ouadi Sirhán. On nous montre, sur une colline au delà du village, les ruines d'un château, Kasr ès Said, qu'Ibrahim pacha a détruit. Les habitants de Kàf se reconnaissent les sujets d'Ibn Rashid, chef du Djebel Shammar. Quelques-uns des gens d'Ibn Rashid étaient ici il y a quelques jours; ils venaient percevoir le tribut annuel,

1. *Kàf, Kef :* ce mot arabe, très fréquent dans la nomenclature des noms de lieux en Orient et dans tout le nord de l'Afrique, signifie *Rocher :* telle la ville du Kef, en Tunisie, récemment occupée par les Français.

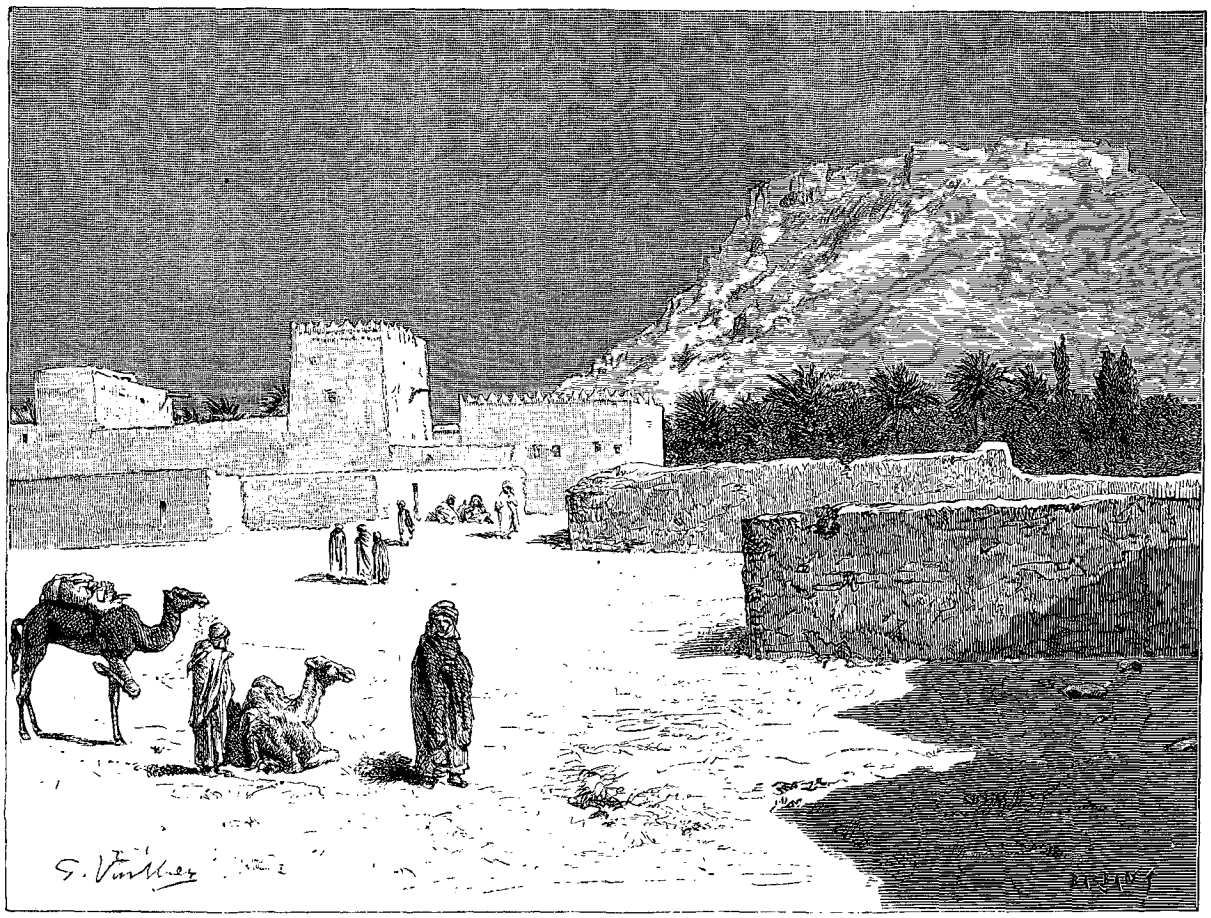
2. C'est l'*ithel*, arbre qui croît dans chaque village de l'Arabie centrale, mais non, autant que je sache, à l'état sauvage. Il y a un *Oued Ithel* dans le Sahara de la province de Constantine.

1. Espèce de tamaris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élevant à la somme minime de vingt medjidiés (cent francs), qu'on est heureux de payer à Ibn Rashid en retour de sa protection. Les habitants de Kàf sont enthousiastes de l'émir, comme ils l'appellent; ils n'ont certes aucun motif de souhaiter leur annexion à la Syrie. Cette petite ville et Itheri, sa voisine, ont, au point de vue commercial, plus de relations avec le nord qu'avec le sud, car elles tirent leur principale ressource du commerce du sel, qu'elles font avec Bozra. Abdallah el Kamir paraît être dans l'aisance; il possède plusieurs esclaves et a plusieurs femmes. Mais son bien consiste uniquement en bétail, à ce que j'ai pu remarquer; il nous aurait accompagnés, disait-il, s'il avait eu un delúl. Il y a dans le village quelques chameaux, quelques ânes et des chèvres.

Makbul, le Kreysheh, est parti; il y a maintenant à chercher un Sherâri qui nous mène au Djôf. Nous voici à Itheri, oasis jumelle de Kàf, à environ deux heures et demie à l'orient de celle-ci, également dans le ouadi Sirhán. Ce curieux ouadi est sans doute le lit d'une ancienne mer comme la mer Morte; il a environ douze milles de large[1]. Il y a ici des puits nombreux, larges et peu profonds, car l'eau est à huit pieds au-dessous de la surface. Cette eau est potable, mais elle est loin d'être



Maison d'Abdallah, à Kàf. — Dessin de G. Vuillier.

bonne. Nous avons traversé un lac salé, aujourd'hui à sec; on en recueille le sel, qu'emportent les caravanes.

Les habitants de Kàf ont entendu parler des Ibn Aroûks; ils ont dit à Mohammed qu'il rencontrerait des parents en plusieurs endroits de l'Arabie, outre ceux du Djôf. Il en existe à Béreydeh, entre autres un certain Ibn Homadjdi, dont Mohammed a entendu parler comme d'un cousin. Ici même, à Itheri, la femme du cheik est une Ibn Aroûk. Les choses semblent prendre la tournure que nous attendions.

Itheri est une localité encore plus petite que Kàf. Mais elle est fière d'une construction ancienne et d'un château en miniature situé à l'intérieur des murs, quelque chose comme les maisons du Hauran. Au lieu d'être construit en terre, la matière ordinaire employée par les Arabes, ce château est bâti en pierres noires bien équarries et posées dans un ordre régulier. Sur le linteau de la porte d'entrée, il y a une inscription en caractères antiques, que les intempéries ont presque effacée[2].

29 décembre. — Un vent d'est piquant soufflait ce matin à notre départ. Dans notre marche d'aujourd'hui le long des bords du ouadi, nous avons dépassé des

1. Environ vingt kilomètres.

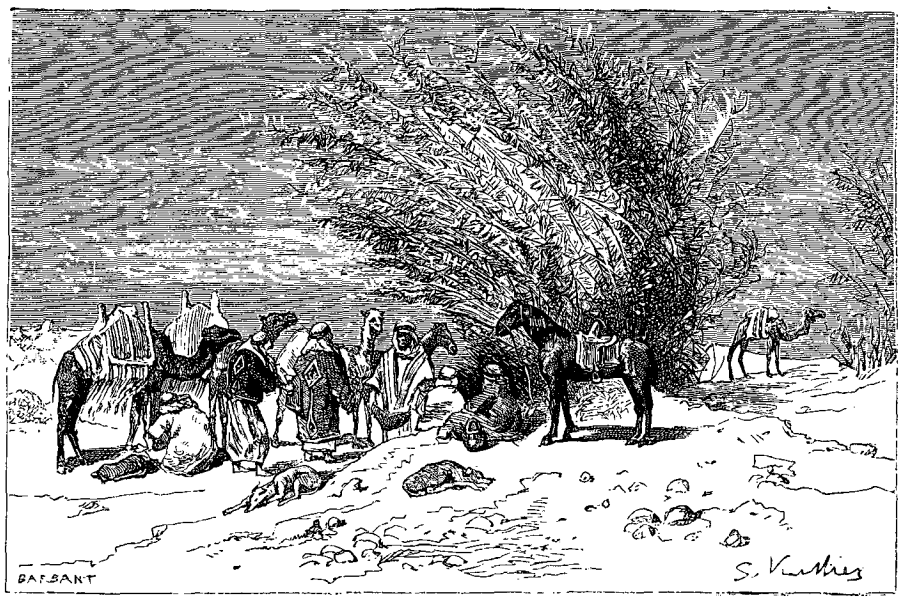
2. On nous a dit que cette inscription était relative à un trésor caché, fable commune chez les Arabes qui ne savent pas lire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

promontoires de pierres venant du haut pays et des bancs de sable venant du ouadi lui-même. La hauteur des promontoires est toujours à peu près égale : deux mille deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer à leur cime, et dix-huit cent cinquante pieds à leur base[1]. Ces mesures peuvent être considérées comme les deux niveaux respectifs du Hamád[2] et du ouadi Sirhán. Il existe en outre çà et là des monticules isolés, de trois ou quatre cents pieds plus élevés[3], les uns que les promontoires, les autres que le fond du ouadi. La végétation est maigre sur les hauteurs, mais plus riche dans les terres basses. Dans les ravins sinueux débouchant dans le ouadi l'on rencontre du *ghada* à l'état arborescent; mais, à part le ghada, il n'y a que des arbustes.

Cette matinée a été glaciale; le vent perce nos fourrures. A midi et demi, après quatre heures de marche, on arrive aux puits appelés Kurághir; il y en a six dans une dépression du sol, avec des pistes de chameau dans toutes les directions. Il est évident qu'à une certaine époque de l'année le ouadi est habité.

31 décembre. — Encore un long jour de marche. Nous voici à la fin de l'année dans un des lieux les plus désolés de la terre. Il a fait si froid la nuit dernière que toutes les sauterelles sont mortes. Elles gisent partout et servent de nourriture aux petits oiseaux du désert, les alouettes et les culs-blancs. Nous avons repris le milieu du lit du ouadi Sirhán; le sol est friable et mou, çà et là blanchi par le salpêtre. En côtoyant le bord du ouadi, nous découvrons à l'improviste des gazelles qui nous mènent sur un terrain plus élevé. C'est toujours le même désert de pierres dont le Harra est le type; parmi ces pierres, nous avons aperçu une hyène trottinant à son loisir.



Halte près d'une fontaine. — Dessin de G. Vuillier.

Il n'y a pas d'autre incident jusqu'à la rencontre d'un palmier isolé sur un terrain découvert; auprès, une jolie petite fontaine jaillit des racines d'un épais massif de palmiers nains. Le trou a trois pieds de diamètre, deux pieds de profondeur et environ un pied de profondeur d'eau. L'eau s'élève jusqu'au bord, mais elle ne coule pas. Elle est douce et bonne, comme en témoignent les insectes qu'elle contient. Les Arabes jugent à ce signe de la salubrité de l'eau : il n'y a rien au désert dont il faille plus se méfier, disent-ils, que de l'eau claire dans laquelle il n'y a pas trace de vie animale.

Nous avons pris notre campement sous une roche basse trouée d'excavations qu'on dirait faites par l'eau, mais qui sont la retraite des hyènes. On a d'ici une belle perspective en arrière sur les collines de Mrimeh. La soirée est sereine et froide, mais on craint de faire un trop grand feu par crainte de l'ennemi. Hamdán, notre guide sherâri, créature bizarre, à physionomie sauvage, nous a chanté une jolie petite ballade qu'il a composée lui-même, dit-il. Ce sont des stances de quatre lignes, à rimes alternées, qui ont trait à un épisode de l'histoire de sa famille. Tandis qu'il la chantait, les autres Arabes battaient la mesure, répétant le dernier mot de chaque ligne avec la syllabe qui faisait rime : c'était d'un bel effet. Hamdán nous a aussi fait un récit intéressant de la politique d'Haïl. L'Ibn Rashid actuel n'a pas un si aimable caractère que son frère Tellâl; et le compte rendu que Hamdán fait de sa carrière est assez de nature à faire frémir. Il

1. Ce sont là des pieds anglais. Ces mesures correspondent, la première à six cent quatre-vingt-cinq mètres, la seconde à cinq cent soixante-quatre.

2. *Hamád*, *Hamada*, mot arabe, qui signifie essentiellement *Plateau pierreux*. Entre autres pays, le Sahara est plein de *Hamadas*.

3. Soixante à quatre-vingt-dix mètres environ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



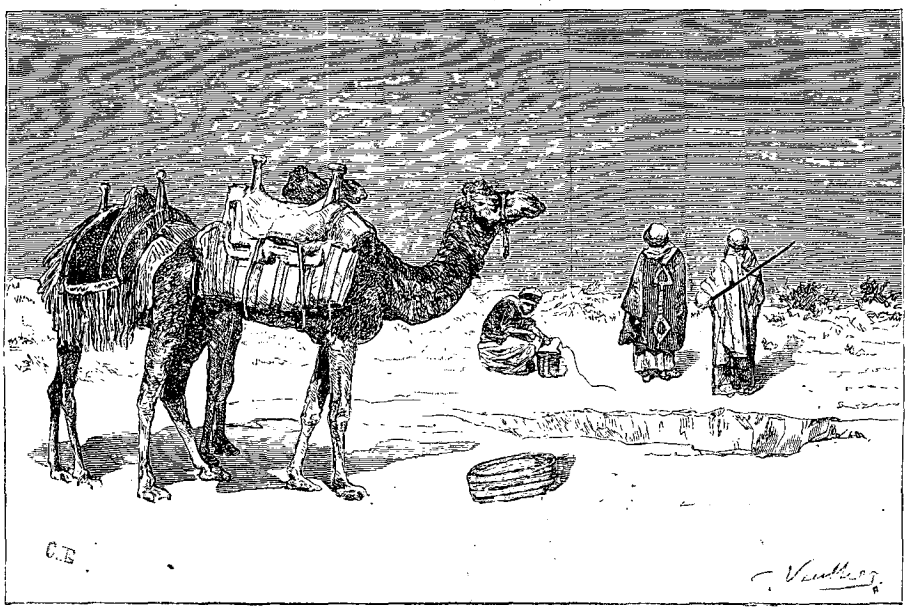
Le ghazou (voy. p. 14). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît qu'il a mis à mort une douzaine de ses parents, et que les habitants du Djebel Shammar le craignent plus qu'ils ne l'aiment. Ceci n'est pas rassurant et pourrait nous empêcher d'aller au Nedjed. Nous verrons quand nous serons au Djôf, où il sera aisé d'obtenir un supplément d'informations.

2 janvier. — Le froid est vif, l'eau gèle dans un seau. Nous sommes arrivés aux puits de Shadjbeh à huit heures et demie; les chameaux boivent. L'eau est très saumâtre; le baromètre anéroïde marque dix-neuf cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer[1]; l'eau est à douze pieds de profondeur. A une heure, on arrive à un autre puits, près d'un étrange rocher, qu'on prendrait au premier abord pour un château. Nous avons traversé le ouadi, et sur sa rive occidentale nous passons à une maison en ruine qui n'est pas très ancienne (on la nomme Abou-Kasr)[2], puis à un autre puits du voisinage, et enfin, à quatre heures et demie, on campe sous des collines de sable couronnées de ghada, lieu charmant, non loin d'un quatrième puits, Bir[1] el Djeraoui : niveau du baromètre, dix-huit cent quarante pieds[2].

Vendredi 3 janvier. — Nous avons eu une aventure fort désagréable; c'est une sévère leçon sur le danger de camper dans le voisinage des puits. Nous étions partis de bonne heure, mais nous avions perdu une heure entière à puiser de l'eau au puits de Djeraoui, que nous n'avions pas quitté avant huit heures. Nous étions retournés en arrière, marchant à l'est à travers le ouadi. La marche sur le sable blanc était pénible; on allait lentement, sur un terrain ondulé. Çà et là surgissaient des bancs de sable avec des bouquets de ghada. Près de l'un d'entre eux, Wilfrid et moi prîmes l'avance, laissant les chameaux derrière nous, et, des-



Puits de Shadjbeh. — Dessin de G. Vuillier.

cendant de cheval, nous attachâmes nos juments aux buissons, afin d'avoir quelques minutes de repos et de pouvoir manger un morceau, tandis que nos lévriers jouaient et couraient les uns après les autres sur le sable. Nous avions fini, et causions de je ne sais plus quoi, quand les chameaux nous dépassèrent. Ils étaient à peine à deux cents mètres devant nous, quand soudain on entendit un *thud, thud, thud* sur le sable et un bruit de galop. Wilfrid sauta sur ses pieds, jeta un coup d'œil autour de nous et me cria : « Montez sur votre jument; c'est un ghazou[3]. » Au moment où je me précipitais près du buisson vers ma jument, j'aperçus une troupe d'hommes à cheval, chargeant à toute bride la lance au poing, à moins de deux cents mètres en arrière. Wilfrid était déjà debout et je l'aurais été aussi, si mon entorse et le sable mouvant ne m'eussent empêchée de me lever. Je tombai. Je n'eus pas le temps de réfléchir; j'étais à peine sur mes pieds, que l'ennemi arrivait sur nous et me renversait d'un coup de lance. Ils se retournèrent alors contre Wilfrid qui m'attendait; quelques-uns descendirent de cheval afin de saisir la bride de sa monture. Il avait mon fusil, que je lui avais tendu, mais qui n'était pas chargé; le sien et son épée étaient sur son delûl. Heureusement qu'il avait des vêtements épais, deux abbas l'un sur l'autre, outre des vêtements anglais par-dessous : les coups de lance ne le blessèrent pas. Enfin les assaillants réussirent à lui prendre son fusil, qu'ils lui bri-

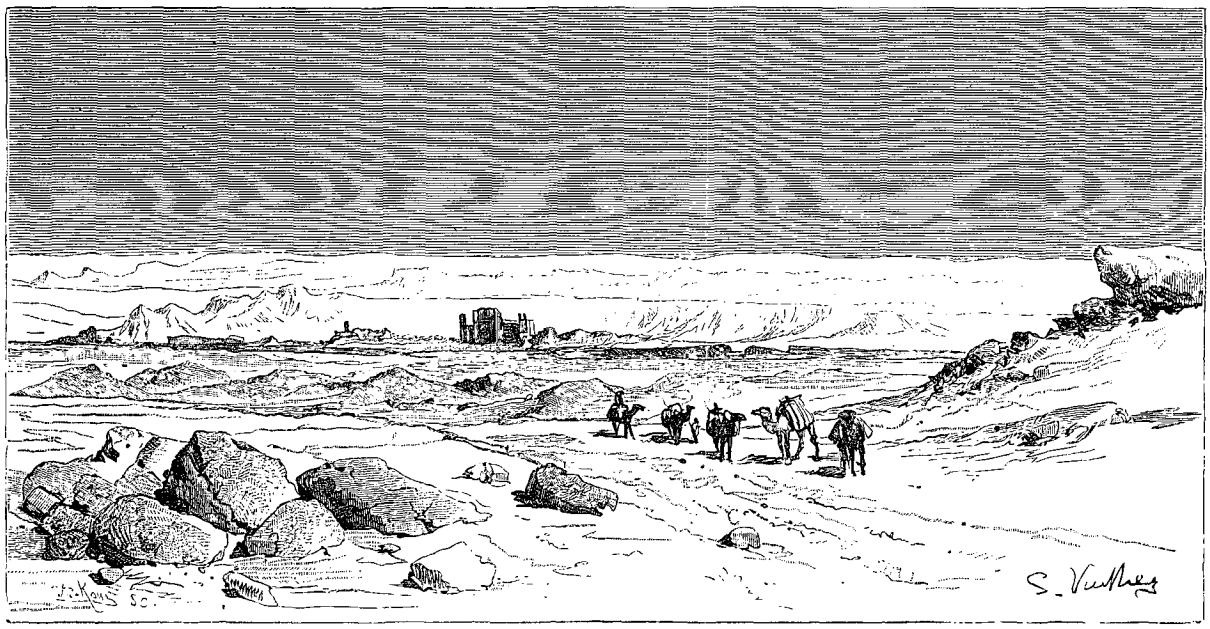
1. Cinq cent quatre-vingt-quinze mètres.
2. *Kasr, ksar*, mot arabe, veut dire *Château fort*. C'est l'équivalent exact de l'allemand *burg*. De là vient l'espagnol *alcazar*.
3. C'est, au fond, le même mot que *ghazia*, que nous écrivons habituellement *razzia* : pillage à main armée.

1. *Bir*, pluriel *Biar*, mot arabe, signifie *Puits*. L'un des faubourgs d'Alger se nomme justement *El-Biar*.
2. Cinq cent soixante et un mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sèrent sur la tête; ils l'en frappèrent trois bonnes fois et en cassèrent la crosse. La résistance paraissait inutile et je criai au cavalier le plus proche : *Ana da hilak*, « je suis sous ta protection, » formule ordinaire de reddition. Wilfrid, à ces mots, pensant qu'il y en avait assez de cette lutte inégale d'un contre douze, sauta à bas de son cheval. Les *kazal* (cavaliers) s'étant emparés des deux juments, s'arrêtèrent, et, dès qu'ils eurent repris haleine, nous demandèrent qui nous étions et d'où nous venions. « Nous sommes Anglais et nous venons de Damas, répondîmes-nous; nos chameaux sont là; venez avec nous et vous verrez. » Notre caravane, pendant que cela se passait, et le tout n'avait pas duré plus de cinq minutes, s'était formée en carré et avait fait agenouiller les chameaux devant elle, comme nous pouvions en être témoins de l'endroit où nous étions. Je m'attendais peu à ce que ces gens à cheval nous écoutassent; mais celui qui semblait être le chef nous permit de marcher — ce qui me causa une douleur aiguë — et nous suivit avec ses gens jusqu'à la caravane. On trouva Mohammed et le reste de la troupe retranchés derrière les chameaux, les fusils en joue. Quand nous approchâmes, Mohammed sortit et s'avança. « Qui êtes-vous? fut sa première question. — Nous sommes des Roala d'Ibn Debaa. — Le jurez-vous par Dieu? — Nous le jurons par Dieu. — Et vous, qui êtes-vous? — Mohammed Ibn Aroûk de Tadmour. — Et ceux-ci sont des Franjís qui voyagent avec vous? — Oui, par Dieu! des Franjís, amis d'Ibn Shaalan. »

Tout allait bien, nous étions tombés dans des mains amies. Ibn Shaalan, notre hôte de l'année dernière, s'était engagé à nous protéger même à cette distance dans le désert, et personne de son peuple n'aurait osé



Château de Marid (voy. p. 16). — Dessin de G. Vuillier.

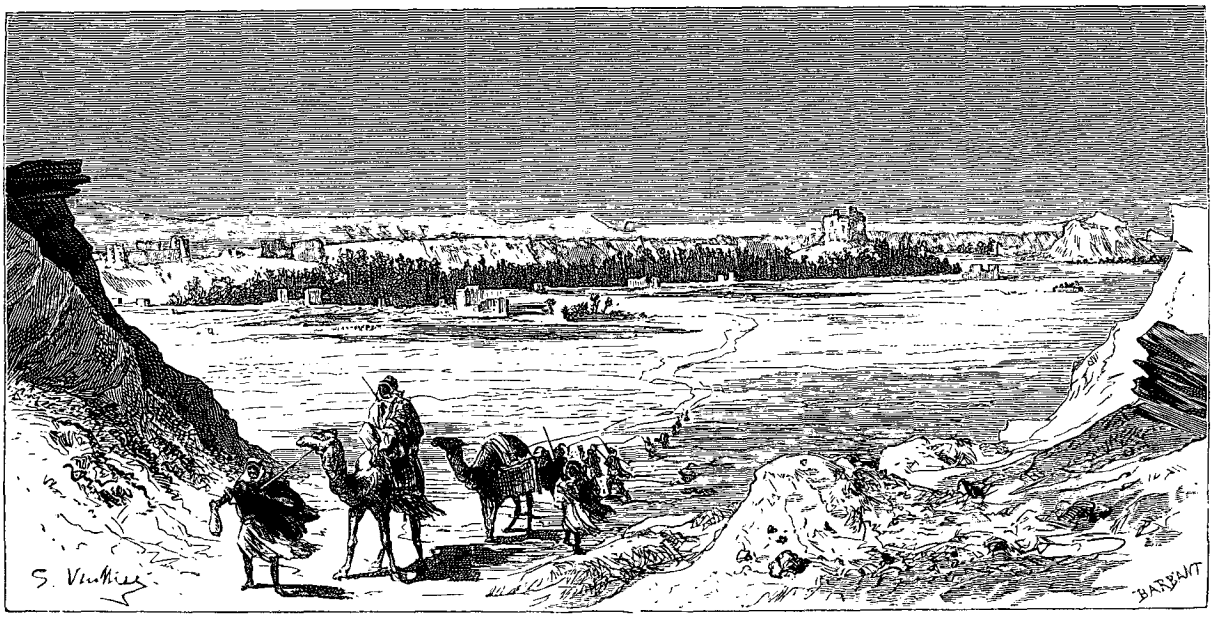
nous toucher, du moment qu'ils le savaient. De plus, Mohammed, étant un Tadmori, ne pouvait être molesté par les Roala, car Tadmor paye tribut à Ibn Shaalan, et les Tadmoris ont droit à sa protection. Aussitôt que cette circonstance fut révélée, le chef donna l'ordre aux siens de nous restituer nos juments, notre fusil, et tout ce qui était tombé entre leurs mains, même le sac à tabac de Wilfrid. Quant aux beaux compagnons qui avaient pris les juments, ils faisaient une figure de travers, se lamentaient amèrement que nous fussions des amis. « Ah! les belles juments! disaient-ils, et le beau fusil! » Mais les Arabes ont le caractère bien fait, quels que soient d'ailleurs leurs défauts. Nous étions maintenant en bons termes, assis en cercle sur le sable, mangeant des dattes et faisant circuler la pipe de paix. Ils étaient devenus nos hôtes.

Il paraît qu'Ibn Debaa (l'Hyène), le cheik et ses compagnons étaient l'avant-garde du principal corps des Roala. Ils étaient venus voir quelles ressources en pâturage il pouvait y avoir dans le ouadi; ils avaient aperçu notre piste sur le sable, et l'avaient suivie en toute hâte afin de nous surprendre. L'aspect de ces jeunes Roala était sympathique. Malgré leur rude manière d'agir, il était aisé de voir que c'étaient des gentlemen. Tout honteux de s'être servis de leurs lances contre moi, ils se confondirent en excuses; ils avaient vu quelqu'un en manteau : ils n'avaient pas soupçonné que ce pût être une femme. Au fait, leur erreur n'avait rien de surprenant : hors d'haleine comme ils l'étaient et surexcités par la course, ils ne songeaient qu'à l'objet de leur désir, aux juments. La perte de ces juments, je le crains, leur fit plus de peine que la rudesse de leur conduite à notre égard. Après ces explications et l'expression qu'ils manifestèrent de leurs regrets, ils s'éloignèrent. On se résigna sans peine à leur dire adieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

4 janvier. — Il n'y a pas à muser ce matin, tout le monde est devenu sérieux. On part à sept heures, on avance rapidement de trente milles sans s'arrêter, à raison de trois milles et demi à l'heure. Nous avons définitivement quitté le ouadi Sirhán et faisons route droit au Djôf à travers le Hamád. Il n'y a pas d'eau dans cette direction; en revanche il y a moins de chance de rencontrer un ghazou. Le sol est de gravier, avec quelques plantes de loin en loin et des inégalités de terrain qui gênent le pas des chameaux. A une heure, on arrive à des collines de grès d'apparence ferrugineuse, lisière des terrains accidentés au milieu desquels est assis le Djôf. Nous avons monté toute la journée : au point culminant de la route le baromètre marque deux mille six cent soixante pieds[1]. On trouve là nombre de petits creux, employés à recueillir et à vanner le *semh*, petite graine rouge qui croît à l'état sauvage dans cette partie du désert et dont les habitants du Djôf font leur nourriture.

Un peu plus tard, on signale deux hommes montés sur un delúl. Ce sont de pauvres gens ayant pour tout vêtement une vieille chemise. Ils portent un sac de dattes sur un des flancs de leur chameau, sur l'autre une outre d'eau. Ils sont, disent-ils, à la recherche d'un homme perdu dans le ouadi Sirhán, un de ceux qu'Ibn Rashid a envoyés à Kâf percevoir le tribut. Il était tombé malade, n'avait pu suivre ses compagnons et on ne l'avait pas revu. Le gouverneur de Djôf les



Vue de Djôf. — Dessin de G. Vuillier.

envoyait à sa recherche. Ils déclarèrent qu'on était à quelques heures de la ville.

5 janvier. — Longue chevauchée de vingt-deux milles, toujours dans l'attente d'apercevoir le Djôf, attente toujours déçue. Le terrain, fort irrégulier, se découpe en collines et en hauteurs fantastiques; le niveau du pays est moins élevé qu'hier. Devant nous passe une succession sans fin de hauteurs rocheuses. Enfin, du sommet de l'une d'entre elles, se détache une ligne noire. Ce doit être le château de Marid. Il a l'air d'une forteresse vraiment imposante, bien que triste au milieu de cette désolation. On pousse dans cette direction, avec l'impatience de le considérer de plus près, sur une chaussée naturelle de roche blanche que Awwad et Hamdán affirment être la continuation de la route romaine partant de Salkhad. Nous aurions autant aimé le croire, mais il était trop clair que cette route est l'œuvre de la nature. On la suit durant quelques milles, après quoi elle disparaît.

Tout à coup nous arrivons au bord d'une vaste cuvette, et là, tout près, nous découvrons une grande oasis de palmiers, entourée de murailles flanquées de tours; une petite ville est groupée autour du sombre château. C'était le Djôf.

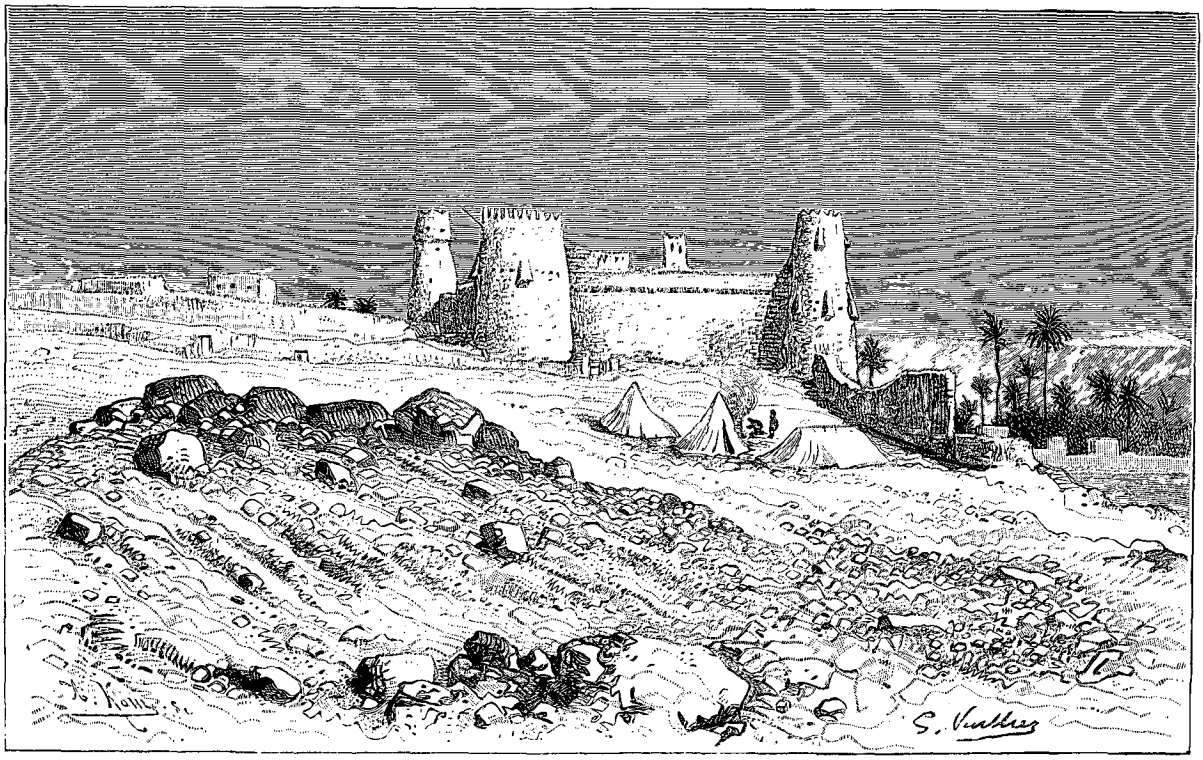
1. Huit cent onze mètres.

Lady BLUNT.

Traduit de l'anglais par L. DERÔME.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château du Djôf (voy. p. 18). — Dessin de G. Vuillier.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE,

PAR LADY ANNA BLUNT[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des aquarelles de lady Anna Blunt.

Le Djôf n'est pas du tout ce que nous nous figurions. Nous pensions trouver une vaste région pleine de cultures; il se trouve que c'est une simple bicoque. Il n'y a rien hors des murs, à peine quelques pièces de terre carrées, d'une vingtaine d'acres, verdies par les jeunes pousses de céréales. Elles sont arrosées à l'eau de puits comme les jardins de l'intérieur; quelques filets d'eau courent à travers, disposés de manière à former comme des quartiers de galette. Tout le bassin du Djôf n'a que trois milles dans sa plus grande largeur, et c'est, cela ne fait aucun doute, le lit desséché d'une petite mer. La preuve de cette origine pélagique est partout évidente! Il paraît moins élevé que le reste du ouadi Sirhán, avec lequel il communique probablement. On pourrait croire d'abord que ç'a été le dernier flot de cette mer quand elle s'est retirée. Pourtant ce n'est pas le cas, car sa partie la plus basse est exactement au niveau des creux qu'on trouve dans le ouadi. Ses puits sont à dix-huit ou dix-neuf cents pieds (cinq cent cinquante à cinq cent quatre-vingts mètres) d'altitude. Ils sont peu profonds; l'eau y est à quelques pieds du sol. On la tire à l'aide de chameaux attelés à une longue corde garnie d'un seau qui se vide lui-même, quand il arrive au bout, dans une sorte d'auge. La ville, avec ses jardins tous entourés d'un mur en terre de dix pieds d'élévation, a environ deux milles de long, du nord au sud, sur un demi-mille de large. Le reste de l'oasis est une plaine de sable, parsemée çà et là de bas-fonds, formés d'une argile sablonneuse, qui retiennent l'eau des pluies et se couvrent d'une croûte de sel quand l'eau a disparu.

Partout où l'on a creusé un puits, on l'entoure d'un petit jardin clos par un mur et planté de palmiers. Il existe une douzaine de ces fermes extérieures, de l'étendue d'un hectare à peu près chacune. On trouve en

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un certain endroit quatre ou cinq de ces maisons réunies avec leurs jardins, qui ont l'aspect d'un hameau. Toute la surface du bassin, à part les oasis, est d'une blancheur éblouissante, sur laquelle les bosquets de palmiers font des taches noires. Le Djôf ne contient pas plus de six cents maisons, sortes de boîtes carrées en terre, agglomérées la plupart autour des ruines du château de Marid, pas toutes néanmoins, car il y a une demi-douzaine de groupes séparés, en divers points du bosquet. Beaucoup de ces maisons possèdent une espèce de tour, et l'on rencontre de petites tours, à intervalles irréguliers, sur toute l'enceinte des murs extérieurs. Le principal relief du Djôf, outre le château de Marid, consiste dans un château neuf construit loin de la ville, et habité par le lieutenant d'Ibn Rashid. Il est placé sur une élévation du terrain. C'est une construction imposante, carrée, avec des murs à créneaux de quarante pieds de haut, flanquée de tours rondes et carrées qui dépassent de vingt pieds le reste du château. Celui-ci n'a pas de fenêtres, mais il est percé de trous par où l'on peut viser et tirer; chaque tour est garnie d'excroissances pareilles à des mâchicoulis.

Il n'y a dans la ville du Djôf rien qui ressemble à un bazar; il n'y a pas même de rues, dans le sens ordinaire du mot, mais un grand nombre de ruelles étroites et tortueuses, avec des murs en terre de chaque côté. En entrant dans la ville, nous trouvâmes ces ruelles bordées d'hommes armés, portant des épées comme nous en avions vu à Kàf, le visage sombre, et, je crois, peu enchantés de notre visite. Ils répondirent simplement à notre « Salam aleicoum[1] » sans faire un mouvement, et nous laissèrent passer sans aucune démonstration hospitalière. Néanmoins, c'eût été une erreur de les supposer indifférents; leur froideur apparente était du formalisme arabe. Quand Mohammed entreprit de s'enquérir de ses parents et de leur résidence, ils lui indiquèrent poliment la direction à suivre, même deux ou trois d'entre eux nous accompagnèrent. On nous conduisit, par des chemins détournés, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; puis on nous fit sortir par une porte et l'on nous mena vers l'une de ces fermes isolées que nous avions aperçues du haut des collines. Ce n'était pas loin. Au bout de quelques minutes, nous étions descendus de cheval et hospitalièrement assis dans l'élégant kawah de la maison de Huseyn, chef de la branche de la famille des Ibn Aroûks établie dans le Djôf.

Les Djôfi sont d'une race différente des Shammar du Nedjed. Ils sont d'origine presque aussi mélangée que les Tadmori ou les paysans de l'Euphrate. Huseyn el Kelb, notre premier hôte ici, déclare appartenir à la race des Taï, et plusieurs de ses voisins sont des Sirhán ou des Beni-Laam. Il n'est pas en réalité le cousin, mais le cousin du cousin de Mohammed; les vrais cousins de celui-ci sont à Meskakeh. Quoique nous soyons confortablement installés chez lui, nous ne sommes pas moins bien au château, et il est plus intéressant de vivre au Kasr. Dowass, le député gouverneur, est un homme vraiment aimable; ses soldats sont polis et obligeants; c'est une joyeuse bande, parlant librement de toute chose, même de politique. Ils assurent qu'Ibn Rashid sera enchanté de notre visite, mais il importe de voir d'abord Djóhar, le gouverneur noir. Il y a plusieurs esclaves dans le fort, mais pas de femmes. Les soldats ont laissé les leurs à Haïl, où ils doivent rentrer après leur temps de service.

Il n'y a pas de chevaux dans le Djôf, sauf un poulain de deux ans appartenant à Dubedjeh, l'un des soldats, qui admire de tout son cœur notre *shagra* (jument baie) : il n'y en a pas de si belle au Nedjed, dit-il. Le Djôf n'a pas non plus de bêtes de somme, pas même d'ânes. Les quelques chameaux qu'il y a dans la ville sont employés à tirer de l'eau; bref, les seuls quadrupèdes que j'ai remarqués sont quelques chèvres, et, dans le Kasr, trois vaches à demi étiques. Comme il n'existe de végétation d'aucune sorte à beaucoup de lieues à la ronde, les chameaux et les vaches sont réduits à manger de la paille hachée; ils refusent les dattes.

Notre dîner d'aujourd'hui se compose d'un agneau et de trois autres plats. L'un est une espèce de pâte semblable à celle qui sert à coller du papier; le second est un mélange de beurre rance et d'oignons coupés; le troisième est du pain trempé dans l'eau : le tout est mauvais, l'agneau à part. Cependant, en guise de surprise, on nous servit un filet de vache du désert, sans doute d'antilope du Nefoud, cuit sous la cendre, un des meilleurs mets dont j'aie goûté.

Le soir, il y eut un divertissement de danse et de chant, auquel Dowass et les soldats participèrent. Ils exécutèrent une sorte de danse à l'épée : l'un des exécutants frappait sur un tambour de bois de palmier et de peau de cheval, tandis que les autres, l'épée posée sur l'épaule, chantaient en mesure et dansaient d'un air solennel. A un moment donné, ils brandissaient leurs épées et poussaient des cris comparables à ceux qu'on entend chez nous dans les chasses à courre. Une fois ou deux, il y eut des huées, comme si l'on avait sifflé dans une clef, et avec le même accent. Les sons proférés étaient aigus, comme ils sont d'ordinaire dans la musique arabe. La danse terminée, on mélangea, dans une coupe énorme, du sucre de dattes avec du jus de *trengs* (très gros citrons); on absorba une quantité de ce liquide à l'usage des sociétés de tempérance.

Nous voici enfin tranquilles hors du château, qu'on ferme la nuit; nous pouvons écrire à notre aise ou dessiner au clair de la lune : choses qu'on n'ose pas faire à la lumière du jour.

Meskakeh, où nous arrivons aujourd'hui, est à vingt milles, soit trente-deux kilomètres de Djôf, par une piste bien battue. Notre troupe était assez nombreuse, plusieurs Djôfi étant venus afin de nous tenir com-

1. C'est la salutation arabe, mot à mot : « Le salut soit sur vous! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une danse à Djóf. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnie ; il y avait en outre Arezbi Ibn Aroûk, fils de Nassr[1], et un autre Aroûk, cousin de celui-ci, enfin un homme armé d'un fusil qui doit nous accompagner à Haïl. De toute la troupe, nous seuls étions montés ; les Djôfi vont toujours à pied, n'ayant, comme je l'ai dit, ni chevaux, ni chameaux, ni même d'ânes. L'un d'entre eux portait la coquille d'un œuf d'autruche suspendue à une sorte de réseau, et qui lui servait de gourde. Il m'apprit que les autruches ne sont pas rares dans le Nefoud, qui est tout proche. Le paysage, durant tout le parcours, était fantastique, souvent pittoresque. On remonta en premier lieu le rebord du vase à punch au fond duquel est placée la ville de Djôf, puis on rencontra des fermes ruinées sur un sol nu recouvert de sel dans ses parties basses. Toute la vallée n'avait pas un mille de large. La route s'éleva soudain de plus de cent pieds sur un banc de sable escarpé, ensuite de cent soixante autres pieds sur des hauteurs pierreuses ; puis on redescendit dans une sebkha bordée d'une haie de tamaris en fleurs, après quoi vint une plaine de gravier, semée de grenailles de fer qui ressemblent à des crottes de mouton. A deux heures de Djôf existe un trou plein d'eau que les indigènes appellent une source : l'eau y est à huit pieds de profondeur. Dans les ouadis où l'eau a coulé, car il a plu le mois passé, des plantes bulbeuses d'un vert éclatant, des fleurs de crocus donnent à ce canton une fausse apparence de fertilité. En d'autres endroits, des rochers couverts de lichen, des grès roses couronnés de grenailles de fer attiraient le regard, et, à distance, vers le nord, les contreforts d'une montagne, le Djebel Hamammijeh ou montagne des Pigeons, qui peut avoir un millier de pieds, soit trois cents mètres au-dessus du Djôf. Bien au delà, vers le nord-est et l'orient, court une ligne horizontale, à peu près de la même hauteur, qui est le commencement du Hamád.

Meskakeh, bien qu'elle ne soit pas le siège du gouvernement de Djóhar, est une ville plus grande que Djôf. On dit qu'elle contient sept cents maisons, et ses jardins à palmiers ont une étendue deux fois plus considérable que ceux de Djôf. La situation des deux villes est à peu près la même, un large bassin entouré de collines de grès ; mais le bassin de Meskakeh est moins régulier, il est entrecoupé de bancs de sable et de monticules rocheux. Meskakeh, comme Djôf, possède une vieille citadelle perchée sur un rocher de cent pieds de haut qui domine la ville. Celle-ci est bâtie d'une manière irrégulière ; il n'y a pas de muraille continue autour de ses jardins. Beaucoup de ces jardins sont séparés, les maisons forment des groupes qui n'ont pas été endommagés comme à Djôf par des guerres récentes. Meskakeh a donc un aspect très florissant : pas un arpent de terre irrigable qui ne soit couvert de plantations. Tout est propre et soigné ; les créneaux des murs sont en bon état ; chaque maison semble bâtie d'hier. Des champs d'orge les entourent, avec des haies de branches de palmier tressées ; les rues et les ruelles sont coquettement entretenues.

Nous parcourûmes la ville sans nous arrêter, jusqu'à deux milles au delà, où se trouve la ferme de Nassr. Nous sommes maintenant au sein de la famille des Ibn Aroûks, qui après tout n'est pas un mythe, mais une réalité hospitalière. On nous reçoit à bras ouverts, comme si on nous avait attendus chaque jour depuis un siècle. Ces gens-là connaissent la ballade des Ibn Aroûks et la généalogie de Mohammed beaucoup mieux que lui.

Nous nous arrêtâmes trois jours près de Nassr, de ses fils, des femmes de ses fils et de leurs enfants, dans leur ferme paisible. Nous avions besoin de ce repos ; il nous fournit d'ailleurs une expérience précieuse et c'était une occasion de pénétrer dans la vie domestique des Arabes. Ce n'est pas que les Ibn Aroûks de Meskakeh offrent par eux-mêmes un intérêt particulier. Comme leurs parents de Tadmor, ils ont vécu longtemps parmi les gens du peuple, épousant des femmes indigènes, se rapetissant aux exigences sordides de l'existence urbaine ; mais ils sont honnêtes, pleins de cœur, et le souvenir de leur origine, qu'ils ont religieusement conservé, met à l'occasion un rayon de soleil dans le terre à terre de leurs occupations quotidiennes. Nassr, le meilleur de la génération qui s'en va, ressemble à un petit laird d'Écosse, pauvre et dénué, mais qui sait qu'il a dans les veines du meilleur sang que ses voisins. Ses fils sont doux, modestes, sans arrogance, et, à l'exemple de la plupart des jeunes Arabes, ont des inclinations plus romanesques que leur père. Ils ont même une certaine compréhension des sentiments chevaleresques, surtout Turki, l'aîné, chez qui le sang nomade et la tradition nomade survivent presque à l'exclusion des intérêts commerciaux, tandis que, chez Arejbi son frère, ceux-ci contrebalancent les autres. Malgré notre préférence pour Turki, nous aimons les deux frères, dont Wilfrid s'est fait déjà des amis.

Leur parenté avec Mohammed est moins éloignée que je n'avais supposé. L'ancêtre de Mohammed, Ali Ibn Aroûk, était l'un des trois frères qui, dans une querelle de sang, ou plutôt, comme le croit Wilfrid, non sans vraisemblance, afin d'échapper à la domination des Wahabites d'il y a un siècle, quitta l'Aared du Nedjed, et marcha vers le nord jusqu'à Tadmor, où il se maria et se fixa. Un autre des trois frères, Abd el Kader Ibn Aroûk, s'était arrêté et établi dans le Djôf : il est l'aïeul de Nassr. Quant au troisième, Mutlakh, n'aimant ni Tadmor ni le Djôf, il regagna le Nedjed, et ses parents ignorent où et comment il mourut. Nassr est arrivé de Djôf à Meskakeh il y a peu d'années.

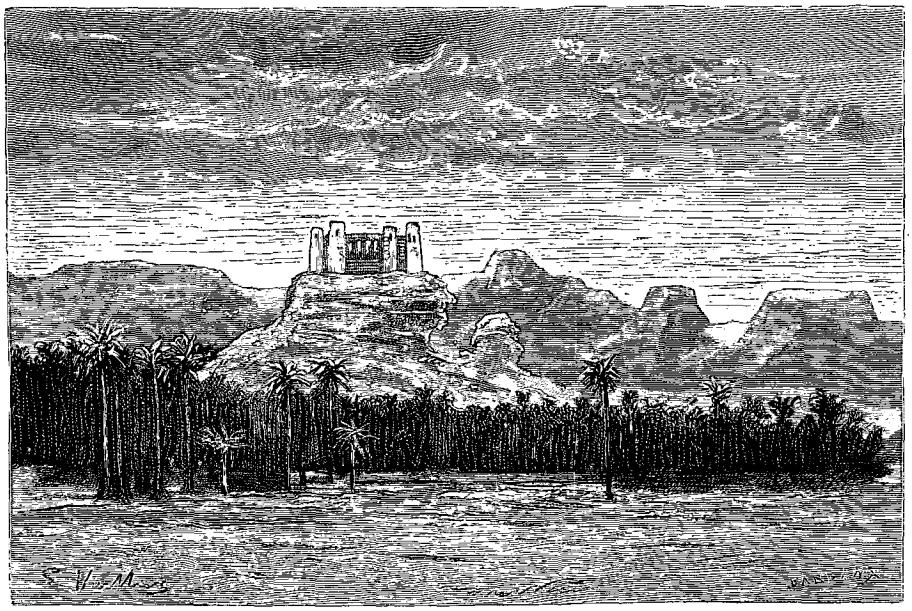
Il est maintenant le chef de la famille, au moins le chef de la branche qui habite l'oasis de Meskakeh. Mais là vit, dans une maison adjacente à la sienne, son plus proche cousin, Jazi Ibn Aroûk, frère de notre ami Merzuga et père de deux jolies filles. Ceux-ci, avec quel-

1. Nassr est un chef de famille cousin de Mohammed Ibn Aroûk, guide tadmori de la caravane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques autres parents, font une belle petite réunion de famille, établie dans cette ferme de la banlieue de Meskakeh.

Naturellement notre première pensée, en arrivant parmi eux, fut de songer à une femme pour Mohammed. Je saisis à sa requête la première occasion de me mettre en rapport avec les femmes de la famille. Je les trouvai toutes aimables et empressées, quelques-unes intelligentes. La plupart des jeunes sont avenantes. La personne la plus importante du harem est la femme de Nassr, une petite vieille nommée Shemma (lumière), grêle, ridée, avec de longues boucles de cheveux gris, et les yeux éteints de l'extrême décrépitude; bien qu'elle ait à peine plus de soixante ans, elle paraît tout à fait usée. C'est la mère de Turki et d'Arejbi. J'avais entendu dire à Mohammed que Nassr n'avait jamais eu d'autre femme : c'était une erreur, car, à ma première visite, elle appela, d'une chambre voisine, une femme plus jeune, qu'elle me présenta. Cette deuxième femme de Nassr entra avec deux petits garçons de deux à trois ans, dont l'aîné — car ils portent des noms bizarres — s'appelait Matrak (gourdin) : en dépit de son nom, c'était un enfant aimable et de belle complexion. Il ressemblait en cela à sa mère, dont l'attitude respectueuse vis-à-vis de son aînée, Shemma, me fit une impression favorable; elle était en outre d'une réelle beauté. J'avais fait cadeau à Matrak d'un petit vêtement rouge; l'enfant se carrait dans ce vêtement, dont il faisait admirer la beauté à deux petites filles, ses sœurs. Ils couraient çà et là durant ma visite, occupés à apporter des plats de dattes et à les manger lorsqu'ils les avaient apportés. Puis apparurent les deux femmes de Turki, l'une belle, l'autre commune, et l'unique



Vieille citadelle de Meskakeh. — Dessin de G. Vuillier.

femme d'Arejbi, qui était jolie, nouvellement mariée. Elles semblaient en meilleurs termes les unes avec les autres qu'il n'est ordinaire parmi les femmes, et surtout les belles-filles. Elles étaient soucieuses de me plaire; je fis de mon mieux pour satisfaire leurs désirs hospitaliers. Quant à la nourriture, elles m'offrirent des dattes de toutes les espèces, les unes sèches, les autres juteuses, des dattes douces et acides, des dattes longuement conservées et des dattes fraîches, des tas de pulpes.

Shemma traitait toute cette jeunesse avec un ton d'autorité qui n'excluait pas la bonté. Cependant elle parlait peu; les autres, au contraire, étaient très loquaces, m'accablaient de questions. Il aurait fallu plus d'arabe que je n'en savais pour y répondre. Pendant ma visite, Nasch, la fille mariée de Nassr, sœur de Turki et d'Arejbi, survint avec sa fille et un immense plat de dattes. Elle avait fait tout le chemin depuis Meskakeh, qui est à trois milles de distance, chargée de l'enfant, pesante petite créature de quatre ans, aussi bien que des dattes; elle entrait haletante et charmée de me rencontrer. C'était une jeune femme vive et agréable, très ressemblante à son frère Turki, c'est-à-dire ayant plus de santé que de distinction. Chacune des jeunes femmes que je vis dans cette première entrevue aurait pu répondre aux projets matrimoniaux de Mohammed : il était malheureux qu'elles fussent toutes mariées ou trop jeunes. Je demandai s'il y en avait d'autres dehors; on me répondit que c'était tout ce qu'il y avait dans la maison de Nassr, mais que le cousin Jazi avait deux grandes filles non encore mariées; de sorte que je me tins en repos jusqu'à ce que j'eusse une occasion de les voir.

En attendant, Mohammed avait fait des recherches de son côté; le premier jour de notre arrivée n'était pas fini qu'il vint me conter des merveilles au sujet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des filles de Jazi. Il y en avait trois, disait-il, toutes plus belles les unes que les autres. Asr (l'Après-midi), Hâmu et Muttra; mais les deux aînées étaient déjà fiancées : on pourrait obtenir Muttra. J'observai qu'il était déjà terriblement amoureux, car chez les Arabes on fait beaucoup de chemin en peu de temps. Avant d'avoir vu les femmes dont ils parlent, ils en sont enthousiastes par ouï-dire. Il me pressait de ne point tarder à faire une visite à la mère; l'occasion était unique, une fille de Jazi! la nièce de Merzuga! une fille d'une excellente famille! une Ibn Aroûk! on ne rencontrait pas tous les jours des Ibn Aroûks! Il avait calculé qu'on pourrait bien demander quarante livres (mille francs) pour son douaire. C'était beaucoup sans doute, mais elle était vraiment *asil* (noble). Quarante livres étaient à peine assez. Il avait confiance dans mon jugement : j'étais pleine de discernement, j'avais vu les femmes et les filles de tous les cheiks Anazeh, je verrais ce qu'il en était, j'étais incapable de me tromper. Encore eût-il été bon qu'Abdallah m'accompagnât, afin d'être témoin de ce qui arriverait. Abdallah, en sa qualité de parent, pourrait être admis chez Jazi dans une occasion comme celle-ci, quoique lui, Mohammed, ne le pût pas; on l'autoriserait peut-être à voir la jeune fille, comme par hasard. Je lui promis de faire mon possible pour arranger tout cela.

Donc, le lendemain, on envoya Turki après lui avoir soufflé un mot de l'affaire. Il alla sur-le-champ annoncer ma visite à la mère et aux filles de Jazi. Mohammed lui expliqua qu'il convenait que la mère fût mise au courant de l'objet de ma visite, sans qu'il fût nécessaire d'en faire part aux jeunes filles. Nous nous rendîmes, Turki, Abdallah et moi, à la maison de Jazi.

La maison de Jazi est contiguë à celle de Nassr, un jardin les sépare. Elle est encore plus petite. Ce n'est pas, j'imagine, un endroit où l'on rencontre des princesses, mais en Arabie il ne faut pas juger des choses par l'apparence. A la porte, parmi plusieurs dames, se tenait Saad, fils aîné de Jazi, qui nous conduisit, à travers la cour, à une chambre intérieure absolument obscure; il n'y entrait que le jour venant de la porte. C'est en Arabie que l'expression *aveugler la porte de quelqu'un* — to darken one's door — doit avoir été inventée, car il n'y a pas de fenêtres dans les maisons ordinaires. Il régnait dans cette chambre une odeur de bouc; elle ressemblait plutôt à une étable qu'à une salle de réception. D'abord je ne distinguai rien, mais je pus entendre Saad, qui était dans l'obscurité, secouer quelque chose dans un coin, et comme mes yeux s'habituaient au demi-jour, je découvris que c'était une jeune dame, une des trois à qui nous venions faire visite. C'était Asr, la seconde, une grande et agréable personne qui ressemblait à son cousin Arejbi, avec son nez aquilin et ses yeux noirs. Elle vint au jour avec de grandes démonstrations de timidité et de confusion, tenant son visage dans ses mains et se détournant même de moi; elle alla jusqu'à éviter de répondre à mes efforts en vue de lier conversation, puis, tout à coup, elle s'enfuit à travers la cour vers un autre réduit, où nous la retrouvâmes avec sa mère et sa sœur Muttra. Je savais à peine que penser de tout cela, car en dehors de sa timidité il était clair qu'Asr devait avoir un caractère sauvage. Les manières polies de sa mère Halijeh et de sa jeune sœur Muttra confirmèrent cette présomption. La figure de Muttra me plut au premier abord. Elle avait le regard particulièrement ouvert et honnête, fixé droit sur vous avec ses grands yeux noirs comme ceux d'un faon; elle avait en même temps une grande fraîcheur de teint et la voix gaie. Alors je ne fis plus attention à la rudesse d'Asr; j'invitai la jeune fille à une promenade avec moi autour du jardin, ce qu'elle fit, me montrant le peu de choses qu'il y avait à voir, me donnant des indications sur le puits et la façon de tirer de l'eau. Le jardin, outre des palmiers, renfermait des figuiers, des abricotiers, des vignes, un carré d'orge verte sur lequel paissaient quelques chevreaux. Muttra me dit qu'en été ils vivent de fruits, qu'on ne conserve ni les abricots ni les figues, mais seulement les dattes. Je remarquai quelques jeunes palmiers, ce qui est toujours un signe de prospérité. Le puits avait environ dix pieds carrés à l'orifice; il était soigneusement entouré d'une margelle de pierre, l'eau étant à quelques pieds de la surface du sol. On peut trouver de l'eau partout à Meskakeh, me dit-elle, et toujours à la même profondeur. Durant cette conversation je fus frappé de l'intelligence de Muttra; sa jolie tournure et son honnête visage me furent sympathiques et me décidèrent sans difficulté à penser que Mohammed serait heureux d'obtenir Muttra en mariage. Ce qui promettait aussi en faveur de cet avenir, c'était d'observer qu'Halijeh, la mère, était une femme pleine de cœur; mais je ne pouvais rien entendre à la conduite étrange d'Asr, la sœur aînée. Cependant Abdallah, debout à la porte, avait pris des notes : il en était arrivé à la même conclusion que moi; de sorte que nous nous éloignâmes avec un bon rapport à faire au prétendant qui attendait dehors avec impatience. L'ardeur de Mohammed fut sur le point d'arrêter les négociations. Jazi, comptant sur l'impatience de son cousin, éleva le douaire de quarante à cinquante livres, puis entreprit de substituer Asr à la jolie Muttra.

C'était un rude coup aux espérances de Mohammed. Un conseil général de famille fut appelé à discuter l'affaire et à la décider. Plus d'une fois la négociation menaça d'échouer. La candidature d'Asr fut de suite abandonnée, mais la jeunesse de Muttra devint une objection. Mohammed consentit à attendre une année, même deux ou trois s'il était nécessaire. Enfin le douaire, que Wilfrid comptait bien payer, fut fixé à cinquante livres, et on leva la conférence.

Le lendemain, nouvelles difficultés, nouveaux marchandages. Enfin tout s'arrangea. Le contrat de mariage fut signé. Les fiançailles furent célébrées avant le départ de la caravane. Il fut convenu, à cause de la

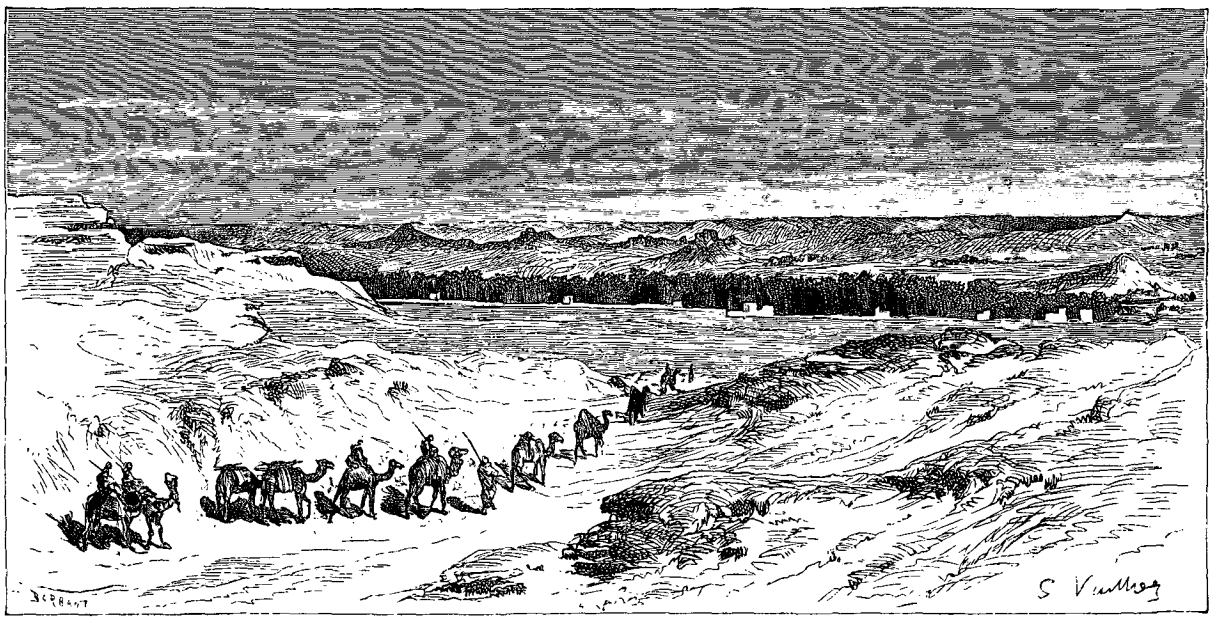
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeunesse de Muttra, choisie par Mohammed, que le mariage n'aurait lieu que l'année suivante.

Pendant ces arrangements de famille, nous avions à poursuivre une négociation plus importante pour nous : c'était d'obtenir du gouverneur la permission de nous rendre à Haïl. La première chose à faire était d'acquérir l'amitié de Djóhar, car tout, dans cet État despotique, dépend de son bon ou de son mauvais vouloir : s'il lui avait plu de nous renvoyer à Kâf par le ouadi Sirhán, je ne sais quelle résistance nous aurions pu lui opposer. En conséquence, le lendemain de notre arrivée à Meskakeh, nous nous présentâmes chez Djóhar, qui avait été prévenu de notre visite et nous reçut avec apparat.

Djóhar est un nègre tout à fait noir, avec les caractéristiques répulsives de l'Africain, de haute taille, gros, vaniteux. Il avait revêtu ses plus beaux habits afin de nous recevoir, plusieurs brillants djibbehs de soie l'un sur l'autre, une paire de culottes bleu de ciel, — chose nouvelle pour nous en Arabie, — un abba noir et un kefidjeh de pourpre. Il portait une chemise empesée qui craquait à chaque mouvement.

Djóhar avait ceint une épée à poignée d'or; il avait en même temps l'aspect d'un despote barbare et de quelqu'un qu'on est curieux de voir. Il nous fit attendre près de dix minutes dans le kawhah, afin, j'imagine, d'ajouter à son importance; puis il arriva derrière une procession d'hommes armés, tous porteurs d'une épée à poignée d'argent, de baudriers à ornements d'argent, de kefidjehs bleus et rouges entourés d'épais aghals blancs. Il affecta d'être affable plutôt qu'il ne prit l'air ennuyé d'un personnage royal, passant dans la conversation d'un sujet à un autre sans transition, demandant aux gens de sa suite



Vue de Meskakeh. — Dessin de G. Vuillier.

l'explication de ce que nous venions de dire ou leur faisant des questions. Il me parut éminemment absurde de voir ce nègre, qui est encore esclave, au centre d'un groupe de courtisans de race blanche, car tous ces Arabes, dont la plupart sont nobles par le sang, s'arc-boutaient devant lui, prêts à obéir à un de ses regards ou à rire de ses pauvres plaisanteries. Après quelques instants d'un silence plein de dignité, Djóhar, comme j'ai dit, devint affable et questionneur. Nous venions du nord, et nous pouvions lui fournir des nouvelles de la guerre. Que faisait Sotamm[1] et que faisait Ibn Smeyr? Nous fûmes heureux de pouvoir lui dire que nous avions vu Ibn Smeyr lui-même, à Damas, il n'y avait pas un mois. Djóhar nous apprit en revanche que les Roala avaient été défaits dans une bataille par Mohammed Dukhi et que Sotamm avait été tué : nouvelle qui nous fut pénible.

Alors, mais sur un ton qui annonçait un moindre intérêt, Djóhar nous parla du sultan. Il avait fait la paix avec les Moscovites. Djóhar fut content de le savoir. « La paix est une bonne chose, et maintenant le sultan, nous l'espérons, est satisfait. » Il disait cela avec une raillerie sentimentale, un accent protecteur et une voix nasillarde qui étaient tout à fait comiques. En ce moment Mohammed dit quelques mots à voix basse à quelqu'un de la suite; ils sortirent ensemble afin de présenter à Djóhar les cadeaux que nous lui apportions. On avait interrogé Mohammed, je crois, au sujet de notre position sociale et de l'objet de notre voyage, et il avait répondu, comme il lui avait été prescrit d'avance, que nous allions à Bassora rejoindre des amis, et que nous étions venus par le Djôf afin d'éviter la voie de mer. Quoique ce ne fût pas toute la vérité,

1. Sotamm et Ibn Smeyr sont deux grands chefs du désert de Syrie toujours en guerre avec les Shammar de la Mésopotamie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce l'était jusqu'ici, et la réponse était facile à comprendre et à faire agréer de ceux à qui on la faisait. Mohammed ajouta que puisque le hasard nous avait amenés sur les terres de l'émir, le beg anglais voulait offrir ses respects à Ibn Rashid dans la ville d'Haïl, avant d'aller plus loin, et désirait obtenir de Djôhar les guides indispensables. Après quelques explications et moyennant certaines réserves, le gouverneur y consentit. Les beaux habits que nous lui avions donnés et, je crois aussi, un petit cadeau en argent, avaient amolli son cœur.

Quand nous nous retrouvâmes en présence de Djôhar, cette fois sur la terrasse de sa demeure, le visage du nègre était plein de sourires; l'affaire de



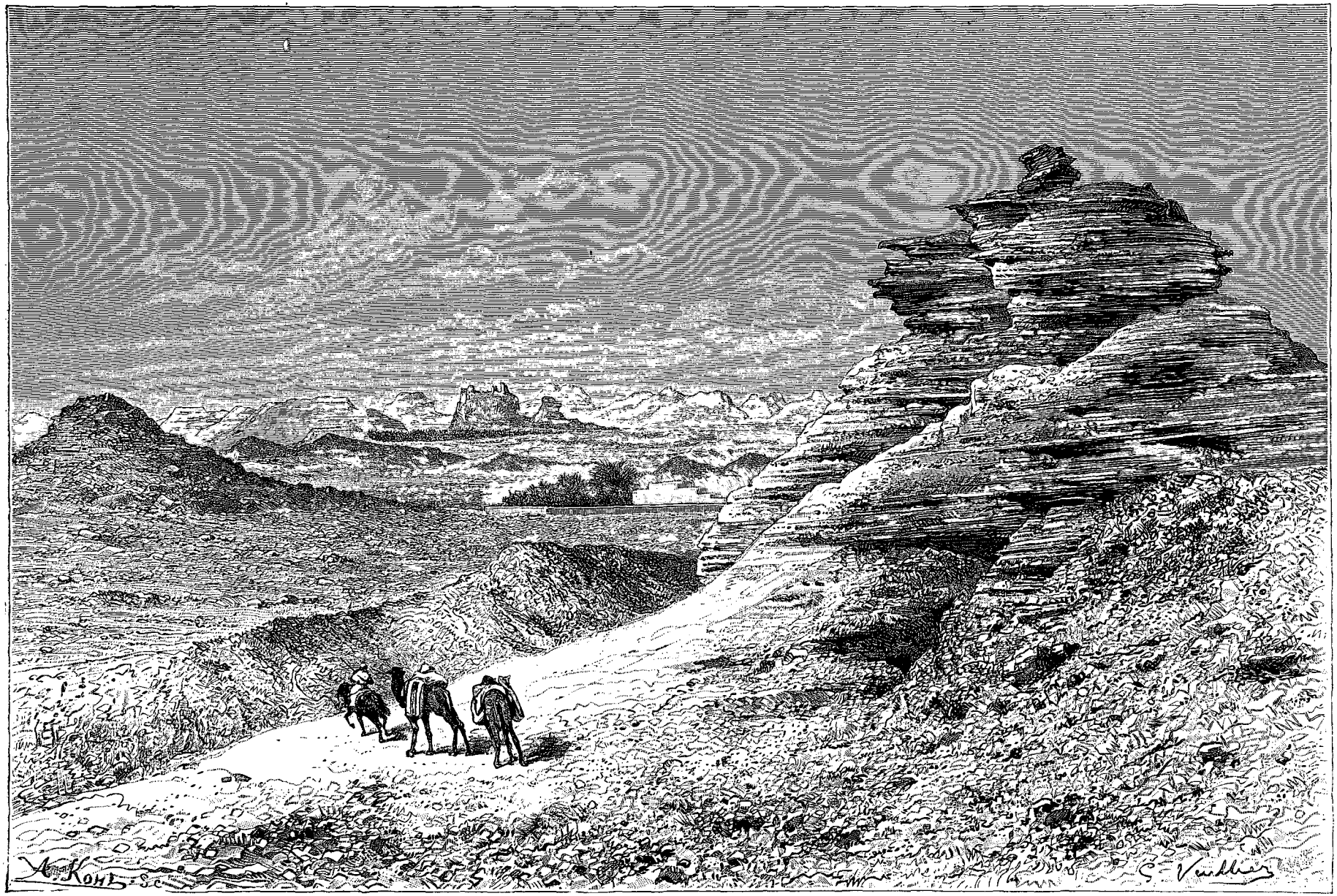
Djôhar, gouverneur du Djôf. — Dessin de G. Vuillier.

notre voyage était convenue. On étendit des tapis, on s'assit afin de déjeuner sur la terrasse. Après l'ablution d'usage et le El Hamdou Lillah[1], nous nous retirâmes très contents d'en avoir fini avec les mouches et le soleil ardent de la terrasse de Djôhar; la tournure que les choses avaient prise n'était pas non plus sans nous satisfaire. Comme Wilfrid le remarqua, quand nous fûmes remontés sur nos juments, Djôhar était l'image d'un despote fantaisiste : s'il avait été de mauvaise humeur, il aurait pu nous faire couper la tête sans plus de cérémonie qu'il n'en mit à nous inviter à déjeuner.

11 janvier. — Chaque matin, depuis que nous

1. « Louange à Dieu, » formule dont les Musulmans font un usage continuel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagne de grès près de Meskakeh (voy. p. 26). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes ici, il y a du brouillard, et, aujourd'hui samedi, il a plu très fort, d'une pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Je suis très surprise d'apprendre, à propos d'éclairs, que personne à Meskakeh n'a ouï dire qu'ils aient jamais tué quelqu'un. Mohammed confirme ce qu'on nous en dit, en ajoutant qu'il en est de même à Tadmor. La surface du sol à Meskakeh est à peu près de sable pur. La pluie passe à travers le sol à mesure qu'elle tombe; il n'en reste de trace que dans les bas-fonds, où une sorte de sédiment la retient à peine.

Cette après-midi le ciel s'est éclairé; nous avons fait une petite expédition au sommet d'un monticule voisin de la maison de Nassr. C'est une colline de grès de couleur orange dans sa partie inférieure, mais que les intempéries ont brunie par le haut. Elle n'a pas plus de cent pieds d'élévation; elle est solitaire et commande une perspective étendue, originale comme les perspectives du Djôf. Les alentours immédiats sont très intéressants : à proximité l'on aperçoit la ferme, clos carré d'un hectare et demi, avec ses palmiers et ses ithels, ses deux maisons basses en terre, ses puits, son air commode et soigné à plaisir. Au delà, vers l'ouest, on distingue trois autres fermes, petits paradis perdus dans ce désert de sable et de roches, puis Meskakeh, dont les hauts palmiers sont seuls visibles avec la masse noire de sa citadelle dans un horizon fantastique. La longue ligne de ses palmiers court au loin dans la direction du sud et disparaît dans un ensemble confus de collines de sable. Ces collines fixent notre attention; elles indiquent la frontière des Nefoud. Ce n'est pas encore le Grand Nefoud, mais un groupe de dunes couronnées de ghada, qui ressemblent assez à celles qui bordent le chemin de fer de Calais ou de Boulogne.

Pendant que j'étais assise à prendre un croquis du paysage, Wilfrid, qui avait escaladé une grande pierre, au sommet du monticule, vint annoncer qu'il avait découvert une inscription. Depuis notre arrivée dans la région des grès, nous avions cherché des traces d'inscriptions antiques, mais jusque-là nous n'étions parvenus à découvrir que des vestiges illisibles, à peine quelques dessins représentant des chameaux et des gazelles. Cette fois, il y avait trois lettres, Π H Q, dont deux étaient des lettres grecques.

Il est évident, à la nuance des incisions, qu'elles ne sont pas gravées d'hier. Nous avons bâti là-dessus tout un système de conjectures historiques sur Meskakeh et son rôle dans les temps classiques.

Au retour, on trouva Mohammed, qui avait fait avec Djôhar les derniers arrangements relatifs à notre départ. Le grand homme avait élevé des objections sur un point, mais elles étaient tombées devant un *dahab* (pièce d'or); il avait consenti à nous donner un guide de profession pour traverser le Nefoud. Il paraît qu'il y a deux chemins par où l'on peut atteindre Haïl, l'un de treize, l'autre de dix jours de marche. Le premier est le plus fréquenté, dit-on, par les chameaux pesamment chargés; le sable y est moins profond, mais il est probable que nous choisirons le plus court, ne fût-ce que pour voir le Nefoud dans sa plus belle horreur. Le Nefoud a été durant tout notre voyage l'objet de nos rêves, comme le *nec plus ultra* du désert. On fait d'étonnants récits des périls qu'il offre, des personnes qui n'ont pu en sortir vivantes. Ces dix jours de marche représentent quelque chose comme deux cents milles[1], et l'on ne rencontre que deux puits, l'un à la fin du second jour, l'autre au huitième. Le guide montera un chameau qui lui appartient, emportera deux outres d'eau; nous en emportons quatre de plus que lui, ce qui nous en fera huit en tout. Cela pourra suffire à nos juments ainsi qu'à nous-mêmes, mais il faudra la ménager. Il y a d'autre part un approvisionnement suffisant de dattes et de pain; on emmène aussi un des deux chevreaux de la ferme.

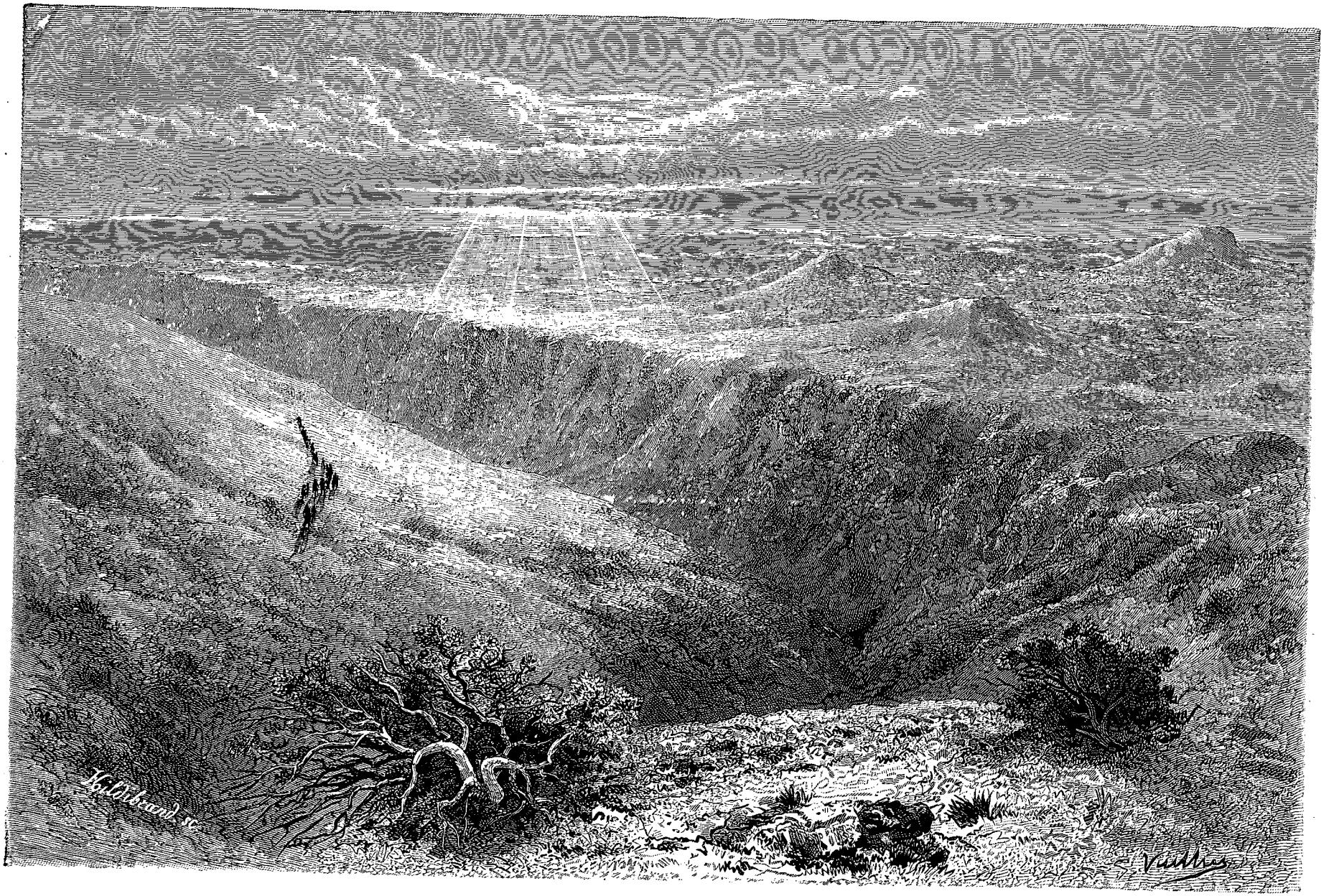
La pluie a cessé et la lune luit. Nos préparatifs sont faits en vue de traverser le Nefoud; dans quelques heures nous serons en route. Il nous faudra toute notre énergie dans les dix jours qui vont suivre.

12 janvier. — Le Hamád, c'est-à-dire le plateau où nous sommes, est à trois cent cinquante pieds[2] plus haut que Kâf et Meskakeh, soit à deux mille deux cent vingt pieds[3] au-dessus du niveau de la mer. Il est absolument uni et dépourvu de végétation; c'est un terrain plat et noir, encombré de graviers et de galets, s'étendant au sud à perte de vue et tout à fait différent du bassin qui est au-dessous. Nous fûmes on ne peut plus surpris de rencontrer devant nous une plaine à ce point découverte, car on s'attendait à du sable; mais le sable, quoiqu'on ne pût encore l'apercevoir, n'était pas loin, et, de fait, ceci était comme la grève du Grand Nefoud.

A trois heures et demie, on distingua devant soi une raie rouge à l'horizon, qui grandit et s'étendit à mesure qu'on en approchait, se dirigeant à l'est et à l'ouest sur une ligne continue. On aurait pu la considérer d'abord comme un effet de mirage, mais, arrivés à proximité, elle nous apparut comme divisée en espèce de vagues. Sa couleur rouge était facile à confondre avec une mer orageuse vue du rivage, car elle s'élevait, comme paraît faire la mer quand les vagues sont hautes, au-dessus du niveau de la terre. Alors quelqu'un cria : le Nefoud! et, bien que nous n'en voulussions rien croire, nous fûmes bientôt convaincus. Ce qui nous surprenait, c'était sa couleur : la couleur de la rhubarbe et de la magnésie; elle n'avait rien de pareil à celle du sable que nous avions eu sous les yeux jusque-là, rien non plus qui répondît à notre attente. C'était pourtant le Nefoud, le grand désert rouge de l'Arabie centrale. Dans l'espace de quelques minutes, nous y arrivâmes au galop, et nos juments trempèrent leurs sabots dans ses premières vagues.

1. Trois cent vingt kilomètres.
2. Cent quinze mètres.
3. Six cent soixante-dix-sept mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un fouldj (voy. p. 28). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

13 janvier. — Nous avons passé toute la journée dans le Nefoud, qui est intéressant au delà de nos espérances, et charmant par-dessus le marché. Il est tout à fait différent de ce que je me rappelle avoir lu dans M. Palgrave, qui le donne comme un cauchemar d'une horreur indicible. Il est vrai qu'il l'a traversé en été, et qu'on est maintenant au milieu de l'hiver; mais le changement de saison ne peut pas avoir modifié beaucoup ses conditions physiques, et je ne comprends pas la manière dont M. Palgrave en décrit les caractères essentiels. La chose qui frappe d'abord dans le Nefoud, c'est, répétons-le, sa couleur. Il n'est pas blanc comme les dunes de sable que nous avons vues hier, ni jaune comme le sable de quelques parties du désert d'Égypte; il est d'un rouge éclatant, presque cramoisi le matin sous l'humidité de la rosée. Le sable n'est pas précisément fin, mais il est parfaitement pur, sans mélange de substance étrangère, de galet, de grès ou de terre; partout il est également de cette nuance et de cette composition. Ce serait néanmoins une grave erreur de supposer ce sol stérile. Le Nefoud, au contraire, est plus riche en bois et en pâturages que n'importe quelle partie du désert que nous ayons traversée depuis Damas. Il est uniformément hérissé de buissons de ghada, et de buissons d'une autre essence, la *yerta*, qui, à cette époque de l'année où il n'y a pas de feuilles, ressemble exactement à de la vigne épaisse. Il y a, de plus, diverses espèces d'arbustes à l'usage des chameaux, une en particulier, l'*adr*, nouvelle pour nous, qui peut, dit-on, nourrir les moutons durant un mois sans qu'ils aient besoin de boire; et aussi plusieurs variétés d'herbes. Les chameaux et les juments sont donc enchantés de la rencontre; nous ne le sommes pas moins de l'abondance du bois à brûler. Wilfrid déclare que le Nefoud a résolu pour lui le mystère des races de chevaux de l'Arabie centrale. Dans le désert véritable, il n'y a rien dont un cheval puisse se nourrir; ici il y a abondance. L'aspect du Nefoud explique tout cela. Au lieu d'être l'endroit terrible qu'ont décrit les quelques voyageurs qui l'ont parcouru, il est en réalité la patrie des nomades durant une portion considérable de l'année. Son unique défaut est le manque d'eau, car il y a très peu de puits. Le long de ses bords, la population est dense; Radi, le guide donné par Djôhar, nous apprend qu'au printemps, lorsqu'il a plu et que l'herbe est verte, les nomades ne manquent de rien, sinon d'eau, car leurs chameaux ont du lait : ils vont des semaines entières sans eau, dispersés à l'intérieur du désert.

Nous avons marché tout le jour fort lentement à travers le Nefoud, occupés à en étudier les traits. A première vue, il nous a fait l'effet d'être la figure du chaos, le chaos avec des bosses par-ci, des trous par-là, des collines en long et en travers, un enchevêtrement de collines dans une confusion absolue; mais, après quelques heures de marche, nous avons commencé à discerner de l'uniformité dans ce désordre que nous travaillions à débrouiller. La vraie caractéristique du Nefoud, ce sont les vastes excavations ayant la forme du sabot d'un cheval disséminées çà et là et que Radi appelle des *fouldjs*. Quoiqu'ils varient d'étendue depuis un arpent jusqu'à quatre-vingts hectares, les fouldjs sont tous pareils par leur forme et leur direction. Ils ressemblent exactement au pas d'un cheval qui n'est pas ferré, c'est-à-dire que la pince est coupée et perpendiculaire, tandis que le rebord du sabot diminue graduellement jusqu'à rien du côté de l'éperon; la fourchette elle-même est visiblement représentée, quoique d'une façon grossière, par une brisure au centre, occasionnée par les eaux courantes. Le diamètre de quelques-uns de ces fouldjs doit être au moins de quatre cents mètres, et la profondeur du plus profond parmi ceux que nous avons mesurés aujourd'hui est de soixante-dix mètres : c'est, à peu près exactement, le niveau de la plaine de gravier que nous avons traversée hier, et qui, bien qu'ici il puisse y avoir quelque doute, doit se continuer sous le sable. Cela est probable, car au fond nous avons trouvé de la terre solide, ce qui n'existe pas ailleurs. Le plus profond que nous ayons mesuré ensuite n'avait que quarante-trois mètres; il y avait encore du sable dans sa partie la plus basse, c'est-à-dire juste à l'endroit qui est au-dessous de la fourchette. Quoique la surface des parois des fouldjs soit de sable pur et que le dessus immédiat en doive continuellement changer, il est évident que la forme générale de chacun n'a pas changé depuis des années, peut-être depuis des siècles. Ce qui le démontre, c'est la végétation; elle n'a pas crû en un jour : or elle couvre les fouldjs comme le reste du Nefoud. De plus, notre guide, qui parcourt le Nefoud dans tous les sens depuis quarante ans, affirme que les fouldjs ne changent pas; aucun orage de sable ne comble les bas-fonds ou ne déplace les hauteurs. Il connaît les uns et les autres, et les a vus depuis l'enfance : Dieu les a faits ainsi.

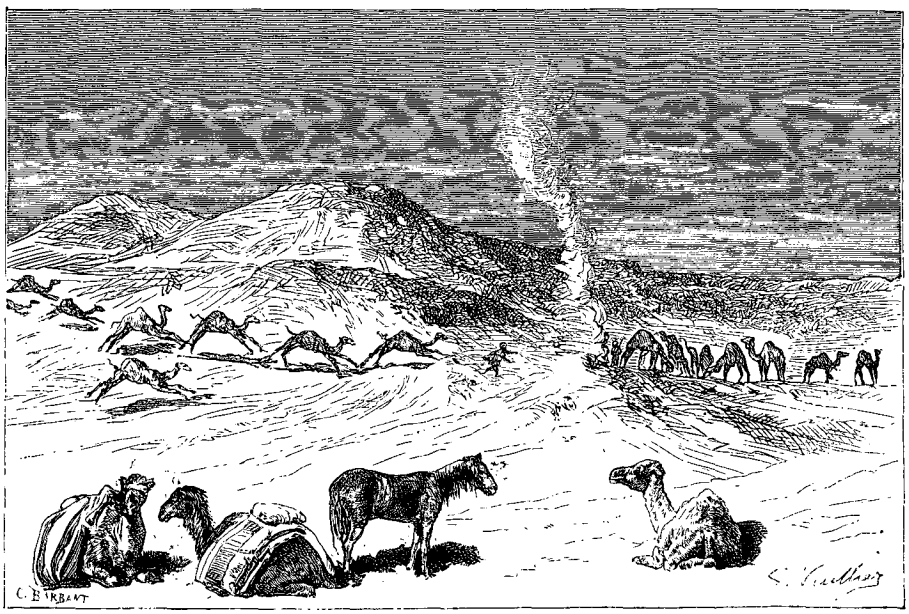
Nous avons eu un long jour de marche, avançant difficilement avec les fanons de nos chameaux dans le sable; il est temps de songer à Hanna, qui travaille à nous confectionner un repas. Hauteur de notre campement, deux mille quatre cent quarante pieds[1]; le plus haut niveau d'aujourd'hui a été de deux mille cinq cent soixante pieds[2]. On n'a rencontré personne de la journée, sauf un Roala monté sur un dêlul (chameau de course); il nous a dit qu'il y avait un camp à notre gauche.

14 janvier. — Autre matinée claire, mais avec un vent froid du sud-est. Rien n'est plus beau ni plus étincelant que le soleil d'hiver réfléchi par le sable rouge. Les fouldjs ont été de nouveau l'objet de notre examen. Nous trouvons qu'ils vont tous dans la même direction ou presque dans la même, c'est-à-dire avec la pointe du pas de cheval vers l'ouest, quoique la portion la plus escarpée de leur pente varie un peu.

1. Sept cent quarante-quatre mètres.
2. Sept cent quatre-vingts mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le côté sud, quelquefois le côté nord, sont plus abrupts que le côté qui regarde l'orient. Ceci tendrait à indiquer que le vent plutôt que l'eau détermine ces dépressions. En outre, sur le bord des plus larges fouldjs, on rencontre généralement un amoncellement de sable avec une crête, comme on voit au sommet d'un pic de neige. Le vent en est évidemment la cause : le côté sous le vent est escarpé, tandis que le côté au vent est arrondi. Ces crêtes semblent se modifier quand le vent change; elles sont dépourvues de végétation, et, ce qui est singulier, le sable dont elles sont formées est moins coloré que le reste. On peut conjecturer de loin l'existence d'un fouldj profond par la présence, à l'horizon, d'un de ces amoncellements de sable. Mais il est rare dans le Nefoud qu'on puisse avoir un grand panorama : on est toujours à monter ou à descendre, avec effort, des pentes de sable ou à se glisser comme un insecte autour de ces grands bassins (les fouldjs). Le terrain est en général assez égal sur les bords des fouldjs, et l'on va de l'un à l'autre afin de profiter de cette égalité de niveau. Nous avons escaladé un ou deux des plus hauts pics de sable : du haut de l'un d'eux on aperçoit, à environ quinze milles à l'ouest-sud-ouest, une chaîne de collines avec un rocher isolé en arrière; nous avons reconnu que c'était le Ras el Tawil, qu'on nous avait montré à notre arrivée dans le Djôf. De ces hauteurs on distingue aussi l'emplacement des fouldjs, et l'on peut remarquer qu'ils se suivent en enfilade, non pas toujours en ligne droite, mais comme ferait un ouadi, avec des sinuosités lentes. Cela nous engage à spéculer encore sur la théorie de l'eau : Wilfrid pense que la plaine située au-dessous des sables pourrait être en pente; que partout où l'eau tombe, car il doit pleuvoir ici quelquefois, elle descend à travers le sable jusqu'à la terre solide et s'écoule sous le sable le long de ouadis sinueux et peu profonds; il observe que le sable, sur ce parcours, s'affaisse graduellement jusqu'au bas de l'inclinaison, et que, partout où il y a une coupure dans la plaine d'en bas, un fouldj se forme en avant.



Puits de Shakik (voy. p. 30). — Dessin de G. Vuillier.

Cette manière de voir est fondée sur le fait que dans les endroits découverts, là où il y en a, le terrain est toujours incliné vers l'ouest. Radi nous assure que jamais l'eau ne s'accumule dans les fouldjs; même après la pluie. Elle y accourt et disparaît.

Tandis que nous étions à discuter ces points d'histoire naturelle, on aperçut tout à coup des chameaux en train de paître sur les bords d'un fouldj à moins d'un demi-mille de nous; nous sautâmes sur nos juments en grande hâte. Je me suis appliqué un bandage qui me permet de monter à cheval avec rapidité, et depuis notre aventure du ouadi Sirhán nous prenons garde à l'ennemi. On alla voir ce que c'était, et l'on trouva une demi-douzaine de gens, hommes et femmes, dans un fouldj; quelques chameaux paissaient près d'une tente, et cette tente était une simple banne. Aussitôt qu'elles nous aperçurent, les femmes s'élancèrent afin de la plier, tandis que les hommes couraient vers les chameaux et les faisaient agenouiller. Il était clair qu'ils avaient peur. En un clin d'œil, pendant que nous étions occupés à monter à cheval, la tente et les objets qu'elle contenait, tels qu'ils étaient, furent chargés et prêts à partir. Les Arabes sont fiers de pouvoir lever leur camp et marcher presque à la minute. Dans le cas actuel, je crois que cela en prit trois à peine. Ils parurent très surpris et très embarrassés à notre apparition : ils déclarèrent d'abord qu'ils étaient des Roala, mais, quand nos gens nous rejoignirent, ils avouèrent qu'ils étaient des Howeysin, une très pauvre tribu méprisée par les autres nomades, et qui est dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la même situation que les Sleb[1]. Cependant, à nos yeux, il était impossible de les distinguer des autres nomades.

Je demandai plus tard à Mohammed comment il se faisait que, dans le désert, chaque tribu était si aisée à reconnaître. Il me répondit que chaque tribu a sa manière distincte de s'habiller et des signes reconnaissables de tout le monde. Ainsi les Shammar sont en général de haute taille; les Sebaa sont petits et armés de longues lances; les lances des Roala sont plus courtes et leurs chevaux plus grêles. Les Shammar du Nedjed portent l'abba brun. Les Harb ont le visage noir presque au même degré que les nègres. Mohammed dit que Radi a reconnu tout de suite ces gens pour des Howeysin au mauvais état de leur tente.

Aussitôt après cette alerte, on tomba sur un vrai camp de Roala, au moins un camp de leurs esclaves. Ce n'étaient pas des nègres, bien qu'ils fussent très noirs et de mauvaise mine. Ils nous apprirent qu'ils appartenaient à Benejeh Ibn Shaalan, cousin de Sotamm, et chef de la tribu qui était à cette heure dans le Nefoud. Ils nous offrirent un peu de lait de chameau, le premier dont nous ayons goûté cette année.

Nous commençâmes alors à descendre une longue vallée qui fait ici une coupure dans le Nefoud et dans laquelle se trouvent les puits de Shakik. Nous voici près de l'un de ces puits, campés sur un terrain solide, sous la première vague de sable, au delà des puits. Il y en a quatre qui portent le nom de puits de Shakik : celui près duquel nous nous trouvons, un autre dans le voisinage, et deux à trois ou quatre milles, soit à cinq et six kilomètres ou un peu plus. Ils sont tous, d'après les ouï-dire, de même profondeur, deux cent vingt-cinq pieds[2], et d'apparence fort ancienne. Celui près duquel nous sommes est revêtu de pierres taillées et ses bords sont éraillés par les cordes qui ont servi à tirer de l'eau. On y remarque pourtant une petite poulie de bois sur laquelle on passe la corde, disposition qui n'est pas habituelle dans le désert, où l'on emporte tout ce qui peut s'enlever. Une corde ou un seau n'auraient guère de chance de rester une semaine à aucun puits. Il y avait dans le voisinage un cadavre de chameau que dévoraient deux vautours et un chien, mais pas d'autre être vivant.

Pendant que nous examinions nos cordes, une bande de chameaux arriva au galop, suivie d'hommes montés sur des delúls. C'étaient des gens d'Ibn Shaalan; à notre grande surprise et à notre grand plaisir, l'un d'entre eux, nommé Rashid, nous reconnut pour de vieux amis. Nous l'avions rencontré, il y a un an, très loin vers le nord, à Saikal, au camp des Roala. Il était venu à notre tente, disait-il, avec Abu Giddeli; nous nous rappelâmes parfaitement cette circonstance. Il est étrange de rencontrer des amis dans un lieu tel que celui-ci, et cela montre combien les tribus du désert font de chemin dans l'espace d'une année. Saikal est à huit cents kilomètres de Shakik, à vol d'oiseau. Rashid offrit tout de suite de tirer l'eau qui nous manquait, car il était porteur d'une longue corde; les deux troupes prirent le café et mangèrent des dattes ensemble. Parmi les Roala étaient deux fils de Benejeh, Mohammed et Assad; le premier était un jeune rustre très sauvage, mais le plus jeune, âgé de neuf ans, était un aimable jeune garçon. Ce fut lui que nous chargeâmes de porter nos compliments à son père. Benejeh Ibn Henejsi Ibn Shaalan est le cheik d'une fraction considérable des Roala, celle dont précisément nous avons entendu dire l'année passée qu'elle avait séjourné dans le Nedjed. Il est en mauvais termes avec Sotamm à propos d'une jument baie que celui-ci lui a prise de force il y a quelques années. Les enfants n'avaient jamais vu un Européen de leur vie, ni été plus loin au nord que le ouadi Sirhán.

Un jeune chameau est né aujourd'hui près du puits. J'allai voir la petite créature qu'on avait laissée derrière avec sa mère, quand les autres chameaux étaient repartis. Je remarquai qu'elle n'avait aucune de ces callosités que les chameaux plus âgés ont aux genoux et à la poitrine et qui viennent de l'habitude de s'agenouiller, mais que ses genoux étaient contusionnés par les efforts qu'elle avait faits pour se lever. Nous l'y aidâmes, et, au bout de trois heures, elle était en état de s'éloigner à la suite de sa mère.

Le sable, durant plusieurs milles aux environs du puits, était couvert de pistes de chameaux, ceux de Roala sans doute; çà et là on distinguait des pas de cheval; mais plus on avance en Arabie, moins il y a de chevaux. Ces quelques milles dépassés, plus aucune trace d'animaux, sauf des lézards. Radi nous conduisit d'abord dans la direction du sud jusqu'à une ligne de remarque, invisible à nos yeux, mais non à lui; elle courait au sud-sud-est. Il appelle cela *la route*, la route d'Abou Zejd.

Qu'il y ait une route ou qu'il n'y en ait pas, nous avons erré en zigzag tout le long de la journée, quelquefois gravissant des pentes escarpées, tantôt faisant un circuit énorme afin d'éviter un fouldj, tantôt enfin traversant à droite ou à gauche sans motif particulier, toujours sur un sable incommode et sans piste frayée. Le terrain est plus accidenté que jamais, les fouldjs plus étendus, et le chemin plus difficile. Mais nos deux juments et les chameaux avancent bravement, et nous avons fait environ trente-quatre kilomètres dans la journée. Notre campement de ce soir, bien que dans un fouldj, est à cinq cent soixante pieds (cent soixante-dix mètres) plus haut que les puits de Shakik.

Vers dix heures et demie, nous découvrîmes soudain les pics d'Aalem, deux rochers coniques qui s'élancent des sables et font un merveilleux point de repère pour les voyageurs qui vont à Djobba. Ce fut un immense soulagement de les apercevoir, car nous commencions à perdre confiance dans notre guide, à cause du chemin tortueux qu'il avait pris. Maintenant nous savions que le plus gros de la besogne était fait

1. Les Sleb sont une tribu de chasseurs de gazelles, d'origine hindoue et paria.

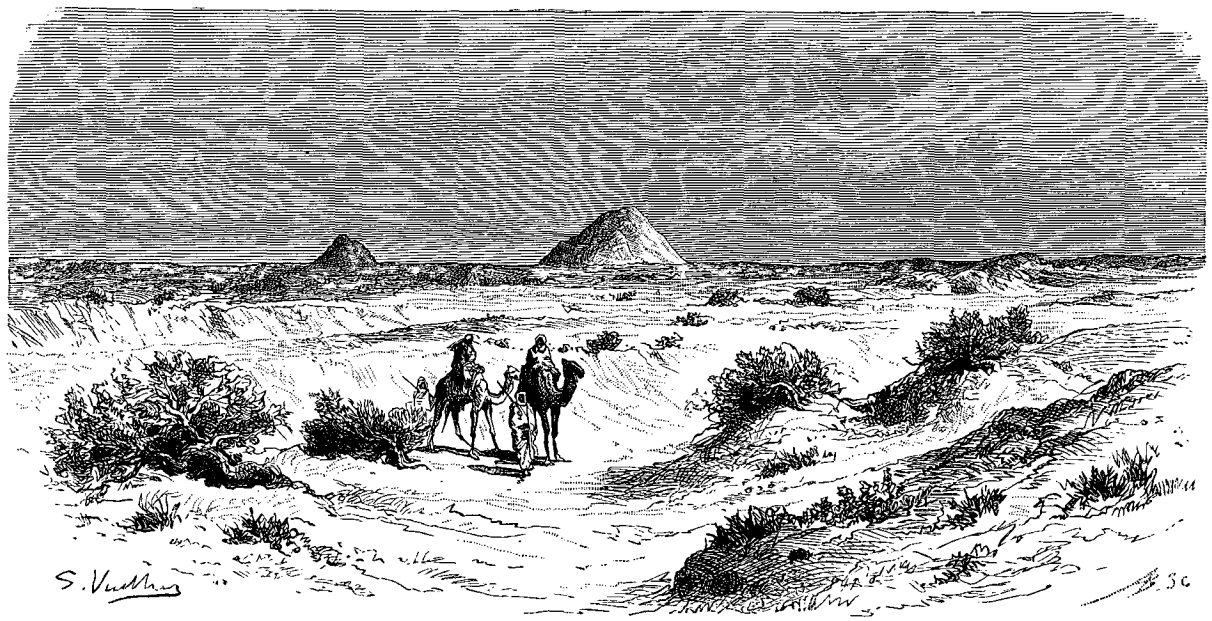
2. Soixante-huit à soixante-neuf mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que, s'il en était besoin, nous pourrions trouver notre chemin à travers l'autre moitié du Nefoud. Nous laissâmes suivre les chameaux et montâmes sur les hauteurs. Il fallut plusieurs heures pour y arriver. Vers trois heures, nous palpâmes avec les mains les pierres du rocher afin de sentir que c'étaient bien les deux pics. C'était comme si, perdus en mer, nous avions rencontré une île déserte.

On attendit quelque temps la caravane qui venait paisiblement nous rejoindre. Je restai avec les juments et jetai un coup d'œil sur les alentours pendant que Wilfrid escaladait le rocher le moins élevé. Ce rocher, ou plutôt cette colline rocheuse, était juste à cent pieds au-dessus du niveau de la plaine. Le baromètre, à la cime, marquait trois mille deux cent vingt pieds, soit neuf cent quatre-vingt-deux mètres d'altitude. Tout près, le second des deux rochers d'Aalem, le pic d'Aalem proprement dit, peut avoir trois cents pieds au-dessus du niveau environnant. Il a donc près de mille cinquante mètres au-dessus des mers.

Aalem, nous dit Radi, est le cheik du Nefoud, et le monticule d'à côté est son fils. A quelques milles de distance au nord-est, est une enceinte de collines de sable : c'est le harem d'Aalem. Les rochers d'Aalem sont en grès bruni par les intempéries, non en granit comme nous nous y attendions. Il n'est pas douteux que ce ne soit la matière dont avec le temps se sont formés ces amoncellements de sable rouge. Ils ne sont pas un roc solide, mais ressemblent à un tas de pierres. A la cime de celui que Wilfrid a escaladé se trouve un *cairn* qui offre des traces de lettres gravées sur la pierre, du même genre que celle du Sinaï ou plutôt du ouadi Mokattib. Le point de vue était splendide. On y pouvait découvrir, comme épars sur une carte,



Rochers d'Aalem. — Dessin de G. Vuillier.

les aspects divers du Nefoud, l'uniformité d'un océan de sable rayé par les longues lignes des fouldjs.

17 janvier. — Gelée blanche. Il est étrange comme, maintenant que nous avons dépassé les rochers d'Aalem, le caractère de la végétation a changé. Jusque-là le ghada régnait. Il a disparu, on n'en aperçoit plus un seul buisson. L'yerta, qui était rare tout à l'heure, a pris sa place. Il serait malaisé d'expliquer pourquoi : le niveau du terrain n'a pas changé, les conditions géologiques non plus. Les bouquets de ghada parmi lesquels nous étions campés cette nuit sont les derniers dans la direction du sud. Il est fâcheux qu'il n'y en ait plus, car le ghada est le meilleur bois à brûler qui existe. Le charbon de ghada qu'on rencontre çà et là où l'on a campé et fait du feu est préférable à n'importe lequel pour le dessin. D'autre part existent ici en plus grande abondance l'herbe appelée *nassi*, que mangent les chameaux, et le *hamard*, plante armée d'épines, d'une blancheur bleuâtre, dont les juments sont friandes, tandis que l'*adr*, arbuste aux feuilles vertes et raides et aux fleurs d'un jaune brun, continue d'être la plante la plus commune dans cette partie du Nefoud.

Le sable a eu le temps de sécher depuis hier ; la température est plus élevée. Les chameaux avancent avec peine sur un sol qui cède sous leurs pas. Aujourd'hui la plupart de nos gens ont dû descendre ; Mohammed a donné l'exemple. Tout le monde cependant est gai, malgré la fatigue.

Aujourd'hui aussi la *Khall Abou Zejd*, la route d'Abou Zejd, est devenue visible. En quelques endroits elle offre des tranchées régulières, et la piste est souvent bien marquée pendant des centaines de mètres. Radi affirme qu'il y a sous le sable une route empierrée, et que la pierre a été apportée du Djebel Shammar. Si la chose est vraie, il est effrayant de calculer combien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

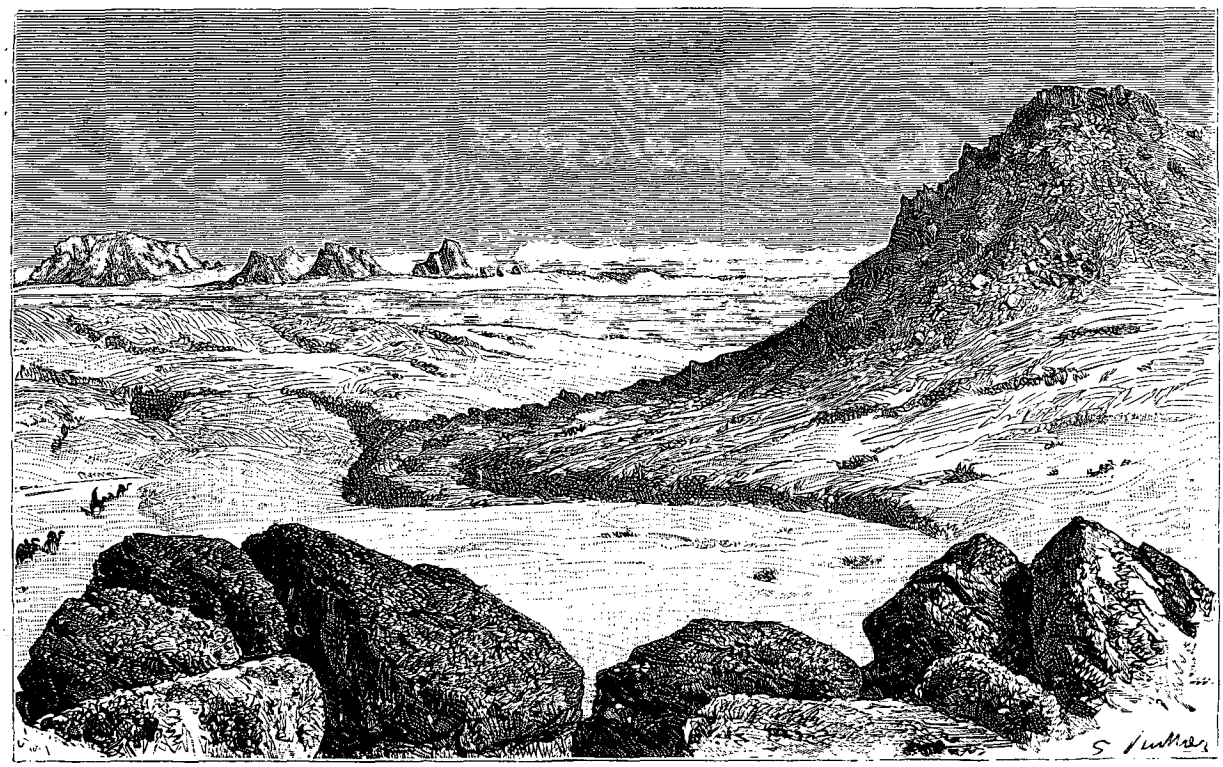
d'hommes et de chameaux ont dû périr pendant l'opération.

J'ai aperçu aujourd'hui une buse et une pie-grièche; une couple de loups avaient parcouru la route, comme on pouvait le vérifier à l'empreinte de leurs pattes et aux égratignures dont le sable portait la trace.

Le niveau du Nefoud s'élevant toujours, nous sommes, vers une heure, à trois mille trois cents pieds ou mille mètres d'altitude. De cet endroit, on a une immense perspective au sud, du sable, toujours du sable durant une infinité de milles, puis à quelque distance devant nous le groupe d'îles vers lequel nous avançons depuis si longtemps, les rochers de Djobba. Le plus proche n'était guère qu'à deux milles.

On n'apercevait rien de l'oasis, car elle est placée de l'autre côté des rochers, mais on pouvait distinguer un large espace dépourvu de sable, qui avait l'aspect d'une sebkha[1], et, au delà, un autre groupe de rochers d'une structure fantastique, émergeant parmi les sables. C'était comme une scène aperçue du haut d'un glacier alpin. Derrière encore, on entrevoyait faiblement une ligne bleue de collines, le Djebel Shammar. Ce sont les montagnes du Nedjed.

Nous avions hâte d'arriver aux rochers; on les atteignit à trois heures et demie. Ils sont de même nature que les rochers d'Aalem, de sable et de minerai de fer. Là Wilfrid prit une carte, moi une esquisse, en attendant l'arrivée des chameaux. Ils arrivèrent enfin épuisés de fatigue. Il y avait encore quelques milles jusqu'à Djobba, mais sur un terrain plus dur et le versant des rochers. Mohammed proposa de précéder la caravane à nous trois afin de préparer les logis du village à recevoir les chameaux. En chemin nous aperçûmes une espèce de nuage de fumée allant de l'ouest à l'est et dont l'extrémité était au dessus de nos têtes. C'était un essaim de sauterelles à la période rouge de leur développement. Ce sont celles qu'on préfère comme nourriture.



Montagnes de Djobba. — Dessin de G. Vuillier.

Le soleil était sur le point de se coucher quand on découvrit Djobba au-dessous de nous, sur le bord de la sebkha, avec ses palmiers verts se détachant sur le bleu pâle du lac desséché, et au delà un fouillis de rochers rouges s'élevant au-dessus du Nefoud rose. En face, le sable jaune était taché de buissons d'adr; le paysage, transfiguré par la lumière du soir, était d'une beauté qui défie toute description.

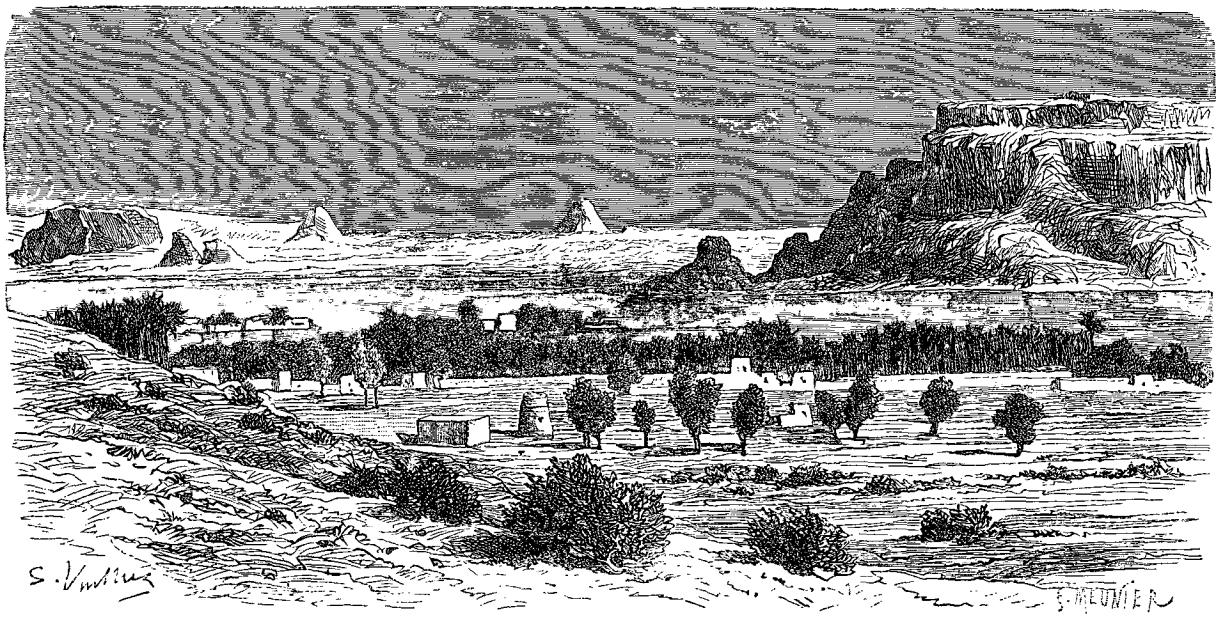
1. Lagune salée, presque toute l'année sans eau.

Lady BLUNT.

Traduit de l'anglais par L. DERÔME.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Djobba. — Dessin de G. Vuillier.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE,

PAR LADY ANNA BLUNT[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des aquarelles de lady Anna Blunt.

Djobba est un des endroits les plus bizarres du monde, et à mon avis un des plus beaux. Le nom de Djobba, ou plutôt de Djubbah, signifie un puits et rend compte de sa position, car la ville est dans un trou ou mieux dans un puits du Nefoud. Ce n'est pas un fouldj, car le bassin de Djobba est à un autre niveau et n'a rien de commun avec les dépressions en forme de pied de cheval que j'ai décrites jusqu'ici. Ce trou est tout de même très singulier, et il n'est pas plus aisé, au point de vue géologique, de s'en faire une idée. C'est un grand espace nu dans l'océan de sable, à quatre ou cinq cents pieds au-dessous du niveau moyen du Nefoud. Il a trois milles de large. C'est, de fait, un bas-fond qui ne diffère guère de celui du Djôf, mais avec le Nefoud tout autour, au lieu d'une ceinture de rochers en grès. Il est clair que c'est l'emplacement d'un lac; il y a des traces du séjour des eaux sur les rochers qui affleurent de son lit juste au-dessus de la ville. Le plus étonnant est que cet emplacement d'un lac soit dépourvu de sable. Quelle est la force qui enserre le Nefoud dans ses limites et l'empêche d'empiéter? Lorsque l'on considère le lit desséché du lac, le Nefoud ressemble à une muraille d'eau qui devrait submerger tout ce bas-fond; pourtant il n'y tombe pas un grain de sable; il conserve exactement ses limites.

La ville elle-même, ou le village, car elle n'a que quatre-vingts maisons, est bâtie sur le bord de la sebkha, à deux mille huit cent soixante pieds au-dessus du niveau de la mer[1]; elle possède des jardins à palmiers du genre de ceux du Djôf, mais sur une plus petite échelle. Les puits qui les arrosent sont à soixante-quinze pieds de profondeur, les chameaux y sont employés à tirer de l'eau comme dans toute l'Arabie. Le village est pittoresque avec ses murs crénelés et ses jardins. A l'entrée, il y a une demi-douzaine de beaux ithels au tronc noueux et aux branches couvertes de feuilles. Les rochers qui le dominent ont un caractère grandiose, en grès pourpre rayé et veiné de jaune, avec un parement noir par le haut. Ils ont sept ou

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

1. Huit cent soixante-douze mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

huit cents pieds d'élévation[1]; leur base, comme nous avons dit, porte des traces du séjour des eaux. Djobba est adossé à ces rochers, entouré d'autre part de sable jaune, pareil aux dunes d'Itheri, sur lequel on aperçoit en ce moment de brillants bouquets d'adr en pleine floraison. Au delà de la sebkha, les rochers de Ghota surgissant du Nefoud nous remettent en mémoire le glacier d'Aletsh, vu de la route du Simplon.

Tel est l'extérieur de Djobba. L'intérieur est moins attrayant. Les maisons sont pauvres, moins coquettement tenues que celles de Kàf et d'Itheri. On pourrait difficilement avancer qu'elles sont sales : la saleté dans la région des sables est une impossibilité matérielle. C'est un luxe du Nefoud de ne nourrir aucune espèce d'insectes dans toute son étendue. Le Nefoud et en fait le Nedjed qui est au delà sont affranchis de ces créatures qui tourmentent la vie en d'autres contrées de l'Orient. Les puces de nos lévriers ont elles-mêmes disparu dès que nous sommes entrés dans le cercle enchanté du sable rouge. Mais Djobba serait sale s'il pouvait; ses habitants sont les plus grossiers que nous ayons rencontrés parmi les Arabes du Nedjed. Ils sont misérables, n'ont pas de communications avec le monde extérieur, sinon au moyen des quelques voyageurs qui vont de Haïl dans le Djôf et couchent une nuit chez eux. A l'époque de notre passage, le cheik était mort tout récemment et son office était dans les mains d'un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, qui n'avait pas d'autorité sur ses concitoyens et, dans son rang, n'était bon à rien. Ibn Rashid n'avait pas de lieutenant à Djobba; le jeune cheik Naïf n'était assisté par aucun représentant du gouvernement central, pas même par un policeman. Il en est résulté que bien qu'il nous ait reçus hospitalièrement, nous avons été ennuyés par ses amis et mis dans une situation peu agréable. Je donne ceci comme un exemple du manque de savoir vivre dans un pays où le savoir vivre est la règle commune.

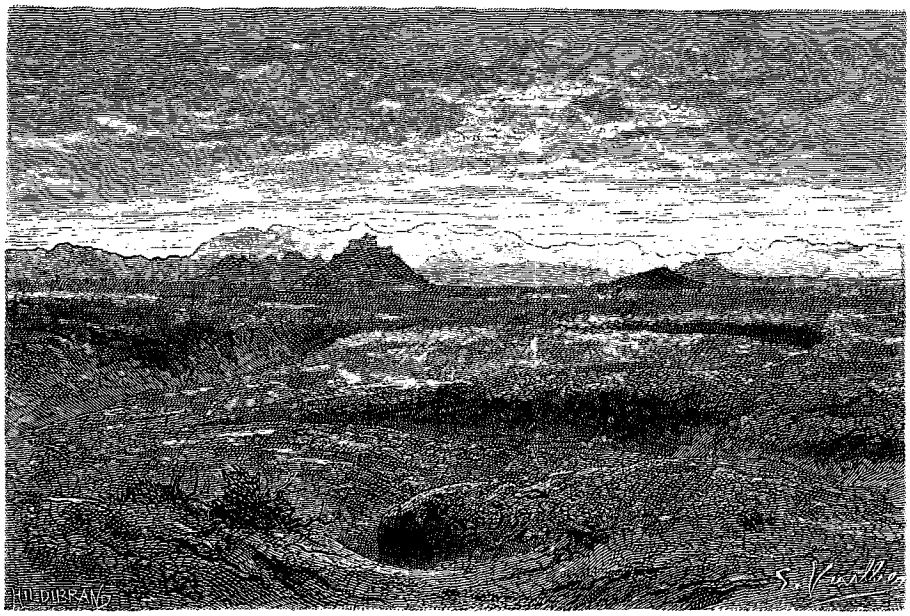
Radi nous a répété ce que nous avions déjà entendu raconter de l'histoire de la famille d'Ibn Rashid. Il y a environ cinquante ans, Abdallah Ibn Rashid, alors simple *zellem* (citoyen), de la fraction des Abdeh, dans la tribu des Shammar, se mit au service d'Ibn Saoud dans le haut Nedjed, et fut nommé lieutenant dans le Djebel Shammar par l'émir wahabite. C'était un grand homme de guerre, qui réduisit le pays à l'obéissance avec l'aide de son frère Obeïd, le héros principal de la tradition shammar. Il a laissé une bonne réputation parmi les Arabes, pour son hospitalité, sa générosité et son courage, trois vertus essentielles dans leur *credo*. Il n'était pas émir en titre du Djebel Shammar, mais, après la mort de son frère, il gouverna de fait le pays. Ce fut lui qui conseilla la destruction des soldats turcs dans le Nefoud. Il vécut jusqu'à un âge avancé et mourut il y a neuf ans; quelques mois avant sa mort, il était devenu paralysé de la ceinture aux pieds. On rapporte de lui ce fait qu'il ne laissa en mourant, car il avait donné à profusion durant toute sa vie, que son épée, sa jument et sa jeune femme. Il légua ces biens à son neveu Ibn Rashid, l'émir régnant, à condition que dorénavant son épée rentrerait au fourreau, que sa jument ne serait pas montée et que sa femme garderait son veuvage. Ibn Rashid a exaucé les deux premiers vœux de son oncle, mais il a placé la femme dans son harem.

Abdallah Ibn Rashid, mort en 1843, eut pour successeur dans le cheikat du Shammar et la lieutenance de Haïl son fils Tellàl, qui prit le nom d'émir et se rendit à peu près indépendant du gouvernement wahabite. On ne parle plus beaucoup de Tellàl maintenant à Haïl. Il a conservé très peu de la réputation qu'on serait disposé à lui accorder d'après le récit de M. Palgrave. De son temps, Metaab, son second frère et son successeur, a conquis le Djôf et Ithery, et le nom de Metaab revient beaucoup plus fréquemment que celui de Tellàl. Il y a une douzaine d'années que Tellàl tomba en démence et se suicida. Il se perça lui-même de son propre poignard, dans la ville d'Haïl. Il laissait plusieurs fils, dont l'aîné était Bender, ainsi que deux frères, Metaab et Mohammed, outre son oncle Obeïd, alors très âgé, et quelques cousins. Bender n'était qu'un enfant à cette époque; aussi Metaab succéda-t-il à Tellàl du consentement de toute la famille. Metaab pourtant ne gouverna que durant trois années et mourut d'une manière fort soudaine. Une dispute s'éleva au sujet de sa succession. Mohammed, qui durant quelques années avait été émir el hadj, ou chef des pèlerins, était absent de Haïl. Il négociait une affaire se rattachant à son office, avec Ibn Saoud, à Riad, et Bender, qui avait alors vingt ans, fut proclamé émir. Il fut agréé par toute la famille, sauf Mohammed et Hamoud, fils aîné d'Obeïd qui avait été élevé avec Mohammed comme avec un frère. Mohammed, à cette nouvelle, se mit en colère, et pendant plusieurs jours, au dire de Radi, resta assis avec son kefijeh sur le visage comme une âme en peine, refusant de parler à qui que ce fût. Il demeura à Riad, repoussa les avances et les invitations de Bender jusqu'à ce qu'Obeïd fût mort, après quoi il consentit à retourner à Haïl et à reprendre son poste de chef des pèlerins. Ce poste lui procurait beaucoup d'argent; il était devenu riche. Mais il passait son temps à comploter en vue d'obtenir le cheikat, intrigant avec les Sherarat et d'autres nomades qui vivaient sous le gouvernement de Bender. Ce fut ainsi qu'il parvint à assouvir son ambition. Il se trouva qu'un jour une caravane de Sherarat vint acheter des dattes à Haïl; elle se mit sous la protection de Mohammed, au lieu de se mettre sous la protection de l'émir. Cela fit sortir Bender de son sang-froid : il envoya demander à Mohammed ce que signifiait cette insolence : « Est-ce vous qui êtes cheik ou est-ce

1. Deux cents à deux cent cinquante mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi? » Il monta ensuite sur sa jument et sortit, menaçant de confisquer les chameaux des Sherarat qui étaient campés sous les murs de Haïl. Mais Mohammed l'avait suivi et chevauchait à côté de lui. Une querelle violente s'éleva, dans laquelle Mohammed tira son *shabrijeh*, poignard recourbé que tout le monde porte au Nedjed, et en frappa son neveu, qui tomba mort sur place; puis Mohammed courut au château, où il trouva Hamoud, dont il obtint le concours, et s'empara du pouvoir. Il se saisit des plus jeunes fils de Tellàl, frères de Bender, à l'exception de deux, Naïf et Bedr, qui étaient encore enfants, et leur fit couper la tête par ses esclaves dans la cour du château. On dit cependant qu'Hamoud protesta contre cette exécution. Mais Mohammed n'en eut cure; peut-être aussi voulait-il répandre la terreur, car, non satisfait de ce qu'il venait de faire, il entreprit de se débarrasser aussi de ses autres parents. Il avait des cousins, les enfants de Jabar, le plus jeune frère d'Abdallah et d'Obeïd; il les envoya chercher. Ils vinrent au château, chacun accompagné de son esclave, et non sans alarme. C'étaient tous des jeunes gens, bien faits de leur personne et d'une haute distinction; leurs esclaves avaient été élevés avec eux, comme c'est la coutume, en frères plutôt qu'en serviteurs. Ils entrèrent au kawah du château, où ils furent reçus en grande cérémonie, les serviteurs de Mohammed étant allés au-devant d'eux afin de leur servir d'introducteurs. Il est d'usage à Haïl, quand quelqu'un fait une visite, de suspendre son épée avant de s'asseoir à l'une des chevilles de bois fixées dans la muraille, ce que firent les fils de Jabar ainsi que leurs esclaves. Ensuite ils s'assirent et attendirent, mais on ne leur servait point de café. Enfin Moham-



Vue prise dans le Djebel Shammar. — Dessin de G. Vuillier.

med apparut entouré de sa garde, mais il n'y eut pas de *salam aleïkoum;* il donna aussitôt l'ordre de saisir et d'enchaîner ses cousins. Ils essayèrent bien de sauter sur leur épée, mais on furent empêchés par les esclaves du château. Faits prisonniers, Mohammed, avec une horrible barbarie, ordonna à ses esclaves de leur couper les pieds et les mains, ainsi qu'à leurs esclaves, puis de les traîner vivants dans la cour du palais, où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Ces crimes affreux, encore plus odieux dans un pays où l'effusion du sang est une chose inouïe, semblent avoir répandu la terreur au loin. Personne depuis n'a osé lever la main contre Mohammed. On dit qu'il s'est repenti de sa cruauté et qu'il est « en colère contre lui-même à cause de ce qu'il a fait ». Mais Radi pense que le ciel en est au moins aussi en colère que lui, car bien que Mohammed ait épousé plusieurs femmes, il n'a pas eu jusqu'ici le bonheur d'avoir un fils, pas même une fille. Il est vrai que son gouvernement, à part ces mauvais commencements et quoiqu'il soit rude, est bienfaisant. Les seuls individus, à une exception près, qui ont été mis à mort sous son règne, sont des voleurs de grand chemin; il les a extirpés à trois cents milles autour de Haïl. Un voyageur peut circuler en sécurité dans quelque partie que ce soit du désert, avec tout son or dans sa main, sans être molesté. Il n'y a pas non plus de voleurs dans les villes. Il a rendu le Djebel Shammar tout à fait indépendant de Riad et résisté à une ou deux tentatives d'empiètement faites par les Turcs. Il est d'ailleurs plein de munificence et exerce une hospitalité sans bornes. Riche ou pauvre, nul ne sort de chez lui sans qu'on lui ait offert à manger, et rarement sans avoir obtenu des cadeaux de vêtements ou d'argent. Or, en Arabie l'hospitalité rachète beaucoup de péchés. En outre, les Arabes pardonnent volontiers, et Mohammed

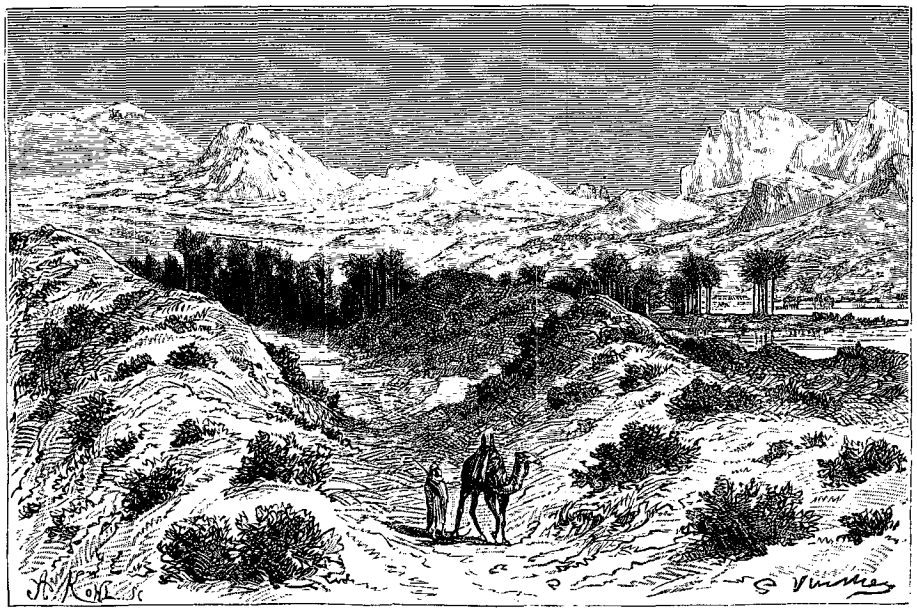
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est déjà à moitié pardonné. « Allah Jetowil omrahn » (Dieu lui accorde une longue vie), s'écrie Radi après nous avoir donné ces détails.

Nos trois dernières soirées dans le Nefoud ont été consacrées à nous réjouir.

22 janvier. — Aujourd'hui on a fait halte dans un délicieux petit fouldj, juste assez large pour nous contenir, au milieu d'un nid de *nassi*. On avait déchargé les chameaux, qui, dans l'espace de dix minutes, s'étaient dispersés sur les flancs de la hauteur voisine, car il existe une colline de sable d'au moins cent pieds de haut tout à fait à côté de nous. Ibrahim le Court alla remplir les fonctions de berger pendant que tout le monde était occupé à dresser le campement. Il y avait là une énorme quantité de bois à brûler, de belles billes blanches, aussi belles que du bois cordé. Nous montâmes à la cime de la colline, afin de prendre une idée du pays. Il y a une perspective splendide sur le Djebel Shammar, qui n'est pas un pic isolé, comme le prétendait l'année dernière le docteur Colvill, mais une rangée de montagnes fantastiques courant au loin à l'est et à l'ouest et qui rappelle, par exemple, la sierra de Guadarrama en Espagne. Il existe aussi plusieurs pics détachés, séparés de la chaîne principale. Derrière nous, au nord-ouest, est le groupe de Djobba qui se continue à l'ouest et au sud-ouest. Du côté de l'orient, un seul point se détache à l'horizon, le Djebel Atwa. Haïl est situé au sud-est; son emplacement est indiqué par un rocher abrupt vers l'extrémité orientale de la chaîne du Djebel Aja. Au nord, l'horizon n'est interrompu par aucun obstacle.

Ce fut notre dernière nuit dans le Nefoud. Le lendemain on atteignit Igneh, le premier village du Djebel Shammar, et, le jour suivant, les montagnes elles-

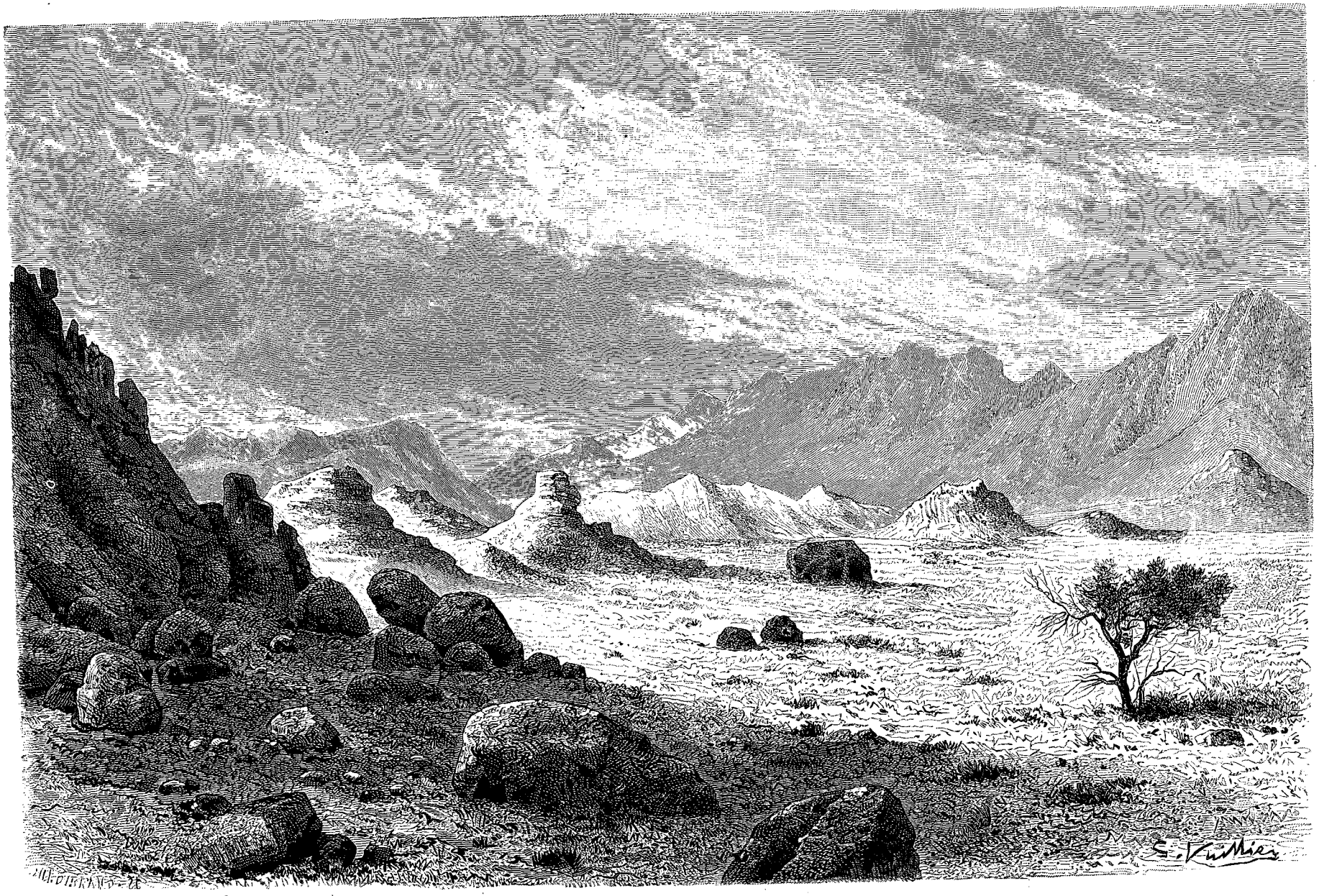


Village d'Igneh. — Dessin de G. Vuillier.

mêmes, « les montagnes fortunées », but de notre pèlerinage.

23 janvier. — C'est un rêve d'être assise là, à rédiger son journal, sur un roc du Djebel Shammar. Je me rappelle maintenant qu'il y a des années, lorsque je lisais le récit de M. Palgrave, auquel personne ne croyait, la description d'un État modèle au cœur de l'Arabie, d'une contrée heureuse que personne autre que lui n'avait vue, tout cela me paraissait difficile, impossible, éloigné. Wilfrid déclare que maintenant il mourra satisfait, même si l'on nous coupe la tête à Haïl. Sa maxime favorite est que chaque lieu est exactement pareil à un autre; mais le Djebel Shammar n'est pas un lieu pareil à un autre, au moins à ceux qu'il lui a été donné de voir dans ce monde : il y a bien le Sinaï, mais il ne vaut pas le Djebel Shammar. Tout notre chemin d'aujourd'hui est un roman. Nous avons traversé Igneh de bonne heure dans la matinée, ne nous y arrêtant que pour faire boire les chevaux. C'est un gentil petit village, quelque chose comme Djobba, sur la lisière des sables; mais il a ce que n'a pas Djobba, des champs d'orge verte aux alentours et qui ne sont pas murés. Ils sont dus à l'irrigation, naturellement; nous l'avons vue fonctionner au large puits près duquel nous nous sommes arrêtés. Ces champs d'orge ont une physionomie beaucoup plus agricole que les bosquets de palmiers entourés de murs que nous avions vus jusqu'ici. Aussitôt après Igneh on entre sur la terre ferme. Dans notre enthousiasme nous avons permis à nos juments fatiguées une fantasia qui leur a dégourdi les jambes et fait du bien. Le sol est friable et dur, il est formé de poussière de granit, fort différent du sol de sable et de grès qu'on trouve à Djobba et dans le Djôf. La végétation aussi a changé. L'yerta, l'adr et les autres plantes du Nefoud ont disparu; à leur place se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement près d'Haïl (voy. p. 38). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrent des arbustes que je me rappelle avoir rencontrés dans les ouadis de la région du Sinaï, puis çà et là de petits arbres appartenant à cette espèce d'acacia nommée par les pèlerins « buissons ardents », en arabe « talkh », et aussi une plante à feuilles vertes et épaisses, sans pétioles, appelée *gherseh*, qu'on dit bonne pour les yeux; de loin en loin émergent de la plaine une pierre solitaire en granit rouge, puis des groupes de rochers arrondis parmi lesquels nous avons fait lever plusieurs lièvres. Le point de vue devant nous est merveilleux au delà de toute expression. C'est une plaine unie, s'élevant graduellement, au milieu de laquelle les rochers et les monticules affleurent comme des îles. Derrière on aperçoit des montagnes de couleur violette, très rapprochées, avec les cônes à pic qui les dominent et qui nous ont servi de points de repère durant plusieurs jours. Le dessin général du Djebel est très fantastique : il court en spirales avec des tours et des dômes à travers lesquels des morceaux du ciel percent comme par des trous qu'interrompent des blocs perchés sur les hauteurs et coupant l'horizon céleste. L'un de ces blocs a la figure d'un chameau; il aurait trompé quelqu'un qui n'aurait pas su qu'un chameau ne peut pas grimper là. A une heure et demie on dépassa les masses détachées qui se tiennent debout comme les ouvrages avancés d'une forteresse et qui, vers la gauche, rejoignent la chaîne principale des montagnes. Celles-ci sortent abruptement de la surface inclinée de la plaine et, à la différence des montagnes de la plupart des autres pays, n'offrent ni intervalles ni cassures. Le mont Sinaï est le seul qu'on puisse leur comparer. Le baromètre à notre campement marque trois mille trois cent soixante-dix pieds[1].

24 janvier. — Le matin on a envoyé Radi en avant avec nos lettres pour Haïl. Nous avons revêtu nos plus beaux habits et tâché de donner à nos juments une physionomie élégante.

A un mille sur la gauche nous avions dépassé deux villages, El Akeyt et El Uta; de l'un d'entre eux étaient sortis des paysans qui allaient à Haïl montés sur des ânes : c'était plus de civilisation que nous n'en avions vu depuis que nous avions quitté la Syrie. Nous commencions à devenir plus nerveux à propos du résultat de notre message, quand Radi apparut et nous annonça que l'émir avait lu nos lettres et serait content de nous voir. Il avait donné l'ordre de mettre deux maisons à notre disposition; il ne nous restait autre chose à faire que d'entrer dans la ville et de nous présenter au Kasr : ce n'était pas loin, car, au sommet d'une colline basse que nous apercevions devant nous depuis quelques instants, Haïl apparut tout à coup à nos pieds, à un demi-mille de distance. La ville n'est pas très imposante; la plupart des maisons sont cachées dans des bosquets de palmiers et la muraille qui l'entoure n'a guère que dix pieds d'élévation. La seule construction importante qui fût visible, c'était un vaste château situé presque à l'entrée de la ville : Radi nous apprit que c'était le Kasr, c'est-à-dire le palais d'Ibn Rashid.

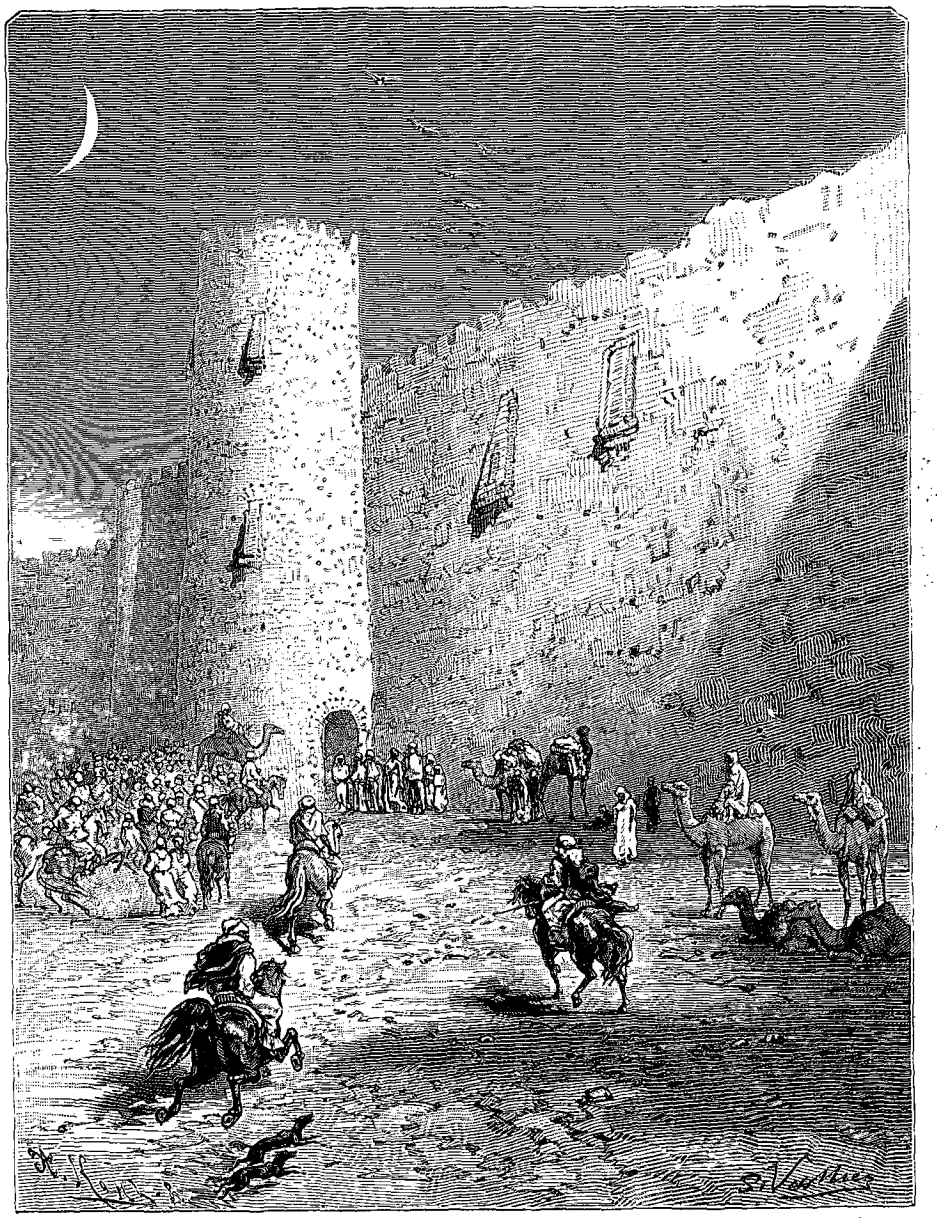
Quoique je fusse préoccupée, je n'oublierai jamais la vive impression produite sur moi, en entrant dans Haïl, par la propreté extraordinaire des murailles et des rues : cela dépassait toute réalité à prévoir.

Notre réception fut aussi bonne que nous pouvions le désirer. En entrant dans la cour du Kasr, nous fûmes accostés par vingt hommes en grand costume, dont chacun avait meilleur aspect que n'importe quel Arabe que nous ayons vu de notre vie. « Les fils des cheiks, » murmura Mohammed, qui était pâle, et évidemment très impressionné de la solennité de la scène; au milieu d'eux se tenait un magnifique vieillard, habillé d'écarlate, dont la large figure et la barbe blanche comme la neige nous donnaient un exemple de ce que doit avoir été Salomon dans tout sa gloire. Il portait à la main un long bâton de commandement ressemblant à un sceptre, et vint solennellement nous saluer. « L'émir, » chuchota Mohammed pendant que nous descendions. Wilfrid souhaita le *salam aleïkoum* habituel, auquel chacun répondit par l'*aleïkoum salam* à voix haute et bienveillante. Cette cordialité nous rassura. Je songeai que je n'avais jamais vu un groupe de figures aussi avenantes, c'est-à-dire de gens faisant si bonne contenance. Le vieillard nous invita à entrer, et les autres nous indiquèrent le chemin. On nous apprit que c'étaient les serviteurs de l'émir et que le vieillard était son chambellan. Ils nous conduisirent d'abord par un couloir obscur et tortueux, évidemment construit au point de vue de la défense, puis par un corridor également obscur, dont un côté était bordé par des piliers qui nous rappelaient un peu l'entrée de quelques anciens temples de l'Égypte. Alors, un des serviteurs, frappant à une porte basse, échangea des signaux avec quelqu'un de l'intérieur. La porte s'ouvrit et nous nous trouvâmes dans un vaste kawah ou salle de réception, splendide par son étendue, soixante-dix pieds sur trente, et par la rangée de cinq colonnes qui en garnissaient le milieu et en supportaient la voûte. Ces colonnes, de quatre pieds de diamètre, étaient unies avec des chapiteaux carrés sur lesquels reposait l'extrémité des poutres du toit. La salle était éclairée par des trous carrés placés dans la voûte et par la porte qu'on avait laissée ouverte. Tout l'intérieur était blanc, ou plutôt lavé à la chaux, sans ameublement ni décorations d'aucune sorte, sauf des chevilles de bois où l'on accroche les épées, et une estrade élevée du côté faisant face à la porte : sur cette estrade était un mortier à moudre du café; dans un coin, il y avait du feu, brûlant dans un foyer carré. Il faisait sombre, mais on pouvait distinguer quelques esclaves occupés près du feu à manipuler dans les pots à café. On nous invita tout de suite à nous asseoir, puis on échangea nombre de politesses; on s'enquit vingt fois

1. Mille vingt-sept mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de notre santé, toujours avec mention du nom de Dieu, car la politesse l'exige dans le Nedjed. On servit bientôt le café; ensuite la conversation devint générale entre nos serviteurs et ceux de l'émir. L'instant d'après, une certaine agitation se manifesta, tout le monde se leva et un mot fit le tour de l'assemblée : Yidji el émir (l'émir arrive) ! Nous nous levâmes aussi, et cette fois c'était bien l'émir. Il entra à la tête d'un groupe encore plus éclatant que celui de la cour, et tendit la main à Wilfrid, à moi et à Mohammed, échangeant tour à tour des salutations avec chacun de nous, et souriant gracieusement. Ensuite tout le monde s'assit, et Wilfrid fit le petit discours convenu, auquel l'émir répondit fort amicalement : il était heureux de



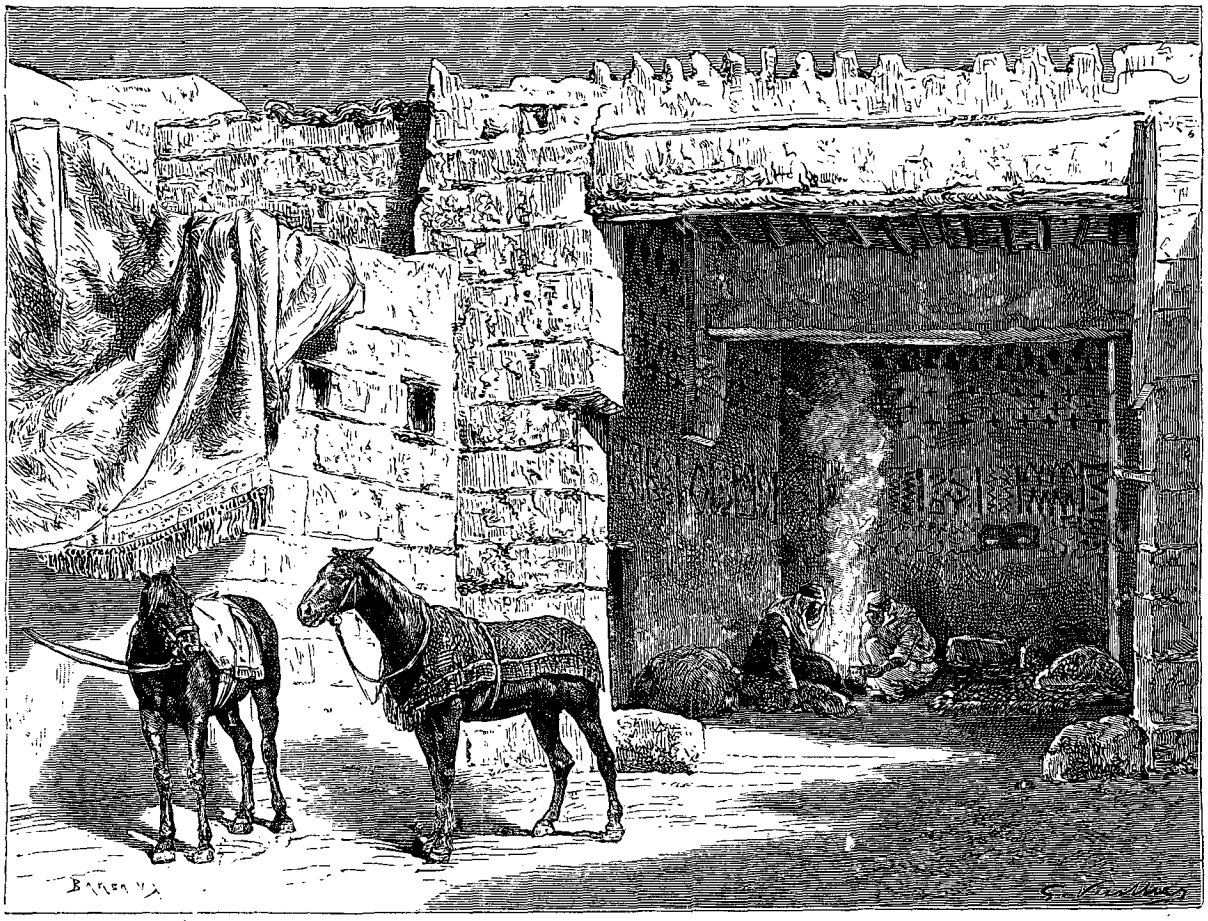
Entrée chez l'émir, à Haïl. — Dessin de G. Vuillier.

nous voir, il espérait que nous ferions de sa maison la nôtre. Il demanda à Mohammed des nouvelles de notre voyage, de Djohar, de Meskakeh, de la guerre engagée entre Sotamm et Ibn Smeyr. Tout allait bien jusque-là; il était clair que nous n'avions rien à craindre, et cependant nous ne pouvions nous empêcher de regarder de temps à autre aux chevilles de la muraille et de repenser à l'histoire des enfants de Jabar et de leurs esclaves, massacrés si traîtreusement dans cette même salle et par l'ordre de cet homme qui était notre hôte.

La figure de l'émir est étrange. Ce n'est peut-être qu'une imagination née de la connaissance que nous avons de sa vie passée, mais sa contenance nous remémore le portrait de Richard III, avec ses joues maigres, blêmes, creuses, sa lèvre mince, l'expression pé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nible de son visage, excepté lorsqu'il sourit. Il a une barbe noire et rare, des cils noirs bien tranchés, des yeux remarquables, profondément enfoncés dans l'orbite et perçants comme les yeux d'un faucon, errant sans repos de la figure de l'un d'entre nous à celle de l'autre, puis sur celles de ceux qui l'entourent. C'est le vrai type d'une conscience bourrelée, ou de quelqu'un qui a peur d'être assassiné. Ses mains aussi sont longues et pareilles à des griffes; elles ne peuvent pas rester en repos; elles jouent, pendant qu'il nous parle, avec son chapelet ou la bordure de son abba. Malgré tout, l'émir a une grande distinction apparente, il a la figure large, il est vêtu de pourpre et de fin lin; tout en lui a un air royal. Son costume était magnifique; nous avions cru d'abord qu'il l'avait revêtu en notre honneur, mais c'était une méprise : Ibn Rashid n'en porte pas de moins somptueux. Il se composait de plusieurs djibbehs de brocart en soie des Indes, d'un abba noir lamé d'or, d'au moins trois kefijehs l'un sur l'autre (de l'espèce qu'on fabrique à Bagdad). Son aghal aussi était du type « bagdadien ». Nous avions pensé jusqu'ici qu'il n'était porté que par les dames; il est relié de soie et de fil d'or et remonte très haut sur le front, ce qui le fait ressem-



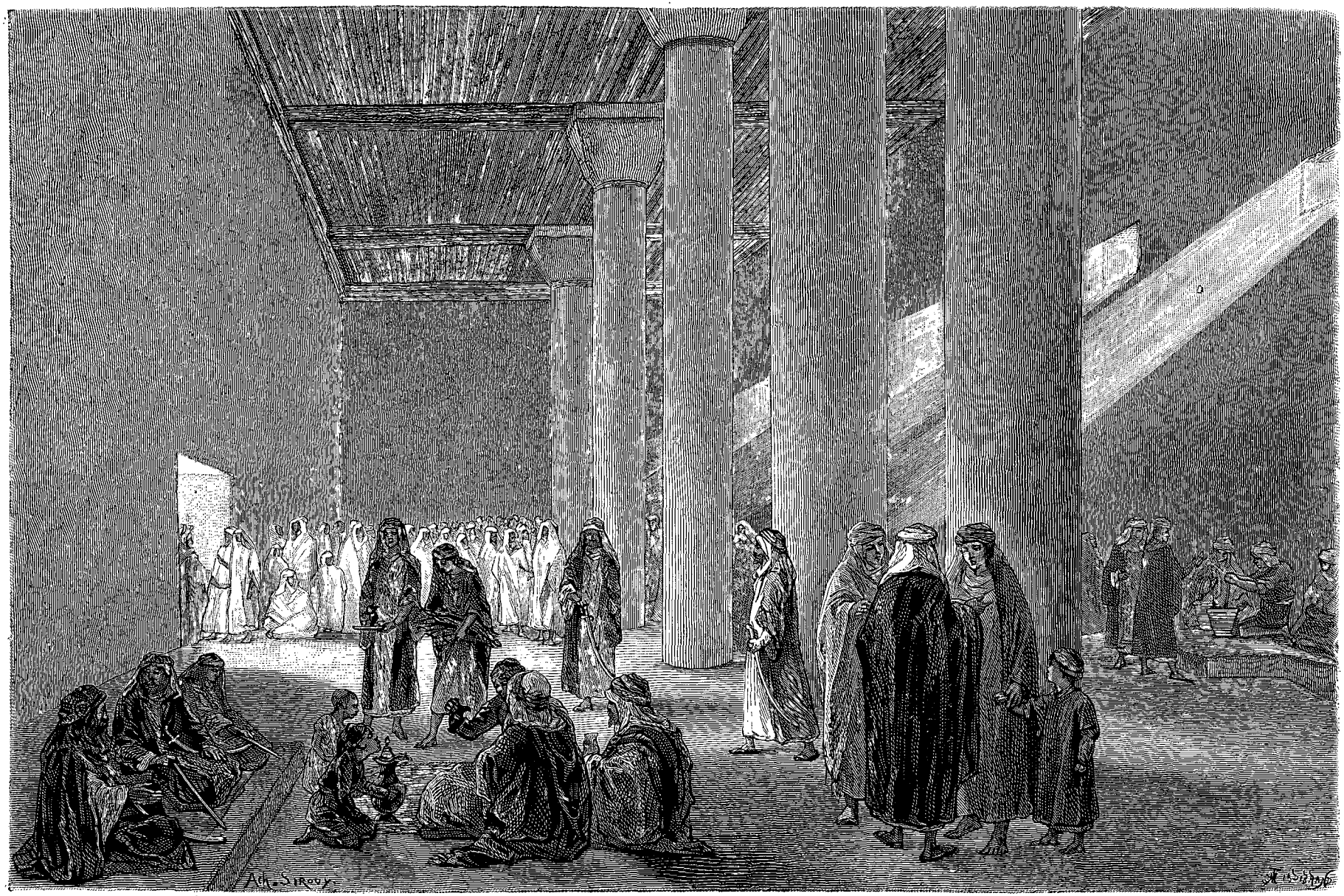
Notre maison, à Haïl (voy. p. 42). — Dessin de G. Vuillier.

bler à une couronne. En fait d'armes, il porte plusieurs poignards à poignée dorée, une superbe épée également à poignée d'or, ornée de turquoises et de rubis, ouvrage exécuté à Haïl comme nous en fûmes instruits plus tard. Ses officiers immédiats, bien que vêtus d'une façon moins splendide, portaient aussi un costume éclatant.

L'émir allait donner audience à ses sujets afin de leur rendre la justice; il invita les étrangers à l'accompagner.

La cour, qui a un peu moins de cent mètres de long sur quarante à cinquante de large, était complètement entourée de soldats, non de soldats comme ceux d'Europe, mais enfin de soldats. Ils étaient jusqu'à un certain point en uniforme, c'est-à-dire qu'ils portaient des manteaux bruns et des kefijehs bleus ou rouges sur la tête. De plus, chacun d'entre eux avait une épée à poignée d'argent. J'en comptai jusqu'à huit cents formant le carré; ils étaient placés sur un double rang le long des murs, l'une des deux rangées assise sur une sorte de barre élevée qui s'étend autour de la cour, l'autre accroupie à terre devant la première. L'émir occupait un siège élevé à l'ombre du mur principal; il était entouré d'amis, parmi lesquels son cousin Ha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'intérieur du palais, à Haïl (voy. p. 38-40). — Dessin de A. Sirouy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moud, qui ne le quitte pas, et son esclave favori Mubarek, dont la fonction consiste à le garantir des assassins[1]. En face de l'émir étaient debout une demi-douzaine de suppliants, et, en dehors du carré formé par les soldats, une multitude de peuple et de pèlerins, car le pèlerinage annuel est arrivé à Haïl. Il nous fallut traverser le carré, escortés par un esclave, et l'émir nous invita à prendre place à côté de lui, ce que nous fîmes volontiers; alors il se mit à l'œuvre. Des gens vinrent avec des pétitions que lui lut Hamoud, et auxquelles il mit en général son sceau sans discussion; puis il y eut une discussion à régler, à laquelle j'avoue que je ne pus rien comprendre, car l'arabe qu'on parle à Haïl diffère sensiblement de celui que j'ai entendu jusqu'ici. Je remarquai néanmoins que si les courtisans s'adressaient à Mohammed en qualité d'émir, les pauvres gens, sans doute des nomades, disaient : *ya cheikh* ou simplement : *ya Mohammed*. Il y en eut un, probablement un petit cheik shammar, qu'il baisa sur la joue.

Quelques pèlerins qui avaient des griefs les présentèrent eux-mêmes, et leur cas fut réglé d'une manière sommaire. Leur affaire finie, les soldats les faisaient retirer. Aucune cause ne dura plus de trois minutes, et au bout d'une demi-heure tout était terminé. Enfin l'émir se leva, s'inclina de notre côté et rentra au palais, tandis que, contents d'étirer nos jambes qui avaient des crampes, car nous étions restés accroupis sur une barre d'un pied de large, nous nous dirigeâmes vers notre logis, escortés du chambellan et de deux soldats.



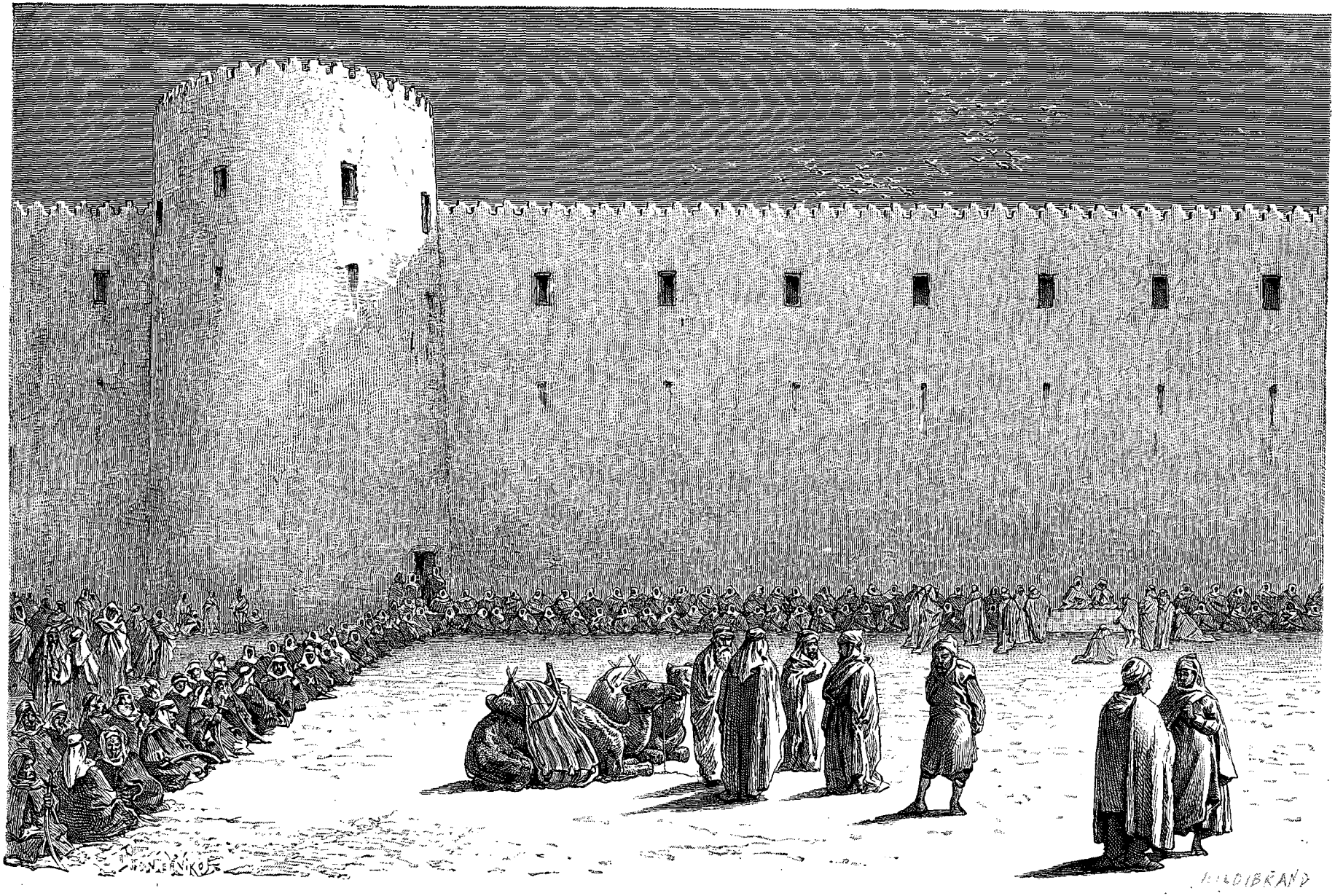
Les gazelles. — Dessin de G. Vuillier.

Une maison double nous avait été préparée dans la principale rue de Haïl, à moins de deux cents mètres du Kasr. C'était une maison sans prétention, mais suffisante à nos besoins, à l'abri des importuns, la porte de la rue pouvant être fermée et les murs étant hauts. Elle consistait en deux corps de logis séparés, comme il doit y en avoir beaucoup en Arabie, un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans l'un se trouvaient un kawah et deux chambres plus petites : nous l'offrîmes à Mohammed et à nos gens, nous réservant à nous-mêmes le harem. Celui-ci donnait sur une cour étroite et ouverte, juste assez grande pour que nos juments pussent y tenir. Il s'y trouvait aussi un vestibule du genre de ceux qu'à Damas on appelle *hiwan*, outre deux petits abris. Dans l'un de ces abris on déposa les bagages, et dans l'autre on étendit nos lits. Les portes des chambres intérieures pouvaient être fermées lorsqu'on sortait, grâce à de curieuses serrures de bois et à des clefs, de bois également; les portes étaient en bois d'ithel. Tout cela simple, mais décent et propre. Les seuls ornements qu'on y vît étaient des dessins en blanc, tracés sur la couche de chaux plus foncée qui garnissait les murs. Nous y fûmes bientôt installés d'une façon confortable, enchantés de pouvoir nous reposer enfin de notre long voyage.

Mais une heure n'était pas écoulée que nous fûmes rappelés au Kasr. L'émir, à notre grande satisfaction, proposa de nous montrer ses jardins. Il nous mena sur-le-champ par des passages tortueux, des cours et des portes intérieures, dans un bosquet de palmiers entouré de hautes murailles. Là nous fûmes rejoints par de nombreux esclaves, les uns noirs, les autres blancs, car il y en a des deux couleurs à Haïl. Une troupe de gazelles couraient çà et là et vinrent familièrement à notre rencontre dès que nous fûmes entrés. Il y en avait de plusieurs sortes, les unes plus brunes que les autres, répondant, je crois, à ce qu'en Algérie on appelle la gazelle des bois et la gazelle des plaines. Il y avait aussi deux bouquetins, avec des têtes énormes, apprivoisés comme les gazelles et habitués à être caressés. Les gazelles paraissaient tout particulièrement être chez elles; on nous apprit qu'elles se reproduisaient en captivité. Mais les plus intéressants de tous les animaux qui se trouvaient dans les jardins de l'émir étaient trois vaches sauvages — bakar wahhach du Nefoud —, que nous désirions tant voir. Il nous fut démontré, comme nous l'avions sup-

1. Le danger couru par Mohammed est un danger personnel qui résulte du sang qu'il a versé : il ne vient pas de son office, car, en qualité d'émir, il est adoré de ses sujets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cour du palais, à Haïl. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posé, qu'elles appartiennent à l'espèce des antilopes, bien que leur ressemblance avec des vaches suffise à expliquer leur nom. Elles avaient la taille d'un veau alderney de six mois et portaient des bosses sur les épaules comme le bétail de l'Inde. Leur couleur est d'un blanc jaunâtre, avec des jambes rousses tournant au noir vers les pieds. Elles ont la tête tachetée, des cornes noires, droites, obliquant en arrière, d'environ trois pieds de long avec tendance à la spirale. Ces vaches sauvages étaient moins bien apprivoisées que les autres animaux; les esclaves en avaient quelque peur, car elles paraissent disposées à se servir de leurs cornes aiguës comme des aiguilles. Ces animaux, malgré leur embonpoint, souffraient évidemment d'être enfermés; ils boitaient tous; l'un avait le genou trop gros, l'autre les pieds. Lorsque nous eûmes vu et admiré les hôtes de la ménagerie, donné des dattes à manger aux antilopes, on passa par une porte basse, où il fallait ramper en quelque sorte, dans un autre jardin où l'on élève des citronniers (treng), des orangers (hamoud) qui produisent l'orange amère et des grenadiers (roman). L'émir, qui était poli et attentif à mon égard, avait cueilli quelques fruits et m'offrit un bouquet d'une espèce de thym qui est la seule fleur qui croisse dans ces jardins. Nous vîmes quelques chameaux occupés à tirer de l'eau d'un large puits de cent à cent cinquante pieds de profondeur, à en juger par la corde. L'émir rampa par une autre porte basse, et nous après lui : alors, à notre grande joie, nous nous trouvâmes dans une cour-écurie pleine de juments attachées en rang chacune à une mangeoire. J'étais, pour ainsi dire, trop émue pour pouvoir les regarder, car c'était spécialement afin de les voir que nous étions venus de si loin.

Cette cour contenait environ vingt juments; derrière elle était une autre cour qui en contenait un nombre égal. Il y en avait une troisième avec huit étalons attachés de la même manière, et, au delà, une quatrième avec trente ou quarante poulains. Je ne puis raconter tout ce que j'ai vu, car le haras de l'émir mériterait à lui seul un chapitre. Il suffira de remarquer que l'impression de Wilfrid et la mienne étaient pareilles. Les animaux que nous avons vus n'étaient pas comparables par la beauté de la forme et la qualité à ceux qu'il nous avait été donné de voir chez les Gomussa. Il est vrai que l'émir ne nous accorda guère le temps de la réflexion; il eut un geste magnifique, en nous disant avec une humilité feinte : « les chevaux de mes esclaves; » puis il nous entraîna d'une cour à l'autre, sans nous donner le loisir de lui faire beaucoup de questions sur la race de ses chevaux : Hamoud nous fournirait des détails.

Le haras d'Ibn Rashid est aujourd'hui le plus célèbre de l'Arabie; il a remplacé dans l'estime publique celui de Feysul Ibn Saoud que M. Palgrave a vu à Riad, il y a seize ans. La cause de ce transfert de la suprématie de l'Aared au Djebel Shammar est à chercher dans les changements politiques survenus depuis 1865, et qui ont enlevé la direction de l'Arabie centrale aux Ibn Saoud pour la placer dans les mains des émirs de Haïl.

Nous avons visité ce haras trois ou quatre fois : les animaux y sont enchaînés à terre par un ou plusieurs pieds et n'ont pas de râtelier. Ils ne sont abrités d'aucune façon, mais sont couverts de pesants tapis qu'on leur attache au poitrail. On était en hiver et ils n'étaient pas pansés, de sorte qu'ils étaient dans les plus mauvaises conditions possibles : comme j'ai dit déjà, notre première impression fut le désappointement. Lorsqu'ils vivent à Haïl, ils n'ont aucun exercice; ils demeurent, à ce qu'il paraît, attachés ainsi des semaines entières, sauf durant quelques minutes le soir, au moment où on les délie afin de les envoyer boire. On les nourrit presque entièrement d'orge sèche. Au printemps, durant quelques semaines, ils se nourrissent de grain vert, semé à leur intention, puis on les mène dans le Nefoud ou à un ghazou. Il est surprenant qu'ils puissent se tirer d'affaire dans de telles conditions.

Un spectacle aussi attrayant pour nous dans la pensée de l'émir, c'était ses cuisines, vers lesquelles il nous indiqua le chemin. Là, avec un orgueil non déguisé, il nous montra sa vaisselle, et en particulier sept chaudrons monstrueux dans chacun desquels, disait-il, on pouvait faire cuire trois chameaux entiers. Plusieurs d'entre eux étaient à l'œuvre. Tous les jours Ibn Rashid a deux cents hôtes à nourrir, sans compter les gens de sa maison. Quarante moutons ou sept chameaux sont le menu quotidien. Au sortir du château, une multitude affamée était en train de se réunir. Tous les étrangers qui sont à Haïl ont leur couvert mis à la table d'Ibn Rashid. Vers le coucher du soleil, la cour commence à s'emplir. L'émir ne préside pas lui-même à ces festins. Il dîne toujours seul ou dans son harem. Mais les esclaves et les officiers du château sont bien dressés et reçoivent avec une politesse parfaite les arrivants riches ou pauvres. On nous apporta notre dîner à notre logis.

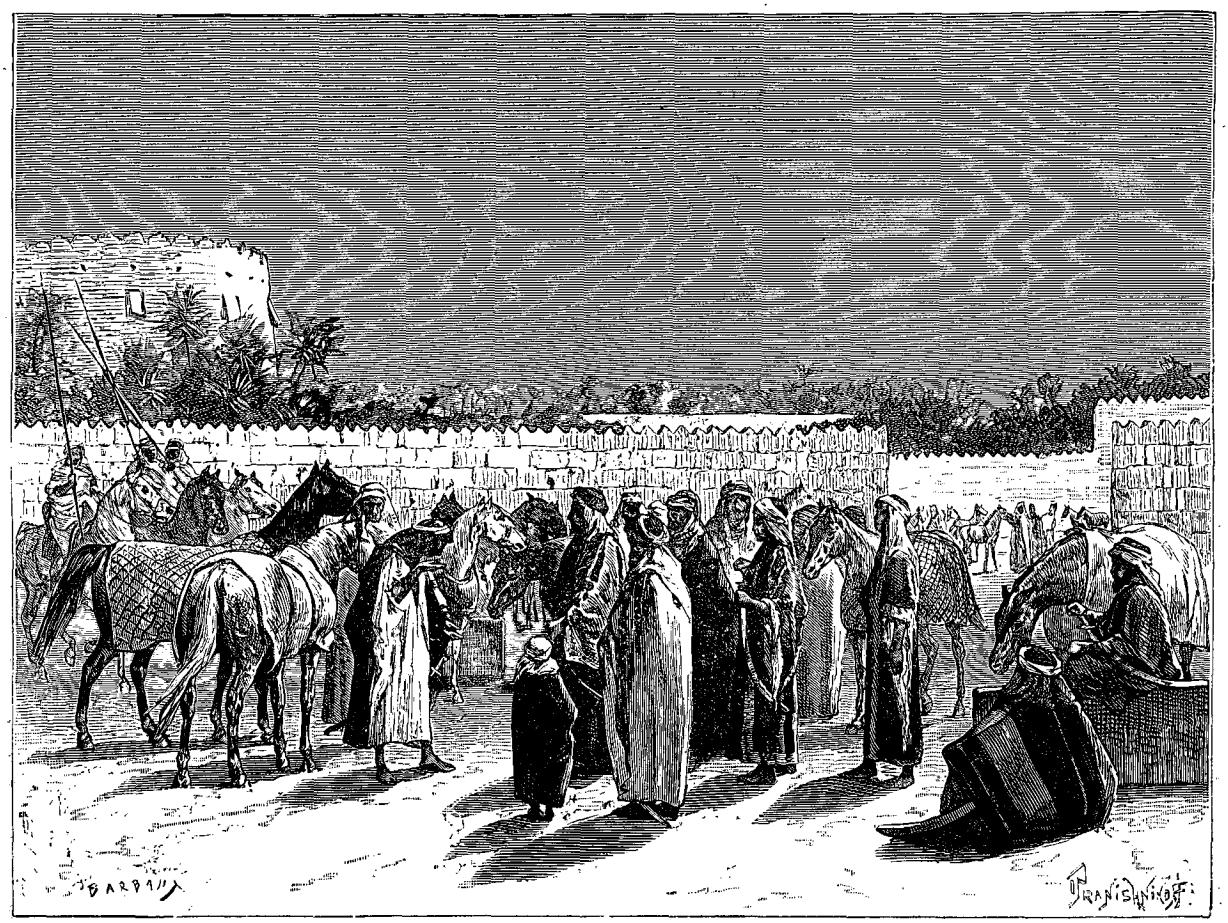
Les jours suivants de notre séjour à Haïl méritent d'être racontés brièvement. Wilfrid et Mohammed allaient chaque matin au Medjlis[1], ensuite faire des visites, quelquefois à Hamoud, quelquefois à Mubarek, quelquefois à l'émir. Chaque matin aussi un esclave nous apportait à déjeuner du château, et un soldat nous escortait dans les rues. Je m'asseyais beaucoup à la porte et évitais de parcourir les rues, sauf quand j'étais invitée au château, car nous avions découvert que la discrétion était une vertu nécessaire. Je crois que cette prudence était fondée, bien que nous n'ayons été accueillis qu'avec de bons procédés par les habitants de Haïl.

Le second jour depuis notre arrivée, après les compliments d'usage et un bout de conversation, je demandai à l'émir la permission de visiter son harem.

1. Medjelis, medjelès, cour de justice.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mohammed Ibn Rashid parut très flatté de ma requête; il y fit droit sur-le-champ, disant qu'il allait envoyer en informer les kavatin (dames) et les prier de se préparer à me recevoir. Il fit partir un messager, mais nous restâmes à causer fort longtemps avant d'avoir des nouvelles du message; j'étais fatiguée d'attendre et je me demandais déjà quand il me serait permis de rentrer au logis, où je devais travailler en secret à mon journal, lorsque le serviteur reparut et annonça qu'Amucheh, la principale épouse de l'émir, était prête à me recevoir. J'imagine que les dames, ici, font rarement toilette, à moins qu'elles n'aient à montrer leurs vêtements de soie et leurs joyaux à quelque visiteur. Dans ces sortes d'occasions, leur costume doit être plus recherché, et puis le kohl et le fard exigent du temps. L'émir me remit aux soins d'une esclave noire qui m'ouvrit le chemin vers le harem. Les femmes d'Hamoud, comme celles de l'émir, vivent au palais, mais dans des appartements séparés. Le Kasr est toute une ville; mon guide et moi nous traversâmes rapidement une série de couloirs et de cours; on tourna de tant de côtés, à droite et à gauche, que si j'avais eu à retrouver mon chemin sans assistance, je n'y serais certainement pas parvenue. Enfin, après



Les écuries d'Ibn Rashid. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

avoir traversé une vaste cour, on s'arrêta devant une porte basse. Elle était ouverte, et du dehors je pouvais distinguer une foule de personnes assises autour d'un feu; c'était là l'entrée du kawah; dans cette chambre, le plafond était soutenu par deux colonnes, comme les autres chambres que j'avais vues au palais, sauf le grand kawah qui en avait cinq. L'endroit où l'on faisait du feu était, comme à l'ordinaire, un trou oblong pratiqué dans le sol, à gauche de l'entrée, dans un coin non loin de la porte. Dans ce trou, il y avait un bassin contenant du feu; entre le feu et la muraille, des tapis étaient étendus. Toutes les personnes présentes se levèrent à mon arrivée. On pouvait aisément distinguer Amucheh parmi les autres, même avant qu'elle se fût avancée pour me faire les honneurs. Elle possède une certaine distinction extérieure et des manières qu'on remarquerait partout; elle éclipsait complètement le reste de la compagnie; mais elle est la fille d'Obeïd et la sœur d'Hamoud; elle a tous les droits à briller parmi ses amis, ses parents et les autres femmes de l'émir. Les traits de son visage, bien que moins réguliers que ceux de son frère, ne sont pas communs; elle a le nez et la bouche bien découpés et quelque chose de singulièrement clair et brillant dans la physionomie. Heducheh et Lulja, les deux épouses qui viennent après Amucheh, étaient présentes; elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portaient du brocart en or aussi riche qu'elle; leurs lèvres et leurs joues étaient enluminées du même carmin, leurs yeux étaient bordés du même kohl et aussi noirs que les siens, mais elles n'avaient pas le même charme. Amucheh possède en outre du mérite et de l'enjouement; elle a l'art de soutenir la conversation, à laquelle les deux autres s'aventurèrent à peine à prendre part. Elles étaient gentilles et agréables, mais vivaient évidemment dans une position subordonnée. Lulja jouit avec Amucheh, comme celle-ci m'en a informée, du privilège de ne jamais quitter la ville, privilège qu'elles considèrent comme important. Elles ont cette prééminence sur Heducheh, à qui incombe le devoir de partager les aventures de l'émir dans le désert, où il passe toujours une partie de l'année sous la tente. L'obligation de ce service extérieur est considérée comme une espèce d'abaissement, et par suite mal vue des dames de Haïl. Elles n'ont aucune idée d'amusement, si l'on en peut juger par ce qu'elles m'ont dit. Elles ont la ferme conviction que le bonheur parfait c'est d'être toujours assises.

Amucheh et moi jouîmes quelque temps de ce bonheur. Nous nous assîmes ensemble sur un tapis étendu sur un matelas; des coussins étaient rangés derrière nous le long de la muraille afin de pouvoir nous appuyer contre; pendant la conversation le feu nous brûlait les joues. A ma droite était assise Heducheh; à côté d'elle Lulja, et le reste de la compagnie faisait cercle autour du feu. Au bout de quelques instants, Atwa, une jolie petite fille, qu'on me présenta comme la quatrième femme de l'émir, fut introduite et prit place à côté de Lulja.

Parmi les personnes présentes étaient quelques vieilles femmes, des parentes dont le nom et le degré de parenté m'ont échappé, puis quelques amies et un grand nombre de servantes et d'esclaves, celles-ci noires pour la plupart. Elles étaient toutes accroupies autour du feu, chacune s'efforçant d'arriver au premier rang et de trouver l'occasion de faire une remarque, afin de prendre part à la conversation de leurs supérieures au point de vue hiérarchique. Aucune des femmes du dehors ne portait de vêtement autre que du coton noir, ou bleu et noir, ou de l'étoffe de laine, costume habituel des femmes nomades dans cette partie de l'Arabie. Ce vêtement était ordinairement garni d'une étroite bordure rouge qui ressemblait à une corde et ne faisait pas mauvais effet. Les riches vêtements d'Amucheh et des autres femmes de l'émir ne sont pas aisés à décrire à cause de leur splendeur informe. Chacune de ces dames porte une sorte de tunique taillée en abba, mais fermée par devant de manière à pouvoir se rabattre sur la tête; comme elle n'a pas de ceinture ou d'attache à la taille, elle ressemble à un sac. Ces sacs étaient d'une étoffe magnifique, en fil d'or mélangé de soie, mais fort disgracieux, par le défaut d'ajustement. Amucheh en avait une d'or cramoisi; autour du cou, une collection de chaînes garnies de turquoises et de perles. Sa chevelure pendait, divisée en quatre longues tresses retenues par des rubans rouges; sur le haut de sa tête était fixé un ornement en or et en turquoises de la forme d'un plat de quatre pouces de diamètre, placé en avant sur le bord du front; il était rattaché en arrière par des chaînes d'or et de perles à un autre ornement aussi en or et en turquoises, accroché sur le derrière de la tête avec des bouts qui retombaient de chaque côté jusque sur le cou et se terminaient en rangées de perles avec des clochettes d'or et des glands de perles. Ces perles étaient irrégulières et non assorties, les turquoises différentes de forme, de volume et de qualité, mélangées avec des grains de corail en chapelets. Le travail en or était de bonne qualité; une partie venait de Perse; la plus considérable était un produit de l'industrie locale. Il ne faut pas oublier les anneaux du nez; ils sont beaucoup plus grands ici qu'à Bagdad ou ailleurs; ils ont d'un pouce et demi à deux pouces de diamètre et se composent d'un mince cercle d'or avec un nœud d'or et de turquoises attaché par une chaîne à la coiffure décrite tout à l'heure; on les insère dans la narine gauche; mais on les ôte et ils pendent à gauche pendant qu'on mange ou qu'on boit. C'est un ornement fort laid, je ne crains pas de l'affirmer : quand on l'ôte, il laisse voir un trou disgracieux, mal percé dans la narine, beaucoup plus désagréable d'aspect que les trous des oreilles européennes. Mais la mode est le guide des femmes à Haïl comme ailleurs, et mes nouvelles connaissances se contentèrent de rire quand je leur en fis la remarque. Elles trouvent que ces bijoux sont des bagatelles utiles et dans la conversation s'amusent à les ôter et à les remettre. Un plus grand diamètre de l'anneau semble, en outre, l'indice d'une haute position, de sorte qu'il peut être considéré comme la mesure du rang de celle qui le porte.

Amucheh était très communicative. « Pourquoi ne portez-vous pas vos cheveux comme les miens? » dit-elle en me donnant à admirer les longues tresses de sa chevelure châtaine. J'eus à lui expliquer que leur courte dimension ne le permettait pas. « Pourquoi aussi n'êtes-vous pas vêtue de brocart? — Combien peu convenables, répliquai-je, seraient de si belles étoffes pour voyager, chasser, monter à cheval dans le désert! » Lorsqu'on parla de monter à cheval, Amucheh me dit qu'elle aimerait à me voir sur ma jument. Je lui promis que je lui ferais ce plaisir si cela m'était possible.

En ce moment quelques esclaves apportèrent un plateau, qu'elles posèrent devant moi. Il y avait dessus un solide déjeuner : un large plat de riz au milieu, entouré d'une série de petits vases contenant différentes sauces destinées à assaisonner le riz. Je m'excusai autant que je pus sur mon défaut d'appétit.

Pendant ma visite, l'émir était venu deux fois au kawah; chaque fois qu'il avait paru à la porte, ses épouses s'étaient levées, à l'exception d'Amucheh, et étaient restées debout jusqu'à son départ. Amucheh

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avait fait qu'un léger mouvement comme pour se lever, et avait gardé sa place à côté de moi, tandis que son mari était en face à causer avec nous. Il m'adressa la parole d'une manière à peu près exclusive, et parla du ton frivole, presque puéril, qu'il affecte souvent.

De l'appartement d'Amucheh, je me rendis, accompagnée d'une esclave noire, à un autre appartement du palais ou celui de la femme d'Hamoud, Beneyeh, fille de Metaab. J'y rencontrai Urgheyeh, sa sœur, mariée à Majid, fils d'Hamoud, et aussi une autre femme d'Hamoud. Cette dernière n'était pas considérée comme une égale. A une interrogation que je fis sur sa naissance et ses parents, on répondit : « C'est la fille d'un Shammar. — De qui? demandai-je. — Ahad (un). — Mais qui est-il? — Quelqu'un, une personne de la ville. » On la considérait à peine comme faisant partie de la famille. La troisième et la quatrième femme que je vis ensuite sont, comme la première, des parentes : l'une est la fille de Tellàl, l'autre de Suleyman, oncle d'Hamoud du côté maternel (Khal). Hamoud, comme l'émir, a fixé le nombre de ses femmes au chiffre exact autorisé par les prescriptions du Coran. Lorsqu'il y en a une qui meurt ou qui cesse de plaire, on la remplace comme on remplacerait une servante. Beneyeh me reçut à l'entrée de son appartement et m'introduisit par une petite antichambre ou vestibule dans son kawah. On n'y resta que quelques instants; à ma grande surprise, on apporta trois fauteuils, qu'on plaça dans l'antichambre. Moi, Beneyeh et la femme du second rang nous nous y assîmes pour boire du thé dans des soucoupes avec des cuillers à thé. Les coupes étaient pleines jusqu'au bord et on le faisait couler dans les soucoupes sur des morceaux de sucre; il était bon néanmoins; on apporta ensuite un monceau de citrons, que pelèrent des esclaves et qu'ils tendirent à la ronde après les avoir coupés par quartiers. Ces rafraîchissements pris, Beneyeh manifesta le désir de me montrer son appartement d'en haut. On y arrive comme dans l'appartement d'Amucheh par un escalier raide donnant dans le kawah. Il est construit dans le même style, avec deux colonnes pour soutenir les poutres du toit, mais il n'a pas de fenêtre et il est éclairé par deux ouvertures placées sous la toiture. Des armes en décoraient les murs. Il y avait là dix-huit à vingt épées, des fusils, des poignards, arrangés avec soin et avec goût comme objets d'ornement. Les fusils étaient tous de vieux modèles hors d'usage, avec de longs canons, mais de belles incrustations en argent. Parmi les poignards, il y en avait deux que nous avions déjà vus dans la soirée : l'émir en effet les avait envoyé chercher, afin de nous faire voir de beaux spécimens de l'orfèvrerie de Haïl. Les épées, ou plutôt leurs poignées, étaient d'une richesse très variée; je n'en ai pas vu les lames.

Hamoud monta l'escalier pendant que j'étais auprès de Beneyeh, mais ne demeura qu'un instant. Ils semblaient vivre en fort bons termes; quand il fut parti, Beneyeh me parla beaucoup de lui et en paraissait très fière. « Ceci est à Hamoud, disait-elle, et puis ceci et encore ceci, et voilà son lit, » ajouta-t-elle en m'indiquant une pile de matelas couronnés d'une fine couverture. Parmi les objets d'ameublement qui garnissaient la chambre, se trouvaient plusieurs articles d'Europe : un lit en fer garni de matelas, plusieurs miroirs entourés de cadres mal dorés, une horloge à poids. Urgheyeh nous rejoignit en ce moment, et Beneyeh me montra le magnifique collier de sa sœur, en or et en corail richement travaillés. « C'était à mon père, » dit-elle, en ajoutant que cet ornement venait de Perse. Beneyeh était immensément fière de son fils, un bel enfant de quatre mois. Elle et sa sœur étaient aimables et désireuses de me plaire, et j'aurais volontiers dépensé le reste de l'après-midi dans leur compagnie.

Chaque soir, après le dîner, nous sommes habitués à recevoir un message de l'émir qui nous invite à passer la soirée avec lui. C'est toujours la partie la plus agréable de notre journée, car nous trouvons en général un ou deux visiteurs dans sa compagnie.

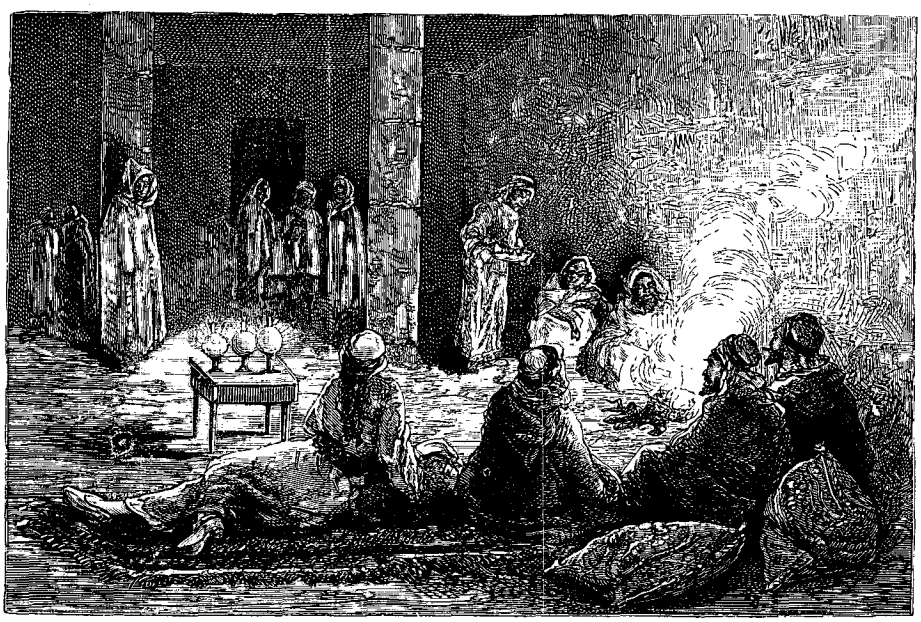
A la réception d'aujourd'hui, il n'y avait pas longtemps que nous étions à causer avec l'émir et Hamoud, lorsqu'un personnage à physionomie fort commune fut introduit et prit place parmi nous. Il était clair que ce n'était pas un habitant de Haïl; il avait l'air mal dégrossi, ses manières étaient rudes. Il avait l'accent très accusé des gens de Bagdad et chacun l'appelait « Hadji ». C'était donc un pèlerin; mais pourquoi était-il là? Le mystère fut bientôt éclairci, car, après un entretien à voix basse avec Hamoud, le nouveau venu s'adressa à Wilfrid dans un langage que nous prîmes d'abord pour du baragouin, jusqu'à ce que, s'apercevant qu'on ne lui répondait pas, il s'écria en arabe : « Je vous dis que ce n'est pas un Anglais. » Wilfrid l'interrogea à son tour et finit par découvrir qu'il avait été chauffeur à bord d'un vapeur de la Compagnie anglaise des Indes, dans le golfe Persique, et que la langue dans laquelle il s'était exprimé était de l'anglais. Nous n'étions parvenus à entendre que deux membres de phrase : *very good* (très bon) et *chief engineer* (ingénieur en chef). Après les avoir reconnus et donné leur équivalent en arabe, notre identité fut admise. On renvoya ensuite le gaillard à ses affaires et un tout petit vieillard très poli prit sa place. Il se distinguait par la simplicité de ses vêtements parmi les Shammar au costume éclatant : un abba brun sans bordure ni ornement, un kefijeh de coton sur la tête, qui n'était rehaussé d'aucun aghal. Tout le monde le traitait avec respect; il était acquis que c'était un homme de condition. Il entra franchement en conversation avec nous, parla à Mohammed de ses parents dans l'Aared, et il nous fut bientôt démontré qu'il était originaire du Nedjed méridional. Cela rendait compte de la sévérité de son costume : parmi les Wahabites, on ne tolère ni soie ni ornements d'or. Il était en réa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité cheik de Harik, la dernière ville du Nedjed vers le sud.

On n'a pas l'habitude de fumer à Haïl, soit par préjugé wahabite, ou, comme j'ai plus de penchant à le croire, parce que le tabac n'a pas pénétré assez avant dans l'intérieur en quantité suffisante pour devenir une habitude générale. On n'a pas élevé d'objection contre la pipe de Wilfrid, qu'il allume quand l'envie lui en prend; ce soir, lorsque sonna l'appel à la prière, tandis que l'émir et Hamoud étaient allés faire leurs dévotions, le vieillard Ibn Hezani donna à entendre sans cérémonie qu'une bouffée de tabac ne lui ferait pas de déplaisir. Il est en querelle avec Ibn Saoud; haïssant probablement les pratiques wahabites, il était très content d'avoir l'occasion de commettre cet acte de perversité. Il eut soin cependant de rentrer sa pipe avant que le reste de la compagnie revînt. S'il est Wahabite à quelque degré, il n'est pas de l'espèce désagréable décrite par M. Palgrave, car il nous invita cordialement à l'accompagner à Harik. L'émir néanmoins ne goûta pas cette ouverture et nous fit un récit si alarmant de ce qui pourrait arriver si nous allions à Riad, que je crois sage de ne pas tenter l'entreprise.

Plus tard, dans la soirée, on fit entrer un orfèvre indigène, avec nombre d'articles fabriqués par lui-même. Ils étaient beaux, sans offrir un attrait particulier, très différents de ce qu'on rencontre ailleurs



Une soirée chez Ibn Rashid. — Dessin de G. Vuillier.

comme manches et gaînes de poignards, ou ornements. C'était à lui qu'étaient dues les poignées en or des épées que portait toute cette famille princière. On les examina, on les trouva réellement beaux.

L'incident le plus amusant de notre visite, et auquel nous n'étions pas du tout préparés, fut la production soudaine par l'émir d'un de ces jouets appelés téléphones, qui étaient à la mode en Europe l'année dernière. L'émir confia à deux de ses esclaves le soin de l'essayer : l'un s'en alla dans la cour, l'autre écoutait. On reçut le message par bribes. L'esclave du dehors, afin de rendre le succès doublement sûr, criait de toute la force de ses poumons dans l'embouchure : « Ja Addallah, wejn ente, jeridak el émir (oh, Abdallah, où êtes-vous, l'émir a besoin de vous)? » et autres phrases du même genre. Nous manifestâmes une grande surprise, comme notre devoir l'exigeait.

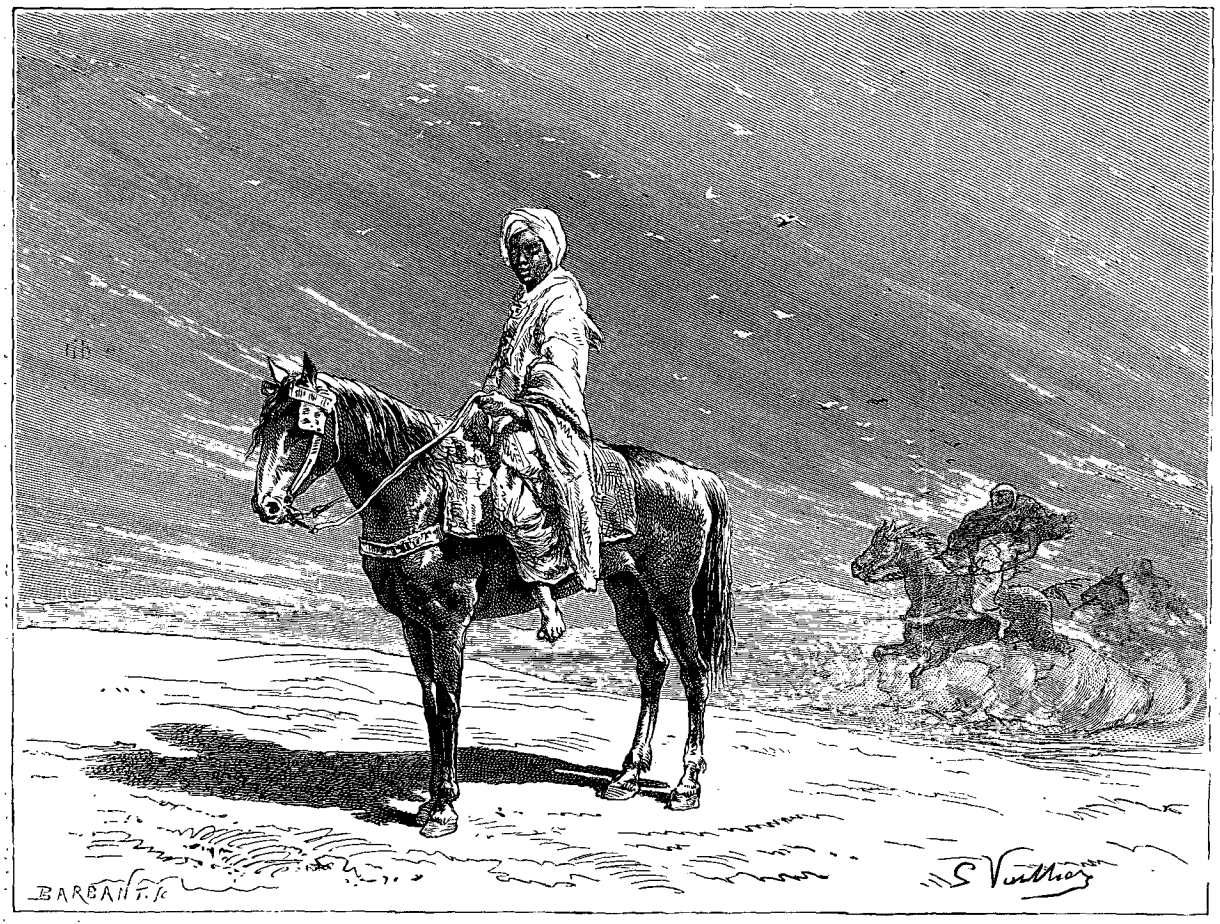
A environ dix heures, l'émir commença à bâiller : c'était le signal du départ; tout le monde lui souhaita une bonne nuit. Il envoya chercher ses gens avec beaucoup de bonté, et me fit donner une quantité de citrons et d'oranges, avec ordre de porter en même temps à notre logis un œuf d'autruche nouvellement pondu. C'était le premier de la saison et on l'avait apporté du Nefoud à l'émir.

Lady BLUNT.

Traduit de l'anglais par L. DERÔME.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hamoud ibn Rashid (voy. p. 50). — Dessin de G. Vuillier.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE,

PAR LADY ANNA BLUNT[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des aquarelles de lady Anna Blunt.

Une mystification dans laquelle nous nous trouvâmes engagés quelques jours après notre arrivée à Haïl ne nous causa pas peu d'inquiétude. Elle avait son origine dans un enfantillage de Mohammed : la belle réception que l'émir lui avait faite comme Ibn Aroûk, et aussi, je le crains, nos propres gâteries, avaient tourné la tête de cet homme. Autant que nous puissions le savoir, la vanité de Mohammed lui suggéra l'idée de rehausser sa situation personnelle aux yeux de l'émir et de sa cour en nous représentant comme des gens qu'il avait pris sous sa protection, et qui étaient dans sa dépendance; il prétendait que les chameaux, les chevaux et tout ce que nous possédions lui appartenait, que nos serviteurs étaient ses gens à lui. Dans des circonstances ordinaires, tout ceci n'aurait pas eu d'importance. Malheureusement le rôle secondaire qu'il aspirait à nous assigner ne rendait pas seulement embarrassantes nos relations avec l'émir, il les rendait positivement dangereuses. La réception qu'on nous avait faite d'abord avait été si cordiale que nous fûmes fort ennuyés quand nous vîmes, après quatre journées de séjour à Haïl, qu'on n'avait plus pour nous les mêmes attentions qu'auparavant. Les présents de gibier cessèrent, et l'agneau, dont jusque-là on nous avait gratifiés à notre dîner, fut remplacé par de la viande de chameau; au lieu de deux

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soldats qu'on envoyait du palais pour nous servir d'escorte, ce fut un enfant esclave qui vint avec un message. Le cinquième jour, on ne nous invita pas à la réunion du soir, et, le sixième, on dit courtoisement à Wilfrid, qui s'était rendu au palais, que l'émir n'y était pas. Il était impossible d'imaginer la cause de ce changement. Nous nous rappelâmes que nous étions chez des Wahabites fanatiques, et nos alarmes commencèrent d'être vives. Encore étions-nous loin de soupçonner la vérité, et ce ne fut qu'une semaine après notre arrivée à Haïl que Wilfrid, ayant rencontré Mubarek, le chef des esclaves de l'émir, apprit de lui ce qui s'était passé. Il n'aurait servi de rien de nous mettre en colère. La conduite de Mohammed était en réalité plutôt un enfantillage qu'une déloyauté, et il n'y aurait pas lieu de faire mention du dénouement de cet incident, s'il n'avait servi à mettre en relief les mœurs et la manière de penser des Arabes, et à expliquer pourquoi notre séjour à Haïl fut plus court que nous n'avions d'abord projeté. Enfin cet incident expliquera pourquoi, au lieu d'aller au Kasim, nous fîmes route jusqu'à Meshed Ali avec des pèlerins de Perse rentrant dans leurs foyers.

Au retour de son entrevue avec Mubarek, Wilfrid fit honte à Mohammed de sa folie, puis il envoya au palais chez Mufarradj, le maître des cérémonies, le même vieux gentleman qui nous avait reçus si dignement le jour de notre arrivée, et, lui ayant fait le détail des circonstances, le pria de les communiquer à l'émir. Le vieillard promit de le faire, et, je n'en doute pas, tint parole, car le soir même nous reçûmes de nouveau une invitation au palais, où l'on nous accueillit avec la cordialité d'auparavant. C'est, je crois, d'après les errements en usage à la cour de Haïl qu'il n'y eût d'explication d'aucune sorte. Mohammed, bien que remis à sa place, fut encore plus poliment reçu; un surcroît d'attentions aimables à notre égard témoigna seul que nous avions eu des motifs de plainte. Quant à Mohammed, je dois le reconnaître, une fois les fumées de sa vanité évaporées, il n'éprouva aucun ressentiment de ce que nous avions dû faire et redevint l'ami aimable, attentif et serviable qu'il avait été jusque-là. La mauvaise humeur n'est pas un défaut arabe.

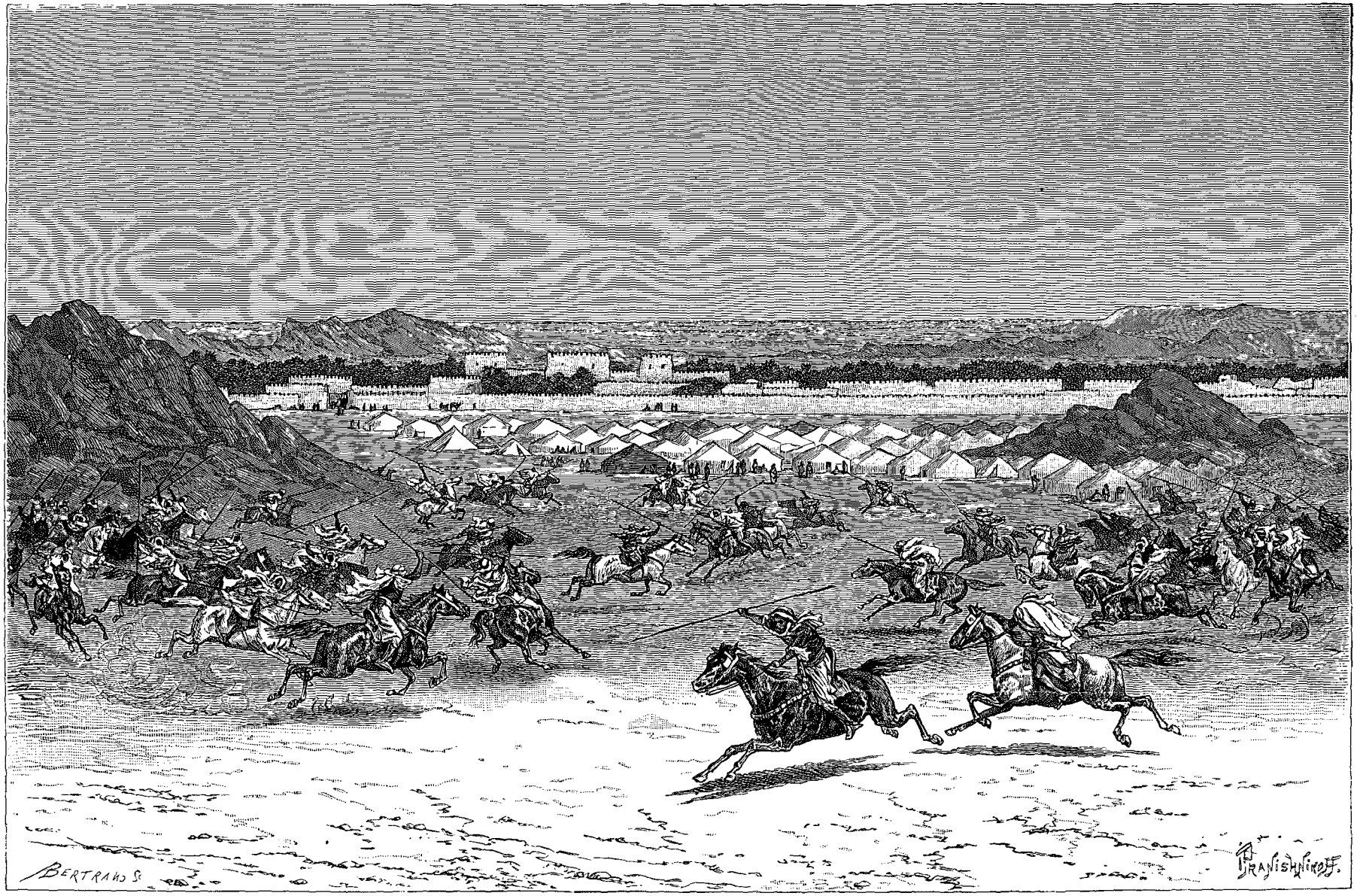
Un certain mardi, l'émir nous envoya prévenir par un message qu'il comptait sur nous pour une promenade à cheval, et qu'il nous rejoindrait à la porte de la ville où se trouvaient les pèlerins. Ce fut un jour heureux pour nous, non parce que nous vîmes les pèlerins, mais parce que nous admirâmes ce qui nous aurait engagés à faire le voyage exprès, et que nous désespérions de voir, les meilleurs chevaux de l'émir *dehors et au galop*. L'occasion était agréable; nos préparatifs ne furent pas longs. En une demi-heure nous étions dans la rue, montés sur nos juments. Il y avait un grand concours de peuple se dirigeant vers le camp des pèlerins; à la sortie de la ville, nous rencontrâmes la cavalcade de l'émir; pour le moment, celle-ci absorbait toute mon attention, car je n'avais pas encore vu monter les chevaux de Haïl. L'émir, splendidement vêtu, mais nu-pieds, montait une gentille petite jument blanche, tandis que son alezan khrusieh le suivait monté par un esclave.

Tous nos amis étaient là, Hamoud, Madjid, deux jeunes garçons frères de Madjid et un autre plus jeune qu'on nous présenta comme fils de Metaab, le dernier émir, tous animés, tous désireux de montrer leurs chevaux et la manière dont ils savaient les monter; tandis que, près de l'émir et sous sa protection spéciale, se tenait un jeune homme à l'histoire tragique, Naïf, le seul qui restât des enfants de Tellàl, celui dont les frères ont été tués et qui, se dit-on à l'oreille, est appelé un jour à venger leur mort. Mubarek aussi, l'esclave blanc, était là : esclave de nom, car son extérieur ne diffère pas de celui de cette famille princière et il est un des personnages les plus riches et les plus importants de Haïl. Le reste de la cavalcade se composait d'amis et de serviteurs, et parmi eux de faces noires étincelantes dont les propriétaires avaient revêtu leurs plus beaux habits et montaient les juments de l'émir. Hamoud était remarquable sur son magnifique cheval bai; comme à l'ordinaire, il nous fit les honneurs de la fête, nous donna des renseignements variés sur les personnes et sur les choses que nous avions sous les yeux. C'était une de ces matinées dont on n'est témoin que dans le Nedjed. L'air était clair et brillant à un degré qu'on n'imaginerait pas en Europe, procurant un sentiment de la vie tel qu'on se souvient de l'avoir éprouvé dans l'enfance, et qui donne envie de pousser des cris de joie. Le ciel est d'un bleu intense; les montagnes devant nous sont des saphirs sculptés; la plaine luisante, égale comme le tapis d'un billard, s'élève insensiblement dans la direction des montagnes. D'un côté, les murailles crénelées et les tours de Haïl, avec le palais qui émerge du milieu des palmiers presque noirs à la lumière du soleil; de l'autre, le camp des pèlerins, masse bariolée de tentes bleues, vertes, rouges, blanches : les pèlerins, réunis en un groupe compact, considéraient avec des yeux à demi effrayés cette pompe barbare dont nous faisions partie.

A ce moment, l'émir donna le signal d'avancer, et, tournant au sud-ouest, toute la troupe se mit en mouvement dans la direction d'un bouquet de palmiers qu'on apercevait à deux milles de distance. Hamoud mit soudain sa jument au galop, et, l'un après l'autre, les membres de la cavalcade le rejoignirent dans un combat simulé, galopant en avant, revenant sur eux-mêmes, retournant vers l'émir qui était resté seul avec nous, et poussant des cris de joie. Enfin l'émir n'y put résister davantage : saisissant un djerid ou branche de palmier dans la main d'un esclave, il courut avec les autres.

En un instant ce prince oublia sa dignité, ses belles manières, et redevint un Bédouin, comme lui et sa famille étaient en effet. Il jeta ses kefijehs de soie et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fantasia sous les murs du Haïl. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nu-tête avec ses longues tresses de nomade flottant au vent, les jambes et les bras nus, il se mit à galoper à tort et à travers, chargeant la foule, poursuivant, poursuivi, criant à tue-tête comme s'il n'avait jamais eu un souci ou commis un crime de sa vie.

Nous nous trouvions seuls en compagnie d'un étrange petit personnage que nous avions déjà remarqué à côté de l'émir et qui était encore moins à sa place que nous dans cette cohue fantastique. Monté sur une misérable petite jument, habillé à la mode des enfants européens d'il y a cinquante ans, avec une robe à taille haute, plissée aux basques, des pantalons qui ne lui descendaient pas jusqu'aux genoux, les pieds chaussés de pantoufles, un béguin brun sur la tête, un visage rond et sans barbe, il ressemblait à un gamin qui a grandi trop vite, et de fait était le chef du pèlerinage persan. C'était Ali Koli Khan, fils du grand Khan des Bactiari. En considération de son père, il était traité par l'émir avec tous les honneurs possibles. Il revenait de la Mecque avec les autres pèlerins, et c'était en partie afin de lui donner une haute idée de la magnificence de l'émir que la fête avait été organisée.

Nous ne restâmes pas longtemps seuls : au bout de quelques minutes la fantasia fut terminée et l'on continua d'avancer tranquillement comme au départ. Au moment convenu, on arriva au jardin de palmiers qui se trouvait être une propriété personnelle de l'émir, et était entouré d'une muraille élevée. On nous invita à descendre, on étendit des tapis sous les arbres, nous nous assîmes sur ces tapis, pendant que les esclaves étaient occupés à servir un lunch composé de mets sucrés. On avait fait grimper des enfants à des citronniers dont ils secouèrent les fruits, puis on distribua le café. Ensuite tout le monde, excepté nous et le Persan, récita la prière. En sa qualité de chiite, le Persan ne pouvait pas y prendre part. Enfin on remonta à cheval et l'on rentra dans Haïl. Cette fois, nous prîmes part à la course, qui fut très rapide : nos juments étaient d'une gaieté folle, et ce fut dans cette disposition qu'on rentra en ville.

Le lendemain de cette journée, Wilfrid alla trouver Ali Koli Khan dans sa tente, accompagné de Mohammed redevenu un compagnon raisonnable et de bon service. En réalité, chez les Persans, les prétentions de Mohammed à la noblesse auraient été mal accueillies, car les Persans ne font point cas de la noblesse arabe, et considèrent les nomades comme des sauvages. Ali Koli, quoiqu'il fût un tout jeune homme, voyageait en grand apparat : il avait avec lui sa mère et une foule de serviteurs mâles et femelles, outre son *hemeldaria* ou fournisseur, et des Arabes qui soignaient ses animaux. Son majordome et interprète était un personnage magnifique; ses officiers vêtus de tuniques en feutre et de béguins lui donnaient l'apparence d'un chef important. Sa tente, de modèle turc, bien meublée et confortable, avec de beaux tapis de Perse étendus à terre, possédait un divan. Wilfrid le trouva assis sur ce divan, en compagnie d'un ami, Abd-er-Rahim, agent consulaire anglais dans la ville de Kermanshah.

Les jeunes Persans étaient fort aimables; mais le contraste de leurs manières avec celles des Arabes cérémonieux frappa Wilfrid du premier coup. Ils n'eurent pas recours à ces compliments contournés, à ces demandes d'une politesse exagérée qui sont d'usage à Haïl; une sorte de sans gêne européen présidait à la réception. Ils firent asseoir Wilfrid confortablement sur le divan, demandèrent du thé, qu'on servit dans un samovar, et firent un long récit des souffrances qu'ils avaient eu à endurer dans le cours de leur pèlerinage. Ils le firent en mauvais arabe, avec un accent absurde, car les Persans ont un ton traînant tout à fait étranger à l'intonation arabe. Le langage naturel d'Ali, à ce qu'il dit, était le kourde, mais, comme il avait reçu de l'éducation et possédait le grade d'officier dans l'armée du chah, le persan lui était également familier. En Perse, l'arabe tient, dans l'éducation, la place que tenait en Europe le latin avant qu'il fût tout à fait une langue morte. Ali et Abd-er-Rahim se plaignaient de tout ce qui était arabe, et, malgré la présence de Mohammed, médisaient de toute la race arabe, de la pauvreté des villes, de l'ignorance des habitants, des brigandages des nomades, des extorsions des fournisseurs, des loueurs de chameaux, des misères d'un voyage dans le désert. Avait-on jamais vu quelque chose d'aussi misérable que le bazar de Haïl? Il n'y avait pas à y trouver un sac de provisions, pour or ni pour argent; les Arabes étaient des sauvages, des buveurs de café, non des buveurs de thé. De temps à autre, ils interrompaient la conversation pour causer entre eux dans leur propre langue. Wilfrid pourtant goûta fort Ali Koli et le quitta amicalement, avec l'invitation faite par les jeunes Persans de voyager avec eux jusqu'à Meshed Ali sur l'Euphrate, où les Persans terminent toujours leur pèlerinage par une visite aux tombeaux d'Ali et d'Hussein. Cela semblait une occasion excellente, et, après avoir consulté l'émir, qui approuva beaucoup ce dessein, il fut décidé qu'on se tiendrait prêt à suivre les pèlerins au moment de leur départ.

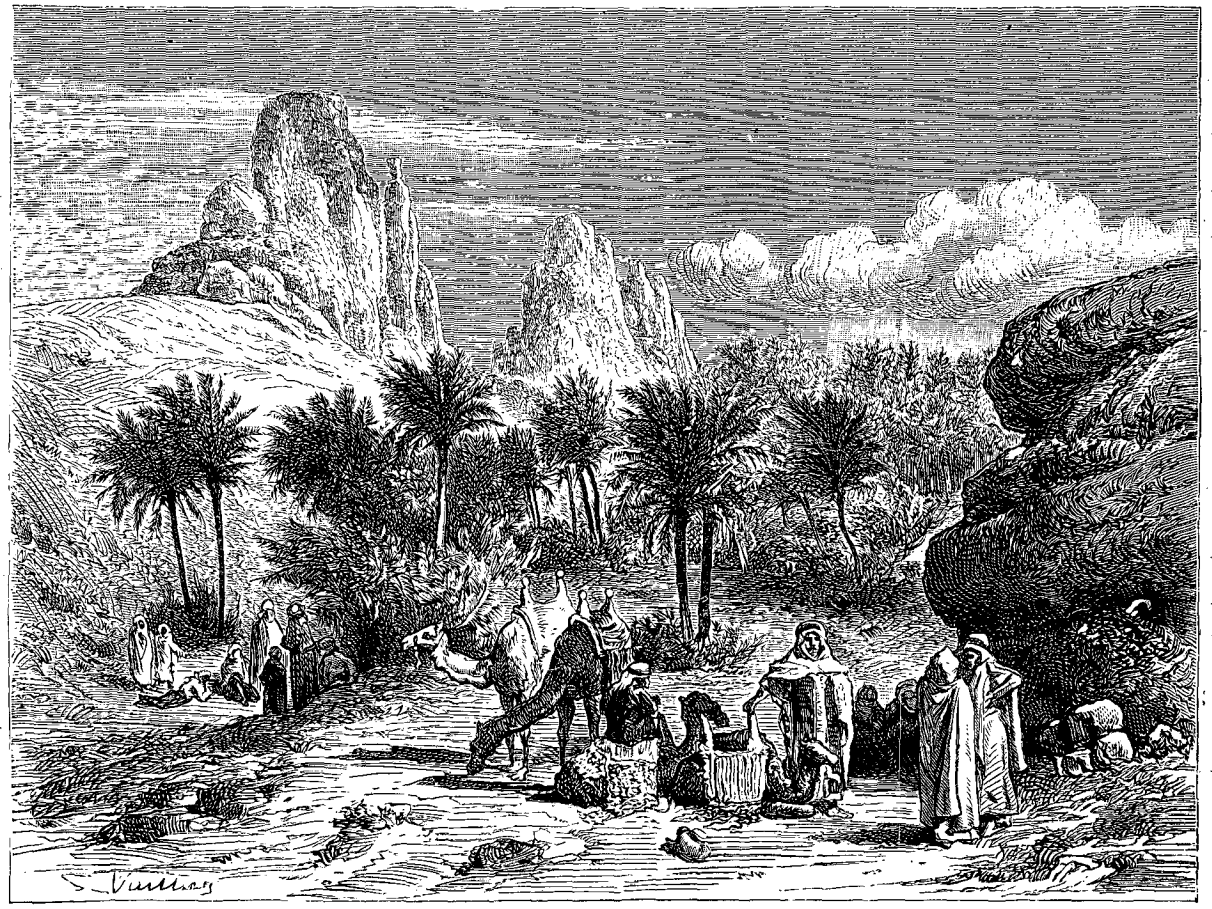
Les derniers jours de notre visite à Haïl ne furent pas, à beaucoup près, les moins agréables. Comme preuve finale de sa bonne volonté et de sa confiance, l'émir nous annonça que nous pourrions faire une excursion à Agde, forteresse située dans les montagnes à quelques milles de Haïl, et qu'il n'avait jamais montrée à des étrangers. Je ne me sens pas libre de raconter exactement où est cette forteresse, car on nous a demandé notre parole; bien qu'Ibn Rashid, à ce que j'espère, ne coure aucun danger d'invasion étrangère, je ne voudrais pas fournir de renseignements à ses ennemis. Qu'il suffise de savoir qu'elle est située dans les montagnes, que sa position lui assure une grande force naturelle, augmentée encore par des travaux de fortification, et qu'elle est à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup sûr une des plus singulières places qu'il y ait au monde.

On y accède de la plaine par une vallée étroite et sinueuse, qui rappelle un peu les ouadis du mont Sinaï, où les rocs de granit s'élèvent abrupts de chaque côté, au-dessus d'un lit de sable.

Là où s'élève la forteresse, la vallée s'élargit en forme d'amphithéâtre, grâce au confluent de trois ou quatre ouadis, dans lesquels on trouve un village et un jardin de palmiers. De plus, les ouadis sont pleins de palmiers sauvages arrosés « min Allah », par la Providence, comme disent les Arabes : au moins ce n'est par aucune main d'homme. Ils sont très beaux, et cette fertilité contraste d'une façon magnifique avec les rocs de granit dénudés qui les entourent de toute part. Ces rocs ont bien mille pieds d'élévation[1] et descendent à pic sur le fond sablonneux des ouadis. Ils font souvenir, par leur aspect, de ceux de la vallée des Diamants où vivent des serpents et du haut desquels les marchands, afin de recueillir des diamants, lancent des morceaux de viande, dans le conte de Simbad le Marin. Il n'y a pas de serpents dans l'intérieur de la forteresse d'Agde, mais une population de très honnêtes Shammars, qui nous prodiguèrent les dattes et



Palmiers sauvages près d'Agde. — Dessin de G. Vuillier.

le café. L'émir nous avait fait accompagner par deux hommes à cheval qui nous montrèrent la forteresse et ce qu'elle contient. C'est une propriété privée d'Ibn Rashid. Les deux cavaliers et les habitants du village nous donnèrent une foule de détails sur les montagnes d'alentour, et nous montrèrent l'endroit où le père de Mohammed et Obeïd livrèrent une grande bataille aux Ibn Ahi, jadis émirs du Djebel Shammar. Il paraîtrait que la forteresse d'Agde était la plus ancienne possession des Ibn Rashid et que, après avoir pris la ville de Haïl, les Ibn Ahi marchèrent contre eux. Les Ibn Rashid avaient fait retraite vers leur forteresse : c'est là que la bataille eut lieu et qu'ils infligèrent une si terrible défaite aux habitants de Kéfar que la possession du pouvoir suprême leur fut désormais pleinement assurée. On nous fit voir aussi, non sans quelque orgueil, un mur construit par Obeïd et destiné à fermer l'étroite vallée. Nous visitâmes les puits, les jardins, les maisons, de façon à y dépenser presque toute la journée. On nous parla aussi d'une bête mystérieuse qui descend la nuit des montagnes et grimpe aux arbres afin de manger les dattes. Elle est de la taille d'un lièvre, avec une longue queue, et elle est bonne à manger ; on la décrivit comme ayant l'habi-

1. Trois cents mètres ou environ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tude de s'asseoir sur le train de derrière et de siffler, de sorte que Wilfrid pense que ce pourrait être une marmotte. Seulement les marmottes grimpent-elles aux arbres? Les indigènes appellent cet animal *webber*.

Nous galopâmes avec délices afin de regagner notre logis. Les deux nomades nous récitèrent un des chants de guerre des Shammars.

Le niveau d'Agde au-dessus du niveau de la mer est de trois mille sept cent quatre-vingts pieds[1], celui de Haïl de trois mille cinq cents[2].

Le lendemain était le jour du départ. Mohammed l'avait préparé pendant que nous étions dehors. On avait acheté deux nouveaux chameaux et des provisions de dattes et de riz pour un mois, comme supplément à un don d'excellent café de l'Yémen que nous avait envoyé l'émir. Notre dernière entrevue avec Ibn Rashid fut caractéristique. Il n'était pas au château, mais dans une maison qu'il possédait à la porte de la Mecque, et où, d'une petite fenêtre, il pouvait, sans être aperçu, considérer les allées et venues des pèlerins campés au-dessous. Nous le trouvâmes seul : il avait cessé de craindre que nous pussions être des assassins. Debout à sa fenêtre comme un oiseau de proie, il calculait sans doute combien de pièces d'argent il pourrait extraire aux Persans avant qu'ils fussent sortis de ses griffes. De temps à autre, il se penchait hors de la fenêtre, qui était à demi fermée par un contrevent, et criait à quelqu'un de ses gens qui stationnaient en bas un message relatif aux pèlerins. Il semblait jouir du pouvoir qu'il exerçait sur eux, et ce pouvoir est absolu.

Il fut très aimable à notre égard, renouvela ses protestations d'amitié et d'estime, offrit de nous accorder ce que nous voudrions choisir, des dromadaires pour le voyage, ou quelqu'une de ses juments. Nous aurions pu avoir envie d'accepter la dernière de ces offres, mais naturellement nous la déclinâmes. Nous lui fîmes nos adieux et prîmes congé.

Il nous restait néanmoins une visite à faire, cette fois une visite d'estime et d'amitié plutôt que de cérémonie. En traversant la ville, nous nous arrêtâmes à la maison d'Hamoud, qui s'y trouvait ainsi que sa famille. Pour eux, nos adieux étaient vraiment l'expression du regret que nous avions de les quitter; Hamoud nous donna de bons avis sur notre futur voyage en compagnie des pèlerins.

Madjid était là et reçut de Wilfrid comme souvenir un couteau espagnol à manche d'argent, sur quoi il envoya chercher un manteau noir orné de quelques broderies d'or sur le collet et me le présenta. C'était un cadeau fort convenable; je n'avais rien de pareil à lui offrir, pas même d'abba présentable. Au moins Madjid nous regrette, j'en suis sûre; si les circonstances nous ramenaient jamais à Haïl, ce serait une bonne fortune de trouver lui ou son père sur le trône. Ils sont regardés comme les héritiers naturels du cheikat, et Ibn Rashid n'a pas une longue vie en perspective.

Notre visite terminée, nous remontâmes à cheval, et au bout de cinq minutes nous étions hors de la ville. Alors, jetant un regard en arrière, chacun d'entre nous poussa un long soupir, car Haïl, avec tout le charme d'étrangeté qui la distingue, avec ses habitants encore plus étranges qu'elle-même, était devenue pour nous comme une prison, et, au moment où nous avions eu le différend occasionné par Mohammed, elle nous avait fait l'effet d'un tombeau.

Nous quittâmes Haïl par la porte où nous étions entrés, ce qui, dans notre imagination, semblait remonter à des années; mais, au lieu de tourner vers les montagnes, on longea les murs de la ville, puis les jardins de palmiers qui en sont la continuation, durant environ trois milles, jusqu'à un ravin de la forme d'un ouadi. Enfin on prit la plaine, et, à un groupe isolé d'ithels, on fit halte afin de jouir une dernière fois d'un peu d'ombre (car le soleil était très chaud) avant de rejoindre les caravanes des pèlerins qu'on apercevait comme une rangée de fourmis dans la plaine, entre nous et la chaîne du Djebel Shammar.

Le point de vue était le plus beau, sans exception, que j'aie vu de mes jours. Il mérite d'être décrit. D'abord, il faut comprendre que l'atmosphère, toujours claire dans le Djebel Shammar, était ce jour-là transparente à un point qui dépasse tout ce qu'on peut voir d'ordinaire dans le désert, dans les hautes régions des Alpes, au pôle nord, partout enfin, sauf peut-être dans la lune. Ce lieu est le véritable centre du désert, à quatre cents milles[1] de la mer et à quatre mille pieds[2] au-dessus de son niveau. Devant nous le terrain est de sable rouge à gros grains, alluvion des rocs granitiques du Djebel Aja parsemée çà et là d'élégants bouquets d'ithels, de grands têtards dont le tronc mesure de vingt à trente pieds[3] de circonférence, poussant sur de petits monticules qui indiquent les endroits où jadis étaient bâties des maisons, absolument comme les ifs dans le Sussex, car l'emplacement de la ville paraît s'être porté de cette extrémité de l'oasis à l'endroit où elle est maintenant construite. Dans le sable s'étend une longue ceinture d'orge, dont les brins verts scintillent. Au delà, durant un mille au plus, la surface du désert passe du rouge à l'orange jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par quelque chose qui ressemble à une nappe d'eau réfléchissant le bleu profond du ciel. C'est un effet de mirage. A travers cette nappe d'eau, et en apparence les pieds dans l'eau, s'étend la ligne de chameaux des pèlerins, que le mirage reproduit exactement au-dessous du sol avec des points bleus, rouges, verts, qui représentent les litières et les tentes de la caravane. Cette procession peut bien avoir cinq milles de long; on n'en voit pas la fin. Au delà encore se lève la masse confuse et fan-

1. Onze cent cinquante-deux mètres.
2. Mille soixante-sept mètres.

1. Quatre cents milles anglais font à peu près six cent cinquante kilomètres.
2. De douze cents à douze cent cinquante mètres d'altitude.
3. Nous avons mesuré un de ces têtards dont le tronc à cinq pieds du sol avait trente-six pieds de tour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tastique des rocs couleur de saphir du Djebel Alja, la plus extraordinaire et la plus belle chaîne de montagnes qu'on puisse imaginer, vision ravissante.

Quand nous eûmes suffisamment admiré ce tableau et que j'en eus pris une esquisse, car il n'y avait pas de danger — nous étions sur nos juments et nous ouissions avec elles de notre liberté — nous prîmes le galop en répétant le chant de guerre des Shammars. Nous longeâmes ainsi la colonne avec Mohammed derrière nous, jusqu'à ce que nous eussions atteint l'avant-garde et la bannière verte et rouge qui la précède. Près de celle-ci nous trouvâmes nos propres chameaux, avec lesquels on campa bientôt, à moins de dix milles de Haïl, à l'entrée d'un ouadi où



Bouquet d'ithels. — Dessin de G. Vuillier.

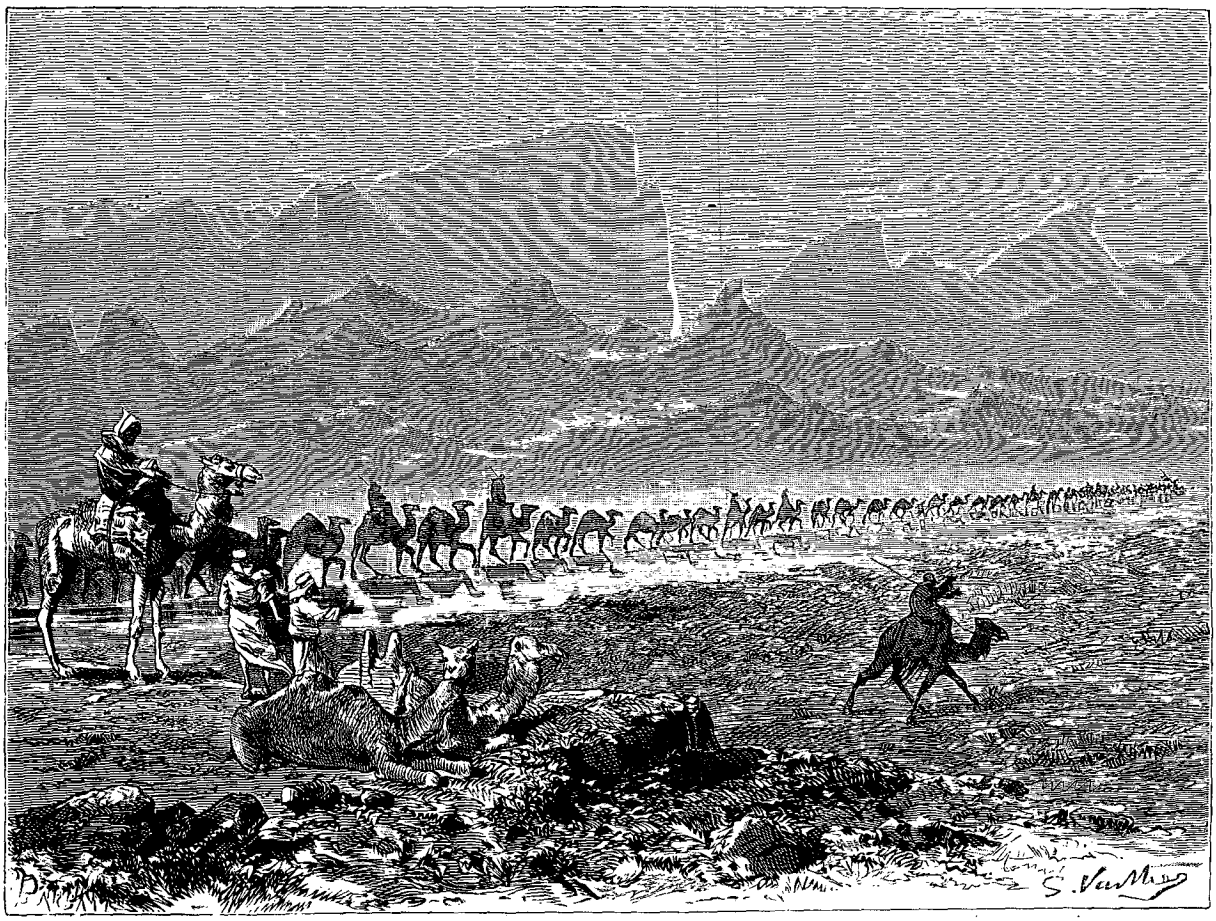
l'étendard fut planté. Nos tentes sont à deux cents mètres ou un peu plus du camp des pèlerins, très aggloméré à cause des dangers du désert. Les muezzins du pèlerinage viennent de faire l'appel à la prière du soir, et le peuple est à ses dévotions. Nos juments mâchent de l'orge et notre faucon, un oiseau dressé à la chasse, que nous avons acheté hier pour six medjidiés à un nomade de Haïl, est sagement au repos sur sa perche en face de nous. La soirée n'est pas chaude; mais comme on est proprement et confortablement installé sous la tente!

2 février. — Il paraît après tout que la moitié seulement des pèlerins a quitté Haïl. Aussi n'avait-on pas fait plus de deux milles, lorsqu'une halte fut ordonnée par l'émir El Hadj, nommé Ambar, esclave noir d'Ibn Rashid. Les chameaux et ceux qui les montaient furent réunis sur une éminence, afin, croyons-nous, qu'on pût les compter. Cependant les derviches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et autres pèlerins à pied marchaient à leur gré, et nous avons fait comme eux, car nous ne nous considérons pas comme liés par les règles à l'usage des pèlerins, et Abdallah a l'ordre de faire sortir nos chameaux du gros de la procession. Durant toute la journée on n'a suivi ni route ni piste. Nous avons pris les devants en quête d'eau; il y en a, paraît-il, à quelque distance. Il a fallu traverser des terrains difficiles et quelques ouadis qui étaient presque des ravins. Nous sommes maintenant si bien habitués au désert que nous savons où il y a de l'eau longtemps avant d'être arrivés à la source, nous en devinons la présence à la couleur blanche des terrains d'alentour, teinte qui a pour cause les dépôts crayeux laissés par les eaux dans les lieux où elles ont fait un long séjour. Dans le cas actuel, l'eau est accumulée dans une sorte de réservoir naturel ou série de réservoirs, au fond d'un ouadi peu profond. Awwad y était déjà, on l'avait envoyé en avant avec un delùl, afin d'être sûr d'avoir une provision d'eau. Le remplissage des pots était à peine terminé que les derviches, qui vont aussi toujours en avant, commençaient à arriver. Ils ont la déplaisante habitude de faire d'abord leurs ablutions avec l'eau qu'ils boivent ensuite. Il paraît que cela fait partie de leur rituel.

3 février. — Les pèlerins persans, bien qu'ils ne soient pas très agréables dans leurs personnes ni dans



Effet de mirage (voy. p. 54). — Dessin de G. Vuillier.

leurs habitudes, car ils n'ont pas le sens de la propreté, si développé chez les Arabes, ont des qualités amicales. Il serait intéressant de causer avec eux si l'on pouvait; cependant, en comparaison des Arabes, ils sont brutaux et grossiers. La plupart d'entre eux ont bonne apparence; beaucoup ont une belle chevelure et les yeux bleus; mais ils sont d'une complexion lourde; il y a autant de différence entre eux et les Shammars qui les escortent qu'entre un cheval de labour de la Germanie et les juments d'Ibn Rashid. En dépit de leurs ablutions, qu'ils font à propos et hors de propos tout le long du jour, ils sont sales d'une façon inénarrable dans leurs vêtements de feutre graisseux, comme pas un Arabe, quoique les Arabes se passent d'ablutions.

4 février. — Autre jour d'attente; les pèlerins, à notre exemple, sont impatients, mais l'impatience ne sert de rien. Wilfrid, afin de passer le temps, est allé en expédition, accompagné de sa jument et des lévriers. Il a pris droit au nord, vers une rangée de collines basses qu'on aperçoit d'ici où le terrain est assez élevé. Elles sont à environ douze milles. Il n'a rencontré personne, sauf une couple de nomades montés sur des delùls, qui se rendaient à Atwa, où ils disent qu'il y a un puits. Ils l'ont regardé lui et son fusil d'un air soupçonneux, et ne se sont guère laissé questionner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le berak (voy. p. 58). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'a vu ensuite que le désert absolument dépourvu de vie, une succession de plaines sablonneuses, et de hauteurs arides en grès. Les collines elles-mêmes, qu'il atteignit avant de revenir, sont en sable jaune, noir en certains endroits. De leur sommet le Nefoud apparaît comme une mer rouge. Il mit trois heures à escalader et à descendre ces collines. Cette course offrait de l'intérêt, en ce qu'elle le mettait en état de déterminer la position de quelques-unes des collines principales, Yatubb, Jildiyeh, d'autres encore, signalées sur notre carte.

Pendant cette absence de Wilfrid, Awwad et Abdallah avaient donné une leçon à notre faucon, à l'aide d'un appât fait avec un des sacs qui servaient à donner à manger aux chevaux. L'oiseau paraît fatigué et revient vers Awwad lorsqu'on l'appelle en criant : Ash'o, ash'o — abréviation de son nom de Rasham, qui lui-même est une corruption de *rashmon*, mot signifiant brillant ou éclair. Nous pouvons espérer maintenant que, grâce à l'assistance de Rasham, nous serons fournis de viande, car il y a des lièvres en abondance.

5 février. — Notre camp est enfin levé, mais on n'a fait que dix milles, jusqu'à un ouadi considérable qui paraît recueillir les eaux de toute la région et qu'on appelle le ouadi Hanasser, la vallée des Petits doigts, nous ne savons pas pourquoi. On y trouve des puits nombreux et une large bande de pâturages pour les chameaux, de l'espèce nommée *rimh*. Sous ce couvert les lièvres ne manquent pas; nos lévriers en ont couru un certain nombre, avec l'aide d'une sorte de chien de chasse qui s'est attaché à nous. Nos serviteurs appellent ce dernier Merzug, mot qu'on peut traduire par *chute du vent*, littéralement don de Dieu. C'est un animal peu attrayant, mais en possession d'un bon nez.

Nous étions en avance sur les pèlerins lorsque nous rencontrâmes un monticule, Tell es Sayliyeh : nous attendîmes au sommet que toute la procession eût défilé devant nous, ce qui dura bien une heure ou deux. Le spectacle était singulier. De la hauteur où nous étions placés, on voyait en arrière, à trente ou quarante milles dans la plaine, jusqu'au Djebel Aja, au pied duquel est située la ville de Haïl. La ligne des pèlerins avait trois milles de long; elle était composée de quatre mille chameaux, et ce n'était pas toute la troupe, avec un grand nombre d'hommes à pied. En tête étaient les derviches, marchant vite, presque au trot, race sauvage et déguenillée, mais douce, avec qui nous aurions causé volontiers s'ils avaient su l'arabe; puis venait un groupe de gens plus respectablement vêtus, à physionomie pieuse, un homme coiffé d'un turban énorme qui devait être un Afghan, un jeune homme à la taille élancée, très propre d'aspect, sans doute un commis ou un associé de quelque marchand qui lisait, en marchant, sur un rouleau de papier; d'autres portaient à la main des bouteilles de cuir pleines d'eau pour les ablutions, et s'arrêtaient de temps en temps afin de se livrer à cet exercice.

Quelquefois on chante ou l'on récite des prières. Tous ces dévots nous semblent grossiers; ils ne répondent pas quand on les salue; ils tombent dans une véritable consternation lorsque nos lévriers s'approchent d'eux : ils craignent d'en être touchés et souillés. L'un d'entre eux, le jeune homme au rouleau de papier, s'est arrêté ce matin à notre feu afin de se chauffer les mains en passant. Nous lui avons offert une tasse de café, mais il a répondu qu'il avait déjeuné; il s'est retourné dans l'intention de causer avec nos gens, qui sont des musulmans comme lui, mais ils l'ont invité à s'éloigner. Parmi les Arabes, le refus d'une tasse de café est la plus grossière offense, presque l'équivalent d'une déclaration de guerre.

Un peu plus loin, derrière cette avant-garde, vient le *berak*, ou bannière, au centre d'un groupe de dromadaires montés, richement caparaçonnés et marchant à un pas très vif. Ces magnifiques animaux portent une robe qui ressemble à du satin, ils ont des yeux de gazelle et une certaine démarche dont la grâce défie la description. Les chevaux arabes eux-mêmes n'ont pas le grand air de race qui distingue ces chameaux pur sang. Ils portent le nom de *Naamiyeh*, parce qu'on peut dormir sur leur dos sans être dérangé par le moindre cahot.

Le berak est l'étendard d'Ibn Rashid; c'est un carré de soie pourpre, avec une devise et un motto en blanc au centre, et avec une bordure verte. Il est porté par un serviteur de l'émir sur un dromadaire de haute taille; on le déploie ordinairement durant la marche. Ambar, le nègre qui est *Emir el Hadj*, accompagne généralement ce groupe. Il a une petite jument blanche tenue par un esclave qui le suit; nous ne l'avons pas encore vu la monter.

Après le berak vient le gros des pèlerins, montés quelquefois à deux sur le même chameau, avec deux boîtes de chaque côté, contenant le bagage. Les chameaux sont la propriété des Arabes nomades, des Shammars, des Dafir, des Sherârat, des Howeysin. Les propriétaires suivent leurs chameaux et sont en perpétuelle querelle avec les pèlerins. Il est vrai que si l'on en vient par hasard aux coups, la police d'Ibn Rashid intervient, et elle décide du différend d'une manière sommaire.

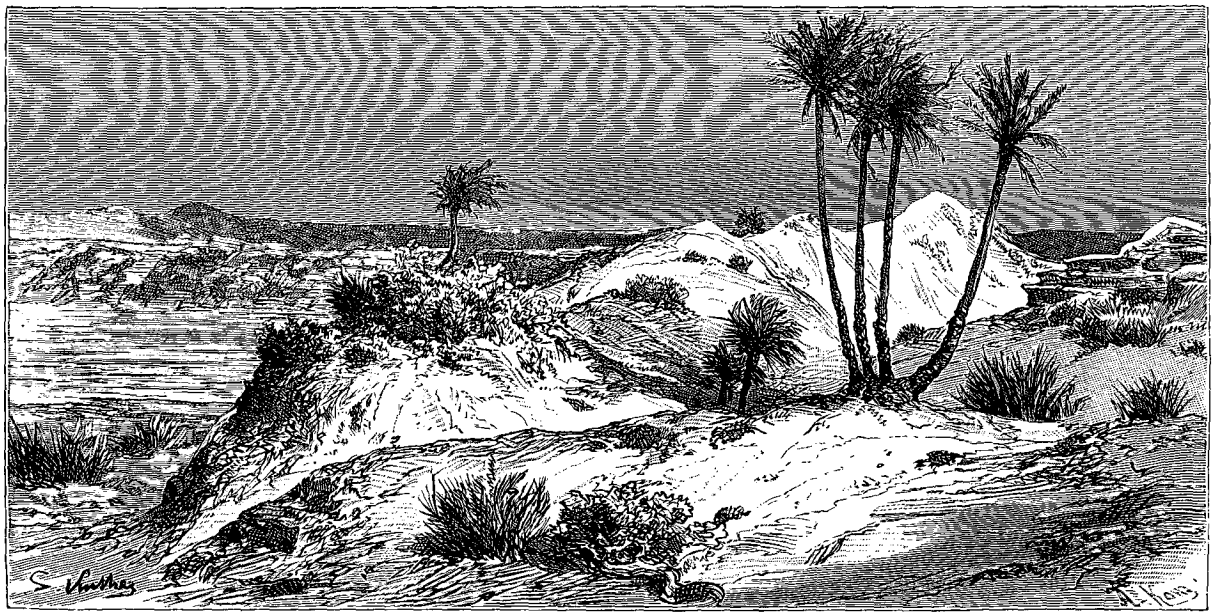
Un Persan monté sur un chameau est le spectacle le plus ridicule du monde. Il s'acharne à monter à califourchon et semble absolument incapable de s'accommoder aux habitudes de la bête qu'il monte. Il lui adresse la parole avec sa voix de fausset, dans une langue que nul chameau arabe ne saurait entendre. Aussi les plaisanteries décochées sur les Persans par les Arabes durent-elles du matin au soir. La classe la plus distinguée parmi les pèlerins, et toutes les femmes naturellement, excepté celles qui sont trop pauvres, voyagent en *mahmals* ou litières-panières, dont chaque chameau porte deux, recouvertes, comme les tapissières des commerçants, d'une toile bleue ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouge; une ou deux personnes ont des *tahteravans*, moyen de transport plus dispendieux, qui exige deux mules, ou deux chameaux, l'un en avant et l'autre en arrière[1]. Dans chacune de ces litières, le voyageur peut s'accroupir ou même s'étendre et dormir; on choisit, pour les mahmals, des chameaux qui soient forts et d'un pas égal; quelques-uns ont des paniers doubles et sont arrangés avec une certaine élégance et tout le luxe de la Perse, c'est-à-dire des tapis et des tentures. Un conducteur de confiance conduit le chameau et quelquefois des serviteurs marchent à côté de lui.

Il y a peu de chevaux, environ une demi-douzaine. L'un, un cheval blanc, Kehïlan Harkan, a été acheté l'autre jour par un riche pèlerin à un Shammar nomade de l'escorte. Ce cheval a les allures d'un pur sang, autant qu'on en peut juger par la tête, la queue et les paturons. Le reste de son corps est dissimulé sous un énorme *pallan* ou bât et sous les harnais avec lesquels son nouveau maître le monte. Je n'en ai pas vu d'autres qui valussent la peine d'une mention.

Nous avons fait quelques nouvelles connaissances, des Hedjazis de Médine[1], qui sont venus aujourd'hui à notre tente et se sont assis amicalement avec nous à boire le café. Les Hedjazis, bien que rangés parmi les Arabes de pur sang, sont presque aussi noirs que des nègres; ils ont l'aspect rabougri, à la différence des Shammars et des autres races que nous avons eu l'occasion de voir. Ils manquent également de dignité et ont dans cette partie de l'Arabie une sorte de réputation de Gascons; ceux-ci étaient très bavards. Le principal de leurs chefs, un certain Saleh Ibn Benji, est gardien de la grande mosquée de Médine; il fait un voyage en Perse afin de réunir des aumônes pour



Vue prise près de Taybetism (voy. p. 60). — Dessin de G. Vuillier.

le sanctuaire dont il est le gardien. Il nous a dit que, bien qu'ici il fût prêt à faire amitié avec nous et à prendre le café dans notre compagnie, il ne nous conseillait pas d'aller à Médine. Ce n'est pas que les Anglais, considérés comme Anglais, n'y eussent une bonne réputation; mais il est contraire à la règle de recevoir quelqu'un qui n'est pas musulman. Si nous venions en qualité de musulmans, tout irait bien; mais en qualité de nasrani[2], cela ne pourrait pas se faire. Il serait le premier à essayer de nous tuer, il présiderait à notre exécution. On avait trouvé un juif à Médine l'année précédente et on l'avait mis à mort; le peuple était furieux de ce que le sultan eût envoyé un ingénieur franc inspecter le pays et l'eût fait passer pour un musulman. Cette règle s'appliquait aux deux cités saintes, la Mecque et Médine, non aux autres parties du pays. Les musulmans sujets de la reine qui viennent de l'Inde, bien qu'ils soient des chiites, sont toujours bien reçus; et nous le serions aussi si nous étions musulmans. Les Persans sont tolérés par les Hedjazis, quoique méprisés en leur qualité de Persans aussi bien qu'en leur qualité d'hérétiques, et souvent maltraités à Médine. Lui (Saleh) allait quêter de l'argent parmi eux, s'ils étaient assez fous pour lui en donner, mais il ne faisait point cas de leur compagnie. Il aimait mieux voyager dans la nôtre. Nous pourrions parcourir la Perse ensemble. Une chose qu'il ne pouvait pas comprendre de la part du gouvernement britannique, c'est qu'il eût quelque intérêt à entraver partout le commerce des esclaves.

1. Ce véhicule existe en Orient de temps immémorial; il dispense des routes à l'européenne. Les Sarrasins du moyen âge l'ont introduit en Sicile où il existe encore. (*Note du traducteur.*)
2. Nazaréens, chrétiens.

1. Gens du Hedjaz, le pays sacré où sont la Mecque et Médine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous lui dîmes que c'était dans l'intérêt de l'humanité. « Mais, répondit-il, ce commerce n'a rien de commun avec la cruauté. » Il insista : « Qui a jamais vu maltraiter un nègre? » Nous n'aurions pu dire, en effet, que nous l'avions vu faire quelque part en Arabie, et, de fait, il est notoire que parmi les Arabes les esclaves sont des enfants gâtés plutôt que des serviteurs. Il fallut lui expliquer qu'en d'autres contrées les esclaves sont fort mal traités; mais comme Saleh n'était pas convaincu, nous dûmes nous en tenir à la remarque générale que cette intervention dans le commerce des esclaves était un « Shoghl Hukm », une affaire qui concernait le gouvernement et non pas nous. Il semblait assez bien informé de ce qui se passait dans le monde; il avait entendu parler de la guerre turco-russe, quoiqu'il n'en connût pas l'issue; à propos de la cession de Chypre, il observa que c'était un *bakchich* (pourboire) que le sultan avait offert à la reine d'Angleterre. Ses derniers mots furent : « Il vaut mieux parler net : ici je suis votre ami, souvenez-vous-en, mais pas à Médine, à cause de la religion. »

6 février. — De la hauteur où est établi notre bivouac, on aperçoit la fumée du camp au fond de la plaine. Il y a ici d'excellents pâturages et l'on a une large perspective au sud et à l'ouest; le Djebel Djildidjeh est maintenant dans la direction du sud, le Djebel Aja au sud-ouest, Haïl à une distance de quarante milles; au nord on aperçoit le Nefoud, et derrière nous, vers l'orient de la colline où est situé notre campement, on distingue une sebkha à six ou sept milles, ainsi que l'oasis de Bekaa ou Taybetism autour de la sebkha du lac salé. L'endroit s'est toujours appelé Bekaa, dit-on, jusqu'à ces dernières années, où ce nom fut regardé comme de mauvais augure et changé, sans qu'on sache précisément pourquoi, car le mot nouveau signifie lieu où l'eau s'accumule.

Dans la journée, nous avons lâché notre faucon; après une ou deux tentatives qui n'ont pas réussi, il a pris un lièvre. Les ouadis regorgent de lièvres, mais les chiens ne les voient pas dans les hauts buissons; celui-ci est le seul qu'on ait pu débusquer à découvert. Nous avons dressé nos tentes de bonne heure; nous jouissons de la solitude. La lune sera ce soir dans son plein; ceci nous fait penser combien peu nos retards nous ont permis de profiter de sa lumière : la lune sert peu en voyage lorsqu'elle est dans son plein.

7 février. — Quoique nous n'ayons pas levé notre camp aujourd'hui, nous avons fait une longue course; nous sommes allés jusqu'à Taybetism, village qui vaut la peine d'une visite. C'est un endroit singulier, qui ressemble à certains égards à Djobba. Il nous paraît probable que la plupart des villes du Nedjed ont cette même physionomie; elles sont construites dans des bas-fonds où l'eau de pluie afflue, situation qui permet d'y creuser des puits sans trop d'efforts. Comme Djobba, Taybetism possède une sebkha, mais cette dernière ville a plus d'importance.

A Taybetism, les jardins de palmiers font presque le tour du lac salé, et, bien qu'ils ne se touchent pas, ils doivent embrasser une étendue de quatre à cinq milles. Les maisons sont éparses par groupes sur tout ce long parcours; ce n'est donc pas une ville proprement dite.

La géologie de cette région offre beaucoup d'intérêt. Au bord de la sebkha, les grès forment des rochers fantastiques dont aucun n'a plus de cinquante pieds de haut, mais qui sont d'une contexture étrange. Quelques-uns, taillés comme des champignons, montrent que la sebkha a dû être jadis un lac important, au lieu du lit desséché qu'elle est devenue. Parmi les rochers, nous avons mesuré le plus large; il a quarante pieds de long et vingt-cinq pieds de large au sommet; il repose sur une base de cinq pieds seulement, de sorte que sa masse entière est en l'air. D'autres semblent s'être refroidis tout à coup, alors qu'ils étaient à une température incandescente; ils offrent des traces de bulles pétrifiées, de larges feuilles de pierres de couleur rose comme de la crème de fraise. On dirait que cette crème les pénètre en entier et que le mélange n'a pas eu le temps de se faire, car ils sont rayés de rose et de blanc.

La sebkha, bien qu'entièrement à sec, ressemble à un lac, grâce à des effets de mirage si parfaits qu'on distingue admirablement le bleu clair de l'eau sans une ride, réfléchissant les maisons et les palmiers placés sur la rive opposée. Nous avons fait le tour de la ville; nous avons vu de beaux jardins, des fermes magnifiques avec des champs d'orge verte dans leur voisinage. Ces champs sont arrosés par des puits de quarante-cinq pieds de profondeur, contenant de très bonne eau que les habitants ont tirée afin de faire boire nos juments.

Nous avons passé sans entrer devant un vaste château qui appartient à Ibn Rashid, et où une douzaine de derviches étaient à faire du pain pour les pèlerins. Ils nous demandèrent des nouvelles, si l'émir était arrivé, et si les pèlerins étaient encore à l'attendre. La plupart de ces derviches, quoique chiites, n'étaient pas des Persans; c'étaient des gens de race mêlée, originaires de Bagdad ou de Meshed Ali.

Awwad et Ibrahim Kasir sont retournés au camp des pèlerins afin d'obtenir de l'eau; ils en ont rapporté la nouvelle que l'émir est arrivé et un message de lui, nous annonçant que si nous voulons nous rendre aux puits de Shaybeh nous l'y rencontrerons.

8 février. — Nous avons fait quinze milles aujourd'hui, par un circuit autour de Taybetism; nous voici campés au sommet du Nefoud. Un enfant shammar du nom d'Izzar, venu hier du camp des pèlerins avec trois delûls, en compagnie d'Awwad, a entrepris de nous servir de guide, si nous voulons continuer d'aller en avant. Il aimerait mieux notre compagnie que celle des pèlerins; ses bêtes sont maigres et il a peur qu'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sebkha de Taybetism. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passeurs de temps » 04 78 [illegible] editions.amay@free.fr

ne les mette en réquisition pour les pèlerins. Il désire les conduire à Méshed sans être chargées, de manière qu'elles puissent engraisser en chemin et revenir avec une bonne charge de blé. Il parle de six ou sept jours pour aller d'ici à Meshed; mais Wilfrid est persuadé que nous ne sommes pas à vingt milles plus près de Meshed que lorsque nous avons quitté Haïl, car nous avons marché presque à l'est, au lieu d'aller à peu près droit au nord, et il doit nous rester encore quatre cents milles à faire. Cela nous prendrait vingt jours au moins. Il est vrai que nos gens refusent de l'admettre. On verra qui a raison.

Notre marche d'aujourd'hui a été distraite par la chasse, bien que sans grand résultat. Sajad et Shiekah ont couru une bande de gazelles et réussi à les tourner, mais n'ont pu en prendre aucune, quoique l'une d'entre elles soit venue à la portée de Mohammed qui l'a manquée. Elles tiraient droit sur le Nefoud. On a lancé le faucon sur un hourbara, outarde à jabot, mais le faucon, qui est un oiseau d'un an, a été mis en fuite par l'outarde : il ne peut encore prendre que des lièvres. Pourtant Rasham nous amuse, assis sur son perchoir à la porte de notre tente. Cet endroit nous plaît, il est solitaire et à quelques centaines de mètres de l'entrée du Nefoud.

9 février. — On a envoyé Izzar sur un point élevé jeter un dernier regard en arrière du côté des pèlerins, mais en vain; nous les avons envoyés au diable; nous sommes déterminés à nous passer d'eux. Mais il est fâcheux d'aller toujours dans la direction de l'est au lieu de celle du nord, afin de côtoyer le Nefoud, j'imagine, et de n'avoir pas à le traverser. On n'ose y entrer, malgré l'assurance positive d'Izzar que cette route est la meilleure à suivre. Le jabsintale fait reluire le sol où l'on rencontre aussi le fruit sauvage d'un melon vénéneux.

10 février. — A huit heures, on arrive aux puits de Shaybeh.

Il y en a quarante à quelque distance les uns des autres, dans un grand espace nu, avec quelques collines de sable blanc au nord. Le vent soufflait avec violence, entraînant des nuages de sable. Le lieu est aussi peu hospitalier que possible, et cela nous autorise à ne point nous arrêter afin d'attendre l'émir.

Shaybeh est situé sur l'ancienne route des pèlerins qui passe à l'est de Haïl et se dirige vers Bereydeh dans le Kasim. Cela explique la raison de notre marche à l'est. Maintenant nous tournons à angle droit vers le nord, par une piste bien marquée, qu'il sera facile de suivre quand même nous serions privés de notre guide shammar. Après avoir quitté les puits, on avance durant quelques milles entre deux rangées de collines de sable blanc, que le vent déforme sans cesse, comme la neige dans les Alpes. Le sable blanc, je l'ai remarqué, est toujours plus menu que le sable rouge et plus sensible à l'action des vents. Il n'offre en outre que peu de végétation, de sorte que les monticules et les collines qu'il forme ont moins de durée que ceux du Nefoud. Pendant que nous étions à les considérer, le vent changea, et l'on put observer combien les sommets de hauteurs se modifient rapidement; leur côté placé sous le vent reste toujours escarpé, tandis que le côté au vent s'arrondit. Nous avancions maintenant sur un terrain accidenté qui s'élevait graduellement jusqu'à une plaine de graviers au delà de laquelle, à environ quatre milles, on apercevait la ligne rouge du vrai Nefoud. On avait à peu près traversé cette plaine lorsque, à un demi-mille en avant, on signala un animal sur lequel nous nous lançâmes au galop avec Mohammed derrière nous. Je pensai d'abord que ce devait être un loup ou une vache sauvage, mais en en approchant de plus près on découvrit que c'était une hyène et qu'elle tenait quelque chose dans la gueule. Les chiens lui donnèrent la chasse; la bête courait le plus vite qu'elle pouvait sur le terrain mouvementé que nous venions de quitter et où sans doute elle avait sa retraite. Dans sa fuite, elle laissa tomber une jambe de gazelle; c'était le butin qu'elle rapportait du Nefoud. Les trois lévriers l'attaquèrent hardiment; Sayad en particulier essaya de la saisir à l'épaule; mais ils ne purent l'arrêter. Elle avançait avec opiniâtreté dans l'intention de gagner le terrain accidenté où elle aurait eu chance d'échapper si nous n'avions pu lui barrer le chemin. Alors elle tourna en arrière et nous nous arrangeâmes de manière à la pousser devant nous jusqu'à l'endroit où se trouvaient les chameaux. Je n'ai jamais vu une créature si lâche. Quoiqu'elle fût plus forte que n'importe lequel de nos chiens, elle n'essaya ni de se retourner, ni de se défendre, comme auraient fait un sanglier ou même un chacal. Les chiens la serraient de si près que Wilfrid eut toutes les difficultés du monde à pouvoir la tirer, ce à quoi il parvint enfin. Elle roula presque sous les pieds de nos chameaux. Grande naturellement fut la joie de tous. Bien que Mohammed et Awwad affectassent de la répugnance, Abdallah déclara hardiment, et tout de suite, que l'hyène était « khosh lahm », une viande de choix. De sorte qu'elle fut écorchée et dépecée sur place. J'avoue que la vue de la carcasse n'était pas appétissante; le gras qui la recouvrait était d'un jaune luisant. Mais l'hyène du désert n'est pas la goule qu'elle devient dans le voisinage des villes. A l'autopsie, on lui trouva l'estomac plein de sauterelles et de chair fraîche de gazelle. Wilfrid décida qu'elle était mangeable, mais, bien que j'en aie goûté un morceau, je ne pus me résoudre à en faire mon repas. Mais, malgré les protestations de tout à l'heure que c'était une nourriture malpropre, comme l'animal était gras et sa chair abondante, nos gens le dévorèrent en entier. Je ne suis même pas sûr que Mohammed ait persisté dans la résolution de s'en abstenir.

Les sauterelles sont devenues une partie de notre ordinaire de tous les jours : comme article de carême, c'est un mets excellent. Après en avoir goûté sous plusieurs formes, nous en vînmes à conclure qu'elles étaient meilleures bouillies. On rejette leurs longues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jambes, on les tient par les ailes et on les trempe dans du sel avant de les manger. Quant à la saveur de l'insecte, c'est une saveur végétale plutôt que celle de la viande ou du poisson; elle ne diffère pas trop de celle du blé vert qu'on mange en Angleterre. Pour nous, elle remplacerait les végétaux qui nous font défaut. La sauterelle rouge est meilleure à manger que la verte[1]. Wilfrid estime qu'elle ne ferait pas mauvaise figure parmi les hors-d'œuvre dans un restaurant parisien. Je n'en suis pas si sûre que cela. Durant nos voyages antérieurs, j'avais cru que plusieurs autres excellents mets pourraient être adoptés chez nous, mais, dans la variété de notre luxe, on n'a pas trouvé qu'ils valussent les préparatifs nécessaires. Le matin est le moment favorable pour faire la chasse aux sauterelles; elles sont alors engourdies par le froid et leurs ailes mouillées par la rosée, ce qui les empêche de fuir. On les rencontre à cette heure-là groupées par centaines dans les buissons du désert. Il n'y a que la peine de les ramasser et de les mettre dans un sac ou dans une corbeille. Plus tard, le soleil sèche leurs ailes; elles sont plus difficiles à prendre, car elles ont assez d'intelligence pour se dérober aux poursuites. Leur vol est assez semblable à celui des mouches de mai; elles prennent le vent et savent se diriger comme le poisson. Elles s'abattent aussi à leur gré. Il est rare qu'elles se heurtent contre les hommes ou les chameaux et elles ont le talent d'échapper à



Chasse à l'hyène — Dessin de G. Vuillier.

l'atteinte du bâton. Cette année, elles couvrent le pays en armées innombrables durant le jour; le soir, elles se réunissent par régiments dans les buissons. Elles dévorent tous les végétaux, et tous les animaux les dévorent à leur tour, alouettes du désert, outardes, corbeaux, faucons, buses. Nous avons rencontré aujourd'hui des bandes de corbeaux et de buses qui en étaient gorgés. Les chameaux les mangent avec leur nourriture ordinaire, les lévriers les happent au passage tout le long de la journée, et en mangent autant qu'ils peuvent en attraper. Les nomades aussi en donnent souvent à leurs chevaux. Awwad affirme que cette année un grand nombre de tribus n'ont eu à manger que des sauterelles et du lait de chameau, de sorte que si les sauterelles sont la perte du désert, elles compensent cet inconvénient en servant de nourriture à tous ses habitants.

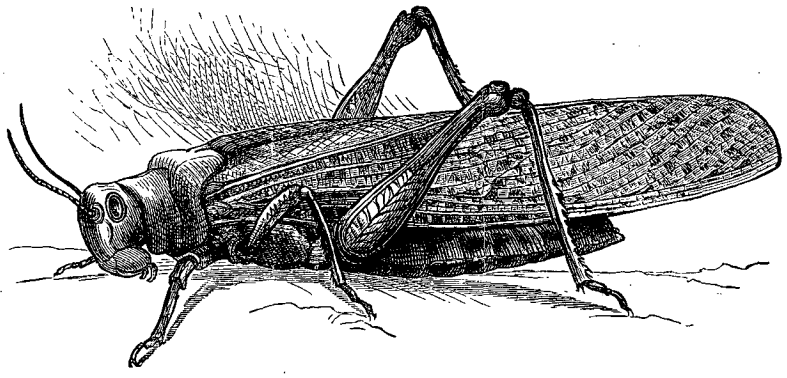
Nous voici campés une fois de plus dans le Nefoud, dans les mêmes herbages, au bord d'un de ces mêmes fouldjs auxquels nous sommes accoutumés depuis notre départ du Djôf. Ici pourtant le Nefoud est intermittent; il est interrompu par des bandes de terre solide placées entre des hauteurs de sable qui vont régulièrement de l'est à l'ouest. Le sable n'y a pas plus de quatre-vingts pieds de profondeur et les fouldjs sont insignifiants, comparés à ceux qui existent dans l'ouest.

1. On dit que la rouge est la femelle et que la verte est le mâle; mais quelques personnes prétendent qu'elles sont toutes vertes à l'origine et qu'elles deviennent rouges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 février. — Quelques enfants accompagnés de chameaux nous ont rejoints cette nuit ; ce sont des nomades de la tribu des Abd el Shammar, allant au-devant des pèlerins, comme ils en ont reçu l'ordre d'Ibn Rashid. Ils ont fourni quelques renseignements sur la route à suivre. Ibn Duala est à cinq jours de marche devant nous, mais on rencontrera les Dafir avec leur cheik. Ibn Sueyti, dit-on, possède une espèce d'*uttfa* comme celui d'Ibn Shaalan, mais il le dresse comme une tente lorsqu'il a à livrer une bataille. Les Adjman des environs de Quejt ont un uttfa véritable avec des plumes d'autruche et une petite fille qui chante durant le combat[1]. Ils nous contèrent aussi la légende suivante qui est fort remarquable.

Il y a, disent-ils, à cinq jours de marche d'ici, du côté de l'orient et à dix jours de Souk es Shâkh sur l'Euphrate, un kobr ou tombeau qui est le lieu où a vécu un prophète nommé Er Refadj ; on l'appelle Tellateyn el Kharab — les deux Collines des ruines, — et près de là un birkeh ou étang plein d'eau. Le tombeau a une porte qui reste ouverte, mais autour de laquelle dort jour et nuit un énorme serpent dont la tête et la queue se rejoignent, laissant juste de quoi pouvoir passer par l'ouverture de la porte. Mais le serpent empêche d'entrer, à moins que la personne qui se présente ne soit un derviche, et beaucoup de derviches y vont prier.



Sauterelle comestible (voy. p. 63). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A l'intérieur, il existe un puits, et ceux qui entrent sont pourvus (min allah) de vivres durant trois jours, trois fois un jour ; le quatrième ils doivent s'en aller. Un lion est enchaîné par le cou dans l'intérieur du kobr.

Le birkeh du dehors est toujours plein d'eau, mais ses rives sont habitées par des serpents qui vomissent du poison dans l'étang, de manière qu'on n'y peut pas boire. Le soir néanmoins arrive un ariel-antilope (aboutensedj) qui frappe l'eau de ses cornes, et par ce procédé la rend potable. Alors toutes les bêtes et les oiseaux du désert viennent boire. Le cheik des Moutefyk est tenu de fournir de chameaux et de guides tous les derviches qui vont à Souk es Shâkh en pèlerinage au tombeau d'Er Refadj. Les enfants ne nous dirent pas s'ils avaient visité ce lieu.

Nous ne suivons pas la grande route ; nous l'avons laissée à quelques milles à droite et nous avons marché dans le Nefoud. Partout voltigeaient les mêmes essaims de sauterelles, et à leur suite les mêmes bandes d'oiseaux, surtout de belles buses noires, dont Abdallah aurait bien voulu obtenir une, s'il avait été possible. Il prétend que les os de leurs ailes sont comme de l'ivoire et qu'on s'en sert à marqueter les canons de fusil et les tuyaux de pipe. Mais il n'a pas eu de succès, bien qu'il ait tiré plusieurs coups. Wilfrid fut plus heureux à tirer une outarde, ce qui valait mieux. C'est l'oiseau le plus délicat dont nous ayons jamais mangé. Ils sont assez communs ici, mais en revanche assez difficiles à tuer. Il est vrai que celui-là, effrayé par le faucon, nous avait passé au-dessus de la tête.

Vers midi, on arriva en vue d'un bâtiment solitaire, debout au milieu du Nefoud et appelé Kasr Torba. Il est carré, a des murs de vingt pieds de haut et une tour à chaque coin. Il possède une garnison de quatre hommes, qui sont des soldats d'Ibn Rashid. Ils refusèrent de nous recevoir d'un ton hargneux et menacèrent de tirer sur nous si nous puisions de l'eau au puits situé en dehors.

Un instant nous songeâmes à emporter la place, ce qu'on aurait pu faire, je crois, sans trop de difficulté, car la porte était vermoulue et nous étions exaspérés par la colère et la soif, mais notre second mouvement, toujours considéré comme le meilleur en Arabie, nous détermina à empocher cet affront et à poursuivre notre chemin.

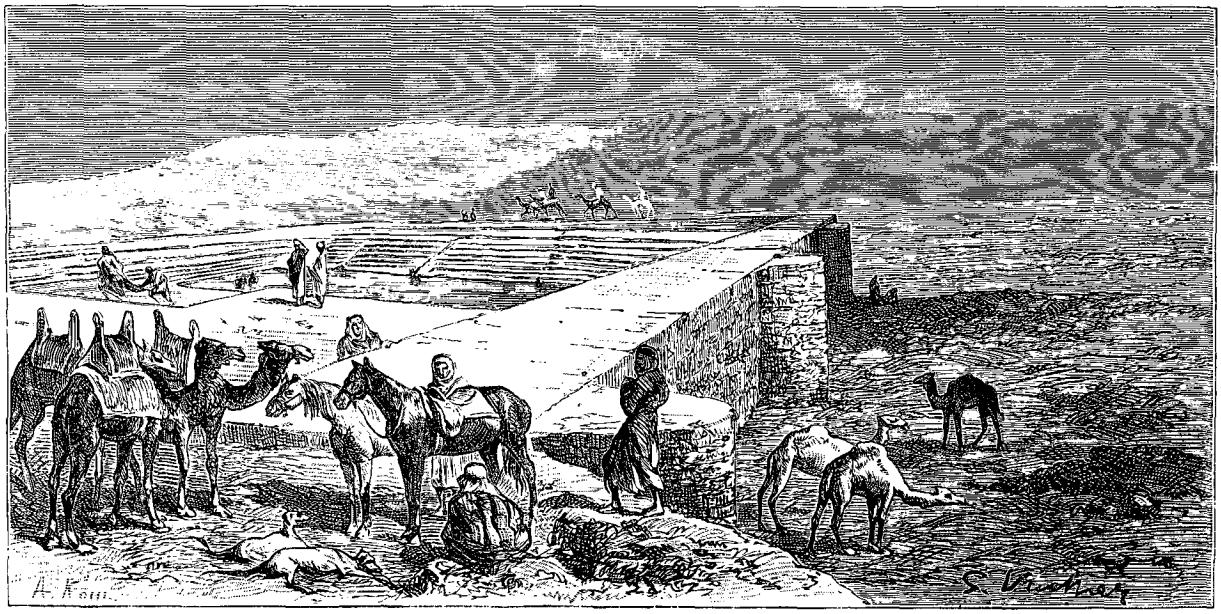
Lady BLUNT.

Traduit de l'anglais par L. DERÔME.

1. Comparez le récit de M. Palgrave.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réservoir de Zobeydeh (voy. p. 66). — Dessin de G. Vuillier.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE,

PAR LADY ANNA BLUNT[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des aquarelles de lady Anna Blunt.

12 février. — Notre désappointement d'hier, occasionné par le manque d'eau, nous a forcés de retourner sur la route des pèlerins, aux puits de Khuddra, à treize ou quatorze milles à l'orient de notre campement de la dernière nuit. En route, néanmoins, nous avons eu quelques délassements. D'abord on a fait lever un lièvre sur lequel le faucon a été lâché. Le Nefoud est à ce point couvert de buissons que, sans l'assistance du faucon, les chiens n'auraient eu aucune chance; ce n'est que par le vol du faucon qu'ils ont pu suivre la piste. Le spectacle était assez joli; l'oiseau retournait quand le lièvre faisait un crochet et les trois chiens le poursuivaient, le nez en l'air. Nous les suivions comme nous pouvions, mais, le sable étant mouvant, ils furent bientôt hors de vue. Tout à coup on rencontra le bord du Nefoud. Là, à quelques centaines de mètres du dernier banc de sable, nous aperçûmes le faucon et les lévriers assis en cercle, le regard fixé sur un trou dans lequel le lièvre avait disparu. Les quatre poursuivants avaient une mine épuisée et folle, si bien que, malgré notre dépit de n'avoir pas le gibier, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Dans le désert les lièvres ont toujours un terrier. Mohammed, Abdallah et Awwad étaient empressés à déterrer nôtre lièvre. Ils y travaillèrent comme des nègres durant plus d'une demi-heure, enfoncés dans le sable jusqu'aux épaules, mais ce fut en vain : arrivés au sol résistant, ils virent que le trou était assez profond pour être celui d'une hyène, et qu'il pénétrait beaucoup plus avant dans la terre. Plus loin, nous eûmes meilleure chasse, car ayant poursuivi un lièvre jusque dans son terrier, on l'en tira, accompagné d'un jeune renard d'un gris d'argent. Ils étaient blottis ensemble. Il n'est pas à supposer que les lièvres creusent des terriers, mais ils font usage de ceux qu'ils trouvent quand ils sont serrés de près. Nous courûmes aussi quelques gazelles.

Il existe quatorze puits à Khuddra, simples trous dans la terre, sans parapet ni quoi que ce soit qui en indique l'approche; en y abordant, nous fûmes presque effrayés de les voir entourés par un gros parti de nomades. Cela ressemblait fort à un ghazou, car il y avait bien là autant d'hommes que de chameaux, trente ou quarante guerriers armés de lances; de plus, les chameaux portaient des shedads au lieu de selles à fardeaux. Ils ne nous molestèrent point, bien qu'ils eussent

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le regard farouche. Ils déclarèrent être des Dafirs attendant la caravane des pèlerins, et dirent que leur cheik, Ibn Sueyti, était encore à deux jours de marche dans la direction de l'est, au delà de Lina, qui est un autre groupe de puits pareil à celui-ci. Les puits de Khuddra ont soixante-dix pieds de profondeur. L'eau, au moment où on la tire, sent les œufs pourris, mais ce goût disparaît dès qu'elle est exposée à l'air libre.

13 février. — Nous voici au premier des réservoirs de Zobeydeh.

Ce qui me surprend, c'est qu'au lieu de se trouver dans un terrain bas, il est au sommet d'une colline. Il y a au moins deux cents pieds à monter avant d'y atteindre : il est vrai qu'il y a derrière un terrain plus élevé. Il est construit dans un ouadi étroit en ciment solide de six pieds d'épaisseur, et a soixante-douze à soixante-quinze mètres sur quarante-cinq. Il y a des degrés à l'intérieur afin de descendre jusqu'à l'eau, mais une grande fissure dans la maçonnerie a fait écouler une partie de celle-ci; il n'en reste qu'un peu, et de très sale, dans un trou en terre, au milieu. Il s'y trouvait quelques Arabes avec leurs chameaux, qui s'éloignèrent à notre approche, mais vers qui l'on envoya aux nouvelles. C'étaient des Beni Wàhari, tribu artificielle recrutée récemment de Sherârat, de Shammars et d'autres encore, à qui Ibn Rashid a donné pour cheik un de ses propres esclaves. On les emploie à soigner les chameaux et les juments de l'émir. Ils parlent de huit jours de marche d'ici à Meshed Ali; Wilfrid affirme qu'il n'y en a pas moins de quinze ou seize.

Mohammed, qui est très désireux de se rendre agréable, ne se ressent plus maintenant des influences de Haïl. Il nous raconte des histoires et des légendes, toutes plus ou moins relatives à Tadmor, son lieu de naissance. Il possède un vrai talent de narrateur, une mémoire excellente, et, don préférable encore, le tempérament d'un homme qui croit à ce qu'il dit.

Ceci est une de ses légendes, un beau spécimen du mélange extraordinaire de fables et de traditions historiques qu'on découvre dans chacune :

« Soliman Ibn Daoud (Salomon fils de David) aimait une Nazraniyeh, une femme chrétienne, nommée Sitt Belkis[1], et l'épousa. Cette dame chrétienne désirait avoir une maison entre Damas et l'Irak (Babylonie) parce que l'air du désert était bon, mais il ne fut pas possible de trouver une maison de ce genre. Alors Salomon, qui était roi des oiseaux aussi bien que roi des hommes, envoya prier les oiseaux de l'air de lui indiquer où il trouverait l'endroit que Belkis désirait. Ils répondirent tous à son appel, excepté Nisr (l'aigle) qui ne vint pas. Et Salomon leur demanda si quelqu'un d'entre eux connaissait entre Damas et l'Irak un endroit où l'air fût bon. Ils répondirent qu'ils n'en connaissaient aucun. Et il les compta afin de voir s'ils étaient tous là, et remarqua que l'aigle était absent. Alors il envoya chercher l'aigle : on l'apporta à Salomon, et Salomon lui demanda pourquoi il avait désobéi à son premier appel. Et Nisr répondit qu'il était à soigner son père, un vieil aigle, si vieux qu'il avait perdu toutes ses plumes et ne pouvait ni voler ni se nourrir lui-même quand son fils n'était pas là. Et Salomon demanda à Nisr s'il connaissait l'endroit dont Belkis avait besoin. Et Nisr répondit que son père devait le connaître, car il connaissait tous les endroits du monde, ayant vécu quatre mille ans. Et Salomon commanda qu'on l'apportât devant lui dans une cage, car l'aigle ne pouvait pas voler. Lorsqu'on essaya d'apporter l'aigle, il était si lourd qu'on ne pouvait le soulever. Alors Salomon donna un onguent et ordonna d'en oindre l'oiseau et de le frictionner par tout le corps, qu'alors il redeviendrait jeune. Et l'on fit ainsi, et les plumes repoussèrent sur le dos de l'oiseau, ainsi que ses ailes, et il put voler jusque vers Salomon et descendit en face de son trône. Et Salomon lui demanda où était l'endroit que Belkis désirait dans le désert entre Damas et l'Irak et où l'air était bon. Et l'aigle répondit : « C'est Tadmor, la ville « située au milieu des sables. » Et il indiqua l'endroit, et Salomon ordonna aux *Djinns* d'éloigner le sable, et, lorsqu'ils l'eurent fait, on vit Tadmor avec ses belles ruines et ses colonnes.

« Encore n'y avait-il pas d'eau, car l'eau était enfermée dans une caverne des collines du voisinage, et un serpent vingt mille fois aussi long que le double de la longueur du bras d'un homme bloquait l'entrée de la caverne. Et Salomon somma le serpent de sortir. Mais le serpent répondit qu'il avait peur. Et Salomon lui promit de ne pas le tuer. Mais aussitôt qu'il fut à moitié sorti de la caverne, — on le sut par une marque noire qu'il portait sur le corps et qui indiquait la moitié de sa longueur, — Salomon mit son sceau sur cette marque et le serpent mourut. Et les djinns le retirèrent tout entier de la caverne et l'eau coula. Mais le venin du serpent l'avait empoisonnée, et le peuple ne pouvait pas en boire. Alors Salomon prit du soufre (kubrit) et le jeta dans la caverne, et l'eau devint bonne à boire. Et on y trouve encore du soufre aujourd'hui. »

14 février. — Nous avons rencontré plusieurs birkehs (réservoirs) en meilleur état que le premier. J'en ai dessiné un qui porte le nom de birkeh d'Abdallah. Dans le voisinage de l'eau, on trouve beaucoup de nomades. Jedur, le Shammar accompagné de sa mère qui fait encore route avec nous, connaît tout le monde : il est bon qu'il soit avec nous, car plusieurs de ces nomades ont l'œil menaçant et une contenance de dogue; ce sont surtout des Dafirs et des Sellem. Aujourd'hui, pendant que Wilfrid et moi marchions à quelque distance de notre caravane, une troupe d'hommes a couru sur nous sans salam aleïkoum, et nous a sommés de nous arrêter. On ne leur a pas permis

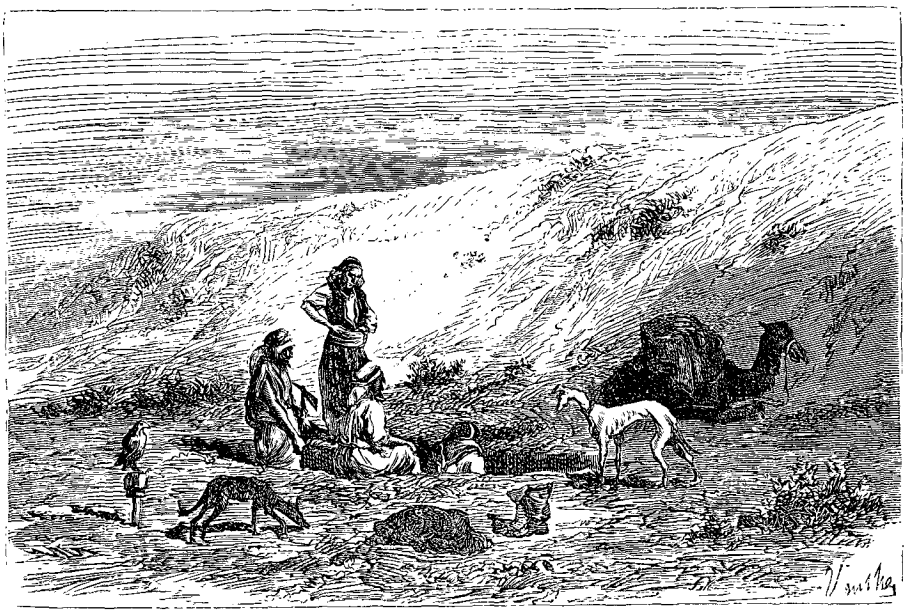
1. Belkis est le nom que donne ordinairement la tradition à la reine de Saba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'approcher à la longueur du bras et on les a priés de faire leurs questions d'un peu plus loin. Il y aura à monter la garde cette nuit.

. . . . . .

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, un étrange événement est survenu. Nous avions établi de bonne heure notre campement dans un birkeh en ruine et venions de prendre nos arrangements pour la nuit, quand on découvrit six hommes montés sur des dromadaires, venant du nord-est et marchant droit sur nous. Naturellement on se livrait à des conjectures diverses, sur ce qu'ils pouvaient être, des honnêtes gens ou des brigands, des Shammars ou des Dafirs. Ce n'était évidemment pas une troupe de chameaux destinés aux pèlerins; chaque delûl était monté par un homme armé d'une lance, et ils avançaient au trot. Ils arrivèrent à l'endroit précisément où nous étions campés, firent agenouiller leurs chameaux, ôtèrent les khurjs et les shedads et arrangèrent leur bivouac pour la nuit, après quoi ils vinrent à nos tentes, accostèrent Mohammed et les serviteurs, qui les invitèrent à prendre le café. Mohammed vint en ce moment nous trouver : il était persuadé, nous chuchota-t-il à l'oreille, que c'étaient des Dafirs, mais qu'on allait le savoir d'une manière certaine. Ils s'assirent donc et commencèrent à causer de sujets généraux, comme d'habitude, jusqu'à ce que le café fût servi. Ensuite Mohammed leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient. Ils répondirent qu'ils étaient des Ketherin, qu'ils allaient à Haïl pour affaires, qu'ils y étaient envoyés par leur cheik, que l'objet de leur voyage était surtout de rencontrer un parent de leur cheik qui avait été l'hôte d'Ibn Rashid, à ce qu'ils avaient entendu raconter, et qu'ils voulaient l'inviter à venir à



Le lièvre terré (voy. p. 65). — Dessin de G. Vuillier.

leurs tentes. Peut-être en avions-nous aussi entendu parler : son nom était Mohammed Ibn Aroûk. Et le nom de leur cheik? Muttlak Ibn Arouk! Ce fut un coup de théâtre. La parenté de Mohammed si longtemps perdue, ce troisième des trois frères qui avaient quitté l'Aared dans le dix-huitième siècle et s'étaient séparés dans le Djôf, était découvert dans la personne de son descendant, dont les serviteurs étaient à cette heure dans notre campement. Qu'on imagine la joie et le triomphe de Mohammed! C'était une bonne occasion de redire une fois de plus la ballade des Ibn Aroûks. Les rimes de la légende, auxquelles répondaient en chœur les nouveaux venus, furent le premier indice que nous eûmes de ce qui venait d'arriver. Alors les ambassadeurs ketherin furent envoyés à notre tente et nous contèrent leur histoire. Aussitôt l'idée d'aller à Bassorah ou à Meshed Ali dans la compagnie des pèlerins fut abandonnée; pour le moment nos plans se réduisaient à visiter la nouvelle famille de Mohammed. L'un des Ketherin est déjà parti pour annoncer le joyeux événement, les autres nous accompagneront demain dans la même direction. Les tentes de Muttlak ne sont pas à plus d'une journée du lieu où nous nous trouvons.

15 février. — Il commence à tonner et à faire des éclairs, puis il tombe une pluie serrée, de sorte qu'à dix heures et demie Wilfrid ordonne de faire halte. On arrivait précisément aux grands birkehs, qui sont pleins d'eau, dans une vallée qu'on appelle le ouadi Roseh, d'après une plante de ce nom qui croît dans la susdite vallée, et dont les chameaux et les chevaux font également leurs délices. Il y a là deux réservoirs, l'un rond, l'autre carré, et tous les deux construits sur le modèle de ceux que nous avons déjà vus ailleurs. Nous avons examiné leur construction. Ce sont des bas-fonds naturels qu'on a recouverts de pierres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cimentées. Ce ciment est maintenant aussi dur que le granit, et la surface en est élégamment polie. L'eau est claire et bonne. Le plus vaste des réservoirs a cinquante-neuf mètres sur trente-quatre, et peut-être douze pieds de profondeur. Un khan ruiné, de la même date que les réservoirs eux-mêmes, est à proximité : Wilfrid y a découvert un immense puits de dix pieds de large à l'orifice, très profond. Tout cela a été construit par Zobeydeh, femme du calife Haroun er Rashid, qui faillit mourir de soif en cet endroit, à son retour de la Mecque. C'est l'origine du puits et des réservoirs.

16 février. — Notre marche d'aujourd'hui a été courte, huit ou dix milles, jusqu'au ouadi Roseh, où l'eau coule depuis l'orage récent; c'est pourquoi nous y voyons des flaques et un marais plein de canards, de cigognes et de bécassines. C'est la première fois, depuis deux mois que nous avons quitté le ouadi er Radjel, que nous voyons de l'eau à la surface du sol. Il y a, dans le ouadi, d'excellente herbe de quelques pouces de haut, dont se gorgent à plaisir nos juments affamées. Comme nous avions fait halte afin de leur permettre, ainsi qu'aux chameaux, de paître dans un endroit qui les y invitait tout particulièrement, on aperçut tout à coup une trentaine d'hommes montés sur des delûls qui escaladaient la colline à droite. Il était probable que c'était Muttlak : on se mit néanmoins sur la défensive.

Il n'en était pas besoin, car en ce moment, monté sur un dromadaire, un homme, se détachant du parti qui approchait, nous salua d'une voix élevée, et l'on vit que c'était Hazzam, l'homme qui venait nous annoncer l'arrivée de Muttlak. Au bout de cinq minutes, le cheik lui-même était descendu de sa monture. Naturellement il y eut force baisers entre Mohammed et sa nouvelle parenté; Wilfrid en eut sa part. Muttlak est un beau vieillard, d'aspect tranquille et modeste, mais pourvu d'une dignité grave. L'expression d'extrême bonté et de douceur répandue sur sa personne lui donne un vif attrait. Déjà nous le préférons à n'importe lequel des parents que Mohammed a retrouvés au Djôf. A la différence des Ibn Aroûks du Djôf et de Tadmor, cette branche de la famille est restée nomade et pure de toute alliance avec des Fellahin. Les prétentions vulgaires de Mohammed à la naissance et à la dignité sont tombées; il en est devenu honteux devant la simplicité de cet excellent vieillard, le vrai représentant des Ibn Aroûks de l'Aared, et quoiqu'il sorte encore une fois sa légende, qu'on dresse et compare la généalogie de la famille, c'est avec un certain décorum et la tristesse qui convient aux fortunes déchues. Muttlak nous apporte un cadeau de trois moutons. Il est accompagné d'un faucon magnifique, un lanier comme le nôtre, mais plus fort.

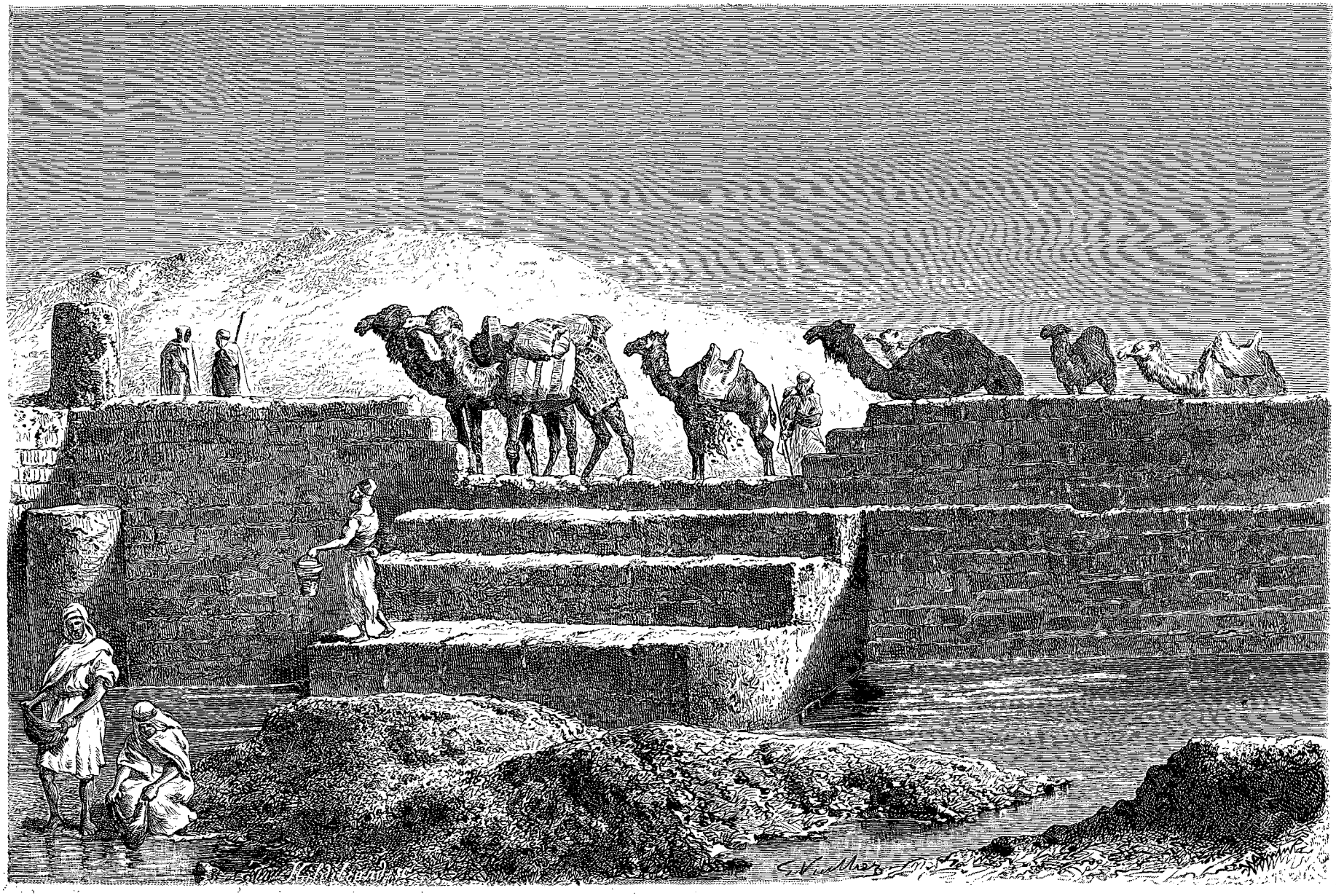
17 février. — Nous avons laissé notre camp dans le ouadi Roseh, où Muttlak nous a dit qu'il y a de meilleurs pâturages que ceux que nous pourrions trouver à côté de ses tentes. Nous sommes montés sur nos juments afin de lui faire une visite du matin et revenir le soir. Muttlak amenait sa petite jument, qui est assortie à sa propre personne. Elle est vieille et sans autre prétention qu'une généalogie sans alliage. C'est une kehilat oum djéras — mère des cloches — et elle a jadis fait partie du haras d'Ibn Saoud. Il est difficile de la décrire, car ses qualités ne sont pas très en dehors. Je suis sûre que, sur dix marchands anglais, neuf passeraient à côté d'elle sans s'arrêter, s'ils la rencontraient au Tattersall ou à la foire de Barnet. Ils la considéreraient comme un insignifiant poney. Elle est très petite; elle a à peine treize mains [1]. La Mokhra de Mohammed paraît grande à côté d'elle. Elle est de nuance alezan, avec les quatre pieds blancs et une étoile, une tête correcte sans être belle; elle porte aussi fièrement la queue que ses congénères arabes, mais n'a pas d'action. C'est une vieille jument, qu'on ne monte jamais, sinon dans les occasions solennelles comme celle-ci. Dans les occasions ordinaires, aucun Arabe du Nedjed ne songe à monter autre chose que son delûl. Comme dit Muttlak avec beaucoup de gravité : « Quand Dieu vous donne une jument qui est *asil*, ce n'est pas pour que vous la montiez, mais pour qu'elle vous donne des poulains. » Le vieillard avait gardé son delûl et la petite jument était montée par son cousin Shatti, qui nous escorta et nous fournit en route de fort bons renseignements. Les Ketherin, comme les autres tribus du Nedjed, étaient jadis sous la domination des Ibn Saouds. Ils forment une branche des Beni Khalid, qui à leur tour sont une branche des Beni Laam, une antique et noble tribu dont le gros se trouve encore entre l'Aared et le Katif, tandis qu'une autre de ses fractions est allée s'établir il y a plusieurs siècles au delà du Tigre, sur la frontière de Perse. Les Ketherin sont aujourd'hui peu nombreux; leurs ressources ont décru. Mais Shatti nous apprit, non sans quelque fierté, qu'à l'occasion ils peuvent encore mettre cent hommes à cheval. Par occasion, il voulait dire s'ils étaient attaqués et forcés de combattre. Ceci montre mieux que tout ce qu'on pourrait dire le petit nombre de chevaux que possèdent les tribus du Nedjed.

Après trois heures de marche, on arriva aux *Buyat Shaar* — Maisons de poils — où nous reçûmes une hospitalité immédiate. La coutume est ici, comme dans le Sahara, que le cheik reçoive les étrangers de distinction, non dans sa propre tente, mais dans une tente spéciale destinée à cet usage. C'était un misérable endroit, à peu de chose près un pavillon en toile, mais la bienvenue y fut cordiale et sincère. Là s'assemblèrent les principaux de la tribu, dès que le bruit de notre arrivée se fut répandu, et l'on prépara une fête de tummin, de beurre frais et de lait de *naga*. Les Arabes ne tuent d'agneau que pour le repas du soir.

Après le repas, j'allai faire une visite à la famille de Muttlak, et à mon retour je trouvai Wilfrid passant

1. La main vaut un peu plus d'un décimètre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le réservoir d'Abdallah (voy. p. 66). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en revue les juments que nous avions déjà aperçues en train de paître dans le voisinage des tentes. Il y en avait à peu près une demi-douzaine, bêtes d'une valeur moyenne, aucune de premier choix. Nous étions à les regarder avec assez de désappointement, lorsque Hazzam Ibn Aroûk, frère de Muttlak, parut sur une jument vraiment magnifique qui, nous dit-il, était une seglavieh djedran, la seule qu'il y eût encore dans le Nedjed. Il ajouta qu'on avait été contraint de cacher son nom d'origine durant plusieurs années à cause du danger qu'elle courait d'être enlevée de force. Jadis, lorsque les Wahabites étaient tout-puissants, toute jument bien réputée courait le risque d'être saisie pour le haras de Riad. Ibn Saoud aurait déclaré la guerre à une tribu à seule fin de lui prendre ses juments. Ibn Rashid, de nos jours, a quelquefois menacé les propriétaires de juments en renom, pour les forcer à les lui vendre, mais il paye ce qu'il prend.

Cette année, les Ketherin sont dans une grande détresse; il n'a pas plu durant l'automne et jusqu'à il y a un mois les chevaux n'ont pas eu à manger. Ils sont dépourvus de grain, de dattes, réduits à se nourrir de sauterelles. Hommes et animaux en ont fait le fond de leur régime alimentaire. Dans chaque tente est un approvisionnement de ces insectes séchés au feu.

Nous avons enfin pris congé de ces bonnes gens au milieu d'un chorus général de souhaits bienveillants. « A quelque date que vous puissiez revenir, vous serez notre cheik, ont-ils dit à Wilfrid. Muttlak ne sera pas jaloux. Nous ferons la guerre pour vous contre tous vos ennemis et nous serons les amis de vos amis. » Muttlak lui-même a promis qu'il y aurait un conseil général ce soir afin de décider si la tribu émigrera ou non vers le nord comme il a été proposé : si l'on se décide à émigrer, Muttlak partira demain avec nous, afin d'aller jusqu'à Meshed prendre des arrangements avec les tribus intermédiaires dont il est nécessaire d'obtenir le consentement. L'amitié que nous avons nouée en quelques heures avec ces hommes au cœur simple est une étrange aventure. Nous sommes les premiers Européens qu'ils aient vus et ils nous considèrent comme des êtres appartenant à un monde supérieur.

En descendant la crête de la colline qui domine le ouadi Roseh, nous avons aperçu au sud une colonne de fumée : ce sont les pèlerins.

18 février. — Nous nous étions avancés dans le ouadi jusqu'au birkeh pour donner la chasse à quelques canards, quand les premiers coureurs du pèlerinage apparurent. Le nombre des pèlerins a doublé; ils sont en train de traverser le ouadi. Muttlak aussi vient de faire son apparition monté sur son delûl. Il a le projet de nous accompagner, ayant obtenu le consentement de sa tribu et, ce qui a plus d'importance, des femmes de sa famille, en vue de se rendre à Meshed Ali et de prendre les mesures qu'il pourra avec les cheiks anazehs pour une migration des Ketherin vers le nord. Les migrations de ce genre n'ont jamais été rares, je suppose, parmi les nomades de l'Arabie. Le manque de pâturages les chasse constamment de l'Arabie centrale vers les déserts plus riches de la Syrie et de la Mésopotamie. C'est de cette manière que les Shammars et les Anazehs ont hérité du Hamad et du Djesireh, et c'est aussi de cette manière qu'à une époque plus reculée les Taï ont quitté le Nedjed.

L'équipement de voyage de Muttlak est le plus simple du monde; il emporte les vêtements qu'il a sur le dos. Lui et son unique serviteur sont montés ensemble sur un vieux dromadaire noir. Le cheik perche sur la selle, son homme est agenouillé derrière lui. Ils n'ont d'autre arme qu'un bâton et ils mènent leur delûl à l'aide d'une corde passée dans un trou de la narine, ce qui est une façon toute primitive. Nous avons dit à Mohammed : « Voilà comme vos ancêtres ont quitté le Nedjed. » Le vieillard est vraiment pieux. A la différence des Anazehs et des autres tribus du nord, ces nomades du Nedjed font régulièrement leurs prières suivant la loi musulmane. Le premier soin de Muttlak en descendant chaque soir au campement est de se mettre à l'écart avec son serviteur et de prier. Mohammed et Abdallah font encore leur prière à l'occasion, mais leur ferveur ne cesse de décroître à mesure qu'ils s'éloignent de Haïl. La dévotion d'Awwad est d'une espèce encore plus singulière; elle est souvent imperceptible, d'autres fois elle devient alarmante. J'ai remarqué qu'elle se manifestait surtout le matin au moment de charger les chameaux et le soir au moment de dresser les tentes. C'est dans ces deux circonstances que leur ardeur spirituelle s'allume. Alors ses « allah-illah-allah » prennent un prodigieux essor et durent longtemps; on les entendrait à cinq cents mètres.

Notre campement ayant été établi de bonne heure, Abdallah et Awwad avaient été envoyés vers les pèlerins avec l'ordre de rechercher nos amis de Perse et de les inviter à dîner. On avait tué un mouton. Au coucher du soleil arrivèrent Ali Koli Khan, Huseyn Koli Khan et Abd-er-Rahim de Kermansha. On les fit asseoir sur un tapis hors de la petite tente, car la soirée était chaude, et on servit le dîner. Mais, à notre grand déplaisir (car le repas avait été soigné), ils refusèrent d'y prendre part. Ils déclarèrent d'abord qu'ils avaient dîné, ensuite ils avouèrent que les mollahs dans la société desquels ils voyageaient leur avaient défendu de manger avec nous pendant toute la durée du pèlerinage. Ils étaient pourtant très polis et nous firent toutes sortes d'excuses; ils acceptèrent même une bouchée afin d'éviter de se montrer tout à fait grossiers. Ali nous dit que, sans ses égards pour le mollah de sa mère, il nous aurait invités à dîner, qu'il a un bon cuisinier, mais que cette circonstance l'a retenu. Huseyn, qui est le fils d'un ex-vizir, a la prétention de parler le français; il est vrai qu'il ne peut disposer que d'une phrase, qu'il a sans doute trouvée dans une lettre : « L'Arabe est charlatan. » Il répète

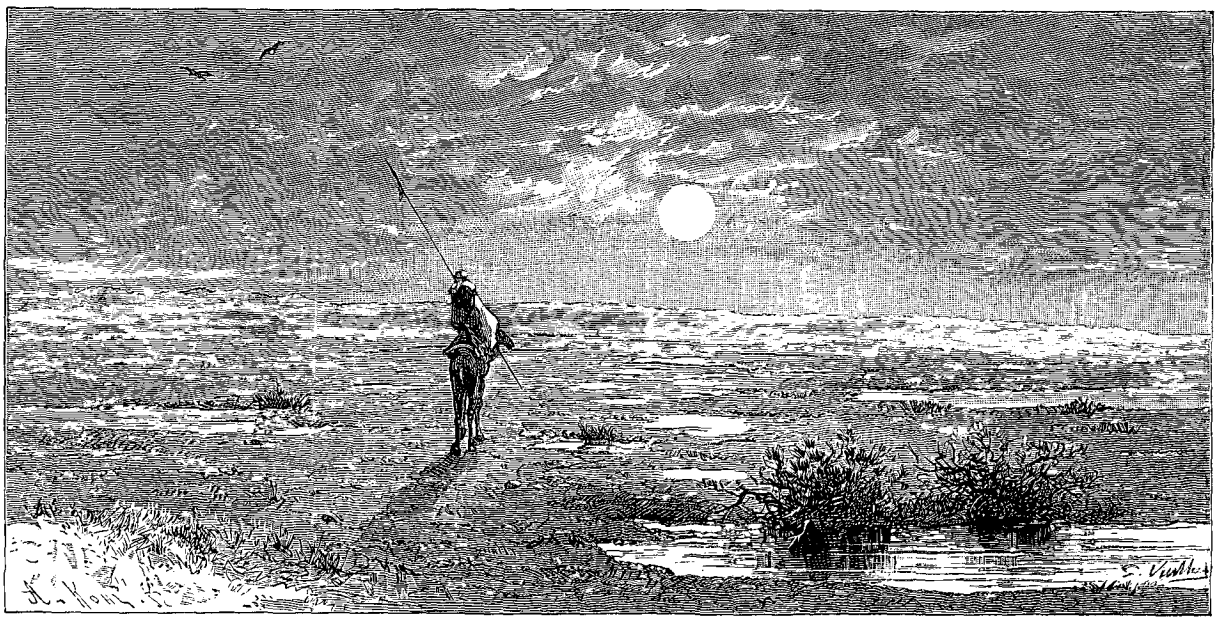
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cela à propos et hors de propos, chaque fois qu'il y a une pause dans la conversation. Ces Persans étaient aussi amers que jamais dans leurs récriminations contre les Arabes, et, maintenant qu'ils sont hors de son territoire, ils n'épargnent pas l'émir qu'ils accusent de les avoir pillés d'une manière terrible.

19 février. — Départ matinal, avant le lever du soleil. Bien que jusqu'à sept heures il y eût des rôdeurs aux alentours, nous avons été les derniers à partir. De temps à autre quelque pèlerin venait et se chauffait un instant les mains à notre feu. Nous avons définitivement quitté le Nefoud. La plaine est accidentée et pierreuse. Les pèlerins font près de cinq kilomètres à l'heure, et ne s'arrêtent à aucune halte.

20 février. — Le pèlerinage est arrêté de nouveau, ce qui redouble la colère des pèlerins. Il y a vingt jours qu'ils ont quitté Haïl et ils n'ont pas fait beaucoup plus de la moitié du voyage. Ils ont encore deux cent milles[1] à parcourir et leurs provisions, calculées pour trois semaines, sont à la veille d'être épuisées. Ce qui rend cet arrêt plus désagréable, c'est qu'il est dû aux ordres du nègre Ambar, qui fait passer son chapeau dans les rangs pour qu'on y dépose une contribution forcée, à son bénéfice : il lui faut deux medjidiés par tête, et il ne se remettra en marche qu'après les avoir reçus. Ce sera une jolie petite somme à mettre dans l'escarcelle. Les Persans n'ont aucun moyen de résister, car sans les ordres de l'homme noir pas un chameau ne lèvera un pied. Comme hôtes d'Ibn Rashid, nous sommes exempts de droits et de taxes quelconques.

Notre tente est dressée sur une colline qui a vue sur le camp des pèlerins; il nous vient beaucoup de visiteurs. Le principal d'entre eux est un certain



Le ouadi Roseh. — Dessin de G. Vuillier.

Seyd Mustafa, un natif de Shustar en Perse, mais qui parle bien l'arabe. Il est interprète d'Ali Koli Khan et nous a fourni quelques informations sur la région située entre Bagdad et sa ville natale. Ali Koli nous a plusieurs fois proposé de l'accompagner à son départ de Bagdad.

Il doit descendre la rivière (l'Euphrate) jusqu'à Bassorah, puis remonter le Karoun jusqu'à Shustar. C'est un plan qui ne nous conviendrait guère, mais Seyd Mustafa déclare qu'il nous accompagnera par terre bien que le pays soit difficile à parcourir.

Nous avons aussi reçu la visite de quelques Bagdadis, habitants de Bagdad; l'un avait été soldat, les autres boutiquiers. Ils voyagent en pèlerins, non pour affaires, comme un grand nombre d'Arabes d'ici; puis est venu un enfant dafir, avec un agneau et une outre de beurre frais à vendre. Ce beurre est mélangé de peaux de dattes et de poil, coloré en jaune à l'aide de la plante qu'ils appellent *saffron* (safran). Après beaucoup de marchandage, nous achetons l'agneau et le beurre moyennant un medjidié, soit quatre schellings, soit encore cinq francs.

Après ce fut un Shammar, avec un cheval bai, aussi à vendre, un Kehilat Ajuz de quatorze mains, de bonnes épaules, la queue haute, mais l'œil petit, le nez épais, le train de derrière mal fait, des os en abondance, âgé, très âgé. Nous n'en avons pas besoin.

Il était suivi d'un Ibn Duala, avec une jument wadneh, également couleur baie, de treize mains, ou même de quatorze mains, jolie tête avec l'avant très en saillie, bonnes joues, bonnes épaules, mais le nez épais, le quartier de derrière mal fait, trop haute sur jambes, beaucoup de crins aux fanons. Ils ont tous les mêmes défauts.

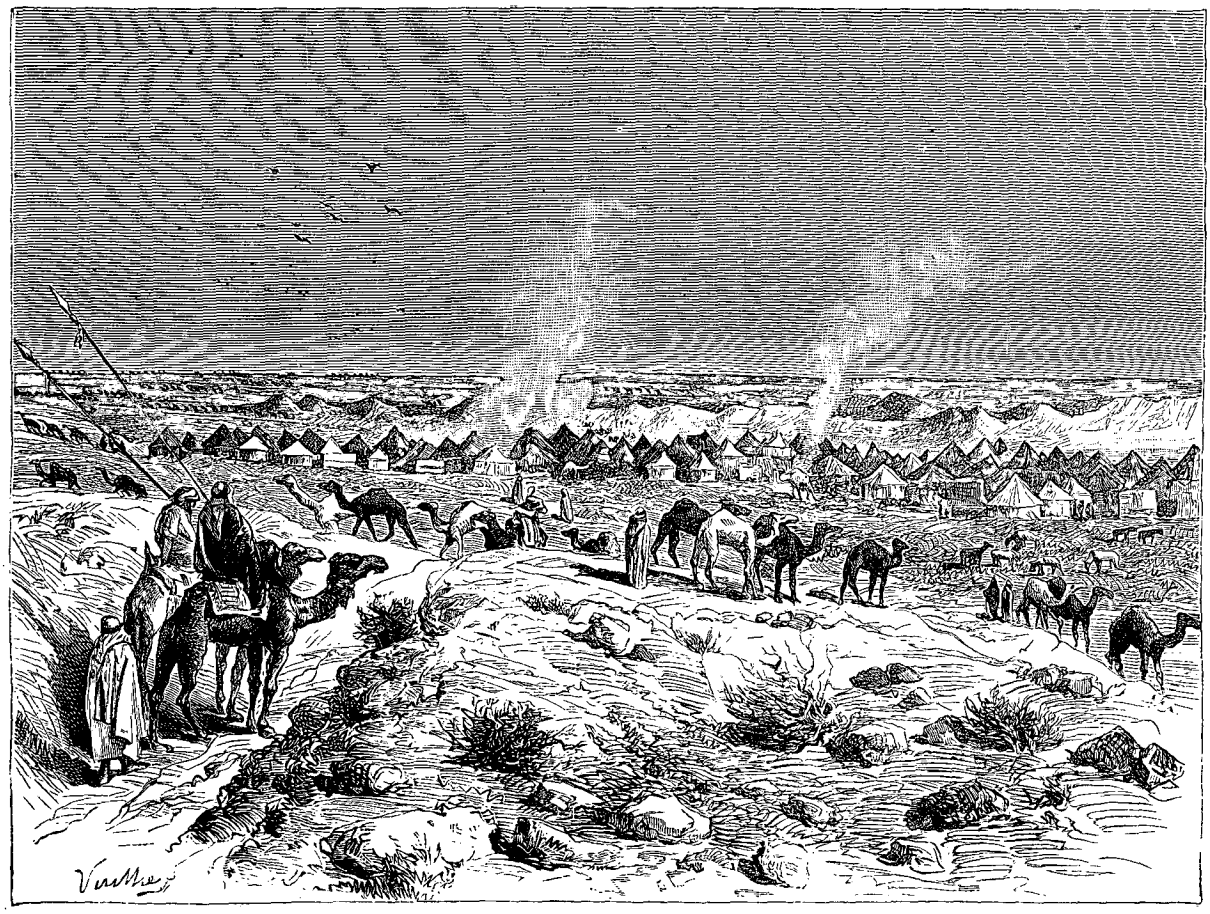
1. Environ trois cent vingt kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je demandai au Shammar où était le puits de Wakisa, marqué sur la carte de Chesney comme ayant huit cents pieds de profondeur. Il se mit à rire et, levant les deux bras, il ajouta : quarante. Muttlak confirma cette assertion; cela signifiait deux cent quarante pieds, profondeur beaucoup plus probable.

La chaleur du soleil a fait sortir du sable, à côté de notre tente, une énorme tarentule. C'est le premier reptile venimeux que nous ayons rencontré dans notre voyage.

21 février. — Ambar paraît déterminé à regagner le temps perdu : durant toute la journée il a précipité la marche des pèlerins au point de leur faire faire trente milles[1]. On a avancé à travers les terrains accidentés du ouadi el Buttn (vallée de l'estomac), où nous avons rencontré un renard et quelques lièvres. Les chiens ont pris un de ces derniers après une longue course et en ont mis un autre dans son terrier. Abd er Rahim de Kermansha a fait route avec nous une partie de la journée, monté sur le plus ravissant delûl qu'on puisse voir; c'est une chamelle alezan de couleur brillante, avec une robe comme du satin, une crinière fine plus noire que le reste de son corps, des yeux plus beaux que ceux d'une gazelle et une démarche



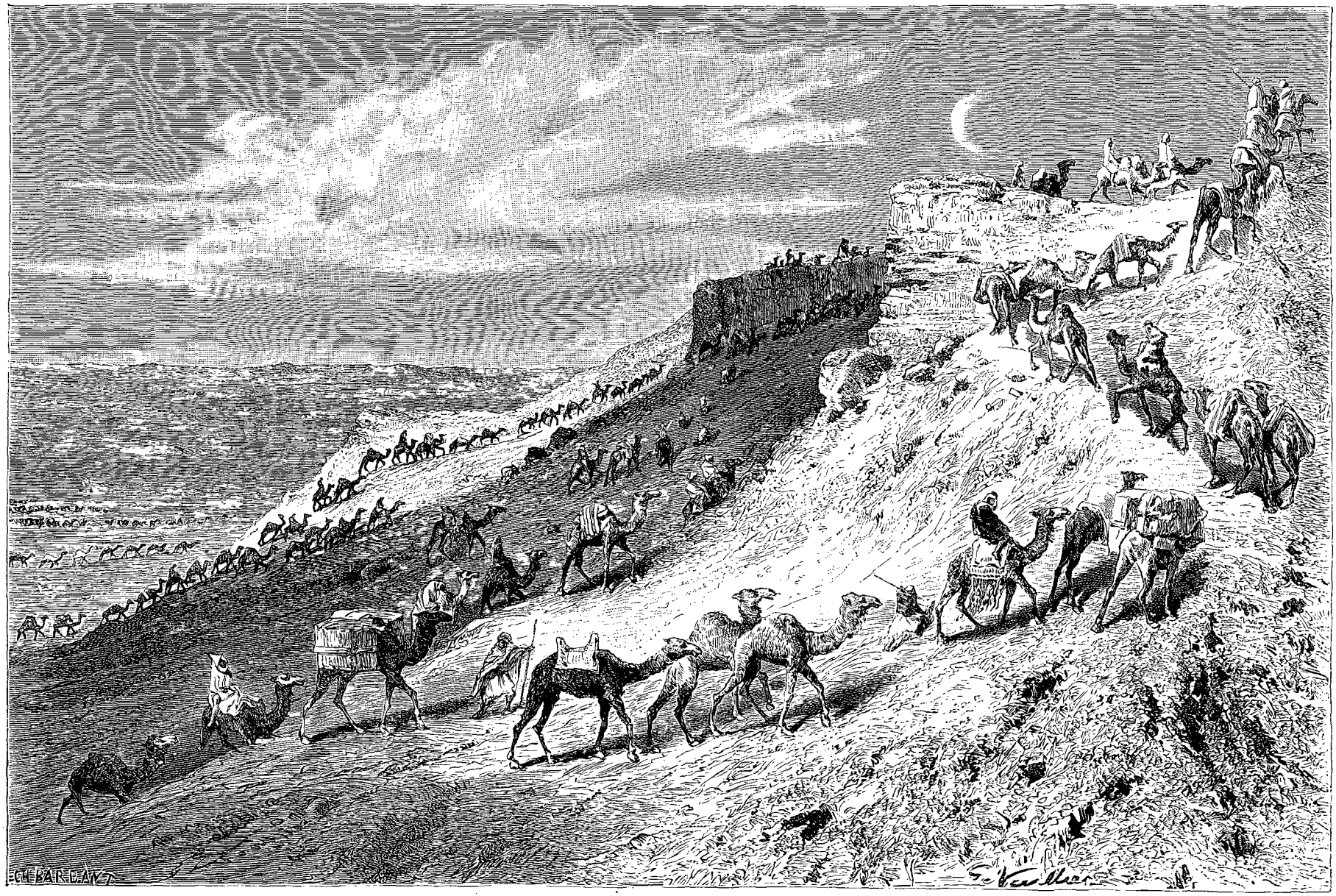
Le camp des pèlerins. — Dessin de G. Vuillier.

que nous n'avons vue égalée par aucun autre chameau. Ce delûl peut aller au pas, au galop, au trot, et nous a suivis à l'aise, pendant que nous chassions le lièvre, bien que naturellement il n'ait pas la vitesse d'un cheval. Abd er Rahim et Ali Koli Khan montent maintenant des delûls et sont vêtus à la mode arabe, de soie et d'or; de sorte que le chétif petit kourde s'est transformé en un beau gentleman. Leurs selles, leurs brides, leurs harnais sont merveilleux; il est vrai qu'ils n'ont pas regardé à la dépense. Ils ont loué leurs delûls à Ibn Rashid pour tout le voyage; j'ai oublié de me rappeler exactement à quel prix, mais à un prix fort élevé. Les Persans ne mangent pas de lièvres; Ali Koli Khan, qui voyage accompagné d'un chapelain attaché à sa personne, ne voudrait pas prendre part à notre chasse. Nous avons appris qu'hier au camp on a fait un sermon contre le péché d'entretenir des relations avec les Kaffirs.

22 février. — Nous avons traversé hier une région basse, bordée de rochers à peu près dans le genre de ceux du Djôf; on les appelle en bloc *el buttn*, l'estomac; et ce matin, aussitôt après le départ, on est arrivé au bout; il a fallu s'élever ensuite de deux ou trois cents pieds, la dernière *akabah* ou montée

1. Près de cinquante kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Akabah ou montée (voy. p. 74). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étant très escarpée. Ce fut une grande confusion, la route étant réduite à une simple piste et les pèlerins obligés presque d'aller à la file, au lieu de marcher en rang comme ils en ont l'habitude. Plus d'un chameau n'a pu monter cet escarpement; les pauvres bêtes sont fatiguées de la marche d'hier et du manque de nourriture. Il faut compter le malheureux Sheman, le laid chameau de notre caravane, parmi ceux qui n'ont pu triompher de l'obstacle. Il n'est point âgé, mais il a été longtemps malingre; durant la semaine qui vient de s'écouler, il n'était chargé que d'une selle et n'avait été pour nous qu'une gêne; encore est-il pénible de l'abandonner.

Une plaine parfaitement unie, parsemée de belles pierres, succède aux rochers qu'on vient d'escalader; on ne l'a pas quittée de tout le jour. Elle est à plus de quatorze cents pieds au-dessus du niveau de la mer[1]. Depuis que nous avons traversé Shaybeh, où la route prend au nord, nous avons descendu de dix pieds par mille en moyenne, mais la descente n'est pas régulière à cause des rochers que nous avons rencontrés et qui interrompent en quelque sorte la déclivité générale du sol. Vers midi, on arrive à une mare d'eau de pluie où boivent les chameaux et où l'on emplit les outres; c'est un heureux hasard.

23 février. — Cette plaine pierreuse s'appelle Mahamieh et, avec les Buttn, forme une zone neutre entre les Shammars et les Anazeh, qui sont ici représentés par les Amarrat, dont le cheik est Ibn Haddal. C'est quelque part dans les environs qu'a été livrée la bataille de l'autre jour, dans laquelle les Dafirs ont été victorieux et ont tué quelques hommes aux Ibn Haddal. L'effet de cette neutralité est que le Mahammieh est couvert d'herbe sèche de l'année dernière que les troupeaux n'ont pas mangée.

Au delà du Mahmiyeh, on rencontre de nouvelles collines, entre lesquelles sont les puits de Sherab, et au delà encore un terrain en pente au bas duquel serpente une vallée dont on suivit les sinuosités toute l'après-midi. C'est le ouadi Shebekkeh, qui se rétrécit à un endroit jusqu'à n'être plus qu'un ravin. Il n'y a certainement pas très longtemps qu'il y a plu, car il s'y trouve des étangs d'eau claire à côté desquels est établi le camp des pèlerins. Nous avançons nous-mêmes jusqu'à deux milles plus loin où il y a de meilleurs pâturages. Les chameaux des pèlerins maigrissent terriblement. Ces marches forcées — nous avons fait quarante-cinq kilomètres aujourd'hui — expliquent le fait; les propriétaires des chameaux s'en plaignent fort. Les pèlerins ne les ont qu'en location, ils sont indifférents à leur bien-être, ils ne leur permettent pas de paître en marchant, parce qu'il est fatigant de voyager sur un chameau qui mange durant la marche. Le soir, les tentes furent dressées dans un endroit où un vaste camp pouvait être installé, mais sans égard à des considérations de pâturage. Les pauvres chameaux eurent deux ou trois milles à faire avant de trouver de la nourriture. Nous faisons mieux les choses; nous nous occupons plutôt de nos animaux que de nous-mêmes. Cependant deux de nos chameaux sont fatigués : il est vrai qu'ils sont un peu plus chargés que ceux des pèlerins.

Dans la soirée, nous avons eu une longue et sérieuse conversation avec Muttlak, concernant la tribu des Ketherin dont nous considérons que le sort nous regarde maintenant. Il a promis que la tribu émigrera vers le nord aussitôt qu'il aura pris des arrangements avec les Sebaa. Par contre, nous avons promis de placer dans la tribu « une maison de poil », d'y entretenir quelques nagas, une jument ou deux et un petit troupeau de moutons. Cela nous conviendrait fort : nous aurions un pied-à-terre au désert, indépendant du monde entier.

24 février. — Autre *akabah* à monter aujourd'hui avec une route serpentant dans une plaine ouverte. Le merveilleux de la chose serait de savoir pourquoi la route ne va pas droit, quand il n'y a ni obstacle à éviter ni motif de faire un détour. C'est pourtant toujours ainsi qu'on procède. Tout le monde paraît avancer péniblement, sans autre incident qu'un lièvre qui parfois débusque devant les pèlerins, et après lequel nous nous escrimons concurremment avec les derviches. Ces derviches, dont la plupart sont natifs de Bagdad, sont toujours prêts à happer un lièvre ou quoi que ce soit qui leur tombe sous la main; de fait, l'épuisement de tous est au comble. Le seul délassement qu'il y ait dans notre caravane est le vaillant Ibrahim, redevenu mauvais plaisant. Durant la marche d'aujourd'hui, l'on a rencontré un gros Persan perché sur un petit âne. Ibrahim entreprend de l'agacer, puis, voyant que le Persan ne comprend pas, il court à lui, le saisit dans ses bras et le soulève de terre, lui et son âne. Je n'aurais pas cru la chose possible si je n'avais vu en l'air les quatre jambes de l'âne. Le Persan parut indifférent à cette plaisanterie comme aux précédentes. Ce sont des gens stupides.

25 février. — Vingt-sept milles[1] de marche hier et trente[2] aujourd'hui. Les chameaux ne peuvent pas continuer d'aller ce train, mais le pèlerinage pousse en avant à cause de l'épuisement général. On dit que demain nous atteindrons Kasr Ruheym : la distance est encore longue, si nos calculs sont exacts. Insensiblement, depuis qu'on a quitté Damas, Wilfrid a appris à se rendre compte; il calcule la direction à l'aide du compas, et la distance parcourue chaque jour, par le pas des chameaux. Dans les mille milles[3] que nous avons faits, il peut y avoir un écart, mais, d'après ces calculs, on doit être encore à quarante-sept milles[4] de Meshed Ali.

1. Quatre cent vingt-sept mètres.

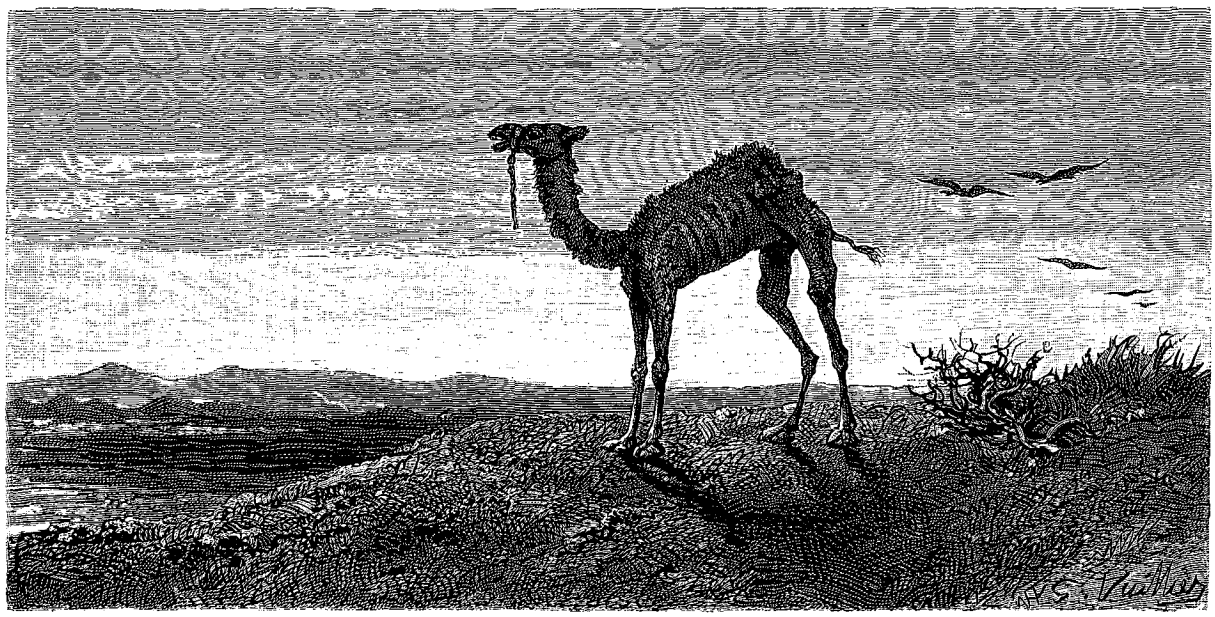
1. Quarante-trois kilomètres.
2. Quarante-huit kilomètres.
3. Seize cents kilomètres.
4. Soixante-quinze kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temps a tourné au froid et un vent aigre nous frappe au visage tout le long du jour. La végétation a changé; à un endroit, nous avons rencontré des acacias, les premiers arbres que nous ayons aperçus depuis notre départ de Haïl, avec des buissons de genêts qui portent une fleur odorante comme la fleur des fèves et que les Arabes appellent *gurrtheh*. Ces acacias ont donné le nom au ouadi, le ouadi Hasheb, la Vallée du bois.

26 février. — Aujourd'hui a été une journée longue et pénible de plus de dix heures de marche ; nous avons été tout ce temps battus par un vent qui renverse tout; le ciel était obscurci par le sable qui nous aveuglait. On a pourtant atteint Kasr Ruheym, et tous nos chameaux sont en vie. Beaucoup de ceux des pèlerins, soixante, quelques-uns disent soixante-dix, sont morts en route et gisent par les chemins. De magnifiques delûls pur sang ne peuvent tenir contre le froid, qui est extraordinaire sous cette latitude à une époque aussi avancée de la saison. Leurs propriétaires sont au désespoir. Tout le pèlerinage est indigné contre Ambar, non seulement les Persans, mais l'escorte nomade et les propriétaires de chameaux. On l'accuse d'avoir musé d'abord, puis ensuite forcé la marche. Durant les six derniers jours on a fait cent soixante-dix milles[1], la plupart des pèlerins à pied et presque à jeun. Pourtant pas un homme, pas même une des pauvres femmes qui ont eu à marcher de ce train, ne sont restés en arrière. De notre côté, il n'y a pas eu de fatigue extrême : aller à cheval, puis à dos de chameau, puis de nouveau à cheval, est par cela même un repos. Khrer, mon delûl, a le pas très égal, de sorte qu'on ne se fatigue pas à le monter.

Nous voici dans l'abondance, non pas encore à Kasr,



Sheman abandonné. — Dessin de G. Vuillier.

mais en vue de Kasr, campés sur le bord d'un cours d'eau ! Ce cours d'eau a sa source ici même et on le dit permanent. Il y a aux alentours une quantité d'herbes à fines pointes, tout est verdoyant et réjouit les yeux fatigués des scènes du désert. Un couple de francolins, troublés par cette invasion soudaine dans leur retraite où ils se croyaient sans doute en sûreté loin du monde, fuient çà et là, poussés en avant par les chameaux allant aux pâturages et s'appellent l'un l'autre dans les buissons.

Il existe un village près de Kasr, à peu près à deux milles d'ici ; bon nombre de Fellahin, montés sur des ânes et des chevaux, arrivent avec des provisions à vendre, mais ils n'ont pas apporté la vingtième partie de ce dont les pèlerins avaient besoin. Un cri de : arrêtez le voleur, annonce déjà qu'on est rentré sur les terres de l'empire turc.

27 février. — Le vent n'est pas tombé, cependant il chasse moins de sable. Il paraît que nos connaissances, Ali Koli Khan et Abd er Rahim, ne se retrouvent pas; ils ont disparu dans l'orage d'hier. Ils avaient marché dans notre compagnie durant une partie de l'après-midi, puis, apprenant que Ruheym n'était pas loin, ils étaient partis en avant, montés sur leurs delûls, au front des pèlerins, au trot; comme ce sont des Persans, naturellement ils se sont égarés, car les Persans dans le désert sont des gens sans aucune ressource. Le sable était très épais à un moment; ils doivent avoir quitté la piste. Ambar a envoyé à leur recherche, mais sans résultat. Comme ils ne sont pas revenus à Ruheym, on craint qu'ils ne soient morts de froid pendant la nuit.

Cela a empêché les pèlerins de partir de bonne heure ; un moment il est question de ne pas lever le

1. Deux cent soixante-quinze kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

camp aujourd'hui, ce qui nous irait assez, car il y a à Ruheym abondance de nourriture pour les chameaux, et deux de nos bêtes sont tout à fait à bout de leurs forces. Mais à huit heures on entend le coup de tambour.

La marche fut ennuyeuse à cause de la fatigue des chameaux, bien qu'égayée par la vue du dôme à dorures de Meshed Ali, qui brille comme une étoile à travers la mer bleue de Nejef, qui est elle-même une apparition ravissante. La mer de Nejef, ou, comme la nomment les Arabes, le Sheriet Ibn Haddal, est le pendant du Birket-el-Korn dans le Fayoum égyptien. C'est un lac artificiel formé par un canal qui dérive les eaux de l'Euphrate; il a trente-deux kilomètres de long sur dix de large. Il est probablement d'origine babylonienne, quoique les Arabes prétendent qu'il est l'œuvre d'un Ibn Haddal, ancêtre des cheiks actuels des Amarrat, qui voulait que ses chameaux eussent un étang pour boire. Les Ibn Haddal étaient, à une époque relativement moderne, maîtres de tout ce district et percevaient un tribut sur Meshed Ali et Huseyn. La ville s'étend sur la rive orientale, au-dessus d'une rangée de rochers calcaires; elle resta visible pendant toute la journée, où nous fîmes lentement le tour du lac. C'est une superbe perspective. Mais une chose horrible c'était le spectacle des chameaux qui mouraient, alignés sur la route à côté de leurs malheureux propriétaires, pauvres nomades qui ne possédaient peut-être que cela au monde, debout près de leurs bêtes avec les bagages et les fournitures éparses, que les pèlerins essayaient d'emporter sur les épaules, voyant que le voyage tirait à sa fin.

Un grand nombre de chameaux s'étaient précipités dans le lac afin d'y boire, ils n'en sortirent pas. D'autres, fourbus, pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre; ils faisaient à peu près un mille à l'heure, le regard vitreux, le corps émacié, débarrassés de leur charge, même de leur selle. Nous étions partis tard, n'étant pas prêts, et nous avions fait grasse matinée à Ruheym. En regagnant la troupe, nous parcourûmes cette scène désolée. Il y avait dans la foule notre ami Izzar, l'enfant shammar, qui pleurait sur les cadavres de ses delûls: deux sur trois étaient morts. Tout le monde poussait des cris d'exécration contre Ambar, quelques-uns contre Ibn Rashid lui-même, qu'ils faisaient responsable d'une partie du retard. Le gouvernement d'Ibn Rashid est moins populaire dans le désert que dans les villes, surtout à cause de la tâche qu'il a assumée de faire escorter les pèlerins. Il réquisitionne les chameaux et les personnes à prix fixe, dix medjidiés, et ne donne aucune compensation lorsqu'il y a des pertes.

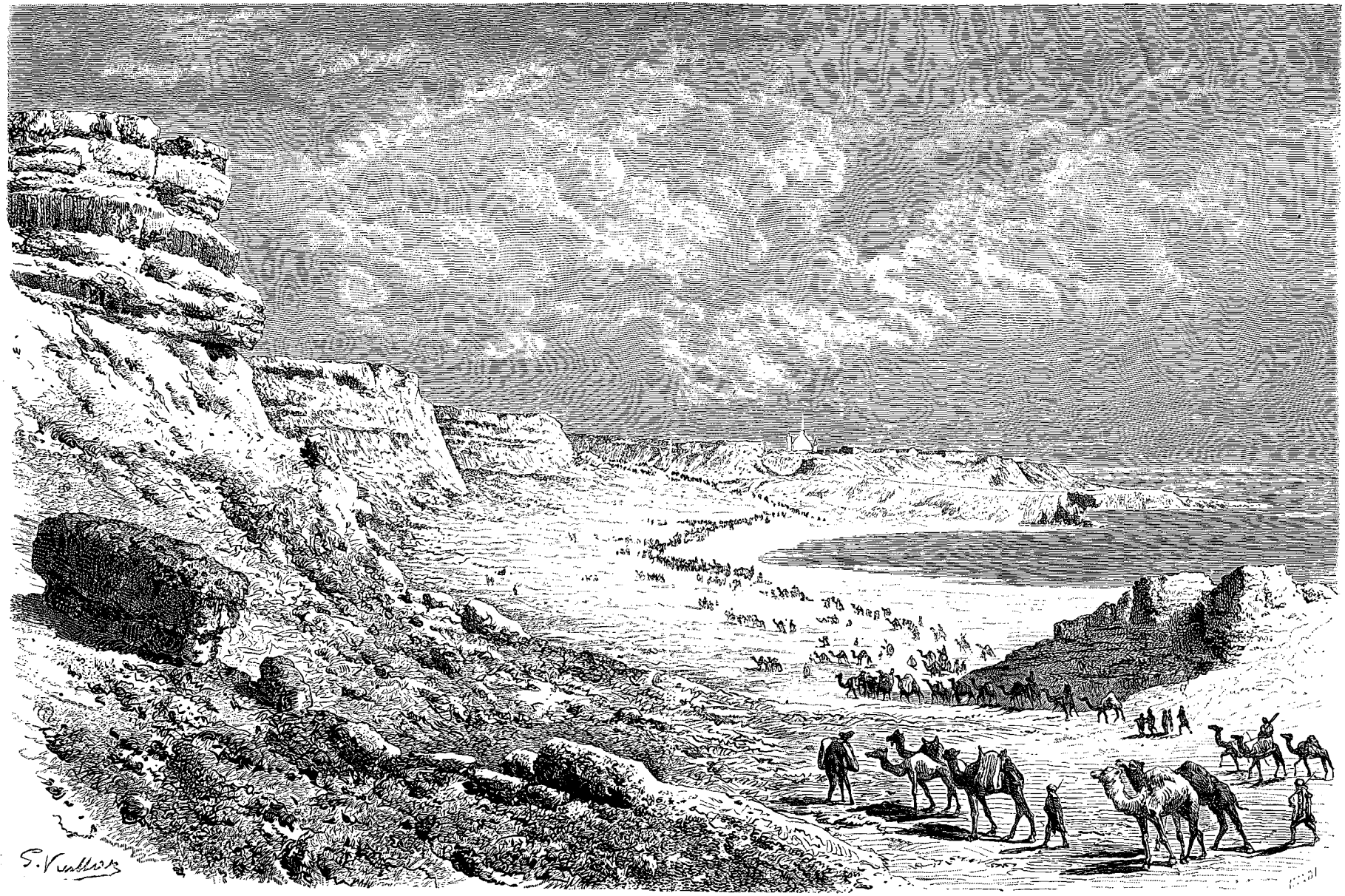


Autre montée (voy. p. 74). — Dessin de G. Vuillier.

Enfin nous atteignons l'*akabah* ou montée de la route à travers les rochers où les chameaux tombés gisent aussi par tas, et parmi eux se trouve notre magnifique Amûd (le pilier), ainsi nommé à cause de sa taille. Il était plus jeune que les autres, sauf le malheureux Sheman, et avait quitté le rang depuis plusieurs jours. Un chameau qui périclite en de telles circonstances en revient rarement. Ce n'est pas le travail, c'est le manque de nourriture qui le tue; à moins qu'on n'apporte de la nourriture à l'animal épuisé, il ne reprend pas ses forces. Environ cinq ou six cents doivent avoir succombé aujourd'hui de cette façon.

Au sommet de l'*akabah*, on découvre Meshed Ali devant soi; c'est une belle ligne de murailles flanquées de douze tours rondes en briques cuites au four. La seule construction qu'on aperçoive au-dessus des murs est la mosquée, avec sa coupole d'or

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mer de Nejef et vue de Meshed. — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bruni et ses quatre minarets, le tout rougi par le soleil à son déclin. Le dôme avait lui-même l'air d'un soleil.

A travers une nuée d'enfants sales perchés sur les tombeaux du vaste cimetière qui, de ce côté, s'étend à quelque distance des murs de la ville, nous gagnons la porte de Meshed Ali. Ces déguenillés en désordre lançaient des railleries et de grossiers propos aux pèlerins, et des pierres à nos chiens. Nous fûmes très heureux lorsque, à l'angle du mur d'enceinte, nous pûmes arriver, à un terrain où il était possible de camper. C'était à quelque distance du coin nord-est de la cité. Nous voilà tranquilles et libres de songer à loisir à ce fait que notre pèlerinage est terminé.

Meshed Ali, la Châsse d'Ali, ou Nejef, comme on la désigne correctement, est l'idéal d'une ville d'Orient située dans un désert absolu, nue et sans alentours, sinon des tombeaux. Elle est à peu près carrée et l'enceinte de ses murs n'est interrompue que par une seule porte. Ces murs sont en briques cuites au four et remontent au temps des califes; encore en bon état de conservation, ils sont appuyés, à certains intervalles, sur des tours rondes, massives, imposantes, si élevées qu'elles cachent complètement les constructions de l'intérieur, à l'exception de la grande mosquée d'Ali, dont le dôme étincelant d'or les domine comme un soleil levant.

Au dedans les maisons sont les unes sur les autres, mais leur distribution offre plus de symétrie qu'on n'en trouve dans la plupart des villes d'Orient. Ainsi le bazar conduit en ligne directe à la porte de la mosquée, qui est placée au centre de la ville. Les boutiques sont bien garnies, ou semblent telles à nos regards désaccoutumés des choses urbaines. J'évitai de m'aventurer dans les rues, qui sont encombrées; nous ne désirions pas attirer inutilement sur nous l'attention, particulièrement à l'époque du pèlerinage. Mais Wilfrid me donne la façade de la mosquée pour la plus riche qu'il ait encore vue : c'est une masse d'or et de mosaïques décorée comme un reliquaire. Il n'a pas voulu entrer de peur d'offenser nos amis les pèlerins et a chargé nos gens de lui redire toutes les splendeurs du tombeau.

Ce tombeau d'Ali est tenu par les Chiites pour au moins aussi saint que la Caaba de la Mecque. C'est un article de foi parmi eux que tout musulman enterré en vue du dôme est certain de son salut. Il suit de là que des pèlerins de tout le monde chiite, et particulièrement de la Perse, viennent mourir à Nejef et qu'on envoie un nombre immense de cadavres y recevoir la sépulture. Les frais d'enterrement constituent de fait le principal revenu de la cité.

Cette ville et Kerbela, où se trouve la châsse de Huseyn, sont habitées par de nombreux sujets de Sa Majesté Britannique, qui viennent de l'Inde s'y établir dans un but religieux et demeurent sous la protection du résident anglais à Bagdad. Ils vivent en bons termes avec les Arabes, mais ne se mêlent pas avec eux, ne contractent pas de mariages avec eux et conservent l'usage de leur idiome. Comme il est ordinaire dans les villes de pèlerinage, toutes les classes sont religieuses avec ostentation. Nous nous sommes amusés à écouter les exclamations dévotes du forgeron qui venait ferrer nos chevaux. C'étaient des Ya Ali! Ya Huseyn! Ya Ali! Ya Mohammed! à chaque coup de marteau. Néanmoins ils sont tous très hostiles aux Turcs, ayant contre eux une double antipathie, nationale et religieuse. Meshed Ali et Kerbela sont fortement occupées, et malgré tout se révoltent fréquemment depuis quarante ans. Pendant que nous étions à Meshed, le caïmacam turc avait quatre compagnies d'infanterie sous ses ordres; la garnison de Kerbela, qui est le chef-lieu du district, était encore beaucoup plus considérable.

Kerbela, qui est à cinquante milles [1] au nord de Meshed Ali, est matériellement tout à fait différente de sa rivale. Elle n'est pas fortifiée, et, au lieu d'être dans le désert, elle est entourée de jardins de palmiers comme les villes du Nedjed. Elle est plus riche et plus populeuse que Meshed, mais pour le voyageur elle est beaucoup moins intéressante, car elle n'a pas d'originalité qui la distingue. Le canal Hindieh, qui lui amène les eaux de l'Euphrate, en fait le centre de la région agricole la plus importante qui existe dans le pachalik de Bagdad. Meshed n'a guère que son sanctuaire.

Nous étions à cette heure presque à la fin de nos ressources d'argent, de force et de patience : nous partîmes donc pour Bagdad. La veille de notre départ, un curieux incident se présenta.

Un jeune nomade se rendit à notre tente et s'annonça lui-même comme un Shammar du Djesireh, l'un des hommes de Faris que nous avions rencontrés l'année précédente dans le Khabour. Il salua tout de suite le Beg comme le frère de son maître et lui parla d'un prêt de dix livres fait par nous à Faris. Il offrit sous sa responsabilité de nous rendre immédiatement la somme, tira l'argent de sa manche et nous força presque de l'accepter. Faris l'ayant envoyé acheter une jument de Montefyk, il avait sur lui le prix de cet achat et il savait que Faris serait satisfait d'apprendre que sa dette était payée. Quoique nous ne voulussions pas de l'argent, l'honnêteté et le bon sentiment indiqués par le procédé nous plurent beaucoup, et nous fûmes heureux de saisir cette occasion d'envoyer un message à Faris, à Tellàl, à Rashid Ibn Ali, qui, à ce qu'il paraît, était encore chez les Shammars du nord.

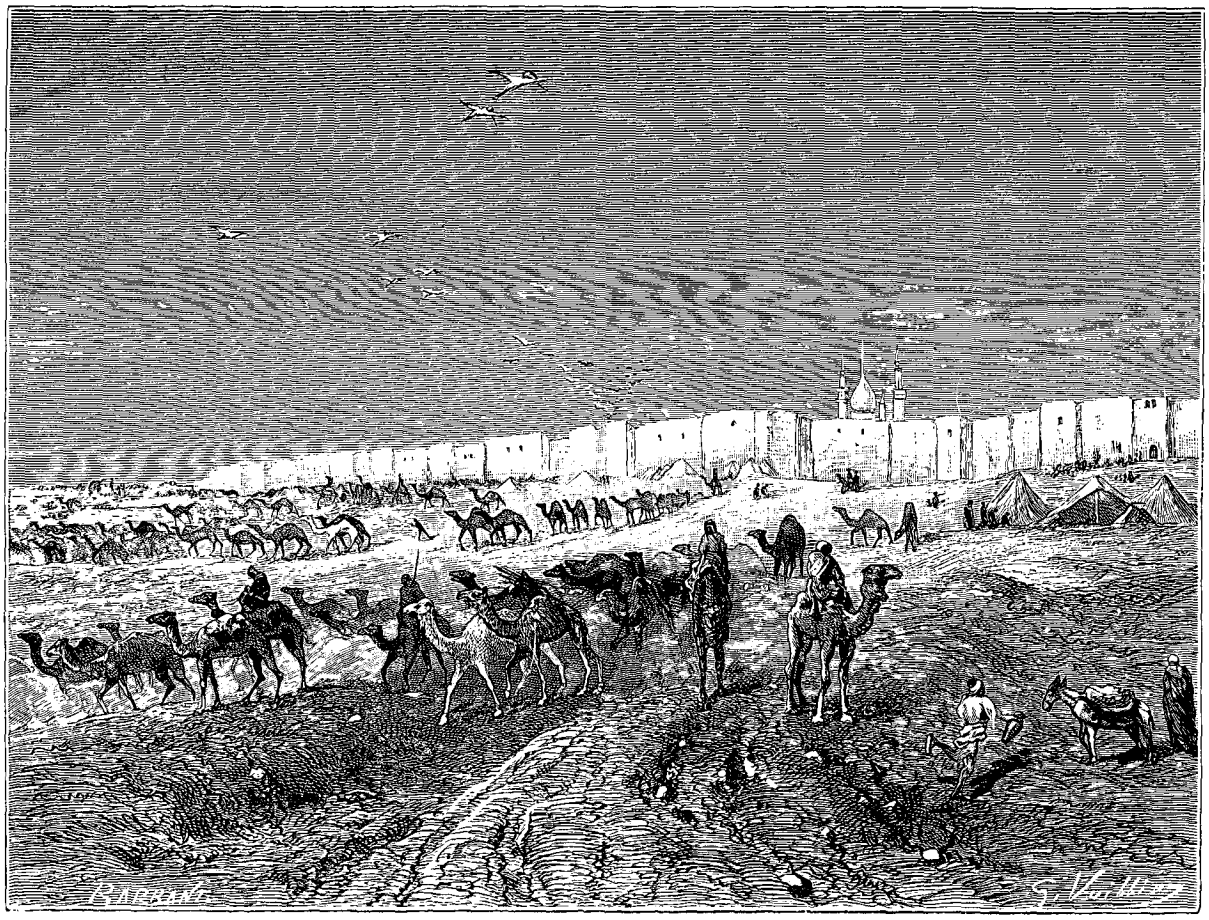
Le même soir, Muttlak nous quitta. Ce fut une douleur pour nous de lui dire adieu; lui, encore plus visiblement ému, versa des larmes. Il avait, à ce qu'il nous déclara, trouvé des Amarrat à Meshed; ils lui avaient promis d'arranger pour lui son affaire avec les

1. Quatre-vingts kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sebaa, de sorte qu'il retournait dans sa tribu. Il avait fait deux cents milles avec nous, et nous ne pouvions pas lui demander de faire davantage. Wilfrid embrassa le vieux cheik, son serviteur nous baisa les mains, et ils s'en allèrent sur leur vieux delûl noir, tranquillement, sur le chemin par lequel ils étaient venus. Nous ne les avons pas revus.

Trois jours d'une marche facile nous conduisirent à Kerbela, car nous n'avions pas le souci d'aller vite, et quatre autres jours à Bagdad. Il n'y a qu'un incident de ce voyage à noter. Au moment où nous passions dans le voisinage de Birs Nemrod, la célèbre tour de Babel, nous nous arrêtâmes afin de passer la nuit sous des tentes appartenant aux Morsaoud, une tribu à demi fellahine de la rive gauche de l'Euphrate, où elle fait pousser de l'orge dans des champs fécondés par voie d'irrigation. Le cheik, Hadji-el-Teyma, était absent, mais son fils Fuaz nous donna l'hospitalité, et, après le dîner, nous conta l'histoire de Nemrod, le constructeur de la tour. Nemrod, dit-il, était un homme impie qui croyait que le soleil était Dieu. C'est afin de lui faire la guerre qu'il bâtit cette tour; mais, s'apercevant qu'il ne pouvait la faire monter jusqu'à lui, il construisit une plate-forme avec une perche au milieu;



Les murailles de Meshed Ali et les pèlerins. — Dessin de G. Vuillier.

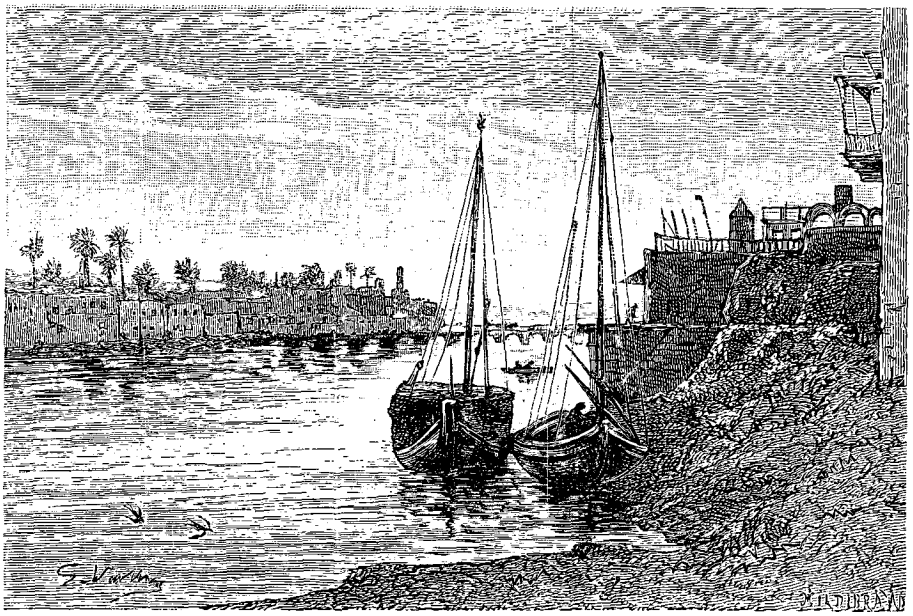
dans chaque coin de la plate-forme, il attacha un aigle et à la perche il suspendit un mouton, et les aigles, désirant atteindre jusqu'au mouton, s'envolèrent avec la plate-forme et Nemrod qui était monté dessus. Et lorsque Nemrod se crut assez près du soleil, il lui décocha un trait. Et Dieu pour le punir a détruit la tour. Les Jezidiz adorent encore de nos jours Nemrod et Chaytan (Satan).

Au delà de Kerbela, la route traverse des champs cultivés jusqu'à l'Euphrate, que nous traversâmes sur un pont de bateaux, à Musseyib. Puis nous nous engageâmes dans les remblais pratiqués par les Babyloniens, canaux, champs abandonnés, physionomie commune à tout l'Irak (Babylonie). Cela nous conduisit enfin à Bagdad, où, par une étrange fatalité, nous arrivâmes sous des torrents de pluie, et où derechef nous fûmes les bienvenus dans les quatre murs hospitaliers de la résidence. Le 6 mars, nous dormîmes une fois de plus dans des lits, après avoir été durant près de trois mois privés de ce luxe.

A Bagdad, nécessairement, notre caravane fut dispersée. Parmi les lettres qui nous attendaient au consulat, il y en avait une pour Mohammed Ibn Aroûk qui l'obligea de retourner immédiatement à Tadmor. De grands événements y étaient survenus en son absence. Un instant, nous éprouvâmes un sentiment de regret,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'avoir distrait si longtemps de ses devoirs et de ses intérêts domestiques. Les affaires politiques sont compliquées à Tadmor. Le père de Mohammed, Abdallah, n'est pas le cheik légitime de la ville; le vrai chef de la famille Ibn Aroûk à Tadmor est son cousin Faris. Abdallah, néanmoins, a, durant ces années passées, joui de l'appui du gouvernement; il est le candidat des Turcs. Par suite, la ville s'est partagée en deux factions[1] sous la direction respective de Faris et de Mohammed. Celui-ci représente son père, qui est trop vieux pour entrer dans des compétitions de ce genre. Tant que les Turcs ont régné à Tadmor, le parti de Mohammed a suivi leur bannière. Ce n'est pas que l'une des deux factions plus que l'autre voulût du bien au sultan, car pendant la guerre russe Mohammed fut un de ceux qui mirent le plus d'obstination à refuser le contingent exigé des Tadmoris pour l'armée turque. Mais les querelles de famille sont ardentes parmi les Arabes : ils acceptent d'où qu'il vienne, des amis ou des ennemis, le secours qu'on leur offre. De sorte que Mohammed, dans sa ville natale, appuyait la politique turque, et en revanche était soutenu par les Turcs. Mais après la reddition de Plevna et la destruction des armées du sultan dans les Balkans, Tadmor fut abandonnée à son propre destin, et Faris, une fois de plus, affirma son droit au cheikat, quoique les partis se balançassent d'une manière si égale que rien de sérieux ne se produisit pendant quelque temps. En



Vue de la terrasse de la résidence à Bagdad (voy. p. 79). — Dessin de G. Vuillier.

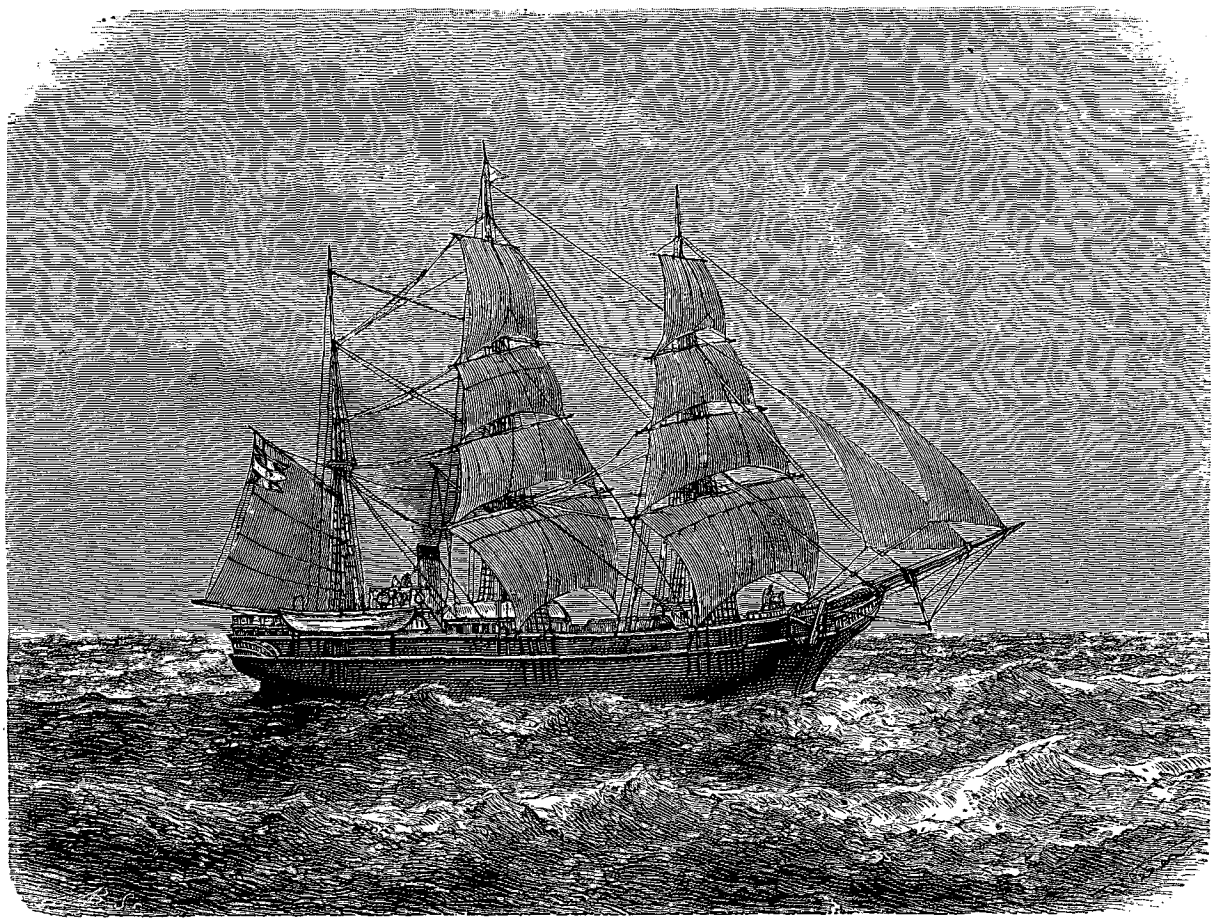
une seule occasion, Faris et Mohammed échangèrent des coups de fusil sans grand résultat. C'était au mépris des remontrances de son père et de tous ses amis que Mohammed nous avait suivis. Après son départ la guerre avait éclaté. Moins d'une semaine après qu'il eut quitté Damas en notre compagnie, un messager chargé de le rappeler était arrivé, paraît-il. Maintenant une autre lettre annonçait que le sang avait coulé. C'était une raison suffisante pour qu'il ne continuât pas de voyager avec nous, et Mohammed, bien que pieusement disposé à accepter les faits accomplis avec un « Allah Kerim! » était évidemment désireux de s'en aller. Même, si nous l'avions désiré, nous n'aurions pu lui demander de nous accompagner plus loin dans les circonstances présentes. Il pleura comme font les Arabes; il avoua qu'il avait été ingrat, tout en protestant de son dévouement. De notre côté on lui rendit les services qu'on put, on lui donna des lettres de recommandation pour les valis et les consuls dont la protection pouvait lui être utile, avec les armes et les munitions dont nous pouvions nous priver. C'est ainsi que lui, Abdallah et Awwad le brigand nous quittèrent, montés sur quatre de nos dèlûls, qu'on leur donna à titre de récompense.

Lady BLUNT.

Traduit de l'anglais par L. DERÔME.

1. On trouve dans les *Tribus nomades de l'Euphrate* un exposé de cet état de choses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Vega*. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE[1],

PAR A. E. NORDENSKIÖLD.

1878-1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

L'expédition polaire suédoise de 1878-1880 avait pour but de longer la côte septentrionale de la Sibérie jusqu'au détroit de Behring, puis d'atteindre, par cette voie, le Japon et la Chine. En un mot, elle devait effectuer la traversée du passage du nord-est, vainement tentée au seizième et au dix-septième siècle par les navigateurs anglais et hollandais. Elle se proposait en outre de faire d'importantes recherches scientifiques dans l'océan Glacial de Sibérie, dont l'hydrographie, la flore et la faune étaient complètement inconnues.

L'honneur d'avoir conçu ce vaste projet appartient à M. le professeur Nordenskiöld, membre de l'Académie des sciences de Stockholm. Le savant explorateur était revenu de ses deux voyages à l'Ienissei, en 1875 et 1876[1], convaincu de l'existence d'un chenal libre le long de la côte septentrionale de la Sibérie, tout au moins jusqu'au cap Tscheljuskin, pendant la dernière quinzaine d'août. D'après lui, un courant d'eau chaude, provenant des apports de l'Obi, de l'Ienissei et de l'Irtisch, débarrassait de glace la côte au delà même du cap Tscheljuskin, tandis que le contre-courant produit par cette masse d'eau, et les

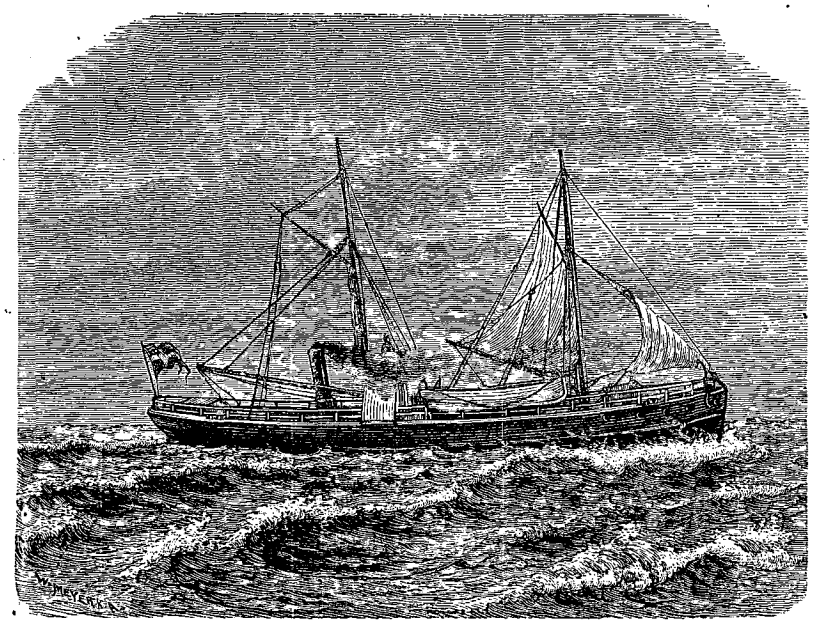
1. Le récit que nous donnons ici n'est qu'un résumé très bref des principaux incidents du voyage. Prochainement nous publierons en volume la traduction complète de la relation de M. Nordenskiöld. Ch. RABOT et Ch. LALLEMAND.

1. *Tour du Monde*, année 1877, premier semestre, livraisons 846 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vents dominant en automne dans cette région, repoussaient les glaçons venant du nord vers la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, où ils fondaient du reste à la fin d'août.

Les renseignements fournis par les rares explorateurs russes du littoral de l'océan Glacial paraissaient confirmer les observations de M. Nordenskiöld. Le 25 août 1843, le voyageur Middendorf, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, avait aperçu la mer libre à perte de vue du haut des collines qui bordent le golfe de Taimur. Toutes les tentatives faites par les Russes pour atteindre le cap Tscheljuskin en partant de l'embouchure de la Lena avaient, il est vrai, échoué; mais ces insuccès doivent être attribués, semble-t-il, bien plus à la mauvaise construction des navires et à l'inexpérience des équipages qu'à l'état des glaces. Ces bâtiments, qui allaient affronter une navigation dans l'océan Glacial, étaient mal gréés, peu manœuvrables et calfatés généralement avec de la mousse. Une mer libre légèrement houleuse leur faisait même courir plus de dangers qu'une navigation au milieu des glaces. Quant aux équipages, ils étaient composés de bateliers qui n'avaient jamais vu la mer.



La *Lena*. — Gravure tiree de l'edition suedoise.

En 1735, le lieutenant Prontschischew, parti de l'embouchure orientale de la Lena, atteignit le golfe d'Olonek, où il hiverna dans quelques *yourtes* abandonnées, et l'année suivante, le 1er septembre, il parvint dans le voisinage du cap Tscheljuskin, la pointe la plus septentrionale de l'Asie. En 1736, une seconde expédition partit sous le commandement du lieutenant Chariton Laptew; le 2 septembre 1739, elle atteignit le cap Thaddeus, distant du cap Tscheljuskin d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres (76° 47′ de latitude nord), sans avoir rencontré de glace, si ce n'est à l'entrée du golfe de Chatanga.

Pour la partie de l'Océan comprise entre le delta de la Lena et le détroit de Behring, les documents étaient plus précis. Dès le milieu du dix-septième siècle, cette mer avait été parcourue par d'audacieux baleiniers russes. Une carte, trouvée dans les archives de Sibérie, indiquait, le long des côtes de cette région, une route avec cette légende : *Route anciennement fort fréquentée. Voyage fait par mer en* 1648 *par trois vaisseaux russes, dont un est parvenu jusqu'à la Kamtschatka.* Cette année, en effet, le cosaque Deschnew fit par mer le trajet de Kolyma à l'Anadyr.

Plus tard, lors de la *grande expédition du Nord*[1], quelques tentatives furent faites pour gagner le détroit de Behring en prenant l'embouchure de la Lena comme point de départ. La première expédition, commandée par le lieutenant Lassinius, eut lieu en 1735. Elle longea la côte vers l'est pendant environ cent vingt verstes, puis, arrêtée par les glaces, elle chercha un abri pour y passer l'hiver. Cet hivernage eut des résultats funestes pour l'équipage. Lassinius et cinquante-deux hommes furent enlevés par le scorbut. L'année suivante, une nouvelle exploration dirigée par le lieutenant Dmitri resta également sans résultat. En 1739, Laptew, mis à la tête d'une troisième expédition, atteignit l'embouchure de l'Indigirka, où il hiverna. En 1740, il avança jusqu'au grand cap Baranow, puis retourna passer l'hiver à l'embouchure de la Kolyma. Une tentative, qu'il fit l'année suivante pour longer la côte vers l'est, échoua. Ces insuccès, comme ceux éprouvés par les expéditions qui avaient essayé d'atteindre le cap Tscheljuskin, provenaient de la mauvaise construction des bateaux employés.

Les explorations sur la côte nord-est de Sibérie ne furent reprises que cinquante ans plus tard par Cook. Le célèbre marin s'avança même jusqu'au cent quatre-vingtième degré de longitude est (Greenwich), à l'Irkaipj.

Dans ces dernières années, des expéditions, parties du détroit de Behring, ont pu pénétrer assez avant dans l'océan Glacial. En 1855, le capitaine américain Rodger s'avança jusque par le travers du cap Jakan (cent soixante-seize degrés de longitude est de Greenwich). Pendant l'été, le baleinier anglais Long poussa plus loin, vers l'ouest, que tous ses devanciers. Le 10 août, il atteignit Tschaunbay (cent soixante-dix degrés de longitude est de Greenwich). Dans le court

1. On donne ce nom aux nombreuses expéditions qui de 1734 à 1742 partirent des embouchures de la Dwina, de l'Obi, de l'Ienissei et de la Lena ainsi que du Kamtschatka pour explorer l'océan Glacial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

récit qu'il a publié, il se déclara convaincu de la possibilité d'atteindre l'océan Atlantique en partant du détroit de Behring.

M. Nordenskiöld consacra toute l'année 1878 aux préparatifs de l'expédition. Comme pour les précédentes explorations, les frais furent couverts par de généreux amis de la science. Sa Majesté le roi de Suède contribua sur sa cassette pour un tiers des dépenses, le surplus fut payé, par parts égales, par M. Sibiriakoff et M. Oscar Dickson, le libéral négociant de Gothembourg qui déjà auparavant avait fait les frais de six explorations polaires. La diète de Suède s'empressa en outre d'accorder à l'expédition plusieurs avantages importants, relatifs à l'armement du navire et au recrutement de l'équipage, qui fut entièrement composé de matelots de la marine royale.



Le lieutenant Palander commandant la *Vega*. — Dessin de Thiriet, d'après l'édition suédoise.

L'expédition, placée sous le commandement suprême de M. le professeur Nordenskiöld, comprenait quatre bâtiments. Le principal navire, à bord duquel se trouvait le savant professeur, était la *Vega*, trois-mâts-barque de trois cent cinquante-sept tonneaux nominaux (deux cent quatre-vingt-dix-neuf net), construit spécialement en vue d'une navigation dans les mers polaires et muni d'une machine de la force de soixante chevaux, filant à la voile neuf à dix nœuds et à la vapeur six à sept. Il était commandé par le lieutenant Palander, marin rompu à la navigation dans l'océan Glacial. L'état-major comprenait en outre le lieutenant Bruzewitz et les lieutenants Bove et Hovgaard, des marines italienne et danoise, chargés, le premier des travaux hydrographiques, le second des observations météorologiques et magnétiques. L'équipage comptait dix-neuf hommes appartenant à la marine royale de Suède, plus trois *fångstmänn*[1] norvégiens qui s'embarquèrent à Tromsö. Un nombreux personnel scientifique se trouvait également à bord : le *docent*[2] Kjellmann comme botaniste, le docteur Stuxberg et M. Nordqvist, lieutenant d'un régiment de la garde impériale russe, comme zoologues. Enfin le docteur Almqvist, médecin de l'expédition, devait s'occuper spécialement de la détermination des lichens.

Les trois autres navires mis à la disposition de M. Nordenskiöld, la *Lena*, l'*Express* et le *Fraser*, avaient été armés aux frais de M. Sibiriakoff. Le premier, commandé par le capitaine Christian Johannesen, devait accompagner la *Vega* jusqu'à l'embouchure de la Lena, puis remonter ce fleuve. Grâce à son faible tirant d'eau, ce petit vapeur devait éclairer la marche de la *Vega* le long des côtes peu connues de la Sibérie. L'*Express* et le *Fraser*, chargés d'une cargaison à destination de la Sibérie, avaient pour mission de remonter l'Ienissei, puis de revenir en Europe avec des céréales. L'*Express* devait en outre embarquer une certaine quantité de charbon pour ravitailler la *Vega* et la *Lena* à l'embouchure de l'Ienissei.

1. *Fångstmänn*, pluriel de *fångstmann* (prononcez fongstmann, å = o), mot à mot : *homme de prise*, marin s'occupant exclusivement de la pêche des cétacés dans l'océan Glacial et de la chasse à l'ours blanc. (*Note des traducteurs.*)

2. Grade correspondant à celui d'agrégé dans nos Facultés. (*Note des traducteurs.*)

I

Le départ. — Tromsö. — Relâche à Måsö. — Limite de la végétation forestière. — Climat. — Le scorbut; remède contre cette maladie. — Le Gåsland. — Chaborawa. — Achat d'idoles samoyèdes. — Excursion à la colline des sacrifices dans l'île de Waigatsch. — La mer de Kara. — Arrivée à Port-Dickson.

Le 22 juin 1878, la *Vega* quitta le port de Kalskrona, et le 24 elle arriva à Copenhague, où elle chargea des vivres achetés sur cette place. Le 26, elle continua sa route jusqu'à Gothembourg, qu'elle atteignit le lendemain. MM. Kjellmann, Almqvist, Stuxberg, le lieutenant Nordqvist et un aide-naturaliste engagé à Stockholm s'embarquèrent dans ce port; l'expédition y reçut en outre la majeure partie du matériel scientifique et divers approvisionnements en vivres, vêtements, etc., provenant de Suède. Le 4 juillet, la *Vega* repartit de Gothembourg. Le long de la côte occidentale de la Norvège, un violent vent contraire ralentit sa marche et retarda jusqu'au 17 juillet l'arrivée à Tromsö, où se trouvait déjà la *Lena*. On embarqua dans ce port de l'eau, du charbon, des peaux de rennes en nombre suffisant pour habiller tout l'équipage, et divers équipements achetés en Finmark.

Le 21 juillet, les approvisionnements étaient achevés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'équipage au complet. Bref, tout était prêt pour le départ. A deux heures quinze minutes du soir, la *Vega* leva l'ancre pour entreprendre son voyage polaire, saluée par les acclamations de la foule rassemblée sur le port.

A Tromsö s'étaient embarqués M. Nordenskiöld et M. J. S. Serebrenikoff. Ce dernier, représentant de M. Sibiriakoff, se rendait à Port-Dickson pour surveiller le mouvement des marchandises qui se feraient par le *Fraser* et l'*Express* sur l'Ienissei.

Ces navires avaient depuis plusieurs jours quitté Vardö, se dirigeant sur Chaborawa, dans le Jugor Schar[1], où ils avaient ordre de mouiller jusqu'à l'arrivée de la *Vega* et de la *Lena*.

En quittant Tromsö, ces deux derniers vapeurs firent route de conserve vers l'est, se dirigeant, à travers le *Skärgård*[2], vers Måsö[3], pour déposer des lettres dans cette île où se trouve le bureau de poste le plus septentrional du monde. Un violent vent du nord-ouest s'éleva malheureusement pendant ce trajet et retint les deux navires trois jours à l'ancre dans cette île.

Måsö est un îlot rocheux, situé par soixante et onze degrés de latitude nord, à trente-deux kilomètres au sud-ouest du cap Nord, environ à égale distance du Bred Sund[4] et du Magerö Sund, au milieu d'une mer poissonneuse. Sur la côte orientale s'ouvre un *vik*[5] formant un port bien abrité. Grâce à ce havre et aux pêcheries, cet îlot est devenu un des avant-postes de la civilisation vers le nord. Là, à quelques kilomètres au sud de la pointe septentrionale de l'Europe, s'élèvent, au milieu de nombreuses cabanes de pêcheurs, une église, un entrepôt, un bureau de poste, un hôpital. Est-il besoin de dire que les habitants de Måsö accueillirent les membres de l'expédition avec cette franche cordialité qui distingue les habitants du Nord?

Toute culture est ici impossible, et les habitants doivent vivre uniquement du produit de la pêche. Quelquefois, dans l'île voisine d'Ingö (75° 5′ de latitude nord), la récolte de pommes de terre est abondante; mais généralement elle manque par suite de la courte durée de l'été. Les radis et plusieurs espèces de légumes sont cultivés avec succès dans les jardinets. L'airelle rouge est rare à Måsö, et dans toute l'île on en recueille difficilement plus d'une demi-*kanna*[1] ou d'une *kanna* entière. La myrtille est plus abondante, et la *multer*[2], la baie du nord par excellence, y pousse à profusion. Souvent même, une superficie de quelques toises donne une récolte d'une *kanna*. L'île est dépourvue de forêts; il n'y pousse que quelques maigres taillis.



Multer (*Rubus chamæmoreus*). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

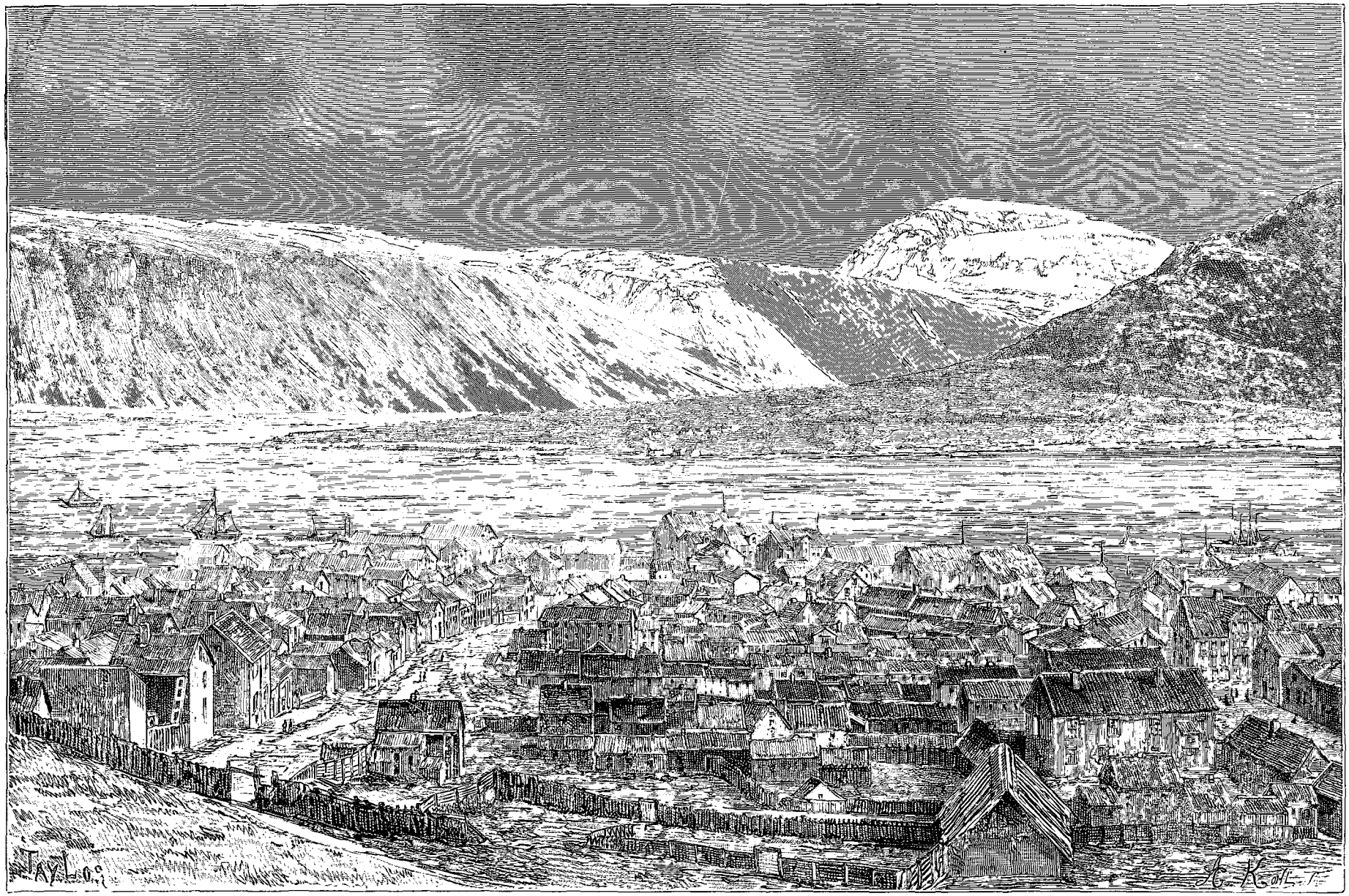
Dans le voisinage du cap Nord (soixante et onze degrés de latitude nord), les grands bois ne s'avancent pas jusqu'à la côte de l'océan Glacial; mais, dans quelques endroits abrités du littoral, se trouvent encore des bouleaux, hauts de quatre à cinq mètres. Autrefois pourtant le *Skärgård*, même dans sa partie la plus voisine de la pleine mer, était boisé, comme le prouve la découverte de troncs d'arbres dans certaines tourbières des îles de la Finmark, à Renö par exemple. En Sibérie, au contraire, la limite des forêts monte jusqu'au soixante-douzième degré de latitude nord (delta de la Lena).

La végétation forestière s'avance donc en Sibérie, sur les rives des grands fleuves, plus au nord qu'en Europe. Cette différence s'explique par plusieurs raisons. D'abord, en été les eaux de ces puissants cours d'eau ont une température assez élevée et transportent avec elles des graines. D'autre part, le sol de l'Asie septentrionale est composé d'un limon fertile, renou-

1. *Schar*, détroit. (*Note des traducteurs.*)
2. *Skärgård* en suédois, *Skjærgaard* en norvégien, cordon littoral qui borde les côtes de la péninsule scandinave. (*Note des traducteurs.*)
3. Dans les langues scandinaves la terminaison *ö* dans les noms propres indique généralement une île. (*Note des traducteurs.*)
4. *Sund*, détroit. (*Note des traducteurs.*)
5. *Vik*, golfe de forme allongée. (*Note des traducteurs.*)

1. Mesure de capacité valant 2,6 litres. (*Note des traducteurs.*)
2. La baie jaune des marais, ou ronce faux mûrier, *Rubus chamæmoreus*, L. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Tromsö. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Charles Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

velé chaque printemps par les inondations, et par suite très favorable à la végétation. En Norvège, au contraire, le sol est principalement constitué par des granits stériles, des gneiss ou des bancs de sables arides. Enfin les forêts les plus septentrionales des deux pays ne sont pas composées des mêmes espèces : en Scandinavie, les représentants de la végétation forestière sont des bouleaux nains, rabougris, qui couvrent les flancs des montagnes d'un épais manteau de riante verdure; en Sibérie, au contraire, ce sont des larix (*Larix dahurica Turcz*), noueux, à moitié desséchés, disséminés sur des monticules et ressemblant de loin aux crins d'une vieille brosse grise. Au nord même de cette limite, les rives de l'Ienissei sont encore bordées d'osiers et d'arbustes touffus. Ici d'ailleurs, comme en Norvège, les grands arbres, il y a quelques centaines ou milliers d'années, s'avançaient davantage vers le nord : la découverte d'énormes troncs dans la *tundra*[1] en est une preuve certaine.

Le climat de Måsö n'est pas caractérisé par des froids excessifs, mais toute l'année l'air y est chargé d'humidité. Cette île serait très saine si le scorbut, particulièrement dans les hivers humides, ne sévissait parmi toute la population sans distinction d'âge ni de condition. D'après une dame de Måsö, quelques *multer*, trempées dans du rhum, guériraient le scorbut le plus tenace. Chaque jour, les malades devraient prendre plusieurs cuillerées du remède, une *kanna* suffirait à rétablir les enfants les plus atteints.

La *Vega* mouilla quatre jours à Måsö; tous les éléments s'opposaient à sa marche : le vent, la pluie, les brouillards, l'état de la mer. Néanmoins, malgré la persistance du mauvais temps, la *Vega* leva l'ancre et, traversant le Magerö Sund, fit route à toute vapeur vers la pleine mer. La *Lena* suivit immédiatement son exemple. Ce navire devait accompagner la *Vega* le plus longtemps possible et, en cas de séparation, se diriger vers Chaborawa, dans le Jugor Schar, lieu désigné comme point de ralliement aux quatre navires de l'expédition. Dès la première nuit, les deux bâtiments se perdirent de vue dans les brumes; ils ne se revirent qu'à Chaborawa.

Au sortir du Magerö Sund, la route fut mise sur le cap méridional du Gåsland. L'intention de M. Nordenskiöld était de pénétrer dans la mer de Kara par le Jugor Schar, la plus méridionale des deux passes qui y donnent accès; mais, craignant de rencontrer des difficultés, peut-être même des dangers, au milieu des innombrables *drif-is*[2] qui encombrent au commencement de l'été les détroits entre l'île de Waigatsch et le continent, il fit prendre à la *Vega* une direction plus septentrionale. En longeant la Nouvelle-Zemble, depuis le Gåsland, et ensuite l'île de Waigatsch, jusqu'au Jugor Schar, route que suivit l'expédition, on évite précisément ces dangers. Cette précaution fut du reste inutile : la *Vega* atteignit le Jugor Schar sans avoir vu un glaçon.

Le 28 juillet, à dix heures trente minutes du soir, la vigie signala la terre. C'était le cap sud du Gåsland (70° 33′ de latitude nord, 51° 54′ de longitude est de Greenwich). Les côtes de cette région, qui forme une saillie entre le 71° 30′ et le 72° 10′ de latitude nord, sont peu élevées, et l'intérieur même du pays est formé de plaines parsemées de nombreux petits lacs.

Le nom de Gåsland, traduction du mot russe *Gusinnaya Semlja*, provient de la grande quantité d'oies et de cygnes (le petit cygne chanteur, *Cygnus Bewickii Yarr*) qui pondent dans cette région. Les nids des oies sont minuscules et construits ordinairement sur des mottes de gazon, au bord des petits lacs de l'intérieur; ceux des grands cygnes, au contraire, ont de grandes dimensions et sont placés dans les plaines. Ils sont bâtis avec de la mousse que ces oiseaux arrachent dans un rayon de deux mètres autour du nid, formant ainsi, autour de leur demeure, une sorte de fossé. Le nid a la forme d'un tronc de cône, haut de soixante centimètres, dont la base inférieure mesure deux mètres quarante de diamètre. A la partie supérieure se trouve un creux profond de vingt centimètres et large de soixante, où sont déposés quatre œufs d'un blanc gris. Outre les cygnes et les oies, de nombreux oiseaux : des bécassines, des lestris, des hiboux, etc., pondent dans les plaines du Gåsland. Sur la côte, au contraire, on ne trouve que quelques colombes de mer ou mouettes, établies sur la crête des falaises, car dans ces parages les oiseaux trouvent difficilement leur nourriture. Aussi n'y voit-on pas ces « montagnes à oiseaux », peuplées de millions d'habitants sans cesse en querelle, qui donnent aux côtes des mers polaires un caractère si particulier. A la Nouvelle-Zemble, il n'existe de véritables « montagnes à guillemots » que plus au nord, sur la côte méridionale de la Besimiannaïa-bay.

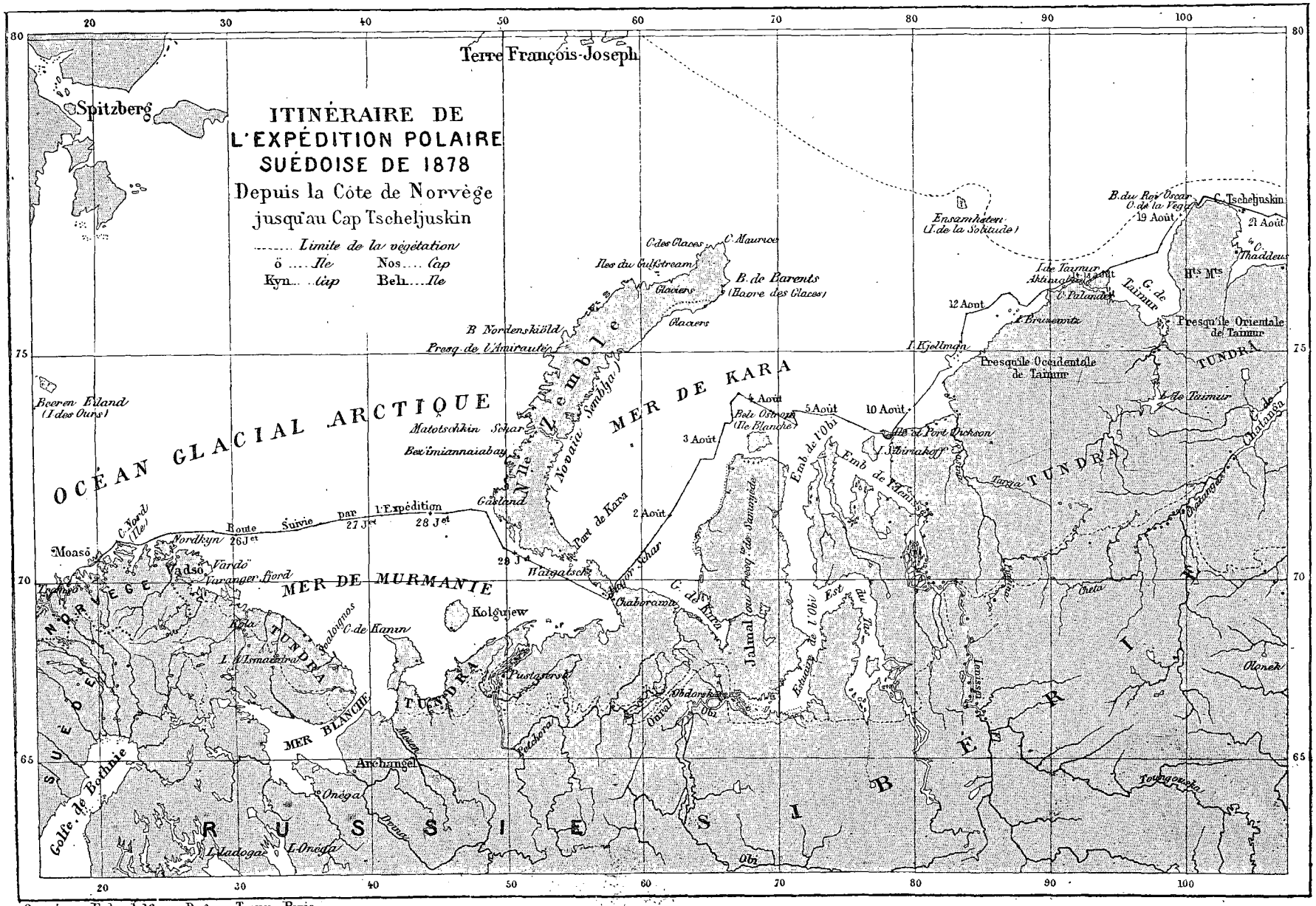
Du large le Gåsland a l'aspect d'une terre basse; mais, à partir de la côte, le terrain s'élève par de lentes ondulations pour former une plaine herbeuse élevée d'environ soixante mètres et couverte d'innombrables laquets peu profonds. Ce plateau se termine, du côté de la mer, par des talus, hauts de trois à quinze mètres, contre lesquels s'accumule une masse considérable de neige, un *snöfot*[1], dont la fonte est très tardive. Dans cette région, on ne trouve ni véritables glaciers, ni blocs erratiques indiquant qu'il y en ait eu autrefois. De la mer le voyageur n'aperçoit aucune montagne neigeuse, et à une certaine époque de l'année, au mois d'août notamment, on pourrait aller de la Norvège à la Nouvelle-Zemble, chasser dans cette île, puis revenir, sans avoir aperçu un glaçon ou une plaque de neige. Mais il n'en est ainsi que dans les parties

1. Désert couvert de marais et de sables compris entre la limite septentrionale des forêts et le littoral de l'océan Glacial. (*Note des traducteurs.*)

2. Glaces flottantes. (*Note des traducteurs.*)

1. Mot à mot : *pied de neige*. Bordure de neige amassée le long des talus de la côte. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

basses de l'île méridionale. Cette indication prouve l'inexactitude de l'opinion générale sur le climat de la Nouvelle-Zemble.

Dès la fin de juin ou le commencement de juillet, la plus grande partie du Gåsland est presque débarrassée de neige, et, quelques semaines après, toutes les fleurs arctiques y brillent du plus vif éclat.

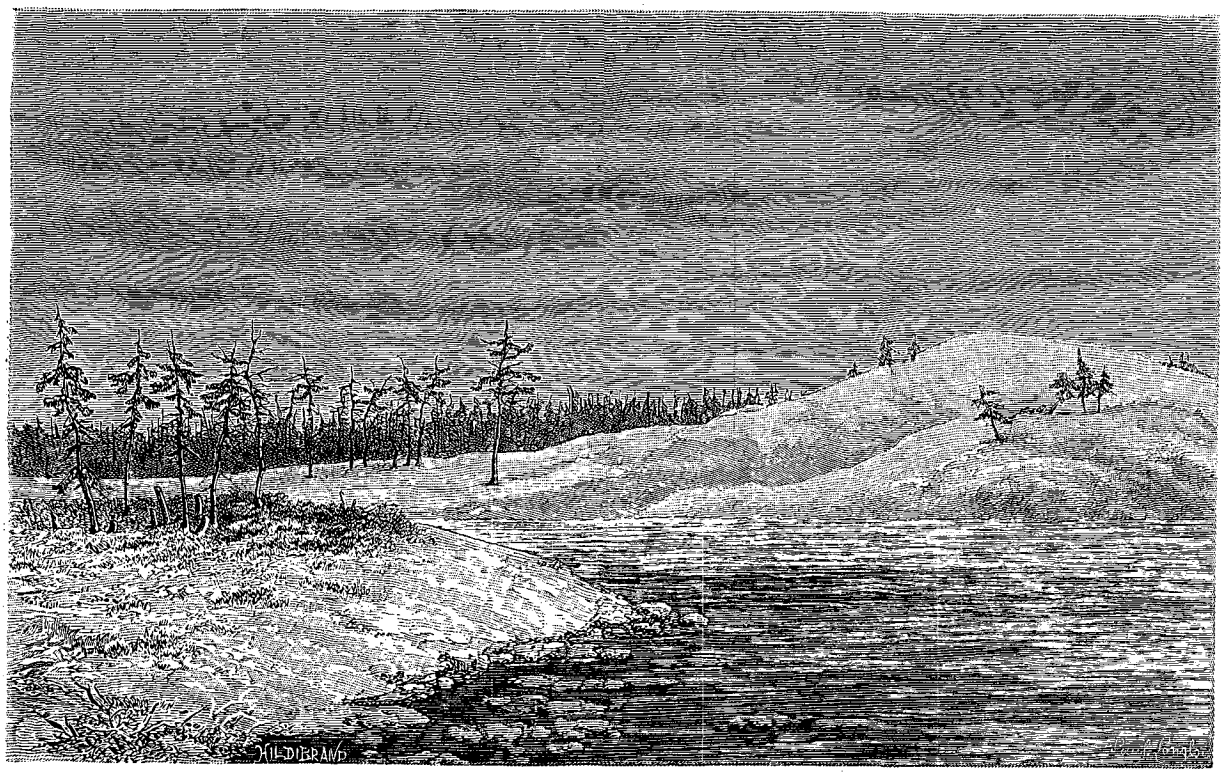
Les endroits secs et bien exposés sont alors parés d'un superbe tapis de fleurs, qu'aucune herbe ou broussaille ne dérobe aux regards, et les terrains humides sont recouverts d'un manteau de verdure éclatante.

La perte de temps occasionnée par la lenteur de la marche le long de la côte de Norvège, et le mouillage à Måsö, obligèrent l'expédition à se diriger directement sur le Jugor Schar sans débarquer au Gåsland.

Pendant cette dernière partie du trajet, le temps fut généralement beau. On ne rencontra aucun *drif-is*, et, sauf dans quelques vallées, le sol était complètement dépouillé de neige.

Çà et là pourtant, au pied des escarpements du rivage, se voyaient des restes de *snöfot* de l'hiver. Leur miroitement, lorsque les couches d'air inférieures étaient fortement échauffées, les faisait ressembler de loin à de puissants glaciers, brusquement coupés du côté de la mer.

Plus au sud, on aperçut par un temps clair l'île



Limite des bois en Sibérie (voy. p. 84-86). — Dessin de Paul Langlois, d'après l'édition suédoise.

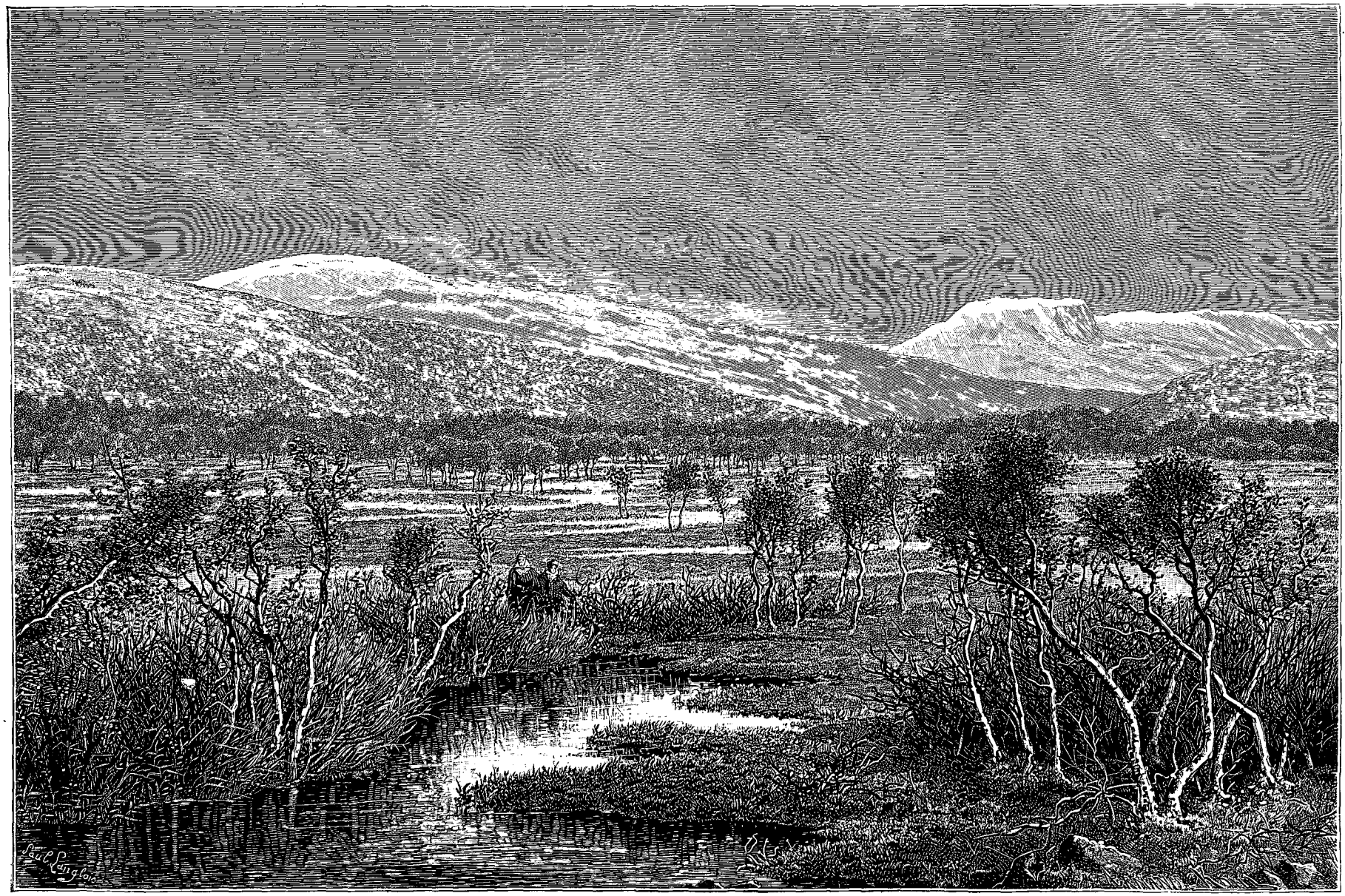
de Waigatsch. Du côté de l'ouest, cette île a l'aspect d'une plaine herbeuse unie; mais près du Jugor Schar, sur la côte est, s'élèvent des chaînes de collines basses, qui forment peut-être les derniers rejetons du rameau septentrional de l'Oural, connu sous le nom de Paj-Koi.

Au delà du Jugor Schar la vigie signala un vapeur. Après l'avoir observé longtemps, on reconnut le *Fraser*.

Voyant ce navire suivre une route opposée à celle qu'il devait avoir, M. Nordenskiöld craignit un accident. Heureusement il n'en était rien. Le *Fraser* était simplement parti à la recherche de la *Vega*, comme le raconta peu après le capitaine Nilsson. Depuis le 20 juillet, il attendait avec l'*Express* au point de ralliement. Ces deux navires avaient quitté Vardö le 13 et n'avaient rencontré aucune glace dans leur voyage. La *Vega* et le *Fraser* firent route de conserve vers Chaborawa, où ils mouillèrent le 30 juillet. La *Lena* n'était pas encore arrivée. Peut-être ce petit vapeur avait-il rencontré des difficultés à l'est du cap Nord, car depuis le départ de l'expédition des côtes de Norvège jusqu'aux approches de la Nouvelle-Zemble le temps avait toujours été mauvais.

Dans ce trajet, une vague énorme s'était abattue sur la *Vega* et avait fait quelques dégâts sur le pont. Ces craintes n'étaient heureusement pas fondées. La *Lena* s'était bravement comportée au milieu de la grosse mer, faisant ainsi honneur à l'usine de Motala, où elle avait été construite. Le retard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



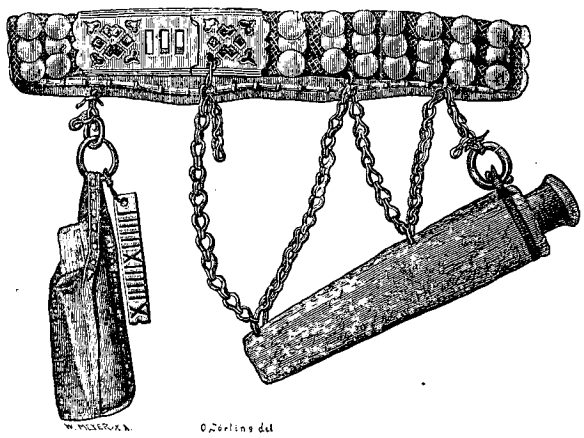
Limite des bois en Norvège voy. p. 84-86). — Dessin de Paul Langlois, d'après l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

provenait de la déviation de la boussole, qui, par suite de la faible intensité du magnétisme terrestre dans ces latitudes élevées, avait été beaucoup plus grande que celle calculée au moment du départ de Gothembourg. Le 31, le petit vapeur rejoignit les autres navires; l'expédition se trouva alors au complet.

Chaborawa, déjà visité en 1875 par M. Nordenskiöld, est un petit village situé sur le continent, au sud du Jugor Schar et à l'ouest de l'embouchure d'une petite rivière très poissonneuse. C'est la station d'été d'une troupe de Samoyèdes, qui font paître leurs troupeaux de rennes dans l'île de Waigatsch et sur les *tundra* environnantes. Neuf Russes et Finnois *russifiés* de Pustosersk y viennent également pour faire des échanges avec ces nomades et se livrer à la pêche et à la chasse.

Ces marchands ont même formé, pour la prise des cétacés, une société divisée en vingt-deux actions. Deux sont attribuées à saint Nicolas, saint très vénéré à Chaborawa, dont une image sacrée se trouve dans la chapelle, et les autres parts sont réparties entre les membres de l'association. Ordinairement le gain s'élève de quinze cents à deux mille *pud*[1] d'huile de baleine blanche par année, mais, lors du passage de la *Vega*, des dissensions survenues entre les actionnaires avaient empêché toute pêche. « A chacun suivant son œuvre », telle est la règle de la société. Mais ceux qui sont riches ne veulent pas travailler, « et leur cupidité amène ici la discorde comme dans le reste du monde ».



Anneau samoyède. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Les Samoyèdes, de même que les Russes, ne s'occupent pas d'agriculture. Ces derniers achètent leur farine à Irbit. Le prix de cette denrée est très variable. En 1878, elle coûtait à Pustosersk un rouble dix copecks le *pud*. Les Russes sont les grands fournisseurs des Samoyèdes. Ils leur vendent de la poudre, du plomb, de mauvaises armes, du rhum, du pain, du sucre, des tasses à thé. En échange, les Samoyèdes donnent aux Russes du poisson, de l'huile, des dents de morse, des peaux de rennes, de renards de toute espèce, de loups, de gloutons et d'ours blancs. En hiver, les Samoyèdes émigrent avec leurs troupeaux dans des régions plus méridionales, et les commerçants russes conduisent leurs marchandises à Pustosersk, Mesen, Arkhangel. Depuis des siècles, Russes et Samoyèdes mènent cette existence; mais les habitations permanentes sont ici de date récente, car les voyageurs hollandais n'en font pas mention dans leurs récits.

Le village de Chaborawa se compose, à l'instar d'autres grandes villes, de deux quartiers. Quelques cabanes en bois recouvertes d'un terre-plein de gazon forment la rue aristocratique. Là habitent neuf paysans russes avec quelques Samoyèdes qu'ils emploient. Plus loin se trouve le faubourg formé par le campement des Samoyèdes, où la propreté laisse quelque peu à désirer. Cette dernière partie de la ville fourmillait au moment du passage de l'expédition d'une masse de chiens de petite taille, les uns noirs, les autres blancs. Comme leurs congénères lapons, ils ont de longs poils, le museau et les oreilles pointus. Ils ne servent qu'à conduire les troupeaux de rennes et ne sont jamais employés comme animaux de trait. Les Samoyèdes emploient uniquement des attelages de rennes.

Depuis trente ans la peste sibérienne a fait de grands ravages parmi ces derniers animaux. Un Russe en avait en quelques années perdu huit cents têtes, disait-il. D'autres témoignages corroboraient du reste cette assertion. Les hommes mêmes ne sont pas à l'abri de cette maladie. Deux ou trois jours avant l'arrivée de la *Vega*, un Samoyède et sa femme avaient mangé de la viande provenant d'un animal malade; le lendemain la femme mourut. Quelques Samoyèdes passent pour riches, notamment les doyens (starschina), qui possèdent un millier de rennes. La principale industrie des nomades est la pêche.

Dès que la *Vega* eut mouillé, M. Nordenskiöld alla prendre près de l'église des hauteurs solaires pour régler la marche des chronomètres, puis il partit pour renouveler connaissance avec ses vieux amis de Chaborawa et leur acheter des costumes et des ustensiles de ménage. N'ayant aucune marchandise à échanger, il dut les payer fort cher. Il donna ainsi vingt roubles pour un *päsk*[1] de femme, dix pour un bonnet orné de pendeloques en cuivre, et deux pour une paire de bottes en peau de renne.

Désireux de compléter la collection ethnographique qu'il venait d'acquérir, M. Nordenskiöld demanda aux Samoyèdes de lui céder quelques-unes des idoles qu'ils emportent toujours avec eux dans leurs migrations. Leurs réponses furent d'abord évasives. Deux

1. Mesure valant environ seize kilogrammes. (*Note des traducteurs.*)

1. Nom des robes en peau ou en vadmel que portent les Lapons. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentiments les empêchaient de se rendre à ce désir : d'abord la superstition, puis la honte de montrer à des Européens des divinités si grossières. L'éclat métallique de quelques roubles d'argent décida une vieille femme à mettre tout scrupule de côté. Se dirigeant vers un de ces traîneaux chargés de marchandises qui paraissent servir de magasins aux Samoyèdes, elle en tira, après de longues recherches, une vieille botte, d'où elle sortit un superbe bas en peau. Cette seconde enveloppe contenait quatre idoles. Après d'interminables négociations, l'achat fut conclu, mais à un prix fort élevé. Il comprenait un *päsk* minuscule garni d'une ceinture, une poupée longue de treize centimètres avec tête en cuivre, une seconde, dont le nez était figuré par une petite plaque de laiton, enfin une pierre enveloppée de guenilles ornées de petits morceaux de cuivre, représentant probablement une forme humaine dont le visage était indiqué par une incision.



Idole samoyède. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Les Samoyèdes possèdent cependant des idoles d'un travail plus soigné : ce sont des morceaux de fer forgé. Mais personne ne voulut en vendre. Une circonstance avait facilité le premier achat : Anna Petrowna, la vieille sorcière qui avait trafiqué de ses dieux, avait été baptisée. M. Nordenskiöld s'était efforcé de lui démontrer qu'une chrétienne ne devait pas adorer de pareilles idoles. Mais les Russes, comme les Samoyèdes qui l'écoutaient, désapprouvèrent cette argumentation sophistique dont l'intérêt était l'unique base. Il n'y avait aucune différence, d'après eux, entre les idoles des Samoyèdes et les images sacrées des chrétiens.



Idole samoyède. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Ces opérations commerciales terminées, les membres de l'expédition qui avaient débarqué furent, comme en 1875, invités par un Russe à prendre le thé dans sa cabane.

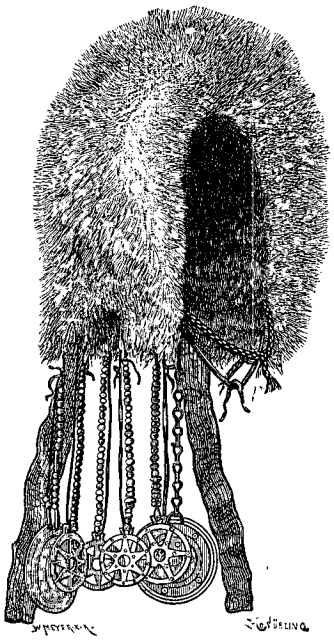
Cette cabane se composait d'une sorte de vestibule et d'une chambre de seize mètres carrés, haute à peine de deux mètres et demi. Dans une encoignure se trouvait une large cheminée, et à côté s'ouvrait la porte dont le linteau était très bas. En face était percée une fenêtre, près de laquelle étaient placées quelques caisses qui servaient de tables. Des lits de camp, adaptés au mur et couverts de peaux de rennes, complétaient l'ameublement. La fenêtre paraissait avoir eu autrefois des carreaux, mais ils étaient presque tous cassés et remplacés par des planches, car ici le verre est très rare, comme on le comprend facilement. Dès l'arrivée de ses invités, le maître de maison s'occupa des préparatifs de la collation. Il tira d'une boîte de voyage du sucre, des *kridgla*[1], un service à thé, une bouteille d'eau-de-vie; puis il alluma du feu et fit bouillir de l'eau. Une épaisse fumée et des vapeurs de charbon remplirent bientôt la chambre, que vint en outre encombrer une foule de curieux. A ce léger inconvénient près, cette petite fête réussit à souhait. La conversation fut soutenue et très animée, bien que l'amphitryon et ses convives ne se comprissent que difficilement.

Après ce festin, les savants suédois allèrent rendre visite aux Samoyèdes, dont les tentes étaient dressées à côté des cabanes des Russes. Leur réception fut également très amicale. Quelques-uns de ces nomades avaient mis en l'honneur de leurs hôtes des vêtements en peau de renne assez propres et analogues à ceux des Lapons. Le costume de fête des femmes est particulièrement voyant. C'est une sorte de pelisse en peau de renne assez longue et dessinant le corps. La jupe est garnie de deux ou trois volants de couleurs différentes, ou bien de franges en peau de chien

1. Craquelins. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séparées par des bandes d'étoffes criardes. Leur chaussure est une botte en peau de renne, ornée d'élégantes broderies. En été, aucune coiffure n'abrite leur chevelure noire et crépue, dont le savant agencement mérite quelques détails. Une raie la divise sur le derrière de la tête en deux tresses, entremêlées de rubans bigarrés et de perles, qui descendent presque jusqu'à terre. Grâce à l'adresse avec laquelle tout ce travail est fait, on croirait, au premier abord, que dans ce pays les femmes ont une chevelure tout à fait extraordinaire. De plus, les élégantes ornent souvent leur chevelure ou leurs oreilles de colliers de perles et de boutons. Tous ces ornements sont déjà fort lourds; en hiver, leur poids s'augmente encore d'une épaisse coiffure en peau de renne, garnie de peau de chien et ornée de lourdes plaques de laiton ou de cuivre.



Coiffure des Samoyèdes.
Gravure tirée de l'édition suédoise.

Ici, comme dans le reste du monde, la jeune femme aime à se parer du mieux qu'elle peut, mais elle n'en est pas plus belle pour cela. Des cheveux noirs et durs, un teint jaune maculé par la saleté, des yeux petits et chassieux, un nez plat, des pommettes saillantes, des jambes courtes et grêles, des mains et des pieds très petits, tel est à grands traits le portrait des Samoyèdes, hommes et femmes. Le vêtement des hommes ressemble à celui des Lapons. C'est un *päsk*, assez long, soutenu par une ceinture garnie de boutons et d'ornements en cuivre, à laquelle est suspendu un couteau. Leurs bottes en peau de renne montent jusqu'au-dessus du genou, et leur coiffure se compose d'un bonnet de même peau.



Robe samoyède. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

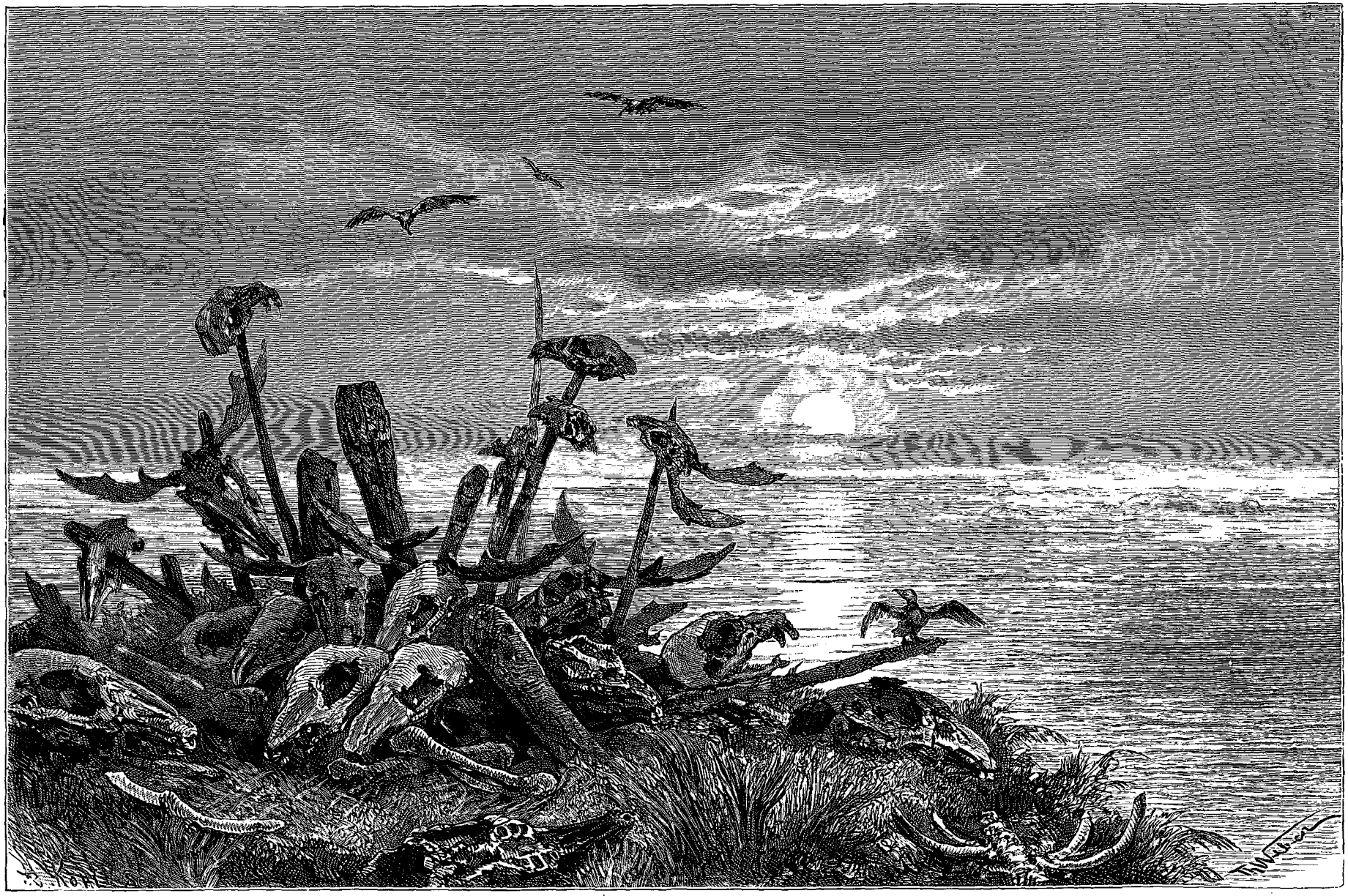
Les tentes d'été, les seules qui étaient dressées à Chaborawa, ont une forme conique et sont percées au sommet d'un trou, pour laisser passer la fumée du foyer, qui est établi sur le sol au centre de l'habitation. Dans beaucoup de tentes, le lit est dissimulé derrière un rideau de cotonnade multicolore. Les Samoyèdes qui jouissent d'une certaine aisance ont leurs vêtements doublés de cette étoffe. Les habillements en peau sont sans doute très incommodes, car, après l'eau-de-vie et le fer, les étoffes et le linge sont les marchandises que les sauvages vêtus de pelleteries demandent le plus volontiers aux Européens.

Dans une classification des peuples des régions polaires il faut placer au dernier rang les Samoyèdes. Le contact avec une race supérieure, le commerce et la civilisation n'ont exercé sur ce peuple qu'une influence dégradante.

Au sujet de la religion, disons encore que les Samoyèdes ont une seconde classe de dieux, comme l'indiquent les anciennes relations, et comme l'expédition de 1876 avait pu l'observer déjà à Jalmal. Ces divinités, peut-être d'un rang inférieur, devaient se trouver sur quelques collines, entourées d'ossements provenant des sacrifices. D'après le marchand russe qui avait reçu M. Nordenskiöld d'une manière si hospitalière, les Samoyèdes venaient de très loin en pèlerinage pour faire des offrandes à ces dieux et les implorer. Ils mangeaient la chair des animaux qu'ils sacrifiaient, barbouillaient de sang les idoles et éparpillaient les os sur le monticule. Immédiatement les explorateurs suédois manifestèrent le désir de visiter un de ces lieux de pèlerinage; mais aucun Russe ne voulut d'abord les y conduire. Enfin un jeune homme s'offrit de les mener dans l'île de Waigatsch à un de ces autels sacrificatoires. Dans ce but, M. Nordenskiöld fit le lendemain une excursion sur l'autre rive du Jugor Schar dans une chaloupe à vapeur, accompagné par le docteur Almqvist, le lieutenant Hovgaard, le capitaine Nilsson et son guide russe.

Le lieu de sacrifice, situé sur le point culminant du promontoire sud-ouest de Waigatsch, forme un monticule dominant d'environ deux mètres la plaine environnante, et se terminant par un escarpement à pic du côté de la mer. Le terrain est plat, mais se renfle lentement jusqu'à une hauteur de dix-huit mètres. Çà et là la plaine se creuse en replis peu profonds, ornés d'une riche verdure d'un ton uniforme, et sur les mamelons, en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Colline du sacrifice, dans l'île de Waigatsch. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition suédoise.

droits ordinairement secs, s'étale un magnifique parterre de superbes fleurs : des saxifrages jaunes et blancs, des myosotis, des polemoines, des crucifères, des dorines jaunes. Ces dernières espèces, rares d'ordinaire, sont ici très nombreuses. Les bois manquent complètement; mais dans les endroits abrités, au pied des vallées ou des pentes exposées au sud, se trouvent des broussailles atteignant presque une aune de hauteur.

Un monceau de pierres de quelques mètres carrés, situé sur une éminence, composait l'autel. Tout autour gisaient des ossements de toute espèce.

On remarquait des crânes de rennes, brisés pour en extraire la cervelle. Les cornes, encore attachées à l'os frontal, formaient au milieu des pierres une sorte de buisson, qui donnait au monticule un aspect assez curieux. D'autres crânes étaient emmanchés sur des bâtons, dont la tige portait de grossières entailles, qui avaient probablement la prétention de représenter les figures des dieux. Le monticule était en outre parsemé de nombreux ossements de rennes, dont un grand nombre avaient été écrasés et d'où l'on avait aussi extrait la moelle. On voyait de plus les pattes et la tête d'un ours, à moitié dépouillées, dont le bon état de conservation indiquait une mort récente. Deux balles de plomb étaient déposées sur une pierre à côté de la tête. Au milieu de tous ces ossements se trouvaient des morceaux de fer, des haches brisées, des débris de marmites en fer, de vieux couteaux, des morceaux de métal, restes d'un harmonium, et au centre s'élevaient les divinités puissantes à qui toutes ces richesses avaient été offertes. C'étaient des centaines de petits morceaux de bois, grossièrement entaillés en forme de visages humains. La plupart étaient longs de quinze à vingt centimètres, quelques-uns trois mètres soixante-dix. Tous étaient enfoncés dans la partie du monticule orientée au sud-est. Dans le voisinage, on voyait du bois flotté et les restes du foyer qui avait servi à préparer le repas du sacrifice. D'après le guide russe, les Samoyèdes, dans ces festins, barbouillaient leurs dieux de sang et d'eau-de-vie, assertion que confirmaient les larges taches de sang que l'on remarquait sur les grandes idoles au-dessous du creux figurant la bouche.

Avant de repartir, M. Nordenskiöld fit remplir d'idoles et d'ossements un sac qui fut transporté au canot. Le Russe parut alors très inquiet, et engagea les naturalistes à apaiser la colère des dieux par un sacrifice. M. Nordenskiöld se déclara prêt à acquiescer à son désir, à condition qu'il lui indiquerait ce qu'il devrait faire. Notre homme parut alors hésiter et ne pas savoir ce qu'il devait redouter le plus, de la colère des idoles, ou de la punition qui frappe dans l'autre monde celui qui sacrifie aux faux dieux; enfin il conseilla de mettre quelques pièces de cuivre au milieu des pierres. M. Nordenskiöld déposa alors cérémonieusement sur le monticule deux pièces d'argent. Jamais probablement aucune offrande aussi précieuse n'avait été faite aux dieux. Le guide russe, dont la conscience était dès lors tranquille, déclara même que l'on avait été trop généreux. Deux pièces de cuivre, dit-il, auraient suffi.

Lorsque les Samoyèdes, le lendemain, apprirent cette visite à leur place de sacrifice, ils parurent s'en inquiéter fort peu et déclarèrent seulement que le guide serait puni par les dieux offensés. Dès l'automne, ajoutèrent-ils, il pourrait regretter sa mauvaise action, lorsque son troupeau de rennes reviendrait de l'île de Waigatsch, où il était gardé par des Samoyèdes. S'il n'était pas puni maintenant, il le serait plus tard; peut-être même ses enfants ou ses petits-enfants seraient-ils châtiés à sa place. Dans tous les cas, la punition était certaine. L'Ancien Testament ne comprenait pas d'une manière différente la colère de Dieu.



Le capitaine Hans Christian Johannesen commandant la *Lena*. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

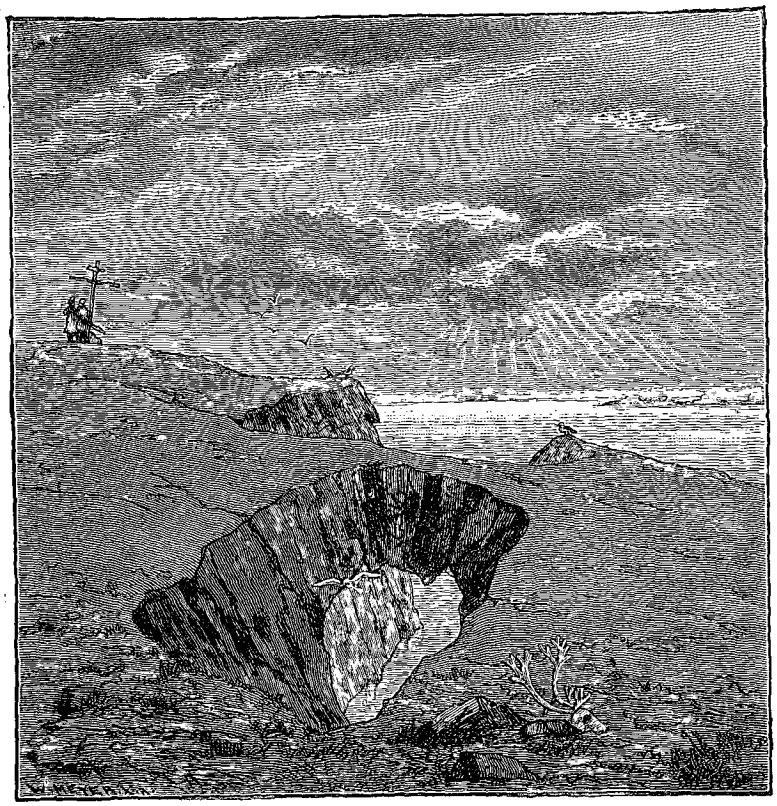
Les Samoyèdes faisaient leurs sacrifices à cet endroit depuis très longtemps. Autrefois leur autel était situé six cents mètres plus près du rivage, non loin d'une grotte qui était pour eux l'objet d'une vénération superstitieuse. Il y avait là un nombre considérable d'idoles en bois. Mais, il y a une trentaine d'années, un archimandrite[1], dont l'élévation récente expliquait le zèle religieux, brûla, lors de sa visite dans ces parages, toutes ces idoles, et éleva à cet endroit une croix qui subsiste encore. Les Samoyèdes n'ont nullement cherché à détruire par représailles le symbole chrétien. Ils ont laissé à leurs dieux le soin de se venger, persuadés que dans leur toute-puissance ils feraient périr tous les rennes de l'archimandrite; ils se sont bornés à transférer leur place de sacrifice un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Là aucun zèle imprudent n'a porté ombrage à leurs pratiques superstitieuses. L'ancienne place de sacrifices des Samoyèdes était reconnaissable à de nombreux ossements et morceaux de fer rouillés, dispersés sur un vaste rayon autour de la croix russe.

1. Les fângstmänn russes appelaient ainsi ce prêtre; il est pourtant peu probable qu'aucun dignitaire ecclésiastique d'un rang élevé soit venu dans ces contrées si septentrionales.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

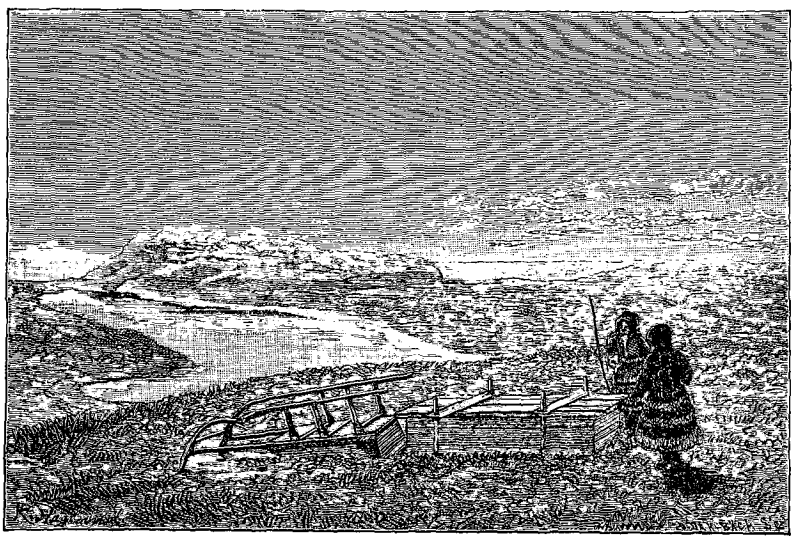
Les vestiges du foyer qui avait servi à brûler les idoles subsistaient même encore. D'après des gravures publiées par les voyageurs hollandais, les idoles étaient anciennement plus grandes et plus belles que celles qui existent actuellement. Depuis trois siècles, la race des dieux a évidemment dégénéré.

Après cette excursion à l'ancienne place de sacrifice, M. Nordenskiöld fit porter un canot, amené par la chaloupe à vapeur, à travers un banc de sable séparant de la mer un lac de l'intérieur de l'île. Accompagné par le capitaine Nilsson et le guide russe, il se dirigea vers un cimetière samoyède qui se trouvait sur les bords de cette nappe d'eau. On n'y voyait qu'une seule tombe, pittoresquement placée sur les rives du lac, couvertes en cette saison d'innombrables fleurs arctiques. Le cercueil, construit de planches très-épaisses, était fixé au sol par des montants en bois, enfoncés en terre et reliés entre eux; il était ainsi complètement protégé contre les dévastations des animaux. Les planches ne paraissaient pas en bois flotté, elles provenaient certainement de contrées plus méridionales, ainsi que l'écorce de bouleau qui tapissait le fond du cercueil. Des lambeaux de *päsk* et d'autres débris d'étoffes attestaient que le mort avait été enseveli, revêtu du costume habituel des Samoyèdes. Le cercueil contenait en outre les débris d'une marmite en fer, une hache, un couteau, un foret, un arc, des flèches, quelques ornements en cuivre, enfin de l'écorce de bouleau, probablement pour que le mort pût faire du feu dans l'autre monde. A côté de la tombe se trouvait un traîneau renversé, placé certainement là pour servir de véhicule au défunt, et les rennes qui avaient traîné le cadavre avaient été supposablement abattus lors du repas funéraire.



Calvaire. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

En allant à l'île de Waigatsch, M. Nordenskiöld avait rencontré la *Lena* qui venait rallier l'expédition. Il donna l'ordre au capitaine d'aller mouiller immédiatement à Chaborawa, d'embarquer du charbon apporté par l'*Express*, et de se tenir prêt à se remettre en marche, dès son retour, avec les autres bâtiments.



Tombe samoyède. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

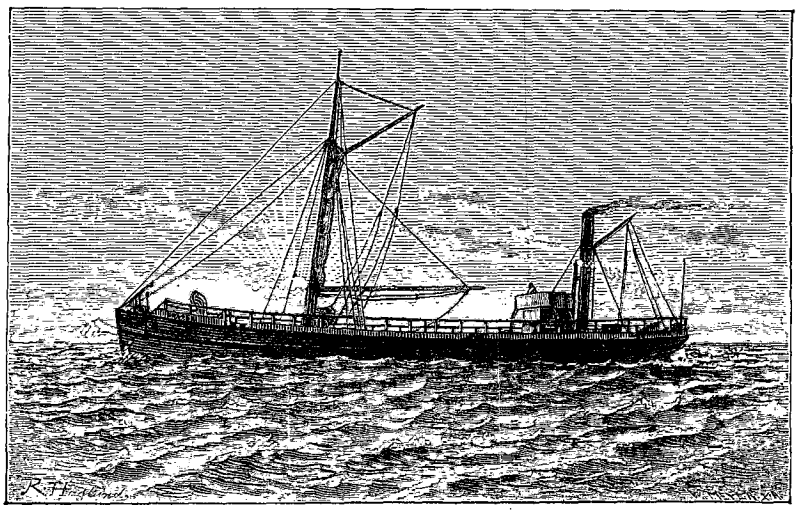
Le 31 juillet au soir, lorsque M. Nordenskiöld revint de Waigatsch, la *Lena* n'était pas encore parée. Le départ fut alors différé jusqu'au lendemain, et, le 1er août au matin, tous les navires levèrent l'ancre pour se diriger vers la mer de Kara par le Jugor Schar. Dans l'après-midi, le détroit fut traversé. Le 2 août, un temps superbe favorisa la marche de l'expédition, et pendant toute la journée on ne vit aucune glace.

Dans la matinée du 3, le capitaine Johannesen reçut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ordre de prendre à son bord le docteur Almqvist et les lieutenants Hovgaard et Nordqvist, et de se diriger avec eux sur Beli Ostrow, où, pendant trente-six heures, temps accordé pour l'excursion, ils pourraient chasser, ou étudier les habitants, la flore et la faune, suivant leur bon plaisir. La *Lena* devait rejoindre l'expédition à Port-Dickson en traversant, si cela était possible, le détroit entre l'île et Jalmal. Grâce à sa puissante machine, le petit vapeur fut bientôt hors de vue.

Dans la journée, la *Vega* rencontra de la glace, très morcelée. Sa présence aurait été utile, en adoucissant le mouvement de la mer, si elle n'avait pas été accompagnée d'un brouillard très épais qui ne s'éclaircissait que par instants. Dans la soirée, Beli Ostrow fut signalée. Vue de la mer, cette île a l'aspect d'une plaine et s'élève à peine au-dessus des flots. La mer qui l'entoure a un fond très égal, mais très peu profond. A une distance de vingt à trente kilomètres du rivage, il y a à peine sept à neuf mètres d'eau.



Le *Fraser*. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Le lendemain matin, un léger balancement du navire indiqua que la mer était libre sur une certaine étendue.

La veille, la salure de l'eau avait diminué et la quantité d'argile tenue en suspension notablement augmenté; dans la journée du 4, l'eau avait une forte couleur jaunâtre et était presque potable après avoir été filtrée. La *Vega* se trouvait évidemment dans les environs des courants de l'Obi et de l'Ienissei, et la glace qu'elle avait rencontrée la veille provenait certainement des estuaires de ces grands fleuves. La surface de ces glaçons était du reste couverte de débris, immaculée comme celle des blocs provenant des glaciers ou des glaces de la pleine mer.

Le 5 août, la *Vega* continua d'avancer dans la mer de Kara, où dérivaient plusieurs glaçons d'une certaine étendue. Ils disparurent complètement lorsque le navire fut arrivé au nord-ouest de Beli Ostrow. Plusieurs fois la sonde n'indiqua que neuf mètres de profondeur; mais la surface égale du fond mettait le bâtiment à l'abri de tout danger. Le brouillard, la grosse mer et une brise assez forte retardèrent sa marche.

Le 6 août, à trois heures du matin, la terre était en vue. Au milieu du brouillard, la *Vega* fit fausse route; elle dépassa l'estuaire de l'Ienissei et dut retourner ensuite en arrière.

L'*Express* était déjà au mouillage au sud d'une île que l'on prit pour l'île Dickson. La *Vega* le rejoignit bientôt; mais à l'arrivée du *Fraser* l'erreur fut reconnue. La terre que l'on croyait être le continent était justement l'île Dickson, où se trouve le port du même nom.

Après une excursion à terre, que firent quelques membres de l'expédition, les navires se remirent en marche pour aller ancrer à Port-Dickson. Le capitaine Palander les précédait dans une chaloupe à vapeur pour reconnaître le chenal. Pendant ce trajet, il eut l'occasion de tuer un ours très gras et d'une taille prodigieuse.

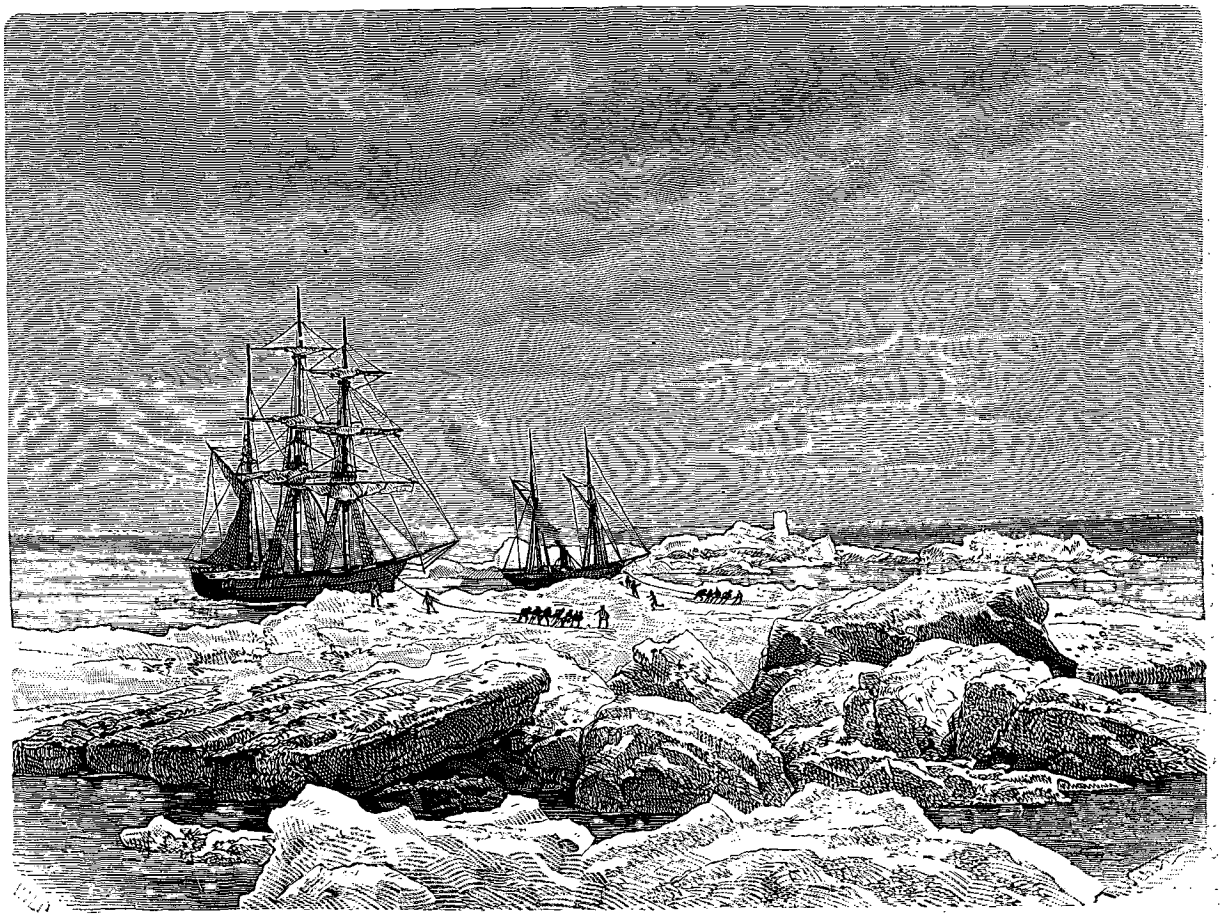
La journée du 7 août fut employée à embarquer à bord de la *Vega* du charbon apporté par l'*Express*. Dans la soirée, juste trente-six heures après l'arrivée de la *Vega*, la *Lena* arriva à son tour à Port-Dickson. Dans leur excursion à Beli Ostrow les savants avaient pu faire des études intéressantes sur la géologie et la flore de cette île.

Abrégé d'après l'édition suédoise

par Charles Rabot et Charles Lallemand.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Vega* et la *Lena* mouillees sur un champ de glace (voy. p. 100). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition suédoise.

VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE,

PAR A. E. NORDENSKIÖLD[1],

1878-1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Départ de Port-Dickson. — Le cap Tscheljuskin. — Tentative infructueuse pour se diriger du cap Tscheljuskin sur les iles de la Nouvelle-Sibérie. — L'île de la Transfiguration. — La *Vega* et la *Lena* se séparent. — L'île Ljachoff. — Les Tschuktschis. — L'Irkaipij. — La baie de Koljutschin. — Arrêtés par les glaces!

Le 9 août, le *Fraser* et l'*Express* quittèrent Port-Dickson pour aller charger leurs cargaisons déposées en amont sur les bords de l'Ienissei. La *Vega* et la *Lena* ne se remirent en marche que vingt-quatre heures plus tard, pour permettre au lieutenant Bove d'achever la carte de Port-Dickson. Malheureusement une brume persistante empêcha, comme en 1875, de déterminer la position de ce point important.

En quittant l'embouchure de l'Ienissei, le cap fut mis sur la plus occidentale des îles des Pierres (Kameni Ostrowa), que les anciennes cartes placent à l'embouchure de la Pjäsina. Le nom de ces îles semble indiquer qu'elles diffèrent peu de celles qui environnent Port-Dickson.

Dans la journée du 10 août, on ne vit aucune glace; la température de l'air s'éleva jusqu'à 10°,4 centigrades, et celle de la mer jusqu'à + 8°. Favorisée par une bonne brise, la *Vega* fit les premiers milles toutes voiles dehors. Mais les brouillards ne tardèrent pas à entraver sa marche et la forcèrent fréquemment à ancrer, tantôt sur un îlot, tantôt sur un glaçon, pour attendre une éclaircie. Les naturalistes

1. Suite. — Voy. page 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profitèrent de chacune de ces relâches forcées pour faire des recherches scientifiques aux environs des mouillages.

L'expédition ancra ainsi le 11 août près d'un des nombreux îlots qui parsemaient la côte et que la carte n'indiquait nullement. On n'y rencontra aucun mammifère, et on n'y aperçut que six espèces différentes d'oiseaux, notamment une emberize niveale perdue sur ce rocher sauvage de l'océan Glacial. Sur les bords des petits fjords sautillaient des maubèches maritimes et des phalaropes dentelés, occupés à chercher les insectes dont se compose leur nourriture. Plusieurs de ceux qui furent abattus avaient le gésier rempli de débris d'insectes; ils vivent pourtant dans un endroit où le naturaliste ne trouve une douzaine de mouches qu'après de longues recherches.

Le lendemain, près d'une île basse sur les bords de laquelle l'eau était très claire, on vit le fond de la mer jonché de morues asphyxiées (*Gadus polaris*). Il s'était probablement produit ici un accident identique à celui qui parfois, dans l'Obi, fait périr une telle quantité de poissons, que les eaux du fleuve en sont empoisonnées. De nombreux poissons se trouvent enfermés par la glace dans un trou étroit; puis, la surface de l'eau venant à geler, l'air est rapidement absorbé, et, l'oxygène faisant défaut, tous sont asphyxiés.

Le 14 août, l'expédition fut obligée de mouiller dans une baie de l'île de Taimur, qui fut appelée Aktinia-bay à cause des nombreuses actynies qui y furent recueillies. Du reste, bien des accidents de la côte de la mer de Kara pourraient recevoir une dénomination tirée des espèces de la faune invertébrée qui dominent dans ces parages, faune que les savants de l'expédition ne s'attendaient pas à trouver si riche. Les brouillards obligèrent la *Vega* et la *Lena* à rester à Aktinia-bay jusqu'au 18 août; cette relâche fut mise à profit pour faire des excursions dans diverses directions et même une course assez lointaine dans le *sund* de Taimur. Peu s'en fallut que les explorateurs ne rencontrassent un compatriote dans cette mer qui jusque-là n'avait été sillonnée par aucun navire. Le *Nordland*, commandé par le capitaine Ed. Johannesen, s'avança dans le voisinage du mouillage de l'expédition suédoise, au cours de sa remarquable campagne dans la mer de Kara[1].

Jusque-là les glaces n'avaient présenté aucun obstacle. Le plus gros glaçon que l'on avait vu dans l'après-midi du 19 août n'aurait même pas été assez grand pour porter un phoque, et l'on n'avait pas encore rangé un seul de ces *drif-is* formés de vieille glace, comme il s'en trouve sur la côte septentrionale du Spitzberg. Vers la fin de la journée, la *Vega* passa devant un vaste champ de glace compacte, soudé au continent, qui remplissait un golfe de la côte occidentale de la presqu'île de Tscheljuskin. A travers le brouillard, cette glace semblait très épaisse et très haute; en réalité elle était aussi morcelée que les *drif-is* rencontrés précédemment. Un instant néanmoins l'on put craindre que les glaces n'entourassent le cap le plus septentrional de l'Asie, au point d'empêcher d'y débarquer. Mais bientôt à travers la brume perça un sombre promontoire complètement dégagé: c'était le cap Tscheljuskin. Le 19 août, à six heures du soir, la *Vega* et la *Lena* mouillèrent dans une échancrure ouverte vers le nord.

Ainsi se trouvait atteint un résultat important désiré depuis le commencement du siècle. Pour la première fois un navire ancrait devant le cap le plus septentrional de l'Asie. En l'honneur de cet heureux événement les bâtiments se pavoisèrent et tirèrent une salve; puis, au retour d'une excursion à terre, l'on déboucha les vins fins.

Comme sur les bords de l'Ienissei, l'expédition fut reçue au cap Tscheljuskin par un énorme ours blanc. On le voyait se promener sur le rivage, regardant par instants la mer, puis flairant du côté des navires pour reconnaître quels pouvaient être les visiteurs qui débarquaient pour la première fois dans son royaume. Un canot fut immédiatement mis à la mer pour aller l'abattre: à Bruzewitz échut l'honneur de le tirer. Mais, cette fois, maître Martin se garda de faire plus ample connaissance avec les nouveaux arrivants. Les coups de canon lui avaient même inspiré une telle frayeur qu'il ne reparut pas le lendemain, comme le font habituellement les ours.

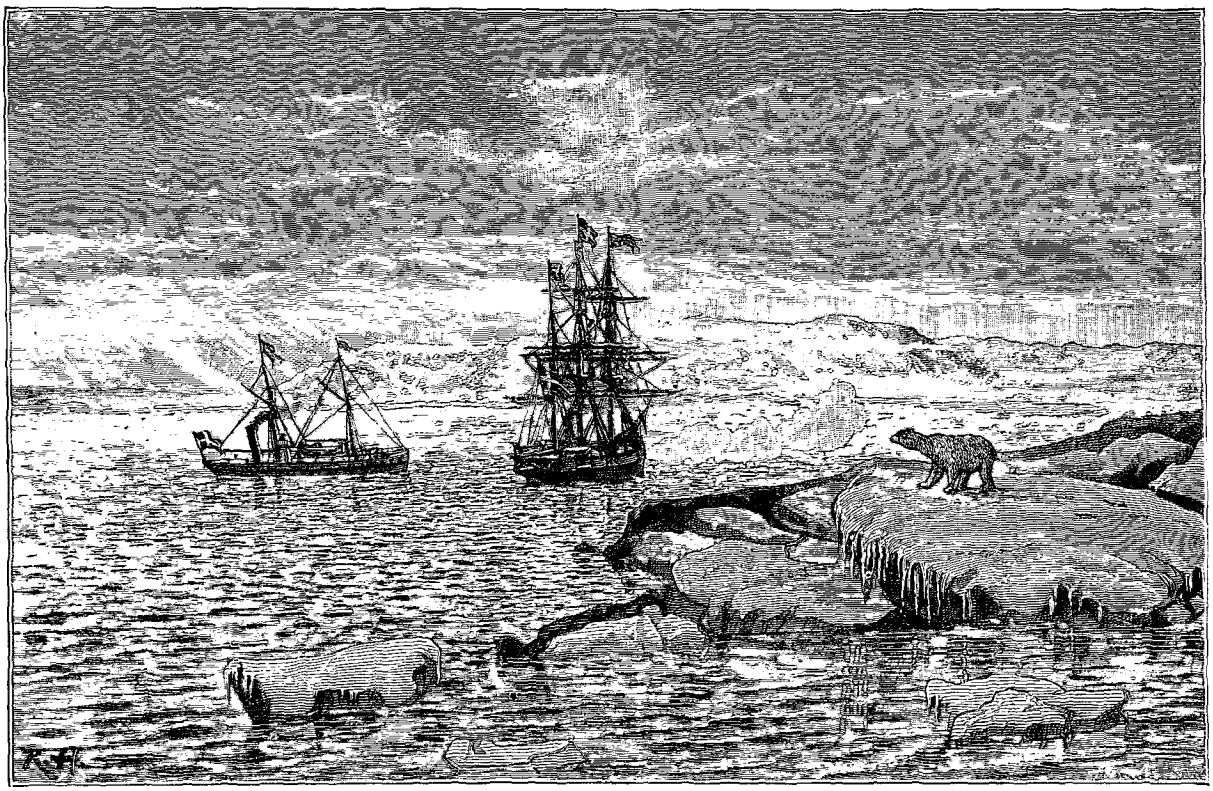
La pointe la plus septentrionale de l'Asie est formée par un promontoire bas, découpé en deux branches par une échancrure. Celle de l'est s'avance un peu plus vers le nord que celle de l'ouest. Un dos de terrain, dont les pentes sont très douces, se dirige, dans la direction du sud, de la pointe orientale vers l'intérieur du pays; vu du cap occidental, il paraît atteindre l'altitude de trois cents mètres. Comme les plaines situées en contre-bas, ce chaînon était presque dépouillé de neige; mais sur les flancs de ces monticules ou dans de profonds ravins creusés par des ruisseaux provenant de la fonte des neiges, ainsi que dans des vallons qui débouchaient dans la plaine, s'étendaient de vastes champs de neige d'une blancheur éblouissante. De plus, presque toute la côte était bordée par un *isfot* peu élevé. Les pentes des montagnes ne portaient pas de glaciers d'un bleu céruléen, et aucun lac, aucune saillie de rochers, aucune aiguille ne venaient donner un caractère pittoresque à ce paysage, un des plus uniformes et des plus désolés que l'on puisse voir dans les régions polaires. Comme sur les îles près desquelles l'expédition avait mouillé le 11 août, le sol était partout brisé en des milliers de prismes hexagonaux, plus ou moins réguliers, dont la base supérieure était généralement dépouillée de végétation, et dans les interstices desquels poussaient des fleurs étiolées, des lichens et des mousses. Dans quelques rares endroits le terrain était recouvert d'un tapis de verdure formé de mousses, de lichens, de gazon et de quelques plantes parmi lesquelles on remarquait le gracieux myosotis.

1. Pendant ce voyage, Johannesen découvrit l'île de la Solitude (Ensamheten). (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des podures, quelques mouches et un coléoptère de la tribu des Staphylins, le *Mycralymma Dicksoni* Mäkl., furent les seuls insectes trouvés aux environs du cap. La faune ailée était représentée par de nombreuses bécasses, une troupe très compacte d'oies bernacles, venues peut-être de quelque terre polaire située plus au nord pour émigrer vers le sud, un plongeon, plusieurs mouettes des glaces et mouettes tridactyles, enfin des chouettes des neiges, dont on ne découvrit à la vérité que les traces. Ajoutons l'ours, dont on a déjà parlé, des rennes, des lemmings, les seuls mammifères dont la présence fut reconnue. En mer, on aperçut un morse, plusieurs phoques (*Phoca hispida*) et deux troupes de baleines blanches. Tous les cours d'eau étaient alors à sec; mais, à en juger par la largeur de leurs lits, peu profonds il est vrai, ils doivent rouler une puissante masse d'eau lors de la fonte des neiges. Le murmure des ruisseaux et le cri des oiseaux rompaient seuls le silence qui planait sur cette solitude. Peut-être, en pénétrant dans l'intérieur du pays, trouverait-on quelques vallées, abritées des vents de l'océan Glacial, où la faune serait plus nombreuse et la flore aussi riche que celles des vallons de l'Isfjord et de la Baie-sans-Nom (*Bez'imiannaïa-bay*).

Ces parages ne portaient aucune trace du passage de l'homme. Les opinions qui avaient cours au seizième siècle sur le cap Tscheljuskin font pourtant soupçonner que les nomades de Sibérie y ont conduit leurs trou-



La *Vega* et la *Lena* saluant le cap Tscheljuskin. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

peaux de rennes. Des pêcheurs russes de Chatanga ont certainement pu chasser sur la côte septentrionale de Taimur, et Tscheljuskin a peut-être réellement visité le cap qui porte son nom, comme semble le prouver la position très exacte que les cartes nous donnent de ce promontoire.

Suivant l'habitude des explorateurs polaires, l'expédition suédoise érigea un « cairn » élevé en souvenir de son passage devant ce cap.

D'après le plan du voyage, la *Vega* et la *Lena* devaient de ce point se diriger sur les îles de la Nouvelle-Sibérie, pour reconnaître s'il n'existait aucune terre dans cette direction. Le 20 et le 21, les navires avancèrent sans difficulté au milieu de *drif-is* assez épais et plus grands que ceux qu'ils avaient rencontrés jusque-là. Ils rangèrent même quelques vastes champs de glace, mais ne trouvèrent aucun *iceberg*. Dans ces parages M. Nordenskiöld signale la présence de guillemots, oiseaux qui manquent complètement dans la mer de Kara. Leur présence prouve, d'après le capitaine Johannesen, que la mer ne gèle pas complètement dans ces parages en hiver; il est en effet inadmissible que des guillemots traversent en automne et au printemps toute la mer de Kara, gelée à cette époque, pour aller chercher leur nourriture et leurs places de ponte.

Pendant la nuit du 21 au 22 la glace augmenta, et, dans la journée, le brouillard devint si intense qu'il était impossible de se rendre compte de l'étendue du champ de *drif-is*, même dans le voisinage du navire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers midi la route dut être établie plus au sud, mais on ne put avancer dans cette direction, et force fut de mouiller sur un champ de glace en attendant une éclaircie. Si la *Vega* continuait à errer dans ce labyrinthe de glaçons, elle risquait d'avoir le même sort que le *Tegethoff;* il fallut donc, pour éviter un pareil accident, abandonner le projet de gagner les îles de la Nouvelle-Sibérie, et essayer d'atteindre le plus promptement possible le chenal voisin de la côte.

Profitant d'une éclaircie dans la matinée du 23, l'expédition se mit à la recherche d'un passage libre. Toute tentative pour se frayer une route à travers les glaces, soit vers l'est, soit vers l'ouest, ou encore vers le sud, ayant échoué, on dut alors chercher une passe dans la direction du nord. Un vent assez frais du nord-ouest retardait la marche et rendait la situation critique. Enfin, à six heures trente du soir, la *Vega* et la *Lena* purent sortir de cette impasse. Pendant cette navigation au milieu des glaces, en face du cap le plus septentrional du continent asiatique, les naturalistes recueillirent la plus belle collection d'animaux marins faite pendant le voyage; dans le nombre se trouvait notamment la grande araignée de mer.

Pendant la journée du 24 août, on longea la côte sur laquelle s'élevaient de belles chaînes de montagnes, dont l'altitude paraissait atteindre six à neuf cents mètres. Comme les plaines environnantes, elles étaient dépouillées de neige, mais dans les ravins se trouvaient des amas de neige et de glace; en certains endroits même, ils paraissaient former de véritables glaciers qui se terminaient à une assez grande hauteur au-dessus de la mer.

Dans l'après-midi, le temps fut très clair, et, à différentes reprises, on n'aperçut plus aucun glaçon. Ces parages sont très peu connus : les cartes, même les plus récentes, ne représentent-elles pas comme une terre la mer sur laquelle l'expédition navigua pendant ces deux derniers jours? Vers midi, la vigie signala l'île Préobraschenie (île de la Transfiguration). L'expédition y retrouva la riche faune des contrées polaires. Les falaises de l'île servaient de places de ponte à d'innombrables oiseaux : guillemots, mouettes tridactyles, colombes de mer, etc. Une multitude de grandes mouettes s'étaient établies sur les étages supérieurs, et, dans la partie basse de l'île, on voyait la chouette des neiges, attendant, immobile pendant des heures, la venue d'une proie. Comme toujours, ce dernier oiseau était très sauvage et très difficile à approcher. Au pied de la « montagne à guillemots » s'étaient installés deux ours blancs, qui bientôt furent abattus, l'un par le lieutenant Bruzewitz, l'autre par le capitaine Johannesen. Ces ours chassaient probablement les guillemots, qui, avec leurs petits, venaient prendre leurs ébats dans les bourbiers, au pied de la falaise où ils avaient élu domicile; mais ils épiaient surtout les oiseaux qui avaient le malheur de tomber de leurs places de ponte.

La flore de cette île avait un caractère bien plus méridional que celle du cap Tscheljuskin, et cela grâce à sa situation plus avancée vers le sud et au voisinage du fleuve Chatanga, dont les eaux relativement chaudes baignent les côtes de l'île.

La saison s'avançant rapidement, l'expédition ne resta que quelques heures dans cette île intéressante, et à dix heures du soir elle leva l'ancre pour continuer sa route le long de la côte.

Les 25, 26 et 27 août, le temps fut magnifique, la mer calme et complètement libre. La température de l'eau s'éleva même jusqu'à 5°,8 au-dessus de zéro.

Dans la nuit du 27 au 28 août, la *Vega* se sépara de la *Lena* devant l'île Tumat. Pour saluer une dernière fois ce fidèle petit compagnon, M. Nordenskiöld fit tirer plusieurs fusées, puis les deux navires appareillèrent, la *Vega* pour poursuivre sa route le long de la côte de Sibérie, et la *Lena* pour remonter le fleuve dont elle portait le nom.

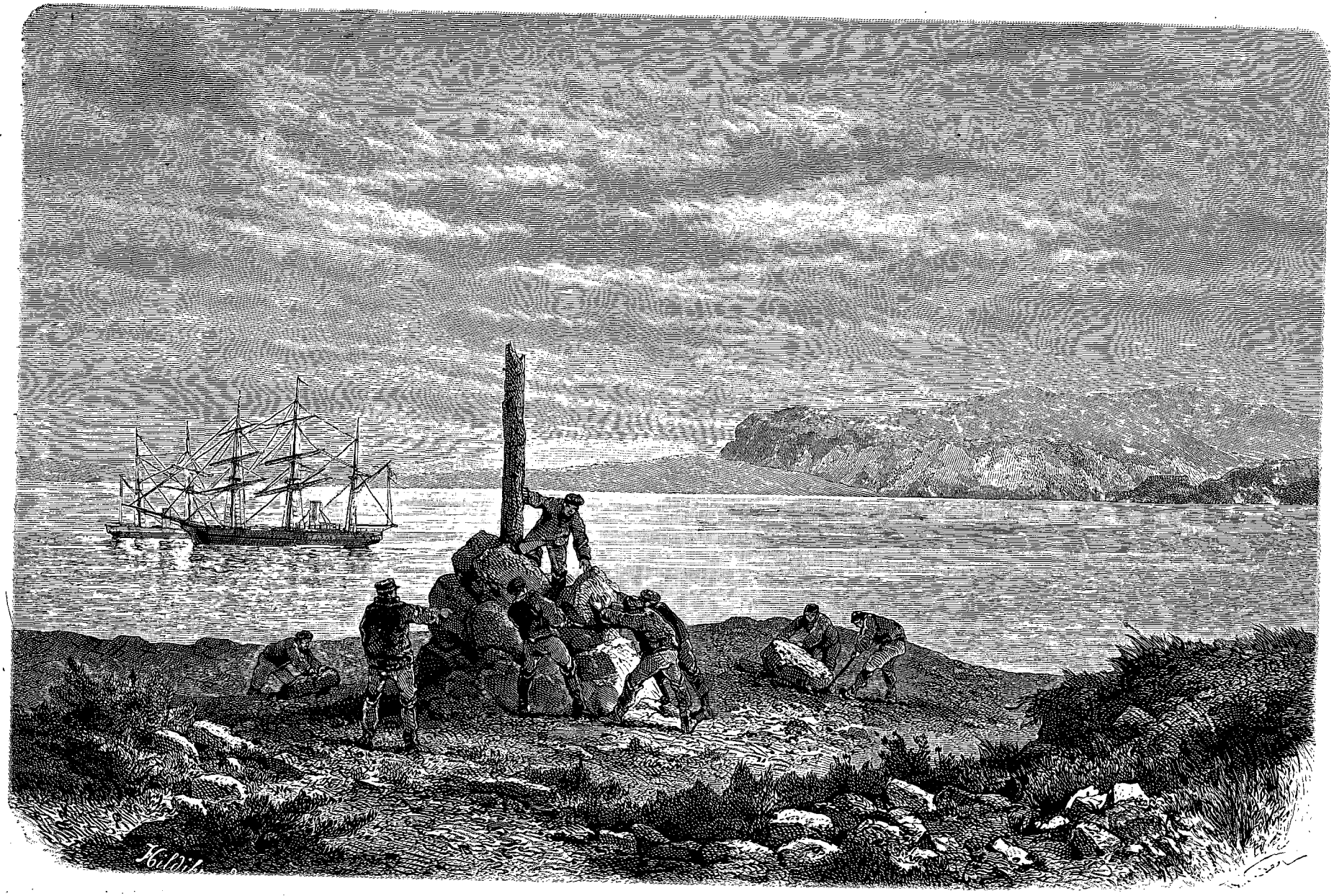
Dans la journée du 28, les îles Semenoffski et Stolbowoj furent en vue. Cette dernière terre a une faune très pauvre; c'est même une des moins riches que M. Nordenskiöld ait rencontrées dans ses nombreuses expéditions polaires. Il n'y aperçut que quelques phoques, et, en fait d'oiseaux, de rares hirondelles de mer, ainsi que plusieurs mouettes. Plus au large, l'on vit de nombreux phalaropes hyperborés, l'espèce d'oiseaux la plus nombreuse sur les côtes de l'océan Glacial de Sibérie.

Dans la journée du 30 seulement, l'expédition atteignit la côte occidentale de l'île Ljachoff, où elle ne put atterrir. La côte était entourée d'une masse de glaçons brisés, que les vents des jours précédents y avaient poussés, et, tout autour de l'île, la mer était très peu profonde; à une distance de quinze minutes du rivage, la sonde indiquait le fond à huit mètres. La glace n'aurait pas entravé la marche de la *Vega;* mais, si l'on avait voulu atterrir, on aurait peut-être été obligé de faire en canot un trajet assez long, trajet qui aurait pu être assez désagréable au milieu de tous ces glaçons. En second lieu, si une forte gelée s'était produite, le navire aurait pu être fait prisonnier. Enfin, sur cette mer peu profonde et dans une rade ouverte, une tempête subite pouvait être très dangereuse. Les résultats d'une excursion de quelques heures dans l'île ne parurent pas à M. Nordenskiöld compenser le risque de manquer le but principal du voyage.

L'île était absolument libre de neige, sauf dans quelques ravins assez profonds, creusés entre les montagnes. On n'y voyait aucune trace de glace, pas même de ces petites flaques comme il y en a au Spitzberg lorsque le pays s'élève de quelques centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. L'aspect des montagnes fait supposer qu'il n'y a jamais eu de glaciers dans cette île, non plus du reste que sur le continent voisin. La partie la plus septentrionale de l'Asie n'a jamais été couverte par une carapace de glace, telle que l'admettent les partisans d'une période glaciaire commune à tous les points du globe.

Dans la nuit du 30 au 31, la *Vega* doubla le « Cap

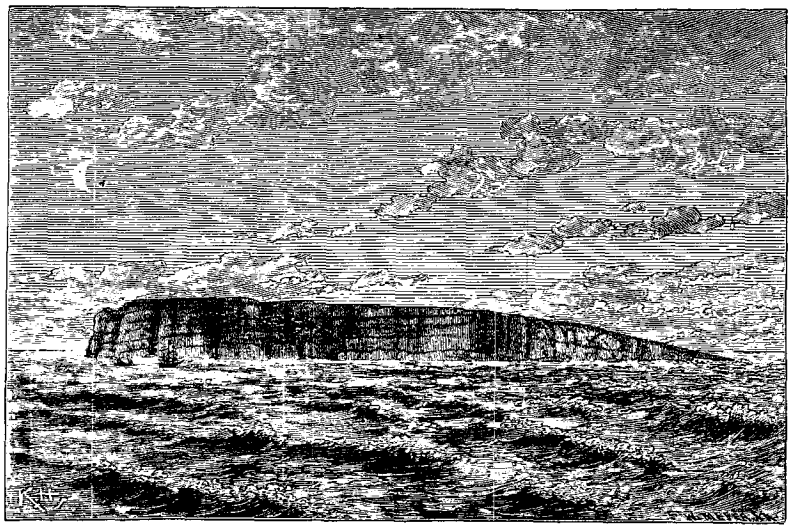
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Construction d'un *cairn* au cap Tscheljuskin (voy. p. 99). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

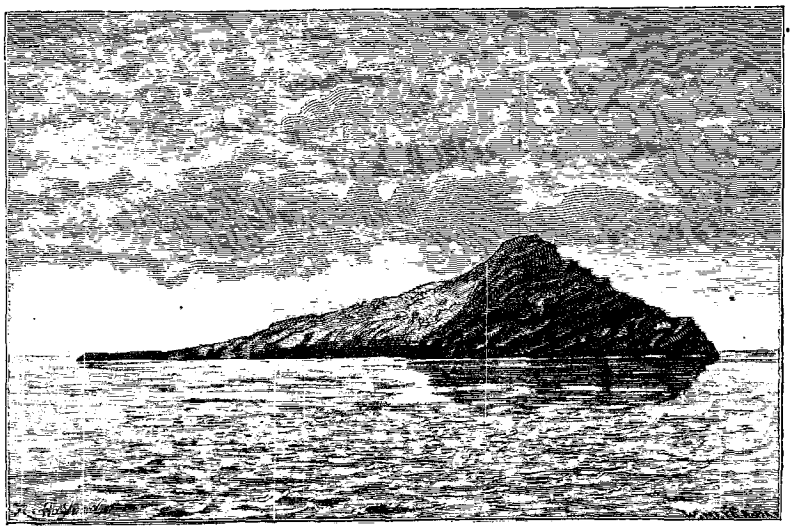
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sacré » (Swjatoinos). Devant ce promontoire, nombre de navigateurs qui voulaient s'avancer de l'embouchure de la Lena ont dû rebrousser chemin. Peut-être a-t-il reçu pour ce motif le nom de Cap Sacré, dénomination qui, pour les anciens navigateurs des mers polaires, paraît avoir été synonyme de cap difficile à doubler. Aujourd'hui les deux promontoires sacrés de la mer Blanche ne sont plus redoutés; il en sera certainement de même un jour pour le troisième Swjatoinos, comme aussi pour tous les autres de l'océan Glacial de Sibérie.



Ile de la Transfiguration (voy. p. 100). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

En doublant ce cap, l'expédition fut témoin d'un curieux phénomène. Le ciel était clair au zénith et à l'est; à l'ouest, au contraire, s'étendaient d'épais nuages d'un gris bleuté. La température de l'eau variait à la surface entre + 1° et + 1°,6; celle de l'air sur le navire oscillait entre + 1°,5 et + 1°,8. Néanmoins des aiguilles et de minces pellicules de glace se formaient à la surface de la mer, unie comme un miroir. Plusieurs fois déjà, dans les mers polaires, M. Nordenskiöld avait vu de la glace se former ainsi, dans un milieu d'une température supérieure à zéro degré. C'est là probablement un phénomène analogue à celui de la formation du givre et qui, comme ce dernier, doit être attribué au rayonnement de la chaleur vers les espaces célestes.



Ile Stolbowoj (voy. p. 100). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

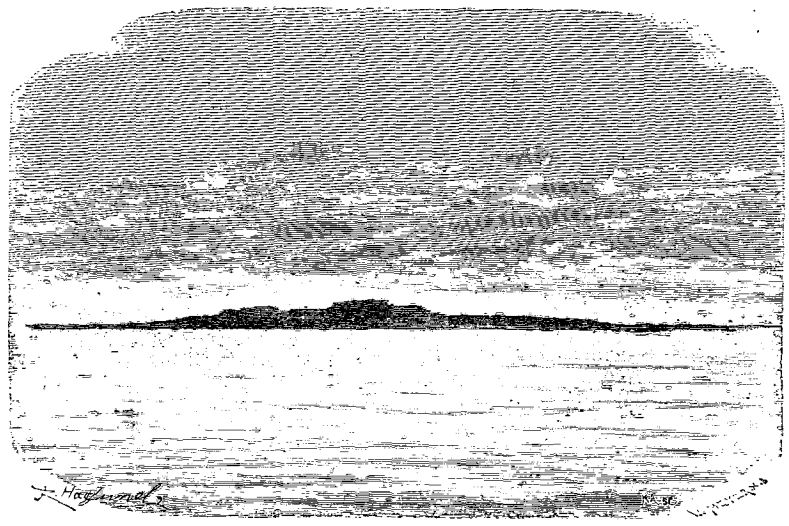
Après plusieurs belles journées, le vent sauta au nord, et dans la nuit du 2 au 3 septembre les premières neiges tombèrent. Jusque-là l'expédition n'avait rencontré que des glaçons peu considérables, en partie rongés par la fonte, et n'avait pas encore vu d'*iceberg*, ni même de ces grands blocs de glace détachés des glaciers, comme on en voit au Spitzberg. Mais, à l'est de Swjatoinos, la glace augmenta de dimension, et présenta le même aspect que dans les mers au nord de cet archipel.

A l'ouest des îles des Ours, un grand glaçon avait dérivé vers la côte, tout en laissant un chenal libre le long du rivage. La faune supérieure est pauvre dans ces parages. Lors du passage de la *Vega*, la mer était complètement déserte. Aucun ours ne vint, du haut de quelque glaçon, saluer le passage de l'expédition; aucun morse ne parut; plusieurs phoques seulement furent aperçus. Pendant de nombreux quarts on ne vit, en fait d'oiseaux aquatiques, que quelques bandes de phalaropes hyperborés, probablement en train d'émigrer, qui prenaient leurs ébats à une certaine distance en mer. L'absence d'oiseaux devait être attribuée à la saison avancée, car Wrangel parle précisément d'un écueil voisin de ces îles, couvert d'innombrables nids : cet explorateur avait vu en outre, sur la terre la plus importante de cet archipel, des traces d'ours, de loups, de rennes, de renards et de lemmings. La faune inférieure était par contre beaucoup plus riche.

Le 3 septembre, après avoir dépassé les îles des Ours, le cap fut mis sur le cap Schelagskoj. Cette route s'écartait de la côte et par conséquent des courants dans lesquels on avait navigué jusque-là. Les premiers glaçons qui furent rencontrés dans cette direction étaient larges et épais, mais assez brisés pour pouvoir être traversés. Bientôt, sous l'influence du vent du nord, la température tomba au-dessous du point de congélation, et les flaques d'eau entre les *drif-is* ne tardèrent pas à geler. La banquise s'épai-

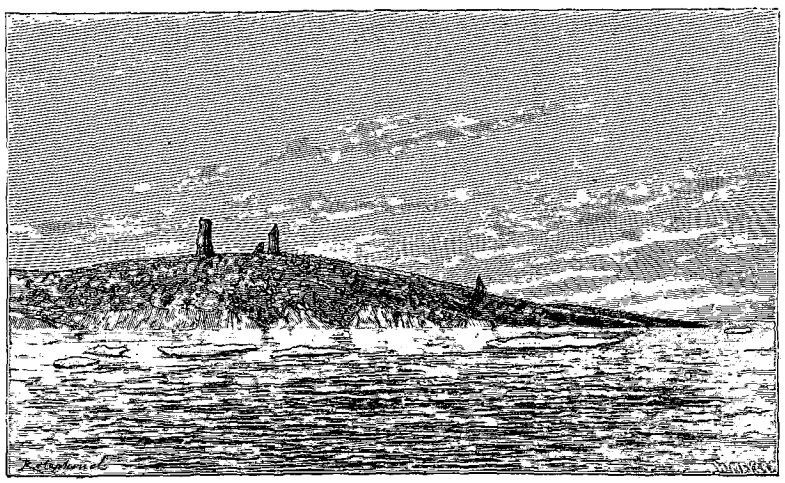
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sissant ainsi de plus en plus, cette route dut être abandonnée pour se rapprocher de la terre. A six heures du soir, après avoir décrit plusieurs circuits au milieu de la glace et donné à différentes reprises contre des glaçons qui barraient le chemin, la *Vega* atteignit enfin un chenal libre, voisin de la côte et large de huit à douze kilomètres. Pendant que le vapeur était ancré à très peu de distance de la limite du champ de *drif-is*, on n'avait pourtant vu aucune flaque d'eau libre dans cette direction : il semblait que la glace compacte s'étendît jusqu'au rivage. Le navigateur doit donc être très réservé lôrsqu'il exprime une opinion sur l'état de la glace hors du voisinage immédiat du navire. Après la sortie de la *Vega* de ce champ de *drif-is*, la température de la mer et celle de l'air s'élevèrent rapidement, et la salure de l'eau diminua considérablement : indices certains que l'expédition se trouvait maintenant dans le courant de la Kolyma.



Ile Ljachoff (voy. p. 100). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Les îles de l'Ours, situées à l'embouchure du fleuve, sont constituées généralement par une roche plutonique, dont le niveau des couches supérieures aujourd'hui désagrégées est marqué par de gigantesques témoins. Quatre de ces colonnes ont fait donner à la plus orientale de ces îles le nom d'île des Quatre-Colonnes. De pareilles formations, ressemblant à des piliers, ne sont point rares sur les côtes orientales de la Sibérie. Généralement ces témoins sont réunis sur une vaste étendue, soit en groupes, soit en rangées régulières. Vus de la mer, ils ressemblent aux ruines de quelque gigantesque cité qui aurait compté de nombreux monuments et qu'auraient environnée de solides murailles. On serait presque tenté de voir dans ces débris les restes des exploits d'un Tamerlan ou d'un Gengis-Khan, qui se serait aventuré jusque dans les contrées polaires.



Ile des Quatre-Colonnes. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

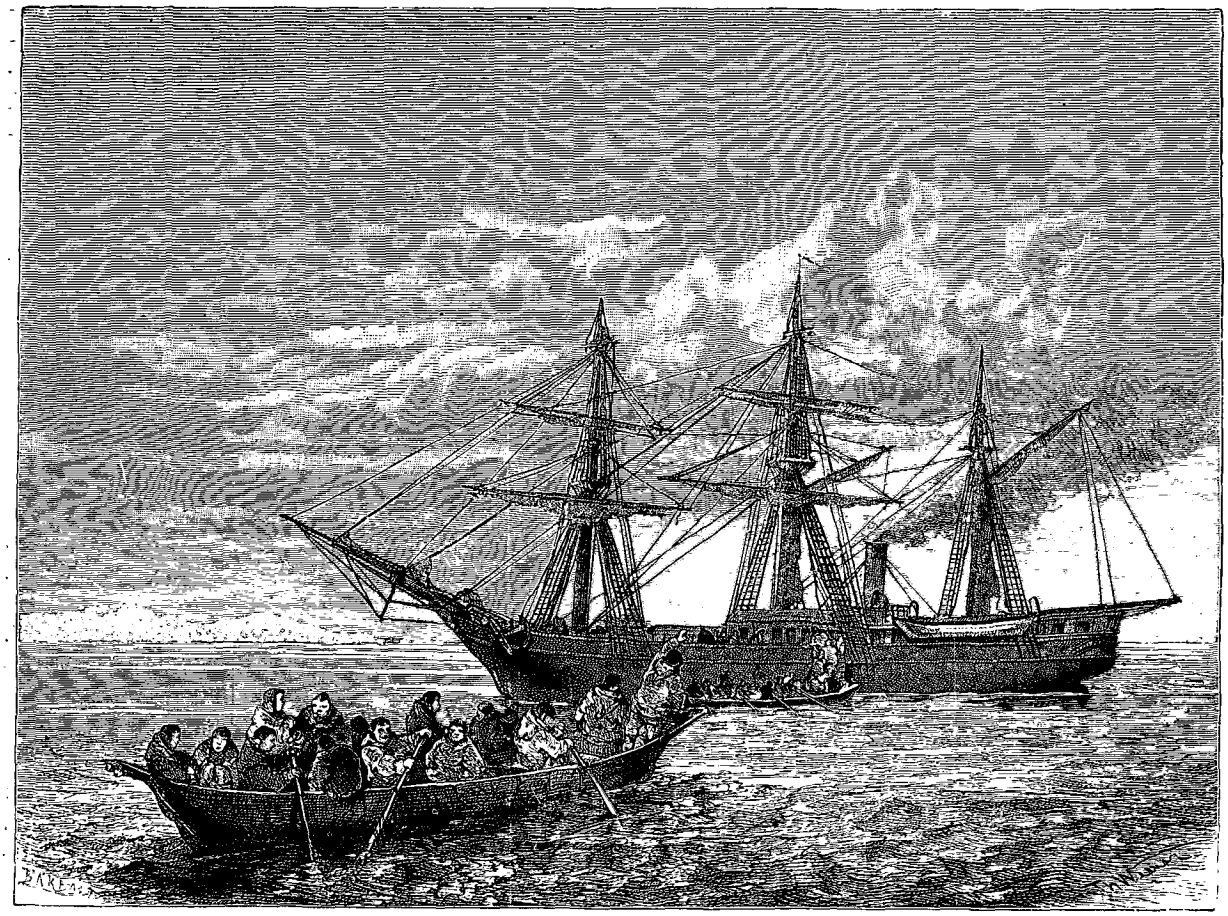
Les sommets des montagnes n'étaient poudrés de neige fraîche que sur leur face tournée vers le nord ; partout ailleurs le pays en était complètement dépouillé. En trois jours la *Vega* avait parcouru la distance entre la pointe méridionale de l'île Ljachoff et les îles des Ours (soit trois cent soixante minutes). Si l'on tient compte du temps perdu dans les dragages, les sondages, les déterminations de température et de salure de l'eau à diverses profondeurs, enfin de la prudente lenteur avec laquelle on était obligé de marcher dans ces parages encore inconnus, ces chiffres montrent le peu de difficultés que les glaces avaient opposé à la marche de l'expédition.

Dans la nuit du 5 septembre, on doubla le cap Baranow en suivant un chenal libre, très voisin de la côte. Dans celle du 6, l'entrée de Tschaun-bay fut dépassée, et ce même jour, à six heures du soir, le cap Schelagskoj fut rangé. Les nombreux détours que l'on avait dû faire au milieu des glaces avaient forcé d'employer deux jours et demi à parcourir cette distance. Cette vitesse, dans une mer inconnue et encombrée de glace, est encore très satisfaisante ; mais à partir de ce moment la marche se ralentit. A minuit, le soleil se trouvant déjà à douze ou treize degrés au-dessous de l'horizon, l'obscurité des nuits forçait l'expédition à mouiller pendant plusieurs heures. La fréquence des brouillards pendant le jour faisait également perdre beaucoup de temps, et obligeait le capitaine Palander à marcher avec une prudence excessive. Cette navigation le long de la côte septentrionale de l'Asie com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mençait à devenir très monotone. L'explorateur, même le plus zélé, se lasse à la longue de ne trouver que des brouillards, de la glace et des bas-fonds, et, pour varier, toujours des brouillards, des bas-fonds et de la glace.

L'uniformité du voyage fut rompue, sur ces entrefaites, par une variante agréable. Pour la première fois, l'expédition entra en relation avec des indigènes. Depuis le Jugor Schar jusqu'au cap Schelagskoj, elle n'avait rencontré ni homme, ni habitation, si ce n'est une vieille cabane abandonnée entre le cap Tscheljuskin et Chatanga. Le 6 septembre, après avoir dépassé quelque peu le cap Schelagskoj, la vigie signala deux canots. Tout l'équipage se précipita aussitôt sur le pont, à l'exception toutefois du cuisinier, que rien ne pouvait déterminer à quitter ses marmites et qui a fait le tour de l'Asie et de l'Europe sans avoir débarqué une seule fois. Ces canots, construits en peau comme les *oumyaks*[1] des Esquimaux, étaient complètement remplis d'indigènes. Tout ce monde, hommes, femmes, criait et gesticulait pour faire comprendre qu'il voulait venir à bord. La machine stoppa, les bateaux accostèrent, et une foule d'individus, habillés de peau et tête nue, grimpèrent à bord avec une agilité qui indiquait que ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient un navire. Une conversation animée s'engagea aussitôt; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'équipage du navire, et celui des canots, ne connaissaient aucune langue commune. Cette circonstance fâcheuse n'arrêta pas toutefois la conversation, et chacun se fit comprendre tant bien que mal à l'aide de signes. La distribution de quelques cadeaux, notamment de tabac et de pipes en terre hollandaises, causa la plus grande joie aux visiteurs. Il était curieux qu'aucun d'eux ne sût le russe, alors qu'un gamin pouvait compter en mauvais anglais jusqu'à dix; ces indigènes sont sans doute plus souvent en rapport avec les baleiniers américains qu'avec des marchands russes. Ils se donnaient le nom de *tschuktsch* ou de *tschautschu*. Beaucoup d'entre eux étaient grands et bien bâtis. Ils portaient un vêtement collant, composé d'un pantalon de peau et d'un *pæsk* en peau de renne; mais ils n'avaient aucune coiffure. Quelques-uns portaient, attaché dans le dos à une ceinture, un bonnet analogue à celui des Russes de Chaborawa : ils trouvaient sans doute le temps encore trop chaud pour s'en servir. Leur chevelure était rasée, excepté sur le front, où elle formait une mince frange large d'environ quatre centimètres.



Bateaux tschuktschis accostant la *Vega*. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

1. Embarcations conduites par des femmes. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tschuktschis (voy. p. 106). — Dessin de E. Ronjat, d'après des gravures de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle était très épaisse et d'un noir bleuâtre. Les femmes avaient le front, le nez et le cou tatoués de traits noirs, et les joues ornées de dessins. Leur physionomie n'était pas aussi désagréable que celle des femmes samoyèdes et des Esquimaux. Quelques jeunes filles même n'étaient pas absolument laides. Leur teint était d'un rose pâle, et, en comparaison des Samoyèdes, elles étaient assez propres. Plusieurs hommes étaient complètement blonds. Ils descendaient probablement de prisonniers ou de déserteurs russes qui s'étaient établis dans cette région. Mais il fallut bientôt couper court à cette entrevue et continuer la route. Les Tschuktschis retournèrent à leurs canots, enchantés, il y a tout lieu de le croire, de l'accueil qu'ils avaient reçu à bord. On leur avait donné de véritables bottes de feuilles de tabac; chacun emportait en outre autant de pipes en terre qu'il pouvait en tenir dans la main, ainsi que de la verroterie et de vieux habits que l'équipage avait libéralement distribués. Dans quelques jours, pensait-on, on arriverait dans des parages où les vêtements d'hiver seraient inutiles, et, si l'on manquait de quelque chose, il serait facile de se le procurer dans le port le plus voisin, en échange non de marchandises, mais d'espèces sonnantes.

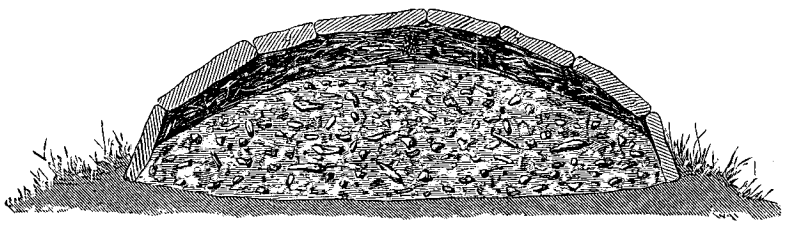
Dans la journée du 7 septembre, la *Vega* longea la côte au milieu de *drif-is* assez divisés; mais le lendemain le brouillard l'obligea d'ancrer sur un grand glaçon près du rivage. Quand la brume eut assez diminué pour que le navire pût être aperçu de la côte, de nombreux indigènes vinrent à bord. Comme les premiers ils reçurent le meilleur accueil. Ils invitèrent alors par signes les membres de l'expédition à débarquer et à visiter leurs tentes : invitation qui fut acceptée par suite de l'impossibilité de continuer immédiatement la route.

La côte est formée d'une dune basse qui sépare la mer de lagunes ou de lacs d'eau douce peu profonds, dont le niveau est le même que celui de l'Océan. Vers l'intérieur du pays, le sol se relève pour former des montagnes chauves, qui étaient alors pour la plupart dépouillées de neige, sauf dans certains endroits où la chute des jours passés les avait poudrées de blanc. Ces lagunes et ces lacs sont caractéristiques de la côte nord-est de la Sibérie.

Dans ces parages, la mer est plus profonde que ne le disent les anciennes relations. Près du rivage, il y a deux mètres d'eau, et, à un kilomètre au large, dix à douze mètres. Un navire d'un fort tirant d'eau peut même, sans toucher, longer la base des rochers qui forment les hauts promontoires.

Les villages des Tschuktschis sont établis sur la dune, entre les lagunes et la mer. Les habitations se composent de vastes tentes en peau, formées de deux compartiments concentriques. Celui de l'intérieur, séparé entièrement du premier par une tenture de peaux de rennes bien préparées, forme une chambre à coucher parallélipipédique, chauffée et éclairée par une ou plusieurs lampes à huile. La famille y dort en été et y passe la plus grande partie de l'hiver. Dans la belle saison et plus rarement en hiver, les Tschuktschis font du feu au milieu de la première tente, au sommet de laquelle un trou est ménagé dans ce but. Ils n'allument de bois dans l'intérieur de la chambre qu'en cas de disette absolue d'huile.

Partout les explorateurs furent fort bien reçus; chacun s'empressait de leur offrir ce qu'il avait. Les vivres étaient abondants ce jour-là dans le camp. Ici, cuisait de la viande de renne dans une grande marmite en fonte; là, on dépeçait les entrailles de deux rennes récemment abattus; plus loin, une vieille femme extrayait de l'estomac d'un de ces animaux une matière verte, ressemblant à des épinards, et en remplissait un sac en peau de phoque. C'était probablement pour en faire une conserve de légumes pour l'hiver. Cette matière n'avait d'ailleurs rien de bien appétissant; les colons danois du Groenland déclarent pourtant que son goût n'est pas désagréable. La ménagère puisait ces épinards avec la main dans la panse du renne, et ses bras nus étaient teintés jusqu'à l'épaule de la couleur verdâtre de ce mets. Le long des parois de la tente où elle se livrait à ce travail, s'alignaient des sacs en peau remplis d'huile que l'on offrit à acheter aux savants suédois. Leur refus parut causer beaucoup d'étonnement. Les phoques dépecés, que l'on voyait dans toutes les habitations, prouvaient que la pêche avait été bonne les jours précédents.



Monticule renfermant des ossements. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Dans une tente se trouvaient deux têtes de morses récemment tués, ornées de superbes défenses. Les Tschuktschis refusèrent d'abord de les vendre, puis cependant vinrent les offrir le lendemain. Ces gens paraissent se faire scrupule de détruire les têtes d'animaux morts, et même, d'après d'anciens récits de voyages, la tête du morse serait pour eux l'objet d'une sorte de culte.

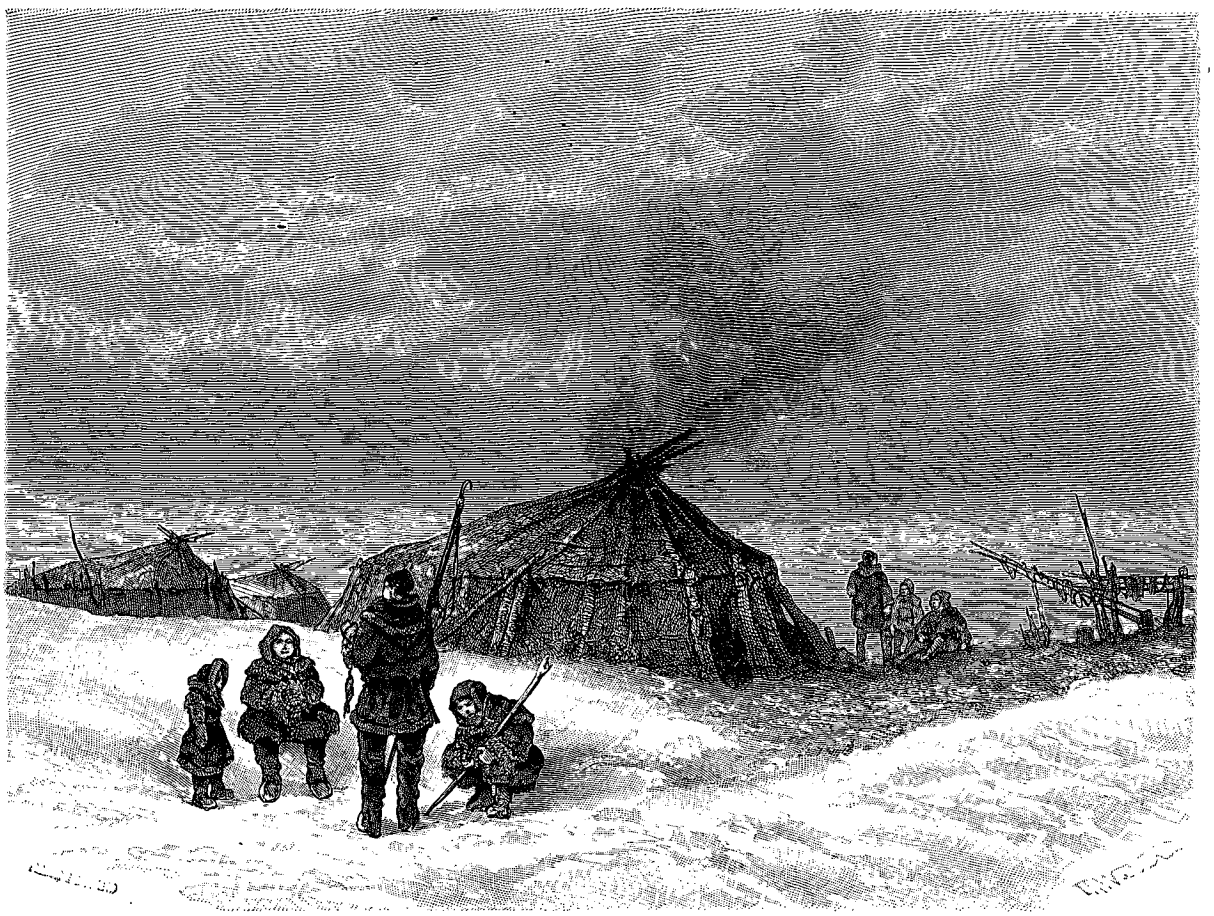
Les enfants, qui pullulaient dans le campement, étaient très frais et très gais. Dans l'intérieur de la tente, les plus grands d'entre eux étaient presque nus, et par moments ils en sortaient, sans souliers ni vêtements, pour courir sur le sol couvert de givre. Les hommes, aussi bien que les femmes, portaient les marmots sur leurs épaules, contre lesquelles ceux-ci se serraient tel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement qu'ils ressemblaient à des balles de peau. Les Tschuktschis traitent leurs enfants avec la plus grande douceur, et jamais les vieillards ne leur adressent un mot de reproche.

Dans la matinée du 9 septembre, le brouillard força la *Vega*, peu de temps après le départ, à s'amarrer à un glaçon. Le manteau de verdure qui recouvrait la dune prouvait que le climat de cette région, malgré le voisinage du pôle du froid, est plus favorable au développement de la végétation que celui des parties les mieux exposées de la côte occidentale du Spitzberg. Dans l'intérieur du pays s'élevait une chaîne de montagnes entièrement débarrassées de neige, bien qu'elles fussent très hautes; plus loin se voyaient quelques cimes neigeuses. Nulle part on n'apercevait de glacier; pourtant, de petits courants de glace devaient s'être formés dans les vallées, entre les montagnes élevées qui étaient en vue. Aucun bloc erratique ne se rencontrait sur la dune du rivage. Il est donc probable que l'océan Glacial n'est pas limité au nord par quelque pays couvert de glaces comme le Groenland.

Il n'y avait aucune tente près de cet ancrage; mais, en différents endroits du rivage, les traces d'un cam-



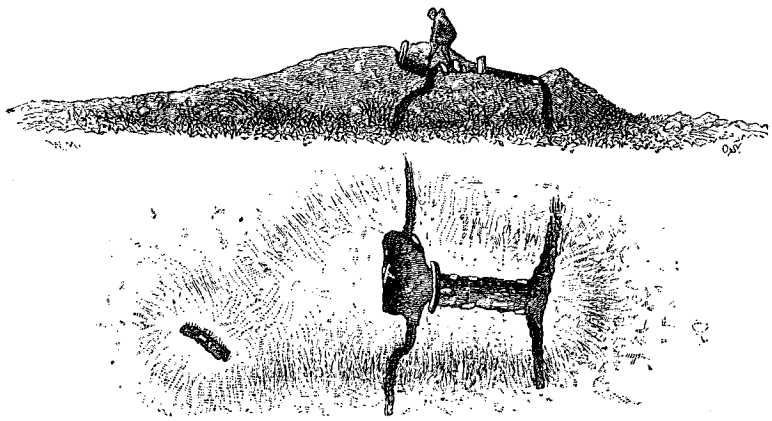
Tente de Tschuktschis. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

pement se reconnaissaient, notamment aux pierres convexes et couvertes de suie qui avaient servi à tendre les tentes, aux débris d'ustensiles de cuisine, et surtout aux ossements de phoques, de morses et de rennes épars sur le sol. Plus loin, de nombreuses mâchoires de morses étaient disposées en cercle : c'étaient probablement les reliefs d'un festin donné à la suite d'une pêche heureuse. Près d'un ancien emplacement de tente, à l'embouchure d'un ruisseau qui coulait encore, le docteur Stuxberg découvrit plusieurs monticules renfermant des ossements carbonisés. La combustion avait été si complète que le docteur Almqvist ne put déterminer qu'un seul de ces os, une dent. Après avoir été brûlés, les ossements avaient été réunis à la cendre, puis recouverts avec de la tourbe et de petites pierres plates. Le campement ne paraissait abandonné que depuis quelques années, et ce tombeau ne semblait pas remonter à une date bien éloignée. Il est très difficile du reste d'apprécier dans les contrées polaires l'âge d'un ancien campement. Involontairement on se laisse guider par l'expérience qu'on a acquise dans les contrées méridionales en pareille matière : ce qui entraîne souvent à commettre de graves erreurs. Au fond du fjord glacé de Jacobshavn, sur la côte nord-ouest du Groenland, M. Nordenskiöld n'a-t-il pas vu, autour d'une cabane abandonnée de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis un ou deux siècles, des sentiers qui semblaient frayés de la veille?

L'arrivée de la *Vega*, le premier navire qui eut jamais paru sur cette côte, était regardée par les indigènes comme un événement tout à fait extraordinaire. La nouvelle de sa venue se répandit rapidement, à ce qu'il paraît, car, bien qu'il n'y eût aucun campement près du mouillage, de nombreux visiteurs arrivèrent bientôt à bord. M. Nordenskiöld en profita pour acquérir de nombreux objets ethnographiques qui, à son grand étonnement, avaient beaucoup de ressemblance avec les ustensiles qu'il avait trouvés, huit ans auparavant, dans d'anciennes tombes d'Esquimaux. Pour mener à bien des opérations commerciales de ce genre, il aurait fallu des objets d'échange, et malheureusement on en manquait. En 1875 et en 1876, les indigènes avec lesquels les expéditions suédoises avaient été en relations préféraient les billets de banque aux bibelots que l'on avait emportés; aussi, cette fois, M. Nordenskiöld ne s'était muni que d'argent à son départ de Suède. Mais ici la monnaie n'avait qu'une faible valeur. Les Tschuktschis préféraient à un billet de vingt-cinq roubles une jolie enveloppe de savon de toilette, et, à des pièces d'or ou d'argent, des boutons de cuivre ou d'étain. La provision de tabac s'épuisa rapidement; l'expédition avait heureusement une grande quantité de pipes en terre, qui furent fort utiles. On les donnait comme cadeaux de bienvenue aux visiteurs, et aux enfants pour bien disposer leurs parents.



Restes de huttes habitées autrefois par les Onkilons. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Les Tschuktschis sont des commerçants fort habiles, calculant toujours leurs opérations. Les échanges qui se font par leur intermédiaire, entre l'Amérique et la Sibérie, les ont instruits à cet égard. Nombre de peaux de castor qui arrivent à la foire d'Irbit proviennent d'animaux tués en Amérique, et ont passé par les mains des peuplades sauvages de l'Amérique et de la Sibérie avant d'arriver dans les magasins des marchands russes. Pour faciliter ce commerce entre les peuples de ces régions polaires, une sorte de marché se tient dans une île du détroit de Behring. Il y a quelques années une peau de castor se troquait contre une feuille de tabac; aujourd'hui les prix ont augmenté, mais ils sont encore très bas. Un Tschuktschis offrit un jour à un membre de l'expédition une superbe peau de renard noir pour une marmite.

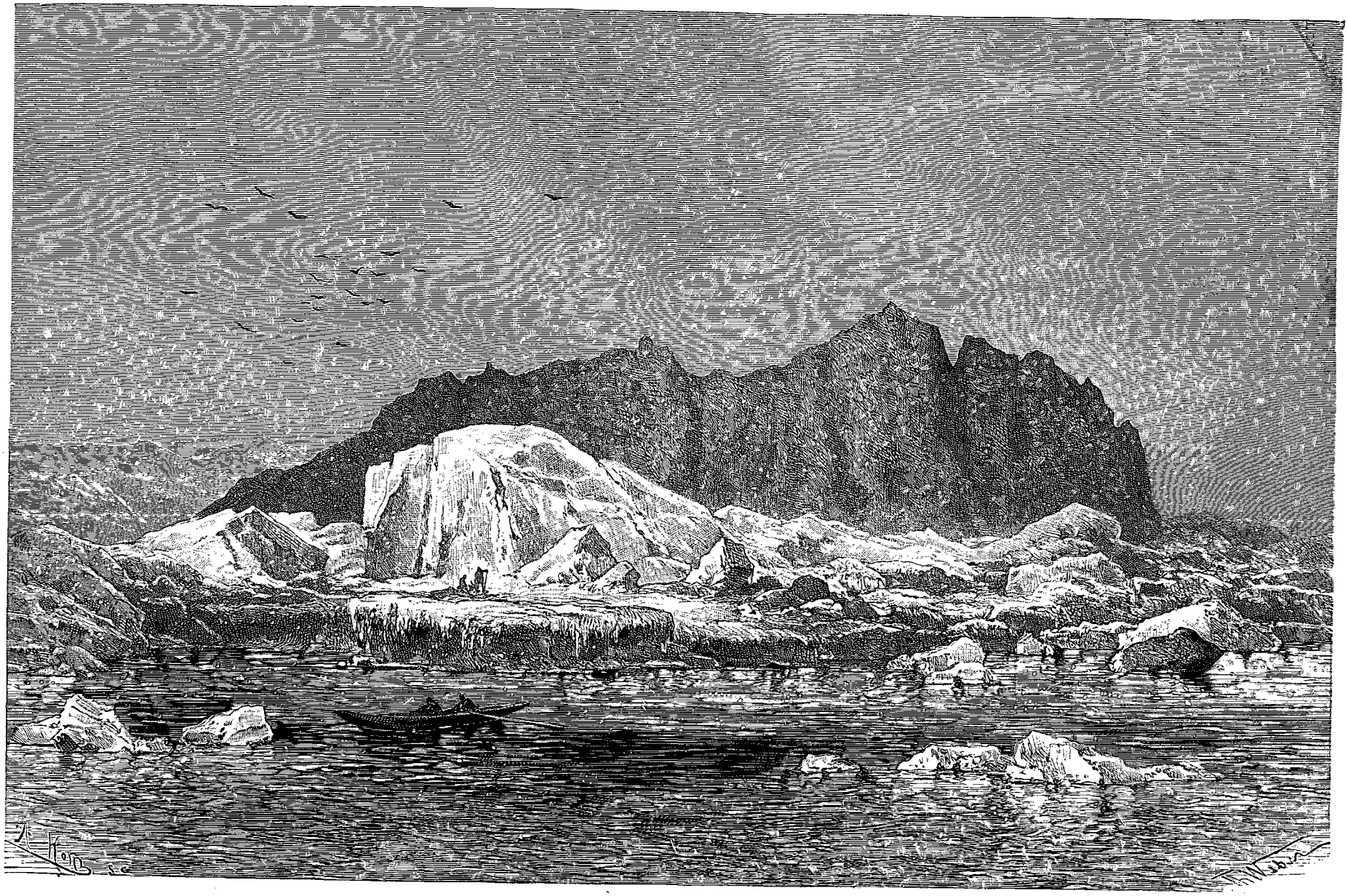
Le 10 septembre, peu après avoir levé l'ancre, la *Vega* fut obligée de rétrograder vers l'ouest pour tourner un champ de glace; mais elle ne tarda pas à être arrêtée dans cette direction par un banc d'ancienne glace, que la gelée de la nuit avait fortement soudé. L'équipage dut travailler pendant plusieurs heures à y creuser un chenal avec des haches et des piques. Au delà de cet obstacle, la mer était assez libre; mais le brouillard força bientôt à mouiller sur un glaçon situé un peu à l'ouest du précédent ancrage.

Le lendemain, après avoir dépassé d'une certaine distance l'Irkaipij (cap Nord), l'état de la glace força l'expédition à rebrousser chemin et à venir ancrer près de ce promontoire. Elle y resta jusqu'au 18 septembre, espérant toujours qu'un changement se produirait dans l'état de la glace. C'est ce retard qui obligea d'hiverner sur cette côte.

L'Irkaipij est le cap le plus septentrional de la partie de l'Asie visitée par Cook en 1778. Il lui donna pour cette raison le nom de cap Nord, dénomination que sa situation géographique ne justifie nullement.

Lors du passage de la *Vega*, un village de seize tentes était établi sur la presqu'île qui réunit l'Irkaipij au continent. Sur ce cap se trouvaient en outre de nombreuses ruines de huttes, habitées autrefois par les *Onkilons*. Ce peuple vivait jadis sur cette côte; chassé par les Tschuktschis, il est allé, suivant la tradition, s'établir dans des îles situées plus au nord dans l'océan Glacial. Le docteur Almqvist et le lieutenant Nordqvist firent des fouilles pour rassembler des documents sur l'ethnographie de ce peuple légendaire. Les ossements de cétacés paraissaient être entrés pour une certaine part dans les matériaux de construction de ces huttes à moitié enfoncées en terre. Les amas de débris trouvés dans le voisinage se composaient d'ossements de baleines blanches, de morses, de rennes, d'ours, de chiens, de renards et d'oiseaux de différentes espèces. On découvrit de plus des objets en pierre et en os, notamment des haches de pierre qui, bien qu'elles fussent restées deux cent cinquante ans en terre, étaient encore attachées à leurs manches en bois ou en os. Les courroies mêmes qui fixaient les haches étaient encore intactes. Les défenses de morse fournissaient aux anciens habitants de cette côte une matière préférable au silex, pour faire les pointes des lances, des flèches, des hameçons, des haches à tailler la glace; aujourd'hui encore les Tschuktschis se servent de ces défenses pour fabriquer certains instruments.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Irkaipij. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les fouilles procurèrent un très grand nombre de ces dents plus ou moins travaillées. Les os de baleine étaient également très abondants, mais les morceaux d'ivoire fossile étaient rares et très petits. Les Onkilons n'ont sans doute pas eu de relations suivies avec les habitants des contrées situées plus à l'ouest, où les débris de mammouth sont si nombreux. Les Tschuktschis ont transformé plusieurs de ces ruines en magasins pour conserver leur lard, et, dans certains endroits, ils paraissent avoir fouillé les monticules de débris pour y chercher des dents de morse. Aussi suivaient-ils les fouilles avec méfiance. Un vieillard vint comme par hasard de l'intérieur du pays à l'endroit où les membres de l'expédition travaillaient, et y resta quelque temps, regardant leurs recherches avec une indifférence apparente. Il ne s'en retourna que lorsqu'il fut persuadé que par niaiserie, ou par toute autre cause incompréhensible pour lui, ils ne touchaient pas aux caves à lard, mais se contentaient de rechercher de vieux morceaux d'os et des cailloux.

Des ruines furent même trouvées très haut au milieu des éboulis de l'Irkaipij. Ce fut peut-être là le dernier refuge des Onkilons poursuivis par les Tschuktschis. On y voyait une cinquantaine de crânes d'ours couverts de lichens, placés en cercle, le museau tourné vers l'intérieur; plus loin, on remarquait des crânes de rennes, de morses, d'ours blancs, mêlés les uns aux autres et disposés en un rond irrégulier au centre duquel des bois de rennes étaient entassés. On trouva en outre un amas de débris d'os temporaux de phoques tués récemment. Ces ossements avaient été apportés là pour une raison quelconque. Il n'y avait aux environs aucuns vestiges de squelettes humains. Ce lieu est donc une véritable place de sacrifice, qui a servi successivement à différents peuples.

Les relations furent bientôt très amicales entre l'équipage de la *Vega* et les Tschuktschis qui habitaient le village voisin du mouillage. Au début, les membres de l'expédition prirent pour le chef du clan un homme de belle prestance, appelé Tschepurin, qu'ils admirent même au carré. Mais ils reconnurent bientôt qu'ils avaient fait une méprise : Tschepurin n'occupait nullement une position si élevée. Une société ne peut vivre sans une autorité quelconque, pensaient les explorateurs. Ici la situation est tout autre. Dans aucun village tschuktschis il n'y a de chef, néanmoins la plus grande concorde ne cesse d'y régner.

Dans ce campement d'Irkaipij comme dans celui visité auparavant, les enfants étaient fort nombreux, tous frais, de bonne humeur, et choyés par leurs parents. Un mot aimable à leur adresse suffisait pour se préparer une réception amicale dans une tente. Les femmes étaient traitées en égales de l'homme, et chaque fois qu'un Tschuktschis faisait un échange un peu important, il ne manquait pas de consulter sa compagne. Souvent même le marché n'était conclu qu'après que la conseillère avait été subornée par le don d'un foulard ou d'un mouchoir bigarré.

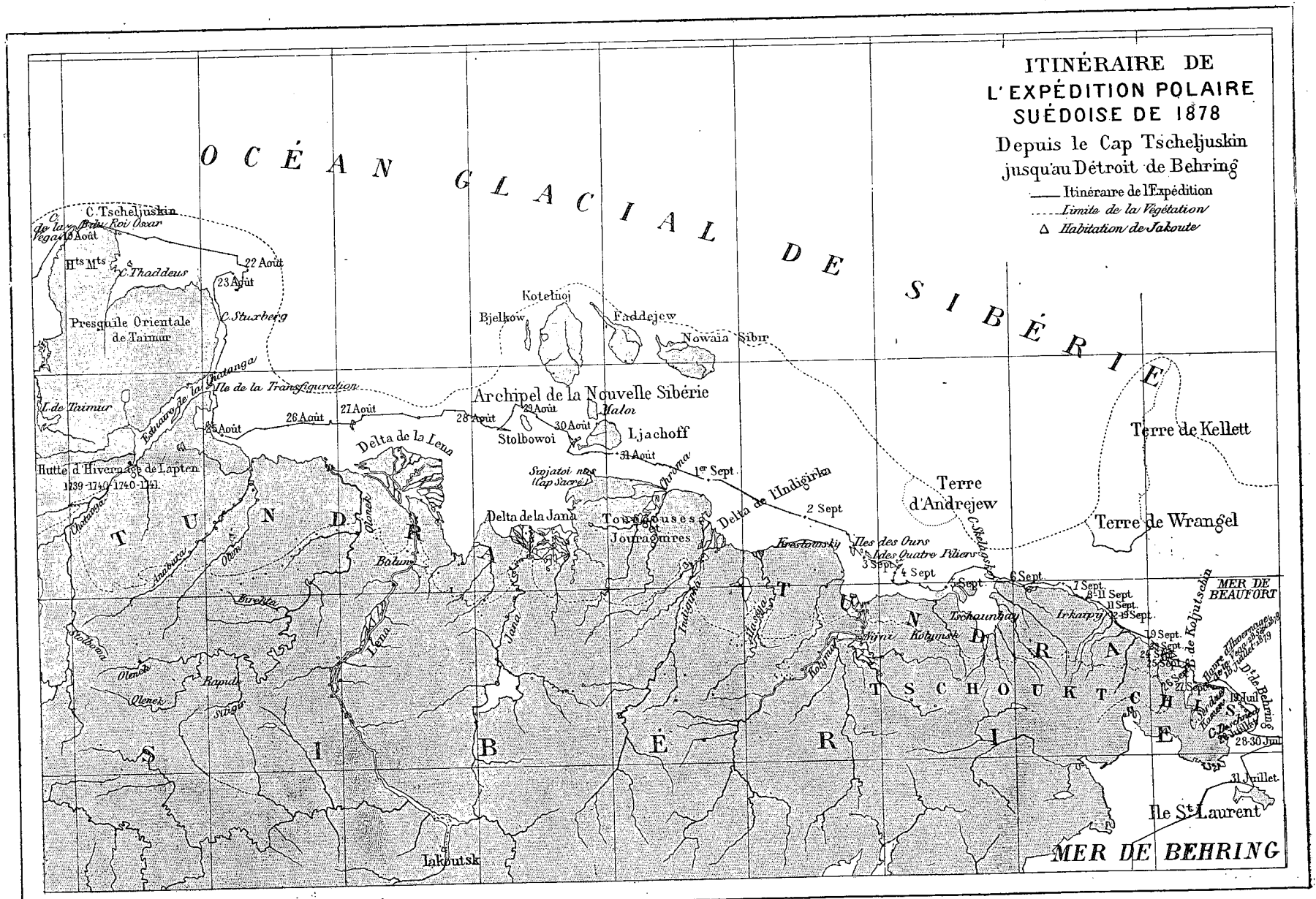
Un des enfants du campement avait autour du cou un collier de perles, orné d'une monnaie chinoise percée d'un trou carré au centre. Un autre portait une pièce d'un *cent*[1]. Personne ne savait un mot de russe, mais un gamin pouvait compter jusqu'à dix en anglais, et tous connaissaient le mot « ship ».

Ce long arrêt à Irkaipij commença à inquiéter M. Nordenskiöld. Désireux de se rendre compte de l'état des glaces, il fit l'ascension d'une montagne appelée, par les Tschuktschis, Hammong Ommang, et située dans le voisinage du mouillage. Du haut de ce belvédère, élevé d'environ cent cinquante mètres d'après les indications du baromètre, il aperçut de tous côtés la mer couverte de *drif-is*, sauf près du rivage le long duquel s'étendait un chenal obstrué de glaçons en différents endroits. Ici, comme sur toutes les montagnes des régions boréales, la roche était très délitée; on peut même dire que cette colline n'était en réalité qu'un gigantesque *clapier*[2]. Les escarpements septentrionaux de l'Irkaipij étaient couverts d'une masse de *graculus bicristatus;* aussi ce promontoire pouvait-il être regardé comme une véritable *montagne à oiseaux*. Quelques autres oiseaux, des phalaropes hyperborés, se montraient en outre; de plus, on voyait sur la glace d'assez nombreux phoques. Les poissons par contre étaient rares, et dans ces parages la pêche, pendant l'été, ne paraissait pas avoir été abondante, car les Tschuktschis n'avaient pu faire aucune provision. On offrit cependant à l'expédition suédoise quelques saumons, mais tous très petits. Le 18 septembre, l'état des glaces n'avait pas encore changé; néanmoins, comme du haut de l'Hammong Ommang M. Nordenskiöld avait aperçu le long de la côte un chenal, libre par endroits, il fit immédiatement lever l'ancre. Le peu de profondeur de la mer rendait la navigation dangereuse dans ces parages; la *Vega* n'avait pas sous la quille plus de deux à trois mètres d'eau. A vingt kilomètres du mouillage le vapeur rencontra un banc de glace qu'il ne put traverser que difficilement, puis, à peu de distance, il fut arrêté de nouveau jusqu'au lendemain. La journée du 19 ne fut signalée par aucun incident digne de mention. Le lendemain, on continua d'avancer; mais les glaçons s'approchaient si près de la côte, que le chenal libre ne mesurait pas plus de trois mètres et demi à quatre mètres et demi de profondeur. Le vent avait sauté de l'ouest au nord et au nord-ouest, mais heureusement, sous cette influence, la température n'avait pas fraîchi. Dans la nuit du 20 au 21, le thermomètre marquait même deux degrés au-dessus de zéro, et une pluie très abondante tomba alors : ce qui prouvait que de grandes étendues d'eau libre se trouvaient dans la direction du nord et du nord-ouest. Une tentative faite pour franchir le banc de *drif-is* qui s'étendait le long du rivage, échoua;

1. Monnaie américaine valant cinq centimes. (*Note des traducteurs.*)

2. Éboulis : terme emprunté au patois des Alpes. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

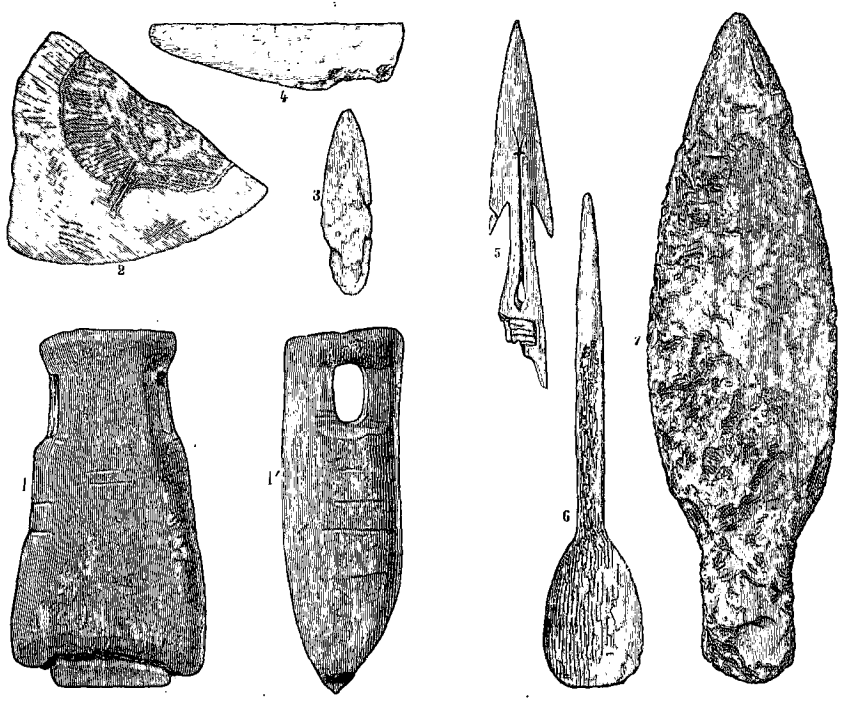


Gravé par Erhard. 12. rue Duguay-Trouin. Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut-être cet insuccès doit-il être attribué au brouillard intense qui régnait alors.

Dans la journée du 22, M. Nordenskiöld, accompagné du capitaine Palander, découvrit un chenal suffisamment profond et assez libre. Le 23, la *Vega* se remit par suite en marche. Elle fut parfois obligée de s'approcher si près de la côte qu'elle n'avait pas un mètre d'eau sous sa quille. Dans la soirée, le navire mouilla dans une crique du champ de glace; mais pendant la nuit cette ouverture se ferma, et pendant deux jours l'expédition ne put avancer que d'une très faible quantité. Le 26, la *Vega*, après avoir rencontré quelques difficultés, arriva au cap Ommam. Le 27, elle avança jusqu'à la baie de Koljutschin, où elle fut arrêtée par les glaces. Le lieutenant Hovgaard, envoyé en reconnaissance, revint, annonçant que, au delà du cap qui limite à l'est cette baie, le chenal était suffisamment profond; d'autre part, le fängstman Johnsen avait aperçu du haut d'une colline les eaux libres dans la direction du sud-est. M. Nordenskiöld, ayant débarqué avec les naturalistes pour étudier la côte de la baie de Koljutschin, fut bientôt surpris par la nuit. Les membres de l'expédition se réunirent alors autour d'un brasier, allumé avec le bois flotté qui parsemait le rivage. La soirée était splendide, le ciel absolument limpide, et l'air si calme que les flammes et la



Instruments des Onkilons (voy. p. 108). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

1. Ciseau en pierre avec manche en os, vu de face. — 1'. Le même, vu de profil. — 2 et 4. Couteaux en pierre schisteuse. 3 et 7. Pointes de lances en pierre schisteuse. — 5. Pointe de lance en os. — 6. Cuiller en os.

fumée montaient droit au ciel sans être agitées par le moindre vent. Sur la surface de la mer couverte d'une mince pellicule de glace, la lueur du foyer se reflétait comme une traînée de feu, que limitaient au loin les aspérités d'un banc de glace, semblables à cette distance aux saillies d'une lointaine chaîne de montagnes. Autour du brasier tout le monde devisait joyeusement; on allait enfin quitter ces parages toujours embrumés, cette mer couverte de glace, pour voguer sur l'océan Pacifique. Personne ne supposait alors qu'au lieu de supporter les chaleurs des tropiques, on allait endurer pendant les dix mois suivants un hiver du pôle du froid, au milieu d'une rade ouverte à tous les vents.

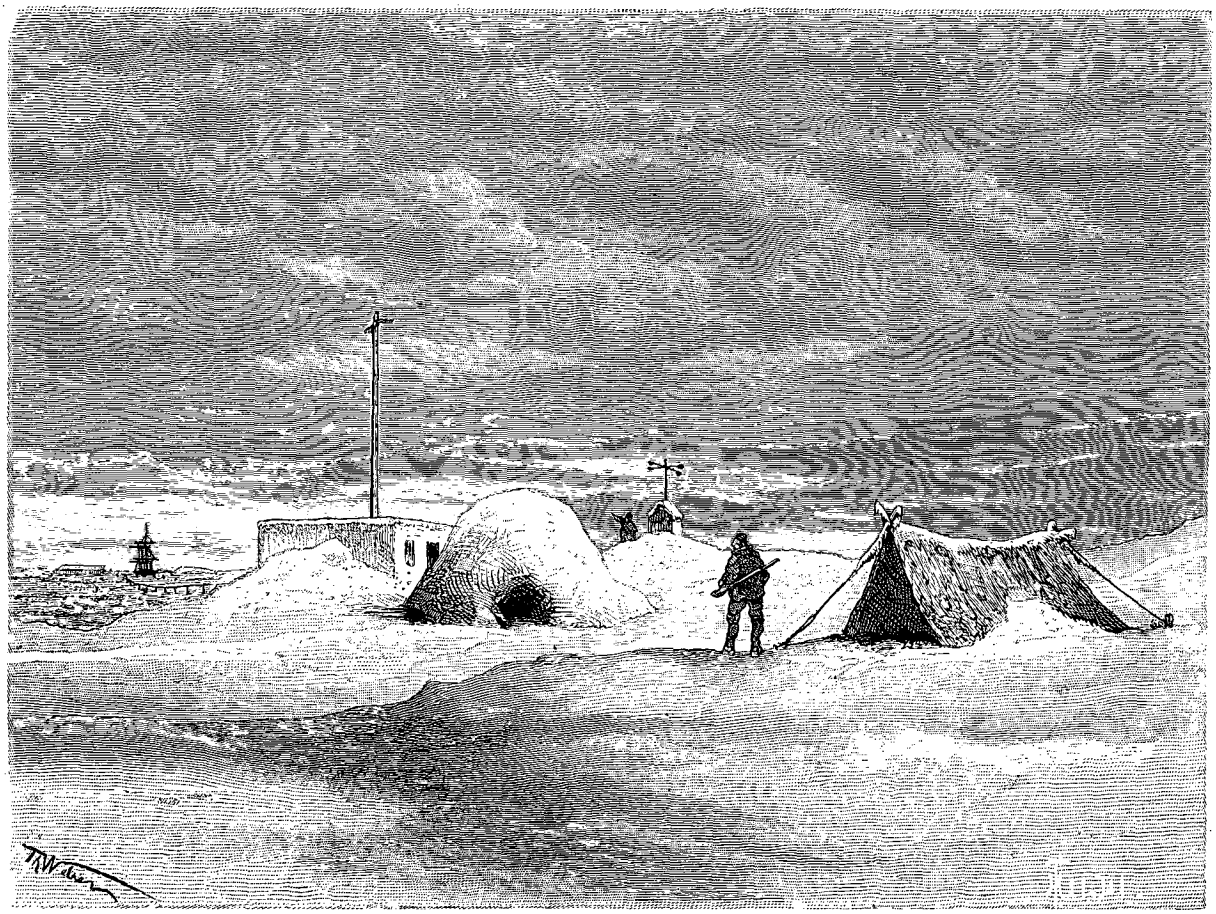
Le 28 septembre, la *Vega* doubla la pointe orientale de la baie de Koljutschin; mais, obligée de s'écarter de la côte à cause du peu de profondeur de la mer, elle fut bientôt arrêtée par les glaces. Le navire mouilla alors sur un glaçon; à bord, tout le monde était persuadé que la première saute de vent le délivrerait promptement, et qu'alors l'expédition pourrait franchir les quelques milles qui la séparaient encore du détroit de Behring.

Abrégé d'après l'édition suédoise

par Charles Rabot et Charles Lallemand.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'observatoire (voy. p. 116). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE,

PAR A. E. NORDENSKIÖLD[1].

1878-1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

La baie de Koljutschin. — Préparatifs de l'hivernage. — L'observatoire. — Observations météorologiques. — Vie à bord. — Relations de l'expédition suédoise avec les Tschuktschis de la côte. — Arrivée de Menka. — La fête de Noël. — Distractions à bord. — Excursions dans l'intérieur des terres. — Arrivée des oiseaux. — Noak Elisej. — Pêche à Jinretlen. — La débâcle. — Le passage du Nord-Est est un fait accompli.

La situation de la *Vega* dans la baie de Koljutschin était loin d'être bonne. L'expédition, espérant toujours pouvoir gagner les eaux libres, dont elle n'était éloignée que d'une dizaine de kilomètres, n'était pas allée s'abriter dans quelque mouillage. Le navire était simplement amarré à un glaçon éloigné de la côte d'environ quatorze cents mètres, au milieu d'une rade ouverte à presque tous les vents. Ce *drif-is* échoué était même le seul abri de la *Vega* contre les violentes pressions de la glace. Au moment où le navire avait été emprisonné, la mer voisine de la côte était couverte d'une couche de glace trop mince pour porter un piéton, mais assez épaisse néanmoins pour arrêter la marche du vapeur. Dès le 2 octobre, en marchant avec prudence, on pouvait s'aventurer sur la glace nouvelle formée autour du navire, et, le 3, les Tschuktschis commençaient à venir à bord. Le 10, quelques flaques d'eau libre s'étendaient encore près de la côte, et la présence d'un nuage bleu à l'horizon dans la direction de l'est indiquait que dans ces parages la mer

1. Suite. — Voy. pages 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était ouverte. Quelques jours plus tard, le docteur Almqvist fit une excursion sur la glace dans la direction du nord-est, pour reconnaître à quelle distance se trouvaient ces eaux libres. Il s'avança sur un *pack*[1] formé de *drif-is*, à une distance de vingt kilomètres, sans pouvoir y arriver. La *Vega* était donc maintenant complètement emprisonnée par un champ de glace, large d'au moins trente kilomètres, et dont l'épaisseur devint plus tard très considérable.

Ces puissantes banquises furent souvent déchirées pendant l'hiver par de larges crevasses dont la formation était accompagnée de violentes détonations. La fréquence de ces bruits indiquait que ces brisures étaient très nombreuses, mais généralement elles étaient dissimulées sous la couche de neige qui recouvrait la surface de la glace. Ainsi, pendant les grands froids, l'*icefjeld*[2], qui paraissait d'une seule pièce, était en réalité divisé en morceaux innombrables, les uns complètement libres, les autres reliés uniquement par la mince couche de glace qui se formait sous la neige à la surface de l'eau infiltrée à travers la fissure. Ces détonations n'étaient pas la seule musique qui résonnait aux oreilles des hardis explorateurs. Pendant les grandes tempêtes, la membrure du navire ne cessait de craquer sous la pression des glaces, et ces bruits étaient d'autant plus effrayants que l'on pouvait redouter la formation de fentes dangereuses dans la coque du navire. La *Vega* était heureusement solidement construite et elle sortit sans dommage de ces rudes épreuves.

La côte de la baie de Koljutschin était formée par une plaine basse, légèrement ondulée et sillonnée de vallons d'érosion. Au moment où la *Vega* fut arrêtée dans les glaces, la terre était encore dépouillée de neige, circonstance dont profitèrent les botanistes pour étudier la flore de cette contrée, jusqu'ici complètement inconnue. Ici comme à Irkaipij, une dune séparait de la mer une série de lagunes et de lacs entre lesquels s'étendaient des terrains bas, couverts d'un tapis de mousses et de lichens. Sur le plateau, où les couches de gneiss décomposé formaient une terre végétale plus riche que le sable stérile de la côte, la végétation était plus développée. Il n'y avait dans les environs aucun bois, on ne voyait que des broussailles formées de saules nains, ou bien des tapis de camarines (*Empetrum nigrum*) et de licopodes (*Andromeda tetragona*), ou encore de grandes touffes d'une espèce d'artémise. Au milieu de ces broussailles percent en été quelques plantes, dont quelques-unes sont fort connues en Suède, l'airelle rouge, la ronce faux mûrier, et notamment le pissenlit.

Dès les premiers jours de l'hivernage, les membres de l'expédition crurent comprendre aux signes des Tschuktschis qu'un baleinier devait se trouver à Serdzkamen, dans le voisinage de la baie de Koljutschin. Le lieutenant Bovet partit le 4 octobre pour aller s'assurer de ce fait, mais il revint sans avoir vu de navire. On en conclut alors à tort que l'on avait mal interprété les signes des Tschuktschis. De retour en Suède, M. Nordenskiöld apprit qu'un baleinier s'était en effet avancé jusqu'à Serdzkamen, deux jours après que la *Vega* avait mouillé à la baie de Koljutschin.

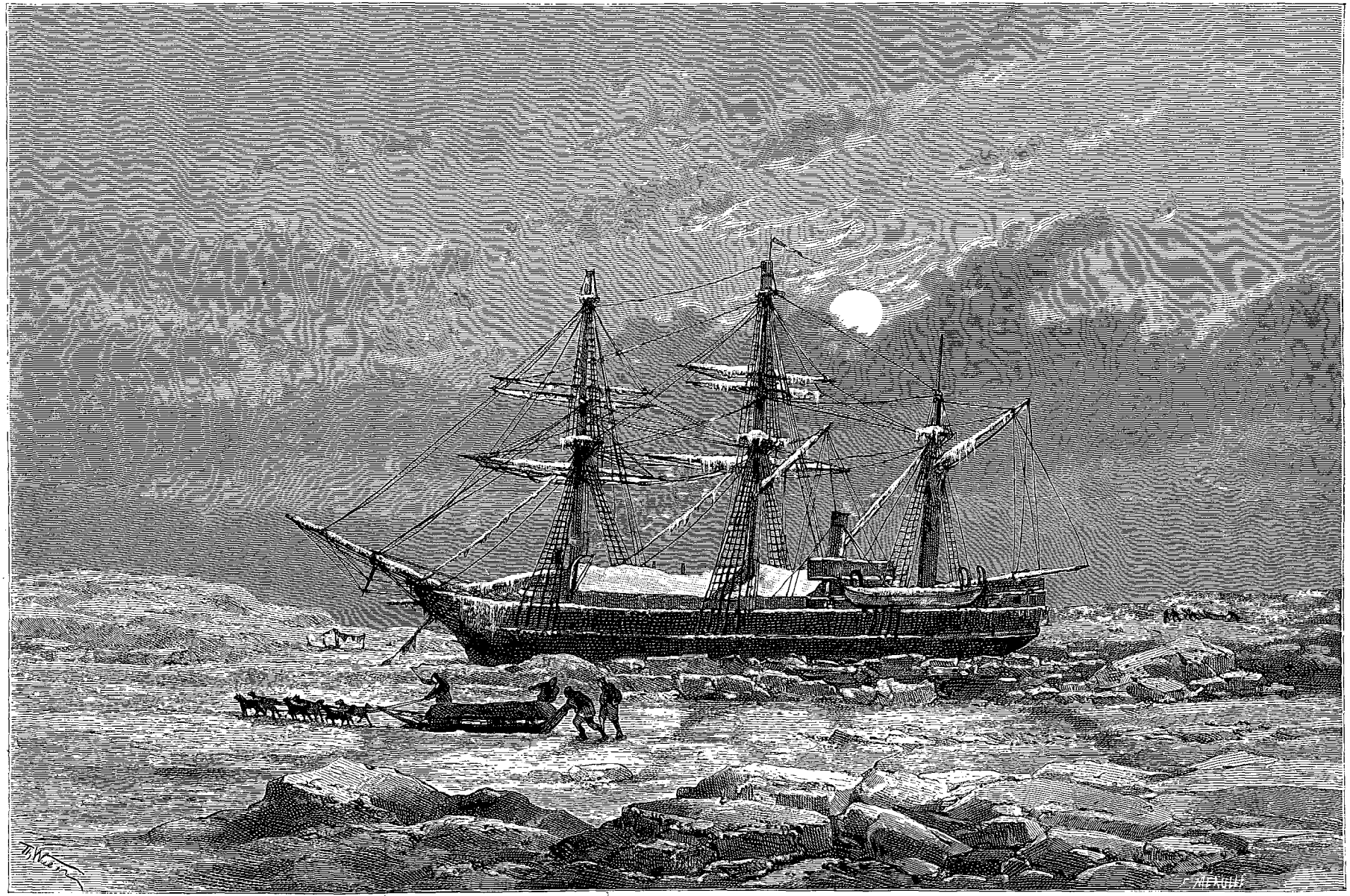
Quelquefois la mer se dégage brusquement de glaces au milieu de l'hiver, même par le quatre-vingtième degré de latitude, comme l'ont remarqué des expéditions polaires, notamment celle dirigée en 1872-1873 par M. Nordenskiöld. Néanmoins, malgré cet espoir, l'équipage de la *Vega* dut commencer les préparatifs de l'hivernage. Des précautions furent d'abord prises pour protéger l'intérieur du navire contre les froids rigoureux. Dans ce but, le pont fut recouvert d'une couche de glace et de neige fortement tassée et épaisse de trente centimètres; puis on éleva sur les flancs du navire de hauts amas de neige. Une grande toile, préparée à Karlskrona, fut tendue depuis la passerelle jusqu'à l'avant, de manière à laisser la dunette complètement dégagée. Cette tente, entièrement ouverte à l'arrière, et incomplètement fermée à l'avant et sur les côtés, ne protégeait pas beaucoup contre le froid, mais en revanche elle n'influait pas d'une manière fâcheuse sur la composition de l'air dans l'intérieur du navire, condition précieuse pour l'état sanitaire du bord.

Ainsi installé, le pont devint l'endroit le plus animé du navire. Tantôt on y voyait les Tschuktschis venant recevoir les reliefs des repas de l'équipage, tantôt on y entendait le bruit des négociations qu'engageaient avec eux les savants de l'expédition pour entreprendre des excursions en traîneau. D'autres fois, on distribuait aux femmes et aux enfants du tabac ou du sucre; ou bien encore c'était le cuisinier compatissant qui donnait généreusement une soupe bien chaude à un malheureux pêcheur presque mort de froid. Souvent même, pendant les jours obscurs de l'hiver, tout le pont était occupé par les Tschuktschis qui faisaient cercle autour de la forge, émerveillés de l'habileté avec laquelle l'ouvrier travaillait le fer rouge.

Après avoir aménagé le navire en vue de l'hivernage, l'équipage fut occupé à installer à terre un dépôt de vivres. Dans cette rade ouverte, la situation de la *Vega* n'était rien moins que sûre; le navire pouvait être brisé tout à coup par les glaces et englouti, comme on avait pu le craindre dans la nuit du 15 octobre, où un violent mouvement s'était produit dans la banquise. Si pareille catastrophe était survenue, le temps aurait manqué certainement pour prendre des provisoins dans la cale, et l'expédition tout entière serait infailliblement morte de faim sur cette côte inhospitalière. M. Nordenskiöld fit alors transporter à terre des vivres, des munitions, des armes, en quantité suffisante pour approvisionner trente hommes pendant cent jours. Le dépôt, établi sur le rivage et recouvert simplement d'une tente, fut parfaitement respecté

1. Étendue de glaces flottantes soudées les unes aux autres. (*Note des traducteurs.*)
2. Champ de glace. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

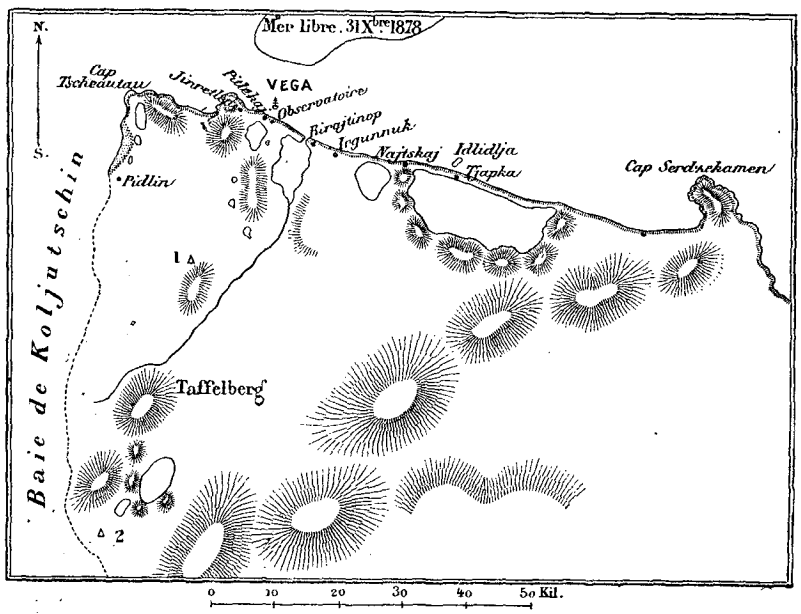


La *Vega* dans les glaces. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les Tschuktschis, bien qu'ils souffrissent souvent de la faim, et que personne ne montât la garde autour. Tous les indigènes savaient pourtant qu'il contenait des trésors incalculables et une quantité de vivres suffisante pour alimenter pendant un an tous les habitants de la presqu'île.

Aux environs de ce magasin fut élevé un observatoire, distant du bord d'environ un kilomètre et demi, la glace voisine du navire n'étant pas suffisamment stable pour les observations magnétiques. Pour cette construction, le capitaine Palander se servit de superbes parallélipipèdes de glace, délicatement teintés en bleu; jamais architecte n'avait eu à sa disposition d'aussi beaux matériaux. De la neige mélangée d'eau servit de ciment, et le toit, construit en planches, fut recouvert d'une toile pour empêcher les tourbillons de neige d'entrer dans l'établissement. L'observatoire fut baptisé par les Tschuktschis du nom de *Tintinjaranga* (maison de glace), dénomination qui fut adoptée par l'équipage de la *Vega*. La « maison de glace » était parfaitement installée; elle n'avait qu'un défaut. La température s'y maintenait très basse et il fut impossible pendant tout le cours de l'hivernage de remédier à cet inconvénient. On fit du feu dans un réchaud, mais l'homme de quart faillit être asphyxié. Un nouvel essai, fait avec des lampes alimentées par de l'huile et de la graisse d'ours, ne réussit pas mieux: l'odeur dégagée par cet appareil de chauffage était encore plus désagréable que les vapeurs de charbon. Le seul résultat de ces expériences fut de noircir les magnifiques cristaux de glace qui s'étaient formés à l'intérieur de l'observatoire. Outre les neuf savants et officiers de l'expédition, le mécanicien Nordström et le matelot Lundgren prirent part aux observations magnétiques et météorologiques. Chacun avait un quart de six heures, dont cinq étaient passées dans la *Tintinjaranga*. Il était parfois assez désagréable de faire le trajet du navire à l'observatoire par une température inférieure au point de congélation du mercure, ou bien lorsque soufflait la tempête; puis de séjourner dans cette hutte de glace, pendant cinq heures, par un froid de dix-sept degrés; et enfin de retourner au navire en ayant généralement le vent dans la figure (le vent soufflait presque toujours du nord ou du nord-ouest). Aucun observateur ne ressentit pourtant le moindre inconvénient de ces allées et venues. Cette interruption forcée de la vie monotone du bord et le séjour au grand air n'eurent même que de très bons résultats. Souvent, lorsqu'il ne faisait pas clair de lune ou que la tempête soulevait en tourbillons serrés la neige pulvérulente, il était impossible de distinguer les objets les plus rapprochés, même la sombre silhouette de la *Vega*. Craignant que dans ces ouragans les observateurs ne s'égarassent, M. Nordenskiöld fit tendre, entre l'observatoire et le navire, une corde qui reposait de distance en distance sur de hautes colonnes de glace.



Carte des environs du havre d'hivernage de la *Vega*, d'après G. Bove.
1. Tente de Rotschitlen. — 2. Tente de Jettugin.

Auprès de la *Tintinjaranga* fut installée la cage des thermomètres; plus tard, pour servir d'annexes à l'observatoire, on creusa des huttes en neige comme en bâtissent les Esquimaux.

L'hiver ne fut pas aussi rigoureux que dans l'archipel de Franklin et les régions les plus froides de la Sibérie; mais les tempêtes furent extraordinairement fréquentes.

Les plus basses températures observées pendant les différents mois furent :

Le 24 octobre. .	— 20°,8	Le 29 mars. . .	— 39°,8
Le 30 novembre	— 27°,2	Le 15 avril. . .	— 38°
Le 23 décembre	— 37°,1	Le 3 mai . . .	— 26°,8
Le 25 janvier. .	— 42°,7	Le 3 juin . . .	— 14°,3
Le 2 février. .	— 43°,8	Le 2 juillet . .	— 1°

Lorsque le temps est calme, une température de — 40° n'est pas très dangereuse; mais si la plus légère brise souffle par un froid de — 35°, par exemple, celui qui sort sans prendre les précautions nécessaires peut éprouver des accidents. La congélation se produit sans douleur; si la partie gelée n'est pas immédiatement frottée avec de la neige, le mal peut devenir sérieux. Ceux des matelots qui n'avaient pas encore hiverné dans les régions polaires furent presque tous, dès les premiers froids, plus ou moins *mordus* par la gelée, mais heureusement sans gravité. Il ne se présenta notamment aucun cas de pieds gelés. Ce résultat doit être attribué à l'excellent équipement des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes de l'expédition. Chacun d'eux, outre de bons vêtements d'hiver comme on en a en Suède, portait des tricots de laine, et une blouse en toile à voiles; les chaussures consistaient en une paire de grandes bottes également en toile à voiles, garnies de semelles en cuir et remplies de *carex vesicaria*. Le pied était enveloppé de plusieurs paires de bas et d'une pièce de feutre. Un bonnet de l'Öresund, un *baschlik* comme celui des soldats russes, des moufles en peau de phoque et de chamois, et des lunettes colorées, complétaient l'équipement.

A bord, dans les cabines et dans le salon, il ne faisait pas aussi froid que l'on peut le croire. A quelque distance du bordage, le thermomètre s'élevait de douze à dix-sept degrés, température à peu près égale à celle de l'intérieur des maisons en Suède, et bien supérieure à celle que l'on a par les grands froids dans les appartements à Paris. Dans l'entrepont, qui était converti en atelier, la température moyenne était de dix degrés centigrades au-dessus de zéro, et, dans la cale, il faisait de un à deux degrés au-dessus de zéro. Les produits charbonneux qui se dégageaient des poêles dans les cabines, où l'air n'était jamais renouvelé, incommodaient beaucoup plus que le froid.

La santé de l'équipage fut très bonne pendant tout l'hivernage; le rapport du docteur Almqvist n'enregistre aucun cas de scorbut, cette terrible maladie qui a décimé tant d'expéditions polaires. Cet excellent état sanitaire est dû en grande partie au régime prescrit par le docteur Envall, d'après l'expérience acquise pendant l'hiver de 1872-1873.



Costume d'hiver de l'équipage.
Gravure tirée de l'édition suédoise.

Le tableau suivant est la reproduction de l'ordinaire de l'équipage :

DIMANCHE. N° 1.

Déjeuner.

Beurre, 25gr,50; café, 42gr,5; sucre, 32gr.

Dîner.

Poisson salé ou sec, 318gr,7; choucroute, 318gr,7; pommes de terre fraîches ou conservées, 51gr; légumes secs, 23gr; extrait de viande, 6gr,37; raisin sec, 21gr,25; riz, 212gr; eau-de-vie ou rhum, 0l,052.

Souper.

Beurre, 25gr,50; thé, 6gr,37; sucre, 32gr; gruau d'orge, 0l,26; fromage, 51gr

LUNDI, MERCREDI ET VENDREDI. N° 2.

Déjeuner.

Comme le dimanche.

Dîner.

Une portion de viande ou de poisson conservé; pommes de terre conservées, 51gr; légumes secs, 23gr; oignons conservés, une ration; extrait de viande, 6gr,37; eau-de-vie ou rhum, 0l,052.

Souper.

Comme le dimanche, mais sans fromage.

JEUDI. N° 3.

Déjeuner.

Comme le dimanche.

Dîner.

Poisson salé, 425gr; pois, 0l,26; extrait de viande, 6gr,37; gruau d'orge, 0l,052; eau-de-vie ou rhum, 0l,052.

Souper.

Comme les lundi, mercredi et vendredi.

MARDI. N° 4.

Déjeuner.

Beurre, 25gr,50; chocolat, 42gr,50; sucre, 32gr.

Dîner.

Viande salée, 425gr; macaroni, 63gr,75 (ou haricots, 0l,26, ou une ration de pois verts); une ration de soupe aux fruits; eau-de-vie ou rhum, 0l,052.

Souper.

Comme le lundi.

SAMEDI. N° 5.

Déjeuner.

Comme le mardi.

Dîner.

Une ration de bifteck conservé; pommes de terre fraîches ou conservées, 51gr; une ration d'oignons conservés; une ration de soupe aux fruits; eau-de-vie ou rhum, 0l,052.

Chaque homme recevait en outre par jour 531 grammes de biscuit, ou une quantité égale de farine (deux tiers de farine de froment et un tiers de farine de seigle), 12 grammes de tabac et 5 centilitres de vinaigre. Par semaine, il recevait de plus 425 grammes de farine de froment, 125 grammes de sel, 30 grammes de moutarde, 12gr,75 de poivre et 0l,05 de vinaigre.

Du 1er février au 1er avril, l'équipage mangea aussi de la confiture de *multer*[1], ce remède souverain contre le scorbut, mélangée avec du rhum. Du jus de canneberge fut également distribué, pour suppléer au manque de *multer*.

1. En 1877 la récolte de ce fruit avait presque manqué; aussi l'expédition n'avait-elle pu en emporter autant qu'elle le désirait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La chasse ne fournit que peu de ressources pendant tout l'hiver; à peine put-on abattre quelques lièvres ou perdrix. On mangea au contraire assez souvent, une fois par semaine environ, du poisson frais que l'on achetait aux Tschuktschis. Ces indigènes pêchent d'une manière très curieuse. Un homme perce un trou dans la glace, près du rivage, de telle sorte que la profondeur de l'eau ne dépasse pas cinquante centimètres. Une femme s'approche alors de l'ouverture, qu'on a soin de tenir toujours débarrassée de glace, et cherche à attirer le poisson par un cri très bizarre. Dès qu'un poisson paraît, elle jette une ligne. Les Tschuktschis se servent également pour pêcher d'un bâton très mince, long d'environ un mètre, et muni à son extrémité d'un hameçon; avec cet instrument, ils attrapent le poisson avec une adresse vraiment merveilleuse. Quand la glace est épaisse, cette pêche doit être abandonnée; mais, pendant tout l'hiver, les indigènes prennent une espèce de morue et des éperlans dans une lagune située près du détroit de Behring, et en outre quelques lavarets dans les lacs de l'intérieur du pays.



Tschuktschis pêchant sur la glace. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Pendant le cours de l'hiver aucun ours ne se montra dans le voisinage de la *Vega*. En plusieurs endroits du rivage on vit toutefois des crânes de cet animal. Ce plantigrade semble jouer un grand rôle dans l'imagination des indigènes, à en juger d'après les nombreux dessins qu'ils en font sur des os et sur leurs instruments. Très souvent même, le siège de leurs traîneaux est recouvert d'un morceau de peau d'ours; mais nulle part M. Nordenskiöld ne vit une dépouille entière de cet animal. Peut-être l'ours tend-il à disparaître sur la côte septentrionale de la Sibérie. Les loups, au contraire, étaient assez nombreux sur la *tundra;* mais souvent, au milieu du brouillard, des hommes de l'équipage prirent des chiens pour des loups. Les renards n'étaient pas rares non plus, mais ils étaient très difficiles à approcher. Des lièvres erraient autour de la baie où le navire était emprisonné; la nuit, ils gîtaient au milieu des campements des Tschuktschis, bien qu'une vingtaine de chiens affamés rôdassent sans cesse aux alentours. D'après les chasseurs, ces animaux étaient éblouis au printemps par la réverbération des neiges. Au moment où la *Vega* avait été arrêtée dans sa marche, la plus grande partie des oiseaux avaient déjà quitté cette contrée inhospitalière.

Le 19 octobre encore, on remarqua le passage d'une masse énorme d'oiseaux se dirigeant vers le sud. Le 3 novembre, la présence d'une mouette fut signalée comme un fait extraordinaire. La chouette des neiges, une espèce de corbeau, et la perdrix, hivernèrent seules dans la baie de Koljutschin. De nombreux phoques parurent sur la glace, mais à une trop grande distance pour qu'une chasse pût être organisée.

Pendant l'hivernage, deux campements de Tschuktschis vinrent s'installer sur la côte. Le plus rapproché de la *Vega*, composé au début de sept tentes, portait le nom de *Pitlekaj;* mais au cours de l'hiver la disette força les indigènes à émigrer peu à peu vers une con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trée située plus au sud, où la pêche était plus fructueuse. En février, les derniers habitants de ce village partirent. Le second campement, plus rapproché de la pointe orientale de la baie de Koljutschin, et appelé *Jinretlen*, comptait également au commencement de l'hiver sept tentes. Les habitants de ce clan paraissaient plus à l'aise que leurs voisins. Ils avaient été sans doute plus heureux à la pêche; aussi quelques-uns seulement émigrèrent-ils dans le cours de l'hiver.

Aux environs du quartier d'hiver de la *Vega* se trouvaient plusieurs autres campements. Celui de *Pidlin*, placé sur la côte orientale de la baie de Koljutschin, comptait quatre tentes. Un second, situé dans l'île de Koljutschin, comprenait vingt-cinq tentes. Les « villages » de *Rirajtinop*, à six kilomètres à l'est de Pitlekaj, et d'*Irgunuk*, à sept kilomètres dans cette même direction, comptaient en tout treize tentes. Le nombre des habitants de chaque tente est assez difficile à évaluer, car presque toujours les Tschuktschis vont cancaner les uns chez les autres. En moyenne, le chiffre de cinq ou six personnes par tente doit être exact; le nombre des indigènes qui habitaient dans le voisinage de la *Vega* peut donc être évalué à trois cents. Lorsque le navire fut arrêté dans sa marche, la glace qui s'étendait jusqu'au rivage était trop faible pour porter un homme; aussi au début les Tschuktschis eurent-ils les plus grandes difficultés pour atteindre le vapeur, mais rien ne les arrêta, tant ils craignaient de perdre une si belle occasion de se procurer du tabac et de l'eau-de-vie. Après bien des efforts, ils purent traîner un canot en peau jusqu'au chenal libre qui entourait le navire; tous alors, hommes, femmes, enfants, s'y entassèrent sans se préoccuper du danger qu'il y avait à surcharger une pareille embarcation dans des eaux semées de glaçons tranchants. Le canot gagna heureusement le bord sans encombre; tous les indigènes montèrent alors sur le vapeur en criant et en manifestant la joie la plus vive. Cette première entrevue entre les habitants de la côte et les membres de l'expédition fut très cordiale, et devint le point de départ d'excellents rapports entre les Suédois et les Tschuktschis.



Wassili Menka (voy. p. 120). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Dans un but de propreté, M. Nordenskiöld dut ne pas permettre à ses visiteurs de descendre dans l'intérieur du navire. Au début, cette mesure parut les mécontenter, si bien que l'un d'eux, recevant dans sa tente les explorateurs, ne voulut pas les admettre dans la seconde enceinte de son habitation. En revanche les Tschuktschis avaient libre accès dans la partie du pont recouverte d'une toile. Cet endroit devint même, comme on l'a dit plus haut, un véritable salon de réception pour toute la population du voisinage.

Le bruit de l'arrivée d'un navire s'était rapidement répandu, et bientôt accoururent, de l'intérieur du pays, des Tschuktschis attirés par la curiosité. La *Vega* devint alors un relais, la seule auberge du pays, où chaque passant s'arrêtait quelques heures pour recevoir des vivres que le chef de l'expédition faisait distribuer libéralement à tout venant. Les indigènes circulaient librement sur le pont encombré de marchandises de toute espèce; jamais ils ne dérobèrent le plus petit objet. La probité est aussi grande dans la tente des Tschuktschis que dans la *game*[1] du Lapon. Par contre, leur mendicité n'avait pas de bornes. Dans les échanges, ils essayaient de tirer le plus grand parti de la *naïveté* de l'Européen, qu'ils croyaient très grande. Ils essayaient ainsi de vendre deux fois le même objet, ou présentaient comme des lièvres des renards qu'ils avaient dépouillés et auxquels ils avaient enlevé la tête et les pattes.

Peu à peu les Tschuktschis prirent goût à la cuisine du bord, et, lorsque la chasse fut improductive, ils vinrent échanger du bois flotté et des ossements de cétacés contre du pain. Deux jeunes indigènes s'étaient même transformés en domestiques, domestiques fort lents, bien entendu. La présence de la *Vega* sur cette côte sauva certainement la population de la famine.

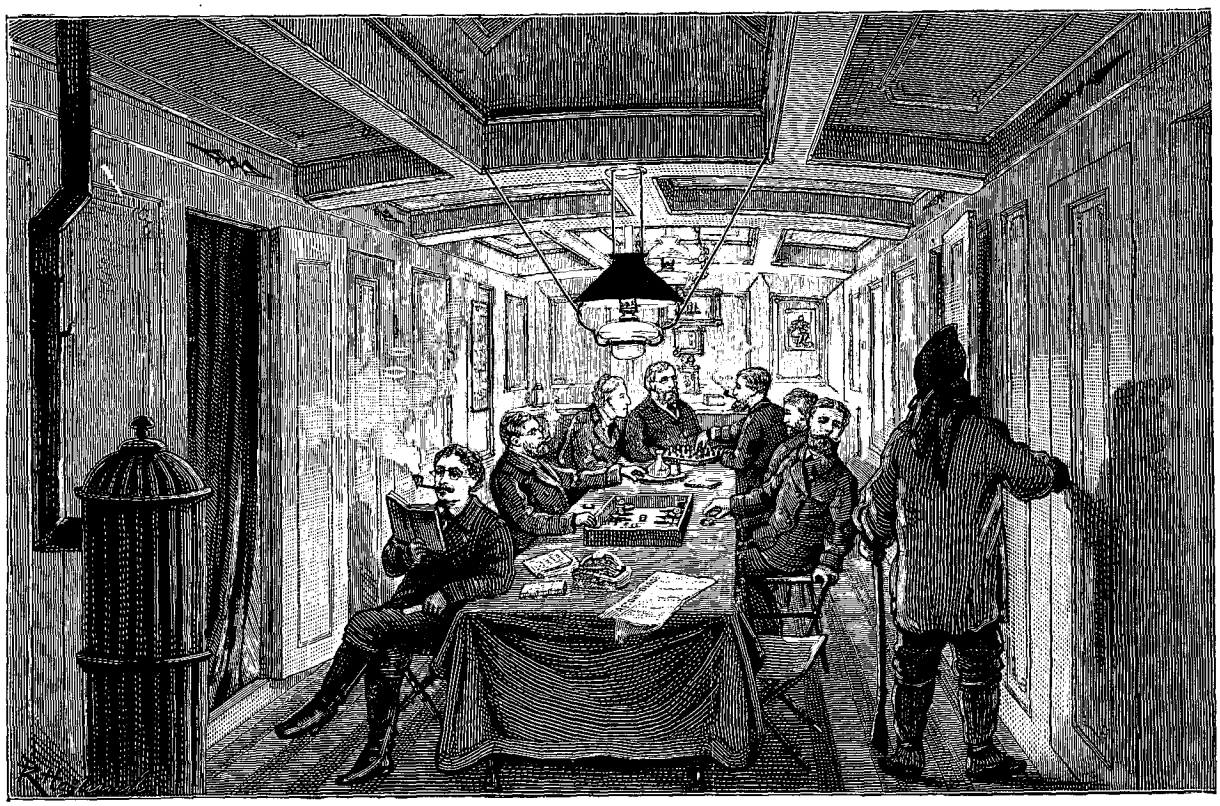
Aucun Tschuktschis ne parlait une langue européenne; plusieurs savaient néanmoins quelques mots anglais et un terme de salut russe. Le lieutenant Nordqvist entreprit alors l'étude de leur idiome; cet essai fut couronné d'un succès complet; deux semaines après, cet officier pouvait déjà se faire comprendre des indigènes, et, en 1879, les Tschuktschis racontèrent au capitaine de Long qu'une personne du *Man of war*[2] qui avait hiverné l'année précédente parlait très bien leur langue.

Dans la matinée du 6 octobre, on vit arriver une bande de Tschuktschis attelés à un traîneau sur lequel un homme était couché. Au début, l'équipage crut que

1. Hutte dans laquelle vivent les Lapons pêcheurs. (*Note des traducteurs.*)
2. Navire de guerre. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'était un malade qui venait consulter le médecin; mais bientôt le malade supposé monta avec agilité l'escalier, et s'avança vers l'arrière avec l'assurance d'un haut personnage. L'expédition avait en effet l'honneur de recevoir le représentant de l'autorité impériale dans la presqu'île des Tschuktschis, le *starosta*[1] des Tschuktschis pasteurs[2], Wassili Menka. De peur de tomber dans quelque crevasse (la glace était encore très mince près du navire), ce haut fonctionnaire avait eu la précaution de se faire traîner jusqu'à la *Vega* par ses subordonnés. On lui fit l'honneur de l'admettre dans le carré, et on le pressa alors de questions auxquelles il répondit dans un jargon russe. Menka ne savait ni lire ni écrire, mais pouvait néanmoins se servir d'une carte. Ce magistrat important ignorait l'existence de l'empereur de Russie, il savait seulement qu'un très puissant personnage résidait à Irkoutsk. A son entrée dans le carré, il se signa avec respect devant des photographies et des gravures, mais cessa bientôt ce manège lorsqu'il vit que ses hôtes ne l'imitaient pas. Menka ayant annoncé qu'il irait dans quelques jours à Markova, localité située sur l'Anadyr et habitée par des Russes, M. Nordenskiöld lui remit une lettre pour le gouverneur général d'Irkoutsk, qu'il priait de transmettre à Sa Majesté le roi de Suède. Le *starosta* prit cette lettre pour un brevet qu'on lui décernait. Aussi, arrivé à terre, il rassembla autour de lui quelques-uns de ses administrés, déploya devant eux



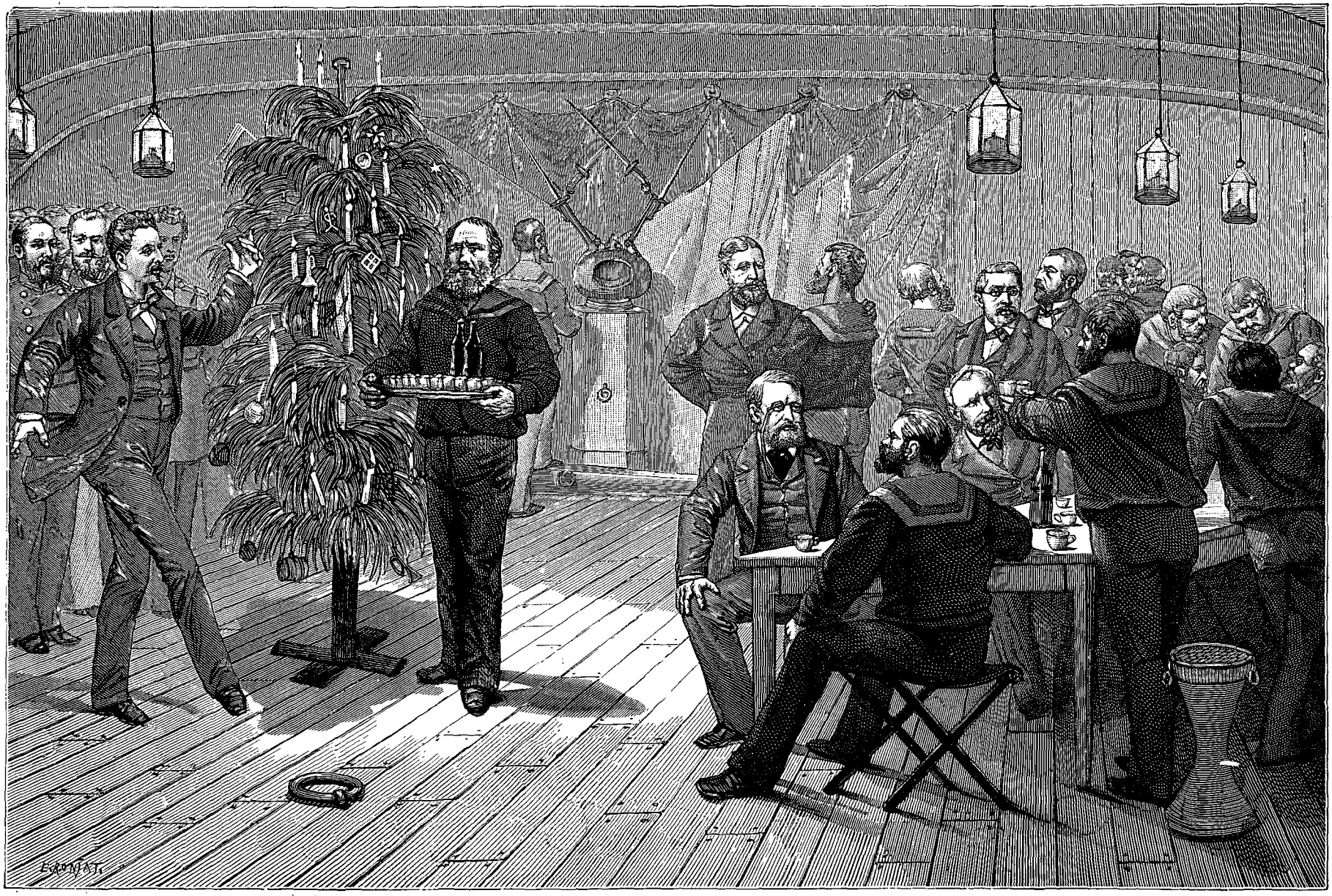
Le carré de la *Vega* pendant une soirée de l'hivernage (voy. p. 123). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

le papier sens dessus dessous, et débita de longues tirades en tschuktschis à ses auditeurs, ébahis de la science de leur magistrat.

Comme l'état des glaces ne changeait pas, le chef de l'expédition autorisa les lieutenants Hovgaard et Nordqvist à faire une excursion dans l'intérieur des terres jusqu'au campement de Menka. Cette petite expédition dura quatre jours et permit aux officiers d'étudier les mœurs des Tschuktschis pasteurs. Comme les Lapons nomades, ces indigènes possèdent des troupeaux de rennes; ils servent d'intermédiaires entre les Russes établis à Kolyma et une peuplade qui habite sur la côte orientale du détroit de Behring. Ces Tschuktschis ne portaient que des vêtements en peau de renne, à la différence des habitants de la côte, qui ont quelques habillements en peau de phoque. Quelques-uns avaient des blouses d'étoffe bigarrée, probablement de fabrication russe. Pendant toute la durée de l'aller, un des compagnons de route de Menka fit preuve d'une force de résistance véritablement étonnante. Jamais il ne cessa de courir devant le traîneau; même aux haltes il était continuellement en mouvement, s'occupant de rechercher la piste, puis de soigner les chiens. Arrivé au campement, il ne dormit pas; le lendemain, néanmoins, il était encore tout aussi alerte. Pendant ce temps, il ne but aucun spiritueux, selon la recommandation de Menka; il chiqua

1. Magistrat de village. (*Note des traducteurs.*)
2. Comme les Lapons, les Tschuktschis se divisent en Tschuktschis pêcheurs et pasteurs. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



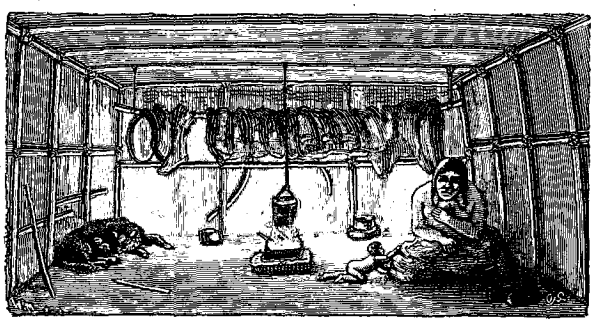
La nuit de Noël à bord de la *Vega* (voy. p. 123). — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seulement une grande quantité de tabac. Durant tout le trajet, les chiens ne furent pas dételés et jamais les Tschuktschis ne leur donnèrent aucune nourriture; néanmoins ils ne cessèrent pas un seul instant de tirer avec la même vigueur.

Menka revint à bord de la *Vega* le 18 octobre, juste à l'époque où l'on croyait qu'il était allé porter la lettre à Markova. Aussi l'accueil qu'il reçut cette fois fut-il beaucoup moins cordial que lors de sa première visite, ce qui le détermina sans doute à en abréger la durée. L'expédition n'entendit plus parler de lui jusqu'au 9 février 1879. Un Tschuktschis qui l'avait accompagné lors de sa première visite raconta à cette époque que le *starosta* avait porté lui-même la lettre en question jusqu'à Irkoutsk, récit qui parut fort suspect aux membres de l'expédition. Cependant Menka avait porté la lettre le 20 février-4 mars à Anadyrsk, d'où elle fut expédiée sur Irkoutsk, où elle ne parvint que le 28 avril-10 mai. Six jours après, un télégramme arrivait en Suède, donnant enfin des nouvelles des courageux explorateurs. Pour récompenser le *starosta* des Tschuktschis d'avoir si fidèlement rempli sa mission, Sa Majesté le roi de Suède lui a fait remettre une médaille d'or.

Pour rassurer ses compatriotes sur le sort de l'expédition, M. Nordenskiöld désirait faire parvenir des lettres le plus tôt possible. Dans ce but, il essaya de déterminer les indigènes à conduire les lieutenants Hovgaard et Bove à Markova ou à Nijni-Kolymsk, mais jamais il ne put triompher de leur indécision. Les indigènes promettaient de se mettre en route, puis, au moment du départ, ils alléguaient toujours un motif quelconque pour ne pas partir. Tantôt, disaient-ils, il faisait trop froid, tantôt le temps était trop sombre, ou bien encore les chiens ne trouveraient aucune nourriture.



Intérieur d'une tente tschuktschis. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Le 5 décembre, le lieutenant Nordqvist fit une excursion à Pidlin pour chercher un homme qui avait promis de le conduire à Markova et qui, comme d'habitude, n'était nullement pressé de tenir son engagement. Le Tschuktschis refusa de se mettre en route à cette époque, mais s'engagea d'aller à Anadyrsk en février. Cette course eut pour résultat de permettre au lieutenant Nordqvist d'étudier les mœurs des habitants de la côte. Les lampes à huile, brûlant pendant la nuit, entretiennent dans les tentes une chaleur suffocante. Pour dormir, les enfants se déshabillent complètement, et les personnes plus âgées ne conservent que de courts pantalons. Il serait en effet impossible de dormir dans cette atmosphère, vêtu des lourds vêtements en peau de renne, d'autant plus que les Tschuktschis semblent ignorer les règles de la plus élémentaire propreté. Dans la tente où le lieutenant Nordqvist passa la nuit, il remarqua un tambour magique, différentes amulettes, un crâne de loup suspendu par une courroie, et une pierre plate. D'après le dire de son hôte, ce crâne devait servir à son fils, âgé de quatre à cinq ans, pour le guider dans le choix d'une épouse. Ces excursions, outre l'intérêt qu'elles présentaient au point de vue scientifique, avaient de plus l'avantage de rompre la monotonie de l'hivernage. Pour égayer la vie uniforme du bord, tous les moyens furent employés. Jamais on ne manqua de fêter le *födelsedag*[1] des membres de l'expédition, et l'on organisa des réjouissances pour les fêtes des rois Oscar, Christian et Humbert. Chaque matin, un journal de l'année précédente, mais daté du jour, était distribué. Ensuite, les travaux scientifiques, les lectures occupaient une partie de la journée.

La principale distraction des membres de l'expédition était d'observer les aurores boréales qui furent très fréquentes pendant toute la durée de l'hivernage. Les savants ont pu recueillir sur ce curieux phénomène des observations d'une haute valeur scientifique, qui ont été publiées dans un mémoire spécial dont nous donnerons prochainement une traduction française. Les aurores boréales observées dans la baie de Koljutschin avaient un éclat très faible et étaient formées de cercles concentriques. Jamais on ne vit ces sortes de draperies étincelantes et ces rubans de rayons qui donnent à ce phénomène, en Scandinavie, un caractère si curieux. On n'observa que des arcs lumineux restant toujours dans la même position.

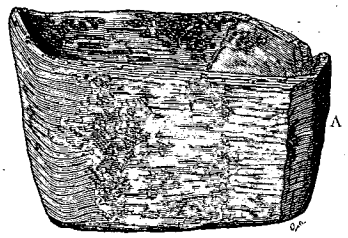
Une lettre, que le docteur Kjellman a adressée en Suède, donne une image fidèle de la vie du bord :

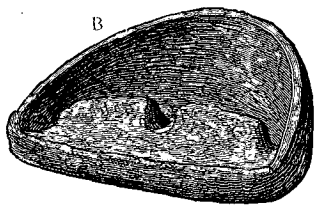
A huit heures et demie du matin arrive l'homme de quart, qui a passé cinq heures dans l'observatoire, par une température de — 16°. Le déjeuner est alors servi. Puis, tout le personnel du carré monte sur le pont pour y fumer, y prendre un peu de mouvement et respirer l'air frais. « Metschinko Orpist, metschinko Okerpist, metschinko Kellman », tels sont les cris qui retentissent de tous côtés. Ce sont les Tschuktschis qui saluent les membres de l'expédition. Immédiatement ils ajoutent : « Ouinga mouri kauka; » ce qui peut se traduire par : J'ai très faim, je n'ai rien à manger, donnez-moi un peu de nourriture. — Ces malheureux souffrent de la faim, ils ne peuvent plus tuer de phoques, dont la viande est leur principale nourriture. Après s'être promenés sur le pont, les savants se mettent au travail. Ils collationnent les observations ma-

1. Jour anniversaire de la naissance. (*Note des traducteurs.*)

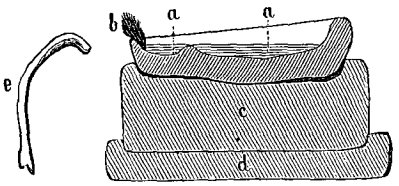
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnétiques et météorologiques, étudient les collections d'histoire naturelle, écrivent des mémoires, etc. A midi, officiers et naturalistes remontent sur le pont pour prendre de l'exercice. L'avant est maintenant très animé. C'est l'heure du repas de l'équipage. Tous les Tschuktschis se pressent au haut de l'escalier qui conduit à l'entrepont pour attraper les reliefs du repas. Le cuisinier paraît enfin, portant une grande marmite pleine de soupe pour les indigènes; tous se précipitent alors et avalent en quelques instants le contenu. A trois heures, l'obscurité commence. Les Tschuktschis regagnent alors leurs tentes; demain ils reviendront passer la journée à bord du navire. Vers six heures, l'équipage a terminé ses travaux; chacun emploie alors le reste de la journée comme bon lui semble. La plupart se mettent à lire. A sept heures et demie, le souper est servi dans le carré; puis on passe la soirée à jouer, à lire des romans, ou à deviser gaiement. A dix heures, les lampes sont éteintes et chacun regagne sa cabine.



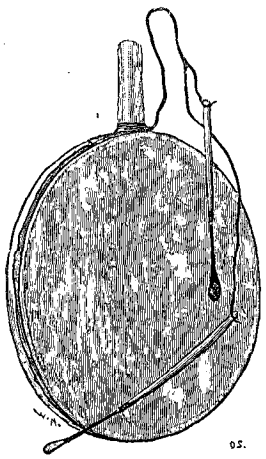


Lampes tschuktschis. — Gravures tirées de l'édition suédoise.
A. Lampe en bois. — B. Lampe en pierre (1/5 de la grandeur naturelle).



Coupe d'une lampe tschuktschis.
Gravure tirée de l'édition suédoise.
a, huile; *b*, mèche; *c*, pied; *d*, soucoupe; *e*, mouchette.

La fête de Noël fut fêtée suivant les habitudes scandinaves; ce jour-là, deux porcs, que l'on avait conservés avec le plus grand soin, furent abattus, et pendant deux jours l'équipage put manger de la viande fraîche. L'expédition n'avait pas, comme celle de 1872-1873, emporté de sapin, mais on le remplaça de la manière la plus originale. Un morceau de bois flotté fut paré de branches d'osier, que l'on couvrit de papiers multicolores en guise de feuillage; puis l'on suspendit à cet arbre de Noël d'un nouveau genre des bougies et deux cents petits objets que l'on avait reçus ou achetés au moment du départ pour être distribués précisément le jour de cette solennité. A six heures du soir, officiers et matelots se réunirent dans l'entrepont, que l'on avait transformé en salle des fêtes; puis la loterie commença, interrompue de temps en temps par une polonaise bruyante. Au repas du soir, la bière de Noël et le jambon ne furent pas oubliés, et dans la soirée on servit cinq bols de punch. On entonna alors les chants nationaux, puis l'on commença à porter une série presque interminable de toasts.



Tambour magique tschuktschis.
Gravure tirée de l'édition suédoise.

A l'occasion de toutes les autres fêtes, des réunions de ce genre furent organisées. Le 1er janvier, à minuit, la nouvelle année fut saluée par un petit feu d'artifice et par une salve d'artillerie.

Au commencement de 1879, l'expédition pensa pouvoir continuer prochainement sa route. Sous l'influence des vents du sud et de l'est, qui avaient succédé aux vents du nord et de nord-ouest régnant jusque-là, des ouvertures se formèrent en mer. Les Tschuktschis annonçaient du reste que le navire pourrait bientôt reprendre sa course et ne manquaient jamais d'ajouter qu'ils regretteraient vivement son départ. Le 1er janvier, le lieutenant Bove et le fångstman Johnsen firent une excursion sur la glace et n'atteignirent l'eau libre qu'après quatre heures de fatigue, retardés dans leur marche par une neige profonde et pulvérulente. Sur leur route ils rencontrèrent deux *toross*[1], hauts de dix mètres, qui abritaient le port d'hivernage. La grandeur des blocs de glace qui les composaient prouvait quelle force puissante avait été mise en œuvre pour les former. La glace était taillée régulièrement sur les rives de la *Polynie*[2], comme si elle avait été coupée au couteau, et, à cet endroit, elle était si épaisse que l'on y pouvait marcher comme sur le bord d'un précipice. Du sommet d'un mur de glace on voyait la mer libre s'étendre à perte de vue vers le nord et le nord-est. Pendant cette excursion, le lieutenant Bove ne rencontra ni un ours, ni un morse, ni un oiseau. Peut-être la mer s'ouvrirait-elle jusqu'à l'endroit où la *Vega* était amarrée, pensa M. Nordenskiöld à la suite du rapport que lui fit cet officier. Il faudrait alors continuer la route jusqu'au détroit de Behring, quelque dangereux que pût être ce trajet en cette saison. Les Tschuktschis répétaient du reste que l'eau resterait ouverte pendant une bonne partie du mois de janvier, et préparaient leurs instruments de pêche. Malheureusement cet espoir fut bientôt déçu. Les murs de glace qui emprisonnaient la *Vega* restèrent intacts, et bientôt la disette força les habitants de Pitlekaj à émigrer vers l'est,

1. Entassement de blocs formé par la pression des glaces. (*Note des traducteurs.*)
2. Mot russe désignant une étendue d'eau ouverte. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien que des quantités de vivres leur fussent distribués journellement.

Les Tschuktschis basaient leurs prédictions sur l'expérience des années précédentes. Probablement en effet la mer se débarrasse parfois de glace à cette époque, et la température remonte sensiblement. Le 6 février, sous l'influence d'un vent du sud-sud-est, le froid rigoureux cessa, et pour quelques heures le thermomètre monta au-dessus de zéro. Mais, quelques jours après, la température descendit au-dessous du point de congélation du mercure.

Profitant de l'adoucissement momentané de température, les Tschuktschis réussirent à prendre un ours blanc et quatre-vingts phoques environ, et pendant plusieurs jours ils cessèrent de venir mendier à bord. Mais lorsque le froid recommença, on les vit un matin venir à la *Vega* en file indienne, portant tous sur l'épaule un fardeau dont chaque officier ou matelot s'efforça de deviner de loin la nature. C'étaient simplement des morceaux de glace qu'ils apportaient au cuisinier, tout fiers de leur plaisanterie, pour recevoir en échange un peu de cette nourriture qu'ils avaient méprisée quelques jours auparavant.

Devant la recrudescence de froid qui signala le mois

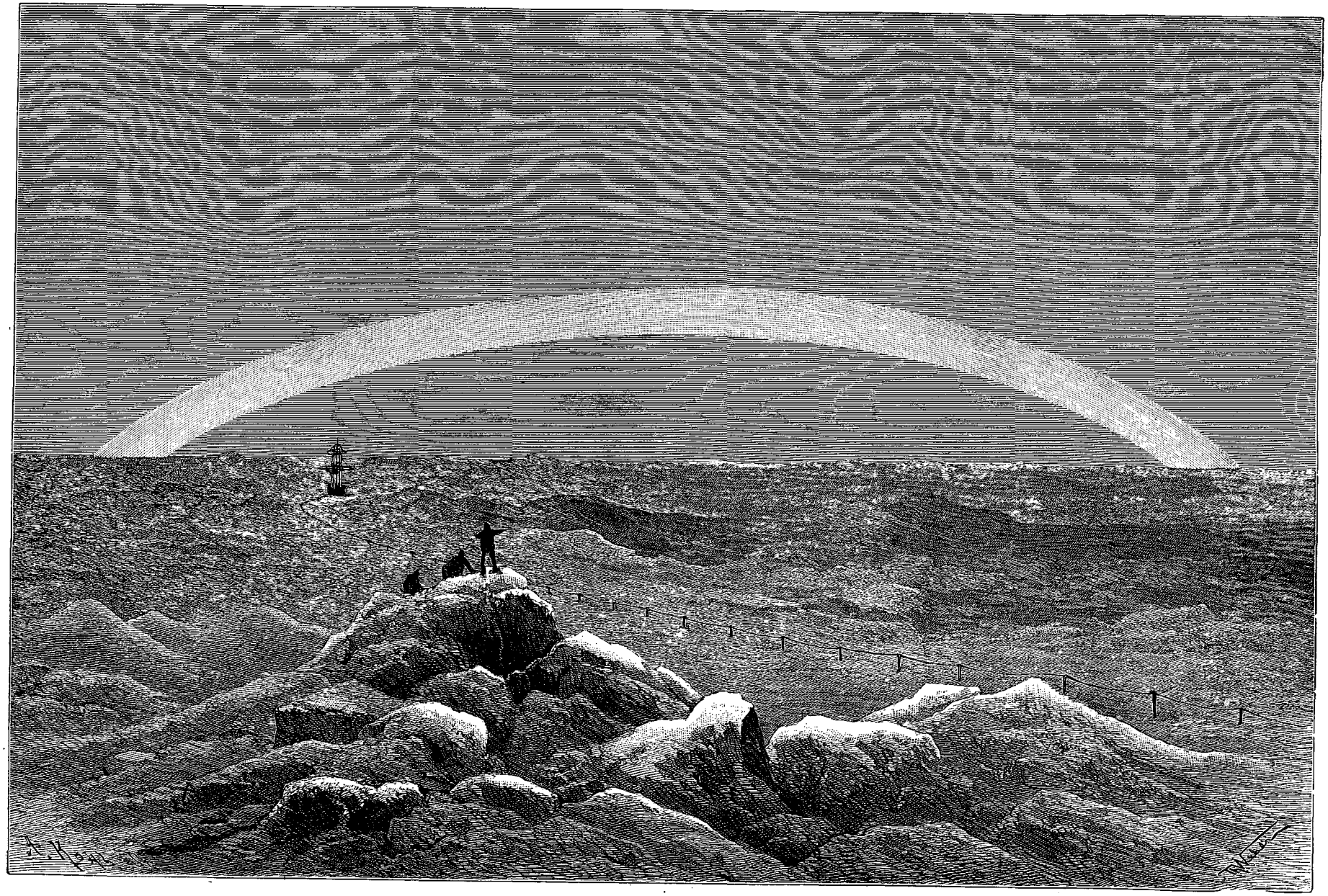


Campement abandonné de Pitlekay (voy. p. 126). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition suédoise.

de janvier, tout espoir d'être délivré prochainement dut être abandonné. Pour empêcher le découragement de gagner les esprits, les savants organisèrent des distractions pour les matelots. Ils leur firent une série de conférences sur l'histoire des passages du nord-est et du nord-ouest, sur les précédents voyages de circumnavigation, sur l'expédition polaire austro-hongroise, sur les modifications de l'écorce terrestre, sur l'apparition de l'homme sur la terre, enfin sur le rôle de la feuille dans la végétation. Ces causeries scientifiques produisirent un agréable changement dans l'uniformité de vie à laquelle les vaillants explorateurs étaient soumis. Chaque fois, le conférencier était certain de trouver son auditoire au complet et fort attentif. On voulut aussi organiser des soirées musicales; mais ces essais ne réussirent pas, les instruments et les talents faisaient défaut à bord de la *Vega*. On ne put non plus, faute d'un directeur, organiser de représentations théâtrales, comme l'avaient fait plusieurs expéditions polaires anglaises. Même, si un tel fonctionnaire se fût trouvé à bord de la *Vega*, son entreprise aurait certainement échoué par suite de l'absence de talents dramatiques.

Le 17 février, le lieutenant Bruzewitz fit une excursion à Najtskaj, en compagnie du Tschuktschis Noti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'aurore boréale habituelle pendant l'hivernage de la *Vega* (voy. p. 122). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première nuit il s'arrêta à Rirajtinop, où demeurait son guide avec trois jeunes frères et une sœur malade. Ces indigènes avaient les plus grands égards pour cette malheureuse femme. Lorsqu'ils mangeaient, ils la servaient toujours la première et lui réservaient les meilleurs morceaux. La nuit, chaque fois que la malade se plaignait, un de ses frères se levait pour la soigner. Les Tschuktschis s'empressèrent d'offrir au lieutenant Bruzewitz de partager leur nourriture, mais il déclina leur invitation, se sentant peu de goût pour avaler du phoque gelé avec des feuilles de saule. Le lendemain, la petite expédition se remit en route et atteignit Najtskaj, où elle fut reçue par la plupart des anciens habitants de Pitlekaj qui avaient émigré dans ces parages. Les indigènes paraissaient y vivre dans l'abondance; des phoques entiers étaient étalés devant les tentes, et, en effectuant ce voyage, le lieutenant Bruzewitz avait rencontré, en route pour Pidlin, plusieurs traîneaux chargés de ces cétacés. Dans la soirée du 19, Bruzewitz fut de retour à bord de la *Vega*, après avoir passé la journée à chasser sans pouvoir approcher le gibier. Il avait fait lever six lièvres et un renard.

Le 20 février, trois grands traîneaux, chargés de marchandises et attelés de seize à vingt chiens, s'arrêtèrent devant la *Vega*. Les conducteurs disaient venir de l'est et se rendre à un marché qui se tenait aux environs de Nijni-Kolymsk. M. Nordenskiöld essaya de nouveau de faire parvenir par leur intermédiaire des lettres en Suède. Il offrit aux indigènes de l'argent pour ce service, mais ceux-ci refusèrent l'argent et ne voulurent accepter en guise de payement que trois bouteilles de rhum et un copieux repas, après lequel les chiens eurent leur part. Les Tschuktschis promirent d'exécuter fidèlement leur mission et de revenir au mois de mai.

Le 8 et le 9 mai, passèrent de nombreux traîneaux, lourdement chargés de peaux de rennes et tirés par une masse de chiens, se dirigeant de l'ouest à l'est, le long de la côte. Naturellement tous s'arrêtèrent devant la *Vega*, considérant presque comme un droit d'y être hébergés. Les Tschuktschis s'empressèrent alors d'annoncer à M. Nordenskiöld qu'un autre convoi, qui arriverait dans quelques heures, apportait une lettre. On allait enfin recevoir des nouvelles de l'Europe! Il faut avoir été, comme les explorateurs suédois, privé pendant de longs mois de toute communication avec le monde civilisé pour apprécier la satisfaction que causa cette nouvelle. Désireux de savoir si réellement ils allaient enfin recevoir un courrier d'Europe, les officiers questionnèrent les Tschuktschis sur la grandeur du paquet. Il est très grand, répondirent-ils, et pour fêter cet heureux événement l'eau-de-vie fut distribuée à tout le monde. Le messager arriva enfin; il n'apportait, hélas! qu'un simple billet de quelque fonctionnaire russe de Kolyma, informant M. Nordenskiöld qu'il avait reçu sa lettre le 4 avril et qu'il l'avait envoyée par exprès à Iakoutsk. De là, la poste la transporta à Irkoutsk, où elle arriva le 14-26 mai. Le 2 août, elle parvint enfin en Suède.

Pendant l'automne et le milieu de l'hiver, l'éclat du soleil n'était nullement gênant; mais à partir du mois de février la réverbération des champs de neige commença à devenir dangereuse. Le 22 février, des conserves furent distribuées à tout l'équipage. Les Tschuktschis se plaignaient aussi de l'éclat aveuglant des neiges et demandèrent également des lunettes. Le fängstman Johnsen affirmait même qu'un lièvre, qu'il avait tué, était ébloui.

Dans la soirée du 22 février, éclata une tourmente, et la température s'abaissa jusqu'à — 36°. En un mot, il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, fût-il même originaire de la presqu'île des Tschuktschis. L'expédition en eut la preuve le lendemain. Un indigène arriva à bord, portant sur le dos un chien complètement gelé, qu'il tenait par la patte comme un lièvre. S'étant égaré avec son fidèle compagnon, il avait cherché un abri dans un amas de neige, où il avait passé de longues heures sans prendre aucun aliment. Le bonhomme n'avait éprouvé aucun accident; il n'était qu'affamé, à peine a-t-on besoin de le dire; son chien, au contraire, ne donnait aucun signe de vie. Homme et bête furent parfaitement reçus à bord du navire, et même eurent l'honneur d'être admis en cette circonstance dans l'entrepont, où auparavant aucun Tschuktschis n'était entré. Après avoir avalé un copieux repas, le nouvel hôte de la *Vega* dormit pour la première fois de sa vie sous un abri aussi confortable. Son chien fut pendant longtemps vigoureusement frictionné et massé. Grâce à ce traitement énergique l'animal se ranima peu à peu, au grand étonnement de tous et surtout de son maître.

Le mois de mars s'écoula sans incident digne de mention.

Quelques expéditions furent seulement entreprises dans l'intérieur des terres. Le lieutenant Palander et le *docent* Kjellman firent vers le milieu du mois une courte excursion à un campement de Tschuktschis pasteurs, situé au sud-ouest de Pitlekaj. Le 20 mars, les lieutenants Bruzewitz et Nordqvist, accompagnés de trois matelots et de Noti, le guide habituel de l'expédition, partirent pour une course de quatre jours pendant laquelle ils eurent occasion de faire des observations très intéressantes.

Le 23 avril enfin, les oiseaux, qui avaient émigré vers le sud, reparurent. Les premiers arrivants furent des embérizes niveales; puis vinrent de grandes troupes d'oies, d'eiders et de mouettes. Au commencement de mai, un certain nombre de *Sylvia Ewermanni* s'abattirent sur la *Vega*, la seule tache noire qui se détachât sur l'immense plaine blanche. Ces petits oiseaux étaient très fatigués, et leur premier soin fut de se reposer dans les nombreux abris que leur offrait le gréement.

A la suite de ses voyages antérieurs et de ses études, M. Nordenskiöld avait cru pouvoir affirmer que les mêmes espèces d'oiseaux se retrouvent dans toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les contrées polaires, en Europe, en Asie et en Amérique. C'était une erreur : l'extrémité nord-est de l'Asie, la presqu'île des Tschuktschis, est précisément une exception à la règle qu'il avait posée. Là, les oiseaux sont moins nombreux qu'au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble et au Groenland, mais les espèces sont beaucoup plus variées. La faune ailée a même dans ces parages un caractère absolument différent de celle des autres régions polaires. Le lieutenant Nordqvist remarqua des espèces que l'on trouve en Scandinavie; ces oiseaux avaient toutefois la taille et le plumage différents de ceux de leurs congénères de Suède et Norvège. Les *Eurynorhynchus pygmæus* L., si rares dans les collections, étaient si nombreux aux environs du havre d'hivernage de la *Vega*, que plusieurs fois on en servit à la table, ce qui attira plus tard aux explorateurs suédois de vifs reproches de la part des zoologues. La venue de tous ces oiseaux annonçait l'approche du printemps, mais la température était toujours très basse. Le 3 mai, le thermomètre marquait vingt-six degrés au-dessous de zéro, et pendant le « mois des fleurs » la plus chaude température fut de 1°,8 au-dessus de zéro. Le commencement de juin fut également très froid; le 3, on notait — 14°,3. Le 13 enfin, le dégel commença; depuis cette date jusqu'au 18 juillet, date à laquelle la *Vega* fut complètement dégagée, la plus forte élévation du thermomètre fut de + 11°,5 (le 17 juillet).



Noak Elisej. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

A la fin de mai, il se forma près du navire une crevasse longue de quelques toises. Le 31 mai, quelques hommes y allèrent draguer, mais le lendemain l'ouverture se referma, et M. Nordenskiöld, qui avait fait une excursion de ce côté en compagnie du lieutenant Bove, trouva à la place un gigantesque *toross*. Quelques jours après, la glace se rompit de nouveau, puis se rapprocha et forma à cet endroit un nouvel amoncellement de blocs. Le plus fort navire n'aurait pu résister à ces mouvements de la glace. A un ou deux kilomètres de la *Vega*, la mer était ouverte; il est même probable que, à cette époque, des eaux libres, entremêlées, il est vrai, de quelques bancs de glace, s'étendaient jusqu'au détroit de Behring. D'après les Tschuktschis, plusieurs baleiniers étaient même déjà arrivés dans ces parages. Malheureusement la glace restait toujours intacte près du navire. Chaque jour passaient devant la *Vega* de nombreux convois se dirigeant, les uns vers l'est, les autres vers l'ouest. Le 19 juin, la *Vega* reçut la visite du gouverneur Noak Elisej. Ce personnage important avait une quarantaine d'années et paraissait fort satisfait de lui-même. Une vieille chemise en velours, qu'il portait par-dessus son *pæsk*, le distinguait de ses administrés. Les membres de l'expédition, se souvenant de leur méprise avec Tschepurin, reçurent le nouveau visiteur sans plus de cérémonie que les autres indigènes, bien qu'il eût décliné, en arrivant, titres et qualités. Noti, ou quelque autre des hôtes habituels de la *Vega*, au courant des préoccupations des explorateurs, ayant averti M. Nordenskiöld que Noak Elisej était porteur d'une « grande lettre », le préfet devint du coup un grand personnage aux yeux des Suédois. Pressé de questions, il tira d'un petit sac qu'il portait autour du cou deux petites planchettes ficelées qui renfermaient un billet. Cette lettre, très courte, était écrite par un employé russe de Nijni-Kolymsk, pour annoncer que le prince Noak Elisej était envoyé au secours de l'expédition. Dès son arrivée, après avoir mangé, et avalé quelques verres d'eau-de-vie, le prince avait déclaré (croit aujourd'hui M. Nordenskiöld, car il ne put comprendre alors complètement la conversation de Noak Elisej) qu'il était envoyé par les autorités de Sibérie au secours de la *Vega*. Le prince vendit alors à l'expédition trois rennes pour du sucre, du tabac et du thé. Ce fonctionnaire important était chrétien, mais néanmoins avait deux femmes, avec lesquelles il était arrivé, accompagné en outre de nombreux enfants. Naturellement tout ce monde voulut visiter le navire et fut au moment du départ comblé de cadeaux.

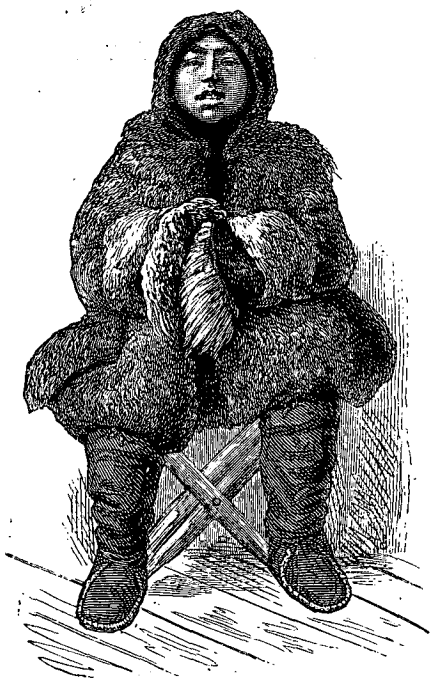
Les Tschuktschis ayant raconté aux naturalistes qu'un poisson excellent se trouvait dans le lac de Jinretlen, qui n'est séparé de la mer que par une dune, et qui, en hiver, gèle jusqu'au fond, une excursion y fut dirigée le 3 juillet. Tous les habitants du village, les femmes surtout, et parmi elles notamment la jeune Reitinacka, la favorite de la *Vega*, s'empressèrent d'aider à la pêche. On avait apporté du navire un assez grand filet dont l'extrémité inférieure fut tendue sur une perche pour racler le fond du lac. Les indigènes poussaient cette seille dans la lagune, et, afin que les poissons ne pussent s'échapper, les femmes barbotaient sans cesse sur les côtés du filet, ne s'arrêtant que pour grelotter pendant quelques instants. La pêche fut très fructueuse. On prit plusieurs centaines d'un poisson absolument inconnu des naturalistes de la *Vega*, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un type qui semblait provenir plutôt des marais des contrées équatoriales que d'une lagune de l'océan Glacial. Malgré les protestations du cuisinier, M. Nordenskiöld en fit servir à la table du carré, où les gourmets purent attester que les Tschuktschis ne s'étaient nullement trompés. Ce poisson était excellent; il avait jusqu'à un certain point le goût de l'anguille, mais il était plus fin. Comme ce dernier poisson, il avait la vie très dure; après être resté une heure et demie exposé à l'air, il se remettait à nager presque aussi vite qu'auparavant dès qu'on le plongeait dans l'eau.

Au retour de l'expédition, ce poisson a été examiné par le professeur Smitt de Stockholm. D'après ce savant zoologue qui l'a baptisé du nom de *Dallia delicatissima*, il appartiendrait à une espèce nouvelle. Une espèce analogue se trouve dans l'Alaska et a reçu le nom de *Dallia pectoralis* Bean. Ces poissons ressemblent à l'ombre des lacs de Neusiedeln et Balaton (*Umbra Krameri* Fitzing), et à celui que l'on trouve dans quelques grottes remplies d'eau de l'Europe méridionale. En Europe, à la différence de ce qui a lieu dans la presqu'île des Tschuktschis, on regarde ces poissons comme mauvais, et parfois même comme venimeux.

Au commencement de juillet, la neige ayant disparu presque complètement, l'expédition put se rendre compte de l'aspect du pays où elle avait passé l'hiver. Toute la contrée environnante était fort triste. Vers le sud, le terrain s'élevait par une suite de terrasses jusqu'à une montagne assez haute, le Taffelberg, dont la silhouette ne donnait aucune variété au paysage. Le 17 juillet, la glace de l'année se rompit enfin le long du rivage, et le lendemain, à midi, on ressentit un léger mouvement du navire. Le commandant Palander monta immédiatement sur le pont, et, voyant les glaces en mouvement, ordonna d'allumer les feux. Deux heures après, la *Vega* se mettait en marche. En passant devant Jinretlen, l'équipage aperçut toute la population du camp qui saluait une dernière fois le navire où elle avait été si bien reçue. Le 19, à une heure trente du matin, le vapeur doubla le cap Serdzkamen au milieu du brouillard. Comme les îles des Ours, ce promontoire, si célèbre dans l'histoire des explorations, était formé par des montagnes en ruine et des témoins. La brume devint si intense que jusqu'au 20 au matin l'expédition perdit de vue la terre. Enfin elle aperçut, à travers les nuages, de sombres escarpements. C'était le cap oriental de l'Afsie, que M. Nordenskiöld baptisa du nom de cap Deschnew, en l'honneur du hardi Cosaque qui, deux cent trente ans auparavant, l'avait doublé pour la première fois. A onze heures du matin, la *Vega* traversait le détroit de Behring.



Reitinacka (voy. p. 127).
Gravure tirée de l'édition suédoise.

Pour résumer d'un mot le voyage exécuté par M. Nordenskiöld, nous ne saurions mieux faire que de citer les paroles mêmes du grand explorateur, traduites si éloquemment par M. Daubrée, dans son beau discours prononcé à la séance annuelle de l'Académie des sciences, le 1er mars 1880 :

« Enfin, il était atteint, ce but poursuivi par tant de nations, depuis que sir Hugh Willougby quitta le port de Greenwich, le 20 mai 1553, au bruit du canon et des hourras des matelots en grande tenue. Après trois cent vingt-six ans, et lorsque la plupart des hommes compétents avaient déclaré l'entreprise impossible, le passage du Nord-Est était enfin réalisé, sans qu'on eût à déplorer la perte d'un seul homme, sans préjudice à la santé d'aucun de ceux qui participèrent à l'expédition, sans le moindre dommage au navire. »

Dans les livraisons suivantes, nous résumerons le chapitre consacré par M. Nordenskiöld aux mœurs des Tschuktschis, et les explorations faites par l'expédition à Port Clarence, sur la côte d'Amérique, à l'île Saint-Laurent et à l'île de Behring.

Abrégé d'après l'édition suédoise
par Charles Rabot et Charles Lallemand.

(La suite à une autre livraison.)

ERRATA. — Page 86. Dans la légende de la carte : au lieu de Beli-Ile, lire : Ostrow-Ile.

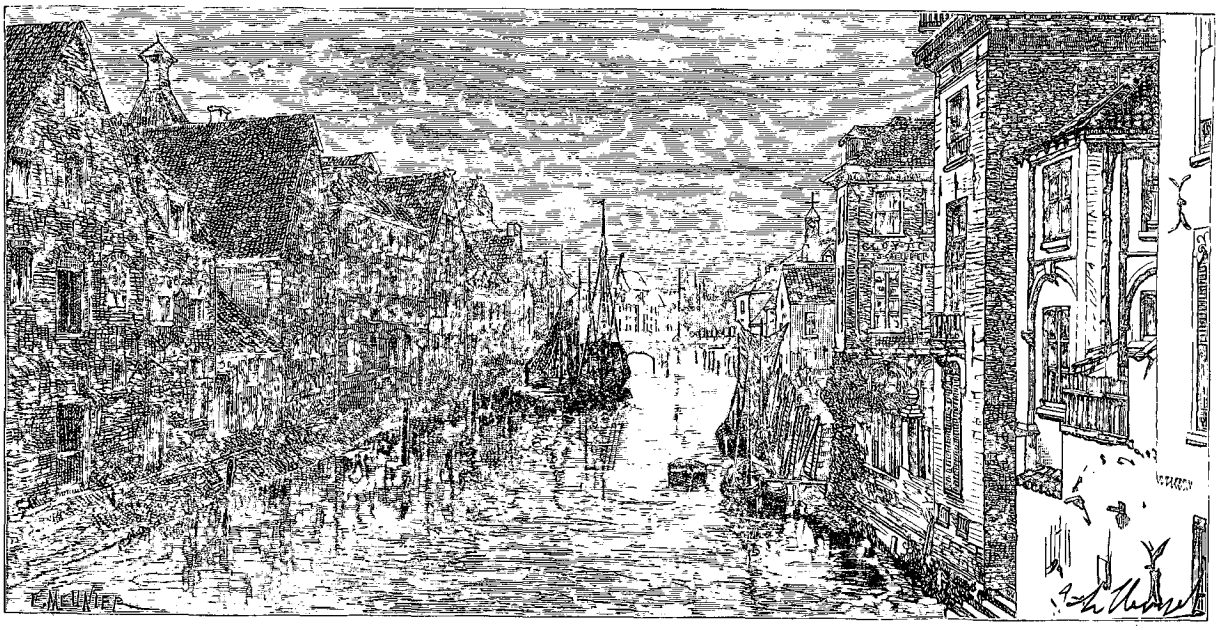
Page 90. Dans la légende de la gravure : au lieu d'Anneau, lire : Ceinture.

Page 91. Dans la légende de la première gravure : au lieu d'Idole, lire : Pendeloque. — Dans la légende de la deuxième gravure : au lieu d'Idole samoyède, lire : Idoles samoyèdes.

Page 92. Dans la légende de la première gravure : au lieu de Coiffure des Samoyèdes, lire : Coiffure des femmes samoyèdes.

Page 95. Dans la légende de la gravure : au lieu de Calvaire, lire : Ancienne place de sacrifice dans l'île de Waigatsch.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Malines. — Vue sur la Dyle (voy. p. 130). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Malines. — Entrée dans la ville. — Les vieux souvenirs. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaud et le carillon. — Les Halles. — La boucherie. — Les Bailles de fer. — Vieilles maisons. — Séminaires et couvents. — Le Béguinage.

Quand on a dépassé Vilvorde, la première ville qui se rencontre sur la ligne de Bruxelles à Anvers est Malines.

On a longé de grasses prairies, de riantes campagnes coupées de longues files d'arbres, des villages aux toits de tuiles et de chaume, groupés autour de leurs clochers, toute une succession de paysages frais et reluisants sur lesquels la moiteur de l'atmosphère a mis une sorte de vernis : c'est la continuation du potager brabançon. Rien encore ne trahit le caractère du pays anversois, ce partage de la terre entre de mornes étendues sablonneuses et de plantureuses zones cultivées, et pourtant, à chaque tour de roue, on pénètre un peu plus dans la contrée. Là-bas, dans la perspective, s'estompe la haute silhouette de Saint-Rombaud, dominant de sa masse carrée la cité malinoise, et des clochers, des tours, des faîtes aigus, élancés par-dessus les toits des maisons, en grand nombre, semblent autant de cadets groupés autour de leur aîné. Nous sommes ici dans le centre du catholicisme belge; de jeunes lévites y tourbillonnent incessamment au pied des autels, et, du fond de son palais, le cardinal-archevêque commande à tout le clergé du pays.

Cette grande ombre que la religion étend partout autour d'elle et où s'alanguit le mouvement de la vie publique, vous la retrouverez à Malines dans le silence de ses places, l'affairement mesuré et lent de ses quais, la rumeur étouffée de ses industries et jusque dans les gestes tranquilles de ses habitants. Un peu du recueillement qui règne dans les sacristies se répand par ses rues, comme un air subtil mêlé à l'atmosphère respirable; les bruits semblent s'y dissoudre dans du sommeil, un sommeil qui monterait des pavés, gagnerait le dedans des maisons, envelopperait les ménages, petit à petit endormirait les êtres et les choses; c'est la torpeur d'un jour de dimanche empiétant sur le reste de la semaine, avec une douceur triste et pesante; et la placide petite ville y est à ce point enfoncée, qu'en de certains quartiers le battant

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une porte frappant son chambranle résonne dans l'assoupissement général.

Malines partage d'ailleurs, avec les villes en qui se perpétue le souvenir du passé, le charme de cette physionomie silencieuse, un peu effacée, où se marque le regret des jours révolus. Il semble que la déchéance soit au bout de toutes les splendeurs humaines, comme une expiation, et que, pour les cités comme pour les hommes, la gloire doive être suivie d'un abaissement irrémédiable. Il y a loin de ces quartiers déserts où le pas du promeneur éveille aujourd'hui des échos, loin de cette existence monotone et casanière, aux magnificences bruyantes de la cour de Marguerite d'Autriche passant par les rues au grand train des équipages et par désœuvrement s'amusant à traquer à travers places et carrefours un dix-cors affolé.

En ce temps, l'esprit et les grâces florissaient à Malines ; le palais de la régente retentissait du bruit des musiques et du récit scandé des beaux vers. Elle-même composait des stances à Notre-Dame; et sous les lambris sculptés, Jean Second, Érasme, Corneille Agrippa, Jean Lemaire se donnaient la réplique, écoutés des peintres Mabuse, Coxcie et Van Orley. Chevauchées, kermesses, ballets réunissaient les belles dames et les beaux chevaliers dans de grandes parties joyeuses, égayées par les parades de rosse Bayard, les farces des Aymon et les saltations grotesques des Géants.

De ces temps lointains il n'existe plus que des vestiges ; les pierres seules parlent encore, en leur muet langage, des grandeurs passées ; un vent de mort a soufflé sur le reste, sur les fêtes, les tumultes et les gaietés ; et les figures illustres et charmantes, la grâce et la toute-puissance d'un jour ont disparu sans retour à l'horizon. Ce n'est point encore la grande nécropole que nous trouverons à Bruges ; le contraste entre la grandeur ancienne et la mesquinerie moderne est moins saisissant; mais déjà, à Malines, nous pénétrons dans cette obscurité que laisse après lui le soleil des belles époques de l'histoire et qui rend si particulièrement mélancoliques les lieux autrefois célèbres. Elle ne fera que grandir quand nous aurons dépassé le cercle de la vie et que nous nous rapprocherons des villes mortes des Flandres.

Pénétrons dans la ville par une de ses artères principales et suivons, par exemple, la Grande-Rue qui part de la Station. Des boutiques, basses, à petites vitrines garnies d'étalages, laissent voir des intérieurs tout modernes et alternent avec des maisons bourgeoises, reluisantes de vernis, les fenêtres ornées de rideaux à guipures, mettant derrière les glaces comme un clair brouillard au fond duquel s'entrevoient des appartements confortables, d'une richesse souvent surannée.

Rien de particulier dans ces échappées sur le train des ménages; on rêvait de vieilles petites chambres éclairées d'une lumière trouble et meublées de dressoirs, de bahuts, d'escabeaux noircis par le temps, avec d'archaïques personnages se mouvant lentement et pareils à des figures de tableaux gothiques; mais il faut en rabattre: la banalité uniforme des étagères chargées de brimborions, des crédences en acajou et des fauteuils en moleskine a remplacé la vétusté pittoresque des ameublements.

Malines a perdu, principalement dans les quartiers commerçants, son caractère de ville historique ; la circulation a fini par amener en elle une ressemblance avec la capitale, toute proportion gardée; de plus, elle s'est francisée. Les magasins, les cafés, les restaurants ont des noms français, peinturlurés au-dessus des portes en grosses lettres noires, ou incrustés en zinc doré sur des enseignes; les dénominations baroques des écus pendus à des tringles et affectant des profils de demi-lune, de soleil ou d'animal chimérique, ne se remarquent plus que dans quelques recoins perdus. Ainsi s'en vont petit à petit, sous le nivellement de la coutume, les gaietés de la veine populaire.

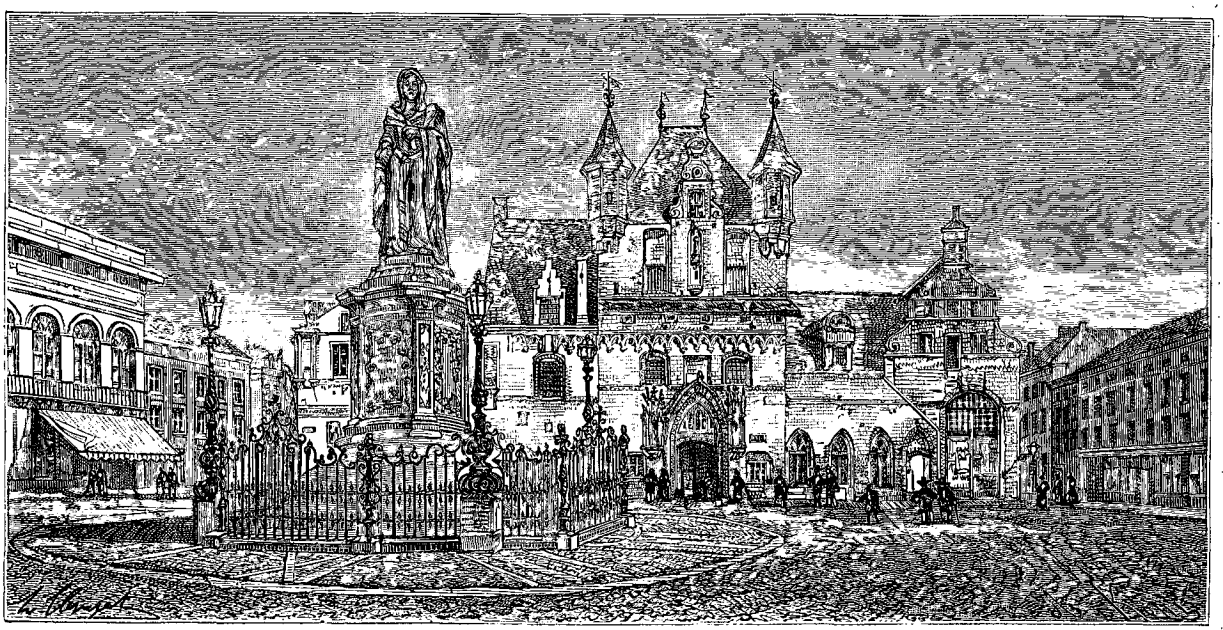
Heureusement, la vieille résidence de Marguerite d'Autriche possède toujours, pour dédommager la curiosité des visiteurs, ses pignons, ses rues enchevêtrées et ses canaux. Nous venons de passer le premier de ses ponts, et, à mesure que nous prolongerons notre promenade, nous verrons se multiplier les autres, au gré de la capricieuse rivière qui coupe la ville dans tous les sens.

La Dyle, en effet, étend partout ses bras et plonge au cœur de la petite cité par de nombreux affluents (voy. p. 129), ici s'ouvrant entre les maisons de vastes corridors où passent les bateaux, là s'étranglant dans des coudes, au pied de grands murs rouges, fleuris de mousses et de ravenelles. Selon que la marée monte ou descend, elle couvre ou laisse à nu les fascines et les pilotis qui protègent ses digues, tantôt roulant à pleins bords des eaux limoneuses et grasses où se retrouve le flot épais de l'Escaut, tantôt s'attardant sur les boues jaunâtres de son lit, avec des clapotements lourds contre ses rives engluées de vase. C'est une préparation aux canaux de Bruges, à cette différence près toutefois qu'ici les alternatives du flux et du reflux donnent au paysage une mobilité perpétuelle, tandis que là-bas l'eau s'étend en grandes nappes dormantes, qui l'été tremblent sous le balancement des roseaux, et l'hiver, durcies par le gel, offrent à la volée des patineurs une surface solide à l'égal des plus résistants parquets. Naturellement, la destination de ces rues en mouvement, comme on les a appelées, se ressent du contraste : la Dyle s'anime presque constamment du passage des grands bateaux d'intérieur, aux ventres bruns zébrés de rouge et de vert ; les canaux brugeois, au contraire, sauf en quelques endroits où s'arrête par moments un chaland, semblent plutôt faits pour les flâneries en canot. Toutefois le mouvement de la vie n'en paraît pas sensiblement augmenté à Malines : les gestes rythmés et lents de ses bateliers s'accordent avec l'idée d'une activité sommeillante, qui n'a point

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de raison de se presser, et le grincement des poulies, manœuvrant au long du quai, se perd dans le silence de l'air, comme une plainte sans échos.

La rue où tout à l'heure nous avons rencontré la Dyle nous mène à la Grande Place, au milieu de laquelle se dresse la statue de Marguerite d'Autriche, en marbre blanc : la gouvernante est debout, tenant d'une main le traité de Cambrai et ramenant de l'autre les plis d'un manteau bordé d'hermine. Elle a la face tournée vers Saint-Rombaud, dont la tour massive, élancée par-dessus les maisons qui forment l'un des angles de la place, échafaude dans l'air ses prodigieux contreforts, et derrière elle, comme un fond de décor sur lequel se détache sa silhouette, les Halles, vieille construction inachevée et lourde, se coiffant, par-dessus un grand toit trapu, d'une courte tour carrée, flanquée à ses angles de tourelles octogones. L'ensemble de la place est pittoresque : des maisons la bordent sur trois faces, avec des jeux capricieux d'architecture, les unes s'encapuchonnant de toitures à lucarnes, les autres terminées en pignons découpés et semblables à des proues de navires, presque toutes étroites, de hauteur égale, emboîtées l'une dans l'autre et faisant jouer au soleil des moulures, des festons, des bossages, des enseignes, dans un amusant chatoiement de façades. Reculez jusque sous le porche des Halles : vous verrez s'emmêler devant vous, par-dessus la ligne tourmentée des toits, une forêt de dais, de fleurons et d'aiguilles, accrochés aux flancs du chevet de Saint-Rombaud, dont vous apercevrez du même coup les hautes fenêtres en ogive terminées par des pinacles; trouant la perspective, la tour de l'église plonge dans le ciel de toute sa masse, avec ses hautes baies effilées, ses balustrades ouvrées et ajourées, sa



Malines. — Statue de Marguerite d'Autriche et les Halles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

profusion de niches et de sculptures, ses énormes cadrans dorés, vastes comme l'arène d'un cirque. De là-haut, comme une volée d'oiseaux chantants, part, à chaque quart d'heure, la sonnerie du carillon, dont le vent disperse au loin ou rabat par les rues les rythmes allègres et les légères vocalises, en larges ondes sonores auxquelles se mêle en sourdine l'accompagnement des bruits de la ville; ce n'est encore qu'un prélude, un frisson de notes se mourant au bout d'une mesure, et comme le premier coup d'archet de l'orchestre de cuivre caché dans les profondeurs de la tour; mais, aussitôt que l'aiguille a marqué l'heure, la gigantesque muraille s'ébranle, la musique, un instant assoupie, se réveille, l'air inachevé se continue à travers un bourdonnement joyeux, une folie d'arpèges tourbillonne dans le ciel, et les marteaux frappent, les timbres retentissent, les cordes s'étirent et grincent, on dirait de toute cette gaieté ailée qui passe comme un vent, l'éclat de rire éclatant des guivres et des tarasques sculptés dans la pierre. A ces moments, Malines la silencieuse semble sortir de sa léthargie; un frémissement parcourt ses places, comme un peu de vie qui lui viendrait de son carillon; aux angles de ses vieux murs, dans ses écheveaux de petites ruelles entortillées, sur le seuil de ses maisons muettes et jusque dans l'obscurité de ses ponts, des voix, de vieilles voix chevrotantes d'ancêtres chuchotent alors des mots depuis longtemps oubliés; et tandis que s'égoutte la pluie des chansons, comme une rosée qui fait refleurir les choses d'autrefois, le morne Béguinage lui-même s'anime au ruissellement de ces gaietés cristallines.

La Grande Place a gardé quelque chaleur dans la décrépitude du reste de la ville; elle est comme le cœur d'un corps frappé de paralysie. C'est là, dans sa vaste enceinte, que passent, à de certains jours, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cortèges, que traîne la flânerie lente des habitants, que roulent les charrettes des maraîchers se rendant au marché des Bailles de fer, et que le dimanche stationnent, au sortir des messes, les groupes qui ensuite s'éparpillent du côté des estaminets. C'est là aussi, à la lucarne de l'hôtel qui forme l'angle, du côté de la cathédrale, hôtel actuellement affecté à la conservation des archives, qu'apparaît, aux jours de kermesse, le fameux *Op Signorken*, le bouffon malinois, dont l'origine et les aventures ont largement défrayé la curiosité des archéologues. Ajoutez qu'à un pas se dresse le *Schepenhuis*, un joli édifice d'une silhouette fine et garni de tourelles, où siégeait, en 1473, le grand Conseil, et qui sert aujourd'hui aux collections d'art de la ville; qu'à l'entrée de la rue de Beffre s'aperçoivent les élégants vestiges d'un palais commencé par Rombaut Kelderman, sur l'ordre de Charles-Quint, pour y loger le susdit Conseil; enfin, que les principales artères de la ville débouchent à chacun des coins du spacieux quadrilatère dessiné par la place. Au fond, les Halles, avec la lourdeur écrasée de leurs gros murs plats, ressemblent vaguement à une prison où achèverait de mourir la vieille gloire de Malines. Cependant, qu'un clair de lune enveloppe le tronçon de tour, écaille les ardoises du toit, glisse dans les niches vides, l'informe construction, noyée dans ces blancheurs, silhouette romantiquement et non sans fierté ses lignes déchiquetées dans la nue.

Le porche encadre une perspective de cour, bordée de constructions désespérément vulgaires; c'est le réceptacle d'une infinité d'objets disparates qui encombrent le pavé, comme en un chantier banal. Toutefois, si vous ne craignez d'escalader les tas de voliges et de plâtras, poussez droit au fond de cette cour misérable : vous ne tarderez pas à découvrir, sur la droite, un gracieux motif d'architecture, encastré dans la maçonnerie moderne et se rapportant au palais inachevé dont il a été question plus haut. La sensation est brusque, de voir s'ouvrir, parmi les grands murs nus, badigeonnés de jaune terreux et évoquant la pensée d'un hôpital de petite ville, un porche vraiment royal, développant dans l'ombre les fines échancrures de sa voûte coupée de nervures, avec des retombées garnies de culs-de-lampe historiés de sujets et écussonnés aux armes de la maison d'Autriche. Un escalier aux marches descellées colimaçonne dans l'épaisseur de la muraille et se perd, après une courte spirale, dans un appentis quelconque, étagé par-dessus la noble construction.

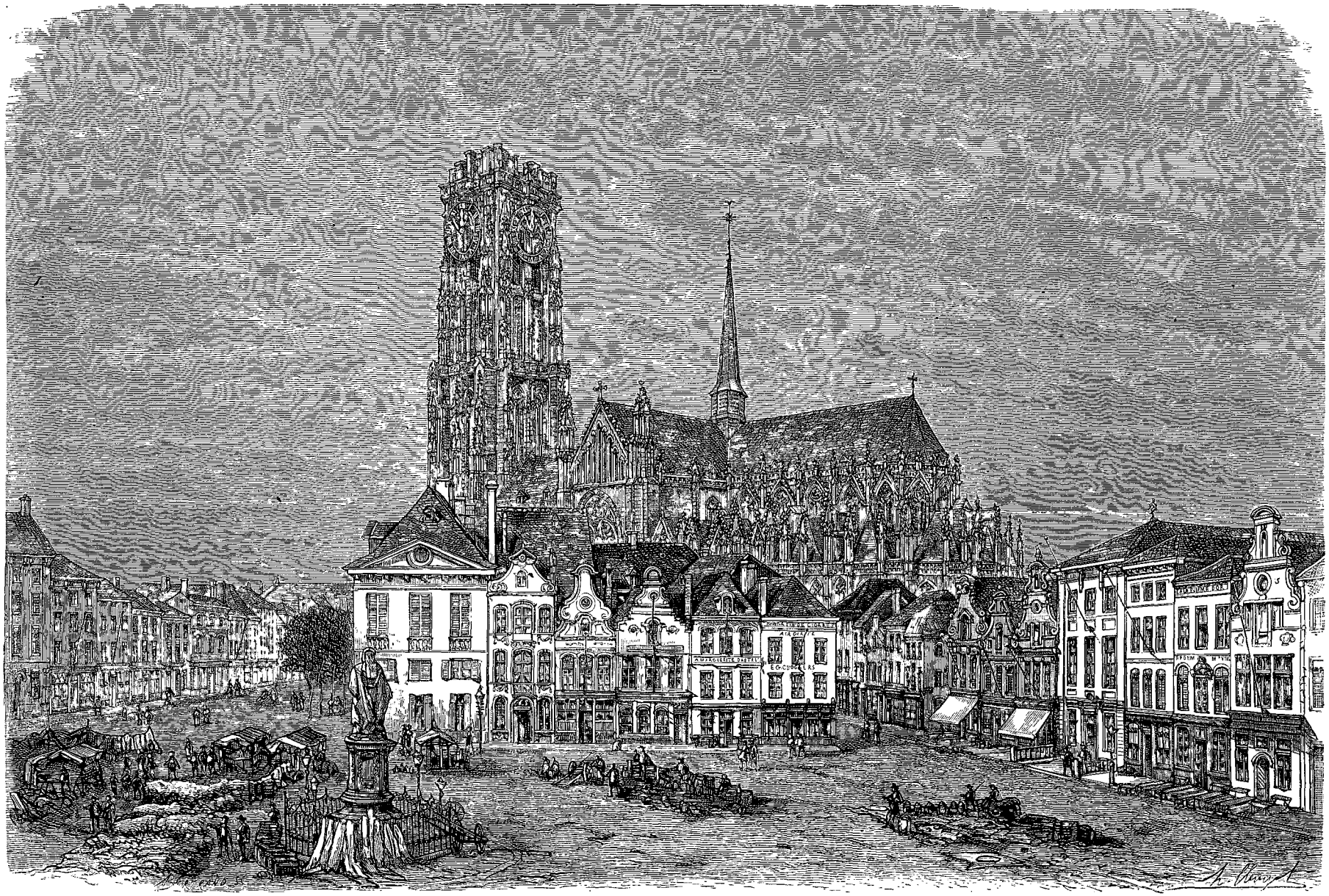
Traversez la place dans sa longueur : vous arriverez à une vieille boucherie publique installée au niveau de la rue. Aux ais trapus du plafond pendent des cages à claire-voie, des poulies, des balances, un enchevêtrement de cordes et de perches qui, dans la demi-obscurité brumeuse, s'emmêlent avec des complications bizarres. Quelquefois un coup de soleil, glissé par les baies latérales, accroche une pourpre vive aux grands quartiers de viande achevant de saigner aux crocs et détache sur les pénombres roussâtres un tablier blanc de bouchère cognant à coups de hachette les billots éclaboussés de rouge. Et tandis que l'on passe entre deux rangs de bêtes tuées, étalant leurs ventres ouverts, une odeur fade de charnier monte aux narines, des profondeurs sans air de la sombre halle. Là pullule un peuple de rats qui, la nuit, sort de ses retraites et fait la chasse aux dépouilles abandonnées sous les établis. Dehors, le long du mur extérieur, s'alignent des échoppes protégées par des auvents de bois : c'est la continuation de la boucherie, dans la clarté crue du plein air ruisselant sur les veaux roses et les vieux bœufs à chair lie de vin.

A de certains jours de la semaine, ce coin de la ville s'emplit des allées et venues des ménagères. Fraîches sous leurs bandeaux aplatis à la mode flamande, elles circulent, le seau de cuivre au bras, à travers les Bailles voisines, marchandant les fruits et les légumes, d'une voix chantante et aigre qui par moments tourne à la crécelle. Le type féminin n'a pas, à Malines, la solidité saine que nous trouverons au fond des Polders : la chair, pâle, souvent bouffie, prend, sous le capuchon qui l'hiver chaperonne la tête, une blancheur cireuse de cierge; mais les yeux, d'une teinte effacée et veule, où semble s'alanguir la vie, gardent, dans l'ovale irrégulier du visage, un air de songe. L'être humain participe ici de la déchéance qui a frappé la cité magnifique du passé, et, sommeillante comme elle, traîne la mélancolie d'un corps en qui le sang s'est ralenti.

Les Bailles forment, de suite après les bâtiments de la vieille boucherie, une place en forme de carré long, bordée de maisons modernes, çà et là coupées d'un pignon; au milieu, entre les deux allées parallèles qui constituent la rue proprement dite, s'espace une zone pavée, circonscrite par des chaînes en fer. C'est le marché. Par hautes pyramides s'entassent sur le sol les produits de la terre, avec une abondance de tons vigoureux et clairs, et les larges parapluies sous lesquels s'abritent les marchands ajoutent leurs taches vertes et rouges à cette opulence débandée de nature morte. Au fond de la place, émergeant des toits, la tour de l'ancienne maison des arbalétriers effile son aiguille pareille à la pointe d'un chapeau de pierrot.

Et maintenant que vous avez touché le cœur de la ville, éparpillez-vous : à droite, à gauche, des rues tortueuses s'enfoncent entre des rangs pressés de maisons, de styles souvent indécis, du milieu desquelles surgit par places une vieille façade en bois, demi-vermoulue, aux étages surplombants sous des toits en saillie. Les boiseries craquent sous le pied, la brique des murs intérieurs s'effrite, des lézardes fendillent la façade; mais l'ensemble est demeuré debout, semblable à une relique précieusement conservée. J'en ai vu de ces maisons, rapiécetées comme des habits de travail : des planchettes bouchaient partout les trous de l'armature, formant une chape de losanges et de carrés de bois pardessus le bois de la façade; et des clous, en grand nombre, comme des points d'aiguille, maintenaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

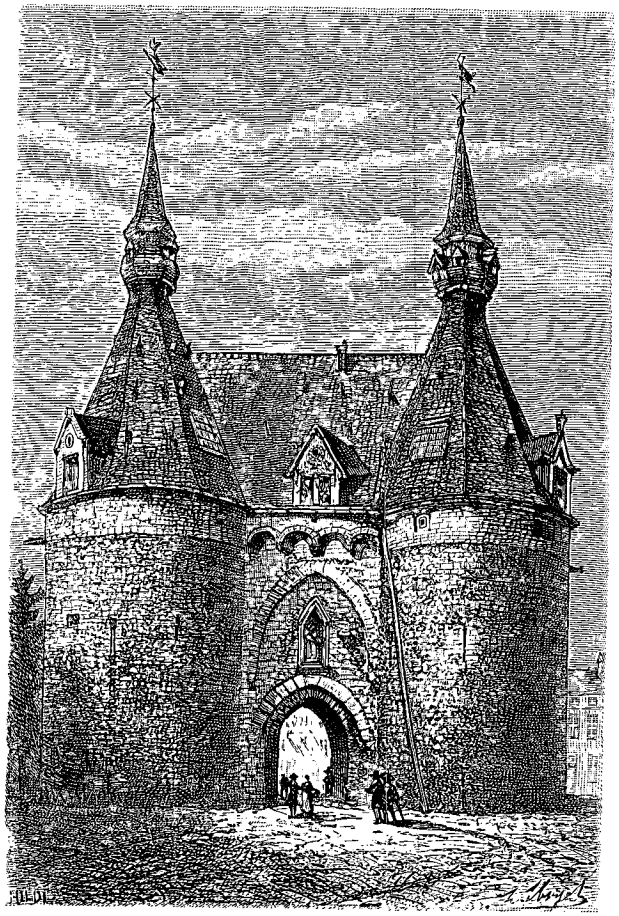


Malines. — Grande Place et église Saint-Rombaud (voy. p. 131). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'ordre les parties prêtes à se disloquer. Quelquefois la masure était surmontée d'un toit qui, au printemps, se change en jardin, sous le verdoiement des floraisons sauvages et le pépiement des jeunes couvées.

Il en est, parmi ces vieilles demeures, qui ont mieux résisté au temps : on vous montrera, quai aux Avoines, un groupe de trois maisons épaulées l'une à l'autre et dont la capricieuse architecture est bien faite pour émerveiller les yeux (voy. p. 136). Celle du milieu, en pierre et en bois, superpose une série de petits étages séparés par des poutrelles horizontales; chacun des étages à son tour se subdivise en un certain nombre de compartiments où s'intercalent les fenêtres quadrillées de vitres à meneaux de plomb. Trois cariatides satyriques se campent, au-dessus de la porte, en postures grimaçantes, d'où le nom de la maison : *Duyvelsgevel*, et d'autres figures sculptées, d'une tournure cynique et grotesque, s'accrochent aux angles de l'entablement par delà lequel s'aiguise le toit. A gauche, un pignon banal, d'une platitude qui ne s'accorde pas avec les élégances du reste du petit édifice, coiffe une construction formée de deux arcades superposées, l'une et l'autre festonnées de guirlandes et de rinceaux sous lesquels des hauts reliefs hardiment façonnés et bariolés de peinturlurages crus font bosser en modelés maffius un *Adam et Ève au paradis* faisant pendant à un *Adam et Ève chassés du paradis*. La troisième maison, celle qu'on désigne sous le nom d'*Hôtel de l'Enfant prodigue*, très ornementée à sa partie supérieure, masse ses oves, ses entrelacs et ses pilastres par-dessus les encorbellements d'un rez-de-chaussée agrémenté de figurines dans les tympans. Visiblement, l'enseigne et les sculptures se rapportaient à la destination intérieure; les béatitudes d'Adam et Ève au paradis symbolisaient les joies grasses et l'accueillante hospitalité qui attendaient le passant de l'autre côté du mur, et, pareillement, les contorsions des trois satyres l'invitaient aux hilarités grossières.



Porte de Bruxelles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Quai au Sel, vous verrez la maison du Saumon (*In den grooten Zalm*). On la reconnaît à l'énorme poisson d'or banderolé qui s'allonge au-dessus du seuil. L'habitation est fastueuse, d'une ordonnance régulière et riche qui trahit la renaissance italienne. De grands pilastres, sur lesquels pose la retombée des encorbellements, encadrent les hautes baies carrées des fenêtres, celles-ci au nombre de quatre à chaque étage, et des sculptures, des feuillages, des motifs variés occupent les surfaces planes, s'enroulent aux chapiteaux, ornementent les angles et montent jusqu'à la corniche du faîte. C'était dans cette délicieuse installation que siégeait la corporation des poissonniers.

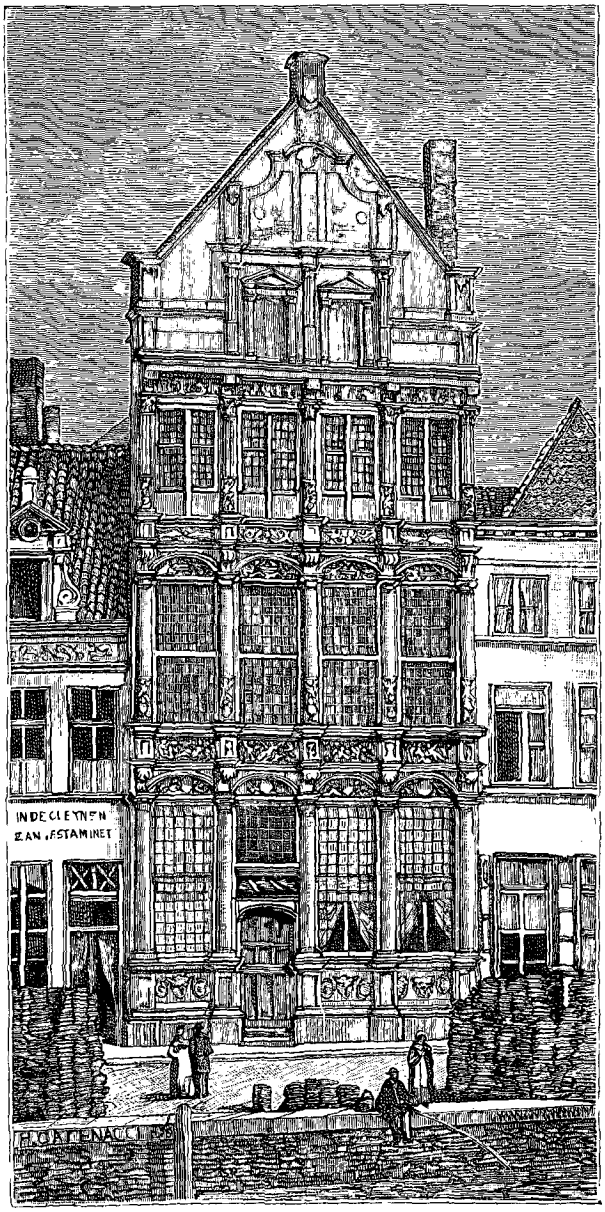
Tout proche, une façade d'estaminet, avec cette enseigne : *In den Zegenpraet*, étale son gothique flamboyant, fleuri de rinceaux à l'étage. Au rez-de-chaussée, l'entremêlement des coquilles aux feuillages semble greffer sur le travail primitif une décoration postérieure. Ici, du reste, comme dans les maisons du quai aux Avoines, la sculpture est employée pour distinguer l'habitation des autres. Deux figures, un guerrier casqué dont les moustaches décrivent une parabole hardie, et une femme, à demi nue, tenant l'un et l'autre une banderole, de chaque côté d'un cartouche, se silhouettent dans le tympan, au-dessus de la porte d'entrée.

L'intérêt du vieux Malines n'est pas circonscrit dans ces seules maisons : il faudrait en citer vingt autres. A peu de distance du palais de justice, merveilleusement restauré d'après les plans de l'ancien palais de la régente, avec ses grandes salles lambrissées de chêne, ses escaliers à rampes évidées, ses balcons en saillie sur la rue, ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons fermées de serrureries compliquées, l'Académie de musique occupe les bâtiments du vieil hôtel Busleyden, une superposition de galeries découpées en arcades ogivales et reliées à un corps de logis, carrelé de briques rouges, dont le pignon s'étage en gradins. Quelquefois des souvenirs plus respectables encore s'offrent aux yeux : témoin la Porte de Bruxelles (*Overste Poort*), avec ses deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tours ventrues et son bloc de lourdes maçonneries, dernier reste des fortifications de la ville au quatorzième siècle.

On est dépaysé, en sortant de ces contemplations, de rencontrer, dans de certaines rues, de longs murs percés d'une infinité de fenêtres hautes, sans rideaux, les carreaux dépolis, avec des saints en pierre peinturlurés dans des niches, le tout plat et laid, avec un air morne de visages d'aveugles; aucun bruit ne sort de ces grandes demeures, livrées au recueillement et à l'étude. Par moments, la massive porte entr'ouvre un de ses vantaux, derrière lequel s'efface une silhouette sombre, sœur tourière ou frère portier dans une coiffe blanche ou une redingote traînante, et, pendant ce court instant, les yeux se sont projetés sur une échappée de cours et de jardins, à peine animés, aux heures de la promenade, par la flânerie lente d'un groupe d'hommes et de femmes. Ce sont les séminaires et les couvents. La solitude, qui est le caractère de Malines, se fait plus profonde encore dans ces parages, comme pour laisser toute leur ardeur aux méditations et à la prière; de temps en temps, une femme en grand manteau, le capuchon rabattu sur la tête, en qui la démarche ployée et le panier demi-couvert par des haillons font reconnaître une mendiante, allonge les doigts vers la tringle rouillée pendue à l'entrée; et le tintement sourd d'une cloche se prolonge, comme hésitant, sous l'arceau des corridors. Quelques couvents ont des jours pour leurs distributions d'aumônes : les loqueteux, arrivés de tous les coins de la ville, se tiennent alors rangés près du seuil, le dos voûté, marmottant des patenôtres, sous le soleil plombant ou la bise coupante, jusqu'au moment où la porte, en s'ouvrant, laisse voir le chaudron fumant, duquel, à grandes cuillerées, les bonnes sœurs écopent le potage et les légumes; puis les maigres échines décroissent dans le lointain, les verrous grincent sur les battants refermés, et le quartier rentre dans son mutisme accoutumé. Par intervalles réguliers, cependant, l'heure sonne au campanile des chapelles, et ce rappel du temps, avec les occupations qu'il amène, fait conjecturer que, derrière les hautes fenêtres obscures, des vivants comme nous connaissent le partage mesuré des soirs et des matins.



Malines. — Maison du Saumon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

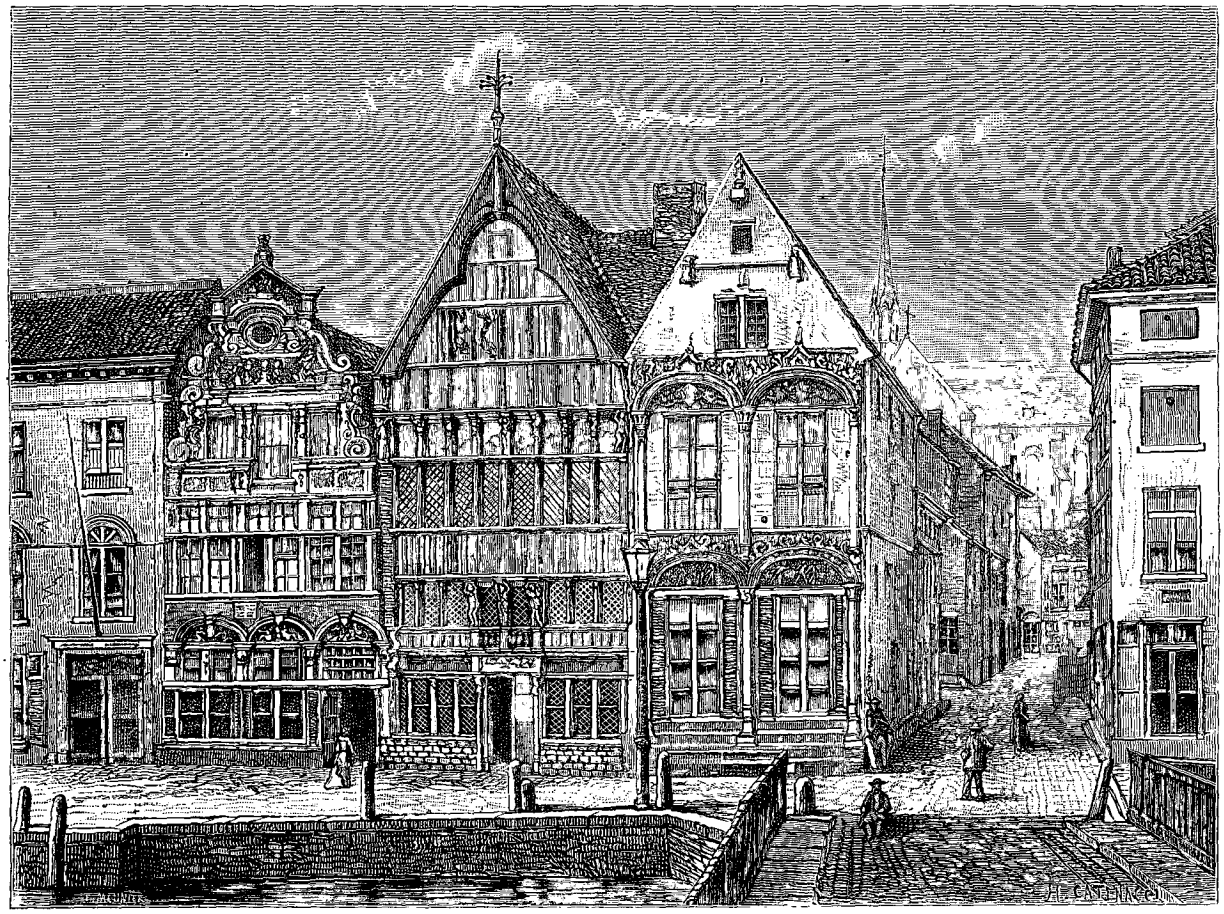
La physionomie de la cité s'accommode bien, du reste, de ce fond d'ombre monacale; il semble, aux heures crépusculaires, qu'un bourdonnement pieux traîne le long des maisons religieuses, et l'oreille croit discerner les rythmes prolongés des cantiques. Ce n'est point toujours une illusion. Je me souviens d'une claire nuit d'hiver où, attardé par les rues mortes, sous le blêmissement des réverbères, j'entendis s'élever dans l'air un concert de voix à l'unisson; elles s'échappaient, voilées et profondes, d'une vaste construction dont je voyais, dans la perspective, flamber les longues fenêtres; l'éloignement leur prêtait les sourdines d'un chant qui serait descendu du ciel. A mes pieds clapotait une eau noire, qui, sous les murs du couvent, s'allumait de paillettes sanglantes; et j'écoutai longtemps, appuyé sur la rampe du pont; puis les voix cessèrent de se faire entendre, et les lumières s'éteignirent une à une.

Dans les rues, de pâles figures, coiffées du blanc béguin empesé, dont les ailes retombent sur les épaules couvertes d'une étoffe grossière, glissent furtivement à ras des maisons, dans un bruit de chapelets entre-choqués; la claustration a flétri sur leurs joues les roses de la vie; elles marchent d'un pas rapide, se prenant les jambes dans leurs robes tombant à plis droits; et d'autres figures en soutanes, celles-là prêtres ou lévites, les croisent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en chemin, échangent avec elles un rapide salut. C'est tout un peuple dans Malines; et cette vie, mystérieuse, occulte, pourtant active, avec ses pratiques de piété, ses visites de couvent à couvent, ses manières silencieuses, ses allées et venues employées par le haut clergé pour le salut de la religion, déborde sur la vie assoupie des marchands et des bourgeois.

Chacun, en cette fourmilière, a son but et sa mission; la nonette qui trottine à pas pressés, les mains passées dans les manches de sa robe, qui disparaît un instant, çà et là, sous le porche d'une église, et, après avoir trempé le bout de ses doigts dans le bénitier empli à pleins bords, se prosterne sous la lampe allumée du sanctuaire, est un instrument, aussi bien que la grosse sœur, chargée de graisse, qu'on voit là-bas s'essouffler, un panier sous le bras; les unes quémandent pour leur maison, les autres sont employées à titre de messagères; toutes, comme une vaste milice régulière rompue à la discipline, travaillent en vue d'une politique commune dont le secret leur échappe. Une volée de jeunes séminaristes se mêle à cette circulation incessante, quelquefois fringants, avec des airs gais de moineaux échappés à la cage, le tricorne bien planté sur la tête, les soutanes

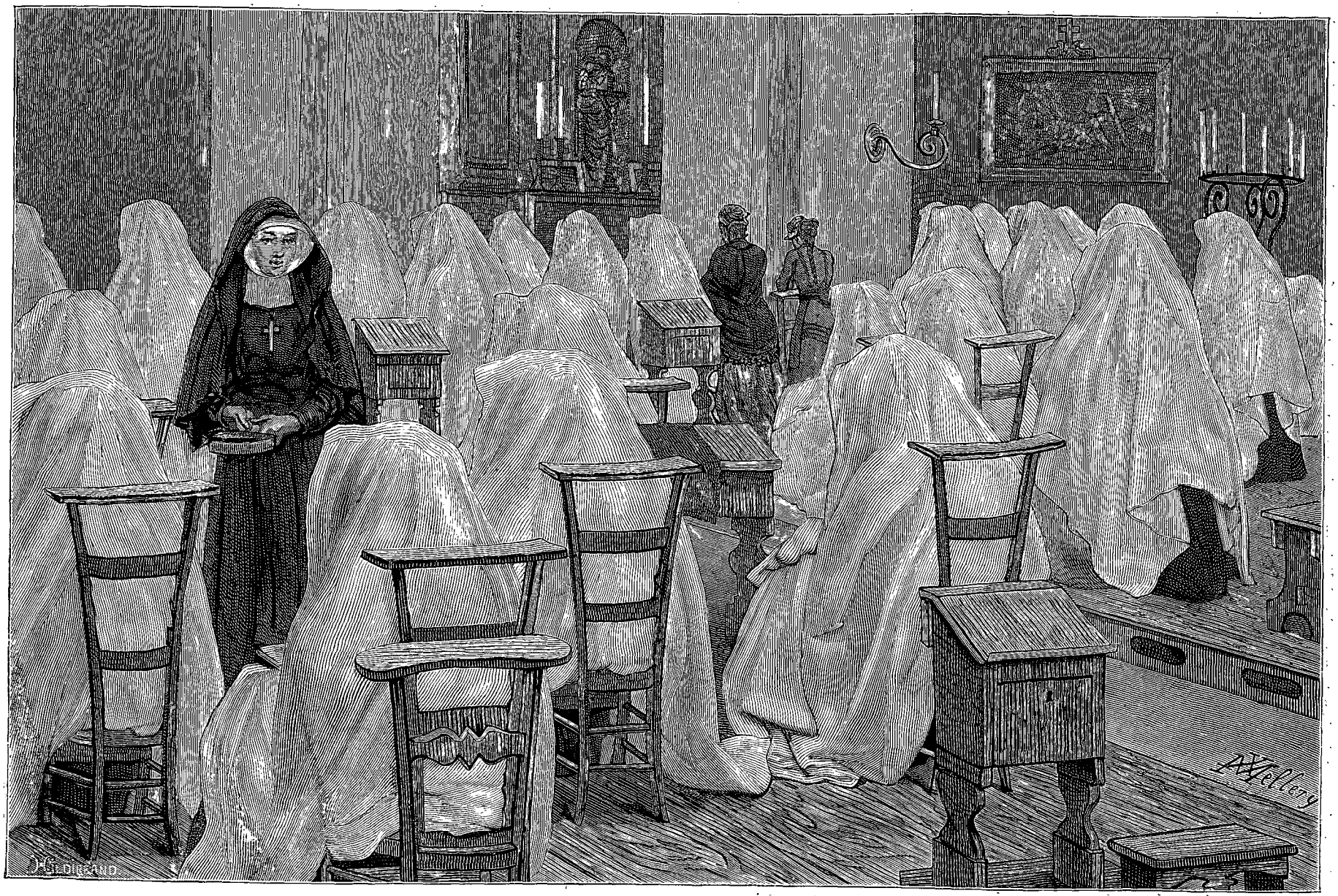


Malines. — Maison du Diable (voy. p. 134). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

bruissantes et agitées, d'autres fois gauches, la démarche embarrassée par les plis lourds du drap, et baissant avec humilité des visages étonnés, rougissants.

Malines, je l'ai dit au début, est le principal foyer du catholicisme en Belgique; non loin de l'église Saint-Jean s'élève, au milieu d'une place déserte, le palais archiépiscopal, dans une pompe monotone et froide; là veille une pensée souveraine qui se communique hiérarchiquement à tout le reste du pays. Quelquefois, dans les grands jardins qui s'étendent par delà les cours et longent un des bras de la Dyle, un personnage en camail violet se meut avec lenteur, laissant paraître sur ses traits fatigués des soucis obsédants; et tandis que le murmure de l'eau glissant le long des murailles accompagne ses graves songeries, ses yeux, par moments, se portent vers le pignon dentelé de la vieille maison de l'Écoutète, faisant presque face aux arbres du parc et portant fièrement, au haut de son toit capuchonné de lucarnes, une élégante tour octogonale en briques rouges rejointoyées de blanc. Peut-être l'antique demeure lui parle-t-elle d'un passé plus propice aux intérêts de cette religion dont il est une des colonnes; et le regret de la ferveur disparue se mêle alors à ses autres pensées. Pour nous, détaché de ces solennelles préoccupations, nous re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Service divin au Béguinage de Malines voy. p. 140). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gardions, du pont jeté en travers du délicieux canal, se dessiner dans l'enfilade l'élégant profil du petit édifice, sa façade plongeant dans l'eau et percée à sa base d'une porte à laquelle, autrefois, devait s'amarrer une barque, sa tourelle effilée surgissant parmi les lucarnes et les cheminées de sa toiture découpée en gradins, et nous nous laissions aller à une délectation d'artiste.

L'endroit est facile à reconnaître : à peine avez-vous quitté l'étroit boyau qui traverse le pâté de maisons établi à la gauche de l'église Saint-Jean et porte le nom bizarre de Klapgat (trou aux paroles), que le pont vous offre sa ravissante perspective ; c'est une diversion heureuse au coin maussade que vous venez de traverser et où vous est apparu dans un angle humide, sous un treillis de fer rouillé, un jardin des Olives en pierres grossièrement taillées, le Christ au fond, debout, avec un geste gauche, parmi les apôtres couchés, dans de raides postures, sur des rocailles, et le tout peinturluré de vilaine peinture à demi effacée par les pluies. L'ombre des maisons voisines noie cette méchante sculpture qui, à distance, impressionne comme une illusion d'humanité farouche, avec des apparences vagues de chair souffrante et mortifiée, exposée aux regards des passants.

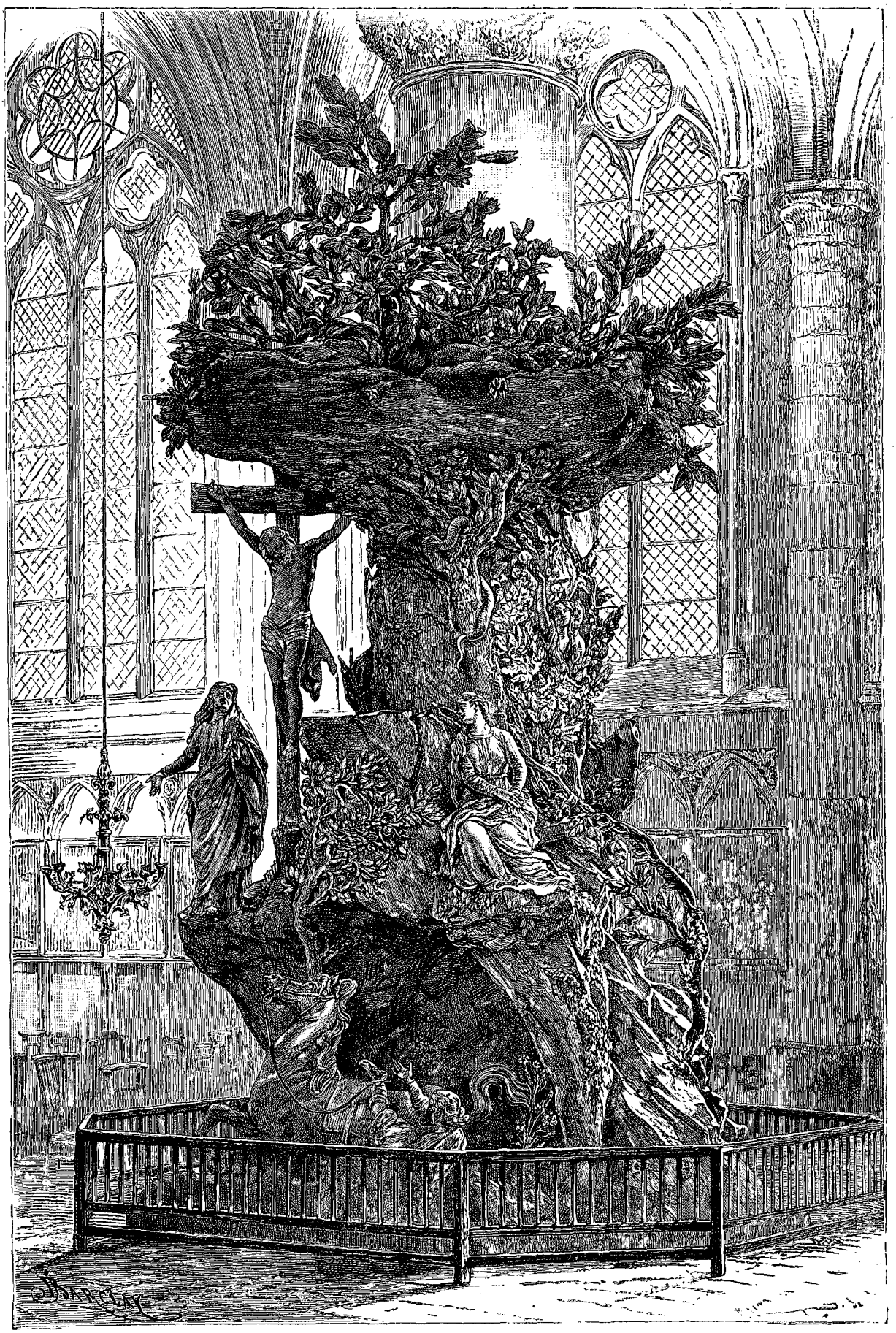
A mesure que vous vous enfoncez dans la ville, les échappées se multiplient ; quantité de rues sont coupées par les entre-croisements des canaux et ménagent des percées sur des enfilades de vieux murs, d'escaliers descendant à l'eau, de pignons déjetés, de contreforts étayant de vieilles façades ruinées, de petites cages en surplomb, pendues comme des hottes au flanc des maisons, de maçonneries lézardées, dont la marée, en se retirant, laisse à découvert les fondements moisis, envasés, garnis de mousses, tandis que plus haut, l'humidité, comme une lèpre, ronge la brique, pourrit les bois, de proche en proche étend de grandes taches vertes qui vont gagnant jusqu'au toit. Le spectacle est charmant et mélancolique : derrière ces murs corrodés, on devine de pauvres existences étouffées, des âmes à l'étroit, le rêve d'une condition meilleure et qui reste à l'état d'illusion décevante, puis encore des industries mortes, le travail solitaire aboutissant à un salaire insuffisant, et, par-dessus tout, la tristesse d'une vie murée, engourdie, pesant sur les épaules du poids d'une lente agonie. Par moments, une tête de jeune fille apparaît à une fenêtre, et, l'on ne sait pourquoi, on pense alors aux vierges de Memling dans leurs cadres en bois ornementé. Si peu que la vision ait duré, le tableau s'est animé d'un rayon de vie ; le gargouillis des gouttières dans les eaux du canal devient presque un bruit joyeux ; et des idées de vie naïve, de cœurs simples et constants dans le devoir, succèdent aux impressions désolées du premier instant.

Cependant elles reviennent bientôt après ; les gaietés de la vie semblent une anomalie parmi ce délabrement de vieilles choses ; et c'est à peine si le présent parvient à se frayer une place au soleil, dans la survivance universelle du passé. Frustes, effritées, rongées du faîte à la base, les petites maisons aux briques écorchées et saignantes ont l'air d'abriter un peuple de momies ; seul, un bruit de vaisselles remuées sort de là, au temps des repas, et pour un moment les recoins mystérieux de la ville connaissent alors un peu d'animation.

Le silence et la solitude vont s'accroissant encore du côté du Béguinage, un vieux quartier perdu aux limites de Malines, où s'alignent, dans un réseau de rues étroites, de petites maisons basses, servant d'habitations à une population féminine, vivant en commun dans un état demi-religieux demi-laïque et pratiquant ensemble la règle de Sainte-Beggue. Nous avons déjà vu une institution semblable à Louvain ; c'est ici, comme là, un refuge pour les ennuis et les douleurs de la vie. Moyennant une certaine somme, on entre au Béguinage, c'est-à-dire qu'on y prend possession d'un logis, où l'on est quelquefois trois ou quatre, chaque béguine réglant d'ailleurs sa vie comme elle l'entend, avec la faculté de sortir quand elle veut. La journée se partage entre les occupations du ménage, les offices qu'elles vont entendre à la chapelle voisine et les courses à la ville, chez les pauvresses et les connaissances. Cela leur fait une existence monotone, sans surprises pour les sens et le cœur, et dont la dévotion forme le fond, mais qui s'accommode d'un certain bien-être, particulièrement du côté de la table ; chaque jour amène la répétition des mêmes besognes aux mêmes heures, et elles vieillissent ainsi, ayant de longues années souvent prié, mangé, sommeillé, dans une quiétude grasse, sans presque soupçonner l'existence du monde à leurs portes.

Je sentis surtout la mélancolie de leur condition un jour que, m'étant mis à la recherche de la *kloesterine*, sacristaine, c'est le nom que porte celle d'entre elles qui garde les clefs de l'église du Béguinage, je vis apparaître, à l'aigre tintement de mon coup de sonnette, une grande fille pâle, la poitrine large et le corps robustement charpenté, qui, sans rien dire et s'étant seulement inclinée, me précéda par la rue, puis, ayant ouvert la porte d'entrée, s'effaça pour me laisser passer. Tandis que je pénétrais dans la nef, regardant s'allumer sous le jour des fenêtres les marbres et les ors des autels, elle demeurait agenouillée près du seuil, son trousseau de clefs dans ses mains jointes, et sa forte silhouette se découpait sur les boiseries du fond. L'église, de ce style surchargé qu'on a appelé le style jésuite et qui caractérise la renaissance flamande du dix-septième siècle, renferme quelques particularités intéressantes ; des tableaux, noircis par l'encens et l'humidité, rappellent la manière de Jean de Maubeuge, de Crayer et de Quellin ; et un grand sarcophage de cuivre, où repose, dit-on, le corps de saint Damien, reluit derrière de grandes vitres, dans la nef de gauche. Je remarquai que le chœur était occupé par des rangées parallèles de sièges uniformes, à dos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La chaire de Saint-Rombaud (voy. p. 141-142). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sier bas, en forme de petite armoire, et qu'à chaque siège correspondait un tabouret : c'est l'emplacement réservé aux béguines; chacune d'elles a son prie-dieu, et elles ont coutume de serrer dans la petite armoire les voiles dont elles s'entourent la tête à de certains jours de l'année. La belle fille me donna ces renseignements d'une voix brève et sourde, comme si elle fût sortie à regret de son mutisme habituel, et ses lèvres remuaient à peine dans son beau visage immobile. Quand je m'en allai, elle se rangea de nouveau contre le mur, après avoir trempé ses doigts dans le bénitier, et je mis dans sa main une légère offrande. Son grand corps disparut dans la ruelle; je pensai à l'inutilité des jours pour cet être bien organisé et qui ne transmettrait à personne sa vie active et pleine autrefois, aujourd'hui morne et délabrée.

Comme me l'avait dit la *kloesterine*, les filles de Sainte-Beggue ont, en effet, des jours de pieuses solennités où elles se parent de grands voiles blancs, par-dessus leurs coiffes habituelles (voy. p. 137); et ces voiles, épais, massifs, cassés à grands plis raides, descendent jusqu'à terre, en cachant leurs visages. Par longues files immobiles, où d'imperceptibles ondulations indiquent seules la vie, elles demeurent en prière, dans de rigides postures qui les rendent pareilles à des statues de pierre. Il semble alors qu'elles rêvent de s'anéantir dans leur ferveur, et les grands linges, comme des linceuls, moulent leurs épaules à angles brusques, qui ont la rigidité de la mort. Autour d'elles cependant la fumée des cassolettes roule ses flocons bleuâtres, et de rouges reflets de cierges par moments oscillent sur leurs pâles silhouettes, comme un peu de sang qui leur remonterait du cœur. L'office terminé, elles replient leurs voiles et regagnent leurs petites demeures humides, dans ces ruelles aux noms caractéristiques, la *ruelle des Huit-Béatitudes*, la *ruelle des Douze-Apôtres*, le *Cromme Straet*, etc.

Au Béguinage, chaque maison porte un nom de sainte ou de saint, et quelquefois une petite figure sculptée se détache au fond d'une niche, par-dessus la porte d'entrée, presque toujours garnie d'un guichet grillé où apparaît, au coup de sonnette, une tête coiffée du béguin traditionnel. Cependant le quartier n'est pas exclusivement habité par des béguines : des ménages tranquilles ont élu domicile parmi elles; et j'eus un jour l'occasion d'assister, dans un froid rez-de-chaussée de la rue des Huit-Béatitudes, au patient travail d'une dentellière. L'endroit était triste; une lumière pauvre glissait par la fenêtre contre laquelle était assise l'ouvrière; c'était une femme de quarante ans environ, jaune, mince et silencieuse, dont les grandes mains sèches, bien que raidies par le froid, dans cette chambre sans feu au début de l'hiver, maniaient les fuseaux chargés de fil avec une dextérité merveilleuse, les prenant, les quittant, les mêlant, les faisant rouler sur le carreau, d'une poussée régulière du bout des doigts. Une infinité de longues épingles en cuivre recouvrait l'appareil; à chaque instant elle en déplaçait une, puis ressaisissait ses fuseaux, et le lin, en s'entre-croisant, dessinait des arabesques, des fleurs, des étoiles, des rosaces, comme le caprice du givre sur une vitre. A la partie antérieure du carreau était fixé le modèle, et j'admirais avec quelle rapidité se réalisaient, sans défaillances ni reprises, les multiples combinaisons d'un dessin touffu et fin comme une trame arachnéenne. Pendant qu'accroupie sur sa tâche, le dos voûté et les yeux fixés sur ses épingles, la dentellière entremêlait ses fils, l'ombre d'un passant s'étendait par moments sur ses longues mains pâles, et un bruit de talons décroissant dans la ruelle se mêlait au cliquetis des fuseaux.

La splendeur ancienne de l'art charmant, qui fut l'une des gloires malinoises, aboutit aujourd'hui à ce travail solitaire d'un groupe clairsemé de vieilles femmes continuant à faire, dans les recoins perdus de la ville, les délicates besognes sur lesquelles ont pâli leurs aïeules : elles vivent pauvrement dans des intérieurs humbles et délabrés, gagnant à grand'peine, à ce labeur dont l'objet va parer les reines du monde, l'alimentation de leur triste existence. Les journées entières et souvent les nuits qu'elles passent à exécuter les tableaux, légers comme les brouillards lamés d'argent que septembre fait danser entre les arbres, leur sont payées par les marchands à des prix qui n'atteignent pas même la rémunération des plus grossiers travaux.

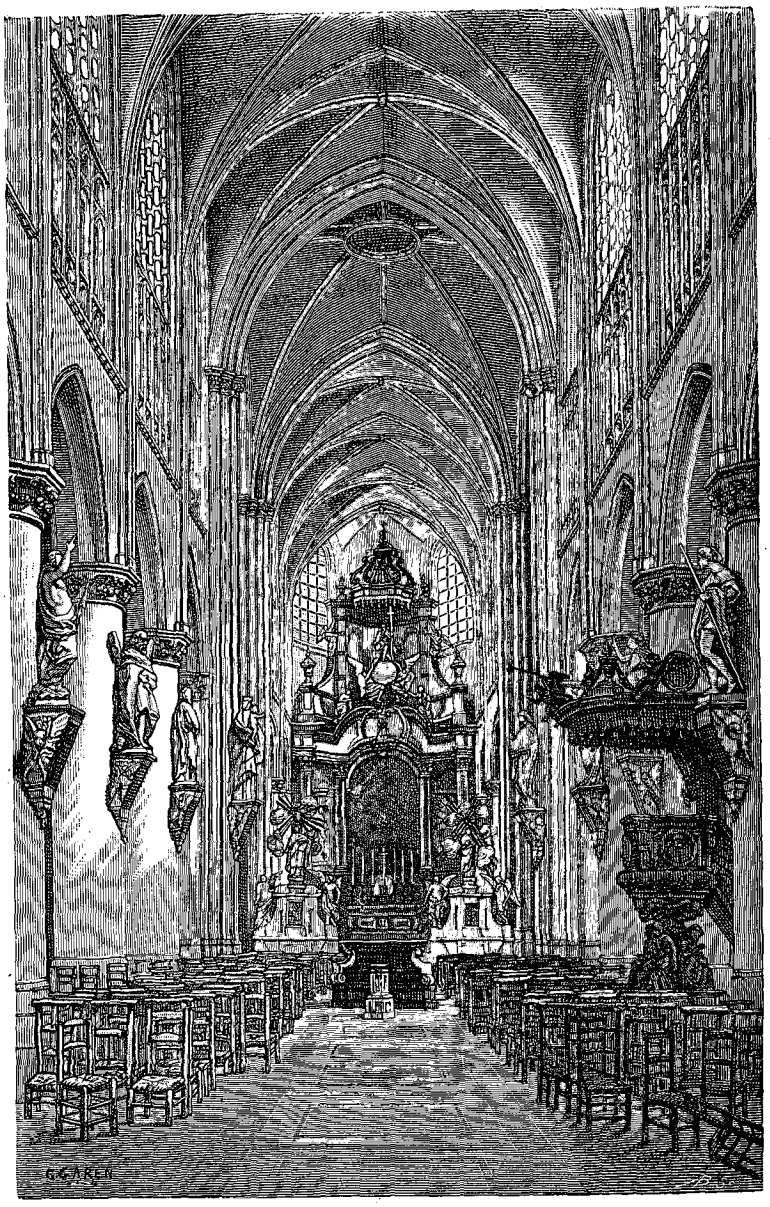
Cependant, de leurs pauvres vieilles mains raidies s'échappent incessamment les éblouissants caprices qui, aux clartés des candélabres, font ressortir les belles épaules satinées; et, silencieuses comme les béguines dont elles ont la vie recueillie, elles accomplissent dans l'ombre leur rôle de filandières, sans envier les gloires de ce monde pour lequel elles travaillent.

Les églises. — Saint-Rombaud. — La chaire de vérité et le Christ en croix, de Van Dyck. — La Pêche miraculeuse et l'Adoration des mages, de Rubens. — Saint-Jean. — Notre-Dame.

Entrez un matin de dimanche à Saint-Rombaud : jusque sous les porches la foule se presse, attentive au geste de l'officiant, les épaules ployées, les têtes oscillant avec lenteur dans l'immense vaisseau où résonnent les orgues; et vers les voûtes montent les fumées violettes de l'encens, voilant l'or des tabernacles. Cependant les cassolettes ont beau exhaler leurs tourbillons : dans la brume ondulante s'aperçoit la pompe du catholicisme flamand; et les chasubles, les ostensoirs, les autels, les verrières s'allument de rutilements, dans une flambée sombre qui transforme le chœur en un étincellement de dorures et de pierreries. Les mains égrènent les chapelets ou font tourner les feuillets des livres d'heures, tandis que les yeux, haussés vers la théorie lumineuse des prêtres déployée entre les colonnes de marbre, plongent avec une curiosité vague dans les orbes flamboyants que tracent en évoluant leurs dalmatiques surchargées de broderies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux scintillent le cuivre et l'argent, en traînées de flammes ailées qui montent dans l'air, voltigent autour des statues dorées, ardent au fond des pénombres bleues; et les encensoirs braséent, les buires luisent, les fermoirs des livres sacrés rayonnent, les grands christs d'ivoire se tachent de pourpres sanglantes. Lentement, la main du suisse fait glisser sur leur tringle les rideaux verts qui masquent dans le transept septentrional le *Christ en croix* d'Antoine Van Dyck : alors la pierre à son tour se revêt de gloire, l'agonie de l'Homme-Dieu, magnifié par le pinceau d'un magicien, se transfigure en apothéose, et, pareilles à des gemmes, les larmes de la mère des Douleurs ruissellent en longs ruisseaux que des chérubins recueillent dans des calices d'or. Une magie s'opère réellement, aux heures solennelles des offices. Le rouge tremblement des torchères prête dans ces moments une vie surnaturelle à tout l'édifice : du haut de leurs consoles contournées en rocaille, les douze apôtres de la grande nef font de grands gestes vagues sur lesquels se rythme la nuée de saints, d'évêques, de martyrs, de donateurs, pendue aux colonnes, accrochée aux niches, arc-boutée aux chapiteaux; les figures des confessionnaux, à leur tour, agitent leurs mains dans un mouvement lent de bénédiction; le cheval de saint Norbert, abattu aux côtés du converti, sur le rocher que domine la chaire de vérité, tend les muscles de son poitrail, comme s'il allait se relever; et, au sommet de la corniche en marbre noir qui domine les blanches colonnes du grand autel, un saint Rombaud de quatre mètres de hauteur élève par-dessus la foule inclinée la croix dont le vacillement des cierges prolonge l'ombre jusqu'aux voûtes.



Intérieur de Notre-Dame (voy. p. 142). — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

Comme un musée graduellement accru par des donations incessantes, l'église métropolitaine abonde en richesses de toute sorte. Bâtie en l'an 960, si l'on en croit les chroniques de Malines, considérablement agrandie aux treizième et quatorzième siècles, ruinée en partie en 1342 par un incendie terrible, puis reconstruite cent ans plus tard, avec son chœur actuel, sa grande nef appuyée sur des piliers cylindriques et son énorme tour, conception de Wauthier Coolman, elle étale à profusion les chapelles, les portails, les sarcophages, les confessionnaux, les statues de saintes et de saints, les tableaux, les verrières, les retables, les triptyques, les tabernacles, les stalles, les bancs de communion, les cartels, les écussons, une abondance de marbres et de métaux, une magnificence de surfaces taillées, ciselées, dentelées, festonnées, à l'imitation de la vie. La chaire à prêcher, notamment, est une merveille (voy. p. 139) : elle fut achevée en 1723, d'après les plans de Michel Vervoort, d'Anvers; on y voit au premier plan saint Norbert frappé par la foudre, près d'un cheval abattu, les crins envolés, les naseaux frémissants, et grand comme nature; à droite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la tribune, entre la Vierge et saint Jean. Jésus crucifié est pleuré par une grande figure assise, représentant l'Humanité; à gauche, Adam se laisse tenter par Ève qui lui offre la pomme; et tout en haut, s'épanouissant dans l'abat-voix en forme de nuée, un grand pommier étend ses frondaisons. Le banc de communion qui forme la chapelle consacrée à Arnold de Jellaer, fondateur de douze bénéfices au chapitre, n'est pas moins étonnant; le sculpteur, Arnold Quellin, l'avait ouvré, en 1678, pour le monastère de Leliendael, d'où provient également la chaire de vérité; c'est une complication touffue d'arabesques, de feuillages, d'emblèmes religieux et de figurines sculptées dans le bois, avec un sujet principal, montrant un religieux norbertin et une religieuse norbertine prosternés devant l'ostensoir.

Mais par-dèssus tout rayonne l'œuvre de Van Dyck, dans sa beauté vigoureuse et tendre, avec son Christ livide pleuré par la Vierge et saint Jean, ses larrons tordus et grimaçants, son bourreau demi-nu et le soldat attendri qui, raide sur son cheval, contemple la scène. L'ordonnance en est pathétique et naturelle, et la scène se déploie dans une lumière pâle qui des personnages principaux glisse vers les fonds, y détache les visages agités d'une foule.

Cependant, si haut qu'il mette le nom du maître, le tableau pâlit devant les merveilleuses peintures de Rubens que possèdent Saint-Jean et Notre-Dame. On subissait le charme d'un jour lunaire, tamisé, répandu par l'air comme un brouillard, et brusquement la brume crève sur les éblouissements du plein soleil, comme un jet de lumière emparadisée.

A Notre-Dame (voy. p. 141), vous verrez la *Pêche miraculeuse*, à Saint-Jean, l'*Adoration des mages*, et toutes deux ont la beauté accomplie qui fait les œuvres éternelles. Ce sont des morceaux de peinture radieuse, échappés au grand peintre dans des heures de bravoure; la pleine maturité avait sonné pour lui quand il les termina l'une et l'autre, et elles sont comme l'apogée de sa maîtrise. Dans chacune d'elles, l'effet varie autant que les figures et que le sentiment général; l'*Adoration* ressemble à un bouquet de fleurs sombrement rutilantes, la *Pêche* à une scintillation de gemmes dans un ruissellement de clarté; mais si différentes, une chose les apparente : le jet magnifique de la vie. Elle circule à pleins bords dans l'air salin de la *Pêche*, dans sa grande mer bleue, dans ses rudes pêcheurs tannés par le hâle; elle circule non moins dans les gaietés tumultueuses de l'*Adoration;* si celle-ci fait penser au train des kermesses, avec sa bousculade de personnages égayés et béats, l'autre évoque la sensation d'une grande œuvre accomplie sans violence. Sur la première les flambeaux projettent des reflets vacillants, qui, dans la pénombre, allument les pourpres, les ors, une pompe de fête; la haute flamme du midi pose sur l'autre, dans la nudité sévère d'un paysage grandiose. Et tandis qu'on croit ouïr là-bas les flûtes et les violons, accordés sur des rythmes pressés, le mugissement sourd des flots se prolonge ici avec lenteur.

Ce fut pour la corporation des poissonniers de Malines que Rubens exécuta le tableau de Notre-Dame. En ce temps, on associait l'art à toutes les idées de munificence, et de simples marchands ne trouvaient pas de plus bel emploi de leur argent que l'acquisition d'un ouvrage de peinture. Le maître, en représentant le miracle qui lui était demandé, songea sans doute à glorifier la puissance infinie des eaux : la *Pêche*, en effet, évoque l'idée des forces secrètes et des genèses inépuisables que l'Océan cèle en lui; les filets regorgeant de marée y disent le laboratoire perpétuellement en travail de la création sous-marine, la fermentation active des éléments propres à constituer la vie, l'animalité éternellement jaillissante des abîmes. C'est le miracle permanent des flots que chante la couleur avec la gaieté de ses notes claires et frémissantes, semées par l'air comme les gouttes d'une pluie de clartés. Elle s'abat sur la mer, les hommes, l'amas scintillant des poissons, du haut d'un ciel divinement pâle; et les vagues se confondent à la nue, dans les fluides flottants, dorés, d'une atmosphère d'après-midi. Des hommes rudes, à face boucanée, les muscles en saillie sur des membres bien d'aplomb, se meuvent dans ce cadre éclatant; une silhouette les domine, altière et douce : c'est le Christ; et la noblesse de son attitude tranche sur la virilité bourrue du groupe, comme la marque de sa divine origine. On se souvient, à regarder les apôtres, des robustes et durs marins des ports : ils ont de ceux-ci les mouvements rythmés et forts, les larges torses noueux et les pieds carrément plantés sur le sol. Le maître les entrevit sûrement à travers les fumées des tavernes anversoises. Au contraire, la belle tête de l'Homme-Dieu signale un de ces efforts par lesquels le réalisme de l'école savait s'élever à l'intuition d'une humanité supérieure; Jésus ne cesse point d'appartenir à la race mortelle, et pourtant une vie plus haute se lit sur son front, comme un reste des gloires célestes : il marche dans une apothéose, et son talon semble fouler les degrés d'un escalier qui mènerait aux étoiles.

L'*Adoration des mages*, d'autre part, a la clarté et la grâce d'une vision. Quand, au fond de la vieille église de Saint-Jean, dans les ors et les marbres du maître-autel surmonté des statues de Dieu le père, Dieu le fils et Dieu le Saint-Esprit, assises sur un nuage parmi les chérubins, se découvre, au mouvement du sacristain tirant les rideaux, la merveilleuse peinture éblouissante comme un jardin dans la lumière de juin, on croit assister à l'ouverture des portes du paradis flamand. A gauche, apparaît la Vierge, et de ses yeux noyés, placides, chargés de langueurs maternelles, descend un sourire qui tombe sur la foule, autour de l'enfant divin. Ce sourire est captivant : il est en quelque manière le point central du tableau; c'est le bonheur dans son expression la plus haute. Cependant, des splendeurs de costume et d'accessoires flamboient dans la pénombre, aux poussées de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuple qui s'entasse et veut avoir sa part de la fête, sur les pas des rois mages drapés d'étoffes chatoyantes et pieusement accroupis dans des postures d'adoration; les soies, les broderies, les aciers sont moins scintillants toutefois que les regards, vrais brasiers où s'attise un feu d'amour à la fois humain et religieux, humble et hardi, d'une dévotion soumise qui s'alterne avec des allégresses de paternité ; et cette scène d'étable, voisine des bœufs mugissants, tout à coup se transforme en magnificences royales, dans un train de palais dont la paille gisante à terre serait le tapis tissé d'or et de laines précieuses. Un ruissellement de notes tendres, éteintes, apalies, forme l'atmosphère de la toile, s'accorde aux blancheurs lactées de la Vierge et du bambino, s'abat sur les graves harmonies du clair-obscur, avec je ne sais quoi des soupirs, des haleines tièdes, des oraisons tendres d'hommes soudainement amollis par la contemplation de l'enfant frais comme une rose. Même sous le noir de fumée, qui petit à petit a encrassé la peinture exposée à l'action constante des encensoirs, le célèbre tableau a gardé sa belle jeunesse éblouissante; une musique séraphique semble sortir de ses profondeurs, accompagnant le respectueux murmure des rois; et il est comme une messe à grand



La Pêche miraculeuse, par Rubens. — Dessin de P. Sellier, d'après la gravure de Bolswert (Bibl. nat.).

orchestre par laquelle le peintre aurait voulu glorifier la naissance du Sauveur, entremêlant aux basses solennelles, aux accords appuyés des fonds, comme aux grandes voix des orgues, le chant ailé, le joyeux épithalame des tons assoupis, chatoyants et nacrés.

Le génie de Rubens contient la vie tout entière; l'horreur tragique s'y confronte avec la grâce la plus riante; les ailes blanches y frémissent sous un vol de visions funèbres; le jour s'y confond aux lourds crépuscules; et tantôt c'est Ézéchiel, Dante et Shakespeare, tantôt Virgile, Anacréon et Théocrite.

A peine a-t-il fini de faire fleurir les tendresses et les sourires de l'*Adoration* qu'il trempe ses pinceaux dans du sang fumant. L'un des volets qui accompagnent le panneau central représente la *Décollation de saint Jean* : le corps est couché à terre, comme celui d'une bête; à un pas, la tête, martyrisée, a roulé, et des carotides s'échappe un fleuve rouge, bouillonnant. Ainsi, un morceau de boucherie effroyable fait antithèse à la fête radieuse de la maternité : la mort contraste avec la vie. L'autre volet nous montre saint Jean dans les gloires et les ignominies du supplice; la chaudière bout, léchée par les flammes, sous le corps du martyr que des bourreaux tiennent assis. Un fond d'apothéose, cette fois, encadre les affres de l'agonie; là-haut, dans les nuées apparaissent des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

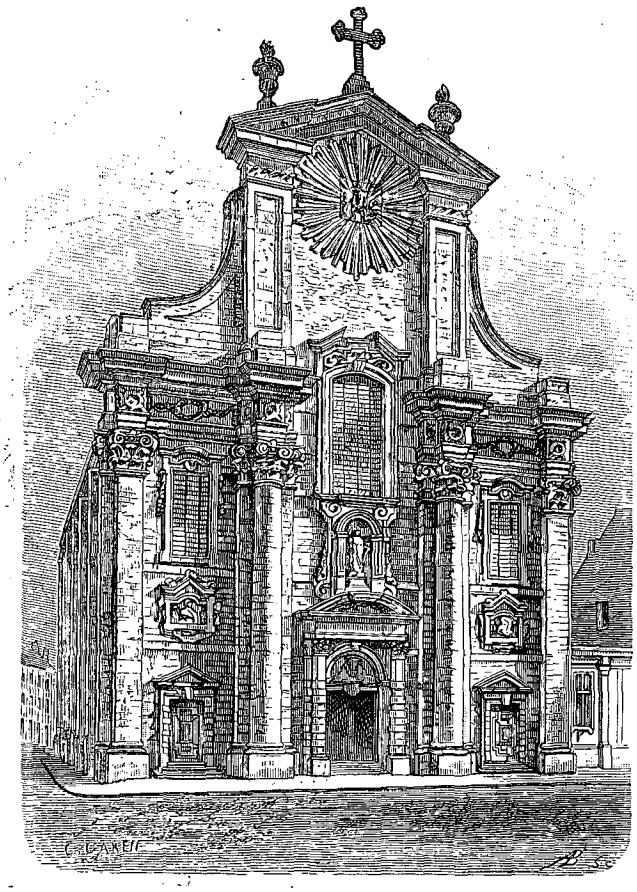
anges blonds, balançant des palmes; et convulsé, blême, les yeux à demi sortis de la tête, mais heureux, serein, souriant, Jean les contemple, comme la promesse des félicités futures. L'allégresse sacrée de mourir pour sa conscience rayonne ici plus haut que la douleur et l'épouvante; le corps du saint lui-même, éclatant de jeunesse lumineuse et rosée, a déjà comme le reflet du paradis; et tandis que les tourmenteurs, froids comme s'ils assistaient à une opération insignifiante, activent sans hâte les souffrances suprêmes, la chair, rôtie, saignante, ouverte, glorifie inépuisablement le Dieu triomphant.

Ce sont les volets intérieurs. Au revers se voient *Saint Jean à Pathmos* et le *Baptême du Christ*. L'apôtre est assis, les bras dressés dans un beau geste tandis que l'aigle plane sur lui; le Christ, lui, debout, reçoit l'eau lustrale qui ruisselle sur ses membres.

Tel est, dans son ensemble, ce beau monument de peinture. On sait que Rubens l'acheva rapidement. Commandé le 27 décembre 1616 par l'administration paroissiale de Saint-Jean, le tableau et ses vantaux furent installés en septembre 1617 : le maître, il est vrai, se rendit à plusieurs reprises à Malines par la suite pour donner les dernières retouches et sans doute pour accorder les tons du tableau à la destination qu'il avait reçue; personne plus que lui n'avait le souci des harmonies décoratives. Mais moins d'un an avait suffi pour jeter tout pantelant sur la toile, dans sa grâce et son horreur, le sujet compliqué où le sang du martyr et le lait de la femme aident l'un et l'autre à magnifier le fils de l'homme.

C'est au fond d'une vieille église délabrée, aux toits moussus, aux pierres effritées que repose le chef-d'œuvre : rien en dehors n'annonce la gloire de cette possession magnifique; mais, quand on a pénétré dans le temple, la sévérité des nefs, l'abondance des sculptures et des tableaux, la belle enfilade d'ogives qui se trouve à la gauche du maître-autel prédisposent favorablement à la contemplation de l'œuvre triomphante.

Notre-Dame, au contraire, où trône la *Pêche miraculeuse*, offre un bel aspect extérieur; deux portails latéraux, en style ogival flamboyant, lui font une entrée glorieuse, et ses statues, ses autels, ses stations de croix, ses bancs de communion, dont l'un, taillé en 1618 par Antoine de Flo aux frais de la corporation des bateliers, s'ornemente d'attributs mythologiques, avec accompagnement de Neptunes, de tritons et de sirènes, son buffet d'orgues, arabesqué de sculptures et couronné d'une sainte Vierge flanquée de séraphins, ses oratoires enrichis de triptyques et de bas-reliefs, sa chaire à prêcher formée du groupe des quatre évangélistes assis dos à dos sous la tribune, achèvent de lui composer une physionomie vraiment imposante (voy. p. 141).



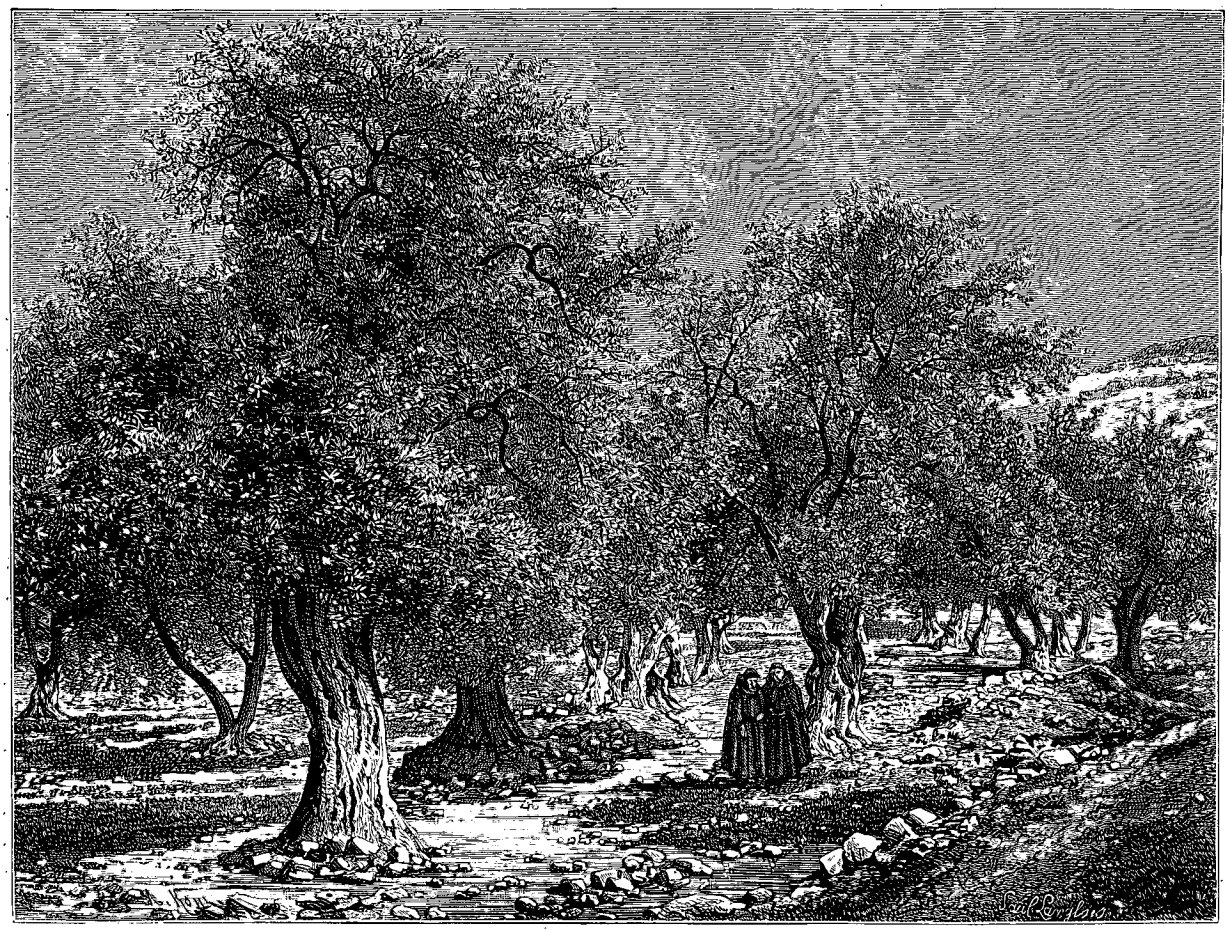
Saint-Pierre. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

Ce ne sont pas les seuls lieux saints de Malines où se déploie la magnificence du culte : Notre-Dame d'Answyck, Sainte-Catherine, Saint-Pierre, du fond de leurs tabernacles ornés comme des théâtres, attirent à eux les dévotions de la foule. Vous verrez dans cette dernière église les mêmes ordonnances fastueuses que j'ai signalées dans Saint-Rombaud; et les autels en marbre, les confessionnaux, les statues, l'admirable chaire à prêcher du sculpteur Verbrugghe, avec ses quatre parties du monde, ses génies potelés et mafflus, ses groupes de chérubins déployés au-dessus du dais, ses apôtres drapés à grands plis et sa rampe enchevêtrée de mille attributs symboliques, vous préparent à mieux sentir la pompe des temples anversois.

Camille LEMONNIER

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Oliviers du ravin du Cédron (voy. p. 146). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Mar-Saba. — Rive occidentale de la mer Morte. — Aïn Jedy.

Notre plan primitif était de nous rendre de Jérusalem à l'extrémité sud de la mer Morte, de la contourner, d'en suivre le rivage oriental depuis Kerak jusqu'à l'embouchure du Jourdain, de remonter ensuite vers le nord en suivant les bords du fleuve, ou bien le revers oriental de la vallée par Hesban et Jerasch, en traversant l'ancien pays de Cilead connu aujourd'hui sous le nom de El-Belka. Malheureusement l'état politique de ces contrées ne nous permit pas l'exécution de ce projet. Depuis Kerak jusqu'à Jerasch, toutes les tribus transjordaniennes du sud avaient refusé de payer les impôts écrasants décrétés par la Porte Ottomane. Elles avaient pris les armes, s'étaient mises en pleine révolte, avaient tué quelques irréguliers turcs, et forcé le pacha de Jérusalem de diriger contre elles de vraies expéditions militaires. Le cheik Goblan prétendait cependant nous conduire sans nous faire courir de grands risques pour notre sécurité personnelle, mais il était moins affirmatif au point de vue des rançons exagérées que nous réclameraient, très certainement, les différents chefs sur les territoires desquels nous serions forcés de passer. Nous avions donc en perspective d'être obligés de faire des

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacrifices pécuniaires considérables, et de ne pouvoir profiter convenablement de ce voyage en pays troublé pour nos recherches et nos travaux scientifiques. Cette dernière considération nous arrêta, et nous résolûmes de tenter seulement une petite excursion sur la rive ouest, du côté de Massada, et de revenir au nord par Jéricho, dès que les tribus bédouines menaceraient de nous créer des difficultés sérieuses.

Après avoir contourné la ville jusqu'à la porte de Jaffa, nous descendons dans la vallée du Gihon pour arriver au ravin du Cédron, un peu au sud du petit village de Siloam. Le sentier est rempli de cailloux roulés, polis par les eaux torrentielles de l'hiver. A droite et à gauche, des jardins potagers cultivés avec soin sont plantés de choux, de melons, de concombres. Les terrasses supportent de très gros oliviers dont les têtes majestueuses sont admirables de branchage, étant à l'abri des vents qui soufflent avec impétuosité pendant une partie de l'année. Dans les épaisses couches du terrain crétacé se voient de nombreux hypogées dont les ouvertures sont placées au niveau du sentier.

Nous suivons pendant quelque temps le fond du ravin, pour arriver dans une région absolument aride. Ce sont de petites montagnes crayeuses, à croupes arrondies, ravinées dans tous les sens par les pluies, et formées par une roche blanche, assez friable, alternant avec d'immenses bancs de silex d'un très beau noir. On s'élève ensuite sur le flanc gauche de la vallée, au milieu de collines couvertes de graminées très espacées, de chardons déjà desséchés par le soleil, et de quelques cistes à fleurs roses ou blanches. Nous croisons le long du sentier de grandes troupes de pèlerins russes qui reviennent de Mar-Saba. Hommes et femmes, couverts de lourdes pelisses et chaussés de grandes bottes graisseuses, font peine à voir par la température élevée qui nous écrase. Un peu plus bas, nous redescendons dans la vallée du Cédron, qui s'appelle ici wady En-Nâr, la vallée du feu, à cause de la chaleur excessive qui y règne à peu près constamment.

Un camp d'Arabes Ta'amirah se trouve sur une colline voisine. Nous nous approchons pour boire le lait de chamelle qu'une Bédouine vient très gracieusement nous offrir. Mais, pendant que nous sommes arrêtés, de grands chiens noirs à long poil, à tournure de loups, se jettent à la tête des chevaux et cherchent à nous mordre les pieds. Nous avons toutes les peines du monde à les éloigner à grands coups de cravache, et à empêcher notre lévrier Richem d'être dévoré tout vivant. Les tentes de ces Bédouins sont très basses, en étoffes grossières noires, rayées de blanc, tissées avec du poil de chèvre; elles sont très longues et soutenues à l'intérieur par une série de petites fourches en bois. L'ouverture est tournée du côté du nord. Ces Ta'amirah occupent tout le territoire qui se trouve entre Hébron, Bethléem, Jérusalem et la mer Morte. La tribu compte plus de cinq cents hommes capables de porter les armes. Chaque année ils ensemencent des terres à blé, et, quoiqu'ils possèdent de nombreux troupeaux, ils ne sont cependant pas absolument nomades et pasteurs. Le blé est conservé dans des silos très profonds qu'ils savent cacher avec beaucoup d'art.

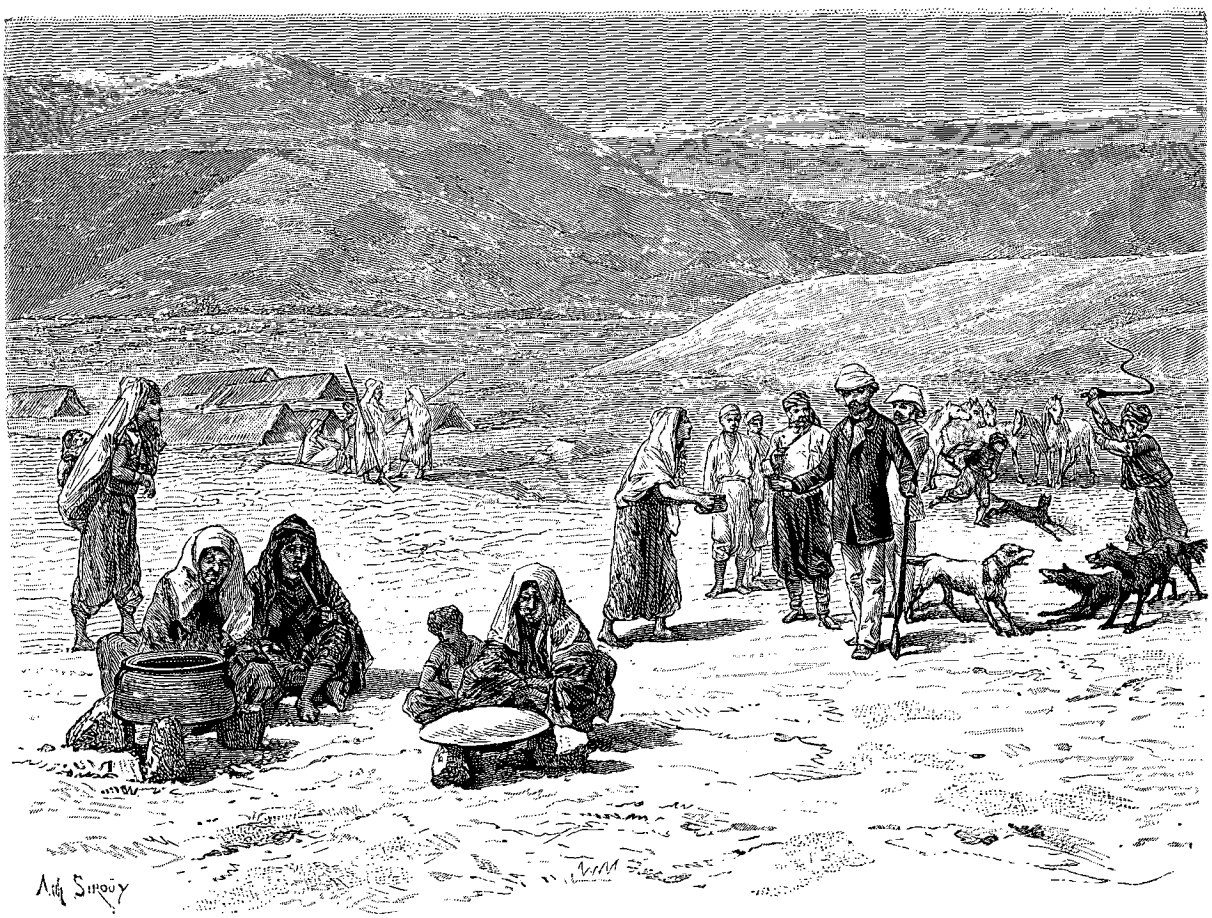
Ils élèvent surtout des chèvres et des moutons, qui sont presque toujours noirs ou bruns. Les femmes, qui ne sont point voilées, ont pour principale occupation de moudre le blé et de cuire le pain sur des plaques de fer hémisphériques placées au-dessus de charbons ardents. Quelques-unes de celles qui nous entourent font le beurre en balançant régulièrement la crème renfermée dans une peau de bouc suspendue à deux piquets. Les hommes sont dans la montagne et gardent les troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons. Plusieurs de ces bergers, portant de longs fusils à petite crosse, viennent s'accroupir sur les bords du sentier. Ils nous regardent fièrement et ne saluent point; leur mine est peu avenante, mais nous sommes trop bien armés pour être une proie facile : aussi nous laissent-ils passer sans desserrer les dents.

Nous entrons dans un véritable désert formé de collines crétacées assez élevées, couvertes d'avoine sauvage (*Avena sterilis*, L.), d'égylops (*Ægylops ovata* et *Ithaburense*) et d'euphorbes en forme de buissons épineux d'un vert grisâtre (*Euphorbia thamnoides*, Boiss.), au milieu desquelles s'élèvent les jolis capitules dorés d'une belle marguerite (*Chrysanthemum segetum*, L.). Toutes ces plantes servent de pâture à des chameaux dont nous voyons çà et là les grandes et maigres silhouettes se projeter dans le bleu du ciel. La chaleur devient très pénible, les herbes et les pierres du chemin semblent danser à nos yeux, qui sont désagréablement affectés par la blancheur du terrain. Enfin, près d'une citerne creusée dans la roche et remplie d'une eau verdâtre mêlée à l'urine des bestiaux, nous traversons le lit du Cédron et prenons, sur la rive droite, une route nouvelle assez large, bien entretenue et garnie d'un petit parapet en pierres sèches. Ce chemin s'avance presque horizontalement vers l'est, tandis que le wady En-Nâr, la vallée du Cédron, devient de plus en plus profonde et escarpée. On domine alors le fond du ravin, situé à quelques endroits à plus de cent mètres dans un véritable abîme. Tout à coup, à l'un des tournants du sentier, nous apercevons, suspendues à ces parois presque verticales, les constructions bizarres du grand couvent de Mar-Saba, dominées à l'ouest par deux grandes tours quadrangulaires. Au lieu d'entrer dans le bâtiment, nous tournons à droite vers un petit vallon, non loin du sentier qui conduit à Bethléem, et nous établissons notre camp dans le seul endroit où le terrain soit assez meuble pour qu'on puisse y faire pénétrer les piquets des tentes et assujettir fortement les cordes qui les retiennent : précaution indispensable ici, à cause des vents violents qui s'élèvent souvent pendant la nuit et qui emportent fréquemment les abris des voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le couvent de Mar-Saba a la forme d'un grand rectangle couvert de constructions bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des terrasses et reliées par des escaliers et des couloirs sans nombre. Il est adossé, je devrais dire plutôt suspendu, contre le flanc de la haute et vertigineuse vallée du Cédron. A l'angle supérieur s'élève une large tour carrée, dont les murs sont excessivement épais, et qui domine tout le terrain environnant. Dans cet observatoire, un frère est de garde jour et nuit, afin de surveiller les mouvements des Bédouins de la contrée. De ce bâtiment, qui est en quelque sorte le nœud de ce château fort, partent deux énormes remparts plongeant obliquement dans le fond du ravin, et formant les parois nord et ouest du rectangle dont les deux autres côtés, dans la vallée, sont protégés par de hautes terrasses garnies de gigantesques contreforts absolument inaccessibles aux Arabes du désert. Les murailles sont très solidement établies, et pour plus de précautions, sur leur sommet, ainsi que sur la tour, il y a de grands entassements de roches sans ciment, qu'il est facile, en cas de besoin, de précipiter sur la tête des assaillants.

A quelques centaines de mètres plus au nord se



Camp de Ta'amirah. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

trouve une autre tour, également carrée, servant de logement pour les femmes auxquelles l'entrée du couvent est sévèrement interdite. On pénètre dans ce bâtiment par une porte placée à une certaine hauteur et qu'on ne peut atteindre que par le moyen d'une échelle mobile. Cette précaution a été prise à cause des Bédouins.

La route conduit à une petite porte doublée de fer, très basse, à laquelle nous frappons longtemps. On fait mine d'abord de ne pas vouloir répondre parce que nous n'apportons pas une lettre d'introduction du patriarche de Jérusalem. Cependant, après avoir bien constaté que nous ne sommes pas des brigands déguisés, un moine vient ouvrir et nous conduit dans l'intérieur du couvent.

Une première série d'escaliers très raides aboutit à une deuxième porte en fer, puis une deuxième et une troisième rampe amènent jusqu'à une cour dallée au milieu de laquelle s'élève une petite coupole, très richement décorée à l'intérieur et renfermant, dit-on, le tombeau vide de Saba, les restes du saint ayant été emportés depuis longtemps à Venise. Cette chapelle attire chaque année de nombreux pèlerins grecs. Un peu en arrière se trouve l'église dédiée à saint Nicolas; elle est taillée en grande partie dans le rocher et servait très probablement d'habitation à quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anachorète. Derrière une grille en fer, on montre une grande quantité de crânes des moines massacrés au moment du pillage du couvent par Chosroës II, en 614.

L'église principale, en forme de basilique, grande et réellement intéressante, est richement ornée par les soins des pèlerins et des empereurs de Russie. On y voit quelques vieilles et bizarres peintures byzantines sur fond or, représentant les principales scènes de la vie de saint Saba. Les plus belles d'entre elles, paraît-il, ont été troquées contre d'affreuses toiles modernes barbouillées par des peintres russes. La nef, vaste et grande, est supportée par des colonnes en marbre, et de la voûte pendent un grand nombre de lampes en or et en argent. Du côté extérieur, les murailles sont soutenues par d'énormes contreforts partant du fond de la vallée.

A l'extrémité nord du couvent, dans une terrasse transformée en jardin, pousse un très beau palmier dont les fruits n'ont point de noyaux, et que les moines affirment avoir été planté par saint Saba lui-même. Au-dessous, dans d'autres terrasses, on cultive quelques légumes ombragés d'arbres fruitiers et de noirs cyprès dont le feuillage sombre tranche vivement sur la blancheur du sol environnant. Non loin de ces jardins suspendus se trouve le tombeau de Jean de Damas Chrysorrhoas, connu du monde savant au huitième siècle par ses écrits théologiques remarquables. Au sud, nous visitons la cellule qu'habitait saint Saba; elle est taillée dans le rocher et pavée d'une mosaïque moderne. A droite, une porte conduit dans la grotte où vivait familièrement avec le saint un lion privé qui était venu le trouver au moment de la messe. Deux fois, pendant que le sommeil appesantissait ses paupières, l'anachorète fut traîné hors de sa demeure par le fauve. Le lion consentit à rester tranquille seulement lorsque saint Saba lui eut ordonné de demeurer en paix dans un coin de sa demeure.

Depuis cette époque, dit la légende, ils vécurent amicalement l'un à côté de l'autre.

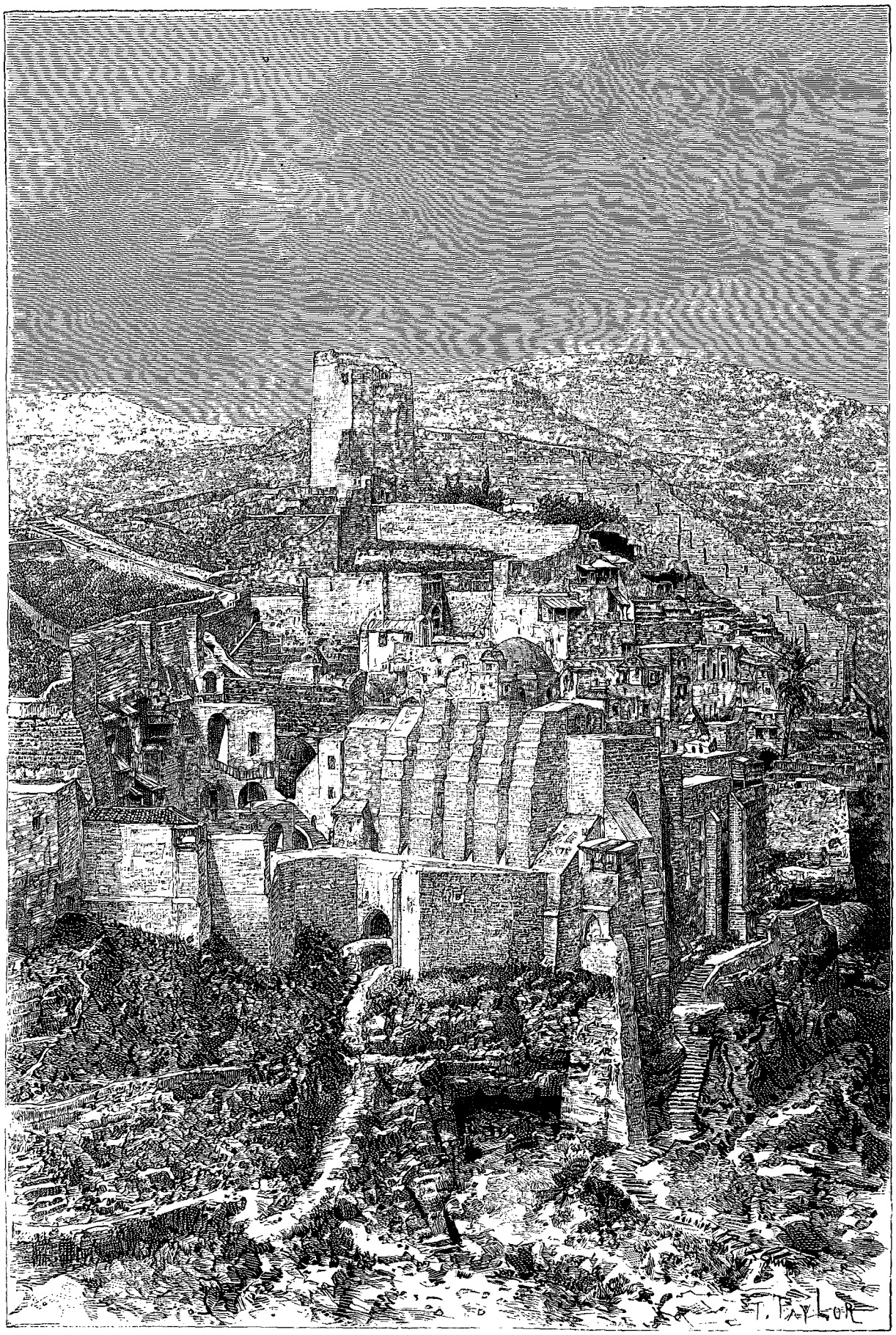
La bibliothèque du couvent que les moines ne laissent pas visiter facilement, et pour cause, a été positivement mise au pillage par quelques bibliophiles voyageurs. MM. Schottz et Tischendorff y ont compté, il y a quelques années à peine, plus de deux cents manuscrits précieux, abandonnés sans ordre dans la poussière et rongés par les insectes que les moines grecs, en général peu passionnés pour la lecture, ne dérangent pas très souvent. Elle renferme des ouvrages grecs, arabes et syriaques, parmi lesquels il y a trois Nouveaux Testaments du treizième, sept Évangiles du douzième, du treizième et du neuvième siècles. La plupart ont été écrits en Palestine même pour l'usage des congrégations. Ces manuscrits se trouvent relégués en partie dans l'église, en partie dans la tour du nord, où ils sont négligemment entassés à terre dans un coin de la grande salle.

Si les moines de Saint-Saba lisent peu, par contre ils ont la patience d'apprivoiser les oiseaux sauvages qui hantent le ravin du Cédron. Ce sont de fort beaux pigeons (*Columba Schimperi*, Bp.) nichant par myriades dans les rochers inaccessibles, et un oiseau très singulier, de la grosseur et de la forme d'une grive, que la plupart des voyageurs nomment à tort merle de Mar-Saba. Ce n'est nullement un merle, mais un oiseau de la famille des Lamprotornithidés, intermédiaire entre les loriots et les corneilles. Le corps est d'un bleu noirâtre très éclatant, les ailes jaunes couleur de rouille, le bec long, arqué et très aigu. Cet oiseau, étudié depuis peu d'années seulement par le révérend Tristram, un des premiers ornithologistes dont s'honore l'Angleterre, habite les escarpements de la vallée du Cédron, des bords de la mer Morte, les rochers du Sinaï et de Pétra. Il vole avec une grande rapidité en poussant des sifflements aigus; il se nourrit d'insectes, de petits lézards, de sauterelles et de figues.

Les individus que nous avons rapportés de Mar-Saba se sont privés très facilement, supportent bien la captivité et font entendre, le matin et le soir surtout, un chant très agréable ressemblant un peu à celui de la grive. Cet oiseau est connu des naturalistes sous le nom d'*Amydrus Tristrami*. Un moine de Mar-Saba nous a conduits sur une terrasse qui domine la vallée du Cédron, et là, il nous a montré ce qu'on peut faire d'un animal sauvage à force de patience et de douceur. Par des appels particuliers, et en faisant semblant de jeter des débris de pain, ce religieux a fait voler, de tous les rochers voisins, des bandes de pigeons et d'amydrus qui sont venus se poser sur le parapet, sur ses épaules, et manger même dans ses mains. Les amydrus ont une vue excellente, car de l'autre côté du ravin, large de trois cents mètres au moins, ils arrivaient comme des flèches, pour prendre part au festin. Ces oiseaux saisissaient même au vol, avec une très grande facilité, les fragments de pain qu'on lançait dans le vide. Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, trois renards (*Vulpes nilotica*, Rüppel) parurent en bas de la terrasse, mangèrent tranquillement la nourriture que les moines avaient placée pour eux, et retournèrent en bondissant joyeusement dans les cavernes du ravin. Les rochers du wady En-Nâr, entre le couvent et la mer Morte, servent encore de retraite à de nombreux damans (*Hyrax Syriacus*).

Grâce aux recherches de M. Tischendorff, l'histoire du pittoresque couvent de Mar-Saba est aujourd'hui assez bien connue. Euthyme, au cinquième siècle, probablement vers 405 avant J. C., créa dans cette vallée stérile et sauvage une *laure de moines*, dont l'origine remonte peut-être aux anciens Esséniens. Son disciple le plus aimé, Saba, était né en 439, dans un village de la Cappadoce; à peine âgé de huit ans, il renonça aux biens de ce monde, entra dans un couvent, et dix ans plus tard, étant venu à Jérusalem, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

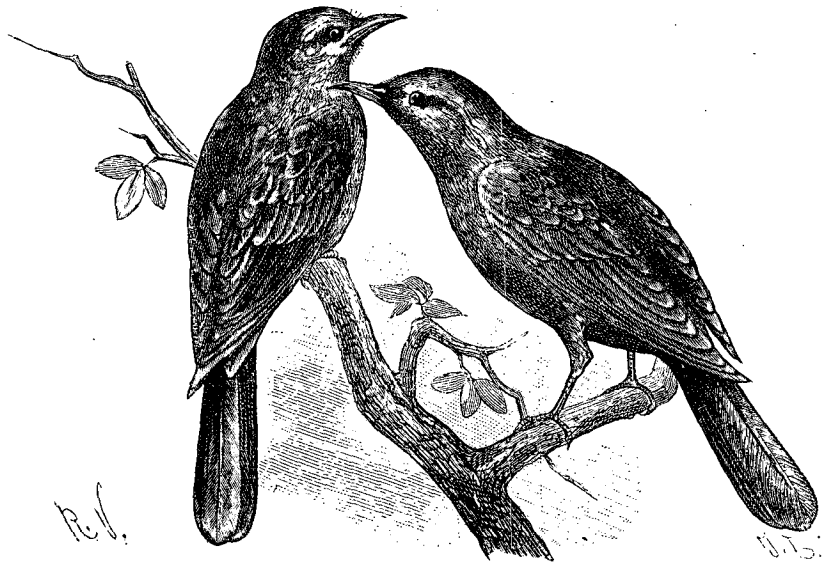


Couvent de Mar-Saba. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se rendit au désert auprès d'Euthyme. Lorsque sa réputation de sainteté se fut répandue au loin, plusieurs anachorètes se joignirent à eux, et vécurent dans la laure sous la règle établie par saint Basile. En 484, l'évêque de Jérusalem, Sallustius, consacra et nomma Saba abbé de l'ordre des Sabaïtes. L'anachorète mourut en 531, après avoir joué un rôle important dans les querelles contre les monophysites et autres hérétiques de l'époque. En 614, les soldats de Chosroës II, roi de Perse, détruisirent le couvent et massacrèrent les moines. Il fut ravagé de nouveau en 796 et 842, et, depuis cette époque, fortifié par d'épaisses murailles, qui ne l'empêchèrent point d'être encore pillé par les Arabes en 1832 et en 1834. En 1840, il a été reconstruit et agrandi par les soins de l'empereur de Russie. A l'époque de la pâque grecque un grand nombre de pèlerins russes du nord viennent ici faire des dévotions spéciales.

Le wady En-Nâr, qui n'a pas encore été bien exploré dans sa partie inférieure, est un ravin profond et escarpé depuis le couvent jusqu'à la mer Morte. Des deux côtés, de grands abruptes presque verticaux, élevés de cent cinquante à deux cents mètres, sont formés par des assises régulières et presque horizontales d'un calcaire crétacé dur, alternant avec des couches plus tendres. Cette roche ferrugineuse, d'un jaune ocreux, sans fossiles, donne naissance à des bancs en saillie semblables à de gigantesques marches qui permettent d'escalader les abruptes et de cheminer facilement sur les corniches. Les grottes des Esséniens et des anachorètes contemporains de saint Saba sont creusées par centaines dans les parties les plus ten-



Amydrus Tristrami (merles de Mar-Saba) (voy. p. 148). — Dessin de R. Valette, d'après un croquis de l'auteur.

dres, surtout dans la paroi de l'ouest, celle à laquelle se trouve adossé le monastère.

L'eau est extrêmement rare dans le wady; le couvent possède de grandes citernes, et tout en bas, en dehors de l'enceinte, coule une petite source appelée fontaine de Saint-Saba, près de laquelle on trouve un peu de verdure. Les cénobites étaient parfaitement au sec dans leurs grottes, mais aussi devaient avoir bien des difficultés pour se désaltérer.

Sur toutes les pierres du wady se traînent d'énormes myriapodes noirs, longs de quinze à vingt centimètres, et de la grosseur d'une plume de corbeau. Ce sont des *Jules*, qui laissent suinter, dès qu'on les touche, un liquide visqueux des plus irritants. Nulle part je n'ai vu une aussi grande quantité de ces répugnants animaux; certains rochers en sont littéralement couverts, et nous sommes forcés à chaque pas d'en écraser des centaines. Dans le vallon, les échos sont superbes, les coups de fusil ressemblent aux détonations du canon et se répercutent un nombre indéfini de fois. Lorsque nous tirons, des milliers de pigeons et d'amydrus se précipitent bruyamment des grottes, des corniches et des sombres parois de la montagne. Au milieu de ces rochers, on trouve cependant encore quelques fleurs : ce sont des sauges (*Salvia graveolens*, Valh., et *Salvia controversa*, Boiss.), deux borraginées jaunâtres (*Echium Aleppicum*, Boiss., et *E. plantagineum*) mêlées à un salsifis (*Scorzonera papposa*, D. C.), qui porte de gracieuses capitules violettes, à un petit souci (*Calendula Palestina*, Boiss.) et aux larges touffes du genêt Retem couvert de jolies fleurs blanches. A quelques endroits un peu moins desséchés s'élèvent les hautes panicules d'un réséda (*Reseda canescens*) jaunâtre et malheureusement sans odeur.

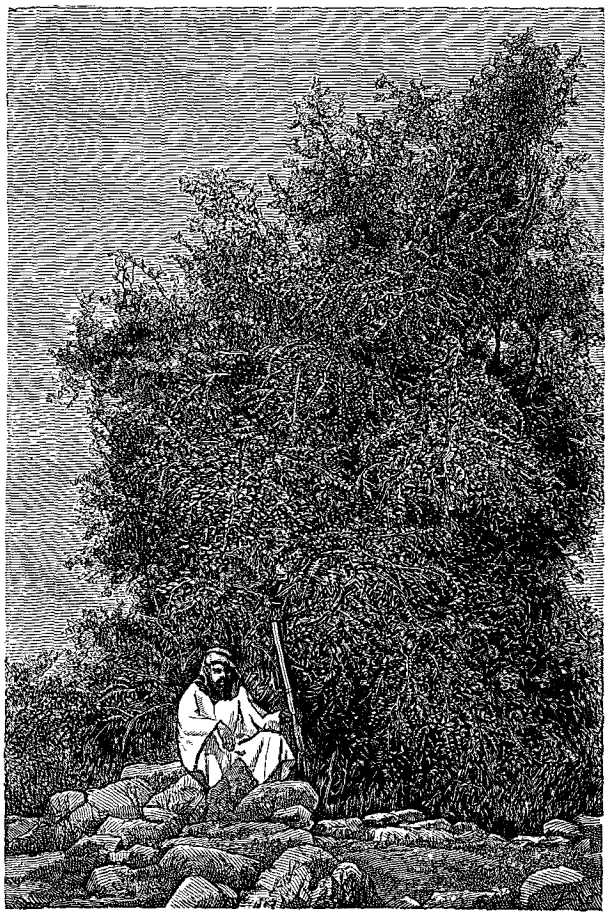
Le lendemain, nous partons pour la mer Morte. La chaleur, malgré l'heure matinale, est déjà excessive; aussi avons-nous la figure brûlée par le soleil levant, dont les rayons, entre six et sept heures du matin, sont extrêmement pénibles à supporter; ils frappent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obliquement, cautérisent les joues et la nuque sans qu'on puisse se garantir, et occasionnent alors facilement de redoutables insolations. La brise ne se fait sentir que plus tard; pendant les premières heures du jour, le calme de l'atmosphère augmente encore l'intensité des rayons calorifiques.

Nous remontons le chemin par lequel nous sommes venus, jusqu'à la citerne appelée Bir-el-Kulab, puis changeant de direction, et tournant droit à l'est, on franchit une série de collines et de wadys où paissent des chameaux et des chèvres. Quelques belles fleurs égayent ces pâturages : ce sont les coquelicots communs (*Papaver rhaeas*, L.), une giroflée (*Mathiola oxyceras*, D. C.), des géraniums sauvages (*Erodium ciconium*, L., et *E. Hirtum*, Forsk.), une petite ombellifère plumeuse très gracieuse (*Chaetosciadium trichospermum*) et une composée microscopique à grandes fleurs jaunes (*Gymnorrhaena micrantha*). De nombreuses perdrix rouges (*Perdix schukkar*) s'envolent ou bien courent rapidement devant nous. Nous lançons nos chevaux à fond de train sur ces malheureuses volatiles, et nous en tuons plusieurs qui sont énormes.

Le sentier descend ensuite dans un ravin sauvage, le wady Kuneiterah, profonde faille très étroite, dominée à droite et à gauche par de hauts escarpements d'un calcaire rougeâtre, alternant toujours avec des lits de silex noir. Le fond du wady est rempli de sable et de cailloux roulés par les eaux torrentielles de l'hiver. Quelques cistes se trouvent au bord du sentier, et sur les racines de ces arbrisseaux croissent en parasites de superbes orobanches à fleurs jaunes, tachetées de violet (*Orobanche tubulosa*, Schl.), hautes de plus de six pieds, et dont les tiges garnies de grosses écailles ont un pouce et demi de diamètre. Sur le sommet d'une montagne élevée qui se dresse à notre gauche, et dont nous sommes séparés par un profond ravin, se voit la blanche construction de Neby Mousa, le tombeau de Moïse d'après les musulmans, élevé probablement au treizième siècle après J. C. L'histoire prouve avec évidence que le législateur des Hébreux, mort sur le mont Nébo, a été enterré de l'autre côté du Jourdain, dans le pays de Moab. Les Arabes n'en croient pas moins à la sainteté de ce petit monument, auprès duquel ils se rendent en procession, conduits ordinairement par des derviches fanatiques, qui ressemblent plus à des fous furieux qu'à des hommes voués à la sainteté. Du point où nous sommes parvenus, il ne serait pas possible de grimper jusqu'au sanctuaire que nous avons eu la bonne fortune de visiter dans une autre circonstance. Il consiste en une petite mosquée entourée d'une double enceinte, surmontée d'un minaret assez peu élevé, mais qui permet cependant, grâce à l'altitude de la montagne, de jouir d'une vue très étendue sur l'extrémité nord de la mer Morte, l'embouchure du Jourdain et les déserts désolés qui nous environnent. Les cours qui entourent la mosquée sont terminées par des galeries voûtées qui servent de retraites aux pèlerins. Un certain nombre de ceux-ci viennent toujours de l'Inde méridionale, et se distinguent facilement des Arabes et des Africains par leurs vêtements en coton, leurs immenses turbans blancs ou verts, leurs traits réguliers et leur peau presque noire. Ces Indiens, malgré la noblesse de leur origine, sont en général les plus fanatiques de la bande : aussi ne faut-il jamais les approcher qu'avec certaines précautions. Dans le cloître de la mosquée, ils allument les fragments d'une roche bitumineuse qui se trouve non loin de là, et qui brûle facilement en répandant une épaisse fumée noirâtre. Quoique ces gens ne sont point des Parsis, ils attachent évidemment une idée religieuse à la combustion de cette pierre qu'ils appellent *Hajjar Mousa*, pierre de Moïse. Assis par groupes de deux ou trois autour de ces foyers incandescents, et murmurant à demi-voix d'interminables prières, ils semblent plongés dans l'extase en suivant attentivement la fumée odorante qui se perd peu à peu dans l'azur profond du ciel. Cette roche n'est autre chose qu'un calcaire crétacé compact, à grains fins, qui a été imprégné par le bitume. Il est très répandu dans les couches

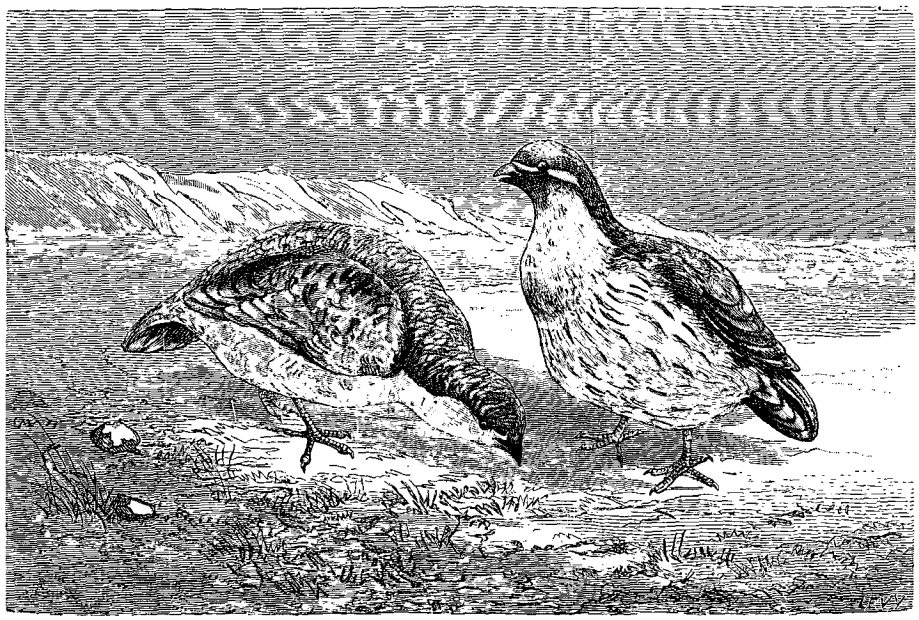


Zizyphus spina-Christi (voy. p. 152. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formant la montagne, et se présente sous l'aspect de larges filons d'une teinte bleuâtre qui la fait reconnaître de loin. Souvent, la chaleur intense du soleil ayant évaporé le bitume de la surface, la roche devenue grise ne paraît plus contenir les substances carburées, que l'on retrouve cependant à l'intérieur lorsqu'on l'a cassée en morceaux. Ce calcaire contient vingt-cinq pour cent de son poids en bitume; il est donc très riche et pourrait être exploité avantageusement.

La mosquée de Neby Mousa porte cinq coupoles; sous celle du centre on voit un sarcophage de quatre mètres de longueur, recouvert d'un voile blanc, sur lequel de grands cartouches reproduisent en broderies des versets du Koran. Aux grilles des fenêtres sont accrochées une multitude de guenilles de diverses couleurs, placées comme ex-voto en l'honneur de Moïse, dont les ossements sont censés reposer dans l'énorme cénotaphe. Le wady Kuneiterah débouche au milieu d'une plaine sillonnée de légères ondulations qui s'inclinent fortement vers la mer Morte, dont nous apercevons les eaux bleues, à une très petite distance. Cette plaine est formée par les dépôts du lac, lorsque son niveau était beaucoup plus élevé, et par les alluvions provenant des hauteurs voisines. La terre, à certains endroits, est blanche comme de la neige, à cause des efflorescences salines qui forment une croûte à la surface. Quelques ruisselets coulent entre des bouquets d'arbres épineux (*Zizyphus spina-Christi*) et sont entourés de joncs et de grands roseaux; ailleurs, ce sont d'immenses espaces recouverts de plantes qui ne poussent que près des mers, des salsolacées (*Arthrocnemum fruticosum*, Moq.) hautes de plusieurs mètres, qui sont récoltées et brûlées par les Arabes, pour en retirer la soude nécessaire



Caccabis Heyii (perdrix). — Dessin de R. Valette, d'après un croquis de l'auteur.

à la verrerie d'Hébron; d'*Achyranthes argentea*, Lamck., autre salsolacée à jolies fleurs blanches disposées en longues grappes; puis des statices (*Statice pruinosa*, L.) semblables à celles que l'on trouve sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, et une curieuse zygophyllée (*Zygophyllum dumosum*, Boiss.). Toutes ces plantes forment une végétation d'un aspect des plus singuliers; ce sont des buissons séparés par des espaces libres, sablonneux et recouverts de sel. Entre les buissons volent des nuées d'une ravissante petite perdrix que nous apercevons pour la première fois (*Caccabis Heyii*), grosse à peu près deux fois comme une caille, d'un gris jaunâtre, et dont le mâle porte sur les joues un gracieux col droit d'un blanc de neige. Cette perdrix a tellement la couleur du sol environnant qu'elle part presque sous nos pieds avant que nous ayons pu l'apercevoir; c'est là une de ces adaptations remarquables des couleurs protectrices avec celles du milieu ambiant signalée par Bernardin de Saint-Pierre et sur lesquelles Darwin a appelé l'attention des naturalistes. Ces perdrix, fort peu sauvages, constituent un manger fort délicat. Un de nos hommes, Ibrahim, vieux turco dans la légion étrangère de l'armée française, aujourd'hui à moitié bandit dans les environs de Jérusalem, nous en apporte un grand nombre vivantes, dont il parvient à s'emparer en les poursuivant et en les prenant à la main dans les trous des rochers où elles vont se retirer. Ces beaux oiseaux ont parfaitement pu s'acclimater en France, et mériteraient d'être multipliés dans nos départements chauds et secs du Midi.

Enfin, nous arrivons sur le rivage même de cette mer mystérieuse dont les eaux sont d'une pureté et d'un bleu admirables, mais dont la saveur est horrible. Lorsqu'on avale une gorgée de ce liquide, il semble que ce soit un mélange affreux de sedlitz, d'eau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



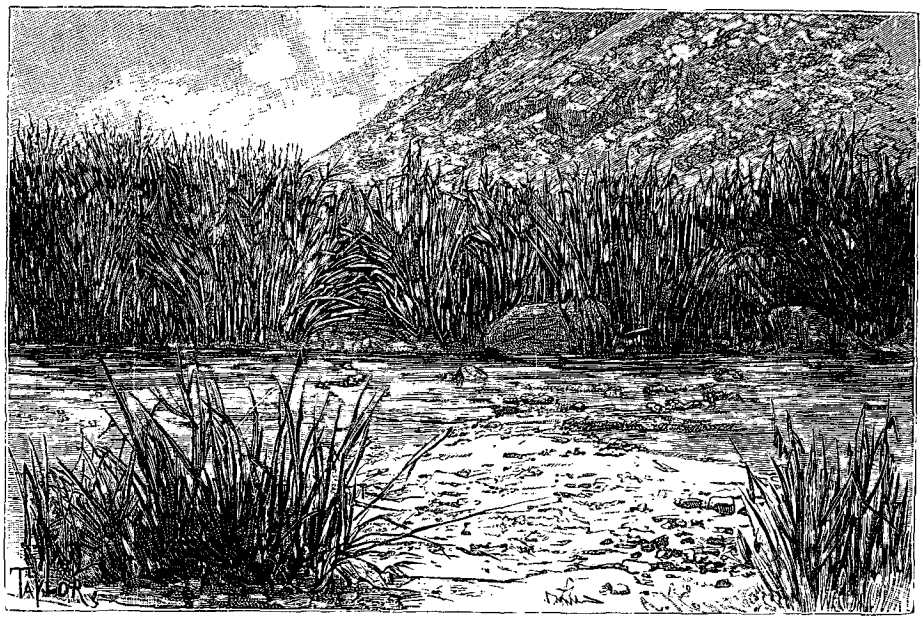
Moines donnant à manger aux merles (voy. p. 148). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mer et d'huile de pétrole! Elle laisse sur la peau un enduit gras qui finit par produire de la rougeur et quelquefois même une éruption fort désagréable. Les vagues poussées par un léger vent d'est viennent jeter une frange d'écume sur un lit de sable fin et de cailloux roulés que n'animent aucun crustacé, coquillage ou poisson. Mais l'air n'est ni empesté ni empoisonné, ainsi qu'on l'a affirmé bien souvent; de nombreux oiseaux égayent par leurs chants ces bords solitaires, mais gracieux; des grèbes huppés (*Podiceps cristatus*), des bandes de canards nagent à la surface, et je pus tuer un magnifique héron cendré qui se promenait paisiblement entre les joncs.

Nous suivons pendant deux heures les sables du rivage et arrivons près de la belle source d'Aïn el-Feschkhah, dont les eaux claires et limpides jaillissent de terre, au pied d'un rocher, entre de hauts roseaux, non loin de la mer. Cette source très abondante a une température de vingt-sept degrés; elle est presque tiède et, au goût, légèrement sulfureuse. Au milieu des roseaux (*Arundo donax* et *Phragmites Isiaca*), nagent une grande quantité de petits poissons qui servent de pâture aux grèbes et aux canards : ce sont les *Cyprinodon cypris*, *Cyprinodon sophiæ*, *Cobitis insignis*, *Chromis Leontinæ*, Lort., et un grand nombre de jolies petites crevettes qui font des sauts incroyables lorsqu'on veut s'en emparer.

Le camp est agréablement placé sur une éminence non loin de la source; derrière s'élèvent les montagnes déchirées, escarpées et arides qui forment la tranche du plateau de Bethléem; à notre gauche se déroule la plaine de sable que nous venons de parcourir tandis, qu'à droite la côte, admirablement découpée par des baies gracieuses, semble se terminer



Source d'Aïn el-Feschkhah. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

au cap sombre et sauvage de Ras el-Feschkhah. Devant nous s'étend cette belle nappe bleue réfléchissant comme le miroir le plus parfait les montagnes de Moab qui deviennent d'un violet intense, et la teinte émeraude que le ciel prend au coucher du soleil. Vers le soir, la brise vient nous permettre de respirer plus à l'aise après l'accablante chaleur du jour; les vagues blanchissent à l'horizon et font entendre cette agréable pulsation sourde et rythmée dont nous étions privés depuis si longtemps.

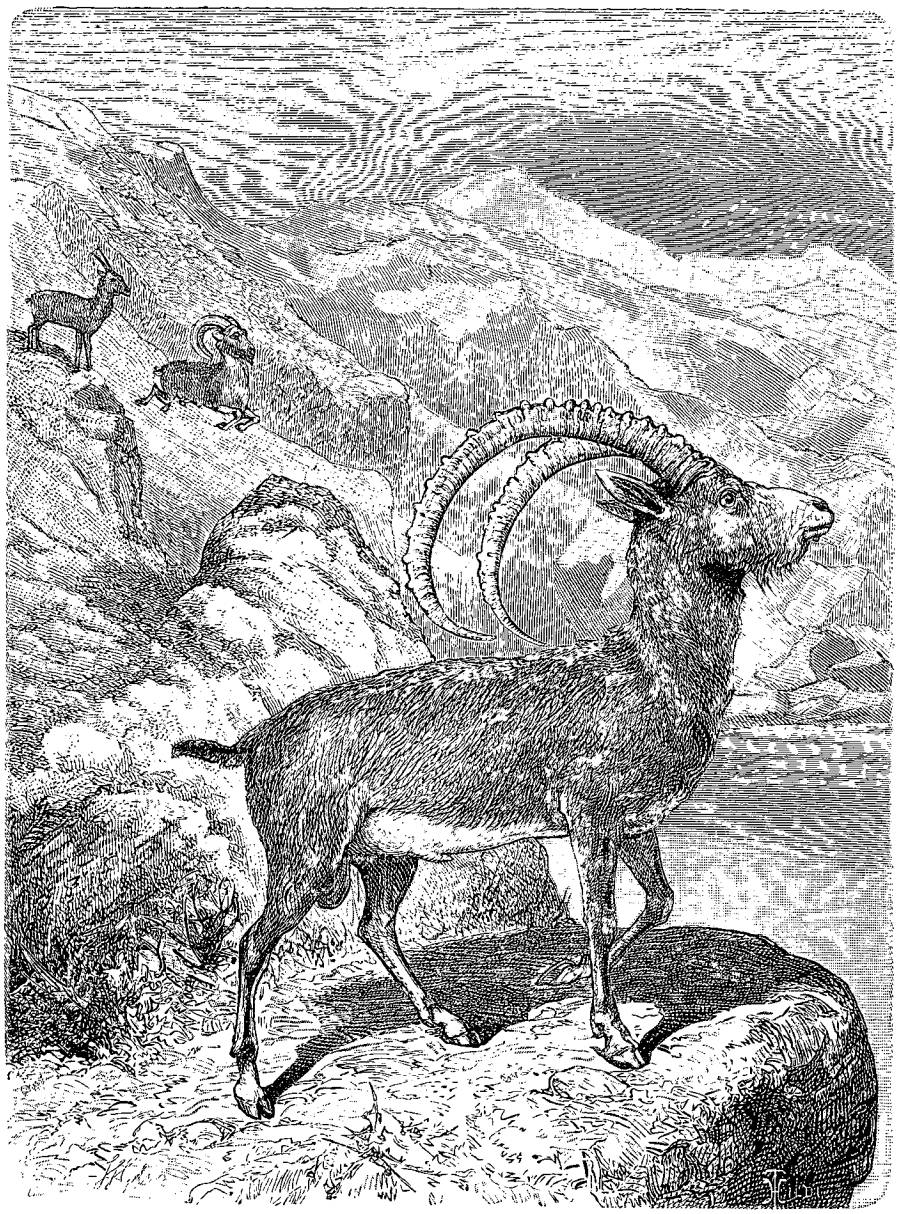
Le lendemain, nous laissons nos bagages faire de grands détours dans la montagne, les bords du rivage étant inaccessibles pour les bêtes de somme à cause des montagnes rocheuses qui tombent directement dans la mer. Quant à nous, suivant à pied les traces du révérend Tristram, rien qu'avec nos armes, les instruments et quelques Arabes conduits par le fils du cheik Goblan, nous franchissons les falaises du cap Feschkhah; après avoir en vrais alpins-clubistes escaladé des rochers très escarpés, nous traversons des ravines profondes, et, au bout de deux heures d'une gymnastique des plus pénibles, nous atteignons le sommet du cap, où les baromètres accusent une altitude de quatre cent cinquante-cinq mètres. Du côté de la mer, les parois sont excessivement raides et semblent plonger presque verticalement dans les eaux. De l'endroit où nous sommes parvenus, on ne peut voir le rivage même; peut-être n'y en a-t-il point. Cependant je ne suis pas bien convaincu qu'au moment des basses eaux on ne puisse passer entre la montagne et le lac.

De cette hauteur nous dominons la mer Morte tout entière avec ses baies, ses golfes, ses montagnes fantastiques; au sud, la vue est bornée par les grandes falaises du cap Mersed.

Mais la chaleur est si forte que nous sommes les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uns et les autres peu portés à l'admiration. Dans les ravins, non loin du sommet, les Arabes aperçoivent, couché à l'ombre, un petit troupeau de sept bedens ou bouquetins du Sinaï (*Ibex Sinaïtica*, Rüpp.), superbes animaux qui ont les plus grands rapports avec les bouquetins de nos Alpes. Ils étaient trop loin et nous étions trop fatigués pour songer à leur donner la chasse; mais quelques jours plus tard on m'a apporté de belles dépouilles, ornées de cornes gigantesques, régulièrement noueuses et longues de plus d'un mètre et demi. Notre turco, voyant quel intérêt nous portions à ces intéressants ruminants, en a capturé depuis cette époque un certain nombre qui sont arrivés à Lyon en bon état et qui se sont parfaitement privés. Leur agilité est telle, que deux de ces jeunes bouquetins, âgés de cinq mois à peine, peuvent sauter



Ibex Sinaïtica. — Dessin de Gobin, d'après nature.

et se tenir debout, les quatre pieds rapprochés, sur la tête de la fermière qui leur donne ses soins. Dans les rochers effrayants de la mer Morte, ces animaux sont splendides lorsqu'ils franchissent les ravins en escaladant les parois à pic avec la grâce et la rapidité des chamois. Ils se nourrissent surtout de jeunes pousses des arbrisseaux et des armoises (*Artemisia Judaïca*) qui croissent très abondamment dans ces régions désertes. Les Arabes les chassent habilement et les tirent souvent de très loin avec leurs mauvais fusils à longs canons. Ibrahim, dont j'ai déjà parlé plus haut, s'est emparé de plusieurs nouveau-nés en les poursuivant à la course à travers les rochers; mais dès qu'ils sont âgés de quelques jours à peine, il est impossible de les atteindre. Les jeunes peuvent être facilement nourris par des chèvres laitières qu'ils tettent volontiers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au sud du Ras Feschkhah, on redescend avec difficulté dans le petit wady Serabit actuellement desséché. A partir de ce point, la plage redevient praticable; elle est sablonneuse, large de plusieurs centaines de mètres, couverte de soudes arborescentes (*Arthrocnemum fruticosum*, et *Suaeda asphaltica*, Boiss.) et de nombreux roseaux. Elle est très étendue en face du wady En-Nâr, où se trouve un vaste cône de déjections formé par les eaux du Cédron, lorsqu'elles sont abondantes, après la saison pluvieuse. Les monticules de sable et de gravier d'une hauteur de plusieurs mètres sont séparés par des sillons profonds. Partout le sol est couvert de cristallisations salines et de fragments de bitume roulés par les flots. Sept heures après notre départ d'Aïn Feschkhah, nous arrivons épuisés à Aïn el-Rhoueir, où les tentes sont dressées, prêtes à nous recevoir.

Sur le rivage de la mer, on trouve beaucoup de fragments d'asphalte et de soufre arrondis par les vagues, ainsi qu'un grand nombre de troncs d'arbres déracinés par le Jourdain et entraînés par les vents et les courants. Ces arbres privés de leur écorce sont noircis comme s'ils avaient été passés au feu.

Le long du rivage, le lendemain, nous suivons un sentier assez facile jusqu'à Aïn Terabèh, au milieu des dunes couvertes de soudes, de tamarix et de roseaux. Ces broussailles fourmillent de *Caccabis Heyii*. C'est dans cette localité que, pour la première fois, nous voyons une chénopodée géante (*Atriplex halimus*) former de petits arbres de six pieds de hauteur. Sur les tamarix d'alentour niche un moineau que M. Tristram a appelé *Passer moabiticus*. Dans les hautes falaises qui se trouvent à l'est, volent des nuées de corneilles (*Corvus affinis*, Rüpp.) qui ne se rencontrent qu'en Arabie.

Un peu après Aïn Terabèh, au wady Hasasah, abandonnant le gros de la caravane, et rien qu'avec nos armes et les instruments, nous suivons la côte. Les chevaux et les bagages prennent un affreux chemin qui, par les hauteurs, leur permettra de contourner le jebel Schoukif qui forme le cap Ras Mersed, tandis que nous allons essayer le passage direct en grimpant à travers les rochers. Quelquefois cependant, il est possible de pénétrer dans de petites baies comme celle qui est à l'entrée du wady Schoukif et qui présente près du rivage une source laissant échapper de fortes vapeurs sulfureuses.

Ailleurs, on est obligé de passer sur une série de corniches fort désagréables, où ne s'aventurent d'ordinaire que les bouquetins et les chèvres. A certains endroits, à la base de ces abruptes, se trouvent des collines disposées en terrasses formées par les débris des montagnes et les anciens dépôts de la mer Morte qui devait avoir primitivement une masse d'eau infiniment plus considérable qu'aujourd'hui. Le mont Schoukif présente des escarpements de toute beauté, mais la fatigue et surtout la chaleur ne nous ont pas permis d'arriver sur ses hautes sommités, d'où la vue doit être des plus étendues et des plus intéressantes.

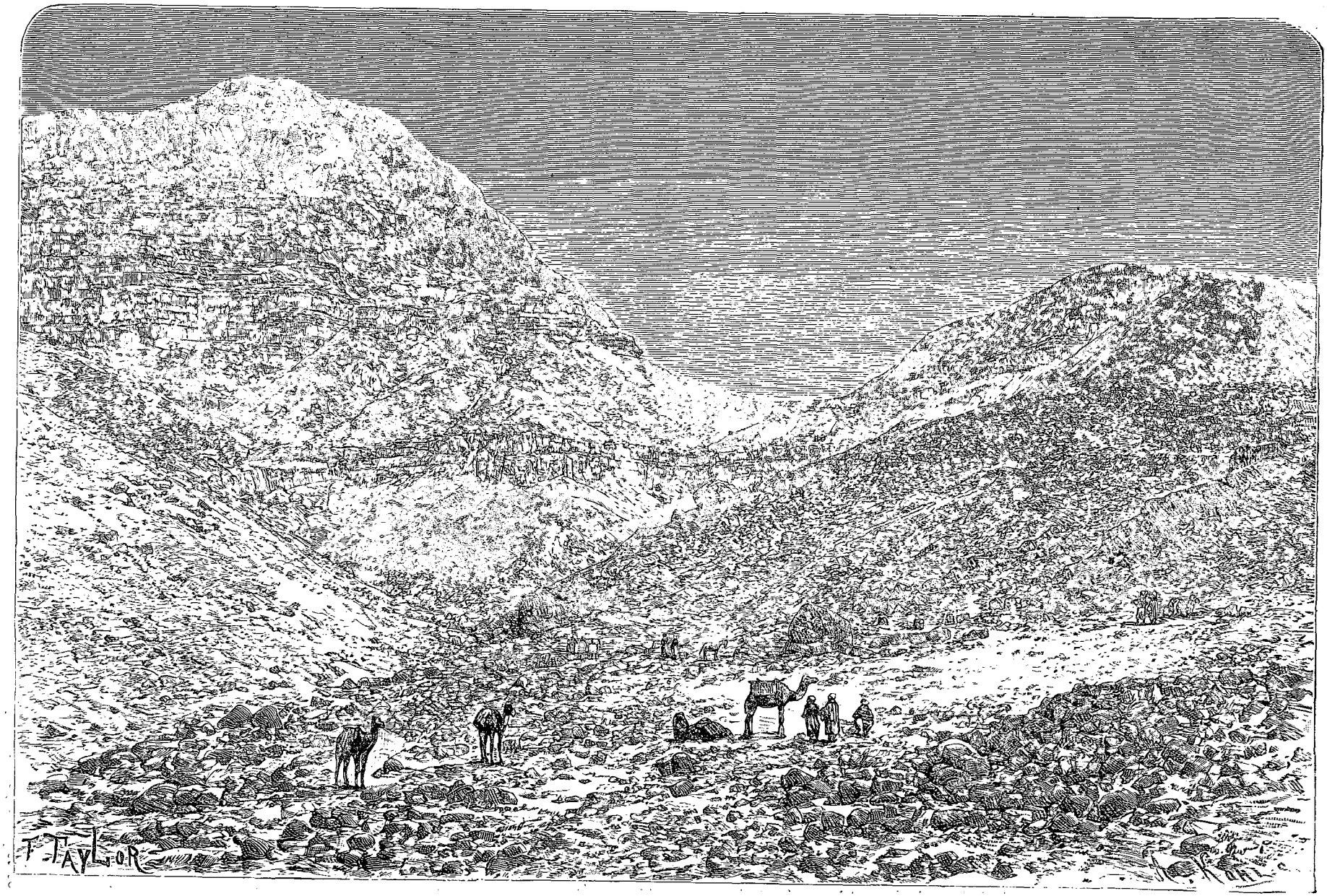
Six heures après avoir quitté les chevaux, on arrive au wady Syder, près d'Aïn Jedy, l'ancien Engeddi. La caravane remonte jusqu'à la source, où nous arrivons entièrement harassés dans nos tentes hospitalières. Ces courses à pied sont extrêmement fatigantes dans ce pays. Je puis faire plus facilement quinze heures de marche dans les rochers, sur la neige et les glaciers de nos Alpes, que six heures au bord de cette profonde dépression terrestre.

La source d'Aïn Jedy est située à cent vingt mètres au-dessus du niveau du lac, sur un plateau entouré à l'ouest et au nord par un immense cirque formé de hauts escarpements crétacés. Le chemin de Bethléem se déroule en lacets sur ces rochers vertigineux qui ressemblent beaucoup à ceux de la Gemmi, dans le Valais. Ils sont formés par un calcaire rose, très dur et très poli, reposant sur de puissantes couches dolomitiques. Cette descente effrayante et pénible, très dangereuse pour les bêtes de somme, dure trois quarts d'heure environ, et de la source à la mer il faut encore une demi-heure. Les eaux d'Aïn Jedy, très pures, jaillissent sous une énorme paroi rocheuse au milieu des blocs de dolomie. Elles ont une température assez élevée (vingt-sept degrés), sont très chargées de carbonate de chaux malgré leur grande limpidité, et ont déposé sur tout leur parcours de grandes masses de travertins ou de tufs concrétionnés qui ont comblé les bassins artificiels destinés à les recevoir dans l'antiquité. Ces sources devaient être primitivement beaucoup plus abondantes et plus calcarifères qu'aujourd'hui.

Les pierres des bords et du fond sont toutes noires par la présence d'une grande quantité de mollusques : *Neritina Michonii*, Bourg., *Melanopsis proemorsa*, *M. Saulcyi*, *M. rubripunctata*, Trist. De nombreux crabes d'eau douce (*Thelephusa fluviatilis*) habitent sous les pierres et au milieu des racines. Quelques-uns de ces crustacés atteignent des dimensions considérables. Ces sources ne renferment point de poissons.

A une petite distance après sa sortie de terre, le ruisseau coule au milieu d'un épais fourré d'arbustes et de plantes au facies tropical ou plutôt arabique. Les roseaux (*Arundo donax*) arrosés par ces eaux tièdes deviennent gigantesques. Dans les parties inférieures de son cours, à cause des plantes aquatiques et des racines mortes, l'eau de la source prend un goût marécageux désagréable. De beaux groupes de mimosas donnent au paysage un caractère tout particulier : ce sont les acacias seyals, qui produisent la véritable gomme arabique et dont le bois est dur comme le fer. Cette espèce se rencontre dans bien des localités différentes, au Sinaï, en Arabie et dans certaines parties de la Tunisie. Les seyals (*Acacia Seyal* et *A. tortilis*) sont des arbres de moyenne grandeur, tortueux, à rameaux étalés, formant à quelques mètres de hauteur une tête élargie en parasol, couverte de feuilles

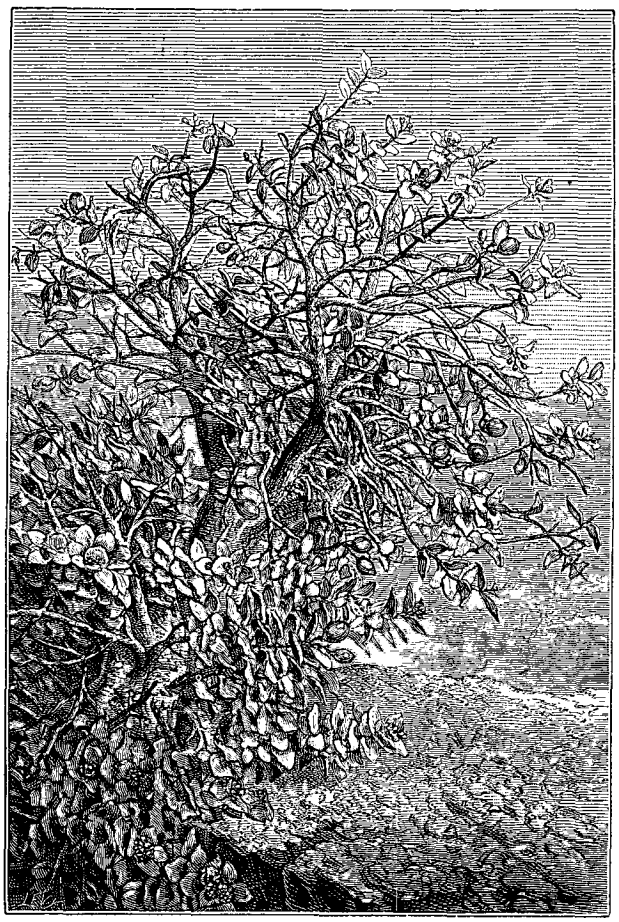
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée près d'Aïn Jedy. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légères, élégantes et d'un très beau vert. La gomme arabique s'échappe en automne, à la base du tronc, entre les fentes de l'écorce, et se coagule en larmes de la grosseur d'une noisette, d'une couleur jaune pâle et presque translucides; le *Mimosa unguis-cati*, Forsk., qui est pourvu d'épines très longues et qui se couvre au printemps des fleurs les plus élégantes et les plus odorantes; puis de très grands *nabq* appelés aussi par les Arabes dôm ou sidr : c'est le *Zizyphus spina-Christi*, couvert d'épines aiguës comme de fines aiguilles et légèrement recourbées. Elles rendent les fourrés absolument impénétrables; on ne peut même introduire la main dans un buisson sans la retirer ensanglantée et sans laisser en tribut une partie de ses vêtements. Aussi un grand nombre de petits oiseaux fort intelligents ont choisi les nabq pour y établir leurs nids, sachant bien que ces terribles épines les mettront à l'abri des rapaces très nombreux dans la contrée. De l'intérieur de ces forteresses, ils narguent par leurs cris et leurs chants joyeux les tiercelets et les milans qui tournent désappointés et impuissants autour de cet asile inviolable. Souvent un seul nabq porte un très grand nombre de ces nids, tandis que les arbres sans épines n'en montrent pas un seul. Les zizyphus donnent de petites pommes, d'un jaune verdâtre, qui mûrissent en avril-mai, et dont le goût acidulé très agréable les fait rechercher par les Arabes, qui en général cultivent peu les fruits. Le long du ruisseau il y a aussi des lauriers-roses (*Nerium oleander*) dont les fleurs m'ont paru plus pâles que dans d'autres localités; des malvacées très vigoureuses (*Sida mutica*, Delile), de très beaux tamarix (*Tamarix tenuifolius*, D. C.), dont les fleurs forment de superbes gerbes carminées, puis le singulier henna (*Lawsonia alba*) de la famille des lythrariées, dont les feuilles desséchées et pulvérisées fournissent aux Arabes et aux Turcs la couleur dont ils font grand usage pour teindre en jaune les mains et les pieds des femmes et des jeunes filles. Il est très probable que cette plante, connue déjà des anciens Hébreux et appelée copher dans la Bible, a été dès la plus haute antiquité importée d'Égypte. Aujourd'hui il n'y a plus un seul palmier à Engeddi, quoiqu'ils y fussent anciennement fort nombreux. Près de la source, on trouve de beaux groupes d'une asclépiadée appelée *Calotropis procera*, ou orange de Sodome par les pèlerins et les livres sacrés. Cette plante ne se rencontre qu'à Engeddi, en Nubie et en Arabie du sud. Elle est presque arborescente et peut atteindre les dimensions d'un figuier de moyenne grandeur. Les rameaux sont verts, gorgés de sucs; les feuilles, grandes, ovales, lancéolées, pâles et brillantes, sont opposées deux à deux et entourent la tige à leur base. Un suc laiteux, blanc, semblable à celui des euphorbiacées, coule abondamment lorsqu'on sectionne quelque partie de la plante. Ce latex ne paraît pas être très irritant et n'a pas de goût lorsqu'on le place sur la langue. Le fruit, de la grosseur d'une petite orange, est d'une couleur jaune pâle. Lorsqu'il est mûr, l'enveloppe papyracée se rompt et laisse échapper une grande quantité de graines pourvues d'une longue aigrette plumeuse. Cette soie sert aux Bédouins à faire des mèches pour leurs fusils; quelquefois les femmes la filent avec le coton pour en tresser les cordes destinées à retenir le keffié sur le front de leurs seigneurs. Dans les couvents grecs de Jérusalem, les moines médicastres administrent le lait de la plante aux femmes qui désirent devenir mères; il paraît que ce remède jouit d'une propriété incontestée!



Calotropis procera. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

On trouve encore à Engeddi la pomme de Sodome (*Solanum melongena*), dont le fruit, de la grosseur d'une pomme d'api, laisse échapper, lorsqu'on l'écrase, une quantité innombrable de fines graines que les personnes crédules ou naïves ont appelées de la cendre. Hasselquist dit que les fruits, lorsqu'ils sont piqués par un insecte du genre *Tenthredo*, se changent en véritable poussière noire. D'après ce que j'ai vu, je crois plutôt que le phénomène est dû, tout simplement, à la présence d'un champignon du genre *Uredo*, semblable à celui qui, dans nos pays, transforme les

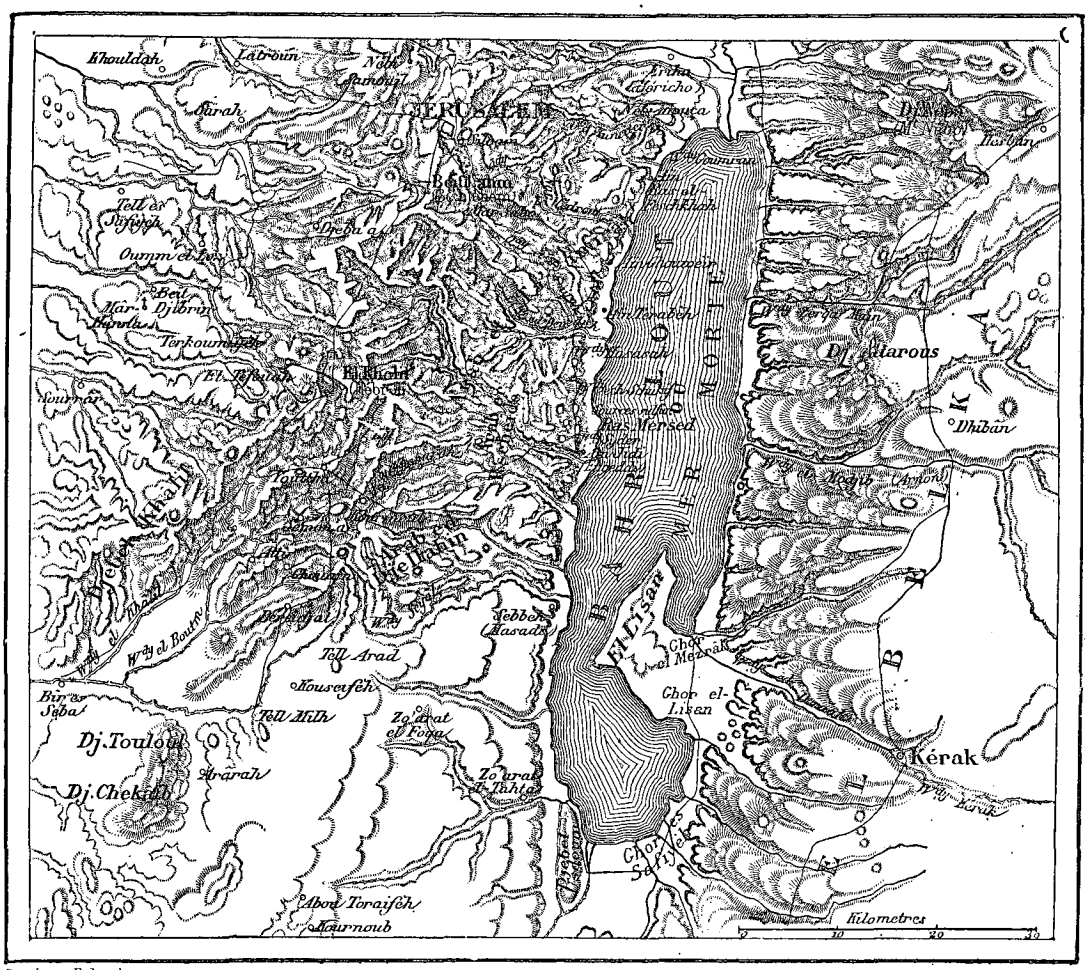
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grains du maïs en une sacoche remplie d'une poussière noire comme de la suie.

Sur les hauteurs désertes situées au nord, on trouve la célèbre crucifère appelée à tort rose de Jéricho (*Anastatica hierochuntia*). Lorsqu'elle est desséchée, elle se crispe en une boule que le vent roule dans les sables, tandis que si l'on trempe l'extrémité de la racine dans un peu d'eau, grâce à un système vasculaire très développé, le liquide est absorbé rapidement, et en peu d'heures la plante s'épanouit en une cupule des plus gracieuses, même après un grand nombre d'années d'une dessiccation complète.

A Engeddi, cette fleur est connue sous le nom arabe de Kefr Meriem, la main de Marie; elle n'est commune nulle part, quoiqu'elle se rencontre sur tous les rivages du bassin de la mer Morte. Les Bédouins Rscheidé l'apportent à Bethléem, où les femmes les achètent pour les vendre aux pèlerins.

On voit près des sources les ruines d'un moulin et de deux bassins antiques assez profonds situés entre le plateau et la plage. De nombreux débris de murailles grossières indiquent les terrasses où l'on cultivait jadis la vigne et beaucoup d'arbres fruitiers. Le nom d'Engeddi de l'antiquité est le même que celui d'Aïn



Gravé par Erhard.

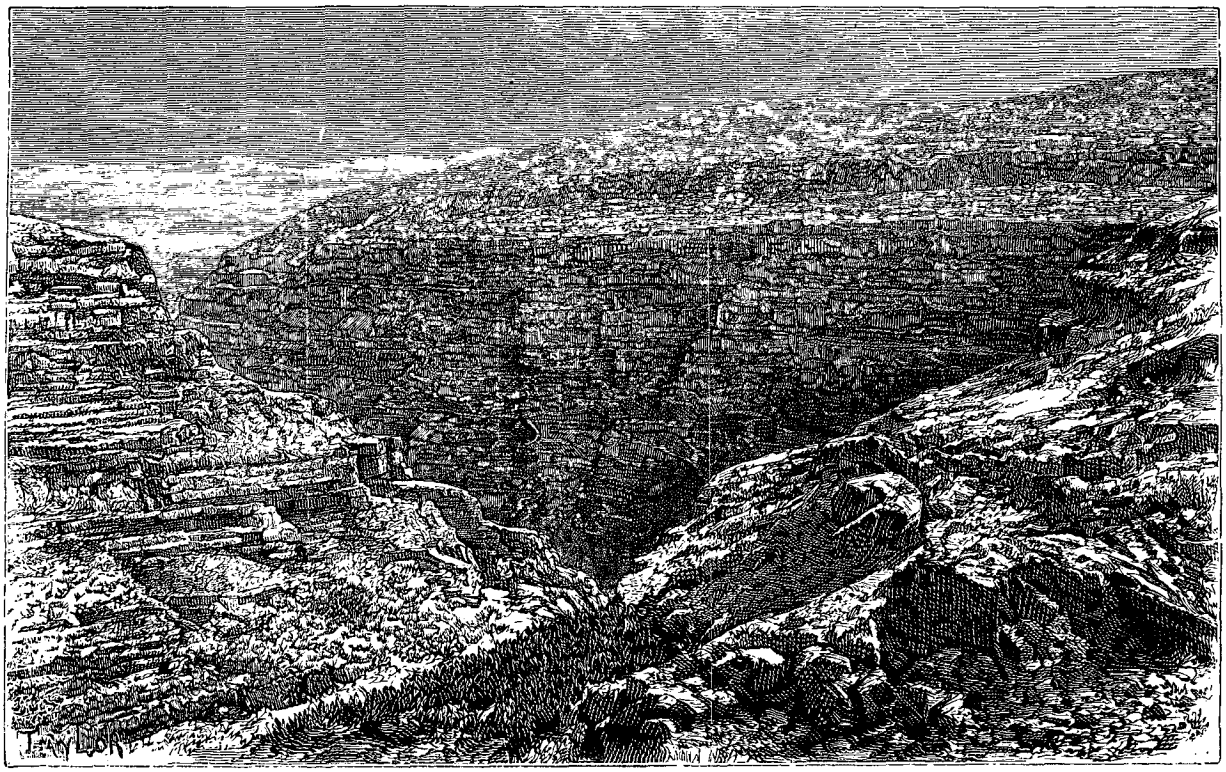
Jedy des Arabes d'aujourd'hui; les deux mots veulent dire la même chose : la fontaine du chevreau. L'historien Josèphe raconte que la ville se trouvait au bord du lac et qu'elle était célèbre par ses beaux palmiers. Il est singulier que les croisés qui occupaient plus tard le pays et avaient régularisé le transit nautique sur la mer Morte n'en disent pas un mot.

La plaine qui s'étend un peu au sud est cultivée par les Arabes Rscheidé de la grande tribu des Ta'amirah; ils sèment un peu de blé, de doura et une assez grande quantité de concombres fort recherchés à Jérusalem à cause de leur maturité précoce due à la température très élevée d'Aïn Jedy. Dans les montagnes environnantes, outre les gazelles, on trouve de nombreux troupeaux de bouquetins bedens, dont les cornes noueuses sont apportées à Jérusalem, où elles servent à faire des manches de poignards. Il y a encore des damans, des panthères, des hyènes, des renards et des chacals. Les bouquetins sont les chamois de la Bible (Psaume 104, verset 18), et vivent ordinairement par petites familles de huit à dix individus conduits par quelque vieux mâle dont les énormes cornes noueuses sont fort recherchées par les Turcs et les Arabes. Les Ta'amirah, comme les montagnards

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nos Alpes, affirment que cet animal, lorsqu'il est serré de près, s'élance du haut des escarpements et tombe sur les cornes dont l'élasticité l'empêche de s'assommer. Il est singulier de voir ainsi la même fable colportée aux deux extrémités de la Méditerranée par les chasseurs de cette belle espèce. Les ibex sont infiniment moins craintifs que les chamois et se laissent quelquefois approcher assez facilement. Les vieux boucs deviennent souvent farouches, se précipitent tête baissée sur le chasseur imprudent, et sont alors extrêmement dangereux à cause de la violence de leurs attaques. Les lièvres (*Lepus sinaïticus*), aussi très communs, en général minces et efflanqués, sont très haut montés sur jambes.

D'Aïn Jedy la vue est superbe : on aperçoit la mer Morte à peu près dans toute son étendue : au nord, c'est le promontoire Ras Feschkhah et l'entrée de la vallée du Jourdain ; à l'est, les hautes falaises de Moab avec la ville et le château fort de Kerak, l'ancien Crac des croisés ; puis la grande presqu'île basse et



Désert au-dessus d'Aïn Jedy. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

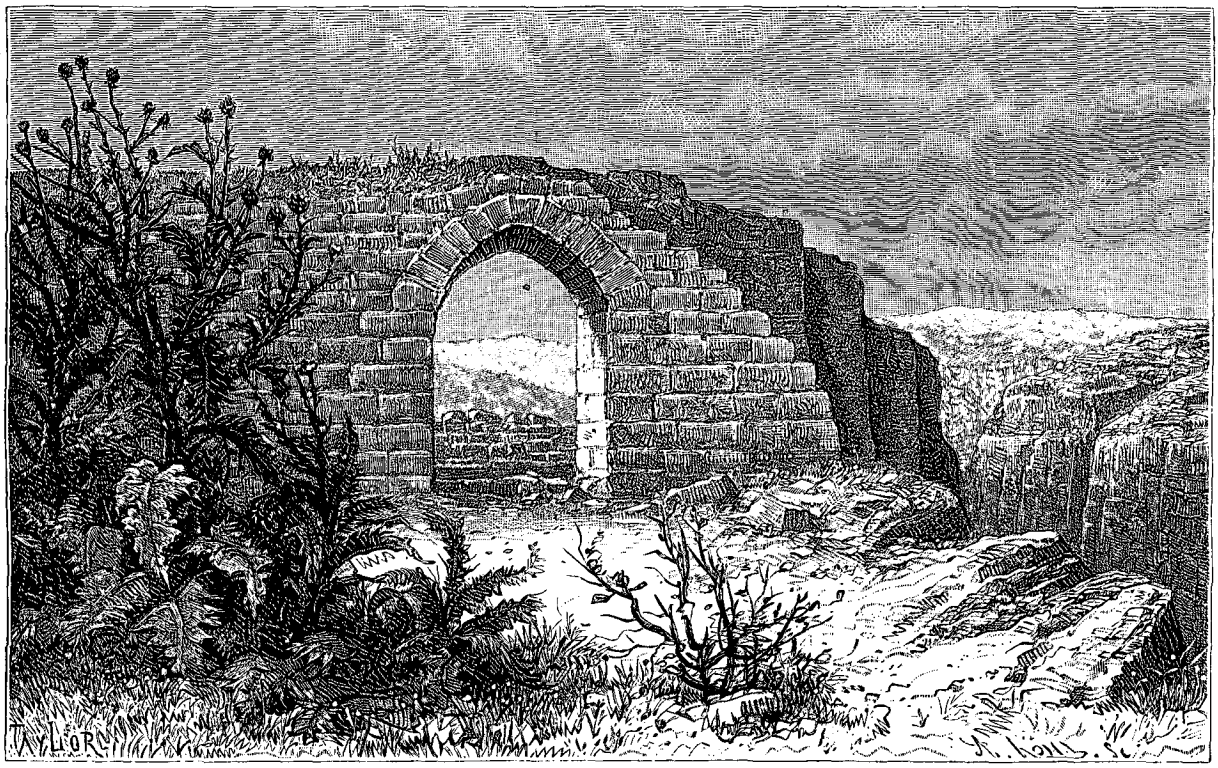
marécageuse de la Lisan (la langue) qui s'avance au loin dans la mer. Au sud, la vue est bornée par la sombre montagne de Sebbèh, sur laquelle était construite la ville forte de Massada dont les habitants s'égorgèrent mutuellement après le siège héroïque du général romain Sylva, et enfin à nos pieds ce grand et beau lac, cette mer mystérieuse dont les eaux bleues sont unies comme un miroir. A l'ouest, les hauts escarpements déchirés et arides me rappellent les plus beaux passages de nos Alpes, et là, comme dans nos montagnes, des bandes de noires cornicilles (*Corvus affinis*) font retentir les échos de leurs cris aigus, en tournoyant au-dessus des cadavres des bêtes de somme tombées dans les précipices de ces abruptes vertigineux.

Le soir, tout se calme, tout devient paisible ; la lune éclaire majestueusement la nappe argentée qui se déroule devant nous, et, seul, le murmure du ruisseau qui coule près des tentes vient troubler délicieusement le silence de la nuit.

Docteur Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de Massada (voy. p. 162). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Massada. — Mer Morte.

A partir d'Aïn Jedy le pays devient peu sûr ; la tribu maîtresse du territoire qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la mer Morte est celle des Djellahin, actuellement en lutte ouverte avec le pacha de Jérusalem. C'est grâce à cette circonstance qu'il nous sera peut-être possible d'aller à Massada sans payer la lourde rançon que ces Arabes nomades prélèvent sur les voyageurs. Mais nous ne pourrons passer qu'à une condition, c'est de marcher très vite et de n'emporter aucun bagage. Nos tentes vont donc rester à Aïn Jedy, sous la garde de nos moukres, tandis qu'avec nos armes et nos instruments seulement nous irons faire une pointe rapide jusqu'à Massada, où nous passerons la nuit dans quelque creux de rocher, couchés sur nos couvertures. Le temps est toujours splendide, très chaud, et par conséquent les tentes ne seraient qu'un luxe inutile pour nous.

Lorsque l'aube commence à paraître, nous partons, escortés seulement par le drogman, Goblan, le cheik borgne, quatre de ses Adouans et deux de nos hommes les plus dévoués. Nous sommes tous bien montés, bien armés, et Goblan nous affirme que, les Djellahin s'étant retirés du côté de Kerak, nous pourrons passer sans aucune mésaventure.

Le rivage pendant quelques minutes présente des ruines nombreuses de l'ancienne ville d'Aïn Jedy, puis il devient excessivement pierreux. L'air est très chargé d'émanations sulfhydriques ; nous n'apercevons cependant point de sources thermales, mais, à certains endroits, une vapeur blanchâtre qui s'élève au-dessus des cailloux me fait supposer qu'une nappe d'eau

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177 ; t. XLI, p. 1, 17, 3 et 49 ; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161 ; t. XLIII, p. 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sulfureuse coule à une petite profondeur sous les alluvions du rivage.

A dix heures, nous déjeunons dans un ravin, l'Oued-el-Khalil, où nous ne trouvons pour nous garantir des rayons d'un soleil ardent que l'ombre étroite d'un énorme bloc descendu de la colline voisine. Ce wady El-Khalil contourne la base d'un immense cirque rocheux formé par des montagnes élevées, escarpées, déchirées dans tous les sens, dominé par un sommet assez haut, le Djebel el Khabaràh, dont le flanc est éboulé d'une façon étrange. De Saulcy pensait que c'était un volcan. Je ne le crois pas, cependant je n'oserais l'affirmer, car le temps ne nous a pas permis de nous en approcher suffisamment pour en reconnaître avec certitude la nature géologique.

La plage se rétrécit d'abord, pour devenir un peu plus loin une vaste plaine couverte de hauts monticules arénacés d'un gris verdâtre, ravinés dans tous les sens et présentant l'aspect le plus pittoresque que l'on puisse imaginer : de loin on croirait avoir devant les yeux une ville immense avec ses rues, ses places, ses châteaux, ses tours et ses cathédrales. Je ne puis comprendre quels sont les agents atmosphériques qui ont donné à ces sables une disposition aussi bizarre. Ces dépôts sont formés par de nombreux feuillets de marne verte, alternant avec des couches salines contenant des masses de gypse lenticulaire. Ces sédiments prouvent jusqu'à l'évidence qu'anciennement le niveau de la mer Morte était supérieur à celui qu'elle présente actuellement. Plus tard, les pluies de l'hiver ont raviné dans tous les sens ces terrains relativement modernes. Les conditions climatériques de la contrée ont entièrement changé aujourd'hui, mais il est probable que, à une époque reculée, les wadys entièrement desséchés que nous traversons formaient les lits de torrents considérables, et que le Jourdain charriait à la mer Morte une très grande masse d'eau.

A notre droite se dresse la haute pyramide déchirée, sur le sommet de laquelle nous apercevons les ruines de Sebbêh, l'ancienne Massada, qui fut le glorieux et dernier refuge de l'indépendance judaïque. La contrée est déserte; aussi n'avons-nous pas de peine, dans un ravin situé au nord, à trouver quelques rochers amoncelés qui nous donneront pour la nuit un abri agréable et sûr. Les manteaux et les couvertures sont étendus sur le sable fin et sec, un feu de bivouac allumé entre trois pierres permet au cuisinier de préparer le repas du soir et le café. Au milieu de cette morne solitude, nous nous sentons les plus heureux des hommes! Une seule chose nous manque cependant, c'est la bonne eau, car nous en sommes réduits à celle que nous avons apportée dans les outres, et qui prend toujours, lorsque la température est élevée, un goût et une odeur des plus désagréables. La journée brûlante a été très fatigante, mais le soir la brise vient modérer un peu la chaleur excessive qui rayonne encore de tous les rochers environnants.

Au coucher du soleil, le pic de Massada s'empourpre de mille feux, et les bizarres cônes de sable qui couvrent le rivage prennent une coloration jaunâtre, bleutée, verdâtre et enfin cadavérique des plus étranges. La mer Morte devient saphir; ses eaux transparentes reflètent admirablement les teintes opalines et glorieuses d'un ciel sans nuages, tandis que la presqu'île de la Lisan, en face de nous, étend au-dessus des flots ses plaines ondulées et arides.

Nous nous reposons, couchés délicieusement sur le sable fin, en admirant la voûte étoilée, étincelante, qui s'étend sur nos têtes, et, très tard dans la nuit, nous prêtons une oreille attentive à ces mille bruits du désert qui augmentent encore la majesté du silence; dans le lointain, on entend les bouquetins bedens (*Ibex Sinaiticus*) qui font rouler des pierres au milieu des rochers. Ces animaux, comme les chamois, s'appellent et s'avertissent au moyen de sifflements aigus et saccadés émis par les narines; quelques chacals viennent témérairement tout près de nous pour s'emparer des restes de notre repas. Quoique nos guides ne parussent quelquefois rassurés qu'à demi, la nuit s'écoula fort paisiblement.

Le lendemain, de très bonne heure, dès que l'aube éclaire l'horizon d'une pâle lueur, nous partons à pied pour escalader le rocher de Massada. Il peut être abordé plus facilement du côté de l'ouest, mais le peu de temps que nous pouvions consacrer à cette excursion ne nous permettait point de faire un détour : aussi nous hâtons-nous de grimper de corniche en corniche par le sentier vertigineux que l'historien Josèphe appelle *la couleuvre*, à cause des nombreux zigzags qu'il décrit contre les parois rocheuses. Après beaucoup de fatigue, nous arrivons à une digue très étroite qui se dirige à l'est du côté de la forteresse. Ce sont là, d'après de Saulcy, les restes de la jetée que le général romain Silva avait construite pour pouvoir faire approcher de la place les machines de guerre imaginées par Titus. Les murs de soutènement se sont aujourd'hui écroulés, les pierres ont roulé dans les précipices, la terre seule est restée, bravant l'action destructive de tant de siècles, et forme une arête presque tranchante qu'il faut absolument franchir, et d'où le moindre faux pas peut précipiter dans les ravins celui qui est sujet au vertige. A l'extrémité du talus, nous apercevons les grottes fouillées par MM. Lartet, Vignes et Combe. L'escalade du dernier escarpement est pénible, mais ne présente cependant point de difficultés sérieuses; lorsqu'on s'est élevé de vingt-cinq mètres environ, on atteint un chemin de ronde qui passe sous une porte presque ogivale bien conservée, et l'on se trouve brusquement sur le sommet. Le plateau de Massada, long de cinq cent cinquante mètres, large de cent quatre-vingts à deux cent trente, est borné de presque tous les côtés de précipices profonds de trois cent soixante mètres. Tout autour, il est fortifié par un mur d'enceinte établi sur le bord de la terrasse. Au nord s'élève une grande tour quadrangu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arabes Adouans (voy. p. 161). — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laire, et, un peu plus bas, une autre tour ronde. A l'ouest, on voit une vaste citerne et un grand nombre de pans de murailles qui paraissent avoir été hâtivement construits à l'époque du siège. Au milieu de la plate-forme s'élèvent des ruines byzantines, probablement celles d'une chapelle ornée de mosaïques dont les dessins sont formés en morceaux de marbres et en fragments de poteries. Quoique les historiens ne fassent pas mention que Massada ait été habitée après avoir été ruinée par les Romains, cependant beaucoup de constructions, montrant des ouvertures ogivales, tendent à prouver qu'elle a été occupée de nouveau à l'époque des croisés, qui n'ont certainement pas dû négliger de s'emparer d'un point stratégique aussi important. Au nord et à l'ouest, les ruines paraissent appartenir au palais du roi Hérode; celles du sud sont absolument informes.

Du plateau de Massada la vue est splendide; on aperçoit dans toute son étendue l'extrémité sud de la mer Morte entourée des déserts rocheux qui se prolongent jusqu'à la mer Rouge par le wady Arabàh. Les montagnes arides et désolées sont entassées les unes derrière les autres et ne présentent nulle part trace d'habitations humaines. Les rochers qui entourent ce beau lac si bleu prennent les teintes les plus admirables lorsqu'ils sont éclairés par les rayons obliques et non plus par le soleil éblouissant du milieu du jour. A l'est, la mer est presque divisée en deux bassins par la presqu'île de la Lisan (la langue); au sud, on aperçoit la fantastique montagne de Sodome, Djebel Usdoum, formée par du sel gemme presque pur, et qu'il nous faut malheureusement renoncer à visiter.

De l'autre côté du lac, on distingue très bien avec la longue-vue le rocher de Kerak portant sa fière forteresse du moyen âge.

En 1115, Baudouin Ier, roi de Jérusalem, avait construit dans le voisinage de Pétra, sur la route de l'Arabie, le château de Schauback, appelé par les historiens des croisades Mont-Royal ou Montréal. La contrée environnante s'appela terre de Montréal ou d'Outre-le-Jourdain. En 1136, un seigneur de Mont-Royal, Payen, surnommé *le Bouteiller* parce qu'il avait été échanson du roi, fit construire près de Raba, sur le rivage oriental de la mer Morte, une autre forteresse appelée Pierre-du-Désert, *Petra deserti*, ou château de Crahc, qui domine encore actuellement la petite ville de Kerak.

En 1177, par suite d'un mariage, elle passa entre les mains de Renaud de Châtillon, d'abord prince d'Antioche, puis, par la grâce de Dieu, seigneur d'Hébron, de Saint-Abraham et de Montréal.

La ville de Crahc fut saccagée par Saladin en 1183, mais le sultan ne put s'emparer du château. A la suite de la défaite du roi Guy, en 1187, à Hattin, Saladin fit venir Renaud de Châtillon devant sa tente et lui trancha la tête de sa propre main. La forteresse fut obligée de se rendre, faute de vivres, après un siège qui dura plus de deux années.

La petite ville de Kerak occupe aujourd'hui le sommet d'une colline aux flancs escarpés, isolée par trois ravins profonds. Elle n'est reliée aux montagnes voisines que par deux crêtes rocheuses, l'une au sud, sur laquelle a été construit le château, l'autre vers le nord, coupée par un large fossé en arrière duquel s'élève un ouvrage d'une grande hauteur pourvu d'escaliers et de galeries faisant communiquer les différents étages. Cet édifice, restauré au treizième siècle, porte le nom de Tour de Bibars, à cause de l'inscription que ce prince fit graver sur les murs. Il y avait dans le château une église et d'immenses magasins pour les approvisionnements. Quoique en grande partie chrétienne, la population de Kerak n'est pas facile à visiter. Il y a quelques années, elle reçut fort mal de Saulcy et rançonna fortement le duc de Luynes.

Au sud de Kerak, nous apercevons encore très distinctement dans les vapeurs rougeâtres de l'horizon le mont Hor qui s'élève près de Pétra, puis, plus près de nous, la plaine située à l'extrémité sud de la mer Morte et appelée Ghor de Safièh.

Enfin, à la base même du rocher qui nous sert d'observatoire, on peut suivre du regard les murs de circonvallation construits par l'armée de Silva, et formant encore une ligne continue présentant deux camps retranchés parfaitement conservés. Les redoutes romaines sont faites en débris de rochers. Le camp principal se trouve au sud-ouest, dans la plaine près du rivage; on y reconnaît toutes les dispositions habituelles aux armées romaines : porte prétorienne, porte décumane, *via principalis*, etc.

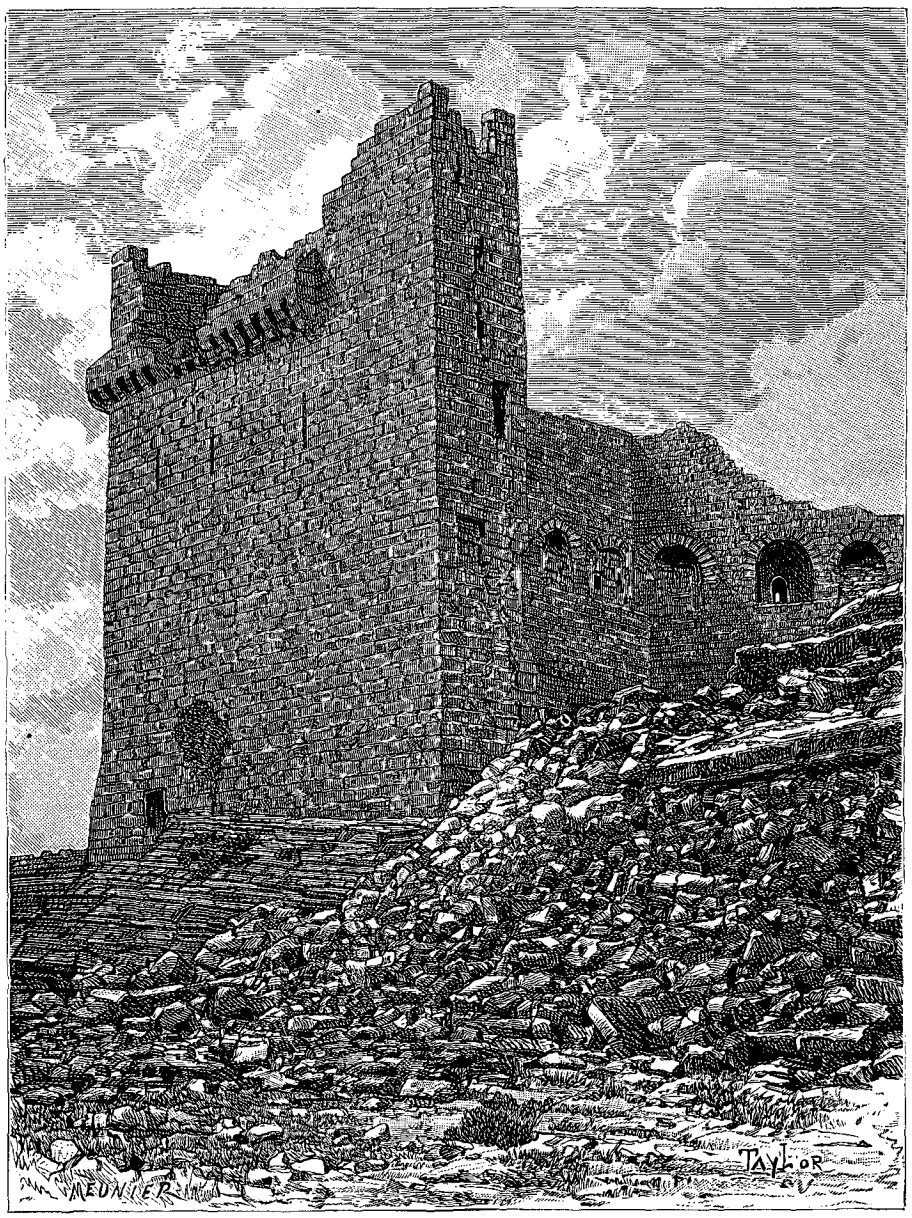
Lorsqu'on lit la description de Massada dans le récit de l'historien Josèphe, on ne peut douter que ce rocher, qui s'appelle Sebbèh aujourd'hui, ne soit celui-là même qui a porté la célèbre forteresse construite par Jonathan Macchabée, et agrandie plus tard par Hérode, qui désirait en faire, pour lui et pour sa famille, un lieu d'asile imprenable en cas de guerre malheureuse ou de révolution. Presque inaccessible pour les hommes et pour les animaux, il ne pouvait être escaladé que de deux côtés par des sentiers taillés en corniche. Le plus facile était à l'ouest; celui qui partait du bord de la mer décrivait de nombreux zigzags contre les parois à pic et avait une longueur de trente stades. Les murs construits par Hérode, longs de sept stades, étaient fortifiés par trente-huit tours. Au milieu de la place, dit Josèphe, le roi éleva un palais magnifique renfermant de vastes salles, des portiques à colonnes, des bains et de splendides appartements. Mais je me hâte de dire que les ruines qui paraissent être celles du palais d'Hérode doivent avoir appartenu à un bâtiment très étendu, mais qui était loin de la splendeur dont parle Josèphe, toujours enclin à l'exagération. Ces ruines ont été probablement remaniées au moment de l'occupation des croisés.

Les sources manquant absolument sur le rocher de Massada, l'eau nécessaire à la garnison était fournie par d'immenses citernes. Un vaste arsenal et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nombreux magasins renfermaient des armes, des provisions de toute espèce, du blé, du vin, de l'huile en quantité suffisante pour nourrir pendant plusieurs années une armée de dix mille hommes.

Peu de temps après le siège de Jérusalem par Titus, un parti juif appelé « les sicaires » s'était emparé par surprise de Massada; ces hommes armés faisaient de véritables expéditions dans toute la contrée environnante et venaient ensuite se réfugier dans la forteresse. La petite ville voisine d'Aïn Jedy n'échappa point à leurs pillages. Lorsque Jérusalem fut prise, le pays entier se soumit rapidement aux Romains; trois villes seulement, Massada, Herodium et Machœrus, derniers boulevards de la liberté judaïque, résis-



Château de Kerak. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tèrent avec une énergie et une vaillance extraordinaires. Les héros qui défendaient ces places fortes sont pourtant appelés « brigands » par Flavius Josèphe, historien médiocre, qui fut traître à sa patrie, mais qui sut se concilier l'amitié et les faveurs de Titus par les plus basses et les plus viles flatteries.

Le sort de Massada fut épouvantable. Lorsqu'on est arrivé sur ce plateau couvert de ruines informes, silencieuses, habitées aujourd'hui par les bêtes fauves et les oiseaux de proie, on peut par la pensée faire revivre facilement toutes les péripéties de ce drame sanglant, un des moins connus et cependant un des plus émouvants dont l'antiquité nous ait conservé le souvenir.

Le procurateur romain Flavius Silva, après avoir achevé rapidement le mur de circonvallation que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons sous les yeux, éleva, du côté où le rocher était le plus rapproché de la montagne voisine, une première digue de deux cents coudées de hauteur surmontée d'une autre de cinquante coudées. Sur celle-ci, il fit construire une tour immense, blindée de lames de fer, sur la plate-forme de laquelle il pouvait faire fonctionner à l'aise les machines de guerre qui avaient servi au siège de Jérusalem.

Un puissant bélier qui battait le rempart nuit et jour fit écrouler une partie de l'enceinte. Mais les sicaires élevèrent rapidement au devant de la brèche une nouvelle muraille de bois dont l'élasticité paralysait les efforts de la machine. Silva, voyant que les chocs du bélier restaient sans effet, ordonna à ses soldats de jeter sur les poutres et les fascines de la redoute une grande quantité de brandons enflammés. Le mur prit feu rapidement, mais le vent qui soufflait du nord rendit la position des assiégeants fort dangereuse, la flamme revenait sur eux et menaçait de brûler leurs propres machines. Cependant tout à coup, au grand désespoir des assiégés, le vent, changeant de direction, revint sur la ville, et la muraille, transformée en un immense brasier, ne tarda pas à s'écrouler dans le précipice.

Après avoir fait les efforts les plus héroïques pour se rendre maîtres du feu, les sicaires reconnurent qu'ils n'étaient point en nombre suffisant pour résister à l'assaut, et que la mort seule pouvait les faire échapper à la férocité romaine. Ce fut le dernier et horrible acte de l'épouvantable tragédie qui amena la destruction du peuple juif. Le chef des sicaires, Éléazar, persuada à ses compagnons de gloire et d'infortune de s'égorger mutuellement avant l'arrivée des légions. Il fit désigner par le sort dix hommes qui seraient chargés d'achever ceux qui pourraient être encore animés d'un souffle de vie.

Ainsi périrent neuf cent soixante personnes, en comptant les femmes et les enfants! Lorsqu'il ne resta que les dix guerriers chargés des fonctions de bourreaux, l'un d'entre eux égorgea les neuf autres. Pendant la nuit, le dernier survivant de ces héros mit le feu à la forteresse, au palais, à l'arsenal, et ensuite se transperça sur les corps de ses compagnons d'armes. Deux femmes et cinq enfants qui s'étaient cachés dans un souterrain échappèrent seuls à cet horrible mais glorieux massacre. Le lendemain, lorsque les Romains pénétrèrent dans la place, la vue de ces monceaux de cadavres, sur lesquels planait le silence de la mort, les remplit d'épouvante et d'horreur.

La forteresse est aujourd'hui muette, et ses pans de murailles noircies par le feu servent seulement de retraite à de grands aigles, à des vautours fauves, à des corneilles (*Corvus affinis*), à de nombreux pigeons (*Columbus palumba* et *C. Schimperi*). Dans les trous des rochers habitent aussi des hirondelles grises (*Cotyle palustris*) et des martins-pêcheurs (*Ceryle rudis*), fort sauvages, qui se précipitent dans l'abîme dès qu'on veut les approcher, et qui doivent certainement aller loin pour pêcher de petits poissons dans certaines lagunes formées par les eaux douces.

Après avoir parcouru pendant plusieurs heures, malheureusement trop rapidement écoulées, les ruines de cette ville étrange, nous redescendons pour nous reposer à l'ombre des rochers. Pendant notre absence, les hommes ont été, paraît-il, fort émus en voyant rôder dans le lointain quelques émissaires des Djellahin; et il est plus que probable que nous serons rançonnés d'importance si nous ne repartons pas sur-le-champ pour nous mettre sous la protection de nos braves Ta'amirah. Aussi le frugal déjeuner est-il dépêché fort lestement; nous montons à cheval, et, d'une allure accélérée, cherchons à regagner, par le chemin parcouru la veille, l'agréable et sûr campement d'Aïn Jedy. Pendant cette course rapide, au milieu du jour, nous souffrons affreusement de la chaleur. La température à l'ombre est de trente-neuf degrés; le soleil brûle la peau à travers les vêtements, et le vent du sud, le kamsim, ne nous envoie que des bouffées d'air qui semblent sortir de la gueule d'un four. Heureusement que le soleil finit par baisser à l'horizon, les hauts escarpements nous abritent de leurs grandes ombres qui paraissent absolument bleues sur ce sable jaunâtre, tandis que les montagnes de Moab et de l'extrémité sud de la mer Morte sont encore éclairées d'une vive lumière dorée et se projettent en silhouettes dans un ciel vert clair. La nuit arrive brusquement, mais la lune, déjà élevée, permet d'y voir presque autant qu'en plein jour. Cette course devient délicieuse; l'air nous paraît tiède après l'accablante chaleur, le beau lac jette à nos pieds son écume argentée, tandis que les sauges, les labiées, les santolines et les armoises, écrasées par les sabots des chevaux, laissent échapper mille senteurs aromatiques. Les feux du camp nous servent bientôt de phare, et à dix heures, très fatigués, nous arrivons aux tentes où nous passons une nuit excellente, après avoir rafraîchi notre corps brûlant en nous faisant doucher avec quelques seaux d'eau de la belle source d'Aïn Jedy.

Le lendemain, pour nous reposer, nous flânons sous les frais ombrages et cherchons à graver dans notre mémoire le spectacle étrange que nous avons sous les yeux. Dans quelque cinquante ans, peut-être avant, les immenses richesses minéralogiques de ce bassin seront mises en exploitation régulière; les moyens de communication devenus faciles permettront de tirer parti des propriétés thérapeutiques très énergiques des eaux de la mer Morte. On établira alors certainement à Aïn Jedy un splendide établissement hydrothérapique d'hiver, qu'on pourrait rendre très agréable à cause de la riche végétation tropicale qu'il serait très facile d'y développer.

La mer Morte est la troisième grande dépression dans laquelle le Jourdain déverse ses eaux. La profondeur de ce bassin et les phénomènes géologiques qui se passent sur ces rives en font un des lacs les plus intéressants du monde entier.

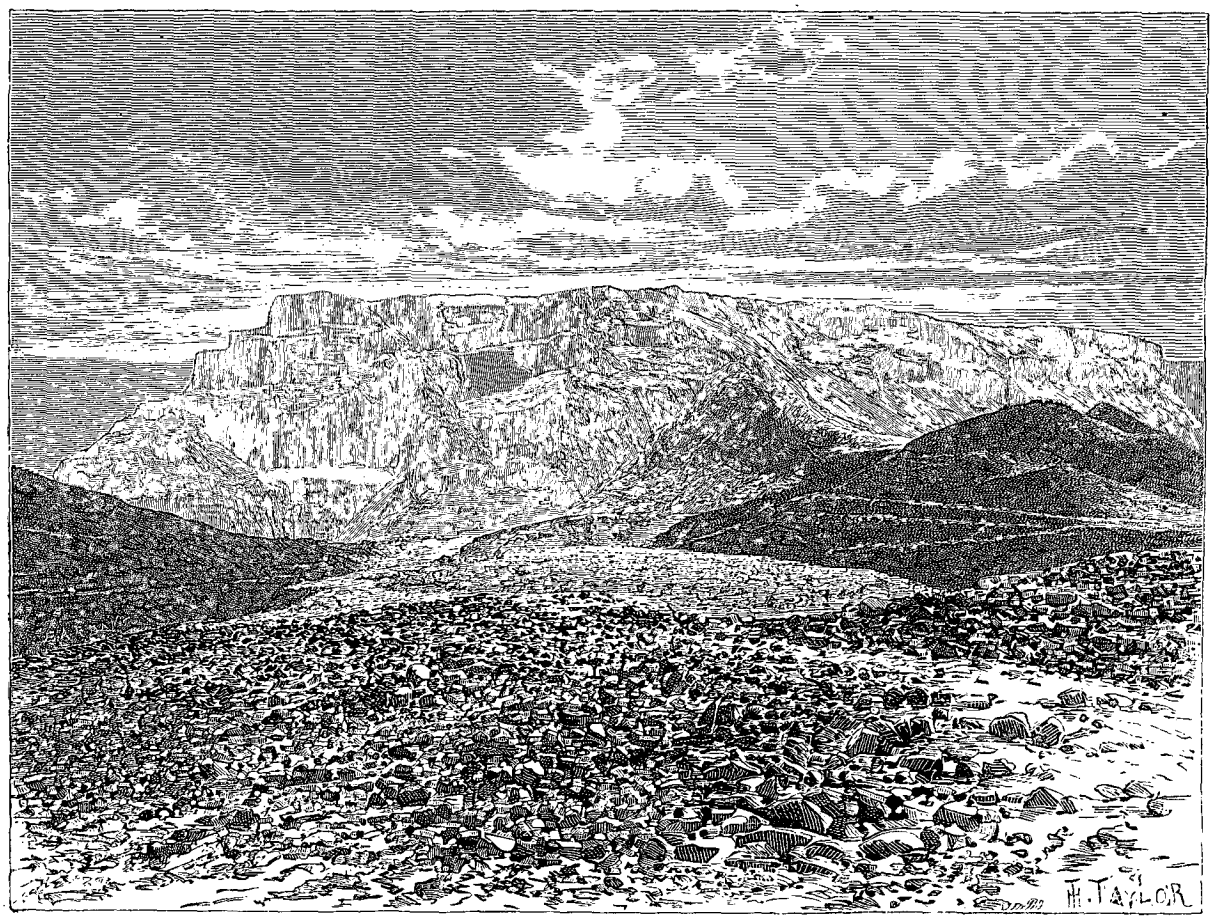
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son nom ancien, chez les Juifs, était « mer Salée », mer de l'Arabah (mer du Désert), mer de l'Est, mer Asphaltite, puis mer Morte. Aujourd'hui les Arabes la connaissent sous le nom de Bahr Lout, la mer de Lot.

Elle occupe la partie la plus déclive d'une faille immense, appelée le Ghor, qui s'étend du grand Hermon à la mer Rouge, et qui depuis le trente-troisième jusqu'au trentième degré, c'est-à-dire sur une longueur de quarante-cinq lieues, se trouve bien au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Près de Jéricho les montagnes qui entourent le Ghor s'écartent un peu de l'axe de la vallée ; mais, plus loin, elles courent parallèlement, de telle sorte que la largeur de la mer Morte est à peu près la même dans toute son étendue, si ce n'est aux deux extrémités qui sont arrondies. Au sud se trouve une vaste presqu'île, la Lisan (la langue), qui occupe les trois quarts de la largeur du lac, et sépare le grand bassin du nord de celui du sud qui est très petit et presque circulaire.

La longueur de la mer Morte est à peu près de quarante milles et la largeur de neuf milles ; l'extrémité sud, très marécageuse, est occupée par une plaine basse,



Massada, vue de l'ouest. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

inondée lorsque le niveau s'élève pendant la saison des pluies.

Les sondages du capitaine Lynch, en 1848, et ceux exécutés par les compagnons du duc de Luynes en 1864, ont montré que la cuvette de la mer Morte est profonde de cent quatre-vingts brasses ou mille quatre-vingts pieds dans sa partie médiane, tandis que sur une ligne située entre Aïn Terabèh et l'embouchure du fleuve Zerka-Main on atteint à plusieurs endroits deux cent dix-huit brasses ou treize cent huit pieds. Au sud de la presqu'île, on ne trouve que deux brasses d'eau ou douze pieds. Le niveau de la mer Morte est très variable suivant les différentes époques de l'année et peut varier de dix à quinze pieds, ce qui est très facilement prouvé par les amas considérables de bois flottés qui sont déposés sur les bords. En hiver, les pluies fréquentes, très fortes sur les plateaux supérieurs, mais très variables d'une année à l'autre, amènent de tous les côtés une masse d'eau considérable, aussi bien du nord, par la vallée du Jourdain, que par les wadys du sud.

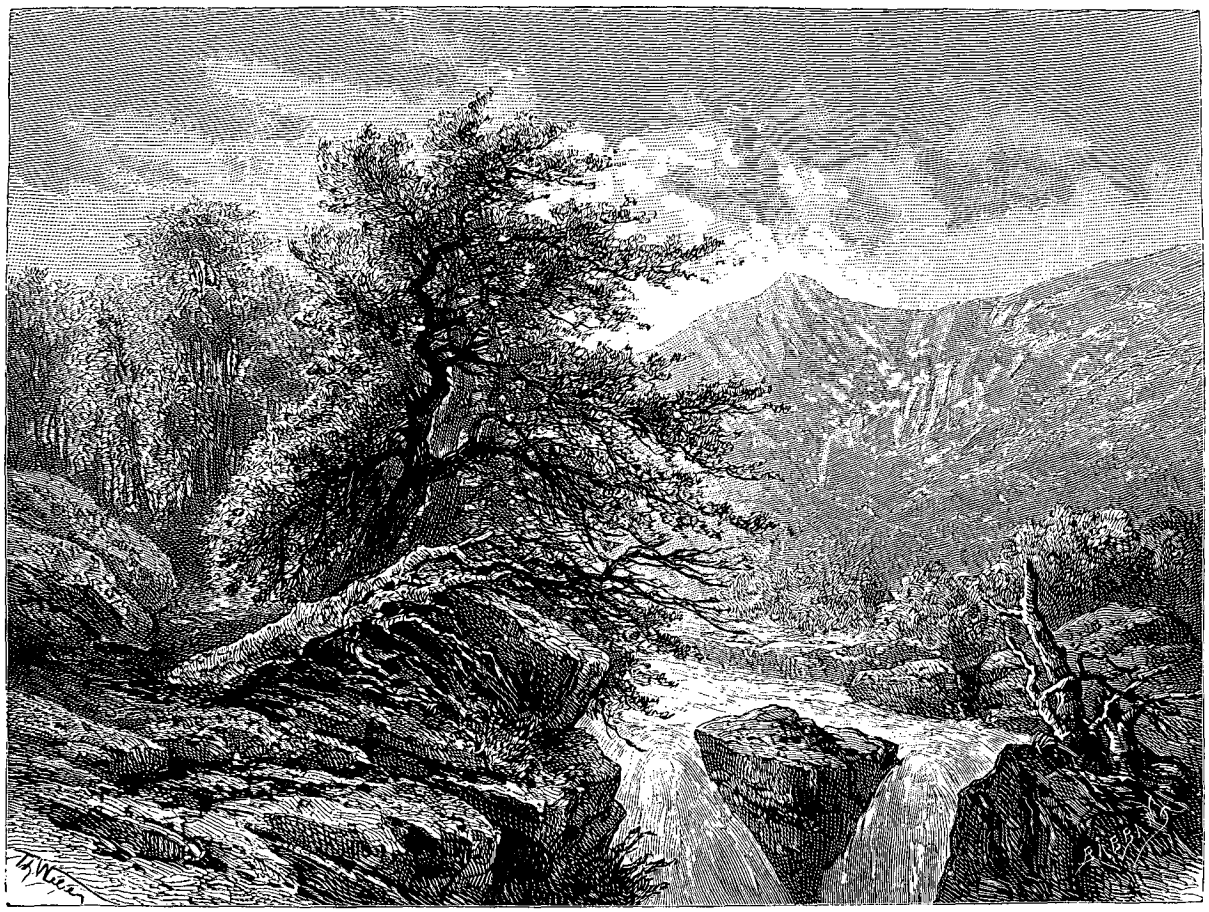
Jérusalem est située à onze cent soixante et onze mètres au-dessus d'Aïn Feschkhah, et à sept cent soixante-dix-neuf mètres au-dessus de la Méditerranée. La dépression de la surface de la mer Morte est donc de trois cent quatre-vingt-douze mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle fut signalée pour la première fois en 1837, par More Beke et Schubert, qui l'évaluèrent de cinq cents à cinq cent quatre-vingt-dix-huit pieds; en 1838, de Bertou et Russegger l'estimèrent à plus de treize cents pieds, et, en 1841, Symonds, par ses opérations trigonométriques, arriva au chiffre de treize cent douze pieds anglais.

Du haut des collines qui se trouvent aux environs d'Hébron, on aperçoit à l'ouest la Méditerranée, à l'est les eaux bleues et limpides de la mer Morte occupant un abîme dont la prodigieuse profondeur est très appréciable à l'œil nu. Ses rives présentent de puissantes masses de galets roulés qu'on retrouve souvent à une grande hauteur sur le flanc des montagnes, ce qui indique que dans les époques reculées la surface des eaux était infiniment plus élevée que de nos jours. Entre la presqu'île de la Lisan et la pointe de Massada, la largeur et la profondeur des eaux sont peu considérables, et les atterrissements qui se forment tous les jours achèveront bientôt la séparation complète des deux bassins.

L'eau de la mer Morte, quoique limpide, n'est cependant point d'une grande transparence. Le fond reste invisible à une petite profondeur. Dans certaines



Ruisseau d'Aïn Jedy (voy. p. 161, 166 et 175). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

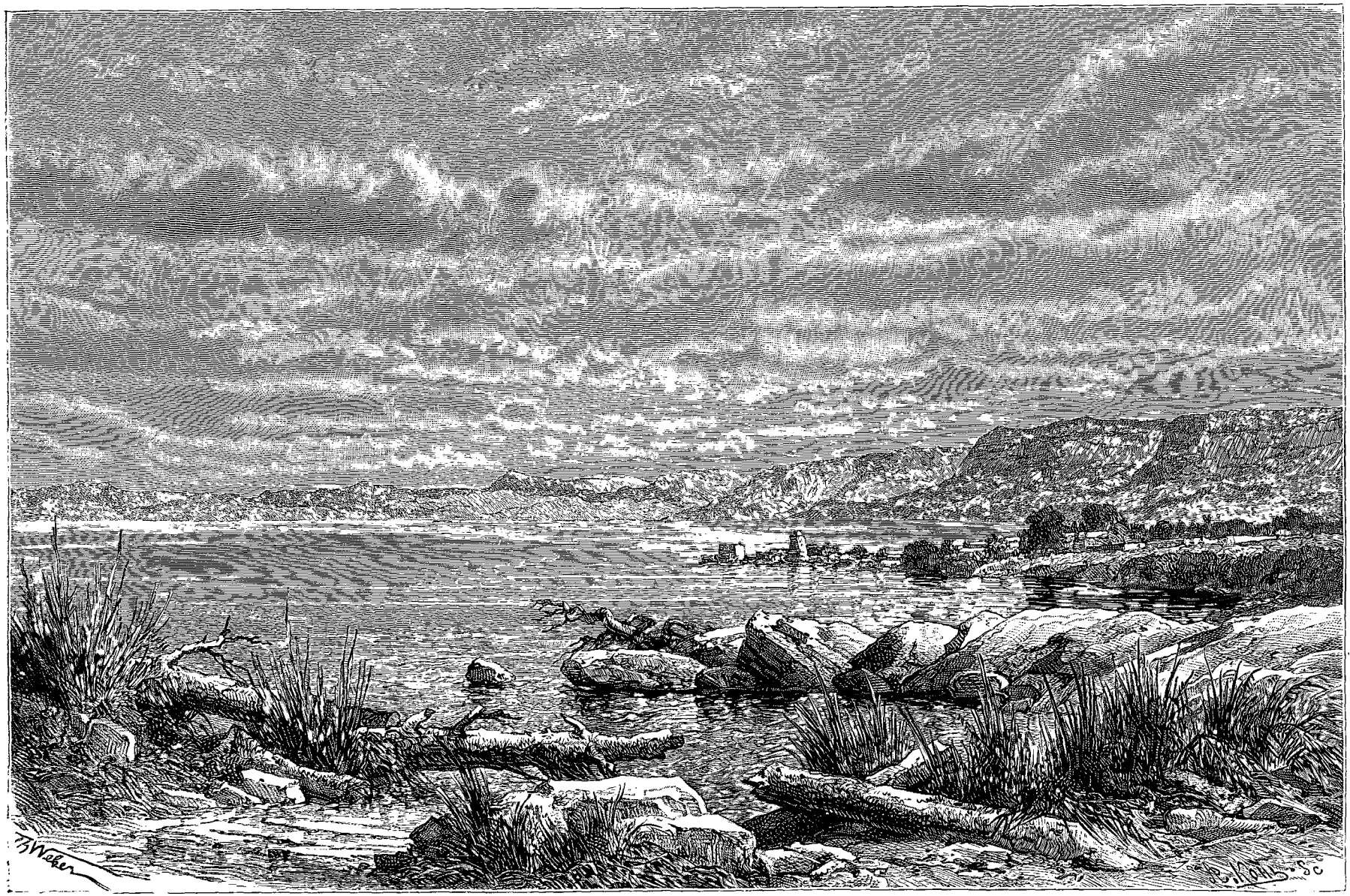
conditions atmosphériques elle est d'un très beau bleu, mais généralement elle présente une légère coloration verdâtre due probablement aux matières salines dissoutes ou tenues en suspension à l'état de fines particules; aussi est-ce la plus dense de toutes les eaux connues. Elle a un goût salé, horrible, et laisse dans la bouche une saveur amère et huileuse. Ce goût très désagréable et cette pesanteur spécifique excessive proviennent des sels de magnésie et de soude qui paraissent cependant être en quantités variables suivant les différentes époques de l'année.

Près de l'embouchure du Jourdain, et pendant la saison des pluies, l'eau est moins salée, tandis qu'au contraire elle le devient beaucoup plus après les évaporations considérables dues à l'action intense des rayons solaires.

Le chimiste Gmelin, de Tubingen, qui a le premier fait l'analyse exacte des eaux de la mer Morte, croyait que l'extrême salure provenait des couches de sel gemme de Djebel Usdoum, dont la base baigne en quelque sorte dans le lac.

A cause de sa grande densité cette eau porte d'une façon extraordinaire. Lorsqu'on s'y baigne, le corps est soutenu comme un morceau de bois, sans faire le moindre effort, mais on a une certaine peine à nager rapidement, car les pieds s'agitent inutilement dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnes de Sodome *et extrémité* sud *de la* mer Morte *vues du rivage de* Massada. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'air, à la surface. Les coups de vent, souvent très violents dans cette région montagneuse, soulèvent quelquefois lentement et péniblement des vagues assez fortes, mais qui s'abattent avec une très grande rapidité à cause même de leur pesanteur.

Tous les explorateurs ont remarqué que dans les eaux de la mer Morte ne vivait aucun être organisé, plante ou animal. Les poissons et les coquilles qu'on peut trouver sur le rivage séjournent dans les sources de la côte, mais sont fréquemment entraînés au milieu des eaux salées, où ils périssent en quelques instants.

Les anciens croyaient qu'il se dégageait du lac des vapeurs noirâtres, empestées et mortelles pour tout être vivant; ils affirmaient que même les oiseaux du ciel étaient frappés de mort lorsqu'ils s'aventuraient au-dessus de ces rivages empoisonnés. Tout cela n'est évidemment que fables, car les vapeurs émises par la mer Morte ne sont nullement dangereuses, ni même désagréables à l'odorat, si ce n'est celles des sources sulfureuses qui se trouvent sur quelques points de la côte. Les canards et les grèbes (*Podiceps cristatus*), dont on voit souvent des bandes nombreuses nager à la surface, paraissent très heureux et en parfaite santé.

Dans toute la vallée du Ghor, c'est-à-dire du Jourdain inférieur, le climat très chaud est semblable à celui de l'Égypte; les eaux plus ou moins stagnantes s'évaporent en partie et donnent naissance en automne à des fièvres intermittentes redoutables; aussi les Ghawarinèh, habitants de la vallée, sont évidemment affaiblis et malades par suite de l'intoxication paludéenne. Cette insalubrité ne tient nullement au voisinage de la mer Morte, car elle se retrouverait dans toute autre région placée dans des conditions telluriques analogues.

Dès l'antiquité la plus reculée, on a observé que sur les eaux lourdes de la mer flottaient de temps en temps de grandes masses de bitume. C'est la raison qui l'a fait appeler lac Asphaltite. Les Arabes prétendent aujourd'hui qu'on voit apparaître cette matière surtout à la suite des tremblements de terre. Ainsi, après ceux de 1834 et de 1837, de grandes plaques d'asphalte émergèrent à la surface. Les habitants du pays nagèrent jusqu'à ces îles flottantes, les brisèrent à coups de hache, et les fragments ramenés à terre furent vendus à Jérusalem au prix de quatre-vingt-dix centimes la livre. Il est probable que ce bitume, après avoir suinté des rochers, se coagule au fond de la mer, d'où il est ensuite détaché par les commotions terrestres. M. Tristram et M. Lartet ont constaté que des sources d'asphalte abondantes se trouvaient dans le wady Mahaouât, où il agglutine les fragments de rochers, les cailloux et le sable pour former un conglomérat bitumineux très remarquable.

Les montagnes qui courent parallèlement à la mer et qui l'entourent de deux côtés d'une muraille haute et escarpée sont principalement formées d'une roche grisâtre crétacée. A la base de ces abruptes, on voit d'épaisses couches de grès et des dépôts récents, ravinés d'une façon extrêmement singulière. Vers le nord, les basaltes et les laves se sont fait jour sur un grand nombre de points.

A certains endroits, les montagnes plongent directement dans le lac, il n'y a point de rivage, et il est impossible de cheminer entre les eaux et les rochers. D'autres fois on rencontre des plages sablonneuses, larges de plusieurs centaines de mètres, couvertes de plantes du genre *Salsola* et de grands amas de bois flotté. L'extrémité sud forme un vaste marécage boisé que les Arabes ne franchissent pas volontiers, surtout pendant la saison des pluies. Au nord, la mer est bornée par une plaine peu élevée. C'est un estuaire ondulé par de petites dunes ressemblant à des vagues de sables, et recouvertes par une épaisse couche de sel que brisent les pieds des hommes et des chevaux.

Sur le rivage, on trouve souvent des morceaux de soufre, gros quelquefois comme la tête d'un enfant. Ils sont précieusement recueillis par les Arabes, qui les font servir à la préparation de leur poudre. On rencontre aussi des pierres ponces et de beaux cristaux de sulfate de soude.

Près de Djebel Usdoum, des masses énormes de sel gemme alternent avec des brèches d'un marbre magnifique et de gros blocs du jaspe vert foncé qui servait à faire les bijoux et les pierres gravées si recherchées dans l'antiquité. Au nord-ouest, près de Neby Mousa, au nord du wady Kuneitirâh et dans quelques autres localités, se trouvent les calcaires bitumineux à grains très fins qui prennent une belle couleur noire par le poli, et qui sont travaillés par les Bethlémites pour faire des chapelets, des croix, des vases, des coupes, etc.

Les bois flottés forment le long du rivage de l'ouest des amoncellements considérables. Les troncs d'arbres, souvent très grands, proviennent des bords du Jourdain et de quelques autres torrents dont les rives sont couvertes de forêts. Entraînés à la mer Morte pendant la saison des pluies, ils sont en quelque sorte momifiés et teintés en noir brillant par ces eaux saturées de sel.

La presqu'île de la Lisan s'avance dans le lac depuis le rivage oriental, et son extrémité atteint presque Massada. Ces atterrissements se dirigent à l'ouest, puis envoient un prolongement au nord; ils sont formés par du sable et des débris de calcaire charriés probablement à une époque ancienne, lorsque les eaux du wady Kerak étaient encore abondantes. Cette presqu'île porte à sa partie médiane, ainsi que les cônes de déjections des torrents de nos montagnes, une arête haute de dix à trente pieds qui la divise dans le sens de sa longueur en deux parties presque égales; celle du nord s'appelle Ghor el Mezrâh, celle du sud Ghor el Lisan. On trouve aussi dans les dépôts de la presqu'île, du sel gemme, du gypse cristallisé, du bitume et des fragments de soufre. Certaines parties sont très fertiles, grâce au torrent du wady El-Deraâh, qui vient de Kerak, et dont les eaux sont distribuées par un système d'irrigation très bien établi. Elles sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arabes Ghawarinèh (voy. p. 172). — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondantes et persistent pendant une grande partie de l'été. Dans les lieux incultes poussent de véritables forêts formées par des *Acacia seyal* ou gommiers, des *Zizyphus spina-Christi* ou nabq, des tamarix gigantesques et tortueux, et des roseaux. Au milieu de ces fourrés épineux on rencontre les misérables campements des Arabes Ghawarinèh, les plus inférieurs peut-être de tous les nomades du bassin de la mer Morte. Ni les historiens anciens, ni ceux de l'époque des croisades ne font allusion à cette presqu'île qui a été parcourue et décrite pour la première fois par Seetzen, en 1806.

De l'extrémité de la Lisan jusqu'à Djebel Usdoum, la profondeur est si peu considérable que, au moment des basses eaux, il y a là un véritable gué où les ânes même peuvent passer facilement. Mais ce trajet ne doit être possible que pendant la période de sécheresse qui fait baisser le niveau de dix à quinze pieds.

Les tentatives de navigation sur la mer Morte furent entreprises pour la première fois en 1835 par l'Irlandais Costigan, qui fit transporter sur le lac Tibériade une petite barque et descendit le Jourdain accompagné par un seul matelot. Pendant cinq jours il fut ballotté entre l'extrémité nord et la presqu'île; la chaleur le fit tomber malade à Jéricho, et il vint mourir quelques jours après à Jérusalem.

Au mois de mars 1837, deux Anglais, More et Beck, naviguèrent du 29 mars au 17 avril, firent plusieurs sondages et évaluèrent la dépression du bassin à cinq cents pieds au-dessous de la Méditerranée. L'hostilité des tribus ne leur permit pas de continuer leurs explorations.

En 1847, le lieutenant Molyneux, de la marine royale anglaise, parcourut en barque le cours du Jourdain. Dévalisé en route par les Bédouins nomades du Ghor, il réussit cependant à sauver son embarcation, et à parcourir la mer Morte du 3 au 6 septembre; mais, atteint gravement par les fièvres, il mourut quelques semaines après à Beyrouth.

En 1848, une expédition envoyée par le gouvernement des États-Unis, sous la direction du lieutenant Lynch, descendit le Jourdain dans deux barques en fer, et, à partir du 18 avril jusqu'au 10 mai, navigua pendant vingt-deux jours presque sans relâches. Cet officier distingué, accompagné de plusieurs savants, fit de nombreux sondages, des observations géologiques importantes, et publia, en 1849, la première carte exacte de ce lac mystérieux.

En 1864, le duc de Luynes fit lancer sur la mer Morte une grande barque en fer construite à la Seyne et appelée le *Ségor;* accompagné de MM. Vignes, Louis Lartet et du docteur Combe, il navigua sans difficultés sérieuses pendant vingt et un jours. Des sondages nombreux furent exécutés sous sa direction, et un appareil ingénieux permit de rapporter des échantillons d'eau prise à différentes profondeurs et de les analyser avec soin. Les études géologiques et la carte furent exécutées par M. Lartet.

La mer Morte présente ce caractère extrêmement remarquable d'être située à une très grande profondeur au-dessous du niveau des autres mers. Un Français, le comte de Bertou, a l'un des premiers signalé ce fait intéressant. Les compagnons du duc de Luynes ont fait des observations barométriques et trigonométriques nombreuses et répétées, qui permettent d'affirmer aujourd'hui que cette dépression est de trois cent quatre-vingt-douze mètres. Dès que les géologues ont eu connaissance de ce fait étrange et exceptionnel, ils se sont demandé quelle pouvait bien en être la cause. Quelques-uns ont prétendu que primitivement la vallée du Jourdain se prolongeait avec le grand wady Arabàh, et que dans les époques reculées le fleuve ne faisait que traverser le bassin de la mer Morte, réduit alors à l'état d'une plaine marécageuse, pour aller jeter ses eaux dans la partie de la mer Rouge qu'on appelle le golfe d'Akabàh. Ces savants pensaient aussi que, par suite d'un effondrement considérable, dû probablement aux causes volcaniques qui ont fait disparaître les villes de la Pentapole, cette plaine s'était tout à coup affaissée d'une quantité tellement considérable, que le Jourdain, ne pouvant plus continuer son cours vers la mer Rouge, avait été forcé de s'arrêter et de donner naissance au lac Asphaltite.

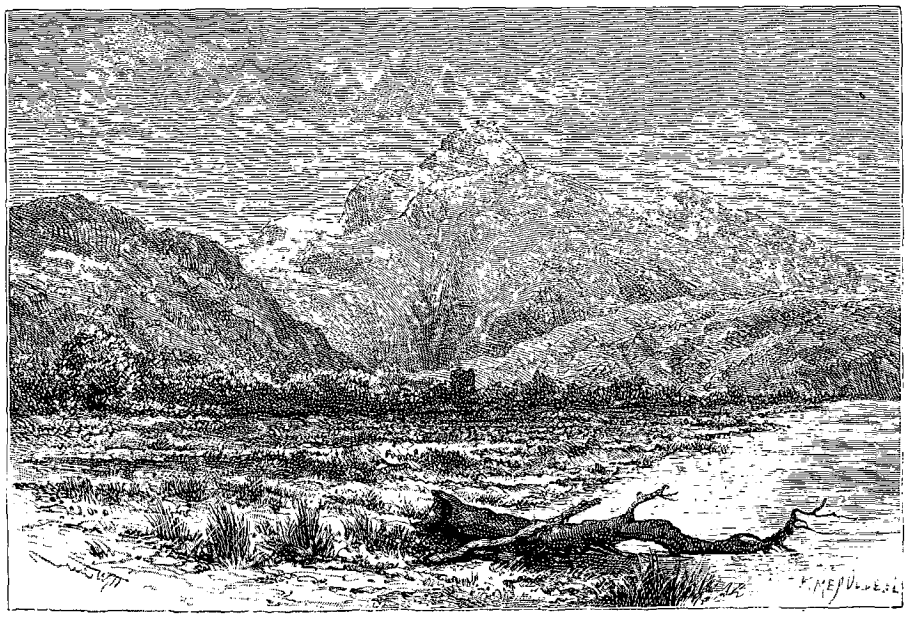
Il était réservé à MM. Louis Lartet et Vignes de démontrer par des observations très exactes que cette hypothèse devait être rejetée. Il existe en effet, au milieu du wady Arabàh, une selle haute de cent soixante mètres, peut-être davantage, qui sépare nettement le bassin de la mer Rouge de celui de la mer Morte. Au nord de ce seuil, les eaux s'écoulent donc dans cette dernière mer, tandis qu'au sud elles se rendent dans le golfe d'Akabàh. Un examen géologique très attentif a montré à M. Louis Lartet que les choses avaient toujours dû se passer ainsi, puisque, au sud de ce col, tous les wadys sont profondément ravinés dans la direction du sud. Si la mer Rouge avait jadis pénétré dans la grande dépression formée par le wady Arabàh et par la mer Morte, il est certain aussi qu'on trouverait abondamment dans les dépôts laissés par cette masse d'eau des quantités de coquillages et de coraux marins. Or, il n'en est rien; on peut donc aujourd'hui affirmer que cette communication annoncée par Letronne et de Bertou n'a jamais existé.

La mer Morte s'est donc formée tout simplement, comme c'est le cas pour un certain nombre d'autres lacs, par une rupture puissante, une faille profonde qui s'est produite du nord au sud, depuis le grand Hermon jusqu'à la mer Rouge. La partie la plus déclive de cette faille a reçu non seulement les eaux du Jourdain, mais encore les masses considérables qui lui sont envoyées par toutes les vallées torrentielles de l'est et de l'ouest. Il est probable que cette dislocation a eu lieu à une époque géologique très ancienne, c'est-à-dire bien avant la formation des dépôts crétacés qui composent les montagnes de Juda et de Moab.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur le pourtour de la mer Morte on rencontre des formations récentes auxquelles M. Louis Lartet a donné le nom de dépôts de la Lisan. Ces terrains sont constitués par d'innombrables feuillets d'un gris clair, alternant avec des couches minces de substances salines renfermant du gypse et de grands cristaux de sulfate de chaux en fer de lance, semblables à ceux des environs de Paris. Ces dépôts atteignent dans différents endroits une épaisseur de plus de cent mètres. On est donc forcément conduit à admettre qu'à une époque reculée le niveau du lac était beaucoup plus élevé que de nos jours, sans toutefois atteindre le sommet du col du wady Arabàh. L'examen attentif de ces terrains a de plus démontré que, déjà à cette époque, les eaux étaient d'une salure excessive qui empêchait toute vie animale ou végétale de se manifester dans leur intérieur. On ne trouve, en effet, dans ces couches relativement modernes aucun débris de corps organisé.

L'étendue de la mer Morte et la masse de ses eaux ont dû diminuer par suite de certains phénomènes géologiques encore mal connus. Ainsi les nombreuses éruptions basaltiques qui se sont fait jour à la surface du sol dans le Jaulan et dans tout le nord de la vallée du Jourdain ont très bien pu détourner de leur direction première un certain nombre d'affluents du Jourdain. Le cours d'eau puissant que nous avons franchi près de Tyr, le Nahr Kasimiyêh, semblait primitivement se réunir au Jourdain supérieur, mais, par suite des phénomènes volcaniques dont nous avons parlé, il pourrait avoir été détourné violemment de sa direction primitive pour être précipité dans la profonde cassure sur les bords de laquelle s'élève l'imposant château de Kalat es Schoukif, l'ancien Belfort des croisés.



Wady es Schoukif (voy. p. 156). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

D'autres circonstances ont pu faire baisser assez brusquement la masse des eaux de la mer Morte. Les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban présentent des traces manifestes d'anciens glaciers : cailloux striés, morraines, etc. Il est donc probable qu'à cette extrémité de la Méditerranée la période glaciaire a existé aussi bien que dans notre vieille Europe. A la suite de la fonte de ces calottes de glace, les cours d'eau ont dû être très considérables pendant une longue suite d'années, et par conséquent le niveau de la mer Morte a dû s'élever sensiblement, pour diminuer ensuite lorsque les glaces permanentes eurent disparu. Ce phénomène a dû agir avec une grande intensité, car même actuellement, à l'époque de la fonte des neiges hibernales du grand Hermon, le Jourdain coule à pleins bords, et réduit ensuite rapidement la masse de ses eaux lorsque la fusion s'est effectuée. A ce moment-là, qui coïncide avec la fin de la saison pluvieuse, les torrents renaissent dans les wadys desséchés et versent leurs flots jaunâtres dans la mer Morte, dont la nappe s'élève considérablement, ainsi que le prouvent les immenses quantités de bois déposées sur le rivage à une grande distance des flots.

La densité de l'eau de la mer Morte est considérable surtout à une certaine profondeur au-dessous de la surface, tandis que les eaux douces, plus légères, se ramassent dans les couches supérieures; à quelques brasses elle atteint 1,2225, nombre qui reste constant. Les eaux du lac, absolument saturées de certains sels, les laissent déposer à l'état de cristaux dans les vases du fond. Ces substances, au-dessous de la surface, se trouvent dans les proportions suivantes :

Sel marin ou chlorure de	sodium. . .	6,0125
—	de magnésium.	16,349
—	de potassium .	0,963
—	de calcium. . .	1,0153

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bromure de magnésium.	0,504
Sulfate de chaux.	0,078
Eau.	74,8899.

La forte proportion de brome, l'absence complète d'argent, de cœsium, de lithium, de rubidium et d'iode est une preuve de plus que le lac n'a jamais communiqué avec les océans.

Sur tout le pourtour se trouvent de nombreuses sources thermales très abondantes aux époques reculées, ainsi que le démontrent les immenses dépôts tufeux d'une formation relativement récente. Elles ont dû verser dans cette dépression profonde une quantité de matières salines qui ont donné à cette eau l'étrange composition chimique qu'elle présente. La salure provient bien plutôt de ces sources thermales que des puissants dépôts de sel gemme des environs de Djebel Usdoum par exemple. L'énergique évaporation due aux rayons solaires maintient aujourd'hui la surface de la mer Morte à un niveau à peu près constant. Cette évaporation doit être au moins de six millions cinq cent mille tonnes d'eau par jour, chiffre qui peut paraître exagéré à première vue, mais qui n'a cependant rien d'improbable pour celui qui connaît la température estivale des bords du lac et l'excessive sécheresse des régions voisines. En été, la chaleur est si intense que les Européens ne peuvent s'y exposer sans courir les dangers les plus sérieux, et que les Arabes mêmes n'osent voyager sur ces rives brûlantes, si ce n'est pendant la nuit et en prenant les plus grandes précautions. Ce bassin forme alors une véritable chaudière, et, lorsqu'on l'observe des hauteurs de Bethléem et de Jérusalem, on voit pendant le jour d'immenses masses de vapeurs blanchâtres s'en dégager continuellement et se dissoudre lorsqu'elles sont arrivées dans l'atmosphère sèche des régions supérieures.

Ce sont probablement les chlorures et les bromures de magnésium qui empêchent les êtres organisés de vivre dans le lac. Ainsi, dans une lagune située au nord de Djebel Usdoum, quelquefois inondée par la mer, mais alimentée par une source d'eau salée, M. Louis Lartet et le docteur Combe ont pêché une très grande quantité de petits poissons appartenant aux espèces *Cyprinodon Moseas*, *C. Hammonis* et *C. lunatus*. Ces poissons, très agiles et pleins de vie, ne tardèrent pas à périr après quelques minutes d'immersion dans une eau prise en plein lac; leurs délicates branchies parurent désorganisées rapidement par l'action délétère des sels de brome. Les mêmes phénomènes paraissent se passer dans le lac Van en Arménie, où MM. de Chancourtois et Ernest Chantre ont observé que, au moment de la fonte des neiges, les poissons des cours d'eau riverains s'avancent très loin dans le lac, grâce à la couche d'eau douce qui surnage à la surface, tandis qu'à toute autre époque les eaux de ce lac sont complètement désertes.

Sur les bords de la mer Morte on trouve toujours une grande quantité de fragments de bitume rejetés par les flots, provenant soit de sources situées profondément sous les eaux, soit des gîtes bitumineux situés dans le wady Mahaouât. Ce bitume, renfermant des traces de fibres ligneuses et des vaisseaux d'aubier, est dû très probablement à l'action des sources thermales puissantes sur les couches de lignites très nombreuses en Syrie. Ces eaux chaudes, dont les vapeurs sont peut-être soumises à une pression incalculable, peuvent extraire les produits bitumineux des couches charbonneuses pour les charrier ensuite jusqu'à la surface de la croûte terrestre.

On peut voir, par ce que nous venons d'indiquer brièvement, combien sont importants, au point de vue industriel, les produits que l'on pourrait retirer du bassin de la mer Morte. On comprend par conséquent pourquoi les Anglais ont l'œil fixé sur les immenses richesses minérales qu'il renferme, et le but qu'ils veulent obtenir en établissant des chemins de fer et des canaux reliant la mer Morte à la mer Rouge et à la Méditerranée.

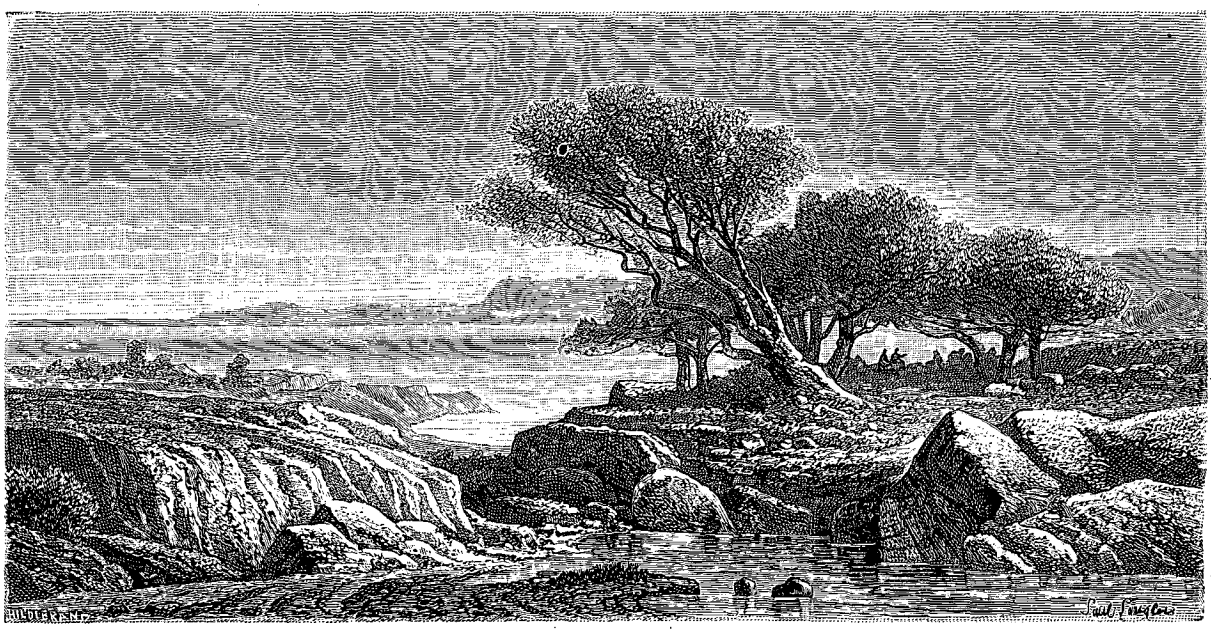
Dans les broussailles des rivages de la mer Morte et dans les épais fourrés qui remplissent le fond des nombreux ravins de la côte orientale, on rencontre souvent des panthères appelées *El Nimr* par les Arabes et *Felis leopardus* par les naturalistes. Cet animal, qui atteint une taille considérable, se reconnaît facilement aux mouchetures circulaires de son admirable fourrure. Il fuit ordinairement devant l'homme, mais devient au contraire fort redoutable s'il est blessé, ou bien excité par un long jeûne. Les Bédouins le chassent à cheval, et, après l'avoir fatigué par une longue poursuite au milieu des sables ou des rochers, le tuent à coups de fusil ou le transpercent avec leurs lances longues et aiguës. J'avoue que nous n'avons pas eu le plaisir de le voir vivant; cette espèce ne doit pourtant point être rare, car les Arabes, en mainte circonstance, nous donnèrent l'avertissement amical de ne point nous écarter sans nos armes; on voit aussi de nombreuses et belles peaux de ce fauve dans les tentes des Bédouins, qui en font des tapis ou des chabraques pour leurs selles. Le jour, la panthère se tient cachée dans les roseaux élevés ou les taillis impénétrables des wadys ou des bords du Jourdain. Lorsque les arbres sont assez grands, elle se place en embuscade entre les premières grosses branches, et là, reste en repos, dort, ou feint de dormir pendant la chaleur. Ce n'est que le soir ou la nuit qu'elle se met en chasse et fait alors des ravages affreux parmi les troupeaux des nomades. Le plus souvent elle étrangle sur place un grand nombre d'animaux, puis, lorsqu'elle est effrayée par les coups de fusil, les cris des hommes ou les aboiements furieux des chiens de garde, elle jette sur ses reins un mouton ou même un bouvillon, et s'enfuit à la hâte dans les broussailles pour dévorer sa proie tranquillement. La panthère a besoin d'une eau vive et claire; aussi ne se rencontre-t-elle fréquemment qu'aux abords du fleuve, dans les wadys de la côte occidentale de la mer Morte ou de la vallée du Ghor arrosée de sources nombreuses. Pendant la nuit, elle va chasser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent à de très grandes distances ; aussi les Arabes prennent-ils toujours la précaution, après le coucher du soleil, d'enfermer les troupeaux dans de grandes enceintes circulaires formées par des amoncellements de branches sèches du *Zizyphus spina-Christi*, dont les épines longues et acérées rendent ces haies absolument infranchissables.

Après nous être reposés un jour tout entier sur les bords charmants de la belle source d'Aïn Jedy, nous levons notre campement de très bonne heure, et suivons sur la paroi rocheuse du nord un sentier qui semble plutôt fait pour les bouquetins et les chèvres que pour les caravanes. Ce n'est qu'une simple piste qui dessine ses lacets au milieu des rochers et des précipices. A certains endroits nous ne pouvons réellement comprendre comment nos pauvres mules peuvent passer, et ce n'est qu'à force de bras que nos hommes en empêchent plusieurs de rouler sur les pentes.

Après avoir fait cette gymnastique pendant plus d'une heure, le sentier s'améliore et nous conduit, à droite, sur les montagnes qui se terminent à l'est par le cap Mersed. La vue sur le lac est admirable ; on le domine dans presque toute son étendue, avec ses golfes, ses rochers et les falaises taillées à pic dans le pays de Moab. Un plateau pierreux qui s'étend devant nous sert de pâturage à des chèvres noires et à des chameaux gardés par des Ta'amirah armés de longs fusils et de lourdes massues terminées par des boules en bitume. Cette plaine s'avance au nord jusqu'au wady Derejèh, dans lequel il nous faut descendre par un véritable escalier, et remonter de l'autre côté par un chemin encore plus mauvais. Nous consacrons beaucoup de temps à exécuter ces deux opérations qui



Source d'Aïn Jedy. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

sont accompagnées de cris et de jurons proférés par nos Bédouins et nos muletiers. On ne peut dire ce que ce passage coûte de peine à nos moukres, car chaque mule doit être déchargée, soutenue de chaque côté, pendant qu'un homme la retient en arrière par la queue. Puis, lorsqu'on est arrivé au bas, dans le fond du wady, le même manège recommence, mais en sens inverse : il faut tirer l'animal par le licol, au risque de l'étrangler, tandis que d'autres hommes le poussent par la croupe.

Après les efforts les plus pénibles, accomplis sous un soleil de feu, nous arrivons cependant tous sains et saufs, bêtes et gens, au bord du plateau, et vers le soir, six heures et demie après notre départ d'Aïn Jedy, nous atteignons les rochers élevés qui dominent Aïn Ghouweir, où nous avons passé quelques jours auparavant en suivant le rivage. Nous ne trouvons là qu'une petite source qui nous fournit à peine une quantité d'eau suffisante, mais elle est fraîche et bonne. Nous sommes campés en plein désert de Juda : de tous les côtés des montagnes pelées et arides nous entourent ; les rochers sont brisés d'une façon bizarre, probablement par l'action des tremblements de terre et par l'énergie des rayons solaires suivie brusquement d'une température nocturne souvent très basse. La végétation est presque nulle entre ces pierres ; on ne voit que quelques buissons de chênes épineux et les touffes grises formées par l'armoise appelée *Artemisia judaïca*, employée comme vermifuge en Europe, qui est très aromatique et qui sera certainement exploitée par les fabricants d'absinthe lorsque l'Orient se mettra à consommer ce poison maudit.

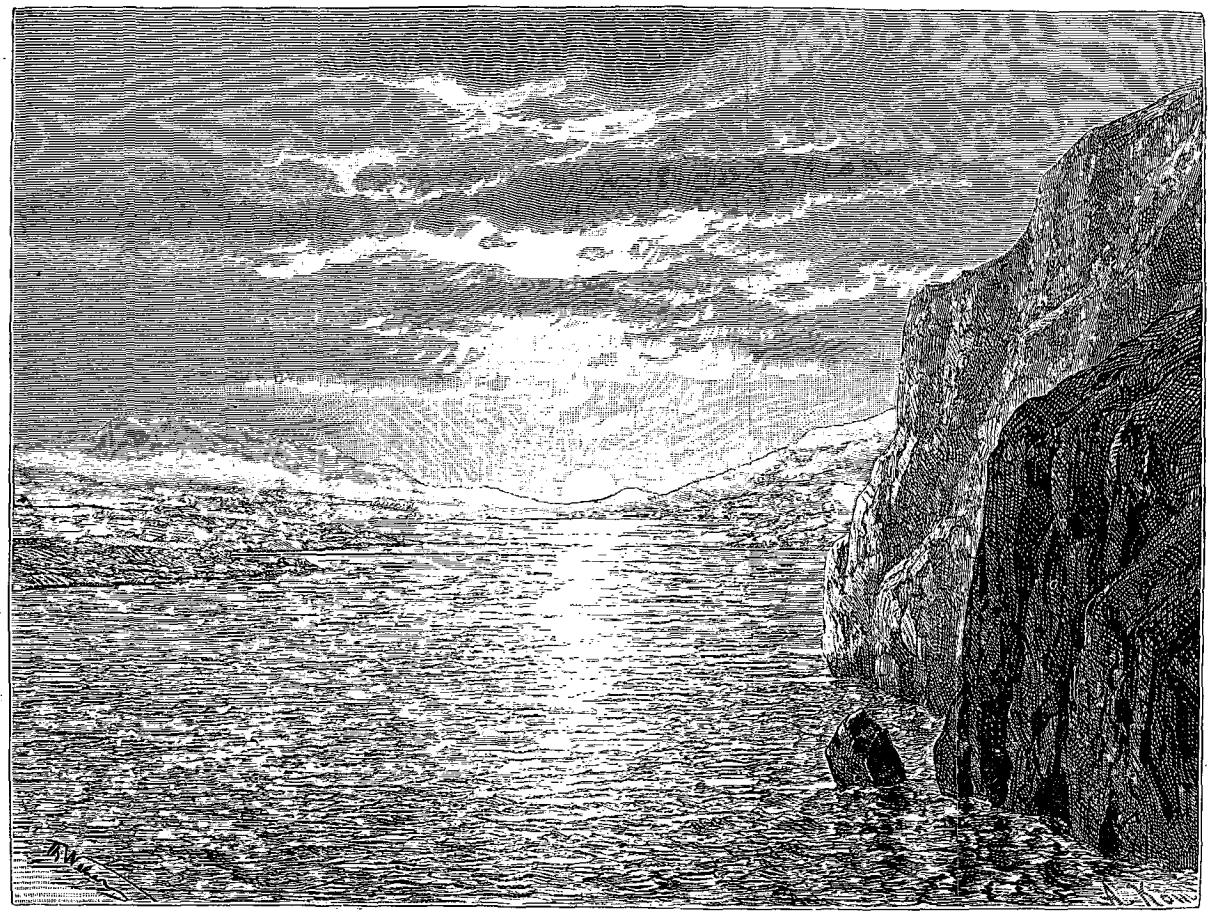
Je m'écarte un peu de notre campement pour jouir pleinement de la beauté et du calme du soir. Le ciel est admirablement étoilé ; le silence absolu qui règne autour de nous n'est troublé que par les sifflements

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aigus des petits rongeurs qui sautent dans les rochers et par le léger murmure du vent embaumé de senteurs aromatiques.

La nuit, l'air devient tiède : aussi dormons-nous sous nos tentes entr'ouvertes ; la température est des plus agréables, et une légère brise du nord qui descend des montagnes de Juda nous permet de nous reposer délicieusement.

Le lendemain, frais et dispos, nous continuons notre chemin, droit au nord, sans quitter ces hauteurs d'où se déroulent à nos yeux les vues les plus admirables sur cette contrée déserte, sauvage, et sur ce lac si bleu et si beau. Trois heures après notre départ, nous croisons le wady En-Nâr ou Cédron, et remontons de l'autre côté les pentes abruptes qui dominent le cap Ras Feschkhah, d'où la vue est superbe, car ici encore nous dominons d'une hauteur de plus de trois cent cinquante mètres la nappe azurée qui s'étend à



Rochers du cap Mersad (voy. p. 175). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

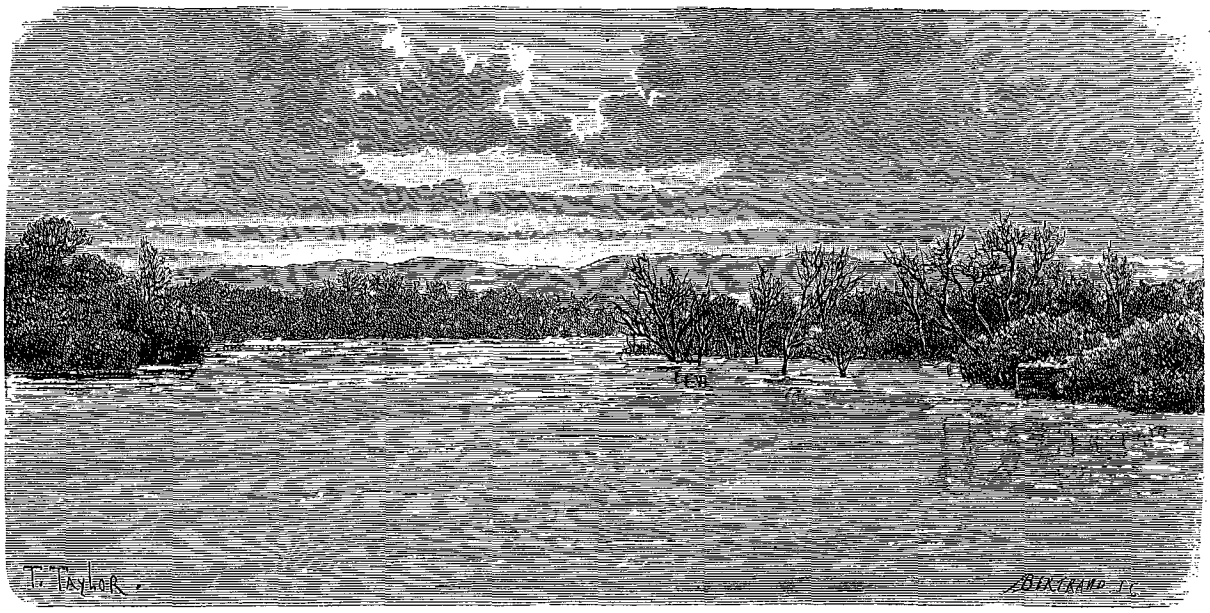
nos pieds. Le vent du sud s'est élevé avec violence et jette une large bande d'écume sur le rivage.

Après avoir admiré ce splendide spectacle qu'il ne nous sera probablement plus permis de revoir, nous continuons notre marche sur le petit sentier qui aboutit au wady Goumran, dans lequel un chemin très difficile, véritable casse-cou à certains endroits, nous fait atteindre le rivage près de la source d'Aïn Feschkhah, au bord de laquelle nous avions précédemment campé. De Saulcy a cru reconnaître les restes de Gomorrhe dans les ruines qui se trouvent au nord. D'après Graham, il paraîtrait au contraire que d'importantes constructions, situées en haut du wady Goumran, sont encore connues des Arabes sous le nom de Birket Goumran ; ce seraient là les véritables ruines de Gomorrhe.

Docteur Lortet.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embouchure du Jourdain (voy. p. 178). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Estuaire du Jourdain. — Jéricho.

Le lendemain, nous partons d'Aïn Feschkhah pour reprendre le chemin que nous avions parcouru en sens inverse quelques jours auparavant. La côte, basse, sablonneuse, est parfois découpée assez profondément par des petites criques marécageuses dans lesquelles poussent de grands roseaux, des joncs, qui servent d'asile à des bandes de canards, à des hérons et à d'autres oiseaux échassiers et palmipèdes. Les tamarix et les zizyphus forment des massifs très fourrés dans lesquels se remisent les perdrix et les *Caccabis Heyii*. Les parties arénacées sont couvertes de plusieurs espèces de soudes ligneuses et de buissons formés par le *Nitraria tridentata*, Desf., arbrisseau à feuilles d'un glauque grisâtre, appelé gourkoul par les Arabes, et dont les fruits rouges sont arrivés presque à maturité.

Le rivage montre partout les traces de l'envahissement de la mer pendant l'époque hivernale : les arbres flottés, noircis par le contact des eaux salées, sont déposés en grandes masses de plusieurs mètres de hauteur, simulant de véritables digues séparées du lac par des monticules de sables et des lagunes profondes encore remplies d'eau. A deux cents mètres du bord, une petite île, appelée par les Arabes Redjoum el Louth, émerge à peine au-dessus des flots. Elle paraît formée par les matériaux d'une construction antique absolument ruinée; de magnifiques hérons blancs s'y promènent fièrement pendant que nous passons sur la rive; ces oiseaux, très sauvages et craintifs, sont rassurés par la distance qui les sépare de la grève, et se sentent à l'abri de notre plomb meurtrier. Devant nous se déroule tout entière l'extrémité nord de la mer Morte formant un bassin ovalaire, au fond duquel le Jourdain a donné naissance à un delta entouré par les deux bras marécageux qui lui permettent d'écouler ses eaux jaunâtres dans le lac bleu dont nous venons de parcourir le bord occidental. Sur les berges de ces canaux remplis d'une eau saumâtre et sur les bancs de sable, on trouve des coquilles mortes des *Melanopsis præmorsa*, *M. costata*, *M. Saulcyi*, et les cadavres d'une immense quantité de poissons appartenant presque tous aux différentes espèces de Chromis que nous avons pêchées dans le lac de Tibériade et dans le Jourdain; ce genre paraît délicat et très sensible aux atteintes des eaux salées et bromu-

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rées. Dès que ces animaux sont entraînés par les courants à l'endroit où commence le mélange des nappes douces et des couches saumâtres, ils nagent à la surface, tournent bientôt le ventre en l'air, périssent rapidement, et sont rejetés à terre, sur la vase et sur les îlots formés par les arbres entassés pendant les crues du fleuve. Ces poissons morts, qui pourraient se compter par millions, attirent une très grande quantité d'oiseaux de proie, de vautours et de corbeaux qui en font leur nourriture.

Les deux bras du fleuve, lorsqu'ils se jettent dans le lac, ont chacun une cinquantaine de mètres de large, sur une profondeur d'un mètre environ, à ce que m'ont affirmé nos guides; mais, malgré la petite profondeur de l'eau, il n'est pas possible de passer à gué à cet endroit, à cause de la quantité de limon dans lequel bêtes et gens seraient rapidement engloutis. Nous restons peu de temps dans ce site dangereux, où la chaleur dégage de ces vases saumâtres des vapeurs pestilentielles qui engendrent avec une grande rapidité des fièvres intermittentes pernicieuses. Le sentier se dirige au nord, en s'écartant bientôt du lit du fleuve, qu'on ne peut suivre de près, à cause de l'impénétrable forêt qui l'entoure, et s'engage sur une plaine sablonneuse, ondulée de petites dunes, recouvertes à certaines places d'une épaisse couche de matières salines; cette croûte solide se brise avec un bruit singulier sous les pieds des chevaux qui s'y enfoncent facilement de quinze à vingt centimètres. Ces sables ne nourrissent aucun végétal, si ce n'est, de distance en distance, des touffes de grandes salsola qui forment comme de petites oasis verdoyantes dans ce désert en miniature.

Plus loin, nous atteignons et traversons un marais à moitié desséché, puis, tournant brusquement à l'est au milieu du fourré, nous arrivons à l'endroit appelé El-Helou, place où les pèlerins et les voyageurs ont l'habitude de se baigner dans le fleuve sacré. Entre la plaine de sable et le Jourdain s'étend une véritable forêt vierge, large de trois ou quatre cents mètres, formée de grands arbres entremêlés de broussailles et de roseaux. Les peupliers surtout (*Populus Euphratica*) sont gigantesques et leurs fins rameaux sont chargés de graines blanches et soyeuses. Il y a aussi de très gros tamarix (*Tamarix Pallasii*, Desv., *T. Jordanis*, Boissier), des *Agnus-castus*, des *Arundo donax* élevés, des *Eleagnus*, des saules dont les troncs noueux portent à plus de deux mètres de hauteur des paquets d'herbes, de joncs, d'écorces qui prouvent que le fleuve doit subir des crues très violentes. Une partie de la plaine est alors absolument inondée, quoique le courant principal reste toujours renfermé entre les berges creusées à pic que l'on peut considérer comme les rives des hautes eaux.

Entre les broussailles, on aperçoit les flots qui coulent silencieux, mais rapides, au milieu de cette épaisse végétation. L'eau est jaunâtre, comme elle l'est toujours au printemps, et tient en suspension une grande quantité de matières terreuses et organiques; mais, malgré ces impuretés, elle est fraîche et agréable à boire. Le Jourdain a ici de quarante à cinquante mètres, largeur que je n'ai pu apprécier qu'en regardant l'effet de mes coups de fusil sur les feuilles des arbres de l'autre rive. La masse des eaux doit être évidemment considérable, et nos guides nous affirment qu'il a de dix à douze pieds de profondeur dans sa partie médiane, ce que je crois volontiers, car en se baignant on perd pied très promptement et à une petite distance de la rive. Le courant est si violent qu'il est souvent difficile de se tenir debout, on est vite emporté à une grande distance; aussi les accidents ne sont-ils point rares au moment des pèlerinages, car il faut être vigoureux nageur pour traverser le fleuve sans éprouver une dérive considérable qui peut vous entraîner sous les racines des arbres échoués sur les îlots de vase.

Les Arabes appellent aujourd'hui le Jourdain Esch Scheriát el Kebir, l'abreuvoir grand, et la contrée qu'il arrose de ses eaux torrentielles, le Ghor, nom qui indique toujours une vallée large ou une plaine entourée de hautes montagnes. Jusque dans ces dernières années les Européens ne connaissaient guère que quelques points de cette rivière intéressante. En 1799, un détachement de l'armée française s'avança jusqu'à son émergence au sud du lac de Tibériade. Seetzen, Burckhardt, Irby et Mangles, de 1806 à 1818, en parcoururent quelques parties. En 1847, le lieutenant Molyneux, en 1848, le commandant Lynch et ses compagnons, la descendirent en barques depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte, et en dressèrent pour la première fois une carte exacte. Dans tout son cours, qui présente des sinuosités excessivement nombreuses, le fleuve est entouré d'une muraille de verdure et roule ses eaux tumultueuses entre deux berges taillées à pic au milieu des terres grasses et des alluvions, tandis que de hautes terrasses formées par les anciens dépôts de la mer Morte le dominent surtout du côté de l'est.

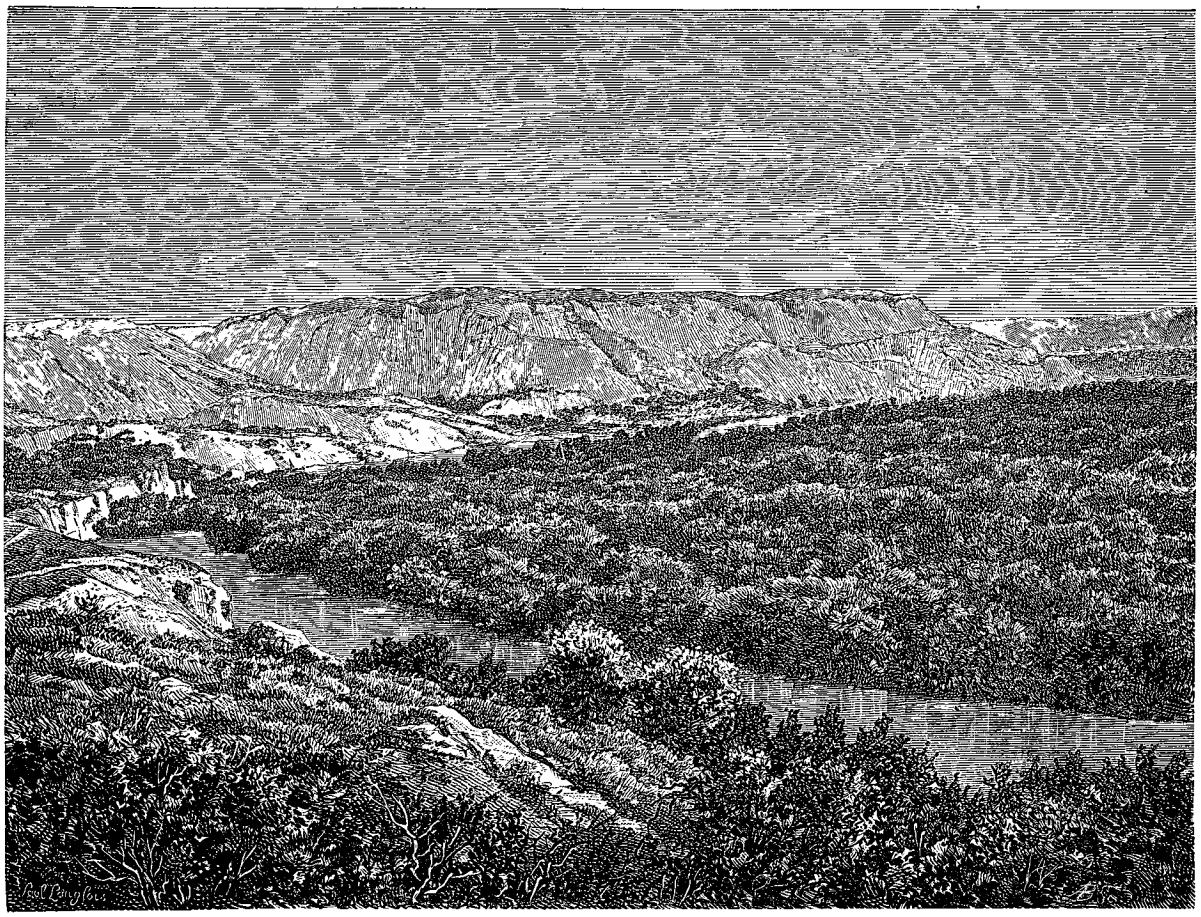
Le Jourdain est très diversement décrit par les voyageurs qui l'ont vu de près : les uns le disent clair et limpide, presque azuré; les autres affirment que c'est un fleuve de boue, charriant à la mer Morte des flots jaunâtres, tenant en suspension beaucoup de substances terreuses. Les uns et les autres ont raison. Au printemps et au commencement de l'été, le fleuve, enflé rapidement par la fonte des neiges du Grand Hermon, des montagnes volcaniques du Jaulan, et par les pluies diluviennes qui ont versé une immense quantité d'eau dans tous les wadys qui aboutissent au Ghor, devient trouble, élève son niveau de plusieurs mètres, ronge l'argile de ses bords, déracine les plus gros arbres et transporte à la mer une masse énorme de débris. En été, au contraire, à partir du mois de juin, lorsque les neiges ont disparu et que les pluies ont entièrement cessé, les eaux du fleuve sont presque limpides, jamais entièrement claires cependant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car elles emportent toujours les vases déposées sur ses rives. Mais à cette époque elles sont d'un vert foncé, très agréables à boire, et proviennent surtout des sources qui se déversent dans le fleuve au nord du lac de Tibériade, des torrents Zaarèh, Yarmouk, Jabbok qu'il reçoit de l'est, et des rivières Derdârah, Jalud, Faria et Kelt qui lui arrivent de l'ouest, dans la partie inférieure de son cours.

Lorsque les Hébreux, sous la conduite de Josué, le traversèrent probablement à peu de distance de la place où nous nous trouvons, ils élevèrent sur la rive occidentale douze pierres brutes prises dans le lit du fleuve. Les populations primitives de l'Orient, de même que celles de la Bretagne et du nord de l'Europe, ont marqué les lieux où se sont accomplis les événements importants de leur histoire, par l'érection de ces gros blocs « que le ciseau n'avait point touchés ». Cette coutume singulière se retrouve jusque dans les parties les plus lointaines du continent asiatique.

En face de nous, de l'autre côté du fleuve, les escarpements paraissent formés par des couches régulières disposées en terrasses, d'un sable jaunâtre et gris délaissé par la mer Morte à l'époque où elle recouvrait



Les terrasses du Jourdain. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

une grande partie de la vallée du Jourdain inférieur. Sur ces abruptes, hauts d'une vingtaine de mètres, quelques Bédouins nous observent avec curiosité. Ces nomades sont souvent disposés à piller les voyageurs isolés; aussi fait-on bien de ne se promener dans l'épaisse forêt de la rive que bien armé ou accompagné de plusieurs moukres. Ces fourrés recèlent aussi bon nombre d'animaux peu agréables à rencontrer, surtout de nombreuses vipères (*Echis arenicola*) fort redoutables et dont l'un de nos hommes a failli devenir la victime en cherchant des mollusques dans les débris charriés par le fleuve. Ces serpents, qui s'enterrent ordinairement dans les sables, étant sans cesse exposés à être noyés par les crues subites du Jourdain, ont pris la singulière habitude de s'enrouler aux branches à une assez grande hauteur et de se cacher sur les troncs des arbres.

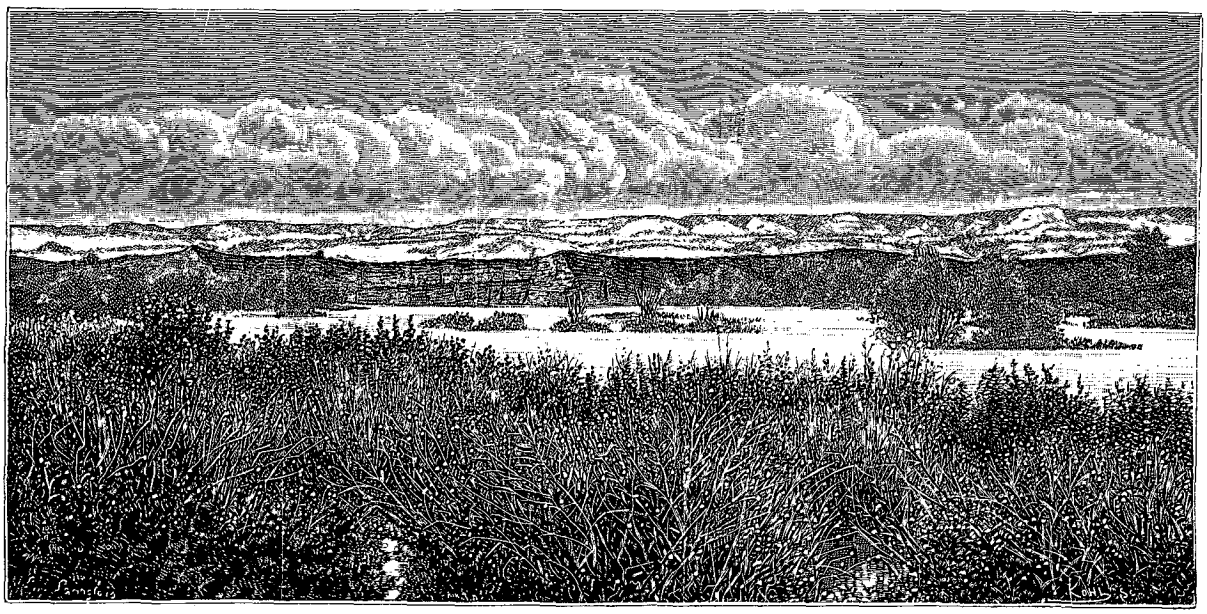
Les poissons, très nombreux dans le Jourdain, sont chassés par des martins-pêcheurs bleus et jaunes, d'une grande richesse de plumage (*Alcyon Smyrnensis*), qui rasent l'eau avec une vitesse sans égale, ou bien qui restent souvent perchés sur les branches basses ou les racines des arbres, longtemps immobiles, leurs gros yeux fixés sur les flots. Lorsqu'ils aperçoivent une proie, ils plongent avec la rapidité d'une flèche, et sortent de l'eau en tenant toujours un petit poisson

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les fortes mandibules de leur bec conique. Ils sont malheureusement fort sauvages et il nous est difficile d'en atteindre quelques-uns.

Le Jourdain est le fleuve le plus important de la Palestine par la masse de ses eaux; son cours, torrentueux dans presque toute son étendue, est cependant régularisé par les deux grands réservoirs formés par le lac Houlèh, l'ancien Mérom, et le lac de Tibériade. Il décrit, surtout dans sa partie inférieure, des méandres nombreux qui le dirigent tantôt d'un côté de la vallée, tantôt de l'autre côté, et qui augmentent beaucoup l'étendue de sa course. Les Arabes l'appellent quelquefois Yardên, mot qui veut dire rapide. Ses eaux descendent en effet de quatre cent trente-sept mètres depuis la base de l'Hermon jusqu'au lac Houlèh, de deux cent soixante-quatorze mètres depuis ces vastes marécages jusqu'au lac de Tibériade, et de deux cent trois mètres de Tibériade à la mer Morte. Sa chute totale est donc de neuf cent quatorze mètres, dont cinq cent vingt seulement au-dessus du niveau de la Méditerranée. La vallée du Jourdain, surtout dans sa partie supérieure, est extrêmement fertile; aussi lorsqu'on la regarde du haut d'une montagne latérale on aperçoit, dans la plaine qui occupe cette profonde dépression, d'innombrables champs verdoyants cultivés surtout en coton et en blé.

Ces terres sont parfaitement irriguées par les nombreux cours d'eau qui débouchent de l'ouest et de l'est. Les ruisseaux ne sont cependant pas tous permanents, car beaucoup tarissent en été et leurs lits desséchés constituent alors ce que toutes les populations arabes appellent les wadys. Les rivières qui persistent toute l'année, comme le Yarmouk et le Zerka, proviennent des régions transjordaniennes de l'est. Le



Gué de Makhadet Hajlah. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

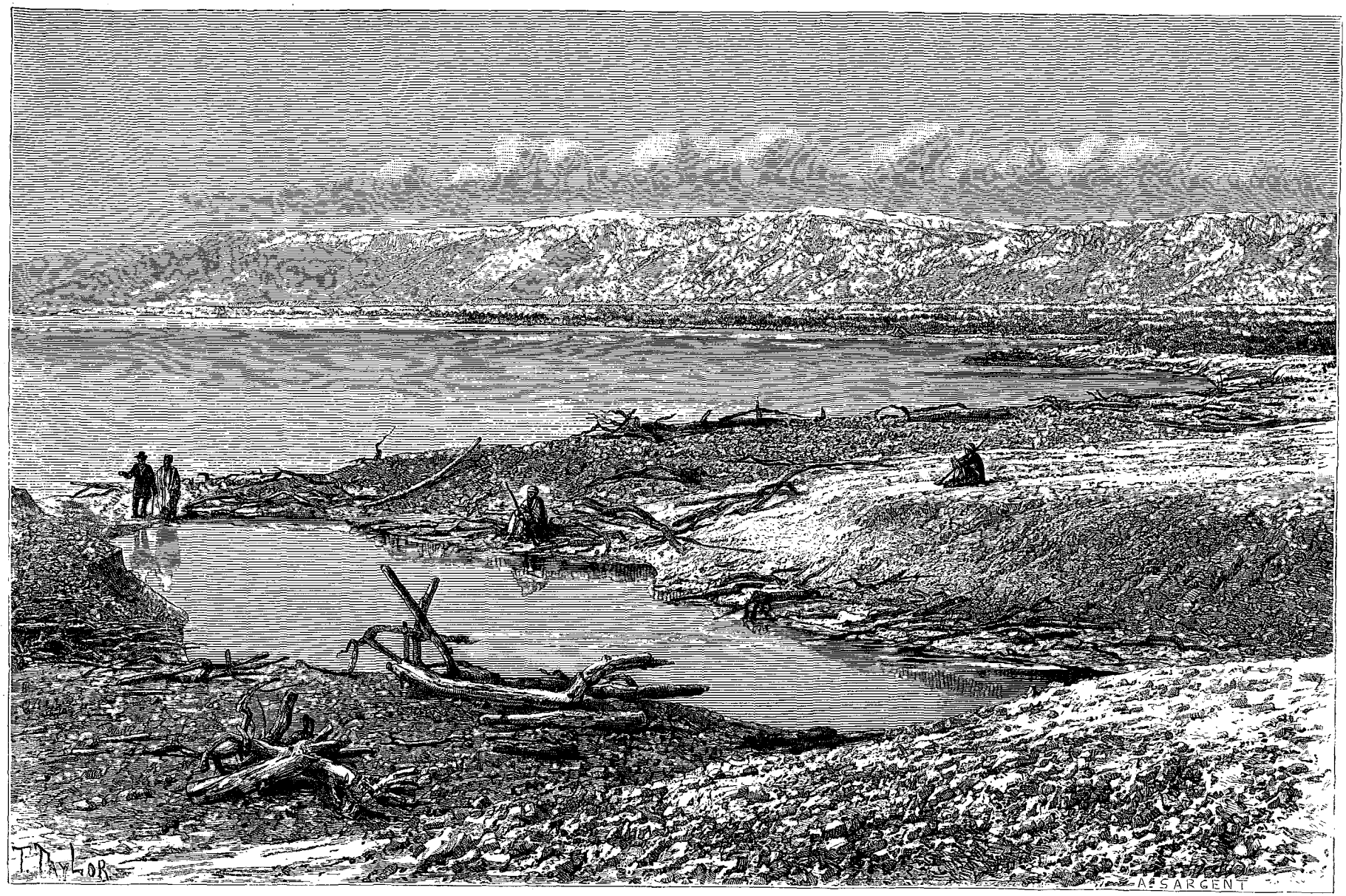
pays de Gilead est en effet beaucoup plus riche en sources que les contrées situées sur la rive droite. C'est la raison pour laquelle les Anglais et les Allemands ont jeté leur dévolu sur ces plateaux en partie volcaniques où les colonies européennes trouveraient un territoire très fertile.

Lorsque le climat de la Syrie était beaucoup plus humide, le Jourdain, qui formait alors une rivière considérable, s'était creusé un lit profond dans les dépôts de la mer Morte. Cet ancien cours du fleuve a donné naissance aux abruptes formés de sables jaunâtres et connus sous le nom de terrasses. Ces terrains stériles, presque dépourvus de toute végétation, indiquent en effet les berges primitives. Lorsque, par suite du changement des conditions climatériques, le volume des eaux eut diminué de beaucoup, le Jourdain se creusa un nouveau lit dans les argiles et les vases de la plaine. Entre Jéricho et Nimrin, la vallée est large de quinze kilomètres, tandis que dans d'autres endroits elle est beaucoup plus étroite.

Un certain nombre de gués permettent de passer d'une rive à l'autre ; mais au printemps, lorsque les eaux sont gonflées par les pluies, le passage ne doit être tenté qu'avec les plus grandes précautions. Le fond du fleuve est en effet très vaseux; aussi chevaux et mules peuvent perdre pied facilement et sont alors entraînés par la rapidité du courant. Les chevaux de selle passent souvent à la nage avec leurs cavaliers. Dans le bas Jourdain, les plus importants de ces gués sont celui d'El-Helou, où nous sommes arrivés d'abord, celui de Makhadet Hajlah, où se baignent les Latins, et, plus au nord, celui de Kasr el Jehoud, où se rendent les Grecs. C'est probablement à l'un de ces gués que passèrent les Israélites lorsqu'ils envahirent la Palestine.

La cérémonie du bain chez les Latins n'est rien en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

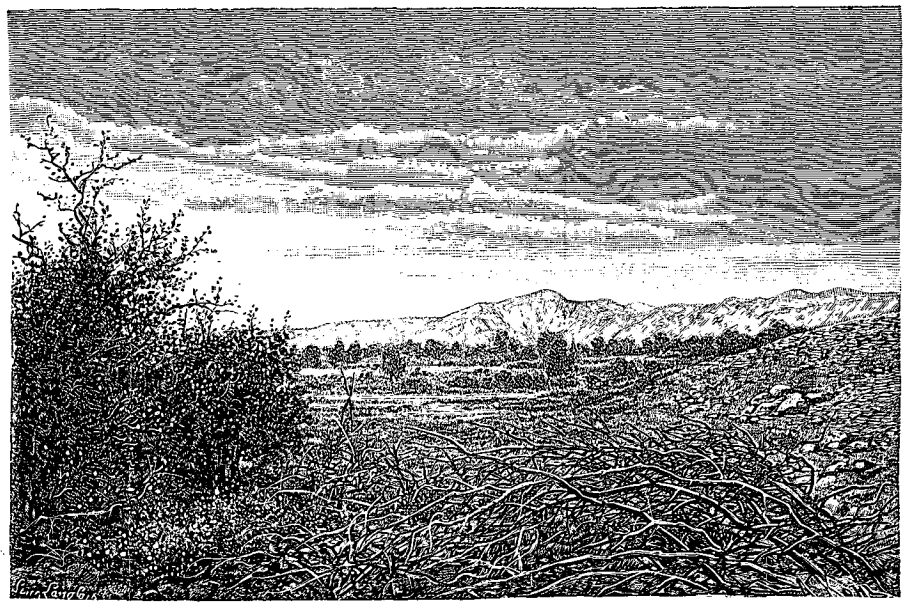


Extrémité nord de la mer Morte (voy. p. 177). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comparaison de celle exécutée par les Grecs, qui considèrent l'immersion dans le Jourdain comme une œuvre pieuse d'une importance capitale pour terminer dignement le pèlerinage en terre sainte. Les Grecs, Russes, Coptes et Abyssins arrivent au bord du fleuve, escortés ou plutôt conduits comme un troupeau de moutons par une compagnie de soldats turcs commandés souvent par le pacha de Jérusalem en personne. La marche de Jéricho au Jourdain se fait la nuit, à la clarté de nombreuses torches. A l'aube, les popes entrent dans l'eau jusqu'à la poitrine et sont suivis par la foule des fidèles, des malades, des boiteux, des aveugles, hommes, femmes, enfants vêtus seulement de chemises blanches. Tous se précipitent dans le fleuve en poussant de grands cris, se jettent de l'eau les uns aux autres, et donnent ainsi lieu à une cohue qui ressemble plus à une bacchanale antique qu'à une cérémonie chrétienne. Beaucoup de pèlerins remplissent de petites cruches en fer-blanc avec cette onde sacrée pour la rapporter dans leur lointaine patrie, où elle est censée guérir les maladies et laver toutes les souillures. Après une baignade qui dure deux ou trois heures, les voyageurs suffisamment purifiés se reforment en une longue troupe qui reprend gaiement le chemin de Jérusalem. Les Bédouins du désert se hâtent alors d'arriver en foule pour piller les traînards et s'emparer des loques que les malheureux ont pu laisser sur la rive.

Après avoir traversé les fourrés des bords du Jourdain, le sentier se dirige au nord ouest sur des ruines que nous apercevons à quelques kilomètres et qui sont appelées Kasr Hajla. Le terrain, d'abord ondulé, ne présente que des touffes de roseaux et de salsola, mais tout à coup nous arrivons au lit d'un tor-



Gilgal. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

rent à moitié desséché, creusé de plusieurs mètres dans le sol de la plaine. Ses bords sont admirablement ombragés par de superbes tamarix, par de gros buissons de *Vitex agnus-castus* et de beaux groupes de lauriers-roses (*Nerium oleander*) que nous apercevons pour la première fois à l'état sauvage en Syrie. Nous atteignons bientôt une forte source d'une eau claire et limpide, profonde de quatre ou cinq pieds et entourée d'une muraille à moitié éboulée. C'est Aïn Hajla, probablement l'ancien Beth-Hogla de la Bible, dont l'eau est considérée comme la meilleure de la contrée. Près de la fontaine s'élèvent les murailles d'un ancien couvent habité autrefois par des moines grecs. Il est connu des chrétiens sous le nom de monastère de Saint-Jean de Hajla ou de Saint-Jérôme, pour le distinguer de celui qui se trouve plus au nord, non loin des bords du fleuve. Une enceinte fortifiée par des tours carrées le protégeait contre les attaques des nomades. A l'intérieur, les restes d'une église présentent encore quelques traces de fresques. Dans ces ruines rampent un grand nombre de gros scorpions et de serpents dangereux, entre autres la vipère des sables du Ghor (*Echis arenicola*).

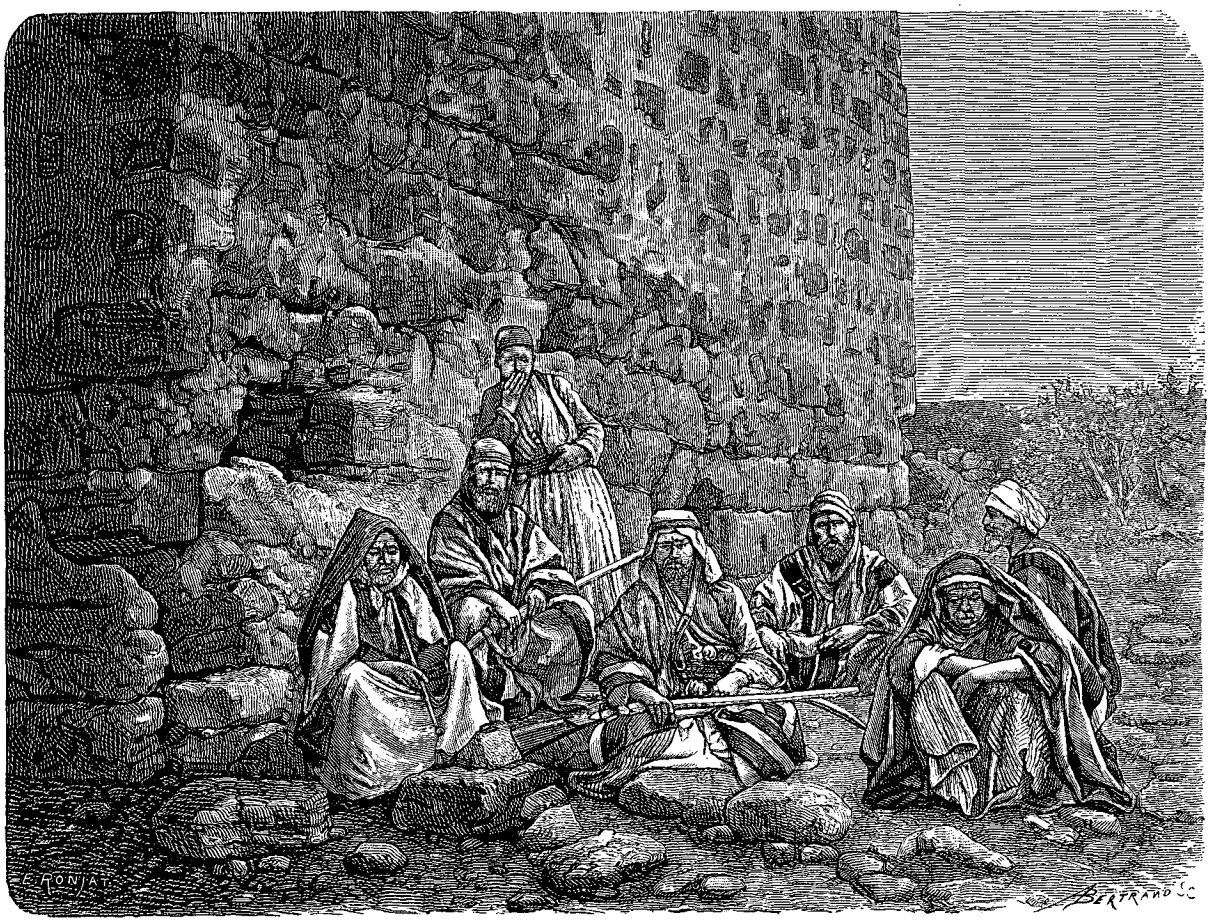
Après avoir quitté Kasr Hajla, on se dirige au nord-ouest droit sur Jéricho, au milieu d'un vrai désert formé par du sable fin, recouvert tantôt de cristallisations salines, tantôt ondulé de petites dunes où fleurissent des myriades d'une jolie statice à fleurs jaunes (*Statice Thouinii*, Viv.). D'autres fois, ce sont des touffes de genêts épineux qui forment une série de buissons séparés les uns des autres par une multitude d'espaces sablonneux simulant un véritable labyrinthe. Dans ces fourrés, notre lévrier Richem se met à faire des bonds prodigieux et à poursuivre une multitude de lièvres (*Lepus Sinaïticus*) qui courent de tous les côtés. Nous avançons pour appuyer le chien, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos chevaux, ces admirables syriens, qui depuis Beyrouth nous ont portés par des chemins impossibles, excités par les jappements du chien et par nos coups de fusil, se mettent au galop et franchissent les buissons et les dunes. Jamais je n'aurais cru à tant de vigueur et à tant d'ardeur après de si fatigantes journées dans les rochers et les sables. Le résultat de cette superbe chasse à courre fut le massacre de quelques beaux lièvres.

Le sol est entièrement miné par les galeries profondes du *Psammomys obesus*, Rüppel, espèce de gros rat à queue courte, à grosse tête, ressemblant à une petite marmotte, et qui se tient assis sur un monticule de sable artistement tassé non loin de l'ouverture de son terrier. Du haut de son observatoire il regarde avec curiosité ce qui se passe autour de lui; mais au plus petit bruit, à la moindre alarme, ces jolis animaux se précipitent tête baissée et disparaissent avec rapidité dans leurs cachettes profondes. Quelques voyageurs ont confondu ce mammifère avec des gerboises, dont il diffère absolument.

Un peu plus loin, nous côtoyons le wady Kelt, dans le fond duquel coule un joli ruisseau limpide, entouré de tamarix, de zizyphus, de vitex et de lauriers-



Tour de Jéricho. — Dessin de E. Ronjat.

roses. Une quantité d'oiseaux gazouillent autour de nous, et les perdrix du désert, qui viennent boire cette belle eau, partent de chaque buisson. A droite se voit Tell Jeljoul, l'ancien Gilgal, formé par un petit monticule où les Israélites élevèrent peut-être les douze pierres commémoratives du passage du Jourdain. Nous traversons le ruisseau et cheminons au bord du wady sur sa rive gauche. Un peu plus loin commencent les cultures, et au bord du sentier s'étendent des champs de blé, de coton, d'indigo, de maïs et des vergers plantés d'énormes figuiers. Horriblement fatigués par une longue journée de cheval, sous ce ciel de feu, nous arrivons tard, par une nuit sombre, à nos tentes dressées auprès de la construction carrée et massive que l'on appelle le château de Jéricho, tour cubique, sans aucun intérêt, datant très probablement de l'occupation franque en Syrie.

Le lendemain, après un repos qui n'a été troublé que par le bourdonnement des moustiques et par le coassement des innombrables grenouilles des mares du voisinage, nos moukres vont planter nos tentes à une lieue plus loin, à Aïn Soulthan, tandis que nous nous promènerons à Jéricho pour explorer la riche contrée environnante.

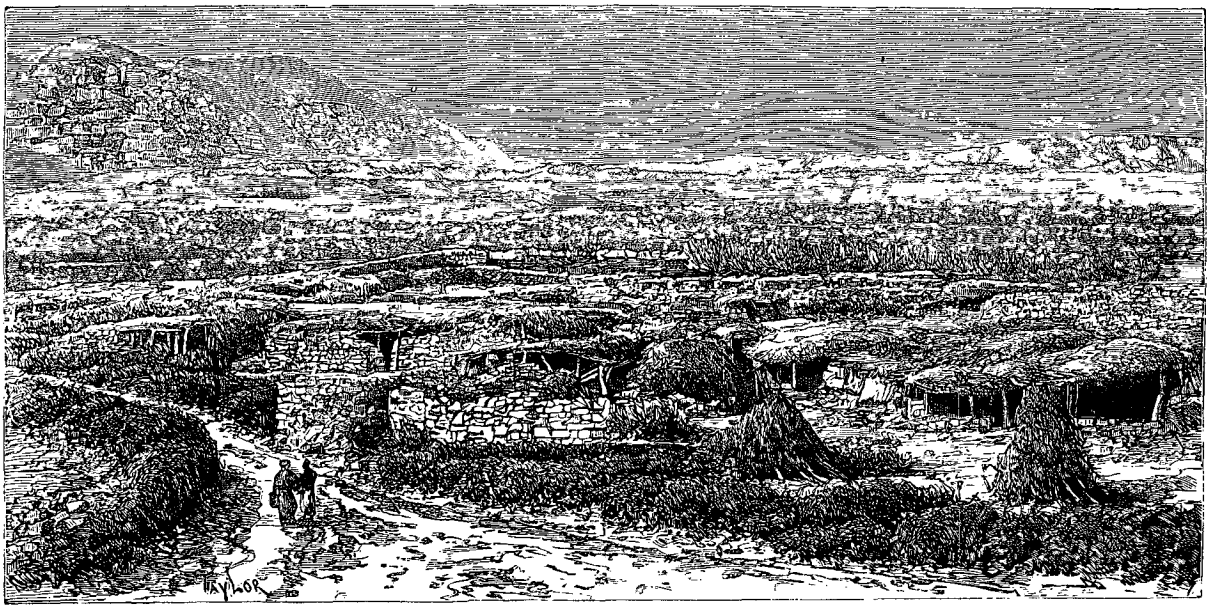
La tour, haute de quarante pieds, fort délabrée, renferme quelques vastes salles à moitié ruinées ser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant de retraite à une vingtaine de bachi-bouzoucks. Cette garnison est censée protéger les habitants contre les déprédations des nomades, mais le capitaine qui la commande sait très habilement profiter de sa position officielle pour piller tout à son aise les pauvres fellahs de la région. Une terrasse, entourée d'un parapet, sert de toit à cette construction du haut de laquelle on a une très belle vue sur une partie de la mer Morte, le Ras Feschkhah, l'embouchure du Jourdain, les montagnes de Moab, le mont de la Quarantaine, et le Ghor qui s'étend à perte de vue vers le nord, verdoyant et inondé par une lumière d'une intensité sans pareille.

Au nord-est se trouve le misérable village d'Er-Riha, l'ancienne Jéricho, qui n'est formé que par un amas irrégulier de pauvres huttes en pierres, très basses, recouvertes tout simplement en branches d'arbres chargées de boue. Les murs sont construits non point avec du mortier, mais avec de la terre gâchée. Ces cabanes sont entourées de haies sèches de *Zizyphus spina-Christi* entrelacées et tassées avec soin; la nuit, les troupeaux sont enfermés dans ces enceintes et déposent autour des habitations une épaisse couche de fiente. Une muraille d'épines défend aussi le village et ne pourrait plus tomber au son de la trompette de Josué. Jéricho, si célèbre dans l'antiquité par ses magnifiques palmiers, n'en possède actuellement pas un seul.

On ne peut comprendre réellement pourquoi les habitants ne cultivent plus cet arbre si utile qui pourrait admirablement prospérer dans cette terre chaude et humide semblable à celle de l'Égypte. D'après les renseignements qui nous ont été donnés, la cause de la destruction complète de cette espèce



La Jéricho actuelle. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

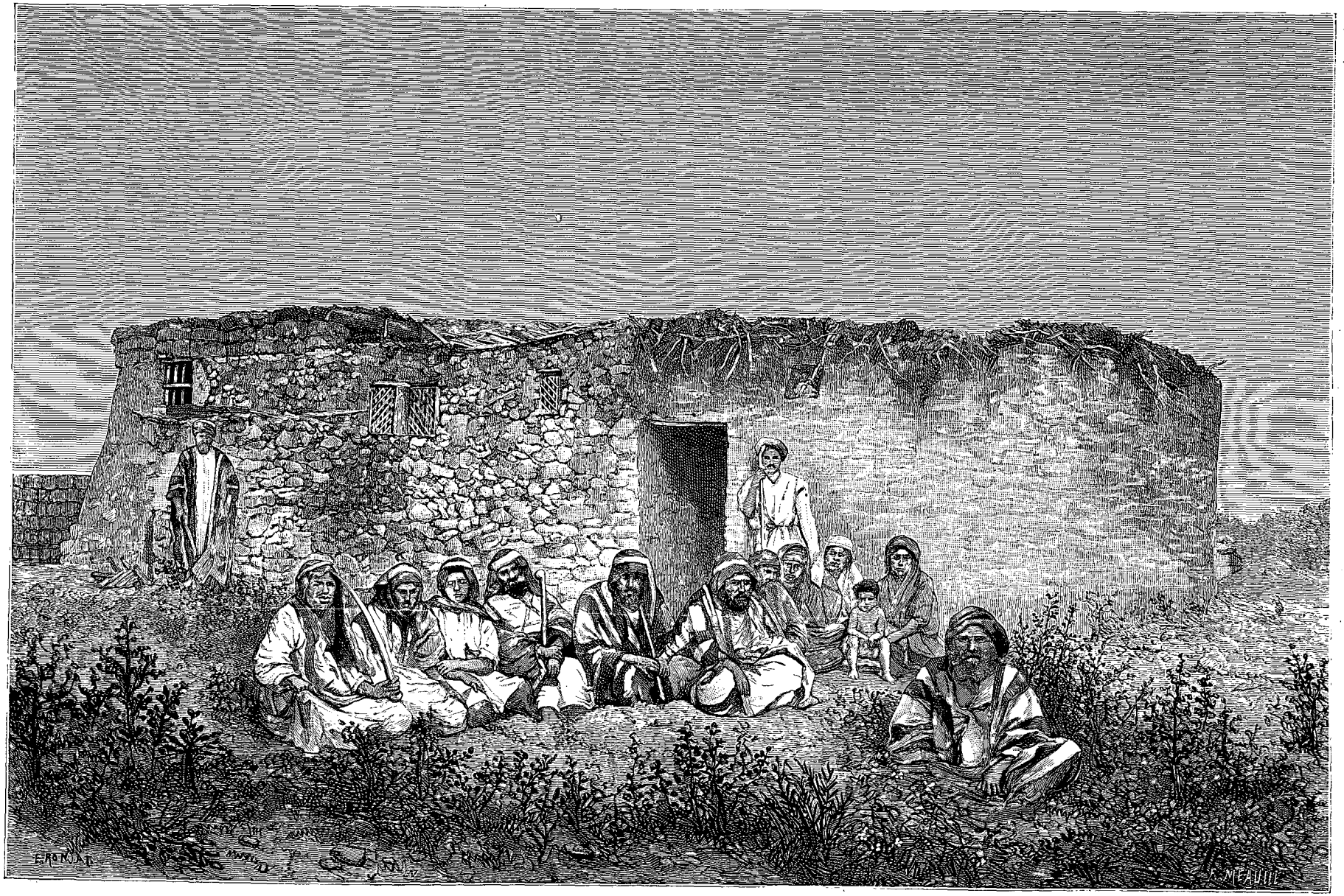
serait l'impôt énorme dont les pachas se permettent de frapper chaque tête d'arbre fruitier. Les paysans les arrachent pour ne point payer une taxe arbitraire et toujours exorbitante. Combien il est triste de voir un des pays les plus fertiles du monde redevenir un désert à cause des procédés sauvages de cette administration turque qui trouve cependant en Europe de nombreux défenseurs!

L'antique Jéricho ne s'élevait probablement pas exactement à la place du petit village d'Er-Riha, mais plus au nord-ouest, au pied de la montagne de la Quarantaine, où jaillissent des sources abondantes. Elle devait être assez grande et défendue par des murailles de pierres. Les palmiers y étaient superbes et, jusqu'au septième siècle après Jésus-Christ, fournissaient des fruits dont la réputation s'étendait au loin. L'oasis au centre de laquelle se trouvait la cité était renommée pour sa fertilité; aussi les habitants étaient-ils considérés comme des plus riches de la contrée.

Tout le monde connaît l'histoire du siège de cette place par les Israélites, sous la conduite de Josué, et l'écroulement des remparts au son des trompettes israélites. Jéricho devint le siège d'une école de prophètes renommée à l'époque où Pompée exécuta sa marche hardie à travers le Ghor, depuis Scythopolis jusqu'à Jérusalem. Antoine, quelques mois après, fit cadeau de ce district à la reine d'Égypte, Cléopâtre, laquelle le revendit bientôt à Hérode. Ce roi, après avoir relevé la ville, y fit construire un palais et un cirque qui était considéré comme le plus beau de toute la Syrie. L'hiver, la cour venait habiter au milieu de ces jardins magnifiques. Hérode mourut à Jéricho auprès de sa sœur Salomé, et son fils Archélaüs embellit encore les superbes demeures qu'il avait édifiées.

C'est à Jéricho que se rassemblaient les pèlerins juifs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

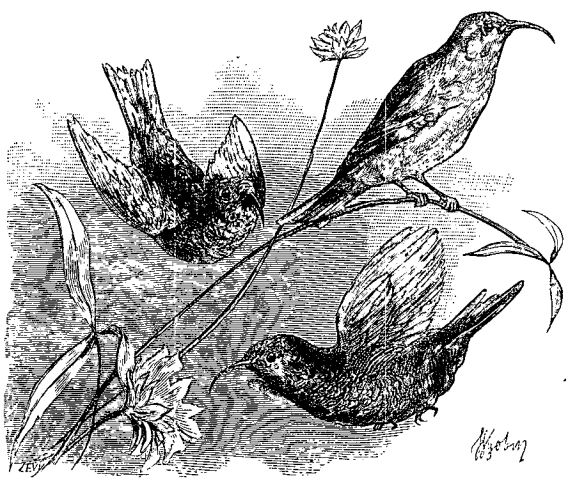


Maisons et habitants de Jéricho. — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Pérée et des contrées transjordaniennes lorsqu'ils se rendaient aux cérémonies du Temple, et c'est aussi de Jéricho que Jésus partit pour faire son dernier voyage à Jérusalem. Après l'invasion romaine, la ville fut occupée par la dixième légion, et Vespasien y séjourna quelque temps. Justinien y éleva une chapelle en l'honneur de la Vierge et un *xenodochium* ou asile destiné aux pèlerins. Au septième siècle, Jéricho avait déjà disparu, mais il restait encore dans la plaine, du côté du Jourdain, de grands bois de palmiers qui abritaient les tentes et les huttes des habitants du pays. Plus tard, on n'entend plus parler de cette antique cité. En 810, on construisit non loin des ruines un couvent dédié à saint Étienne.

Pendant les croisades, la nouvelle Jéricho s'élevait sur l'emplacement du bourg actuel. Les Francs y construisirent un château et une église consacrée à la Sainte-Trinité. Le pays fut donné en fief au Saint-Sépulcre, et c'est aussi à cette date que paraît avoir été construite la tour carrée destinée à protéger les cultures contre les déprédations des Arabes nomades. En 1840, ce misérable village fut encore une fois entièrement détruit par Ibrahim-Pacha.



Oiseau-mouche (*Nectarinia osea*). — Dessin de Gobin.

Le pays de Jéricho était des plus productifs à l'époque de Josèphe. Cette plaine est en effet formée par des alluvions très profondes qui sont encore enrichies chaque année par les dépôts du fleuve; les eaux abondantes facilitent les irrigations, et la température de cette large vallée est toujours très élevée. Aujourd'hui la plupart des végétaux intertropicaux que mentionne Josèphe ont disparu, et la « ville des Palmes » ne contient plus un seul dattier.

La Jéricho actuelle ne renferme guère que soixante familles qui vivent fort misérablement. Ce sont des Bédouins sédentaires dont les femmes ont l'air de vraies sorcières. Au moment des moissons, la population du village s'accroît considérablement par suite de l'arrivée des Arabes Ghawarinèh, nomades dans le Ghor, qui viennent prendre part aux travaux que nécessite la récolte du blé. Les habitants de Jéricho sont très dégradés moralement et physiquement, surtout depuis qu'ils sont *protégés* d'une façon permanente par une garnison d'irréguliers turcs qui leur ont apporté l'eau-de-vie et tous les vices d'une demi-civilisation. Les femmes surtout ont une fort mauvaise réputation, elles sont voleuses et ivrognes; pour un léger pourboire elles se livrent à une danse sauvage appelée danse du sabre; cette pantomime grossière, décrite pompeusement par beaucoup de voyageurs, n'a plus aucun caractère, exécutée par ces mégères horribles et alcooliques. Leurs sauts et leurs gestes furieux sont accompagnés de battements de mains et de strophes stupides destinées à réclamer un bon bakchisch au voyageur.

Un petit ruisseau, le Nahr el Kelt, coule non loin du village; il est entouré d'épais fourrés de nabq (*Zizyphus*) et de grands figuiers. Le climat très chaud est malsain pour les étrangers à partir du mois de juin jusqu'à la fin d'octobre. Les voyageurs ne peuvent, même au printemps, séjourner longtemps dans cet estuaire sans ressentir les funestes effets de l'intoxication paludéenne. Les indigènes subissent, eux aussi, cette influence et sont atteints d'accès de fièvre et d'affections du foie. Ces fièvres, très redoutables en été et en automne, sont évidemment dues à la décroissance des cultures, car, dans l'antiquité, la contrée était bien cultivée et très peuplée; il est probable que lorsqu'elle aura été, pendant un certain temps, labourée avec soin, elle pourra recevoir de nouveau une population nombreuse, saine et vigoureuse.

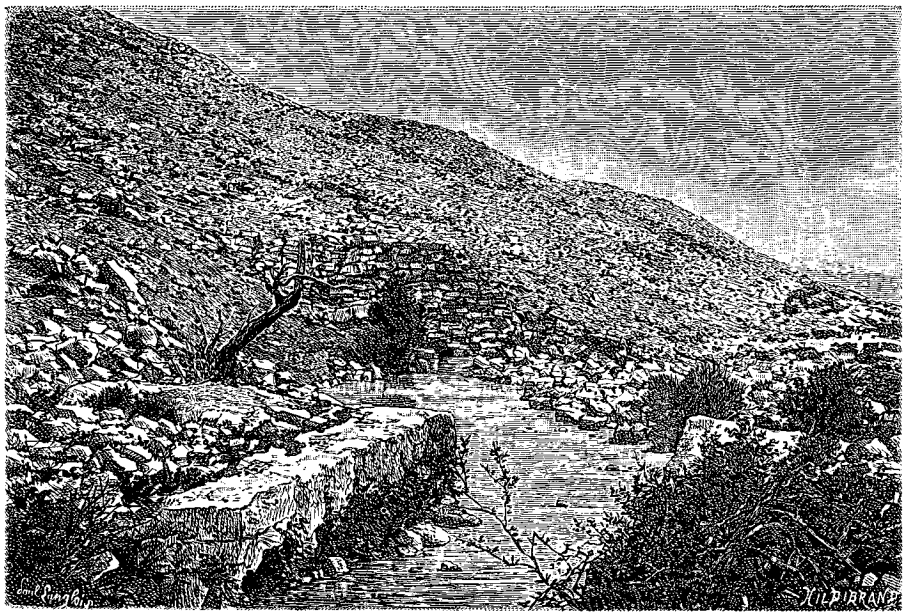
En descendant de Jérusalem, en cinq heures à peine, on quitte un climat presque froid pour trouver une température semblable à celle de l'Égypte tropicale. Cette extrême chaleur, cette humidité malsaine s'expliquent parfaitement lorsque l'on se rappelle que Jéricho et une très grande étendue du Ghor se trouvent à deux cent soixante-douze mètres au-dessous de la Méditerranée.

Dans la journée la chaleur est intense, il n'y a point de vent, et l'air est si chargé d'humidité qu'on ne sait où s'abriter. Le soir, nous rentrons à nos tentes dressées sur une petite hauteur qui domine la fontaine d'Aïn Soulthan; là nous serons mieux, et peut-être pourrons-nous respirer plus à l'aise, étant campés un peu au-dessus des vapeurs chaudes de la plaine. Cette magnifique source est connue des chrétiens sous le nom de fontaine d'Élysée, parce que c'est ce prophète, disent-ils, qui en y jetant une poignée de sel, d'amère qu'elle était, en fit une eau potable excellente. Elle jaillit à la base ouest d'une double éminence très régulière qui a tout à fait la forme d'un tumulus artificiel. Les fouilles du commandant Warren, exécutées en 1868, ont prouvé que ce monticule est entièrement construit de briques cuites au soleil comme l'étaient celles employées à Ninive et à Babylone. Lorsqu'on les expose à l'air, elles se décomposent avec une grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapidité. Dans la partie centrale du tumulus on a trouvé de nombreux fragments de poteries archaïques et un squelette. Malheureusement aucun objet en pierre ou en métal n'a permis de dater ce singulier monument. La source jaillit dans un bassin antique long de douze mètres environ, sur sept et demi de largeur. Des *Chromis*, des *Capoeta* et des *Cyprinodon* vivent dans cette eau limpide dont la température est de 23°,4. Un peu plus au nord-ouest, au pied des premiers contreforts de la montagne de la Quarantaine, Djebel Karanthal, se trouve une autre belle source, Aïn Douk, dont les eaux franchissaient le wady sur un aqueduc afin de faire mouvoir des moulins aujourd'hui en ruine. A présent cette eau n'est utilisée que pour arroser quelques champs de concombres.

Les bords de tous ces ruisseaux, ceux surtout d'Aïn Soulthan, portent une végétation luxuriante présentant un caractère tropical très prononcé. Les buissons épineux et impénétrables du nabq (*Zizyphus spina-Christi*) protègent de hautes *Psoralea* aux belles fleurs bleues, et une grande composée (*Conyza dioscoridis*, Raum.) qui laisse pendre au milieu des épines ses panicules dorées. Plus loin, est le *Solanum coagulans*, Forsk., qui élève à plusieurs mètres de hauteur ses fleurs pourpres et ses pommes jaunâtres renfermant des principes toxiques très énergiques. Au milieu des broussailles, l'*Achyranthes argentea*, une salsolacée, laisse retomber ses belles grappes d'élégantes fleurs blanches à côté d'une nyctaginée tropicale, le *Boherawia scandens*, dont les tiges volubiles, chargées de fleurs violettes, s'enroulent autour des troncs et des branches. Ailleurs, ce sont les touffes vertes de l'élégant *Ephedra alta*, Cass., qui balance ses frondes finement découpées à côté de ricins (*Ricinus communis*) qui deviennent énormes



Fontaine d'Aïn Soulthan. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

sous ce climat chaud et humide, et dont les troncs se recouvrent d'une véritable écorce semblable à celle d'un arbre réellement ligneux. Toutes ces plantes entremêlées forment une forêt vierge en miniature, un fouillis des plus agréables à la vue.

Au milieu de cette végétation, mille oiseaux chanteurs et surtout les bulbuls, les rossignols de la Syrie (*Ixos xanthopygius*), font entendre des gazouillements qui nous ravissent. C'est la première fois que nous assistons à pareil concert depuis notre arrivée en Palestine. Sous les voûtes sombres formées par les plantes entrelacées au-dessus des eaux, de brillants martins-pêcheurs (*Alcyon smyrnensis*) volent avec la rapidité d'une flèche, ou se précipitent du haut d'une branche d'arbre sur les poissons argentés qui fourmillent dans ces eaux limpides. Nous voyons là un superbe oiseau-mouche, le *Nectarinia osea*, Bpt., découvert dans le bassin de la mer Morte par Lynch et de Saulcy. Ce petit oiseau, long de quelques centimètres à peine, est orné à la gorge de plumes d'un bleu-vert métallique aux reflets les plus brillants, et de taches orange aux épaules. Il est d'une vivacité extrême et vole avec une telle légèreté qu'on a de la peine à l'apercevoir lorsqu'il butine d'une fleur à l'autre. Ce n'est que lorsqu'il introduit son long bec recourbé dans les corolles chargées de miel qu'on peut l'examiner facilement. Il fait alors vibrer ses ailes d'une manière particulière, et reste ainsi parfaitement immobile, suspendu dans les airs pendant quelques secondes; mais, au moindre mouvement qui l'effraye, il disparaît avec la vitesse d'une balle. Cette charmante petite créature n'est point propre à la vallée du Jourdain, ainsi qu'on l'a publié; c'est un oiseau migrateur qui vient probablement de loin, et qui en hiver s'avance fréquemment au nord-ouest, jusque dans les jardins de Beyrouth et dans d'autres localités de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Phénicie, comme nous avons pu le constater. Cette jolie espèce se nourrit surtout des petits insectes placés au fond de la corolle des solanées. Son nid suspendu, artistement tressé en laine et en duvet de peuplier, a été découvert à Aïn Soulthan même par M. Tristram, ornithologiste anglais distingué. Il est des plus gracieux, presque sphérique et ne présente qu'une étroite ouverture sur le flanc, de telle sorte que les serpents et les lézards ne peuvent facilement y pénétrer pour dévorer les œufs ou les petits.

On trouve encore aujourd'hui à Jéricho une quantité de plantes à faciès africain et indien : l'indigo, le myrobalanum (*Eleagnus angustifolius*) appelé zakkoum par les Arabes, la *Solanum melongena*, le grenadier, l'*Asclepias gigantea* ou *procera*, l'oscher des Arabes, qui se rencontre aussi en Nubie. L'elcagnus porte de petits fruits verdâtres qui fournissent une huile odorante, agréable, que les habitants de Jéricho vendent aux pèlerins comme un baume universel. Les cannes à sucre ne sont plus aujourd'hui cultivées comme elles l'étaient encore au temps des croisades. L'indigo (*Indigofera tinctoria*) se cultive encore dans un certain nombre de jardins. Il sert aux femmes fellahines pour teindre en bleu les vêtements pleins de grâces dont elles se couvrent. Le tabac est planté dans de petits espaces circulaires protégés par des enceintes de pierres dressées.

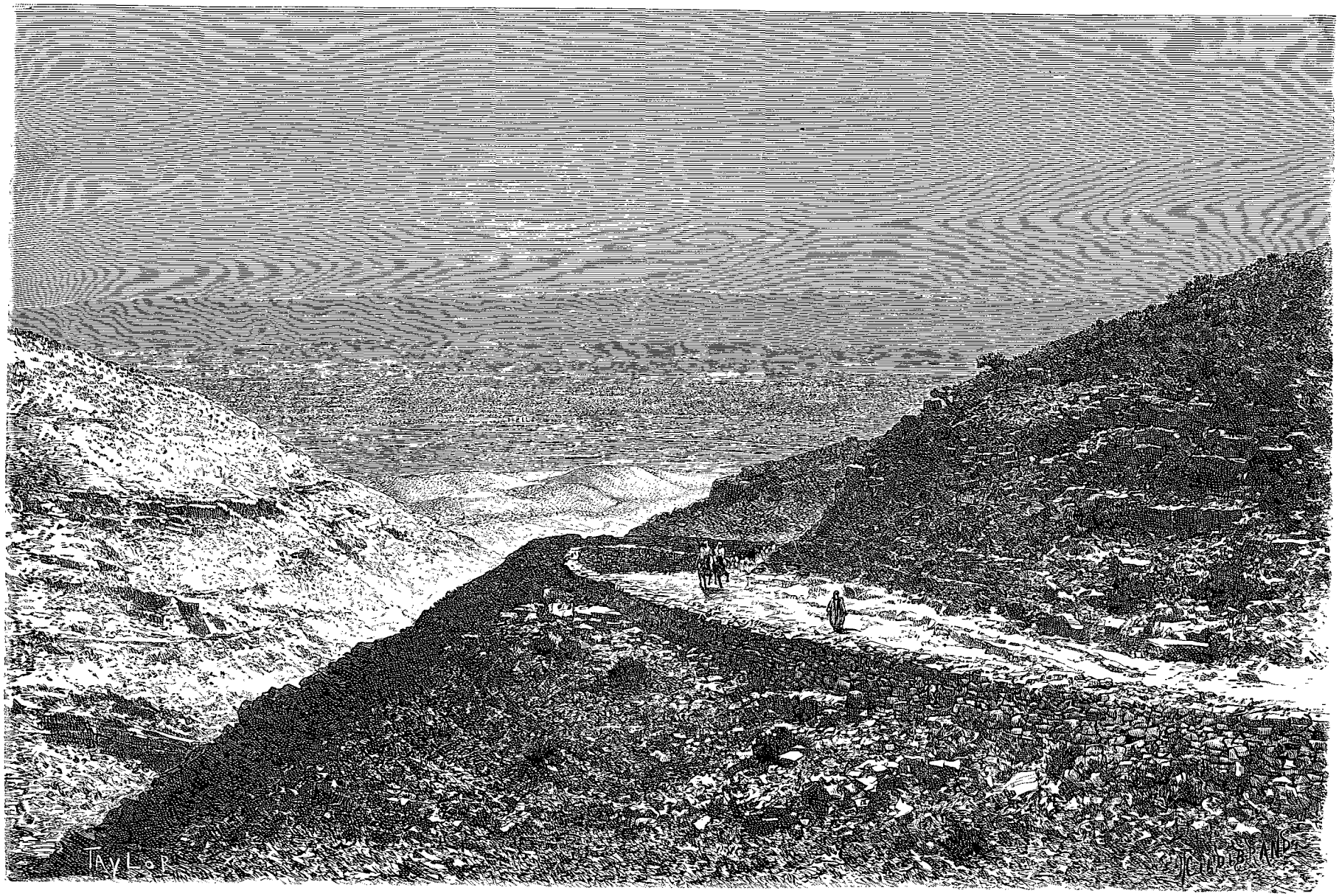
Les habitants de Jéricho se sont fréquemment alliés par des mariages à la petite garnison turque qui occupe le château, et qui vient souvent des parties les plus lointaines de l'empire ottoman. De là, un mélange de races impossible à déchiffrer : on y trouve des types d'Albanais, de Marocains, d'Égyptiens, de Nègres, et d'Arabes du Hedjaz.

Robinson a rencontré non loin de la ville un camp de nomades à moitié sauvages qu'il regarde comme une tribu de Zingari (bohémiens). Hors de Jéricho, dans le Ghor inférieur, dominent surtout les Arabes Chteim, Rascheidèh, Ta'amirah et Ghawarinèh, chez lesquels on trouve encore des femmes superbes et des hommes d'une noblesse de figure extraordinaire. Ces Arabes sont en partie sédentaires, en partie nomades; à certaines époques de l'année, en hiver, quelques tribus se rendent sur les côtes de la Phénicie et d'autres remontent dans le désert de Damas et même près d'Orfa dans la haute Mésopotamie. Ces populations, comme au temps d'Abraham, exécutent encore d'immenses trajets en poussant devant eux leurs innombrables troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux, et vont ainsi chercher, suivant les saisons, les districts herbeux les plus convenables pour le pâturage. Dans la plupart de ces tribus ce sont les femmes et les jeunes filles qui font tout le travail pénible, sauf le labourage et le pansage des chevaux. Elles vont chercher l'eau et le bois souvent à de grandes distances, coupent l'herbe pour les montures de leurs époux, traient les chèvres et les chamelles, font le beurre, le lait aigri, tissent les étoffes, plient les tentes, etc. Les hommes labourent quelques parcelles de terre, étrillent leurs chevaux, gardent les chameaux pour être prêts à les défendre à main armée contre les maraudeurs, et, le reste du temps, se couchent à l'ombre pour bavarder entre eux ou dormir. Cette race, aujourd'hui abâtardie, a oublié les mâles vertus du temps d'Antar, et l'amour, pour eux, n'est plus rien qui vaille. Quelques jeunes hommes qui nous accompagnent dans nos chasses nous écœurent réellement en nous montrant le profond mépris qu'ils ont pour la femme. Ils prononcent encore bien souvent le nom de Mahomet, mais en réalité ils n'ont plus aucune religion, ne font ni prières, ni cérémonie religieuse, et n'ont pas même conservé le souvenir du jour du repos. Ils ne se livrent à aucune industrie; ils tissent seulement les étoffes dont ils ont besoin et savent les teindre très habilement en couleurs très vives, toutes tirées du règne végétal.

D'Aïn Soulthan on peut arriver facilement à la montagne Karanthal, appelée mont de la Quarantaine par les chrétiens, qui affirment que cette sommité est celle où Jésus fit sa retraite de quarante jours. Un sentier très étroit, et des escaliers taillés dans le roc, fréquemment interrompus par des éboulements, conduisent au milieu des parois abruptes formées par les escarpements des couches crétacées. Ces rochers sont percés d'innombrables grottes habitées anciennement par des anachorètes; quelques-unes sont ornées de pilastres et de peintures. Les cavernes ne servent plus aujourd'hui que de retraites aux aigles, aux vautours, aux pigeons, aux hirondelles et aux chacals. Quelquefois cependant, des pèlerins coptes ou abyssins viennent y faire pénitence pendant de longs mois.

Il est très difficile de parcourir ces grottes sans l'aide d'une échelle et de cordes. Dans quelques-unes d'entre elles, M. Tristram a trouvé des inscriptions grecques intéressantes. La plupart de ces cellules sont à trois chambres, dont l'une servait d'oratoire; souvent les pierres qui forment les séparations sont dressées avec beaucoup de soin. Les fresques qui ornent les murs représentent surtout la Vierge et le Christ, l'ange Gabriel et l'Annonciation, saint Paul et saint André. Les chapelles creusées dans le roc se trouvent placées tantôt à l'est et dominent la plaine, tantôt au sud, au-dessus des parois presque verticales qui surplombent le profond et sauvage wady Abou Retmèh. Un grand nombre de ces sanctuaires ne peuvent aujourd'hui être visités qu'en se laissant suspendre contre les flancs de la montagne avec des cordes. C'est ce que fit le révérend Tristram en 1863. Il put parcourir ainsi et examiner à loisir un grand nombre de ces demeures qui n'avaient jamais été explorées avant lui. Cette cité d'anachorètes paraît dater des premiers temps de l'ère chrétienne, mais il est probable qu'elle a été détruite au septième siècle par Chosroès. Des fouilles exécutées méthodiquement y donneraient très certainement des résultats intéressants; malheureusement le temps nous manquait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Akabet er-Riha (voy. p. 190). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le nom de Karanthal (Quarantaine) a été donné à cette montagne seulement à l'époque des croisades. Lorsque nous arrivons au sommet, nous sommes très fatigués et littéralement cuits contre ces rochers arides et verticaux. L'ascension est très pénible quoiqu'elle ne dure qu'une heure et quelques minutes; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, dans cette atmosphère chaude et humide du Ghor le mouvement m'a toujours été très difficile et me coûtait les plus grands efforts. Serait-ce un effet de la pression atmosphérique exagérée? La théorie physiologique tendrait cependant à affirmer le contraire. Sur le sommet de la montagne, on voit quelques ruines informes et des fossés paraissant avoir appartenu à une ancienne forteresse. Sur le point culminant se trouve une très petite chapelle à moitié ruinée, que les pèlerins déclarent avoir été élevée sur l'emplacement où Satan montra à Jésus tous les royaumes de la terre. Ce ne sont point ces royaumes que nous vîmes du sommet, haut de quatre cent soixante mètres au-dessus de la fontaine d'Aïn Soulthan, mais bien une des plus belles vues qu'il nous ait été donné d'admirer en Syrie : au nord s'étendait une grande partie de la vallée du Jourdain avec les innombrables méandres du fleuve tracés par une épaisse muraille de verdure; au nord-est, le Djebel Ocha, haut de mille cinquante-huit mètres, s'élève non loin de la petite ville de Salt, dans le pays de Gilead, et domine l'horizon de son cône violacé; plus au sud, ce sont le Djebel Tiniyè et le mont Nébo; en face de nous, sur la rive droite du Jourdain, se dresse une autre montagne, la Kurn Sartabèh. Le wady Abou Retmèh sépare le mont de la Quarantaine d'une autre sommité presque aussi élevée, le Nkeb el Chel; au sud, la mer Morte brille étincelante, à perte de vue, bornée par les hauts escarpements du pays de Moab, dont les teintes indescriptibles se perdent dans l'azur du ciel. A l'est, les collines du désert de Juda s'entassent désolées les unes derrière les autres; de profonds wadys déjà envahis par une ombre transparente les découpent dans tous les sens. Le silence, à cette hauteur, est des plus majestueux; on s'aperçoit à peine de la présence de l'homme; les huttes de Jéricho ne se distinguent presque plus au milieu de leurs haies d'épines, et nos tentes seules, qui brillent comme de petits points blancs, au bord d'Aïn Soulthan, nous rappellent que nous ne sommes pas dans une contrée absolument déserte. Il serait peu agréable de marcher dans l'obscurité, aussi nous hâtons-nous de redescendre à la plaine en prenant cependant les plus grandes précautions dans certains passages, car déjà la nuit arrive grand train; les chacals se mettent à pousser leurs glapissements aigus, et les merles de Mar Saba (*Amydrus Tristrami*), très nombreux sur cette montagne aride, font entendre leurs joyeux chants du soir. L'obscurité est complète lorsque nous arrivons au campement où un vrai festin de Balthazar nous attend : Giorgios, notre cuisinier grec, pour fêter notre heureux retour, nous a fait près de Jéricho, presque en plein désert, un superbe gâteau de Savoie, orné de nos chiffres en sucre fondu!

Le jour suivant, la température est si élevée qu'il faut renoncer à traverser la vallée du Jourdain pour aller à Jérasch; nous décidons de retourner à Jérusalem afin de gagner le nord de la Syrie par les hauteurs où la température sera plus supportable. Nos moukres ne veulent plus rester dans le Ghor à cause de la chaleur et des moustiques; nous sommes en effet, les uns et les autres, entièrement défigurés par les piqûres des moucherons, et nos chevaux sont ensanglantés surtout autour des yeux et des naseaux. Pour éviter ce fléau qui nous rend presque malades, il faudrait voyager la nuit, ce qui est peu agréable, et ce qui ne permettrait aucune observation scientifique.

D'Aïn Soulthan nous traversons les jardins au milieu des figuiers et des zizyphus épineux sur lesquels nous tuons une quantité de beaux oiseaux. On traverse le petit torrent formé par l'Aïn el Douk, encore rempli d'une eau transparente, et on s'élève insensiblement sur les premières terrasses, situées à l'ouest, près d'un haut tumulus de dimensions colossales, appelé Tell et A'laik, fouillé en 1868 par le commandant Warren, qui y a découvert de grandes jarres romaines dont nous trouvons encore de nombreux débris sur le sol. Le chemin monte ensuite rapidement contre le flanc de la montagne, sur la rive droite du wady Kelt; il est très pierreux et encore recouvert çà et là de larges pavés, horriblement glissants, qui indiquent la présence d'une ancienne voie romaine. A notre gauche, quelques pans de murailles, appelées Beith-Djaber, donnent asile à un grand nombre de perdrix jaunes (*Caccabis Heyii*). Ces oiseaux stupides ont la singulière habitude, lorsqu'on les poursuit, de se cacher et de rester immobiles dans les fentes des pierres où ils espèrent probablement se dérober à la vue. On peut alors facilement s'en emparer avec la main; nos hommes en prennent ainsi plusieurs qui vivent depuis quelques années en parfaite santé au Jardin zoologique de Lyon.

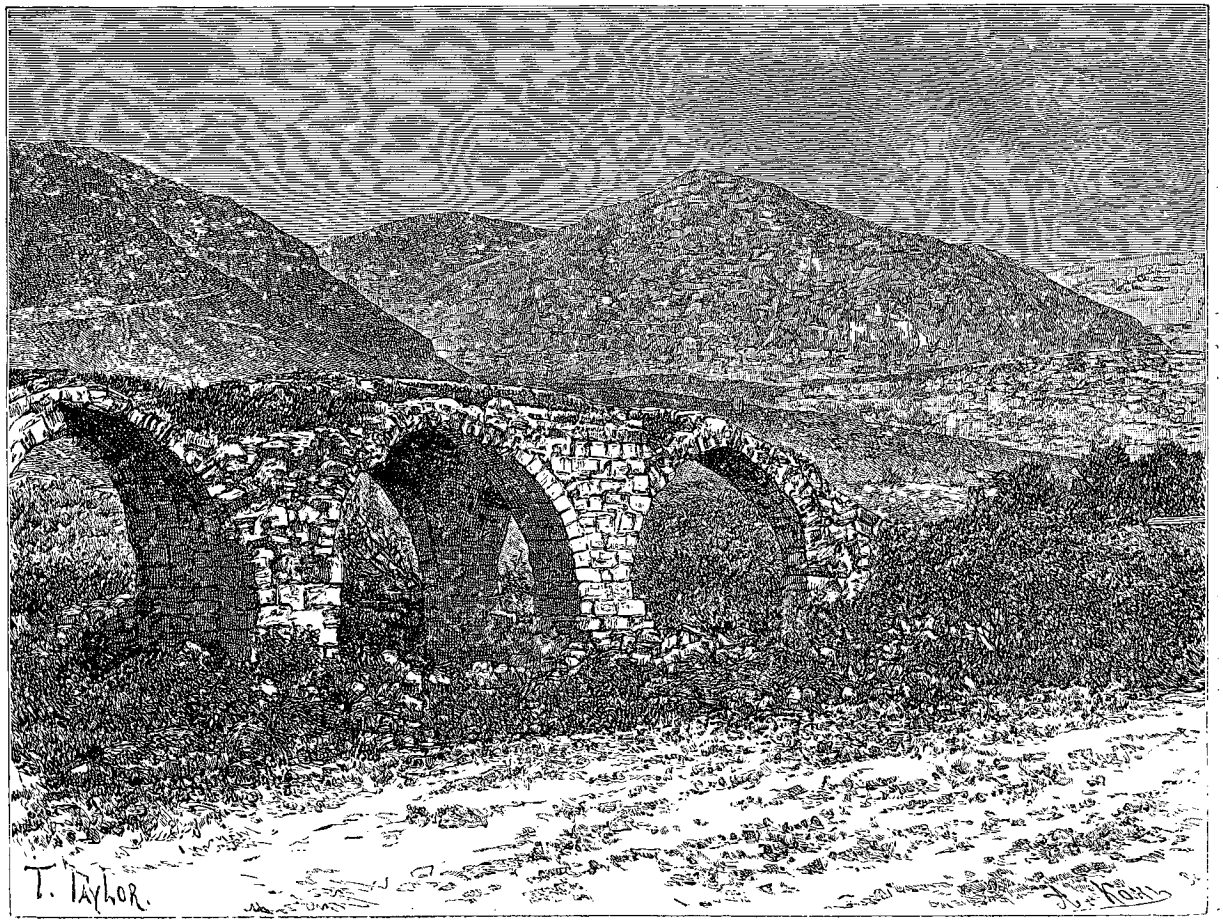
La route que nous suivons, appelée montée d'Adommim ou Akabet er-Riha, est très mauvaise et très raide. Lorsqu'on se retourne, on jouit d'une vue magnifique sur le wady Kelt que l'on domine d'une très grande hauteur, sur la superbe plaine de Jéricho verdoyante et boisée, sur l'extrémité nord de la mer Morte et sur les montagnes de Moab. Dans le wady Kelt, on voit plusieurs restes d'aqueducs qui conduisaient les eaux à Jéricho en les faisant passer sur le flanc des collines. Dans le ravin coule, à cette époque de l'année, un vrai torrent écumeux dont le bruissement argentin réjouit l'oreille. Les parois rocheuses se dressent à une grande hauteur et sont des plus imposantes, puis les eaux disparaissent peu à peu, et le vallon, absolument desséché, serpente entre deux escarpements gigantesques percés de grottes nombreuses qu'il serait bien intéressant d'explorer. Un pont-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aqueduc le traverse plus loin et amenait à la plaine les eaux des montagnes voisines.

Sur cette route nous assistons à la migration d'une grande tribu de Bédouins Ta'amirah qui change de campement. Elle quitte les régions élevées pour se rendre dans la vallée du Jourdain, au nord du mont de la Quarantaine. Des éclaireurs, au nombre d'une vingtaine environ, à pied et à cheval, vont en avant, les fantassins armés de longs fusils à petite crosse damasquinée d'argent, les cavaliers portant sur l'épaule la longue lance de bambou, ornée près du fer d'une épaisse touffe de plumes d'autruche. Puis viennent une centaine de chameaux chargés des tentes et des batteries de cuisine; le tout est amoncelé et ficelé sur le dos de l'animal de la façon la plus singulière, et au sommet de la haute pyramide sont attachés les poules et les coqs, qui, tout en ayant le plus souvent la tête en bas, n'en continuent pas moins à chanter joyeusement. De longues files de femmes et d'enfants suivent en silence sur deux ou trois rangs d'épaisseur et portent les ustensiles de ménage.

Les plus jeunes enfants sont placés par trois ou quatre dans de grands paniers attachés sur les bâts des ânes ; rien de plus pittoresque que l'aspect de ces



Restes d'aqueducs et mont de la Quarantaine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

petites têtes brunes qui nous regardent avec curiosité et sympathie. Les nouveau-nés sont portés par leurs mères dans une espèce de besace fixée sur le dos, ou bien à cheval sur une épaule lorsqu'ils sont un peu plus âgés. Les vieilles femmes marchent en s'appuyant sur des bâtons, et, fatiguées par la chaleur du jour, s'asseyent un instant sur les rochers afin de reprendre haleine. Toutes sont vêtues de bleu et portent aux jambes et aux bras de nombreux anneaux d'argent, un voile noir leur couvre la tête, les épaules et le devant de la poitrine. Malgré le tatouage qu'elles se font autour des lèvres et sur les joues, les jeunes femmes sont pour la plupart extrêmement jolies et admirablement modelées. A mon grand étonnement nous voyons deux ou trois de ces jeunes filles entièrement blondes avec de grands yeux bleus.

Un peu plus loin apparaît le cheik, entouré de son état-major et de sa famille. Il se reconnaît toujours à son magnifique cheval et à son sabre à poignée d'argent. De beaux enfants, ceux du chef, s'approchent de nous, viennent nous saluer en nous prenant la main qu'ils portent amicalement à leur front. En arrière se montre une troupe de traînards de toute sorte : hommes, femmes, enfants, boiteux, malades, qui marchent avec peine ; puis viennent les chamelles pleines et celles qui ont déjà mis bas et qui sont accompa-

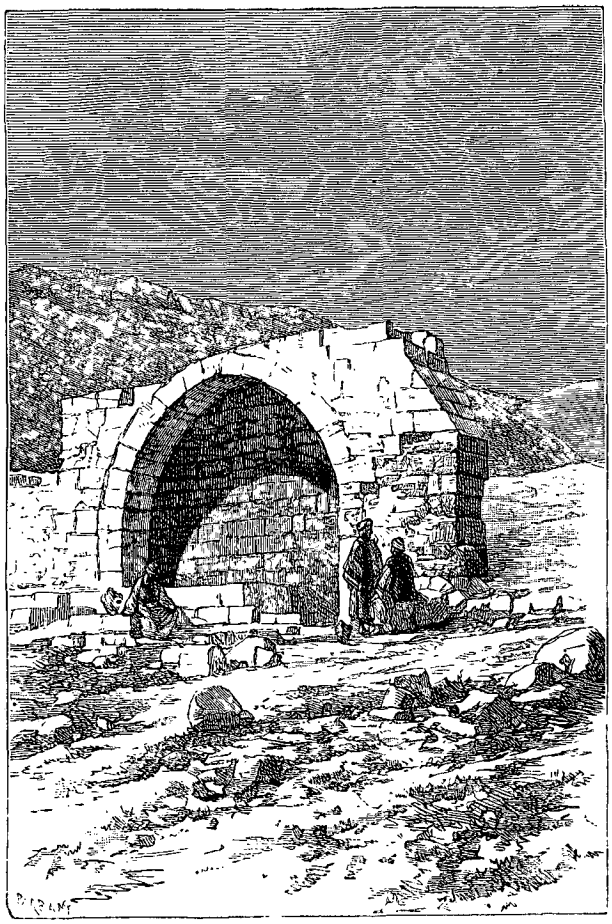
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnées de leurs petits. Ces derniers, avec leurs gros yeux et leurs longues jambes, sont bien les animaux les plus bizarres que l'on puisse voir; de grands chiens jaunes ou noirs, aux dents aiguës, au regard féroce, accompagnent cette foule qui chemine lentement et en silence. Enfin, sur les flancs de la colline, à perte de vue, au milieu des pâturages et des rochers, des milliers de moutons blancs et noirs, des chèvres noires aux longues oreilles pendantes, et des chameaux conduits et maintenus par des bergers à pied et à cheval, suivent les mouvements de la colonne en paissant l'herbe déjà desséchée et les labiées odorantes.

Ce spectacle intéressant nous rappelait les migrations des tribus de pasteurs dont il est si fréquemment parlé dans la Bible. Abraham voyageait ainsi, toutes les années, entre Orfa, en Mésopotamie, et Béerseba sur le chemin du Sinaï.

Au milieu du jour, nous faisons halte pendant une heure au Khan el Natrour, situé à moitié chemin entre Jéricho et Jérusalem. Il tombe en ruine; mais, à côté, un rocher excavé en forme de grotte nous permet de nous reposer à l'aise et d'éviter les insectes parasites que les passants secouent sous les voûtes du Khan. Des perdrix rouges rappellent dans les rochers d'alentour, et en face de nous, de l'autre côté du ravin, de grandes cigognes se promènent gravement en cherchant des reptiles au milieu des rochers. Nous trouvons là quelques jolis serpents d'un jaune citron avec des taches d'un bleu foncé autour du cou et sur la tête (*Rhynchocalamus melanocephalus*, Jan.), qui vivent sous les pierres et qui rampent avec une grande rapidité.

Pendant que nous prenons le café, quatre gracieuses jeunes filles bédouines viennent à passer et lèvent sur nous leurs beaux yeux de gazelle. J'en profite pour interroger le fils du cheik Goblan, qui nous accompagne, afin de connaître, si possible, son opinion sur les femmes et le mariage. Ce jeune drôle, superbe garçon de vingt-cinq ans à peine, admirable de formes et orné d'une magnifique barbe noire, fine et soyeuse, me fait dire par Melhem qu'il a trois femmes et qu'il les méprise toutes les trois autant que des truies! Il semble n'avoir conservé un peu d'estime que pour sa mère. Cette race si bien douée ne pourra évidemment se relever que lorsqu'elle aura replacé la femme au foyer de la famille, à la place d'honneur qui lui revient de droit.



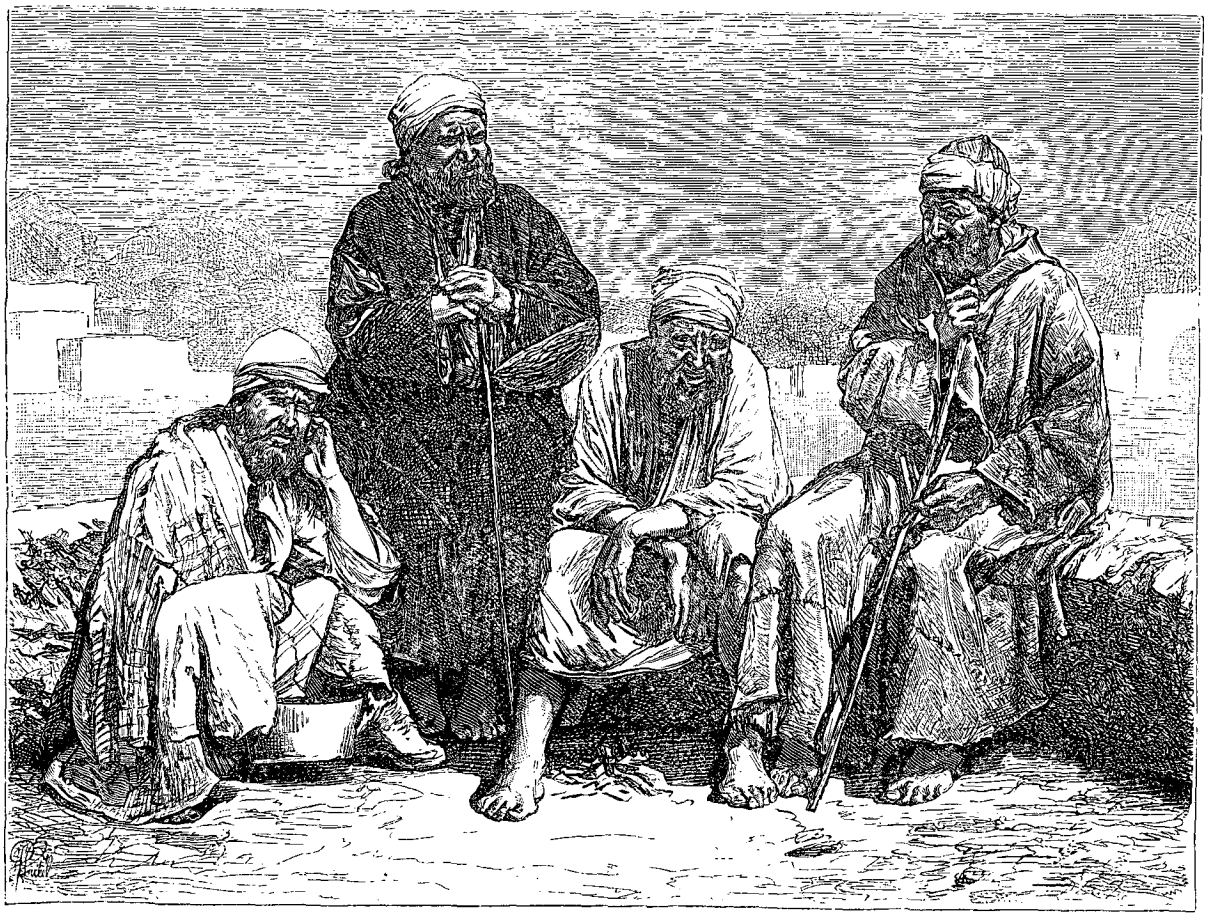
Fontaine des Apôtres. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Le pays devient moins sauvage, les champs de blé se montrent çà et là sur les bords du wady que nous traversons plusieurs fois; mais les arbres font toujours entièrement défaut. Nous arrivons à une belle source appelée par les Arabes Aïn el Haoud et par les chrétiens fontaine des Apôtres. L'eau, assez fraîche et bonne, jaillit par un conduit qui traverse un massif de maçonnerie et tombe dans une auge oblongue où il ne faut boire qu'avec beaucoup de précautions, car elle est pleine de sangsues fines comme des cheveux, presque incolores, et que l'on est exposé à avaler avec la plus grande facilité. Ces annélides (*Hæmopis Sanguisuga*) se fixent alors dans l'arrière-gorge, où elles amènent en se gonflant, et par la perte de sang qu'elles occasionnent, les accidents les plus graves. Nous atteignons bientôt le petit village d'El-Azarièh ou de Béthanie, que nous ne faisons que traverser, et, trois quarts d'heure après, nous apercevions de nouveau les remparts de Jérusalem et notre campement dressé sous le pin de Godefroy de Bouillon.

Docteur Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mendiants à Jeba (voy. p. 194). — Dessin de H. Fritel, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sinjil. — Jeba. — Zerin. — Mont Thabor.

Après avoir parcouru une fois encore Jérusalem, les merveilleux sanctuaires du Saint-Sépulcre et de la mosquée d'Omar, nous montons à cheval et reprenons la route de Naplouse. Arrivé sur les hauteurs du mont Scopus, je me retourne pour jeter un dernier regard sur cette ville que nous ne devons probablement plus revoir, dans laquelle j'ai passé tant de journées intéressantes, et que je ne puis quitter sans regrets et sans émotion. Il faut cependant nous arracher au spectacle magique qu'offre la cité de David dominée par ses grands dômes, entourée par ses collines resplendissantes de lumière. Nous tournons bride brusquement, et un temps de galop nous fait rejoindre nos hommes déjà bien loin sur la route de Béthel.

Notre caravane suit exactement le chemin parcouru quelques semaines auparavant, car nous avons hâte d'arriver avant les chaleurs de l'été au lac de Tibériade et à Damas; seulement, après avoir dépassé de quelques kilomètres la fontaine des Voleurs, Aïn el Harâmiyèh, au lieu de tourner à droite, dans les vallées qui conduisent à Silo, on s'engage à gauche dans un étroit sentier de montagnes qui nous fait arriver le soir même au joli village de Singil, admirablement bâti sur le som-

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

met d'une colline. Les tentes sont dressées au milieu d'une verte pelouse qui domine le village, et tout autour se déroule un des plus beaux panoramas que nous ayons vus en Judée : à l'ouest, ce sont les nombreuses vallées qui amènent les eaux dans le Nahr el Aujèh et à la Méditerranée près de Jaffa; à l'est, on aperçoit très bien la profonde dépression du Jourdain derrière laquelle s'élève la haute sommité du mont Ocha près de la petite ville de Salt. Le soir, le coucher de soleil est admirable, et nous respirons avec bonheur et à pleins poumons cet air pur et frais, après avoir suffoqué tant de jours dans le bassin torride de la mer Morte. Les vallons qui nous entourent sont beaucoup plus arrosés et plus verts que ceux de Jérusalem, aussi le paysage est-il réellement gracieux. Le petit village de Singil n'a que quelques centaines d'habitants, mais ceux-ci paraissent heureux et à leur aise; ces vigoureux montagnards ne se laissent pas, paraît-il, molester facilement par les gens du fisc, qu'ils savent recevoir à coups de fusil lorsque cela est nécessaire. Au-dessus du village, de grosses pierres parfaitement taillées indiquent des monuments antiques absolument ruinés et dont il n'est pas possible de déterminer la nature.

Le lendemain dimanche, de grand matin, nous descendons rapidement les coteaux ombragés de beaux arbres fruitiers; après avoir traversé deux petites vallées et contourné quelques collines, nous arrivons à Khan Lubban, que nous avions déjà visité en allant à Jérusalem. A trois heures, par une température torride, nous passons devant le puits de Jacob et atteignons bientôt le campement à Naplouse; mais, ainsi qu'à notre premier séjour, les chiens viennent désagréablement troubler le calme de la nuit. Le lundi, à six heures, nous sommes déjà en selle dans l'espérance de faire une longue étape avant midi; mais à cette heure matinale, à l'ombre, il fait déjà vingt-huit degrés au-dessus de zéro, et le soleil levant nous brûle le visage. En Syrie, les rayons du matin sont toujours les plus désagréables, ils frappent obliquement, et ce n'est qu'avec peine qu'on peut s'en garantir; l'air est aussi très calme, ce qui rend la chaleur d'autant plus fatigante. A partir de neuf heures, au contraire, quoique les rayons solaires aient une intensité plus considérable, ils sont mieux supportés, à cause de la brise qui s'élève en général au milieu du jour.

En sortant de Naplouse, nous traversons le ruisseau qui coule au fond de la vallée pour prendre un sentier pierreux, très raide, serpentant au milieu des jardins d'abord, puis parmi les rochers éboulés, sur le flanc ouest du mont Ébal. Nous laissons bien loin à gauche la route de Samarie, et arrivés à une assez grande hauteur, sur le sommet d'un col séparant le mont Ébal d'un wady qui se dirige vers Sébaste, nous jouissons d'une vue superbe sur la belle vallée de Naplouse, sur le mont Garizim au sud, et sur les coteaux verdoyants qui entourent Samarie à l'ouest. Le sentier continue à onduler au milieu des champs couverts de blés non mûrs, droit au nord, et nous fait atteindre le village de Jeba construit sur le flanc est d'une haute colline cultivée et bien boisée en oliviers et en figuiers. En bas du village se trouve une source excellente qui coule dans un petit réservoir en ruine. Quelques belles femmes arabes, vêtues de bleu, y lavent leur linge et causent bruyamment avec des mendiants qui se reposent contre les pans d'une vieille muraille. Elles ne sont point voilées, quoique musulmanes, et nos regards ne paraissent nullement les intimider.

Nous descendons ensuite dans une plaine très fertile légèrement inclinée vers l'ouest, dont les eaux se rendent à la Méditerranée par le wady Mussin ; le sol en est formé par un terreau noirâtre, très humide, où le blé atteint une taille extraordinaire. Dans les parties laissées en jachère, de grands chardons à fleurs violettes ont la hauteur de véritables arbres et constituent des forêts impénétrables auxquelles les habitants mettent le feu en automne lorsqu'ils veulent labourer. A l'extrémité nord-ouest de cette plaine, un mamelon conique, rattaché aux collines environnantes par un col étroit, porte la petite forteresse, aujourd'hui à moitié démantelée, de Sanour. Les chevaux doivent faire de véritables tours de force pour escalader ces rampes excessivement raides percées de grottes sépulcrales nombreuses. Le haut de la colline est entouré de fortifications dont quelques parties encore assez bien conservées sont percées de deux ou trois belles portes qui doivent dater de l'époque des croisades. Lorsque nous pénétrons dans l'enceinte, les habitants, farouches et sauvages, disparaissent dans leurs maisons et nous regardent d'un air défiant par les fentes des portes et des fenêtres.

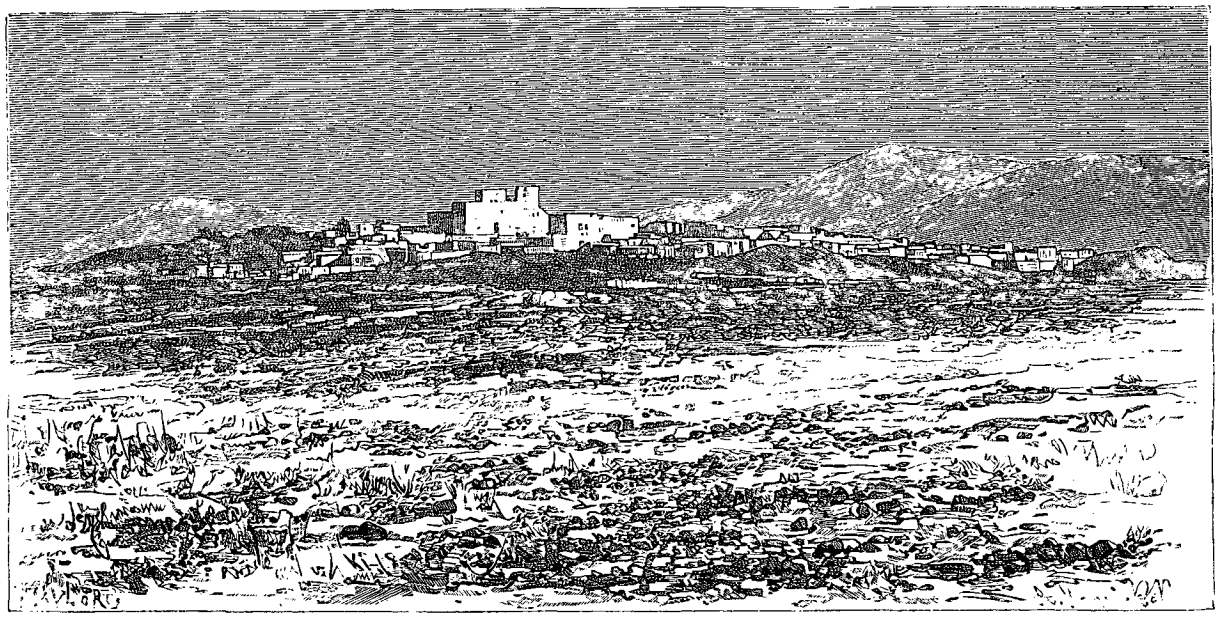
Après avoir parcouru cet intéressant castel où des fouilles amèneraient certainement des découvertes importantes, car cet endroit fortifié naturellement a dû être occupé dès une antiquité reculée, nous sortons de la ville par une brèche pratiquée à l'ouest, du côté où Abdallah-Pacha foudroya la ville de son artillerie, et descendons au milieu des rocailles, dans le vaste amphithéâtre entouré de collines vertes et boisées dont le fond est appelé Merdj el Ghourouk. Cette dépression est pendant une grande partie de l'année occupée par un véritable lac qui a même une assez belle apparence en hiver et au premier printemps. Lorsque les chaleurs arrivent, il diminue rapidement, et ne conserve une certaine quantité d'eau que dans la partie centrale qui est la plus profonde. C'est plutôt un vaste marécage qu'un lac véritable. Tout autour il y a une épaisse forêt de roseaux et de joncs que les habitants sont occupés à faucher pour se faire des huttes d'été sur les terrasses de leurs maisons. Les parties les moins humides sont cultivées en maïs et en sorgho.

Quoique la saison soit déjà avancée, il y a cette année beaucoup d'eau dans la plaine, et nous sommes obligés de la franchir en suivant très à l'ouest, presque au pied des collines, un sentier encore boueux et glis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant. Cette région aurait été très intéressante à étudier avec soin au point de vue de la flore et de la faune, car la prairie inondée était émaillée des fleurs les plus éclatantes, tandis que des myriades de beaux oiseaux d'eau volaient autour de nous, et que des pluviers, des avocettes, de grandes cigognes aux ailes noires se promenaient gravement au milieu des joncs pour chercher les vers et les reptiles. Un peu plus loin, des bœufs et des buffles étaient couchés dans la boue pour rechercher le frais et calmer les irritations causées à leur peau par les piqûres des taons et des moustiques.

Au sortir de la vallée, il faut escalader un monticule rocheux couvert de lentisques, de chênes épineux, de beaux oliviers et de grands figuiers qui attirent une multitude de loriots criards. Nous continuons à monter, non sur le chemin ordinaire, mais par un sentier qui se dirige plus au nord, et nous arrivons à un col qui domine le pauvre village de Jerba. La vue est ici très belle et très étendue sur le haut de la plaine d'Esdrelon et sur le petit Hermon, ou Djebel Douhy. Au sommet du col, au milieu des rochers, très loin du village, un groupe de pauvres femmes est occupé à tirer de l'eau d'un puits très profond à peu près à sec. Elles s'approchent pour nous offrir gracieusement à boire, malheureusement l'eau est mauvaise et saumâtre. Nous traversons bientôt le gros village de Koubatièh, construit sur le flanc d'une colline rocheuse percée d'un grand nombre de citernes antiques. Le sentier tourne ensuite légèrement à l'est, serpente entre des collines couvertes de broussailles, de lentisques, de chênes verts et sur une hauteur dominée par quelques ruines insignifiantes appelées Oumm el Bothmèh, la mère du Térébinthe, passe auprès de deux arbres de cette espèce qui sont d'une taille colossale et qui doivent porter sur leurs têtes encore vertes un nombre respectable de siècles. Un peu plus loin, de gros figuiers, des oliviers, de magnifiques caroubiers forment une véritable forêt de l'aspect le plus riant. Un ravin très étroit, désert et inculte, lui succède. Entre ces parois rocheuses on est littéralement cuit, et comme le chemin est très monotone et la vue fort bornée, notre unique distraction est de ramasser les superbes insectes qui habitent les fleurs des composées et surtout celles des chardons.



Zerin et les monts Gelboa (voy. p. 196). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A droite et à gauche se voient beaucoup de grottes sépulcrales creusées dans les rochers; le défilé continue ainsi jusqu'à ce que nous débouchions tout à coup au milieu des oliviers et des jardins de Jenin, où nous arrivons seulement à cinq heures du soir, complètement épuisés par la chaleur. Heureusement que le souper est prêt et les tentes dressées sur le monticule en face du village.

De Jenin, pour nous rendre au mont Thabor et au lac de Tibériade, nous sommes obligés de traverser de nouveau la grande plaine d'Esdrelon, non plus à l'ouest, comme dans notre premier voyage, mais tout à fait à l'est, dans sa partie supérieure, au pied des monts Gelboa ou Jebel Foukoua (523 mètres). A une époque aussi chaude de l'année, le voyage est très pénible dans cette steppe immense, formée surtout par des alluvions noirâtres qui renvoient d'une façon intense les éléments chimiques et calorifiques des rayons solaires; malgré les plus grandes précautions, nous sommes brûlés, et nos mains, que nous ne pouvons résoudre à ganter, se couvrent d'ampoules douloureuses.

Ce sont toujours d'éternels champs de blé et de vastes espaces laissés en friche où croissent des chardons géants, une multitude d'ombellifères et des graminées. Le sentier franchit les deux petits ruisseaux fangeux qui forment les sources supérieures du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve Kishon et passe très près des petits villages d'Aranèh et de Jelamèh, dont les misérables huttes de terre gâchée se confondent presque avec les débris de toute nature où elles sont à moitié ensevelies. Ces maisons sont si basses et si enterrées sous les ordures et les fragments de poterie que nous manquons en écraser les toits sous les pieds de nos chevaux. Des fours, d'une forme très originale, sont élevés en face de chaque hutte et servent à faire le pain ou à cuire certains aliments. Rien ne peut donner l'idée de la pauvreté de ces malheureux fellahs qui vivent cependant au milieu d'une des plaines les plus fertiles du monde, mais auxquels les pachas et les bachi-bouzoucks ne laissent rien. A cause de ce brigandage continuel et de ces impôts exorbitants, payés dix fois chaque année, tous les arbres fruitiers ont été coupés : aussi n'en voit-on littéralement pas un seul à dix lieues à la ronde. Sur une des collines qui s'élèvent insensiblement du côté des monts Gelboa, j'ai vu le spectacle horrible de pauvres femmes attelées à des charrues, tirant péniblement pour creuser les sillons !

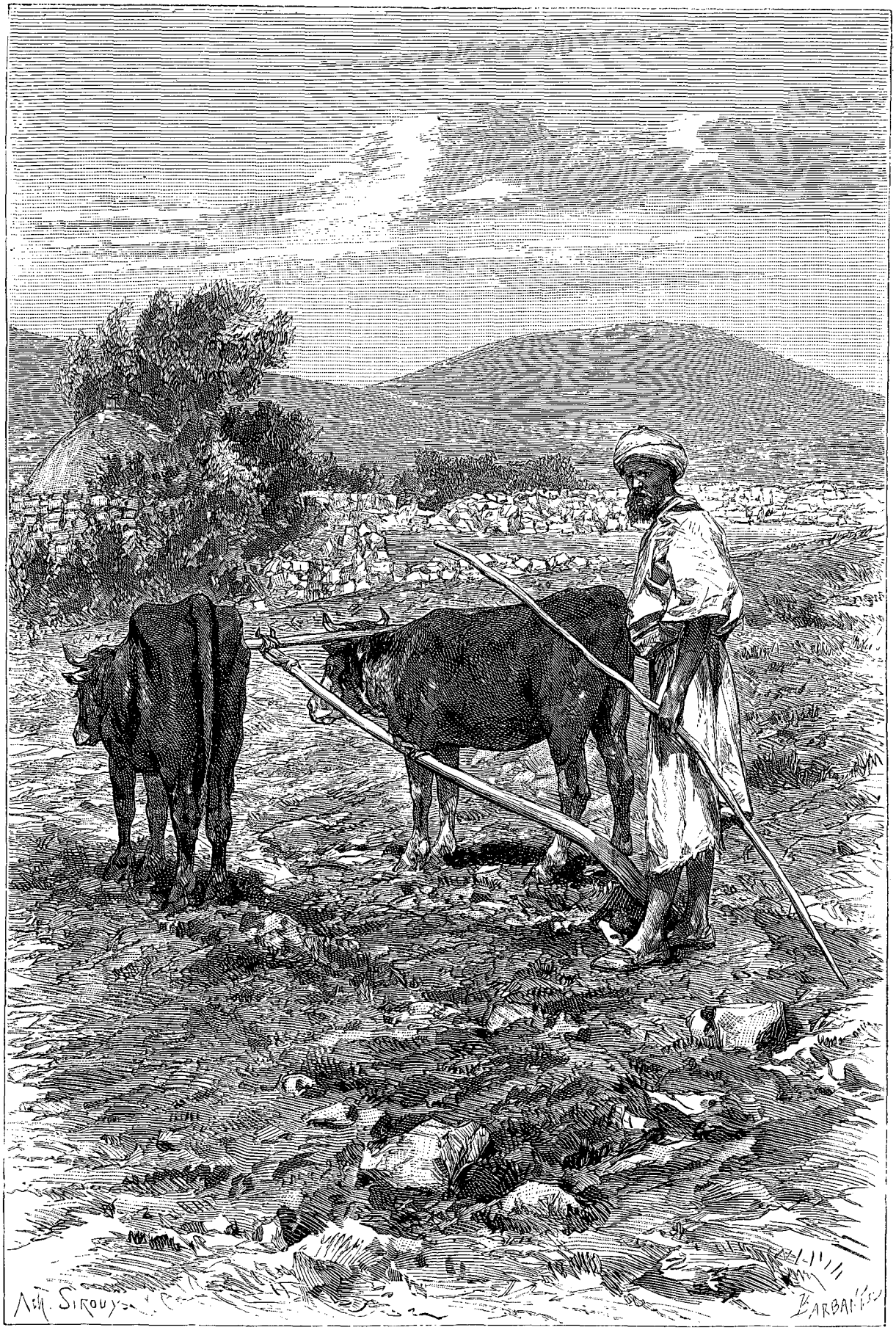
Lorsqu'on se trouve au sommet des replis de terrain, on domine dans son entier cette riche plaine qui étend ses interminables champs de blé et de coton jusqu'au pied du mont Carmel.

Au milieu du jour, nous arrivons à Zerin, gros village construit sur une hauteur située entre les monts Gelboa et le massif du Petit Hermon, au nord. C'est là que passe la ligne de partage des eaux qui coulent à l'ouest, dans la Méditerranée par le Kishon, et à l'est, par le Nahr Jalud, dans le Jourdain, du côté de Beisan, à travers une plaine qui fait encore partie de celle d'Esdrelon, mais dont la pente générale est dirigée à l'est. Ce village de Zerin est très certainement construit sur l'emplacement de l'ancien Jesreel qui faisait partie du territoire de la tribu d'Issachar, et qui fut plus tard englobé dans le royaume d'Isboseth, fils de Saül. C'est ici que, dans leur lutte contre les Philistins, les Israélites furent entièrement défaits et Saül tué avec trois de ses fils (I Samuel, 31). Au commencement du neuvième siècle avant Jésus-Christ, Jesreel était la résidence du roi Achab, qui avait ici un palais magnifique. Pendant les croisades, Jesreel reçut le nom de *Parvum Gerinum*, dont les Arabes firent plus tard Zerin; en 1183, ce village fut occupé par Saladin, puis reconquis en 1217 par une armée chrétienne qui marchait sur Beisan. Aujourd'hui, cette antique cité a presque disparu et compte à peine vingt misérables maisons en ruine; une tour carrée, à moitié démolie, permet cependant de s'élever encore à une certaine hauteur et de jouir d'une vue superbe sur la contrée environnante.

En quittant Zerin, on traverse la plaine de Jesreel qui s'étend jusqu'à Beisan, et on a devant soi le village de Salem, l'ancien Sunem, dominé par le Petit Hermon ou Jebel Douhy (553 mètres alt.). En suivant la croupe pierreuse de la montagne, nous atteignons un peu plus au nord le village de Nain dans lequel passait Jésus lorsqu'il ressuscita, selon saint Luc, le fils de la veuve. A présent, ce n'est plus qu'un hameau formé de quelques huttes de boue semblables à toutes celles de la plaine. Les fellahs qui les habitent sont les plus à plaindre des hommes : d'un côté ils sont protégés, c'est-à-dire rançonnés par le gouvernement turc, et de l'autre exposés aux incursions et aux pillages des Arabes nomades, les Beni-Sakkar, séjournant ordinairement de l'autre côté du Jourdain, mais qui viennent marauder souvent dans ces riches plaines et faire paître leurs troupeaux dans les blés encore en herbe. Lorsque les troupes turques arrivent, les Bédouins depuis longtemps ont repassé le fleuve, et ce sont alors les cavaliers ottomans qui se chargent d'enlever les dernières récoltes. Ces fellahs nous font une profonde pitié, car malgré leur misère ils sont aimables et hospitaliers.

Le sentier contourne le Jebel Douhy et mène à Endor, petit hameau d'où la vue est splendide. En avant se montre tout à coup le mont Thabor, dont nous sommes séparés par une large plaine. Cette montagne dresse un dôme arrondi, absolument isolé, au milieu d'un plateau verdoyant; des forêts et des broussailles le recouvrent de la base au sommet. Plus loin, à l'ouest, de l'autre côté du Jourdain, on aperçoit les cônes volcaniques du Jaulan, et tout à l'horizon, brillant encore de son éblouissante parure d'hiver, le Grand Hermon qui élève à trois mille mètres ses neiges immaculées. Les ondulations du terrain s'abaissent insensiblement et amènent au niveau de cette plaine d'Endor très fertile et marécageuse dans les bas-fonds. Les sources du Nahr el Scherar la traversent, pour former un peu plus loin un fort ruisseau qui va se précipiter dans le Jourdain par le wady Birèh, que nous apercevons à notre droite dans les vapeurs violacées qui s'élèvent du Ghor. La terre de la plaine est noire et volcanique : on y trouve de nombreux fragments de basalte. Quelques champs cultivés se voient çà et là, mais la plus grande partie, abandonnée sans cultures, sert actuellement de lieux de campement à une tribu des Arabes Sakkar, qui viennent y faire paître les chevaux que nous voyons galoper au milieu de la prairie. La végétation de cette plaine est des plus remarquables; de hautes herbes, des joncées vigoureuses, des carex aux feuilles rigides et tranchantes y forment des fourrés d'un vert sombre; ailleurs ce sont des chardons gigantesques (*Notobasis Syriaca* et *Silybum Marianum*) au milieu desquels cavaliers et montures disparaissent presque complètement. D'autres endroits sont émaillés des fleurs superbes d'admirables lupins bleus (*Lupinus pilosus*, L.), de liserons à fleurs roses (*Convolvulus hirsutus*), d'une scrofulariée (*Trixago apula*) et d'une sauge (*Slavia napifolia*). Dans la plaine, les arbres manquent entièrement, mais quelques tentes rayées d'Arabes Sakkar s'élèvent çà et là, gardées par des chiens noirs, féroces, aussi peu hospitaliers que leurs maîtres. Ils nous accompagnent en effet de leurs aboiements fu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fellah du village de Nain. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieux, et, sentant évidemment qu'ils ont affaire à une autre race, sautent au poitrail des chevaux en s'efforçant de nous mordre les jambes. Il nous faut les repousser à grands coups de cravache, et même les mettre en joue avec nos fusils, geste dont ils comprennent heureusement toute la gravité. Les Bédouins font quelques pas en avant, mais sans nous saluer : impolitesse que nous avons grand soin de leur rendre. Plus loin, d'autres plus avenants nous offrent du lait et daignent causer quelques instants avec nos hommes. Ces gens-là sont superbes, et la plupart des femmes, lorsqu'elles ne sont point vieillies par le travail et la maternité, sont remarquablement belles. Toutes sont vêtues de bleu et portent le voile noir sur la tête et les épaules. Les tatouages les plus délicats sont dessinés sur les mains, les joues, les lèvres, le menton et entre les seins.

Après avoir traversé cette immense prairie, nous quittons tout sentier et cheminons lentement dans les vallons formant la base est du mont Thabor, qui se dresse à notre gauche dans un ciel de l'azur le plus foncé. Ces collines sont ravissantes à parcourir; l'herbe touffue qui nous monte jusqu'aux genoux est aussi verte que dans une pelouse d'un parc du nord. Certaines places sont teintées d'un rose intense par les innombrables fleurs d'un beau trèfle (*Trifolium Devauxi*, Boiss.) qu'on croirait cultivé tant il est dru et serré. Ailleurs, les tiges de l'*Hordeum bulbosum* sont si élevées qu'elles peuvent à première vue être prises pour du seigle. De grosses couleuvres rampent dans les herbes, malheureusement elles fuient avec une telle rapidité qu'il est impossible de nous en emparer. Les arbres et les broussailles commencent à se montrer : ce sont des térébinthes, des chênes épineux et surtout des nabq (*Zizyphus spina-Christi*) dont les plus gros présentent un spectacle très intéressant. Ils sont couverts d'un nombre prodigieux de nids d'oiseaux, qui, de loin, les font ressembler à des arbres sur lesquels on se serait amusé à jeter des bottes de paille ou de foin. Les moineaux qui font ces nids constituent une forme très voisine de l'espèce commune dans nos pays, c'est le *Passer salicicola*, qui se rencontre aussi dans quelques contrées de l'Europe. Mais ce passereau ne trouvant point ici de tuiles sous lesquelles il puisse abriter son nid, construit une retraite très grossière, absolument sphérique, formée de tiges d'herbes entrelacées; un trou placé latéralement permet aux habitants de pénétrer dans l'intérieur de la demeure matelassée en laine et en coton. Cette ouverture ne peut être atteinte que difficilement par les serpents qui cherchent à dévorer les œufs. Ces nids sont toujours placés sur les nabq et jamais sur d'autres essences. Les moineaux, partout très intelligents, ont bien vite compris que les épines serrées et aiguës des zizyphus les préserveraient sûrement du bec et des serres des pillards aériens. Aussi dès qu'un vautour, un épervier ou un milan paraît, tous les oisillons se réfugient au plus vite au milieu des buissons de nabq, entre les branches desquels ils passent facilement à cause de leur petite taille, tandis que l'oiseau de proie ne peut absolument pas y pénétrer. Du sein de cette forteresse inexpugnable, les pierrots gouailleurs se mettent à bavarder paisiblement ou à narguer insolemment leurs ennemis impuissants.

J'étais descendu de cheval et m'étais assis sur l'herbe pour contempler ce spectacle bizarre et pour fixer dans ma mémoire le paysage plein de grandeur qui se déroulait à mes yeux. En face, une série de collines s'étagent les unes derrière les autres jusque dans le Ghor et se perdent dans les vapeurs du Jourdain, tandis qu'à l'ouest se dressent les pentes abruptes du Thabor couvertes de superbes forêts de chênes. La chaleur intense faisait trembler toutes les crêtes de la montagne, j'étais seul depuis longtemps et je commençais à me demander, avec une certaine inquiétude, ce que pouvaient bien être devenus mes compagnons, lorsque j'entendis les coups de fusil que Melhem tirait pour me rappeler. Un temps de galop au milieu des rocailles et des herbes m'eut bientôt fait rejoindre la caravane altérée qui cherchait une source introuvable.

La chaleur et la soif nous fatiguaient horriblement; aussi, comme l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps, on décida de s'abriter sous bois pendant qu'un moukre irait plus loin chercher l'eau fraîche tant désirée. La forêt est superbe; c'est la première que nous ayons vue, en Syrie, formée d'arbres aussi grands et aussi vigoureux. Les chênes verts sont isolés les uns des autres de quelques mètres, mais leurs branches tortueuses se rejoignent en formant une magnifique voûte de verdure sous laquelle nous trouvons une ombre délicieuse. Ces arbres, dont beaucoup ont plus d'un mètre de diamètre, appartiennent à la race des chênes verts et à l'espèce appelée *Quercus Ithaburensis* par M. Decaisne. Les feuilles sont très allongées, les glands gros et cylindriques, la cupule garnie d'épines très saillantes.

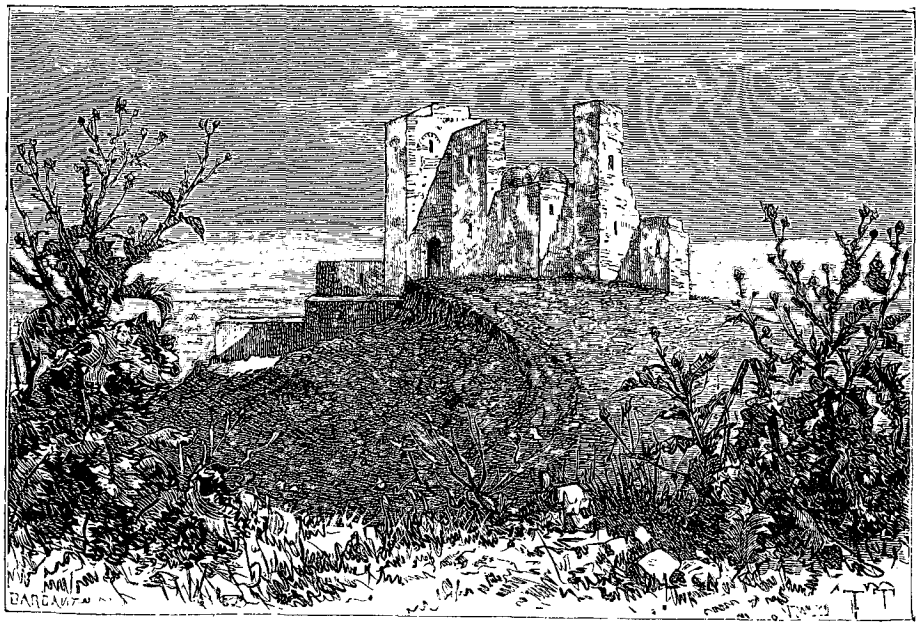
Notre modeste repas une fois achevé, et après avoir bu l'eau excellente rapportée de la source située dans le voisinage, le dos appuyé contre la montagne sainte, nous nous endormons tous d'un paisible sommeil. A trois heures, nous sommes réveillés en sursaut par un coup de revolver tiré à nos oreilles. C'est Melhem qui fait cette mauvaise plaisanterie en guise de boute-selle. Nous descendons droit au nord, vers la plaine où se trouve un ruisseau dans lequel des myriades de tortues (*Emys caspica*) se chauffent au soleil, puis il faut se frayer péniblement un chemin au milieu des chardons géants, et enfin, à cinq heures du soir, nous atteignons nos tentes dressées à Khan el Tujjar, dans un site absolument désert. Une belle fontaine coule à quelques pas du campement et donne naissance à une rivière qui se précipite dans le Jourdain. Deux arbres immenses, un acacia seyal et un chêne vert, l'ombragent et étendent sur nos têtes leurs rameaux tordus et noueux. En arrière, à l'est, se trouve un vaste bâtiment à moitié ruiné : c'est le khan construit en 1587

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par Senan-Pacha, du meilleur style arabe, en belles pierres de taille très bien assorties, et qui faisait partie de cette nombreuse série de caravansérails échelonnés le long de la grande route de Damas en Égypte. Au nord-ouest, sur une éminence, s'élève un fortin destiné à protéger le khan; des tours octogonales, de vingt-trois pieds de diamètre, en renforcent les angles. Dans l'intérieur du fort et du khan, beaucoup de voûtes sont entièrement effondrées. Tous les lundis, un grand marché de bestiaux attire en cet endroit plus de mille Bédouins qui viennent de toute la région environnante.

La solitude complète nous promet de jouir en paix de ce calme et du silence; sur les hauteurs, à une très grande distance, on aperçoit les tentes noires des Sakkars. Mais ces nomades ne viennent pas nous voir; ils paraissent de mauvaise humeur et ont chassé brutalement nos moukres de leur camp, en refusant de leur vendre un mouton et du lait. Ce sont de mauvais symptômes; aussi Melhem, fort peu rassuré, nous prie de veiller à nos armes et poste deux sentinelles pour nous garder pendant la nuit. Le soir, avant de se coucher, il a soin de décharger ses fusils du côté du campement bédouin en signe d'avertissement. Ceux-ci se hâtent de nous répondre immédiatement par d'autres coups de feu. C'est, paraît-il, la manière de se dire, entre Arabes, qu'on est bien armé et qu'on se tient sur ses gardes. La nuit a été cependant fort pai sible quoique nous ayons mal dormi à cause du mot d'ordre que les sentinelles se renvoyaient de l'une à l'autre afin de se tenir bien éveillées.

Le lendemain, par un joli sentier qui serpente sous les chênes, en trois heures et sans se presser, on atteint le sommet du Thabor, en arabe Jebel el Tour, qui est à trois cent vingt et un mètres au-dessus de la



Tour de Zerin (voy. p. 196). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

plaine environnante, et à six cent quinze mètres au-dessus de la Méditerranée. Quoique la montagne soit de forme régulièrement hémisphérique, elle n'est nullement volcanique, ainsi qu'on serait tenté de le croire. Elle est constituée entièrement de couches crétacées présentant seulement à certains endroits des filons de basalte qui se sont fait jour à travers les assises calcaires. Le sol paraît convenir admirablement aux chênes (*Quercus Ithaburensis* et *Q. ilex*), qui y sont superbes, ainsi qu'aux térébinthes sauvages (*Pistacia terebinthus*) appelés bottom par les Arabes.

Le sommet est de forme elliptique, long de quinze cents mètres environ, sur huit cents de large, encore couvert de ruines appartenant à des époques bien différentes, mais qui n'offrent du reste que fort peu d'intérêt. Sur le point culminant, on voit les débris des tours romaines et des murailles qui devaient couronner la montagne. Plusieurs de ces constructions ont été remaniées au moyen âge. Dans le petit couvent des Latins, élevé en 1873, on voit les ruines d'une église chrétienne du douzième siècle, à trois nefs et à trois chapelles destinées à rappeler les trois tentes que l'apôtre Pierre voulait élever au moment de la transfiguration. Une autre église plus ancienne aurait été édifiée, d'après M. de Vogué, au quatrième ou au cinquième siècle. De forme quadrangulaire, elle n'avait que cinq ou six mètres de longueur, avec un parvis recouvert de mosaïques blanches et noires. Au sud du plateau, les Grecs ont construit une autre chapelle et un couvent. Aujourd'hui Latins et Grecs se disputent avec acharnement pour persuader aux voyageurs que tel autel seul a été dressé sur le lieu vrai du miracle, tandis que celui des voisins n'est destiné qu'à égarer la foi par une supercherie grossière. Malheureusement pour ces moines, dans le récit de l'Évangile, le nom du mont Thabor n'est point même prononcé, et,

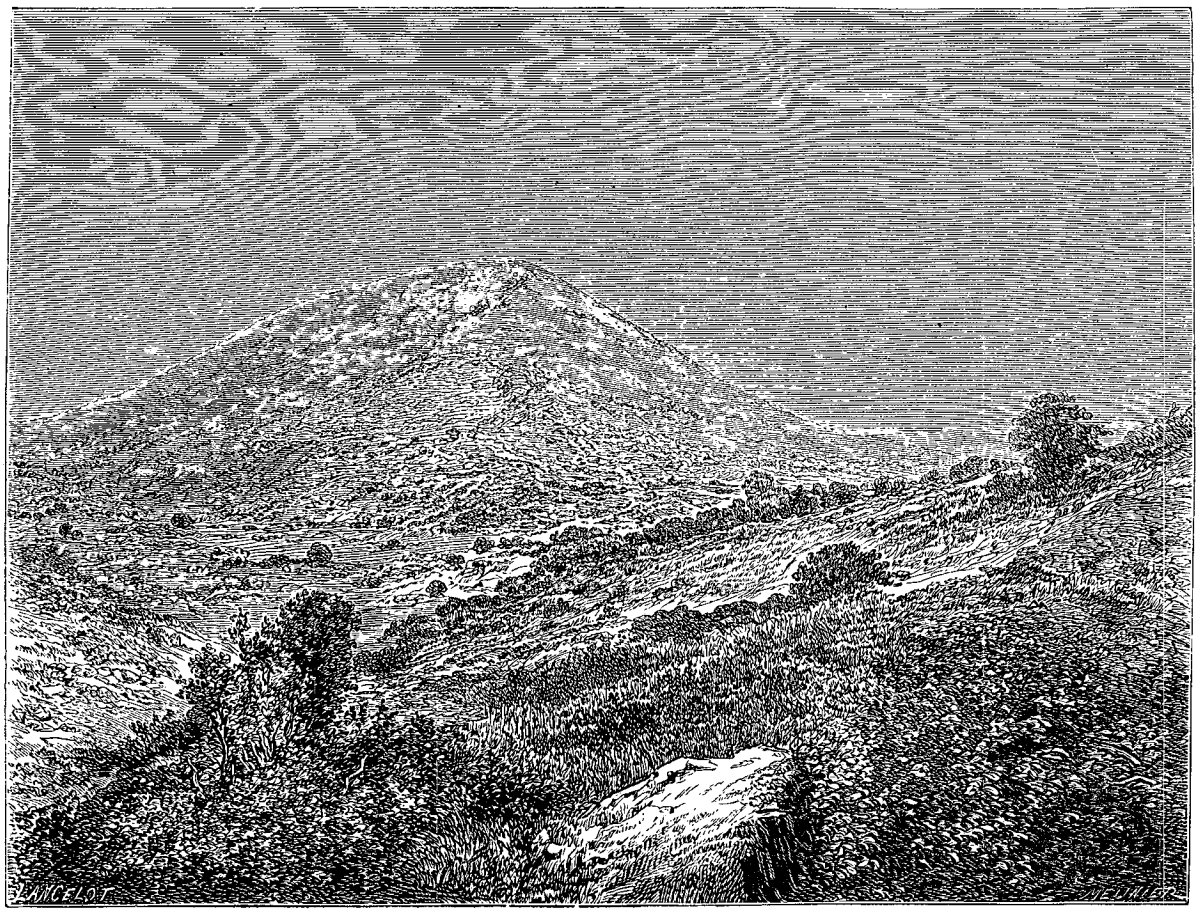
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'après les critiques les plus autorisés, la transfiguration peut parfaitement s'être passée sur toute autre montagne de la Galilée.

Lorsque nous nous trouvions sur le Thabor, le ciel était d'une limpidité parfaite; aussi avons-nous pu profiter pleinement de la vue merveilleuse dont on jouit du haut de cette montagne, peu élevée cependant. A l'ouest, c'est l'immense plaine d'Esdrelon, verte là où elle est cultivée, d'un noir rougeâtre lorsque la terre a été récemment labourée, sillonnée par les cours d'eau qui donnent naissance au fleuve Kishon, et parsemée de quelques villages.

Dans le fond, c'est la haute croupe du Carmel, très boisée, qui empêche la vue d'arriver jusqu'à la mer, dont on aperçoit cependant les flots argentins se perdant dans le ciel pâle du côté de Césarée et de la baie d'Acre. Au nord, ce sont de sombres montagnes, le Jebel Zaboud et la sommité conique qui porte la ville de Safed, dont on distingue facilement les maisons à l'aide de la lunette. Bien loin derrière s'élève le large dôme du Grand Hermon couvert de ses neiges éclatantes. Tout près, dans la plaine, les doubles pointes du Jebel Hattin appelées Cornes de Hattin par les Arabes.

De ce côté, on domine une grande partie du bassin



Mont Thabor. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

du lac de Tibériade qui étend ses eaux bleues et limpides au pied des montagnes du Jaulan et du Hauran; tandis que, dans le lointain, les escarpements de Gilead et du pays de Basan disparaissent dans les vapeurs de la mer Morte. Au sud, la vue est bornée par les monts Douhy et Gelboa, qui laissent apercevoir cependant la dépression du wady Scherar, appelé aussi wady El-Birèh, amenant une partie des eaux de la plaine d'Esdrelon jusque dans le Jourdain. On ne peut rien distinguer dans la vallée malgré la pureté de l'air; les vapeurs chaudes se dégagent sans cesse du Ghor et donnent à l'atmosphère des teintes bleutées et violacées les plus tendres. Très près, au sud, les villages de Nain, d'Endor et de Cana se montrent comme de petites taches grisâtres dans la plaine qui s'étend comme une véritable carte géographique sous nos yeux émerveillés.

Après avoir longtemps admiré ce magnifique panorama que nous ne devons probablement plus revoir, nous redescendons rapidement à Khan el Tujjar, d'où nos tentes ont déjà été enlevées. Après avoir pris quelques instants de repos près de la source, nous tournons bride à l'est et cheminons sur un haut plateau pierreux. Partout les roches se voient à la surface d'un sol riche et noirâtre où les récoltes sont superbes. A certains endroits le flanc de la colline est entièrement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme sakkar (voy. p. 198). — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvert de bombes volcaniques et de masses éruptives sphériques. Je me demande encore comment ces roches si dures ont pu ainsi être arrondies d'une façon régulière. Le sentier passe près du petit village de Kefr Sabt, aujourd'hui presque désert, où deux ou trois femmes seulement viennent se montrer sur les portes des pauvres huttes construites en laves noires. Les hommes sont tous aux champs, occupés à moissonner, car ici les épis sont entièrement mûrs comme dans la plaine de Jaffa. De ce hameau, on descend par un sentier rapide dans une autre vallée basaltique où nous rencontrons une immense caravane de chameaux apportant, des régions transjordaniennes, des blés qui vont être embarqués à Haifa ou à Saint-Jean-d'Acre. Chaque chameau ne peut guère porter que trois cents kilogrammes; aussi faut-il bien des journées d'un rude travail pour amener quelques charges, des plateaux lointains du Hauran, jusque sur les bords de la Méditerranée.

On comprend à quel prix ces moyens de transport primitifs doivent faire revenir le blé; et pourtant, pendant les années abondantes, ce commerce peut encore être lucratif, tellement les céréales sont à bon marché dans les montagnes volcaniques du Jaulan et du Hauran, qui en produisent toujours d'immenses quantités.

Le spectacle que présente la caravane est des plus étranges : après avoir cheminé toute la nuit, elle se prépare à camper pendant le jour pour permettre aux animaux déchargés de se reposer et de paître. Les sacs de blé sont régulièrement dressés au bord du sentier, ainsi que les selles et les bâts, près desquels les Bédouins bivouaqueront pour une demi-journée et pour la nuit. Les conducteurs et les chameliers de cette caravane, qui compte quatre cents chameaux et autant d'ânes et de mulets, sont des Arabes Ghawarièh habitant le Ghor. Leur teint est extrêmement foncé, presque noir; ce sont des hommes grands, à l'air peu avenant, qui nous regardent passer sans avoir l'air de nous apercevoir et sans saluer.

La vallée dans laquelle nous arrivons, le wady Besum, est large et admirablement cultivée : ce sont partout des moissons dorées au milieu desquelles nous passons à cheval, et dont les épis atteignent nos épaules. Là où les champs sont incultes l'herbe fleurie est d'une vigueur extraordinaire. Ces plaines fertiles s'étendent en pentes douces du côté du Jourdain, non loin du point où il s'échappe du lac de Tibériade.

Il faut traverser un autre plateau pierreux, et, après avoir chevauché quelque temps au milieu des blocs de basalte qui rendent la marche lente et difficile, nous apercevons à notre gauche les deux Cornes de Hattin, Kurn-Hattin, connues aussi sous le nom de la montagne des Béatitudes, sur laquelle Jésus aurait fait son admirable sermon. Ces hauteurs, qui s'élèvent à trois cent quarante-six mètres au-dessus de la Méditerranée, forment un plateau long de cent cinquante mètres, terminé à chaque extrémité par des éminences qui ont été justement comparées au pommeau et au troussequin d'une selle arabe. C'est autour de cette montagne, à l'ouest surtout, et sur le sommet même, qu'eut lieu, le 4 juillet 1187, la terrible bataille qui porta un coup mortel à la domination des croisés en Orient. Dès ce jour, la Syrie fut perdue pour les chrétiens, quoique les rois d'Occident aient encore envoyé pendant près de soixante-dix ans des armées qui purent se maintenir quelquefois sur certains points de la côte.

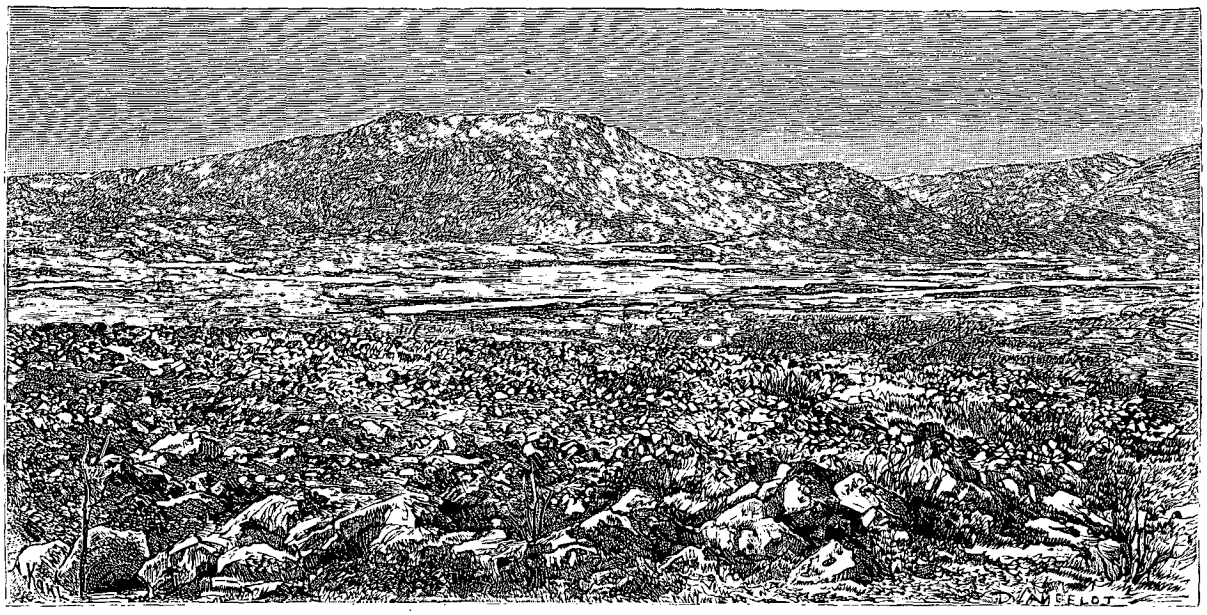
Le faible Guy de Lusignan, en prenant la couronne de Jérusalem, avait auprès de lui un rude rival, Raymond de Tripoli, soutenu fortement par plusieurs puissants barons. Raymond, qui était aussi seigneur de Tibériade et de Galilée, avait entretenu des rapports amicaux avec Saladin, ce qui l'avait rendu suspect à une partie de l'armée. La trêve consentie depuis quelques mois entre le sultan et les chrétiens fut malheureusement rompue brusquement par Reynaud de Châtillon, seigneur de Kerak, qui se mit à piller traîtreusement la grande caravane que Damas envoyait en Arabie. Le sultan furieux jura de venger ce manque de foi, en tuant Reynaud de sa propre main s'il parvenait jamais à s'en emparer. Les princes croisés furent bientôt tirés de la paix dont ils jouissaient, en apprenant que Saladin rassemblait à Damas une formidable armée dont les bandes sauvages venaient non seulement des provinces syriennes, mais encore de Mésopotamie, d'Égypte et d'Arabie. La fontaine de Seffurièh, l'ancienne Sephoris, fut désignée comme lieu de rendez-vous des troupes chrétiennes conduites par les Hospitaliers, les Templiers, le comte Raymond, Reynaud, les barons de Naplouse, Césarée, Sidon, Antioche et le roi en personne. Cette armée comptait environ deux mille chevaliers, huit mille hommes d'infanterie régulière, et, en outre, un grand nombre d'archers et d'arbalétriers légèrement équipés. La croix avait été apportée de Jérusalem par l'évêque de Ptolémaïs.

Pendant cinq semaines l'armée chrétienne campa autour de Seffurièh, en se préparant à recevoir celle de Saladin, qui tout à coup déboucha, comme un torrent dévastateur, au nord du lac, et se mit à ravager la plaine de Jesreel, les monts Gelboa, le Thabor, et s'empara presque sans coup férir de Tibériade, en forçant la femme et les enfants du comte Raymond à se réfugier dans la citadelle. La nouvelle de ce premier désastre parvint au camp des chrétiens le 3 juillet, et le roi, plus irrésolu que jamais, assembla aussitôt son conseil, ne sachant quelle détermination prendre. L'opinion générale fut qu'il fallait s'avancer immédiatement en rangs serrés, et s'ouvrir un passage jusqu'à Tibériade en passant sur le corps de l'armée musulmane. Le comte Raymond, quoiqu'il fût engagé personnellement par le danger que courait sa famille, émit un avis contraire : il recommanda de rester dans le camp de Seffurièh, de le fortifier et d'y attendre le choc des infidèles en appelant de tous les côtés de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveaux secours, tandis que l'impétuosité des Sarrasins s'épuiserait en traînant les choses en longueur. Il montra, de plus, le danger de s'exposer à une marche sur Tibériade, qui forcerait l'armée, pendant les chaleurs excessives, à faire de longues étapes dans un pays brûlant, absolument privé d'eau, où Saladin pourrait facilement l'entourer et lui couper toute retraite. Les idées du comte prévalurent; il était près de minuit lorsque le conseil se sépara. Malheureusement, le grand maître du temple, resté seul avec le roi, accusa Raymond de trahison, et Lusignan, revenant aussitôt sur la décision prise, avec sa légèreté habituelle, donna l'ordre immédiat de marcher en avant, malgré les efforts que firent la plupart des chefs pour l'empêcher d'exécuter cet imprudent mouvement.

Le roi, aussi entêté que frivole, ne voulut rien écouter. L'armée fut donc rassemblée à la hâte et dirigée vers Tibériade. Saladin, lorsqu'il apprit cette résolution, ne douta plus que l'armée chrétienne tout entière ne tombât bientôt entre ses mains. Sa cavalerie légère fut envoyée pour la harceler pendant que le gros de ses troupes était disposé sur les hauteurs qui s'étendent entre Hattin et Tibériade. Les croisés étaient à peine arrivés à Loubièh, qu'ils étaient déjà débandés à cause du manque d'eau et de la chaleur extrême du jour. Mais au lieu de se précipiter sur les musulmans et de chercher les moyens de se désaltérer au lac de Tibériade, comme cela était décidé, le comte Raymond conseilla de camper en vue de l'armée ennemie, sur ces hauts plateaux dénudés, absolument dépourvus de sources. C'était une faute irréparable. La nuit était brûlante, et cette chaleur torride fut encore exaspérée par les torrents de fumée et les flammèches embrasées provenant des herbes sèches auxquelles les Arabes



Kurn-Hattin. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

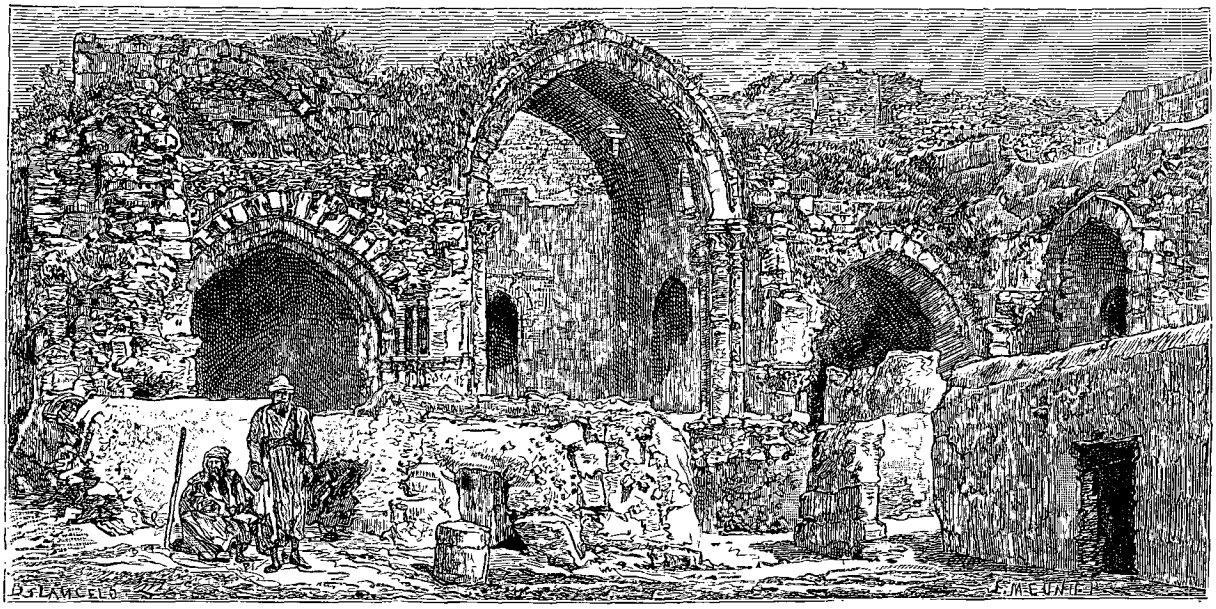
avaient mis le feu. Les chrétiens restèrent sous les armes, attendant avec anxiété l'arrivée de l'aurore. Mais le lever du soleil ne leur apporta aucune consolation : ils se virent au milieu de cette plaine rocheuse et déserte, entourés de tous les côtés par les hordes innombrables de Saladin; ils perdirent alors tout espoir de vaincre, et se sentirent abandonnés de Dieu.

L'attaque commença; les musulmans avaient ordre de se retirer sans cesse, de n'accepter aucun combat sérieux, mais d'épuiser les efforts des chrétiens par des charges constamment renouvelées, car Saladin savait bien que la chaleur et la soif suffiraient à lui assurer la victoire. Aussi longtemps que leurs forces ne furent pas épuisées, les Hospitaliers et les Templiers firent des prodiges de valeur, mais les fantassins accablés par la soif ne tardèrent pas à rompre les rangs. Beaucoup jetèrent leurs armes et se livrèrent aux musulmans; d'autres, en cherchant leur salut dans la fuite, furent taillés en pièces par la cavalerie ennemie, tandis que la plus grande partie de l'armée se réfugia sur le sommet de Kurn-Hattin, où le roi Lusignan parvint avec peine, protégé par ses chevaliers. L'évêque de Ptolémaïs, qui portait la croix, fut tué à ce moment-là. Le comte Raymond, entouré de toute part et pressé par de nombreux Arabes, se mit à pousser le cri de « sauve qui peut », et, abandonnant lâchement le champ de bataille avec quelques compagnons d'armes, parvint à franchir au grand galop les lignes ennemies, et à se réfugier sain et sauf dans les environs de Tyr. Pendant ce temps, le roi Guy avec ses valeureux Templiers soutenaient trois terribles assauts de toutes les forces musulmanes; mais au troisième les lignes furent débordées par les hordes furieuses, et le roi lui-même, le grand maître du Temple, Reynaud de Châtillon, Honfroy du Toron,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'évêque de Lydda, le dernier porteur de la croix, et les débris de l'armée tombèrent entre les mains des infidèles. La croix elle-même était déjà prise par les soldats de Saladin. Le combat terminé, les princes furent conduits dans le pavillon du sultan avec tous les égards dus à de nobles ennemis. Saladin les accueillit avec bonté; sur Reynaud seul il jeta un regard haineux; ayant fait apporter à Lusignan un sorbet glacé, lorsque le roi voulut en donner une partie à Reynaud, le sultan lui fit dire par son interprète : « C'est toi qui lui donnes à boire, mais non moi ! » voulant lui rappeler par ces mots que, d'après les mœurs arabes, il devrait lui épargner la vie s'il avait fait boire ou manger un captif sous sa tente. Les prisonniers furent alors emmenés, et lorsqu'on les eut désaltérés tous, sauf Reynaud, on les ramena de nouveau en présence du sultan, qui se tournant avec colère du côté de son ennemi, en lui reprochant sa perfidie, sa cruauté envers les musulmans, lui ordonna violemment d'abjurer le christianisme et d'embrasser la religion du prophète. Mais pendant que le comte de Châtillon protestait en affirmant qu'il voulait vivre et mourir dans sa foi, Saladin se leva de son siège et le frappa sur l'épaule de son lourd cimeterre. Les gardes du prince se précipitèrent alors sur le malheureux chevalier et le percèrent de mille coups. Les autres prisonniers furent épargnés, sauf deux cents Templiers et Hospitaliers que le sultan fit décapiter froidement. Le roi Guy et les barons furent emmenés en captivité à Damas.

Le lendemain, le château de Tibériade se rendit, et, deux jours plus tard, Saladin se dirigea vers Saint-Jean-d'Acre, dont il fit le siège. Avant la fin de septembre, Acre, Césarée, Jaffa, Ascalon et toutes les



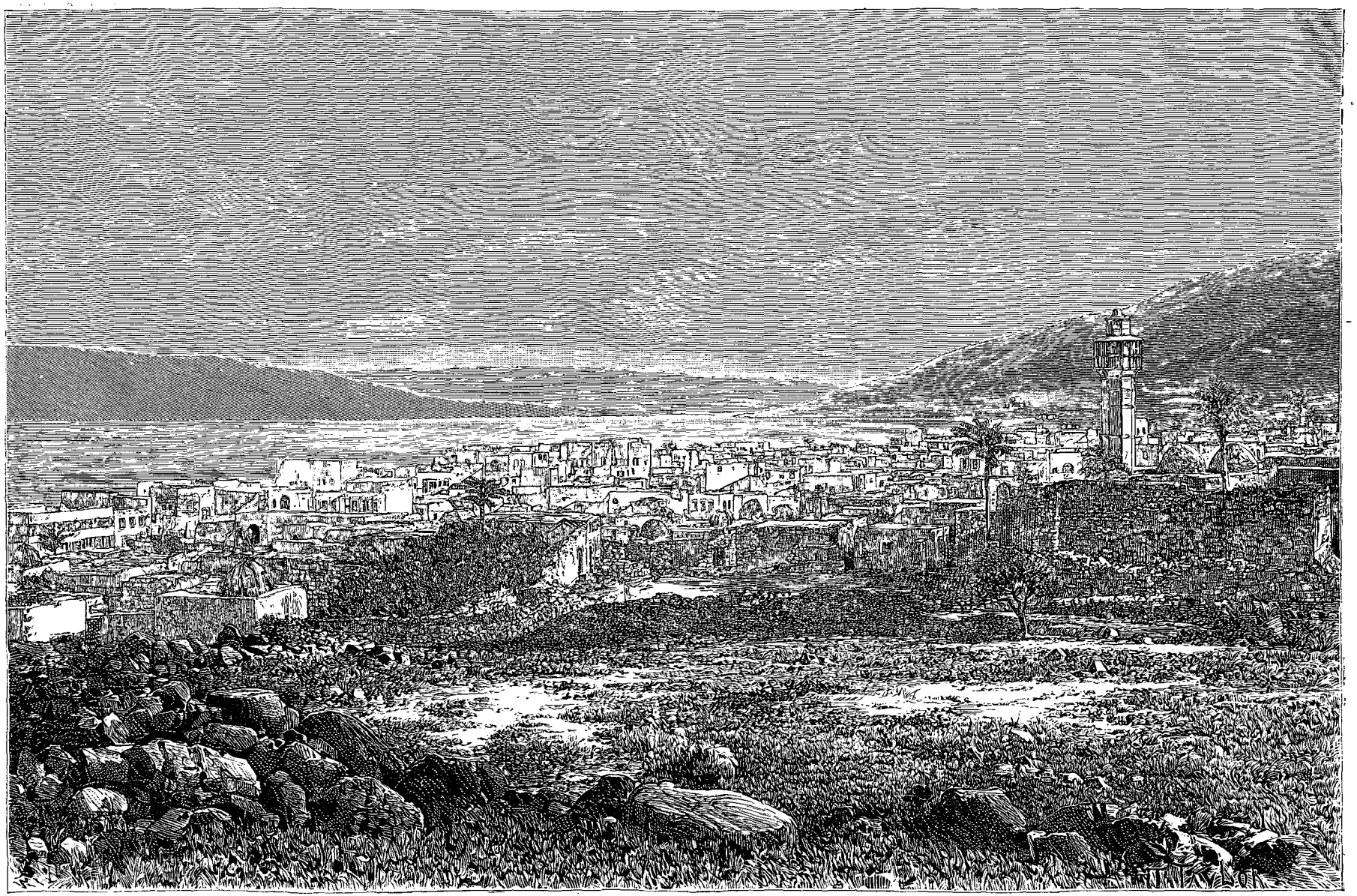
Sephoris (voy. p. 202). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

places du nord de la Syrie, excepté Tyr, tombèrent entre les mains du vainqueur. Cette grande catastrophe se termina par la capitulation de Jérusalem, qui eut lieu le 3 octobre, trois mois après la bataille de Hattin.

Ainsi tomba la puissance chrétienne en Orient, jugée bien diversement par les historiens. Pour nous, malgré la part importante prise par la France dans ces glorieuses mais folles équipées, malgré toutes les grandes choses accomplies par les croisés en Syrie, nous éprouvons peu de sympathie pour ces barons et ces hobereaux ruinés, dont la plupart avaient en vue, en partant pour la Palestine, non le triomphe de la croix, mais tout simplement le relèvement de leurs fortunes personnelles par les rançons et le pillage. Les croisés n'ont point été de bons administrateurs comme les Romains; ils ne se sont point assimilés, comme les Arabes, aux populations conquises, qui ont été, au contraire, toujours très durement menées par eux : aussi les fellahs préférèrent-ils le joug des Arabes à celui de ces Européens encore plus brutaux et plus voleurs. La domination des croisés en Orient devait finir dans le sang et la honte, puisqu'elle n'était établie que sur le rapt et la violence.

Après avoir traversé ces champs de bataille où l'on trouve, paraît-il, quelquefois encore des ossements et des armures brisées, nous arrivons au bord de l'escarpement qui termine la plaine, et nous découvrons dans toute son étendue la magnifique nappe d'eau au bord de laquelle s'étend, presque à nos pieds, la ville de Tibériade. Ce beau lac, d'un bleu d'azur, a presque les dimensions de celui de Neuchâtel, et les montagnes qui l'encadrent ressemblent à celles qui entourent le lac du Bourget. Au nord, le paysage est dominé par une montagne sombre au sommet de laquelle se voient les maisons blanches de Safed; plus loin, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



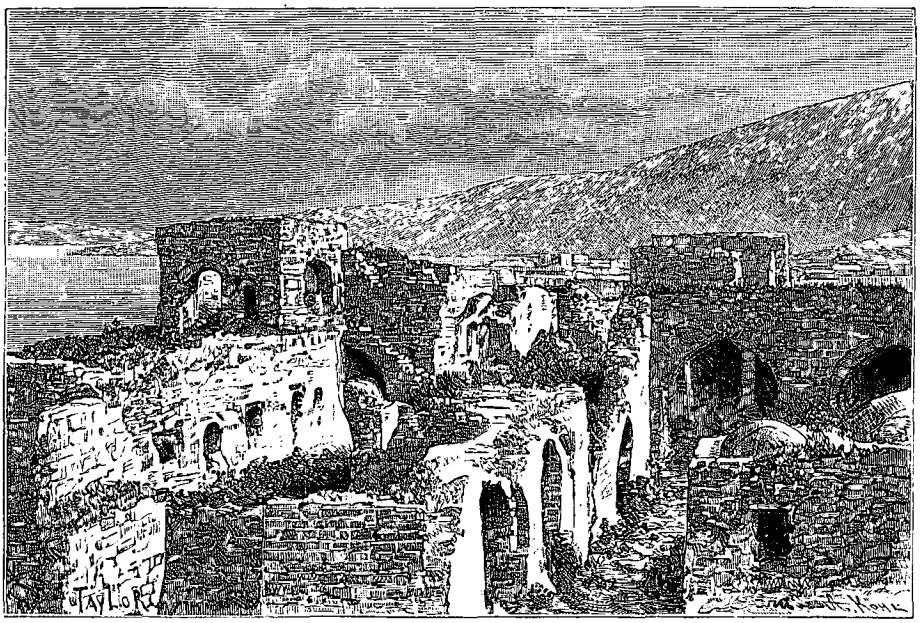
Tibériade (voy. p. 206). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grand Hermon élève sa croupe gigantesque, étincelante de neige; en face, les montagnes du Jaulan dressent leurs cônes volcaniques; au sud, à perte de vue, se dessine la profonde dépression du Ghor qui s'étend jusqu'à la mer Morte. De cette vallée montent de grandes masses de vapeurs bleuâtres ou violacées qui prennent à certains moments du jour les teintes les plus chaudes. Nous assistons au coucher du soleil qui colore la montagne de Safed et les escarpements du Hauran comme de l'or en fusion; le lac devient saphir, et ses vagues argentines tombent petit à petit sous l'influence du calme du soir. Tout devient sombre et blafard, tandis que longtemps encore l'Hermon reste entouré d'une auréole de gloire.

Le sentier qui mène au lac est d'une raideur qui désespère nos membres brisés et endoloris par une longue journée de cheval. Il serpente contre l'abrupte au milieu des broussailles et des gros blocs de basalte. A mi-chemin, une bonne source permet de se désaltérer, et, une demi-heure plus tard, nous sommes sous les remparts démantelés de Tibériade que nous contournons, pour aller camper en dehors de la ville, sur une hauteur voisine du cimetière.

Depuis deux jours le drogman Melhem m'avait averti que nous trouverions notre excellent ami, le docteur Suquet, campé au bord du lac. M. Suquet, que nous avions laissé à Beyrouth, n'avait rien dit de semblable au moment du départ, et depuis bien des semaines nous n'avions aucune nouvelle de lui. Melhem nous raconta que le bruit avait couru chez les Bédouins campés au pied du Thabor, que le cheval du docteur avait été vu suivant la côte de Beyrouth à Haifa, et que le docteur lui-même avait dû venir dans cette



Château de Tancrède, à Tibériade. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dernière ville par le vapeur du Lloyd autrichien afin de me rejoindre à Tibériade, par la route de Nazareth. Nous fîmes pari avec Melhem qu'il devait se tromper et que la chose avancée par lui n'avait aucune raison d'être. Je me hâte de dire que notre enjeu fut perdu. A peine ai-je dépassé la ville sur le chemin qui longe le bord du lac, que j'aperçois, sur une éminence, deux tentes portant le pavillon français, et notre excellent ami qui philosophe paisiblement sur le seuil de sa demeure de toile. Depuis l'avant-veille déjà, il savait que nous devions arriver aujourd'hui même. Si je raconte ici ces détails, c'est pour montrer au lecteur avec quelle rapidité les nouvelles se propagent dans ce singulier pays, sans le secours des télégraphes ou des téléphones.

Le campement était installé non loin de celui de M. Suquet, et le soir, un joyeux repas nous réunit tous sous la grande tente entr'ouverte, laissant librement entrer la brise tiède du lac ainsi que le doux murmure de ses petites vagues qui venaient mourir sur le sable fin du rivage.

Le lendemain, notre première visite est pour la ville de Tibériade, la Tabariàh des Arabes, construite tout au bord de l'eau, à l'extrémité d'une petite plaine ondulée qui s'étend sur une longueur d'une lieue environ, entre le lac et les collines escarpées qui l'entourent. La ville a la forme d'un parallélogramme assez régulier; ses remparts, aujourd'hui renversés sur bien des points, avaient une vingtaine de pieds de hauteur, et se trouvaient renforcés de distance en distance par de grosses tours arrondies. Tibériade est aujourd'hui ouverte du côté du lac, mais on voit encore, baignant dans l'eau, des parties considérables de murailles en belles pierres à refends et à ciselures qui indiquent que pendant ses années de prospérité elle était aussi défendue du côté de l'est.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le château, occupé primitivement par Tancrède et Raymond, se trouve au nord-ouest de la ville, sur une petite hauteur qui la domine entièrement. Il n'en reste que des tours, des portes et d'épaisses murailles; tout l'intérieur est effondré. Cette forteresse ainsi que les remparts de la ville ont été détruits par le tremblement de terre de 1837; à l'ouest, au nord et au sud, d'énormes brèches permettent de pénétrer facilement dans la cité sans passer par les portes. Ces ouvertures sont encombrées de monceaux d'ordures et de plumes de poulets. Les habitants de Tibériade ainsi que ceux de Safed sont certainement les plus malpropres des Syriens. Ils paraissent malheureux, maladifs, et sont chaque automne décimés par les fièvres



Juive et enfants de Tibériade (voy. p. 208). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

intermittentes. Les femmes, plus avenantes, mieux vêtues que celles de Jérusalem, portent presque toutes un voile blanc sur la tête et les épaules. Les maisons sont en pierres, voûtées, couvertes de coupoles sphériques et la plupart du temps bien tenues. Un divan, garni d'une cotonnade rouge, occupe le fond de la pièce, où se trouvent ordinairement un lit ou deux, en fer, pourvus de moustiquaires.

La ville de Tibériade, depuis notre récente visite, il y a quelques années, s'est considérablement accrue, des rues nouvelles se sont formées et un grand nombre de maisons convenables ont été construites. D'après les renseignements les plus exacts que j'ai pu obtenir, elle paraît avoir aujourd'hui cinq mille habitants, dont trois mille juifs, quinze cents musulmans et cinq cents grecs. Les rues sont tortueuses, étroites, mal pavées et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissantes, remplies de boue lorsqu'il a plu, de poussière et d'ordures en été. Le bazar est assez bien construit; il est recouvert en partie par des planches, des nattes en roseaux et des toiles. Des femmes juives entourées d'enfants couverts de vêtements éclatants, des musulmanes indolentes montées à califourchon sur de petits ânes très agiles, viennent y acheter des étoffes américaines et anglaises, de la parfumerie de Paris, des chaussures belges, des allumettes de Vienne, de la vaisselle anglaise, des articles de ménage, de la viande, du pain, des fruits très bons à certaines époques de l'année, et de superbes poissons dont le lac fourmille. Le blé, le doura, le tabac, les melons et les raisins de Tibériade sont renommés. A cause de la température humide et chaude des bords du lac, les melons mûrissent un mois avant ceux du nord de la Syrie et sont exportés à Acre et même à Damas. Dans les jardins et dans la ville même, il y a un certain nombre de beaux palmiers qui donnent une apparence des plus gracieuses à cette petite bourgade.

La Tibériade antique paraît s'être étendue très loin vers le sud. En face de nos tentes, du côté des bains chauds, s'élèvent encore au bord du lac des digues énormes, restes des anciens quais; au pied de la montagne, on voit dans tous les champs des débris de constructions et une multitude de colonnes, en granit gris, provenant très certainement d'Égypte. Elles ont trois ou quatre mètres de longueur, sur deux pieds



Femme et ânier de Tibériade. — Dessin de Brouillet, d'après une photographie.

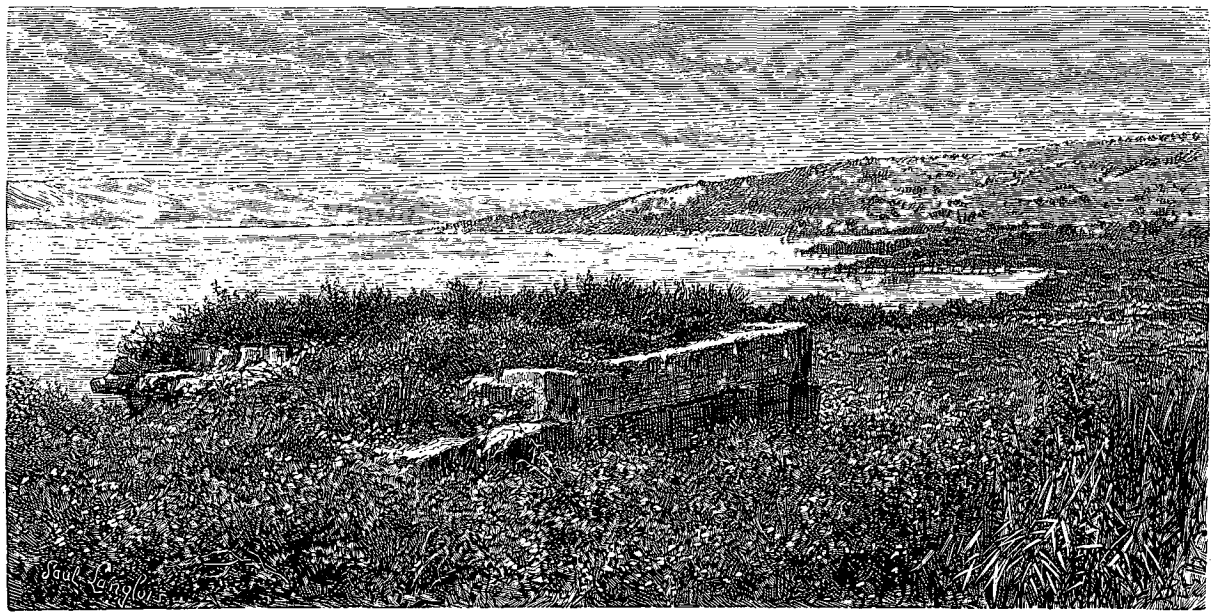
de diamètre, et paraissent avoir appartenu au temple commencé par Hadrien et resté inachevé. Au-dessus de ces ruines qui disparaissent sous des forêts de broussailles et de chardons gigantesques, les escarpements qui nous dominent montrent de nombreuses grottes qu'il sera possible de fouiller à loisir pendant le long séjour que nous comptons faire ici.

La cité commence à se relever de ses ruines, le commerce est plus important, le nombre des habitants augmente tous les jours, la richesse privée et publique devient plus considérable depuis que la protection des consuls européens de Haifa, d'Acre et de Nazareth s'étend jusqu'ici. La terre est aussi mieux cultivée, et enrichirait rapidement cette superbe contrée si on pouvait facilement transporter le blé sur une route carrossable jusqu'à Haifa, le port le plus rapproché. Cinq ou six barques voguent à présent sur le lac et y font des pêches merveilleuses. Ce bassin est si poissonneux qu'il pourrait servir, pendant l'hiver, à l'alimentation d'une grande partie de la contrée. Les habitants font aujourd'hui de louables efforts pour secouer leur apathie, et, avec leur intelligence ouverte et leur esprit d'entreprises, parviendraient vite à relever l'admirable cité d'Hérode, si les Turcs et les pachas voleurs n'étaient point là.

Docteur LORTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac de Tibériade et Capernaüm (p. 209 et 223). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Lac de Tibériade. — Magdala. — Arbèle. — Wady Somak. — Rive orientale. — Bethsaïda. — Capernaüm.

Le lac de Tibériade était appelé, dans les anciens livres de la Bible, Kinnereth, ou mer de Kinaroth; plus tard, dans le Nouveau Testament, mer de Galilée, lac de Génésareth, lac de Tibériade; aujourd'hui les Arabes le désignent sous le nôm de Bahr Tabariàyh. Cette magnifique nappe d'eau est située dans la profonde faille qui continue celle du Ghor et de la mer Morte; aussi son niveau, malgré la rapidité du cours du Jourdain inférieur, est-il encore de deux cent douze mètres au-dessous de la Méditerranée. Les compagnons du duc de Luynes n'ont trouvé pour cette dépression que cent quatre-vingt-neuf mètres. Mais pendant les séjours que nous avons faits, à deux reprises différentes, au bord du lac, l'observation attentive des excellents et nombreux baromètres dont nous étions munis nous a démontré que le chiffre donné par M. le lieutenant Vignes était trop faible.

Le lac forme un ovale presque régulier dont le grand diamètre est directement nord-sud. Sa longueur est de cinq lieues et demie et sa largeur de deux lieues et demie. L'extrémité nord est un peu plus large que celle du sud. Le rivage est souvent taillé à pic, excepté au nord-est, où il est formé en partie par la grande plaine basse et marécageuse de Génésareth, appelée aujourd'hui El-Ghouweir; au nord, à l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac, ainsi qu'au point où le fleuve émerge pour donner naissance à la grande vallée du Ghor, se trouvent aussi des estuaires coupés de lagunes. A l'ouest, il est borné par les collines d'El-Hamma et de Hattin qui le séparent de Nazareth, par les montagnes de Safed au nord, et à l'est par les escarpements et les grands cônes volcaniques du Jaulan, encore inexplorés, qui s'étendent jusqu'à la sommité majestueuse du Grand Hermon, dont la blanche coupole de neige, lorsqu'elle est enflammée par les rayons du soleil couchant, se réfléchit admirablement dans le miroir azuré du lac. Les eaux proviennent presque toutes du Jourdain, qui se jette directement au nord; à l'ouest, des wadys Er-Rubudièh et El-Amoud, ainsi que des sources nombreuses de la plaine de Génésareth. A l'est, la côte est beaucoup plus sèche et plus

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aride, les wadys Semak et Rouzzaniyèh ont seuls une certaine importance. En été, la plupart de ces ravins sont presque taris, tandis qu'en hiver et au printemps ils sont remplis par les pluies et charrient ainsi que le Jourdain une énorme masse liquide. Le niveau du lac s'élève alors quelquefois de plus de deux mètres, les eaux deviennent troubles et envahissent toutes les parties basses du rivage. Les grèves sont recouvertes d'un gravier fin formé de petits fragments de calcaires, de basaltes et de silex roulés, polis par les mouvements des vagues, et mêlés à d'innombrables coquilles mortes appartenant aux genres *Neritina*, *Melania*, *Melanopsis*, *Cyrena* et *Unio*.

Le bassin du lac de Tibériade a été certainement formé par suite de la grande rupture nord-sud qui s'est produite dans les couches crétacées formant les montagnes environnantes, au moment où se sont soulevées les puissantes masses volcaniques du Jaulan ainsi que les nombreux filons de basalte de la rive occidentale. Sur les collines voisines de la route de Safed, juste à l'altitude de zéro mètre, à une pression barométrique de soixante-seize centimètres, on trouve un plateau couvert de galets et de cailloux roulés qui indiquent qu'à une époque reculée le lac avait le même niveau que la Méditerranée. Sur le rivage oriental, on voit, près du wady Semak, des escarpements formés par de grands bancs de pouddingues pétris de galets et de rognons de silex veinés. Beaucoup de ces silex ont éclaté par suite des influences atmosphériques, tandis que d'autres sont restés régulièrement arrondis. Dans certains endroits nous en avons trouvé qui sont évidemment taillés par la main des hommes et qui doivent dater d'une époque préhistorique.

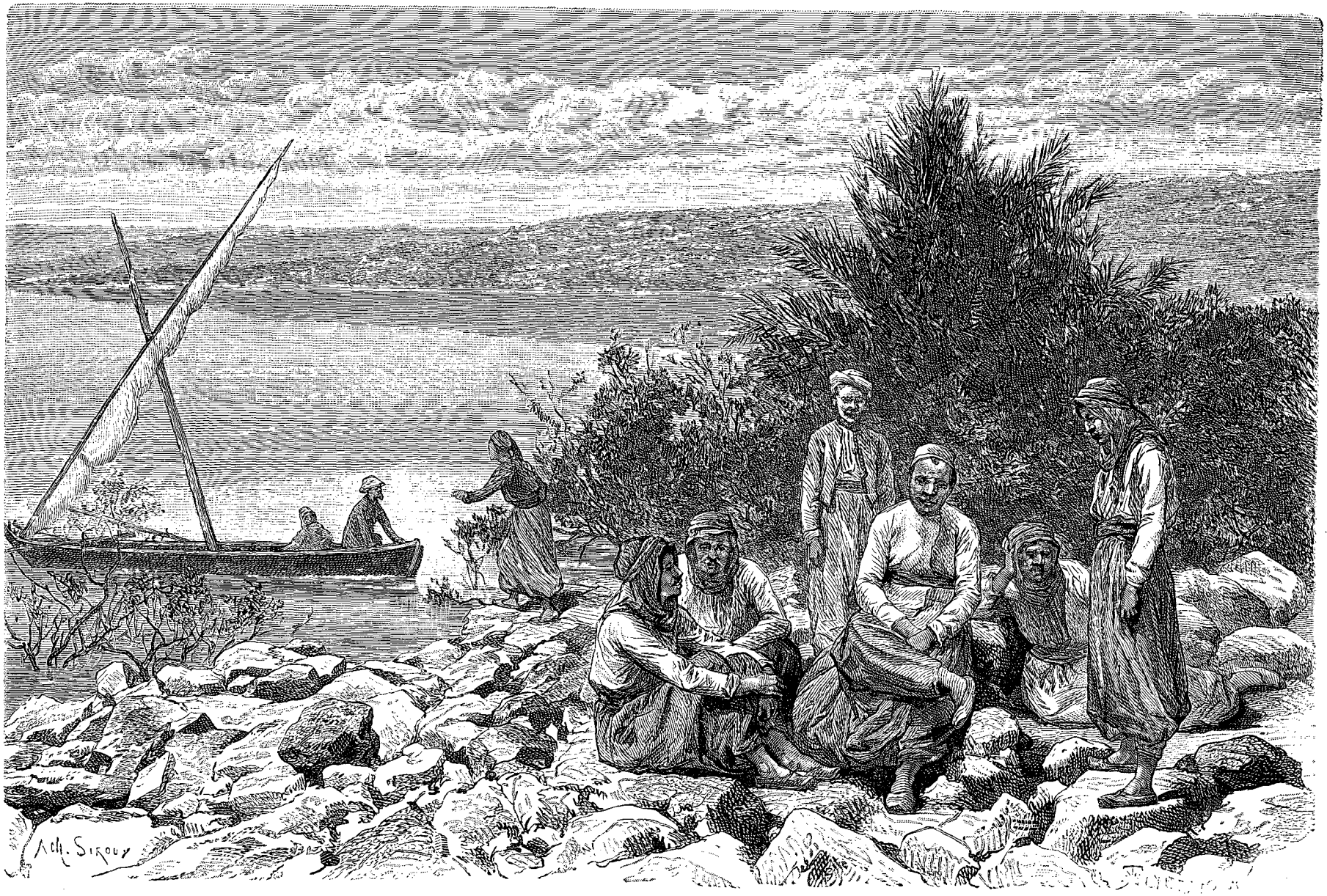
Dès le lendemain de notre arrivée, je me suis assuré des services de l'une des trois barques qui se trouvent à Tibériade, et d'un équipage d'élite qui puisse m'aider à exécuter les sondages et les dragages dans le fond du lac, où j'espère trouver une faune particulière ayant peut-être encore conservé certains caractères de celles des eaux salées. Les barques sont très primitivement installées, mais, malgré leur peu d'apparence, elles sont solides, tiennent bien la mer et filent assez rapidement grâce à leur grande voile latine. Il faut toujours néanmoins prendre les plus grandes précautions lorsqu'on navigue sur ce lac perfide où les coups de vent sont souvent d'une violence extraordinaire. Deux fois nous avons éprouvé les plus vives inquiétudes en nous sentant secoués par des vagues furieuses dans cette coquille de noix qui ne nous inspirait qu'une médiocre confiance, et dont le mât et les voiles n'étaient fixés qu'avec des cordes en filasse de palmier. La moindre fausse manœuvre pouvait nous faire chavirer, et nous embarquions une telle quantité d'eau que deux hommes suffisaient à peine à l'épuiser avec des seaux en fer. De gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon, le vent qui descendait de la montagne soufflait en tempête, la surface du lac était couverte d'écume. Ce spectacle me rappelait la scène de l'Évangile, mais le Christ n'était point là marchant à côté de nous sur les vagues mouvantes!

L'eau du lac est ordinairement d'un très beau bleu, mais d'une teinte un peu opaque qui fait perdre de vue la sonde ou la drague que l'on fait descendre à quelques mètres de profondeur seulement. Pendant les orages, j'ai vu quelquefois ces eaux devenir d'un violet foncé. Le soir, elles reflètent admirablement le ciel et sont d'un bleu saphir éclatant. Pendant le jour, on remarque fréquemment des zones colorées diversement qui forment à la surface de grandes bandes rectilignes ou courbes dues à des courants ou à des vents légers qui rident les eaux et les font étinceler d'une façon spéciale.

La profondeur du lac n'est point très considérable; en moyenne elle n'est guère que de cinquante à soixante-dix mètres; cependant, vers le milieu du grand bassin du nord, en face de l'embouchure du Jourdain, j'ai dragué plusieurs fois par des profondeurs de deux cent cinquante mètres sans que la ligne ait éprouvé une dérive sensible. Le fond est formé par une vase grisâtre, très fine, due à la désagrégation des roches calcaires et volcaniques; cette argile constitue une terre à poterie excellente, ainsi que nous avons pu nous en assurer. Elle renferme dix espèces de mollusques gastéropodes et bivalves, quelquefois de petits vers rougeâtres qui sont très probablement les larves de quelque névroptère, et un grand nombre de diatomées et de desmidiées microscopiques, mais point d'algues ni de conferves. Les dragues dont nous nous servions étaient des engins exécutés sur le modèle de ceux qu'avait employés M. Wyville Thomson pendant les expéditions du *Porcupine*, du *Lightning* et du *Challenger*.

Les poissons fourmillent dans le lac et entrent pour une large part dans l'alimentation des habitants de Tibériade; ils sont pêchés par une compagnie de mariniers qui possèdent six barques, dont deux seulement ont le droit de sortir chaque jour à tour de rôle. Le seul filet employé est l'épervier; il est lancé de la barque dans les endroits peu profonds, ou bien le pêcheur descend sur le rivage, entre dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et jette alors le filet sur les bandes de poissons qui se trouvent autour de lui. Le lac est si peuplé que, dans l'espace de quelques minutes, nous avons vu tous les jours notre barque remplie jusqu'au bord par des milliers de poissons de toute grandeur. La pêche miraculeuse se renouvelait sans cesse pour nous. Ces poissons appartiennent aux genres *Chromis*, *Barbus*, *Capoeta*, *Discognathus*, *Nemachilus*, *Blennius* et *Clarias*. Ce dernier, silure remarquable, atteint souvent un mètre et plus de longueur, et pousse, lorsqu'on le sort de l'eau, des cris qui ressemblent aux miaulements d'un chat. La plupart des *Chromis*, qui sont au nombre de huit espèces, incubent leurs œufs gros et verdâtres et élèvent leurs petits dans l'intérieur de la bouche. On trouve souvent, dans la gueule d'un poisson long de vingt centimètres à peine, plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre équipage à Aïn Tabigah. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de deux cents petits d'une couleur argentée, qui tombent sur le sable comme des gouttelettes de mercure. Ces embryons restent pendant quelques semaines dans cette singulière demeure protectrice, et n'en sortent que lorsqu'ils sont assez vigoureux pour échapper à leurs nombreux ennemis et pour subvenir à leur nourriture. Une de ces espèces, le *Chromis paterfamilias*, Lortet, a une gueule énorme, comparée aux dimensions de son corps, et au printemps les joues du mâle sont toujours gonflées par les œufs, ou le fretin, qu'il transporte ainsi partout avec lui. Ces poissons, tous très bons à manger, servent de nourriture à des myriades de grèbes et de pélicans. Les grèbes leur mangent souvent les yeux, et d'un seul coup de leur bec long et acéré enlèvent, aussi proprement que le ferait un chirurgien habile, les deux globes oculaires avec la paroi interorbitaire, de sorte que ces malheureux poissons aveugles ont la face entièrement perforée par un canal sanglant qui ne se cicatrise qu'au bout de quelques jours. Au milieu des roseaux du rivage on trouve des quantités de gros crabes (*Telephusa fluviatilis*), qui mordent avec une très grande vigueur lorsqu'on les prend sans précautions. Sur le gravier, des nuées de crevettes orchesties sautent à une grande hauteur et disparaissent ensuite rapidement entre les cailloux.

Des milliers de grèbes huppés (*Podiceps cristatus*) nagent à la surface du lac. Ces superbes oiseaux ont les plumes argentées, brillantes, et une double huppe au sommet du crâne, ce qui leur donne un aspect des plus gracieux. Leur cou est long et mince; leur corps allongé disparaît presque entièrement sous l'eau comme la coque d'un monitor cuirassé. La tête et le cou restent seuls visibles, ce qui rend leur capture extrêmement difficile. Ils ne sont vulnérables qu'à la tête : aussi nous faut-il tirer des centaines de coups de fusil pour en abattre quelques-uns seulement. Nos lourdes barques ne nous permettent pas de les approcher à une distance convenable, et dès que ces oiseaux sauvages s'aperçoivent que nous sommes à portée de fusil, ils plongent rapidement et nagent entre deux eaux une longueur de cent cinquante à deux cents mètres avec une vitesse excessive. Ils parviennent ainsi à nous distancer avec la plus grande facilité.

Une autre espèce remarquable que l'on voit fréquemment sur le lac de Tibériade est le pélican (*Pelecanus onocrotalus*), qui se tient ordinairement en troupes nombreuses de plusieurs milliers d'individus, au nord, près de l'endroit où le Jourdain forme un estuaire. Ces gros oiseaux se placent en cercles immenses sur un seul rang d'épaisseur, et, ainsi régulièrement disposés et espacés, se livrent à une pêche active, la tête toujours dirigée vers le centre du cercle. Ils sont trop sauvages pour se laisser voir de près, mais avec la longue-vue nous avons pu souvent examiner leurs manœuvres singulières.

Presque partout le rivage est bordé, surtout vers la plaine de Génésareth, de magnifiques touffes de lauriers-roses qui poussent entièrement dans l'eau et forment d'énormes buissons couverts de myriades de fleurs. Rien n'est riant comme cette ceinture rose qui se reflète dans les eaux bleues et transparentes et se projette harmonieusement sur l'azur de ce beau ciel.

Dans quelques endroits, on trouve de grands papyrus (*Cyperus papyrus*) hauts de plusieurs mètres et paraissant différer un peu de celui d'Égypte. C'est à l'embouchure du Jourdain et à la fontaine d'Aïn Tin que cette plante remarquable est surtout développée.

Durant notre séjour, la température du lac était de vingt-quatre degrés au-dessus de zéro, ce qui se comprend facilement à cause de la chaleur intense qui est concentrée dans ce bassin situé profondément au-dessous du niveau de la mer. Pendant la journée, la température à l'ombre et au nord, ou celle prise avec le thermomètre tourné en fronde, était presque toujours de trente-cinq degrés au-dessus de zéro. Deux ou trois fois seulement le khamsin ou vent du sud nous a amené une température de 43°,5 très pénible à supporter. Les rayons du soleil étaient brûlants sur le lac : aussi pendant nos pêches et nos dragages devions-nous toujours prendre les plus grandes précautions pour éviter les insolations. Cette température excessive, ainsi que les vapeurs qui s'élèvent sans cesse, développent sur l'eau des effets de mirage très singuliers. Nous apercevions souvent des grèbes renversés se touchant par la tête, le supérieur nageant les pieds en l'air dans un lac aérien, ou bien de grands escarpements nous paraissaient terminer un rivage qui n'avait que deux ou trois mètres de hauteur.

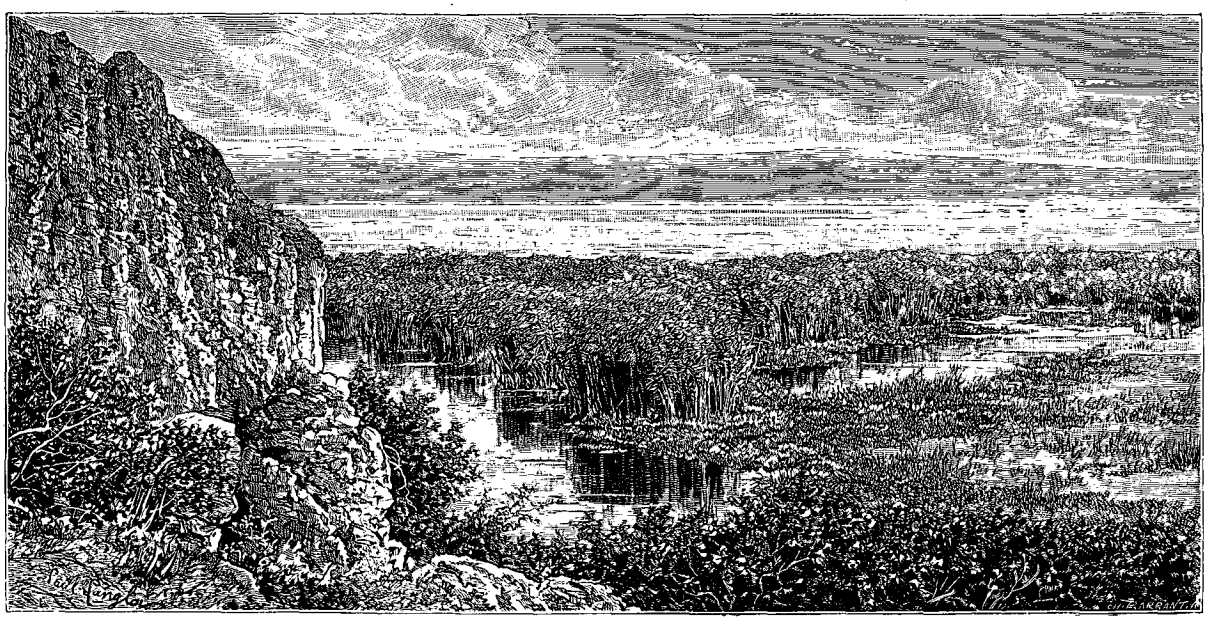
De notre campement nous allons souvent nous promener sur la côte du sud pour nous rendre aux bains chauds de Hammam, l'ancien Emmaüs, situés à une demi-lieue de la ville. Deux bâtiments recouverts de coupoles aujourd'hui délabrées reçoivent les eaux thermales qui se réunissent dans les piscines destinées aux baigneurs. L'une de ces constructions est entièrement ruinée, la voûte est effondrée, et ce n'est qu'en se traînant au milieu des éboulements intérieurs qu'on arrive à une petite cavité à moitié comblée par les décombres, remplie d'eau, et servant de bains aux pauvres.

Nous voyons là quelques misérables, hommes et femmes, qui font tremper leurs membres malades couverts d'ulcères ou de tumeurs blanches afin de chercher un soulagement à leurs souffrances. Un peu plus au nord, à quelques mètres de distance, se trouve un autre établissement élevé par Ibrahim-Pacha, en 1833. Après avoir franchi un vestibule obscur, on arrive dans une salle voûtée, éclairée par le haut, et dont le plafond, soutenu par de petites colonnes en marbre rougeâtre, recouvre un bassin circulaire en marbre blanc, dans lequel arrivent les eaux chaudes. Tout autour se trouvent de petites cellules à l'usage des baigneurs. Une vapeur épaisse s'élève du bassin central, obscurcit l'air et permet à peine de respirer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque nous arrivons, les femmes occupent le local, et le baigneur chef est obligé de les faire sortir pour nous permettre de prendre un bain. Ces dames, furieuses d'être dérangées dans leurs ablutions, nous accablèrent d'injures. Les eaux, très chaudes, ne permettent pas de s'y plonger sans les laisser refroidir pendant plusieurs heures. Au tuyau d'arrivée elles ont soixante-deux degrés au-dessus de zéro et peuvent facilement faire cuire un œuf. Sulfureuses et magnésiennes-chlorurées, elles sont considérées comme spécifiques contre les rhumatismes, la lèpre et les autres affections cutanées. Elles jouissent d'une grande réputation en Syrie ; aussi, aux mois de juin et de juillet, vient-on de fort loin pour y faire des cures. Nous ne pouvons rester que quelques minutes à peine dans cette bouilloire où nous manquons étouffer. Ces sources jaillissent à la base d'un calcaire dolomitique qui forme les escarpements voisins, traversés par des éruptions basaltiques considérables.

Ces jours-ci l'animation est grande autour des bains. Midhat-Pacha, gouverneur général de la Syrie, est venu camper sur le rivage pour se reposer et pour prendre les eaux. Autour de sa tente s'élève une véritable petite ville de toile qui donne asile à sa nombreuse suite. Les chefs bédouins du voisinage et même ceux des contrées lointaines du Hauran sont venus en grand nombre pour lui rendre leurs hommages. Le spectacle est des plus étranges : partout nous voyons des sentinelles turques, des nègres au service du pacha, vêtus de robes écarlates brodées d'or et d'argent, des secrétaires, des employés, et, un peu à l'écart, les cheiks du désert, couverts de burnous sombres, groupés en cercles, fumant avec gravité, pendant que leurs magnifiques juments, attachées à de longues lances plan-



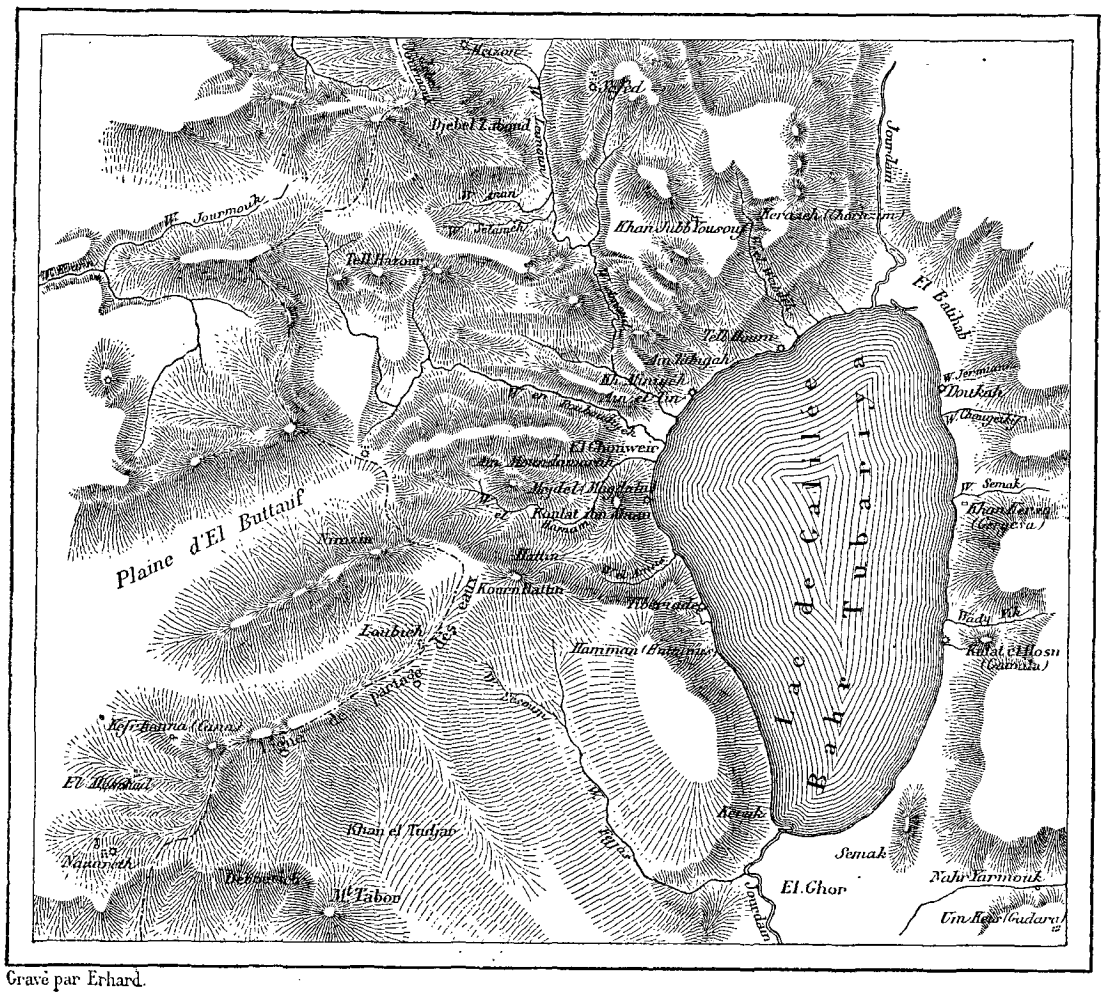
Fontaine d'Aïn Tin et papyrus (lac de Galilée). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

tées en terre, nous regardent curieusement de leurs grands yeux étonnés et secouent leurs épaisses crinières. Cette multitude bariolée et affairée, ces pavillons sur lesquels flotte le croissant, ce lac bleu, ces montagnes, forment un tableau magique éclairé par une lumière éblouissante. Malheureusement la mobilité de cette scène nous empêche de la photographier. Midhat nous reçoit dans une grande tente en toile rayée bleu et blanc, garnie tout autour de divans, et dressée sur le rivage même. De ce pavillon, largement ouvert sur le lac afin de laisser pénétrer la fraîcheur et la buée des vagues, la vue est admirable sur cette nappe bleue que bornent au loin les hautes cimes du Hauran et du Jaulan, perdues dans un ciel d'une transparence incomparable. Après quelques instants d'attente, le pacha fait son entrée, s'assoit sur le divan; nous prenons place à ses côtés, tandis que plusieurs secrétaires et aides de camp chamarrés se tiennent debout autour de nous. Midhat est vêtu d'une longue robe de chambre syrienne et coiffé du tarbouch. Il est grand et obèse, son visage fatigué est rendu vulgaire par un gros nez beaucoup trop rouge ; mais ses yeux, vifs et intelligents, rachètent ce défaut du visage. Il parle un très bon français et sait même manier notre langue avec beaucoup de dextérité et de finesse. Il paraît enchanté des éloges que nous lui décernons à propos des routes dont il a commencé la construction en Syrie ; c'est sa passion. Malheureusement la plupart de ces travaux sont si mal dirigés que nous doutons fort qu'ils aboutissent jamais à un résultat sérieux. Il aime aussi beaucoup les tramways et vient d'en faire construire un qui fonctionne régulièrement depuis deux ans entre El-Mina et Tripoli. La conversation roule pendant près d'une heure sur l'état politique et économique de la Syrie. Il paraît ravi de l'idée que nous lui donnons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de faire planter des eucalyptus dans ce magnifique bassin du Tibériade, si fertile jadis, mais aujourd'hui inculte et abandonné à la malaria. Il nous parle avec admiration du Hauran si riche en blé, et nous engage à traverser cette intéressante province pour nous rendre à Damas, où il nous fait promettre de lui rendre bientôt visite.

En poursuivant notre route le long du rivage, nous passons devant les ruines informes de Kedes, l'ancienne Sennabris, et une demi-lieue plus loin, devant le monticule couvert de quelques masures appelées Kerak, qui paraît être l'ancienne Tarichée dont les habitants furent massacrés par Vespasien. Du sommet de cette colline la vue est fort belle. On domine toute l'extrémité sud du lac avec l'ouverture de sortie du Jourdain, qui est ici large de trente à quarante mètres. Le sentier passe ensuite auprès d'un marécage que nous contournons et nous fait arriver après quelques minutes au bord du fleuve, à Djesr um Kanatir ou pont de Semak. De l'autre côté s'élève le misérable village de ce nom, formé de trente cabanes, très basses, recouvertes de joncs et de roseaux. Au milieu du Jourdain on voit les ruines d'un pont romain de huit arches, construites en petit appareil et en gros mas-



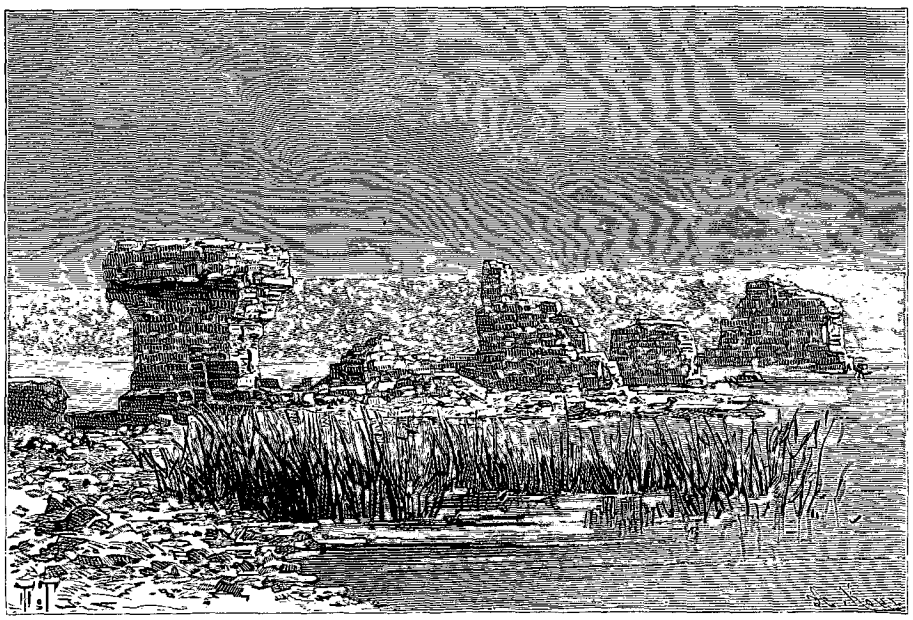
Gravé par Erhard.

sifs de béton. Ce travail doit certainement dater du Bas-Empire. De nombreuses cigognes, qui ont élu domicile sur ces arches, sont évidemment très déconcertées de nous voir approcher de leurs nids. Cependant, bientôt rassurées par nos allures pacifiques, elles se perchent immobiles sur les piliers de maçonnerie, et en signe de satisfaction font claquer rapidement leurs fortes mandibules l'une contre l'autre. A l'ouest, de hauts escarpements entourent le wady Besoum, tandis qu'au sud s'ouvre la large vallée du Ghor, en partie cultivée, en partie marécageuse, qui s'étend à perte de vue dans la direction de la mer Morte. Le Jourdain a ici quatre ou cinq pieds de profondeur; claires et limpides, ses eaux coulent rapidement au milieu des ruines du pont. Entre les rochers, on aperçoit de gros poissons, qui sont les mêmes que ceux du lac.

Le lendemain, pour nous reposer, nous nous décidons à explorer une des nombreuses grottes qui s'ouvrent dans l'escarpement au-dessus de nos tentes. Quelques personnes ont prétendu que ces cavités servaient de sépultures, mais je ne le pense pas. Celle que nous examinions depuis plusieurs jours avec une longue-vue a une ouverture très basse, placée à l'extrémité d'une petite corniche vertigineuse. Lorsque nous y pénétrons, nous sommes fort désappointés d'arriver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre une muraille qui ferme l'étroit passage. Par nos cris répétés nous attirons l'attention de nos moukres, qui arrivent bientôt avec des pioches et nous aident à abattre l'obstacle. Lorsque la brèche est suffisante, nous pouvons avancer dans un sombre corridor, puis dans une grotte immense qui se prolonge à deux cent cinquante mètres environ dans le flanc de la montagne en donnant naissance à droite et à gauche à des galeries latérales nombreuses. Le sol est couvert d'un amoncellement d'ossements de chameaux, d'ânes, de chevaux, de chèvres, de moutons, de chiens, de porcs-épics, etc. Il y a là des milliers de crânes, d'os des membres, et des squelettes presque entiers de gros animaux. Nous sommes au milieu d'un charnier, et il est difficile de comprendre comment les bêtes féroces ont pu traîner ces débris à une pareille hauteur, au milieu des rochers et des précipices. Je peux faire là, sans aucune peine, une récolte superbe pour la galerie d'anatomie comparée. Le sol est couvert de déjections des chacals et des hyènes qui ont rempli cette vaste demeure du produit de leurs rapines. Les hyènes doivent être nombreuses dans ce repaire, car sur les rochers en saillie on voit très distinctement les traces de leurs griffes qu'elles ont l'habitude d'aiguiser contre les pierres. Il n'est pas possible d'arriver à l'extrémité de la grotte, car, à une certaine profondeur, mille galeries fort basses, entre-croisées dans tous les sens, ne nous permettent plus d'avancer. Il est probable que cette vaste caverne communique avec le haut de la montagne par quelque fente de rocher qui permet aux fauves d'y traîner les carcasses des animaux morts. Le sol est formé par un terreau rougeâtre dans lequel j'espérais trouver des ossements de races éteintes et des vestiges de l'homme préhistorique. Malheureuse-



Ruines du pont de Semak. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

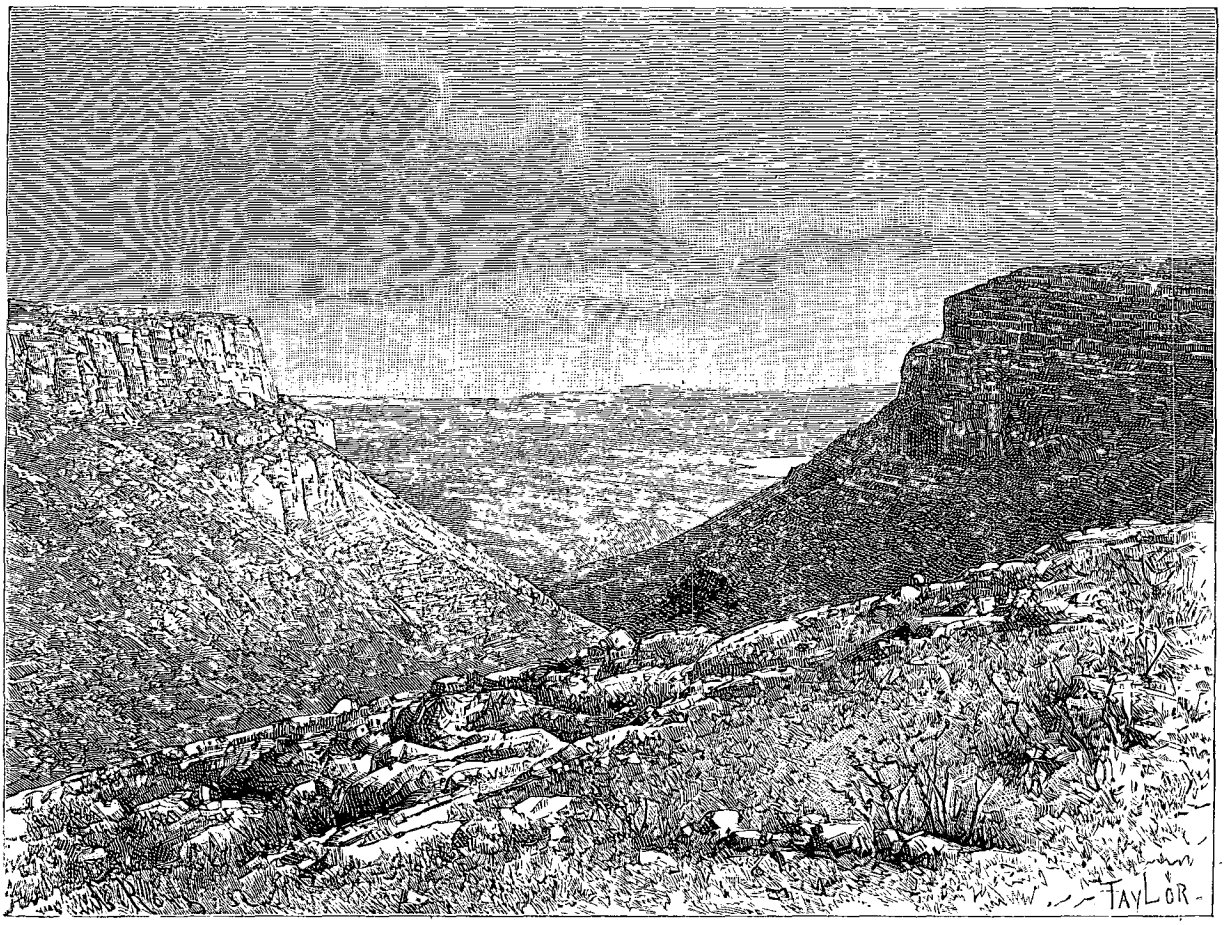
ment toutes nos recherches et nos fouilles ont été infructueuses.

L'ouverture de cette grotte est placée à cinquante mètres de hauteur au-dessus du lac. Les habitants de la contrée nous ont appris plus tard que le couloir en avait été muré pour empêcher les loups de s'y établir et de ravager les troupeaux des environs. Plusieurs autres grottes voisines, beaucoup moins vastes, ne nous ont rien offert d'intéressant. Toutes renferment des débris d'animaux, mais aucune ne nous a paru avoir servi aux ensevelissements humains. Elles sont toujours creusées dans les couches à peu près horizontales du calcaire crétacé.

Quelques jours plus tard, nous accompagnons l'excellent M. Suquet, très souffrant d'une chute douloureuse faite au pont du Jourdain. Le docteur désire rentrer au plus vite à Beyrouth par Nazareth et Haifa, car il ne se sent plus la force de nous accompagner à cheval jusqu'à Damas. Nous nous séparons donc à regret de notre ami et continuons à cheminer sur un plateau très élevé, situé directement au nord-est de la ville de Tibériade. Le sentier finit par se perdre au milieu des champs, des chardons et des hautes herbes. Des myriades d'ombellifères, de composées à fleurs blanches, de centaurées couvrent la plaine et sont habitées par des insectes superbes dont nous faisons une ample moisson. Sur ce plateau, formé par une terre basaltique d'un rouge noirâtre, on apercevait au nord les Cornes de Hattin, à la base desquelles se trouve le petit village du même nom, entouré d'une véritable forêt de gros oliviers. Nous tournons ensuite au nord et descendons à pic dans le wady El-Hamam, le vallon des pigeons, où coule un petit ruisseau entouré d'un fourré impénétrable de lauriers-roses et d'agnus castus. A chaque instant le sentier disparaît au milieu des rochers éboulés et nous oblige à passer dans le lit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

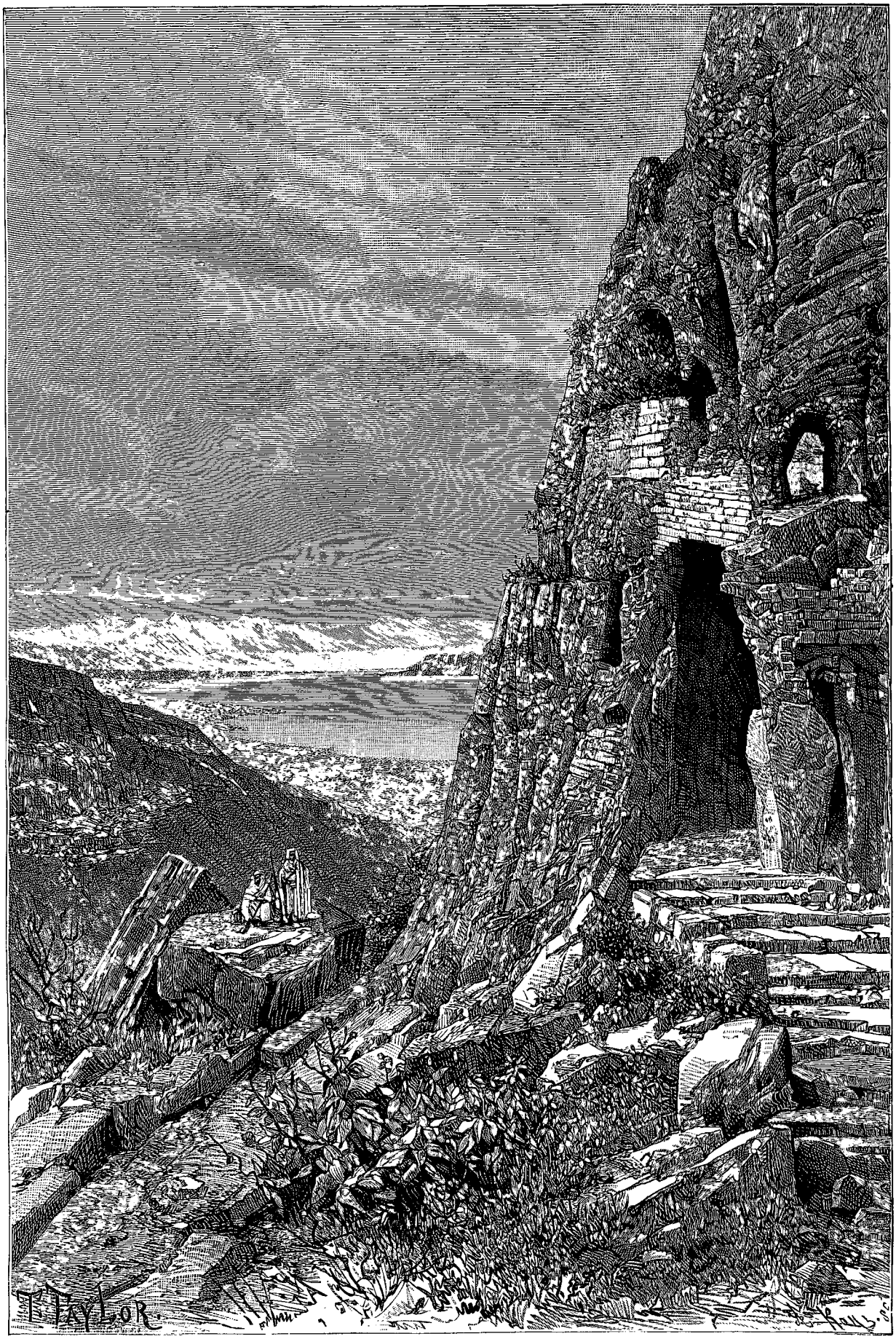
même du torrent, où les pas de nos chevaux font fuir des multitudes de petites tortues aquatiques (*Emys caspica*). Le vallon devient de plus en plus étroit; dans cette faille profonde la température est très élevée et le soleil nous brûle le visage et les mains. A droite et à gauche, les montagnes sont dominées par de hauts escarpements dont les sommets sont de niveau avec la plaine de Hattin, quoiqu'ils aient près de quatre cents mètres de hauteur. Ces abruptes calcaires sont percés de milliers de grottes servant de repaire à des quantités prodigieuses d'oiseaux de proie, d'aigles et de vautours dont nous parvenons à tuer quelques-uns à force de coups de fusil et de carabine. A chaque détonation, des bandes de pigeons (*Columba Schimperi*) s'échappent en tourbillonnant des cavités du rocher. Un aigle superbe se tenait immobile à l'entrée d'une caverne à plus de huit cents mètres de distance. Il avait une taille énorme et nous regardait dédaigneusement sans paraître s'émouvoir de notre fusillade. Ce n'est que lorsque les balles de notre carabine Martini eurent fait voler les éclats du rocher à quelques centimètres de lui que le noble animal, déployant tout à coup ses ailes gigantesques, s'éleva majestueusement dans les airs en décrivant de



Entrée du vallon d'Arbèle. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

grandes courbes au-dessus de nos têtes. Presque au bas du wady, nous apercevons sur la paroi de droite les vastes grottes fermées en partie par des murailles et connues sous le nom de Koulat Ibn Maân. Nous gravissons avec beaucoup de peine le talus rapide formé par les éboulements de la montagne. Il est haut de deux cent cinquante mètres environ, très raide, formé de débris roulants sur lesquels il est difficile de se tenir en équilibre, et recouvert de gigantesques chardons et de plantes de fenouil qui ont plus de dix pieds de hauteur. Il faut faire les plus violents efforts pour se frayer un passage au milieu de cette forêt herbacée, et l'escalade est d'autant plus pénible, que le soleil nous darde le dos et la nuque de ses rayons brûlants. Après trois quarts d'heure d'une gymnastique difficile on arrive au niveau des grottes. A la plus grande aboutit une rampe d'escalier en partie construite, en partie creusée dans le rocher. Une porte basse taillée dans une épaisse muraille, et un long couloir de vingt mètres au moins, ogival, voûté en pierres appareillées avec beaucoup de soin, conduisent dans l'intérieur de la grotte principale, dont l'entrée est fermée par un véritable rempart très épais, très solide, construit en belles assises alternativement blanches et noires. Les pierres blanches sont calcaires, les noires sont prises dans les couches de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grottes d'Arbèle. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

basalte. Au milieu de cette muraille, deux lions sans crinière sont tournés face à face et posent une de leurs pattes de devant sur des sphères. L'entrée principale conduit dans une vaste chambre rendue artificiellement presque carrée, ayant quarante mètres dans tous les sens et au moins vingt mètres de hauteur. Dans un des angles, une ouverture livre passage à un petit escalier construit en colimaçon, écroulé à la base, mais dont une partie, restée suspendue à la voûte, est exécutée avec beaucoup d'élégance. Cet escalier conduisait aux grottes supérieures. En escaladant le rempart à moitié éboulé qui ferme la caverne du côté du ravin, on arrive à un premier étage formé par toute une série de réduits communiquant les uns avec les autres par des ouvertures, des corridors, des galeries tantôt bâties sur les corniches, tantôt creusées en pleine montagne. De vastes citernes cimentées avec soin recevaient les eaux nécessaires à la garnison. Un couloir incliné, construit en ogive et pourvu de portes dont les chambranles sont encore visibles, admirablement voûté, conduit à un troisième étage, formé aussi par une enfilade de vastes chambres ouvrant les unes dans les autres. A la partie supérieure, tout cet ensemble de constructions est terminé par un rempart fortifié de tours arrondies, bâties contre le rocher, en belles pierres alternativement blanches et noires, et terminées par une terrasse qui devait être garnie d'un parapet crénelé. De ce point très élevé, la vue est splendide sur l'extrémité du lac de Tibériade, sur les montagnes de Safed et sur la plaine de Génésareth admirablement découpée par de petits golfes où les vagues bleues viennent déposer leur écume blanche. En face de nous, sur la paroi nord de la vallée, une autre montagne, semblable à celle sur laquelle nous nous trouvons, présente aussi les ouvertures de grottes nombreuses, que nous avons explorées un autre jour, mais qui n'ont pas dû être habitées. Ce sont tout simplement des excavations qui se produisent naturellement à la suite d'une rupture spéciale des couches crétacées en une multitude de petits polyèdres irréguliers qui se détachent avec facilité les uns des autres. Ces cavernes, comme celles de la paroi nord, sont habitées seulement par les vautours et les pigeons qui viennent y nicher en toute sécurité. Les grottes construites que nous venons de parcourir sont évidemment celles que mentionne l'historien Josèphe dans plusieurs passages de ses *Histoires*, de ses *Antiquités judaïques* et de son *Autobiographie*. Elles ont joué en effet un rôle important pendant les guerres continuelles qui ravagèrent ce beau pays depuis les époques les plus reculées. Démétrius, fils de Séleucus, envoya Bacchidès, gouverneur de la Mésopotamie, contre Macchabée. En passant à Arbèle à la tête de son armée, Bacchidès fit le siège de ces grottes et s'empara d'un grand nombre de Juifs qui s'y étaient réfugiés. Plus tard, des bandes de brigands élurent domicile dans ces cavernes, situées, dit Josèphe, dans des montagnes escarpées presque inaccessibles, et à la base desquelles on ne peut parvenir que par de petits sentiers obliques et très étroits. En avant se dressent de grands rochers escarpés qui descendent jusque dans la vallée où coule un torrent impétueux. La difficulté de l'abord fit hésiter longtemps le roi Hérode, qui ne savait comment arriver à exterminer les bandits. Enfin il imagina un plan dont l'exécution présentait beaucoup de dangers. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres solides, les plus valeureux de ses soldats, qui tuaient les brigands et leurs familles et qui lançaient des fascines enflammées dans les grottes où les traits ne pouvaient pénétrer. Mais comme il désirait sauver quelques-uns de ces malheureux, il fit publier par un héraut que ceux qui voudraient avoir la vie sauve pouvaient venir le trouver sans crainte. Nul d'entre eux ne voulut s'y résoudre, la mort leur paraissant plus douce que l'esclavage; ceux qui furent pris se tuèrent de leurs propres mains. Un vieillard, que sa femme et ses enfants priaient de leur permettre d'échapper à cette boucherie, se mit à l'entrée de la caverne, leur commanda de sortir, et les tuait à mesure qu'ils s'avançaient. Hérode, qui les voyait de loin, touché de cette action, faisait signe au père barbare d'avoir compassion de ses propres enfants; mais le vieillard, au lieu de s'attendrir, reprocha au roi la bassesse de son origine, tua sa femme après avoir massacré tous ses enfants, jeta leurs corps du haut des rochers et se précipita ensuite dans l'abîme. Plus tard, Josèphe lui-même, au moment de l'invasion romaine, fortifia ces grottes et les fit occuper par une garnison. La coupe ogivale de certaines portes et de quelques couloirs, ainsi que les lions qui surmontent une des entrées, prouvent que cette forteresse a été restaurée à l'époque des croisades, peut-être par Saladin lui-même.

Nous retrouvons enfin nos chevaux attachés à l'ombre, au fond du ravin, et nous traversons rapidement l'extrémité de la plaine de Génésareth au milieu des champs de blé et d'immenses espaces abandonnés sans culture, mais couverts de zizyphus et d'autres plantes épineuses. En moins d'une heure nous atteignons le petit village de Mejdel, le Magdala des Évangiles, où habitait Marie-Madeleine. C'est aujourd'hui une misérable petite bourgade de quelques maisons seulement, protégée par une haie d'épines et disparaissant presque entièrement au milieu des chardons de la plaine. Quelques jardins potagers entourent le village, et sur le bord du lac un immense zizyphus ombrage la tombe d'un saint musulman, et porte suspendues aux épines de ses branches une quantité de guenilles de toutes couleurs, signe de sainteté et de vénération. Il fait très chaud à Magdala; aussi toutes les maisons sont-elles surmontées de huttes en roseaux à claire-voie, où les habitants se réfugient pendant la nuit. Un unique dattier, très élevé, se dresse au milieu des jardins du village; on ne peut se demander qu'avec tristesse pourquoi il est seul aujourd'hui, tandis que dans l'antiquité cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

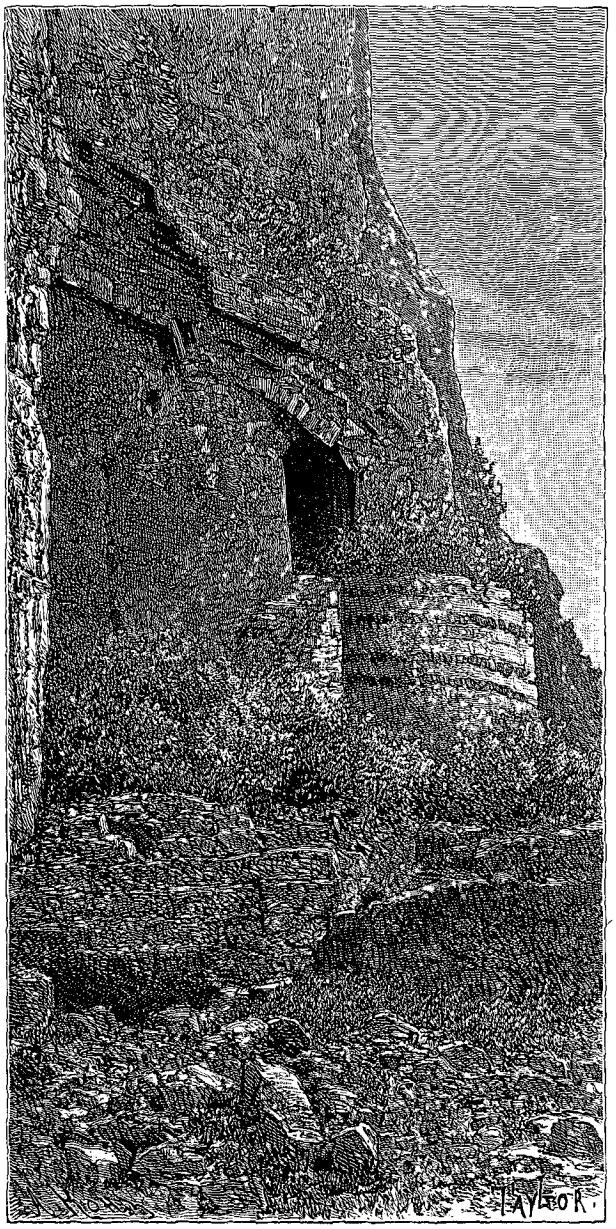
belle contrée, une des plus fertiles de la Syrie, était couverte d'une végétation riche et variée.

De Mejdel à Tibériade le sentier passe au milieu des rochers et des broussailles, à une certaine hauteur au-dessus du lac qui décrit des courbes élégantes au milieu des blocs de basalte et des roseaux. Tout près de la source Aïn el Fouliyèh qui tombe dans le lac, au milieu d'un fourré d'énormes figuiers et de vignes, nous tuons sur une grosse roche, à cinquante mètres du rivage, plusieurs jolies mouettes dont la tête est du noir le plus velouté (*Sterna fluviatilis*).

Cette journée ne devait point finir sans un accident dramatique. J'avais enroulé dans un papier, et enfermé avec soin dans ma sacoche, un des grands aigles (*Aquila nævia*) que j'avais tués dans les cavernes d'Arbèle.

Arrivé dans ma tente, je place sur la table l'animal absolument immobile et paraissant bien mort; j'écarte les ailes et les pattes sans qu'il donne aucun signe de vie, et armé d'un fort scalpel je fais le long du sternum une incision qui me permette de le dépouiller de sa peau. Mais à peine ce roi des airs a-t-il senti le froid de l'acier, qu'il ouvre ses yeux méchants, me donne de violents coups de bec, et, m'empoignant les deux mains de ses serres puissantes, me tient avec tant de force qu'il m'est absolument impossible de me dégager. A chaque mouvement que je fais, ses ongles aigus m'entrent plus profondément dans les chairs, et il faut le secours de plusieurs moukres pour lui faire lâcher mes mains presque traversées de part en part et sur lesquelles je gardai pendant plusieurs semaines des plaies très douloureuses.

J'appris ainsi par expérience et à mes dépens quelle force incroyable peuvent déployer les serres des grands oiseaux de proie.



Tour d'Arbèle. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Quelques jours après, nous allons faire une course à Safed en traversant la plaine de Génésareth. Arrivés à Magdala, au lieu de suivre le rivage nous tournons à gauche, au milieu des chardons et des épines, à la base des premiers contreforts de la montagne que nous longeons en nous dirigeant au nord. Bientôt nous atteignons un superbe bassin antique dans lequel jaillit une puissante source d'eau vive : c'est Aïn Moundawaràh, la fontaine ronde, qui a été le sujet de controverses entre plusieurs archéologues et voyageurs, et qui a été regardée par de Saulcy comme la source de Capharnaüm. Elle est entourée d'un mur circulaire de trente-cinq mètres de diamètre, sa profondeur est de deux ou trois pieds; l'eau claire, très agréable au goût, jaillit entre les blocs éboulés qui se trouvent à l'ouest du bassin et s'écoulent par une ouverture pour former un petit torrent qui arrose la plaine environnante. D'épaisses touffes de lauriers-roses, de zizyphus, d'agnus castus entourent ce réservoir, où l'on voit nager de nombreux poissons dont nous avons beaucoup de peine à nous emparer ; ce sont les mêmes espèces que l'on trouve dans le lac : *Chromis microstomus*, Lortet, *Chromis Flavii-Josephi*, Lortet, *Hemichromis sacra*, Günther, *Barbus canis*, Cuvier, et le fameux *Clarias macracanthus*, Günther, singulier poisson de la famille des siluridés, qui se rencontre aussi en Égypte, et que Flavius Josèphe appelait le *Coracinus*.

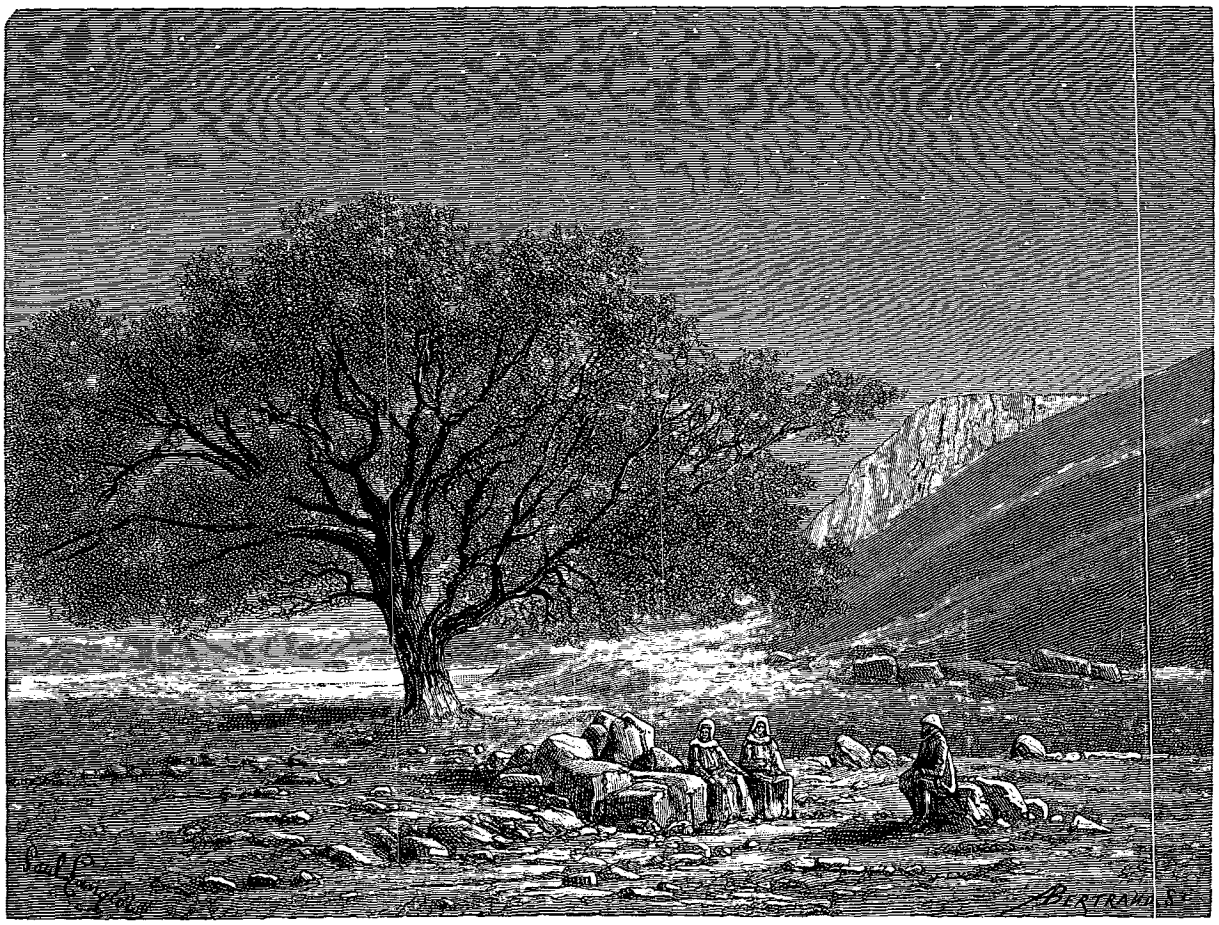
D'Aïn Moundawaràh, le sentier continue presque droit au nord en suivant les hauteurs de l'ouest, au niveau de la plaine marécageuse à certains endroits et coupée par de nombreux ruisseaux. Nous traversons une véritable rivière formée par une eau limpide et fraîche qui descend du wady Er-Rouboudiyèh, bordée d'une épaisse forêt d'agnus castus, de lauriers-roses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de zizyphus au milieu desquels volent de tous les côtés des myriades de tourterelles et de superbes oiseaux aux couleurs éclatantes. Une tour ruinée nommée Khan Abou Schouchèh s'élève auprès de quelques moulins alimentés par un canal qui leur apporte les eaux du wady Er-Rouboudiyèh.

Après avoir franchi le wady Amoud, nous montons à travers rochers et broussailles contre le flanc de la montagne qui porte de superbes chênes verts (*Quercus Ithaburensis* et *Q. Ehrenbergii*) entourés de quelques champs cultivés. Un plateau pierreux est ensuite traversé, et nous redescendons dans un cirque immense au fond duquel se réunissent le wady Kahla qui se dirige à l'est, et le wady Leimoun qui vient du nord-ouest.

De superbes escarpements dominent ce profond entonnoir où planent majestueusement des aigles et de grands vautours. Nous traversons d'épais fourrés de zizyphus épineux, chargés, comme ceux du Thabor, des nids volumineux du moineau salicicole; de grandes troupes de guêpiers volent sur les blés en poussant des cris aigus. Nous remontons ensuite sur un plateau qui domine le wady Leimoun, où gronde un véritable torrent, de l'autre côté duquel s'élèvent les



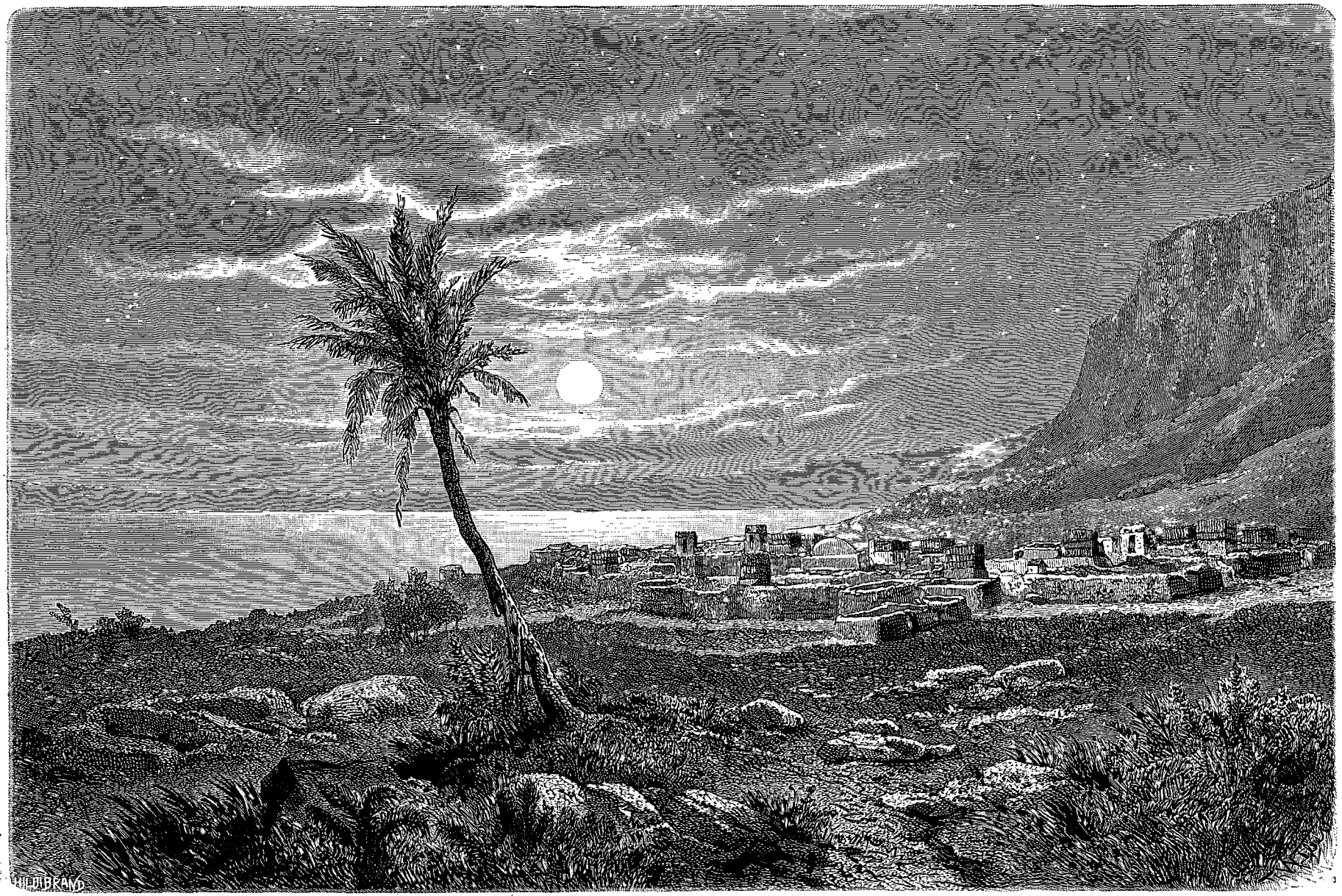
Gros zizyphus spina-Christi à Magdala (voy. p. 218). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

pentes rapides du Jebel Zaboud. Sur les flancs sombres de cette montagne nous voyons des aigles dont l'envergure me paraît énorme. Le soir, nous arrivons à Safed, où nous campons sur une terrasse de jardin placée à l'ouest de cette ville pittoresque que je décrirai un peu plus loin, car nous y revînmes quelques jours après.

Le lendemain, nous repartons de Safed, non par le même chemin, mais en suivant la route qui descend droit au nord du lac par Khan Jubb Yousouf. En sortant de Safed, le sentier passe dans le ravin profond situé au sud de la ville, planté de gros oliviers, de figuiers, de grenadiers et d'amandiers. Au-dessus d'une source située à vingt minutes de la ville, nous voyons dans l'escarpement l'ouverture de plusieurs grottes que nous explorons sans succès. Ce ne sont que de simples cavités qui n'offrent rien d'intéressant. Le sentier tourne à l'est dans un vallon aride et pierreux où de grands vautours se disputent sur la carcasse d'un mulet, et monte sur un plateau formé comme les *lapiaz* des Alpes par une multitude innombrable de rochers plats, troués dans tous les sens et séparés les uns des autres par des crevasses profondes et tortueuses remplies d'une terre rougeâtre. Des fleurs superbes se montrent de tous les côtés; collées contre terre, ce sont les magnifiques touffes d'un blanc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Magdala à la tombée de la nuit (voy. p. 222). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immaculé de l'*Alcea acaulis*, et au milieu des rochers les hautes tiges chargées de fleurs violettes de l'*Alcea ficifolia*.

A mesure que nous descendons, le soleil devient intolérable dans ces vallées herbeuses où dominent d'immenses ombellifères à fleurs jaunes (*Ferula?*) hautes de près de dix pieds. Nous suivons bientôt une ancienne voie romaine dont les pavés sont polis et horriblement glissants. Je descends de cheval, et pendant que je suis occupé à récolter plantes et insectes je perds entièrement de vue la caravane, et j'ai beaucoup de peine, au milieu de ces collines absolument désertes, à retrouver la bonne direction. A midi, je parviens cependant à rejoindre mes compagnons à Khan Jubb Yousouf, mais j'étais absolument brûlé et épuisé par la chaleur et la soif, dont je n'ai jamais souffert autant qu'ici. Le Khan, situé à deux cent douze mètres d'altitude, est bâti en murs très épais formés par des assises alternativement en pierres noires basaltiques et en pierres blanches calcaires. Des escaliers encore assez bien conservés permettent d'arriver à la terrasse supérieure, d'où l'on a une belle vue sur le lac de Tibériade, le mont Thabor, le Grand Hermon. Afin de trouver l'ombre et un courant d'air suffisant pour nous procurer un peu de fraîcheur, nous étendons nos tapis sous le grand portique qui sert d'entrée; nous avons de la peine cependant à nous préserver de la réverbération terrible des collines brûlantes qui nous environnent. Le Khan renferme une grande citerne à peu près désséchée et un puits profond de dix mètres creusé en partie dans le rocher. Il ne contient que peu d'eau; aussi des centaines de couleuvres et de serpents de toute espèce grouillent sur les pierres qui y sont accumulées. Si nous avions eu une corde à notre disposition, nous aurions pu faire là une superbe collection de reptiles.

Les collines qui entourent le Khan sont formées par un calcaire blanchâtre très compact recouvert à la surface d'une multitude de sphères de toutes les grosseurs, d'un basalte noir, très dur. Au milieu des chardons qui nous environnent, nous trouvons une curieuse plante de la famille des solanées, la mandragore officinale, célèbre auprès des sorciers et des alchimistes du moyen âge.

Les fruits mûrs, d'un beau jaune doré, ont les dimensions et la saveur de petits abricots, mais renferment de nombreux pépins. Quoique un peu fades, ces baies sont cependant mangées avec plaisir dans ce désert torride.

Nous quittons le Khan à deux heures par une chaleur encore atroce, et descendons de vallon en vallon à travers les hautes herbes, en chevauchant péniblement sur l'ancienne voie romaine dont les larges pavés, polis par le fer des chevaux, sont des plus dangereux. Vers le soir, nous atteignons Khan Miniyèh, situé à quelques mètres au-dessus de la fontaine d'Aïn Tin, et ne consistant plus qu'en murailles écroulées formées par des assises de pierres blanches et noires. Des champs de blé s'étendent tout autour, de gros zizyphus en ombragent les ruines. Après nous être reposés un instant, nous repartons et suivons le sentier qui passe parfois sur le sable du rivage ou qui s'enfonce au milieu des broussailles de la plaine de Génésareth. Ce sont d'énormes fourrés d'oleander, formant des touffes gigantesques d'un rose admirable; des zizyphus, des agnus castus, des joncs, des roseaux, un fouillis indescriptible d'arbrisseaux, d'épines et de fleurs de toute beauté. Du milieu de cette forêt s'échappent sans cesse des milliers de perdrix, de tourterelles, de hérons et d'oiseaux d'eau. Les tourterelles surtout (*Turtur Senegalensis*) se trouvent là en nombre réellement prodigieux. A chaque pas elles se lèvent par centaines et quelquefois se touchent toutes sur les arbres où elles vont se percher. Le sol de la plaine de Génésareth est formé par des alluvions d'un noir rougeâtre, très profondes et très riches; aussi dans l'antiquité cette contrée était-elle couverte d'arbres et de cultures de toute espèce.

Le soir, nous traversons Magdala, et à la tombée de la nuit nous arrivons à notre campement lorsque déjà la lune, qui s'est levée à l'horizon, projette sur ce beau lac une longue traînée d'argent. Rien ne peut donner l'idée du calme, du silence, de la splendeur du ciel constellé, de la douceur de l'air qui font le charme de ces belles nuits de la Galilée.

Quelques jours après, je traverse le lac en tournant la proue droit en face de Tibériade. Le vent était faible; aussi nous fallut-il trois heures et demie pour atteindre le wady Semak. Près du rivage se trouvent quelques ruines et un très beau térébinthe (*Pistacia Palestina*) qui a près de soixante centimètres de diamètre. Entre le lac et les escarpements s'étend une petite plaine inculte couverte de graminées, d'une multitude de belles fleurs, d'asperges épineuses et d'une quantité innombrable de chardons; de gros zizyphus élèvent de tous côtés leurs têtes sphériques d'un beau vert.

Du wady Semak nous suivons de près la côte boisée couverte partout de hautes herbes, et qui paraît presque déserte pour le moment. Tout le long de cette rive, nous trouvons de distance en distance de beaux palmiers, qui poussent dans une eau souvent profonde de plus d'un mètre. Il est donc positif que le sol a dû s'affaisser considérablement depuis quelques années, car il n'est pas admissible que ces arbres aient été plantés dans le lac, à huit ou dix mètres au moins du rivage actuel. Plus au nord, le rivage devient marécageux et ressemble à une prairie couverte de joncs et de roseaux. La végétation arborescente, toujours très belle, est formée surtout de palmiers, de térébinthes, de gros chênes verts, et, tout à fait sur le bord de l'eau, d'énormes touffes de lauriers couverts de myriades de fleurs qui nous rappellent que nous sommes en Orient et non au bord d'un lac de la Savoie. Cette plaine, connue sous le nom d'El-Batihah, ressemble beaucoup à celle de Génésareth; elle est oc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cupée par les Ghawarinèh, qui y cultivent du blé, de l'orge, du millet, du maïs et du riz. Ces Arabes possèdent de grands troupeaux du petit bétail noir commun dans toute la Syrie, et beaucoup de buffles que l'on voit la plupart du temps se vautrer dans la fange des ruisseaux. Nous passons à une petite distance de l'embouchure du Jourdain qui forme un estuaire rempli de vase et de roseaux au milieu desquels nous voyons des buffles et des myriades d'oiseaux aquatiques. Tournant ensuite la proue de notre barque à l'ouest, nous suivons la côte du nord du lac qui est rocailleuse, accidentée, découpée par mille petites baies élégantes. Les rochers sont couverts d'une belle végétation de zizyphus, de vitex agnus castus, de lauriers-roses au

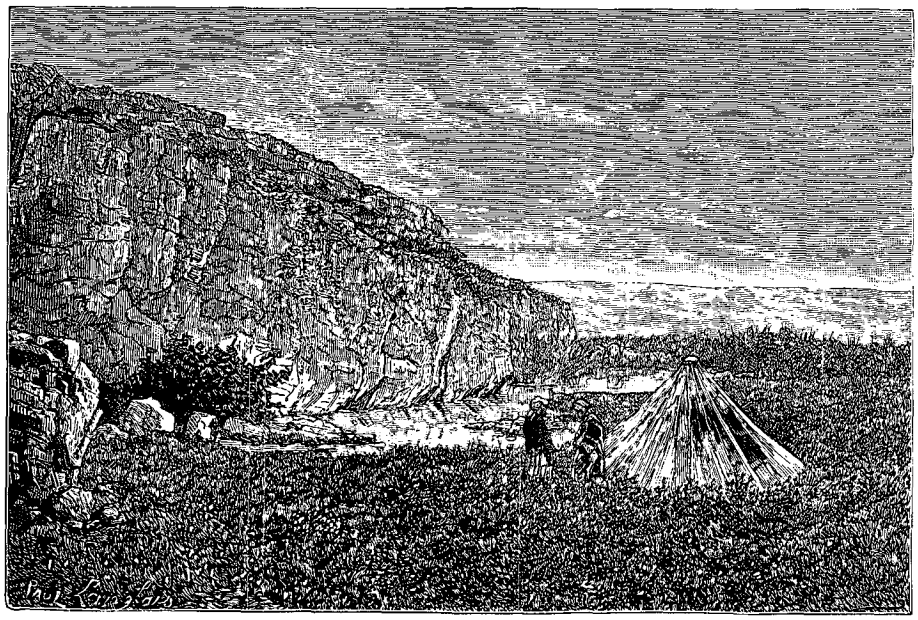


Salèh et Tfaâh (voy. p. 224). – Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

milieu desquels se dressent çà et là quelques beaux dattiers. Nous atteignons bientôt l'emplacement appelé aujourd'hui Tell Houm, où se trouvait très probablement l'ancien Capernaüm. Sur le rivage, on voit les restes d'une synagogue et d'autres constructions antiques en grosses pierres noires ensevelies sous une végétation herbacée luxuriante. Il nous est presque impossible d'explorer ces restes intéressants à cause des chardons qui sont ici tout à fait impénétrables. Des lauriers-roses, des palmiers croissent sur la rive; de grandes tortues nagent au fond des eaux limpides et transparentes. Non loin de là, dans les champs de blé, de nombreux Bédouins qui viennent de moissonner sont très affairés à transporter les gerbes auprès de leurs tentes. Ces Arabes se servent de vraies faucilles pour couper le blé. Après une demi-heure de naviga-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, en suivant toujours de très près cette côte charmante, nous arrivons à Aïn Tabigah, grosse source accompagnée d'un véritable torrent d'une eau chaude et sulfureuse à trente-deux degrés au-dessus de zéro, qui s'échappe de la base d'une tour arrondie pour se précipiter en bouillonnant dans le lac. Un système d'aqueducs arabes amenait les eaux à trois moulins, dont un seul fonctionne actuellement. Les sources sont d'abord recueillies dans un grand bassin circulaire, de près de dix mètres de profondeur, dans lequel aujourd'hui, à cause des crevasses qui laissent échapper l'eau de toute part, il n'y a guère que deux mètres de liquide. Le moulin est occupé par un Bédouin accompagné de sa sœur âgée de quatorze ans; tous deux paraissent fort timides et sauvages. Cependant, après les avoir rassurés sur nos intentions pacifiques, ils consentent à se laisser photographier. L'homme s'appelle Salèh et la jeune fille Tfaâh; ce sont des Ghawarinèh pur sang et tous deux ont une peau très foncée. Autour de la source, au milieu des ruines, croissent de grands roseaux, des câpriers chargés de fleurs, des solidages roses (*Conyza Dioscoridis*). Une demi-heure plus loin, nous contournons un promontoire derrière lequel nous apercevons la belle fontaine d'Aïn Tin (la fontaine du figuier), qui indique très certainement le site de la Bethsaïda des Évangiles. Cette source limpide, fraîche et douce jaillit au pied d'un rocher à pic contre lequel poussent plusieurs grands figuiers. Dans la col-



Champ de chardons à Bethsaïda. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

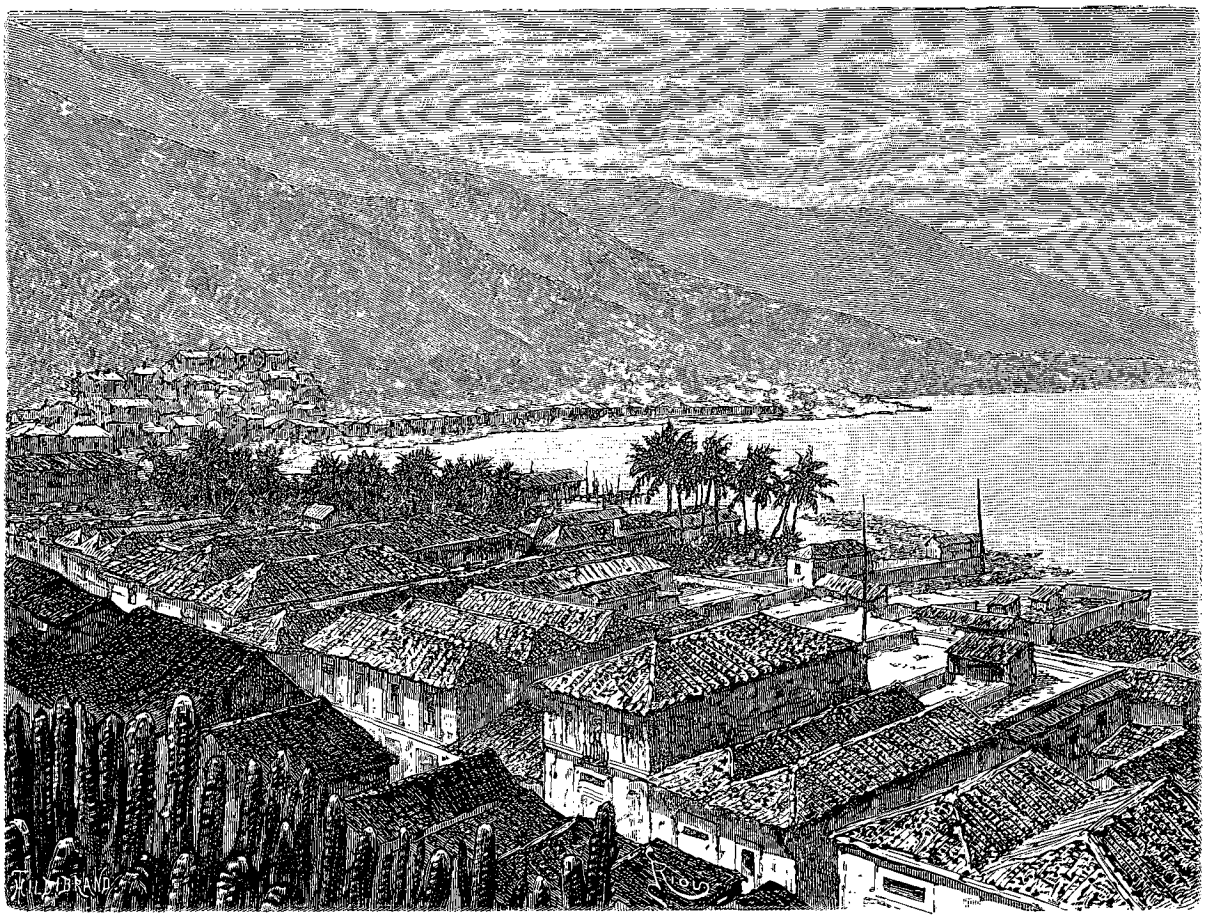
line au-dessus d'Aïn Tin, on a creusé un canal qui devait amener à la plaine de Génésareth une partie des eaux de la source Aïn Tabigah. Le bassin d'Aïn Tin est entouré d'une verte prairie, d'agnus castus et de hauts papyrus (*Cyperus papyrus*) dont les ombelles élégantes forment le plus beau rideau de verdure qu'il soit possible de voir. La source n'est séparée du lac que par un petit monticule de sable, haut de quelques pouces à peine, que les eaux doivent dépasser souvent en hiver; aussi peut-on y pêcher la plupart des poissons de la mer de Galilée.

Un peu au-dessus d'Aïn Tin se trouve le Khan Miniyèh, que nous avons déjà visité. Plus haut, à cent vingt mètres d'altitude, au milieu d'un champ de chardons, on a dressé nos tentes auprès desquelles ma femme, venue directement à cheval, par le sentier de Magdala, nous attend depuis plusieurs heures. De notre campement la vue est magnifique; la contrée tout entière se déroule à nos yeux, et sous nos pieds s'étend la superbe plaine de Génésareth, bornée au sud par les montagnes d'Arbèle. Le soir, la lune dans son plein transforme le lac azuré en une nappe d'argent; l'air est pur, tiède et embaumé; aucun bruit ne vient troubler le silence majestueux et solennel de la dernière nuit que nous passons sur ces rives gracieuses que l'on ne peut voir sans émotion et quitter sans regrets.

Docteur Lortet.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Guaira (voy. p. 226). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CREVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nous partons de Saint-Nazaire, le 6 août 1881, sur le paquebot *Lafayette* de la Compagnie générale transatlantique.

Les côtes disparaissent, puis les îles. Le *Lafayette*, quoique vieux, fait bravement son devoir.

Un matin, nous nous trouvons par le travers des Açores qui se détachent en blanc sous de gros amas de nuages noirs. Nous voici au tropique, puis dans les Alizés. Le ciel roule des nuages blancs et la mer des algues jaunes (raisins des Tropiques).

Après douze jours de traversée, nous arrivons à la Basse-Terre.

Quelques passagers débarquent et nous mettons le cap sur la Martinique.

En quittant la Martinique nous faisons route un peu vers le sud. Nous apercevons bientôt de hautes montagnes qui longent la côte de Venezuela et dont le pied baigne dans la mer. C'est la terminaison de la Cordillère orientale.

1. Sur les précédents voyages du docteur Crevaux, voyez nos Tables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous arrivons à la Guaira, port de Caracas. La Guaira, bâtie en amphithéâtre au pied des montagnes, est d'un abord assez difficile pour les embarcations, car il y règne souvent une grosse houle qui a nécessité la construction en avant des appontements d'une jetée brise-lame.

C'est une ville très pittoresque avec ses rues étroites, irrégulières, mal pavées, bordées de maisons basses. Les tuiles rouges des toits aplatis et débordants, les grilles bleues ou vertes des fenêtres ventrues, les murs barbouillés de blanc ou d'ocre jaune font des taches joyeuses dans la masse obscure de l'ombre des rues. Un torrent traversé par des ponts bizarres descend des hauteurs. La Guaira est défendue par des remparts du côté de la mer. Un fort perché sur une colline qui domine la ville peut contribuer puissamment à sa défense. Cette colline et les voisines se font remarquer par le grand nombre et les grandes dimensions des cactus du genre cereus.

L'escale suivante est Puerto-Cabello, ainsi nommée parce que, dit-on, un vaisseau pourrait s'y amarrer avec un cheveu. Il est certain que le port est parfaitement abrité. Les rues sont plus larges et plus régulières que celles de la Guaira. Nous faisons un tour de promenade au jardin public, qui est assez mal entretenu.

Nous poursuivons notre route et nous doublons l'entrée du golfe de Maracaïbo, après avoir passé près de terre aux environs de Baïa-Honda.

Le 26 août enfin, nous arrivons en rade de Savanilla. Nous cherchons en vain un port sur la côte. Bientôt un petit vapeur sort des palétuviers et vient se ranger le long du bord pour prendre les passagers et les marchandises. Notre bagage n'est pas lourd. A peine en avons-nous trois cents kilogrammes à nous quatre. Nous le faisons descendre à bord du remorqueur, et, après avoir pris congé de nos compagnons de traversée, nous débarquons nous-mêmes. Le commissaire et l'agent des postes, qui tous deux ont affaire à Barranquilla, prennent passage avec nous. Le remorqueur donne son coup de sifflet; nous sommes en route pour la terre colombienne.

Le temps est couvert et orageux, l'air est complètement immobile; il fait une chaleur insupportable.

Un avis affiché à bord déclare qu'on y délivre des billets de chemin de fer pour Barranquilla. C'est un assez joli privilège de cette compagnie de remorqueurs, privilège dont nous nous empressons de faire notre profit.

Nous doublons au fond de la rade une pointe basse couverte de palétuviers et nous pouvons enfin distinguer le port de Salgar-Savanilla. Le vapeur vient se ranger le long d'un appontement muni de rails qui conduisent à la gare.

Nous avons bientôt fait connaissance avec le village de Salgor-Savanilla, port de mer et tête de ligne de la voie ferrée de Barranquilla. Il se compose de huit huttes en planches et feuilles de palmier. La ligne ferrée et une bande étroite de palétuviers séparent ce village de la mer.

Une sorte de hangar sert de salle d'attente pour les voyageurs. Nous y passons de mortelles heures à attendre le train qui doit nous mener à Barranquilla.

Parmi les passagers du *Lafayette* se trouve un jeune Colombien, M. Villavécès, dont nous avons fait connaissance à bord. C'est un gai compagnon, aimable, prévenant, une nature d'artiste. Il vient de Paris, où il a passé quelques mois pour se perfectionner dans son métier de lithographe; il s'occupe quelque peu de peinture et d'aquarelle. Il doit remonter le Magdalena jusqu'à Honda. Comme c'est la route que nous suivrons, nous sommes enchantés de la proposition qu'il nous fait de devenir jusqu'à cette ville notre compagnon de voyage.

Vers quatre heures et demie, on appelle enfin les voyageurs, et le train se met en marche pour Barranquilla. Les wagons sont peu confortables, mais c'est tout ce que l'on peut attendre sur une ligne si peu fréquentée. Nous courons sur un terrain bas et marécageux semé de grandes flaques d'eau. Les arbres qui bordent ces mares ont de longues racines adventives et ressemblent à de gigantesques araignées soulevant leurs pattes pour ne pas les mouiller. Une nombreuse population d'échassiers : hérons, cigognes, ibis, bécassines, crabiers, s'enfuit effarée ou assiste impassible au passage du train. La végétation ne rappelle pas, comme aspect général, celle de la zone torride. Nous n'apercevons pas de palmiers. Cependant des cierges gigantesques passent à travers le feuillage leurs grands bras qui ont l'air d'implorer le ciel.

Le train s'arrête trois ou quatre fois; à des stations si l'on veut, mais je cherche vainement les bâtiments dont ce mot semble impliquer la présence sur les voies ferrées. Quelques madriers jetés à terre en sont peut-être le squelette futur.

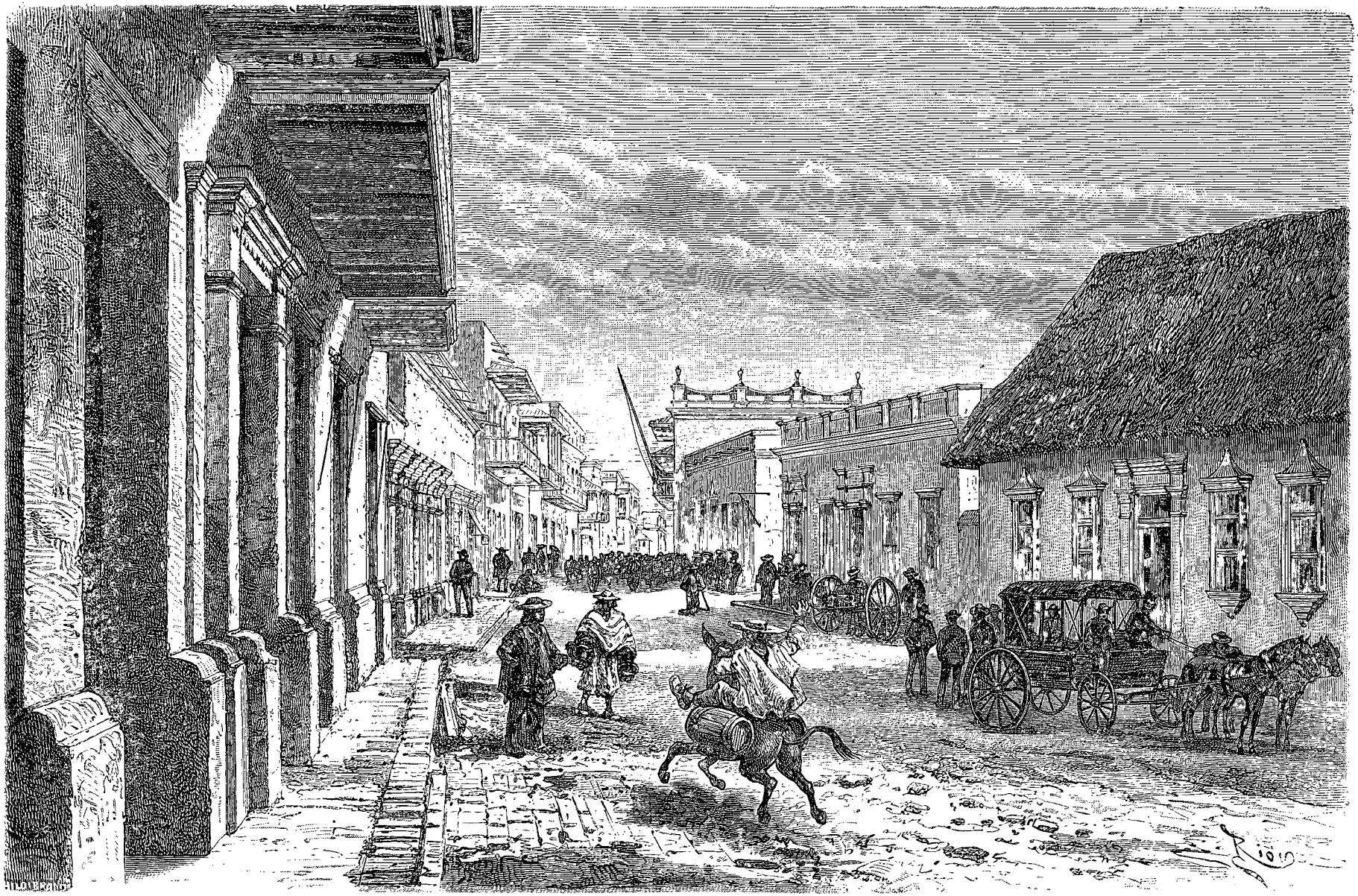
Le ciel s'est de plus en plus couvert. Quelques éclairs brillent au moment où nous entrons en gare de Barranquilla. Des voitures légères dites américaines stationnent devant la gare. Nous y avons à peine pris place que l'orage crève.

Nous sommes bientôt à l'hôtel San Nicolas, un peu mouillés, et nous n'aurons que demain nos bagages, retenus à Salgar-Savanilla par la douane. On nous donne une chambre à trois lits pour Villavécès, Lejanne et moi.

Bientôt on sonne le dîner. Quelle horrible cuisine ! chaque mets est plus parfumé que le précédent; un cuisinier chauve a dû y laisser tomber sa perruque pommadée; le vin doit avoir été manipulé dans une pharmacie. Au total nous ne mangeons ni ne buvons. Chaque plat nous saute au nez et notre gorge aimerait presque autant se laisser couper que de livrer passage à de pareilles horreurs.

Notre chambre est peu meublée : trois lits et trois tables de toilette en composent tout le mobilier, avec une chaise pour trois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue de Barranquilla (voy. p. 228). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A six heures, nous sommes debout ; nous réglons nos dépenses et nous courons à la gare pour délivrer nos bagages. Ce n'est qu'à huit heures que s'ouvrent les bureaux de la douane. A l'heure dite nous nous présentons de nouveau. On ne visite pas nos caisses, on se contente de les peser ; chaque voyageur a droit à cent kilos de bagages ; chaque kilo d'excédent paye un droit de trois francs. Les nôtres n'atteignaient pas le poids toléré ; aussi je me demande par quel prodige d'arithmétique nous avons à payer une somme de douze francs. C'est un droit d'entrée pour nos personnes, je pense. Nous constatons heureusement que nos colis ont été traités avec ménagement et que nous n'aurons à déplorer la destruction d'aucun instrument indispensable.

Cette fois nous transportons nos pénates à l'hôtel de Colombia. On nous donne une chambre spacieuse avec large véranda. Tout y est propre.

Le déjeuner est bon. Le service de la table se fait suivant l'usage du pays. On prend de tous les mets à la fois. Lejanne est quelque peu étonné de la présence simultanée dans son assiette de viande, de poisson, d'œufs, de légumes, de salade, de bananes frites, véritable macédoine gigantesque. Ce qui l'étonne bien davantage, c'est le morceau de fromage qui accompagne sa tasse de chocolat à la fin du repas.

Dans l'après-midi, je me rends chez le consul français, pendant que Lejanne flâne par la ville, qui est bâtie sur un sol plat et bas. Les rues sont larges ; la chaussée est sablée et profondément ravinée par les pluies. Des trottoirs en briques assez élevés les bordent de chaque côté.

Les maisons font entre elles des contrastes charmants. Les grandes à étage, à véranda semblent avancer leurs terrasses pour protéger leurs petites voisines modestement couvertes de feuilles de palmier. Des murs blancs, des grilles bleues, des tuiles rouges, c'est gai par un beau soleil.

Parmi les types de la rue nous remarquons les aguadores et les porteurs de fourrage. Les aguadores vont prendre à dos d'âne l'eau du Magdalena qu'ils vendent en ville. C'est un curieux spectacle que nous donne ce bourriquet microscopique trottinant d'un air résigné sous un colossal fardeau composé de deux tonnelets disposés en long de chaque côté de son bât, et d'un aguador, parfois vigoureux gaillard, assis entre les deux tonneaux, les jambes croisées sur le cou de l'animal. Les porteurs de fourrage ne sont pas moins étranges. On aperçoit seulement une énorme botte de foin ou de maïs frais sous laquelle quatre jambes fines et nerveuses tricotent rapidement leur chemin.

Le mélancolique animal est soumis tout le jour à ce dur labeur ; la nuit il jouit de sa liberté complète ; il erre par les rues, dans l'air frais, sous la pluie, se couche où il veut. Chaque matin il revient chez son maître reprendre ses tonnelets.

Les habitants sortent peu, à l'exception des hommes de couleur qui sont assez nombreux. Vers le soir pourtant, les trottoirs devant les portes se garnissent de fauteuils, et ceux-ci de femmes brunes à peau dorée, à longs cheveux mi-flottants. Les vérandas sont occupées par des dames à la pose indolente, rappelant avec leur pâleur mate et leur mantille noire le clair de lune en capuchon noir de Musset. Les hommes sont maigres, osseux, hâlés sous leurs sombreros dits de Panama. Presque tous portent le poncho. Quelques étrangers sont venus se fixer à Barranquilla. Les Anglais, les Allemands y font du commerce. Les Français, plus portés vers les arts, tiennent des salons de coiffure parisiens.

La situation de Barranquilla est mauvaise. Les navires de fort tonnage ne peuvent y remonter. Aussi n'est-il pas douteux que dans un avenir prochain ce port ne soit abandonné pour celui de Carthagène.

Le 29 août, nous prenons passage sur le vapeur *Jose Maria Pino*, qui doit nous mener à Honda, à trois cent soixante milles de Barranquilla.

De là nous nous rendrons probablement à Bogota.

Le *Jose Maria Pino* est un vapeur à roues et à spardeck calant cinq pieds, ce qui est beaucoup pour la navigation de cette rivière, qui souvent s'élargit considérablement aux dépens de sa profondeur, et dont le lit est semé de hauts fonds de sable qui se déplacent continuellement. Le chauffage se fait au bois. Les fermiers riverains accumulent sur les points favorables des berges du bois sec convenablement débité que les bateaux prennent à leur passage. Les bâtiments ne marchent que de jour pour éviter les bancs de sable et les arbres échoués ou entraînés par le courant. Ils sont commandés par des capitaines, anglais pour la plupart ; un « contador » ou commissaire est chargé des marchandises et de la nourriture des passagers. L'équipage donne une idée assez exacte de la population du pays : il est composé de quelques blancs, de métis et de mulâtres.

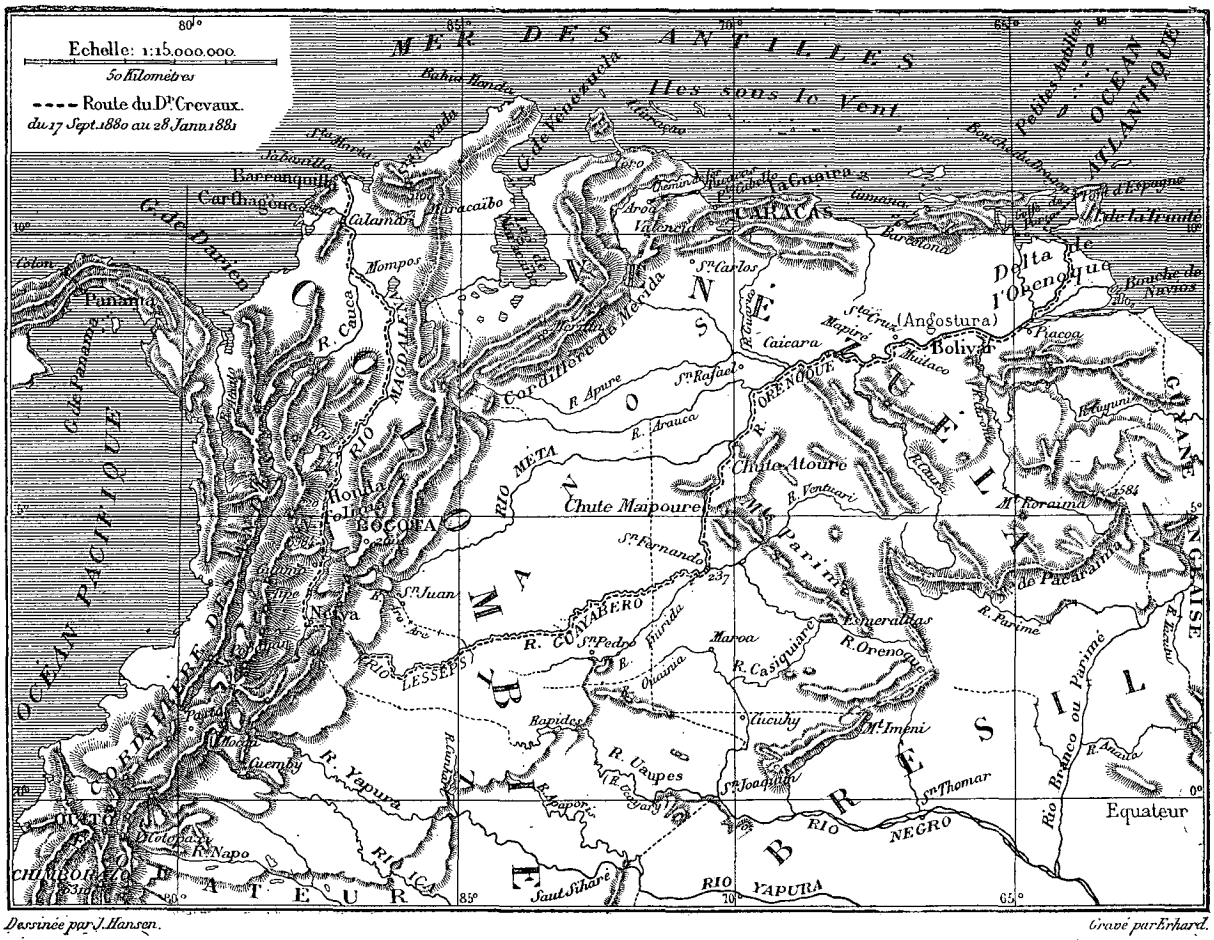
Voici un aperçu des repas. Au lever, on vous sert une tasse de café au lait. Vers dix heures, une cloche sonne le déjeuner. Le capitaine occupe la place d'honneur à une extrémité de la table ; le contador occupe l'autre extrémité. Chaque passager prend la place qui lui plaît. On sert d'abord une assiette de sancocho, soupe nationale faite avec de la viande sèche, des bananes et du riz. Un morceau de cette « carne secca » nage toujours dans votre potage. Les divers plats sont posés au milieu de la table, à la disposition de chacun. Seuls le bifteck et un plat de bœuf au jus échappent à la loi commune et sont placés à la portée du capitaine et du contador qui en sont les dispensateurs. La nourriture est très abondante et se compose, en outre, d'œufs, de poisson, de bananes frites, de pommes de terre, de yuccas (manioc doux) bouillis, d'une salade faite de tranches de tomates et d'oignons crus. La traditionnelle tasse de chocolat avec son inséparable morceau de fromage termine ce repas aussi copieux que désordonné. La nappe sert de serviette. L'eau du fleuve, filtrée à travers d'énormes mortiers en pierre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poreuse, remplace la précieuse liqueur de Noé. Le capitaine attend que les traînards aient fini leur chocolat, puis il se lève et tous les passagers se dressent comme poussés par des ressorts. On se retrouvera le soir dans les mêmes conditions. On boit peu de vin en Colombie; personne ne s'en étonnera en se rappelant que les marchandises payent à l'entrée un droit de trois francs par kilo. Nous sommes des heureux, ayant eu, avant de débarquer du *Lafayette*, l'idée de nous faire faire une petite caisse de vins et liqueurs assortis qui est entrée sans droits, mais sans fraude, avec nos bagages.

Le *Jose Maria Pino* se met doucement en marche le 29 août, vers midi et demi. Il nous faut une demi-heure pour sortir du petit canal qui relie Barranquilla au Magdalena. A une heure juste nous débouchons dans le fleuve. Le courant est rapide, car les eaux sont hautes en ce moment. Le fleuve est très large, ses rives sont très basses. Dans le voisinage de Barranquilla nous apercevons quelques indices de culture, des prairies à herbe haute, quelques champs de maïs, de canne à sucre, de bananiers, de palmiers reales, qui donnent le vin de palmier. De nombreux cocotiers élèvent leurs panaches et leurs gros fruits jaunes à une grande hauteur.

Vers la nuit, nous prenons du bois et des bœufs sur



Itinéraire général du docteur Crevaux (1880–1881).

la rive droite. L'embarquement se fait aux flambeaux.

30 août. — Au point du jour, je suis éveillé par l'appareillage. A sept heures, nous arrivons à Calamar sur le canal de Carthagène. Nous y faisons un arrêt d'une heure.

Les habitants au teint basané suivent curieusement de la rive la marche du bateau.

Le soir, Lejanne appela mon attention sur un phénomène très remarquable. Le soleil vient de disparaître derrière l'horizon, si fortement éclairé en deux points qu'il nous donne l'illusion de deux couchers. Ces deux points comprennent entre eux un arc de quatre-vingt-dix degrés. Ce phénomène serait-il dû à la réflexion de la lumière par de hautes montagnes couvertes de neige?

Le 31 août, nous apercevons les premiers caïmans.

Le 1er septembre, à six heures, nous sommes au confluent du bras de Magangué. L'après-midi, éclate un orage très violent. Nous apercevons de hautes montagnes au loin sur la rive droite. Nous passons la nuit devant le village de Puerto-Nacional.

2 septembre. — Nous côtoyons un grand nombre d'îles récentes ou même en voie de formation; d'autres, rongées à une extrémité par le courant, s'allongent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre par des dépôts de limon et sont ainsi de véritables îles voyageuses. Rien n'est fixe dans ce travail : une crue violente change le passage du courant et défait en quelques heures le produit de plusieurs années.

L'ordre d'apparition des végétaux sur les îles en formation est très facile à suivre. Les graminées ou herbacées apparaissent d'abord, puis les roseaux (*Canna brava* des Espagnols, ou canne sauvage). Après cette plante se montrent alternativement une synanthérée à tige ligneuse, à feuillage argenté, atteignant une hauteur de cinq à six mètres ; puis vient le tour du guarumo (*Clibadium*) ou bois canon de la Guyane ; enfin succèdent les diverses essences des forêts.

Les caïmans commencent à devenir extraordinairement nombreux. Nous ne comptons pas moins de vingt de ces animaux sur un seul banc de sable. Leur longue queue porte de chaque côté des stries transversales, plus sombres, qui leur donnent un aspect tigré. Sur une autre plage, une troupe d'urubus s'acharne sur le cadavre d'un de ces terribles crocodiliens. L'un des vautours, perché sur une épave voisine, assiste impassible à cette curée. Je suis porté à supposer qu'il aura commis quelque méfait et que ses compagnons l'auront maintenu à l'écart. Mais un des passagers me tire de mon erreur. Ce volatile est mieux qu'un simple malfaiteur, c'est un monarque repu. Mon obligeant interlocuteur m'apprend que, dans beaucoup de troupes d'urubus, il existe un chef qui jouit du privilège d'entamer les proies ; ses sujets assistent de loin à son repas et se partagent ensuite ses reliefs.

A quatre heures, nous nous arrêtons pour faire du bois à la « Boca del digue de Paturia ». Comme l'embarquement est assez long, le capitaine nous prévient que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Nous descendons à terre, nous visitons quelques cases, où nous remarquons divers objets intéressants en ce qu'ils présentent la plus grande ressemblance avec ceux dont les Indiens font usage : tels sont la pierre à écraser le maïs, le mortier, le poulailler, les crochets de porteur. Cette similitude confirme ce que nous avons déjà dit, à savoir que beaucoup d'habitants sont metissés s'ils ne sont Indiens purs.

Le soir, la population du village se réunit près du bateau et se livre, aux sons d'un accordéon et d'un tambourin, à quelques danses auxquelles notre équipage prend une part très active.

3 septembre. — En causant avec quelques passagers, j'apprends que le guarumo (*Clibadium*) est employé dans la thérapeutique du pays. On fait avec les jeunes feuilles fraîches un sirop pectoral employé contre la phtisie. Un autre passager me remplit de stupéfaction en me citant les vertus merveilleuses d'un héron gris, qui porte dans le pays le nom de garsa. La tête de cet oiseau bouillie dans l'eau est, me dit-il, un caustique des plus énergiques. Je me garde, de peur d'éveiller de justes susceptibilités nationales, d'élever le moindre doute sur les propriétés incroyables de ce volatile efflanqué. L'Amérique a été longtemps le pays des merveilles et il se peut que la cuisson exaspère ici les têtes d'échassiers au point de les rendre caustiques.

Vers trois heures, nous passons devant la bouche du rio Sagamoso, affluent de droite. Peu après, le fleuve s'étale et s'élargit considérablement. Des îles et des bancs de sable émergent partout.

A cinq heures, nous arrivons à un petit village de trois cabanes groupées sur le versant d'une faible colline. Nous y faisons du bois et nous y passons la nuit. Nous sommes dans l'État d'Antiochia, l'un des plus riches et des plus industrieux de la Nouvelle-Grenade. Il possède des mines, une industrie métallurgique et presque le monopole de la fabrication des chapeaux dits de Panama.

5 septembre. — L'eau a baissé pendant la nuit. Le pilote du bord va faire des sondages entre les grands bancs de sable qui se trouvent devant nous et revient annoncer au capitaine qu'il n'existe pas de passage. Nous serons obligés d'attendre la prochaine crue. Comment s'occuper? Je fais de la photographie. Villavécès et Lejanne croquent et barbouillent quelques coins du paysage.

Lejanne fait un essai hypsométrique, et, d'après lui, l'altitude en ce point, situé tout près de l'embouchure du rio Carare, est de soixante-quatorze mètres. Nous mesurons ensuite la largeur de la rivière avec le télémètre Gauthier : elle est de huit cents mètres.

6 septembre. — Nous arrivons vers cinq heures du soir à Puerto-Berrio, tête de la ligne ferrée qui doit rejoindre Medellin au Magdalena. De nombreux ouvriers sont occupés aux travaux de la voie. Ils sont fatigués et amaigris. On dit, en effet, le pays très fiévreux. Après le repos du soir ils s'étendent sur des wagons de charge, alignés tout près de la rive, sur un sol semé de mares argileuses. Ils chantent des chœurs d'un très joli effet ; des milliers de grenouilles leur font un accompagnement bizarre. Je m'endors bercé par cette mélodie étrange. Pour chercher un peu d'air, chaque passager a pris l'habitude de déserter sa chambre et de dresser son lit du côté de la brise. Vers le milieu de la nuit, un orage furieux se déclare sur nos têtes et nous force de rentrer dans nos cabines. C'est un curieux spectacle que celui de tous ces hommes effarés, courant à la lueur des éclairs, traînant après eux de longues moustiquaires blanches et des tréteaux repliés. On dirait un colin-maillard de fantômes.

7 septembre. — A l'aube, nous sommes en route. Le fleuve se rétrécit un peu ; les îles deviennent rares. Les rives sont plus élevées et commencent à laisser percer quelques rochers. La végétation est très puissante. C'est le grand bois. Des figuiers et des ceibos ou fromagers de taille gigantesque forcent le regard par leurs airs d'importance. Sur la rive droite, j'aperçois un grand espace envahi par une liane très élégante grimpant au sommet des grands arbres et laissant pleurer vers le sol une multitude de guirlandes vert clair très élégantes. Je regrette de ne pouvoir en recueillir un échantillon, mais je ne perds pas l'espoir de

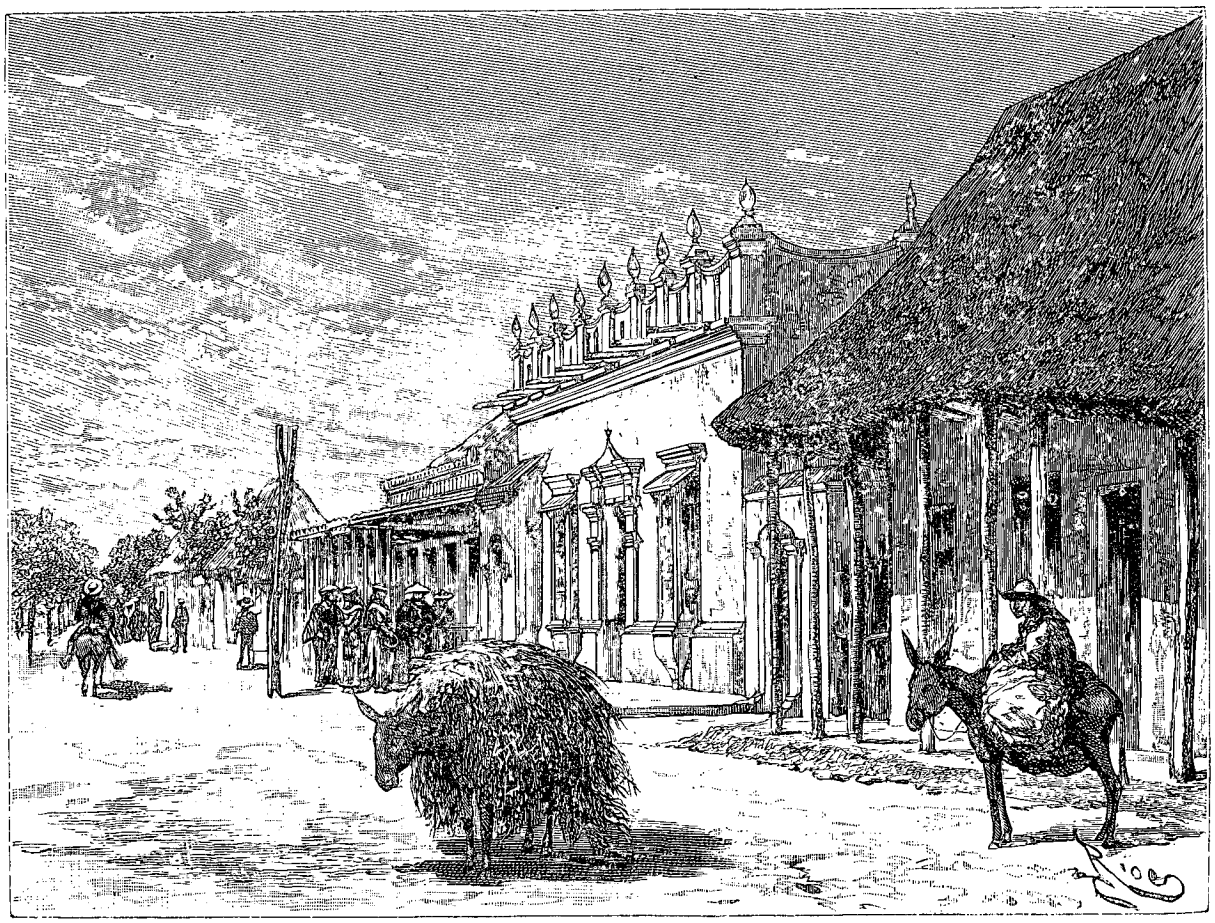
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la rencontrer de nouveau dans la suite. Apatou me dit que ses compatriotes l'appellent pempé.

Nous entrons dans la rivière de Nare. Des montagnes très bleues semblent barrer la rivière devant nous. Nous avons l'illusion d'une pente rapide s'ouvrant devant le bateau, bien que nous remontions le courant du Nare.

Nous voici au port de Nare, qui ne se compose que de la Bodega. Le village est à une demi-heure de la rive.

Ses marchandises débarquées, le *Jose Maria Pino* redescend vers le fleuve. Nous venons mouiller tout près du *Général Trujillo*, vapeur appartenant à une autre compagnie, qui, parti deux jours après nous de Barranquilla, nous a déjà rejoints. Ce navire ne cale que trois pieds; il n'est jamais gêné par la baisse des eaux. Il sera le 10 à Honda. Comme le *Jose Maria Pino* pourrait fort bien n'y arriver que longtemps après lui, je me décide à l'abandonner pour son rival. Les conditions qu'on nous fait sont très dures; je suis obligé de payer le passage entier de Barranquilla à Honda, mais, en voyage, je n'hésite pas, autant que possible, à sacrifier l'argent pour gagner du temps. Sur ce nouveau bateau on nous fait bien sentir la rivalité qui existe entre les deux compagnies de navi-



Rue de Calamar (voy. p. 229). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

gation du Magdalena; on ne nous pardonne pas de nous être d'abord adressés à l'autre compagnie. Le contador nous refuse des hommes pour le transbordement de nos bagages. On ne nous avait pas jusqu'ici habitués à si peu de complaisance.

8 et 9 septembre. — Nous avons de bonnes journées de navigation. Le *Général Trujillo* navigue fort bien avec sa roue unique située à l'arrière. Le courant devient plus fort, le fleuve plus resserré, les rives s'élèvent et forment de hautes barrancas. Quelques-unes de ces barrancas sont très belles; les eaux d'infiltration ont taillé dans le sable qui les compose des clochetons gothiques d'une délicatesse merveilleuse, soutenus par des accumulations semblables à ces bonshommes à longue barbe que les Chinois sculptent dans la pierre à savon.

Nous sommes très près des montagnes; quelques collines viennent baigner dans le fleuve.

10 septembre. — Nous arrivons aux premiers rapides du Magdalena. Il en existe trois très rapprochés en aval de Caraccoli. Les vapeurs ont la plus grande peine à franchir ces obstacles. Le *Général Trujillo* est sous toute pression; il souffle, il frémit, il trépigne, il fait le diable, il a passé enfin. C'est le moment de dire que le capitaine qui le commande a déjà eu deux bateaux tués sous lui dans ces rapides.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

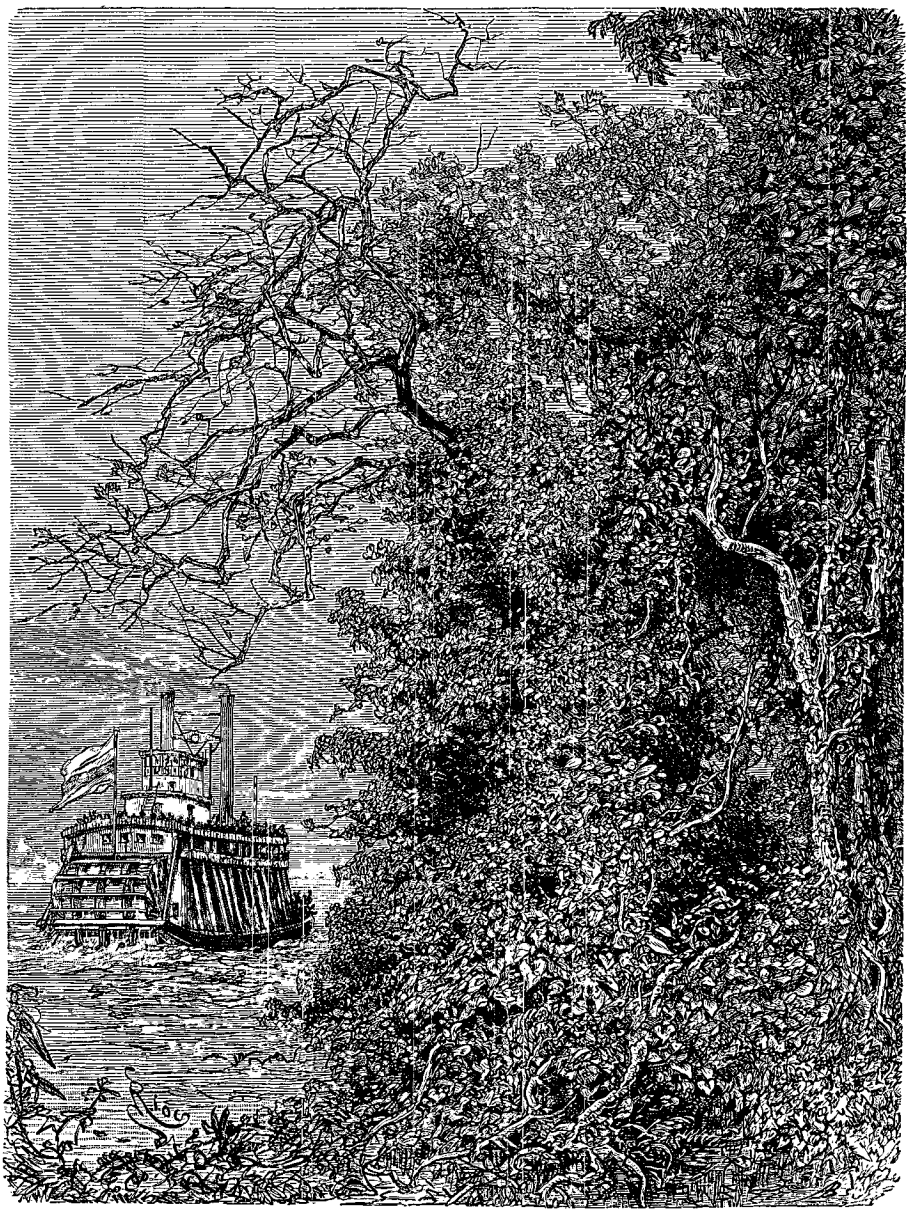
Enfin nous arrivons à Caraccoli. C'est le terme de la navigation à vapeur du bas Magdalena. Honda se trouve sur la rive gauche, à trois kilomètres environ. Bogota sur la rive droite, à trois jours de marche dans les montagnes.

Une ligne ferrée, commencée depuis de bien longues années, doit relier la capitale au fleuve.

Nous apprenons que M. le président Nuñez sera demain à Caraccoli, où il doit s'embarquer sur le *Montoya*, à destination de Panama.

Je profiterai de son passage pour lui remettre une lettre de recommandation que M. le comte de Lesseps m'a donnée pour lui.

M. Whitney nous fait à Honda la meilleure réception; il met un logement à notre disposition. Il nous présente aux Anglais, ses compatriotes, qui résident à Honda et qui tous nous font aussi un accueil cordial.



Le *General Trujillo* (vapeur) (voy. p. 231). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Honda est une des plus anciennes villes de la Colombie. Sa position devait la mettre entièrement à l'abri des incursions des Indiens, car c'est une des plus fortes que l'on puisse rencontrer contre de pareils ennemis. Elle est située sur une colline; défendue par le Magdalena, qui forme un rapide très important devant la ville, et par deux torrents qui viennent se jeter parallèlement dans le fleuve. La ville est ainsi presque entourée d'eaux bouillonnantes qui font entendre continuellement le bruit sauvage de leur marche impétueuse. Les murailles des maisons simulent de vieilles fortifications du côté du Magdalena et du Guali. Deux ponts, l'un délabré, l'autre en fer, de con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un débarcadère en aval du Nare (voy. p. 231). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struction récente, sont jetés sur ce dernier torrent et relient la ville à la route de Caraccoli. Au sud-ouest, des montagnes aux flancs de grès abrupts et dénudés semblent de gigantesques remparts avec leurs murailles et leurs couronnements en terre couverts de hautes herbes. D'autres montagnes forment presque ceinture autour du mamelon sur lequel est située la ville, qui semble ainsi reposer au fond d'un entonnoir. Serait-ce la raison pour laquelle on lui a donné le nom de Honda (profondè)? ou bien tirerait-elle son nom des ravins qui l'entourent?

L'architecture des maisons porte encore ici le cachet espagnol. Les rues sont pavées de galets arrondis. Chez les habitants peu fortunés, la plupart fort pauvres aussi en sang européen, nous trouvons de nombreux cas de lèpre et de carathéo, ainsi que quelques cas de goître.

La ville est située à une altitude de deux cent vingt mètres, moyenne de trois observations hypsométriques faites par Lejanne. La pression atmosphérique est de sept cent quarante millimètres. La température maximum que nous y ayons constatée est de 30°,4, la plus basse de 23°,1. La différence entre le thermomètre sec et le thermomètre mouillé s'est élevée vers trois heures du soir à 6°,7, et malgré cette sécheresse de l'atmosphère la sueur perle à la surface du corps et ne s'évapore pas.

Le 11 septembre, nous nous rendons à Caraccoli, où l'on attend le président Nuñez. De nombreux caballeros sont accourus au-devant de lui, tous vêtus du poncho national, du sombrero de Panama et de larges jambières qu'ils quittent en descendant de cheval. Ce sont de solides cavaliers.

A l'arrivée du président, tous se précipitent à bord du *Montoya* pour lui présenter leurs hommages. On tire des fusées qui détonent en laissant dans le ciel bleu de petits nuages d'un blanc éclatant. Une musique joue l'air national. Nous laissons passer le flot de l'enthousiasme populaire et nous faisons demander audience. Le président nous fait bon accueil et nous promet une lettre de recommandation pour les divers fonctionnaires et pour ses amis particuliers.

Depuis peu il s'est créé une compagnie de navigation à vapeur du haut Magdalena. Elle ne possède encore qu'un bateau, le *Tolima*, qui va faire son troisième voyage. Son mouillage et son point de départ se trouvent au-dessus du rapide infranchissable de Honda. Le fleuve en ce point a une largeur de quatre-vingt-douze mètres, que nous avons mesurée avec la lunette micrométrique du colonel Gauthier. Le relevé à la boussole du cours du haut Magdalena n'a pas encore été fait. Le directeur de la navigation, M. Montero, me prie de vouloir bien me charger de ce travail, et il donne des ordres au capitaine pour qu'il nous accorde toutes les facilités nécessaires.

Le départ a lieu le 17 septembre. Je relève le cours de la rivière. Lejanne en fait autant de son côté pour se mettre au courant du maniement de la boussole et du tracé de la carte. Avant que nous arrivions à Ambalema, il est familiarisé avec ce travail.

Le paysage ici est bien différent de celui du bas Magdalena. Des montagnes, ayant une élévation au-dessus du sol de cent à quatre ou cinq cents mètres, laissent entre elles des llanos ou plaines déboisées où le fleuve a tracé son lit.

Les versants des montagnes, privés de leurs anciennes forêts, sont couverts d'une herbe haute connue dans le pays sous le nom de pasto Guineo.

Le vapeur est disposé comme le *Trujillo;* il ne possède qu'une roue située à l'arrière; il cale trois pieds. Le capitaine et le contador sont très aimables. Les passagers de la première table sont fort mêlés. Nous nous y trouvons à côté d'un député, M. le docteur Mutis, jeune homme instruit, avenant; du colonel Blanco, du docteur Lombana, un photographe dont la spécialité est de blanchir avec les ressources de son art les dames trop teintées qui forment le fond de sa clientèle; un prestidigitateur, se disant émule de Banco, son compatriote, je crois, et qui a besoin des recettes qu'il fait à bord pour payer le prix de sa traversée. Le projet de cet illustrissime prestidigitateur est d'éblouir les habitants des villages riverains. Sa recette dans chaque cité lui permettra, pense-t-il, de gagner la suivante et de parvenir ainsi jusqu'à Neiva.

Le 18 septembre au soir, nous arrivons à Ambalema. On attend évidemment le bateau qui, n'en étant encore qu'à son troisième voyage, doit être un curieux spectacle pour les habitants de la ville. Presque toute la population est réunie sur le rivage, au moment de notre arrivée.

Ambalema est un village bâti sur une faible colline. Une grande place carrée qui en occupe le sommet est reliée à la rive par quelques rues en pente, à pavé glissant et très inégal. Une grande allée de gigantesques ceibos borde la rivière.

Le 19 septembre, nous arrivons à Guataqui. Un village occupe chaque rive du fleuve. Celui de la rive droite, qui est le plus important et dont l'autre n'est qu'une sorte de faubourg, est assez laid par lui-même; il ne tire quelque grâce que des hautes collines qui font un demi-cercle autour de lui. Ces collines sont déboisées entièrement et couvertes de pasto Guineo. Le fleuve ne semble pas avoir devant le village la largeur que lui attribue M. André; Lejanne, qui en fait la mesure à l'aide de la lunette de Gauthier, ne trouve qu'une largeur de deux cent dix mètres, qui n'est que la moitié pour ainsi dire de celle obtenue par notre compatriote. L'altitude au niveau de la rivière est de deux cent soixante mètres.

Le 20 septembre, vers deux heures, nous franchissons non sans peine le salto del Gallinaso. Nous sommes obligés d'y revenir à plusieurs fois. Pendant ce temps les habitants des fermes voisines se sont réunis sur la plage et nous contemplent avec une sorte d'ahurissement. Une Indienne large d'épaules se fait remarquer par son enthousiasme. Une che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mise de toile bleue décolletée et sans manches lui descend jusqu'aux genoux et compose tout son costume. Nous avons déjà franchi le saut, qu'elle court encore, affolée, sur la rive, à la suite du bateau, ses longs cheveux noirs au vent, avec toute l'ardeur irréfléchie de son esprit vierge et sans s'occuper aucunement des indiscrétions de la brise.

Le courant devient de plus en plus rapide; l'altitude augmente sensiblement. Le paysage change peu. Les îles et les rives alluvionnaires sont couvertes de riches plantations de bananiers ou plataneros. Les bananes entrent pour une très large part dans l'alimentation : vertes on en fait du sancocho; mûres, on les mange frites ou en beignets; aussi sont-elles l'objet d'un commerce assez considérable. Les possesseurs de plataneros construisent avec des troncs de bananiers des radeaux sur lesquels ils s'embarquent avec leurs denrées qu'ils vont vendre au village voisin.

Un peu en avant de Purification nous voyons un de ces radeaux portant un ménage avec son jeune enfant. Un âne attaché à un piquet, debout à l'arrière, regarde philosophiquement couler à ses pieds l'eau jaunâtre du fleuve et n'a pas l'air surpris de ce mode de



Types de Honda. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

locomotion peu habituel chez ses congénères. J'appelle l'attention de Lejanne sur cette fuite en Égypte qui sort des traditions de notre école des beaux-arts [1].

Quelques bouquets de bambous hérissent les berges. Les restants de forêts qui couvrent encore partiellement les montagnes voisines sont journellement attaqués par le feu. Les habitants semblent avoir juré de brûler jusqu'au dernier arbre pour établir des prairies de pasto Guineo. D'immenses champignons de fumée s'élèvent partout dans les airs. La nuit, le coup d'œil est imposant. Le ciel est rougi par ces nombreux incendies.

Si ce déboisement est poussé jamais à ses dernières limites, n'aura-t-on pas éloigné les pluies et transformé en désert ce splendide pays? Mais les Andes sont immenses et leurs riches forêts sont à peine entamées. La température est très élevée dans cette vallée du haut Magdalena. Chaque après-midi j'ai trente-cinq degrés dans ma chambre. Nous faisons quelques promenades dans les diverses stations. A Girardo, nous recevons le meilleur accueil des frères Sicard, dont le grand-père, Marseillais d'origine, était venu s'établir dans le pays il y a de longues années.

1. Tiepolo a représenté une scène de « la fuite en Égypte » dans un bateau. (*Note de la Direction.*)

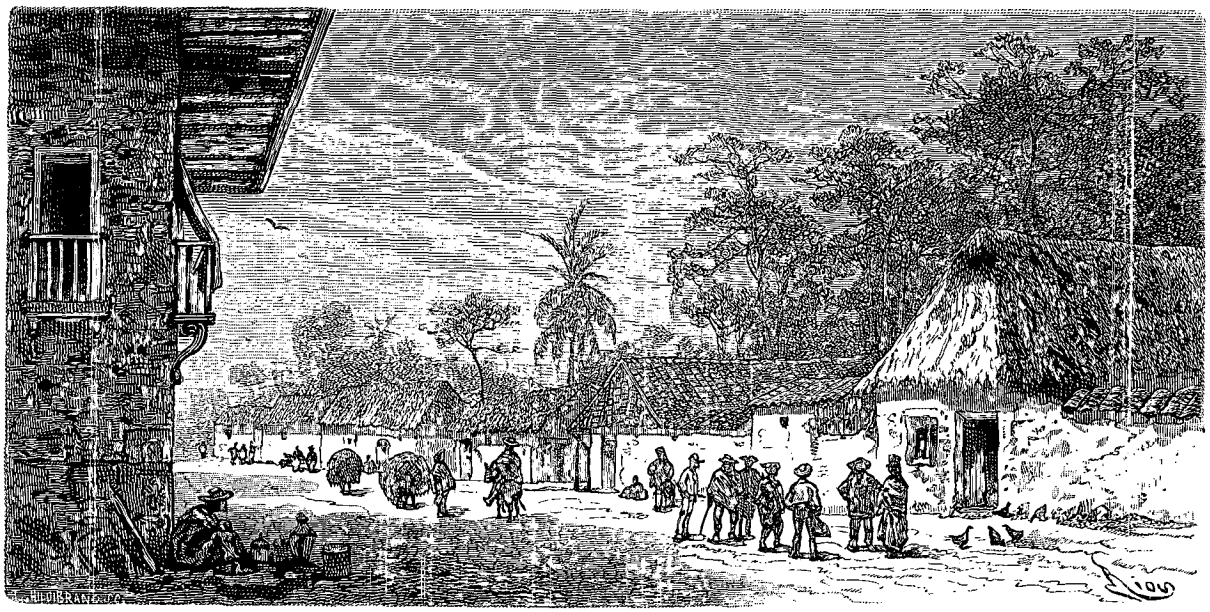
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ces villages du haut Magdalena se ressemblent. Les cases sont partout les mêmes. Les habitants sont vêtus de la même manière. Les hommes portent généralement des vêtements de confection parisienne; le poncho national toutefois remplace le gilet et la jaquette. Ils portent les pieds nus dans des sortes d'espadrilles faites d'une semelle de cuir et de deux pièces de toile enserrant le pied et le talon. Les femmes portent la même chaussure, une robe d'indienne légère, un châle épais. Leurs tresses brunes, repliées en chignons, sont recouvertes d'un sombrero de Panama, pointu, à larges bords, coquettement retroussé en arrière et dont le large ruban est orné en avant d'une boucle ou d'un nœud élégant. C'est le costume des muchachos qui représentent les ouvrières de nos villes. Elles sont jolies et portent très gracieusement cette toilette. Les paysannes ne sont pas moins jolies avec leur sombrero à cuve aplatie. Les habitants plus riches sont vêtus à l'européenne, à l'exception du chapeau.

Le 22 septembre au soir, nous arrivons à Purification. La ville est située sur une colline assez élevée au-dessus du fleuve.

Le 24 septembre, nous arrivons aux environs de Natagaima, où nous faisons du bois. Le vapeur n'a ni voyageurs ni marchandises à y prendre ou à y laisser; aussi reprenons-nous notre marche vers Aipé, avant-dernière station de quelque importance. Nous n'avons pas pu visiter le village qui se trouve à quelque distance de la rivière. Il est bâti au pied du pic de Pacandé, qui se voit de très loin en aval et en amont et qui est le grand point de repère pour le tracé du haut Magdalena.

Depuis Purification la navigation est extrêmement



Neiva. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

difficile. Nous touchons à chaque instant. Nous profitons de la moindre crue pour avancer de quelques kilomètres, puis un obstacle nouveau se présente devant nous. Ce sont les roches de Las Mammas, entre lesquelles le capitaine nous fait passer par une manœuvre aussi hardie que bien exécutée. Les rapides sont nombreux.

Nous perdons des jours entiers à la Vega del Connejo et en d'autres points.

Il existe des roches gravées tout près du village de Las Piedras Pintadas, auquel elles ont donné son nom. Ayant trouvé une monture à la Vega, je me décide à me rendre à cheval à Neiva, en passant par Las Piedras, où je dessine les roches et les figures.

J'arrive enfin à Neiva. J'y loue une pirogue et je descends jusqu'à Aipé en prenant le tracé du fleuve. Le *Tolima* vient d'y arriver. Lejanne a relevé le tracé depuis la Vega jusqu'à Aipé.

Le 3 octobre, ayant loué des mules de selle, nous repartons pour Neiva. Apatou accompagne nos bagages dans le canot qui m'a descendu à Aipé. Ayant encore eu des renseignements sur d'autres pierres gravées, et obligé de faire un détour pour en aller relever le dessin, je pars vers dix heures du matin. Lejanne et Burban se mettent en route à une heure de l'après-midi, en compagnie du docteur Mutis.

La distance qui sépare Aipé de Neiva est de soixante kilomètres. La route n'est qu'un sentier fort inégal et une succession continue de montées et de descentes. Il faut traverser le fleuve en bac à Forta-Lieilla.

Nous entrons à Neiva à dix heures du soir.

Qui a vu une des villes de la Colombie, à part la capitale dont je ne puis parler, les a toutes vues. Les seules différences sont dans le plus ou moins d'inégalité du sol, et dans le plus ou moins de richesse des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitations. La forme générale des maisons, des édifices publics est toujours la même.

La population de Neiva est de trois à quatre mille âmes.

La lèpre et le carathéo y sont très communs. Le goître est tellement fréquent que l'on peut dire que la majorité des habitants en est affectée. Les femmes m'ont semblé plus sujettes que les hommes à cette horrible maladie.

Le pays est très pauvre, quoique l'on y fabrique des chapeaux de panama en grande quantité.

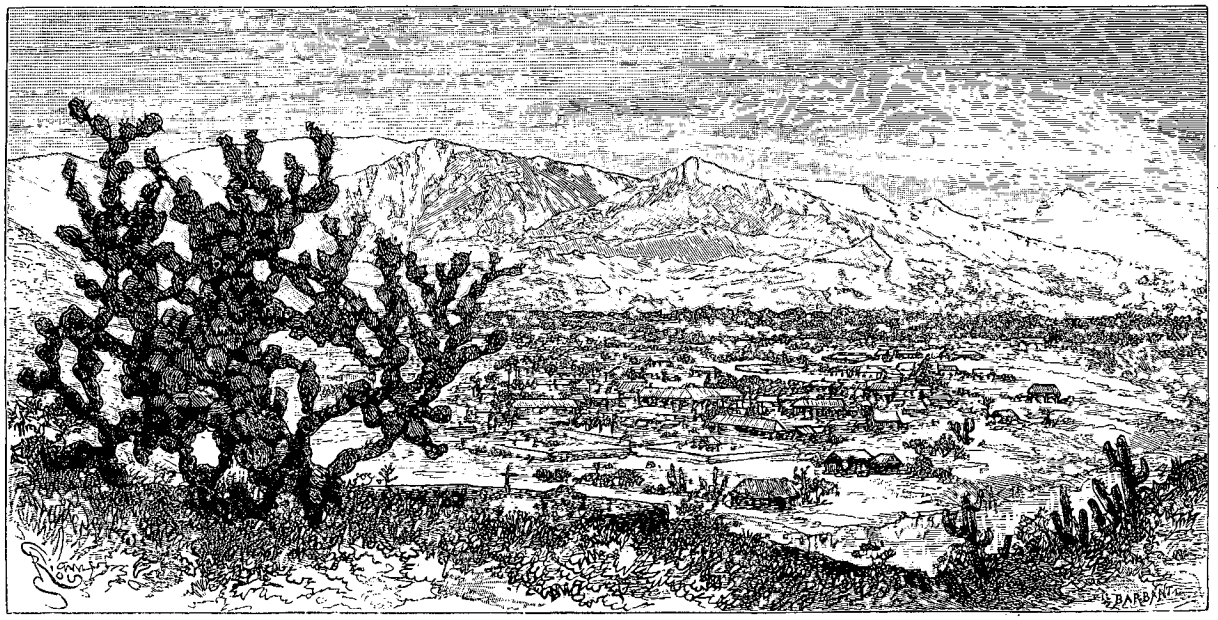
Le Magdalena, en face de la ville, a une largeur de cent vingt-neuf mètres, une profondeur moyenne de trois mètres. La vitesse moyenne du courant est de deux mètres cent cinquante-cinq millimètres; le débit est de huit cent trente-quatre mètres cubes par seconde.

L'altitude de Neiva est de cinq cent cinquante-six mètres.

Le gouverneur de Neiva veut me dissuader d'aller à la recherche des sources du rio Uaupes. Ces sources, me dit-il, sont très éloignées des Andes : elles sont inconnues des Kineros. Je sais moi-même que le rio oppose des chutes à la navigation, et qu'il a été en partie exploré : mais le Goyabero ou Guaviare n'a jamais été l'objet d'aucune exploration; or, à Colombia, on pourra nous donner sur cette rivière des renseignements précis : donc, il faut aller à Colombia.

Le 6 octobre, nous partons de Neiva à onze heures du matin.

Il fait nuit lorsque nous arrivons à la Union. Nos arrieros nous conduisent à des cases où nous trouvons à nous loger.



Colombia. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Le lendemain, nous nous engageons dans les montagnes, nous suivons des sentiers raboteux et caillouteux, qui pour nos arrieros sont tous des « cumineos reales » (chemins royaux). Nous franchissons une longue série de collines couvertes de forêts. Les branches accrochent nos chapeaux, nos vêtements, nous déchirent parfois la figure. Constamment nous sommes penchés sur nos selles ou droits sur nos étriers dans les descentes à pic. A sept heures du soir, nous arrivons à Las Aminas après une marche de onze heures.

Las Aminas est une ferme appartenant au général Lucio Restrepo, directeur de la Compagnie d'exploitation de Colombia, pour lequel nous avons une lettre de recommandation. Le général possède sur cette ferme un demi-millier de bœufs magnifiques.

Il donne des ordres pour nous faire préparer à dîner et pour qu'on s'occupe de nos montures, puis il prend connaissance de notre lettre. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, à physionomie avenante.

Après avoir pris connaissance de notre projet, il s'offre pour nous seconder de tout son pouvoir. Il nous conseille de nous rendre demain à Colombia après avoir passé la nuit chez lui.

A sept heures du matin, le lendemain, nous sommes en route pour Colombia, toujours par des sentiers fort accidentés. Nous longeons parfois l'Ambica, qui roule avec une violence inouïe ses eaux bruyantes vers le Magdalena. Des cierges géants, des opuntias grands comme des pommiers ont des troncs ligneux d'un pied de diamètre et forment une bizarre forêt, la plus épineuse qui se puisse imaginer. D'autres cactus arrondis, couronnés par une grande fleur rose, fourmillent sur le sol; on dirait un meeting de hérissons et d'oursins empanachés.

Vers deux heures de l'après-midi, nous apercevons enfin le village de Colombia, quelque peu dispersé sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une sorte de plateau qui s'élève à dix mètres au-dessus de l'eau, et porte comme végétation des cactus et une euphorbiacée du genre jatropha extrêmement répandue.

A part la maison où se trouvent les bureaux de la Compagnie et l'habitation particulière du directeur, toutes les cases sont assez pauvres, mais propres et construites sur le même type. Des murs en pisé, blanchis à la chaux, supportent une toiture en paillis. Une véranda formée par le toit débordant et les quelques poteaux qui le soutiennent s'étend devant chaque case. Les habitants appartiennent tous à la Compagnie. Ils sont vigoureux et beaucoup plus sains que ceux de la vallée du Magdalena.

Colombia se trouve à sept cent quatre-vingts mètres d'altitude, d'après un essai hypsométrique. Les orages sont fréquents.

Don Lucio vient nous rejoindre le lendemain de notre arrivée. Il nous dit qu'on peut atteindre le Goyabero (Guaviare) de deux façons : on peut descendre l'Areare, affluent de gauche du Guaviare, qui prend sa source à San Juan de los Llanos. En six jours de marche nous serions sur ses bords et cinq jours après à son embouchure. Mais le Goyabero lui-même, personne ne l'a jamais descendu. En trois jours nous pourrions l'atteindre. Les renseignements s'arrêtent là. Don Lucio sait seulement qu'un peu avant la réunion du Goyabero avec l'Areare il y a un raudal ou mauvais passage dont il ne peut nous expliquer la nature. Deux routes sont donc devant nous : l'une facile relativement, l'autre absolument inconnue. Nous n'hésitons pas à choisir la dernière.

Nous descendrons le Goyabero, et, si notre voyage réussit, nous lui donnerons le nom de rio de Lesseps, en souvenir de notre illustre compatriote dont la recommandation nous a ouvert toutes les portes dans ce pays de Colombia, où il est aussi connu que le libérateur Bolivar.

Nous allons donc nous occuper de nos préparatifs de départ. Don Lucio nous rend un véritable service en nous procurant les mules, les selles, les péons dont nous avons besoin. Il est douteux que sans son intervention nous ayons pu nous procurer des mules pour franchir les Andes. Les routes sont extrêmement difficiles et les montures s'abîment trop facilement pour qu'on les loue volontiers. Il envoie des exprès pour nous préparer le chemin. A Duda, nous trouverons quelques provisions et des hommes qui nous traceront la route depuis Yavia jusqu'au Goyabero.

Le 12 octobre, on nous amène vers midi huit mules, dont quatre sont sellées pour nous et quatre destinées à porter nos bagages. Nos deux péons les accompagnent, sanglés de ceintures en cuir auxquelles sont suspendus dans leurs fourreaux une machete ou sabre d'abatis et un cuchillo, couteau à manche fixe. Ils ont aux pieds des espadrilles percées à leur extrémité pour laisser écouler l'eau, au passage des mares et des torrents.

Vers une heure, nous nous mettons en route pour Totuma, où nous passerons la nuit. Lejanne a devancé le départ général pour prendre, sur les bords de l'Ambica, la vue d'une corniche qu'il a remarquée lors d'une excursion à la Puerta del Cielo, où se trouvent les cultures de quinquina.

Le 13, nous partons, et nous atteignons bientôt la Corniche. Nous suivons un sentier taillé dans le flanc de la montagne, large de deux mètres, et situé à une hauteur à pic de deux cents mètres au-dessus de l'Ambica.

Les rochers, les arbres sont couverts d'orchidées.

Nous franchissons le rio Blanco sur un pont assez délabré et nous nous engageons bientôt dans les montagnes. Nous sommes frappés de la puissance de la végétation. Des arbres immenses portent sur leur large tronc, outre un fouillis d'orchidées, de broméliacées, de scolopendres et autres fougères, un lacis de lianes. Nous remarquons surtout une foule d'aroïdées du genre philodendron, aux feuilles élégamment et diversement découpées ; des lianes aplaties appartenant au genre bauhinia forment de grands rubans ondulés, percés à jour de place en place.

Nous remarquons aussi de nombreux palmiers, appartenant surtout aux espèces dont le stipe atteint une grande hauteur.

Des fougères arborescentes élèvent à huit et dix mètres leurs frondes terminales roulées en crosse et de couleur rouillée, et leur large parasol de frondes déployées qui se détachent en vertes dentelles sur l'ombre bleuâtre du sous-bois. C'est partout la fête du règne végétal.

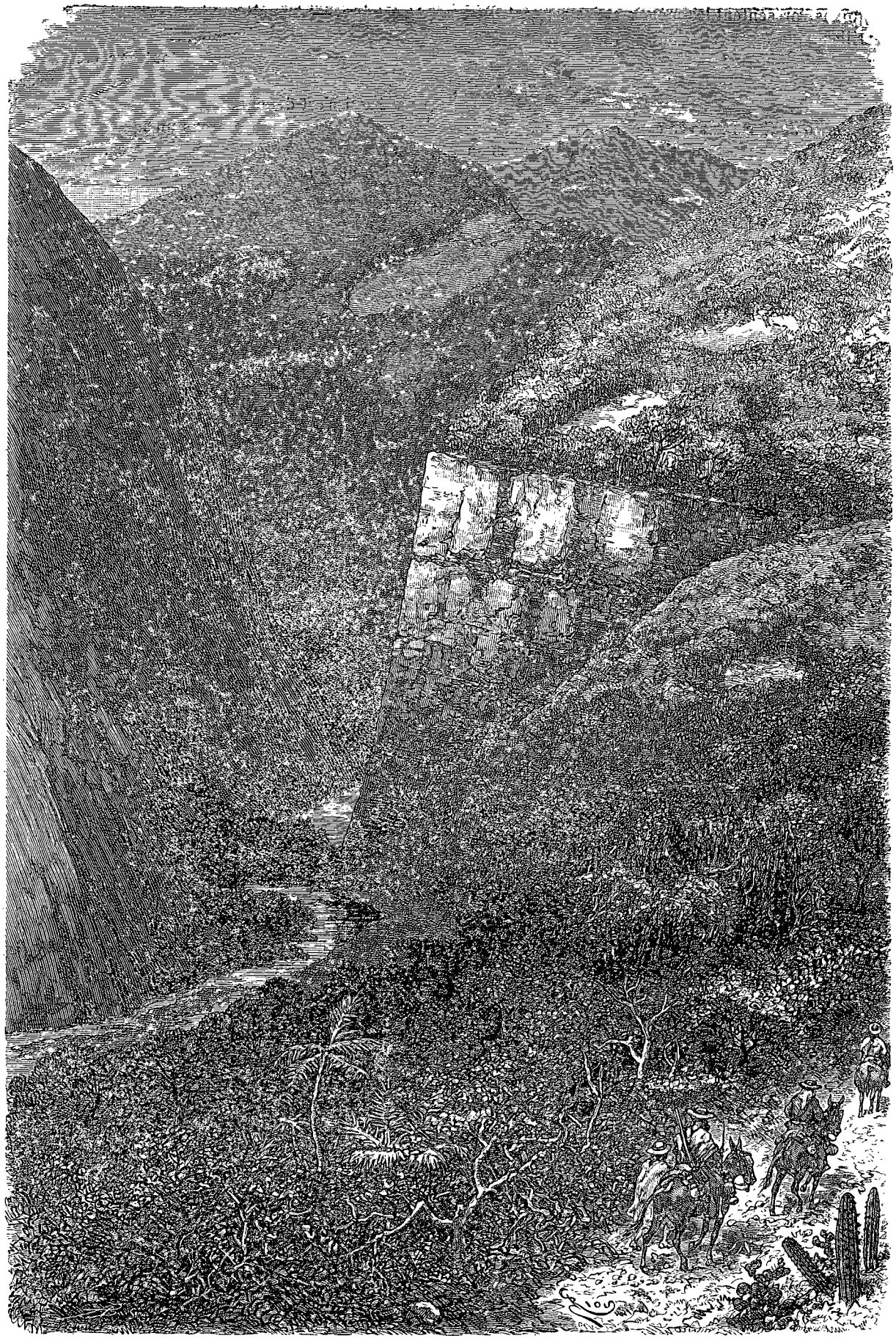
Peu d'animaux viennent mêler leurs rumeurs aux craquements des branches sèches qui se détachent, ou des vieux arbres qui s'effondrent parfois avec des bruits de tonnerre longuement répercutés dans les recoins de la forêt.

Dans le fond de la dernière vallée que nous traversons avant d'arriver à San Pedro, nous rencontrons un pont jeté sur un torrent presque à sec en ce moment et dont le lit est semé d'énormes blocs de rochers. Au delà est un campement occupé par un géomètre et ses aides, travaillant, je crois, à déterminer les limites du territoire concédé à la Compagnie de Colombia. Nous causons quelque temps avec eux et nous faisons l'achat d'un chien, braque de bonne race, nous dit-on, qui nous suivra dans notre voyage. Il chassera s'il le peut, et nous préviendra des dangers s'il l'ose. Il reçoit le nom de Toutou.

Nous franchissons encore une montagne. Nous débouchons dans une clairière et nous apercevons le rancho où nous passerons la nuit. Nous sommes à une hauteur de treize cent soixante mètres. On trouve des quinquinas sur les hauteurs voisines, à une altitude de dix-huit cents à deux mille mètres.

Nous apercevons un grand nombre de cascarilles, dont les jeunes branches présentent une grande ressemblance avec celles des quinquinas. Leurs feuilles sont un peu plus grandes et glabres. Leurs bractées, dressées de chaque côté du rameau comme celles des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



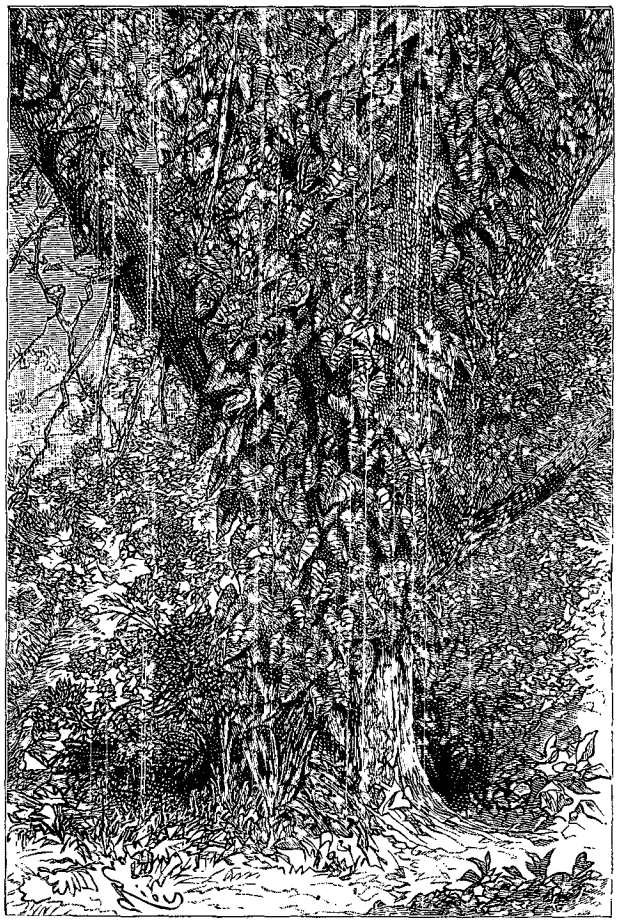
Corniche dans les Andes. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quinquinas, présentent les mêmes stries rouges[1]. Les cascarilles plus âgées sont en fleur et ne permettent plus de confusion. Leurs inflorescences sont accompagnées de longues bractées rouge cerise tout à fait caractéristiques.

Le rancho de San Pedro se compose de quelques piliers en bois, surmontés d'une toiture à deux pans en feuilles de palmier. D'autres piliers dressés à l'intérieur permettent d'y suspendre des hamacs.

Au moment de notre arrivée, nous y trouvons quelques Kineros occupés de leur cuisine. Ils ont tué des singes gris qu'ils sont en train de dépouiller. L'un de ces animaux, écorché, est suspendu à un poteau. Sa tête penchée, ses bras ballants lui donnent un air affaissé et résigné, contrastant avec la joie de ses bourreaux qui se promettent un excellent repas en contemplant sa chair rose et fraîche. Chacun de ces hommes possède un fusil à un coup qui lui sert, non seulement pour la chasse, mais encore et surtout pour se défendre contre les jaguars et les pumas qui infestent la forêt. Ils portent tous au côté une machete dans son fourreau de cuir et le cuchillo ordinaire.



Philœdendron (voy. p. 238). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Pendant que les péons déchargent les bagages, Burban, nommé aux fonctions de cuisinier, dégage nos provisions et notre vaisselle. Nous possédons une marmite, une bouillotte pour le café, des calebasses qui remplacent le cristal, un couvert en métal jaune et une assiette pour chacun. Les assiettes sont toutes brisées dès le premier jour. Désormais les calebasses en tiendront lieu.

Bientôt notre marmite est au feu. Au bout d'une demi-heure, François prononce la phrase consacrée : « Le dîner z'est servi. »

Nous dévorons à belles dents de la viande sèche, bouillie avec du riz, et une demi-calebasse de chocolat.

1. C'est une rubiacée que les Kineros appellent cascarilla.

14 octobre. — Au point du jour, je fais le branle-bas.

Nous gravissons une montagne assez élevée par un sentier incroyable. Ce n'est partout que crevasses et ravins. On a tenté d'établir en certains points une sorte de pavé qui s'est disloqué sur de larges espaces. De place en place nous rencontrons un squelette de bœuf, restes d'anciens campements de Kineros.

A midi, nous atteignons le sommet de la Cordillère; les eaux que nous rencontrerons maintenant se dirigent vers l'Orénoque. Nous nous trouvons à une altitude de mille neuf cent dix mètres.

La température est de 18°,4. Nous remarquons en ce point beaucoup de croix grossièrement faites avec des branches d'arbres.

Nos regards se portent sur le versant est. Une série de mamelons boisés s'étagent au-dessous de nous à perte de vue. Sur la gauche, quelques sommets plus élevés sont coupés par des nuages blancs. On dirait de gigantesques flocons de laine accrochés aux grands arbres.

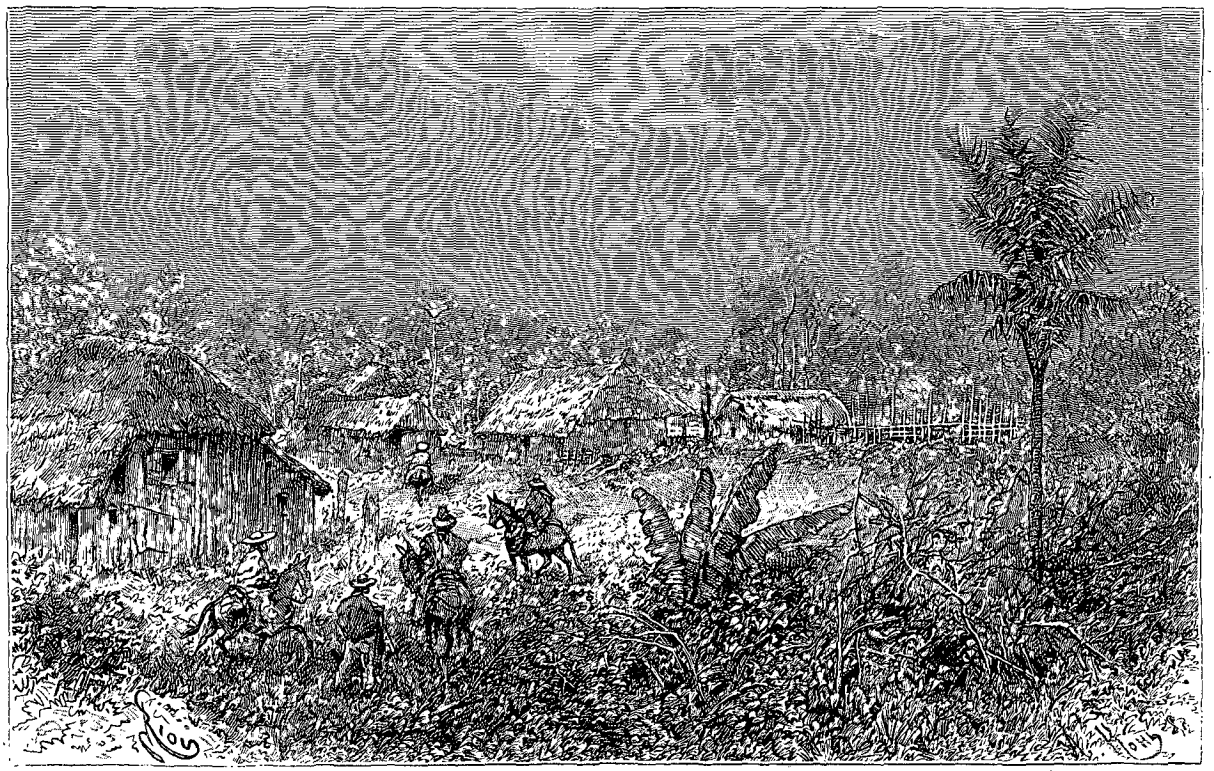
Nous dînons en cet endroit; puis nous commençons la descente. Nous voyons sur le bord du sentier une ronce qui porte des fruits noirs. Nous goûtons de ces fruits et nous en faisons manger à Apatou, qui reconnaît les drupéoles qu'il a déjà trouvées à Lorquin.

Vers deux heures, nous sommes à l'hacienda del Tigre, où se trouve un dépôt de quinquinas. On est prévenu de notre arrivée. Nous prenons un bain dans le rio Tigre, qui passe à un kilomètre de l'hacienda; l'eau est fraîche; elle vient des hauteurs. La ferme est à une altitude de mille mètres.

Docteur Crevaux et E. Lejanne.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ferme de Yavia (voy. p. 242). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CREVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 15 octobre au matin, nous nous mettons en route pour Yavia. Nous traversons à gué et en bac plusieurs cours d'eau sans grande profondeur, mais assez larges avec un courant très rapide. C'est d'abord le rio Tigre. Le Papanémé, au bord duquel nous descendons par un sentier de terre noire très glissant, est déjà un cours d'eau d'importance notable. Nous le traversons dans la pirogue d'un passeur de la Compagnie.

Nous franchissons ensuite, sans descendre de nos montures, le rio Sorrento et le rio de Aguas Claras; chacun de ces cours d'eau est séparé du précédent par une montagne plus ou moins élevée. Les rivières sont à une altitude de sept cent cinquante mètres environ, et les sommets à mille et douze cents mètres. Nous gravissons enfin une nouvelle hauteur et nous restons béants d'admiration.

Nous avons sur notre droite la chaîne des Andes, qui se perd par dégradations successives dans le lointain. Sur la gauche, c'est la plaine immense couverte de forêts, à peine ondulée. Quelques lignes plus sombres y marquent évidemment le passage des rivières. Une chaîne de collines, venant du nord-est, fait une pointe vers le sud et se termine brusquement. On voit de longues taches blanches vivement éclairées par le soleil sur le flanc de ces collines. Je prévois un obstacle pour l'avenir ; je serais bien surpris si le Goyabero ne passe pas à travers ces hauteurs ou ne vient pas baigner l'extrémité de la chaîne. Dans l'un et l'autre cas il y aura une chute inévitable.

Les taches blanches sont pour nos péons naïfs une

1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville que jamais personne n'a visitée. C'est, selon leur légende, la « Ciudad encatada (ou encatadora) del Espiritu Santo » (ville enchanteresse du Saint-Esprit). Pour moi, je crains que cette cité céleste n'ait à son pied quelque gouffre infernal.

Nous commençons la descente, qui est d'une pente très douce. Une large trouée dans la forêt nous conduit tout près de Yavia. Nous nous lançons ensuite sur le versant rapide d'un coteau argileux et glissant. Une prairie se présente devant nous, puis une maison : c'est la ferme de Yavia.

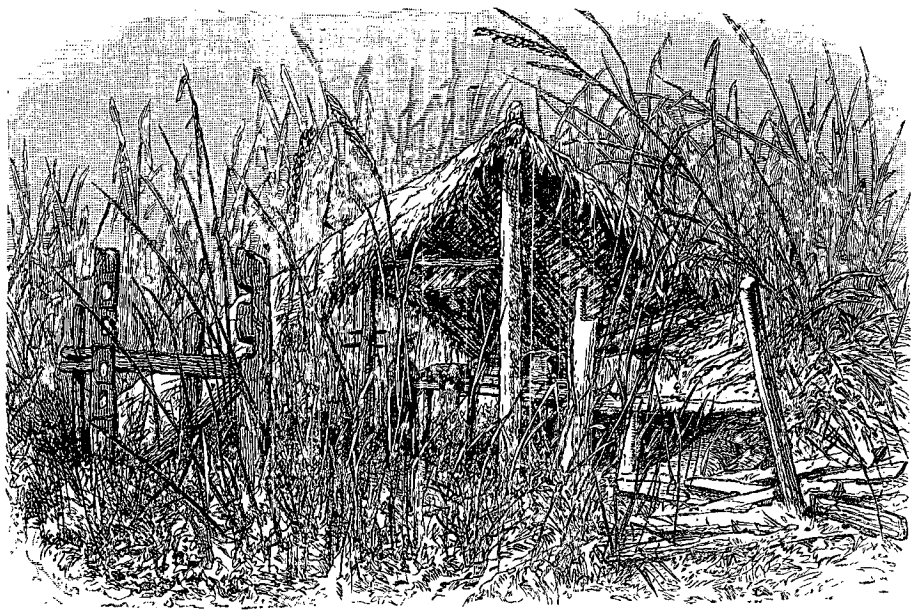
Nous n'y trouvons qu'une femme malade et un domestique.

Tout le reste du personnel s'est établi à la ferme de Duda, sur la rivière du même nom.

Je fais une pointe jusqu'à ce lieu. Grâce à la recommandation de don Lucio, j'y trouve un supplément de provisions. J'achète un bœuf, que nous faisons boucaner, quatre arobes de riz, une arobe de maïs, du sucre, du café, du chocolat, et quelque peu de biscuit. Avec six boîtes de *corned beef* et six boîtes de sardines que nous avons trouvées à Colombia, cela nous fera suffisamment de vivres pour atteindre les premiers villages indiens. Il faut du reste compter sur la pêche et la chasse et ne pas nous embarrasser de bagages trop pesants que nous pourrions être obligés d'abandonner au premier obstacle sérieux sur la rivière.

De Yavia au Goyabero la distance n'est pas de plus de six lieues. Le sentier percé il y a quelques années, par les soins de don Lucio, et qui réunissait ces deux points, a été rapidement envahi par les plantes grimpantes et par les pousses des arbres abattus.

Nous envoyons en avant nos hommes de Duda,



Rancho entouré de grandes herbes. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

pour nous ouvrir une route avec leurs sabres d'abatis.

Le 19, l'un d'eux vient nous prévenir que nous pourrons nous mettre en marche le 20 au matin, et que nous trouverons le sentier frayé jusqu'à la rivière.

Au jour dit, nous sommes en selle de bonne heure et nous nous engageons sur ce chemin rudimentaire. Le trajet ne s'effectue pas sans de grandes difficultés ; tantôt ce sont des arbres trop rapprochés qui refusent de livrer passage à nos mules de charge et qui nécessitent des détours, tantôt nous sommes arrêtés par des lianes oubliées que nos péons coupent devant nous.

Nous franchissons des ruisseaux à bords escarpés. Nos mules bondissent sans nous jeter à bas. Une fois, pourtant, la mule de Lejanne, en sortant du lit d'un torrent, tombe à genoux; mon compagnon se trouve dans la même position à un mètre de l'animal. Ni l'un ni l'autre ne sont blessés.

Vers midi, un orage se déclare. Le tonnerre fait rage sur nos têtes; il pleut à torrents. Lejanne et moi, nous sommes abrités par les deux seuls ponchos en toile imperméable que nous ayons pu trouver à Neiva. La pluie cesse, puis nous franchissons un cours d'eau bordé d'une plage de galets sur laquelle nous nous arrêtons un moment pour déjeuner.

Apatou nous fait remarquer un singulier fruit suspendu à une liane tout près de nous. C'est une grande tortue céleste que nos hommes ont accrochée là à notre intention. Apatou la saisit, lui imprime quelques secousses et nous annonce avec satisfaction que l'animal contient des œufs. Il s'empare d'un sabre d'abatis et il a bientôt brisé le plastron. Il met de côté les œufs, les membres, le mésentère, le foie, qu'il se propose de nous faire manger ce soir.

Notre déjeuner terminé, nous nous engageons à travers de grandes touffes de bambous énormes. Le sol,

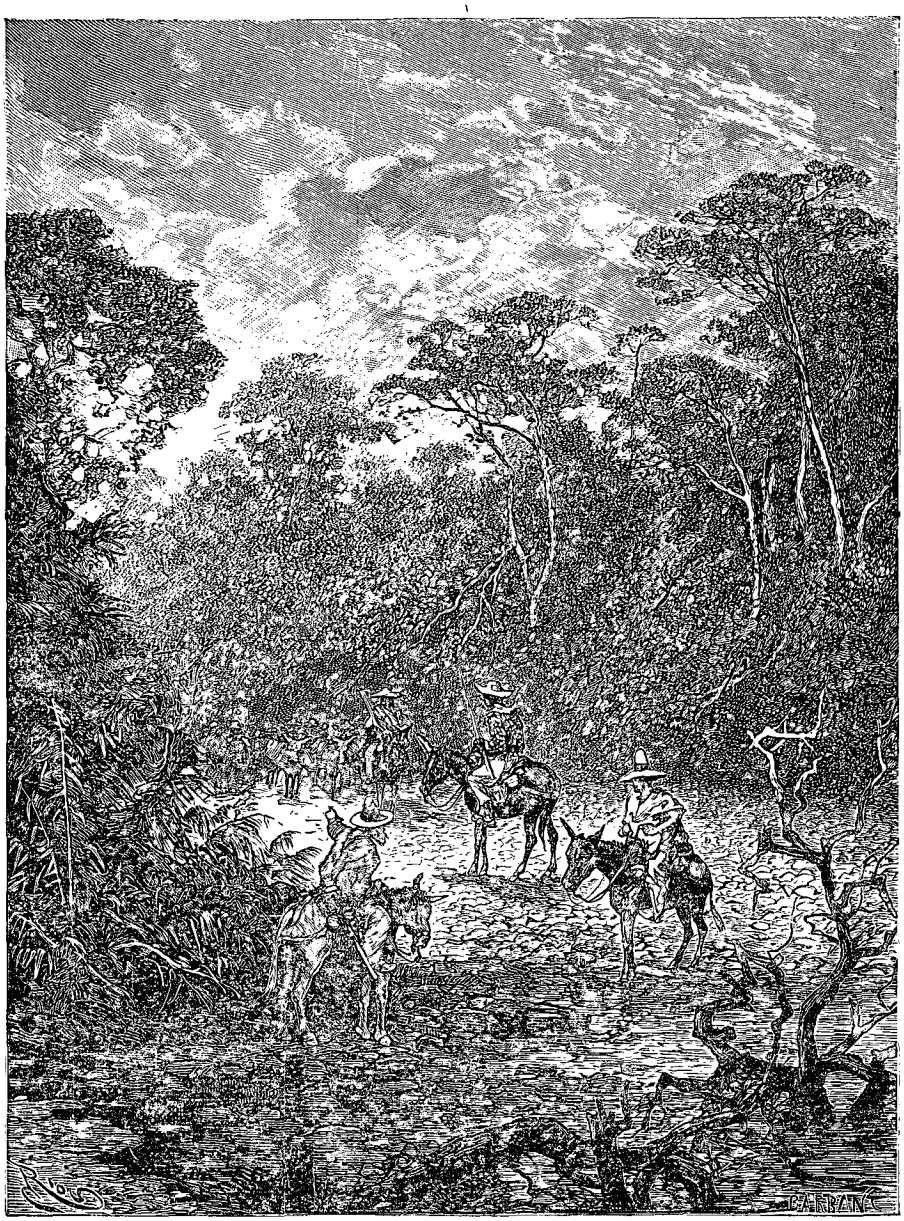
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

humide en ce point, est partout envahi par un lycopode atteignant une hauteur de trente centimètres.

Nous traversons un long plateau de forêts. Un moment la vue peut découvrir la vallée à notre droite. Un long ruban de brume s'étend au-dessus des arbres; le Goyabero est là. Nous saluons la rivière dont nous voulons faire la conquête pour la Géographie.

A quatre heures du soir, nous atteignons enfin la prairie, dont l'herbe a une très grande hauteur. Nous disparaissons avec nos mules, parmi ces longs chaumes dont le frémissement seul trahit notre présence.

Nous traversons une mare bourbeuse où nos montures s'enfoncent jusqu'au ventre et d'où nous sortons très éclaboussés. Un instant après, nous sommes au



Rives hautes du Guaviare. Arrivée dans le lit du fleuve. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

rancho, qui est encore en bon état, mais trop petit pour nous et nos hommes; de plus, il exhale une odeur insupportable de moisissure. Nous décidons à l'instant que le plus urgent est de construire un autre rancho dans une situation plus convenable, car ces hautes herbes doivent être des nids à fauves et à grosses couleuvres. Nous faisons tracer un étroit sentier dans la direction de la rivière. Aveuglés par les hautes herbes nous pourrions ne pas trouver de prime abord le chemin le plus court sans un petit ruisseau qui passe à deux mètres du rancho et nous tire d'embarras. Nous atteignons la rive, qui est escarpée et s'élève d'une vingtaine de mètres au-dessus d'un bras de la rivière. Ce bras, aujourd'hui à sec, est semé de galets très polis et doit recevoir l'eau à la moindre crue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous descendons de notre prairie et nous examinons le terrain. Une île peu large, mais longue d'un kilomètre, nous sépare de l'autre bras de la rivière. Cette île, peu élevée au-dessus du niveau de l'eau, est formée des galets recouverts de sable, de terre végétale et d'arbustes. Ce n'était encore qu'un banc de cailloux lorsque don Lucio vint jusqu'ici.

Nous entendons un bruit sourd à quelques centaines de mètres en aval et nous apercevons des eaux clapoteuses. Il existe évidemment en ce point un rapide peu profond à fond de galets. Après l'avoir examiné, Apatou, dont le rôle commence, juge que nous le franchirons facilement en radeau.

Nous nous décidons en conséquence à nous installer dans cette île; dès demain matin, on y construira un rancho et on y dressera une tente, car nous avons fait à Duda l'emplette d'une toile de coton servant à cet usage et dont on comprendra facilement l'utilité contre la pluie ou le soleil.

Pendant ce temps, Apatou, avec l'un des hommes, choisira et abattra l'arbre nécessaire pour la construction d'un canot pouvant porter quatre personnes. A eux deux ils tailleront et creuseront cette pirogue en quatre ou cinq jours. Les instruments ne leur manqueront pas. Nous possédons une herminette courbe, des haches et des sabres qui nous serviront avec les menus objets qui forment notre pacotille pour nos échanges futurs avec les Indiens.

Les autres hommes nous construiront un radeau avec les troncs de balsas qu'ils couperont dans les environs, qu'ils feront sécher au feu après les avoir écorcés, et qu'ils réuniront à l'aide de fortes lianes bien flexibles et bien résistantes.

Le « balsa » est une malvacée de la tribu des malvées, remarquable par ses larges feuilles, son bois léger, et par les quelques amas de mucilage épaissi qu'on trouve entre le bois et l'écorce. Les fleurs sont grandes et charnues.

Cet arbre a une grande valeur pour les habitants du haut Magdalena, qui s'en servent pour construire des radeaux auxquels ils donnent son nom, et qui sont destinés au transport des marchandises, surtout des écorces de quinquina jusqu'à Honda.

Demain donc chacun se mettra au travail. Je relèverai les sommets voisins, je ferai des observations de soleil, pendant que Lejanne déterminera l'altitude du lieu et consultera ses instruments de météorologie; il tâchera en outre de nous procurer quelques vivres frais : le gibier paraît abondant dans les environs. Nous trouvons en effet dans notre île des empreintes de cerfs et de tapirs. François cuisinera comme d'habitude.

Tout ceci convenu, nous rentrons dans notre prairie en gravissant la rive escarpée qui nous en sépare.

Apatou nous fait un bouillon de tortue pimenté qui est exquis. Lejanne goûte pour la première fois la chair et les œufs de cet animal et déclare qu'il n'a jamais rien mangé de plus savoureux.

Nous prenons un peu de café, bien mérité après cette journée fatigante, et nous disposons nos hamacs autour du rancho. Mais le ciel s'est de nouveau couvert; bientôt il tombe quelques gouttes de pluie. Nous rentrons dans notre domicile d'une odeur si nauséabonde.

Au matin, chacun est à l'ouvrage. Apatou a découvert l'arbre qu'il lui faut et les coups de sa hache retentissent dans la forêt.

Le 22 au matin, notre nouveau rancho est terminé; mais, les bagages n'y ayant pas encore été transportés, François reste occupé à l'ancien. L'homme qui travaille avec Apatou vient lui apporter un couioui (pénélope). Il est environ neuf heures du matin. Un puma superbe se présente à l'entrée du rancho et se retire pendant que François terrifié, et ayant quelque peu perdu la tête, ne retrouve pas son fusil qu'il a pourtant sous la main. Notre Colombien, plus habitué à ces sortes d'aventures, avait dégainé sa machete et se préparait à défendre sa vie. Burban reste frappé de cette rencontre, et, dans la suite du voyage, cet homme, brave au-dessus de tout éloge, dans toutes les circonstances, conserve une secrète terreur à l'idée des félins.

Lejanne tue une biche, des couiouis (pava des Colombiens, pénélope). Apatou tue deux pécaris dans la forêt.

Le 24 octobre, les troncs de balsas nécessaires pour la construction du radeau, écorcés, coupés de dimension voulue, sont rassemblés à la pointe de l'île. Il ne reste plus qu'à les faire sécher. Après dîner, on les disposera au-dessus d'un grand feu et on les fera boucaner toute la nuit.

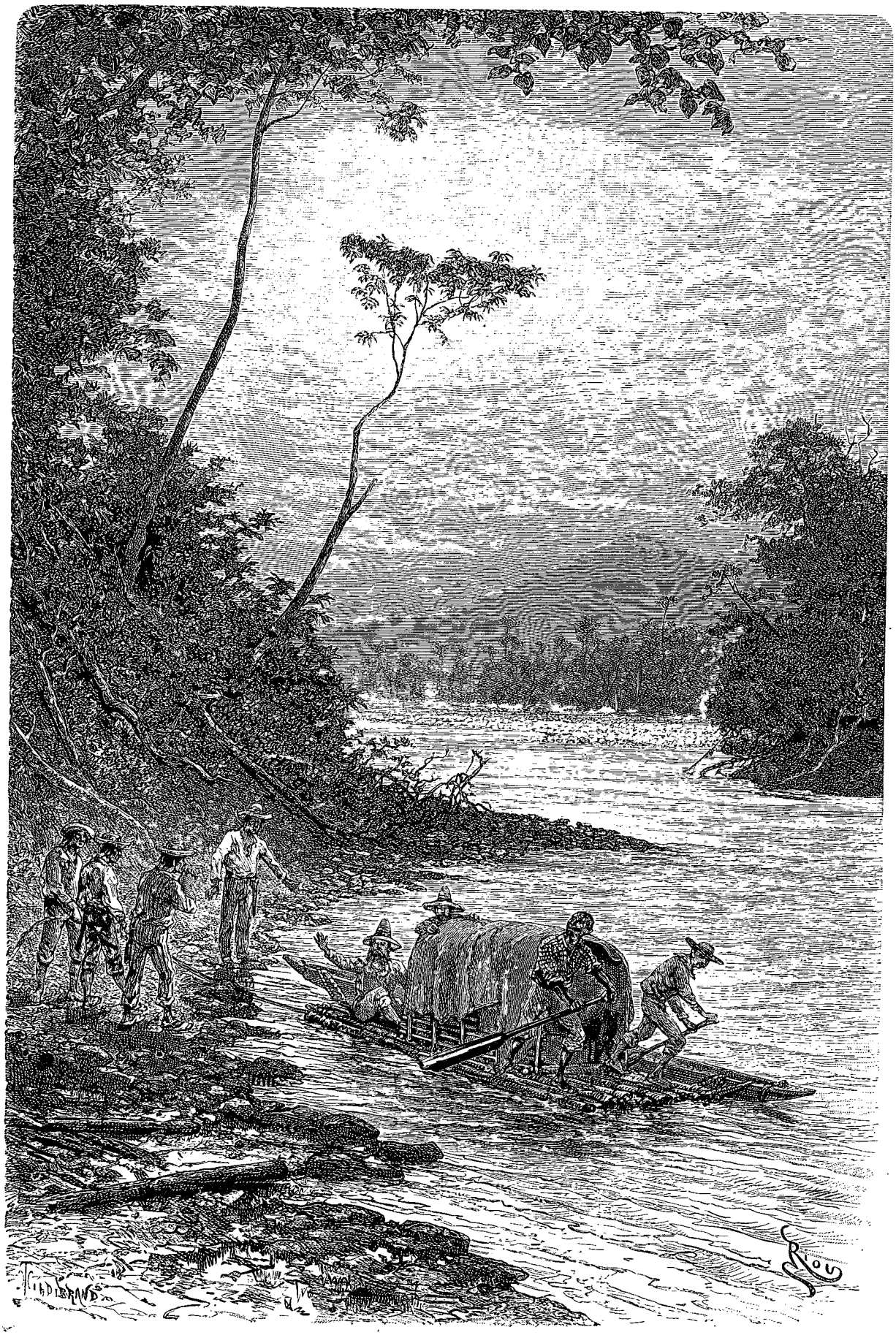
Le canot est entièrement creusé. Lejanne le trouve fort étroit : c'est qu'il lui manque une dernière opération. On le dispose au-dessus d'un grand feu, on le recouvre de feuillages. Il s'ouvre et devient une fort jolie pirogue, large de soixante-cinq centimètres, longue de six mètres et profonde de trente centimètres environ.

Le 25, à midi, tout est prêt, le canot a été transporté sur la rive, le radeau vient de recevoir comme toiture la toile de tente disposée sur des lanières de bambou recourbées. Nous allons dire adieu à ce lieu qui marque notre dernière étape en pays civilisé et où en somme nous avons cruellement souffert, c'est le moment de le dire. Depuis le lever jusqu'après le coucher du soleil nous avons été harcelés, chaque jour, par des myriades de pions. Ce diptère, plus petit, surtout moins allongé que le moustique, s'attaque à toutes les parties nues du corps; il ne se retire que le ventre gonflé, rougi, ayant quadruplé de volume; il laisse après lui un point rouge aréolé qui passe bientôt au noir.

Le cinquième jour, Lejanne a la figure et les mains considérablement tuméfiées, Burban peut à peine ouvrir les yeux.

Une guêpe jaune, une mouche verte avec ses gros

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ du radeau (voy. p. 246). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

yeux masqués de bandes parallèles alternativement noires et vertes, étaient venues se joindre aux pions pour nous rendre l'existence intolérable. Nos nuits avaient été heureusement plus favorisées. Il n'y a pas de moustiques là où les pions sont nombreux.

Nous faisons embarquer les bagages; le radeau ne s'enfonce pas trop; il est fait de deux assises de balsa, et la première seule est immergée, mais nous nous apercevons qu'il n'est pas suffisamment large et qu'il manque un peu de stabilité. Tant pis, nous aviserons plus tard s'il devient dangereux de se fier à lui.

Nos aides nous regardent avec un certain ahurissement, à mesure que le moment du départ approche. Ils nous considèrent comme des fous et refusent toutes les offres que nous faisons à chacun d'eux pour nous accompagner. Le Goyabero pour eux est l'inconnu et par conséquent quelque chose de terrible. Quelqu'un, naguère, a, d'après eux, tenté la descente; il est rentré au bout de la journée, fou de terreur, après avoir rencontré des Indiens féroces. Et puis cette ville mystérieuse du Saint-Esprit! que sais-je, enfin? Tout leur fait peur.

J'ai décidé qu'au moment d'embarquer nous baptiserons la rivière en vidant notre dernière bouteille de champagne. Elle est posée à terre, à moitié couchée entre deux galets, en attendant qu'elle subisse sa destinée. Je fais un dernier tour d'horizon à la boussole et je la heurte du pied. J'entends un bruit douloureux. La bouteille vient d'éclater; la précieuse liqueur se répand sur le sable avide; elle pétille un instant et semble me murmurer quelques reproches. Le nom de mont Champagne est décerné à l'unanimité à la montagne cause de l'accident. Nos aides, j'en suis sûr, voient dans cette bouteille brisée un grave avertissement pour nous, car, au moment où nous prenons place sur la balsa, après avoir amarré le canot le long du bord, ils ont les larmes aux yeux; ils sont devenus nos amis et ils nous crieraient volontiers de ne pas tenter ce voyage funeste. Nous ne partageons nullement leurs terreurs, et cependant ce n'est pas sans une certaine émotion que nous nous engageons dans cette lutte où il faut réellement vaincre ou mourir.

Il est midi vingt minutes. J'ai pris place à l'avant avec Lejanne sur notre caisse à pacotille. Apatou est debout devant nous, une longue pagaie à la main, François se tient comme lui à l'arrière, Toutou est couché sur les bagages. Un des aides lâche l'amarre. Nous jetons un dernier adieu à ces braves gens. Nous sommes en route. Notre radeau est bientôt saisi par le courant et nos deux compagnons ont toutes les peines du monde à le maintenir droit.

Nous atteignons le premier rapide; l'eau court avec une vitesse inouïe; les galets du fond roulent et s'entrechoquent avec le bruit d'un sac de noix. Nous ne sommes plus maîtres de nous diriger. Le radeau tourne, nous atteignons un endroit relativement calme; puis un nouveau rapide se présente; la rivière se divise, nous sommes entraînés dans le bras qui longe la rive droite. L'eau manque de profondeur; elle rebondit furieuse sur les énormes galets; notre radeau touche, les liens sont en partie rompus, deux troncs de balsas se détachent et sont entraînés; le canot va avoir le même sort. Nous nous jetons tous à l'eau et nous poussons vers le banc de sable qui se trouve à notre gauche les débris disloqués de notre flotte. Toutou arrive premier à terre; on l'avait embarqué de force. C'est un désastre. Il faudra reconstruire le radeau.

Apatou coupe quelques nouveaux troncs de balsas dans l'île, sur la rive droite qu'il gagne facilement malgré le courant, à cause du peu de profondeur de l'eau. Vers le soir, il ne nous reste plus qu'à écorcer ces nouvelles billes et à les relier solidement avec les autres. Nous remettons cette opération au lendemain, car le soleil baisse à l'horizon et il est temps de s'occuper du dîner.

En somme notre naufrage s'est borné aux bagages mouillés et à la perte de quelques effets d'habillement. Le vêtement de nuit en drap de Lejanne est déjà bien loin sans doute; heureusement rien d'indispensable n'a été avarié. Nos cartouches, enfermées dans des caisses en fer-blanc soudées, n'ont pu être atteintes par l'eau, celles même qui se trouvaient dans une boîte entamée n'ont aucunement souffert. Notre provision d'allumettes est intacte, car nous avons eu la précaution de l'enfermer dans des flacons de verre bien bouchés.

François nous fait cuire du pécari boucané avec un peu de riz et de sel que nous assaisonnons de notre appétit, puis nous cherchons des places convenables pour nous coucher.

26 octobre. — Avec le jour les pions reparaissent nombreux et enragés. Rien n'est agaçant comme ces piqûres continuelles et la démangeaison insupportable qui les accompagne. On aimerait mieux une bonne blessure une fois faite.

François, nommé maître coq en titre, à l'unanimité des voix moins la sienne, nous prépare un excellent chocolat.

Nous nous occupons ensuite de la reconstruction des radeaux. Lejanne et moi nous enlevons l'écorce des balsas qui se détache en longs rubans avec la plus grande facilité. François, en sa qualité de gabier, sait très bien relier entre elles les pièces de bois, et nous avons bientôt un radeau plus solide que le premier.

Je profite de cet arrêt involontaire pour faire des observations de soleil.

A deux heures, nous embarquons nos bagages que nous avons fait sécher sur le sable.

Nous passons sans accident l'île et ses bambous menaçants. Nous avons une vitesse vertigineuse. Nous heurtons par-ci par-là quelques arbres échoués et ensablés; le radeau tourne et poursuit sa course.

27 octobre. — Nous reprenons notre marche lorsque le soleil vient éclairer le sommet d'une colline voisine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous franchissons sans difficulté un saut plus bruyant que dangereux qui nous a arrêtés hier au soir. Nous ne rencontrons à chaque instant que de petites chutes et des rapides. Nous nous demandons si ce n'est pas folie de nous lancer tête baissée, avec une embarcation si peu maniable qu'un radeau, dans des courants si vertigineux. Une fois nous sommes obligés de débarquer pour faire franchir successivement à notre balsa et à notre canot un barrage interrompu formé de grandes roches.

Vers dix heures, nous touchons fortement dans un rapide ; notre radeau est traîné quelques instants sur les galets, puis il s'échoue tout à fait : l'eau l'envahit par l'arrière au point que nous craignons pour nos bagages.

Après vingt minutes d'efforts, nous finissons par le dégager à l'aide de leviers ; nous n'avons que le temps de sauter à bord, et nous sommes entraînés avec une grande violence vers des roches mi-noyées, situées à cent mètres. Nous heurtons l'une d'elles ; je ne sais comment nous ne nous y brisons pas tout à fait. Peu après, nous sommes en bas du rapide.

La rivière étant relativement calme, nous gagnons la rive droite pour réparer le désordre de nos embarcations. Nous avions notre provision de viande boucanée dans le canot ; mais il a échangé sa cargaison contre un chargement d'eau, ce qui est fort peu de notre goût. Apatou le saisit par l'arrière et lui imprime un mouvement de balancement qui l'a bientôt à moitié vidé ; une calebasse fait le reste.

Comme nous avons tous faim, nous nous décidons à déjeuner ; nous avons encore quelques biscuits. François dégage une boîte de *corned beef* et se dispose à l'ouvrir lorsque j'aperçois sur la rive opposée un tapir



Le radeau après une demi-heure de navigation. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

qui se met à l'eau pour franchir la rivière. Lejanne saisit vivement son fusil et sa cartouchière et saute dans le canot qu'Apatou dirige vers l'animal, mais il s'aperçoit en route qu'il n'a emporté que du 3/0. Il tire quatre cartouches à vingt mètres et revient désappointé me demander si cet animal est en granit.

Après cette chasse infructueuse nous déjeunons. Les miettes qui tombent de nos mains passent entre les pièces de bois du radeau et attirent autour de nous des myriades de petits poissons. Nous suivons curieusement leurs mouvements gloutons, au moment où leurs mâchoires irisées viennent saisir à la surface quelque bribe imperceptible. Si nous songions tout à l'heure avec quelque peine à la perte de notre provision de viande, nous sommes consolés maintenant en voyant le grand nombre d'êtres qui se contentent encore de nos restes. La philosophie est une belle chose.

Nous reprenons notre marche. Nous rencontrons dans l'après-midi le premier caïman. L'animal rôtissait au soleil sur la berge. Il paraît fort surpris d'abord, puis il se fâche, fait quelques frétillements rageurs et disparaît sous les flots.

Les rapides succèdent toujours aux rapides. Notre radeau frotte partout et se disloque de plus en plus. Vers cinq heures, les lianes sont rompues ; celles du milieu seules tiennent encore.

Nous sommes entraînés dans un canal étroit où le courant est très rapide. Il est infranchissable pour nous à cause des mille obstacles qui en hérissent le fond. Nous sommes arrêtés par un enchevêtrement d'arbres et de bambous ensablés. Nous craignons que les derniers liens du radeau ne viennent à se rompre. Les troncs de balsas jouent d'une façon peu rassurante ; l'un d'eux est presque entièrement sorti et fait éperon à l'avant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

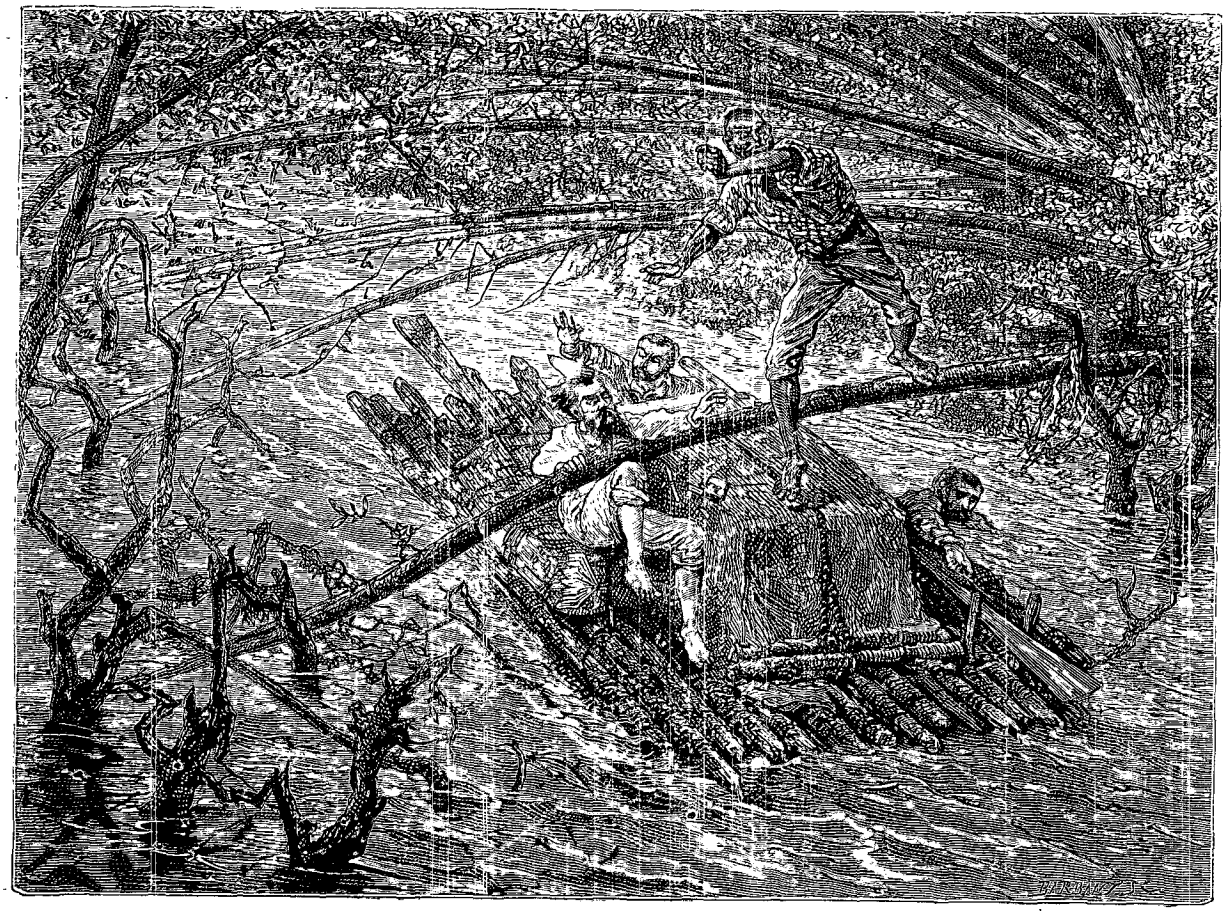
Demain nous remplacerons les lianes du radeau.

Nous passons encore une assez vilaine nuit sur la plage voisine. Les galets arrondis et imparfaitement couverts de sable qui le composent constituent un sommier qu'on ne peut décemment comparer qu'à ceux des chambres garnies occupées par des étudiants peu fortunés.

28 octobre. — Au point du jour, Apatou regagne la forêt par la même route qu'hier au soir. Il revient bientôt avec une provision de lianes flexibles.

François les met en place. Il serre chaque tour à l'aide d'un levier. Il remplace les lianes du milieu par trois tours de corde solide. Tout l'excédent des cordes de hamacs y a passé. François a eu la précaution d'entailler les troncs de balsas à l'endroit où passent les cordes.

A une heure, nous embarquons. Toutou fait toujours des manières au moment de prendre place sur la balsa. Il a été quelque peu contusionné, puis jeté à l'eau. La navigation ne lui va plus. A chaque arrêt nous perdons une demi-heure à courir après lui et à l'inviter gracieusement, en le tirant par l'oreille, à vouloir bien honorer l'équipage de sa présence. Cette fois il se sauve dans la forêt. François le poursuit;



Un endroit incommode pour prendre un relèvement (voy. p. 250). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

nous rappelons notre compagnon, décidés à ne plus gaspiller notre temps pour les beaux yeux d'un chien, lorsque nous les voyons venir l'un traînant l'autre. C'est réellement écœurant, pendant nos courses sur l'eau, de voir ce graisseux animal anxieux, tremblant de tous ses membres. La peur est une laide chose, même chez les chiens.

A cent mètres de notre point de départ le courant se porte violemment sur la rive gauche. Tout près du bord, un arbre énorme sort à moitié de l'eau qui derrière lui bouillonne. Nous sommes entraînés vers l'obstacle; notre canot qui se trouve à bâbord fait entendre un craquement et se remplit. Il est fracassé: Apatou le démarre rapidement et l'abandonne au courant. C'est une grande perte que nous venons de faire. Comment, désormais, si nous rencontrons un saut dangereux, pourrons-nous porter à terre une amarre qui nous permette d'arrêter le radeau? Celui-ci est en effet si peu maniable que nous faisons parfois plusieurs kilomètres sans pouvoir accoster. Ne ferons-nous pas bien de creuser un autre canot?

Les bambous deviennent extrêmement nombreux et font un rideau sur chaque rive. Nous n'avons pas le temps de contempler le miroitement sur le ciel de leurs feuilles mobiles. Nous sommes constamment occupés à éviter leurs tiges inclinées sur la rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



À travers les bambous. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. E. Lejanne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce sont les plus grosses que j'aie jamais vues. Lejanne me dit que les bambous de Cochinchine, quoique aussi élevés que ceux-ci, n'en approchent pas comme diamètre; il est quelque peu étonné aussi de les trouver envahis par les lichens.

Un moment le courant devient très violent. Un de ces monstrueux bambous s'étend à soixante centimètres de l'eau, parallèlement à sa surface. Le radeau passera dessous ; nos bagages seront heurtés inévitablement. Occupé à prendre un relèvement, je n'aperçois pas le danger. J'entends crier gare! et je me sens fortement comprimé une seconde; pendant une minute je ne me rends pas bien compte de ce qui m'est arrivé. J'ai été serré entre le bambou et les bagages. Ma poitrine, mon menton sont contusionnés, mon nez saigne. Mes compagnons n'ont pas souffert. Apatou a sauté par-dessus l'obstacle. Lejanne s'est réfugié derrière les bagages et n'a pas été atteint, pas plus que François, qui, cramponné au radeau, s'est mis à la nage. Les arbres échoués sont toujours aussi nombreux : on dirait une hydre immense sortant de l'eau mille têtes curieuses.

Vers trois heures, Apatou tombe à l'eau une seconde fois à un choc du radeau. Il se tire d'affaire aussi vite et aussi heureusement que la première.

A dix mètres se trouve une plage sur laquelle sont échoués des arbres secs qui nous fourniront du bois pour notre feu, des postes pour nos hamacs et un amarrage solide pour notre radeau. Il est urgent, du reste, de tuer quelque gibier, car depuis deux jours nous ne mangeons avec notre riz que du *corned beef* que nous avons intérêt à ménager.

Nous nous arrêtons. Lejanne va faire un tour de chasse; s'il tue quelque gibier, nous aurons de la viande fraîche et des amorces pour utiliser nos hameçons.

Il rencontre sur le sable des empreintes de biche toutes fraîches qu'il suit jusqu'à l'îlot de verdure qui tapisse le fond de la plage. Le chien n'a pas voulu le suivre. Il s'engage sous bois, tenant son fusil d'une main, tandis que de l'autre il écarte les branches avec le moins de bruit possible. Il ne peut retenir une exclamation en sentant sur sa main pendante qui tient le fusil un corps froid et vivant qu'il prend pour un serpent; c'est tout simplement le museau de Toutou qui s'est décidé, mais bien tard, à le suivre. Cette exclamation fait lever la biche, qu'il entend courir en froissant le feuillage. Il veut ensuite mettre le chien sur la piste, mais celui-ci le regarde étonné, puis se sauve à toutes jambes vers le radeau. Lejanne revient encore bredouille et peu content des services que nous rend notre chien, auquel il adresse un discours éloquent qui peut se résumer ainsi :

« Monsieur Toutou, rappelez-vous que j'ai mangé du chien pendant le siège de Paris, que les Chinois font de vos pareils des saucisses parfumées à la cannelle; si vous nous laissez manquer de gibier, nous ne pourrons plus vous nourrir, car votre appétit est aussi grand que votre paresse. Plutôt que d'épuiser nos provisions, nous sommes décidés à nous repaître de votre adipeuse personne. Ainsi, gare à la marmite! »

Peu après, Lejanne tue un aigle noir que les Bonis appellent « pagani ». Les intestins sont disposés sur un hameçon adapté à une ficelle solide. François va mouiller cette ligne au bout de laquelle il espère trouver demain matin un mapourito comme ceux que nous avons déjà mangés au port d'embarquement. Le mapourito est un poisson sans écailles, à tête un peu aplatie horizontalement, qui porte six barbillons, dont les deux de la mâchoire supérieure sont aussi longs que le corps.

Apatou éprouve pour ce poisson, que nous trouvons tous excellent, une répugnance qui doit tenir à des préjugés de sa tribu.

29 octobre. — Nous embarquons à huit heures.

Une heure après, nous apercevons sur la rive une famille de cabiais qui broute paisiblement les hautes herbes. Elle se compose de quatre individus, le père, la mère et deux petits.

Le cabiai est un rongeur, le seul qui ait des circonvolutions cérébrales. Il atteint la grosseur d'un cochon, avec un corps moins allongé. Son poil est long, rare, très épais, d'un gris fauve, ses oreilles sont courtes et arrondies, sa queue très courte. C'est un animal tout à fait inoffensif. Il nage et plonge admirablement. Sa chair blanche et grasse est un régal pour Apatou.

Lejanne vise un des petits, plus facile à tuer avec du gros plomb. L'animal tombe blessé, mais fait encore des efforts pour arriver jusqu'à l'eau. Un deuxième coup l'étend raide mort. Les trois autres ont plongé et nous voyons paraître tout près de l'autre rive leurs têtes à yeux fixes.

Nous faisons tous nos efforts pour atteindre la berge; nous y parvenons à deux cents mètres de là. François saute vivement à terre avec l'amarre et la fixe à une poignée de jeunes branches; mais, le courant étant trop fort, elles se rompent, et nous allons à la dérive, laissant notre compagnon en arrière. Ce n'est qu'à cinq cents mètres en aval que nous passons à portée d'arbrisseaux qui s'inclinent sur la rivière. Nous les saisissons de toutes nos forces, et Apatou parvient à fixer enfin l'amarre ; mais l'eau inonde le radeau et mouille les bagages. L'amarre s'attache aux liens de l'avant et je crains que ceux-ci ne soient arrachés. Lejanne a la même crainte et passe à l'arrière pour saisir quelques branches sur lesquelles se portera une partie de la tension. Il s'est assis derrière les bagages contre lesquels il appuie les pieds pour faire plus de force. Apatou, qui est à terre, ne l'apercevant plus, le croit tombé à l'eau. En un clin d'œil il a largué l'amarre et se trouve à bord pour aller à son secours. Quand il s'aperçoit de son erreur, il est trop tard : le radeau a repris sa marche, et ce n'est qu'à un kilomètre et demi de ce point que nous pouvons nous arrêter définitivement. Nous avons laissé à droite et à gauche des bras de la rivière qui nous séparent de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

François. Celui-ci a un moment de désespoir quand, revenant avec le cabiai, il n'aperçoit plus la balsa. Il est dans une île; il ne peut gagner que la rive gauche à cause du courant; il se jette à la nage et manque de se noyer pendant la traversée. Il est quelque peu réconforté en apercevant une chemise, que Lejanne a hissée au bout d'une perche et qui lui fait voir que ses compagnons ne sont pas loin. Cependant il est séparé de nous par deux bras très rapides. Il ne peut songer à nous rejoindre qu'en descendant en aval, à un point où la rivière coule dans un seul lit. Nous ferons tous nos efforts pour passer à sa portée et lui jeter une amarre. Un de ces points se trouve heureusement à deux ou trois cents mètres en aval du lieu où nous sommes. Nous le lui indiquons du geste, et il se met en marche à travers les broussailles inextricables de la rive. Il nous criera et nous fera signe sitôt qu'il sera à son poste. Cela lui demandera plusieurs heures et lui coûtera de grandes fatigues.

A cause des obstacles, bambous, branches d'arbres, qui viennent à chaque instant heurter nos bagages, nous avons tout fait serrer sous la toile de tente solidement attachée. Un seul fusil est resté, celui de Lejanne; les autres sont démontés et se trouvent avec



Le léopard est foudroyé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne..

nos cartouches dans notre caisse à pacotille que nous pourrions appeler notre coffre-fort, car c'est bel et bien de la monnaie indienne qu'elle renferme.

Ayant du temps devant nous, et le ciel étant pur, je dégage le théodolite et je fais une observation de soleil.

Lejanne, perché sur le radeau, suit les mouvements de François. Toutou est près de moi; il a aboyé tout à l'heure, chose nouvelle pour nous, car nous ne connaissions pas encore le son de sa voix.

En tournant la tête pour consulter mon chronomètre, j'aperçois un léopard qui se frotte avec des mouvements de chat sur le sable chaud, à trente mètres de moi. « Lejanne! un tigre! » dis-je doucement. Lejanne prend son fusil; il n'a encore qu'une cartouche de 3/0, toutes les autres sont dans la caisse et il n'est plus temps de songer à les prendre; il se dirige sur l'animal de façon à pouvoir le tirer en travers. Je le suis, armé d'un sabre d'abatis. Apatou nous accompagne, tenant dans ses mains un énorme galet. A dix mètres Lejanne s'arrête; il vise au défaut de l'épaule cet animal par trop complaisant et fait feu. Le léopard fait un mouvement comme pour bondir et retombe sur le côté. Nous nous avançons prudemment. Il est bien mort; il a été foudroyé.

C'est un vieux mâle dont les crocs sont usés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Indiens de la Guyane appellent ce félin « maracaï », d'où vient peut-être le nom de Maracaïbo.

Nous n'avons guère le temps de préparer des peaux. Lejanne arrache une griffe comme trophée.

Vers midi et quart, François a gagné le poste que nous lui avons indiqué. Nous embarquons et nous faisons force de rames vers la rive opposée. Nous avons attaché l'amarre autour d'une pierre. Apatou la jette; par fatalité elle se détache, et la pierre seule atteint la rive.

Le moment est décisif. François se jette à la nage; il a le bonheur de saisir la gaffe qu'Apatou lui tend et se trouve bientôt sur le radeau.

Il est resté trois heures séparé de nous. Il est pâle; il a passé par des transes terribles que comprendront seuls ceux qui se sont crus, même un instant, perdus dans les grands bois. Maintenant qu'il nous a rejoints, il a une gaieté nerveuse et presque délirante.

Une demi-heure après, nous arrivons à la bouche d'un affluent de droite important, qui doit être l'Unilla et qui vient des environs de Neiva. Ses eaux sont tranquilles et un peu plus vertes que celles du Goyabero. Nous ne sommes plus, d'après le baromètre, qu'à trois cent soixante-dix mètres d'altitude.

En seize heures et demie nous avons descendu de deux cent vingt-quatre mètres : soit treize mètres et demi à l'heure. Qu'on juge de la rapidité du courant!

A deux cents mètres de la bouche de l'Unilla, sur la rive droite du rio de Lesseps (Goyabero), se trouve une petite grève dont le fond est tapissé par un élégant réseau de bambous au pied desquels nous trouvons quelque ombre. Le courant est modéré.

Nous avons tous faim. Nous sommes joyeux de nous être si bien tirés de nos aventures de la matinée. Le tribut important que la rivière vient de recevoir nous promet pour l'avenir des eaux plus profondes. Une période de navigation plus agréable va s'ouvrir devant nous. Nous sommes dans d'excellentes dispositions pour déjeuner : aussi nous décidons-nous à faire une halte sur cette plage.

Mis en garde par la mauvaise rencontre de ce matin, nous dégageons un deuxième fusil et une provision de cartouches.

Une troupe de singes gris prend ses ébats dans les bambous. Apatou, très friand de la chair de ces animaux, s'en approche; il est d'abord quelque peu ébloui par les mille traits de feu que le soleil envoie à travers le feuillage, puis son œil s'y habitue. Les singes nous regardent avec une certaine curiosité tout en poussant leurs ricanements stridents. Apatou choisit celui qui lui semble le plus gras, puis il fait feu. Le singe, mortellement blessé, reste un instant suspendu par la queue et tombe lourdement sur le sol. Il a une superbe fourrure. Lejanne le regarde curieusement et me déclare qu'il n'a nullement envie de manger la chair de cet animal. Il a vu des hommes plus laids que cet infortuné quadrumane. Il se croirait un peu cannibale s'il en faisait sa nourriture. S'il faut en venir là, il aura la nécessité pour excuse. Pour moi, qui ai mangé du singe dans mes précédents voyages, je partage les idées d'Apatou sur ses qualités gastronomiques.

Après avoir déjeuné de conserve de bœuf et de riz bouilli, nous nous remettons en route. Comme nous nous y attendions, la rivière devient plus tranquille. D'immenses forêts s'étendent sur chaque rive. Des figuiers géants, des acajous énormes, des bombax ceibo à branches horizontales sont les tambours-majors d'une armée de géants végétaux empanachée de palmiers. Mille lianes bizarres se tordent, s'élancent en grouillements vivants au front de ces Titans et portent jusqu'au ciel leurs fleurs, leurs fruits et même leur feuillage. Quelques-unes de ces lianes, grosses comme la cuisse, sont recouvertes de taches nombreuses et de couleurs variées, produites par des algues, et ressemblant aux enlacements d'énormes serpents. C'est toute une chevelure de Méduse. Des arbres chauves, mourants de vieillesse, disparaissent sous une forêt de parasites. Des nids de caciques suspendus à leurs branches semblent être leurs dernières larmes. Des caciques, au plumage noir et jaune, déchirent l'air de leur chant produisant l'impression d'un coup de ciseau qui se terminerait par un miaulement. Des perruches sans nombre jacassent dans le feuillage. Des aras, par couples, passent au-dessus de nous en poussant leurs deux cris désagréables. Leur plumage rouge et bleu, leur longue queue, vivement éclairée par le soleil oblique, leur donnent des aspects de comètes. Les toucans semblent nous poursuivre de leurs aboiements de petits chiens. Parfois ils tentent la traversée de la rivière, et, en considérant leur vol pénible, je commence à croire, comme me le dit Apatou, que souvent ils tombent à l'eau.

Quelques hérons gris, semblables au merveilleux oiseau du Magdalena, s'envolent à notre approche.

Vers quatre heures et demie, nous arrivons en face d'un banc de sable, où nous atterrissons pour passer la nuit. C'est un ancien lit de la rivière. Le sable a gardé l'empreinte des ventres écailleux et des griffes allongées de nombreux caïmans; des biches, des tapirs, des oiseaux sans nombre ont aussi passé par là.

Pendant que j'allume du feu, François et Apatou descendent du radeau les hamacs, les couvertures et tout ce qu'il faut pour la cuisine.

Lejanne prend son fusil et s'élance sur les traces fraîches d'un tapir. J'entends bientôt un coup de feu. Mon compagnon revient avec un superbe canard à plumage cuivré, à ailes blanches et noires, à ventre blanc légèrement teinté de rouille, à pattes d'un rouge orangé (pato real des Colombiens).

L'heureux chasseur est rayonnant, car il ne sera pas forcé de manger du singe.

Apatou a flambé au-dessus du feu la superbe fourrure de son singe gris; armé d'un couteau, il en a gratté les derniers débris, et nous nous trouvons en présence d'un petit homme ventru, à membres grêles, à peau bistrée. Lejanne en a horreur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers onze heures, Apatou me signale à l'avant du radeau un long museau noir qui glisse sur les flots et disparaît de temps en temps. Bientôt nous voyons sortir sur la rive droite un tamanoir à belle fourrure et à longue queue bien fournie.

Le tamanoir a des ongles très longs avec lesquels il serre si fortement les objets qu'il saisit qu'on ne peut lui faire lâcher prise qu'en lui coupant la patte. Apatou a eu affaire à lui et en porte encore des cicatrices.

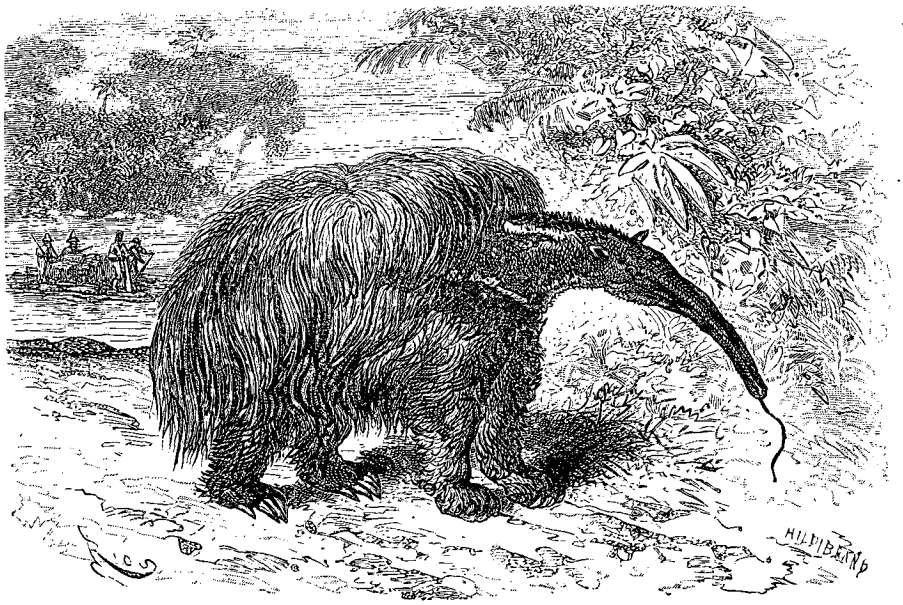
Vers six heures, nous débarquons sur une petite plage de galets, très plate et peu profonde. Cette plage n'est que l'entrée d'un petit canal aujourd'hui presque à sec, mais où la rivière a laissé quelques mares à eau verte et fétide. Le campement est peu de notre goût, mais où en trouver un meilleur? La rivière est maintenant bien canalisée et ne laisse plus à découvert qu'un petit nombre de plages.

Au moment où nous allons dîner, nous sommes tout surpris par les cris de singes rouges perchés sur des bambous tout près de nous. Nous distinguons parfaitement une note grave et une note aiguë. On dirait un chien hurlant entre les griffes d'un tigre qui pousse des rauquements, ou bien encore la voix harmonieuse d'un cochon qu'on égorge.

Je me rappelle qu'il doit nous rester quelque part un saucisson acheté à bord du *Lafayette*. François le retrouve.

« Hurrah! Foin du singe! » crie Lejanne en jetant son chapeau vers les nues.

Nous accrochons nos hamacs aux ingas. Apatou seul s'obstine à coucher sur le radeau. Pourquoi? D'habitude il est parfaitement navré s'il est forcé de coucher sur le sol. Nous renonçons à chercher les raisons qui le guident. S'il voyait quelque danger



Tamanoir. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

en cet endroit il ne manquerait pas de nous en faire part.

31 octobre. — La rivière est large, le courant bon, l'eau profonde. Nous n'avons presque plus à nous occuper du radeau, que nous laissons aller à son gré. Nous apercevons des cabiais sur la rive gauche. Nous accostons; ils se sont sauvés sous bois; Apatou les poursuit. Nous entendons deux coups de feu. Notre compagnon appelle François pour l'aider à rapporter son gibier. C'est un animal de moyenne taille qui doit peser soixante kilogrammes.

A quelques centaines de mètres nous apercevons, posés sur la terre végétale taillée à pic qui forme la rive, une multitude de papillons qui font une grande tache claire. Les uns sont blancs, les autres jaune serin, le reste jaune d'or. Tout à coup ils s'envolent et font dans l'air un effet de neige tombante.

Nous rencontrons quelques caïmans. Ils sont bien loin de montrer la férocité de ceux de la bouche de l'Areare contre lesquels on nous a recommandé de nous tenir en garde.

Le soleil est assez bas sur l'horizon qui commence à prendre les riches teintes du soir lorsque nous accostons un banc de sable où nous passerons la nuit.

Le cabiai est bientôt dépouillé; on rejette la tête et les côtes. Apatou fait boucaner les quatre membres, qui sont déjà de jolis jambons, et François fait rôtir pour notre dîner les couches musculaires du ventre.

Pendant le repas nous entendons siffler quelques moustiques. Funeste présage!

Nous nous étendons dans nos hamacs; les affreuses petites bêtes deviennent plus nombreuses. Nous résistons longtemps à leurs piqûres. La paresse nous empêche de nous lever, mais nous ne pouvons fermer l'œil. Enfin nous nous armons d'un tison et nous nous dirigeons vers le radeau autour duquel nous enten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dons à chaque instant le bruit d'un animal puissant qui saute dans l'eau. La tête et les côtes du cabiai que nous avons jetées doivent attirer les voraces habitants de la rivière, poissons et caïmans. Notre présence les intimide, car nous n'entendons plus aucun bruit pendant que nous sommes sur le radeau, agitant notre tison. Nous installons nos moustiquaires et bientôt nous dormons à poings fermés.

1er novembre. — A six heures et demie nous sommes en route. Nous avons devant nous une chaîne de collines se détachant en bleu clair sur la verdure de la rive. On dirait des remparts couverts de forêts. Nous n'en sommes pas très éloignés, car nous pouvons distinguer les taches faites par la végétation. La rivière a d'énormes détours; toute notre journée se passe devant ces collines, que nous longeons tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Le Raudal qu'on nous a annoncé avant la bouche de l'Areare ne se trouverait il pas ici? Bientôt, alors, notre fermeté sera mise à l'épreuve. Si du moins nous connaissions la situation approximative et la nature de l'obstacle à franchir! Et puis, n'y en a-t-il pas d'autres avant celui dont on nous a parlé? Nous serons les premiers à le savoir. Mes compagnons sont pleins de résolution comme moi-même, et parfaitement calmes dans l'attente du danger. Le Goyabero, cependant, semble aujourd'hui une honnête rivière peu disposée aux grandes frasques et aux grandes cascades. Elle est bien canalisée; elle a un courant moins rapide. Serait-ce pour donner raison au proverbe : Méfiez-vous de l'eau qui dort?

2 novembre. — Des cabiais nombreux paissent sur les rives et traversent par endroits sans montrer la moindre frayeur de notre approche. Nous sentons bien, à la tranquillité de tous les animaux que nous rencontrons, que l'homme n'a pas encore fait son apparition en ces lieux.

Vers neuf heures du matin, François jette à l'eau d'un coup de pagaie un petit serpent monté à bord à son insu et qu'il a le bonheur d'apercevoir à temps près de son pied. Il est long d'environ quarante centimètres. Il a une tête large aplatie de mauvais augure. Ce reptile se maintient quelque temps assez près du radeau, grâce au courant et à ses efforts. Il s'éloigne enfin et nous le perdons de vue.

Vers onze heures, nous atteignons un renflement de la rivière. Sa largeur est de quatre cents mètres. Son milieu est occupé par un banc de sable dont un bord taillé à pic s'éboule à chaque instant près de nous, car nous le longeons à dix pas. Le courant est assez rapide. Apatou, debout à l'avant, semble peu attentif. Tout à coup il crie à François : « Attention! Pagayez fort. » Nous atteignons le banc de sable, nous débarquons. « Rivière faire mauvais, » nous dit Apatou. Nous amenons le radeau en le retenant par l'amarre jusqu'à la pointe aval du banc de sable. De là nous pouvons enfin voir de quoi il s'agit. Nous avons devant nous et un peu sur la droite un amas de rochers percé d'une brèche qui doit être fort étroite et où la rivière vient s'engouffrer en écumant. Notre situation est critique. Nous ne pouvons espérer de gagner avec le radeau l'une ou l'autre des rives; le courant nous aurait avant cela amenés à l'entrée de la brèche. Abandonner nos bagages? Il ne faut pas y songer. Le voyage serait manqué et nous péririons misérablement.

Il faut pourtant que nous sachions à quoi nous en tenir avant de nous précipiter dans ce gouffre. Peut-être est-il moins dangereux qu'il n'en a l'air!

Apatou prend sa pagaie, dont il se sert en même temps comme point d'appui et pour mesurer devant lui la profondeur de l'eau; puis il s'engage dans la rivière pour gagner la rive gauche. Ce n'est pas sans une grande anxiété que nous suivons la difficile traversée tentée par notre brave camarade.

Parfois il a de l'eau jusqu'aux épaules et nous craignons de le voir entraîner. S'il venait à perdre pied, pourrait-il lutter contre le courant? C'est douteux. Il faut songer en outre aux caïmans que nous avons déjà rencontrés. Rien qu'en pensant à ces horribles bêtes nous frissonnons pour notre intrépide compagnon. Enfin il atteint la rive gauche; il descend jusqu'à ce qu'il soit bien en face de la brèche qui, avons-nous dit, est un peu sur la droite de l'espèce d'impasse où nous nous trouvons. Bientôt il revient vers nous en renouvelant cette traversée qui nous fait frémir. Qu'a-t-il vu? Notre anxiété est grande.

C'est une longue trouée à travers la colline; d'après la faible partie qu'il en a aperçue, il résume son opinion en deux mots : « Ça mauvais, pouvé passer peut-être. »

Nous nous regardons une seconde. Chacun fait un geste. Nous nous sommes compris. En avant!

C'est un moment terrible.

En cinq minutes nous sommes à l'entrée de la brèche et nous y pénétrons. Sa largeur varie pendant deux kilomètres de douze à vingt-cinq mètres environ.

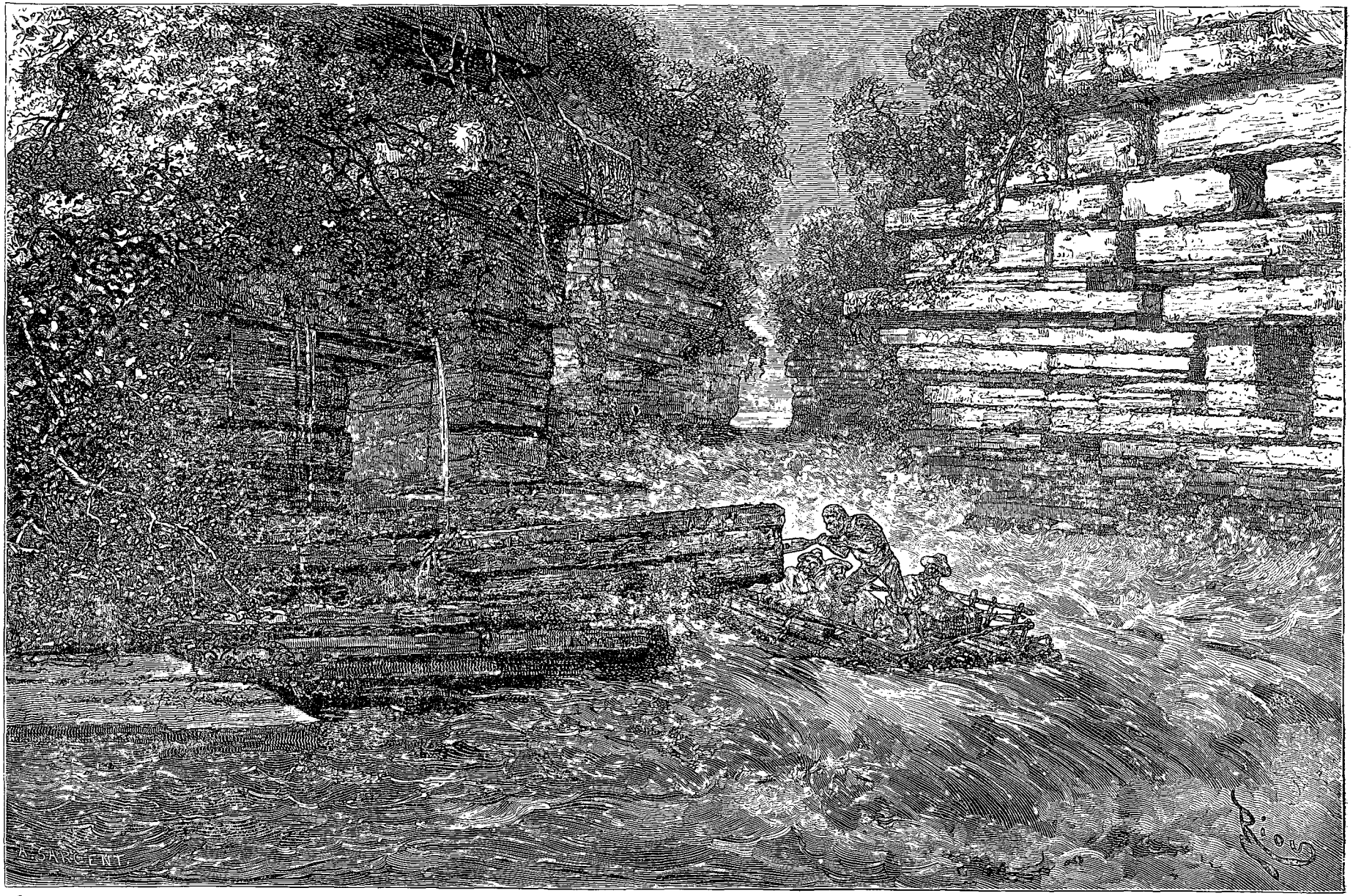
Nous avons de chaque côté un mur haut de quarante mètres et fait d'énormes tables de grès superposées, les unes en retrait, les autres en surplomb. Des arbustes sortent partout des crevasses que ces roches laissent entre elles. Quelques minces filets d'eau coulent par endroits de ces parois abruptes.

Des blocs à moitié submergés font de place en place saillie sur l'une des rives et refoulent l'eau qui tourbillonne en grondant.

La rivière mugit d'être ainsi emprisonnée et cherche avec rage une sortie. Les remous semblent autant de fauves tournant dans leurs cages.

Nous rasons parfois la crête de blocs noyés pour retomber à un mètre plus bas. Un moment nous sommes entraînés vers une roche en surplomb qui rase l'eau à cinquante centimètres. C'en est fait de nous; tout ce qui est sur le radeau va être broyé ou balayé. Nous allons disparaître dans l'horrible tourbillon. Mais Apatou, admirable de sang-froid, a vu le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du premier Raudal (voy. p. 256). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

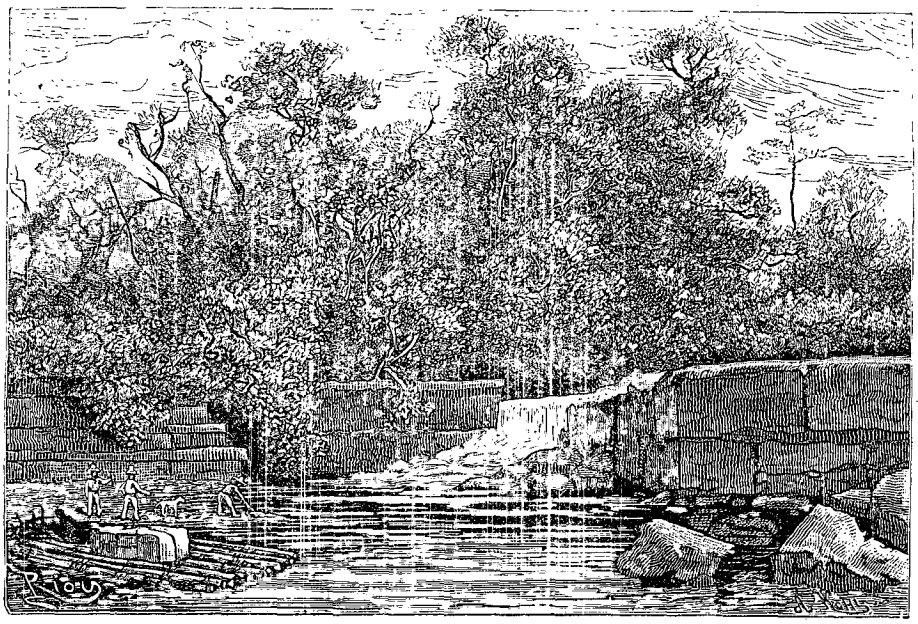
danger. Il appuie un levier sur la roche; d'un effort surhumain il nous a renvoyés au large. Nous sommes sauvés!

Depuis lors jusqu'à la sortie tout va bien. Ici la rivière s'élargit, puis une jetée de grès s'avance de chaque rive formant un V dont l'ouverture regarde la brèche. La pointe du V présente une ouverture très étroite, et il y existe un saut de un mètre que nous franchissons encore avec bonheur.

Au delà, sur la rive droite, nous apercevons une fraîche cascade et un large banc de grès. Nous y débarquons avec plaisir. Nous avons besoin de nous reposer. Il nous semble que nous avons été privés longtemps de la vue du ciel. Qu'il est bleu! que la nature est belle autour de nous! Comme les arbres sont riants! Nous avons une gaieté nerveuse. Nous parlons beaucoup; nous éprouvons le besoin de plaisanter l'infernal passage que nous venons de franchir.

Mais que nous sommes heureux d'avoir pris un peu témérairement la résolution de nous y lancer! Quelle peine n'aurions-nous pas eue, de l'autre côté de la brèche, à franchir la rivière et à faire passer nos bagages morceau par morceau, puis à traverser la colline avec tout notre attirail, et à construire un nouveau radeau ou un canot! Que de travail, que de souffrances et peut-être de périls évités grâce à un peu d'audace!

Et puis, si c'est le Raùdal que nous venons de franchir, nous allons rencontrer bientôt l'Areare; nous allons trouver des Indiens. Lejanne n'en a pas encore



Cascade. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

vu et il aurait le plus vif désir de faire leur connaissance. Ah! je comprends bien pourquoi ils n'occupent pas le cours supérieur de la rivière.

Nous profitons de notre arrêt pour déjeuner. L'émotion nous a un peu coupé l'appétit. C'est le moment de prendre quelque réconfortant. Je fais dégager de nos caisses un flacon de chartreuse jaune; nous en buvons une larme qui nous paraît exquise. Dieu! que la France produit de bonnes choses! on s'en aperçoit surtout à l'étranger. Avec quel plaisir ne boirions-nous pas un verre de vin même de Suresne!

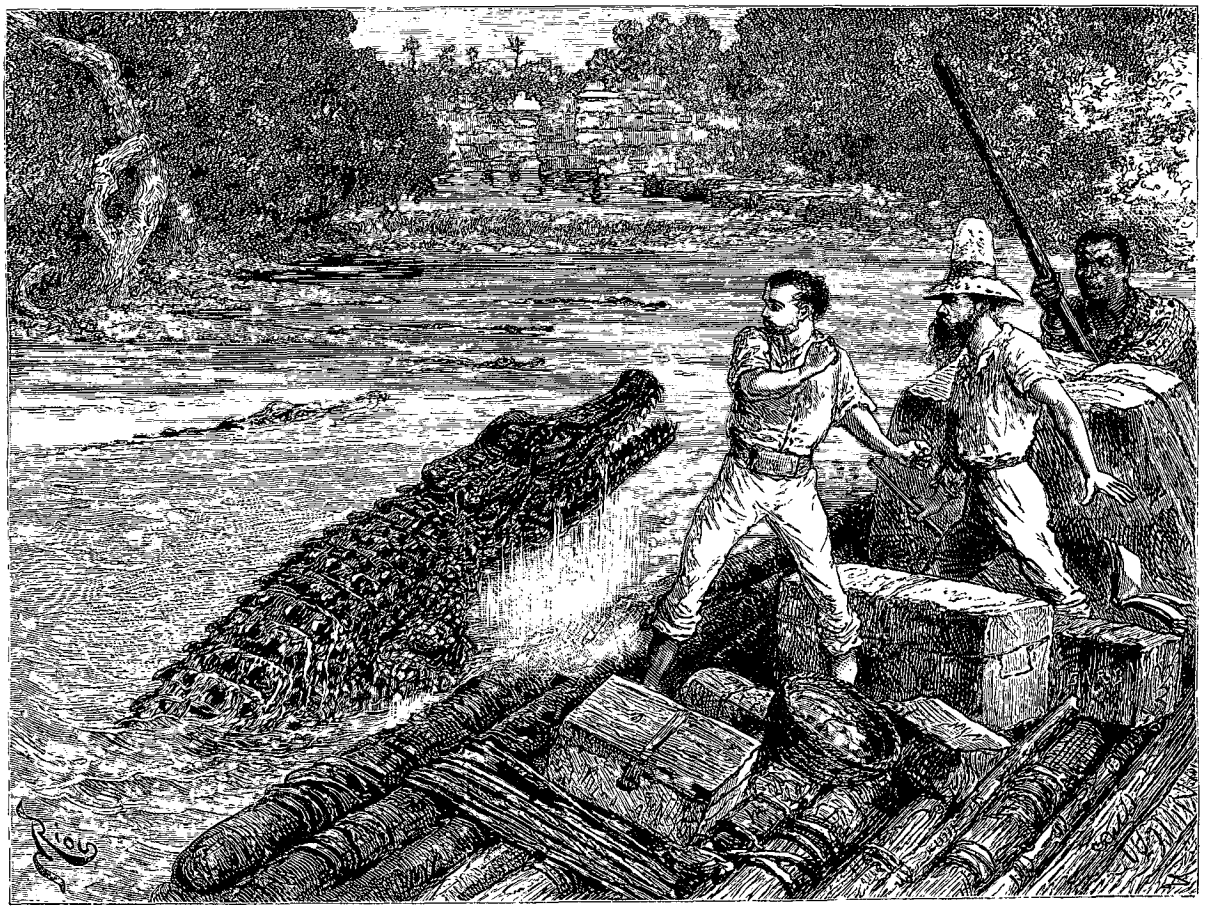
Après déjeuner, Lejanne prend de souvenir un croquis du Raudal, puis il dessine la cascade que nous avons derrière nous. « Tiens! le Jardin des Plantes! » me crie Apatou. Je regarde dans la direction qu'il m'indique et j'aperçois un nombreux troupeau paissant tranquillement sur la rive gauche, un peu en aval. Ce sont des cabiais qui fauchent l'herbe tendre d'une sorte de prairie naturelle. Avec leurs puissantes et longues incisives, larges d'un centimètre, ils coupent l'herbe à ras du sol; la section est nette à faire croire au passage d'une faux.

Nous rembarquons. Toutou, suivant sa déplorable habitude, se sauve dans la brousse. On le poursuit longtemps sans pouvoir l'atteindre. Il deviendra la proie de quelque jaguar ou bien il périra de faim.

Docteur CREVAUX et E. LEJANNE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Première attaque (voy. p. 258). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CREVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nous sommes à peine à cent mètres que Toutou hurle sur la berge. Il est trop tard. Un bon chien nous rattraperait à la nage. Toutou ne se jette pas à l'eau. Il est oublié.

Un deuxième saut se présente devant nous, bruyant, mais peu dangereux. Il est de formation différente. Ce sont des galets qui en tapissent le fond et qui, s'entre-choquant, contribuent à le rendre tapageur. L'avant du radeau touche un peu en bas du saut; les bagages sont mouillés, mais il n'y a pas d'autre accident.

A quelques mètres de là, un énorme caïman vient si près du radeau qu'Apatou lui assène sur la tête un puissant coup de pagaie. Un peu plus loin, nous en voyons d'autres ; ils deviennent nombreux. Nous passons tout près d'un banc de sable où trois ou quatre de ces énormes reptiles se vautrent au soleil. Ils se mettent à l'eau et l'un d'eux nage vers le radeau. Apatou veut lui jouer un tour de sa façon. Son intention est de l'attirer assez près et de lui broyer la tête

1. Suite. — Voy. pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec le pesant levier qui nous a sauvé la vie dans le Raudal. Il pousse une série de petits cris gutturaux avec lesquels les Indiens Roucouyennes ont l'habitude de les attirer.

Le caïman nage vigoureusement ; nous suivons sur l'eau ses yeux stupides et l'extrémité de sa mâchoire supérieure. Arrivé à quinze pas, il plonge.

« Attention ! » nous crie Apatou.

Chacun cherche le monstre de son côté. Son museau émerge à côté de Lejanne, qui se recule instinctivement et échappe ainsi à un terrible danger, car, au même moment, le caïman lance hors de l'eau son énorme tête et une partie de son corps : ses puissantes mâchoires se referment avec un bruit de tiroir devant la figure de notre camarade.

Je recommande à Apatou de ne plus recommencer une plaisanterie qui a failli devenir tragique.

Le ciel s'est couvert depuis notre sortie du Raudal. Bientôt quelques éclairs sillonnent le ciel. Le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents. Nous la recevons philosophiquement, laissant aller le radeau à son gré. La surface de l'eau se hérisse de petits mamelons ressemblant à des canules et que nous regardons d'un œil assez maussade.

Nous trouvons un endroit propice pour notre feu et nos hamacs, à mi-hauteur d'une berge escarpée. De notre plate-forme nous entendons un bruit sourd en aval.

Serait-ce encore un Raudal? nous nous y habituerions.

Les émotions de la journée, la pluie de l'après-midi nous ont un peu brisés. Nous dormons d'un sommeil lourd. Quelle désagréable surprise au réveil! Nous avons campé sur un passage de fourmis manioc. Ce sont des fourmis rouges assez grandes, qui sont toujours accompagnées d'énormes fourmis noires à mâchoires très fortes, dont le rôle doit être de tailler dans les feuilles les morceaux que les fourmis rouges devront transporter au magasin général. Ces animaux aiment une nourriture variée, comme nous pouvons le constater en contemplant les ravages qu'ils ont faits dans notre mobilier. Ils ont rogné la visière de ma casquette, ma sacoche, la garniture de mon chapeau. Si le cuir leur est bon, les matières amylacées semblent aussi être de leur goût. Ils ont dévoré la moitié de la moustiquaire de Lejanne dont toute la partie basse était ornée de croissants et d'arabesques qui semblent avoir été enlevés à l'emporte-pièce. Il faut dire que toute cette partie était faite de calicot empesé n'ayant pas encore été lavé.

Une manche du paletot de Lejanne est entamée. Son mouchoir est décoré de dessins fort élégants, mais il est devenu impropre à remplir son usage.

3 novembre. — Le bruit que nous entendions de notre campement vient d'une petite chute insignifiante que nous franchissons sans difficulté. Le fond de galets est la cause du grand tapage de l'eau dans ce saut minuscule.

Nous rencontrons pendant toute la journée une grande abondance d'arbres à caoutchouc (*hevea guyanensis*). Le guarumo (*clibadium*) règne ici dans toute sa splendeur. Son tronc blanc, avec un soupçon de violet, borde partout la rivière. Ses larges feuilles palmées, argentées en dessous, pleuvent dans l'eau en produisant de petites détonations dans le silence profond du milieu de la journée. Ce silence est remarquable. On dirait que la nature fait sa sieste pendant les heures chaudes du jour : les oiseaux se taisent, la brise aussi. La surface de l'eau est unie comme un miroir. Les quelques paroles que nous prononçons, les plus simples coups de pagaie sont répercutés par la forêt avec une énergie extraordinaire.

Le matin et le soir seulement les animaux se réveillent ; les perruches, les toucans, les aras surtout, mènent grand bruit. Quelques cabiais poussent un cri étrange qui ressemble au plus formidable des éternuements et qui a le don, la première fois, de produire chez nous la plus bruyante des gaietés.

Nous rencontrons un affluent de gauche. Ne serait-ce pas l'Areare? Et pourtant! que deviendraient alors les eaux du Tigre, du Papaneme, du Duda, etc.? Il est probable que ces divers cours d'eau se réunissent et doivent former un affluent de gauche assez considérable du Goyabero, ou bien un affluent de droite de l'Areare. Par la suite je puis me convaincre que la rivière que nous venons de rencontrer est le Duda grossi des divers tributaires que nous avons rencontrés depuis El-Tigre jusqu'à Yavia. Au premier moment je crois être en présence de l'Areare. Lejanne ne partage pas mon avis ; car, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, cette rivière, à sa confluence avec le Goyabero, ne présente pas avec ce dernier cours d'eau une grande différence comme largeur. Or ce n'est pas ici le cas. Le Duda, à sa bouche, n'approche pas comme importance du cours d'eau que nous descendons.

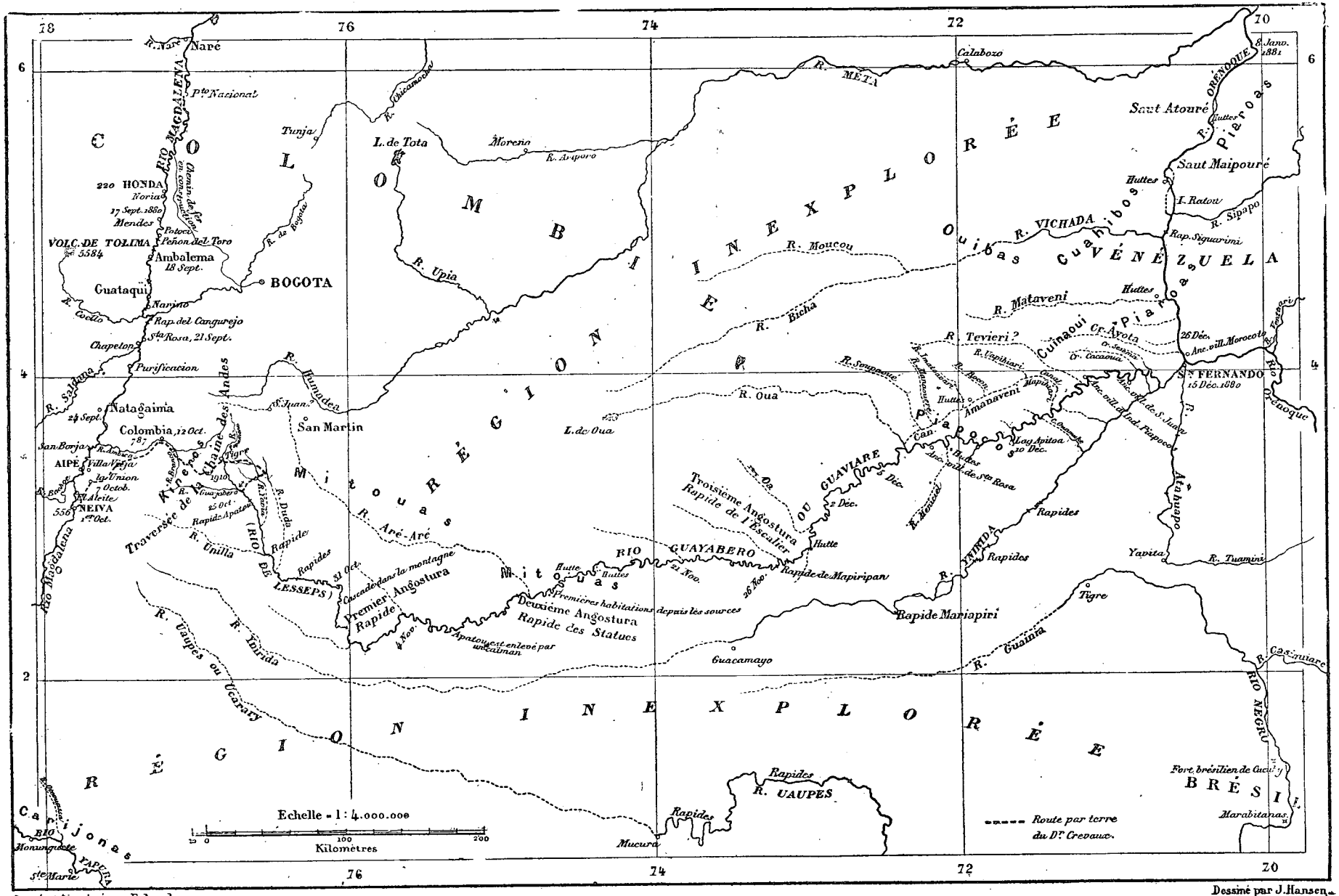
Mais, alors, cette affreuse trouée que nous avons franchie ne serait pas le Raudal et nous avons toujours devant nous ce terrible inconnu. Ce sera évident si nous ne rencontrons pas bientôt des Indiens.

La fortune nous a été favorable jusqu'à ce jour. Nous espérons que la capricieuse ne nous abandonnera pas.

Pendant cette journée les caïmans, à trois reprises, nagent vers notre radeau. Leurs yeux et leurs museaux brillent en taches blanches sur l'eau assombrie par le reflet de la rive et nous permettent de suivre leur marche. Le premier s'approche à quinze pas, puis il rebrousse chemin. Un second, arrivé à la même distance, plonge et vient émerger, un instant après, à toucher le radeau. Lejanne et Apatou lui envoient ensemble chacun une balle. Il coule et va reparaître à cinquante pas. Nos camarades ont dû tirer avec trop de précipitation. Ils l'ont effrayé, du moins, car il renonce à sa poursuite.

Le dernier enfin se dirige résolument sur nous,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé et imprimé par Erhard.

Dessiné par J. Hansen.

Itinéraire du rio Magdalena à l'Orénoque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lorsque Lejanne l'arrête d'une balle à vingt pas. Il ne reparaît plus à la surface.

Vers le soir nous avons un orage. La pluie tombe encore drue et serrée lorsque nous nous arrêtons pour passer la nuit. Notre campement est excellent. La berge est escarpée, mais de grosses lianes soutenues par les grands arbres obliques de la rive envoient jusqu'au niveau de l'eau leurs premières sinuosités et nous fournissent une échelle pour l'escalade.

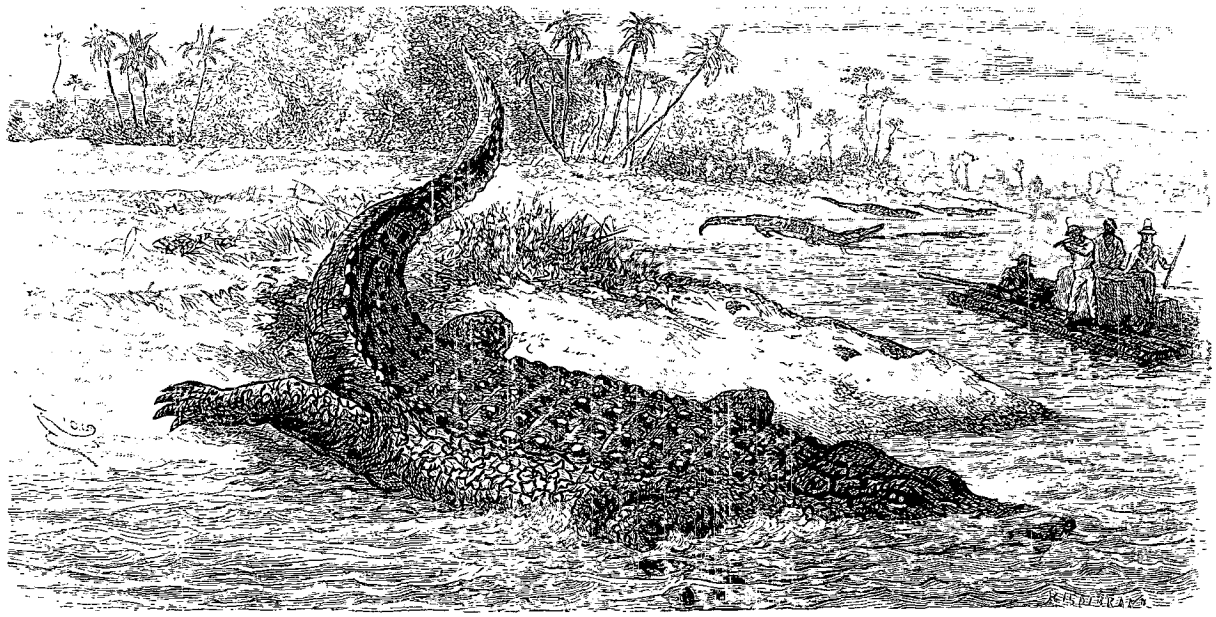
Une sombre voûte de feuillage nous masque le ciel et pleure sur nous l'eau qu'elle arrête. Quelques jeunes plants, très longs et très minces, semblent s'empresser de croître pour atteindre cette voûte. Ils ont soif d'air et de lumière. Ce sont les géants de demain. Leurs grands parents gisent sur le sol, dévorés par les champignons.

4 novembre. — Nous ne rencontrons plus d'arbres à caoutchouc. Il nous semble extraordinaire de les voir disparaître si subitement après en avoir rencontré hier une si grande abondance.

Toute la journée nous guerroyons contre les caïmans. Nous les tirons à trente pas, ce qui les fait s'éloigner à coup sûr. Il y en a d'énormes que nous pouvons contempler sur les bancs de sable.

Lorsque le courant nous porte du côté de ces bancs de sable, leurs terribles habitants se mettent à l'eau, et l'un ou l'autre, parfois plusieurs à la fois, se dirigent vers notre radeau.

L'un d'eux nous donne aujourd'hui un moment d'émoi. Un banc de sable peu élevé, taillé à pic, est devant nous. Nous passerons presque à le toucher. Un caïman exceptionnellement long et gros repose inerte sur le bord. Son ventre atteint de telles proportions qu'il semble avoir été quelque peu écrasé. Que fera-t-il



Le gros caïman se précipite à l'eau. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

quand nous serons à quelques brasses de lui? Lejanne pense qu'il est prudent de le faire fuir en lui envoyant une balle. Au premier coup de feu le reptile entr'ouvre la gueule et se penche un peu sur le côté avec un vif tremblement de la queue. Serait-il mort, ou bien est-il simplement sur la défensive?

A dix mètres, Lejanne lui envoie une deuxième balle qui l'atteint dans le ventre. Il se précipite à l'eau, qu'il projette violemment autour de lui. Il semble venir vers nous. Mais il disparaît, laissant quelque peu de sang après lui et le passage libre.

5 novembre. — Vers dix heures nous éprouvons tous un sursaut occasionné par un brusque et puissant bruit de souffle. C'est un delphinidé ressemblant comme forme à un marsouin, mais de couleur plus claire, qui est venu produire avec son évent ce bruit rappelant le premier souffle d'une locomotive au départ. Nous ne sommes pas peu surpris de rencontrer ce mammifère presque au pied des Andes. A partir de ce moment nous en avons constamment d'autres autour de nous. Ils passent trois ou quatre à la file, faisant de gracieux sauts de mouton au voisinage de notre radeau.

Dans l'après-midi, François pêche à la ligne et prend trois mapouritos.

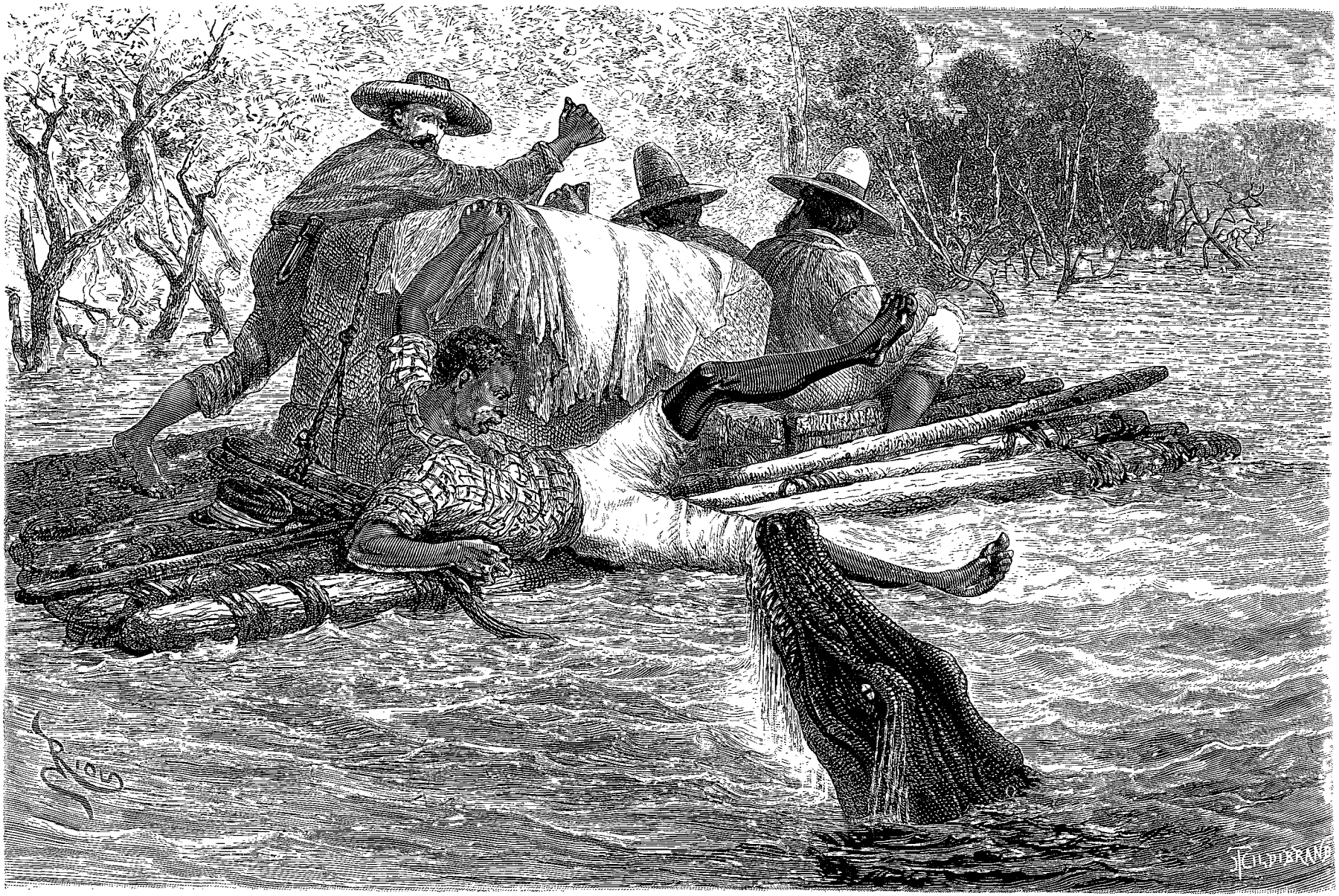
Ils sont les bienvenus pour notre dîner, qui depuis longtemps se composait invariablement de viande boucanée bouillie avec du riz.

Notre campement est assez mauvais à cause du grand nombre de débris organiques qui pourrissent sur le sol et qui exhalent une odeur de fièvre et de moisissure.

Tous ces détritus organiques sont phosphorescents dans l'obscurité.

6 novembre. — Il pleut légèrement au départ. Nous naviguons tranquillement sous cette pluie fine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Apatou enlevé par un caïman (voy. p. 262). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chacun s'occupe de ses petites affaires. Je relève ma carte, pendant que Lejanne prend des notes. Le radeau suit un courant honnête dans une rivière presque sans obstacle ; aussi nos canotiers le laissent-ils aller à son gré. Ils sont occupés des moustiquaires qui ont besoin de quelques raccommodages, car on ne les traîne pas sans accrocs dans la forêt.

Vers dix heures, les nuages se dissipent, non sans laisser au sommet des grands arbres quelques traînées de brouillard dont le soleil a bientôt raison.

A midi moins un quart, Apatou pousse un cri qui nous glace. Il a disparu sous les flots. Nul doute possible : c'est un caïman qui vient de le happer. Quelle situation épouvantable ! Impossible de lui porter le moindre secours. Un instant nous sommes sans respiration ; un frisson court dans nos cheveux.

Mais j'aperçois une main crispée sur une liane qui pend à l'arrière du radeau. Je saisis vivement cette main et je la tire de toutes mes forces. La tête d'Apatou reparaît. Ses yeux sont rouges, sa figure exprime une suprême angoisse. Sa voix, faible, ne peut que répéter : Caïman ! caïman !

Alors, aidé de François, je le tire par les épaules pendant qu'il s'accroche de toutes ses forces aux pièces de bois du radeau. Le caïman le tient toujours.

Dans quel état sera-t-il, notre malheureux compagnon !

Lejanne, armé de son fusil, attend l'apparition du monstre pour lui envoyer une balle et le forcer de lâcher prise. Apatou lui échappe enfin, et l'animal glouton reçoit un coup de feu au moment où il happe ma casquette d'uniforme qui est tombée à l'eau.

Nous pouvons alors examiner l'état de notre camarade.

Il porte une blessure sans gravité à la partie externe et un peu au-dessous du genou droit. Il vient d'échapper à la mort la plus horrible, et il ne doit la vie qu'à des circonstances insignifiantes.

En tombant à l'eau, il a rencontré sous sa main une liane rompue qui pendait à l'arrière du radeau ; il s'y est accroché avec toute la force que donne l'instinct de la conservation.

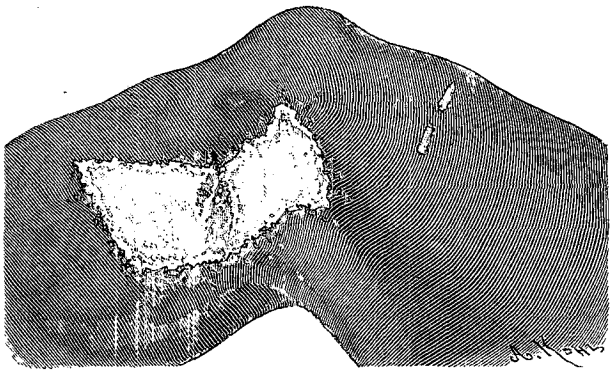
Il n'a été saisi que par les dents antérieures de l'animal et à la partie la moins charnue de la jambe. Un peu plus le tibia entrait dans la gueule du monstre et nulle force humaine n'eût pu l'en arracher. On peut dire, du reste, que le caïman n'a pas lâché prise. Tout ce qu'il tenait a été déchiré, peau et pantalon.

La plaie d'Apatou, longue de cinq doigts, large de trois, forme une grande tache blanche sur sa peau noire et ne laisse échapper que quelques gouttes de sang. Je fais tout de suite le premier pansement.

Nous nous dirigeons sur la rive droite où nous apercevons des bambous ; nous accostons, et François a bientôt, avec leurs tiges longues, adapté au radeau un parapet qui nous protégera ou nous donnera du moins le temps de voir le danger, si les crocodiles prennent l'habitude de nous assaillir.

Nous reprenons notre route. Notre blessé est hors d'état de pagayer. Nous convenons, Lejanne et moi, de nager tour à tour, lorsque François aura besoin de notre aide.

Nous sommes étonnés de ne pas rencontrer d'Indiens. Notre fusillade continuelle devrait en attirer sur la rive si le pays était habité. Nous en tirons comme conséquence que nous n'avons pas passé l'embouchure de l'Areare et que le Raudal est devant nous. Cette dernière perspective est d'autant moins rassurante que notre patron, à cause de sa blessure, ne jouit plus de tous ses moyens.



Plaie d'Apatou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Le soir, nous trouvons un agréable campement. Nous avons quelque peine à hisser notre blessé, qui, cependant, dit ne pas souffrir beaucoup.

Lejanne ne possède plus qu'un rudiment de moustiquaire tout à fait insuffisant. Vers deux heures du matin, il n'a pas encore fermé l'œil, pas plus que pendant les deux nuits précédentes. Je lui offre mon hamac pour qu'il puisse enfin se reposer. Il est souffrant et amaigri.

7 et 8 novembre. — Au lever du soleil, j'ai peine à l'éveiller. On supporte difficilement trois journées chaudes et trois nuits sans sommeil.

Je panse la plaie d'Apatou et je la fais dessiner par Lejanne.

Pendant deux journées les caïmans nous laissent parfaitement tranquilles. Serait-ce l'effet de notre parapet? Il n'est guère solide ; mais la symétrie de ses barres entre-croisées ferait-elle deviner à ces brutes la présence d'êtres supérieurs munis d'une puissance redoutable ?

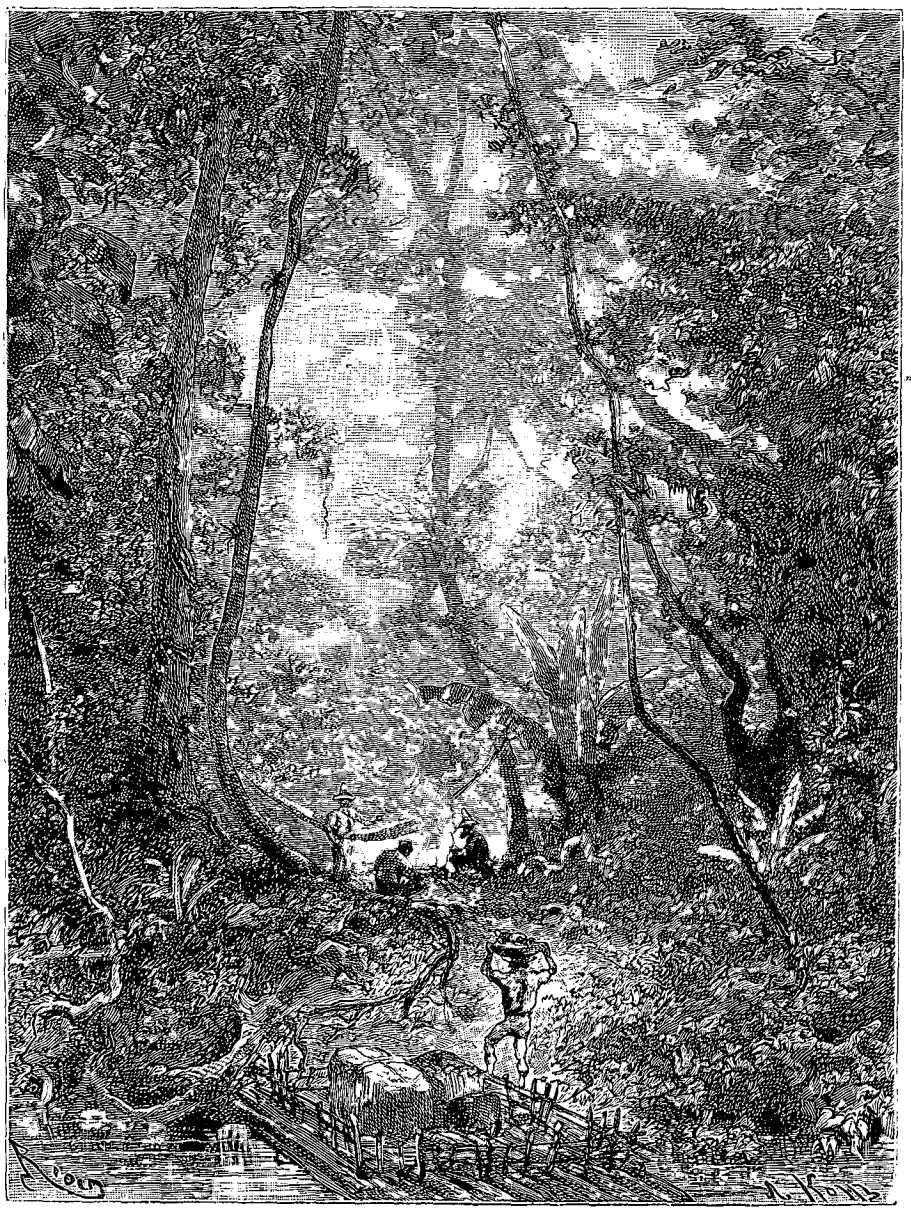
Pendant la journée du 8, nous avons encore devant nous une chaîne de collines de tous points semblables à celles que nous avons traversées le 2 novembre. Le doute ne nous est plus permis. C'est là que nous trouverons le Raudal, et la bouche de l'Areare doit être derrière ces collines.

9 novembre. — A deux heures de l'après-midi, nous nous trouvons à l'entrée d'une deuxième trouée, ana-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

logue à la première. Plus prudents, cette fois, nous avons longé la rive gauche et nous pouvons accoster pour nous rendre compte de l'obstacle. L'entrée est rétrécie et forme un coude brusque dont le passage présentera quelque difficulté. Au delà, la percée est moins étroite; il y existe beaucoup de remous, mais nous ne distinguons pas de chute.

Notre œil n'embrasse qu'une faible partie de ce long boyau, et cette partie peut se franchir sans trop de danger. Confiants dans la fortune, nous nous lançons encore dans l'inconnu. A l'entrée du coude nous sommes saisis par un remous. Le radeau part comme une flèche, court vers la rive et revient en arrière avec une grande rapidité. Nous faisons ainsi trois tours com-



A la recherche d'un campement. — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

plets. Au troisième nous sommes hors du remous, nous franchissons le coude et nous entrons dans le tourbillon. La largeur moyenne de la trouée est de quarante à cinquante mètres. Les parois sont encore faites de tables de grès dont les plus inférieures sont noircies et vernissées. Un peu plus loin ces parois ont un caractère d'étrange beauté.

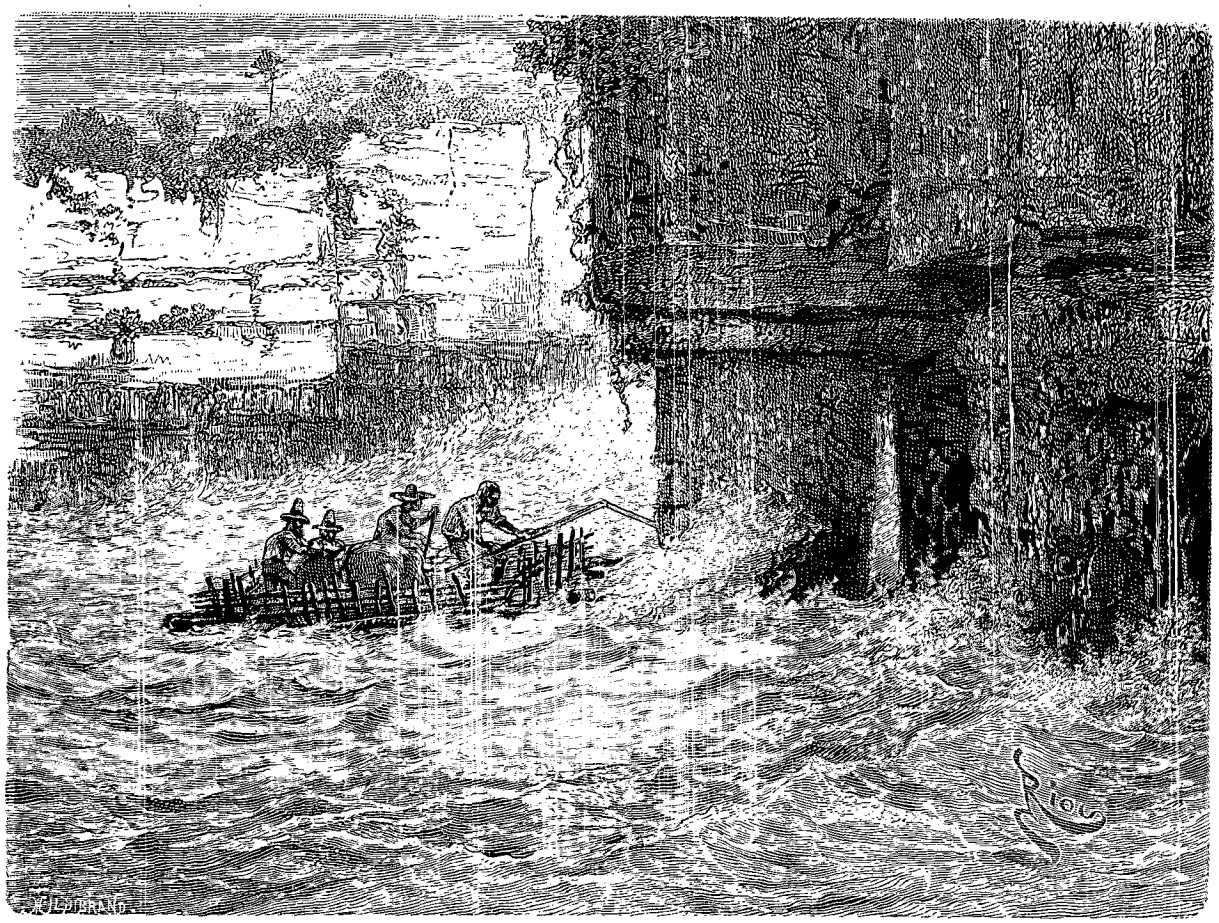
Les eaux ont sculpté ces blocs noircis et y ont taillé de longues rangées de magots superposés. Ce sont des chinoiseries, ce sont les ruines d'Ankor, c'est le musée de Cluny. Ces milliers de statues alignées ont pris un ton de vieux chêne enfumé. Nous sommes béants d'admiration. Nous regardons de tous nos yeux et nous oublions un instant notre radeau qui, pris par un remous, va passer sous une roche en surplomb, lorsque Apatou, qui, malgré la gêne que lui cause sa blessure,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a repris pour ce passage ses fonctions de patron, vient encore nous tirer d'affaire avec un coup de gaffe si vigoureux, que la pièce de bois se brise dans ses mains. Sans lui, nous étions ou broyés ou noyés.

A la sortie du Raudal nous descendons sur la rive droite. Nous y trouvons un endroit charmant pour un campement. Quoique la journée ne soit pas bien avancée, nous nous arrêtons ici pour passer la nuit. Hurrah! nous allons rencontrer des hommes. Nous découvrons les restes d'un feu, avec trois pierres disposées en triangle, entre lesquelles s'avancent les pointes charbonnées des tisons éteints. Quelques arbres portent des cicatrices assez récentes de coups de sabre. Les Indiens ne sont pas loin.

Lejanne tire deux coups de fusil pour les avertir de notre présence; puis il suit le lit à demi desséché d'un ruisseau voisin, espérant trouver quelque gibier. Ce ruisseau court sur du grès dénudé percé par-ci par-là de réservoirs où frétillent une multitude de petits poissons. S'il avait un panier il en ferait rapidement provision. Il revient sans gibier ni poisson. Il est réellement étonnant que dans un pays si giboyeux on puisse parfois manquer de viande fraîche. Tous les chasseurs ont leurs jours de guignon. Et d'ailleurs, les



Le deuxième Raudal. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

coups de feu d'appel n'ont-ils pas fait fuir les animaux?

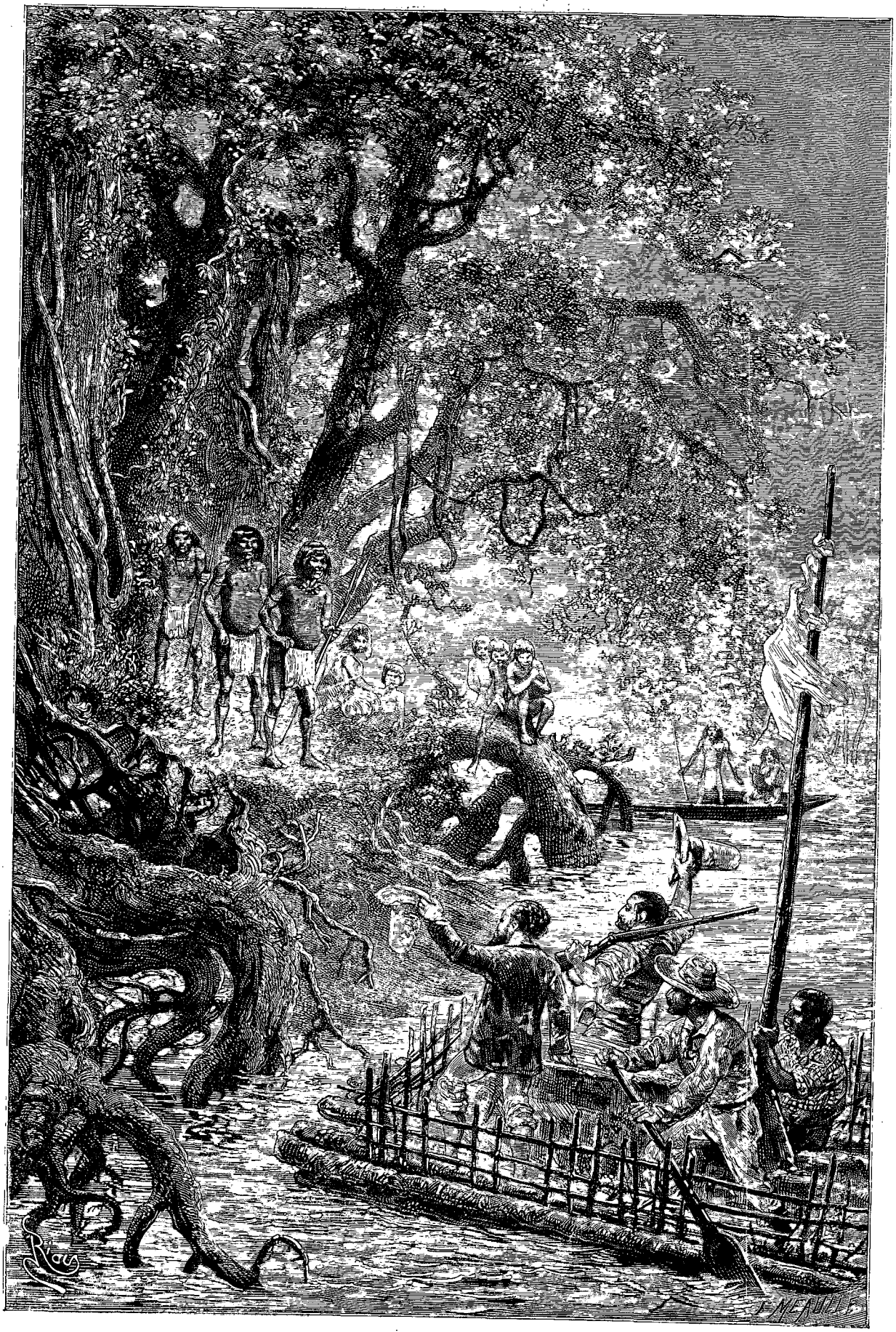
Voulant faire mes observations de soleil et donner un peu de repos à mes compagnons, je décide que nous resterons ici la matinée de demain. Lejanne est très fatigué.

Le soir vient. Nous ne recevons aucune visite, mais nous passons une excellente nuit sans moustiques.

10 novembre. — Pendant que je fais mes observations de soleil, Lejanne fait de souvenir un croquis du Raudal, puis il dessine notre radeau avec son parapet. A midi et demi, nous nous remettons en route.

Vers cinq heures nous apercevons de nombreux couiouis sur un arbre de la rive. Lejanne veut nous procurer un de ces oiseaux. Nous accostons à cet effet : il est d'ailleurs temps de s'arrêter. Je vais m'occuper du feu. François n'est pas bon tireur, Apatou ne peut marcher, c'est donc à Lejanne de nous rapporter de quoi dîner. Il se dirige vers l'arbre qui porte notre repas. Un instant après, j'entends un coup de feu et des cris de : François! François! Je m'étonne qu'on ait besoin d'aide pour rapporter un couioui. Mais ma surprise augmente encore en apercevant un pécari qu'ils traînent sur le sol. Les pécaris vivent ordinairement en troupes plus ou moins nombreuses; ils décèlent leur présence par leurs grogne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée chez les Mitouas (voy. p. 266). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments et le bruit de leurs défenses qui s'entrechoquent. Ils laissent en outre après eux une forte odeur musquée. Or je n'ai rien perçu de semblable. L'animal que Lejanne a tué, égaré sans doute, courait sous bois à la recherche de ses compagnons, lorsqu'il est venu, au prix de sa vie, sauver celle d'un heureux couioui. Cette substitution de gibier ne m'est nullement désagréable. J'enlève d'abord la glande musquée que cet animal porte sur le dos.

Nous nous préparons à le dépecer, lorsque Lejanne est pris de sueurs froides et de défaillance. Je commence à éprouver quelque inquiétude sur son état. Il est temps que nous arrivions chez des Indiens et que nous puissions nous reposer et jouir d'un régime plus convenable.

11 novembre. — Vers huit heures, nous passons devant l'embouchure d'un affluent de gauche très considérable. Cette fois c'est l'Areare qui descend de San Juan de los Llaños en passant par le village de San Martino. Quelques trafiquants de ce village sont venus commercer avec les Indiens Mitouas de la bouche de l'Areare. D'autres trafiquants de San Fernando de Atabapo ont remonté une fois ou deux le Guaviare et l'Areare jusqu'à San Martino. Nous savons que désormais nous n'avons plus à franchir qu'une Angostura située à peu près à moitié route entre le point où nous sommes et San Fernando.

Depuis seize jours nous avons traversé cent vingt-cinq lieues de pays inhabité. Jamais être humain n'y a passé avant nous et peut-être jamais ne suivra nos traces.

Bientôt nous apercevons une fumée épaisse derrière nous du côté de l'Areare. Elle fait sur le ciel des nuages cuivrés. Des Indiens sont là, brûlant les hautes herbes d'une savane ou une portion de forêt coupée pour l'établissement d'un village.

Vers une heure, nous remarquons huit poteaux plantés dans le sable en deux séries parallèles et qui ont dû servir à suspendre des hamacs. Tout auprès sont disposés les trois piquets d'un boucan.

Peu après, la rivière fait un coude.

« Une case! » s'écrie François.

C'est bien vrai! nous approchons d'une grande savane coupée à pic par la rivière. La berge fait une longue ligne rougeâtre due à une argile ferrugineuse. Une case s'élève un peu en retrait au milieu des hautes herbes et fait l'effet d'une meule de foin large et peu élevée. Nous avons encore à longer un rideau d'un kilomètre de forêt avant d'atteindre cette haute prairie.

« Des enfants rouges! » nous crie François. C'est encore vrai.

Sur des troncs d'arbres échoués nous apercevons quelques enfants accroupis dans diverses positions, la tête un peu penchée, et nous regardant en dessous d'un air méfiant et craintif. Tout auprès se trouvent deux Indiens Mitouas, debout dans leurs canots, leurs arcs et leurs flèches à la main. Nous fixons une chemise blanche au bout du takari et nous dressons ce drapeau parlementaire improvisé. Je fais tirer par Apatou quelques cartouches à poudre en manière de salut. Cette fusillade a pour but de faire comprendre aux Indiens que nous sommes des amis venant leur rendre visite; des ennemis ne les avertiraient pas de leur arrivée. Elle leur fait voir en même temps que nous sommes armés et qu'il serait imprudent de vouloir nous malmener.

Cela fait, nous nageons vigoureusement dans leur direction. A mesure que nous approchons, les sauvages abandonnent leur position et escaladent la berge qui est assez escarpée. Je passe mon revolver à ma ceinture et j'endosse un veston pour le dissimuler. Lejanne se sangle de sa cartouchière et glisse deux cartouches dans son fusil. Enfin nous atteignons la rive. Je recommande à François et à Apatou de bien veiller sur le radeau pendant que nous irons, Lejanne et moi, en reconnaissance jusqu'au village.

Nous ne savons pas encore quel accueil nous recevrons, mais nous sommes bien heureux de rencontrer enfin des visages humains. Nous venons en dix-sept jours de descendre une rivière inconnue des hommes sur un parcours de cent vingt-cinq lieues. Nous avons couru de terribles dangers occasionnés autant par les caprices du Goyabero que par la stupide familiarité de ses innombrables caïmans.

Nos Indiens sont alignés sur la berge que nous escaladons lestement. Ils ressemblent à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici. Nous avons devant nous trois hommes de vingt-cinq à trente ans, un adolescent de dix-sept à dix-huit ans, et un vieillard qui semble avoir dépassé la cinquantaine. Une toute petite clairière existe en ce point de la rive. La gauche en est occupée par un abri en feuilles de palmier. Le sentier conduisant à la savane s'ouvre dans le fond. Des femmes y disparaissent portant dans des paniers une abondante provision de poissons. Au milieu de la clairière, quelques enfants partagés entre la curiosité et la crainte semblent un instant vouloir venir se réfugier derrière leurs pères, mais se décident enfin, avec de petits frémissements et des regards effarés en arrière, à se sauver à toutes jambes sur les pas de leurs mamans.

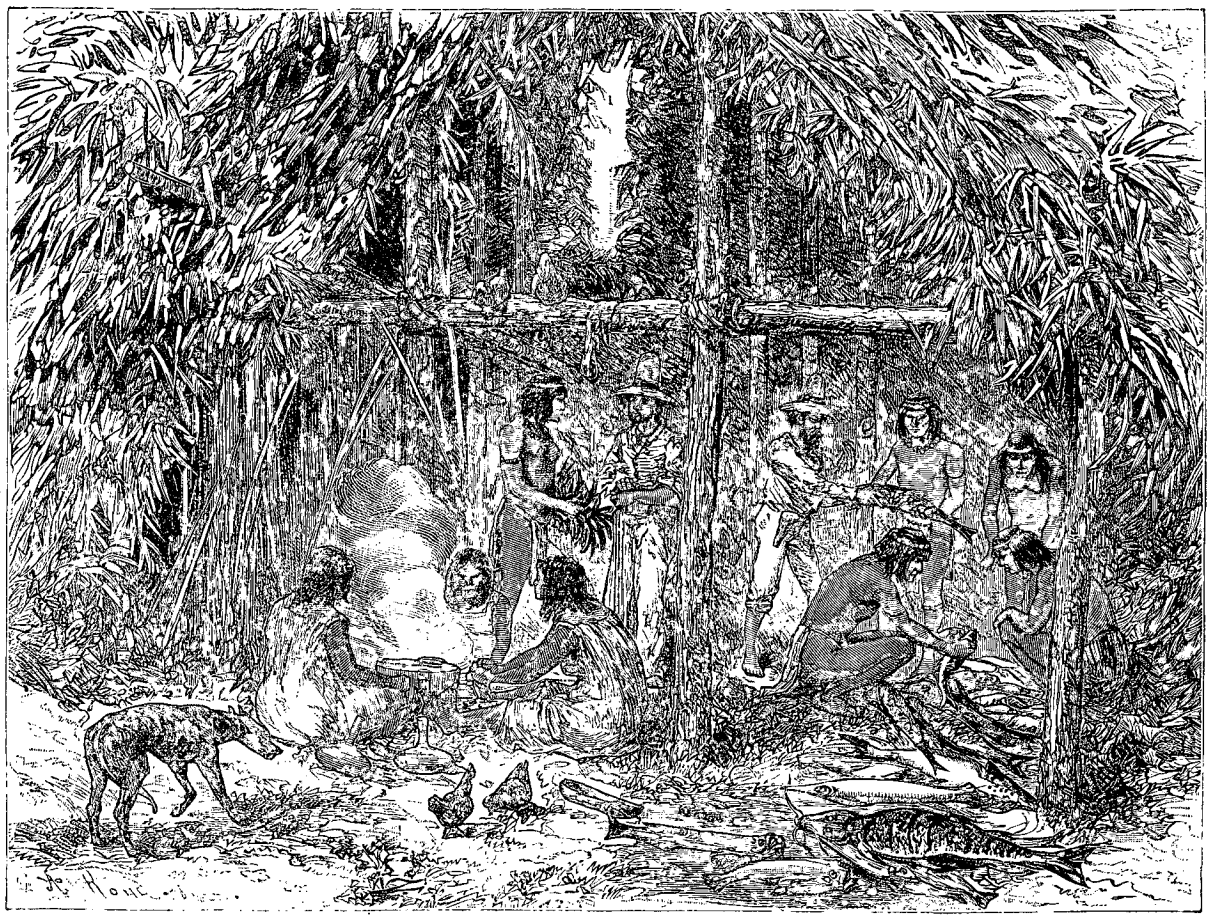
Je me dirige, la main tendue, vers le plus âgé de nos Indiens. Il porte au cou un collier fait d'une simple ficelle à laquelle sont fixées quatre canines de jaguar. Les personnages notables ayant seuls l'habitude de porter des colliers, chez les hommes du moins, je ne doute pas que je ne sois en présence d'un chef de village, tamouchy des Roucouyennes, ou capitaine des Colombiens. C'est un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, à torse très développé, à ventre proéminent, à jambes assez grêles. Sa figure est arrondie et barbouillée de rocou; ses yeux sont légèrement obliques, roux et très brillants, ses pommettes saillantes.

Pensant que ces Indiens Mitouas ont peut-être remonté l'Areare jusqu'à San Martino et qu'ils ont eu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'occasion d'apprendre quelques mots d'espagnol, j'aborde le chef par un « Buenas dies, señor capitan, » que j'accompagne de l'éclat de rire obligatoire. Il me serre la main et me rend mon éclat de rire. Lejanne lui touche la main à son tour pendant que j'échange avec les autres hommes des poignées de main et des rires bruyants. L'un d'eux sait quelques mots d'espagnol et nous servira d'interprète auprès de ses camarades. Nous leur faisons entendre que nous voudrions visiter leurs cases et nous reposer chez eux. Nous nous mettons en marche et nous traversons à la suite de nos Indiens un rideau de forêt de cinq cents mètres qui nous sépare de la savane. Le sentier est assez large, bien battu, bordé de commelynas, d'une musacée, de nombreux mélastomas aux étamines recourbées et à larges feuilles tomenteuses, derrière lesquels s'élèvent les grands arbres avec leur gréement de lianes enchevêtrées. Un serpent gris noirâtre traverse le sentier devant nous sans que personne se dérange pour punir sa témérité. En débouchant dans la prairie nous apercevons trois cases, distantes l'une de l'autre de cinq à huit cents mètres environ et occupant les sommets d'un triangle rectangle.

Nous nous dirigeons vers la case la plus rapprochée.



Visite dans la hutte des Mitouas. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

De nombreuses carapaces de tortues, calcinées, forment de larges taches blanches dans la verdure qui borde le sentier. De grands chiens maigres, à peau tigrée, à oreilles droites, à museau allongé, ont vu venir les étrangers, et nous reçoivent avec des aboiements à en perdre la respiration. Ils semblent fort résolus à entamer nos mollets, mais ils reçoivent de leurs maîtres une correction qui les décide à garder, non sans quelques sourdes velléités de révolte, une attitude plus calme et plus hospitalière. Un coq et sa compagne picorent au voisinage de la case, qui, de loin, a l'aspect d'une grande ruche. De près, je vois qu'elle est composée d'une charpente recouverte de feuilles de palmier. Des pièces de bois, formant deux rangées de piliers à l'intérieur, sont reliées par les lianes. Chaque côté de la case est fait d'un plan légèrement brisé en son milieu. Chaque extrémité est bouchée par un pignon plan percé d'une ouverture qui se ferme avec une porte en feuilles de palmier. Les deux pans de la toiture laissent entre eux une longue ouverture par où vient la lumière et s'échappe la fumée.

En pénétrant dans cette case nos yeux ont quelque peine à s'habituer à l'obscurité. Nous distinguons enfin quelques femmes accroupies. Nous renouvelons nos poignées de main et nos éclats de rire. Les en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fants pleurent d'effroi : nous leur tapotons un peu les joues, ce qui semble les rassurer bientôt.

Je fais comprendre à nos Indiens, à l'aide de notre interprète, que je voudrais leur acheter des provisions de bouche, bananes, cassave, poisson, tout ce qu'ils pourront nous fournir enfin. Je voudrais en outre acheter un canot et payer deux hommes pour nous accompagner jusqu'au prochain village, après que nous nous serons reposés chez eux.

Je leur explique qu'Apatou a été blessé par un caïman et qu'il serait nécessaire qu'un homme lui prêtât son aide pour venir au village. Un autre aidera François à mettre au sec sur la berge nos bagages humides et quelque peu moisis. Je leur distribue de menus objets, hameçons, ciseaux, couteaux, aiguilles pour ces petits services. Ils ont l'air enchantés. Nous leur trouvons bonne physionomie.

Lejanne me dit qu'il leur trouve un air de famille avec les habitants de l'Indo-Chine; les yeux sont moins bridés, le nez est moins perdu au milieu des joues. A part cela, c'est la même taille, la même peau d'un jaune brûlé que celle de l'Annamite des campagnes qui travaille, le torse nu, dans les rizières. Chez les uns et les autres les cheveux sont noirs avec un reflet rougeâtre, épais, lisses, les pommettes sont saillantes, le buste est développé, les jambes sont grêles et arquées; le gros orteil est fortement séparé des autres, qui sont courts et cylindriques. Chez ces Indiens, en général, l'œil est d'un roux foncé. Les hommes portent les cheveux coupés droits sur le front, à un doigt des sourcils, et un peu longs en arrière et sur les côtés. Leur costume se compose du *calimbé*, ou pièce d'étoffe de coton jadis blanche, venant, après avoir passé entre les cuisses, se replier en avant et en arrière, sur une cordelette faisant ceinture, pour retomber ensuite au niveau des jarrets. Il est complété par des jarretières en feuilles de palmier enserrant les biceps et les jambes au-dessus du mollet et à la cheville. Une feuille semblable fait couronne autour de la tête. Ils portent des colliers à plusieurs tours, faits de graines noires ressemblant à celles du balisier, entremêlées de quelques perles en verre, bleues et rouges.

Les hommes ont une certaine noblesse dans leur démarche; mais les femmes, si toutefois on peut donner ce nom aux femelles que nous avons sous les yeux, ont un air de bestialité et une démarche alourdie qu'expliquent peut-être les durs travaux qui leur incombent. Le vêtement disgracieux qui les recouvre les fait ressembler à des lanternes chinoises froissées ou à des vessies mi-dégonflées.

Trois, quoique jeunes, sont déjà flétries. Leurs cheveux sont coupés, mais plus longs que ceux des hommes; elles les séparent en deux bandeaux ou plutôt en deux touffes emmêlées qui n'ont jamais vu le peigne. Leur costume se compose d'une chemise ou plutôt d'une manière de sac avec des trous pour laisser passer la tête et les bras. L'étoffe de ce vêtement est de leur fabrication. Elle est faite de fibres végétales pilées et réunies en masse comme une sorte d'amadou. Il n'est guère besoin de dire que ce tissu n'a rien de moelleux et refuse absolument de se mouler au corps. Elles portent des colliers en verroterie à un seul rang.

Tout le village se réunit dans notre case; aussi avons-nous bientôt fait connaissance avec tout le monde.

La langue de ces Indiens est très gutturale; l'*h* aspirée y revient à chaque mot.

Le sol de la case, au moment de notre arrivée, est jonché de poissons d'espèces variées; certains ont un mètre de long. J'en achète quelques-uns que Lejanne dessine avant qu'on les fasse cuire. Le plus remarquable est recouvert d'une cuirasse de plaques écailleuses très dures et très rugueuses; il a une tête énorme, des branchies en houppes. C'est un lophobranche connu sous le nom de cuirassier. La matière cérébrale est très développée chez ce poisson. La masse musculaire est jaune après la cuisson. Apatou me dit que les trous que nous avons remarqués dans certaines barrancas ont été creusés par les cuirassiers. Nos compagnons nous ont rejoints et bientôt nous mangeons, avec de la cassave fraîche, des poissons bouillis et rôtis que les femmes ont préparés à notre intention. Les Indiens, de leur côté, accroupis sur leurs talons ou assis sur de petits bancs concaves, très bas, forment cercle autour de grandes jattes en terre noircies au feu, où ils puisent avec la main droite des morceaux de poissons qu'ils portent à leur bouche avec la main gauche. Ils y font tremper de la cassave qu'ils mangent de la même façon.

Puis c'est le tour du poisson rôti. De temps en temps ils se versent dans une calebasse l'eau d'une poterie aplatie à large goulot droit, de forme assez élégante. C'est un repas interminable. Des monceaux de poisson sont engloutis et on cuisine toujours.

J'aperçois dans un coin un régime de bacoves. Lejanne ne connaît pas cette banane dont on fait un cachiri excellent. On en écrase quelques-unes dans de l'eau et je fais cuire cette pulpe grossière. L'épais breuvage obtenu est trouvé exquis par mon compagnon, qui est enchanté de pouvoir enfin faire entrer quelques fruits dans son alimentation.

J'essaye de tirer quelques renseignements des hommes qui nous entourent. D'après ce que je puis constater, ils connaissent San Martino, mais point San Fernando.

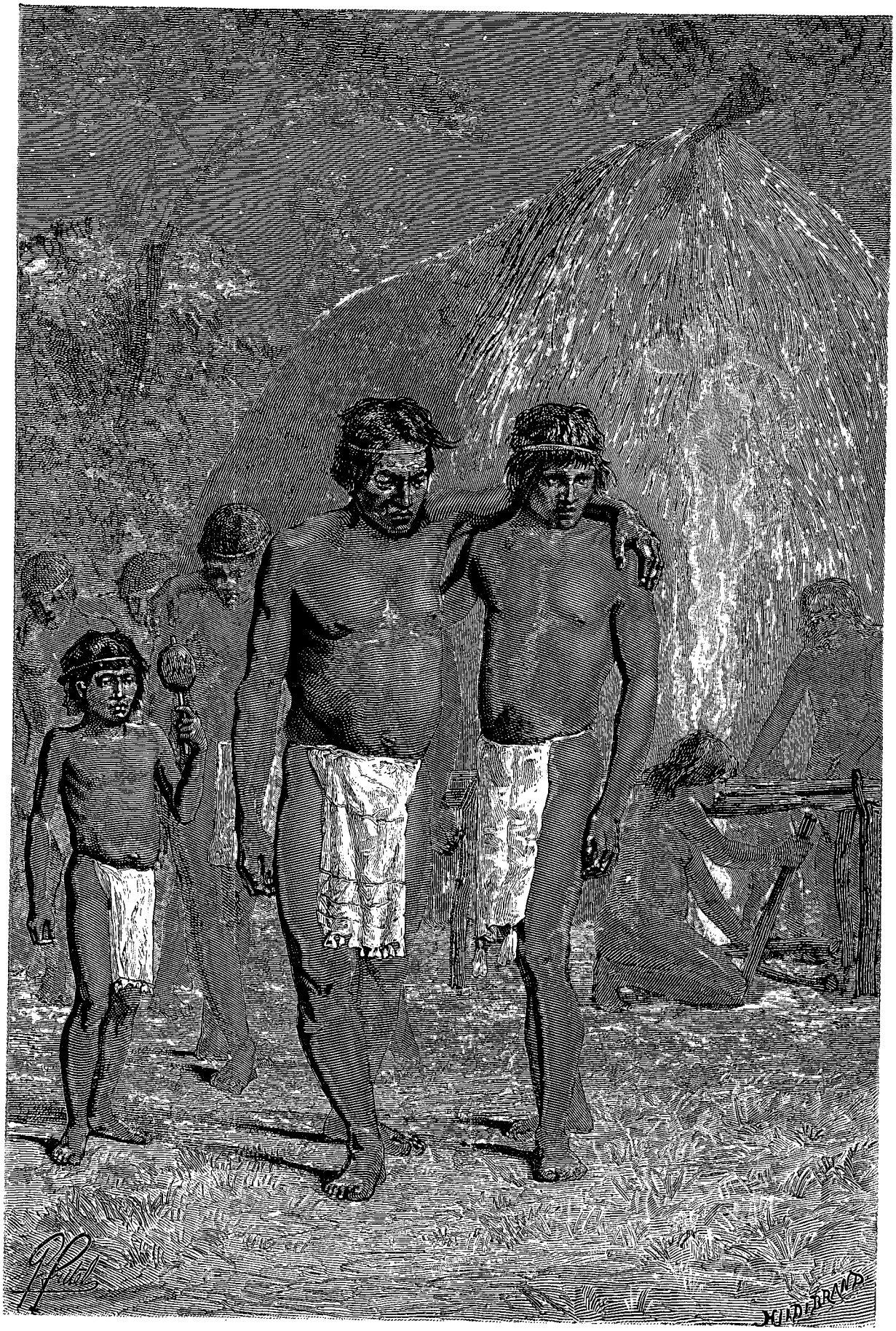
Nous trouverons quelques pueblos d'Indiens en aval; le village le plus rapproché est à un jour de canotage. Deux hommes veulent bien nous accompagner jusque-là et recevront en payement chacun un sabre d'abatis.

Le capitan nous promet de nous céder un canot en échange d'une hache et d'un lambeau d'indienne.

L'argent n'a pas cours ici bien entendu; il n'est pourtant pas inconnu, car j'aperçois au cou d'une petite fille deux pièces de cinquante centimes à l'effigie de Louis-Philippe et de Napoléon III.

Comment ces pièces françaises se trouvent-elles ici?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse des Mitouas (voy. p. 270). — Dessin de P. Fritel, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est le moment de répondre : Mystère! comme dans les romans populaires. Mais n'y a-t-il pas une grande ironie du hasard dans le rapprochement de ces deux souverains sur la poitrine d'une petite Indienne au fond des bois de l'Amérique du Sud?

Nos Indiens possèdent comme mobilier leurs hamacs, quelques poteries, quelques petits bancs concaves, des plastrons de tortue servant de siège, trois haches, un sabre d'abatis; leurs armes se composent d'arcs et de flèches; ils n'ont pas de sarbacanes et ne se servent pas de curare.

La nuit est venue. Il fait un clair de lune superbe. Le ciel est sans nuages, il règne une légère brise, l'air est frais.

Le capitan et son fils ont rejoint leur demeure. Nous prions trois hommes qui restent de vouloir bien nous donner un échantillon de leurs chants et de leurs danses. Ils font d'abord quelques difficultés; mais je me suis aperçu dans la journée qu'ils n'avaient pas de tabac et fumaient avidement nos bouts de cigares. Je sors trois cigares de ma poche, je les leur offre, et ils consentent enfin à ce que nous désirons. Leur chant est très mélancolique et assez mélodieux, mais fort monotone, car il ne se compose que d'une seule phrase qui se repète indéfiniment. L'un d'eux secoue en mesure une gourde contenant des graines dures et traversée par un roseau. Cette gourde est ornée de dessins semblables à ceux des poteries. Les femmes sont trop occupées pour prendre part à ce divertissement. Les enfants, en revanche, se mettent à la file derrière les hommes, et comme eux, tout en marchant, frappent la terre en cadence de leur pied droit. Tout ce monde paraît heureux. Ayant peu de besoins, ces hommes sont vite satisfaits. Vers dix heures, nous allons à nos hamacs, et pour la première fois depuis dix-sept jours nous goûtons un sommeil paisible sous un toit.

12 novembre. — Notre journée se passe à prendre des croquis, des photographies, à faire des observations de soleil et de météorologie. Demain nos bagages seront secs et nous partirons le 14 au matin.

Après le dîner, tous les habitants, grands et petits, hommes et femmes, sont réunis près de notre case. Tous paraissent gais. Les hommes recommencent leur chant monotone et leur danse boiteuse qui n'ont plus le pouvoir de nous intéresser. Les moustiques sont nombreux et quelque peu cuisants; aussi nous couchons-nous, non sans avoir disposé nos fusils par terre sous nos hamacs. Apatou s'aperçoit bientôt d'un tripotage qui lui paraît suspect. Pendant que les chants continuent au dehors, les femmes enlèvent les armes et ustensiles qui se trouvent dans la case. Il m'éveille pour me faire remarquer la chose, mais je pense que nos Indiens vont simplement s'installer dans les cases voisines, laissant celle-ci à notre disposition. Je me rendors bien tranquille. Apatou m'interpelle de nouveau : « Moun là faire mauvais! » Les chants ont cessé. Nous sautons à terre et nous sortons armés de nos fusils.

Tout le monde a disparu. François et Apatou veillent ici pendant que je vais avec Lejanne m'assurer que les autres cases sont aussi abandonnées. Ce n'est pas sans inquiétude que nous constatons qu'elles le sont en effet. Pourquoi nos Indiens se sont-ils enfuis? Est-ce pour nous voler nos bagages? Il n'y a pas une minute à perdre : il faut tâcher de les rejoindre. Lejanne tire deux coups de fusil pour leur faire voir que nous nous sommes aperçus de leur fuite. Il espère que s'ils sont encore au dégrad ils s'embarqueront au plus vite sans prendre le temps d'emporter nos bagages qui sont étalés sous l'abri en feuilles de palmier construit près de la berge. Nous nous élançons à travers la forêt, marchant aussi vite que nous le permet l'obscurité. Nous ne traversons pas ce bois sombre sans regarder quelque peu de côté, car rien ne serait plus facile que de nous décocher des flèches à bout portant, et, si nos Indiens ont l'intention formelle de nous voler, ils ne se feront pas scrupule de nous tuer. Nous arrivons enfin sur la berge. Un rayon de lune éclaire la rive et la clairière. Nos bagages sont intacts; notre radeau est paisiblement échoué. En revanche, tous les canots ont disparu, même celui que nous avons acheté. En l'état, nous poussons un grand soupir de soulagement. Lejanne tire deux nouveaux coups de fusil qui feront croire à nos fuyards que nous veillons au dégrad et qui les empêcheront d'y venir fureter de sitôt.

Nous avons bientôt rejoint et rassuré nos compagnons. Nous tenons nos fusils à notre portée, prêts à tout événement, et nous causons longtemps en fumant quelques cigares. Puis nous regagnons nos hamacs et nous nous réveillons assez tard dans la matinée.

13 novembre. — Nous trouvons dans un coin les sabres d'abatis dont nous avions fait cadeau aux hommes qui devaient nous accompagner et notre linge mouillé que nous avions donné à laver aux femmes du village. Cet acte d'honnêteté nous surprend. Seul le capitan s'est montré indélicat : il a emporté le prix d'un canot qu'il ne nous a pas livré.

Nos Indiens ont oublié leur coq et leur poule, qui, avec leurs chiens, constituaient toute leur richesse en animaux domestiques. Nous ne nous faisons aucun scrupule d'enlever ces volatiles pour prix de notre canot.

Notre radeau, déchargé pendant deux jours, s'est un peu séché, il enfonce beaucoup moins et il portera encore notre fortune. Brave radeau! ne nous a-t-il pas sauvé la vie plus d'une fois? Quand je songe aux frêles canots que l'on creuse dans un tronc d'arbre, à leur peu de stabilité, à l'audace des caïmans dans cette rivière que nous venons de descendre, je suis presque tenté d'être heureux de la fuite de nos Indiens. Car jusqu'ici tout ce qui nous a semblé un malheur sur le moment a tourné à notre avantage.

Vers midi, nos bagages parfaitement secs sont disposés sur le radeau et nous reprenons notre naviga-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

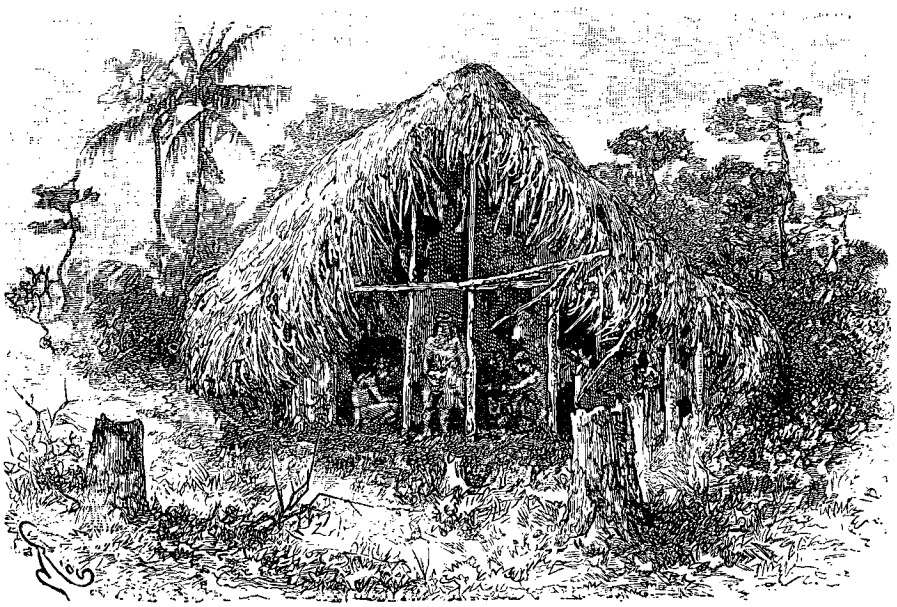
tion. Nous longeons d'abord la savane, puis nous nous trouvons de nouveau entre deux forêts. De place en place quelque arbre brûlé indique un ancien campement d'Indiens.

Des goélands nombreux font tapage sur nos têtes lorsque nous approchons de quelque banc de sable où ils ont dû déposer leurs œufs. Des marsouins sans nombre viennent souffler à la surface et font leurs plongeons gracieux partout autour du radeau. Le soir, nous couchons de nouveau dans la forêt.

14 novembre. — La navigation est assez pénible pour Lejanne et pour moi, qui, peu habitués à pagayer, sommes obligés à chaque instant, pour éviter une épave, de remplacer Apatou que sa blessure a mis hors de service.

L'après-midi, nous avons devant nous une île jeune, dont la végétation vert tendre fait une tache gaie dans le paysage. Un canot s'en détache. Notre lorgnette nous permet d'y distinguer une famille d'Indiens. Nous les hélons du plus loin, mais ils gagnent vivement la rive gauche et disparaissent dans le bois, laissant leur canot amarré sur le bord. Nous arrivons bientôt auprès de cette embarcation qui ferait magnifiquement notre affaire. J'éprouve une violente tentation de m'en emparer, après avoir déposé en payement, sur la rive, une de nos superbes haches américaines. En l'ouvrant avec le feu, et en y adaptant un bordage, ce canot serait à même de nous porter avec nos bagages, et nous pourrions atteindre beaucoup plus vite San Fernando. Tel quel, il nous serait aussi de la plus grande utilité pour nos chasses à venir. Nos réservés de viande ne se composent plus que d'une boîte de *corned beef* et d'une boîte de sardines.

Malgré tout, Lejanne n'est pas partisan de l'achat



Hutte mitoua dans la savane (voy. p. 272). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

forcé qui m'est venu en tête, et il trouverait mérités les mauvais tours que le propriétaire dépossédé pourrait nous jouer par surprise en nous rattrapant quelque nuit et en disloquant ou pillant notre radeau.

15 novembre. — Au point du jour, nous sommes en route. Chaque matin, vers cinq heures, je réveille François, qui nous prépare un peu de café et fait cuire le riz qui composera notre déjeuner et nous soutiendra jusqu'au soir. Vers huit heures, nous apercevons un Indien pêchant, dans son canot, à la bouche d'une crique de la rive gauche. Il nous hèle le premier. Nous nous dirigeons vers lui et le courant nous permet d'accoster. Il est accompagné d'un garçonnet de treize à quatorze ans et d'un enfant de sept à huit ans. Il est barbouillé de rocou des pieds à la tête. Il parle couramment l'espagnol. C'est évidemment un échappé de la civilisation. Il a pris un superbe gymnote et un autre poisson. Son village n'est pas loin; il a des provisions à nous vendre. Nous pousserions volontiers des hourras, quoique cet Indien rouge, parlant si bien l'espagnol, ne nous inspire qu'une médiocre confiance. Lejanne prend son fusil, je passe mon revolver à ma ceinture, et, après avoir recommandé à nos compagnons de bien veiller en nous attendant, nous prenons place à côté de notre Peau Rouge. Son canot est très long, très peu large et d'une instabilité parfaite. Nous sommes assis sur le fond, les jambes serrées, dans une position très fatigante. Nous nous engageons dans la crique. Notre marche est très rapide, mais nous heurtons fréquemment des arbres submergés, des branches inclinées, et c'est vraiment un bonheur que nous n'ayons pas chaviré dans cette navigation d'un quart d'heure.

En arrivant au dégrad, nous trouvons un autre Indien qui descend du village, son arc et ses flèches sur l'épaule. Il rebrousse chemin pour nous accompagner. Nous suivons dans la forêt un sentier à peine tracé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous traversons un ancien abatis déjà envahi par les arbustes, mais où nous remarquons encore quelques chétifs bananiers, puis nous franchissons un petit pont jeté sur un ruisseau encaissé et formé de deux minces troncs de palmiers. Une liane tendue d'un bord à l'autre sert de parapet à ce pont tremblant. Nous débouchons enfin dans une savane. Nous n'y voyons qu'une case formée d'une toiture montée sur des piliers, sans murs ni pignons, vers laquelle on nous conduit. Nous y trouvons un troisième Indien, avec deux femmes et quelques enfants.

Les hommes sont solides, petits, mais bien découplés. Deux d'entre eux sont atteints d'une sorte d'ichtyose très remarquable par la forme des squames. Leur peau semble couverte d'arabesques ; son aspect est moiré; on la dirait tatouée avec une patience infinie. Les femmes sont absolument laides.

Quatre hamacs, quelques poteries, des arcs et des flèches forment tout l'ameublement de la case.

Les femmes viennent de fabriquer de la cassave : elle est encore un peu molle; elle aura besoin, pour se conserver, d'être séchée au soleil. Nous en achetons quelques galettes, ainsi qu'un régime de bananes que les hommes vont nous cueillir.

Nous nous faisons préparer à manger un peu de poisson bouilli avec du piment et des bananes. Nous dévorons à belles dents ce sancocho qui est presque une friandise pour nous. Mais il est temps de re-



Sur les talons des Mitouas. — Dessin de Riou, d'après le texte.

joindre nos compagnons, qui doivent nous attendre pour déjeuner.

Depuis quelque temps nos Indiens parlent très haut entre eux. Au moment de partir, ils refusent de transporter jusqu'au radeau les provisions que nous avons achetées. Ils nous rient au nez sans se gêner autrement. Serions-nous chez des chenapans? Nous élevons la voix à notre tour. Lejanne caresse son fusil qu'il a couché sur son bras. J'ai ramené mon revolver en avant. Nous parlons en maîtres. Nos Indiens deviennent plus respectueux. Ils chargent les provisions et se mettent en route vers le dégrad. En y arrivant, Lejanne me fait remarquer qu'il leur serait bien facile de nous faire chavirer dans le trajet. Nous irons donc par terre jusqu'au radeau.

Nous faisons marcher nos Indiens devant nous, ce qui semble les contrarier beaucoup, car à chaque instant l'un ou l'autre trouve un prétexte pour s'arrêter; mais nous le surveillons et nous attendons qu'il ait repris sa place. Nous revenons vers la savane; nous longeons la forêt pendant quelque temps et nous nous y engageons. Il n'y existe pas de sentier : aussi forçons-nous nos Indiens de ralentir le pas et nous marchons sur leurs talons. Nous traversons le ruisseau encaissé, sans pont cette fois et en faisant une gymnastique vigoureuse. Nous atteignons enfin le radeau après une marche des plus fatigantes.

Docteur Crevaux et E. Lejanne.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous avons quelque peine à nous dégager des épaves (voy. p. 274). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. E. Lejanne.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CREVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les femmes et les enfants du village sont déjà sur la berge. Trois canots sont cachés sous les branches tout auprès. J'en achète un au prix d'une hache. Nous l'amarrons à tribord, le long du radeau, et nous nous remettons en route en contemplant avec une certaine satisfaction l'air désappointé de ces Indiens naguère si insolents.

Question d'intuition : nous sommes convaincus, Lejanne et moi, que sans notre défiance et notre fermeté nous aurions été victimes d'une machination quelconque.

Dans l'après-midi, nous rencontrons successivement trois canots.

Le premier se sauve en toute hâte. Le second porte un homme, une femme et un enfant : malgré nos assurances d'amitié, cette famille se tient loin de nous, en nous disant seulement qu'elle se rend à San Martino. Le dernier canot porte encore une famille. Le

1. Suite. — Voy. pages 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mari et la femme ont de bonnes figures. Ils nous abordent en toute confiance. Ils n'entendent pas l'espagnol, de sorte que nous n'en pouvons tirer aucun renseignement. Nous leur achetons quelques bacoves. Ils nous en offrent plus que nous n'en désirons. Nous ne nous séparons pas sans nous être serré la main.

Vers le soir, nous apercevons un canot vide amarré à la rive. Y aurait-il une case dans les environs? Demain matin nous tirerons des coups de fusil pour appeler les habitants, car notre devoir est de visiter le plus d'Indiens possible.

Nous entamons notre dernière boîte de *corned beef*. Que la cassave fraîche nous semble délicieuse à la place de notre riz sempiternel!

Nous passons ici une nuit excellente, presque sans moustiques.

16 novembre. — Au réveil, nous brûlons une cartouche pour appeler le possesseur du canot. Nous attendons longtemps. Personne ne venant, nous partons. Nous avons d'abord quelque peine à nous dégager des épaves enchevêtrées qui hérissent le fond, près de la rive. Enfin nous sommes en route. Au même moment nous voyons deux Indiens prendre place dans l'embarcation et se diriger vers nous. Ils ressemblent, pour la physionomie et le costume, à tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Ils savent quelques mots d'espagnol, donc ils ont parfois des rapports avec les blancs. Ils ne connaissent, ce qui me semble assez difficile à admettre, ni San Martino, ni San Fernando. Je suis plutôt tenté de croire qu'ils ne veulent nous fournir aucun renseignement. Ce sont des Indiens d'avant-poste. Ils ont dû être souvent trompés et maltraités, car, c'est bien triste à dire, il est rare que le sauvage n'ait pas beaucoup à souffrir de son contact avec les premiers hommes civilisés. Ceux-ci l'abordent en conquérants et profitent de son ignorance pour lui escroquer ce qu'il possède. Un trafiquant s'est vanté à nous d'avoir obtenu, pour un bouchon de carafe, auquel il attribuait une grande puissance de sorcellerie, dix paniers de couac (farine de manioc torréfiée) ayant une valeur de cent francs. La famille de l'indigène n'est guère plus respectée que sa propriété. Rien d'étonnant, par suite, du peu de sympathie que l'Indien témoigne au blanc. Sitôt qu'il possède une hache, un sabre d'abatis, quelques perles pour en faire des colliers, quelques lambeaux d'indienne, il n'éprouve plus que de la répulsion pour les trafiquants. Et nous ne sommes pas autre chose aux yeux des Indiens dont nous traversons le territoire.

Nos deux Peaux-Rouges nous accompagneront, au prix d'un couteau, jusqu'au prochain village, qui est peu distant. Depuis une demi-heure nous naviguons bord à bord, lorsque nous voyons venir encore un autre canot monté par un Indien et sa famille. Nous le hélons; il vient à nous. Son village n'est pas loin; il veut bien nous y conduire. Tout cela est dit en espagnol. Pendant que nous lui parlons, les autres Indiens ont tiré au large, après nous avoir volé notre ligne de pêche qui était fixée au parapet du radeau.

Notre nouveau compagnon nous prend à la remorque. Sa femme et lui pagayent avec vigueur. Je m'étonne que leur canot, très étroit et très instable, ne chavire pas. Enfin nous atteignons sans accident la bouche d'une crique de la rive droite. Cette crique a un débit assez considérable. Son eau est jaune rougeâtre. L'entrée en est gardée par deux énormes caïmans qui trouvent dans les nombreux et volumineux poissons passant à leur portée une nourriture agréable. Leurs larges têtes et leurs yeux fixes respirent une quiétude incomparable et une bêtise absolue. A l'approche du radeau, ils ont coulé un instant, pour reparaître petit à petit à la même place.

Depuis que nous avons franchi le Raudal, nous sommes débarrassés des poursuites émouvantes de ces horribles reptiles. Nous n'y songeons plus qu'aux moments où Apatou, souffrant davantage de sa blessure, profère contre les caïmans les plus épouvantables menaces. Il passerait le reste de son existence à inventer des tortures pour ces animaux. Il parle de fer rouge pour leur crever les yeux, que sais-je? Il voudrait faire partie de l'équipage d'une chaloupe à vapeur envoyée dans le Guaviare pour les détruire avec le canon.

Nous amarrons solidement notre radeau à la rive droite de la crique et nous examinons un peu nos nouveaux compagnons. L'Indien est un garçon de vingt-cinq ans environ, de figure sympathique, bien fait, aux membres trop arrondis peut-être. Il est très propre. Sa peau, d'un jaune chaud, est peu foncée. Il porte le bandeau et les jarretières en feuilles de palmier. Il a aux oreilles des bâtonnets de roseau qui en traversent les lobules et dont l'un des bouts est orné de plumes rouges.

Sa femme a des traits réguliers. Lejanne lui trouve un air de famille avec certaines mulâtresses de la Martinique. Elle a dû être belle, mais elle est déjà flétrie, quoiqu'elle ne soit guère plus âgée que son mari.

Elle porte comme vêtement le grand sac dont j'ai déjà parlé et qui a pris un ton rouge de rocou dans ses plis. Je lui achète sa chemise pour une brasse d'indienne. Elle connaît la pudeur, car son mari a beaucoup de peine à lui faire changer de vêtements en notre présence.

Elle remontera la crique en canot pendant que son mari nous conduira par terre, Lejanne et moi, au point où nous devrons la traverser pour nous rendre à sa demeure, qui est rapprochée et qui est située sur une savane habitée par de nombreux Indiens. Nous partons pleins d'enthousiasme et de curiosité pour ce village, où nous nous promettons une abondante récolte de documents. Nous suivons longtemps le bord de la crique. Nous marchons sous de grands arbres dont les branches et les troncs envoient vers la terre de vigoureuses racines adventives. Les lianes forment

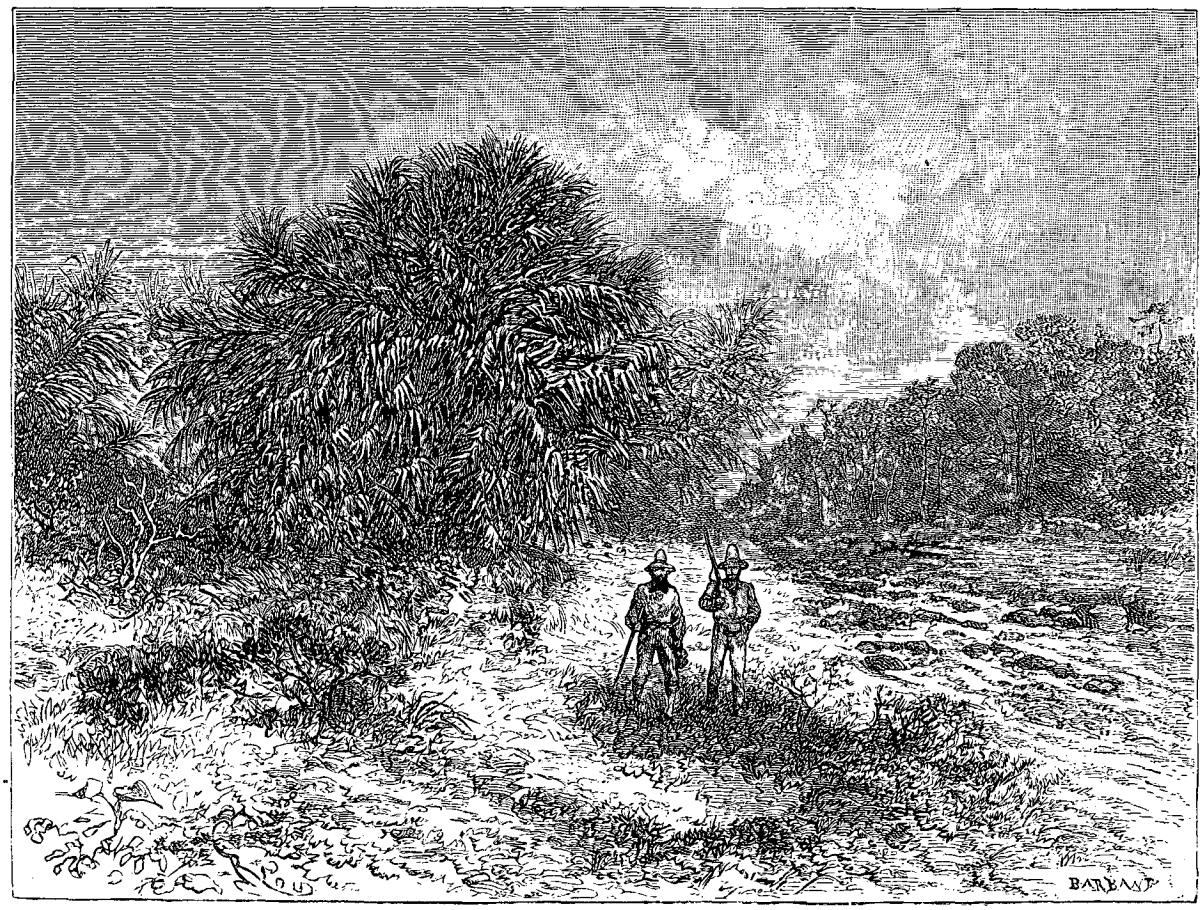
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un interminable entre-croisement de cercles de tonneaux à travers lesquels Lejanne, à cause de son fusil, n'avance qu'avec difficulté. Le sol, noyé par l'eau dans les crues, est couvert d'un limon encore humide et ne porte pas de végétation herbacée. Il est semé de quelques feuilles tombées et de figues d'un rouge orangé, à peine grosses comme des pois. Nous rencontrons de nombreuses empreintes de tapir. Nous marchons depuis un quart d'heure. L'Indien s'arrête brusquement : « El Tigre! » nous dit-il. Il a vu l'animal fuir sur la droite et nous montre la trace de ses pattes. Lejanne remplace par une balle un de ses coups de gros plomb et nous continuons notre route.

Près de là, une grande troupe d'urubus prend ses ébats sur les bords d'un ruisseau presque sec. Nous n'avons pas le temps de rechercher la cause de la présence en ce point de ces vautours au vol lourd et disgracieux.

Au bout de trois quarts d'heure, nous arrivons au point où nous devons traverser la crique. L'Indien hèle sa femme, qui ne répond pas. Nous attendons un quart d'heure. Personne ne vient.

Nous nous demandons si on n'a pas voulu nous



Palmiers morichés (voy. p. 276). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

berner et si notre radeau est bien en sûreté. Nous nous étonnons d'avoir marché si longtemps pour nous rendre à une case qu'on nous avait dite très voisine. Je me décide à retourner vers nos compagnons, mais il faut que notre Indien nous serve encore de guide, car, à moins de suivre la crique, nous nous égarerions infailliblement et ses nombreux détours nous allongeraient beaucoup la route. En conséquence, je lui dis de nous ramener à notre point de départ. Il semble ne pas comprendre. Lejanne le saisit par les épaules et lui fait faire demi-tour avec une vigueur qui lui ouvre l'esprit instantanément. Nous rejoignons enfin nos compagnons. Notre fatigue se dissipe à l'aspect d'un ragoût de poissons et de bananes qu'ils ont préparé pendant notre absence. Ils ont acheté ces poissons d'un Indien qui passait en canot. Notre guide a encore disparu sans nous dire adieu. Fiez-vous donc aux bonnes figures!

Décidément cette région est mal habitée. Le meilleur de ces Indiens ne paraît pas bon. S'ils étaient groupés en plus grand nombre, peut-être nous joueraient-ils de terribles tours. Nous ne leur accordons, du reste, que la confiance qu'ils méritent. Nous avons toujours nos armes sous la main.

Après avoir déjeuné, nous quittons cette crique et nous reprenons notre marche lente sur le Guaviare.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers quatre heures et demie, nous apercevons sur la rive droite une grande savane qui s'étend jusqu'au bord de la rivière. C'est une répétition de celle où nous avons trouvé les premiers Indiens. Deux cases s'élèvent bien loin, presque au fond de cette prairie. Il est trop tard pour nous y rendre aujourd'hui. Nous campons à l'angle que la savane d'un côté, la rivière de l'autre taillent dans la forêt. Nous installons notre feu et nos hamacs parmi les grands arbres pour dissimuler notre présence, car nous ne tenons nullement à des visites nocturnes. Nous dînons d'un peu de cassave et d'une boîte de sardines. Notre dernière conserve a disparu. Diane nous protège!

17 novembre. — A six heures, François tire un coup de fusil. Nous sortons, Lejanne et moi, de notre angle de forêt et nous débouchons dans la savane. Il règne une brume épaisse qui nous empêche de voir à dix pas. Nous nous orientons dans la direction des cases et, marchant à travers les hautes herbes, nous rencontrons bientôt un sentier qui doit y mener. Ces herbes mouillées, repliées de chaque côté, se rejoignent bientôt. Nous sommes trempés jusqu'à mi-cuisse. J'aime à marcher dans la rosée, son frais contact me délasse. Mais notre chemin semble se rapprocher de la rivière. Nous le laissons pour nous engager sur un terrain où les herbes ont été brûlées récemment. Les brindilles de foin carbonisées ont bientôt noirci nos pantalons de toile. Le soleil se lève et donne à la brume une couleur grenat d'une étrange beauté. Quelques arbres isolés dans la prairie laissent deviner leur présence par une tache indécise et fuyante. Mais les cases sont toujours invisibles. La brume se dissipe enfin, à mesure que le soleil s'élève dans le ciel. Nous apercevons alors sur notre gauche un Peau-Rouge qui, ses flèches sur l'épaule, s'avance, en longeant la rivière, dans la direction de notre campement. Il est suivi à quelque distance de sa femme et de deux petits enfants. Nous le saluons d'un « Hé, hé, amigo! » et nous l'avons bientôt rejoint à travers les hautes herbes. C'est un vigoureux gaillard, le plus grand des Indiens que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Il a les épaules larges, les bras et les jambes musculeux. Il ne fait aucune difficulté pour nous conduire vers les maisons; mais je m'aperçois d'une manœuvre qui ne nous annonce rien de bon. Notre homme nous conduit vers la case la plus éloignée, pendant que sa femme coupe au plus vite vers la plus rapprochée. Il s'agit évidemment pour elle de cacher quelque chose, les provisions peut-être, avant que les blancs arrivent. Nous nous élançons sur ses traces, mais elle a trop d'avance. Nous atteignons à notre tour cette case, qui, comme celles des villages des Andes, a des murs en pisé et un toit débordant formant véranda. Ce similipalais est habité par un Indien de figure assez patibulaire qui a un chapeau de feutre mou, à cuve arrondie et à petits bords, dont il s'empresse de se coiffer à notre arrivée. Ce luxueux personnage a sans doute habité chez les blancs; il va nous donner de précieux renseignements. A toutes nos questions il répond : « Il n'y en a pas. Je ne sais pas. » Lejanne a une terrible envie de le couvrir d'injures. Je le voue aux cent mille diables rouges.

Nous nous rendons à l'autre case, qui est très spacieuse et entièrement faite de branches et de feuillage. Elle est habitée par trois Indiens et leurs familles. Nous y recevons un accueil plus que glacial. Ils ne possèdent ni viande, ni poisson, ni bananes, ni cassave, à ce qu'ils prétendent. Ils ont, en revanche, une abondante provision d'arcs, de flèches, de lances, qu'ils tiennent à la main.

Nous revenons vers notre radeau, assez déconfits de cette inutile course de dix kilomètres. Nous traversons au retour une sorte de ravin ou de marigot, où poussent quelques palmiers morichés. Nous suivons un sentier qui borde la rivière et qui a été coupé par de nombreux éboulements. Nous n'apercevons pas une pièce de gibier dans cette longue marche à travers la prairie. Nous n'avons rien à déjeuner; il faut au moins que nous pêchions un poisson quelconque pour notre dîner, et tout d'abord nous procurer un oiseau qui servira d'appât. Des hirondelles gracieuses volent autour de nous, rasant les hautes herbes et faisant une guerre acharnée aux insectes. Quelques aiglons noirs se tiennent hors de portée, poussant leur cri strident et chevrotant. Pas d'autre oiseau, et nous approchons de notre campement. Lejanne cependant fait feu et abat une hirondelle légère, car c'est à peine s'il existe un corps dans ce paquet de duvet. Sa queue est ornée de deux plumes très longues. Je suis sûr que nos compagnons, en entendant le coup de fusil, ont rêvé biche, perdrix, que sais-je? Ils n'ont besoin que de nous regarder pour deviner l'insuccès de notre promenade. Notre cuisinier tenait ses marmites nettes pour apprêter les provisions et le gibier que nous allions rapporter. Il est réduit à nous faire cuire du riz à l'eau et des bananes vertes que nous mangerons en route et que nous arroserons de la lavure de caïman qui s'appelle l'eau du Guaviare.

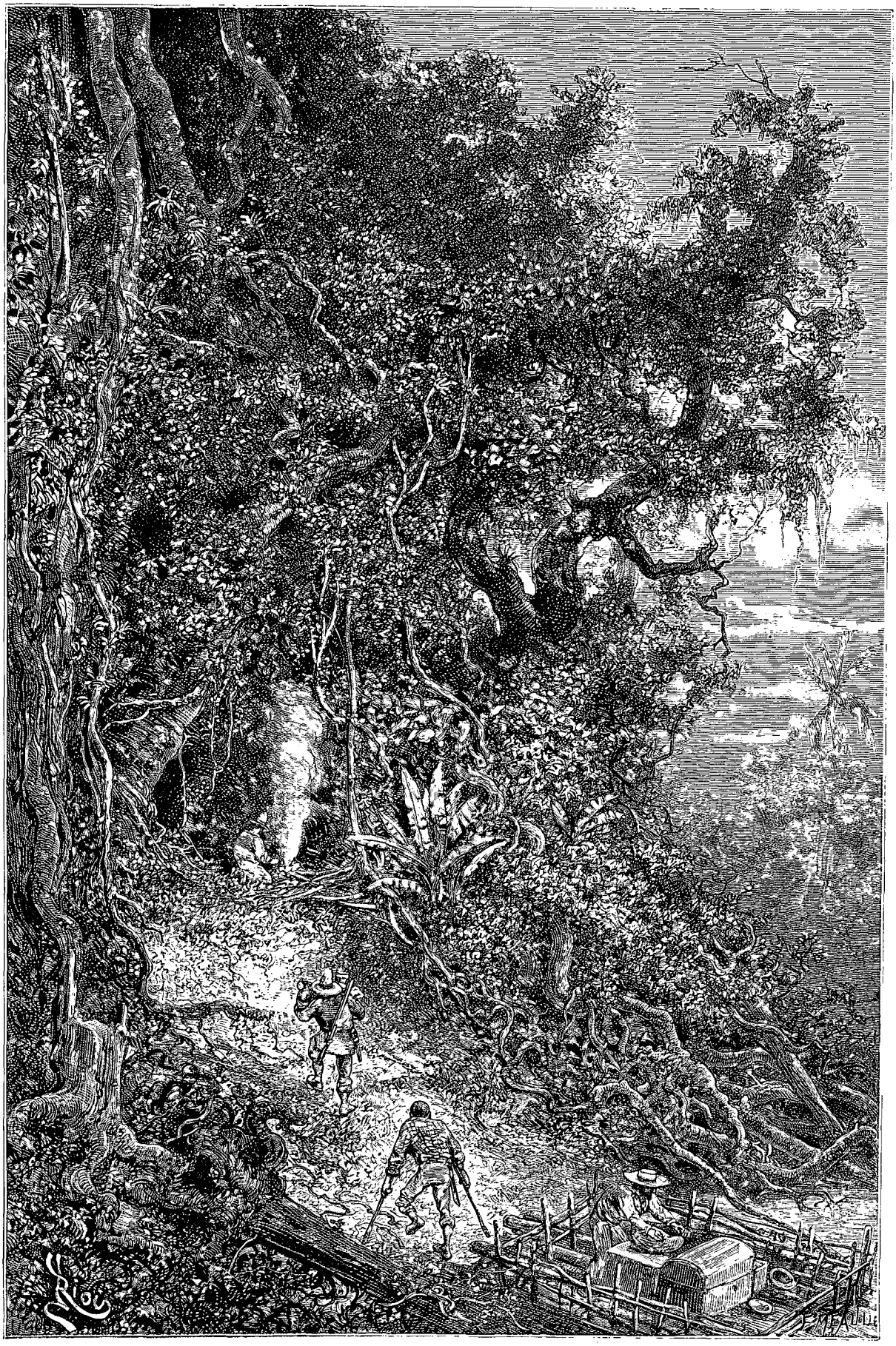
C'est un régime peu succulent à la vérité, mais il a du moins un avantage : il ne congestionne pas beaucoup et convient aux personnes qui doivent affronter le soleil pendant de longues heures. N'ayant rien de mieux à faire, nous rions de nos misères. Lejanne m'offre du bordeaux puisé à la rivière; je lui offre du bourgogne de même provenance. Le riz et les bananes perdent leurs noms vulgaires et reçoivent les qualifications les plus pompeuses.

Cependant notre radeau longe la savane, dont le bord taillé à pic forme sur notre droite un interminable mur rouge élevé de six mètres environ, qui doit sa couleur à l'argile ferrugineuse qui le compose.

En passant à la hauteur des cases nous apercevons tous les Indiens assemblés sur les débris d'un éboulement de la rive.

Nous ne daignons pas tourner la tête de leur côté, mais nous les surveillons du coin de l'œil, décidés à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rive haute du Guaviare. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire feu à la moindre manifestation hostile, car ils sont tous armés et ont deux canots à leur portée.

Le paysage est d'une monotonie désespérante sur cette rivière, qui fait une série de détours parfaitement réguliers. D'un côté, la rive concave taillée à pic est couverte de grands arbres et de palmiers nombreux, qui semblent surmonter un long mur rougeâtre; de l'autre, la rive convexe est couverte de bois canon et prolongée en un banc de sable sur lequel de nombreux caïmans se chauffent au soleil. Le courant se porte toujours du côté de la rive concave, hérissée d'arbres échoués, qui donnent asile à de craintives tortues. L'eau a une couleur argileuse. Dans les endroits très calmes elle est couverte d'une mince couche grasse qui prend des teintes irisées et de flocons d'écume sale. Le tout est baigné d'une lumière jaune. Le soleil très chaud est surtout fatigant, vers le soir, lorsque l'eau nous renvoie ses reflets implacables. Dix heures par jour nous sommes exposés à ses rayons, sans autre abri que nos panamas autour desquels nous enroulons une serviette. Les perfides rayons profitent de la moindre fissure dans nos vêtements pour déterminer sur notre peau de vives brûlures. De temps en temps nous mouillons nos cheveux pour nous procurer une fraîcheur passagère.

Vers le soir de cette journée, Lejanne prend un mapourito de belle taille, qui nous fournira un excellent dîner. Puis la rivière devient très large et est divisée par un banc de sable qui occupe son milieu. Le courant nous porte vers la rive gauche, couverte de bois canon. Une garsa perchée sur une branche soulève parmi les feuilles son cou en tire-bouchon. Apatou l'abat d'un coup de fusil. Il s'installe dans le canot et nous rapporte bientôt ce héron d'odeur forte et répugnante. Faute de mieux, ce sera notre déjeuner de demain.

Apatou a l'idée de transformer en cachiri le peu de cassave qui nous reste de notre achat chez l'Indien au gymnote et qui est absolument gâtée. Il en prend les meilleurs morceaux et les détrempe avec un peu d'eau dans une poterie dont nous avons fait l'achat chez les habitants de la bouche de l'Areare.

Nous voici donc riches : nous possédons du poisson, de la viande, une liqueur fermentée.

18 novembre. — Notre marche est assez lente. En douze heures de navigation nous n'avançons pas de plus de vingt-huit kilomètres. Nous rencontrons beaucoup de canards, mais ils sont très difficiles à approcher. On ne les dirait pas si malins avec leur visage épais. Nous guerroyons contre eux sans succès. Les écloppés sont nombreux, mais les caïmans seuls feront bonne chère.

19 novembre. — Notre marche est encore très lente. Nous tuons enfin quatre canards, qui, bouillis avec des bananes vertes, constituent nos repas de deux jours. Les canards appartiennent à l'espèce que les Colombiens appellent canard royal (*pato real*). C'est la seule que nous ayons rencontrée jusqu'ici.

Notre voyage tourne en véritable lutte pour l'existence. Tout le temps que nous pouvons distraire à nos tracés, à nos observations, est consacré à la pêche et à la chasse.

20 novembre. — Grain assez violent dans l'après-midi; mais le temps s'est remis au beau avant que nous nous arrêtions pour camper. Nous faisons pénétrer notre radeau dans un espace libre au milieu d'un grand amas d'épaves; nous le fixons solidement et nous nous occupons de nos installations pour le souper et pour la nuit. Pendant que j'allume du feu, François fait débarquer notre matériel indispensable. Lejanne et Apatou, capable maintenant de quelques travaux, armés de sabres d'abatis, débarrassent le sol des broussailles qui l'encombrent et nous taillent autour du feu une petite clairière, en ayant soin d'épargner quelques arbustes placés à distance convenable pour suspendre les hamacs. Bientôt la marmite est au feu. Elle contient un canard superbe, découpé à l'aide d'un sabre d'abatis, et des tronçons de bananes vertes. Un peu d'eau et de sel sont les seuls accessoires de ce ragoût inconnu sur les tables européennes. Notre vigoureux appétit lui servira d'assaisonnement. Notre provision de cigares est presque épuisée; aussi depuis quelques jours en gardons-nous précieusement les bouts, que nous roulons dans une feuille de papier quelconque, après les avoir séchés et coupés en tranches minces.

Une étroite bande de nuages violacés, derniers vestiges du grain de l'après-midi, borde l'horizon du côté du couchant. Au-dessus, le ciel a pris une teinte verte striée de quelques rayons roses qui s'étendent vers nous en s'élargissant. Rien n'égale la pureté de ces couleurs tendres et insaisissables aux meilleurs pinceaux. La nuit vient tôt après, le crépuscule étant très court sous ces latitudes. Nous dînons à la hâte, car les moustiques sont nombreux et nous interdisent les longues causeries après le repas. Chacun gagne son hamac et se met à l'abri sous sa moustiquaire.

Le sommeil vient vite, mais un violent coup de tonnerre nous réveille. Bientôt la pluie tombe en nappes. Lejanne et François quittent leurs hamacs fixés à de grands arbres qui pourraient attirer la foudre. Il n'est pas d'étoffes impénétrables à de pareilles pluies. Nous sommes trempés, nous grelottons. Nous n'échangeons pas une parole ; nous sommes presque aussi privés de sentiment que le noyé au fond de l'eau. Cette pluie dure, avec quelques accalmies et quelques redoublements de violence, jusqu'au matin. Lejanne s'étonne d'avoir été harcelé au plus fort de l'orage par des légions de moustiques.

21 novembre. — Nous rencontrons des palmiers morichés. Apatou me dit que ce palmier ne se trouve qu'à l'embouchure des grandes rivières. Nous ne serions donc pas loin de San Fernando. Mais l'Angostura? Les deux mauvais passages que nous avons franchis seraient donc, le premier le Raudal, le second

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

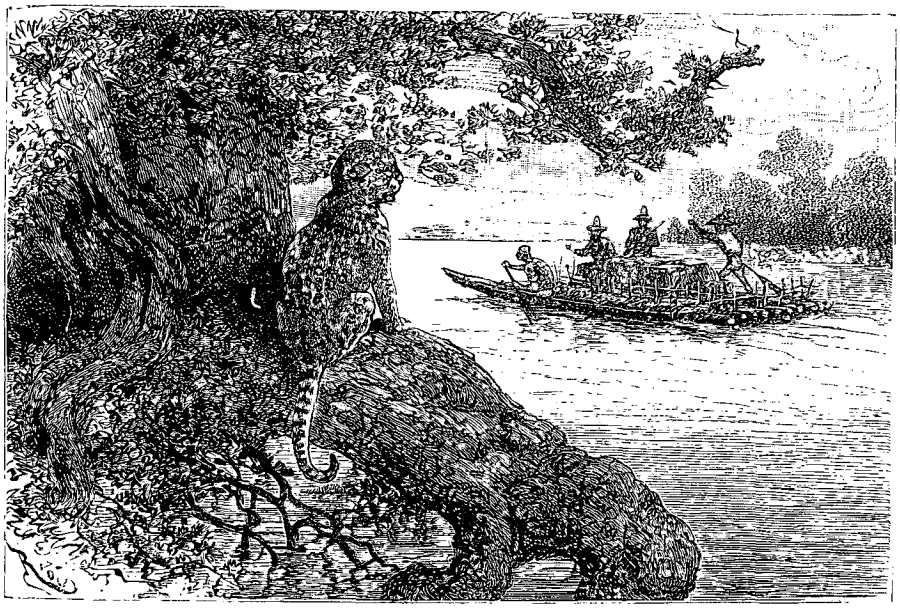
l'Angostura. Je commence à le croire sérieusement dans l'après-midi, lorsque Apatou me fait remarquer une foule d'oiseaux portant le nom de sasa, qui mènent grand bruit dans un bosquet de la rive gauche[1]. Nous sommes naturellement quelque peu portés à prendre nos désirs pour la réalité.

Lejanne, cependant, ne partage pas l'avis général. Nous n'avons pas rencontré la grande île Amanaveni portée sur la carte de Codazzi, et, selon lui, nous n'avons pas encore atteint l'Angostura. Je ne puis arriver à lui faire abandonner son opinion, en lui faisant observer que le géographe italien n'a tracé que d'après renseignements la carte du Guaviare.

Nous venons de doubler une crique. Apatou nous signale un canot monté par trois Indiens qui sort de ce petit affluent de gauche. Nous hélons ces hommes qui pourraient nous renseigner sur la distance qui nous sépare encore de San Fernando. Ils nous ont entendu, car ils nagent avec ardeur pour s'éloigner de nous. Leurs larges pagaies soulèvent des nappes liquides qui brillent au soleil en éclairs très rapprochés. C'est donc toujours la même hostilité contre les blancs ou la même crainte.

Dans la matinée du 22, nous apercevons un superbe jaguar blotti sous les arbrisseaux qui bordent la rive. Chacun sait que sur l'eau les objets paraissent beaucoup plus rapprochés. Lejanne envoie à ce félin une balle qui ne le touche pas. C'est à peine si la détonation lui occasionne un petit frémissement, et il continue de nous regarder impassible. François, à son tour, lui tire un coup de chevrotines. L'animal se réfugie alors dans les hautes herbes, mais sans précipitation.

Vers onze heures, nous approchons d'un banc de



Un jaguar. — Dessin de Riou, d'après le texte.

sable. Le soleil est très chaud, le ciel presque sans nuages. C'est une belle occasion pour faire une observation au théodolite et pour faire en même temps sécher nos bagages. Je fais monter mon instrument et disperser sur le sable brûlant le contenu de nos caisses, pendant que Lejanne fouille les environs pour tâcher de se procurer quelque gibier. Il blesse quelques canards, dont l'un est happé sous ses yeux par un caïman.

Au campement, nous entendons par deux fois les rauquements d'un jaguar. C'est un bruit que François n'aime guère. Apatou prend un malin plaisir à l'effrayer davantage en lui racontant des histoires de tigres de son pays. C'est d'abord un petit Boni enlevé et dévoré près de son village, puis un chien saisi dans un campement sous le hamac de son maître. Lejanne essaye de détruire l'effet produit par ces récits, en assurant à Burban que le tigre d'Amérique n'est qu'un animal inoffensif auprès de celui de la Cochinchine. François, du reste, a une confiance absolue dans l'adresse et le sang-froid de Lejanne, et, chaque soir, il a bien soin de mettre son hamac en quelque sorte sous la protection du sien. Comme mesure de précaution nous allumons deux grands feux que chacun promet d'entretenir pendant la nuit.

23 novembre. — Au réveil, nous constatons que nos feux sont éteints depuis longtemps. Nous avons dormi comme des sourds. Nous rencontrons pendant cette journée un nombre incalculable de tortues. Elles sont alignées par dix et vingt sur des bancs de sable très bas et taillés à pic ou sur des troncs d'arbres échoués. Ces tortues, auxquelles les Venezueliens donnent le nom de térékaï, sont très peureuses, et à notre approche elles se jettent successivement à l'eau avec

1. Je n'ai rencontré ces oiseaux qu'à la bouche du Yari et du Parou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une régularité toute militaire et une prestesse qu'on ne leur accorde pas en général.

Ces tortues constituent un excellent manger, mais nous ne pourrions nous les procurer qu'avec des flèches qui percent facilement leur carapace et trahissent, avec leur long roseau émergeant, la retraite de l'animal blessé. Nos armes à feu nous permettraient de les tuer; mais, en tombant à l'eau, les térékaïs seraient perdues pour nous. Nos cartouches sont trop précieuses pour que nous les dépensions dans une chasse d'un résultat si problématique.

Dans l'après-midi, Lejanne pêche deux poissons assez singuliers ou plutôt deux branchiostomes. Ils doivent être voisins de l'amphioxus, s'ils ne sont l'am-



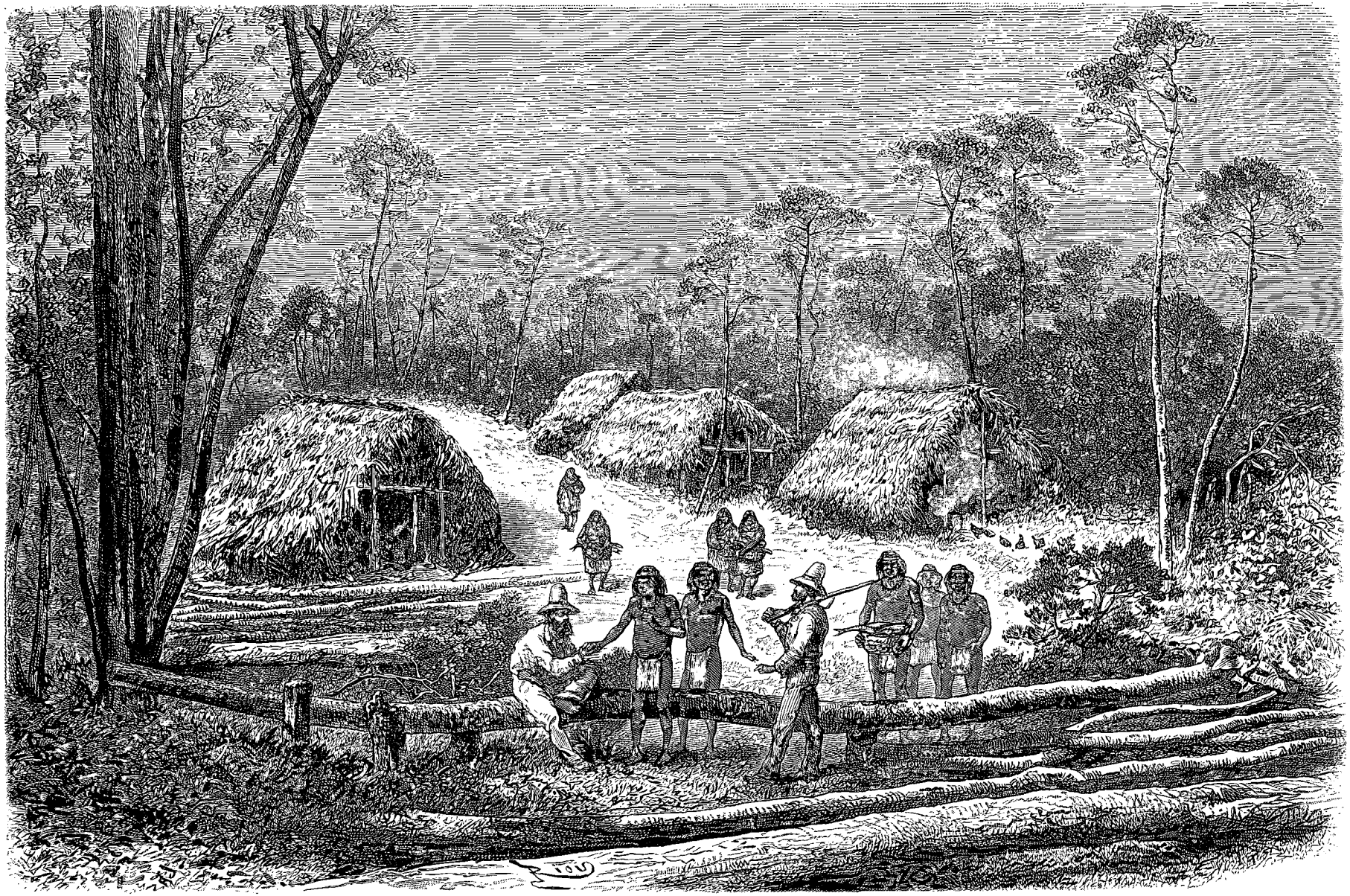
Bivouac sous un grand arbre (voy. p. 282). — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

phioxus lui-même. Leur peau blanche et bleue a une apparence d'émail; elle n'a pas d'écailles et laisse adhérer aux doigts des filaments visqueux qui nous inspirent de la répugnance et nous les font rejeter. Les yeux sont rudimentaires et consistent en deux ponctuations noirâtres. Les branchies sont situées au fond de la bouche, et Lejanne ne les aperçoit que par hasard, en retirant l'hameçon fortement engagé. Nous regrettons amèrement de n'avoir pas d'alcool pour les conserver.

Tous les jours suivants nous ne rencontrons plus d'Indiens. La navigation devient d'une monotonie agaçante.

Un ibis noir à long bec arqué, un petit héron blanc à tête bleu tendre, viennent s'ajouter aux habitants ailés des berges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village des Piapocos (voy. p. 283). — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 25, nous constatons avec peine que notre dernière parcelle de tabac s'est envolée en fumée.

Notre provision de maïs diminue sensiblement. Nous voyons le moment où les farineux vont nous manquer tout à fait.

Le 26, une méridienne nous donne une latitude de 2°,45. Nous sommes donc bien loin de San Fernando, qui est par quatre degrés environ. Mon chronomètre n'étant pas réglé, je ne puis calculer la longitude.

Le 27, notre horizon s'accidente un peu. Des collines se profilent en bleu clair sur un ciel lavé de vert et de rose, un peu embrumé. Plus haut, un amas de nuages moutonnés ne laissent apercevoir du ciel que quelques échappées très bleues. Une légère brise souffle du nord.

L'après-midi, nous traversons les collines. La rivière s'étrangle légèrement en ce point et forme au delà des remous dont le passage doit présenter de sérieuses difficultés dans les grandes eaux.

Nous avons alors devant nous une butte élevée de deux cents mètres et longue de cinq à six cents ; on dirait une immense butte de polygone ou le toit d'un carbet gigantesque. Nous la contournons et nous franchissons un deuxième étranglement de la rivière, suivi d'un remous encore plus considérable que le premier. Nous croyons sérieusement cette fois avoir passé l'Angostura de Codazzi. Point.

Vers cinq heures et demie, nous l'atteignons enfin et nous sommes définitivement fixés sur notre situation.

Nous nous engageons dans une nouvelle trouée de même nature que les deux raudals que nous avons déjà franchis.

Elle a la même longueur, mais sa largeur est plus grande. Chaque côté de la rivière est bordé d'une banquette de grès élevée de deux ou trois mètres et large de cinq à six, en arrière de laquelle s'élève une colline extrêmement escarpée et par endroits taillée à pic. De nombreuses cascatelles tombent sur les banquettes de grès et s'y sont creusé un passage. La végétation des collines se ressent du sol pierreux qui lui donne asile. Les arbres sont tourmentés, noueux et tortueux. Plusieurs sont en fleur et font dans la verdure des taches roses, lilas, blanches et jaunes. C'est un immense bouquet qui s'étend de chaque côté de la rivière. Lejanne peut examiner des fleurs détachées par le vent et qui suivent le fil de l'eau. Il les attribue à des bignoniacées.

Il est nuit lorsque nous atteignons la sortie de l'Angostura. Nous campons sur une grande plate-forme de rochers. Pas d'arbres pour suspendre nos hamacs : aussi coucherons-nous sur le sol. Le débarquement de notre matériel est assez long et se fait à la bougie.

Nous avons la chance de trouver du bois à feu et nous faisons rôtir un canard, que nous mangeons sans autre accompagnement, car nous avons épuisé notre provision de maïs. Après ce dîner de carnassiers, nous nous roulons dans nos couvertures et nous nous étendons sur les rochers, les pieds tournés vers le feu.

28 novembre. — Nous partons à six heures. Il fait à peine jour, car le ciel est nuageux. La rivière un peu encaissée paraît noire. De grands flocons d'écume jaune courent à sa surface. Nous apercevons de superbes palmiers maripas. Je pense que le bourgeon de ce palmier, bouilli, pourra remplacer nos féculents disparus. Apatou et François prennent une hache, montent dans le canot et gagnent la rive pour dépouiller un de ces arbres. Pendant ce temps, Lejanne et moi nous continuons notre route sur le radeau. Nos compagnons nous rejoindront facilement, grâce à la grande supériorité de leur marche. Au bout d'une demi-heure, nous apercevons à une faible distance devant nous de grandes roches arrondies qui forment un barrage interrompu et que l'eau contourne en bouillonnant. Peu confiants dans notre habileté, nous gagnons la rive droite pour attendre nos compagnons. C'est une heureuse inspiration.

Apatou et François nous rejoignent enfin ; nous franchissons le barrage, puis le courant nous saisit et nous sommes entraînés dans une deuxième Angostura plus dangereuse que la première.

Elle est plus étroite, les banquettes y sont plus élevées, la vitesse de l'eau est plus grande. Vers le milieu elle présente un renflement, une sorte d'ampoule où l'eau revient sur elle-même avec une grande violence. Nous avons grande peine à éviter ce remous ; c'est en nageant de toutes nos forces que nous y échappons. Je ne verrais pas la possibilité d'en sortir si nous y entrions avec notre radeau.

Nous n'avançons que très péniblement et avec une extrême lenteur jusqu'à la sortie. Alors la rivière s'élargit. Nous avons vent debout et une forte houle. Notre marche est insignifiante.

A six heures, nous allumons notre feu de bivouac sous un arbre immense, revêtu d'un fouillis de racines adventives qui se sont aplaties et collées sur son tronc. Il laisse pleuvoir sur nous une grêle de petites figues, détachées par une véritable population de singes, d'aras, de paraquois.

Les premiers se sauvent de branche en branche et s'enfoncent dans la forêt avec des bruissements de feuilles froissées et des ricanements stridents.

Lejanne abat un couioui et un paraquoi.

François, souffrant, se couche sans dîner.

Nous autres nous mangeons un canard boucané et du maripa bouilli, qui, quoique insuffisamment cuit et un peu trop sucré, se trouve être supportable.

29 novembre. — Au réveil, François va mieux. Nous mesurons à la hauteur de notre bivouac la largeur de la rivière, qui se trouve être de six cent soixante-dix mètres, y compris cent cinq occupés par un banc de sable qui est couvert par les grandes eaux. Il pleut légèrement à notre départ. Vers huit heures, Apatou nous signale un abatis droit devant nous. Une assez vaste clairière s'étend en effet jusqu'à la rive. Elle semble occupée par une plantation de bananiers, si

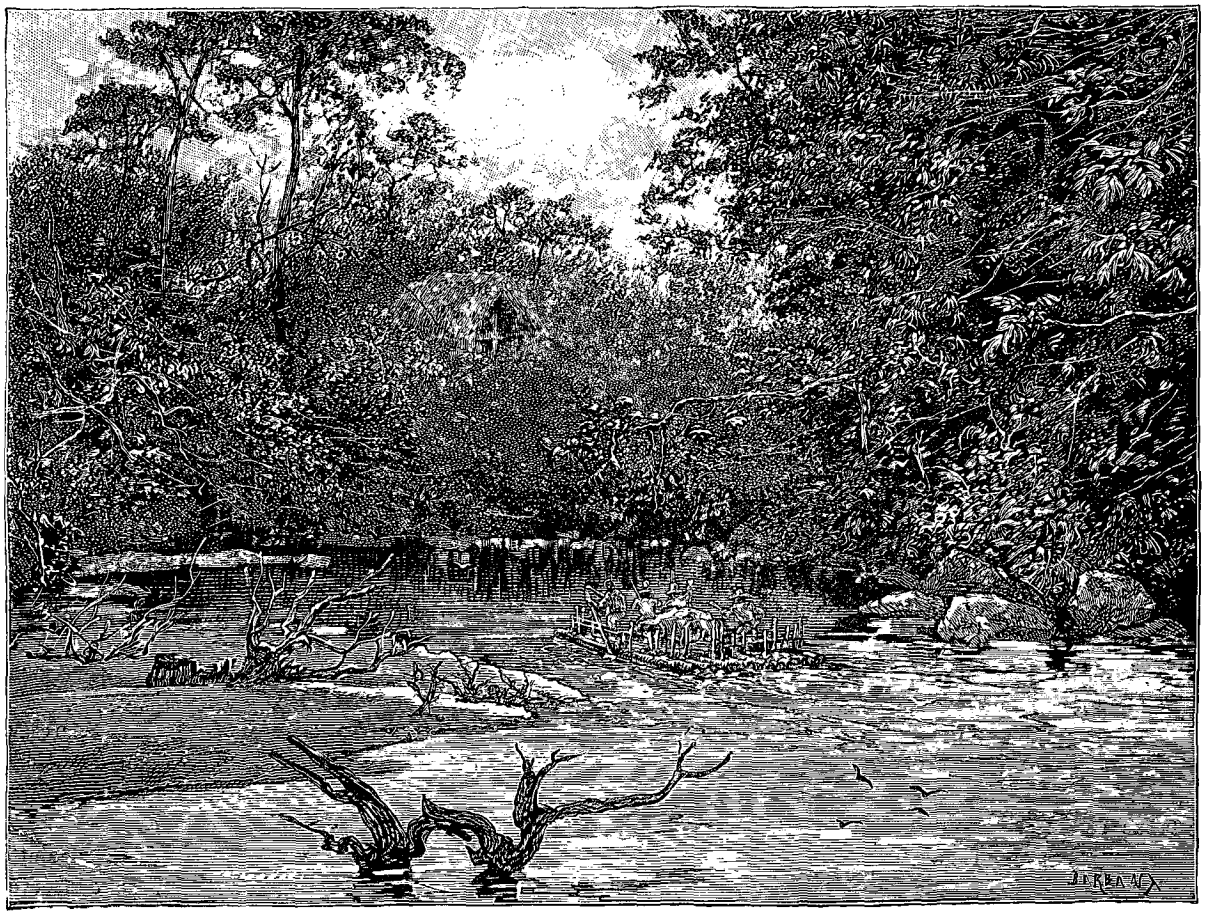
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutefois ces larges feuilles ne sont pas celles de cette autre musacée que nous prenions au début pour un balisier. Le cœur nous bat bien fort pendant que nous approchons de cette clairière.

Si nous allions être déçus? Notre radeau n'avance pas à notre gré. Nous lui voudrions des ailes et il semble avoir un chargement de plomb. Je regarde avec ma lorgnette. J'aperçois un tronc à demi carbonisé en suspens sur la rive, puis un régime de bananes. Hourra! Voilà l'abondance. Mais quelle sera l'attitude des habitants? Nous sommes assez excités par les privations des derniers jours pour livrer bataille au cas où l'on ne voudrait encore nous rien vendre. La misère est mauvaise conseillère.

Le canard nous écœure. Le maïs fermenté que nous avons mangé, les jours passés, nous a tous indisposés. Un champ de bananiers est devant nous. Nous payerons le prix qu'on voudra, mais, coûte que coûte, nous aurons de leurs fruits.

Nous longeons un banc de sable dont le fond est occupé par une forêt de bois canon. Nous apercevons sur le sol une natte en feuilles de palmier, disposée sur des arceaux, qui doit servir de couverture ou de rouff à un grand canot; puis une case qui nous présente son pignon et qui avec son toit débordant nous fait l'effet d'un chalet perdu dans le feuillage.



Arrivée chez les Piapocos. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Lejanne tire deux coups de fusil pendant que Apatou me prend dans le canot et me dirige en toute hâte vers ce chalet. Nous remontons quelques instants une crique qui vient déboucher à l'angle du banc de sable.

Les Indiens, effrayés, ont d'abord pris la fuite, mais ils reviennent bientôt, et j'envoie deux d'entre eux avec un canot pour donner la remorque à notre radeau qui, sans leur aide, ne pourrait remonter la crique, si faible qu'en soit le courant. J'attends mes compagnons au dégrad.

« Eh bien? me crie Lejanne du plus loin.

— Nous sommes chez Lucullus. »

Nous atteignons bientôt le village qui s'appelle Mapiripan, comme la crique sur laquelle il est situé et comme le défilé que franchit le Guaviare un peu en amont.

Il est composé de trois cases, dont une seule est visible de la rivière. Quatre Indiens l'habitent avec leurs familles. Le plus âgé a un torse puissant et une bonne figure placide, quoiqu'il ait la peau entièrement bleuie par le carathes. Un autre, âgé de vingt-cinq ans environ, est atteint de fièvre intermittente. Je gagne sa confiance en lui administrant un peu de sulfate de quinine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un troisième enfin, petit (un mètre cinquante), un peu voûté, me semble d'intelligence très bornée. Il porte le nom peu mérité de Narcisse.

Ils ont tous, à l'exception de ce dernier, des pantalons et des chemises. L'infortuné Narcisse n'a qu'un misérable poncho taillé dans l'étoffe de fabrication indienne que nous avons rencontrée précédemment.

Les trafiquants de San Fernando remontent chaque année jusqu'ici. Ils ne doivent pas tarder à venir, et nos Indiens tiennent prêtes les provisions de cassave et de couac (farine de manioc torréfiée) qu'ils doivent leur vendre.

Ils nous cèdent un panier de cassave, un panier de couac, des bananes, des citrouilles, deux tortues, du tabac, au prix de quelques sabres d'abatis, couteaux, ciseaux, aiguilles, hameçons.

Nous achetons en outre de la graisse de tortue, de la mélasse, que nous sommes fort heureux de trouver, car nous possédons un peu de café en grains qu'elle nous permettra d'utiliser.

Bientôt nous mangeons, nous dévorons plutôt une tortue avec des bananes cuites sur la cendre.

Nos Indiens nous font boire du cachiri de bananes.

Puis, quelle volupté! nous fumons des feuilles de tabac séchées au feu.

30 novembre. — Nos amis sont de retour au lever du soleil. Je fais l'emplette d'un canot assez grand pour nous permettre d'abandonner notre vieux radeau. Nous achetons en outre un hamac, un arc, des flèches, des poteries, que les Indiens fabriquent avec de l'argile à laquelle ils mêlent les cendres d'une écorce à laquelle ils donnent le nom de mingala. Cette cendre agit évidemment en favorisant la vitrification partielle de la pâte.

Tout le monde travaille. Le propriétaire de la case où nous sommes s'occupe de fabriquer un manche pour une hache que nous lui avons donnée en payement. Il lui donne une légère courbure en dedans, et le polit et le repolit avec la complaisance d'un homme pour qui le temps n'est rien.



Indien Piapocos. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Les femmes s'occupent des travaux du ménage. Une d'entre elles, armée d'un sabre d'abatis, épluche des racines de manioc. Elle manœuvre ce formidable instrument avec une grande dextérité. Une autre femme pulpe les tubercules décortiqués. Assise par terre, elle en tient un dans chaque main et les passe vivement sur une râpe placée entre ses jambes. Cette râpe consiste en une planchette un peu concave sur laquelle sont fixés, avec une sorte de glu desséchée, de petits morceaux de quartz qui font dents de lime. Ce travail terminé, on enferme la pulpe dans un long boyau en fines lanières tressées, qui porte en espagnol le nom de « couleuvra ». On bouche la partie supérieure de cette couleuvra avec un morceau de bois taillé en tronc de cône et on suspend l'appareil à une poutre. Un levier, fixé par une de ses extrémités à un pilier voisin, s'engage dans un anneau qui termine la couleuvra. On rétrécit celle-ci en pesant sur l'extrémité libre du levier. La pulpe est ainsi soumise à une pression qui en sépare le suc vénéneux. On laisse ensuite fermenter la fécule pendant vingt-quatre heures.

Pour en faire de la cassave, on l'étend par couches successives sur une platine disposée sur un mur circulaire percé de deux ouvertures, et sous laquelle on maintient un feu convenable. On obtient ainsi des galettes qui, pour se conserver, doivent être séchées au soleil et maintenues en un lieu sec.

Nos Indiens nous font boire une liqueur fabriquée avec des patates douces et du manioc délayés et fermentés, à laquelle ils donnent le nom de couria. Ce liquide, non filtré, jaunâtre, grumeleux et très épais, a un aspect assez repoussant, mais sa saveur un peu piquante est assez agréable.

Nous recueillons des renseignements précieux : San Fernando est à quatorze jours de Mapiripan. Les Indiens que nous avons rencontrés sont les Mitouas. Ils jouissent ici d'une piètre considération. Ce sont des sauvages (bravos). Nos amis n'hésitent pas à nous dire qu'eux-mêmes portent le nom de Piapocos, qui veut dire toucan. Il est rare qu'un Indien donne à un étran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ger le nom de sa tribu. En général, on n'apprend ce nom que chez les voisins.

Les Indiens Piapocos font usage, pour se donner des forces, d'une graine qu'ils désignent sous le nom de coupana. Ils râpent un quart de graine non mûre dans de l'eau froide et boivent ce breuvage amer et aromatique. Cette graine à maturité est grosse comme un pignon d'Inde, blanche intérieurement, recouverte d'un testa noir et luisant. Elle est pourvue d'une assez grande caroncule blanche. Le fruit est stipité, à trois loges, et ressemble à première vue à un fruit d'euphorbiacée. On nous a plus tard assuré à San Fernando qu'elle fournit le guarana du Brésil qui est dû à une sapindacée.

L'après-midi, François opère le transbordement de nos bagages. Notre nouveau canot est long de dix mètres soixante centimètres, large de un mètre dix centimètres. Il est fait d'un seul tronc d'arbre. L'avant et l'arrière un peu relevés sont fermés avec des planchettes. Vers le milieu sont adaptées, à une faible distance du fond, des traverses recouvertes d'un plancher de bambous disposés longitudinalement, sur lequel nos bagages seront à l'abri de l'eau qui s'amasse toujours dans les canots. L'extrémité antérieure de ce plancher est libre et nous permettra, à Lejanne et à moi, de nous tenir à l'abri du soleil, sous la toiture en feuilles de palmier qui le recouvre et qui embrasse le tiers moyen de notre embarcation. Ce canot est un peu lourd pour deux pagayeurs : aussi voudrions-nous décider quelqu'un de ces braves Piapocos à nous accompagner. Ils refusent tous les offres les plus brillantes.

Le soir, nos Indiens retournent à la plage, laissant leurs cases à notre disposition.



Fabrication de la cassave. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

1er décembre. — Il pleut toute la nuit. Au point du jour, il y a une accalmie, et nous sommes surpris de voir revenir nos Indiens avec des vêtements parfaitement secs.

L'infortuné Narcisse fait tout ce qu'il peut pour nous être agréable. Il nous apporte des patates douces, puis du manioc doux (cramanioc). Nous reconnaissons sa bonne volonté en lui donnant une chemise, qu'il endosse à l'instant. Nous venons de faire un heureux. Sa figure respire une satisfaction qui nous réjouit.

Vers dix heures, nous disons adieu à nos amis. Nous jetons un dernier coup d'œil sur notre brave radeau, qui, dépouillé de sa cargaison, avec ses parapets disloqués, a un air désolé de son abandon.

Nous sommes en route pour San Fernando.

Notre marche est bien meilleure, et nous avons des provisions pour plusieurs jours.

Vers le soir, nous nous trouvons à l'embouchure d'un affluent de gauche du Guaviare. A l'angle formé par les deux rives gauches se trouve une colline au sommet de laqnelle est une case. Nous remontons un peu cette crique pour nous rendre compte de son importance. Sa largeur est de cent cinquante mètres. Son courant est assez rapide. Elle a un aspect de rivière débordée, car les arbrisseaux de ses berges sont à demi noyés. Nous trouvons un dégrad qui semble abandonné, car les hautes herbes commencent à l'envahir.

La case est sans doute inhabitée, car nos cris et nos coups de fusil d'appel restent sans réponse. Elle est trop éloignée de la rivière pour que nous puissions songer à y passer la nuit. Il serait imprudent, connaissant le penchant au vol des Indiens, de trop nous éloigner de notre canot. Nous redescendons la crique et nous campons un peu en aval sur la rive gauche du Guaviare. J'ai la fièvre ; Lejanne est sans force ; Fran-

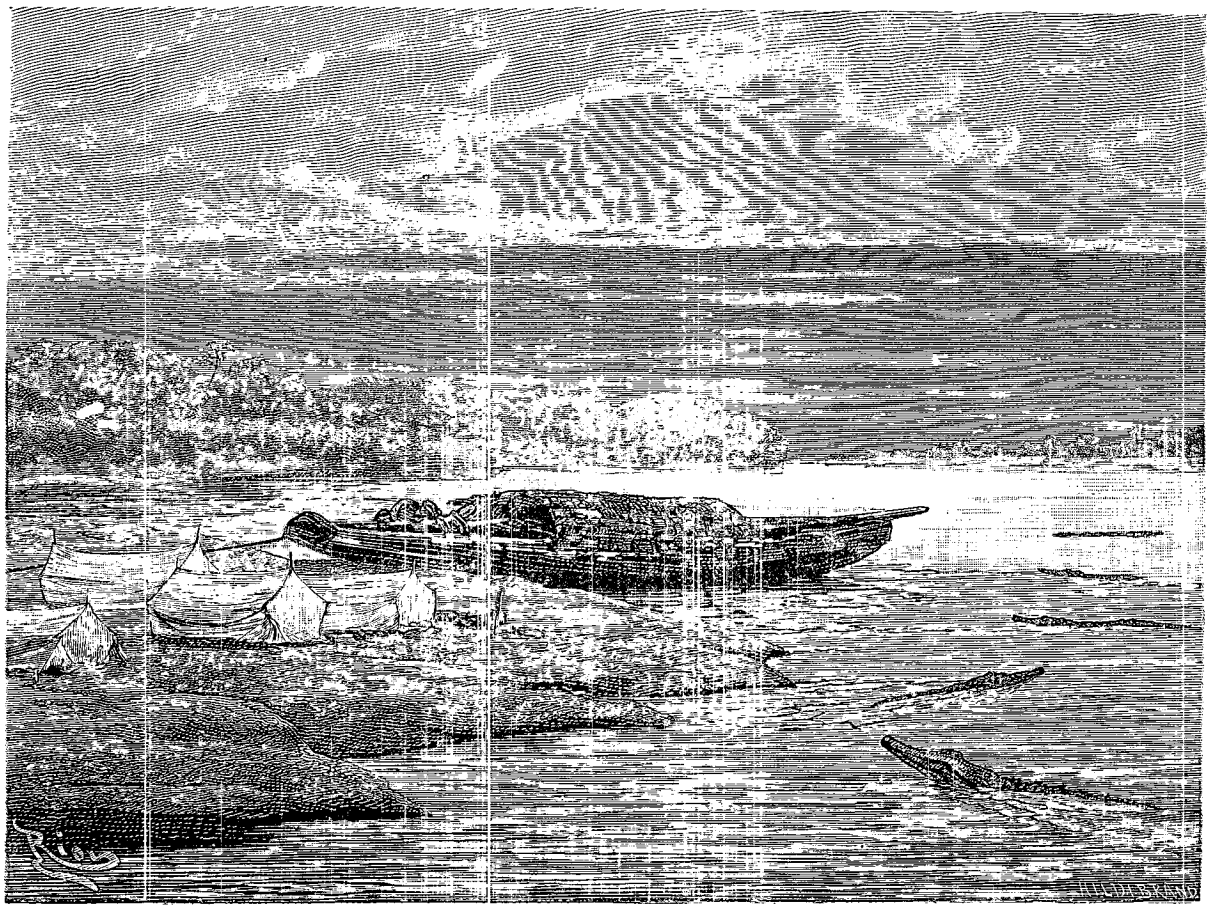
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çois a des coliques; Apatou seul est bien portant, sa blessure guérit.

2 décembre. — Nous prenons du café à la mélasse, que nous trouvons exquis. Tout est relatif en ce monde.

A deux heures et demie, nous apercevons un petit abri construit avec des branchages sur un banc de sable. Nous accostons, pensant que les habitants de ce carbet ne doivent pas être loin. Nous y trouvons une poule et deux dames-jeannes qui nous confirment dans cette opinion. Les Indiens emmènent leurs coqs et leurs poules en voyage. Ces animaux n'entrent pas dans leur alimentation. Ce sont des oiseaux d'agrément, comme les serins et les perruches dans d'autres pays. Les dames-jeannes leur servent pour recueillir la graisse de tortue ou les baumes qui découlent des divers arbres de la forêt. Les cris que nous poussons restent sans réponse; nous nous remettons en route après avoir jeté quelque nourriture à la jeune poulette.

Peu après, nous sentons une forte odeur de musc. Apatou prête l'oreille : un troupeau de pécaris est sur la rive gauche. Nous accostons. Lejanne et Apatou prennent leurs fusils. Ils ont à peine fait vingt pas dans la forêt qu'ils se trouvent en présence d'une tren-



Campement à la pointe d'une île (voy. p. 268). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. E. Lejanne.

taine de ces pachydermes qui font aller leurs mâchoires avec un bruit de livres à grands fermoirs métalliques se fermant violemment.

Lejanne marche devant. Les pécaris l'ont aperçu et s'alignent de front devant lui. Apatou connaît les mœurs de ces animaux; il sait que parfois ils attaquent le chasseur, qui n'a d'autre ressource que de monter sur un arbre où il est soumis à un siège en règle. « Attention ! » crie-t-il vivement. Les pécaris effrayés prennent la fuite.

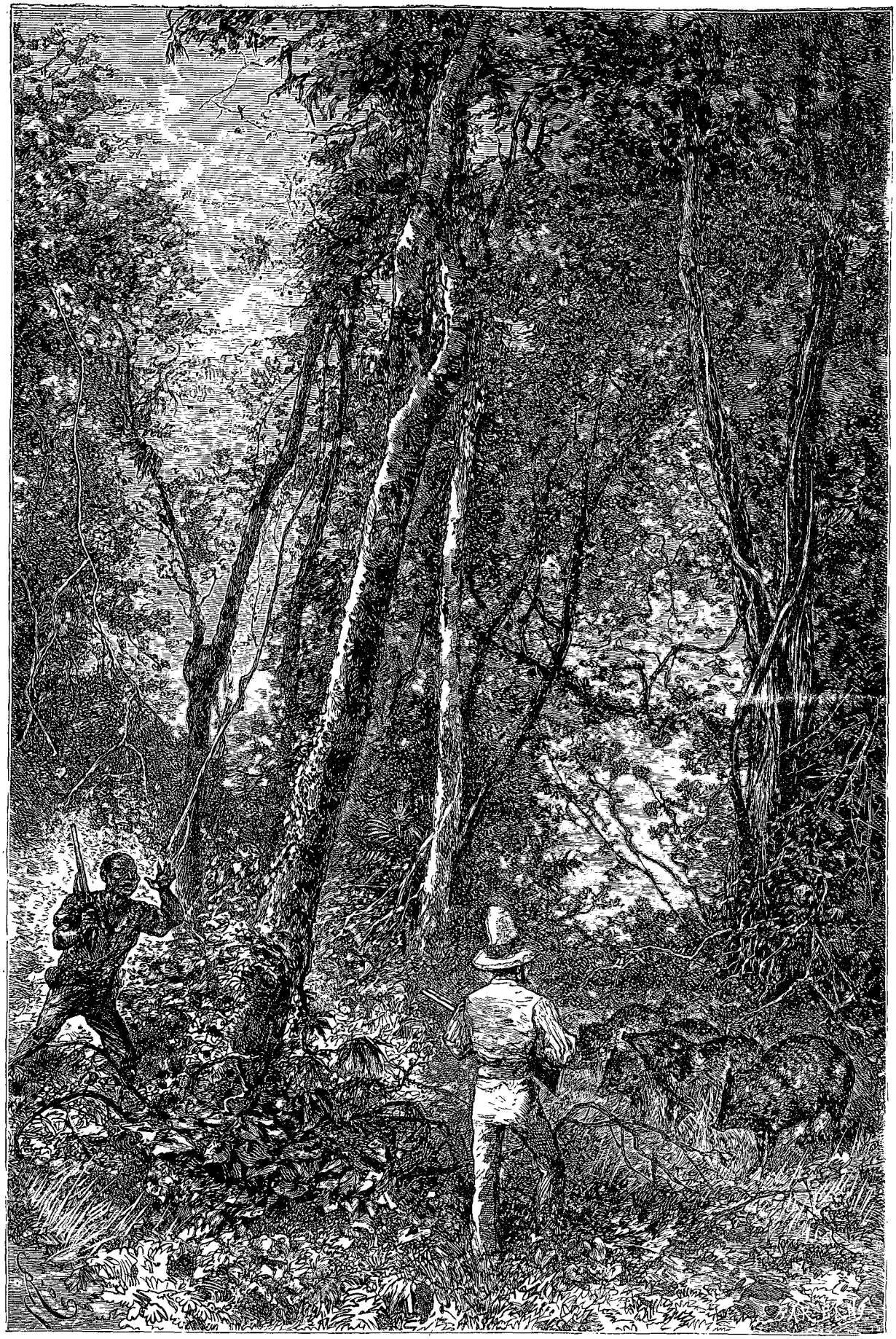
Apatou rentre le premier à bord. Il me fait voir des pas de tigre marqués dans la vase de la rive.

A cinq heures, nous choisissons un campement; il a plu en cet endroit, la terre est détrempée ; nous pataugeons dans la boue. J'ai encore la fièvre.

3 décembre. — Il règne un brouillard intense. Je ne pourrai relever mon tracé par cette brume épaisse.

Nous reprenons notre marche sur la rivière la plus monotone du monde. C'est toujours la même courbe régulière. Ce sont les mêmes hérons, les mêmes cigognes, les mêmes ibis noirs se promenant d'un pas mesuré sur les bancs de sable, avec des allures de moines espagnols et de messieurs graves, revêtus de gilets blancs. Une grande cigogne blanche à tête noire imite avec une de ses ailes mi-déployée un pan de burnous arabe. Des légions de goélands sont alignées sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troupe de pécaris. — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

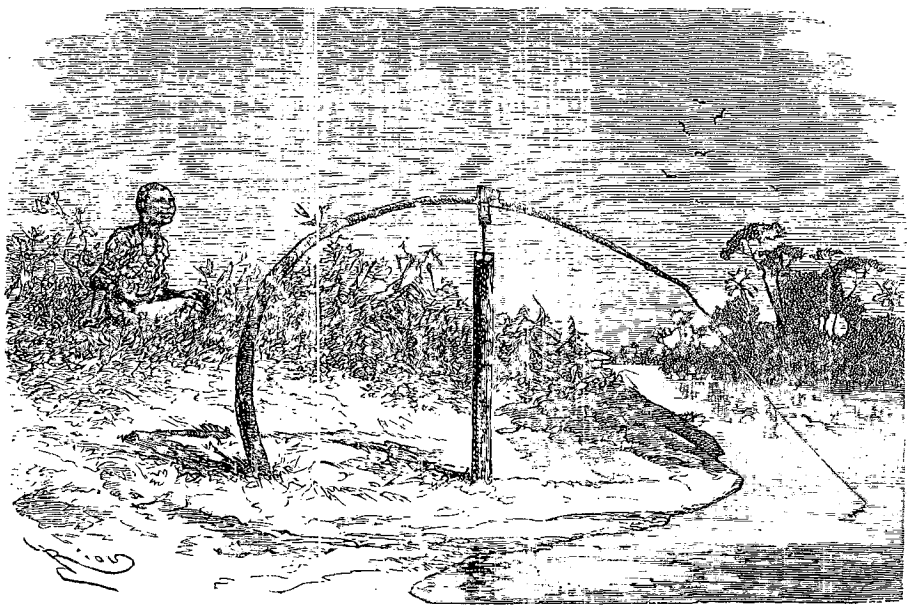
bord des plages, au voisinage de quelques gros caïmans qui sommeillent, ou bien tournoient dans l'air, leur bec menaçant toujours dirigé vers la surface de l'eau. Leurs voix perçantes et quelque peu nasillardes forment un concert sauvage et assourdissant.

4 décembre. — Au point du jour, notre cuisinier se met en devoir de nous préparer une omelette. Nous avons une petite provision de graisse de tortue qui remplacera le beurre. Hélas ! cette omelette qui devait avoir des proportions gigantesques se réduit à presque rien. Tous nos œufs de goéland, à l'exception d'une demi-douzaine, sont couvés.

Vers quatre heures, nous nous arrêtons sur une plage large et profonde faisant la pointe amont d'une île.

Lejanne et Apatou tirent deux ou trois balles sur les plus rapprochés de vingt crocodiles qui se tiennent debout au courant, à quelques mètres de notre île. L'un d'eux pousse un formidable grognement rappelant un rugissement de tigre. C'est la première fois que nous entendons la voix de ces animaux.

Vers onze heures et demie, nous apercevons un canot échoué le long d'un banc de sable. Une jeune famille indienne, composée du père, de la mère et d'un enfant de sept à huit ans, se repose à terre, à l'ombre d'arbrisseaux qui forment rideau au fond de la plage. Nous accostons près de leur canot et nous les avons bientôt rejoints. Ils ont allumé du feu. Ils commencent par disposer en triangle trois pierres entre lesquelles



Engin de pêche roucouyenne. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

ils placent leurs tisons. Ces trois pierres leur servent de trépied pour leurs ustensiles et forment des galeries d'appel pour l'air.

Nous leur achetons une pleine calebasse d'œufs de goéland.

Le temps est fort propice pour une observation de soleil. Je monte mon théodolite, ce qui met nos Indiens en déroute. Ils embarquent au plus vite et se sauvent en jetant un regard de travers sur ce diabolique instrument.

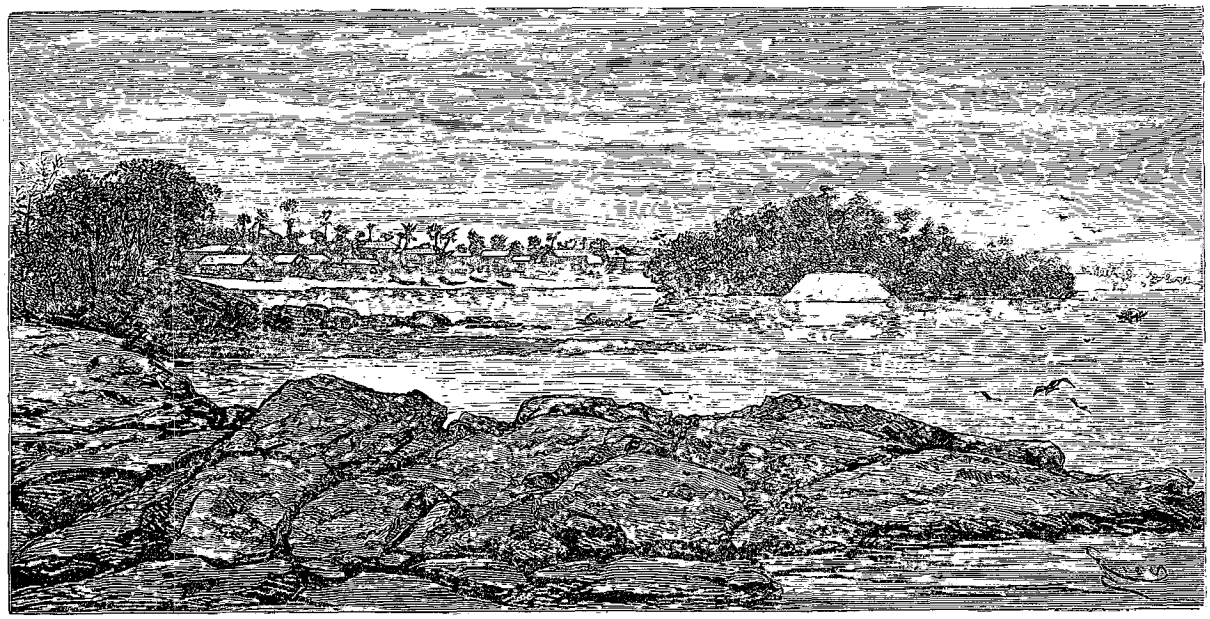
Mon observation terminée, nous nous remettons en route.

En arrivant sur le rivage où nous devons camper, Apatou a installé un engin de pêche usité par les Roucouyennes. Il se compose d'une forte gaule élastique fichée dans le sol, et qui porte à son extrémité libre un hameçon fixé au bout d'une ligne de deux pieds. Un pieu enfoncé dans le sol, un peu en avant de cette gaule, porte à son extrémité une ficelle à laquelle est attachée une petite potence. On recourbe la gaule, on la saisit avec la potence; l'hameçon plonge dans l'eau. Un poisson vient-il à mordre, il fait ployer un peu plus la gaule; la potence tombe et la gaule se redresse, enlevant hors de son élément le gourmand qui s'est laissé prendre. L'appareil est à peine en place qu'un piraï ou piranha vient mordre à l'hameçon et se trouve suspendu à la gaule.

Docteur Crevaux et E. Lejanne.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bouches de l'Atabapo (voy. p 292). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CREVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

6 décembre. — Nous ne rencontrons pas d'Indiens, mais nous voyons partout les traces de leur passage. Ils couchent d'habitude sur les plages et fichent dans le sol une feuille de palmier ou une branche d'arbre quelconque pour se préserver de la rosée.

7 décembre. — Nous arrivons sur la rive gauche, près d'un affluent dont les eaux, relativement limpides, ont une vitesse considérable. Nous reconnaissons que ce bras s'est creusé à une époque assez rapprochée. La rivière Oua, dont il s'est détaché, n'avait précédemment qu'une embouchure dans le Guaviare, qu'elle longeait sur un grand espace avant de s'y jeter. Ce deuxième bras, parallèle au Guaviare, porte le nom de Caño Amanaveni, et l'île du même nom, étroite et longue de vingt-cinq milles, n'est qu'un delta du rio Oua. Après avoir reconnu cette formation, nous reprenons notre navigation sur le Guaviare.

Vers quatre heures du soir, nous apercevons des hommes sur un banc de sable. Nous accostons. Nous nous trouvons en présence d'habitants de la lagune de Sapoara, venus sur cette plage pour y passer la nuit à l'abri des moustiques.

Les Indiens ont des chemises et des pantalons bien blancs. Les femmes portent des robes à taille qui leur laissent le cou et une partie des épaules dégagés. Leurs cheveux sont partagés en deux épais bandeaux soigneusement tressés. Avec notre linge jauni par les eaux argileuses, nos vêtements délabrés, émiettés pour ainsi dire sur les broussailles de la forêt, nos barbes et nos cheveux incultes, c'est nous qu'on prendrait ici pour des sauvages.

Quelques autres habitants sont encore au village. Nous nous faisons conduire à leurs habitations, qui sont situées à deux kilomètres environ sur la rive gauche de la lagune de Sapoara.

Nous y rencontrons deux vieillards, dont l'un, nommé Juan de la Cruz, est d'un embonpoint respectable : il ressemble parfaitement à un Chinois (c'est, dit-on, un

1. Suite. — Voy. pages 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

piay ou sorcier). Ses yeux sont obliques, ses pommettes saillantes, son nez est écrasé. Il porte une moustache rare et raide qui ajoute encore à la ressemblance. Il y a aussi deux jeunes gens de vingt-cinq ans environ, visiblement issus d'un mélange des races blanche et indienne. Les femmes sont plus âgées que leurs maris. L'une d'elles a servi chez les blancs. Les enfants sont charmants. Les cases sont proprettes et contiennent les objets les plus disparates. A côté des ustensiles usités par les sauvages, tels que les petits bancs concaves, le tronc d'arbre creusé pour contenir le cachiri ou couria, les arcs, les flèches, etc., nous remarquons des bols, des assiettes en porcelaine, des miroirs de poche qui font dire à Lejanne que les Indiennes sont des alouettes.

Nous apprenons que nous sommes à sept jours de San Fernando. Nous aurions besoin de deux canotiers. C'est en vain que nous offrons à chacun des jeunes gens une somme de dix piastres pour nous accompagner. Ils ont des dettes à San Fernando et ne veulent pas s'y rendre sans avoir réuni les marchandises qu'ils ont promis de livrer. Des renseignements que nous tirons d'eux, nous concluons que ces pauvres gens ne pourront jamais se libérer. Les trafiquants leur délivrent des vêtements, des instruments et outils de travail moyennant de la farine de manioc (couac), de la graisse de tortue, etc., qu'ils devront fournir dans un temps déterminé. Ils sont toujours « en débet » et travaillent toute leur existence au profit de leurs créanciers.

8 décembre. — Au matin, les deux vieillards se décident à nous accompagner jusqu'à la lagune de Récifal, qui n'est distante que d'une journée de canotage.

La nuit vient nous apporter un peu de fraîcheur. Le ciel est pur; nous avons un beau clair de lune. Étendus sur le sable nous causons avec nos Indiens, en fumant des feuilles de tabac que nous roulons en cigarettes. Nous leur disons les péripéties de notre voyage depuis notre point d'embarquement sur le Goyabero. Ils ne montrent aucun étonnement lorsque nous leur parlons des ennuis que nous ont causés les caïmans. Ils nous racontent qu'il y a quatre ans, à l'embouchure du rio Oua, un de leurs camarades, gouvernant un canot, a été enlevé de son poste à l'arrière de son embarcation par un de ces terribles animaux. Ses compagnons n'ont entendu que le bruit des mâchoires de l'animal immédiatement suivi du bouillonnement de l'eau. Ils ont perçu quelques instants un bruit sourd au fond de la rivière; quelques stries de sang ont taché les flots, et ce fut tout. Ils nous disent aussi que les Indiens Mitouas ont attaqué assez récemment des blancs, dont l'un a reçu une flèche dans la jambe. C'est, pour le blessé, une heureuse circonstance que les Mitouas n'empoisonnent pas leurs flèches.

Nos Piapocos connaissent quelques constellations auxquelles ils donnent les noms de : Macoutchiri (Orion), Macabari (les Pléiades), Tchamana (Caïman), constellation située entre Orion et Cassiopée, ayant la forme d'un A, qui leur rappelle une tête de caïman.

9 décembre. — Nous embarquons de bonne heure. Peu après le départ, nous entendons le chant sourd d'un hocco sur la rive gauche. Apatou prend place dans le petit canot que nous remorquons et se dirige du côté du bruit. Nous le voyons amarrer son canot, escalader la rive. Bientôt nous entendons un coup de feu. Apatou revient avec un magnifique hocco, un peu différent de celui des Andes. Le hocco du Guaviare porte des plumes brun rougeâtre là où celui des Andes a des plumes blanches. Son chant est aussi un peu différent. La première note ressemble à un rugissement de jaguar.

Vers onze heures, nous rencontrons sur une plage des habitants de la lagune de Récifal, amis de nos vieux Indiens, et qui nous font un accueil cordial. Nous causons un instant avec eux, car ils parlent couramment l'espagnol, et nous nous dirigeons en canot vers la bouche de la lagune qui est assez rapprochée. Nous pénétrons dans un canal étroit, un vrai chemin vert liquide.

Le chef ou capitaine du village nous reçoit devant sa porte. C'est un homme jeune encore, d'abord assez maussade. Il a les traits grossiers, la face développée, et semble peu intelligent; ses pieds et ses mains sont blanchis par la carathes. Il tient le bâton de l'autorité. Avant toute chose il faut le gagner par un présent, car il pourrait me refuser des canotiers dont j'ai grand besoin. Je lui offre une ceinture multicolore qui fait briller dans ses yeux un éclair de satisfaction, et dont il se ceint sans plus tarder. Ce vaniteux personnage est le mari de trois femmes.

Il fait venir la plus belle pour nous la présenter. Elle est toute jeune, elle a des traits réguliers, des cheveux superbes et de longs yeux noirs d'une grande beauté. Elle est vêtue d'une robe à taille en indienne rouge. Elle se tient embarrassée, la tête un peu penchée, auprès de son mari. Je lui offre un collier de corail rouge que le capitaine s'empresse de lui passer autour du cou.

J'expose alors le but de notre visite. Nous voudrions nous reposer jusqu'à demain dans ce village et trouver deux canotiers pour nous accompagner à San Fernando. Le capitaine nous conduit à la case où les hommes sont rassemblés pour boire la couria. Ils sont là cinq gaillards vigoureux, ivres, étendus dans des hamacs, l'œil abruti. Ils boivent la couria depuis le matin. Le plus âgé, vieillard corpulent, d'apparence très vigoureuse, s'approche de temps en temps d'un tronc d'arbre creusé, y puise avec une calebasse le breuvage enivrant qu'il présente à chacun des buveurs. Ceux-ci coupent leurs gorgées de hoquets repoussants et rejettent en soufflant les dernières gouttes qu'ils ont portées à leur bouche. On nous présente cette même calebasse. Force nous est, sous peine d'être impoli et d'indisposer contre nous ces hommes dont nous avons besoin, de surmonter notre répugnance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de tremper nos lèvres dans ce breuvage qui, pris avec modération, est loin d'être nuisible à la santé.

Nous nous dirigeons avec le capitaine vers le dégrad pour lui faire voir notre canot. Nous voudrions l'échanger contre un autre plus léger, que nous avons aperçu à notre arrivée. Il désire quelque chose en retour. Nous lui faisons voir des sabres, des haches, des couteaux : rien de tout cela ne lui convient ; de l'argent, il n'en veut pas. Je vais renoncer à conclure le marché, lorsque, par hasard, je retire d'une caisse quelques mètres d'indienne rouge. Mon homme est vaincu. Il s'empare de ce lambeau d'étoffe avec une telle avidité, que je suis persuadé qu'à ce prix il me donnerait sa case et tout ce qu'elle contient.

Les Indiennes ne seraient pas femmes si elles n'étaient curieuses. Toutes celles du village, celles du capitaine exceptées, sont bientôt installées dans la case où nous nous trouvons. Du premier coup d'œil nous pouvons remarquer que la vitalité est grande dans ce pueblo. Deux femmes font téter leurs petits enfants. On nous appelle pour voir un des nouveau-nés, pauvre enfant fort chétif auquel je prescris quelques frictions alcooliques, sur l'assurance qu'on me donne qu'on possède un peu de rhum dans le village. Puis on nous prie de donner un nom à l'autre nouveau-né. Apatou ayant appris à Paris une chansonnette inepte qu'il chante dans ses moments de belle humeur, le nom de Nicolas qui revient dans son refrain est bientôt attribué au petit Indien. Les parents sont enchantés. Ils répètent longtemps, de peur de l'oublier, ce mot qu'ils prononcent à la perfection.

Lejanne va faire dans les environs un petit tour de chasse. Il rencontre un des habitants chassant de son côté avec une longue sarbacane au moyen de laquelle il lance une petite flèche dont la pointe est trempée de curare et dont l'autre extrémité est munie d'une bourre fournie par les fruits du ceibo (bombax ceibo). Le curare dont il se sert est enfermé dans une gourde et lui vient des Indiens Piaroas : les Indiens Piapocos n'en connaissent pas la préparation.



Juan de la Cruz, au village de Sapoara.
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

10 décembre. — Nous passons toute la matinée à faire des croquis, des photographies et une collection de cheveux. Je remarque que les nouveau-nés ont les plis de la peau plus larges que les enfants blancs, mais que celle-ci est à peine plus pigmentée.

Nous engageons deux hommes pour nous accompagner à San Fernando.

Ils sont fatigués de leur ivresse d'hier et, quoique plus jeunes, ils montrent moins d'ardeur que nos vieux braves de Sapoara. Mais notre canot est plus léger, et, malgré deux arrêts pour tuer un hocco et un canard, nous ne parcourons pas moins de quarante-six kilomètres de onze heures à cinq heures et demie.

En débarquant, nous trouvons dans un trou de sable trois œufs de goéland et un petit qui vient d'éclore. Un des œufs a une ouverture par laquelle nous voyons un petit être qui cherche à entrer dans la vie. Son petit bec mâchonne des fragments de coquille. Les parents volent autour de nous d'un air menaçant, en poussant des cris.

11 décembre. — Ce matin, nos Indiens, tout à fait remis, nagent plus vigoureusement. Chacun d'eux possède un petit sac en peau où il renferme son tabac et divers menus objets. En examinant l'un de ces sacs, j'y trouve une petite statuette en terre assez bizarre et figurant assez bien une tête de singe avec une partie de son buste.

« Maminaïmi ! » me dit l'Indien. Il a trouvé cette statuette sur une plage voisine fréquentée par les « maminaïmis ».

Les maminaïmis, suivant eux, sont les diables d'eau. Ils ont la taille d'un petit enfant et le type de la race nègre. Ils vivent le jour au fond de l'eau. La nuit ils se promènent en poussant des cris de jeune enfant. Nos Indiens les ont entendus et en ont peur. Tous les Indiens Piapocos croient aux maminaïmis.

Vers onze heures et demie, nous nous arrêtons sur une plage pour faire une observation de soleil. Lejanne calcule d'après mon observation que nous nous trouvons par une latitude de 3° 40′ 23″.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous apercevons à la surface de l'eau la nageoire dorsale d'un poisson qui semble de grande taille. Notre canot arrive tout près sans que l'animal se dérange. L'un des Indiens le harponne et retire de l'eau un cuirassier, le plus grand de l'espèce que nous ayons vu. Il mesure environ soixante centimètres, dont plus du tiers est occupé par la tête, qui est très large et qui contient une masse cérébrale très développée. Cet animal est assez léger, malgré son volume. Après la cuisson, nous constatons que la masse musculaire est réduite à presque rien. Il est maigre comme un crustacé qui s'apprêterait à changer de carapace.

Vers cinq heures, nous prenons terre sur un banc de sable où nous bivouaquerons.

Nous avons à dîner du singe, du canard, du poisson. Nous prenons un peu de café, chose qui ne nous arrive d'habitude que le matin, au départ. Après ce repas splendide, nous roulons des feuilles de tabac et nous causons en fumant, étendus sur le sable autour du feu. Les Indiens nous donnent quelques précieux renseignements sur leurs mœurs et coutumes.

Les accouchements se font dans une case, où la femme reste sept jours après la délivrance. Pendant le même temps le mari reste couché dans son hamac. Les deux époux n'ont pour nourriture que de la cassave et de l'eau. On a dit que, d'après l'usage, le mari doit simuler les douleurs de l'enfantement. Chez les Piapocos le fait n'est pas exact. S'il se couche et s'il se soumet à la diète, il n'a d'autre but que d'empêcher son enfant de tomber malade.

12 décembre. — Nous continuons notre route jusqu'à cinq heures. Dès l'arrivée, tout le monde cuisine. Les deux marmites sont occupées, et ce n'est pas tout. Le sable est hérissé sur tout le pourtour du feu de baguettes inclinées portant à leur extrémité le foie, la rate et des côtelettes de pécari.

13 décembre. — Nous n'arriverons que demain à la bouche de l'Ynirida. Force nous est de camper encore une fois sur un banc de sable.

14 décembre. — A six heures nous sommes debout. Nous ne sommes plus loin de San Fernando. Nous faisons un bout de toilette sans pouvoir arriver à nous donner un aspect bien brillant, car, en somme, on n'aimerait guère à nous rencontrer au coin d'un bois, en France du moins.

Vers dix heures, nous atteignons la bouche de l'Ynirida, affluent de droite très considérable. Cette rivière, à son embouchure, a une largeur d'environ six cents mètres. Les eaux sont noires et rappellent la couleur du marc de café. Elles forment tache dans les eaux argileuses d'un blanc jaunâtre du Guaviare. Leur température est la même (26°,8). Dans la pointe formée par les rives droites des deux rivières se trouvent de grandes roches granitiques [1]. Nous apercevons deux huttes, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, toutes deux habitées par des blancs. La dernière est sur notre route. Nous montons un escalier rapide, taillé dans l'argile de la rive élevée de sept à huit mètres.

Nous sommes chez Grégorio Garcia. C'est sa femme, Indienne de la tribu des Pouinavés, qui nous reçoit. Je la salue d'un *Ave Maria*, suivant le procédé des habitants de l'Amazone. Elle me répond : *gratia plena* et nous invite à entrer dans sa maison. Son mari est absent, mais ne va pas tarder à rentrer. En attendant, je fais l'acquisition de divers objets, poteries, tamis à farine, etc., qu'elle a fabriqués elle-même. Puis, je lui demande la permission de faire préparer notre dîner dans sa case. Elle veut se charger elle-même de ce soin. Elle ajoute à notre viande boucanée un jeune poulet, des bananes frites, des pastèques, que sais-je encore? Nous sommes à table lorsque Grégorio rentre.

C'est un homme simple, ignorant, mais bon travailleur, à ce qu'on nous a dit plus tard à San Fernando et comme nous pouvons le constater en regardant les nombreux produits accumulés dans sa case et dans ses dépendances. Nous avons toutes les peines du monde à lui faire accepter un sabre et une hache en reconnaissance du bon accueil que nous avons reçu chez lui. Sa femme, en revanche, accepte avec empressement un de nos colliers de corail rouge.

Vers une heure de l'après-midi, nous nous remettons en route pour San Fernando. Grégorio, qui n'a guère voyagé, nous dit que c'est une « pueblo grande ».

Que trouverons-nous? Probablement un petit village.

Peu après, nous atteignons la roche de Couïari, qui donne son nom à une île sur la rive de laquelle elle est située. Sur cette roche, d'après nos Piapocos, se trouvent des dessins gravés par les maminaïmis. On ne les voit que lorsque les eaux sont basses, et au moment de notre passage ils sont immergés.

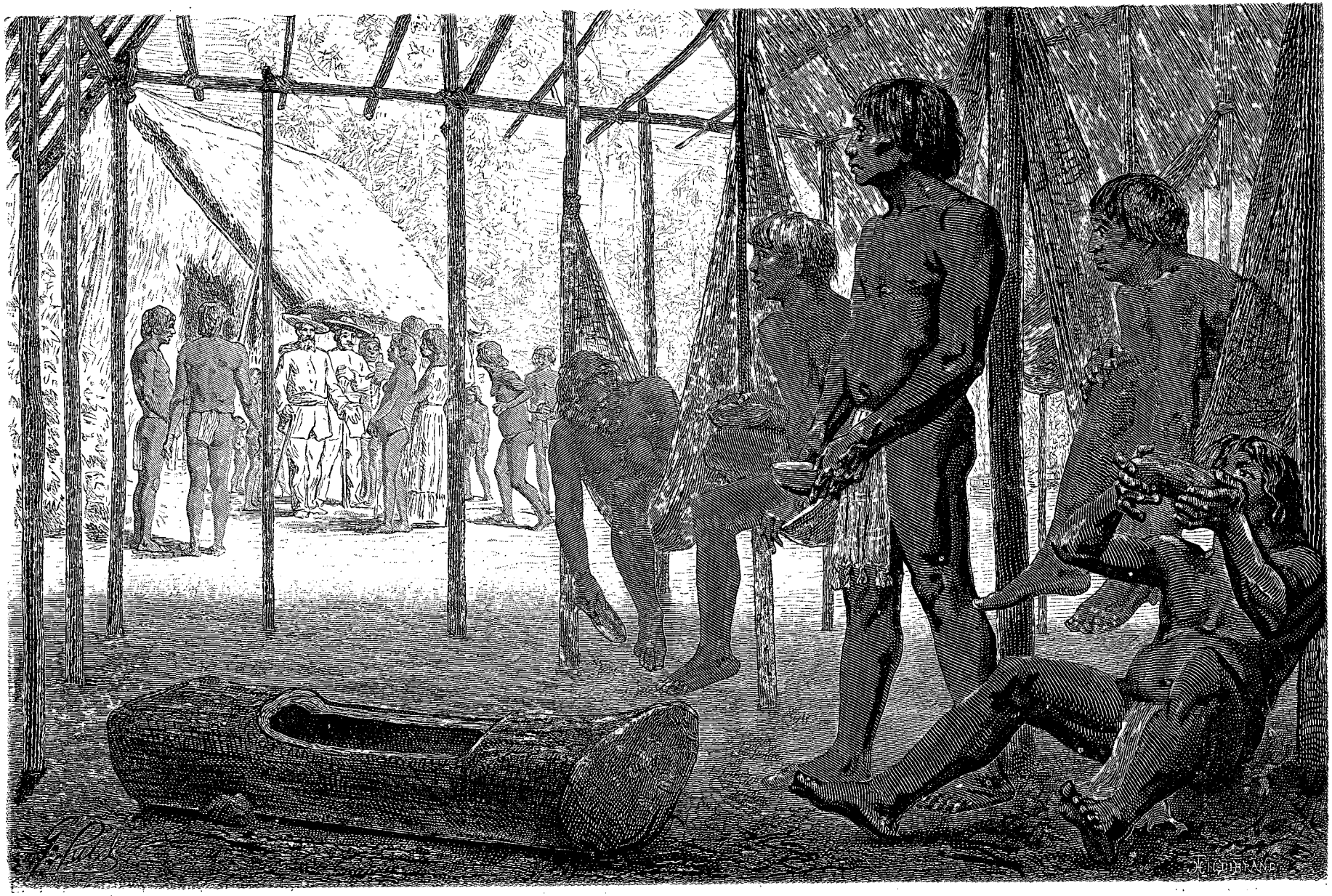
A quatre heures, nous apercevons enfin San Fernando, qui, de loin, me rappelle les villages amazoniens. Des cases recouvertes de feuilles de palmier, avec des murs en pisé blanchis à la chaux, sont disséminées sur une faible colline et paraissent assez nombreuses parce qu'elles sont un peu étagées. Bientôt nous atteignons des îles basses bordées de roches granitiques, puis nous entrons dans les eaux noires de l'Atabapo. Toute la rive opposée sur laquelle est situé le village est bordée d'un banc de granit qui vient s'enfoncer en pente douce dans les eaux de la rivière.

Cette rivière a une largeur de six à huit cents mètres à son embouchure dans le Guaviare.

Ses eaux ont dans un verre une couleur un peu enfumée. En grande masse elles sont, par réflexion, absolument noires. Un objet blanc, plongé à trente centimètres de profondeur, prend une teinte jaune d'or; à quatre-vingts centimètres sa couleur est rouge orangé. En nous baignant plus tard dans l'Atabapo, nous constatons que nos membres inférieurs nous

1. L'Ynirida est très peuplée, mais de navigation difficile, à cause de ses nombreux raudals. Les Indiens qui habitent ses bords appartiennent à la tribu des Pouinavés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Piapocos de la lagune de Récifal buvant la couria (voy. p. 290). — Dessin de P. Fritel, d'après le texte et un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent l'illusion de pièces anatomiques plongées dans une solution de bichromate de potasse. Cette eau est potable, et c'est la seule dont on fasse usage à San Fernando. Elle dissout très bien le savon. Elle possède deux grandes qualités : elle éloigne les moustiques et les caïmans. Il est très remarquable qu'on n'ait jamais aperçu un de ces derniers aux environs de la plage de San Fernando, alors que le Guaviare, qui coule à huit cents mètres de là, en est littéralement infesté. La matière colorante des eaux noires doit être de nature organique; nous croyons qu'elle est encore à déterminer. Les poissons de l'Atabapo sont tous de couleur noire. Cette rivière possède une tortue spéciale, sorte de térékaï beaucoup plus petite que celle du Guaviare. Le rio Atabapo vient du sud; c'est une route bien plus courte que le Cassiquiare pour atteindre le rio Negro. En huit jours de canotage et deux jours de marche on atteint le rio Guaïnia, qui devient plus bas le rio Negro.

La traversée de la rivière nous paraît longue. La couleur des eaux donne au paysage un cachet particulier. Les teintes des objets voisins semblent beaucoup plus vives. Quelques femmes sont sur la rive en face de nous. Elles portent des robes jaunes ou bleues qui nous crèvent les yeux.

Enfin nous accostons. Notre arrivée est signalée. La venue d'un canot dans ce village est toujours un petit événement. S'il est monté par des Indiens, les trafiquants viennent vite s'enquérir des marchandises qu'ils apportent.

Mais quels sont ces blancs qui viennent du Guaviare? Aucun des habitants du village n'est allé trafiquer dans cette direction.

Quatre ou cinq personnages nous abordent avec autant de bienveillance que de curiosité. Leur costume fait sourire François : il se compose d'un pantalon et d'une chemise dont les pans flottant au vent rappellent assez le guayouco des Indiens. Ces hommes sont pâles, amaigris, avec des yeux brillants de fièvre. Un seul, mulâtre à cheveux grisonnants, se porte à merveille. Nous pouvons constater plus tard que c'est un gai compagnon, parfaitement heureux de son sort.

Le gouverneur est un intérimaire, don Manuel Fuentes, homme d'une cinquantaine d'années, pâle, anémié, à cheveux et à barbe touffus et grisonnants, avec de grands yeux noirs et brillants sous d'épais sourcils gris, rappelant des lanternes dans la nuit. Il est beau parleur, très aimable et pénétré de l'importance de ses fonctions. Il prend connaissance de nos papiers. Nous lui donnons sur notre voyage quelques détails qui le remplissent d'enthousiasme. Il nous parle longuement de Michelena, voyageur venezuelien, qui a publié un volume sur le voyage exécuté par de Humboldt. Ce volume, très passionné, n'a pour but que de démontrer que l'illustre voyageur n'est pas allé aux sources de l'Orénoque. Si l'on en croit ce critique acerbe, de Humboldt n'aurait remonté qu'au Guapo, à une ou deux lieues d'Esmeralda et à trois cent milles en aval de la chute des Guaharibos. Les Indiens Guaharibos sont, d'après les habitants de San Fernando, des êtres fantastiques, à peau blanche, à cheveux rouges, et d'une grande férocité. Ils ont empêché et ils empêchent encore aujourd'hui de remonter aux sources de l'Orénoque. Michelena s'était fait, il y a quelques années, nommer gouverneur de San Fernando avec le seul but de terminer l'exploration de ce fleuve. Il fut tué par la chute d'un arbre dans une de ses excursions sur l'Atabapo. Il était octogénaire et on ne peut lui refuser une activité et une énergie peu communes, même chez les hommes qui sont dans la force de l'âge.

Le village de San Fernando n'a pas d'hôtellerie; aussi sommes-nous tout heureux de trouver pour nous loger une case penchée qui menace ruine. Elle est étayée du côté de la rue et nous espérons qu'à moins d'une forte bourrasque elle demeurera debout tout le temps de notre séjour. Nous avons pour voisin M. Mirabal, négociant qui connaît presque tous les Indiens des environs, et qui nous mettra en relation avec eux s'ils viennent à San Fernando avant notre départ. Il se charge des fournitures nécessaires pour notre table.

Devant notre case se trouvent deux ceibos sous lesquels on a disposé des bancs où les gros bonnets de l'endroit se donnent rendez-vous pour les causeries du soir. De ce point la vue s'étend sur l'Atabapo, le Guaviare, et même sur le confluent de cette rivière et de l'Orénoque. C'est un excellent poste pour observer les bateaux qui viennent de toutes les directions.

On y parle de tout, même de politique! au clair de lune, en suivant de l'œil sur la rive les flambeaux des pêcheurs nocturnes.

Le village de San Fernando avait jadis une certaine importance. Sa position géographique est superbe au confluent pour ainsi dire de l'Orénoque, du Guaviare, de l'Atabapo et de l'Ynirida, et sur les deux routes qui mènent à l'Amazone soit par le Cassiquiare, soit par l'Atabapo.

L'industrie du pays est l'exploitation du caoutchouc, de la gutta-percha et du copahu. C'est un Français, M. Truchon, qui enseigna aux habitants, il y a quelques années, l'exploitation de la première de ces matières. En décembre, les Indiens Banivas de l'Atabapo et les habitants de San Fernando se répandent dans les forêts de l'Orénoque, au-dessus du Vichada, pour faire leurs provisions de « gomma » qu'ils viennent vendre aux principaux trafiquants du village. Ceux-ci vendent leur caoutchouc à Bolivar. Le fret pour cette ville est très considérable; il atteint vingt-cinq pour cent de la valeur des marchandises si le chargement du bateau atteint trois cents arobes, et cinquante pour cent pour les bateaux moitié plus petits[1]. Depuis le Cassiquiare il serait plus facile d'atteindre Manaos que Bolivar; la navigation serait moins dangereuse sur le rio Negro que sur l'Orénoque; mais on serait

1. L'arobe est de vingt-cinq livres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

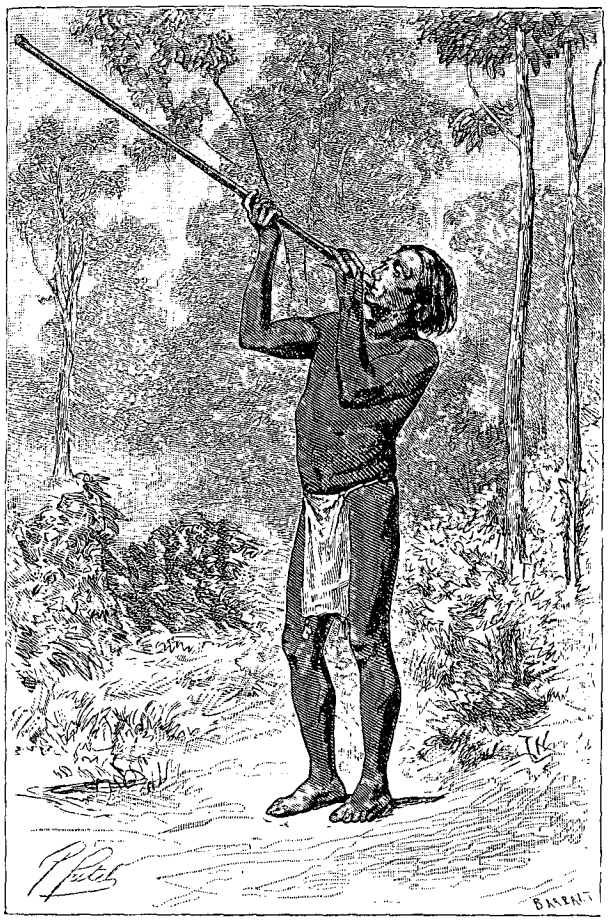
payé en papier brésilien et le change ferait perdre une forte somme aux commerçants.

L'élévation du fret est due non seulement à la longueur du trajet, mais encore aux chutes de Maypoures et d'Atoure que l'on rencontre entre San Fernando et la bouche du Meta.

L'altitude de San Fernando est de cent cinquante et un mètres, d'après les essais hypsométriques de Lejanne. Les vents et les orages viennent des quatre points cardinaux. Il n'y a pas ici de saisons proprement dites. Le village est assez fiévreux. Les moustiques y sont peu nombreux, mais les vampires y sont communs.

L'agriculture est aussi peu développée que possible. Quelques privilégiés possèdent dans les environs des plataneros qui leur fournissent des bananes. On compte sur les Indiens pour se procurer de la cassave et de la farine de manioc. Le village n'a que cinq ou six vaches qui broutent dans les terrains vagues des environs. La forêt l'environne de toutes parts et s'étend de l'Atabapo à l'Orénoque, ne ménageant que quelques clairières envahies par les hautes herbes et des broussailles composées surtout de « mélastomas ».

Les habitants restés au village me semblent vivre dans une indolence absolue. Leur sieste dure toute l'après-midi. Les bains tiennent une grande place dans l'existence. De notre case nous pouvons suivre les ébats des baigneurs dans les eaux noires de l'Atabapo. Le surlendemain de notre arrivée, nous faisons une promenade très intéressante dans les environs du village.



Indien chassant à la sarbacane (voy. p. 291).
Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

Nous relevons des gravures faites par les Indiens sur de grandes roches granitiques situées entre San Fernando et le Guaviare. Lejanne, surpris par un gros accès de fièvre, est obligé de rentrer au plus vite. Dans l'après-midi, trois canots venant de l'Atabapo, et montés par des Indiens Banivas, arrivent à San Fernando. Ils viennent du village de Samutsida et vont remonter l'Orénoque pour la récolte du caoutchouc. Ces Indiens ont amené toute leur famille. Le caoutchouc leur rapporte apparemment beaucoup; ils ont des vêtements très propres et presque neufs. Les hommes portent la chemise au vent par-dessus le pantalon. Les femmes ont des robes voyantes, ainsi que des bas et des bottines en drap à bouts vernis, qu'elles sont fières de montrer. Elles ont des boucles d'oreilles dorées remarquables surtout par leurs grandes dimensions. Chaque trafiquant s'est bientôt emparé de ses clients et le rhum fait fureur. Deux heures après leur arrivée, les hommes tirent des bordées « dans la rue », comme le disent les matelots dans leur langage imagé.

Connaissant le penchant des hommes pour l'alcool et celui des femmes pour les bijoux, nous les attirons chez nous avec la plus grande facilité. Lejanne les dessine presque tous. Nous donnons aux hommes un peu de rhum et aux femmes des colliers de corail rouge. C'est à qui fera faire son portrait. Ces libéralités nous font passer pour de grands seigneurs. Après les Banivas, c'est le tour des habitants de San Fernando de vouloir se faire dessiner. Nous pouvons ainsi ajouter à notre collection des Indiens et des Indiennes Pouynavés, Guaïnia, du rio Uaupès.

Le 23 décembre, nous avons enfin un équipage composé d'un patron et de deux canotiers qui, aidés d'Apatou et de François Burban, seront parfaitement à même de faire marcher le canot couvert que M. Mirabal a mis à notre disposition. Ce canot n'a pas de quille; il est fait d'un tronc d'arbre creusé, auquel on a ajouté un bordage et une toiture en feuilles de palmier. Celui qui nous a portés depuis Récifal ne pourrait convenir pour la navigation de l'Orénoque en cette saison, car, à partir de Santa Barbara, nous aurons constamment de la brise et une forte houle.

M. Mirabal ne peut partir que le 27. Nous passons donc la Noël ici. Cette nuit de Noël est signalée par un incident. Les Indiens présents à San Fernando viennent danser et chanter devant notre case en poussant des cris de : « Vivan los retratistos ! » vivent les faiseurs de portraits! Nous leur donnons une bouteille de rhum.

San Fernando de Atabapo serait un centre d'études très important sous tous les rapports. L'anthropologie y trouverait largement son compte; on pourrait, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

outre, y faire de riches collections de poissons du Guaviare, de l'Orénoque et des eaux noires de l'Ynirida et de l'Atabapo. La botanique et la matière médicale ne seraient pas moins bien partagées.

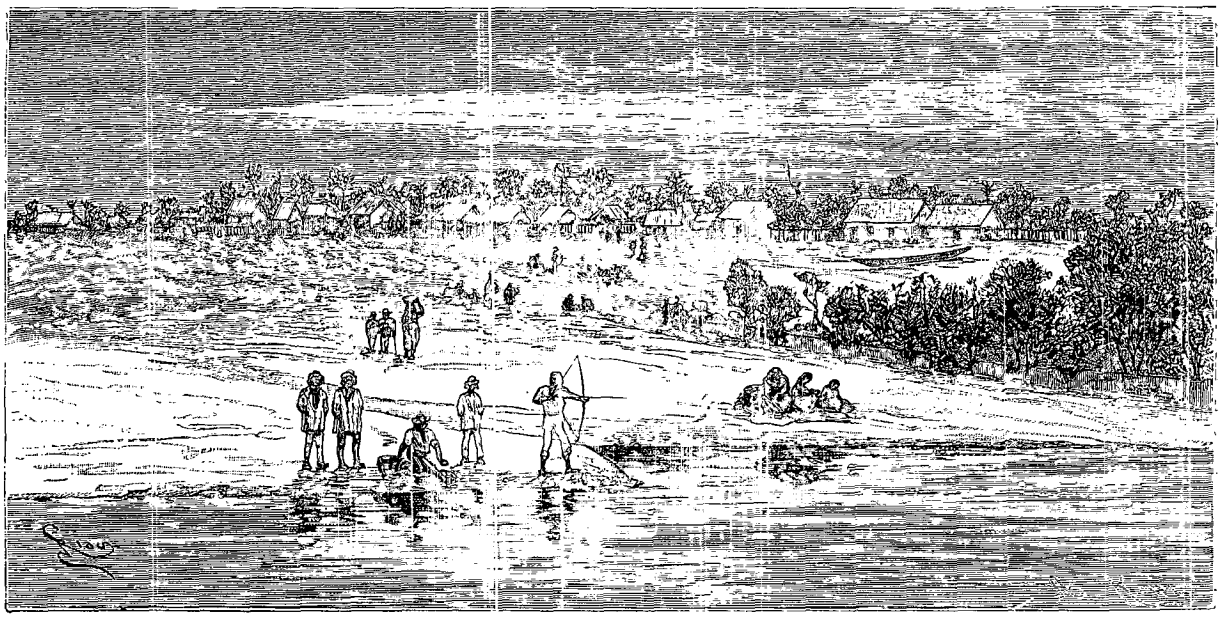
Le 27 décembre, vers cinq heures et demie du soir, Lejanne arrive accompagné de M. Mirabal et de notre équipage au grand complet.

Nous avons d'amples provisions de cassave, de sucre, de café, plus une dame-jeanne de rhum.

28 décembre. — A sept heures, nous avons pris notre café et nous sommes en route. La matinée est triste et brumeuse. Le lit du fleuve est semé de grandes roches granitiques en forme de ruches sur lesquelles les diverses crues ont laissé leurs stratifications de limon desséché. L'une, nommée « Castillo », tire son nom de son aspect de forteresse. Nous nous arrêtons sur une roche voisine pour permettre à Lejanne de la dessiner.

Vers cinq heures, nous atteignons la bouche du Mataveni. Nous remontons cette rivière où nous devons trouver des Indiens Piaroas qui sont encore sauvages et qui vont nous reposer des Indiens habillés que nous avons rencontrés à San Fernando.

Le Mataveni, affluent de gauche, fait à deux cents mètres de son embouchure un coude brusque occasionné par de grandes roches granitiques sur lesquelles nous voulons passer la nuit. Au moment où nous arrivons à ces roches, nous voyons déboucher deux canots chargés de canne. Ces canots sont montés par des Piaroas qui ramènent chez eux un des passeurs de Maypoures et sa femme avec les emplettes qu'ils ont faites au village. Nous les hélons en les priant de venir nous rejoindre sur les roches. Ils ont l'air de ne pas nous entendre. On nous a dit à San Fernando que ces sauvages évitent le contact des blancs. Ils ont une telle



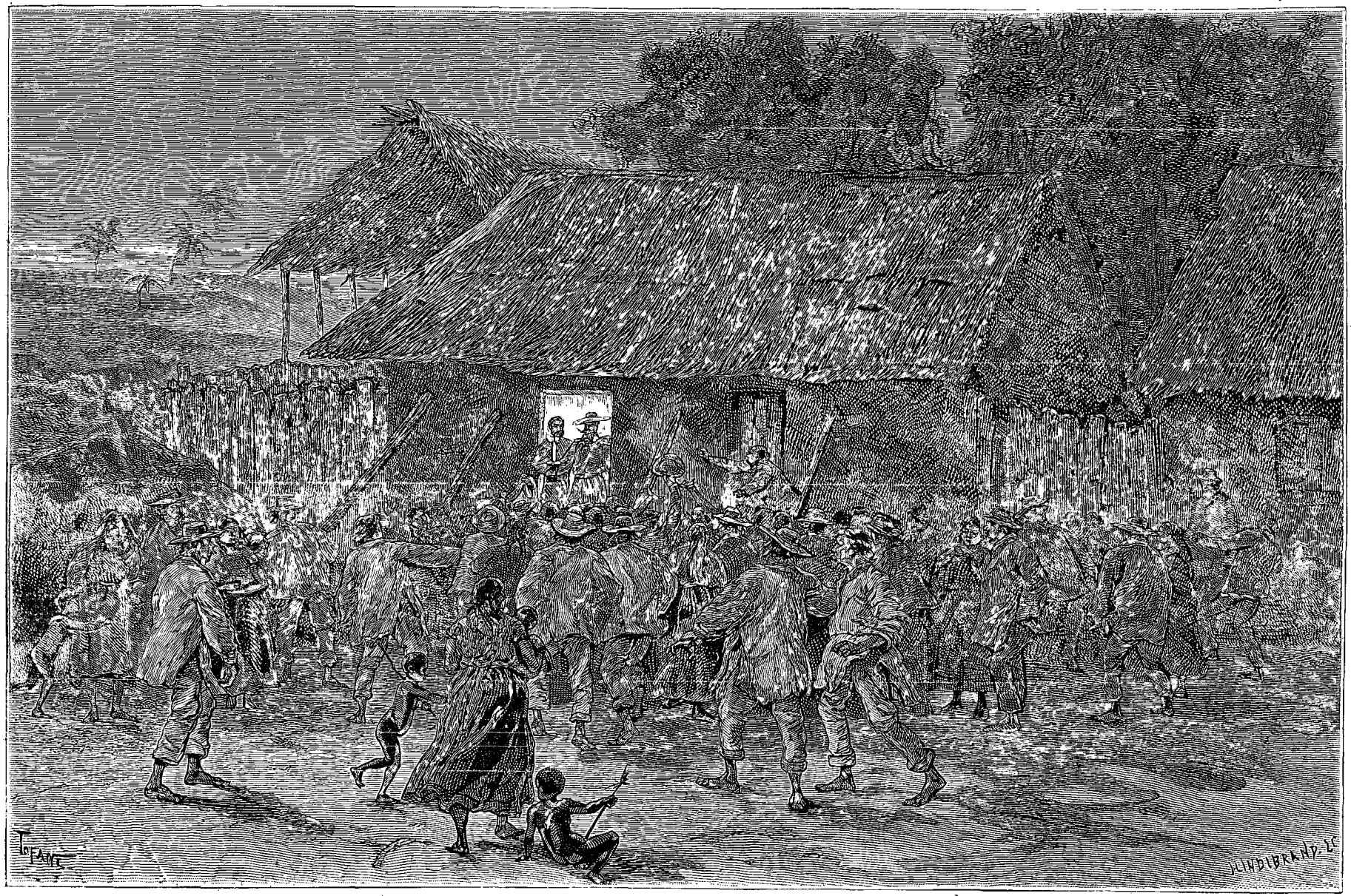
Le village de San Fernando, sur le rio Atabapo. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

peur de la calentura et du catarrho, qu'ils ne prennent à la main une pièce de monnaie offerte par un blanc qu'après l'avoir lavée à distance avec un bâton.

Notre patron leur dit que M. Mirabal vient dans un canot un peu derrière nous. Ce nom agit comme un talisman, et les deux embarcations se dirigent immédiatement vers les roches. Les deux Piaroas qui sont à bord d'un des canots s'avancent vers nous, nous serrent la main sans la moindre grimace et ne prennent pas même la précaution de nous interroger sur notre état sanitaire. L'un est borgne. Tous deux sont élancés et portent avec grâce leur costume rudimentaire. Ce costume se compose d'un amas de cordelettes noires, large de douze à quinze centimètres, formant ceinture et faites de cheveux. Un guayouco de cotonnade blanche retenu par cette ceinture retombe en avant jusqu'aux genoux et en arrière jusqu'aux mollets. Chaque pan est orné à sa partie inférieure de trois glands occupant les deux bords et la partie moyenne. Une ficelle enserre leurs poignets et leurs jambes entre le genou et le mollet. Les lobules des oreilles sont traversés par un bâtonnet en roseau d'environ quinze centimètres de longueur et gros comme une plume d'oie. A l'extrémité postérieure de chaque bâtonnet est fixée une tresse de coton blanc, du bout libre de laquelle partent trois tresses de coton bleu, portant chacune un gland blanc. Les ornements partant de derrière l'oreille sont ramenés sur la poitrine. Les cheveux courts sur le front tombent un peu bas sur le cou. Ils sont peignés. Un de ces Piaroas porte sur le front et sur les joues des peintures en zigzags parallèles soulignés en haut et en bas de deux lignes droites et faites avec la « chica ». Ces peintures n'ôtent rien à la douceur de ses grands yeux noirs et à l'air de timidité répandu sur toute sa personne.

Notre but en venant ici n'est pas uniquement de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



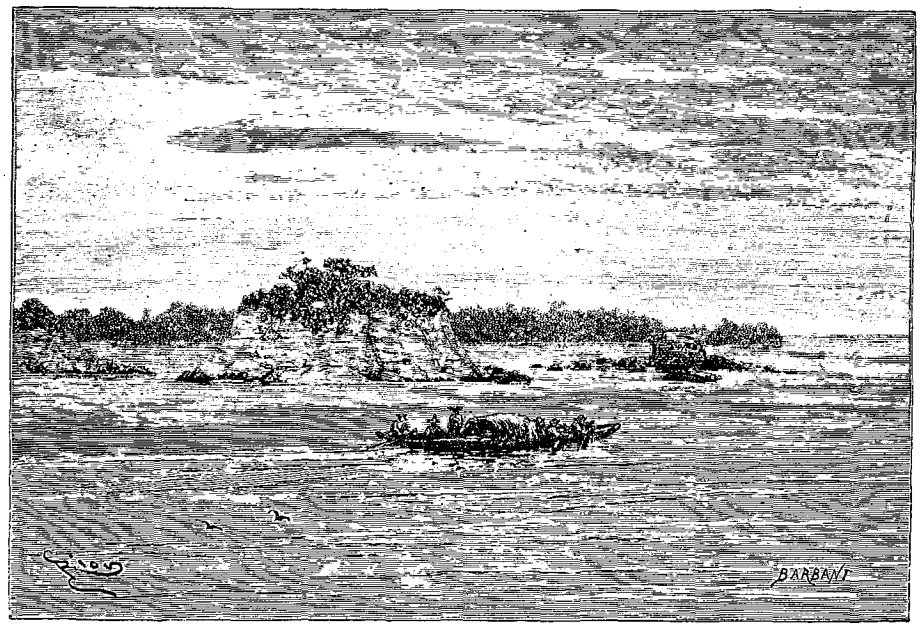
« Vivan los retratistos! » (voy. p. 295). — Dessin de Toffani, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir des Indiens. Nous avons su à San Fernando que tout près de la bouche du rio Mataveni se trouvent des Indiens enterrés, et si nous pouvions nous procurer leurs restes nous aurions fait une bonne journée. Mais où sont-ils? Un hasard nous met sur la voie. Le borgne nous conduit, Mirabal et moi, jusqu'au village peu distant, pendant que Lejanne dessine l'autre Indien et ses peintures. Je trouve les Piaroas occupés à faire rôtir un serpent boa qu'ils s'apprêtent à dévorer. Je suis d'abord bien accueilli, mais, m'étant mis à éternuer, je vois le cercle qui m'entoure s'éclaircir subitement. Les plus timorés s'écartent au loin et les plus braves se bouchent le nez avec le pouce et l'index. Je sais que ces Indiens, qui sont décimés par les maladies de poitrine, accusent les blancs de leur en donner les germes. On cite des trafiquants qui ont été abandonnés par leur équipage pour avoir eu le malheur de tousser et d'éternuer. Ces Indiens ne m'inspirent qu'une médiocre confiance. Nous rentrons au campement, guidés par notre borgne. En route, ce sauvage, qui ne sait pas un mot d'espagnol, me fait un signe que nous avons tous vu faire par les sourds-muets, pour indiquer la mort ou le sommeil; inclinant la tête du côté droit, il l'appuie sur sa main posée à plat, et de l'index gauche me montre des roches dans la montagne. J'ai compris que cette belle colline de laquelle dépend notre « laja » est leur cimetière.

Je conviens avec Lejanne que j'irai demain, accompagné d'Apatou, sous prétexte de chasser le tapir, à la recherche des sépultures, pendant que lui-même accueillera les habitants du village qui doivent venir nous rendre visite.

Nous faisons un grand festin maigre : poisson bouilli, poisson frit, bananes frites dans de la graisse de tortue. Nous arrosons le tout de l'eau pure du Mataveni, puis nous prenons du café et un petit verre de rhum.



El Castillo sur l'Atabapo (voy. p. 296). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Après dîner, nous nous étendons autour du feu et nous fumons des cigares outrageusement piqués dont nous sommes obligés de boucher les trous avec nos doigts. Ces trous sont si nombreux que nous avons l'air de jouer du flageolet. C'est ce que Lejanne appelle jouer un air de cigare. Il se propose de faire paraître une méthode dont le besoin se fait vivement sentir dans ces régions où un cigare intact est une merveille.

Le passeur de Maypoures et ses deux Indiens se sont décidés à camper auprès de nous. Je tire de ces derniers le plus de renseignements possible sur leur langue. Apatou imite le chant ou le cri des animaux; les Indiens donnent leur nom piaroa. Comme les Piapocos ils connaissent Orion et les Pléiades; ils appellent Amana (Caïman) la constellation que les autres appellent Tchamana.

Le lendemain, au lever du soleil, je pars avec Apatou; nous marchons des heures entières sans rien trouver; nos pieds nus s'écorchent en gravissant la colline granitique que nous fouillons en tous sens. Au sommet nous voyons enfin une sorte de pierre branlante qui semble vouloir rouler sur nos têtes. Apatou, qui a le flair, me dit : « C'est là que nous devons trouver les morts. » Quelques minutes après, nous voyons sous la roche trois paquets d'écorce amarrés comme des carottes de tabac. Nous coupons les liens et nous nous trouvons en face de belles momies avec des colliers, des ornements et un hamac. A côté de chacune se trouve une poterie, qui, je l'ai su plus tard, contenait de la « couria », pour désaltérer le défunt dans son voyage pour l'autre monde. Apatou enveloppe notre collection dans une hotte qu'il confectionne avec des feuilles de palmier, et nous rentrons à bord.

Plus de vingt Indiens sont arrivés à la plage pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

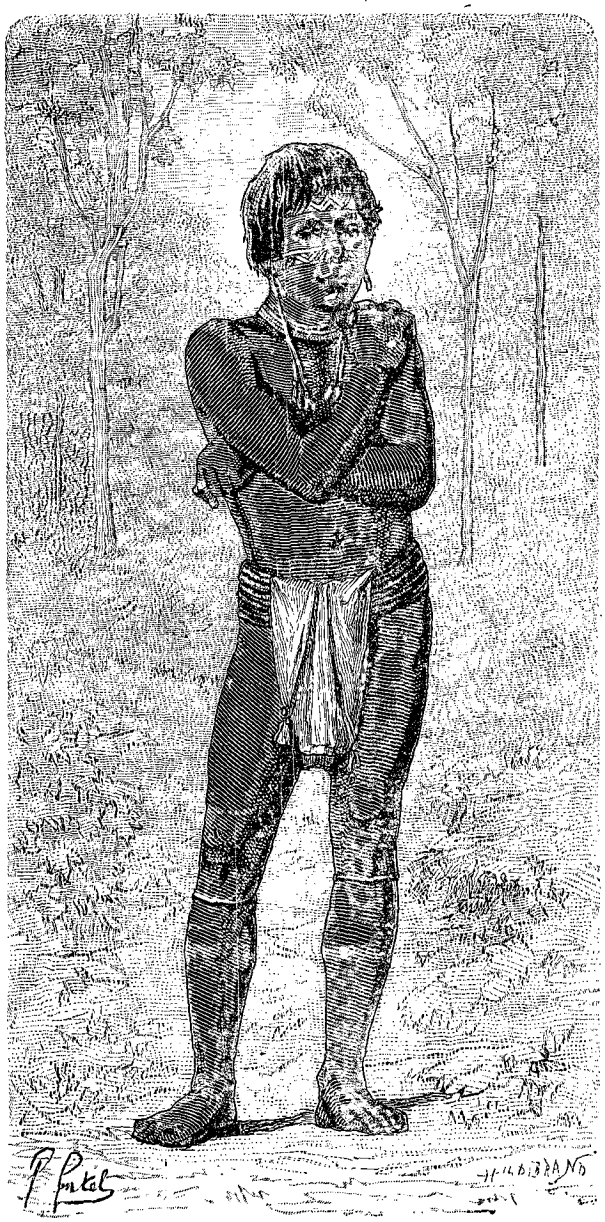
dant notre absence, et achètent à M. Mirabal divers objets. Presque tous ces Indiens sont atteints de maladies de peau. Lejanne en a dessiné deux. Mais voilà qu'ils commencent à concevoir des doutes sur la nature de notre chargement. Nous n'avons plus que faire ici : décampons au plus vite.

Vers cinq heures, nous atteignons une roche de granit de la rive gauche, haute de vingt mètres, sur laquelle nous passons la nuit.

30 décembre. — Des fourmis manioc ont dévoré la garniture de mon chapeau, qui lui-même a été entamé. Ira-t-il jusqu'à Bolivar? Je l'espère. C'est un vieux compagnon auquel je tiens. Il a franchi les Andes, traversé les raudals du Goyabero, et toujours il a fait son devoir en me préservant des insolations. Il n'est plus élégant, mais les bons cœurs valent mieux que les beaux visages. Vers deux heures de l'après-midi, nous accostons, près de la bouche du rio Sipapo, un canot monté par des Indiens Piaroas auxquels nous achetons une iguane vivante et une gourde de curare qu'Apatou découvre en fouillant sans façon dans leurs bagages. Nous commençons à apercevoir le Cerro qui produit le saut de Maypoures. Vers cinq heures nous en sommes tout près. Nous entrons dans une région d'îles rocheuses. L'une d'elles est formée de sable arrêté par de grands éclats de granit. Le passeur y a établi son domicile, composé seulement de quelques feuilles de palmier soutenues par des piquets. Nous faisons cuire du canard avec des potirons. Lejanne et Apatou préfèrent l'iguane. Ils font flamber l'animal et détachent ses écailles avec la plus grande facilité, puis ils le dépècent et le font consommer avec un peu d'eau, de sel et de piment. Ils lui trouvent quarante-trois œufs, chiffre énorme, mais quel régal pour eux! Les œufs d'iguane sont gros comme des œufs de pigeon, elliptiques; leur coquille, insuffisamment incrustée, n'atteint jamais la dureté des œufs de poule ou de tortue et se déforme sous la pression des doigts.

Le contenu après la cuisson est jaune, grumeleux et de consistance de pâte. Sa saveur est excellente.

31 décembre. — Dans la matinée je me fais conduire en canot à une roche voisine qui peut avoir une hauteur de cent mètres au-dessus de l'eau. Je grimpe à son sommet non sans difficulté. De là ma vue s'étend sur l'ensemble du saut de Maypoures. Le fleuve, arrêté par un massif granitique, s'est creusé divers passages. Il court en bouillonnant sur de tortueux et gigantesques escaliers de granit, ménageant entre eux de véritables montagnes de pierre. J'ai une chance réelle dans le choix de mon poste d'observation. Aucun détail ne m'échappe de mon observatoire. Après avoir relevé mon tracé, je rejoins Lejanne, qui pendant ce temps a pris un croquis de la rivière en amont du saut. Nous convenons de faire l'après-midi une excursion chez les Indiens Guahibos de la rive gauche.



Indien Piaroa.
Dessin de P. Fritel, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Les Indiens Guahibos sont nombreux et par cela même assez redoutés de leurs voisins. Ils ont la peau plus foncée que tous les autres Indiens de l'Orénoque. Ils habitent le Vichada et le Meta. Ceux du Meta sont très pillards. En 1878, ils ont tué un blanc et toute sa famille qui campaient à la bouche du Meta, et cela dans le seul but de le voler. Ils se sont emparés de son fusil qu'il avait laissé dans son canot et l'ont tué à coups de crosse. Aussi les trafiquants ont-ils soin de s'assembler à plusieurs pour aller les visiter.

Un négociant parlant à un Guahibo l'appelle cuñado (beau-frère). Les Guahibos emploient le mot « tamoyo[1] », qui a la même signification.

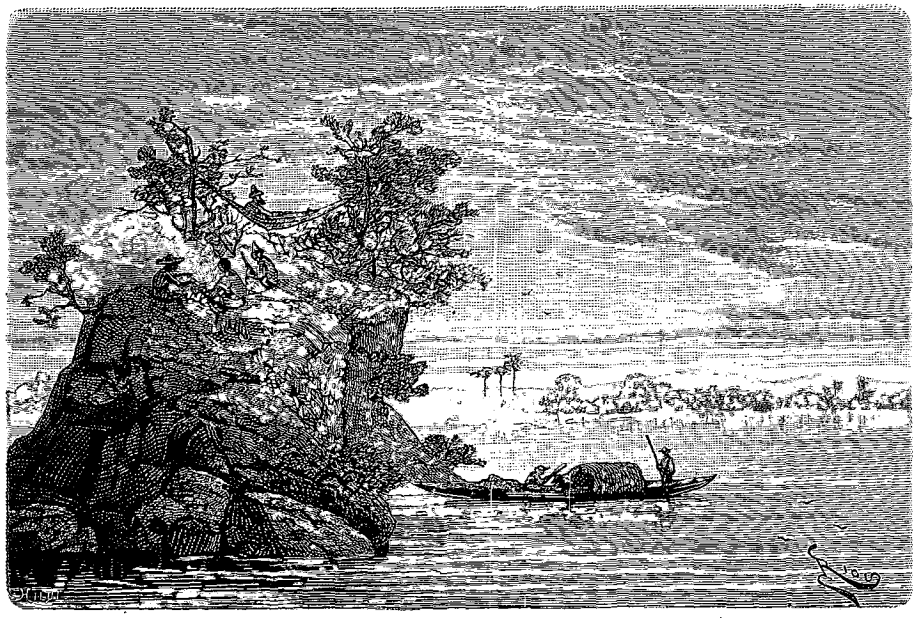
1. Mot indien qui signifie tapir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous savons que sur la rive gauche, à environ dix kilomètres du fleuve, nous trouverons un village d'Indiens Guahibos. Au voisinage de ce village se trouvent des collines granitiques dépendant du chaînon qui produit le saut de Maypoures et qui portent sur leur flanc dénudé des gravures faites par les anciens Indiens et qui représentent la lune, d'où le nom de « Cerro de la Luna » qu'on leur a donné.

Je me mets en route avec Lejanne vers une heure de l'après-midi. Le passeur qui revient du Mataveni nous sert de guide. Un de nos Indiens nous accompagne et porte nos hamacs.

Après beaucoup de difficultés et de fatigues, nous approchons du village. A cinquante mètres avant d'y arriver, nous apercevons tout à coup deux Indiens assis dans leurs hamacs accrochés aux arbres, sur le bord du sentier. Leur lèvre supérieure est sillonnée par deux ruisseaux noirs et repoussants coulant de leurs narines très ouvertes. Ces hommes ont la peau très pigmentée. Ils s'avancent vers nous, en parlant avec une volubilité étonnante. L'*h* aspirée revient dans tous les mots. Au premier abord nous nous figurons que ces Indiens se moquent de nous. Il nous semble impossible qu'on puisse parler si vite autrement qu'en prononçant des paroles incohérentes. Un enfant qui vient du village rebrousse chemin et va sans doute avertir de notre arrivée. Nous nous faisons conduire à la case du capitaine. C'est un homme amaigri, quoique ventru, et qui nous semble atteint de pellagre. Il a la peau bleuie; sa figure est douce malgré son nez légèrement aquilin. Il nous reçoit très bien; à défaut de yarake (cachiri, couria, etc.), il nous offre de la cassave fraîche délayée dans l'eau.



Roche où nous passons la nuit (voy. p. 299). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

Une demi-douzaine d'hommes, autant de femmes avec sept ou huit enfants au-dessous de seize ans, forment toute la population du village et viennent faire connaissance avec nous. Les hommes ont un costume très peu différent de celui des Piaroas. Les femmes portent une camisa sans manches retenue par les épaules. Trois fillettes de quatorze à quinze ans ne sont vêtues que d'un simple lambeau de cotonnade grand comme la main.

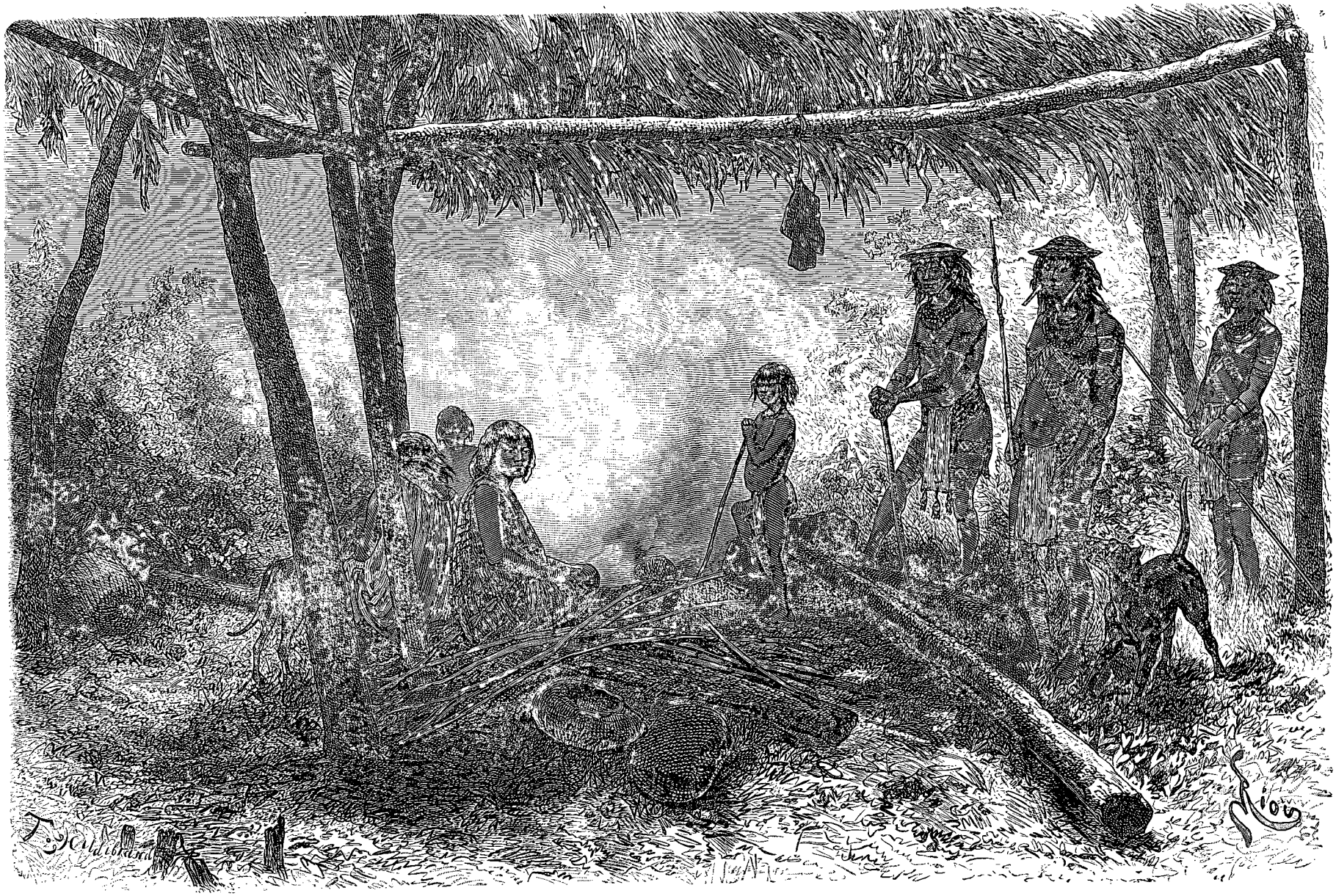
Nous sommes arrivés un jour de peinture générale. Les hommes ont sur tout le corps des peintures rouges faites avec la chica. Les femmes n'en portent que sur la figure. Je remarque que tous les hommes ont la lèvre supérieure salie par les mêmes ruisseaux noirs et dégoûtants. A chaque instant ils portent à leurs narines une poudre brun noirâtre ressemblant assez comme couleur et comme odeur à du tabac à priser très finement moulu et qu'ils appellent yopo.

Pour l'obtenir, ils font torréfier les graines vertes d'une mimosée à folioles très petites et à gousse très aplatie, et la pulvérisent avec des coquilles d'escargots calcinées. La nuit va venir; les Indiens possèdent de la cassave fraîche et du poisson boucané. Ils nous en cèdent suffisamment pour notre dîner, moyennant quelques menus objets. Après avoir pris notre repas, nous faisons disposer nos hamacs au grand air, auprès de la case du capitaine.

1881. — C'est aujourd'hui le 1er janvier! Nous nous souhaitons la bonne année. Cette date nous fait songer aux nôtres qui sont là-bas bien loin, et sans nouvelles de nous depuis de longs mois.

Lejanne commence sa journée par dessiner une fillette. Le père, gagné par une pièce de quatre « reales » (deux francs), suit son travail, la bouche béante. Il est émerveillé de la ressemblance qui est réellement frappante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Guahibos. — *Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne et des photographies.*

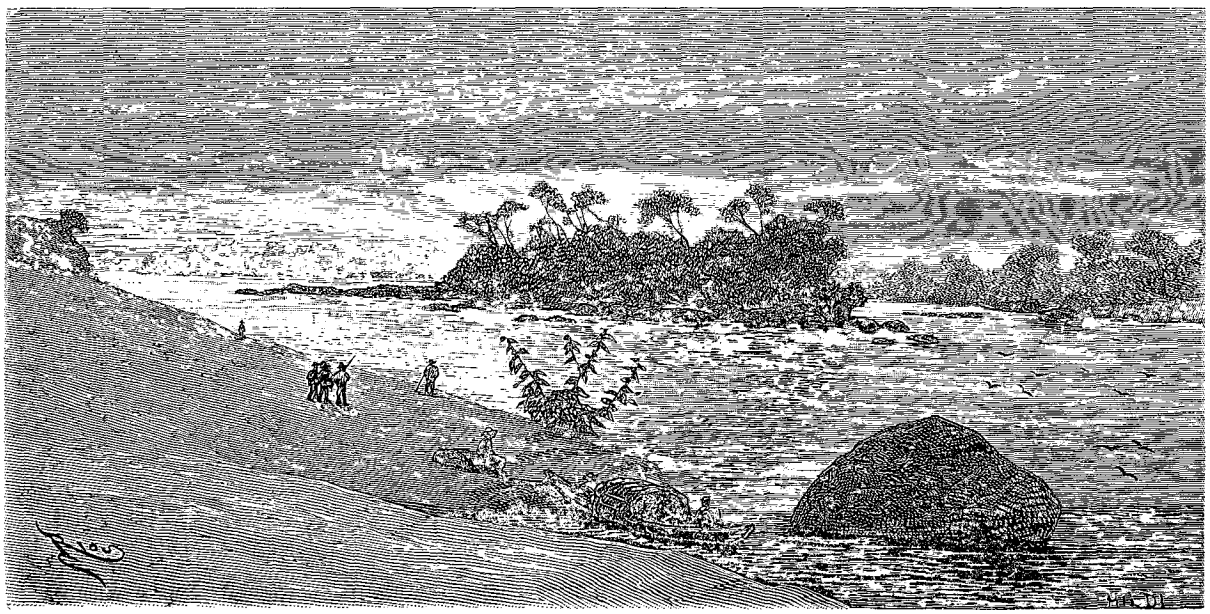
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces Indiens ont les yeux souvent un peu obliques et légèrement bridés. Leur torse est puissant, leurs jambes sont grêles et arquées, leurs pommettes sont saillantes. Mais qu'il leur prenne fantaisie de se promener vêtus à l'européenne sur nos boulevards, et on les prendra sûrement pour des habitants de l'extrême Orient. Qu'ils sont loin de ressembler à ces Indiens fantastiques que j'ai rencontrés dans des publications illustrées et qu'Apatou me désigne sous le nom de masques d'Indiens !

Nous ne quitterons pas les Guahibos sans rapporter un usage que don M. F.... a constaté chez les habitants de Vichada. Au lever du soleil les Indiens sortent avec une flûte de pan et font le tour du village en jouant de cet instrument. On peut se demander s'ils n'adorent pas le soleil.

Le capitaine me conduit aux pierres gravées. En route je remarque au cou de celui-ci un morceau de cristal placé dans le creux d'une dent de caïman. Cet ensemble porte le nom de guanare (brujo des habitants de San Fernando).

C'est avec ce guanare que les Guahihos jettent des sortilèges à leurs voisins détestés, les Piaroas. Combien de générations ont employé leur existence à donner à ce morceau de cristal ces faces brillantes et ces arêtes vives? Quel n'est pas le prix de cet objet qui ne peut avoir été amené à cette perfection que par la science et le travail de puissants sorciers? Ils sont loin de se douter, ces pauvres ignorants, que la science des verriers fait en quelques heures de merveilleuses imitations des plus beaux travaux de la nature, et que la nature elle-même a disséminé au sein de la terre ces objets qui les étonnent. Tout minéral qui présente dans ses lignes et dans ses formes une cer-



Le saut de Maypoures (voy. p. 299). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

taine régularité est pour eux œuvre de diable ou de sorcier.

J'arrive à Maypoures une heure après Lejanne, qui s'est fait montrer en route l'arbre qui fournit le yopo.

Nous déjeunons, puis nous embarquons pour franchir les sauts. Nous en passons deux sans difficulté. Le troisième est celui de Sardinel; il faut pour celui-ci faire débarquer les bagages et les faire transporter par terre. Un nègre fugitif du Brésil, du nom de Sylvestre, est venu s'établir comme passeur à cet endroit. Il fait franchir le saut aux embarcations qui viennent du haut ou du bas du fleuve et se charge du transport par terre des bagages. Nous nous rendons à sa case pour nous entendre avec lui. Les conditions convenues, nous lui parlons par hasard du curare. Ma femme le connaît bien, nous dit-il. Elle est fille d'un sorcier piaroa et elle a bien souvent aidé son père à en préparer. Justement elle rentre en ce moment. Nous prenons dans notre canot l'échantillon que nous avons rapporté des environs de San Fernando.

Ce n'est pas le « curare fuerte » des Piaroas. Elle peut nous le montrer, car il en existe dans la colline boisée qui avoisine la case. Je lui fais cadeau d'un collier de corail rouge qui la décide sur-le-champ à me livrer son secret.

« Suivez-moi, » me dit-elle.

Nous trouvons bientôt un strychnos dont les feuilles et les jeunes rameaux sont couverts de nombreux poils roux.

Voilà le « curare fuerte ». M. le professeur Planchon, qui a examiné les échantillons que nous avons rapportés, les attribue au *St. toxifera* de Schomburgk.

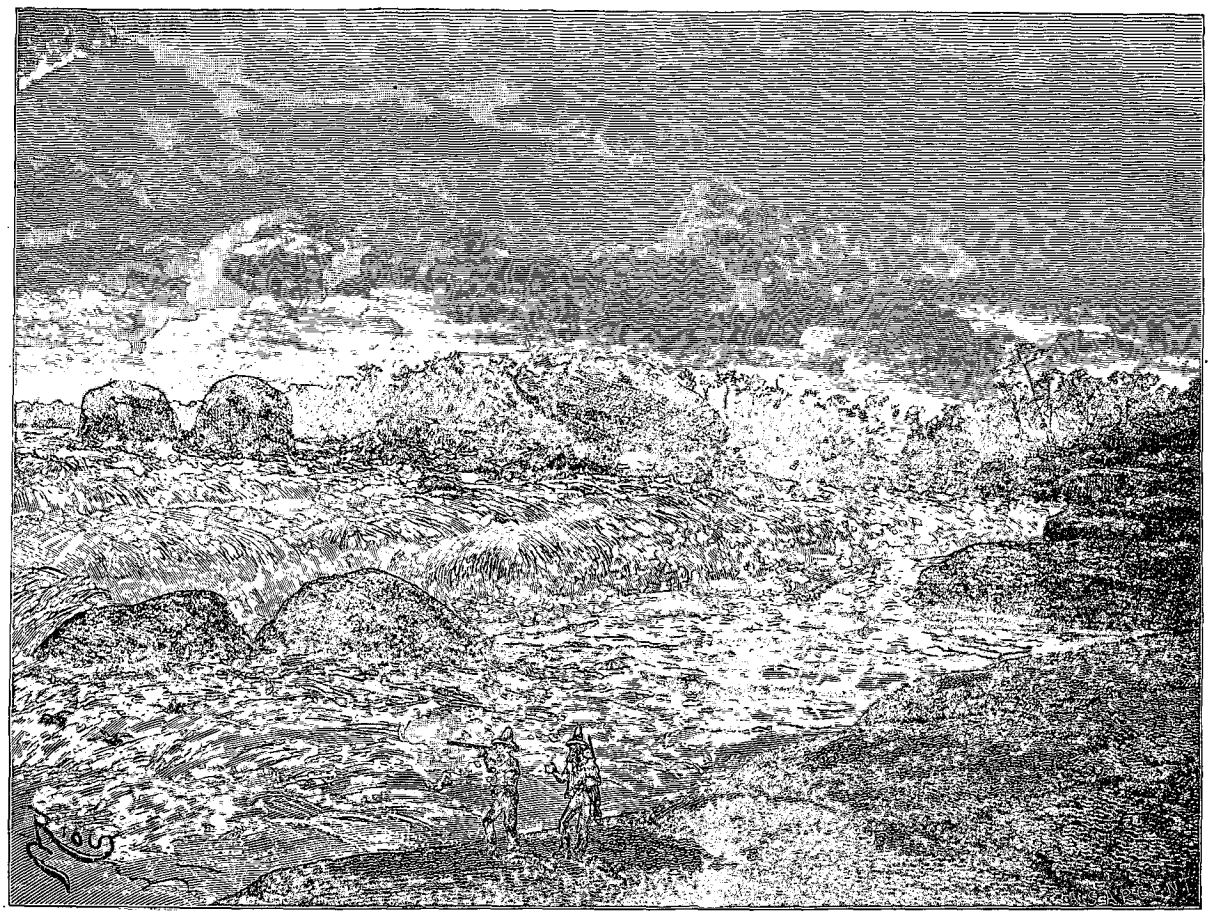
On râpe l'écorce de cette liane; on la fait bouillir dans l'eau pendant plusieurs heures; on passe sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

filtre très fin et on concentre le liquide filtré en consistance de mélasse. On obtient un extrait noir que l'on enferme dans des gourdes de dix centimètres de diamètre. On y trempe l'extrémité des flèches à une ou plusieurs reprises, suivant la quantité de poison que l'on veut y fixer. Cet extrait sèche rapidement dans ces gourdes et prend alors une consistance d'extrait de réglisse bien fait et une cassure résineuse.

Tous les autres Indiens Piaroas auxquels nous montrons plus tard nos tronçons de liane reconnaissent le vrai curare.

Sylvestre sait en outre qu'on a enterré des Indiens Piaroas dans les environs. Il veut bien m'aider, moyennant payement, cela va sans dire, à me procurer leurs squelettes. Demain, au point du jour, nous nous mettrons en campagne. Lejanne dessinera le saut de Sardinel. Mirabal, plus habitué à manier les Indiens, donnera des ordres pour le transport des bagages. Cela convenu, nous gagnons l'autre rive. Nous avons pour l'atteindre à traverser de terribles remous. Notre canot file parfois comme une plume, pris en travers par ces courants irrésistibles. Notre patron est obligé de déployer une grande habileté pour nous empêcher ou de chavirer ou d'être entraînés dans le saut de Sar-



Saut de Sardinel. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

dinel. De hideux caïmans sont alignés comme des grand'gardes, attendant les proies nombreuses, poissons et autres, entraînées dans les sauts supérieurs. Nous débarquons nos bagages sur la berge opposée, où nous trouvons un Espagnol du nom de don Pedro, qui après avoir vécu à la Plata, puis au Brésil, a fini par venir s'établir à Atures. Il descend à la Urbana avec un chargement de farine de manioc dont il a fait l'acquisition chez les Indiens du Vichada.

C'est lui qui, chez les Guahibos, a échangé un bouchon de carafe contre dix paniers de farine de manioc. Dans notre situation, nous ne pouvons repousser personne. Il faut que nous causions avec tout le monde. Chacun peut nous fournir un renseignement utile.

Nous partageons notre repas avec ce nouveau et peu sympathique personnage et nous lui offrons du café et des cigares. Puis nous dormons dans nos hamacs, balancés par une forte brise dont la fraîcheur nous réveille avant le jour.

2 janvier. — Pendant que M. Mirabal fait descendre les bagages par les Indiens, que Lejanne dessine le saut de Sardinel et tue des canards pour les repas de la journée, je fais une longue marche avec Sylvestre pour guide. Je ne rentre que vers quatre heures, bien fatigué d'une course au soleil, sur des roches dénudées. Mais nous rapportons un squelette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

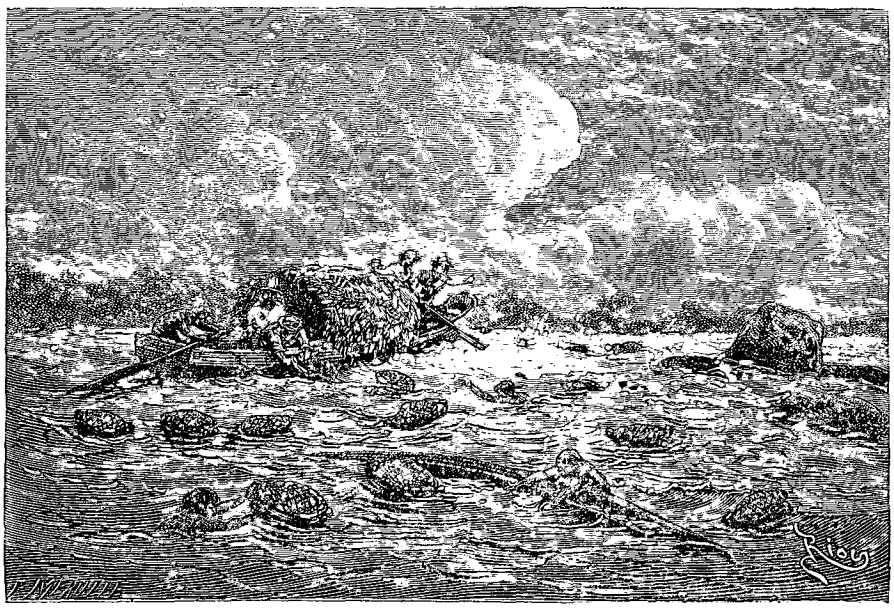
complet qui me paye de ma peine. Je trouve mes compagnons au port d'en bas. Il existe en ce point une sorte de grotte ménagée entre d'énormes blocs de granit entassés et qui sert de refuge aux voyageurs. Tout auprès se trouve une petite anse bordée de sable qui offre un asile sûr aux embarcations.

Les caïmans sont encore extrêmement nombreux en bas du saut. Malheur aux voyageurs dont le canot chavire dans ces passages dangereux, ils sont infailliblement noyés et dévorés !

Au moment de dîner, François est pris d'un accès de fièvre assez violent.

Nous nous étendons sur la plage voisine, car il n'y a rien à craindre des caïmans hors de l'eau. Mais la brise se lève et nous balaye le sable fin à la figure ; nous sommes forcés de coucher sur la roche.

3 janvier. — Don Pedro part devant nous avec son canot. Ce canot, très long, très étroit, nous semble peu stable, les bagages y étant mal arrimés. Le patron, Agapito et les deux Indiens qui le montent ne sont pas de notre avis. Ils ont encore un petit saut à franchir. Nous les rattrapons à ce passage. Ils ont débarqué leurs bagages pour descendre le canot. Apatou juge la chose inutile pour nous et en deux minutes notre canot chargé a franchi ce saut. Nous avions nous-mêmes mis pied à terre ; nous n'avons plus qu'à remonter à bord ; mais nous attendons que don Pedro soit prêt à se mettre en route, et c'est un bonheur pour lui.



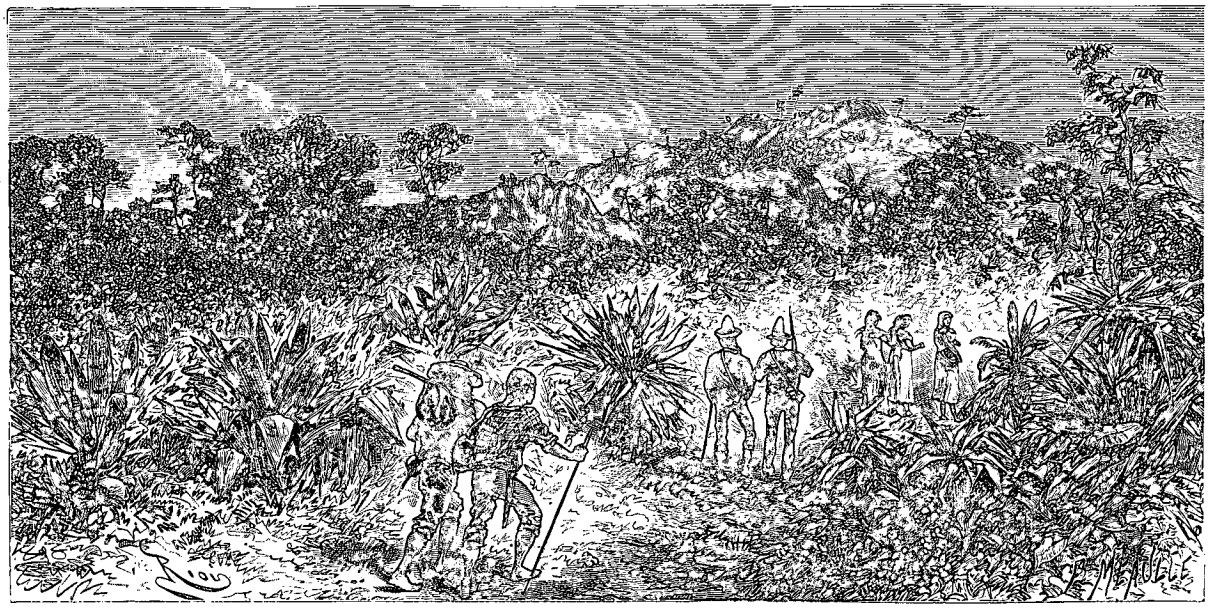
Don Pedro. — Dessin de Riou, d'après le texte.

Nous partons tous ensemble. Le fleuve est houleux ; les eaux heurtées, comprimées dans les sauts, donnent libre cours à leurs mouvements capricieux ; on dirait qu'elles subissent une sorte de détente. Notre canot suit le milieu du fleuve, se dirigeant debout à la lame. L'Espagnol, peu rassuré, veut gagner la rive droite. Son embarcation est prise de flanc par la houle. Elle chavire à deux cents mètres de la berge. Nous entendons des cris et nous apercevons les infortunés qui la montaient cramponnés au canot renversé et dansant comme des bouchons à la surface de l'eau. Nous mettons le cap sur eux. Nos Indiens nagent avec vigueur. La vague nous secoue d'une façon dangereuse ; elle embarque à chaque mouvement de roulis ou de tangage. Enfin nous les atteignons. Les paniers de farine dansent une ronde autour de nous. Nous prenons don Pedro à notre bord. Apatou saisit le canot renversé, le relève, et, lui imprimant un mouvement de balancement, il l'a bientôt à moitié vidé. Un des Indiens s'y hisse, et à l'aide d'une grande calebasse il l'a bientôt complètement desséché. Les autres Indiens recueillent les paniers de farine, que nous transportons à terre. Peu après, le canot naufragé gagne la rive avec son équipage au complet. Toutes les pertes sont pour le patron Agapito ; il avait à bord une caisse de couteaux, haches, sabres d'abatis, etc., qui a coulé à pic. La farine de manioc, soigneusement enveloppée de feuilles de palmier, n'a nullement souffert.

Docteur Crevaux et E. Lejanne.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Environs d'Atures (voy. p. 306). — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

VOYAGE D'EXPLORATION

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

(RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO),

PAR LE DOCTEUR CRÉVAUX,

MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET E. LEJANNE, PHARMACIEN DE LA MARINE[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

3 janvier 1881. — Nous avons pris terre sur une plage peu profonde, mais très escarpée. Au sommet le sable est fouillé de place en place. Des trous profonds y ont été creusés par les caïmans; dans l'un d'eux nous trouvons quarante-cinq œufs. Ces œufs sont plus gros que ceux du canard, ils ont la forme d'un ellipsoïde très allongé. Lejanne, armé d'une pagaie, fait une terrible omelette de tous ces œufs de chacun desquels devait sortir un monstre, et pendant ce temps nous apercevons près de la rive l'horrible pondeuse, qui assiste immobile au massacre de sa future famille. Je frémis en présence de ses yeux fixes, qui semblent exprimer le summum d'une rage concentrée. Heureux naufragés! vous l'avez échappé belle!

Depuis notre départ de San Fernando nous sommes de nouveau harcelés tout le jour par des nuées de pions. De plus, nous avons pris sur le banc de sable qui est à l'entrée des sauts de Maypoures un grand nombre de puces chiques qui ont élu domicile sous l'épiderme de nos pieds. Elles se logent de préférence sous nos ongles. Nos Indiens sont heureusement très habiles à les extraire sans les crever.

L'après-midi, nous faisons halte sur un entablement très étendu, composé de conglomérats riches en fer et recouverts de sable. Cet entablement, couvert par les eaux dans les grandes crues, porte comme végétation une myrtacée à écorce brune rougeâtre, qui donne une sorte de petite goyave. Nous y trouvons en outre une polygonée arborescente. Certains troncs ont vingt centimètres de diamètre. L'ochrea se distingue parfaitement sur les jeunes rameaux. Les enveloppes florales sont rouges et charnues autour de l'achène trigone. Nous mâchons quelques-uns de ces fruits qui sont très acides. Nous parcourons cet entablement en tous sens, espérant y trouver quelque gibier. Lejanne tue un ibis noir. C'est la seule pièce qu'il ait rencontrée.

Nous reprenons notre marche assez déconfits, car nous n'avons à ajouter à notre cassave pour notre

1. Suite et fin. — Voy. pages 225, 241, 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dîner que cet ibis, qui, plumé, sera gros à peine comme le poing.

Nous campons sur une énorme roche qui vient s'enfoncer en pente douce dans la rivière. Les deux rives de l'Orénoque présentent de place en place ces immenses « lajas » que les voyageurs choisissent toujours pour leurs campements, à défaut de bancs de sable qui, s'ils sont plus moelleux, ont un grand inconvénient dans la saison où nous sommes. La brise souffle une partie de la nuit et vous chasse le sable dans le nez et les oreilles. On y serait presque enterré.

En descendant à terre, Lejanne et Apatou se mettent en chasse et nous rapportent un canard et deux agoutis.

Pendant qu'on prépare le dîner, nous sommes frappés par un bruit sourd se répétant à de très courts intervalles et qui semble venir tantôt de la rivière, tantôt de dessous la roche. Nos Indiens l'attribuent à un poisson. Je me demande s'il n'est pas dû plutôt à l'eau pénétrant dans une fissure invisible du rocher.

4 janvier. — Nous partons de bonne heure; vers onze heures, nous sommes tout près d'Atures (Atouré). La rive gauche, taillée à pic et très élevée, forme une longue ligne jaunâtre striée perpendiculairement de bandes sombres. On dirait les hautes maisons du quai de Toulon. Une île arrondie commande l'entrée de la rade de cette ville imaginaire et ressemble elle-même à un fort avec ses murs et ses talus. C'est dans cette île que se trouvait jadis l'établissement des jésuites d'Atures. A onze heures et demie, nous arrivons au « puerto », à une faible distance du premier saut.

Je fais une observation de soleil avant de me rendre au village. Mes compagnons, qui m'attendent à l'ombre des arbres voisins, voient venir un canot monté par trois femmes. Elles portent des robes qui, à elles trois, forment par hasard les couleurs nationales du Venezuela, jaune, rouge et bleu. Elles accostent près de nous. Nous leur serrons la main en leur souhaitant le bonjour suivant l'habitude indienne. Elles sont jeunes et possèdent des visages agréables sous leurs noires chevelures flottantes. Elles se dirigent immédiatement vers le village. Peu après, nous prenons à notre tour le sentier qui conduit à Atures. Il court dans une savane semée de blocs de granit.

Pas un arbre ne nous protège contre le soleil pendant les deux kilomètres qui nous séparent du village, où l'on compte huit cabanes en y comprenant l'église et la casa réal. Ce qui distingue l'église des autres huttes, c'est une petite cloche suspendue à une potence devant la porte. La casa réal est à la disposition des voyageurs de passage et ressemble à toutes les autres: murs en pisé, couverture en feuilles de palmier. Tout le mobilier consiste en crocs fixés dans les murs pour suspendre les hamacs.

Peu après notre arrivée, François est pris d'un très fort accès de fièvre. Nous l'installons le plus commodément possible et nous nous rendons ensuite chez le capitaine du village. C'est un Indien Atchagua assez âgé. Les hommes qui forment son pueblo sont des Guahibos; je ne sais par quelle circonstance l'Atchagua Augostino est devenu leur capitaine; sa mère était Atchagua et son père Guahibo (l'enfant appartient toujours à la tribu de sa mère): voilà tout ce que j'en sais. Les habitants d'Atures sont catholiques et civilisés « racionales ». Ils s'éteignent peu à peu malheureusement, car ils ne seront bientôt plus en nombre suffisant pour les transports de bagage. « Tous mes hommes meurent, » dit avec tristesse le brave capitaine qui est un excellent homme. Sa femme est malade au moment de notre arrivée. Elle a la « calentura » depuis trois jours. Je l'examine et je lui trouve une pneumonie; j'annonce au capitaine que je suis médecin et que je donnerai des soins à sa femme. Il m'en sera reconnaissant, me dit-il. Je ne sais s'il ne préférerait pas quelque sorcier indien, car, tout en devenant catholiques, ces pauvres ignorants conservent leurs superstitions.

J'ai appris à San Fernando qu'il existe à Atures des « cuevas » ou charniers d'Indiens, qui sont connus du capitaine. Je lui demande s'il voudrait bien me les faire visiter; il en connaît à deux endroits. Il pourrait me faire voir les plus rapprochés aujourd'hui même.

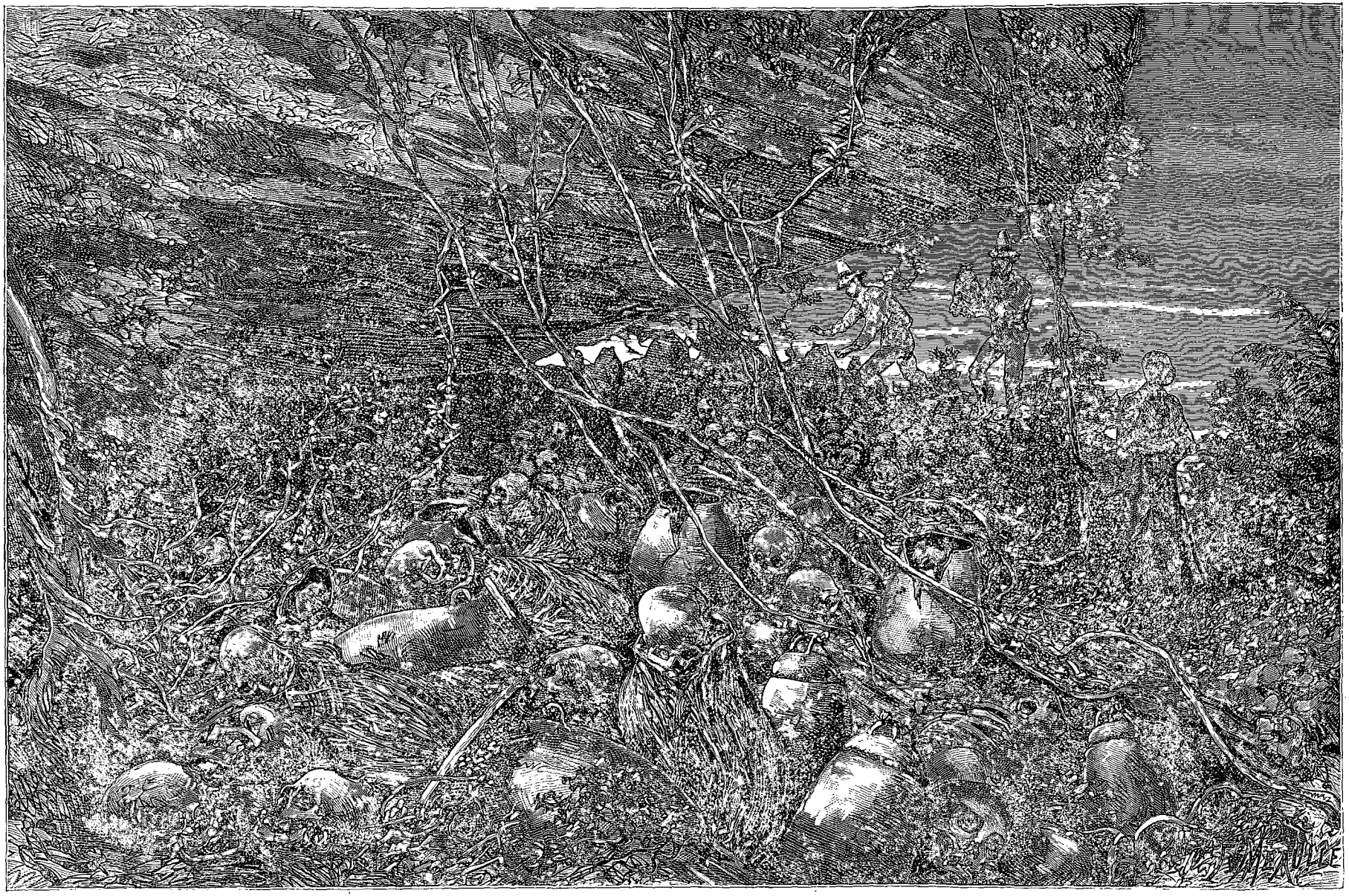
J'accepte la proposition avec enthousiasme et lui promets bonne récompense s'il veut m'aider à me procurer quelques crânes; je lui fais connaître l'usage que j'en veux faire, ce qui lève ses scrupules.

Nous nous mettons en route sur-le-champ, accompagnés de son fils et d'Apatou. Nous traversons une savane, puis un bras du fleuve, et nous prenons terre dans une île qui porte le nom de « Cucurital ». Derrière un faible rideau d'arbres et de hautes broussailles, nous atteignons bientôt en grimpant une grotte naturelle, très basse, formée par des entassements d'énormes rochers. Nous y trouvons un grand nombre de poteries de diverses formes, dont chacune contient les restes d'un Indien. D'autres restes sont simplement enveloppés d'une sorte de natte en feuilles de palmier et proviennent des Guahibos. Je mets de côté une quinzaine des plus beaux crânes, me réservant de revenir avec Lejanne faire une plus ample provision de richesses.

Nous rentrons au village et nous nous séparons après être convenus que nous irons demain visiter les autres cuevas.

5 janvier. — Nous partons à sept heures du matin. Nous faisons une marche très longue et très pénible avant d'atteindre la montagne granitique au flanc de laquelle sont situées les cuevas. Puis un grand obstacle se présente. Une rampe très rapide, large à peine d'un mètre et très glissante, conduit aux grottes. Cette rampe est située à une grande hauteur sur le bord taillé à pic de la colline. Le moindre faux pas nous précipiterait dans l'abîme. Je la franchis très rapidement et j'atteins la première grotte, où je trouve les mêmes objets qu'à l'île de Cucurital. Je renonce à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cueva des Indiens près d'Atures. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiter la seconde. Pour retourner sur mes pas, j'ai un instant de vertige, et ce n'est qu'après avoir fermé les yeux quelques instants que je puis continuer ma descente. Le capitaine n'était venu qu'une fois à ces grottes, et cela dans son enfance. Il résume ses impressions d'aujourd'hui par ces simples mots : « Affreux ! Je n'y retournerai que mort. »

En rentrant au village, j'apprends que les Indiens vont danser ce soir. Besoin n'est de dire que nous assisterons à la fête. Après dîner, nous nous rendons avec M. Mirabal à la case où se donne le bal. L'orchestre se compose d'une mandoline, d'une haltère à boules creuses contenant des graines dures et que l'on agite en cadence, et enfin d'un gamin qui chante et siffle tour à tour. Les dames ont revêtu leurs plus belles robes à couleurs vives. Ces couleurs robustes n'ont rien de choquant auprès de ces peaux couleur de cannelle. Elles portent des bottines et se parent de bijoux énormes. Les hommes ont un chapeau de paille, un pantalon de toile, avec la chemise au vent et les pieds nus. Ceux-ci étant en minorité, les dames dansent entre elles. Nous constatons que tout ce monde s'amuse beaucoup.

Le capitaine a renoncé à ces plaisirs mondains qui ne sont plus de son âge. En vrai patriarche il songe, pendant ces amusements, aux intérêts de son petit peuple. Le village forme un carré ouvert par l'un de ses côtés. Une large rue passe devant les cases, mais le centre du carré est couvert de hautes herbes, parmi lesquelles j'ai remarqué en grande abondance le sida scoparia de Loureiro. Ces herbes sont sèches. Le moment de les brûler est venu. La brise souffle vers le côté ouvert du carré. Les toitures se sont refroidies et quelque peu mouillées de rosée : toutes circonstances favorables. Armé d'une torche faite avec une sorte d'encens, le capitaine met le feu aux herbes du côté du vent. Les flammes courent avec rapidité; c'est une superbe illumination. Nous laissons le bal pour ce spectacle.

6 janvier. — François a encore la fièvre, ce qui fait que nous retardons notre départ jusqu'à demain. Nous profitons de cette journée pour nous rendre, Lejanne, Apatou et moi, à la cueva de l'île de Cucurital.

Nous y faisons encore une abondante moisson de documents anthropologiques. Lejanne dessine la cueva et m'aide à numéroter nos pièces, pendant qu'Apatou monte la garde. Nous déposons nos collections parmi les broussailles de la rive où nous les prendrons en passant demain. De cette façon personne au village, le capitaine excepté, ne saura la nature de notre chargement. On comprendra facilement que nous ayons le plus grand désir de la tenir secrète. Nous sommes enchantés du succès de notre voyage, et nous pensons qu'il ne nous reste plus que peu de chose à faire. Dans trois jours nous serons à Santa Barbara et nous rentrerons dans les pays civilisés.

7 janvier. — Le canot sera trop chargé pour descendre les sauts. Il faut que deux de nous se rendent par terre au port d'en bas. La distance d'Atures à ce port est de six kilomètres. Le sentier qui les relie traverse une grande savane coupée par la rivière Canaéapo, qui mesure une largeur de trente-cinq mètres et sur laquelle il est question d'établir un pont. Nous avons perdu nos échantillons de yopo; il en existe dans cette savane. Lejanne passera par terre avec un de nos Indiens et s'en procurera d'autres. Ceci convenu, nous faisons nos adieux à M. Miraval, qui est retenu quelque temps ici pour attendre des Indiens qui doivent lui livrer des marchandises. Nous le remercions de sa parfaite amabilité à notre égard et des nombreux petits services qu'il nous a rendus, et nous nous mettons en route chacun de notre côté.

Deux heures après, nous sommes au port d'en bas. Nous avons encore un saut à franchir. Nous débarquons en amont du saut, sur la rive gauche, après avoir eu à traverser des remous des plus violents et des plus dangereux. Notre pilote est heureusement très habile et connaît on ne peut mieux ces parages. Il faut ici débarquer les bagages et les transporter par terre ainsi que le canot. Pendant cette opération, nous déjeunons dans une grotte ménagée entre les rochers. Des légions de chauves-souris ont élu domicile dans les interstices et poussent des cris de jeunes rats. Le fond de la grotte est occupé par une mare où un batracien quelconque fait entendre de temps en temps un cri étrange. Outre l'ombre, nous avons dans cette grotte un peu de fraîcheur, grâce à un courant d'air venant d'une fente invisible. Ce sont deux choses sans prix parmi ces roches noircies que le soleil rend brûlantes à l'extérieur. La journée est déjà écoulée à moitié lorsque nous pouvons nous remettre en route. Nous campons le soir sur une roche.

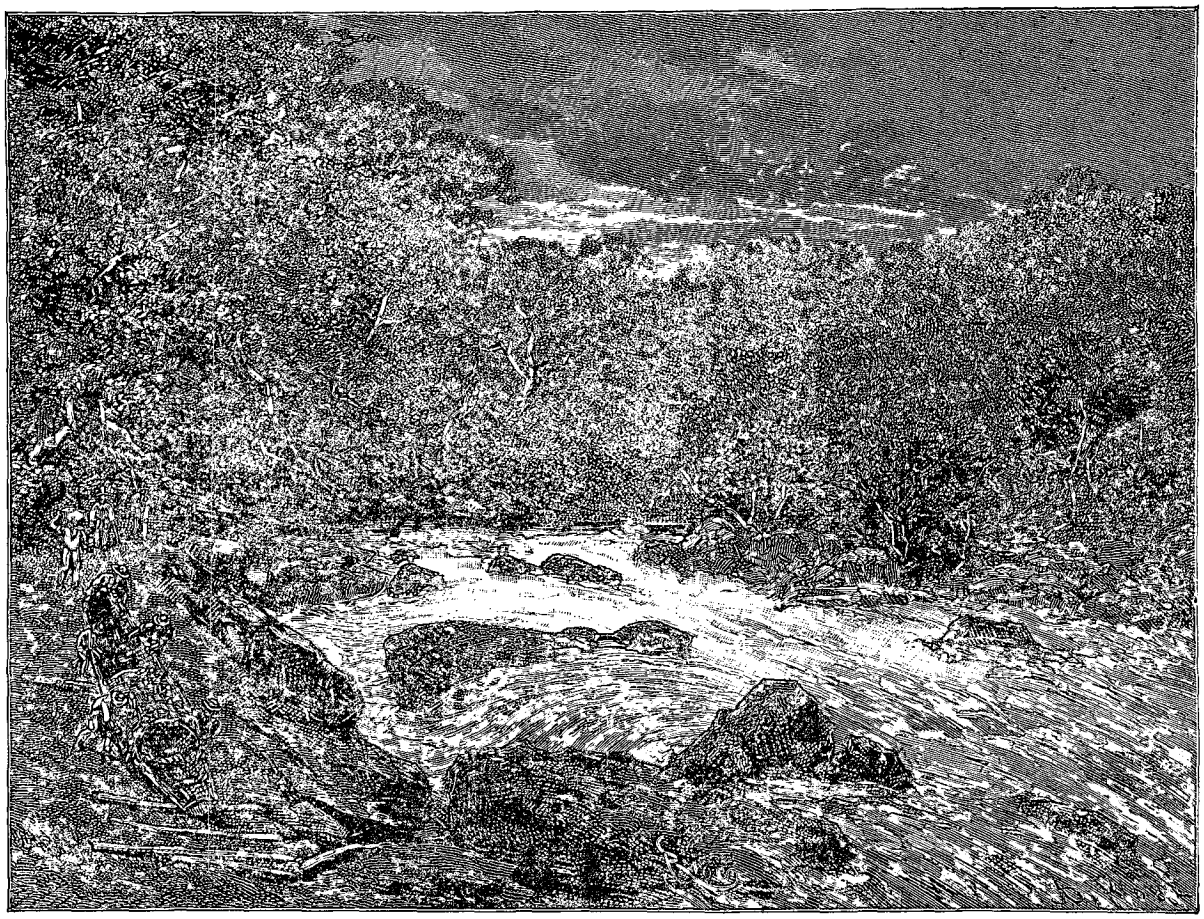
9 janvier. — Nous sommes en route de bonne heure; mais, hélas ! la brise s'est levée presque avec le soleil et elle devient de plus en plus forte à mesure que nous descendons. Le fleuve est large et houleux; les vagues moutonnent comme en mer. Depuis deux heures nous apercevons la bouche du Méta et nous ne pouvons l'atteindre. Nous longeons la rive droite, qui est bordée d'un banc de sable sur lequel nous mettons pied à terre pour déjeuner. Nous trouvons dans le fond, en abondance, une rhamnée portant des jujubes verts.

Vers une heure, nous nous remettons en marche; nous doublons enfin l'embouchure du Méta; notre marche est meilleure jusqu'à cinq heures. Nous arrivons en ce moment à Caribeni, où se trouve un petit rapide; le lit du fleuve est semé d'îles, de roches et de bancs de sable. Nous nous arrêtons sur l'un d'eux. Apatou et les Indiens tentent en vain de flécher du poisson, pendant que Lejanne prend un croquis de l'île où nous passerons la nuit et qui a jadis été habitée par des blancs. Il n'y reste plus aujourd'hui trace de leur passage. Nous atteignons bientôt cette île, qui porte le nom de Caribeni et qui est faite de granit, de sable et de limon. Elle est élevée de douze mètres au-dessus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du niveau actuel de l'eau. Elle est broussailleuse dans une partie; ailleurs nous trouvons de grands arbres formant une voûte de verdure au-dessus d'un sol dénudé. Ce dernier point est un délicieux poste de couchage. Nous avons devant nous la rivière semée de roches; au delà, une plaine couverte d'arbres; plus loin encore, une chaîne de montagnes rocheuses qui ont pris une teinte violette sous les reflets du couchant. La fumée claire de trois feux se détache vivement sur le ton un peu sombre des monts.

Ces feux sont ceux de chercheurs de sarrapia, fève tonka, ou de macouba. Les fèves, dues au *Coumarouna odorata*, sont l'objet d'un commerce assez considérable sur l'Orénoque. Les arbres qui les produisent sont dispersés dans les forêts. Je ne sais s'il est venu à l'idée de personne d'en faire des plantations régulières. La culture de sarrapia serait pourtant suffisamment rémunératrice pour justifier des essais pratiqués en grand. Un arbre peut donner un arobe de graines (vingt-cinq livres). La livre s'est vendue cette année dix francs à Bolivar. Chaque année de nombreux habitants se mettent en campagne pour la récolte de cette graine. Le fruit est une gousse charnue, une sorte de drupe ressemblant à une petite mangue. On



Une des chutes d'Atures et portage du canot. — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

casse les gousses et on met les graines dans un sac. Ces gousses tombent d'elles-mêmes en février et mars, avant la saison des pluies, du moins dans le bas Orénoque.

La sarrapia est dirigée sur Port of Spain et sur l'Amérique du Nord, où elle est très employée en parfumerie et comme succédané de la quinine après avoir subi un commencement de germination.

Après dîner, nous nous étendons dans nos hamacs; nous avons un joli clair de lune. Nous apercevons une ligne de fumée rouge en bas des montagnes et deux feux clairs sur leur versant. Mais les moustiques deviennent nombreux et nous forcent de quitter nos hamacs, car nous n'avons pas eu soin de monter nos moustiquaires. Bientôt elles sont en place. Lejanne a égaré la corde de la sienne et se trouve obligé de coucher sur la pierre.

10 janvier. — Nous avons une bonne marche jusqu'à midi, mais nous avons été obligés de faire un grand détour à cause de la brise. Décidément cette saison est peu favorable pour se rendre à Bolivar. Le meilleur moment est au mois d'août; les eaux sont hautes, le courant est fort, et l'on n'a point de vent contraire. Nous venons de traverser le fleuve, très houleux au milieu, puis nous accostons au pied d'une montagne de granit dénudé se dressant à pic sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive droite. Elle a une couleur brun rougeâtre due à des lichens. Comme toutes les roches de même nature que nous avons rencontrées, celle-ci est creusée de cavités arrondies, peu profondes. On dirait des trous d'énormes boulets ronds. Les diverses crues du fleuve sont tracées sur la pierre en lignes claires parallèles. Nous mesurons la plus élevée, qui est à douze mètres seize centimètres au-dessus du niveau actuel. Nous notons que le fleuve en cet endroit est bordé de chaque côté de roches granitiques et que sa largeur est assez faible, ne dépassant guère un kilomètre. Que l'on se figure pourtant l'énorme masse d'eau !

Pendant qu'on nous prépare à déjeuner, j'observe le soleil et Lejanne consulte ses instruments dans le canot. Il fait tournoyer son thermomètre à fronde lorsque Apatou lui crie : « Un caïman ! » Il saute brusquement à terre et fait couler l'horrible bête qui montrait sa tête à un mètre du canot. Ils se sont réciproquement fait peur. Apatou, armé d'une flèche, fouille des trous creusés fraîchement par des iguanes dans le sable de la rive. Il retire non sans efforts un de ces animaux vivants auquel la flèche a déchiré la peau du ventre. Une grappe d'œufs est suspendue au flanc entr'ouvert de l'iguane. Apatou les arrache et se dispose à tuer l'animal, lorsque celui-ci s'échappe, se jette à l'eau et disparaît sur une roche voisine où nous pouvons le contempler longtemps, ne paraissant pas se soucier beaucoup de l'accident qui lui est arrivé.

Vers trois heures et demie, nous passons devant le cerro Mogote, amas de roches granitiques hérissant le lit du fleuve et dont nous prenons un croquis, car elles ont une certaine importance [1].

Vers six heures, nous atteignons une case perchée sur une sorte de promontoire de la rive droite et habitée par des Indiens « Racionales ». L'homme est jeune, la femme beaucoup plus âgée, union très fréquente dans ces parages. Ce sont de braves gens. Je n'en dirai pas autant d'un voisin qui, sachant notre arrivée, vient nous rendre visite et nous ennuyer de ses discours interminables et de ses questions plus que saugrenues.

11 janvier. — Au jour, nous sommes en route pour Santa Barbara. Nous savons, d'après le trop prolixe voisin, que nous y trouverons treize cases, de la monnaie (nous n'avons plus que des pièces d'or), de la panela et peut-être du rhum, *todo lo que necessita*. Nous y serons à midi avec brise faible, à quatre heures avec brise forte; il aurait pu ajouter jamais avec brise trop forte.

Nous sommes à Santa Barbara à onze heures et demie. Nous y complétons nos provisions, et, trouvant ce village dépourvu d'intérêt, nous reprenons notre marche pour tâcher de gagner avant la nuit une plage située à quelques kilomètres et où nous trouverons un campement d'Indiens Yarouros, dont le village est situé à quatre jours dans le caño sinarouco. Nous y arrivons vers cinq heures. Les Yarouros (ce mot signifie escargots), au nombre de quarante environ, ont disposé de tout petits carbets sur une vaste plage. Nous avons devant nous un ciel d'Afrique, une grande plaine de sable, un campement d'hommes bronzés; quelques chameaux suffiraient pour nous représenter un Sahara en miniature. Au moment de notre arrivée, les hommes viennent de la pêche. Ils n'ont pas eu grand succès : c'est à peine s'ils ont pris suffisamment de poisson pour leur repas du soir. La distribution est vite faite, et bientôt, auprès de chaque carbet, un petit groupe composé d'une famille entoure le feu qui fait cuire le dîner. Nous passons auprès des groupes, faisant connaissance avec chacun. Les Yarouros ont la peau très pigmentée; les enfants eux-mêmes ont la peau très foncée. Ils habitent de grandes savanes, et il n'est pas étonnant qu'ils soient plus noirs que les Indiens des forêts moins exposés aux rayons du soleil.

Les hommes ont les cheveux taillés en rond; les femmes les portent longs, tombant sur les épaules. Les hommes ont pour tout vêtement le guayoucou retenu par une mince ceinture de cheveux; les femmes des chemises de cotonnade sans bras. Ils n'ont ni peintures ni ornements. Nous voyons pourtant quelques vieilles femmes dont la lèvre inférieure est hérissée de cinq épingles également espacées dans le tiers médian de la ligne qui joint la peau à la muqueuse. Aux derniers rayons du soleil elles projettent sur le menton cinq lignes d'ombre bien nettes. A distance je prends d'abord pour une mouche très raide ce qui est en réalité un ornement très piquant. Les jeunes femmes ne portent pas cette armure On pourrait en conclure que c'est une vieille coutume tombée en désuétude, ce qui serait étrange chez les Indiens. Ces dames ont absolument refusé de me confier le but de cette ornementation.

Un blanc qui campe tout auprès, avec sa femme

1. Entre ce cerro et Santa Barbara se trouve une plage que les tortues semblent affectionner d'une façon réellement extraordinaire pour y déposer leurs œufs. On n'estime pas à moins de quinze mille le nombre de ces animaux qui viennent annuellement pondre sur cette plage. De nombreux témoins m'ont affirmé que si l'on jette à l'eau l'une des pondeuses elle s'empresse de remonter sur le sable. La tortue commence à pondre en février; elle donne jusqu'à cent quarante-quatre œufs. En ce moment de nombreux habitants de l'Orénoque viennent faire leurs provisions sur la plage de Santa Barbara.

La récolte des œufs a été réglementée. Le jour fixé, on sonne une cloche à Santa Barbara. La récolte doit cesser avec les sons de la cloche.

La tortue de l'Orénoque (tortuga) n'existe pas dans le Guaviare.

La térékaï, très commune dans le Guaviare, existe aussi dans l'Orénoque, mais elle y est moins commune que la tortuga.

La térékaï donne quarante-huit œufs au plus. L'huile et la chair de cette dernière sont les plus estimées. Celle-ci commence à pondre à la fin de décembre dans le Guaviare et vers le 10 janvier dans l'Orénoque. Elle n'existe pas dans les eaux noires.

Une autre tortue, la cabesona ou tortue à grosse tête, comme son nom l'indique, existe dans le haut Orénoque, dans le Cassiquiare et dans l'Ynirida. Elle est moins estimée que les précédentes.

Une dernière enfin, sorte de térékaï, beaucoup plus petite, se trouve dans l'Atabapo.

La tortuga peut atteindre des dimensions considérables. Il en est qu'un homme peut à peine soulever de terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et son fils, s'avance vers nous. Il trafique avec les Indiens des environs; il achète de la cassave dans les villages et la vend sur les plages de l'Orénoque; il a du tabac, du poisson, en outre de la pacotille ordinaire de cotonnades, de couteaux, etc.

Je vois quelques Yarouros lui acheter de la cassave qu'ils lui ont peut-être fournie quelques jours auparavant. Le bénéfice qu'il fait sur les sauvages n'est pas maigre.

Pour notre compte, nous lui achetons quelques tranches d'une chair qu'il nous vend comme poisson et qui se trouve être immangeable, à cause de son goût huileux exécrable. C'est probablement la chair du dauphin si commun dans l'Orénoque et le Guaviare. Nous dînons tant bien que mal d'un peu de cassave trempée dans du café, et nous nous étendons dans nos hamacs, en attendant que les Indiens se mettent à danser, comme ils nous l'ont annoncé pour ce soir.

Un canot monté par des Yarouros vient du bas; les survenants sont très gais, car longtemps avant qu'ils accostent nous entendons leurs chants et leurs éclats de rire. Après leur arrivée, il y a quelque temps un peu d'animation dans le camp, puis tout rentre dans le silence, ce qui ne fait pas notre affaire. Le trafiquant va de notre part les avertir que s'ils veulent danser il y aura du café, du sucre et de la cassave à leur disposition. Les négociations sont un peu longues; enfin une demi-douzaine d'hommes se décident. A l'aide d'une bande d'étoffe ils se sont fixé sur la tête trois longues plumes d'aras, dont l'une se dresse sur le front, les deux autres en arrière formant triangle avec elle. Ils sont bientôt en train. Leur chant, d'abord un peu étouffé, prend de l'animation. Plusieurs femmes arrivent, regardent quelques instants et sont



Fuite de l'iguane. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

entraînées. Leur chant, plus perçant et quelque peu criard, a bientôt attiré tout le campement. Les enfants eux-mêmes se mêlent aux danses. Seuls les vieillards accroupis dans diverses positions font cercle et regardent. Nous nous faisons donner la traduction des paroles que l'on chante et qui sont les plus simples du monde : « Nous sommes ici, chantant, — nous sommes ici, dansant, — demain matin, nous prendrons un bain, — c'est le moment de manger, etc. Nous sommes loin des chants où l'on exalte la vertu des ancêtres, où l'on vante le courage des guerriers de la tribu, etc. »

Entre chaque danse, hommes et femmes boivent du café, mangent du sucre et de la cassave à qui mieux mieux.

La scène est superbe, par un clair de lune un peu voilé. Les guayaucos et les bandeaux qui ceignent les fronts se détachent en blanc sur ces silhouettes noires qui ont un aspect méphistophélique, avec les hautes plumes d'aras qui percent le ciel comme des baïonnettes. Les femmes accroupies semblent des sorcières attendant leur tour de prendre part au sabbat. Ajoutez le feu dans des poteries où des démons rougis par les flammes font bouillir des herbes magiques. Les danses durent longtemps; nous avons besoin de sommeil avant que les Indiens soient fatigués. Nous leur souhaitons enfin la bonne nuit et ils se retirent dans leur camp.

12 janvier. — Au réveil, nous achetons aux Yarouros quelques objets ethnographiques. Lejanne prend quelques croquis et nous nous mettons en route. La navigation commence à présenter de grandes difficultés à cause de la brise; nous suivons la rive et nous n'avançons qu'à la « palanca », c'est-à-dire en poussant sur le fond avec de longues perches. Nous campons sur un banc de sable.

13 janvier. — Nous n'arrivons qu'à neuf heures du soir à la Urbana, qui pendant l'hivernage n'est qu'à

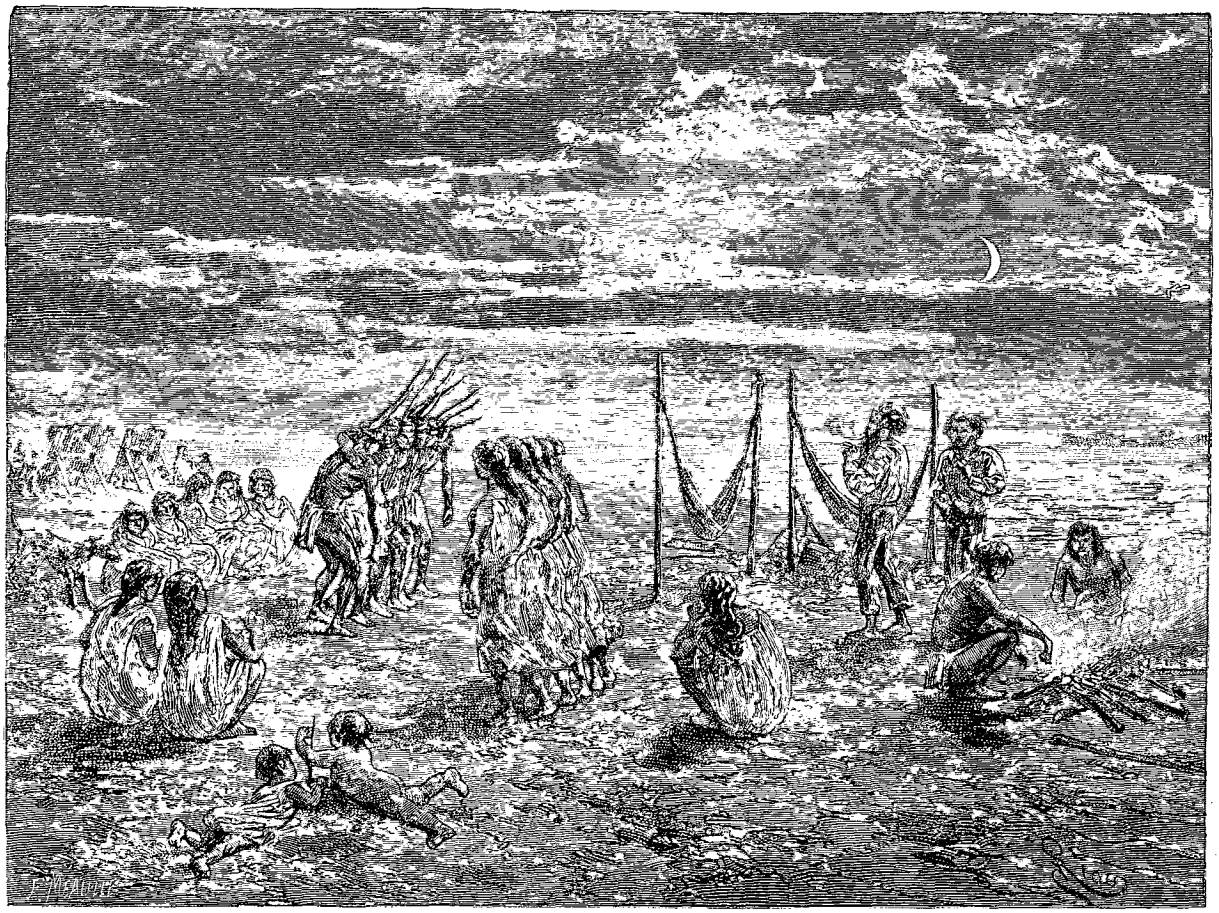
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un jour de Santa Barbara. Nous désirons n'y séjourner que juste le temps nécessaire. Nous avons des lettres de San Fernando pour divers habitants de la ville, chez lesquels nous nous faisons conduire par le patron de notre canot qui a déjà descendu le fleuve sept ou huit fois et qui connaît les principaux habitants des villages riverains.

La Urbana est une ville morne et pauvre. Ses rues quadrillées sont les unes parallèles, les autres perpendiculaires à la rive. Les maisons sont assez nombreuses, mais la plupart inhabitées. Elle ne date que de 1872. Elle fut construite par des personnes qui vinrent y chercher la tranquillité pendant la guerre civile. La paix rétablie, la Urbana est devenue déserte. Le seul commerce est celui de la sarrapia. Nous recevons à la Urbana un excellent accueil de M. Fuentès, frère du gouverneur de San Fernando, qui met un logement à notre disposition. Mais notre intention formelle est de n'y passer que cette nuit.

15 janvier. — La matinée est relativement calme. A onze heures et demie, nous atteignons le rio Cabullero, affluent de gauche.

Nous faisons halte à la pointe formée par les rives gauches de cette rivière et du fleuve. Lejanne par-



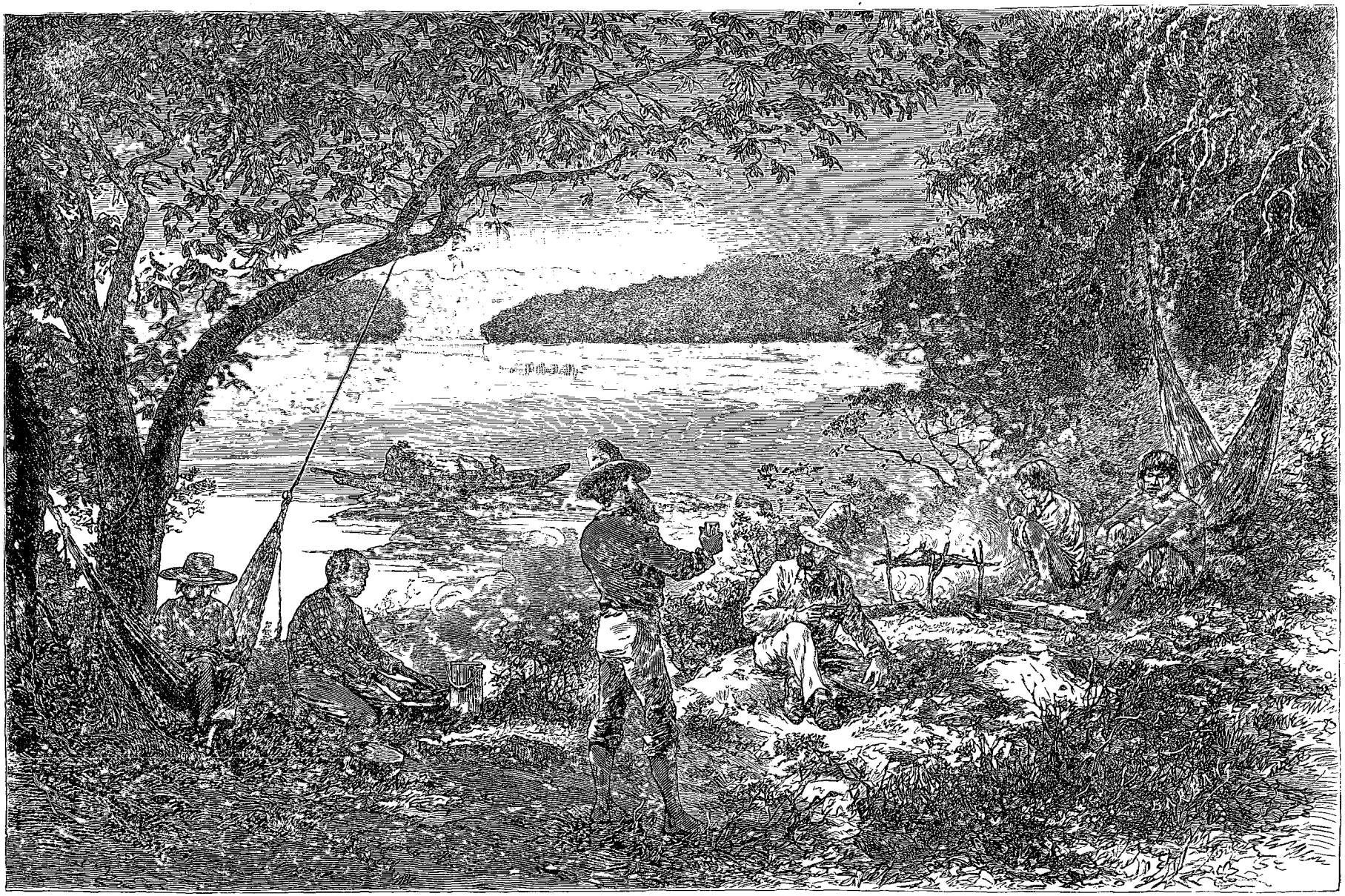
Danse des Yarouros (voy. p. 311). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

court les environs et trouve de nombreux pieds d'un strychnos que M. le professeur Planchon rapporte au *Strychnos Schomburgkii*. Nous cherchons vainement ses fleurs ou ses fruits. Nous coupons des échantillons, nous déjeunons à la hâte et nous nous remettons en route pour profiter du répit que nous laisse la brise.

16 janvier. — La brise nous contrarie encore beaucoup. Nous longeons un banc de sable interminable. Deux de nos hommes marchent sur le bord de la plage, tirant le canot avec l'amarre; le patron et un homme armé d'une gaffe le maintiennent en bonne route.

Lejanne et moi, nous préférons marcher pour nous dégourdir les jambes. Nous coupons au plus court et nous trouvons la partie élevée du banc de sable occupée par un nombre incalculable de nids de goélands; de tous côtés ce sont des œufs et des petits à moitié recouverts par le sable que chasse la brise. Quelques-uns ont à peine un duvet grisâtre; d'autres, plus avancés en âge, ont près d'eux un petit poisson que leur mère a déposé à portée de leur bec. Jugez de l'émoi que nous soulevons parmi les parents. Ils se précipitent furieux vers nous, passent à raser nos chapeaux auxquels ils donnent parfois un coup de bec, et s'élèvent rapidement en poussant leur note la plus désagréable. Un moment ils nous agacent tellement que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement au confluent de l'Orénoque et du rio Cabullero. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faisons tournoyer un bâton au-dessus de nos têtes pour les empêcher de trop s'approcher.

Nous atteignons enfin l'autre extrémité du banc de sable où nous prenons un bain dans une petite mare à eau limpide communiquant avec le fleuve. Le bateau arrive. Tout le monde débarque pour déjeuner. Nous mangeons froide une tortue que nous avons fait cuire sous la cendre et qui constitue un excellent plat. Nous franchissons ensuite la bouche de l'Apoure, grand affluent de gauche parallèle au Méta et au Guaviare.

La nuit est venue. Nous distinguons devant nous le petit cerro au pied duquel se trouve Caïcara. Il se détache en noir sur un ciel un peu rougi par des feux allumés dans les hautes herbes de la savane. A sept heures, le bord orangé de la lune paraît à son sommet. L'astre se dégage rapidement et vient éclairer notre route en traçant devant nous sur le fleuve un large trait lumineux.

Vers huit heures, nous sommes à Caïcara. Nous débarquons sur des roches derrière lesquelles se trouve une rive sablonneuse assez élevée. Le village est un peu retiré en arrière, et, du point où nous avons débarqué, nous n'apercevons que deux ou trois toitures en tuiles rouges, éclairées par la lune.

A cet effet, je me fais indiquer la case du représentant de l'autorité. Caïcara a le bonheur de posséder un préfet de police; elle a le malheur de le posséder peu poli. Je me présente chez lui; je lui dis qui je suis et ce que je désire. Il ne daigne pas m'offrir un siège; en revanche il me prie de vouloir bien lui donner, demain, communication de mes papiers. Peu flatté de l'accueil, je lui déclare que la navigation de l'Orénoque étant libre, je renonce à la demande que j'étais venu faire, mais que, s'il désire visiter mes papiers, il fera bien d'être à mon bord au point du jour. Je retourne à la plage, puis, accompagné de Lejanne, je reviens en ville pour faire quelques emplettes. Nous rions fort de l'embarras de deux commis qui font trois fois l'addition de nos dépenses et trouvent chaque fois un total différent. Il faut que le patron vienne enfin à leur aide. Nous retournons à la plage chargés de nos provisions et nous couchons sur le sable parmi les rochers.

17 janvier. — Nous sommes en route dès l'aube et nous avons une bonne marche jusqu'à huit heures. En ce moment la brise devient très forte; le fleuve est très houleux. Notre mauvaise embarcation sans quille chavirerait infailliblement. Nous accostons dans une échancrure abritée de la rive. La berge est très élevée et taillée en escalier par les diverses crues du fleuve. De nombreux troncs d'arbres sont couchés sur la pente, un peu inclinés dans le sens du courant.

Je fais tout de suite préparer à déjeuner afin de pouvoir profiter de la première accalmie. Pendant ce temps Apatou fait un tour de chasse dans la forêt qui borde le fleuve. Il revient sans gibier, mais il retrouve le strychnos que Lejanne a déjà rencontré sur les bords du Cabullero. Ici encore je passe inutilement deux heures, en compagnie de Lejanne, à la recherche d'un débris quelconque de fleur ou de fruit de ce strychnos.

Ce n'est que vers une heure que nous pouvons reprendre notre marche. Vers le coucher du soleil nous rencontrons un voilier d'environ vingt tonneaux, ayant deux embarcations à la remorque. Notre canot est bien chétif auprès de ce monstre. Il passe très près de nous. Un des hommes qui le montent, ne nous ayant pas aperçus, Lejanne et moi, abrités sous le rouff, et croyant sans doute en imposer à nos Indiens, hèle notre canot d'un ton si impérieux que nous défendons de lui répondre. Il renouvelle sa question en nous menaçant de son plomb. Je me lève alors et lui déclare que nous n'avons nulle crainte de son plomb, et qu'il fera bien de continuer sa route sans broncher s'il ne veut faire connaissance avec nos fusils. Nous sommes debout, les armes à la main. Le drôle, terrifié, s'est dissimulé derrière ses bastingages.

A huit heures seulement, favorisés par un clair de lune, nous atteignons « Plagia Blanca », où nous devons passer la nuit.

18 janvier. — Nous sommes en route à cinq heures. Il faut marcher le matin et le soir, car dans la journée la brise est trop forte.

A dix heures, nous arrivons au village de Bonita (Jolie).

Ce misérable village porte un nom peu mérité; il se compose d'une vingtaine de cases délabrées qui manquent absolument de pittoresque dans leur forme et dans leur arrangement. Elles sont séparées de la rivière par une sorte de longue pelouse dont la boue desséchée a conservé les profondes empreintes des passants. Sur ce sol inégal poussent toutes les mauvaises herbes du pays : sidées, convolvulacées, cucurbitacées. Une maigre graminée a tenté de passer parmi elles; elle a été tondue à sol ras par deux ou trois bourriquets qui font retentir le village de leurs cris assourdissants:

Je m'étonne réellement qu'avec un sol si riche les habitants de l'Orénoque soient encore si misérables. Il ne faut en chercher la raison que dans leur indolence et leurs faibles besoins. Chaque homme ici possède d'habitude une case, une mandoline, un hamac, un fusil, une femme et la fièvre. Tous ses besoins sont là. Ne serait-ce point par paresse, se demande Lejanne, que les hommes négligent de serrer dans leurs pantalons les pans de leur chemise? En tout cas il ne saisit pas bien le côté artistique de cette coutume.

Je fais quelques petites provisions dans le village. Je les paye dix fois leur valeur. Notre qualité d'étrangers nous coûte cher. Chacun paraît croire que nous avons des mines d'or dans nos poches. Le délabrement de nos costumes devrait nous mettre à l'abri de pareils soupçons.

Nous déjeunons d'un sancocho que François nous prépare avec une poule et un igname violet. La plage nous sert de cuisine et de salle à manger. Nous pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dons nos hamacs aux arbres de la rive et nous faisons la sieste à l'ombre jusqu'à quatre heures. Puis nous embarquons et nous marchons jusqu'à cinq heures. Le ciel se couvre rapidement devant nous. Un violent orage nous menace; nous gagnons la rive droite. Peu après il éclate. La pluie tombe à torrents et le tonnerre mêle ses puissantes détonations aux crépitations de l'eau sur le feuillage. L'orage dure peu; nous avons eu le bonheur de trouver un excellent abri et nous ne sommes pas trop mouillés. L'infortuné François a encore la fièvre. Il n'est pas le seul qui soit malade. Lejanne aussi a chaque matin un accès heureusement moins violent que ceux de Burban.

19 janvier. — Nous partons vers six heures. Nous passons bientôt devant Altagracia. Quoiqu'il ait disparu entièrement, cet ex-village est encore porté sur les cartes. L'Orénoque ici est extrêmement large. Il est semé d'îles bordées de bancs de sables. Plusieurs bras sont à sec, mais s'emplissent d'eau pendant l'hivernage. Alors les flots s'étendent à perte de vue parmi les îles. La végétation des rives manque de grandeur; c'est du fouillis; pas d'arbres géants comme sur les bords du Guaviare; partout des arbres étriqués, étouffés presque. Un lacis de plantes grimpantes semble avoir pour but de les empêcher de croître. Nous ne voyons plus de palmiers. Nous marchons jusqu'à sept heures du soir; la lune n'est pas encore levée et nous éprouvons un instant d'embarras pour reconnaître le banc de sable plat où nous avons pris terre. Nous finissons par nous habituer à la demi-obscurité et nous trouvons un peu de bois sec. Nous allumons du feu. Apatou prend une torche et une flèche. Il suit le bord de l'eau. La nuit, nous dit-il, les poissons se meuvent avec beaucoup de lenteur et



La famille du capitaine. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

paraissent sommeiller. Toujours est-il qu'il revient bientôt avec deux beaux poissons qui suffisent amplement à notre dîner. Nous nous roulons ensuite dans nos couvertures et nous dormons parfaitement sur un sable un peu gros et très dur.

21 janvier. — Vers dix heures, nous gravissons la colline sur laquelle est situé le village de Mapire. Nous nous adressons pour nos achats à M. Donati, négociant consciencieux, chez lequel nous trouvons un excellent accueil et tout ce dont nous avons besoin. Il commence par mettre sa maison à notre disposition; on nous y préparera notre manger. Il nous apprend qu'un vapeur doit partir de Bolivar pour la Trinidad le 1er février. Nous usons pendant deux jours de sa gracieuse hospitalité et nous ne trouvons chez les siens que prévenances et attentions.

A notre arrivée, nous trouvons chez lui une famille d'Indiens Caraïbes venus de l'intérieur pour faire quelques emplettes. L'homme est capitaine. Il est accompagné d'une femme assez âgée, petite et très grasse, d'une jeune femme qui se trouve dans une position intéressante et d'une fillette de treize à quatorze ans. Ce sont les trois femmes de ce pacha. Lejanne dessine la famille entière.

Le village de Mapire se compose de quarante à cinquante maisons presque toutes construites sur le même type : murs en pisé peints à l'intérieur et parfois à l'extérieur avec des argiles délayées de diverses nuances, jaunes, rouges, bleues, que l'on trouve en abondance dans les environs. Ces couleurs sont dues à des oxydes de fer. Les toitures sont un peu saillantes et faites de feuilles de palmier myritis. Derrière chaque maison se trouve une cour close par une palissade englobant les communs. Le mobilier, en dehors des ustensiles, ne se compose que des hamacs servant en même temps de lits et de chaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La situation du village perché sur une colline élevée de cinquante mètres au-dessus du fleuve est admirable. Il y règne constamment une brise fraîche. Quelques arbres fruitiers, manguiers, sarrapias, orangers, s'élèvent entre les maisons. D'un côté, la vue s'étend à une grande distance sur le cours inférieur de l'Orénoque ; de l'autre, sur une grande savane légèrement ondulée simulant une mer immobile. Dans la saison où nous sommes, chaque soir le fond du village découpe sa silhouette noire sur le ciel rougi par les feux nombreux qui brûlent les hautes herbes de la prairie.

Ce soir, Mme Donati a l'obligeance de nous faire préparer un dîner de gala, composé de ce que nous avons pu trouver de meilleur à Mapire. M. Donati possède pour sa consommation personnelle un vin rouge, français comme nous, dont il veut bien nous céder quelques bouteilles. Pour fêter ce compatriote que nous sommes heureux de retrouver, après en avoir été privés pendant cinq mois, et pour fêter aussi la fin prochaine de nos misères, je convie François Burban et Apatou à partager nos agapes. Burban est d'autant plus gai que la fièvre l'a épargné aujourd'hui. Nous plaisantons sur les privations et les dangers passés. Nous parlons des familles, de nos projets. En somme nous passons une excellente soirée remplie de la plus franche cordialité.

22 janvier. — Nous sommes levés avant le jour. François se dispose à préparer le café. Il fait un peu de brise; la vague déferle légèrement et se salit au contact de l'argile de la rive. Pour se procurer de l'eau à peu près propre, il faut donc faire quelques pas dans la rivière. Cent fois nous avons recommandé à François Burban d'avoir toujours soin, en entrant dans l'eau, de fouiller le fond devant lui avec un bâton.

Aujourd'hui, comme bien des fois, il néglige cette précaution. Tout à coup il saute hors de l'eau en s'écriant : « Eh bien donc! qu'est-ce que c'est? »

Une seconde après, il s'assied; il se saisit les pieds des deux mains et pousse quelques gémissements. Lejanne accourt, ainsi qu'Apatou. Notre infortuné compagnon vient d'être piqué aux deux pieds par une raie. Nous voyons deux points noirs : l'un à la partie interne du talon droit, l'autre à la partie supérieure du quatrième orteil gauche. Ce dernier saigne un peu.

Apatou, familiarisé avec ces accidents dont il n'ignore pas la gravité, n'hésite pas à sucer les deux blessures. Lejanne dépose ensuite une goutte d'acide phénique sur chaque plaie et me fait prévenir immédiatement. Cinq minutes après, le temps d'aller au village et de revenir, je suis auprès de notre blessé. La douleur occasionnée par la piqûre de ces raies est intolérable. Le malheureux François pousse des cris de douleur et est agité de mouvements convulsifs réellement effrayants. Ces piqûres occasionnent souvent des accidents sérieux. La gangrène peut survenir. Nous craignons pour notre malade, dont la constitution est profondément altérée par la malaria et dont l'état d'anémie est très prononcé. Je débride les deux plaies et je les lave au citron. Les douleurs se calment un peu; les mouvements convulsifs cessent. Nous laissons le malade à la garde d'Apatou, avec mission de nous prévenir à la moindre crise, et nous remontons au village pour retrouver nos Caraïbes. Si la brise n'était trop forte nous nous mettrions en route aujourd'hui même, car nous voudrions atteindre Bolivar au plus vite; c'est là seulement que nous pourrions donner à notre malade tous les soins nécessaires.

23 janvier. — Nous partons de bonne heure. François est installé le plus commodément possible sous le rouff. Il se plaint d'une violente douleur à l'orteil, un peu tuméfié. Il n'est soulagé que lorsque je lui ai pratiqué une incision. L'après-midi, il souffre des deux pieds, où un gonflement est visible. Une aréole noire commence à s'étendre autour des deux plaies.

Nous campons sur un banc de sable à l'entrée du passage dit l'Infierno. Nous plantons des piquets pour suspendre le hamac de François, et nous couchons sur le sable auprès de lui. Il a pris un peu de bouillon et passe une nuit assez calme.

24 janvier. — Notre marche est excellente pendant cette journée. Le passage dit l'Infierno, rétrécissement occasionné par des roches, n'est pas si terrible, en cette saison du moins, que son nom semblerait l'indiquer. Nous y trouvons un courant favorable.

A la tombée de la nuit, nous arrivons pour camper à une pointe située sur la rive gauche, à une heure ou deux de Muitaco. Notre patron commence à être dérouté. Il est évident pour nous qu'il ne connaît qu'imparfaitement le bas Orénoque. Il vient encore de faire une école. Nous aurions voulu toucher à Muitaco à cause de François, dont la situation est désespérée.

Cette après-midi, la gangrène a fait des progrès chez notre malade. Les deux jambes sont mortifiées jusqu'aux mollets. François n'a plus conscience de son état; il a du subdélirium.

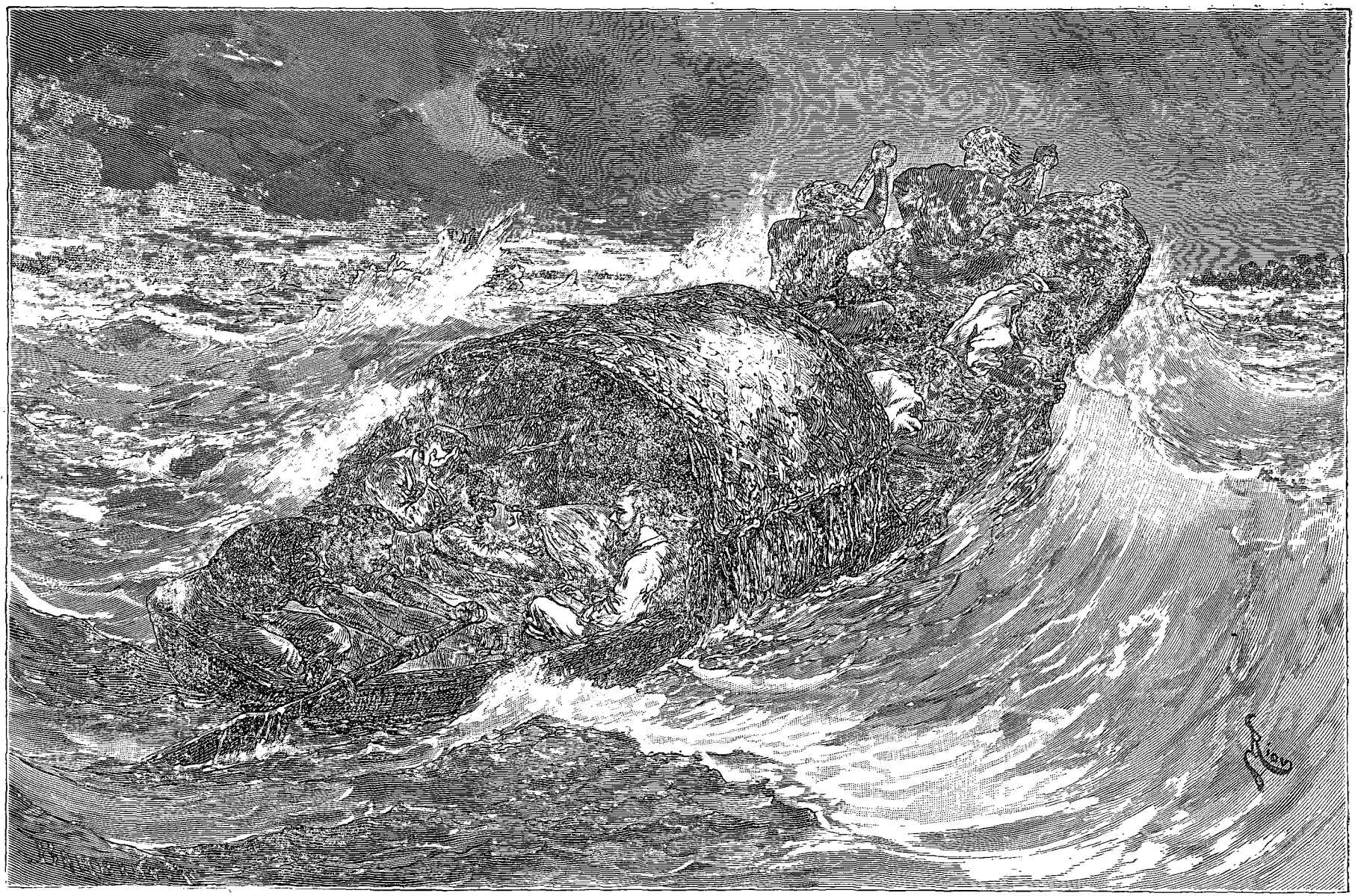
L'infortuné passera comme nous la nuit sur le sable, car il n'y a aucun moyen de suspendre un hamac.

25 janvier. — Au jour je vois que tout est fini. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Il faut à toute force atteindre Muitaco, où, dit-on, il y a un prêtre.

C'est une sombre matinée. Le ciel est couvert, la brise carabinée, le fleuve houleux.

François est installé le plus commodément possible sous le rouff. Lejanne prend place à l'arrière, près du patron. J'aide moi-même les canotiers. Nous nageons de toutes nos forces. Lejanne suffit à peine à vider l'eau qui embarque de tous côtés. Nous ne sommes qu'au tiers du fleuve, et, en jetant un coup d'œil sur notre malade, je m'aperçois que son regard est fixe. François Burban est mort en véritable marin, au milieu de la tempête. Il n'est pas moins glorieux de succomber sur une pirogue que sur un vaisseau de haut bord. Et il meurt presque arrivé au port, d'une chose insignifiante en apparence, après avoir échappé à de terribles dangers. C'est navrant! La gorge se serre, l'œil devient humide à cette pensée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

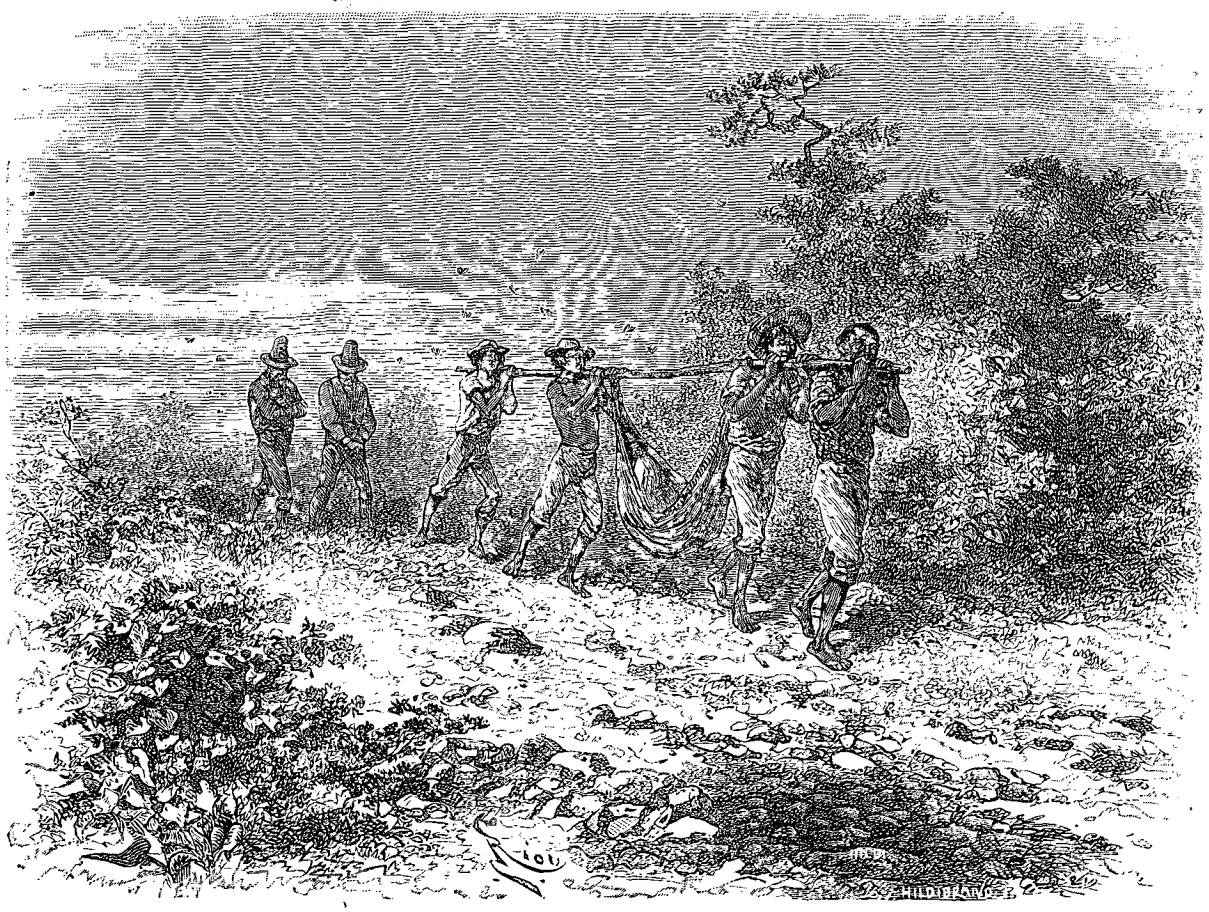


Mort de François Burban. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers le milieu du fleuve, des vagues hautes et serrées prennent un peu obliquement notre canot et le balancent comme un bouchon. Dix fois nous avons failli chavirer. Quelques hideux caïmans montrent leur crête dorsale à fleur d'eau et ajoutent quelque horreur à notre situation déjà si lugubre. Nous n'avons qu'une crainte, c'est que nos Indiens ne perdent la tête. Ils sont haletants, mais ils gardent leur calme.

A neuf heures et demie, nous atteignons le village de Muitaco. Nous prévenons immédiatement l'autorité pour qu'elle vienne constater le décès. Nous prenons avec le magistrat toutes les dispositions pour l'inhumation. Le village n'a plus de curé. Il n'a pas non plus de charpentier. Nous ne pourrons même pas offrir un cercueil à notre malheureux camarade. Nous l'enveloppons dans son hamac et sa couverture, et nous le faisons transporter à terre dans une case abandonnée. Un habitant s'offre pour creuser une fosse dans le cimetière du village. Pendant ce temps Lejanne tâche de reproduire les traits altérés de François. Puis, le convoi se met en marche. Le hamac, suspendu par ses amares à une longue perche, est porté par nos Indiens aidés d'Apatou. Le ciel est redevenu clair, le soleil brillant et chaud. Nous suivons un petit sentier cail-



Le convoi de François Burban. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejanne.

louteux, bordé de labiées en fleur qui répandent dans l'air un parfum trop fort. Des papillons brillants, des insectes bourdonnants voltigent autour de nous. Nous sommes mécontents de cet air de fête de la nature sur le passage d'un brave, mort au champ d'honneur. Un trou profond dans la terre rouge reçoit les restes de François Burban. Nous jetons un peu de terre dans la fosse. « Adieu, mon pauvre François ! Repose en paix. » Nous nous retirons en étouffant nos sanglots.

Nous donnons quelque argent à une vieille femme pour l'entretien de la tombe; nous désirons qu'elle y sème quelques fleurs. Avant d'accepter, elle nous demande si notre compagnon était catholique. Elle paraît ne pas le croire, parce que nous n'avons pas songé à faire brûler neuf cierges à son intention. Nous nous empressons de nous conformer à cette habitude du pays.

Le 26 janvier, nous nous remettons en route pour Bolivar, où nous arrivons le 28 à la nuit.

Nous n'avons plus d'argent. Cependant nous descendons au meilleur hôtel de la ville, quoique nous n'ayons pas grand air dans nos vêtements délabrés. Nos cheveux romantiques et nos barbes révolutionnaires sont bien faits pour effrayer de paisibles bourgeois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

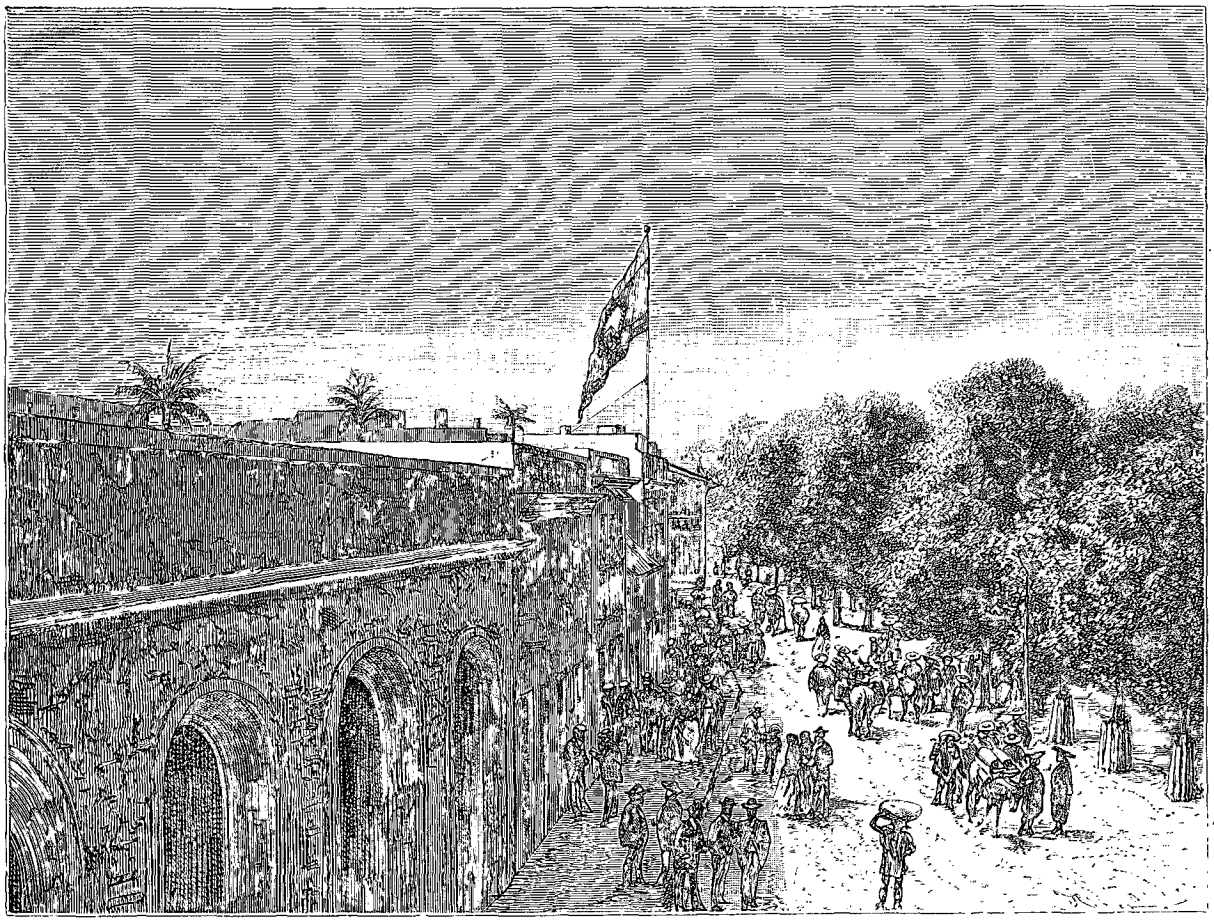
Demain nous nous transformerons. Je ne sais ce que doit penser l'hôtelier, pendant que nous dînons en savourant son meilleur bordeaux.

Le lendemain matin, je vais rendre visite au consul français, M. Dallacosta, qui me fait un excellent accueil et me présente à d'autres compatriotes, MM. Frustuck, Battistini, etc. Tous mettent leur bourse à ma disposition.

Je me fais couper barbe et cheveux; je me fais habiller de neuf et je me présente ruisselant à mes compagnons éblouis. Je les envoie se transformer à leur tour.

Puis nous emballons nos collections dans des caisses. Nous les faisons transporter à bord du *Heroe de Abril*, qui doit partir le 1er pour Port of Spain.

Nous passons trois journées très agréables, parmi des compatriotes charmants qui tiennent le haut du pavé dans cette ville venezuelienne. Ciudad de Bolivar (anciennement Angostura) est une ville de huit mille habitants, située sur la rive droite de l'Orénoque, en un point où le fleuve est un peu rétréci (un kilomètre de largeur environ). Son nom d'Angostura venait de sa situation et avait été donné à une écorce amère, ainsi qu'à un bitter très estimé. C'est



Une rue de Bolivar. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

une ville commerçante. Beaucoup de ses habitants s'occupent de l'exploitation des mines d'or du Venezuela. Le caoutchouc et la sarrapia sont, avec les cafés et les cacaos du Méta et de l'Apoure, d'importantes branches du commerce de la ville.

Bolivar est bâti en amphithéâtre sur une colline baignée par l'Orénoque et par une lagune qui s'est détachée du fleuve, ce qui rend la partie est de la ville assez fiévreuse. La cité ne possède comme monuments que la statue du Libérateur et une cathédrale remarquable, surtout par les couleurs heurtées et de mauvais goût dont on en a barbouillé l'extérieur. Les maisons à terrasses et à fenêtres grillées y sont en immense majorité. Ces grands barreaux donnent aux habitants un air de captifs. Ils ont leur utilité en permettant de garder les fenêtres ouvertes pendant les nuits torrides.

Enfin, le 1er février, nous prenons passage sur le *Heroe de Abril* et nous nous mettons en route pour Port of Spain.

Le lendemain, nous sommes dans le delta de l'Orénoque. Les mille bras du fleuve s'anastomosent en réseau serré à travers un terrain plat couvert d'une végétation luxuriante. Nous passons devant un village d'Indiens Guaraounos très habité. De nombreuses embarcations se détachent de la rive et s'avancent vers le vapeur. Des femmes, des enfants sont alignés sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive ou perchés en grappes serrées sur des troncs d'arbres couchés venant tremper dans l'eau. Nous ne voyons sur eux aucun objet provenant de la civilisation. Les femmes ne portent pour vêtement que le calimbé, morceau d'étoffe large comme la main. Il nous semble étonnant de trouver en ce point des Indiens si primitifs et si peu étudiés jusqu'à ce jour. Un peu plus loin, nous rencontrons un jaguar traversant le fleuve. Le vapeur passe presque à le toucher. Nous avons à bord quelques miliciens du Venezuela qui servent d'escorte à l'or expédié par les compagnies sur Port of Spain, à destination de l'Europe. Ils tirent, sans succès, une vingtaine de coups de fusil sur le puissant animal, qui, les oreilles repliées, fou de terreur, finit par gagner la rive gauche, où il disparaît au milieu des hautes herbes.

Au réveil du lendemain, nous sommes en mer. Le temps est légèrement couvert, l'atmosphère un peu brumeuse. C'est avec un véritable enthousiasme que nous saluons l'Atlantique après un voyage de cent soixante et un jours à travers le continent. La mer est calme ; ses flots unis comme un miroir semblent nous promettre une belle traversée. Quelques bateaux un peu lointains, leurs voiles flottantes, semblent planer dans la brume.

Enfin nous voici en rade. De nombreuses embarcations, montées par des nègres, se détachent du rivage et se pressent le long du bord.



La lagune de Bolivar voy. p. 319). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Ces hommes noirs poussent des cris assourdissants où nous distinguons de l'anglais, de l'espagnol et beaucoup de mots créoles-français. Nous prenons passage dans un des canots. Au quai, dix nègres au moins s'emparent de nos bagages, malgré nos efforts, et les transportent à la douane, à deux pas. Une voiture nous conduit à l'hôtel de France, où tous nos nègres viennent réclamer des salaires dont le moindre est d'un schelling. Nous payons au moins une livre, et personne n'est content. Deux choses nous frappent : l'insolence des nègres et le peu de protection accordée contre eux par la police aux étrangers qui débarquent.

L'hôtel de France est tenu par des compatriotes qui ont fui l'annexion. Nous sommes on ne peut plus heureux d'y trouver la cordialité, la langue et la cuisine de la patrie.

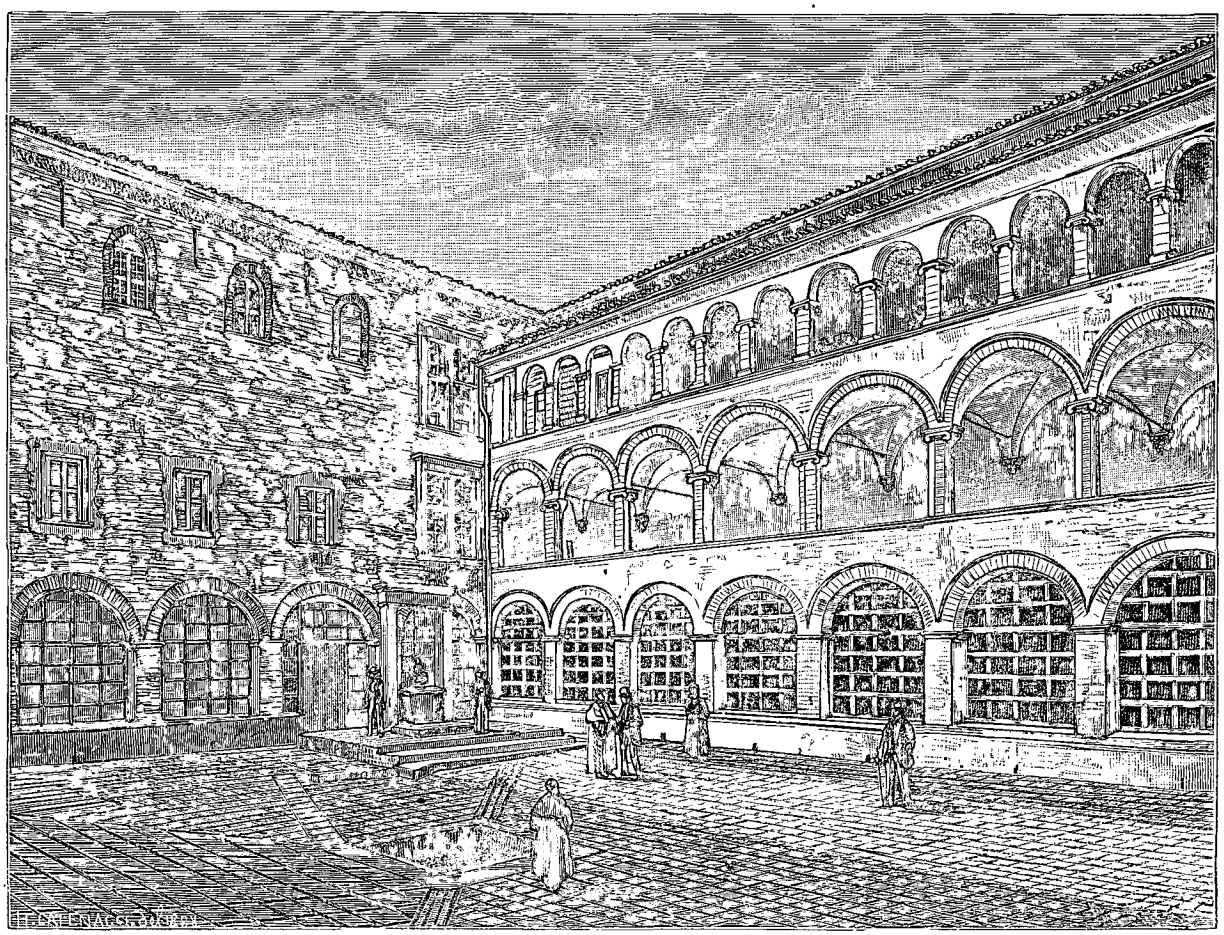
Je me fais indiquer les photographes de la ville, et j'ai bientôt pris des arrangements avec M. Félix Morin, un compatriote, fort habile dans son art. Il m'accompagnera chez les Guaraounos.

Le 7 février, Lejanne part pour la France avec des lettres que je lui remets pour les ministres de l'instruction publique et de la marine, et où je le propose, en raison des services qu'il a rendus à l'expédition, pour une haute récompense bien méritée.

Cette campagne a transformé en solide amitié les liens de camaraderie qui nous unissaient de vieille date.

Docteur Crevaux et E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cloître du couvent de Monte-Oliveto Maggiore (voy. p. 330). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'Italie d'autrefois et l'Italie d'aujourd'hui. — I. De Sienne à Asciano. — D'Asciano à Monte-Oliveto. — Le couvent : son histoire, ses habitants, ses œuvres d'art. — Fra Giovanni da Verona. — Lucas Signorelli. — Le Soddoma. — Départ pour Pienza.

Les chemins de fer, en ouvrant à la masse des touristes la patrie par excellence de l'art et de la poésie, l'*Italia diis sacra*, ont, par une conséquence fatale, condamné à l'oubli toutes les villes situées en dehors des lignes ferrées. Autrefois, réduit à se servir, de longues semaines durant, du « vetturino » et de son peu confortable équipage, le voyageur s'écartait sans trop d'hésitation des grandes voies de communication; il pouvait, sans quitter son habitation roulante, faire un détour de quelques lieues pour visiter un sanctuaire vénéré, un paysage romantique, ou même pour aller contempler un simple chef-d'œuvre de l'art. Aujourd'hui, recourir aux courriers ou aux voiturins est une affaire d'état. Écoutons un guide bien connu : « Les voiturins font une douzaine de lieues par jour avec trois chevaux et une voiture à huit places. A midi, quelques heures d'arrêt. Le conducteur se charge aussi, au besoin, du logement et de la nourriture, et à bien meilleur marché qu'on ne l'aurait sans son intermédiaire. On passera, en ce cas, avec lui un marché détaillé par écrit, auquel il apposera sa signature ou une croix. Le pourboire y sera compris; néanmoins, si l'on est satisfait, on lui donnera une « buona mano » en sus, selon la longueur du voyage.... Il faudra convenir aussi expressément des endroits où l'on veut coucher et prendre ses repas. L'assistance d'une per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonne qui connaît le pays est d'un grand avantage pour la conclusion de ce contrat. Dès que le marché est passé, on se fait donner des arrhes, qui servent de gage pour les deux parties. »

Ces stipulations minutieuses, ce contrat par-devant notaire, ces arrhes, sont aujourd'hui, heureusement, presque relégués dans le domaine de la légende. Mais cette manière de voyager avait ses avantages comme ses inconvénients. Autrefois, du moins, au milieu de pareilles pérégrinations, était-on sûr de trouver partout « bon souper, bon gîte et le reste ». La moindre « osteria », assurée d'un courant régulier de visiteurs, était convenablement approvisionnée. Aujourd'hui, dans toute localité non desservie par un chemin de fer, les hôtels naguère le plus fréquentés n'ont plus qu'une maigre clientèle de voyageurs indigènes amenés par leurs affaires; quant à l'étranger, s'il y fait une apparition, c'est à de longs intervalles, et, à peine arrivé, il songe déjà à repartir. Qu'en résulte-t-il? la culture artificielle, les raffinements culinaires, sans parler de tant d'autres, provoqués par le passage incessant des représentants de toute l'Europe civilisée, ont disparu. Il faut, en vérité, un estomac bien complaisant et l'amour sacré de l'art pour s'aventurer dans de certaines capitales déclassées : les plus courageux reculent à l'idée des privations qui les attendent; l'héroïsme n'est plus de notre temps. Aussi que de villes sacrifiées, depuis Urbin, avec son incomparable palais et sa détestable auberge (une seule auberge pour une ville de dix mille habitants!), jusqu'à Volterra, San Gimignano, Pienza, Montepulciano! C'est pour réagir contre un oubli injuste, pour remettre en lumière des trésors trop longtemps ignorés, que nous avons entrepris à travers la Toscane la série d'excursions dont nous offrons aujourd'hui le récit aux lecteurs du *Tour du Monde*. Si ce voyage d'exploration n'a pas abondé en péripéties émouvantes, il nous a du moins permis d'étudier bien des particularités, jusqu'ici négligées, des mœurs italiennes, de contempler, je serais presque tenté de dire, de découvrir des paysages dont l'harmonie pittoresque ou la sauvage grandeur n'ont rien à envier aux sites les plus renommés, enfin, et surtout, d'apprendre quelles merveilles de l'art existent jusque dans les moindres bourgades de la vieille Toscane, glorieux berceau des écoles modernes.

Nous commencerons nos pérégrinations par un monastère de la province de Sienne, Monte-Oliveto.

C'est de Sienne que l'on se rend d'ordinaire au couvent de Monte-Oliveto, distant de trente-quatre kilomètres. Les moyens de transport sont aussi nombreux que variés. Le plus simple, sinon le plus attrayant, consiste à s'y faire conduire directement; pour une trentaine de francs, n'importe quel hôtel siennois met à votre disposition un carrosse à deux chevaux. Le commun des mortels préfère gagner en chemin de fer Asciano ou la station suivante, San-Giovanni d'Asso : il est facile d'atteindre de là, soit à pied, soit dans un véhicule plus ou moins confortable, la célèbre abbaye bénédictine; c'est l'affaire d'une heure et demie ou de deux heures.

En arrivant à la gare d'Asciano, je suis assailli par une nuée de voiturins, qui se disputent mes bagages et rivalisent d'éloquence pour me convaincre chacun de la supériorité de son attelage. Il faut choisir le moins bavard de ces industriels, le véhicule le moins disloqué, le cheval le plus fringant, et surtout ne pas oublier d'arrêter d'avance toutes les conditions du transport. Me voilà en route pour la ville, qui est située à une certaine distance de la gare et que nous atteignons au bout d'un quart d'heure. Malgré la brièveté du trajet, mon conducteur s'arrête devant un hôtel d'assez chétive apparence et me déclare d'un ton embarrassé qu'il faut changer de cheval; nous repartirons dans vingt minutes. Je flaire quelque piège; mais nos conventions sont formelles; que craindre? Profitons de ces loisirs forcés pour jeter un coup d'œil sur la localité.

Asciano est situé dans un bas-fond, entre des collines extraordinairement accidentées; c'est une petite ville ou plutôt un gros bourg de passé sept mille habitants. L'excellent *Cicérone* de MM. Burckhardt et Bode ne la mentionne pas, et, de fait, sa situation aussi bien que sa physionomie n'ont rien de remarquable. Ses églises contiennent cependant un certain nombre d'œuvres d'art, que le chevalier Lombardi, photographe à Sienne, vient de mettre en lumière. A Saint-Augustin on remarque une madone peinte par Domenico di Bartolo en 1437; dans le Dôme une *Ascension* de Giovanni di Paolo, et la *Naissance de la Vierge* par Sassetta; à Saint-François des fresques de la Passion, attribuées à un enfant du pays, Giovanni d'Asciano, qui travailla, au quatorzième siècle, à côté de Barna, de Sienne; un bas-relief de l'école des della Robbia; enfin une madone attribuée à Lippo Memmi.

Un collaborateur du *Tour du Monde* étudiait ici, naguère, « les petites villes et le grand art en Toscane ». Il est en effet peu de provinces, même dans cette terre privilégiée d'Italie, qui comptent, je ne dirai pas autant d'œuvres d'art, mais autant d'œuvres appartenant à la période la plus digne d'intérêt. Grâce à un heureux concours de circonstances, la prospérité matérielle de ces régions a coïncidé avec l'essor des arts; au lieu de recevoir leur décoration à l'époque de la décadence, comme la plupart des édifices de Turin, de Gênes, de Naples et de tant d'autres villes, pour ne pas sortir de la Péninsule, les églises, les hôtels de ville et jusqu'aux palais des particuliers, ont, d'un bout à l'autre de la Toscane, été confiés à ces maîtres naïfs et fiers, tendres et éloquents, qui sont sortis de l'école de Florence, d'un côté, de l'école de Sienne, de l'autre. En d'autres temps, les cités que nous avons mentionnées tout à l'heure ont pu faire preuve d'autant de patriotisme, s'imposer des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sacrifices aussi grands. Qu'importe? elles sont venues trop tard. Le génie qui préside à l'éclosion des chefs-d'œuvre ne raisonne pas, ne calcule pas : l'heure propice une fois écoulée, les efforts, quelque grands qu'ils soient, sont frappés d'une incurable stérilité. C'est pourquoi l'obscur Asciano, avec ses fresques et ses bas-reliefs primitifs l'emportera dans l'esprit des fervents de l'art sur bien des cités célèbres, à la décoration brillante et vide.

Telles étaient les réflexions auxquelles je me livrais, lorsque mon voiturin vint me déclarer, cette fois sans hésitation aucune, qu'il était impossible de tenter l'ascension de Monte-Oliveto avec une voiture à un cheval. « Quelle route, quelle route! s'écriait-il; vous n'avez pas idée d'une pareille route! » Je lui réponds avec calme qu'il est libre d'atteler deux chevaux à sa voiture, mais que, ayant traité avec lui à forfait pour cette expédition, il serait injuste que je fusse tout à coup exposé à payer le double de la somme convenue. Cet argument était péremptoire; cependant mon homme ne se tient point pour battu : il va querir des compatriotes qui certifient, avec force exclamations, que ce serait folie que de vouloir entreprendre un voyage si périlleux avec un seul cheval. L'ascension de Mont-Olivet est comparée à celle du Vésuve; la route carrossable qui y conduit devient un sentier bordé de précipices affreux; il n'y a que les étrangers, les « forestieri », pour tenter ainsi le destin. Mon invariable objection : « Pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt? » triomphe enfin de cette opposition héroïque; le voiturin, d'un air rechigné, me déclare que l'on se contentera d'un seul cheval, mais que le char à bancs qui m'avait amené sera remplacé par une carriole à deux roues. Je ne demande pas autre chose, car cette hypothèse a été prévue dans bon nombre de guides. Pourquoi serais-je plus fier que tant de touristes qui m'ont précédé?

Rien ne se saurait imaginer à la fois de plus sauvage et de plus imposant que le spectacle qui s'offre à vous à quelques centaines de mètres d'Asciano, dès que l'on a gravi la première hauteur : ce ne sont que ravins sans fond, torrents desséchés, monticules de sable ou d'argile à la silhouette bizarre, aux flancs ravagés; pendant des lieues entières vous n'apercevez que des cônes s'élançant dans les airs presque à perte de vue. La ligne horizontale est bannie de ce sol si profondément bouleversé; on dirait une mer en courroux, dont les flots soulevés par la tempête se sont subitement figés. La pauvreté de la végétation augmente encore l'horreur du spectacle; lorsque cette argile blafarde n'est pas entièrement dégarnie, elle ne porte que des arbustes appartenant aux espèces les plus humbles. C'est à peine si de loin en loin on rencontre quelque olivier noueux; de villages, point; de distance en distance, une ferme d'apparence chétive : une demi-douzaine en tout. Le désert choisi par les fondateurs de Mont-Olivet n'a rien à envier à la Thébaïde.

Je ne décrirai pas les accidents de la route; notre carriole est tantôt juchée au sommet d'un monticule qui paraissait inaccessible, et dont l'arête est bordée de précipices, tantôt lancée à toute vitesse dans quelque bas-fond. Heureusement notre petit cheval sarde a le pied sûr, le jarret vigoureux; il attaque au galop les rampes les plus escarpées.

Le soir approche; le soleil couchant, au lieu de dorer les cimes de cet océan de montagnes, n'en fait que plus implacablement ressortir la désolante nudité; nous montons, nous montons toujours. A un certain endroit, mon conducteur, qui est redevenu excessivement aimable, me montre un noyer que l'on aperçoit, paraît-il, de Sienne. Nous découvrons enfin le terme de notre pèlerinage; mais, quoique situé à quelques portées de fusil seulement, il nous faudra encore bien des montées, alternant avec quelques descentes coupées par d'interminables cahots, pour atteindre Mont-Olivet. Je note en passant, sur la hauteur, à notre gauche, le village de Chiusuri, un pauvre village de sept cents habitants, et je concentre toute mon attention sur le couvent, qui s'étend maintenant devant nous.

Imaginez un îlot surgissant entre des précipices affreux et ne communiquant avec la terre ferme que par une bande de terre aussi étroite qu'escarpée, tel est Monte-Oliveto Maggiore. Les montagnes qui l'entourent descendent presque à pic à une profondeur prodigieuse, puis le sol se relève par une pente tout aussi abrupte et forme le monticule qui supporte le couvent et ses dépendances. Ces précipices entourent le sanctuaire d'une sorte de défense naturelle; pour assurer leur sécurité, les moines n'ont eu qu'à fortifier la route qui les relie au reste de l'univers.

Nous passons sous une tour, au fossé à moitié comblé, au pont-levis en ruine; nous longeons une avenue de cyprès, dont le noir feuillage forme tache dans ces terrains dénudés, et nous arrivons à la porte du couvent, qui est situé en contre-bas.

Mon conducteur, dont l'affabilité n'a fait qu'augmenter, me remercie avec effusion de la « buona mano » que je joins au prix convenu; il insiste pour revenir me chercher le lendemain ou le surlendemain; finalement, pour me prouver sa reconnaissance, il me donne un renseignement précieux : à savoir que la prochaine fois il me conduira de grand cœur pour la moitié de la somme qu'il m'a demandée aujourd'hui. Je fais à mon tour part de ce renseignement à mes confrères en voyages, à ceux qu'un Anglais charitable, dans une inscription tracée sur le banc de pierre qu'il a fait élever, à Fiesole, pour les touristes fatigués, appelle « i miei fratelli viaggiatori ».

Le plus pressé est de trouver un gîte, car la nuit s'avance rapidement. Je frappe à coups redoublés à la porte : point de réponse. De nouvelles tentatives ne servent qu'à provoquer les aboiements peu rassurants de molosses enfermés à l'intérieur. Que faire dans ce pays désert? On m'avait bien dit que le gouvernement italien n'avait laissé à Monte-Oliveto que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux ou trois religieux, à titre de gardiens. Ces derniers représentants de l'antique congrégation auraient-ils disparu à leur tour, comme à la Chartreuse de Pavie? Telles étaient les questions assez inquiétantes que je me posais, lorsque enfin, après une attente de près d'une demi-heure, un petit garçon attiré par le bruit vint me dire que les pères faisaient leur promenade et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer. J'étais sauvé.

Rien de plus lugubre que les longs corridors sombres qu'on me fait traverser pour me conduire dans le salon destiné aux étrangers : des trois cents cellules que renferme le couvent, il n'y en a plus que trois d'occupées; les pas résonnent longuement; les lampes à trois becs jettent leur triste lueur sur les murs blanchis à la chaux; on ne se douterait pas que nous sommes à côté de ce cloître illuminé par le pinceau magique du Soddoma, le peintre par excellence de la grâce et de la suavité, le précurseur d'André del Sarte et du Corrège. Je pense à mon séjour à Assise, en 1874; mon compagnon, le savant commandeur Cavalcaselle, l'historien de la peinture italienne, faisait travailler à ce moment à la restauration de la basilique, et nous restions fort tard pour regarder les ouvriers; lorsque nous traversions, vers minuit, avec des torches, l'immense monastère fondé par saint François (encore plus désert depuis quinze ans que Monte-Oliveto), il n'y avait personne parmi nous qui ne sentît un frisson au souvenir de ces grandes ombres dont nous troublions si témérairement le repos.

L'arrivée du supérieur donne un autre cours à mes idées; il veut bien me conduire lui-même à mon appartement : le mot n'a rien d'exagéré, car il s'agit de l'ancien appartement de l'abbé sortant de fonctions, ainsi qu'en fait foi l'inscription gravée au-dessus de la porte : *Reverendus Pater abbas præteritus*. Me voilà en possession de quatre pièces voûtées en berceau : un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher, un spacieux cabinet de toilette, communiquant avec un balcon d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur une côte couverte d'oliviers. L'ameublement est simple, mais d'une propreté irréprochable : dans le salon, tendu de rideaux de perse, on remarque une gravure de la *Vierge à la chaise* et un portrait de Pie IX. A côté de mon appartement, situé au premier étage, au bout d'un immense corridor, s'étendent huit cellules, portant l'inscription : *Visitator primus, visitator secundus*, etc. C'est là que logeaient autrefois, non pas, comme on pourrait le croire, les étrangers qui venaient visiter le couvent, mais les visiteurs, c'est-à-dire les inspecteurs des huit provinces de la congrégation.

Pendant que je prends possession de mon nouveau domaine, on s'occupe des soins du souper : il sera modeste, c'est vendredi; même perspective pour le lendemain, car d'un bout à l'autre de l'Italie on fait maigre le samedi. La règle des Olivétains a encore renchéri sur ces prescriptions rigoureuses : cette semaine ils ont eu ou auront quatre jours maigres sur sept.

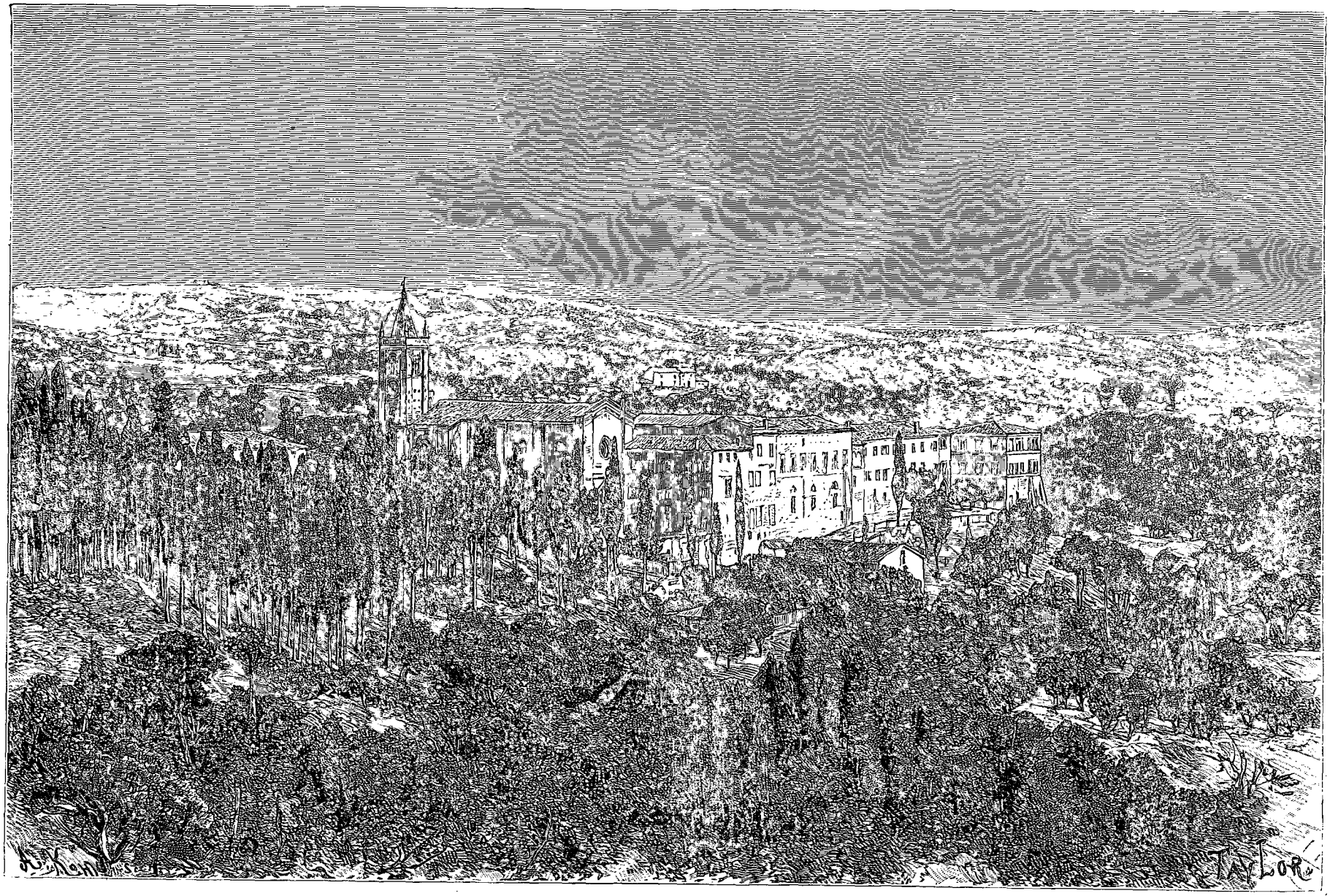
L'existence des habitants du couvent (la population se compose en temps normal de deux ou trois frères portant l'habit ecclésiastique et non l'habit monacal, d'un domestique faisant à la fois fonction de cuisinier et de cocher, de quelques ouvriers chargés de l'entretien des bâtiments et de la culture des terres) n'a du reste rien d'enviable. Les approvisionnements sont difficiles, tant à cause de la stérilité du sol qu'à cause du mauvais état des routes : c'est bien, avec quelques adoucissements introduits par les mœurs modernes, la vie de privations recommandée par le fondateur de l'ordre. Le gouvernement ne donne aux frères que le logement, avec obligation d'héberger et de nourrir, moyennant une redevance fort modique, les visiteurs étrangers (quatre francs par jour pour trois repas : le matin à sept heures, le café; à midi, le dîner; à neuf heures, le souper); force leur est de chercher des ressources dans l'exploitation du désert qui s'étend autour du couvent. Le supérieur actuel, qui habite Monte-Oliveto depuis une trentaine d'années, n'a rien négligé pour tirer parti de ces terrains incultes, formés d'une argile grisâtre : des plantations d'eucalyptus, ces nouveaux hôtes de l'Italie, témoignent de ses efforts; elles serviront à combattre les fièvres avec lesquelles il faut compter dans ces parages. On cultive aussi quelques mûriers, des oliviers ainsi que des aloès.

Mon frugal repas achevé, je prends congé de mes hôtes et me retire dans l'appartement qui a vu défiler tant de dignitaires de l'ordre de Mont-Olivet. La nuit est superbe; de mon balcon je découvre la voie lactée dans toute sa splendeur; le silence imposant du désert n'est troublé que par le chant monotone des grenouilles.

Pour me préparer à étudier utilement, le lendemain, le couvent et les trésors d'art qu'il renferme, je jette un coup d'œil sur un volume que le supérieur vient de me remettre et qui porte le titre de : *l'Abbaye de Mont-Olivet-Majeur, Essai historique et artistique*, par dom Grégoire R. Thomas, bénédictin de la congrégation de Mont-Olivet; Florence, 1881. Il ne sera pas superflu de donner ici un résumé de l'histoire de l'abbaye, d'après le travail de notre compatriote : c'est l'introduction obligée à l'exploration que nous allons entreprendre.

Le monastère de Mont-Olivet a été fondé, en 1313, par le bienheureux Bernard Tolomei. Appartenant à une des plus illustres familles de Sienne, professeur de droit à l'Université de sa ville natale, Bernard, pendant une maladie, fit vœu de renoncer au monde et d'embrasser la vie de pénitence. Il convertit à ses doctrines deux de ses compatriotes, Ambroise Piccolomini et Patrice Patrizzi, et alla s'établir avec eux dans un désert qui, depuis, a changé son nom d'Accona en celui de Monte-Oliveto, la montagne des Oliviers. Les trois solitaires creusèrent des grottes dans l'argile,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monte-Oliveto. Vue d'ensemble. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et construisirent, sur la déclivité du précipice, du côté du couchant, un petit oratoire où ils se réunissaient pour prier en commun.

Dès 1319, le nombre des adhérents de Bernard avait assez augmenté pour que la cour d'Avignon en prît ombrage. Le pape Jean XXII fit venir deux des représentants du nouvel ordre, parmi lesquels le fondateur même; satisfait de leurs explications, il ordonna à Guy Tarlati, évêque d'Arezzo, de donner aux ermites d'Accona une des règles approuvées par l'Église. Cette règle fut celle du patriarche des moines d'Occident, saint Benoît. Les Olivétains se distinguent toutefois des Bénédictins par la couleur de leur vêtement, qui est blanc, non pas noir, ainsi que par un certain nombre de pratiques sur lesquelles il serait trop long d'insister. Le caractère dominant de leur discipline est une rigueur excessive, un ascétisme qui semble s'inspirer du milieu sauvage dans lequel le fondateur de l'ordre a cherché un refuge contre les passions et les vanités du monde. Observation du silence, jeûnes innombrables, interdiction absolue de la viande et du vin, telles furent les prescriptions longtemps en vigueur : la pauvreté du costume — une tunique sur la chair nue, des sandales — complétait cette vie toute de privations.

Malgré cette sévérité, ou en raison même de cette sévérité, la congrégation des Olivétains fit de rapides progrès; bientôt elle compta des colonies dans toutes les villes italiennes de quelque importance et même en Hongrie. En 1568, le nombre des couvents rattachés à Mont-Olivet s'élevait à soixante-seize; en 1650, à quatre-vingt-onze. Tous les trois ans, un chapitre général réunissait les délégués venus des différentes parties de la Péninsule.

La Révolution avait épargné la vénérable abbaye bénédictine. Le 15 octobre 1810, un décret de Napoléon Ier supprima toutes les communautés religieuses de la Toscane : on ne laissa à Mont-Olivet qu'un vieux convers; l'administration même du couvent et de ses vastes dépendances fut confiée à une société de Montalcino, qui signala son passage par de nombreux actes de vandalisme [1]. En 1815, rétablissement de la communauté, qui put espérer, au bout de quelques années, de reconquérir sinon sa splendeur d'autrefois, du moins le calme uni à une certaine prospérité, l'*otium cum dignitate*. La loi de 1866 coupa court à ces espérances : moins bien partagés que les Bénédictins noirs de Saint-Paul-Hors-les-Murs, du Mont-Cassin, de la Cava et de Montréal, les Bénédictins blancs de Mont-Olivet furent de nouveau expulsés de leur antique demeure; l'abbaye fut déclarée monument national et confiée aux soins de la commission des beaux-arts de Sienne.

Étant donnée la configuration de Mont-Olivet, on ne peut s'attendre à trouver dans les édifices composant l'abbaye ni l'unité de composition, ni la grande tournure de certains autres monastères italiens, la Chartreuse de Pavie, Saint-François d'Assise, le Mont-Cassin. L'église ne domine pas assez les bâtiments auxquels elle est adossée; ceux-ci à leur tour forment une ligne trop irrégulière, quoique plusieurs parties prises isolément, notamment les cloîtres, soient d'un beau caractère; enfin des constructions accessoires, d'un caractère peu monumental, la tuilerie, les écuries, viennent encore atténuer l'effet de l'ensemble.

Le premier monument que l'on découvre en approchant de l'abbaye est la citadelle destinée à en défendre l'approche, en même temps qu'à servir d'infirmerie et d'hôtellerie. Cet édifice, de dimensions fort considérables, est construit en briques; il a été commencé en 1393, mais achevé seulement au seizième siècle. Une grosse tour à mâchicoulis en occupe le centre; le lierre envahit la base des murs, tandis que les broussailles se développent plantureusement dans le fossé à demi comblé, que l'on traverse sur un pont, avant de s'engager sous la voûte de la citadelle. Dès l'abord, deux œuvres d'art intéressantes frappent la vue : l'une est une fresque, malheureusement fort endommagée, ornant une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur et représentant saint Michel Archange; on attribue cette peinture au maître auquel Monte-Oliveto doit sa principale illustration, le Soddoma; l'autre, au-dessus du pont, est une sculpture en terre émaillée : la Vierge trônant, avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, et à ses côtés deux anges qui soutiennent, en volant, sa couronne. Les figures sont pleines de grâce, d'une expression tendre et touchante. Cependant l'emploi de tons jaunes fort intenses prouve que nous avons affaire à une époque où la noble simplicité affectée par l'initiateur de cette technique, le grand Lucas della Robbia, a fait place à une plus grande recherche d'effets pittoresques. La statue de la Vierge a pour pendant, de l'autre côté de la citadelle, une statue, également en terre cuite émaillée, représentant saint Benoît assis, un livre à la main. Ces deux productions, assurément fort remarquables, de l'école des della Robbia, ont été photographiées par M. Lombardi, de Sienne.

A côté de la citadelle s'élève la pharmacie, dans laquelle les moines vendaient autrefois aux paysans des environs, soit les simples cultivés dans leur jardin botanique, soit des médicaments savamment préparés. Rien de plus pittoresque à la fois et de plus attristant que cette officine, qui paraît avoir été subitement fermée, en pleine activité, comme si elle avait été atteinte, à l'instar de Pompéi, par quelque catastrophe imprévue; les longues rangées de bocaux en majolique, avec leurs inscriptions du siècle dernier, les immenses cornues en verre aux formes démodées, les mortiers poudreux, les flacons encore à moitié remplis dans l'armoire aux poisons, tout cela nous transporte, comme par enchantement, de cent années en arrière; on oublie les misères du jour, la suppression de 1866, les

1. Voy. *l'Abbaye de Mont-Olivet-Majeur* de D. Thomas. p. 87.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orages de la Révolution, pour ne songer qu'à l'ardente curiosité qui, à cette époque, entraînait tous les esprits vers l'étude des sciences naturelles et physiques; la chimie naissait; jusqu'au fond des couvents on cherchait à se tenir au courant des méthodes nouvelles. Je me persuade que l'oblat, autrefois chargé de la direction de la pharmacie, faisait venir de l'étranger les ustensiles les plus parfaits, les produits les plus rares, qu'il s'efforçait de défricher, pionnier obscur, un coin du vaste domaine de la science. Il devait faire si bon travailler ici, loin du bruit et des préoccupations du monde!

Pour descendre au monastère, qui, à l'encontre de tant d'autres établissements analogues, occupe non le sommet du monticule, mais la partie la plus basse, on peut suivre soit une route carrossable, bordée de



La Vierge trônant. Terre cuite de l'école des della Robbia. — Dessin de Paul Moutet, d'après une photographie.

cyprès, soit un de ces chemins pavés en briques auxquels les Italiens donnent le nom de « salite ». On rencontre à gauche un vaste vivier, qui, dans cette saison (nous sommes en septembre), est presque à sec, puis une tuilerie considérable, dont sont sortis les matériaux employés à la construction du Monte-Oliveto; à droite, plusieurs chapelles, parmi lesquelles celle de Sainte-Scholastique mérite le plus de fixer l'attention. Ce sanctuaire, qui occupe l'emplacement de la primitive église construite par les fondateurs de l'ordre, contient encore quelques portions appartenant au quinzième siècle; il a malheureusement été restauré, c'est-à-dire défiguré, en 1792. Une jolie fresque de l'école ombrienne, longtemps attribuée à Pinturicchio, occupe l'abside; elle représente, dans les données poétiques si chères à la première Renaissance, l'*Assomption de la Vierge*, et, malgré de nombreuses retouches, respire une grâce, une suavité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

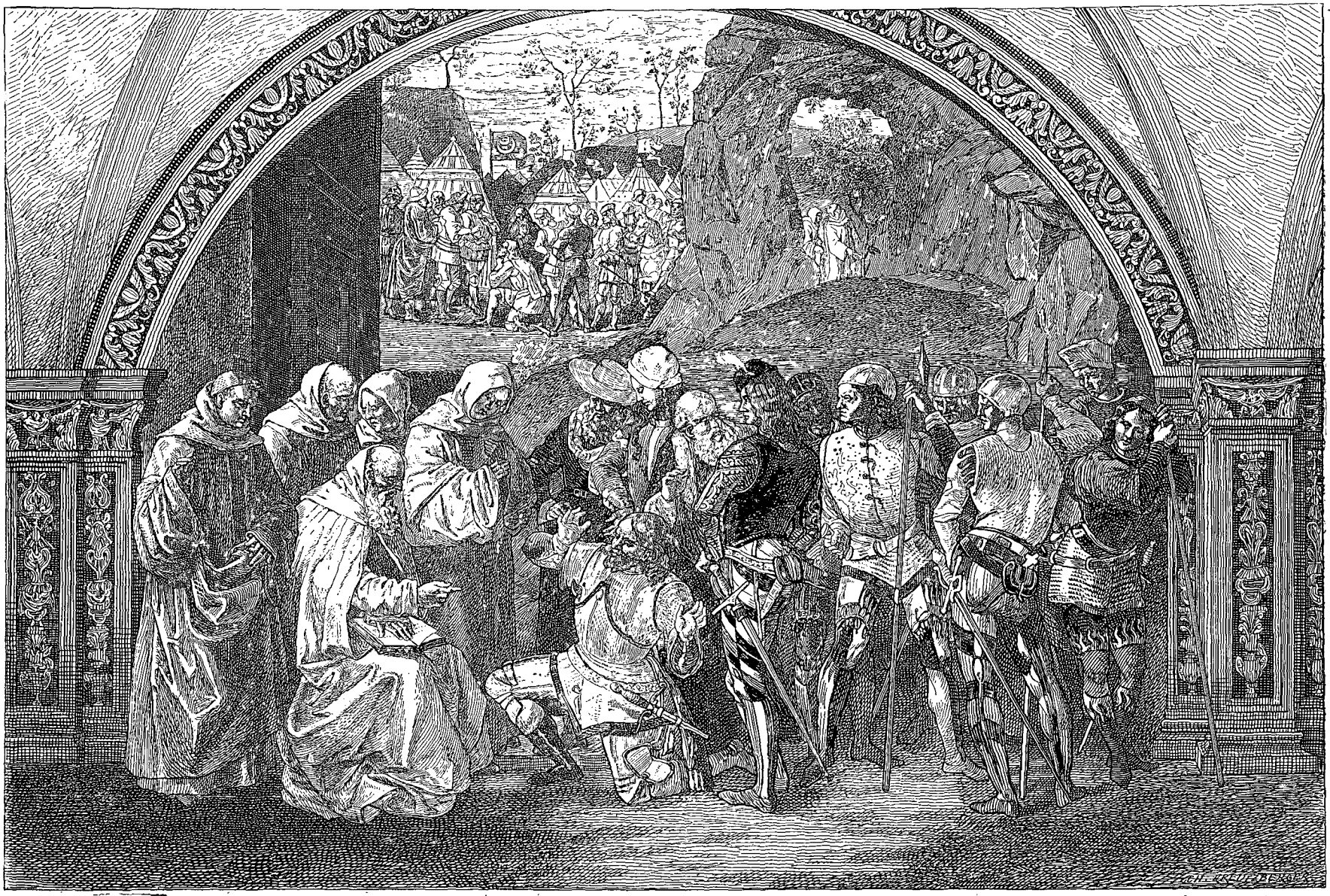
dont il est impossible de n'être pas touché : on admire surtout les anges dansant ou faisant de la musique autour de leur souveraine. Dom Thomas est disposé à faire honneur de cette peinture à un moine olivétain qui vivait au commencement du seizième siècle, le frère Antoine. M. Milanesi, par contre, l'attribue à Mariano di Matteo, de Rome, qui travailla à Monte-Oliveto en 1473-1474.

En regagnant la route principale, nous ne tardons pas à arriver devant l'église construite à côté du monastère et communiquant directement avec lui. Commencé à la fin du quatorzième siècle par deux architectes siennois, Agostino et Agnolo, cet édifice a été singulièrement remanié au siècle dernier : il faut faire un effort pour deviner les ogives derrière des amoncellements de volutes, de consoles, de cartouches dont l'ont doté les champions du style rocaille, qui ont su se frayer un chemin jusque dans cette solitude. Quand je dis église, j'exagère : c'est plutôt une chapelle, un oratoire destiné aux habitants du monastère, et non à la masse des fidèles ; nous en avons pour preuve la disposition des stalles ; au lieu d'orner le chœur, elles bordent la nef, laissant à peine entre elles un étroit passage, qui est encore diminué par l'immense lutrin installé au milieu. Ces stalles, hâtons-nous de l'ajouter, forment le principal ornement d'un sanctuaire



Panneau de la porte de la bibliothèque du couvent (voy. p. 330). — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint Benoît et l'écuyer de Totila. Fresque de Lucas Signorelli (voy. p. 332). — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le mauvais goût du siècle dernier a dépouillé de tout caractère religieux. Leur auteur n'est autre que le célèbre moine véronais Fra Giovanni, auquel le pape Jules II confia la mission insigne d'orner de portes et de boiseries, sous la direction de Raphaël, la salle de la Signature, au Vatican. A l'époque à laquelle vivait Fra Giovanni, on ne connaissait pas encore la division des genres, telle que l'a établie depuis une esthétique pédante : les plus grands architectes ne dédaignaient pas, après avoir dirigé quelque construction monumentale, de composer, avec des lamelles de bois, ces chefs-d'œuvre de fini, qui, sous le nom de « tarsia », ou « intarsiatura » (marqueterie), tiennent une si grande place dans l'histoire de la Renaissance italienne. Le Francione, Giuliano et Benedetto da Majano, Giuliano et Antonio da San Gallo, Baccio Pontelli, Baccio d'Agnolo et bien d'autres maîtres en l'art de bâtir, se sont rendus aussi célèbres par leur talent de sculpteurs en bois et d'incrustateurs, s'il est permis d'employer ce néologisme, que par leurs hautes conceptions architecturales. Fidèles à leur éducation première, ces artistes se sont surtout plu à multiplier les vues d'édifices dans leurs marqueteries, formées tantôt de bois clairs se détachant sur un fond sombre, tantôt de bois coloriés artificiellement : nul autre genre de représentations ne se prêtait mieux, en effet, aux exigences d'un art qui doit surtout procéder par lignes régulières; c'est ainsi que l'avaient compris les promoteurs de la « tarsia », lorsqu'ils incrustèrent d'ornements stelliformes, imitant la mosaïque, les stalles du Dôme d'Orvieto; c'est ainsi encore que procédèrent les incrustateurs de la période suivante : à Urbin, à Florence, à Pise, à Sienne, à Pérouse, à Orvieto, des arabesques, des vases de fleurs, des instruments de musique, des ornements sacrés font les principaux frais de leurs compositions, traitées dans un style éminemment décoratif. Du jour où, oubliant les limites qui lui sont assignées, la marqueterie veut s'essayer dans la représentation de la figure humaine, ou réaliser, dans des paysages compliqués, des effets de perspective aérienne, en un mot rivaliser avec la peinture à l'huile, c'en est fait de son originalité : elle ne réussira plus qu'à produire d'insipides trompe-l'œil.

Fra Giovanni de Vérone, quoiqu'il appartienne déjà, par certains côtés, à la seconde phase de la Renaissance, s'inspire, somme toute, plutôt des principes de la première. Dans ses marqueteries de Mont-Olivet, qui ont été presque toutes transportées en 1813 à la cathédrale de Sienne, tandis que, par suite d'une combinaison singulière, les stalles de l'église Saint-Benoît de Sienne, également exécutées par le moine véronais, sont allées les remplacer à Monte-Oliveto, Fra Giovanni a représenté des édifices, des ornements sacrés, calices, ostensoirs, bénitiers, des oiseaux, un lièvre assis dans un paysage, un pape et un saint. Les marqueteries de Saint-Benoît, c'est-à-dire les marqueteries qui forment aujourd'hui les stalles de l'église olivétaine, nous offrent des sujets analogues; nous y remarquons des instruments de musique, des bouquets de fleurs, des oiseaux (geais, faisans), les portraits de saint Grégoire et de saint Benoît, des calices, enfin et surtout de fort belles vues de villes ou de monuments : la place publique de Sienne, l'amphithéâtre de Vérone, le Colisée du côté de la grande brèche. La décoration du lutrin triangulaire, exécuté en 1520 par un élève de Fra Giovanni, Fra Raphaël de Brescia, est conçue dans des données analogues : on y remarque un amphithéâtre et un arc de triomphe sous lequel est gravement assis un chat. Élégance et sobriété du dessin, harmonieuse association des bois de couleur, qui ne sont ni trop éclatants, ni trop ternes, telles sont les qualités par lesquelles l'œuvre de Jean de Vérone et de Raphaël de Brescia s'est conquis une place prépondérante dans les annales d'un art naguère si florissant.

Ces qualités se retrouvent dans la porte sculptée de la bibliothèque du couvent, dont notre gravure reproduit un panneau.

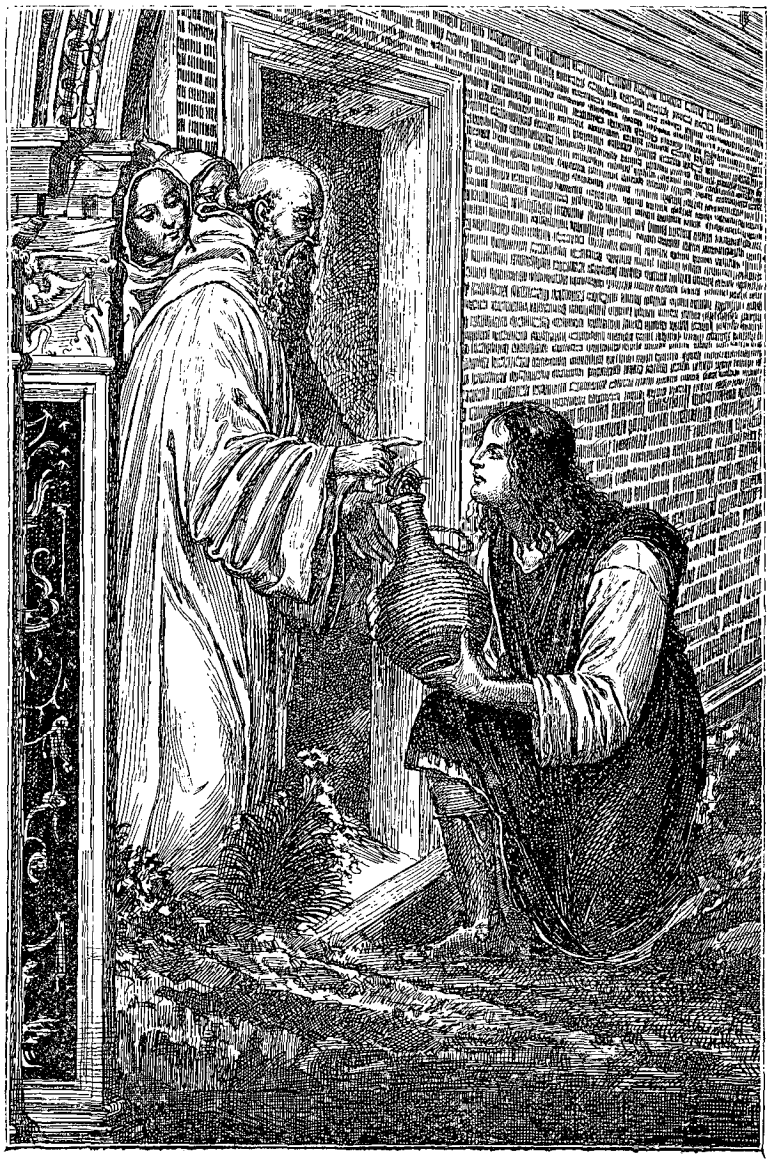
Je ne m'arrêterai pas à décrire le tableau qui orne la sacristie, une madone gigantesque peinte par un Espagnol, le frère Antoine Vasquez, en 1514, ainsi en pleine Renaissance, dans les données de l'école byzantine, ni une Vierge en marbre datée de 1490 et attribuée à Fra Giovanni de Vérone, ni l'église souterraine, depuis longtemps abandonnée à cause de son humidité et à moitié en ruine, ni les innombrables ouvrages de troisième ou de quatrième ordre qui ornent les diverses parties du monastère : le lecteur en trouvera la description dans le travail de dom Grégoire Thomas. J'ai hâte d'arriver aux peintures qui font la gloire de Monte-Oliveto; c'est sur elles que le voyageur devra concentrer son attention; la place dont nous disposons ici est à peine suffisante pour donner une idée du magnifique ensemble auquel sont attachés les noms de Lucas Signorelli, de Cortone, et de son jeune émule, Giovanni Antonio Bazzi, de Verceil, surnommé le Soddoma.

Le cloître principal, appelé à recevoir les compositions des deux maîtres, est une des parties les plus anciennes du monastère ; commencé à la fin du quatorzième siècle, il a été terminé un demi-siècle plus tard, sous le vénérable François Ringheri (1443-1447) : c'est dire qu'il appartient à une époque de transition, et que, s'il n'a plus la sévérité des œuvres du moyen âge, il n'a pas encore l'élégance, la distinction de celles de la Renaissance ; des restaurations nombreuses, qui ont surtout modifié la forme des fenêtres, et l'installation, dans les arcades du rez-de-chaussée, d'un vitrage destiné à protéger les fresques, ont encore ajouté à ce que l'architecture a de lourd et d'indécis : l'effet général ne manque toutefois pas d'une certaine grandeur.

C'est à partir de 1497 que le frère Dominique Airoldi, élu abbé général, s'occupa de la décoration de ce vaste ensemble. Il semblait qu'il dût songer à s'adres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ser tout d'abord à l'école la plus rapprochée, celle de Sienne; mais elle n'existait plus que de nom; ses derniers représentants expiraient, au milieu de l'indifférence générale, leur attachement à des traditions depuis longtemps condamnées; les habitants des campagnes pouvaient seuls encore prendre goût à leurs productions attardées; le niveau intellectuel du clergé, régulier ou séculier, était trop élevé, vécût-il au milieu des précipices de Monte-Oliveto, pour qu'il appréciât ces tristes débris du byzantinisme. Airoldi, en homme de progrès, jeta son dévolu sur un maître occupant une position intermédiaire entre l'école toscane et l'école ombrienne, un maître qui, sans avoir entièrement rompu avec les tendances mystiques, étudiait avec ardeur la nature vivante et s'efforçait d'ouvrir à l'art des voies nouvelles. Lucas Signorelli, lorsqu'il fut appelé à Monte-Oliveto (en 1497, selon l'opinion générale), comptait environ cinquante-cinq ans; de nombreux ouvrages avaient répandu sa réputation dans toute l'Italie; sa ville natale, Cortone, Arezzo, Città di Castello, Pérouse, Volterra, Urbin s'étaient successivement enrichies de ses compositions; il avait eu l'honneur d'être invité à prendre part au grand tournoi artistique ouvert à Rome par le pape Sixte IV dans la chapelle Sixtine.



Jeune homme offrant à saint Benoît un flacon de vin. Fresque du Soddoma (voy. p. 335). Dessin de Tofani, d'après une photographie.

Si le séjour de Monte-Oliveto n'avait rien qui pût séduire un artiste habitué à une existence active, partageant son temps entre son art et les affaires publiques (il occupa souvent d'importantes fonctions municipales), en revanche la mission que lui destinait l'abbé du monastère olivétain était bien faite pour l'intéresser. Il s'agissait de retracer la vie du fondateur des ordres monastiques, du patron spécial de Monte-Oliveto, saint Benoît. Le gouvernement de la famille spirituelle réunie par le saint au Mont-Cassin, ses relations avec Totila, des rêves de recueillement ou d'extase alternant avec d'éclatants miracles, c'étaient là des motifs dont un pinceau aussi fécond que celui de Signorelli pouvait tirer le parti le plus brillant.

La décoration du côté occidental du cloître, telle fut la tâche assignée à Signorelli, et menée à fin par lui dans un espace de temps fort court, six ou huit mois environ. On n'a pas encore réussi à expliquer pourquoi l'artiste, au lieu de commencer par le commencement, c'est-à-dire par les scènes de l'enfance et de la jeunesse de son héros, débute *ex abrupto* par un épisode de son apostolat, le châtiment de son ennemi Florent. Cette composition, qui ouvre la série des huit fresques peintes par le maître cortonais, nous montre le coupable écrasé sous les ruines de sa maison; des démons sont occupés, qui à le tourmenter, qui à achever la démolition de la bâtisse. Puis vient la destruction, sous la surveillance de saint Benoît, d'une idole, une statue d'Apollon. La troisième fresque représente les efforts faits par les moines pour soulever une pierre sur laquelle Satan a pris position. Les prières du saint réussissent à éloigner le malin, qui se venge en allumant un incendie dans le couvent. La résurrection d'un moine que Satan avait précipité du haut d'un mur, la désobéissance de deux moines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mangeant hors du monastère, la tentation d'un jeune moine auquel Satan se présente sous les traits d'un voyageur, l'entrevue de saint Benoît et de l'écuyer de Totila, enfin l'entrevue du saint et du chef des Goths, tels sont les sujets des dernières fresques.

Dans une de ses études sur l'école ombrienne, un écrivain plus accessible à la ferveur des sentiments religieux qu'à la beauté du style, Rio, le grand inquisiteur de l'art chrétien, s'extasie devant les compositions exécutées par Signorelli à Monte-Oliveto et affirme que l'artiste s'y surpassa lui-même et devint l'émule des plus illustres maîtres de son siècle par la force du dessin, la richesse du coloris, la vérité des caractères.

Il est difficile de s'associer à cette admiration passionnée. Sans aller aussi loin que le dernier biographe du maître, M. R. Vischer, qui range les fresques de Monte-Oliveto parmi les plus médiocres et les plus hâtives des œuvres de Signorelli, nous croyons qu'il faut faire plus d'une réserve devant elles. Les quatre premières compositions révèlent les défauts plutôt que les qualités de l'artiste ombrien ; cette impression fâcheuse est encore augmentée par les changements survenus dans le coloris, par suite de l'humidité de la paroi. Les scènes sont mal encadrées, l'ordonnance défectueuse, les draperies d'un blanc crayeux font ressortir la dureté des chairs, qui sont d'un rouge brique, enfin l'originalité de l'invention et la force de l'expression font également défaut.

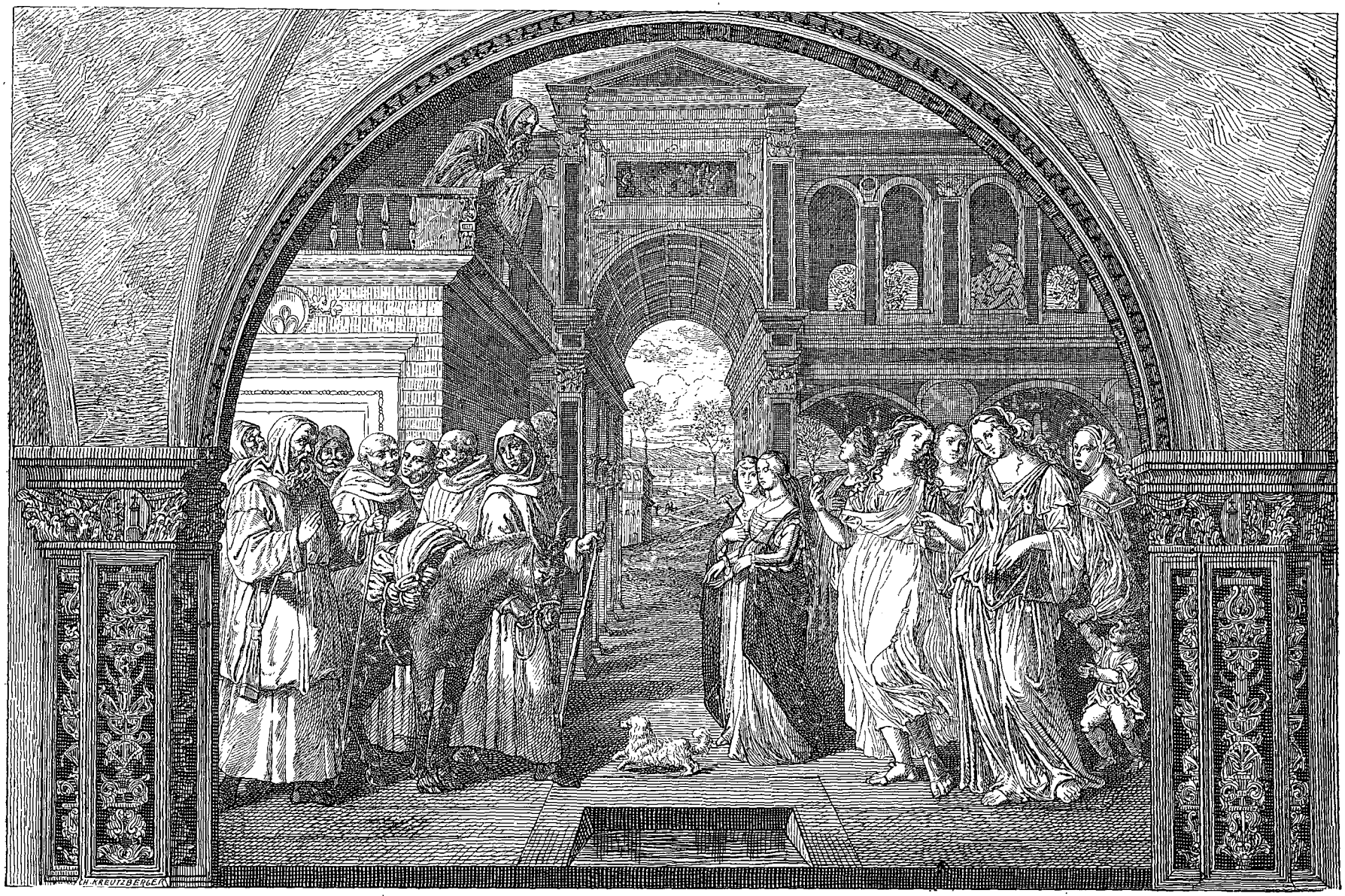
L'artiste se relève dans le cinquième compartiment, qui nous montre deux jeunes moines attablés, contrairement aux prescriptions de saint Benoît, dans quelque cabaret. C'est un tableau de genre plein de fraîcheur et de naïveté. L'une des deux soubrettes empressées autour des déserteurs, celle qui leur verse à boire, se distingue par son élégance ; l'autre, qui apporte un plat, a encore la timidité ombrienne; le page et les deux femmes placés au fond, le second page montant la garde sous la porte, animent et complètent cette composition dans laquelle se révèlent la finesse d'observation du maître, son talent de narrateur.

Les qualités maîtresses de Signorelli, le sentiment de la vie, la force de la caractéristique, l'énergie de l'expression, on les retrouve dans les deux dernières fresques de la suite, l'entrevue de saint Benoît avec l'écuyer de Totila, et son entrevue avec le chef goth lui-même. Rien de plus vivant et de plus pittoresque que cette mêlée de soldats barbares, aux traits farouches, aux allures martiales, aux costumes bariolés. On pense aux lansquenets et aux reîtres qui inondèrent la Péninsule à la suite de Charles VIII et dont le souvenir se grava en caractères de sang et de feu dans l'imagination des Italiens. Champion à outrance du naturalisme, Signorelli refuse de transporter ces scènes dans des régions idéales, dans ce monde antique si cher à ses contemporains. Ses compositions, et d'aucuns peuvent être tentés de l'en féliciter, sont pures de toute influence classique : les Goths rangés autour de Totila ne sont autre chose à ses yeux que les hordes qui, à partir de 1494, renouvelèrent en Italie toutes les horreurs de l'invasion des barbares.

La rémunération accordée par le supérieur parut-elle insuffisante à Signorelli, cette résidence prolongée au milieu d'un désert lui pesait-elle, ou bien se sentait-il mal à l'aise vis-à-vis de cette longue illustration de la vie monacale? Toujours est-il que, dès le mois de mars 1498, nous le trouvons à Sienne, puis, une année plus tard, au mois d'avril 1499, à Orvieto, où il créa, dans ses fresques du *Jugement dernier*, un monument qui a singulièrement éclipsé les *Scènes de la vie de saint Benoît*.

L'artiste désigné pour continuer l'œuvre de Signorelli n'appartenait pas plus que celui-ci à l'école siennoise, quoiqu'il eût fixé sa résidence dans cette ville, et qu'il peuplât, un demi-siècle durant, de chefs-d'œuvre ses églises et ses palais. Né en Lombardie, à Verceil, en 1477, fils d'un cordonnier, lui si foncièrement artiste dans sa vie et dans son œuvre, Giovanni Antonio Bazzi, surnommé le Soddoma, avait reçu son initiation première dans l'entourage du fondateur de l'école milanaise, le grand Léonard de Vinci. Il n'est pas certain qu'il ait eu le bonheur d'approcher le maître, semblable en cela à Bernardino Luini; mais il était difficile de se soustraire à cette influence fécondante : de même que Luini, le Soddoma développa avec un talent transcendant une des faces du génie léonardesque : si son émule devint le peintre par excellence du recueillement, des émotions sereines et douces, lui fut l'interprète des aspirations profanes de l'art enfin affranchi du joug théologique, des élégances mondaines qui, sous l'influence des modèles antiques, allaient succéder au long ascétisme du moyen âge. Génie facile et brillant, fécond et varié, le Soddoma s'assimila d'instinct les qualités inhérentes aux chefs-d'œuvre de l'antiquité : sentiment de la vie, noblesse, suavité, souveraine distinction. Tandis que son rival, Raphaël, dut se résoudre à épeler péniblement cette langue étrangère, tandis que, après l'avoir apprise au prix d'efforts persévérants, il alla trop loin dans l'imitation des sculptures grecques ou romaines, et essaya de transporter dans le domaine de la peinture des effets propres à la statuaire, le Soddoma, après s'être, dès le début, joué avec une aisance surprenante dans l'imitation des formes antiques, sut toujours se garder des exagérations dans lesquelles tombèrent l'école romaine et, à sa suite, les écoles pseudo-classiques. Est-ce à dire qu'il faille placer le peintre de Verceil, le disciple de Léonard, au-dessus du maître d'Urbin, ou même l'égaler à lui? Assurément non : la distinction, le charme, l'éclat de son style ne doivent pas nous faire oublier la frivolité de sa pensée, son indifférence, son laisser-aller. Il ressemble à ces courtisanes, qu'il a peintes à Monte-Oliveto même, parées de toutes les séductions, tour à tour spirituelles et émues, partagées entre un sourire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les courtisanes venant tenter saint Benoît. Fresque du Soddoma (voy. p. 334). — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

railleur et les larmes. Hésitera-t-on entre ces exquises et profanes personnifications de la Renaissance et les Vierges si pures, si nobles, si véritablement divines du Sanzio?

Ce fut un trait de génie, de la part du Soddoma, que d'aller chercher fortune à Sienne. A Milan, à Florence, à Rome, il lui eût fallu compter avec des novateurs aussi hardis et aussi habiles que lui; dans cette vieille cité toscane, où le mouvement intellectuel s'était arrêté depuis longtemps, il devait lui être facile d'éclipser les derniers représentants de l'école mystique, presque tombés au rang de manœuvres. Ses nouveaux concitoyens crurent entrer dans un monde enchanté lorsqu'ils aperçurent pour la première fois ces créations si libres et si suaves, où l'élégance des lignes le disputait à la magie de la couleur. Les excentricités du Soddoma achevèrent de troubler l'imagination de ces braves bourgeois : quand on le vit traversant les rues sur son cheval barbe, dans un costume de théâtre, ou bien entouré chez lui des animaux les plus bizarres, — sa maison, nous dit Vasari, ressemblait à l'arche de Noé, — on ne douta plus de sa supériorité : pendant près d'un demi-siècle il exerça à Sienne l'autorité la plus absolue.

C'est en 1501 que le Soddoma s'établit à Sienne, où l'appelaient les Spannocchi, riche famille de banquiers. En 1503, son compatriote Thomas Pallavicini, de Milan, abbé général des Olivétains, lui confia la décoration d'un couvent de l'ordre, Santa-Anna in Creta; cet essai ayant obtenu les suffrages des connaisseurs, le successeur de Pallavicini, Dominique Airoldi, de Lecco, également Lombard, chargea le jeune maître d'achever l'œuvre de Signorelli, la décoration du cloître de Mont-Olivet : commencé en 1505, ce vaste cycle fut terminé un an plus tard.

Il est probable que le nouveau venu commença son travail par le compartiment succédant immédiatement à la dernière fresque de Signorelli, dans le corridor occidental du cloître, et que sa première composition fut la *Destruction du Mont-Cassin*, placée à côté de l'*Entrevue de saint Benoît et de Totila*, peinte par son prédécesseur. Quelque irrégularité que le Soddoma apportât dans ses entreprises, et quoiqu'il eût pour règle de n'obéir qu'aux suggestions de sa fantaisie, il s'efforça, dans cette composition, de se rapprocher de la manière de Signorelli : même animation, même profusion de figures, mêmes guerriers à la tournure martiale, aux accoutrements bizarres. Et cependant, qui ne découvre sur-le-champ, dans l'œuvre du maître lombard, un tempérament et une éducation absolument supérieurs? Cette liberté, cette fougue, cet éclat incomparable, que la savante pondération des masses fait ressortir encore davantage, rappellent, il n'est pas permis d'en douter, Léonard de Vinci et son fameux carton de la *Bataille d'Anghiari;* les deux soldats qui se disputent avec rage une lance, les chevaux qui hennissent et se cabrent, comme enivrés du bruit des armes et de l'odeur de la poudre, la mêlée à la fois ardente et sans confusion, tout témoigne d'une étude assidue du chef-d'œuvre qui faisait alors les délices de Florence. Par une inspiration vraiment dramatique, l'artiste a opposé à l'horreur de la scène du premier plan un paysage calme, riant, où la légèreté et la transparence n'excluent pas la précision.

Une des fresques suivantes, saint Benoît quittant la maison paternelle, témoigne d'une inspiration bien différente. Si la *Destruction du Mont-Cassin* se distingue par sa fougue, par son allure vraiment épique, ici nous découvrons un tableau plein de poésie et de naturel, une de ces narrations simples, émues, vraies, et cependant foncièrement originales, qui s'imposent à notre esprit comme si nous l'avions vue se dérouler dans la réalité. Monté sur un cheval fringant, aux narines dilatées, qui se cabre comme dans le carton de Léonard, l'adolescent se retourne pour jeter un dernier adieu aux siens; sa mère, vêtue de noir et tout éplorée, une des plus adorables figures créées par le maître, le regarde longuement, avec une tendresse infinie; à côté d'elle, sa sœur, encore enfant, s'occupe d'un caniche qui mordille sa robe, tandis que la nourrice, montée sur un mulet, suit le jeune voyageur sur lequel elle promet de veiller.

Saint Benoît réparant par ses prières le crible cassé par sa nourrice, c'était là, à coup sûr, un sujet passablement ingrat. Le Soddoma a cependant trouvé le moyen de donner à cette composition le plus vif intérêt; il s'est représenté comme un des témoins du miracle, debout devant la porte. Drapé dans un splendide manteau jaune bordé de noir, la main droite, gantée de blanc, étendue, la gauche posée sur son épée, il ressemble à un grand seigneur plutôt qu'à un simple peintre. C'est qu'il s'était paré, pour la circonstance, des plumes du paon. Vasari raconte, en effet, que ce manteau provenait de la défroque d'un gentilhomme milanais entré en religion à Monte-Oliveto, et qu'il fut donné au Soddoma par le supérieur, désireux de lui témoigner sa bienveillance. Si le costume est emprunté, le visage, par contre, est d'une vérité saisissante; l'artiste ne s'est pas flatté; la bouche est grande, le nez retroussé, le teint olivâtre, les cheveux noirs incultes, et cependant, malgré l'irrégularité, on pourrait presque dire la trivialité des traits, l'ensemble est pétillant d'esprit et d'originalité.

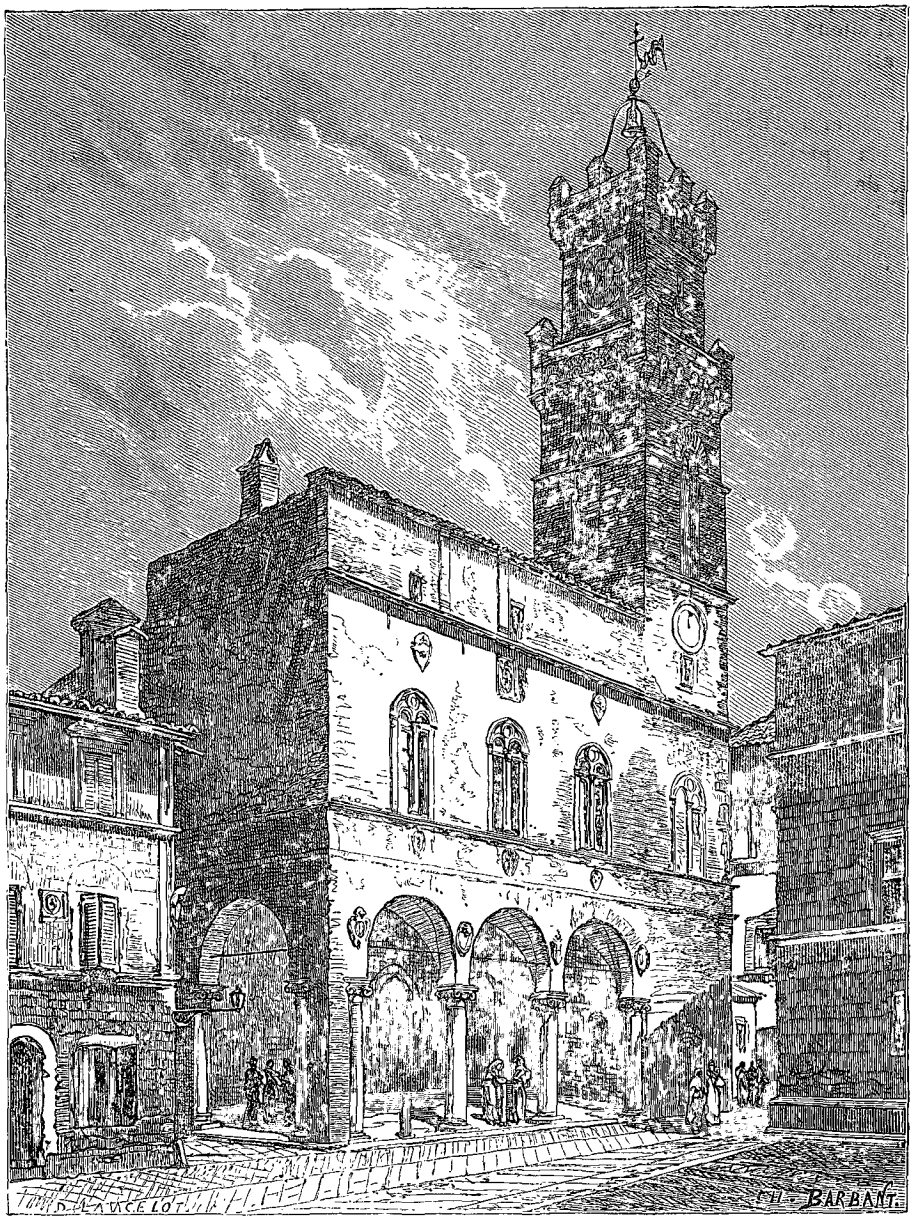
Le tableau représentant l'accueil fait par saint Benoît à deux adolescents romains, Maurus et Placidus, qui viennent le voir suivis d'une nombreuse escorte, rappelle par son animation la *Destruction du Mont-Cassin,* quoique ici la scène ne comprenne que des acteurs pacifiques.

Mais la page la plus merveilleuse peut-être de ce vaste ensemble est celle qui nous montre les courtisanes venant tenter saint Benoît. Les deux premières, le front orné de féronnières, annoncent, par leur grâce exquise, les figures dont Raphaël peuplera le Parnasse. Le groupe des quatre autres, qui se préparent à danser en se tenant par la main, n'est pas moins beau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rio signale surtout celle du premier plan, avec son léger costume d'un bleu pâle et les molles ondulations de son corps élancé.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les vingt autres sujets qui complètent la décoration du cloître. Ces compositions sont fort inégales ; à côté de traits admirables, d'éclatants triomphes de la peinture, on découvre de nombreuses traces de lassitude ou d'ennui. L'inspiration a surtout fait défaut à l'artiste toutes les fois qu'il s'est agi de représenter des scènes de la vie monacale, les mortifications ou les extases du saint dans le désert, ses miracles, d'un ordre souvent trop spécial, comme lorsqu'il procure de la farine aux moines,



Hôtel de ville de Pienza (voy. p. 336). — Dessin de D. Lanceloi, d'après une photographie.

ou qu'il fait remonter à la surface de l'eau la cognée qu'un religieux y a laissé tomber, ou qu'il bénit le flacon de vin qu'un adolescent lui présente à genoux, flacon dont sortira un serpent, lorsque le possesseur essayera, dans la scène suivante, d'en déguster le contenu.

Demander à une nature brillante et mondaine, telle que le Soddoma, de créer un chef-d'œuvre avec un ou deux moines vêtus d'un informe froc blanc et se détachant sur des rochers arides, c'était tenter l'impossible. L'artiste hésita d'autant moins à sacrifier ces épisodes, si peu intéressants en eux-mêmes, qu'il recevait pour leur exécution une somme plus modique.

On a depuis longtemps constaté que les compositions des angles sont supérieures aux autres ; nous connaissons aujourd'hui le secret de cette inégalité :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les premières étaient payées à raison de dix ducats d'or chacune (le ducat équivaut, au pouvoir actuel de l'argent, à environ cinquante francs), les secondes seulement à raison de sept ducats (l'artiste reçut en tout deux cent quarante et un ducats, soit une dizaine de mille francs). Or le Soddoma ressemblait à beaucoup de ses confrères; il avait l'habitude, selon la pittoresque expression de Vasari, de régler les ébats de son pinceau sur la musique des écus : « Il suo pennello ballava secondo il suono de'danari. »

Si nous nous attachons, non plus à l'inégalité de la facture, mais à la diversité des influences auxquelles obéit le jeune maître, nous sommes forcés ici encore de reconnaître la prodigieuse souplesse de son génie. Les figures idéales alternent avec les portraits; l'imitation des primitifs avec celle des anciens. Tantôt il s'inspire de ces Ombriens qu'il a eu à peine le temps d'entrevoir : ici, de ces têtes un peu rondes et vides, au nez court, au menton pointu, aux pommettes saillantes, à la carnation un peu trop vive, rappelant les types du Pérugin et de Pinturicchio; ailleurs, des détails d'une intimité, d'une familiarité charmantes : un chat se redressant à l'approche d'un chien, des oiseaux perchés sur les barreaux qui relient les retombées des voûtes, une poule qui becquette, un cygne qui se promène gravement. Tantôt il puise à pleines mains dans l'antiquité et prodigue, dans ce sanctuaire de l'ascétisme, des grotesques, des tritons luttant (d'après la gravure de Mantegna) ou folâtrant, des souvenirs de la mythologie ou de l'histoire romaine : Hercule et l'Hydre, Curtius se jetant dans le gouffre, etc.



Portrait du Soddoma (voy. p. 334).
Gravure empruntée à la *Gazette des beaux-arts*.

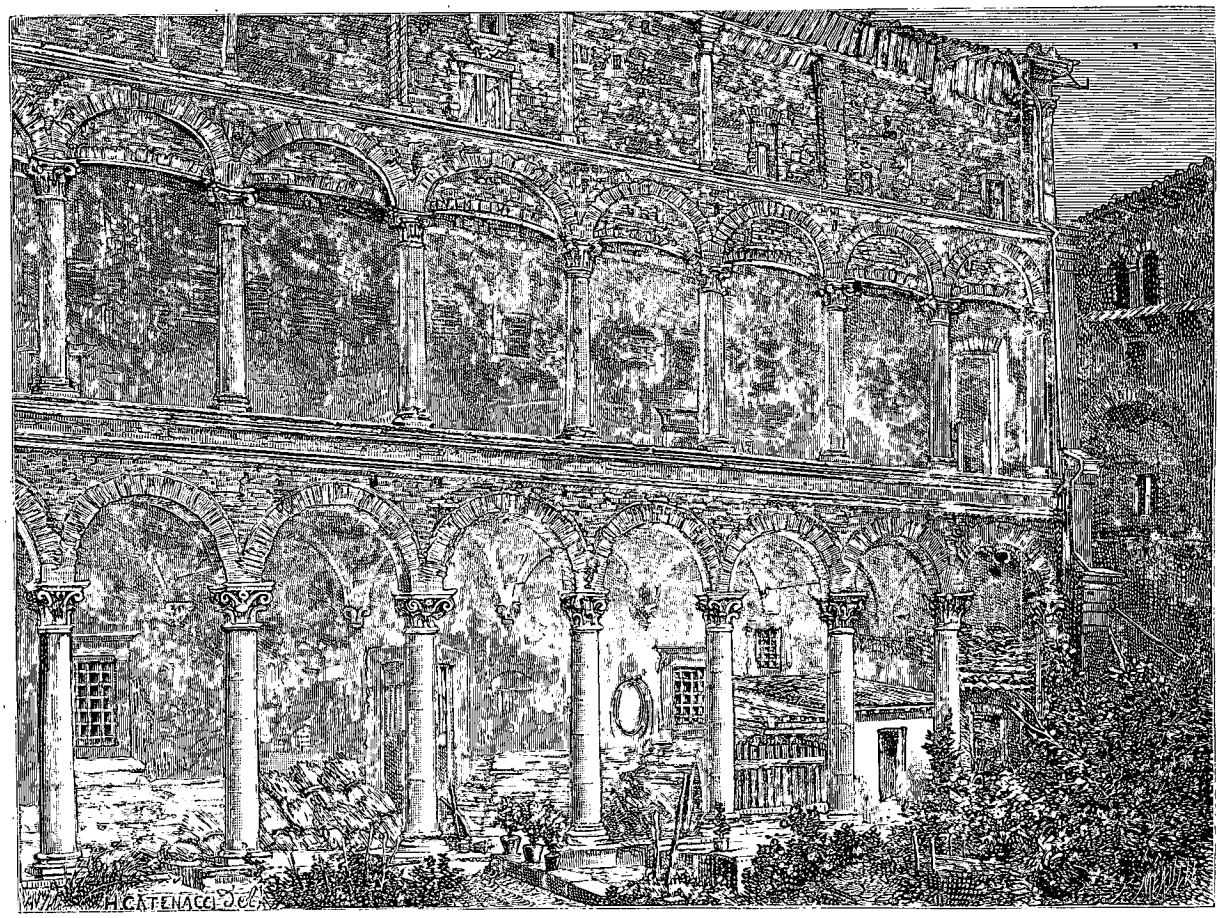
L'étude des œuvres d'art réunies à Mont-Olivet m'avait occupé toute la matinée. Cependant, même en ce lieu de privations, même en présence de tant de merveilles, il est des préoccupations d'un ordre prosaïque, avec lesquelles il faut compter; j'accueillis donc, à midi, avec une vive satisfaction, la nouvelle que le dîner était servi. Le menu des bons frères n'était pas varié, l'amour de la vérité me force de le déclarer, et la préparation de ces mets si simples témoignait chez leur jeune chef d'une rare inexpérience en matière de gastronomie. Je fus néanmoins heureux de ne pas être forcé de subir le jeûne réglementaire du samedi : aussi saluai-je avec enthousiasme l'apparition d'un poulet, terriblement maigre, il est vrai, dont on me servit une moitié bouillie, l'autre moitié rôtie. Je ne me souvins, qu'après y avoir fait honneur, d'une leçon qui me remplit de confusion. Visitant Monte-Oliveto en 1462, le grand pape siennois Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini), dont le souvenir bienfaisant n'a pas cessé depuis quatre siècles de planer sur sa province natale, ordonna à toute sa suite de faire maigre, pendant la durée de son séjour, afin de ne pas froisser les sentiments des religieux. Mais il était trop tard; remettant à une autre fois l'imitation d'un si noble exemple, j'achevai, non sans remords, de disséquer le chétif poulet grandi sur ce sol ingrat.

Le ciel s'était couvert dans l'intervalle et il y aurait eu de l'imprudence à prolonger mon séjour dans un pays où, à la moindre averse, les routes deviennent impraticables. Le prieur, auquel je fis part de mon désir de gagner directement Pienza, où m'attiraient les superbes monuments du quinzième siècle, le palais Piccolomini, la cathédrale, l'hôtel de ville, mit fort obligeamment à ma disposition sa voiture et son unique cheval, un petit cheval de montagne, qui porte allègrement ses trente ans. Maître Jacques, le cuisinier, se transforma pour la circonstance en maître Jacques le cocher; je fis des vœux pour que cette métamorphose fût à son avantage, car ses principes culinaires ne m'avaient inspiré qu'une médiocre estime. Mais à la guerre comme à la guerre!

Eugène Müntz.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Loge du palais Piccolomini, à Pienza (voy. p. 342). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II. Buonconvento. — San Quirico. — Pie II et Pienza : impressions et souvenirs. — Le palais Piccolomini. — Le Dôme.

Nous voilà en route pour Buonconvento, où, m'assure-t-on, il sera facile de trouver une voiture pour atteindre le même soir Pienza. Le chemin, quoique assez escarpé, n'est pas comparable à celui d'Asciano; nous ne tardons pas à perdre de vue le couvent; des haies de chèvrefeuille en fleur et des fermes assez considérables montrent que nous approchons de contrées moins arides. Au bout d'une heure, nous arrivons à Buonconvento, gros bourg de trois mille quatre cents habitants, dont les murailles, en petit appareil fort régulier, avec des mâchicoulis de briques, ont une assez fière tournure.

Une surprise nous attend, surprise dont mon conducteur est enchanté, mais qui me cause infiniment moins d'allégresse : nous trouvons les rues envahies par une foule compacte de citadins et de paysans ; des saltimbanques font retentir l'air de sons discordants, de longues files de bœufs, au poil gris de fer, aux cornes gigantesques, se frayent gravement un passage à travers la cohue : c'est jour de foire. Renonçant à admirer ce spectacle pittoresque, je m'enquiers immédiatement des moyens de gagner Pienza : mais je trouve partout visage de bois; il faudra ou bien attendre la diligence qui va de Sienne à Pienza, et dans laquelle on n'est pas sûr de trouver de la place, ou bien passer la nuit au milieu de ce vacarme, et encore

1. Suite. — Voy. page 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'hôtelier chez lequel nous sommes descendus ne sait-il pas s'il pourra disposer d'une chambre. J'avoue que dans ma perplexité je ne m'arrêtai guère à étudier les monuments d'art de Buonconvento, si tant est qu'elle en possède, et que je remis cet examen à un moment plus favorable. Finalement, après avoir frappé à bien des portes, mon conducteur découvre un industriel qui, moyennant une somme modique, s'engage à me transporter le soir même à destination. La carriole est de chétive apparence; un des ressorts est brisé; on l'a raccommodé tant bien que mal avec des cordes. N'importe, il se fait tard et j'ai hâte de gagner un gîte moins bruyant.

La route de Buonconvento à Pienza est large, unie, bien entretenue; de distance en distance des massifs de verdure, des chênes ayant fort belle tournure, réchauffent par une note plus vive et plus nourrie ce long ruban poudreux. Les paysans qui reviennent de la foire, et qui cheminent par bandes, animent le paysage, qui n'a plus rien de la sauvage grandeur de Monte-Oliveto. Pendant l'espace d'une lieue nous rencontrons d'innombrables campagnards, vêtus d'un costume gris, sans aucune originalité pittoresque, et coiffés de feutres mous; les uns à pied, d'autres à cheval, ils chassent devant eux des bœufs accouplés, ayant une sonnette au cou, ou des troupeaux de porcs. Les femmes, au type assez régulier, se distinguent par un immense chapeau de paille orné d'un large ruban. Peu de conversations, point de chants, et qu'il me soit permis de mentionner ici une observation que j'ai faite au nord, comme au centre et comme au midi de la Péninsule : il n'existe pas de pays où l'on entende moins de musique. Au fur et à mesure que nous nous éloignons de Buonconvento, les groupes deviennent plus rares, le tintement des sonnettes diminue, les ombres du soir se dessinent en teintes plus foncées sur les tapis de verdure; la solitude recommence.

Ce n'est toutefois pas encore le désert, tel qu'il se développe dans le voisinage immédiat de Monte-Oliveto : à droite, sur une haute montagne boisée, dont elle couronne la crête, nous apercevons la petite ville de Montalcino; plus loin, nous traversons la ligne ferrée de Grosseto à Sienne, près de la station de Torrinieri. Puis vient le bourg de San Quirico, juché sur une hauteur, au milieu de bois d'oliviers d'une grosseur extraordinaire. On y remarque des remparts garnis de mâchicoulis, une grosse tour, une petite église romane dont le portail est supporté par des colonnes reposant sur des lions. Les rues sont misérables, quoique l'une d'elles soit décorée du glorieux nom de Dante.

Après avoir traversé les massifs de verdure qui font de San Quirico comme une oasis, il semble que l'on puisse dire adieu à toute civilisation; cette fois-ci nous nous trouvons en plein désert. Pas un arbre le long de la route, nulle trace de culture; une bise, qui n'a rien à envier au mistral, souffle à travers ces steppes de l'Italie. Le soleil s'est couché; je grelotte sur notre véhicule, qui nous livre sans défense aux atteintes de la tramontane; mais mon conducteur, un gamin de quinze ans, vêtu d'un pantalon de toile et d'une misérable veste de coton, est encore plus à plaindre. Aux montées, nous mettons pied à terre pour nous réchauffer en marchant. Plus nous avançons, plus le pays devient aride et sauvage; je commence à craindre que nous ne nous soyons égarés, car mon « vetturino » en herbe avoue que c'est pour la première fois qu'il va à Pienza. Mais le moyen de s'informer de la route, dans ce lieu où l'on ne rencontre pas un voyageur, où l'on n'aperçoit pas une lumière? Force nous est de continuer à tout hasard. J'avoue que, par moments, j'ai été pris de véritables accès de découragement et que j'ai maudit l'illustre Æneas Sylvius, le pape Pie II, qui, en fondant la ville de Pienza, m'a attiré dans ces parages.

Après de longues angoisses, nous découvrons enfin de nouveau un massif de verdure; notre cheval, non moins impatient que nous, gravit au galop la colline boisée qui s'étend devant nous; un paysan, qui s'est attardé, nous apprend que nous ne sommes plus qu'à un demi-mille de Pienza.

Effectivement nous atteignons bientôt le but de notre voyage, qui est si bien masqué par les arbres couvrant la colline, que nous ne l'apercevons qu'en débouchant devant les premières maisons. Notre véhicule s'engage dans une rue étroite qu'il traverse rapidement : nous voilà arrivés, par un excès contraire, à l'extrémité opposée de la cité, sans avoir eu le temps de nous reconnaître; nous revenons sur nos pas et nous tâchons d'obtenir l'indication d'une auberge, je n'ose pas dire d'un hôtel, passable; mais les gamins auxquels nous nous adressons ne nous comprennent pas; nous faisons appel aux lumières de personnes plus graves; la foule s'assemble; on se consulte, et finalement on nous conduit devant une « locanda » dont le nom est de bon augure : « la Letitizia », l'Allégresse. Nous avons mis trois heures, en allant très vite, pour franchir la distance qui sépare Pienza de Buonconvento.

Je doute fort que jamais un de nos compatriotes ait visité Pienza, et cependant ce petit bourg, avec sa physionomie quattrocentiste si caractéristique, ses grands souvenirs historiques, son admirable palais, les œuvres d'art entassées dans son église, peut rivaliser avec plus d'une cité célèbre.

Touché de l'abandon dans lequel se trouvait la patrie et la résidence favorite de cet Æneas Sylvius qui, pendant son long séjour en Allemagne, y a tant fait pour la cause de la Renaissance, un écrivain allemand bien connu, le baron de Rumohr, s'efforça de la remettre en honneur. Dans ses *Recherches italiennes*, publiées en 1827, il admire surtout l'art avec lequel l'architecte a fixé la proportion relative des différents monuments, et les a reliés aux places et aux rues, de manière à former un ensemble riche et harmonieux. Le plaidoyer de Rumohr n'est pas resté sans écho.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a une trentaine d'années, un Anglais, du nom de Newton, résolut de s'établir dans ce bourg perdu ; il y acheta un palais, que sa famille habite encore, et devint le véritable roi du pays. Sans pousser aussi loin le culte de l'histoire, un certain nombre d'artistes allemands entreprirent le pèlerinage de Pienza, pèlerinage bien méritoire, car, en 1858, ainsi que le rapporte l'un d'eux, l'architecte Nohl, Pienza ne possédait pas encore d'auberge, et il fallait retourner le même jour à Montepulciano ou à Sienne pour y trouver un gîte. Aujourd'hui l'expédition exige moins d'héroïsme ; outre « l'Albergo della Letitizia » on trouve à Pienza une auberge située près de la porte principale de la ville et qui offre du moins un abri pour la nuit. Les communications sont aussi plus faciles ; grâce à l'excellent état des routes, on peut gagner Pienza, de Sienne, en sept heures, de Montepulciano en deux heures seulement.

Je ne quitterai pas le chapitre des moyens de transport et des conditions de séjour sans dire un mot de l'humble mais hospitalière auberge de l'Allégresse. Tout est nature à surprise dans ces bourgades italiennes, dont les mœurs diffèrent si singulièrement des nôtres, ou même de celles des grandes villes de la Péninsule. Au rez-de-chaussée, un débit de tabac et de sel (on sait que l'Italie a conservé le monopole, la « privata », de cette dernière denrée) ; dans l'escalier, une bannière portant une inscription latine (quel luxe d'érudition !), composée par quelque faiseur d'acrostiches du pays, et dans laquelle les initiales réunies des différents mots forment le nom si populaire de Vittorio (Emanuele) : « Viri Integritate Tanta Tantus Ortus Rerum Italiæ Ordo. » La salle à manger, dont les fenêtres donnent sur le splendide palais Piccolomini, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, est décorée de quatre portraits du dix-septième siècle : un cardinal, un général, un poète ou artiste, une dame. Ces toiles, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, font oublier la nudité des murs, couverts d'un simple badigeon, car le papier peint commence à peine à faire son apparition dans les campagnes italiennes.

Le lendemain, après m'être reposé de mes fatigues dans un lit moelleux, où toute une famille aurait pu tenir à l'aise, j'entreprends, dès la première heure, l'exploration de Pienza antique et moderne. Je me hâte d'ajouter qu'il ne faut guère de temps pour traverser la cité dans toute sa longueur, ni pour en faire le tour. Et cependant la population comprend près de trois mille cinq cents âmes.

Malgré l'exiguïté du lieu et la modicité des ressources, la municipalité fait les plus louables efforts pour maintenir à Pienza son caractère de chef-lieu de diocèse et pour élever la bourgade au rang de cité. Je trouve partout des preuves de sa sollicitude ; chaque place, chaque rue a son nom distinct, tracé en gros caractères : « Via del Baccio », « Corso », etc. Chaque maison a son numéro. Lorsque les numéros se suivent à l'intérieur d'un pâté de maisons, les édiles vigilants ont eu soin de le marquer par une inscription : « Segue la numerazione. » Ils ont aussi éternisé par une plaque, placée à côté des armoiries de la ville (un griffon couronné, debout devant un arbuste surmonté d'un croissant), le souvenir du plébiscite de 1860 et de l'empressement avec lequel la Toscane accepta le nouveau régime. Mentionnons encore, à l'actif de cette municipalité modèle, l'éclairage au pétrole des principales rues.

Pienza, comme toute ville italienne qui se respecte, possède sa grand'rue, décorée du titre de « Corso ». Cette rue, dallée, mais peu large, contient les principaux monuments publics et les magasins les plus achalandés ; elle aboutit, du côté opposé à Buonconvento, à la « Porta del Giglio », la porte du Lis, flanquée de deux grosses tours, aujourd'hui en ruine. J'y signalerai l'hôtel de ville moderne, la caisse d'épargne, le séminaire, avec un cloître du seizième au dix-septième siècle, la petite église de Saint-François, le bureau de poste, le palais Piccolomini, et, sur la petite place située à côté du palais Piccolomini, la cathédrale, le palais des chanoines et l'évêché, enfin le tribunal ou « Palazzo Pretorio » (l'ancien hôtel de ville). Deux pharmacies — on sait que nul pays au monde n'en compte autant que l'Italie — et un établissement servant à la fois de café et de droguerie complètent la physionomie de la rue principale. Aujourd'hui dimanche, quelques marchands forains et de nombreux villageois donnent au Corso une animation particulière. Je remarque surtout les groupes qui se forment autour des plats homériques, exposés devant plusieurs portes cochères : des porcs entiers transpercés d'un pieu et rôtis au four. Ce spectacle succulent séduit les braves « contadini » ; ils se font débiter des tranches, de dimensions respectables, auxquelles ils donnent l'assaut, à belles dents, séance tenante.

Mais si nous n'avons pas le droit de fermer les yeux sur Pienza moderne, nous ne devons pas oublier que ce n'est pas en son honneur que nous avons entrepris ce voyage. D'autres monuments et d'autres souvenirs, le souvenir d'une génération plus forte et plus artiste, s'imposent à nous. L'indifférence dont les héritiers dégénérés font preuve vis-à-vis de ce legs glorieux ne servira qu'à fortifier notre amour, notre vénération pour les reliques du passé. On regrette vraiment de voir les citoyens de cette ville, qui n'existe que par la grâce de Pie II, ignorer jusqu'au nom de leur bienfaiteur. J'ai surtout été choqué de cette ignorance chez les représentants du clergé de Pienza, pour lequel Pie II construisit la belle et spacieuse maison qui existe encore et auquel il assigna de si riches revenus. Ayant demandé à l'un d'eux, que je rencontrai dans la rue, à quelle époque appartenait un palais dont je ne parvenais pas à découvrir le nom, il ne sut me répondre autre chose, sinon que c'était une bâtisse fort vieille : « è robba molto antica ». Un autre s'excusa de ne pouvoir me renseigner, en me disant qu'il habitait bien Pienza, mais qu'il n'y était pas né, — comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'il fallait une vie d'homme pour apprendre l'histoire de ces quelques monuments!

Pienza, avant les travaux entrepris par le pape Pie II (1458-1464), célèbre parmi les humanistes sous le nom d'Ænéas Sylvius Piccolomini, s'appelait Corsignano et n'était qu'un chétif village. En souvenir du refuge que sa famille, originaire de Sienne, y avait trouvé pendant son exil (lui-même y était né à ce moment), Pie II résolut de transformer le village en une ville qui porterait son nom.

L'édification d'un dôme, d'un évêché, d'un palais municipal, d'un palais pontifical, des faveurs et des immunités innombrables opérèrent cette transformation dans le délai, relativement court, de quatre années. Prenant exemple sur le maître, les cardinaux rivalisèrent d'ardeur pour compléter son œuvre : les palais élevés par plusieurs de ses ministres ou favoris font aujourd'hui encore bonne figure. Quelques édifices antérieurs à ces travaux, entre autres l'église Saint-François, montrent toute l'importance de ce changement. Rien ne se saurait imaginer de plus humble que la façade de cette église, avec son unique porte encadrée par deux colonnettes et surmontée d'un agneau pascal, d'un travail pauvre et rude.

La principale fondation du pape fut le gigantesque palais qui a conservé le nom et est resté la propriété des Piccolomini. Dans ses *Commentaires*, Pie II a donné de ce monument une description dont il importe de placer une analyse sous les yeux de nos lecteurs, avant de franchir le seuil de cette demeure seigneuriale. C'était en 1462; le pape arriva à Pienza au milieu de la nuit; malgré son impatience il dut remettre au lendemain l'inspection des travaux du palais. Debout dès la première heure, il eut la satisfaction de constater que ses instructions avaient été fidèlement suivies : il résulte en effet de ses *Commentaires* qu'il avait élaboré, jusque dans ses moindres détails, le plan dont il confia l'exécution à un architecte et sculpteur florentin célèbre, Bernard Rossellino [1]. Le palais, nous dit le pape, est carré; il a quatre-vingt-dix pieds de hauteur; les murs mesurent partout au moins quatre pieds d'épaisseur; ils sont construits en pierres de taille, soigneusement polies, avec une rainure sur les bords. Puis, Pie II nous montre avec quelle sollicitude il s'était occupé de sauvegarder les droits du confort en même temps que ceux du luxe. A l'extérieur, aux angles et entre les fenêtres, brillait l'écu des Piccolomini : d'argent, à la croix d'azur, chargé de cinq croissants montants d'or; plus bas, on voyait des anneaux de fer destinés à retenir les flambeaux et les étendards (ces anneaux existent encore). Les plafonds étaient peints et dorés; chaque pièce avait sa cheminée, précaution qui n'était pas inutile au milieu des montagnes.

1. On trouvera dans mon travail sur les *Arts à la cour des papes*, t. I, p. 300 et suiv., les comptes des travaux exécutés par Rossellino.

Le palais Piccolomini se compose d'un rez-de-chaussée fort élevé, et de deux étages, éclairés par sept fenêtres (dont plusieurs sont aujourd'hui murées) sur la façade, et par huit sur les côtés. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont rectangulaires, elles sont protégées par d'épais grillages; celles des deux étages supérieurs, aux meneaux blancs se détachant sur le fond gris de la construction, sont bilobées : cette disposition, jointe aux pilastres qui séparent les fenêtres, rappelle de la manière la plus frappante le palais Rucellai, de Florence, élevé par le maître de Rossellino, le grand Léon-Baptiste Alberti. Un gradin de pierre, semblable à celui du palais Strozzi, et destiné aux voyageurs fatigués ou aux concitoyens pauvres, règne alentour. Partout brillent les croissants des Piccolomini (quel emblème pour Pie II, cet adversaire impitoyable des Turcs, qui mourut à Ancône au moment où il organisait une nouvelle croisade!). Trois portes, une sur la façade, deux latérales, donnent accès à l'intérieur.

Le cœur se serre quand on entre dans ce noble palais, le digne pendant, mais dans des proportions plus vastes, du palais des Médicis, à Florence. La dégradation, résultat de l'incurie des possesseurs, n'est égalée que par des mutilations inspirées par les considérations les plus vulgaires; ce chef-d'œuvre de la Renaissance ressemble à une immense étable. Le régisseur (il fattore) du comte Piccolomini de Sienne et deux autres personnes, tels sont les uniques habitants d'une demeure qui pourrait abriter la moitié de Pienza.

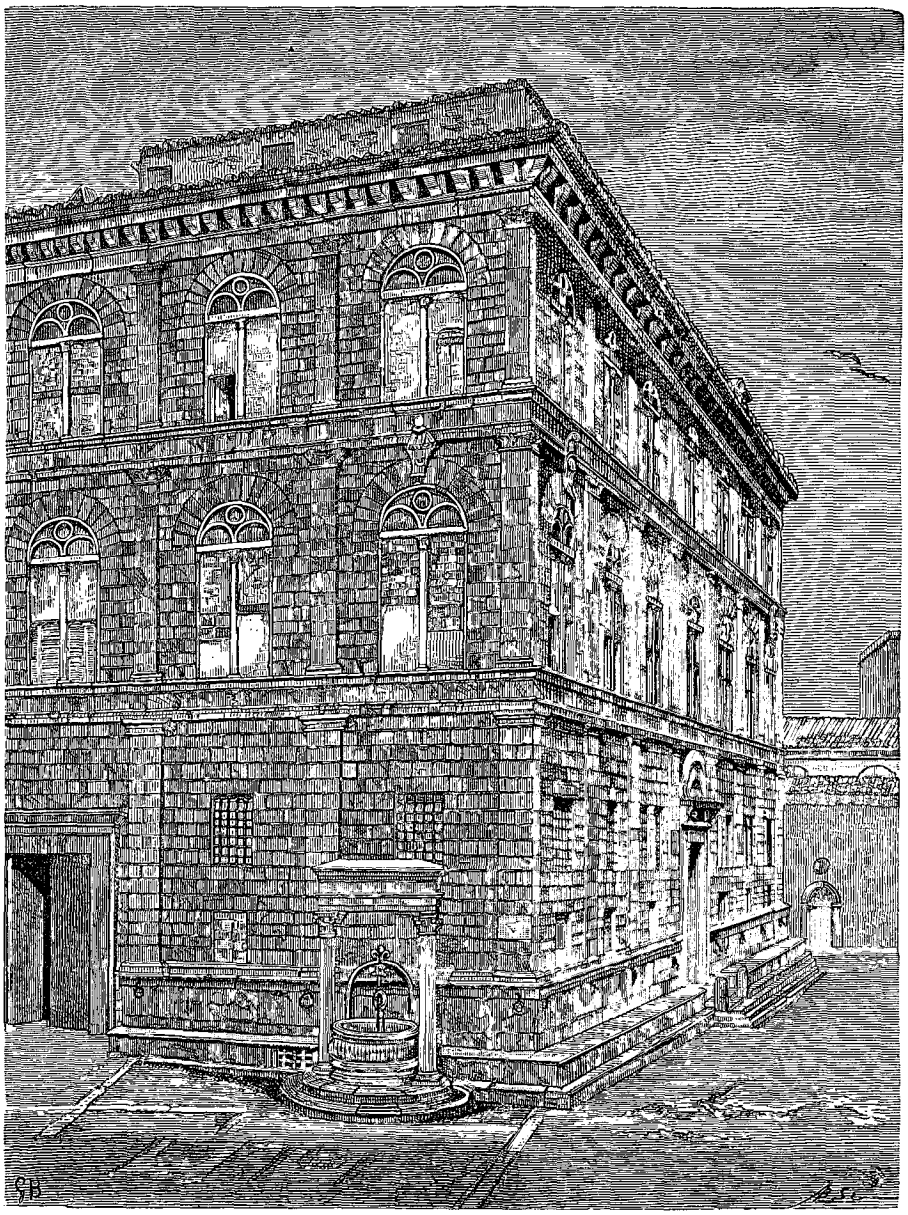
Mais sachons détacher nos regards du présent pour essayer de reconstituer le splendide ensemble d'une demeure que recommandent également le souvenir de son fondateur et des beautés architecturales de premier ordre. La cour est carrée, elle offre au centre une légère dépression destinée à faciliter l'écoulement des eaux; quatre colonnes monolithes (douze en tout), de fort belles proportions, la bordent de chaque côté. Au-dessus de ce portique s'étend une frise portant au centre un écusson sculpté et doré, ainsi que des guirlandes de chêne reliant les écussons. De ces guirlandes, qui sont peintes à fresque, et qui rappellent celles que l'on a récemment découvertes dans la cour du palais Riccardi, à Florence, il ne subsiste plus que des traces : du moins les hommes sont ici hors de cause; c'est aux injures du temps seules qu'il faut en attribuer la disparition. Le premier étage et le second sont éclairés sur chaque face par trois fenêtres donnant sur la cour, indépendamment des fenêtres de l'extérieur; ces fenêtres, divisées en quatre par des meneaux de travertin, sont actuellement en partie murées.

Lorsque la décoration du « cortile » était intacte, elle devait éblouir par sa richesse, car, en dehors des écussons et des guirlandes que nous venons de mentionner, elle comprenait des médaillons et des ornements d'architecture d'un grand effet.

Les appartements du premier étage, auxquels on arrive par un escalier dont l'étroitesse contraste avec l'ampleur des autres parties du palais, ne sont pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faits pour corriger l'impression produite par l'état du « cortile ». Partout le même délabrement. Tout ce qui avait une valeur d'art a disparu; des portes en planches ont remplacé presque partout les anciennes portes sculptées et ornées de marqueteries; les soffites ont été recouverts d'un ignoble badigeon; on a converti en greniers les salles les plus somptueuses. Là où, par extraordinaire, les préoccupations de luxe modernes ont tenté de se greffer sur l'œuvre du passé, elles n'ont servi qu'à mieux accentuer le contraste entre la richesse d'autrefois et la mesquinerie de nos jours. Cette observation s'applique à la galerie de portraits historiques du dix-septième siècle, installée dans le vestibule du premier étage (ce ne sont que des toiles



Palais Piccolomini, à Pienza. — Dessin de G. Bénédict, d'après une photographie.

de l'ordre le plus vulgaire) ; à l'appartement plus que modestement meublé qu'occupe le comte Piccolomini, dans ses rares excursions à Pienza; enfin au théâtre que l'on a installé dans une des salles. Mon guide me raconte que la fleur de la société pientine, entraînée par le besoin de distractions mondaines, fit arranger, il y a quelques années, cette petite scène, sur laquelle les amateurs de la ville donnaient des représentations. Chaque abonné payait au comte une redevance de quarante livres par an. Mais, soit que la cotisation fût trop élevée, soit que l'antique austérité reprît le dessus, l'œuvre ne vécut pas : la scène, les tribunes, les décors sont aujourd'hui une ruine dans une ruine.

En résumé, dans cette large succession de salles, qui, soit dit en passant, ont l'inconvénient de trop se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commander les unes les autres, je ne trouve à signaler qu'une cheminée monumentale, ornée d'oves, de festons, des armoiries des Piccolomini, avec un lion, travail assez grossier du quinzième siècle, et dans la même pièce, au-dessus d'une porte, des fresques appartenant à une époque postérieure, avec des grotesques et un portrait de Pie II en buste, accompagné de l'inscription : ENAEAS (*sic*) PIVS SENENS. PP. II.

Une loge ouverte, à trois étages, reproduite par notre gravure, complète le palais Piccolomini. Elle est plus délabrée encore, si c'est possible, que le reste. Mais que la vue qu'elle nous offre est splendide, et comme on comprend que le fondateur de Pienza ait bravé la rudesse du climat, pour venir ici se rassasier de ce spectacle grandiose, se retremper dans ces impressions fortes et âpres ! Au fond, en face de nous, s'étend le célèbre mont Amiata, dont le sommet est caché par les nuages ; à droite, sur la hauteur, Montalcino, et, plus près de nous, San Quirico d'Orcia ; à gauche, Castiglione d'Orcia ; enfin, au pied des montagnes, le fleuve Orcia. Le paysage est extrêmement accidenté, et d'immenses espaces de terre paraissent incultes : mais mon guide m'explique que c'est plutôt par suite du manque de bras que par stérilité ; s'il faut l'en croire, on exploite un tiers seulement du sol arable.

Devant la loge s'étend un jardin dont les parterres incultes, envahis par les mauvaises herbes, n'ont rien à envier au palais en ruine. J'y signalerai un beau puits octogone du quinzième siècle, avec sa margelle ornée de bas-reliefs : armoiries de Pie II, festons, rosettes, vases de fleurs traités dans un style large et décoratif.

La cathédrale, dédiée à la Sainte Vierge, occupe le fond de la place principale : c'est un compromis, qu'il y aurait de la témérité à qualifier d'heureux, entre le style gothique et celui de la Renaissance. Pie II, qui se souvenait de l'exemple donné par son prédécesseur Nicolas V, ce bâtisseur émérite, s'est mêlé d'en esquisser le plan et a imposé ses préférences à l'architecte. Il raconte que pendant son séjour en Autriche il fut frappé de la beauté d'une église dont les trois nefs avaient la même hauteur, quoique celle du milieu fût plus large : force fut à Rossellino de se conformer à ce modèle.

La façade de l'église, reproduite par notre gravure, est bizarre plutôt que belle : sur le fronton se détachent les armoiries gigantesques des Piccolomini ; au centre, une rosace destinée à éclairer l'intérieur ; sur les côtés, des arcs reposant sur des colonnes et renfermant une niche. A l'intérieur, la disposition générale est celle d'une église gothique, quoique le plein cintre domine : trois nefs voûtées en arête, des colonnes accouplées semblables aux piliers du style ogival, des fenêtres bilobées. La lutte contre la tradition du moyen âge éclate dans l'ordre assez compliqué (architrave, frise, corniche), dont l'architecte a chargé les chapiteaux ; bref, tout concourt pour faire de cette construction une œuvre hybride. Au fond, une crypte, à laquelle on parvient par un escalier de trente-six marches : cette crypte, éclairée par trois fenêtres, est supportée par deux seules colonnes ; elle renferme la cuve baptismale ainsi que plusieurs retables.

L'abside, dont les dimensions sont trop considérables, eu égard à celles des nefs, mérite un examen spécial ; la tradition gothique y recouvre tous ses droits : plan polygonal, fenêtres en tiers-point aux ornements flamboyants, contreforts, rien ne manque pour accentuer le contraste entre cette partie de l'édifice et les autres. La construction offrait les plus grandes difficultés, car en cet endroit le sol fléchit brusquement, de sorte qu'il a fallu jeter les fondations de l'abside beaucoup plus bas que celles du corps de l'église ; les nombreuses failles qui existent de ce côté dans les rochers destinés à supporter l'édifice ont encore compliqué la tâche de l'architecte : il s'est vu obligé de creuser à une profondeur de cent huit pieds et d'élever voûtes sur voûtes, pour donner à sa construction une base solide. Malgré toutes les précautions, des fissures se produisirent déjà du vivant de Pie II ; au siècle suivant, en 1570, elles rendirent nécessaire une restauration dont plusieurs inscriptions ont conservé le souvenir : ce ne fut qu'un palliatif. Aujourd'hui l'abside est de nouveau crevassée en vingt endroits différents. Mais ces édifices de la Renaissance ont la vie dure. La cathédrale de Pienza a déjà bravé l'effort de quatre siècles : espérons qu'elle se rira longtemps encore de nos craintes.

On est surpris de voir Pie II, ce champion déclaré de la Renaissance dans tout ce qui touche à la science et à la littérature, obéir aux suggestions d'un patriotisme passablement étroit lorsqu'il s'agit de décorer sa fondation favorite. De même qu'il y avait imposé à son architecte l'imitation d'un édifice médiéval, de même il recourut, pour les peintures destinées à prendre place sur les autels, non à des novateurs tels que Piero della Francesca, Filippo Lippi, Benozzo Gozzoli, Mantegna, mais aux derniers représentants de l'école siennoise. Sa prédilection pour ses compatriotes produisit d'ailleurs un résultat intéressant ; dans leur désir de justifier le choix du souverain pontife, ces maîtres se surpassèrent eux-mêmes : sans rompre avec les données générales de leur école, ils firent un suprême effort pour renouveler un art qui paraissait épuisé.

Le plus remarquable des retables exposés dans le Dôme de Pienza est signé : *Opus Laurentii Petri scultoris de Senis*, signature qui, cachée derrière un candélabre, semble avoir échappé à MM. Burckhardt et Bode et à M. Gsell-Fels. Le nom de Lorenzo di Pietro n'éveille certainement dans l'esprit de nos lecteurs que des souvenirs assez vagues : il n'en est pas de même de celui du Vecchietta, sous lequel ce maître est d'ordinaire désigné. Lorenzo di Pietro, surnommé le Vecchietta (1412-1480), était à la fois peintre et sculpteur : le beau buste d'Annalena Malatesta, dont notre École des beaux-arts conserve un moulage, et

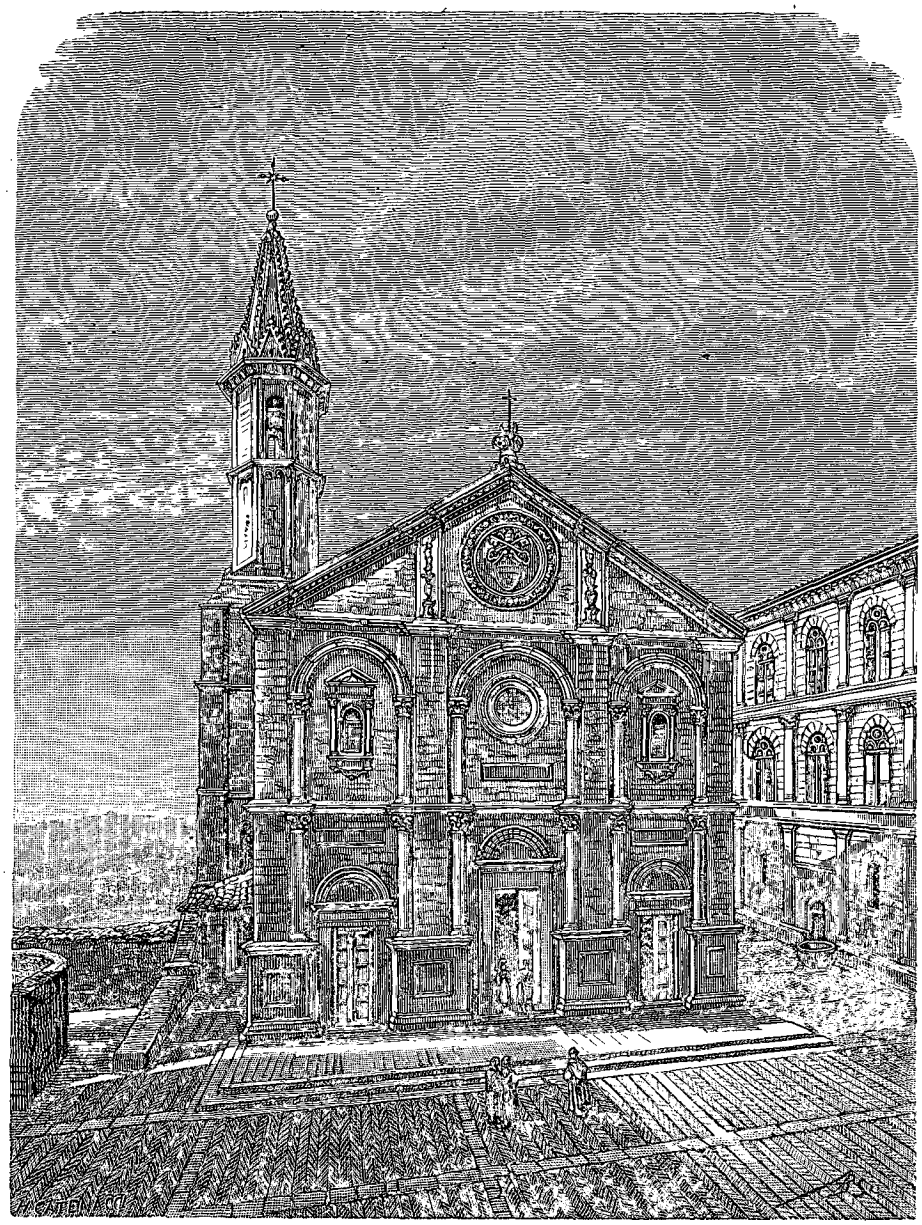
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la statue couchée du musée de Florence, montrent avec quelle habileté il maniait l'ébauchoir.

Son retable de Pienza représente, au centre, la Vierge, avec le Christ planant au-dessus d'elle; à gauche sainte Agathe, à droite sainte Catherine de Sienne, sereines et recueillies, puis deux papes, graves et émus; la partie supérieure est occupée par six saints, patriarches ou prophètes, dont les figures sévères ajoutent encore à la majesté de la composition; la prédelle enfin est ornée des armes de Pie II.

Dans cette œuvre capitale, le Vecchietta unit à la suavité de l'école siennoise une fierté de dessin et une force dramatique dignes de Florence.

Le transept nous offre, sur l'autel de droite, un autre



Cathédrale de Pienza. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

retable contenant une « Santa Conversazione », avec la signature : *Opus Mathei Johannis de Senis*. Au centre, la Vierge assise avec l'enfant; derrière elle, deux anges; à gauche, saint Matthieu et sainte Catherine; à droite, saint Barthélemy et sainte Lucie; au-dessus, dans le tympan, le Christ à la colonne entre deux bourreaux. La prédelle nous montre, au centre, le Christ à mi-corps, soutenu par deux anges; à gauche, la Vierge, également à mi-corps; à droite, saint Jean l'évangéliste. Armoiries de Pie II. Bon tableau, mais qui n'a pas la valeur transcendante du précédent.

Le tableau qui fait pendant à la « Santa Conversazione », dans le bras gauche du transept, est l'œuvre d'un artiste bien connu, Sano di Pietro (mort en 1481), qui compte plusieurs peintures à l'Académie des beaux-arts de Sienne; il porte la signature du maître.

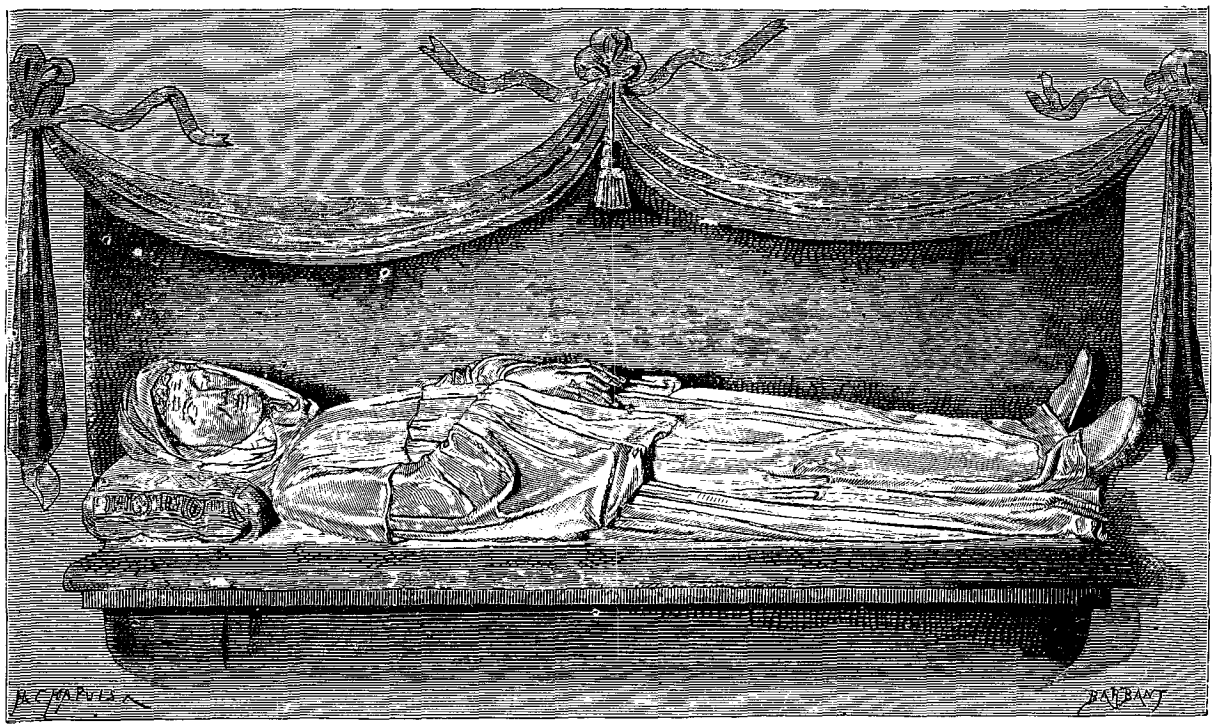
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoique les figures soient un peu rondes, cette œuvre réunit les qualités inhérentes à l'école siennoise du moyen âge : la majesté jointe à la tendresse.

Je regrette bien vivement de n'avoir pas pu consacrer plus de temps à l'étude du trésor de la cathédrale, cette merveilleuse collection de pièces d'orfèvrerie, d'émaux, de tissus, qui représente aujourd'hui une valeur de plusieurs millions. Les œuvres qu'il contient ne se distinguent pas seulement par une authenticité indiscutable, mais aussi par leur conservation hors ligne. Mais le moyen, un dimanche, d'étudier avec le loisir nécessaire des joyaux protégés par un triple cadenas?

Sur la place du Dôme on remarque, outre un fort beau puits, dont la margelle porte l'inscription PIVS PP. II MCCCCLXII, le palais épiscopal et la maison des chanoines. Les deux édifices ont subi au seizième siècle des modifications, disons plutôt des mutilations analogues : aux fenêtres, les unes ogivales, les autres cintrées, de la façade, on a substitué des fenêtres rectangulaires divisées en quatre par d'épais meneaux.

Si les fondations de Pie II donnent à Pienza sa physionomie si caractéristique et son intérêt véritable, elles ne doivent toutefois pas nous faire oublier d'autres parties de la ville, antérieures au pape ou indépendantes de lui. J'ai déjà signalé la petite église de Saint-François, située entre le palais Piccolomini et le séminaire; elle nous montre quelle force c'est que de se rattacher à un de ces grands courants qu'on appelle un



Tombeau de Bartolomeo Aragazzi, par Michelozzo, à Montepulciano (voy. p. 350). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

style : rien de plus simple, rien de moins ambitieux que cet édifice, et cependant il y a dans sa pauvreté une harmonie, une distinction, à laquelle l'architecte n'eût pas atteint s'il ne se fût appuyé sur la tradition du style gothique.

Quelques maisons particulières, entre autres celle qui s'élève dans le Corso, en face du palais Piccolomini, montrent également des traces de l'influence gothique; mais je n'en voudrais pas inférer qu'elles sont antérieures aux travaux de Pie II, car, ainsi que je l'ai montré plus haut, le style de la Renaissance était loin d'avoir triomphé à cette époque. Citons encore la « Piazza di Spagna », derrière le « Palazzo Pretorio », avec d'anciennes maisons en briques.

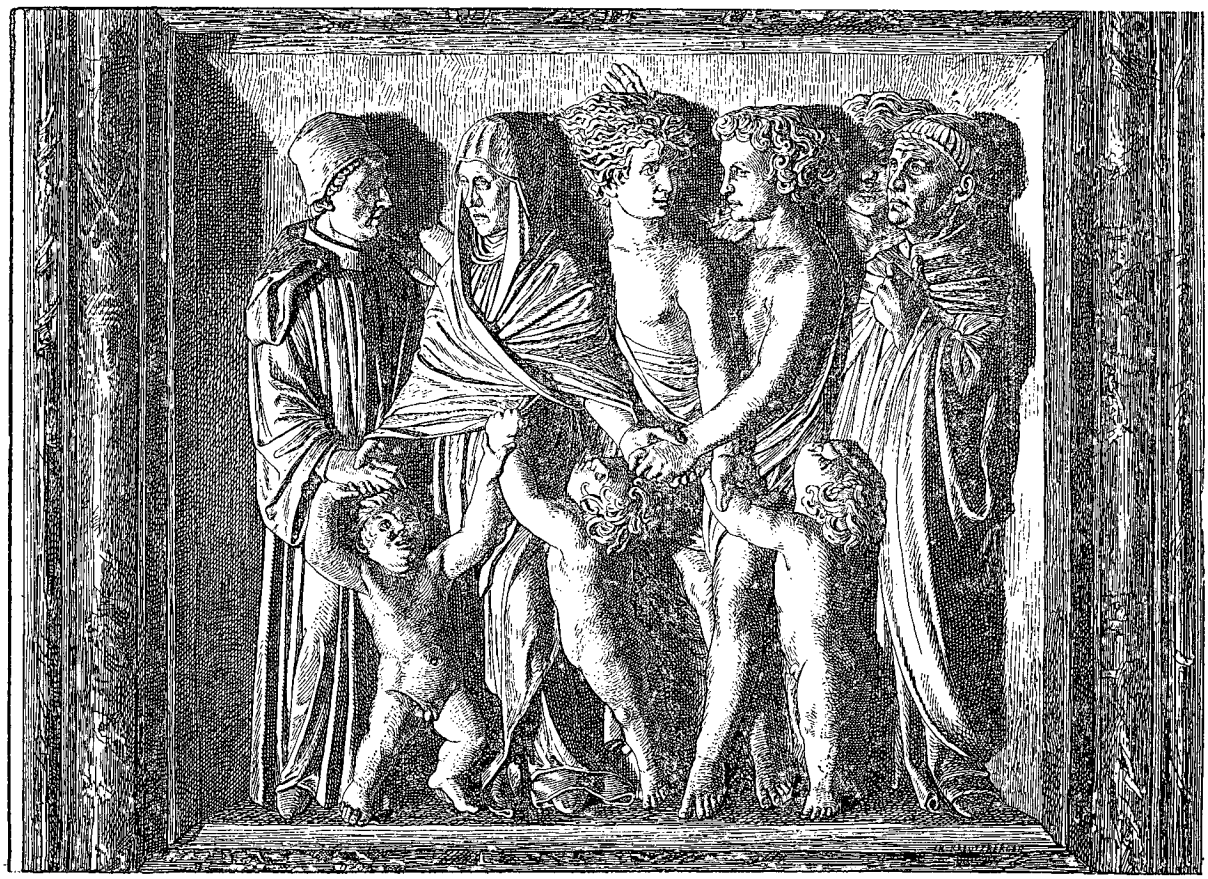
Telle est la Pienza historique, celle dont les monuments, nous l'espérons, reprendront désormais dans les annales des arts la place à laquelle ils ont droit. Le touriste, qui ne prend pas l'esthétique seule pour boussole, jettera aussi un regard sur les quartiers populaires avoisinant le Corso : ce sont des ruelles misérables, dont les maisonnettes, construites avec un mélange de pierres et de briques, donnent la plus triste idée de l'état de l'industrie et de l'agriculture dans ces parages. Mais quel coup d'œil superbe lorsque, au sortir de ces réduits, nous débouchons sur le chemin de ronde et que, par-dessus le mur d'enceinte, qui, de ce côté, repose sur d'immenses blocs de rocher, nous découvrons le paysage grandiose dominé, au fond, par la sombre masse du mont Amiata!

Pour compléter la description de Pienza et de ses environs, il me resterait à étudier l'ancienne église principale, la « Pieve », San Vito et Modesto, située

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montepulciano. Bas-relief de Michelozzo (voy. p. 350). — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.



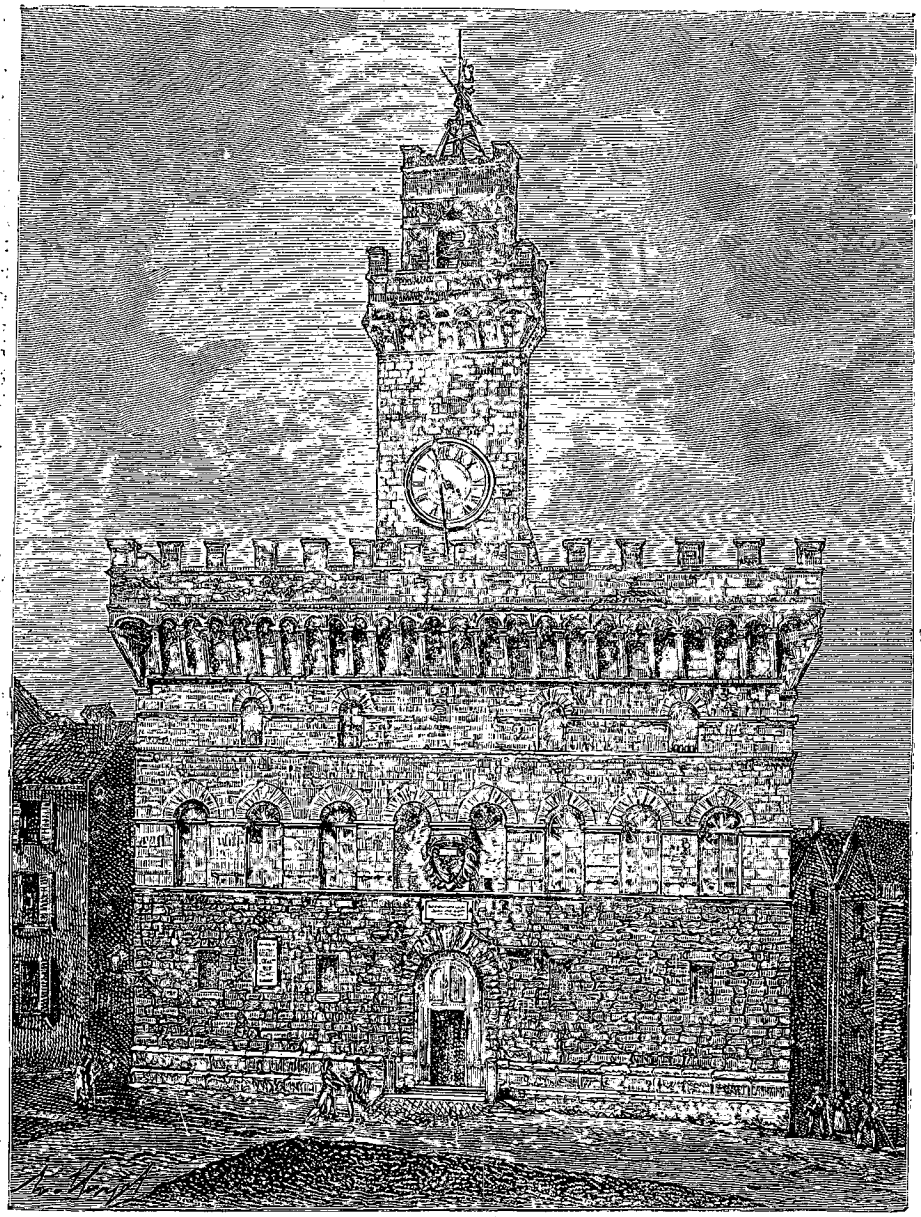
Montepulciano. Bas-relief de Michelozzo (voy. p. 350). — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à quelque distance des remparts, et le monastère de Santa Anna in Creta, éloigné de quatre kilomètres. J'ai dû renoncer, faute de temps, à visiter ces deux monuments; mais ce sera l'occasion pour moi de retourner dans cette région jusqu'ici si peu connue et qui réserve encore plus d'une surprise à l'antiquaire comme au touriste.

III. De Pienza à Montepulciano. — Montepulciano : ses églises, ses palais.

La route de Pienza à Montepulciano forme un contraste saisissant avec les régions que nous avons parcourues jusqu'ici : des haies épaisses de chèvrefeuille et de cynérodons, de nombreux arbres fruitiers, parmi



Palais municipal de Montepulciano (voy. p. 350). — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

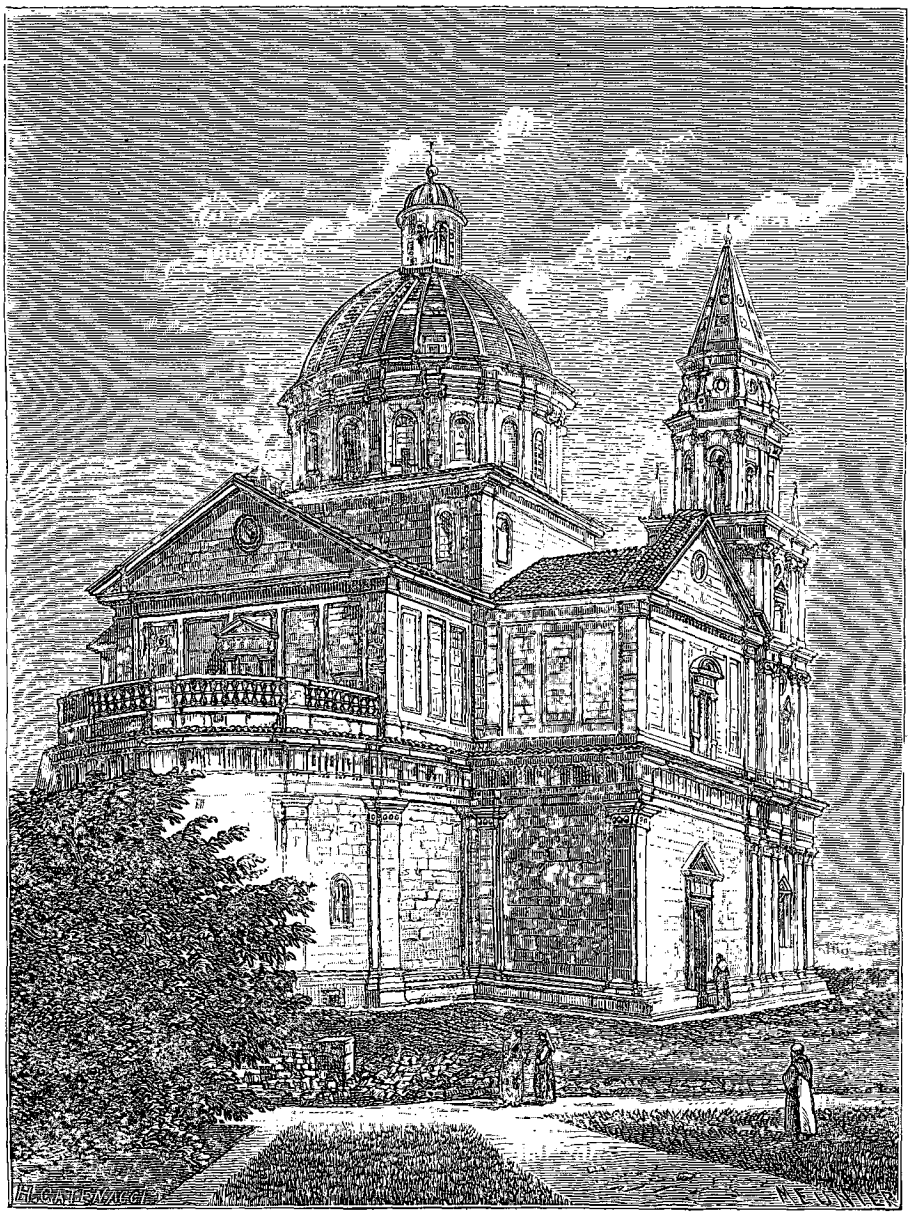
lesquels le mûrier domine, des champs de blé, des forêts de chênes, et au fond des montagnes verdoyantes, en un mot, un paysage aussi riant que mouvementé, tel est le tableau qui succède aux grandioses mais sombres impressions de Mont-Olivet, de San Quirico et de Pienza. Nous retrouvons l'Italie traditionnelle.

Les innombrables circuits de la route nous ramènent incessamment devant le mont Amiata, la montagne la plus élevée de l'Italie après l'Etna (mille sept cent trois mètres). Enfin nous découvrons Montepulciano, où l'œuvre des hommes s'impose de nouveau à notre attention, quelque splendide que soit le panorama qui s'étende devant nous : dans notre voisinage immédiat, sur un monticule isolé, la belle église de la Madone de Saint-Blaise; plus loin, sur la hauteur, se détachant fièrement sur l'horizon, la ville de Monte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pulciano; à droite, un bout de lac; à l'arrière-plan enfin, des collines riantes, des montagnes boisées à perte de vue.

Passant devant Saint-Blaise, où je me propose de retourner le lendemain, notre voiture s'engage dans la belle avenue nouvelle qui a remplacé l'ancienne route, fort escarpée en cet endroit. Nous longeons des jardins anglais fort bien entretenus; nous traversons de nombreux groupes de promeneurs et de promeneuses, qui profitent de la soirée du dimanche pour prendre le frais; j'admire, en passant, les riches toilettes portées par de belles personnes, au teint fleuri, à la physionomie sympathique; enfin nous pénétrons dans la cité, où mon conducteur s'arrête bientôt sur la petite place



Montepulciano. Église de Saint-Blaise (voy. p. 350). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

du Marzocco (Lion), ornée d'une colonne supportant un lion, devant l'hôtel du même nom, le seul, ou à peu près, que l'on trouve dans cette ville considérable, chef-lieu d'arrondissement, comptant plus de treize mille habitants.

Montepulciano, comme tant d'autres villes italiennes, ne se compose guère que d'un Corso; il est vrai qu'il est interminable, et qu'il change plusieurs fois de nom; dans le bas il s'appelle via Garibaldi, dans le haut via Poliziano et via Cavour. Cette avenue, dallée et fort propre, monte, monte toujours, jusqu'au moment où elle s'arrête brusquement au pied d'une hauteur abrupte et inculte. Les accidents de terrain ont rendu nécessaires d'immenses substructions; voici, par exemple, le palais Contucci, dont le rez-de-chaussée est de niveau avec le sol sur la Grande Place, où se

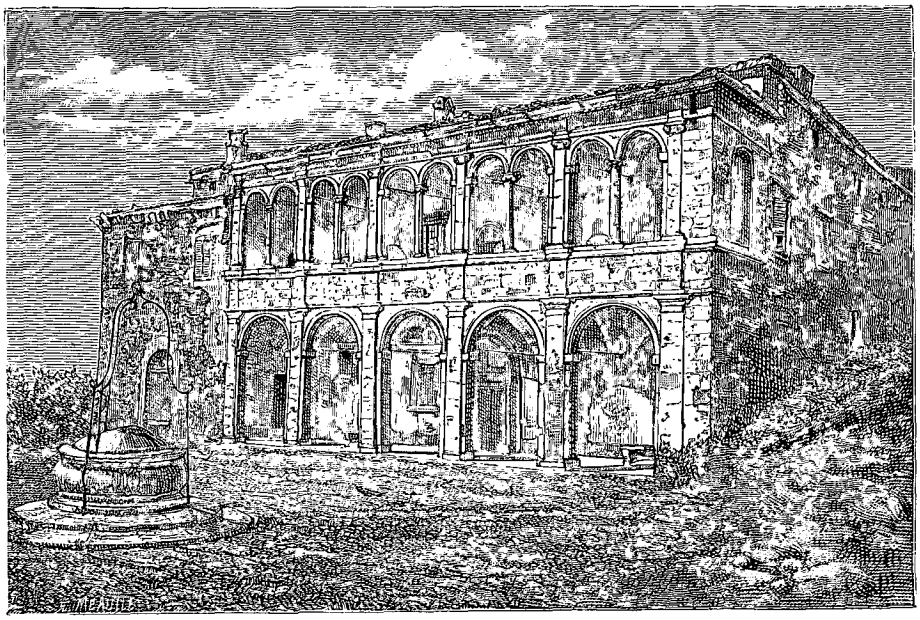
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouve sa façade, tandis que dans la via della Filarmonica, sur laquelle donnent les fenêtres de derrière, ce même rez-de-chaussée surplombe au moins de la hauteur de quatre étages.

Le Corso est bordé de quelques palais d'une superbe tournure; à droite, on rencontre d'abord le palazzo Bucelli, dont la façade est incrustée de bas-reliefs étrusques assez frustes; une inscription latine rappelle qu'en 1769 le grand duc de Toscane, Pierre-Léopold, a daigné visiter les collections réunies dans cette demeure. Les tentatives que je fais pour être admis à la même faveur restent sans résultat; le propriétaire, paraît-il, a emporté la clef, et il faudrait attendre son retour pour pouvoir pénétrer dans les pièces renfermant les antiquités étrusques.

En poursuivant notre route, nous passons devant l'église Saint-Augustin, construction vaste, mais hybride, du dix-septième au dix-huitième siècle. J'en dirai autant de l'église de Sainte-Lucie, située un peu plus haut; la façade porte la date de 1653; l'intérieur n'offre rien de remarquable. Puis vient une maison avec une plaque de marbre rappelant que Garibaldi a demeuré là en 1849. A partir de Saint-Augustin le Corso devient étroit et escarpé; il communique avec quelques autres rues encore plus montueuses, mais dans lesquelles on chercherait en vain les brusques solutions de continuité, les échappées de vue qui rendent si pittoresques d'autres villes de montagnes, Urbin, Sienne, Pérouse, Assise.

Les palais qui bordent la partie gauche du Corso sont plus dignes d'étude. L'un d'eux, le palais Cervini (actuellement palais Argiolotto), a pour auteur un architecte florentin célèbre, auquel Montepulciano doit ses plus beaux monuments : Antonio da San Gallo le



Montepulciano. Presbytère de Saint-Blaise (voy. p. 350). — Dessin de G. Bénédict, d'après une photographie.

Vieux (1455-1534). Cet édifice, dont les ailes avancent sur le Corso, tandis que le corps principal est en retrait, comprend un rez-de-chaussée en « opus rusticum », et deux étages aux fenêtres surmontées de frontons alternativement triangulaires ou semi-circulaires. Le palais Venturi, situé un peu plus loin, a également fort belle tournure.

Plus haut, sur une petite plate-forme d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, s'élève l'église double de la Miséricorde. L'intérieur de l'église supérieure est refait. On y remarque quelques peintures de la fin du seizième ou du dix-septième siècle. Mais il faudrait avoir bien du temps à perdre en Italie pour y étudier les productions d'une si triste décadence. Réservons-nous pour de plus nobles jouissances. Un retable de Pierre Lorenzetti (mort vers 1348), le *Couronnement de la Vierge*, exposé dans un oratoire dépendant de l'église, mérite à plus juste titre de fixer notre attention. On y admirera surtout la variété des attitudes, la liberté de mouvements des quatre anges agenouillés dans le bas et vus de dos. La Vierge est d'une grâce touchante; le voile blanc qui recouvre son cou et le bas de son visage fait ressortir la beauté de ses traits. Cette page magistrale unit la solennité du moyen âge au sentiment de la vie qui annonce l'avènement d'un art nouveau.

L'église inférieure de la Miséricorde (entrée sur la via del Poggiolo) a été restaurée en 1846; elle ne contient de remarquable qu'un bas-relief de l'école des della Robbia : au centre, le Christ à mi-corps, au milieu d'un chœur d'anges; en bas, dans la prédelle, la Vierge et saint Joseph adorant l'enfant divin, et l'Adoration des Mages; en dehors du panneau central, à gauche, la Vierge debout; à droite, l'ange de l'Annonciation. Pilastres avec des rinceaux et des arabesques. Les figures blanches se détachent sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue à Arezzo (voy. p. 352). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond bleu; seule la tige du lis que tient l'ange Gabriel est verte. Composition pleine d'âme et de poésie.

La place Victor-Emmanuel, située près du sommet de la montagne qui supporte Montepulciano, présente un ensemble d'édifices assez imposant : à gauche, la Préture, le palais Contucci, le palais Tarugi; à droite, l'hôtel de ville; au fond, la cathédrale.

Le palais du Préteur renferme, dans la salle d'audience, un bas-relief de l'école des della Robbia, que MM. Burckhardt et Bode, sans entrer dans d'autres détails, déclarent excellent. Devant un tel éloge, venant de juges aussi autorisés, je me gardai bien de négliger l'étude de cette œuvre, qui, soit dit en passant, paraît former le seul ornement du Palazzo Pretorio. Le retable, protégé par deux volets, dont le chancelier du tribunal a la clef, nous montre la Vierge assise avec l'enfant, entre deux saints, l'un tenant un couteau, l'autre une lance; deux anges, voltigeant au-dessus d'elle, s'apprêtent à poser une couronne sur sa tête. Une inscription reproduit la formule assez connue : *Sub tuum presidium confugimus sancta dei genitrix*. Les figures blanches se détachent simplement sur un fond bleu; la bordure (pilastres avec des fruits, des pommes de pin, des raisins, sortant d'un vase placé dans le bas) se distingue par des tons plus nourris, dans lesquels dominent le vert, le jaune et le violet. Une frise avec des têtes de chérubins complète cette œuvre, assurément fort intéressante, mais qui manque cependant de finesse.

Le palais Tarugi, élevé par Antonio da San Gallo le Vieux, est un édifice lourd plus encore qu'imposant. Les arcades du bas ont des proportions trop massives; la séparation des étages n'est pas suffisamment indiquée; les profils manquent de finesse. La fermeture de la loge, autrefois ouverte, qui surmontait le palais, a rendu ces défauts plus visibles encore.

Le Dôme, en tant que monument, n'a rien qui sollicite l'attention du touriste ou mérite sa sympathie. Quoique, en Toscane, on soit accoutumé à trouver des églises dont la façade attend son achèvement, celle du Dôme de Montepulciano m'a paru particulièrement hideuse dans sa nudité. L'intérieur (trois nefs très amples, voûtées en berceau) n'offre de remarquable qu'une *Assomption* de Taddeo di Bartolo (1401), le tombeau et la statue couchée de Franciscus de Piendibenis, nommé évêque d'Arezzo par le pape Jean XXIII (1410-1415), travail simple et majestueux, quoique un peu rude, enfin les statues et bas-reliefs du tombeau d'un savant du quizième siècle, Bartolomeo Aragazzi, dont nos gravures reproduisent les principaux fragments. On a longtemps fait honneur de cet ouvrage important à Donatello. Mais la critique est aujourd'hui d'accord pour y reconnaître un travail de Michelozzo, exécuté sous la direction de Donatello, entre 1427 et 1429. Et de fait, dans ces figures d'une élégance trop cherchée, on ne reconnaît pas la verve, la puissance qui caractérisent jusqu'aux moindres productions de l'immortel chef de l'école florentine du quinzième siècle.

Un effort encore, et nous arrivons au terme de notre ascension, la forteresse, bâtie sur le point culminant de la cité : bientôt il ne restera que le souvenir de cette construction, à la démolition de laquelle on travaille activement.

De cet observatoire magnifique le spectateur aperçoit, directement au-dessous de lui, sur un monticule, la superbe église de la Madonna di San Biagio. Mais qu'il n'essaye pas d'abréger le chemin en prenant à travers champs : à chaque instant il rencontrera des haies, d'une texture fort savante, qui forment un obstacle infranchissable. Force nous est de suivre la route, qui, par d'assez longs circuits, conduit à l'église. Cette route, bordée de cyprès, est excessivement escarpée : aussi est-elle abandonnée depuis longtemps; celle qui l'a remplacée a eu le même sort; il y a donc aujourd'hui trois routes partant toutes de la ville pour aboutir par des courbes différentes au même point. Laissant de côté, à gauche, le Campo-Santo, dans lequel des plaques incrustées dans le mur d'enceinte tiennent lieu de monuments funéraires, j'arrive sur la plate-forme, isolée de toutes parts, sauf du côté de la ville, qui supporte l'église de Saint-Blaise. Quoique placée en contre-bas, eu égard à Montepulciano, cette plate-forme nous offre une vue magnifique.

L'église de la Madone de Saint-Blaise, le chef-d'œuvre d'Antonio da San Gallo le Vieux, est construite en blocs de travertin d'un jaune superbe.

Le presbytère, situé à quelques pas de l'église, a été comme elle commencé en 1518; il est sans doute aussi de la main d'Antonio da San Gallo. C'est un édifice fort élégant, avec ses arcades séparées par des pilastres, et sa loge ouverte.

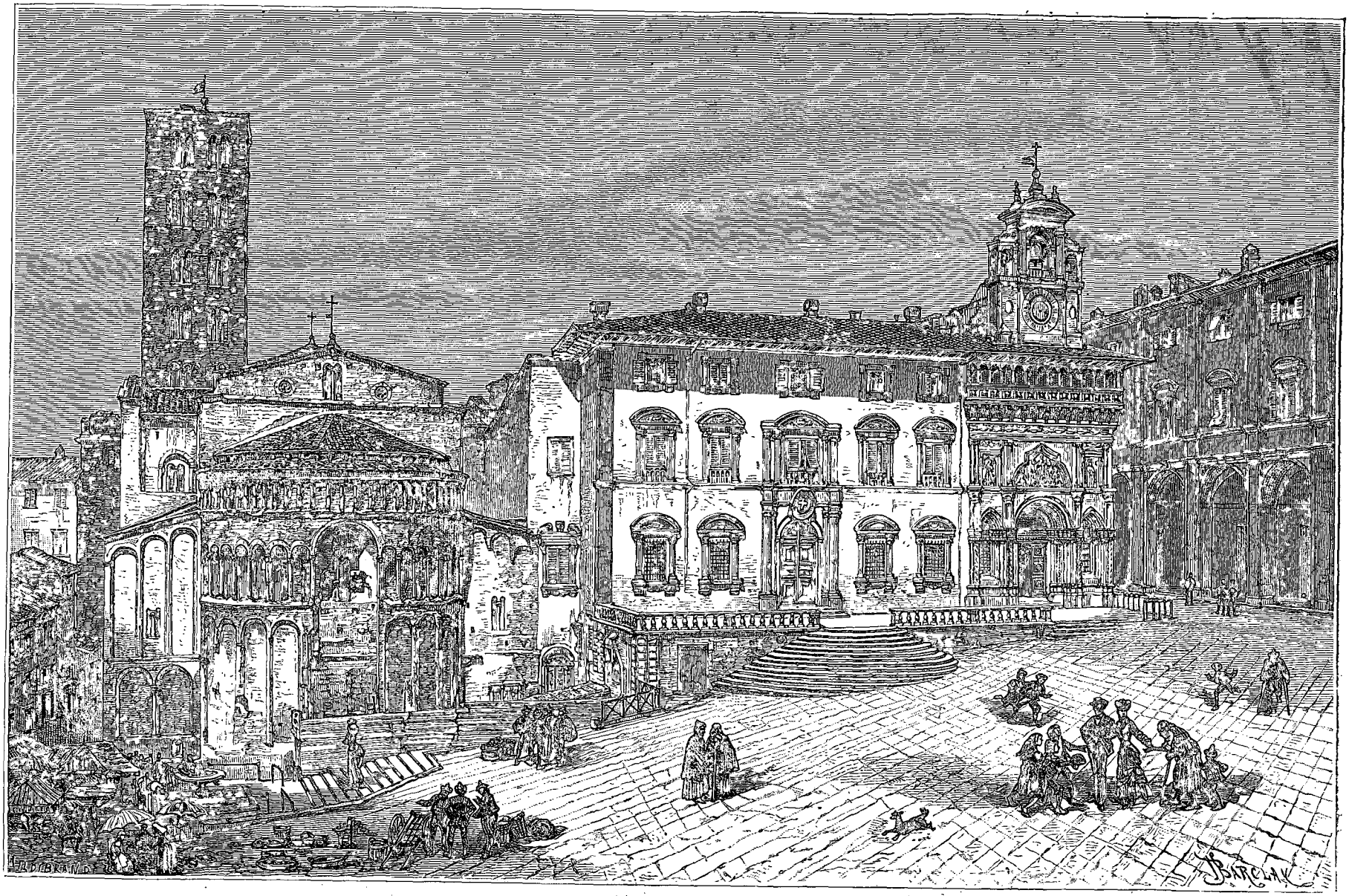
On ne se douterait pas, en venant de Pienza, que Montepulciano, qui est situé à cinq cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui reçoit si rarement la visite des touristes, est une station de chemin de fer (ligne de Chiusi-Sienne-Empoli). Il est vrai qu'il faut une ouïe assez fine pour entendre le sifflement de la locomotive au milieu de ces montagnes, car la station de Montepulciano est éloignée de la ville de six à huit kilomètres : la diligence met près d'une heure pour franchir la distance, quoique la route descende sans cesse. — En prenant le train de trois heures trente-six après midi, on arrive le même soir soit à Sienne, soit à Florence.

En résumé, il suffit de quatre jours en partant de Florence, de trois jours et demi en partant de Sienne, pour faire l'excursion que nous venons de décrire et qui, nous l'espérons, tentera quelques lecteurs du *Tour du Monde*.

IV. Arezzo.

Après les pays de montagne, les pays de plaine; après les fatigues et les surprises des pérégrinations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

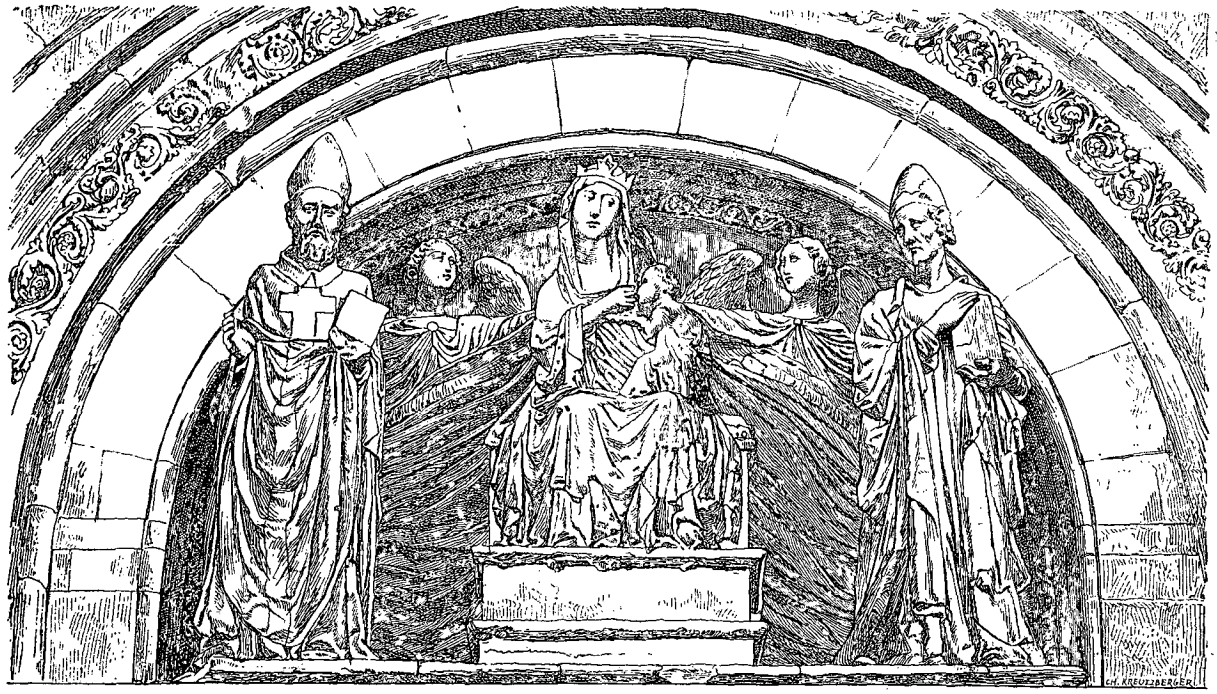


Piazza Grande, à Arezzo (voy. p. 352). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans des régions peu accessibles et peu explorées, les faciles et brillantes excursions dans les villes du bassin de l'Arno, ces villes qui forment autour du lis florentin comme une vaste ceinture de fleurs. Je ne crains pas d'affirmer que, même là, il y a ample matière aux découvertes; pour peu que l'on se donne la peine de regarder, on rapportera une riche moisson d'impressions nouvelles de contrées qui paraissent n'avoir plus de secrets à livrer. La grande et belle cité d'Arezzo nous en fournira la preuve. Tout le monde l'a aperçue en passant, dans le trajet de Florence à Rome. Mais combien peu de voyageurs ont eu la tentation de mettre pied à terre et de consacrer ne fût-ce qu'une couple d'heures à l'étude de ce vaste musée! J'ignore à quoi tient cet injuste dédain, et je ne m'arrêterai pas à le rechercher. Essayons plutôt de réagir contre un préjugé que rien ne justifie : la description des trésors d'art qui peuplent la ville sera le meilleur des plaidoyers.

Arezzo est situé dans une plaine assez étendue, bordée de montagnes. Le chemin de fer passe à deux pas des portes, masquées par un rideau d'arbres; aussi est-on tout surpris, quand on pénètre par une pente douce au cœur de la cité, de découvrir le terrain le plus accidenté, le plus montueux qui se puisse imaginer : tous les vingt mètres le spectacle change; tantôt le regard domine librement les campagnes environnantes; tantôt on se trouve au fond d'un bassin, bordé de rues qui paraissent à pic et dont le sommet se détache sur le fond bleu du ciel.



Porte latérale de la cathédrale d'Arezzo. — Dessin de Ch. Kreutzberger, d'après une photographie.

La principale de ces rues, celle qui de l'une des portes conduit sur la place du Dôme, est assez terne dans sa partie inférieure, formée de constructions modernes. Mais lorsque l'on approche du sommet du monticule, on découvre tout à coup une série de monuments d'un aspect vraiment grandiose. A droite, c'est l'église Santa Maria della Pieve, qui a été naguère gravée dans le *Tour du Monde*, et sur laquelle nous reviendrons; à gauche, c'est l'ancien Palazzo Pretorio, converti en prison : on remarquera sur sa façade la vénérable et pittoresque série des écussons de pierre des commissaires florentins : ce sont les annales de la ville pendant un grand nombre de générations.

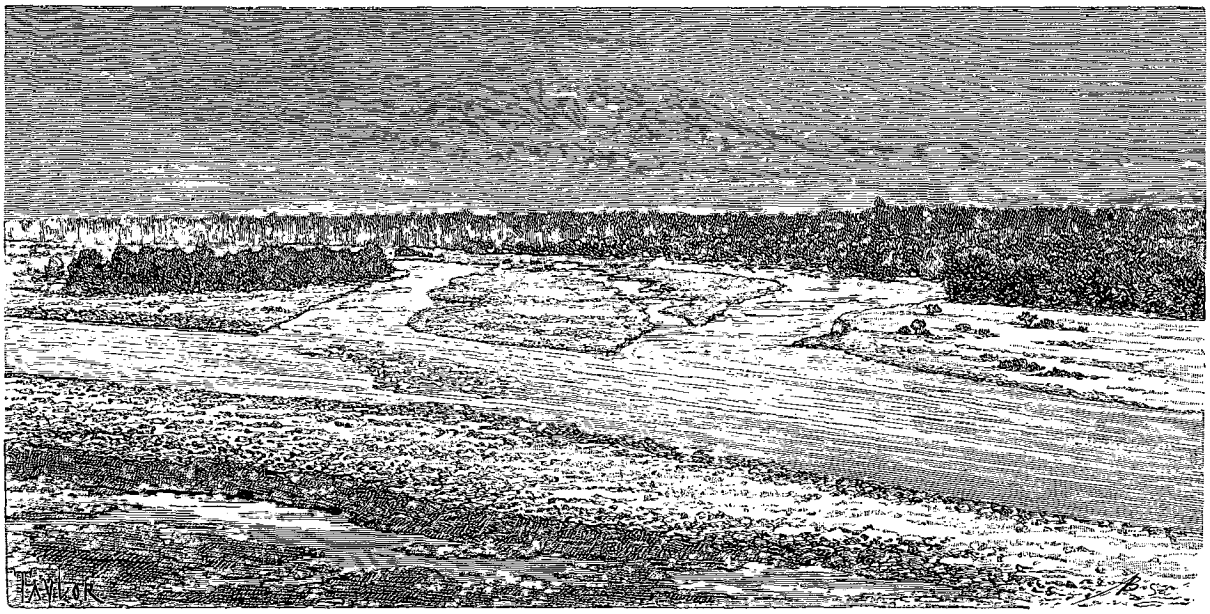
Derrière Santa Maria della Pieve s'étend la belle « Piazza Grande » : l'abside de cette église, la jolie façade du palais de la Fraternité, les loges de Vasari, construites en 1573 par l'artiste de ce nom, Arétin de naissance, enfin la statue du grand-duc de Toscane, Ferdinand III, élevée en 1822, font de cette place une des plus imposantes de l'Italie.

Quelques pas encore et nous découvrons, sur une autre place plus vaste et plus élevée, la cathédrale d'Arezzo; je me bornerai pour aujourd'hui à signaler les sculptures, d'un caractère étrange, qui ornent le portail latéral du côté qui fait face à la rue que nous avons suivie jusqu'ici. La description même de ce monument nous occupera dans une autre livraison.

Eugène Müntz.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cours de l'Ingour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE[1],

PAR MADAME CARLA SERENA[2].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les lecteurs du *Tour du Monde* qui m'ont suivie en Mingrélie se souviennent peut-être du premier pas que je fis vers l'Abkasie, en franchissant à gué le fleuve *Ingour*. Le manque complet de photographies de l'intérieur de l'Abkasie a retardé la publication de la continuation de ce voyage. Je fus même menacée de ne pas pouvoir l'illustrer du tout, les photographes du Caucase ayant refusé de s'aventurer en Abkasie, par crainte de risquer leur vie dans cette province sauvage et rebelle. Je me trouvais à Vienne au mois d'octobre dernier, lorsque je reçus encore un refus formel et décisif. Désireuse cependant de voir paraître la suite de mon récit dans le *Tour du Monde*, je m'improvisai photographe et me rendis une seconde fois seule en Abkasie, bravant dangers et difficultés, surtout ceux qu'offrait la saison avancée. Mon entreprise fut couronnée de succès : les dessins publiés ici sont la reproduction des photographies que j'ai faites.

L'Abkasie semble être pour moi le pays des privations. Déjà j'y étais restée trois mois sans parler[3]. Derechef j'y passai trois semaines presque sans dormir, car les courtes journées obligeaient de cheminer la nuit, afin d'arriver le jour aux sites à photographier.

Je quittai Vienne le 16 octobre et j'y fus de retour le 12 décembre, date fixée pour la fête du jubilé de la Société de Géographie, à laquelle j'étais invitée. Cette fête eut lieu plus tard, à cause de la catastrophe du Ring-Théâtre.

Le voyage de Vienne à Tiflis, aller et retour, me prit un mois. Le reste du temps je galopai et photographiai en Abkasie. Je m'enfonçai aussi en Kakhétie dans le même but. Dans le texte qui suit sont intercalées, çà et là, quelques lignes se rapportant à cette dernière excursion (1881), annexée à la première en 1876.

I

Premier essai de photographie. — Halte à Tiflis, Novo Senakı, Zougdidi. — Déjeuner au pied de la forteresse Roukhi. — Passage de l'Ingour. — Coup d'œil historique. — La rive gauche de l'Ingour et la forteresse d'Otzartzé. — Relais de poste et miliciens. — Le village de Sabéria. — Un repas hospitalier. — Superstitions. — Le partage des terres. — La noblesse indigène. — Détails des mœurs. — Le bourg d'Okoum. — Types régionaux.

Mon départ arrêté, j'eus à peine le temps de faire les préparatifs nécessaires pour mon audacieuse excursion, voulant profiter du bateau de Vienne en correspondance pour Constantinople.

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401.

2. Au retour de Mme Serena de l'Abkasie, le roi d'Italie fit frapper pour elle une grande médaille en or à son effigie. — Sous l'étoile de l'Italie est gravée l'inscription: *A Carla Serena benemerita degli studi etnografici. Esploratrice coraggiosa delle regioni Caucasee.* 1882.

3. Voyez mon volume *De la Baltique à la Caspienne. Souvenirs personnels.* Dreyfus, éditeur, Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je partis, photographe improvisé, sans avoir pu mettre à l'épreuve mon habileté. Tout inquiète du succès de mon entreprise, à mon débarquement à Batoum, je choisis pour sujet de mon premier travail le bateau *Léda* du Lloyd Autrichien, qui m'avait amenée, employant des plaques sèches à la gélatine. J'eus quelque difficulté à trouver à Tiflis un photographe au courant de ce système. J'y réussis cependant, et indicible fut ma joie en voyant sortir la *Léda* claire et belle de son bain d'acides. Mes essais successifs m'encouragèrent encore.

A Tiflis, on me dissuada d'aller en Abkasie; mais, décidée, j'obtins la protection nécessaire de l'autorité; le général Staroselski, administrateur civil du Caucase, ne manqua pourtant pas de me dire : « Votre héroïsme touche à la folie. »

Une pluie diluvienne me retint d'abord à Tiflis. Je poussai jusqu'à Novo-Senaki; les routes étaient submergées. Forcément l'hôte du chef du district, un noble Géorgien qui faisait régulièrement sa sieste ayant à la main un cigare que son valet, superbe Mingrélien, tâchait constamment d'allumer, je fis son portrait pendant son sommeil.

A Zougdidi, à la joie des grenouilles, la pluie me poursuivit toujours. Profitant d'une éclaircie, j'allai à Roukhi, où mes compagnons m'offrirent à déjeuner. L'un d'eux m'apporta un poulet rôti tout chaud, qu'il tenait délicatement entre deux doigts.

Enfin je passai encore *mon Rubicon* en traversant l'Ingour, cette fois dans une barque grossièrement construite, que l'on emploie lorsque le fleuve grossit. Un gai rayon de soleil me salua lorsque je mis le pied sur la rive.

L'impétueux Ingour sépare la Mingrélie du Samourzakan. Les deux provinces furent souvent en guerre, les chefs de l'une ou de l'autre cherchant plus d'une fois à s'arrondir aux dépens de la voisine. La seconde faisait autrefois partie de l'Abkasie, contrée qui lui est limitrophe, et où régnait la lignée des Sherwachidzé. Un de ces princes, Djigechia, ayant confié à son fils Mourzakan le gouvernement des districts éloignés dont je parle, celui-ci, à la mort de son père, demeura maître des territoires qu'il avait été chargé d'administrer, et les appela, de son propre nom, *Sa-Mourzakan* (le préfixe *Sa* indique la propriété).

Six princes de sa famille régirent, après lui, le pays. Le dernier, Manoutchar, fut tué par un de ses serfs en 1812. De son mariage avec la fille du Dadian de Mingrélie, Tariel, il laissait deux fils, Alexandre et Dimitri; mais l'aïeul maternel, qui convoitait le Samourzakan, entreprit de se défaire de ses neveux, et y réussit. Le premier, accusé par lui de rébellion envers le chef du Caucase (depuis 1808 la contrée était soumise à la Russie), fut envoyé en Sibérie et y mourut; quant au second, il lui tendit un piège et le tua. Dès lors le Samourzakan fut administré par le Dadian de Mingrélie, sous le protectorat russe.

L'Abkasie, à la même époque, avait pour chef Giorgi Sherwachidzé, autrement dit Safer Bey, car les princes régnants de cette famille portaient simultanément deux noms, l'un chrétien, l'autre musulman. Allié, lui aussi, par sa femme au souverain de Mingrélie, Safer Bey laissa ce dernier gouverner le Samourzakan à sa guise; mais, après lui, son second fils Hamoud Bey, Michel Sherwachidzé (l'aîné était mort au bout de quelques mois de règne), revendiqua la possession de la province. Il s'ensuivit une querelle que la Russie apaisa en prenant pour elle-même le Samourzakan et en y plaçant un administrateur impérial. Comme fiche de consolation, la Mingrélie reçut sept villages faisant partie de la contrée; l'Abkasie, de son côté, fut agrandie des terrains situés entre les fleuves Galisga et Ochouri, de sorte que, à la suite de ce partage, qui eut lieu en 1836, ce fut le second de ces cours d'eau, et non plus le premier, qui la sépara du Samourzakan. Enfin, en 1867, cette dernière région, qui jusqu'alors avait eu son gouverneur propre, fut annexée au territoire abkasien.

Au point de vue administratif, l'Abkasie n'est pas encore assimilée aux autres provinces du Caucase; au lieu d'avoir, comme celles-ci, sa cour de justice et ses autorités civiles, elle est soumise au régime militaire. D'ailleurs, entre le Samourzakan et la Mingrélie, le vieux différend relatif aux frontières est toujours vivant, si bien que l'on a récemment institué une commission mixte, composée des membres du gouvernement de Koutaïs (dans le rayon duquel est la Mingrélie) et de l'administration de l'Abkasie (dont le Samourzakan, on l'a vu, fait partie), pour déterminer la ligne exacte de démarcation. Le fleuve Ingour, qui coule dans l'entre-deux, fournit lui-même matière au litige; car ses ondes capricieuses et rapides submergent souvent les bas-fonds des territoires en bordure, non sans y causer maint ravage, et il s'agit en outre de décider auquel des deux pays appartiennent les îles qui se sont formées dans le lit de la rivière.

J'ai décrit ci-dessus [1] les ruines de la forteresse de Roukhi qui dominent la rive mingrélienne du cours d'eau; sur le bord opposé se trouvent également les restes d'un fort, connu sous le nom de Otzartzé : ces deux squelettes, désormais insuffisants, semblent encore se jeter, d'une berge à l'autre, des regards de défi. J'ai parlé aussi des gigantesques poteaux auxquels s'attachent, en cet endroit, les fils aériens de ce télégraphe indo-britannique qui va de Londres à Calcutta en longeant le littoral de la mer Noire. Le palis de la rive samourzakaniote, quoique moins haut que celui de Roukhi, est cependant encore d'une taille respectable, puisqu'il mesure soixante-dix pieds; il est protégé avec le même soin que son frère du bord mingrélien contre les attaques du fleuve impétueux. De loin ces deux énormes piliers apparaissent comme les mâts

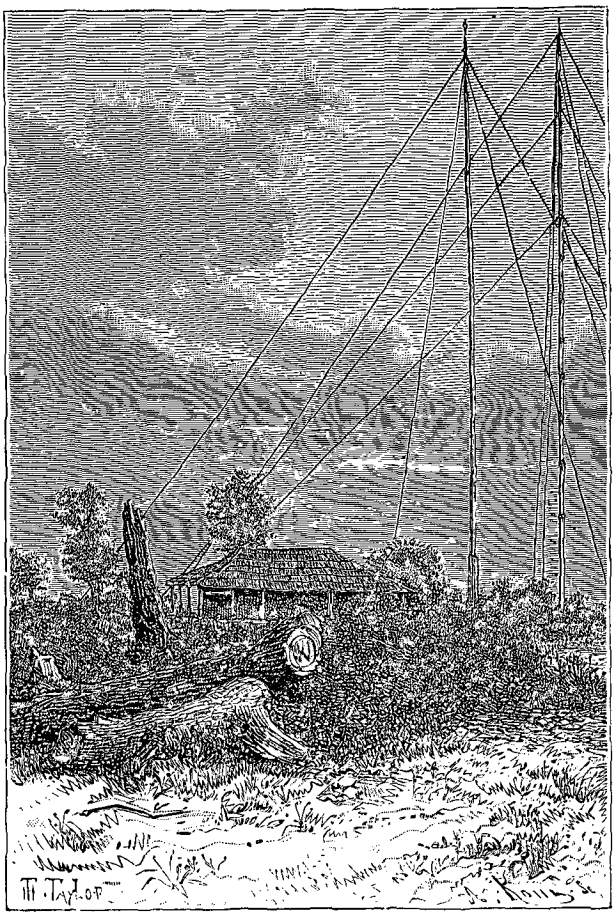
1. Voy. le *Tour du Monde*, t. XLI, p. 410.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un navire colossal avec leur gréement de cordages. Silencieuse et furtive, la pensée humaine glisse par les longs fils électriques lancés fantastiquement dans les airs, et le va-et-vient fébrile de dépêches, qui franchit, mystérieux et inaperçu, ces contrées solitaires, semble un dialogue d'esprits invisibles s'entretenant tout bas à travers l'espace.

Sur le même plan, à une distance de quelques mètres, est fiché un poteau en fer, communiquant avec d'autres en bois, qui s'étendent sur la ligne principale, reliés au grand fût planté près du fort de Roukhi, et forment ainsi deux branches distinctes à Otzartzé. Le palis qui s'élève en ce dernier point porte le numéro 602, avec les noms de ceux qui ont dirigé ces travaux, d'une exécution si malaisée en un pays dénué de toute ressource. De place en place, du reste, sur le parcours de la ligne télégraphique, s'échelonnent des stations de surveillance, pour parer aux accidents éventuels; de Kertch (mer Noire) à la frontière de la Perse, on compte vingt de ces postes, où le contrôle commence à sept heures du matin et finit à dix heures du soir. Dans les bureaux du Caucase, et spécialement sur les côtes de la mer Noire, il n'y a pas de service de nuit, vu l'impossibilité où l'on serait, lors même qu'une interruption serait signalée sur la ligne, de se déplacer dans les ténèbres à travers cette contrée aux routes presque impraticables et coupées de torrents. La fonction du contrôleur consiste à vérifier, à chaque heure sonnante, les mouvements de l'aiguille du galvanoscope; sa position lui indique s'il y a rupture dans les communications, et si une station intermédiaire est obligée de réparer les dégâts. Ces observations quotidiennes composent un journal envoyé mensuellement au bureau central de Tiflis.

On fut fort surpris de me voir monter au haut de la tour du fort d'Otzartzé pour y prendre les vues qu'elle domine. Deux tchapars (miliciens) m'y suivirent pour me soutenir. Il faisait du vent, et l'étonnement de ces hommes, de voir que je ne craignais rien, égalait leur peur, car le lieu est réellement dangereux.



Poteaux du télégraphe indo-britannique, près d'Otzartzé.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

La position de l'ex-forteresse d'Otzartzé est magnifique : le Caucase d'une part, de l'autre les plaines de la Mingrélie, on ne saurait rien rêver de plus grandiose. Le gros des ruines, entouré d'un mur qui court le long de la rivière, se compose d'une haute tour carrée, à plusieurs étages, bâtie en cailloux roulés de l'Ingour et pourvue de passages souterrains, où, selon la tradition, les chefs du pays cachaient jadis leurs trésors. Quand on arrive par terre, on rencontre, à droite de la muraille qui ceint le bas de la tour, une pièce voûtée dont l'entrée forme un arceau en parfait état. Dans la tour même il y a une autre chambre plus grande, également voûtée, qui paraît avoir servi de chapelle, et d'où l'on accède à l'étage supérieur.

A gauche, du côté du fleuve, vient à la suite du mur d'enceinte un corridor où l'on entre par une porte ogivale, et qui conduisait par des passages souterrains à d'autres forteresses du pays, communiquant de la sorte entre elles. Tous ces ouvrages de défense, tant dans l'Abkasie et le Samourzakan que sur le territoire mingrélien et iméréthien, datent de l'établissement des colonies grecques et génoises au pied du Caucase. Plus tard l'invasion musulmane dut en briser la résistance.

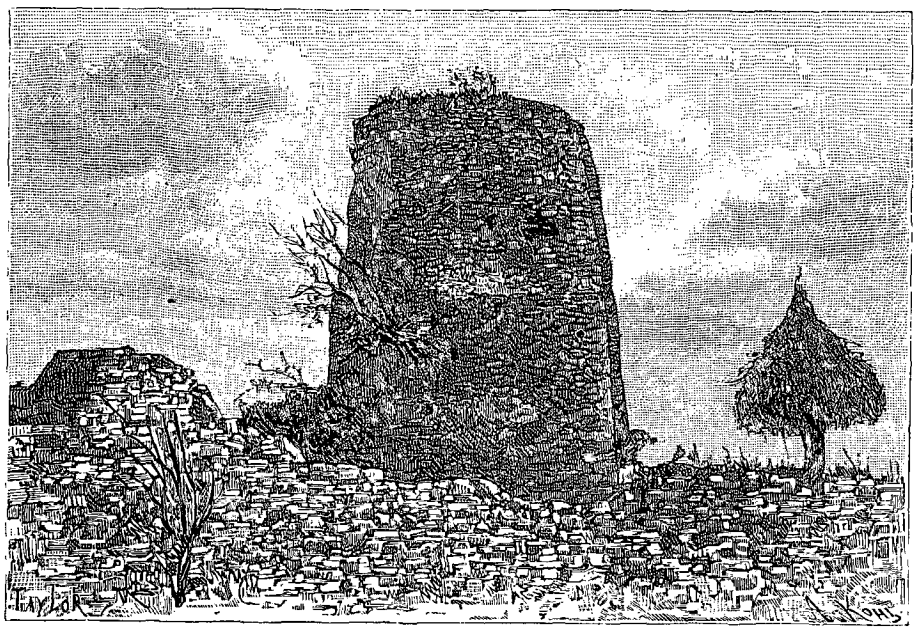
Un autre vieux rempart du christianisme dans ces régions, c'était la citadelle de Satanjio, située sur la montagne du même nom, à quelques verstes d'Otzartzé; on a, dit-on, découvert récemment une communication secrète entre les deux places.

La végétation autour d'Otzartzé est, comme partout dans le pays, luxuriante ; ce ne sont que tapis de fleurs sauvages, arbres à fruits dont la nature seule fait les frais de culture, ceps de vigne entrelaçant leurs puissantes tiges sarmenteuses jusqu'aux plus hautes branches des grands troncs séculaires, chênes, tilleuls, noyers, châtaigniers, qu'a enfantés le sol vigoureux du Caucase. Au-dessous de ce site grandiose, l'Ingour, divisé en plusieurs bras, roule précipitueux sur son lit de rochers, et lorsque, dans les fortes crues, son courant charrie les énormes épaves qu'il a arrachées aux gorges des monts, le grondement des ondes en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furie ressemble au bruit d'une tempête marine ; ce grondement est la terreur du riverain, qui connaît toutes les nuances de la voix du fleuve et ne se trompe jamais sur l'annonce d'un désastre.

Les sommités qui dominent l'impétueux cours d'eau sont en harmonie avec lui : à l'arrière-plan s'élève la chaîne éternellement blanche de neige qui borde le Samourzakan et la Souanéthie ; en deçà commence le relief d'Absta Sabéria (pâtis de Sabéria), où le bétail trouve l'été une nourriture toujours abondante. Ce nom de *Sabéria* est celui du district et aussi du village que commande la montagne ; le mot, dans la langue locale, signifie « réunion de moines » ; de moines, là, il n'y en a cependant pas. Près du fort, enfin, est une ex-station de Cosaques russes ; puis, dans le voisinage, un relais de poste desservi par de paisibles miliciens régionaux, lesquels sont tenus de fournir des chevaux pour le service du gouvernement. Chaque cheval est payé par le loueur à raison de cinq kopecks par verste (le kopeck équivaut à peu près à un sou). Ces miliciens remplissent également les fonctions de facteurs. Leur solde mensuelle est de dix roubles par tête, plus la nourriture. Seuls, parmi la population du Caucase, qui est toujours armée jusqu'aux dents, de sabres, pistolets, revolvers et *kinghals*, ils ont le droit de porter un fusil ; c'est ce qui distingue le soldat national du simple citoyen. Chacune des stations postales dont je parle se compose de deux maisonnettes en clayonnage que l'on nomme *patchka*, et qui ressemblent à de grands paniers carrés. Le toit est fait d'herbes sèches, dont la matière se trouve en abondance dans les marécages du pays. L'une de ces cabanes constitue le logis des hommes ; l'autre est censée servir d'écurie aux chevaux ; mais la vérité est que, nuit et jour, ceux-



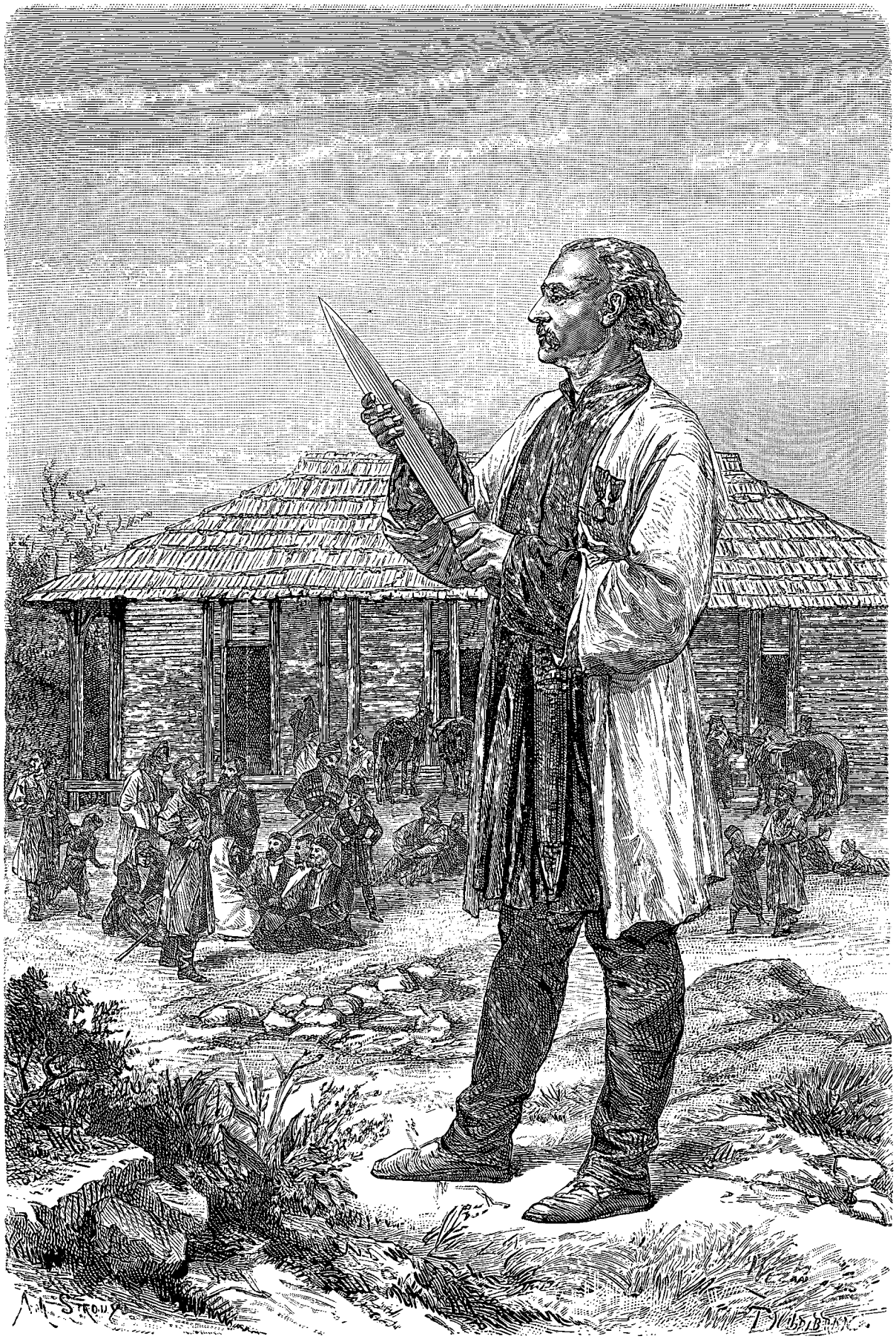
Fort d'Otzartzé (voy. p. 355). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

ci sont aux champs ou dans les forêts voisines ; aussi le voyageur qui a besoin de relayer a-t-il soin d'envoyer prévenir à l'avance les gardiens de la station.

La plupart des miliciens appartiennent à la classe de la noblesse, et ce service est même brigué par les princes du pays. Pas grand'chose à faire, un vernis extérieur de soldat, c'est plus qu'il n'en faut pour séduire cette aristocratie caucasienne, qui a la vocation du *farniente* et l'amour des guenilles. Ces glorieux porte-haillons sont aussi chargés de garder les routes, et celles-ci sont, il faut bien le dire, aussi sûres aujourd'hui qu'elles l'étaient peu il y a quelques années.

Au poste d'Otzartzé, outre le personnel de la milice, composé de huit hommes, il y a encore comme habitants un propriétaire de *doukhan* avec sa famille. Un doukhan est un établissement tout à fait typique, à la fois hôtel, restaurant, débit de vin, dépôt de comestibles, bref, offrant toutes les ressources d'un buffet populaire ; par malheur, le seul aspect des objets multiformes contenus entre les quatre murs odorants de cette cantine suffit à rassasier la faim des moins délicats. Impossible de s'imaginer les prodiges de malpropreté réalisés en ce local fantastique ; tous les exemplaires de l'espèce animale, chiens, chats, poules, canards et porcs, y vivent ensemble dans une douce harmonie ; elle aurait pu servir de modèle aux riverains qui ont vécu en désunion pendant si longtemps. Une surprise m'était réservée en descendant de la tour d'Otzartzé. Devant le doukhan je vis étalé sur le sol un déjeuner à la mode du pays. La pièce de résistance était un gros dindon rôti. Un des nobles de mon escorte s'apprêtait à le découper avec son kinghal, dont il essaya la lame. Le galant Samourzakaniote s'était ôté son *bachlik* et me l'offrit en guise de coussin pour m'y asseoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un noble Samourzakaniote essayant son kinghal. — Au fond, le doukhan d'Otzartzé. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies de Mme Carla Serena et de M. Ermakoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si, d'Otzartzé, on quitte l'Ingour, pour se diriger vers le district et le village de Sabéria, le paysage change aussitôt. La campagne, toute plate, devient plus riante et plus cultivée, sans que le lointain décor du Caucase offre des aspects moins variés. Le maïs croît en abondance dans la plaine. Par-ci, par-là, on voit aussi quelques champs de blé, dont le rendement sert dans les grandes circonstances, telles que les repas de noce ou de deuil, à faire le pain que l'on nomme *lavache*. Quant à la nourriture ordinaire du riche comme du pauvre, c'est la bouillie de farine de maïs, que les Abkases appellent *absouabsta*. Si, au Samourzakan et en Mingrélie, le blé croît encore en quelques endroits, en Abkasie on ne le trouve nulle part. Il n'y a même que peu d'années que la culture du maïs y est devenue générale ; auparavant, les grands du pays étaient les seuls dont les terrains produisissent ce genre de céréale, et c'était à eux que devaient s'adresser les gens moins favorisés qui avaient quelque hôte à traiter. En revanche, on consommait de la viande et du vin.

Le village de Sabéria, près duquel se trouvent, sur une hauteur, les débris d'un fort qui faisait autrefois partie du cordon de défense régional, a un air des plus riants. Lors de mon premier voyage, je partis le matin d'Otzartzé, et y arrivai vers midi. J'y fis une halte de trois heures, tant pour le repas que pour la sieste, celle-ci absolument nécessaire à ce moment de la journée et dans ce pays surtout en été. Cette fois-ci je restai plus longtemps à Sabéria. J'y fus encore l'hôte du personnage principal du pays, le prince Surab Tchkotwa, et de sa famille, qui me reçut en ancienne connaissance. Il me conduisit à travers ses immenses champs de maïs et me montra son vaste *magasa* où la récolte est conservée. Il faut une échelle pour atteindre cette grange, construite à une certaine élévation du sol, pour la préserver de l'humidité.

Tous les jours le cuisinier y prend la quantité voulue pour la bouillie usitée. Il va sans dire que l'étranger, qui ne connaît ni les chemins ni la langue, ne saurait s'aventurer seul en ces régions non civilisées; il a donc son guide, officiel ou gracieux, qui l'annonce d'avance aux lieux de halte ou de gîte choisis, et comme les devoirs de l'hospitalité sont également sacrés au Caucase pour le pauvre et pour le riche, à n'importe quel seuil qu'il se présente, l'arrivant est d'un accueil cordial.

Malgré cet accueil, j'eus souvent à refouler mes préjugés en matière de propreté et de délicatesse; j'eus à me faire une raison et à ne point reculer épouvantée, quand, par manière de prélude au repas, je vis s'avancer un indigène aux pieds nus, vêtu de haillons dégoûtants, qui me tendit, en guise de bassin, une soucoupe de métal armoriée de crasse et de vert-de-gris. Rien ne me força d'ailleurs d'accepter le contact avec ce vase fantastique offert par cet étrange valet de chambre. Lorsque un second indigène qui suit le premier, et lui ressemble fidèlement, verse sur les mains de chaque convive quelques gouttes d'eau d'une cruche de fer toute noircie, tandis que son compagnon tient la soucoupe susnommée, rien ne m'obligea non plus à faire litière de tous mes scrupules et à toucher l'essuie-main de famille qui me fut insidieusement présenté; je pus, à cet étendard maculé, substituer mon propre mouchoir de poche, objet dont nul, autour de moi, n'a jamais soupçonné l'usage.

Ces préliminaires une fois accomplis, on s'assied à une table de bois oblongue où sont étalées des portions de maïs renforcées d'autant de portions de viande, dont l'énorme calibre atteste en même temps et la libéralité de l'amphitryon et le robuste appétit des convives. A ce plat de résistance se joint un ragoût d'agneau ou de poulet, et le complément de ce menu local, qui ne varie jamais, est un gâteau de farine de maïs mélangé de fromage de buffle (*gatschapouri*) et d'un lait aigre de même provenance qu'on appelle *martsveni*. Les doigts sont les uniques instruments de préhension des mangeurs, qui, à l'aide du couteau à fine lame, pièce constituante de l'arsenal portatif de chaque indigène, dépècent si bien le moindre os charnu qu'il n'en demeure que le squelette desséché. Un seul bocal sert pour tous, rempli sans cesse par l'échanson (*arve-itawé*), qui fait le tour de la table; le vin, quelque quantité qu'en boivent les gens du pays, produit une animation sans ivresse. Le repas se clôt comme il s'est ouvert, par l'apparition des mêmes engins d'ablution, un peu plus sales encore que devant, cela va sans dire.

La présence de convives étrangers, même s'il y a des dames parmi eux, a pour effet d'éloigner les femmes; les hommes seuls prennent place à la table. L'étiquette interdit également aux personnes du sexe de s'asseoir devant les visiteurs ou les visiteuses. Quant au maître de la maison, tout le temps que dure le repas, il reste debout, servant ses hôtes.

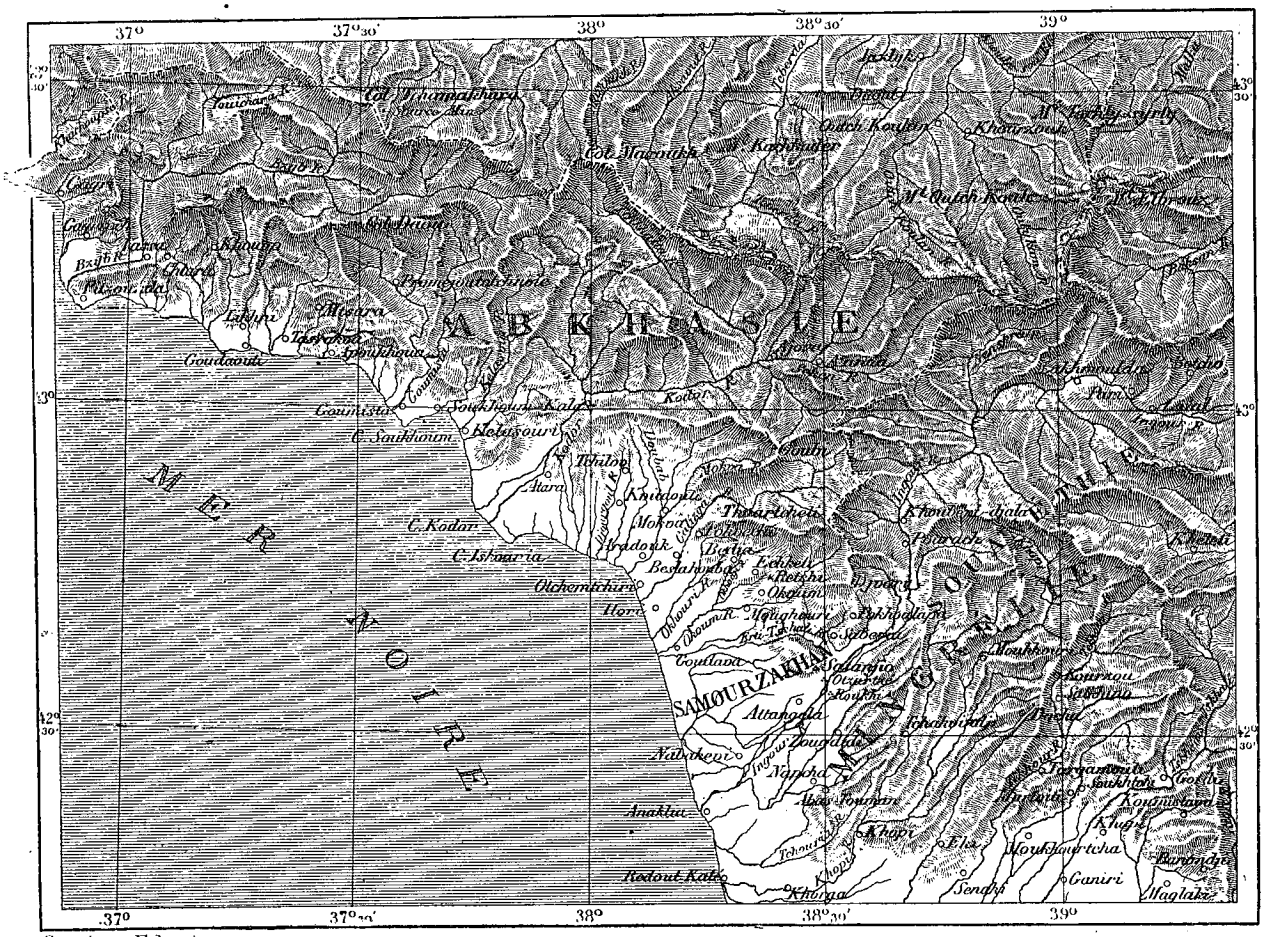
Comme tous les Orientaux, les Caucasiens se mettent fort en frais de compliments pour les étrangers. Lorsque ceux-ci quittent la demeure où ils viennent de recevoir l'hospitalité, le chef de la famille les remercie en termes pompeux d'avoir bien voulu s'arrêter sous son toit; on dirait qu'ici l'obligé est celui qui rend le service.

Au delà du village de Sabéria, le paysage change encore : aux plaines succèdent des montagnes boisées, dont certains aspects rappellent le pittoresque et sauvage district de Styrie (Autriche) qui avoisine le célèbre lieu de pèlerinage de Maria-Zell. Des bois touffus conduisent à de vastes et hautes futaies : chênes, tilleuls, platanes et noyers forment là un magnifique dôme de verdure, sorte de salle de concert sans cesse résonnante, où le rossignol et la fauvette déploient surtout leurs notes harmonieuses. Et le peuple ailé des chanteurs peut moduler éternellement son hymne joyeux à la nature, sans craindre que l'homme vienne troubler ses accords en y mêlant les détonations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses armes meurtrières. On ne chasse pas la gent emplumée dans ce pays, et j'ai dit qu'en dehors des miliciens personne n'a le droit de porter un fusil. L'ancienne chasse au faucon tombe en désuétude, au grand contentement des petits oiseaux. On continue cependant de dresser le rapace volatile, surtout parmi les tribus montagnardes; mais, somme toute, bien que les forêts et les cours d'eau de la contrée abondent en gibier de toute espèce, l'indigène ne songe pas à les exploiter : le maïs répond à tous ses besoins en fait de nourriture.

Ce qui importe pour le voyageur, dans ces parages partout coupés de rivières impétueuses et profondes, c'est d'être un nageur expérimenté et agile. Un détail dira tout : l'Erti-Tskhali par exemple, qui prend sa source dans la montagne de Gralaïa, près de Sabéria, et se jette dans la mer Noire non loin du village de Goudava, doit être franchi sept fois à gué, sur une distance de quinze verstes, depuis ledit bourg de Sabéria jusqu'à celui de Tschiri, où se trouve la limite du territoire. De ponts, il n'en existe pas; si l'onde grossit, hommes et bêtes ont souvent à se débattre contre le courant, et l'on compte ainsi plus d'une victime, dont la mort parfois reste longtemps igno-



Gravé par Erhard.

rée. Que de fois le courage m'a manqué en traversant à cheval ces grands fleuves !

Les villages, au Samourzakan, ne forment point de groupes; les maisons sont éparses comme en Mingrélie, en Iméréthie, en Gourie, et entourées de champs de maïs. Seulement, au lieu d'être en bois, comme beaucoup d'entre elles dans les pays précités, elles sont faites d'un tressage qui rappelle nos ouvrages de vannerie. Autrefois toutes étaient ainsi; ce fut le dernier suzerain de la contrée qui, désireux d'y introduire quelques nouveautés civilisatrices, fit bâtir un village où les habitations étaient de bois, et qui fut appelé *Akwaski*, dénomination appliquée par la suite à toute maison du même genre. Celle-ci consiste en un agencement de quatre parois formant un carré, avec une toiture en pente, faite de plantes et de feuilles séchées au soleil; point de fenêtre : une entrée basse éclaire l'habitacle; un trou dans le toit renouvelle l'air et sert de cheminée; le foyer est une pierre au-dessus de laquelle pend, à une crémaillère en fer, la marmite à cuire le maïs, qui est l'unique ustensile du ménage. Des bancs de bois grossiers où l'on étend, la nuit, des matelas très primitifs faits par les femmes, servent de couche à toute la famille. Parfois enfin l'auvent de la toiture, soutenu par des piliers de bois, dessine une véranda composant une pièce supplémentaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Tschiri, il y a peu d'habitations de cette espèce. En revanche, la nature y est d'une exubérance tout en harmonie avec le train de vie primitif des gens. C'est un mouvement de germination continuel. A peine un arbre est-il abattu, qu'une poussée de jeune et frais feuillage recouvre son tronc. L'Okoum forme la limite des terrains appartenant au village. Son lit, fait d'énormes pierres que le courant torrentueux a charriées des montagnes, tantôt a l'aspect d'une rue, tantôt figure diverses fantaisies architecturales, dues à l'entassement capricieux des blocs. Cette rivière est un affluent de l'Erti-Tskhali, qu'elle rejoint à trois cents mètres environ en deçà de la mer Noire; l'embouchure est près du village de Gondava. Sur la berge samourzakaniote de l'Okoum est le bourg du même nom, chef-lieu administratif du district, sis à un endroit où le cours d'eau décrit un charmant méandre

En quittant Sabéria je fus accompagnée par le fils de mon hôte jusqu'à la limite de ses terrains, où m'attendait le *starchina* (maire) du bourg voisin, Tschiri, où j'arrivai à la tombée de la nuit. Un personnage important, réclamant l'honneur de m'offrir l'hospitalité, m'attendait au seuil de sa hutte. Je le distinguai de son entourage par une gigantesque épaulette dont il avait orné ses guenilles. J'appris qu'il l'avait gagnée pendant la dernière insurrection en Abkasie, lorsqu'il commandait un corps de miliciens. Ce paysan gentilhomme m'amusa fort. « Je suis Junker Lakerbey, me dit-il en mauvais russe, saluez en moi le prince du pays. » Le lendemain je le vis épluchant du maïs : il portait toujours son épaulette. Il fut fort flatté lorsque je lui demandai de poser avec son épaulette, mais il remua, et ce signe honorifique n'apparut point sur son portrait.

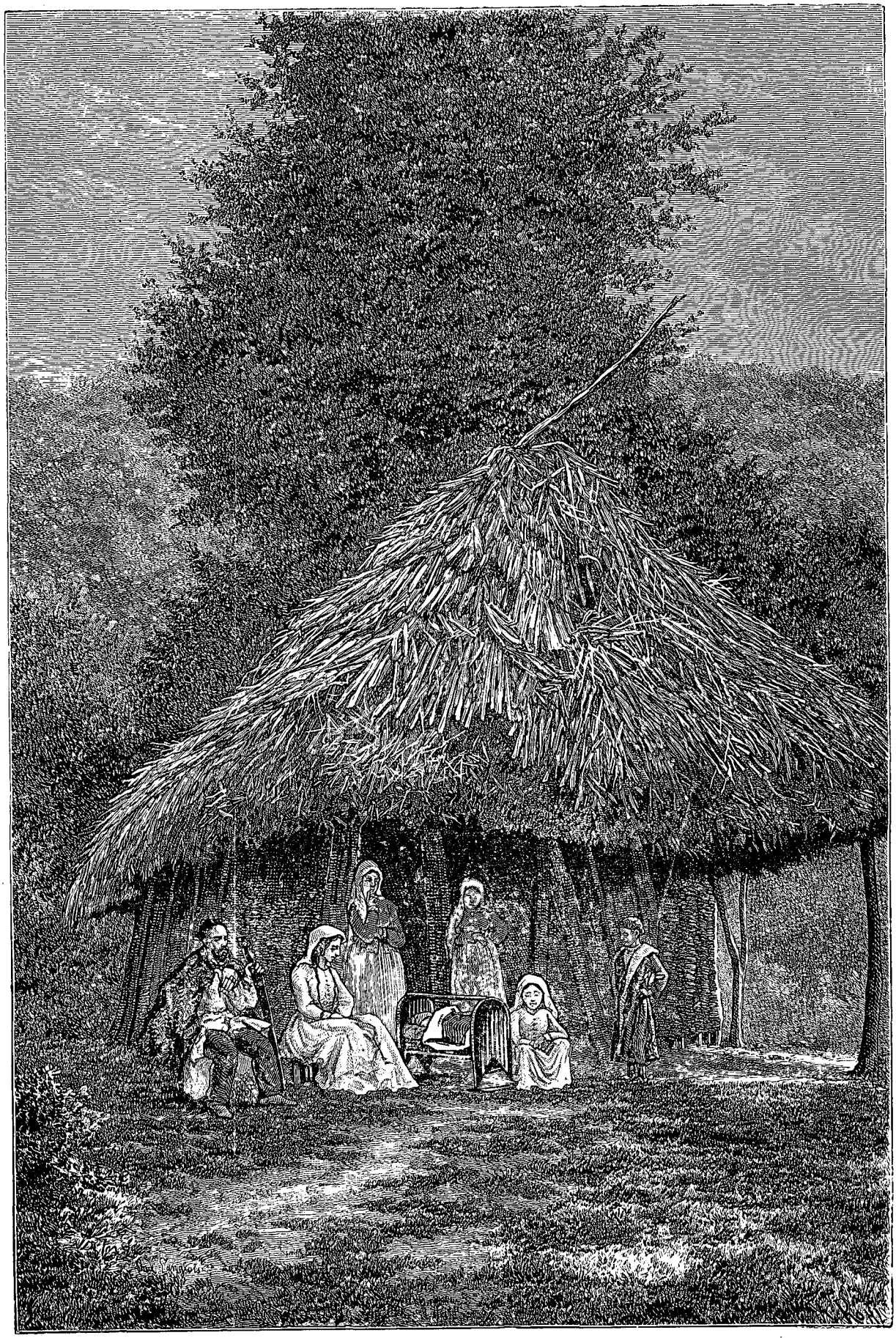


Le magasa à Sabéria (voy. p. 358). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Beaucoup d'usages rappellent, en ces parages caucasiens, des coutumes populaires de l'Italie; il est à présumer que leur introduction date du passage des Génois dans le pays. Il en est de même de certaines superstitions que l'on retrouve également en Italie, surtout dans les provinces du midi. Telle est, par exemple, la croyance au *jettatore*, esprit doué du mauvais œil, qu'au Samourzakan et en Abkasie on désigne par le mot *rapapi*. L'idée générale est que ce rapapi, qui habite en un lieu mystérieux nommé *Tabachona*, a sur terre ses affiliés et adeptes, les *mazaquali*, comme on les appelle.

Chaque année, le 14 août, la troupe malfaisante tient des assises plénières chez son chef. Dès la veille au soir, chaque génie se rend, par les airs, à l'antre en question, qui porté sur un loup, qui sur un chat sauvage, qui voguant dans un pot de fer ou une grande marmite : cortège sinistre et tumultueux qui fait, en volant, un horrible vacarme. Et, à chaque visite, la bande apporte au rapapi un cœur humain : c'est le but de cette assemblée solennelle. Une année durant, les mazaquali restent sur terre, à la recherche de l'objet convoité. La croyance est qu'un être de cette sorte peut arracher le cœur à un homme endormi, et le remplacer par un chiffon ou un morceau d'étoffe de *bourka* (en abkase, *opa*). Doué d'une force extraordinaire, le rapapi serait capable d'anéantir toute la population du pays, si Dieu, pour l'empêcher d'abuser de sa force, ne le tenait enchaîné à un pieu de fer fiché dans la terre. Tout mazaquali qui paraît les mains vides à l'assemblée de la *Tabachona* voit le rapapi brandir sur lui le lourd marteau dont il est armé; mais, à ce moment, un petit oiseau à longue penne caudale nommé *senitika* vient se poser sur le pieu; le rapapi, qui veut l'attraper, détourne sur lui le mouvement de son bras, et, au lieu de l'atteindre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une habitation dans le Samourzakan (voy. p. 359). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Ermakoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frappe sur le pieu, qu'il enfonce ainsi chaque fois plus avant dans le sol où il est enraciné.

Le senitika est vénéré par les croyants comme un animal divin. Le soir où a lieu la chevauchée aérienne des mazaquali vers l'antre du maître, le peuple superstitieux va cueillir du maïs et des tiges, on allume de grands feux. Chacun doit sauter trois fois pardessus la flambée, qui a pour but de brûler les ailes aux mauvais démons voyageant par l'espace, et d'arrêter ainsi leur course vers la Tabachona. Pendant toute cette nuit du 13 au 14 août, la population entière reste debout, chantant et dansant. On veille avec soin à ce que personne ne s'endorme tant que durent les ténèbres, de crainte que les mazaquali n'en profitent pour filouter le cœur des imprudents surpris sans défense. De plus, chaque chef de famille tire des coups de feu, en répétant : « Que cette balle touche le méchant génie, afin qu'il ne puisse me nuire ! » Devant toutes les habitations sont plantées des croix de bois, emblèmes redoutés particulièrement du rapapi et de ses affidés.

Le maintien du régime militaire en Abkasie n'est pas de nature à y favoriser le progrès matériel et moral. Un chef unique, revêtu de la plénitude des pouvoirs, y commande à son gré, et devant les moindres caprices de ce dictateur chacun est obligé de s'incliner. La vie et les biens de tous sont littéralement dans la main de ce personnage, qui n'est pas toujours un homme juste et intègre, et contre les iniquités duquel nul n'a de recours; la moindre plainte formulée contre lui prend tout de suite couleur de rébellion, et il suffit d'un mot de sa bouche pour que le téméraire aille en Sibérie. Souvent il a soin d'étouffer et d'intercepter toutes les doléances, avant qu'elles arrivent à celui qui aurait intérêt à les connaître, et qui, les connaissant, voudrait sans doute rendre justice aux malheureux qu'un seul opprime.

Il est triste en effet de songer que ce territoire abkase, si généreusement doté de la nature, demeure à la merci d'un despote, qui en exprime toute la substance et le suc, et se partage avec ses créatures la jouissance des plus beaux domaines. La région ne possède point de routes; mais on trouve bien le moyen d'en tracer quand il s'agit d'accéder aux propriétés appartenant à ce chef. Le général Hyman, un des gouverneurs précédents, homme probe, vénéré dans le pays, avait recueilli une somme d'argent pour l'établissement d'un chemin d'accès vers les carrières de pierres de taille du district. Qu'a fait son successeur? Il a tout bonnement employé les fonds à la création d'une chaussée menant à sa villa-résidence des environs de Soukhoum-Kalé. Bref, l'Abkasie est comme un bien-fonds qu'il exploite à son profit personnel, sans se soucier des intérêts généraux qui lui sont tout spécialement confiés[1].

1. Le général Krafchankof, celui même qui ne défendit point Soukhoum-Kalé, dont prirent possession les Turcs pendant la dernière guerre et qui fit tant de tort à l'Abkasie.

Malgré tout, cette splendide contrée, qui depuis des siècles demeure presque inculte, voit poindre devant elle un avenir meilleur. On s'était occupé en 1876 d'opérer le partage des terres entre les habitants, qui de simples défricheurs de la glèbe deviendront de la sorte propriétaires : grande révolution dans un pays où, depuis l'avènement de la dynastie des Sherwachidzé, nul particulier n'a jamais possédé un pouce du sol, les princes régnants s'étant réservé la disposition exclusive des terrains.

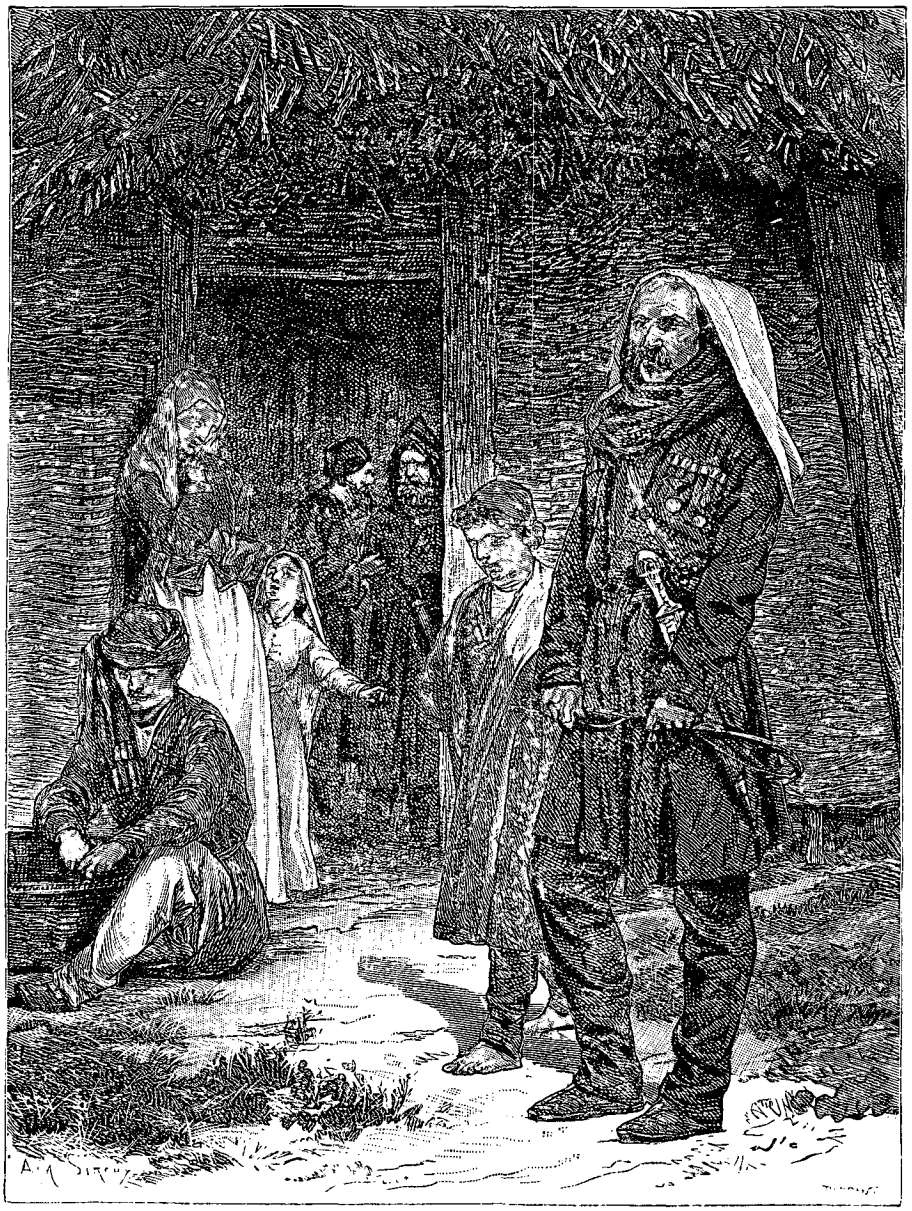
Cette famille des Sherwachidzé est originaire de la Perse. Le premier du nom vint dans l'Abkasie en qualité de gouverneur, lorsque le roi Alexandre Ier fit le partage de la Géorgie entre ses trois fils (1440-1442). Les Abkases lui donnèrent le titre d'*ahu*, qui, en leur langue, signifie chef. Quant à l'étymologie de *Sherwachidzé*, elle se retrouve dans *Shirwan*. Ce premier gouverneur étant de la province perse de Shirwan, alors soumise à la Géorgie, il a suffi de l'addition du suffixe *chidzé*, qui veut dire *fils*, *descendant*, pour créer ce mot de *Sherwa-chidzé*.

Mais revenons à la question des terres. Gouvernés despotiquement, et sous le régime féodal, les Abkases, je le répète, n'avaient aucun droit de propriété sur le sol. Du jour au lendemain, le bon plaisir du prince pouvait les exclure du champ où ils avaient mis leur peine et leur sueur. Lors de l'annexion à la Russie, en 1864, les terrains cultivés furent laissés aux mains des exploitants qui s'en trouvaient être les détenteurs, et, quant à ceux qui étaient en friche, on les confisqua provisoirement, pour en faire plus tard la répartition entre les habitants du pays : c'est à cette répartition qu'on procède actuellement. La mesure aura premièrement pour effet de supprimer les disputes incessantes qu'amène entre Abkasiens la revendication de tel ou tel morceau de territoire sans maître légal; elle enrichira en outre singulièrement la contrée, par la mise en valeur de riches et innombrables biens-fonds restés jusqu'ici improductifs. Sans doute, la commission agraire chargée du partage ne se montrera pas tout à fait impeccable; n'ayant point de critérium infaillible, elle agira un peu à sa guise, favorisant l'un au détriment de l'autre; somme toute, néanmoins, restera ce fait énorme que chacun désormais sera propriétaire, dans une mesure plus ou moins étendue. Les nobles auront une part proportionnée aux titres et décorations de chacun, au nombre des serfs affranchis de chaque domaine. Les descendants de l'ex-famille régnante seront confirmés, sans débat, dans la possession des terres qu'ils déterminent; puis les limites de chaque commune seront arrêtées définitivement, et les princes et nobles du pays assimilés à l'aristocratie du reste de l'empire.

Sous le régime féodal, la population de l'Abkasie formait des catégories multiples. Il y avait d'abord, dans la noblesse, plusieurs classes différentes : la première était constituée par le prince régnant, par sa femme, ses fils et ses filles; la seconde se composait des personnes alliées à la famille de l'*ahu*, qui avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur elles un droit de vie et de mort ; la troisième comprenait d'autres familles princières, et la quatrième les simples nobles. Entre cette aristocratie et le peuple se plaçait une classe intermédiaire, les *chinakma*, sorte de milice qui devait toujours se tenir prête et armée. Les gens du commun enfin s'échelonnaient eux-mêmes en catégories : en tête, les *anghaïvé* ou laboureurs, libres de disposer de leur temps, sauf lors des semailles et de la récolte, et pouvant changer de maître ; au second rang, les *akhouyou*, serfs mariés, qui, sur les six jours ouvrables de la semaine, en devaient trois au seigneur ; c'étaient eux qui pressaient le vin, et c'étaient les laboureurs qui le transportaient ; au-dessous enfin, étaient les *agkachal*, purs esclaves, moins considérés que des animaux. C'étaient souvent des prisonniers faits à la guerre. Jusqu'à l'âge



Intérieur du noble Samourzakaniote Junker Lakerbey (voy. p. 360). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de quinze ans, les esclaves achetés portaient ce nom d'*agkachal ;* une fois mariés, — c'était le maître qui était obligé de leur acheter, suivant le sexe, un mari ou une femme, — ils montaient d'un échelon, devenaient des *akouyou*, et alors seulement ils étaient aptes à posséder [1].

1. Les mots abkases sont écrits ici d'après leur son, car la langue n'a point d'écriture.

Depuis 1871, ces paysans affranchis sont égaux entre eux ; néanmoins ils ne paraissent pas avoir grande conscience du changement accompli dans leur sort ; ils sont demeurés humbles et craintifs, comme au temps de leur servage. Le partage des terres entre eux comme entre les nobles doit se faire d'après leur ancien titre. Tandis que chaque famille princière recevra de cent à deux cent cinquante *déciatines* (cette me-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sure équivaut à un peu plus d'un hectare), que chaque famille noble en aura de vingt-cinq à cent cinquante, on assignera à chaque famille d'*anghaïvé* de dix à douze déciatines, et à chaque *agkachal* individuellement de trois à cinq déciatines. La raison pour laquelle ces derniers sont mieux traités que les laboureurs, c'est que ceux-ci, qui exploitaient le sol, ont pu tirer profit de leur labeur, au lieu que les esclaves purs n'avaient droit à rien et n'ont rien pu mettre de côté.

Après la dernière guerre, un nouveau partage des terres a eu lieu par suite de ce qui avait été abandonné par les Abkases qui ont quitté le pays. La pauvreté qui règne actuellement là est due à l'abandon de ces terres qui ne rapportent encore rien.

De tous les districts transcaucasiens, c'est l'Abkasie, faisons-le remarquer, qui sera le plus tard entrée en jouissance des bienfaits de la liberté individuelle; cela tient à ce que le dernier *ahu* vassalisé par la Russie, ayant obtenu l'autorisation de continuer à administrer le pays, il ne fut naturellement rien changé par lui au système en vigueur depuis quatre siècles. De là l'incroyable sauvagerie que présente encore la contrée. L'Abkase, je l'ai dit, n'a pas de langue écrite; son idiome, incompréhensible à ses voisins les plus proches (au Samourzakan on parle mingrélien), n'est qu'un ensemble de sons gutturaux ou sifflants, un patois composé de très peu de mots, en rapport avec l'extrême pauvreté d'idées et de besoins de ce peuple resté à demi primitif[1]. Les expressions lui font défaut, même pour désigner les choses les plus simples. L'Abkase ne comprend ni la division du temps, ni celle des saisons; le jour, pour lui, commence lorsque le soleil se lève, et finit lorsqu'il se couche. Il distingue l'hiver de l'été, mais non le printemps de l'automne. Bref, l'appoint de la noblesse régionale que l'Abkasie promet d'apporter à l'ensemble de l'aristocratie russe ne formera pas une phalange très distinguée dans cette élite sociale de l'empire. Un seigneur abkase constitue une individualité toute à part, dont il est malaisé de se faire une idée, même quand on est déjà familier avec le milieu d'incurie, d'ignorance et de malpropreté où vit cet être phénoménal. Notez que cette caste privilégiée du terrain ne possède ni parchemins ni diplômes; ses titres sont tout simplement inscrits dans la tradition orale du pays, de sorte que, à maintes reprises, pendant le travail de la commission ci-dessus mentionnée, ces princes en guenilles et ces nobles couverts de haillons ont dû, pour faire reconnaître leurs droits, recourir à ce registre vivant qui est la mémoire du peuple : *Vox populi, vox Dei!*

Que si l'on compare entre elles ces trois provinces limitrophes l'une de l'autre, la Mingrélie, le Samourzakan, l'Abkasie, on peut dire que leur civilisation respective est au même degré d'avancement que la culture des monts qui les environnent. La Mingrélie, qui, socialement, marche en tête, a des hauteurs boisées et mises en valeur; le Samourzakan, déjà plus arriéré, présente un relief à moitié sauvage; l'Abkasie enfin, demeurée presque à l'état primitif, n'a qu'un écheveau de montagnes incultes, que n'a pas encore touchées la main de l'homme.

Bien que plus fruste de caractère et de type que le Mingrélien, qui, occupant une région plus ouverte, s'est trouvé en contact avec les gens des contrées voisines, le montagnard du Samourzakan se rapproche cependant plus de l'habitant de l'ancienne Colchide que de l'Abkase. J'ai dit que sa langue était le mingrélien, patois qui dérive du géorgien et s'écrit avec le même alphabet. De plus, l'un et l'autre peuple sont chrétiens orthodoxes, tandis que la religion de l'Abkase est un mélange des deux croyances qui ont tour à tour dominé dans le pays, le mahométisme et le christianisme.

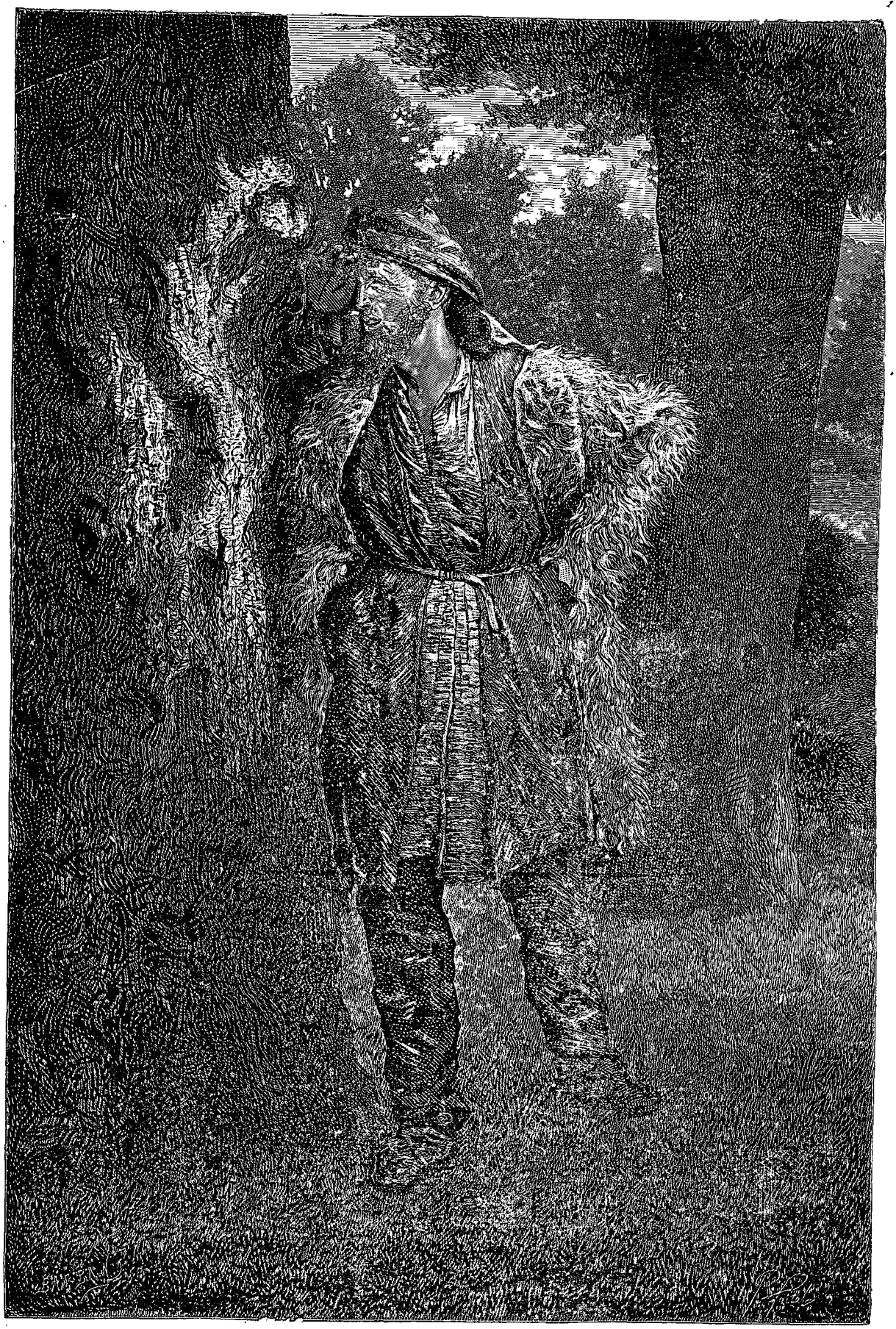
Peu religieux néanmoins au fond, et n'ayant point le sens du culte, le Samourzakaniote ne va que rarement à l'église. Le riant village d'Okoum, sur la rivière du même nom, est le chef-lieu de la province. En 1876, au mois de mai, la localité comptait une population de trois mille âmes environ, composée en majorité de princes et de nobles, tous possesseurs de terrains magnifiques, que, malheureusement, ils ne savent pas exploiter. Du maïs, un peu de blé çà et là, voilà, je le répète, l'unique production de ce sol admirablement arrosé, du sein duquel une culture entendue ferait jaillir d'incalculables richesses. Quant aux paysans de la région, leur avoir consiste en bétail, et, en voyant paître leurs troupeaux, on se rappelle ces pasteurs bibliques, dont ils ont du reste à peu près les allures. Les chèvres et les moutons sont l'objet d'une surveillance attentive et constante, tandis que les vaches, les chevaux, les buffles errent en liberté : de là ces vols fréquents et faciles, entraînant d'ailleurs réciprocité, dont j'ai eu déjà occasion de parler.

Superstitieux à l'excès et sans cesse heurtés par la crainte du « mauvais œil », les bergers se livrent à toutes sortes de pratiques réputées souveraines parmi eux. C'est ainsi que, lorsqu'ils conduisent leurs bêtes à la mer, afin de leur faire lécher du sel, ils commencent par boire eux-mêmes à l'onde salée. S'ils vendent un animal, ils ont soin de lui arracher quelques poils, talisman destiné à préserver le reste du troupeau de tout mal. L'argent n'est pas en usage chez eux; ils procèdent par échange, troquant une certaine quantité de lait aigre contre une poule, tant de cochons contre un vêtement dont les femmes ont filé et tissé l'étoffe.

Paresseux et flâneur en somme, le Samourzakaniote, comme ses deux voisins, le Mingrélien et l'Abkase, est un voleur de chevaux émérite : cette passion est la plaie et la rage du pays. Aussi le gouvernement, pour en venir à bout, a-t-il imaginé d'édicter une peine qui, pour ces montagnards, est terrible, celle de l'internement en Russie. Rien qu'à l'idée de vivre éloigné de sa famille, dans un gouvernement de l'in-

1. On a tenté, mais en vain, de former des lettres qui répondent à ces sons sifflants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Noble Samourzakaniote voleur de chevaux. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de M. Ermakoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

térieur, sous l'œil de la police, parmi ces Russes dont il a peur, l'indigène sent le cœur lui manquer. Ces espèces de colonies pénitentiaires sont peuplées de princes et de nobles, cette classe de la société étant celle qui fournit le plus de délinquants dans l'ordre de larcin précité. Si l'interné a de quoi vivre, il pourvoit lui-même à ses besoins; sinon, l'État se charge de le nourrir, sans lui imposer d'ailleurs nul travail.

Pour beaucoup de Samourzakaniotes ainsi transplantés, ce séjour forcé en Russie amène une sorte de dégrossissement; c'est comme une initiation première, où ils prennent des notions élémentaires de civilisation. Quelques-uns, mais c'est le petit nombre, s'accommodent si bien de leur exil, qu'une fois de retour dans leurs montagnes ils n'ont rien de plus pressé que de récidiver, à seule fin de se faire envoyer de nouveau dans ce lointain district qu'ils redoutaient, avant de le connaître, presque à l'égal de la Sibérie.

Le Samourzakan, pour une population de vingt-quatre mille âmes environ, possédait en 1876 cinq écoles de garçons, avec autant de maisons-annexes où logent les enfants dont les familles n'habitent pas la localité. D'écoles de filles, il n'y en a pas encore, ni au Samourzakan ni en Abkasie, sauf à Soukhoum-Kalé. L'école d'Okoum était alors fréquentée par soixante-seize élèves; la pension y attenante, bâtie aux frais de la population des environs, peut en abriter quarante. Cet asile, indispensable dans une contrée où le mauvais état des routes et le grossissement des rivières entravent souvent la fréquentation des écoles, est destiné aux enfants les plus pauvres, et entretenu par des contributions volontaires, dont la quote-part est fixée pour chacun : autant de preuves que le prix de l'in-



École d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

struction et ses vertus régénératrices sont vivement appréciés par les gens du pays.

Dans l'école d'Okoum, qui date de trente ans, et qui était parfaitement dirigée, le programme était aussi complet qu'il peut l'être en un village aussi éloigné de tout centre : lecture, écriture, arithmétique, géométrie élémentaire, dessin, géographie, histoire sainte, dictées, compositions bibliques, voilà les diverses branches enseignées en langue russe par deux maîtres, un Samourzakaniote élevé à Tiflis et un Russe. Un prêtre géorgien donne l'instruction religieuse et explique l'évangile en géorgien. Il y a en outre des cours de chant et des exercices de gymnastique. Chaque matin, après la prière, on fait l'appel des écoliers, et les parents dont les enfants manquent sans raison valable sont passibles d'une amende de dix kopecks au profit de la caisse scolaire. Lors de ma première visite, on fit chanter aux élèves l'ode de Pouchkine à l'Empereur, ainsi que plusieurs chansons mingréliennes et géorgiennes; mais les chœurs, je dois le dire, manquaient absolument d'harmonie; le sens musical semble faire défaut à ce peuple.

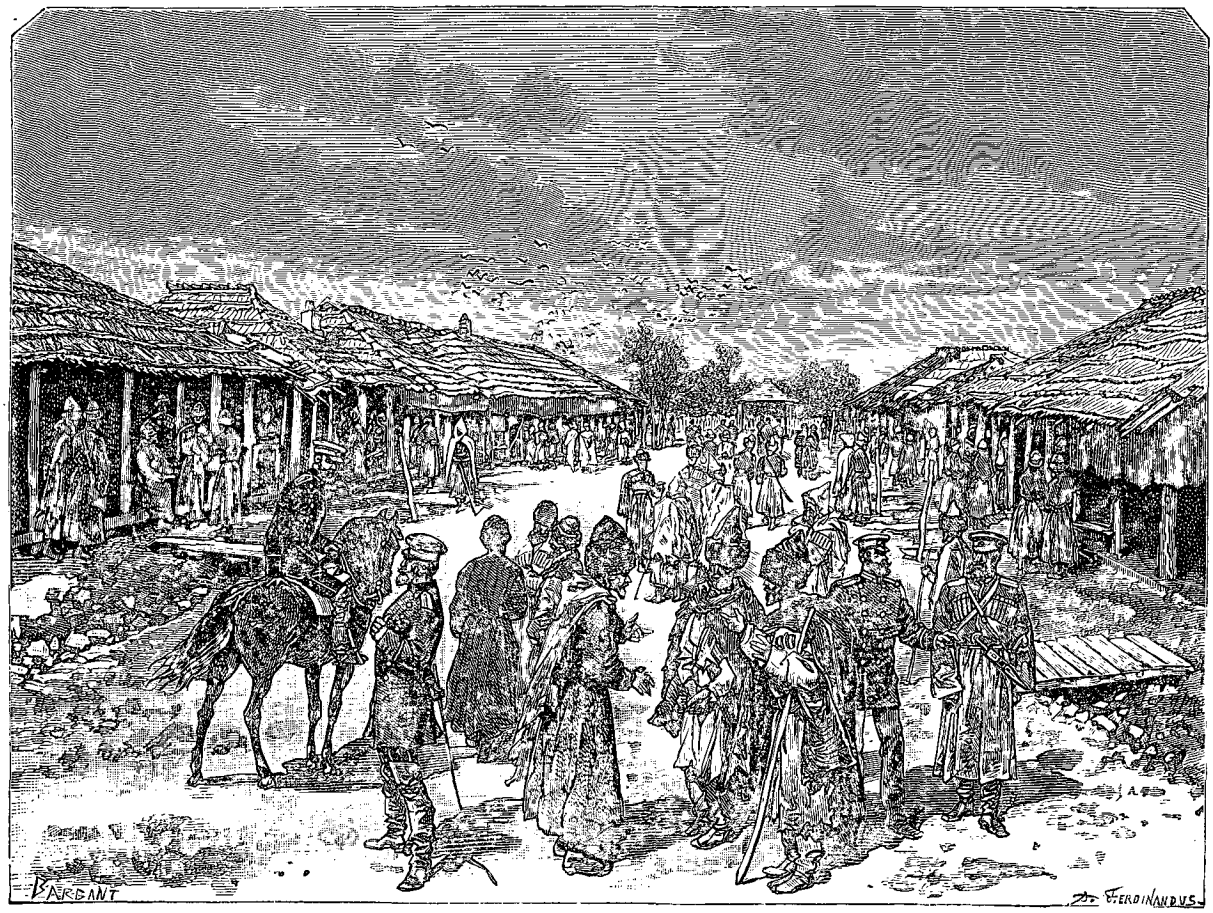
De l'école d'Okoum, où l'enseignement est gratuit, les élèves passent d'ordinaire à celle de Soukhoum, puis, de là, à Stavropol, à moins qu'ils n'aillent finir leurs études dans quelque gymnase de Russie.

Okoum possède aussi une jolie église, desservie par deux prêtres, l'un russe, l'autre géorgien; celui-ci est le chef des églises du Samourzakan, toutes fondées, ainsi que les écoles, par une société qui siège à Tiflis. La bourgade a également un bazar, où la plupart des boutiquiers sont des Mingréliens. Les Samourzakaniotes n'exercent aucun métier : le boulanger, le serrurier de la localité sont des Grecs. Les Turcs ne peuvent s'y établir, mais ils sont tolérés en Abkasie, à Soukhoum, à Ochemchiri, à Goudaouti et dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

district de Pitzounda. Chaque famille du Samourzakan, quel que soit le nombre de ses membres, paye deux roubles par an de contributions au gouvernement. La conscription n'a pas encore été établie, mais en cas de guerre chacun est soldat. La milice locale est connue pour sa bravoure : elle en a donné des preuves en mainte circonstance, et notamment lors de la rébellion du Dal (1840), contrée voisine de la Circassie, à environ soixante verstes de Soukhoum-Kalé; elle a même été, à cette occasion, gratifiée par l'empereur d'un drapeau en soie rouge, portant l'image de saint Georges terrassant le démon, avec une double inscription, en langue russe et en géorgien relatant l'origine du cadeau. Il est question de former au Samourzakan un régiment de milice irrégulière, à l'instar de ce qui existe à Koutaïs et au Daghestan.

Okoum est une création de la Russie. Les chefs régionaux, de la famille des Sherwachidzé, résidaient à Nabakevi, au bord de l'Ingour, entre Otzartzé et l'endroit où le fleuve a son embouchure. La bourgade occupe un site pittoresque : d'un côté s'étend une plaine qui aboutit à la mer Noire, éloignée de vingt-cinq verstes environ; des trois autres côtés s'élèvent des montagnes très boisées; sur l'une d'elles croît en



Bazar d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

abondance l'espèce de gramen dont on se sert pour couvrir les habitations, et que l'on vient chercher là de toutes parts. Non loin de cette même hauteur sont les ruines d'une forteresse appelée Retchi.

Okoum a subi de tristes changements depuis la dernière guerre. La population y est décimée, les champs sont dévastés, le bazar est déserté, et beaucoup de pauvreté y règne. L'école n'a plus ses maîtres résidants, mais un instituteur qui demeure à Bédia, fils du fameux voleur de chevaux où je reçus l'hospitalité en 1876. La maison attenante à l'école, tombée en ruine, a servi d'hôpital pendant la guerre.

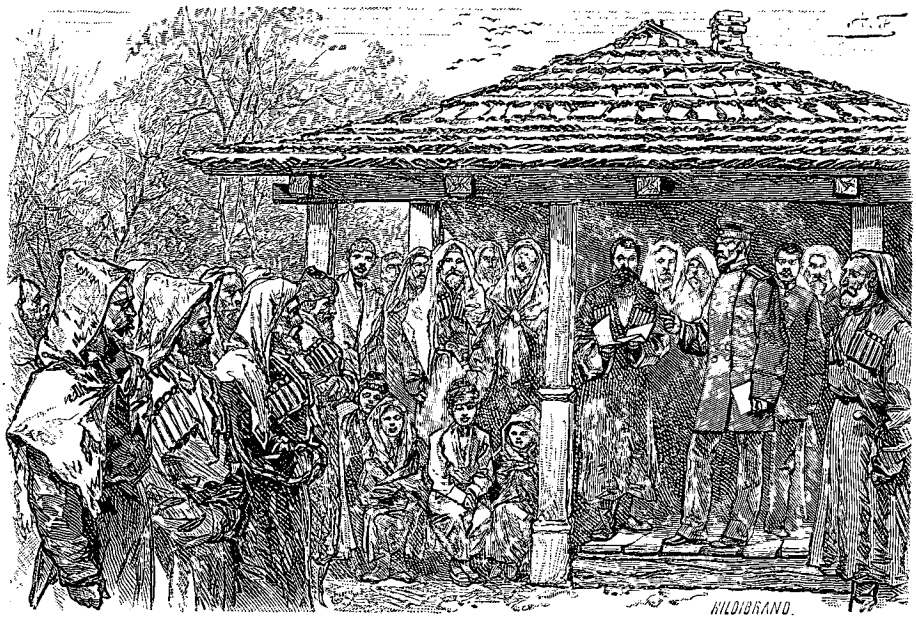
Si je trouvai un accueil cordial chez les princes indigènes, je ne fus pas moins bien reçue par les chefs russes des divers districts que je traversai. Et quand, après une tournée au cours de laquelle, sous le toit du noble comme sous celui du paysan, je n'avais rencontré d'autre menu que l'éternelle bouillie de maïs et quelque ragoût énigmatique, où l'on trempe l'épaisse pâte avec ses doigts, quelle agréable surprise pour moi quand d'aventure je pouvais m'asseoir à une table où la civilisation rentre en scène. Ainsi en fut-il la première fois à Okoum, chez le chef du district, qui avait un cuisinier cosaque, du nom d'Adam, dont les talents culinaires honoreraient tout artiste juré de la casserole. Et derechef j'avais donc encore de vrais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plats, un vrai lit, et non plus des bancs de bois ; des draps propres, une taie d'oreiller vierge de tout contact impur, et un essuie-main non encore maculé ! Et pour comble j'avais trouvé maintenant la femme du chef du district, qui parlait français, mingrélien, russe, et qui fut mon cicérone. Elle me mit aussi au courant de certaines affaires locales jugées par ce fonctionnaire. A cet effet, plusieurs fois par mois, les indigènes des environs, qui ont quelque procès, se réunissent dans la plaine devant sa chancellerie, qui est aussi le tribunal, pour apprendre de la bouche d'un interprète le jugement du chef russe, qui, ordinairement, ne connaît pas leur langue.

Dans ces parages, où les étrangers n'abondent pas, mon arrivée fit d'ailleurs sensation ; tout le monde se pressait sur mon passage avec une curiosité tempérée, je dois le dire, par des façons respectueuses et polies, un air de réserve et de déférence, qui prouvent que ces populations, à peine encore sorties de l'enfance, ont comme un sens intuitif de la bienséance et une distinction innée.

Le Samourzakaniote a un beau type, qui rappelle souvent celui des Anglo-Saxons. Quoique mal nourris, les hommes sont robustes, avec un teint blanc et des yeux généralement bleus. Ils portent, comme les Mingréliens, la *tchoka* circassienne et le *bachlik* (capuchon). Les femmes n'ont pas de costume national; elles s'affublent à l'européenne, d'une façon déplorable. Elles arrangent leurs cheveux en tresses pendantes et se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur, ou, lorsqu'elles font toilette, d'un voile blanc. La coquetterie naturelle à leur sexe leur a enseigné un insidieux moyen de s'embellir, qui est d'user du fard à outrance. Leur « blanc » est fait de graisse de mouton additionnée de poudre d'étain et de quelques parcelles d'argent, onguent qui a la vertu de leur jaunir et de leur rider le teint de telle sorte que, lorsqu'elles ne sont pas fardées, elles ont d'ordinaire la figure comme un coing. Pour se teindre les sourcils, elles emploient une décoction de fruit du cyprès. Leur « rouge », enfin, est le jus d'une baie appelée, dans le pays, *alachisperi*. Ces divers ingrédients sont soigneusement enveloppés dans d'immondes loques, et cachés dans cette partie du vêtement que les Anglais nomment « inexpressible ». Pour miroir, nos belles ont le ruisseau avoisinant, et il n'est pas rare que plusieurs d'entre elles, venues pour « s'opérer » en cachette, se rencontrent inopinément au bord de l'onde cristalline. Ajoutons que les femmes ne s'occupent ici d'aucun ouvrage grossier, ce qui ne les empêche pas d'être très actives et de travailler plus que les hommes. Bientôt aussi, il faut l'espérer, les bienfaits de l'instruction s'étendront jusqu'à elles.

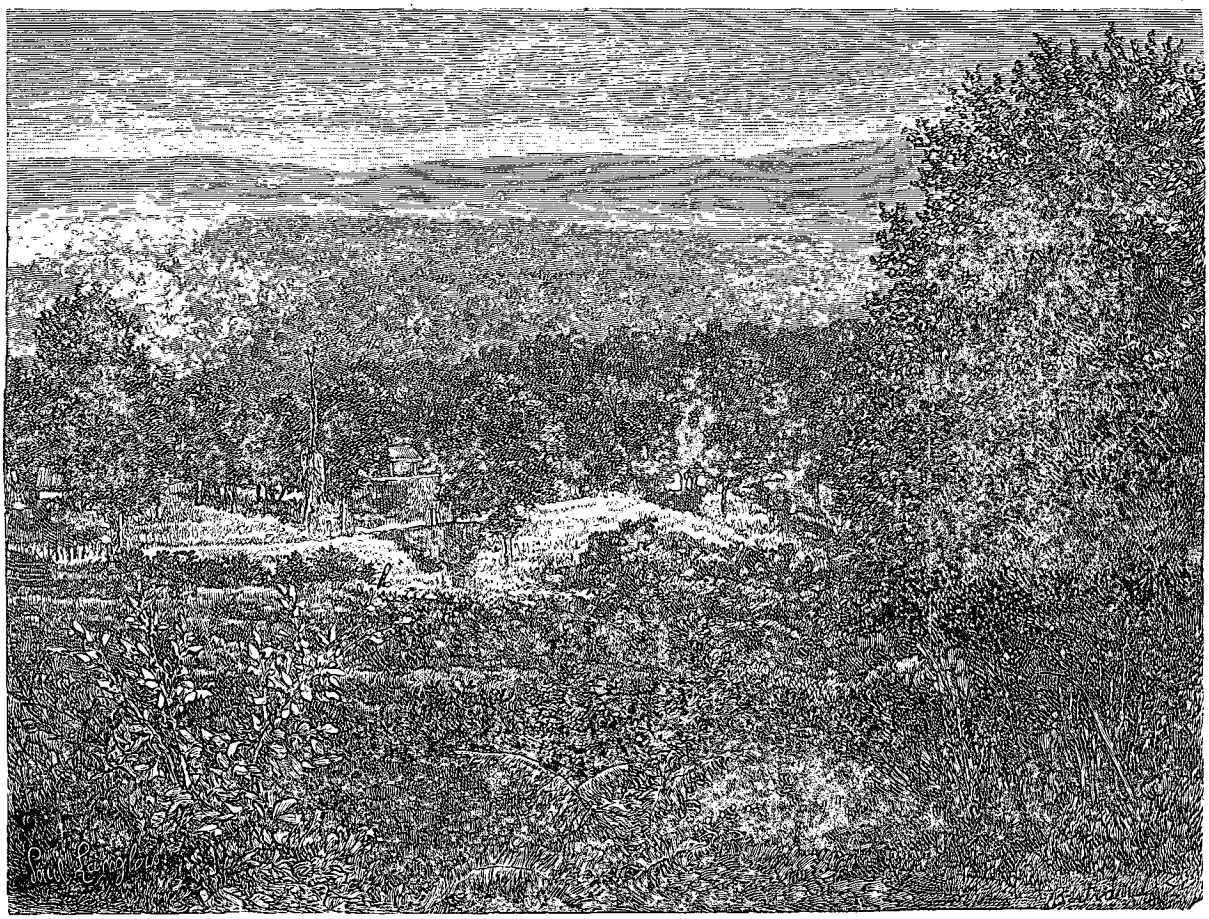


Tribunal d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Carla SERENA.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Eshkéti (voy. p. 370). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Les villages d'Eshkéti et de Bédia. — Groupes et tableaux de genre. — Chez un prince du pays. — Danses et divertissements. — L'ex-monastère de Bédia. — Anton Sherwachidzé. — Par monts et par défilés. — Les bains sulfureux de Tkvartchéli. — Une noce en Abkasie.

Si les routes sont rares au Samourzakan, la nature du moins se met en frais de splendeurs pour séduire le passant. Rien de plus riche et de plus varié au point de vue de la végétation que ces futaies et ces bois enguirlandés de vignes qui forment comme une succession de parcs, et à travers l'épaisse frondaison desquels on a peine à se frayer un passage. Pour surcroît, au sortir du bourg d'Okoum, il faut franchir à gué la rivière du même nom, qui, née des montagnes voisines, devient bientôt un torrent rapide et furieux, au lit hérissé de blocs énormes : nouvelle occasion pour le voyageur, s'il n'est point écuyer consommé, de s'aguerrir contre le péril ; car sa bête, en fendant aventureusement le courant, ne le met pas toujours fort à l'aise. Aussi ne l'étais-je nullement lorsque je dus passer l'Okoum de nuit, en novembre dernier, afin d'arriver au lever du soleil à l'endroit où je voulais prendre des vues photographiques. En cette circonstance, j'eus fort à me louer du tchapar qui m'accompagnait, Bachoua Sourgouladzé, qui, par son

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401 ; t. XLIII, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

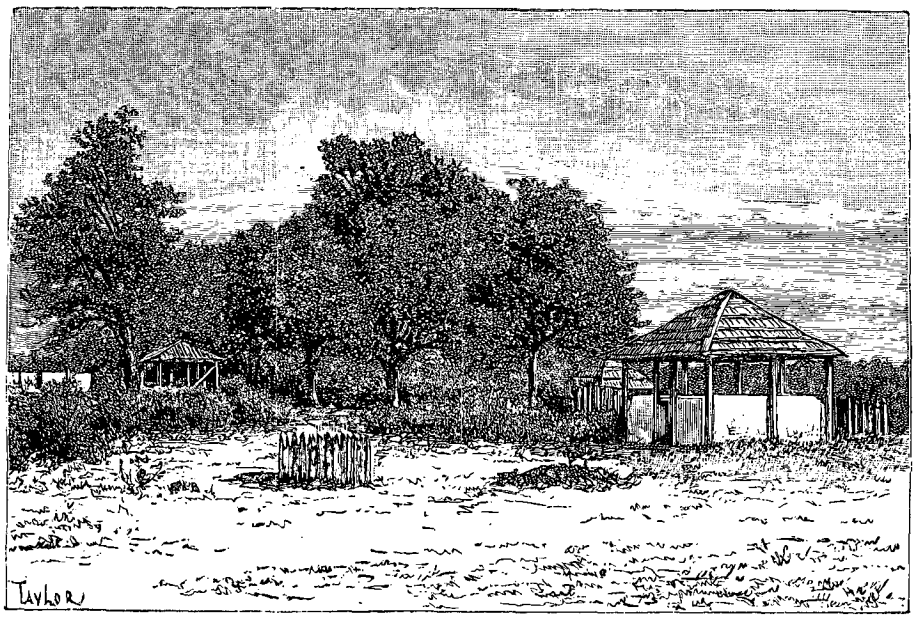
adresse, me sauva la vie. Il est vrai, comme j'ai eu occasion de le dire, que, difficultés de terrain à part, le pays offre une pleine sécurité. Rien à redouter de la population, foncièrement bonne et paisible; point de rôdeurs par les routes, pas l'ombre de brigands à l'horizon. Les rixes même sont infiniment moins fréquentes qu'en Europe, et, bien que chacun soit armé, il est rare qu'entre indigènes on s'explique à coups de pistolet ou de *khingal*.

Quoique inculte, le pays est de toutes parts habité : ce ne sont que hameaux entourés de vastes champs, la plupart en friche, et composés de maisonnettes de bois ou de cabanes en simple clayonnage; toutes ces terres se sont transmises de père en fils, sans que les générations successives y aient apporté beaucoup de changements.

A quelque distance d'Okoum, on aperçoit dans une plaine le cimetière des Lakerbey, une des familles principales du pays. Comme celle-ci, d'autres encore ont des champs de repos qui leur sont spécialement réservés : on les rencontre disséminés dans les campagnes, comme le sont les habitations. Le chef actuel des Lakerbey me montra la tombe de son père, qu'il a fait élever près de celle de la nourrice du défunt. J'ai dit déjà combien ces femmes sont vénérées par la famille dont elles ont élevé les enfants.

Près de là on voit une église en construction, élevée par le prince Émouchwari.

Ici ces champs de repos n'éveillent point la tristesse; ni pierres tombales, ni mausolées n'en couvrent la surface; les tombes sont cachées sous une multitude de plantes, et chacune d'elles est environnée d'une barrière en bois, de forme toujours carrée, ou de branches d'arbres comme les parois des maisons. Sou-



Le cimetière de la famille Lakerbey, aux environs d'Okoum. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

vent aussi les morts sont inhumés dans le terrain de la famille, à proximité de la demeure des vivants. Il y a peut-être un charme mélancolique, pour ceux qui ont perdu un être chéri, à le savoir ainsi reposer tout près d'eux.

Le temps étant doux et splendide, je profitai du clair de lune pour me rendre de suite à Eshkéti, localité charmante. J'avais été annoncée et tout était prêt pour ma réception chez l'adjoint du *starchina*, où j'arrivai à une heure assez avancée. Tout le monde était encore levé. Un grand feu flambait au milieu de la hutte réservée à la famille. On était occupé des apprêts du souper, et bientôt on me servit une excellente poule rôtie, la bouillie de maïs de rigueur et du bon vin. Bien que mon arrivée eût occasionné beaucoup de dérangement, tous les visages étaient gracieux et riants.

Mon hôtesse me conduisit dans la cabane d'honneur réservée aux visiteurs pour y passer la nuit. Les hommes de mon escorte couchèrent dehors sur les bancs placés autour de la cabane. Je m'endormis bientôt, bercée par le chant monotone de mes guides.

Au lever du soleil, je profitai du pittoresque tableau que m'offraient les femmes et les enfants, assis au seuil de la maison, préparant du coton récolté dans le champ voisin. J'eus quelque difficulté à les faire poser pour prendre leur photographie; leur premier mouvement fut de s'enfuir, car mon appareil leur faisait peur.

Ce matin-là, je déjeunai dans une plaine voisine, où en été a lieu la *Tamascha*. Assise sur un tertre de gazon, sous l'ombrage d'une vigne luxuriante où mes guides cueillaient du raisin frais à petits grains violet foncé, je fis un déjeuner (15 novembre 1881) exquis.

Le starchina de chaque commune est obligé de pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

curer des chevaux et des tchapars à ceux qui voyagent sous les auspices de l'autorité. Aussi je trouvai partout une monture et une escorte.

Le matin de mon départ d'Eshkéti, le starchina me confia à un brave tchapar qui parlait russe et avec lequel je pus causer.

A partir d'Eshkéti, la route devient très accidentée et très pittoresque, pour changer de nouveau de caractère à l'approche du village de Bédia, sis dans une vallée. Cette localité, qui eut autrefois son évêque, lequel portait le titre de *Bedeliam*, s'appela d'abord *Egri*, d'Egros, fils du roi de Géorgie Thargumos, qui en fut le fondateur; plus tard, un autre souverain du pays, le roi Pharnawaz, charmé de la beauté du site, vint y établir sa résidence, et changea le nom primitif en celui de Bédia, qui signifie « bonheur ». Le magnifique monastère dont les ruines existent encore fut élevé par Bagrat V, quatrième roi de Géorgie, qui y est enterré.

Comme partout, au Samourzakan, le point de ralliement de la population, c'est le groupe de bâtisses qui renferme l'école, le logement des élèves y attenant, et la chancellerie du *starchina*. C'est là, sur la plaine, que, à l'instar des Grecs et des Romains de l'antiquité, les habitants se rassemblent pour discuter les affaires du jour et leurs petits intérêts personnels. Et il faut voir leurs groupes bariolés se presser autour du *starchina* (maire), qui, avec sa longue barbe et sa tête vénérable, coiffée du *bachlik* blanc aux torsades capricieuses, le manteau rond (*opa*) à long poil sur l'épaule, les armes brillant à sa ceinture, rappelle un chef des temps passés entouré de son peuple. Le vieillard est assis à sa porte, sur un des bancs de bois de la galerie qui orne la façade de toute demeure sa-



Maison du starchina, à Eshkéti. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

mourzakaniote, tandis que la foule, respectueuse, se tient devant lui, debout, la tête découverte.

Ailleurs, sous l'ombrage d'un noyer majestueux, se voit un tableau non moins pittoresque : c'est un groupe de cavaliers qui se reposent avec leurs montures. Princes, nobles, paysans, tous sont là, pairs et compagnons venus d'un village voisin, à dessein souvent de s'accuser l'un l'autre, qui du larcin d'un cheval, qui d'un rapt de bétail; ils se sont rencontrés, salués, et, en attendant le règlement du litige, ils continuent de frayer cordialement ensemble. Tous ces gens sont passés maîtres dans l'art de gouverner les coursiers les plus rétifs, et c'est vraiment un beau spectacle que de voir arriver une de leurs cavalcades lancées à toute bride. Quiconque ici n'a pas de cheval est un homme déconsidéré, on le tient pour pauvre au possible, et c'est pourquoi il ne se fait point faute, aussitôt que l'occasion se présente, de se pourvoir d'une monture aux dépens de ceux qui, à cet égard, sont mieux partagés. Bédia a l'honneur de posséder le plus fameux voleur de chevaux de toute la contrée; c'est un rejeton de l'ancienne famille régnante, qui a gagné, paraît-il, le plus clair de sa fortune à trafiquer des bêtes « détournées » par lui. Ses exploits hippiques lui ont valu un exil de quatre ans en Russie; mais cette leçon ne l'a pas corrigé, et, depuis son retour au pays, il a repris de plus belle le cours de son lucratif commerce.

Ce fut sous le toit hospitalier de ce noble larron que je descendis à Bédia, lors de ma première visite. En l'absence de sa famille, le chef me fit les honneurs du lieu. Entre les demeures des grands et celles des petits, il n'y a pas ici beaucoup de différence : c'est toujours, au milieu d'un enclos où croissent pêle-mêle de beaux arbres fruitiers, un ensemble de maisonnettes et de huttes en bois ou en treillage. Dans l'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habite la famille ; une autre est réservée aux visiteurs ; d'autres encore sont affectées aux gens de service, qui sont très nombreux. La cuisine, le vin, les provisions ont leurs locaux à part, qui servent en même temps de dortoirs aux divers employés de la maison. Un étranger survient-il, on le reçoit dans le logis du maître, lequel se compose d'ordinaire de deux pièces sans fenêtres, mais percées de deux portes qui se font face. Le repas est servi dans la pièce principale, et, si l'hôte est de distinction, il a également l'insigne honneur d'y coucher. Quant aux étrangers de moindre volée, on les met pour la nuit dans un autre endroit.

Dans ces demeures princières, tout le mobilier consiste en grossiers bancs de bois, parfois garnis d'un vieux tapis fané et troué. Dans la haute cheminée, dont chaque pièce est pourvue, sont accumulés des tas de cendres et de détritus de toute sorte, y compris des os rongés à souhait, où viennent fourrager des chiens faméliques, toujours en grand nombre dans ces cabanes, près desquelles rôdent, nuit et jour, des bêtes fauves. A l'heure du repas, on apporte des tables basses, garnies de portions de maïs et de morceaux de viande, et on les pose devant les bancs où sont assis les convives. Contrairement à l'usage qui veut que, pendant le repas, le maître du logis reste debout à servir ses hôtes, notre amphitryon, qui tenait à montrer que son séjour en Russie avait eu la vertu de le « civiliser », prit place à côté de nous sur le banc. Je me souviendrai toujours du jeune Caucasien qui remplissait auprès du prince l'office de celui pour lequel « il n'y a point de grand homme ». Ce valet de chambre, qui nous présenta l'appareil d'ablution au sujet duquel j'ai déjà ci-devant édifié le lecteur, était une anomalie dans sa race. Agé d'une

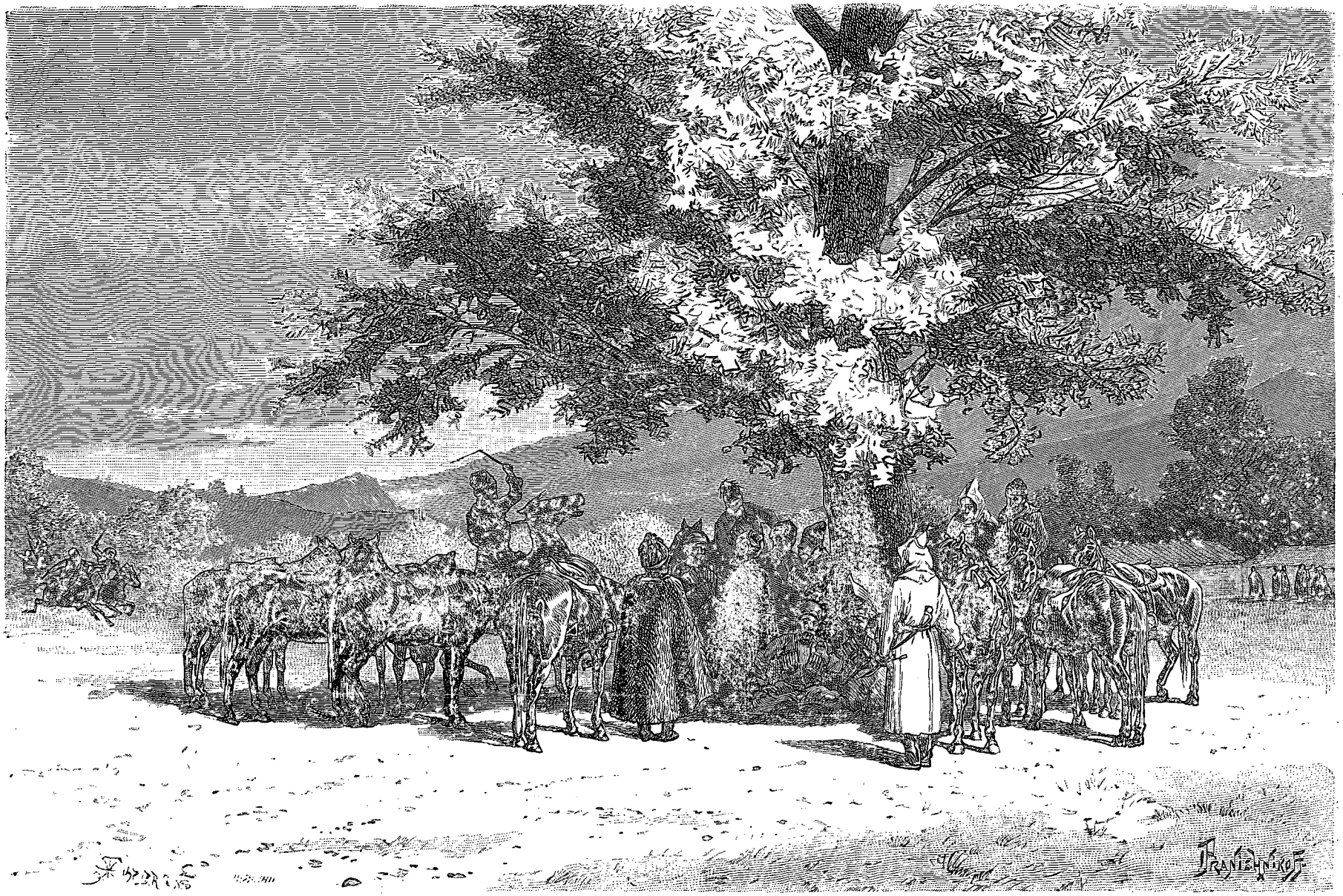


Serviteurs samourzakaniotes. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

quinzaine d'années, maigre, long, avec une grosse tête rasée, des pieds, des mains, une bouche, un visage grossiers au possible, et, pour surcroît, un air insigne de stupidité, il offrait le type achevé de la laideur, dans un pays où la laideur paraît inconnue. Son costume n'était point fait non plus pour l'avantager. Il portait un *achalouk*, espèce de gilet à manches, en coton blanc originairement ponctué de noir, mais auquel un service prolongé avait ajouté toutes sortes d'arabesques et de dessins sous lesquels disparaissait le fond primitif. Un pantalon de toile frangé par en bas, et dont les déchirures indiscrètes laissaient voir des échantillons de peau basanée, un sac de toile jeté sur la tête en guise de *bachlik*, qui remplissait aussi l'office de serviette, une *opa* noire attachée au cou par une lanière en cuir rouge et ballottant sur les épaules, complétaient l'accoutrement de ce jeune serviteur, qui était l'homme de confiance du prince, et qui partageait avec un échanson (en mingrélien *merikipé*), aussi crasseux que lui, mais d'une grande beauté, l'honneur de se tenir aux côtés du maître pendant le repas. C'est lui qui apporta le plat d'honneur (la tête et les intestins de l'agneau), dont l'hôte offre un morceau aux convives, de ses propres mains, — ce qui est le comble de la déférence.

Le moindre prince samourzakaniote a une suite fort nombreuse, et l'on se demande quel peut être l'emploi de tous ces gens qui entourent le visiteur sitôt qu'il met pied à terre, et qui, déguenillés, malpropres, suivent pas à pas le maître du logis, ou se tiennent, des heures durant, appuyés, silencieux et immobiles, contre la muraille, près de la cheminée, dans l'embrasure des portes, le fouet en main, le poing sur le *kinghal* que chacun d'eux porte à la ceinture. A voir ces statues vivantes, on dirait de ces figures de bronze dont on décore chez nous l'angle d'un salon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



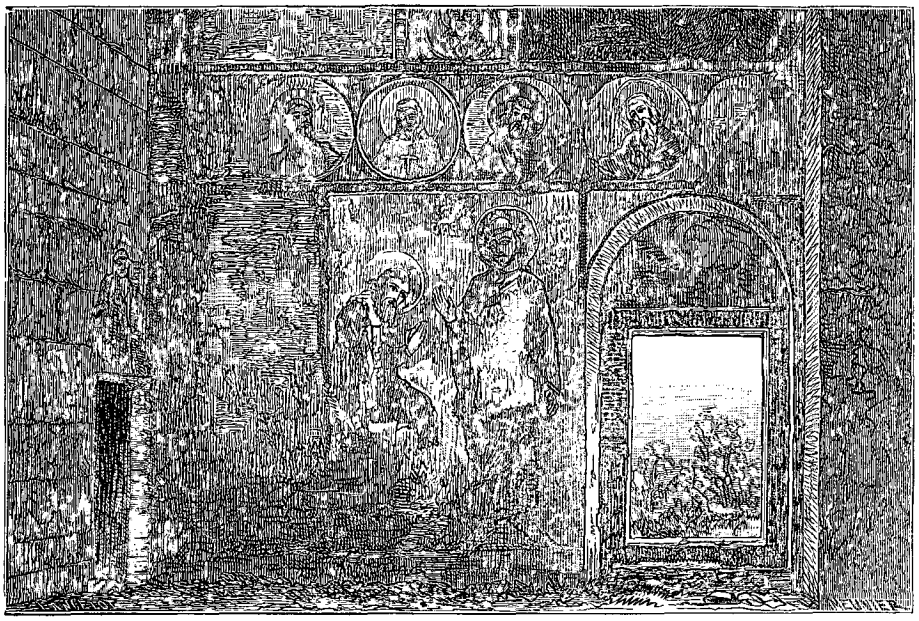
Cavaliers attendant le règlement de leurs litiges dans la plaine de Bédia (voy. p. 371). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies de Mme Carla Serena et de M. Ermakoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou le replat d'une corniche. La vérité est que cette multitude de « servants » est un reste du régime féodal, qui hier encore florissait dans le pays. Ces hommes armés rappellent la classe des *chinakma*, ces gardes tenus d'être toujours disponibles, dont il a été fait mention ci-dessus; c'est la décoration et en quelque sorte la tenture obligatoire de tout intérieur princier ou noble, tant au Samourzakan qu'en Abkasie, et beaucoup d'entre eux sont titrés. Le repas des hôtes principaux terminé, ces pensionnaires sont servis à la même table, selon leur rang, les nobles d'abord, puis ceux qui ne le sont point.

Le jeune valet prépara ensuite dans la chambre d'honneur la couche qui m'était destinée, mais, sur la simple inspection du drap tout criblé de petits points rouges qui indiquaient le passage de certains insectes, je préférai ne point m'y étendre : conclusion de l'étape, une nuit blanche. Bédia ne fut point pour tout le monde le lieu du « bonheur ».

Dans cette région du Samourzakan, presque inexplorée jusqu'ici, il règne, je le répète, un tel esprit d'hospitalité, que tout voyageur, à son arrivée, est sûr de voir le *starchina* du village lui offrir un abri sous son propre toit, ou sous celui de quelque autre habitant, s'il juge qu'il y sera plus à l'aise. Et l'hôte ainsi pris au dépourvu se tient pour très honoré du choix, et met tout en œuvre pour traiter dignement l'inconnu qui veut bien se confier à lui. En mai 1876, je survins un dimanche à la chute du jour, et je trouvai tous les gens de l'endroit rassemblés sur la plaine, comme en Mingrélie. Seulement, au Samourzakan, le peuple est beaucoup moins gai et ses divertissements sont moins bruyants. Il n'a point non plus la coquetterie



Fresques de l'église de Bédia. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

du Mingrélien, qui tient à se montrer à son avantage, et se pare de son costume le plus frais et le plus brillant. Le Samourzakaniote endimanché diffère peu de celui qui ne l'est pas; c'est toujours la même exhibition de haillons malpropres : on dirait qu'à cet égard il y a pacte conclu entre les deux sexes.

La danse usitée ici est celle des Abkases. Elle s'exécute à une ou deux personnes. Le pas, saccadé, sautillant (on retombe toujours sur la pointe des pieds), est accompagné des cris de l'assistance, orchestre vocal qui ne se tait que lorsque le danseur lui-même n'en peut plus. Cette sorte de trémoussement sauvage ne manque pas en somme d'originalité; les acclamations stridentes qui le scandent rappellent assez le sifflement du vent à travers les forêts. Quant aux femmes du pays, moins libres dans leurs allures que les Mingréliennes leurs voisines, elles ne se livrent que rarement au plaisir de la *tamascha;* il fallut ma présence à Bédia pour que les jeunes filles surmontassent, ce jour-là, leur timidité naturelle.

Le divertissement donné en mon honneur eut un cachet tout particulier. Le *starchina* ouvrit la danse, et, en dépit de ses soixante-dix ans, il tint longtemps tête à sa danseuse, la fiancée de son petit-fils. Celle-ci, blonde, avec des yeux bleus, ses cheveux retombant en tresses épaisses sur ses épaules, s'échappant d'un mouchoir noué sous le menton, était le type parfait de la *Gretchen* idéalisée par le poète allemand; seulement, c'était une *Gretchen* en guenilles; à travers les déchirures de son corsage effiloqué on voyait battre son cœur virginal. De la main gauche, posée sur sa hanche, elle relevait sa jupe; de la droite, elle tenait un mouchoir dont elle feignait de se cacher la figure : c'est l'attitude voulue par la danse abkase.

D'autres couples remplacèrent les premiers, et la fête se prolongea jusqu'à la nuit. Jamais salle de bal

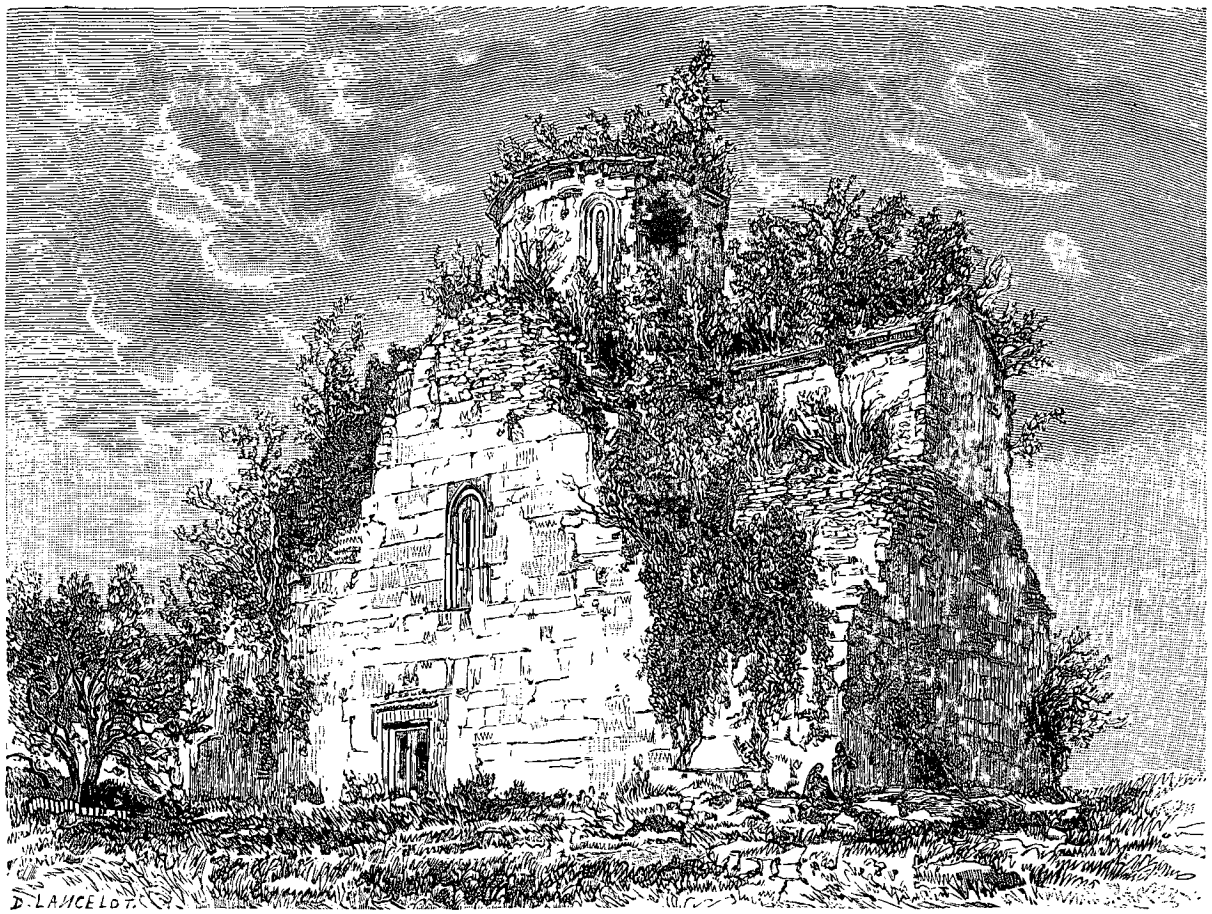
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne fut illuminée comme l'était, ce soir-là, la plaine de Bédia, sous les feux du soleil couchant. Reproduire la magie éclatante de ce ciel qui projetait ses reflets multicolores et sans cesse changeants sur les pentes frissonnantes des montagnes, ce serait une tâche malaisée aussi bien pour le pinceau que pour la plume. Cet horizon aux embrasements fantastiques, cette vaste prairie tout émaillée de fleurs qui servait de parquet aux danseurs, ces bouquets d'arbres majestueux d'où pendaient de longs sarments de vigne, puis, au milieu de ce riche décor, le cercle des spectateurs animés, excitant les couples de la voix et du geste, tout avait un caractère étrange et grandiose qui m'ôtait le sens des réalités pour me transporter dans un monde idéal.

Par contraste, de l'autre côté de la plaine, sur une haute croupe de montagne, se dressaient, vénérables et songeuses, les ruines de l'ex-monastère de Bédia.

Un sentier abrupt, difficile, conduit de la plaine aux ruines du monastère ; à une certaine hauteur, il devient tellement sinueux, que les chevaux ne peuvent y monter, et l'on est obligé de grimper pour arriver au faîte du roc où se trouve l'ancienne église.

Celle-ci, d'une architecture magnifique, a une coupole qui rappelle en petit celle de Sainte-Sophie de Constantinople. Les sculptures, tant à l'intérieur qu'au dehors, sont en bon état, et il serait facile de restaurer ce vieil édifice qui surpasse en beauté, et celui de Gélathi en Iméréthie, et l'église du couvent mingrélien de Martwily. Une des chapelles latérales est intacte. Seule la voûte qui se trouve au-dessus de l'entrée principale, en face de l'autel, est endommagée; par la brèche se sont faufilés des jets de lierre vagabonds et les branches d'un énorme figuier, qui, collés à la pierre murale comme une tapisserie au rugueux ramage, sont le refuge de nombreux oiseaux, les seuls chantres dont la voix résonne en ce temple désert.



Église de Bédia. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Situé dans une région peu connue, loin des routes établies, cet antique cloître a échappé à la plupart des explorateurs du Caucase. Et pourtant que de droits il possède à la curiosité des artistes ! Les inscriptions en géorgien y sont toutes parfaitement lisibles; quelques fresques aussi sont intactes, une entre autres, qui représente la Samaritaine offrant de l'eau au Christ. La Samaritaine est debout; sa main gauche s'appuie sur une amphore de couleur jaunâtre, posée contre un puits en pierre rouge dont la margelle est de marbre blanc veiné, et qu'ombrage un grand arbre; sa main droite est sur sa poitrine. Elle porte une robe bleue à double jupe, celle du haut d'une nuance plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sombre que celle du bas, qui tire sur le gris et est frangée d'une garniture qui ressemble à de l'or. Le Sauveur est assis devant le puits, la dextre levée, et vêtu de bleu. Cette peinture, placée au-dessus de la porte, occupe la moitié de la muraille, que sépare en deux pans une étroite fenêtre ogivale. Au-dessous sont six têtes de saints, dont la troisième à gauche est intacte; d'après la finesse des traits, ce doit être une figure de femme; elle porte un manteau à capuchon brunâtre, et ses mains jointes tiennent une croix.

L'extérieur de l'église, coupole, fenêtres, portail, entrées latérales, offre des sculptures d'une finesse remarquable et fort bien conservées. Bref, on ne peut s'étonner assez de rencontrer en cette province sauvage et inculte un pareil chef-d'œuvre d'architecture, témoin d'une civilisation disparue. Autour de l'église est un cimetière où se voient quelques mausolées de pierre, sur lesquels sont gravés les noms de membres de l'ancienne famille régnante du pays; une de ces tombes a pour dais un tilleul de vingt mètres de circonférence.

En face du temple se trouve un autre édifice qui semble avoir été le logis des moines, et où l'on accède



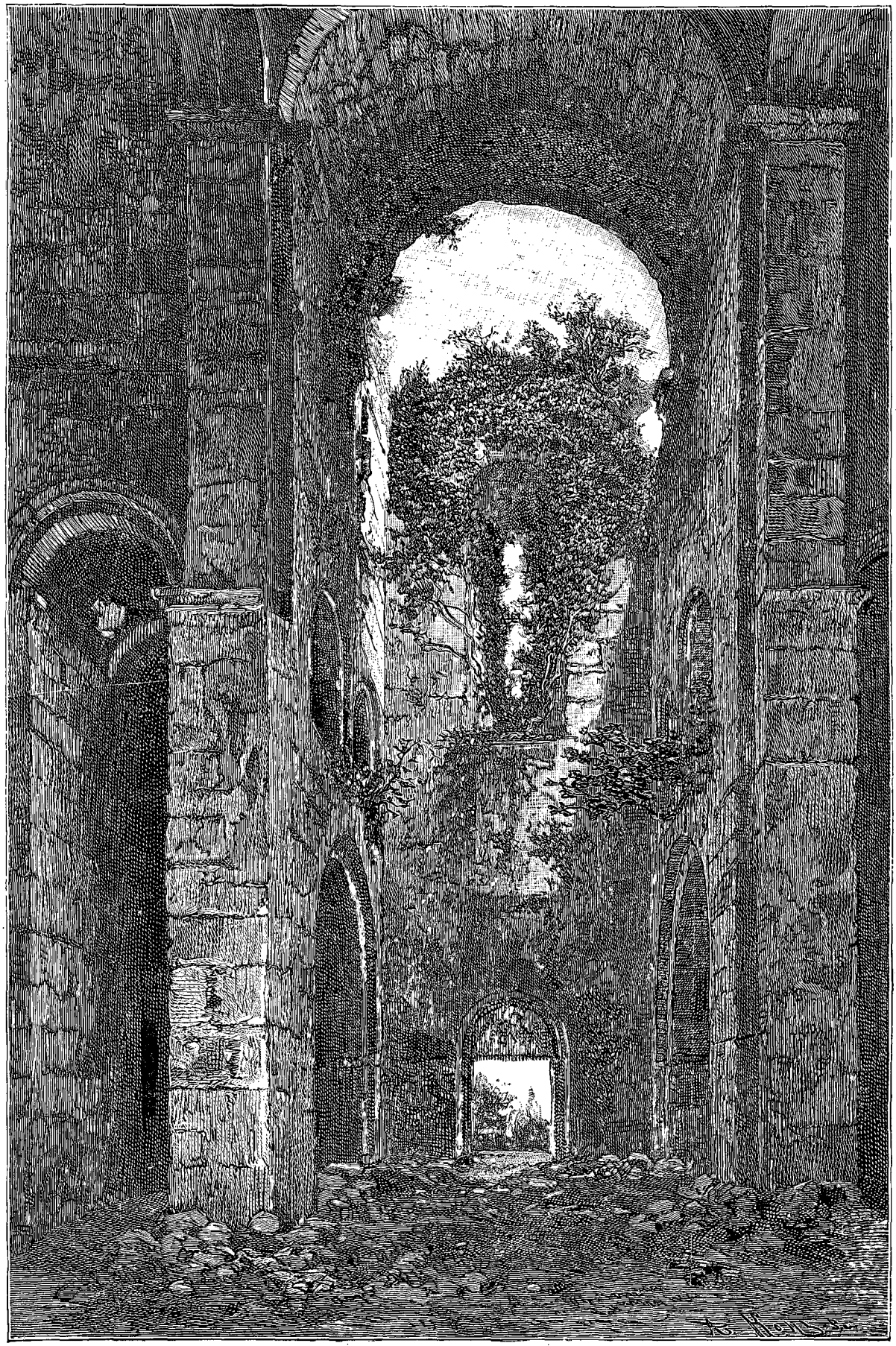
La famille de mon tchapar, au village de Bédia (voy. p. 378). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

par une porte cintrée. On aperçoit en outre les vestiges d'un mur d'enceinte. La perspective environnante est splendide. Tout à l'arrière-plan s'élèvent les montagnes de l'Abkasie, presque toujours couronnées de neige; le 25 mai, jour de ma première visite, quoiqu'il fît très chaud, ces sommités étaient toutes blanches; plus bas, sous la ligne de frimas, apparaissent des croupes boisées, dominant une fertile vallée, dont le fond est couvert en partie de vergers touffus. Au revers du relief rocheux sur lequel est juché l'ancien monastère, paissent d'innombrables brebis noires, espèce particulière au pays, qui, vues de la hauteur sourcilleuse, ressemblent à des légions de grosses fourmis se trémoussant d'une façon bizarre sur le tapis de verdure tendre.

Vers l'ouest, l'horizon extrême est formé par la mer, dont on distingue les vagues miroitantes. En deçà, au travers des plaines, serpente la rivière Ochodji (en français *bœuf*), dont le cours argenté lubrifie les grands champs de maïs, aux tiges élancées à hauteur d'homme. A gauche de la nappe du vieux Pont-Euxin se dressent d'autres collines boisées, par-dessus lesquelles on discerne la cime du mont Satandjo, situé au bord de l'Ingour, là où est la forteresse du même nom.

Mon tchapar demeurait au village de Bédia. Il voulut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de l'église de Bédia. Vue prise en face de l'autel (voy. p. 375). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je fusse son hôte et fit prévenir sa femme de mon arrivée. Je la trouvai au seuil de sa cabane, avec sa fille, charmante petite blonde aux yeux bleus, qui me regardait avec un étonnement égal à la timidité de sa mère. Un jeune garçon d'une dizaine d'années vint respectueusement au-devant de mon hôte. C'était son pupille, fils d'un de ses amis, noble comme lui.

En échange, la fille aînée du tchapar avait été adoptée par son ami; ces adoptions sont communes au Caucase. Ces liens contractés en dehors de la parenté sont souvent plus puissants que ceux de la famille. Le pupille reste pendant plusieurs années chez le tuteur, qui le soigne comme son enfant.

Nous arrivâmes à Bédia vers la fin du jour. Les serviteurs de mon hôte étaient déjà à l'œuvre pour la préparation du souper. Un d'eux, assis devant la hutte, égrenait du maïs. Dans l'intérieur, d'autres s'occupaient de divers détails. Sa femme, croyant sans doute m'être agréable, m'offrit du fard qu'elle tenait caché sous ses vêtements, enveloppé dans un morceau d'étoffe de coton. Le tchapar, de son côté, alla cueillir du raisin, qu'il m'apporta dans son *bachlick*. C'était un bel homme, au teint hâlé. Sa bravoure pendant la dernière guerre contre les Turcs lui avait valu deux médailles.

Tous les soirs, à mon arrivée dans les huttes où je passais la nuit, je changeais les plaques des châssis, pour pouvoir faire de nouvelles photographies le lendemain. Pendant cette opération, je me servais d'une lanterne à verres rouges, car, on le sait, le procédé à la gélatine exige de grandes précautions pour être soustrait à l'influence de la lumière. Ma chambre obscure était partout l'objet d'une vraie surprise. Mais nulle part l'étonnement ne fut aussi prononcé que dans la cabane de mon brave tchapar, lorsque, le soir, on m'y vit à l'œuvre. J'eus beaucoup de difficultés à persuader ceux autour de moi que je n'étais pas une alliée de Belzébuth.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue et tous les habitants voulaient me voir. Rassurés sur mes rapports intimes avec Satan, les plus craintifs devinrent si hardis, que j'eus une peine infinie à les tenir éloignés de mon appareil, qu'ils voulaient toucher et inspecter. Voulant m'en débarrasser, je leur dis de se placer à l'entrée du monastère, en promettant de faire leur portrait. Dociles, ils m'attendirent là, pendant que je faisais les photographies de la sainte demeure en ruine et du paysage environnant.

Le monastère de Bédia offrant un intérêt tout spécial pour la photographie, je voulus en faire un travail aussi complet que possible. Je quittai donc le village à l'aube, escortée de mon tchapar chargé de mon bagage. J'atteignis le plateau où est situé le cloître et ses dépendances, au moment même où le soleil se levait. Jamais je ne pourrai décrire et jamais je n'oublierai le spectacle d'une grandeur si sublime qui se présenta à mes yeux! J'en restai atterrée!

Je me trouvais au bord du cimetière. Mon tchapar m'y avait suivie; mais nous ne pûmes faire un seul pas, car les hautes herbes, les broussailles épaisses couvraient le chemin. Il fallait les couper pour avancer et pouvoir placer mon appareil; cette tâche n'était pas facile. Mon guide le comprit et offrit d'aller chercher des aides. J'y consentis et attendis son retour.

Je restai longtemps seule, assise au bord de cet antique champ de repos, et j'eus le loisir de suivre le cours de mes pensées, éveillées par le lieu où je me trouvais et l'originalité extrême de ma position. Plusieurs heures s'étaient écoulées, car le soleil planait déjà au-dessus de ma tête, lorsque mon tchapar revint suivi d'un bataillon d'hommes, qui aussitôt se mirent à couper sans merci toutes les plantes qui obstruaient le chemin. Bûcherons improvisés, ils ne cessèrent leur travail que lorsque le soleil allait disparaître de l'horizon. J'avais ainsi perdu une journée.

Je dus retourner au village et le lendemain faire encore une fois la difficile ascension; mais cette fois-ci je fus suivie d'un cortège nombreux de curieux.

Je commençai enfin mon travail, qui fut d'une difficulté extrême. A l'intérieur de l'église, je dus enlever des tas de décombres, avant de pouvoir placer mon appareil, qui vacillait sur ce sol inégal. De temps en temps des fragments se détachaient des murs, et je dois à mon brave tchapar de ne pas avoir été atteinte d'une grosse pierre qu'il retint dans sa chute.

A l'extérieur, sur le cimetière, bien que les hautes plantes eussent été coupées, il en restait encore qui s'entrelaçaient autour du pied de mon appareil. Je remarquai aussi un grand nombre de hautes touffes de marguerites: c'est le seul endroit où j'aie vu ces fleurs dans ces parages.

Mon essai photographique a réussi. J'en donne ici le résultat. J'ai pris le nombre de vues suffisantes afin de représenter sous toutes ses faces l'intérieur de l'église de Bédia, qui n'avait jamais été reproduite et qui présente un très grand intérêt pour l'archéologue.

Le jour était presque à son déclin, lorsque je vins rejoindre les obéissants curieux qui m'avaient attendue patiemment à l'entrée du monastère deux jours de suite. Je les trouvai assis sur des monceaux de pierres, entre lesquels croissent une infinité d'herbes odoriférantes (la flore est très riche et très variée dans ces campagnes). Quelques-uns étaient si pittoresquement groupés, que je les photographiai tels que je les vis. Mais plusieurs de mes modèles sont représentés tenant le nez entre l'index et le pouce, mode de se moucher, qu'ils répètent à chaque instant. Pour remédier à cet inconvénient, je leur fis passer les mains entrelacées sur le dos, avec défense expresse de changer de posture, et je fus obéie.

Ces deux journées du 16 et du 17 novembre 1881, que je passai sur les ruines du monastère de Bédia, comptent parmi les plus curieuses de mon voyage de photographe improvisé.

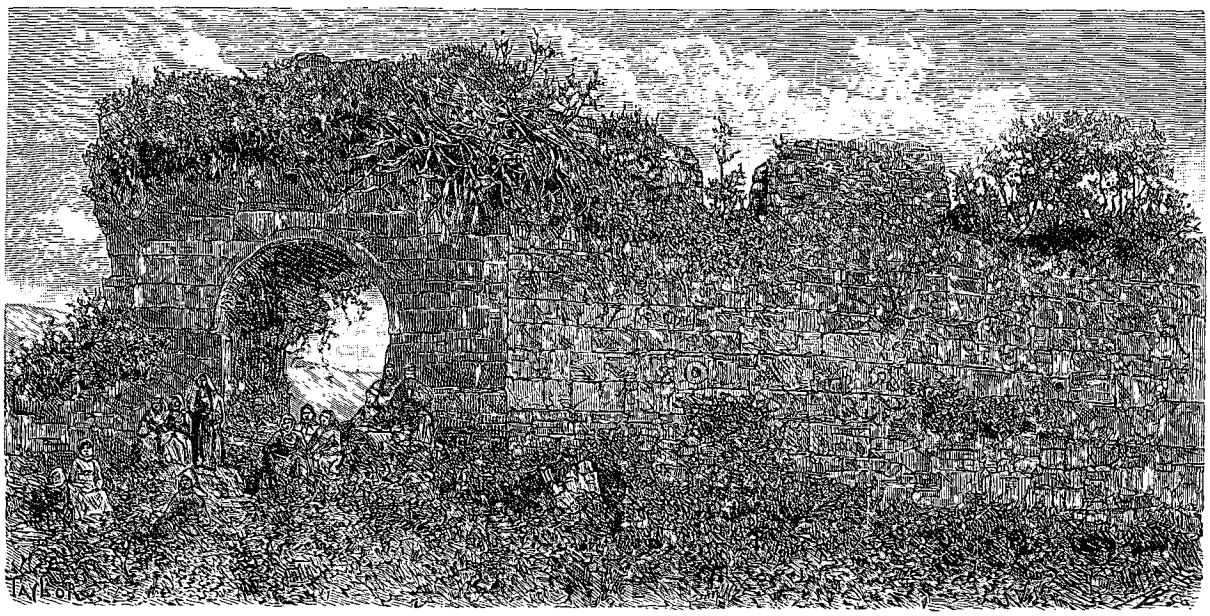
En redescendant le roc escarpé, j'étais précédée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une petite armée d'hommes à pied, de femmes, d'enfants. Derrière mon cheval marchait celui qui était chargé des cassettes contenant mon appareil. Puis venait le tchapar, dont l'aide m'avait été si utile. Une chose pourtant me déplaisait souverainement en lui : il s'approchait toujours de moi la pipe en bouche. Il la tenait constamment entre ses dents. Je crois même qu'en dormant il ne s'en séparait pas. Il fallait qu'il en eût d'autres sur lui, car à chaque instant il la laissait tomber, et le plus souvent ceux qu'il envoyait à sa recherche ne la retrouvaient pas. C'était là, me disait-il, le désespoir de sa vie.

On aperçoit au pied de la montagne une petite cabane solitaire : c'est l'humble toit sous lequel habite l'arrière-petit-fils de celui-là même qui donna son nom au Samourzakan. Ce rejeton d'une lignée princière, qui a nom Anton Sherwachidzé, mérite à double titre une mention. Natif de Bédia, il alla en Russie à l'âge de vingt-trois ans, et fut un de ceux qui virent, en 1812, à Saint-Pétersbourg les illuminations par lesquelles on fêta le mouvement de retraite de la Grande-Armée.

Ce vieillard, qui me donna des détails curieux sur le pays (en 1876), vit seul et pauvre dans sa hutte, qui mesure six pieds carrés; quelques couvertures et coussins, une crémaillère, une marmite en fer pour cuire le maïs constituent son unique avoir. Aux parois du mur sont suspendues deux images découpées : l'une représente Napoléon, l'autre le monument de Pierre le Grand : souvenirs de jeunesse, et de bonheur peut-être, où se complaît le regard songeur de l'ermite. Trop faible pour cultiver les quelques arpents de terre qui entourent sa cabane, ce descendant d'une antique famille, que tous les siens, riches pour la plupart, ont



Entrée du monastère de Bédia. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

abandonné, attend toujours la pension qui lui a été promise. Sa seule distraction est de visiter le tombeau de sa mère, enterrée justement sous le mausolée qu'ombrage le gigantesque tilleul. Son tertre funèbre, à lui, sera plus modeste. J'appris plus tard sa mort, et je vis sa chaumière abandonnée lors de mon dernier passage.

En venant de Bédia pour se rendre en Abkasie, on traverse la rivière Okhouri, limite du Samourzakan. Un petit pont, formé de planches, est jeté sur le cours d'eau, qui en cet endroit est très étroit. Une riante plaine, ombragée d'arbres séculaires, forme l'entrée de l'Abkasie. Ce péristyle, orné par la nature, conduit à une forêt magnifique où des festons de vigne entrelacent des chênes et des noyers.

Du côté de l'Abkasie est un poste de karaouls (sentinelles); c'est une guérite formée par des branchages d'arbres, avec une toiture penchée couverte de chaume Ce poste militaire était occupé par les Abkases lors de la dernière guerre. Les deux rives de l'Okhouri sont belles. A deux verstes à peu près du pont, est le premier bourg abkase, Pokvechi, où l'on compte cent soixante-dix feux.

Dans la forêt je vis quelques familles de cette race, et je fus frappée de la différence de leur type avec celui des Samourzakaniotes, dont ils ne parlent pas non plus la langue.

Bédia est le dernier village du Samourzakan, du côté de l'Abkasie. Les monts d'alentour offrent de bons pacages, et pendant l'été leurs versants sont peuplés de troupeaux et de pâtres qui cohabitent là fraternellement, les gens aussi insouciants que les bêtes, et ne demandant point d'autre dose de bonheur. Les mamelles des buffles fournissent un lait préférable à celui des vaches; on en fait un fromage frais qui, avec la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouillie de maïs, et aussi la caillebotte, additionnée de miel du pays, constitue le fond de l'alimentation des bergers.

Entre les monts du Samourzakan et ceux de la Souanéthie se trouve, sur un haut plateau, un grand étang nommé Moguascherchoua, auquel s'attache une croyance superstitieuse. Personne n'ose se baigner dans ses ondes glacées, qu'on suppose venir d'une source souterraine, dans la crainte de provoquer le mauvais temps et un orage funeste aux campagnes. Chose curieuse, du lait coupé avec cette eau s'échauffe et bouillonne au bout de peu d'instants. Il serait à souhaiter que l'on fît l'analyse de cette source, qui, à l'instar de tant de courants de montagnes, possède peut-être des vertus curatives.

Au sortir de la plaine de Bédia, le chemin devient de plus en plus agreste et sauvage, et se transforme en un sentier de chèvres, qu'il faut parfois gravir à quatre pattes comme cette gent agile, et où le fourré des broussailles est si dense, qu'on est obligé, à plus d'une reprise, de se frayer un passage à l'aide des *kinghals* dont les indigènes sont armés. Grosse affaire que de mener les chevaux fougueux du pays par ces rampes étroites et bordées de précipices ! La vraie monture du voyageur timoré serait ici le buffle à la lourde et paresseuse allure. Ces âpres défilés aboutissent à des forêts splendides, où abondent les fruits de toute sorte, abricots, pêches, pommes, raisins : à voir cette exubérance de trésors naturels, on serait tenté de se croire dans l'Éden; seulement ces produits poussés sans culture n'ont pas la même saveur que chez nous, et Ève aurait peut-être dédaigné de les cueillir : ce qui, soit dit en passant, eût épargné à l'humanité bien des tribulations.

On va chevauchant ainsi de montagne en montagne, le long de cours d'eau qui, çà et là, forment des cascades d'un effet charmant, et plus on s'enfonce dans l'Abkasie, plus on voit s'accentuer la double sauvagerie du sol et de ses habitants; on devine tout de suite qu'on a affaire à une région où les Russes ont pénétré plus tard qu'au Samourzakan. Dans un repli du relief est assis le village de Tkvartchéli, qui donne son nom aux bains minéraux voisins, et dont la principale richesse est le miel que sécrètent les innombrables essaims d'abeilles des forêts d'alentour. En quittant Bédia de bon matin, on atteint ce bourg au milieu de la journée. Le tchapar, chargé de prévenir le starchina de l'endroit, n'étant pas cette fois arrivé à temps, notre cavalcade prit au dépourvu l'hôte chez lequel je devais m'arrêter pour dîner lors de mon premier passage. De là, suivant l'expression vulgaire, un dîner « à la fortune du pot », qui me permit d'autant mieux de juger d'un ordinaire national. Mon amphitryon était justement un descendant de cet Anchebadzé dont la querelle avec le Dadian Lewan de Mingrélie fournit, sur la demande de celui-ci, un prétexte à l'intervention russe. La cause d'inimitié entre les deux princes avait été le refus du premier de s'acquitter d'un service réclamé par l'autre. Le Dadian, irrité, leva sa canne sur son sujet (l'Abkasie, à cette époque, obéissait aux princes mingréliens) ; Anchebadzé, pour se défendre, tira son *kinghal;* immédiatement il fut arrêté et mis dans une forteresse. Mais il s'échappa de sa prison et se réfugia dans le Samourzakan, d'où il attaqua à plusieurs reprises le territoire mingrélien. Le Dadian, se trouvant le moins fort, appela vainement à son secours les montagnards tschebeldiens ses voisins; ceux-ci firent cause commune avec le prince Anchebadzé, de sorte que Lewan se vit forcé de recourir aux Russes. Ce fut alors (1832) que ceux-ci érigèrent aux bords de l'Ingour la forteresse d'Attangelo, que les indigènes nommèrent Santandjo ; mais cette citadelle fut impuissante à protéger la frontière du Samourzakan. De guerre lasse, le Dadian de Mingrélie prit le parti de se réconcilier avec son vassal ; résultat du différend : un fort de plus en terre caucasienne, et l'intrusion des soldats russes dans le pays, au grand déplaisir peut-être de celui-là même qui les avait appelés.

L'Anchebadzé de Tkvartchéli, chez qui je recevais l'hospitalité, était le type du prince campagnard en ces contrées. Agé d'une soixantaine d'années, grand, maigre, sec, il avait une chevelure et une longue barbe blanches qui faisaient ressortir sont teint hâlé. Ses yeux bleus, — c'est la couleur dominante dans le pays, — son nez démesurément long lui donnaient une physionomie toute spéciale. Son costume n'avait rien de princier : une *tchoka* en lambeaux retombant sur un pantalon de laine grise à sous-pieds; des souliers sans semelles en peau de mouton, attachés avec des lanières, et qui laissaient voir les orteils (les bas ici sont chose inconnue) ; un haut *papak* de drap noir bordé d'astrakan, telle était la toilette plus que négligée du personnage, dont la taille élevée semblait encore s'allonger par l'effet de cet accoutrement.

La princesse sa femme était vêtue à l'avenant, d'une robe noir-grisâtre déchirée, aux bords frangés par l'usure, et qui, s'ouvrant sur la poitrine à la mode locale, laissait voir une chemisette dont il n'était plus possible de discerner la teinte d'origine. Un mouchoir analogue à la robe lui couvrait la tête et le front. Le rejeton de ce couple primitif était à peu près costumé comme le père, si ce n'est qu'il avait une coiffure différente, un bonnet de poil de chèvre qui, surmontant sa chevelure inculte, lui donnait quelque peu l'air de Robinson.

Comme de coutume, l'apparition d'une visiteuse étrangère fit surgir de toutes parts une masse de curieux, princes et princesses de tout grade, habitants du logis ou des environs, serviteurs et paysans du domaine, pêle-mêle bizarre de types et de guenilles que la plume se refuse à décrire. Les femmes portaient toutes le long pantalon bouffant à la turque, qui est ici, je l'ai déjà dit, la pièce d'habillement par excellence, celle dont on se fait, avant tout, honneur, et qui se laisse aisément distinguer à travers les trous dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour du monastère de Bédia (voy. p. 379). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jupes sont invariablement ajourées. Ces jupes à l'européenne, mal taillées, ont toujours quelque volant en lambeaux qui forme traîne au milieu de la poussière ou de la boue. Parfois aussi les femmes ont un corsage échancré sur le devant et fixé par des agrafes de métal d'un joli modèle. Chez toutes, la coiffure consiste en un certain nombre de loques de couleur, enveloppant la tête en guise de mouchoir. Les pieds sont nus ou affublés de chaussures sans semelles, et d'un seul morceau, confectionnées par les femmes elles-mêmes, qui, dans ces contrées, savent tous les métiers, et déploient beaucoup plus d'activité et d'intelligence que les hommes.

Ce sont elles qui tissent les étoffes de laine ou de fil, dont elles font les habits des hommes et le linge du ménage, qui d'ailleurs est en meilleur état et plus abondant chez le paysan que chez le prince; ce sont elles qui fabriquent les guêtres, les selles, qui tressent les paniers qui servent à la récolte du raisin, paniers que l'on colorie d'une manière ingénieuse, en les suspendant à la crémaillère au-dessus de la marmite à cuire le maïs, de sorte que c'est la fumée qui fait ici les frais de peinture.

L'enclos du prince abkase ressemblait à tous les enclos du pays; on était précisément en train d'y construire une maison de bois (*akwaski*), qui était la grosse préoccupation du maître. En attendant qu'elle fût achevée, la famille logeait dans la *patchka* ou cabane de réserve, tout le monde couchant, sans distinction de sexe, selon l'habitude, dans une seule et même pièce. Après le repas, où, pour la raison que j'ai dite, ne figura pas la poule de gala, on improvisa sur l'herbe une *tamascha* abkasienne, à laquelle se mêla le rejeton du prince.

C'est à une dizaine de verstes du village Tkvartchéli que se trouvent les bains sulfureux du même nom. On y accède par une route bordée des deux côtés de précipices, et formant une rampe si étroite, qu'un cheval a peine à s'y conduire. La source sort d'un rocher, au flanc de la montagne, et tombe, à six mètres de là, dans un réservoir-piscine construit en pierre, avec fond de bois, et d'un mètre et plus de profondeur. Plusieurs personnes se baignent ensemble dans ce bassin, abrité du soleil par un toit grossier que soutiennent des poutres. Tout à côté est une pièce que l'on chauffe au besoin, et qui sert de cabinet de toilette. Ces bains sont gratuits; ils ont été installés par le dernier *ahu* d'Abkasie, Michel Sherwachidzé, qui s'y guérit de la gravelle, et qui avait là, au sommet de la montagne, une habitation détruite depuis lors par un incendie. C'est aussi l'*ahu* précité qui, désireux de voir les gens du pays bénéficier de ces eaux efficaces contre bon nombre des maladies, fit construire le bâtiment, à l'usage des baigneurs, qui se trouve à une douzaine de mètres du réservoir.

Cette source de Tkvartchéli est thermale, et offre quelques rapports avec celle de Tiflis; comme celle-ci, elle dégage une odeur très forte. Non loin de la piscine, coule entre deux hautes parois de montagnes le fleuve Galizga, qui, tombant de rocs escarpés avec un fracas de tonnerre, complète la sauvagerie de l'endroit. Chaque été, pendant les grandes chaleurs (juin, juillet et août), les malades visitent cette station balnéaire d'un genre primitif; les Mingréliens surtout y affluent. Ces baigneurs ne se montrent pas difficiles; un rocher leur sert de couche et une grotte d'abri. Le gardien, qui habite une hutte voisine, fait l'office de restaurateur; les bergers de la montagne ne sont-ils pas là pour lui fournir le lait caillé et le fromage de buffle, dont il approvisionne sa table d'hôte? Ajoutez à cela une grande marmite où cuit la bouillie de maïs, une autre chaudière où bout le mouton fraîchement tué, et vous avez toute une vue d'ensemble sur cette rustique colonie d'invalides, laquelle mange en commun sur l'herbe ou à l'ombre de quelque grand chêne. L'orchestre même ne fait point défaut : la *chiongouri* mingrélienne et l'*abchertsa* des Abkasiens (guitare à deux cordes en soie) jettent leurs résonances aux échos des gorges. Tout repas est suivi du divertissement de la *tamascha*.

Que dis-je ? La pudeur des indigènes a imaginé tout un règlement pour assurer dans cette piscine de Tkvartchéli l'observation des lois de la décence : un côté du réservoir est affecté aux hommes et l'autre aux femmes; les deux sexes se baignent ensemble, mais dos à dos, et paraissent de la sorte s'ignorer mutuellement. Bien plus, la manière d'entrer dans le bain et celle d'en sortir sont réglées d'avance; c'est à reculons qu'on doit y entrer, c'est dans l'attitude opposée qu'on est tenu d'en sortir : le tout sans frais de costumes. N'est-il pas vrai qu'ici-bas les plus simples en remontrent souvent aux plus fins?

Je ne visitai point les bains de Tkvartchéli en novembre dernier, car en hiver la route qui y mène est inaccessible. De là l'absence de vues photographiques de cette localité.

Le fleuve Galizga, qui prend sa source à peu de distance des thermes de Tkvartchéli, traverse une partie de l'Abkasie et se jette dans la mer Noire entre Otchemtchiri et Ilori. Son cours est très rapide et son lit rocailleux. On le traverse six fois à gué en venant du bourg Pokvechi pour se rendre au village de Tkvartchéli, distance d'environ douze verstes. Pokvechi est une localité assez vaste, possédant de riches terrains au bord de la rivière; toutes les habitations y présentent un type uniforme : ce sont des huttes de treillage au milieu d'un enclos. Le cimetière, situé sur la plaine, offre lui-même un aspect riant avec ses carrés de verdure et ses tombes entourées de galeries de bois, suivant le plus ou moins d'aisance de ceux qui les élèvent.

Pokvechi n'ayant point de bazar où les habitants de la région d'alentour puissent venir écouler leurs produits, il est question de dédommager la bourgade en la dotant d'une foire annuelle : ce sera une innovation pour le pays. De plus, les gens de la localité,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ont le sentiment du progrès, ont offert de construire à leurs frais un hippodrome et d'instituer des prix pour des courses de chevaux qui auraient lieu à l'époque de la foire : encore une nouveauté au Caucase, où jusqu'ici ce genre de divertissement n'a point été officiellement autorisé. Jusqu'en 1881 aucun de ces projets n'avait été réalisé. La guerre qui a dévasté le pays a créé des préoccupations nouvelles à ses habitants. Et pourtant, quel peuple y fut mieux prédisposé que ces indigènes, qui excellent, on l'a vu, dans l'équitation (c'est même le seul art qui leur soit familier) et qui ne quittent pour ainsi dire jamais le fouet, insigne de leur talent d'écuyers? Les femmes, à cet égard, ne le cèdent point au sexe masculin; elles manient avec adresse le coursier le plus fougueux, vous l'enfourchent gaillardement sur une simple selle d'homme, et dépassent souvent à la course les cavaliers qui les accompagnent. Point de fête ici sans jeux équestres, et ces exercices laissent loin derrière eux les manœuvres dites « de haute école » que nous applaudissons dans nos cirques. Seulement on y apporte des façons barbares et sauvages contre lesquelles il serait bon de réagir. De verste en verste sont postés des piqueurs, qui, au passage des chevaux engagés dans la lutte, les excitent non seulement par des cris, mais encore par des coups de feu et de féroces volées de coups. Plus d'un coursier meurt des suites de ce *steeple-chase* furibond, qui fait les délices des vieillards aussi bien que des jeunes gens.

Cette plaine de Pokvechi étant arrosée par le Galizga, on y aperçoit des groupes charmants de villageoises, portant de grandes cruches qu'elles viennent de remplir à la rivière. Quelle noblesse de démarche, quelle grâce innée chez ces campagnardes, et combien elles diffèrent de la plupart de nos paysannes d'Occident! J'ai dit que les femmes abkases se montraient beaucoup moins en public que les Samourzakaniotes et les Mingréliennes; cela tient à ce que l'islam, qui fut jadis la religion du pays, a laissé quelques traces dans les mœurs et se mélange même au christianisme qu'on y professe aujourd'hui. Malgré cela, une épouse qui est mécontente de son mari a le droit de le quitter et de retourner dans sa famille, sans qu'il puisse aucunement s'y opposer. La femme est d'ailleurs reine dans son intérieur; l'homme la traite avec beaucoup d'égards et de respect, et lui épargne presque tout travail fatigant. Un mariage est une grande fête en ces contrées.

Une noce doit-elle avoir lieu, des messagers à cheval, comme en Mingrélie, vont inviter parents et amis. Comme le starchina de Pokvechi mariait précisément sa fille, âgée de quinze ans, j'eus l'occasion de voir de près tous les rites. En approchant de l'habitation, les invités annoncent leur arrivée par des détonations et par un de ces chants sans paroles, sorte de modulation monotone, dont l'accent varie selon la circonstance : roulement de triomphe chez le voleur de chevaux qui vient de mettre son butin en sûreté, appel guerrier quand l'ennemi s'approche, vociférations criarde et joyeuse lorsqu'il s'agit d'un cortège de noces; il est vrai qu'une oreille non exercée confond volontiers ces tons divers et n'en saisit point le caractère distinct.

Arrivés dans l'enclos, les cavaliers exécutent le salut d'usage en caracolant, et, à chaque nouvel invité qui survient, on recommence la même cérémonie. Ensuite tout le monde s'attable sous les tonnelles, les deux sexes chacun à part, sinon il y aurait lèse-convenance. A la fin du repas, une corne contenant trois bouteilles de vin, parfois davantage, passe de main en main; chaque convive est tenu de la vider, sous peine d'être exclu de la société. Ce coup de l'étrier, qui vient pardessus une consommation effroyable de victuailles (quartiers de bœuf, de mouton, d'agneau, poules, farine de maïs, fromage de buffle), achève, je ne dirai point d'enivrer les convives, les têtes abkases sont solides, mais de leur communiquer la pointe de gaieté qui sied en cette occurrence.

Ensuite on donne le signal de la danse en battant des mains; puis au bal s'entremêlent les fantasias équestres dont j'ai parlé, et jeux, danses, libations se prolongent une partie de la nuit. Le lendemain, la fête recommence. Les invités présentent leurs cadeaux à la mariée, qui les reçoit debout et voilée; elle ne se découvre qu'après que ses parents lui ont, à leur tour, offert leur présent. La nouvelle épouse ne quitte pas tout de suite la maison paternelle; son mari vient y vivre avec elle jusqu'à ce qu'on ait préparé le logis destiné à la recevoir. Parfois aussi le jeune homme reste loin de sa femme, et ne devient véritablement son époux que le jour où elle lui est amenée par sa famille. A cette occasion, les réjouissances nuptiales recommencent de plus belle, dans la maison du conjoint mâle.

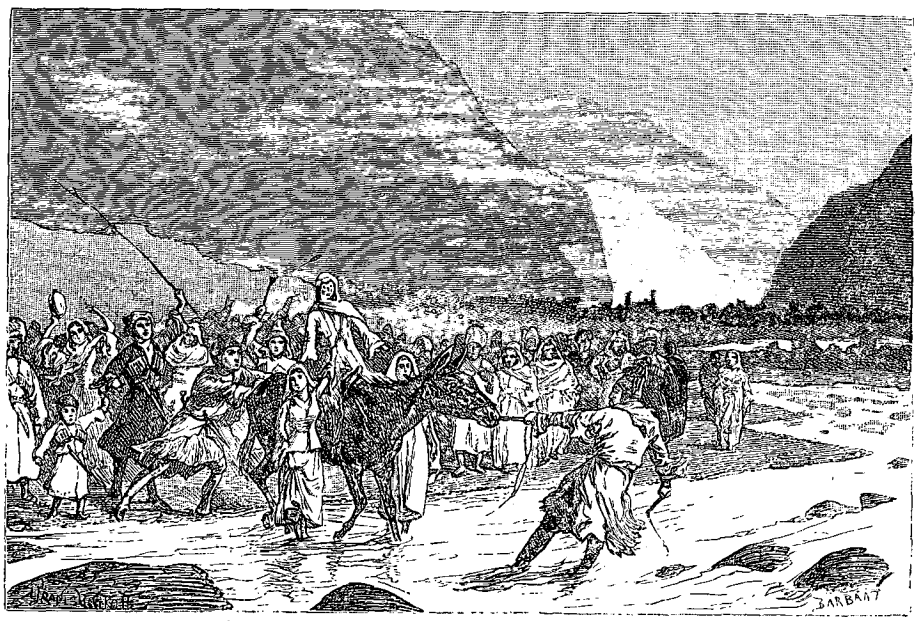
La nouvelle ménagère apporte son trousseau, la literie, le tout confectionné par elle avec le concours de ses amies; le mari, lui, fournit le mobilier, aussi simple pour le prince que pour le paysan, avec cette différence toutefois, que chez les paysans aisés il y a d'ordinaire plus de confort et de propreté que chez le noble titré. C'est ainsi qu'à Pokvechi l'intérieur de mon hôte le starchina n'offrait nulle trace de cette incurie et de cette négligence qui gâtent, hélas! l'hospitalité chez les gros bonnets de l'Abkasie.

De Pokvechi à Beslahouba, village dépendant de la commune d'Otchemtchiri, il n'y a qu'un trajet de quelques verstes, magnifique à faire, surtout le soir, au soleil couchant, quand les cimes des monts embrasés projettent leurs reflets sur les cours d'eau, les bois, les prairies, illuminant toutes choses de clartés féeriques. A Beslahouba, je descendis chez un riche paysan, adjoint au maire du district, et quelle ne fut pas ma satisfaction, au terme d'une journée si intéressante et si bien remplie, de trouver sous ce nouveau toit un essuie-main blanc, un couvert luisant, une excellente poule rôtie, et des hôtes vêtus autrement que de haillons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, eut lieu dans le village une cérémonie usitée en temps de sécheresse, à l'effet d'obtenir de la pluie. Les Abkases sont, je le répète, gens superstitieux. C'est un repas qui se termine par des chants et des danses; après quoi, tous les assistants se rendent processionnellement à la rivière, avec un mannequin porté par une mule, et aux côtés duquel cheminent autant de jeunes filles que de jeunes garçons. Et, le long de la route, on chante cette prière, adressée au dieu du fleuve : « Voici la poupée, la poupée. La fille de l'*ahu* veut boire. Elle ne boit pas de vin, et l'eau lui manque, parce que la rivière est presque tarie. Elle ne vient pas, parce que la rivière a peu d'eau. » Tout en chantant ainsi, on pousse la mule dans le courant, et tout le cortège y entre avec elle. Chacune des personnes présentes asperge d'eau le mannequin, qui ensuite est plongé dans les flots. Toute la journée on répète cette cérémonie ; puis, le soir, a lieu un second repas suivi du divertissement d'usage. Si, malgré ces conjurations, la pluie persiste à ne pas venir, on a recours à une autre pratique, dont on n'use qu'en désespoir de cause, attendu qu'elle passe pour un péché : on jette sur un champ deux grenouilles, animaux réputés immondes, et l'on ne doute plus dès lors que le dieu imploré ne lave à grande eau la terre souillée par un tel contact.

On voit par cet exemple à quel degré d'ignorance naïve et de superstition est resté ce peuple abkase,



La procession du mannequin. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des photographies.

grâce à l'isolement où il a vécu durant tant de siècles.

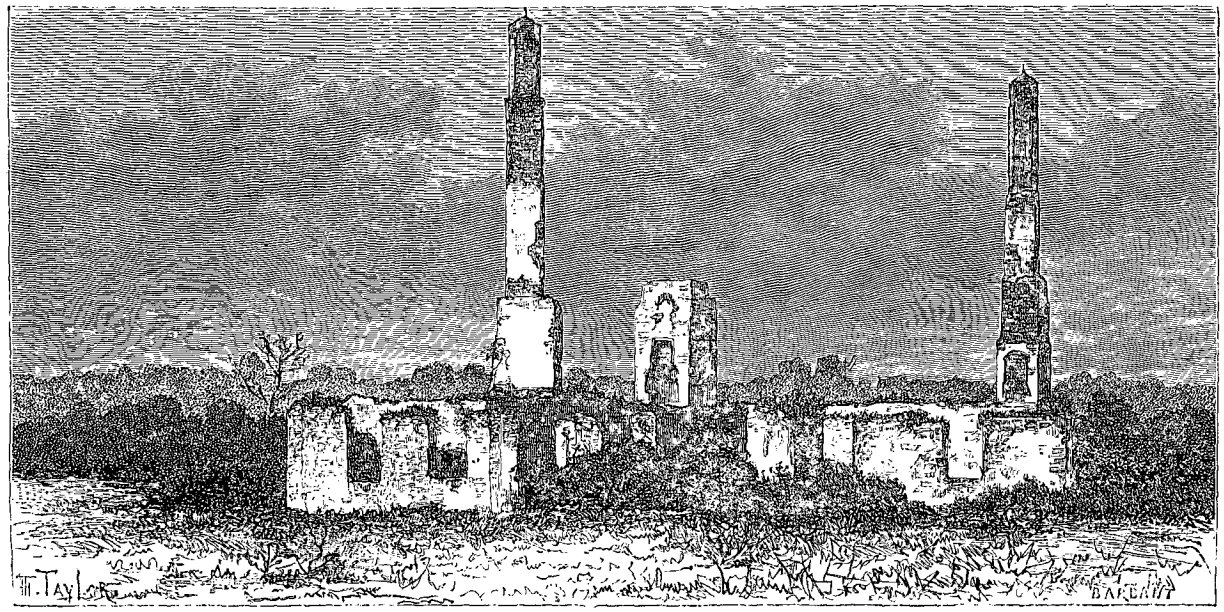
Otchemtchiri est à sept verstes à peu près de Beslahouba; la route qui y conduit traverse un parc naturel qui dépasse en splendeur tout ce que l'art aurait pu produire. Impossible de rêver avenues plus belles, bosquets plus variés et plus touffus que ceux que l'on trouve sur ce parcours. Chênes, platanes, tilleuls magnifiques y ombragent des parterres d'azélias dorés, et cet aspect contraste étrangement avec les sites tout à fait sauvages que l'on vient de quitter. On va ainsi de ravissements en surprises; puis, soudain, au sortir des massifs de verdure, la mer Noire se montre aux regards : on est à Otchemtchiri.

Lorsque au mois de novembre dernier je fis ce trajet, je me trouvai de nuit devant le Galizga. Mon tchapar m'engagea à attendre le jour pour passer le fleuve. Mais je voulais avancer pour ne pas perdre de temps et pouvoir partir avec le prochain bateau allant à Poti. Pour ma sécurité, en traversant l'eau, il m'enlaça la taille, en formant un lien avec son fouet. Ainsi soutenue, je me mis à genoux sur ma selle, afin de ne pas me mouiller le corps. Arrivés sur la rive opposée, mon tchapar m'assura que j'avais traversé un gué fort dangereux. Encore une fois, je dus à son adresse d'avoir heureusement franchi ce mauvais pas.

Carla SERENA.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de l'ancien palais de l'*ahu* à Otchemtchiri (voy. p. 386). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

L'ancien Otchemtchiri et les ruines du palais de l'*ahu* Michel Sherwachidzé. — La population de la bourgade. — Coup d'œil d'ensemble sur le district. — Mon arrivée au nouvel Otchemtchiri. — Excursions aux environs. — L'église d'Ilori et le bœuf de Saint-Georges. — Une nuit chez une veuve akbase. — A Moughouri. — Cavalcade. — Fête à Mokva; les ruines du cloître et l'église. — La montagne Agharda.

Il y a un demi-siècle environ, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le bourg d'Otchemtchiri, on ne voyait qu'une vaste forêt de buis appartenant aux princes Antchibeia, famille d'origine circassienne, dont une branche existe encore au Samourzakan. Ces princes, que dans leur pays on appelait *Loon*, donnèrent leur nom (*Tchi-Loon*, c'est-à-dire, en abkase, « le lieu de résidence des Loon ») au hameau transcaucasien où ils s'établirent; puis ils vendirent leur propriété à Michel Sherwachidzé, le dernier *ahu*, qui fit abattre la futaie et changea le nom de l'endroit en celui d'*Otchemtchiri* (lieu planté de buis). Sur ce rivage désert de la mer Noire, l'*ahu* voulut qu'on lui érigeât une somptueuse demeure de style asiatique. A cet effet, il manda de Turquie un architecte et des ouvriers, qui s'acquittèrent de cette entreprise à sa grande satisfaction. Une légende très commune ajoute que, le palais une fois terminé, l'architecte fut mis à mort : par l'ordre du sultan, disent les uns, pour avoir porté son art en terre étrangère; par l'*ahu* lui-même, affirment les autres, afin qu'il ne pût faire une réédition de son œuvre.

L'édifice, situé au milieu d'une grande plaine, à la lisière de laquelle coule l'*Adzikva* (le mot, en abkase, signifie « rivière »), formait un carré à deux étages, avec belvédère, balcon, véranda, ensemble d'un effet charmant, orné de sculptures délicates et de gracieuses arabesques. Le rez-de-chaussée était en pierre, le reste du bâtiment en bois de châtaignier ouvragé, et la colonnade de soutènement de la véranda en acajou. L'intérieur répondait à cette élégance extérieure. Les nombreux salons avaient des plafonds finement fouillés; les portes étaient en buis rouge du Caucase, et les cheminées en marbre blanc. Une telle construction eût été partout remarquée; en ce pays primitif, c'était une vraie merveille. Une ombre au tableau, c'est que les caves servaient de prison aux malheureux qui encouraient la colère du chef, dont le caprice faisait loi.

Dès que cette superbe résidence fut achevée, l'*ahu* s'empressa de quitter l'habitation, exposée aux agres-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401; t. XLIII, p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions de ses ennemis, qu'il occupait à six verstes de là, pour venir se fixer à Otchemtchiri, et ce fut là qu'il passa les vingt dernières années de son règne. Afin de peupler cet endroit, il céda une partie de la forêt à ceux qui en abattraient les arbres, de sorte qu'il s'établit près de la demeure princière un groupe de huttes en bois, d'où est sortie la bourgade actuelle.

Le palais, autrefois meublé avec luxe, était vide et désert. Tous les vents de l'horizon s'engouffrent à l'aise par ses fenêtres aux vitres cassées (les premiers carreaux de verre qu'on eût vus dans le pays); les oiseaux les plus divers nichent dans ses appartements silencieux, et chiens, chats, souris, rats, toute une ménagerie a son franc passage par les portes béantes de la construction. En 1876, je vis l'édifice en cet état. Le sort malheureux de ce beau palais rappelle celui du prince orgueilleux qui en fut le maître. En 1864, l'*ahu*, qui était vassal de la Russie, essaya de secouer cette suzeraineté. Fait prisonnier, il fut emmené hors de son pays, pour être conduit à Kalouga, ville où, quelques années plus tard, fut interné le fameux Schamyl; mais Michel Sherwachidzé n'arriva pas jusqu'à ce lieu d'exil : il mourut en route, suivant les uns, de mort naturelle, suivant d'autres, d'un poison qu'il s'administra lui-même. Son corps fut ramené en Abkasie et inhumé dans l'église de Mokva, près d'Otchemtchiri. Son fils et successeur, Georges, vivait interné à Saint-Pétersbourg, d'une pension que lui allouait le gouvernement russe, qui lui proposa à maintes reprises d'acheter le palais bâti par son père. Mais il s'y refusa. Pourtant, peu de temps avant la dernière guerre, une nouvelle proposition d'achat lui ayant été faite, il y prêta l'oreille, sans toutefois tomber d'accord sur le prix, car il exigeait onze cents roubles, et le gouvernement ne voulait lui en donner que neuf cents. On sait que, pendant la dernière guerre du Caucase, l'Abkasie se révolta contre les Russes et prêta son appui aux Turcs; ceux-ci, débarqués à Otchemtchiri, en chassèrent les Russes et incendièrent la bourgade, qui fut détruite de fond en comble. Le beau palais eut le même sort; il n'en reste que les ruines, que j'ai photographiées et qu'on voit en tête de cette livraison.

Ces squelettes de pierre, unique souvenir de l'ancienne localité que j'avais vue florissante, dominent une vaste plaine déserte près de la mer. On n'y voit point des tertres émaillés de fleurs, mais bien des tas de décombres, restes des demeures qui furent incendiées.

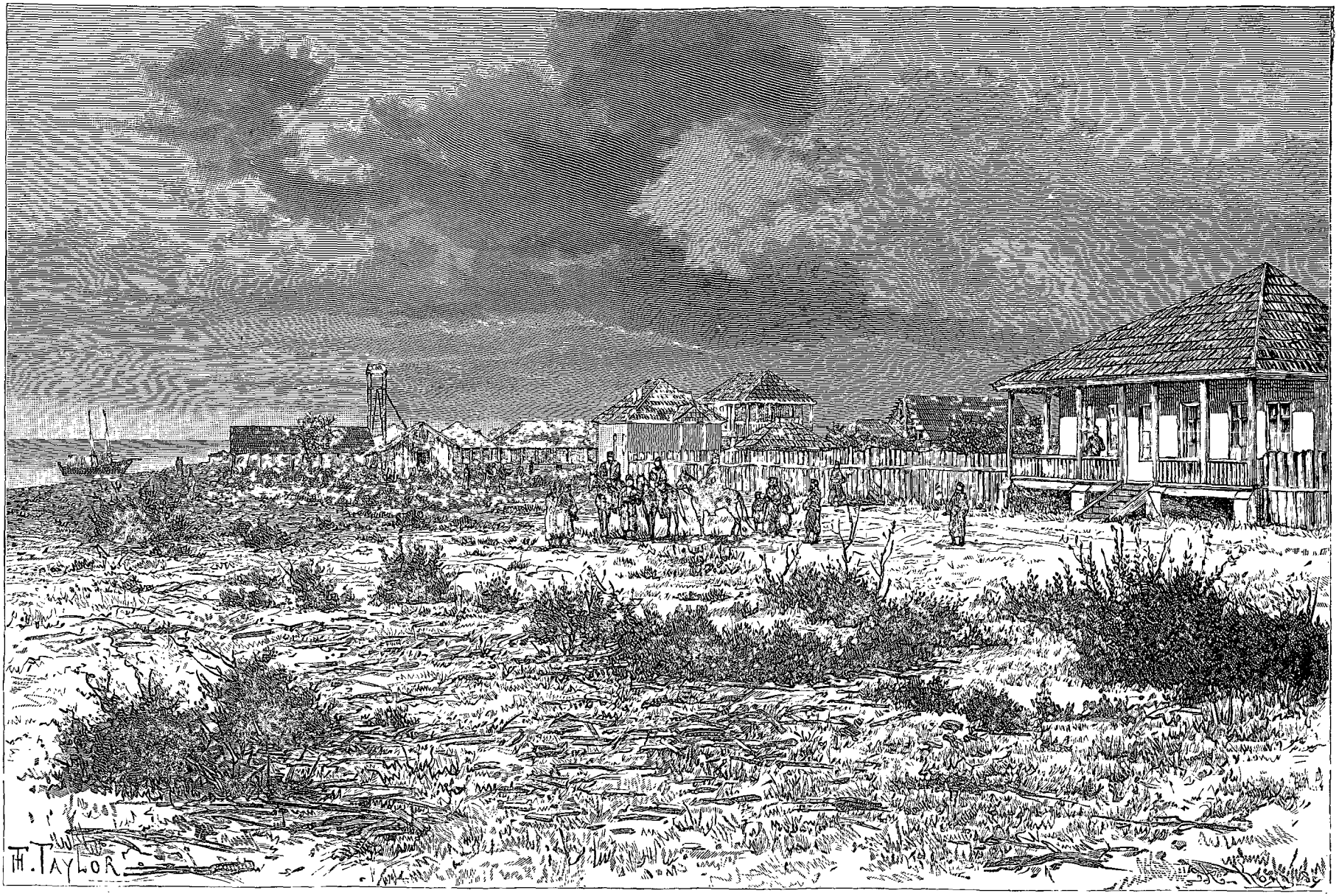
Le prince Georges Sherwachidzé perdit ainsi la somme que le gouvernement russe lui avait offerte avant l'insurrection. Lors de la rébellion une seule maison avec ses dépendances fut épargnée; appartenant à un marchand mingrélien nommé Barkalaïef, elle fut habitée par Hussein-Pacha, commandant de l'armée turque en Abkasie. Cette bâtisse se trouve à peu de distance des ruines du palais de l'*ahu*, connu aussi sous le titre de *Vladitel*. En 1881, le fils de l'ancien suzerain revint en Abkasie, où il exploite, pour une compagnie belge, plusieurs des plus riches forêts du pays.

En 1876, la population d'Otchemtchiri se composait surtout de Mingréliens et de Turcs; ces derniers sont pour la plupart des Lazes ou des colons venus de Trébizonde. Quelques Grecs s'ajoutent à ce noyau. Quant à des Russes, le groupe des fonctionnaires mis à part, il y en a peu; mentionnons cependant quelques militaires retirés du service, et deux familles qui, faites jadis prisonnières par l'*ahu*, se sont par la suite naturalisées. La bourgade possédait des cafés à l'instar de ceux qui existent en Turquie, des boutiques de barbiers sur le même modèle, et, de plus, une petite mosquée. Les indigènes abkases, qui n'exercent ni métier, ni trafic, vivent dans les hameaux voisins, où ils cultivent les champs de maïs. Des femmes, on en voit peu à Otchemtchiri; les Turcs établis dans la localité ont presque tous laissé les leurs au pays, et celles qui y résident se montrent rarement.

Le bourg avait également son église chrétienne et son école, mais l'une et l'autre peu florissantes. L'école, mal dirigée, contrastait avec celle d'Okoum, au Samourzakan, qui, je l'ai dit, était le modèle du genre. Elle sert uniquement aux garçons; rien jusqu'à présent n'a été fait pour l'instruction des filles. Ajoutons qu'on était en train de bâtir un hôpital, pour lequel les habitants fournissent leur contribution volontaire. Le climat, bien que tendant à s'améliorer, conserve toujours un ferment de fièvre, dû aux marais, qu'on assèche peu à peu. Aussi le remède local, invariablement employé contre tout malaise, est-il la quinine; c'est un genre de médication fort répandu dans les provinces caucasiennes, et les gens d'Otchemtchiri particulièrement se l'administrent à de fortes doses. Chose étrange, les Turcs échappent pour la plupart à la *malaria* régionale. Est-ce à la science mystérieuse de leur *moullah* qu'il faut attribuer cette immunité? Toujours est-il que, lorsqu'un sectateur du Prophète se sent une pointe d'indisposition, il se garde bien de recourir au quinine, dont ses prêtres lui interdisent l'usage; il va trouver le desservant de Mahomet : le *moullah* choisit un verset du Coran, le transcrit sur un bout de papier, brûle la feuille, puis en recueille soigneusement les cendres, les délaye dans de l'eau, et fait boire cette potion au malade. Il est rare, dit-on, que le traitement manque son effet. La foi seule opère-t-elle ici, ou le rusé magicien mêle-t-il à la tisane sacro-sainte quelque drogue dont il a le secret? C'est un point que je n'ai pas mission d'éclaircir.

Sis dans une position charmante au bord de la mer, Otchemtchiri est, de plus, arrosé par deux fleuves, dont l'un, le Galizga, abonde tellement en poissons, qu'on n'a pas besoin de ligne pour les pêcher; on les tue tout simplement à coups de fusil, quand ils viennent s'ébattre par bandes à la couche supérieure de l'onde, ou même on les rafle à la main. L'autre cours d'eau, très bourbeux, l'Adzikva, est spécialement le paradis des grenouilles, cette gent aquatique que les indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Otchemtchiri (novembre 1881). — La maison du chef du district. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont tant en horreur. *Adzi*, en abkase, veut dire « eau », *kva*, « rivière, » et ce dernier mot, en géorgien, signifie « trouble »[1]. Autour de la bourgade s'élève une chaîne de montagnes, dont les sommités culminantes, situées à une distance de vingt verstes environ, demeurent couvertes de neige dix mois de l'année; en juin et en juillet seulement, leur front se dégage; mais, dès qu'il pleut à Otchemtchiri, les cimes reprennent leur blanche fourrure. Les étages supérieurs du relief produisent principalement des chênes, des platanes et du buis; en bas croissent des châtaigniers. L'air est très pur, et le sol excellent.

Le district d'Otchemtchiri se divise en deux parties, le Samourzakan et le Kodor, ce dernier ainsi nommé de la rivière qui le traverse. Au chef du district siégeant à Otchemtchiri sont adjoints deux sous-chefs, l'un pour le Kodor, qui réside également à Otchemtchiri, l'autre pour le Samourzakan, qui demeure à Okoum. A la suite de l'exil de l'*ahu*, qui, en dépit de son despotisme, jouissait cependant d'un certain prestige, grâce à l'ancienneté de sa famille, dominante dans le pays depuis le quinzième siècle, le gouvernement russe a eu beaucoup de peine à mater ce peuple de montagnards énergique, entier et inculte, auquel répugnait naturellement l'introduction d'un nouveau régime, et qui regarde encore tout travail ou trafic comme un déshonneur. Quand le télégraphe indo-britannique fut installé dans la contrée, ce fut toute une affaire que de trouver à recruter des ouvriers indigènes; plus récemment, le chef du district ayant entrepris d'établir une route près d'Otchemtchiri, les paysans se refusèrent obstinément à tout terrassement, déclarant qu'ils ne fouillaient le sol que pour y enterrer leurs morts; ils consentirent toutefois à couper et à charrier le bois nécessaire à la construction des ponts.

Le système de gouvernement autocratique et militaire auquel, je le répète, est soumise l'Abkasie, n'est point de nature à y hâter le développement de germes civilisateurs et encore moins l'esprit d'industrie et de négoce. Tout le commerce y est aux mains des Grecs et des Turcs (de ceux-ci principalement), qui exportent, soit par Batoum, soit par Trébizonde, les quelques produits de la région, maïs, cire, miel, noix et bois d'œuvre. Ajoutons qu'un petit bateau à vapeur de la Compagnie de navigation russe fait un service régulier entre Soukhoum-Kalé et Otchemtchiri. C'est la meilleure voie à prendre pour le voyageur qui veut aller d'un point à l'autre; le trajet par mer dure six heures environ, tandis que par terre il est bien plus long.

Je vins par mer lorsque je me rendis de Soukhoum-Kalé à Otchemtchiri en mai 1876. En débarquant, à l'aube, on me conduisit chez ce même marchand mingrélien, Barkalaïef, dont la maison est devenue historique par l'occupation du pacha turc.

Ce matin-là, je vis toute la famille au saut du lit. Je n'oublierai pas l'effet que me fit alors l'inspection de l'intérieur de ce *prince du commerce* de la localité. Il y régnait le pêle-mêle et la malpropreté typiques de l'Abkasie. La chambre commune avait surtout un aspect bizarre : parents et enfants, coqs et poules, chiens et chats y étaient réunis; elle me rappelait assez l'idée qu'on peut se faire d'un coin de l'arche de Noé. Mais ce sans-gêne primitif n'empêchait nullement le chef de la famille d'exercer l'hospitalité ni n'entravait l'empressement de ses hôtes à en profiter.

L'automne dernier, à ma seconde visite à Otchemtchiri, je fus agréablement surprise d'y retrouver d'anciennes connaissances.

Le voyageur de passage n'a pas le temps de reconnaître si le sourire de bienvenue avec lequel on le reçoit se transformera en grimace s'il revient encore. Mais j'eus la satisfaction d'être reçue en amie par ceux qui m'avaient accueillie déjà cordialement. Parmi eux je dois citer le chef du district d'Otchemtchiri et sa femme. A mon arrivée (cette fois à cheval), ils vinrent amicalement à ma rencontre et m'offrirent leur demeure comme quartier général. Si parfois à quelque chose malheur est bon, la ruine de l'ancienne bourgade a favorisé ses habitants en ce que le nouvel Otchemtchiri est plus grand et mieux bâti. Le bazar, les édifices publics sont plus vastes. Les maisons d'aspect plus riant.

Celle du chef du district, en face de la mer, compte parmi les plus jolies. Le bazar s'étend de l'autre côté. Une tour d'observation, phare pour les navigateurs, s'élève au bord de l'eau. A proximité, à sa base, est une maisonnette, occupée par les charpentiers de l'endroit, des Turcs. Je désirais les photographier et déjà j'avais formé leur groupe (où figurait un beau vieillard tricotant un bas), lorsque un moullah survint, qui ordonna à tous de se lever, leur rappelant que, par principe religieux, ils ne devaient pas laisser faire leur portrait.

Otchemtchiri étant mon centre d'observation, je rayonnai aux alentours et fis des excursions charmantes.

J'étais accompagnée d'un officier russe, qui déjà avait été mon cicérone à ma première visite, et que je retrouvai aussi courtois et aussi affable que par le passé.

Sa connaissance du pays et de la langue me furent fort utiles. Nous étions suivis d'un tchapar chargé de mon bagage de photographe.

Je dois à la courtoisie de cet officier, M. V. S., d'avoir vu plusieurs points intéressants des bords de la mer Noire.

Un d'eux est la baie de Djamish, où se jette la rivière du même nom, entre le Kodor et Otchemtchiri. Cette baie, d'où la vue est splendide, forme un croissant très prononcé.

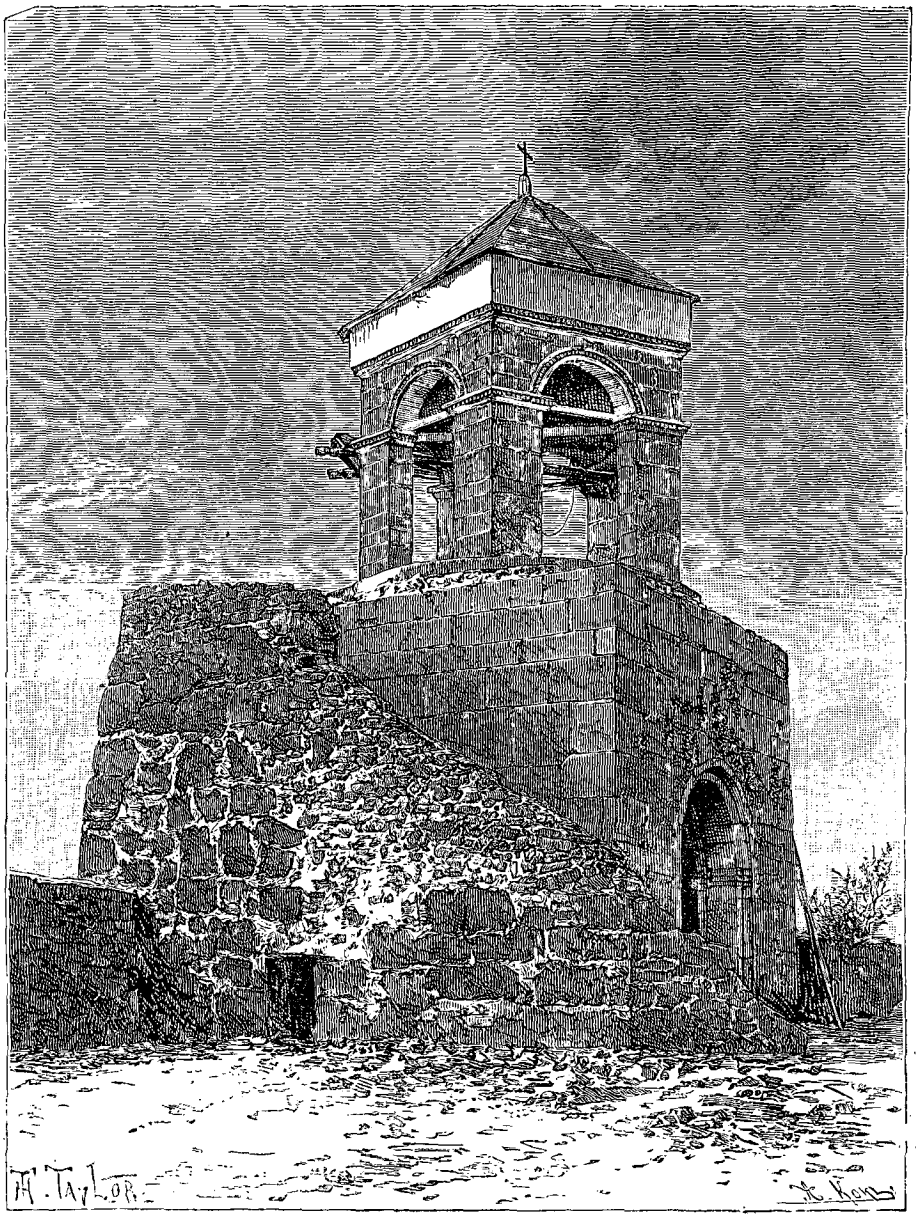
Les plaines qui l'entourent sont fort recherchées des pasteurs. Ils y conduisent un grand nombre de troupeaux, qui s'y abreuvent et y trouvent de bons pâturages.

1. Les Abkases expliquent aussi la syllabe *kva* comme une onomatopée figurant le coassement des grenouilles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je m'arrêtai aussi sur la route, non loin de la baie, où se trouve un poste de tchapars sous une hutte formée de branchages de rhododendron. Les branches de cet arbuste sont très estimées à cause de leur solidité. On m'assura que la hutte où je me trouvais, et qui au premier abord me parut être fort fragile, pourrait résister aux intempéries pendant un demi-siècle. On me cita des exemples à l'appui. Le rhododendron est fort commun au Caucase. J'en vis de couleurs variées en pleine floraison au mois de novembre dernier.

A huit verstes à peu près d'Otchemtchiri se trouve un sanctuaire auquel s'est longtemps attaché dans l'esprit superstitieux de la population un renom tout spécial :



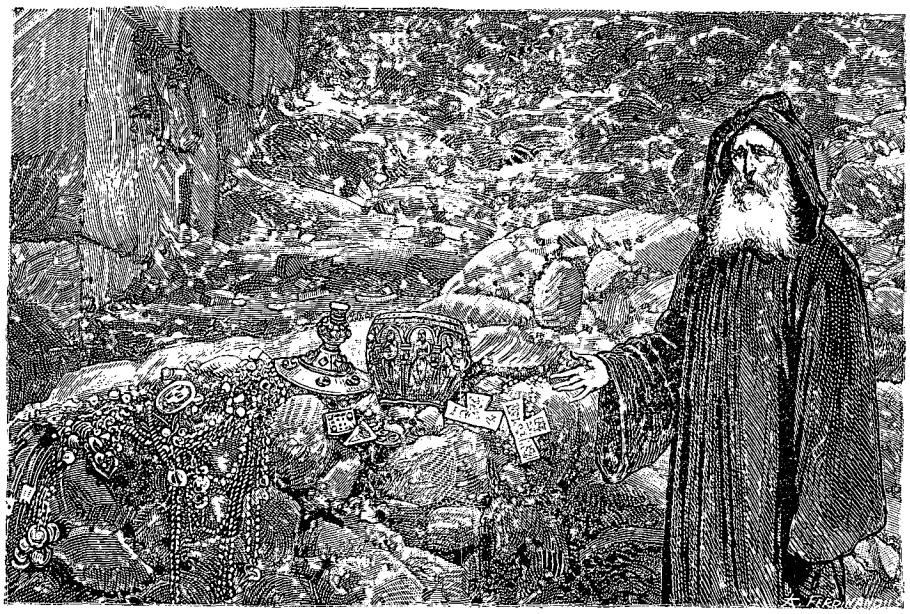
Clocher de l'église d'Ilori. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

c'est celui d'Ilori, jadis but de pèlerinages très fréquents. Pour s'y rendre, on traverse la plaine qui s'étend jusqu'au fleuve Galizga, puis on franchit le cours d'eau à gué, faute de pont. Une fois de l'autre côté, on est sur le territoire de la commune d'Ilori; le chemin devient excellent : c'est la route militaire établie autrefois pour relier Okoum au Samourzakan. A droite et à gauche de la chaussée, la richesse de la végétation et la magnificence des arbres contrastent avec la pauvreté des habitations éparses çà et là. Le sanctuaire s'élève, entouré d'un mur, au centre d'une vaste plaine; près de la porte se voit une petite niche surmontée d'une image de saint Georges, patron de l'église; sur un vieux trépied de cuivre il y a un tronc : le couvercle brisé, la serrure absente prouvent que depuis longtemps nulle offrande n'y est plus déposée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église paraît être de date plus récente que le clocher, dont la coupole est d'un beau style byzantin; un escalier tournant de vingt-six marches effritées conduit à la tour, découpée en cinq arceaux de forme romane, où sont encore suspendues, muettes et immobiles, cinq grosses cloches de bronze, dont l'une porte le nom de Sherwachidzé. En bas, on aperçoit le cimetière voisin de l'église, enclos mélancolique au possible, où des tertres sans fleurs ni treillages indiquent seuls les endroits où reposent les morts.

Par le style, l'intérieur du sanctuaire d'Ilori rappelle celui de Martvili en Mingrélie : il a, comme ce dernier, des voûtes en forme de croix byzantine, et ses murs portent des vestiges de fresques. Saccagé à plusieurs reprises par les Turcs, qui en ont enlevé les portes d'entrée à plaques argentées et maint autre objet de valeur, il ne présente plus aujourd'hui que des murs dénudés où l'humidité a empreint ses arabesques verdâtres et ses moisissures. L'iconostase, qui était, dit-on, enrichi de figures ornées de pierreries, a disparu. A la place est un paravent sur lequel on a peint grossièrement des effigies saintes; de chaque côté se dressent deux petits autels ressemblant assez à des tables de toilette, et ornés de vieilles draperies en cachemire rouge, brodées au crochet par la femme du dernier *ahu*. Sur celui de gauche on voit derechef un saint Georges, très ancien; puis, au-dessous de l'image, deux poignards en or enrichis de pierreries, dont les lames rouillées se montrent à travers le fourreau, retenu par une bande de velours bleu clair garnie de rubis; ces armes sont, dit-on, l'offrande d'un chef musulman qui, venu pour piller le sanctuaire, en fut empêché par un miracle du saint martyr. Citons encore le trésor d'ex-voto de la sacristie, sorte de



Le pope montrant les trésors de l'église d'Ilori. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

bric-à-brac renfermé dans une armoire de bois grossière, et où, à côté d'un étrier, d'un fouet, d'une bride de cheval, on aperçoit des bagues de tout genre, des pièces de monnaie, quelques bijoux anciens, et même des cuillers de corne à manger la caillebotte. Tous ces objets sont autant de dons pieux des fidèles qui ont imploré l'assistance du saint.

La célébrité de l'église d'Ilori vient d'un miracle qui, chaque année, pendant des siècles, s'est renouvelé la veille de la fête de saint Georges. Ce jour-là, 9 novembre (style grec), un bœuf aux cornes dorées sortait de la mer, et pénétrait on ne sait comment dans le sanctuaire, dont les portes étaient préalablement closes avec grand soin, et dont personne ne pouvait s'approcher avant le lendemain. Un nuage de fumée, qui par dix fois enveloppait le temple, annonçait pendant la nuit aux fidèles si le miraculeux animal était au rendez-vous; cette buée céleste ne se montrait-elle pas, cela voulait dire que saint Georges refusait sa protection. Au matin, le prêtre entrait dans l'église, escorté des principaux du pays, et s'approchait du bœuf; si celui-ci regimbait, c'était signe de malheur; si, au contraire, il restait tranquille, on pouvait compter sur une année prospère et heureuse. La bête sacrée était immolée en holocauste; seulement on ne la mangeait pas : sa chair était distribuée aux fidèles, qui en gardaient les morceaux comme autant de reliques et d'amulettes excellentes contre le mauvais œil. Par malheur, depuis nombre d'années, on a beau fermer, à jour fixe, les issues de l'église, et veiller toute la nuit dans l'attente, nulle fumée ne descend plus d'en haut, et nul bœuf Apis ne traverse plus clandestinement les pans de mur pour venir s'offrir au glaive du sacrificateur. Saint Georges, disent les indigènes, a cessé de vouloir du bien au pays, et l'on a parfaitement remarqué que cet abandon date du mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment où un pacha turc campa dans le sanctuaire et le profana[1].

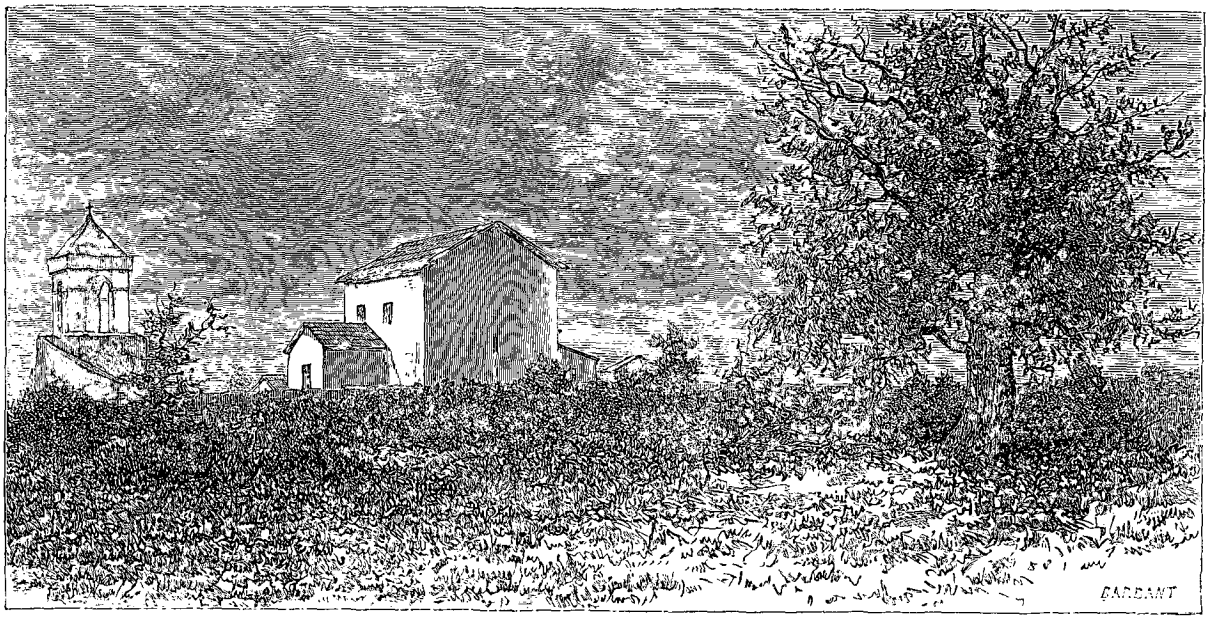
En novembre 1881, on était occupé à restaurer l'église d'Ilori. Lorsque je m'y rendis, je vis sur le sol, jetés pêle-mêle, les objets qui forment son trésor. Le prêtre, Sosim Ghelaïa, m'aida à les ramasser. Grande fut sa stupéfaction lorsqu'il me vit disposer ces ex-voto sur le mur au bas du clocher pour les photographier, et que je le priai de poser à côté. On voit ici la reproduction de ce petit tableau.

Lorsque l'opération fut terminée, le vieux pope remit dans un coin les futiles objets formant les richesses de l'église dont il est le chef. Son étonnement était de plus en plus grand de voir que j'avais attaché tant de prix à la reproduction de ces petits trésors, qui avaient de la valeur pour moi par leur originalité naïve et leur grande simplicité. Puis, me désignant sa demeure, en face de l'église, il m'invita à me reposer chez lui. Cette maison, d'assez bonne apparence, était ombragée d'un arbre magnifique qui déployait toutes les splendeurs de son luxuriant feuillage vert, malgré la saison avancée.

Un certain confort règne dans cette habitation, qui a un air beaucoup plus prospère que le temple desservi par ce pope de village. Il m'offrit de la bouillie de maïs, du raisin et un vin excellent provenant d'un bon lot de champs et de vignobles qu'il possède.

Mais revenons à Ilori, qui est un nouveau et riant village situé sur la rivière du même nom, comptant environ deux mille feux. Les habitations y sont très espacées, chacune ayant autour d'elle une aire de terrain considérable.

De l'ancienne bourgade, qui était à peu de verstes du monastère, on découvre à peine quelques vestiges.



La plaine d'Ilori, l'église et le clocher. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Je passai la nuit chez la veuve d'un de ces gentilshommes abkases, qui n'ont point, je l'ai dit, leurs titres de noblesse inscrits ailleurs que dans la mémoire des anciens; et comme on s'occupait justement du partage des terres, le fils de la maison, milicien au service du chef du district d'Otchemtchiri, venait de faire une tournée dans le pays pour s'assurer que le peuple reconnaissait bien en lui un rejeton de souche aristocratique. Le logis ne manquait pas d'un certain confort relatif; le domaine, géré d'une façon intelligente, était en voie de prospérité, et le jeune homme, malgré ses haillons presque obligatoires, avait fort bonne mine.

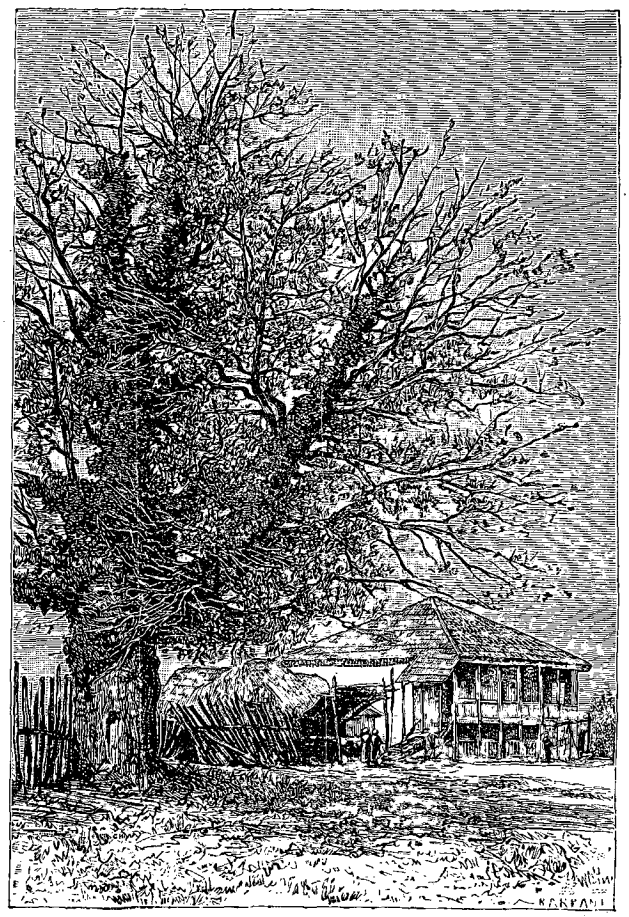
La vieille dame, quoique n'ayant d'autre progéniture que ce fils, n'en était pas moins entourée de plusieurs jeunes filles, ses pupilles, qui toutes l'appelaient leur mère; c'était elle qui faisait leur éducation. Il arrive en effet très souvent dans ce pays que les parents confient à des tiers le soin d'élever leurs propres enfants, pour ne reprendre ceux-ci qu'au moment de leur mariage, quittes à désintéresser après coup par des dons de chevaux, de bétail ou de terres ceux qui ont accepté cette tutelle dispendieuse. Bien que la question de dédommagement donne quelquefois lieu à des procès, cet usage mutuel n'en contribue pas moins à établir entre les familles, en dehors de tout rapport de parenté, des affinités affectueuses et étroites, qui ont souvent plus de force que les liens du sang. Mais la fraternité la plus sacrée, chez les Abkases aussi bien que chez les Mingréliens, c'est celle que crée l'allaitement au même sein; non seulement la nourrice est regardée comme une seconde mère et

1. La vérité est que, afin d'éviter des rassemblements trop nombreux qui auraient pu troubler la tranquillité, l'autorité a empêché depuis longtemps l'apparition du bœuf sacré à Ilori.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conserve une part d'autorité dans la famille, mais ses enfants y sont sur le même pied que leurs frères ou sœurs de lait de noble lignée.

Dans ce pays, où le cultivateur, n'ayant point le droit de posséder de biens-fonds, pouvait être à tout instant, et par l'unique caprice de l'*ahu*, expulsé du champ qu'il faisait valoir, l'habitant avait pris la coutume de transférer volontiers ses pénates d'un lieu à un autre, et de ne considérer sa demeure que comme une sorte de campement temporaire. Aujourd'hui encore, sitôt qu'un site a cessé de plaire, soit qu'un parent aimé y soit mort, soit que l'esprit superstitieux de l'indigène attache à la place une idée de malheur, le déménagement est vite résolu, et non moins lestement opéré. Les maisons étant faites de pièces et de morceaux portatifs, on n'a qu'à enlever le toit de carex, les parois de treillage, les pieux de soutènement, et le tout, mis sur des buffles ou des chevaux, avec le mobilier peu complexe, bancs de bois, matelas, coussins, couvertures, crémaillère et marmite, sans excepter la guitare nationale (*abtchertsa*), voyage au gré du ménage qui se déplace. C'est, à coup sûr, un des côtés charmants et commodes du train de vie primitif de ce peuple, qui n'est point comme nous esclave du confort et qui, ne connaissant point le superflu, cette « chose si nécessaire » aux civilisés, se tient pour amplement satisfait s'il a tout juste les ustensiles correspondants à ses besoins de chaque jour. En route, les gîtes ne manquent pas; les bêtes, on les met à paître, la nuit, dans un enclos, souvent même toutes sellées, et, à l'aube rougissante, la caravane d'émigrants reprend sa marche par monts et par vaux.



Maison du prêtre à Ilori (voy. p. 391).
Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Dans une de mes courses aux environs d'Otchemtchiri, j'eus la surprise de rencontrer une famille arménienne s'en retournant vers la Géorgie, d'où elle était venue en Abkasie après que les troubles s'y étaient apaisés.

Les Arméniens ont, comme on le sait, le génie du négoce. Aussi en vit-on venir à Otchemtchiri lorsque les travaux de reconstruction y avaient commencé. S'occupant de toute sorte de commerce, se chargeant de tout genre d'approvisionnement, ils réalisèrent des sommes assez considérables, puis s'en retournèrent chez eux. C'était la famille d'un de ces marchands que je rencontrai en route, au bord d'une rivière, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Au moment de nous remettre en marche, je les priai de me permettre de photographier leur cortège, mélange de misère et d'opulence.

Le chef de la famille, à cheval, bien vêtu, portait des armes magnifiques, fait rare chez les Arméniens, qui en général ne sont pas armés.

Sur le cou de sa monture il avait soigneusement attaché le *tchongouri*, guitare nationale, que l'on voit chez les riches et les pauvres et dont les sons égayent tantôt une fête ou servent de soporifique[1] pour les malades.

L'Arménien dont je parle jouait du tchongouri pour apaiser les cris de son héritier, qui, tenant la robe de sa mère, se laissait traîner par elle, car l'enfant insoumis ne voulait ni avancer, ni permettre qu'on le mît dans l'*arba* (chariot) où l'appelait le serviteur qui lui servait de bonne d'après l'usage du pays. La mine de ce jeune rejeton asiatique, coiffé d'un grand *papach*, qui était tout son vêtement, me rappelait assez l'origine des hommes expliquée, dit-on, par Darwin. La fécondité de sa mère ne me laissait aucun doute, car, outre le bébé en maillot qu'elle berçait entre ses bras, un autre était juché sur ses épaules, et son rire incessant accompagnait les pleurs de son frère: Cette femme chantait à tue-tête, d'une voix glapissante, une complainte arménienne dont les paroles gutturales n'ajoutaient guère de l'harmonie à ce concert de famille si varié, qui se continua pendant qu'elle me servait de modèle, et dont j'entendis encore le refrain, dans le lointain, après qu'elle s'était mise en route. Le costume de cette

1. Voy. le *Tour du Monde*, Un tour en Mingrélie, t. XLI, p. 415.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Famille arménienne retournant en Géorgie. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mère modèle laissait à désirer quant à la propreté; mais ce manque de soin était excusable vu les circonstances. Elle ne portait pas le *tasakrava* géorgien (bandeau) avec le voile. Ses beaux cheveux noirs pendaient en minces tresses sur ses épaules couvertes d'un mouchoir en soie à fleurs coloriées. Son cou, ses bras, sa taille étaient ornés de bijoux d'une véritable valeur artistique. Ces objets de prix formaient surtout un contraste avec la chaussure misérable de celle qui les portait.

A sa gauche marchait sa fille aînée, pauvrement vêtue et chargée de menu bagage. Ce groupe familial précédant l'*arba* (chariot traditionnel en Géorgie), attelé de deux buffles vigoureux conduits par le jeune valet qui remplissait à tour de rôle, avec une égale bonhomie et patience, typique chez les Arméniens, les différentes charges de cocher, cuisinier, etc., voire même celle de bonne et d'instituteur du petit criard, auquel il ne cessait d'adresser des paroles caressantes, mais sans réussir à le calmer.

Dans l'*arba* étaient placés les objets de première nécessité pour le voyage. Au-dessus planait la marmite indispensable pour cuire le maïs. A l'un des côtés pendait le tambour de basque, instrument obligatoire qui ne manque dans aucun ménage, opulent ou misérable, pour l'accompagnement de la danse nationale, la *lesghinka*.

Derrière cet équipage primitif marchait un serviteur, coiffé, lui aussi, d'un grand papach et enveloppé d'une bourka. Il menait deux chevaux chargés d'un grand nombre de paquets contenant la literie et une foule d'autres objets nécessaires à l'ameublement d'une demeure caucasienne.

Lors de mon premier voyage je fis une visite à Moughouri, pour y voir une cave de vin appartenant au prince Anchebadzé.

Entre Ilori et ce bourg samourzakaniote s'étend une plaine solitaire, entrecoupée seulement de sentiers, et où verdoie une flore toute sauvage. On était alors en train d'y construire une chaussée qui doit conduire à Soukhoum-Kalé, la ville principale de l'Abkasie. De gré ou de force, les indigènes ont dû cette fois prêter leur concours gratuit au travail. Près du tracé de la nouvelle route, au bord de laquelle passe l'Okhouri, cours d'eau limitrophe du Samourzakan et de l'Abkasie, se trouve, non loin de la station des tchapars, une source froide et dont l'onde limpide, coulant à travers de hautes fougères, communique au voisinage une fraîcheur constante. Ce fut là que j'attendis les chevaux de relais, qu'il fallut, comme toujours, aller prendre aux pâtis de la forêt voisine. Partie d'Ilori au soleil levant, j'arrivai vers le milieu de la journée à Moughouri, et j'y fis halte chez un parent de ce prince Anchebadzé dont j'ai raconté la querelle avec le dadian de Mingrélie. Son domaine avait fort bon air, avec son vaste verger, ses vignes soignées, prolongeant à perte de vue leurs charmilles, son *marani* (cave) regorgeant d'amphores pleines, sans préjudice de tonneaux rangés contre le mur, et sur lesquels on lisait en russe l'étiquette « Isabelle ». Ce vin exquis, léger, à la teinte rosée, se récolte dans le voisinage d'Odessa. Mon hôte, ayant trouvé par hasard une barrique à Moughouri, y avait mis de ce jus nouveau en même temps qu'il en remplissait une amphore, afin de voir, car c'était un gourmet et un homme de progrès, lequel des deux modes de conservation réussirait le mieux. Ce fut au tonneau que revint la palme; aussi, depuis ce temps-là, l'avisé Samourzakaniote garde-t-il en futaille son cru de prédilection.

Un incident imprévu me retint quelques heures à Moughouri. La fille unique du prince, charmante jeune femme de quinze ans, mariée depuis autant de jours, fut prise d'une envie folle de posséder ma robe de voyage, et, en échange, elle voulut me donner la plus belle toilette de son trousseau.

J'eus beau lui faire comprendre que je ne pouvais me parer d'un vêtement en brocart à longues manches, échancré sur la poitrine, pour courir les montagnes : ce fut en vain. Elle avait essayé ma robe, qui lui allait à ravir, et ne voulait plus l'ôter. J'offris de lui en faire une pareille si elle pouvait me procurer de l'étoffe; elle sauta de joie à l'idée de se voir habillée par moi. Immédiatement un serviteur fut envoyé et revint avec une pièce de cotonnade rouge à grands ramages. J'en taillai une robe de forme princesse. Les femmes de la maison m'aidèrent à la bâtir. Je l'essayai; elle prenait si bien la taille de ma jolie cliente, que même le célèbre Worth en eût été ravi.

De Moughouri, une voie stratégique, établie jadis par des soldats russes, mène à un hameau qui porte le nom de « Pont au Châtaignier », dans la langue locale *Tschoubouris-ghindgé*. Le pont n'existe plus aujourd'hui; la force du courant en a eu raison. La maison où je pris gîte pour la nuit était celle d'un des princes les plus opulents de la contrée; elle ne ressemblait en rien aux cabanes de treillage dans lesquelles j'étais habituée à loger. C'était une jolie construction à deux étages, avec un escalier double conduisant à la véranda de rigueur. A peine eûmes-nous mis pied à terre, qu'une foule de « suivants » accoururent prendre les brides de nos chevaux, et que le prince lui-même s'avança au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue. Des accords de guitare partant de l'intérieur du logis, mariés à des voix féminines, y révélaient la présence du beau sexe. Déjà je me faisais une fête de pénétrer dans cette riante demeure; mais quelle ne fut pas ma déception dès que j'en eus franchi le seuil! Cette maison, qui faisait si bonne figure vue du dehors, était, à l'intérieur, un antre affreux de malpropreté, et le pis, c'est que les dames du logis étaient à l'avenant. Quoique jeunes, elles avaient un teint fané au possible, et que cachait mal le fard dont leurs joues étaient toutes plâtrées. Vêtues d'une façon plus que négligée, elles se tenaient debout, appuyées contre le mur crasseux, auquel leurs habits communiquaient peut-être encore un surcroît de macules. J'avais peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à croire que ces souillons fussent autant de princesses.

Le souper, dont mon hôte me fit les honneurs, ne laissa non plus rien à désirer au point de vue de la malpropreté du service.

Le prince avait cependant contracté une certaine teinture de civilisation en Russie, où il avait été, lui aussi, interné à plusieurs reprises, pour vol de chevaux. Ce maquignon sans scrupule possédait, disait-on, sur ses vastes domaines, les plus beaux échantillons de race chevaline qu'il y eût dans le pays. Il avait en outre des plantations de coton, de lin, de chanvre, de seigle, tous produits qui se cultivent au Samourzakan, mais non, je le répète, en Abkasie.

C'est non loin du « Pont au Châtaignier » que se trouve, sur la montagne de Santiango, cette forteresse d'Attangelo, dont il a été ci-dessus fait mention.

Lors de mon premier séjour en Abkasie, pendant l'été de 1876, Otchemtchiri fut, comme l'automne dernier, mon campement principal. Le chef du district, dont j'étais l'hôte alors, mit tout en œuvre pour me faire voir le pays, en unissant l'utile à l'agréable.

Les cavalcades en pique-nique sont, comme on l'a



Intérieur de la maison du prêtre de Mokva, le dimanche (voy. p. 398). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

vu déjà, fort en vogue. A mon intention de fréquentes parties de plaisir furent organisées. Ainsi je faisais une grande partie de mes excursions en nombreuse compagnie. Pour les habitants, c'était une diversion.

Un des buts préférés de ces cavalcades est Mokva, ex-résidence d'été du dernier *ahu*, sis à quinze verstes d'Otchemtchiri, sur le fleuve Mercula, qui à cet endroit prend le nom de Mokva. Ce cours d'eau sort de la montagne de Panara, située à sept verstes plus loin, près du village de Goup, et se jette dans la mer à quatre verstes d'Otchemtchiri, dans le voisinage du bourg d'Oradou, après avoir traversé de splendides forêts de tilleuls, de chênes, de buis, de platanes, et des champs où le maïs atteint à une hauteur extraordinaire.

La chaussée qui conduit à Mokva côtoie jusqu'à mi-chemin la mer Noire; de place en place, on est obligé de franchir à gué des espèces de lacs, au bord desquels on voit des tortues se mouvoir à leur mode tranquille et songeuse. J'ai déjà décrit les accoutrements bigarrés et en quelque sorte carnavalesques dont s'affublent les membres des cavalcades. Ici, en Abkasie, les hommes portent le costume circassien, généralement adopté au Caucase; seulement ils remplacent le bonnet tcherkesse par le *bachlik* (*aghurtapa*, en abkase), fait de laine brune grossière comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le vêtement, avec poches à cartouches (*acumgiù*) et l'étroit pantalon à sous-pieds (*atziqua*). Quant à la veste à manches (*ácába*) qui se met sous l'*acumgiu*, elle est en étoffe de coton claire ou blanche. Des chaussettes de cuir (*ámest*), montant jusqu'au-dessus de la cheville, tiennent lieu de bas; comme chaussure enfin, on porte des souliers sans semelles et légers, à bouts pointus, qu'on appelle *eima*, et, pour monter à cheval, de hautes guêtres en cuir : tous objets qui, je le répète, sont confectionnés par les femmes. Des armes, généralement en mauvais état, complètent l'équipement. Pour le sexe, j'ai dit qu'il n'a point de costume national, et que sa coiffure seule (tresses pendantes dans le dos, mouchoir de tête et voile blanc) offrait de l'originalité.

La cavalcade dont je parle fut d'autant plus brillante qu'elle avait été organisée par les autorités du pays. Toute la population de Mokva, six cents âmes environ, se rangea en une double haie pour nous recevoir, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le dîner eut lieu dans l'enclos de l'ecclésiastique du village, où, dès la veille, une légion de pourvoyeurs, de cuisiniers et de marmitons avait rassemblé et manipulé, sur la pelouse verdoyante, les mille éléments du festin colossal destiné aux convives attendus.

Le prêtre, qui dut remplir à cette occasion les fonctions laborieuses de maître d'hôtel, était un vieillard d'aspect vénérable, au costume sombre, et qui, chose assez rare parmi le clergé mingrélien et géorgien, ne manquait pas d'une certaine instruction. Il avait des livres, et l'on voyait aux murs de sa modeste chambre, à côté des portraits de différents tzars, des lithographies, découpées de quelque journal illus-



La princesse et sa sœur offrant l'eau et l'essuie-main à Mme Carla Serena, à Mokva (voy. p. 398).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

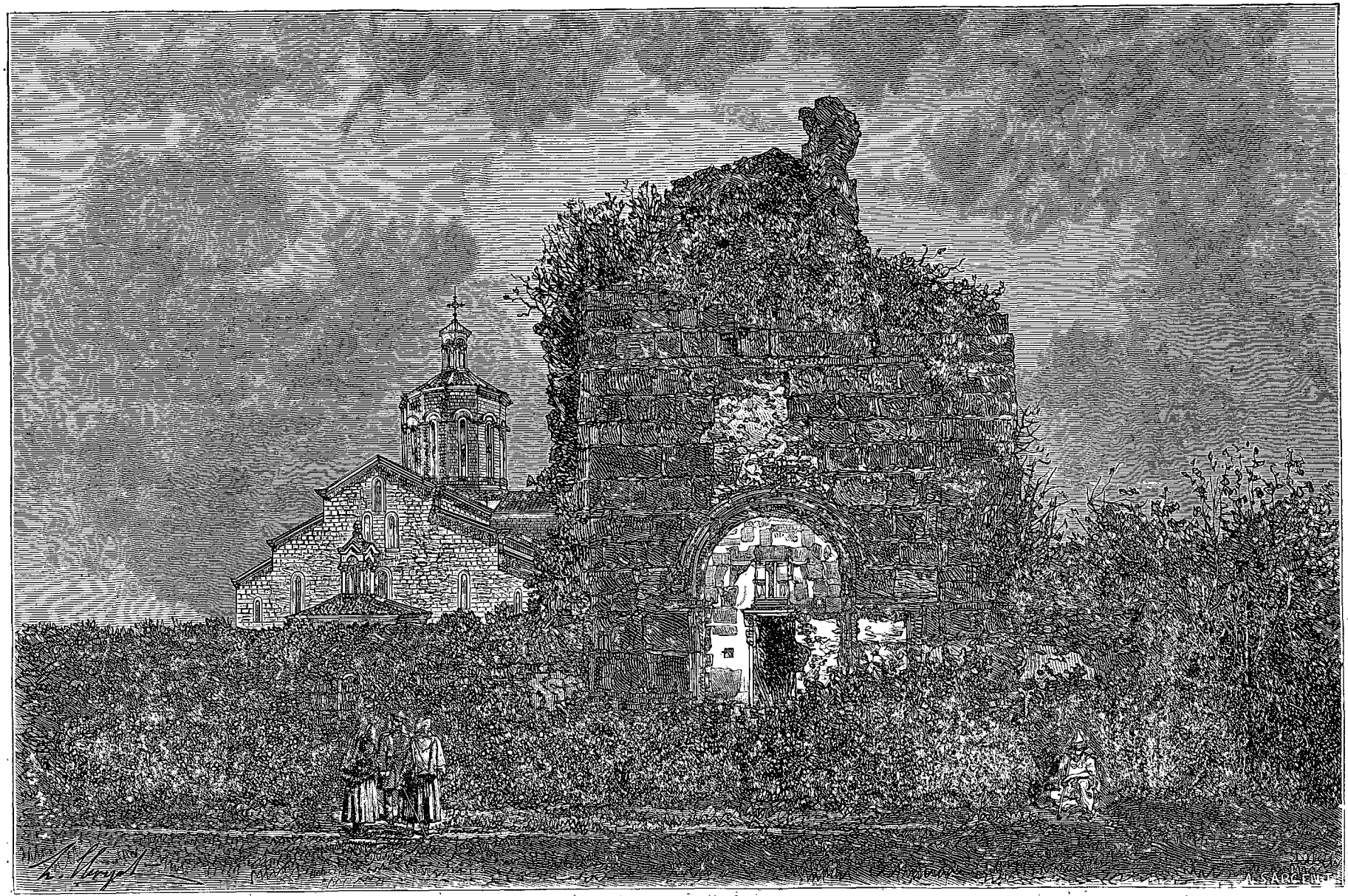
tré, qui représentaient Gœthe, Shakespeare, Manzoni, Beethoven et Garibaldi.

La table, servie à l'européenne, fit l'émerveillement des indigènes, qui n'avaient jamais assisté à pareille fête. Rangés contre la muraille dans l'attitude habituelle aux Abkases, le fouet en main, le poing sur le *kinghal*, ces naïfs montagnards manifestaient la plus vive surprise à la vue de tant de choses nouvelles pour eux. Le repas des étrangers terminé, le chef du district d'Otchemtchiri, qui était l'amphitryon de la fête, invita les assistants à s'attabler à leur tour; conformément à l'étiquette du pays, on fit festoyer d'abord les princes, puis les nobles, puis les dames de leurs familles, et, après elles, les domestiques, femmes et paysannes. Les hommes de la même classe passèrent ensuite, et en dernier lieu les domestiques du logis. Tous ces convives, quel que fût leur rang dans l'échelle sociale, éprouvaient une gêne égale devant un service tout nouveau pour eux, et le premier soin de chacun fut de mettre de côté, pour manger plus à l'aise, couverts et serviettes.

Le temps écoulé depuis cette fête donnée en mon honneur (1876) avait été néfaste pour le pays, car durant la dernière insurrection Mokva[1] avait été le théâtre de luttes sanglantes entre les Abkases. On me montra la plaine où fut fait prisonnier (le 21 juin 1877) le chef du parti rebelle, Ghiribs Morchani, par son oncle Grégoire Sherwachidzé, général au service de la Russie. L'insurgé, à la tête d'un parti considérable, avait fait saccager Mokva, piller l'église et la maison du prêtre. Celui-ci était mort depuis mon retour (1881); je fus également bien reçue par son fils, qui

1. *Mok*, en abkase, signifie pluie. On prétend que le nom Mokva (endroit pluvieux) a été donné à cette localité à cause des pluies fréquentes qui y tombent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les ruines et la nouvelle église de Mokva (voy. p. 398). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitait encore la maison patrimoniale, très délabrée, mais qu'il n'avait pas, disait-il, les moyens de faire restaurer, quoiqu'il fût le plus gros bonnet du pays.

Mokva offrait un aspect très triste le soir de mon arrivée. Il pleuvait à verse.

Mon hôte et sa femme, de famille princière, firent de leur mieux pour me mettre à l'abri dans la chambre d'honneur. Leur premier soin fut de boucher les trous faits dans les murs par les insurgés en 1878.

Ils employèrent à cet effet une peau de mouton, la coupant en morceaux. Un grand feu fut allumé pour sécher mes habits. Ce passe-temps nocturne me priva de sommeil, car je dus y employer une partie de la nuit.

J'eus ainsi le loisir de faire des réflexions sur l'instabilité des choses humaines en comparant le joyeux passé et le triste présent pour moi à Mokva.

Le lendemain ne fut pas plus riant.

Avec l'impatience du désespoir, j'attendais le premier rayon de soleil qui me permît de photographier les types les plus marquants autour de moi, et dont je vis un grand nombre.

C'était un dimanche, jour où les habitants des environs viennent pour causer affaires avec le *starchina*. Le fils du prêtre décédé étant l'homme le plus notable de la localité, c'est chez lui qu'ils se réunissent pour prendre leur repas. J'assistai aux préparatifs. La commune avait fait tuer un bœuf.

La plaine servit d'abattoir. Plusieurs hommes écorchèrent l'animal, qui fut coupé en deux. L'une de ces moitiés, vidée, nettoyée, mise à la broche, c'est-à-dire embrochée dans une branche d'arbre, fut placée devant un feu de bois. Plusieurs hommes, accroupis sur le sol, étaient préposés à la cuisson de ce savoureux rôti, dont le fumet engageant parvenait jusqu'à la chambre d'honneur et me donnait l'envie de goûter de ce *roastbeef* appétissant.

On venait aussi de cueillir le dernier raisin de l'année et j'eus l'occasion de voir comment on s'y prend pour le presser.

Malgré la pluie, je pus photographier la maison de mon hôte où ses convives étaient rassemblés. Il est d'usage que les maîtresses de la maison offrent l'eau et l'essuie-main aux visiteurs de distinction pour faire leur toilette. La princesse et sa sœur furent mes femmes de chambre. Les dames en général mettent tout en œuvre pour être agréables à leurs hôtes et les amuser. Tantôt une chante seule en s'accompagnant de la guitare nationale, tantôt toutes entonnent des chœurs. Ces chants sur un rythme plaintif ne sont pas harmonieux.

Le fils de l'ancien prêtre ne suit pas la carrière de son père. Il est marchand et propriétaire du *doukhan* de l'endroit, établissement avec lequel mes lecteurs ont déjà fait connaissance, et qui offre des ressources de tout genre pour les habitants, mais surtout pour les voyageurs indigènes.

Le pope actuel, qui fut mon cicérone, est un Géorgien de Mokva. Pendant la guerre, il desservait une église dans une bourgade où le fanatisme des habitants mettait sa vie et celle des siens en danger. Il me raconta qu'il la sauva par un ingénieux stratagème.

Déjà il avait fait fuir sa famille avec ses serviteurs, attendant une occasion propice pour les rejoindre; cette occasion ne se présentant point, il la créa.

Un beau matin, il appela les plus rebelles du pays et leur montra un pli avec un grand sceau qu'il venait, disait-il, de recevoir très confidentiellement de Tiflis, lui annonçant que la paix avait été conclue et que, dans toutes les localités, on viendrait demander des renseignements aux popes sur la conduite des habitants. Naturellement, disait-il, il en donnerait d'excellents sur ceux qui étaient présents. A cet effet il s'apprêtait à aller lui-même à Tiflis et en reviendrait avec sa famille. Il comptait aussi rapporter sur l'*arba*, avec lequel ses domestiques étaient partis, bon nombre de nouveaux objets; il ajoutait qu'il vendrait à bon marché ceux qu'il avait chez lui. Les Abkases donnèrent dans le panneau. Ils achetèrent tout ce dont le pope voulait se débarrasser, et, afin de gagner ses bonnes grâces, lui prêtèrent même un cheval, car il avait renvoyé le sien monté par son valet.

Pendant que, le lendemain, il galopait vers la Mingrélie, où sa famille s'était réfugiée, les Abkases révoltés aidèrent les Turcs à entrer à Soukhoum-Kalé, qu'ils dévastèrent.

Cet ecclésiastique me donna des détails sur le monastère de Mokva, qui a une certaine célébrité, car il est un des plus anciens de l'Abkasie; son église, comme celle de Bedia, au Samourzakan, était autrefois le siège d'un évêché opulent. Le Mercula ou Mokva coule au pied des ruines; dans la cour située au devant de l'édifice s'élève un antique châtaignier, dont le fût, aux treillissements de lierre gigantesques, projette des rameaux de la grosseur d'un arbre. De la coupole du clocher il reste un cintre splendide, dans les interstices duquel ont poussé toutes sortes de plantes sauvages. L'église a été restaurée en 1861-63, et le badigeon couleur de pierre dont on l'a revêtue est d'un déplorable effet à côté de la belle teinte naturelle des ruines; les colonnes du péristyle, blanchies au lait de chaux, accentuent encore ce fâcheux contraste. Il y a là un outrage au goût et à l'harmonie qui fait, comme on dit, grincer l'œil. Le même replâtrage a été commis à l'intérieur, et non seulement tout vestige de fresques et de mosaïques a disparu des murailles, mais des pierres grossières ont été substituées aux dalles de marbre blanc qui formaient le pavage, encore visible par places. Dans la cour enfin gisent des débris de colonnes sculptées qui attestent l'état d'avancement de l'art à l'époque où le sanctuaire fut construit. Quant à l'iconostase, ce n'est plus qu'un paravent à peintures grossières, comme à Ilori.

Ce temple de Mokva, où le dernier *ahu* a sa tombe, à côté de celles de sa femme et de sa fille, ne possède

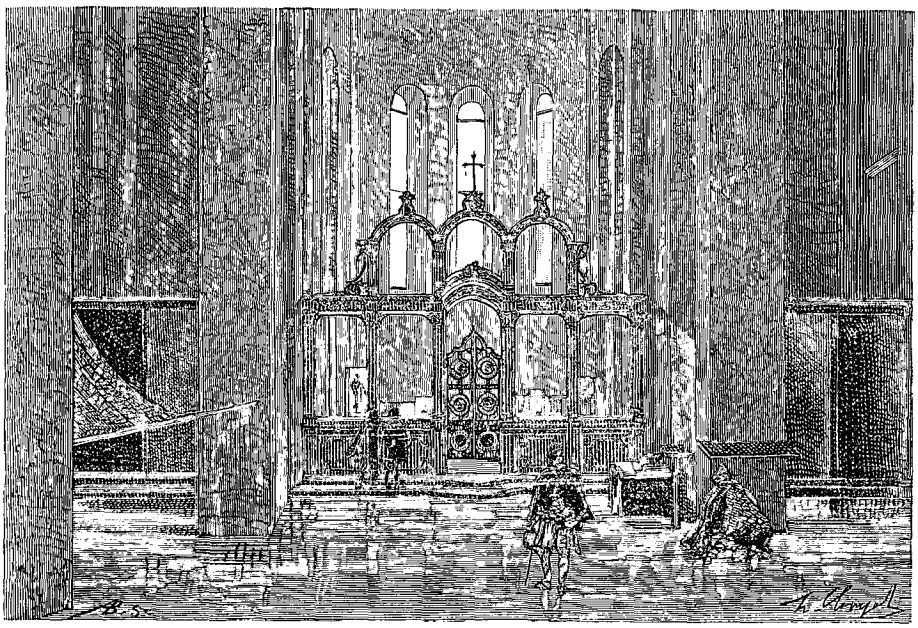
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point de trésor; on n'y voit en fait d'antiquités qu'un petit tableau, avec une inscription géorgienne, figurant une scène de l'Évangile, et qui fut trouvé dans le Doubab, affluent du Mercula. A l'église était attenant un grand bâtiment de pierre à deux étages; c'était sans doute le monastère; il est maintenant détruit. Vis-à-vis sont les ruines de la demeure épiscopale, avec des débris de clochers; non loin de là enfin on a découvert, en fouillant le sol, les restes de plusieurs maisons et les vestiges d'une ancienne église, ce qui donne à penser que le pays a été autrefois habité par une population civilisée dont le nom ne paraît pas s'être conservé dans l'histoire.

Dans le cimetière, autour des ruines de l'ancienne église et près de la nouvelle, on ne voit plus aucun de ces mausolées primitifs, que nous avons déjà décrits. Ceux qui indiquaient jadis les tombes ont été détruits lorsque ce parvis sacré fut dévasté par les indigènes mêmes.

En automne 1881, je constatai l'existence de nouvelles ruines à côté des anciennes, provenant, comme je l'ai dit, du saccagement qui eut lieu lors de la dernière rébellion (1877). Mais, à la grande satisfaction des habitants, le sanctuaire est en réparation. Je donne la reproduction de l'intérieur de l'église au moment où le prêtre officie derrière l'iconostase.

Les environs si bien arrosés de Mokva sont d'une richesse de végétation incroyable, et les hauteurs y fournissent d'excellents pâtis aux troupeaux. Seulement les bergers abkases, gens superstitieux s'il en fut, n'osent pas s'aventurer dans tous les replis du district. Il existe, par exemple, à une douzaine de verstes



L'iconostase de l'église de Mokva. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de la bourgade, sur la limite du village Tchi-Loon, ainsi nommé de la famille circassienne qui a installé là ses pénates, une montagne qui passe pour être la demeure d'un esprit malfaisant : toute tête de bétail qui s'en approche est perdue. C'est l'Agharda, sommité de la chaîne du Panara où le Mercula prend sa source. Haute de deux mille pieds environ, elle présente à sa croupe un rocher d'un développement vertical de huit mètres, et troué d'une excavation qui donne entrée dans une caverne. L'orifice d'accès mesure trois mètres à peu près de hauteur sur un mètre de large. Du souterrain s'écoule un ruisseau nommé Achtkhitisgou (fleuve du fumier), dont l'eau fait mouvoir non loin de là un moulin. L'endroit à proximité duquel est la caverne est nommé Scarchoumoula.

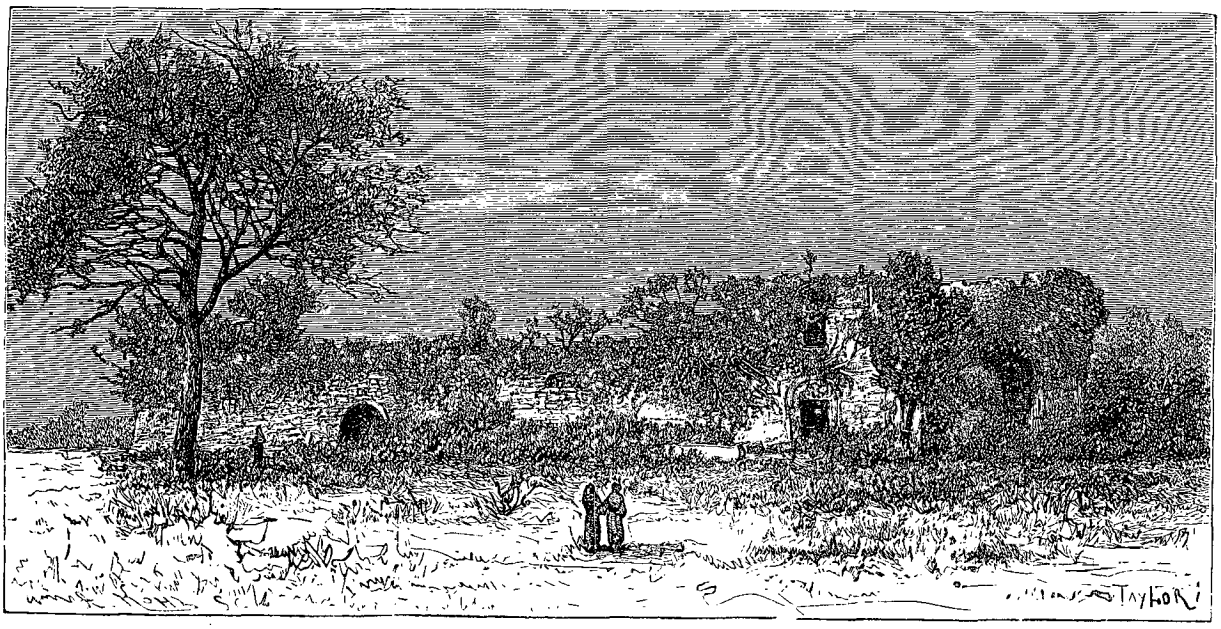
Lorsqu'on pénètre dans cette grotte mystérieuse, on a de l'eau jusqu'aux genoux, en certaines places même jusqu'à la poitrine, de sorte que pour l'explorer il faut aller à dos d'Abkase. Sa largeur varie suivant les endroits; il y en a où deux personnes ont peine à cheminer de front. Le sol, qui va en montant, est si raboteux et si glissant quelquefois, qu'on est obligé de suivre le lit du ruisseau. La hauteur varie également; ici, la coupole se redresse jusqu'à trois cents mètres au-dessus de votre tête; là, au contraire, vous ne pouvez passer qu'en courbant l'échine. De la voûte tombent des stalactites aux dessins les plus fantaisistes et figurant parfois des colonnes d'un mètre de pourtour.

Au bout de trois ou quatre heures de marche, aux bougies ou aux flambeaux, on atteint une petite éminence de terrain recouverte de terre glaise rougeâtre, puis on arrive à deux trous revêtus de stalactites. En brisant ces concrétions, on aperçoit les baies d'ouverture de deux galeries; de l'une sort un courant d'eau presque glacée, de l'autre au contraire s'écoule une onde chaude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des guides sûrs et des hommes robustes sont absolument indispensables à l'étranger qui désirerait, comme moi, visiter cet antre mystérieux; encore y a-t-il parfois du danger. En revanche, rien de plus fantastique que cette course à travers les entrailles d'une montagne, à la lueur de quarante ou cinquante luminaires de cire, qui transforment en autant de petits soleils les gouttes d'eau miroitant au rocher, et jettent leurs reflets tremblotants sur les humides colonnes des galeries : on se croirait au sein de ces pagodes souterraines que l'Indien embrase en l'honneur de Sivah. Ajoutez à cela les têtes encapuchonnées des Abkases, leurs armes étincelantes, leurs haillons que le feu des bougies fait paraître pailletés, et vous imaginerez aisément que la promenade a tout ce qu'il faut pour émouvoir même le touriste qui a déjà vu beaucoup d'autres spectacles étranges. Et quelle impression, quand, au sortir de ce froid Ténare, on retrouve soudain et l'azur du ciel et les tièdes haleines du zéphyr! Il semble littéralement qu'on renaisse à la vie. Ai-je besoin d'ajouter que les gens du pays n'aiment pas à s'enfourner dans cette caverne? Ce n'est le plus souvent que par ordre supérieur qu'ils se décident à accompagner les rares voyageurs; pour ces superstitieux indigènes, la sombre grotte appartient à l'empire des génies malfaisants, à l'existence desquels ils croient et dont l'idée seule les remplit de terreur.

De la montagne d'Agharda à Otchemtchiri, la distance est d'environ trente verstes. Admirable trajet à faire, le soir, au clair de la lune, quand le luxuriant passage caucasien apparaît tout noyé de vapeurs diaphanes et qu'un poétique silence enveloppe les grandes forêts



Ruines du cimetière de Mokva. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

assoupies. C'est le moment du repos universel. Pas un bruissement d'insecte dans les herbes et dans les buissons languissamment inclinés vers le sol. Seul le moucheron phosphorescent (*lampyris italica*) voltige par essaims innombrables dans les labyrinthes boisés d'alentour, sans même que le mouvement léger de ses ailes soit perçu par l'oreille. Ces insectes au corps scintillant éclairent à la fois et les troncs et les branches les plus élevées des arbres; sur leur passage, le sol s'illumine. C'est comme autant de feux follets qui prennent, la nuit, possession de l'espace, et que le jour éteint.

A une dizaine de verstes à peu près d'Otchemtchiri, cette même campagne où serpente le Mercula est arrosée en outre d'un second cours d'eau plus rapide et plus profond, le fleuve Djoukouvour, franchissable à son embouchure dans la mer Noire sur un pont mobile dont les nautoniers sont des Turcs établis dans deux huttes sur la berge.

Lors de mon passage, à l'automne dernier, c'était au coucher du soleil. Je m'arrêtai devant les masures des passeurs, qui m'offrirent ce qu'ils avaient de meilleur, du raisin fraîchement cueilli dans la forêt voisine. J'acceptai leur offrande, la savourant lentement, car mes yeux ravis ne pouvaient se détacher du splendide spectacle des vagues brillamment illuminées par les derniers rayons du soleil. Vues ainsi, ces ondes devraient s'appeler non plus mer Noire, mais mer d'Or.

Carla SERENA.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le déjeuner de Mme Carla Serena servi par le pope de Kvitaouli (voy. p. 404). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Fête des pleurs à Kvitaouli. — Kessaria la grande princesse. — Sherwachidzé. — Départ pour Atara. — L'Abkasie ancienne et la moderne. — Les domaines de Tzkhourghuili et d'Atara. — Vieilles futaies. — Navigation nocturne. — La ville de Soukhoum-Kalé et ses environs. — Kélasouri et sa forteresse. — Un déjeuner international. — Excursion côtière : Likhni et l'église de Pitzounda; la forteresse de Gagri ; une fête en mon honneur dans le jardin-cimetière. — Conclusion.

J'avais déjà visité une partie intéressante de l'Abkasie, mais il me restait encore à connaître beaucoup de ses étranges coutumes.

L'invitation que je reçus d'assister à une cérémonie de deuil, que les Caucasiens nomment *tirili*, me permit d'observer sa population sous un autre aspect.

Cette cérémonie funèbre avait lieu à Kvitaouli, à douze verstes environ d'Otchemtchiri, propriété de la famille de l'ancien *ahu*, dont le chef actuel est le prince Grégoire Sherwachidzé, ce général au service russe dont j'ai parlé déjà.

Le tirili se célébrait cette fois en honneur de l'anniversaire de la mort de sa mère, feu la princesse Kessaria Sherwachidzé, née Dadian, et de deux autres fils de la défunte morts à différentes époques.

On a vu que les gouvernants de l'Abkasie avaient été tour à tour chrétiens et musulmans : de là la religion mixte du pays. Sous le grand-père et le père de Michel, Kelish Bey et Sefer Bey, élevés l'un et

1. Suite et fin. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401 ; t. XLIII, p. 353, 369 et 385.

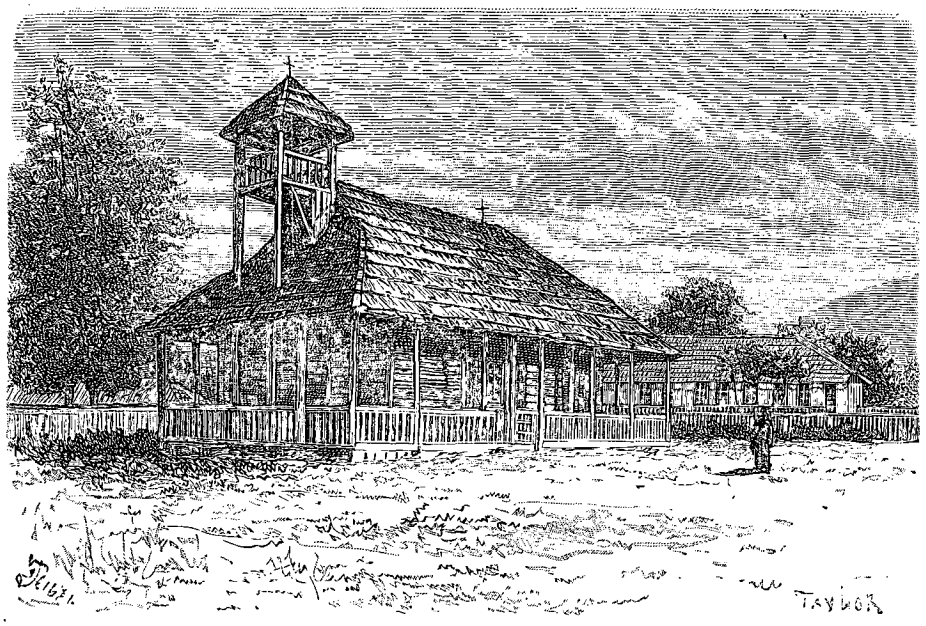
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre en Turquie, il s'était produit une recrudescence d'islamisme; puis Sefer Bey, en se mariant à la sœur du Dadian Lewan, s'était converti, et, sous l'influence des princesses très orthodoxes de la lignée mingrélienne, les autres branches de la famille régnante d'Abkasie avaient également abjuré. De ce nombre avait été Alexandre Sherwachidzé (de son nom musulman Aly Bey), l'époux de la princesse Kessaria.

Dans les derniers temps, ces diverses branches des Sherwachidzé étant continuellement en querelle, un partage de la contrée avait fini par se faire entre elles. Sous le gouvernement de l'*ahu* Sefer Bey, Hassan Bey, son frère, reçut le territoire compris entre Soukhoum-Kalé et le fleuve Kodor : Aly Bey son cousin eut les terres qui s'étendent du Kodor à l'Okhouri. Bien qu'à peu près indépendants dans l'administration de leurs districts respectifs, ces deux princes reconnaissaient la suprématie de l'*ahu*, lequel résidait à Likhni, entre Goudaouti et Pitzounda. En cas d'agression venant du dehors, ils devaient se ranger sous sa bannière.

Après la mort d'Aly Bey, sa veuve Kessaria avait eu la régence, sous le protectorat de la Russie. Douze années durant, jusqu'à la majorité de son fils aîné Grégoire (1838-1848), elle gouverna d'une façon fort sage, s'attachant à répandre des germes de civilisation dans le pays, et surtout à y parfaire l'établissement du christianisme; ces efforts de propagande lui valurent même la croix, de la part du tzar Nicolas, et elle fut nommée dans le pays « Kessaria la Grande ». L'autorité échut ensuite à son fils, qui la garda jusqu'à l'annexion de l'Abkasie à l'Empire Russe.

Hassan Bey, de son côté, étant mort en 1837, ses domaines passèrent d'abord à son fils Seïd Bey (Dimitri Sherwachidzé), puis à son petit-fils Georges,



La place et l'église de Kvitaouli. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

qui en possède encore une grande partie. Quant à l'*ahu* Sefer Bey, il laissa après lui deux enfants mineurs, Dimitri et Michel, de sorte que sa veuve, la sœur du dadian de Mingrélie, femme despotique autant qu'ambitieuse, exerça quelque temps la régence. Dimitri, son fils aîné, mourut après un an de règne sans s'être marié. On soupçonna son frère Michel de l'avoir empoisonné, et ce soupçon semble confirmé par les aveux qu'aurait faits récemment à son lit de mort, en avril 1876, un serviteur dévoué dudit prince Michel, un nommé Kiagourza Tchirikbaï, qui aurait apporté lui-même le poison à Dimitri. Quoi qu'il en soit, Michel Bey, reconnu comme *ahu* d'Abkasie par l'empereur Alexandre, régna jusqu'en 1866; j'ai dit ci-dessus comment il finit.

Le tombeau de son père Sefer Bey se trouve dans l'église de Likhni, village où il résidait, et que les Turcs ont détruit. Aly Bey est inhumé à Kvitaouli, où son fils Grégoire, toujours existant, a élevé une église dont l'inauguration eut lieu justement lors du tirili célébré en mémoire de sa mère et de ses deux frères[1]. C'est ce même prince Grégoire qui gagna le titre de général lors de la dernière insurrection, après avoir fait prisonnier, comme on l'a vu déjà, son neveu Ghiribs Morchani, chef du parti rebelle.

Je passai une semaine à Kvitaouli, où je fus l'hôte du prince Grégoire et de sa famille. J'assistai aux préparatifs de la fête, qui avait beaucoup d'importance, en mémoire de la princesse Kessaria, très vénérée. Je vis donc le prologue et l'épilogue de cette étrange cérémonie.

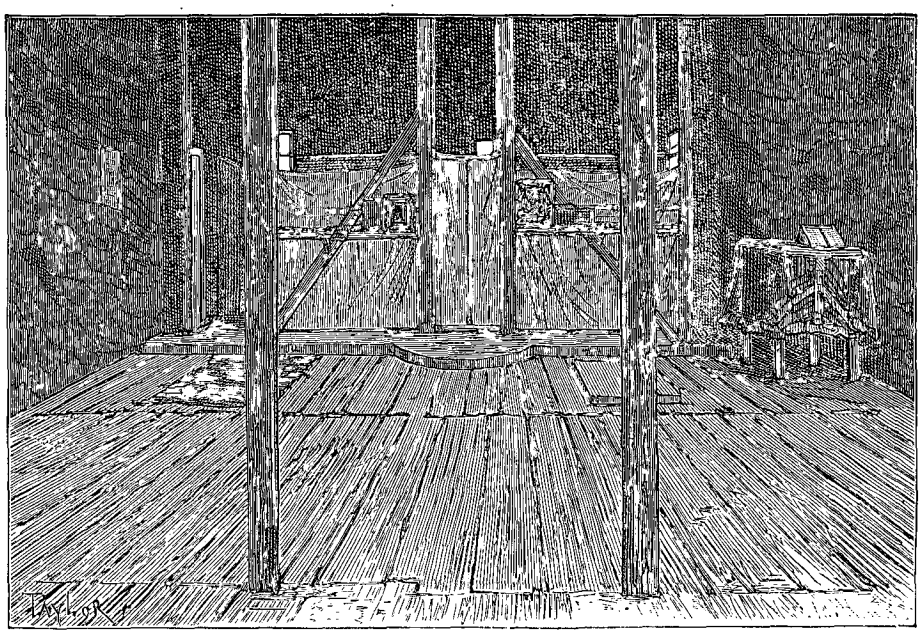
1. Par respect pour la mémoire de la princesse Kessaria, son petit-fils, Ghiribs Morchani, le chef rebelle qui avait été son élève, défendit que Kvitaouli fût ravagé, comme tous les domaines appartenant à sa famille, du parti fidèle à la Russie. On sait déjà que les Abkases considèrent le lien entre tuteur et élève comme plus sacré que la parenté même.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je ne reviendrai pas ici sur les épisodes tragi-comiques de cette lamentation solennelle que j'ai déjà décrite en détail à propos de la Mingrélie [1]. Il suffira de dire que le théâtre du tirili fut une grande plaine où se trouve une maisonnette, sise en face de l'église nouvelle, et où jadis avait résidé un des princes défunts. Devant ce logis délabré, et composé seulement de deux petites pièces, s'était réunie la foule des pleureurs, parents, amis, serviteurs, anciens vassaux, pêle-mêle tumultueux et bizarre, dont la mission de deuil se complique de l'immense office culinaire que l'on connaît. On apporte sous les tonnelles élevées sur la pelouse les tables pour les convives; sous un autre dôme de verdure, drapé de noir, sont placés des bancs garnis de literie, sur lesquels les vêtements des trois défunts sont étalés. Ce pavillon spécial de lamentation est destiné aux dames de la famille, aux pleureuses, aux hurleurs; c'est là que doivent se passer les principales scènes du tirili.

Dieu sait le nombre de pleureurs en guenilles qui, en dépit d'une pluie battante, — le ciel lui-même se mettait de la partie, — s'étaient rassemblés dès le matin sur la plaine humide ! A sept heures, un premier repas, prologue obligé de la pièce funéraire, est servi à la multitude des comparses. Deux couples d'indigènes robustes s'avancent, portant sur leurs épaules un solide bâton qui soutient deux énormes marmites; dans l'une est la bouillie de maïs, dans l'autre la viande de mouton. Ces victuailles dévorées, chacun va s'affubler pour son rôle.

Au coup de huit heures (l'église de Kvitaouli, bâtie par le seigneur de l'endroit, possède exceptionnellement une horloge), tout le monde est à son poste. La pluie a cessé; mais le ciel conserve une teinte grise et mélancolique en harmonie avec la scène qui se pré-



Intérieur de l'église de Kvitaouli et tombe de la princesse Kessaria Sherwachidzé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

pare. Le prince, chef de la famille, vêtu d'une tchocha de grossière étoffe noire, avec cartouchière de même couleur, et ayant à ses côtés ses deux fils, reçoit, sous un arbre, les condoléances des visiteurs. Les deux veuves sont dans le pavillon des pleurs, accroupies par terre sur des tapis, devant la couche où sont étalés les vêtements de leurs défunts époux. L'une d'elles, dont le veuvage remonte déjà à trois ans, a un air de paisible résignation; son costume n'est pas celui du grand deuil : elle a une robe d'alpaga noir, un fichu noir en guise de bandeau, et un voile blanc sur le cou et la tête. Sa belle-sœur porte le vêtement des veuves, une blouse de coton noir, qu'elle a déchirée de ses propres mains le jour de l'enterrement de son mari, et qu'elle ne doit pas quitter d'une année; ses cheveux défaits tombent sur ses épaules. Les pleureuses, accroupies également par terre, tiennent comme elles à la main une vieille chaussure des défunts, dont elles se frappent le front, chaque fois qu'elles entament le refrain qu'elles entremêlent à leurs pleurs et à leurs cris.

Le reste de la scène, le lecteur la connaît. Notons seulement que les cadeaux d'usage qui furent offerts en cette occasion, — on a vu qu'un tirili dure plusieurs jours, — se montèrent à près de cinq mille roubles (dix-sept ou dix-huit mille francs), sans compter une cinquantaine de chevaux et plus de cent cinquante bœufs et moutons, ce dernier bétail portant le deuil, lui aussi, et à double titre, car il est immolé presque aussitôt pour le repas qui doit sustenter tout ce monde de hurleurs et de pleureuses, épuisé par les sauvages démonstrations de sa douleur de commande.

La directrice de cette fête funèbre était la vieille nourrice du prince Grégoire, qui faisait valoir son

1. Voy. ci-dessus, page 399.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

titre, sacré pour les Abkases. Armée d'un grand bâton, elle écartait la foule, qui s'inclinait devant elle. Elle dirigeait les pleureurs, qui, sur un signe, entonnaient leur chœur de lamentations, consistant à prononcer les syllabes *ow*, *wa* avec des intonations différentes allant *crescendo*. Longtemps encore après cette semaine passée à Kvitaouli, il me semblait entendre ces chants funèbres, dont je n'oublierai jamais l'originalité lugubre.

Je visitai une seconde fois Kvitaouli en novembre dernier. Le vieux pope vint à ma rencontre; il avait toujours le même aspect vénérable et la même voix nasillarde qui me frappa lorsqu'il récita les prières des morts.

L'endroit pourtant avait un tout autre aspect. La plaine était déserte. Aucun bruit n'y retentissait, excepté le bêlement des brebis et des moutons. Ces sons plaintifs me rappelaient les notes mélancoliques *ow*, *wa*, que j'avais entendues auparavant, répétées à l'infini, par le chœur des pleureuses, le jour des lamentations. Le seul souvenir de ces accents lugubres semblait me les faire ouïr de nouveau.

Comme la maison du prince, où j'avais logé autrefois, avait été abandonnée à cause de son état délabré, le pope et sa femme, une aristocratique Mingrélienne, m'offrirent l'hospitalité dans leur quartier d'hiver, une hutte réunissant en même temps salle à manger, salon, chambre à coucher, cuisine et même basse-cour. Ils l'habitaient parce qu'il faisait trop froid dans leur maisonnette, où ils ne pouvaient pas faire de feu. Ce couple bienveillant, dont l'âge et la tendresse me faisaient penser à Philémon et Baucis, firent de leur mieux pour me rendre leur pauvre demeure aussi agréable que possible.

Mon hôtesse, venant de la Mingrélie, avait apporté dans son trousseau (il y a un demi-siècle peut-être) des objets de ménage, parfois en usage dans son pays, mais absolument inconnus des Abkases, qui n'ont pas encore atteint le degré de civilisation des Colches modernes. Ainsi elle tira du fond d'une caisse en bois coloriée à grandes fleurs et ramages une tasse, des assiettes, voire même un couvert, qui furent un sujet d'étonnement pour son entourage.

Le pope, qui avait passé toute sa vie en Abkasie, ne connaissait que les mœurs, les vieilles coutumes de son pays. Il était né et avait été élevé dans le domaine de Kvitaouli et depuis nombre d'années il remplissait les fonctions d'aumônier dans la famille Sherwachidzé. Chez les Abkases, on rencontre encore des exemples de la constance à conserver les usages des temps les plus reculés, surtout dans l'intérieur du pays et dans les montagnes d'accès difficile. Souvent, en les observant, je me croyais reportée aux temps homériques, car, parmi les races primitives du Caucase, l'Abkasie est restée une des plus fidèles aux usages antiques.

Je passai donc la nuit sous le toit de chaume du pope. Le lendemain, lui et sa femme, debout de bon matin, avaient préparé mon déjeuner, qu'ils surveillaient avec beaucoup de soin. Je fis asseoir à côté de moi mon guide et le fils du starchina, ce qui est contraire aux usages, car les hommes ne s'attablent jamais avec les femmes. Profitant d'une éclaircie, car il avait plu beaucoup, je fis mettre la table devant la hutte, afin de jouir du coup d'œil de la plaine entourée des massifs de verdure formés par les forêts de hêtres, de charmes, et dont le luxuriant feuillage, remarquablement beau, est une des merveilles de ce pays si richement paré par la nature.

Le tableau qui représente mon déjeuner à Kvitaouli mérite une mention. Ce fut le fils adoptif de mon hôte, auquel j'avais montré comment il fallait s'y prendre pour ouvrir et fermer la chambre obscure, avant que je me fusse mise à côté du groupe que j'avais arrangé préalablement, qui nous photographia en cinq secondes et réussit, comme on le voit à la page 401 ci-dessus.

Le temps me permit aussi de reproduire l'église dans la plaine, à l'inauguration de laquelle j'avais assisté quelques années auparavant, lors du mémorable tirili.

Dans l'intérieur se trouve la pierre tombale de la princesse Kessaria la Grande, dont la mémoire, comme je l'ai mentionné déjà, est très vénérée. Cette pierre se trouve à droite, à quelques mètres de distance de l'iconostase, comme le montre la gravure page 403.

De Kvitaouli je repris encore une seconde fois le chemin d'Atara, mais en moins nombreuse cavalcade qu'auparavant, lorsque après la cérémonie du tirili j'avais accompagné la famille Sherwachidzé à Atara, leur résidence habituelle, au bord du Kodor.

Alors, au moment de quitter Kvitaouli avec ces princesses, je fus témoin d'une scène nouvelle pour moi, celle des adieux.

Rassemblées dans la pièce où se tenaient leurs nobles maîtresses, les femmes de condition inférieure attendaient patiemment le moment propice pour cette dernière salutation. Suivant l'habitude, elles étaient appuyées contre les parois du mur, les unes se donnant la main, les autres s'entrelaçant la taille. Elles formaient ainsi des groupes charmants.

Immobiles, elles suivaient des yeux chaque mouvement de leur châtelaine. Sur un signe de celle-ci la cérémonie intime commença. La salutation la plus respectueuse est de faire avec la main trois fois le tour au-dessus de la tête de la personne devant laquelle on se prosterne, soit homme, soit femme; puis de poser la tête sur la poitrine du côté du cœur en s'inclinant profondément devant celui que l'on salue. Ainsi firent devant chaque femme ou jeune fille la maîtresse de Kvitaouli et les autres dames de sa famille, avant leur départ. L'indifférence avec laquelle ces témoignages de profond respect furent reçus contrasta singulièrement avec leur humilité.

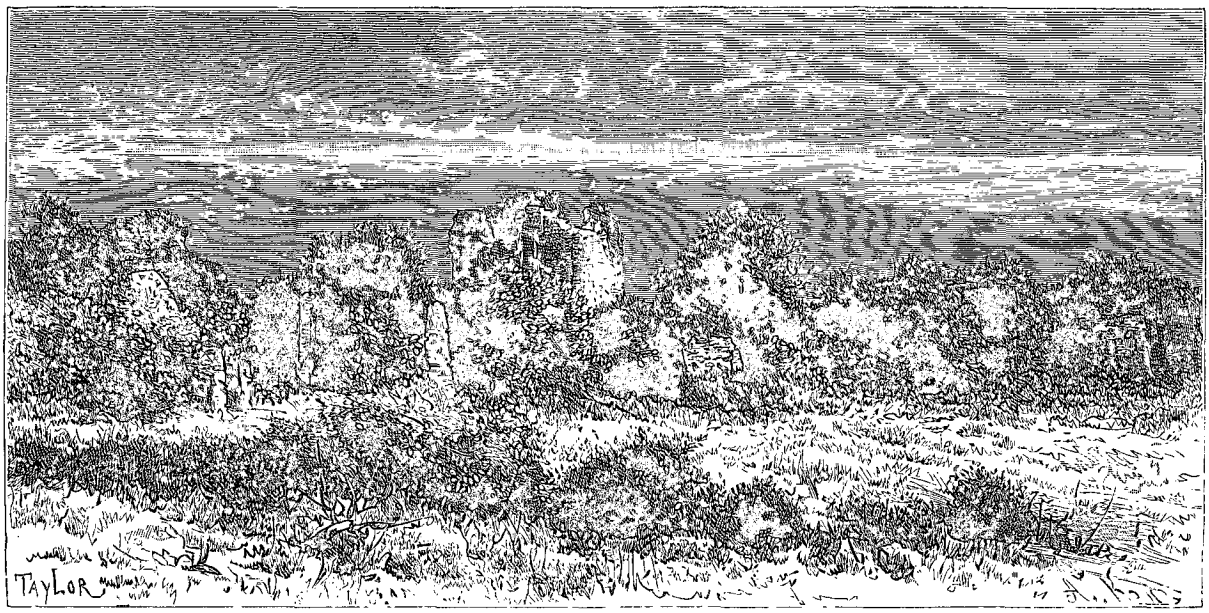
J'avais accepté avec d'autant plus d'empressement l'invitation du prince de l'accompagner à Atara, qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'était offert de me servir de cicérone pour visiter ses domaines qui s'étendent jusqu'à la mer Noire, territoire historique, célèbre dans l'antiquité.

Nous quittâmes donc Kvitaouli en cortège nombreux. Aux princesses Skerwachidzé s'étaient jointes plusieurs dames désireuses d'avoir l'honneur de les escorter. Toutes ces dames étaient à califourchon sur leurs montures, des chevaux magnifiques. Seule, au milieu d'elles, je montai une mule à l'européenne. Notre groupe féminin était précédé et accompagné d'un bataillon de seigneurs, suivis d'une armée de serviteurs. Les uns escortaient les bêtes chargées de sacs, remplis de kopecks offerts lors de la cérémonie des pleurs, tandis que les autres conduisaient les chevaux et le bétail reçus aussi en cette occasion. Notre cavalcade me faisait un peu l'effet d'une bande de brigands emportant un riche butin. Cette excursion me fut fatale. A peine fûmes-nous en route, qu'une pluie torrentielle tomba. J'ouvris mon ombrelle. La mule que je montai s'effraya et se cabra. Je sautai à bas et fus jetée contre une grosse pierre qui me blessa à un tel point, que je fus retenue pendant plusieurs mois à Atara[1] sans pouvoir bouger.

Je ne puis assez me louer des soins qui me furent prodigués par ma gracieuse hôtesse et sa charmante fille, alors âgée de douze ans, que je revis, il y a peu de mois, dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté. Mais, malgré leurs soins bienveillants, mon sort était loin d'être enviable. Pour mes compagnes, qui ne connaissaient à peu près d'autre horizon que la plaine d'Atara, la perspective d'y passer une partie de l'été était moins décourageante que pour moi. Enfin je me rétablis et je pus visiter les environs, escortée de mon hôte. Il parlait le russe et je pus



Les rives de la mer Noire près de l'ancienne Dioscourias. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

avoir ainsi des renseignements exacts sur sa famille et sur les traditions du pays.

Strabon[1] nous apprend que, sur le territoire qui s'étend de l'Ingour au Kodor, il existait un ensemble de colonies grecques formant une petite république florissante, dont la ville de Dioscourias était le centre de population principal, et où de toutes parts les marchands affluaient. De cette première période de civilisation, il n'est pas resté le moindre vestige. Strabon parle aussi des indigènes d'une partie de ce pays, qu'il nomme Phthirophages (mangeurs de poux), à cause de leur malpropreté, de leur maigreur et de leur aspect maladif. Les Abkases modernes répondent assez à la description de l'antique population pour présumer qu'ils soient de cette origine. Plus tard, quand le christianisme eut pénétré dans le pays, celui-ci dut avoir une seconde ère de prospérité, qui, en dépit du silence de l'histoire, nous est attestée par les remarquables débris d'édifices (cloîtres et églises) qu'on trouve encore sur son sol. Puis, de nouveau, la contrée déchut, et cette fois pour ne plus se relever.

Quelle région semble cependant plus favorisée de la nature que cette terre abkasienne si fertile, si bien arrosée, et dont la mer Noire forme le débouché? Si l'indigène, jusqu'à nouvel ordre, est incapable de faire valoir les plantureux districts qu'il habite, pourquoi des colons étrangers ne viendraient-ils pas, comme aux temps antiques, féconder ces avant-monts caucasiens et donner des leçons de labeur aux paresseux

1. D'après Strabon (29 ans avant J. C.), une centaine de peuples venaient se rendre à Dioscourias, où le sel était le principal article d'échange.

1. Dans mon volume *De la Baltique à la Caspienne* je donne les détails de mon triste séjour au bord du Kodor, où, parmi les privations que j'eus à subir, la plus dure fut celle de devoir rester sans parler, car personne ne pouvait me comprendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants du pays? C'est vraiment une chose lamentable que de voir les immenses espaces de terrain restés en friche dans cette belle contrée. Il existe, par exemple, un domaine de plus de six millions de mètres carrés, la Source froide (*Tzkhourghuili*), comme on l'appelle, appartenant à un des fils d'Aly Bey, où, à part quelques champs de maïs, on n'aperçoit aucune trace de culture. Ce domaine s'étend depuis le Kodor jusqu'à la pointe du littoral près de laquelle s'élevait l'ancienne Dioscourias. Ce dernier endroit porte aujourd'hui le nom de cap Tskoutcha; il s'y trouve un port naturel pouvant offrir, dans les mauvais temps, un abri sûr à une vingtaine de petits voiliers.

Actuellement, toute cette campagne présente l'aspect sauvage d'un désert. Une vaste futaie a pris racine tant sur les ruines de la cité hellénique que sur les débris des âges postérieurs. En coupant des arbres dans un massif, on a découvert les restes d'une église dont on ne peut préciser la date. Un peu plus loin, par delà le Kodor, à huit verstes environ de sa rive gauche, se dresse une tour antique, de deux mètres environ de circonférence sur sept et demi de hauteur, qui porte le nom bizarre et inexpliqué de *Sattamacha* (lieu de divertissement). La tradition locale veut que des trésors y soient cachés; mais c'est en vain que, tout récemment, le propriétaire a fait faire des fouilles à sa base : il n'y a trouvé que des pierres et du sable.

Le Kodor, un des fleuves les plus considérables et les plus impétueux de l'Abkasie, sort du mont Maruck, sommité dont le front est presque toujours couvert de neige, et, après avoir arrosé la vallée de Tschelda, où il se divise en plusieurs bras, va se jeter dans la mer près du village de Karatchaï, à cinq verstes de la source qui a donné son nom au domaine de Tzkhourghuili. Les deux promontoires où son cours se termine sont les caps Kodor et Isturiah, ce dernier ainsi appelé d'un affluent que le fleuve Kodor reçoit là près de son embouchure. Le chemin entre Kvitaouli et le domaine d'Atara, au bord du fleuve précité, passe par des hauteurs boisées et des champs de fougères. Comme partout en Abkasie, il y a aussi à Atara[1] un enclos qui renferme l'église, le cimetière, et les divers corps de logis (huttes en treillage, maisonnettes de bois) destinés aux hôtes et à la famille. Là, pas plus qu'à Tzkhourghuili, on ne rencontre trace de culture légumière ou fruitière. En revanche, dans un verdoyant repli, on aperçoit de l'autre côté du fleuve le clocher de l'ancien monastère de Drondra (ou de Kodor). Des sentiers charmants et tortueux mènent aux ruines de cet édifice, également de style byzantin. Tout ce qu'il en subsiste, ce sont les restes des colonnes en marbre blanc qui étaient à l'intérieur de l'église. Les Abkases, qui ont la passion des métaux, tout en ignorant l'art de s'en servir, et qui ne peuvent voir un clou ni un morceau de fer sans s'en emparer, ont enlevé les membrures de soutènement des piliers, si bien que ceux-ci ont mordu la poussière. L'église, autrefois siège d'un évêché, a un mur d'enceinte en pierres sèches : précaution utile, attendu que la route où elle est située, route qui conduit à Soukhoum, en Mingrélie et vers les montagnes de Tsébelda, était la voie par laquelle passaient les peuplades réfractaires à l'autorité de l'*ahu* qui venaient de temps en temps piller l'Abkasie.

La riche nature de l'Abkasie pare les ruines des monuments qui attestent son ancienne splendeur. La clématite sarmenteuse, la vigne s'enlacent autour de ces vénérables restes de pierre formant un dôme gracieux, enguirlandé, entre lequel d'énormes figuiers, des hêtres, des charmes élèvent leurs cimes majestueuses, ajoutant le luxe de leur feuillage touffu aux branches fleuries et pliant sous le poids de leurs fruits.

Outre son habitation d'Atara, le propriétaire du bien-fonds en a une autre au bord de la mer ; entre les deux s'étendent de superbes forêts quasi vierges, dont une Compagnie anglaise vient d'entamer l'exploitation. Pour la première fois peut-être depuis bien des siècles, la cognée du bûcheron aura retenti dans ces massifs, où les dômes de verdure ont une telle épaisseur, qu'à peine la lumière du jour y peut pénétrer. Sauf les maîtres du domaine et leurs serviteurs, peu d'étrangers s'aventurent par cette futaie solitaire, qui se prolonge jusqu'à Tskourtcha (l'ancienne Dioscurias).

L'entrelacement des lianes et des plantes grimpantes, l'inextricable fouillis des rameaux et les gigantesques poussées de broussailles en rendent le passage des plus laborieux. A chaque instant les pieds des chevaux s'empêtrent dans les jets vagabonds et tenaces d'une végétation qu'on dirait en révolte, et l'unique moyen de s'en débarrasser, c'est d'avoir recours au tranchant du kinghal.

Les serpents abondent dans ces fourrés insidieux; de plus, à la tombée de la nuit, les loups, les chacals et les ours s'y livrent à de sinistres concerts, quelquefois troublés par un coup de pistolet. Il n'est pas rare aussi que les chevaucheurs qui passent par la forêt aient à leurs trousses une bande de carnassiers faméliques, dont ils voient les prunelles étinceler derrière eux dans les ténèbres, et qui ne cessent leur fauve poursuite qu'à la lisière extrême du massif. Ce fut le cas, la nuit, quand, escortée de mon hôte et de sa suite, j'y passai. Un de ses hommes tira si juste, qu'il aveugla même un oursin, dont la dépouille me fut offerte. Je passai quelques jours à Tskourtcha, plage déserte où jadis s'élevait la riche Dioscurias. Je demeurai dans une maison en bois, à l'entrée de la forêt, d'où je vis souvent sortir les bêtes fauves, qui, la nuit surtout, s'avancent jusqu'à l'habitation. Aussi une meute de chiens aboyants en garde-t-elle les abords qui commandent

1. Pendant l'occupation de l'Abkasie par les Turcs (1877), le commandant de l'armée, Hussein-Pacha, demeura à Atara. Il fut si charmé de la position de cette campagne, qu'il demanda au sultan de lui en faire cadeau. Mais Atara fut brûlé par les Abkases rebelles, et le désir du chef turc ne put être exaucé. Je visitai Atara en novembre 1881 et n'en vis plus de vestiges. Une partie même de ses magnifiques forêts furent incendiées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines dans une forêt près de Soukhoum-Kalé, dans le domaine de Tzkhourghuili. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la futaie du côté de la mer. Non loin de cette demeure s'élève sur le rivage une hutte-échauguette d'où la vue s'étend jusqu'à l'éperon étrangement hirsute du cap Isturiah. Je voulus profiter de ce que l'antique Pont-Euxin, en certaines saisons si terrible, caressât doucement la grève silencieuse de Tskourtcha, pour faire une excursion de nuit jusqu'à Soukhoum-Kalé, le port principal de l'Abkasie. De petits caboteurs à voiles accomplissent en quelques heures ce trajet.

Le coucher du soleil, vu de la mer, a des magnificences indicibles. L'astre disparaît derrière une haute montagne de forme conique, que les indigènes appellent le « Chapeau de Sefer Bey ». La nappe marine, où plongent ses reflets, offre des flamboiements qui contrastent avec le pâle rayonnement de la lune sur les sombres arborescences de la rive. Les heures s'écoulent dans ces visions émouvantes du présent mêlées aux rêves indécis du passé, puis, à l'aube, on discerne une lumière scintillant au loin : c'est le phare du port de Soukhoum-Kalé[1].

Tout repose encore dans la paisible ville que commencent à peine d'effleurer les vapeurs rosées du matin ; les quais sont silencieux, les avenues désertes, et, autour des maisons endormies, dans la fraîche atmosphère aurorale, on croit entendre le coup d'aile furtif des songes qui s'enfuient. Ces maisons, de style européen, annoncent tout de suite à l'étranger qu'il entre dans l'Abkasie moderne, contemporaine, celle que la civilisation a conquise[2]. L'ensemble de la perspective est charmant. Les groupes d'habitations se détachent sur un fond de collines et de mamelons verdoyants ; sur le quai, au bord de la baie, s'alignent des cafés turcs ou grecs avec des boutiques ; à son extrémité, presque en face du débarcadère des bateaux à vapeur, s'élèvent deux



Vue d'ensemble de Soukhoum-Kalé en 1876. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

édifices, dont l'un, l'ancienne forteresse, représente le passé, et l'autre, la douane neuve, le présent.

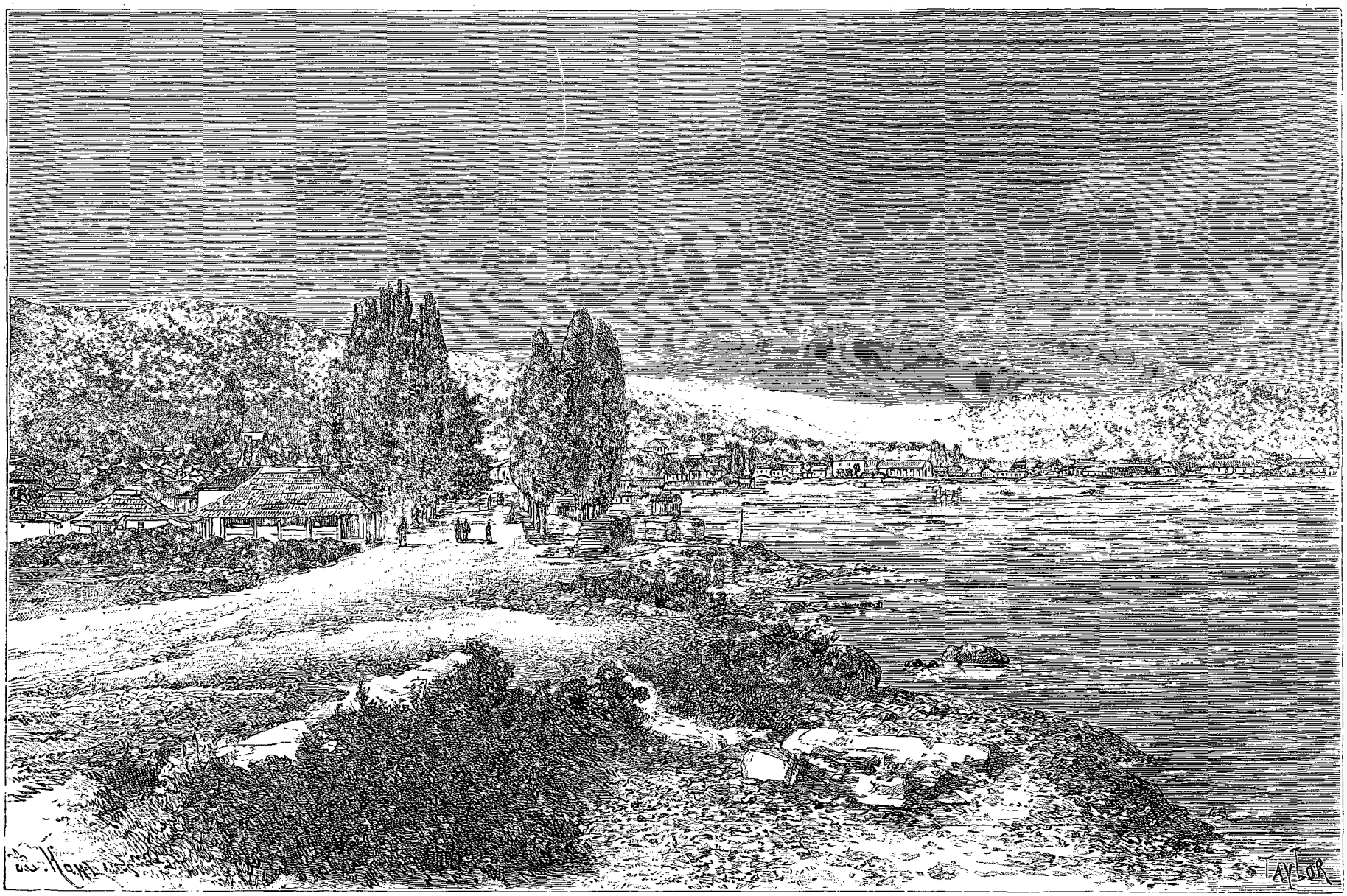
La citadelle, clef et rempart de l'Abkasie, fut bâtie en 1578, sous le règne du sultan Amurath. Trois dominations successives ont laissé leurs traces dans cette construction quadrangulaire, aujourd'hui délabrée : une grande pierre, au seuil d'une des portes, avec une inscription en arabe, est un souvenir de l'époque ottomane ; des tombes de chefs abkases rappellent la période ultérieure, et la présence de canons russes dit quels sont les maîtres actuels du pays. La population de Soukhoum-Kalé est un mélange de Turcs, de Lazes, de Grecs, d'Arméniens et de Russes ; les Abkases n'y sont qu'en minorité ; habitant les hameaux voisins, ils affluent par cavalcades dans la ville, lorsque des affaires les y appellent, puis regagnent aussitôt leurs campagnes. Le sol d'alentour, très marécageux, engendre, l'été, des fièvres terribles auxquelles tout le monde à peu près paye son tribut. Nulle mesure n'est d'ailleurs prise pour remédier à cet état de choses. Les médecins manquent, et souvent le quinine aussi fait défaut, car ce remède est administré pour toutes les maladies au Caucase.

Les environs sont d'un aspect agréable, mais ils manquent d'ombrage, et, malgré la proximité immédiate de la mer, la chaleur y est étouffante. Depuis quelque temps, des colons étrangers ont commencé à mettre en culture certains terrains de la zone suburbaine ; néanmoins, jusqu'ici on n'y a point encore fait de boisements. Par contre, on a édifié de spacieuses casernes, ainsi qu'un hôpital militaire, dans le voisinage de l'an-

1. La vaste baie de Soukhoum-Kalé a quinze verstes d'ouverture depuis le cap Soukhoum jusqu'au cap Kodor et sept verstes de profondeur. Une verste équivaut environ à un kilomètre.

2. Nous décrivons la ville de Soukhoum-Kalé telle que nous l'avons vue avant la dernière guerre du Caucase, où elle a été détruite en partie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le quai à Soukhoum-Kalé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cienne forteresse. Vu sa position de port-frontière, Soukhoum-Kalé est avant tout une cité de soldats; chaque dimanche, et les jours où arrivent les bateaux à vapeur d'Odessa et de Poti, la musique de la garnison exécute ses fanfares plus ou moins égayantes dans un pavillon installé tout exprès au bord du golfe. Ce service de paquebots est du reste l'unique trait d'union qui rattache la ville à l'Europe, à Tiflis, et aux autres districts caucasiens; de routes de terre, il n'y en a pour ainsi dire pas.

Ici comme partout, en Abkasie et en Mingrélie, les divertissements préférés de la population sont les pieuses cavalcades, occasions fécondes de pique-niques et de jeux, dont l'objectif est quelque sanctuaire renommé de la contrée. Telle est, par exemple, à trois verstes de la ville, une rustique chapelle de Saint-Georges, où l'on voit une image de ce guerrier, enrichie de diamants et de turquoises, et qui passe pour opérer des miracles. La fête de ce saint, qui se célèbre le 28 avril (9 mai), est la première réjouissance printanière de l'année, et attire des milliers de personnes. Ce jour-là, comme bien on pense, après ce que j'ai dit des mœurs locales, le petit cimetière agreste qui touche à l'église se transforme en une salle à manger foraine où la foule festoie et danse avec un entrain orgiaque dont s'accommode plus ou moins la sainteté du lieu; le soir, tout le monde s'en retourne chantant, galopant, exécutant des *fantasias* hippiques à la mode du pays. Le complément obligé de ce jour est naturellement une course de chevaux, qui a lieu au bord de la mer, sur la chaussée qui mène de la ville à la chapelle de Saint-Georges.

Du quai de Soukhoum-Kalé, on aperçoit une petite localité côtière, à laquelle se rattache pour moi un souvenir agréable : c'est le village de *Kélasouri*[1], dont le nom signifie « forteresse ceinte de hauts murs ». Un repas d'hospitalité m'y fut offert par les représentants des diverses nationalités qui forment la population de la ville. En moins d'une heure, de jolis canots côtoyant le rivage eurent transporté toute la société au lieu choisi pour le rendez-vous.

De son ancienne armature de défense, Kélasouri garde des restes suffisants pour justifier le nom qu'elle porte. Une partie de la citadelle est encore debout au revers d'une colline; treillissée de lierre et de plantes grimpantes, elle rappelle ces *burgs* du moyen âge qui mirent leurs ruines légendaires dans le Rhin. A quelle date en remonte la construction? c'est ce qu'on ne saurait dire. La plupart des antiques édifices dont est parsemé le sol du Caucase n'ont pas même de tradition. Du fort situé à mi-côte un mur descend jusqu'au bord de la mer, où se trouve un second ouvrage de défense, de sorte que, par en bas aussi bien que par en haut, l'accès était interdit. On a seulement percé une baie dans le massif de pierres pour livrer passage à la route de terre qui relie Kélasouri à Soukhoum.

La voûte d'entrée de la citadelle est encore intacte; à la solidité persistante de sa construction, on juge aisément de ce que devait valoir l'ensemble de ce formidable rempart, destiné jadis à tenir en respect les Mingréliens qui disputaient aux Abkases la possession du Samourzakan. Dans un endroit de l'enceinte on voit un grand carré de pierres séparé en deux, et tombé en ruine, qui renferme la tombe de Hassan Bey, de son vivant propriétaire des terrains de Kélasouri, et celles de sa femme et de sa fille. D'autres monuments funéraires plus petits se rencontrent encore sur cet espace, qui ressemble pourtant plus à un verger qu'à un cimetière; ce sont, placés isolément, les tombeaux de Pataly Bey, de Tehri Bey et de Khalil Bey, trois Sherwachidzé décédés avant la conversion définitive de leur famille au christianisme. L'entourage de ces demeures sépulcrales, envahies par de hautes fougères et des tiges de maïs, figure comme la maçonnerie d'un puits.

La situation de cette forteresse de Kélasouri, — le *Toubouni*, comme on l'appelle, — est des plus pittoresques. A l'arrière-plan se dressent un ensemble de cimes, quelques-unes couvertes de neiges persistantes, parmi lesquelles les indigènes distinguent sept assises différentes, qu'ils désignent par des noms spéciaux : *Maroukha, Shaoudouth, Absidzto, Amtakal, Atchadopa, Moumpisto, Jourivi*, toutes appellations sans doute inconnues de nos géographes; puis, de l'autre côté, au bord de sa rade en forme de croissant, apparaît la ville de Soukhoum avec ses blanches habitations. Non loin du fort est la maison du propriétaire actuel du domaine; c'est une villa entourée d'un jardin à l'européenne. Plus bas, en allant vers la mer, se trouvent quelques demeures de familles musulmanes, qui contrastent singulièrement, par leur excessive propreté, avec les sordides cabanes des Abkases. Les piles de literies recouvertes d'un drap blanc, les bancs garnis de tapis de Perse, les caisses peintes de couleurs éclatantes, les vêtements accrochés en bon ordre, tout dénote la main d'une soigneuse ménagère.

J'entrai dans un de ces logis avenants, et j'y trouvai une paysanne aussi coquette de sa personne que de son intérieur. Trois glaces au mur disaient assez que la maîtresse de céans se préoccupait de plaire. Un verset du Coran, libellé en gros caractères, remplaçait, à la paroi de la salle, le Christ qu'on y suspend chez nous. La collation qui me fut servie, le plus hospitalièrement du monde, donna lieu d'exhiber de brillants couverts de ruolz, soigneusement serrés dans un sachet de cuir, sous une enveloppe de papier de soie, nouée d'une faveur rose. Ajoutons que, loin de s'esquiver à l'appro-

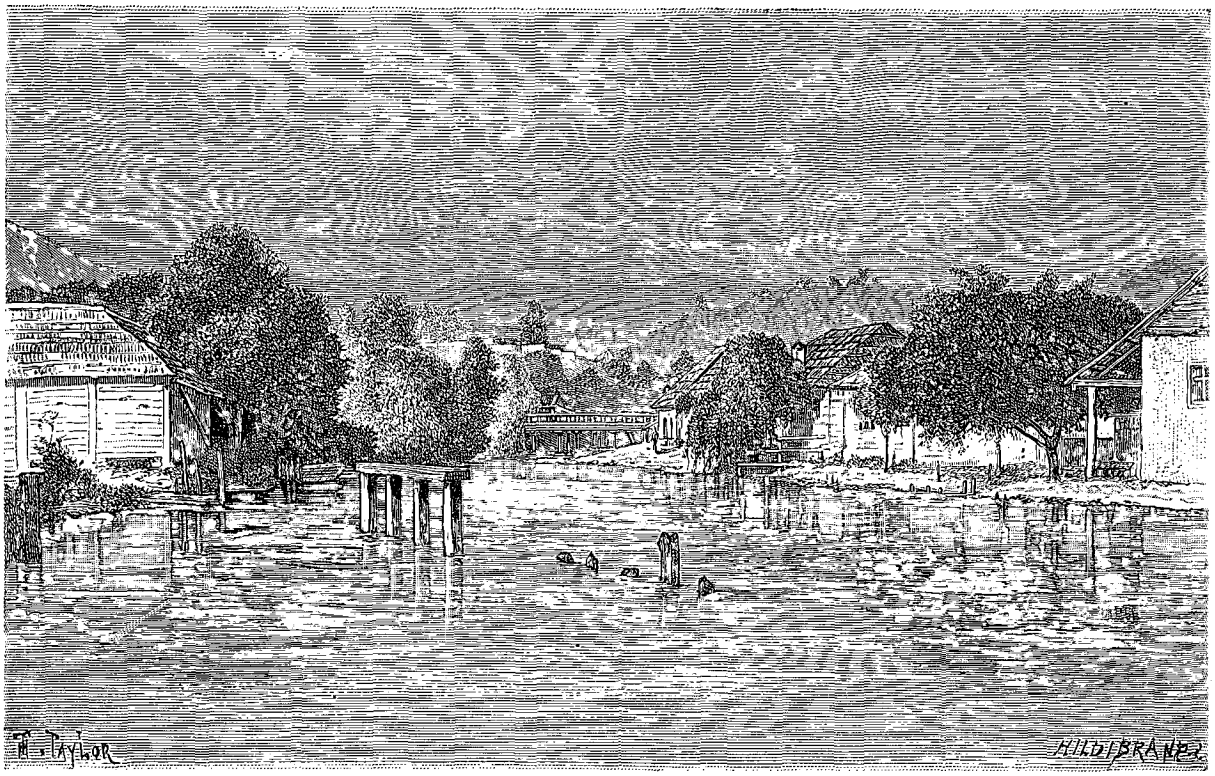
1. Kélasouri fut complètement détruit par les Turcs lorsqu'ils s'emparèrent de Soukhoum en 1877. Kélasouri, à six verstes de Soukhoum-Kalé, prend son nom du torrent Kelassur, qui débouche d'une gorge de montagne. On distingue ses eaux de celles de la mer. Sur ses rivages on voit une quantité de cailloux roulés de granit et de micaschiste qu'il entraîne dans sa course furieuse. Quelques-unes de ses rives sont riantes. Il arrose des plaines qui s'ouvrent près de la baie de Soukhoum. On aborde à Kélasouri l'embouchure de la rivière. La vallée, richement boisée, a à peu près une demi-verste de largeur. Il y a là des bois qui sont de vrais jardins, car tous les fruits y croissent, confondus ensemble dans leur état sauvage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che des visiteurs étrangers, les femmes, pour leur être agréables, se mirent à jouer de la guitare et à chanter.

Donc ce fut dans cette vaste plaine herbue de Kélasouri, sous l'ombrage de superbes arbres fruitiers, qu'eut lieu le pique-nique international auquel j'étais invitée. La cuisine une fois installée sur place, selon l'usage constant de ces pays, on eut vite fait de préparer le menu. Je revois encore, fichés dans la terre, les deux gros pieux en travers desquels était passée la broche de bois où grésillait le rôti tout saignant (*schislik*). Notez que ce ne sont point des quartiers d'agneau ou de chèvre, mais des bêtes entières, tuées séance tenante, qu'on livre à la flambée crépitante. Le plus souvent, les victimes désignées assistent à l'érection du bûcher qui doit rissoler leurs chairs grassouillettes; car on prétend que le schislik n'est bon que si on égorge la bête au dernier moment. Deux hommes président à l'opération de la cuisson; l'un, accroupi par terre, tourne la broche sans désemparer; l'autre, debout devant le rôti, un bouquet de plumes à la main, l'humecte, au fur et à mesure, d'un mélange de beurre, de poivre et de sel contenu dans une casserole. Peu à peu l'on voit la chair se dorer, en exhalant un arome appétissant, et, au bout d'une heure, le schislik est à point. On l'apporte alors aux convives, tout emmanché sur son bâton, et chacun, à tour de rôle, s'en coupe une tranche à son gré.

Mais reprenons, s'il vous plaît, dans l'ordre les



Environs de Soukhoum-Kalé. — Rives du Kélasour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

détails de ce festin homérique. On commença naturellement par les *zakouski* russes, ou « bouts à mettre sous la dent », que nous accommoda fort lestement sur un banc de gazon un jeune Russe portant le costume de son pays, c'est-à-dire la chemise rouge à manches bouffantes et le pantalon retenu dans les longues bottes. Ces menus morceaux de prélude furent ingurgités dans le silence le plus religieux. Ensuite on servit le potage (*tchigirtma*), soupe aigre au bouillon de poule, puis le *dalma*, ragoût de viande farcie, enveloppé de feuilles de vigne, avec assaisonnement de lait acide au safran : deux mets géorgiens auxquels le palais d'un étranger ne s'accoutume qu'avec peine. La Turquie, elle, fut représentée par le *pilaw* Bref, chaque pays fournit son contingent culinaire à ce repas babélique, où figuraient, pêle-mêle, accroupis sur l'herbe, des mangeurs de toute nationalité et de tout costume, coiffés celui-ci de la casquette blanche, celui-là du fez turc, cet autre du *bachik* abkase, ou du bonnet grec, ou du *papach* géorgien; le tout dans une concorde parfaite, qui ne se démentit pas quand les santés furent portées : l'Orthodoxe trinqua avec le Turc, le Grec avec le Latin, le Protestant avec l'Abkase; les discours du *toloumbach* (président de toast) ajoutèrent encore à l'animation générale, et les Géorgiens, pleins de dédain pour ces vases étriqués qu'on nomme des verres, eurent recours aux gigantesques cornes du *thour* (bélier sauvage du pays), lesquelles firent leur office en conscience. Chants et danses enfin couronnèrent ces agapes pantagruéliques : depuis longtemps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans doute les échos de l'antique Kélasouri n'avaient retenti de semblables éclats de gaieté.

En revanche, si l'on se reporte en arrière, le bruit des combats avait dû souvent troubler la paix de la verte prairie où notre société prenait ses ébats. Topographiquement, ce coin de terre constituait la défense naturelle de la république grecque de Dioscourias contre les remuantes peuplades ses voisines. C'est, en effet, le seul endroit de la côte du vieux Pont-Euxin où la grande chaîne du Caucase projette jusqu'à la mer un éperon transversal coupant en deux la région qui va vers la mer d'Azof. De là le rôle important que, dès l'époque la plus reculée, a joué ce bourg de Kélasouri, dont la muraille formait la limite de la ville géorgienne de Zkomi, remplacée aujourd'hui par Soukhoum-Kalé. Il n'y a pas même une quinzaine d'années, le village, maintenant solitaire, était encore très vivant; son bazar, tenu principalement par des Turcs, était un petit centre de négoce, où venaient s'approvisionner tous les boutiquiers de la zone d'alentour; ce n'est qu'à la suite de l'insurrection de 1866 que la localité a été désertée par ses habitants; le peuple des menus trafiquants a émigré à Soukhoum-Kalé, à Goudaouti, à Otchemtchiri, si bien qu'à l'ancienne bourgade marchande il ne reste plus que le souvenir mélancolique d'une prospérité sans doute à jamais disparue.

Un petit navire de guerre russe est toujours mouillé devant Soukhoum-Kalé, prêt à faire le service de la partie du littoral qui appartient à l'Abkasie. C'est ainsi que, lors de mon passage, il y avait en rade la goélette *Salghir*, commandant Krakin, à bord de laquelle j'eus l'occasion de faire une petite excursion d'agrément le long de la côte. La promenade m'offrit d'autant plus d'attrait que, sans parler de la gracieuse courtoisie des officiers dont je me trouvais l'hôte, nous allâmes d'escale en escale, stoppant aux points intermédiaires, de telle sorte que, partis l'après-midi, nous n'arrivâmes que le lendemain dans la journée à Gagri notre destination, après avoir mis près de vingt-quatre heures pour accomplir une course nautique que les bateaux de commerce font en quelques heures.

La première localité du rivage, à partir de Soukhoum dans cette direction, c'est Goudaouti, déjà mentionné, petite bourgade habitée en partie par des Lazes, et où l'on remarque surtout un café tenu par un Turc. Plus loin, dans une plaine, voici Likhni[1], nid de verdure merveilleux, veuf de tout prestige depuis la mort du dernier *ahu*, qui y résidait. L'habitation du prince, bâtie au sommet d'une colline où subsistent les restes d'une tour antique, a été brûlée par les Turcs, qui souvent attaquèrent cette partie de l'Abkasie. Ce fut même au cours d'une agression de ce genre, en 1830, que Michel Sherwachidzé, vassal de la Russie, se vit protégé par les troupes de l'État suzerain, lesquelles occupèrent Soukhoum, Bambor, Pitzounda et Gagri, c'est-à-dire tous les points fortifiés de la côte.

J'ai déjà beaucoup parlé de la splendeur des forêts situées de l'autre côté du rivage de la mer Noire, mais je ne puis passer sous silence combien je fus frappée de la richesse de végétation de la côte opposée, surtout à Likhni.

L'église de Likhni se trouve dans l'enclos même où s'élevait jadis la maison de l'*ahu*, qui, comme on l'a vu, fut détruite par les Turcs. Les anciens monuments religieux de ces parages sont de style byzantin. Celui de Likhni, dans des proportions beaucoup plus simples et plus petites, paraît copié sur le monastère de Pitzounda. Il est en pierre de taille jaunâtre, calcaire, provenant des montagnes du pays. Le dôme est octogone, percé de fenêtres. L'intérieur est assez bien conservé, surtout les fresques. Elles me rappelaient toutes celles que j'avais vues déjà. L'édifice est entouré d'une muraille qui a été restaurée à diverses reprises. A certaines époques de l'année, surtout à celle où je visitai Likhni, le sanctuaire était tellement couvert de plantes grimpantes et d'arbustes touffus, que j'eus peine à me frayer un passage à travers ce labyrinthe de feuillage et de fleurs.

L'église de Pitzounda que je viens de nommer est située dans une anse, défendue assez bien contre les vents du nord. Dans la plaine sablonneuse s'élève une forêt de pins magnifique. En la traversant on arrive à la merveille de la contrée, une église datant du milieu du sixième siècle, dont on attribue la fondation à Justinien-Auguste[1].

De la baie, on ne l'aperçoit pas d'abord, parce qu'elle est éloignée du promontoire; mais, aussitôt que l'on a débarqué, on distingue au loin la ruine vénérable au travers d'un massif d'arbres, chênes, noyers, platanes et tilleuls, qui l'emportent peut-être encore en ancienneté sur le vieil édifice. Celui-ci a été saccagé à plusieurs reprises, notamment en 1390, par le Dadian Wameck, qui y prit les matériaux avec lesquels fut construite cette chapelle de Chopi dont j'ai parlé à propos de la Mingrélie; il le fut derechef en 1529, époque vers laquelle, dit-on, les patriarches du lieu abandonnèrent leur cloître pour aller se réfugier dans celui de Gélathi en Iméréthie[2], emportant avec eux les livres, chroniques et trésors, dont on me montra quelques-uns lorsque je visitai ce monastère[3]. Depuis lors le titre de *catholicus* d'Abkasie a été ajouté à celui de *métropolitain* que portait le prélat de Koutaïs.

1. L'*ahu* Michel Bey changea le nom de Likhni en Sououk-Sou, à cause d'une source qui jaillit dans les environs. Sur plusieurs cartes géographiques Likhni est désigné différemment. Sur celle de Gamba l'endroit est nommé Loghine. Celle du roi Alexandre d'Iméréth (1738) l'appelle Lithni (couvent). Enfin sur celle des Russes (1834) sa dénomination est Lekné.

1. Voy. Procope, *de Bello Gothico*, II, 471, 472, 473.

2. Voy. le *Tour du Monde*, 6 novembre 1880.

3. Bien qu'on place cet événement à cette époque, la date n'en est pas certaine. Comme indice que Pitzounda était encore habité par son patriarche, on cite dans la Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset (jeune), qu'un évêque de Khoni, Manoel Mitchkhétidzé, fut sacré en 1529 par ce patriarche. On voit à Pitzounda une petite cloche où se trouve ce millésime, en souvenir de cette cérémonie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'antique sanctuaire de Pitzounda était considéré comme la mère église de l'ouest du Caucase, car pendant douze siècles les patriarches y résidèrent, exerçant une grande influence sur le pays. Le souvenir de sa gloire passée lui reste toujours, car ce lieu continue à être un but de pèlerinage. A certains jours il y a affluence de fidèles qui viennent comme jadis y déposer des offrandes, ex-voto pareils à ceux que j'ai décrits et photographiés dans le trésor de l'église d'Ilori, c'est-à-dire une foule de vieilleries. On y voyait aussi des monnaies fort antiques, mais celles-ci ont disparu depuis longtemps.

L'église de Pitzounda est surtout remarquable par ses proportions. A l'extérieur, le dôme en briques est appuyé sur trois hauts frontons. L'édifice est composé d'un mélange de matériaux de construction, pierres de taille, briques rouges, calcaire grisâtre; cet amalgame de couleurs est d'un effet bizarre. Le cuivre de la coupole a été enlevé. J'ai déjà mentionné la passion des Abkases pour tout métal, bien que ne sachant pas en faire usage. L'église se trouve sur une esplanade; son entrée est ombragée par des ormes vénérables, sous lesquels viennent se reposer les fidèles qui ne cessent de visiter le majestueux sanctuaire. La coupole, de trente-six pieds d'élévation, est percée de huit fenêtres de quatorze pieds de hauteur. Au dôme aboutissent les quatre grandes parties du monument formant la croix grecque; le chœur, éclairé



L'église de Likhni. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

par trois hautes fenêtres de dix-huit pieds, mesure, avec l'avant-chœur, huit pieds de profondeur; la grande nef, du vestibule au dôme, a une longueur de trente pieds; la longueur totale de l'édifice était de cent dix-huit pieds, la largeur de soixante-huit pieds et la hauteur de cent deux pieds avec l'épaisseur de la voûte. Sur les murs, quelques peintures à fresque sont encore conservées. Je remarquai surtout sur la partie inférieure du mur une bande de médaillons de portraits, de saints, tels que je les ai reproduits de l'église de Bédia.

Actuellement, quelques moines résident à Pitzounda. Il a été plusieurs fois question de restaurer ce magnifique morceau d'architecture byzantine. La légende veut que le mur d'enceinte de l'église ait été élevé à la hâte, dans un moment de péril imminent, par le zèle pieux des habitants de la bourgade, lesquels employèrent à cette œuvre tous les matériaux qui leur tombèrent sous la main, et notamment les débris de la ville antique de Pithyus, qui était située non loin de là et de laquelle on voit encore quelques vestiges. Quand on examine les restes de la muraille, on voit qu'elle a été faite de pièces et de morceaux disparates.

Pour en revenir à mon excursion dans ces parages de la mer Noire, c'est en vain que j'essayerais de ressaisir toutes les impressions charmantes du moment. Ces montagnes à la crête chenue et au pied verdoyant, cette belle nappe liquide où leurs masses se miraient, cette vie réglée et disciplinée d'un équipage de navire de guerre, tout m'a laissé de ma promenade un ineffa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çable souvenir. A la tombée de la nuit surtout, le spectacle à bord eut vraiment quelque chose d'émouvant. Après le souper des matelots, souper composé de gruau d'orge au beurre (en russe *kacha*), que le commandant ne manque pas de goûter avant qu'on le serve, tout le monde se rassembla sur le pont pour la prière, qui en été se dit à huit heures; après quoi, l'on chanta l'hymne du soir, et l'accord de toutes ces voix graves, qui allaient se perdre dans l'immense firmament, formait la plus grandiose mélodie qui puisse résonner entre le ciel et l'eau.

Enfin, nous atterrîmes à Gagri. Tout d'abord, en y arrivant, on se fût cru dans quelque village normand. Une longue avenue de peupliers gigantesques se reflétait dans les flots tranquilles, rendant ici la mer Noire toute *verte*. Mais, en portant ses regards plus avant, on voyait à ce paysage gracieux succéder un site autrement grandiose : c'était la chaîne des hautes montagnes qui séparent l'Abkasie de la Circassie, éloignée seulement de cinquante verstes; on en escalade les sommets par des sentiers ardus et tortueux, où passent les cargaisons de bois appartenant à la Compagnie anglaise qui exploite depuis quelque temps les forêts de la région, car depuis la défaite des Circassiens, qui ont quitté ces parages, les terrains ont été distribués à des sujets russes et étrangers.

En débarquant à Gagri, je vis au bord de la mer, sur le rivage, des tas d'arbres coupés pour être transportés sur des barques appropriées à cet effet. L'aspect de Gagri n'est pas triste, bien que le village soit désert. Le monde du négoce y est représenté par trois *doukhans* (magasins-buvettes), tenus par un entrepreneur qui a passé un contrat avec le gouvernement russe pour approvisionner la garnison, composée d'un quart de bataillon d'infanterie, soit deux cent cinquante hommes. En raison de la fraîcheur relative du climat, la forteresse sert d'hôpital d'été aux militaires du littoral de la mer Noire. Il y a place pour deux cents lits de malades; quant aux convalescents, leurs couches sont installées sous des tentes dans la cour intérieure de la citadelle.

Près du fort se trouve une petite église, datant de plus d'un millier d'années, et admirablement conservée. Pas une pierre ne manque à la voûte; l'autel seulement a disparu. La sacristie, intacte également, a été transformée en un cellier à serrer le *kwaz* (boisson faite de pain ou de fruit). Ce temple est dédié à sainte Hypata, l'évangélisante et martyre qui vint, dit-on, répandre le christianisme dans le pays. On montre encore au flanc des montagnes voisines les cavernes où elle se réfugiait pour se soustraire à la poursuite des barbares idolâtres. Les Russes la vénèrent sous le nom de Hypata Gagrenski.

Du temps de l'empire de Byzance, Gagri était un lieu d'exil; il en est, on peut le dire, toujours un pour les employés militaires qu'on envoie se consumer de solitude et d'ennui sur ce coin de littoral excentrique; néanmoins, si triste que soit le séjour aux yeux de ceux que l'on condamne à y vivre, le site ne laisse pas que d'avoir de grands charmes pour le touriste. Un joli ruisseau, riche en truites, le Gagrinska, l'arrose; bordé de roseaux énormes, ce cours d'eau est formé par les neiges. Il retombe en cascade et jaillit d'une gorge, à environ deux verstes de la forteresse.

Lorsque le torrent n'est plus alimenté par les neiges des pentes voisines, son lit tarit. Alors l'étang et les sources qu'il remplit dans l'intérieur de la citadelle ne donnent plus d'eau et la disette est générale : ce qui est souvent le cas en été. Le manque d'eau est la plus grande calamité pour Gagri, qui au printemps en est abondamment pourvue. La campagne, touffue au possible, abonde en fruits de toute espèce, et l'air est littéralement embaumé par les senteurs de grands acacias et l'arome d'immenses bosquets de roses.

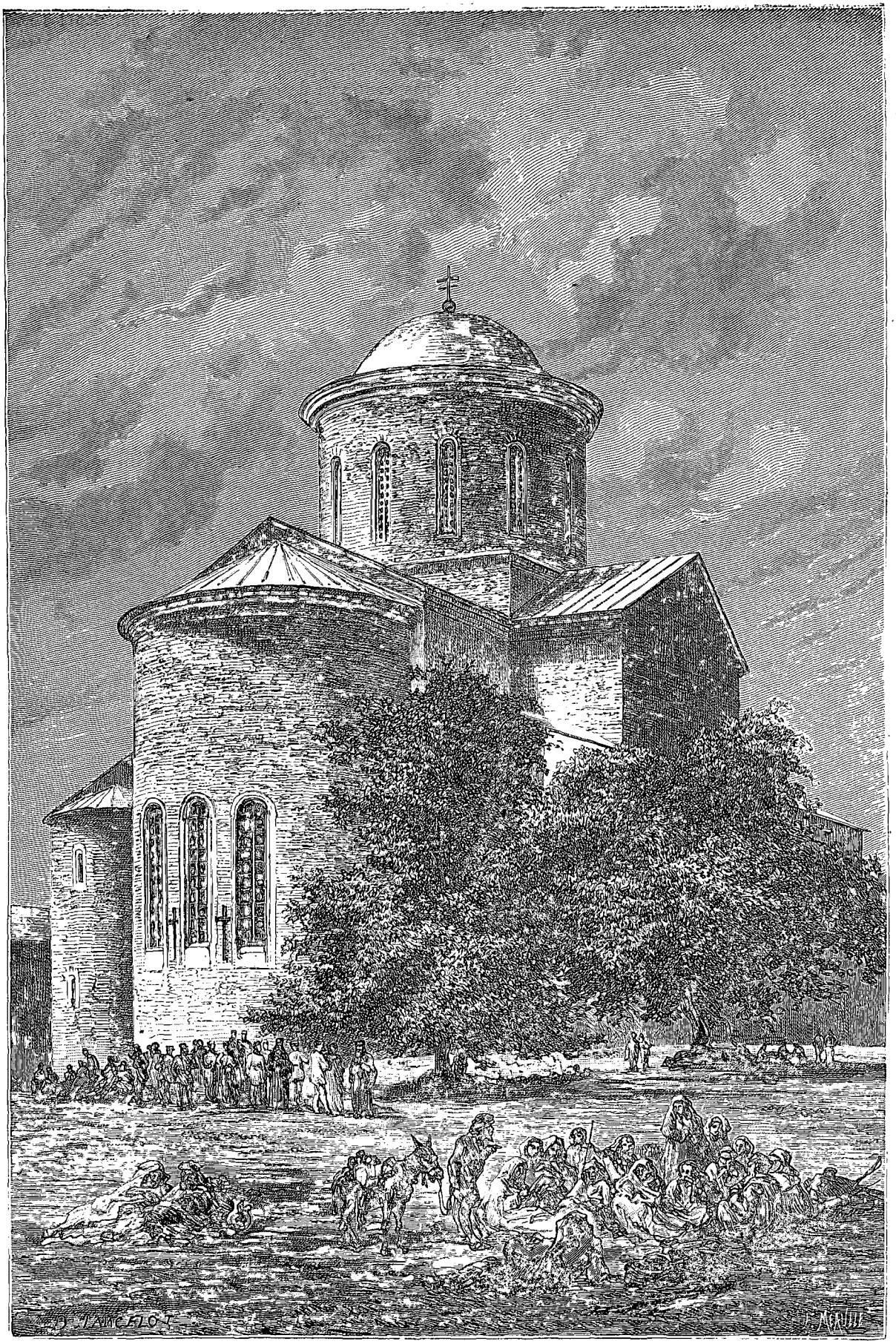
La nature y est exubérante à l'excès et ses produits très variés. Ici s'élèvent de hauts peupliers blancs; près d'eux, des figuiers, du buis, du houx frelon, la vigne chargée de fruits, la ronce à fleurs roses, la clématite. Ces richesses du sol baignées par la mer, couronnées par des chaînes de montagnes aux cimes neigeuses, forment un paysage d'une majestueuse grandeur.

Je me souviens d'un grand jardin, situé non loin de la citadelle, qui fut, paraît-il, cinq années durant, de 1859 à 1864, le théâtre de luttes sanglantes entre les Circassiens et les Russes; chaque arbre y était un lieu d'embuscade, d'où le montagnard à l'affût envoyait sa balle meurtrière à tout soldat qui sortait du fort. Pour chaque Circassien tué, il fallait, aux termes d'un pacte, que neuf Russes succombassent sous les coups des survivants de sa famille. Les officiers russes morts à cette place ont leurs tombes au milieu des bosquets fleuris du jardin, qui fut un des centres de la résistance. Qui se douterait, à voir aujourd'hui les riantes charmilles de ce lieu de délices, que l'horrible guerre y a fait tant de victimes! Le jour de ma visite à Gagri il faisait un temps superbe. Le commandant du fort et sa femme, tous deux Géorgiens, eurent les prévenances les plus délicates pour moi. Ils m'escortèrent à cheval aux sites les plus remarquables. Le repas qu'ils offrirent au commandant et aux officiers du *Salghir*, auquel je pris part, fut excellent. Jamais je n'aurais cru trouver tant de délices et de trésors gastronomiques dans cet endroit éloigné de toute communication avec le reste du monde.

Des mets exquis, du vin délicieux, des fruits excellents et une profusion de fleurs, rivalisaient en qualité et en quantité sur la table élégamment dressée sous les ombrages fleuris, provisoirement pacifiés.

Pour surcroît de plaisir, quelques jeunes troupiers, la fleur des artistes du bataillon, nous chantèrent des mélodies nationales, avec accompagnement de deux tambours; puis, après le café, servi dans un kiosque, d'autres soldats exécutèrent diverses danses originales, entre autres celle des *Kosaks*, et le pas des paysans de Tchérémise, dans le gouvernement d'Arkangel, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

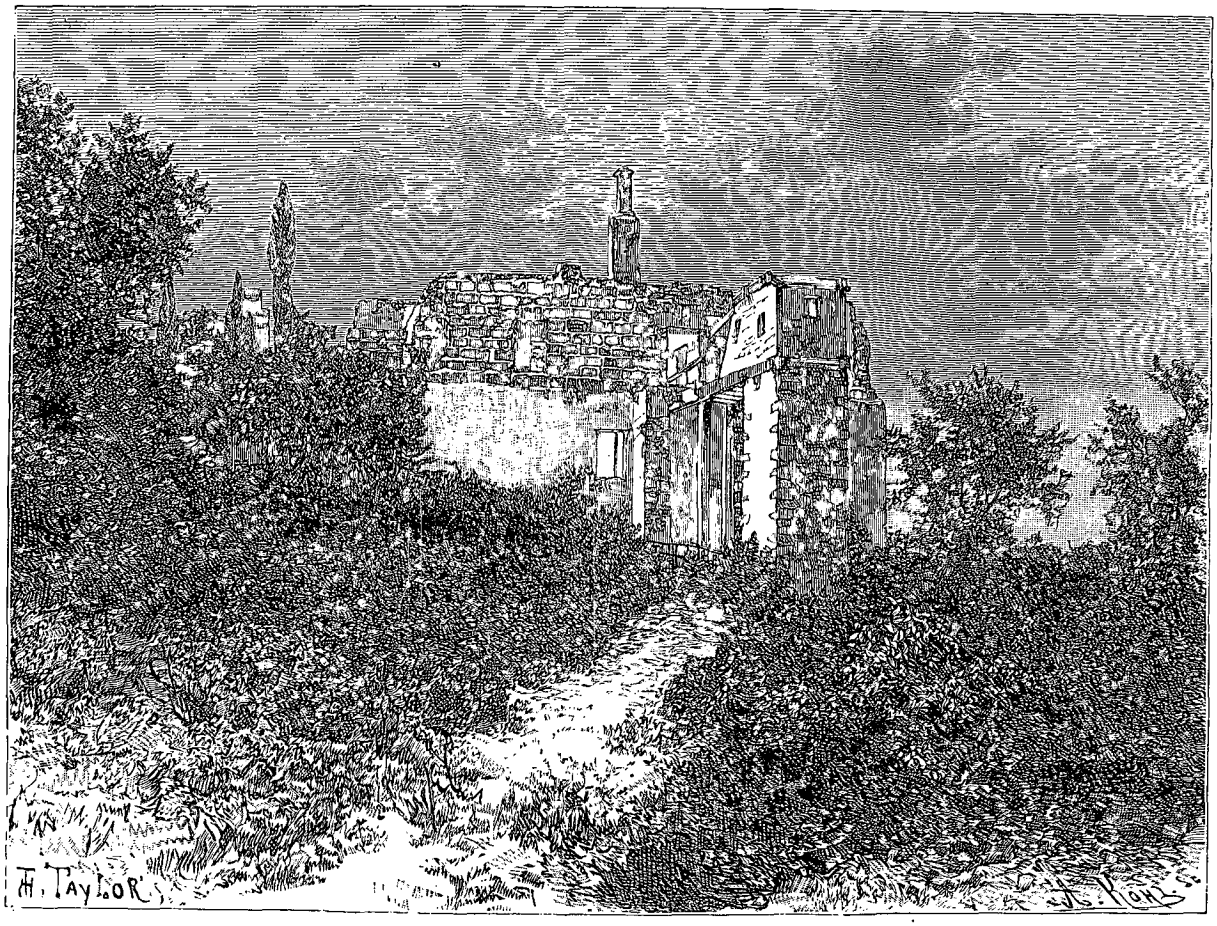


Église de Pitzounda (voy. p. 413). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui indique que parmi la garnison de Gagri figuraient des recrues des provinces les plus extrêmes de l'empire. Enfin, comme couronnement à la fête, une troupe d'acteurs improvisés, également pris dans les rangs de l'armée, nous régalèrent d'un petit vaudeville, enlevé avec naturel et entrain. Pour le décor, la nature y pourvoyait amplement; bref, je puis dire que rarement représentation théâtrale me fit une impression plus charmante que le scénario sans prétention joué par ces apprentis guerriers, dont les blancs et frais costumes se détachaient entre les hautes touffes de roses odorantes. Puisse la paix, me disais-je tout bas, continuer de ménager de semblables passe-temps aux joyeux conscrits de la sainte Russie! Hélas! ce souhait ne devait pas s'accomplir : à peu de temps de là, la guerre s'allumait derechef au Caucase.

Je m'y trouvais pendant cette triste époque, de laquelle je conserve des souvenirs impérissables.



La maison de l'*ahu* à Likhni (voy. p. 412). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Il y a peu de temps, je revis encore cet énigmatique Caucase qui m'avait tant intéressée. Deux fois je m'y étais donc hasardée, seule, confiante, livrée à mes propres ressources.

Je n'ai pas eu à le regretter. Partout et chez tous j'ai trouvé la même hospitalité franche, cordiale, qui caractérise les Caucasiens. Je ne l'oublierai jamais.

Ma seconde excursion en Abkasie fut encore plus hasardeuse que la première. Mais de celle-là aussi je n'ai pas eu à me repentir. Bien qu'elle n'ait pas été sans risque ni danger, je la considère comme un pèlerinage que je ne devais pas manquer d'accomplir.

Le peu de temps que j'avais devant moi a forcément laissé des lacunes dans ce qui aurait pu être plus parfait. Mais si les lecteurs du *Tour du Monde* m'ont suivie avec quelque intérêt, les périls auxquels je m'étais exposée pendant mon rapide voyage de photographe improvisée en Abkasie seront bien compensés.

Carla SERENA.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1882

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Nombre croissant des faits à enregistrer dans la revue géographique semestrielle. — II. La superficie des États de l'Europe. Percement de l'isthme de Corinthe. Nouvelles Sociétés de Géographie. Fondation de deux revues intéressant la géographie. Ouverture du Musée d'ethnographie du Trocadéro. — III. Préparatifs des expéditions chargées d'observer le passage de Vénus. Préparatifs des expéditions chargées de fonder des stations magnétiques circumpolaires. La Russie et ses deux stations. Le Danemark, la Suède, l'Angleterre, les Pays-Bas. Expédition envoyée par le comte Wilczek à l'île Jan Mayen. Les expéditions de l'Allemagne, de l'Italie et de la France. — IV. L'île de Sakaline explorée par M. Poliakof. La vallée du Tim. — V. Voyage de M. Colquhoun au Kouang si. Le voyageur s'avance dans la direction du Tongking. — VI. Événements du Tongking et leurs conséquences. Un monument à Francis Garnier. — VII. Voyage de MM. Courtin et Villeroy d'Augis sur un affluent de la Rivière Rouge. Mort de M. J. M. Courtin. — VIII. Les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale. Reconnaissance sur Seraks. Le chemin de fer transcaspien et les études de M. Lessar jusqu'à Askabad. M. O'Donovan à Merv. — IX. Nouvelles cartes de Tunisie. — X. Reconnaissance dans l'ouest de l'Algérie, par le capitaine Barbier. Attaque de la reconnaissance. Levés du capitaine de Castries. — XI. Mission du capitaine Galliéni. Les levés de la brigade topographique du commandant Derrien. — XII. Le docteur Bayol au Fouta-Djallon. Itinéraire nouveau de Timbo à Médine. — XIII. Commission supérieure d'étude du projet de mer intérieure en Tunisie. — XIV. Station scientifique française de Condoâ, à la côte orientale d'Afrique. — XV. M. de Brazza sur l'Ogôwé et le Kongo. Il découvre une vallée, route la plus courte de l'intérieur de l'Afrique. — XVI. M. Raffray en Abyssinie. — XVII. Les officiers belges à la côte orientale d'Afrique. Mort du capitaine Ramœkers. — XVIII. M. I. Thomson dans le bassin du Ravouma. M. Johnson sur la Loudjendé. — XIX. M. et Mme Last découvrent la source de la Loudjendé. — XX. MM. Pogge et le lieutenant Wissmann dans l'ouest de l'Afrique. — XXI. Départ de M. Flegel pour l'Adamawa. — XXII. Fin de la mission du marquis Antinori au Chowa. Fin du voyage du capitaine Cecchi en Éthiopie. — XXIIII. Le docteur Junker dans la région du Wellé. — XXIV. La partie orientale du haut Nil explorée par M. Schuver. — XXV. Massacre de la mission du docteur Crevaux. — XXVI. La *Jeannette*. Perte du navire. Découverte d'îles nouvelles. L'expédition arrive aux embouchures de la Léna. La mort du capitaine de Long et de ses compagnons. — XXVII. Incendie du *Rodgers*. — XXVIII. Inquiétudes sur l'expédition de l'*Eira* conduite par M. Leigh-Smith.

I

Il devient de plus en plus malaisé de condenser en quelques colonnes la revue géographique d'un semestre, car le mouvement qu'elle doit retracer s'accroît sans cesse et de l'abondance des richesses naît l'embarras du choix. S'il fallait, par exemple, parler de tous les faits géographiques importants du semestre qui s'achève, nous aurions à traiter une centaine de sujets dont plusieurs, pour être convenablement caractérisés, exigeraient un certain développement. Plus que toujours, notre revue restera loin de cet idéal et nous nous bornerons à un aperçu de quelques-uns des événements qui ont le plus attiré l'attention ou qui semblent promettre les conséquences les plus considérables pour les progrè de la géographie.

II

Sans compter même les territoires qui attendent l'exploration, il reste encore en Europe plus d'une inconnue géographique. On peut le rappeler ici à l'occasion de l'étude que le général Strelbitsky a consacrée à la *Superficie de l'Europe*. Ce précieux document, publié par le Comité central de statistique de la Russie, nous montre que la superficie de notre pays n'est pas même nettement fixée : à la suite de calculs recommencés jusqu'à huit fois, le général Strelbitsky attribue à la France quatre mille neuf cents kilomètres carrés de plus que le chiffre officiellement admis[1].

Le premier semestre 1882 a vu commencer les travaux de percement de l'isthme de Corinthe. Notre siècle reprend une œuvre à laquelle avaient renoncé les Romains, et il est intéressant de remarquer que la solution à laquelle leurs études les avaient conduits est celle-là même qu'ont adoptée les ingénieurs chargés de réaliser l'entreprise. D'ici à quelques années, la Méditerranée verra s'accroître encore l'activité de son mouvement commercial déjà si puissant. Le percement de l'isthme de Corinthe attachera un titre d'honneur de plus au nom du général Turr, le promoteur du projet.

Ce semestre a vu éclore cinq nouvelles Sociétés géographiques, dont trois en France (Société de géographie de Toulouse, Société de géographie de Dijon et Société bretonne de géographie à Lorient) et deux en Allemagne (Greifswald en Poméranie et Iéna). Ainsi peu à peu se groupent les hommes qui cultivent l'étude de la terre ou qui lui prêtent leur appui. Ces

1. Lettre du colonel Venioukof à la Société de Géographie, séance du 17 mars.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

associations géographiques sont actuellement au nombre d'environ soixante-dix.

Nous devons encore enregistrer la fondation, chez nous, de deux recueils au succès desquels la géographie est directement intéressée, à des titres différents. L'une est la *Revue de l'Extrême Orient*, dirigée par M. Henri Cordier; l'autre est la *Revue d'Ethnographie*, dont le directeur est le docteur Hamy. Ces deux noms si justement estimés sont une garantie de la valeur des recueils nouveaux.

Enfin, aux premiers mois de l'année, a été inauguré le Musée d'ethnographie du Trocadéro. M. Jules Ferry, le ministre de l'Instruction publique sous l'administration duquel avait naguère été décidée la fondation de cet établissement, est venu lui-même en ouvrir les portes. Paris possède une richesse de plus. Le public pourra prendre, au Trocadéro, une notion de ces lointaines civilisations dès longtemps éteintes ou de ces peuples qui ne tarderont pas à disparaître devant l'envahissement de la race blanche. Les hommes d'étude y trouveront des ressources précieuses et d'un accès facile, grâce à l'excellente méthode dont s'est inspiré le docteur Hamy, qui, avec le concours de M. Armand Landrin, a été chargé de procéder au classement des collections.

III

Les États où la science est en honneur organisent activement les expéditions chargées d'observer le passage de Vénus sur le soleil, qui aura lieu le 6 décembre prochain. Quinze États, en deçà comme au delà de l'Atlantique, prendront part à cette campagne, et c'est sur le territoire des deux Amériques que le phénomène pourra être le mieux observé.

La France, pour sa part, n'enverra pas moins de huit missions, dont deux dans l'Amérique du Nord, deux aux Antilles, quatre dans l'Amérique du Sud.

La grandeur des préparatifs répondra bien à l'importance supérieure du problème, et nous allons voir à l'œuvre toutes les ressources de la science la plus avancée, aidée des moyens matériels les plus délicats.

Il reste à exprimer des vœux pour que l'entente se fasse sur les méthodes d'élaboration des résultats, en vue d'arriver à la mesure la plus exacte possible de la distance entre le soleil et la terre.

Tandis que se préparaient les missions chargées d'aller observer le passage de Vénus, l'établissement des observatoires circumpolaires entrait dans la phase de la réalisation. La Russie établira sa première station météorologique à l'embouchure de la Léna, l'une des parties du monde les plus rudes, les plus inhospitalières. Un officier du service des pilotes, le lieutenant Jurgens, s'est mis en route à la fin de décembre dernier, emmenant avec lui deux collaborateurs et deux soldats. A Irkoutsk, l'expédition complétera ses préparatifs en se procurant, pour descendre le fleuve, un navire dont la cargaison sera formée, en partie, du bois de construction qu'on ne trouvera point à la station, fort éloignée de la zone des forêts. On espérait qu'aux premiers jours d'août M. Jurgens pourrait commencer son travail scientifique.

Une seconde station russe, pour laquelle l'empereur a souscrit une somme de cinquante mille francs, sera établie à la Nouvelle-Zemble, sous les ordres du lieutenant Andréief.

Le Danemark avait choisi Upernavik pour sa station, mais la proximité relative de la station américaine à la baie Lady Franklin et de la station autrichienne à l'île Jan Mayen a fait préférer à Upernavik, Godthaab, situé un peu plus au sud.

La station météorologique suédoise sera constituée à la baie Mossel, sur la côte nord du Spitzberg occidental; elle occupera le point même où le *Polhem* avait hiverné en 1872-1873, avec l'une des expéditions de Nordenskiöld. Nous n'aurions garde d'oublier la mention du fait que les frais de cette station seront supportés par un riche commerçant suédois, M. L. O. Smith.

L'Angleterre établit sa station au fort Rae, au nord du Canada.

Les Pays-Bas fondent une station aux embouchures de l'Yénissei. Des maisons de bois, construites à Trondjhiem, abriteront le personnel et les instruments de l'observatoire. Si les glaces devaient empêcher le navire de parvenir à Dicksonhavn, près duquel la station sera établie, l'expédition néerlandaise irait s'établir à la pointe nord-est de la Nouvelle-Zemble.

On sait qu'un généreux Autrichien, le comte Wilczek, a constitué, à ses frais, un poste d'observation à l'île Jan Mayen. Le *Pola*, qui, parti le 2 avril, a conduit les membres de la station à leur poste, est récemment revenu pour hiverner à Tromsö, après s'être élevé jusque par 69° 30′ de latitude boréale.

Les Allemands ont décidé de s'établir au Cumberland Sund dans le détroit de Davis, et, d'autre part, sur l'une des îles de la Géorgie méridionale.

L'Italie doit, dit-on, s'entendre avec la République Argentine pour l'envoi d'une expédition sur quelque point de la Terre de Feu, sous la conduite du lieutenant Bove, qui faisait partie de l'expédition de la *Vega*.

Enfin, pour la France, la *Romanche*, sous les ordres du commandant Martial, partira prochainement pour conduire les stationnaires à la baie Orange, entre la Terre de Feu et l'île du Cap-Horn. La prochaine revue semestrielle pourra donner des détails sur cette mission qui nous intéresse à tant de titres.

IV

L'île de Sakhaline, dont les Russes ont fait une terre de déportation, est encore assez mal connue dans ses détails. Un savant naturaliste russe, M. Poliakof, l'ayant explorée l'an dernier, a récemment publié le résultat de son enquête. Il a spécialement étudié, au point de vue des ressources naturelles, la vallée d'Alexandrowka, sa faune, sa flore, son climat. La tempé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rature moyenne, en juin, y est de + 11°,6 centigrades, avec un maximum qui ne dépasse pas + 17°,7. Le ciel y est presque toujours nuageux ou l'atmosphère brumeuse. La faune ornithologique de la vallée Alexandrowka présente de frappantes analogies avec celles de la Sibérie et du nord de la Russie. La faune fluviale, extrêmement riche, rappelle celle de la Sibérie septentrionale.

M. Poliakof a constaté l'existence de l'homme dans l'île de Sakhaline aux époques préhistoriques; il a trouvé, en effet, des outils de pierre et de silex analogues à ceux qu'on a recueillis dans la Russie d'Europe, et des objets en silex qui doivent être de provenance exotique, puisqu'on n'a pas jusqu'ici rencontré dans l'île des roches de même nature. C'est par la vallée du Tim que M. Poliakof a terminé sa reconnaissance. Le Tim va se jeter dans le nord-est de l'île après un trajet de trois cent soixante-dix kilomètres, dont soixante-dix à travers des plaines basses et marécageuses qui bordent la mer; pendant le reste de son cours, il circule entre les contreforts boisés des chaînes du Sakhaline et du Tim. L'embouchure du Tim est, avec la baie de Kouegda, le seul port naturel qui échancre les côtes escarpées de l'île. Le bas du fleuve est navigable.

V

Les provinces du sud-ouest de la Chine, peu parcourues, sont aussi assez mal connues : nous en sommes encore, pour la géographie de ces provinces, aux informations des jésuites du siècle dernier. Il est donc intéressant de signaler un voyage qui s'accomplit en ce moment vers les confins du Kouang si, dans la direction du Tongking. M. Colquhoun, attaché aux travaux publics de l'Inde, est parti de Canton, accompagné de M. Wahab; il a remonté le Si kiang, dont les rives sont remarquablement pittoresques, en exécutant un levé du fleuve entre Wou tchéou et l'embouchure du Yu tschang. En amont de Wou tchéou, les voyageurs, informés que leurs têtes avaient été mises à prix, durent rester rigoureusement enfermés dans leur bateau.

Par le Yu tschang, affluent du sud du Si kiang, M. Colquhoun parvenait, en février, au marché de Nan ning, où les autorités l'engagèrent à ne point séjourner. Ce voyage, entrepris par un homme capable, enrichira la géographie de la Chine de données utiles. Nous devons ajouter que la Société de Géographie se dispose à publier une carte sommaire des provinces de Yunnan, du Kouang si et du Koui tchéou, dressée par un missionnaire français, le P. Creuse, d'après ses voyages et ses informations.

VI

Le voyage de M. Colquhoun nous conduit au Tongking, où viennent de s'accomplir des événements auxquels la géographie ne saurait rester indifférente. Notre gouvernement ayant mis énergiquement le gouvernement annamite en demeure d'exécuter les traités conclus avec la France, les autorités annamites manifestèrent des velléités de mauvais vouloir, à la suite desquelles nos troupes enlevèrent de vive force la citadelle de la ville d'Hanoï. Le protectorat français au Tongking deviendra donc effectif et nous verrons disparaître du fleuve les « pavillons noirs » qui, récemment encore, arrêtèrent dans sa reconnaissance géologique un ingénieur distingué du corps des mines, M. Fuchs.

Ces derniers événements sont la reprise de l'œuvre accomplie par Francis Garnier, et si pitoyablement désavouée après la mort du jeune officier dont la clairvoyance égalait l'audace. Francis Garnier doit avoir, à Paris, un monument funéraire, comme le colonel Flatters, car un pays ne saurait trop honorer les hommes de cette taille.

VII

Dernièrement, emporté par une fièvre paludéenne, est mort à Vang-Giam, en pays muong, M. Julien-Marcel Courtin, qui venait, avec M. Villeroi d'Augis, de tenter de remonter l'un des affluents de la Rivière Rouge. A quelque distance de la frontière de Chine, l'expédition avait été attaquée, mais elle avait pu continuer jusqu'en un point où, la corde de halage s'étant rompue sous la poussée d'un rapide, la jonque emportée par le courant était venue se briser contre une île de la rivière. Si malheureux qu'ait été ce voyage, il apportera à la géographie des renseignements utiles sur un cours d'eau que n'indiquent pas les cartes les meilleures.

En Cochinchine, M. Le Myre de Vilers, l'éminent gouverneur de la colonie, continue à accorder aux explorateurs un intelligent appui, qu'ils ne trouvent pas au même degré dans nos autres colonies. C'est grâce à cet appui qu'en 1880 le docteur Néis, médecin de la marine, avait pu se rendre de Baria à Phanri en décrivant un itinéraire à travers le Bigne Touagne, et qu'en 1881, accompagné de M. Septans, lieutenant d'infanterie de marine, il avait découvert les sources de Dongnaï. M. Septans a, pour sa part, fait une exploration à la suite de laquelle nous pourrons fixer sur la carte la direction de plusieurs affluents de gauche du Mékong, entre Pnom-Penh et Stung-Streng.

Enfin, le lieutenant Amédée Gautier, de l'infanterie de marine, partant de Bien-Hoa, a entrepris de s'élever jusqu'à la latitude de Hué à travers les grands plateaux inconnus qui dominent le littoral de la mer de Chine.

D'un autre côté, la mission archéologique de M. Delaporte a fait une riche moisson d'inscriptions dans les belles ruines qui abondent sur le Cambodge, et le capitaine Aymonier a recommencé, entre Pnom-Penh et Chaudoc, ses recherchessi fructueuses sur l'épigra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phie des monuments de l'Indo-Chine. Enfin le docteur Harmand, nommé consul à Bangkok, va poursuivre là des recherches sur le pays, ses habitants, ses ressources, sa faune et sa flore.

VIII

Les Russes et les Anglais, en s'approchant les uns des autres sur l'échiquier de l'Asie, étudient avec une attention croissante le terrain toujours plus étroit qui les sépare. Ces études ont valu à la géographie de nombreuses et importantes informations. Récemment, par exemple, le lieutenant Loukianof a visité Seraks sur le Tedjend-Daria. D'après lui, cette importante forteresse, située aux confins de la Perse et du pays des Turkmens, est à trente kilomètres à l'ouest de la position que lui donnaient les précédents voyageurs.

Les Russes, pendant leur campagne contre les Turkmens Tekkès, ont construit, à partir de la mer Caspienne, un chemin de fer qui va jusqu'à Kizil-Arvat et pour le prolongement duquel un ingénieur russe distingué, M. Lessar, a fait jusqu'à Askabad des études qui seront une bonne fortune pour la géographie encore flottante de ces régions. Le chemin de fer russe s'avance ainsi au-devant du chemin de fer construit par les Anglais en Béloutchistan, et dont le *terminus* est à Sibi.

Enfin nous avons vu M. O'Donovan, le *reporter* d'un grand journal anglais, pénétrer dans l'oasis de Merv et donner récemment à la Société géographique de Londres un exposé spirituel et intéressant sur la géographie physique et sur l'état actuel de ce centre de population dont on a tant parlé et qui compte environ cinq cent mille habitants.

IX

Pendant ce semestre, nos officiers ont contribué, par cinq expéditions différentes, aux progrès des connaissances sur l'Afrique. Comme première récolte géographique de l'expédition de Tunisie nous avons à signaler le levé topographique au 1/40,000e des environs de Tunis et de Carthage, le levé des environs de Benzert (Bizerte) au 1/40,000e, le levé de l'itinéraire de Benzert, Carthage et Tunis à la frontière algérienne, au 1/100,000e, enfin deux feuilles d'essai d'une nouvelle carte de la Tunisie à la même échelle, comprenant une partie du pays des Khoumîr. Ces travaux, exécutés sous la direction du colonel Perrier, ont une importance réelle, soit par eux-mêmes, soit par la transformation qu'ils vont faire subir à la carte de la Tunisie, jusqu'ici fort incomplète.

X

A l'ouest de l'Algérie, des événements de guerre ont nécessité des opérations sur un territoire que les cartes, traduisant un traité suranné et constamment violé, reconnaissent appartenir au sultan du Maroc, mais où l'autorité de ce souverain n'a jamais existé *de fait*. Reprenant les traces de reconnaissances conduites en 1856 et 1866 par le commandant de Colomb, une mission topographique placée sous les ordres du capitaine Barbier a levé le bassin du Chott Tîgrî. Assaillie par des forces très supérieures, la mission a dû battre en retraite, abandonnant son convoi, mais deux colonnes de secours ont bientôt châtié les agresseurs, des nomades, clients des Oulâd Sîdi Ech-Cheïkh. Un peu auparavant, deux autres colonnes ayant contourné et fouillé le massif de montagnes enclavé entre l'Ouâd En Nâmoûs et l'Ouâd El-Halloûf, qui arrose l'oasis marocaine de Figuîg, l'un des officiers qui en faisaient partie, le capitaine Boucher, a soigneusement copié des inscriptions inconnues et très curieuses qui couvrent les rochers d'El-Hâdj Mîmoûn. Enfin, un topographe qui a fait sa spécialité de l'étude du Sud-Oranais, le capitaine de Castries, nous reviendra sans doute avec des matériaux précieux pour la géographie.

XI

Des intérêts de toute nature imposent à la France de faire sentir son influence sur le haut Dhiôli-Ba (Niger), et de préparer des voies de communication rapide entre les ports de Dakar et de Saint-Louis et le bassin de ce grand fleuve, en passant sous les postes français du haut Sénégal. Nous avons déjà parlé ici même[1] de la mission du capitaine Galliéni à Sêgou et du traité qui en a été la conséquence.

La Société de Géographie a entendu de la bouche de M. Galliéni la relation de ce périlleux voyage, et se dispose à en publier les résultats, accompagnés d'une grande carte.

Du poste de Kita, bâti sur la zone de partage des bassins du Sénégal et du Dhiôli-Ba, le colonel Borgnis-Desbordes a poussé, ces derniers mois, une pointe dans la direction du sud-est, par Mourgoula et le pays indépendant des Dhioûli ou Mandingues, où la mission Galliéni avait été inquiétée. Sa petite colonne a atteint successivement les villes de Niagassola et de Nafadjié, franchi le Dhiôli-Ba et battu les forces d'un chef hostile à notre influence sous les murs de Kéniéra, à quarante-cinq kilomètres au delà du fleuve qui venait de voir pour la première fois des forces militaires françaises. Le colonel Borgnis-Desbordes ne revint à Kita qu'après avoir détruit les quatre camps retranchés construits par notre ennemi Samori autour de Kénièba. Au point de vue politique, cette démonstration a eu pour résultat de consolider l'influence naissante de la France dans le haut du bassin du Dhiôli-Ba; au point de vue géographique, elle nous vaut un itinéraire reliant à notre poste de Kita cette branche supérieure du Dhiôli-Ba, appelée le Ba-Khoï.

1. *Revue* du second semestre 1881, p. 436

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce sera un précieux complément aux cartes dressées par la brigade topographique du commandant Derrien, lors de la première expédition du colonel Borgnis-Desbordes.

XII

La dernière revue semestrielle[1] annonçait que le docteur J. Bayol, parti du Rio Nuñez, était en route pour Timbo, dans le Fouta-Djallon. M. Bayol est revenu de Timbo à Médine, rapportant des résultats intéressants pour la géographie comme pour la politique. Il nous donne, en particulier, un itinéraire neuf à travers la région comprise entre Labé, au nord de Timbo, et le cours de la Falémé; il fixe nos idées sur le nœud orographique dont Labé est le centre et d'où descendent, outre la Falémé et la Gambie, une série de moindres affluents de l'Atlantique. L'intéressante communication récemment faite à la Société de Géographie par M. Bayol a permis de se rendre compte de l'importance et de la variété des informations rapportées de ce voyage au cours duquel M. Noirot, attaché à la mission, a exécuté une série de vues qui complètent à souhait la notion du pays visité. Espérons que les traités négociés par M. Bayol avec l'Almamy du Fouta-Djallon contribueront à asseoir notre influence sur cette partie de la contrée du Niger.

XIII

En même temps que le commandant Roudaire publiait une nouvelle édition de son Rapport sur la mission des Chott, augmentée des discussions auxquelles ce travail avait donné lieu au sein de l'Académie des sciences, une Commission supérieure était instituée dans le but de déterminer la suite qu'il convient de donner au projet de mer intérieure dans le sud de l'Algérie et de la Tunisie. Il est impossible de pressentir les conclusions auxquelles arrivera cette commission, composée d'hommes choisis parmi les plus compétents, mais on peut affirmer sans crainte que son avis sera mûri et solidement motivé.

XIV

Des stations scientifiques et hospitalières françaises, dans l'Afrique équatoriale, on a reçu des nouvelles intéressantes à divers titres. Le capitaine Bloyet, chef de la station de Kondoâ, a vu l'un de ses courriers rançonné par des bandes de pillards Wadoé de Witou, et l'un de ses hommes attaqué par les habitants d'un village voisin de la station. L'acte des Wadoé n'est qu'un épisode de la vie ordinaire des contrées soumises aux incursions des Orma ou Galla, dont font partie les Wadoé; mais l'explication de l'autre fait doit être cherchée dans les relations difficiles entre les missionnaires anglais de M'pwapwa et les négociants musulmans; ces derniers, dans leur ignorance, étendaient à tous les blancs indistinctement et à leurs employés les griefs qu'ils ont contre les seuls Anglais, mais, la méprise ayant été reconnue, le résident français reçut l'assurance des sentiments de sympathie des négociants musulmans.

XV

Les lecteurs du *Tour du Monde* ont pu suivre, dans les revues semestrielles, les nouvelles de M. de Brazza, que le Comité français de l'Association internationale africaine avait chargé d'aller fonder deux stations sur le haut Ogôwé et sur le Congo. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui le retour du voyageur. Pendant les deux années de sa dernière campagne, il a obtenu des résultats d'un intérêt de premier ordre qu'il a récemment exposés devant la Société de Géographie.

Depuis la précédente revue, M. de Brazza, ayant remonté de nouveau l'Ogôwé jusqu'à N'ghimi (Franceville), avait repris là les traces de ses précédents voyages jusqu'à la rivière Alima, où il avait fondé une station appelée Poste de l'Alima, la troisième avec Brazzaville (Ntamo), sur la rive sud-ouest du Stanley-Pool.

Chemin faisant, M. de Brazza avait installé à Franceville M. Mizon, choisi pour diriger cette station scientifique et hospitalière; il avait aussi reconnu que le terrain entre Franceville et l'Alima, c'est-à-dire entre les deux voies navigables de l'Ogôwé et du Kongo, se prête à l'établissement d'un chemin de fer Decauville. Il a même fait établir, dans la partie difficile de la ligne de partage entre le haut Ogôwé et l'Alima, une route qui n'a pas moins d'une quarantaine de kilomètres.

M. de Brazza a couronné ses deux années d'efforts en inscrivant un important itinéraire sur une partie tout à fait blanche de la carte d'Afrique. Parti du haut Ogôwé, il est revenu à Lendana sur la côte en suivant pour la première fois la vallée du Niari ou Ndouo. Nous aurons ainsi une ligne de marche qui coupera les terrasses littérales au sud de la région visitée par du Chaillu en 1865.

Mais cette partie du voyage a une portée bien autrement large. La vallée du Niari, qui, paraît-il, n'offrirait pas de difficultés sérieuses à la construction d'un chemin de fer, est en tout cas la voie la plus courte pour parvenir en amont des cataractes du Congo et par suite au cœur de l'Afrique. C'est là un fait géographique des plus considérables et appelé à avoir des conséquences qui grandiront encore le nom du généreux de Brazza. La science et le commerce français sauront-ils faire les sacrifices nécessaires pour profiter des résultats acquis?

Aux dernières nouvelles, le docteur Ballay avait quitté le Gabon pour entreprendre la rude tâche de transporter jusqu'à l'Alima l'une des chaloupes démontables destinées à de nouvelles explorations.

1. Page 436.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVI

Chargé par le ministre des Affaires étrangères d'une mission auprès du *nigoûs* ou empereur d'Éthiopie, M. Raffray, vice-consul de France à Moûçawwa', a eu l'occasion de faire un voyage de découverte pour rejoindre le souverain, alors en guerre contre les 'Afar (Ad 'Alî, Adaïl). Jusqu'au lac Achangui son itinéraire diffère peu de celui de l'expédition anglaise de 1868, mais de là il s'en éloigne au sud-est pour pénétrer dans le pays inconnu des Galla Raïa qui se déroule en plaines jusqu'aux montagnes de Qeboul. Ces montagnes que nul voyageur n'avait encore observées, et dont M. Raffray a déterminé les hauteurs, forment une chaîne dépendante du massif éthiopien. Il est revenu à Moûçawwa', en visitant, au mont Aboï-Miéda, les sources de la Tellaré et de la Takkazê, le mont Aboûna Yoûsef, haut de quatre mille trois cents mètres, et les dix églises monolithes de Lalibalâ.

XVII

L'œuvre civilisatrice entreprise en Afrique par S. M. le roi des Belges se poursuit sans défaillance, malgré une nouvelle et très regrettable perte. Le climat a emporté le capitaine du génie Ramækers, homme d'une rare énergie, qui après avoir rempli, en 1877, une mission dans la Tripolitaine et au Fezzân, avait été désigné en 1880 comme chef de la station de Karéma, sur le lac Tanganyka. Plus heureux que lui, le docteur Vandenheuvel est rentré en Belgique avec une précieuse moisson d'observations d'histoire naturelle. Pour remplacer ces deux explorateurs, le Comité de Bruxelles fait partir les lieutenants Storms et Constant, qui dirigeront les stations dans l'intérieur, et le capitaine Cambier, fondateur de la station de Karéma, a consenti à s'expatrier de nouveau pour aller s'établir à Zanzibar, d'où il surveillera et aidera de son expérience les nouveaux venus.

XVIII

Pour le bassin du Rovouma, les explorations de M. Joseph Thomson et celles du révérend Chauncy Maples, poussées jusqu'à trois cents kilomètres de l'océan Indien, nous apportent des documents nouveaux. Les premières ont augmenté de presque un degré la connaissance du cours du fleuve que Livingstone avait remonté jusqu'à l'île de Niamatolo, et précisé celle de son affluent, la Loudjendé; les autres ont eu pour théâtre les pays des Makwa et des Meto, au sud du Rovouma, jusqu'à la latitude de l'embouchure du Lourio. Les naturels du pays avaient parlé d'un lac qui donnerait naissance à la Loudjendé. M. W. P. Jonhson, missionnaire dans le bassin du Rovouma, s'étant engagé sur le chemin de Mwembé (au nord du Rovouma) à M'ponda, point situé près de l'extrémité sud du lac Nyassa, s'écarta de sa route pour chercher une nappe d'eau dont il apprenait l'existence. Après avoir découvert, en effet, un lac qu'il croit être le lac Chirwa de Livingstone, il suivit la Loudjendé, de sa sortie du lac à son confluent dans le Rovouma. Ce voyage de M. Johnson a une importance réelle parce qu'il éclaircit d'un coup l'hydrologie de la contrée située à l'est du lac Nyassa.

XIX

Beaucoup au nord de ces parages, en se rapprochant de l'équateur, M. et Mme Last, des missions protestantes anglaises, partaient de leur station Mamboya, au nord du fleuve Wâmi, pour aller explorer le pays de Ngourou jusqu'au delà du cinquième degré de latitude australe. Ils y ont tracé le cours de la Louserou et de la Roukagoura jusque près des sources de ces affluents du Wâmi. Les voyageurs n'ont pas eu à se plaindre des habitants, bien que l'état du pays soit des plus précaires. Les Wakamba, les Wahoumba et les Masaï y font continuellement des incursions et enlèvent les bestiaux des villages. Aussi le pays se dépeuple-t-il et bien des villages incendiés ne sont pas reconstruits.

XX

Les nouvelles les plus récentes de M. Pogge et du lieutenant Wissmann sont déjà un peu anciennes. Partis de Loanda pour aller dans l'empire du Lounda faire une visite au Mata-Yanvo, ils se sont vus forcés, par suite d'une guerre entre ce souverain et les Kioko, de renoncer à suivre le chemin direct de Kimboundou à la *moussoumba* ou capitale du Lounda ; ils ont dû, en conséquence, faire route beaucoup plus au nord, dans la partie inconnue du bassin sud du Kongo. Ce sera autant de gagné pour la géographie, et notamment pour le tracé du cours du Kwango. MM. Pogge et Wissmann se dirigeaient d'abord vers la capitale du Touchilandjé.

XXI

A la fin de l'année dernière, M. R. E. Flegel, dont on connaît les beaux relèvements de la Bénouê, remontait à nouveau le Kwâra (Dhiôli-Ba ou Niger) jusqu'à Bida, capitale du Noûpé. Il gagnait ensuite la ville de Keffi-n-'Abd-Ez-Zenga, dans l'empire de Sokoto, d'où il annonçait son intention d'aller par la voie de terre dans l'Adamâwa. M. Flegel a dû revenir vers le Kwâra afin de compléter son équipement. Relevons dans ses communications un point intéressant pour tout le monde, c'est la conviction exprimée par M. Flegel, que le bassin du Kwâra et de la Bénouê constitue un terrain solide pour les entreprises agricoles et commerciales. Nous pouvons ajouter qu'un représentant d'une riche maison française, le capitaine Mattéi, est retourné sur la Bénouê, d'où il nous rapportera sans doute d'utiles observations, complément de celles qu'il a déjà fournies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXII

Depuis cinq ans le marquis Antinori occupait la station italienne scientifique et hospitalière de Let-Marafia, en Chawâ. Il a employé ce temps à des chasses et à des recherches zoologiques, et réuni des collections qui, sans parler des nombreuses nouveautés qu'elles contiennent, ouvrent des aperçus fort intéressants sur la distribution géographique des animaux. Parmi les oiseaux et les insectes récoltés dans cette partie de l'Éthiopie, entre le neuvième et le dixième degré de latitude nord, le marquis Antinori a remarqué plusieurs espèces qui appartiennent à l'Afrique australe, et qu'aucun naturaliste n'avait encore observées au nord de l'Équateur.

Un autre fait important est le retour du capitaine Cecchi, après un voyage de plusieurs années dans le Chawâ, les pays des Orma (ou Galla) et des Gouragué, le Limmou, le Guêra et le Kâffâ, par conséquent dans toute la partie centrale de l'ancienne Éthiopie. Nous ne pouvons encore qu'indiquer le cadre des travaux de l'heureux voyageur italien, qui en donnera plus tard un exposé détaillé. C'est la première fois qu'un voyageur scientifique relie le Chawâ au pays de Kâffâ, par un itinéraire appuyé sur des déterminations astronomiques des points principaux.

XXIII

On a des nouvelles rassurantes du docteur Junker, au sujet duquel s'étaient répandus des bruits inquiétants. Suivant Lupton-Bey, le docteur Junker s'est dirigé des montagnes des Mâdi, à l'ouest, sur la partie encore inconnue du cours du Wêllé, et il aurait découvert, à l'ouest de ce fleuve, dans le pays des Makwa, un autre cours d'eau considérable.

XXIV

Un Hollandais, M. J. M. Schuver, qui consacre sa eunesse et sa fortune au progrès de la géographie africaine, a commencé par le Nil un long voyage dans les pays des Orma, qu'il comptait finir à Moûçawwa. Les circonstances ont, il est vrai, obligé M. Schuver à diviser son programme, mais l'exécution de la dernière moitié n'en est que remise à la saison prochaine. De Fâdasi, où il a fait un long séjour, M. Schuver s'est rendu, à une centaine de kilomètres plus au sud, dans le pays des Lega, celle des tribus des Orma qui vit le plus à l'ouest, jusqu'au lac Baro. Il a levé la carte de la ligne séparative des bassins de l'Abbâï et du Nil, et fait ensuite une tentative malheureusement infructueuse pour explorer les pays des Koumou (Goumou) et des Kiri, à l'ouest de Fâdasi.

XXV

L'Amérique nous apporte, à côté des découvertes archéologiques considérables accomplies par M. A. Pinart au Mexique et par M. D. Charnay aux environs de la frontière du Yucatan, une douloureuse nouvelle.

On se rappelle que le trop vaillant docteur Crevaux était parti dans les derniers mois de 1881, pour l'exploration de nouveaux tributaires de l'Amazone. Au mois de décembre, M. Estanislao Zeballos, président de l'Institut Argentin, faisait savoir à la Société de Géographie que M. Crevaux s'était laissé tenter par l'idée de faire la reconnaissance du Rio Pilcomayo, rivière de quatre cents lieues de cours, qui sort des Cordillères pour aller se jeter dans le Paraguay sur sa rive droite, après avoir traversé le grand Chaco. L'étude de cette rivière pouvait être utile à la Bolivie, au Paraguay et à la République Argentine. Nous savons aussi que le docteur Crevaux n'étant point disposé à remonter la rivière, à cause des lenteurs du trajet, avait dû l'aller prendre à ses têtes, pour la redescendre avec rapidité.

Des nouvelles du mois de février annonçaient qu'il avait passé dans la région de Salto, de Jujuy et de Huamahuaca. On savait aussi que l'expédition avait eu un conflit aux confins de la République Argentine et de la Bolivie avec des paysans semi-indiens.

Le 16 juin, les journaux français annonçaient, d'après un journal brésilien, que la mission du docteur Crevaux, composée de dix-neuf personnes, dont trois Européens[1], outre son chef, et deux marins argentins[2], avait été massacrée tout entière par les Indiens Tobas. On disait que ce sanglant drame s'était passé près de Teyo, non loin de l'embouchure du Pilcomayo dans le Paraguay. Là se bornaient les informations. On voulut douter d'abord, mais le renom des Tobas ne donnait que trop de vraisemblance à la nouvelle, qui d'ailleurs n'a pas tardé à être confirmée.

La mort du docteur Crevaux et de ses compagnons est un deuil pour tous ceux qui admirent le courage mis au service d'une cause généreuse. Le docteur Crevaux était le voyageur qui avait le plus contribué, depuis quelques années, à faire connaître l'Amérique du Sud. Les lecteurs du *Tour du Monde* connaissaient et appréciaient l'homme plein de mérite qui vient d'être criminellement arraché à la science.

XXVI

En 1878, l'opulent directeur du *New York Herald* achetait un navire destiné à aller au-devant de Nordenskiöld, puis à tenter l'accès du pôle boréal; la même année, dans une gaie cérémonie qui eut lieu au Havre, le navire était baptisé du frais et joli nom de *Jeannette*.

Le 8 juillet 1879, la *Jeannette*, commandée par le lieutenant de Long, avec MM. Dannenhauer et Chipp comme seconds, et trente-trois hommes d'équipage, partait de San Francisco pour le cap Serdzé Kamen,

1. M. Billet, astronome, M. Ringel, dessinateur, M. Haurat, quartier-maître de la marine française.
2. M. Carmelo Blanco et M. Henri Rodriguez.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'entrée nord du détroit de Behring, où elle arrivait le 29 août. Le capitaine baleinier américain Barnes prétend l'avoir aperçue au loin, le 2 septembre suivant, dans le sud de l'île Herald. Depuis cette époque on n'avait plus entendu parler du hardi navire. Diverses expéditions envoyées à sa recherche firent d'intéressantes découvertes géographiques, mais ne recueillirent aucune information. Nous savons aujourd'hui que la *Jeannette*, emprisonnée au commencement d'octobre 1879 dans une gigantesque cale de glaces flottantes, avait dérivé vers le nord-ouest pendant de longs mois d'une course sinueuse. Enfin, le 1er juin 1881, à quatre heures du matin, les glaces qui la soutenaient en lui broyant les flancs se disjoignirent, et la *Jeannette* disparut dans l'abîme[1]. Les courants qui l'entraînaient à cette destinée avaient amené le navire en vue de deux îles nouvelles auxquelles furent donnés les noms d'île Jeannette et île Henriette.

Après le désastre de la *Jeannette*, l'équipage, dont l'héroïsme ne s'était pas un instant démenti, avait fait une tentative en traîneau vers le nord-ouest, puis, réparti sur trois chaloupes, il avait pris la route du sud-ouest, pour gagner la côte de Sibérie. Les chaloupes, après avoir découvert, au nord de la Nouvelle-Sibérie, une île qui reçut le nom d'île Bennett, arrivaient enfin à la hauteur du delta de la Léna, lorsque, le 12 septembre 1881, une tempête les sépara. Le capitaine de Long gagna l'une des embouchures occidentales du fleuve. Melville, le mécanicien, qui dirigeait une autre chaloupe, vint atterrir à l'une des branches orientales. Quant à la troisième chaloupe, celle que commandait Chipp, on n'en a plus entendu parler.

L'arrivée à terre ne termina point la sombre épopée de la *Jeannette*. De Long, ne sachant pas exactement où il était, se mit en route vers le sud; mais, le 9 octobre, la petite troupe, exténuée par les fatigues, les privations et les souffrances, envoya en avant les matelots Noros et Nindermann, qui arrivaient le 27 octobre au hameau de Bouloun, sur la rive gauche de la Léna. Ils y rencontrèrent Melville et ses hommes qui, après avoir battu le pays pendant quinze jours, sans réussir à trouver leur chef, furent eux-mêmes contraints par le manque de ressources à abandonner les recherches. Ils se dirigèrent alors sur Iakoutsk, où ils parvenaient à la fin de décembre 1881.

A Iakoutsk, Melville organisa des expéditions de secours qui ne purent être rendues au delta de la Léna qu'en mars dernier. Comme il fallait s'y attendre, on n'a retrouvé que les cadavres de de Long et de ses compagnons de voyage. Tout auprès était le journal de cette funèbre marche, où presque chaque jour était marqué par une mort de froid et d'épuisement. Les détails sommaires recueillis jusqu'ici sur la croisière de la *Jeannette* sont dus à l'un des officiers du bord, au lieutenant Danenhower, qui est devenu presque aveugle. Ils suffisent à montrer que, en face d'une perpétuelle menace de mort, les membres de l'expédition continuèrent imperturbablement leurs observations scientifiques, dont la partie magnétique, recueillie par Chipp, a été malheureusement perdue. Le récit complet de cette expédition sera l'un des drames les plus émouvants de l'histoire des voyages.

1. Par 77° 15′ de latitude nord, 152° 40′ de longitude est (Paris).

XXVII

La fin de l'année dernière a été marquée par l'anéantissement du *Rodgers*, ce navire américain qui, envoyé à la recherche de la *Jeannette* sous les ordres du lieutenant Berry, avait récemment résolu le problème de la Terre de Wrangel[1].

Le *Rodgers* a brûlé en mer, dans la baie Saint-Lorenz, à l'entrée du détroit de Behring, le 30 novembre 1881. L'équipage a pu se sauver, emportant avec lui assez de provisions pour attendre un certain temps avant d'être secouru. Le colonel Gilder, le correspondant du *New York Herald*, qui avait accompagné naguère l'expédition de Schwatka[2], était à bord du *Rodgers*. Chargé par le commandant du navire d'aller à Sredné-Kolymsk (moyen Kolymsk) requérir du secours, il y arrivait vers le mois de février et prenait, avec le concours des autorités, les mesures nécessaires pour assurer le salut de l'équipage. Nous n'aurons donc vraisemblablement pas à enregistrer d'autre perte que celle du vaillant navire.

XXVIII

Le silence règne toujours sur l'expédition conduite dans la direction de la Terre François-Joseph par M. Leigh Smith; mais, à la suite de démarches faites par la Société royale géographique de Londres auprès du Département de la Marine, celui-ci a obtenu du Parlement anglais un subside qui a permis l'envoi d'une baleinière à vapeur, le *Hope*, aux abords des parages vers lesquels M. Leigh Smith a dirigé l'*Eira*. M. Allen Young commandera le *Hope*, dont le but est d'aller établir des dépôts à la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble et de sillonner la mer de Barents autant que le permettra l'état des glaces.

D'un autre côté, le yacht *Kara*, frété pour se livrer à la chasse et à certaines études scientifiques ou artistiques, va se vouer à la recherche de l'*Eira*, tandis que l'expédition suédoise, qui doit être actuellement à Mossel-Bay, au Spitzberg, sous les ordres de M. Palander, ancien commandant de la *Vega*, se tiendra prête à porter secours à M. Leigh Smith.

Enfin le *Willem Barents*, parti en mai pour une quatrième expédition aux mers actiques, fera de son côté des recherches sur le sort de l'*Eira*.

1. Voy. la *Revue* du 2e semestre 1881, p. 439.
2. Voy. la *Revue* du 2e semestre 1880, p. 423.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE. — Mezarib.	G. Vuillier. . .	1
Ruines de Bozra	G. Vuillier. . .	3
Citadelle de Salkhad	G. Vuillier. . .	5
Melakh	G. Vuillier. . .	7
Ouragan de sable	Pranishnikoff .	8
M. Wilfrid Blunt et lady Anna Blunt	G. Vuillier. . .	9
Maison d'Abdallah, à Kàf	G. Vuillier. . .	11
Halte près d'une fontaine	G. Vuillier. . .	12
Le ghazou	G. Vuillier. . .	13
Puits de Shadjbeh	G. Vuillier. . .	14
Château de Marid	G. Vuillier. . .	15
Vue de Djôf	G. Vuillier. . .	16
Château du Djôf	G. Vuillier. . .	17
Une danse à Djôf	G. Vuillier. . .	19
Vieille citadelle de Meskakeh	G. Vuillier. . .	21
Vue de Meskakeh	G. Vuillier. . .	23
Djóhar, gouverneur du Djôf	G. Vuillier. . .	24
Montagne de grès près de Meskakeh	G. Vuillier. . .	25
Un fouldj	G. Vuillier. . .	27
Puits de Shakik	G. Vuillier. . .	29
Rochers d'Aalem	G. Vuillier. . .	31
Montagnes de Djobba	G. Vuillier. . .	32
Vue de Djobba	G. Vuillier. . .	33
Vue prise dans le Djebel Shammar	G. Vuillier. . .	35
Village d'Igneh	G. Vuillier. . .	36
Campement près d'Haïl	G. Vuillier. . .	37
Entrée chez l'émir, à Haïl	G. Vuillier. . .	39
Notre maison, à Haïl	G. Vuillier. . .	40
L'intérieur du palais, à Haïl	G. Vuillier. . .	41
Les gazelles	G. Vuillier. . .	42
La cour du palais, à Haïl	Pranishnikoff .	43
Les écuries d'Ibn Rashid	Pranishnikoff .	45
Une soirée chez Ibn Rashid	G. Vuillier. . .	48
Hamoud Ibn Rashid	G. Vuillier. . .	49
Fantasia sous les murs d'Haïl	Pranishnikoff .	51
Palmiers sauvages près d'Adge	G. Vuillier. . .	53
Bouquet d'ithels	G. Vuillier. . .	55
Effet de mirage	G. Vuillier. . .	56
Le berak	G. Vuillier. . .	57
Vue prise près de Taybetism	G. Vuill'er. . .	59
Sebkha de Taybetism	G. Vuillier. . .	61
Chasse à l'hyène	G. Vuillier. . .	63
Sauterelle comestible	Gobin	64

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Réservoir de Zobeydeh	G. Vuillier. . .	65
Le lièvre terré	G. Vuillier. . .	67
Le réservoir d'Abdallah	G. Vuillier. . .	69
Le ouadi Roseh	G. Vuillier. . .	71
Le camp des pèlerins	G. Vuillier. . .	72
Akabah ou montée	G. Vuillier. . .	73
Sheman abandonné	G. Vuillier. . .	75
Autre montée	G. Vuillier. . .	76
La mer de Nejef et vue de Meshed	G. Vuillier. . .	77
Les murailles de Meshed Ali et les pèlerins	G. Vuillier. . .	79
Vue de la terrasse de la résidence à Bagdad	G. Vuillier. . .	80
VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE. — La « Vega »	Th. Weber . . .	81
La « Lena »	. . . . .	82
Le lieutenant Palander, commandant la « Vega »	Thiriet	83
Multer (*Rubus chamæmoreus*)	. . . . .	84
Vue de Tromsö	Taylor	85
Limite des bois en Sibérie	P. Langlois. . .	88
Limite des bois en Norvège	P. Langlois. . .	89
Anneau samoyède	. . . . .	90
Idoles samoyèdes	. . . . .	91
Coiffure des Samoyèdes	. . . . .	92
Robe samoyède	. . . . .	92
Colline du Sacrifice, dans l'île de Waigatsch	Th. Weber . . .	93
Le capitaine Hans Christian Johannesen, commandant la « Lena »	. . . . .	94
Calvaire	. . . . .	95
Tombe samoyède	. . . . .	95
Le « Fraser »	. . . . .	96
La « Vega » et la « Lena » mouillées sur un champ de glace	Th. Weber . . .	97
La « Vega » et la « Lena » saluant le cap Tscheljuskin	. . . . .	99
Construction d'un cairn au cap Tscheljuskin	Th. Weber . . .	101
Ile de la Transfiguration	. . . . .	102
Ile Stolbowoj	. . . . .	102
Ile Ljachoff	. . . . .	103
Ile des Quatre-Colonnes	. . . . .	103
Bateaux tschuktschis accostant la « Vega »	Th. Weber . . .	104
Types tschuktschis	E. Ronjat. . . .	105
Monticule renfermant des ossements	. . . . .	106
Tente de Tschuktschis	Th. Weber . . .	107
Restes de huttes habitées autrefois par les Onkilons	. . . . .	108
L'Irkaipij	Th. Weber . . .	109
Instruments des Onkilons	. . . . .	112
L'observatoire	Th. Weber . . .	113
La « Vega » dans les glaces	Th. Weber . . .	115
Costume d'hiver de l'équipage	. . . . .	117
Tschuktschis pêchant sur la glace	. . . . .	118
Wassili Menka	. . . . .	119
Le carré de la « Vega » pendant une soirée de l'hivernage	. . . . .	120
La nuit de Noël à bord de la « Vega »	E. Ronjat. . . .	121
Intérieur d'une tente tschuktschis	. . . . .	122
Lampes tschuktschis	. . . . .	123
Tambour magique tschuktschis	. . . . .	123
Campement abandonné de Pitlekay	Th. Weber. . .	124
L'aurore boréale habituelle pendant l'hivernage de la « Vega »	Th. Weber. . .	125
Noak Elisej	. . . . .	127
Reitinacka	. . . . .	128

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
LA BELGIQUE. — Malines. — Vue sur la Dyle.	H. Clerget . . .	129
Malines. — Statue de Marguerite d'Autriche et les Halles.	H. Clerget . . .	131
Malines. — Grande Place et église Saint-Rombaud.	H. Clerget . . .	133
Porte de Bruxelles.	H. Clerget . . .	134
Malines. — Maison du Saumon.	H. Catenacci . .	135
Malines. — Maison du Diable.	H. Catenacci . .	136
Service divin au Béguinage de Malines.	X. Mellery. . .	137
La chaire de Saint-Rombaud.	Barclay.	139
Intérieur de Notre-Dame.	G. Garen	141
La Pêche miraculeuse, par Rubens.	P. Sellier . . .	143
Saint-Pierre.	G. Garen	144
LA SYRIE D'AUJOURD'HUI. — Oliviers du ravin du Cédron.	P. Langlois. . .	145
Camp de Ta'amirah.	A. Sirouy. . . .	147
Couvent de Mar-Saba.	Taylor	149
Amydrus Tristrami (merles de Mar-Saba)	R. Valette. . .	150
Zizyphus spina-Christi.	A. Faguet. . . .	151
Caccabis Heyii (perdrix).	R. Valette. . .	152
Moines donnant à manger aux merles.	A. Sirouy. . . .	153
Source d'Aïn el-Feschkiiah.	Taylor	154
Ibex Sinaïtica.	Gobin.	155
Vallée près d'Aïn Jedy.	Taylor	157
Calotropis procera.	A. Faguet. . . .	158
Désert au-dessus d'Aïn Jedy.	Taylor	160
Porte de Massada.	Taylor	161
Arabes Adouans.	A. Sirouy. . . .	163
Château de Kerak.	Taylor	165
Massada, vue de l'ouest.	Taylor	167
Ruisseau d'Aïn Jedy.	Th. Weber. . .	168
Montagnes de Sodome et extrémité sud de la mer Morte, vues du rivage de Massada.	Th. Weber . . .	169
Arabes Ghawarinèh.	E. Ronjat. . . .	171
Wady es Schoukif.	Th. Weber . . .	173
Source d'Aïn Jedy.	P. Langlois. . .	175
Rochers du cap Mersed.	Th. Weber. . .	176
Embouchure du Jourdain.	Taylor	177
Les terrasses du Jourdain.	P. Langlois. . .	179
Gué de Makhadet Hajlah.	P. Langlois. . .	180
Extrémité nord de la mer Morte.	Taylor	181
Gilgal.	P. Langlois. . .	182
Tour de Jéricho.	E. Ronjat. . . .	183
La Jéricho actuelle.	Taylor	184
Maisons et habitants de Jéricho.	E. Ronjat. . . .	185
Oiseau-mouche (*Nectarinia osea*)	Gobin.	186
Fontaine d'Aïn Soulthan	P. Langlois. . .	187
Akabet er-Riha.	Taylor	189
Restes d'aqueducs et mont de la Quarantaine.	Taylor	191
Fontaine des Apôtres.	Taylor	192
Mendiants à Jeba.	H. Fritel. . . .	193
Zerin et les monts Gelboa	Taylor	195
Fellah du village de Nain.	A. Sirouy. . . .	197
Tour de Zerin.	Taylor	199
Mont Thabor.	D. Lancelot . .	200
Femme sakkar	P. Fritel. . . .	201
Kurn-Hattin.	D. Lancelot . .	203
Sephoris.	D. Lancelot . .	204
Tibériade.	Taylor	205
Château de Tancrède, à Tibériade.	Taylor	206

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Juive et enfants de Tibériade	A. Sirouy.	207
Femme et ânier de Tibériade	Brouillet.	208
Lac de Tibériade et Capernaüm	P. Langlois.	209
Notre équipage à Aïn Tabigah	A. Sirouy.	211
Fontaine d'Aïn Tin et papyrus (lac de Galilée)	P. Langlois.	213
Ruines du pont de Semak	Taylor	215
Entrée du vallon d'Arbèle	Taylor	216
Grottes d'Arbèle	Taylor	217
Tour d'Arbèle	Taylor	219
Gros zizyphus spina-Christi à Magdala	P. Langlois.	220
Magdala à la tombée de la nuit	Th. Weber	221
Salèh et Tfaâh	E. Ronjat.	223
Champ de chardons à Bethsaïda	P. Langlois.	224
VOYAGE D'EXPLORATION A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA (RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO). — Vue de la Guaira	Riou.	225
Rue de Barranquilla	Riou.	227
Rue de Calamar	Riou.	231
Le « Général Trujillo » (vapeur)	Riou.	232
Un débarcadère en aval du Nare	Riou.	233
Types de Honda	Riou.	235
Neiva	Riou.	236
Colombia	Riou.	237
Corniche dans les Andes	Riou.	239
Philodendron	Riou.	240
Ferme de Yavia	Riou.	241
Rancho entouré de grandes herbes	Riou.	242
Rives hautes du Guaviare. Arrivée dans le lit du fleuve	Riou.	243
Départ du radeau	Riou.	245
Le radeau après une demi-heure de navigation	Riou.	247
Un endroit incommode pour prendre un relèvement	Riou.	248
A travers les bambous	Riou.	249
Le léopard est foudroyé	Riou.	251
Tamanoir	Riou.	253
Passage du premier Raudal	Riou.	255
Cascade	Riou.	256
Première attaque	Riou.	257
Le gros caïman se précipite à l'eau	Riou.	260
Apatou enlevé par un caïman	Riou.	261
Plaie d'Apatou	Riou.	262
A la recherche d'un campement	Riou.	263
Le deuxième Raudal	Riou.	264
Arrivée chez les Mitouas	Riou.	265
Visite dans la hutte des Mitouas	Riou.	267
Danse des Mitouas	P. Fritel.	269
Hutte mitoua dans la savane	Riou.	271
Sur les talons des Mitouas	Riou.	272
Nous avons quelque peine à nous dégager des épaves	Riou.	273
Palmiers morichés	Riou.	275
Rive haute du Guaviare	Riou.	277
Un jaguar	Riou.	279
Bivouac sous un grand arbre	Riou.	280
Village des Piapocos	Riou.	281
Arrivée chez les Piapocos	Riou.	283
Indien Piapocos	Riou.	284
Fabrication de la cassave	Riou.	285
Campement à la pointe d'une île	Riou.	286

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Troupe de pécaris	Riou.	287
Engin de pêche roucouyenne	Riou.	288
Bouches de l'Atabapo	Riou.	289
Juan de la Cruz, au village de Sapoara	Riou.	291
Indiens Piapocos de la lagune de Récifal buvant la couria	P. Fritel.	293
Indien chassant à la sarbacane	P. Fritel.	295
Le village de San Fernando, sur le rio Atabapo	Riou.	296
« Vivan los retratistos ! »	Tofani.	297
El Castillo sur l'Atabapo	Riou.	298
Indien Piaroa	P. Fritel.	299
Roche où nous passons la nuit	Riou.	300
Indiens Guahibos	Riou.	301
Le saut de Maypoure	Riou.	302
Saut de Sardinel	Riou.	303
Don Pedro	Riou.	304
Environs d'Atures	Riou.	305
Cueva des Indiens près d'Atures	Riou.	307
Une des chutes d'Atures et portage du canot	Riou.	309
Fuite de l'iguane	Riou.	311
Danse des Yarouros	Riou.	312
Campement au confluent de l'Orénoque et du rio Cabullero	Riou.	313
La famille du capitaine	Riou.	315
Mort de François Burban	Riou.	317
Le convoi de François Burban	Riou.	318
Une rue de Bolivar	Riou.	319
La lagune de Bolivar	Riou.	320
A TRAVERS LA TOSCANE. — Cloître du couvent de Monte-Oliveto Maggiore	H. Catenacci	321
Monte-Oliveto. Vue d'ensemble	Taylor	325
La Vierge trônant. Terre cuite de l'école des della Robbia	P. Moutet	327
Panneau de la porte de la bibliothèque du couvent	Kreutzberger	328
Saint Benoît et l'écuyer de Totila. Fresque de Lucas Signorelli	Kreutzberger	329
Jeune homme offrant à saint Benoît un flacon de vin. Fresque du Soddoma	Tofani	331
Les courtisanes venant tenter saint Benoît. Fresque du Soddoma	Kreutzberger	333
Hôtel de ville de Pienza	D. Lancelot	335
Portrait du Soddoma	. . . . .	336
Loge du palais Piccolomini, à Pienza	H. Catenacci	337
Palais Piccolomini, à Pienza	G. Bénédict	341
Cathédrale de Pienza	H. Catenacci	343
Tombeau de Bartolomeo Aragazzi, par Michelozzo, à Montepulciano	H. Chapuis	344
Montepulciano. Bas-relief de Michelozzo	Kreutzberger	345
Palais municipal de Montepulciano	H. Clerget	346
Montepulciano. Église de Saint-Blaise	H. Catenacci	347
Montepulciano. Presbytère de Saint-Blaise	G. Bénédict	348
Une rue à Arezzo	D. Lancelot	349
Piazza Grande, à Arezzo	Barclay	351
Porte latérale de la cathédrale d'Arezzo	Kreutzberger	352
EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE. — Le cours de l'Ingour	Taylor	353
Poteaux du télégraphe indo-britannique près d'Otzartzé	Taylor	355
Fort d'Otzartzé	Taylor	356
Un noble Samourzakaniote essayant son kinghal. — Au fond, le doukhan d'Otzartzé	A. Sirouy	357
Le magasa à Sabéria	P. Langlois	360
Une habitation dans le Samourzakan	P. Langlois	361
Intérieur du noble Samourzakaniote Junker Lakerbey	A. Sirouy	363

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Noble Samourzakaniote voleur de chevaux	P. Fritel	365
Ecole d'Okoum	A. Ferdinandus.	366
Bazar d'Okoum	A. Ferdinandus.	367
Tribunal d'Okoum	A. Ferdinandus.	368
Vue d'Eshkéti	P. Langlois.	369
Le cimetière de la famille Lakerbey, aux environs d'Okoum	Taylor	370
Maison du starchina, à Eshkéti	P. Langlois.	371
Serviteurs samourzakaniotes	Pranishnikoff	372
Cavaliers attendant le règlement de leurs litiges dans la plaine de Bédia	Pranishnikoff	373
Fresques de l'église de Bédia	D. Lancelot	374
Église de Bédia	D. Lancelot	375
La famille de mon tchapar, au village de Bédia	Pranishnikoff	376
Intérieur de l'église de Bédia. Vue prise en face de l'autel	D. Lancelot	377
Entrée du monastère de Bédia	Taylor	379
Retour du monastère de Bédia	Pranishnikoff	381
La procession du mannequin	Pranishnikoff	384
Ruines de l'ancien palais de l'ahu à Otchemtchiri	Taylor	385
Otchemtchiri (novembre 1881). La maison du chef du district	Taylor	387
Clocher de l'église d'Ilori	Taylor	389
Le pope montrant les trésors de l'église d'Ilori	A. Ferdinandus.	390
La plaine d'Ilori, l'église et le clocher	Taylor	391
Maison du prêtre à Ilori	Taylor	392
Famille arménienne retournant en Géorgie	Pranishnikoff	393
Intérieur de la maison du prêtre de Mokva, le dimanche	E. Ronjat.	395
La princesse et sa sœur offrant l'eau et l'essuie-main à Mme Carla Serena, à Mokva	E. Ronjat.	396
Les ruines et la nouvelle église de Mokva	H. Clerget	397
L'iconostase de l'église de Mokva	H. Clerget	399
Ruines du cimetière de Mokva	Taylor.	400
Le déjeuner de Mme Carla Serena servi par le pope de Kvitaouli	Pranishnikoff	401
La place et l'église de Kvitaouli	Taylor.	402
Intérieur de l'église de Kvitaouli et tombe de la princesse Kessaria Sherwachidzé	Taylor.	403
Les rives de la mer Noire près de l'ancienne Dioscourias	Taylor.	405
Ruines dans une forêt près de Soukhoum-Kalé, dans le domaine de Tzkhourghuili	P. Langlois.	407
Vue d'ensemble de Soukhoum-Kalé en 1876	Taylor	408
Le quai à Soukhoum-Kalé	Taylor	409
Environs de Soukhoum-Kalé. — Rives du Kélasour	Taylor	411
L'église de Likhni	Taylor	413
Église de Pitzounda	D. Lancelot	415
La maison de l'ahu, à Likhni	Taylor.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte de l'Arabie du Nord. 2
Itinéraire de l'expédition polaire suédoise de 1878, depuis la côte de Norvège jusqu'au cap Tscheljuskin 8
Itinéraire de l'expédition polaire suédoise de 1878, depuis le cap Tscheljuskin jusqu'au détroit de Behring 111
Carte des environs du havre d'hivernage de la « Vega » 116
Carte de la Syrie. 159
Environs du lac de Galilée. 214
Itinéraire général du docteur Crevaux (1880-1881). 229
Itinéraire du rio Magdalena à l'Orénoque 259
Carte de l'Abkasie. 359

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

Pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe, par lady Anna Blunt. — 1878-1879. 1

Voyage de la « Vega » autour de l'Asie et de l'Europe, par A. E. Nordenskiöld. — 1878-1880.

Avant-propos. 81

Le départ. — Tromsö. — Relâche à Måsö. — Limite de la végétation forestière. — Climat. — Le scorbut; remède contre cette maladie. — Le Gåsland. — Chaborawa. — Achat d'idoles samoyèdes. — Excursion à la colline des sacrifices dans l'île de Waigatsch. — La mer de Kara. — Arrivée à Port-Dickson. 83

Départ de Port-Dickson. — Le cap Tscheljuskin. — Tentative infructueuse pour se diriger du cap Tscheljuskin sur les îles de la Nouvelle-Sibérie. — L'île de la Transfiguration. — La *Vega* et la *Lena* se séparent. — L'île Ljachoff. — Les Tschuktschis. — L'Irkaipij. — La baie de Koljutschin. — Arrêtés par les glaces! . . 97

La baie de Koljutschin. — Préparatifs de l'hivernage. — L'observatoire. — Observations météorologiques. — Vie à bord. — Relations de l'expédition suédoise avec les Tschuktschis de la côte. — Arrivée de Menka. — La fête de Noël. — Distractions à bord. — Excursions dans l'intérieur des terres. — Arrivée des oiseaux. — Noak Elisej. — Pêche à Jinretlen. — La débâcle. — Le passage du nord-est est un fait accompli. . . 113

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.

Anvers. — Malines. — Entrée dans la ville. — Les vieux souvenirs. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaud et le carillon. — Les Halles. — La boucherie. — Les Bailles de fer. — Vieilles maisons. — Séminaires et couvents. — Le Béguinage. 129

Les églises. — Saint-Rombaud. — La chaire de vérité et le Christ en croix, de Van Dyck. — La Pêche miraculeuse et l'Adoration des mages, de Rubens. — Saint-Jean. — Notre-Dame. 140

La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique.

Mar-Saba. — Rive occidentale de la mer Morte. — Aïn Jedy 145

Massada. — Mer Morte. 161

Estuaire du Jourdain. — Jéricho. 177

Sinjil. — Jeba. — Zerin. — Mont Thabor. 193

Lac de Tibériade. — Magdala. — Arbèle. — Wady Somak. — Rive orientale. — Bethsaïda. — Capernaüm. . 209

Voyage d'exploration a travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela (rios Magdalena, de Lesseps ou Guaviare, Orinoco), par le docteur Crevaux, médecin de première classe de la marine, officier de la Légion d'honneur, et E. Lejanne, pharmacien de la marine. — 1881. 225

A travers la Toscane, par M. E. Müntz. — 1881.

L'Italie d'autrefois et l'Italie d'aujourd'hui. — De Sienne à Asciano. — D'Asciano à Monte-Oliveto. — Le couvent : son histoire, ses habitants, ses œuvres d'art. — Fra Giovanni da Verona. — Lucas Signorelli. — Le Soddoma. — Départ pour Pienza 321

Buonconvento. — San Quirico. — Pie II et Pienza : impressions et souvenirs. — Le palais Piccolomini. — Le Dôme. 337

De Pienza à Montepulciano. — Montepulciano : ses églises, ses palais. 346

Arezzo. 350

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Excursion au Samourzakan et en Abkasie, par Mme Carla Serena. — 1881.

Premier essai de photographie. — Halte à Tiflis, Novo Senaki, Zougdidi. — Déjeuner au pied de la forteresse Roukhi. — Passage de l'Ingour. — Coup d'œil historique. — La rive gauche de l'Ingour et la forteresse d'Otzartzé. — Relais de poste et miliciens. — Le village de Sabéria. — Un repas hospitalier. — Superstitions. — Le partage des terres. — La noblesse indigène. — Détail des mœurs. — Le bourg d'Okoum. — Types régionaux. 353

Les villages d'Eshkéti et de Bédia. — Groupes et tableaux de genre. — Chez un prince du pays. — Danses et divertissements. — L'ex-monastère de Bédia. — Anton Sherwachidzé. — Par monts et par défilés. — Les bains sulfureux de Tkvartchéli. — Une noce en Abkasie. 369

L'ancien Otchemtchiri et les ruines du palais de l'*ahu* Michel Sherwachidzé. — La population de la bourgade. — Coup d'œil d'ensemble sur le district. — Mon arrivée au nouvel Otchemtchiri. — Excursions aux environs. — L'église d'Ilori et le bœuf de Saint-Georges. — Une nuit chez une veuve abkase. — A Moughouri. — Cavalcade. — Fête à Mokva; les ruines du cloître et l'église. — La montagne Agharda. 385

Fête des pleurs à Kvitaouli. — Kessaria la grande princesse. — Sherwachidzé. — Départ pour Atara. — L'Abkasie ancienne et la moderne. — Les domaines de Tzkhourghuili et d'Atara. — Vieilles futaies. — Navigation nocturne. — La ville de Soukhoum-Kalé et ses environs. — Kélasouri et sa forteresse. — Un déjeuner international. — Excursion côtière : Likhni et l'église de Pitzounda; la forteresse de Gagri; une fête en mon honneur dans le jardin-cimetière. — Conclusion. 401

Revue géographique. 417

Liste des gravures 425

Cartes et plans. 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1882

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1882

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Station et voiture de voyage dans la steppe de Mongolie (voy. p. 2). — Dessin de Pranishnikoff.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY.

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

En 1874, le gouvernement russe expédia en Chine une mission, dont le but était de rechercher de nouveaux débouchés de commerce. M. le docteur Piassetzky, l'un des membres de l'expédition, très habile et fidèle dessinateur, a écrit et illustré le récit de ce curieux voyage; nous en avons extrait une partie pour les lecteurs du *Tour du Monde*, sur la recommandation de représentants de la France qui ont longtemps résidé en Chine. On n'a jamais pénétré jusqu'ici, selon leur témoignage, aussi avant dans l'observation des mœurs et habitudes chinoises.

Je quittai Saint-Pétersbourg le 14 mars 1874 et je m'arrêtai à Moscou pour prendre congé de mes proches parents. Dans cette ville je fus rejoint par M. Sosnowsky, chef de l'expédition. Nous partîmes ensemble pour Nijni-Nowgorod; il nous fallut de là parcourir six mille verstes[1] par la poste avant d'arriver à Kiachta, c'est-à-dire à la frontière de Chine.

A Omsk (Sibérie), nous trouvâmes deux autres membres de l'expédition, MM. Boïarsky, photographe, et Matoussowsky, officier topographe, et à Semipalatinsk, trois Cosaques (Stepanow, Pawlow et Smokotnine) chargés de nous accompagner; enfin, à Irkoutsk, notre compagnie s'accrut d'un nouveau membre, l'interprète Andreïewsky, qui avoua bientôt ne

1. La verste est de mille soixante-sept mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaître que très imparfaitement le chinois; pour se justifier, il ajoutait qu'il n'avait que six cents roubles d'appointements.

A Troïtckosawsk, nous entendîmes pour la dernière fois la sonnerie des cloches d'une église russe, et, par une belle matinée de juillet, nous entrâmes à Kiachta.

Un négociant de cette ville avait mis sa maison à notre disposition. Pendant que nous procédions à notre toilette, nous vîmes entrer plusieurs Chinois de Maï-Maï-Tzeng; ils nous saluèrent en russe et tendirent les mains, comme à de vieilles connaissances.

Leur entrée était accompagnée d'une forte odeur d'ail et de fumée d'opium. La conversation commença en russe, parce que les Chinois de Maï-Maï-Tzeng parlent notre langue, toutefois en l'écorchant tellement qu'il est un peu difficile de les comprendre. Ce patois a été dénommé le dialecte de Kiachta.

La petite ville chinoise Maï-Maï-Tzeng, ou plus correctement Maï-Ma-Tzeng (ce qui veut dire : petite ville commerciale), est située en face de Kiachta; un terrain sans construction, d'une largeur de deux cent cinquante mètres, sépare les deux villes : c'est la zone frontière entre la Russie et la Chine. Deux vieux poteaux en bois, couverts de boue, sans aucune inscription, indiquent la frontière. Voilà tout.

Les derniers préparatifs terminés, nous quittâmes l'hospitalière Kiachta, bien approvisionnés de comestibles, de vins, de bonbons et d'échantillons de toutes sortes de marchandises pour la valeur de mille roubles. Le commissaire et plusieurs de nos compatriotes nous reconduisirent jusqu'à la première station, dans la steppe de Mongolie, toute verte et sillonnée par des sentiers rougeâtres et sablonneux. Là on fit planter des tentes, dresser des tables, et, après un dernier banquet, nos compatriotes reprirent le chemin de Kiachta et nous passâmes notre première nuit dans une *tourta* mongole. Elle se composait d'une légère charpente en bois, couverte de feutre; cette habitation était en somme assez supportable, mais il ne fallait point y être trop exigeant au point de vue de la propreté.

En route! Nous prenons place dans des voitures chinoises à deux roues. Nous en avons trois. Chacune d'elles est habituellement traînée par deux cavaliers auxquels s'en adjoignent au besoin deux, quatre ou même un plus grand nombre, suivant les difficultés du trajet; ils aident à traîner le chariot dans les montées, ou à le retenir dans les descentes. Voilà pourquoi, dans les voyages en Mongolie, les convois sont toujours accompagnés d'un nombre considérable d'hommes et de chevaux de rechange; et pourquoi aussi nos trois voitures étaient escortées par toute une cavalcade de Mongols, quelquefois même par leurs femmes.

Après avoir passé plusieurs stations, nous arrivâmes devant l'Yre-Gol, rivière que nous avions à traverser. L'Yre-Gol est un affluent du Orchonte, lequel, à son tour, déverse ses eaux dans le Selenga. L'Yre-Gol, à l'endroit où nous étions, n'était pas plus large que la Neva, peu profond, mais très rapide.

« Traverser, » me demandais-je, et sur quoi?

Est-ce sur ce flotteur que je voyais devant moi et qui consistait en trois soliveaux creux attachés l'un à l'autre en trois endroits?

Deux Mongols tout nus entrèrent dans l'eau, et, appuyant ce radeau vers le rivage, le soutinrent par un bout, tandis que d'autres poussèrent la voiture jusqu'à ce qu'elle fût dessus, la moitié de ses roues dans l'eau. Ils remontèrent alors le courant, appuyant leurs gaffes sur le fond de la rivière. Ils travaillaient avec une étonnante habileté, résistant au courant, s'appuyant de leurs pieds sur le bois du radeau avec une force telle qu'on les y aurait crus rivés. Ils changeaient souvent de position, transportant les perches soit d'un côté, soit d'un autre, avec calme et toujours sûrs d'eux-mêmes. Un faux pas eût suffi pour les jeter à l'eau; mais ce faux pas leur était inconnu.

Lorsqu'ils se furent élevés à une assez grande distance, ils firent exécuter un tour au radeau et partirent avec le courant en se dirigeant vers le rivage opposé, pour aborder juste à l'endroit où nous attendaient hommes et chevaux qui devaient nous conduire plus loin.

Le parcours de chaque distance entre deux stations nous coûtait une brique de thé et trois roubles par personne, non compris les Cosaques; en tout quinze roubles[1] : c'est la paye habituelle.

Le voyage à travers la Mongolie nous prit un mois. Nous passâmes neuf jours à Ourga, ville populeuse et très sale, située dans une plaine entourée de montagnes, et où se trouve le fameux temple du dieu Maïdar, avec sa statue en bronze, de vingt-cinq mètres à peu près de hauteur et habillée de satin jaune. Cette statue, fondue dans le Thibet, a été transportée à Ourga par parties.

Mille verstes séparent Ourga de la première ville de la Chine, Kalgan; trajet monotone, tantôt à travers les steppes, tantôt à travers les montagnes.

A la station de Toli nous fûmes très étonnés de ne rencontrer âme qui vive. Nous apprîmes que la lamaserie du voisinage était visitée en ce moment par un prêtre supérieur (Khoutoukhta ou Hyhène), arrivé du Thibet, et comme la majeure partie des habitants de Toli, qui compte une trentaine de tentes, sont des lamas, la piété ou la simple curiosité les avait tous attirés à la lamaserie.

Quoique nous sussions combien il est difficile de voir un pareil personnage représentant la divinité, nous essayâmes de lui demander une entrevue.

A notre grand étonnement sa réponse fut favorable; le Khoutoukhta nous attendait, en nous faisant prier seulement de nous hâter parce qu'il allait se coucher. Sans tarder une minute nous nous mîmes en marche, précédés de trois lamas; l'un d'eux éclairait le chemin avec une lanterne.

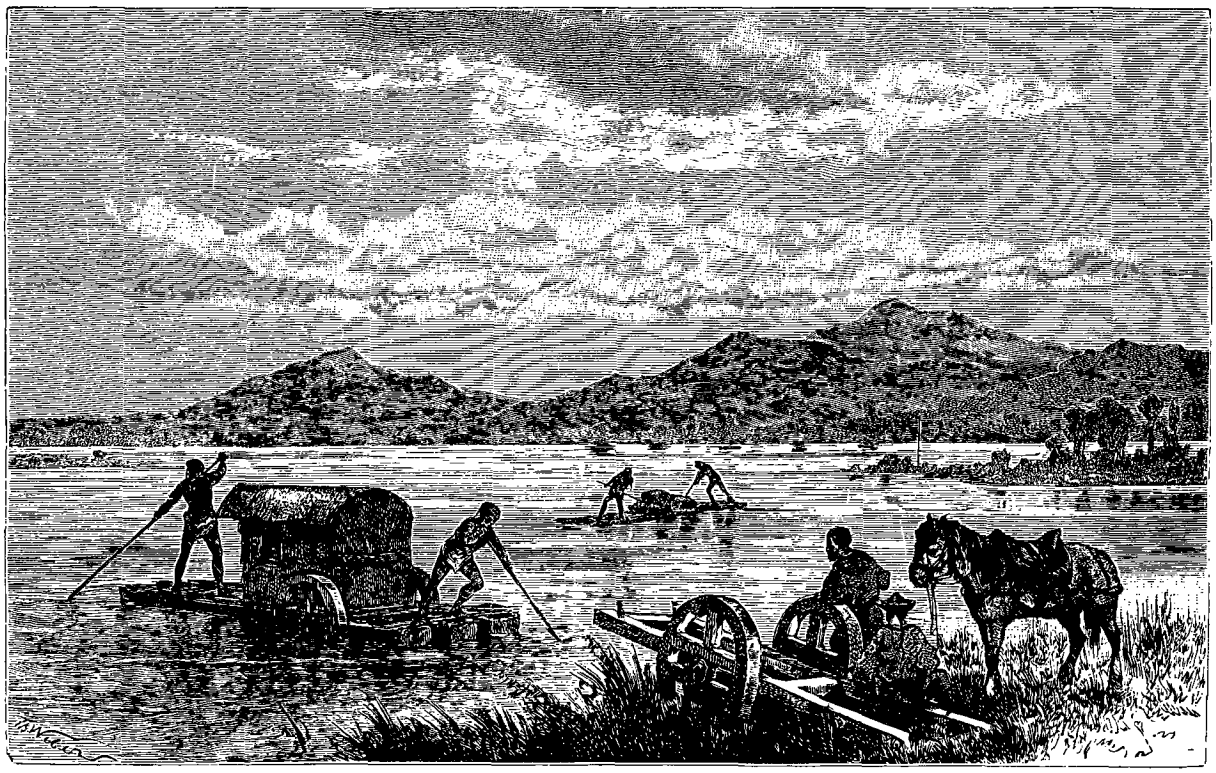
1. Le rouble ordinaire (argent) vaut quatre francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivés au monastère, nous traversâmes une cour sombre, en nous dirigeant vers une petite lumière. Le guide nous invita à passer sous une porte si petite et si basse qu'il nous fallut ramper un à un pour entrer dans l'intérieur de la tente, car ce n'était qu'une simple *ïourta*, et je fus très étonné de me trouver tout à coup devant le personnage mystérieux assis sur un divan à deux pas de la porte.

Le Khoutoukhta nous salua d'une manière simple et aimable, nous invita à prendre place sur de petits escabeaux et donna l'ordre de servir le thé, que deux lamas apportèrent aussitôt dans des tasses. Pendant la conversation j'examinai notre hôte, entouré de lamas accroupis près du divan. Il pouvait avoir quarante ans, était de taille moyenne, maigrelet et jaunâtre. Les cheveux rasés, les yeux noirs, vifs et intelligents, il se rapprochait plutôt par les traits de son visage de la race caucasienne que de la race mongole. Un manteau jaune foncé jeté sur son épaule gauche recouvrait tout son corps à l'exception de l'épaule et du bras droits; sous son manteau il portait une robe de chambre couleur cannelle. Un traversin sur son divan, une petite table à côté, sur laquelle étaient des écrins vitrés avec des figurines d'idoles en cuivre et une lampe, puis sur une autre petite table une liasse de papiers avec des prières et sa tabatière dont il se servait souvent, voilà quel était tout son ameublement.

Simple dans ses manières, le Khoutoukhta se com-



Passage de l'Yre-Gol. — Dessin de Th. Weber.

portait avec dignité; il m'avait plutôt l'air d'un Européen, même d'un homme du monde, que d'un sauvage des déserts de l'Asie. Je lui demandai la permission de faire le lendemain son portrait; il y consentit immédiatement, et nous le quittâmes pour ne pas l'empêcher de prendre son repos. Il échangea avec nous une poignée de main et ordonna aux lamas de nous reconduire jusqu'à nos tentes.

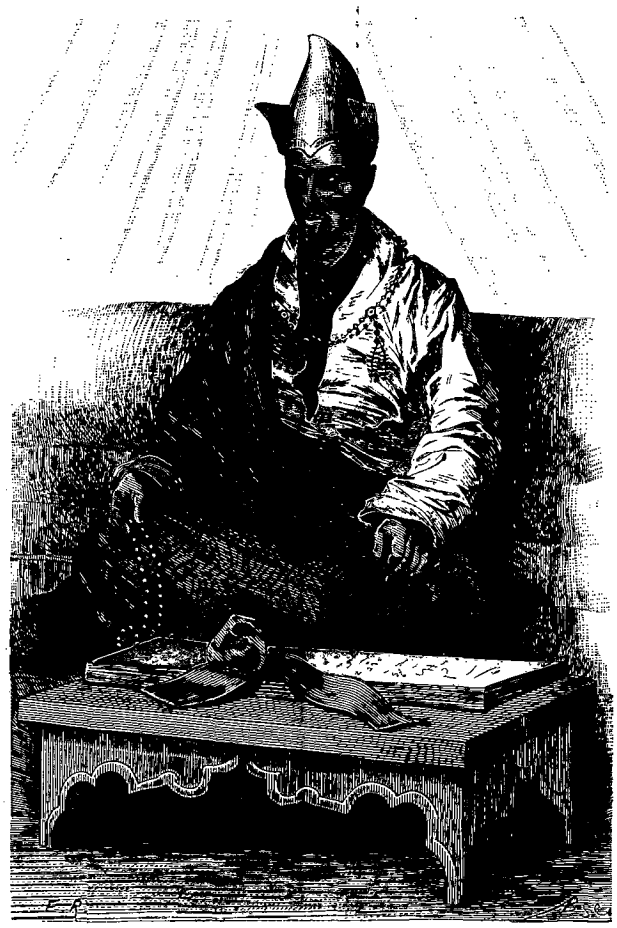
Dès l'aube du jour, je fus debout et je courus au monastère. Je trouvai le Khoutoukhta tout prêt pour la séance; il était revêtu de ses habits de parade, une robe de chambre en satin jaune, à larges manches; sur la tête, un *klobouck* jaune à revers et se terminant en pointe. Je lui fis comprendre que je ne savais pas *parler sa langue;* je lui montrai mon album ainsi qu'aux lamas; puis je procédai à son portrait à l'aquarelle, et, quand il fut terminé, ils l'examinèrent tous à loisir, s'étonnant de la ressemblance et riant aux éclats de contentement.

Le Khoutoukhta, voyant le morceau de gomme qui me servait à effacer le crayon, se figura que c'était une tablette de couleur; il le prit et essaya de faire un trait, mais, aussitôt qu'il sentit son élasticité, il le rejeta avec frayeur et secoua ses doigts comme quand on touche quelque chose de repoussant. J'éclatai de rire malgré moi. Les lamas effrayés se levèrent brusquement de leur place en criant : « Feu? Brûlant? » Le Khoutoukhta se mit à rire lui-même de sa frayeur et rassura ses acolytes; la gomme passa de main en main, tous ne cessaient de s'étonner de son élas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticité et de sa propriété d'effacer le crayon. Après avoir remercié ce personnage d'avoir bien voulu poser, je pris congé de lui.

Notre interprète nous apprit qu'une discussion eut lieu ensuite entre les lamas, pour savoir s'ils avaient bien agi en permettant de faire le portrait d'une aussi sainte personne; ils se demandaient pourquoi l'on voulait faire ce portrait, et si cela n'amènerait pas de suites fâcheuses. Mais le Hyhène ou Khoutoukhta les tranquillisa sur ce point en leur expliquant que son image était faite pour être transmise à ceux des coreligionnaires qui habitent la Russie et qui n'ont pas le moyen de se rendre ici pour le saluer; il leur serait agréable de posséder au moins son portrait. Toutefois le Khoutoukhta ne put se décider à permettre au photographe de prendre la vue du temple avec les lamas récitant leurs prières; il ajouta que lui-même ne voyait pas de mal à cela et n'avait aucune objection à faire; il comprenait même l'intérêt que nous aurions trouvé à cette reproduction; mais la superstition des lamas est telle, qu'il ne voulait pas s'exposer à leurs reproches et s'attirer leur mécontentement.



Portrait du Khoutoukhta, grand prêtre du Thibet.
Dessin de E. Ronjat.

Nous nous remîmes en route. Une grande partie des steppes était déjà derrière nous, la localité devenait de plus en plus montagneuse, et le 9 août, le soir, j'aperçus pour la première fois l'ancienne Grande Muraille; il faisait nuit et il m'était impossible de rien distinguer. Aussi, le lendemain matin, je me levai de bonne heure pour jeter un coup d'œil sur les environs. J'allai à un endroit admiré par tous les voyageurs et où j'aperçus pour la première fois la Chine proprement dite.

De l'ancienne Grande Muraille on sait qu'il ne reste qu'un rempart peu élevé, avec des tours carrées, qui se rétrécissent vers le haut. On aperçoit surtout ces tours sur les sommets des montagnes à travers lesquelles la muraille serpente. Je montai sur l'une d'elles pour mieux contempler le paysage; il n'est guère possible de décrire tout ce que l'œil embrassait : montagnes, vallées, gorges, pentes avec leur végétation; pâturages, fermes et lacs. On sent la présence de l'homme, tout y est plein de vie, et non d'une vie de village ou de ville, mais de celle d'un État.

Nous partons! C'est aujourd'hui que nous faisons notre entrée dans la première ville de la Chine : Kalgan. Nous descendons la montagne par un sentier si étroit que deux voitures peuvent à peine passer à côté l'une de l'autre; à notre droite se déroule la Grande muraille lézardée, détruite par les siècles et couverte de plantes; à gauche, une pente se dirige vers la plaine, avec terrasses artificielles et champs de chanvre, de millet, d'avoine et de pommes de terre. Des Chinois, on en voit partout, à longues tresses, nu-tête, vêtus de chemises blanches et de larges pantalons bleus; les Chinoises sont à peu près nues, avec un seul jupon à bretelles; les enfants, coiffés de fleurs, sont nus ou presque nus.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est ce passage brusque d'un désert aride, où nous étions hier, à une contrée aussi fertile et peuplée. Il me semblait voir un village interminable à maisonnettes couvertes de verdure, avec jardins et parterres, le tout très propre et agréable à l'œil.

A Kalgan, nous sommes logés chez des négociants russes qui nous avaient invités à s'arrêter chez eux : agréable repos après les privations du désert!

Kalgan ou Tchang-Tzia-Koou[1] est située dans une gorge formée par des montagnes rocheuses, à la base desquelles on voit des rangées de maisonnettes et de boutiques, dont l'ensemble forme le faubourg ou plutôt le quartier *extra-muros* de la ville.

Quant à la ville elle-même, entourée d'un mur crénelé, elle est très malpropre : partout des tas d'immondices que les mendiants ramassent pour les revendre comme engrais.

Grand commerce de détail de marchandises de toutes sortes. Je n'ai point vu une seule boutique où l'on vendît du thé, mais il y a ici, à ce qu'on dit, des

1. Tchong-kia-keou, d'après Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Grande Muraille à travers la porte Gouan-Goou (voy. p. 6). — Dessin de Dosso.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

magasins de thé en gros. En revanche on voit de l'ail partout, amoncelé en tas, ou attaché par bottes sous les toits et les fenêtres; les Chinois en font une consommation formidable. Beaucoup d'enseignes sont suspendues verticalement ou clouées au-dessus de l'entrée des maisons, avec inscriptions et signes symboliques, ce qui donne à l'ensemble un aspect assez pittoresque. On vend partout : dans les boutiques, dans les rues, sur les places, tous les comestibles possibles et surtout des fruits.

Avant notre départ un Chinois vint nous voir. Convenablement habillé, avec des bottes de velours, il nous salua en langue russe. Il nous expliqua qu'ayant entendu parler de notre passage, il venait nous offrir ses services comme interprète, ou, si on le préférait, comme simple domestique.

Ce Chinois était chrétien; encore enfant il fut amené en Sibérie, où un négociant russe le fit baptiser et lui donna le nom de Théodore.

Nous consentîmes à le prendre, et il courut aussitôt chercher sa petite malle. Nos compatriotes établis à Kâlgan le connaissaient un peu, et, d'après eux, son seul défaut était de ne pouvoir rester longtemps en place et de changer souvent de résidence.

Après avoir traversé, sans presque nous y arrêter, les villes de Suen-Hoa-Fou, où se trouve une mission catholique française, de Tsy-min-y[1] et de Scha-Tchen, nous arrivâmes le 17 août devant un embranchement de la Grande muraille qu'il fallait franchir en passant sous la porte Gouan-Goou. J'en pris le croquis, puis j'allai visiter cette partie du monument dans ses détails.

Mes compagnons étaient déjà partis; un seul guide m'attendait, mais j'avais tout oublié, heureux de pouvoir contempler ce monument de l'antiquité la plus reculée, unique en son genre.

La base de la Grande Muraille est construite avec d'énormes blocs de granit et de quartz rougeâtre. Pour monter je dus passer sous la porte, qui m'introduisait dans la Chine proprement dite; là, je trouvai un escalier qui donnait accès sur la plate-forme. Je suivis le mur dans sa direction nord ; le mur en haut est d'une largeur de sept pas; il est pavé en carreaux de brique d'environ quarante centimètres carrés et de neuf centimètres d'épaisseur. Le parapet du côté nord, c'est-à-dire du côté extérieur, est de hauteur d'homme; celui du côté sud, ou intérieur, est de moitié de hauteur d'homme. Par endroits les carreaux manquent et l'espace est couvert de lichens blancs, jaunes et noirs; ailleurs toute la plate-forme disparaît sous une herbe épaisse et haute, à travers laquelle il est difficile de se frayer le chemin. Ces plantes couvrent les canons en fonte d'un mètre de longueur. Quelques-uns de ces canons sont encore dans leurs embrasures, du côté nord du mur, et il y en a peut-être qui sont chargés depuis des siècles.

1. Ki-min-y, d'après Mme de Bourboulon.

En suivant le mur, toujours dans la même direction, j'arrivai à une tour qui avait l'air d'une petite maison à plusieurs pièces communiquant entre elles. Ces chambres sont pleines de gravois, et la vigne sauvage y pousse comme dans les serres chaudes.

Certains endroits sont tout à fait en ruine et laissent à découvert des poutres en bois, d'ailleurs parfaitement conservées. En examinant de plus près cette tour, j'arrivai à cette conclusion, qu'à part son but défensif, elle avait une grande valeur comme monument architectural ; tout y est artistement combiné. Les briques au-dessus des portes et fenêtres sont disposées en demi-cercles réguliers; le parapet, en haut, est en briques posées de biais; les seuils des portes sont en granit avec dessins taillés dans la pierre. Il y a aussi des gouttières pour l'écoulement de l'eau ; les chêneaux en pierre qui les terminent ont la forme de têtes de dragons; les escaliers sont bien disposés; tout démontre que la construction ne s'est pas faite à la hâte et en vue seulement de la défense.

La Grande Muraille a partout, du moins en cet endroit, la même hauteur. Elle suit parallèlement la superficie du sol sur lequel elle est construite : elle monte ou descend, et, par suite, sa surface se transforme en escalier à marches d'une hauteur démesurée.

Debout sur la tour je contemplai le paysage silencieux et désert, reportant ma pensée vers le passé lointain, vers le temps de la construction de cette muraille, et je me représentai la fourmilière des travailleurs, traînant briques, blocs de granit, eau, chaux, poutres, etc. La légende prétend qu'un million d'hommes à la fois fut employé à cette construction. C'était comme en Égypte.

Il fallait partir, et je quittai la muraille en suivant silencieusement la route avec mon guide, vu l'impossibilité où nous étions de nous entendre. Il faisait nuit lorsque j'arrivai à la station Tziui-Youn-Guang, la dernière station avant Pékin.

Le lendemain, après avoir traversé champs, cimetières, villages abrités par l'ombre des ifs et des mélèzes, nous entrons dans une large rue du faubourg de la capitale, assez boueuse à ce moment par suite de pluies récentes, et au fond de laquelle on aperçoit le mur d'enceinte de la ville, surmonté d'un bastion énorme et original.

A peine entré dans la rue, je sens un changement dans l'air; il est rempli ici d'émanations désagréables. En revanche quel spectacle curieux! Enfants, femmes, hommes, chevaux, mulets, ânes, tout cela ne forme qu'une seule masse, masse remuante et braillarde; boutiques de charbon de terre, de cercueils, boucheries, cuisines en pleine rue; vendeurs ambulants criant ou chantant leur marchandise; mendiants à tristes figures et tête chevelue; un cheval mort au milieu de la rue; des chameaux ruminant leur nourriture; un énorme bazar à travers lequel nous avançons à cheval : tel est le tableau qui s'offrit à ma vue.

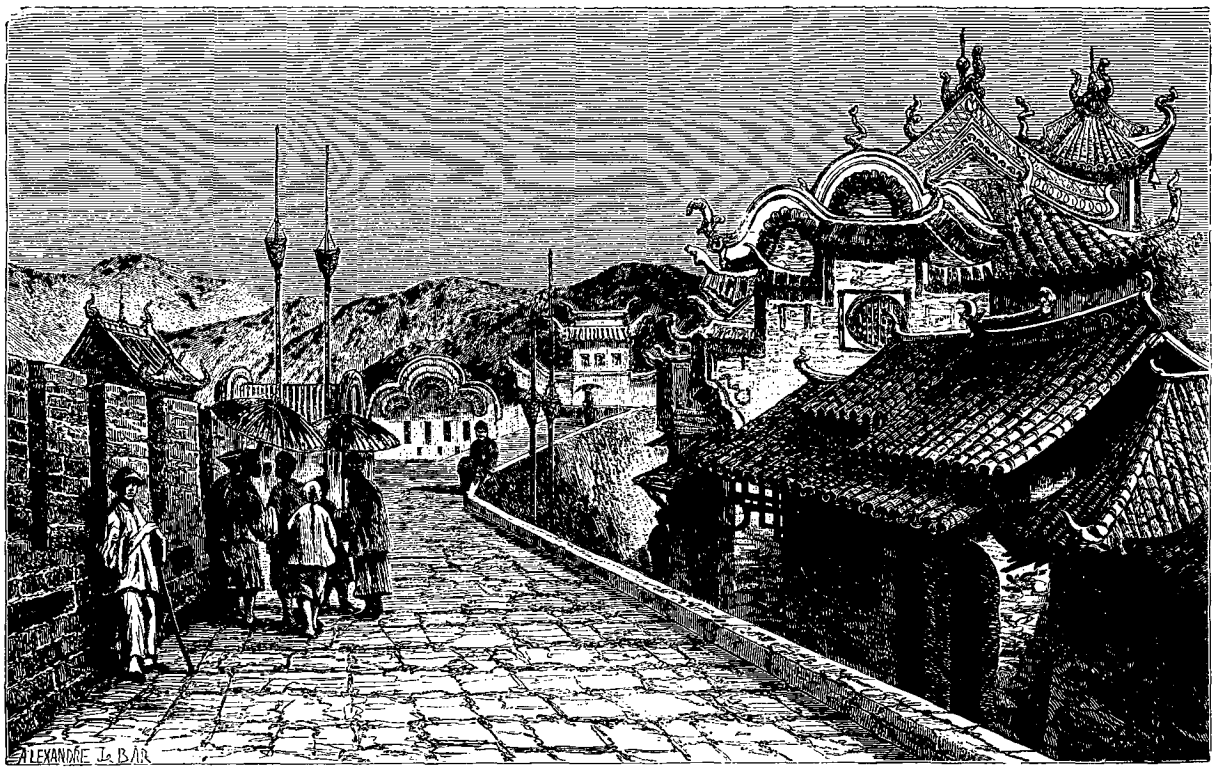
Nous passons sous une porte qui permet de juger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la largeur du mur d'enceinte; nous suivons une large rue qui n'est point pavée et où la poussière est épaisse.

Une foule immense s'y presse, les uns à pied, beaucoup à ânes; des marchands assis sur des bancs sous des parasols vendent des fruits et des mets préparés dans des tasses ou sur des plateaux; le tout est recouvert d'une couche épaisse de poussière. Nous traversons la porte d'une tour fraîchement peinte en rouge; elle est en bois sur fondement de pierres; deux rues passent dessous et s'y croisent; nous prenons à droite, dans une rue dont le milieu a l'air d'un remblai; les maisons à un étage qui bordent cette rue sont en contre-bas; elles ont toutes des boutiques ou magasins avec des façades artistement décorées, sculptées à jour, dorées ou en laque. A côté de ces magasins resplendissants de dorure, on voit une rangée de baraques couvertes de haillons, et à terre partout des ordures et des immondices.

Voici un autre mur d'enceinte; la rue passe sous une double arcade, et sous l'auvent de cette porte, à l'air libre, se trouve, entre les deux portes ou arcades, un restaurant qui doit faire d'excellentes affaires. Les tables sont couvertes de plats tout chauds, de fruits, de théières d'eau bouillante et d'une grande quantité de vaisselle. Nous passons si près des consommateurs qu'il nous faut faire attention pour ne pas enlever leurs assiettes avec nos pieds. Cette porte donne entrée dans



Mur qui sépare Pékin en deux parties. — Dessin de A. de Bar.

la ville impériale, c'est-à-dire la partie centrale de Pékin également entourée d'un mur.

Nous traversons encore beaucoup de rues et de ponts jetés sur des canaux ou de petites rivières.

Enfin, nous apercevons au-dessus d'une grande porte cochère le pavillon russe. Notre ambassade est juste en face de celle des États-Unis.

La colonie russe de Pékin se partage en deux groupes assez éloignés l'un de l'autre : le premier, occupé par l'ambassade, s'appelle la Cour du sud; l'autre, par la mission religieuse, la Cour du nord. Les constructions de l'ambassade se divisent en deux parties, la cour et le jardin; la première est occupée par les gens de service, les Cosaques attachés à l'ambassade, les écuries, les cuisines, etc. Dans le jardin se trouvent la maison de l'ambassadeur, les habitations des autres membres de la légation et la chapelle.

Le lendemain matin, je me hâtai d'aller grimper sur quelque hauteur afin de pouvoir jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville. On m'avait conseillé de parcourir le mur qui sépare Pékin en deux parties : la ville mandchoue et la ville chinoise. Je m'y rendis avec M. Popow, drogman de notre ambassade, qui a bien voulu me guider dans mes promenades. Ce mur a trente pieds de hauteur et vingt-cinq d'épaisseur, un peu moins au sommet qu'à la base. Des plans inclinés dans le mur donnent accès à la plate-forme.

Pékin, vu à vol d'oiseau, n'a point le caractère d'une ville. On peut juger du vaste espace qu'il occupe par les tours du mur d'enceinte qu'on aperçoit dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lointain; mais cette capitale a plutôt l'air d'un faubourg ou d'un village suburbain que de ce que nous appelons une grande cité : elle est très riche en jardins au milieu desquels émergent les toits des maisons. Je parcourus le mur sur une longueur de cinq verstes environ et j'y rencontrai plusieurs maisonnettes de gardiens sans deviner ce qu'ils étaient chargés de garder. Ces maisonnettes ont des cours et des parterres; on y voit aussi des animaux domestiques. La hauteur du mur empêche le bruit de la ville d'y arriver; la tranquillité y est complète.

Les jours suivants, nous rendîmes visite à notre mission, dirigée en ce moment par le P. Palladius, savant sinologue, mort depuis; puis à la mission catholique, où j'ai pu voir les collections réunies par les soins du savant missionnaire français le P. Armand David. Quelques jours plus tard, je parcourus, toujours avec M. Popow, la ville chinoise proprement dite[1].

Vers la fin du mois d'août, nous allâmes faire un tour au nord-ouest de Pékin, où se trouvent les trois parcs impériaux, connus sous le même nom de Youan-Ming-Youan, les monastères et les temples, situés dans une charmante localité au pied de montagnes. Les étrangers habitant Pékin louent ces temples pour y passer l'été.

Un peu plus tard, profitant d'une absence de notre chef Sosnowsky, parti pour Tien-Tsinn, je m'installai dans le temple d'Y-Gouan-Sy, en compagnie de Théodore et de deux guides, qui me servaient aussi de porteurs. Je passai mes journées à dessiner ou à recueillir des insectes, ne rentrant au temple que vers le soir.

Les jours où je rentrais de meilleure heure, je me plaisais à regarder un jeu des Chinois, dont mon interprète Théodore était un amateur passionné. Cet amu-



Cuisines en plein air et cuisinier ambulant à Pékin (voy. p. 6). — Dessin de A. Ferdinandus.

sement original est le combat des grillons (*Grillus campestris*), qui rappelle les batailles de coqs en Angleterre. Ce genre de plaisir, très commun à Pékin et dans les environs, constitue une branche importante de commerce par suite des divers outils indispensables pour la chasse des grillons, leur entretien et l'organisation même de la lutte.

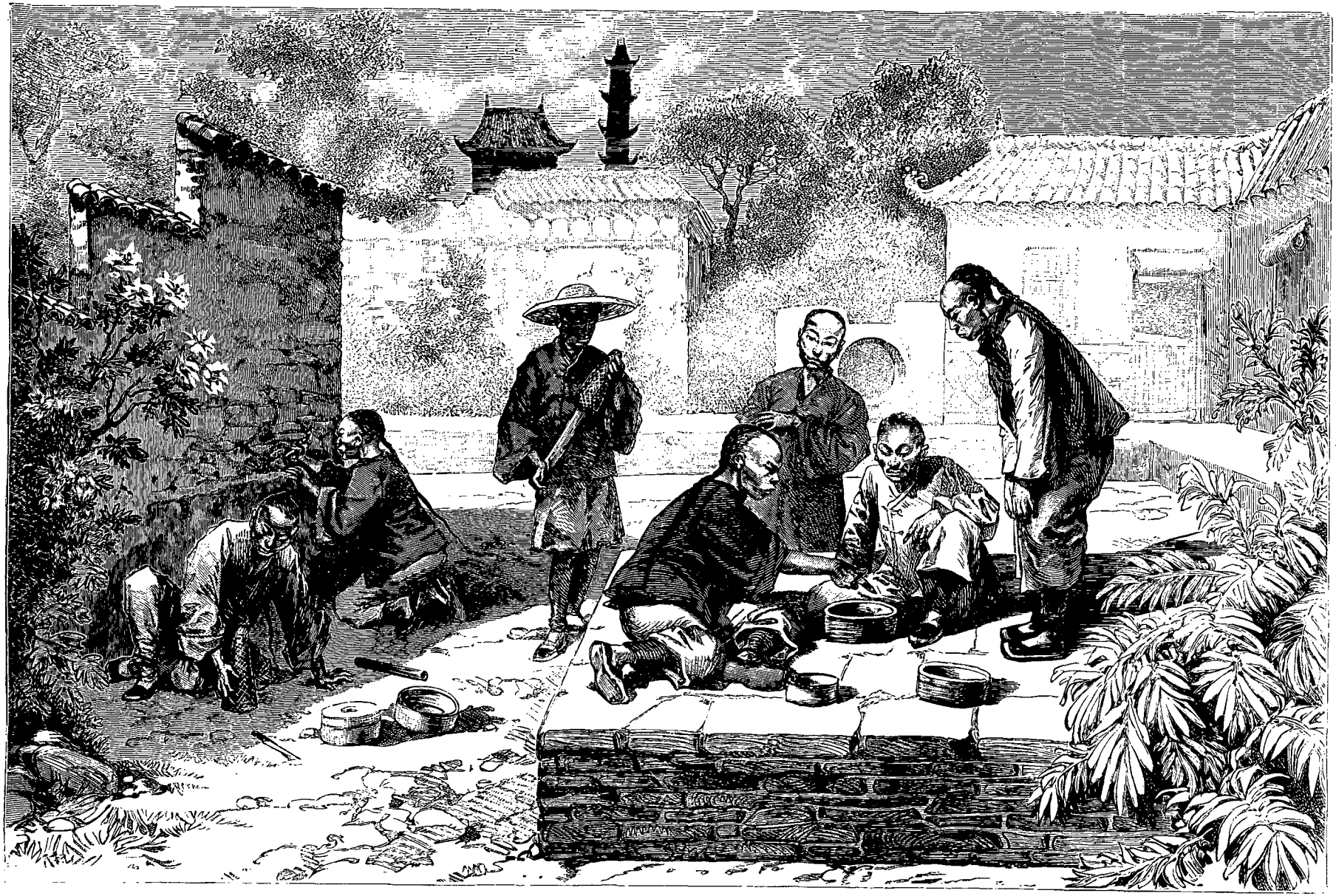
Voici quels sont ces instruments : un ciseau pour déblayer la terre ou élargir les fentes où se cachent les insectes, une cloche en fil de fer, un tube de quelques centimètres de longueur ouvert aux deux bouts, et deux tasses dont la plus grande est munie d'un couvercle. La tasse où l'on garde les grillons contient deux petits plats pour l'eau et pour le riz et une petite guérite qui sert de refuge à l'animal. Une ouverture est pratiquée au couvercle afin qu'on puisse forcer le grillon à sortir, en soufflant dessus. La cloche et le petit tube sont indispensables pour s'emparer de l'insecte sans le toucher, de peur de l'endommager et de le rendre impropre à la bataille.

Plus d'une fois j'observai Théodore employant des heures entières à la recherche et à la chasse des grillons. Quand il en avait expulsé un de son refuge, il le couvrait de la cloche avec précaution; et lorsque l'insecte grimpait et s'accrochait aux parois, il lui présentait le tube dans lequel celui-ci entrait immédiatement. Alors, transportant le tube sur la tasse, il soufflait dedans et faisait tomber le grillon.

Voici maintenant comment se passe le tournoi : Les propriétaires des grillons arrêtent préalablement les conditions du combat et surtout déterminent le mo-

1. Nous omettons le séjour à Pékin. Cette ville a été amplement décrite dans le *Tour du Monde*, par M. Choutzé. — Voy. t. XXXI, p. 305, 321, 337 et 353; t. XXXII, p. 193, 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat de grillons. — Dessin de A. Ferdinandus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment où l'on devra considérer la victoire comme certaine. On s'entend aussi sur le prix à décerner au vainqueur.

Ces règles acceptées de part et d'autre, on descend les deux héros dans une tasse ouverte, à fond plat et à parois verticales. Tous les spectateurs du tournoi font des paris pour ou contre.

Aussitôt qu'ils se touchent, ces insectes commencent la bataille; ils s'étreignent corps à corps comme les hommes et se portent des coups avec leurs mandibules aiguës; ils se battent jusqu'à ce que l'un d'eux commence à reculer ou soit projeté hors de la tasse, à la grande joie du propriétaire du vainqueur et à la honte et à la confusion du propriétaire du vaincu.

Dans les bazars et dans les rues de Pékin on vend de ces lutteurs dont le prix varie d'un rouble à trente; cela dépend des états de service du grillon, et tel est l'acharnement des Chinois pour ces tournois que des personnes aisées y ont perdu toute leur fortune.

Après mon retour à Pékin, M. Popow me conduisit un jour, ainsi que le photographe, chez un Chinois du nom de Yan-Fan, homme extraordinaire sous tous les rapports. La maison de Yan-Fan, située dans la ville chinoise, n'était pas bien éloignée de l'ambassade. Nous fûmes reçus par le fils de Yan, jeune homme de vingt ans, qui nous introduisit dans le cabinet de travail de son père, meublé à l'européenne et éclairé par des fenêtres vitrées.



Portrait de Fan-Yan. — Dessin de E. Ronjat.

Yan-Fan ne se fit pas attendre longtemps. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, assez gros. Après un échange de quelques phrases banales, il engagea la conversation sur les sciences, la médecine, la photographie et la chimie. Il était très difficile de soutenir cette conversation à l'aide d'un interprète peu familier avec les termes scientifiques, qui, du reste, n'existent pas dans la langue chinoise.

Pour couper court à notre embarras, je demandai la permission de visiter la maison, les cours et le jardin, et même de prendre quelques croquis, ce qui me fut immédiatement accordé. Yan me montra une petite usine à gaz, qu'il avait installée pour l'éclairage de sa maison; il espérait obtenir dans un avenir peu éloigné le privilège de l'éclairage au gaz de la capitale. Il avait aussi un télégraphe, moins pour le besoin de sa maison que par amour de la science; puis un laboratoire de photographie et tout un cabinet de machines à vapeur qu'il avait fait venir d'Europe.

Son jardin, ou plutôt son jardinet, avait peu d'arbres, de fleurs et de verdure; en revanche il était rempli de kiosques, de pavillons, de rochers artificiels, de grottes, d'escaliers, de ponts, d'aquariums, etc.

Bientôt nous prîmes congé de Yan; il fallait se hâter, car la fermeture des portes entre les villes chinoise et mandchoue devait avoir lieu plutôt que d'habitude par suite de l'absence de l'empereur. Sur notre chemin, les Chinois, qui savaient que les étrangers habitent la ville mandchoue, nous invitèrent à nous dépêcher. Il ne nous restait plus que quelques pas à faire, lorsque la porte fut brusquement fermée.

Vainement M. Popow s'adressa-t-il au portier qui faisait grincer, en dedans, la clef dans la serrure; il n'obtint point de réponse; du reste il y avait de chaque côté de la porte une foule d'autres retardataires, ce qui arrive journellement. M. Popow voulut s'adresser à l'agent de police, dont la maisonnette était à côté, mais ce fonctionnaire était absent et les gardiens présents, tout en nous donnant des marques de respect, ne se décidèrent point à violer le règlement; ils nous expliquèrent que ce serait risquer leurs têtes, qui, le lendemain même, pourraient bien être exposées dans des cages au-dessus de la porte.

A ce moment nous vîmes arriver le fils de Yan, envoyé par son père avec ordre de nous suivre et en cas de retard de nous inviter à aller passer la nuit chez lui. Le jeune homme affirma que si nous refusions, son père viendrait lui-même nous chercher. Il fallut accepter.

Le cabinet de travail de Yan était éclairé au gaz; à part les becs dans le mur, une lampe à gaz avec un tuyau en caoutchouc brûlait sur la table. En attendant le dîner, Yan me montra son baromètre anéroïde et deux microcospes dont il ne savait pas trop se servir.

Après le thé, le dîner fut servi à l'européenne, avec couteaux, fourchettes et assiettes chiffrées; mais il n'y avait ni nappe ni serviettes. Le maître de la maison, tout en essayant lui-même de se servir de sa fourchette, le plus souvent mangeait avec ses doigts et crachait par terre à chaque instant. Par une attention toute bienveillante, le dîner fut suivi de café, dont les Chinois ne font guère usage.

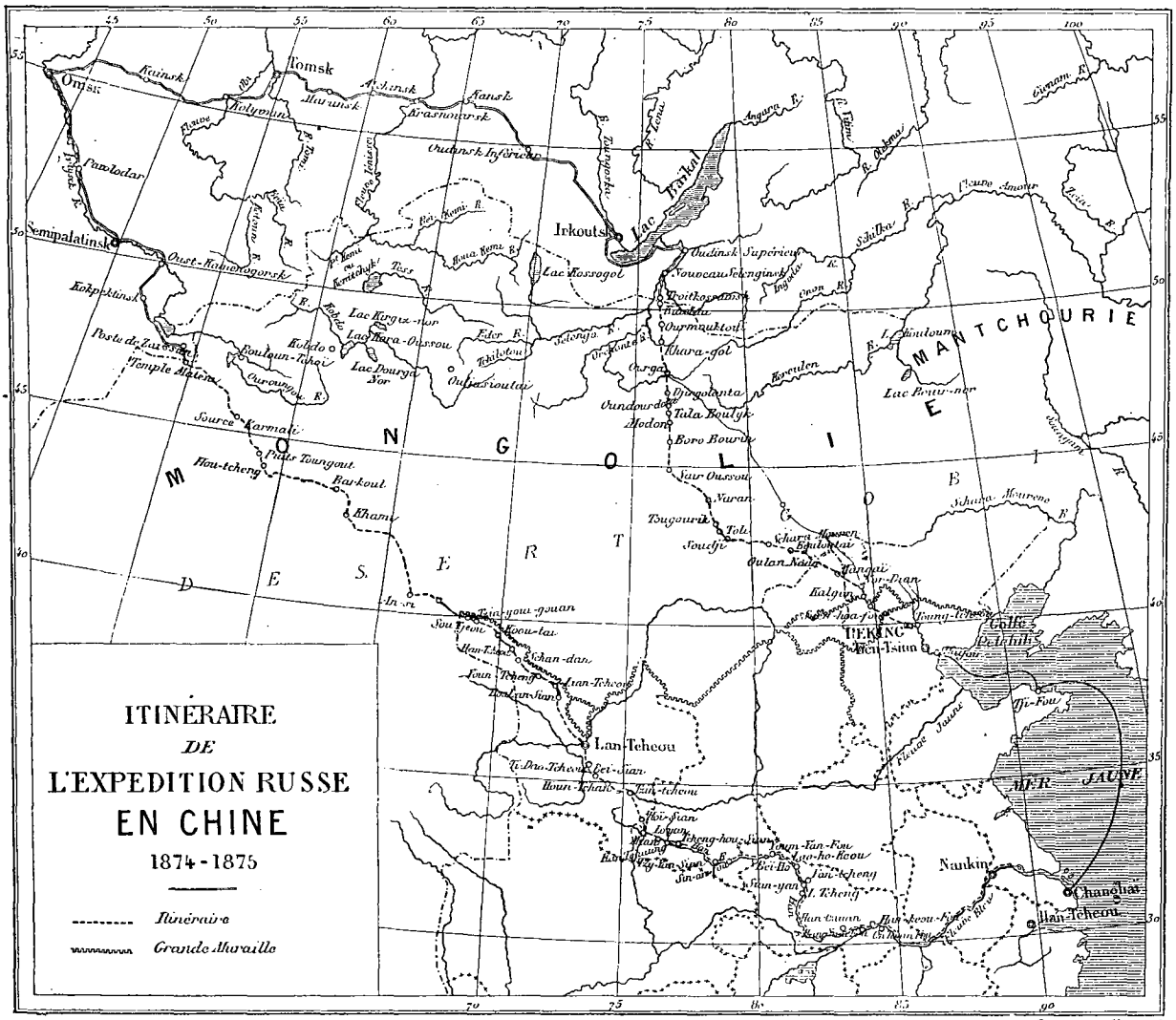
Je fis le portrait du maître de la maison; il courut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le montrer à ses trois femmes et revint une minute après avec trois éventails, que celles-ci me demandaient d'orner de dessins, comme souvenir.

A une heure du matin, nous allâmes nous coucher dans des lits fournis de matelas, oreillers et couvertures, sans draps et sans taies d'oreiller. A notre réveil, le matin, on nous servit du thé. Après en avoir avalé une tasse, nous quittâmes notre hôte.

Le lendemain, nouvelle visite chez Yan-Fan pour examiner en détail la disposition intérieure de la maison et de ses dépendances. Trois salons étaient meublés en partie à l'européenne et l'un d'eux était orné d'un grand portrait à l'huile de Yan, fait par un peintre russe. Dans une des pièces, il y avait un petit temple en bois (modèle), posé sur une table, des vases et des tasses avec offrandes : riz, froment, etc.; c'était pour ainsi dire l'oratoire de la maison. Il s'y trouvait aussi deux grillons sous deux cloches de verre, entretenus pour les luttes; le fond de ces cloches était plein de sable et de riz cuit. Yan eut l'air tout confus quand je prononçai en chinois le nom de « tziuï-tziur », ce qui veut dire grillon.



De Pékin nous devions nous rendre par voie de terre à Han-Kéou, quand à la fin de septembre nous apprîmes que cet itinéraire venait d'être changé. Matoussowsky, l'interprète et un Cosaque suivraient seuls ce chemin; le reste de la mission se rendrait à Tien-Tsinn et de là par mer à Changhaï. Je demandai au chef la permission de suivre aussi la voie de terre, comme plus profitable pour un naturaliste; non seulement cette faveur me fut refusée, mais le soir même Matoussowsky reçut aussi contre-ordre. Seuls Andreïewsky et un vieux Chinois du nom de Siuï, qui avait habité Kiachta et que le chef avait engagé comme interprète, se rendront par cette voie, avec des instructions détaillées et deux cent quarante roubles (mille francs environ) pour parcourir un espace de deux mille verstes.

Le 9 octobre, nous allâmes à la mission, où le P. Palladius devait célébrer un service à notre intention. Je fus très étonné de voir des Chinois dans le chœur et de les entendre chanter en langue russe. C'étaient les descendants des habitants de la ville d'Albazine, faits prisonniers par les Chinois et emmenés à Pékin il y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

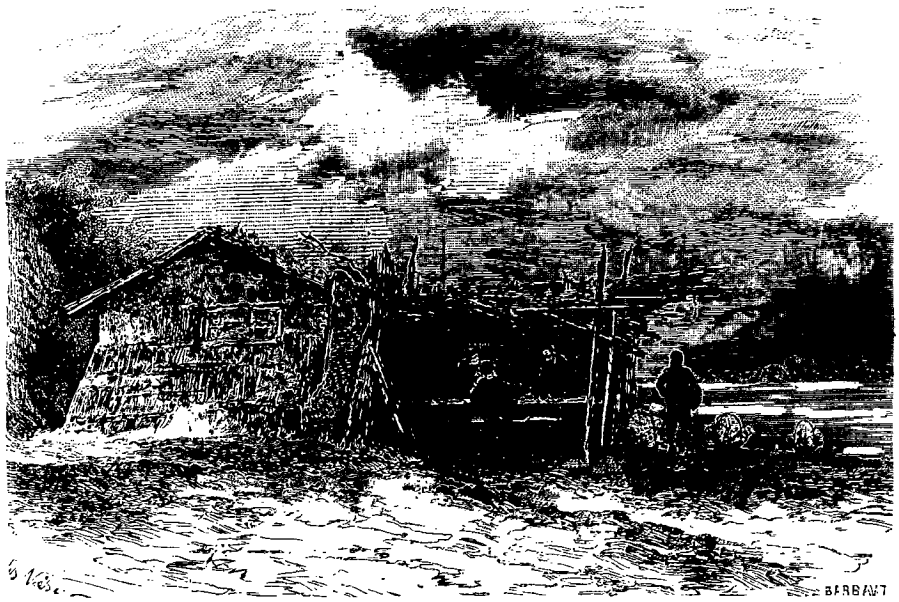
a plus de deux siècles. Ils ont conservé la religion de leurs ancêtres et une image de saint Nicolas, aujourd'hui placée dans l'église de la mission.

Après le déjeuner, nous quittâmes l'ambassade, et il me sembla que c'était à ce moment seulement que je passais définitivement la frontière de mon pays.

Enfin nous voilà hors de Pékin; je me retourne pour jeter un dernier coup d'œil à l'enceinte grandiose de cette capitale, que je quittais pour toujours. Nous suivons les faubourgs sud de la ville et nous entrons dans les champs, qui sont loin de ressembler à ceux de notre pays, toujours solitaires et silencieux. Ici tout est animé : les villages se succèdent presque sans interruption, ainsi qu'un nombre incalculable d'auberges, et une foule d'hommes à pied, à cheval ou montés sur des ânes ou des mulets; marchands de poissons, marchands de légumes; brouettes chargées de caisses et de malles, traînées par des hommes. Beaucoup de ponts en pierre, entre autres le fameux pont historique de Pa-li-kao.

C'est ainsi que sans trop s'en apercevoir nous parcourûmes les vingt-cinq verstes qui séparent Pékin de Toung-Tcheou, dont le mur d'enceinte tombe en ruine. Nous arrivâmes sur le quai du Peï-Ho, première rivière navigable que je vois en Chine. Quelle animation! quelle quantité de bateaux grands ou petits! la rivière en est encombrée dans toute sa largeur; c'est une véritable forêt de mâts. Parmi ces bateaux, les uns prenaient des passagers, les autres chargeaient ou déchargeaient des marchandises.

Ce qui m'avait frappé surtout dans cette masse d'embarcations, c'était l'ordre parfait avec lequel les uns descendaient la rivière, tandis que d'autres s'avançaient par séries pour occuper leurs places, sans qu'il



Une gargote au bord du Peï-Ho (voy. p. 14). — Dessin de Th. Weber.

y fût besoin d'agents chargés d'aucune surveillance. Personne n'avait l'air d'être pressé.

Avant de nous installer dans les jonques qui devaient nous conduire à Tien-Tsinn, nous allâmes souper dans un hôtel qui se trouvait sur le quai et qui était tenu par un négociant russe. On nous servit un souper de six plats; mais comme personne de nous n'avait faim, nous l'emportâmes avec nous. Il faisait déjà nuit lorsque nous passâmes sur nos jonques : il y en avait trois, avec des cabines assez grandes et commodes, et je m'installai dans l'une d'elles avec Matoussowsky. La nuit était fraîche, la rivière très animée; partout on entendait des conversations; on voyait des lumières se mouvoir sur le quai dans tous les sens, chaque passant avait une lanterne pour s'éclairer, la ville n'ayant aucun éclairage. Je restai sur le pont à regarder autour de moi, quand j'aperçus des fusées partir de l'un des bateaux.

« On veille un mort, » me dit Théodore.

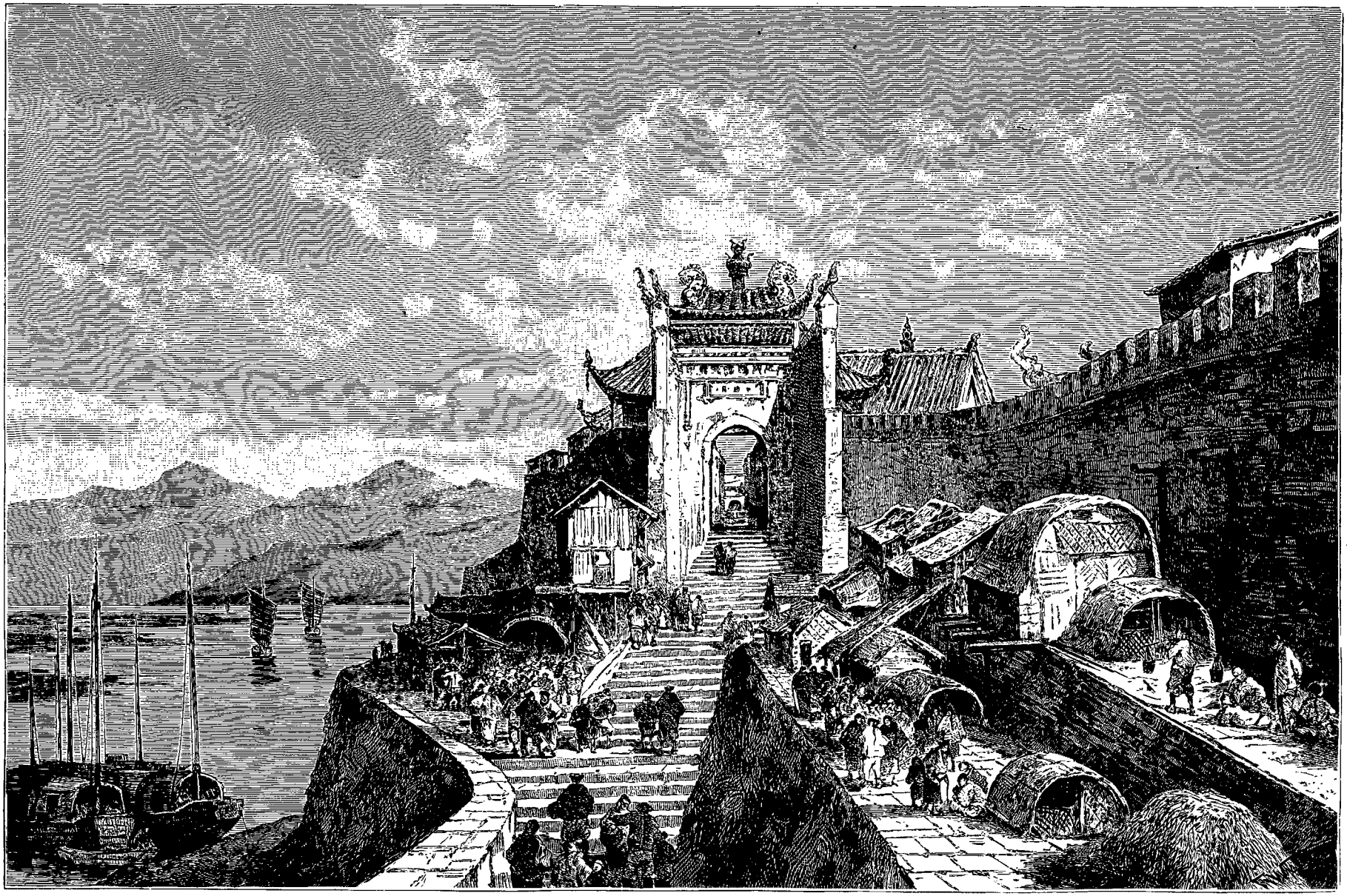
Et, en effet, je distinguai sur le pont de ce bateau un cercueil et un Chinois, qui se lamentait et frappait de temps à autre sur le couvercle.

Enfin arrive notre tour de départ, les rameurs poussent à la dérive en appuyant, sur le fond de la rivière, des gaffes en bambou; la ville disparaît et je ne vois plus que les bords déserts de la rivière.

Pour la plupart du temps les passagers ne descendent point du bateau dans la traversée de Tong-Tcheou à Tien-Tsinn, et on passe la nuit au milieu de la rivière, qui n'est guère profonde.

Les Chinois se munissent de tout le nécessaire pour leurs repas, mais il n'en était pas ainsi pour nous; une fois notre souper de la veille mangé, nous n'avions plus rien à mettre sous les dents, quoique nous eussions été avertis d'avance par nos compatriotes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte à Changhaï (voy. p. 14). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Nous nous en tirerons tout de même, » avait dit Sosnowsky.

Et au bout du compte nous restâmes sans manger toute une journée. Je me couchai affamé et je m'endormis. Sur ces entrefaites les Cosaques, plus affamés encore que nous, forcèrent les Chinois d'arrêter au premier village pour y acheter au moins du pain.

« Levez-vous, me dit Matoussowsky; voici la ville, allons manger. »

Je sors de la cabine et je vois quelques pauvres cabanes; devant l'une d'elles trois bancs : c'était le restaurant. Si pauvre et malheureuse que fût cette auberge, nous y trouvâmes du porc cuit, du foie, des choux et du pain.

Nous approchons de Tien-Tsinn, ville très commerciale et qui compte un demi-million d'habitants. Les bords du Peï-Ho deviennent plus animés; on voit des villages, des bateaux chargés de blé; voici le faubourg de la ville et le nombre des bateaux ou radeaux va en augmentant. Les toits des temples s'élèvent au-dessus des maisons. On aperçoit les murs lézardés de l'église catholique, triste souvenir de l'incendie et du massacre des Européens en 1870. Nous nous arrêtons devant le pont, qu'il faut ouvrir pour laisser passer les jonques aux mâts d'une certaine hauteur, ce qui a été fait immédiatement pour nous, malgré l'interruption de la circulation que cela causait. C'était une attention délicate envers des étrangers, car pour les Chinois on n'ouvre le pont qu'à des heures déterminées, et à ce moment même il y avait une quantité de bateaux qui attendaient l'heure habituelle de l'ouverture.

Après avoir passé devant la ville chinoise, nous voici au quartier européen. La frégate russe *Hermine* était là ainsi que des frégates anglaise, française et japonaise; elles sont en observation, comme une menace perpétuelle, depuis la catastrophe de 1870. Que l'on tente maintenant la moindre émeute, les canons de ces frégates réduiront la ville en poussière dans cinq minutes; les Chinois le savent bien, et la répétition du drame du 21 juin 1870 n'est plus à craindre.

J'eus l'occasion de faire connaissance avec le gouverneur général de la province Li-Houn-Tzang, qui a voulu visiter notre frégate. Le P. Palladius m'avait parlé de lui comme d'un homme remarquable, qui, quoique d'origine modeste, a su s'élever à un haut rang par ses qualités d'homme d'État et d'administrateur. Il était accompagné d'une suite nombreuse : pour l'intéresser, le capitaine de la frégate fit exécuter devant lui des expériences de torpilles. Nous fûmes présentés, Sosnowsky et moi, au mandarin, qui nous posa quelques questions sur notre voyage et exprima l'étonnement de nous voir nous hasarder dans des provinces où l'insurrection n'était pas entièrement vaincue. Il nous demanda si nous avions des armes, et, après avoir examiné une de nos carabines, exprima le désir d'en acheter un mille. Sosnowsky promit formellement de les lui livrer dans deux mois, malgré l'avis de notre consul qui voyait à cela de graves inconvénients (la Chine se préparait à ce moment à la guerre contre le Japon). J'appris plus tard que l'ambassadeur s'était en effet opposé à cette affaire.

Li quitta la frégate assez tard dans la soirée, après avoir vidé quelques verres de champagne, et nous nous embarquâmes à trois heures du matin sur le vapeur qui devait nous conduire à Changhaï.

L'ancienne petite ville de Changhaï, où nous débarquâmes le 21 octobre, est située à l'embouchure du Yan-Tze-Kiang, ce qui veut dire « Fils de l'Océan ». Elle est connue dans le monde entier comme centre commercial du Céleste-Empire.

Les Anglais, peuple pratique, avaient prévu depuis longtemps l'importance de ce point et ils s'y établirent dès 1841. Aujourd'hui cette colonie représente toute une ville, « la ville des palais », comme on l'appelle quelquefois. Habitée par des représentants de dix-huit nations, elle jouit de tous les avantages des villes d'Europe.

On entre dans les eaux de l'immense fleuve sans s'en douter, et du pont du navire on ne peut guère en apercevoir les bords; il en est de même encore quand en quittant le Yan-Tze on entre dans son affluent Wou-Soung; mais à mesure qu'on le remonte on commence à rencontrer les villas avec leurs serres, leurs salles de bain et autres dépendances. On voit flotter les pavillons de tous les pays, on entend siffler les machines et résonner les coups de marteau. De la Chine, il n'en est plus ici question; c'est la vie de l'Occident civilisé acclimatée sur une plage de l'extrême Orient.

Notre bateau longe le quai, où s'élèvent d'immenses fabriques et des dépôts de marchandises et de charbons. C'est le quartier ouvrier; plus loin se trouve le quartier européen, avec ses rues propres et pavées.

Notre intention étant de ne rester que deux jours à Changhaï, je me hâtai d'étudier la ville le plus vite possible.

Parmi les établissements que j'ai pu visiter dans le quartier mixte de Changhaï, je citerai les dortoirs communs ou asiles de nuit, les bains et les fumoirs ou boutiques où l'on fume de l'opium. L'asile de nuit consistait en une longue salle dont la porte donnait sur la rue; sur le côté gauche de cette salle étroite, il y avait une espèce d'armoire divisée en quatre rangées superposées et de longueur suffisante pour une personne de taille ordinaire. Chacune de ses cages représente un numéro, et se loue pour la nuit soit à des personnes de passage à Changhaï, soit à des retardataires qui ne peuvent pas rentrer dans leur quartier, soit enfin à des voyageurs. Dans ces cabines il n'y a ni draps, ni couvertures, ni oreillers; la plupart des Chinois partant en voyage emportent avec eux leur literie. Dans la salle il n'y avait ni propriétaire, ni garçon, parce que d'habitude on ne se fait payer que le matin. Les compartiments inférieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont occupés les premiers; j'entendais ronfler déjà au rez-de-chaussée de l'armoire, quand à l'entresol et au premier on se préparait à peine à se coucher en y grimpant à l'aide d'une échelle; le quatrième et dernier étage était encore vide.

Les bains de vapeur ressemblent aux bains populaires russes, moins la propreté, et en plus l'air y est lourd. La porte d'entrée donne directement dans la salle des bains. Où se déshabillent les baigneurs? je n'ai pu l'apprendre.

J'allai voir aussi les fumoirs ou tabagies, qui ressemblent un peu à nos petites brasseries, avec cette différence qu'au lieu de tables et de chaises il n'y a là qu'un certain nombre de *kangs* ou couchettes couvertes de drap, de feutre fin, ou de nattes et de traversins. Au moment où j'entrai, plusieurs de ces *kangs* étaient déjà occupés par des fumeurs, et sur l'un je voyais couchés un homme et une femme, à côté l'un de l'autre, fumant l'opium tous deux. Le garçon de l'établissement vint immédiatement nous demander, du ton le plus simple, combien de pipes il fallait nous servir, ce qui m'autorise à croire que ces tabagies sont fréquentées par des Européens; sur notre refus il alla reprendre sa place sans faire aucune observation, et nous voici donc comme de vrais inspecteurs, passant d'une pièce à l'autre, examinant les fumeurs sans qu'un seul ait songé à se plaindre de ce sans-gêne de notre part. Tout au contraire, l'un des



Asile de nuit à Changhaï. — Dessin de A. Ferdinandus.

Chinois qui avait sa pipe toute préparée me l'offrit de la manière la plus aimable, en disant : « Tzin-tzin, » c'est-à-dire : je vous prie.

Chaque pipe d'opium coûte de dix à quinze cents (cent cents font un dollar) et les Chinois fument de suite deux ou trois pipes; ceux auxquels leurs moyens le permettent, cinq et sept. Ordinairement on fume trois ou quatre fois par jour, ce qui fait une dépense d'un dollar par jour.

En général on se figure que l'opium donne des visions agréables; c'est une erreur, il ne procure même pas le sommeil. On commence à fumer l'opium comme chez nous l'on commence à fumer le tabac; une fois l'habitude prise il est impossible de s'en débarrasser. Les vieux fumeurs ne tombent pas du tout dans une somnolence accompagnée de visions, comme on le suppose. Ils croient seulement se sentir plus forts, plus gais et plus courageux; mais avec le temps ils ressentent des douleurs dans le dos et dans l'estomac; ils ont la tête lourde et les yeux pleins de larmes, ils ressentent une faiblesse générale et une tristesse qui passent aussitôt qu'ils fument, mais qui les mènent assez rapidement à la misère et à la mort.

J'ai pu visiter aussi la ville chinoise. On s'y croirait dans un grand bazar de friperie et de vieilleries; on vend de tout dans des rues étroites et sales.

Je m'arrêtai devant un confrère, esculape indigène, assis sur une chaise pliante à l'ombre d'un énorme parasol carré, dans le genre d'une tente. Tous ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remèdes étaient étalés là, devant lui, sur une petite table : racines, herboristerie, crânes d'animaux; il y avait un crâne de tigre, le squelette d'un singe, des écorces de fruits, des peaux de vipère, de hérisson et de crocodile, des cornes de chevreuil, des chauves-souris desséchées, des pattes d'ours, etc., etc. Parmi les instruments de chirurgie il n'y avait que des aiguilles et des ventouses en bois.

En notre présence un malheureux, malade et maigre, vint demander une consultation; j'observai attentivement le charlatan, avec d'autant plus de plaisir que celui-ci ne se doutait guère qu'un vrai médecin le regardait. D'un air important, il tâta le pouls et fit une grimace significative, puis, prenant une de ses aiguilles, il la lui enfonça dans le dos au-dessous de l'omoplate et le laissa dans cette position. Le malheureux cherchait à supporter sa souffrance dans l'espoir de la guérison.

Le soir, je me promenai encore dans les rues du quartier mixte, éclairées au gaz et de lanternes vénitiennes de formes diverses.

Partout se meut une foule immense; mais ces gens-là ne courent plus en se bousculant et se renversant l'un l'autre, comme ils le font dans la journée. Ils se promènent, se reposent et se divertissent, car il y a là quantité de divertissements : restaurants de thé avec



Pêcheurs sur le Yan-Tzé-Kiang. — Dessin de Th. Weber.

orchestre, chanteurs et prestidigitateurs; il y a de jeunes chanteuses, des théâtres, des fumoirs d'opium et des établissements mystérieux avec chanteuses, musique et opium.

Après avoir rôdé une partie de la soirée dans le quartier mixte, nous passâmes avec Matoussowsky sur le vapeur *Fire Queen* qui devait nous conduire à Han-Keou, et lorsque le matin je montai sur le pont, nous étions déjà bien loin de Changhaï. Une grande quantité de jonques et de barques descendaient la rivière; sur les bords du fleuve les Chinois pêchaient des poissons, ou coupaient des roseaux qu'ils chargeaient sur des bateaux.

Nous mîmes un peu plus de trois jours à remonter le Yan-Tzé-Kiang et nous rencontrâmes sur notre passage dix-sept villes.

Je ne mentionnerai que la ville de Nankin, vue de loin du bateau; elle ne présente aujourd'hui aux regards que de tristes ruines, par suite de l'insurrection des Taï-Pings. De sa fameuse tour de porcelaine, il ne reste plus un seul vestige.

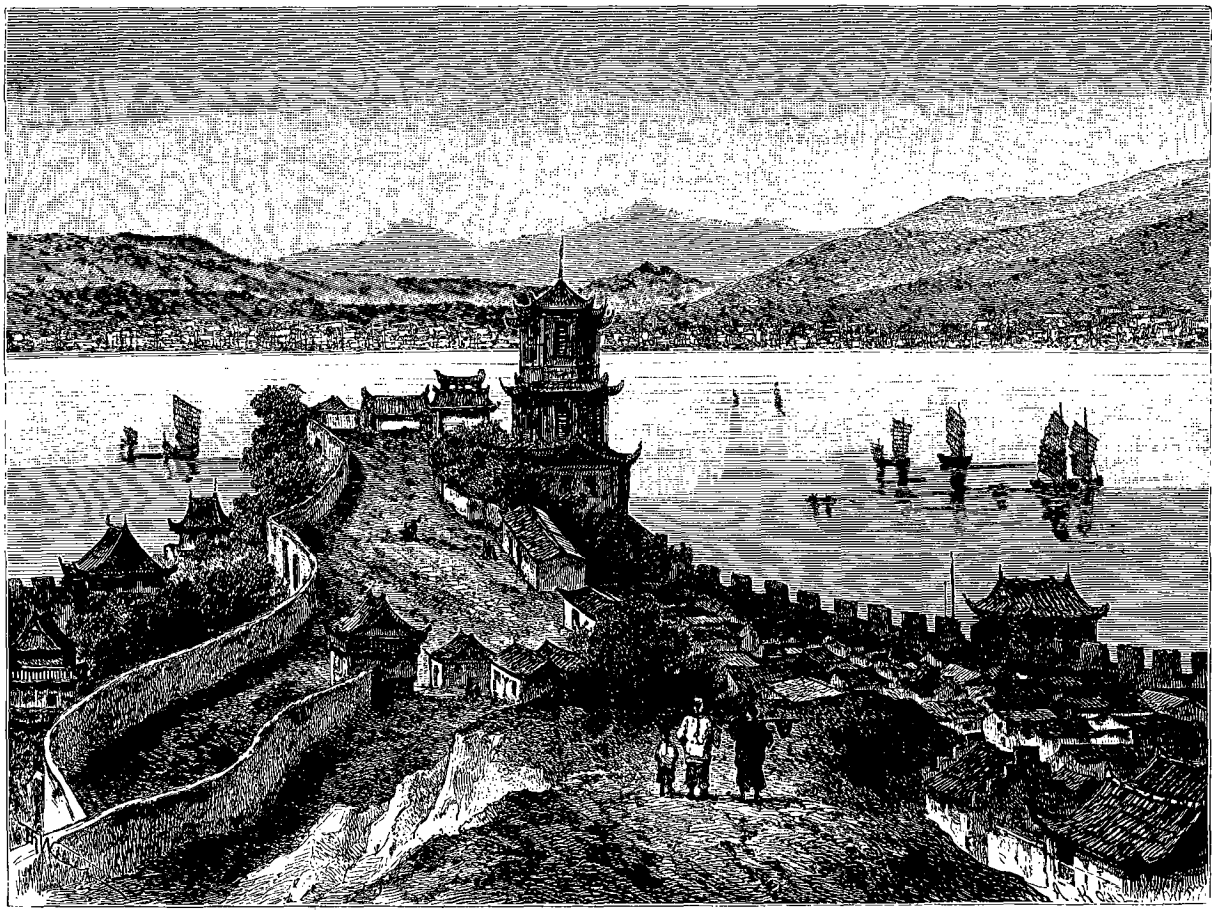
Au confluent de Yan-Tzé-Kiang avec le Han-Kiang il y a trois villes : Ou-Tchan-Fou, Han-Yang-Fou et Han-Keou où nous arrivâmes le 31 octobre.

P. Piassetzky.

Traduction de M. Kuscinski.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la ville de Ou-Tchan, prise de la tour de Houan-Ho-Loou (voy. p. 18). — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Quand on approche de Han-Keou, on aperçoit distinctement une rangée de maisons à deux étages, qui se détachent de la masse épaisse des basses constructions chinoises, avec leurs toits prêts à s'envoler vers le ciel. Devant ces maisons se trouve un large quai, de la longueur d'une verste, planté d'ifs. C'est le quartier européen de la ville.

Nous étions encore dans nos cabines, occupés à ramasser nos menus objets, quand nous vîmes venir à notre rencontre le vice-consul russe, M. Ivanow, qui nous conduisit à l'unique hôtel de la ville, où notre logement était préparé.

Cet hôtel était loin d'avoir la propreté et l'ordre qu'on aime à trouver dans les établissements de ce genre, et l'impression était d'autant plus désagréable qu'elle contrastait avec le confortable du bateau à vapeur. Mais que faire? il n'y avait pas à choisir.

Aussitôt installé, je me dépêchai d'aller faire connaissance avec mes compatriotes établis à Han-Keou. Ils vivent à la manière de notre pays, mais ils se plaignent beaucoup des fortes chaleurs en été et de l'humidité au printemps. Le thermomètre marque trente degrés Réaumur dans les maisons et quarante degrés en plein soleil. Tout travail devient impossible le jour, et la nuit on ne peut goûter un instant de sommeil, ce qui amène un affaiblissement; ces chaleurs durent quatre mois et commencent en juin. Néanmoins on s'habitue tellement à cette température que plus tard, à vingt-

1. *Suite.* — *Voy. page 1.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre degrés, on a froid, et à quatorze degrés on grelotte. Quant aux Chinois, ils travaillent des journées entières au soleil, souvent même nu-tête.

La colonie russe comptait vingt hommes, tous jeunes, célibataires, s'occupant du commerce de thé pour le compte de grands négociants russes. Ils n'ont pas de plantations à eux, pas plus que les autres étrangers, quoi qu'en disent les inscriptions des ballots de thé.

Le thé s'achète aux Chinois, et nos compatriotes ne sont que des commissionnaires, des intermédiaires entre les planteurs chinois et les commerçants russes. Les Russes se bornent à préparer le thé en briques dans leurs propres usines ou dans des usines louées à des Chinois.

Je me mis surtout en rapport avec M. Schevelow, dont on nous avait parlé à Tien-Tsinn, en nous conseillant de l'attacher à l'expédition en qualité d'interprète. Établi à Han-Keou depuis douze ans comme commissionnaire, il employait ses loisirs à l'étude de la langue et de la littérature chinoise qu'il possédait parfaitement. Il nous importait beaucoup de l'avoir pour compagnon et pour collaborateur, et s'il ne l'était pas encore de droit, il l'était déjà de fait, car à chaque instant nous lui demandions de nous rendre service, d'aller avec nous rendre visite aux autorités, de prendre des renseignements, de faire des extraits, etc.

Le lendemain même de notre arrivée, plusieurs de nos compatriotes nous invitèrent, Matoussowsky et moi, à faire une promenade en bateau à deux voiles, afin de nous donner une idée du panorama des trois villes.

Après avoir passé sur la rive droite du Yan-Tzé, nous remontâmes le fleuve qui longe le mur d'enceinte crénelé de la ville Ou-Tchan-Fou. Toute une rangée de cabanes sont adossées contre le mur et soutenues par des piliers de formes étranges. Le bateau amarra devant une terrasse, d'où plusieurs escaliers en pierre donnent accès à la plate-forme supportant en cet endroit une tour des plus originales, nommée Houan-Ho-Loou. Elle est polyédrique, à trois étages, aux angles relevés avec clochettes; ses corniches multicolores, les grillages des fenêtres finement travaillés, la colonnade qui l'entoure, les planches à inscriptions suspendues çà et là, lui donnent un aspect étrange.

Les Chinois, comme partout ailleurs, se précipitèrent en foule sur nos pas. Je dois faire ici une remarque générale sur la différence du sentiment de la curiosité entre les Européens et les Chinois. Un Européen, après avoir vu un, deux, dix ou vingt Chinois, ne s'en occupe plus; il n'en est pas de même des Chinois, qui cherchent toujours à découvrir quelque chose de nouveau soit dans les vêtements d'un Européen, soit dans quelque objet que celui-ci peut avoir sur lui; aussi ne résistent-ils pas à la tentation de courir après lui, pour l'examiner de plus près et en détail. C'est ce qui venait de se passer à notre égard. Matoussowsky était en uniforme d'officier, uniforme inconnu aux Chinois; de plus, il avait avec lui un instrument à travers lequel il regardait à droite, à gauche. C'était une simple boussole indispensable aux topographes pour la levée de plans, et la pinnule à travers laquelle il regardait excita à ce point la curiosité de la foule, qui nous avait suivis sur la tour, qu'un de ces messieurs réussit à l'escamoter subtilement dans un moment favorable. Aussitôt on bat la générale, on fait des recherches, des investigations, et les Chinois eux-mêmes, qui n'avaient pas l'air contents de ce vol, se mettent à chercher avec nous. Schevelow qui nous accompagnait avec son domestique Lao-Tchen, Chinois aussi habile qu'intelligent, se mettent de la partie, mais toujours en vain. On fit annoncer à la foule une récompense de mille sapèques pour celui qui retrouverait l'objet *perdu*. Une minute après, Lao-Tchen reçut la confidence que *la chose* se trouvait dans le coffre d'un prêtre attaché à un temple voisin. Lao-Tchen va trouver ce prêtre, et, lui jetant un paquet de mille sapèques, exige la restitution de l'objet volé. Le prêtre cherche à se disculper, mais, sur la menace que l'on va faire venir la police, il ouvre une boîte, retire la boussole, et remet à la même place l'argent qu'on lui avait jeté. Et tout cela se fit naturellement et simplement, comme si l'objet volé eût été acheté dans un magasin. Personne n'avait l'air révolté de cette conduite; cependant le vol est puni très sévèrement en Chine.

Pendant que Matoussowsky continuait la levée des plans, j'entrai dans le temple, qui, à part quelques détails insignifiants, ressemble à tous ceux que j'avais déjà vus.

Puis je me mis à regarder la ville et ses environs à l'aide de mon binocle, qui excita encore la curiosité générale. Je fus entouré de la foule: des enfants et des vieillards, des hommes bien mis, d'autres en haillons, se bousculaient autour de moi, sans aucune mauvaise intention, mais avec un désir extrême de regarder un peu à travers le binocle. Ils étaient tous empressés et avides comme des enfants; il me fut impossible de les priver de cet amusement. J'approchai mon binocle des yeux de l'un d'eux, puis d'un autre, d'un troisième et ainsi de suite, et leur étonnement n'eut point de bornes. Leur conversation ne tarissait plus; les heureux racontaient comment les objets se rapprochaient en regardant dans les petits verres et s'éloignaient quand on regardait dans les grands.

J'allai m'asseoir dans le temple en attendant mes collègues, et je me mis à faire le portrait d'un garçon pâle et très délicat, aux petites mains malpropres, à l'habillement de soie tout neuf. Je fus de nouveau immédiatement entouré; on me regardait dessiner avec beaucoup d'attention et dans le plus grand silence; aussitôt le portrait terminé, tout le monde cria *hao* et tous levèrent leurs doigts, même ceux qui, éloignés de moi, et n'ayant rien pu voir, partageaient l'extase générale sur la ressemblance du portrait fait par un *yan-da-jen* (monsieur étranger, d'au delà les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mers). Le jeune homme qui m'avait servi de modèle s'accrocha après moi et fit tant que je lui abandonnai son portrait. Il l'emporta et fut suivi de la foule.

Lorsque Matoussowsky eut fini son travail, nous descendîmes de la tour et nous nous rendîmes, à travers de petites rues puantes, pleines de tas d'ordures et de boue, à un endroit situé au centre de la ville et nommé *Mont des Serpents*, d'où l'on pouvait voir les environs. Quoique l'on fût au mois de novembre, la chaleur était encore bien forte; c'était fatigant de grimper sur cette montagne. Arrivés au sommet, nous eûmes sous les yeux toute la capitale de la province, la ville d'Ou-Tchan-Fou.

Cette ville par elle-même n'est pas bien belle, bâtie, sur un emplacement énorme, de maisonnettes uniformes, blanches, couvertes de tuiles grisâtres avec les bords des toits plus relevés en dehors que dans les villes visitées par nous jusqu'alors. Du point où nous étions, il était impossible de distinguer les rues, tant elles sont étroites et tant les maisons y sont accumulées; nous n'apercevions rien que des murs et des toits, des toits et des murs, et seulement au-dessus de cette masse quelques temples, faciles à distinguer par leur grandeur et leur construction plus soignée.

La ville descend jusqu'au Yan-Tzé, dont elle n'est séparée que par le mur qui cache entièrement le large fleuve.

Sur la rive gauche sont situées les villes Han-Yang et Han-Keou. Voici comment s'exprime un voyageur au sujet de ces trois villes : « En admettant que les trois villes ne soient que des quartiers d'une seule et même ville, je ne sais s'il y a quelque part au monde une agglomération aussi immense de maisons et d'habitants. Peut-être seuls Londres et Yeddo pourraient s'en rapprocher. »



Vue de Han-Keou. — Dessin de Th. Weber.

J'avoue que telle ne fut pas mon impression.

Mais il est vrai que la masse des bateaux amarrés était plus que frappante; je ne crois pas qu'on puisse voir quelque chose de semblable n'importe dans quel port. Il y avait là plus de dix mille navires de grande dimension; quant aux petites barques ou jonques, leur nombre était réellement incalculable; et si l'on admet que chaque barque est habitée par cinq personnes, ce qui est plutôt au-dessous de la moyenne, on pourra juger de la masse de population habitant sur l'eau.

Bien fatigués et affamés, nous retournâmes sur le bateau, où notre dîner nous attendait. Nous nous mîmes à table, pendant que notre barque se dirigeait vers la ville de Han-Yang-Fou à travers le Yan-Tzé.

Dès que nous eûmes abordé, nous montâmes sur une colline au sommet de laquelle il y avait un temple transformé partie en atelier de tailleur, partie en dépôt de cercueils, avec leurs cadavres, destinés à être expédiés aux lieux de naissance des défunts, ce qui se fait en Chine habituellement même pour des personnes peu aisées. J'examinai avec attention ces cercueils en bois, hermétiquement fermés, ne laissant sortir aucune odeur, même après plusieurs mois, et j'avançai déjà la main pour toucher le mastic qui bouchait les rainures, lorsqu'un des *hechans* qui étaient là se posa entre moi et le cercueil et me fit comprendre qu'on ne doit point toucher à ces restes sacrés.

En sortant du temple je contemplai le tableau splendide qui se déroulait sous mes pieds : Han-Kiang, rempli de bateaux, et sur la rive opposée la ville de Han-Keou; puis, plus bas, comme un immense miroir, les eaux du Yan-Tzé, et au delà la ville d'Ou-Tchan-Fou avec des plaines se perdant à l'horizon. Sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce point élevé où nous étions, aucun bruit de la ville n'arrivait jusqu'à nous, et ce silence ajoutait encore à la splendeur du tableau.

Le dessin me rendait de grands services; il me procurait beaucoup de relations et m'ouvrait, pour ainsi dire, toutes les portes. Pendant les deux mois de mon séjour à Han-Keou j'ai pu étudier, autant que cela était possible pour un étranger sans connaissance de la langue, toutes les classes de la société, depuis le fonctionnaire enfermé toujours chez lui jusqu'au mendiant sans asile.

Après plusieurs jours passés à l'hôtel, nous acceptâmes avec plaisir, Matoussowsky et moi, l'offre de l'un de nos compatriotes d'aller loger dans sa maison. Nous fûmes installés dans une belle chambre; nous étions là comme chez nous; même, nous étions par trop gâtés. Notre chef, avec le photographe et l'interprète, étaient déjà les hôtes d'un autre de nos compatriotes, et au lieu de trois semaines, comme il avait été résolu d'abord, nous restâmes dans cette ville deux mois.

En sortant de la maison que j'habitais, il fallait passer deux ou trois rues du quartier européen avant d'entrer dans la ville chinoise.

Les rues du quartier chinois sont beaucoup plus étroites; ce ne sont que des rangées de maisonnettes à un étage avec boutique sur la rue. Tandis que, dans les rues du quartier européen, on ne rencontre guère qu'un, deux ou plusieurs passants, celles de la ville chinoise sont remplies d'une foule compacte; mais cette foule ne se compose pas seulement de passants, beaucoup vivent en plein air pour ainsi dire. La rue, en Chine, est une sorte de club en permanence du matin au soir et du soir au matin. On y traite des affaires, on y travaille, on y mange et on y boit; soucis journaliers et réjouissances, tout se passe dehors, en pleine rue.

Rarement on rencontre des palanquins, parce que les riches et les fonctionnaires restent chez eux la plupart du temps. C'est le pauvre peuple, ce sont les travailleurs qui remplissent les rues : les porteurs avec leur charge sur le dos ou sur des palanches; les marchands ambulants vendant le manger tout préparé, la vaisselle, les jouets, les médicaments; les ouvriers exerçant leur métier, les barbiers qui rasent en pleine rue, les nettoyeurs d'yeux et d'oreilles, les serruriers, les raccommodeurs de vaisselle, et chacun sonne ou frappe sur quelque chose de retentissant pour avertir de sa présence; ajoutez les mendiants, ces cadavres vivants, qui rôdent autour des boutiques, et enfin des porteurs de seaux avec certaines matières mal odorantes, qu'on vend comme de l'engrais et que l'on voit souvent dans les bazars rangés à côté de paniers de fruits, de poissons ou de pain.

Vous voyez devant une petite table étroite un artiste, installé dans la rue, n'ayant pas assez de lumière chez lui. Plus loin, devant une table ronde couverte de divers ingrédients, un Esculape, semblable à celui que nous avons vu à Changhaï, donne ses conseils; à quelques pas de lui, un *daïfou* (docteur), assis sous l'ombre d'un parasol, vante ses produits et leur bon marché et soutient que l'air qu'on respire coûte plus cher que ses remèdes.

Vous rencontrerez encore partout des chiens, malheureux membres de la police sanitaire, tous atteints d'une maladie de peau, maigres, toujours affamés et à la recherche de leur subsistance, parce qu'ils n'ont pas de maîtres et que par conséquent personne ne les nourrit. Enfin les cochons noirs, à groin froncé, au ventre pendant et traînant par terre, ne contribuent pas moins que les chiens à la désinfection des villes.

Si vous voulez jeter un coup d'œil dans les ateliers, rien de plus facile; tous donnent sur la rue et sont grands ouverts : tissages d'étoffes de soie et de coton, menuiserie, cordonnerie ou ateliers de produits métalliques; là des graveurs sont assis en files; plus loin on travaille le bambou; puis voici des ateliers de fleurs artificielles, de lanternes en corne, des fabriques de chandelles et des chapelleries; ou bien des individus tout courbés qui brodent avec de la soie ou avec de l'or des vêtements de parade pour fonctionnaires ou dames riches; plus loin encore des teinturiers et des confiseurs, etc., etc. Je le répète, tout cela se fait dans des ateliers ouverts, ou même dans les rues.

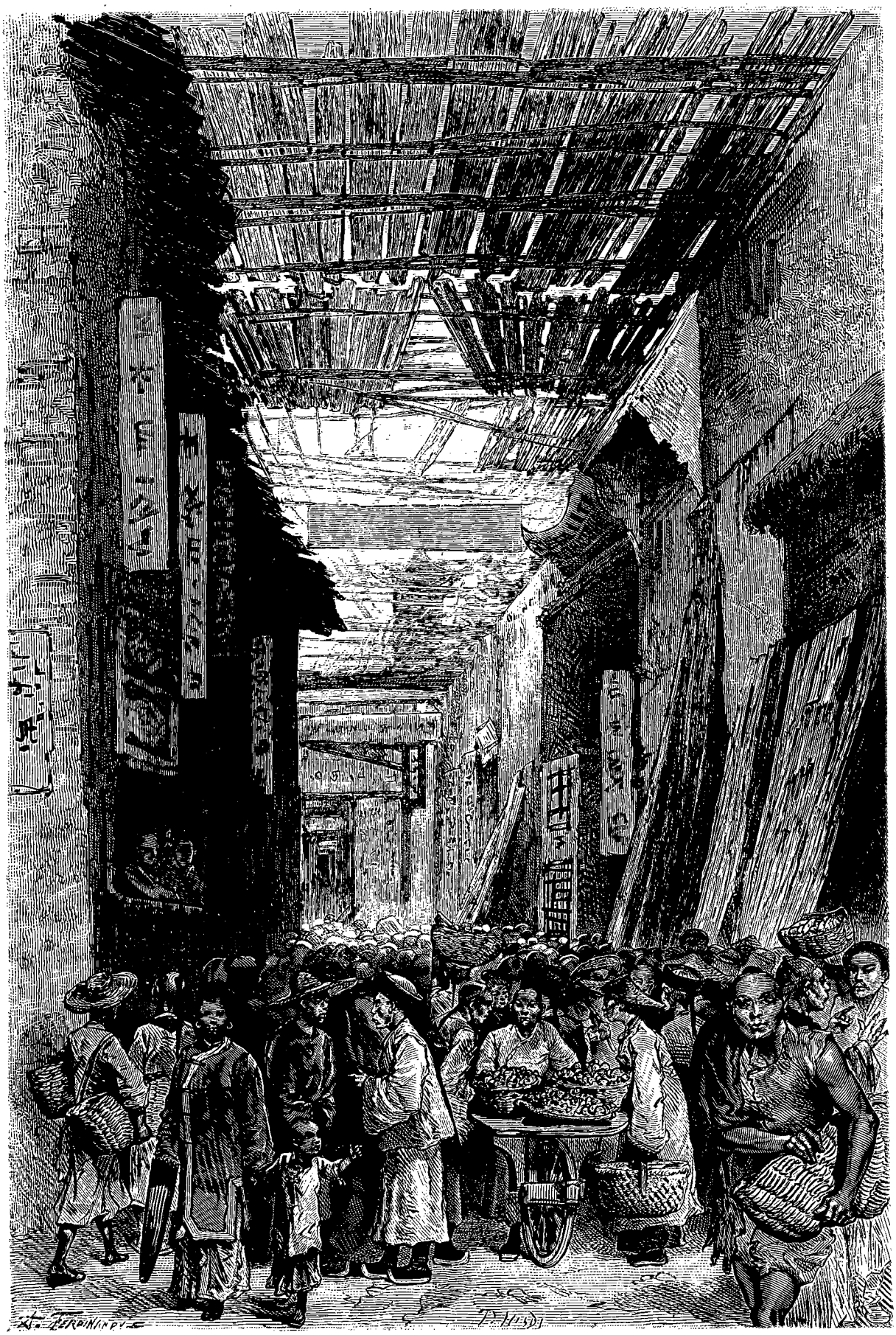
On peut à peine se figurer le bruit qui sort de toute cette multitude, et, comme de plus les Chinois n'ont guère l'habitude de parler bas, le concert de la rue est si étourdissant qu'il faut du temps pour s'y habituer. L'odorat n'en souffre pas moins, aussi bien que la vue, car il arrive de voir en plein jour des scènes d'une nature par trop naturaliste.

C'est en vain que vous chercheriez dans les villes de la Chine de beaux et grands édifices comme chez nous; on n'y trouve que des boutiques ou des ateliers. Est-ce à dire qu'il n'y a rien de remarquable? Évidemment non, mais les meilleures créations de l'architecture se cachent derrière les murs ou au fond des cours et ne servent guère à embellir la ville. Les édifices les plus beaux et les plus riches sont les temples (*miao*) et les pagodes (*ta*). Les plus somptueux d'entre ces temples appartiennent à des établissements particuliers, qui sont en quelque sorte les bourses ou clubs des sociétés de négociants.

Les négociants représentent en Chine une classe nombreuse et riche. Ils se divisent dans chaque ville en sociétés, d'après les provinces d'où ils sont originaires. Chaque société a son lieu de réunion, nommé *Houi-Gouan*, auquel on ajoute le nom de la province pour le distinguer des autres, par exemple : Schan-Si-Houi-Gouan, Kiou-Si-Houi-Gouan, etc. Tous ces établissements sont construits sur le même plan et ne diffèrent que par le détail et le fini.

Tout club se compose de plusieurs cours séparées par des murs, d'un nombre plus ou moins considérable de logements pour les arrivants, d'un ou plu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Han-Keou : rue Han-Loou. — Dessin de A. Ferdinandus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs petits jardins et enfin d'un théâtre et d'un temple. Le théâtre consiste simplement en une scène placée toujours vis-à-vis du temple et dans la même cour. Sur les côtés se trouvent les loges pour les membres du club ou les visiteurs honoraires; le public qui s'y rassemble les jours de représentation reste debout sur le pavé de la cour en tournant le dos au temple.

Pour la construction des temples, les Chinois ne ménagent pas la dépense, et les diverses sociétés rivalisent entre elles de luxe.

Mais le génie de l'architecte ne peut pas se donner libre carrière dans ces constructions, non plus que celui des sculpteurs et d'autres artistes, parce qu'on ne peut guère se départir des règles adoptées depuis les temps les plus anciens, et qu'il est interdit d'introduire aucune nouveauté.

Quoi qu'il en soit, c'est dans les temples qu'on réunit toutes les riches décorations : bois précieux, marbre, dorure, sculpture artistique. Les toits en tuiles, de couleurs les plus voyantes, y sont ornés de têtes de dragon, animaux, poissons, oiseaux, etc. Les angles y sont allongés ou relevés; des lanternes de formes les plus étranges y sont suspendues. Il en est de même des autels dans les cours. On décore les jardins de rochers, de grottes artificielles, de réservoirs avec des ponts en pierre; aquariums, fleurs, arbres; tout cela se trouve dans un *Houi-Gouan*.



Han-Keou : autre vue de la rue Han-Loou (voy. p. 20). — Dessin de A. Ferdinandus.

A Han-Keou, l'établissement le plus remarquable de ce genre appartient aux négociants originaires de la province de Tzien-Si, célèbre par ses fabriques de porcelaine. Dans ce club, comme dans les autres, se tiennent les réunions pour les affaires commerciales, les banquets et les réjouissances des jours de fête consacrés aux dieux du temple, patrons de la province, protecteurs du commerce, etc.

Du reste ces fêtes sont très rares, et, pour la plupart du temps, les clubs restent déserts, sous la surveillance des prêtres, *he-chan*, préposés à la garde de ces édifices; ils sont entretenus avec une déplorable négligence, surtout on n'y prend guère souci de la propreté.

On nous avait conseillé, comme auparavant à Pékin, de nous adresser à un haut mandarin, chargé des relations avec les étrangers, pour traiter différentes questions concernant notre voyage. Sosnowsky avait l'air d'avoir changé d'opinion sur les fonctionnaires chinois et il consentit à entrer en rapport avec eux comme le lui suggérait Matoussowsky. Une lettre écrite par Schevelow fut expédiée à Dao-Tai (c'était le nom du fonctionnaire) pour exprimer le désir d'avoir avec lui une entrevue et le prier de nous faire savoir quand il pourrait nous recevoir.

La réponse ne se fit pas attendre; en voici la traduction littérale :

« Je suis très content que les très chers hôtes du grand empire russe aient l'intention d'éclairer d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rayonnement ma misérable cabane et je les attendrai aujourd'hui vingt-troisième jour de la onzième lune à trois heures de l'après midi.

« Signé : Votre frère cadet, imbécile, Dao-Tai. »

Nous nous serions rendu volontiers à pied chez ce grand fonctionnaire, mais, d'après l'étiquette chinoise, c'eût été nous dépouiller de toute dignité; on ne doit même pas y aller à cheval, il faut se faire porter dans des palanquins (*tziao*).

Les Européens ont ici leurs palanquins et les vêtements indispensables pour les porteurs, qui diffèrent de couleur d'après les maisons : tel a adopté le blanc avec garniture bleue, un autre le bleu à garniture noire, ou couleur lilas à garniture rouge. Les porteurs sont loués en cas de besoin, car il suffit de sortir dans la rue pour avoir plus de monde qu'il n'en faut. Quand on veut avoir plusieurs palanquins, comme c'était le cas pour nous, on les envoie chercher chez un loueur de la ville, et ce fut ainsi que devant notre porte il y eut cinq palanquins et vingt porteurs, quatre hommes pour chaque, au lieu de deux; l'étiquette exigeait ce nombre d'hommes. On prend place dans le palanquin quand il est à terre et on le soulève quand on est dedans; une planchette transversale permet d'y appuyer les mains.

Les Chinois avaient déjà appris que des fonctionnaires russes allaient rendre visite à Dao-Tai et ils s'é-



Han-Keou : vue extérieure du club des négociants de la province de Tzien-Si. — Dessin de Barclay.

taient assemblés devant la maison; l'un d'eux n'eut rien de plus pressé à faire que de courir annoncer la grande nouvelle à tous ceux qu'il pouvait rencontrer, et Schevelow nous avertit que toute la ville chinoise était déjà sur pied pour nous voir passer.

En effet, quand nous entrâmes dans la ville chinoise, la foule était immense; des milliers d'individus de tout âge encombraient la rue, laissant un petit passage pour les palanquins, où nous avions pris place, tous en grand uniforme; ils contemplaient avec une joie visible la procession en tête de laquelle marchait le domestique du vice-consul. Il portait un paquet de nos grandes cartes de visite sur papier rouge, d'après la mode chinoise. Il était accompagné de deux hommes de police avec gourdins, criant à la foule de laisser le passage libre; et quand leurs cris ne produisaient point d'effet, ils mettaient en action leurs gourdins ainsi qu'une autre arme d'un genre spécial aux Chinois, je veux dire leurs tresses, qu'ils faisaient manœuvrer très adroitement comme des fouets. Les porteurs criaient aussi, mais tous les cris, toutes les menaces et même les coups ne pouvaient maintenir en respect cette foule excitée par un spectacle aussi extraordinaire; tous se poussaient et s'approchaient des palanquins pour apercevoir un officier en uniforme avec épaulettes; d'autres s'asseyaient par terre pour jeter un coup d'œil en dessous. Il y en avait qui voulaient marcher à côté de nous pour regarder plus longtemps, mais la multitude les en empêchait, d'où s'ensuivaient des discussions, injures et batailles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

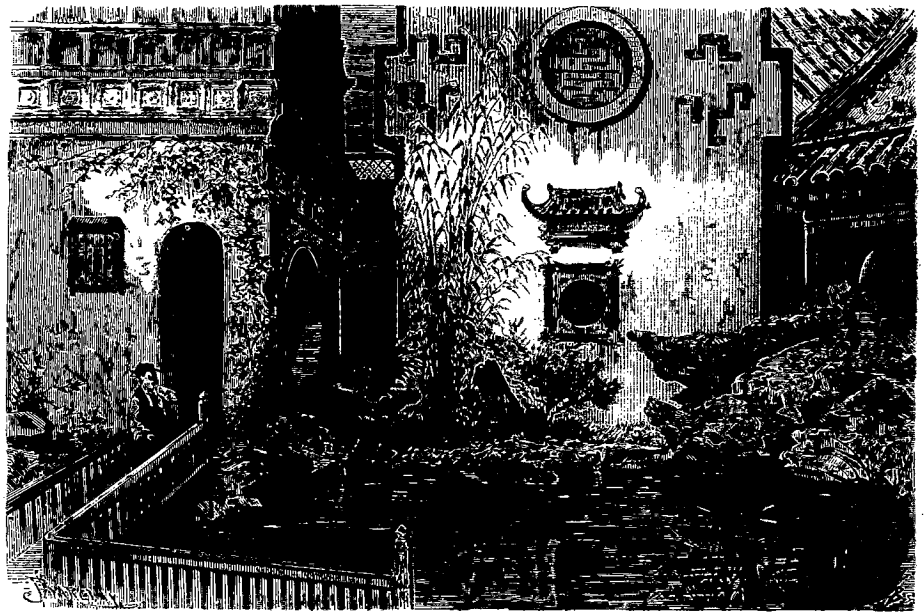
J'avoue qu'il m'était difficile de garder mon sérieux, comme le comportait ma dignité de mandarin étranger, en présence de l'extase de ces grands enfants.

Toutes les cinq minutes, les porteurs s'arrêtaient afin de changer d'épaule, ce qui se faisait vivement sur un commandement, et les spectateurs devant lesquels l'arrêt avait eu lieu se considéraient sans doute comme très heureux de pouvoir nous regarder un instant de plus, à en juger d'après l'acharnement et l'empressement qu'ils y mettaient.

Le palanquin ouvert par devant me permettait de voir deux de mes porteurs : ils marchaient vite malgré la fatigue; ils étaient couverts de sueur et j'étais honteux en moi-même de me faire traîner par des hommes. L'impression pénible que j'éprouvais n'était diminuée que par l'air joyeux de ces braves gens, contents de gagner leur journée et causant joyeusement entre eux. Ceux de devant avertissaient leurs collègues des obstacles du chemin et ceux de derrière répondaient à chaque avertissement. Ces phrases se prononçaient souvent en rythme; par exemple : *houa-dy-hyn* (on glisse), disaient les premiers; *tzaï-dy-vyn* (je marche ferme), répondaient les autres; ou : *tzo-chooukao* (à gauche accrochera), on répondait : *tzaï-you* (je prends à droite).

Voici la porte de la première cour de la maison du gouverneur Dao-Tai. Cette première cour, *ya-myn*, ne diffère guère de la rue; la même foule y pénétra : un barbier rasait la tête d'un individu, un cuisinier ambulant faisait des crêpes.

Les porteurs se dirigèrent vers une triple porte, mais le portier, levant la main, jeta un cri menaçant et ils s'arrêtèrent; ils savaient bien que cela se passerait ainsi; ôtant les palanquins de leurs épaules ils



Han-Keou : vue du jardin du club des négociants de la province de Tzien-Si (voy. p. 22). — Dessin de Barclay.

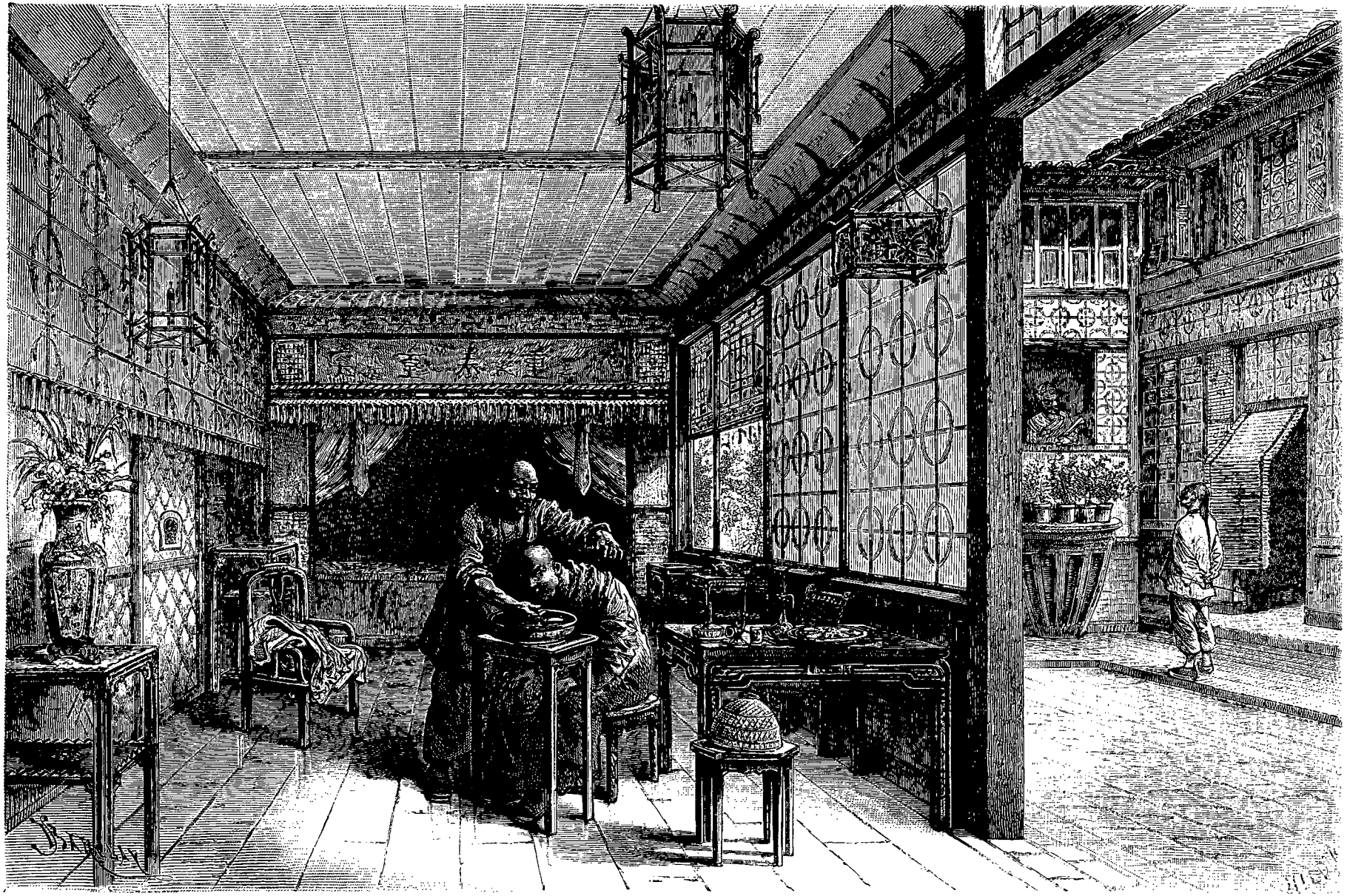
les appuyèrent sur des supports, et la porte grande ouverte fut fermée. On annonçait au gouverneur notre arrivée; une minute après, le même portier qui venait de nous défendre l'entrée ouvrit la porte à deux battants non moins solennellement. Les porteurs crièrent *tzoou* (en route) et nous portèrent vivement dans la seconde cour, où nous attendaient deux Chinois en chapeaux d'uniforme, qui nous conduisirent vers une troisième porte et ainsi de suite, d'une cour à l'autre. En jetant un coup d'œil j'ai pu me convaincre qu'aucune de ces cours n'était guère propre; là gisait un vieux palanquin, ailleurs un tas de feuilles de choux, une vieille paire de souliers. Des chiens erraient dans les coins, et des Chinois pauvrement vêtus étaient assis sur des bancs. Dans la quatrième ou cinquième cour les palanquins furent posés par terre et on nous invita à descendre.

Au même instant, par une porte latérale donnant accès dans une nouvelle cour, apparut le mandarin, grave et pensif; je le dévorais des yeux, absolument comme nous-mêmes, une minute avant, l'étions par la foule. Partout les hommes se ressemblent.

Eh bien! ce Mandchou ne m'avait pas l'air d'un frère *cadet* et *imbécile*. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années; il était grand, aux larges épaules, coiffé d'un chapeau noir avec une houppe de plumes de paon derrière, en robe de chambre de satin jaune, et par-dessus une veste de satin noir garnie de fourrure de zibeline. Il portait des lunettes noirâtres. Le vice-consul nous présenta à tour de rôle, et Dao-Tai, gardant son sérieux, saluait en silence, les mains jointes sur la poitrine, répétant à chacun de nous le mot *tzin* (je vous prie).

Les présentations terminées, il fallut franchir la porte. Après des invitations cérémonieuses d'un côté et d'autre, nous passâmes, les premiers, dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



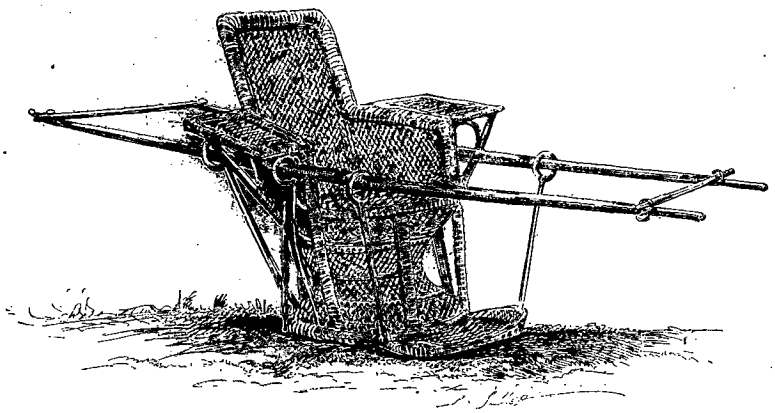
Toilette d'un banquier (voy. p. 26). — Dessin de Barclay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite cour mignonne ornée de fleurs et de plantes, et de là nous entrâmes dans le salon ou chambre de réception, où nous prîmes place, sur l'invitation du mandarin, autour d'une table.

Sosnowsky entama la conversation ; il parla du plaisir de faire la connaissance de Dao-Tai ; de l'ancienne amitié des Russes et des Chinois, du concours des autorités chinoises pour nous fournir des escortes, etc. Dao-Tai, toujours sérieux et solennel, parlait très bas et tout doucement. Je remarquai que parfois il examinait avec attention par-dessus ses lunettes ; si ce n'était pas nous, c'était du moins nos uniformes. La conversation toutefois était mal soutenue parce que Sosnowsky n'aimait point les Chinois, et que ni moi ni Matoussowsky nous n'avions à y prendre part ; aussi cette visite fut à la fin pour nous une vraie torture.

Après avoir bu un verre de vin et goûté à quelques friandises, nous prîmes congé de Dao-Tai, qui nous promit de faire tout son possible pour assurer notre sécurité, autant que cela dépendrait de lui. Le principal but de la visite se trouvait donc atteint. Il nous donna le conseil de rendre visite au général-gouverneur des provinces Hou-Beï et Hou-Nan.



Chaise à porteurs. — Dessin de P. Sellier.

De cette entrevue et d'autres, j'ai pu tirer la conclusion que les relations des étrangers avec les autorités chinoises sont très tendues en général et exclusivement officielles. Aucune tentative sérieuse de rapprochement n'a été faite jusqu'ici.

Quand je demandais, par exemple, que l'on voulût bien me faciliter la connaissance de quelque dignitaire, on me répondait que ce n'était pas admis, que ce n'était pas dans les usages, que la dignité du nom russe en souffrirait, etc. Mais je reste convaincu que ce système est faux, et qu'il faut au contraire chercher à se rapprocher des gens dont on parcourt ou habite le pays, tout en se conduisant de manière que la dignité du nom russe ou autre n'ait pas à en souffrir.

N'ayant pu obtenir de me rapprocher d'aucun fonctionnaire, je demandai au vice-consul de me présenter à un homme privé et aisé, chez lequel il me serait possible d'observer la vie intérieure des Chinois. C'est ainsi que je fus présenté à un banquier.

La maison de ce banquier étant assez éloignée de la nôtre, je m'y fis porter dans une chaise découverte à deux porteurs ; un de nos compatriotes m'accompagnait comme interprète ; en passant dans les rues avoisinant le quartier européen, j'entendais répéter : « Le docteur étranger (yan-daï-fou), » ou : « L'artiste étranger (yan-houa-houar-dy) ; » ce qui me prouvait que j'étais déjà connu.

Le banquier, prévenu du but de ma visite, me demanda si j'étais disposé à dessiner ; et comme dans la pièce je ne trouvais pas assez de lumière, il fit enlever le papier des fenêtres. Sa maison, petite et modeste, faisait douter qu'elle pût servir d'habitation à un banquier ; il est vrai qu'il y a banquier et banquier, et celui-ci devait être peu important. Je me mis à l'œuvre, ce qui n'empêcha point le maître de la maison de faire sa toilette. Le barbier, après lui avoir rasé la tête, lui dénatta et renatta sa tresse, puis, la prenant de la main gauche, il lui lava la figure de sa main droite avec de l'eau chaude dans une cuvette posée sur un tabouret, au-dessus duquel le banquier restait penché. Il frottait surtout les lèvres avec un soin minutieux, et vivement, comme des bottes. C'est dans cette position que je fis le portrait du maître de la maison : il en fut très satisfait.

Ensuite je passai dans la petite cour, où, tout le temps que je travaillais, un domestique fut mis exprès de faction près de la porte d'entrée pour contenir la foule qui s'y pressait. D'abord il les exhortait, puis les grondait et les menaçait autant par mots qu'avec son gourdin. Il crachait avec acharnement, à travers les fentes de la porte, à la figure des plus tenaces, et de temps à autre entr'ouvrant la porte, pour un instant, il tapait dans le tas avec son gourdin. Mais rien n'y faisait.

La foule cependant fut maintenue à distance, et je pus finir mon travail, sans toutefois pouvoir apprendre grand'chose du maître de la maison sur sa manière de vivre, faute de savoir parler le chinois.

Le banquier, très aimable avec moi, venait souvent voir mes dessins, me régalait de thé et de bonbons, et au moment où je partis il me pria de retirer encore mes dessins du portefeuille pour les contempler une dernière fois.

De retour à la maison, j'appris que nous devions nous rendre le lendemain chez le gouverneur général des provinces Beï-Hou et Hou-Nan, Li, frère de Li-Houn-Tzang, dont nous avions fait la connaissance à Tien-Tsinn. Il habitait la ville Ou-Tchan-Fou, de l'autre côté du Yan-Tzé-Kiang. Nos palanquins y furent envoyés d'avance sur des bateaux. Il nous fallut une

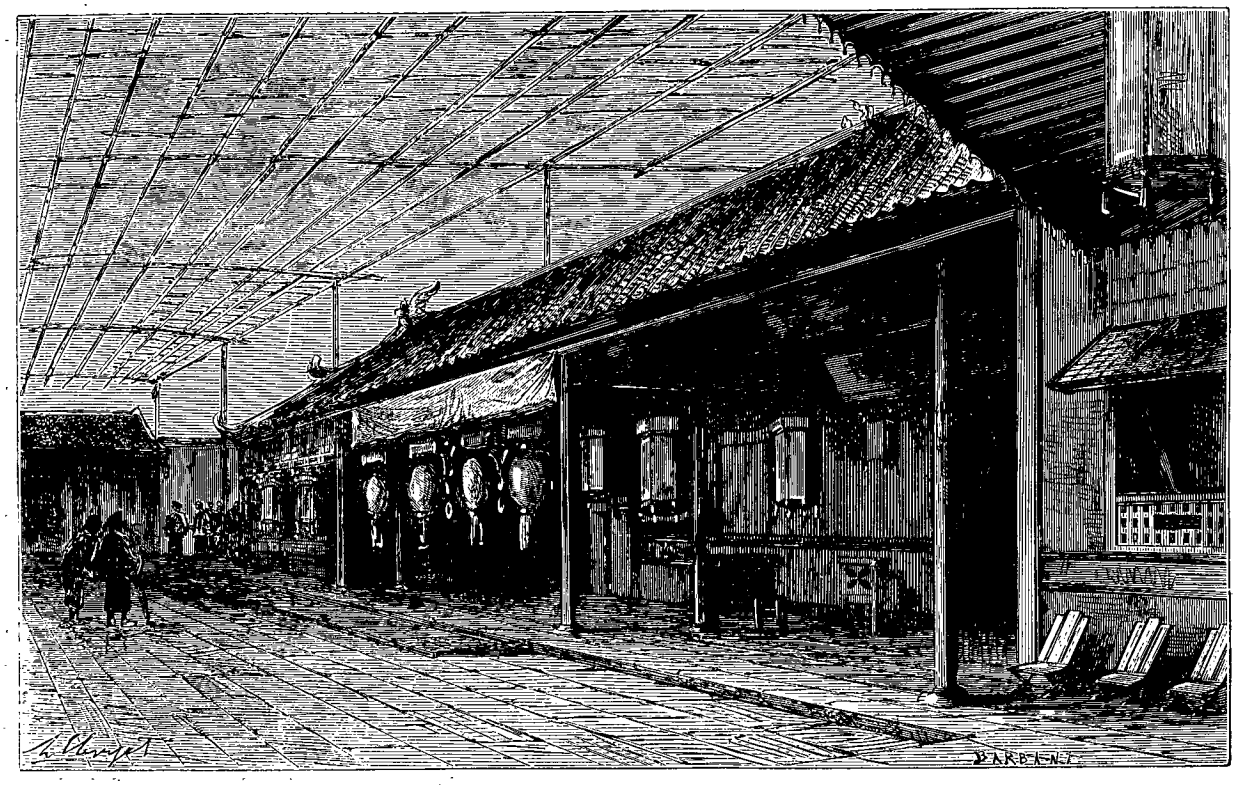
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heure pour passer le fleuve et le remonter parce que le courant nous avait fait descendre. Le bord du fleuve était couvert de maisonnettes vieilles, mais très originales et d'un aspect pittoresque, grâce aux diverses additions et aux nattes de bambou qui faisaient partie du matériel de la construction. Tout un monde de travailleurs animait le tableau : porteurs d'eau, blanchisseurs, pêcheurs au filet. J'ai même vu transporter d'une place à une autre une maisonnette au moyen de gros cylindres de bambou sur lesquels on la poussait; du reste, cela se fait facilement, car les constructions en bambou sont d'une grande légèreté.

Descendus du bateau, nous montâmes un escalier en pierre, et une foule immense nous suivit, avide de voir des personnes en uniformes si brillants en comparaison de leurs pauvres vêtements; nos galons et nos broderies inspiraient le respect à un certain nombre d'entre eux, mais il y en avait d'autres qu'ils faisaient rire aux éclats.

On nous porta à travers les rues de la ville, où tout le monde était sur pied pour nous voir passer. Je remarquai qu'un nombre considérable d'habitants étaient marqués de petite vérole et avaient les yeux malades. Il y avait aussi beaucoup de teigneux; du reste toute la population avait l'air maladif; ces pauvres gens étaient maigres et pâles.

Nos porteurs s'arrêtèrent devant la porte de la maison du gouverneur; puis, contournant la cour, ils nous



Han-Keou : la cour où se rend la justice. — Dessin de H. Clerget.

firent entrer du côté opposé. Il est probable que le cérémonial l'exigeait ainsi. On envoya nos cartes de visite, et, en attendant, Matoussowsky eut l'idée de fumer une cigarette. Vous pensez peut-être que quelqu'un de la foule lui cria : « On ne fume pas, ce n'est pas permis. » Pas du tout; on lui présenta de l'amadou allumé, mais il n'eut pas le temps de s'en servir : le cri du portier retentit, la grande porte du milieu s'ouvrit et les porteurs soulevant les palanquins traversèrent la deuxième, la troisième et la quatrième cour. La porte de cette dernière cour avait l'air d'un grand kiosque ouvert. J'appris plus tard que là se tenaient les jugements publics. Le juge prend place sur un fauteuil devant une table entourée de quelques *abourets*. Quant au public, il reste dans la cour.

Près de la porte nous attendaient plusieurs mandarins en grand uniforme. L'un d'eux tenait à la main nos cartes de visite. Il nous salua gracieusement en gardant toute sa dignité et nous invita à le suivre dans la cinquième cour. Là, ce mandarin à bouton rouge s'effaça pour nous laisser passer, sans nous indiquer où nous devions aller. Nous nous arrêtâmes.

Après une minute d'hésitation, l'affaire s'éclaircit : le gouverneur général avec sa suite nous attendait lui-même dans cette cinquième cour, et nous le cherchions des yeux, si peu il différait des autres. Nous passâmes devant lui sans le remarquer. Il parut décontenancé; peut-être pensa-t-il qu'il devait en être ainsi d'après nos usages et il attendit. Les mandarins de sa suite s'aperçurent de notre méprise et nous désignè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent leur seigneur et maître. Nous le saluâmes, et, pour notre excuse, nous lui dîmes que nous n'avions pas supposé qu'il fût présent dans cette cour; nous fûmes aussitôt après introduits dans la chambre de réception et nous y prîmes place autour d'une table ronde.

Li-Da-Tzeng était un homme de petite taille, gros, d'une figure affable et bienveillante. Il examinait avec un vif intérêt le casque de Sosnowsky, à queue blanche, ses aiguillettes et ses décorations, comme aussi mes épaulettes épaisses; il les touchait même de ses doigts.

Le guéridon en laque noire était chargé de petites tasses avec sucreries et fruits coupés par petites tranches; nous en goûtions pour passer le temps, Matoussowsky, le photographe et moi, spectateurs muets de l'entrevue.

La salle de réception ressemblait assez à un hangar : le parquet à carreaux de briques était recouvert au milieu de drap rouge; il y avait plusieurs rangées de petites tables et de chaises, un plafond en bois avec lanternes, des fenêtres tendues d'indienne, deux grandes glaces, posées par terre de chaque côté du *kang*, comme des écrans, et sur les murs des planches rouges ou bleues dans des cadres dorés, comme aussi aux autres murs nous vîmes des dessins et des manuscrits sur de longues bandes de papier, ce qui est un ornement habituel des chambres en Chine.

Li, ayant appris que j'étais peintre, me demanda de lui donner, comme souvenir, un dessin représentant un train de chemin de fer, et aussi de faire encore son portrait si j'en avais le temps; je lui promis avec plaisir l'un et l'autre.

Le lendemain de cette visite, Dao-Tai nous apporta l'expression des regrets de Li-Da-Tzeng, qui ne pouvait venir nous voir lui-même pour cause d'indisposition. En même temps il nous annonça qu'un bateau militaire était commandé pour nous servir d'escorte sur la rivière Han.

Notre vice-consul régala de vin de Champagne Dao-Tai, qui en but avec un véritable plaisir, mais en gardant toujours un air sérieux. Quand il fumait, il ne touchait point sa pipe : c'était un mandarin qui la lui présentait et la tenait pendant l'aspiration de la fumée. Par un contraste inconscient avec ces airs de dignité, il ne se gênait pas de laisser échapper des hoquets retentissants et de cracher dans un vase en porcelaine posé près de la cheminée.

Nous le reconduisîmes jusqu'à la porte. Une suite nombreuse l'y attendait et formait une longue procession très curieuse. Profitant de ce que Dao-Tai se rendait chez le consul américain et devait passer devant la maison de Schevelow, je pris vivement mon album et j'eus le temps de faire l'esquisse de cette procession.

Huit gamins ouvraient le cortège : placés sur deux rangs ils tenaient sur l'épaule des fanions; à quelque distance, huit autres gamins, également sur deux rangs, portaient des planches rouges en forme de bêche sur lesquelles étaient écrites en lettres noires les fonctions et les dignités du mandarin; plus loin s'avançaient quatre bourreaux, deux par deux; les deux premiers sonnaient des *lo* de cuivre, les deux autres portaient des fouets, prêts à punir le premier qui tenterait de résister ou ne se garerait pas à temps. Outre ces fouets destinés au public, ils portaient des chaînes dont la signification était de rappeler au mandarin qu'en cas d'un acte injuste ou de violation de la loi il pouvait être enchaîné lui-même, ce qui, en Chine, est une réalité; et ces chaînes qu'on portait devant le mandarin avaient dû se fixer plus d'une fois aux pieds, aux mains ou au cou de fonctionnaires coupables, ainsi que j'en ai vu moi-même des exemples dans la suite de mon voyage.

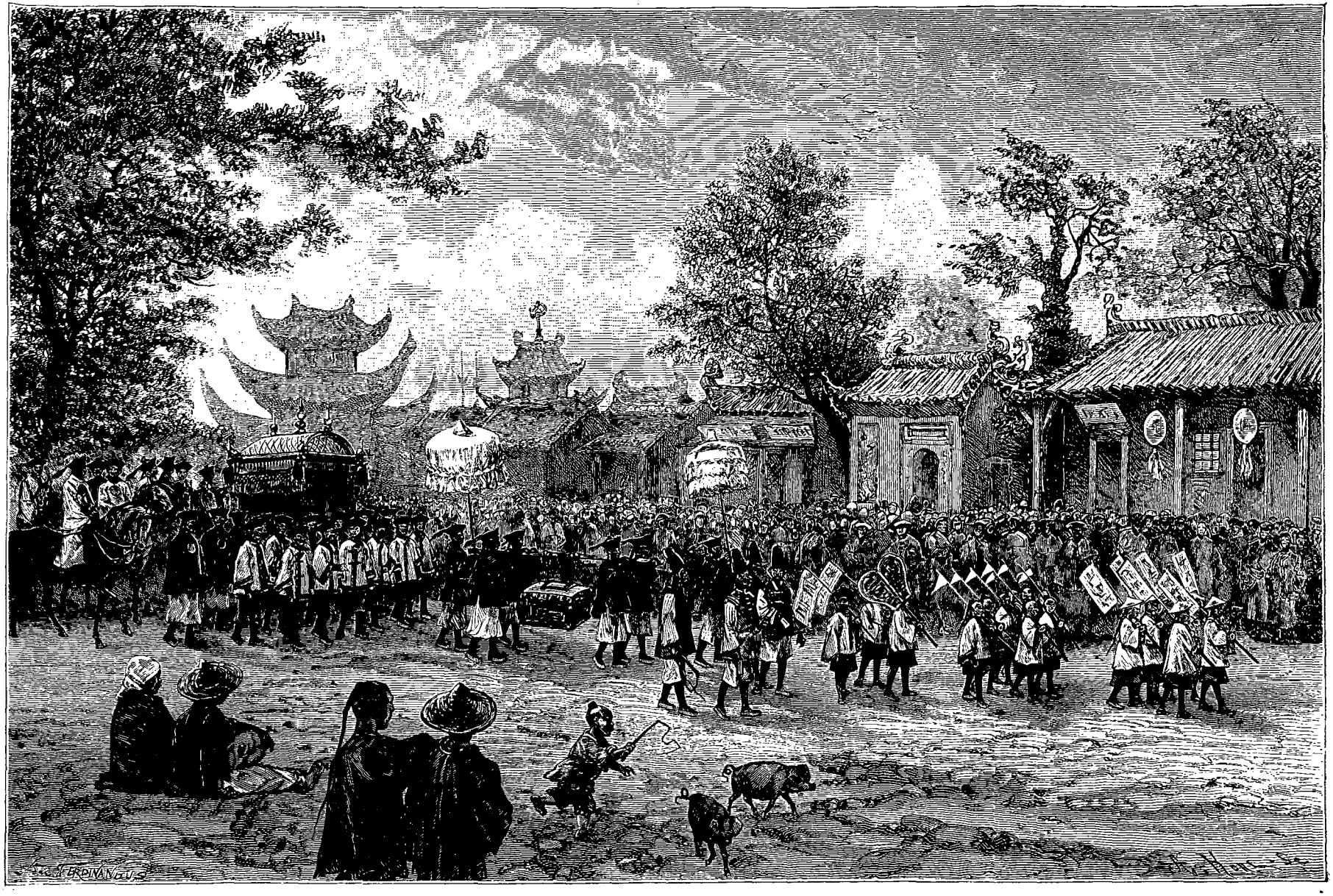
A la suite des quatre bourreaux, deux individus portaient à tour de rôle un grand parasol rouge, pour garantir le mandarin du soleil dans le cas où il voudrait se promener à pied; ce parasol était garni d'une triple rangée de franges de même couleur, signe d'une haute dignité. Deux autres individus portaient « l'éventail de la pudeur » qui pouvait servir à couvrir l'éminent personnage, s'il lui prenait envie en route de changer de vêtements, selon le beau ou le mauvais temps. Pour aider à ce changement de toilette, quatre soldats portaient sur une palanche une malle d'une grandeur respectable avec ses vêtements, et derrière eux huit soldats à pied. A une certaine distance on portait un autre parasol rouge avec double frange. Enfin huit hommes à pied précédaient le palanquin porté par huit soldats, et derrière six mandarins à cheval fermaient l'escorte. Il y avait quarante-huit hommes en tout : c'étaient des soldats de la garnison, et aussi des gamins loués dans la rue pour une paye insignifiante, mais on leur fournit l'habillement.

J'allais souvent à Ou-Tchan-Fou prendre des vues de diverses parties de la ville; et quand je dessinais la maison du gouverneur général, j'avais à ma disposition tout ce que je demandais et même ce que je ne demandais pas : thé, vins et toutes sortes de friandises.

La foule de curieux qui m'entourait était beaucoup plus polie que celle de la rue, mais je ne puis dire à quelle classe appartenaient ces individus, car il était difficile de les distinguer d'après leurs vêtements, et dans les villes de l'Asie il est très important de savoir à qui on a affaire pour se comporter selon les circonstances.

Voulant un jour faire le dessin de l'enfilade des portes de plusieurs cours dans la maison du gouverneur, je priai de les faire ouvrir : ce qui fut fait immédiatement, mais seulement sur l'ordre d'un mandarin, car c'était contraire à l'usage; ordinairement ces portes centrales restent toujours fermées, la porte latérale de droite étant seule ouverte pour le passage et celle de gauche réservée aux accusés et condamnés. Je fus entouré par la foule qui voulait me voir dessiner, mais elle me gênait et un agent de police fut obligé de l'éloigner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortège accompagnant un mandarin dans ses visites. — Dessin de A. Ferdinandus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Schevelow, qui m'accompagnait presque toujours, me répétait les impressions de la foule au sujet de mes dessins : les uns faisaient des éloges, les autres blâmaient. Quand il fallait copier des inscriptions, je tâchais de le faire le plus exactement possible en imitant les hiéroglyphes ou signes plus compliqués. Les Chinois me lisaient au fur et à mesure; mais lorsqu'ils arrivaient à des signes que je n'avais pas pu sans doute copier exactement, ils se disaient que j'essayais d'écrire comme eux, mais que, ne pouvant y réussir, je finissais par écrire avec des lettres de mon écriture.

Quelques-uns étaient beaucoup plus naïfs : lorsque Schevelow s'adressait à l'un des assistants en chinois, celui-ci ouvrait les yeux tout étonné, puis se mettait à rire jusqu'aux larmes en avertissant les autres que les hommes « d'au delà les mers » parlaient la même langue que les Chinois et qu'on pouvait les comprendre : comme nous, s'écriaient-ils, ils disent *foutzin* (père); nous disons *yan* (tabac) et ils disent aussi *yan*. Ces hommes simples étaient des campagnards, sans la moindre instruction : ils apprenaient avec étonnement que le soleil luisait chez nous, ainsi que la lune, et que nous avions aussi dans notre pays des montagnes et des forêts.

Parfois des personnages de la haute aristocratie venaient me voir dessiner, comme, par exemple, le fils du gouverneur général, jeune homme pâle et délicat, aux yeux noirs, qui vint un jour avec son précepteur; le frère du même gouverneur général, personnage sérieux et immobile comme une statue de marbre. A son apparition la foule décampa en toute hâte et les retardataires furent chassés par la police.

Quand mon dessin fut terminé, les mandarins me demandèrent la permission de le montrer à Li-Da-Tzeng, et ils nous invitèrent, Schevelow et moi, à passer dans le salon de réception, où l'on apporta du vin et des friandises. Le fils aîné de Li y vint aussi; ce fut lui qui me rapporta mon dessin, et il me montra son album en me priant de choisir ce qui m'y plairait, comme souvenir. Ce jeune homme avait vraiment un talent incontestable et une grande patience d'exécution, mais sa peinture, genre chinois, ne valait pas grand'chose. Je lui fis cadeau de l'un de mes dessins, qui lui plaisait le plus, et de toute la journée il ne me quitta plus, suivant avec attention ma manière de travailler. Li en personne vint aussi me voir et me rappela ma promesse de faire son portrait.

Un jour je m'acheminai vers le club de Tzien-Sy, dont j'ai déjà parlé, et je fus frappé de la beauté du temple, du jardin et du théâtre. J'y retournai plusieurs jours de suite avec mon déjeuner; il y avait là des sujets de travail pour au moins un mois. Comme je l'ai déjà dit, les meilleurs monuments de l'architecture chinoise sont cachés derrière des murs. Pour arriver dans le temple de Tzien-Sy, il faut traverser une longue et étroite ruelle entre deux murs élevés jusqu'à une porte grillée derrière laquelle on entre dans une cour en face du temple; puis on passe dans une autre cour, où se trouve un beau jardin, dans le style chinois.

La première fois que je me présentai, le portier ne me laissa point franchir le seuil, il refusa même l'argent que je lui offrais; mais Dai-Tao ayant donné l'ordre de me laisser pénétrer partout, j'y fus dès lors aussi libre que chez moi. J'avais d'abord pensé que mon travail dans le temple pouvait froisser leurs sentiments religieux, mais depuis je me suis convaincu que le respect pour le lieu des prières n'a pas grande influence sur l'esprit des Chinois.

Le temple restait toujours vide; de temps en temps un homme, ou une femme, ou plusieurs individus entraient pour se reposer à l'ombre, fumer une pipe, causer un peu et même jouer avec un ami, peut-être aussi pour me voir de plus près. Quelquefois on venait interroger les dieux sur le destin, à l'aide d'un prêtre attaché au temple. Le clergé n'avait pas plus d'égard pour le sanctuaire que les autres; les prêtres y fumaient, prenaient le thé, faisaient sécher leur vermicelle, tordaient la soie, etc. Les oiseaux font leurs nids dans le temple, et même les chiens s'y promènent partout et profitent trop de la liberté qu'on leur laisse prendre. De tout ceci il ressort que la propreté est ce qui les préoccupe le moins; dans tous les coins on voyait des tas d'ordures.

Cependant tout est intéressant dans ces temples : les idoles, les autels, les vases, les colonnes, les murs, les balustrades, mais principalement les corniches en bois et les toits en tuiles de porcelaine émaillée. Ces tuiles de forme demi-cylindrique aux diverses couleurs, blanche, rose, jaune, bleue, étaient disposées de manière à former divers dessins; il y avait aussi des statuettes en porcelaine placées sur le faîte et aux angles du toit. Les corniches étaient de même ornées de statues....

Sur mon chemin je visitai les boutiques, les confiseries, les ateliers et les fabriques. A mon regret, je ne puis raconter tout ce que j'ai pu voir. Je me bornerai à citer quelques procédés de fabrication, qui diffèrent sensiblement des nôtres, par exemple la fabrication de chandelles à enveloppe de cire.

Les mèches se tirent de tiges d'une plante, semblable à l'absinthe, et sont entourées de fil de coton. On suspend ces mèches à une roue horizontale placée au-dessus d'une chaudière où l'on fait fondre le suif. Ensuite on abaisse la roue; les mèches plongent dans le suif et y restent jusqu'à ce que ce dernier soit refroidi et condensé. Alors on remonte la roue avec les mèches auxquelles le suif s'est attaché en quantité suffisante pour faire une chandelle. Il ne reste qu'à les arroser de cire fondue blanche ou rouge pour les empêcher de couler. Cela se fait très simplement au moyen d'une cuiller au-dessus d'une petite chaudière, et pour chaque chandelle séparément.

La forme et le poids de ces chandelles sont accidentels, mais en général elles sont pareilles. Deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents *kin*[1] de suif donnent environ deux mille chandelles, et leur préparation n'exige qu'une journée de travail pour trois ouvriers.

Cette fabrication peut se faire dans la première maison voulue. Il est vrai que ces chandelles sont loin d'être parfaites; elles brûlent mal, fument beaucoup et ont besoin d'être mouchées souvent, ce que les Chinois font avec leurs doigts. Ils jettent tout simplement à terre la mèche brûlée, ce qui produit une odeur très désagréable.

Je pourrais ajouter que ces chandelles sont d'un usage général et qu'il n'y en a pas d'autres; même dans les villes où les Européens se servent de bougies, celles-ci ne peuvent s'acclimater chez les Chinois.

Il y a aussi des chandelles faites avec du suif végétal, extrait des graines de l'arbre à suif, mais elles sont peu usitées et ne valent pas mieux.

Pour terminer, j'ajouterai qu'on les fixe sur le sol, aux chandeliers, ou dans les lanternes au moyen d'un petit morceau de bois qui se trouve au bout.

J'ai pu voir aussi comment on fait les courroies pour chaussures, les bonbons et friandises. J'ai pu également assister à la fabrication de parures pour dames, en plumes bleues du martin-pêcheur; à celle de la gravure sur bois pour livres, de nattes de feuilles de palmier ou en bambou, à celle des pinceaux pour écrire et pour dessiner; j'ajouterai que, à part la patience traditionnelle des Chinois, j'admirai l'adresse de leurs doigts, qui remplacent bien une machine par la vitesse et la précision.

S'il vous arrive jamais d'aller à Han-Keou, veuillez y chercher un certain Chinois, grand ami des Européens et qui ne se fait appeler autrement que *mister Senki*. Il vous présentera certainement sa femme, *mistress* Kok-Sin Senki, dont vous verrez les pieds chaussés de bottines en satin brodées d'or, absolument de la grandeur de celles de ma collection, lesquelles ne sont autres du reste que de cette même dame qui me les a offertes.

Les Chinoises sont maîtresses dans l'art de se chausser. Elles ne mettent dans le soulier que la partie antérieure du pied en l'appuyant sur un talon intérieur très oblique; le talon reste dehors et le pied s'entoure de rubans.

Il est superflu de rappeler que de petits pieds sont une des principales conditions de la beauté chez la Chinoise; c'est aussi l'un des premiers soucis de l'homme qui veut se marier : il sera d'autant plus fier de son épouse, qu'elle pourra à peine se tenir debout toute seule et ne marcher qu'à l'aide d'un soutien.

C'est ainsi que *mister Senki* était fier de sa Kok-Sin; ami des étrangers, il ne laissait échapper aucune occasion de faire connaissance avec un Européen et se considérait comme très honoré de leur visite. Imitant nos usages, il ne manquait jamais de présenter à ses hôtes sa femme, qui restait là, témoin silencieux de la conversation, ne connaissant elle-même aucune langue étrangère.

Comme Chinoise, Kok-Sin était une beauté, et j'obtins du mari la permission de faire son portrait; en deux séances il fut terminé. A la seconde séance le mari était absent; je me trouvais seul avec cette dame et une jeune servante qui suivait avec curiosité tous mes mouvements. Voilà le progrès! Une Chinoise seule avec un étranger.

La femme et la sœur de notre vice-consul connaissaient beaucoup cette dame; elle vint un jour leur rendre visite en ma présence. Mistress Senki paraissait timide, peut-être parce qu'elle ne connaissait pas notre langue, autrement la conversation aurait pu être très intéressante; elle fumait souvent du gros tabac et jouait avec un petit chien, du pied, probablement pour le montrer et le faire admirer. Toujours soutenue par une servante, elle n'aurait pu monter l'escalier sans être aidée.

Pour la distraire, on joua du piano et de l'orgue; on dansa même, pour l'initier aux divertissements européens; elle prit une valse pour une représentation théâtrale; et quand on lui expliqua son erreur, elle s'écria : « Eh bien! avec mes pieds je ne pourrais pas le faire. » Je lui demandai la permission de faire le dessin de ses pieds. « Une autre fois, me dit-elle, je mettrai des bottines plus belles. » Je lui demandai alors un soulier pour souvenir; elle me promit la paire, et elle tint sa promesse.

Cependant le temps passait; aux belles journées succédaient des journées de pluie, de vent, de neige; le soleil ne revenait que par moments. « Qu'il fait froid! » disaient les Chinois, s'abritant de la pluie sous leurs parasols et s'entortillant dans la ouate.

Voici le 13 décembre (25 selon le nouveau style) et les Anglais fêtent la Noël. Il est d'usage parmi les négociants chinois d'offrir des cadeaux à leurs clients étrangers les jours de grande fête, soit un gâteau sucré, orné de fleurs artificielles et de fruits, soit de la volaille. C'est ainsi qu'un Anglais de ma connaissance reçut une poule d'Inde vivante, et en riant il exprimait le regret que les fêtes ne fussent pas plus fréquentes. « Consolez-vous, lui dis-je; le jour de l'an approche, vous recevrez encore une poule d'Inde. »

19 décembre (31 selon le nouveau style), veille du jour de l'an. — Nous sommes toujours à Han-Keou. Sosnowsky avait l'intention d'aller « dans les montagnes » (c'est ainsi qu'on désigne ici les plantations de thé) pour y étudier les affaires commerciales, mais en fin de compte il y envoya Matoussowsky et le photographe. Je restai seul dans ma chambre et, par hasard, il n'y avait que moi dans la maison la veille du jour de l'an. Il était près de minuit, je lisais, couché dans mon lit, quand j'entendis un coup de fusil. Qu'est-ce que cela pourrait être? me demandais-je. Des bruits couraient ces derniers jours au sujet de rancunes de la population contre les étrangers. Il est vrai qu'on

1. *Le kin* vaut six cent soixante-quatre grammes et demi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répandait le même bruit de temps en temps et que personne n'y croyait plus. Un second coup de fusil retentit. Il fut suivi du son de litavres et de cymbales et de cris frénétiques de la foule; le bruit se rapprochait de la maison.

En entendant ce chœur sauvage à cette heure insolite, dans le quartier européen ordinairement si calme, les récits des machinations des Chinois me reportèrent vers le massacre de Tien-Tsinn; je redoublai d'attention.

Cependant cela se calmait, la foule s'était éloignée, on n'entendait plus rien. Quelques minutes après, notre tambour européen battait la générale ; plus de doute, ce devait être le signal pour la réunion des Européens.

Les cris, le vacarme se firent de nouveau entendre avec les crépitations des pétards et des fusées.

Jamais mélodie de Bach ne réussit à rappeler le calme dans une âme humaine, comme le bruit de ces pétards dans la mienne : je me mis à rire de mes résolutions belliqueuses. Et pourquoi ? parce que quand vous entendrez, en Chine, éclater des pétards et des fusées, vous saurez que ce sont des réjouissances : fêtes, noces, banquets des morts, ou quelque chose dans ce genre. Je me recouchai tranquillisé; puis tout rentra dans le silence, et je n'entendis plus que le gardien de nuit frappant contre sa planche.

Le lendemain j'appris que cette procession bruyante devait être considérée comme l'expression d'un témoignage de haute estime des Chinois envers les étrangers à l'occasion du jour de l'an.

Quelques jours avant notre départ, Schevelow nous offrit un banquet d'adieu, mais non pas, hélas! un banquet pour fêter son entrée dans notre expédition. De mauvaise humeur, à cause de cette déception, je ne songeai guère à la présence des musiciens et des chanteuses, quoiqu'il fût assez intéressant de voir de très près des femmes, ce qui arrive rarement dans la Chine centrale. Au commencement du dîner, quand on servit le thé, le chœur chanta une chanson, et, ensuite, l'une des artistes, s'approchant de notre table, présenta son éventail à Matoussowsky.

L'éventail portait le programme des chansons des artistes, et elles le présentaient successivement à chacun de nous, pour qu'on pût choisir telle chanson qu'on voulait entendre ; mais, comme les noms des exécutantes n'étaient point inscrits à côté des titres des chansons, il arriva que le sort désigna plusieurs fois de suite la même chanteuse.



Mistress Senki (voy. p. 31). — Dessin de E. Ronjat.

Ces femmes n'étaient point belles; toutes elles avaient la voix très étendue. La chanson qui nous plut particulièrement, intitulée *Les douze fleurs* (Schi-Er-Hua), avait un refrain très original : la chanteuse imitait le roucoulement d'une tourterelle, et cela assez longtemps, dans des passages où le son de l'*r*[1] le plus pur s'entendait facilement. Ces femmes se comportaient assez librement, mais avec décence; une jeune fille de dix-sept ans, très sympathique, jouait au houatziuan[2] pour le vin, et, comme elle perdait souvent, elle était forcée d'avaler un assez grand nombre de verres de vin sans qu'elle ressentît la moindre atteinte d'ivresse.

1. L'*r* n'existe pas à proprement parler dans la langue chinoise. Les Chinois ont une sorte d'aspiration gutturale qui tiendrait le milieu entre l'*h* des Anglais et notre *r*.

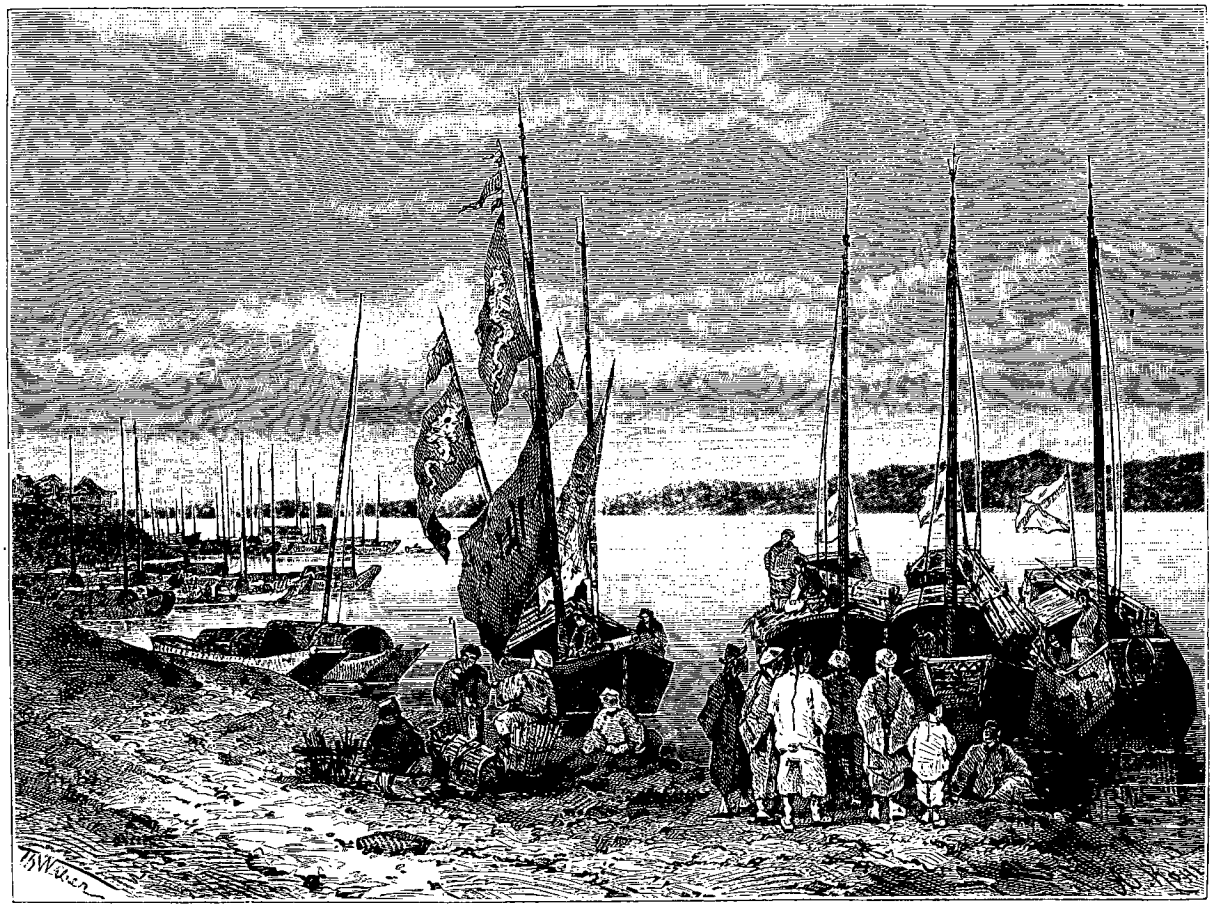
2. Jeu chinois, où le perdant est obligé de vider un verre de vin ou d'eau-de-vie.

P. Piassetzky.

Traduction de M. Kuscinski.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte de l'expédition à Tan-Gouan (voy. p. 35). — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Le 11 janvier, nous quittâmes Han-Keou, après un séjour de deux mois. Nous commencions à nous habituer de plus en plus à la société de nos compatriotes, bons et aimables pour nous, et aussi au confortable européen.

Nous ne sortions pas avec plaisir de leurs chambres spacieuses pour aller nous enfermer dans les trous étroits des bateaux, qui devaient nous conduire à l'intérieur du pays, loin du monde civilisé, dont Han-Keou était la dernière limite.

Un long trajet nous reste à faire en bateau à travers la riche et pittoresque province de See-Tchouañ; nous nous dirigeons vers son chef-lieu, Tching-Tou-Fou, et aussi vers Sin-An-Fou, ancienne capitale de toute la Chine et aujourd'hui ville encore très importante au point de vue commercial. Que de documents importants à recueillir, d'observations, de collections d'histoire naturelle et de dessins! En route! Le devoir nous commande.

Toute la colonie russe nous accompagna jusqu'aux bateaux, et, sur le bord du fleuve, j'en dessinais le groupe.

Le jour était sur son déclin. Nos quatre barques remontent doucement le rapide Yan-Tze. Le quartier européen est bientôt derrière nous. Voici les constructions en bois de la ville chinoise, ses pilotis, et toute une flottille de bateaux avec leurs mâts. Voici l'embouchure du Han, et sur sa rive gauche la ville de

1. *Suite.* — *Voy. pages 1 et 17.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Han-Keou et une nouvelle flottille de barques chargées de marchandises ou de passagers.

Le soleil était déjà couché et nous n'étions pas encore sortis de la ville. Enfin, après avoir parcouru environ cinq verstes, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, car les barques ne marchent que le jour, les bateliers ayant besoin de repos. A cet arrêt, on vida un verre de champagne, et, après un dernier adieu, nos compatriotes reprirent le chemin de la ville. Il faisait nuit. Nous sommes seuls et pour longtemps; jusqu'aux frontières nous ne rencontrerons plus un seul compatriote.

Nous procédâmes à l'aménagement de nos nouveaux logements; nous préparâmes les lits et les objets qu'il nous fallait toujours avoir sous la main, nous serrâmes les autres dans divers coins pour avoir le plus d'espace possible, car il y en avait peu.

Une barque était occupée par Sosnowsky et le photographe, une autre par Matoussowsky et moi, et la troisième par les Cosaques et la cuisine. Ces trois barques, de même grandeur, étaient couvertes, et chacune avait trois compartiments : la poupe, où logeait la famille du propriétaire du bateau, le milieu de la barque destiné aux passagers, et le devant occupé par les bateliers.

Dans notre compartiment il y avait deux exhaussements en guise de lits, et dans l'espace resté libre, entre nos lits, une table et un banc; ce qui restait inoccupé suffisait pour faire un pas, mais pas davantage. Le toit ou la hutte du bateau n'empêchait pas heureusement de se tenir debout; une fenêtre, sur le côté, pouvait être ouverte à volonté, et par devant une porte à deux battants fermait pour la nuit, on l'enlevait le jour. A vrai dire on étouffait dans ces réduits et l'on n'y voyait pas bien clair avec un bout de bougie; mais il faut s'y faire : on s'y fera.

Je montai sur le pont pour regarder ce qui se passait autour de nous et je vis toute une ville flottante. Des Chinois, on n'en voit pas la nuit, mais on les entend : les enfants pleurent; ailleurs on tousse d'une toux étouffante; les soldats du bateau militaire qui nous accompagne causent entre eux et le factionnaire bat du tambour de temps en temps; sur le rivage, on entend la voix traînante d'un gardien de nuit; il ne m'avait pas encore été donné de voir tant de vie et d'animation sur un fleuve.

Nous fûmes réveillés avant le lever du soleil. Il était évident que maintenant Sosnowsky se hâtait pour en finir avec l'expédition.

Le propriétaire de notre barque descendit à terre avec son aide, tous les deux tête nue et n'ayant aux pieds que des semelles en paille. Ils mirent la haussière (le trait) sur l'épaule et commencèrent à traîner le bateau; les trois autres bateaux nous suivirent; une quantité d'autres barques allaient du même côté que nous en luttant contre le courant, d'autres descendaient la rivière. Une rangée interminable de maisonnettes longeait les bords; elles étaient construites en briques, ou en bambou et en roseaux. On apercevait des temples et d'énormes fours pour cuire la brique, ces derniers en forme de chapiteaux avec quatre cheminées.

Matoussowsky procédait à la levée de plans, reportant sur les cartes toutes les sinuosités de la rivière et marquant les villes qui se trouvaient sur les côtes.

Vers midi, l'on s'arrêta en face d'un village pour dîner et se reposer. Aussitôt les habitants arrivèrent en foule sur le rivage; leurs physionomies exprimaient une vive satisfaction de pouvoir contempler des *yan-jen*, c'est-à-dire des hommes d'au delà les mers. Il y avait parmi eux des marchands de comestibles et nous leur achetâmes des petits pains et deux espèces de gâteaux, les uns d'une pâte douce, couleur cannelle, les autres à l'ail : faute de mieux ils nous parurent bons.

Tant que nous étions à nous reposer personne de la foule ne disait rien, mais aussitôt que les bateaux se mirent en marche les gamins commencèrent à hurler *yañ-gouï-tzy*, c'est-à-dire « diables d'au delà les mers », et à nous montrer le poing.

Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, près du village Tziaï-Daï, situé à l'embouchure de la petite rivière Sin-He, où se trouvait déjà toute une flottille de bateaux chargés.

Les bords de la rivière, toujours monotones, ne présentaient rien d'intéressant. Pour me distraire j'ouvris la fenêtre qui communiquait de notre cabine avec l'arrière du bateau occupé par son propriétaire. Ce n'était pas bien discret de ma part, parce qu'il y avait là des femmes.

Cette partie du bateau était de moitié plus petite que notre cabine et beaucoup plus basse, ce qui n'empêchait pas que, la nuit, tous les dix membres de la famille y trouvaient place, « dix bouches », comme disent les Chinois. Il est difficile de trouver un nom quelconque pour ce genre d'habitation : casemate, cage, fosse? Dans cette cage était placé le fourneau où se faisait la cuisine pour les dix « bouches ». Quand on l'allume, tout le taudis se remplit de fumée qui vous prend aux yeux et aux poumons.

A part le batelier et son aide, il y avait d'abord sa mère, une bonne vieille : elle avait la vue faible et ne changeait jamais de place; du reste cela lui eût été impossible; on l'appelait *tao-taï-taï* (honorable vieille). La femme du batelier pouvait avoir une quarantaine d'années. La fille aînée paraissait âgée de vingt-sept ans. Par modestie ou sauvagerie, aussitôt qu'elle m'aperçut elle cacha sa tête dans ses genoux et continua de rester dans cette position tant que je regardai par la fenêtre. La fille cadette, de dix-sept ans, tenait quelquefois le gouvernail; enfin quatre enfants en bas âge, qui portaient tous les traces d'une récente petite vérole et tous quatre étaient couchés. Bonne installation pour des malades! ce qui ne les empêcha point de guérir. Voilà l'existence en Chine d'un batelier sans feu ni lieu.

Aux arrêts de nuit, sur le bateau de guerre on tirait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un coup de canon pour avertir les brigands, qui rôdent dans les environs et ne se gènent pas pour piller pendant la nuit les bateaux amarrés.

A neuf heures du soir, le tambour battait la retraite, on éteignait les feux et tout rentrait dans le silence. On entendait seulement des conversations tenues à mi-voix et les gémissements d'un vieil homme souffrant dans le bateau voisin.

Le sort de ces pauvres travailleurs n'est guère enviable; il leur faut tirer la corde toute la journée ou ramer pour un salaire de dix à quinze copecks (soixante-dix centimes environ) et la nourriture qui consiste en quelques tasses de riz. Et encore ils bénissent le ciel quand ils ont de l'ouvrage, car sans cela leur position devient bien triste s'ils n'ont pas économisé quelques sapèques. Du moins ils vivent dans un pays où l'on n'a pas trop besoin de vêtements, car on peut comparer leurs nuits de janvier à nos nuits d'août.

Le Han prend ensuite un autre nom : il s'appelle le *Sien-Ho;* c'est ce qui se voit fréquemment en Chine : la même rivière change jusqu'à dix fois de nom, selon les districts qu'elle parcourt. Peut-être jadis en était-il ainsi en tous pays, quand les communications étaient plus difficiles et que les populations vivaient plus isolées[1].

Le 24 janvier, veille du jour de l'an, est la plus grande fête des Chinois; on se prépare partout à la célébrer dignement. A notre regret, nous passerons cette fête, non dans une ville, mais sur nos bateaux, dans un endroit désert, au milieu de nos pauvres bateliers.

Un vent favorable permet à nos bateliers de marcher à la voile, et de pouvoir ainsi se consacrer aux préparatifs de la fête et à l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

« L'honorable maître » de notre bateau, comme on l'appelle (lao-bañ), de son nom Tan-Tchen-Kouei, avait conquis dès le premier jour toute notre sympathie; et depuis, notre estime pour lui ne fit que grandir.

Agé d'une quarantaine d'années, peut-être d'un peu plus, de taille moyenne, il avait une figure ordinaire, mais franche et bonne. Il travaillait durement, mais sans se plaindre jamais de son sort ni des hommes; il était pauvre, et n'admettait pas qu'il en pût être autrement. Il ne souhaitait pour lui rien autre chose que ce qu'il avait; bref, Tan-Tchen-Kouei était l'un de ces hommes dont l'exemple peut servir à tous ceux qui, soumis à de pénibles vicissitudes dans leur vie, n'ont point le courage de les supporter. Il ne connaissait aucun découragement; toujours calme et gai, toujours d'humeur égale et poli autant avec nous qu'avec sa famille ou son ouvrier, n'ayant pour tout bien que son bateau qu'il traînait de Han-Keou à Fang-Tcheng et de Fang-Tcheng à Han-Keou, chargé de marchandises ou transportant des passagers, il travaillait du matin au soir pour gagner à la sueur de son front de quoi nourrir dix bouches; c'était un tendre époux et un excellent père.

Ce pauvre homme, artiste dans l'âme, se souciait, plus que ses collègues des autres bateaux, d'orner dignement sa barque pour la fête. Abandonnant le gouvernail à sa seconde fille, il se mit à balayer, puis à laver son bateau; tout fut nettoyé, décoré de verdure, de papiers de couleurs et de chandelles; il s'habilla lui-même de neuf, quoique ses vêtements de fête fussent presque aussi modestes que ceux de tous les jours; et quand tout fut terminé, il monta sur le devant du bateau avec un plateau d'offrandes, pain, viande de porc cuit, coq rôti, friture de poisson et tasses avec du riz, de l'eau et de l'eau-de-vie. Ayant posé ce plateau sur le pont, il alluma plusieurs chandelles, brûla un paquet de papier, fit partir quelques fusées et se prosterna à terre à plusieurs reprises. Il prit ensuite de petites portions de chacun des plats, les jeta à l'eau et y vida les tasses de riz, d'eau et d'eau-de-vie. Tout cela fut fait pieusement et avec conviction. Cependant le bateau continuait sa course rapide, fendant l'eau qui écumait; le soleil lançait ses rayons sur cet honnête travailleur, qui adressait son humble prière au créateur de l'univers. Je l'observais avec intérêt et je pensais : pourquoi donc sa prière ne serait-elle pas exaucée? Ne valait-elle pas autant, et plus, que la prière d'un chrétien malhonnête? Il priait comme ses parents le lui avaient appris.

Les prières terminées, il alla reprendre le gouvernail. Je lui demandai la permission de dessiner sa petite cage décorée, ce à quoi il consentit immédiatement. Il regardait tour à tour, soit mon dessin, soit son pauvre luxe, et je crus apercevoir sur son visage une expression de tristesse; je craignis qu'il ne pensât que je dessinais par raillerie. J'aurais voulu le tranquilliser à cet égard, j'aurais voulu lui dire beaucoup de choses, mais, tout ému, je ne pouvais composer la moindre phrase.

Bientôt nous nous arrêtâmes devant le village Tan-Gouan, où tout le monde se préparait pour la fête. Tout commerce cessait pendant trois jours, ce qui était fâcheux, car nous n'avions pas de provisions faites d'avance, ayant l'habitude de trouver partout ce dont nous avions besoin.

Plusieurs autres bateaux étaient également amarrés en cet endroit. Il y avait en outre une barque militaire habitée par un mandarin, fonctionnaire de la police fluviale. A la tombée de la nuit, tous les bateaux allumèrent des lanternes; partout on brûlait du papier, partout on faisait partir des fusées et des pétards. Le ciel était couvert et la nuit sombre; on ne voyait que les feux et les lanternes suspendues aux mâts. Les cuisines étaient très animées : on y préparait le manger du lendemain, on tuait les coqs et on aspergeait de leur sang le papier qu'on brûlait ensuite en l'honneur de tel ou tel dieu. Le bruit des cuivres remplissait l'air;

1. *C'est ce que les voyageurs observent en effet dans toutes les contrées non civilisées, en Afrique notamment.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les deux bateaux militaires faisaient partir des coups de fusil et des coups de canon.

Vers minuit tout rentra dans le silence, on eût dit que tout le monde était plongé dans le sommeil le plus profond ; mais à minuit précis un coup de canon tiré sur le bateau militaire vint annoncer l'arrivée du jour de l'an. Les prières et les saluts recommencèrent, puis les félicitations dans l'ordre suivant : des jeunes aux vieux, des personnes du même âge, et enfin des vieux aux jeunes ; après quoi on se mit à table.

Ouvrant la petite fenêtre qui donnait dans le compartiment de mon propriétaire, je le priai d'accepter quelques cadeaux. Je lui offris un couteau et un rasoir ; aux femmes je donnais des ciseaux, quelques paquets d'aiguilles et des boutons ; je distribuais aux enfants des bonbons enveloppés dans des papiers à vignettes. Ces présents inattendus leur firent grand plaisir.

Toute la nuit les Chinois restèrent à table, mangeant, buvant et causant.

Il eût été très intéressant de passer le jour de l'an à Han-Keou ; on nous avait conseillé de tâcher d'arriver dans une ville quelconque située sur les bords du Han ; mais ce qui est intéressant pour les uns ne l'est guère pour d'autres. Du reste de « graves affaires d'État » nous préoccupaient.

Ici, sur l'eau, près d'un petit village, en compagnie d'une vingtaine de bateaux et par un mauvais temps, il n'y avait à espérer aucune distraction. Le vent soufflait avec violence, accumulant dans notre cabine une masse de sable qui recouvrait d'une couche épaisse tous les objets. Blottis en un coin, nous cherchions à tuer le temps par la lecture, lorsqu'un soldat du bateau militaire entra dans la cabine en faisant une révérence. Théodore l'accompagnait, tenant une carte de visite du mandarin, et il demanda si nous voulions le recevoir.

« Mais certainement, faites entrer. »

Et disant cela, nous nous mîmes à la porte pour le recevoir d'après les règles de l'étiquette chinoise.

Le mandarin, en habits de parade, grimpa dans la cabine, où il resta courbé, ne pouvant pas faire autrement ; il leva les mains et ferma les yeux ; il ne disait mot et sa physionomie exprimait la timidité et la peur. Toute cette mimique faisait partie du cérémonial, assez pénible pour ceux qui n'y sont point habitués.

Nous l'invitâmes à prendre place ; mais il continuait à rester courbé, ayant toujours l'air d'avoir peur de nous et n'osant pas s'asseoir. Nous nous assîmes les premiers ; il en fit autant, toujours en tremblant. Or, cet homme, en dehors des visites officielles, était des plus simples et pas timide du tout.

La conversation était difficile ; cependant il fallait causer, car il eût été très maladroit de rester sans rien dire. Nous lui exprimâmes notre regret du mauvais temps qui empêchait tout le monde de se divertir, et aussi d'être privés de passer cette journée dans une ville ; il répondait toujours « scha » (oui). Après quelques autres questions sur sa famille, sur le lieu où il avait passé ce jour l'année dernière, on lui offrit du thé, du tabac et des bonbons.

Enfin il s'apprêtait à partir ; mais, d'après la politesse chinoise, il fallait le prier de se rasseoir. Se levant, il recommença ses grimaces : les yeux baissés, il avait l'air de nous supplier, puis de trembler, et nous le regardions en silence.

« Asseyez-vous, je vous en prie, lui dis-je ; faites-nous le plaisir de vous asseoir. »

Il n'attendait que cette formule, et il sortit en marmottant des compliments ; mais sur le pont, nouvel arrêt. Nous étions là pour le reconduire et nous le saluâmes à plusieurs reprises avec beaucoup de zèle. Quant à lui, immobile et impassible devant nous, il avait l'air d'attendre nos ordres et de nous barrer le chemin pour nous empêcher de le suivre plus loin. Nous redescendîmes alors dans la cabine et il put partir la conscience tranquille.

Ce cérémonial ne s'applique pas dans la vie journalière et ordinaire ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y a pas de règles de vraie politesse en Chine. C'est tout le contraire : vous n'y rencontrez pas un homme désobligeant. Adressez-vous au premier venu que vous rencontrerez dans la rue, il vous répondra toujours et satisfera à votre demande avec l'amabilité d'un homme du monde.

Après le départ du mandarin, nous donnâmes l'ordre à notre Cosaque de nous préparer la soupe, faite d'ordinaire dans la cuisine de notre lao-bañ, par son « estimable mère ». Pour ce jour on le refusa, parce que, disait le Cosaque, le maître viendra lui-même nous inviter à partager le pain et le sel, et qu'un dîner a été préparé tout exprès pour nous, car, à l'occasion de cette grande fête, il était de leur devoir de nous régaler. Effectivement, une minute après, Tan-Tchen-Kouei entra et nous invita très respectueusement à accepter son dîner, nous priant de ne pas lui faire l'injure d'un refus, car, quoi qu'il en soit, disait-il, il se considère lui et sa famille comme des êtres humains.

Nous aimions beaucoup notre propriétaire ; refuser son dîner eût été le chagriner, et, pour rien au monde, nous n'aurions voulu lui être désagréable.

« Nous dînerons, nous dînerons ; on peut servir, » lui répondîmes-nous.

D'habitude notre dîner se bornait à un seul plat de viande au riz ou de soupe, en quantité suffisante pour calmer notre appétit féroce. Les Chinois, comme l'on sait, préparent seulement un peu de chaque mets : aussi avions-nous quelque inquiétude de ne pas avoir notre compte au banquet du pauvre batelier ; d'autre part, sans être bien délicats, nous n'étions pas sans appréhension sur la propreté du manger préparé dans des conditions aussi mauvaises.

Enfin la petite fenêtre s'ouvrit, Tan-Tchen-Kouei passa au Cosaque le plateau avec le dîner, et nous fûmes honteux de nos soupçons. Au lieu de notre unique plat de riz, nous avions une poule cuite, de la viande de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

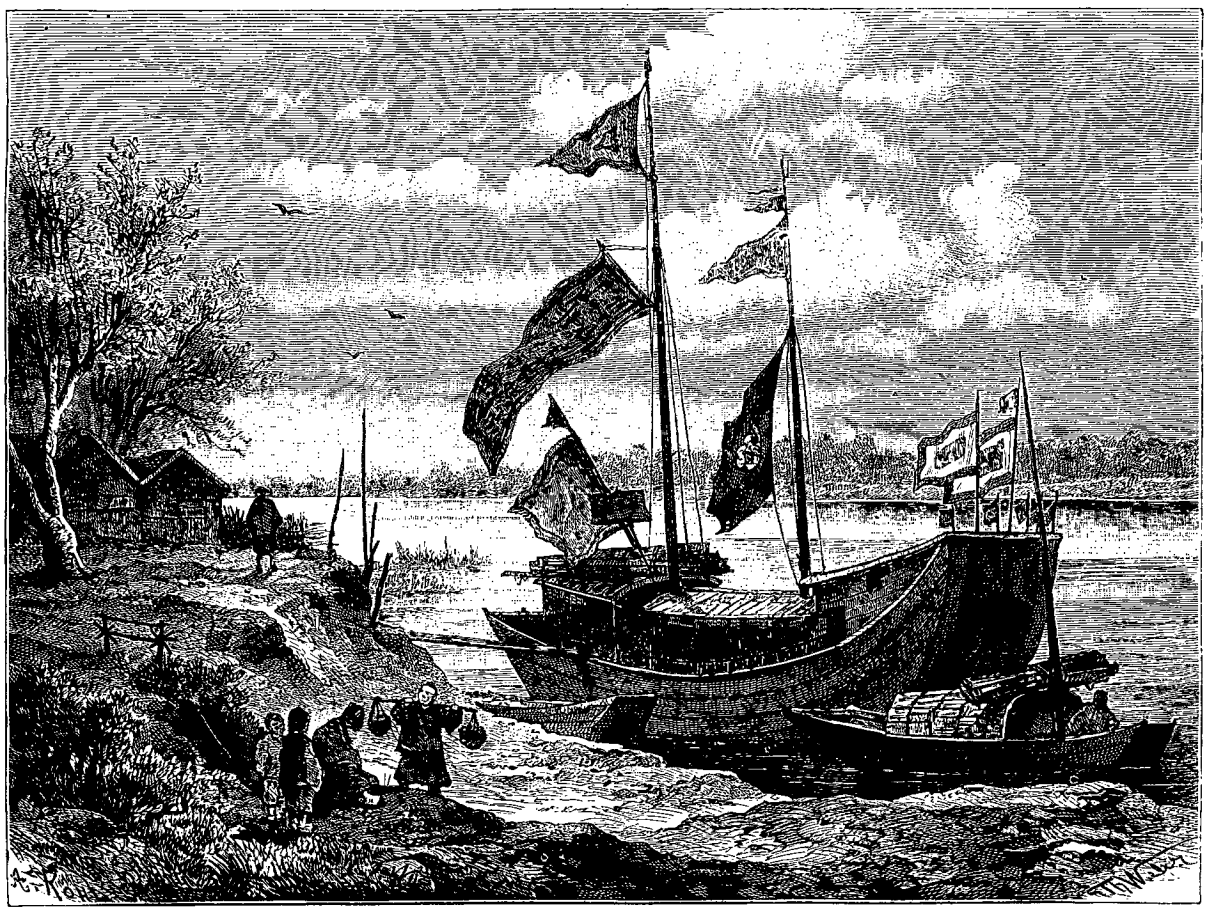
porc avec tranches de jambon, de la friture de poisson, du porc rôti, des pains de formes diverses, des pâtés de viande, des côtelettes rondes, et encore du porc à la sauce et un carafon d'eau-de-vie.

La plupart de ces plats étaient excellents et en telle abondance qu'à nous trois nous ne pouvions tout manger.

Par reconnaissance nous fîmes cadeau de trois mille sapèques à notre propriétaire et de bonbons aux enfants.

Après dîner, les soldats du bateau de guerre vinrent nous présenter leurs félicitations; ils étaient onze, et les deux premiers entrèrent dans la cabine en faisant deux saluts et pliant un genou; les autres, rangés sur le pont du bateau, répétèrent les génuflexions. Nous leur donnâmes cinq mille sapèques, tout en regrettant de ne pas pouvoir être plus généreux, comme il eût convenu à des officiers russes; mais cet argent était le nôtre propre et non celui des fonds de l'expédition, comme cela aurait dû être. Nous étions honteux, mais que faire?

Toute la journée, les bateliers, les ouvriers, les soldats se rendaient les uns chez les autres, emplissant les petites cabines, échangeant leurs souhaits, goûtant la



Barque militaire devant Tan-Gouan. — Dessin de Th. Weber.

nourriture préparée la veille, buvant du thé et du vin, causant et bavardant plus qu'à l'ordinaire; mais pas un d'eux ne s'enivra dans le sens russe du mot, c'est-à-dire que personne ne fit tapage et ne souleva des disputes.

Les enfants, habillés de vêtements ouatés, furent descendus à terre pour y jouer. Ils faisaient partir à tour de rôle des pétards enfermés dans de petits tubes de cuivre qui volaient en éclats. Je trouvai l'amusement dangereux pour des enfants de quatre ou cinq ans, mais les Chinois ont l'habitude de leur donner ces sortes de jouets.

Me promenant sur le bord, je remarquai que pas un des bateaux n'était orné avec autant de goût que celui de notre batelier Tan-Tchen-Kouei.

Le 4 février, nous arrivâmes à Fang-Tcheng, sur le Han, ville des plus importantes par son commerce.

C'est ici que nous devons rejoindre nos interprètes, quoique Théodore nous affirme avoir appris qu'ils étaient partis pour Han-Keou, après avoir vainement attendu notre arrivée ou au moins une lettre du chef de l'expédition. Ce n'était qu'un bruit, mais il pouvait être vrai; et peut-être nous étions-nous croisés la nuit, par exemple, ou pendant un de ces jours où le mauvais temps nous retenait dans nos cabines. Peut-être aussi s'agissait-il d'autres personnes que de nos interprètes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous apercevons déjà les faubourgs de la ville et, à côté, le camp de la garnison avec son mur d'enceinte, surmonté de tourelles et de kiosques ornés de piques et de drapeaux, en l'honneur de notre arrivée.

Plus loin se développait un long et solide quai en pierre avec une belle pagode et une rangée de légères maisonnettes. Là où le quai se terminait, ces maisonnettes étaient élevées sur des fondements en pierre. Des cartes de papier rouge étaient collées sur les portes avec diverses inscriptions dont on nous expliqua le sens. La couleur rouge indique que tout va bien dans la maison, et les inscriptions contenaient des souhaits divers pour soi-même ou sa maison, ou des invocations, des prophéties d'un sens obscur, ou enfin des avis flatteurs, par exemple : « le grand-père, le père et le fils, tous trois académiciens ».

La rivière était couverte d'une flottille de bateaux et de radeaux de bambou. Sur le bord étaient entassés beaucoup de bois à mâts et de planches épaisses qui servent à faire des cercueils.

Tout le monde averti de notre arrivée s'était ramassé au bord de l'eau. Nous étions les uns en face des autres à nous regarder avec une égale curiosité.

Bientôt les plus courageux commencèrent à grimper sur nos bateaux. On en chassait une dizaine, quinze autres venaient les remplacer; nous fûmes forcés de nous faire garantir par le bateau de guerre. Cette mesure ne fut guère efficace, et ils réussirent, en choisissant un moment propice, à arriver tout de même jusqu'à nous.

Théodore fut envoyé en ville à la recherche d'un logement et des interprètes. En attendant son retour, je me mis à dessiner la vue du quai, lorsque une pierre de la grandeur d'un œuf vint tomber sur le pont à mes pieds; je la soulevai et je la mis à côté de moi de manière que tout le monde la vît. On causa beaucoup, dans la foule, de cette pierre (chitoou), et cette attaque grossière ne se renouvela plus.

Théodore revint en nous apportant la carte du mandarin de la localité; il nous adressait des excuses de ne pouvoir personnellement nous rendre visite à cause du deuil auquel l'obligeait la mort récente de l'empereur.

Cette nouvelle nous fut désagréable : le jeune empereur étant mort sans héritiers, on pouvait s'attendre à des désordres ou à une guerre civile. Nous avions appris précédemment qu'il était malade de la petite vérole, mais on nous avait assuré que le jour de crise était passé. Il paraît qu'à cette occasion l'un des médecins de la cour avait fait brûler pour plus de quinze mille roubles de paquets de papier d'offrande.

A la suite de Théodore vinrent quatre soldats de police en blanc, c'est-à-dire en deuil, pour nous protéger contre la foule.

Quant à nos interprètes, ils étaient réellement partis pour Han-Keou. Andreïewsky nous avait laissé une lettre pour nous avertir d'être très prudents. « Par suite, disait-il, de la haine toujours croissante des Chinois contre les Européens, j'ai couru des périls. » Ces paroles ne produisirent sur nous aucun effet, le personnage étant de ceux qui font d'une mouche un éléphant.

Le bateau de guerre fut ici remplacé par un autre, dont le mandarin vint nous voir; c'était un jeune homme originaire de Hou-Naï. Pendant sa visite, nous lui offrîmes des bonbons et des cigarettes qu'il tourna longtemps dans ses doigts sans savoir qu'en faire, et il fallut lui montrer comment on s'en sert.

Tout était donc prêt pour aller plus loin, mais il fallait attendre nos interprètes.

Le temps était froid et sombre. Il tombait du grésil, les bateaux étaient couverts de nattes. Pas un curieux ne stationnait sur le bord de l'eau et jamais le baromètre de la curiosité chinoise n'était tombé si bas.

Notre Cosaque nous annonce que Sosnowsky ne veut pas continuer la route dans les mêmes bateaux. Il en a loué un seul plus grand, où tout le monde pourra prendre place. Nos bateliers, ainsi congédiés, étaient au désespoir.

Matoussowsky, invité à se rendre auprès du chef, revint en confirmant ce qui nous avait été dit par le Cosaque. Nous allâmes voir ce bateau, qui, en effet, était grand, mais peu commode pour nos occupations : nous ne décidâmes rien de définitif.

Les fêtes du jour de l'an continuant dans les villes deux semaines durant, il était difficile de se procurer des provisions. Nous allâmes un jour dîner en ville, accompagnés de notre Cosaque et d'un agent de police, demandant à être conduits à un restaurant convenable et peu éloigné.

Les rues étaient pleines d'une boue noire et gluante; nous glissions à chaque pas, et, à part quelques gamins qui nous suivaient, il n'y avait personne dehors. C'est ici et nulle part ailleurs que j'ai vu des Chinois porter des sabots consistant en une semelle de bois sur deux supports et ressemblant à un petit banc (comme un jouet d'enfant) plutôt qu'à des galoches; le bout est en cuir verni. Cette chaussure peu commode fait beaucoup de bruit.

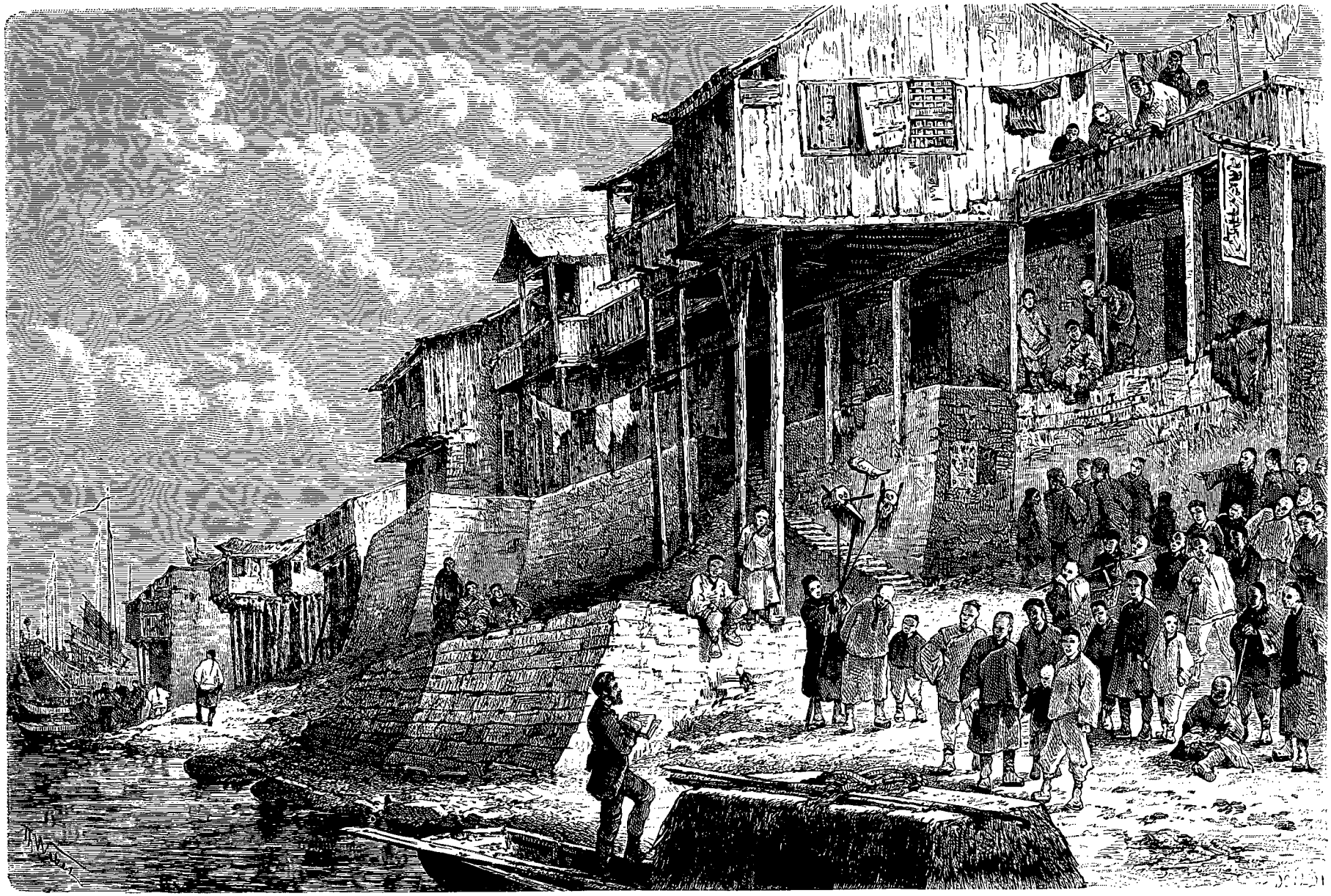
L'agent de police nous indiqua une pauvre auberge où beaucoup d'ouvriers mangeaient du lard, des légumes et du vermicelle; d'autres prenaient du thé.

Le Cosaque explique au policier que nous voulons quelque chose de mieux. Celui-ci a l'air de comprendre et nous conduit plus loin. Après une longue course, il nous indique une autre auberge en disant : « Voici la meilleure hôtellerie qui soit ouverte aujourd'hui. Les autres sont fermées à cause de la fête. »

Elle différait peu de la première, et, craignant de ramasser la foule par notre présence, nous fîmes seulement la commande du dîner qu'on devait nous apporter sur le bateau.

Chemin faisant, je vis à travers une porte ouverte une grande cour et, au fond, des portes avec grillages; j'allai demander ce qu'était cette maison, quand des Chinois qui étaient là nous invitèrent à y entrer. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fang-Tcheng : constructions sur les rives du Hán. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traversâmes la première cour, où, sur les côtés, il y avait des logements. Nous entrâmes dans une autre, toujours sans savoir où nous étions ; enfin nous devinâmes un restaurant.

« Peut-on manger?

— On le peut, on le peut, nous dirent les Chinois, et ils nous conduisirent dans une chambre, tandis que l'agent de police, resté dans la rue, maintenait la foule avec son gourdin. Il n'en est pas moins vrai que plusieurs, préférant soumettre leur dos aux coups de l'agent, réussirent à passer et s'installèrent dans une chambre voisine de la nôtre.

Le dîner se fit attendre. Il était composé de viande de porc rôti à l'ail avec divers autres condiments, de viande de porc froid en tranches, de hachis de poule froide salée, de viande de mouton salé aux choux, de pâtes épaisses comme du mastic et d'une soupe qui avait bien l'air d'eau de vaisselle ; de plus, devant chacun de nous on avait posé une carafe de vinaigre.

Nous eûmes bientôt dîné tous les trois, ou, pour mieux dire, quatre, car nous fîmes manger l'agent de police.

« Combien le tout?

— Pas de prix, il ne faut pas faire de prix, nous répondit le maître du restaurant, ce que vous payerez suffira. »

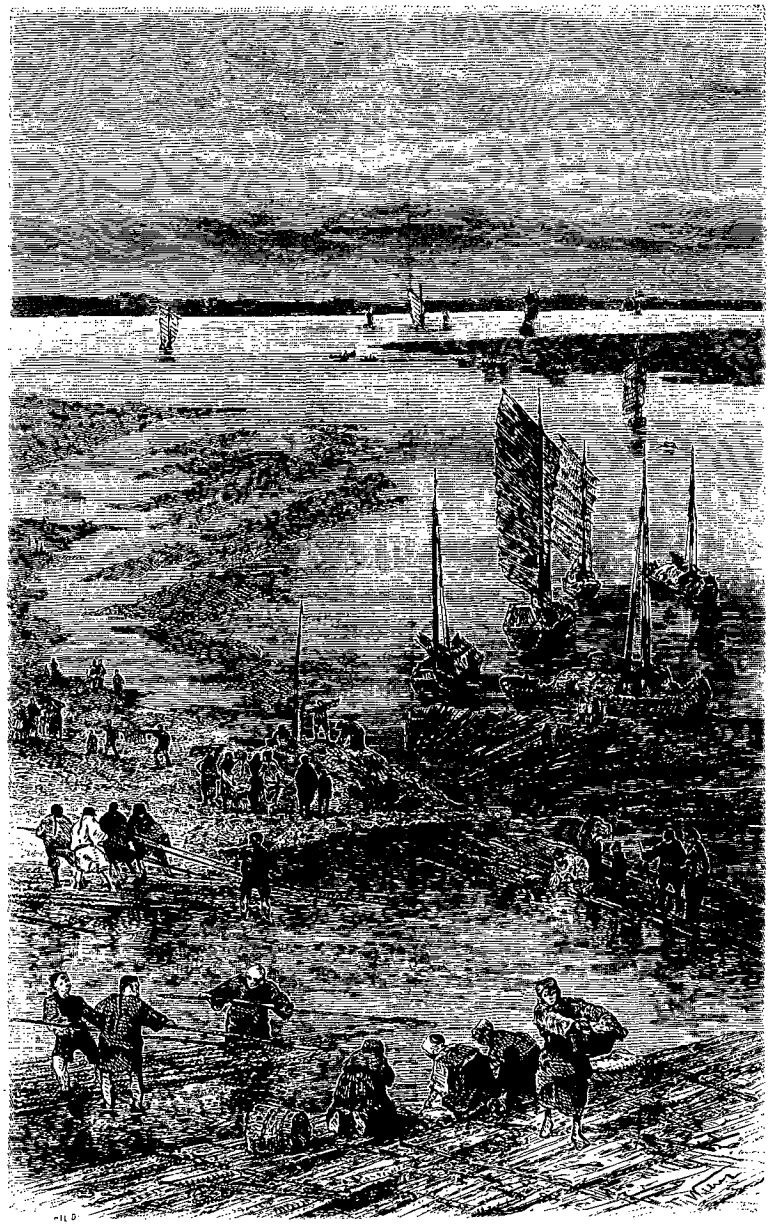
Il ne voulut point en démordre, ne cessant de répéter : ce qu'il vous plaira. On lui donna mille sapèques.

« Cela suffit-il?

— Cela suffit, cela suffit! »

Et il nous remercia en joignant ses mains sur sa poitrine. Du reste, il avait vraiment l'air d'être satisfait; quant à nous, nous ne trouvâmes point ce dîner cher : un rouble et demi pour quatre.

Les Chinois qui étaient dans la cour coururent annoncer dans les rues la nouvelle que les étrangers avaient fini de dîner et s'en retournaient chez eux.

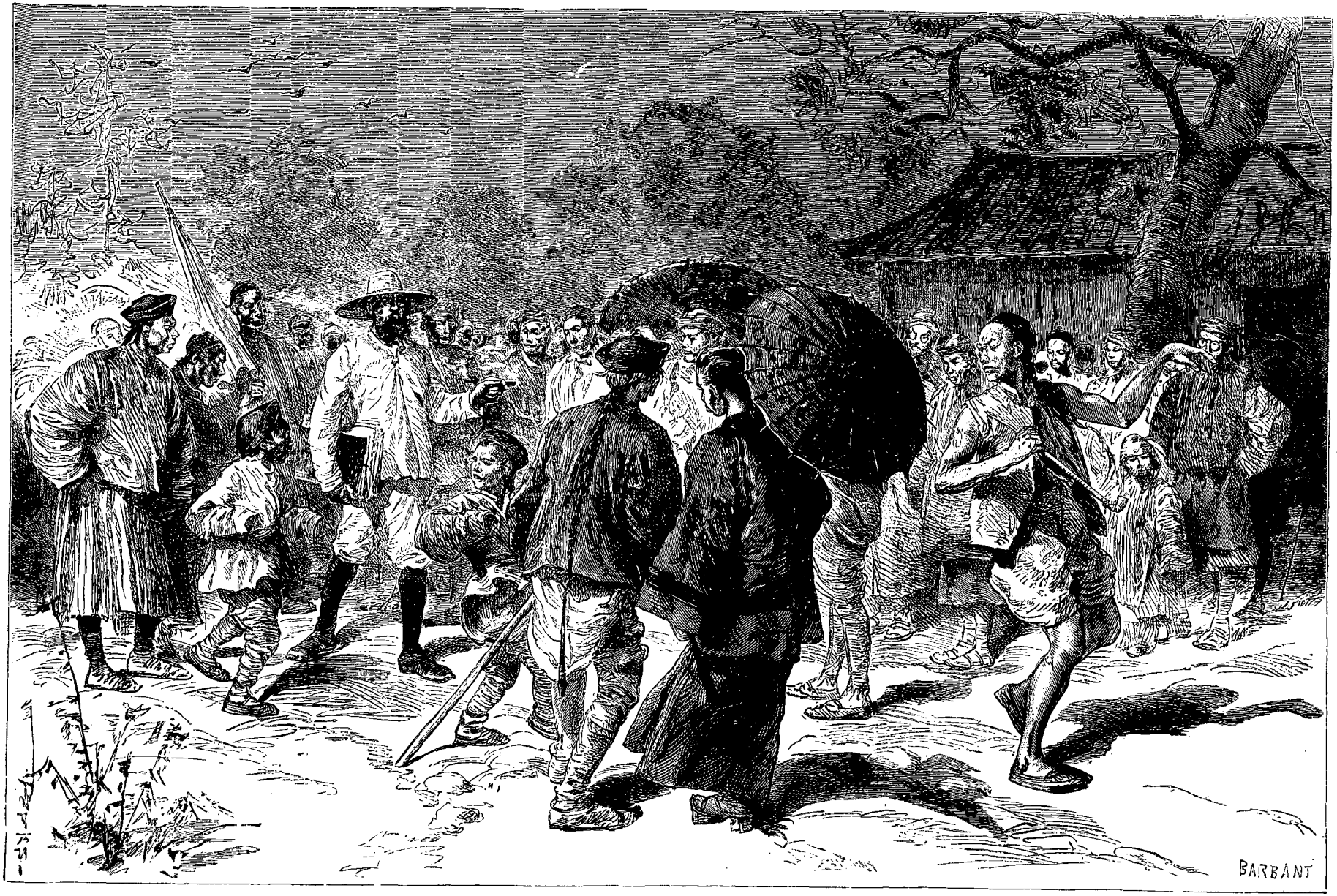


Flottage de bambous (voy. p. 44). — Dessin de Th. Weber.

En chemin nous entrâmes dans quelques boutiques, où il y avait des marchandises de provenance étrangère : verres, montres, lampes, bougies, allumettes, etc. Nous y vîmes même des draps de fabrication russe, de la lustrine noire et autres étoffes.

Dans l'après-midi, revenant d'une promenade, nous trouvâmes au bord de l'eau une foule immense, qui avait l'air d'être bien animée. Notre Cosaque nous expliqua que l'on causait du grand bateau loué par Sosnowsky et où l'on transportait en ce moment les bagages. Les Chinois avaient appris que ce bateau devait nous conduire jusqu'à la ville de Han-Tchang-Fou, et que les bateliers retenus pour aller jusqu'à Lao-Ho-Keou n'étaient guère contents, car ils perdaient leur temps et leur argent, et peut-être trouveraient-ils difficilement des passagers pour Han-Keou. Ils savaient qu'un acompte était donné au nouveau batelier dont la barque était absolument impropre à la navigation sur le Han supérieur. Ils s'étonnaient que le propriétaire se risquât ainsi à la légère; ils se moquaient de lui en prédisant sa perte. Ils cherchaient, par tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mon escorte habituelle dans les rues (voy. p. 42). — Dessin de Tofani.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arguments possibles, à nous faire comprendre le danger qui nous menaçait :

« Vaut mieux perdre votre acompte, disaient-ils, que de perdre tout. »

Notre lao-bañ, averti qu'il allait nous conduire plus loin, vint à son tour nous prier d'expliquer à nos collègues que le nouveau bateau ne passerait pas plus de deux cents verstes.

Il était clair que cette insistance ne pouvait être que très sincère, car personne n'avait dans l'affaire aucun intérêt, ni de gain, ni de perte, et les anciens bateliers, seuls intéressés, ne soufflaient mot.

Nous allâmes rapporter tout ceci à Sosnowsky, qui, du reste, avait été prévenu lui-même. Mais il s'était donné pour règle qu'il fallait écouter les Chinois le moins possible et même faire tout le contraire de ce qu'ils conseillaient. Cette règle était-elle bien sage? nous pouvions en douter, et Matoussowsky et moi nous refusâmes formellement de passer sur le grand bateau : nous gardâmes notre ancien.

Le lendemain, nous eûmes la visite d'un chef militaire du camp de Fang-Tcheng, homme très aimable, mais beaucoup moins communicatif que tous ceux dont nous avions fait jusqu'alors la connaissance.

Sur notre demande de nous montrer le camp, il nous invita à y aller immédiatement avec lui. Le camp n'était pas très éloigné; entouré d'un rempart en terre, il avait deux portes. Les soldats rangés dans la cour faisaient l'exercice sur commandement en langue anglaise (ils le disaient, car sans cela il eût été difficile de le deviner). Pour notre entrée, ils présentèrent les armes avec ensemble. On courut chercher le chef du camp, qui sortit entouré de ses officiers et nous pria poliment, selon l'usage, d'entrer dans sa chambre de réception.

Contrairement à ce qu'on voit dans les villes, tout ici était rangé, tenu avec soin et en ordre. Les baraques des soldats étaient également propres, sauf quelques-unes pleines d'une fumée épaisse qui occasionnait des maladies d'yeux chez les soldats.

Nous fîmes cadeau d'une carabine au chef du camp, ainsi que nous l'avait demandé Li-Houn-Tchang à Tien-Tsinn, et nous lui expliquâmes le moyen de s'en servir. Sur notre demande, une cible fut posée, et nous invitâmes les officiers à essayer l'arme. L'un se refusa, l'autre fit partir un coup d'une manière qui disait clairement qu'il n'avait pas la moindre idée du tir à la cible; parmi les soldats, il y en avait quelques-uns qui tiraient passablement à une distance de deux ou trois cents pas. Ce côté essentiel de l'art militaire est très faible chez les Chinois; il serait toutefois facile de les instruire.

Notre expédition s'est augmentée le même jour d'un nouveau membre. L'un des soldats du bateau de guerre qui rentrait à Han-Keou, et où il remplissait les fonctions de cuisinier, aima mieux venir avec nous, en la même qualité, que de continuer à servir l'État. Si je parle de ce fait sans grande importance, c'est pour montrer la facilité avec laquelle un soldat, en Chine, abandonne l'armée quand il lui plaît : s'il veut partir, il s'en va trouver son chef immédiat pour lui faire part de sa résolution. C'est bien; on lui fait payer sa solde, remettre l'habillement et le voilà libre. Le jour de l'entrée de ce cuisinier à notre service, nous reçûmes, sans savoir pourquoi, du chef du camp, des poules vivantes, de la viande de mouton, du pain et des noix. Peut-être avait-il appris que notre nourriture était bien maigre. Notre chef, à son tour, lui fit remettre deux bouteilles de vin de Champagne.

Le temps passe, et nous attendons encore le retour de nos interprètes. Tous les jours j'allais faire un tour dans la ville et toujours seul, car Théodore avait l'ordre de rester auprès du chef. Les habitants s'étaient habitués à moi et m'appelaient « peintre étranger » ou « peintre d'au delà les mers. » Mon crayon ou « pinceau étranger » les préoccupait plus que ma personne. Les femmes elles-mêmes, sans me suivre, comme les enfants et les hommes, se mettaient aux portes de leurs maisons aussitôt qu'elles entendaient crier : « Il passe, il passe ». Elles me regardaient un peu confuses, avec autant de peur que de curiosité. Aussitôt que je me disposais à dessiner, la foule se groupait autour de moi, chacun cherchant à avoir la meilleure place, d'où souvent naissaient des désagréments, des disputes et des rixes.

Passant un jour en compagnie d'une de ces suites nombreuses, j'aperçus, au loin dans une petite ruelle, des fils jaunâtres suspendus dans un cadre et je les pris pour des écheveaux de fil de soie. Je m'approchai et je m'aperçus que ce n'était que du vermicelle. Je m'arrêtai pour examiner le mode de cette singulière fabrique : un châssis, posé verticalement, est percé dans sa solive supérieure de petits pieux sur lesquels on suspend des anneaux de pâte; la solive inférieure, également garnie de petits pieux, est mobile : on peut la soulever et descendre à volonté. Supposez cette solive tout en haut, les pieux entrent dans les anneaux de pâte; à mesure qu'on abaisse la solive, la pâte s'allonge en fils minces, et, quand elle arrive tout en bas, le vermicelle est fait; il est même saupoudré de la poussière de la rue. On enlève ce vermicelle et on accroche en haut d'autres anneaux de pâte, puis on soulève la solive inférieure et ainsi de suite. C'est un procédé simple et qui n'exige ni beaucoup de soins, ni de grands frais.

A côté de ce fabricant était installé un boulanger qui pétrissait sa pâte en pleine rue d'une manière originale. Sur une table basse ou un large banc appuyé contre le mur de la maison, on jette un grand morceau de pâte; puis le boulanger, assis sur une perche de bambou, dont l'autre extrémité est fixée dans le mur de la maison, commence à sautiller sur son bambou, avançant et reculant et toujours de manière que son bâton écrase ou presse la pâte jusqu'à ce qu'elle soit bien remuée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

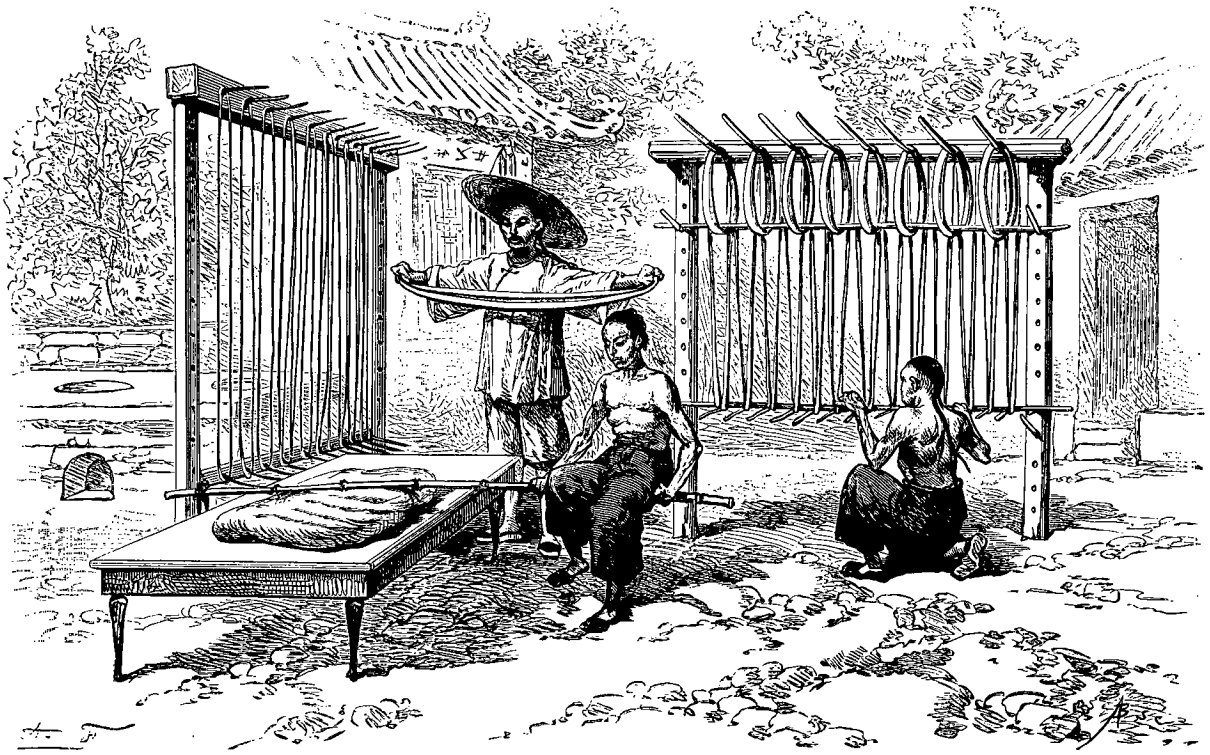
Un jour nous allâmes assister aux manœuvres de l'armée qui eurent lieu sur notre demande.

A neuf heures du matin, un messager du camp vint nous avertir que tout était prêt et qu'on n'attendait que nous pour commencer. Mais notre chef s'était fait attendre, ce qui nous fut très désagréable, d'autant plus que les Chinois sont le peuple le plus exact de la terre.

En arrivant au camp, nous trouvâmes tous les mandarins réunis sur la place, mais pas un seul d'eux n'était en uniforme; de plus, le chef du camp était absent. J'appris plus tard que ce dernier, fatigué de nous attendre, s'en était retourné chez lui, donnant l'ordre aux officiers de changer de costume. Il était visible qu'ils se trouvaient froissés de notre indélicatesse. Pas un seul ne vint à notre rencontre et nous fûmes reçus très froidement.

Les soldats de cette garnison avaient été formés par des instructeurs européens et étaient armés de fusils à piston. Leurs manœuvres et évolutions étaient incompréhensibles pour moi. Quand elles furent terminées, je visitai les baraques du camp : parois, toits et cloisons, tout était en bambou. Chaque lit était entouré de rideaux pour préserver les hommes pendant la nuit des piqûres de moustiques, araignées ou scorpions.

Les braves Chinois, qui avaient déjà oublié notre conduite indélicate, nous invitèrent à un dîner, pré-



Préparation du vermicelle. — Dessin de A. Ferdinandus.

paré exprès pour nous. Le chef du camp y vint aussi; tous furent aimables et gais. Sachant que nous ne nous servions point de bâtonnets, ils avaient préalablement envoyé chercher nos couverts, que nous fûmes très étonnés de trouver sur la table. Après le dîner, on nous apporta, comme aux autres convives, des tasses d'eau chaude avec des chiffons gris pour nous rincer la bouche et nous essuyer la figure; nous refusâmes de nous en servir en disant que cela ne se faisait point chez nous.

Les logements des mandarins consistaient en une seule chambre meublée d'un lit, d'une table, d'une malle et de quelques chaises. Tous avaient quelques pots de fleurs, quelques inscriptions sur les murs et des cartes de la Chine, d'origine chinoise. Tel était aussi le logement du chef où nous allâmes, et, pendant la conversation, je vis les mandarins aller à tour de rôle se coucher pour fumer leurs pipes d'opium.

Les Chinois nous questionnèrent longuement sur la Russie, son ciel, le temps qu'il y fait, les villes, les produits de l'industrie autres que celle du drap, etc. Ils demandèrent quels étaient les appointements des officiers, et notre chef, qui n'aimait point ces questions, leur répondit qu'un officier comme lui avait de douze à quatorze mille roubles en argent. Les Chinois se regardèrent, ayant l'air de dire : « voilà de beaux appointements ! »

Nous passâmes ainsi toute la journée au camp par un temps splendide; mais avec la nuit la tempête se déchaîna et se prolongea jusqu'au matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temps s'est remis. Nos bateliers voudraient bien partir, ils s'ennuient. Nous ne pouvons cependant pas nous en aller sans nos interprètes.

Et les affaires? on ne s'en inquiétait guère. Les échantillons de toute espèce qui nous étaient confiés par les négociants de Kiachta restaient enfouis dans les malles. On ne les avait pas fait voir aux négociants chinois.

J'allai visiter un joli temple construit sur le mur d'enceinte, à l'endroit où ce mur s'avance dans la rivière comme un promontoire. Le portier en ferma immédiatement la porte après moi pour que je pusse tout admirer seul à mon aise. Au pied du mur les travailleurs fourmillaient, poussant des cris comme à leur habitude; de temps à autre, je regardais à travers les embrasures, pensant réellement qu'un malheur quelconque était arrivé, mais il n'y avait rien d'extraordinaire. On traînait de la rivière des troncs de bambous amenés ici comme des radeaux. D'autres charriaient de la paille abandonnée au public. Les femmes lavaient tranquillement du linge.

Nous allâmes rendre visite au chef militaire (Ti-Dou) dans la ville Siang-Young-Fou, située sur la rive opposée du Han, en face de Fang-Tcheng.

Deux mandarins vinrent nous chercher, on emmena deux soldats de la jonque de guerre, pour maintenir l'ordre dans la foule en cas de besoin, et l'on partit. L'un de ces mandarins portait plusieurs cicatrices sur la tête et sur la figure, suites de blessures reçues dans une bataille avec une bande de brigands qui avaient commis un grand nombre de crimes et dont le chef avait eu l'intention de prendre Pékin et de s'emparer du trône. Il fut complètement battu, sa bande dispersée, et lui-même se sauva et disparut. J'ai oublié le nom de ce brigand.

La ville de Siang a l'air d'une forteresse : le quai s'élève du bord de l'eau à une hauteur de trois mètres, il est en granit, construit dans le genre d'un escalier; les marches y sont cependant si étroites que c'est avec peine qu'on peut y poser le pied. Ce quai donne sur une petite plate-forme qui suit le mur d'enceinte de la ville. En 1268, Houbilaï-Han, le fondateur de la dynastie mongole, avait mis le siège devant cette ville, siège qui dura cinq ans.

La maison du gouverneur militaire n'était pas bien éloignée. Nous traversâmes quatre cours absolument désertes et nous entrâmes dans une petite pièce, où il n'y avait personne. C'était contraire à l'usage des Chinois qui viennent d'habitude au-devant des visiteurs; les mandarins qui nous avaient accompagnés déclarèrent que le chef s'habillait. Mais j'appris plus tard que cette réception avait été concertée d'avance comme une revanche de notre retard de deux heures au camp. On nous fit sentir combien il est désagréable de se faire attendre même moins de deux heures. Nous traversâmes encore quelques cours et plusieurs pièces. Dans la dernière, l'un des Chinois présents nous arrêta en désignant lui-même du doigt qu'il était le gouverneur. Comme tous les Chinois portent le même costume, ils ont l'usage de se désigner ainsi, autrement on ne saurait à qui s'adresser.



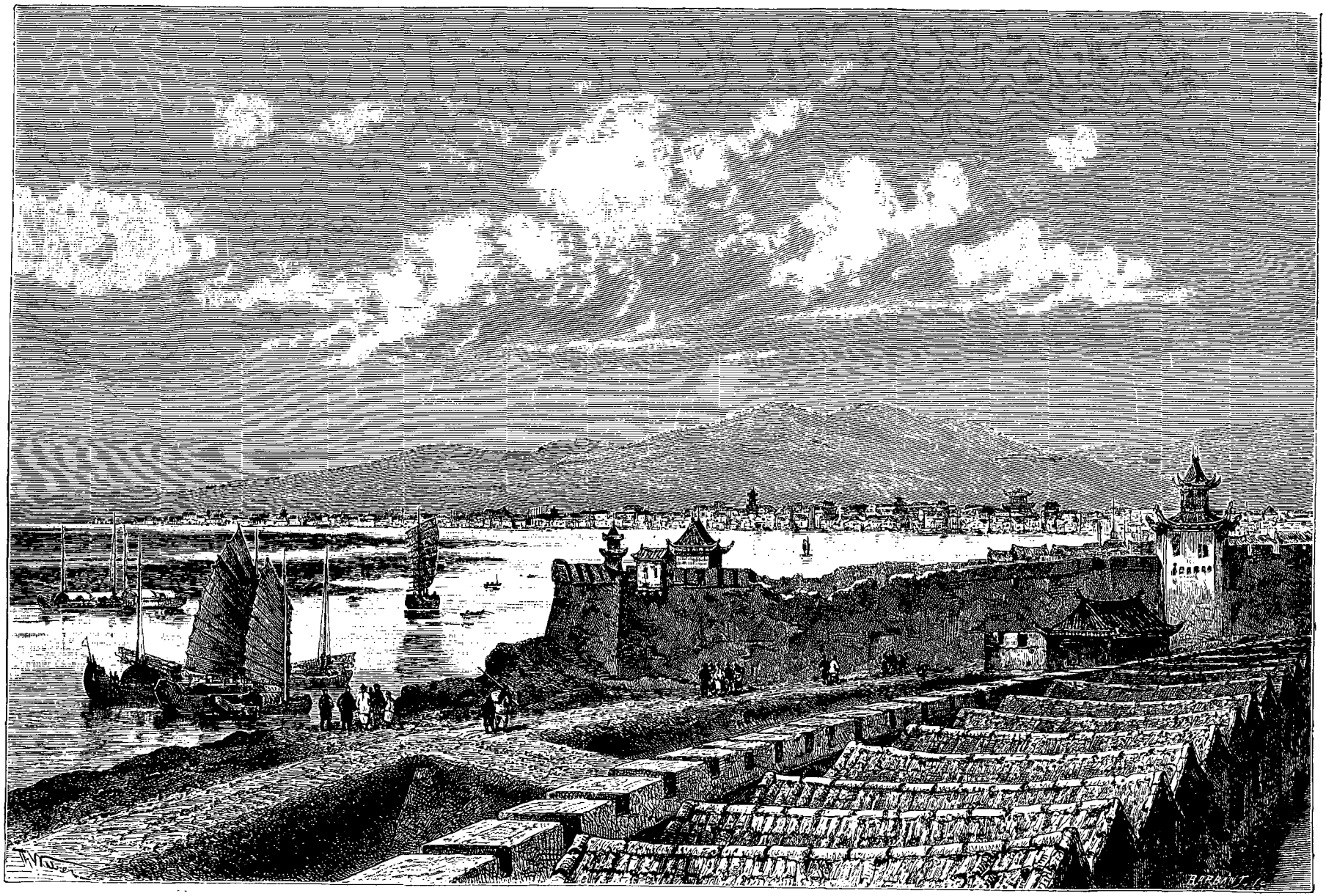
Table d'un mandarin au camp (voy. p. 43). — Dessin de P. Sellier.

La chambre où nous étions contenait des meubles européens : une couchette à côté du *Kang*, deux pendules, une de cheminée, l'autre suspendue au mur, quatre candélabres couverts de globes de verre; c'étaient des cadeaux donnés par des Anglais de Shanghaï. Une table-bureau avait aussi l'air d'être d'une fabrication européenne.

Quant au gouverneur, c'était un personnage très curieux. Agé d'une quarantaine d'années, grand et fort, il n'avait point le type chinois; de plus, il avait déjà des cheveux assez longs, car les mandarins ne se rasent point la tête après la mort de leur empereur, en signe de deuil, et cela pendant un temps déterminé. Il portait sa calotte sur le côté, pas en arrière. Ses manières n'étaient pas non plus d'un Chinois mandarin; il ne serait pas impossible qu'il cherchât à imiter quelque Européen de sa connaissance.

Pendant le dîner, il se montra très aimable et nous demanda à plusieurs reprises si les plats chinois nous plaisaient bien. Le général nous donna aussi quelques détails sur le séjour de nos interprètes à Fang-Tcheng; ils s'y étaient trouvés sans un sou et par conséquent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des villes Fang-Tcheng et Siang-Young-Fou. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personne n'avait voulu ni les loger, ni les nourrir. Il leur avait donné cent roubles pour les aider. Il nous dit que l'un d'eux se promenait ordinairement avec un fusil et qu'il faisait peur aux habitants, mais, par la suite, l'on s'y habitua et l'on finit par se moquer de lui. Je le remerciai de son récit, qui était une preuve de ses excellentes dispositions envers nous.

Après notre retour, l'interprète Théodore vint nous avertir, Matoussowsky et moi, qu'il allait nous quitter et retourner à Han-Keou. Il ne voulut pas nous dire la cause de ce départ inattendu. Il résista à notre offre de lui augmenter ses appointements et de le faire manger à notre table et non pas avec les Cosaques. Tout ce que nous pûmes obtenir de lui, ce fut qu'il attendît au moins le retour d'Andreïewsky et de Siuï.

On sait que les Chinois dressent les cormorans pour pêcher et depuis longtemps je cherchais l'occasion d'observer de près cette pêche. Un matin, en montant sur le pont, j'aperçus deux Chinois dans une barque avec ces oiseaux. Je les hélai et je leur proposai de me prendre avec eux, ce à quoi ils consentirent avec plaisir et m'aidèrent à passer dans leur barque.

Les cormorans étaient là perchés sur un morceau de bois couvert de paille. Attachés par une patte, et ayant au cou un anneau de paille, ils regardaient l'eau et avaient l'air de se dire : « il est temps de commencer. » La barque remonta la rivière à une grande distance, puis on la mit en travers en la laissant descendre le courant.

Les Chinois détachèrent leurs oiseaux, dont quelques-uns se jetèrent à l'eau tout seuls. D'autres y furent poussés sans gêne. Tous les cinq suivirent la barque en faisant des plongeons. Les cormorans nagent vite et par soubresauts, plongent à une assez grande profondeur et restent longtemps sous l'eau.

Leur propriétaire les stimulait par des mots ou des exclamations, et il me semblait qu'ils comprenaient leur maître. S'ils revenaient sur l'eau sans butin, ils n'avaient pas l'air contents, soufflaient avec force et grognaient comme des chiens.

En voici un qui revient avec une carpe assez grande ; les pêcheurs poussent des cris de joie et s'empressent d'aller à l'aide du cormoran qui tient ferme le poisson dans son bec crochu, malgré les efforts de la carpe pour recouvrer la liberté.

Le cormoran tâche de pousser la tête du poisson dans sa gorge pour l'avaler avant qu'on le lui prenne; mais le pêcheur saisit son oiseau d'une main par le cou et de l'autre lui retire la carpe, et rejette le cormoran dans l'eau. Celui-ci, évidemment, savait d'avance qu'il en serait ainsi; il ne montra pas de mauvaise humeur, secoua la tête, rinça son bec à plusieurs reprises, pour oublier le goût de son butin, et recommença à plonger.

Ces oiseaux pêcheurs revenaient ainsi assez souvent avec quelques poissons. Quand c'était un petit, ils l'avalaient, mais l'anneau qu'ils portaient au cou empêchait qu'il ne passât dans leur estomac. Les Chinois attrapaient l'oiseau, lui faisaient rendre le poisson et le renvoyaient continuer sa besogne.

On leur laissait dans la gorge quelquefois deux ou trois petits poissons pour les leur retirer tout d'un coup. Si le poisson pris était très gros, alors immédiatement un cormoran allait en aide à son collègue; ils le tenaient ainsi à deux. Parfois ils se disputaient entre eux et grognaient ; s'il leur arrivait de laisser échapper leur proie, ils replongeaient du coup, mais presque toujours sans succès.

Les uns pêchaient avec entraînement, d'autres avec mollesse, malgré les excitations du maître : O-ho, o-ho! Err-go, err-go! Aie, gaï-gaï-i! Aie-éou! et autres exclamations de ce genre.

Le pêcheur se fâchait, criait, sautillait sur son banc et finissait par se faire obéir du paresseux.

Après une heure, on fit reposer les laou-sy ou lou-tzy, comme ils appellent les cormorans. On les retira de l'eau en les remettant à leurs places ; ils respirèrent bruyamment, leurs becs ouverts, puis commencèrent à se secouer, à déplier les ailes en les maintenant relevées comme des voiles, pour se sécher, en se grattant la tête.

Pendant le repas on ne leur donna rien à manger, car ils ne pêchent que quand ils ont faim.

Une demi-heure après, le travail recommença, et cette fois celui qui apportait un grand poisson en recevait un petit en récompense ou comme encouragement.

Les cormorans ne s'éloignaient jamais de leur barque ; en un endroit où nous nous trouvâmes avec plusieurs autres barques de pêcheurs, ces oiseaux reconnaissaient bien la leur.

La séance finie, les Chinois me reconduisirent à mon bateau et m'invitèrent à choisir le meilleur poisson; mais ici comme ailleurs ils ne voulurent point faire de prix. Je leur donnai cinq cents sapèques, près de trois francs; ils se trouvèrent très satisfaits.

Enfin nos interprètes arrivèrent. Théodore en fut content : il pouvait nous quitter. J'essayai encore de le retenir, mais en vain.

Nous aussi nous allons partir de Fang-Tcheng, où au lieu de deux jours nous avons passé deux semaines.

Le propriétaire de notre bateau courut en ville chercher des provisions et nous conseilla d'en faire autant, car à partir d'ici les villages deviennent rares. Nous achetâmes aussi une certaine quantité de petites glaces, de boutons de cuivre, d'aiguilles, d'allumettes-bougies pour distribuer de petits cadeaux aux riverains.

J'étais heureux d'aller plus loin, mais en même temps je quittai avec regret les pauvres cabanes du quai de Fang-Tcheng, les braves gens qui se ramassaient journellement devant nos bateaux et même un malheureux chien qui avait pris l'habitude de venir chaque matin nous demander à déjeuner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

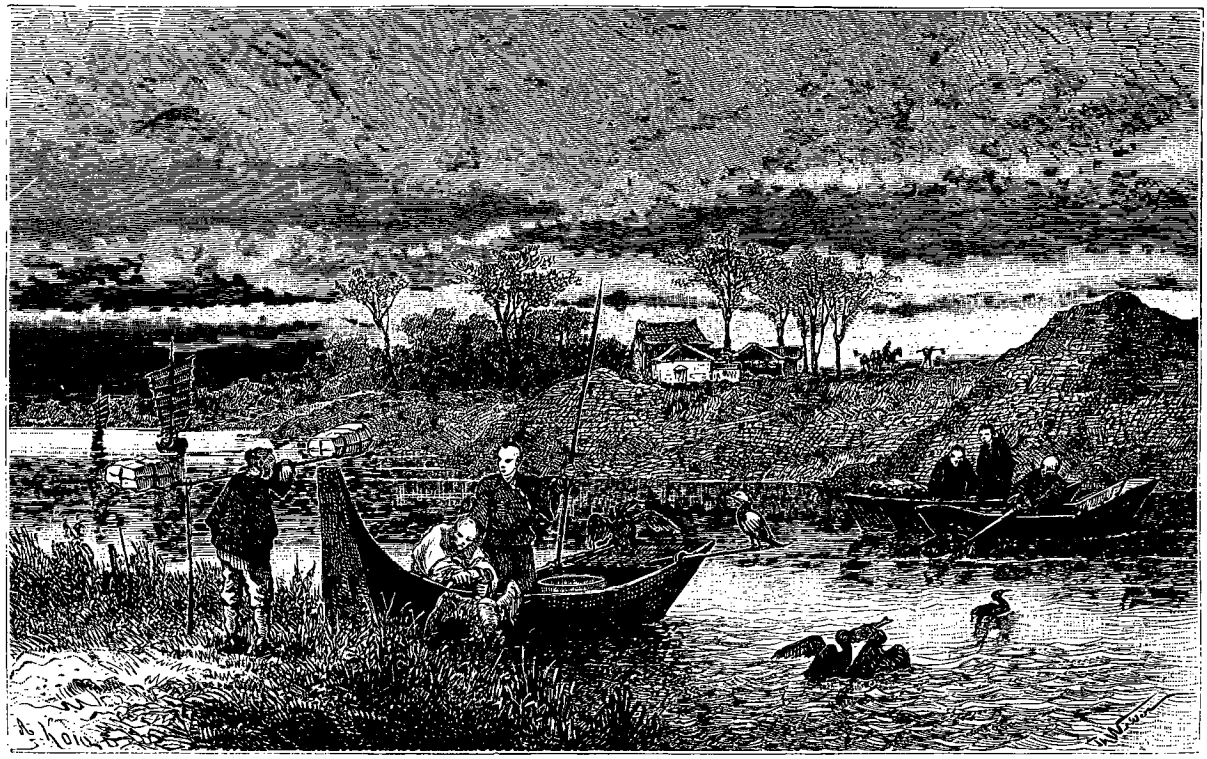
Nous nous éloignâmes de la ville avec un vent favorable, par conséquent voiles déployées : Matoussowsky et moi sur notre ancien bateau, et le reste de la compagnie sur le nouveau, qui devait se perdre en route. Une jonque de guerre nous accompagnait. On s'arrêta à peu de distance de la ville parce qu'on n'aurait pas pu atteindre l'arrêt ordinaire avant la nuit.

La rivière est large, son courant calme; elle occupe un espace énorme qui se confond au loin avec l'horizon. Les bords de la rivière, d'abord plats et sablonneux, deviennent plus élevés et rocheux, le calcaire prédomine. On y voit des grottes creusées, et, sur une proéminence penchée, un temple qui paraît devoir s'écrouler quelque jour. Un épais mur de brique soutient le rocher, mais le danger n'en est pas moins grand, car l'eau des sources creuse incessamment la base.

Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes au village Fou-Heou.

La nuit était tombée et le grand bateau du chef n'arrivait point; nous en parlâmes à notre batelier, qui répondit qu'on s'était probablement arrêté ailleurs pour passer la nuit. Nous nous couchâmes.

Au milieu de la nuit, un vacarme épouvantable nous réveilla; le Cosaque écoute et nous annonce que le chef s'était arrêté à cinq verstes d'ici et qu'il envoie deux soldats à notre recherche avec ordre de nous faire



Pêche au cormoran. — Dessin de Th. Weber.

rebrousser chemin. Les soldats ne sont point contents qu'on les fasse marcher la nuit et grondent le batelier de s'être tant dépêché.

Nous répondîmes : « Eh bien! dis au batelier de se remettre en route et aux soldats qu'ils montent sur le bateau. »

Mais le batelier refusa très nettement de marcher la nuit.

« Je suis responsable, disait-il, de vous comme de ma famille; pendant le jour nous ne pouvons avancer qu'avec difficulté à cause des bancs de sable, des pierres et des rapides; comment voulez-vous que je marche la nuit? Faites ce que vous voudrez, je ne bougerai pas, et du reste pourquoi faire vingt *li* inutilement. »

Les soldats comprenaient ce qu'il y avait de juste dans ces paroles; ils criaient parce qu'on les avait dérangés et privés de sommeil; nous les invitâmes à passer la nuit sur le pont du bateau, mais ils n'osèrent point désobéir à leur chef et ils repartirent.

Le grand bateau restait toujours bien en arrière; nous décidâmes de nous arrêter à un endroit où l'on procédait au lavage du sable aurifère. Neuf Chinois y travaillaient quand notre arrivée inattendue vint les déranger et leur fit peur. Leurs visages semblaient dire : « adieu notre or, il n'en restera rien; heureux si nous nous en retirons nous-mêmes sains et saufs! » La présence du batelier qui nous accompagnait leur rendit un peu de courage. Nous leur demandâmes de nous montrer leur or et le mode de son extraction, à quoi ils répondirent qu'ils n'avaient point d'or, qu'ils ne faisaient que de commencer. Cependant, quelques

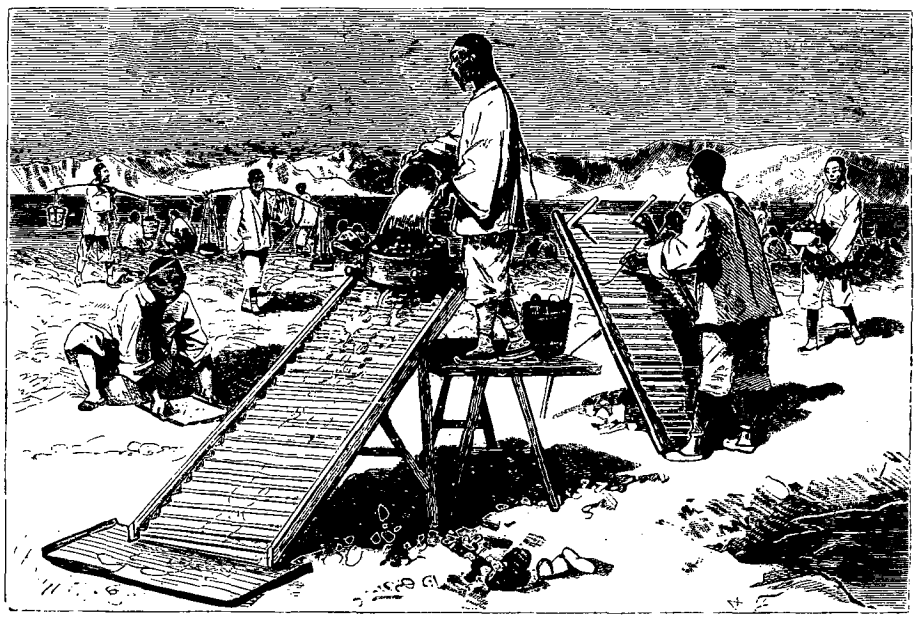
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minutes plus tard, ils reprirent confiance sur l'assurance que nous n'avions aucune mauvaise intention et que nous ne leur prendrions rien. L'un d'eux nous apporta une petite boîte avec deux morceaux d'or de la grandeur d'un petit pois. C'était de l'or fondu. L'or naturel qu'on nous montra sur un plateau présentait des cristaux fins comme du sable.

Le sol où l'eau dépose le sable aurifère se loue par le gouvernement pour une redevance insignifiante. Les fermiers délimitent par des pieux les terrains qui leur sont concédés et s'y installent avec leurs compagnons ou leurs ouvriers.

Le lavage s'opère de la manière suivante. On enlève avec des bêches la couche supérieure de sable qui ne contient jamais d'or; ceci fait, on retire les cailloux roulés par l'eau, jusqu'à la profondeur d'un demi-mètre, pour en remplir des paniers qu'on pose au-dessus d'un plan incliné creusé dans toute sa largeur et garni de chéneaux. L'eau qu'on verse dans le panier passant entre les cailloux enlève le sable et les parcelles d'or qui s'y trouvent et qui, plus lourdes, s'arrêtent ou se déposent dans les chéneaux, tandis que le sable tombe dans un plateau qu'on soumet avec beaucoup de précaution à un second lavage.

A l'aide de pinceaux on enlève les parcelles d'or des chéneaux. Comme l'on peut en juger, le procédé est bien simple. Un ouvrier peut laver ainsi dans sa journée vingt-cinq pouds (près de mille livres) de cailloux et de sable, et, en moyenne, il en retire de l'or pour une valeur de sept kopecks; le plus heureux peut



Lavage du sable aurifère déposé par le Han-Kiang. — Dessin de A. Ferdinandus.

arriver à extraire pour vingt-sept kopecks (un peu plus d'un franc).

Ce ne sont pas là assurément nos mines d'or, et le chercheur d'or chinois est aussi pauvre que n'importe quel autre campagnard. Chez nous on ne se chargerait même pas d'une telle exploitation; mais les Chinois s'en chargent d'autant plus volontiers que cela se fait en hiver quand les travaux des champs sont arrêtés et qu'il est très difficile de trouver de l'ouvrage.

Si le Han-Kiang donne peu d'or, du moins depuis des siècles ses eaux charrient la même quantité de ce métal précieux.

Après avoir remercié les Chinois, nous retournâmes sur le bateau, et le fermier principal nous reconduisit à une certaine distance, probablement par reconnaissance pour notre honnêteté. Comme l'autre bateau restait toujours en arrière, il fallut bientôt s'arrêter de nouveau afin d'éviter aux soldats une nouvelle promenade nocturne.

Le lendemain, nous aperçûmes de loin, à deux verstes de la rivière, la ville de Houang-Houa-Sienn, son mur crénelé, sa porte et sa tour à angles recourbés.

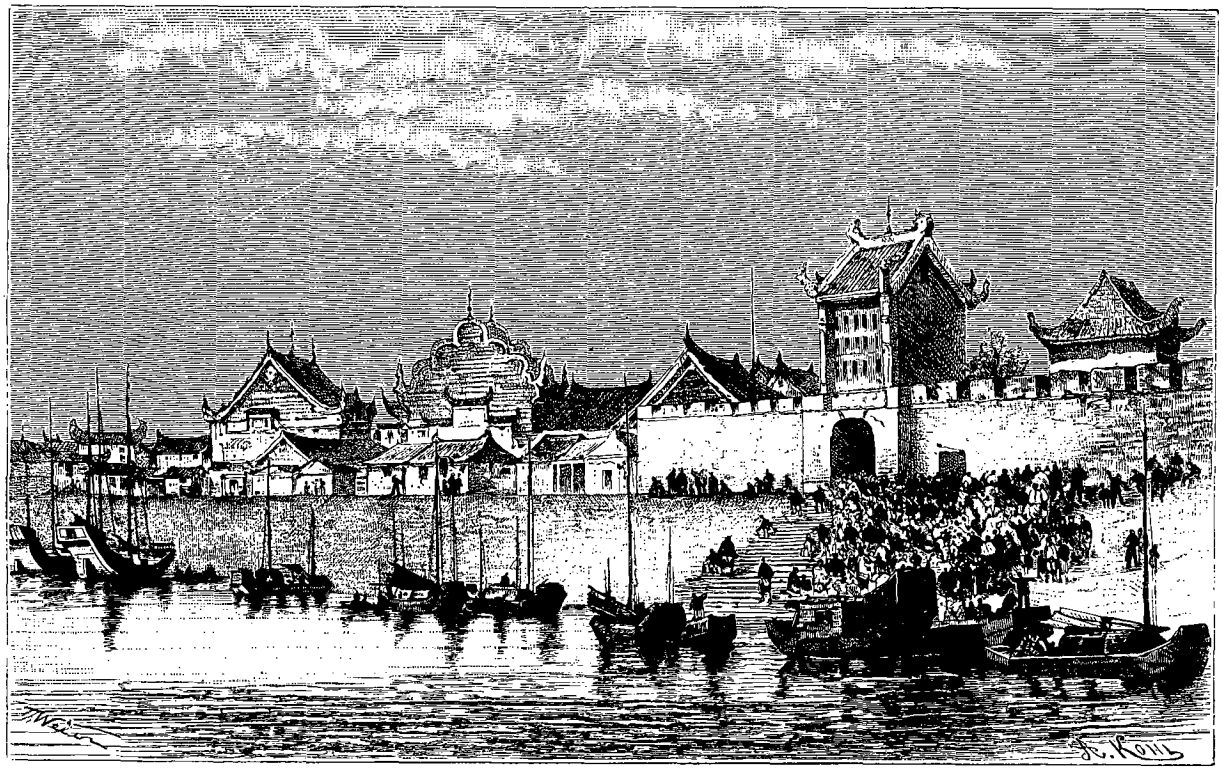
Enfin nous nous arrêtâmes à Lao-Ho-Keou, grand village commercial, où il nous fallut changer de bateau, car notre Tan-Tzen-Kouei, en homme consciencieux, refusait formellement d'aller plus loin, ne connaissant plus la rivière.

P. PIASSETZKY.

Traduction de M. Kuscinski.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville Lao-Ho-Keou. — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes es illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Nous jetâmes l'ancre devant la ville de Lao-Ho-Keou, où il y avait déjà une grande quantité de barques. En moins de cinq minutes la foule s'assembla, et aussitôt vinrent deux hommes de police armés de gourdins, qui se postèrent près du bateau et mirent un terme à la curiosité du public, qui savait bien que le gourdin du policeman est sans pitié. J'allai avec Matoussowsky faire un tour dans cette ville en attendant l'arrivée de nos collègues ; les hommes de la police nous accompagnèrent, l'un marchant devant nous, l'autre par derrière.

Ils étaient très aimables, mais réellement zélés outre mesure ; leurs cannes, pas bien grosses heureusement, ne restaient pas en repos une seule minute. Les policemen chassaient la foule, avertissaient ceux qui étaient encore éloignés de nous de s'écarter et de laisser le passage libre ; les moins vifs ou les plus curieux recevaient des coups sans merci ; les agents criaient très fort et à eux deux faisaient autant de bruit que la foule.

Tout cela est de mise lors du passage d'un mandarin, mais ne pouvait pas nous plaire ; aussi je les priai de ne pas battre leurs compatriotes. « *Yes*, » me répondit le Chinois, qui avait la prétention de comprendre l'anglais, quoiqu'il ne sût que le mot *yes*. Il pensait peut-être que nous parlions anglais, et répétait souvent « yes ! yes ! » même quand on ne s'adressait point à lui.

Les rues de la ville ne présentent rien de particulier ; elles sont étroites, sales et puantes ; bientôt nous retournâmes à notre bateau. Le quai, les créneaux du mur de la ville, tout était rempli de monde. Les Chinois avaient appris que j'étais médecin, et plusieurs malades me furent amenés pour être guéris. La plupart de ces malades étaient affectés de maladies externes, heureusement pour moi, car je n'avais pas be-

1. *Suite.* — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soin de recourir à un interprète; quant aux médicaments, j'en avais une bonne provision. Mais pour les maladies internes, il n'était pas aussi facile de s'entendre.

Le chef du nouveau navire de guerre qui doit nous accompagner de Lao-Ho-Keou vint nous voir.

J'allai de mon côté chercher un nouveau bateau; tous ceux que je voyais ne me plaisaient pas trop, mais il n'y avait guère de choix, et j'arrêtai l'un d'eux pour deux cents roubles (huit cents francs), pour un parcours de mille verstes, à condition que nous n'aurions à nous occuper de quoi que ce fût. Ce serait au batelier à trouver des ouvriers (haleurs), à les nourrir et à les payer; les gages d'un ouvrier étaient de huit mille sapèques, près de dix roubles, pour tout le parcours.

A mon retour sur le bateau, je trouvai un grand nombre de malades qui venaient me consulter. Les maladies prédominantes étaient : des affections cutanées (gale et teigne), des maux d'yeux, des maladies d'estomac et des rhumatismes. J'étais tout disposé à leur venir en aide et j'avais une grande provision de médicaments, comme je l'ai déjà dit; mais je n'avais point d'interprète attaché à ma personne; les deux interprètes qui nous accompagnaient restaient avec le chef ou partaient avec le photographe quand celui-ci allait prendre des vues.

Quand je ne pouvais me faire comprendre à l'aide d'un dictionnaire ou de notre Cosaque, j'étais forcé de renvoyer les malades sans secours; ceux-ci ne voulaient rien entendre : ils m'assiégeaient de plus en plus, et il fallait éloigner le bateau du bord, ce qui ne servait à rien, car on amenait vers notre bateau les malades à l'aide de barques.

De pauvres mères, avec leurs enfants, pleuraient et s'inclinaient devant moi; dans leurs prières, il y avait tant de douleur qu'il ne m'était point possible de les renvoyer sans les avoir consolées. Des scènes déchirantes avaient lieu : les uns soulevaient les malades sur les bras pour attirer mon attention; les autres m'appelaient ou gémissaient, chacun tâchait d'arriver le premier. J'en perdais la tête. « Seigneur, disais-je, pourquoi ne puis-je pas, comme le Christ, les guérir d'un mot? » Chacun se plaignait de son mal, ou montrait son malade; on me prenait par les pans de mon habit, ou l'on me touchait légèrement des doigts. J'entends encore ces voix suppliantes : « Loié! Daifou-da-jen-na! » (Seigneur! docteur, grand seigneur!) Hélas! je n'ai pu soulager que ceux dont le mal était visible et n'exigeait pas d'explications verbales; quant à l'emploi des médicaments, j'avais appris quelques phrases pour le leur expliquer.

L'homme est partout le même : ainsi parmi tous ces malheureux et ces malades se glissaient de mauvaises gens, simulant une maladie dans l'unique but de pouvoir nous regarder de près; ceux-là étaient chassés impitoyablement, à l'instant même.

On m'adressait parfois des demandes très curieuses; une femme, par exemple, me montra la paume de sa main pour que je l'informe si elle ne serait pas malade un jour et des moyens d'éviter toute maladie. Ce fait prouve que leurs médecins ne se gênent pas pour donner de pareilles consultations. Des femmes me demandaient des médicaments pour avoir des enfants, d'autres pour ne plus en avoir; des hommes me priaient de les rendre plus braves[1].

Quelques mauvais sujets se permettaient des familiarités : l'un d'eux voulut retirer le cigare de ma bouche, pendant que j'examinais ses yeux; je le frappai sur la main : il perdit son audace et fut hué par la foule. Du reste on m'avait prévenu de ne jamais leur permettre aucune licence, parce qu'ils perdent immédiatement tout respect, semblables en cela à tous les gens sans éducation. Être fier et peu abordable, voilà le plus sûr moyen d'être respecté par tout le monde en Chine.

Le 22 février, nous changeâmes de logement, c'est-à-dire de bateau. Ce bateau, quoique plus spacieux et plus profond que le précédent, était beaucoup plus vieux, plus sale, imprégné d'une odeur de fumée; les insectes et les araignées y pullulaient; il y avait de plus des souris. Après un nettoyage complet, on procéda à l'extinction de ces hôtes inutiles par la poudre de pyrèthre; on mit par terre des nattes neuves et on recouvrit d'indienne le plafond et les parois; le logement parut alors assez supportable. Le propriétaire du bateau avait l'air d'un brave homme; son premier ouvrier, qui était lettré et intelligent, nous plaisait aussi : on pouvait donc espérer que tout serait pour le mieux.

Comme notre bateau n'était pas encore prêt (le mât manquait), nous invitâmes Sosnowsky à partir sans nous attendre, ce qu'il fit dès l'aube. Malheureusement, il ne laissa point d'ordres à la police locale, et nous restâmes seuls.

Mal nous en prit, car la populace, s'étant aperçue qu'il n'y avait plus personne pour nous protéger, devint plus hardie. Mendiants, malades et simples curieux assiégèrent le bateau; le désordre fut tel, que je me refusai absolument à donner des consultations.

Avant de partir, nous fîmes notre dernier repas sur l'ancien bateau, et nous quittâmes avec peine l'honnête famille qui, elle aussi, s'était habituée à nous. Longtemps ils nous suivirent des yeux. Adieu pour toujours, braves gens!

Le nouveau batelier ne valait décidément pas notre ancien ami Tan-Tchen-Houei; autant l'autre était travailleur et habile, autant celui-ci était lourd et paresseux. Il ne connaissait ni la rivière, ni ses environs, ce qui était très désagréable, pour Matoussowsky surtout, qui avait compté obtenir de lui les divers renseignements qui lui étaient nécessaires.

Des montagnes plus hautes les unes que les autres bordent la rivière. Le sol est sablonneux ou argileux,

1. Les médecins chinois donnent à cet effet des os de tigre, du fiel d'un brigand exécuté, etc. Un missionnaire anglais, Ch. Pitton, prétend qu'en guerre les Chinois mangent le foie et le cœur de leurs ennemis pour devenir braves. Je ne sais si c'est vrai.

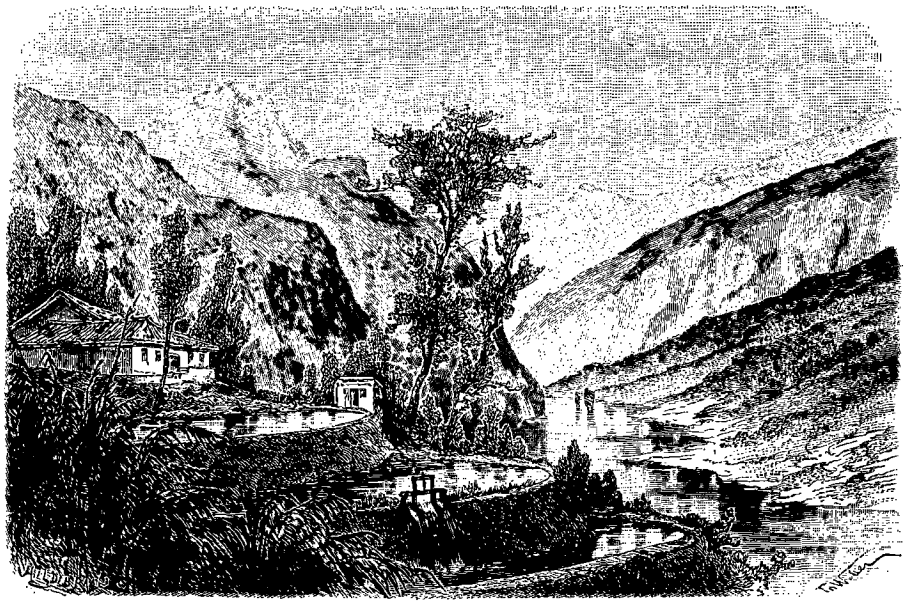
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaune rougeâtre; on voit aussi des rochers nus; la rivière est peu profonde, beaucoup de bancs de sable rendent la navigation difficile, et le travail des haleurs devient très fatigant, tant à cause des sables que de la rive escarpée à travers laquelle passe le sentier, qu'on ne peut suivre que grâce aux marches creusées dans les rochers. Nos pauvres ouvriers étaient obligés de gravir des rochers ou de descendre dans des ravins, absolument comme des chamois. Le propriétaire, qu'on appelle ici Taï-Goun (le nom de Laobañ est même considéré comme une injure), ne bougeait pas du pont de la journée; il était occupé à confectionner un câble en bambou; ces câbles ont plus de résistance; le frottement des cordages ordinaires contre les rochers et aussi la force du courant en rendent l'emploi impossible.

Nous voici dans les montagnes, coupées sur une grande étendue par le Han. L'horizon se limite de plus en plus; à leur sommet on aperçoit des temples. En beaucoup d'endroits, des pierres de forme et de couleur variées émergent de l'eau. Un silence absolu règne dans cette région; il est seulement parfois troublé par les cris des ouvriers haleurs, cris semblables aux gémissements des malades et répétés par l'écho.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Tziun-Tjoou ou Tzyn-Tjan, située sur la rive droite du Han, qui ici change son nom en celui de Tzyn-Ho. Le bateau du chef s'y trouvait.

La rivière décrit de nombreux méandres et forme ainsi comme un lac entouré de montagnes; ce paysage rappelle un peu la Suisse, avec cette différence qu'ici la population est beaucoup plus considérable, et, quelque déserte que paraisse la contrée, on voit partout, sinon des habitations ou des hommes, du moins les



Vue prise dans le Han supérieur. — Dessin de Th. Weber.

traces du travail de l'homme. Dans les ravins et sur les pentes des montagnes, ils élèvent verticalement des murs et remplissent ensuite les intervalles de terreau; ils établissent ainsi des terrasses, vrais champs en miniature. Si l'on se sert d'une lorgnette, on les voit par-ci par-là, sur les montagnes, bêcher la terre, sarcler les jardins, labourer les champs : ce panorama se développe sans discontinuer devant les yeux du voyageur.

Notre bateau échouait souvent sur des bancs de sable; il était curieux d'observer le batelier venant en aide aux haleurs perdus dans les montagnes; abandonnant son interminable câble, il prenait une longue gaffe en bambou, à pointe ferrée, l'enfonçait au fond de la rivière, puis, appuyant les pieds sur le bord du bateau, il se jetait brusquement en arrière, de manière à toucher du dos le pont du bateau; il poussait alors un cri strident, comme si on lui avait appliqué un fer rouge, puis se relevait pour recommencer le même mouvement, jusqu'à ce que le bateau fût remis à flot. Alors, avec un calme parfait, le sourire aux lèvres, il reprenait son câble.

Les méandres du fleuve devenaient de plus en plus fréquents, les montagnes et les rochers avaient un caractère grandiose et sauvage; des pierres énormes saillaient de l'eau dans toute la largeur de la rivière. Tous ces rochers sont schisteux et présentent les nuances les plus diverses, vert, bleu et violet; ils sont couverts de mousses et de lichens.

Bien que ces rochers paraissent inaccessibles, il existe cependant des sentiers très étroits que suivent les haleurs; ils serpentent au travers des rochers, montent et descendent. Souvent j'éprouvai un vif sentiment de frayeur à la vue de ces pauvres haleurs qui grimpaient, sautaient, au péril de leur vie; l'un d'eux glisse-t-il, le voilà lancé dans l'espace; rassurez-

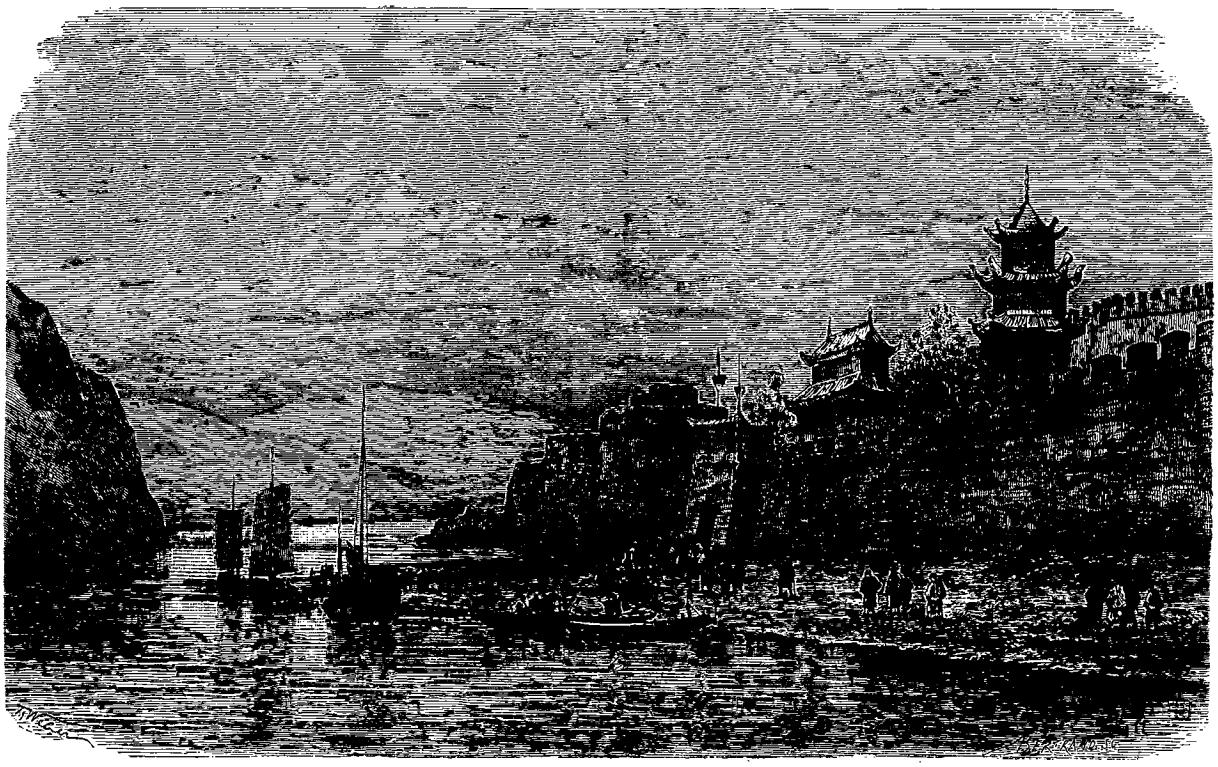
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vous, il trouve toujours moyen de s'accrocher, il se relève et continue à tirer le câble. Le câble, de son côté, s'accroche aux pierres, et à chaque instant il faut le soulever ou l'abaisser, le surveiller pour qu'il ne soit pas coupé. Voilà certes de véritables travaux forcés, et, quoi qu'il en soit, les pauvres Chinois m'ont tout l'air d'accomplir leur besogne avec plaisir. Les haleurs se partagent la tâche : les uns traînent le câble, les autres le surveillent pour le préserver de tout accident. Je constatai attentivement, du bateau, leur grande habileté, et au bout de quelques jours je cessai de craindre pour eux; tout au contraire, j'acquis la certitude que rien de fâcheux ne pouvait leur arriver.

Cependant il y a des endroits que ces hommes-cerfs ne peuvent franchir; dans ce cas ils roulent le câble, montent sur le bateau, prennent les rames, gagnent le bord opposé, sautent à terre les uns après les autres, et, déroulant le câble, regrimpent sur la montagne. Quand du bateau on les voit sur les hauteurs, ils paraissent de petits points mouvants.

Triste sort que celui de ces travailleurs! Mais le peuple en Chine (je ne parle que des travailleurs) ne se plaint jamais du sort: la jalousie lui est inconnue, il est absolument fataliste et croit que son destin est tel par la seule raison qu'il ne saurait en être autrement.

Dans ma promenade sur le rivage, je vis quelques



Vue de la ville Yun-Yang-Fou. — Dessin de Th. Weber.

maisonnettes qui avaient l'air d'être suspendues aux rochers, comme des nids d'oiseaux. La terre, dans les montagnes, est gratuitement distribuée par le gouvernement; les Chinois s'y installent et la cultivent. Je vis aussi des fours à plâtre avec des cabanes pour les ouvriers. En fait d'animaux, je n'ai aperçu dans cette région que des chauves-souris.

Nous approchons de Yun-Yang-Fou, et je ne sais pourquoi notre arrivée fut saluée d'un coup de canon, tiré d'un bateau de guerre.

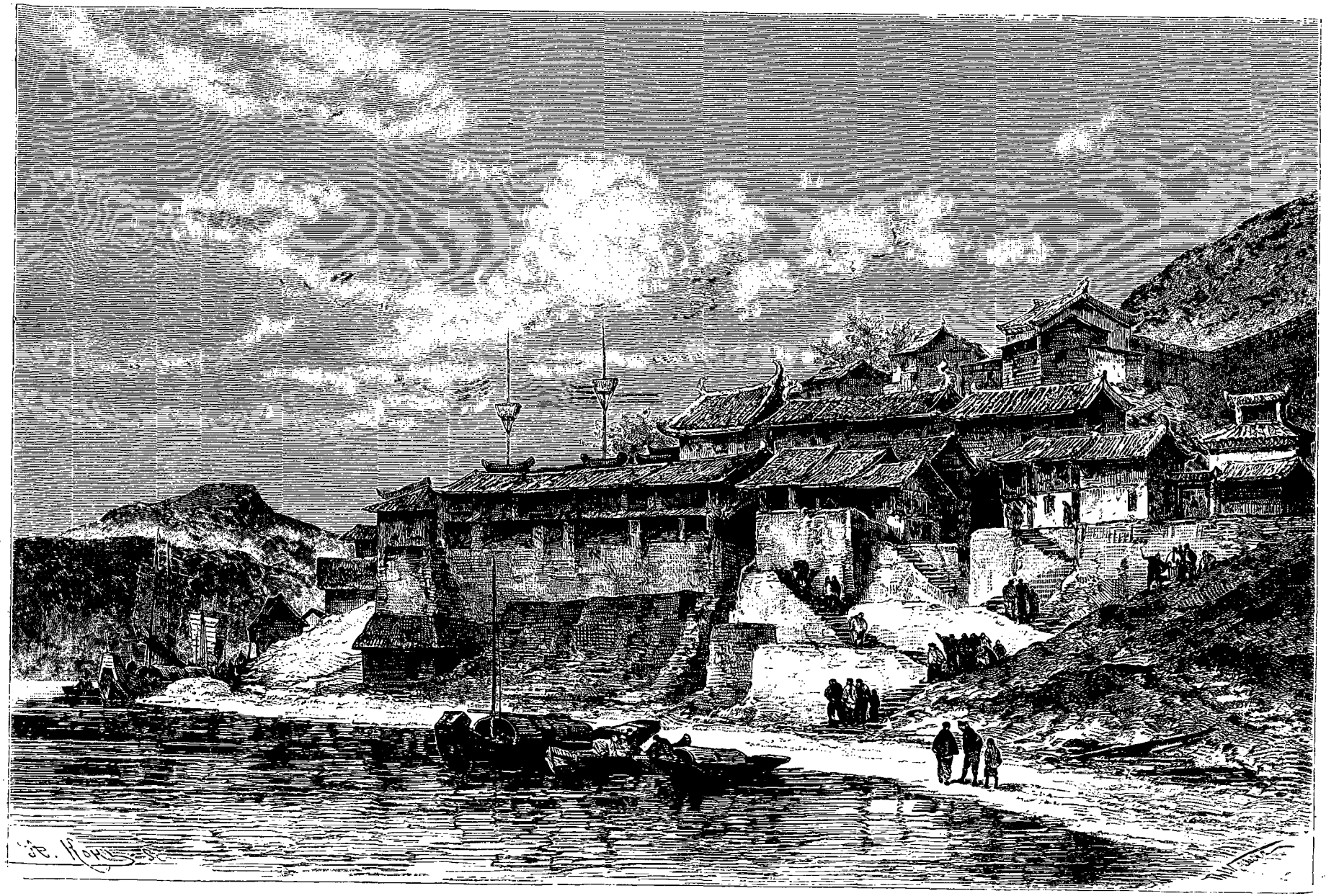
Cette ville est située sur la rive gauche de Han; elle est entourée par un mur d'enceinte; en dehors de ce mur se trouvent plusieurs rangées de petites maisons, construites en gradins : c'est ce qu'on appelle le faubourg.

Notre arrivée avait été annoncée depuis longtemps; aussi le signal parti du bateau de guerre mit tout le monde sur pied. Une foule immense accourue sur la plage faisait entendre des rires et des cris; les uns sautaient en l'air, d'autres faisaient des pirouettes, tout le monde témoignait une grande joie, comme si leur bonheur avait dépendu de notre arrivée.

Une quantité de barques venant de la rive droite passaient la rivière, les unes cherchant à accoster nos bateaux, les autres débarquant leurs passagers sur la plage.

Il y avait là plus de dix mille personnes dont les yeux étaient fixés sur nous. Des agents de police étaient venus pour nous protéger. Sans perdre de temps je hélai une petite barque et je descendis la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quai de la ville Yun-Yang-Fou. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière jusqu'à un point bien situé pour faire le dessin du quai....

Nous continuons notre navigation. Voici les premiers rapides. L'écho des montagnes répète le bruit de l'eau qui se brise contre les écueils.

Sur la rivière il y a beaucoup de bateaux : les uns remontent le courant dans la même direction que nous, les autres descendent le Han. Certains bateaux étaient chargés de marchandises et tirés par dix ou douze hommes, d'autres étaient mus à l'aide de rames énormes, dont chacune est manœuvrée par cinq ou six rameurs; ces mariniers chantent en travaillant, un soliste dit les couplets d'une voix traînante et triste, et le chœur répond au refrain par le cri Huo-â! que l'écho répète mille fois dans les montagnes et dans les ravins.

Mauvais temps. Il fait très froid.

Les soldats descendent souvent à terre et suivent le bateau à pied pour se réchauffer. Mon attention était attirée par la piété profonde de l'un de ces soldats, sentiment peu commun chez les Chinois. Devant chaque temple, et ils ne sont pas rares, il faisait des génuflexions et semblait vouloir faire montre de ses sentiments religieux. Mais bientôt je pus me convaincre que c'était un fieffé coquin et un pillard. En Chine, comme chez nous, les passants ont l'habitude de déposer leur offrande dans les temples. Le pieux voleur ne manquait pas de mettre son obole, mais immédiatement il saisissait par la tresse le pauvre Chinois qui y habitait, et le traînait ainsi dehors sans aucune raison; il l'accusait de n'importe quoi, et, pour couper court à l'affaire, il exigeait de ce pauvre diable le payement de quelques dizaines ou centaines de sapèques en échange d'une seule qu'il avait offerte aux dieux. Ce fait s'étant répété plusieurs fois, je mis un terme à sa conduite en le menaçant de le dénoncer à son chef. Confus et inquiet, il cessa ses dévotions.

Nous nous arrêtâmes ensuite devant la petite ville Bai-Ho-Siañ, sur la rive droite du Han, la plus belle et la plus pittoresque des villes que j'ai vues en Chine. Située au pied d'une montagne, la ville s'étend en amphithéâtre sur l'un des versants, et de l'autre côté elle descend dans le ravin; elle est entourée d'un vieux mur d'enceinte crénelé qui serpente à travers les inégalités du sol et supporte une pagode à trois étages, d'une belle architecture. Mais les villes de Chine sont construites de façon que, pour les admirer, il faut les voir de loin; lorsque vous vous en approchez, trop souvent le charme s'évanouit.

A la nouvelle qu'on se proposait de rester dans cette ville quelques heures, j'allai, accompagné d'un homme de police, voir le ravin qui présente un aspect très pittoresque par l'absence absolue de symétrie; les maisonnettes y sont construites sans aucun plan, d'après la seule fantaisie de leurs propriétaires : si on éprouve, à un moment donné, le besoin de faire une porte, on la fait; si on veut avoir un balcon, on l'exécute; de même pour les escaliers. Il y avait des maisons à cinq étages et chaque étage avait son escalier particulier placé au dehors. D'autres maisons appuyées contre la montagne avaient une porte à chaque étage donnant directement sur le sentier....

La navigation devient de plus en plus difficile, par suite des rapides. Les bateaux de guerre ne vont pas plus loin; en échange, on nous adjoint huit soldats à pied pour suivre sur la rive nos deux bateaux.

Au milieu des rapides, il nous était impossible d'avancer avec le même nombre d'hommes; il fallut se faire aider des riverains. Ces braves habitants étaient contraints par les soldats; ils n'avaient aucune envie de tirer la corde, mais ils n'osaient pas refuser; et le premier qui se permettait une observation était saisi par sa longue tresse, traîné de vive force et récompensé par des horions. De semblables scènes nous étaient très désagréables, mais nous n'avions pas à nous en mêler.

Les aides provisoires, après avoir traîné notre bateau, reçurent cinq cents sapèques; ils parurent satisfaits et partirent pour aider le second.

Le 5 mars, nous fîmes notre entrée dans la province Cheñ-Si ou plutôt Chañ-Si, qui signifie « à l'ouest des montagnes », par opposition au nom de la province Chañ-Toung, « à l'est des montagnes ». On l'appelle « Chen-Si » pour la distinguer d'une autre province du nord du nom de Chañ-Si. Les limites de la frontière sont marquées de chaque côté de la rivière par des dalles de pierre portant des inscriptions.

On prend des précautions à l'approche du passage d'un rapide dangereux. La rivière tombe en cascade, l'eau bouillonne, écume et se brise contre les écueils.

Les haleurs gravissent rapidement les montagnes; le câble, attaché en haut du mât, se tend, et le bateau commence à avancer. Le rapide est franchi heureusement.

Jusqu'à Lao-Ho-Keou nous n'avions eu de renseignements que par notre ami Tan-Tchen-Houei; maintenant nous avions avec nous Sin-Van, simple ouvrier, mais lettré, très intelligent, connaissant parfaitement le pays. Il nous indiquait les noms des villages, les principales industries des habitants et nous donnait toute espèce d'informations; quand il avait quelque doute, il s'informait aussitôt auprès des riverains.

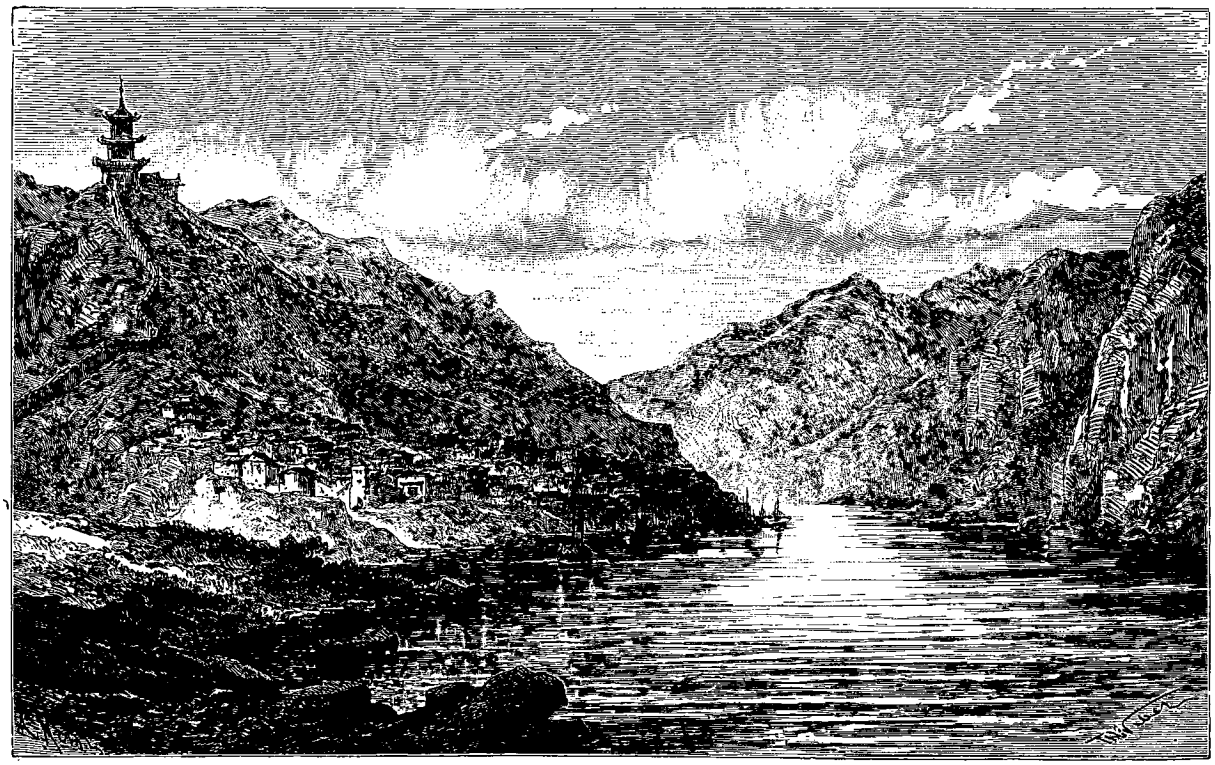
Le Cosaque mesurait la profondeur de la rivière; notre domestique Tjchou, ancien haleur et rameur, n'avait pas perdu l'habitude de son métier; aussitôt qu'il était libre, il aidait ses anciens camarades avec la gaffe; Van surveillait la marche du bateau et tenait le gouvernail avec une rare dextérité; quant au propriétaire, il ne quittait pas de la journée son interminable câble.

Au village de Tjchen-Tjcha-Ba, Van nous apprit que les habitants s'y occupent en grande partie de la fabrication du papier avec le produit d'un arbre nommé koou-schou (*Aralia papyrifera*); il nous offrit même de nous faire voir comment se pratique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette industrie. Nous gravîmes le bord de la rivière, qui était très élevé, et nous nous dirigeâmes vers une maisonnette tapissée de papier blanc à l'extérieur, entourée d'un petit jardin plein d'une fraîche verdure. Derrière le jardin s'élevait un mur soutenant la terrasse de la maison voisine, qui supportait elle-même des jardins, dans lesquels se trouvaient des pêchers, des poiriers et d'autres arbres fruitiers couverts de fleurs. Sur le versant de la montagne s'étendaient des maisonnettes avec leurs terrasses, leurs jardins et parterres. Çà et là, des groupes de Chinoises, fardées de blanc et de rouge, artistement coiffées, causaient entre elles, assises à terre.

Nous franchîmes la clôture de la première maisonnette, où tout était proprement entretenu. Un Chinois travaillait sur le perron. Ce fils de l'Empire du Ciel eut vraiment peur à notre apparition inattendue; il devint pâle, ou plutôt blanc comme sa robe de chambre : nous comprîmes sa surprise. Né au milieu des montagnes, cet homme ne les avait jamais quittées, il avait toujours vécu parmi ses voisins, soignant ses fleurs et travaillant. Il s'éveillait chaque matin persuadé qu'il ne verrait rien autre chose que ce qu'il avait vu la veille. Avait-il seulement songé un seul instant aux pays étrangers et à leurs habitants? Il travaillait ainsi tranquillement comme d'ordinaire, quand tout à coup il aperçut deux hommes d'apparence singulière devant lui, arrivant il ne savait d'où.



Vue générale de Baï-Ho-Sian. — Dessin de Th. Weber.

Je ne sais comment cette scène se serait terminée, si Van, voyant son émotion, n'eût cherché à le calmer. Il lui expliqua qui nous étions, ce qui nous amenait, et le Chinois, rassuré, nous invita à entrer.

La fabrique de papier, si l'on peut appeler ainsi cette maisonnette, consistait en deux pièces et occupait en tout cinq ou six ouvriers. Le procédé par lequel on transforme le ligneux et l'écorce de l'aralia en papier fin comme la soie est bien simple.

L'écorce, broyée avec de la chaux, est cuite d'abord assez longtemps au four; ensuite on bat la masse avec un marteau, puis on l'aplatit en larges bandes qu'on roule et qu'on coupe en petits ronds, absolument comme un saucisson. Tous ces morceaux sont broyés dans un mortier par un marteau mécanique d'une construction tout à fait primitive, jusqu'à ce qu'ils forment une seule masse en forme de pâte. Cette pâte ou masse est déposée dans un réservoir d'eau où elle se dissout. Alors on prend des tamis en bambou, dont les fibres très fines sont disposées parallèlement; on plonge les tamis dans le réservoir et on les soulève : l'eau coule à travers, et la pâte qu'elle contient se dépose à la surface en une couche très fine. On retourne le tamis en l'appliquant sur une feuille de papier à laquelle adhère la nouvelle feuille; une nouvelle couche vient se superposer à la première, et ainsi de suite. Quand on arrive à mille, on soumet le tout à une pression pour le séchage, et le papier est prêt; il s'appelle koou-pi-tjy, c'est-à-dire papier de l'écorce de l'arbre koou-schou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

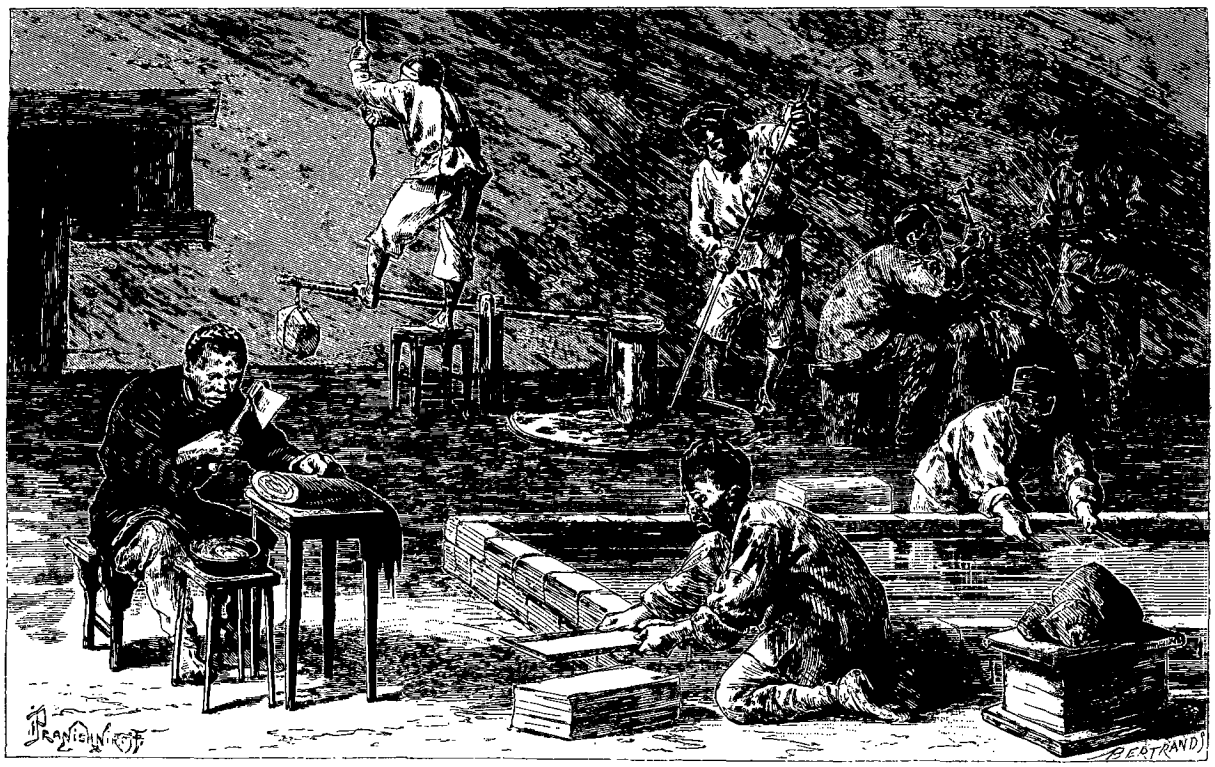
En Chine il y a des papiers de toute sorte, dont les feuilles diffèrent par la forme, la grandeur, la solidité, la couleur et par les matières qui servent à les fabriquer. Quant au procédé, il est toujours le même, que le papier soit confectionné avec du bambou, du coton, des étoupes de soie, des plantes herbacées, des poils ou même avec les intestins d'animaux....

Encore un rapide, presque une cascade, tellement est sensible la chute de l'eau. Les haleurs sont en haut sur les montagnes, tirant le câble de bambou, et le bateau avance tout doucement, si doucement qu'il semble rester en place. Et cependant il marche; petit à petit, le rapide reste en arrière, et bientôt le bateau remonte de nouveau le courant.

Sur les montagnes, j'aperçois pour la première fois des ruines éparses, vestiges de châteaux forts ou de forteresses. Ces ruines ont été témoins de l'époque terrible où la guerre civile, chassant les habitants de leurs maisons, les obligeait à chercher un refuge sur ces hauteurs inaccessibles.

Le temps se remet au chaud. L'aspect du pays change complètement : les montagnes disparaissent, les bords de la rivière sont couverts de sable et de cailloux. Le lit du Han devient très large; sur la rive droite s'étend le faubourg de la ville Sin-Añ-Fou, puis apparaît la ville elle-même, avec son mur, que dominent les toits de plusieurs temples.

Nous nous arrêtâmes en face de la ville, sur la rive



Fabrication du papier. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

gauche, et une foule de Chinois du village voisin se portèrent vers notre bateau. On les chassait, et ils partaient sans montrer le moindre mécontentement. Parmi eux se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, d'une physionomie très agréable et bien mis. Il demanda si nous avions des « lunettes étrangères » à vendre, c'est-à-dire des jumelles, et nous interrogea sur le genre de notre commerce. On lui expliqua que nous n'étions point des commerçants, et il en exprima tous ses regrets. Je lui proposai de faire son portrait; il y consentit immédiatement; je me mis à l'œuvre, et le portrait était presque terminé, quand, de la foule, on l'interpella; très ému, il se leva brusquement, et, sans jeter un coup d'œil sur son image, il partit précipitamment du bateau.

Je pensai bien qu'il reviendrait, qu'on l'avait simplement appelé pour une affaire urgente, et je ne m'inquiétai plus de lui, le portrait étant presque terminé.

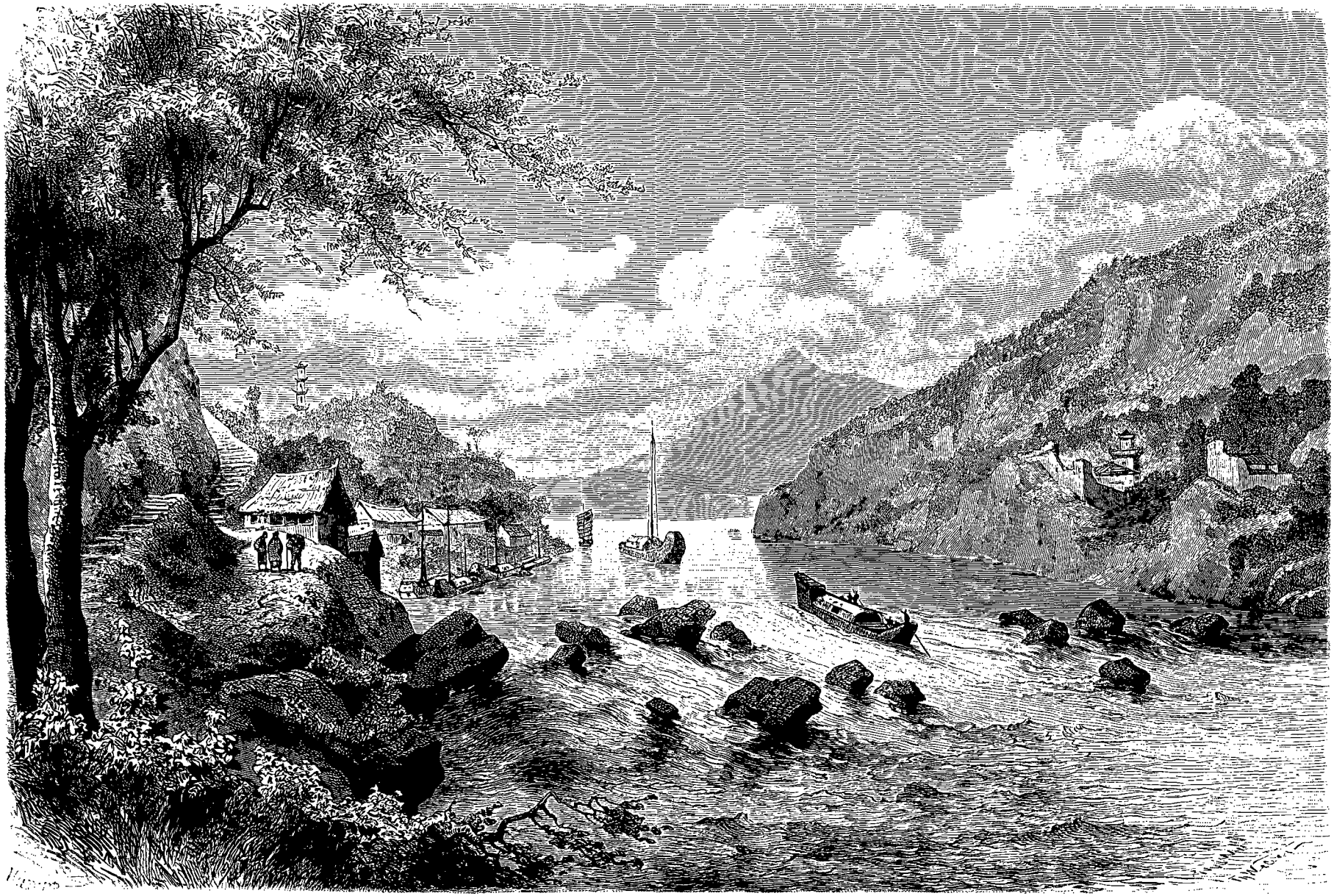
Tout d'un coup, il arrive à l'improviste, dans des dispositions tout à fait nouvelles; ce n'était plus le jeune homme poli de tout à l'heure, c'était un fou furieux.

« Donne-moi mon portrait, donne-moi mon portrait! criait-il, sous le coup d'une vive émotion. Donne, donne le portrait immédiatement! Vite, donne-le-moi, j'en ai besoin, je veux le prendre! »

Il se pendait à mes vêtements, il voulait entrer de force dans la cabine, et faisait tant de vacarme qu'il fallut le maintenir par les bras.

Il me suppliait de lui rendre son portrait pour le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation à travers les rapides. — Dessin de Th. Weber

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrer, disait-il, à son père; il me le rapporterait ensuite. Je lui fis répondre que j'en ferais une copie, qu'il l'aurait le lendemain matin. Peine perdue! Le jeune homme se débattait, criait, affirmait qu'il ne descendrait pas du bateau tant qu'il n'aurait pas son portrait.

« Mais donnez-le-lui donc et envoyez-le au diable! » me dit Matoussowsky en colère. C'était une scène très désagréable, mais je ne voulais pas me défaire du portrait qui était sur ma table, dans la cabine. Le jeune homme, profitant d'un moment favorable, se précipita dessus, et il allait me l'enlever lorsque je réussis à lui saisir la main, et le Cosaque, le soulevant dans ses bras, le porta dehors.

« Je vais partir, je vais partir, laisse-moi, » dit-il.

Le Cosaque le déposa sur le pont, où se trouvait justement le propriétaire du bateau, avec lequel il entama une conversation mystérieuse, puis, quelque peu tranquillisé, il descendit du bateau et disparut.

Je fis demander au propriétaire du bateau de quoi il était question; il raconta alors que la foule avait fait peur à ce jeune homme, en lui disant qu'il mourrait infailliblement si le portrait restait entre les mains du « monsieur-étranger ». « J'ai dit à ce pauvre garçon, ajouta Taï-Foun, qu'on s'était moqué de lui, et il s'est calmé. » Cette crainte d'une mort prochaine, quand on fait faire son portrait, existe même chez certaines populations de l'Europe. En Chine, où j'avais déjà fait quelques portraits, c'était la première fois qu'avait lieu une scène de ce genre.

Nous étions toujours en face de Sin-Añ-Fou, attendant le bateau du chef, lorsqu'un homme de police vint demander si nous étions les étrangers qu'on attendait depuis quelque temps, et il demandait le nombre des voyageurs pour préparer des logements en conséquence.

Nous le priâmes de remercier les autorités de la localité, l'informant que nous n'avions pas l'intention de demeurer en ville.

Nos collègues arrivèrent peu de temps après, et nous passâmes tous sur la rive opposée, où nous attendait une foule de gens grossiers et féroces, qui prenaient d'assaut nos bateaux et nous obligeaient à les tenir à une certaine distance du rivage, pour nous garer des pierres et des poignées de sable qu'ils nous jetaient.

Dans cette foule, j'aperçus tout à coup Ma, le neveu d'un négociant musulman de Fan-Tcheng chez lequel nous avions dîné; il sauta sur les épaules du premier venu qui était pieds nus et qui le transporta ainsi sur le bateau. Ma nous expliqua, à notre grand étonnement, qu'il était invité par Sosnowsky à nous accompagner jusqu'à Sin-Tjoou, et peut-être plus loin, comme connaissant le pays; puis il nous quitta pour aller voir le chef.

Le lendemain matin, il revint nous voir, et me proposa d'aller visiter la ville, éloignée, dans la saison des eaux basses, d'une demi-verste de la rivière, dont elle est séparée par une plage couverte de sable et de cailloux.

Un grand et solide rempart de terre défend la ville contre les inondations d'été; le mur d'enceinte le domine, et un escalier en pierre mène à la porte; quand on a passé sous cette porte, il faut descendre un autre escalier pour arriver dans la rue principale.

La rue principale, droite et étroite, avait un aspect des plus pittoresques. De jolies façades de boutiques, de beaux toits, une quantité d'enseignes suspendues, et une foule d'hommes munis d'ombrelles, tout cela présentait un tableau original.

Nous traversâmes la ville dans toute sa longueur. A l'extrémité, au-dessus de nous, s'élevait une belle tour; au moment où nous voulûmes y pénétrer, on ferma la porte et en même temps on nous cria : « Entrez vite. » Nous nous glissâmes à l'intérieur et la porte fut fermée; on ne voulait pas laisser entrer la foule.

Je vis là quelques vieillards, deux prêtres du temple et plusieurs personnes de leurs amis. M'asseyant sur une chaise, je commençai à dessiner une vue de la rue principale que j'avais en perspective au-dessous de moi. En bas, la foule poussait des cris terribles, toutefois sans menaces et sans colère : c'était la conversation habituelle de ces gens.

Levant la tête, ils comprirent que je dessinais; il n'y eut plus moyen de les retenir; ils se jetèrent sur la porte, exigeant qu'on l'ouvrît. La police eut beau les menacer de coups de bâton, rien n'y fit, et, comme la porte n'était pas bien solide, les prêtres du temple jugèrent inutile une plus longue résistance, et ils cédèrent. La populace se précipita à l'intérieur avec des cris sauvages; un autre se serait peut-être effrayé; moi, qui connaissais suffisamment les Chinois pour ne pas m'inquiéter de leur brouhaha, je restai calme.

Je ne veux pas avoir l'air de me prévaloir de mon courage, mais voici un conseil que je donne aux voyageurs : Qu'ils prennent pour règle en Chine de circuler sans armes au milieu de la foule; une arme serait non seulement inutile, mais encore nuisible. Perdre patience, saisir son revolver, à quoi bon? Il ne serait pas possible de sortir sain et sauf d'une pareille lutte, et tirer un ou plusieurs coups, ce serait s'exposer inutilement. J'ai remarqué au contraire que la foule garde un certain respect pour un homme désarmé; elle se trouve même flattée de la confiance qu'on veut bien avoir en elle, en se promenant comme chez des amis. Je regardai donc tranquillement ces braillards qui accouraient vers moi, sachant d'avance qu'ils se disputeraient une place pour mieux voir mon dessin, que même ils en viendraient peut-être aux coups, mais que moi-même je ne courais aucun danger.

Quelques minutes plus tard, cinq hommes de police, habillés de neuf et en chapeaux d'uniforme, vinrent se placer autour de ma chaise; ils étaient envoyés par les autorités pour me protéger; ils menaçaient de leurs gourdins tous ceux qui voulaient trop s'appro-

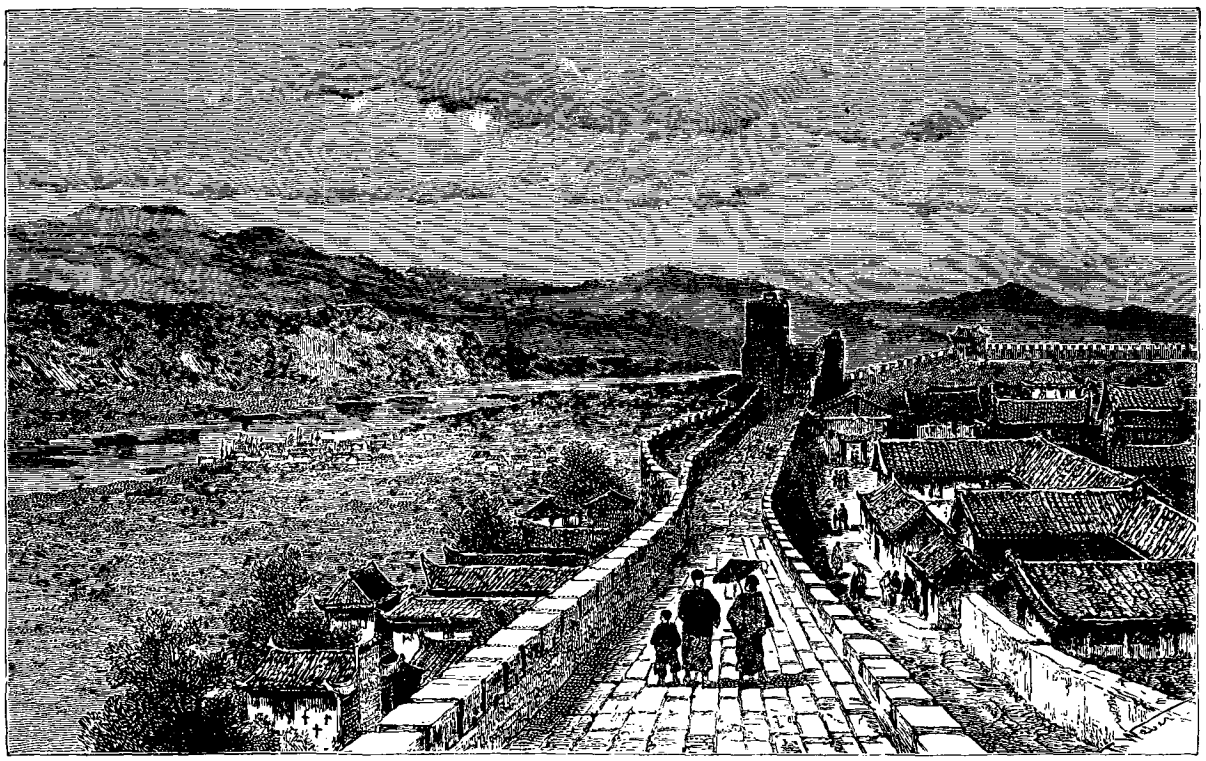
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher de moi, et leurs menaces étaient parfois suivies d'effet.

Ma alla voir Sosnowsky. Il était déjà bien tard et nous étions sur le point de nous coucher, quand ce jeune homme revint inopinément chez nous, dans un état de surexcitation extrême. Ne pouvant rien saisir de ses paroles, nous fîmes venir le Cosaque, qui nous expliqua que le chef ne voulait point le prendre, prétextant qu'il ne l'avait point engagé et n'avait pas besoin de ses services; mais que lui, Ma, soutenait, au contraire, qu'on l'avait engagé, et que c'était sur cette assurance qu'il avait quitté sa place et dépensé son argent pour venir nous rejoindre; que, si on lui manquait de parole, il ne pourrait plus rentrer chez lui, qu'il restait *sans visage*, c'est-à-dire honteux de ce que les étrangers, l'ayant invité, l'avaient ensuite chassé, etc.

Cette scène était désagréable et pénible; nous n'étions en état ni de le consoler, ni de nous disculper, car sa colère et ses plaintes étaient, paraît-il, dirigées aussi bien contre nous que contre notre chef.

Passant dans la rue avec Matoussowsky, nous vîmes sortir précipitamment d'une maison un pauvre diable, assez âgé, moitié nu, sautant, pirouettant et faisant des cabrioles, absolument comme un jeune veau, et se parlant à lui-même : « Il faut que je voie aussi les hommes étrangers, disait-il, et moi aussi je verrai les



Ville de Sin-Añ-Fou. — Dessin de Th. Weber.

hommes étrangers; » puis il sautillait avec plus d'entrain, emporté par la pensée de rencontrer des étrangers. Il dansait, nous cherchant devant lui, quand nous étions derrière. La foule, aussi bien que les agents de police, se moquait de cet homme. Tout à coup, il demande : « Où sont-ils donc ces étrangers? » Un agent le frappe alors sur son dos nu de sa canne de bambou, disant : « Voilà les hommes étrangers, regarde vite. »

L'homme se retourne et, ne s'attendant point à nous voir d'aussi près, change tout d'un coup. Il prend peur, on eût dit qu'il se trouvait en face de deux tigres prêts à l'écharper, il perd sa belle humeur, reste immobile, tout pâle et la bouche béante.

Les « hommes étrangers » ne purent s'empêcher de rire en passant devant ce pauvre Chinois, qui disparut dans la foule.

Matoussowsky alla lever le plan de la ville, tandis que je me promenais et prenais les dessins des temples les plus intéressants. Une pluie fine ne cessait de tomber; il n'y avait pas moyen de dessiner sans parapluie. Mes nouveaux amis se mirent à mon service avec un grand zèle. Ils apportèrent leurs chaises, tinrent au-dessus de moi mon parasol ou me couvrirent des leurs.

La ville de Sin-Añ-Fou se compose de deux quartiers bien distincts : l'ancien Tziu-Tjen, plus rapproché de la rivière, et le nouveau ou Sin-Tjen, plus éloigné. Je fis le tour du vieux quartier, en suivant la plate-forme du mur d'enceinte, pavée de carreaux et bien,

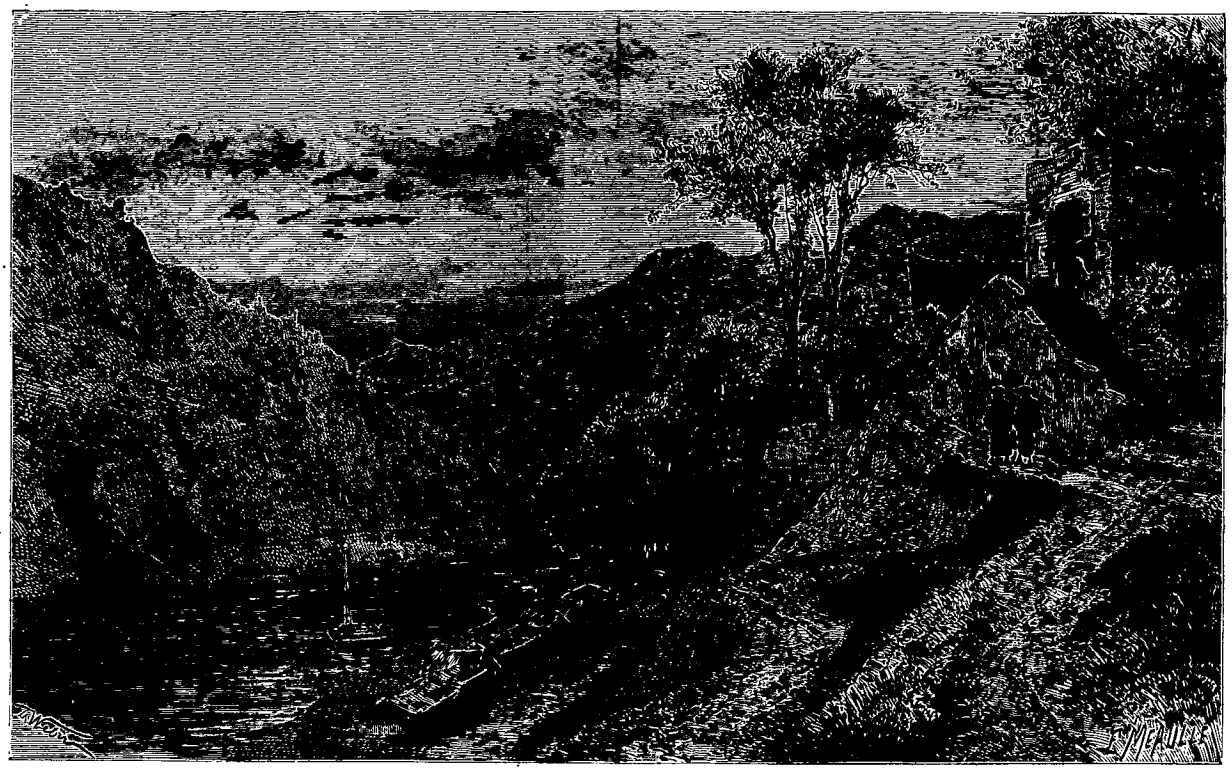
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entretenue. Je n'ai pu visiter la ville neuve, dominée par une belle tour située à son centre.

De retour sur le bateau, j'y retrouvai la même foule compacte, mais plus tranquille et plus respectueuse que la veille, sans doute grâce à l'énergie des hommes de police. Parmi ceux-ci, je remarquai un vieillard dont la ressemblance avec Napoléon III était frappante. Homme énergique et même brutal, il suffisait seul à maintenir l'ordre : le premier qui s'approchait du bateau était aspergé d'eau; tel autre recevait une grêle de coups de canne, ou était saisi par sa tresse et traîné à la maison de police. Bref, ce Napoléon III ne restait pas une minute en repos.

Nous quittâmes Sin-Añ-Fou par un temps affreux. Pluie et vent. Le vent, par bonheur, était favorable; on voguait sous voiles, et les soldats du convoi ne pouvant nous suivre, nous les fîmes monter sur le pont du bateau.

J'avais déjà observé à plusieurs reprises la familiarité qui existe entre les soldats et leurs mandarins en dehors du service; aussi je ne fus point étonné du peu de respect qu'ils nous témoignaient. Ces *tigres intrépides* de l'armée chinoise restaient assis ou couchés dans des poses impossibles : sur le dos, les pieds levés en l'air et le pantalon relevé au-dessus des genoux; ils se grattaient les jambes avec acharnement; ils étaient galeux et venaient à tour de rôle me demander leur guérison; je donnais à chacun une ration d'on-



Vue de la ville Tsy-Yan-Sien, prise le soir. — Dessin de Th. Weber.

guent soufré, en expliquant la manière de s'en servir. Ce sont là des détails peu intéressants, mais caractéristiques. Notre présence ne les gênait guère; ils chantaient leurs chansons ou jouaient à pile ou face, d'où s'ensuivaient des disputes et un vacarme épouvantable.

Bientôt le vent s'apaisa; on reprit le câble; la pluie cependant continuait toujours, et les pauvres haleurs, nu-pieds et la plupart nu-tête, ne pouvaient guère se réchauffer. Nous nous arrêtâmes par pitié pour eux, mais ils n'y gagnèrent rien, car, n'ayant point de quoi se couvrir, ils tremblaient de froid et toussaient.

Nous voici devant un rapide dont le passage nécessitait l'aide de trente hommes du village voisin.

Un nouveau câble fut attaché au sommet du mât, outre celui dont on s'était servi jusqu'alors à sa base. Les hommes se partagèrent en deux escouades : les uns suivirent la rive droite, les autres la rive gauche.

Le nouveau câble de bambou était justement celui qui avait occupé tous les instants de notre Taï-Goun.

Devant le rapide, on fit une halte pour laisser respirer les haleurs, mais ils maintenaient de même le bateau. Enfin, au signal du pilote, on se mit à l'œuvre avec le refrain habituel. Le bateau avançait tout doucement, la proue en l'air, fendant l'eau, qui écumait et bouillait; que deviendrions-nous si les câbles venaient à se rompre? La barque, emportée par le courant, se briserait infailliblement contre quelque pierre. Heureusement la rivière n'était pas bien large et on aurait pu facilement atteindre la terre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple et jardin. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la nage, quitte à recevoir quelques contusions, mais la crainte de la perte de nos bagages nous inspirait des appréhensions sérieuses.

Nous voilà hors de danger. Notre bateau s'arrête pour permettre aux haleurs d'aider au passage du bateau du chef, ce qui se faisait à tour de rôle.

Par curiosité nous allâmes voir la manœuvre : notre Van, une gaffe à la main, commandait les hommes; la femme du propriétaire, petite et maigre, mais intelligente et énergique, transmettait du rivage les ordres de Van, travaillant et surveillant elle-même. A mon grand étonnement, le propriétaire indolent de notre bateau se mit lui-même au gouvernail; tous travaillaient de toutes leurs forces, avec le zèle habituel aux Chinois.

Du reste notre propriétaire, il faut lui rendre cette justice, ne cherchait jamais à se prévaloir de son titre; voyant la supériorité de son ouvrier Van, il se soumettait toujours à lui pour la conduite de son bateau. Il observait tous les signaux que Van lui indiquait de la main et s'y conformait en silence.

Sosnowsky, selon son habitude, était descendu à terre et surveillait le travail, encourageant les uns, gourmandant les autres, et donnant des ordres. Malheureusement pour lui, personne ne l'entendait, personne ne le comprenait. Chacun n'en fit pas moins son



Pêcheurs dans le Han supérieur. — Dessin de Th. Weber.

devoir; le bateau passa le rapide aussi bien que le nôtre, après avoir toutefois pris un peu l'eau, de sorte que quelques effets dans la cale furent détériorés. C'était un premier avertissement.

Notre bateau arriva de bonne heure à la ville de Tsy-Yan-Sien, où nous fîmes halte pour attendre le second bateau toujours en retard. Son câble s'était rompu, et le bateau ne dut son salut qu'à un autre, contre lequel il se heurta et qu'il endommagea, et aussi à l'habileté du Cosaque qui réussit à l'arrêter avant le rapide, où il se serait infailliblement brisé.

La ville de Tsy-Yan-Sien est située sur la rive gauche du Han, non loin de l'embouchure de la rivière Jin-Ho, aux eaux vertes et limpides.

Apprenant qu'on resterait ici toute une journée, je me décidai à aller voir la ville, accompagné d'un agent de police. On y arrive par un sentier bordé de maisonnettes, bâties sur des tréteaux. Par endroits ce chemin se transformait en un escalier en pierre.

Ayant dépassé la partie habitée de la montagne, je m'élevai beaucoup plus haut et je contemplai le beau paysage qui se déroulait à mes pieds.

« Qu'il doit faire bon vivre ici! pensais-je. En sera-t-il ainsi lorsque la civilisation y pénétrera? Les habitants continueront-ils à garder la simplicité de leurs mœurs et leur vie patriarcale? »

Je gravis la montagne encore plus haut, et j'avais fait deux cents pas à peine, quand devant moi apparut une nouvelle ville avec son mur, ses tours, ses temples, etc. Je ne soupçonnais guère l'existence de cette ville, qui n'était que le quartier supérieur de Tsy-Yan-Sien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous repartons et nous traversons un rapide.

Van fait arrêter le bateau pour attendre celui du chef.

Prenant mon fusil, je me dirigeai vers les montagnes. Le sentier suivait parallèlement le bord de la rivière, et dans les endroits escarpés il était creusé en escalier; à un moment donné, je franchis une centaine de marches et m'approchai du bord de la terrasse. J'aperçus la scène suivante : Sosnowsky et ses compagnons, sur le bord de l'eau en face du bateau, regardaient traîner les caisses et les malles, qu'on ouvrait les unes après les autres pour en retirer le contenu et l'étaler par terre. Qu'était-il arrivé? Ou le fond du bateau était percé ou bien le bateau avait pris eau par le pont. Je me hâtai de rentrer et j'appris de Matoussowsky qu'on resterait en cet endroit toute une journée pour sécher les objets mouillés.



Tour de la ville de Che-Tsouen-Chien (voy. p. 64). — Dessin de D. Lancelot.

Le lendemain, on s'arrêta pour passer la nuit dans un endroit absolument sauvage et désert. Les montagnes étaient escarpées, pas d'habitations; on nous assurait qu'il y avait des brigands dans ces parages et on nous conseillait de tirer quelques coups de fusil pour les effrayer.

Les coups de feu furent répétés dans les montagnes comme des roulements de tonnerre. « Schan-Inn » (voix des montagnes), me dit Van, pour me tranquilliser, croyant sans doute que j'avais peur.

La rivière devenait de plus en plus agitée. Van surveillait les écueils, cherchait à les éviter, et les haleurs suivaient le sentier dans les montagnes, courbés en deux, s'accrochant aux broussailles et sautant d'une pierre à l'autre. Les soldats se chauffaient au soleil, couchés sur le pont; l'un d'eux m'inscrivait en chinois le nom des plantes que j'avais ramassées.

Les riverains travaillaient dans leurs champs, à l'ombre des bosquets de bambous; d'autres pêchaient, employant un procédé qui m'était inconnu. Ils jetaient dans l'eau des paquets d'herbes ou de rameaux retenus par une ficelle; le petit poisson se fourre dedans, et il suffit de tirer brusquement le paquet par la ficelle pour enlever sur le bord de l'eau l'herbe et le poisson qui s'y trouve.

Un autre procédé me parut tout aussi simple. En un endroit peu profond, mais où le courant est très fort, on renverse un vieux bateau hors de service, le fond tourné contre le courant; l'extrémité plongée dans l'eau est remplie de grosses pierres pour empêcher qu'il ne soit emporté. L'eau dans le bateau est calme, et le poisson une fois entré dans ce réservoir ne cherche pas à s'échapper; de temps en temps, les Chinois viennent au bateau et retirent avec leurs mains le poisson qu'ils y trouvent.

La ville de Che-Tsouen-Chien est entourée d'un mur avec des tours. Aussitôt que nos bateaux furent amarrés sur son rivage, j'allai avec un agent la visiter. Elle est située sur un plateau qui longe la rivière et ressemble à toutes les villes de la Chine. Ses habitants sont aussi curieux qu'ailleurs.

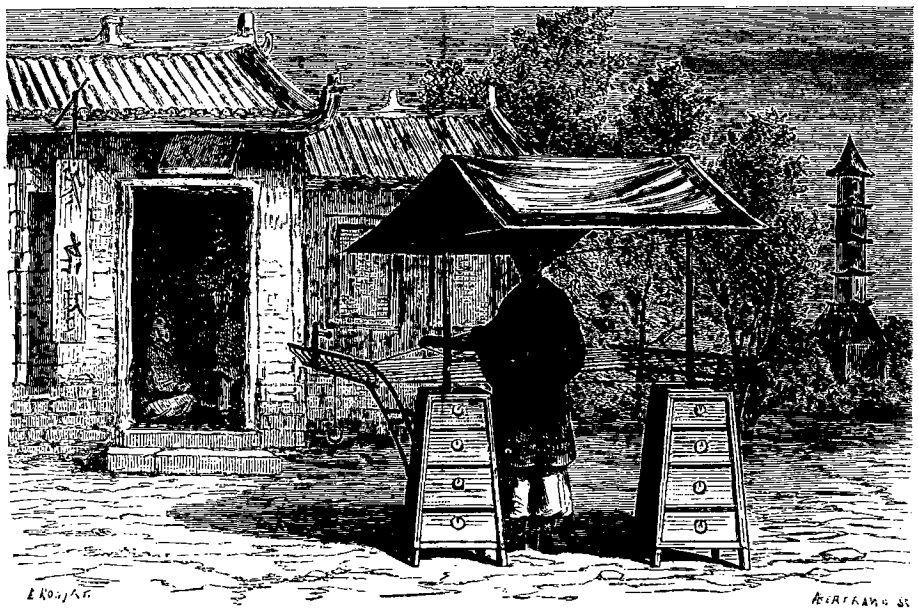
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir fait le dessin d une tour je m'éloignais, lorsque mon attention fut attirée par un établi, près duquel travaillait une grande et forte femme, proprement mise et assez jolie. L'établi, qui lui servait à fabriquer des lacets de fil bleu de coton, était posé sur deux petites tables à tiroirs et couvert d'un rideau de toile en guise de toit. Le mécanisme était assez compliqué, mais ingénieux.

Je m'arrêtai pour voir travailler cette femme et pour en prendre le dessin ; son travail marchait avec rapidité, les lacets confectionnés étaient égaux, lisses et forts. Tournant la manivelle, elle mettait en œuvre neuf fils, trois par lacet ; elle obtenait ainsi d'un coup trois lacets de près de deux archines (deux mètres) de longueur chacun, et cela en moins d'une minute.

Les Chinois qui m'accompagnaient ne pouvaient pas comprendre pourquoi je faisais le dessin de l'établi, mais ils étaient contents de voir le portrait de la femme (niui-jeñ), le dessin de la table (tchjo-tzy) et des fils (siañ). Tout cela fut examiné, compris et annoncé aux autres. La Chinoise elle-même avait l'air très flattée d'avoir attiré l'attention de l'étranger. Je ne la quittai pas sans lui avoir acheté quelques-uns de ses lacets.

En continuant mon chemin, je fis la rencontre d'un Chinois très bien mis et je remarquai le respect que la foule lui témoignait ; il vint à moi en me saluant ; puis l'homme de police me le présenta en disant : « Dajeñ (grand monsieur). » C'est ainsi que les inférieurs



Tordage de cordons. — Dessin de E. Ronjat.

traitent leurs mandarins, sans prononcer leurs noms ni leur dignité.

Le personnage était chef du district et musulman. Il me prit sous le bras et nous continuâmes à marcher ensemble en échangeant quelques phrases banales. Il m'invita à entrer chez lui pour y prendre le thé, me demanda un dessin comme souvenir et me fit cadeau de deux pots de fleurs. Quand je rentrai sur le bateau, les fleurs y étaient déjà apportées, et, une demi-heure après, le mandarin vint lui-même nous rendre visite avec sa fille âgée de sept ans. Il avait été précédemment chef à Lañ-Tcheou-Fou, district situé sur le chemin du Khami, et occupé de son temps par les insurgés. La jeune fille reçut de nous une boîte de bonbons, des ciseaux et un morceau de savon.

Aujourd'hui j'ai recueilli quelques plantes pour mon herbier : des lis (*Wisturia chinensis*) et des roses de Chine ; j'en avais pris une telle quantité que j'ai pu décorer de fleurs notre cabine, à la grande satisfaction de nos Chinois, tous amateurs de fleurs.

Le bateau du chef, quoique resté en arrière, arriva le soir sans avoir éprouvé d'accident : ce qui nous rendit quelque confiance.

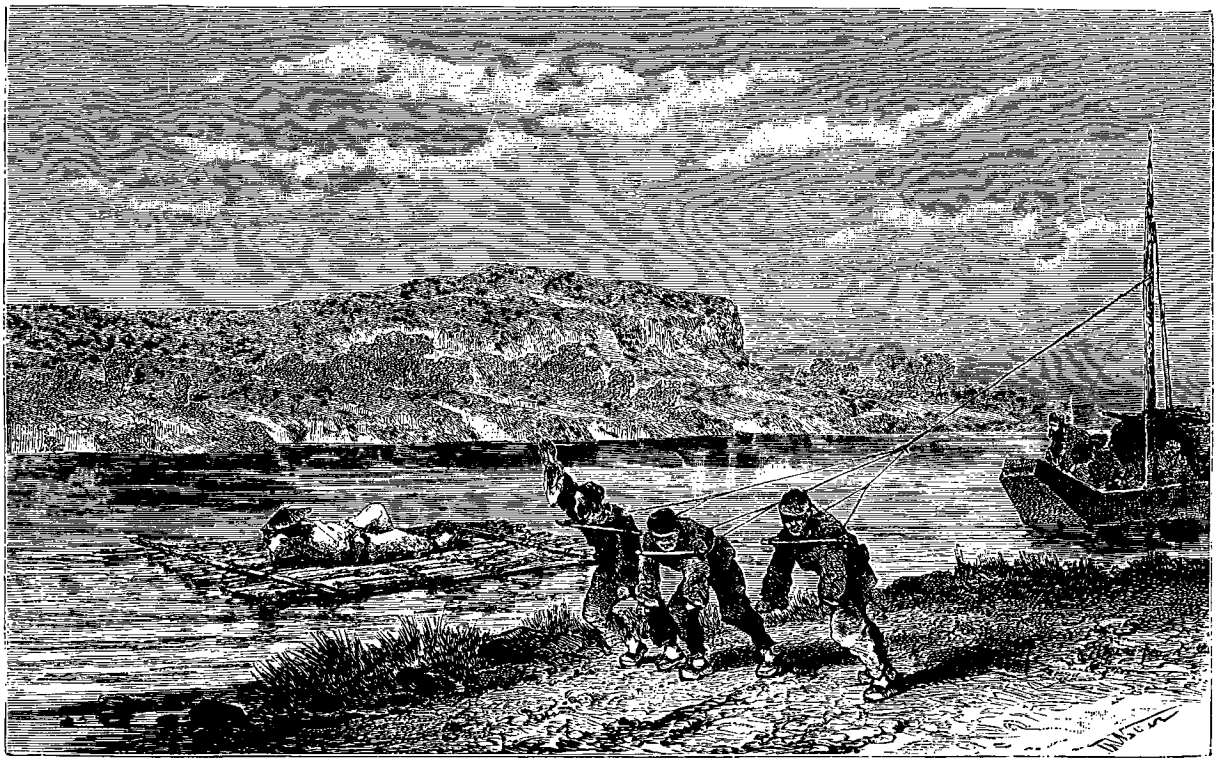
Et qui sait ? peut-être terminerons-nous heureusement notre voyage sur le Han.

P. Piassetzky.

Traduction de M. Kuscinski.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halage de bateaux et rencontre d'un radeau (voy. p. 69). — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Depuis deux mois et demi, nous remontons la rivière, qui s'élève insensiblement au-dessus du niveau de la mer. Dans cette saison l'eau est basse, tous les écueils se voient très distinctement et l'on peut dire que la navigation est moins dangereuse que pendant la saison des hautes eaux.

Après avoir franchi plusieurs rapides, nous nous arrêtâmes de bonne heure; — « plus loin, nous affirmait Van, sur un espace de soixante *li*, il n'y aurait pas d'endroit commode pour une halte. »

Les habitants, très aimables, viennent nous offrir du pain, des poules, des œufs, des fruits secs et des sucreries faites avec de la pâte, du sucre de riz et des graines de sésame. Je ne trouvais pas mauvais les bonbons : je les mangeais même avec un certain plaisir, faute de meilleures friandises.

Grande animation dans notre camp : on visitait les bateaux, les câbles; on se préparait à l'événement extraordinaire du passage du plus formidable des rapides du Han, nommé Loun-Tan.

Dès l'aube, tout le monde était debout : notre bateau devait marcher le premier; les travailleurs du second bateau et les Chinois appelés à notre aide s'étaient divisés en deux escouades, les uns sur la rive gauche, les autres sur la rive droite. Chacune de ces deux escouades avait son câble assujetti au bas du mât; un troisième était attaché au sommet du mât, pour servir en cas de besoin. Sin-Van, à la proue, d'une main tenait une gaffe, tandis que de l'autre bras levé il était prêt à donner le signal du départ, car le bruit des flots empêchait d'entendre le moindre mot. Quelques hommes munis de gaffes se tenaient sur le pont pour la manœuvre.

Enfin Van, après avoir jeté un dernier coup d'œil, donna le signal, et les haleurs commencèrent à avancer; tout doucement nous approchâmes du rapide, puis nous y entrâmes.

Nous étions entourés de vagues écumantes, qui

1. *Suite.* — *Voy. pages 1, 17, 33 et 49.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venaient frapper les parois du bateau et le secouaient; elles tournaient, bondissaient, cherchaient à pénétrer dans l'embarcation, à la briser en morceaux, comme pour la punir de son audace à s'aventurer au milieu d'elles. A certain moment, le bateau parut rester en place; j'eus peur, je regrettais de ne pas avoir fait débarquer ce que nous avions de précieux. Mais il était trop tard : si les câbles venaient à se rompre, tout serait perdu, notes, cartes, herbier, oiseaux empaillés, dessins, minéraux, échantillons du sol, tout serait emporté par le courant, ou irait au fond de l'eau.

Van, en vrai professeur de navigation, comme nous l'avions surnommé, restait calme et grave; le bateau, avait-il dit, lui inspirait toute confiance; les flots bouillonnants ne pouvaient pas atteindre son bord supérieur: il avait préalablement examiné les câbles et répondait de leur solidité. Le bruit était tel que je n'entendais pas un mot de ce que me criait Matoussowsky. Le tableau, du reste, ne manquait ni de grandeur, ni d'intérêt.

Il me semblait que Van recherchait les endroits les plus dangereux pour le passage, mais personne n'aurait osé lui donner de conseils ou même lui faire une observation; tous avaient pleine confiance en lui.

L'émotion m'avait fait oublier de marquer l'heure à laquelle nous étions entrés dans le rapide; il me semble cependant que nous mîmes un quart d'heure à le traverser. Enfin le terrible Loun-Tan resta derrière nous et nous pûmes naviguer dans la partie de la rivière relativement calme. Après avoir franchi un quart de verste environ, on amarra le bateau derrière un promontoire, sur la rive gauche, et tout le monde se mit en route pour aider à passer le bateau du chef; Van et Tai-Goun partirent, ainsi que Matoussowsky et moi; le Cosaque seul resta pour garder notre embarcation.

« Ma-Yan-Tchouan ne passera pas, » dit Van, et il fit un signe de main négatif; il prononçait ainsi un arrêt de mort, bien pénible pour nous.

Un bateau de marchandises franchissait le rapide en ce moment. Derrière celui-ci avançait lentement le bateau de Sosnowsky. Une vingtaine d'hommes traînaient les câbles. Sosnowsky, selon son habitude, était descendu avec Siuï, les autres étaient restés sur le bateau.

Saisis de crainte, nous suivons des yeux l'embarcation : elle est déjà au milieu du rapide; les flots se brisent contre sa poupe large et plate; ils font pencher le bateau tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; les mouvements deviennent de plus en plus forts. Une vague le frappe avec tant de force qu'elle le fait chavirer sur le côté droit; l'eau y pénètre et tout le monde se jette sur le côté gauche, qui s'élève à mesure que l'autre s'enfonce. La résistance du bateau devenant plus forte, les câbles se rompent l'un après l'autre.

Le lecteur se figurera peut-être qu'au même moment le bateau fut emporté comme une flèche par le courant. Il n'en fut pas ainsi. Le bateau renversé sur le côté se mit en travers de la rivière et descendit lentement; à un certain moment la poupe se rapprocha du rivage; l'interprète, le photographe et le Cosaque Pawlow en profitèrent pour sauter à terre. Restèrent sur le bateau, avec son propriétaire, qui enlaçait sa femme et se préparait à la mort, le Cosaque Stepanow, qui demeurait calme au milieu du danger, et le Chinois, qui tenait le gouvernail. Tous les quatre continuèrent à descendre.

Je courus après eux avec Matoussowsky, sans nous rendre compte de l'inutilité de cette course, car chacun ayant perdu toute présence d'esprit, regardait inconscient, s'agitait et n'entreprenait rien.... Le bateau ainsi emporté était déjà réduit en morceaux; il s'inclinait de plus en plus jusqu'à ce qu'il se retournât entièrement; heureusement les quatre personnes qui ne l'avaient point abandonné eurent le temps de se mettre dessus. Le pont submergé se brisa avec fracas contre les pierres et tous les bagages tombèrent à l'eau; malles et valises furent entraînées par le courant.

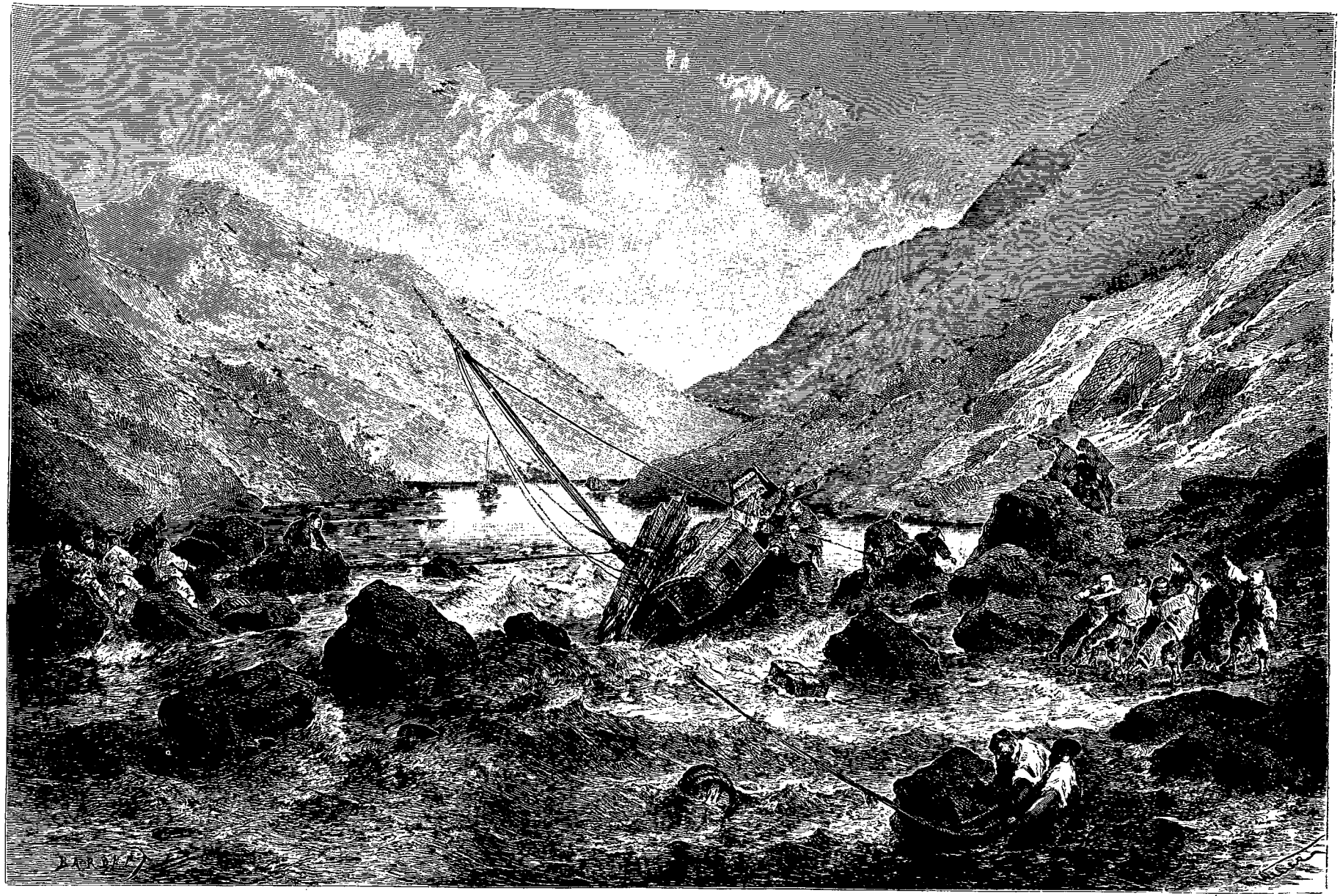
Le premier moment de stupéfaction passé, on commença à agir; le Cosaque Pawlow se déshabilla et se jeta à la nage pour rattraper le bout du câble et arrêter le bateau. Sur la rive opposée, on eut plus de succès. Un Chinois réussit à saisir le câble et à l'amener à terre, où d'autres essayèrent de le maintenir; mais il se rompit en plusieurs endroits par suite de la grande résistance du bateau. Le Cosaque Stepanow, resté sur le bateau, retira de l'eau l'extrémité du second câble, la prit entre ses dents et se jeta à la nage vers un endroit où le courant était plus faible; puis, sautant sur le rivage, il l'assujettit à une pierre et la maintint fortement avec ses mains. Le bateau ainsi arrêté fut attiré vers le bord de l'eau avec les trois personnes sauvées miraculeusement.

« C'est fait, me dit Matoussowsky, les prédictions se sont accomplies, les conseils des Chinois ont été dédaignés: voilà la punition, et quelle punition! Presque tout est perdu et l'expédition est terminée; il ne reste qu'à rentrer honteusement.... En attendant, allons voir ce qui est sauvé et ce qui est perdu. C'est indispensable, me comprenez-vous? »

Pour y arriver il fallait retourner sur notre bateau et passer la rivière; chemin faisant, je fus frappé de la longueur de la cataracte, qui m'avait paru beaucoup moins grande pendant la traversée; elle était de plus d'une verste (mille soixante-sept mètres). Sautant d'une pierre à l'autre, marchant dans l'eau, nous arrivâmes jusqu'aux débris du bateau naufragé; sur le rivage j'aperçus deux coqs attachés l'un à l'autre, échappés au désastre, et quelques objets complètement trempés. Le malheureux propriétaire du bateau, silencieux et immobile, l'œil sombre et farouche, regardait dans l'espace; sa pauvre femme, assise près de lui, sanglotait amèrement.

Sosnowsky nous apercevant : « Grâce à Dieu, dit-il avec un calme parfait, les papiers sont sauvés!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le naufrage. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Quels papiers? demande Matoussowsky étonné.

— Les renseignements commerciaux et les notes générales sur la Chine. »

La conversation en resta là. Le chef commandait et criait; il criait après Siuï, qui ne comprenait pas, et après le Cosaque Stepanow, homme intelligent et zélé.

« Pourquoi fais-tu l'imbécile? lui disait-il, retourne le bateau et retire les malles. »

C'était facile à dire : « retourne un bateau, où quinze hommes pouvaient facilement se placer avec leurs bagages ». Il cria ensuite après le gros cuisinier, qui ne comprenait pas plus; puis se tournant vers nous d'un air de reproche :

« Vous auriez dû au moins m'envoyer votre Cosaque Smokotnine.

— Il garde le bateau et nous voici pour vous aider.

— Aider à quoi? Smokotnine au moins m'aurait servi d'interprète; je ne peux pas donner d'ordres. »

C'était avouer que les deux interprètes que le chef avait sous la main n'étaient bons à rien. Je retournai vers le bateau et envoyai le Cosaque; Matoussowsky était resté pour voir ce qu'on pourrait arracher au naufrage et se rendre compte de l'étendue de notre malheur.

Dans la soirée Matoussowsky revint. Ai-je besoin de répéter notre conversation? il est facile de deviner quel en était le sujet.

Nous envoyâmes aux naufragés de quoi dîner : de la viande au riz, du thé, du sucre, et aussi des bougies, du tabac et d'autres objets de première nécessité. Les communications entre notre bateau et l'endroit où se trouvaient les naufragés étaient difficiles; nous voulions repasser le rapide avec notre bateau, mais les Chinois s'y refusèrent. Assez tard dans la nuit, notre Cosaque revint également; il nous annonça que Van avait trouvé des plongeurs dans les villages voisins; ils étaient venus et avaient réussi à retirer quelques objets de l'eau. C'était seulement pour montrer leur habileté; les Chinois avaient prévenu que si on ne leur promettait pas d'avance une bonne récompense, ils pourraient bien trouver au fond de l'eau l'argent sans le dire et se partager plus tard le butin. Il fallut donc leur promettre cent roubles pour chaque caisse. Après une longue discussion, Sosnowsky consentit.

Aussitôt les plongeurs commencèrent leurs opérations à l'endroit où le bateau avait chaviré; avec de longues gaffes ils sondaient le fond, et, dès qu'il leur semblait avoir trouvé quelque chose, l'un d'eux plongeait. Une fois au fond, si l'objet était lourd, il l'accrochait à la gaffe et donnait, à l'aide d'une corde, le signal de tirer la gaffe avec l'objet qu'il soutenait; les objets légers étaient remontés par le plongeur. Ils retirèrent une caisse d'argent (de deux cents livres), un fusil, un revolver qui fonctionnait aussi bien que s'il n'était jamais tombé dans l'eau, toutes les boîtes de cartouches, le plomb, quatorze liasses de sapèques, quelques sacs de riz, etc.

Le Cosaque ne tarissait pas d'éloges sur l'habileté des plongeurs et s'exprimait à ce sujet d'une manière très originale.

Dès le matin je me rendis au campement de nos malheureux naufragés. Tout ce qu'on avait pu sauver était amoncelé sur le rivage; il fallait du temps pour faire sécher les divers objets dispersés çà et là et les préserver d'une plus complète détérioration. Les quinze caisses de Tiumen pour les appareils photographiques; les échantillons des diverses marchandises offertes par les négociants de Kiachta : draps, fourrures, peaux, étoffes, étaient dans un état déplorable. On apercevait dans ce désordre très pittoresque les caisses de thé, offertes par nos compatriotes de Han-Keou, et parmi lesquelles une qui nous appartenait et que Sosnowsky avait refusé de nous livrer; le tout était perdu aujourd'hui. Ici se voyait un tas de livres, peu intéressants sans doute, car le chef s'était plaint à plusieurs reprises de ne pas avoir de quoi lire; là des étoffes de soie, cadeaux des mandarins, dont quelques-unes nous appartenaient, à Matoussowsky et à moi, mais accaparée par notre chef; du linge, des chaussures, des vêtements, des boîtes à musique et sans musique, des boîtes de conserves, divers cadeaux destinés aux mandarins : lanternes magiques, objets en papier mâché, chromolithographies, etc.; plus loin, des instruments de physique, une caisse avec de l'argent (l'autre fut retirée plus tard), des cartouches, des tentes, qui servaient maintenant de gîte, vrai bazar en un mot, mais dans un triste état. Parmi les objets perdus il y avait des lingots d'argent pour une valeur de deux cents roubles, quarante livres de poudre et les passeports délivrés par le gouvernement chinois.

Après une halte de quatre jours, un bateau plus petit que le nôtre a été loué et tout le monde s'y est installé. Il y a longtemps qu'on aurait dû le faire et en prendre un à Che-Tsuen-Chien, où le batelier avait supplié de ne pas aller plus loin. Nous y aurions gagné et le malheureux n'aurait pas été réduit dans ce triste état. On lui laissa en partant, à lui et à sa famille, trente roubles : son bateau en avait coûté quatre cents.

Je ne veux pas décrire la scène déchirante dont nous fûmes témoins, quand ces pauvres gens ruinés restèrent seuls sur la rive, au milieu des débris de leur bateau. Quoique le malheur fût arrivé en partie par leur propre faute, je crois qu'ils garderont un mauvais souvenir des Russes. Il faut avouer que nous n'avions pas bien agi.

A mesure que nous avançons, le tableau change : les montagnes disparaissent peu à peu à l'horizon, la rivière arrose des plaines et des champs cultivés. Les habitations ne sont pas rares, les animaux domestiques, chevaux et mulets, paissent; les bœufs rappellent la race du Tyrol. Ce paysage est un grand soulagement, après les montagnes et les rochers qu'on s'était habitué à voir tous les jours. Les blés, ici comme chez nous, mûrissent au mois de juillet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Han redevient très large, mais peu profond; son lit sablonneux se voit partout et on peut passer la rivière à gué sans avoir de l'eau au-dessus du genou.

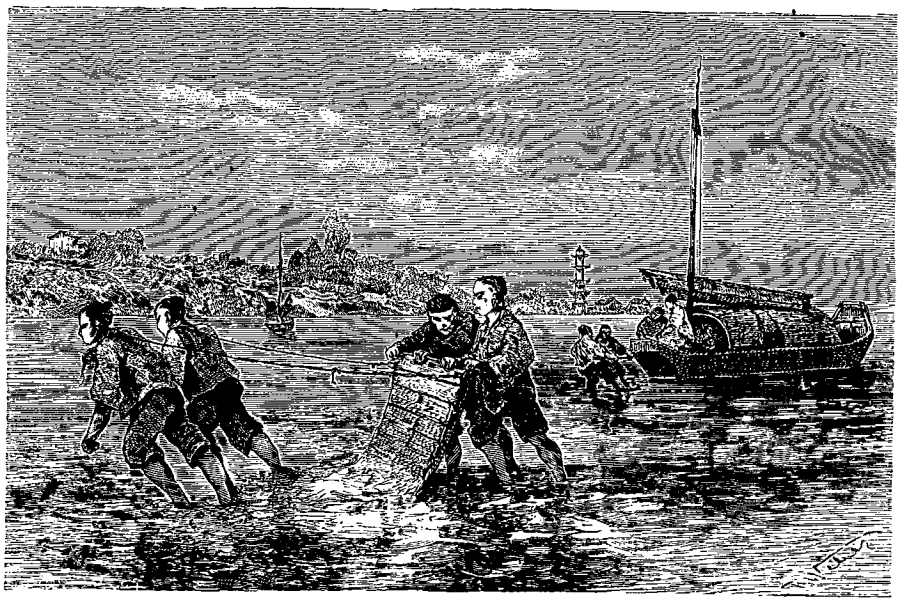
Nos bateaux n'avancent que lentement, ils échouent souvent sur des bancs de sable.

Nous avons rencontré un radeau de bambou qui descendait la rivière; le Chinois qui le montait était couché sur le dos; la tête couverte de son chapeau de paille, il dormait sans se soucier de la marche de son navire. Notre Van l'aspergea d'eau; le Chinois leva un peu la tête, puis, sans mot dire, se tourna sur le côté et se replongea dans son sommeil.

Depuis deux jours un intense brouillard obscurcissait les rayons du soleil et le rendait semblable à un disque rouge. Le travail devenait de plus en plus pénible et parfois il fallait creuser un sillon dans le sable pour pouvoir ébranler le bateau.

Jamais je n'ai vu des chevaux travailler comme nos haleurs, et cependant ils ne se plaignaient pas, ni ne se mettaient en colère, tout au contraire : quand, après avoir fait avancer le bateau d'un quart de mètre, ils se reposaient, ils causaient entre eux et riaient aux éclats.

Par bonheur Han-Tchong-Fou n'est pas loin. Déjà nous apercevons son faubourg Chi-Pa-Li-Pou. Beaucoup de peuple s'agite de tous côtés; les uns passent la rivière à gué, d'autres suivent les bords du Han; des porteurs traînent leurs marchandises sur des palanches ou sur des appareils spéciaux très commodes pour cet usage, car la charge y est proportionnellement partagée à la partie supérieure du dos. Quatre porteurs traversent la rivière avec un palanquin ; une dame fortement fardée y est assise, elle fume sa pipe et nous examine avec curiosité.



Sillon creusé dans le fond de la rivière. — Dessin de Th. Weber.

Miracle! on déploie les voiles; l'eau avait subitement monté; le vent était favorable. Nous voilà partis avec une vitesse dont nous commencions à perdre le souvenir. Le batelier avait même l'espoir d'atteindre le soir le terme du voyage; mais il fallut s'arrêter, et Van descendit à la recherche d'un endroit assez profond pour amarrer sans échouer sur un banc de sable.

13 avril. — Premier jour de Pâques, la plus grande fête de notre pays; journée ici tout à fait ordinaire pour nous : nous eûmes plus de soucis que d'habitude, à cause du déménagement du bateau dans la ville.

A sept heures du matin, le bateau s'arrêta pour la dernière fois. Il faut faire les paquets, enlever les lits et transporter tous les bagages sur des brouettes envoyées de la ville, distante d'une verste et demie. Enfin tout est déménagé; le bateau reprend son ancien aspect vide et sale; nous prenons congé du batelier et de sa famille, auxquels nous nous étions bien habitués, et, après avoir dit adieu à la rivière Han, nous suivons à pied les brouettes, dont les roues grincent et gémissent d'une manière épouvantable; nous sommes accompagnés de nos haleurs qui s'étaient chargés de porter nos bagages.

Han-Tchong-Fou avait souffert l'année précédente d'un tremblement de terre; beaucoup d'habitants y avaient trouvé la mort.

L'espace qui sépare la ville de la rivière est couvert de maisonnettes et de champs cultivés; il y a des champs de pavots en fleur, de safran sauvage (*carthamus tinctorius*) et d'ail.

Ce qui est digne d'attention, c'est le soin avec lequel tout est arrangé et entretenu; la forme, la disposition des couches indiquent le souci de l'artiste horticulteur; ainsi il y a des couches carrées, d'autres triangulaires, etc.; ces diverses dispositions sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nécessaires pour que certaines plantes, comme le pavot, soient en plein soleil, et d'autres, comme l'ail, à l'ombre.

La rue du faubourg est si étroite que deux brouettes ne peuvent s'y croiser.

Mais voici la porte de la ville, haute, grandiose et très ancienne : elle a dû voir dans sa longue existence bien des événements; doublée de fer, elle a dû résister à de nombreux ennemis, mais aussi parfois elle en a laissé pénétrer. Lors de l'insurrection des Taï-Pings, les rebelles entrèrent dans la ville, après un siège de huit mois; en traversant les rues étroites, je me représentai les terribles scènes, le carnage, toutes les horreurs de la guerre dont elles furent témoins.

Dans la cour de la maison où entrèrent les brouettes avec nos bagages, se trouvait déjà notre interprète, que je croyais encore sur le bateau. Il nous annonça qu'on se proposait de passer ici deux ou trois semaines afin de pouvoir faire les réparations nécessaires aux objets endommagés lors du naufrage.

Neuf chambres en tout étaient destinées aux membres de l'expédition; les trois nôtres étaient au fond de la cour, par conséquent en face de la porte; les six autres se trouvaient dans les bâtiments latéraux. Mais pouvait-on appeler chambres de petits trous sordides et sombres, qui avaient plutôt l'air de hangars ou de poulaillers? Pas de plafond, et le vent pénétrait à travers le toit; pas de plancher, des murs couverts de poussière, de toiles d'araignées et de moisissures. Les scorpions, les cloportes, les araignées et les souris s'y étaient installés depuis longtemps. Les fenêtres, toutes petites, grillées et collées avec du papier en guise de vitres, donnaient si peu de lumière, qu'en plein jour on ne pouvait lire sans bougie. Le tout sentait le renfermé et l'humidité. Il y avait des lits et des matelas semblables à ceux des prisons de nos petites villes de province. Vraie prison en effet! Voilà ce que c'est de louer soi-même les logements, car il ne faut pas croire que cette installation fût commune aux habitants de Han-Tchong-Fou; ce n'était qu'un malheureux coin, comme on en trouve partout; on l'avait loué parce que la location n'était pas chère.

Nous choisîmes l'une de ces chambres, qui paraissait la plus propre, et procédâmes à notre aménagement, pour la rendre habitable autant que possible. Il y avait toutefois un agrément commun à toutes les maisons en Chine : c'était la fraîcheur qui y régnait constamment malgré la chaleur du dehors, intolérable même à l'ombre.

Après les premiers arrangements, nous envoyâmes chercher à dîner dans un restaurant; les haleurs déchargèrent nos bagages dans une chambre et vinrent nous dire adieu. Je n'avais eu rien de commun avec ces gens et toutefois j'éprouvai de la peine à les quitter. Nous ne pouvions nous comprendre et cependant ils cherchaient à deviner mes désirs et exécutaient avec plaisir tout ce que je voulais, souvent même prévenant ma demande. Comme Européen, comme fils de l'Occident civilisé, je n'osais croire à leur désintéressement, sentiment qui est tourné chez nous en ridicule. Je supposais donc que s'ils s'étaient montrés aimables et bons avec moi, c'était dans l'espoir d'une récompense; cependant ils ne témoignèrent jamais de mécontentement de ce que leurs services n'étaient pas payés.

Il a été décidé, dans notre propre intérêt, de faire une visite aux autorités. Nous nous rendîmes en grand uniforme, suivant le cérémonial connu du lecteur, dans le *yamyñ*, où habitait le chef de la province ou *Tchi-fou*. Le salon de réception consistait en une grande pièce, avec des fenêtres nombreuses, moitié collées de papier, moitié vitrées, ce qui constitue un certain luxe. Le chef, vieillard petit et courbé, aux yeux noirs et vifs, portait le deuil de son empereur (vêtu de blanc et sans bouton à son chapeau). Après les présentations d'usage, il nous fit asseoir aux sièges d'honneur et plaça près de lui les deux interprètes.

La conversation eut lieu ainsi : Sosnowsky s'adressait à Andreïewsky; celui-ci traduisait les paroles du chef dans le dialecte de Kiachta à Siuï, et ce dernier les répétait en chinois. Les deux interprètes s'entendaient mal; le vieux Siuï, peu intelligent, traduisait souvent à sa manière, et plusieurs fois il reçut des reproches grossiers, dont il ne se formalisait guère. Le chef ou Tchi-fou comprit cependant le récit de notre malheur; il exprima tous ses regrets au sujet des pertes que nous avions subies, mais il ne souffla mot d'une indemnité à laquelle je m'attendais.

Puis on servit le thé, on commença à fumer; tout le monde riait sans savoir pourquoi; le vieillard causait toujours; il nous donna des renseignements rassurants sur notre futur voyage.

La deuxième visite fut pour le chef militaire *Tzoun-Binn*. Même récit du naufrage et mêmes regrets de la perte des objets qui nous privait du plaisir de leur offrir des cadeaux.

Ensuite nous nous rendîmes chez le préfet ou gouverneur *Dao-Taï*, vieillard édenté, qui me rappelait par sa physionomie et ses manières nos vieux fonctionnaires civils.

De là, quatrième visite chez le chef du district *Tchi-Sian*, pour lui conter aussi nos malheurs.

Pendant qu'on servait le thé chez ce dernier, Sosnowsky posa cette question : « Quel thé vient de Tzy-Yan-Sienn? n'est-ce pas le noir? Y a-t-il à Han-Tchong-Fou du thé *bai-ho?* » Sian répondit qu'à Tzy-Yan-Sienn il n'y avait point de thé noir, et très peu de thé bai-ho à Han-Tchong-Fou.

Ces deux réponses, je ne sais pas pourquoi, ne furent pas du goût de notre chef.

« Comment? s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il me raconte? je sais positivement qu'il y en a. Tu en as acheté toi-même, » ajouta-t-il en se tournant vers Siuï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Celui-ci reprit : « Non, je n'en ai point acheté; j'ai dit : il n'y a pas de thé noir. »

A la suite de ce malentendu s'engagea une discussion violente, et j'ai lieu de croire que le chef du district se demandait pourquoi ces étrangers étaient venus se disputer chez lui.

On criait contre le vieux Siuï, qui était tout abasourdi.

« Quel interprète es-tu donc? lui dit Andreïewsky ; tu ne dois pas ajouter du tien ; si l'on dit noir, répète noir, quand même tu saurais que c'est vert. »

Cette question du thé revint sur le tapis à notre rentrée; mais Siuï, se souvenant des paroles d'Andreïewsky, confirmait tout ce que disait Sosnowsky, à la grande satisfaction de celui-ci.

Cependant le chef du district était déjà venu nous rendre visite et attendait à la porte d'entrée dans son palanquin. L'ardente discussion le fit oublier; il partit sans nous voir. On s'aperçut trop tard de cette maladresse et Siuï fut envoyé pour présenter nos excuses.

Le lendemain, visite du Tchi-fou, auquel on raconta



Portrait du docteur P. Piassetzky. — Dessin de E. Ronjat.

de nouveau nos malheurs, en ajoutant que les pertes subies ne nous permettaient pas de recevoir les mandarins comme nous l'aurions voulu, car nous étions ruinés, que nous leur rendions grâce pour leurs bons soins, etc.

Le mandarin répliqua que tout le monde nous aiderait dans la mesure du possible. En effet, sous l'influence du triste récit de nos malheurs, ils commencèrent par nous envoyer des canards rôtis, des poules, du pain, etc.; cependant notre infortune n'était pas grande : nous ne manquions de rien, et à notre arrivée nous avions trouvé une bonne provision d'argent, envoyé de Pékin ; mais l'effet moral du naufrage se faisait sentir : on exagérait : Siuï, envoyé chez les mandarins avec des cadeaux, racontait à l'un d'eux que nos pertes montaient à quarante mille roubles.

« Pourquoi mentir? lui dit Sosnowsky, nous n'avons pas perdu quarante mille roubles. »

Après notre installation définitive, Sosnowsky chercha à recueillir des renseignements sur l'insurrection des Doun-Gans. C'est pourquoi il donna l'ordre de lui trouver quelque vieillard parmi les habitants de la ville, car, disait-il, tout vieillard est une chronique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivante. Cette chronique vivante habitait notre maison, je crois en qualité de portier. Vieux, il l'était, mais il fut impossible de tirer de lui quoi que ce fût.

La question m'intéressant, j'assistai à l'interrogatoire.

Voilà notre homme assis ; on lui sert du thé et on le questionne à l'aide des deux interprètes.

« Eh bien ! frère Siuï-Siañchen, lui dit Andreïewsky, fais attention, traduis bien et n'ajoute rien du tien. Demande-lui s'il connaît le mot Doun-Gan?

— Ten-Gan, je connais, reprend le vieux, et Doun-Gan, non.

— C'est la même chose, répliqua Sosnowsky, il n'y a qu'une différence de prononciation. Qu'il me dise seulement si le mot « Toun » signifie Orient, c'est ce qu'il me faut.

— Toun signifie Orient, dit le vieillard.

— Très bien. Maintenant demande-lui s'il connaît les Salars et les Sifans; ce que c'est que ces peuples; leurs femmes portent-elles pantalons ou jupes, et, pendant la guerre, les Sifans tenaient-ils pour les Doun-Gans ou pour les Chinois? »

Le vieillard répondait à quelques-unes des questions. S'étant un peu enhardi, il continua à bavarder à tort et à travers, se contredisant parfois; il faut aussi avouer qu'on lui posait des questions difficiles, par exemple : si le tombeau de Fou-Si, l'un des plus



Temple de Fou-Miao. — Dessin de Barclay.

anciens empereurs de la Chine, était dans cette ville; ou bien on l'interrogeait sur les peuplades Miao-Tsy et Daldy et leur organisation politique, sur le commerce local des marchandises de provenance russe ou thibétaine, etc.

Vu l'inutilité de cet interrogatoire, je n'assistai plus aux suivants.

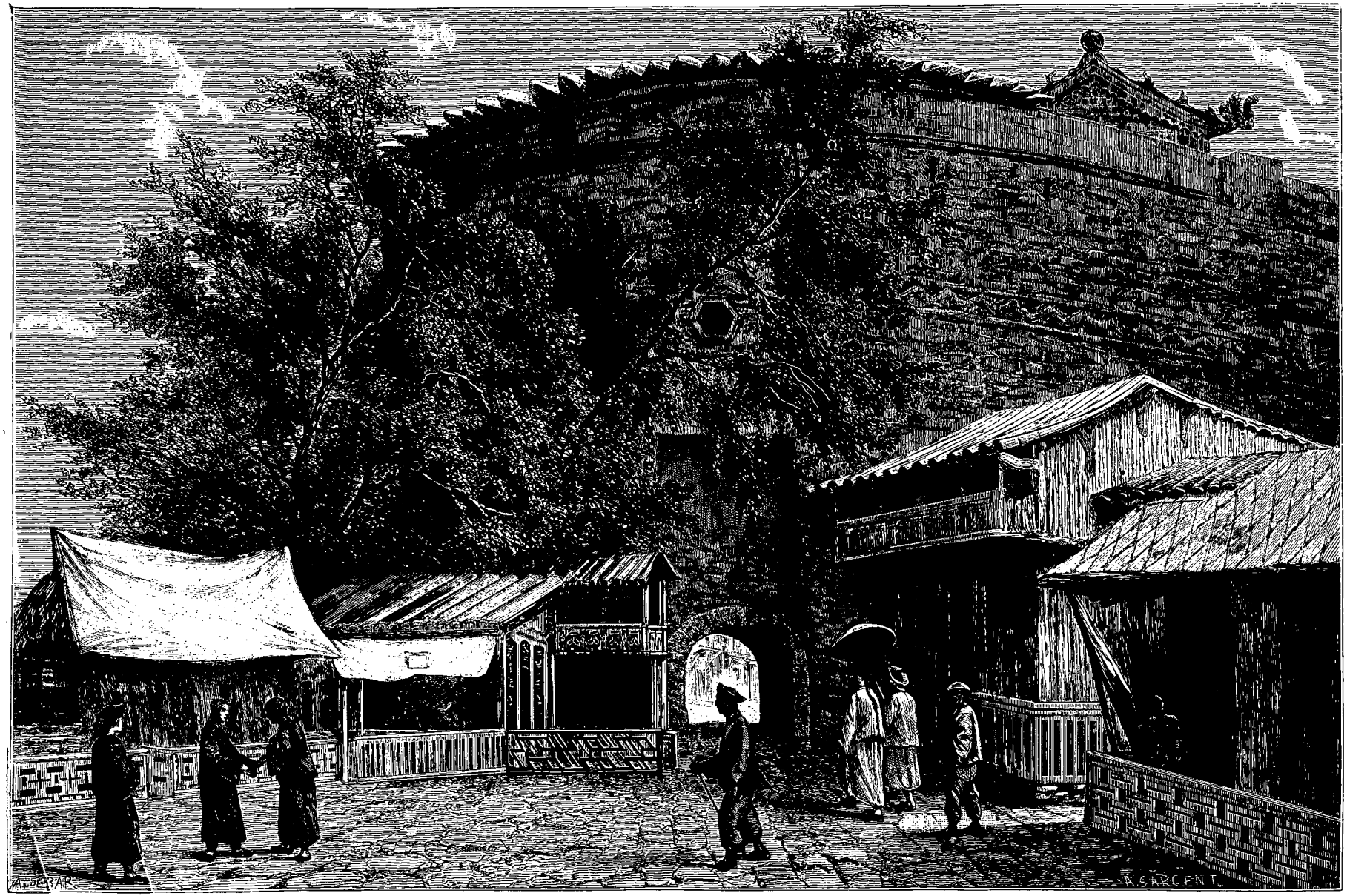
Nos visites terminées, nous commençâmes à vivre de notre vie intérieure. Le temps, à part quelques journées de pluie, restait clair et chaud, et il était curieux de voir au mois d'avril des fruits déjà mûrs, comme les merises, les abricots et le *Pi-ba* (*Eriobotria japonica*).

Levés de bonne heure, nous prenions le thé dans la cour; nous travaillions dans l'une de nos petites pièces, où personne ne venait nous déranger et où régnait une bonne fraîcheur. Cependant j'avais réussi à trouver un cabinet de travail plus commode : c'était l'un des temples de la localité, ou plutôt la cour du temple. Matoussowsky et moi nous emportâmes avec nous livres, cahiers, encrier et tout ce qu'il fallait pour dessiner; un soldat de police se chargea de ma chaise pliante et de mon parasol.

Nous voici donc en route vers le beau temple de Fou-Miao, dont j'avais grande envie de faire le dessin.

Nous approchons, la foule nous suit; je prie le soldat de ne laisser pénétrer personne dans la cour. « Schi, » me répond-il. A la première porte il nous laisse passer, et, se posant résolument devant le pas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la ville de Han-Tchong-Fou (voy. p. 70). — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sage, il crie à tue-tête à la foule : « N'avance pas, n'avance pas, il est défendu de laisser passer qui que ce soit ; » en même temps il fait tournoyer son gourdin dans l'air. Le vacarme fait sortir les habitants des maisons voisines aussi bien que les prêtres attachés au temple pour voir ce qui se passe. Le soldat crie à ces derniers : « Vite, fermez la porte! Ne laissez passer personne! Aussitôt que je serai entré, fermez. »

Les trois prêtres coururent à la porte, la fermèrent en laissant un tout petit espace pour le soldat, qui s'y glissa et avec lui trois ou quatre heureux qui sur-le-champ reçurent chacun un soufflet, mais qui n'en furent pas moins fiers d'avoir réussi à entrer. Ils savaient bien qu'on ne les chasserait pas, car une centaine d'autres seraient entrés à leur place.

La foule braillait et secouait la porte, puis elle se calma. « Grâce à Dieu, me dis-je, les voilà partis! » Mais l'homme de police devina de quoi il s'agissait et courut à toutes jambes à travers les cours pour fermer une porte donnant du côté opposé.

Voilà comment nous réussîmes à rester seuls.

J'allai les jours suivants au temple tant que mon dessin ne fut point terminé. Je voulus alors récompenser par un don d'argent un vieillard auquel j'avais causé bien du dérangement. Il refusa net d'accepter l'argent, m'apporta un éventail de soie et, avec de profonds saluts, me supplia de lui faire en souvenir un « dessin étranger ». Ce pauvre vieux avait déjà un pied dans la tombe et se préoccupait d'un petit dessin sur son éventail. J'accédai avec plaisir à sa demande et je lui dessinai le palais d'hiver avec la colonne d'Alexandre, en lui expliquant que c'était la maison de notre Houan-Di (empereur). Il suffisait de voir la satisfaction qu'il éprouva, pour douter de ce qu'on dit de l'avidité du peuple chinois et de son amour du gain.

Un jour j'allai au temple Tchen-Houan-Miao, que j'avais découvert la veille par hasard pendant ma promenade. La foule, cette fois, avait réussi à pénétrer dans la cour malgré les gourdins des soldats. Ceux-ci voulurent me faire passer derrière la porte grillée qui sépare le temple de la cour; mais cette grille peu solide n'aurait pu résister aux efforts de la foule et on l'ouvrit au public. Les femmes seules, assez nombreuses cette fois, restèrent derrière la grille. Ce jour-là on célébrait une fête dans ce temple; il y avait un service religieux. La scène que je viens de décrire se passait justement pendant le service ; la foule ne faisait aucune attention aux prêtres prosternés devant les idoles et chantant aux sons d'une affreuse musique. Les individus qui m'entouraient causaient à haute voix de mes habits, de mes bottes, de mes crayons, s'extasiant, louant, tandis que d'autres se bousculaient et se disputaient les places, et même se livraient à un véritable pugilat; ces derniers étaient impitoyablement mis à la porte, surtout par respect pour moi. Les hommes de police, cherchant à maintenir le calme dans la foule, faisaient des évolutions avec leurs gourdins et accrochaient les lanternes ou autres objets religieux. Voilà la piété chinoise! Plus tard ils allumèrent leurs pipes, ce que voyant je pris une cigarette et l'un des prêtres me présenta un cierge de l'autel pour l'allumer, en disant : « Excellent tabac, aromatique, » et sur ce continua son service. Deux Chinois bien mis, qui sans être des prêtres avaient l'air de commander dans le temple, firent apporter une table pour moi et servir du thé.

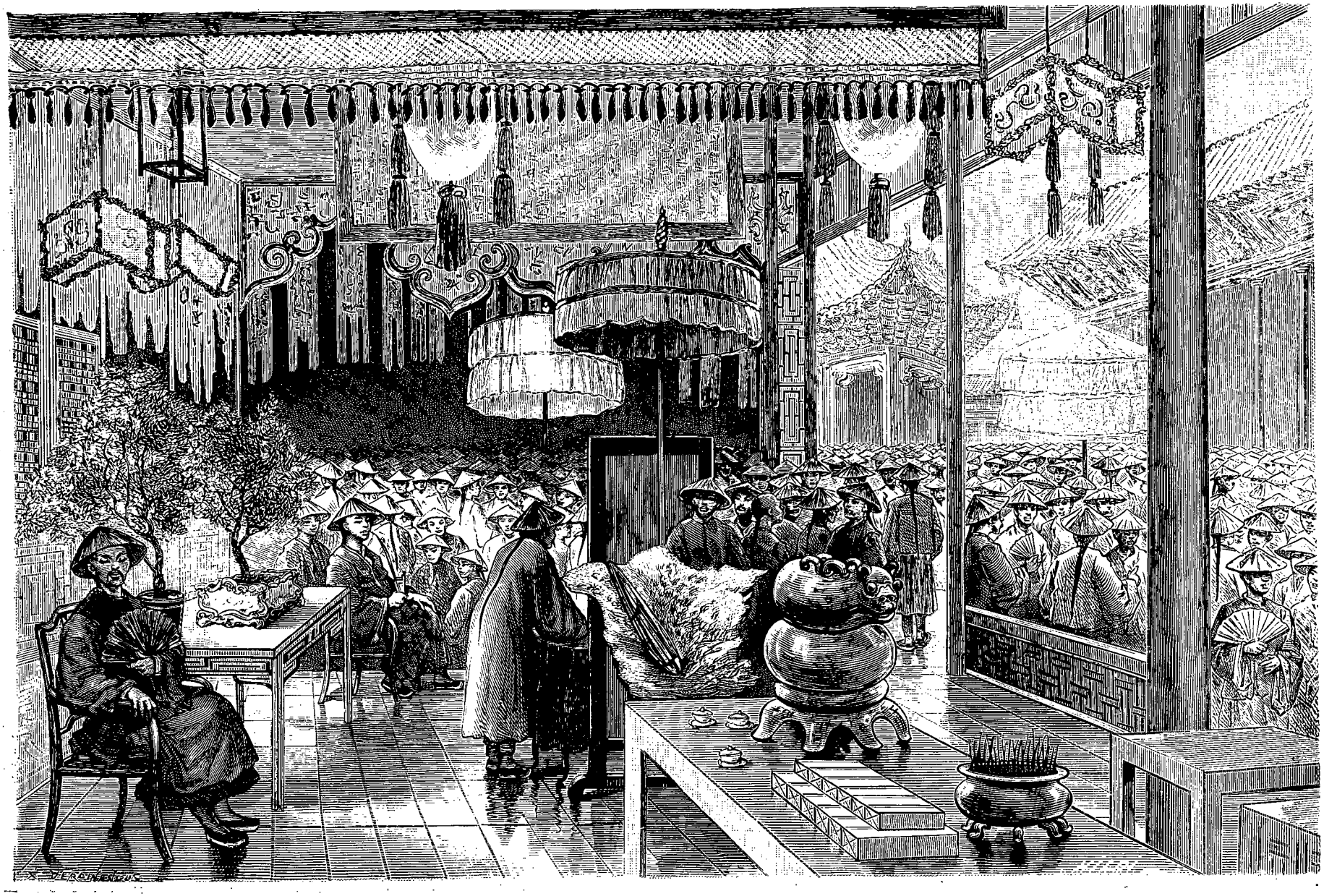
Quoique les temples chinois ne m'aient jamais inspiré de sentiment de respect, je dois avouer que je ne me sentais pas à l'aise de rester assis, la tête couverte, cigarette à la bouche et dessinant pendant le service ; quant aux Chinois, ils n'y faisaient point attention ; ils n'avaient aucun respect ni pour le lieu, ni pour leurs idoles, ni pour les prêtres, ni pour le service religieux. Ce peuple braillard, cette musique de flûtes, de clarinettes, de cymbales de cuivre, etc., me donnaient sur les nerfs. C'était un véritable enfer en miniature ; ajoutez un amas de couleurs et d'objets les plus divers : planches encadrées avec des inscriptions, miroirs, fleurs, arbrisseaux, signes symboliques tels que mains, couteaux, têtes de dragon ; bannières attachées à de longues perches et rangées de chaque côté de l'autel. Sur des tables, des soucoupes avec des bonbons et des pâtisseries, et à côté des poupées en papier de couleur ou dorées représentant les personnes décédées des familles ; des chandelles allumées, d'autres paquets de chandelles enveloppées dans du papier jaune, constituant les offrandes des fidèles.

Le service terminé, les prêtres se placèrent sur un rang devant ma table, me tournant le dos. Ils s'inclinèrent profondément à plusieurs reprises et partirent. Ce fut pour moi un soulagement; je pus continuer mon travail avec plus de calme. Si quelqu'un se postait devant moi, un signe suffisait pour l'écarter; on lui criait d'un ton impératif : « Schan-kaï! schan-kaï! aïe-éou! » (de côté, de côté!).

Après deux semaines de séjour à Han-Tchong-Fou, j'avais lié déjà connaissance avec beaucoup de personnes ; tout le monde me saluait dans la rue : l'un parce que je lui avais fait cadeau d'un bout de crayon, d'une feuille de papier ou d'une vignette insignifiante, mais très précieuse aux yeux des Chinois; un autre parce que j'étais entré dans sa boutique acheter quelque bagatelle, ou que j'avais échangé avec lui quelques mots, et ainsi de suite. Du reste nous avions beaucoup de visiteurs ; c'étaient des marchands qui venaient offrir divers objets, des malades qui demandaient des consultations ; d'autres qui apportaient des montres ou des boîtes à musique pour qu'on voulût bien les réparer. Sosnowsky se chargeait toujours de ces réparations, et, après avoir gardé l'objet pendant quelques jours, il le remettait tel quel, au grand désappointement des Chinois, qui en concluaient que le chef ne se connaissait à rien.

Certains demandaient qu'on fît leur portrait; chose curieuse : ce n'était pas pour l'avoir, mais pour le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Service dans le temple de Fou-Miao. — Dessin de A. Ferdinandus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaisir de se faire dessiner. Ils préféraient le dessin à la photographie, car, disaient-ils, « ce n'est pas malin, quoique ce soit incompréhensible. » Cependant il semble que la photographie aurait dû les intéresser davantage, tant à cause du procédé que du résultat obtenu.

En rentrant un soir, j'aperçus un Chinois de haute stature, que sa longue robe faisait paraître encore plus grand. Je le saluai et le priai de vouloir bien se placer contre le mur pour prendre la mesure de sa taille. Il me comprit et le fit volontiers : il mesurait deux archines et dix verschoks (un mètre quatre-vingt-dix centimètres environ).

« N'avez-vous pas rencontré un énorme Chinois? me demanda le Cosaque à mon retour.

— Je l'ai vu; pourquoi?

— C'est qu'il est venu offrir ses services. Voilà un Chinois! Je n'en ai pas encore rencontré d'aussi intelligent. Notre Van est un brave garçon, mais celui-ci est tel que je ne sais comment l'apprécier. J'ai essayé de causer avec lui, et il attrapait tous les mots au vol, sans me laisser finir. Je sais, je comprends, disait-il, et il expliquait tout. Un tel homme n'est pas à dédaigner, nous n'en trouverons pas de meilleur nulle part. — En voilà un Chinois! continuait notre Cosaque en soupirant; il reviendra demain, vous causerez avec lui, vous le verrez : bel homme, ne fume point d'opium et officier par-dessus le marché; il a deux grades, mais cela ne fait rien, me disait-il, je puis tout faire, seller et desseller les chevaux, faire la cuisine, blanchir le linge, je peux tout. »

Curieux personnage, pensai-je, officier qui blanchit le linge, fait la cuisine.

Il était évident que nous avions besoin d'un homme intelligent pour nous donner les renseignements nécessaires, pour nous inscrire ponctuellement en chinois les réponses aux questions posées.

Le lendemain, l'officier chinois revint en effet; il apportait une réponse très satisfaisante à une question que lui avait posée Matoussowsky, en guise d'examen. Nous décidâmes de le garder, même pour tout le voyage, si c'était possible.

Son nom était Tan, mais, comme officier, nous l'appelions *monsieur* Tan (Tan-Loe). Ses appointements furent fixés à vingt-cinq roubles par mois (cent francs); nous n'avions pas à nous occuper de lui autrement, car il avait même son cheval.

Ce Tan-Loe était pour nous un vrai trésor : doué d'une grande intelligence, bien élevé, honnête, poli et très aimable, il se chargeait de tout service et ne croyait pas s'abaisser. Il était marié et vivait dans une certaine aisance; ce n'est donc point par besoin qu'il entrait à notre service, mais pour s'instruire auprès des étrangers; il voulait visiter la Russie, laissant sa maison, sa femme et son enfant, une fille de cinq ans. Il ne demandait qu'une chose : qu'on lui facilitât et qu'on lui garantît le retour dans sa patrie. Tan devint donc notre compagnon et notre aide. Aussi longtemps que nous restâmes dans la ville, il continua à demeurer chez lui, venant régulièrement tous les matins prendre nos ordres, faire les commissions et les achats; nous accompagnant dans nos promenades, et, devinant nos occupations spéciales, il nous indiquait lui-même ce qu'il y avait d'intéressant à voir. C'est ainsi que, grâce à lui, j'ai pu visiter une école; elle se composait d'une grande salle, bien éclairée, ouverte d'un côté sur la cour, dont la séparait un grillage très mince. Les tables étaient appuyées contre le mur avec de petits bancs pour un ou deux élèves.

Une douzaine d'écoliers présents répétaient leur leçon à haute voix et en se balançant. Les deux instituteurs, assez âgés, vinrent à ma rencontre et m'invitèrent à prendre place sur une chaise. Je m'excusai de ne pas pouvoir m'entretenir avec eux et commençai à faire le dessin de l'établissement. Les enfants continuaient à apprendre leur leçon en jetant de temps en temps un regard sur moi. La crainte d'une punition les empêchait de me jouer quelque mauvais tour; leurs maîtres étaient là. Les punitions sont les mêmes que chez nous en Russie : on tire les oreilles aux écoliers, on leur donne la férule, et devant moi il y en eut un qui fut mis à genoux.

Par exemple, il est impossible de leur secouer le toupet, car ils n'en ont pas; les enfants portent une ou plusieurs petites tresses. La plupart de ces petits avaient l'air maladifs, quelques-uns cependant étaient dodus. L'un de ces derniers, âgé de six ou sept ans, m'intriguait beaucoup par son air sérieux; assis en face de la porte, il suivait du doigt sur son livre les hiéroglyphes, les prononçait à haute voix, puis les répétait par cœur. Il ne daigna pas me regarder; une fois ses yeux se portèrent sur moi avec indifférence et plutôt par hasard, comme s'il examinait les tableaux suspendus aux murs.

Mon dessin fini, je m'approchai de lui et lui demandai son âge; j'employai exprès le mot *gao-schou*, qui se dit des vieillards, au lieu de *tzi-souï*, comme on le dit en s'adressant aux enfants et aux adultes.

Ce *gao-schou* fit rire les instituteurs; mais le petit, d'un air sérieux, me répondit : sept, et l'indiqua sur ses doigts. Faisant son éloge, j'ajoutai « qu'il suivrait le grand chemin, » selon l'expression chinoise, c'est-à-dire qu'il ferait son chemin.

Hao-va-tzy (bon garçon), me dirent ses maîtres, et ils lui donnèrent l'ordre de me faire *tzo-i* (la révérence). Le petit sortit de son banc, se mit devant moi, joignant ses petites mains qu'il souleva au-dessus de sa tête, et s'inclina.

Que deviendra ce petit bonhomme? Nous ne le saurons jamais, quand même il arriverait au rang de premier ministre, ce qui n'est pas impossible. Les Chinois changent de nom plusieurs fois dans leur vie.

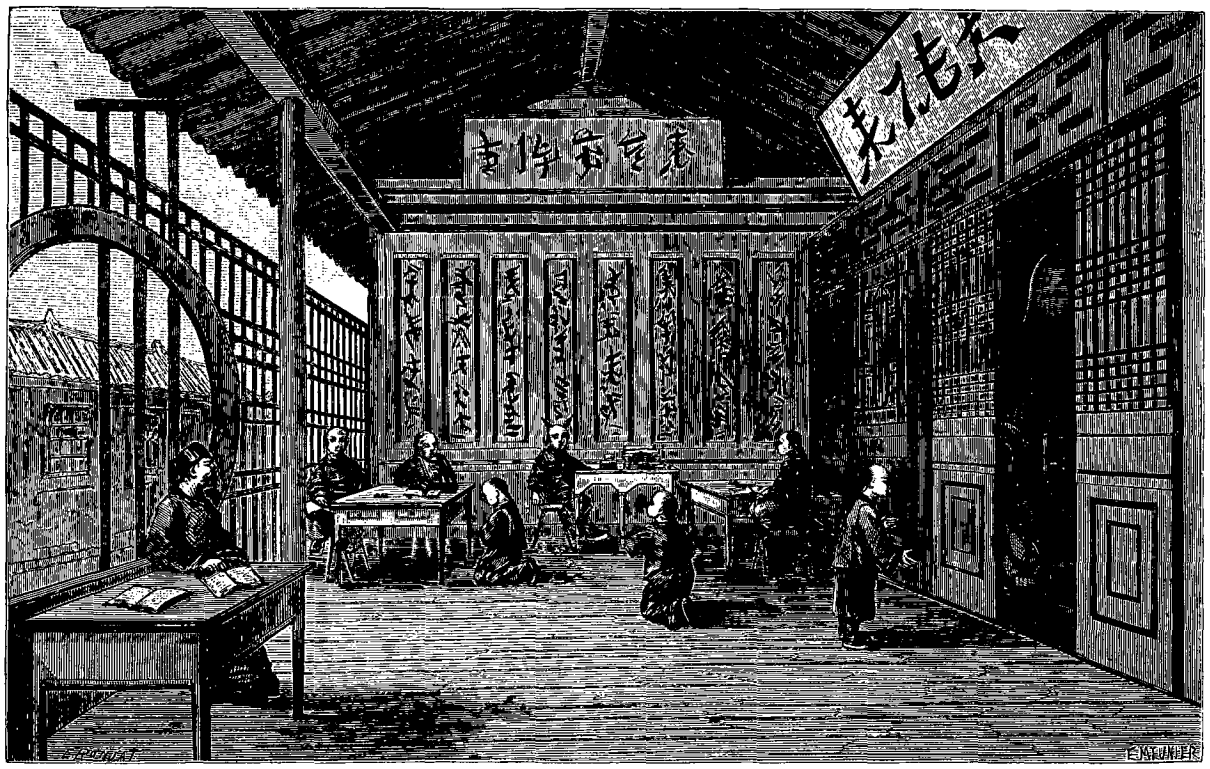
D'année scolaire, il n'y en a point en Chine; pas de vacances non plus; l'école reste perpétuellement ouverte, tous les jours, du lever du soleil jusqu'à dix heures du matin, puis les enfants s'en vont déjeuner;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils rentrent vers midi et travaillent jusqu'à cinq heures. En été il n'y a pas de classe dans l'après-midi; par contre les enfants en apprentissage vont à l'école le soir. On reçoit les enfants à toute époque de l'année, car chaque écolier apprend indépendamment des autres; il n'y a pas de classes en commun, seulement le maître cherche à instruire plusieurs élèves à la fois pour gagner du temps.

Un enfant entre à l'école, le maître lui explique les premiers hiéroglyphes, et le petit répète les mots à haute voix, jusqu'à ce qu'il les connaisse d'abord sur son livre, puis par cœur, et ainsi de suite. Les livres d'étude sont les mêmes pour tout l'empire; valent-ils quelque chose? Je n'en sais rien, mais cette uniformité d'instruction scolaire est propre à rattacher en un seul tout la population immense du plus ancien empire du monde. Depuis qu'un des élèves de Confucius a composé le livre qui sert de manuel pour l'instruction primaire, tout Chinois lettré a passé plusieurs années de son enfance à se balancer devant cet ouvrage. Ainsi donc, dans une école, chacun *crie* sa leçon; le maître attentif écoute la lecture de l'un ou de l'autre, et corrige ceux qui prononcent mal.

L'écolier, lorsqu'il sait sa leçon, vient trouver le maître, fait plusieurs révérences (tzo-i), pose son livre sur la table, lui tourne le dos et commence à réciter. On lui donne alors à apprendre d'autres versets,



Une école à Han-Tchong-Fou. — Dessin de E. Ronjat.

jusqu'à ce qu'il sache les cent soixante-dix-huit vers contenus dans le *San-Tzy-Tzyn*; après quoi il passe au second manuel *Sy-Schou*, ou les quatre livres classiques, puis au *Tzynn*, ou les cinq livres sacrés, et l'instruction générale est terminée.

Pour donner au lecteur quelque idée du contenu de ces livres, je dois dire que le premier est une espèce d'encyclopédie commençant par ces mots : « L'homme lors de sa création fut un saint. » Puis on y parle du naturel de l'homme d'aujourd'hui; de la nécessité de l'éducation et de l'instruction; des diverses méthodes d'instruction, de l'importance des devoirs envers la société; des trois flambeaux; des quatre saisons de l'année, des cinq éléments et des cinq vertus (la philanthropie, la justice, la possession d'une propriété, l'esprit et la vérité), des six espèces de blé, des six classes d'animaux domestiques, des sept vices, des huit notes de musique, des neuf degrés de parenté, de l'histoire universelle et de l'ordre de succession des dynasties. On y donne en exemples les personnages illustres de l'antiquité et les honneurs auxquels ils sont arrivés par leur travail; on raconte comment l'un d'eux, n'ayant point de papier, écrivait sur des troncs de bambou; comment un autre avait passé sa tresse autour d'une solive pour maintenir sa tête quand le sommeil le prenait; comment un troisième s'était enfoncé une alène dans le côté avec la même intention, etc.

Il n'y a point d'école de filles, et les femmes restent illettrées, à peu d'exception près. Mais il faut remar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quer que ce n'est point par principe qu'on prive les femmes d'instruction, mais c'est parce que les femmes ne peuvent consacrer plus de dix ans à leurs études (de sept à dix-sept ans), temps insuffisant pour s'initier aux principes exposés par les auteurs dans leurs ouvrages. Les femmes qui ont pu arriver à l'instruction supérieure sont très considérées par leurs concitoyens.

La littérature chinoise a aussi des représentants du beau sexe; elle compte des femmes philosophes, des femmes poètes et des femmes savantes.

La condition de la femme en Chine ne paraît pas enviable à un observateur étranger; cependant il n'est pas difficile de s'apercevoir que la Chinoise s'accommode facilement de son existence. J'arrivai à cette conclusion à la suite de mes observations sur quatre femmes qui résidaient dans la même maison que nous.

Cette maison appartenait à un petit fonctionnaire, du nom de Tjou, qui l'habitait avec sa famille. Il avait deux femmes, une fille et une bru, femme de son fils aîné. Les femmes restaient toujours confinées dans leur petite cour, située derrière notre logement, excepté l'épouse aînée de Tjou, qui sortait quelquefois. Au bout de quelque temps, j'eus mes entrées dans leur domicile, en ma qualité de médecin; à la fin elles s'habituèrent à moi, et continuaient, malgré ma présence, à travailler, à coudre, à cuisiner, à soigner les enfants, ou simplement à causer entre elles.



Portrait de madame la générale. — Dessin de E. Ronjat.

La femme aînée de Tjou, robuste et de haute taille, déjà assez âgée, était d'un caractère grave. Elle avait une forte voix de basse, et nos Cosaques ne l'appelaient pas autrement que « madame la générale ».

On aurait pu la considérer comme la mère de Tjou, car les Chinois, qui ne portent ni barbe ni moustache, paraissent toujours plus jeunes qu'ils ne le sont. La générale menait son mari, toute la famille et la maison. Tjou était assez borné et illettré, quoiqu'il eût un grade subalterne; mais il était fonctionnaire militaire, et on n'exige pas beaucoup d'instruction des militaires. Cela ne sert à rien, disent-ils; un soldat qui se distingue peut monter en grade sans examen, même sans savoir lire et signer son nom; de brillants états de service peuvent mener loin, et en effet nous avons connu des mandarins à boutons rouges absolument illettrés.

Ainsi donc la femme de Tjou était le chef et la terreur de la maison. Tout le temps elle fumait la pipe, tout le temps elle grognait et gourmandait ou sa rivale, ou sa bru, ou son mari; les deux pauvres femmes pleuraient même quelquefois. Elle gratifiait aussi son second fils, garçon de dix ans, de petits coups de son *tchoubouk* de bambou sur la tête, mais légèrement, car il était son favori; cette punition lui était infligée pour désobéissance ou lorsqu'il demandait trop souvent à manger. Maîtresse dans la maison, elle s'occupait spécialement de la cuisine et du blanchissage du linge. La générale conservait toujours son air sévère; cependant je l'ai vue quelquefois de bonne humeur; alors elle cherchait à jouer, elle me parlait, mais je ne pouvais comprendre ce qu'elle disait; une fois même elle se permit de me pousser doucement avec sa pipe, pendant que je faisais le dessin de leur cour.

Les autres dames n'avaient pas le type chinois, et si je les avais rencontrées, par exemple, en Russie, je n'aurais jamais pensé qu'elles fussent des Chinoises. Elles ont toutes posé pour leur portrait, mais contre leur volonté, par ordre de Tjou, devenu mon ami; il fit entendre à sa seconde femme et à sa bru de se tenir tranquilles devant moi aussi longtemps qu'il serait nécessaire. La première, très jeune, myope et phlegmatique, paraissait indifférente et continua à coudre pendant la séance; la seconde fit la moue et grogna entre ses dents. Quant à la demoiselle, elle avait peur de ne pas être dessinée, et demandait tous les jours quand je ferais son portrait. Je réussis à faire en cachette le portrait de madame la générale, que personne n'osait commander.

Je viens de dire que ces dames n'avaient point le type chinois; elles ressemblaient à ces femmes de chambre qu'on rencontre dans nos campagnes, autant par leurs manières que par leur malpropreté.

La jeune fille avait ses petites mains galeuses, et probablement tout le corps, car pendant la séance elle passait souvent la main sous ses vêtements et se grattait le corps sans pitié.

Je passai toute une matinée à faire le dessin de leur petite cour, privée du soleil et d'air frais, tellement elle était étroite et assombrie par les toits et les auvents; remplie de miasmes, elle exhalait une odeur infecte, et sans mon cigare je n'aurais pu y séjourner. Il n'est pas étonnant que dans ces conditions la santé des habitants laisse à désirer.

Un jour la famille dîna devant moi; le repas était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendu avec impatience par le petit garçon, qui ne cessait de demander : « Ma, allons-nous bientôt manger? » La générale ne répondait rien; le petit renouvelait sa demande. « Je ne te donnerai rien à manger, » dit la générale, mais son fils devait bien connaître le sens de ces mots. Quand le dîner fut prêt, il reçut le premier sa tasse de riz avec quelques fèves, des légumes et un morceau de lard. Il avala d'un trait le riz bouillant, pour obtenir à temps une seconde portion. Les dames mangeaient aussi gloutonnement, s'aidant de leurs bâtonnets, l'une assise sur le seuil de la porte, l'autre debout; la générale seule avait une chaise.

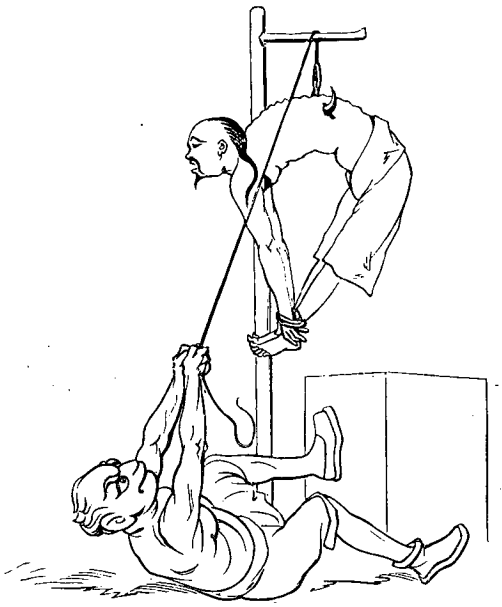
Un singe, attaché dans un coin de la même cour, eut aussi sa tasse de riz, qu'il enfonça dans ses bajoues, d'où il le faisait sortir ensuite peu à peu avec ses doigts.

L'insuffisance de cette nourriture était évidente; aussi la nuit se levaient-ils régulièrement pour manger. J'entendais bouillir la graisse ou le beurre; on eût dit qu'on rôtissait un bœuf. Quelquefois même on se levait deux fois, mais rarement.

Je rôdais dans la ville, recueillant dans les jardins des plantes ou des insectes. Je vis tout ce qui était digne d'intérêt, par exemple une galerie dépendante d'un temple, où sont représentées diverses scènes des souffrances de l'enfer.

Je me souvenais, en effet, d'avoir lu dans mon enfance une description de la Chine, où tous les supplices et toutes les tortures auxquels on soumet les criminels étaient racontés en détail; ces scènes, je les revis dans cette galerie.

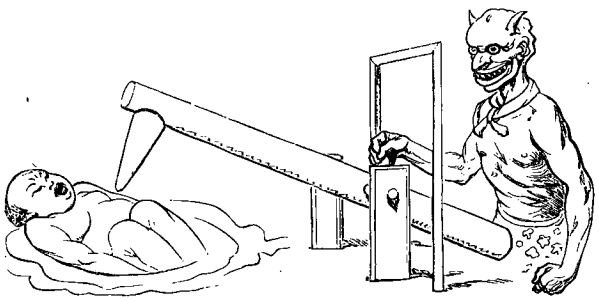
On sait qu'en Chine les crimes sont punis de mort et qu'on exécute les condamnés de trois manières : par étouffement en deux temps, pour laisser à l'âme le temps de sortir du corps; par décapitation et par écartèlement, comme du moins beaucoup d'auteurs sérieux le prétendent. Ces trois genres de mort ne sont rien en comparaison des horreurs de cette galerie. Tel criminel, par exemple, est cuit vivant dans une chaudière; ailleurs une femme est moulue entre deux pierres ou pulvérisée dans un mortier; plus loin encore, un homme est scié en deux, etc. Quoique mal exécutés, on ne peut regarder ces tableaux avec indifférence. Les physionomies des torturés expriment tantôt la terreur ou la souffrance portée à son plus haut degré, tantôt elles sont entièrement calmes. Les dieux qui assistent à ces exécutions sont aussi diversement représentés : les uns, indifférents, ont l'air de ne pas faire attention à ce qui se passe autour d'eux et portent leurs regards ailleurs; les autres sont sévères et menaçants; quelques-uns repoussants et affreux.



Représentation d'un supplice de l'enfer dans la galerie d'un temple de Han-Tchong-Fou. Dessin de A. Ferdinandus.

Parmi ces dieux, ces bourreaux, ces condamnés, il y a un ordre de personnages intermédiaires ou rapporteurs, qui portent quelquefois suspendues à leur épaule des têtes humaines, comme une sacoche de voyage. D'après la croyance populaire, ils doivent être assez puissants dans l'autre monde, car on leur fait de nombreuses offrandes, telles que chandelles allumées ou aspersion de leurs têtes avec le sang des animaux sacrifiés, principalement des coqs, ou encore en enduisant d'huile leurs lèvres. On voit aussi des décapités adresser des prières aux dieux et porter leurs têtes attachées sur le côté par les cheveux.

Les autorités locales se demandaient quand nous quitterions la ville et nous interrogèrent à plusieurs reprises à ce sujet. Dans les derniers temps de notre séjour, ils recommencèrent à nous gratifier de leurs dîners, quelquefois on en envoyait deux à la fois. Ces envois se faisaient d'une manière très originale : le dîner était composé de plusieurs dizaines de plats ou plutôt de tasses rangées sur un plateau, en forme de boîte peu profonde; des hommes le portaient à travers la ville sur des palanches; si une volaille rôtie entrait dans la composition du repas, elle était portée à part, piquée au bout d'une fourche énorme et levée en l'air comme un fusil.



Représentation d'un supplice de l'enfer dans la galerie d'un temple de Han-Tchong-Fou. Dessin de A. Ferdinandus.

C'est de la même manière qu'on nous fit parvenir les lingots d'argent (iouañ-bao) envoyés de Pékin. Il y avait près de cent livres. Deux soldats nous les apportèrent sur une palanche, au milieu de laquelle était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

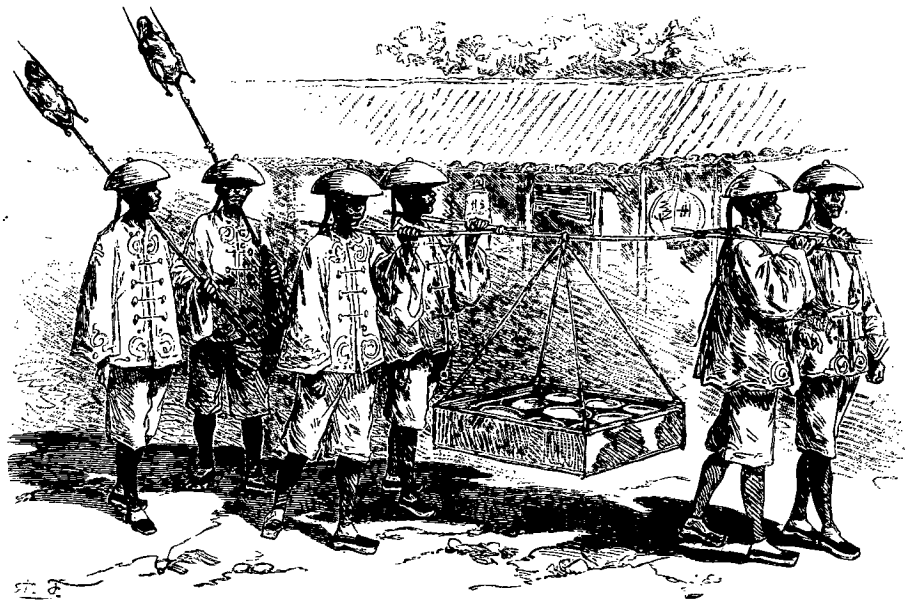
suspendue une planche, comme dans nos balances, sur laquelle se trouvaient les boîtes avec l'argent recouvertes de deux rameaux de grenadier aux belles fleurs ponceau. La couleur rouge, en général, est en Chine l'emblème de la joie, du bonheur; on l'emploie aussi pour exprimer toutes sortes de bons souhaits.

Si les mandarins s'inquiétaient beaucoup du jour de notre départ, c'était afin de prendre d'avance toutes les mesures indispensables pour notre sécurité dans le voyage à venir.

Le départ fut enfin fixé au 19 mai, et le 16 nous allâmes faire nos visites d'adieux. Elles furent courtes: elles consistaient en remerciements récités par Andreïewsky en dialecte de Kiachta, que Siuï répétait en chinois : « Le chef m'ordonne de vous remercier pour votre aide et secours, pour le pain, pour le sel, pour le logement, pour tous les soucis, pour le louage des chevaux à bon marché, etc. »

Ces paroles étaient répétées uniformément par Siuï, auquel Sosnowsky avait dit : « Eh bien, Siuï-Sianschen, parle toi-même, c'est toujours la même chose. »

Le départ fixé au 19 mai n'eut lieu que le 20. On se rendait au nord, dans la province Haŭ-Sou. Nous étions nombreux. Notre propriétaire, invité par Sosnowsky, nous accompagnait; puis venaient deux serviteurs loués par le chef, dont l'un, serrurier habile, avait manifesté l'intention de se rendre en Russie pour se perfectionner dans son art; le grand Tan-Loe et notre domestique Liu-Ba, et enfin un homme loué exprès par nous pour porter la boîte contenant les notes, les renseignements et mes dessins, ce qui présentait plus de sécurité. Je ne dois pas oublier un singe offert au chef par notre propriétaire, probablement en vue de sa promotion promise lors de l'arrivée à Lan-Tcheou; un perroquet, dont un malade de mes clients m'avait fait cadeau, et un écureuil acheté par notre photographe pendant le trajet sur le Han. Après avoir fait naufrage sur le rapide de Loun-Tan, cet animal avait été repêché par hasard avec la porte de la cabine à laquelle il était attaché.



Dîner envoyé par les autorités chinoises (voy. p. 79). — Dessin de A. Ferdinandus.

Notre caravane partit à cheval. Pour les bagages on loua des mulets. Toutes les caisses, toutes les boîtes étaient préalablement pesées et leur poids inscrit; ensuite la totalité du poids était divisée en parties égales pour que chaque mulet fût chargé d'une même quantité de bagages.

P. Piassetzky.

Traduction de M. Kuscinski.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitations souterraines entre Ti-Dao-Tchoou et Lan-Tcheou (voy. p. 84). — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Il nous restait à parcourir la partie nord-ouest de la Chine proprement dite et le vaste désert de Mongolie pour rentrer en Russie. Nous allions quitter le bassin du Yan-Tze-Kiang, franchir la chaîne de montagnes Tzing-Ling-Schan, pénétrer dans le bassin d'un autre grand fleuve, le Houan-Ho (fleuve Jaune), traverser cette vallée, jusqu'à la hauteur de la ville de Lian-Tjoou-Fou, escalader une autre chaîne de montagnes au nord de cette vallée, et enfin suivre le plateau de l'Asie centrale jusqu'à la chaîne des Monts-Célestes, derrière lesquels se déroulent les steppes qui atteignent les montagnes du système Altaï.

Malgré l'heure matinale il fait déjà chaud. Matoussowsky et moi nous partons les premiers. La foule est tranquille et respectueuse, les personnes de connaissance nous disent adieu en agitant les bras. Nous sommes déjà hors de la ville, au milieu des champs de froment ou de cotonniers; les rizières ont l'aspect de vastes miroirs couchés sur terre, car on vient de les inonder et par endroits les travailleurs ont de l'eau jusqu'aux genoux.

On pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la plaine de Han-Tchong-Fou, célèbre par sa fertilité aussi bien que par le chiffre de sa population; les Chinois l'appellent le *Paradis*. Cette plaine immense était émaillée de fermes, de villages, de jolis temples; partout des groupes d'arbres et principalement des palmiers (*Chamærops*), des pêchers et des abricotiers; de nombreux canaux aux rives verdoyantes arrosaient la plaine dans toutes les directions; de petits ponts en pierre, sans rampes, livraient passage aux voyageurs.

Nous traversâmes la ville de Mian-Sian, ruinée de fond en comble par la guerre civile. Seul le mur d'enceinte est resté debout, mais pas une maisonnette n'a été épargnée. L'incendie, allumé par les insurgés mu-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sulmans, avait détruit dans l'espace de quelques heures l'ouvrage de plusieurs siècles. Déjà dix ans (en 1875) s'étaient écoulés depuis la destruction de Mian-Sian, qui est toujours dans le même état ; les habitants avaient abandonné l'ancien emplacement et reconstruit la ville extra-muros, que j'avais prise pour un faubourg. Dans l'ancienne ville ils cultivent le maïs, le froment et d'autres céréales.

La contrée des montagnes où nous entrâmes bientôt n'était pas moins peuplée que la plaine.

La montée et la descente de ces montagnes étaient facilitées par des gradins taillés dans le roc qu'il fallait gravir à cheval, et le moindre faux pas pouvait précipiter le voyageur avec sa monture au fond des ravins.

Nous parvînmes toutefois sans accident au sommet de la montagne, où, à l'ombre d'une riche végétation, s'élevait un temple dont le portique formait une saillie. Un *he-schan* (prêtre) attaché au temple faisait retentir une cloche aussitôt qu'on passait devant : c'était une invitation à déposer une offrande.

Les soldats, mes compagnons, me regardaient ramasser toute espèce de plantes : ils n'en comprenaient pas la raison, mais bientôt ils furent entraînés eux-mêmes et m'aidèrent de bon cœur dans ma besogne. Il en fut de même des étrangers : ainsi, ayant aperçu sur une pente de la montagne, plus élevée que le sentier, une plante qui m'était inconnue, je cherchai en vain à l'atteindre. Quelques Chinois se reposaient en cet endroit ; l'un d'eux grimpa vivement sur le rocher, arracha la plante et me l'apporta. Cette attention d'un simple paysan, comme bien d'autres dont j'eus maintes preuves, ne pouvait m'inspirer que de la sympathie pour ce peuple.

Le chemin côtoyait toujours les montagnes; nous nous élevâmes à de grandes hauteurs, sans encore atteindre la chaîne qui sert de ligne de démarcation entre le bassin du Yan-Tze-Kiang et celui du Houan-Ho, au nord.

Voici le mur crénelé de la petite ville de Lo-Yan-Sian sur la pente de la montagne; et un peu plus loin, sur une colline, une tour énorme semble vouloir toucher le ciel. Cette petite ville avait subi le même sort que Mian-Sian. Ayant passé la porte et pénétré à l'intérieur, il me semblait plutôt être sorti de la ville : l'emplacement où elle s'élevait était couvert d'herbes; quelques champs de froment et une dizaine de maisonnettes construites depuis la guerre, c'était tout.

La ville ancienne, où nos logements avaient été préparés, était séparée par une petite rivière (Siao-Ho) de la ville neuve, ayant sa propre enceinte ; chose curieuse et que je ne puis expliquer, elle avait échappé aux désastres de la guerre.

Le pays est toujours splendide, la végétation riche, le sol bien cultivé, et cependant la population des campagnes est pauvre; les maisonnettes recouvertes d'ardoises ont un aspect misérable. Les habitants de la localité s'occupent aussi de la fabrication du papier d'écorce d'aralia et de l'extraction de la houille.

Le 25 mai, nous atteignîmes le sommet de la chaîne qui sert de ligne de démarcation naturelle entre les bassins des deux grands fleuves de la Chine. Là s'élevait un temple habité par plusieurs prêtres ; volontiers je serais resté quelque temps avec eux, l'endroit étant des plus intéressants, autant au point de vue de la science que du pittoresque. Je m'arrêtai quelques minutes en contemplation devant ces vallées et ces montagnes si bien cultivées, dont les sommets, à neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer, étaient couverts de fermes.

Après avoir ramassé quelques plantes, je descendis dans un ravin où mes soldats étaient assis à l'ombre d'un arbre; ils m'expliquèrent qu'il fallait se reposer, car nous devions de nouveau gravir une haute montagne. En effet, bientôt commença une nouvelle ascension; le chemin suivait le bord même de la montagne; la profondeur du précipice est telle qu'on ne peut y regarder sans avoir le vertige. Une assez grande rivière, Ta-Ho, baignait le pied de la montagne, du sommet de laquelle on découvrait un paysage splendide : des ruisseaux, affluents du Ta-Ho, roulaient leurs flots d'émeraude; les pentes et les sommets plats des montagnes étaient couverts de verdure, de champs de froment et de pâturages. Le blé était mûr, on le moissonnait. Un peu plus loin apparaissait la petite ville de Peï-Feï-Sian, sur le Ta-Ho : des Chinois traversaient la rivière pour se rendre dans un grand village commerçant situé sur l'autre côté de la rivière. Comme tout cela paraissait petit, hommes, maisons et barques! Aucun bruit n'arrivait jusqu'à moi, ce qui semblait étrange au premier abord pour une ville chinoise. L'air était calme et la chaleur insupportable. J'étais persuadé que nous nous arrêterions dans cette ville jusqu'au lendemain. Je me hâtai et je pénétrai bientôt dans la ville de Peï-Feï-Sian, cherchant des yeux la maison où mes collègues auraient pu s'arrêter; j'appris qu'ils s'étaient en effet arrêtés pour déjeuner, mais qu'ils étaient déjà partis. J'en conçus un vif dépit.

J'entrai dans un ravin, où coule une rivière dont je n'ai pu apprendre le nom; elle passe entre deux chaînes de montagnes semblables à des colonnes soutenant le ciel. Ses bords étaient garnis de beaux arbres dont l'ombre abritait la route. Beaucoup d'oiseaux chantaient dans la verdure, d'autres barbotaient dans l'eau; au milieu de cette vie de la nature un spectacle m'offrit tout à coup un singulier contraste : aux extrémités de perches attachées aux branches d'un frêne se balançaient des cages avec des têtes humaines. Je l'avoue, la vue de ces têtes aux yeux fermés ne produisit sur moi aucun effet, et les Chinois les regardaient avec une indifférence absolue. Un passant me mit au courant de l'affaire : deux jeunes gens, de vingt ans au plus, avaient attaqué en plein jour deux marchands, les avaient pillés et assassinés. Ils furent saisis par les

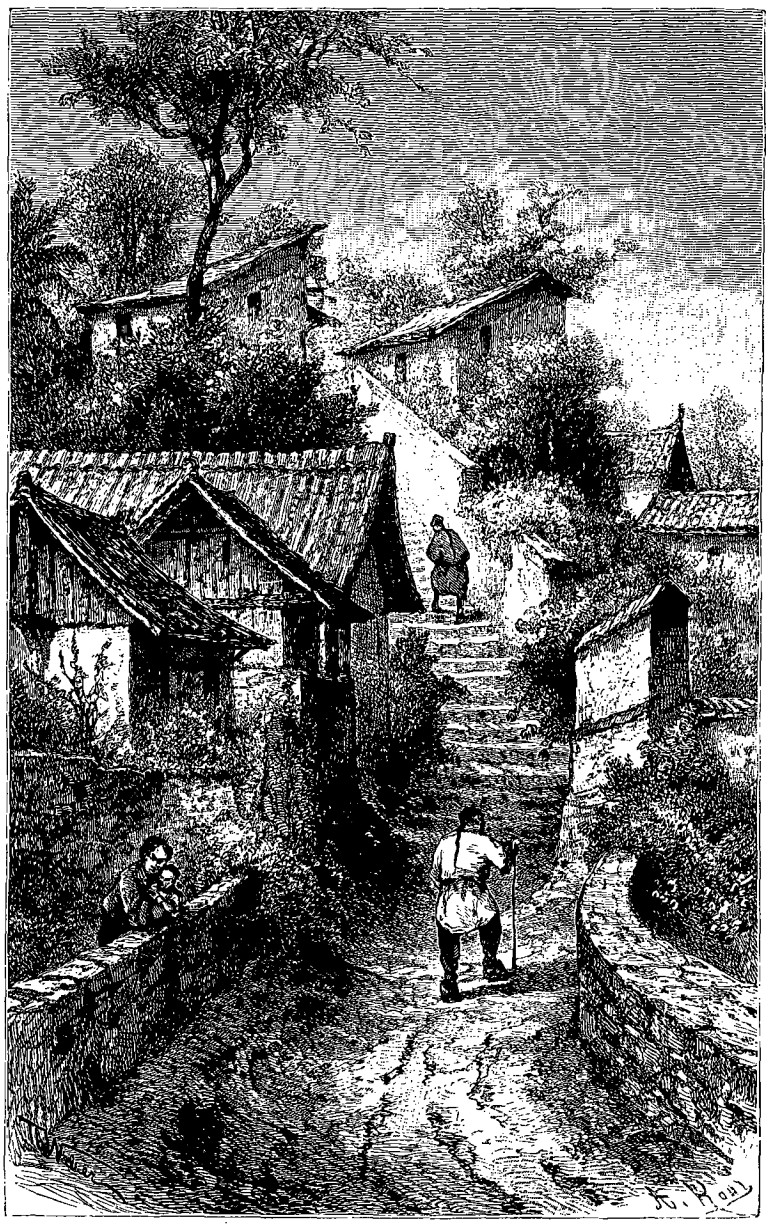
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants avant d'avoir pu se sauver et livrés à la police. Condamnés à mort, leurs têtes furent exposées à l'endroit même où le crime fut commis.

Rien de plus beau qu'un voyage à travers les montagnes, mais aussi rien de plus fatigant, surtout pour les porteurs, car les soldats, qui marchent aussi à pied, ne portent pas du moins de fortes charges et peuvent se reposer souvent dans les auberges qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Nous continuâmes à avancer, rencontrant fréquemment des villages sur les sommets des montagnes. Ils sont entourés de murs et ont l'aspect de véritables fortins : ce sont des agglomérations fraîchement formées, sur les hauteurs, en prévision d'une nouvelle invasion de l'ennemi. Dans les vallées, cependant, les villages sont aussi très nombreux.

Bientôt les montagnes s'abaissent; c'est tout au plus si l'on peut les considérer comme des collines. Le caractère du pays change subitement : le silence et le vide succèdent aux vallées pleines de vie, que nous laissons derrière nous. Les champs sont déserts; de loin en loin nous apercevons un homme, la bêche à la main, ou conduisant une charrue traînée par une paire de bœufs. La guerre avait laissé des traces : partout des ruines; souvent d'un village il n'est resté que la moitié; par contre les cimetières se sont agrandis. Voici, par exemple, un grand mur carré, clôture habituelle d'un grand village; la porte est ouverte, vous entrez : pas une maison, pas un homme; l'herbe recouvre le sol, une dizaine de tombes, et c'est tout! La moitié des habitants gisent sous terre; les autres se sont retirés dans les montagnes pour y fonder un nouveau village.



Vue prise à Lo-Yan-Sian. — Dessin de Th. Weber.

Le 30 mai, très tard dans la soirée, j'entrai dans la ville de Tzing-Tcheou, où mes compagnons m'avaient précédé. Je fus agréablement surpris de la propreté de notre logement : murs fraîchement collés de papier blanc, meubles noirs en laque, chambres propres, vaste cour également propre et couverte de toile blanche pour nous garantir du soleil, gens de service propres, polis et prévenants, dîner magnifique, — c'est avec ces attentions que nous fûmes accueillis par les habitants. De si bonnes conditions nous disposèrent à nous arrêter quelques jours dans cette ville, sous prétexte d'observations astronomiques; on décida de rendre le lendemain visite aux autorités.

Je ne parlerai ici que de la visite que nous fîmes au chef du district Tchi-Sian, qui vint au-devant de nous, dans la cour, selon l'étiquette chinoise.

Le lecteur sait en quoi consistait la conversation : c'était l'éternel récit du naufrage. Toutefois on le pria de nous faire voir la maison de Confucius, qui aurait habité cette localité cinq cents ans avant J. C. Il nous répondit qu'elle se trouvait dans une autre ville du même nom, située dans la province de Hou-Pé; quant à la tombe de l'empereur Fucius, il ne put nous la désigner, ce qui du reste n'est pas étonnant, cet empereur ayant régné trois mille ans avant notre ère.

Le mandarin, homme d'esprit, jugea nécessaire de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manifester son étonnement que des étrangers connussent Fucius ou Fou-Si et Confucius. Nous l'étonnâmes encore davantage en énumérant quelques-unes des dynasties qui ont régné en Chine.

Deux routes conduisent de Tzing-Tcheou à Lan-Tcheou-Fou : l'une carrossable, si l'on peut s'exprimer ainsi; l'autre beaucoup plus directe, mais praticable pour les cavaliers et les caravanes seulement. Après bien des discussions on résolut de suivre la première, se fondant sur la nécessité d'examiner cette route que suivent les négociants avec leurs marchandises. Au point de vue de l'histoire naturelle, il était intéressant de suivre également cette voie et de se rapprocher un peu de l'ouest, vers les frontières du Thibet; en outre il était préférable de transporter nos bagages dans des chariots, car cela coûtait moins cher et la différence de temps n'était que d'une journée.

Le 3 juin, nous quittâmes Tzing-Tcheou, accompagnés d'une foule compacte ; la porte de sortie avait été pavoisée de drapeaux en notre honneur. Cette ville n'a point souffert de la guerre, grâce à une nombreuse armée réunie pour sa défense, mais les environs offraient l'aspect de la plus grande désolation. Tous les villages ont été brûlés et ruinés, les jardins fruitiers restent sans clôture et les arbres dans les rues ne présentent que des troncs desséchés.

Je profitai d'un arrêt pour faire une excursion dans un village de montagnes, chose que je me proposais depuis longtemps. Tan-Loe et moi nous gravîmes le sentier en spirale d'une colline conique jusqu'à la porte d'un mur, où nous laissâmes nos chevaux, car cette porte était trop basse pour les laisser passer. Derrière le mur, un autre sentier conduisait au village situé au sommet de la colline. La vue de ce village et de ses habitants produisit sur moi l'impression la plus pénible ; jamais je n'ai vu un aussi triste tableau de la misère la plus profonde; les cabanes en bousillage étaient d'autant plus facilement comparables à des étables que les animaux, ânes et cochons, les occupaient avec les hommes ; une odeur âcre de fumée remplissait les ruelles; les habitants, à l'air maladif, étaient à peine couverts de sordides haillons. Voilà dans quelles conditions ces malheureux passent leur existence, sans autre souci que celui de ne pas mourir de faim d'un jour à l'autre.

Ce village comptait cent soixante-dix habitants, y compris les femmes et les enfants. Ils se nourrissent des produits de leurs champs dans la vallée, où ils descendent journellement et où ils s'approvisionnent également d'eau. Ils sont très sauvages : les hommes se cachèrent d'abord; mais quand Tan leur eut expliqué qui j'étais et dans quel but j'étais venu, ils s'enhardirent un peu et trois d'entre eux nous firent même la conduite. Combien y a-t-il de ces malheureux dans la contrée? Leur nombre doit être considérable, comparativement à celui d'avant la guerre.

Nous entrons de nouveau dans les montagnes; devant nous se déroule une contrée de *loëss* avec ses champs disposés en terrasses et un grand nombre d'habitations souterraines, véritables villages creusés dans le sol, quelquefois sur deux rangées ou étages, mais toujours de manière que les habitations de l'étage supérieur se trouvent dans les interstices des habitations de l'étage inférieur. Cette vie dans les cavernes présente un phénomène aussi rare que curieux.

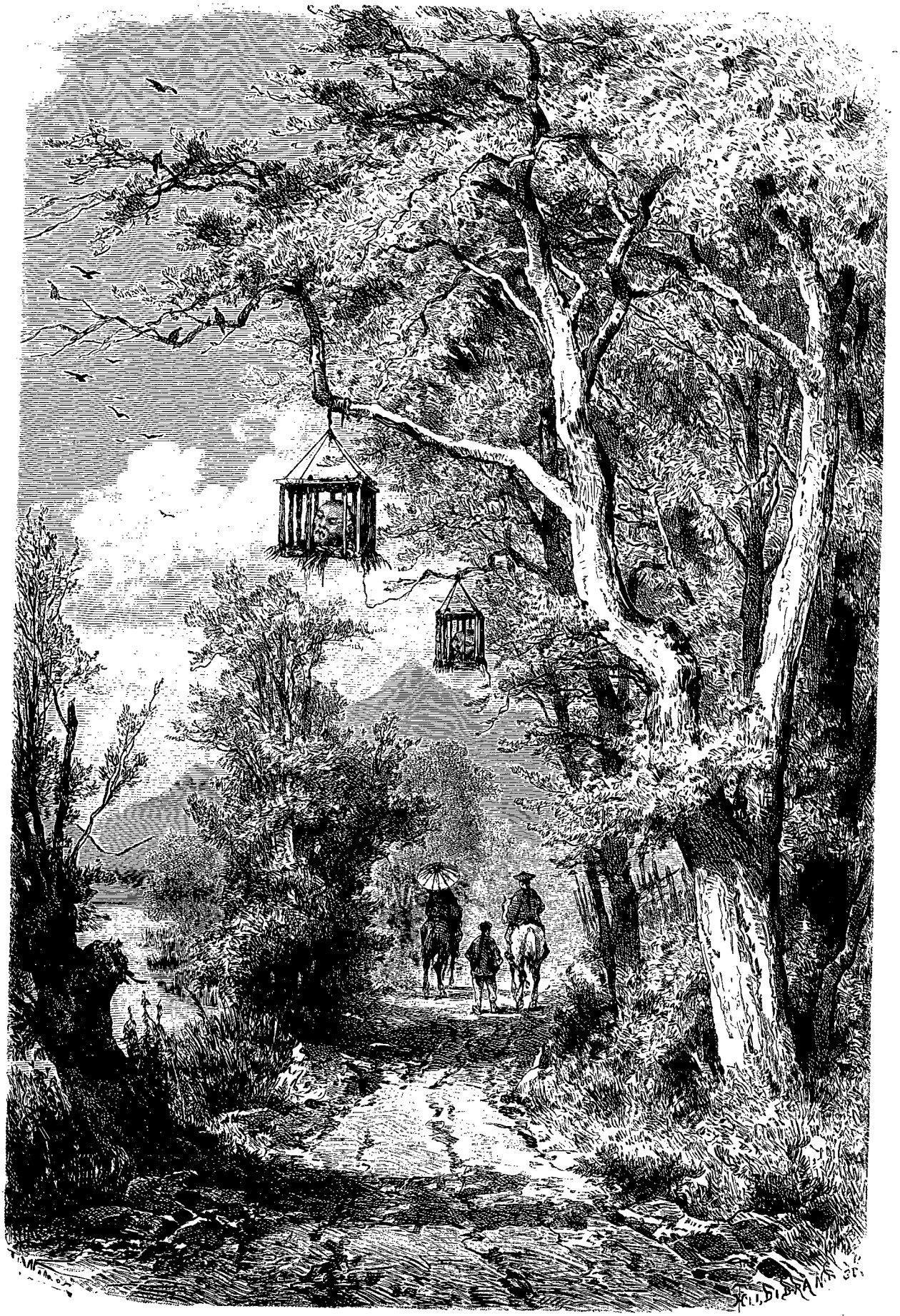
A l'approche d'une montagne, vous apercevez d'abord sur ses pentes des lignes parallèles horizontales ou un peu inclinées : ce sont des terrasses artistement construites et couvrant toute la montagne; chacune de ces terrasses s'appuie contre un ressaut vertical, au-dessus duquel se trouve une autre terrasse avec pareil ressaut et communiquant par des escaliers avec la terrasse supérieure. Dans ces pentes verticales vous observez des orifices noirs, que de loin on peut comparer aux trous des tanières de belettes et qui sont les portes ou les fenêtres de ces habitations souterraines. J'appris que les habitants de ces cavernes n'avaient pas été non plus ménagés par les insurgés. Quelques-unes de ces habitations, lors de notre passage, étaient en réparation, et la vue de ces hommes en mouvement rappelait une troupe de fourmis en train de reconstruire leurs fourmilières. On y fabriquait des briques, on creusait de nouvelles tanières, on cherchait à réparer les anciennes, on élevait des colonnes, et, au milieu de tous ces travailleurs, les petits enfants insouciants couraient tout nus, ou nous regardaient passer avec indifférence, en jouant des doigts sur leurs lèvres roses, ne connaissant rien du triste passé et ne s'inquiétant guère de l'avenir.

Nous approchons de Fou-Tzieng-Sien et la route devient de plus en plus animée par les piétons, les bêtes de somme et les chevaux; des femmes vendent une espèce de bouillie épaisse et aigre, que les conducteurs achètent et mangent avec de petits pains de froment ; ils paraissaient savourer ce mets; moi je n'eus pas le courage de le goûter, car je ne me fiais pas à sa propreté.

Nous voici dans la ville, aux maisonnettes étroitement entassées les unes contre les autres, au milieu d'une foule houleuse et bruyante. Arcs de triomphe, tours, temples, maisons, tout y est pittoresque et attrayant. Fou-Tzieng-Sien, qui n'a pas été atteinte par la guerre civile, m'a paru une des plus jolies petites villes de la Chine; j'y aurais volontiers passé une journée, mais Sosnowsky, ayant déjà pris du repos après son déjeuner, était sur le point de partir au moment de notre arrivée; il nous pria de ne pas nous attarder. Je n'y restai guère plus d'une demi-heure.

Dans les environs de Fou-Tzieng-Sien s'élève un temple très intéressant, Fou-Ye-Miao, avec une énorme statue en bronze de Bouddha, placée à une grande hauteur dans un enfoncement de la montagne. Deux heures auraient suffi, aller et retour, pour le visiter, mais on passa outre sans y faire attention, et je ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Route entre Peï-Feï-Sian et Tzing-Tcheou (voy. p. 82-83). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pus l'examiner que de loin à travers une longue-vue.

Nous arrivâmes au village San-Schi-Li-Pou, dont une partie, la partie basse, est aussi pittoresque que l'autre, située à quelque distance sur la montagne, est triste et désolée; puis à celui de Lae-Myn, où une foule bruyante courut après moi jusqu'à ce que les soldats missent en œuvre leurs gourdins. Ces sortes de scènes m'étaient très désagréables, je m'attendais toujours à une explosion de colère; mais cette fois encore il n'en fut rien, et la foule, au lieu de témoigner du mécontentement, se mit à rire aux éclats en excitant les soldats : « Roulez, roulez, frappez-les! »

Enfin, le soir, nous entrâmes dans la ville Nine-Youan-Siañ : elle était en ruine; des faubourgs il ne restait qu'une tour informe, mais de solide construction.

Le lendemain, par une pluie battante, nous arrivâmes à Houn-Tchang-Fou, dont la tour énorme s'apercevait de loin. Le mur d'enceinte de cette ville, en briques cuites, est gigantesque; la saillie, dans laquelle est pratiquée la porte, supporte une tour grandiose et est d'une épaisseur incroyable; l'aspect extérieur me faisait supposer une belle et riche cité, peuplée et animée. Erreur! On entrait sur une place énorme et silencieuse, couverte de ruines; par-ci par-là, quelques misérables cabanes, des pans de murs, des vestiges de tours.

Nous étions logés dans un bâtiment de l'État, où les jeunes gens passent leurs examens pour l'obtention des diplômes. Cet édifice occupe un emplacement considérable et se compose d'un grand nombre de logements disposés autour des cours.

La première cour était vide; c'est là que s'entassèrent nos voitures de bagages; dans la seconde, de chaque côté d'un sentier pavé, il y avait plusieurs rangées de bancs couverts, comme ceux que j'ai vus dans quelques églises luthériennes; dans la quatrième se trouvait notre logement : trois belles pièces, hautes, propres et claires.

En sortant de cette ville, nous entrâmes dans une contrée déserte, remplie de ruines; les quelques habitants qu'on y rencontrait étaient des plus misérables; les champs étaient abandonnés, à part quelques petits bandeaux de terre où poussaient des pois semés par les soldats de la garnison locale.

Ces garnisons étaient assez nombreuses, casernées le long du chemin dans des fortins, pour préserver le pays d'une nouvelle invasion des musulmans. Les chefs des garnisons, prévenus de notre passage, nous faisaient partout des réceptions solennelles : drapeaux, musiques, salves, dîners et soupers.

Le 11 juin, nous arrivâmes à la ville de Ti-Dao-Tchoou, qui, pendant la guerre, fut le centre d'action de l'insurrection musulmane. On nous indiqua la muraille de leur camp fortifié et, à côté, le cimetière musulman avec des tombes de forme pyramidale. Quant au mur d'enceinte, il s'était bien conservé sans avoir préservé la ville d'une ruine complète; on travaillait à sa reconstruction. C'est un temple nouvellement construit qui nous donna asile.

Après toute une journée de marche à travers une contrée riche en prairies, en champs d'orge et de froment, semée de nombreux villages reconstruit et dont les habitants n'avaient plus l'air maladif et souffreteux que nous étions habitués à voir constamment depuis quelque temps, nous arrivâmes à un camp, où l'on devait passer la nuit. Sosnowsky, qui nous avait précédés, nous raconta que le gouverneur général de Lan-Tcheou avait envoyé deux mandarins à notre rencontre.

L'un d'eux, qui n'avait à son chapeau qu'un bouton de cuivre, c'est-à-dire mandarin d'un rang subalterne, s'était montré très arrogant et très hautain. Il parlait très haut, se prévalait de sa parenté avec le gouverneur général, fumait sa pipe et se permettait de tutoyer notre chef.

Cette conduite d'un petit fonctionnaire était étrange, après toutes les réceptions solennelles qu'on nous avait faites; c'était une énigme....

Le temps nous permit de visiter quelques-unes des habitations souterraines et de nous rendre compte de l'existence de leurs habitants.

Nous pénétrâmes d'abord dans une petite cour entourée d'un mur de terre glaise et où l'on remisait le foin, le bois de chauffage, etc.; les animaux domestiques y étaient aussi parqués. Quelques-unes de ces cours étaient plantées d'arbres : les tables, les bancs, les fourneaux et les crèches étaient aussi creusés dans le sol.

L'habitation présente un orifice extérieur avec une porte en bois, un autre orifice plus petit sert de fenêtre, tandis que quelques autres trous donnent passage aux tuyaux de cheminées. A l'intérieur, une chambre assez claire communique par une porte avec une autre pièce. Lorsque les chambres se suivent le long du côté extérieur, elles sont toutes éclairées par des fenêtres; mais si elles sont disposées dans la profondeur de la montagne, elles ne reçoivent de lumière que par la porte.

A part quelques ustensiles de ménage ou de travail, il n'y a point de meubles; le kang et la table sont taillés dans le sol, cette dernière toujours près de la fenêtre; le poêle est également creusé dans le sol. Dans les parois on pratique quelquefois des renfoncements en guise de placards ou d'armoires, voire même une crèche pour l'âne, qui, dans la demeure que nous visitâmes, vivait en société avec ses maîtres. Ailleurs on creuse des espèces de fosses pour les veaux, les cochons et les poules. Mais les plus aisés ont un local à part pour les animaux et quelquefois une entrée particulière; quand il n'y a qu'une entrée, les animaux traversent les chambres de leurs maîtres.

Il y a des habitations creusées à deux ou trois mètres au-dessus du niveau du sol; un escalier mène alors à un perron, protégé par un auvent en terre, et pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

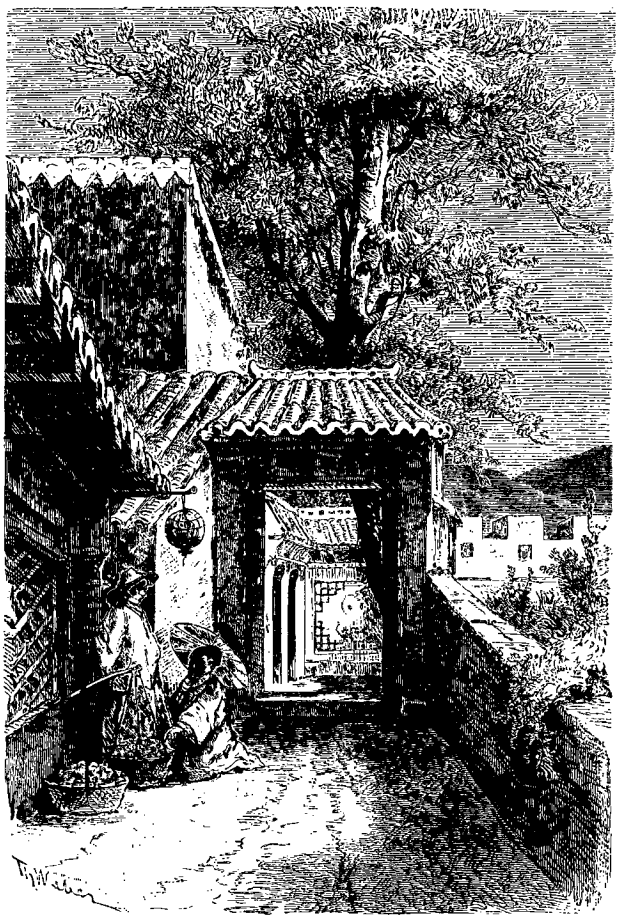
préserver les marches de l'usure on les recouvre de pavés ou de pierres taillées. On le voit, la construction de ces habitations n'exige aucun matériel, si ce n'est le bois pour la porte et le grillage des fenêtres; une agréable fraîcheur y règne en été, et en hiver elles jouissent d'une douce chaleur. Je n'y ai point remarqué d'humidité, l'air y est meilleur que dans la majeure partie des maisons obscurcies par une épaisse fumée, et les habitants ont l'air de se bien porter. L'expérience, sans aucun doute, a prouvé la supériorité de ces habitations, car certains voyageurs prétendent que des millions d'hommes en Chine habitent ces cavernes, principalement dans la vallée du fleuve Jaune. Du reste, la population de cette contrée a été exterminée d'une manière effrayante; j'ai vu des villages entiers creusés dans le sol absolument vides et abandonnés.

La route qui conduit à Lan-Tcheou suit un ravin entre deux rangées de montagnes; elles s'élargissent peu à peu et laissent voir le mur d'enceinte de Lan-Tcheou.

A peine entrés dans la ville extérieure, nous entendons les habitants crier : « Yan! yan-djeñ! » (homme étranger), et les voilà qui quittent leurs boutiques et se rassemblent autour de nous; nous traversons des rues pittoresques et pleines de vie, à ma grande joie, car depuis longtemps je ne voyais que des ruines.

Nous arrivâmes à la ville intérieure, au mur de laquelle étaient suspendues des cages avec les têtes d'insurgés *Dungans* récemment exécutés. Personne n'avait l'air d'y faire attention, l'effervescence extrême sur notre passage prouvait que les habitants n'avaient jamais vu d'étrangers. Moi-même je suivais des yeux, avec intérêt, cette foule qui se bousculait, hurlait, se mouvait dans des nuages de poussière, franchissait tous les obstacles, renversant tout sur son passage, tombant les uns sur les autres. Il suffit vraiment de voir une fois dans sa vie de telles scènes pour ne jamais en perdre le souvenir.

Un détachement de cavalerie vint à notre rencontre, et, faisant demi-tour à gauche, nous précéda pour nous guider vers notre logement, — logement de l'État ou particulier, nous n'en savions rien encore; — bientôt l'escorte tourna dans une ruelle; la foule ne se hasarda point à nous suivre, car c'était la résidence du gouverneur général. C'est aussi là que se trouvait notre logement, composé d'une chambre partagée en deux par une cloison, et d'une autre pièce plus grande qui devait nous servir de salon commun. L'ameublement était des plus simples et des plus modestes : des lits grossiers en bois, deux vieilles tables, deux tabourets. Les murs étaient noirs et la fenêtre collée de vieux papier que j'arrachai immédiatement.



Entrée d'une maison particulière à Tzing-Tcheou (voy. p. 83).
Dessin de Th. Weber.

Le chef qui nous avait précédés était déjà chez le gouverneur, ce qui nous parut étrange, connaissant son amour-propre et son habitude de se faire attendre, même pour une visite annoncée. Une heure après, il revint; il y avait longtemps que nous ne l'avions vu de si belle humeur. Il nous fit du gouverneur tous les éloges possibles et nous annonça avoir arrangé du coup une excellente affaire, qui consistait à fournir du pain pour l'armée chinoise à des conditions très avantageuses.

Le lendemain, tous en grand uniforme, même nos Cosaques, nous allâmes nous présenter chez Tzo-Tzoun-Tan, gouverneur général et fonctionnaire de haut rang. Nous n'avions que quelques cours à traverser. Tzo habitait la même maison. Non seulement il ne vint pas à notre rencontre, selon l'usage, mais encore il se fit attendre longtemps. C'était d'autant plus impoli que notre chef lui avait déjà fait visite la veille, aussitôt après son arrivée.

Sosnowsky nous avait rangés d'après nos grades en face de la porte où apparut enfin le gouverneur, accompagné de douze mandarins en uniforme; quant à lui, il n'avait que son chapeau de parade. Petit et assez gros, il pouvait avoir soixante ans, et par sa physionomie me rappelait un peu le prince de Bismarck, mais, au lieu d'être blond et d'avoir les yeux bleus, il était brun; sa barbiche se composait de trois poils, les moustaches étaient plus fournies. En entrant, il fit un salut général presque imperceptible et s'arrêta comme étonné par quelque chose d'imprévu;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis, sans rien dire, il avança encore d'un pas et s'arrêta en nous regardant. L'un des mandarins lui présenta la liste des visiteurs, qu'il prit tout doucement, la tenant, pour la lire, de toute la longueur de ses bras, comme le font les vieillards.

Il prononça le nom du chef et le désigna du doigt, comme pour dire : celui-ci, je le connais; ensuite il prononça un autre nom et leva les yeux sur la personne désignée, et ainsi de suite. Ensuite, sur place, il se mit à apprendre nos noms par cœur, ce qui lui était difficile, et s'embrouilla avec *So*, *Pia*, *An*, etc.

La visite fut assez longue; il nous demanda, entre autres choses, si nous savions parler et lire le chinois; et sur la réponse que quelques-uns de nous avaient appris un peu cette langue, il nous fit subir un examen, mais d'un air aimable et souriant.

A notre retour, nous attendions la visite de Tzo, nous basant sur les précédents; mais notre attente fut vaine : non seulement il ne nous fit pas de visite officielle, mais encore il n'envoya personne pour l'excuser.

Le soir, après sa promenade habituelle, il vint nous voir avec sa suite, mais sans aucun apparat; ce n'était pas bienséant de sa part, et Sosnowsky chercha à l'excuser à cause de son âge. Il passa chez nous une demi-heure à peu près, et il promit, en nous quittant, de venir passer les soirées suivantes avec nous.

Les visites officielles étant terminées, je m'empressai de faire connaissance avec la grande ville de Lan-Tcheou. Il est difficile de s'y orienter, mais dès le premier jour j'avais observé une pagode très élevée sur une colline, d'où l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la ville. Ayant emmené avec moi Tan et un soldat pour nous guider, nous nous dirigeâmes à



Pont sur le fleuve Jaune, à Lan-Tcheou. — Dessin de Th. Weber.

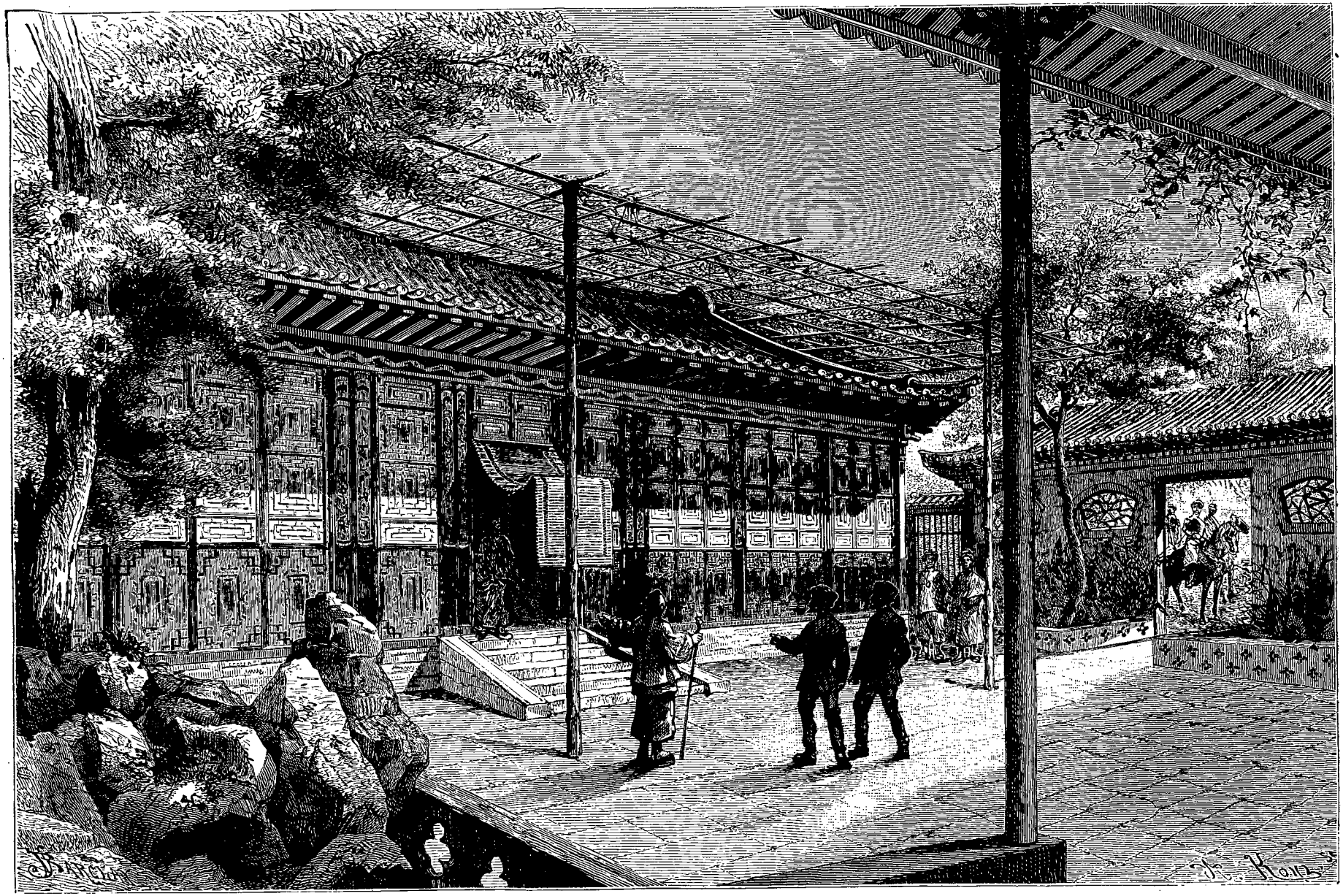
cheval vers la porte du Nord, en face de laquelle un pont formé par vingt-quatre barques était jeté sur le fleuve Jaune.

Lan-Tcheou est situé sur la rive droite du Houan-Ho (fleuve Jaune), terrible par ses inondations; ce fleuve, d'une largeur de deux verstes en cet endroit (deux kilomètres cent trente-quatre mètres), parcourt d'ici jusqu'à son embouchure onze cent trente lieues. L'eau n'est pas jaune, comme le ferait croire son nom, mais très trouble, par suite de la grande quantité d'argile qu'elle enlève sur son passage.

La force du courant est manifeste; il suffit pour s'en convaincre de considérer le pont qui forme un zigzag en S, parce que les barques sur lesquelles il est jeté n'étant pas maintenues avec des ancres, la force du courant les pousse en avant. Ces barques sont assujetties, sur les deux rives, à des colonnes en pierre profondément enfoncées dans le sol et dans une position inclinée, par deux fortes chaînes et quatorze câbles d'une épaisseur d'un quart de mètre chacun, la plupart en fibres du palmier *chamærops*. Je ne sais pas pourquoi les Chinois ne recourent point aux ancres pour fixer leurs ponts; celui de Lan-Tcheou est tout simplement affreux. Poutres et planches sont jetées d'un ponton à l'autre, et, quand on passe dessus, elles dansent comme les touches d'un piano; il faut faire attention à chaque pas du cheval, pour éviter les trous. Un balancement continuel est produit autant par le courant que par la charge des hommes, des chevaux et des voitures. Les Chinois s'en accommodent fort bien; quant à moi, j'avais bien peur d'être forcé de prendre un bain dans le Houan-Ho, si le pont venait à se rompre.

Sur la rive gauche, il fallait gravir à pied des sentiers tortueux pour atteindre le point culminant où s'élevait la pagode; la fatigue m'en empêcha. Je re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Logement de l'expédition à Lan-Tcheou voy. p. 871. — Dessin de Barclay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passai le pont et je continuai à longer le mur, me dirigeant vers la machine élévatoire de l'eau, quand mon cheval, effrayé par un objet étrange, se jeta de côté. C'était une espèce de vessie ou d'outre, faite d'une peau entière de bœuf et fortement gonflée d'air, dont on se sert pour la navigation, notamment pour le transport de marchandises. On les attache les unes aux autres de manière à former un radeau, dont le principal avantage est une grande force de résistance aux chocs, par suite de l'élasticité du tissu. A mon grand regret je ne pus voir de près comment s'opère le chargement d'un pareil radeau.

La machine élévatoire de l'eau est également très originale : elle consiste en une énorme roue, dont une partie plongée dans l'eau est mise en rotation par le courant. Elle peut tourner ainsi, jour et nuit, d'un bout de l'année à l'autre, comme un vrai *perpetuum mobile*, sans qu'on ait besoin de la surveiller. Douze auges assujetties à la circonférence se remplissent d'eau à mesure qu'elles plongent, et, arrivées à l'extrémité opposée, elles déversent cette eau dans un réceptacle communiquant avec le conduit qui traverse le mur de la ville et amène l'eau dans de nombreux réservoirs. L'inconvénient de la machine ne se fait sentir que lors de la saison des basses eaux; la roue ne marche plus et la ville reste privée d'eau; dans ce cas, des hommes portent l'eau de la rivière au réceptacle, travail immense, possible seulement en Chine, mais toujours



Machine qui sert à élever l'eau à Lan-Tcheou. — Dessin de Th. Weber.

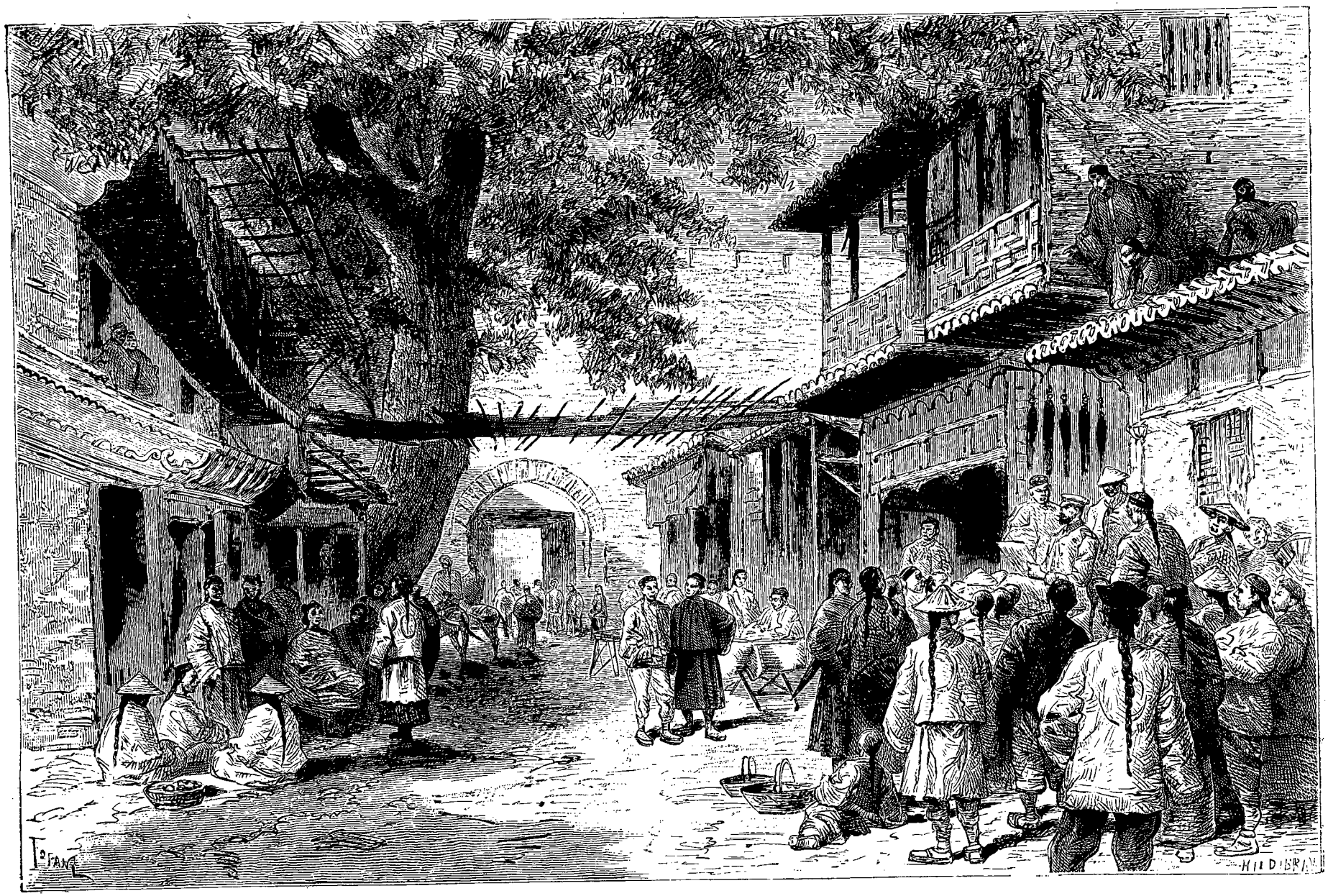
peu coûteux. Il y a quelques années, une machine à vapeur avait été construite par des étrangers, mais elle ne fonctionnait plus; quelque chose s'y était dérangé et personne n'était à même de la réparer.

L'un des plus beaux réservoirs de la ville se trouve justement dans l'une des cours de la maison du gouverneur général. Tout le monde a le droit d'y aller puiser l'eau, et du matin au soir c'est un va-et-vient continuel de porteurs d'eau munis de tonneaux et de petites voitures traînées à bras ou par des chevaux. Une galerie entoure le réservoir de trois côtés; une table et plusieurs chaises y sont placées. Dans cette galerie, on pratique journellement une cérémonie à laquelle il m'a été donné d'assister.

A mon retour je rencontrai justement le général Tzo, qui avec sa suite revenait de sa promenade habituelle. Je le saluai très poliment, mais sèchement, cherchant à m'éclipser aussitôt. Le général me retint et m'invita à l'accompagner au réservoir.

« Tout vous intéresse, vous voulez tout voir, dit-il, vous ferez le dessin du réservoir, » et nous partîmes bras dessus bras dessous. Arrivés dans la galerie, nous nous assîmes, mais les hommes de sa suite restèrent debout. L'un des mandarins posa devant le général un grand panier rempli de petits pains; un autre, se tournant vers un groupe de petits enfants des deux sexes, leur donna l'ordre d'avancer. Se mettant sur un rang, sans se bousculer et se disputer, ceux-ci approchèrent d'un pas lent vers la table. « Avancez donc! » leur dit Tzo, avec un sourire plein de bon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue à Lan-Tcheou. — Dessin de Tofani.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homie. Les enfants s'étant approchés, chacun d'eux fit un *ko-toou* (salut profond jusqu'à terre), reçut un pain des mains du général, fit un autre salut moins profond, le *tzoï*, puis tous ayant passé à gauche de la galerie, gagnèrent la cour et s'en allèrent chez eux. Il y en avait de tout petits, entièrement nus, amenés par leurs frères ou par leurs sœurs et qui, n'ayant aucune idée de l'importance du personnage officiel, se présentèrent devant Tzo sans faire de salut.

« Ko-toou, ko-toou, » leur disait le général en riant, et les pauvres petits, joignant leurs petites mains, s'inclinaient profondément et n'avaient plus la force de se relever. Cette scène me plut comme trait de leur vie nationale : il y a là quelque chose d'antique et de simple ; nous autres Européens nous avons perdu ces mœurs ; en Chine, la distance qui sépare le haut dignitaire des enfants du pauvre peuple disparaît.

Le même jour, nous reçûmes une invitation officielle à déjeuner pour le lendemain, sous enveloppe rouge, adressée à chacun de nous séparément. C'était pour dix heures; il fallait donc encore revêtir l'uniforme. Cette fois Tzo vint à notre rencontre : lui-même et sa suite étaient en uniforme.

La salle à manger, toute petite, était encore partagée en deux parties égales par une espèce de cintre ; chaque partie avait un *kang* couvert de livres et de papiers. Sur une petite table j'aperçus le fameux cadeau offert par notre chef : c'était un paysage en carton, sous cloche; les montagnes, les arbres, la rivière y étaient représentés avec beaucoup d'art, et au fond de ce tableau se trouvait une boîte à musique. « Vous voyez, dit-il à Sosnowsky aussitôt que nous fûmes entrés, voici votre cadeau ; je l'ai posé à la place d'honneur dans ma chambre, » et il remercia encore en souriant de la manière la plus gracieuse. Sur la table en laque noire, sans nappe ni serviettes, se trouvaient les couverts : soucoupes et tasses de porcelaine, fourchettes d'argent et bâtonnets en ivoire. Six tabourets, couverts de housses bleues et de coussins rouges, étaient disposés autour de la table.

Au signal donné, un domestique s'approcha du général, portant un plateau avec de petites tasses et une théière pleine de vin. Tzo prit une tasse, qui fut remplie de vin par le domestique, puis, se tournant vers nous, prononça le nom de notre chef; un aide de camp indiqua à Sosnowsky sa place en l'avertissant de ne pas s'asseoir avant que tout le monde y soit invité par le général. Tzo souleva la tasse au-dessus de sa tête en la tenant des deux mains, et, s'approchant solennellement de la place indiquée, la posa devant le couvert. Il souleva ainsi au-dessus de sa tête toutes les pièces du couvert pour les remettre à leur place, poussa le tabouret avec la main et fit semblant de l'épousseter. Élevant encore les bras au-dessus de sa tête, il s'inclina profondément devant Sosnowsky et lui désigna de la main sa place, où celui-ci resta debout. La même cérémonie eut lieu pour chacun de nous avec la même solennité et le même sérieux; quand nous fûmes tous placés, Tzo, s'approchant de son tabouret, nous invita à nous asseoir, ce qu'il fit lui-même le dernier.

Un domestique lui attacha sur la poitrine une serviette; mais quelle serviette ! vrai torchon de cuisine, de toile grossière. Un autre posa devant chacun de nous de petits papiers pliés en quatre en guise de serviettes. Tzo prit sa tasse de vin, se leva, nous salua, nous invita à boire et commença à nous servir avec ses bâtonnets.

Le hors-d'œuvre et la soupe aux nids d'hirondelles furent suivis d'une cinquantaine de plats divers. S'étant aperçu que nous ne buvions pas beaucoup de vin, il fit servir du vin étranger qu'on apporta dans une cave en cristal de fabrique européenne, encadrée de bronze doré et contenant deux carafons et six verres. « Lin-wen, » nous dit le général, ne pouvant pas prononcer : Rhein-wein (vin du Rhin). Il s'excusa de n'avoir point pour le moment de Chan-pan-tzu (*tzu* veut dire vin; *Chan-pan*, Champagne), que les Européens aiment beaucoup, ajouta-t-il.

Pendant le déjeuner, Tzo causa tout le temps. Il nous questionna sur les puissances de l'Europe et leurs rapports entre elles; il se montra hostile à l'Angleterre ; il chercha à s'enquérir sur l'état de l'armée russe, etc.

Lorsque, en sortant de table, nous prîmes congé du général, il nous reconduisit, s'arrêtant à chaque pas pour causer encore. Il nous parla d'un Français qui, après avoir servi dans l'armée chinoise, était retourné à Paris et lui avait envoyé un souvenir, que Tzo fit apporter : c'était un magnifique chronomètre en or émaillé, représentant un chapeau de mandarin à bouton rouge, avec plumes de paon. Le rusé vieillard, feignant ne pas en connaître la valeur, nous questionna, chacun à notre tour, pour avoir notre opinion; lorsqu'on lui en eut fait l'éloge, il nous expliqua que cette montre coûtait plus de dix mille roubles, puis il se mit à rire d'une voix de basse, sans aucune raison apparente.

Depuis lors Tzo-Tzoun-Tan vint souvent souper et causer avec nous; nous étions prévenus de sa visite lorsqu'on apportait chez nous des chandeliers d'argent de fabrication européenne, avec des bougies.

Les jours se passaient ainsi et il n'était pas question de notre départ. Tout ce qu'il y avait à voir à Lan-Tcheou avait été vu : une fabrique de fusils, une fonderie de canons, avec machines à vapeur et pas un ouvrier étranger dans l'établissement. Clubs, temples et rues avaient été dessinés. J'avais aussi visité les prisons de la ville, ayant obtenu une permission de Tzo, tout étonné de cette demande. Parmi les prisonniers il y avait un ex-gouverneur, oublié là depuis deux ans; il y avait aussi des prisonniers *Dungans*, insurgés vaincus, des adultes et des enfants, derniers survivants des habitants de la ville Sin-Tcheou-Fou.

L'emprisonnement cellulaire n'existe point; les prisonniers vivent par groupes, sans distinction de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profession ou de qualité; c'est ainsi que dans un compartiment, parmi les prisonniers hommes du peuple, se trouvait un mandarin, ancien chef commandant de cinq camps. Bien connu par sa bravoure, il donnait libre carrière à ses passions, non seulement en pays ennemi, pendant la guerre, mais aussi dans son propre pays en pleine paix. Ayant appris que, par suite de nombreuses plaintes, il allait être mis en jugement, il avait pris la fuite et était resté caché on ne sait où pendant trois ans; il n'y avait que quelques jours qu'il avait été pris et jeté en prison. Il était enchaîné avec un autre individu, qui n'était ni prisonnier, ni criminel, mais soldat de la police chargé de le surveiller; deux fois par jour on changeait de gardien. Ce mandarin, m'a-t-on dit plus tard, était accusé de trahison et on attendait de Pékin sa condamnation à mort.

J'avais promis à Tzo de faire son portrait, et, au jour convenu, je le trouvai en habits de parade. Je le plaçai devant moi et je commençai à peindre. Une dizaine de mandarins réunis derrière moi discutaient à mi-voix sur la ressemblance du portrait à peine ébauché.

« Pas de ressemblance. — C'est mauvais. — Il ne devrait pas dessiner du tout, » disaient-ils, supposant que je ne les comprenais pas.

Mais bientôt ils changèrent d'opinion; ils riaient de satisfaction, et plus le portrait avançait, plus leur étonnement grandissait. Tzo ne put plus se retenir, il quitta sa place pour le regarder; il fut très satisfait,



En sortant de table chez le gouverneur general Tzo (voy. p. 92). — Dessin de Pranishnikoff.

mais il fit deux remarques : sur son portrait il paraissait plus jeune, disait-il, et puis je n'avais point dessiné les plumes de paon à deux yeux, qu'il avait à son chapeau, plumes qui descendaient en arrière et qu'il était impossible de voir quand on le regardait de face. Mais Tzo ne comprit pas cette impossibilité malgré mes explications et continua à me supplier de marquer sur son portrait ce signe de sa haute dignité. Ne voulant pas me compromettre, je ne le fis point. Quand le portrait fut achevé, Tzo et les mandarins se mirent à l'examiner de près et de loin, ou simplement en se faisant longue-vue de leurs mains. Enfin Tzo fit apporter son binocle, un stéréoscope et un microscope pour regarder au moyen de ces trois instruments.

Il était d'abord convenu que le portrait serait pour moi; le général me pria de le lui laisser ou d'en faire une copie. Je ne pus le lui refuser; et quand le lendemain, la copie terminée, je portai les deux en lui donnant à choisir, il ne se décida pas à déterminer seul son choix. Il fit venir une vingtaine de personnes, qui, à l'unanimité, lui indiquèrent le portrait original comme le meilleur. Tzo en fut charmé; il le suspendit dans son cabinet et de temps en temps il allait le voir; mais il ne pouvait se consoler de l'absence des plumes (lin-tzy), et je suis convaincu qu'elles furent ajoutées plus tard par quelque artiste chinois.

Cependant il fallait songer au départ; déjà le Cosaque Pawlow était parti depuis plusieurs jours avec les documents de Sosnowsky, pour hâter l'envoi du pain.

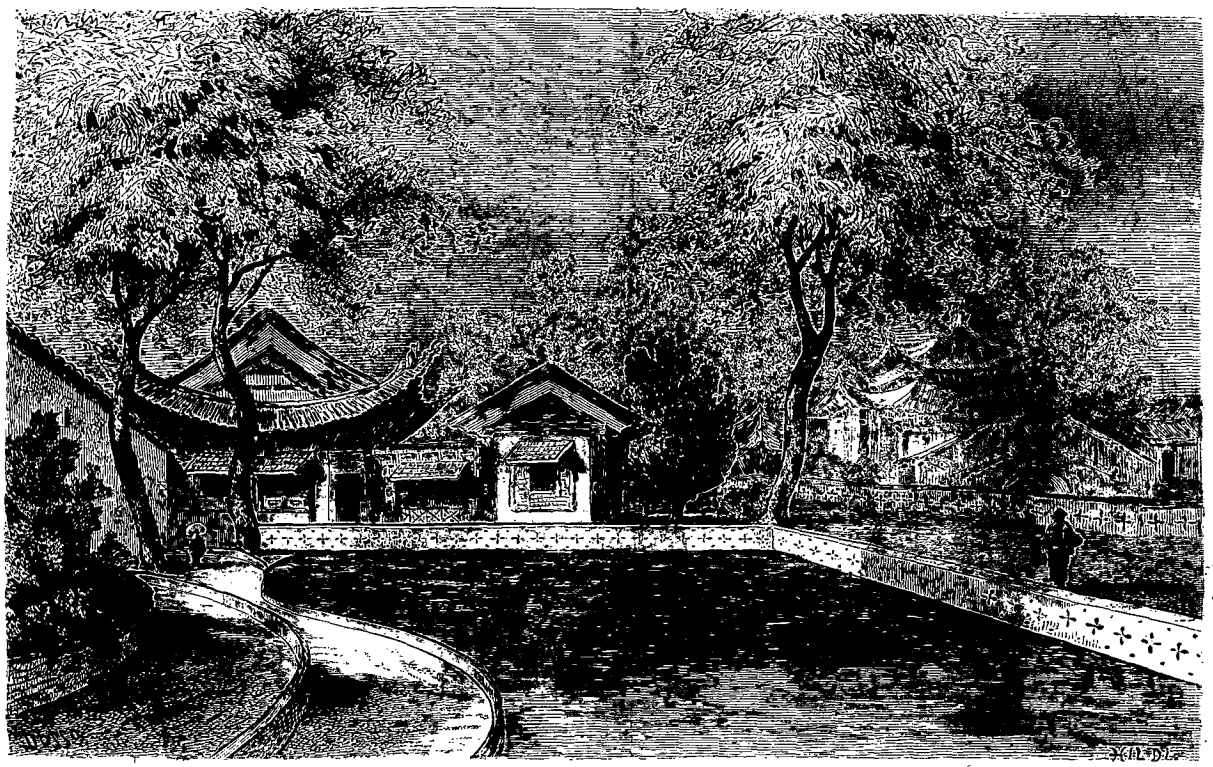
Quelques jours avant notre départ, un aide de camp

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Tzo vint avec deux domestiques portant sur un grand plateau un monceau d'objets divers : c'étaient les cadeaux d'adieu. Sosnowsky se trouva tout confus, il remercia par quelques phrases entrecoupées et pria le mandarin de s'enquérir si tout cela était pour lui seul. L'aide de camp bégaya, ne sachant que répondre ; puis il fit dire par l'interprète que c'était pour lui seul. Une heure après, il revint dans notre chambre, apportant les cadeaux destinés à Matoussowsky et à moi : quatre pièces de soie, quatre rouleaux de papier avec sentences écrites de la main de Tzo, et, à notre grand étonnement, deux cents roubles à chacun.

Nous remerciâmes Tzo pour les rouleaux aux inscriptions, comme un précieux souvenir, mais nous refusâmes net la soie et l'argent, cherchant à expliquer que chez nous on donne l'argent aux domestiques, aussi bien que chez eux, et que Pia et Ma n'étaient point des domestiques. Le chef intervint dans l'affaire, et s'efforça de nous faire accepter l'argent, ce que nous ne voulûmes point. On pria l'aide de camp de le distribuer aux pauvres, à n'importe qui, mais de l'enlever, et nous ajoutâmes encore cinquante roubles chacun, de notre poche.

Une discussion s'engagea entre nous et le chef pendant le dîner. Sosnowsky avoua avoir trouvé le chronomètre en or et le service de cristal parmi les objets envoyés, mais, disait-il, je n'ose point les renvoyer pour ne pas offenser le vieillard.



Jardin du gouverneur général. — Dessin de Dosso.

Bref, Tzo consentit à reprendre l'argent et à le distribuer selon notre désir; il nous fit complimenter sur la bonté de notre cœur et notre magnanimité.

Il me semble que Tzo avait risqué d'envoyer la montre et le service, pensant que ces deux objets lui seraient rendus, mais il se trompa dans ses calculs; et s'il nous avait donné une rude leçon, il en reçut une aussi rude, qui lui coûtait cher et le privait d'un souvenir précieux.

Pour dissiper ma mauvaise humeur, j'allai dessiner dans le jardin attenant à la maison du gouverneur général. Presque tous les voyageurs parlent avec enthousiasme des jardins chinois et les décrivent sous les couleurs les plus attrayantes. J'avoue que de tous ceux que je pus voir aucun ne produisit sur moi une grande impression; pas un seul ne répondait à l'idée que je m'en étais faite d'après les descriptions et les dessins. Ils me plaisaient par leur originalité et leur commodité, mais voilà tout; je n'y éprouvais aucune jouissance. Il en fut de même ici : le jardin occupait un vaste espace, divisé par les vestiges de la Grande muraille qui le traversait : la première partie constituait le jardin fruitier, l'autre le jardin des fleurs. Malgré les sentiers pavés de briques, les réservoirs, les ponts et les kiosques, les arcs et les portes en forme de théières ou de cruches, le jardin méritait à peine ce nom, tant il était pauvre en arbres, en verdure et en fleurs. Pas d'ombre, pas de petits sentiers perdus dans la verdure, pas de gazon, de parterres de fleurs; c'est que le maître n'était pas ama-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur de plantes, il n'y venait jamais. L'animation y manquait, et en fait de promeneurs je n'y rencontrai que quelques soldats oisifs.

Quoi qu'il en soit, ayant choisi une vue, je commençai à dessiner; les soldats s'en aperçurent, et, sans que je les en eusse prié, m'apportèrent une petite table et du thé; postés derrière moi, ils suivaient mon travail, discutant sur mes crayons et mes couleurs. Le dessin leur plut et les fit rire de contentement.

Dans un quartier éloigné de la ville, il y avait un temple d'où l'on jouissait d'une vue magnifique des environs de Lan-Tcheou et que je voulus également dessiner. Le He-Schan, ou prêtre de ce temple, me



Portrait du gouverneur général Tzo-Tzoun-Tan. — Dessin de E. Ronjat.

supplia si instamment de faire un dessin sur un mur à l'intérieur que je ne pus lui refuser. Une heure après, il se prosternait devant moi et me montrait les grands doigts de ses mains. Pendant ce temps, la foule en bas était maintenue par les soldats, car elle savait déjà que sur un mur du temple il y avait un dessin représentant la mer, des montagnes et un bateau à roues de feu (bateau à vapeur), et elle voulait absolument voir le *dessin étranger*. On laissa entrer les Chinois après mon départ, et l'empressement fut tel que personne ne songea à me suivre dans la rue. Le lendemain, Tan me raconta que ce temple ne désemplissait pas du matin au soir, tout le monde étant désireux d'admirer le dessin.

Tzo avait cessé subitement ses visites depuis le jour où il avait envoyé les cadeaux. Quelques jours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se passèrent sans qu'il vînt chez nous. La veille du départ, nous nous rendîmes chez le général pour faire nos adieux. Il fut convenu que, pendant cette visite, chacun de nous à tour de rôle nous exprimerions au général, dans des termes polis, le regret d'avoir été offensés : Matoussowsky et moi, par l'envoi de l'argent, et le chef par l'envoi de la montre et du service en cristal. Sosnowsky devait parler le premier.

Le gouverneur général nous reçut dans la même salle que lors de notre première visite. Il portait le chapeau d'uniforme, une robe en soie blanche, une autre de soie jaune était retenue à la taille par une ceinture à boucle d'argent joliment façonnée ; une mantille noire transparente recouvrait ses épaules. Il s'excusa de ne pas être venu nous voir depuis quelques jours à cause d'une indisposition, et réellement il était changé ; il cherchait à être affable, ayant sans doute appris notre mécontentement au sujet de ses cadeaux d'argent.

Sosnowsky commença son *speech*, en remerciant le général de sa bonté, de sa cordialité et de son hospitalité. Il poursuivit ainsi : « Je le répète encore une fois, ces objets européens, c'était inutile; » puis faisant un geste de la main et se tournant vers nous : « Laissons cela ; ce n'est pas le moment d'en parler. »

De cette manière Tzo reçut seulement nos remer-



Portes dans le jardin du gouverneur général (voy. p. 95). — Dessin de Dosso.

ciements, il les accepta comme une dette payée, puis on causa de choses indifférentes. Cette fois Tzo nous fit entendre qu'il considérait sa patrie, sinon supérieure, du moins égale à n'importe quel pays du monde, et ce trait me disposa en sa faveur. Faisant le parallèle entre la Chine et les pays étrangers, il ajouta que si les Européens s'illustrent par des découvertes nouvelles, les Chinois découvrent du nouveau dans leur antiquité même, et dans leurs écrits qui sont loin d'être connus et mis en lumière.

En nous quittant, il s'invita pour le soir même à dîner chez nous. Il vint en uniforme avec ses aides de camp ; la cérémonie des couverts et des salutations eut lieu comme la première fois, et c'est encore lui qui nous régala cette fois. Jamais on ne lui avait rien donné, excepté du sucre, que Matoussowsky et moi nous lui offrîmes à sa grande satisfaction, car il avouait n'en avoir vu d'aussi ferme et d'aussi blanc.

Tzo ne revint plus nous faire ses adieux et refusa, sous prétexte de maladie, de nous recevoir, malgré le désir exprimé par notre chef.

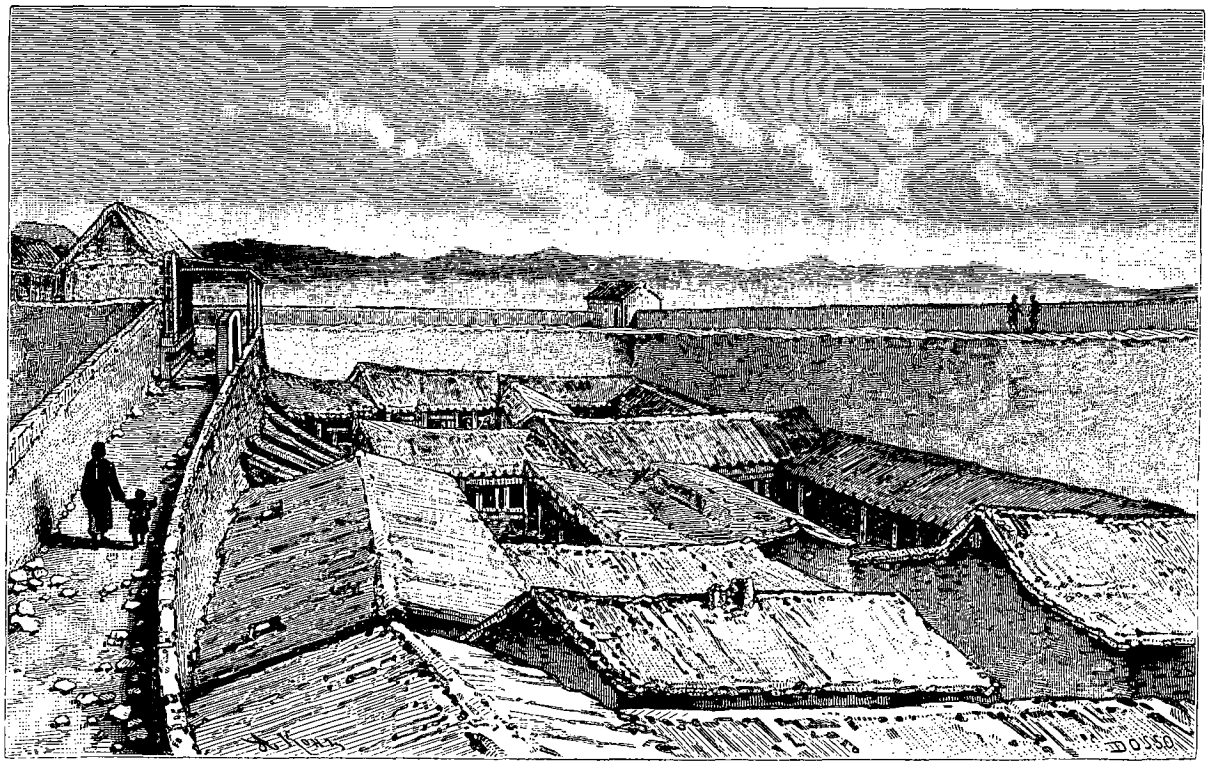
Enfin nous voilà partis. Aucune démonstration ne fut faite en notre honneur; il n'y eut ni coups de fusil, ni drapeaux, ni personne de la part du gouverneur; pas un des mandarins ne vint nous accompagner aux portes de la ville, comme cela se fait d'habitude en Chine.

P. Piassetzky.

Traduction de M. Kuscinski.

La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons fortifiées (voy. p. 104). — Dessin de Dosso.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Après avoir passé le pont déjà connu du lecteur, nous suivîmes la rive gauche du Houang-Ho, au milieu de montagnes dépourvues de végétation ou couvertes par endroits d'une herbe grisâtre; puis, nous traversâmes des champs de cotonniers en fleur, des couches de melons, de pastèques et de courges, avec huttes de paille pour les gardiens; des jardins fruitiers, abondants en pêchers et en abricotiers. Le long du chemin se succèdent des ruines nombreuses d'anciens villages et de villages-fortins. Voici encore une cage suspendue avec une tête de supplicié.

Le chemin longe l'ancienne Grande Muraille, qui est réduite ici à un simple rempart de terre, remarquable seulement par sa longueur; ce fameux monument historique touche à la fin de son existence, et, avant quelques années, l'eau et l'air auront achevé leur œuvre de destruction.

Le fleuve Jaune, très large et très rapide, est couvert d'un brouillard bleuâtre, principalement à sa rive droite. Nous le quittâmes bientôt pour toujours, tournant à droite dans un ravin triste et désert, où de temps à autre on rencontrait quelques rares maisonnettes isolées. Je plaignais de tout mon cœur les habitants condamnés à passer là toute leur existence.

Sosnowsky était parti au grand trot, comme d'habitude, et nous étions restés seuls avec le Cosaque et Tan-Loe. Il faisait presque nuit quand nous arrivâmes à un endroit où le chemin se bifurquait; nous ne savions quelle route choisir. Nous prîmes à gauche; mais bientôt nous nous arrêtâmes, toujours incertains s'il fallait ou non retourner sur nos pas. Heureusement nous entendîmes au loin le bruit de nos voitures et les cris des conducteurs qui nous suivaient; nous fûmes fixés, et, la nuit, nous pénétrâmes dans le village de Yaï-Tzia-Van, où nos collègues étaient déjà installés. Assis autour d'une table, ils discutaient; je

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'approchai, pensant qu'il était question de notre voyage à venir; pas du tout : le chef racontait l'histoire d'un personnage important, qui, arrivant le matin chez lui, attendait son réveil au pied du lit pour lui faire signer les papiers de service, et comment lui, Sosnowsky, infligeait à ce sujet des réprimandes très sévères à divers fonctionnaires. C'était, vous le voyez, très intéressant.

Le lendemain, même paysage; la contrée cependant est un peu plus peuplée ; les villages ne sont pas bâtis dans la vallée, mais au sommet des montagnes, sur les pentes desquelles on aperçoit bon nombre d'orifices d'habitations souterraines, qui me paraissent abandonnées. Presque pas d'oiseaux, même dans les champs, peu nombreux du reste, et semés d'orge, de froment et de *brassica campestris*, plante d'où l'on extrait de l'huile; par contre, une assez grande quantité de lézards et de marmottes courent à travers les arbrisseaux, poussant une espèce de sifflement monotone.

Terrible ennui d'aller au pas, sans pouvoir se distraire. Un orage menaçait et nous fit hâter la marche; nous arrivâmes à temps à Ti-Tzia-Pou.

Dans une rue de ce grand village nous vîmes un énorme tronc d'arbre desséché, scié dans sa partie supérieure et dépouillé de son écorce; il supportait à son sommet et sur ses côtés de petites chapelles en briques, avec des figurines de dieux; il y en avait quatre, dont une dans l'intérieur même du tronc.

La pluie n'avait pas cessé de la journée et le sol était fortement détrempé. La halte de nuit eut lieu dans la petite ville de Pinn-Fañ-Sien.

Avant de quitter cette ville, je montai sur le mur d'enceinte pour examiner la vue de la plaine qui se déroulait au nord. Jadis elle a dû être peuplée, maintenant il n'y avait là que des ruines.

A droite, la Grande Muraille serpentait à travers les collines. Chemin faisant, je rencontrai beaucoup de piétons et de cavaliers, et pour la première et unique fois je vis un Chinois blond. Du reste les habitants du pays que nous traversions n'avaient point le type chinois, ils n'en portaient pas le costume, et me rappelaient plutôt les paysans de nos campagnes.

Tous très aimables, ils n'étaient guère curieux. Cette conduite me donna à réfléchir sur les causes de cette absence de curiosité. Le souvenir des désastres récents leur inspirait-il quelque crainte en présence d'un inconnu? Peut-être, car ils cherchaient à passer inaperçus, fuyant, se tenant éloignés de nous le plus possible. Tel quittait la route pour les champs et, s'arrêtant au loin, attendait que je fusse passé; un autre, qui causait avec son compagnon de voyage, cessait la conversation et gardait le silence, tant que je ne les avais pas dépassés; un troisième, descendant de sa monture, poussait son âne hors de la route, quoiqu'elle fût assez large pour nous laisser passer tous deux.

Le chemin se rapprochait de la Grande muraille et je pus encore examiner en détail ce souvenir gigantesque de l'antiquité. J'ai déjà dit que ce monument était à moitié ruiné et s'amincissait de plus en plus, surtout dans sa partie supérieure; dans certains endroits même, il n'existait plus du tout; dans d'autres, il était en assez bon état. En passant près des ravins, il se bifurquait et formait une cour où pouvaient tenir à l'aise trois ou quatre cents personnes; la partie du mur qui touchait au ravin était surmontée d'une tour avec embrasures; mais bien peu de ces cours se sont conservées jusqu'à nos jours. Un fossé suivait parallèlement la muraille.

La plaine, en cet endroit, tourne à l'ouest; elle est arrosée par une petite rivière; son horizon est fermé par de grandioses montagnes, dont les crêtes sont couronnées de neiges (Tzy-Liañ, d'après la carte de Williams). Le long du chemin, à de petites distances l'un de l'autre, des piquets de deux ou quatre soldats montent la garde à tour de rôle sur des petites tours d'argile. Ils remplissent le rôle du télégraphe. Les signaux se transmettent d'une tour à l'autre, au moyen de drapeaux noirs; en ce moment ces drapeaux ont une autre destination : ils sont agités pour nous saluer au passage.

Triste fonction et triste existence! sonder sans cesse l'espace, dans l'attente de l'arrivée possible de l'ennemi.

Près du village de Tcha-Koa-I, où nous devions passer la nuit, nous rencontrâmes quatre cavaliers, que de loin je reconnus être d'une autre race que les Chinois. Je priai Tan-Loe de leur demander qui ils étaient. Ils nous dirent appartenir à la nation des Fañ-Tzy, ou Si-Fañ, ou Tangout; ils habitent la province de Kan-Sou et payent une redevance au gouvernement de la Chine; autrement vêtus, ils laissent pousser leurs cheveux et ne portent point de tresses; ils parlent une langue particulière, ont leur écriture propre, mais connaissent le chinois. Je les priai de venir le lendemain matin pour que je fisse leurs portraits : ils y consentirent.

Dans le village, nous trouvâmes pour tout logement une étable et nous nous décidâmes à coucher dehors; encore fûmes-nous incommodés par la fumée des bûchers, sur lesquels les Chinois préparaient leur souper.

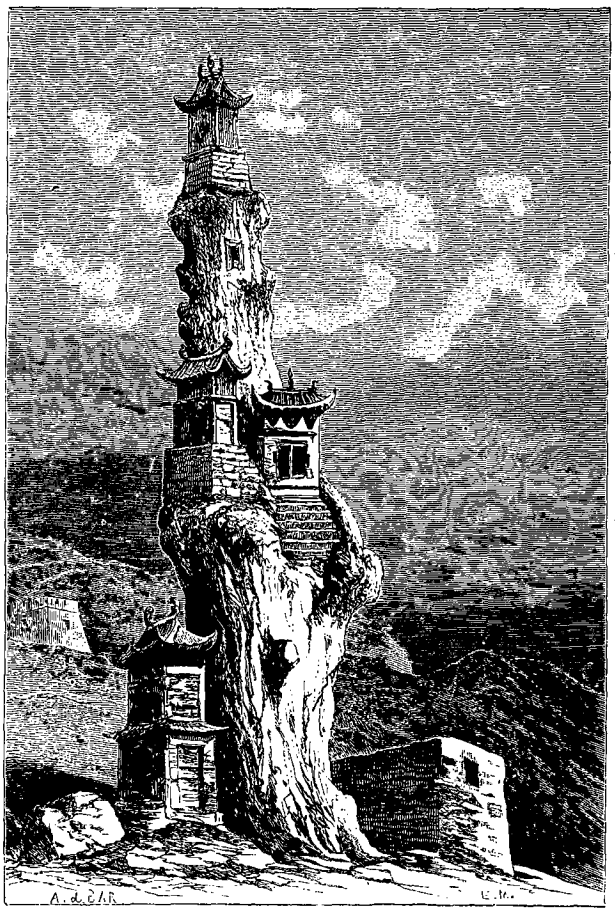
Nous étions dans les environs des montagnes où pousse la rhubarbe (*Taï-houan*), et je demandai aux Chinois s'ils ne connaissaient pas quelqu'un qui s'occupât de la récolte et du commerce de cette racine. Ils me désignèrent un spécialiste, dont je cherchai à tirer quelques renseignements.

Ce Chinois avait été trois fois à Kiachta avec des caravanes de trois à quatre cents chameaux, chargés de rhubarbe, qu'il vendait aux Russes, mais il ne put m'en déterminer le prix, car il l'échangeait contre des lingots d'or, d'argent et des fourrures; cependant il prétendait avoir fait un bénéfice d'un rouble sur un *guine* (environ une livre et demie), c'est-à-dire de soixante-douze mille roubles sur tout le chargement, ce qui me parut douteux. Ce Chinois avait pu être riche jadis, mais il n'en avait pas l'air.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était l'insurrection des musulmans qui avait amené la cessation de l'envoi des caravanes à Kiachta, et non pas les malentendus des fournisseurs chinois avec les acheteurs russes. La rhubarbe se trouve à deux jours de chemin de la station Tcha-Koa-I. Elle croît à l'état sauvage sur les plateaux, dans les montagnes, dans les endroits humides; il n'y a point de plantations régulières. La plante atteint une hauteur de deux *sajen* (plus de quatre mètres); ses fleurs sont blanches. Les racines sont ramifiées (rameuses) et s'enfoncent profondément dans la terre; c'est aux mois d'août et de septembre qu'on les arrache, quand les feuilles commencent à se faner. On recherche principalement les racines ayant plusieurs années, qui fraîchement enlevées de la terre sont tendres, succulentes et de couleur jaune. Les Chinois distinguent les racines mâles des femelles et préfèrent les premières qui sont plus tendres.

On ôte l'écorce, qui est noire et fine, on coupe la racine par morceaux et on la fait sécher à l'intérieur des maisons. Tout le monde a le droit de récolter la rhubarbe : le gouvernement se réserve de percevoir un impôt sur les marchandises importées, produits de la vente. La meilleure rhubarbe est celle de Si-Nine-Fou, puis celle de Lan-Tcheou, de Lan-Schan et celle de Schan-Faň-Tzeï-Tzy, à trois jours de chemin de Lan-Tcheou, au sud. Les médecins chinois la prescrivent aussi comme médicament, et le prix d'un *guine* sur place est de trois cents sapèques.



Arbre desséché portant de petits temples, à Ti-Tzia-Pou.
Dessin de A. de Bar.

Les deux Tangoutes rencontrés la veille tinrent parole; ils vinrent poser pour leurs portraits et reçurent chacun un morceau d'argent de la valeur de cinquante kopecks (deux francs), sur quoi ils ne comptaient guère. Mais tout cela m'avait pris du temps : il fallait me presser. Le chemin montait toujours; l'horizon s'élargissait au fur et à mesure; l'air était froid et le soleil ne chauffait pas du tout. Au nord-ouest, de hautes montagnes aux crêtes neigeuses fermaient la plaine. Le long du chemin se succèdent des ruines de villages; l'un d'eux paraissait plutôt une ville. Cette ville était ruinée de fond en comble. Il n'y restait rien que des ossements et des gravats; la porte d'entrée, comblée de pierres, donnait à l'ensemble l'aspect d'une vaste tombe de plusieurs milliers d'hommes.

Il était temps de déjeuner : nous nous arrêtâmes devant un misérable hameau, où nous ne pûmes rien trouver, pas même de l'eau bouillante; personne ne voulait nous entendre : on se détournait en nous invitant très poliment à poursuivre notre chemin. Au-dessus de ce hameau, sur une colline, s'élevait un fortin, dont le mandarin, monté sur la plate-forme du mur, nous envisageait avec curiosité; un soldat vint nous annoncer que nos collègues y avaient déjeuné et étaient partis. Personne ne nous invitant, nous dûmes nous inviter nous-mêmes, laissant de côté toute espèce d'amour-propre et de délicatesse.

Il est évident qu'on aurait pu nous fermer la porte au nez : on ne le fit point; le mandarin nous reçut très sèchement et avec un visible mécontentement; on nous apporta cependant de l'eau bouillante pour faire le thé, de l'eau-de-vie, du jambon et du pain, et nous déjeunâmes devant une bande de soldats et d'officiers qui nous contemplaient, puis nous payâmes le domestique qui nous avait servis. Le mandarin s'intéressait beaucoup à mon papier et surtout à mes crayons; il reçut de l'un et de l'autre et devint plus aimable. Il nous reconduisit jusqu'à la porte du fortin.

Un peu plus loin, nous atteignîmes le point le plus élevé de tout notre voyage, le passage *Ou-Sou-Linn* ou *Ou-Schi-Linn*, situé à dix mille neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes en granit rougeâtre présentaient un spectacle grandiose. Le temps était couvert, la pluie tombait de plus en plus fort et il fallait se hâter pour ne pas être surpris par l'ouragan qui déjà menaçait. Nous arrivâmes à temps dans une espèce d'étable où nous nous abritâmes pour la nuit.

Nous voici sur le côté nord des montagnes. Autant de ruines que sur le côté sud; on observe cependant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des villages en reconstruction et nous rencontrons de nombreuses voitures chargées de bois, amené sans doute de loin, car je n'en voyais point aux environs. Les piétons et les cavaliers que nous rencontrions avaient l'air bien malheureux; ils étaient hâlés et couverts de haillons sales. J'en ai vu deux qui mangeaient de la farine dont ils emplissaient leur bouche par poignées.

Les soldats de notre convoi étaient armés de piques et de fusils; si leurs piques ne valaient pas grand'chose, les fusils valaient encore moins. Un fusil n'avait pas de baguette; le chien d'un deuxième ne pouvait pas être armé; dans un troisième, il était impossible de lâcher la détente; pas un soldat n'avait de cartouches: c'était donc pour la forme qu'ils traînaient leurs fusils.

L'étape de ce jour n'était que de quarante-cinq *li;* il faisait encore jour à notre arrivée à Hou-Lan-Sien, situé au pied des montagnes. Ces dernières, qui jusqu'alors avaient caché l'horizon, s'élargissaient peu à peu en découvrant la plaine, nommée Siao-Gobi (le petit Gobi), qu'il nous faudra traverser.

Hou-Lan-Sien est une petite ville ancienne et pauvre; elle a réussi à échapper au désastre général de la guerre civile. Aussitôt après le dîner, je fis, accompagné d'un homme de la police, une promenade autour de la ville en suivant la plate-forme du mur d'enceinte, chassant devant moi quelques moutons qui broutaient l'herbe et que je ne pouvais tourner, le mur n'étant pas assez large. A part quelques vieux temples, rien n'attirait l'attention. Je pris toutefois deux croquis, en présence d'un certain nombre de Chinois qui se conduisaient convenablement, mais pas assez, puisque mon policeman se crut obligé de cracher à la figure de quelques-uns de ceux qui cherchaient par trop à s'approcher de moi.

Nous quittâmes Hou-Lan-Sien par une chaleur accablante; aussi les rues de la ville étaient absolument désertes. Figurez-vous l'ennui des soldats qui marchaient à pied à côté de nous, quelques-uns portant même nos menus objets! A part les soldats, bon nombre de Chinois, voire même d'enfants, nous accompagnaient; car, chassés par l'ennemi de leur pays, ils vivaient depuis la guerre où le hasard les conduisait, sans perdre l'espoir et le désir de rentrer un jour chez eux; ils n'attendaient qu'une occasion quelconque pour exécuter leur projet. Notre passage leur parut favorable et ils se joignirent à notre caravane, quelques-uns comme porteurs, d'autres remplaçant les soldats qui aimaient mieux rester chez eux que faire une promenade inutile, d'autres encore comme simples compagnons de route. Arrivés au but, ils nous quittaient après avoir reçu une gratification pour les quelques petits services qu'ils nous avaient rendus.

Je ne sais plus où s'était attaché à moi un petit garçon de quinze ans environ, malheureux, grêlé, très laid, mais très zélé; trois ou quatre jours il avait porté quelques-uns de mes objets, et, pensant qu'il resterait à Hou-Lan-Sien, je priai le Cosaque de le payer, même un peu plus que les autres.

« On le payera plus tard en une seule fois, me répondit le Cosaque; ce gamin est *transparent.*

— Comment *transparent?*

— C'est-à-dire qu'il ira avec nous tout le temps, jusqu'à Han-Tchcou, et, si ces messieurs le veulent, ajouta-t-il, il nous accompagnera en Russie, car il n'a qu'un oncle père de famille et bien pauvre, chez lequel il se rend, et qui probablement ne voudra pas le garder. »

Ce garçon continua donc à nous suivre; le surnom de *Transparent* lui est resté. Habillé comme un mendiant, il marchait nu-tête et ruisselait de sueur en courant après nous. Je donnai l'ordre au Cosaque de lui acheter, dans la prochaine ville, un chapeau, des souliers et un vêtement. En attendant, pour garantir du soleil sa tête rasée, je lui donnai une serviette, qu'il accepta avec reconnaissance, et continua son chemin la serviette blanche nouée autour de sa tête.

Partout des ruines; j'en prends tellement l'habitude qu'il me semble que le monde entier s'est transformé en ruines et que de ma vie je n'ai rien vu d'autre.

A trente *li* de Hou-Lan-Sien se trouve le village de Schan-Tho-Pou, entouré d'un rempart de terre avec quatre portes. Les habitants nous offrent le déjeuner et le thé, bien à propos.

Avant de quitter ce village, j'allai avec Matoussowsky, le Cosaque et Tan-Loe passer quelques instants à l'ombre des arbres, dans la cour d'un temple d'une haute antiquité.

Au milieu de la cour s'élève un autel en fonte, très original; l'inscription, déchiffrée par Tan, portait que cet autel avait été édifié la première année du règne de Tzian-Louñ, que plusieurs écrivains nomment le Louis XIV de la Chine.

Bientôt nous pénétrons dans un autre village, Tzyn-Bian-I, ruiné de fond en comble, et qui nous paraît absolument abandonné; cependant la vue d'un chien nous annonce la présence de quelques habitants. En effet nous apercevons deux Chinois, dont l'un en chapeau de parade, qui viennent nous saluer en pliant un genou et nous invitent à les suivre. Parmi ces ruines il se trouvait une maison récemment reconstruite, petite, mais propre, appartenant à l'administration; elle était destinée à recevoir et à abriter les mandarins de passage pour affaires de service.

Après m'être lavé avec de l'eau chaude, selon l'usage chinois, je dînai et j'allai contempler les ruines; je n'ai vu qu'une seule maison debout, à part celle de l'administration; des colonnes de fumée m'indiquaient qu'il devait y avoir d'autres habitations. Une trentaine de Chinois, hommes et enfants, s'étaient réunis autour de moi; ils souffraient tous sans exception de maux d'yeux et je leur en expliquai la cause. Ils comprirent que j'étais *daïfou* (médecin) et se trouvèrent d'accord avec moi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ville de Youn-Tchen-Siañ (voy. p. 102). — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le parcours d'aujourd'hui n'offre rien de particulier à signaler, si ce n'est un certain nombre de petits villages nouvellement reconstruits et fortifiés, occupés par les survivants de la guerre. Rentrés chez eux après la disparition de l'ennemi, les Chinois, semblables aux fourmis, ont procédé à la réédification d'habitations propres à les mettre plus à l'abri du danger; dans la journée ils vont travailler dans les champs et reviennent passer la nuit dans leurs fortins, barricadant solidement l'unique porte du mur de terre glaise qui entoure leurs demeures.

J'ai vu aussi, chose excessivement rare en Chine, un champ de pommes de terre, ainsi qu'un chameau, indice précurseur des steppes de Mongolie. Plus tard nous avons aperçu les hautes et fines pagodes de Lian-Tcheou-Fou, que de loin on peut prendre pour des colonnes, puis les tours et enfin le mur même de la ville. Les nombreux cimetières qui entourent la ville offrent aux regards des monuments d'une grande originalité; ils ressemblent à des *ïourtas*, ou à des arcades, qui se suivent et forment une longue ligne pittoresque.

Au-dessus de la porte d'entrée du mur d'enceinte de Lian-Tcheou-Fou s'élève, comme d'habitude, un grand temple, consacré aux dieux protecteurs de la ville; la rue qui aboutissait à cette porte était large, pleine de poussière, et aussi de peuple qui nous regardait avec curiosité. Presque toutes les maisonnettes avaient des boutiques de détail, mais, en outre, devant chaque maison se tenaient des marchands de fruits, principalement de pommes et d'abricots. Beaucoup de femmes, ce qui est très rare en Chine, s'y occupaient de la vente. Je croyais être déjà à l'intérieur de la ville, quand une nouvelle enceinte me fit comprendre que nous étions encore dans la ville extérieure, *Vaï-Tchen*, et qu'il fallait franchir la porte d'un autre mur en briques pour pénétrer dans la ville intérieure ou *Li-Tchen*. Une foule compacte, très émue de l'arrivée des étrangers, se pressait autour de nous. La rue, assez jolie, plantée d'arbres, avec de belles boutiques, présentait dans le fond un arc de triomphe à trois arcades, ce qui ne laissait pas de lui donner un aspect pittoresque. Hommes, ânes, poules faisaient un vacarme épouvantable; des porteurs d'eau cherchaient à se frayer un chemin vers un puits; plus loin, un prisonnier au carcan était exposé au public; à côté, un prestidigitateur cherchait vainement à attirer l'attention des curieux, qui n'avaient plus d'yeux que pour nous.

La rue est croisée au milieu par une autre, à angle droit, et de ce carrefour on peut voir les quatre portes de la ville intérieure. Enfin, après avoir traversé plusieurs rues et ruelles, nous arrivons à la maison où l'on avait préparé notre logement; la maison, neuve et propre, n'était pas bien grande. La porte cochère était décorée d'étoffes de couleur rouge et bleue; dans la cour, des soldats en chapeaux tout neufs maintenaient la foule.

Sosnowsky vint au-devant de nous; il nous annonça qu'on partait le lendemain de grand matin et nous pria de ne pas nous attarder.

Comment! Nous voilà dans une ville connue jusqu'alors de nom seulement, et nous n'y resterions même pas un jour! Entrant par une porte, nous sortirions par une autre, sans nous intéresser davantage aux curiosités de la ville! Qu'est-ce que cela signifie à la fin? Pourquoi sommes-nous donc allés en Chine? Je demande encore : « On part donc demain? — Oui, oui, demain matin, et il faut se dépêcher. »

Il faut partir et nous manquons de tout; on envoie à chaque instant demander aux autorités locales de nous fournir ce qui est nécessaire. Pendant que Matoussowsky faisait des levés de plans, je mesurais déjà hors de la ville la porte nord : elle avait neuf pas de largeur et cinquante de longueur; c'était par conséquent la mesure de l'épaisseur du mur.

La chaleur continue. A l'horizon on aperçoit les *Montagnes du sud* (Nañ ou Lañ-Schañ). Arrivés dans le village Sañ-Schi-Li-Pou [1], nous ne trouvons même pas chez les habitants une bouillotte pour faire du thé.

« Fait-il bon de vivre ici? demandai-je à un Chinois. — On vit bien ici, mais il n'y a presque rien à manger! »

Il ne manquait pas grand'chose alors! Et cette réponse du bon Chinois fut faite d'un ton naturel sans qu'il eût l'air de se plaindre du sort.

Trois heures après, nous étions devant la ville Youn-Tchen-Siañ, dont la partie extérieure ou faubourg, entourée d'un rempart de terre, était en ruine; la ville intérieure n'avait point souffert de la guerre. La rue principale, très large, était exceptionnellement propre, phénomène rare en Chine, mais l'air y était infect. Les habitants se recommandent bien mal à nous : grossiers et insolents, ils se moquent de nous, sans dire d'injures il est vrai; ils nous prennent pour des Anglais. Quant à moi, j'étais peu sensible à leurs mauvaises dispositions et je me promenais très tranquillement dans la rue : ils me regardaient comme un monstre, un peu avec mépris, un peu avec curiosité, mais toujours avec crainte; à la fin nous fûmes amis.

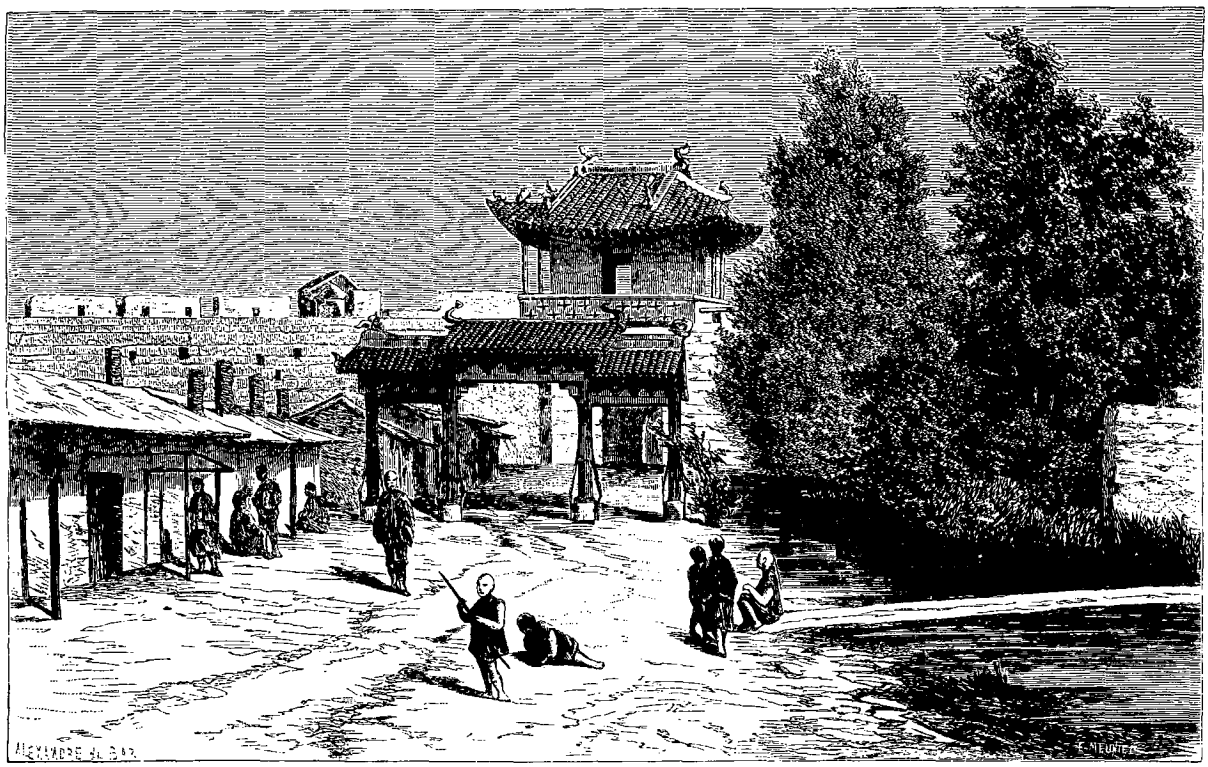
L'étape suivante n'était pas bien longue; j'eus du temps devant moi et je profitai de l'occasion pour voir la ville.

Aussitôt dans la rue, j'aperçus, à un carrefour, deux beaux temples et une grande tour, le tout d'une assez belle apparence. J'en fis le dessin, puis je montai sur la tour, dont la porte était ouverte, pour voir la ville à vol d'oiseau. Elle était très régulièrement bâtie, avec des rues larges et propres; beaucoup de jardins, d'ormes et de peupliers; plusieurs tours surmontaient le mur d'enceinte; parmi elles une particulièrement remarquable était couverte d'un toit rond.

1. Les Chinois ont l'habitude de donner aux villages le nom des villes du voisinage en y ajoutant les mots : *li*, verste ou mesure de longueur, et *pou*, village. Par exemple : Sañ-Schi-Li-Pou, village distant de dix *li* de la ville de Sañ ; Sañ-Schi-On-Li-Pou, village distant de quinze *li* de la ville de Sañ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A ma rentrée, je remarquai dans la cour d'une maison une porte et une fenêtre grillagée d'un dessin très original. Je dois dire que ces grillages très variés attiraient depuis longtemps mon attention, et, n'eût été notre course précipitée, j'aurais réuni une belle collection de modèles de dessins d'ornement chinois; cependant j'en pris quelques-uns. Quand le temps me faisait défaut, je barbouillais à la main une feuille de papier que j'appliquais sur le grillage : j'obtenais ainsi une copie fidèle et de grandeur naturelle. Le papier chinois, délicat, mais solide, se prêtait parfaitement à ces reproductions comme aussi à la copie des inscriptions sur les pierres et les monuments. N'ayant pas d'abord de ce papier, je priai l'un des Chinois d'aller m'en acheter : il le fit vivement; et quand je leur expliquai mon projet, ils coururent chercher un tabouret pour que je pusse atteindre la fenêtre plus facilement; ils le maintinrent tant que dura mon travail et me demandèrent pourquoi je le faisais. Je leur répondis que le dessin étant bien beau, je tenais à construire à ma maison une semblable fenêtre. Cela leur fit plaisir et les flatta, et, pour rehausser davantage le mérite de leur ville, ils me firent connaître que l'artiste était un menuisier; quelques-uns coururent même le chercher et me l'amenèrent. Je lui fis tous mes compliments; par modestie il ne voulut point les accepter; pour lui laisser un souvenir, j'arrachai une feuille de papier de mon livre de notes sur



Entrée de la ville de Scheñ-Dan-Sieñ (voy. p. 106). — Dessin de A. de Bar.

laquelle je crayonnai mon portrait, et je le lui offris. Les spectateurs me reconnurent sur le dessin et poussèrent des cris de satisfaction; quant au menuisier, il se mit à courir au galop, suivi d'un grand nombre de Chinois.

Si je mentionne ces détails, c'est pour montrer qu'il est toujours facile en Chine de se concilier la foule; car au début elle ne cachait pas ses sentiments de méfiance ou d'hostilité.

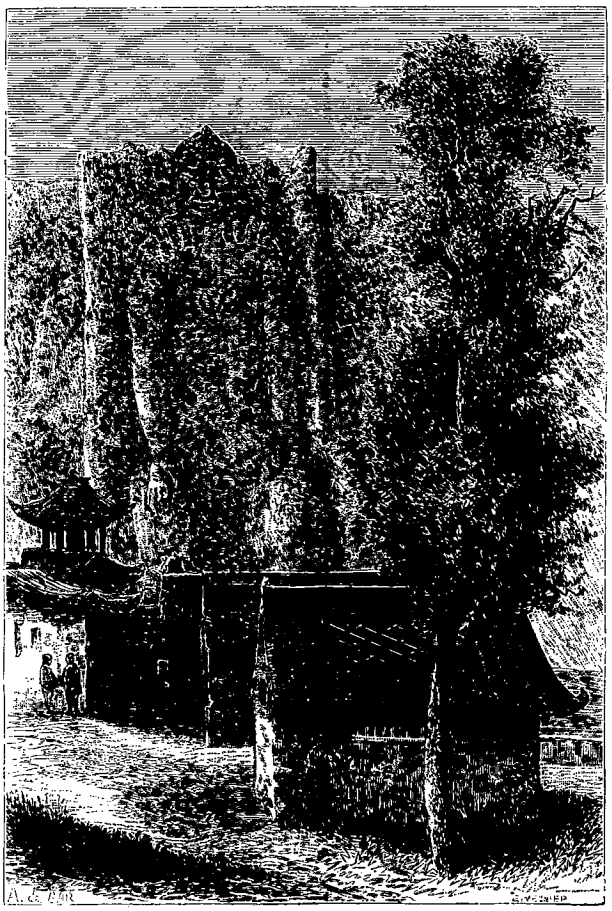
Plus loin, je rencontrai un groupe de mandarins à pied, portant tous des chapeaux d'uniforme; un seul, qui paraissait le plus âgé, marchait nu-tête, malgré le soleil brûlant. S'il avait le droit de rester découvert, *quand* les autres avaient leurs chapeaux sur la tête, c'est qu'il était supérieur en grade. Il se tourna vers moi, demandant à voir mes dessins, et, sans attendre ma réponse, avança la main pour prendre l'album. Je le retins très poliment, disant en russe que je ne savais pas à qui j'avais l'honneur de parler. Ils me comprirent et me présentèrent leur chef en disant : *Da-Loe*, grand seigneur. C'était le préfet de la ville; après les saluts d'usage, il se mit à examiner mes dessins.

Il est vraiment étonnant de voir combien les Chinois s'intéressent à l'art du dessin. Celui-ci reconnut les édifices de la ville et promenait sur le papier son doigt, armé par bonheur d'un ongle énorme, qui n'y laissait pas de traces; en attendant je me mis à faire son portrait. Il s'en aperçut, se raidit tout en gardant un sourire ironique, et ne bougea plus. Quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques éclats de rire partis de la foule qui bavardait furent immédiatement réprimés par des signes, comme on le fait en présence d'un personnage important.

« Assez! » dis-je après avoir fini, et le mandarin se jeta avec curiosité sur son portrait, puis me pria de le lui remettre; je le lui laissai à regret et je reçus mille remerciements. Au même moment je fus rejoint par Matoussowsky, Tan et le Cosaque qui menait mon cheval; l'aimable mandarin me reconduisit jusqu'à la porte de la ville, accompagné de sa suite, portant soigneusement son portrait comme une image religieuse.



Statue colossale du dieu Da-Fo-Ye (voy. p. 106).
Dessin de A. de Bar.

Me voici de nouveau en route, ramassant des plantes et faisant la chasse aux papillons.

Comme les jours précédents, un violent orage nous assaillit. Une demi-heure après, le temps s'éclaircit, le soleil recommença à briller, et, pataugeant dans la boue, nous pûmes rejoindre nos voitures de bagage, puis arriver dans un village en ruine, où un logement nous avait été réservé dans la nouvelle maison de l'administration.

La halte de nuit eut lieu dans le village de Sia-Kou, qu'on commençait à peine à relever de ses ruines. Nous fûmes reçus dans une maison attenant à la tour de garde; toute la nuit on entendit battre le tambour, retentir les trompes, sonner la cloche, tirer des coups de canon; à quelle occasion? je ne pus me l'expliquer, l'ennemi ayant complètement disparu de la contrée. Nous partîmes après le déjeuner. Le chemin traversait une vallée entourée de montagnes; pour notre sûreté on nous adjoignit un piquet de cavalerie. Notre sûreté? — ce n'est pas le mot, c'était plutôt pour la sûreté du chef, qui partait toujours au grand trot en avant, nous laissant seuls et abandonnant nos bagages à la merci du sort.

Vers le milieu de la route de cette journée se trouvait une maison fortifiée, dont les locataires avaient reçu l'ordre de nous servir à dîner. C'était une excellente occasion pour visiter en détail ce genre d'habitations. Pour rehausser cette réception solennelle, les malheureux habitants du fortin avaient orné la porte d'entrée d'un vieux morceau de soie rouge. L'intérieur était divisé par des cloisons en plusieurs compartiments, ayant chacun sa destination. Un vieillard, venu à notre rencontre, nous invita à entrer dans la maison, dont la porte, formée par une dalle de pierre, se mouvait avec beaucoup de difficulté, à cause de son poids; elle se fermait à l'intérieur par deux solides verrous. Après avoir traversé plusieurs couloirs et quelques cours, nous entrâmes dans la chambre qui nous était réservée.

Le vieillard nous pria de prendre place et s'occupa du dîner, qu'on servit immédiatement. Il avait soixante-dix-huit ans; véritable « chronique vivante », on aurait pu apprendre de lui des détails intéressants sur les derniers événements, s'il avait été plus intelligent et plus communicatif; c'étaient nos personnes qui l'intéressaient pour le moment, et particulièrement les cheveux blonds de Matoussowsky qu'il toucha à plusieurs reprises, ainsi que son fils, âgé de quarante ans, qui nous servait à dîner. Je lui demandai la permission de visiter toute la maison, ce dont il fut très flatté, à ce qu'il me parut.

Je montai avec son fils sur le mur d'enceinte, d'où l'on voyait tout l'établissement, vrai labyrinthe de cours et de passages. Le mur, suffisamment large, était entouré à l'extérieur d'un parapet de deux *archines* de hauteur, avec meurtrières pour le tir en cas de siège; en certains endroits avaient été amoncelées de grosses pierres, pour les jeter sur l'assiégeant, s'il en était besoin.

J'appris de mon guide que la maison, comme toutes celles du même genre, n'appartenait point à un seul propriétaire, mais à une communauté de plusieurs familles, au nombre de quatre, comprenant trente-deux personnes; le vieillard que je prenais pour le propriétaire n'était que le doyen de la colonie. Chaque famille possédait sa cour et sa maison distincte des autres, et un compartiment pour les ouvriers et les animaux domestiques. La construction avait duré trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ville de Han-Tcheou (voy. p. 106). — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ans et occasionné une dépense de six mille roubles (vingt-quatre mille francs).

Je me mis à dessiner la maison en présence de quelques habitants qui avaient grimpé sur le mur, et le vieillard, asthmatique et se traînant avec peine, y vint aussi, me priant de lui laisser un dessin pour souvenir. Je ne refusais jamais de satisfaire à ces sortes de demandes : je lui dessinai quelque chose dans le genre d'un chemin de fer et d'un bateau à vapeur. Il en fut très satisfait, et je me demandais s'il vivrait encore assez longtemps pour contempler ma vignette. A l'heure actuelle, il ne doit plus être de ce monde; mais mon petit dessin, j'en suis certain, existe toujours; et s'il arrive à un voyageur russe de passer par là, il le trouvera avec la signature de son compatriote.

Vers le soir apparurent au loin, au pied de montagnes bleuâtres, les tourelles et les murs de la ville de Scheñ-Dan-Sieñ. Son mur de briques et ses hautes tours élevées aux angles lui donnaient un aspect menaçant.

L'entrée de la ville me réservait une surprise : au lieu d'une rue, je trouvais devant moi un jardin sur la gauche, avec un ruisseau très rapide qui coulait sous une arcade du mur; une rue, n'ayant de maisons que sur le côté droit, longeait ce petit ruisseau; il y avait peu de monde dehors : il est vrai que ce n'était que la ville extérieure; bientôt nous traversâmes la porte de la ville intérieure, plus populeuse, plus animée, et présentant un des meilleurs types d'une jolie ville chinoise.

Le lendemain, Tan me montra, non loin du chemin, un groupe de peupliers et de jolis temples. Il m'avertit qu'en cet endroit se trouvait une statue intéressante du dieu Fou ou Da-Fo-Ye; en effet j'aperçus bientôt au-dessus des arbres une énorme tête, puis toute la statue représentée assise sur une chaise.

Cette statue était en terre glaise et pouvait avoir plus de huit *sajènes* (dix-sept mètres) de hauteur. Les toits des temples environnants n'atteignaient pas les genoux de la divinité; au point de vue artistique elle n'avait aucune valeur : la tête sans cou s'enfonçait dans un torse excessivement long, et qui, pris séparément, avait l'air d'un cylindre légèrement aplati; les bras d'une longueur démesurée et les doigts de la main droite posés sur le genou avaient l'air de morceaux de bois. C'est donc plutôt par sa difformité que cette œuvre était curieuse.

La vallée que longeait la route, d'abord déserte et couverte de pierres, devenait de plus en plus animée (grâce à l'abondance de l'eau) à mesure que nous avancions. Les ruisseaux et les canaux d'irrigation qui la coupaient en tous sens permettaient de cultiver le sol et on y remarquait de vastes champs.

Nous approchons de la ville de Han-Tcheou; voici d'abord le cimetière avec ses monuments, puis des maisonnettes isolées nouvellement reconstruites, dont les habitants accourent à toutes jambes vers nous. Ils rient aux éclats, les femmes surtout, toujours prêtes à se moquer, comme je l'avais du reste remarqué dès le commencement du voyage. Nous entrons dans la ville par la porte du Sud, entourée, comme toujours, d'un mur particulier en demi-cercle, attenant au mur d'enceinte principal; dans l'intervalle des deux murailles s'élèvent plusieurs temples. Dans toutes les rues et ruelles il y a une grande quantité d'arbres, principalement des peupliers; on croirait la ville située dans un parc.

Notre logement n'ayant pas plu à Sosnowsky, il en fit chercher un autre : signe d'un arrêt de quelque durée dans cette belle cité. En attendant sa décision, je m'assis dans la cour avec Matoussowsky, et par hasard j'appris alors seulement que nous étions précédés, depuis Lan-Tcheou, par trois mandarins qui avaient pour mission de nous préparer partout nos logements et de pourvoir à notre nourriture.

Je fis alors leur connaissance : le premier, Tchou, mandarin avec bouton de général, d'une quarantaine d'années, était un homme très aimable; Pinn, jeune homme, était laid, mais sympathique, et le troisième, Ho, grêlé, silencieux et peu communicatif.

On vint nous proposer pour logement un temple, celui de Fañ-Tching-Miao, situé près de la porte de l'Est, et assez éloigné du point où nous étions. Nous nous y rendîmes à pied, suivis de tout notre convoi, à travers des rues et des places vides, couvertes d'herbe, et nous arrivâmes à ce temple, qui était loin de valoir le logement que nous quittions. A peine installé, j'allai en ville accompagné de deux agents de police; je montai sur le mur et je me dirigeai en le suivant vers le sud. Devant moi, au loin, émergeait à l'horizon la chaîne de montagnes Nañ-Schañ, dont les crêtes étaient couvertes de neiges; à mes pieds se déroulait le panorama de la ville, avec ses groupes de maisons, ses étangs couverts de roseaux, ses temples remarquables par leurs dimensions et ses jardins de peupliers, d'ifs pleureurs, d'ormes et d'autres arbres. Au-dessus des maisons apparaissait une pagode à quatre étages (Tou-Ta), édifice très ancien, construit en bois, ainsi qu'un monument en pierre en forme de carafe ou de vase, dont je n'ai pu apprendre la signification. Je voyais parfaitement les cours des maisons et le temple où nous étions logés, devant lequel stationnait la foule.

Parmi les édifices dignes de remarque, je notai cinq ou six temples, dont l'un élevé au milieu de l'île d'un étang, et un club dans la rue aboutissant à la porte du Sud. C'est vers cette porte que je me dirigeai, et, comme il se faisait tard, je priai les agents de me reconduire par le chemin le plus court; nous nous engageâmes dans une allée de roseaux (*Arundo phragmites*) entre deux étangs transformés en marais puants et malsains. A la porte du temple je trouvai encore une masse de curieux, cherchant à voir dans l'intérieur à travers la porte entr'ouverte.

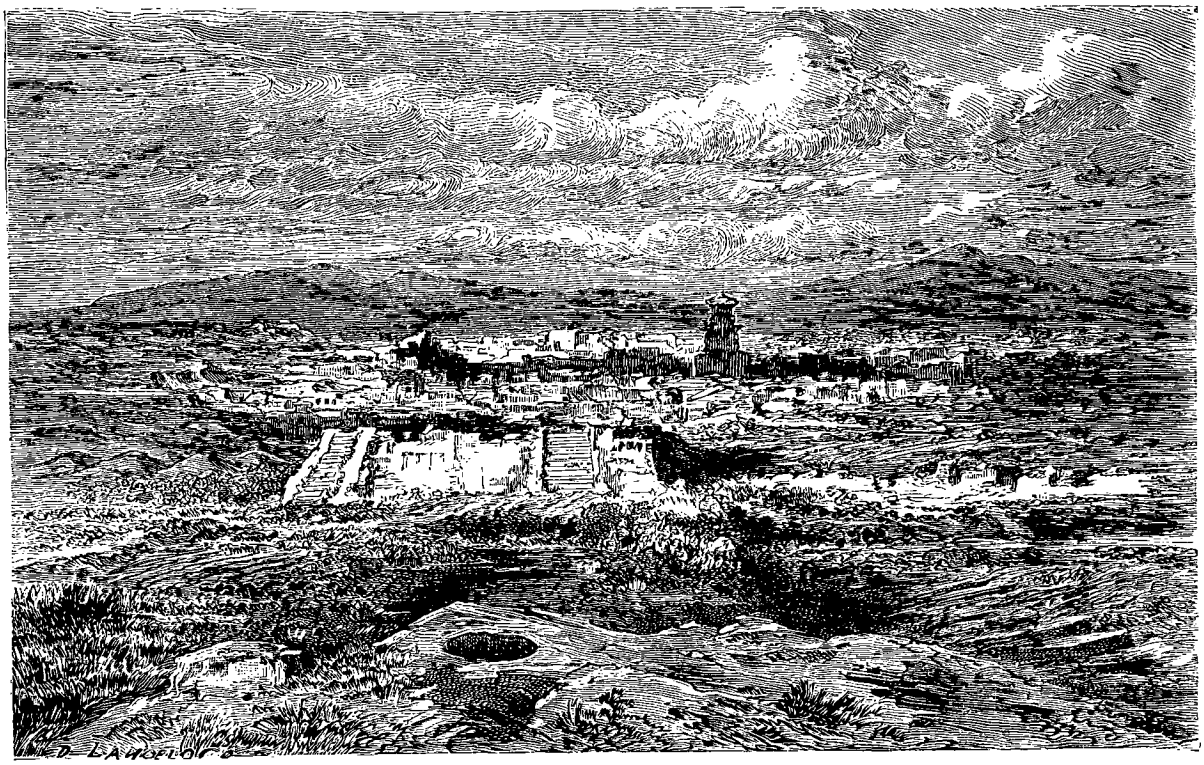
Le lendemain, pendant la journée la chaleur devint si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forte qu'il n'y avait pas moyen de bouger de place; et si ce n'était la honte de ne rien rapporter d'une ville que nous étions les premiers à visiter, je ne serais pas allé me griller au soleil : je serais resté à me reposer à l'ombre.

Je pris deux agents pour mon excursion. Une foule impatiente attendait la sortie des « hommes étrangers »; à ma vue, elle se réjouit. Au moins l'attente de plusieurs heures, par une telle température, n'avait pas été sans résultat. Je restai un quart d'heure sur une terrasse, laissant les Chinois me contempler à l'aise; ils suivaient avec attention le moindre de mes mouvements et échangeaient leurs réflexions sur ma personne. Quant à moi, j'étais frappé de leur aspect maladif et de leur pauvreté; tous ressemblaient à des mendiants.

Je descendis de la terrasse, suivi des deux agents, qui pour tout vêtement n'avaient que des souliers aux pieds et un pantalon d'une largeur extraordinaire; l'un d'eux s'éclipsa bientôt, me laissant avec son collègue, vieillard presque aveugle. Celui-ci, du reste, n'avait pas besoin de voir clair; armé d'un long fouet, il possédait ce qu'il fallait pour me bien guider à travers les rues de la ville; en effet, il manœuvrait activement avec son arme et maintenait la foule à distance. Mais la chaleur accablante fatiguait le pauvre vieux, et visiblement peu à peu il faiblissait; tout à coup un jeune homme d'à peu près vingt ans parvint,



Ruines aux environs de Sou-Tcheou (voy. p. 110). — Dessin de D. Lancelot.

à force de coups de poing, à se frayer un chemin jusqu'à nous. Presque aussi nu que le vieillard, ne portant qu'un large pantalon bleu, il laissait voir son biceps très développé et sa poitrine d'Hercule. C'était le fils de l'agent : il venait remplacer son père; après avoir plié le genou devant moi en signe de salut, il prit le fouet et envoya son père se reposer.

Arrivé à une terrasse au bord d'un étang, je dépliai ma chaise, plantai mon parasol et me préparai à dessiner. Les Chinois prévoyaient mon intention; chacun chercha à occuper la meilleure place, mais le jeune garçon les dispersa sans miséricorde. Tous paraissaient redouter le jeune agent comme le feu, et ils n'osèrent plus trop s'approcher de moi. Le jeune homme, soit par zèle, soit par besoin de mouvement, ne prenait pas une minute de repos, et frappait à droite et à gauche, sans aucune merci, souvent sans nécessité et sans observer s'il m'empêchait ou non de travailler. Je le calmai autant que possible, mais une minute après il se jetait sur ses compatriotes comme un tigre. Les Chinois murmuraient, se mettaient en colère, mais ils obéissaient. Je craignais que, perdant patience, ils ne tournassent leur colère contre moi, cause principale des coups reçus; cependant tout se termina sans accident.

L'étape suivante était de cinquante verstes. La chaleur nous accablait. Le chemin était entrecoupé de canaux d'irrigation aux eaux verdâtres, dont l'un suffisamment grand pour nous permettre de prendre un bain; le thermomètre marquait dans l'eau treize degrés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Réaumur, et le bain nous rafraîchit pour quelques heures.

Le dîner eut lieu au village de Fou-I-Tcheng. Sosnowsky, qui y avait passé bien avant nous, avait laissé l'ordre de se hâter, pour parcourir encore quarante *li;* nous nous dépêchâmes donc et partîmes au plus vite sans nous reposer. Le chemin traversait des prairies entrecoupées de marais et de petits lacs, demeure des bécasses, qui alors se tenaient sur leurs gardes; il était évident que nos collègues leur avaient fait la chasse à leur passage; en effet j'en reçus ce jour-là quatre tuées par le chef.

Nous nous croisâmes aussi avec de nombreux *coolies*, porteurs de fardeaux sur des palanches. Ce nom leur vient, avec quelque altération, des deux mots chinois *hou*, louer, et *li*, force; le mot *hou-li* signifie « pour le travail ou pour la peine », c'est-à-dire : paye pour le transport. Les porteurs d'ici, contrairement à ceux de la Chine centrale et de la Chine orientale, ne crient point en cadence quand ils portent une charge; c'est avec peine que je regardais ces locomotives vivantes, grâce auxquelles tous les objets de première nécessité et même de luxe sont répandus par tout l'empire. Pénible besogne surtout par un soleil brûlant!

Les sables se présentent aujourd'hui comme des îlots au milieu de la belle plaine, arrosée par la rivière Heï-Ho et couverte de villages. Du reste, le sol de la contrée variait sans cesse; les zones de sable et de terreau se succédaient alternativement.

Nous voyageons, fatigués, exténués, la peau brûlée par le soleil, échangeant de temps en temps quelques paroles.

« Transparent (le garçon chinois) nous a trahis, me dit le Cosaque.

— Il s'est enfui ?

— Non, seulement il exprime le désir de retourner dans son pays natal. Tout d'abord, c'est en Russie qu'il voulait aller : Prenez-moi ou ne me prenez pas, disait-il, je vous suivrai, car je n'ai pas de famille. Et voici que maintenant il veut partir. Son village est à dix *li* d'ici.

— Eh bien! qu'il y aille : nous ne pouvons le retenir de force. Je le regrette, nous nous étions habitués à lui. »

Nous avions déjà observé de pareils faits: il n'y avait pas à en chercher la cause. Avec nous, Transparent avait l'existence facile; personne ne le rudoyait; il n'était soumis à aucun ouvrage pénible; il avait de quoi manger, et n'allait même pas à pied, puisque je lui faisais monter mon cheval de rechange.

Il nous fit ses adieux, saluant chacun de nous trois fois jusqu'à terre, puis partit à pied. On lui donna un peu d'argent, qui ne devait pas lui servir, puisqu'il ne pouvait rien trouver sur son chemin. Je le regardai s'éloigner, réfléchissant à son triste sort. Il arrivera chez un parent quelconque, ayant une nombreuse famille, qui ne voudra point se charger d'une « bouche inutile »; si même il ne le chasse pas, son existence n'en sera pas moins pénible.... Bientôt il disparut dans les steppes.

Nous fîmes notre entrée dans la ville de Koou-Taï-Sieñ, au clair de la lune. Des Chinois envoyés à notre rencontre avec des lanternes passèrent devant nous sans nous apercevoir; il fallut les arrêter et leur demander notre chemin. Un temple nous offrit un asile; nos collègues s'y étaient déjà installés; ils avaient bien soupé, sans penser à nous, et il fallut attendre deux heures avant qu'on nous apportât à manger. Bien repu, notre chef, étalé commodément dans son lit, entama alors une discussion sur la chauve-souris comestible de Du Halde, qui, comme il l'avait appris, n'est point une chauve-souris, mais un oiseau à long col et à longue tête.

Tout ce que je puis dire de Koou-Taï-Sieñ, c'est que cette ville a échappé à la destruction générale et que ses habitants sont très paisibles.

Notre chemin est encore coupé de canaux et de petits marais, où l'on voit rôder des hérons. Les Chinois de ce pays sont la plupart affligés de goître, beaucoup ont des tumeurs à la tête, au cou, à la figure; je laisse à d'autres voyageurs le soin d'en déterminer la cause, me contentant de signaler le fait. Un pauvre paysan menait une voiture de pommes à la ville; les soldats du convoi l'accostèrent avec l'intention d'en « acheter sans argent » ; j'eus beaucoup de peine à les empêcher de commettre ce délit.

Arrivé à Heï-Tchañ pour y passer la nuit, je m'occupai d'abord de préparer les oiseaux tués dans la journée, puis je me couchai sans pouvoir m'endormir à cause de la chaleur et de l'orage qui ébranlait notre pauvre maisonnette.

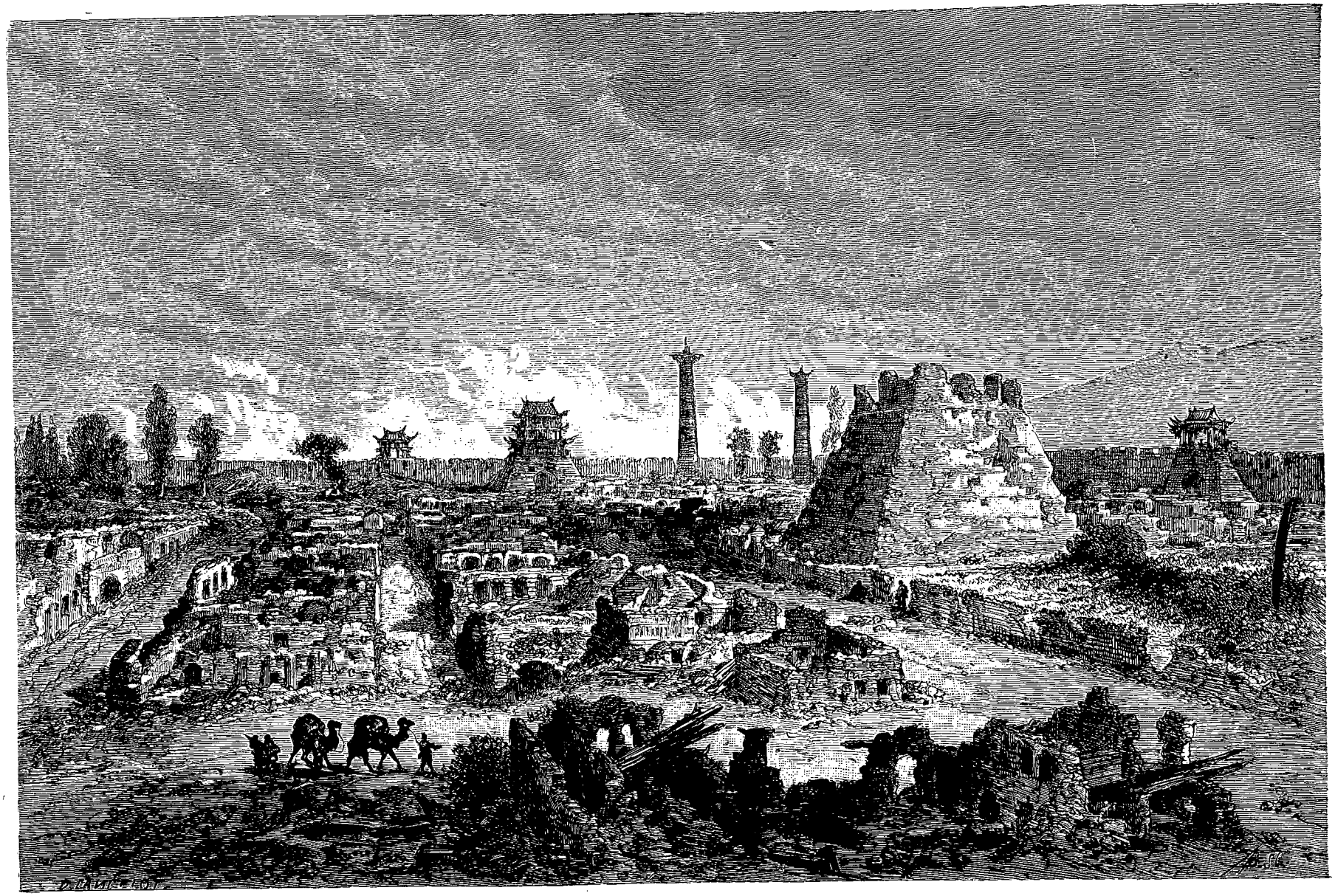
Au moment du départ survint Transparent, ce qui nous fit un véritable plaisir. Il nous raconta qu'il n'avait trouvé personne de sa famille dans son village, et que, ne sachant plus où vivre, il était franchement résolu à nous suivre en Russie; le Cosaque Smokotnine consentit à le prendre chez lui comme ouvrier; de cette manière l'avenir de Transparent fut assuré.

Nous continuâmes notre route à travers une vallée arrosée par la rivière Heï-Ho, parsemée de petits lacs et de marais abondants en gibier.

Près d'un vieux temple en ruine, Matoussowsky s'arrêta pour lever un plan; j'en profitai pour visiter une tour en terre, d'une hauteur de cinq à six *sajènes* (douze mètres environ), qui sert de poste d'observation. Il ne me fut pas facile d'en atteindre le sommet, car l'escalier de terre glaise était usé; grâce aux soldats du poste qui me soutinrent ou me montèrent, j'arrivai jusqu'en haut. Il y avait là deux misérables chambres : l'une claire, avec un poêle et un kang, l'autre sombre. Le kang était couvert d'un vieux feutre troué, et, à part une petite lampe pour fumer l'opium, on n'y voyait plus rien.

L'opium! ce fléau des Chinois avait pénétré même ici! Le poste est constamment occupé par quatre soldats, qui se relèvent tous les cinq jours. Il serait dif-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Sou-Tcheou. — Dessin de D. Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ficile d'y séjourner davantage; cette existence au milieu d'un désert peut être considérée comme une déportation.

Nous rencontrâmes sur notre chemin un autre poste de dix hommes, qui se relèvent tous les dix jours. On leur fournit les vivres; quant à l'eau, ils vont la chercher eux-mêmes à dix verstes de distance. Nous dînâmes dans une maison particulière, peu éloignée de la ville de Sou-Tcheou, dont le mandarin vint dans la soirée à notre rencontre. L'entrevue fut assez comique, comme d'habitude, puisqu'on ne pouvait pas s'entendre. Du reste, ce mandarin parlait un dialecte particulier et nos domestiques eux-mêmes ne le comprenaient pas.

1er août. — Étape de vingt verstes jusqu'à la ville de Sou-Tcheou, dernière grande ville de la Chine proprement dite. Les environs sont cultivés et arrosés de cours d'eau. Toutes les cinq verstes, un petit camp militaire; une quinzaine de cavaliers avec fanions viennent au-devant de nous pour nous accompagner jusqu'au camp suivant.

En approchant des faubourgs de la ville, on observe des villages entiers en ruine. Rien, absolument rien, n'est resté debout; partout des tas de pierres, des pans de maisons et de temples, des statues d'idoles brisées en morceaux. Les seuls monuments qui ont échappé à la destruction sont les monuments funéraires, élevés probablement après la guerre de 1872, en mémoire des malheureux habitants de la ville exterminés pendant le siège. Le temple qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée est également à moitié détruit; et quand nous entrâmes dans la ville, le plus triste spectacle s'offrit à nos yeux. Tout était rasé, le silence terrible de la mort planait là où jadis fut la ville de Sou-Tcheou.

On peut se figurer ce qui s'y était passé, lors de la prise de la ville d'abord par les musulmans et plus tard par les Chinois. On rapporte que l'usage chez les uns et chez les autres est le même : quand une ville est prise, ils passent au fil de l'épée tous les habitants, sans égard à l'âge et au sexe. Il aurait été très curieux de connaître les causes et le but de cette guerre, car les musulmans, regardés comme rebelles, punis de mort ou détenus en prison dans certains endroits, continuent à cohabiter dans telles autres villes avec les Chinois; ils vivent en paix avec eux, quelques-uns y exercent même diverses fonctions, d'autres s'occupent de commerce. Ils ont leurs clubs et leurs temples particuliers. Je laisse l'explication de ces faits à d'autres voyageurs, qui auront sans doute plus de loisir pour étudier ces problèmes.

Telle était la ville extérieure (Vaï-Tchen); quant à la ville intérieure (Li-Tchen), elle avait aussi souffert, mais elle ne présentait pas le même aspect de désolation : il y avait beaucoup de boutiques dans la rue principale; les habitants étaient assez nombreux.

Pendant que Sosnowsky recevait un mandarin à bouton bleu, je vaquai à mes occupations et je travaillai au son d'une musique du voisinage. On célébrait un service funèbre; mais la musique, loin d'être lugubre, aurait pu égayer l'homme le plus triste. Je ne pus résister à la tentation de pousser jusqu'au temple où avait lieu la cérémonie. Un public nombreux, laissant au clergé le soin de processionner et de psalmodier, causait, fumait, riait, sans qu'on sût pourquoi. Ce temple était bien pauvre, les prêtres eux-mêmes avaient l'air malheureux, ce qui produisait un contraste frappant avec la foule joyeuse. Je m'étonnais du caractère de ce peuple; je ne saurais trop comment le qualifier : est-ce gaieté, légèreté ou indifférence?

Immédiatement je fus entouré, mais on ne cherchait pas à m'empêcher d'écouter la musique; dans l'orchestre, je distinguai bientôt un violon, dont jouait un véritable artiste, et une forte voix chantant une chanson qui me rappelait l'une de celles que j'avais entendues l'année précédente en Mongolie. Le violon soprano qui accompagnait le chanteur imitait assez bien la voix d'une chanteuse chinoise. Ce duo pouvait être écouté avec plaisir, malgré toutes les clarinettes, les sifflets et autres instruments; mais, je le répète, cette musique en général s'accordait mal avec la triste cérémonie des prières des morts.

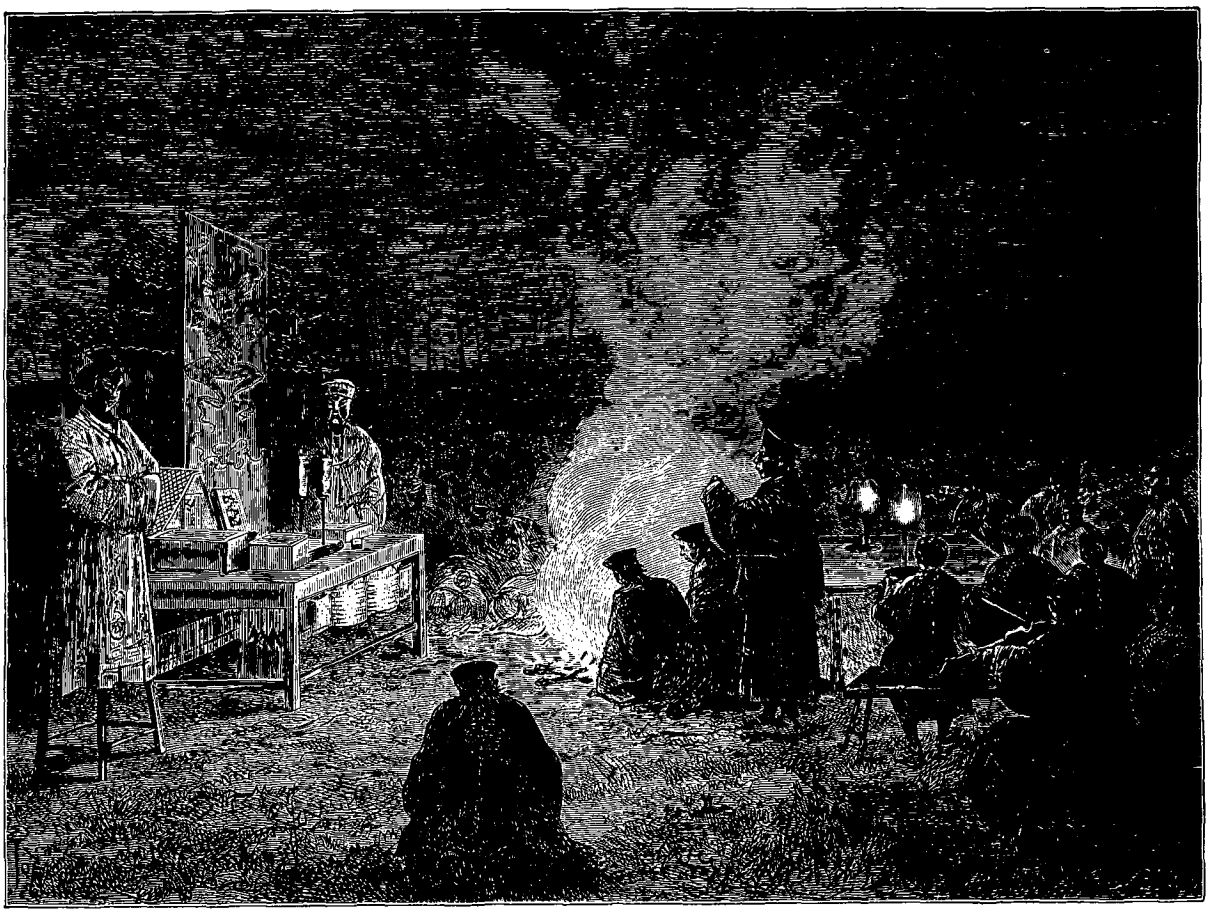
Nous restâmes dans la ville le 2 et le 3 août; le temps était couvert et froid, le vent violent, surtout la nuit. Quelques-uns des mandarins de la ville envoyèrent des cadeaux à notre chef, qui les reçut, sans leur offrir quoi que ce soit à titre de gracieuseté, et cependant nous avions encore beaucoup d'échantillons de marchandises de Kiachta. Il ne leur fit même pas de visite. J'étais honteux et fâché de le voir accepter des dons de gens malheureux et pauvres, comme l'étaient ces habitants; mais Sosnowsky ne se gênait guère.

On nous annonça qu'il était impossible de trouver gratuitement des mulets et des voitures : un homme inexpérimenté en aurait fait louer, mais l'homme d'expérience se mit en colère et cria qu'il ne bougerait point tant qu'on ne lui en aurait pas fourni. Tout fut donc trouvé, excepté des chevaux de selle, mais en échange on nous donna une voiture.

Le lecteur se souvient peut-être d'un petit officier chinois qui nous avait logés chez lui à Han-Tchoun-Fou et qui partit avec nous dans l'espoir d'être promu à un grade supérieur. Quoique absolument illettré, Tjou était doué d'un grand bon sens pratique au point de vue commercial : acheter quelque chose à bon marché, le revendre cher ailleurs, était son affaire; du reste, c'était un homme bon et tranquille. On pouvait parfaitement se passer de lui, il le savait bien, et ne faisait que soigner notre chef dans l'attente de sa promotion. Sosnowsky s'étant convaincu à Lan-Tcheou qu'il ne pourrait rien lui faire obtenir, le laissa cependant nous accompagner plus loin. Mais, à Sou-Tcheou, il lui fit dire qu'il n'avait pas besoin de lui, qu'il n'était bon qu' « à fumer l'opium » et qu'il eût à nous quitter. En même temps il lui fit compter trente roubles, le priant de le laisser tranquille, car il voulait dormir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On peut se figurer le désespoir du malheureux Tjou, à la suite de cette subite détermination; plus d'espoir de grade, ni de profit dans la fourniture du pain, autre promesse de Sosnowsky, et il était à deux mille verstes de son domicile, dans une contrée ruinée. Il se mit à pleurer en recevant la fatale nouvelle. Les autres Chinois attachés à notre service se moquaient souvent du brave homme, mais cette fois ils prirent son parti et cherchèrent à le consoler. Deux de ses compatriotes, le serrurier dont j'ai déjà parlé et qui avait l'intention d'aller en Russie pour se perfectionner dans son métier, et un autre domestique, vinrent trouver Sosnowsky, demandant leur compte, car ils allaient nous quitter. C'était une surprise bien désagréable : être privé d'un seul coup de deux hommes zélés et d'une incontestable utilité! Le chef essaya de les retenir, mais, règle générale, quand un Chinois se met quelque chose dans la tête, inutile de chercher à le dissuader. « Nous partons avec Tjou, faites notre compte, » disaient-ils, effrayés qu'un jour on ne les renvoyât comme bons seulement « à fumer l'opium ». Ils reçurent chacun dix-huit roubles et déclarèrent que c'était insuffisant, ayant à peine de quoi payer leur chaussure, pour rentrer chez eux, et de-



Service funèbre à Sou-Tcheou. — Dessin de Tofani.

mandèrent à établir un compte sérieux. On leur répondit alors qu'ils avaient reçu de Tzo un pourboire de trente roubles, ce qui était suffisant.

Le souvenir des récits sur le caractère vindicatif des Chinois me fit craindre quelque malheur; il n'en fut rien, à part les larmes du premier et une espèce de mélancolie concentrée des autres.

C'est au son des trompes et accompagnés d'un détachement de soldats que nous quittâmes la ville de Sou-Tcheou. Nous avions à parcourir trente verstes jusqu'à Tzia-Youï-Gouañ, dont le mur d'enceinte avec ses tours était visible à la distance de cinq verstes. Un mandarin à cheval vint à notre rencontre; il était précédé d'un domestique également à cheval, portant une ombrelle ou un parasol d'un genre particulier, bordé d'une frange, marque de sa dignité. Un autre domestique, parti avant son maître, nous rejoignit plus tôt; étant descendu de cheval, il fit une révérence et nous présenta une carte de visite sur papier rouge.

Le mandarin qui venait d'arriver mit pied à terre et nous salua; il fut invité à remonter à cheval et nous entrâmes ensemble dans la petite ville de Tzia-Youï-Gouañ. Cette place forte — elle passait pour telle — n'avait point l'aspect militaire; on n'y voyait pas de canons, pas même de soldats; les rues y étaient étroites, les maisons petites, et les habitants avaient l'air

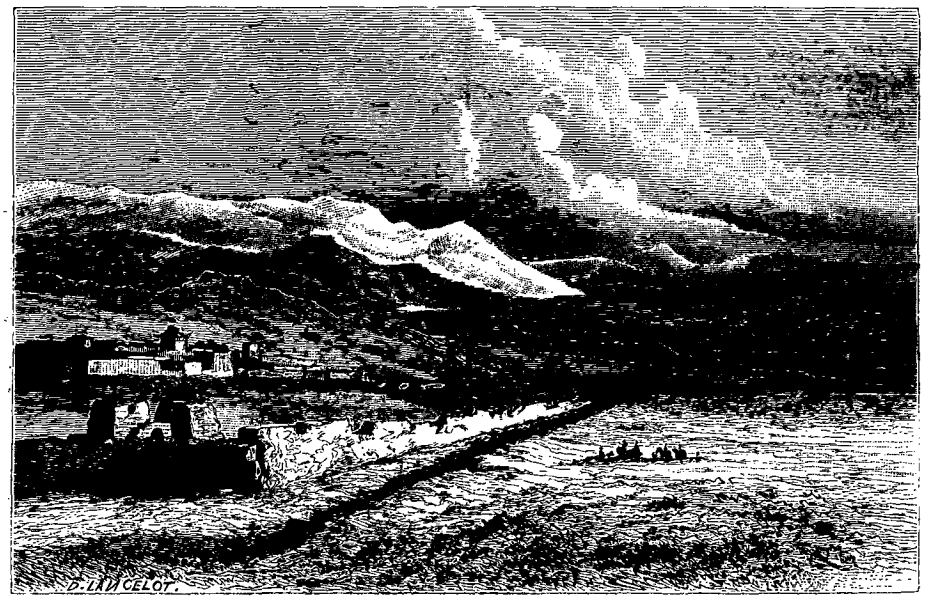
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pauvres et malpropres. Ils nous regardaient passer, les uns en se moquant de nous, les autres au contraire en nous indiquant respectueusement le chemin à suivre.

Arrivés à destination, nous trouvâmes Sosnowsky assis à côté du mandarin, chef de la ville, tous deux gardant un silence absolu, car notre chef, ayant toujours deux interprètes à sa disposition, n'avait rien appris de la langue chinoise. Il fut très content de nous voir. « Voilà une heure et demie, nous dit-il, que nous sommes en face l'un de l'autre sans nous rien dire. » Les interprètes étaient restés en arrière; il fallut donc essayer de nous expliquer le mieux possible.

Je posai au mandarin quelques questions; j'appris qu'il était dans la ville depuis neuf ans. Il se plaignit de la pauvreté du pays, de son existence monotone et de l'ennui qu'il éprouvait. Il m'affirma que la ville avait cinquante mille habitants, ce dont je doutais fort; quant à la garnison, il n'en connaissait pas le chiffre. Ce mandarin, homme assez âgé, était très préoccupé de sa toilette; vêtu de satin, il avait sur sa poitrine deux carrés d'étoffe bordés d'un galon d'or dont les broderies représentaient des cigognes. Chaque fois qu'on lui parlait il se levait à moitié.

Après le dîner, j'allai voir la prétendue forteresse de Tzia-Youï-Gouañ; j'étais accompagné d'un soldat et d'un petit nombre de curieux. L'indifférence des habitants, à ma vue, m'avait étonné, car avant nous cette ville n'avait été visitée par aucun voyageur, mais j'appris ensuite que l'ordre avait été donné de ne pas « ennuyer les étrangers ».



Extrémité de la Grande Muraille. — Dessin de D. Lancelot.

Au milieu de la ville s'élevaient trois tours; celle du milieu était particulièrement remarquable par ses portes et ses fenêtres grillagées que de loin on pouvait croire faites de fils de fer; cette tour était hexagonale, à trois étages, et dominait les environs. En général, les environs étaient tristes, sans vie; le sol jaune ou gris, sans végétation; pas de verdure, pas un arbre, pas un ruisseau. Je mentionnerai seulement la chaîne de montagnes Naï-Schañ ou Laï-Schañ, au sud-ouest, dont les crêtes sont couvertes de neiges éternelles.

Je me dirigeai ensuite vers la porte du Nord, opposée à celle par laquelle nous étions entrés. Elle était fermée par un cadenas, mais le gardien s'empressa de nous l'ouvrir; et quand nous fûmes sortis, il la referma immédiatement. Ce règlement n'avait pas de raison d'être; en effet, de quelle utilité pouvait être ce simple cadenas? Ce n'était qu'un ancien usage.

La Grande Muraille, après avoir contourné la ville, se prolongeait vers la chaîne du Naï-Schañ et se terminait à la rivière Si-Ho. Il aurait été intéressant de visiter ce point, éloigné de quinze verstes, mais je n'en avais pas le temps.

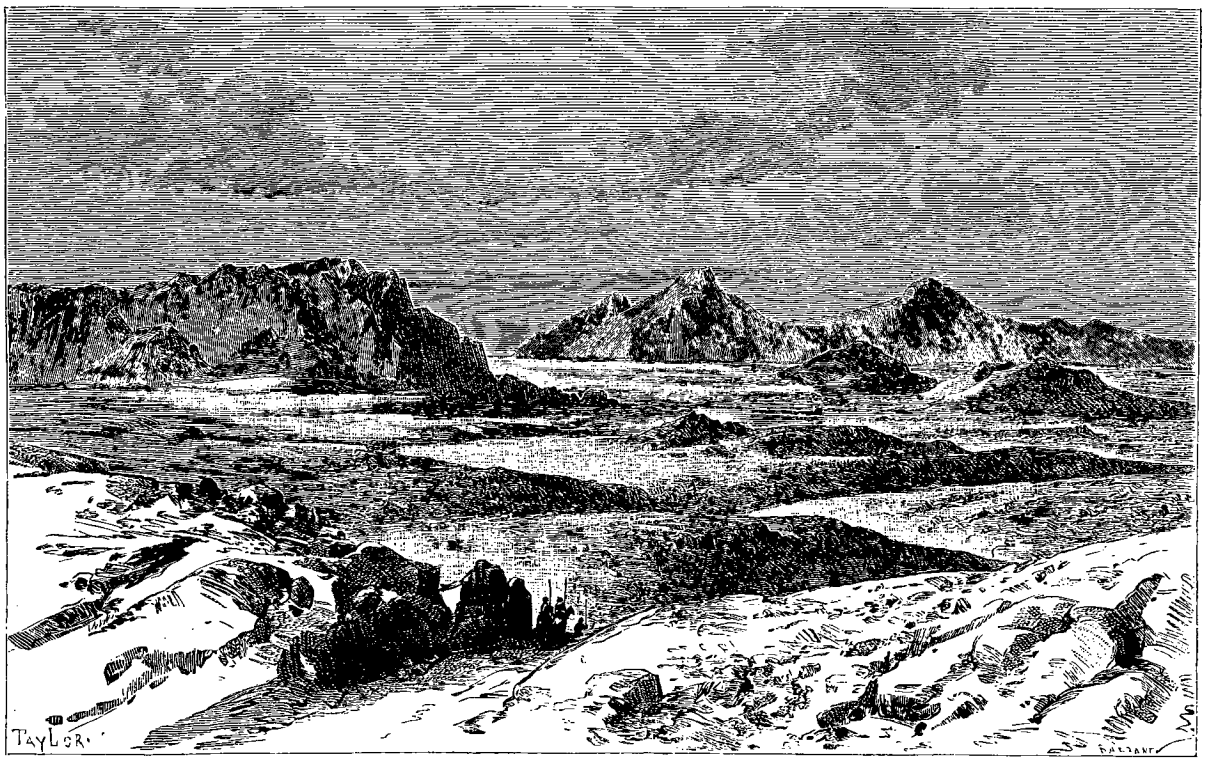
Je rentrai en ville par la même porte du Nord, aussitôt soigneusement cadenassée par le portier, qui paraissait accomplir un acte d'une importance capitale.

P. PIASSETZKY.

Traduction de M. Kuscinski.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le désert de Gobi. — Dessin de Taylor.

VOYAGE EN CHINE,

PAR LE DOCTEUR P. PIASSETZKY[1].

1874-1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Toutes les illustrations qui accompagnent ce voyage ont été faites d'après les dessins ou les croquis de l'auteur.

Accompagnés de trois cents soldats, cavaliers et fantassins, et au son des trompes, nous quittons la Chine proprement dite pour entrer dans la Mongolie, que nous avions traversée il y a un an.

Huit jours de chemin nous séparaient de Añ-Si, dernière ville à la limite sud du désert de Gobi. Mais d'ores et déjà on pouvait se demander : N'est-ce pas ici que commence le désert du Gobi? Pouvait-il en effet y avoir contrée plus déserte et plus triste que celle où nous étions?

Notre caravane, assez nombreuse, avait quelque air martial, grâce aux soldats armés de piques; aussi les voyageurs, peu nombreux du reste, que nous rencontrions nous regardaient-ils avec une peur mal dissimulée.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans le village de Houï-Houï-Pan (ce nom signifie village musulman). C'était une oasis véritable, située dans une gorge de montagnes, ombragée par des tilleuls séculaires et arrosée par un ruisseau limpide ; la vue de ce village reposait agréablement l'œil et procurait un vrai soulagement, après une journée de voyage dans le désert.

En avançant, la contrée présente un contraste frappant dans la variété de spectacles simultanés. Ainsi, à notre gauche, c'était le désert, et une chaîne de collines dénudées; à notre droite, des villages ombragés par des tilleuls et des ifs, des champs et une prairie arrosée par la rivière Ta-Ho, du blé en gerbes ou encore sur pied. Les oasis apparaissaient et disparaissaient comme des songes.

Ailleurs, des villages en ruine : pas une âme vivante, pas une cabane; la mort, rien que la mort, et par terre, sur des monceaux de briques, quelques statues d'idoles brisées, restes d'un temple.

Dans ce désert, nous étions souvent témoins de tourbillons et victimes de mirages. Les premiers se levaient en plusieurs endroits à la fois, comme des

1. *Suite et fin.* — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonnes de fumée, et parcouraient le désert en tournoyant. L'un de ces tourbillons, très intéressant, était formé par une colonne de sable, soulevée dans les airs. Il prit l'aspect d'un entonnoir ou d'un cône renversé dont la pointe touchait le sol et la base s'élevait vers le ciel, dans une position un peu inclinée, laissant émerger à son centre un long noyau, comme le pistil d'une fleur.

Les mirages, vrai trompe-l'œil, représentaient soit des lacs avec des îles, soit des marais couverts de roseaux, soit toute une mer avec ses promontoires. Ils n'avaient rien d'attrayant.

La ville de Aŭ-Si-Tcheou apparaît de loin comme une ligne droite avec des tours aux extrémités. Le mirage nous la faisait voir située au milieu d'un lac, des eaux duquel émergeait le mur d'enceinte, qui s'y réfléchissait.

Aŭ-Si avait souffert de la guerre, c'était connu; le tableau de sa destruction dépassa cependant toute mon attente. Il ne restait de cette grande ville qu'un monceau de pierres, quelques pans de murs et quelques temples en ruine. Au centre de ce vaste emplacement quelques anciens habitants ou nouveaux venus avaient construit des cabanes; mais, à part ce petit carré, il n'y avait rien que de l'herbe en abondance.

Nous nous occupâmes des mesures à prendre en vue de la traversée des steppes. Matoussowsky et moi, nous donnâmes l'ordre à notre Cosaque d'acheter des provisions pour nous et notre escorte composée du Cosaque et de trois Chinois, et cela pour dix jours de chemin qui séparaient Aŭ-Si de Khami. Deux cent cinquante petits pains furent commandés et on acheta un mouton. Pour la conservation de la viande, nous employâmes le procédé usité dans le pays depuis longtemps, qui consiste à faire passer les morceaux de viande fraîche dans de l'eau salée bouillante, puis à les sécher au soleil pendant un ou deux jours. La viande se conserve très bien, sans être hermétiquement fermée, même par les plus grandes chaleurs. Nous en avions fait l'expérience.

Si peu intéressante qu'elle fût, je résolus de visiter cette ville, absolument inconnue des Européens et dont l'existence était même mise en doute par quelques géographes. Les habitants y étaient encore assez nombreux, mais il est certain que tôt ou tard Aŭ-Si disparaîtra sous le sable poussé constamment du désert; la partie nord présentait déjà d'immenses amoncellements de sables formant des collines, et tout habitant aisé cherche à garantir sa maisonnette par un rempart de terre. J'ai pu voir la manière très simple dont ils construisent ces remparts : on marque un carré avec quatre pieux, entre lesquels on pose des perches ou des planches, de façon à former une espèce de boîte. On la remplit de terre que l'on foule avec les pieds ou avec une grosse pierre, jusqu'à ce qu'elle soit bien tassée; puis de nouvelles couches de terre sont ajoutées successivement.

Nous voici donc pour neuf jours dans le désert de Gobi ou le Grand Désert, dont la limite, au nord, est fermée par la chaîne de montagnes Tian-Tan; cette vaste contrée est absolument inculte et inhabitée, à l'exception de quatre oasis; le sol y est essentiellement rocailleux; le sable ne s'y rencontre que par endroits en îlots isolés.

La seule distraction dans le désert, ce sont les sources; on en rencontrait assez souvent, mais pour la plupart du temps sans s'y arrêter. Notre chef ne le voulait point. Il nous faisait faire des étapes impossibles, au grand mécontentement des Chinois qui murmuraient et se plaignaient; les conducteurs avaient beau supplier d'épargner leurs pauvres mulets, Sosnowsky restait inflexible. C'est ainsi que nous continuâmes notre chemin par un soleil brûlant. La chaleur était d'un genre particulier; sans affaiblir le corps, ni provoquer de transpiration, elle était brûlante; la figure et les mains en souffraient principalement. Quelquefois un nuage passait sur le soleil et produisait de l'ombre; instantanément on se sentait soulagé, comme par un bain froid. Les mulets ne pouvaient plus traîner leurs voitures, quelques-uns étaient dételés et attachés derrière la charrette. Ils n'avaient rien à manger puisqu'on passait devant les petites oasis sans s'y arrêter.

Quelquefois cependant le désert changeait d'aspect; ainsi, le 19 août, nous avions à franchir un groupe de collines granitiques, taillées à pic et derrière lesquelles se trouvait une station naturelle du Gobi, nommée Beï-Tzy-Tzy-Taï. C'était un petit pré arrosé par un ruisseau qui formait plus loin un petit marais. Pas une seule des caravanes qui traversent le Gobi ne passe devant sans s'y arrêter.

Le 21 août, huitième jour de voyage dans le Gobi, nous nous arrêtâmes pour la nuit dans une petite vallée couverte d'herbes et d'arbrisseaux; il s'y trouvait même des arbres. Mais cette oasis, arrosée par un ruisseau, jouissait d'un autre attrait : c'était une toute petite cabane habitée par deux Chinois, le père et son fils. Ils vinrent nous trouver en nous offrant des pastèques et des melons à seize kopecks la pièce. Je demandai à ces ermites s'ils s'étaient établis en cet endroit de leur propre volonté ou s'ils avaient été déportés? Ils m'affirmèrent être venus d'eux-mêmes, car on leur permettait de cultiver la terre sans aucune redevance. Triste existence! Je n'en aurai pas moins passé avec eux un ou deux jours.

Dans l'après-midi du 23 août, nous entrâmes dans l'oasis de Khami. La ville ancienne était tellement ruinée de fond en comble qu'on ne pouvait se faire une idée de son état antérieur à la guerre. La ville neuve n'était, à proprement dire, qu'un camp de l'armée chinoise.

Notre logement avait été installé dans la maison même du général Tchan, fonctionnaire à plumes de paon à deux yeux (il n'y en a que six de ce rang dans toute la Chine). Tchan était l'ami intime de Tzo; il passait pour jouir d'une grande force physique et était

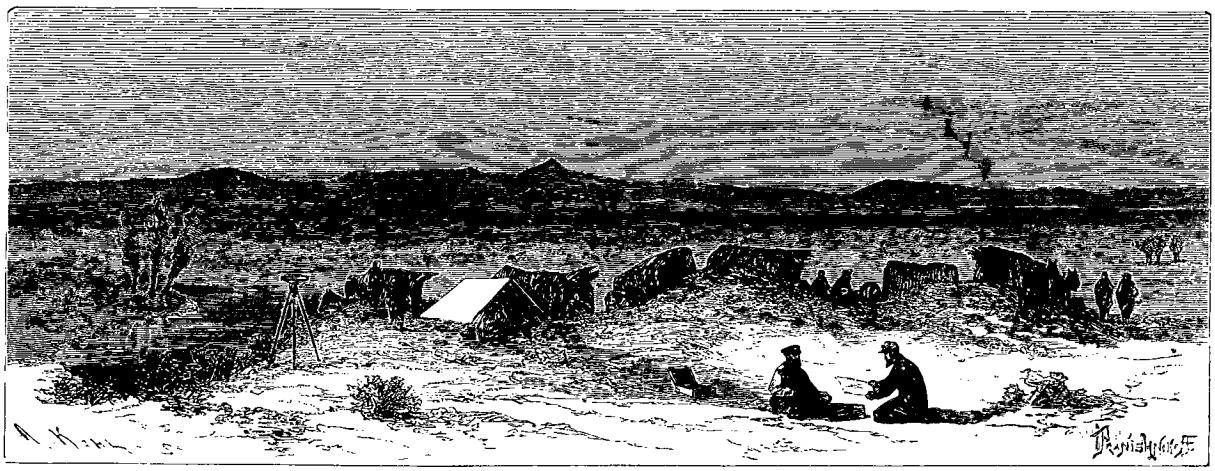
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

célèbre comme tireur. Il nous fit dire qu'il n'osait pas nous déranger le jour même, mais qu'il nous attendait le lendemain. Je n'ai rien à dire de cette visite rendue par nous tous au général Tchan, si ce n'est qu'en parlant de lui il se touchait du doigt le nez, et non pas la poitrine comme nous le faisons. Le général, homme poli, un peu timide, me plut du premier coup.

Un séjour d'une semaine à Khami me permit de visiter en détail cette oasis.

Située à quarante verstes de la branche sud de la chaîne de Tiañ Schañ, l'oasis est préservée des vents du nord, le sol y est assez fertile; arrosé par deux grands ruisseaux, il est cultivé sur presque toute sa surface. Le froment, le millet, le blé sarrasin, le maïs, les pastèques, les melons, les citrouilles, la vigne, les arbres fruitiers, tout pousse ici en quantité suffisante pour les besoins des habitants, et si, dans ces derniers temps, la production a diminué, c'est que la population est moins forte, ainsi qu'on peut en juger par le nombre des maisons en ruine dans les trois villes de l'oasis qui se trouvent à proximité l'une de l'autre, mais chacune avec un mur d'enceinte particulier; il y a en outre quelques villages, hameaux, fermes, ou maisonnettes isolées. Voici les noms de ces trois villes : Houï-Tchen, ville musulmane; Liao-Tchen, la vieille ville, et Sin-Tchen, la ville neuve.

La ville musulmane m'intéressait plus que les autres : maisons, temples, cimetières, hommes, tout y était à voir; c'est pourquoi je m'y rendais tous les jours. Ce n'était plus l'ancienne ville d'avant la guerre, pleine de richesses et d'aisance, où tous « vivaient en rois », comme me l'affirma un vieillard. Actuellement, il n'y a plus que des ruines, des pans de murs et des maisonnettes fraîchement reconstruites. Le caractère le plus frappant de la ville musulmane, celui qui la distingue des villes chinoises, c'est l'absence de boutiques; il n'y en avait même pas la moindre trace,



Halte dans le Gobi. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

comme si le commerce n'y avait jamais existé. Les habitants musulmans se donnent eux-mêmes le nom de Tarantcha ou Hamyl-Liuk; ils parlent une langue qui se rapproche beaucoup de celle des Kirghizes, et nos Cosaques pouvaient facilement s'entretenir avec les Tarantcha.

Les habitants de l'oasis ne sont pas nombreux; il est étonnant qu'ils aient pu échapper au massacre. Il est vrai que les survivants sont réduits à la misère la plus complète, mais cette misère ne saute pas aux yeux, comme dans les villes chinoises. Les musulmans de Khami présentent un type remarquable, les femmes sont plus jolies que les Chinoises et moins sauvages; hommes et femmes portent des turbans, en forme de mitre ou de couronne, brodés d'or et d'argent.

Toutes les maisons y sont construites de briques non cuites et sur un plan uniforme. Le palais des princes de Khami, élevé sur un remblai, près de l'unique porte de la ville, domine toutes les autres maisons. La cour du palais, assez vaste, plantée d'arbres et pavée, rappelait le style chinois; on monte quelques marches pour entrer dans la seconde cour et on se trouve devant le palais. L'une de ses ailes est fortement endommagée, il n'y a plus de toit, à l'intérieur tout est brisé; quelques chambres se sont conservées, et comme en somme elles se ressemblent toutes, on pouvait se faire une idée de ce qu'était ce palais, composé de soixante pièces. On était en train de le reconstruire; quelques chambres étaient déjà achevées, entre autres la grande salle du palais. A l'intérieur, un Chinois était occupé à la décoration des corniches. Je lui demandai s'il ne désirait pas que je lui dessinasse quelque chose; le peintre et quelques vieillards qui m'avaient accompagné dans le palais accueillirent avec plaisir ma proposition; ils me présentèrent le pinceau et les couleurs qui, à mon grand regret, ne valaient rien. Je peignis au-dessus de la porte d'entrée un panier de fleurs, lequel, quoique de bien médiocre exécution, fut admiré.

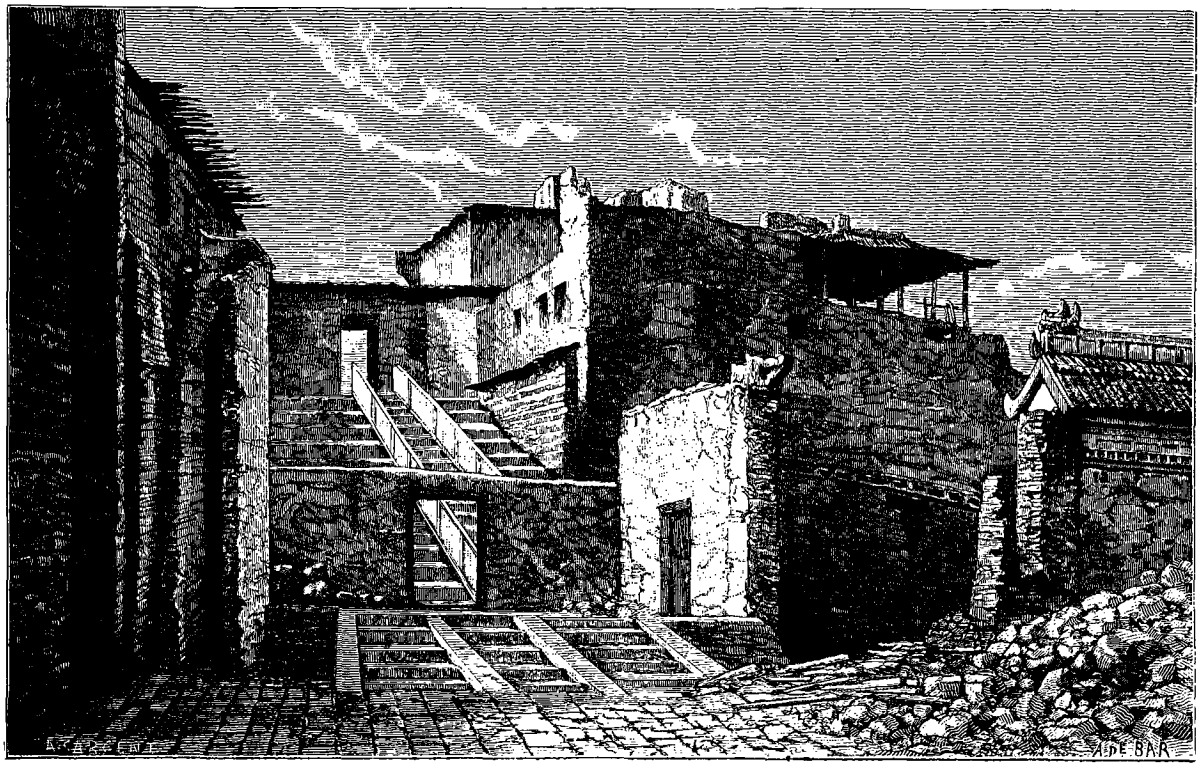
« Nous le soignerons, me dit un vieillard, et nous rapporterons au prince que c'est vous qui l'avez fait. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce prince habitait, pour le moment, dans la ville neuve, un logement que l'administration chinoise lui avait assigné, et je pensai qu'il se trouvait sous la surveillance des autorités. Il me fut impossible de faire sa connaissance, car à cette époque il était malade. Du moins c'est ce qui me fut dit lorsque je me présentai chez lui; il se peut que les Chinois aient voulu empêcher notre entrevue.

Si la salle du palais ne présente rien de particulier, le paysage qu'on voit des fenêtres est splendide : on aperçoit à ses pieds non seulement la ville, mais les environs, les maisonnettes éparpillées dans l'oasis, et dans le lointain les crêtes neigeuses du Tian-Sian.... Quelle douce existence on devait mener ici au milieu des tapis, des divans, des soieries et de tout le confortable oriental! Aujourd'hui tout est silencieux et vide. Je parcourus les chambres du palais, dont quelques-unes étaient encore toutes noires de la fumée de l'incendie. Dans l'une des petites cours je remarquai un caveau carré; on m'expliqua que c'était l'endroit où, jadis, l'on déposait les trésors et l'argent des princes. Quand les Chinois s'étaient emparés de la ville, tout avait été pillé.

Je passai ensuite dans le vaste jardin du palais; c'était principalement un jardin fruitier; il y avait de beaux pommiers, des noyers, des abricotiers, des poiriers, voire même des ceps de vigne. Parmi les autres arbres, je distinguai le peuplier argenté pyramidal,



Ruines du palais des princes de Khami (voy. p. 115). — Dessin de A. de Bar.

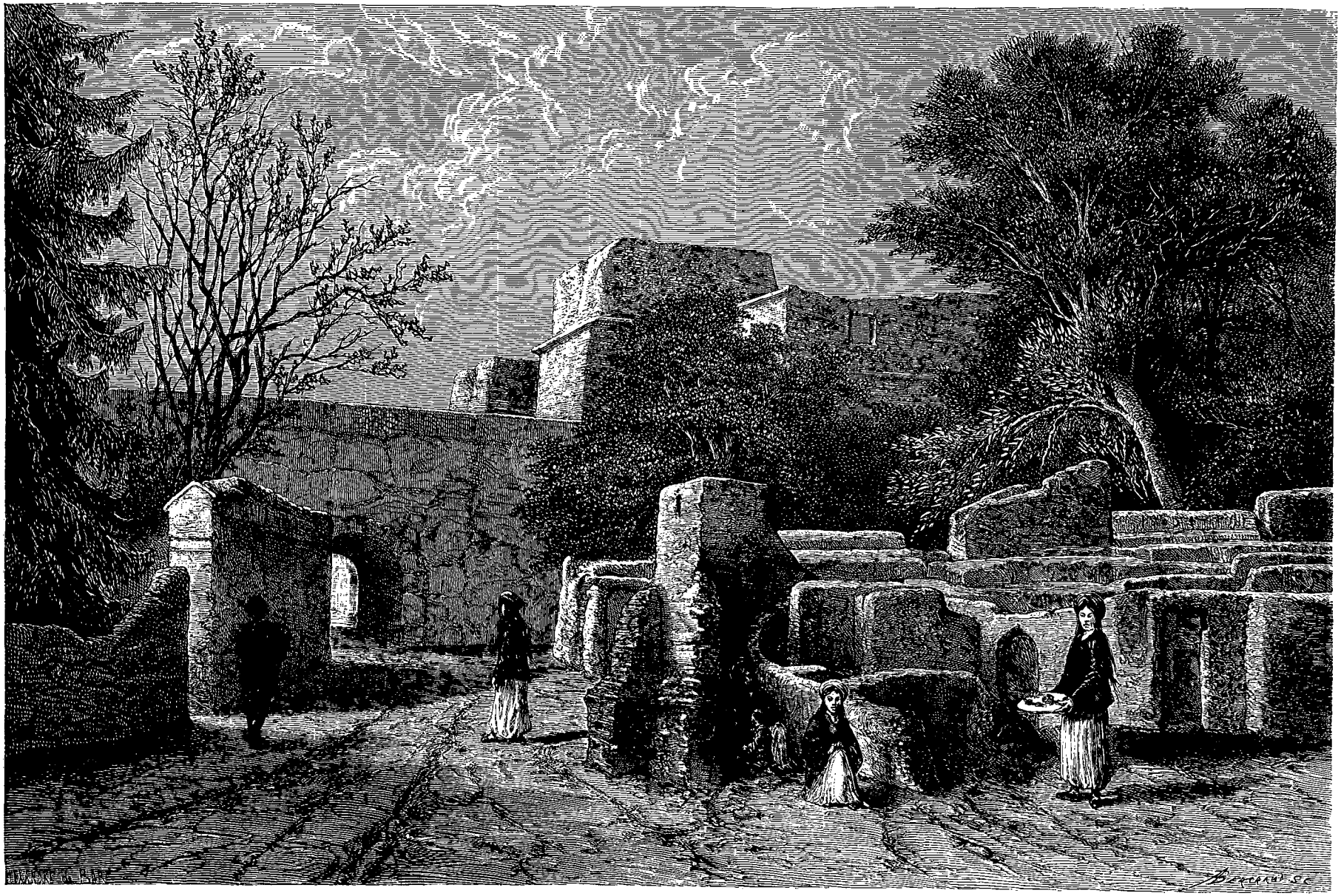
les ifs pleureurs, les ormes et les mûriers particulièrement remarquables. Ce jardin, comme les autres de la ville, avait échappé à la destruction. Il en était de même des temples musulmans, nommés Houm-Bar ou Mest-Tzit; ce dernier terme paraît plutôt se rapporter aux minarets, tours carrées en briques non cuites et qui ne sont ni peintes ni blanchies. Quelques-unes de ces tours n'ont même pas de toit. Quant aux temples proprement dits (Houm-Bar), ils ont une ou plusieurs cours pavées de dalles et des galeries de pourtour avec des colonnes sculptées. A l'intérieur s'élève également une colonnade peinte de couleurs voyantes et les murs portent des inscriptions tirées du Coran.

J'y remarquai une étrange particularité : c'est une abondante provision de cornes de divers animaux entassées dans des coins ou attachées aux grillages, ou suspendues au toit. Il est évident que ces cornes doivent avoir quelque signification, ignorée non seulement de moi, mais aussi des prêtres ou mollahs.

Il me reste à dire quelques mots du cimetière musulman attenant à la ville et dont une grande partie est occupée par des caveaux. A côté de ce cimetière commun se trouve la sépulture des princes de Khami; c'est un vaste monument recouvert d'un dôme. La façade de ce caveau princier, tournée vers l'occident, a la forme d'un bouclier. A l'intérieur plusieurs cercueils posés par terre sur deux rangs sont entièrement couverts de plâtre.

Je fis connaissance du mollah principal, homme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue intérieure de la ville de Khami. — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intelligent, instruit à sa manière, hospitalier et très aimable ; malheureusement la conversation entre nous ne fut pas facile. Yousoup-Ahoun (le mot *ahoun* correspond à notre monsieur) était un homme de soixante-dix ans, de taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie agréable et aux traits réguliers. Toutes les fois que j'allais dans la ville musulmane, je lui rendais visite. Il me questionnait sur la Russie, sur ses négociants, sur ses produits ; il entamait des conversations religieuses et riait de bon cœur, quand je lui parlais de Dieu le père et Dieu le fils ; il me questionnait également sur l'empereur dont il connaissait le nom, sur la plus grande ville russe, sur les études, les tribunaux, etc. Et tout en causant il me régalait de fruits, de thé au lait sucré, et une fois même il m'invita à rester à dîner ; sa femme, sa bru et sa petite-fille assistaient au repas.

En général, les femmes à Khami sont parfaitement libres, ce qui est une exception dans le monde musulman.

Je fis à Khami deux portraits du général Tchan, l'un pour lui, l'autre pour moi. C'était un moyen de soutenir l'honneur de l'expédition ruinée par le naufrage de Loun-Tan. Comme je lui demandai pourquoi il tenait tant à avoir son portrait peint ou dessiné, l'ayant déjà en photographie, il me répondit : « La photographie est chose commune, il y en a partout beaucoup, mais fort peu de dessins. » Tout le monde trouva le portrait très ressemblant, et le général ordonna de l'encadrer et de le mettre sous verre.



Le gouverneur militaire de Khami.
Dessin de E. Ronjat.

On ne trouva ni cadre ni verre ; Tchan ne fut pas embarrassé pour si peu. Il fit démonter séance tenante une glace et gratter l'amalgame. Tous les officiers furent alors invités à aller voir « le général Tchan dessiné ».

De l'oasis de Khami nous pénétrâmes de nouveau dans le désert rocailleux, limité par la chaîne de Tian-Sian, dont nous atteignîmes les premières collines au crépuscule.

Le lendemain, de grand matin, nous entrâmes dans une gorge après avoir dit un dernier adieu au Gobi. Quel contraste avec la plaine d'hier ! Dans ce ravin il y avait des ifs, des ormes, des peupliers, des églantiers, et partout se faisait entendre le ramage des oiseaux. La route large, mais mauvaise, grimpe en serpentant, et à mesure que nous montions les arbres devenaient plus rares. Cependant les pentes septentrionales étaient couvertes d'une forêt épaisse où prédominaient le mélèze et le genévrier, arbrisseau rampant. Nous atteignîmes bientôt la région des neiges, qui recouvrent la pente nord. L'air était froid, malgré le soleil ; un vent glacial et pénétrant se mit à souffler. La profondeur de la neige n'était pas partout la même : dans certains endroits il y en avait si peu qu'on voyait l'herbe la plus basse ; ailleurs les hautes plantes herbacées étaient presque entièrement cachées ; mais cette neige était toute récente, ainsi que le prouvait une grande quantité de papillons et d'insectes gisant par terre, engourdis par le froid ou même complètement gelés.

Tout au sommet de la montagne s'élevait un vieux temple chinois ; il y avait en outre trois *ïourtas* et une cabane gardée par quatre soldats chinois, qui avaient mission de fournir aux voyageurs asile pour la nuit. Comme il faisait jour, on décida d'aller plus loin, et on entreprit la descente de la montagne, quoiqu'on eût pu rester ici dans les *ïourtas*, dressées pour nous, et donner le temps d'arriver aux voitures de bagages. Il faisait froid à la hauteur de neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer ; le thermomètre marquait onze degrés Réaumur au-dessus de zéro, mais, habitué à une température de trente degrés Réaumur, je me ressentis de ce brusque changement.

Tenant nos chevaux par la bride, nous commençâmes à descendre à pied un chemin large et commode, où presque partout trois et même quatre voitures pouvaient marcher de front. A mesure qu'on descendait, la température s'élevait. Quel contraste ! Là-bas sur la montagne, c'est la neige, le ciel gris et le vent glacial du nord ; ici dans la plaine, l'air est calme, le ciel serein, le soleil luit. A la nuit nous arrivâmes au poste de Schi-Ou-Li-Tchan-Tzy, situé sur ce plateau.

Comme il y avait cent trente *li* (soixante-cinq verstes) à parcourir jusqu'à la ville de Barkoul, le chef décida de rester ici jusqu'au lendemain matin, pour faire tout le trajet en une seule journée.

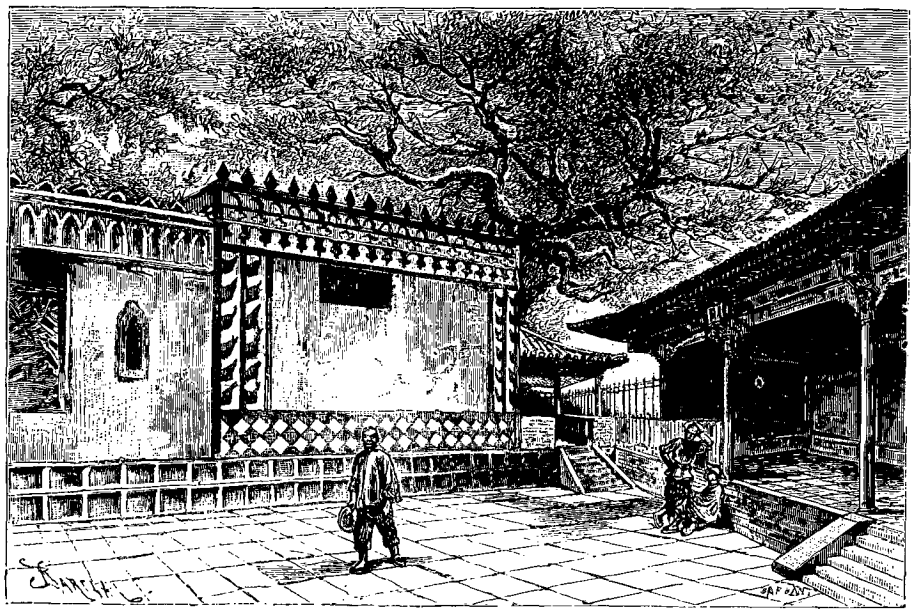
Le soleil se couchait déjà lorsque nous aperçûmes au loin le mur d'enceinte de la ville de Barkoul avec ses quatre tours. Nous entrâmes dans la ville neuve ou ville mandchoue, dont le rempart en terre, ruiné en plusieurs endroits, longeait la route. Le silence le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus absolu régnait dans cette cité : c'était un vaste cimetière, un chaos de ruines. A une petite distance de la ville mandchoue s'étend la ville ancienne, ville chinoise (Van-Tchen). Au-dessus de sa porte était suspendue une cage, non pas avec une tête cette fois, mais avec une paire de bottes. (Il est d'usage en Chine que quand un fonctionnaire, aimé de ses administrés, est transféré d'un poste à un autre, on lui demande de laisser en souvenir la chaussure qu'il porte aux pieds au moment du départ. Le sens de cet usage est celui-ci : « L'homme est parti, mais il a laissé des *traces* de son passage. »)

La ville chinoise ne présentait pas le triste aspect de la ville mandchoue : il y avait quelques jolis temples, des tours, des autels élevés devant les maisons de l'administration; les habitants nous regardaient avec étonnement, quelques-uns même ne se privaient point de rire sur notre compte. Arrivés devant la maison où nous devions loger, le mandarin Li, qui nous accompagnait depuis Khami, nous prit par le bras et nous amena dans la chambre où se trouvaient Sosnowsky et le chef de la ville de Barkoul, nommé Van. Ce fonctionnaire avait eu quelques relations avec les Européens et cherchait à imiter leurs manières, sans y parvenir.

Van était grand amateur d'armes, de chevaux, de sellerie et de harnachements de luxe. Il me montra son équipage, ses harnais, ses brides, dont l'une, d'après lui, coûtait près de deux mille roubles. Il me fit voir aussi sa collection de fusils à tir rapide de guerre et de chasse; il avait même un fusil Winchester à seize coups. Il ne me quittait pas de la journée, me posant diverses questions, comme le fameux Yan, de Pékin; il me demanda aussi de faire son portrait,



Temple musulman de Khami (voy. page 116). — Dessin de Barclay.

en ajoutant « quoique tout petit », pensant probablement que moins est grand le portrait, plus il est facile à faire. Il y avait des Chinois qui, en m'adressant la même demande, ajoutaient « rien qu'un seul ».

Notre caravane, au départ de Barkoul, se composait de neuf chariots, de trente chameaux et d'une escorte de trente soldats à cheval, armés de piques et de fusils à mèches. Le mandarin Li nous accompagnait. A peine hors de la ville, nous fîmes halte près d'un temple, pour visiter un monument dont les Chinois ne parlent qu'avec respect et qui date de trois mille ans. Dans la cour de ce temple était un kiosque en grillage couvert de toile, un peu incliné; il servait de couvercle, pour ainsi dire, au monument en question, nommé Tzin-Tchan-Beï, qui n'est autre chose qu'une pierre (néphrite, Youï en chinois) d'un peu moins de deux mètres de hauteur, de près d'un mètre de largeur et d'un demi-mètre d'épaisseur. Sous la terre cette pierre s'élargit et prend la forme d'un champignon renversé. L'un des côtés de la pierre est poli. Il y a trois mille ans que le célèbre capitaine Tchjan y a gravé lui-même une inscription portant la liste de ses campagnes et victoires. Les Chinois font des copies, des modèles de ce monument qu'ils vendent par tout l'Empire; nous en reçûmes un exemplaire chacun en souvenir des mandarins Tchou et Pinn, qui nous affirmèrent qu'il n'est pas inutile de le posséder chez soi, comme sauvegarde contre l'incendie.

C'est en cet endroit que ces mandarins nous quittèrent pour retourner à Lan-Tcheou. Les adieux eurent lieu sous une tente, selon l'usage des Chinois; mais l'émotion m'empêcha de leur exprimer comme je l'aurais voulu toute ma reconnaissance pour leurs bons soins.

Le lendemain, nous avons vu à notre droite le lac

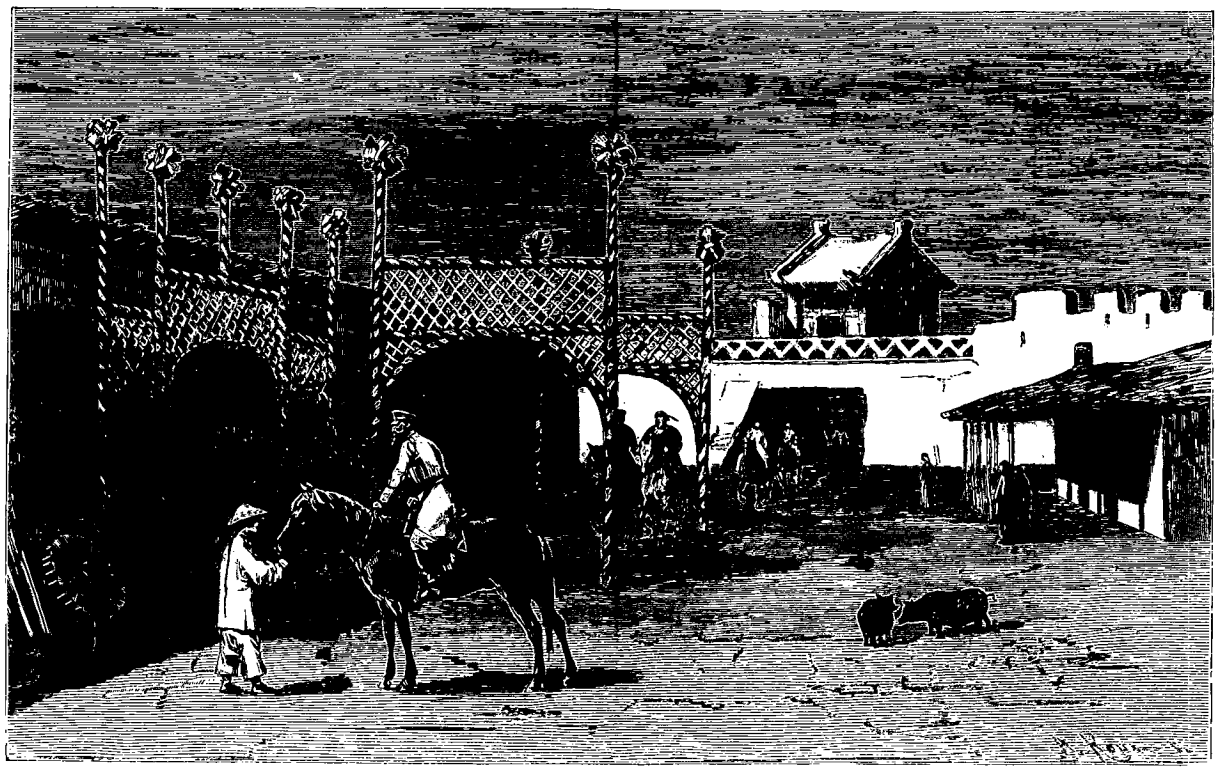
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Barkoul, entouré d'un anneau blanc de sel, qui s'était déposé sur le rivage; des champs de blé déjà mûr l'environnaient, ainsi que des prés jaunis, des villages ou des maisons isolés; les environs étaient déserts, nous n'avons rencontré que deux voitures chargées de gerbes et attelées de vaches.

Après une marche forcée de sept jours, nous arrivâmes dans la dernière ville de la Chine, Hou-Tchen.

La journée était belle et chaude, le brouillard, qui avait obscurci l'air les jours précédents, s'était dissipé et avait mis à découvert les crêtes lointaines du Tian-Sian, couvertes de neige. Une tente bleue que j'aperçus devant moi, sur la route, me fit supposer une réception solennelle; en effet, aussitôt que je m'approchai, un mandarin, petit, assez âgé et laid, vint au-devant de moi et, après force saluts, m'invita à entrer sous la tente pour me reposer quelques instants.

Après l'échange des politesses d'usage, le mandarin Ko — c'était son nom — me dit beaucoup de choses flatteuses, manifestant le plaisir qu'il éprouvait de notre arrivée, et m'offrit du thé. Ko était originaire de la province du Hou-Pé, où il avait connu des Européens; comme tous les Chinois, il faisait valoir cette circonstance avec fierté; et quand je lui offris du tabac et du papier à cigarettes, il me dit : « Je connais, je connais! Vous fumez ainsi et je sais faire les cigarettes. » Il voulut en rouler une, pour montrer à ses soldats qu'il savait fumer les « cigares d'au delà les



Arcs de triomphe à Hou-Tchen. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

mers », mais ses ongles d'une longueur démesurée l'empêchèrent d'arriver à bout, — je l'aidai.

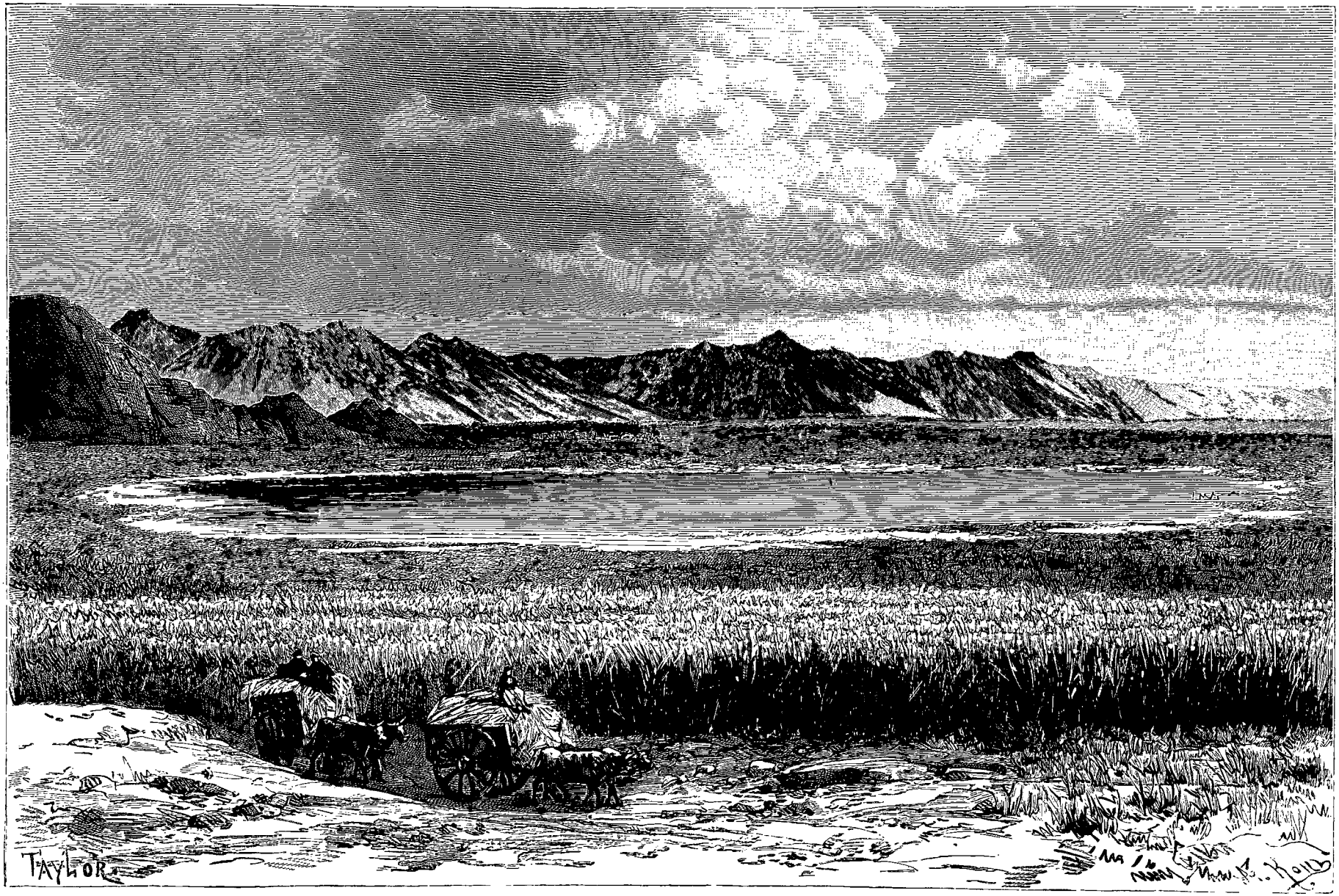
Nous montâmes donc à cheval et marchâmes côte à côte, Ko me tenant toujours par la main, qu'il n'avait pas quittée un instant. Mon pauvre cheval fatigué et affamé ne pouvait pas suivre le sien; il restait tout le temps en arrière et j'étais obligé d'allonger mon bras d'une façon fort incommode. Le tableau était amusant : il avait l'air de me traîner comme son prisonnier. Cette tendre et subite amitié m'ennuyait assez.

Bientôt nous atteignîmes le rempart en terre de la ville entouré d'un large fossé sur lequel un pont étroit donnait accès vers la porte de la ville. Je pensai qu'il allait sans doute me quitter en cet endroit. Pas du tout : le mandarin me tenait par la main, plus fort que jamais, et m'entraînait énergiquement avec lui.

Un peu plus, il allait m'enlever de dessus mon cheval. Tel est sans doute l'usage; je me soumis et je pris patience.

Par bonheur, la maison où se trouvait notre logement était presque à l'entrée de la ville; je le pensai du moins à la vue de deux arcs de triomphe, couverts de cotonnade bleue et rouge, élevés en notre honneur devant une maison. Je ne m'étais pas trompé. Nous entrâmes dans la cour. Ko me prit par le bras et m'introduisit dans une chambre où Sosnowsky était en société de six mandarins. Je leur fus présenté, sans pouvoir apprendre qui ils étaient; mais je remarquai que tous les six portaient à leurs chapeaux des boutons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le ac Barkoul. Monts Tien-Chaio. — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouges ou bleus. Ils avaient le type mandchou, et l'un d'eux avait une longue moustache grise et la barbiche taillée en pointe.

Il me sembla que Sosnowsky n'était pas content : la cause de cette mauvaise humeur provenait de ce que le Cosaque Pawlow avait été envoyé d'ici à Zaïssan par un chemin indirect et que, par conséquent, il n'y arriverait que beaucoup plus tard qu'on ne l'avait supposé. L'affaire de la fourniture du pain allait ainsi subir un retard.

Le chef oubliant donc toutes les convenances envers ceux qui lui offraient l'hospitalité, sans leur dire une bonne parole, leur fit savoir d'un ton bourru qu'il n'était pas content du tout que le Cosaque Pawlow eût été expédié par une autre route que celle qu'il avait ordre de suivre. Cette manière d'entrer en conversation déplut aux mandarins; leurs physionomies se rembrunirent, mais ils répondirent très poliment qu'ils avaient expédié le Cosaque par l'unique route, qu'il n'y en avait pas d'autre, et ils cherchèrent à le démontrer.

Cela amena une discussion très désagréable; les Chinois soutenaient qu'il n'y avait aucun chemin direct, Sosnowsky s'obstinait à prétendre le contraire.

« Je vais écrire à Tzo-Tzoun-Tan que je ne puis lui transporter le pain par ce chemin. »

La conversation dura sur ce ton assez longtemps; puis les mandarins partirent de mauvaise humeur: ils ne s'attendaient pas à une entrevue aussi désagréable.

Hou-Tchen n'est pas une seule et même ville; c'est une agglomération de cinq petites villes, situées à peu de distance l'une de l'autre, et ayant chacune un rempart en terre particulier. Sur celui de la ville où nous étions logés s'élevait un petit temple, semblable aux cabanes de terre glaise bâties d'une manière uniforme dans les rues. Les environs ne sont pas moins tristes; de tous les côtés on ne distingue que les steppes à l'herbe jaunie et au sol jaunâtre. La population de Hou-Tchen n'est pas bien nombreuse. Tout au plus vingt individus aussi malheureux que grossiers me suivirent dans les rues, et je pensai que leur conduite n'était que la revanche de la grossièreté de notre chef avec les mandarins. Le commerce de Hou-Tchen est presque nul, le prix des marchandises très élevé, ce qui se comprend, puisque tous les objets sont amenés de loin.

Comme il n'y avait rien à voir, je sortais peu et j'eus le temps de satisfaire au désir des Chinois qui m'assiégeaient pour que je fisse leurs portraits.

Notre compagnon, le mandarin Li, qui avait déjà ma promesse, aussitôt qu'il me rencontrait ne manquait pas de me dire, me menaçant du doigt : « Et le portrait promis à Hou-Tchen? » Je fis donc ce portrait; par malheur pour moi il était très réussi et il produisit un effet considérable dans le monde des fonctionnaires. Je n'eus plus de repos : les visites se succédaient ; tous venaient en habits de parade, accompagnés des gens de leur suite, me demander de faire leurs portraits ; ils n'épargnaient pas les saluts, oubliant et leur rang et leur âge.

Le vieux général mandchou à la moustache grise, qui venait me voir plusieurs fois par jour, réussit à se faire dessiner ; mon ami Ko également, et enfin l'ancien chef de Kouldja, un beau Mandchou, du nom de Saü-Tchan. Les quatre premières journées de notre séjour, tous les fonctionnaires, même les subalternes à bouton de verre ou de cuivre, tous, dis-je, me rendirent leur visite intéressée. Soigneusement rasés, lavés, nettoyés et de neuf habillés, ils me suppliaient de les dessiner, et je regrettais sincèrement d'être forcé de leur refuser cette satisfaction.

Les mandarins qui s'obstinaient d'abord à nous refuser des chameaux pour nos bagages et même à nous fournir une escorte de soldats, si l'on ne suivait pas leurs conseils, se décidèrent à exécuter ce que Sosnowsky leur demandait. Celui-ci voulut prendre un guide mongol connaissant le chemin direct à Zaïssan; on lui en envoya un. Après examen il fut retenu, mais les Chinois nous prévinrent qu'il ne connaissait pas le chemin.

« Alors cherchez-en un autre, » repartit Sosnowsky, avec le même calme que si on lui avait dit que ce guide ne connaissait pas le français.

On envoya un autre guide : c'était un Lama mongol, du nom de Sodmoun. L'interprète et le chef l'examinèrent, et ce dernier se convainquit que le guide connaissait bien le chemin; Matoussowsky conseilla vainement de prendre deux guides. « C'est une affaire sérieuse, disait-il, un seul ne suffit pas : il peut tomber malade, il peut mourir, il peut prendre la fuite. » Les Chinois étaient de son avis, mais Sosnowsky répondit qu'un seul suffisait, qu'en prendre un second était une dépense inutile, etc.

Le chef montra la même imprévoyance en ce qui concernait l'approvisionnement; il ne voulut rien prendre, prétendant qu'on trouverait partout du gibier.

Le 18 septembre, nous quittâmes Hou-Tchen; le ciel couvert et un vent violent ajoutaient à notre tristesse et à l'inquiétude sur l'issue du voyage. Neuf soldats, commandés par un officier, nous escortaient, au lieu de cinquante promis précédemment.

Adieu Hou-Tchen! Adieu la Chine!

Le chef partit au grand trot, accompagné de l'interprète, du Cosaque, du photographe et du guide qui frappait sans pitié son cheval maigre et faible. J'allai au pas avec Matoussowsky; la caravane resta en arrière, tous en débandade, sans connaître le chemin, ni l'endroit où l'on s'arrêterait pour passer la nuit. Bientôt nous retrouvâmes sur la route le photographe qui, désarçonné par son cheval, était resté à terre sans que ses collègues s'en aperçussent. Nous nous arrêtâmes devant un petit bois; à travers les arbres on voyait des *tourtas* mongoles, les unes avec clôture, d'autres protégées par des roseaux hauts et épais; les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

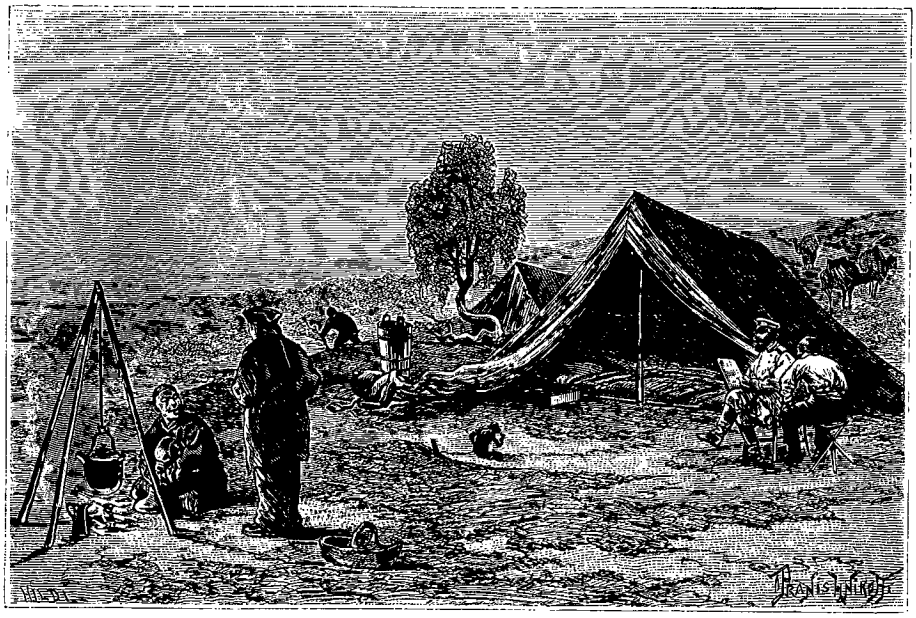
animaux rôdaient aux alentours : chameaux, chevaux, vaches, moutons et chiens. Un Mongol, interrogé, déclara n'avoir vu passer personne. Que faire? L'officier Bao chargea un Mongol de nous guider; celui-ci nous conduisit vers un autre camp de nomades à travers les steppes couvertes d'une herbe tellement haute que nos chevaux y disparaissaient. Là de même l'on n'avait vu personne.

Il fallait franchir beaucoup de canaux d'irrigation; le jour baissait et l'on risquait fort de se noyer dans l'obscurité. Nous nous décidâmes à faire halte au bord de la rivière Tchoun-Schouï-He, pour y passer la nuit; là nous apprîmes que notre chef s'était décidé à prendre un second guide.

Le lendemain, Sosnowsky vint nous rejoindre; on lui fit savoir que le fourrage pour les chevaux manquait; en effet ils commençaient déjà à souffrir la faim; celui du domestique du chef succomba après vingt-quatre heures de marche.

On ne se mit en route qu'à onze heures. Bientôt les petits bois, les hivernages des Mongols, les prés avec leurs canaux d'irrigation restèrent en arrière. Nous entrâmes dans un désert aux collines de sable mouvant de plus de vingt mètres de hauteur.

Ce qui me frappa au premier abord, c'est que nos deux guides nous menaient par un chemin tortueux, de manière que nous avions le soleil tantôt devant et tantôt derrière nous; Sosnowsky ne l'avait sans doute pas remarqué, car il ne fit aucune observation sur ce qu'ils ne gardaient pas la même direction. En effet, ils s'étaient égarés; ils partirent à la recherche du chemin, et nous nous arrêtâmes à les attendre; à leur retour la caravane revint sur ses pas; je me figurai que nous allions rentrer à Hou-Tchen. Vain



Halte dans le désert sablonneux. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

espoir! Après avoir parcouru une demi-verste, on campa près d'une source cachée par les roseaux au milieu d'un vallon. Ainsi nous n'avons fait dans la journée que douze verstes (douze kilomètres environ).

Le chemin choisi par le chef n'avait aucune importance, soit commerciale, soit scientifique, ou même stratégique; son seul avantage était d'être la plus courte route entre deux points : Hou-Tchen et Zaïssan. Il n'y a rien de particulier à dire sur cette contrée aride, privée d'eau et déserte; la saison avancée rendait notre voyage encore moins intéressant.

Nous continuâmes donc notre marche à travers les collines de sable, montant, rampant, descendant de l'une à l'autre; malgré les promesses des guides, le désert de sable était loin d'être franchi et il n'y avait point de source. Les guides déconcertés s'égarèrent de plus en plus, marchant tantôt à l'ouest, tantôt au nord, sans rien trouver, et en fin de compte on fit halte pour passer la nuit, sans avoir rencontré de l'eau pour abreuver les chameaux et les chevaux.

Le lendemain, nous partîmes de bonne heure, pour arriver jusqu'au puits. Le beau temps de la journée nous permit d'admirer les crêtes neigeuses du Tian-Sian, enveloppées hier par les nuages. Elles se dessinaient d'une manière très nette sur le fond bleu du ciel, et je me serais volontiers dirigé vers ces montagnes, pour vérifier l'existence d'un volcan en activité qui, au dire des Chinois, se trouverait en cet endroit à une distance de cinquante verstes de notre campement. Son nom est Baï-Schan; les Chinois nous désignaient les cinq cônes de la montagne sacrée Bohdo-Oula, où, d'après eux, se transporte tous les mois l'esprit divin Fo, ou Fou-yé; alors on y aperçoit de la fumée et quelquefois du feu. L'un des soldats affirmait avoir vu de la fumée quand il habitait Ouroumtzy. « Je ne suis resté, disait-il, que peu de temps dans cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville et je n'ai pas vu de feu, mais d'autres l'ont vu. »

Une autre montagne située au nord dans le lointain attirait notre attention; diverses conjectures nous faisaient penser qu'elle appartenait à la chaîne de l'Altaï. Quoi qu'il en soit, nos guides devaient pouvoir s'orienter; cependant ils nous firent rôder à droite et à gauche toute la journée, et ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'ils trouvèrent les deux puits nommés Seb-Kiultei. Cette trouvaille rendit les guides plus hardis. « Même les yeux bandés, répétaient-ils, nous vous conduirons sans perdre le chemin. »

Cependant les bêtes commençaient à souffrir de la faim; à peine avions-nous fait, le lendemain, dix verstes, que le cheval du Cosaque refusa de marcher: il n'y avait qu'à l'abandonner à son sort. Cela se fait toujours ainsi; quoi qu'il en soit, cet incident produisit sur moi une impression des plus pénibles; les Chinois mêmes, que nous considérons comme barbares, ne s'y résignaient qu'avec peine. Ils pensèrent qu'il valait mieux tuer ce pauvre animal que de le laisser souffrir, mais ils n'en eurent pas le courage, et, comme ce cheval appartenait à l'administration, ils étaient obligés de fournir la preuve qu'il était mort ou avait été abandonné (cette preuve consiste à présenter la queue et la moitié de l'oreille de l'animal perdu), et ils se virent forcés de procéder à cette opération. Quelques verstes plus loin, un chameau fut abandonné pour la même cause.

Après bien des tours et des détours inutiles, nous arrivâmes à l'extrémité des sables, et nous entrâmes dans cette partie du désert dont le sol argileux était dur comme la pierre et dépourvu de la moindre herbe. La nuit nous surprit au milieu de ce désert sans qu'on eût trouvé quelques plantes pouvant servir de nourriture aux chevaux, et l'on avançait toujours. Les Chinois murmuraient contre les guides.

Après une longue marche, on s'arrêta en silence, comme par hasard; le guide avoua s'être égaré, ce que tout le monde pensait depuis longtemps. Quelqu'un proposa de retourner vers un buisson, pour pouvoir au moins allumer du feu. Le chef fit appeler le guide et le soumit à un interrogatoire : il voulait absolument savoir pourquoi il s'était chargé de nous conduire.

« Marche en avant! » commanda le chef éperdu.

On se remit en route, non pas en avant, mais en arrière, vers le buisson dont il avait été question. On y fit du feu, et chevaux et chameaux passèrent encore une nuit sans manger ni boire.

Tel est le tableau de notre pérégrination à travers le désert, où nous aurions infailliblement trouvé la mort, sans une rencontre accidentelle et imprévue, que je raconterai pour clore le récit de notre voyage.

Le 25 septembre au soir, nous atteignîmes une rangée de collines; au pied d'une d'elles se trouvait une source nommée Kharmali, mince filet d'eau qui jaillaissait de la fente d'un bloc granitique et remplissait une petite fosse; cette eau amère et salée nous parut excellente, et nous passâmes la nuit en cet endroit. Nos guides vinrent nous avertir de faire une provision d'eau, car nous n'atteindrions le puits suivant que dans deux jours. Pauvres bêtes! elles resteront encore deux jours privées d'eau.

Après ces deux jours nous n'étions pas plus avancés; les guides partirent, chacun de son côté, à la recherche d'un puits, et nous nous arrêtâmes pour attendre leur retour. Le soleil se coucha, la nuit vint, la lune éclaira le désert de sa lumière blafarde, et nous étions toujours sur place pour attendre le retour de nos guides. Les Chinois, enveloppés dans leurs vêtements ouatés, restaient accroupis et répétaient : « Mo-you schouï, mo-you da-tzy; bou-hao » (pas d'eau, pas de guides; ce n'est pas bien).

Enfin on se décida à débarrasser les chameaux de leurs charges, à dresser les tentes et à se coucher. Les chevaux restaient la tête penchée, demandant à boire par leurs hennissements plaintifs; ils léchaient les objets humides qui étaient à leur portée et cherchaient à boire leurs urines sans y parvenir, car elles étaient absorbées par le sol en un clin d'œil. Plusieurs chameaux se roulaient par terre comme dans les convulsions de l'agonie, hurlant de souffrance, et leurs hurlements me remplissaient de tristesse. Ils commençaient donc ces malheurs dont les gens bien intentionnés avaient vainement essayé de nous détourner.

Le matin de bonne heure tout le monde est debout; les soldats se promènent de long en large, répétant : « Pas d'eau, pas de guides. »

Cela va bien! déplorable situation! nous voici à Zaïssan! De terribles pensées vinrent m'assiéger. Comment ferai-je quand je me sentirai défaillir? Je cherchai les poisons que je portais sur moi et je regrettai que le chloroforme fût évaporé. Je plaignis surtout ces pauvres Chinois, envoyés contre leur gré et condamnés à mourir par la faute d'autrui. La lutte des animaux contre la mort se présenta également à mon esprit.... Et les guides, qu'étaient-ils devenus? peut-être avaient-ils déjà succombé après une marche d'un jour et d'une nuit sans boire et sans manger!

« Un homme! un homme! » s'écria quelqu'un. En effet un petit point noir apparaissait dans le lointain, mais il fallut quelque temps pour pouvoir distinguer si c'était un cavalier ou un piéton. Une bonne heure se passa avant qu'on pût voir nettement le point mouvant, une heure terrible d'attente et d'espoir. Enfin on voit l'homme : il avance dans notre direction; sa marche est égale et calme; il ne nous fait aucun signe, tout espoir s'évanouit. C'était le guide, amaigri et exténué. « Pas d'eau! » gémit-il d'une voix affaiblie, et se jette par terre demandant à manger; il ne demanda pas à boire, quoiqu'il dût bien souffrir de la soif.

« Ton frère, où est-il?

— Mon frère trouvera le puits; il doit venir bientôt de ce côté, » dit-il en montrant l'Est.

Il restait donc encore une lueur d'espérance, mais bien faible. Quand, après avoir mangé, le guide fut un peu remis, Matossowsky l'interrogea et acquit la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conviction que le Lama ne connaissait rien; du reste il avoua lui-même ne pas savoir où nous étions.

Sosnowsky ayant appris le retour du guide, le fit appeler pour le soumettre au même interrogatoire que quelques jours auparavant : « Pourquoi s'était-il chargé de nous conduire? » Tout à côté les soldats et les conducteurs de chameaux tenaient une conversation à haute voix sur le compte du chef : « Pourquoi s'est-il entêté à aller par ici? Il avait été averti qu'il n'y avait pas de chemin, et qu'aller avec des guides qui ne le connaissaient point c'était courir volontairement à la perte, etc. »

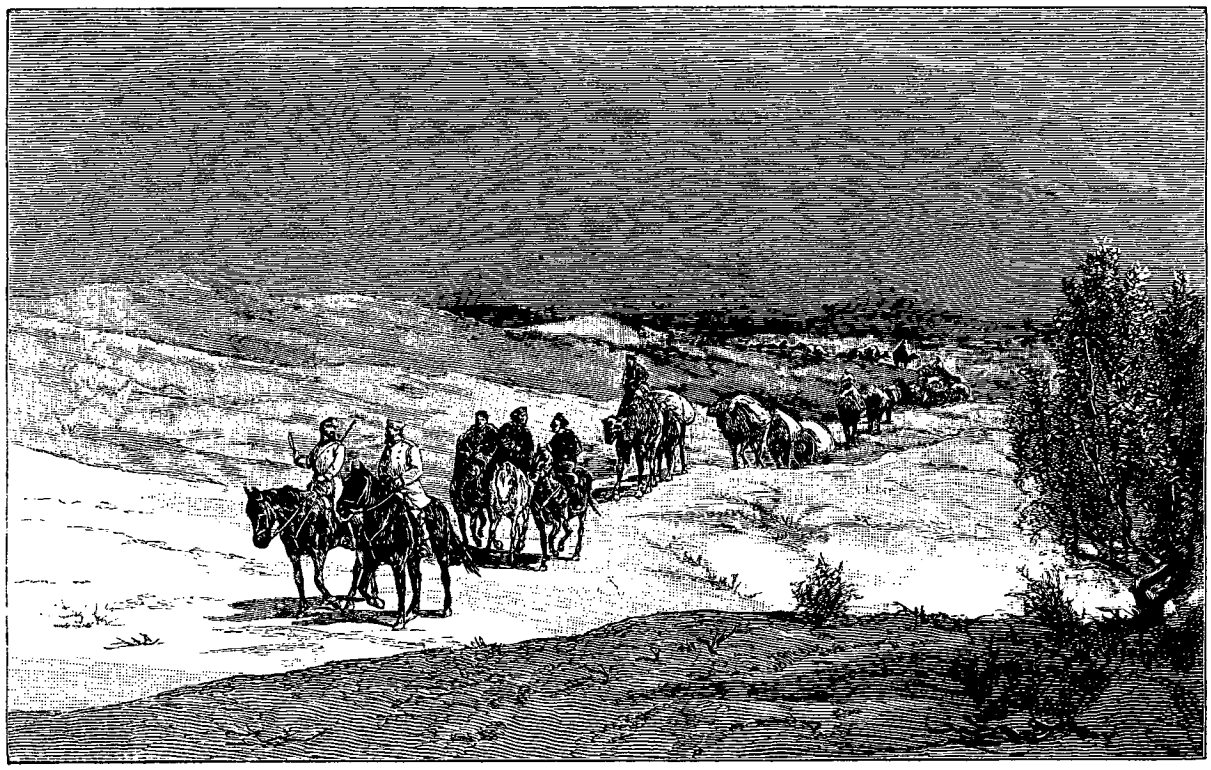
A cela rien à répondre; il valait mieux faire semblant de ne rien entendre.

« Le guide arrive! » cria quelqu'un, et quand il fut à une distance d'une verste on courut à sa rencontre. Je regardai à l'aide de ma lunette et je vis le guide joindre les mains au-dessus de sa tête et se mettre à genoux.... Tout était fini; le dernier espoir s'était envolé.

« Eh bien! Quoi? quelle nouvelle?

— Attendez, le guide est exténué, il n'est pas en état de prononcer une parole. »

Je me dirigeai vers lui. Il était terrible à voir; la figure noircie, les yeux enfoncés et sans éclat, la poitrine découverte, il se frottait le creux de l'estomac. Tout à coup il tomba par terre, murmurant d'une voix éteinte « oussou! » (de l'eau).



Dans le désert sablonneux. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

Il était évident qu'il n'avait rien trouvé.

« Qu'allons-nous faire maintenant? demanda le chef.

— Il faut retourner sur nos pas, » répondirent, d'une seule voix, les Chinois, qui paraissaient décidés à ne plus obéir aux ordres de notre chef.

En effet, il n'y avait autre chose à faire qu'à retourner à la source de Kharmali, et là.... à la grâce de Dieu.

« Alors en route! » commanda Sosnowsky.

Tout le monde se réjouissait, quoiqu'il n'y eût pas de quoi, mais on marchait fortifiés par cette pensée que chaque pas nous rapprochait du salut,... c'est-à-dire de la source. La journée était superbe; pas le moindre nuage au ciel. Je fus étonné de voir les chevaux comprendre qu'on reprenait le chemin du puits; ils marchaient si vite qu'il fallait faire des efforts pour les retenir, et de temps en temps, pour leur épargner la fatigue, nous marchions à pied. Mais l'épuisement de nos forces se faisait sentir de plus en plus et la transpiration qui s'ensuivait augmentait encore la soif. J'interrogeai quelques personnes sur les sensations qu'elles éprouvaient. Elles se plaignaient d'avoir la bouche sèche, d'éprouver un malaise désagréable et difficile à déterminer dans le creux de l'estomac, et d'une douleur de l'hypocondre droit; on se sentait faible, mais après avoir fumé les forces revenaient. Personne n'avait d'appétit; tous avaient maigri de figure depuis vingt-quatre heures.

Il faisait déjà nuit, la lune éclairait le triste désert

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous marchions souvent à pied pour nous réchauffer, car nos pieds et nos mains étaient gelés. Les traces de notre passage se voyaient facilement et chevaux et chameaux les suivaient d'eux-mêmes.

Le chef avait expédié les guides pour chercher de l'eau, car il n'avait pas envie de continuer le chemin jusqu'au puits ; il fit donc arrêter la caravane et choisir un endroit où il y aurait de l'herbe en quantité suffisante pour les bêtes. Nous envoyâmes notre Cosaque demander à Sosnowsky la permission d'aller jusqu'au puits; cette permission nous fut accordée.

Nous nous empressâmes de nous éloigner, Matoussowsky, moi, le Cosaque et Transparent.

Notre soif devenait de plus en plus ardente ; nous attendions avec impatience la rencontre des guides, qui ne devaient pas manquer de passer avec la provision d'eau. Nous rencontrâmes en effet l'un des Mongols et nous lui prîmes de l'eau dans une bouteille sans pouvoir la boire, tellement elle était épaisse et trouble. Du reste, deux verstes au plus nous séparaient de la source, on pouvait attendre.... Enfin nous y arrivons ; et comme la descente par un sentier de pierres était assez dangereuse, nous conduisîmes nos chevaux par la bride.

A ce moment je crus avoir entendu parler; je fis part de mon impression à mes collègues; nous prêtâmes l'oreille. Silence absolu.

« Qui voulez-vous qui vienne ici ? me disent-ils, les brigands eux-mêmes ne trouveraient rien à piller. » C'est avec peine que nous pûmes maintenir nos chevaux qui se jetaient vers l'eau : le mien parvint même à arracher sa bride, celui de Matoussowsky l'entraîna malgré ses efforts. Avec quel plaisir nous les regardions se désaltérer après trois jours de privation, sans leur permettre toutefois de boire trop, ce qui aurait présenté du danger! Matoussowsky, le Cosaque et le garçon buvaient à tour de rôle dans la même tasse ; quant à moi, à la vue de l'eau, ma soif s'était apaisée; je me trouvais désaltéré, pour ainsi dire, par l'idée que je ne succomberais pas à la soif. Pas loin du puits flambait un bûcher près duquel dormait le premier guide, le Lama.

Lorsque notre tente fut dressée, j'allai avec le Cosaque vers l'endroit où il me semblait avoir entendu parler; et en effet, nous entendîmes causer en mongol et en chinois.

« Qui est là? cria le Cosaque en langue kirghise.

— Et vous, qui êtes-vous ? » lui répondit-on dans la même langue ; et une conversation s'engagea entre quelques individus et le Cosaque, qui paraissait tout joyeux.

« Ah ! monsieur ! me dit-il, le Seigneur a eu pitié de nous et de nos peines. C'est une caravane qui passe ici la nuit; elle se rend à Kobouk-Saïry, où nous avions l'intention d'aller. »

Je chargeai le Cosaque de s'informer s'il n'y avait point parmi eux un bon guide qui voudrait bien nous mener plus loin, et je courus porter la bonne nouvelle à Matoussowsky. Le Cosaque nous apprit que cette caravane était partie de Hou-Tchen quatre jours après nous, qu'elle quitterait le puits dès l'aube du jour, mais que deux hommes consentaient à rester avec nous en qualité de guides et viendraient se présenter.

Le lendemain matin, les nouveaux guides vinrent nous saluer et, selon l'usage des Mongols, s'accroupirent. L'un d'eux, Lama, pouvait avoir trente-cinq ans, le second, Tourgoute, de son nom Baltchak, jeune homme de vingt-deux ans, était chasseur des steppes. Le Lama avait la tête couverte d'une calotte crasseuse et le chasseur d'un chapeau chinois à revers en fourrure; tous deux, habitants de Kobouk-Saïry, avaient conduit un troupeau à Hou-Tchen et rentraient chez eux en compagnie d'une caravane de marchands chinois. Nous les invitâmes à prendre du thé et les questionnâmes sur notre chemin : les indications qu'ils nous donnèrent étaient absolument contradictoires avec celles de nos anciens guides; ils ne voulurent point fixer de paye, s'en rapportant à notre générosité.

Ce n'est que vers midi que nos compagnons commencèrent à arriver, les uns après les autres; et tous se dirigèrent directement vers le puits : hommes, chevaux et chameaux se bousculaient dans un désordre qui eut pour résultat que quelques-uns ne purent de toute la journée arriver à boire une gorgée. Le réservoir ne se remplissait que peu à peu et restait vide pour la plupart du temps; deux chameaux succombèrent encore dans la journée, et les soldats en profitèrent pour se faire une provision de viande.

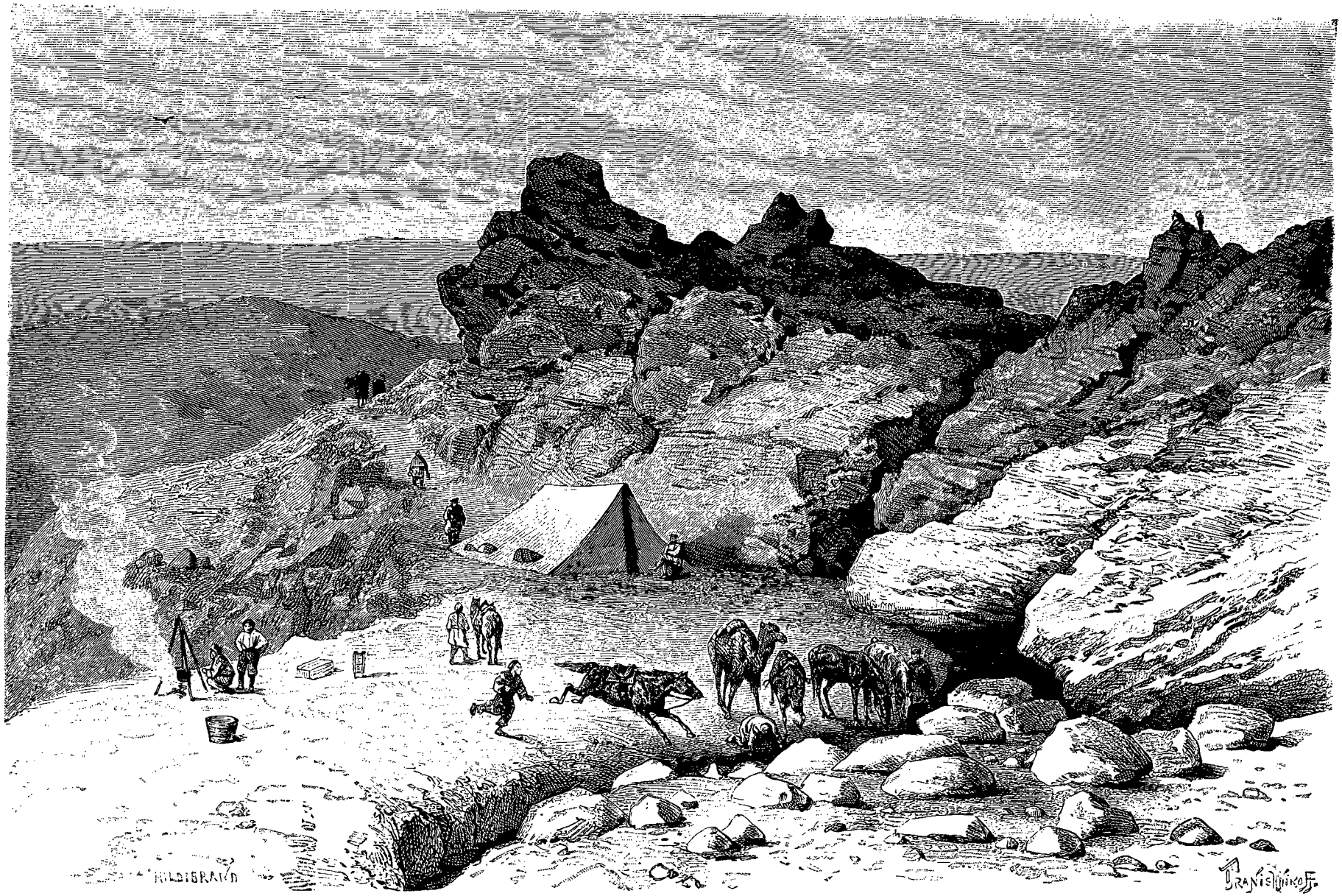
Quand tout le monde se fut installé, nous envoyâmes notre Cosaque auprès de Sosnowsky, pour lui faire part de notre décision; c'est avec une vive inquiétude que nous attendions la résolution du chef. Pour cette fois il changea sa manière d'agir ; au lieu de reproches et d'un ordre de chasser les nouveaux guides, il nous fit transmettre ses remerciements et nous fit avertir en même temps qu'on passerait ici la journée du lendemain 30 septembre.

Ce n'est que le 7 octobre que nous atteignîmes à peine le premier campement d'hiver des Tourgoutes, vingt jours après le départ de Hou-Tchen, vingt jours dans le désert sans avoir rencontré une seule âme vivante.

Les habitants de ce camp paraissaient forts et bien portants ; ils sont de taille moyenne, portent une ou deux tresses, mais laissent repousser leurs cheveux dans la saison d'hiver. Tan-Loe et notre domestique Ma, ne pouvant se faire comprendre, se figurèrent être déjà en Russie. Ils furent fort surpris d'apprendre que les Kalmoucks ou Tourgoutes sont aussi sujets de l'empereur de Chine. Ici, nous congédiâmes nos deux anciens guides les frères Sodmoun et Bahé; on leur donna à chacun quatre roubles et une brique de thé. Ils s'en retournèrent tristement à pied. Pauvres gens! que sont-ils devenus?

Le 10 octobre, nous arrivâmes à l'hivernage nommé Tchagan-Hamyr, connu du Cosaque Stepanow. « Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

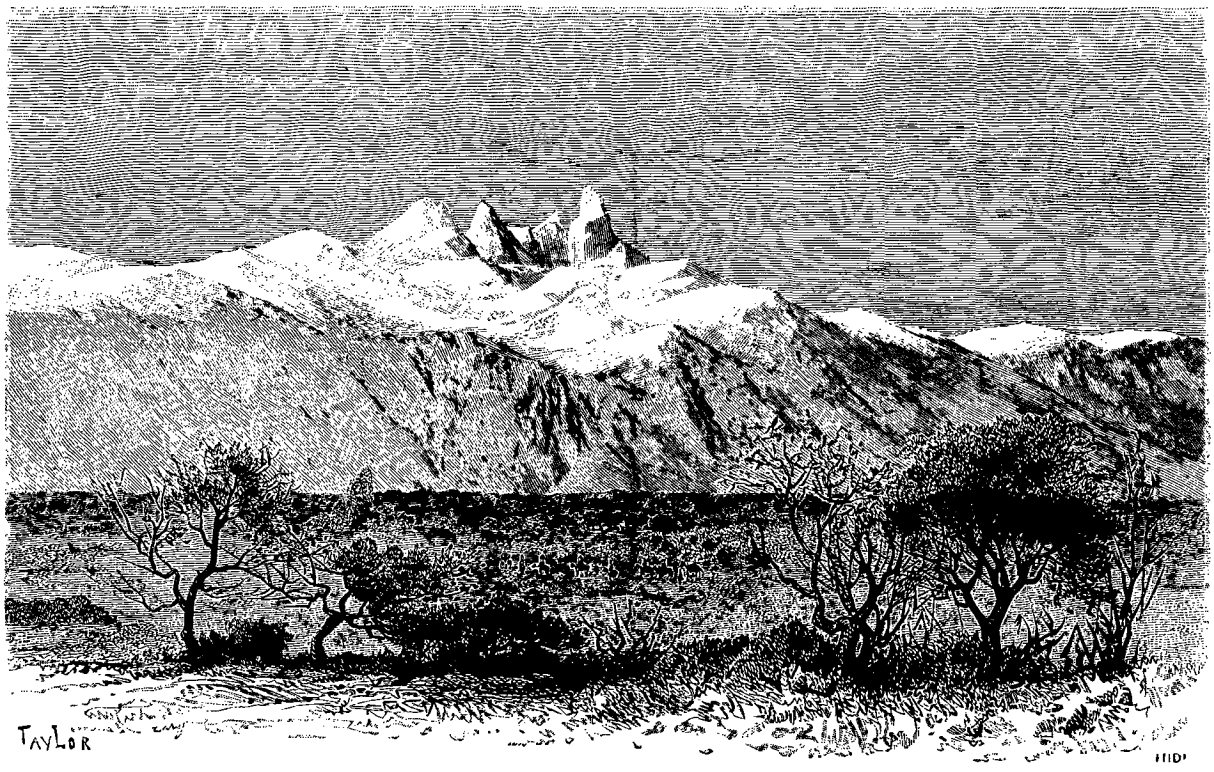


La source Kharmali. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes ici comme chez nous, disait celui-ci, il est inutile de garder plus longtemps les guides. » En effet nos sauveurs furent congédiés; le chef les récompensa généreusement et se chargea dorénavant de nous conduire à travers la contrée, qu'il prétendait connaître comme ses cinq doigts; mais après une heure de chemin il s'égara, et le Cosaque qui le lui fit remarquer reçut une verte réprimande. Par bonheur nous vîmes arriver notre troisième Cosaque Pawlow, expédié de Lan-Tcheou, et un Kirghiz au service de la Russie. Ils nous racontèrent qu'une escorte envoyée à notre rencontre à Bouloun-Tohoï rentra à Zaïssan après nous avoir vainement attendus une semaine et qu'on y était inquiet sur notre sort. Puis ils firent observer au chef qu'il suivait le chemin opposé à celui qu'il fallait prendre.

Nous voici donc au bout de notre voyage. Arrivés le 14 octobre à Zaïssan, nous y séjournâmes huit jours en attendant la possibilité de continuer notre chemin en traîneau. Ces huit jours se passèrent en fêtes et soirées données en notre honneur par les aimables habitants de Zaïssan. Pour nous autres,



Mont Bohda-Oula (voy. p. 123). — Dessin de Taylor.

c'était la fête de l'émancipation des esclaves, Matoussowsky, Andreïewsky, l'auteur et les Cosaques. Zaïssan était pour nous une véritable délivrance....

. . . . . .

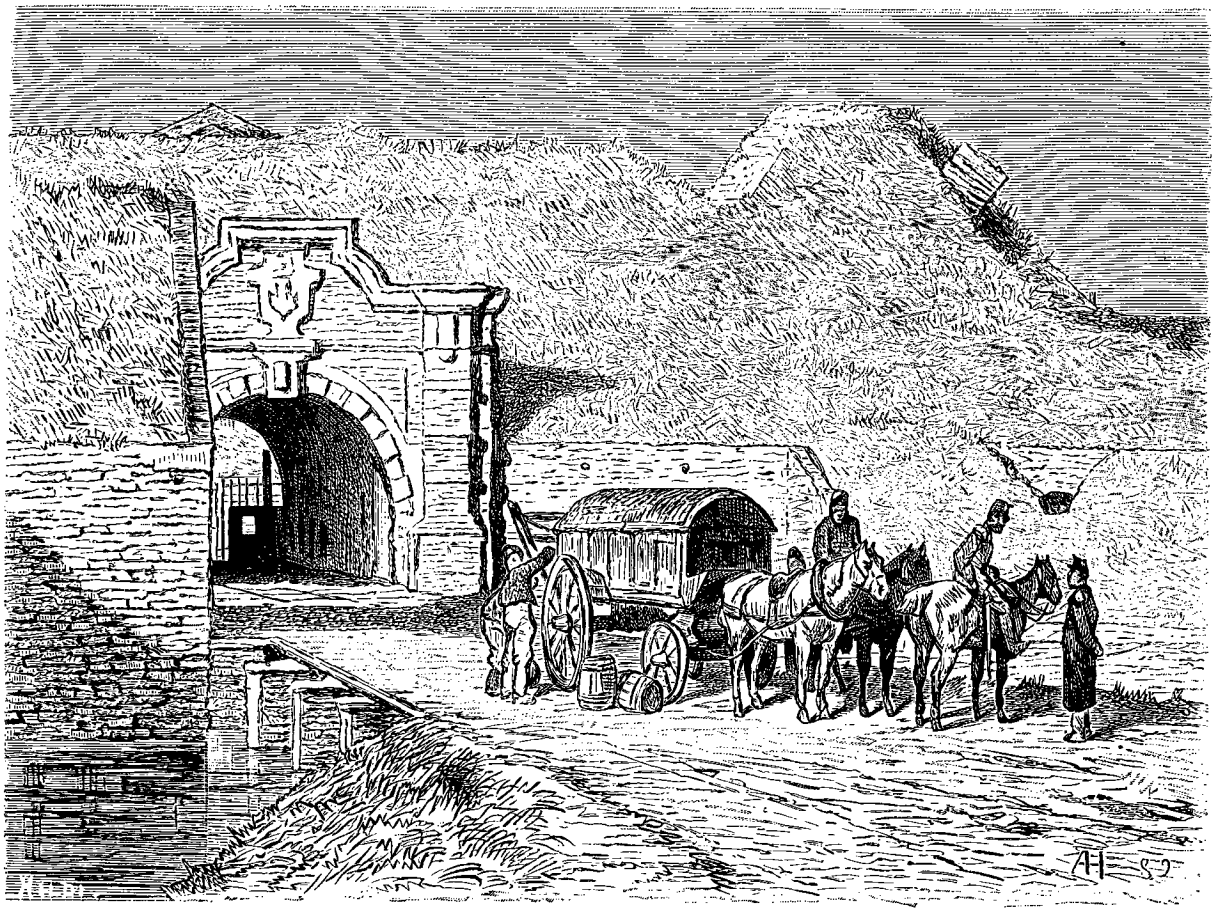
Mes compagnons de voyage se dispersèrent : Tan-Loe, que j'invitais à m'accompagner à Pétersbourg, effrayé par les neiges et les ouragans, préféra retourner chez lui et partit avec notre dernière escorte; il en fut de même de notre domestique Ma. Transparent fut emmené par le Cosaque Smokotnine, qui l'adopta; les deux autres Cosaques rentrèrent également dans leurs foyers. J'appris plus tard que le « représentant d'une maison sérieuse de commerce », le vieillard Siuï, était parti pour Kiachta. Les membres officiels de l'expédition se réunirent à Pétersbourg pour rendre compte de leur mission.

P. PIASSETZKY.

Traduction de M. Kuscinski.

ERRATUM. — A la fin de la note qui précède la première page de ce récit, on a imprimé, dans quelques exemplaires, *mers* au lieu de *mœurs*. — Page 93, au lieu de : En sortant de table, lire : Avant de se mettre à table.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les portes de Berchem : Entrée des fortifications. Soldats du train. (voy. p. 130). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Abords de la ville. — Les fortifications. — Aspect général d'Anvers. — Impressions et souvenirs personnels.

Le train qui va de Malines à Anvers longe des hameaux, des cultures, une terre merveilleusement fécondée par le travail du paysan. Çà et là l'eau d'un fossé reluit au soleil, une bastide rustique s'entoure d'un parc, une file de grands arbres suit les sinuosités d'une chaussée. Et partout, l'activité silencieuse des campagnes, les chevaux labourant en automne, les femmes fauchant en été, les hommes répandant les fumiers en hiver. Aux relais, apparaissent derrière les barrières des faces placides où roulent des yeux somnolents et doux, des épaules robustes couvertes du sarrau bleu reluisant, des cabriolets poudreux qui stoppent en attendant que le train soit passé. Point d'industries : la préoccupation constante est la glèbe; on vit et meurt dans ses sillons. La terre ainsi aimée paye largement l'agriculteur. Dès avril, elle se pare de floraisons grasses qui, s'étendant de proche en proche, finissent par couvrir tout le pays d'une clarté émaillée de bouquets. Non loin de Vieux-Dieu, première station militaire sur la ligne, d'interminables talus gazonnés s'enflambent à chaque printemps d'une prodigieuse traînée lactée; on dirait qu'il y neige des pâquerettes; et cet éclat magnifique est répercuté au loin par l'étincellement des prairies.

Inopinément des sonneries de clairons s'entendent à travers les souffles ralentis de la machine : on s'ar-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rête, et les yeux se portent sur les anguleux profils des buttes de terre taillées à angle droit, le long des fossés des fortifications. A la paix profonde des campagnes succèdent le va-et-vient des soldats, le roulement des caissons, le train d'un appareil guerrier, et le pantalon blanc du piou-piou en corvée remplace, dans le paysage, la culotte en *pilou* éraillé du laboureur. Nous sommes entrés dans la zone des installations organisées pour la défense du pays. A Berchem, de hautes portes monumentales surmontées de colosses en fonte ont quelque chose de menaçant, comme la barrière qu'un petit peuple vaillant oppose aux envahissements du dehors (voy. p. 129).

Bientôt Anvers se dessine à l'horizon; des tours, des pignons, une masse compacte de maisons s'estompent dans la perspective; le train traverse un pâté de constructions faubouriennes, coupées de rues au bout desquelles on aperçoit les verdures du Parc; et une nuée de commissionnaires et de cochers insinuants vous annonce tout à coup que vous êtes arrivé.

Dès l'abord, on se sent en présence d'une grande ville; la circulation s'active autour de la gare, se fait pressante dans les rues, déborde dans les tavernes avoisinantes, dont les tables, en été, empiètent sur le pavé, et, gagnant par les nouvelles artères le cœur de la cité, se répand vers les entrepôts, les bureaux, la Bourse, les centres d'affaires et de transactions. Un bien-être solide se remarque dans l'air des visages, la belle apparence calme des maisons, les grandes percées nouvellement ouvertes et bordées d'édifices somptueux, le train pressé et bruyant de la vie extérieure. A peine débarqué, on entrevoit au passage des théâtres, des hôtels richement décorés, de grands candélabres ornementés, des statues en marbre et en bronze, une sorte d'animation de la pierre en rapport avec de hautes fortunes et des goûts luxueux. On n'a point encore touché le port, cette ouverture prodigieuse sur la mer et les grands appareillages, que déjà la métropole commerciale se fait sentir à l'oscillation d'une foule cosmopolite courant aux affaires du pas diligent d'individus pour qui les minutes sont de l'or. Partout les écussons accrochés aux balcons signalent les consulats; une forêt de hampes déborde sur les trottoirs, toutes prêtes pour y suspendre les pavillons; et les grandes plaques de cuivre, les enseignes bariolées, l'étalage des firmes laissent deviner des magasins emplis d'ouvriers, des cours où se chargent les camions par centaines, des bureaux fourmillant de commis. Observez cependant les allées et venues de ce monde en travail : la fièvre n'est qu'apparente; une activité régulière, mesurée, disciplinée, rythme les gestes et la démarche; l'habitude des grosses entreprises où chacun risque à tout bout de champ son avoir, une longue tradition de négoce et de spéculation maintiennent l'affairement général dans un calme relatif; on comprend qu'avec de tels hommes les pertes et les gains sont prévus, que rien n'est laissé à l'aventure, et qu'ils sauront réparer laborieusement les brèches faites à leurs fortunes, si la chance tourne contre eux.

Le souvenir de mon premier séjour à Anvers remonte à une époque déjà lointaine. J'étais allé retrouver un ami, soumis aux dures épreuves du concours en loge; il était peintre et convoitait le prix de Rome. La ville de Rubens et de Van Dyck a gardé, en effet, les privilèges de son ancienne gloire : son Académie des beaux-arts est demeurée le boulevard de la tradition des maîtres; et c'est chez elle encore que se cueille le vert rameau. Une auberge, sise au Marché au Lait, avait, en ce temps, pour hôtes principaux, outre la petite bourgeoisie de province et les porte-marottes de banlieue, des jeunes gens turbulents et bavards, en qui les cheveux ébouriffés, les moustaches effilées et les longues barbes hirsutes eussent suffi à faire reconnaître des peintres et des sculpteurs. On vivait là à bon compte. Au rez-de-chaussée s'étendait la salle à manger, une chambre sombre et basse, à papier de tenture ramagé sur lequel se détachaient, dans des cadres d'or tachés par les mouches, des paysages d'un vert cru, généralement des prairies étoffées de moutons frisottés et blancs, des ponts rustiques par-dessus des torrents, des chaumières décentes au seuil desquelles picoraient des poules. J'ai passé de bons instants dans le voisinage de ces peintures étonnantes; les heures du midi et du soir nous trouvaient réunis autour de la longue table commune, nantie d'énormes quartiers de viande et présidée par le maître de la maison, qui gravement dépeçait les gigots et les rosbifs en tranches roses, tandis que les femmes passaient les portions à la ronde. Par l'entre-bâillement des portes, nous arrivait l'odeur de la tabagie, avec la voix haute des buveurs. Dans l'escalier, des canaris chantaient.

La nuit venue, après une promenade au port, où, attablés dans un cabaret, nous arrosions de bière d'orge trois sous de crabes et de crevettes, nous revenions à notre hôtellerie par les rues enténébrées, le long des maisons endormies aux fenêtres desquelles les lampes achevaient de mourir; et ce retour, sous le bleu des étoiles, dans le silence de minuit tombé du haut des vieux pignons et nous berçant mieux qu'une musique, avait une douceur grisante, comme si nous eussions marché dans un songe. L'obscurité se peuplait alors autour de nous des visions du passé; il nous semblait voir circuler dans l'ombre les visages sévères et charmants des grands peintres, comme nous-mêmes rentrant le soir chez eux, après une ripaille d'auberge ou un festoiement praticien; et des mots d'amour, un baiser jeté du bout des doigts, un nom prononcé dans le vent accompagnaient leurs pas décroissant au loin. A chaque instant, un souvenir de cette époque brillante se levait devant nous : ici, le toit tailladé en dents de scie qui avait abrité le bel adolescent Antoine Van Dyck; là, les portiques majestueux sous lesquels avait passé le triomphant Rubens; ailleurs, les demeures, aujourd'hui vermoulues, où vivait la fleur et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la gloire de l'art, ces palais princiers, du haut en bas garnis d'étoffes rares et de meubles précieux, dont les escaliers étaient montés par les Jordaens, les de Crayer, les Van Thulden. Notre imagination, surchauffée par la contemplation des toiles célèbres dans les églises et les musées, ne pouvait plus se détacher des temps qui les avaient vues se produire; elle se traînait dans le sillon qu'elles avaient ouvert devant nous, et notre nuit en était profondément troublée.

Il me fut impossible, pour ma part, de trouver le sommeil pendant les trois premiers jours que je passai sous l'excitation de ce milieu extraordinaire. Les grands voiliers du port, filant dans un air chargé de vapeurs et de fumées, les statues plantées sur les places publiques, les chapelles peuplées par le génie des peintres, cette traînée de chefs-d'œuvre qui part du musée, va à Notre-Dame, s'étale à Saint-Jacques, s'étend à Saint-Paul et court d'église en église, constellant partout les murs et rejaillissant jusque dans les maisons des particuliers, avaient laissé en moi un éblouissement. Je revivais par la pensée cette époque lointaine de grandeur et de fécondité intellectuelles; je me voyais transporté dans des splendeurs de palais, parmi des existences royales, un train de cour où trônaient des peintres, des musiciens, des sculpteurs; le faste des familles se traduisait au dehors par des cortèges empanachés; les joyeuses entrées faisaient lever des arcs de triomphe au carrefour des rues; et l'esprit allant toujours, j'oubliais l'histoire, le féroce Alvarès de Tolède, la saignée terrible pratiquée par lui dans les provinces flamandes, pour ne plus me souvenir que du brillant mensonge des apothéoses échafaudées par les magiciens du pinceau. De quart d'heure en quart d'heure, le carillon de la cathédrale égrenait son chapelet de notes sautillantes; leurs vibrations se répercutaient dans la ville muette, s'éteignant, se réveillant, cognant par moments mes vitres comme les tintements d'un rire moqueur, et d'autres fois s'alanguissant dans des points d'orgue, un murmure de soupirs, quelque chose du vibrant silence qui suit un chant expiré; et, tandis que ce ruissellement de petites voix cristallines s'épanchait dans la nuit de mon alcôve, ma rêverie prenait corps dans une de ces luxueuses ordonnances, comme Rubens aimait à en retracer. Les seigneurs et les dames du temps se pressaient dans son atelier, magnifiques, aimables, souriant au caprice du maître qui les groupait pêle-mêle avec les portefaix, les hercules de foire, les marins du port, tous merveilleux de force et d'audace; et les pourpoints s'allongeaient en grands manteaux flottant sur des torses rudes de Christs; toute la grâce et la puissance du temps se métamorphosaient sous les pinceaux en belle matière vivante que rehaussait l'éclat des lampes, des pierreries et des ors, dans le scintillement chaud des pénombres. La sève et le sang des Flandres coulaient à longs flots sous les cinabres dont rougeoyaient les fonds; un éclaboussement de torchères allumées tombait sur les chairs, enflammait les satins, traînait sur les tentures; les voûtes s'élargissaient sur des perspectives de ciel; des floraisons étincelantes montaient du sol, croulaient de la nue, s'essaimaient à travers l'atmosphère; et l'on entendait partir des recoins, de dessous les draperies et jusque des profondeurs de l'azur, des sons d'instruments qui déliaient les gestes, réglaient les attitudes et cadençaient les mouvements.

Ces visions me poursuivaient jusqu'au chant du coq; et le lendemain, tandis que j'errais à travers les musées, les œuvres sur lesquelles s'arrêtaient mes yeux en recomposaient les caprices.

Grandeur, décadence et renaissance d'Anvers. — Le négociant au travail et au repos. — Les théâtres. — Le café-concert. — La musique de chambre. — Diverses classes d'Anversois correspondant à des quartiers divers de la ville. — Le quartier Saint-André. — La ruelle du Livre. — La foire aux *speculatie*. — Les démolitions : la porte Royale ou de l'Escaut, le Marché aux Poissons et les vestiges du premier fort d'Anvers. — La légende de Salvius Brabo et du géant Antigon. — Origine et armoiries d'Anvers. — *Handwerpen!* — Le *Steen* de l'inquisition. — La Halle des Bouchers. — Le Guignol anversois. — L'hôtel de ville. — La maison Hanséatique. — La maison de Hesse. — La Maison hydraulique et Gilbert van Schombeke.

Il est des villes privilégiées entre toutes, qui, semblables à l'oiseau fabuleux, renaissent de leurs cendres. Telle est Anvers. Héritière au quinzième siècle de la prospérité de Bruges, elle arrive à l'apogée de sa splendeur commerciale à l'époque de la réforme; les guerres de religion, les proscriptions du duc d'Albe, les sièges qu'elle soutient contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, les traités européens qui sacrifient son port, les changements de joug qu'elle subit la dépeuplent et la ruinent ensuite, jusqu'au moment où la conquête la jette aux mains de Bonaparte.

Avec cette sûreté de coup d'œil que ses thuriféraires comparaient au regard de l'aigle, le grand batailleur, qui savait être aussi à l'occasion un grand économiste, comprend aussitôt le parti qu'on peut tirer de sa situation topographique, de son fleuve, merveilleux instrument de stratégie, de son port, le plus sûr du monde. Si on l'a condamné à mort, c'est parce que toutes les puissances convoitaient ce riche morceau : ne pouvant se le partager, elles ont préféré qu'aucune d'elles ne jouît de sa possession. Mais Napoléon, qui n'a ni les scrupules ni les craintes des potentats de la paix de Munster et de Nimègue, décide que le moment est venu de rendre à la métropole en décadence son ancienne importance. Anvers voit alors s'élever ses premières installations maritimes modernes, celles-là mêmes qui furent étendues plus tard par les rois belges Léopold Ier et Léopold II, après avoir été négligées sous la possession hollandaise pour ne point porter ombrage à Amsterdam, sa rivale.

Depuis ce temps, la prospérité est revenue et chaque année elle augmente. Tandis que Bruges n'a plus gardé de son ancienne opulence que des monuments admirables où sa gloire se survit, son héritière, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut d'abord son émule, s'est si bien relevée de ses désastres, qu'à l'heure qu'il est sa population dépasse de près de dix mille habitants celle de la capitale.

C'est actuellement la grande ruche où s'opèrent les trafics internationaux, où s'accumulent les fortunes particulières, où s'alimente la richesse publique ; les millions s'y enfournent journellement au creuset des affaires ; elle est un des foyers les plus puissants de la prospérité nationale, et son activité n'a de comparable que celle des plus vastes ports de l'Europe. D'un bout à l'autre de l'année, les vaisseaux de l'étranger abondent par centaines dans ses eaux et tous les pavillons du monde flottent à leurs mâts ; ses quais incessamment s'encombrent des ballots que les Indes, les deux Amériques, les Iles lui envoient, et elle n'a point assez de ses docks pour recevoir les cargaisons qui lui viennent de partout. Chaque vague de son fleuve roule de l'or, sous les espèces des produits variés qu'enfante la terre ou qu'engendre le travail des hommes ; et régulièrement, d'un effort sans hâte et sans trêve, elle fait au soleil sa grosse besogne d'ouvrière qui ne connaît pas la lassitude. Parcourez ses rues, vous y verrez se confondre les types les plus dissemblables : le Russe à l'œil gris, à la barbe longue, aux membres courts et trapus, l'Anglais se dandinant sur ses hanches, avec le flegme des gens de sa race, l'Éthiopien basané, le Nègre couleur de vieux bronze, le Hollandais fumé comme un saumon, l'Italien saccadé et nerveux, l'Espagnol toujours prêt à jouer du couteau, le Norvégien reflétant dans ses vagues prunelles l'eau dormante de ses lacs, le Français agile et bondissant, l'Américain largement planté sur ses pieds et trahissant par tous les pores l'enfant d'une terre libre. Toute cette foule, trempée de senteurs marines, promène dans la ville ses vareuses bigarrées, ayant dans l'œil la nostalgie des grands voyages, population fluctuante, amalgamée, furtive, qui se mêle à la race commerçante du terroir.

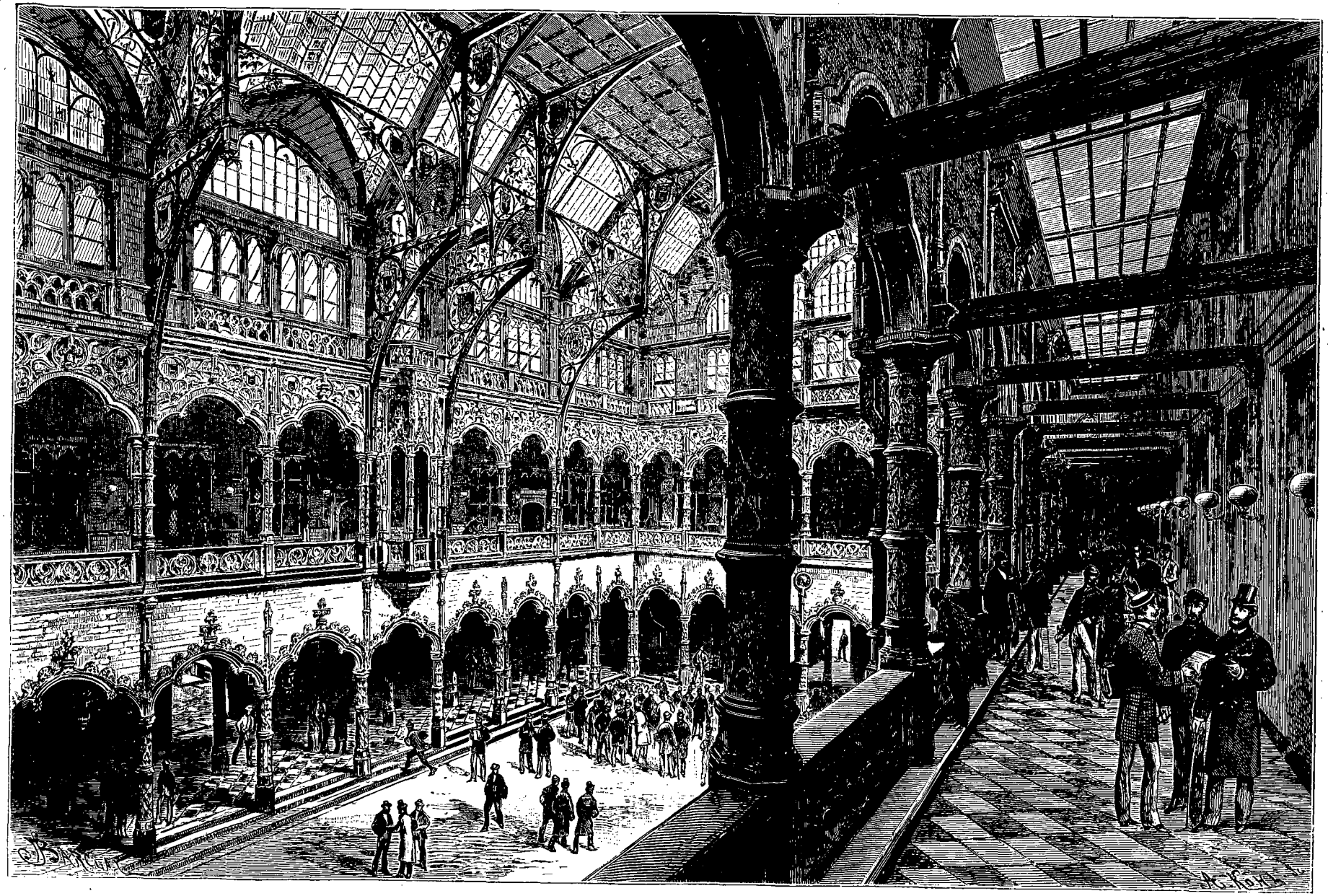
Dès les premières heures de jour, la cité présente une animation de fourmilière, toutes les rues remplies d'allées et venues affairées, les longs haquets broyant les pavés sous leurs énormes roues, un peuple d'êtres poudreux et hâlés circulant sous des fardeaux. Les commis penchés sur leurs bureaux font grincer leurs plumes ; un bruit de forge sort des magasins ; les entrepôts se vident et se comblent ; principalement le long des quais, sur le fleuve, dans les docks et les bassins, la vie se fait intense, gronde, halète, d'un ahan perpétuel qui crie sous le ciel, mêlé au beuglement des machines et au clapotement des eaux.

Jusqu'au soir l'Anversois est l'homme des affaires et de l'argent. Si vous le rencontrez dans la matinée, il vous bousculera sans vous regarder, vous donnera le bonjour d'un air sec, en dérobant sa main. Il ne connaît point d'amis avant l'heure de dîner, divise l'humanité en acheteurs et en vendeurs, ne considère plus les choses qu'au point de vue de l'offre et de la demande. Une demi-heure de répit à midi pour déjeuner, un quart d'heure de grâce après les transactions de la Bourse, voilà tout ce qu'il ose distraire de ses heures de travail. Toute la vie du jour converge au merveilleux palais qu'il s'est construit au cœur de la cité, comme la glorification de ses activités. Là, sous ces voûtes magnifiquement décorées auxquelles s'attachent les puissantes nervures du fer contourné en arc et jaillissant en colonnes, dans le cadre splendide d'un Hall gothique distribué selon les nécessités modernes, il se sent maître et roi ; il n'a qu'un pas à faire pour communiquer avec les deux Amériques ; le télégraphe incessamment lui apporte des nouvelles de toutes les contrées de la terre ; des flottes de navires n'attendent qu'un signe de lui pour appareiller. Le puissant organisme commercial de la métropole se résume véritablement, en ce moment, dans ce gros homme bruyant et affairé qui court, les mains ouvertes devant lui, comme un conquérant. Le port et sa prodigieuse agitation se répercutent dans les battements de son cœur ; il souffle avec les poumons de ses machines, respire par les tubes de ses steamboats, va et vient dans cette multitude qui gronde autour de lui, en proie à toutes les frénésies de l'argent, comme un capitaine sur le pont d'un navire.

Ce n'est qu'à six heures et parfois même plus tard qu'il redevient l'homme de la famille, de la société, d'un autre commerce que celui de Mercure. Le soir, il reprendra autant qu'il lui sera possible les manières du gentleman, que des rapports continuels avec de grossiers capitaines de navires, des portefaix indociles, des charretiers négligents lui ont fait perdre pendant la journée. Il abandonnera alors le ton du commandement, la parole brusque, l'air distant qu'il se croit obligé de garder devant sa légion de commis. Dans la tiédeur du milieu familial, près des têtes blondes et brunes dont les boucles s'allument aux reflets des bougies, son front se déridera, ses sourcils contractés se détendront, et, comme un homme qui se réveille après un rêve pénible, il mettra une bonne grâce souriante à caresser ses enfants.

Tout ce qui l'entoure chez lui est bien fait d'ailleurs pour le distraire de ses préoccupations habituelles. Cet homme d'argent qui a déjeuné en barbare expéditif d'un plat du jour et d'une lourde pinte d'ale, dans une taverne aux relents rances, entre des coulissiers et des agents de change glapissant des chiffres, dîne maintenant en gourmet, procède lentement, se délecte, hume le bouquet d'un Château bordelais dans un verre ciselé, prend le temps de s'essuyer la bouche pour dire des choses aimables aux siens, s'informer de leurs bobos, plaisanter, s'intéresser à des colifichets, à des potins de femmes ; et par moments renversé dans sa chaise à haut dossier taillée sur le modèle de celles du vieux temps, les yeux à demi clos, comme en une sorte de béatitude de gourmet dilettante, il contemple un Téniers, un Ostade, un Ruys-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la Bourse d'Anvers. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

daël, suspendus à la paroi devant lui et dont les tons mordorés de soleil couché se détachent sur les lambris de l'appartement.

S'il a des convives, le patricien déploiera un entrain surprenant pour égayer la table; lui qui, sans trop se fâcher, se laisse traiter de ladre et qui chicane de pauvres diables pour les plumes, l'encre, le papier qu'ils consomment à son service, il ouvre sa cave à larges battants, dévalise les bons coins, vous tiendra des heures à table et payera parfois à son cordon bleu des appointements qu'il refuse à un correspondant pour les langues étrangères.

Après le dîner, on se rend au théâtre; tout du moins on y conduit sa femme et sa fille, si celle-ci a déjà fait son « entrée dans le monde ». Le théâtre, c'est l'endroit où l'on joue l'opéra. On dit le « théâtre », parce que le monde « comme il faut » ne compte pas pour tel la scène flamande abandonnée au peuple, à la petite bourgeoisie et à un groupe d'artistes et de littérateurs amis de la langue crue des ancêtres.

En réalité, pour une ville de l'importance d'Anvers, qui aime la féerie, les pompes décoratives, les parades, se pique de dilettantisme musical et a fourni des compositeurs d'élite à la Belgique, le théâtre est peu fréquenté. On peut expliquer cette indifférence par la concurrence que font à l'Opéra les nombreuses sociétés privées et les réunions particulières où l'on exécute de bonne musique de chambre. Les idolâtres de Beethoven, de Mozart, de Haydn ont ici l'embarras du choix. Chaque soir ils sont invités chez l'un ou l'autre marchand qui les régale de quatuors et de quintettes, et l'importance croissante de la colonie allemande dans la ville tend à répandre de plus en plus le goût de concerts intimes.

La jeunesse dorée, elle, est attirée par les salles de cafés-concerts établis principalement dans la banlieue, « à l'instar de Paris », et où l'on chante les « scies » qui ont fait trois mois auparavant les délices des habitués de l'Horloge et des Ambassadeurs. Il n'est pas rare, au surplus, que le gros négociant lui-même, le gentleman dont je parlais tout à l'heure, après avoir conduit sa famille jusqu'à sa loge, brûle la politesse à Rossini et à Meyerbeer pour les cumulets et les sauts périlleux de quelque compagnie de trapézistes, et aille au prochain Eldorado accompagner du bout des lèvres, en battant la mesure, les gaudrioles débitées par un quart de chanteuse, étalée dans des falbalas pailletés.

Le goût de la distraction existe, en effet, dans toutes les classes, mais plus particulièrement encore chez les hommes d'affaires, si rares que soient leurs loisirs. Sans le négociant, le théâtre resterait vide, les sociétés chômeraient, les étalagistes demeureraient les bras croisés devant des rayons encombrés. C'est le « monde du négoce » qui donne à dîner, organise les sauteries, prend l'initiative des grandes solennités artistiques, imprime partout à la vie l'impulsion.

Ici se place une constatation : les rangs de cette grande société anversoise organisée pour le travail et le plaisir sont divisés par de véritables murailles chinoises de préjugés et de traditions. La ville elle-même d'ailleurs est complice de ces distinctions, et on peut faire une étude bien curieuse sur la population rien qu'à se promener dans les divers quartiers où elle est répartie.

Les marchands, suivant la nature de leurs affaires, ont leurs bureaux et leurs magasins le long du fleuve, à proximité des bassins ou aux environs de la Bourse, et habitent les quartiers nouveaux, les avenues dites « boulevards » près du parc et des faubourgs. Le noble, lorsqu'il ne vit pas hiver et été sur ses terres de la Campine ou des Polders, se retire dans un de ces froids hôtels patrimoniaux, fermés et muets comme un cloître, qui bordent la rue de l'Hôpital, la place de Meir, la rue Neuve, la rue Saint-Paul, etc. Les descendants des vieilles familles bourgeoises se claquemurent, d'autre part, dans les rues étroites et sinueuses du centre de la ville, principalement du côté de l'ancienne église des Jésuites. Les petits détaillants ouvrent leurs boutiques et leurs débits de toute sorte le long de cette artère qui part du Marché aux Œufs pour aboutir à la plaine Falcon, tandis que leurs concurrents plus ambitieux installent des magasins et des bazars copiés sur ceux des capitales dans la rue des Tanneurs, au rempart Sainte-Catherine et au Marché aux Souliers. Enfin, les quartiers Saint-André, Saint-Amand, du Stuyvenberg, du Scheleke, et les ruelles des centres bourgeois ou aristocratiques, telles que le *Zwanegang*, cette fameuse allée du Cygne, dérobée au plein cœur de la ville riche, avec ses amas de charrettes, le timon en l'air, parmi lesquelles grouille une population de marchandes d'oranges, de moules et de crevettes, le regard hardi, le geste cynique, sont occupés par la population ouvrière. Quant aux marins, aux bateliers, aux portefaix, aux gens qui vivent exclusivement du fleuve et que leurs occupations retiennent près de l'eau, *aan t'water*, ils ont choisi la partie la plus ancienne de la métropole, se tassent dans le labyrinthe de pittoresques venelles entrelacées aux abords du Marché aux Poissons, sur l'emplacement du *Burg*, la première forteresse d'Anvers et le berceau de la cité, ou bien encore débordent dans l'enchevêtrement de boyaux et de culs-de-sac qui enclavent les canaux réservés au batelage. De toute cette tassée humaine sort une haute rumeur de vie qui, le matin, s'accroît de l'activité des différents marchés, où les paysannes de la Campine et du Polder, coiffées de grands bonnets à barbes flottantes, viennent vendre les laitages et les légumes (voy. p. 137).

Parmi les réceptacles habités presque exclusivement par le peuple, le quartier Saint-André montrait autrefois le plus d'animation. Il était traversé par une rue longue et étroite, dénommée rue du Livre, par corruption de traduction de son nom flamand[1], mais connue

1. La ruelle du Livre devrait s'appeler ruelle Boc, de Vanden Boc, et non de Book (livre).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le peuple sous le nom significatif de *Luizen merkt* (Marché aux Poux). De cette artère s'étendait, à droite vers l'Escaut et à gauche vers la ville, un réseau de ruelles et d'impasses, suant l'humidité et le miasme, au bord desquelles, rongées de lèpres, les plâtras écroulés, les portes vermoulues, se massaient de hautes façades de bois, noircies et comme calcinées, se rétrécissant à partir du second étage en un pignon à escaliers, et la plupart du temps recevant les eaux du ciel à travers leurs carcasses disjointes, dont les ais ressemblaient aux vertèbres de quelque énorme squale. Certains « enfers » de Londres et de Manchester donneraient seuls une idée des fournées humaines entassées là, de ces flopées d'enfants et de commères jouant dans les boues de l'égout, de ces grappes de faquins arrêtés à l'angle des rues, les mains dans les poches, l'œil provocateur, la face narquoise, de ces bandes de filles impudentes, courant nu-tête, aux plaisanteries cyniques et brutales de leurs adorateurs en sarraux.

Avec ses maisons déchiquetées, ses pignons dentelés, sa patine de crasse et de misère, sa rude population de laborieux et de faméliques, ce quartier ménageait des ressources abondantes aux artistes. Des types merveilleux y promenaient leur crânerie picaresque, sous d'épaisses crinières à reflets bleus, trahissant une origine semi-espagnole. On était étonné lorsque partaient de la bouche d'une fillette rappelant certains portraits de Murillo de grossières injures proférées avec un accent rogomme, dans le patois traînard et canaille de l'endroit. Assise en plein vent près de sa brouette, cette marchande de pommes rances, d'âcres saucissons et de *mastelles* desséchées, aurait pu vendre sur les bords du Xénil, une fleur rouge de cassis dans les cheveux, les oranges savoureuses et les limons parfumés. Peut-être même cette noiraude aurait-elle eu, à la cour de Madrid, un tabouret au pied du trône. Je ne plaisante pas. Certains des habitants du quartier Saint-André ou des autres centres ouvriers d'Anvers ont non seulement gardé le type espagnol, mais même des noms castillans, souvent retentissants dans l'histoire de l'Ibérie. On m'a cité le cas d'une marchande de légumes, veuve et mère de dix enfants, la femme *Armiroto*, du nom de ce marquis Armiroto qui fut un des seigneurs de la suite du duc d'Albe. Sa descendante, indifférente à cette haute origine, brouette aujourd'hui des choux par les rues, et l'on a irrévérencieusement dénaturé sa fière hérédité par un sobriquet ridicule : *Arme Rotte* (pauvre pourrie).



Le *Zwanegang* (allée du Cygne). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

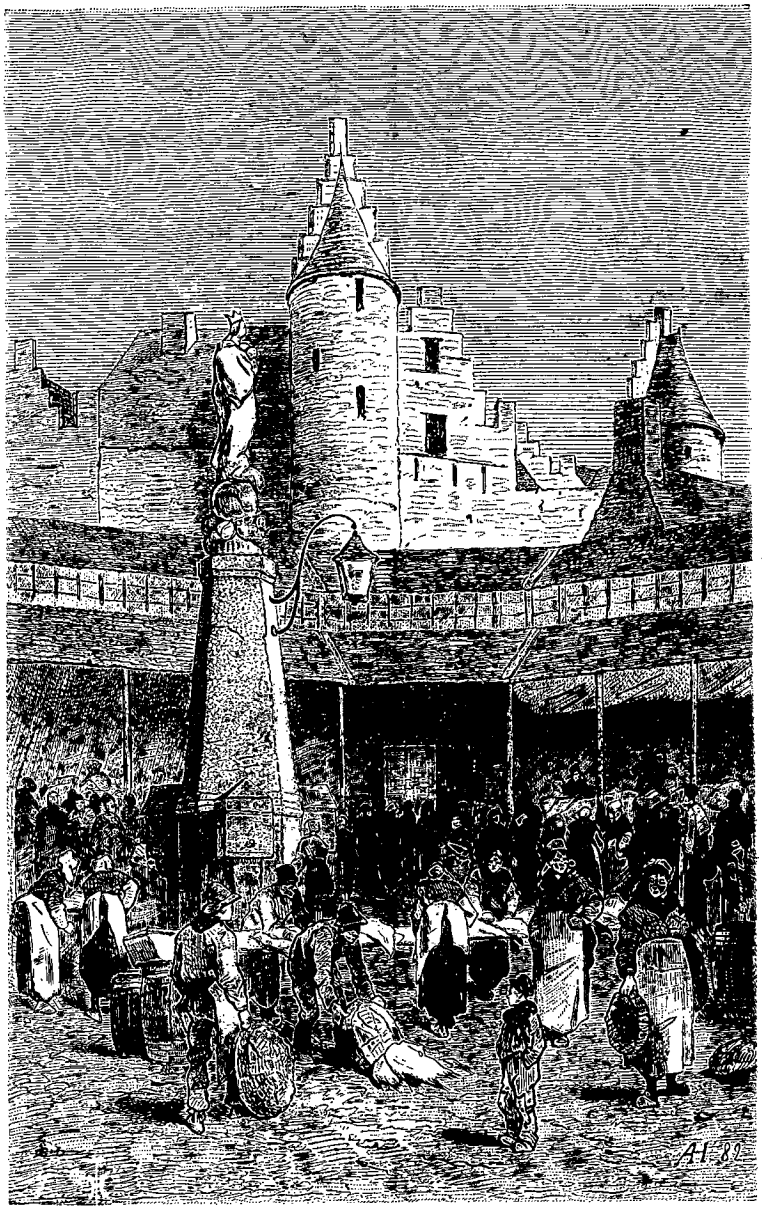
Des considérations d'un ordre supérieur ont déterminé la démolition de cette grouillante cour des miracles où les ravages, en temps d'épidémie, se chiffraient dans des proportions effrayantes. Certes, les vieux pignons se recommandaient aux amis du pittoresque par leurs silhouettes tailladées, d'un découpage archaïque qui seyait bien au cadre du vieil Anvers, et les singuliers habitants qui, du haut en bas, y fourmillaient dans l'ordure et la vermine, avaient à travers leur abjection des beautés farouches qui tranchaient sur la banalité des milieux bourgeois; mais cette poésie devenait une ironie cruelle lorsqu'on pénétrait dans des sentines où souvent un ménage d'ouvriers, ne comprenant pas moins de douze individus, n'avait qu'une seule chambre pour logis.

Aujourd'hui, la transformation de ces quartiers pestilents et sombres est achevée; une voie magnifique, bordée de constructions monumentales, remplace sous le nom de rue Nationale l'immonde *Luizen merkt* et ses ramifications. Plus rien n'y est demeuré de la po-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pulation d'autrefois; les êtres ont disparu en même temps que les choses, et l'air, la lumière, les exhalaisons saines des eaux pluviales coulent à larges flots dans des percées spacieuses, là où pullulait une humanité vicieuse et gangrenée de maux sans nombre.

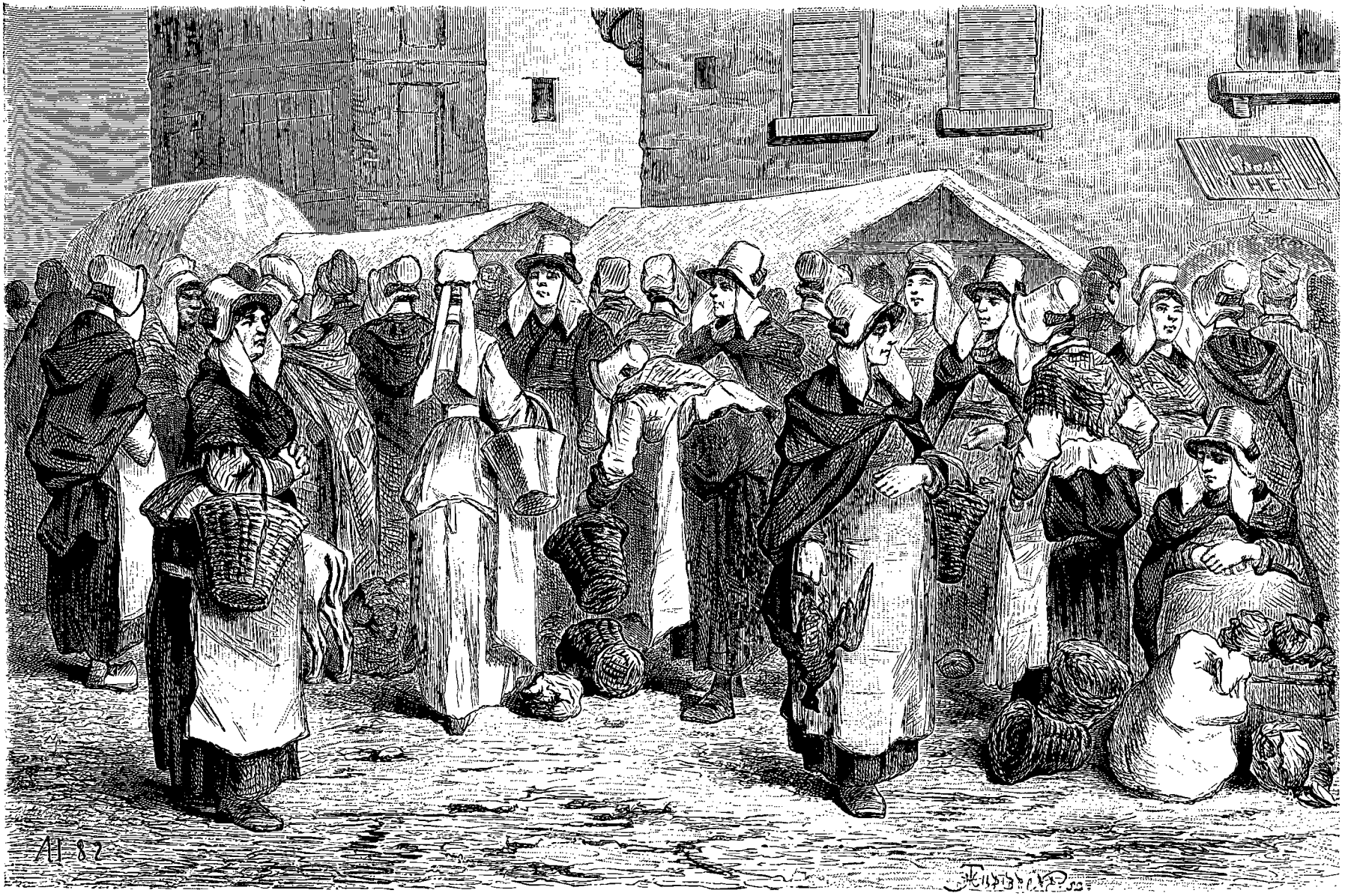
La dernière fois que je vis la ruelle du Livre dans l'intégrité de sa physionomie originale, ce fut un soir, la veille de la mi-carême. On m'avait parlé de la foire au plaisir qui se tenait à cette occasion dans ce quartier déshérité. Je n'oublierai jamais le spectacle auquel j'assistai : sur les trottoirs, des deux côtés de la voie déjà trop étroite en temps ordinaire, des échoppes couvertes de toile à voile s'adossaient aux maisons. On y débitait les comestibles en honneur dans ces parages, les boules de pâte au saindoux et à l'huile (*smoutebollen*), les pains d'épices, les harengs frits, les beignets aux pommes, les saucissons de viande de cheval, les crevettes, les moules, les sucres rouges, les jus de réglisse que les gamins secouent dans une bouteille remplie d'eau pour les faire fondre, les *affaires*, sorte de caramel au sirop enveloppé en cône allongé dans un long papier dont les gavroches ne sont pas moins friands et qu'ils sucent en s'en barbouillant les joues. Les poêles rissolant sur les réchauds envoyaient dans l'air piquant de février des senteurs affadissantes d'huile de poisson. De pâles quinquets éclairaient les étalages derrière lesquels trônaient sur un escabeau des vendeuses trognonnantes, échappées de quelque *Tentation de saint Antoine* de Téniers. Ailleurs, des torches fixées sur des comptoirs à ciel ouvert mêlaient leur fumée noire au brouillard des victuailles et incendiaient à leurs rougeoiements intermittents les hautes façades trois fois séculaires de la rue. Une foule énorme d'indigènes, de riverains du Marché, renforcés par les habitants des régions congénères, circulait en marchant, riant, se bousculant, s'allongeant des bourrades, les filles lutinées par les hommes, les hommes giflés par les filles. Partout, les fenêtres des cabarets ardaient, laissant voir, à travers les vitres graisseuses, le moutonnement des danses, tandis que des orgues — chaque débit avait le sien — moulant à la fois les airs les plus disparates, produisaient une cacophonie effroyable que dominaient par moments le tumulte d'une rixe, une chute de verre se brisant à terre, un bruit sourd de pieds battant l'air en cadence, les rires éraillés ou les jurons féroces des drilles épanouis dans de lourdes farces. Chaque année ramenait cette fête qui durait jusque bien avant dans la nuit, au grand ennui de la police, qui n'avait pas toujours la force de contenir dans les bornes légales une populace s'amusant avec des déchaînements de fureur.



Le Marché aux Poissons (voy. p. 138). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

Toute cette basse gaieté du vieux quartier Saint-André a disparu en même temps que le pâté de bicoques où elle se livrait carrière. C'est par là qu'a été inauguré l'effrayant bouleversement qui, sans trêve, depuis bientôt quinze ans, met en coupe réglée la vieille ville, éventre les anciens quartiers, taille des percées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

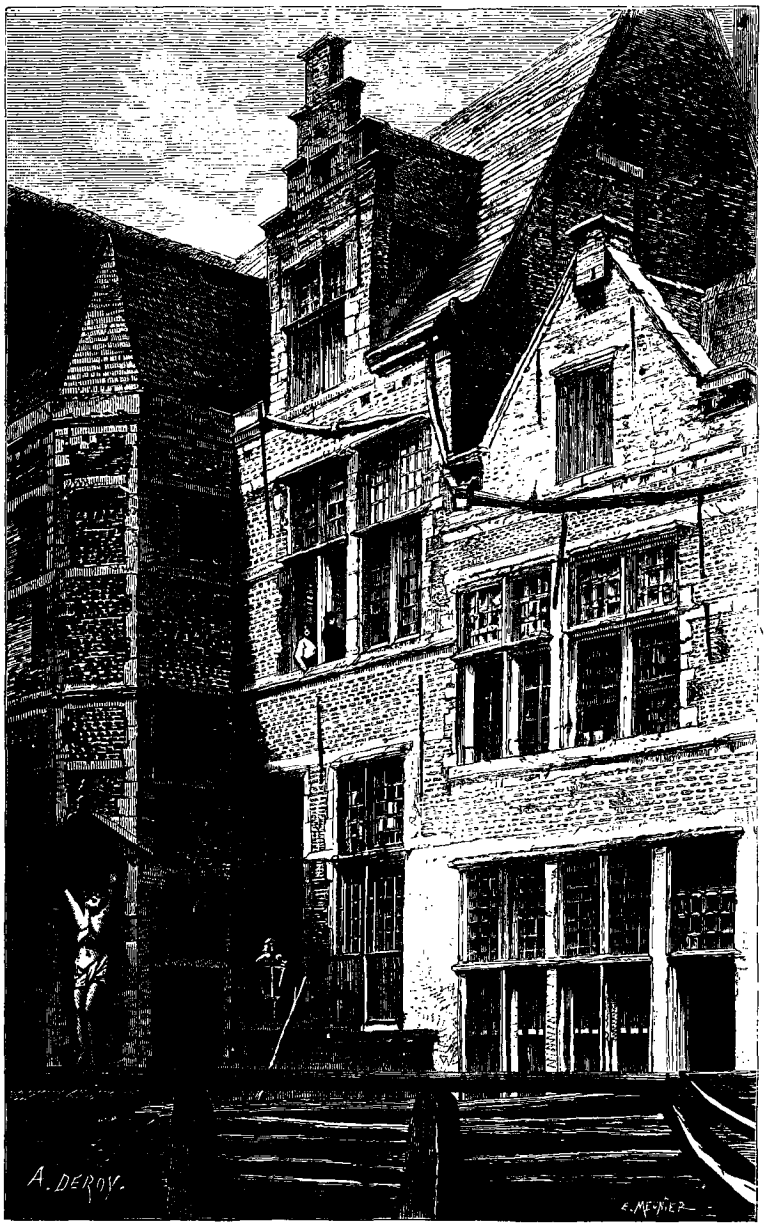


Un marché à Anvers (voy. p. 134). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les maisons historiques, et à tout instant amène à la pensée le regret de quelque gloire abolie.

Nous ne verrons plus, à moins qu'on ne la rétablisse sur un autre point, cette superbe et triomphante porte de l'Escaut, ou porte Royale, surmontée de son énorme dieu marin et construite par Arthus Quellin, d'après les dessins de Rubens, à l'occasion de la joyeuse entrée du roi d'Espagne Philippe IV. Quand on montait la rue, au haut de laquelle s'élargissait son arcature, le fleuve s'apercevait par delà, comme à travers un porche ouvert sur le ciel et l'eau. Il nous faudra faire notre deuil aussi du Marché aux Poissons (voy. p. 136), ce pittoresque et bruyant rendez-vous des ménagères s'agitant autour de la marée jetée toute vive et saignante sur les étaux, en longues traînées d'or, de nacre et d'azur, avec son rouilleux décor de fond, composé de hautes murailles corrodées auxquelles s'accroche encore une des vieilles tours dites normandes qui formaient le bornage de la ville en l'an 726. Cette animation, ces vénérables souvenirs s'abîmeront bientôt dans une poussière d'écroulement. Malheureusement la destruction, comme une brute inapitoyée, frappe par moments des quartiers où elle n'a pas de raison de sévir. Ainsi on a abattu, malgré les artistes belges, malgré Viollet-le-Duc, l'éminent maître, qui s'en était ému lui-même, un vieux bastion connu sous le nom de *Tour Bleue*, dernier vestige des fortifications du quinzième siècle; ainsi il est également question d'abattre ce coin charmant du passé, le pittoresque et curieux hospice de la rue Otto Vénius, dans la cour duquel Leys aimait à s'isoler et qui lui a servi à envelopper plus d'un de ses tableaux de la mélancolique atmosphère du moyen âge. Et le *Burg*, le glorieux Burg lui-même, ne sera plus, au bord de toutes ces mutilations, qu'un souvenir effacé, qui s'en ira rejoindre tant d'autres, où se perpétuait l'ancienne grandeur de la cité marchande.



L'hospice de la rue Otto Vénius. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

C'est pourtant dans l'intérieur du *Burg* qu'Anvers prit naissance. Une légende populaire en attribue la construction à un personnage de Romancero, Salvius Brabo, vivant à l'époque des Césars. Salvius Brabo, époux de Siviana, sœur d'Octave, et cousin de Jules César, aurait, dit-on, jeté les fondations du Burg à la suite d'un exploit digne des héros d'Homère. Un géant nommé Druon Antigon, dont l'effigie en papier mâché est promenée par les rues les jours de kermesse, avait été longtemps le fléau de l'Escaut. Dans la position du colosse de Rhodes, un pied sur la rive du pays des Flandres, l'autre sur la plage anversoise, il guettait le passage des navigateurs qui remontaient le cours du fleuve. Malheur aux bateaux naviguant à portée du géant! Druon se baissait, étendait le bras et empoignait l'esquif comme un singe cueille une noix. Si les pauvres diables pouvaient payer le péage fixé par le terrible homme, celui-ci les déposait sans trop les endommager, eux et leur embarcation, sur la surface des flots. Mais s'ils étaient à court d'argent ou s'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se montraient récalcitrants, le barbare broyait leur bâtiment et ne leur rendait la liberté qu'après leur avoir coupé la main droite, qu'il jetait dans l'Escaut. Le Druon Antigon, ayant ainsi mutilé grand nombre de mariniers, rencontra un jour, comme Goliath, un brave paladin, qui le provoqua en combat singulier, et finalement l'abattit avec sa bonne fronde et la grâce de Dieu. Salvius Brabo, le nouveau David, coupa alors à son tour la main du vaincu par représailles de toutes celles que le géant avait fait tomber. D'où vint le nom de la ville elle-même : *Antwerpen* ou *Handwerpen* (jeter la main), allusion à l'énorme main précipitée dans l'Escaut.

Cette étymologie n'a pas satisfait les érudits; mais parmi bien d'autres elle est la plus populaire et la plus poétique. Ajoutez que les armoiries d'Anvers lui donnent raison : celles-ci figurent en effet sur fond de gueules un château d'argent flanqué de deux mains coupées. D'après un récit différent, rapporté par l'historiographe Augustin Thys, la mort de Druon aurait été consommée par sept jeunes gens qui devinrent les fondateurs des sept familles patriciennes d'Anvers : de *Zeven Schaken*.

En même temps que disparaîtra le berceau de la ville, une construction exquise, le *Steen* (château), adossée aux ruines du *Burg*, dans les souterrains duquel ses caves sont taillées, s'émiettera également sous la pioche rectificatrice. Il a pourtant une belle antiquité et de suffisantes lettres de noblesse, puisque son origine remonte au douzième siècle. Sous les ducs de Brabant et leurs successeurs les ducs de Bourgogne, c'était là qu'on enfermait les criminels de



Maisons de bois, place Sainte-Walburge (voy. p. 140). — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

droit commun. Mais Charles-Quint et surtout Philippe II, son fils, représenté par le duc d'Albe, l'affectèrent à la détention des hérétiques, des iconoclastes, des gueux et en général des patriotes ennemis de Rome et de l'Espagne : sombre époque durant laquelle ses cachots retentirent continuellement des lamentations des malheureux prisonniers à qui on donnait la question, avant de les livrer au bras séculier. Il y a une dizaine d'années, les murs de ces gehennes s'éclaboussaient encore de plaques rouges, pareilles à des empreintes de membres torturés, et le hideux spectacle se complétait par une exhibition de ferrailles, brunies, assurait-on, par le sang autant que par la rouille. Un jour, une édilité trop pratique vendit ces engins au poids du vieux fer.

En attendant que les moellons de la maison de torture *aillent rejoindre les débris* de son terrible mobilier, le *Steen* continue à abriter un musée d'antiquités dont il forme lui-même la pièce la plus curieuse, surplombé qu'il est d'une coquette logette, guillochée de fins ornements entrelacés, dans un goût fleuri. Loin d'évoquer l'image lugubre des scènes d'inquisition qui se sont passées derrière ses murs, la délicate façade fait venir au contraire à l'esprit la pensée d'une cour princière, de visages blonds et roses se pressant derrière ses petites vitres emmaillées, avec des rires, des musiques, une mutinerie enjouée et jeune. Mais la réalité de l'histoire vous reprend, l'instant d'après, et ne vous lâche plus. Dans la rue, à quelques pas de là, se dresse un calvaire devant lequel le condamné à mort, conduit processionnellement au supplice, faisait ses dernières oraisons, avant d'être traîné sur la Grand'Place, où s'accomplissait « l'acte de foi ».

Il m'est souvent arrivé, aux approches de la nuit, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parcourir les tortueuses ruelles qui s'entrecroisent à l'entour de la place Sainte-Walburge, célèbre par ses maisons de bois, imbriquées de lamelles vermoulues et coupées de vitrages bosselés, vieilles masures que chaque an l'on radoube comme des chaloupes après la tourmente. Tandis que j'approchais du *Steen*, je croyais ouïr se traîner dans l'air des gémissements, de longues plaintes désolées, entrecoupées de sanglots; ce n'étaient souvent que les rafales venues du port, le grincement des mâts entrechoqués, ou le cri des goélands et des courlis; mais tout, en ce quartier rempli des ombres du passé, prête si étrangement à l'illusion, que je cessais de voir le petit peuple de boutiquiers, de marchands de marée et de gagne-petit qui l'habitent, pour m'abîmer dans les contemplations d'autrefois.

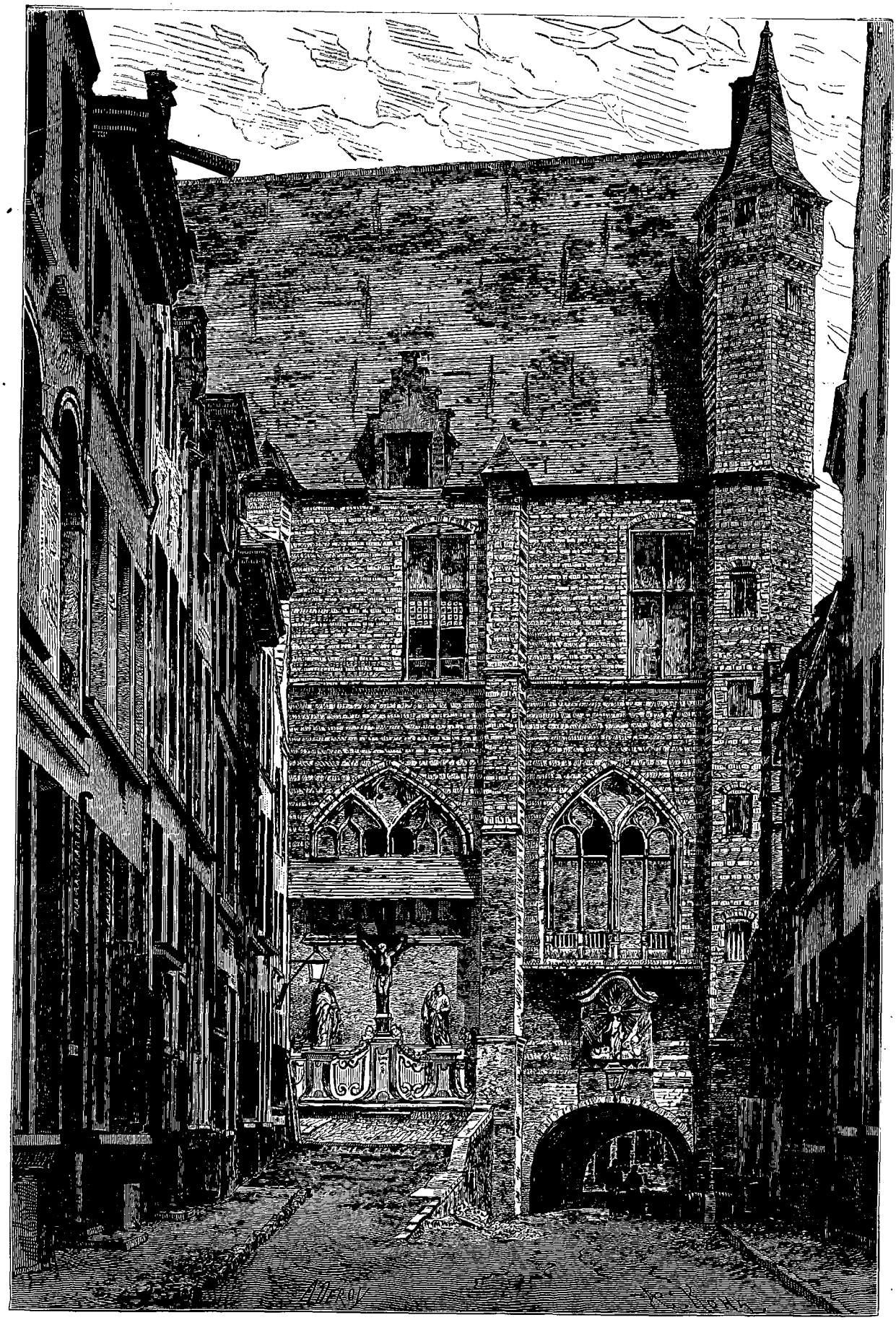
Après avoir longé le fleuve à partir du canal au Sucre, j'enfilais les cailloux pointus d'une ruelle montante. Une puanteur vireuse s'exhalait du Marché aux Poissons, dont je longeais les murs, et bientôt je rencontrais une voûte noire en anse de panier, soutenant le pont dit de la Prison. Je débouchais ensuite dans une rue profonde, enclavée, comme un souterrain à ciel ouvert, entre des maisons branlantes et effritées, puis, à un brusque tournant, je passais sous un nouveau tunnel formant un talus appelé le *Bloedberg* (montagne de sang). A chaque pas, le cauchemar de l'inquisition se représentait à moi, me montrant partout, comme une sorte de calvaire, les stations douloureuses de l'humanité opprimée. Enfin mes regards se portaient sur une construction énorme, l'une des beautés les plus complètes du vieil Anvers : j'étais devant la Halle des Bouchers.

Commencée en 1501, la vaste demeure fut achevée en deux ans, d'après les dessins de l'architecte Herman de Waghemakere. On ne peut se faire une idée aujourd'hui de la splendeur qui régnait à l'intérieur; les chroniques sont prolixes à l'égard de ses marbres, de ses sculptures, de ses peintures et de ses lambris. Mais l'ensemble de l'édifice a gardé un caractère imposant et royal qui permet de reconstituer sa physionomie primitive. Rien de plus harmonieux que les proportions de ce quadrilatère construit en briques purpurines, les pans encadrés de chaînons en pierres de taille au delà desquels s'aiguisent des tourelles hexagonales à clochetons flanquant les quatre coins de l'édifice; des fenêtres ogivales, découpées en meneaux flamboyants, s'encadrent avec élégance dans les murs, et sur les deux façades latérales s'appuie un toit tailladé en gradins. Le seizième siècle, dans sa magnificence d'abord, avec ses ruines ensuite, tel que l'ont fait ses généreux enthousiasmes, ses luttes terribles, ses artistes et ses patriotes, ses iconoclastes et ses bourreaux, s'inscrit partout dans l'immense palais, comme dans une histoire écrite. Le *Steen* se dressant sur le pont à l'entrée de la rue, la Halle des Bouchers dominant la sortie; d'une part, la prison des tyrans espagnols; de l'autre, l'élégant hôtel d'une corporation opulente et libre; d'un côté, la guerre et les mercenaires espagnols avides de pillage; de l'autre, le commerce florissant et la prospérité matérielle récompensant un labeur constant, sont des antithèses auxquelles l'esprit ne peut s'arracher.

La vie présente garde toutefois ses droits à travers ces souvenirs, et ce n'est pas le contraste le moins curieux que celui de l'éclat de rire du marin, du marchand, de l'homme du peuple, dans ce quartier funèbre hanté de visions tragiques. J'y fis un soir une découverte bizarre. J'avais erré sous les voûtes sombres du pont de la Prison et du pont aux Anguilles (voy. p. 142); j'avais vu luisarner aux rayons de la lune les charpentes des vieilles masures; j'avais réveillé, au pied des crucifix gigantesques, des fantômes de rouges bourreaux et de patients en *san-benito* bariolé de flammes. Des clameurs qui semblaient partir de dessous terre frappèrent brusquement mes oreilles, au moment où j'arpentais pour la dixième fois au moins une mince ruelle filant entre l'énorme mur de la Halle et un pâté de hautes maisons sans fenêtres, pareilles à un de ces nombreux boyaux où Dore, dans ses caprices du moyen âge, suspend, au bout de tringles tordues, des panonceaux découpés en silhouettes d'animaux. C'était comme un grondement intermittent, mêlé d'explosions de fureur et de huées. Une vague lueur filtrait d'un soupirail au ras de la rue. Sans aucun doute le bruit partait de là. L'esprit préparé aux choses terribles et fantastiques par mes rêveries et mes pérégrinations nocturnes, je n'hésitai pas, et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Le tapage augmentait. Ma main rencontra les ferrailles d'une porte; sans doute j'allais pénétrer dans une assemblée de conspirateurs gueux, ou peut-être encore troubler un conciliabule d'Espagnols; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion, ou questionné par les autres comme rebelle. Je poussai la porte et me trouvai dans une foule gesticulante. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes étaient un théâtre. Guignol, le Guignol anversois, me découvrait les mystères d'un *Poesjenelle kelder* (cave à polichinelles) (voy. p. 143).

A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte, dans un brouillard d'haleines et de fumée de pipe, je distinguai des bancs descendant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes rôdeurs de quais coiffés de la « desfoux » anversoise, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tous ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une constante secouée des rires. Sur la scène un drame local déroulait ses péripéties. La foule trépignait, hurlait, se démenait, applaudissant la victime et anathématisant le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et fruste pour savoir distinguer ses bordées d'enthousiasme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Halle des Bouchers. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

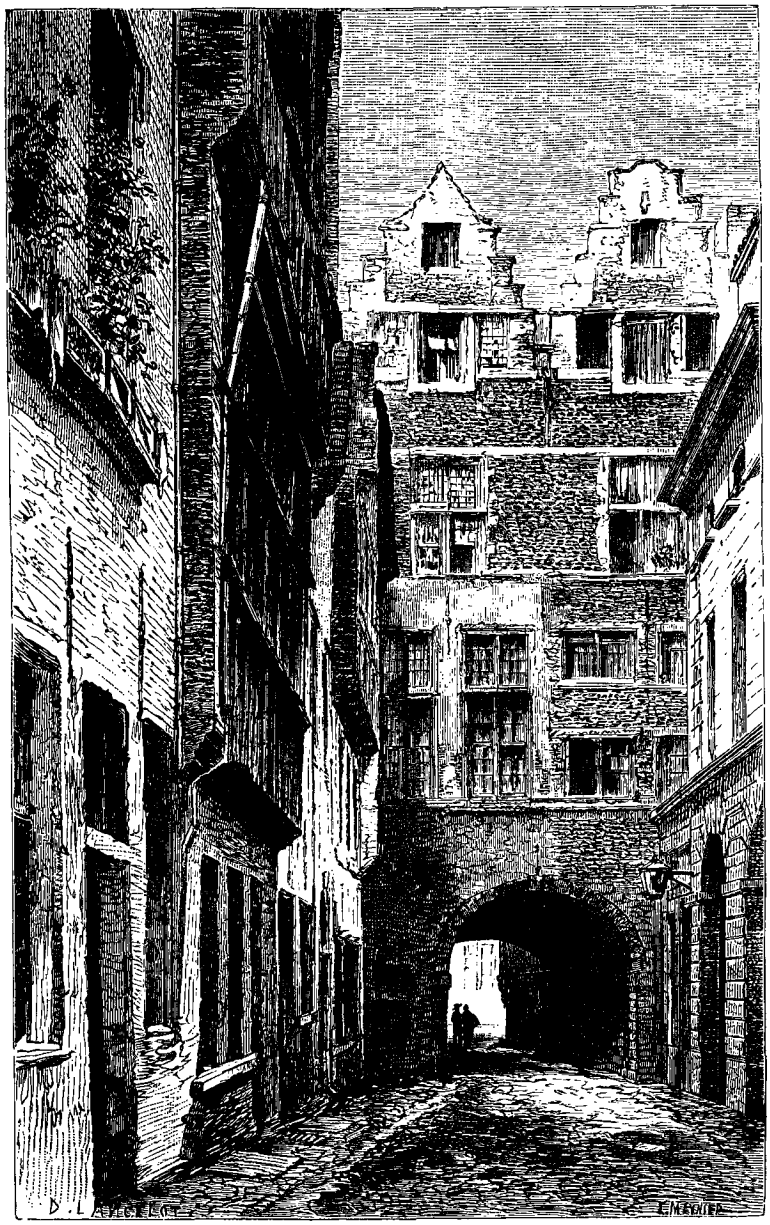
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses manifestations d'hostilité, tant les unes et les autres s'assimilaient dans le même éclat tumultueux.

Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles de suif, gigotaient au bout de leurs fils de laiton des fantoches en carton peint, affublés qui en Turc, qui en bandit, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du quatorzième siècle à la bataille de Waterloo, dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce théâtre baroque cessaient d'agiter et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler, avec des jurons et des poissarderies de haut goût. Le parterre alors s'agitait, attendant la fin de la querelle.

La police de la salle était faite par un grand diable de batelier, basané et tanné, l'air farouche, qui, armé d'un manche à balai, distribuait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants, des volées auxquelles ils échappaient en se bousculant. L'entrée du théâtre coûtait deux *centen* (quatre centimes) et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je fus introduit par l'homme au balai dans les coulisses, où je jouis à l'aise du spectacle de l'auditoire, m'égayant de ses gaietés et sentant passer dans mes veines le magnétisme de ses rudes émotions. Le spectacle fini, la foule s'écoula en commentant les évènements de la soirée, et longtemps je regardai moutonner dans les pâleurs de lune les larges épaules des hommes, les hanches débordantes et dandinées des femmes.

Tout le quartier de la ville ancienne offre, du reste, des surprises infinies à l'observateur. Depuis la Grand'-Place jusqu'aux vieux bassins, le regard est partout attiré par des architectures, des recoins mystérieux, des motifs d'art, des perspectives au fond desquelles s'encadrent des tableaux tout faits. Ici, l'hôtel de ville, construit par Corneille de Vriendt et décoré à la partie centrale d'un élégant avant-corps, rappelle les scènes de la furie espagnole, cette Saint-Barthélemy des Anversois (4 novembre 1576), pendant laquelle l'incendie détruisit presque complètement le vieil édifice et où périrent cinq à sept mille personnes de tout rang, entre autres l'écoutète Goswin de Vauck, le bourgmestre Vander Meere et les échevins. Plus loin, des maisons de bois, à pignons déchiquetés, laissent voir leurs intérieurs sombres, où le petit jour vert qui descend à travers les carreaux cul-de-bouteille fait reluire des travées enfumées, des escaliers de bois sculpté, un mobilier primitif, par places allumé d'un paillètement de cuivres. Ailleurs, on s'arrête devant un amusant détail d'architecture, une porte massive et armoriée, un bas-relief symbolique, une vieille sculpture taillée dans la pierre. Et tel édifice évoque la période tourmentée des luttes civiles, tel autre la primitive splendeur commerciale.



Le pont aux Anguilles (voy. p. 140). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A ce dernier groupe appartiennent la maison Hanséatique et la maison de Hesse, également déchues et délabrées aujourd'hui; rien n'égalait cependant leur gloire dans le passé. La maison Hanséatique était tout à la fois, au seizième siècle, le comptoir et la résidence des négociants allemands appartenant aux villes de la Hanse. C'était en ce temps un somptueux palais qui contenait trois cents appartements où logeaient les marchands; et au rez-de-chaussée se succédaient d'innombrables magasins dans lesquels étaient remisées les marchandises. La façade antérieure était surmontée d'une tour quadrangulaire à double galerie, d'où l'on signalait les navires entrants ou en partance. Au sommet, l'aigle impériale d'Autriche déployait ses ailes. « Soixante-quinze villes allemandes contribuèrent aux frais de construction de cet immense palais, jusqu'à concurrence de soixante mille florins; le magistrat d'Anvers intervint pour trente mille florins. Les Hanséates, qui restaient chargés seuls de la décoration intérieure et de l'ameublement, y mirent tant de luxe, que les marchands de Dantzig s'en plaignirent amèrement, disant que l'édifice, avec ses grandes et petites



Poesjenelle kelder (cave à polichinelles). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

tourelles, ses donjons, ses cloches et sa splendide ornementation intérieure, ressemblait plutôt à un palais qu'à une habitation de négociants [1]. »

Ce faste, que leurs confrères plus timorés trouvaient incompatible avec la gravité du négoce, les patriciens hanséates le déployaient dans tous les actes de la vie. Lorsqu'ils se rendaient à la messe et même à la Bourse, ils se faisaient précéder d'une troupe de musiciens jouant du fifre, du violon et de la flûte, cette longue flûte du temps, de six pieds de longueur et la circonférence en proportion, dont le bec et les clefs étaient en argent doré. L'immense bâtiment dépossédé de ses tours et de ses tourelles, comme un corps auquel on aurait coupé les membres, n'offre plus aujourd'hui que la vue d'une maçonnerie fruste et massive.

Plus éprouvée encore, sa sœur d'infortune, qui fut sa rivale en splendeur, la maison de Hesse, était autrefois le quartier général des négociants hessois. C'est là que, le 22 juillet 1580, l'archiduc Mathis donna, en présence des États, sa démission de gouverneur des provinces belges fédérées. Cette abdication fut pour la hautaine maison comme le signal de la décrépitude; elle qui avait connu le train magnifique des grands armateurs semant l'or sur leur route, déchut au point de n'être plus qu'un lieu de casernement pour les troupes.

1. Augustin Thys, *Histoire des rues et places publiques d'Anvers.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une autre construction, qui doit peut-être à ses proportions modestes d'avoir échappé aux mutilations de la civilisation et du progrès, souvent aussi perfides que celles des révolutions et de la guerre, avoisine les restes de ces orgueilleux palais : c'est la Maison hydraulique. L'apparence extérieure ne tranche pas sur l'aspect des maisons en bois qui l'entourent et qui, comme elle, se terminent en pignons à gradins; mais, dès l'entrée, on croit avoir sous les yeux l'un de ces tableaux des peintres hollandais où, dans des pénombres rayées de filtrées jaunes, monte un escalier à rampe sculptée, dans une cage garnie d'une lanterne en cuivre ciselé. L'évocateur par excellence des particularités anversoises, Leys, et après lui ce peintre des intimités pensives, Henri de Brackeleer, ont souvent représenté, dans les ors brunis de leurs toiles, le palier en chêne par lequel on aboutit à la grande salle de l'étage, garnie encore de son mobilier séculaire et de haut en bas lambrissée d'un merveilleux cuir de Cordoue. Aux murs, des portraits, des cartes topographiques alternent avec des girandoles; et une grande allégorie de Jordaens étale ses torses nus sur le manteau de la cheminée.



Escalier de la Maison hydraulique. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

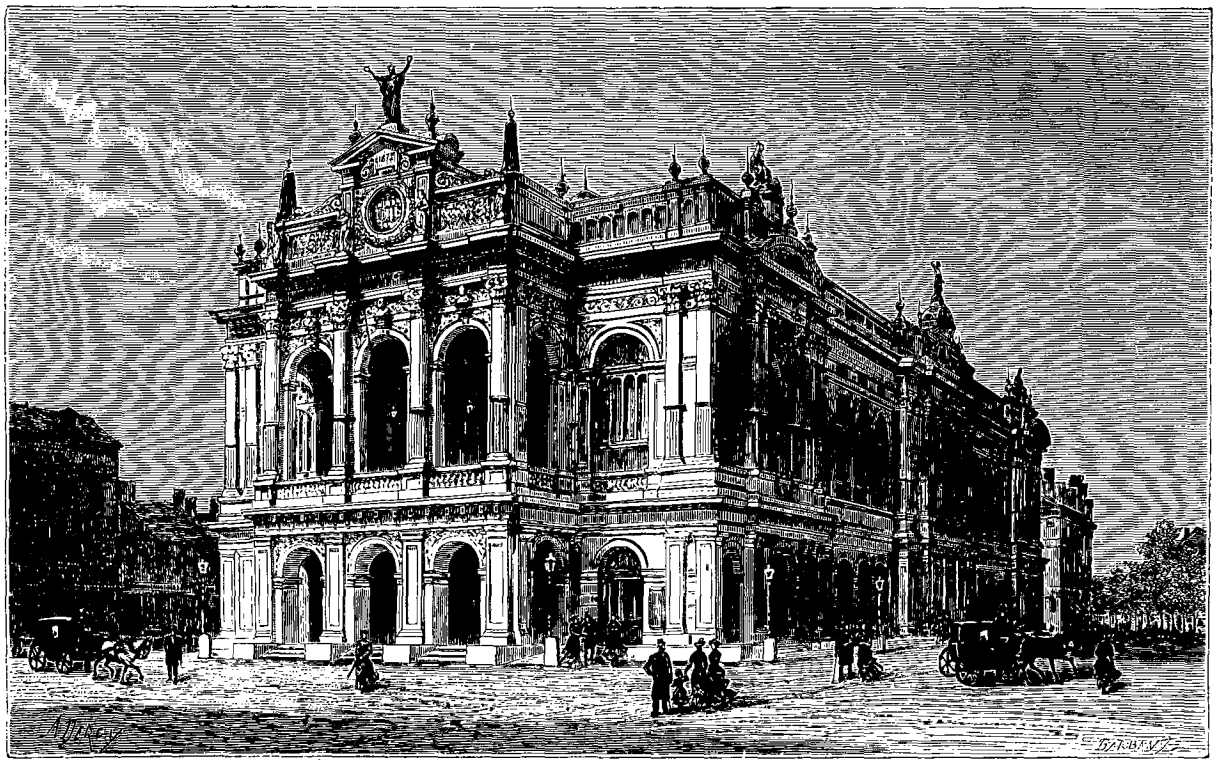
La maison doit son nom à la destination que lui donna l'illustre ingénieur Gilbert van Schombeke, et son histoire se rattache à celle des prodigieux travaux qui transformèrent complètement au seizième siècle, en quinze années de temps, l'aspect de l'antique cité. En 1552, Gilbert van Schombeke ayant acquis, sur les bords du canal des Brasseurs, quatre cents verges de terrain, y érigea vingt-quatre brasseries. Pour fournir d'eau douce ses usines, il avait imaginé de construire la Maison hydraulique, où les eaux d'un canal éloigné étaient conduites, par un tuyau souterrain, dans un immense réservoir, duquel, par le moyen d'une chaîne à godets, elles étaient remontées dans un vaste bassin supérieur élevé de soixante-dix pieds; de là elles se rendaient ensuite, par une infinité de tuyaux, dans toutes les brasseries et dans plusieurs maisons du quartier. Aujourd'hui encore, la *Waterhuys* appartient à la corporation des brasseurs, qui tient ses séances dans la grande salle latéralement éclairée par de petites baies vitrées de carreaux à meneaux.

Gilbert van Schombeke fut mal récompensé des bienfaits dont il dota sa ville natale. La Maison hydraulique touchait à peine à son achèvement et les eaux douces nécessaires aux brasseries arrivaient encore par bateau d'un village riverain de l'Escaut, quand on répandit le bruit que ces eaux étaient corrompues. Une émeute populaire éclata le 11 juillet 1554. Les milices bourgeoises et les *gildes* furent obligées de s'armer pour préserver les jours de Gilbert, accusé de dilapider les fonds publics. Le grand homme, découragé, ruiné, s'exila à Bruxelles, où Charles-Quint l'avait nommé membre du conseil des finances. Mais le chagrin causé par l'ingratitude de ses concitoyens ne tarda pas à miner cette constitution de fer, et il mourut à peine âgé de trente-sept ans, expiant la gloire d'avoir laissé à ses compatriotes, outre plusieurs industries nouvelles, l'agrandissement, l'assainissement et l'embellissement de leur ville.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Théâtre flamand, à Anvers (voy. p. 148). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Caractère de l'Anversois. — Fierté du *Signor*. — Ses enthousiasmes, sa générosité, son dilettantisme. — La kermesse. — L'*Ommegang*. — Le carnaval. — Les *pepernoten*. — Les bals des *Variétés*. — Amour des Anversois pour la danse. — Les guinguettes. — Le canotage. — *Varen!* — Influence de l'exercice corporel et de l'air de l'Escaut sur l'hygiène publique et le type de la population. — Beauté proverbiale de l'Anversoise. — Les forts des Bassins. — La fièvre des polders. — La nouvelle ville.

Si nombre de monuments historiques de la grande cité ont disparu, l'Anversois a conservé avec plus de ferveur et de religion que dans d'autres grands centres de la Belgique ses mœurs, ses usages, son caractère et sa langue.

C'est avec orgueil qu'il se prévaut encore du surnom de *Signor* dont l'avaient décoré les reîtres espagnols. Seigneur, il l'est demeuré, du reste, par sa fortune matérielle, par ses trésors artistiques, par l'antiquité de ses origines. Vous ne trouverez si pauvre débardeur des quais qui n'ait conscience de l'importance de son rôle dans l'activité commerciale de la « reine de l'Escaut ».

L'accompagnement naturel de ce sentiment de sa propre dignité chez l'Anversois est une sorte de fière retenue, qui se manifeste au premier abord par une froideur quelquefois décourageante. Peu liant, il ne se laisse pas facilement prendre aux apparences. L'habitude des affaires et la défiance qui s'ensuit lui font observer longuement les gens avant de s'abandonner. Mais, la glace rompue, le prudent marchand devient un ami sûr, souvent même un compagnon indulgent et jovial, d'un entrain qu'il ne semble cacher que pour le rendre plus désirable. La réputation d'égoïsme qu'on lui a faite et qu'un méchant calembour a aidé à propager (l'habitant d'Anvers est un bon *envers soi*), est une accusation gratuite, aussi contestable que le reproche de manquer de vivacité dans le tempérament et de générosité dans l'esprit. Ses festivals de musique,

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses expositions de peinture, ses sociétés littéraires flamandes, ses chambres de rhétorique, pour ne parler que des manifestations intellectuelles collectives, donnent un démenti éclatant à ces préventions et à ces préjugés. Il est gai, au surplus d'une gaieté turbulente et frondeuse qui se révèle surtout dans les occasions de réjouissances publiques. Il faut avoir pris part à ses kermesses, à ses défilés de cavalcades burlesques, à la bouffonne procession de son historique *Ommegang*, pour démêler d'avec le signor grave et distant qu'il paraît, le boute-en-train lâché et facétieux qu'il est au fond.

Il n'est point à Anvers de véritable fête populaire sans une sortie de cavalcade; et c'est chaque fois une orgie de formes et de couleurs, où le géant Druon Antigon, la géante des navires, des chaloupes, des chars, la célèbre baleine et les non moins célèbres dauphins évoluent dans d'étonnantes promiscuités.

Dès le midi, le gros bourdon de Notre-Dame s'ébranle à pleines volées dans la cage dentelée que lui a sculptée le génie d'Appelmans. Aussitôt les rues se remplissent. Les ouvriers, les porte-faix, les gens du port ont endossé leur sarrau bleu reluisant; la casquette en pointe sur le coin de l'oreille, leurs faces débarbouillées, bien qu'encore huileuses des crasses de la semaine, ils vont, tendant leurs nerveux jarrets sous des pantalons de velours bouffants. Les femmes ont des jupes de soie moirée, des fichus de couleur, des cœurs en or formant broche, des bonnets blancs aux larges ailes festonnées, des chapeaux de paille blanche enfermant la tête dans un tuyau oblong que de longues brides en soie d'une couleur réjouissante rattachent sous le menton. Çà et là, les paysans des environs, arrivés de pied, à cheval, en carrioles ou déversés en grandes bandes par les convois, battent le pavé, les hommes rasés de frais, les femmes arborant des bonnets à dentelles et à fanfreluches, des tire-bouchons de cuivre dardés des coiffes en tulle, des chapeaux profonds comme des entonnoirs et garnis de longues brides claquant au vent, les garçons rouges comme des coquelicots dans leurs vestes noires de première communion, les fillettes portant avec candeur sur le front une sorte de casque de cuir bouilli accroché de rubans de soie brodée de fleurs. C'est une foule bigarrée, versicolore, chatoyante comme le prisme, à laquelle s'ajoutent les marins de toutes les nations, en pantalons blancs ou bleus, en vareuses aux cols retombants et lâches, en feutres mous ou en chapeaux de toile cirée, dandinés sur les hanches, les pieds largement plantés à terre, les uns bronzés, tatoués, couturés d'éraflures, vieux loups de mer trempés dans les écumes de toutes les eaux de la terre; les autres, simples *schippersjongers* (aide-bateliers), les joues glabres, les jambes torses, courts, trapus, solides, l'oreille percée d'anneaux d'or. Et tout ce monde s'entre-choque dans des poussées sans fin, les yeux fixés sur le bout des rues. Puis un cri éclate, domine toutes les autres rumeurs : « *Daar zyn ze!* Ils sont là! »

Un mouvement de houle se produit dans la fourmilière humaine, et s'accentue encore quand la tête du cortège débouche sur la place. Ce sont d'abord de petits dauphins en carton portés à dos d'homme. Ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche, jusqu'à atteindre les dimensions de la baleine ou plutôt des trois baleines qui les suivent. Les énormes cétacés sont supportés par des chars attelés de six chevaux; à califourchon sur la croupe de chacun d'eux, de petits génies aux ailes de papillon manœuvrent du côté de la foule des lances alimentées par un réservoir contenu dans la carcasse du monstre.

Comme on choisit pour ce rôle de fontainiers des gamins dégourdis, ils prennent un malin plaisir à doucher les bonnes gens endimanchées, les chapeaux bourgeois neufs, les bonnets tuyautés et repassés des contadines, et là-haut, par delà les balcons chargés de jolies femmes, les salons enrichis de tentures et reluisants d'or. Plus la façade de la maison révèle d'aisance à l'intérieur, plus le polisson multiplie ses ruses, use de feintes pour ne point effaroucher ses victimes et leur darder au bon moment la terrible gerbe ruisselante.

Les esprits chagrins que rebutent les grosses farces populaires seraient bien plus choqués encore s'ils assistaient aux gaietés d'un mardi gras à Anvers et si, s'aventurant dans les rues livrées à tous les excès d'une véritable saturnale, ils étaient lapidés à coups de *pepernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, en forme de dé à jouer et dures comme des cailloux, avec lesquelles s'engagent d'homériques combats entre les jeunes gens massés en plein milieu du pavé et les dames debout dans l'embrasure des fenêtres, guettant la grêle qui tombe de tous côtés. Des volées de gamins s'empilent et se désarticulent à ramasser les projectiles saupoudrés de poussière ou maculés de boue, qu'ils croquent ensuite à belles dents avec une avidité de jeunes singes broyant des noix. Au-dessus d'eux, le bombardement continue. — A toi, celle-ci! — Gare là-dessous! — Houp, la belle! — Enfoncées les vitres! — Les carreaux des fenêtres volent en éclats, le carton des chapeaux se bossèle, les chairs délicates des assiégées rougissent sous les meurtrissures, mais on rit tout de même. Le jour où on supprimera les mitrailles de *pepernoten*, le carnaval anversois aura vécu.

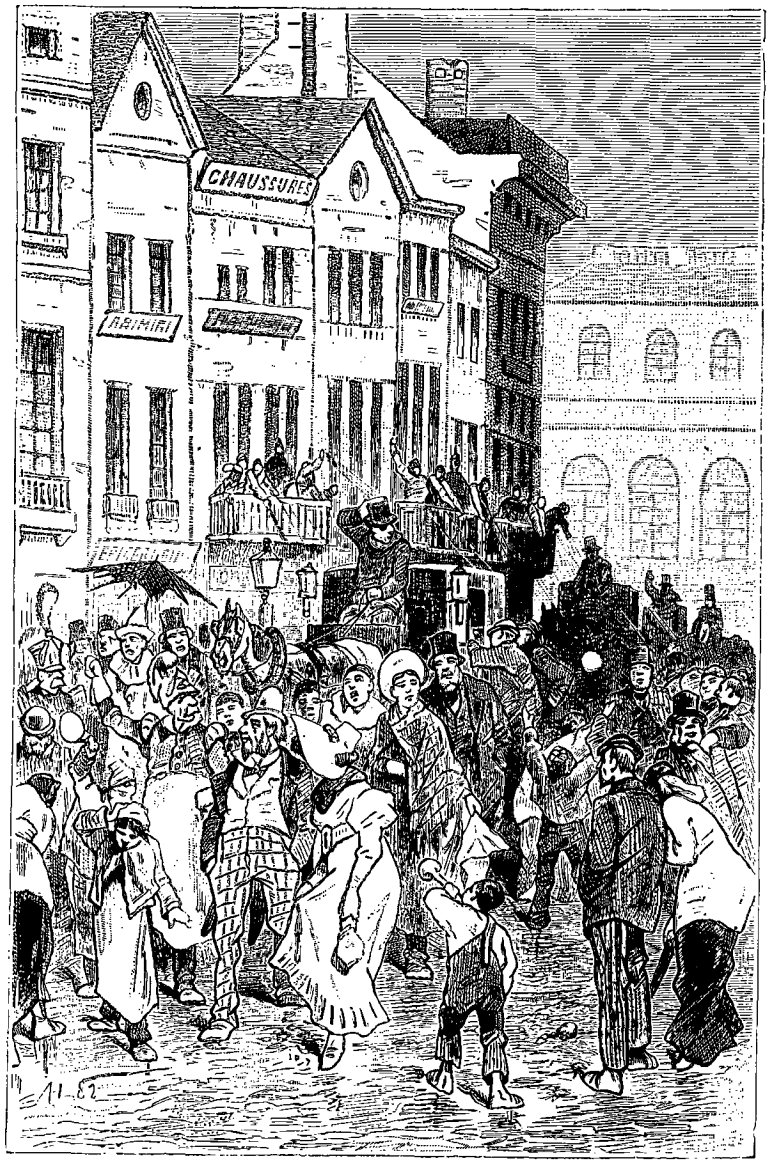
La rue des Tanneurs, le Marché aux Souliers, la rue des Peignes, la vaste place de Meir, imposante comme un *forum*, présentent durant l'après-midi des jours gras un spectacle d'animation dont Rome et Venise seules peuvent donner l'idée. Les calèches découvertes, les landaus fermés, les dog-carts, les four-in-hands, les attelages en flèche défilent en colonne serrée à travers la haie compacte des curieux. Ici d'ailleurs, comme aux fenêtres des maisons, le duel s'engage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les piétons et le monde des voitures : des dames, des messieurs, arc-boutés dans leurs huit-ressorts, visent à travers la foule, lancent le *pepernote*, à leur tour cherchent, par toute sorte de virevoltes et de contorsions, à parer l'averse ; et les huées, l'hilarité, la clameur touchent au délire. Des mascarades sonnant de la trompe entourent les passants ahuris. Les vessies de porc gonflées s'abattent avec un bruit mou sur les dos en boule.

Et les costumes baroques, les travestissements insensés, les bigarrures facétieuses ou sordides, véritables grouillements de pierrots, d'arlequins, d'astrologues, de débardeurs, de petits marquis, de seigneurs en fraise, se multiplient d'instant en instant, pêle-mêle avec les animalités chimériques, ours, loups-garous, silhouettes à têtes de chien, à nageoires de poisson, à membranes palmées.

Vers le soir, ce grand mouvement se répand dans les établissements et les bals publics, surtout dans les salles du *Théâtre des Variétés*. Voilà près de cinquante ans que la foule se donne rendez-vous, les nuits du carnaval, dans cette énorme baraque, qui, avec son clinquant d'or et de fleurs, son éclairage fantastique, ses statues en stuc, ses fontaines artificielles, ses rechampis imitant le marbre et les porphyres, son orchestre où dominent les aigres pistons, les ophicléides mugissants, les clarinettes et les cymbales rythmant des entrechats furieux, stimule les grosses fermentations d'un peuple en goguette. Comme les pagodes des idoles de l'Inde, le sanctuaire a sa crypte, un caveau où se font des libations de bière aigrelette et blanche, et des consommations de saucisses bouillies, tandis qu'au-dessus des tables gronde, comme un tonnerre, le piétinement de milliers de talons retombant sur le parquet.



Carnaval des rues. — Bataille de *pepernoten*. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

L'Anversois de tout rang est l'ami forcené de la chorégraphie. Les *musicos* du port (voy. p. 149) regorgent chaque soir d'un peuple de marins déhanchés dans des bourrées effrénées, au piaillement égrillard des orgues de Barbarie. Les « salles » des environs de la gare de l'Est, par contre, appartiennent aux militaires et aux servantes. Le saute-ruisseau et la « fille de boutique », de leur côté, s'en vont tournoyer dans les innombrables *Eldorado*, *Alhambra*, *Palais Rubens*, *Thalias*, *Palais des fleurs*, etc., du quartier de Borgerhout. Les dimanches et les lundis d'été, il est vrai, les couples fréquentent de préférence les guinguettes de Berchem, où des jardins entourent les salles du bal et ménagent à l'intimité des causeries l'ombre de leurs charmilles et le retrait de leurs tonnelles. Naturellement, une certaine effervescence se mêle à ces pastorales, et il n'est pas rare de les voir dégénérer en rixes et en bagarres, particulièrement dans les endroits fréquentés par les marins et les soldats.

A la passion de la danse s'en ajoute une autre, le canotage, la partie sur l'eau, la promenade à l'aviron ou à la voile. *Varen!* Naviguer! c'est le grand plaisir. Le cockney n'a pas plus de tendresse pour la Tamise, *the silent way*, que le Signor pour les grasses eaux plombées de son cher Escaut. Il met à conduire un esquif sur les vagues houleuses, à portée des passages dangereux, par des temps de tourmente, le même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amour-propre qu'un turfiste à dompter et à dresser un cheval de sang. Les clubs nautiques sont presque aussi nombreux que les sociétés de fanfares et que les cercles dramatiques. Yachts, centerboats, gigs à quatre et à six avirons réservent aux amateurs autant de *sports* différents. Et quelle émulation, quelle rivalité lors des régates! Quel entraînement héroïque et persévérant avant le grand jour! quelles angoisses durant la joute ! quels hourras acclamant le champion!

Le goût des exercices du corps qui trouve à se satisfaire dans les clubs nautiques, dans la natation, dans les sociétés de gymnastique et d'armes, dans les cercles de patineurs, d'excursionnistes, etc., ce goût règne à tous les échelons de la population anversoise; et cet amour des activités corporelles contribue, avec l'air vif et salin de l'Escaut, à propager dans la métropole une race saine et forte dont la large carrure frappe d'étonnement l'étranger.

On ne rencontre pas à Anvers ces figures famélíques et besogneuses, ces teints terreux et livides qui impressionnent si douloureusement le visiteur dans les villes minières et industrielles du pays. La beauté des femmes d'Anvers, particulièrement, est proverbiale. Bruges seule pourrait lui disputer la palme. Ce qui distingue l'Anversoise, c'est la fraîcheur lumineuse de son teint marbré de rose sur un fond laiteux, le carmin de ses lèvres saillantes et charnues, le dessin du nez pincé à l'attache du front, mais s'élargissant vers les narines, celles-ci découpées et mobiles, enfin la limpidité cristalline des yeux variant du brun chaud, amoureux, pailleté d'or au bleu verdâtre et changeant de l'eau marine. Quant au corps et aux membres, si les attaches manquent souvent de finesse; si la main est plus potelée que longue; si le pied, large et court, pose solidement sur le sol, en revanche les lignes du buste et des hanches, pleines, onduleuses, hardies, se groupent dans un ferme dessin complété par les contours puissants de la poitrine, la cambrure svelte du dos, la rondeur des épaules taillées en pleine chair. Quand Rubens sculptait les croupes marmoréennes de ses sirènes, dans les écumes du *Débarquement de Marie de Médicis*, il ne faisait que représenter la belle structure et le plein épanouissement des femmes de son temps.

Le type de l'homme des bords du bas Escaut n'est pas moins remarquable. C'est un plaisir, en se promenant sur les quais près de l'entrepôt, d'assister à la manœuvre du déchargement des navires (voy. p. 151); de voir les forts des « nations » ou des corporations de débardeurs, les reins ployés d'abord sous la pesanteur du faix, se redresser lentement, quand la charge est bien assise sur l'épaule, puis d'un pas égal, avec des mouvements cadencés, la porter au camion qui l'attend. La plupart sont des hommes de haute stature, massifs et carrés, le visage plein, l'œil clair, les cheveux abondants et ras, souvent crépus. Quelques-uns parmi ces *natiegasten* (compagnons de nations) ont une réputation de lutteur qui s'étend du bassin du Kattendyck au quai Saint-Michel. On les voit, dans les foires, accepter le défi des athlètes de profession, et, sans jactance, les « tomber » à la force du biceps et du jarret.

Anvers compte au rang des villes les plus saines du pays. La réputation pernicieuse de ses fièvres, déterminées par les influences paludéennes et qu'on appelait fièvres des polders, a petit à petit décru devant l'assainissement de ses vieux quartiers.

La ville bâtie couvre actuellement un territoire de dix-huit cent quatre-vingt-huit hectares, et les grandes percées, taillées par la pioche, ont ménagé partout, dans les nouveaux quartiers, l'air et la lumière. Certaines régions de la ville neuve tiennent même du faubourg par leur caractère de demi-rusticité, traversées qu'elles sont de spacieuses avenues bordées de jardins en pleine végétation: tels sont les quartiers Léopold, Saint-Laurent, du Kiel, etc. Et cette abondance de la verdure, dans des espaces découverts où poussent à l'aise les arbres et d'où le vent dégage des senteurs vivifiantes, n'est pas la moindre cause de la salubrité d'Anvers. Vous n'y verrez point d'ailleurs de ces hautes maisons écrasées sous des superpositions d'étages, qui signalent les capitales à l'étroit. Les hôtels des riches sont en général plus larges qu'élevés et n'ont que deux étages. Il en est de même, toutes proportions gardées, des habitations bourgeoises construites dans la nouvelle ville; proprettes sous leur peinture à l'huile reluisante, elles ont un air de bien-être, quelquefois se chargent de moulures et de rinceaux et se suivent à la file avec une monotonie heureuse, un peu morte, de maisons sans train où vivraient de vieilles gens.

Cependant la soudaineté et l'imprévu des fortunes se fait par moments sentir à des étalages prétentieux, d'un décor encombrant et massif; l'armateur enrichi, le marchand de harengs devenu millionnaire (*nieuwen ryken*, comme l'appelle le peuple) se signalent par la recherche et l'excès du faste au dehors, le tire-l'œil de l'architecture, une profusion de saillies, de fleurons, d'astragales où se heurtent tous les styles, où se confondent toutes les époques, et qui mêlent ensemble les chimères, les dieux marins, les mappemondes, les atlas et les pinacles gothiques. On sent là le besoin d'ostentation qui dévore le parvenu. C'est, au surplus, un faible tout anversois que l'amour du cossu, des monuments taillés en pleine carrière, des statues aux formes pléthoriques, des magnificences de la rue.

Quelques monuments toutefois ont mieux que des prétentions : le Théâtre flamand, notamment, un bel ensemble de lignes balancées et pleines (voy. p. 145); le Palais de justice, grand édifice proche du Parc; la Banque nationale, résurrection élégante des châteaux de la Renaissance et qui, vue de loin, avec ses tourelles aiguës, ses sveltes arêtes, ses clochetons ouvrés, aux girouettes dorées, évoque le souvenir d'un petit Chambord.

Non loin se dresse, dans un marbre tourmenté, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



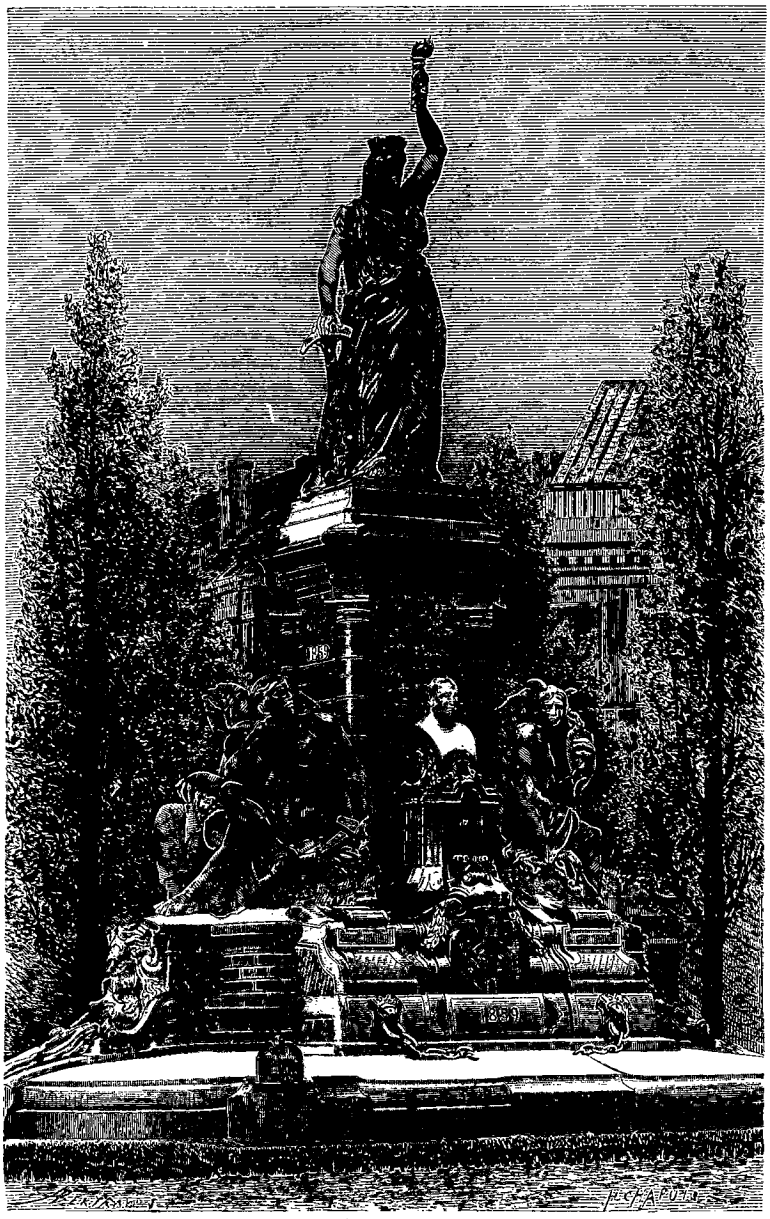
Un *musico* au port d'Anvers (voy. p. 147). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monument élevé à la mémoire du bourgmestre Loos, sous l'administration duquel fut proclamé l'affranchissement de l'Escaut : une vasque entourée de grandes figures musculeuses et lourdes, dont les nus boursouflés, les énormes profils athlétiques en saillie, les assiettes massives et étalées rappellent la vieille sculpture flamande et s'accordent avec le goût anversois pour les opulences robustes, les ordonnances magnifiques et redondantes.

L'Escaut. — Les quais. — Le Werf. — Physionomie du port. — Les entrepôts. — Les agrandissements. — Le panorama d'Anvers ancien et actuel.

Tout a été bouleversé pour tailler à l'Escaut un lit digne de lui : les bars, les cabarets, les auberges emplies de paysans des Flandres, la grande porte Royale elle-même et le petit bureau, large comme une cabine de navire, au fond duquel un vieil employé emmitouflé vous tendait un billet d'embarquement pour l'autre rive. Le maître ici, c'est l'eau; elle commande, rien ne lui résiste, et les maisons s'abattent, les rues disparaissent, des quartiers entiers sont éventrés pour lui ménager la place.



Le monument de Loos. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Au sud, l'ancienne ville n'existe presque plus; au nord seulement, on retrouve encore les affreuses façades jaunes bariolées d'inscriptions en grosses majuscules cabriolantes, les trottoirs encombrés de tables étranglant la voie publique, les trous béants des caves s'ouvrant à ras de la rue, les panonceaux et les hampes accrochés partout aux étages, et çà et là, filant entre les maisons, les ruelles tortueuses bordées de pignons penchés et d'auvents pantelants, ou bien encore les vieux ponts aux tabliers vermoulus, desquels la vue se portait sur des enfilades de canaux remplis d'embarcations (voy. p. 152).

Tout cela ne sera bientôt plus qu'un souvenir; la démolition, comme une traînée de poudre, fera sauter les quais actuels, ces quais resserrés, tournants, rentrants, sortants, où les chariots, les haquets, les voitures s'encombraient dans des mêlées bruyantes. A la place viendront des voies spacieuses comme des arènes, avec cent mètres de largeur, et la magnificence appelant la magnificence, des palais en borderont le fastueux parcours.

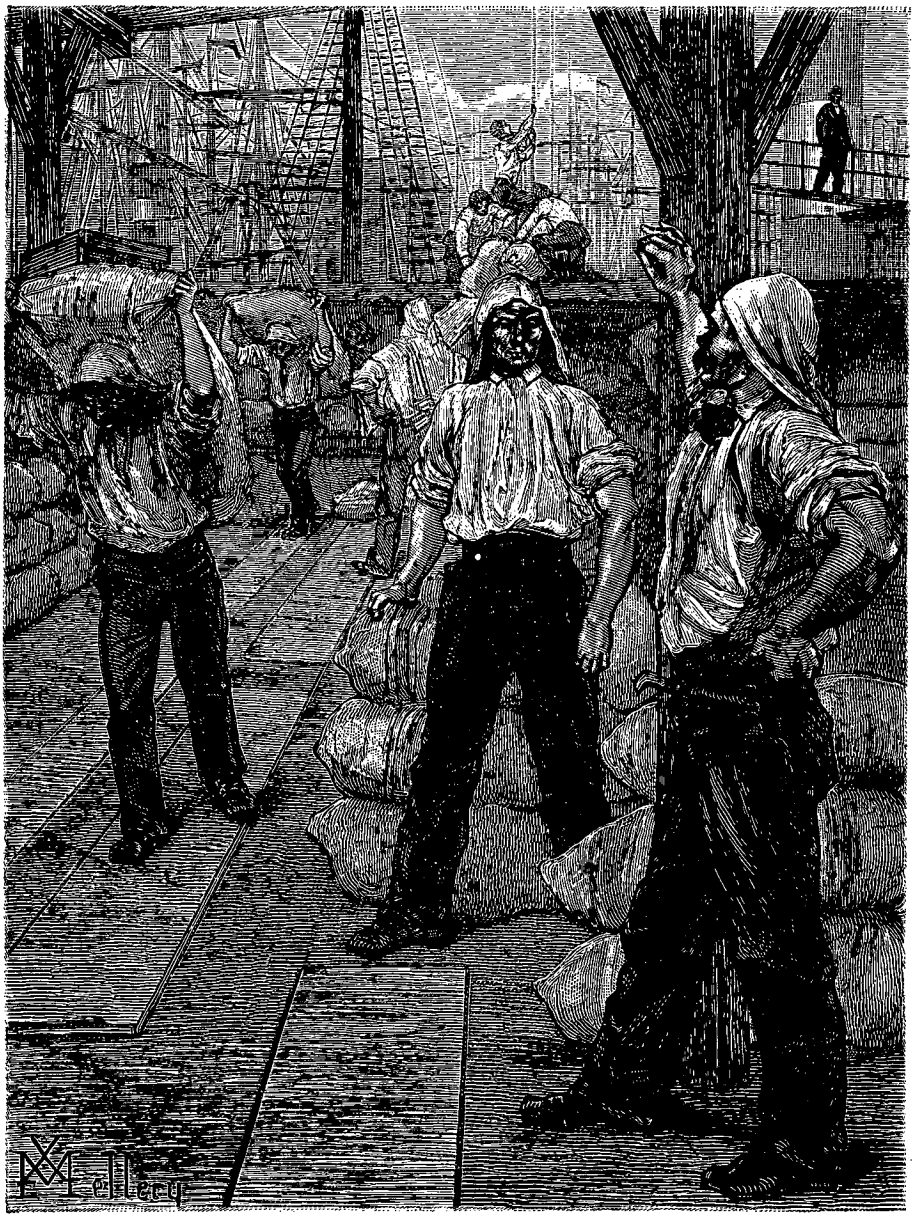
C'est après 1830 qu'on inaugura la construction des quais primitifs : les travaux durèrent sept ans. Chose bizarre, les terrains le long de l'Escaut n'avaient aucune valeur à cette époque et, par suite des emprises considérables faites sur le fleuve, la ville était menacée d'en garder pour compte une étendue considérable.

L'administration urbaine prit alors une décision qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire de la propriété foncière : elle décida d'accorder à ceux qui bâtiraient une prime par mètre carré, à condition que les constructions auraient douze mètres de profondeur à partir du mur de façade donnant sur les quais. Aussitôt les amateurs se présentèrent; sur toute la ligne s'élevèrent les affreuses maisons jaunes dont j'ai parlé plus haut, la plupart gargots, estaminets, tavernes, hôtels cosmopolites, hantés par les touristes, les hommes du port, les marins, les employés des docks.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet amas de constructions banales, qui masquait la cité du quinzième et du seizième siècle, était heureusement caché par une double rangée de peupliers. C'était en ce temps la promenade favorite des Anversois. Abrités du soleil par les feuillages, les bourgeois et les gens du peuple venaient y assister au départ des grands navires, aux joutes des canotiers, au spectacle mouvant des eaux montant et descendant selon les marées, et la fraîcheur des brises soufflant du large s'ajoutait, au-dessus d'eux, à la ventilation des arbres.

Les nouvelles avenues, les parcs, les boulevards créés à l'est et au sud de la ville n'ont, il est vrai, enlevé au *Werf* qu'une partie de ses flâneurs. Une con-



Déchargement d'un navire (voy. p. 148). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

stante curiosité continue à pousser de ce côté de la ville tous ceux que passionne le spectacle de l'activité humaine se déployant dans un cadre magnifique. Cent fois j'ai assisté, sans me lasser jamais, au déchargement des immenses bâtiments venus d'Amérique et d'Australie, avec la dépouille des Eldorados lointains. Le navire amarré le long du quai vomissait par ses cheminées noires des flots de vapeur, en hoquetant furieusement. Des grues, fixées sur des plates-formes mobiles, tournoyaient incessamment avec un va-et-vient de chaînes pareilles à des trompes qui iraient chercher les fardeaux et les déposeraient à terre. A chaque volte de la machine, des ballots énormes étaient enlevés par des crocs, emportés dans l'air, ajoutés sous les arbres à des entassements prodigieux de marchandises qui menaçaient de déborder la voie et empê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaient la circulation. Un peuple d'athlètes modernes, véritables figures de bas-reliefs arc-boutées ou dressées dans des attitudes sculpturales, se pressait avec des hâtes calmes, la tête prise dans une sorte de capuchon de toile goudronnée et retombant sur les épaules. Puis s'avançaient de longs camions plats, attelés de chevaux énormes, comme bâtis exprès pour traîner des montagnes, et les sacs, les barriques, les caisses bariolées d'estampilles s'amoncelaient par-dessus les essieux gémissants. Dans le vent passaient des odeurs âcres et chaudes, odorant le suif, les épices et la viande fermentée. Des relents putrides pénétraient dans les narines en même temps que des effragrances balsamiques : l'imagination vagabondait de la hutte de l'Esquimau et du Samoyède fleurant l'huile rance et la colle de poisson à la cabane du Javanais embaumant le gingembre et la cannelle. Ces impressions ethnographiques étaient encore renforcées par la variété des types qui défilaient sous les yeux; le Norvégien silencieux, le Hollandais court et trapu, l'Écossais aux cheveux roux, le Portugais alerte, le Français loquace, l'Espagnol irrité et nerveux, l'Éthiopien roulant des yeux blancs dans des chairs bleues, apportaient là l'âme et le sang de leur race, heurtant entre eux les langues graves et gutturales du Septentrion et les idiomes musicaux du Midi.



Un canal (voy. p. 150). — Dessin de Eugène Verdyen, d'après nature

Tandis que les terriens travaillaient à soulager le vaisseau bondé jusqu'à fond de cale, la gent maritime, débarquée après de longues traversées, s'entraînait du côté des tavernes, avec des fureurs joyeuses de bêtes lâchées. Par bandes ils battaient les ruelles louches du Canal aux Harengs, prenaient d'assaut les salons lambrissés de glace, étaient tous également saisis d'un besoin de grosses sensualités.

Constamment, dans l'immense port retentissant, les antithèses se heurtent. Ici, l'on assiste à l'embarquement d'un convoi d'émigrants russes ou allemands, hâves, déguenillés, pouilleux. Puis, après les cargaisons humaines exportées pour les Indes et l'Australie, voici les cargaisons de viande animale convoitées par la vorace Angleterre; elle bêle, meugle, grogne, piétine et grouille sous l'apparence de gras moutons dodelinant la tête, de grands bœufs cornus roulant des yeux glauques, de porcs fouillant du groin le sol. De cette tassée s'élèvent des rumeurs indescriptibles qui par moments s'unissent dans un tapage assourdissant, où la cornemuse ronflante du gros bétail fait une basse continue aux grêles glapissements des autres bêtes. Le troupeau, pris en écharpe par de sifflants coups de lanière, traverse enfin la passerelle, moutonnant dans des bousculades d'échines, les croupes et les têtes emmêlées, puis se débande par le navire, au milieu des cris et des jurons des conducteurs qui les poursuivent, les repoussent, finissent par les parquer, apeurés, ahuris, laissant aller de leurs peaux frémissantes une fumée de vapeurs. Plus loin, la même agitation règne dans un navire qui vient d'entrer en rade, avec un arrivage de nerveux pur-sang; à grand'peine les maquignons font sortir des box, en les fixant par le licol, les bêtes qui résistent, renâclent, chancellent sur leurs jambes, battent le pont de leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port d'Anvers (voy. p. 154). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sabots mal assurés. Puis encore, ce sont des transports de victuailles, de salaisons, de tonnes de pétrole ou de goudron, déchargés par tas énormes qui encombrent les quais; des amoncellements de cuirs de Buenos-Ayres; des amas croulants de peaux de bêtes saignantes; des montagnes de cornes de buffle répandant une pestilence fade de charnier; et le bruit des eaux, la clameur des hommes, le vacarme des chantiers, le ronflement des machines, le grincement des milliers d'essieux broyant le pavé, composent un orchestre prodigieux dont les rauques sonorités ébranlent l'air, du lever au coucher du soleil.

Pas un coin de l'horizon où ne s'encadre un tableau: un navire est signalé; un autre démarre; les salves de bienvenue se croisent avec les salves d'adieu; une voile fuit au tournant d'Austruwell; une autre apparaît du côté d'Hoboken; des hélices battent l'onde, comme des nageoires monstrueuses, laissant derrière elles des mousses blanches d'écume; des pavillons banderolent au bout des mâts comme des flammes; un paquebot a l'air de s'engloutir dans du métal en fusion; une chaloupe émerge des gloires de l'horizon embrasé; des incendies vermeils irradient les fonds; il y a des moments où les rames, en sortant de l'eau, semblent s'égoutter en pluie de feu; et sur l'autre rive les chantiers ouvrent leurs vomitoires obscurs sur le bleu de l'air.

Une vie débordée, ailée, furieuse, une activité incessante d'appareillage, une gaieté du ciel et de l'eau chantant dans les cordages et battant le ventre des carènes remplissent le paysage d'une mobilité éternelle; sans cesse les points de vue se déplacent, les perspectives fuient. Ce qui était de l'azur se bouche avec une carcasse sombre; la buée des eaux fait place à des fumées de chaudières; un vol de goélands se change dans un glissement de voile; des tubes de steamboats sont pareils aux tours d'une ville vue de la rase campagne. C'est le royaume de la chimère et du mirage.

Mais ce sont là les aspects extraordinaires de l'Escaut, et les Flamands l'aiment surtout quand il coule plombé et sombre, étalant entre ses rives un ventre terreux de poisson. Il est par excellence le corridor de la grise mer du Nord, et les lourds nuages pluvieux courant à la débandade dans un ciel d'automne, comme un troupeau de bœufs, font à ses eaux leur cadre naturel.

Cette animation d'un décor toujours changeant au gré de l'air qui l'allume ou l'assombrit, cette circulation incessante de foules cosmopolites, cette variété prodigieuse des scènes auxquelles donne lieu la vie des eaux, se retrouvent sur tous les points du quartier maritime. Une des surprises les plus étonnantes du port est le spectacle des bassins, réservoirs immenses dans lesquels se pressent et s'enchevêtrent les navires de toutes les nations du monde. Un fourmillement de mâts (voy. p. 153) met dans l'air comme l'amas touffu d'une forêt, à travers un lacis embrouillé de cordages et d'agrès dont les linéaments déliés ressemblent aux découpures d'une gigantesque toile d'araignée dans laquelle des hommes s'agiteraient, pareils à des Ariels exécutant sur des fils de la Vierge d'effrayantes voltiges. Des ondulations lentes, par moments font onduler toute la masse, et, par grands lambeaux qui se déchirent et crèvent sur les percées de ciel, un perpétuel tourbillon de fumées monte, s'allonge, finit par tout noyer dans le flottement d'une brume violette.

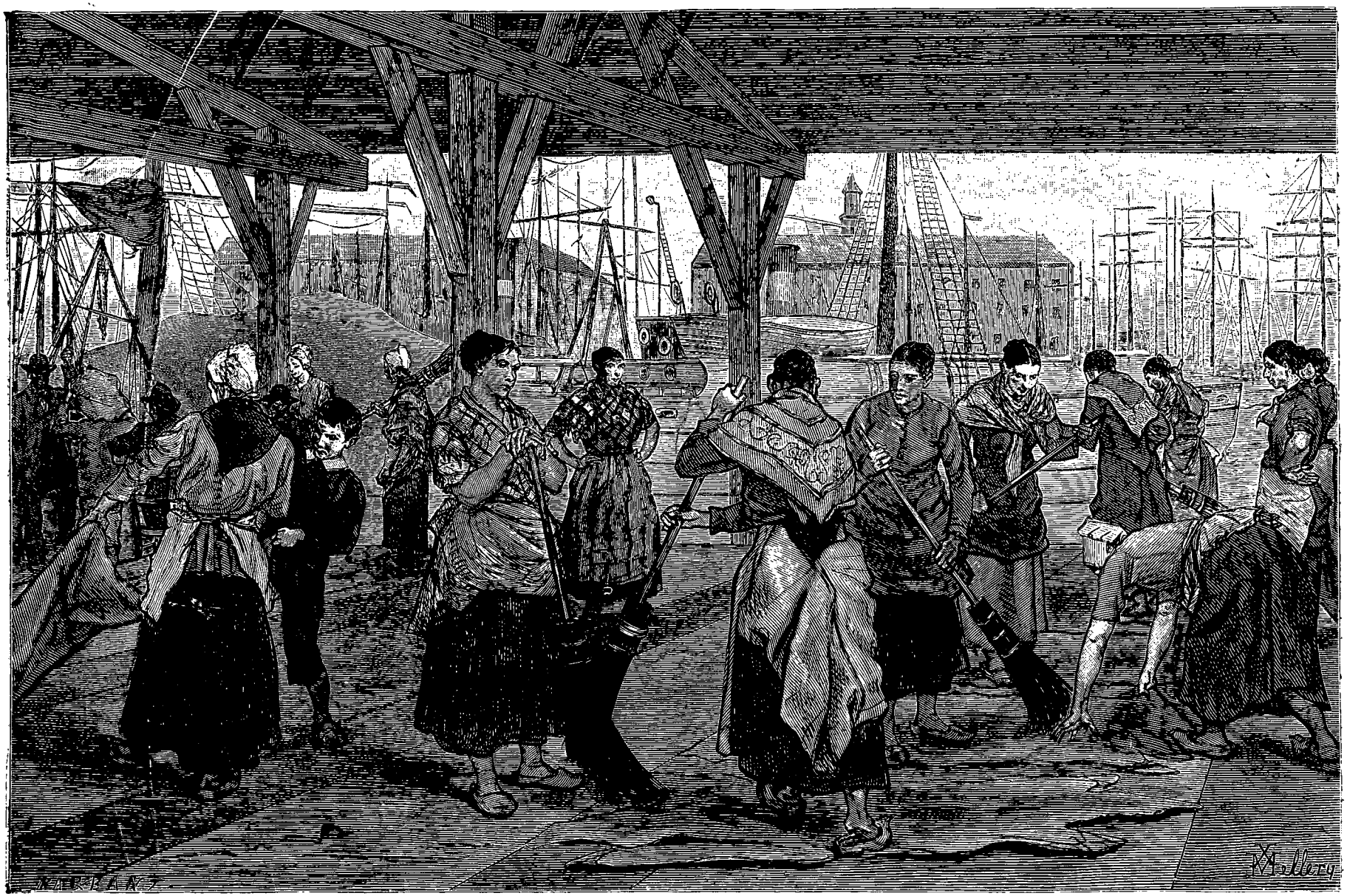
Non loin se creusent une succession d'arènes, comme les cirques antiques étagés en gradins immenses: ce sont les cales sèches. Presque aussi vastes que les bassins ordinaires, elles en diffèrent en ce sens qu'on peut y introduire et en retirer à volonté les eaux du fleuve. Quand le bâtiment avarié, glissant sur la marée comme sur un levier, a été introduit dans l'une de ces immenses cavernes, celle-ci est mise à sec, et bientôt le vaisseau en touche le fond; il est visible alors et abordable sur toute sa surface, prêt à être soumis aux opérations que réclame son état. Une nuée d'ouvriers l'attaquent à l'instant de toutes parts; calfats, menuisiers, charpentiers, blindeurs, forgerons, peintres, cordiers se ruent sur ses flancs, se glissent sous sa quille, se pendent à sa poupe, entament à coups de maillet ses vertèbres, lui posent des cautères de goudron, font tous ensemble l'énorme opération chirurgicale après laquelle le moribond, remis de ses avaries, pourra de nouveau défier les tempêtes.

La coque rafistolée, on fait rentrer graduellement les flots dans le réservoir. Puis le blessé est débarrassé de l'appareil de madriers et de tuteurs qui l'étançonnent aux deux parois de la cale. Le bouillonnement des écumes monte autour de lui, le voilà qui se balance à fleur des hautes eaux, et enfin il regagne fièrement, à travers les canaux, les sas et les écluses qui avaient servi à l'introduire dans la cale réparatrice, le fleuve d'abord et plus tard la pleine mer.

Au front du quai des Bassins anciens, en face de la maison Hanséatique, se groupent, au nombre de trois, sur une superficie de près de trente-deux mille mètres, les pavillons des entrepôts. L'architecture en est simple et imposante, évoquant vaguement, avec ses avant-corps de colonnade dorique et ses larges frontons, le souvenir des temples antiques de l'Égypte et de la Grèce.

A l'intérieur, d'interminables files de magasins, des labyrinthes de caves reliées par des couloirs larges à y faire passer des éléphants chargés de leurs tours, réalisent l'image d'un colossal madrépore percé dans tous les sens; les richesses s'y entassent par convois incessants, par fournées infinies qui montent le long des murs, s'amoncellent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Tout autour d'eux, la vie gronde, les essieux roulent, les poulies grincent, les grues manœuvrent, un tonnerre incessant ébranle l'air. Indéfiniment les installations se succèdent, se développent sur des étendues considérables, avec des magasins, des entrepôts, des casemates, des embarcadères: ici, les baraquements, isolés du reste des quais par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessalaison des peaux (voy. p. 156). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fossés inondés et où, par rangées innombrables, s'alignent les barriques à pétrole; là, les halles sous lesquelles se remisent les cargaisons en formation, les chargements en quarantaine, les arrivages non réclamés; ailleurs, les aires couvertes qui servent à la dessalaison des peaux (voy. p. 155), vastes hangars emplis d'une population de femmes, les faces allumées et trognonnantes, les bras rouges, la taille maffluе, raclant, à grands coups de balai, des dépouilles de bêtes étendues à terre. Et à travers cet amas de charpentes, ce dédale de circuits, cet enchevêtrement de locaux, cette prise de possession effrayante de la terre par le travail de l'homme et cet encombrement de cordages, d'ancres, de chaînes, de ballots, d'épaves, circulent des voies ferrées, plongent des canaux, s'exhaussent des ponts, s'ouvrent des écluses, s'allongent des biefs, mugissent des machines.

Sur l'autre rive, les marteaux retentissent, les forges flambent, les enclumes mènent leur branle dans l'enfer tonnant des chantiers. Faites un pas pourtant, et, dans le silence d'un désert, le petit hameau de Sainte-Anne semble sommeiller, perdu aux limites de la vie. De quart d'heure en quart d'heure, de petits steamboats font la traversée, débarquent soit sur les quais grouillants, soit sur la butte solitaire, des passagers, des victuailles, des marchandises, par moments un troupeau de bêtes, qui, cornant, soufflant, piétinant, bousant, accompagne de ses clameurs le ronflement de la machine.

Ce petit hameau a bien pourtant son charme, soit qu'on longe les fossés, au pied des talus des fortifications, soit qu'on s'enfonce dans l'intérieur de la contrée, soit encore qu'on s'attable à la porte des cabarets où les gens d'Anvers vont arroser de bière pâle des matelottes d'anguilles. De la jetée, les regards se portent sur un panorama merveilleux : devant soi la rade et ses flottilles de navires, le fleuve aux eaux limoneuses, les hélices tourbillonnantes, l'entrée et la sortie des barques de pêche, un bouillonnement d'écumes, des envolées de voiles, un perpétuel frisson de l'air et de l'onde; au second plan, le turbulement du port, les allées et venues de ses équipes de marins et de porte-faix, les montagnes de caisses et de ballots s'étageant sur les quais, un mouvement de caravanes battant le pavé sans relâche; puis, pour fond, la ville avec son tohu-bohu de toits, d'auvents et de chevets d'églises, sa mêlée d'aiguilles, de tourelles et de clochetons, ses fouillis d'architectures dentelées, lambrequinées, ouvrées à jour, vraies broussailles de pierre hérissées de pignons, de dais, de pinacles, du milieu desquels darde en plein ciel, comme dans une gloire, et plus haut que toutes les autres, la triomphante flèche de la cathédrale.

Le musée Plantin.

Quand on débouche de la *Petite rue du Lion* dans la place du *Marché du vendredi*, on a devant les yeux une de ces ordonnances pittoresques de constructions dentelées et pignonnantes auxquelles se familiarise le touriste qui parcourt les Flandres. Au fond de la place, une vaste habitation aligne sa façade, percée à droite d'une porte d'entrée surmontée d'un écusson, représentant une main sortant des nuages et tenant la coupe d'or, avec cette devise : *Labore et Constantia*. C'est la demeure des Plantin. Dès le seuil, on est saisi d'une impression respectueuse; les deux figures allégoriques qui soutiennent le cartouche, taillées par Érasme Quellyn, et qui l'une et l'autre symbolisent, dans une incarnation matérielle, les termes de la fière devise, vous avertissent que vous pénétrez dans une demeure régie par ces deux principes immuables: un persévérant effort et un constant labeur. Il faut laisser dehors les frivolités de l'esprit; elles n'auraient rien à faire dans cette ruche de l'intelligence, demeurée bourdonnante à travers le temps; comme un salon empli de vieux portraits, tout y parle la langue austère de la vie accomplie.

La vieille imprimerie de Christophe Plantin avec son logis et ses dépendances, sa grande cour bordée de murs élevés, son labyrinthe de salles, de chambres et d'ateliers s'enfonçant à la file dans les profondeurs des maçonneries et reliés ensemble par des couloirs, des passages, des escaliers, forme un ensemble de bâtiments du caractère le plus attrayant, où se retrouve la disposition primitive de la vénérable maison édifiée par le célèbre imprimeur, avec les changements qu'y apportèrent plus tard ses gendres et successeurs, les Moretus. *Den gulden Passer* (le Compas d'or) perpétue dans les agitations du quartier, au milieu de la ville moderne, la paix active, le remuant silence d'une grande installation, merveilleusement outillée pour répandre au loin le Verbe et concentrer les calmes méditations du penseur : il est tout à la fois une bibliothèque, un cabinet d'étude, un laboratoire. Tandis que, dans les petites chambres du rez-de-chaussée, les linguistes et les philosophes du temps, penchés sur les pupitres, rayaient de leurs griffonnages les rames de papier jaune, l'idée se moulait, à un pas d'eux, dans sa carapace de plomb, comme dans une armure d'airain forgé; les petits ouvriers poudreux, maculés d'encre, qu'on devine se mouvant dans la pénombre, étaient les collaborateurs des graves historiens et des délicats humanistes; et ceux-ci, en vue d'un travail à demeure, que la belle organisation intérieure facilitait, étaient entourés de collections, de livres et d'estampes, n'avaient qu'à étendre la main vers les placards et les rayons pour y trouver la certitude et l'apaisement de leurs recherches.

Cédé il y a quelques années à la ville d'Anvers, pour un prix relativement minime, par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du quinzième siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitrines garnies d'éditions précieuses et de gravures rarissimes, ses bahuts encombrés des archi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ves de la maison, ses lambris recouverts de peintures du temps, paysages et portraits, et, à part les restaurations jugées nécessaires, l'aspect qu'il avait, alors qu'il fonctionnait dans sa pleine activité. Il nous souvient d'avoir visité, jusqu'en ses moindres recoins, antérieurement à la cession, l'immense officine, aujourd'hui placée sous la surveillance d'un conservateur; quelque chose du désordre des mortuaires régnait parmi les salles; les tiroirs regorgeaient de papiers entassés, dans lesquels la lumière n'avait point été faite; et, par places, sur les murs, le délabrement commençait son œuvre. On doit donc se féliciter qu'en abandonnant à sa ville natale le patrimoine de ses ancêtres, un patricien intelligent l'ait assuré contre le sort qui attend généralement les palais historiques et les curiosités qu'ils renferment. Les mains pieuses qui jusqu'à nos jours ont su préserver le vieil édifice et ses salles triséculaires des déprédations, des bouleversements et des morcellements sacrilèges, n'ont fait que se reposer de ce soin sur une protection plus stable.

Tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin ménage un sujet d'études et de contemplations unique au monde. En franchissant la grande porte décorée à l'extérieur du compas armorial, le visiteur se reporte à trois cents ans en arrière; et cette impression rétrospective augmente à chaque pas qu'il fait dans la maison. C'est d'abord la partie moderne de l'habitation, une enfilade de pièces hautes, auxquelles on a rendu les fenêtres à meneaux de plomb, encadrant des vitres cul-de-bouteille, l'alignement des chaises sculptées le long des murs, les pénombres brumeuses des plafonds saillant en travées, toute une disposition savante et régulière de cheminées mo-



Barques de pêche entrant au port. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

numentales, de tentures gaufrées d'or, de meubles façonnés dans le style du temps. De distance en distance se remarquent des sujets de peinture variés, alternés de portraits : dans le premier salon, dix portraits par Rubens, dont quatre copiés d'après Pourbus, et les autres directement interprétés d'après l'original, représentant les uns et les autres Christophe Plantin, Jeanne Rivière, sa femme, Adrienne Gras, mère de Jean Moretus Ier, Martine Plantin, femme du même, Jean Moretus Ier et Jean Moretus II; dans le deuxième salon, sept Rubens encore, restituant les traits d'Abraham Ortelius, Juste-Lipse, Arias Montanus, Nicolas V (Thomas Sarzano), Alphonse V, roi d'Aragon, Laurent de Médicis, Léon X; dans la même pièce, un pur chef-d'œuvre de Van Dyck, le portrait de Balthazar Moretus, tête fine, nez recourbé et pincé, yeux à paupières lourdes, peau tannée de paperassier où le sang pose des afflux carminés, comme en une couperose délicatement rendue. Puis défilent des Pourbus, avec leurs chairs d'un rose de vie heureuse, leurs mains à la Holbein, leurs ajustements noirs, des Corneille Schut, des Corneille de Vos, des Govaert Flinck, des Golzius, deux camaïeux ronds et gras de Rubens, l'un un titre de livre, l'autre une marque d'imprimerie. Des vitrines occupent le milieu des salles; on y voit étalées grandes ouvertes des bibles, ces belles bibles plantiniennes aux encres rouges et noires si finement estampées sur le papier, des manuscrits enluminés dont les vignettes, serties d'or et étincelantes des couleurs du prisme, étalent comme des fragments de vitraux, des livres de compte, des documents relatifs aux affaires de la maison, puis encore une suite de dessins de Van Oort, d'Érasme Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnez ensuite la cour, vaste carré bordé par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiments de la librairie et de l'imprimerie. L'impression grandit à mesure qu'on se rapproche du mystérieux sanctuaire où s'élaborait le grand travail sacré de la diffusion de la pensée. Le pas régulier des gardiens a cessé de se faire entendre : ici l'on est tout à sa songerie, et le lieu a quelque chose de solennel et de silencieux, comme un *campo santo*. Sur les quatre côtés se dressent les façades, percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets en chêne à fermetures de fer, les autres épanouies dans leurs croisillons de plomb, avec la lueur verte de leurs vitres bombées. Épaisse comme un rideau de velours, une vigne noueuse, énorme, pousse par là-dessus ses jets vigoureux, dentèle l'entour des fenêtres et des seuils, monte jusqu'aux gouttières, turbulente, bruissant d'un éternel vol de mouches et du pépiement des moineaux. A travers les mailles de ce somptueux réseau, la même devise qui, dès l'entrée, signalait les activités intérieures de la grande maison, frappe le regard : *Labore et Constantia;* elle est sculptée partout, comme un blason nobiliaire et comme un titre de gloire, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux héros de l'esprit et de l'épée. De distance en distance, le buste d'un des magnifiques imprimeurs, taillé dans un médaillon par quelque maître, commensal de leur foyer, émerge de l'ove capricieux que leur font, en se recourbant, les sarments, et cette face placide, aux chairs marmoréennes,



Une salle du musée Plantin. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

par moments semble se plisser d'un sourire sous le frisson des grandes feuilles balancées.

Une porte pratiquée dans les bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée de côté par un jour doux. Le long des murs, des armoires laissent voir des tampons, des brosses, des encres séchées; près de la fenêtre, un pupitre écorniflé et barbouillé d'encre supporte des fragments d'épreuves, des feuilles portant en marge des annotations, des bouts de placards et d'édits, des règles, des écritoires, des mouchettes à chandelles. Un commencement de vie, où se devine le geste concentré, l'attitude penchée des correcteurs, semble animer devant vous la poussière tournoyante sous le pied, et cette vie, vague encore comme le prélude d'un chant, comme le frémissement d'un carillon qui va sonner, grandira de moment en moment, finira par devenir l'accompagnement de votre vie propre, ou plutôt l'absorbera dans son mouvement fantomatique.

Une porte vient de s'ouvrir : au milieu d'une pièce blanchie à la chaux s'aperçoivent deux antiques presses à bras, vraisemblablement de la fin du seizième siècle. Il y a une émotion indescriptible à considérer ces vieux bois tailladés, griffés par les clous et les couteaux, ayant encore l'empreinte chaude et la grasse salissure des mains. Et la sensation s'est à peine effacée qu'une autre, plus puissante, amène, comme devant une résurrection, un frémissement dans tout l'être, à l'aspect de l'imprimerie proprement dite, prolongée sous la clarté des fenêtres à coulisses, lamellées de petites vitres enchâssées dans du plomb. A droite,

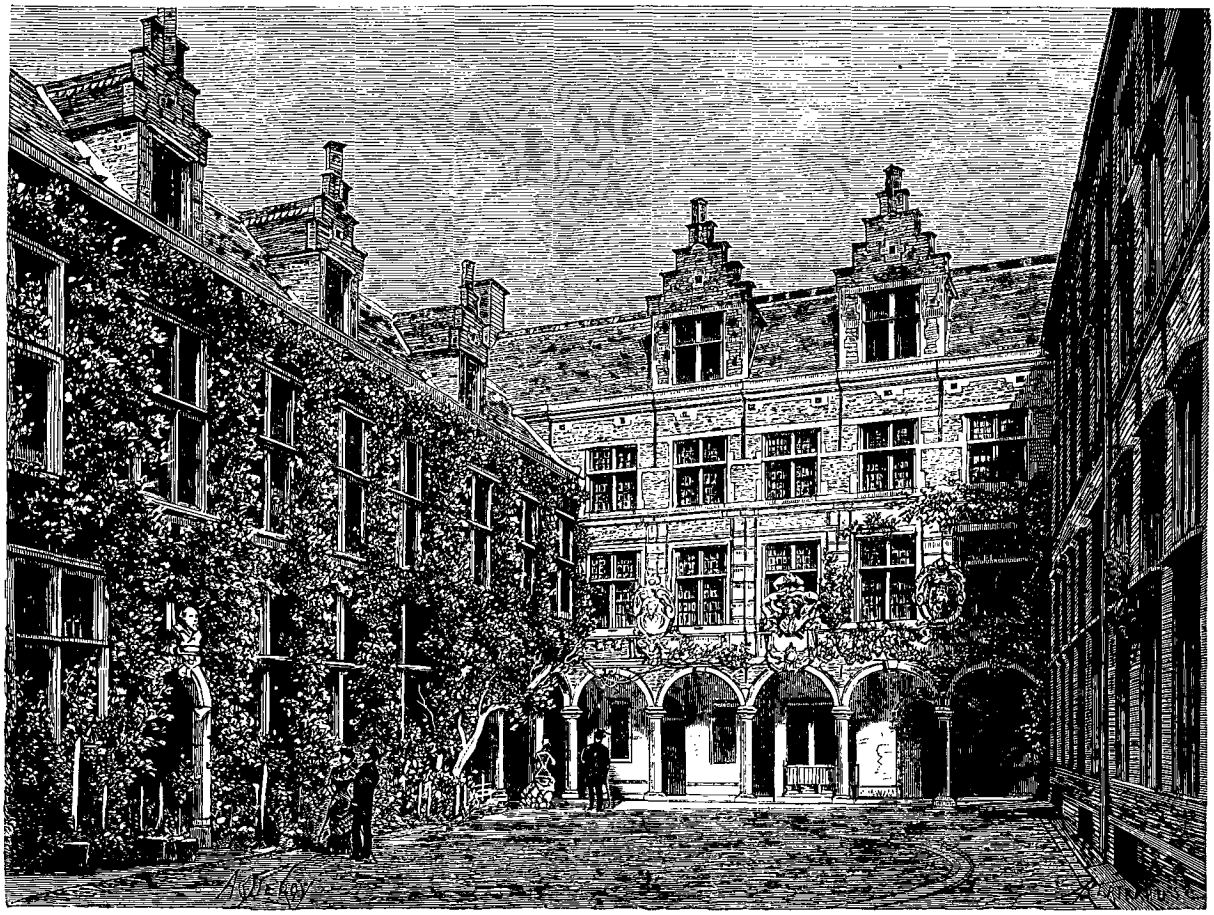
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les casses se développent, pleines encore de caractères, avec les visoriums et les composteurs; à gauche s'alignent cinq autres presses, demeurées des vingt-deux que la maison possédait, et dans le fond de l'atelier, des filets, des galées, des coins en bois, des interlignes traînent sur les meubles.

C'est d'ici que partaient les belles éditions, les vélins rayés de lignes imprimées, les livres enrichis de gravures, toute cette curiosité des bibliophiles d'à présent, cette lecture des hommes d'alors. On dirait vraiment que les typographes, qu'on s'imagine, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des fronts mélancoliques et des yeux gris pointant sous des bésicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui, un espace de près de trois siècles.

Puis des ateliers on passe dans une succession de réduits encombrés : ici, le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuir de Cordoue estampé de fleurs couleur rose-thé sur fond d'or; là, la chambre des contrats, meublée de casiers où s'entassent les papiers de comptes et d'affaires; ailleurs, la boutique où le greffier Grapheus venait



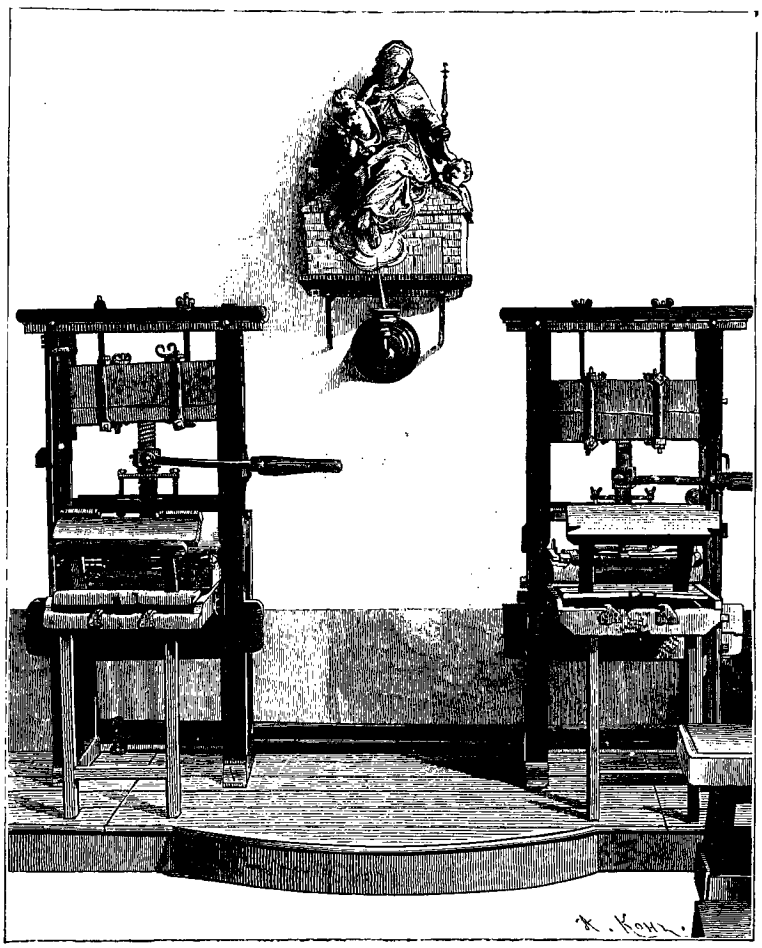
Musée Plantin. Cour intérieure. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Neurdein.

confier à son ami Christophe la reliure de ses volumes aimés; plus loin, le parloir où attendirent peut-être, en un jour d'alerte, avant de commencer leurs perquisitions, les envoyés du duc d'Albe suspectant d'hérésie le maître de céans, bien que celui-ci eût été chargé par Philippe II de la traduction de la *Biblia polyglotta*. Tout ici parle de grandes ombres, tout garde l'indice de la vie et révèle la trace du passage des âmes, à défaut des corps qui n'y sont plus.

Un nouvel escalier s'offre au pied; on le gravit, on pénètre dans les chambres de l'étage, et l'enchantement continue, le tableau se complète, une lumière plus certaine éclaire les recoins de la maison. Voilà les cuivres, les bois, les premiers tirages d'eaux-fortes rares, les estampes de Ferdinand Bol, Weenicx, Maldery, une collection de médailles, de monnaies, de bois d'encadrement, de matrices, de sceaux, etc. Les yeux sont pris par tous les côtés à la fois. A peine a-t-on cessé de les fixer sur un point que d'autres surprises les sollicitent. Et l'enfilade des petites et des grandes pièces plonge plus avant, gagne le cœur de la maison, s'alterne de salons et de réduits, rattachés par des corridors sur lesquels s'ouvrent les éternelles petites fenêtres aux volets garnis de complications de serrurerie. Au passage, dans de roussâtres pénombres piquées de bluettes vermeilles, comme les demi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teintes phosphorées des maîtres rembranesques, on aperçoit des murs couverts de tableaux et de bibliothèques, des meubles merveilleusement contournés, des boiseries arborescentes et fouillées, des vitrines regorgeantes de pièces rares, dessins de maîtres, parchemins précieux comme des titres de noblesse, manuscrits du dixième au quinzième siècle, ceux-ci au nombre de près de deux cents. Et tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de ruche en travail; les compositeurs, les correcteurs, les auteurs se croisent, s'interrogent, se coudoient, mettant partout le traînement sourd de leurs voix; et de la presse sortent triomphantes, étalant fièrement la devise *Labore et Constantia*, des pages aux caractères rouges et noirs, pareils à des grimoires cabalistiques.



Musée Plantin. Les presses. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

Partout la vie des anciens maîtres du lieu s'inscrit si réellement qu'on s'étonne de ne point apercevoir en chair et en os, debout dans l'encadrement d'une des portes ou assis dans un fauteuil, le doigt errant sur le texte d'un énorme in-folio, un de ces personnages graves et roses, la barbiche fine et la moustache cavalière, dont le pourpoint de velours noir, la fraise empesée et l'air avenant se retrouvent dans les Rubens et les Van Dyck des salons du rez-de-chaussée. Au moment de franchir le seuil de la chambre des correcteurs, on s'attend à surprendre le docte Kiliaen dans son travail de revision. La tâche commencée est encore sur son pupitre avec le dictionnaire hébreu béant à la bonne page, la plume qu'on s'imagine encore trempée d'encre. Peut-être confère-t-il, avec Érasme et Plantin lui-même, dans la bibliothèque voisine, où les livres précieux abondent, tout prêts à être feuilletés par la main des érudits.

Comme dans le château de la Belle au bois dormant, il semble qu'au tintement d'une heure mystérieuse un somme ait surpris à la fois tous les membres de cette famille industrielle, depuis le chef jusqu'au moindre apprenti; que tous ces êtres aient été rendus en même temps invisibles pour les yeux; que les typographes aient été saisis devant leurs casses par l'inévitable enchantement; que la main du graveur se soit arrêtée au milieu d'un trait; que le tour de vis de la presse ait à l'instant interrompu son évolution. Dans un composteur, un commencement d'alinéa s'arrête brusquement au milieu d'un mot; plus loin, des épreuves gisent sur des réglettes; dans le clair-obscur caressant des fonds on croit voir des silhouettes s'immobiliser, comme prises de léthargie; et les tentures, les rideaux, les volets demi-clos font flotter une brume chaude, de sombres étincellements. Le bruit des pas sous lesquels gémissent les vénérables parquets trouble seul la calme majesté, la muette grandeur de ce palais des intelligences. Soyez seul alors, n'ayez point avec vous de cicérone trop empressé. Fût-il compétent comme Érasme lui-même, il vous gênerait et chasserait les délicieuses fantasmagories qui vous hantent. La voix intérieure suffit; n'écoutez plus que le concert intime de vos pensées!

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Vierge au perroquet, d'après le tableau de Rubens, au musée d'Anvers (voy. p. 173-175).

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1]

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La cathédrale. — Origines et traditions. — Anvers vu du haut de la tour. — Les trésors d'art. — La *Descente de croix* et l'*Élévation en croix*. — Le puits de Quinten Massys et sa légende. — Les curiosités de la rue. — Teun Koekeloer et la petite laitière.

Comme ses sœurs de Cologne et de Strasbourg, la cathédrale d'Anvers, ce chef-d'œuvre de la pierre évidée et sculptée, se complique de merveilleux. A son origine, la naïve exagération populaire s'est complu à l'historier d'une légende terrible, sous laquelle on voit grimacer le profil cornu de Satanas. L'église étant construite sur un terrain marécageux, ses fondations ne tenaient pas; à peine les murs s'élevaient-ils de quelques mètres au-dessus du sol, que des éboulements se produisaient. Cet état de choses se fût prolongé longtemps, si un des compagnons de l'architecte n'avait trouvé dans un grimoire une prédiction se rapportant à la construction de l'église. Il y était écrit en termes ambigus que les murs de Notre-Dame ne pourraient tenir que sur des peaux de bœuf. Le possesseur du précieux secret résolut d'en profiter pour enlever à son maître la gloire d'édifier le temple;

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

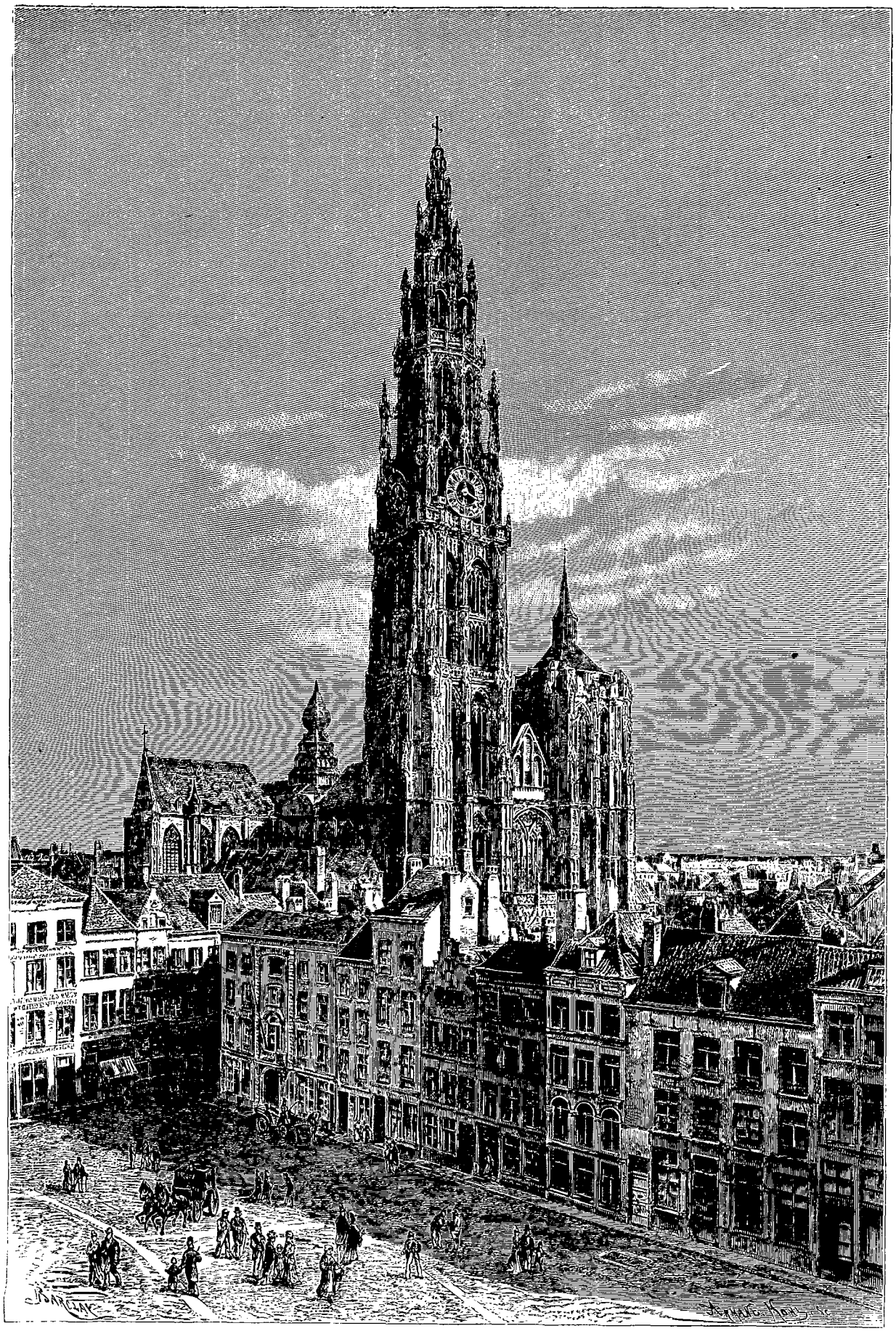
mais, ainsi va la sottise humaine, il ne sut point taire sa découverte à sa femme et à ses enfants. L'un de ceux-ci, petit garçon espiègle, n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter au maître lui-même la découverte cabalistique. L'artiste tenta l'expérience, et cette fois la pierre s'éleva comme par enchantement. Le mauvais compagnon, déçu dans ses ambitions et poussé par le démon, tua l'enfant qui l'avait trahi. Puis, bourrelé de remords, il quitta la ville, et l'on n'entendit plus parler de lui, jusqu'au jour où, au pied de l'édifice presque achevé, un cadavre effroyablement fracassé, dont les lambeaux s'enveloppaient d'une robe de pèlerin, fut aperçu par des gens matineux. Nul doute : c'était celui de l'assassin, qui, résolu d'en finir avec la vie, s'était laissé tomber du haut de l'église, pour l'expiation de sa scélératesse. Aujourd'hui encore, on vous montre, au bas de la tour, une dalle bleue incrustée d'une quantité d'éclats de cuivre. Ces incrustations figurent les parcelles du corps du maçon criminel, et la tradition veut qu'il soit impossible de les compter.

En réalité, on ignore le nom du véritable auteur du plan, et l'on ne sait pas davantage en quelle année commencèrent les travaux; toutefois les livres attribuent à Pierre Appelmans la gloire de la conception générale; il mourut en 1434, sans avoir joui du spectacle de son œuvre achevée. Les architectes Herman de Waghenakere et Rombout Keldermans reprirent alors les travaux, en substituant à la pensée du créateur leurs initiatives personnelles. On aurait ainsi, de la base de la flèche jusqu'à la hauteur de la galerie du cadran, la réalisation des plans d'Appelmans; au delà de l'horloge, la fantaisie irrespectueuse des successeurs du maître se révélerait par les arcs surbaissés et surchargés du gothique flamboyant; et les styles se modifiant à mesure que s'exhaussait l'immense vaisseau, d'autres éléments se seraient par la suite mêlés à ceux-là, tourmentant la pierre de proche en proche et lui faisant porter des floraisons hybrides. Enfin, les élégances entortillées du gothique décadent, substitué lui-même à la sévérité de l'art ogival, auraient fait place à leur tour à une architecture encombrante et aventureuse; et la tour d'Appelmans aurait fini par se coiffer d'un pinacle travaillé au goût de la Renaissance.

Telle qu'elle est, la cathédrale demeure une des plus vastes basiliques du monde chrétien. De partout elle domine la ville cachée à ses pieds, comme l'image matérielle de la Providence, et l'histoire établit la communion étroite qui existait entre le géant de pierre et le peuple anversois. A toutes les époques partaient du sommet de ces tours les grandes voix de l'allégresse et des afflictions publiques; de là-haut se répandait sur le pays d'alentour, en bourdonnements ailés, en volées furieuses, en grondements de tonnerre, les épithalames, les lamentos, les appels aux armes, toute la vie populaire sonnée dans le clairon des cloches; et la merveilleuse cage, ajourée comme un ostensoir, prenait, sous les branles encolérés ou joyeux, des airs de beffroi. C'était, en effet, le beffroi anversois; la maison de Dieu devenait, aux heures d'effervescence, la maison des hommes, et la cité, en écoutant chanter les oiseaux d'airain nichés dans ses contreforts, savait toujours le temps qu'il faisait à l'horizon politique.

En plein azur, aussi haut que peut aller le regard, plonge la flèche; d'étage en étage, de galerie en galerie, elle va, s'exhausse, croît, finissant par mesurer à son faîte quatre cent soixante-six pieds de hauteur; et rien ne vaut l'étendue de pays qu'on embrasse de la plate-forme de son carillon (voy. p. 169). Gravissez, un matin de clair soleil, l'escalier en spirale colimaçonnant dans les parois de la tour. A intervalles réguliers, des fissures minces, pareilles à celles des sarbacanes, ajourent la maçonnerie, laissant filtrer sur les degrés tournoyants des rais de lumière blanche, et en même temps ménageant des ouvertures par lesquelles le regard coule dans un dédale de rues, une perspective tumultueuse de maisons et d'édifices. Chaque crevée est comme un cadre où s'intercale un morceau de la ville; par places une touffe de verdure balance sa tache sombre dans le tassement des façades, et des fenêtres ouvertes sort le bruit des ménages. On n'est encore qu'à la centième marche; la rumeur humaine se perçoit, distincte, continue, avec des chants, des cris, des rires, qui sont comme l'adieu de la vie à mesure qu'on se rapproche de l'infini; puis les voix s'étouffent dans un bruissement diminué, une sorte de grondement lointain qu'accompagne la basse ronflante du vent. Celui-ci grandit bientôt, jusqu'à emplir la haute spirale d'un bourdonnement qui ne cesse plus : on dirait la respiration de quelqu'un qui anhèlerait dans le vide; et le paysage s'élargit, les horizons reculent, on est presque dans le bleu de l'air. Voici que dans les fumées, les ors chatoyants de la lumière, les flocons de brume roulant à la dérive, commence à se découper la vue des campagnes; au-dessous de soi, une débandade de quartiers, un tohu-bohu de toits et de pignons, une mêlée de cheminées noires, de grêles aiguilles et de tourelles ventrues. Un poudroiement vermeil enveloppe les briques roses, les tuiles couleur sang de bœuf, les ardoises bleues, glisse le long des chevets moussus, pénètre dans l'entonnoir profond des rues, tout en bas embrume le pavé scintillant. Et l'escalier géant plonge plus avant dans le ciel, la foule n'apparaît plus que comme un fourmillement de petites mouches noires, on entre dans la région des oiseaux, dont le vol par moments fait une ombre sur le jour des meneaux. De minute en minute, la ville s'enfonce un peu plus dans l'abîme; elle se déroule à présent tout entière, avec sa topographie accidentée, avançant ici à travers les sentiers herbus des champs la pointe de sa banlieue, là dressant ses amas de vieilles demeures illustres, ses églises, ses chapelles, ses hôtels de ville, ses bourses, ses entrepôts, les mélancolies d'autrefois, les gaietés d'aujourd'hui, ailleurs s'excavant pour faire un lit à ses canaux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La flèche de la cathédrale d'Anvers. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis, brusquement, s'écornant sur toute la ligne de ses quais. Du Kiel aux nouveaux bassins, le grand fleuve miroite dans la clarté comme une gigantesque cuirasse, guilloché par les mille dentelures des agrès, et ses chantiers, ses docks, ses entrepôts ressemblent à des navires échoués parmi les flottilles errantes de ses trois-mâts et de ses steamers. L'énorme escalier s'arrête enfin; une galerie circulaire découpe autour de la plate-forme les fines rosaces de son parapet; et toutes ensemble sont comme une succession de fenêtres ouvertes sur un tableau prodigieux. Anvers, la grande métropole, n'est plus qu'un point habité dans le déploiement des prairies prolongées à l'infini, de la vaste terre verte perdue dans les lointains flottants, du beau jardin des Flandres reluisant des chatoiements de l'émeraude et coupé par les sinuosités d'argent de l'Escaut. A travers le ruissellement de la lumière, les vapeurs sorties du sol montent en colonnes irisées ou planent en pâles arcs-en-ciel; la plaine par moments semble fumer dans une vapeur grise d'étuve et d'autres fois s'allumer de flambées magnifiques; et parmi cette clarté et ce brouillard paissent les troupeaux, filent les navires, palpite l'âme d'une nation vaillante. Cependant un tumulte, sourd d'abord et qui se précise dans une sorte de prélude, est parti des silencieux rouages du carillon; une fusée de notes jaillit d'un ébrouement de basse enrhumée, puis s'éteint, et tout à coup, sans qu'on s'y attende, se change en une tempête de bruits. Les marteaux montent, descendent, cognent à toutes volées les timbres; des cloches ébranlées se balancent dans le vide, comme des gongs prodigieux; on dirait qu'une nuée de musiciens invisibles s'est pendue aux cordes, abattue sur les claviers, éparpillée dans la tour pour la faire chanter; les monstres sculptés dans les gargouilles, guivres, lémures, tarasques, ont l'air de gonfler leurs faces comme s'ils sonnaient du buccin; et les trilles cascadent, les strettes bruissent, les arpèges escaladent les points culminants de la gamme, tout le mystérieux et terrible orchestre se fond dans un ouragan de cuivre et d'airain. Les charpentes tremblent, un frémissement court de proche en proche à travers la tour, on croit sentir le plancher se dérober sous ses pieds. Alors, si vous ne craignez pas le vertige, faites un suprême effort et montez les échelons de fer qui vous mènent au pinacle : il vous paraîtra que la terre s'est abîmée sans retour, et votre âme, comme emportée dans un vol, s'en ira toucher aux seuils étoilés.

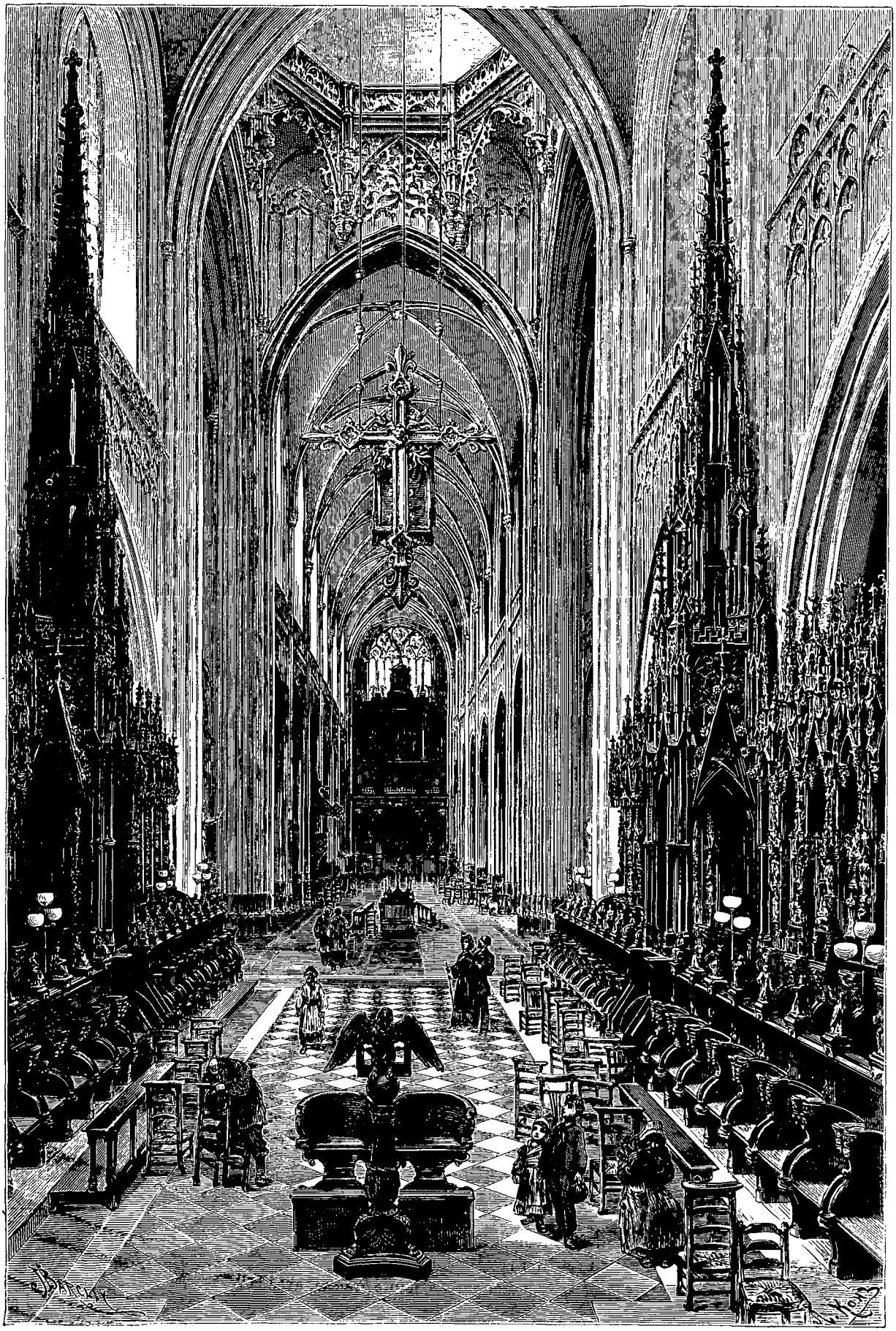
De ce point de la tour on peut suivre presque tout le cours de l'Escaut. Les Anversois prétendent même que l'horizon s'étend jusqu'à la mer et que, par les temps très clairs, ses grandes eaux plombées s'aperçoivent distinctement. J'ai souvent gravi les six cent soixante-dix marches qui conduisent jusqu'au faîte, mais mes yeux avaient beau plonger dans la reculée, ils n'y discernaient qu'un brouillard argenté confondant la terre et le ciel. Je m'en consolais aisément en regardant le fleuve s'écailler de reflets métalliques, parmi des campagnes verdoyantes et lustrées comme celles du vieux Memling.

Charles-Quint, parlant de la flèche de Notre-Dame, regrettait que ce bijou n'eût pas d'écrin pour le préserver contre les révolutions des hommes et les ravages du temps. C'est un bijou, en effet, d'une orfèvrerie compliquée et quasi miraculeuse; mais, Dieu merci! un bijou solide qui a résisté au temps et aux hommes. La journée de la *Furie espagnole*, dans laquelle furent incendiés une quantité de palais et de trésors, épargna la glorieuse aiguille, qui sortit également victorieuse du bombardement d'Anvers par les Hollandais en 1830. Le peuple, cette fois, put croire à une intervention de Marie, la patronne du sanctuaire et de la ville, tant les obus et les grenades avaient rasé de près, mais sans les atteindre, les fines ciselures du grand joyau de pierre.

Cependant l'intérieur de l'église eut à souffrir au seizième siècle du vandalisme des iconoclastes, conduits par le président Herman Mode. Si grandes, en ces néfastes journées de discordes religieuses, furent les déprédations, que Notre-Dame ne s'en remit jamais complètement. Soixante-dix autels, la plupart de marbre, furent renversés et brisés, ainsi que trois orgues, les jubés, les fonts baptismaux, les boiseries sculptées, etc. On alla jusqu'à lacérer à coups de poignard des toiles précieuses, un *Christ en croix* de Quinten Massys et une *Assomption de la Vierge* de Frans Floris. Rubens, heureusement, ne parut qu'après cette époque tourmentée, et les deux chefs-d'œuvre sortis de son pinceau, qui ornent actuellement le transept du chœur, à droite et à gauche du maître-autel, la *Descente de croix* et l'*Érection de la croix*, compensent jusqu'à un certain point la perte des autres trésors dont se parait autrefois la cathédrale.

Le prodige qui s'opère à Saint-Jean de Malines, quand, le rideau tiré, apparaît aux yeux, dans ses magnificences fleuries, la *Pêche miraculeuse*, se renouvelle, sous les arceaux de Notre-Dame, chaque fois que les deux tableaux sont exposés au jour. Ce n'est plus des hautes fenêtres lancéolées que part la lumière; elle est comme concentrée dans les carnations étincelantes et les rutilants satins qu'allume la couleur; et du corps fléchissant du Christ, de la face douloureuse de la Vierge, des linges étalés sur les corps, mieux que des plus flamboyantes verrières, ruisselle le mystique soleil auquel prennent feu les pénombres du temple. Pourtant le maître n'attise point ici sa fournaise ; une gamme chaude sans violence baigne les deux scènes dans une sorte d'apaisement; la *Descente* surtout s'enveloppe de tonalités tranquilles ; mais la sérénité, chez ce magicien, est encore à ce point de la flamme et du sang, que les autres peintres paraissent ternes à côté. Son calme n'est que relatif : même dans l'apâlissement des atmosphères au milieu desquelles le cadavre divin est descendu de la croix, les étoffes précieuses projettent des éclairs; et la sourde symphonie s'aiguise de sonorités puissantes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la cathédrale d'Anvers. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareilles à des coups de trompette. Au fond, c'est toujours la même grande esthétique, la même prédominance de la vie, la même recherche des effets contrastants et forts. Les étrangers qui croient admirer à la cathédrale les maîtresses œuvres du prodigieux artiste, celles dans lesquelles il se serait surpassé, n'admirent que des pages où s'est dépensé son génie habituel; tout au plus trouverait-on dans la *Descente* des élégances plus serrées et un dessin moins tourmenté.

Comme la plupart de ses grandes toiles, celles-ci ouvrent à l'esprit des échappées sur un monde énergique et rude, sur des visions d'humanité réelle, enforcie par un idéal particulier, sur les grosses sensualités d'un paradis flamand; elles égalent ses autres chefs-d'œuvre et ne les dépassent pas. Un intérêt considérable s'attache, il est vrai, à l'une d'elles: l'*Érection* se rapporte au temps où Rubens, revenu d'Italie, cherchait à combiner l'exemple de Rome et de Florence avec son propre instinct de l'art; mais la nature, déjà plus forte que l'imitation, fait percer le goût de la belle chair débordante à travers les symétries réglées de l'arrangement italien.

Il est regrettable que les deux tableaux ne soient point traités, par la fabrique d'église qui en tire pourtant des profits considérables, avec le respect et le soin qui sont dus aux grandes productions du génie humain. On les recouvre constamment d'un rideau de serge verte sous lequel l'humidité poursuit son œuvre de destruction lente et sûre. Parfois, il est vrai, l'édilité s'émeut, on engage des négociations avec la fabrique; mais les fabriciens mettent à défendre leur propriété une ténacité qui finit par décourager la bonne volonté de la gent officielle.

Rubens ne trône pas seul à la cathédrale; le souvenir d'une autre illustration de l'art flamand, Quinten Massys, y est perpétué par une pierre tumulaire scellée à l'intérieur du mur, au bas de la tour. Et comme pour unir ensemble les belles heures de la jeunesse et l'heure funèbre du trépas, un puits auquel se rattache une histoire d'amour et que le peintre forgea alors qu'il n'était encore que simple orfèvre, se voit non loin du lieu de sa sépulture, sur la place du Marché aux Gants, au pied même de Notre-Dame. De haut en bas évidée au marteau, en d'infinis entrelacs de feuillages et de fleurs, la cage de ce puits s'épanouit comme un bouquet de métal, avec une légèreté incomparable, un étonnant découpage de folioles et de vrilles; et les branches montent, se tortillent, s'infléchissent dans un ploiement gracieux de cep, jusqu'au sommet où, par-dessus leur jonction finale, se dresse la statuette du légendaire Salvius Brabo prêt à lancer la main du géant Antigon.

L'origine de ce délicieux travail de ferronnerie est touchante; et bien que les esprits positifs la disent apocryphe, je crois pouvoir en transcrire la poétique version. Quinten, étant ouvrier forgeron, s'éprit de la fille d'un riche bourgeois, amateur d'objets d'art. Celui-ci s'opposait à leur union. « Passe encore pour un artiste! disait le père; mais donner mon héritière à un forgeron, le dernier des artisans! » Piqué au vif dans son amour-propre de batteur de fer, comme aussi aiguillonné par les beaux yeux de son amie, Quinten proposa au praticien de lui confectionner un chef-d'œuvre à l'aide de ce fer méprisé et de son grossier maillet. Le père accepta, et aussitôt le digne garçon se mit au travail. Avec un goût exquis il martela la cage du Marché aux Gants, et cette merveille lui valut la main de sa bien-aimée. L'histoire est consolante, car elle nous prouve qu'en ce temps les cœurs unis triomphaient des rigueurs du sort.

Le vieil Anvers abonde en pittoresques souvenirs, mais tous n'ont pas la valeur du puits forgé par le grand artiste. Ce sont généralement des autels peinturlurés dans des encoignures de rues, de grands christs en croix adossés à de vieux murs, des œuvres de miséricorde appliquées contre un chevet d'église, des saints avec leurs attributs légendaires juchés dans des niches à pinacles; d'autres fois, comme dans la cour de la maison Joris (voy. p. 176), des vierges aux attitudes naïves, habillées de longues robes plissées en raides cassures et portant sur leurs bras, avec un geste de maternité adorante, de petits Jésus empotés et dodus. Le soir, de grosses lanternes pendues à des tringles fixes ou balancées par des chaînes mobiles s'allument devant ces images en vénération chez le peuple.

Ailleurs, la statue se fait satirique; dans un coin du Marché aux Œufs, le regard est attiré par une grotesque silhouette de paysan basané, à la barbe hirsute, le corps enveloppé dans un manteau de gros bleu, ayant sous lui un panier d'œufs et tenant un autre panier pareil sur ses genoux. C'est Teun (Antoine) Koekeloer, le *Pasquino* anversois, dont la naissance remonte à 1667. Un citoyen aussi ancien peut se permettre des critiques, et Teun ne s'en fait pas faute. Qu'un événement se produise, le rustre l'apprécie à sa façon, avec une grosse gaieté rabelaisienne et truculente. Il y a quelques années, il échangeait fréquemment des vues sur la politique locale avec une autre statue du même acabit, la petite laitière du Marché au Lait. La rusée paysanne lui donnait la réplique, dans un langage non moins incisif que le sien. Teun n'a plus cette joie aujourd'hui; on lui a dérobé sa vaillante commère, et, fatigué de prononcer des monologues, il s'est tu. D'ailleurs ne lui a-t-on pas changé son vieil Anvers au point de tout rendre méconnaissable autour de lui? Peut-être en a-t-il gardé rancune aux magistrats de la ville.

Comme le *Mannekenpis* de Bruxelles, Teun Koekeloer et la laitière étaient vêtus de riches vêtements lors des kermesses ou des joyeuses entrées des souverains. D'humeur délibérée, ils s'exprimaient en vers de haute graisse, avec la verve mordante et grivoise d'*Uylenspiegel* lui-même : on en peut juger par les anagrammes et les quatrains du digne couple, recueillis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

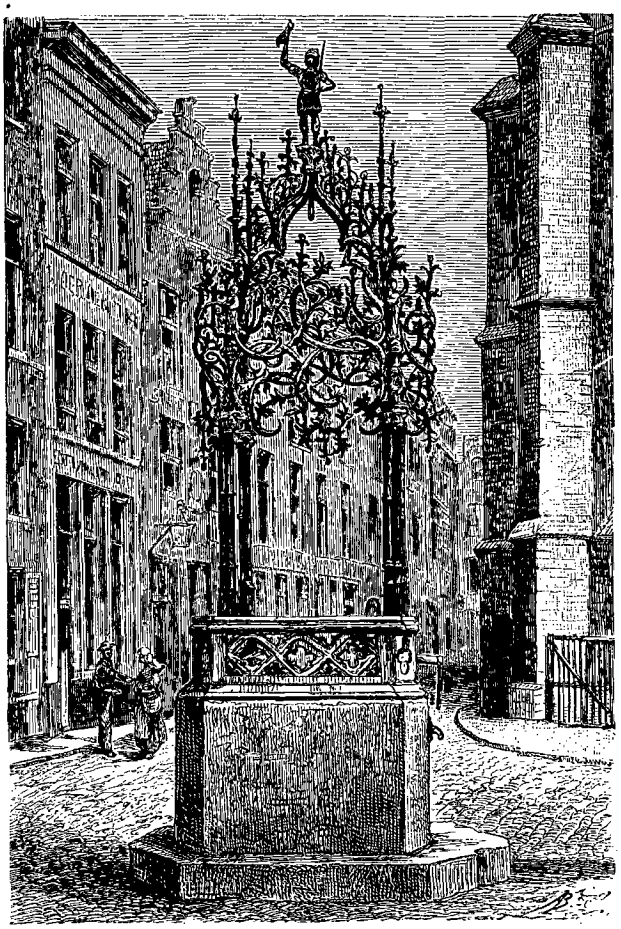
par un érudit curieux. Ces improvisations, concises et primesautières, dont le trait porte et cingle comme une lanière, mettent par moments à jour l'histoire intime et populaire de la remuante cité.

J'ai relevé déjà plus haut le côté railleur et satirique de l'esprit anversois, perpétué de nos jours dans des pamphlets flamands et dans des chansons locales, d'une verve fustigeante qui ne respecte rien. Elle éclatait surtout autrefois contre les ordres religieux. En pleine église Saint-Jacques, sous le portrait d'un philanthrope du dix-septième siècle peint par Van Dyck, on lit une épitaphe élogieuse, dont les deux derniers vers sont ainsi conçus :

Men wint den Hemel met gewelt
Of his te Roop met Kracht van geldt.

Traduction : « On gagne le ciel par la force ou par la puissance de l'argent. »

Toutefois, en dépit de son naturel frondeur, l'Anversois qui, le rire aux dents, bravait les gehennes du Steen et l'attirail de Petit Cousin (*Cosynke*), on appelait ainsi le bourreau, ne s'affranchit jamais entièrement du sentiment religieux, moins par conviction peut-être que parce qu'il trouvait dans les manifestations du catholicisme un champ ouvert à son goût du faste. C'est à de secrètes et invariables délectations, à l'attrait permanent de l'art pour les cervaux flamands qu'il faut attribuer la multiplicité et la richesse des églises, surgies du sol anversois. Les lieux de dévotion, décorés comme des théâtres, abondent; il n'est pas de vieille rue qui n'ait ses chapelles, ses statues de saints, ses oratoires, ses porches s'ouvrant sur un fond lumineux de tabernacle; et la fête des yeux s'augmente, les jours de procession, de l'éblouissement des bannières, des étoles, des ostensoirs, des reliquaires, promenés en cortège pompeux par les rues. Tout ce que les sacristies recèlent d'orfèvreries, de gemmes et d'étoffes précieuses, se répand alors sur la voie publique, comme un fleuve d'or, de pourpre et d'azur; l'air est embrasé par l'étincellement des habits sacerdotaux; les images pieuses brodées dans le velours et la soie semblent tissées avec des rayons de soleil, et les crosses, les mitres, les ciboires, les cassolettes, allumés d'un feu à chacune de leurs facettes, flambent, sous la volée de l'encens, ainsi qu'un rutilant décor de vitrail gothique. Nulle part la magnificence du culte n'ensorcelle mieux l'esprit et n'apparaît avec un plus étonnant éclat. Et l'on se reporte au temps où les ghildes, les corporations, les métiers ne trouvaient pas de meilleur emploi de leurs deniers que la commande de chefs-d'œuvre d'art qui allaient grossir le trésor des églises. Non contents de se construire des hôtels somptueux sur la Grand'Place, ils érigeaient à leurs frais des autels, des chapelles, de somptueux oratoires, chargés de marbres, de ciselures et de tableaux. Un besoin de glorification personnelle se confondait à leur désir d'élever un monument à la gloire du ciel. Rien n'était trop coûteux pour leur ostentation, et ils rivalisaient d'invention et d'opulence, stimulés par l'ambition de s'écraser mutuellement. Les bois taillés, les marbres contournés, les tissus rares, les métaux ciselés, les joyaux sertis dans l'or concouraient à la splendeur de leurs tabernacles. L'édifice terminé, on s'adressait à Érasme Quellyn, à Otto Venius, à Gaspard de Crayer, à Van Dyck, à Rubens, pour répandre sur l'ensemble l'enchantement de l'art. La *Descente de croix* de Rubens, pour ne parler que du plus célèbre des tableaux admirés à Anvers, fut commandée à l'artiste par le vieux Serment de l'Arbalète.

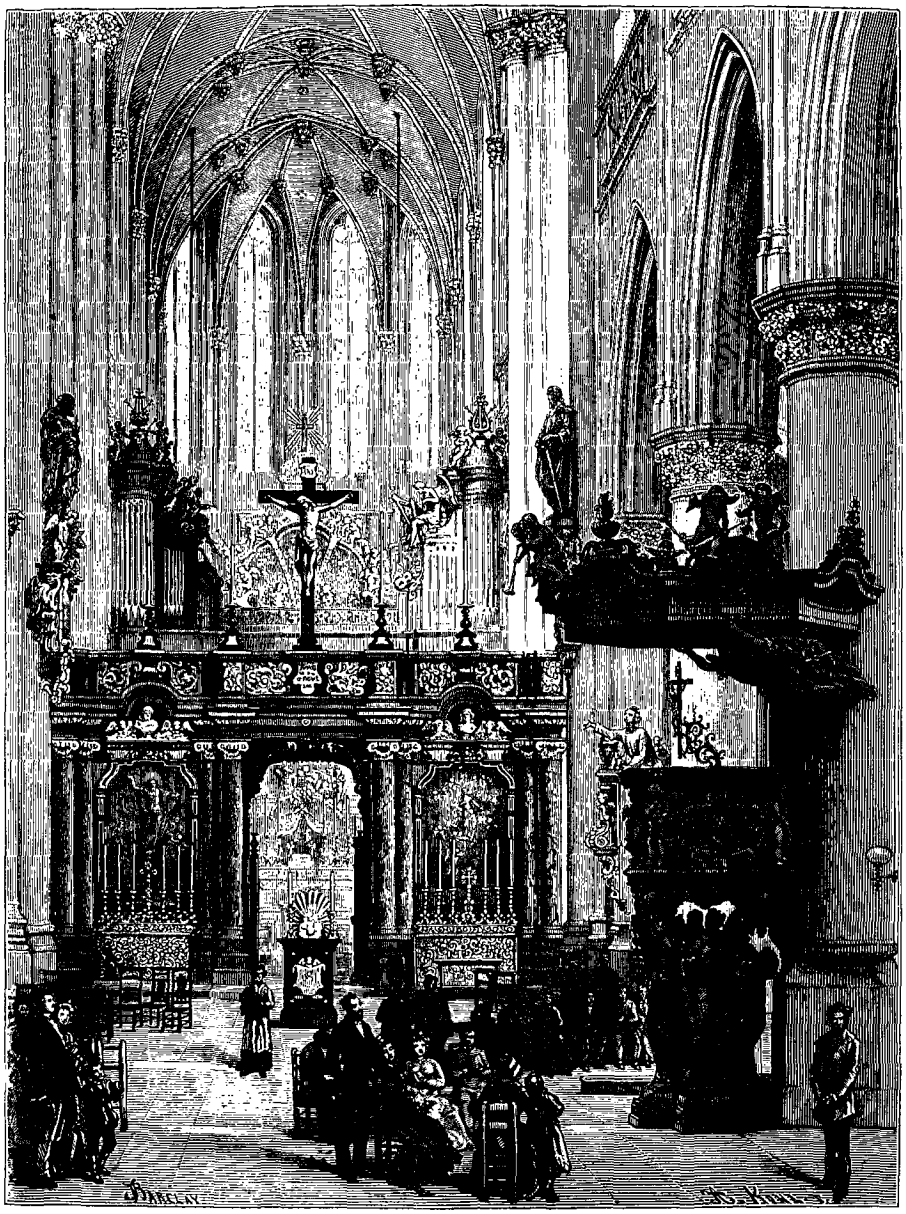


Le puits de Quinten Massys. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Si les ghildes ont disparu, les œuvres dues à leur munificence existent encore, pour la majeure partie du moins. Parcourez Saint-Jacques (voy. p. 168), plus riche encore que la cathédrale, avec ses reposoirs étincelants d'or et de marbre, ses grands vitraux flamboyants dans le demi-jour des nefs, son peuple de blanches statues, prenant dans le clair-obscur des voûtes gothiques une grâce mystique et paradisiaque, ses chaires de vérité décorées de figures turbulentes et massives, ses murs constellés de peintures de premier ordre, toutes effacées d'ailleurs par le bouquet radieux du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

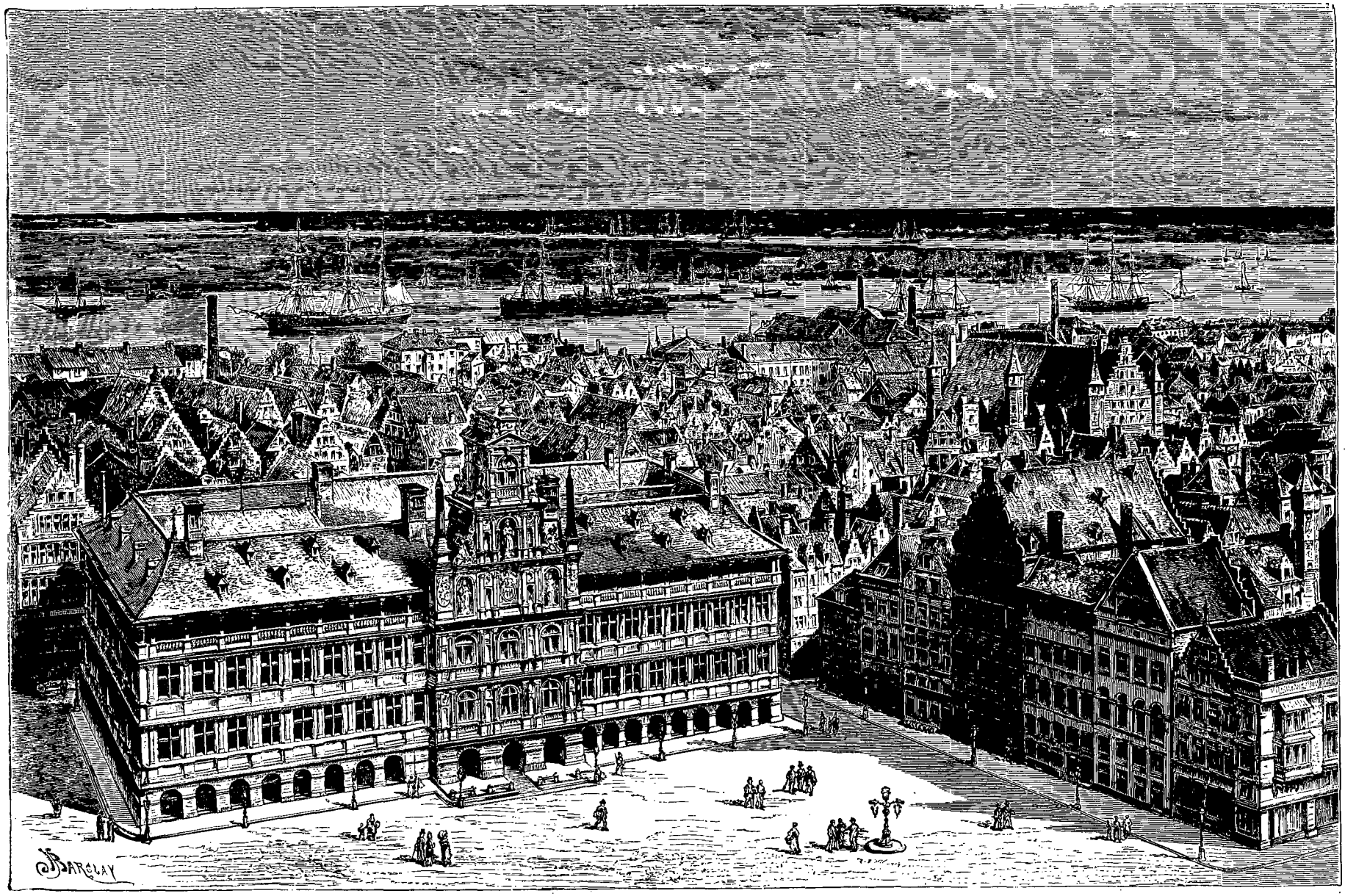
Saint Jacques, sorte d'apothéose que Rubens laissa de lui-même et où il se représenta, avec ses femmes et ses enfants, escorté des tendresses de sa vie, dans un écroulement de roses, une clarté réfractée d'élysée, une volupté de chairs éclatantes et jeunes déployant au-dessus de la dalle sous laquelle repose sa dépouille les allégresses riantes d'un songe amoureux. Visitez Saint-Paul, moins vaste, mais non moins riche, avec ses boiseries fouillées comme des fougères tropicales, ses rudes figures de saints taillées dans le chêne et noircies par le temps, son calvaire peuplé de figures grandeur nature, contorsionnées dans des strapassements de tortures comme un prodigieux martyrologe (voy. p. 171), son Jardin des Oliviers à ciel ouvert escaladant un amas



Intérieur de l'église Saint-Jacques, à Anvers (voy. p. 167). — Dessin de Barclay, d'après une photographie

abrupt des rocailles, sa crypte ajourée de lucarnes grillées, derrière lesquelles brûlent des lampes mystérieuses, éclairant les pâleurs sanguinolentes d'un Christ couché dans le tombeau, plus loin son enfer empli de vociférations et de grincements de dents, où, d'entre les flammes écarlates, s'aperçoivent, par delà les barreaux usés d'attouchements, des nuées de damnés tourbillonnants. Allez ensuite à Saint-André, dont la chaire de vérité, guillochée de haut en bas comme une orfèvrerie, ferait le désespoir d'un Cellini ou d'un Froment Meurice; à Saint-Charles, cette application curieuse, mais impuissante, de l'art de la Renaissance au grand style religieux; à Saint-Georges enfin, un essai de polychromie moderne qui fait songer aux mosaïques de Venise et de Rome. Partout vous verrez se manifester le goût de la plastique mouvementée et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand'Place d'Anvers et l'Hôtel de ville. — Panorama de la ville et de l'Escaut (voy. p. 162-164). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une représentation de la vie grassement pittoresque.

Particulièrement le soir, ces intérieurs de sanctuaires revêtent une poésie incomparable. C'est quand on a assisté à l'une ou l'autre des grandes cérémonies du rituel catholique, aux offices de la semaine sainte ou de l'octave des Âmes, par exemple, dans telle de ces églises encombrées comme des palais, qu'on se rend compte de l'influence énorme qu'exerce encore sur la population le culte religieux. La nef est à peine éclairée, les autels latéraux sont plongés dans une obscurité que piquent d'une flamme vacillante les petites lampes du tabernacle. Au pied des colonnes démesurées enfonçant leurs chapiteaux dans le noir des voûtes, comme dans l'infini, des cierges de cire sont fixés sur des ifs en fer, et leurs langues jaunâtres dardent du fond de la nuit, élargissant dans les pénombres des ondes lumineuses qui petit à petit se perdent sous les arceaux. Par les verrières, l'ombre du dehors pénètre presque en clarté, tant les ténèbres sont épaisses. Mais le maître-autel où officie le chapitre resplendit de hautes clartés sur lesquelles se détachent des christs d'ivoire, aux chairs presque humaines, et des tableaux fleuris comme des jardins. Tous ensemble, les fidèles se tournent de ce côté, inclinant ou relevant, aux paroles de l'officiant, leurs faces pâles comme autant de lis mystiques caressés par un souffle du ciel. Pendant ce temps, l'orgue soupire et gronde dans les profondeurs du temple. Du jubé, les voix des chantres descendent, caressantes ou irritées, avec d'ineffables murmures ou de retentissants éclats. Et par moments le prêtre psalmodie ses *oremus*, auxquels les diacres répondent avec un nasillement voulu; puis le rigide chant grégorien résonne seul dans le vaisseau, imposant silence aux mugissements de l'orgue; et d'autres fois des chants hiératiques, des mélopées lentes et profondes, comme un chœur de trépassés, traînent sous les piliers, énervant l'âme par la pensée constante de la fin de tout.

J'ai gardé dans les moelles l'impression d'un office du jeudi saint réglé sur le rit effrayant de la Sixtine par le maître de chapelle de Notre-Dame, ce fougueux et hardi Peter Benoît, dont le nom s'est déjà rencontré dans cette étude. Bien que plusieurs années se soient écoulées depuis, je n'ai pu oublier l'obsédante monotonie des répons succédant au cri désespéré des violons et des basses, avec un bredouillement sourd, qu'on eût dit parti de dessous terre; c'était comme une lamentation qui revenait chaque fois, une clameur vomie par les catacombes, un *de profundis* jeté sur toutes les joies d'ici-bas, et les voix, sombres, voilées, rapides, ressemblaient à des croque-morts dépêchant une besogne lugubre. Des tentures de deuil recouvraient les autels, retombant à grands plis étoilés de larmes d'argent; des tableaux, des marbres, des ors, plus rien ne s'apercevait; l'église avait été transformée en sépulcre, où les vivants, par anticipation, avaient la rigidité des cadavres.

Deux jours après, le temple, débarrassé de ses parures mortuaires, brasait dans les illuminations du jour de Pâques et, de la voûte à la base ébranlé par des polyphonies triomphales, résonnait comme une forêt dans laquelle passe l'ouragan.

Le goût des arts. — Le musée de peinture. — Rubens.

Le goût de la couleur que je signalais déjà dans mon étude sur Bruxelles, comme un des côtés essentiels du caractère flamand, va jusqu'au fanatisme dans la population anversoise. Il n'est pas de riche bourgeois, pas de gros négociant qui, dans sa maison meublée de bahuts sculptés et de dressoirs chargés d'argenteries, ne réserve une large place au morceau de peinture. Même le petit commerçant, celui qui vend en détail et vit derrière un comptoir, dans un magasin encombré, s'enorgueillit de posséder trois ou quatre tableaux qu'il montre à ses visiteurs avec ostentation. A un échelon inférieur encore, j'ai vu dans des intérieurs médiocres, d'une tenue qui signalait la gêne, les tendresses pour la tache colorée, le coup de pinceau rutilant, les chairs miroitantes et grasses se manifester par une diminution du bien-être domestique en vue d'acquérir cet ornement de la maison. Un peintre m'assurait un jour qu'il n'était pas possible de mourir de faim à Anvers, pour peu qu'on sût barbouiller un panneau : il y a toujours, à défaut de clients sérieux, un regrattier quelconque pour acheter de la peinture. Tel artiste en renom a commencé par assurer son existence en vendant à son boucher et son boulanger; plus tard, le goût des choses dispendieuses étant venu, c'est au moyen d'échanges avec l'architecte, le charpentier, le tapissier, le marchand de bronzes qu'il a bâti sa maison, édifié son toit, garni son atelier et ses salons. Tel autre, dans les moments difficiles, s'en allait au port, entrait dans une taverne à matelots, le jour de la paye, exposait son cas, offrant en loterie le petit tableau qu'il portait sous le bras; presque toujours quelqu'un l'achetait, ou bien, moyennant une mise de fonds commune, on le tirait à la courte-paille; et le pauvre garçon rentrait au logis, faisant sonner son gousset.

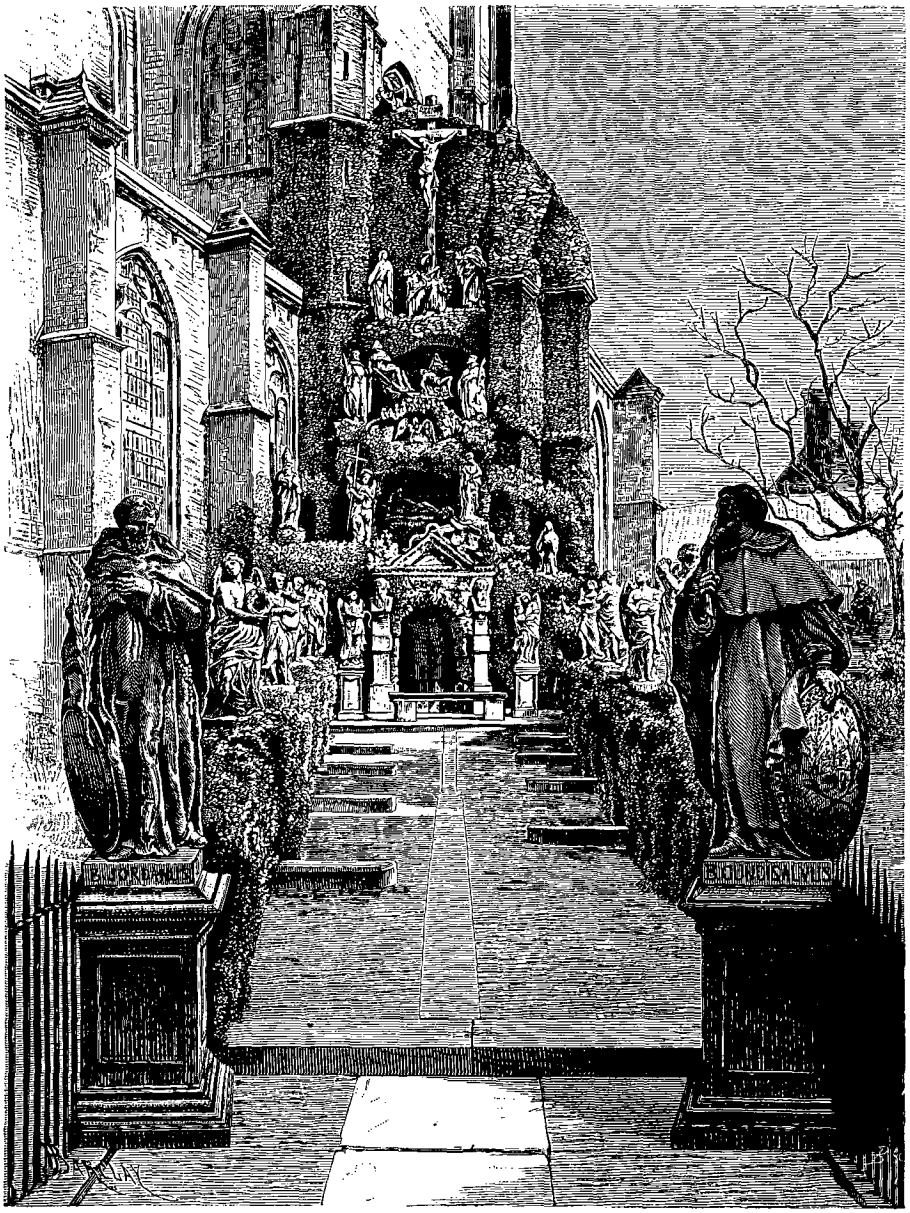
C'est assez dire qu'il y a à Anvers une vie de l'art, que l'art y est considéré comme un agent de richesse publique, et qu'un paysage, un sujet de genre, une nature morte s'y débitent au même titre que de la substance matérielle. L'art constitue ici, en effet, une sorte de marchandise courante, cotée à la Bourse. Il n'est pas rare qu'une transaction d'huiles, de grains, de cuirs ou de bois s'achève par la négociation d'un tableau. Quelquefois le tableau passe dans une vingtaine de mains, aidant ainsi à la circulation des capitaux, sans se fixer; puis, un jour de veine, après un coup de bourse heureux, un affréteur jette le grappin dessus, et l'errante peinture va s'immobiliser dans un salon tendu de papier rouge, où les amis viennent processionnellement l'admirer.

On l'aime tout à la fois, ce morceau de toile ou de bois colorié, pour la délectation qu'il offre aux yeux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la quantité d'argent monnayé qu'il représente : en le pressurant, on lui fait suer de l'or, comme à une balle de coton ; et la jouissance d'une contemplation agréable s'agrémente de la certitude d'un placement avantageux.

Il ne faudrait pas croire cependant à des préoccupations exclusivement mercantiles. En dehors des fluctuations auxquelles est mêlée l'œuvre d'art, celle-ci se perpétue dans les familles, s'intercale dans le bien-être intérieur, fait partie de l'existence commune. Elle répond à la prédilection générale pour l'apparat, le décor pittoresque et brillant, et, dans les maisons riches, elle est comme l'apanage de la prospérité. Dans les autres, elle étoffe de son luxe



Le calvaire de Saint-Paul (voy. p. 168). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

consolant le train réservé de l'existence. Souvent il arrive qu'au lieu d'une simple bambochade, c'est un tableau de maître ancien ; alors une sorte de culte entoure cette possession ; on n'a pas une ferveur plus grande pour une châsse. Et ce cas d'un trésor aux mains de gens d'une condition obscure est fréquent dans la grande cité anversoise ; les transmissions héréditaires ont fait descendre jusque chez le peuple des morceaux auxquels s'attache la gloire des belles époques d'art. Il n'y a pas bien longtemps, une vieille femme, dans un dénuement absolu, vendait une merveilleuse tête de Christ de Quinten Massys, sans soupçonner l'existence d'une pareille fortune.

Anvers, examiné au point de vue de l'importance qu'y a l'œuvre plastique, est donc un foyer d'art considérable. A Rome seulement on trouverait un plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand nombre d'artistes; et presque tous vivent dans une aisance relative, que leur travail alimente régulièrement. Généralement, ils peignent l'histoire, le paysage et le genre; bien peu se montrent sensibles aux particularités du milieu anversois. Le port, l'agitation des rues, le mouvement des affaires, la mélancolie des vieux carrefours les laissent indifférents; leur conception de l'art reflète plutôt les modes anciens et s'enferme dans des pratiques d'imitation. Leys et quelques peintres à sa suite ont associé à la représentation des sujets tirés de l'histoire un genre de composition et d'exécution qui rappelle par moments les gothiques; mais du moins chez eux le décor sur lequel se déroule l'action est emprunté à la ville même; nous retrouvons dans leurs tableaux les pans de murs effrités, les faîtes dentelés et chaperonnés de pignons, les portails fouillés au ciseau, les escaliers colimaçonnant de l'Anvers qui se voyait encore en 1860. Et ce n'est pas la moins curieuse chose que ces restitutions archaïques aient petit à petit composé un fond d'école, perdu dans des contemplations rétrospectives, alors que partout autour de l'artiste les activités de la rue se multipliaient retentissantes, comme un appel à ses instincts d'observation.

Quoi qu'il en soit, la cité de Rubens a gardé son renom de métropole des arts; elle possède une Académie de peinture où s'enseigne la tradition flamande et qu'une longue suite de peintres a illustrée. Telle est l'importance de cette Académie en Belgique, qu'elle forme presque une institution dans l'État; c'est dans son sein qu'ont lieu les grands concours pour le prix de Rome, et elle occupe le plus haut rang dans la hiérarchie des autres établissements similaires du pays. Autour d'elle rayonne tout un vaste commerce basé sur la vente des tableaux; les marchands opèrent sur cette marchandise, comme au port les gros bonnets du négoce international opèrent sur les produits exotiques; ils ont leurs débouchés, leurs ramifications, leurs agents, et cette circulation constante a fait d'Anvers un des marchés d'art les plus considérables de l'Europe. Par milliers, chaque année, les toiles sorties des ateliers anversois passent la mer, s'en vont courir les aventures lointaines, finalement s'échangent contre les bank-notes anglaises et les dollars américains.

L'étude du dessin, dans le peuple, s'est ressentie du développement de cette industrie prospère. A tous les degrés l'enfant est initié de bonne heure aux notions graphiques; à peine sait-il lire et écrire, on l'envoie suivre les cours de géométrie, et, au bout de quelques années, il manie le crayon comme un outil familier. Je me souviens d'avoir pénétré, un soir, dans l'énorme salle où se donne le premier enseignement; des établis se prolongeaient de part en part, sur plusieurs files parallèles, et les élèves, assis sur de petits tabourets, copiaient le modèle qu'ils avaient devant eux, au milieu d'un silence appliqué que troublaient seulement le frottement du papier et le cliquetis des T. Ils étaient pressés les uns contre les autres, ayant tout juste la place nécessaire pour des mouvements mesurés, et les professeurs circulaient dans l'espace restreint laissé entre les longues tables, surveillant le travail de chacun A un signal donné, le cours prit fin, les papiers furent serrés, les estompes et les crayons rentrèrent dans les poches, et en bon ordre les élèves gagnèrent la sortie. En un instant la rue fut obstruée; un fourmillement noir s'agitait tumultueusement sur les trottoirs, occupant la largeur du pavé et tellement compact que ni les piétons ni les voitures ne pouvaient fendre la cohue. Pendant quelque temps la circulation demeura interrompue; c'était une masse humaine dense qui fluctuait, ondulait, se tassait, grossie à chaque instant par les nouveaux arrivants, et de là partaient des chants, des grognements, un hourvari confus qui ne cessa que petit à petit, quand l'immense groupe se décida à se disperser.

La même presse se reproduit chaque jour à l'heure de l'entrée : toute la rue n'est qu'une houle de têtes et de dos; quand enfin les portes s'ouvrent, une clameur s'élève, et l'immense piétinement turbulent des trottoirs s'engouffre sous les voûtes du corridor, graduellement apaisé. Dans le tas se coudoient des apprentis de tous les métiers, des fils de bourgeois, des élèves peintres, une promiscuité d'habits, de vareuses, de blouses; et des faces hâlées d'hommes mûrs, marins, employés d'entrepôts, commis du port, militaires, patrons d'industries, simples ouvriers, s'ajoutent à la cohue des jeunes visages imberbes. Rien n'est émouvant comme le spectacle de cette foule, composée, en de certaines années, m'assure-t-on, de près de deux mille personnes, également stimulées par le besoin de savoir et se rendant aux écoles comme à une fête, avec un empressement joyeux.

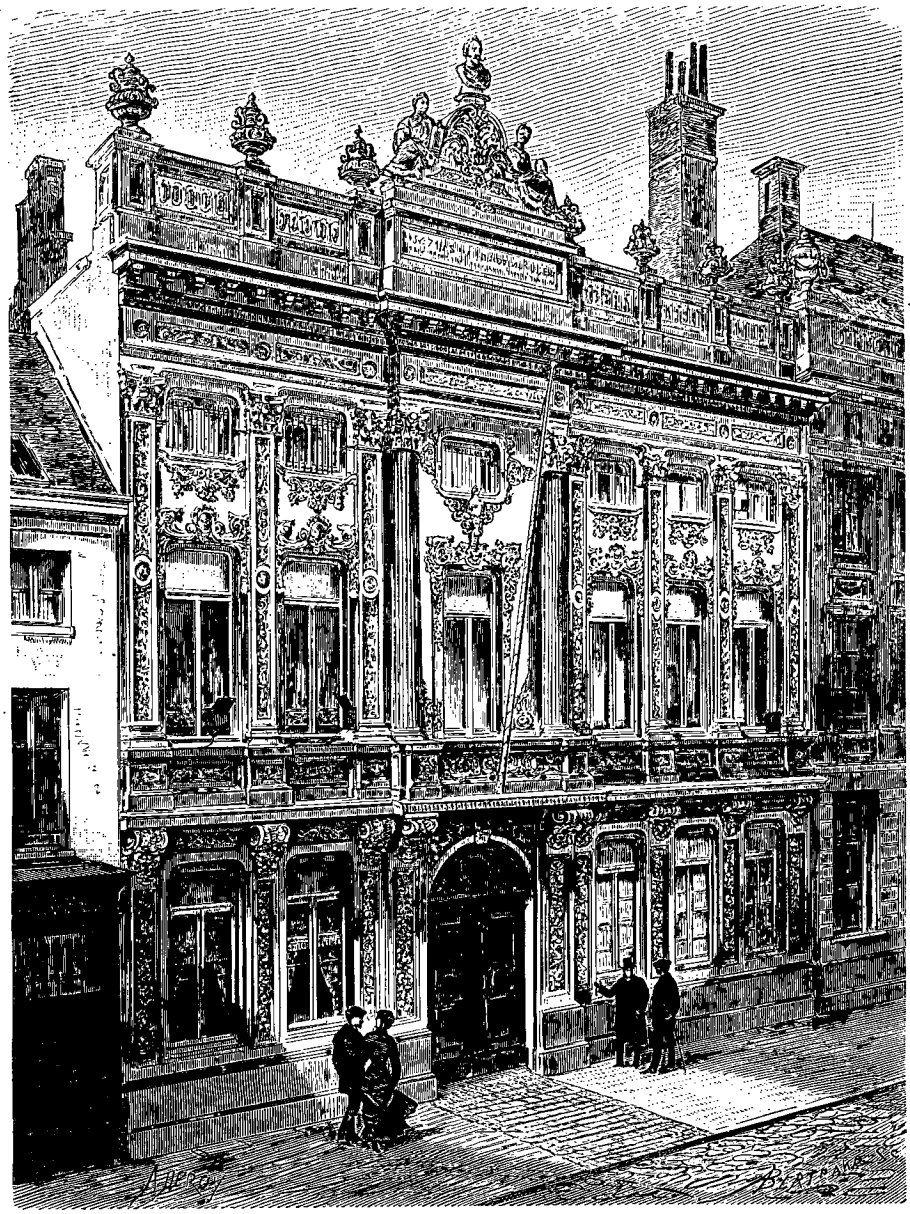
On comprend qu'avec un semblable aiguillon un peuple n'est pas près d'abdiquer sa tradition artistique. Il faut voir d'ailleurs avec quel orgueil l'homme du peuple, l'ouvrier, l'artisan parlent de leur grand homme, de ce Rubens dont la gloire est devenue en quelque sorte le patrimoine de chacun. C'est qu'ils comprennent que tout un passé magnifique tient dans ce nom sonore, et quand ils le prononcent, on sent qu'aucun nom ne leur paraît plus beau. Le souvenir du prodigieux artiste est si indissolublement attaché à la grandeur de la cité, qu'on ne peut faire un pas dans les rues sans se le rappeler. Le premier gamin venu vous montrera la princière demeure qu'il s'était édifiée sur la place de Meir, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui sa statue (voy. p. 175), un bronze malheureusement emphatique et froid; et les églises pleines de son génie, les architectures auxquelles il a mis la main, les vieux carrefours qui le voyaient passer, tout, jusqu'aux dénominations des lieux publics, vous donne l'illusion de sa présence perpétuée à travers le temps.

C'est le moment de parler du musée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par une étrange anomalie, les bâtiments où sont réunis les chefs-d'œuvre de l'art flamand forment un ensemble d'une mesquinerie outrageante pour la gloire de leurs auteurs : on ne peut imaginer une installation moins commode et moins confortable que la longue galerie, divisée en compartiments, à laquelle on accède par un escalier décoré de grandes compositions modernes dans le goût de l'Hémicycle de Paul Delaroche. Il faut l'éblouissant éclat des peintures dont les murs sont constellés pour faire oublier le pitoyable logis dans lequel elles sont remisées.

Au musée, Rubens trône, semble-t-il, dans une gloire plus haute que partout ailleurs; avant même qu'il ait apparu dans les apothéoses radieuses de



Anvers : Maison de Rubens. — Dessin de A. Deroy.

la *Vierge au perroquet* et de l'*Adoration des Mages*, on sent ses approches aux préparations de l'école qui le précède. Il est le dieu d'un Olympe de talents et de génies, et ceux-ci, comme des trompettes dans un cortège, annoncent sa venue. Aussitôt qu'on l'a vu, quand l'éblouissement de ses grandes toiles est descendu dans le regard, tout s'efface devant ses clartés de soleil; assis sur l'escabeau d'or, il domine l'art flamand tout entier; et il est vraiment au musée comme dans un temple, parmi l'encens et les adorations.

C'est qu'aussi Rubens incarne en lui une époque et une race. Il arrive à son heure, comme tous les prédestinés. Avant lui, un travail sourd, considérable s'opère, qui le rend possible et l'achemine à ses voies. Il est le dernier anneau de la chaîne qui part des Van Eyck, de Memling, de Quinten Massys et va jusqu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Michel Van Coxcyen, Franz Floris, Martin de Vos, en passant par Jean de Mabuse, Bernard Van Orley et Jean Mostaert : il s'assimile leur universel effort, l'absorbe, en fait son sang et son chyle, et, dans une combinaison prodigieuse, réunit tous les caractères de l'école qui le précède. Il est le sommet jaillissant tout à coup parmi le moutonnement des intelligences; les ardeurs, les troubles, les recherches, l'idéal tourmenté des peintres de son temps aboutissent à ses paroxysmes calmes; il est la genèse définitive. Après lui, l'art des Flandres, abêti par cette grosse dépense de sève, tourne au mièvre et doucement s'engloutit dans la décrépitude.

Mais l'énorme physionomie du Jupiter flamand ne s'expliquerait pas complètement sans ses voyages en Italie. Comme les Mabuse, les Van Orley, les Mostaert, il connaît les routes poudreuses et ensoleillées qui mènent à Florence et à Rome. Et, dans ce milieu enflammé, il s'initie aux magnificences de l'art du Midi. Les musculatures de Michel-Ange se gravent en traits de feu dans son cerveau. Les illuminations d'automne qui font flamboyer les pénombres de Titien réverbèrent dans sa rétine leurs pourpres dormantes. C'est une intuition rapide, émouvante, pleine de frissons; mais telle est déjà sa puissance qu'il résiste à tous les enchantements : les œuvres qu'il fait à cette époque ne sont que passagèrement empreintes de latinité.

Mieux qu'une cuirasse, en effet, son instinct de Flamand le préserve des entailles qui pourraient être faites à son originalité : il pense en Flamand et il peint en Flamand. Comme les gens de sa race, il a un idéal de santé plantureuse, d'existence cossue, largement calée en terre, et il exprime la vie matérielle, sensualise les choses, étale la fleur d'une création à part, où tout est exubérance, désir de jouissance, absence complète de mortification. Alors que les Italiens raffinent la forme, épurent la ligne, serrent de près leurs contours, il enfle les silhouettes, il amplifie la matière, il fait trôner la chair détendue et grasse dans des agrandissements d'empyrée.

Mais la concordance avec le génie de sa race n'est qu'une des lois auxquelles se soumet cette personnalité étonnante : il appartient à sa race; il appartient aussi à son époque.

La trombe des inquisiteurs et des bourreaux de Philippe II à peine disparue à l'horizon rouge de sang, les Pays-Bas s'étaient comptés, redressés, remis à la forge. La fraction la plus indépendante était devenue la hautaine république batave, avec son cortège de héros, de grands citoyens, de grands peintres, la patrie des Trump, des Barnevelt et des Rembrandt. La faction catholique, elle, s'était soumise. Petit à petit, chez celle-ci, on vit refleurir les chambres de rhétorique, s'organiser les ommegangs, se reformer les kermesses; et les maisons des bourgeois connurent des somptuosités inusitées. Une sorte de renaissance précieuse marque cette période : le seizième siècle avait été mystique, rempli d'élans sacrés, presque théologique; et avec Albert et Isabelle, c'est le vieil Olympe qui se chante dans les poésies, sert dans le style et même s'emploie contre les moines et les abbés que la satire remet en cause, malgré les ordonnances. On a dès lors la clef d'un des mystères qui entourent l'esprit de Rubens : ce paganisme tardif, fleuri, exagéré, en retard sur les autres nations, justifie les mixtures de fable païenne et de légende catholique qu'il a fondues dans son gigantesque creuset.

Rubens, c'est donc à la fois la Flandre foulée aux pieds, rentrée dans l'ordre, émancipée dans une renaissance, puis reconquise à la gaieté, aux fêtes, aux pompes des églises et des cours. Il est l'hécatombe et l'apothéose; il résume dans ses rougeurs de charnier les tortures du peuple flamand couché sur le gril, comme un immense bétail, et dans ses gaietés de décor, les sensualités amoureuses d'un peuple épris de ducasses, de processions, de cortèges, oubliant dans des festins copieux les tombes à peine fermées.

Rubens, pour achever ce portrait, a exprimé la religion des jésuites, tolérante, glissant sur les cas de conscience, fastueuse en ses mises en scène, pratiquant au milieu de l'or, des statues, des tableaux, dans le scintillement des chasubles orfévrées, des autels en marbre miroités d'arcs-en-ciel, des vitraux sombrement flamboyants diaprant les dalles d'une réfraction de prisme. De même que l'Église, en Espagne, trouve son poète dans Murillo, le catholicisme flamand du dix-septième siècle trouve son peintre dans Rubens. Il répand le sang et en fait jaillir les roses. Ses martyrs convertissent à la vie au lieu d'incliner l'esprit à la mort; il y a chez lui un si surprenant mélange d'horreur et de volupté qu'on frissonne et qu'on désire; et les affres de la mort, dans ses toiles, sont toujours proches des sourires de l'amour.

Ses vastes compositions s'encadraient de colonnes et de volutes, se noyaient dans une fumée bleuâtre d'encens, dominaient la foule à genoux, caressants et terribles, jugements derniers mêlés à des ascensions triomphales. Il y entassait tout ce qui bruit et luit, les cuirasses et les casques à cause des tons froids de l'acier, les simarres et les chapes à cause des tons chauds de l'or, les brocarts, les soies et les satins à cause de leurs froissements lumineux, les vases précieux aigrettés de bluettes, la robe blanche des chevaux, la rouge fourrure des lions, l'envolée claquante des crinières, le frisson profond des chairs, une sorte de fermentation prodigieuse de nature morte débandée dans des tons odorants et capiteux de fleurs et de fruits.

Un flot bouillonnant de vie sort de ses œuvres, genèse jamais lassée, ayant toutes les formes, subissant toutes les métamorphoses, touffue et simple comme la nature. Il improvise dans une sorte de fureur sacrée; il fait servir la terre, le ciel, la mer à ses inventions; il prend à l'éclair son zigzag phosphorescent, à la nuit ses pénombres doucement [illegible] aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blés leurs roussissures de vieil or, à l'océan ses écaillements argentins de poissons, à la voûte astralé la féerie de ses bleus dans la brume et le topaze brûlé de ses cuivres dans les apothéoses du couchant, à la création entière des images, des comparaisons, des pratiques qu'il adapte à ses évolutions grandioses de masses en mouvement. Ainsi il éveille dans l'âme des sensations inoubliables qui vous bercent comme en songe ou vous remuent comme des coups de tonnerre.

Regardez au musée d'Anvers la *Vierge au perroquet*, tout imprégnée des tendresses familiales; l'harmonie en est si caressante qu'on croit entendre passer dans l'air la vibration des théorbes et des lyres. C'est le tableau des ivresses maternelles. Jamais l'art n'a



Anvers : La statue de Rubens, place Verte. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

mieux fait sentir la joie extasiée d'une mère près de son enfant. L'adorable Vierge ouvre sur la lumière du fond les bruns soleils de ses yeux pleins de songerie, et, assise dans l'écroulement de ses reluisants satins, semble écouter un concert lointain (voy. p. 161).

Rien ne peut dire non plus la chasteté introublée de la jeune fille dans l'*Éducation de la Vierge*, ni la douceur, le détachement profond de la terre, l'aspiration aux délices célestes émanées de ses chaudes prunelles errantes. La grâce des Flandres n'a point respiré sous une forme plus belle; le moule est divin comme l'âme qu'il comprime; et la vieille Anne, les perspectives bleuissantes du ciel, l'atmosphère envermeillée, tout rayonne autour de la placide et chaste enfant, dans un grand frisson qui de la toile se communique au spectateur. A mesure que se prolongera

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

votre contemplation, vous croirez voir vous sourire le songe d'une vie heureuse, dans les fleurs et la musique, sous les clartés d'une aurore printanière; et des promesses de paradis, une joie tranquille que rien ne trouble, vous emporteront, comme sur des ailes, au seuil mystérieux de la chimère.

Telle est la magie, dans l'œuvre de Rubens, que les agonies, les deuils, les catastrophes gardent, sous l'enchantement de ses tons comme sous une jonchée de fleurs, l'éblouissement heureux de la vie à son apogée. La *Sainte Thérèse délivrant du purgatoire Bernardin de Mendoza*, fondateur du couvent des Thérésiennes, à Valladolid, s'entoure de langues de feu, dardées dans des fluides transparents, d'un éclat incomparable; et les flammes sont pareilles à la rougeur du jour qui monte dans le brouillard fumant d'une aube de mai.

Dans l'*Adoration des Mages*, dans le *Christ entre les deux larrons*, le charme se continue; ce sont des éclats voilés de soleil, des étincellements sourds d'astres, on ne sait quelle poésie de grands lacs tranquilles, enflammés par le couchant, et par là-dessus, des musiques, des vols d'archanges, des essaimements de fleurs, de scintillantes égouttées de rosée, des sourires qui ont la forme d'une âme. Puis, brusquement, la brutalité du flamand perce, vous secoue dans les mollesses de rêve où vous glissiez, campe en pleine apothéose un Christ portefaix, à taille athlétique nouée de musculatures saillantes et semblables à des câbles, comme dans la *Trinité* et le *Christ à la paille;* mais une raie de soleil, un ruissellement de ciel bleu, une ondée perlée de lumière ont passé, radieux, sur le détail choquant, et l'esprit, reconquis après une déroute passagère, de nouveau flotte dans les surnaturelles voluptés du paradis.

Si haut que soit au musée l'éclat de Rubens, il serait puéril de méconnaître la valeur des peintres qui l'y entourent. N'y a-t-il pas là, d'ailleurs, Van Dyck, Jordaens, de Crayer, Snyders, Teniers, Fyt, une pléiade étoilant le ciel de l'art flamand d'une constellation ininterrompue? Et ne s'y trouve-t-il pas aussi, parmi les maîtres de la première heure, Van Eyck, Van der Weyden, Memling, Massys, et, pour rattacher la filiation, les Mabuse, les Coxcyen, les Gossaert, les Van Orley, les Mostaert, les Bosch, les Patenier?

Le long des murs se succèdent ces chefs-d'œuvre : le *Christ en croix*, la *Déposition de croix*, la *Mise au tombeau*, d'Antoine Van Dyck, le peintre des élégances pâles et des lumières lunaires, qui, dans une perpétuelle approche du maître, sut garder sa gentilhommerie raffinée, ses airs de tête mélancoliques et patriciens, ses grâces longues et affinées d'amoureux des belles dames anglaises; la *Cène*, le *Christ au tombeau*, l'*Adoration des bergers*, les *Allégories* de Jacques Jordaens, l'un des plus merveilleux exécutants qui aient apparu dans l'art; les natures animalières et les peintures mortes de Snyders, le poète des gourmandises de la table; le *Repas de l'aigle* et les *Deux lévriers* de Jean Fyt, un artiste de haute taille, celui-là aussi, et qui tranche sur le temps par ses sveltesses nerveuses, ses fines anatomies, une grande mine de Velasquez flamand; puis encore les Corneille de Vos, les Breughel, les Wynants, les Craesbeek, tout le noyau de l'école; et plus loin, ces clartés du firmament hollandais, Rembrandt, Hals, Steen, Terburg, Ostade, Cuyp, Berchem, Van de Velde, Van der Helst, Wouvermans, vingt autres noms qui, ajoutés aux maîtres d'Allemagne et d'Italie, composent la richesse de cette admirable collection.



Cour du vieil Anvers : La Vierge de la maison Joris (voy. p. 166). Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Camille LEMONNIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des dunes de Calmpthout (voy. p. 188). — Dessin de Th. Verstraete, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Les environs d'Anvers. — Conformité de la terre et de la race. — Les Polders. — Le Bond. — Bien-être des fermes. Bêtes et gens. — La kermesse de Putte.

Elle s'étend à l'infini la grande lande uniforme, à peine bosselée çà et là de renflements imperceptibles, avec le mélancolique et doux aspect des paysages hollandais. Hobbema, Ruysdael, Van de Velde ont lustré dans leurs toiles ce clair satin des prairies, enveloppées, selon les saisons, de rutilances ou de tons assoupis, et tantôt chantant au soleil l'hymne des colzas, des coquelicots et des blés, tantôt fondues dans les grises estompes des brumes. La terre flamande n'est monotone que pour ceux-là qui préfèrent les gaietés turbulentes de la promenade aux impressions sereines des grands ciels appuyés sur l'horizon, aux tableaux riants de la vie rustique, à l'image d'un bonheur terrestre composé de l'accomplissement de la tâche journalière et de l'universelle abondance qui en résulte. De plus, elle est comme l'expression même du caractère de ses habitants et explique les grosses aises tranquilles, le goût du bien-être matériel, le renouvellement constant des humeurs du corps amenant la belle santé grasse en chair et riche en sang, enfin les habitudes de songerie silencieuse et jouissante qui font

1. Suite et fin. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; *t. XLIII, p. 129; t. XLIV*, p. 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des grandes fermes de la contrée de petits paradis humains, où bêtes et gens connaissent les apaisements d'une existence à l'abri des vicissitudes.

Au sud, vers Lierre, Malines et Boom, règnent les labours, les gras pâturages, les champs coupés de fossés d'irrigation au ras desquels s'alignent les ormes et les saules; et cette fertilité devient encore plus grande dans les Polders, tout le long de l'Escaut, tant au nord qu'au midi, où les terreaux constamment fermentants doivent leur fécondité aux alluvions du fleuve. Barrant par places la perspective de leurs buttes aux crêtes plates, des chaînes de digues courent à travers le pays, protégeant l'intérieur contre le danger des inondations et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des pluies entre toute la région. Sortes de montagnes artificielles, ces digues ménagent de véritables bassins et empêchent que tandis qu'un champ dessèche, un autre se trouve sous l'eau. De là cette prospérité égale du sol, produisant sur un espace considérable le froment, le seigle et l'avoine, avec une abondance qui ne tarit jamais, sans cesse se retrempe dans les humidités de l'air et des canaux, et fait de toute cette zone un prodigieux jardin d'une floraison constante. Même le petit cultivateur, celui dont la maison, encapuchonnée d'un toit de chaume, met au bout du chemin ses murs maçonnés avec de la glaise, connaît la certitude de la récolte. Dense, spongieuse, élastique sous le pied, la terre boit à une infinité de ruisseaux, s'alimente d'un arrosement perpétuel, s'engraisse des buées flottantes à sa surface; comme le corps flamand lui-même, adipeux, lourd, puissant, d'un chyle épais nourrissant des tissus serrés, elle bouillonne à l'extérieur dans un flux de sèves tièdes et de renaissantes éclosions; et le lopin bordé de haies, remué par les sueurs de l'humble travailleur, aussi bien que les hectares du grand fermier, verdoient, mûrissent, fructifient dans les brumes et le soleil.

Naturellement, une pareille productivité ne s'obtient que par l'action sans trêve des bras; une sorte d'organisation du travail s'est ajoutée ici à l'effort individuel. Les propriétaires se constituent en association ou *Bond* qui nomme un comité, ayant à sa tête un président ou *dyfgraf* (comte de la digue). Le comité de bond représente les intérêts de tous les propriétaires, depuis le simple cultivateur jusqu'au gentilhomme rural. Il s'occupe de l'entretien des digues, des travaux d'irrigation, du fonctionnement normal des écluses d'alimentation, des débordements possibles de l'Escaut, car le grand fleuve nourricier, le père de la contrée, en peut devenir l'ennemi, dans une heure de colère. C'est encore le Bond qui transmet au gouvernement les vœux et les réclamations des fermiers, s'entremet dans les temps de crise, surveille le fonctionnement régulier du travail, en tout temps est comme préposé à l'état sanitaire de la terre dont il étudie le diagnostic.

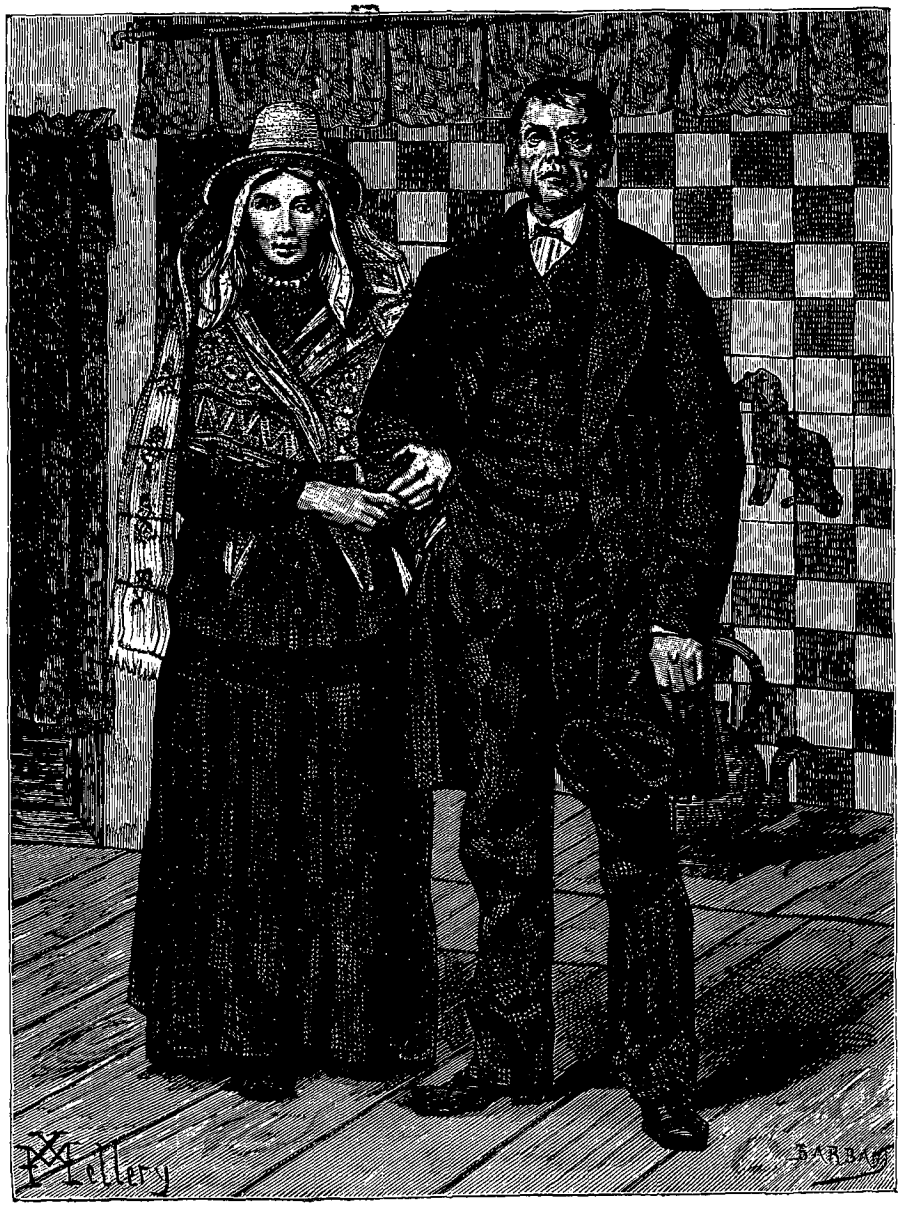
A proprement parler, la misère n'existe pas au Polder; tout le monde y vit dans une aisance relative, de son fermage ou de son patrimoine; et peu de spectacles sont plus réjouissants que celui de ses villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et trapues, peinturlurées de couleurs vives. Du milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire coiffée d'un éteignoir, et quelquefois une petite place s'espace devant, bordée de boutiques, de cabarets et de pignons de notables. Un peu plus loin, comme la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, spacieuses la plupart, avec d'énormes cours flanquées de façades construites en briques rouges : ici la maison d'habitation large, confortable, égayée de hautes fenêtres encadrées de volets verts; là les écuries, les étables, les hangars, les remises, les granges, une installation à pleine étoffe pour laquelle la pierre ou le bois n'ont pas été marchandés et qui s'anime d'un peuple de bêtes, oies gloussantes, dindes cancanantes, coqs fanfarants, chiens de garde aboyants, bœufs mugissants, brebis bêlantes, chevaux hennissants, toute une arche de Noé ruant, bondissant, couraillant à travers les litières, les mares, le brouillard chaud des fumiers.

A l'intérieur règne le bien-être dans toute son assurance tranquille. Les chambres, grandes à y mettre trois ou quatre ménages, se déroulent sous des plafonds coupés de travées, d'un chêne enfumé et noir; et des bahuts, des dressoirs chargés de vaisselles en porcelaine et en étain, des chaises à fond de bois, barbouillées d'un ton sang de bœuf, s'alignent le long des murs, percés, aux encoignures, de cages profondes qui sont les alcôves. D'habitude, la famille se tient dans une salle commune, où se fait la cuisine, tantôt sur de grands poêles à récipients de fonte, encadrés d'une armature de tuyaux larges et plats, tantôt dans l'âtre profond des cheminées à manteau, ventilé par des conduits vastes comme des corridors, et que garnit, sur un fond de carreaux luisants, historiés de peintures lie de vin selon le goût des faïences de Delft, l'appareil compliqué des crémaillères et des chenets. C'est aussi dans cette pièce que se prennent les repas, tout autour d'une table écurée après chaque usage et sur laquelle, aux heures du soir et du midi, fument la marmite de grasse soupe odorante et les montagnes de pommes de terre aux choux. A la file s'assoient les maîtres et les domestiques, gardant dans cette promiscuité de la réfection en commun les distances respectueuses de la hiérarchie; et le jaune soleil, si c'est le midi, les rousses clartés de la lampe, si c'est le soir, éclairent à la ronde des faces hâlées, des cuirs crevassés, des peaux calleuses et gercées, dont l'agencement s'adapterait étonnamment aux pittoresques ordonnances d'un tableau. Le repas terminé, la fermière aide ses servantes à enlever le couvert, les chats rôdent sous la table, en quête de rogatons, lentement le bruit des sabots décroît dans la profondeur des cours; puis, tandis que le fermier allume sa pipe d'un éclat de charbon enlevé au feu et se prépare à recommencer la ronde qu'il fait à chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heure du jour, la digne femme attire à elle un paquet de chausses, de linges et de surcots, et les deux pieds sur les barreaux d'une chaise, calme, se levant par moments pour surveiller l'achèvement d'un travail ou donner un ordre, elle presse activement sa besogne. C'est l'existence rustique dans son charme grave et sa noble placidité occupée ; un peu de la solennité des mœurs patriarcales demeure dans la régularité du train de maison, la répartition équitable du labeur commun, la soumission presque respectueuse du valet envers le maître, enfin dans la mutuelle entente de la famille.

Ajoutez que la maison se distribue en une succession de pièces largement aérées, dans lesquelles l'existence se déploie avec facilité et où l'aisance se trahit



Paysans du Polder. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

par des armoires encombrées de linge, des garde-robes emplies de vêtements, un mobilier d'un faste rustique, sculpté de dessins massifs. Vous y trouverez toujours l'alcôve tendue d'une belle toile reluisante pour les hôtes de la nuit, et les hôtes du jour sont assurés d'un large accueil dans la chambre qui sert de salon, décorée, celle-là, d'une garniture de cheminée, de services en porcelaine étalés sur l'armoire, de grands rideaux de mousseline tamisant une lumière douce et voilée.

Les femmes, sous leurs bandeaux plats, d'un brun chaud qui s'avive du voisinage des grandes pendeloques en or, des rubans et des tire-bouchons du bonnet, de l'éclat carminé des chairs, ont de grandes figures régulières, des yeux humides et perlés, où semble trembler une goutte de café, des joues pleines terminées par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mentons rebondis. Dans l'intérieur, elles portent des coiffes en tulle, agrémentées de gazes de couleur, dans lesquelles s'enserre étroitement la tête ; et sur leurs reins cambrés retombent les basques de courtes jaquettes ramagées de fleurs. Les hommes, robustes, les épaules carrées et le thorax développé, sous leur veste de drap pileux, déploient un air de vigueur bonasse et de placide résolution, et leur face rasée, d'une chair par moments bouffie, encadre des regards lents, tirant sur le bleu pâle des faïences.

Souvent il m'est arrivé de m'asseoir au foyer de ces fermes hospitalières, au retour d'une excursion dans l'immense plaine verdoyante, et chaque fois j'étais frappé de l'aménité des manières, de la politesse du langage, de l'accord qui régnait entre l'âme et le corps, chez ces créatures robustes, entretenues dans une sorte de paix intérieure par les salubres émanations des champs.

Il ne faudrait pas croire cependant à des natures sommeillantes et assoupies. La kermesse de Putte, qui tous les ans attire le Polder tout entier, est une orgie dont rien ne peut donner une idée.

Dès avant midi, la grande route qui mène de Cappelle à la frontière hollandaise est encombrée de voitures emplies à déborder, cahotant sur le pavé houleux des hommes coiffés de chapeaux de paille cerubanés et des femmes affublées de toilettes criardes, tous empilés dans un pêle-mêle de faces roses, allumées, goguenardes. Quelquefois l'attelage s'arrête devant un cabaret : une poussée se fait dans l'intérieur, et tout le monde descend s'abreuver de bière houblonneuse, tandis que les chevaux soufflent en renâclant ; puis on se prend par les mains, on tourne en rond, ou bien on saute sur place, et souvent la danse continue dans le véhicule, après qu'on est remonté. Sur le chemin, des couples, des groupes, des flots de foule, mis en gaieté par cette joie qui passe, nouent à leur tour des sarabandes, battent des entrechats, se livrent à des pas de deux burlesques, en levant très haut les jambes et les coudes. Une folie de gigoter s'empare d'ailleurs des plus calmes, dès qu'ils entrent dans le grand tourbillon de la kermesse ; on les voit tourner en rond, avec des airs sérieux, une mine grave d'individus accomplissant une besogne ; et sous les blouses flottant au vent, et les rubans claquant dans l'air, la campagne a l'air de s'envoler dans un tas de battements d'aile.

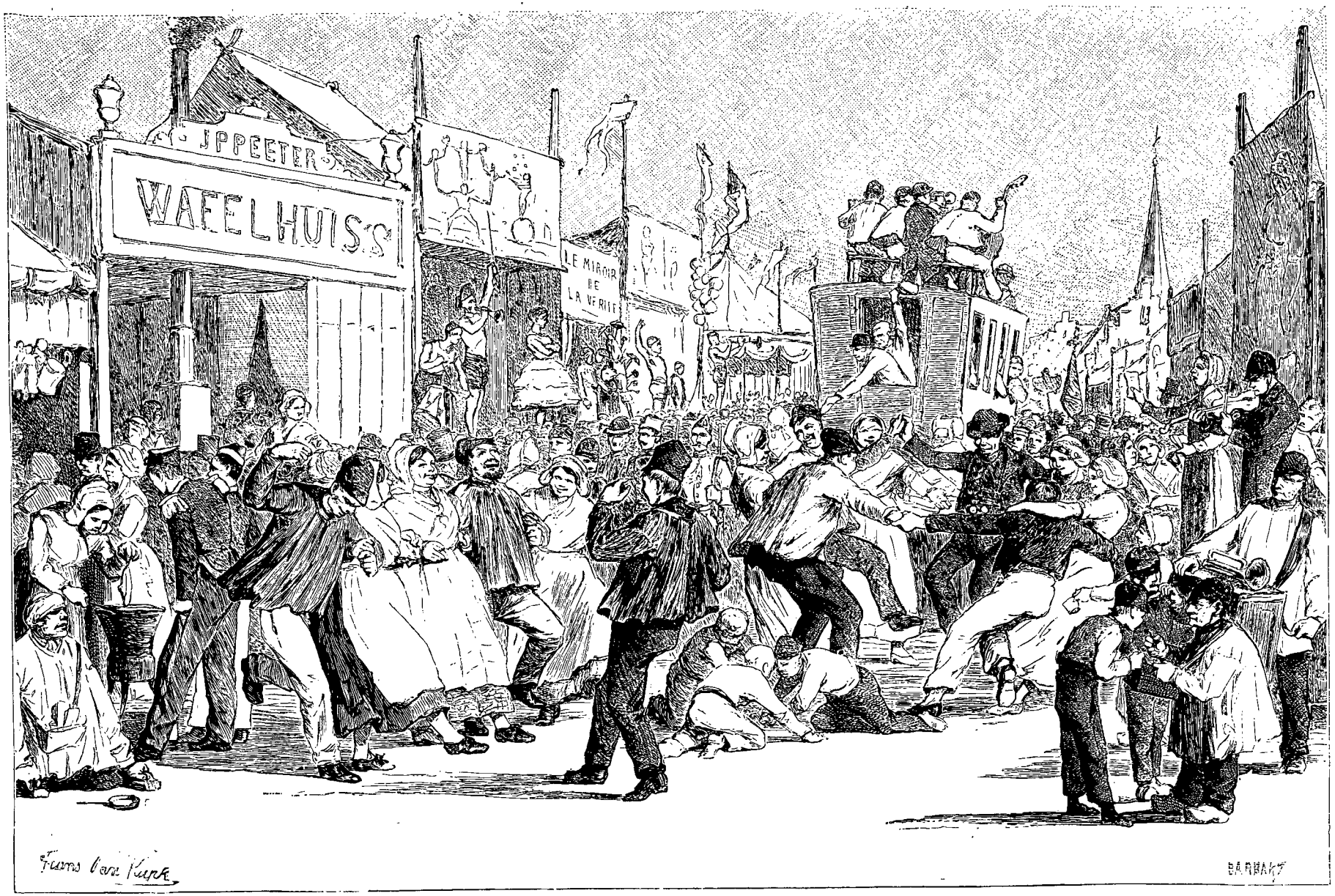
Cependant ce n'est encore que le prélude. Dans les cabarets qui s'échelonnent sous les arbres de la route, tonnent et beuglent des orgues, au mouvement précipité des manivelles tournées par des hommes en bras de chemise. Chaque cabaret a son instrument dans un angle, et les chaises, les tables, le poêle ont été délogés pour laisser l'aire libre aux danseurs.

Graduellement la route s'encombre ; chaque sentier apporte son contingent à la fête ; de proche en proche les champs sont sillonnés de longues files pressant le pas, pour être plus tôt rendues, et bientôt la chaussée ondule sous une circulation noire, active, qui dans le fond roule comme un torrent. Une tempête de bruits s'échappe à présent des cabarets, tous les orgues moulant à la fois leurs airs, à travers un charivari discord de flûtes piaillantes, de cuivres grinçants, de basses mugissantes, et par moments une batterie de pavillons de trompettes, en saillie sur la boîte, partant tout à coup comme une canonnade, vous envoie dans le tympan ses volées de sonorités. A mesure qu'on approche du foyer de la kermesse, le tapage augmente, les cris redoublent, une énorme clameur, faite de rires, d'exclamations, d'appels, d'imitations de grognements de bêtes, d'apeurements de femmes serrées de trop près, d'aigres chamailleries d'enfants, traîne par-dessus le piétinement de la foule qui marche toujours, s'arrêtant seulement pour danser.

De distance en distance, des fritures en plein vent sont établies sur des tréteaux mobiles ; un vaisseau de fonte, activé par des bouches soufflant au milieu des joues gonflées, comme on voit chez les Éoles des mythologies peintes, brasoye sous le pétillement de la braise incandescente ; et un gril rouilleux, arrosé de graisses fondantes, étale à plat de grands harengs saurs, fendus en deux, les entrailles recroquevillées et roussies. En d'autres endroits, sous des tentes en toile, plantées sur des piquets, de longues tables s'entourent de bancs vacillants pour les agapes de moules. Constamment les tables sont prises d'assaut ; chaque consommateur s'assied devant une pleine assiettée de mollusques bâillant dans l'oignon et le persil, et un bruit actif de mastication se fait entendre, tandis que les mains, d'un mouvement régulier, portent l'écaille à la bouche, dans une ignorance complète de la fourchette et du couteau. Une gloutonnerie emplit les estomacs de pains d'épices durs comme le caillou, de poissons sentant le torchon humide, d'œufs exhalant un relent faisandé. Dans les cabarets, des buveurs s'immobilisent, empotés dans des affaissements d'ivresse ; les tonnes de bière, débondées coup sur coup, lâchent des flots de clair liquide ; et des aveugles, des bancals, des joueurs de clarinette et de violon, bousculés par la presse, s'efforcent d'exciter la pitié.

On arrive enfin. Le village masse autour de ses deux églises, l'une protestante et l'autre catholique, ses maisons trapues, aux façades coupées de pièces de bois divisant la maçonnerie en compartiments entre lesquels s'intercalent des fenêtres basses, à petits carreaux, la partie inférieure remontant dans une rainure ; et chaque maison est précédée d'un carrelage en briques allongées, d'un rouge avivé par de constants lavages. C'est la Hollande : une borne, en forme de pyramide, ayant à l'une de ses faces les armes belges et à l'autre les armes néerlandaises, limite les deux territoires. Suivez la grande rue ; dans toute sa longueur elle est envahie par un fourmillement de baraques, d'échoppes, d'établis, de tentes, d'éventaires débandés, tassés, chevauchant l'un sur l'autre : ici un étalage de bourrelier, avec les gros harnais à clous de cuivre, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La kermesse de Putte. — Dessin de Frans van Kuyck, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fouets noués de glands rouges, les étrilles pareilles à des mâchoires de grand poisson; là une mise-bas de fripier, avec des loques éclatantes, des guenilles lustrées d'usure, des défroques éraillées, polies par le coup de fer; ailleurs un long frémissement de rubans et de bonnets pendillant à la boutique d'une modiste, dans un chatoiement versicolore; plus loin la montre d'un bijoutier, un cliquetis de pendeloques et de chaînes, un feu de verroteries, une traînée d'or et d'argent, desquels dardent les spirales dont les femmes de Hollande aiment à se tirebouchonner les tempes; puis encore les pièces de flanelle rouge, blanche, bleue des merciers, étagées comme des assises de maison; des entassements de faïences peinturlurées de coqs indigo et sang-dragon, de grès râpeux, de terres cuites lustrées, toute une vaisselle entre-choquée à chaque instant par les poussées de la foule; des fonds d'ébéniste, de menuisier et de tapissier écroulés sur le pavé dans un amoncellement de matelas, de coussins, de lits, de berceaux, de tables en bois blanc, de chaises à fond de paille, devant lesquels s'arrêtent rêveurs les jeunes mariés; et la procession s'allonge, traverse la place, serpente par delà, sous les feuillées de la campagne, dans un tohu-bohu d'installation, un coup de vent affairé de vente, un concert de voix furieuses et glapissantes, chaque marchand criant plus haut que son voisin.

Cependant la gaieté va son train, les bâfres deviennent homériques, les gosiers gloussent en d'interminables lampées; et la fumée des réchauds, le crépitement mousseux des tirs, le brouillard des haleines, le flottement des poussières se mêlent aux pestilences des graillons dans lesquels marinent les beignets et les pommes de terre. Dans la nuit, une soûlerie pesante bat les murs, les orgues rugissent par-dessus le rebondissement des couples, de bal en bal traîne jusqu'au jour la grande kermesse inassouvie. Dominant le tumulte des sauteries et des baraques, le buste du grand Jacques Jordaens se dresse, avec son sourire de bronze, sa large honnêteté épanouie, on ne sait quelle bonhomie joyeuse de se retrouver dans cette humanité gourmande et lascive, que le maître aimait à prendre. Traqué pour cause d'apostasie, l'illustre Flamand avait quitté le sol natal et, loin des siens, était allé mourir dans la bourgade où, il y a quelque dix ans, l'admiration de ses concitoyens lui érigea un monument. Douloureux retour des choses d'ici-bas, cette gloire, isolée dans l'entrain d'une ducasse, a la mélancolie des fins de vie dispersées sur lesquelles s'acharne le sort.

La foire de Putte dure trois jours, pendant lesquels la chaussée ne se désemplit pas et les cabarets demeurent gorgés, chaque jour amenant d'ailleurs un public différent; c'est une saturnale d'instincts lâchés, de sensualités débordées, de toutes les convoitises satisfaites. Une fois l'an le Polder se déborde dans ce festoiement, puis, la chair contente, se reprend au train de l'existence régulière.

La Campine. — Aspect général de la contrée. — Le paysan campinois. — Les superstitions de la contrée. — Le berger de feu et le chien de feu. — La sorcière de Braesschaet. — La ferme des Maigres. — Le polygone de Braesschaet. — L'œuvre du défrichement généralisé dans toute la contrée. — Les fermes et les étables. — Courses de bœufs. — Calmpthout. — Les dunes de sable. — Hoegstraeten, Herenthals, Mols, Turnhout. — L'abbaye de la Trappe.

Tout autre que le Polder est la Campine, la région sablonneuse, qui commence à deux lieues au-dessus d'Anvers, couvre le nord-est de la province et de là s'étend sur une grande partie du Limbourg. Ici le champ cultivé se fait rare, par endroits seulement met une enclave de touffes rabougries et pâles dans le crêpèlement roux des herbes sèches. Au lieu des blés et des foins, déroulant leurs masses glauques, que juillet allume de flambes rutilantes, la lande inculte et grise moutonnant de proche en proche; au lieu des digues et des talus verdoyants, où des vaches grasses paissent à pleins fanons, des cônes brisés de dunes et de monticules de sable à l'infini. Çà et là des bois de sapin plaquent sur la terre grise ou jaune des taches noires, funèbres, bordées à leur lisière de mares rouilleuses où poussent les ajoncs; puis l'étendue recommence, tantôt plate et tantôt bosselée, comme le désert du riche pays flamand. Les seuls êtres vivants qu'on y rencontre sont un famélique troupeau de moutons, broutant les pousses au ras du sol pelé, sous la garde du berger, morne silhouette immobile, et du *spits*, le chien fidèle, le compagnon des jours torrides et des nuits glacées, qui, le poil noir et hérissé, les yeux en feu, les oreilles droites, ressemble à l'esprit de cette nature farouche. L'homme, enveloppé dans son manteau de bure, vous envoie un « gouden dag » triste et grave; le chien, défiant, s'approche, le museau tendu; et lentement le troupeau passe en bêlant, décroît dans la profondeur, ne laissant après lui qu'un nuage de poussière qui insensiblement se dissipe dans la clarté du jour.

Le caractère du paysan campinois se ressent de la désolation de la glèbe; tandis que le fermier du Polder, qui part tous les vendredis pour la ville avec de pleines charretées rapidement échangées contre du bon argent sonnant, est porté à l'expansion, à la gaieté, à la discussion frondeuse en raison de l'augmentation de son indépendance et de son bien-être, le Campinois, qui ne peut offrir au marché urbain que des balais, des nattes, des fruits de conifères (*mastentoppen*), parfois un lait de chèvre rance et des œufs souffreux, est défiant, superstitieux, hostile aux idées de progrès que soufflent les grands centres.

Habitué à se replier sur lui-même, dans une concentration permanente, loin de sa hutte de chaume et des aigres glapissements de sa nichée, — car la terre qu'il habite et laboure, suant sur elle toutes les eaux de son corps, est souvent perdue, à de grandes distances, dans l'énorme broussaille aride de la contrée, — il s'enferme en de longs silences, tourne à la taciturnité, finit par ne plus vivre que sur un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répertoire de mots, toujours les mêmes. Rien n'est triste comme de voir ces hommes, maigres, les vertèbres saillantes sous la peau, évidés ainsi que des squelettes, s'escrimer sur le sable friable, infécond, pareil à de l'eau solide, qui filtrerait d'entre les dents de la herse. La lutte est terrible entre le sol et la créature misérable qui le fouille, cherche à en arracher la pierre et le chiendent, à grands coups de soc et de pelle le remue, seul, pendant des jours entiers, sous l'ondée, la rafale, l'âpre soleil lancinant des midis, et petit à petit tourne à la condition de la bête, les yeux mangés par la réverbération des calcaires, les oreilles emplies du bourdonnement perpétuel du vent, l'âme et l'esprit vides. Bien plus qu'il ne semble penser à la subsistance des siens, il a l'air, cet être solitaire et décharné, ce bœuf à face humaine accomplissant son travail sans trêve, sur lequel la mort vient le surprendre, de creuser, dans l'ingrat giron d'un cimetière, la fosse où les autres le coucheront tout à l'heure. Il ne connaît rien des satisfactions du labeur; toujours devant lui la broussaille et le caillou surgissent, s'allongent, s'entassent; il n'a pas plutôt fini sur un point qu'il lui faut s'acharner sur un autre. Hue! dia! lui crie le sort; et il va, poursuit son œuvre insensée, pauvre corps usé qui se désagrège et se disloque chaque été un peu plus. Passez dans un mois, dans un an: vous le trouverez à la même place, hâve, crevassé sous les hâles, se reposant à peine une heure vers le milieu du jour, quand juin rôtit et gerce tout autour de lui, dormant alors, derrière un sillon, à l'ombre de sa charrue, son somme de brute à poings fermés, puis reprenant l'outil et se remettant à peiner. Ce grand effort touche celui qui en est le témoin, comme la lutte contre les éléments et les fatalités; ainsi l'on assiste, du haut de la falaise, à la bataille de l'homme et des flots, à la tourmente où tournoie un navire, pareil à un combattant dans une mêlée, et l'on conjecture lequel sera vainqueur, de la marâtre nature ou de l'implacable ouvrier qui cherche à mettre à nu sa mamelle.

Un pareil état de l'âme et du corps est bien fait pour engendrer les terreurs, les idées malsaines, les croyances absurdes. A force de s'attaquer à l'inconnu, à l'incertain, à la chance sourde et aveugle, on finit par redouter l'hostilité latente d'êtres invisibles. Que la vache mal nourrie crève dans une colique, que le veau se boursoufle, que le blé semé dans la pierre se dessèche en terre, il n'en faut pas davantage pour expliquer la présence d'esprits rôdant sur le champ et la maison. Il y a ici comme une grande ombre grimaçante et cornue sur tout le pays; dans la lune rouge ou déchiquetée, dans la brume d'octobre, dans le soleil caniculaire, la créature tenue aux confins de la bestialité par l'absence d'éducation et le retour d'un même labeur borné, discerne des signes funestes, des pronostics mauvais, l'acharnement des providences noires. Elle se croit entourée de maléfices, voit partout le diable, a foi dans la haine tenace, inapitoyée, dont l'enfer poursuit la malheureuse humanité. Quelquefois, perdu dans la lande déserte, aux approches du soir, le passant entend distinctement la rafale se lamenter avec une voix humaine, les bruyères s'agiter comme un long suaire traînant par l'étendue, et son propre pas l'épouvante : blême, tremblant, évitant de regarder derrière lui, il se presse vers sa demeure, et, quand il est arrivé enfin, soufflant de peur et de hâte, il raconte, portes closes, d'une voix basse, qu'il a vu le chien de feu ou le berger de feu tournoyer par-dessus la plaine, décrire des entrelacs flamboyants sous le ciel, se diriger finalement vers un certain côté de l'horizon, pendant que des clameurs, des hurlements, des cris de chouette passaient dans l'air.

Généralement, en effet, la superstition affecte ici la forme extérieure des seules créatures qui habitent constamment la lande : le berger cauteleux, muet, vindicatif, parlant aux étoiles, en commerce constant avec la nature ; le chien, malin, rusé, mauvais, sorte de messager de l'homme dans ses fréquentations diaboliques. Ce sont presque toujours des histoires d'âmes en peine, taquinant le passant, l'égarant à travers les fondrières, l'illusionnant avec des mirages trompeurs ; elles errent au loin sous la forme d'une bête enflammée, jetant du feu par les yeux et par les oreilles, et expient ainsi les scélératesses pour lesquelles elles sont punies. Quant au berger, une légende de domestique de ferme, qui jadis aurait incendié les étables de son maître, lui a donné naissance, et il continue à se promener par la campagne comme une colonne embrasée, un feu de la Saint-Jean dont la rouge lueur se projette par-dessus les sapinières. On n'a pas de peine à deviner, derrière ces imaginations cruelles, l'impression produite par un phénomène fréquent, en ces espaces couverts de matières en décomposition, qui, les soirs d'été, sous l'action de la chaleur, s'enflamment et dégagent des phosphorescences. Les tordions ignés, rasant le sol ou montant en spirale, dans lesquels le paysan croit voir des âmes, ne sont que des follets formés des gaz de la tourbe et dardés parmi les obscurités bleues de la nuit. Comme le Breton et l'Écossais, le Campinois assied à son foyer une muse féconde en inventions; c'est elle qui flotte sur les lèvres des vieux conteurs, assis dans l'âtre et répétant à la veillée les histoires naïves et terribles dont les romanciers et les poètes flamands ont largement tiré parti. Ajoutez que l'habitant de ces régions a gardé la foi des ascètes dans les pratiques du culte religieux, qu'il est catholique à la manière des Vendéens, et que son attachement pour le curé, le seul guide qu'il reconnaisse, va jusqu'au fanatisme.

Cette influence n'est pas faite pour dissiper les terreurs populaires. Toute sorte d'idées de sorcelleries ont cours dans les villages. Certaines gens, victimes d'un vice de conformation ou notées pour telle autre particularité sur laquelle s'exerce la malignité publique, sont convaincues de pratiques démoniaques; et souvent il suffit qu'elles soient plus intelligentes que les autres pour devenir l'objet de la défiance universelle. Il n'y a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas bien longtemps, on me mena voir une vieille femme, vivant à la limite d'un hameau, du produit de son champ, non sans un peu d'aisance; c'était, disait-on, une des nombreuses sorcières du pays; elle jetait des sorts sur les maisons, ensorcelait les bêtes, faisait dépérir les femmes et les enfants; dès qu'elle paraissait quelque part, l'eau tarissait dans le puits, la vache s'en allait dans des langueurs, la cheminée s'emplissait de fumées noires qui empestaient; et tout le monde la fuyait comme la lèpre. Je vis une créature énervée par le travail de la terre, avec des yeux doux, affligés, sans méchanceté aucune; mais elle avait le malheur de connaître les vertus des simples, ayant recueilli cette science, comme un héritage,



Herenthals : Hôtel de ville (voy. p. 190). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

de ses vieux parents, et plus d'une fois elle l'avait appliquée avec fruit pour soulager des malades. La rumeur s'en était colportée dans les alentours et petit à petit on en était arrivé à croire qu'elle entretenait avec Belzébuth un commerce abominable. Les enfants, embusqués derrière les buissons, lui jetaient des pierrailles, les hommes lui montraient la pointe de leurs fourches, les femmes se signaient sur son passage : elle était exécrée et redoutée à la ronde. Et il fut visible pour moi que cette femme en souffrait profondément. Son dos voûté, sa maigreur émaciée, sa peau rude et crevassée comme celle du crapaud offraient seuls des analogies avec le physique du rôle qu'on lui prêtait; mais son regard, où trembla une larme quand elle nous parla des siens qu'elle avait perdus, attestait un cœur sensible et compatissant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Course de bœufs à Braesschaet (voy. p. 187). — Dessin de Jan Stobbaerts, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin de la cabane qu'habitait la pauvre vieille se groupaient les bâtiments d'une ferme qui avait connu l'aisance autrefois, si l'aisance existe réellement pour les terriens misérables de cette contrée. Les portes des celliers battaient au vent, des bouchons de paille comblaient les vides laissés par les carreaux aux fenêtres, et sur leurs ais pourris les toits béaient, délabrés. Un affreux dénûment régnait à l'intérieur; dans l'âtre où se consumait un petit feu de tourbe, un berceau, poudreux et sale, était balancé par un garçon de sept à huit ans, les cheveux emmêlés sur un museau de bête; et d'autres enfants, le menton aux genoux, avec d'horribles maigreurs, se tenaient accroupis près de la flamme, secoués constamment par un grand tremblement de fièvre. Une table, un dressoir vide de ses vaisselles, quelques chaises vacillantes composaient l'unique mobilier de la chambre où s'étalait cette misère; la chambre voisine, que nous vîmes à travers l'entre-bâillement de la porte, toute nue et n'ayant, celle-là, qu'un piteux grabat en désordre, infectait une odeur fade d'hôpital, comme un lieu voisiné par le mort. La mère ne tarda pas à rentrer, étant allée ramasser dans le bois prochain des pommes de pin pour son feu; puis le père apparut à son tour; et le couple famélique semblait sorti de quelque Danse macabre de Holbein, lui vieilli avant le temps, les épaules effacées et croulantes, une stupeur d'hébétement dans la prunelle, et les membres agités d'une danse de Saint-Guy, par détentes brusques qui le mettaient en mouvement, comme un mécanisme d'os et de chair; elle, grande, largement plantée sur ses pieds, mais la face éraillée et le corps sec comme un échalas. Il fut un temps, nous assura-t-on, où cet homme et cette femme passaient pour les plus beaux du pays; ils s'étaient mis en ménage, gaiement, dans une abondance de toutes les choses qui contribuent au bien-être intérieur; et petit à petit la guigne avait pris place à leur foyer, les étables s'étaient dépeuplées, le champ n'avait plus donné qu'un maigre rendement, on avait senti s'appesantir la misère sur le train de la vie. Par surcroît l'organisme, insuffisamment nourri, s'était débilité dans les fièvres et la maladie; des enfants étaient morts; d'autres étaient nés à travers des gésines douloureuses; et l'incurie s'aggravant de jour en jour, la maisonnée avait connu les affres d'une perpétuelle agonie. C'est à peine si ces tristes créatures, pareilles aux bêtes en qui la brutalité de l'homme a tué l'intelligence, avaient conscience de leur déchéance; la mère accepta, sans sourciller, l'aumône que je lui mis dans les doigts; et comme nous allions de l'écurie déserte, où des bourrées de branches avaient remplacé les chevaux, à la grange dans un coin de laquelle s'éparpillait un petit tas de pommes de terre grosses tout au plus comme des marrons, elle nous suivit de son morne sourire immobile d'idiote. La sorcière habitant à un pas, on ne manquait pas de dire que la ruine de la ferme était due à ses sortilèges, et eux-mêmes en parlaient comme d'un fait certain, avec une haine sombre, à laquelle l'habitude du malheur avait mis ses sourdines. Tout autour de l'habitation s'étendait une terre aride et pâle, où le sable perçait sous les mottes brunes, parmi les pierres et la bruyère : c'était la leur, et par lâcheté, accoutumance paresseuse, inutilité de se débattre contre le sort, ils la laissaient improductive.

Un des aspects de la Campine nous fut révélé là, en cette sentine puante et ce délabrement sordide au milieu desquels, plus mal qu'en un terrier, vivait toute une famille. L'âpreté des batailles contre le sol, les éléments, l'inclémence des saisons amènent par moments, en effet, chez ces colons si peu payés de leurs sueurs et fléchissant sous les difficultés de l'existence, une renonciation farouche qui lentement les mène à la prostration et ne leur laisse plus que la force de souffrir, dans une détresse devenue comme le fond même de la vie. Cette misère qui s'abandonne est l'envers de l'opiniâtre et résistant effort du travailleur sur qui les rigueurs de sa condition n'ont pas de prise et que plus haut j'ai montré, penché par-dessus la glèbe et la bêchant à coups furieux, dans un errènement sans trêve.

Braesschaet, qui m'offrait un si lamentable tableau, pousse à la débandade, à travers le déroulement des sables, sur des rangées inégalement espacées, un groupe de maisons, d'abord assez important aux approches de l'église, et qui diminue à mesure qu'on s'écarte du centre du village. Le pavé s'allonge à travers l'agglomération, large, bosselé, à toute heure battu par les équipages du train, les voitures d'ambulance et de munitions, les galops de l'artillerie; et ce grand passage, cet appareil militaire, déterminés par le voisinage du Polygone, lui donnent vaguement l'air affairé et bruyant d'un bourg en temps de guerre. A une lieue de la place rustique, bordée d'habitations de notables et sur un de ses côtés ombragée par un grand tilleul dont les verdures massives se balancent par-dessus le seuil de la principale auberge, se massent avec une régularité géométrique les constructions édifiées en vue de l'exercice du tir au canon; elles bordent une plaine presque unie, pommelée de bouquets de pins sylvestres et de taillis de chêne, et entrecoupée d'avenues, de jardins légumiers, de haies vives et d'arbres fruitiers.

Toute cette partie de la contrée s'est amendée sous le coup de collier fraternel du soldat et du paysan, attelés à la même charrue et défrichant d'un commun ahan la lande rebelle. Ce que des religieux, les robustes et virils trappistes de Oostmael, ont fait pour la zone où s'élève leur abbaye, transformant en champs de fourrages et de blés, en potagers grassement fertiles le *Zand* infécond, prolongé partout autour d'eux comme une terre morte, avec une succession ininterrompue d'herbes pâles, de bruyères et de joncs, les troupiers belges l'ont fait pour les sables au milieu desquels se dressent leurs installations. Plus au nord de la province, vous verrez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareillement, entre Hoogstraten et Merxplas, vastes pénitenciers régis comme des colonies, le vice, la misère, l'oisiveté, réglementairement embrigadés, s'employer au travail de la terre, collaborer à l'œuvre générale du défrichement, graduellement amener le bien-être dans le pays circonvoisin. Il n'est pas jusqu'à cette autre colonie, plus sinistre encore, bien qu'elle serve à un genre d'internement différent, Gheel, qui n'apporte des bras à la tâche commune. Là vit un peuple sombre, dans les hébétudes et les hallucinations de la folie ; chaque paysan héberge chez lui un ou deux fous, selon sa maison; et tous mènent ensemble une vie rustique, où le travail souvent met un frein à la fureur des démences. Ainsi le religieux, le soldat, le dangereux vagabond des villes et le pauvre être privé de raison lui-même ont petit à petit fertilisé le sol rebutant et dur.

Ce serait, d'ailleurs, donner une idée erronée de la contrée que de s'appesantir exclusivement sur la misère du petit cultivateur. Comme le Polder, la Campine a ses grandes exploitations, ses fermes entourées de champs cultivés sur de vastes espaces, ses troupeaux de bœufs et de moutons paissant dans les herbes ; mais l'aisance ici est achetée au prix d'un labeur plus ardu et, même chez les riches fermiers, ne se révèle pas par la belle ordonnance de la maison, le train généreux de la vie, l'abondance des repas et le goût du costume dispendieux. Les femmes, plantureuses et grasses, dans la région fertile, d'une chair alimentée par des sèves puissantes, comme de la belle boucherie saine, sont, dans le pays du sable, maigres, sèches, ratatinées, la peau terreuse, sans grâce et sans coquetterie. Encore bien plus, l'homme, cassé par les labours, mal nourri, tenu en défiance perpétuelle par la fortune incertaine, s'écarte de l'ample structure du Flamand pléthorique. Un fond de sauvagerie farouche perce sous les visages, comme une rancune contre la glèbe hostile et la rudesse de la vie. Constamment une âcre odeur de tourbe, des senteurs marécageuses et fermentantes, une fumée de gaz méphitiques empestent l'air, et les bêtes elles-mêmes, languissantes, avec des mélancolies dans l'œil, arc-boutent des carcasses évidées sur de minces jarrets. On est loin des vaches découpant, dans les hautes herbes des pâturages de Santhoven, de Hoevenen et de Santvliet, leurs hautes croupes cabossées, des énormes porcs gorgés d'aliments et pareils à des boules de suif, des pesants chevaux musclés, dont la robe, lisse et bien tendue, se lustre de luisants de satin. Le pacage n'offre, dans ces latitudes broussailleuses, que de la maigre terre pelée, et l'insuffisance de cette nourriture fait paraître l'animal souffreteux et rabougri. Au lieu de paille, une litière de feuilles sèches et d'aiguilles de sapin garnit les étables, où se meuvent dans les bouses et le suint des ossatures efflanquées (voy. p. 191). La vaillance, toutefois, est le caractère dominant de la bête, en cette vie qui semble précaire : je me suis maintes fois attardé à regarder un petit cheval, décharné et nerveux, traîner, dans le sable où les roues s'enfonçaient, une charrette grinçante sous son faix, et d'autres fois une paire de bœufs, le flanc caverneux, tirer le soc à travers les sillons pierreux, d'un pas régulier. Tenant le coutre ou marchant le long des ridelles, le conducteur sifflait dans ses dents un air triste et doux, que rythmait la retombée lente des sabots.

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les toisons épaisses et les robes touffues sur les échines animales, vous n'apercevrez les chars, lourds de moissons et élevés comme des tours, qui oscillent dans les chemins du Polder. Le véhicule, léger et monté sur de hauts essieux, pour ne point s'ensabler, participe de la maigreur de l'attelage; plus massif, il aurait peine à fendre la mêlée des bruyères et s'attarderait dans les fonds de terre boulante. Généralement, un bœuf est au timon ; sa force égale et mesurée, sa docilité patiente, sa robustesse qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché ; on l'emploie au labour, au trait, à la meule, et dans le pays de Braesschaet il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleures cornes du pays. Toutes les bêtes, des guirlandes de fleurs au col et des frisettes de papier à la queue, sont alignées devant une corde, renâclant et mugissant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, entame des paris, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, un souffle précipité et chaud gronde, avec un bruit de vannes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontails, le rebondissement des rustres sur leurs croupes, les pesants animaux trépignent, s'ébranlent, se lancent, roulent par l'arène, dardant en avant leurs cornes. Leurs yeux s'allument de rayons phosphorés ; leurs flancs résonnent comme des tambours; et de leur mufle pend, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se démènent des êtres encolérés et hurlants, dont la frénésie redouble à mesure que se rapproche le but; et la trombe passe dans un nuage de poussière et de cailloux, pourchassée, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est rué dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents ; des mains se tendent vers les autres, plus rapides; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, exténué, fumant, le ventre creusé par l'anhèlement, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se dérobent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les fermes s'éjouissent dans des liesses.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine; tandis que dans les gros villages du Polder on lampe et bâfre, à propos de tout, fêtes patronales, jeux sous la tonnelle, parties de tonneau et de tir à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'arbalète, godailles d'élections, le paysan du Zand mène dans sa métairie une vie sévère et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'intérieur, des belles chambres entretenues dans une reluisante propreté, des garde-robes bondées de vêtements et de linge; une crainte d'étaler son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des mauvais esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les ménages heureux, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes; dans le mur, badigeonné à la chaux une fois l'an, sont percées des alcôves; et des poutres du plafond, noircies comme du bois carbonisé, descendent des jambons, des pièces de lard et des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, comme une crasse de vieille bouse, embrunit les bahuts, les chaises, les tables, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine bistreuse qui leur communique quelque chose de la racine de bruyère polie. Dans la pénombre, sous le jour bas des fenêtres, un dressoir aligne ses assiettes bordées de listels en couleur, à fond de fleurs bleues ou de coqs rouges, ses brocs de faïence, ses grandes cafetières en cuivre rouge, et sur le crépi sont accrochées, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images saintes de petites Vierges sous verre, bordées de touffes de buis. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tuyauté, une vieille canardière suspendue trahit des goûts de chasse et de braconnage. Et proche des créatures humaines, dans des étables délabrées, sont les bœufs, vautrés sur de maigres litières. La sombre estampe des *Maigres*, de Breughel de Velours, revient alors à la pensée, contrastant avec les aises gorgiâses des *Gras*, les paysans plantureux du Polder. Au dehors, plate, coupée de fondrières, deci delà rayée d'un rang de baliveaux, la lande s'allonge, sous le midi qui la gerce, sous le couchant reflété dans ses flaques en rouges éclaboussures, sous les blêmes lunes farouches qui la peuplent de fantômes.

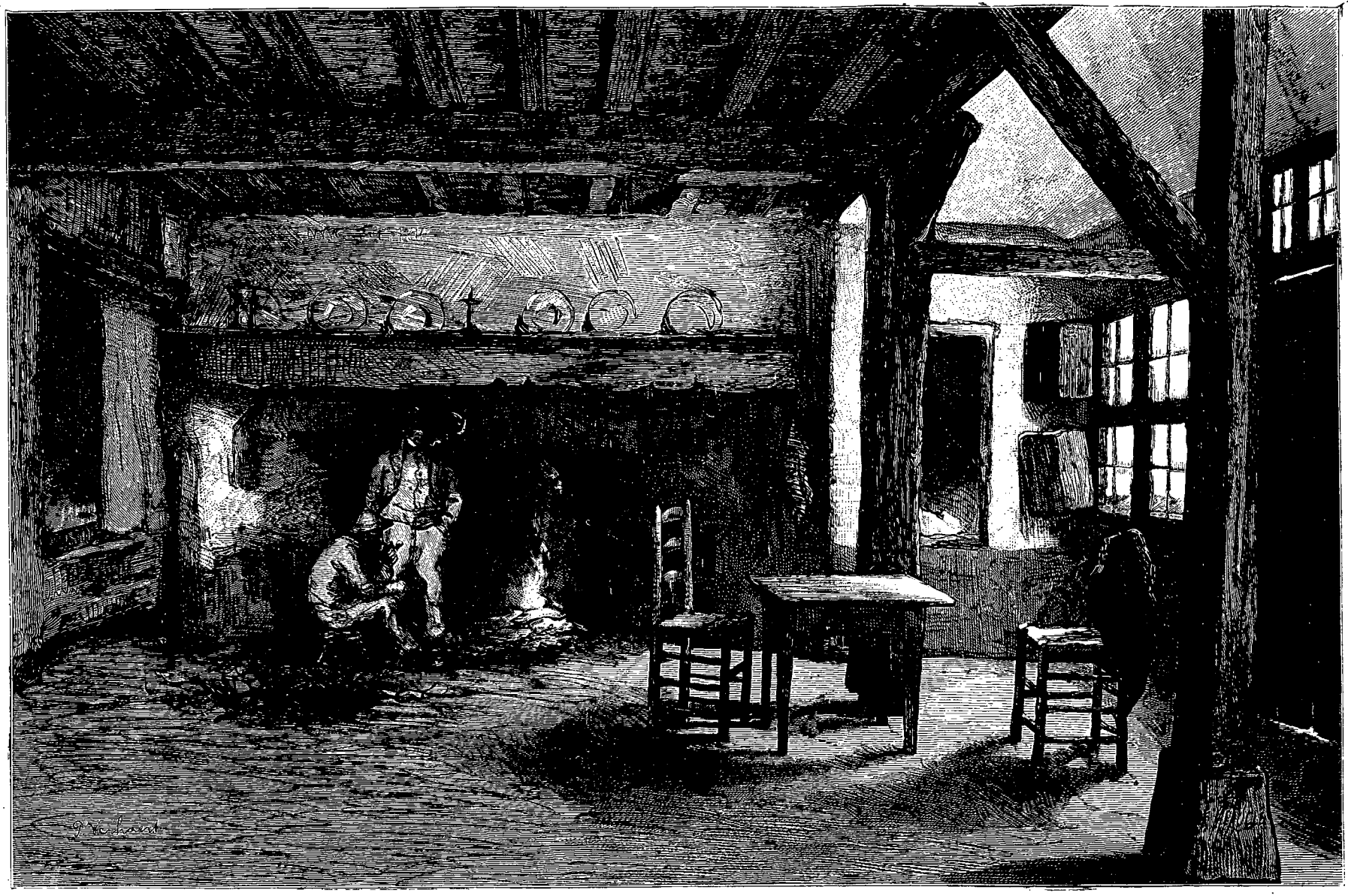
A Calmpthout, brusquement elle se redresse, dans un soubresaut de dunes hautes par moments comme des montagnes (voy. p. 177). De même que Braesschaet, qui a aussi sa colonie d'artistes en quête d'impressions sauvages et fortes, c'est ici un endroit recherché des peintres : toute une école s'est formée à l'étude de cette nature sévère, les Baron, les Heymans, les Asselbergs, les Coesemans, les Verstracte, et leurs grands parasols gris arrondissent, été comme hiver, dans l'étendue rose ou blanche, selon la saison, leurs dômes de gros champignons.

Quand, à la descente du train, on a suivi pendant quelque temps la chaussée, dont le pavé s'ensable graduellement et finit par se raviner d'ornières ourlées de mousse, on dépasse bientôt un petit groupe d'habitations coiffées de toits en chaume, dernier vestige humain dans ces latitudes; puis le désert des sables commence. Un moutonnement de toison soulève la plaine, aux bouffées du vent, comme un poil roux de bête, tacheté d'acajous sombres et de feux clairs, que la main rebrousserait; et le pied fait craquer constamment des tiges embroussaillées et courtes, qui se déroulent de proche en proche. Par échappées un mince chemin décrit des serpentaisons, rayant la masse brune de son ruban clair. Il est le fil conducteur en ces larges espaces, où l'on risque à tout bout de champ de s'enfoncer dans un marécage qui, mieux que les forêts enchantées, multiplient les sortilèges pour égarer le voyageur. Un silence morne pèse sur l'étendue, troublé seulement par le froissement long des bruyères et le zou-zou ralenti ou pressé de la brise sifflant à vos oreilles; pas d'oiseaux, si ce n'est un épervier fendant l'air, tache noire flottant dans les hauteurs du ciel, ou un vol d'alouettes fuyant à tire d'ailes, dans une vibration argentée.

Au loin, les dunes mamelonnent sur l'horizon, par bosses inégales, avec des crêtes dentelées ou coniques, comme des vagues figées; et l'on a l'impression d'une mer prochaine, apparaissant tout à coup derrière leurs sables d'un jaune mat marbré de plaques de sombre verdure. De leur sommet, c'est une mer, en effet, qu'on aperçoit, mais solide, déferlant au large dans une houle de végétations rabougries et tortillées. Des flaques d'eau, écaillées de reflets de ciel, miroitent par endroits, comme un trou d'azur dans la sombreur universelle. Aux limites du ciel, un clocher aiguise sa pointe, un bois de sapins plaque sa masse foncée, un train qui passe prolonge sa fumée; et quelquefois une charrette attelée d'un cheval, un troupeau de moutons, une silhouette d'homme, comme perdus dans l'énorme lande, passent, décroissant petit à petit et finissant par ne plus être dans la perspective qu'un point imperceptible sur lequel se referme l'espace. Au ras du sol, de longues bandes d'ombre se meuvent, ondulent, ressemblant à de la terre qui se mettrait à marcher, tandis que de lourds nuages, formés des vapeurs suées par les marais, se balancent dans les fluides transparents du ciel, tout doucement se dissolvent sous la chaleur du jour. Toute la plaine s'enfonce dans un brouillard fumeux, une couche de métal en fusion. Une évaporation perpétuelle communique à l'air comme le tremblement d'un voile frissonnant, à travers lequel le paysage semble osciller dans des apâlissements de clarté.

C'est ainsi que m'apparut la contrée quand je la vis pour la première fois. On touchait aux derniers jours d'octobre, et le soleil ne projetait plus dans la lande mélancolique qu'une chaleur attiédie. Des rouilles de pluie ensanglantaient le sable des sentiers, mais les mousses s'allumaient encore, sous le froid rayon, de flambes vertes et jaunes, de phosphorescences, d'éclairs sourds de fluorures et de cuivres arséniatés, comme ces velours merveilleux dans lesquels la chimie fait passer un frémissement vague d'animalité ; et la bruyère, défleurie par touffes, s'ai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de ferme en Campine. — Dessin de P. Verhaert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grettait de plumets violacés, comme d'un reste de jeunesse demeuré à travers les premiers frimas.

Il eût fallu revenir l'été, pendant la magnificence du jour, alors que la grande terre sombre connaît les allégresses amoureuses, rutile comme un prodigieux bouquet, s'effume dans des floconnements de nuées irisées, halète dans les vents brûlants, et que, par-dessus la fermentation du sol, le fourmillement des longs lézards noirs et le crécellement des stridentes cigales, tremblent, dans la fournaise de l'air, de longs vols de papillons ocellés. La tâche et le souci du labeur quotidien ne m'ont pas permis de réaliser ce projet; il m'eût été doux pourtant de goûter l'anéantissement du midi dans ces latitudes en fleur, après les avoir vues à travers les pâleurs automnales; et chaque fois qu'un peintre, aux salons de peinture, fait saigner à la lande campinoise le rouge sang des floraisons, sous les gloires embrasées de juillet, je sens se raviver le rêve d'aller m'enterrer tout un mois dans la chaleur apaisante des dunes.

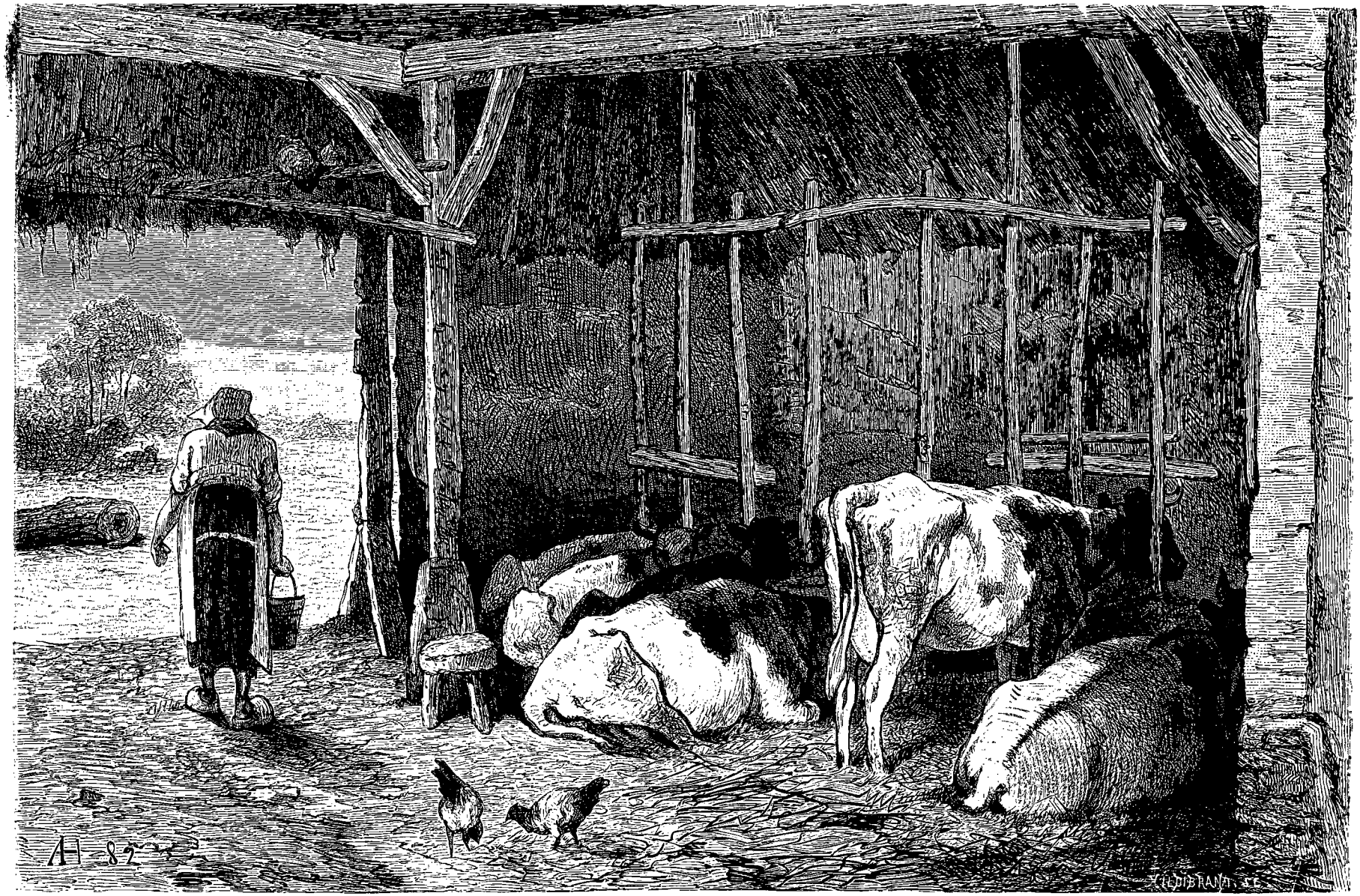
Des chênes nerveux et trapus ont pourtant trouvé le moyen de vriller de leurs puissantes racines ce sol de fer et de pierre. A l'est de Calmpthout se déroulent de grands bois, et leur ligne s'étend, presque sans interruption, jusqu'à Hoegstraeten, une rue montant entre deux files d'arbres derrière lesquels s'alignent des maisons basses et lavées au lait de chaux. Rien, dans la placide bourgade, ne rappelle plus la baronnie du treizième siècle, si ce n'est le château des anciens seigneurs de Cuyck, demeuré debout dans l'écroulement de leur puissance; mais, par une dérision cruelle, l'altière demeure s'est transformée en un dépôt de mendicité, et des vagabonds, des loqueteux, des claque-patins, toute une vermine sociale pullule dans le logis des hautains barons exterminateurs. Près de là s'élève une belle église ogivale tertiaire, décorée de stalles et de verrières, et dont l'ordonnance fleurie perpétue, dans la médiocrité des jours présents, la tradition d'une splendeur lointaine.

Hoegstraeten, Herenthals, Gheel, Mols rompent, avec leur air de gros villages, la monotonie de la plaine campinoise. Quelquefois, comme l'hôtel de ville d'Herenthals (voy. p. 184), un vestige historique arrête l'attention; mais de plus en plus le passé recule devant la conquête chaque jour élargie de la terre. A Turnhout, le chef-lieu de la contrée, une certaine activité industrielle, concentrée toutefois aux abords des fabriques de coutil, de toile et de cartes à jouer, se mêle au ronron assoupi de l'existence semi-rustique et semi-bourgeoise.

Ce n'est, à tout prendre, qu'une agglomération un peu plus populeuse que les villages de la région, mais non moins perdue dans la bruyère qui l'isole, une sorte de béguinage flamand, coulant des jours languissants et pareils, dans une placidité que ne troublent pas les agitations des autres villes. Des luttes religieuses du seizième siècle, dont elle eut tant à souffrir, la petite cité n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours, la tient ensevelie toute vive dans un silence claustral. Elle ignore les luttes politiques, ne sait rien des fureurs des partis, et, les genoux ployés devant ses crucifix, s'enferme dans la dévotion.

Turnhout la cléricale est mieux défendue contre les idées modernes par son désert que par une muraille chinoise. Il semble, au surplus, qu'elle se ressente des approches de la grande maison religieuse, que des moines, chassés de France au temps de la Révolution, vinrent ériger en plein milieu de la bruyère : quelque chose du silence des cloîtres se prolonge jusque dans ses murs; et elle est la préparation aux austérités que le voyageur rencontre bientôt sur sa route. Entre Westmael et Oostmael se dresse un vaste carré de constructions en briques : c'est la Trappe. Aucune ornementation ne trahit au dehors l'importance de la maison; elle ressemble à une vaste métairie, l'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les écuries, les ateliers et la brasserie rangés autour en carré. Un peuple d'ombres y vit dans le travail et l'abstinence, ayant renoncé au monde et n'en attendant plus rien; plus d'un de ces religieux, entré dans l'ordre avec les stigmates saignants de la vie, a senti petit à petit se cicatriser la plaie intérieure sous les plis pesants de la robe de bure. La plupart de ces hommes voués aux durs travaux manuels ont, en effet, connu les passions, et, le cœur en lambeaux, sont venus chercher un refuge contre eux-mêmes dans ce port ouvert aux douleurs humaines. Nulle pensée mondaine ne les distrait de leur éternel labeur; levés avant l'aube, après laudes et matines, ils partent pour les champs, défrichent la lande, ameublent la terre, la rendent propre à féconder la sueur de ceux qui viendront après eux; et du matin au soir, sans lassitude, le corps ployé, ils poursuivent leur œuvre de colonisation. Vous les verrez, par le soleil et la pluie, le chef couvert du capuchon brun et la robe relevée jusqu'à la ceinture, profiler dans la plaine leurs sombres silhouettes, comme des galériens attachés à la glèbe. Tous cependant ne s'occupent pas du hersage et du labour; chaque aptitude trouve chez eux son emploi; et les uns sont forgerons, charpentiers, tourneurs, mécaniciens, les autres fabriquent la bière, d'autres encore remuent les litières et mènent les attelages. Chaque jour amène régulièrement les mêmes besognes et les mêmes pratiques; le temps qu'ils ne donnent pas au travail des bras, ils le passent en méditations. Immobiles alors, dans l'église où personne du dehors ne pénètre, si ce n'est dans une loge grillée de laquelle on peut suivre les offices, ils ont l'air, sous leurs rigides suaires, de saints pétrifiés. Par moments, ils s'étendent sur la dalle, de toute la largeur de leur buste, et demeurent ainsi longuement prosternés. Puis tous se relèvent et leurs formes droites décroissent avec lenteur dans les corridors. Un mutisme absolu est leur règle : seul, le père chargé de recevoir les étrangers parle dans le silence morne du cloître; et cette voix,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une étable en Campine (voy. p. 187). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui soupire plutôt qu'elle ne s'exprime, ressemble au vent passant sur des tombes. L'hospitalité ne s'escompte pas ici; elle ouvre largement son seuil à tous les hommes; et le gîte, la table, une nuit réparatrice sont offerts à quiconque s'est attardé dans la plaine. Après qu'au coup de cloche la porte s'est ouverte, un frère vous donne le salut en s'humiliant à vos pieds; puis le père introducteur vous mène au réfectoire où vous attendent du laitage et des fruits, et de là vous conduit à l'étroite cellule garnie du lit sur lequel vous étendrez vos reins. Aucun bruit ne s'élève de la vaste habitation; les sandales glissent sur les pavements, silencieuses comme les poitrines; et c'est à peine si, de loin en loin, perce, à travers les murs, la rumeur sourde d'une in-



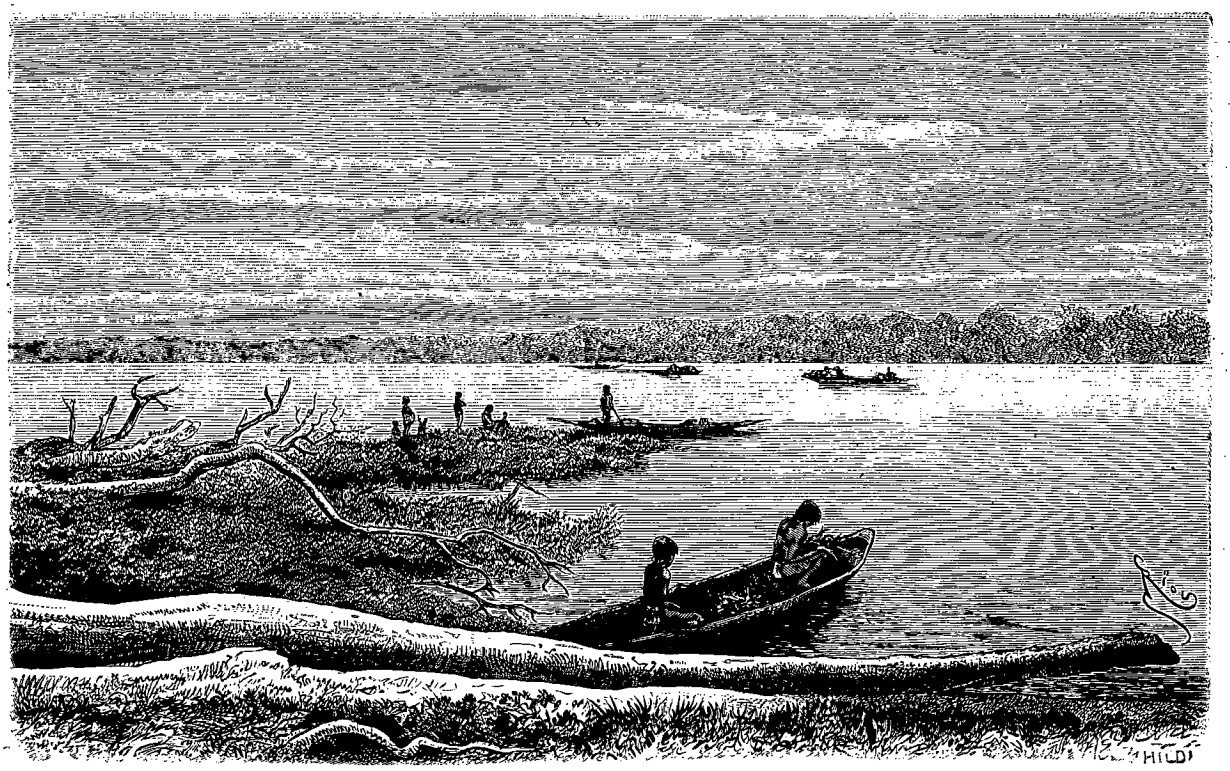
L'abbaye de la Trappe. — Scène de la vie des trappistes. — Dessin de Const. Meunier, d'après nature.

cessante activité. Toute cette ruche travaille continuellement, en effet, sans hâte comme sans défaillance, et, si détaché qu'il soit des choses terrestres, chacun de ces longs fantômes accomplit un ouvrage duquel il ne se départ pas. La mort seule met trêve à son labeur. Une fosse, toujours ouverte dans le jardin, rappelle la fin de tout; elle ne se comble que sur le dernier trépassé; et une fosse nouvelle est creusée aussitôt après, attendant la proie prochaine.

A force de persévérance, l'exploitation des trappistes a prospéré; à l'heure actuelle, elle s'étend sur plus de six cents hectares de terrains, et dans ce grand espace la terre arable a partout remplacé le sable et la bruyère. Rien n'est mieux tenu que leurs étables, et la bière qu'ils brassent, fermentante et onctueuse, a le goût puissant du houblon.

Camille LEMONNIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Delta de l'Orénoque (voy. p. 196 et 202). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

UNE EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS,

NOTES DU VOYAGEUR, COMMUNIQUÉES PAR M. E. LEJANNE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(M. Lejanne, qui fut, comme le savent nos lecteurs, le compagnon courageux et fidèle du docteur Crevaux pendant son voyage sur le Guaviare et l'Orénoque[1], a fait précéder les notes qu'il a bien voulu nous communiquer, d'une rapide biographie de son ami. On ne lira pas, nous l'espérons, sans un vif intérêt cette esquisse : elle ne peut qu'accroître les sympathies et l'estime dont restera toujours entourée la mémoire de l'infortuné voyageur.)

I. NOTICE SUR LE DOCTEUR CREVAUX.

Le 23 décembre dernier, le hardi voyageur dont nous déplorons aujourd'hui la mort m'écrivait de Buenos-Ayres :

Mon cher ami,

Je pars pour le Pilcomayo, affluent de droite du Paraguay, aussi nouveau que notre Guaviare. Ce sera dur, mais très intéressant.

Je t'envoie quelques notes dont tu pourras te servir comme tu voudras. Je n'ai pas achevé mon excursion chez les Guaraounos, prends la fin dans ma conférence.

Bien à toi. Écris-moi ici, chez M. Moreno, calle Florida, 128.

Je pense revenir dans trois mois à Buenos-Ayres et je continuerai vers l'Amazone.

Mes amitiés à Riou[1].

Bien à toi.

J. Crevaux.

Ce sont ces quelques notes que je viens aujourd'hui mettre sous les yeux des lecteurs du *Tour du Monde*, persuadé qu'ils accueilleront avec bienveillance les dernières lignes d'un voyageur qui, jusqu'à sa mort, n'a jamais cessé de penser à eux.

Ils permettront, je l'espère, à un de ses collègues et compagnons, de leur dire, auparavant, ce que fut Crevaux.

1. Voy. t. XLIII, p. 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

1. L'artiste distingué qui a si habilement illustré les relations du docteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Né à Lorquin, le 1er avril 1847, il était à peine âgé de trente-cinq ans en 1882. Il était Lorrain par sa mère et Breton par son grand-père, originaire des environs de Guingamp (Côtes-du-Nord). Il avait hérité des qualités des deux races.

Après avoir passé avec succès ses examens de baccalauréat, il étudia pendant une année à la Faculté de médecine de Strasbourg, puis il vint continuer ses études à l'École de médecine navale de Brest.

C'est là que je le connus en 1867 et que nous devînmes camarades d'étude.

Ce qui l'attirait dans notre école, c'était le désir de visiter des régions peu connues, la certitude de courir le monde, c'étaient en un mot les périls et les émotions de la vie de marin; car le danger, il l'aimait, et on peut dire que c'était son élément.

Il était petit, trapu, d'une vigueur peu commune. Il avait le front élevé et une flamme dans les yeux.

Questionneur plutôt que conteur, on devinait en lui l'homme avide de savoir.

Il était doué d'une grande sagacité. Je me rappelle encore diverses communications écrites qu'il fit à notre professeur de physique et que nous accueillîmes avec un grand intérêt.

Si les théories qu'il nous présentait n'étaient pas toujours vraies, elles étaient du moins séduisantes par leur ingéniosité.

Il était excellent camarade, indulgent à tous, dévoué à ses amis. Je ne crois pas qu'il ait jamais refusé un service à personne. Voici un fait qui donnera une idée de ses grandes qualités de cœur :

A la suite de notre voyage, il fit son possible pour me faire accorder une récompense. Il alla jusqu'à proposer à M. le Ministre de l'instruction publique l'abandon de celle qui lui était décernée pour faire aboutir la demande qu'il avait faite en ma faveur. Il ne m'en avertit qu'après coup.

Son tour d'esprit était vif, enjoué; ses mots, justes, spirituels, n'étaient jamais méchants.

Nommé aide-médecin le 24 octobre 1868, grade correspondant à celui d'aspirant de première classe ou de sous-lieutenant, il fit ses débuts dans la carrière maritime sur le transport *la Cérès*, et put jeter, en passant, un coup d'œil sur nos colonies du Sénégal et des Antilles.

C'est à bord de ce navire qu'il observa un cas d'hématurie chyleuse qui devint le point de départ de sa thèse inaugurale.

La fatale guerre de 1870 vint à éclater. Nous savons que la marine ne joua dans la première partie de la campagne qu'un rôle assez effacé. Les membres du gouvernement de la Défense nationale surent comprendre le parti qu'on pourrait tirer sur terre, du dévouement, du savoir et du courage de nos valeureux marins. En même temps que les canonniers se dirigeaient sur Paris, des bataillons de fusiliers-marins tirés de tous les ports venaient les soutenir ou se dirigeaient ur les armées de province. Crevaux, désespéré de la tournure des premiers événements, était dévoré d'impatience et depuis longtemps cherchait à faire utiliser le grand courage et l'ardent patriotisme qui se révoltaient en lui à l'idée de leur inactivité forcée. Il put enfin obtenir un emploi dans le quatrième bataillon de marins de Cherbourg. A la journée de Fréteval, ce bataillon fut décimé, son commandant tué, son médecin fait prisonnier en soignant ses blessés. Crevaux parvint à s'échapper et se rendit à Bourges, où il se mit à la disposition du Ministre de la guerre. Celui-ci lui confia plusieurs missions, et le jeune médecin porta divers ordres, d'abord dans Orléans occupé, puis dans Salins investi par l'ennemi. Blessé à Chaffois, le 24 janvier 1871, d'une balle à l'avant-bras, il vint reprendre son poste dans les bataillons de marins, qu'il ne quitta qu'en avril pour rentrer à Brest.

Le 28 octobre 1873, il fut nommé médecin de deuxième classe, grade correspondant à celui d'enseigne de vaisseau ou de lieutenant.

Embarqué sur le *Lamothe-Piquet*, il fit la campagne de l'Atlantique sud et se rendit à la Plata, qu'il ne devait revoir que dernièrement pour y mourir.

Déjà il avait découvert dans les urines chyleuses le ver de Wucherer; ici, il se distingua de nouveau par sa sagacité : une doctrine établie à cette époque considérait les énormes pierres polies et striées des pampas de la Plata comme des blocs erratiques transportés par un glacier. Il n'eut pas de peine à démontrer à la Société de Géologie que ces roches sont les mêmes que celles sur lesquelles elles reposent, et qu'elles ont dû être polies et striées sur place par d'immenses nappes d'eau animées d'une prodigieuse vitesse et transportant de nombreux débris. Un argument sans réplique est que certaines d'entre elles sont encore attachées à la roche mère, et le docteur Crevaux eut soin d'en prendre des photographies.

En 1876, enfin, il conquit au concours son troisième galon.

Depuis longtemps il avait tourné ses pensées vers la Guyane. Il savait que depuis deux cents ans de nombreux voyageurs avaient vainement tenté de pénétrer jusqu'aux monts Tumuc-Humac, où l'on plaçait le fameux Eldorado dont les eaux détachaient quelques bribes convoitées par les mineurs.

Ce que nul n'avait pu faire jusque-là, pourquoi ne le ferait-il pas? Personne n'avait eu plus d'enthousiasme, plus de feu sacré que lui. Il était jeune, vigoureux, aussi fortement trempé au moral qu'au physique, toutes conditions favorables.

Que fallait-il de plus? Un peu d'argent.

La colonie vint à son aide. Ses ressources étaient minimes, mais en se faisant petit il avait plus de chances de passer.

Il allait se mettre en route lorsqu'une épidémie de fièvre jaune éclata aux îles du Salut et rendit sa présence indispensable. Son dévouement à ses malades, son sang-froid devant le fléau redoutable lui valurent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la croix de la Légion d'honneur. Un des derniers il subit les atteintes de la maladie.

Sitôt guéri, il reprit ses projets. Il remonta le Maroni jusqu'au pays des Bonis, où il eut la bonne fortune de rencontrer le nègre Apatou, qui devint son constant et dévoué compagnon.

Ils atteignirent les Tumuc-Humac et descendirent le Yari jusqu'à l'Amazone. Ce voyage est un des plus beaux qui aient été faits depuis longtemps. Il présentait tellement de difficultés que beaucoup d'anciens Guyanais refusèrent d'abord de croire à sa réussite.

Mais Crevaux ne se reposa pas longtemps. L'Oyapock, autre rivière de notre colonie, l'attirait à son tour. Il remonta ce nouveau fleuve, traversa encore les Tumuc-Humac et descendit le Parou jusqu'à l'Amazone. Un autre se fût contenté de ce nouveau et brillant succès, Crevaux se dit : Je me porte bien et l'Amazone a encore beaucoup d'affluents inexplorés.



Portrait du docteur Crevaux. — Dessin et gravure de Thiriat, d'après une photographie de Ét. Carjat.

Un vapeur partait pour remonter le rio Içа. Le plan du nouveau voyage fut bientôt fait : profiter du vapeur pour remonter l'Içа qui est navigable jusqu'au pied des Andes, puis gagner au nord les sources du Yapoura et descendre cette rivière qui est inexplorée. Accompagné de son fidèle Apatou et d'un pirate des Andes nommé Santa-Cruz, bandit redoutable dont, faute de mieux, il fit son compagnon de voyage, il descendit cette immense rivière après avoir couru mille dangers et traversé le territoire d'Indiens anthropophages armés de fusil et portant le nom de Ouitotos.

Il revint en France, où la Société de Géographie l'accueillit avec enthousiasme et lui décerna la première médaille d'or. Apatou l'accompagna jusqu'à Paris, car il n'avait suivi le docteur Crevaux qu'à la condition expresse qu'il visiterait la France avec lui.

Au mois de juin 1880, nous nous trouvâmes à Paris. Je revenais de Cochinchine et j'achevais de me remettre des fatigues de cinq années passées dans ce pays insalubre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le démon des voyages venait de le reprendre. Il me communiqua ses nouveaux projets et me dit qu'il désirait un compagnon de voyage. Il trouva sans doute que je remplissais les conditions nécessaires, car il accepta sur-le-champ la proposition que je lui fis de l'accompagner.

C'est pendant notre voyage sur le Guaviare (rio de Lesseps) et l'Orénoque qu'il m'a surtout été donné d'apprécier les merveilleuses qualités de Crevaux, son sang-froid sans égal, son énergie, son activité extraordinaire, son mépris du danger, sa promptitude de décision. Avec de tels chefs d'expédition on ferait des merveilles.

Sa bonté égalait ses autres qualités. Au cours de notre voyage, je n'ai jamais saisi dans sa bouche un mot amer à l'égard de qui que ce fût.

Ce qu'il a dû supporter de privations, de misères de toute nature pendant les années qu'il a passées dans les grands bois, il faut avoir affronté les mêmes épreuves pour s'en faire une idée exacte. Toute fierté à part, il n'est pas de mendiant plus malheureux.

Sa façon d'agir était toujours la même et la seule praticable dans les régions qu'il a parcourues : remonter un fleuve jusqu'à sa source, franchir la ligne de partage des eaux et suivre celles du bassin opposé; se diriger toujours selon les circonstances, puisqu'il est bien clair qu'on ne peut se faire de plans pour voyager dans l'inconnu; s'embarrasser du moins de bagages possible afin de faciliter les trajets qu'on pourrait être obligé de faire par terre pour éviter des chutes ou des rapides infranchissables. Deux chemises, un hamac, une moustiquaire pour chacun, des vivres pour quelques jours et les instruments indispensables, tels étaient les bagages au départ.

On peut dire qu'il brûlait ses vaisseaux, car les difficultés pour revenir sur ses pas eussent été insurmontables, sur le Guaviare du moins, avec les ressources dont il disposait. Il avait d'ailleurs pour devise : Tiens bon! — Vaincre ou mourir eût été plus juste.

Après son voyage en Colombie et en Venezuela, il était resté souffrant, et, au mois de septembre dernier, deux mois à peine avant son départ pour la Plata, il avait encore un accès de coliques hépatiques accompagné d'ictère.

Son nom était connu en Europe comme en Amérique; il avait été fait officier de la Légion d'honneur; de nouveaux voyages n'auraient plus ajouté à sa gloire.

Il aurait donc pu songer à se reposer s'il n'avait voyagé pour satisfaire une immense soif d'inconnu; mais l'attrait des pays nouveaux, des dangers à courir fut plus fort que les avertissements de la maladie. Il se remit en route au mois de novembre 1881, huit mois après son retour de l'Orénoque.

Son but était de remonter le Paraguay et de descendre à l'Amazone par le Tapajos ou le Xingu. La saison n'étant pas favorable pour pénétrer au cœur du Brésil, il se décida à explorer le Pilcomayo, pour attendre le moment propice.

Il avait traversé la Bolivie et venait de se lancer sur les eaux du Pilcomayo qu'il voulait descendre jusqu'à son confluent, lorsqu'on apprit par des dépêches venues de Tarija qu'il était tombé, avec tous ses compagnons, sous les coups des Indiens Tobas[1].

Espérons que les émotions de la lutte suprême lui auront épargné l'horrible douleur de songer à ses projets brisés, à sa tâche inachevée, à l'impunité assurée de ses lâches assassins, et surtout au chagrin que sa mort devait causer à ceux qui l'aimaient.

Je n'ai pas besoin de dire les regrets que le docteur Crevaux laisse dans le corps de santé de la marine qu'il a si vaillamment honoré.

Que le lecteur sache seulement que les médecins et les pharmaciens de la marine, unis dans un pieux souvenir, ont souscrit la somme nécessaire pour faire élever à l'hôpital maritime de Brest un monument destiné à perpétuer parmi eux la mémoire de leur aimé et honoré collègue.

. . . . . .

II. SÉJOUR DU DOCTEUR CREVAUX ET DE M. LEJANNE A PORT D'ESPAGNE.

En revoyant les flots bleus de l'Atlantique, j'éprouve comme une sensation de délivrance. Il semble que je viens d'échapper à un cauchemar, rempli d'émotions tantôt douces, tantôt terribles.

Le pauvre Burban, à qui nous avons dit le dernier adieu à Muitaco, me revient obstinément à l'esprit. Il n'aura pas les joies du retour, et il y a là-bas, de l'autre côté de l'Océan, une jeune veuve à qui nous allons apporter la douleur.

Mais nos parents, nos amis, à nous qui revenons saufs, quelle va être leur joie!

Mon cœur bat à se rompre, ma tête tourne. Est-ce encore la fièvre?

Je regrette presque la promesse que j'ai faite à Crevaux de l'accompagner pendant une huitaine de jours chez les Guaraounos qui habitent le Delta de l'Orénoque. Les rives basses et marécageuses du fleuve ne me disent rien qui vaille. J'ai comme le pressentiment que des accès de fièvre pernicieuse sont embusqués dans l'herbe grasse qui recouvre la boue livide et sinistre des berges.

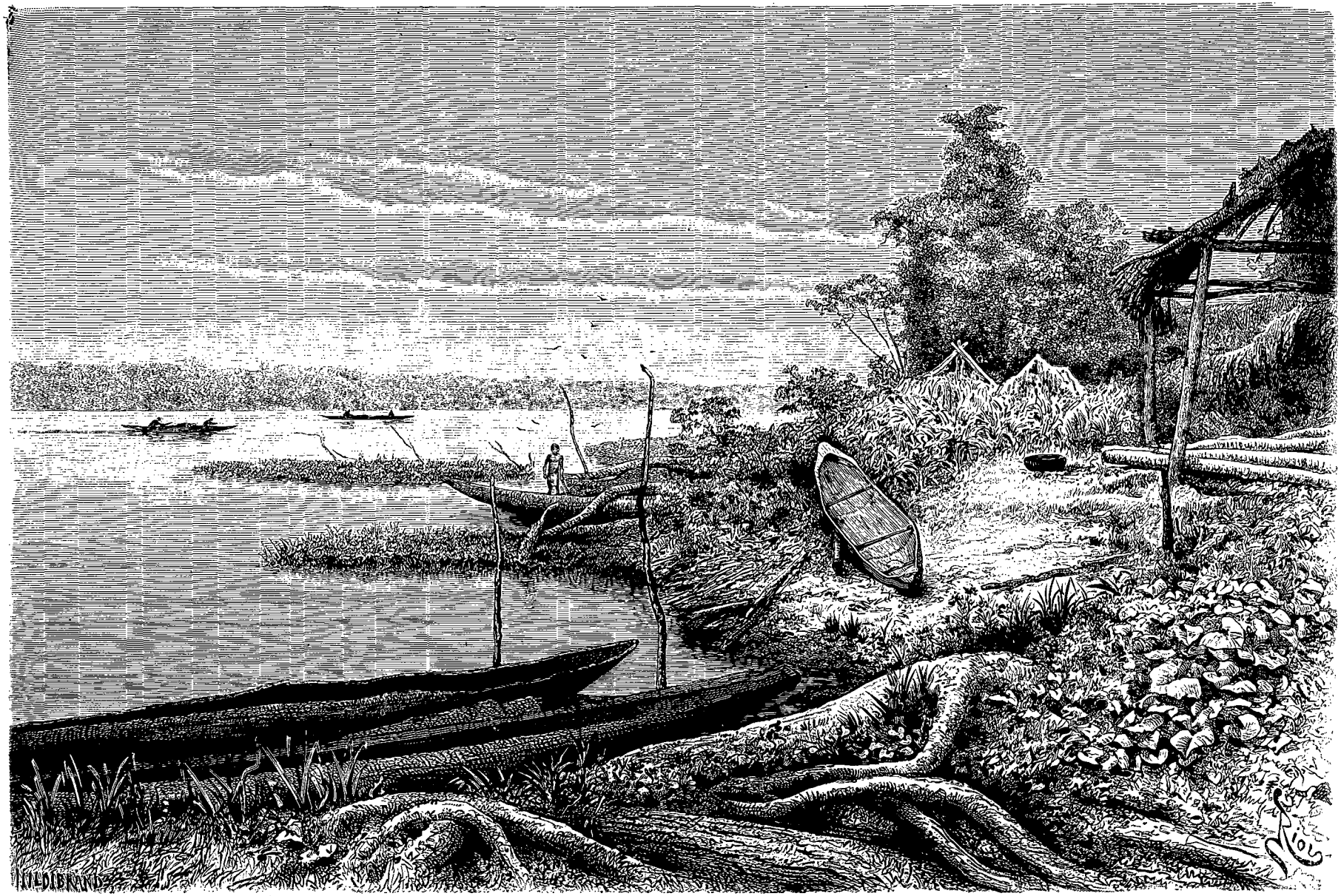
Tant pis, le sort en est jeté! J'ai promis, j'irai chez les Guaraounos.

1. Voici le résumé des renseignements recueillis par le sous-préfet de la province du Grand-Chaco et par un journal de Tarija :

Le 19 avril (1882), le docteur Crevaux était parti de la mission de San-Francisco avec dix-sept hommes embarqués sur trois canots. Après un voyage heureux, il atteignit Teyo, capitale des tribus d'Indiens Tobas, située à environ trente lieues de la mission de San-Francisco. Là, le docteur débarqua avec ses dix-sept hommes et commença à distribuer des présents aux indigènes. Mais ceux-ci, très nombreux, après quelques fausses démonstrations de bon accueil, se ruèrent subitement sur les voyageurs et les tuèrent tous à coups de couteau.

Un journal de Buenos-Ayres a annoncé qu'une expédition organisée par le gouvernement bolivien, dans le but de venger les victimes des Tobas, est partie de Potosi pour le Chaco au commencement de juillet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rives de l'Orénoque. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais j'ai compté sans la perspicacité de mon ami. Devine-t-il mes regrets? ou bien juge-t-il mon état de santé trop précaire pour que je puisse sans danger sérieux séjourner dans le Delta?

Peut-être l'un et l'autre.

Toujours est-il qu'il vient m'annoncer qu'il renoncera à son projet, à moins qu'il ne trouve à Port d'Espagne un photographe qui consente à l'accompagner, car, me dit-il, et j'en conviens, la photographie seule pourrait saisir les mille détails de la végétation luxuriante de cette région. Or, faute de produits, notre appareil à collodion sec ne peut plus nous servir.

Je ne cache pas la joie que me cause ce changement dans nos projets. Tant que j'étais encore dans l'Orénoque, je me serais arrêté volontiers n'importe où; mais maintenant que j'en suis sorti, j'aurais un véritable serrement de cœur si j'étais obligé d'y rentrer.

Sitôt installés à l'hôtel de France, à Port of Spain, nous nous mettons en quête d'abord d'une lettre de crédit qui doit nous attendre, puis d'un photographe pour l'excursion projetée dans le fleuve.

Nous sommes réellement favorisés par la chance, car nous trouvons en M. Félix Morin, créole de la Martinique, non seulement l'homme habile dans son art, mais encore l'enthousiaste qu'il nous faut. Une chose reste encore à trouver, c'est le moyen de transport jusqu'au village des Guaraounos. Le vapeur *le Heroë de Abril* qui nous a amenés de Bolivar repartira le 8 pour cette ville, après le passage du paquebot français. Il suivra la même route qu'en venant ici et repassera devant le village des Guaraounos. S'il pouvait stopper quelques instants pour déposer chez les Indiens les infatigables excursionnistes! Crevaux s'adresse à l'agent de la Compagnie et au consul de Venezuela. Il reçoit d'eux le meilleur accueil et obtient ce qu'il désire.

Il s'occupe avec Morin des préparatifs de départ. Ils préparent des plaques, des produits chimiques, se procurent du plâtre pour faire des moulages, achètent des vivres pour un mois, pendant que chaque matin je grelotte la fièvre dans mon lit. Vers le soir, nous faisons des promenades en voiture au jardin du gouverneur, qui est superbe, et autour de la savane, qui est dix fois plus grande que celle de Fort de France.

La ville de Port d'Espagne est bâtie sur la côte ouest de l'île de la Trinidad. Après avoir appartenu un peu à tout le monde, cette île est aujourd'hui au pouvoir des Anglais. C'est dire qu'elle est très commerçante. Port d'Espagne est maintenant l'entrepôt de l'Amérique du Sud. La rade est couverte de navires de commerce. Les rues sont encombrées de lourds camions chargés de marchandises. Nous avons quelque peine à nous refaire aux mille bruits de la civilisation représentés par les secousses des charrettes, les cris des conducteurs, les claquements répétés des fouets. Des urubus voraces courent sur le sol parmi ces nombreuses voitures sans jamais se faire écraser.

La partie de la ville avoisinant les quais est tout naturellement occupée par les maisons de commerce. La savane qui s'étend au delà est entourée de villas pittoresques et confortables. Au delà encore, c'est la montagne couverte de forêts.

Les monuments publics n'ont rien de remarquable.

La population blanche se compose d'Anglais, d'Américains du sud, d'Allemands, et ne compte que fort peu de nos compatriotes.

Les nègres sont très nombreux; beaucoup d'entre eux parlent encore le créole français. Ils sont d'une insolence remarquable lorsqu'ils viennent réclamer au voyageur de passage un prix exorbitant pour un infime service; mais que le voyageur assailli de réclamations mal fondées ne touche pas du doigt un des réclamants qui lui barrent le passage et qui l'enferment dans un cercle de cris assourdissants! Une foule de témoins certifieraient qu'il a frappé un nègre, et il serait condamné à une forte amende.

Nous avons le désagrément de passer un dimanche à Port d'Espagne. Personne n'ignore combien ce jour est lugubre en pays anglais. Pas un bruit dans la rue : les camions se reposent, les passants glissent comme des ombres le long des trottoirs; par endroits, toutefois, on entend les chants des fidèles dans les temples; toutes les boutiques sont fermées, et, n'ayant pas pris nos précautions la veille, nous sommes dans la dure nécessité de nous abstenir de fumer pendant cette morne et interminable journée. Quelle privation pour d'enragés fumeurs de cigarettes!

Le 7 février, enfin, le paquebot *Venezuela*, venant de la Guyane, touche à Port d'Espagne en se rendant à Fort de France, où il correspond avec les transatlantiques français.

Parmi les passagers, Crevaux trouve d'anciennes connaissances; ce sont les chercheurs d'or dont M. Boussenard a raconté l'odyssée dans son livre intitulé *les Robinsons de la Guyane*. L'un d'eux donne à notre fidèle Apatou des nouvelles de sa famille et lui annonce que les Bonis veulent lui décerner les honneurs suprêmes. C'est une récompense qui sera bien méritée, mais qui n'émeut pas beaucoup notre compagnon. Le brave garçon semble plus touché d'apprendre que sa mère et sa sœur se portent bien et pensent toujours à lui.

Je pars pour la France, emportant les collections que nous avons faites pendant le voyage. J'éprouve un serrement de cœur en embrassant mes deux amis qui sont venus me conduire à bord du paquebot. Je me reproche de me séparer d'eux alors qu'il reste encore des fatigues à supporter et des dangers à courir. Je les accompagnerai par la pensée.

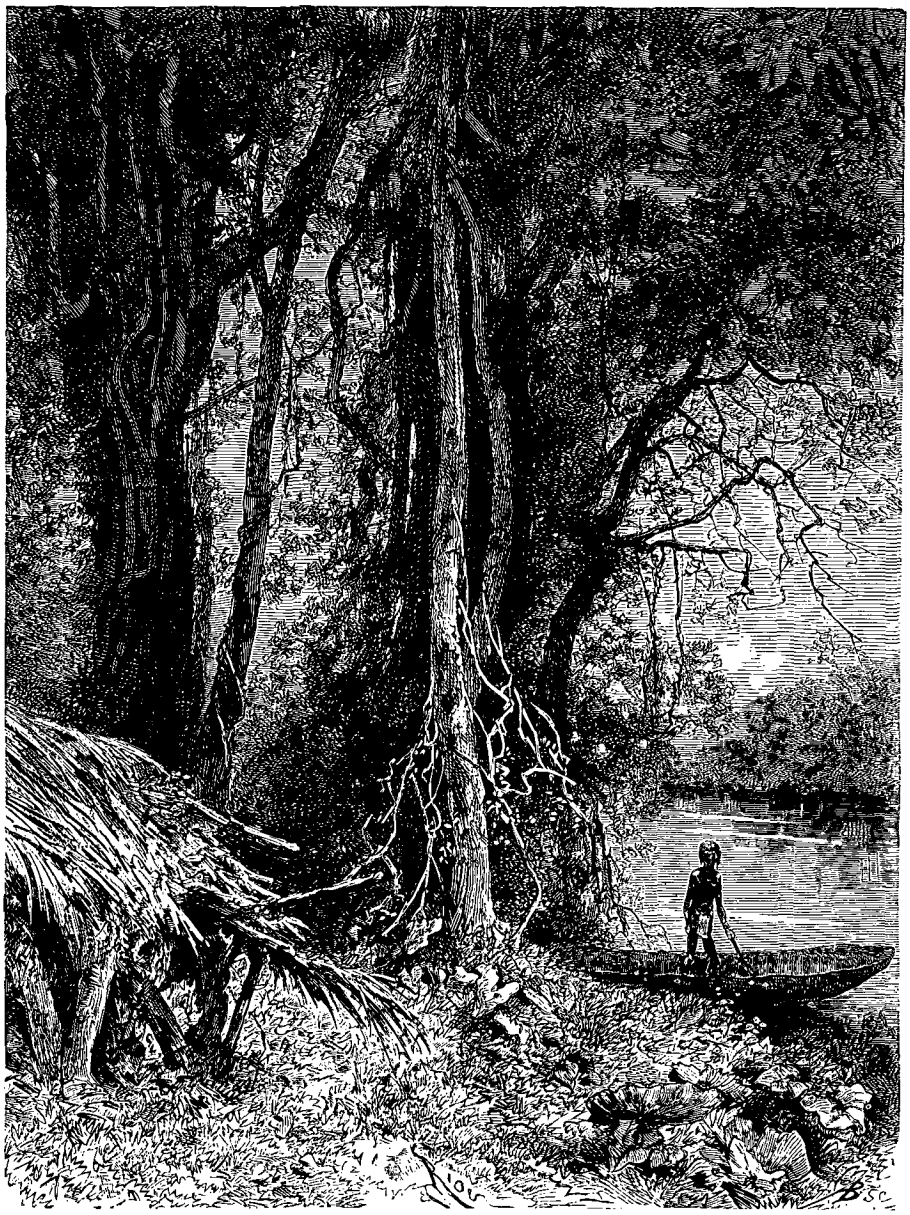
III. EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS.

Le 8 février, à huit heures du soir, Crevaux, Apatou et M. Morin prennent passage sur le *Heroë de Abril*, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part pour Bolivar et qui doit les déposer dans le Delta.

Le *Heroë de Abril* compte trente années d'existence. Il a été construit pour la navigation en rivière et il a passé les années de sa jeunesse sur le Mississipi, le roi des fleuves de l'Amérique du Nord. C'était peut-être alors un superbe bateau. Mais j'ai lieu de croire que l'heure de la retraite avait sonné pour lui lorsqu'il est venu se mettre au service du *Venezuela*. Depuis quinze ans qu'il fait le trajet entre Bolivar et Port d'Espagne, il n'a subi aucune modification importante; il a conservé sur son pont un édifice élevé sur des épontilles. Il est en fort mauvais état, en ruine, on peut le dire. Il ne tient plus que par la peinture et la force de l'habitude.



Canal de Macareo (voy. p. 202). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Depuis plusieurs mois déjà il est condamné. Chaque voyage qu'il exécute doit être le dernier, et la Compagnie l'emploie toujours, sans souci de l'existence des passagers assez téméraires pour se fier à lui.

Enfin le bateau est en route; le vent souffle plus fort à mesure qu'il gagne le large; il roule, tangue et s'avance péniblement; il fait pitié avec sa machine poussive et ses membrures qui craquent comme les articulations d'un vieux rhumatisant; il menace de s'émietter; quelques planches sont enlevées par la lame. La mer est réellement déchaînée et il est rare de trouver si gros temps dans la rade naturelle comprise entre la côte et l'île de la Trinidad.

Pendant la courte traversée de Port d'Espagne à Bolivar, les hommes, d'habitude, couchent dans des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hamacs sur la plate-forme qui s'étend à l'arrière de la salle à manger. Il y fait plus frais que dans les cabines et l'on y a moins à souffrir du roulis et du tangage. Morin s'est retiré dans sa chambre, et, fatigué des courses qu'il a faites dans la journée, il s'est promptement endormi. Crevaux a suspendu son hamac à deux épontilles. Près de lui, un vieux colonel du *Venezuela*, avec lequel il a échangé quelques mots de politesse en arrivant à bord, étendu dans son hamac, fume avec une gravité superbe un énorme cigare qui se détache, comme un phare à feux intermittents, sur l'obscurité de la nuit. Ils comprennent l'un et l'autre la gravité de la situation, mais ne bougent pas, tâchant, par leur contenance assurée, de détruire le fâ-



Sépultures chez les Guaraounos (voy. p. 206). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

cheux effet produit sur les dames par la tenue singulière de deux de leurs voisins. L'un de ceux-ci montre un gros revolver, l'autre allonge les bras et fait des mouvements de grenouille qui prend ses ébats dans l'eau.

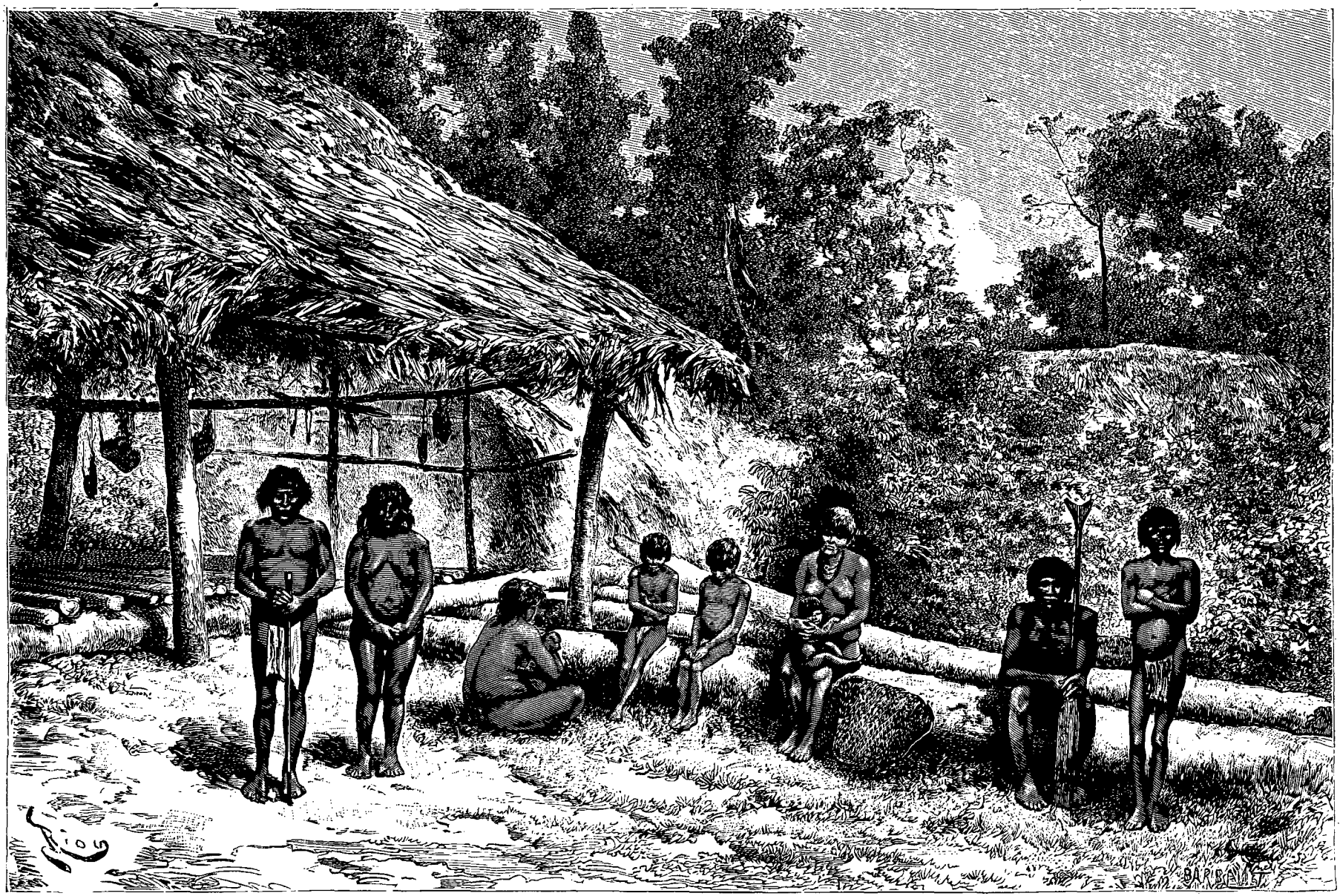
« Que font ces imbéciles, colonel?

— Vous voyez, docteur, celui qui retire son paletot en ce moment? il se prépare à tirer des brasses vers la côté : peine inutile, vous en conviendrez, par un temps comme celui-ci; quant à l'autre, il se propose de s'emparer de la seule embarcation du bord. Il vient de s'entendre avec quelques passagers à ce sujet, et ils ne donneront place qu'à leurs amis. Il a osé tout à l'heure me demander mon adhésion pour son projet.

— Et vous avez répondu, colonel?

— Rien; mais si nous sombrons, je pourrais bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guaraounos (voy. p. 204). — Dessin de Riou, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui brûler la cervelle, et encore, à quoi bon? Si le bateau coule, nous irons tous au fond. »

Les femmes sont affolées. De toutes parts ce n'est que cris, prières, sanglots; la scène est lamentable.

Pour y échapper et aussi pour se garantir contre la brise qui lui produit une vive sensation de froid, Crevaux s'enveloppe la tête dans sa couverture. Brisé de veille et de fatigue, il s'endort vers quatre heures du matin; vers six heures, le colonel le secoue.

« Tiens, dit-il, où sommes-nous? mais, c'est Port d'Espagne. »

Il s'empresse de réveiller Morin, qui a dormi comme un sourd depuis le départ.

Celui-ci regarde par la fenêtre de sa cabine.

Au premier moment il se croit à Bolivar, quoique le trajet exige près de deux jours. Mais quelle n'est pas sa surprise en voyant sa maison, en reconnaissant sa femme qui l'attend sur le quai.

« Eh bien! docteur, nous ne sommes donc pas partis?

— Pardon, cher M. Morin, nous avons navigué toute la nuit, mais nous n'en sommes guère plus avancés. Le bateau n'ayant pu, à cause de la tempête, franchir le golfe, vient de rentrer à Port d'Espagne. Nous avons failli tous être noyés. Vous ne vous êtes donc pas aperçu du gros temps?

— Je n'ai pas ouvert l'œil de toute la nuit.

— Mes félicitations; vous auriez dû vous faire marin; mais, autre affaire : le *Heroë* a cette fois fait son dernier voyage; pour se remettre en route il aurait besoin de réparations dépassant sa valeur intrinsèque. Il faudra donc que nous nous occupions de trouver un autre moyen de transport.

Nos voyageurs débarquent et ce n'est pas sans plaisir qu'ils foulent le sol de la Trinidad.

Le soir, les journaux de Port of Spain publient une adresse des passagers pour féliciter le capitaine du *Heroë* de son habile manœuvre.

Le docteur Crevaux finit par trouver à louer un voilier de quatorze tonneaux, fin, délié, possédant une mâture superbe et d'excellentes qualités nautiques; on dirait plutôt un yacht de plaisance qu'un bateau de commerce. Sa coque blanche, ses voiles éclatantes, son mât jaune clair se détachent gaiement sur l'azur du ciel et de la mer. Mais il n'a pas d'équipage. M. Morin découvre un capitaine, du nom de Baptistini, Italien d'origine, cosmopolite par goût. C'est un vieux loup de mer, grisonnant, brun de peau comme un Indien, ayant tout vu et connaissant notre planète mieux que certaines personnes sédentaires ne connaissent leur maison.

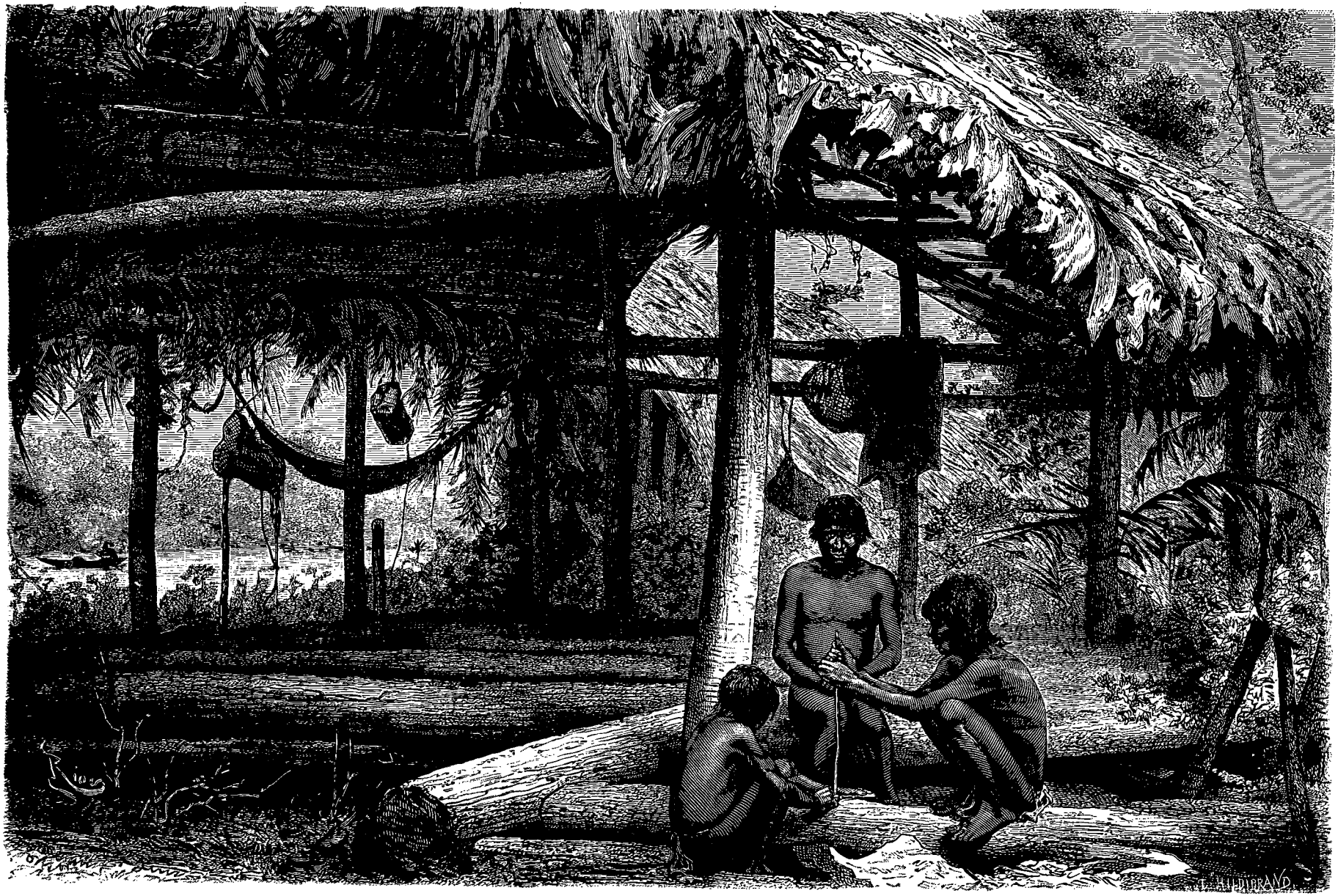
Il veut bien prendre le commandement, à une condition : c'est qu'il sera chargé de la table en même temps que de la conduite du navire. Rien de mieux : le capitaine est gourmand et soignera les menus. La perspective n'a rien de fâcheux pour des personnes qui viennent de se nourrir de privations. Reste à trouver un équipage. Le moment n'est pas favorable. Le carnaval approche, ou mieux il est déjà commencé pour les nègres de la Trinidad comme pour ceux des Antilles, et Crevaux n'ignore pas combien ceux-ci tiennent aux mascarades et aux danses qui accompagnent cette période de divertissements, période qui, pour eux, s'ouvre presque au 1er janvier. Enfin on recrute quatre nègres, qu'à prix d'or on décide à servir d'équipage. On charge les vivres, le lest, et le soir on se mettra en route vers huit heures.

A l'heure dite, Crevaux, Morin et Apatou se rendent à bord, mais ils n'y trouvent personne, pas même le capitaine. Cependant ce dernier arrive, puis ce n'est qu'après quatre heures d'investigations dans les cabarets d'alentour qu'ils parviennent à mettre la main sur trois de leurs hommes. Ils appareillent vers minuit; les voiles sont gonflées par la brise; la mer, légèrement frissonnante à chaque risée, a peu de phosphorescence. Le bateau possède une marche excellente, mais parfois il donne de la bande au point de faire croire qu'il va chavirer. « Ce n'est rien, dit le vieux Baptistini, le lest a été bu par l'équipage et il faut que ça fume. » Traduction : « Les quarante francs que Crevaux a donnés pour l'achat des vivres frais ont été transformés en liquides spiritueux bus par l'équipage et il faut que le bateau marche bien. » Ce capitaine a l'un des plus grands défauts que je connaisse; il serait difficile, après avoir passé une demi-heure en sa compagnie, de ne pas proclamer, comme grande vérité, l'adage : le silence est d'or. Il parle douze heures sans s'arrêter, alternativement en italien, en français, en anglais, et le plus souvent en portugais. Crevaux le voudrait à tous les diables sans ses connaissances nautiques et surtout sans ses talents culinaires, car c'est un maître incomparable pour la préparation des macaroni, ravioli, taglarini, et d'une foule d'autres pâtes en *i*.

Le lecteur n'ignore pas qu'à l'embouchure, dans la mer des grands cours d'eau, il existe des hauts fonds ou barres produits par la rencontre des limons transportés par les fleuves et des sables rejetés vers la côte par la mer.

Les barres sont souvent très mobiles et parfois d'un passage difficile. Les eaux y sont heurtées et forment des lames dangereuses à franchir pour les canots qui peuvent y chavirer et pour les navires de fort tonnage qui peuvent s'échouer. Ces endroits sont d'habitude fréquentés par les requins, non moins redoutables pour les malheureux naufragés que les caïmans dans les eaux douces. Lorsque le côtre franchit la barre de l'Orénoque, la marée est haute; il passe sans difficulté, en dansant un peu toutefois, et ses passagers peuvent suivre autour du bateau les ailerons de nombreux requins. Il pénètre enfin dans le canal de Macareo, un des nombreux bras par lesquels le grand fleuve déverse ses eaux dans l'Atlantique, et sur les bords duquel est situé le village des Guaraounos, but de la petite expédition. Le terrain est absolument noyé, et seuls les palétuviers, hissés sur leur piédestal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une case des Guaraounos (voy. p. 204). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de racines adventives, émergent de l'eau saumâtre. La marée descend bientôt et les berges commencent à paraître, montrant leur sol grisâtre et boueux qui exhale au soleil une odeur chaude et fétide. Cette zone est défendue contre les empiètements de l'homme par la plus terrible des sentinelles : j'ai nommé la fièvre, cette atroce maladie qui brise les reins et les membres, qui répand sur la figure une teinte jaune et terreuse, qui brûle le sang, qui fait trembler les plus braves et qui tue inévitablement l'audacieux assez insensé pour vouloir lutter contre elle. Aussi n'a-t-elle d'autres habitants que des fauves, des oiseaux de marais, des poissons, des crustacés et des huîtres adhérentes aux racines des palétuviers.

Il faut remonter à un jour et demi de canotage pour rencontrer le village des Guaraounos.

L'eau est jaunâtre, le courant très fort à la marée descendante. Des branches cassées, des arbres déracinés, des plantes aquatiques se sont réunis en petits îlots flottants qui suivent le fil de l'eau.

Le bateau passe une nuit en rivière, et ce n'est que le lendemain, vers quatre heures du soir, qu'il se trouve enfin devant le village des Guaraounos. On l'a vu arriver. Les Indiens sont rassemblés sur la rive. De nombreuses pirogues sont sur le bord de l'eau, les unes amarrées à des piquets enfoncés dans le sol, les autres à demi échouées sur la berge. Elles sont longues, assez profondes, effilées à leurs deux extrémités. Elles sont faites d'une seule pièce et la plupart très régulières ; deux pourtant, par leurs bords sinueux, dénotent chez leurs constructeurs ou une grande inexpérience ou une non moins remarquable négligence. La rive, tout à l'entour, est jonchée de troncs d'arbres, de tiges de bambous et de branches sèches.

Les Indiens ne portent pas d'armes, ce qui témoigne tout d'abord de leurs intentions pacifiques.

D'ailleurs, leur physionomie est douce et sympathique, quoique un peu sournoise peut-être chez les adolescents.

Ils ressemblent à tous ceux que le docteur a rencontrés dans ses précédents voyages ; tous ont les pommettes saillantes, quelques-uns les yeux un peu bridés et obliques ; leurs bras sont puissants, leurs membres grêles, leurs genoux un peu rentrés et leurs pieds tournés en dedans. Ils ne portent en général ni ornements, ni peintures ; cependant un jeune homme porte un collier en perles blanches et bleues composant un dessin qui, comme j'ai eu l'occasion de le constater, est très affectionné des populations indo-chinoises : il est formé de T alternativement dressés et renversés ayant une branche longue et une branche courte. Le possesseur de ce collier présente du reste le type asiatique. Les Guaraounos ont les cheveux taillés à la façon de ceux des Mitouas, c'est-à-dire retombant sur le front à un doigt des sourcils et sur la nuque au niveau du menton.

Leur costume est des plus élémentaires et parfaitement conforme aux dernières modes des Indiens les plus sauvages. Les hommes portent un lambeau de cotonnade nommé calimbé ou guayouco et les femmes remplacent la feuille des statues par un triangle de l'étoffe fabriquée avec des écorces pilées et agglutinées que les Guahibos appellent *marima*. C'est cette même écorce qui sert aux Indiens de la Guyane de papier à cigarettes, sous le nom de taouari. Les femmes Mitouas, on se le rappelle, s'en fabriquent des chemises dont nous avons rapporté un échantillon.

Les Indiens montent à bord sans crainte ; quelques-uns savent quelques mots d'espagnol, ce qui va beaucoup faciliter les relations. Ils sont enchantés de savoir qu'on leur apporte des haches, des sabres, des couteaux, des colliers, tous les objets enfin les plus chers aux sauvages. Ils seront contents de la présence des blancs jusqu'au moment, il ne faut pas se le dissimuler, où ils auront en leur possession les objets qu'ils convoitent. Le docteur leur fait quelques petits cadeaux et leur annonce son projet de séjourner une semaine ou deux parmi eux. Ils lui offrent une case pour lui et ses compagnons. Nos voyageurs débarquent leur matériel de couchage et leur batterie de cuisine, mais ils laissent à bord leur pacotille et leurs vivres de conserve parce qu'ils y seront plus en sûreté sous la garde de l'équipage. Les cases sont pour la plupart construites avec soin ; chacune se compose d'une toiture à deux pans en feuilles de palmier, hissée sur un carré qui repose sur des piliers plantés dans le sol ; elle se trouve ainsi ouverte aux quatre vents. Le sol en est couvert d'un plancher aussi solide que grossier formé de deux assises de troncs d'arbres, ceux composant l'assise inférieure espacés, les autres se touchant. Aux solives de cet édifice sont suspendus des hamacs et tous les objets composant le mobilier de ses habitants. Des flèches, des arcs sont enfoncés entre les feuilles de la toiture et les branchages qui les soutiennent. On comprendra facilement que de pareilles maisons soient peu du goût d'Européens, qui, dans les pays chauds, d'habitude ne redoutent rien tant qu'une lumière trop vive. Crevaux, habitué aux longues courses au soleil, n'en souffrira pas, mais Morin devra s'habituer à la réverbération.

Le village occupe une clairière. Tout autour, de grands arbres forment une immense palissade vivante enlacée de lianes grouillantes.

Un cassytha sans feuilles se fait remarquer par son acharnement dans cette lutte pour l'existence. Cette laurinée fait d'aussi terribles ravages dans les grands bois que la redoutable cuscute dans nos régions.

La nuit approche. Le capitaine a préparé un excellent dîner qu'on arrose d'un vin de Bordeaux assez estimable, puis chacun dispose sur son hamac sa moustiquaire à manches, pour se garantir contre les innombrables légions de diptères agaçants qui, j'en suis sûr, ne voient dans l'arrivée de nos amis qu'un supplément de provisions pour leurs appétits [illegible]. La nuit est calme et n'est troublée que par les coasse-

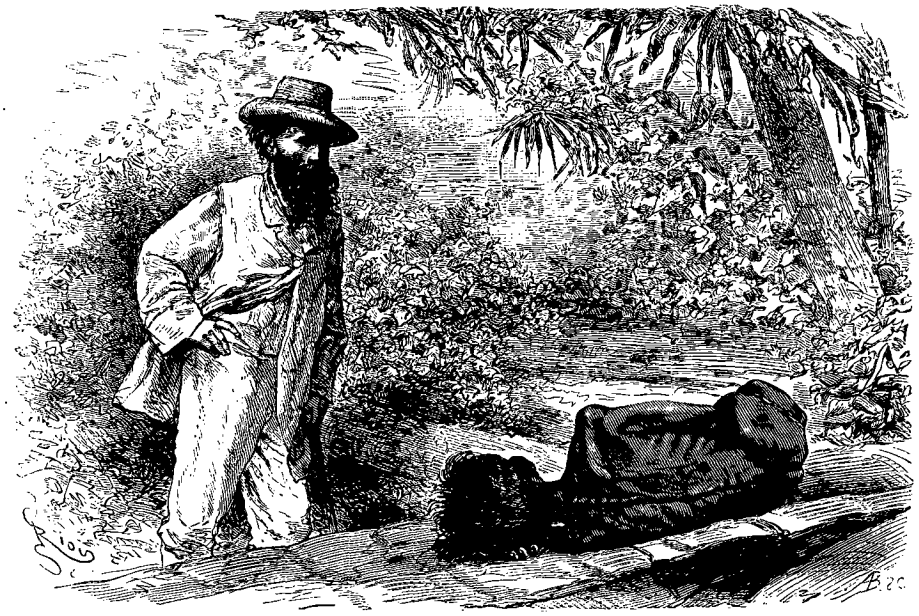
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments de quelques couples de batraciens et par les rares grognements des chiens qui veillent sur la tranquillité du village.

Au réveil chacun est à l'œuvre. Morin dispose son appareil pour profiter des heures de la matinée où l'éclairage est le plus convenable pour ses opérations De son côté, Crevaux entame les négociations pour obtenir des Guaraounos qu'ils veuillent bien laisser faire leurs portraits. Il n'est pas facile de leur faire entendre ce qu'on désire d'eux. Crevaux leur montre des photographies qui leur font ouvrir de grands yeux. Quelques cadeaux les décident tout à fait.

Il les fait poser, hommes, femmes et enfants, de face, de profil et de dos. Les premiers ne sont que médiocrement rassurés en présence des manœuvres un peu fantastiques de la photographie. Cet appareil monté sur trois pieds étiques, cet être bizarre, à moitié caché sous son manteau, ce grand œil rond et fixe, qui tantôt se rapproche, tantôt s'éloigne, et qui semble vouloir les fasciner, agit évidemment sur leur imagination. Aussi n'est-ce pas sans peine qu'on obtient des patients l'immobilité nécessaire. Les premières épreuves ne sont pas complètement satisfaisantes, mais les Indiens s'enhardissent peu à peu, et bientôt, complètement rassurés et surtout émerveillés par les premiers résultats obtenus, ils se disputent les tours de pose, ou peut-être les légères gratifications qui y sont attachées. Assuré du succès sur ce point, Crevaux ne s'occupe plus que d'obtenir des moulages. Les négociations seront plus difficiles. Mais le plus simple est d'en faire un devant eux.

Apatou est un sujet tout trouvé et tout dévoué pour un premier essai. Crevaux moule sa main pendant que les Guaraounos, les lèvres ouvertes par la curio-



La centenaire (voy. p. 206). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

sité, ne perdent pas un des détails de l'opération. Voyant qu'Apatou n'a pas souffert, ils se prêtent à tous les moulages qu'on veut obtenir d'eux. Chaque matin le docteur moule des pieds, des mains, puis enfin il aborde une tête, mais il commet une erreur qui pourrait le ruiner dans l'esprit des indigènes. N'ayant pas mis assez d'huile pour empêcher l'adhérence du plâtre avec les cheveux, il lui est impossible d'enlever le moule. En toute autre circonstance il rirait de l'accident, car son sujet ne manque pas d'un certain grotesque avec son inséparable boule blanche, mais il craint qu'on ne prenne pour plaisanterie de mauvais goût ce qui n'est que le résultat d'une erreur de détail. Force lui est de casser avec un marteau le moule sur la tête de l'Indien. Les indigènes, heureusement, ne bronchent pas et ne sont pas loin d'accorder une grande utilité à son opération ratée.

Il est trop peu fier de son succès de cette journée pour ne pas remettre au lendemain les autres moulages, après avoir toutefois récompensé son stoïque modèle.

Dans une des cases il a un soubresaut en voyant une masse informe qui se traîne péniblement sur le sol ou plutôt sur le plancher. C'est une pauvre vieille si maigre, si ratatinée que sa peau semble collée aux os. C'est plutôt une momie qu'un être humain. Du reste l'intelligence a depuis de longues années abandonné ce corps décrépit, cette misérable ruine humaine. Elle a une fille, si âgée elle-même qu'elle est depuis longtemps tombée en enfance. Elle vit dans son hamac, d'où elle descend parfois pour manger, en se traînant sur le sol, des cendres et généralement tout ce qui lui tombe sous la main. Sa fille, accroupie dans un coin, l'œil atone, se parlant à elle-même, s'avance alors vers elle et la replace dans son hamac. C'est un spectacle à la fois touchant et horrible que celui de ces deux pauvres êtres privés de raison, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'un n'a conservé comme dernière lueur d'intelligence qu'une pensée de dévouement filial. Les habitants du village pourvoient à leurs besoins matériels et leur fournissent gibier, poisson et cassave préparés. Le fait est assez remarquable, car les Indiens passent généralement pour abandonner, du moins en voyage, leurs malades et leurs blessés. S'ils n'agissent pas toujours ainsi à l'égard de leurs congénères, ils n'hésitent pas à le faire pour les étrangers, par crainte sans doute des maladies des blancs, maladies qu'ils croient contagieuses.

Crevaux recueille de précieux renseignements sur la langue des Guaraounos et sur leurs habitudes.

D'ordinaire ils n'enterrent pas leurs morts, parce que le sol est si bas qu'on trouve de l'eau à un mètre de profondeur. Ils sont obligés de construire dans les arbres, ou du moins sur de longs pilotis, des huttes où ils se réfugient au moment des grandes eaux.

Leurs canots, dans cette saison des crues, circulent parmi les arbres et naviguent en pleine forêt. Que l'homme est bien l'être qui s'accommode le mieux à tous les milieux! On le retrouve partout, dans les glaces, dans les sables brûlants, sur la terre et sur l'eau, aux pôles et à l'équateur, aussi bien que dans les pays bénis qui jouissent d'un printemps éternel comme les versants boisés des Andes.



Hutte sacrée. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Auprès de quelques huttes se trouvent de volumineux paquets entourés de feuilles de palmier et qui renferment chacun un cadavre. Chacun de ces paquets est posé sur deux tréteaux formés de fortes branches croisées et enfoncées dans le sol.

Un général de la milice venezuelienne nous a donné à Mapire quelques renseignements sur les Guaraounos.

Il a eu occasion de séjourner longtemps parmi eux.

Un usage fort curieux est le suivant :

A la mort d'une femme, son mari se couche dans un hamac en face d'elle, et y reste quelques instants pour pleurer en chantant et laisse la place à tous ceux qui ont eu des relations avec la défunte. Un Indien ne saurait contrevenir à un usage quelconque établi dans sa tribu ; aussi le général dit-il avoir assisté, en pareille circonstance, à de curieux et invraisemblables défilés qui lui ont retiré toute foi en la candeur des enfants de la nature, car il semble qu'un pareil usage soit fait pour arrêter les personnes peu désireuses de livrer leurs actes à la notoriété publique.

Chez les Guaraounos comme chez les Caraïbes, les jeunes gens des deux sexes ne peuvent se marier qu'après avoir supporté le supplice des fourmis. Le docteur Crevaux nous a laissé dans la relation de son voyage de Cayenne aux Andes une description de ce supplice.

Chez les Guaraounos, le patient est couché dans son hamac ; on lui applique des fourmis appelées tari-tari ; s'il crie, il est condamné au célibat.

Comme tous les Indiens que nous avons rencontrés, les Guaraounos ont leur case sacrée où les femmes sont tenues à l'écart à certaines époques périodiques.

Après l'accouchement de la femme, le mari jeûne et reste dans son hamac pour éviter que son enfant ne tombe malade.

Le 16 février, on vient prévenir le docteur que la vieille vient de mourir. Il s'empresse de se rendre à sa hutte pour ne perdre aucun détail de ce qui va suivre. On a descendu de son hamac le cadavre osseux de la pauvre femme. Sa fille semble n'avoir pas conscience de ce qui arrive et on est obligé de l'empêcher de replacer dans son hamac ce pauvre corps déjà refroidi. Deux hommes le placent dans un hamac qu'ils suspendent par ses amarres à une longue perche. Ce mode de transport rappelle à nos amis les funérailles du malheureux Burban et leur fait venir les larmes aux yeux. La fille de la défunte suit les mouvements d'un œil inconscient et se met en marche derrière le convoi. On s'arrête près d'une fosse de un mètre de profondeur qui a été creusée par quatre jeunes femmes. On y dépose le corps avec le hamac et on le recouvre de terre. Le docteur ne peut arriver à se faire expliquer pourquoi l'on enterre la pauvre centenaire, alors que ce n'est pas le mode de sépulture habituelle des Guaraounos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

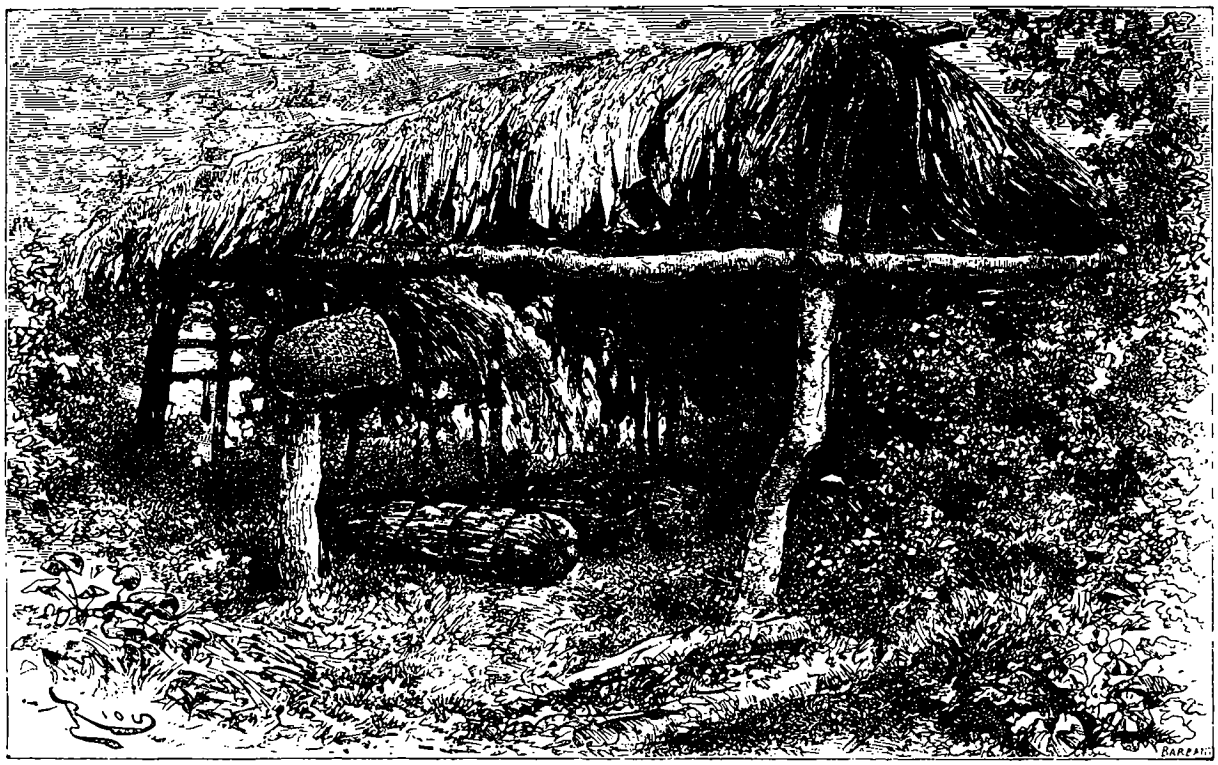
Morin a obtenu de très beaux clichés; de son côté Crevaux trouve encore un modèle de bonne volonté pour un moulage de tête. Cette fois il a soin d'empêcher l'adhérence des cheveux en interposant un morceau de mousseline bien huilée.

Le 20, on le prévient pendant la nuit qu'un jeune garçon de douze ans vient de mourir dans une case voisine de la sienne. Il accourt au plus vite. Les Indiens se réunissent. La mère est couchée dans un hamac près de celui de son fils. Les assistants pleurent et chantent sur un ton larmoyant. Parfois l'un ou l'autre des Indiens interrompt ses pleurs pour fumer une cigarette hors de la case; puis il rentre et pleure en chantant de plus belle. Au jour, deux hommes creusent un tronc d'arbre en guise de cercueil. Le cadavre, enveloppé dans son hamac, est placé dans cette bière; on le recouvre de lattes disposées en long pour fermer la boîte, et, par-dessus, les femmes mettent une grande masse d'argile limoneuse pour obturer les moindres interstices.

Puis le cercueil est placé sur deux branches fourchues enfoncées dans le sol près de la hutte.

Ce cadavre, placé à un mètre de la case de nos amis, n'est pas fait pour les réjouir, car la décomposition se fait vite dans les pays chauds.

Crevaux et Baptistini ont de la fièvre et sentent qu'il est temps de quitter cette région pestilentielle. Une seule chose retient encore le docteur, c'est le dé-



Cercueils abandonnés. — Dessin de Riou, d'après une photographie

sir qu'il a de se procurer quelques cercueils. Il en a remarqué plusieurs dans une hutte abandonnée en avant du village, hutte qui semble servir de dépôt ou de cimetière.

Les acheter est impossible; il faudra donc les dérober, et sans éveiller l'attention des Indiens.

Crevaux s'entend avec son équipage pour la nuit prochaine. Que personne ne dorme, et sitôt qu'on supposera les Indiens plongés dans leur premier sommeil, on se mettra en campagne, on enlèvera les cercueils, que l'on cachera à bord. Les ordres sont ponctuellement exécutés. Vers dix heures du soir, tout se tait dans le village; la nuit assez obscure favorise les projets de nos amis, qui sortent pieds nus de leur hutte et qui se dirigent en évitant le moindre bruit vers la case où se trouvent les sépultures.

On dirait des voleurs pénétrant dans une maison habitée. Ils retiennent leur souffle; la moindre feuille qui craque sous leurs pieds leur produit de violents battements de cœur.

Tout va bien, aucun des Indiens ne bouge; mais voilà qu'un des nègres heurte un tronc d'arbre et tombe de son long. Les chiens aboient de tous côtés, les Indiens sortent de leurs huttes avec leurs arcs et leurs flèches, mais pas assez vite pour que les larrons n'aient pas eu le temps de revenir en dix bonds à la porte de leur case.

« N'avez-vous pas entendu le tigre? demanda Crevaux aux Indiens.

MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Ce n'est rien, répond l'un d'eux, il vient souvent rôder aux environs. »

Nos amis sont enchantés de voir l'incident se terminer d'une façon si simple ; ils renoncent pour aujourd'hui à leur expédition : ils aviseront demain.

Le 23 au matin, Crevaux fait observer aux Indiens que le cadavre déposé près de sa hutte commence à exhaler une odeur assez forte ; le fait est inexact, mais il permettra de se rapprocher des cercueils désirés. Crevaux fait transporter son attirail à bord pour être prêt à tout événement, puis il fait remonter le bateau un peu en amont du village, juste en face de la case qui contient es objets convoités.

Les huttes sont assez éloignées pour qu'on n'ait pas à redouter de surprise de la part des habitants. Pendant la nuit Crevaux et ses compagnons se rendent enfin maîtres des cercueils, qu'ils cachent à bord avec soin. Au point du jour ils descendent avec le bateau en face du village. Apatou, resté en arrière sous prétexte de faire un tour de chasse, a l'idée, pour dissimuler le larcin, d'accumuler sous la hutte des feuilles sèches de palmier et quelques pièces de bois mort auxquelles il met le feu. Du village on aperçoit un peu de fumée au-dessus des arbres, mais les Indiens ne se dérangent pas pour aller voir ce qui brûle. Nos amis n'ont plus rien qui les retienne chez les Guaraounos. Les sauvages conserveront d'eux un bon souvenir, car ils reçoivent en cadeau au moment du départ le restant de leur pacotille. Le côtre lève l'ancre et se met en route accompagné de quelques canots qui viennent lui faire un bout de conduite.

Crevaux est pressé d'arriver à Port d'Espagne, car la fièvre fait des progrès, non seulement chez lui, mais encore chez le vieux Baptistini, qui est assez souffrant depuis trois ou quatre jours pour ne plus être bavard.



Un Guaraouno (voy. p. 204). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Un jour et demi après le départ, ils revoient la mer, cette belle Atlantique qui baigne les côtes de la France. Ils sortent de l'Orénoque à marée basse ; ils ont la male chance de s'échouer sur la barre où ils sont forcés d'attendre la marée. Elle les remet heureusement à flot et ils traversent sans encombre le golfe de la Trinidad. Crevaux a juste assez de force pour débarquer ; il se couche en arrivant à l'hôtel de France à Port d'Espagne, et ce n'est que huit jours après qu'il est en état de se lever et de prendre passage pour Saint-Nazaire.

Il a le regret d'apprendre avant de partir la mort du capitaine Baptistini, qui a succombé à la fièvre.

De retour en France le 25 mars, un mois après moi, la Société de Géographie le recevait en séance solennelle à la Sorbonne, et il terminait ainsi la conférence qu'il y faisait en présence d'un auditoire nombreux :

« Pour la deuxième fois, j'ai eu le bonheur extrême de n'être malade que lorsque ma mission était complètement remplie. La partie géographique de ce troisième voyage se résume dans un tracé détaillé de huit cent cinquante lieues de rivière, dont quatre cent vingt-cinq en pays nouveau.

« Au point de vue anthropologique, nous avons rapporté cinquante-deux crânes, des squelettes recueillis en sept points différents, et trois cents reproductions des indigènes par le dessin et la photographie.

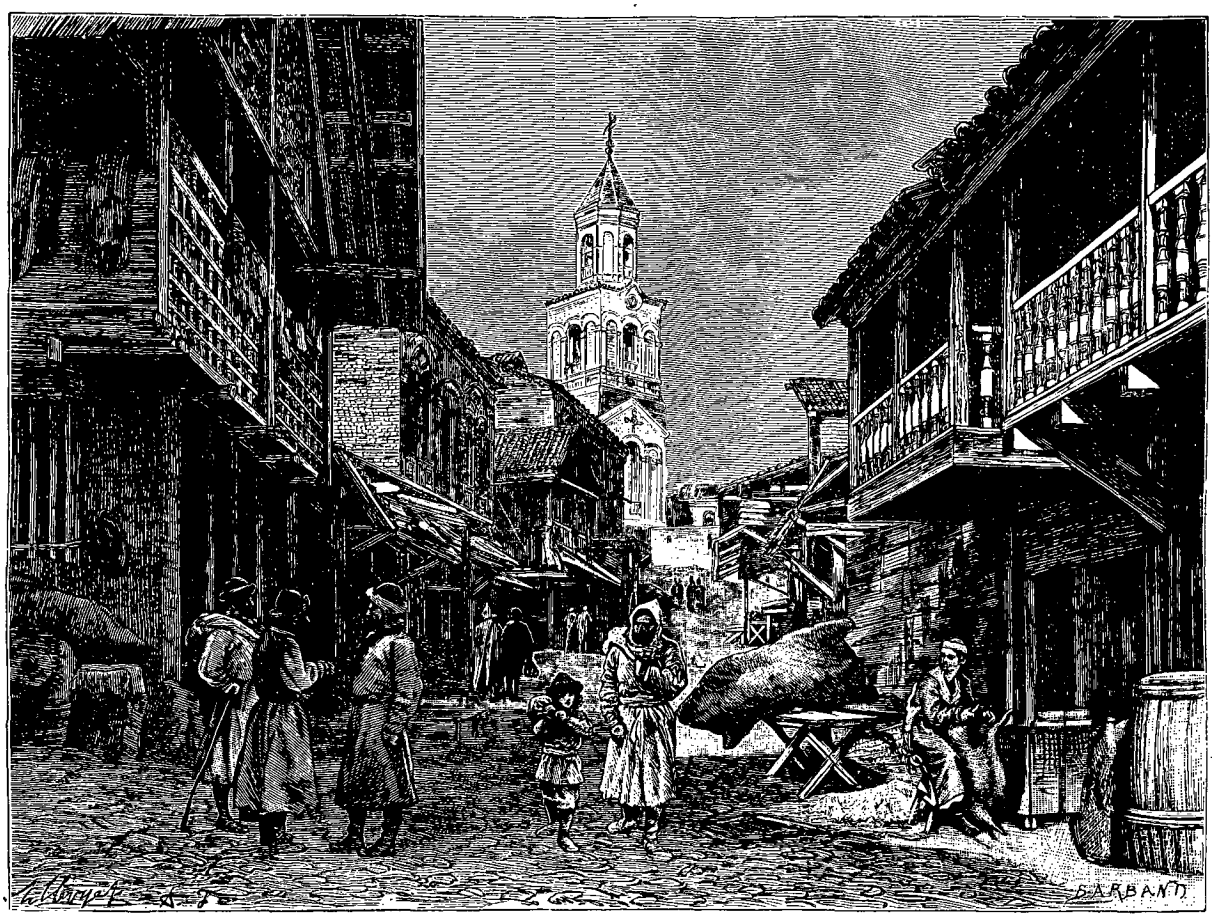
« J'attribue le succès de mes entreprises à trois causes : une bonne santé, un peu d'audace et beaucoup de chance. »

Il me posait parfois cette question : N'es-tu pas surpris de nous voir encore vivants?

Hélas! la mort est venue pour mon ami.

E. Lejanne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue de Signach voy. p. 193). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

TROIS MOIS EN KAKHÉTIE,

PAR MADAME CARLA SERENA.

1877-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

J'ai dit déjà autre part que j'avais commencé mes explorations au Caucase en 1876-1877, sous les auspices du grand-duc Michel, frère de l'empereur Alexandre II, qui, à cette époque, était vice-roi du pays[1]. Fort gracieusement accueillie par lui, il voulut bien me recommander aussi à la princesse David Tchatchawadzé en Kakhétie. J'étais attendue chez elle, lorsque des circonstances imprévues me décidèrent à changer mon itinéraire, et ce ne fut qu'un an plus tard que je me rendis à sa gracieuse invitation. Depuis, des bruits de guerre s'étant répandus, les plus alarmés m'avaient engagée à retourner en Europe. Je n'en fis rien. C'eût été oublier la région du Caucase où l'on mène le train de vie le plus gai, que de quitter cette terre orientale sans visiter la Kakhétie. Toutes sortes de raisons engageantes m'invitaient à visiter ce pays, où les ceps, plantés par Noé, ont poussé de si nombreux rejetons, et qu'habite un peuple aimable et hospitalier. De plus, on me disait la contrée fort belle ; il n'en fallut pas davantage pour me décider à y aller. J'eus le bonheur de rester trois mois dans ce pays admirable béni de la nature.

Lorsque, en novembre 1881, je revins la seconde fois au Caucase, m'improvisant photographe[1], je retournai aussi en Kakhétie pour y prendre les vues et les types du pays, nécessaires à l'illustration de mes descriptions. Ma visite alors fut de courte durée. Je ne pus m'arrêter que trois jours, voulant profiter du

1. Voy. le *Tour du Monde* du 6 novembre 1880. L'Iméréthie, *province du Caucase*.

1. Voy. le *Tour du Monde* du 10 juin 1882. Excursions au Samourzakhan et en Abkasie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bateau du Lloyd Austro-Hongrois en partance pour l'Europe. Cependant, malgré la rapidité de cette course, et en voyageant la nuit, je parvins à atteindre mon but.

C'est le résumé de ces deux excursions que je présente aux lecteurs du *Tour du Monde*.

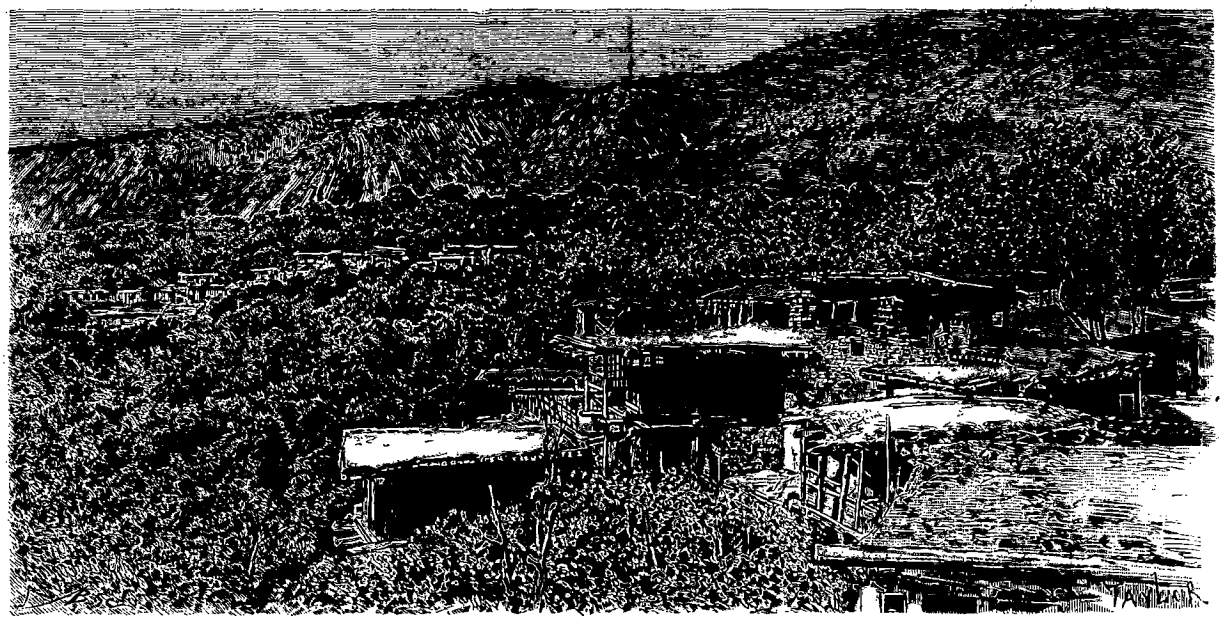
De Tiflis à Signach. — Stations de poste et villages du parcours. — Le mauvais pas. — La ville de Signach et ses habitants. — A propos des vins de Kakhétie. — L'ex-monastère de Sainte-Nina. — Une noce arménienne. — Souvenirs de la reine Tamar.

I

Par une belle matinée de janvier 1877 je me mis seule en route pour la Kakhétie. Je fis le voyage en *pérékladnaja* (chariot de poste).

De l'hôtel des Messageries, situé à l'entrée de la moderne Tiflis, on gagne, par les quartiers élégants, le pont de la Koura; puis on traverse les faubourgs ouvriers qui sont à l'autre bout de la ville et où se trouvent des bazars et des marchés de tout genre. Le marché au vin, qui occupe deux places à lui seul, mérite particulièrement un coup d'œil. Qu'on se figure des amas d'outres, les unes couchées par terre, les autres empilées sur des charrettes (*arbas*) attelées de bœufs ou de buffles robustes. A voir de loin ces peaux énormes et gonflées, qui ont conservé la forme des animaux dont elles recouvraient antérieurement la carcasse, on s'imaginerait que c'est du bétail. C'est là que les propriétaires des *doukhans*[1] de la capitale et des environs viennent faire leurs achats en gros près des paysans de la Kakhétie.

Plus loin, on atteint la hauteur où se dresse l'Arsenal, grande construction toute moderne, sise juste-



Une station de Tiflis à Signach. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

ment à l'opposite de l'ancienne forteresse qui sut si mal défendre Tiflis contre les attaques toujours renouvelées des sectateurs de l'Islam, tant Persans que Lesghiens et Turcs. Dans ce quartier militaire régnait, lors de mon passage, une animation extraordinaire. Autour des casernes on ne voyait que soldats portant des faisceaux de fusils ou des munitions. Tout indiquait que l'officine de Mars était loin de chômer.

Aperçue de cette éminence, la ville présente un ensemble fort pittoresque, où, en dépit des intrusions que s'y est permises la bâtisse d'Europe, domine encore le style asiatique. Le côté caractéristique du tableau, c'est l'absence absolue de végétation; de toutes parts Tiflis est environnée d'une enceinte de rochers pierreux et de montagnes pelées; l'unique tache de verdure qu'on découvre est le sillon lointain de la vallée où coule la Koura.

De là le chemin de la Kakhétie se déroule à travers des steppes monotones qui se prolongent à perte de vue, et où, pendant une grande partie du trajet, n'apparaît pas l'ombre d'une habitation. De temps à autre seulement, d'une excavation souterraine surgit un objet hirsute qu'on est tenté tout d'abord de prendre pour une tête de bête fauve; mais, en regardant mieux, on s'aperçoit que c'est un chef humain coiffé du *papach* (grand bonnet en peau de mouton). C'est, dit-on, la violence des souffles régionaux qui a amené les paysans de ces mornes plaines à vivre ainsi à la façon des anciens Troglodytes, nulle demeure bâtie à la surface du sol ne pouvant tenir contre le vent. La chaussée est presque déserte; ce n'est qu'en été que le pays s'anime. Nombre de princes, possesseurs de vignobles, viennent, mais seulement l'hiver, résider à Tiflis, pour y déguster leurs meilleurs crus, qu'ils

1. Un *doukhan* est un établissement où l'on débite du vin et où l'on donne à manger. Dans quelques-uns on peut loger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se gardent bien de mettre en vente. Çà et là cependant, nous croisons des groupes de villageois se dirigeant vers la capitale; ce sont des volontaires de divers districts recrutés pour la milice nationale. La plupart du temps toutefois ces soi-disant *volontaires* ne marchent qu'en maugréant; aussi, pour qu'il ne leur prenne pas la fantaisie de rebrousser chemin, les fait-on accompagner de *tchapars* à cheval. Grâce à ces *tchapars* (mot tatar qui veut dire *escorte*), une entière sécurité règne sur les routes postales du Caucase; à proximité de tous les relais, il y a un poste de cinq à douze de ces gardes. Chaque localité fournit les siens.

Parfois aussi on rencontre quelque *arba*, avec sa charge d'outres auxquelles la marche du véhicule imprime des palpitations simulant le mouvement respiratoire d'un être animé. C'est en novembre et en décembre que s'opère le transport à Tiflis de la récolte de vin de l'année; à cette époque, il passe, dit-on, journellement par la route plus de deux cents outres, chacune contenant d'ordinaire cinq ou six cents litres, ce qui représente une capacité double des barriques de Bordeaux.

Entre Tiflis et Signach, la première ville kakhétienne dans cette direction, la distance est d'une centaine de verstes. C'est dire que les relais y sont assez nombreux, et qu'on n'a que trop souvent l'occasion d'entendre, de la bouche du *smotritel*, ou chef de station de poste, personnage généralement ivre, ce refrain connu : « Il n'y a point de chevaux. » Il est vrai aussi qu'il suffit de montrer de l'énergie pour faire apparaître immédiatement un attelage de pauvres rosses, plus nourries de coups de fouet que d'avoine, et dont l'aspect prouve amplement l'incurie profonde du directeur général des postes du Caucase[1].



Église de Marienfeld. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Les stations sont du reste à l'avenant. Orghef, Vaziané, comme toutes celles de la ligne, sont des bouges infects, où le voyageur que son mauvais sort oblige d'y faire halte est vraiment à plaindre.

A mon passage en 1881 à la station d'Orghef (la première en venant de Tiflis), le personnel apparut en uniforme. A mon arrivée, le *smotritel* avait fait mettre aux palefreniers et aux cochers leurs habits neufs. Il avait sans doute voulu me faire honneur, afin que mon *report* à son supérieur fût à son avantage[1]. Le mot d'ordre, paraît-il, avait été donné sur la route, car, à Vaziané, la station suivante, les hommes qui m'aidèrent à changer de *pérékladnaja* portaient, au lieu de *tchockas* en lambeaux, de longues et amples soutanes en très bon état, retenues à la taille par une large ceinture en étoffe rouge. Ils étaient coiffés de *papachs* ornés, en guise de cocarde, d'une plaque en métal portant le chiffre et l'aigle impérial. J'étais donc traitée avec déférence, grâce à l'écrit dont j'étais porteur.

Le seul point du parcours sur lequel le regard s'arrête avec complaisance, c'est Marienfeld, colonie allemande protestante située à une quarantaine de verstes de Tiflis. Là, les maisons bien construites, proprement tenues, avec des vitres garnies de rideaux blancs, donnent la vision d'une bourgade d'Europe. Une jolie église domine le village.

Je m'arrêtai pour la photographier. Les habitants se groupèrent autour de moi, m'offrant du vin, des

1. Comme je l'ai dit précédemment, les autorités du Caucase facilitèrent de toutes les manières mes excursions. En novembre 1881, le directeur de la poste me munit d'un écrit auquel je dus de trouver des chevaux prêts à toutes les stations.

1. A mon passage en novembre 1881, je constatai une amélioration dans le service postal sous la direction du colonel .... nouvellement appelé à remplir ces fonctions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fruits, etc. Bien que nés au Caucase, peu d'entre eux parlent le russe. Ils furent heureux de pouvoir s'entretenir avec moi en allemand, ce qui leur arrive rarement au passage d'étrangers.

Cette colonie, ainsi que deux autres semblables qui se trouvent dans le voisinage, Petersdorf et Freudenthal, ont été fondées vers 1830 par un ban de pèlerins, la plupart des Wurtembergeois, partis de leur patrie avec l'intention de se rendre à Jérusalem. Mais ils s'arrêtèrent en Géorgie, où le gouvernement leur donna des terres, encourageant ainsi l'établissement dans le pays d'un noyau de population agricole et laborieuse. D'autres immigrants suivirent les premiers, si bien qu'il existe aujourd'hui au Caucase une dizaine de colonies allemandes, dont quelques-unes sont fort prospères, et qui toutes possèdent des écoles. Quel contraste entre ces petits centres propres et coquets et les taudis à l'aspect repoussant où grouillent les indigènes!

Non loin de Marienfeld se trouve la station d'Azambouri, correspondant au bourg du même nom, ce dernier habité par la secte russe des Malakanys, sorte de protestants orthodoxes qui tirent leur origine des sectes luthériennes de l'Allemagne et de la Pologne. Ils sont pour ainsi dire les frères moraves russes, avec cette différence toutefois qu'ils ne reconnaissent pas, comme le font ces derniers, d'église, de prêtres, ni de sacrements. Cette station de poste est encore un bouge nauséabond, tenu par un vieil ivrogne menacé du *delirium tremens*. La rivière Jor, affluent du fleuve Alazan, parcourt ce district; on la passe à gué. Entre elle et la Koura, le pays, sur une vaste étendue, est un vrai désert, inhabitable à cause du manque d'eau. Autrefois les endroits les moins arides étaient habités par les *Pschavi* et les *Mtiouletki*. Un peu plus loin, on arrive à la station de Moughanlo, demeure de Tatars dont le métier est le brigandage. Ces steppes, pâtis d'hiver des montagnards d'alentour, forment ce qu'on nomme la plaine de Karaja; on l'appelait aussi autrefois *Kambétchovani* (en géorgien, plaine des buffles).

Quand on part de Tiflis vers dix heures du matin, on atteint, à la tombée de la nuit, l'endroit réputé le plus dangereux de cette partie du trajet; c'est une forêt où plus d'un voyageur s'est vu, paraît-il, dépouillé et mis nu comme la main. En plein jour aussi, il y a quelques années, le prince David Tchatchawadzé de Tsinandali y a été attaqué par les bandits mêmes à la recherche desquels son service militaire l'avait envoyé. Lors de mon premier voyage en Kakhétie, je traversai cette néfaste forêt de nuit. Toute seule dans ma *pérékladnaja*, conduite par un *yamtschik* (cocher) inconnu, je ne laissais pas d'interroger avec une muette inquiétude les buissons frémissants de la route. Quant au cocher, qui était de nationalité arménienne, soit qu'il fût pressé de toucher son pourboire, soit qu'il eût compris d'intuition les appréhensions qui hantaient ma cervelle et qu'il se fît un malin plaisir de me taquiner, à chaque instant il se retournait pour me répéter en ricanant : « *Degnghi!* de l'argent! *dalokaïa stantzia!* la station est loin! » De plus, au lieu de presser son attelage dans ce mauvais pas, il affectait au contraire d'en ralentir encore l'allure paresseuse.

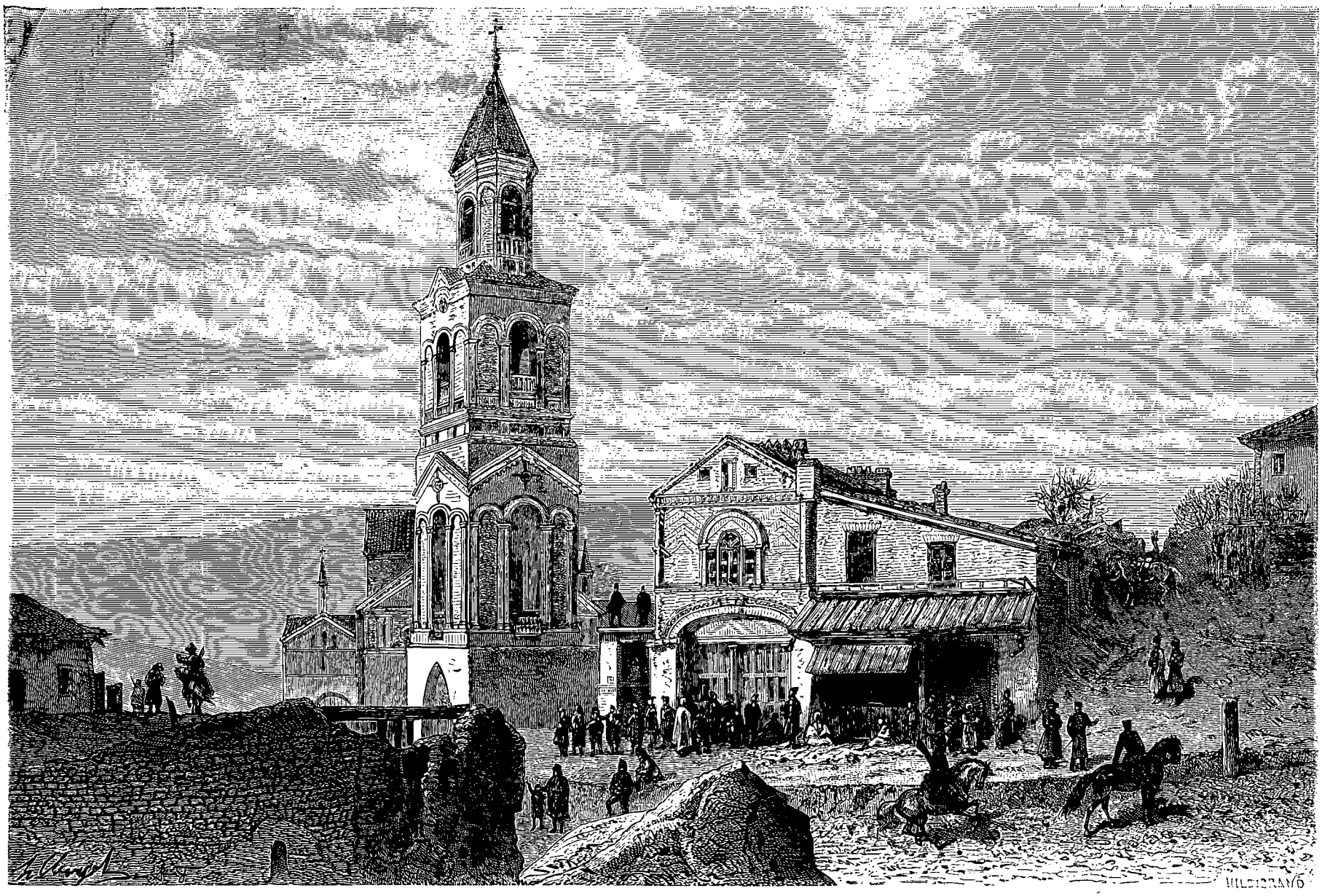
Tout à coup le véhicule s'arrêta. Pour sûr c'étaient les brigands! A cette pensée, il s'éleva en moi une sorte de tourbillonnement confus que je laisse au lecteur le soin de débrouiller. Quelques secondes s'écoulèrent qui me parurent un siècle; puis l'automédon descendu du siège me dit : « *Daïté navodkou*, donnez-moi de l'eau-de-vie. » Pour toute réponse, je pris les brides et je lançai les chevaux au grand galop. Puis une lumière frappa mes regards. Qu'on juge si je me sentis soulagée! Le cocher accourut en s'écriant : « *Vote stantzia*, voici la station; *daïté navodkou*, donnez-moi de l'eau-de-vie. »

Une maison aux murs crépis à blanc représentait au milieu de ce désert la station de Moughanlo. Cette fois, ce fut de bon cœur que je pénétrai dans la salle crasseuse de ce poste isolé, où, toute transie de froid que j'étais, le feu et le *samovar* bouillant me furent des réconfortants agréables. Après m'être administré les douceurs du *tchaï* (thé) régional, lequel consiste en du pain noir additionné d'un liquide jaunâtre, je m'adressai au *smotritel* pour qu'il me procurât de grand matin les chevaux nécessaires; mais là encore je trouvai un homme hébété par l'ivresse et à peine en état de me comprendre. Ajoutez que la porte de l'habitacle ne fermait point, que les fenêtres disjointes n'avaient en guise de vitres que des papiers agrémentés de trous multiformes, de sorte que le vent n'avait que le choix des passages. Or le climat en ce pays n'offre pas moins de singularités que les gens. Ici on se chauffe encore à grande flambée, quand, un peu plus loin, on cherche déjà à s'abriter des rayons du soleil. C'est ainsi que la veille, à Tiflis, il faisait un vrai temps d'été, et que, le lendemain, à Moughanlo, la neige tombait à gros flocons. Sur toute cette région de plaines monotones étendues, comme par un contraste prémédité de la nature, en avant de la montueuse Kakhétie, planait une épaisse brume blanche qui semblait combler l'intervalle entre le ciel et la terre.

La station suivante, Signach, étant à trente verstes, distance trop longue pour un seul relais, on a établi à mi-chemin, en un lieu que l'on nomme Lakbi, un poste intermédiaire (en russe *polou-stanok*, demi-station), où l'on change simplement de chevaux[1]. Enfin, près du village de Noukrian, les aspects du terrain se modifient; une rampe ardue conduit au sommet d'une montagne; puis, de toutes parts, les habitations se multiplient, avec leur entourage de petits vignobles : on est ici en Kakhétie, dans le paradis des buveurs géorgiens. J'étais attendue à Signach chez le prince Zérételli, juge de paix de l'endroit. La cordiale hos-

1. Ce n'est qu'à ces stations intermédiaires que l'on ne change pas de *pérékladnaja*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une église de Signach (voy. p. 199). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

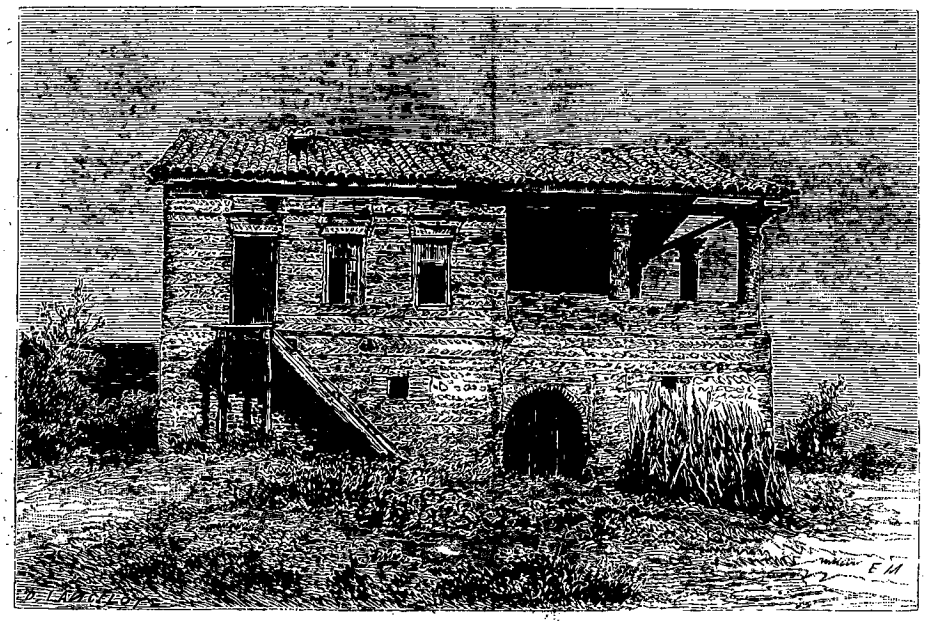
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pitalité dont il me combla me fut doublement précieuse par suite de sa connaissance du pays et des renseignements qu'il était à même de me donner.

II

Signach tire son nom, qui signifie *refuge*, d'un village homonyme de la province arménienne du Karabagh (*jardin noir*), laquelle sépare aujourd'hui le Caucase russe de la Perse. Fondée par un ban d'Arméniens fugitifs, désireux d'échapper aux persécutions des Persans, la localité se compose d'un semis de bourgades disséminées sur une suite de collines que la vaste plaine de l'Alazan sépare d'un grand relief frontière. Le site que les émigrés jugèrent à l'abri des incursions des montagnards du Lesghistan et du Daghestan, cantonnés de l'autre côté de la chaîne caucasique, est couvert de forêts magnifiques. Le cours d'eau qui coule au pied des hauteurs de Signach, et que grossissent nombre de ruisselets venant des monts boisés d'alentour, ne contribue cependant en rien à la fertilité de ces campagnes ; ce n'est qu'un avide torrent de drainage qui s'enfuit au plus vite. On a le projet d'en distraire divers canaux d'irrigation, afin de remédier à ces terribles sécheresses qui entraînent quelquefois ici la perte entière des récoltes.

De Signach à Télaf, ancienne capitale de la Kakhétie, se déroule un chapelet ininterrompu de villages. L'Alazan, dont les ondes bourbeuses nourrissent d'innombrables poissons, prend sa source au mont Barbala [1] (Lesghistan), et, traversant le pays du nord-ouest au sud-est, va se jeter dans la Koura près de Samuka (steppe d'Upadar). Les vallées arrosées par cette rivière et par son affluent le Petit-Alazan,



Un *marani*. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

nommé aussi le Jor (du tatar *jarum*, embranchement), forment, l'une la Kakhétie intérieure, l'autre la Kakhétie extérieure. La Géorgie n'a point de districts plus fertiles et plus beaux. D'un côté le Caucase dresse ses arides sommités frangées de blanc ; de l'autre s'alignent des hauteurs herbues et riantes. L'hiver, une brume opaque enveloppe souvent, plusieurs semaines durant, la vallée et sa bordure de collines ; mais que, tout à coup, les rayons du soleil viennent à percer la tenture de nuages, l'œil est littéralement ébloui par les splendeurs de ce paysage lumineux et versicolore. Lorsque j'arrivai à Signach au mois de novembre 1881, la plaine de l'Alazan était entièrement cachée sous une de ces denses brumes qui m'apparut comme d'épais nuages. Je fis une photographie de Signach enveloppée de ce brouillard.

Quant à la ville elle-même, c'est une localité triste et dénuée de ressources ; comme elle est située sur plusieurs collines, les communications y sont difficiles ; le sol inégal y est tout en montées et descentes, et une course à travers les rues a vite fait de mettre le piéton sur les dents. Le gros de la population s'y compose d'Arméniens marchands qui vivent entre eux, et, dans l'écheveau de rues tortueuses qui forment le bazar, on ne trouve uniquement et absolument que les objets de première nécessité. Sur les collines s'échelonnent plusieurs jolies maisons, appartenant aux plus riches négociants ; mais l'usage veut que la belle partie de ces demeures ne s'ouvre que dans les grandes occasions ; tout le reste du temps, les propriétaires se tiennent dans un coin affecté au service usuel et commun. La plupart des habitations sont superposées ; le toit de l'une forme la base de l'autre.

1. Les noms géographiques sont écrits d'après la prononciation des indigènes. Les géographes leur donnent sous [illegible] dénominations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Outre quelques églises, des écoles, un tribunal et une caserne, Signach possède un club, mais peu fréquenté. Les dames n'y viennent pas, comme dans les autres villes du Caucase, faire leur partie de cartes et fumer. Un mur, hérissé de tours, environne la ville sur un espace de deux verstes et demie ; cette enceinte, élevée par le roi de Géorgie, Héraclius II, pour mettre les habitants à couvert des attaques des Lesghiens, est percée d'un passage conduisant à la nouvelle chaussée qui va à Télaf, et qui est le promenoir de prédilection, le boulevard des Signachiens. De ce rempart, dont les murailles rappellent un peu celles du Colisée, la vue de la vallée, surtout au clair de la lune, est splendide. Sur tout ce site, situé à une altitude de deux mille six cents à trois mille pieds anglais au-dessus de la mer Noire, le raisin prospère admirablement; près de vingt mille familles, dans les deux districts réunis de Signach et de Télaf, s'adonnent uniquement à ce genre de culture. Certains vignobles occupent une superficie énorme : tel l'enclos du prince David Tchatchawadzé, dans le village de Naphara-Ouli, sur la rive gauche de l'Alazan, qui s'étend sur trois cents *déciatines*[1].



Arménien de Signach. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Dans la Kakhétie entière, on ne compte pas moins d'un million d'hectares plantés de ceps, dont le rendement est de deux millions sept cent cinquante mille *vedro*. Chaque *vedro* (douze litres et trois dixièmes) se vend de soixante kopecks[2] à un rouble et demi sur place, qualité ordinaire; la qualité supérieure atteint deux, quatre et même cinq roubles (sept, quatorze, dix-sept francs environ). Ajoutons enfin que le prix de vente d'un vignoble varie de trois à trois cents roubles et de huit cents à douze cents l'arpent. Il y en a même, selon la valeur du cru et la renommée de la marque, qui se payent jusqu'à trois et quatre mille roubles.

Les Géorgiens pourtant sont loin d'être riches; ils ne s'entendent pas aux affaires; ils apportent dans les questions de commerce le fond d'apathie et d'insouciance qui est inhérent à leur humeur, et ne savent point tirer profit de leurs biens, dont la plus grande partie se trouve entre les mains des Arméniens, prêteurs d'argent. Entre les deux races il existe d'ailleurs une hostilité permanente : la nécessité seule les rapproche; le Géorgien considère l'Arménien comme une sorte de vampire insatiable; l'Arménien, fier de sa suprématie financière et de ses aptitudes mercantiles, se venge de la méprisante aversion du gentilhomme campagnard, son client forcé, en lui vendant ses services le plus cher possible.

Le vin de Kakhétie, mis au pressoir dans le *marani*, ce cellier dont je donne une reproduction, est bon à boire au bout d'une dizaine de jours. Il est suffisamment clair et d'un goût excellent. S'il n'est pas vendu dans les deux ou trois mois, et qu'on veuille le clarifier davantage pour le conserver, on le transvase du local primitif enfoncé en terre, comme on sait, dans un autre vase. Cette opération se fait de la même manière que l'on tire de l'eau d'un puits. A une corde est attaché, en guise de seau, le *tschapi*, mesure qui équivaut à douze litres et demi. Cela remplace le transvasement au moyen de la pompe, usité en Europe. Lorsque le vin est vendu, on le met dans des outres de peau de buffle, ou mieux de peau de bœuf, que l'on enduit de naphte, ce qui lui donne une saveur étrangère un peu âpre et en gâte le bouquet.

Les vins de Kakhétie ont ceci de commun avec les femmes du pays, qu'ils ne savent pas braver le temps, qui a vite fait de les détériorer. On ne connaît pas les améliorations qu'on pourrait apporter à la manipulation de ce produit, qui vaut les meilleurs crus des autres contrées. Les vases en terre cuite où l'on conserve le jus de la treille kakhétienne, en géorgien *kvévri*, ont une capacité qui varie de cent à dix mille litres. Les plus grands mesurent jusqu'à quatre mètres de haut sur deux ou trois de large, et rappellent ce foudre de Heidelberg où plusieurs hommes peuvent se noyer.

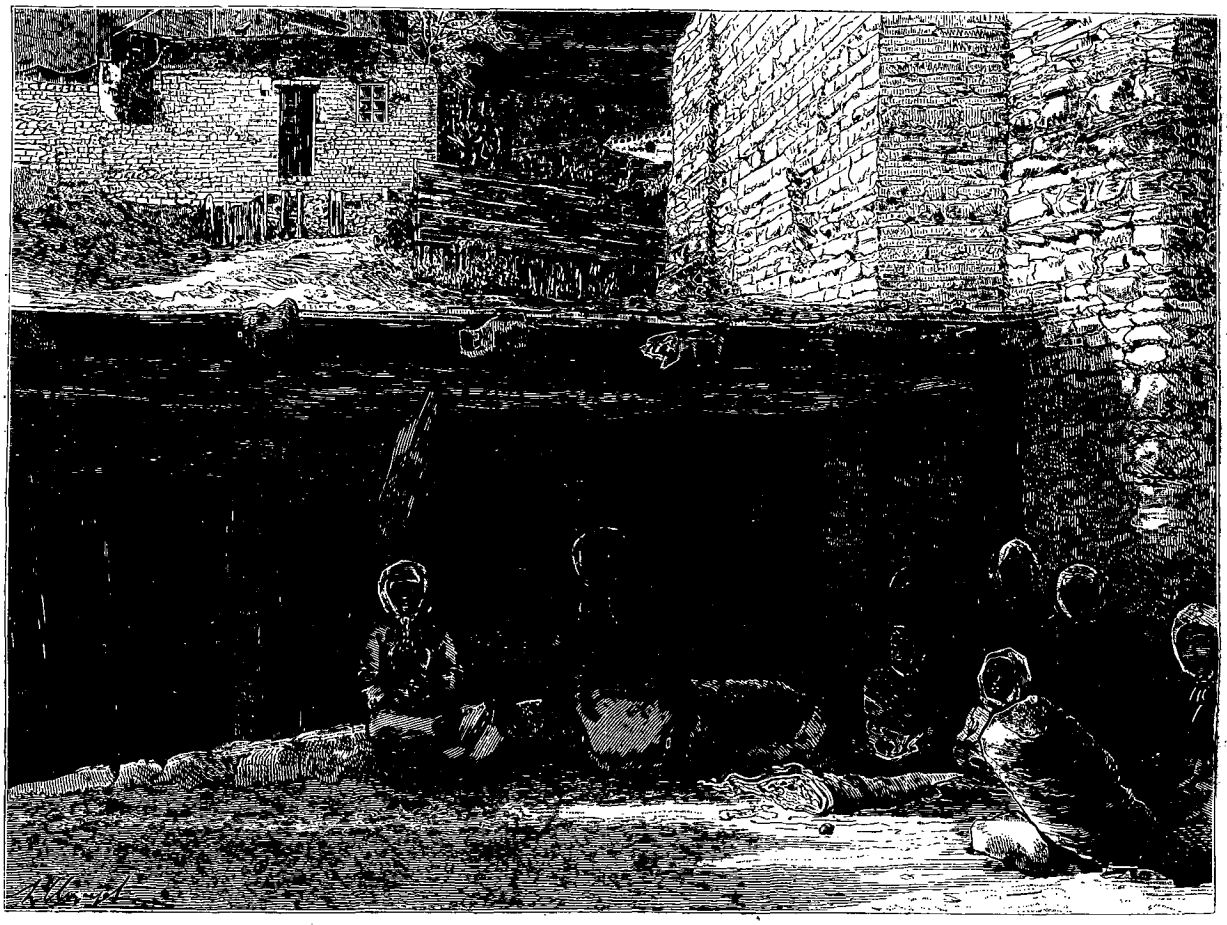
1. Mesure russe qui équivaut à peu près à un arpent de terrain ou à cinquante et un ares. Cent déciatines font cent neuf arpents.
2. Soixante kopecks font à peu près deux francs. Le cours du rouble varie de trois à quatre francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est effectivement un genre d'accident qui est parfois arrivé. Pour nettoyer l'intérieur de ces gigantesques koupchines, on y descend à l'aide d'échelles. Il y a de ces vases qui coûtent une centaine de roubles. Parfois, si solides qu'ils soient, la fermentation du vin les fait éclater; le sol alors en boit le contenu, et le propriétaire, en ouvrant son amphore, n'a plus que l'arome, à moins cependant qu'un bruit de craquement souterrain n'avertisse à temps l'intéressé, auquel cas celui-ci, en se hâtant, peut sauver une partie du nectar.

Ce sont des paysans qui fabriquent ces bocaux, et cela sans autre instrument que les pieds et les mains. L'argile pétrie, on la laisse fermenter pendant quelques jours; puis on en fait une pâte que le potier étale sur une table de bois tournant sur un pivot. Au fur et à mesure qu'elle se meut, l'ouvrier moule la cavité d'après la contenance voulue.

Autour de la table sont dressés des échafaudages sur lesquels montent les potiers pour achever de confectionner le vase. Quand celui-ci a reçu sa forme, il est exposé à l'air un certain temps. La cuisson s'en fait dans des fours murés en terre, et d'une puissance calorifique énorme.



Habitations des pauvres arméniens, à Signach (voy. p. 198). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

On fabrique de la même façon les *katzo*, cruches qui servent à puiser l'eau et que les ânes portent assujetties dans des branches d'arbres de chaque côté du bât.

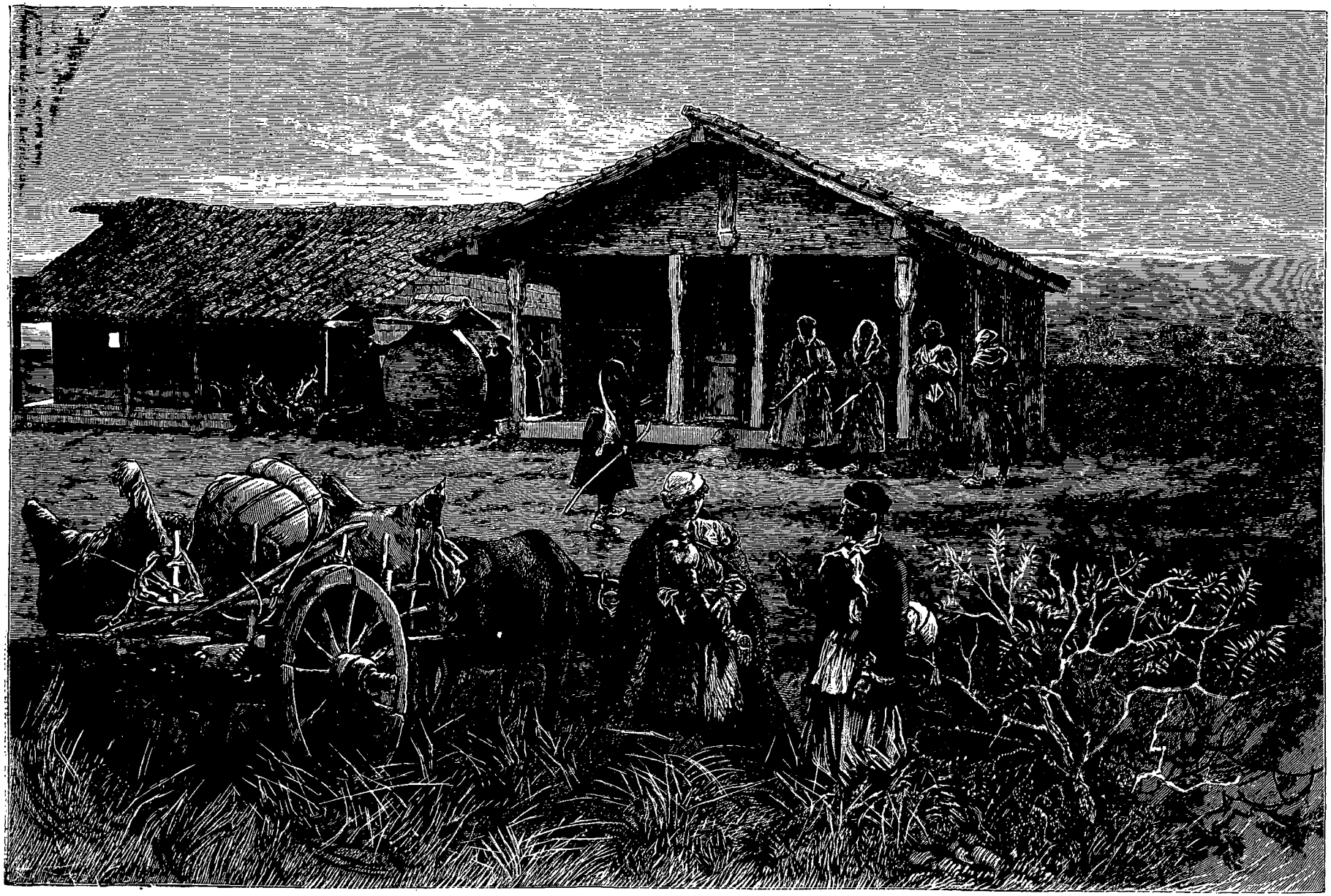
Lorsque les cruches sont hors de service, on s'en sert comme tuyaux de cheminée qu'on voit surgir au-dessus des toits plats des maisons. Il va sans dire que les *marani*, qui renferment les trésors du pays, sont fréquemment dévalisés par la gent innombrable des voleurs. Ces derniers déploient à l'œuvre une telle habileté, que souvent le propriétaire croit son cellier plein, quand déjà son contenu est bu en partie ou voyage sur la route de Tiflis.

III

C'est à quatre verstes de Signach que se trouve le fameux monastère où est enterrée sainte Nina, l'apôtre féminin de la Géorgie[1]. De la ville on en distingue le clocher. Le sentier primitif qui y conduit serpente le long des collines, au bord de ravins à donner le frisson : ce qui n'empêche pas la foule des fidèles d'affluer à l'église du cloître, lors de la fête de la vénérée patronne du pays. Ce jour-là un service solennel est célébré, auquel assistent tous les ecclésias-

1. Ce monastère est connu aussi sous le nom de *Bodbé*, du bourg où il est situé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison de vignerons dans les environs de Signach. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques du district, revêtus de la longue soutane noire et coiffés de la *mitra* de même couleur, avec un voile épais et la croix sur la poitrine. Je me souviens surtout de l'archimandrite, vieillard robuste, aux cheveux et à la barbe de patriarche, mais chez qui le teint enluminé attestait une ferveur toute patriotique pour les crus généreux du pays. Derrière lui cheminait sa garde d'honneur, une couple de paysans menant l'inévitable baudet. Ce groupe caractéristique se dessinait pittoresquement au milieu d'une multitude compacte de gens de toute classe, portant les accoutrements les plus singuliers. On se serait cru transporté à l'époque lointaine où sainte Nina évangélisait les populations du Caucase.

Cette fois, le temps ne favorisait pas le pèlerinage; la neige et le brouillard avaient, je dois le dire, refroidi le zèle des fidèles. Quand il fait beau, la fête attire parfois plusieurs milliers de personnes; mais pour peu que, la veille, le baromètre donne de mauvais pronostics, adieu apprêts et toilettes: le Longchamp du pays est abandonné.

La procession passe plusieurs jours au monastère. Les uns apportent des tentes, les autres se logent dans les bâtiments entourant l'église ou même dans les villages voisins. Et chacun de se munir de provisions, de literie, d'instruments de musique. Tout ce monde mange, boit, danse et chante en glorifiant sainte Nina, ou sainte Nouné (du latin *nonna*, religieuse, assure-t-on).

L'église du monastère, dont la fondation est attribuée au roi de Géorgie, Miriam Ier, est en forme de croix byzantine, assez élevée de coupole, et blanchie extérieurement au lait de chaux, sauf la façade de l'entrée principale et le frontispice placé au-dessus, qui sont en briques vernissées bleues, vertes, noires, d'un joli effet. Sur l'un des côtés du mur se lit en géorgien cette inscription : « Moi, Georges, j'ai fait restaurer cette église, après que Tamerlan eut ravagé la Géorgie. » Le cimetière sert de sépulture aux familles nobles du district.

Le tombeau de sainte Nina est dans la chapelle latérale qui se trouve à droite de l'iconostase; un catafalque avec dôme à colonnes dorées surmonte la bière en bois de noyer. Sur le haut du couvercle se voit une image peinte de l'apôtre; sa tête est ceinte d'une auréole; dans ses mains elle tient, nouée avec ses cheveux, la croix en cep de vigne que, d'après la tradition, la Vierge lui remit lorsqu'elle lui apparut à Jérusalem et lui enjoignit d'aller prêcher le christianisme en Ibérie. Les inscriptions environnantes sont en *khoutzouri* (écriture ecclésiastique géorgienne). Enfin, au pied du catafalque est un candélabre en bronze, où les fidèles allument des cierges, offrandes de piété.

Le corps se trouve dans le caveau creusé au-dessous du monument funéraire. On raconte à ce sujet qu'Héraclius II, l'avant-dernier roi de Géorgie, voulant s'assurer que la dépouille mortelle de l'apôtre était réellement dans le souterrain, ordonna de desceller les dalles de l'entrée. Le métropolitain n'osa s'opposer au désir du prince; seulement il s'éloigna du lieu saint lorsque les ouvriers se mirent à l'œuvre. Or, au premier coup de pioche, ceux-ci furent frappés de cécité; puis, aussitôt qu'ils cessèrent leur travail, la vue leur revint. Le roi, présent à cette espèce de miracle, renonça à faire ouvrir le caveau. Que le fait soit authentique ou non, le merveilleux s'en explique facilement : l'ébranlement imprimé aux pierres posées depuis de longues années souleva un nuage de poussière opaque qui aveugla instantanément les travailleurs, pour se dissiper ensuite, quand les pioches rentrèrent au repos. Une tradition plus récente encore, car elle date de 1821, dit que le métropolitain de Sainte-Nina voulut s'assurer à son tour de la présence des ossements vénérés; mais, le jour où, sur son ordre, on devait attaquer les dalles funéraires, il mourut subitement.

Entre autres corps que renferme l'église, je citerai celui du général russe Gouliakof, mort le 15 janvier 1804 en combattant contre les Lesghiens à Zakatala. La sacristie, la seule peut-être de la Géorgie qui soit tenue avec propreté, contient un grand nombre de livres et de manuscrits anciens. On y voit, en fait d'objets historiques, la croix de bronze que portait le métropolitain Kiril, prince Djordjadzé, lorsqu'il périt, le 22 juin 1792, dans un combat contre les Lesghiens. C'était l'usage que les dignitaires ecclésiastiques (*dchquondidel*, archevêques) précédassent les troupes en temps de guerre; seulement, l'action une fois engagée, ils se retiraient à l'arrière-garde, dont ils devenaient les chefs.

Aujourd'hui l'archimandrite a remplacé à Sainte-Nina le métropolitain; la maison qu'il habite est une construction moderne, assez spacieuse, entourée d'une galerie à colonnettes; seul, un des pans de mur angulaires est un reste de l'ancienne bâtisse et remonte à une époque reculée. Il est formé de petits blocs de bois, artistement ajustés les uns sur les autres, de manière à produire des dessins variés. Cinq ouvertures carrées sont pratiquées dans le mur en guise de fenêtres. Au-dessus de ces baies, des ornements à jour, en bois découpé, complètent la décoration de cette partie de l'édifice, dont la teinte brune, due au temps, contraste avec le blanc des colonnes et le jaune vif du fond de la galerie latérale. Une autre maisonnette est occupée par le *pope*[1] (curé) et sa femme; c'est à cette dernière qu'incombe le service de nettoyage de l'église.

Le couvent est inhabité; il n'y a plus de moines à Sainte-Nina. Vide aussi est le *marani;* on est loin de l'époque où les *kvévri*, dont on voit les débris dans l'enclos, contenaient les meilleurs crus du pays, et où

1. Le clergé en Géorgie est, comme en Russie, divisé en deux classes : le *clergé blanc* comprend les popes mariés et le moniage ordinaire; le *clergé noir*, contraint au célibat, jouit du privilège d'occuper les dignités ecclésiastiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Sainte-Nina. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les revenus des champs, des forêts et des vignes de quatre villages voisins allaient en partie au florissant monastère. Aujourd'hui, c'est le gouvernement qui a le bénéfice de cette perception, et le cloître, ruiné, commence à perdre peu à peu de son prestige. Toutefois la fête de la patronne de la Géorgie est toujours tenue en honneur.

La perspective qu'on découvre de là est splendide. Sur un haut plateau aux pentes herbues s'étagent les bourgs rustiques de Bodbé et de Kédéli, qui comptent chacun quatre ou cinq cents maisons; plus loin bâillent des gorges de hauteurs escarpées, dont le plan supérieur est formé par les monts Noukrian. En face du monastère, presque au même niveau, se déroule la ville de Signach, dominée par sa gigantesque muraille; plus bas enfin, la plaine de l'Alazan achève l'aspect à la fois paisible et sauvage de ce site caucasique.

Non loin du cloître se trouve une forêt de chênes en quelque sorte sacrée. Les gens des environs prétendent que quiconque y coupe un rameau est assuré de mourir dans l'année; quelque ecclésiastique avisé a sans doute forgé cette fable afin que les fourrés conventuels demeurassent à l'abri de tout pillage. On dit qu'un roi de Géorgie, ayant remporté en cet endroit, où il n'y avait alors que des broussailles, une grande victoire sur les Lesghiens, y fit planter la chênaie actuelle et la mit pour toujours en interdit.

Cette forêt vierge a deux noms : *Datsouli-tké*, forêt gardée, et *Datzémouli-tké*, forêt basse. Cette dernière dénomination lui vient de ce que la colline où elle se trouve forme un plan en contre-bas des hauts reliefs d'alentour. Ses sombres feuillées sont le rendez-vous des habitants des localités voisines, qui viennent, dans les journées chaudes de la belle saison, y sacrifier, non pas aux dieux sinistres des anciens Celtes, dont ces massifs pleins de frissonnements évoquent d'abord la pensée, mais au folâtre et joyeux Bacchus.

IV

La dernière semaine du carnaval semble être, au Caucase, la période hyménéenne par excellence. A Signach particulièrement, la cité marchande est toujours affairée; on se hâte, à l'approche du carême, de conjoindre les couples appariés d'avance, car ici « le temps, c'est de l'argent », et il ne s'agit point de trop muser aux futiles récréations de l'existence. La petite ville prend alors un aspect inaccoutumé. Des groupes de musiciens, munis de leurs instruments nationaux, gravissent ou descendent les rues tortueuses pour aller où on les appelle. Et le *do* (tambour) d'emplir l'air de ses battements cacophones, la *zourna* (sorte de flageolet) de lancer ses accords stridents, et les deux danses nationales, la *davlouri* et la *lesginka*, celle-ci un pas daghestanien, de nouer leurs trémoussements expressifs.

Chez les Arméniens surtout, qui constituent, on l'a vu, la partie la plus aisée de la population, les fêtes nuptiales prennent un grand éclat. Souvent les couples sont fiancés bien longtemps avant le mariage. Contrairement à ce qui se passait autrefois, le futur voit maintenant la jeune fille à visage découvert, ce qui supprime bien des mécomptes au moment du mariage. Le gage de l'alliance projetée est un bijou donné par le promis à celle qui doit être sa femme; si les parents de celle-ci désirent rompre l'engagement, ils renvoient l'objet au fiancé. La dot, qui joue le rôle dominant dans la plupart des unions, peut varier de cent roubles à cent mille roubles; la somme est remise au mari, mais, au décès de ce dernier, elle revient intégralement à la veuve.

La cérémonie préliminaire est une réception qui a lieu le soir, avant qu'on se rende à l'église, chez les parents de la future; selon l'usage oriental, les hommes se tiennent dans une pièce à côté. Le temps se passe d'ordinaire à admirer la fiancée, qui est assise, les yeux baissés, devant une table éclairée par des bougies. A côté d'elle se trouve un escabeau vide réservé au futur époux. Les invitées sont groupées sur une *tachta* (couche) placée sur une estrade garnie de tapis, qui occupe toute la longueur de la chambre; à l'opposite sont des escabeaux où d'autres personnes prennent place; les sièges d'honneur, c'est-à-dire les plus rapprochés de la mariée, sont pour les femmes qui jouent un rôle auprès d'elle.

La monotonie de cette réunion est égayée par les sons de la *daïra* (tambour de basque) et de l'harmonium. Cette musique est une invitation à danser. Une des invitées se lève et s'agite en cadence sur l'estrade, tandis que les autres l'accompagnent en battant des mains. A part quelques filles de riches marchands qui se sont européanisées, au grand scandale de la communauté, toutes les Arméniennes de Signach ont adopté le costume géorgien.

La jeune fille aux noces de laquelle j'étais invitée avait quatorze ans; elle paraissait en avoir dix-huit ou vingt. Petite de taille, avec des formes déjà corpulentes, plus peut-être qu'elle ne l'eût souhaité, un teint de lis et de rose, des dents superbes, une épaisse et soyeuse chevelure cendrée, laissant retomber deux tresses par derrière et une boucle le long des joues, c'était vraiment une délicieuse créature.

Elle portait une *caba* (robe) en taffetas du pays, de nuance claire, aux manches longues, fendues et pendantes, au corsage échancré en rond qui laissait voir le *gouli-pini* de satin blanc brodé d'or, vêtement de dessous en forme de gilet. Une ceinture de même étoffe, dont les larges bouts flottaient par devant, couvrait le lé antérieur de la robe presque à la façon d'un tablier. Ajoutez, sur les cheveux, le voile géorgien (*letchaki*), en tulle brodé d'or et d'argent, retenu par le bandeau en forme de diadème qu'on appelle *thawsacravi*.

Dans cette toilette de cérémonie, la fiancée, contrainte de rester immobile, sous la surveillance de son ancienne institutrice (*ostati*) placée auprès d'elle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devait trouver longues les heures d'attente. Enfin les sons de la *zourna* retentissent : c'est le futur qui arrive, escorté de la foule de ses parents, amis, chanteurs, musiciens, domestiques, sans parler du cortège additionnel de badauds, munis, les uns de lanternes coloriées, les autres de grands flambeaux ou de petits cierges, déploiement d'éclairage d'autant plus utile qu'en temps normal la ville de Signach reste plongée, dès la nuit tombante, dans l'obscurité la plus absolue.

Tout ce monde se poste sur la véranda de l'habitation, qui soudainement se trouve illuminée ; mais le fiancé, avant de se montrer, fait porter par un de ses amis les cadeaux d'usage (*halavi*), parmi lesquels figurent d'ordinaire une chaîne d'or, emblème de l'indissolubilité de l'union, car le divorce n'existe pas chez les Arméniens, et deux pains de sucre ornés de faveurs rouges. Ce sucre représente les douceurs de l'hymen. Un des pains est partagé entre les parents de la fiancée et le prêtre qui bénit les cadeaux ; l'autre va aux jeunes mariés. On rompt ensuite quelques pains blancs que les assistants mangent séance tenante : c'est le symbole de l'abondance qui doit régner dans le nouveau ménage. Alors seulement le futur et son escorte font leur entrée dans l'appartement. Le garçon d'honneur conduit le fiancé à l'escabeau qui lui est réservé à côté de la jeune fille ; ensuite, un parent de celle-ci apporte les présents offerts au couple par la famille et les amis. Un à un, chaque objet est montré aux assistants ; on nomme le donateur, et souvent on évalue le cadeau.



Groupe de musiciens. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

L'inventaire fait, le prêtre bénit ce nouveau *stock* de dons ; des prières et des hymnes sont chantées d'une voix nasillarde ; puis le père, s'avançant vers les jeunes époux, adresse un discours à son futur gendre et place la main de sa fille dans la sienne : là finit le prologue nuptial. La demoiselle d'honneur (*mamréveli*) n'a plus qu'à revêtir la fiancée du vêtement offert par le fiancé, *quathiba*, pardessus à larges manches pendantes, et à lui mettre sur la tête le foulard de soie, *thaw-mosakhvévi*, complément de toilette nuptiale, qui annonce que la jeune fille sort de la maison paternelle pour n'y rentrer qu'en qualité d'épouse quelques jours après.

Le cortège accompagne les fiancés à l'église ; c'est le commencement de la partie bruyante de la fête : la *zourna* grince, le tambour gronde, les invités chantent, d'autres crient, les raquettes s'agitent, les pétards éclatent et les fusées s'envolent dans les airs. Le mariage bénit, on reconduit le jeune couple avec les mêmes démonstrations de joie ; puis, les parents de l'épousée offrent un souper à leurs invités ; autant en fait, de son côté, le jeune mari, et, le lendemain, le nouveau couple traite tous les membres de la famille. Les fêtes se succèdent parfois pendant une semaine. Ce n'est qu'après épuisement de ces réjouissances que les conjoints sont laissés à eux-mêmes.

V

Les Arméniens sont, comme les Juifs, une nation sans patrie, que la persécution a réduits à se réfugier dans toutes les contrées du monde ; comme les Juifs aussi, ils doivent à leurs épreuves répétées une sorte d'humilité apparente, jointe à une grande force de volonté et à un amour âpre du gain. Depuis des siècles, un grand nombre d'entre eux ont émigré de la Perse au Caucase, se fixant toutefois en majorité au delà de la vallée de Souram, vers Tiflis et les autres localités du pays, c'est-à-dire dans les régions géorgiennes où vit une population ayant moins l'entente et le goût du négoce que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celles de l'Iméréthie et de la Mingrélie, et incapable par conséquent de tenir tête aux nouveaux venus sur leur terrain de prédilection, celui du commerce gros et menu.

L'Arménie, qui forma jadis un royaume florissant, allant du Pont-Euxin à la mer Caspienne, est scindée actuellement en trois divisions relevant chacune d'un maître différent. La partie nord, dont la ville principale est Erivan, appartient à l'empire russe; la Perse possède les districts orientaux, ayant Tabriz pour capitale, et la Turquie la portion la plus occidentale et la plus vaste, avec Erzeroum comme chef-lieu.

La nationalité arménienne, fondée, dit-on, par le patriarche Haïg, après la destruction de la tour de Babel, soit environ deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, a vécu près de trois mille ans, c'est-à-dire jusqu'en l'an 428 de notre ère, sous le sceptre de deux dynasties successives, les Haïghiens et les Arsacides; ensuite survinrent les envahisseurs étrangers, Persans, Grecs, Arabes, Turcs, Tatars, qui tous ravagèrent à qui le mieux la contrée et la gouvernèrent selon leur caprice. Cependant, jusqu'au douzième siècle, certaines parties du pays continuèrent à se régir suivant leurs lois propres, sous l'autorité de trois familles célèbres de satrapes, les Bagradmians, les Ardzerumians et les Sunians; mais, à partir de l'irruption des Seldjoucides et des Tatars, l'asservissement devint complet et définitif.

Située à une altitude de trois mille à sept mille pieds, l'Arménie est un pays essentiellement montagneux. Son pic le plus élevé, le Mussis, ainsi nommé d'après un arrière-petit-neveu du patriarche Haïg Amassias, est, dit-on, celui où vint s'échouer l'arche de Noé. Ce volcan, éteint depuis nombre d'années, a eu tout à coup en 1840 une éruption qui détruisit l'ancien village d'Argoory, où la tradition veut que Noé ait planté le premier cep. Des fleuves impétueux, tels que l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, d'immenses lacs de montagnes, de nombreuses sources chaudes ajoutent encore, on le sait, à la caractéristique de cette contrée curieuse entre toutes.

Mais revenons à la Kakhétie. Limitrophe des Lesghiens et d'autres tribus mahométanes, elle a eu autrefois à souffrir des incursions des peuplades d'alentour. Aussi y voit-on de toutes parts des restes de châteaux forts, ancienne armure défensive du pays. Telle est, vers le district de Zakatala, à une trentaine de verstes de Signach, l'ex-citadelle *Tamar dédopliss tziché* (forteresse de la reine Tamar), voisine du bourg de *Tzarsky Kolodetz*, autrement dit le *Puits du Tzar*, à cause d'une source remarquable qui s'y trouve [1]. La route, fort pittoresque, qui y conduit, traverse une forêt magnifique, propriété du gouvernement. Le vieux castel qui, de sa hauteur, regarde, par-dessus la vallée de l'Alazan, la chaîne sourcilleuse du Caucase, date, paraît-il, de l'époque brillante de la reine Tamar, morte en 1201. La montagne sur laquelle il se dresse, magnifique échauguette naturelle pour observer sur les reliefs escarpés d'en face les mouvements de l'ennemi, est percée de plusieurs galeries souterraines conduisant à sa cime; à sa base se développe une épaisse végétation de buissons résineux (*Pistacia mutica*), dont on extrait l'encens employé dans les églises du pays, et qui tapisse également l'extérieur des ruines. Les indigènes prétendent que le bois de ces arbustes renferme tant de matière combustible qu'il brûle pendant des mois, et ils citent comme exemple ce fait, demeuré légendaire, d'un prêtre de la tribu des Touches qui, descendu des montagnes du Thionet (district de Télaf), avait allumé l'hiver un grand feu de ces plantes et retrouva, en revenant au printemps, le foyer toujours embrasé sous la cendre.

Cette forteresse solitaire, où l'on voit encore les restes du palais habité par la reine Tamar, sa salle de bain, deux églises, des casernes, passait jadis pour un poste inexpugnable où un millier de Géorgiens pouvaient braver l'effort de trente mille Lesghiens, et l'on disait que du jour où l'ennemi s'en emparerait, la population n'aurait plus qu'à quitter le pays. La vérité est qu'elle n'a jamais été prise.

A l'opposite, sur la même montagne, s'élève une petite église antique, placée sous l'invocation de saint Ilia, et dont le site sourcilleux et touffu n'est pas d'un accès facile au pèlerin.

Les Géorgiens, gens peu lettrés, ne connaissent que fort vaguement l'histoire de leur propre pays; pas un d'eux toutefois, à quelque classe qu'il appartienne, n'ignore le nom de la reine Tamar. Cette princesse est pour eux au rang de la Vierge Marie; ils l'ont en quelque sorte divinisée; tout ce qui s'est fait de bon, de grand, de louable, lui est, à tort ou à raison, attribué; les annales entières de la Géorgie s'absorbent en son règne glorieux; c'est le point lumineux vers lequel convergent, à travers les siècles, les souvenirs de ce peuple déchu. Légendes, traditions, chants, poésies, tout vise à cette figure héroïque. Un seul nom est resté populaire à l'égal du nom de cette reine fameuse : c'est celui de l'aède son contemporain qui a immortalisé sa gloire par ses vers, le poète Roustaveli [1]. De nos jours encore, le peuple cite comme proverbes un grand nombre de ses vers.

Tamar avait eu pour bisaïeul le roi David le Réparateur, troisième souverain de la dynastie des Bagratides, qui régna de 1089 à 1125. Sous son règne avait déjà commencé pour la Géorgie le mouvement d'ascension que son arrière-petite-fille devait porter au comble. Ce fut en 1184 que celle-ci, âgée seulement de vingt ans, se vit couronnée *roi* (*mepe*, comme l'appe-

1. En tatar *Toukourmich*; en géorgien *Dédopliss zkars*.

1. Roustaveli est considéré comme l'Homère de la Géorgie. Après avoir écrit son œuvre, il se retira à Jérusalem, où il mourut. La chronique prétend que, aimant sans espoir la reine Tamar, il s'était voué à la reclusion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laient ses sujets); mais dès 1178[1] son père Georges III l'avait, selon l'usage, associée au trône. La cérémonie se fit à Tiflis, dans l'église de Sion, en présence des grands des « Sept Royaumes[2] » sur lesquels s'étendait alors la souveraineté de la Géorgie. Ce fut l'archevêque de Koutaïs, Antoni, qui lui présenta la couronne, et l'*eristaw* de Radcha, en Iméréthie, nommé *Kackaber*, qui lui mit autour de la taille le ceinturon garni de pierres précieuses où appendait le glaive, hommage de la noblesse iméréthienne à la nouvelle reine. Les détails de cet épisode rappellent, sous plusieurs rapports, des usages encore établis.

Dès son avènement, Tamar déjoua par sa sagesse les projets de ceux qui avaient pensé gouverner en son nom. En quelques paroles elle se fit connaître : « Veillez à ce qu'on pratique la vertu, dit-elle au clergé; que la vérité soit respectée et le mal omis. Traitez-moi sévèrement si je manque à mes devoirs obligatoires de souveraine. Travaillons ensemble; vous me conseillerez, j'agirai. Instruisez-moi : j'instruirai à mon tour les autres. Comme gage de cet engagement réciproque, donnons-nous la main. »

Cette fermeté de langage, l'accord que Tamar sut mettre entre ses paroles et ses actes, son discernement à choisir les gouverneurs de provinces, tout prouva qu'il y avait en elle l'étoffe d'un grand roi. Plusieurs années durant, au grand déplaisir de ses sujets qui désiraient un héritier du trône, elle repoussa toutes les propositions de mariage et refusa même la main de l'empereur grec Comnène. Enfin, en 1187, cédant aux instances des grands et des soldats, elle se décida, quoique à contre-cœur, à épouser le prince moscovite Georges Bogoloubski, exilé de sa patrie. Elle eut bientôt lieu de le regretter. Au bout de quatre ans, ce personnage, qui dans ses moments d'ivresse et de colère s'oubliait jusqu'à battre sa noble épouse, avait attiré sur lui l'animadversion générale. Les Géorgiens, indignés, voulaient que Tamar le fît écarteler; elle se contenta de recourir au divorce et de renvoyer du pays, comblé de bienfaits, l'indigne prince qui l'avait outragée.

Elle redevint dès lors le point de mire des prétendants les plus haut titrés; le fils de l'empereur d'Orient Manuel, le prince Bohémond d'Antioche, un prince de Chirwan, le fils du sultan d'Ispahan, qui s'était fait chrétien pour être agréé, briguèrent tour à tour sa main. Finalement, en 1193, Tamar se remaria avec Daniel Soslan, prince Ossétin, de la famille des Bagration. L'union cette fois fut heureuse; il en naquit, en 1194, un fils, Georges, surnommé *Lucha* (beau, merveilleux, en abkase), et plus tard une fille appelée *Rousoudan*. Mais, l'année même de son nouvel hymen, elle eut à lutter contre son premier époux qui vint l'attaquer avec une armée à laquelle s'étaient joints les *eristhaws* révoltés des provinces méridionales du royaume. Tamar marcha en personne contre l'ennemi et le vainquit près de Koutaïs; après quoi, elle fit grâce aux *eristhaws* repentants, et, quant au prince répudié, on ne le revit plus.



La reine Tamar. — Dessin de P. Fritel. Copie d'un tableau photographié par Mme Carla Serena.

Pendant ce temps David Soslan combattait avec succès les Sarrasins à Erzeroum, et son généralissime Zacharia soumettait une autre fraction de l'Arménie. Les armées du puissant khalife arabe Boukabahr, comme celle de Noureddin, l'ennemi acharné des Croisés, tout cédait devant les armes géorgiennes, grâce, disait-on, à la protection de l'archange saint Michel, que des Sarrasins, faits prisonniers, prétendaient avoir aperçu au-dessus de la tente de la reine Tamar.

La ville de Kars fut prise par ses armes. Les Turcs, ne voulant remettre les clefs qu'à la reine même, la reçurent avec le plus grand respect lorsqu'elle vint pour les recevoir.

A l'intérieur, l'activité de la souveraine n'était pas moins admirable. Les lois étaient réformées, les villes et les églises reconstruites, les sciences, les lettres,

1. Les différentes chroniques géorgiennes sont rarement d'accord sur les dates. Celles que je mentionne sont les plus accréditées.

2. Savoir : le Kartli, l'Abkasie, la Kakhétie, le Hireth, le Somketh, le Ran et le Chirwan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les arts encouragés par cette femme d'élite, qui devançait de bien loin son siècle; tout étranger qui, par son talent, promettait profit ou lustre au pays, recevait d'elle l'accueil le plus bienveillant. Comment s'étonner que, après sept siècles bientôt révolus, cette royale figure continue de planer, comme une douce et radieuse étoile, sur toutes les provinces de l'antique Géorgie?

La grande reine morte, le 19 janvier 1212 (calendrier grec), commença pour le pays, battu par l'invasion des Mongols et en proie à des luttes intestines, une ère de trouble et de décadence. Tiflis fut prise et dévastée par le sultan du Koraçan Djel-el-Eddin, la coupole de sa cathédrale renversée. Par deux fois, il est vrai, la Géorgie se releva, sous le règne de Georges le Brillant, qui finit en 1346, et sous celui d'Alexandre, le second restaurateur du royaume; mais la faiblesse des autres princes et d'incessantes divisions intérieures achevèrent la ruine de cette belle contrée, jusqu'au jour enfin (1800) où le dernier des Bagratides [1], Georges III, renonça à sa souveraineté en faveur de la Russie.



Noble kakhétien. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

La Kakhétie ayant été pendant plusieurs siècles un royaume indépendant, un grand nombre de familles aristocratiques s'y étaient établies, formant la cour du souverain.

Leurs descendants, restés dans le pays, forment encore aujourd'hui une population de princes, entre lesquels semble exister une harmonie parfaite dans les goûts. Cette homogénéité très marquée d'esprit et de caractère les rapproche et les unit. Au reste, la vie est facile, sociable, parmi ces nobles, insouciants et gais, qui ne songent guère au lendemain.

Ils disent qu'ils comprennent la sagesse de la vie en se rendant l'existence aussi heureuse que possible.

Vivant dans ce milieu, mon excursion en Kakhétie ne put manquer d'être agréable. Aussi mon séjour à Signach ne fut-il qu'une suite de moments charmants. Je fis des connaissances fort intéressantes chez mon hôte, dont la maison était le rendez-vous des habitants du pays venant des alentours, et des voyageurs arrivant de Tiflis.

Dans cette *maison du bon Dieu*, nul ne passait sans y être hospitalièrement accueilli. La mère du prince en faisait les honneurs. C'était une de ces vénérables figures de femme qui respirent la sérénité, dont la vue égaye et inspire de douces idées de foyer. Bonne et simple pour tous, en donnant, elle semblait recevoir.

Son fils, lui, grand chasseur, était charmé lorsque nous le suivions à cheval dans ses excursions cynégétiques. L'infatigable Nemrod nous devançait toujours et revenait bientôt après, précédé de ses chiens portant entre les dents les victimes frappées du plomb meurtrier de l'arme de leur maître.

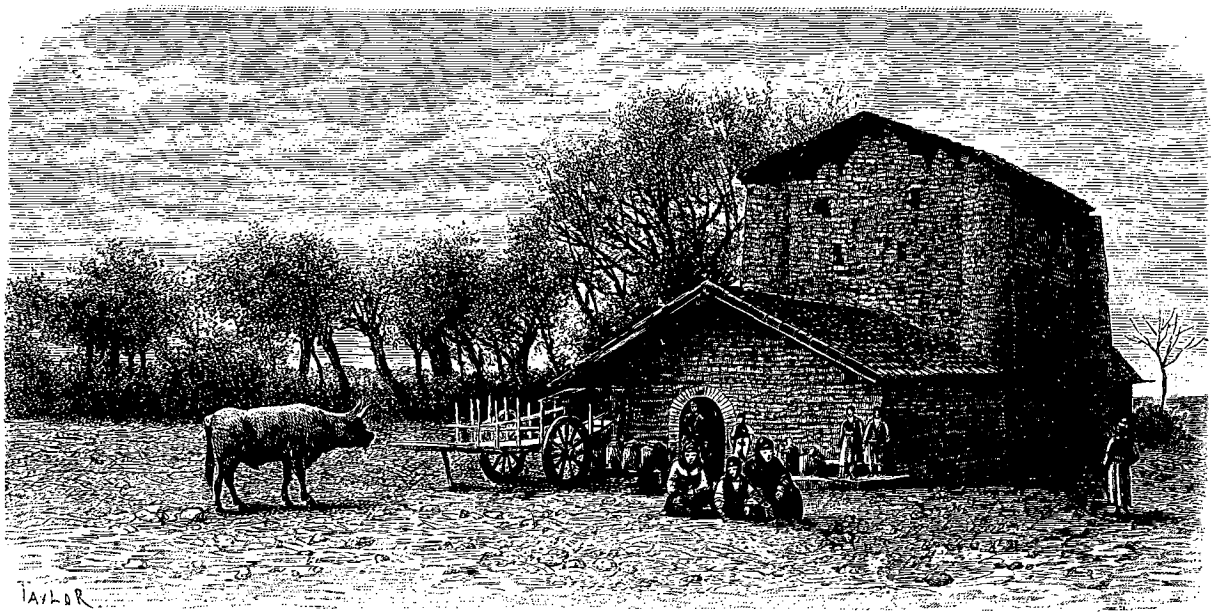
« Les amis de mes amis sont mes amis » est une maxime mise en pratique en Géorgie, où partout l'étranger est reçu avec une hospitalité aussi sincère que généreuse; le nom seul d'un ami suffit pour ouvrir la porte au visiteur qui le prononce. J'en fis surtout l'expérience pendant mes excursions en Kakhétie, où le nom du juge de paix de Signach fut mon *Sésame*.

Carla SERENA.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Dans l'intéressante description de la Géorgie par le prince Wakought, les Bagratides sont cités comme étant remarquables par leur bonté et leur dévouement au pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulin et ancienne tour de défense, près de Tsinandali (voy. p. 228). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

TROIS MOIS EN KAKHÉTIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1877-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Signach à Télaf. — Sites et bourgs vinicoles. — Le lac Okdala et sa légende. — Tsinandali. — La ville de Télaf. — Ruines de Grémi. — Quaréli et sa forteresse; chronique de guerre. — L'*arba* et son attelage. — Au pays des Didos. — Retour à Signach. — Lagodecki et son parc. — Mon excursion en 1881. — La nuit dans la forêt de Gombor. — Retour à Vienne.

I

C'est à juste titre que la Kakhétie est surnommée le jardin de la Géorgie. Déjà au commencement de mars 1877, moment où je quittai Signach pour me rendre à Télaf, le sol fertile du pays revêtait une fraîche parure printanière, qui contrastait avec la neige des hautes sommités. De Tiflis à Signach, les chevaux des relais appartenaient à des Arméniens; de Signach à Télaf, ils sont la propriété de princes géorgiens : aussi payent-ils autrement de mine que les pauvres rosses dont j'avais fait précédemment l'expérience; le mal, ici encore, est que sur les chemins très fréquentés on n'en trouve pas toujours en suffisance.

Les environs immédiats de Signach sont surtout peuplés de Géorgiens, la race arménienne vivant concentrée dans les localités pourvues d'un bazar où il y a du commerce à faire. Presque chaque village a sa tour de défense, dont le dernier rôle épique date du temps de Schamyl. C'est d'ordinaire une grosse construction carrée, divisée en plusieurs compartiments où hommes et bêtes pouvaient se réfugier.

La première bourgade qu'on rencontre dans cette partie du trajet est Kardanéghi, ainsi nommée, dit-on, de ce qu'un roi de Géorgie, ayant envoyé un de ses écuyers se renseigner sur la localité, en reçut des informations si douteuses, qu'il l'obligea de recommencer son enquête en lui disant : Karkanaghé, « regardez bien. » La station postale la plus proche est Bakour-Tsiché (forteresse de Bakour); là se trouvent les domaines indivis de la famille Bakour-Vatchnadzé. Les ceps de vigne, dans les champs d'alentour, sont déjà l'objet de soins divers; c'est la saison où le sarment se lie à l'échalas; des familles entières, hommes et femmes, besognent au milieu des enclos; pour n'être point dérangées de leur travail, les mères ont même apporté avec elles les berceaux de leurs nourrissons. Des troupeaux de moutons paissent de toutes parts, et des paysannes, leurs amphores à l'épaule, affluent aux cours d'eau. Tout ceci, costumes et types, évoque une vision de l'âge biblique.

1. Suite et fin. — Voy. page 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De rudes travailleurs que ces Kakhétiens! Peut-être n'y a-t-il pas au Caucase une population aussi active; malheureusement, le résultat obtenu ne répond pas à la peine qu'ils se donnent; leurs sueurs ne deviendront réellement fécondes que lorsqu'ils auront modifié, dans le sens du progrès, leurs procédés par trop primitifs de labeur. Les plus riches sont encore ceux qui font travailler les autres, car la rémunération de la main-d'œuvre est ici tout ce qu'il y a de plus infime.

Une bourgade particulièrement aisée du district, c'est celle de Gourdgeani, qui doit son nom à son bien-être, car ce mot signifie *richesse et force des Géorgiens*[1]; c'est aussi celle qui possède les meilleurs crus de la région. Depuis le douzième siècle elle appartient aux Andronic de Comnène. Leur nom est aujourd'hui russifié en celui d'Andronikof. Un des frères de l'empereur de Byzance, ayant commis un crime, se réfugia en Géorgie. La reine Tamar l'accueillit, le nomma gouverneur du district de Signach et lui fit don de quatorze villages.

Je m'arrêtai à Gourdgeani chez un des membres de cette famille, le prince Ivan Davidof. Il fait exception à la généralité de ceux de sa race en Géorgie, car il est aussi actif que les autres sont insouciants à faire valoir leurs biens. Ce gentilhomme campagnard, quoique ayant fait ses études de droit à Saint-Pétersbourg et gagné tous ses diplômes, est l'intendant de ses domaines; il s'occupe matériellement des moindres détails de ses vignobles et de la vente de ses crus. Très au courant de l'histoire de la Kakhétie, je lui dois beaucoup de renseignements utiles. Sa femme (née princesse Tchatchawadzé) me conduisit chez les familles des vignerons des alentours; je fus fort intéressée par ce que j'appris de leurs mœurs, qui rappellent celles de l'antiquité la plus reculée.

Gourdgeani occupe un site charmant, à dix verstes de la rivière Alazan, en face d'une rangée de prés sur lesquels la neige persiste jusqu'en juin, et au rebord de collines boisées où souvent, la nuit, on entend hurler les chacals et les loups. Non loin de là se trouve un lac, ancienne coupe de cratère, qu'on nomme *Akdala* (sautillant), à cause des bulles que dégagent ses ondes bitumineuses. Plusieurs cuvettes naturelles de ce bassin servent de piscines aux gens atteints de rhumatismes ou de maladies de peau. Une autre, située près d'un épais berceau de verdure, est alimentée par une source claire dont l'eau filtre au travers d'une saillie de roc moussu; c'est là qu'on vient se « rincer » au sortir des boueuses baignoires curatives. Tout autour, de profondes crevasses attestent la nature volcanique du sol; la terre séchée où l'on pose le pied est molle et comme élastique; une odeur désagréable s'en exhale, et nulle femme enceinte n'ose s'approcher de cet Averne, dans la crainte de causer la mort de l'enfant qu'elle porte dans son sein: ce qui n'empêche pas les oiseaux de chanter gaiement dans le fourré voisin.

Qui sait? Quelque jour peut-être, en ce lieu solitaire et sauvage il y aura une station balnéaire à la mode.

En attendant, la légende, qui dans ce pays ne perd jamais ses droits, veut que l'endroit ait été maudit, à la façon de Sodome et de Gomorrhe. Là où se trouve actuellement le lac, vivait, dit-on, au temps jadis un riche paysan. Un matin, c'était un 6 août (calendrier grec), fête de la Transfiguration, il était en train de travailler dans son vignoble, quand un passant l'interpella et lui demanda pourquoi il n'était pas à l'église le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur. L'autre en riant : « Des transfigurations, j'en ai assez vu, et ne désire point en voir davantage. Moi et ma femme, nous nous sommes transfigurés en vieillards; mes petits enfants se sont transfigurés en grandes personnes.... » Sur quoi le passant, qui n'était autre que Jésus-Christ, repartit d'un ton sévère : « Eh bien, je veux que tout chez toi subisse une nouvelle transfiguration. »

Il avait à peine prononcé ces mots, que le sol vomit une masse liquide et baveuse qui submergea toute la propriété du paysan, et l'engloutit, lui et les siens, dans un gouffre horrible. Depuis, le repos du dimanche est religieusement observé dans le pays; un moment même, les propriétaires ont dû en appeler au gouvernement pour empêcher les pieux paysans d'adjoindre à ce temps de chômage le jour du lundi. Disons, en passant, que la journée dominicale commence le samedi à la nuit tombante, pour finir réglementairement à l'après-midi du lendemain; ici, chrétiens et mahométans comptent, à l'imitation des Orientaux, la période diurne à partir du coucher du soleil.

La seconde station postale, sur la route de Télaf, est Moukousani; près d'elle, sur une colline, se dresse le bourg riant d'Achachéni (le nouveau village), habité par plusieurs familles nobles et six cents paysans environ. Une moitié de cette localité est présentement en litige entre le gouvernement russe et les Arméniens. Ces derniers, ici comme partout, ont prêté de l'argent aux campagnards besogneux, et, n'ayant pas été remboursés, se sont fait adjuger par le juge de paix de l'endroit tous les biens-fonds de leurs débiteurs. Seulement, en vertu d'une loi qui défend la cession de toute terre appartenant à l'État, ce jugement a été attaqué et l'affaire aujourd'hui est pendante. Les Arméniens, qui ne manquent pas de finesse, allèguent qu'ils n'ont pris que les produits du sol et non le sol lui-même. Le gouvernement, de son côté, se croit en droit d'annuler l'appropriation comme illégale. Toujours est-il que la solution du procès intéresse au plus haut point les propriétaires fonciers du pays, endettés presque tous envers les rapaces accapareurs de race arménienne.

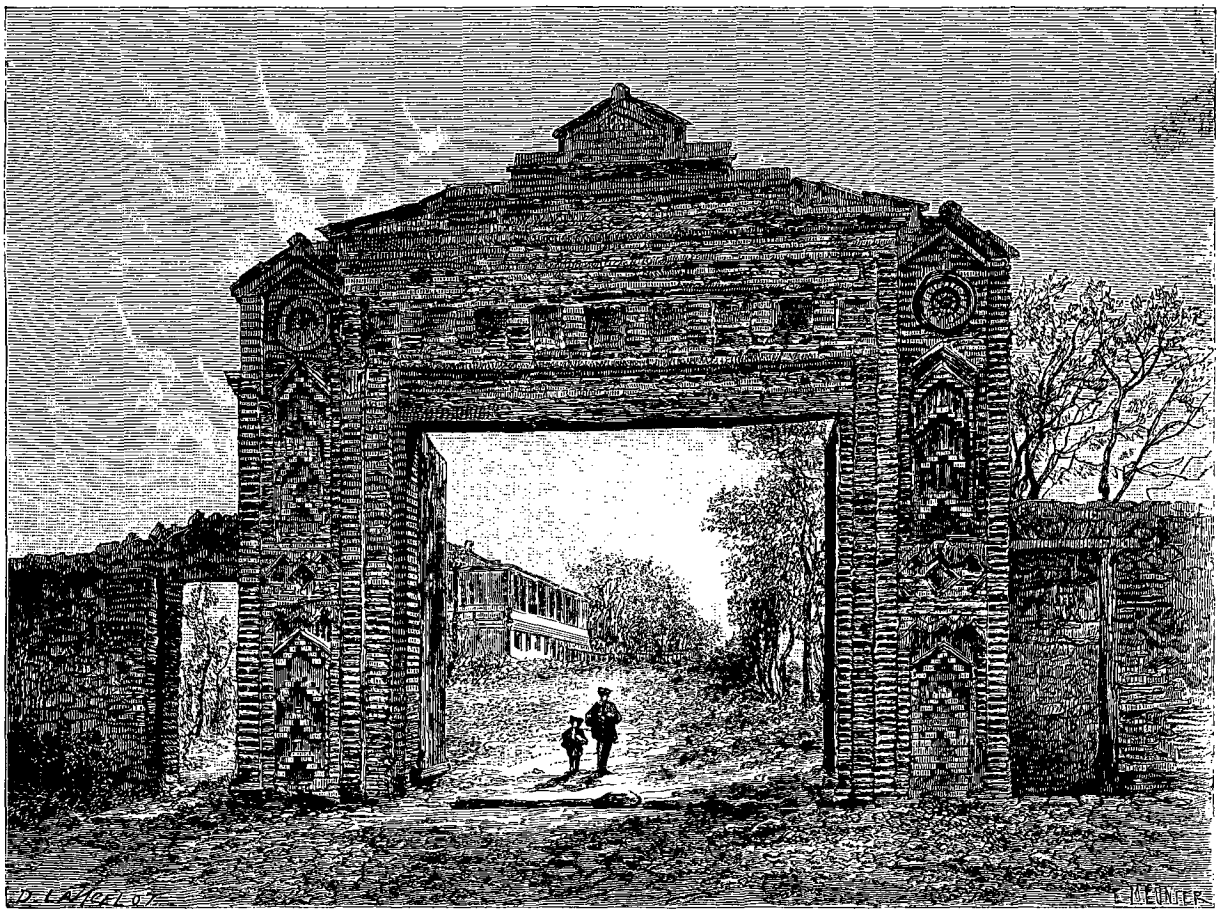
Tout à côté de Moukousani est la grosse bourgade

1. Elle fut nommée ainsi par les Persans, qui craignaient ses belliqueux habitants. Les Lesghiens aussi trouvaient en eux de rudes adversaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à bazar de Velis-Tsiché (forteresse de la plaine), une des plus riches du district de Signach, et dont les ceps ont le privilège de fournir annuellement le premier vin de la saison; par malheur, passé huit mois, ce nectar ne se conserve plus. Ensuite vient Uriaboubani, dont le nom veut dire « village des Juifs ». Des Juifs l'ont fondé en effet; mais, l'endroit paraissant propice au négoce, les fils d'Haïg (Arméniens) sont venus et en ont chassé jusqu'au dernier les fils d'Israël.

Chemin faisant, j'admire derechef comme ce sol kakhétien est plein de sève et de vigueur. De toutes parts poussent à la lumière du jour des fleurs sauvages aux splendides corolles; roses, lilas et violettes apparaissent à côté du rhododendron, de l'azalée et du coquelicot; l'herbe à la hampe puissante et le cep de vigne luxuriante jaillissent ensemble de la même glèbe. Hélas! là où la nature géorgienne redouble de richesse et d'éclat, les communications, déjà peu aisées à partir de Tiflis, laissent de plus en plus à désirer. Le dernier fil télégraphique dans cette direction s'arrête à Signach; au delà, la poste ne fonctionne plus que deux fois par semaine. Encore tout habitant dont la demeure est un peu écartée est-il



Maison du prince David Tchatchawadzé, à Tsinandali (voy. p. 228). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

obligé d'avoir recours à des messagers spéciaux, attendu que le facteur rural est inconnu en Kakhétie.

Les chaussées, l'hiver surtout, sont tellement défectueuses qu'une *arba* (charrette) chargée d'un *bourdouk* de vin y peut à peine cheminer; il en résulte que, dans la mauvaise saison, le coût du transport est doublé; certains passages, tels que ceux des monts de Gombor[1] ou de Gourdgeani, sont alors tout à fait impraticables; il faut se résoudre à de longs détours qui portent au décuple le prix de charroi (cinquante ou soixante roubles pour une *arba* attelée de six buffles).

1. Lors de mon passage en novembre 1881, une nouvelle chaussée était en construction. J'aurai l'occasion d'en parler plus loin.

II

La Kakhétie est nommée *le cœur de la Géorgie*. On lui attribue cette dénomination en partie à son vin, qui est la vie des Géorgiens, au patriotisme de ses habitants et à la résidence de ses souverains dans cette région.

Nous nous approchons de la riante petite ville qui fut la capitale de ce riche pays, car nous voici entrés au district de Télaf. La première station de poste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(il n'y en a que deux) est celle d'Akoura, voisine du village de même nom, dont les terres faisaient autrefois partie du domaine des rois de Kakhétie. Le vin, ici, est médiocre; en revanche, celui de Tsinandali, à quatre verstes de là, passe pour le meilleur cru du district.

Tsinandali (lieu d'avant-garde, par corruption du mot géorgien *Tsina-dali*) est un beau et riche bourg, magnifiquement situé à huit verstes de Télaf. Le sol y appartient partie au gouvernement, partie à divers propriétaires, entre autres au prince David Tchatchawadzé, dont la femme me fit l'honneur de m'offrir l'hospitalité lors de mon séjour dans la bourgade. Ce fut cette princesse, petite-fille du dernier roi de Géorgie, que Schamyl enleva en 1854, et qu'il retint près d'un an captive, pour l'échanger ensuite contre son fils Djenmal-Eddin, prisonnier en Russie.

La chronique dit que son grand-père, ce Georges XIII dont j'ai déjà fait mention, avait l'estomac aussi vaste que son esprit était étroit. Pour repaître son gigantesque appétit, ce Gargantua du Caucase dévorait tous les jours à lui seul un jeune veau ou un agneau entier; ensuite, pour faciliter sa digestion, il se faisait bercer sur un tapis, mais plus doucement que Sancho Pança. Quand le monarque, grâce à cet exercice cadencé, était tombé aux bras de Morphée, ses serviteurs le déposaient délicatement sur une *tachta* (couche), où il ronflait quelques heures durant, moyennant quoi, à son réveil, il se sentait l'estomac aussi dispos que s'il n'eût rien pris depuis la veille. A ce souverain, le veau fut plus léger que la couronne, dont il ne put supporter le poids, et qu'il prit le parti de résigner[1].

Les Tchatchawadzé ne sont pas originaires de la Kakhétie; leurs ancêtres étaient les chefs du canton montagneux du Thionet, voisin de Télaf. La famille a aujourd'hui des propriétés sur l'une et l'autre rive de l'Alazan; par les femmes, elle est alliée aux Andronic Comnène.

L'eau n'abonde pas à Tsinandali. Les habitants sont obligés d'aller s'approvisionner[2] à Kissisghévi (*ghévi* signifie en géorgien *défilé*), bourg séparé du premier par un défilé pierreux où affluent les eaux des montagnes voisines. C'est là aussi que les villageois de la rive droite de l'Alazan envoient moudre leur blé, leur orge, leur maïs, à charge de payer le meunier, non en argent, mais en grain. Toutefois, quand le canal de dérivation qui conduit le tribut aqueux de la gorge à Kissisghévi a reçu tout ce qu'il peut contenir, il est d'usage que l'excédent d'ondes demeuré dans le défilé revienne à Tsinandali; c'est une aubaine qui échoit plusieurs fois l'an à la bourgade trop souvent affligée de la sécheresse.

Quand Schamyl, avec ses Lesghiens, attaqua Tsinandali en juillet 1854, le château des Tchatchawadzé fut brûlé et la famille du prince David emmenée dans les montagnes opposites. Les débris du castel sont au bord du précipice escarpé, au-dessus du défilé susnommé; à côté de cette ruine se dresse une église qui, par suite des affouillements du torrent contre le sol où elle est assise, menace à chaque instant de s'écrouler. Aussi la première prière des fidèles qui viennent y faire leurs dévotions est-elle pour demander au ciel que l'édifice sacré ne s'abîme pas sous eux.

Depuis la destruction du castel, le propriétaire a établi son logis, d'une part dans le local de l'ex-buanderie, divisé en deux pièces, la salle à manger et le salon, celui-ci contenant des portraits de la famille; d'autre part, dans les étables, transformées en chambres à coucher.

En 1881, l'habitation princière avait été agrandie. En passant à cette époque par Tsinandali, je profitai d'une éclaircie, le brouillard étant très épais, et je descendis de ma *pérékladnaja* pour photographier la maison du prince. Le portique qui y donne accès, d'un style original, est formé de petites briques rouges. Cette couleur est d'un fort bon effet au milieu de l'épais feuillage des champs de vigne, encore verts lorsque je les vis au mois de novembre dernier.

Non loin de Tsinandali, je m'arrêtai aussi sur la route pour photographier un moulin, adossé contre une de ces anciennes tours de défense dont j'ai parlé plus haut, datant de l'époque où les Lesghiens attaquaient constamment ces régions. Quel calme maintenant dans tous ces parages!

C'était un dimanche, et je vis bon nombre de villageois, revenant de l'église, chercher au moulin les sacs de farine, provision de la semaine pour leur ménage.

Sur la rive gauche de l'Alazan, au pied du mont Poghalistavi[1], se trouve, entre autres villages, celui de Tschilda, également riche en vin et en blé, et qui, avec Quaréli, est la localité la plus importante du district de Télaf : on surnomme ces bourgades les *deux yeux* de la Kakhétie.

Plus loin enfin, à onze verstes du fleuve, sur le côté gauche, nous touchons à Télaf[2], le chef-lieu du pays, ainsi appelé à cause de son climat très salubre, par corruption du mot géorgien *teli-ava*, qui veut dire « air sain ». Située à une altitude absolue de deux mille deux cent soixante-deux pieds au-dessus de la mer, et à treize cent soixante-quinze pieds au-dessus de l'Alazan, cette ville occupe deux hauteurs sur les monts Tsivi. Elle doit, dit-on, sa fondation à Grigal Ier,

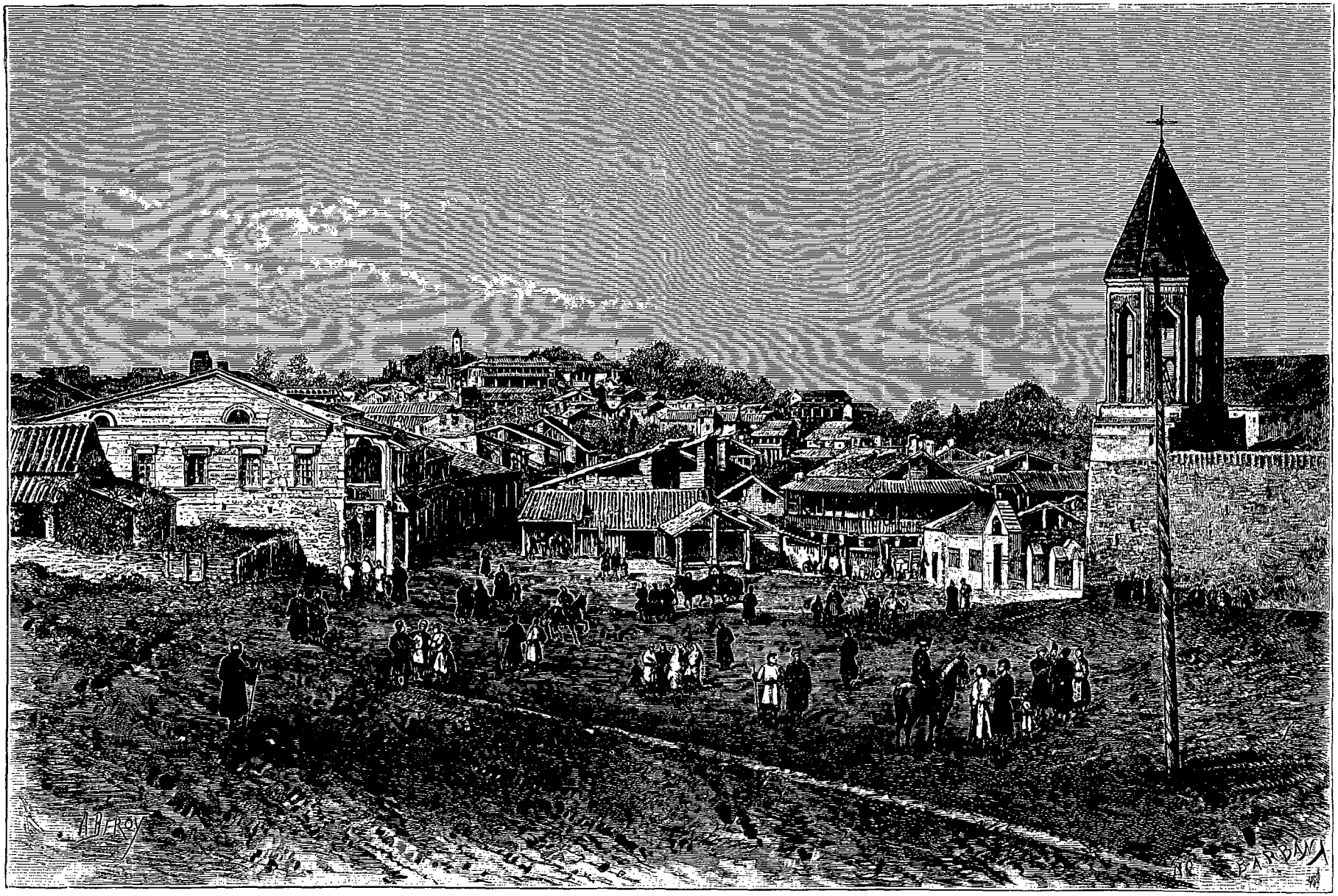
1. Le caractère viril de la femme de ce roi, la reine Marie, contrastait avec le sien, timide et faible. Elle donna une preuve de son énergie en blessant d'un coup de *kindjal* le général Lazarew, qui, ayant mission de conduire l'ex-reine en Russie, lui avait manqué de respect.

2. Le propriétaire principal de cette localité est le prince Koboulaf. Il perçoit un grand revenu de ses forêts et moulins. Pendant des siècles, les juges de la Géorgie étaient choisis dans cette famille.

1. Un grand nombre des habitants du village de Tschilda se souviennent d'avoir vu Schamyl, armé d'une longue-vue, sur la cime de la montagne, observant les mouvements des Lesghiens lorsqu'ils attaquèrent Tsinandali.

2. Depuis sa fondation jusqu'en 1787 Télaf a été considérée comme la capitale de la Kakhétie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place de Télaf (voy. p. 230). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mthawar (chef) du pays, qui, s'étant déclaré indépendant sous le titre de *Korikoz* (Koricopos[1], 787-827), fut la souche d'une dynastie de quatorze princes ou rois kakhétiens qui se succédèrent jusqu'à la réunion de la contrée à la monarchie par David le Réparateur (1090-1130). Auparavant, la Kakhétie était gouvernée par des *eristhaws* (chefs du peuple), institués au troisième siècle avant J. C. par le roi de Géorgie Pharnawaz Ier[2].

Détruite par les Perses sous le règne du schah Abbas, Télaf fut reconstruite et remplaça, à titre de chef-lieu, l'ancienne capitale Grémi, entièrement ruinée. Le roi Héraclius II fut le dernier monarque géorgien qui y fit sa résidence. La ville, peuplée en 1877 de six mille deux cent huit habitants, se compose de deux parties : le vieux Télaf, où l'on voit les restes du château de Grigal Ier, avec son enceinte crénelée à tourelles, et sa porte d'entrée, dont je donne ici la photographie; puis des ruines de mosquées, etc., remontant au temps de l'invasion persane; et le nouveau Télaf, bâti par Héraclius sur l'emplacement de l'épaisse forêt qui avait poussé sur les ruines de la cité primitive. La ville, quoique peu animée, n'offre pas un aspect triste, et, de sa condition d'ancienne capitale, il lui est resté un certain air de distinction et de qualité. Une place spacieuse sert de promenade. Un boulevard, garni de jolies plantations, longe le mur de l'ex-palais, transformé actuellement en un gymnase de jeunes filles, placé sous le patronage de la grande-duchesse Olga. Dans la chambre où mourut Héraclius, se trouve une plaque de marbre blanc avec cette inscription : « Ici est décédé le roi de Géorgie Héraclée II Téimourasovitch, le 11 janvier 1798. »

L'édifice, en somme, est peu remarquable; nulle part, en Kakhétie, on ne trouverait un monument du passé ayant une véritable importance artistique. Le seul relief du temps jadis où les yeux s'arrêtent avec complaisance, c'est le monastère d'Allah Verdi[3], sis sur la plaine même de l'Alazan, à dix-huit verstes de Télaf, et à trois de la rive droite du cours d'eau. On en attribue l'origine à saint Joseph, un des treize pères de Syrie, qui vint en Kakhétie vers la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième. La coupole, qui s'écroula à plusieurs reprises, fut restaurée en dernier lieu par la reine Tamar.

Entre autres reliques, on montre à Allah Verdi la tête et la main droite de la reine Khétivéna (femme du roi David), qui, enlevée par le schah Abbas lorsque celui-ci envahit le pays, fut conduite en Perse, et, sur son refus de se faire musulmane et d'épouser le prince son ravisseur, fut martyrisée et mise à mort (1624). C'est une des grandes saintes du calendrier géorgien, et sa fête se célèbre au monastère le 14 septembre de chaque année.

L'église d'Allah Verdi, où sont enterrés la plupart des souverains de Kakhétie, est un mélange de style byzantin et de style géorgien. Son site, malheureusement, est des plus insalubres. Un bourg s'était créé à proximité immédiate du cloître; tous les habitants en ont tour à tour été tués par la fièvre.

Au delà d'Allah Verdi, mais sur la rive opposée de l'Alazan, se trouve le curieux village d'Almati, la première bourgade des Touchines, peuplade pastorale et guerrière, un peu analogue aux Cosaques, qui parle un patois géorgien spécial, et porte le vêtement tcherkesse, sauf la coiffure, remplacée par un petit bonnet rond de feutre noir, fabriqué par les femmes de la tribu. C'est une race remarquablement belle : les hommes sont vigoureux et hauts de taille; les femmes s'accoutrent, à peu près à la façon tatare, de larges pantalons bouffants, d'une ample chemise, d'un surtout (*achalouk*) à longues manches boutonné jusqu'à la ceinture; elles portent la chevelure relevée et maintenue par une petite calotte sur laquelle est jeté un voile de mousseline qui entoure la tête et le cou, sans cacher la figure.

Ces Touchines appartiennent au district de Thionet, récemment détaché de celui de Télaf, et qui s'étend jusque près des montagnes de Vladikaukase. Quoique chrétiens, ils ont, comme beaucoup de montagnards du Caucase, conservé un grand reste d'idolâtrie.

III

Sur le même côté de la rivière, à quinze verstes de Télaf, et non loin des ruines de Grémi, la primitive capitale du Kakhéth, voici maintenant le village d'Énéséli, ainsi nommé (*Ena sveli*, langue mouillée) de l'abondance d'eau qui l'arrose. Une grande partie des domaines du canton est la propriété des Djordjadzé, une des plus anciennes familles princières du pays. A Énéséli, par exception, le propriétaire principal de l'endroit, au lieu d'habiter une mesquine chaumière composée de deux ou trois pièces, loge dans une belle bâtisse moderne, entourée d'un jardin bien cultivé, où croissent les fleurs des deux zones. Pour surcroît, la distillerie d'eau-de-vie de marc de raisin (*votka*) établie dans le bourg — l'eau-de-vie est la boisson favorite des Russes — a été nouvellement dotée d'un appareil perfectionné qui fait, paraît-il, merveille, sans nuire aucunement, jusqu'à nouvel ordre, à la santé du paysan, lequel ne boit que son vin, mais pour qui la vente du résidu de la vigne est une ressource nouvelle[1].

1. Ce titre répond à *Koricopus*, que portaient au dixième siècle des princes du pays de Dzanar, voisin de la Kakhétie.

2. A ce roi, qui régna de 302 à 237 avant J. C., on doit la distribution des classes en Géorgie.

3. *Allah Verdi* signifie en tatar « Dieudonné ». Les uns prétendent que c'est le nom de l'architecte qui bâtit le monastère, *Allah Verdi* étant très commun parmi les musulmans. Aujourd'hui encore on emploie des maçons turcs et persans à Tiflis qui excellent dans les bâtisses d'églises, etc. D'autres disent que ce mot est une corruption d'*Alvina*, village géorgien, à quatre verstes du monastère, que la reine Tamar avait souvent visité.

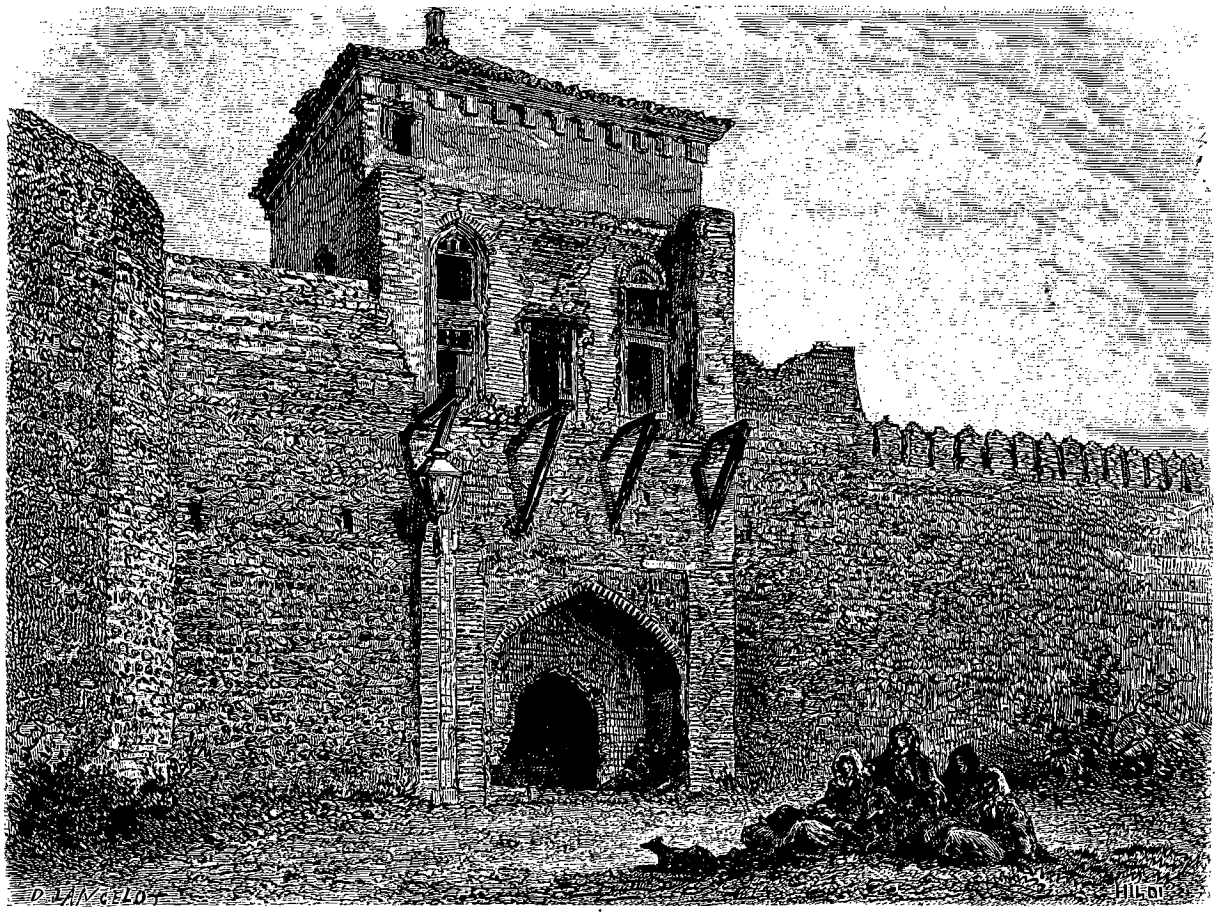
1. Le gouvernement perçoit vingt-sept roubles du produit de la vente de cette eau-de-vie, qui se débite principalement à Tiflis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je fus invitée à établir mon quartier général à Énéséli chez la famille Djordjadzé. Je jouissais de tout confort dans l'élégante demeure du prince, où la vie cependant était toute patriarcale. En ces contrées on n'a pas encore, comme dans les grands centres, transformé l'hospitalité en égoïsme.

Rayonnant aux alentours, je me familiarisai avec le pays et ses habitants, que j'appris en même temps à connaître et à apprécier. Une de mes excursions fut à Grémi.

Les vestiges de cette ville (dite aussi *Nékalakévi*, nouvelle ville) ne laissent pas d'être assez importants. On aperçoit là des restes de bazars, des débris d'un grand bâtiment qui était, dit-on, une académie (en ce cas, au point de vue de l'instruction, le pays a singulièrement déchu), une portion considérable d'une église arménienne encore debout, portant à sa façade une inscription que l'on n'a pu me déchiffrer, un mur d'enceinte formé de grosses pierres provenant d'un bras presque desséché de l'Alazan, qu'on nomme Lapata-Naparaouli, et surtout une belle cathédrale, de style byzantin, dédiée aux archanges Michel et Gabriel, et où se voient quelques fresques bien conservées, en dépit des incursions des Lesghiens. Par contre, les bandes



Porte d'entrée de l'ancien château de Grigal Ier, à Télaf. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de Schamyl ont eu soin d'enlever le trésor de l'église. Celle-ci, du reste, a été ultérieurement restaurée. L'iconostase en est tout neuf, et aux massifs candélabres de l'autel ont été substituées de petites lampes qui contrastent tout à fait avec la grandeur de l'édifice. L'extérieur, blanchi à la chaux, laisse voir, çà et là, l'ornementation primitive des murs en briques vernissées, d'un bleu magnifique. La coupole enfin, d'une architecture élégante, repose sur des colonnes entre lesquelles sont percées des baies ogivales.

A la cathédrale était annexé un monastère-forteresse, où se réfugiaient, en cas de guerre, les habitants des localités voisines, et du haut de la tour crénelée on tirait sur l'ennemi. Un passage souterrain conduit à une source où les assiégés s'approvisionnaient d'eau; près de cette voûte se voient des *kvévri* (vases de terre) où les rois, à ces moments-là, cachaient leurs trésors; les trous béants sont complètement vides.

De ce site élevé on découvre un horizon magnifique, borné, du côté du nord, par les montagnes qui séparent la Kakhétie de la tribu des Didos. Jadis adorateurs du Diable[1], plusieurs d'entre eux offrent tou-

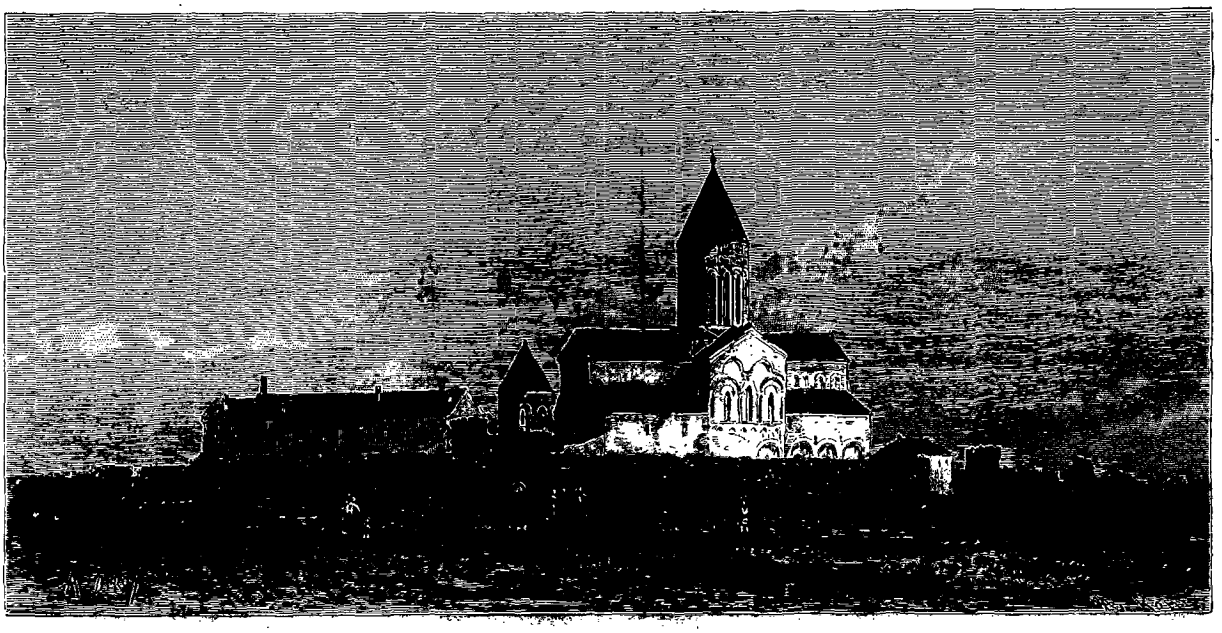
1. Un grand nombre des Didos, comme les Kurdes, sur les limites de la Perse et de la Turquie, sont de la secte des *Yézédé* (adorateurs du Diable). Ils ne craignent pas Dieu, éminemment bon, mais le démon, dont la méchanceté peut nuire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours des sacrifices au génie du mal pour obtenir sa protection. Sous Grémi même est un petit village qui a pris le nom de l'ancienne cité, puis, non loin de là, une autre bourgade appelée, de la nature de son vin, Sakrian (pays du sucre). Tous les étages inférieurs des monts, jusqu'à la hauteur de sept mille quatre cents pieds environ, sont revêtus de bois épais, entremêlés d'une sous-végétation d'arbrisseaux épineux qu'on nomme dans le pays « buissons tenaces » ; au-dessus de cette zone arborescente, il n'y a plus que de menus fourrés qui vont s'éclaircissant de plus en plus, pour céder la place à des tapis d'herbe drue, puis à des intumescences pierreuses où la neige ne fond guère. Des gorges effroyables bâillent entre les escarpements de la chaîne ; mais le montagnard au pied alerte y circule aussi aisément que le torrent dégorgé par ces âpres fissures.

La vie, au sein de ces sauvages districts, est, on le pense, des plus primitives et monotone.

En Kakhétie, les deux sexes vivent d'ailleurs chacun de leur côté, selon la mode orientale, conservée surtout parmi les villageois ; cette scission persiste même dans les réunions et les fêtes, où les hommes et les femmes dansent toujours à part. Encore le noble campagnard a-t-il la ressource d'aller s'amuser à Tiflis, quitte à s'endetter de plus en plus pour subvenir aux frais que lui impose son train aristocratique d'existence dans le « Paris » du Caucase ; la femme, elle, reste à vivre chichement dans sa chaumière isolée et rustique, n'ayant d'autre société assidue que celle



Le monastère d'Allah Verdi (voy. p. 230). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

de ses enfants, jusqu'au jour où fils et filles sont envoyés aux gymnases ou aux instituts d'alentour.

IV

J'ai déjà nommé le bourg de Quaréli, une des prunelles de la Kakhétie. L'étymologie de son nom vient de *Sa-Quaréli* (ma chérie). Cette riante localité, de trois mille âmes environ, est sise au milieu d'une vallée qu'entoure de trois côtés un cercle de montagnes boisées limitrophes du district de Didos. Kakhétiens, Géorgiens de toutes provinces, Pschaws, Touchines et Iméréthiens en forment l'élément complexe de population. Il y a là des paysans qui tirent de leurs vignes un revenu de six mille roubles[1] (vingt à vingt-cinq mille francs) ; aussi nulle part en Kakhétie la mise du villageois n'est-elle plus coquette. C'est le dimanche à la *tamascha* (réunion de danse) qu'il faut voir les belles filles du terroir exhiber la robe de soie à manches flottantes, avec le gilet brodé, la ceinture à larges pans, le voile blanc à bandeau et le pantalon rouge galonné d'or qui est de tradition dans le pays. Quel contraste entre ce luxe de costumes et la pauvreté d'ameublement commune à toutes les demeures, celles des princes comme celles des manants !

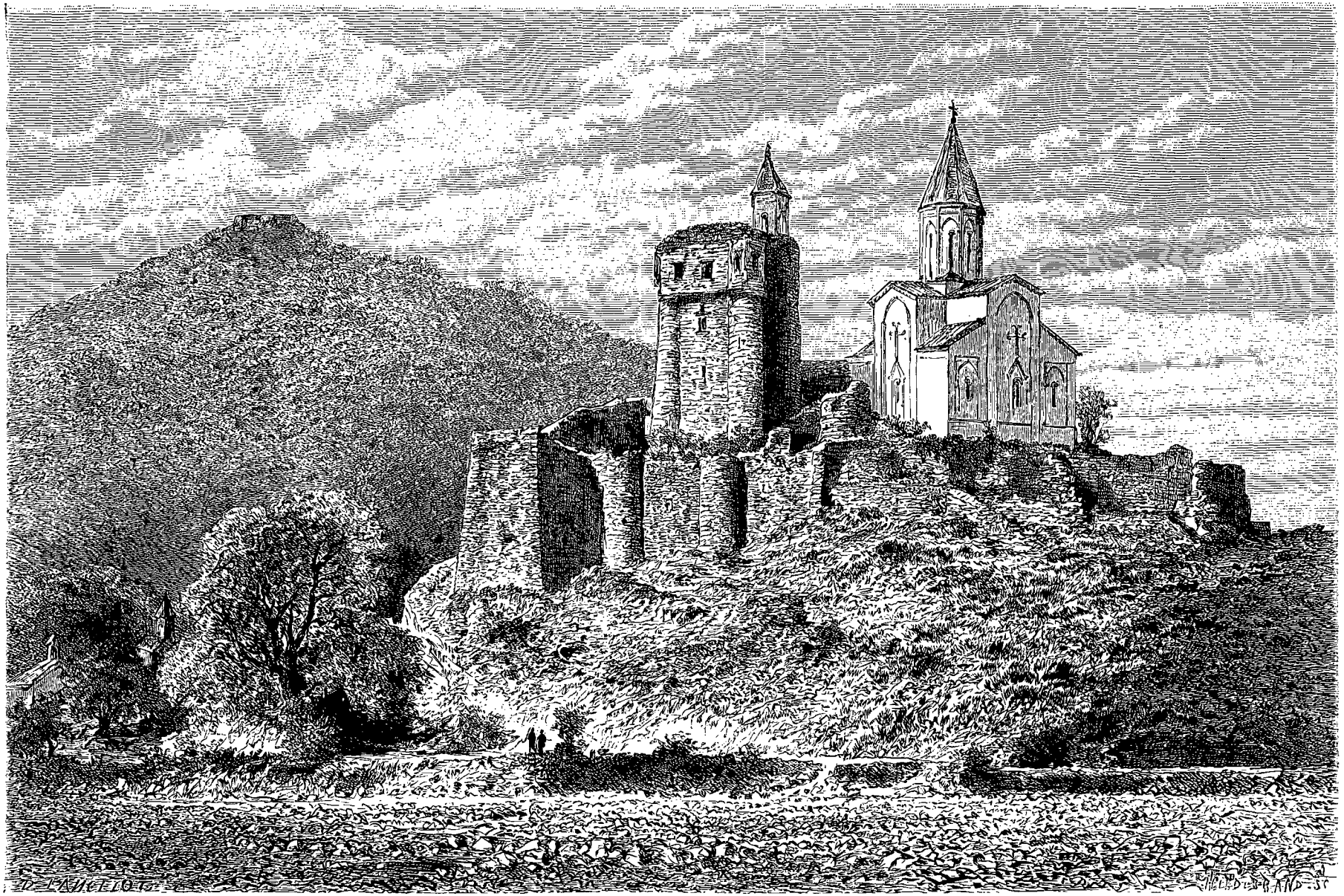
Une partie des terres de Quaréli appartient à la famille des Tchatchawadzé, dont une branche habite la rive gauche de l'Alazan (c'est celle de Quaréli), et l'autre la rive droite. Le grand-père et le père du chef actuel de cette maison furent les héros d'aventures étranges que le prince Georges Tchatchawadzé m'a lui-même racontées.

Du temps où les Persans persécutaient les Géorgiens, ils avaient exigé de ces derniers des otages en garantie du tribut qu'ils leur avaient imposé. Ces otages étaient choisis parmi les enfants des meilleures familles du pays, et les filles retenues parfois dans les *enderouns*[1] du schah. Au commencement du règne

1. Le cours du rouble varie entre trois et quatre francs.

1. Appartements réservés aux femmes en Perse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du monastère de Grémi voy. p. 231). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Héraclius II, le jeune Jassé Tchatchawadzé fut ainsi envoyé en Perse, au lieu et place de sa cousine qu'on voulait sauver de l'*enderoun* persan. Là, il rencontra une de ses compatriotes, de la famille Teholokachwili[1], gardée comme lui en otage, et il l'épousa. Le jeune Kakhe, qui s'était converti au mahométisme, fut pris en amitié par le schah, qui l'éleva à la dignité de grand vizir, et qui, de plus, n'ayant point d'héritiers, songea à le nommer son successeur. Mais un des parents du schah, qui se trouvait frustré dans ses espérances, se vengea en accusant le favori d'être l'amant d'une des femmes de l'*enderoun :* sur quoi, le schah donna l'ordre de crever les yeux à Jassé, qui mourut. La femme de celui-ci, ne pouvant s'enfuir, renvoya ses deux fils aînés en Géorgie pour qu'ils y rentrassent en possession de leurs biens.

Le roi Héraclius leur fit rendre justice, malgré l'opposition de la reine son épouse, qui voulait les dépouiller au profit de son favori.

Chez le Touchine, ce voisin du Kakhe, dont j'ai déjà mentionné l'humeur guerrière, la volonté des femmes est passée en proverbe. Ainsi il dit : « Je peux briser cent livres de fer avec mes dents. Je peux tortiller les monts de mon pays. Je peux boire en une gorgée les eaux de l'Alazan et du Jor, mais je ne puis dompter l'indomptable volonté d'une femme. »

Pourtant ce proverbe du Touchine n'eût pas raison cette fois : car les terres appartenant aux jeunes princes Tchatchawadzé leur furent rendues.

L'un des frères se fit baptiser, et le roi Héraclius fut son parrain. Il mourut en 1840. Sur sa tombe, qui est dans le cimetière de la famille à Quaréli, se trouve une légende racontant son histoire. Quant à l'autre, sa répugnance invincible pour la viande de porc, qu'il est d'usage de faire manger à tout musulman qui se convertit, l'empêcha d'abjurer le culte de l'Islam. Il resta connu sous le nom de Machnach Beg. Je vis son tombeau au bord d'un ruisseau, où les musulmans de ce pays enterrent habituellement les morts.

La dernière attaque du village par les Lesghis date du mois de juillet 1852. Descendus la nuit de leurs montagnes, ils se ruèrent sur le bazar et en pillèrent les boutiques. Une lutte terrible s'engagea entre eux et les Kakhes, qui, en représailles du traitement infligé par les musulmans aux chrétiens (ils clouaient les mains des vaincus aux portes des mosquées), coupèrent les poings aux prisonniers et les fixèrent à une grande poutre devant l'église. Les ruisseaux du bourg étaient rouges de sang, et le lever du soleil éclaira un tableau lamentable.

Je vis la forteresse où femmes, enfants et vieillards s'étaient réfugiés pendant le combat, et qui avait vu antérieurement bien d'autres scènes du même genre. Elle couvre un vaste espace carré, qu'entourent des murs cyclopéens percés de meurtrières et flanqués de quatre tours. Un nombre égal de portes conduit à l'intérieur de l'enceinte, où est foré un immense puits. Cette construction, dont les murs sont restés intacts, pourrait recevoir aujourd'hui quelque destination utile.

Avec ce monument, qui a joué un rôle militaire glorieux, ce qu'il y a de plus curieux à Quaréli, ce sont les vastes caves (*marani*) où se conserve le vin, trésor du pays. On dirait de véritables basiliques avec des murs de grosses pierres cimentées, trouées d'ouvertures ogivales pour la circulation de l'air, et des toitures inclinées à tuiles rouges. Quelques-uns de ces celliers mesurent vingt mètres de long sur quinze de large. Avec leur large estrade, qui sert de table aux convives à l'époque des vendanges, et qui occupe un quart de l'aire intérieure de la bâtisse, ils ressemblent assez à des salles de spectacle. Un beau *marani* est toute l'ambition du Kakhe, il y tient plus qu'à sa demeure : c'est son coffre-fort.

A une demi-verste de Quaréli, au bord de la rivière Boursa, on voit les restes d'un antique monastère enfouis au milieu d'un bois charmant, où des milliers d'oiseaux gazouillent sous les odorantes charmilles. Cette belle ruine n'est guère visitée des touristes, et ses murs sont absolument vierges de ces inscriptions banales qui maculent, en d'autres pays, les fûts de colonnes les plus vénérables. La coupole de l'église s'est écroulée et un arbre centenaire a pris racine au milieu de la nef découverte, accrochant ses rameaux au lierre qui tapisse les murs pariétaux, parfaitement conservés, ainsi que l'autel et les cellules latérales, devenues l'habitacle de légions de chauves-souris.

Le monastère de Boursa rappelle celui de Bédia au Samourzakan, non moins remarquable et tout aussi inconnu.

Une seule fois par an ce relief sacro-saint du passé résonne du bruit des pas et des voix : c'est le jour où la fête de la Vierge de Boursa y attire au pèlerinage nombre de villageois d'alentour, porteurs d'offrandes et d'*ex-voto* qu'on voit appendus par des fils à l'intérieur du sanctuaire, et qui sont, en Kakhétie, le revenant-bon du *gvdéli* ou desservant. Ce jour-là, les abords et le cimetière de l'église servent de salle de bal aux fidèles, qui exécutent joyeusement par couples, sur la cendre refroidie des morts, la ronde nationale appelée *dawlouri*. Comme la *lesginka*, cette danse, importée dans le pays par les montagnards des crêtes opposées du Caucase, consiste en un pas saccadé, qu'accompagnent des mouvements de bras rythmés, des poses gracieuses et une mimique variée au possible. Je pris souvent part à ces danses, suivant l'exemple des princesses du pays qui m'avaient conduite à la *tamascha*.

V

Un dicton populaire veut qu'à côté du mal se trouve le remède : c'est pourquoi dans les régions caucasiennes, pays de chemins chaotiques et affreux, on a inventé une façon de véhicule, unique en son genre,

1. *Chwili* en géorgien signifie *fils*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui permet de franchir, sans se casser le cou, les pas les plus dangereux. Ce merveilleux équipage se nomme *arba;* ce n'est ni un chariot, ni une charrette, ni une carriole. Il a une forme toute spéciale. Ni trop haut, ni trop bas, il repose sur deux lourdes roues tournant avec leur essieu. Huit ou dix personnes y peuvent prendre place. Terminé en pointe par devant, il va s'élargissant vers l'arrière, où il est carré. Un double lattis en forme les bordages latéraux.

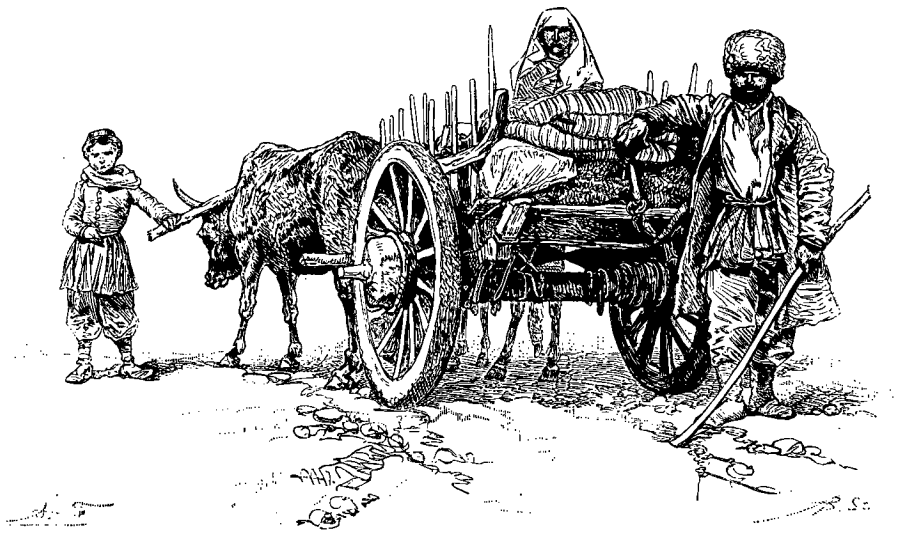
L'*arba,* attelée d'une, de deux ou de trois paires de bœufs ou de buffles, sert à la fois de haquet de transport pour les outres de vin, et d'équipage de promenade pour les familles; dans ce dernier cas, on le garnit de tapis et de coussins (*moutachi*). La locomotion y est des plus douces; l'allure pesante de son flegmatique attelage lui imprime un mouvement cadencé, une sorte de bercement à la faveur duquel on se laisse aller mollement au sommeil; c'est une vraie gondole caucasienne, sauf l'élégance. Par exemple, il ne faut pas être pressé d'arriver, et c'est ici le cas de dire ou jamais : *chi va piano va sano.* Mais les gens du pays, avec leur torpeur orientale, s'accommodent on ne peut mieux de cette façon d'aller majestueuse et lente, qui répond parfaitement à leur humeur.

Dans ces districts à demi primitifs, toutes les familles se connaissent. Chez la plupart, des liens de parenté existent et leurs relations sociales sont empreintes de beaucoup de bonhomie. Les visites étant l'unique distraction des femmes, les occasions de courses en *arba*, d'une bourgade à une autre, ne sont pas rares.

Je visitais ainsi l'écheveau des vallées kakhétiennes.

D'Énéséli je fus invitée à me rendre à Sabouï (nid de hibou) chez un des princes Djordjadzé, notabilité de l'endroit.

A la limite extrême de la province (vingt verstes de



L'*arba*. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Télaf) se trouve le village de Sabouï, sis au pied du mont Poghalistavi, où Schamyl avait élu domicile lorsque ses Lesghiens attaquèrent Tsinandali. Plusieurs fortins hérissent cette sommité fameuse du Caucase. Sabouï est une des localités les plus salubres du district. Un ruisseau, nommé Inzoba, arrose et fertilise la campagne, dont les ceps produisent un vin de table agréable et léger. La bourgade compte cent soixante maisons. Dans chaque enclos, qu'il appartienne à un paysan ou à un prince, s'élève une tour de défense : nous sommes ici aux confins du pays habité par les chrétiens. La ferveur religieuse s'y accroît de la haine et de la crainte qu'inspire l'*infidèle* des monts d'alentour; aussi les fêtes de l'Église y ont-elles un lustre tout particulier; c'est comme une protestation éclatante contre la foi des Didos, mélange d'islamisme et de croyance surnaturelle.

A Sabouï, le jour de Pâques surtout est célébré avec grande solennité. Toute la population reste sur pied et passe la nuit du samedi au dimanche à la belle étoile, au seuil des églises. Les familles transportent leur mobilier, allument de grands feux, autour desquels elles se rassemblent, en attendant le service divin, qui commence à minuit et finit à l'aube. Après, elles retournent chez elles, emportant le repas pascal, préalablement béni par le pope dans l'église.

Je ne voulais pas quitter la Kakhétie sans aller voir ses voisins les Didos; ceux-ci, dont j'ai déjà eu occasion de citer le nom, occupent le district montueux du même nom, entre la Kakhétie au sud et le district de Bogos au nord. Les Touchines l'avoisinent à l'ouest, et les Kapoutchi à l'est. Ces Didos constituent une des tribus du Lesghistan, pays situé entre le Kai-Sou, l'Alazan et la mer Caspienne, et habité par diverses peuplades, parlant des langues différentes, désignées déjà par Strabon et Pline sous le nom générique de *Lesghi*. C'est l'iman Schamyl qui les a groupées en un faisceau et leur a fait adopter l'islamisme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Lesghistan, appelé aussi par les Tatars Daghestan septentrional (de *dagh*, en tatar *montagne*), est d'un accès extrêmement difficile, à cause des fourrés de buissons épineux qui hérissent, je l'ai dit, ces versants. Au mois de mai, quand j'escaladai les reliefs des Didos, la neige en couvrait encore les sommets. Quel silence grandiose dans ces solitudes où le vestige de l'homme s'aperçoit à peine! Quels jeux de lumière indescriptible sur ces croupes majestueuses du Caucase, constellées de rocs gigantesques, à travers lesquelles la route ardue tord ses lacets!

La population du district, qui s'élève à trois mille deux cents âmes, est répartie en une soixantaine de villages, de dix à vingt maisons chacun, nichés dans les ravins de la montagne, et dont les noms dénotent, par leurs désinences tour à tour italiennes, anglaises, allemandes, ou tatares, la diversité des idiomes régionaux.

Le premier groupe de bourgades qu'on rencontre en venant de la Kakhétie, par l'ancienne route militaire, a comme limite la rivière Ilanghevi. On passe à gué ce cours d'eau et on arrive aux hameaux de Ghibia, Tchaliagho, Tzitsmagho, Ghoupero, Vitzidcha, Ilbagho, Zeghido, Khidins et Inouch[1]. Quoique soumis aujourd'hui aux lois russes, et gouvernés par un chef de district géorgien[2], les Didos continuent de reconnaître entre eux les décisions de l'*ancien* du village, car, dans leurs retraites inaccessibles durant huit mois de l'année, ils ne craignent guère la surveillance, et ont conservé leurs coutumes (*adatte*, mot arabe). Eux-mêmes, pour cheminer, l'hiver, par leurs âpres versants coupés de précipices à donner le vertige, sont obligés d'attacher au talon de leurs chaussures trois morceaux de fer passés dans une courroie. L'été, en revanche, ils ont de fréquents rapports



Village de Sabouï (voy. p. 235). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de commerce avec les gens de la vallée voisine; ils leur vendent le blé qu'ils cultivent et les moutons qu'ils élèvent sur les gras pâtis de leurs monts.

Physiquement, la race des Didos n'est pas belle; les femmes surtout passent pour les plus laides de tout le Daghestan. Au moral, c'est une population de purs sauvages. Les hommes restent paresseusement à fumer ou à se reposer, tandis que leurs compagnes (nous sommes ici en pays de polygamie) vaquent aux labeurs les plus durs, coupant le bois, allant chercher l'eau, fauchant la récolte, filant la laine ou tissant les vêtements de leurs seigneurs et maîtres. Bref, ce sont de vraies bêtes de somme, regardées par surcroît comme des êtres impurs, et, au temps des couches, reléguées quarante jours durant hors des villages et loin de leurs familles.

Pour costume, elles portent une longue chemise ou une blouse de cotonnade garnie par en bas d'une large frange rouge, avec un surtout en peau de mouton; sur la tête, un mouchoir retenu par des ornements d'or, d'argent ou de fer d'un joli travail, et, comme chaussures, des bottes montant jusqu'au genou, qu'elles fabriquent elles-mêmes. Ajoutons de grands anneaux aux oreilles et des bracelets en un métal plus ou moins précieux, suivant leurs moyens de fortune. Quant à l'accoutrement du sexe fort, il est à peu près celui des Tcherkesses, sauf que la coiffure est un haut bonnet de peau de mouton.

Les habitations des Didos ont une forme toute par-

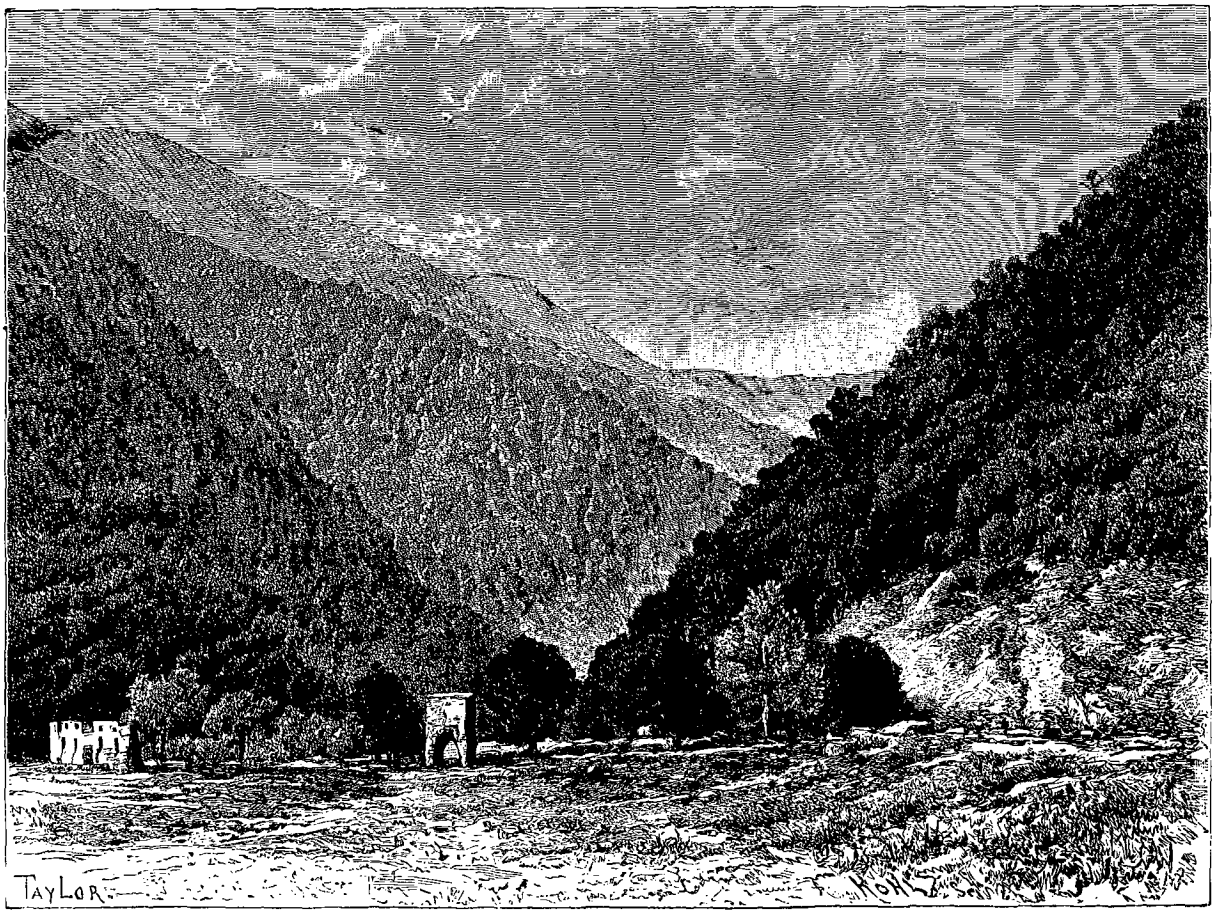
1. Ces noms sont écrits d'après les sons et la prononciation des indigènes.

2. A l'époque où je me trouvais en Kakhétie, le prince Djordjadzé d'Énéséli était le chef du district des Didos. Pour se faire obéir d'eux, disait-il, il était souvent obligé d'avoir recours à des punitions corporelles. Les Didos s'en vengèrent. Lors de la rébellion des musulmans pendant la dernière guerre au Caucase, ils attaquèrent le prince qui fut grièvement blessé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticulière; ce sont de hautes et étroites demeures, sortes de tours carrées à trois compartiments superposés : au rez-de-chaussée, l'écurie pour les chevaux et le gros bétail; au premier étage, le logis des moutons, et, au second, construit en bois mélangé de cailloux, et percé généralement d'ouvertures servant de fenêtres, celui de la famille. C'est d'ordinaire chez l'*ancien* (maire) du village que le voyageur prend gîte. Là il trouve régulièrement un tapis et un banc, deux objets qui sont le fond de l'ameublement de ces montagnards, hospitaliers comme tous les gens du Caucase, mais ne poussant pas toutefois la sollicitude pour leur hôte aussi loin qu'une autre tribu voisine, qu'on nomme les Keisaurouch (district d'Achwack).

Chez ces derniers, la sœur ou la fille du maître de la maison prend soin non seulement de l'étranger, mais aussi de son cheval, que, pour surcroît, elle lui présente à la bride, au moment du départ. Elle-même, après le souper, est laissée seule avec le voyageur, qui peut la considérer comme son bien. Dans ce cas, tout est pour le mieux, à moins que, le lendemain, elle ne juge à propos de dévoiler à son père ou à son frère ce qui s'est passé dans ce tête-à-tête. L'étranger



Montagnes des Didos. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

alors court risque de la vie. On assure que les indiscrétions de ce genre ne sont pas fréquentes.

Le sens de l'honneur conjugal est cependant très développé chez les Didos. L'adultère, fort rare d'ailleurs, n'est pas puni par le mari seul : il est l'objet d'une sorte de vindicte publique. C'est ainsi que, peu de temps avant mon arrivée dans le pays, toute la population d'un village avait lapidé une femme, reconnue coupable d'infidélité. Dans certaines autres tribus de la montagne, c'est aux *anciens* qu'est laissé le soin de fixer la pénalité. Ajoutons que, huit mois de l'année durant, les femmes jouissent d'une entière liberté, leurs maris étant aux pâtis avec les troupeaux. Très fanatique au point de vue religieux, cette population ignorante et farouche, qui ne possède même pas d'alphabet, continue de planer comme un nuage noir sur la Kakhétie, tant de fois ravagée par elle.

Lorsque la dernière guerre fut déclarée et qu'on voulut faire des levées de miliciens dans ces hauts districts, on fut obligé d'employer la force, les musulmans se disant prêts à se battre contre les Persans, qui sont *schiites*, mais non contre les Turcs, des *sunnites* comme eux. On réussit toutefois à recruter le bataillon régional, lequel fut passé en revue à Tiflis par le vice-roi, lieutenant du Caucase.

Je restai plusieurs semaines à Sabouï. Pendant mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour, un incident inouï se passa qui jeta l'épouvante parmi cette population tranquille, composée principalement de femmes et de paysans, car, comme je l'ai dit, les nobles résident peu chez eux à la campagne. Or, à cette époque, le spectre du nihilisme avait aussi effrayé les autorités du Caucase; et un beau jour on vit arriver à Sabouï un chef de la gendarmerie accompagné du procureur du tribunal de Tiflis. Ils venaient interroger, *à huis clos*, une jolie princesse, âgée de dix-huit ans, qui s'occupait à enseigner l'A B C aux petits enfants de Sabouï. L'innocente jeune fille, éplorée, fut terrifiée à l'idée seule d'affronter les regards de ces étrangers. Mais elle dut s'y soumettre, et, pendant plusieurs jours, subir leur interrogatoire. Pendant ce temps, toutes les femmes de Sabouï pleuraient, priaient et brûlaient des cierges. La visite des *inquisiteurs* se prolongea, car ils trouvèrent le vin de Kakhétie de leur goût et la vierge de Sabouï fort belle! Aussi ne se hâtèrent-ils pas de déclarer qu'elle n'était pas coupable de nihilisme, ce dont elle était faussement accusée. Cet évènement marquera sûrement dans les annales du village de Sabouï!

Avant de quitter cette agreste localité, je fus témoin encore d'un autre émoi, causé par la nouvelle de la guerre, qui éloigna du paisible bourg la plus grande partie des paysans, appelés sous les armes.

A mon retour à Signach, je dus forcément m'y arrêter. La lutte sanglante, déjà engagée, avait rendu la contrée peu sûre à parcourir, et les abords de la ville étaient infestés de brigands.

A cinquante-quatre verstes de Signach, qui est situé à la limite sud de la Kakhétie, se trouve, à l'est, la bourgade de Lagodecki, avant-poste militaire du pays contre les montagnards lesghiens. Elle est située sur la rive gauche de l'Alazan, par delà une superbe forêt, en majeure partie propriété de la couronne, que coupe la route stratégique établie de 1854 à 1856 par les troupes russes guerroyant de ce côté. Dieu sait quelle quantité de gibier sauvage, tant à poil qu'à plume, hante ces gigantesques fourrés de chênes et de noyers. A la faveur des derniers troubles survenus dans le pays, nombre de malfaiteurs avaient élu domicile dans l'épaisse futaie, et en dépit des postes de *tchapars* que l'autorité y avait installés, plus d'un passant était tombé sous leurs coups.

J'étais obligée de traverser cette forêt. Désirant visiter les provinces mahométanes du Caucase, mon itinéraire devait me conduire à Lagodecki. Bien que dissuadée de continuer mes excursions dans un moment si peu propice, je ne voulus pas m'arrêter à mi-chemin, et, après plusieurs semaines d'attente, je me remis seule encore en route, ne pouvant trouver de compagnon de voyage, les gens du pays étant trop craintifs pour quitter leur foyer.

Je partis donc de Signach à l'aube d'une belle matinée de mai, et j'atteignis Lagodecki avant la nuit. Rien de fâcheux ne m'était arrivé, et nulle attaque ennemie n'avait distrait mon admiration, renouvelée à chaque pas, pendant le parcours de ce splendide et riche pays.

Non loin de Lagodecki, sur la lisière même de cette forêt, en venant de Signach, la chaussée traverse le village de Michaëlof, colonie récente de soldats retraités appartenant au régiment de Tiflis. De riantes maisonnettes aux murs blanchis à la chaux, et disposées, avec leur entourage de jardins fleuris, des deux côtés d'une avenue touffue, lui donnent un cachet tout différent de celui des bourgs géorgiens. La rivière qui l'arrose, la Tchartlis-Tchévi (cendre du défilé), devient, après de grosses pluies, un torrent insidieux qui souvent, en une couple d'heures, comme il lui est arrivé (en 1876) l'année avant mon passage, dévaste les jardins d'alentour, pour rentrer ensuite brusquement dans son lit et y reprendre, comme si de rien n'était, son innocente et paisible allure. En sa qualité de cours d'eau issu de sommités neigeuses, la Tchartlis-Tchévi est de ceux que les montagnards du Caucase appellent « rivières blanches », par opposition aux courants dits « rivières noires » qui sortent des forêts, et dont l'onde est réputée moins savoureuse et moins bonne. J'étais attendue à Lagodecki et je m'y arrêtai quelques jours.

Cette bourgade ne date que d'une vingtaine d'années; elle a surgi de la forêt même, qu'éclaircit, pour y traquer les Lesghis, la hache des soldats du régiment de Tiflis. Bientôt à la forteresse primitive succéda une ville en miniature, comptant une population militaire de trois mille six cents à quatre mille hommes, au milieu de laquelle une cinquantaine de familles d'officiers se créèrent un petit centre social extrêmement vivant. Des églises russe, arménienne, catholique furent bâties, un club se forma, avec salles de danse, de spectacle et bibliothèque, et enfin un jardin d'été, pour les fêtes locales : sur quoi vinrent les fils d'Haïg qui, toujours à l'affût des sources de gain, dotèrent en outre la station d'un bazar.

Cette prospérité n'eut toutefois qu'une durée éphémère. En 1877, Lagodecki était presque désert, et ce coin ombreux de la belle futaie était redevenu silencieux. Le régiment qui l'animait de sa présence avait dû quitter ses gais cantonnements pour s'en aller à la frontière combattre les Turcs : du même coup, les maisons s'étaient fermées, le club avait été abandonné, églises et bazar avaient perdu leurs clients, et le peu d'habitants qui étaient restés vivaient dans la crainte quotidienne des Lesghiens. Seule la nature environnante n'a point changé : c'est toujours ce site romantique du Caucase, avec son arrière-plan de pics glacés, ses vallées fertiles et spacieuses et ses torrents jaseurs où se reflètent, avec les grands arbres à la forte ramure poussés sur leurs berges, un pan cérulé du ciel asiatique. Que dis-je? plus splendide encore apparaît, dans son état de négligence, ce merveilleux parc de Lagodecki, taillé dans l'étoffe sauvage du fourré, et qui, par son étendue aussi bien que par la richesse et la variété de sa végétation, ferait l'orgueil de maint grande capitale. Il y a là des plantes parasites, abso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



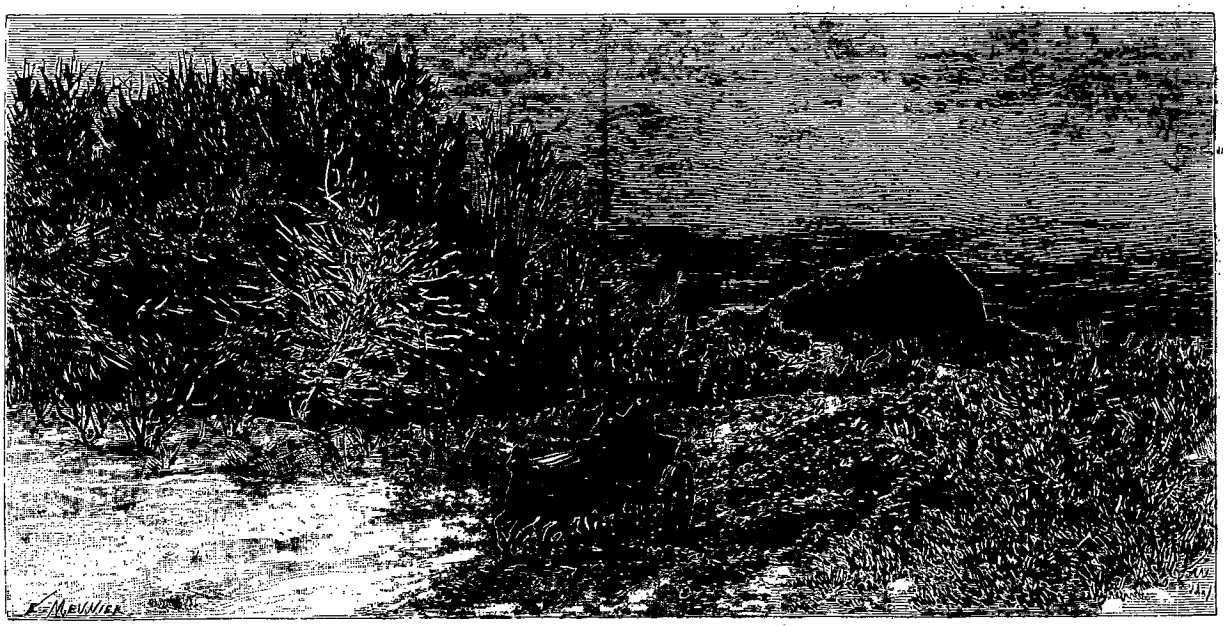
Groupe de tenapars kakhétiens. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lument inextirpables, qui sont des raretés en Europe. Tel est, par exemple, le *Rubus niger*, framboisier nain, dont les pousses s'entrelacent, qu'on le veuille ou non, à toutes les frondaisons d'alentour. On y trouve aussi plusieurs beaux exemplaires du *Gloditechia triacanthus*, arbre dont les feuilles se replient sur elles-mêmes au coucher du soleil, et qui est appelé dans le pays « épine de Jérusalem », parce qu'on prétend que la couronne du Christ fut faite avec les ardillons qui hérissent son tronc et ses branches. Bref, ce jardin de Lagodecki, qui resta, en 1877, ma dernière vision kakhétienne, n'a peut-être point son pareil dans tout le Caucase.

A la fin de mon excursion en 1881, un contre-temps imprévu faillit m'être funeste. Le service des *pérékladnaja* n'étant pas encore organisé sur la nouvelle chaussée de Télaf à Gombor, je dus traverser ces monts et cette forêt à cheval. Ce trajet, d'une vingtaine d'heures, est très-fatigant et surtout dangereux à cause des brigands tatars qui s'y cachent. N'ayant pas de temps à perdre, je partis le soir, accompagnée d'un tchapar à cheval portant mes bagages.

Le froid et le brouillard étaient intenses, et le sol, couvert de neige, était si glissant que mon cheval trébuchait à chaque pas. Pour surcroît, faute de selle, j'étais montée à califourchon. Mon tchapar, me voyant en danger de tomber, descendit de sa monture et guida la mienne en marchant à mes côtés; puis il m'enveloppa de sa *bourka* (manteau circulaire). Comme je ne voulais pas qu'il se dépouillât pour moi, il insista et me



Mon départ de la forêt de Gombor. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

dit : « Vous êtes une femme délicate; moi je suis un homme robuste et je dois vous protéger (*sic*). » Je voulais le remercier, mais il me fit signe de me taire et me dit à mi-voix : « Ces fourrés cachent des Tatars, hier j'y ai ramassé un Arménien assassiné. » Pour amortir le bruit des pas des chevaux, il avait enveloppé leurs sabots de foin. Nous cheminâmes silencieux. Dans le lointain j'entendais le hurlement des fauves.... Enfin, à mi-chemin de cette voie douloureuse, nous atteignîmes le poste des tchapars, qui était sous la garde d'un seul homme. Celui-ci aida son camarade à me transporter dans la hutte devant le feu, car j'étais transie de froid. Mes gardiens me frictionnèrent les mains et les pieds, puis me servirent pour souper de l'excellent *shislik* et du vin délicieux. J'étais stupéfaite autant de leur exquise délicatesse que de leurs bons soins.

A l'aube, nous nous remîmes en marche. Vers midi nous arrivâmes à Gombor, limite de la Kakhétie.

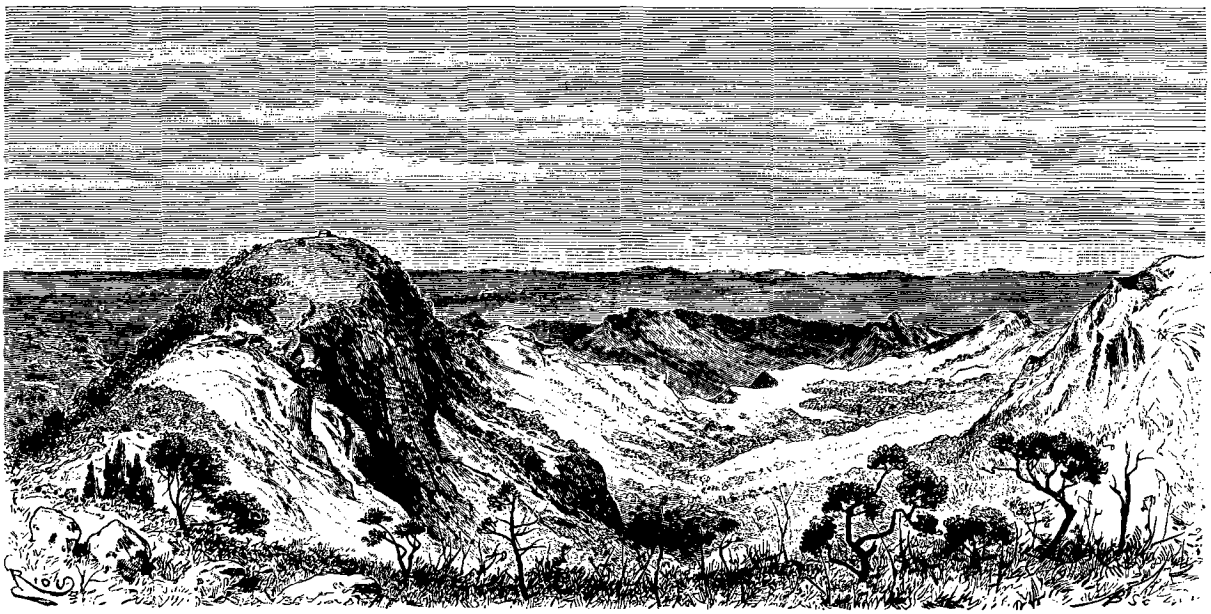
A la lisière du bois s'élève une antique forteresse datant de *Gorg-Aslam*, roi de Géorgie. Là, au pied d'un arbre séculaire couvert de neige, je groupai mes tchapars pour les photographier, en souvenir de leur bonté pour moi. Tout fiers de poser, ils n'avaient qu'un regret : celui de ne pas être en habits de fête!

Finalement, quinze jours après mon passage dans la forêt de Gombor, j'étais de retour à Vienne. Un célèbre géologue, qui a passé la moitié de sa vie au Caucase, me souhaita la bienvenue en ces termes : « Je vous félicite, vous avez réalisé l'*irréalisable!* »

Carla SERENA.

ERRATUM. — Il y a eu erreur dans les chiffres des pages de la livraison précédente. Au lieu de 193 et suivants, ces chiffres doivent être 209 à 224 inclusivement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la montagne de Schuloor où fut observée l'éclipse (plateau des Nilgherries). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Janssen.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE AUX NILGHERRIES.

LES TODAS,

PAR MADAME JANSSEN.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Vers la fin de l'année 1871, le monde savant se préoccupait d'un évènement astronomique de haute importance. Une grande éclipse totale de soleil devait avoir lieu en Asie. L'Angleterre surtout faisait de grands préparatifs.

M. Thiers, jaloux de toutes nos gloires nationales, voulut que, cette fois encore, la France fût représentée dans ce tournoi scientifique, et pourvut à tous les frais d'une expédition aux Indes, qu'il confia à M. Janssen.

Habituée depuis longtemps déjà à seconder mon mari dans ses travaux, il fut décidé que je l'accompagnerais en qualité de secrétaire.

C'est ainsi que je fus amenée à visiter ces poétiques et mystérieuses contrées de l'Inde, qui m'ont laissé des souvenirs ineffaçables et pleins de charme.

Après une traversée de trois semaines, le *Donaï*, paquebot des Messageries maritimes, nous débarquait à Pointe de Galle, au sud de Ceylan.

Rien ne saurait rendre l'impression produite par cette luxuriante nature tropicale sur un Européen qui la voit pour la première fois. Après les sables arides de l'Égypte, les côtes brûlées de la mer Rouge et les rochers volcaniques d'Aden, le voyageur qui arrive à Ceylan se trouve tout à coup transporté comme dans un monde féerique, où la grandeur des sites et l'exubérance de la végétation causent des impressions dont on ne peut donner aucune idée. Mais je ne puis m'arrêter ici à décrire cette merveilleuse nature; mon but est seulement de donner quelques détails sur un groupe d'hommes étranges que nous avons rencontrés dans les montagnes du centre de l'Inde.

On sait que le continent indien forme un grand triangle dont la base est au nord et repose sur la chaîne des Himalayas; la pointe au sud se termine par le cap Comorin.

Le côté occidental de ce vaste triangle est bordé du nord au sud par les Ghattes, chaîne de montagnes dont les pentes sont rapides vers la mer d'Arabie à l'occident, mais qui du côté de l'orient s'abaissent en pentes douces et prolongées vers le golfe de Bengale. Cette grande chaîne subit vers le sud, à la hauteur de Calicut, une inflexion singulière; elle tourne brusquement à l'est, pénètre dans le continent, et vient se relier à un massif montagneux très remarquable, qui s'appelle, dans la langue indigène, les Nilgherries ou *Montagnes Bleues*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce massif, de nature granitique, à une hauteur moyenne de deux mille mètres environ, réalise, au centre brûlant de l'Inde, un ciel, une flore, un climat de l'Europe tempérée. Il occupe le centre de la péninsule au sud du Maïssour et à l'est du Carnatic.

C'est dans ces montagnes, où les observations astronomiques de M. Janssen nous avaient conduits, que nous avons rencontré le groupe ethnographique qu'on nomme *les Todas*.

LES TODAS.

L'immense plateau des Nilgherries est habité par une population peu nombreuse, divisée en cinq tribus nommées : *les Todas*, *les Badagas*, *les Kotas*, *les Kurumbas* et *les Irulas*.

Différant par l'existence, les habitudes, les croyances, ces tribus n'ont jamais contracté alliance entre elles. Elles sont en outre très distinctes des populations de la plaine dont elles sont restées tout à fait isolées. Aussi ont-elles conservé des mœurs qui n'ont rien de commun avec celles des peuplades environnantes, et ce ne fut que vers 1860 que les Anglais, pénétrant dans cette contrée sauvage, firent connaître leur existence. A cette époque, M. Sullivan, collecteur du district de Coïmbatoor, souffrant extrêmement des chaleurs humides de la plaine, gravissait au hasard les montagnes environnantes. Rencontré par une troupe de Badagas, ceux-ci l'engagèrent à les visiter; s'étant rendu à cette invitation, il éprouva un tel bienfait de l'air plus sec et plus léger, la nature de cette contrée inconnue lui sembla si pleine de beautés, qu'il résolut de se faire construire dans ce lieu sauvage une habitation pour la saison chaude de l'année. Bientôt les fonctionnaires des districts environnants suivirent son exemple, et ainsi furent créées ces délicieuses résidences d'Ootacamund et de Koonor, véritables oasis au milieu des plaines brûlantes de l'Inde; c'est alors que ces tribus, qui depuis plusieurs siècles peut-être n'avaient pas vu d'étrangers parmi elles, se trouvèrent en contact avec les Occidentaux et furent bientôt soumises à l'autorité anglaise, à laquelle elles échappent autant qu'elles peuvent par la dissimulation de leur caractère.

Dans l'ordre moral, ces cinq tribus ne paraissent pas occuper le même rang; l'une d'elles domine les autres et leur est en réalité supérieure : c'est celle des Todas, peuplade de pasteurs, qui compte à peine aujourd'hui huit cents âmes, et qui a conservé son langage, ses coutumes, son existence propres. Elle occupe le sommet du plateau, tandis que les autres sont disséminées sur les versants. Son origine est inconnue; on ne possède ni légendes ni traditions qui puissent éclairer son histoire.

A l'exception de Koonor et d'Ootacamund, le plateau des Nilgherries était donc resté la propriété de ses habitants, et ce fut une grande révolution parmi ces populations lorsque l'administration anglaise vint les soumettre à son joug [1]. Sauf quelques rares plantations de thé [2] tout à fait isolées, on ne rencontre dans cette région aucune habitation européenne, et les fonctionnaires chargés de percevoir les impôts sont les seuls étrangers qui pénètrent dans ces montagnes: aussi notre présence fut-elle un événement dont on parle peut-être encore, et notre apparition inspira-t-elle une grande méfiance à nos voisins; ils cessèrent leurs courses quotidiennes et nous observèrent attentivement. Mais, rassurés par les coolis de la plantation qui causaient avec eux, cette inquiétude se calma; ils reparurent peu à peu, et, une fois persuadés de nos intentions pacifiques, ils se montrèrent familièrement. De notre côté, préoccupés par les préparatifs de l'éclipse, nous avions d'abord peu remarqué leurs manœuvres; ce ne fut qu'après l'observation du phénomène que nos relations s'établirent. Nos instruments attiraient fortement leur attention; ils les examinaient, ne s'expliquaient pas comment nous étions venus du *grand district* [3] pour voir l'éclipse, et manifestaient une vive curiosité à l'égard de ce que nous avions observé pendant la disparition du soleil. Ils désiraient nous questionner à ce sujet. Mais notre ignorance de leur idiome était un obstacle qui heureusement fut bientôt surmonté. Les coolis de la plantation entendant le langage des Todas servirent d'intermédiaires entre ceux-ci et nos domestiques indiens.

Les Todas, comme tant d'autres tribus barbares, croient que la disparition du soleil pendant les éclipses totales est l'œuvre du grand dragon qui vient dévorer l'astre du jour. On nous demanda si avec nos instruments nous avions vu ce combat, et sur notre réponse affirmative qu'ils avaient prise au sérieux, nos voisins s'entretinrent avec une grande animation, et on nous rapporta qu'un prêtre, qui se trouvait parmi eux, prenait occasion de notre autorité pour appuyer ses doctrines.

Ce petit incident rendit plus familiers nos rapports avec nos voisins. Nous en profitâmes. M. Janssen dessinait, prenait des mesures crâniennes; je m'occupais de recueillir des documents. Quelques jours plus tard, sur le désir que nous manifestâmes, ils nous permirent de visiter une de leurs demeures.

L'habitation des Todas est toujours située dans un lieu bien choisi, sur la partie élevée de la montagne, et cachée autant que possible aux regards du voyageur par les accidents naturels. On nous fit visiter la maison que représente le dessin ci-joint.

La mund (*mund* signifie *maison*) des Todas est, comme on le voit, de forme ogivale; elle a environ

1. A notre passage à Ootacamund, le collecteur du district qui nous reçut nous avait intéressés aux Todas; il me procura le petit livre du R. P. Metz, missionnaire allemand qui avait vécu plusieurs années parmi ces tribus, et auquel j'emprunterai quelques détails sur leurs mœurs.

2. Nous prîmes demeure sur une de ces plantations de thé, et là, durant deux mois, nous vécûmes assez mal, n'ayant d'autre nourriture que du mouton et des pommes de terre cuites à l'eau.

3. Ils désignent ainsi tout pays très éloigné de chez eux, et, par suite, les contrées européennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culte ; les cheveux sont abondants, la tête toujours nue ; beaucoup portent à la cheville un anneau d'argent.

Si l'on en juge par la manière de vivre simple et frugale de cette tribu, par l'absence des satisfactions et de bien-être qu'on remarque chez eux, on peut dire que les Todas sont très pauvres. Cependant, dans les occasions où la tradition de leur religion l'exige, telles qu'au moment des funérailles, on les a vus exhiber de véritables trésors qu'ils enfouissent à dessein, sans doute pour les soustraire à leurs vainqueurs.

Chez ce peuple montagnard, la richesse consiste dans l'importance du troupeau. Il n'est pas rare qu'une famille possède soixante-dix ou quatre-vingts buffles, qui, conduits par leurs maîtres, paissent tout le jour en liberté. Aussi l'existence de ces hommes se passe-t-elle tout entière exclusivement à errer dans la montagne. Assis ou appuyé sur son bâton, le Toda, calme et silencieux, majestueusement enveloppé de sa toga, rappelle les figures antiques ; chaque jour s'écoule pour lui dans cette solitude et cette inaction, en compagnie de son troupeau, qu'il suit plutôt qu'il ne le conduit. On ne peut se faire une idée de la part que prennent ces animaux dans son existence ; c'est sur eux que semblent se concentrer tous ses désirs, toute son affection ; ils sont même l'objet de son culte. Un mot donc sur ces troupeaux vénérés.



Type toda. — Fac-similé d'un dessin de M. Janssen.

Les buffles de cette contrée diffèrent de ceux de la plaine et semblent être une espèce particulière indigène des Nilgherries. Leur corps est énorme, leurs jambes courtes, mais très vigoureuses. La tête, très forte, est surmontée de deux cornes de grande dimension, fortement recourbées en dedans. Ils sont fiers, sauvages et fort dangereux pour les étrangers. Si un objet les effraye, ils baissent la tête, s'avancent en troupe et entraînent tout ce qu'ils rencontrent. Mais ces animaux, si redoutables pour les étrangers, sont d'une douceur et d'une obéissance extrêmes pour leurs maîtres. Le soir, le troupeau est ramené à l'enclos ; tous les habitants du village s'assemblent, saluent les animaux avec respect en élevant la main au front et prononçant ces mots : *Que tout aille bien*, et l'on ne se retire que lorsque les buffles sont enfermés pour la nuit.

On conçoit qu'une population si inactive et si rêveuse n'ait que des besoins très restreints. Aussi la nourriture est-elle simple et peu variée. Au lait et aux fruits sauvages dont leurs ancêtres se nourrissaient, les Todas ont seulement ajouté une sorte de gâteau fait de lait caillé et de farine provenant de la récolte des Badagas, et le sel ne vient relever la fadeur de leurs aliments que tous les trois ou quatre jours.

Ces mœurs douces et simples n'excluent pas cependant quelques coutumes barbares qui révoltent la nature.

C'est ainsi que, malgré la surveillance de l'administration anglaise, l'infanticide est en usage parmi les Todas. Chaque famille ne conserve qu'une fille ; celles qui viennent ensuite sont étouffées dès leur naissance.

A l'égard du mariage, la seule condition imposée aux Todas est celle d'être de *même classe* [1]. Cette loi strictement observée, le goût seul décide des unions : le choix des époux se fait librement, et les usages auxquels ils se conforment sont facultatifs. Lorsque les accords sont faits, la jeune fille demande à sa mère de la conduire dans la famille qu'elle a choisie ; on satisfait à sa demande, puis le mari donne à son beau-père une somme de vingt à trente roupies [2], et le mariage est conclu. L'usage veut encore que la jeune femme devienne de droit l'épouse de tous les frères de son mari. Son premier enfant est reconnu comme fils de l'aîné, le cadet comme celui du second, et ainsi de suite. Ces liens sont loin cependant d'être indissolubles ; si la jeune femme ne se plaît pas dans la famille de son mari, elle peut la quitter et s'en choisir une autre. Il arrive quelquefois qu'une femme quitte successivement plusieurs familles avant de se fixer définitivement. La même facilité est donnée au mari. Aucune cérémonie n'est en usage pour consacrer ces unions qui se rompent si facilement.

Cependant le mari se considère comme le protecteur et le défenseur de sa femme ; il en prend soin, l'accompagne si elle témoigne le désir de sortir. Lorsqu'elle est sur le point d'avoir un enfant, il la conduit dans une petite cabane construite par lui-même dans la forêt et lui apporte chaque jour sa nourriture ; là elle vit absolument retirée, n'ayant de rapports qu'avec quelques-unes de ses amies qui doivent l'assister au moment de la naissance de l'enfant.

Les femmes sont un peu timides devant les étrangers. Leur vêtement ne diffère absolument en rien de celui des hommes. Elles ont aussi les traits réguliers,

1. La tribu des Todas est divisée en cinq classes, qui ne doivent pas s'allier entre elles.
2. La roupie vaut environ deux francs cinquante centimes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types de Todas. — Dessin de P. Fritel, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et leurs beaux cheveux noirs et brillants partagés au milieu du front forment souvent de belles boucles. Je ne leur ai jamais vu d'autres bijoux que quelques bracelets d'argent ou de cuivre; mais presque toutes portent au cou une sorte d'amulette à laquelle elles attachent une vertu spéciale. Elles se tatouent les membres et la poitrine. Douces, soumises à leurs maris, elles ne quittent jamais la maison, ne sont astreintes à aucun travail et sont au contraire fort oisives, n'ayant d'autre devoir et d'autre souci que de préparer la nourriture de la famille. Elles aiment passionnément à chanter en chœur et se font entendre volontiers des étrangers; mais ce qui est honneur n'est pas toujours plaisir; ces voix gutturales sans accentuation, sans modulation aucune, sont d'une tristesse et d'une monotonie tout à fait désagréables.

Disons maintenant un mot de la religion des Todas. Ce sujet est aussi obscur que celui de leur histoire. On ne possède aucun document, et l'ignorance extrême de cette peuplade sur ses origines ne peut aider en rien dans les recherches.

Ici, nous sommes bien loin des religions de l'Inde dont les poèmes du Ramayana, du Mahabarata, des Védas, etc., nous dévoilent l'origine pleine de grandeur et de poésie.

A leur arrivée dans les Nilgherries, les Anglais croyaient retrouver, aux moindres vestiges, des restes de temples anciens; mais les monuments religieux sont ici fort peu nombreux. Il est probable que la plupart des ruines, renfermant encore des statuettes de terre qui représentent généralement le bœuf, étaient de petits mausolées où la famille déposait les cendres de leurs morts. Il n'existe aujourd'hui que trois temples ou *münds* sacrées.

Autant qu'on en peut juger, on ne voit dans la religion des Todas que des superstitions, des pratiques singulières. Mais peut-être le sens supérieur de ces pratiques religieuses nous échappe-t-il; peut-être avons-nous devant les yeux les restes dégénérés d'un culte plus élevé. Car il ne faut pas oublier combien il est difficile de pénétrer les idées et les sentiments de cette race étrange.

Un des principaux objets du culte est la *cloche sacrée* attachée au cou du plus beau buffle et qui représente le dieu principal nommé *Hiriadeva*. Ce buffle n'est jamais trait. C'est devant la cloche sacrée que le prêtre offre ses libations de lait, ses prières. On prie encore un dieu spécial lorsqu'on chasse le tigre.

Chaque temple possède un buffle saint avec la cloche sacrée, et sert en même temps d'habitation au prêtre nommé *palaul*. Mais les Todas n'entrent jamais au temple pour prier. Chaque famille, ainsi que nous l'avons vu, entretient près de sa demeure un prêtre d'un ordre inférieur au *palaul*, nommé *varshali*, et qui est chargé de prier, d'accomplir pour tous les devoirs religieux, qui consistent principalement dans les soins du troupeau. Il peut se démettre de ses fonctions. On lui fait présent d'un buffle, qui devient sa propriété; cependant, durant sa prêtrise, le lait lui est interdit; il doit se nourrir de grains qu'il va chercher chez les Badagas. Les femmes ne pénètrent jamais dans sa demeure. Il n'est que le prêtre de la famille, tandis que les *palauls* sont ceux de toute la tribu, et, à l'exemple des fakirs de l'Inde, jouissent d'un grand pouvoir et de certains privilèges.

Avant d'entrer en fonctions, les *palauls* sont soumis à des épreuves assez dures, et les obligations attachées à leur ministère sont fort sévères. Aussi quelques-uns y renoncent-ils malgré les vœux qu'ils ont faits, mais alors ils encourent le mécontentement de toute la tribu, qui ne les remplace qu'avec peine, et l'on a vu quelquefois les Todas recourir aux menaces et à la persécution pour faire condescendre à leur désir celui qu'ils avaient choisi. Le *palaul* doit vivre dans un isolement complet, séparé même de son assistant le *kalivaul*, et ne jamais quitter la sainte *mund;* il doit passer son temps en méditations et en prières, et se nourrir exclusivement de lait. Un troupeau saint lui est consacré pour sa nourriture et les libations. Aussi, comme compensation, l'autorité et le pouvoir de ce prêtre sont immenses et s'étendent non seulement sur les Todas, mais encore sur toutes les tribus des Nilgherries. Chacun lui témoigne le respect le plus profond. Tout homme qui veut l'aborder se prosterne en sa présence et ne peut s'entretenir avec lui qu'après permission et à une certaine distance. Jamais une demande du *palaul* n'est repoussée.

Ces populations paraissent croire à la sorcellerie, et, à cet égard, elles attribuent à leur prêtre un pouvoir imaginaire; ainsi elles croient aux sorts que celui-ci peut jeter sur elles, et la crainte qu'elles en ont est une des causes de leur soumission et de leur foi. Si quelque maladie règne parmi la tribu ou sur le troupeau, si la récolte des Badagas a été mauvaise, ces malheurs sont attribués soit à un ennemi, soit à la tribu avec laquelle on a quelque démêlé, et le prêtre est chargé de la vengeance. Lorsque quelque différend s'élève dans la tribu au sujet des femmes ou des troupeaux, le prêtre est pris pour juge. Afin de se donner plus d'autorité sur les parties, il affecte d'être possédé du grand dieu *Hiriadeva*. Il se frappe, pousse des cris, gesticule d'une manière effrayante; et quand les assistants sont suffisamment terrifiés, il prononce son arrêt. Ce jugement est presque toujours en faveur du plus riche. Cependant il faut reconnaître que, à côté de ces superstitions, les Todas ont une sorte de sentiment de l'immortalité de l'âme. Ils croient à une vie future et la nomment : *la vie dans l'autre district*. Mais ils n'entrevoient pas cette seconde vie plus parfaite ni plus spiritualisée que celle-ci; l'une ne paraît être que la continuation de l'autre. A la mort de l'un d'eux, ils ont coutume de sacrifier en entier le troupeau qui lui appartenait, afin de lui continuer la société et le secours de ces animaux sans lesquels tout devient néant pour un Toda.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les fêtes et les cérémonies sont donc réservées ici pour les funérailles.

Il y a deux sortes de funérailles : la funéraille *verte*, qui a lieu aussitôt après la mort, et la funéraille *sèche*, un an plus tard.

Après la mort, le corps, placé dans une sorte de tronc d'arbre, est exposé en dehors de la hutte et recouvert de feuillage. Puis il est porté sur les épaules par ses amis au lieu choisi pour la crémation. Tous les parents et amis qui ont suivi le cortège, chargés de fagots et de riz, font un bûcher et y mettent le feu. Les ossements et les cendres sont recueillis dans le vêtement du défunt et conservés pour la funéraille *sèche*.



Femme toda. — Dessin de P. Fritel, d'après un croquis de M. Janssen.

Après la mort d'un parent, il est d'usage que les hommes de la famille se rasent la tête et que les femmes coupent à moitié leurs cheveux; on reçoit en cette circonstance la visite des amis; tous font entendre des chants plaintifs, et, quelques jours plus tard, toute la famille abandonne la hutte pour une autre que les hommes ont construite.

Nous avons dit que la coutume ancienne prescrit pour la funéraille *sèche* le sacrifice du *troupeau entier* du défunt. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'à l'arrivée des Anglais, mais aujourd'hui le gouvernement tolère seulement le sacrifice d'*un* buffle par individu, et de *deux* pour la mort d'un chef. Alors, afin de se rapprocher autant que possible de leur ancienne coutume, les Todas attendent la mort de plusieurs d'entre eux pour accomplir la cérémonie, et sacrifient quelquefois cinq ou six buffles le même jour. Les plus grandes précautions sont prises pour l'accomplissement secret de cet acte.

Cette seconde funéraille dure trois jours; les Kotas sont conviés et doivent faire la musique. Une cabane provisoire construite préalablement est ornée des coins anciens d'or et d'argent qui appartenaient au défunt; le festin a lieu en plein air, et, à la fin du repas, les buffles qui doivent être sacrifiés le lendemain sont amenés de force dans un enclos préparé.

Le second jour est celui du sacrifice. La scène s'ouvre par des danses et des chants en l'honneur du défunt. Bientôt les hommes les plus forts entrent dans l'arène qui enferme les victimes; ils commencent à exciter les animaux, les piquent de leur baguette, les frappent cruellement; ceux-ci deviennent furieux. Alors, avec un courage et une audace admirables, les Todas désignés sautent sur le cou des buffles, s'y cramponnent et maintiennent l'animal, tandis que celui-ci est amené en présence des ossements du défunt. Un ami de ce dernier, armé d'une hache, s'avance et donne au buffle le coup fatal. Le sang jaillit et arrose la toga et les ossements. Réunion mystique du maître et de l'animal qu'il a aimé sur cette terre. Aussitôt l'assemblée entonne un chant funèbre en l'honneur des morts et des nobles animaux qui viennent de leur être sacrifiés. Bientôt les assistants se jettent sur les cadavres des buffles, poussent des cris de désespoir, les caressent, leur embrassent la tête avec mille marques de tendresse, pour témoigner tout le prix qu'ils attachent à leur possession, et comme si ces animaux devaient transmettre aux êtres chéris qui ne sont plus, leurs regrets et leur amour.

Après ce sacrifice, les restes des animaux sont abandonnés aux Kotas et aux Kurumbas, tribus inférieures et qui font usage de la chair, dont ils sont très avides.

Nous eûmes une fois l'occasion de les voir au retour d'un de ces sacrifices. C'était vers le soir; nous étions à la porte de notre demeure, contemplant le coucher du soleil, qui était d'une beauté plus triste que d'habitude. Un bruit lointain de chants monotones se fait entendre et se rapproche peu à peu. Bientôt nous distinguons une colonne humaine, et nous reconnaissons le chant des Kotas. Ces hommes sauvages étaient chargés de quartiers de buffle plutôt déchirés que découpés et tout dégouttants encore du sang du sacrifice.

Le chemin qui passait devant nous était découvert et allait se perdre dans les ravins qui conduisaient à la plaine, se profilant sur le ciel teint alors des rouges et sombres lueurs du couchant. A mesure que la colonne passait devant nous, la silhouette de ces hom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes, chargés de leur sinistre fardeau, se détachait en noir sur le rouge du ciel et prenait des proportions fantastiques. Chaque apparition qui se perdait dans le ravin était remplacée par une autre. Cela dura une dizaine de minutes, pendant lesquelles la sensation fut étrange. Il semblait que des êtres infernaux défilassent devant nous, emportant des proies déchirées dans les entrailles de la terre. Quand le défilé fut terminé, le soleil était couché. Le froid humide qui tomba sur nous et le silence qui s'étendit sur cette scène nous donnèrent un de ces sentiments de terreur qu'on éprouve en lisant les vieilles ballades allemandes. Nous fûmes obligés de rentrer, de faire une illumination et de nous placer devant un feu clair et pétillant pour rompre le charme; nous nous entretînmes alors de l'étrange scène à laquelle nous venions d'assister.

. . . . . .

Telles sont les pratiques religieuses de cette tribu des Todas, qui ne s'élève pas aujourd'hui à huit cents âmes, et dont l'origine, perdue dans les temps les plus reculés, est restée jusqu'ici pleine d'obscurité. Certains auteurs les considèrent comme établis sur ces montagnes depuis huit siècles environ, et originaires d'une contrée située au nord-est des Nilgherries, nommée Hassanor. Suivant d'autres, ils seraient venus se réfugier sur les Nilgherries pour fuir la domination de Ravana, le demi-dieu. Enfin, d'après certains historiens des anciennes races, les Todas seraient



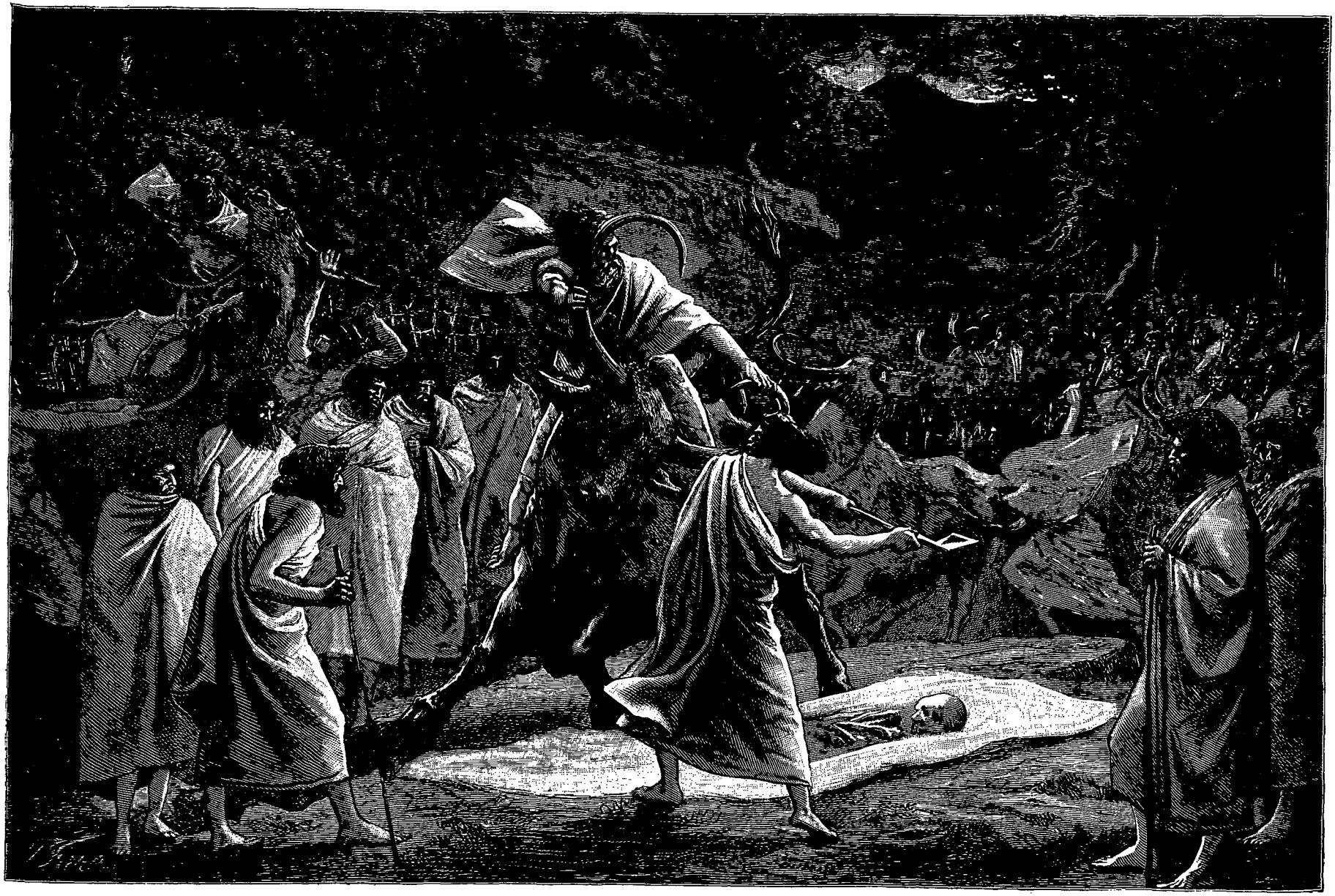
Les Kotas. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

les restes d'une tribu habitant au sud des Nilgherries vers le Pouary, tribu qui ignorait complètement l'agriculture et possédait de nombreux troupeaux avec lesquels elle errait dans les jungles et les forêts, se nourrissant exclusivement de lait. Plus tard, selon la même hypothèse, cette tribu, poussée par une race plus puissante et peut-être supérieure, venant du sud, serait remontée vers les Nilgherries; les forêts lui auraient servi de refuge; le climat des montagnes, incomparablement plus vivifiant que celui de la plaine, l'aurait fortifiée, aurait ennobli ses traits en lui laissant ses mœurs et ses croyances primitives.

La science pénètrera sans doute un jour ce mystère; mais, quelle que soit la solution qu'on donnera à ce problème ethnographique, nous ne pouvons nous empêcher de regretter la disparition prochaine et inévitable de ce groupe d'hommes auquel nous nous sommes vivement intéressés pendant notre séjour dans ces montagnes. Nous aimions à les voir errer majestueusement au milieu de cette grande et sauvage nature qui les encadrait si bien. Comme les forêts séculaires qui leur servent d'asile, ils nous représentaient le passé, et nous faisions des vœux pour qu'on laisse s'éteindre sans les troubler ces derniers représentants d'une des races primitives de l'Inde.

Mme J. Janssen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonie funèbre chez les Todas. — Composition de P. Fritel, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE VISITE AUX ILES LOU-TCHOU,

PAR M. J. REVERTEGAT.

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'extrémité méridionale de l'archipel japonais est reliée, comme on sait, à Formose par une chaîne ininterrompue d'îles et de rochers : une théorie fort accréditée en a fait la voie suivie, grâce au grand courant du Japon, par les envahisseurs d'origine malaise qui auraient fondé l'empire du soleil levant.

Au mois de mai de l'année 1877, le croiseur français le *la Clocheterie* descendait ce long chapelet de terres et de roches dangereuses et venait mouiller en dedans de la ligne de coraux qui s'étendent devant Nafa-Kiang, le port principal de la plus grande des îles de la chaîne appelée la Grande Lou-Tchou ou Okinawa-Sima.

Cet archipel, composé d'une cinquantaine d'îles, grandes et petites, constitue trois groupes distincts séparés par des espaces plus clairsemés : le groupe du nord, auquel l'amiral Cécille (en 1846) a laissé son nom, paraît avoir toujours fait partie intégrante de l'empire japonais; les deux autres, l'archipel des Lou-Tchou et les Meiaco-Sima, formaient avant le dix-septième siècle une principauté indépendante dont le prince de Satsuma fit la conquête en 1611.

La principauté des Lou-Tchou est restée la vassale de la maison de Satsuma jusqu'à la chute récente (1871) de la féodalité japonaise : le mikado hérita alors cette suzeraineté, mais en laissant aux Lou-Tchouans leur roi, leur organisation intérieure et leurs coutumes; seulement il a pris virtuellement en main les affaires du gouvernement par l'intermédiaire de quelques-uns de ses fonctionnaires qui résident dans le pays; il a de plus strictement interdit l'accès de toutes ces îles aux sujets chinois.

La principauté des Lou-Tchou renferme cent soixante mille habitants, répartis dans vingt-six îles, dont la plus considérable est de beaucoup la Grande Lou-Tchou ou Okinawa-Sima. Située sous le vingt-sixième degré de latitude, cette île, comme l'indique son nom japonais (Okinawa), a la forme d'un long fuseau de cinquante milles de long sur une largeur moyenne de six à sept milles : c'est une arête de petites collines entrecoupées de vallées et dont la hauteur ne dépasse pas quatre cents mètres; la présence sur ces hauteurs de nombreux blocs de corail ne laisse aucun doute sur la formation volcanique de l'île autour de laquelle le travail madréporique se poursuit toujours. Grâce à sa position géographique et à la constance des brises de mer, Okinawa ne connaît pas les températures extrêmes et la douceur de son climat n'a rien à envier à celle des pays vantés par les poètes. La végétation tropicale et celle des pays tempérés y entremêlent leurs charmes : à côté de l'aréquier, du cocotier et du bananier croissent le pin, l'oranger, le bambou, le banian; le cyca y vient spontanément et le cactus y rappelle l'Afrique par son abondance. Tout le pays est admirablement cultivé et peut soutenir la comparaison avec n'importe quel district de la Chine et du Japon, où, on le sait, l'agriculture est en grand honneur. La patate douce et le taro forment le fond de la nourriture des habitants, qui consomment entièrement la quantité considérable qu'on en récolte chaque année. L'île renferme aussi quelques rizières, mais en petit nombre, et quelques plantations de thé et de tabac; elle produit enfin également de l'indigo, des légumes et un peu de froment. La canne à sucre est la seule production que le pays donne en excès et son industrie a attiré dans la principauté quelques marchands japonais. Elle forme le fret d'aller des jonques qui vont à Kagosima chercher du riz, du bois, du tabac et du thé, et en partie aussi celui des steamers de la compagnie japonaise « Mitsu Bishi », qui paraissent de temps en temps dans la principauté.

Le port principal de la principauté, Nafa-Kiang, est situé à l'extrémité sud-ouest de la Grande Lou-Tchou. La ceinture de corail présente en face deux chenaux, chacun, comme on l'observe généralement, vis-à-vis d'une petite rivière : le récif forme le seul abri du mouillage du côté du large; il projette dans l'intérieur du port quelques longues pointes et plusieurs roches détachées qui en rendent le parcours difficile et ne peuvent lui permettre de contenir qu'un nombre fort restreint de bâtiments. Le panorama qui se déroule, quand on approche du port, est des plus pittoresques : les falaises verticales, rongées à leur base par la mer, encadrent comme des châteaux forts l'ouverture de vallées pleines de fraîcheur et de verdure; dans un coin, Nafa, entouré de murailles, rappelle avec ses toitures en tuiles rouges une petite ville de nos côtes provençales; quelques jonques, construites à la chinoise, étalent leurs enluminures éclatantes et leurs voiles couleur ocre, au fond d'une double jetée; la mer brise sur les bancs que couvre une infinité de pêcheurs de coquilles s'agitant sous leurs grands chapeaux coniques; et, du côté du nord, s'étend à perte de vue une série de petites hauteurs recouvertes d'une riche végétation, et dont l'une, terrassée à son sommet, laisse apercevoir, au milieu du feuillage, les maisons de la capitale de la principauté, Shiuri, et les murailles du château royal. De grosses taches blanches se détachent de la verdure le long de la côte et sur les hauteurs : ce sont des tombeaux.

Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosses barques pleines de naturels s'approchèrent de nous, et sur notre invitation montèrent à bord : au premier aspect, sans la disposition toute particulière de leurs cheveux, on les prendrait volontiers pour des Japonais ; ils portent en effet de ces derniers la chaussure et la robe, moins les grandes manches. Leur chevelure longue et très noire se relève en entier sur le sommet de la tête et vient y former un nœud assez compliqué, percé de part en part par deux tiges en cuivre, dont l'une se termine en forme de cure-oreille, et l'autre, appelée le *kansachi*, porte à son extrémité antérieure, comme simple ornement, une petite étoile du même métal [1]. Leur politesse ne le cède en rien à celle des habitants du Nippon, et les quelques mots que nous échangeons avec eux nous prouvent que notre petit bagage de phrases japonaises ne nous sera pas inutile. Tout à coup nos visiteurs se dérobent au plus vite et rentrent dans leurs bateaux ; l'approche d'une grande embarcation battant pavillon japonais a causé ce profond émoi : il en sort un Japonais vêtu de la tête aux pieds à la mode européenne la plus correcte et qui s'annonce comme le commissaire du gouvernement de Yedo, résidant dans la principauté des Lou-Tchou ; c'est un jeune homme d'une figure assez fine et d'une physionomie intelligente ; il vient nous offrir ses services et en même temps savoir ce que nous venons faire. Complètement rassuré sur ce point, il nous donne quelques détails sur les Lou-Tchou et ses habitants et cherche à nous persuader que ces derniers sont de pauvres insulaires très arriérés et craignant les Européens, et que, si l'on veut tirer quelque chose d'eux, il faut absolument passer par son intermédiaire ; quant au roi, nous dit-il, il souffre d'une maladie déjà ancienne qui l'oblige absolument à garder ses appartements. Ayashi Tanemori, c'était le nom du commissaire, montrait évidemment à notre égard quelque méfiance, mais, dans la suite, il fut pour nous de l'urbanité la plus parfaite.

1. C'est la coiffure des nobles ; celle des autres Lou-Tchouans est fort négligée.

Dès qu'il fut parti, les Lou-Tchouans, qui avaient fait le tour de la corvette pour ne pas être aperçus, accostèrent de nouveau et remontèrent à bord. Quelques-uns d'entre eux, après avoir décliné leur qualité de chefs, ce que d'ailleurs confirmait leur kansachi en argent, nous proposèrent de l'eau, des œufs, du bois..., puis nous demandèrent s'il était bien vrai que le clan de Satsuma avait pris les armes contre le gouvernement du mikado : nous répondîmes à ces impatients du joug japonais de façon à détruire chez eux toute folle espérance.

Si le Lou-Tchouan peut rappeler le Japonais, la Lou-Tchouanne n'a rien de commun avec la Japonaise : comme en Chine, la femme d'un rang élevé reste ici cachée à tous les regards ; mais la femme du peuple vaque à la majeure partie des occupations. Elle porte pour tout vêtement une blouse longue sans ceinture : ses cheveux sont disposés à peu près comme ceux des hommes, seulement avec moins de soin, et le nœud plus volumineux qu'ils forment sur le sommet de la tête n'est traversé que par une seule épingle plus longue. C'est chez les Lou-Tchouannes la coutume de dessiner sur le dos des mains, avec de l'encre de Chine, une arabesque plus ou moins régulière de points et de traits, et de rendre ce tatouage de plus en plus serré à mesure qu'elles avancent en âge, en sorte que les vieilles femmes finissent par avoir le dessus des mains complètement noir. Le Lou-Tchouan est plus rouge et plus grand que l'habitant du Nippon ; ses yeux sont droits et son nez est fort.



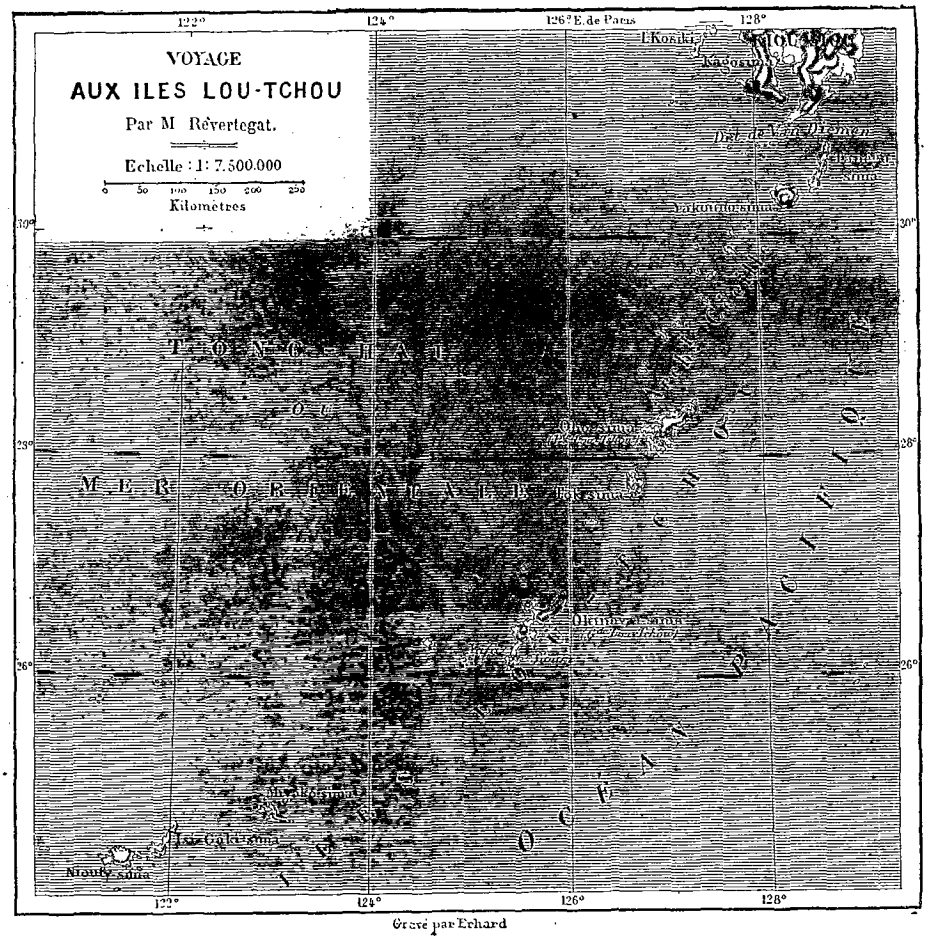
Groupe de Lou-Tchouans.
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. J. Revertegat.

Le langage du pays est le vieux japonais, encore assez rapproché du japonais actuel ; mais l'écriture est purement chinoise et ne connaît pas les signes syllabiques, grâce auxquels la langue japonaise a pu plier à son génie les caractères idéographiques. Les grosses jonques qui vont trafiquer à Kagosima, et qui allaient tout récemment encore sur les côtes de Chine, sont construites et ornées entièrement à la chinoise ; elles portent aussi de chaque côté de la proue cet œil symbolique sans lequel le marin chinois n'oserait affronter les dangers de la navigation ; mais leurs ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teaux de pêche sont restés du type le plus primitif : c'est la pirogue océanienne creusée dans un tronc d'arbre et qui peut rentrer dans toutes les anfractuosités du corail. Les habitations des Lou-Tchouans sont construites en pierres de corail, que l'on extrait de toute la surface du pays, et recouvertes de tuiles rouges demi-cylindriques qu'ils fabriquent eux-mêmes ; si, en retrouvant dans leur intérieur des nattes et des cloisons, on peut se croire dans une maison japonaise, leur extérieur rappelle tout à fait le style de l'habitation de campagne chinoise, entourée d'un mur en pierre et dont la vue est complètement dérobée aux regards des curieux par un deuxième mur servant d'écran à l'intérieur de la porte d'entrée. Les rues des villes présentent le singulier spectacle de longues rangées de murs dont les rares ouvertures ne trahissent autre chose qu'une autre élévation de pierres madréporiques ; la boutique est aux Lou-Tchou à peu près inconnue, et, pour se procurer quoi que ce soit, il faut aller au marché. La case du bas peuple est assez misérable : le chaume, la paille et quelques pieux en font tous les frais. Quant au bois, il est très rare aux Lou-Tchou : on en importe de Kagosima, mais sa cherté ne permet de l'employer que pour les demeures des grands et les temples.

Les Lou-Tchouans sont bouddhistes. Leurs temples



sont entourés de hautes murailles qui de loin les font ressembler à des forteresses. On retrouve à leurs portes les deux génies tutélaires, le Gog et le Magog bouddhiques, vainqueurs de la foudre et du vent. Les proportions et le luxe des tombeaux révèlent chez eux un culte profond pour la mémoire des ancêtres : ils sont construits en pierres cimentées dans le style de ceux que l'on rencontre à chaque pas dans la province chinoise du Fokien, c'est-à-dire en forme de fer à cheval incliné, l'ouverture du fer donnant accès au caveau qui en occupe l'espace central. Les morts sont d'abord enfermés dans ce caveau ; trois ans après, le caveau est descellé, la famille recueille les ossements, les réunit dans une urne et accomplit les derniers rites funèbres.

Tous les ponts sont construits en pierre, à forte courbure, à clef de voûte et à puissantes culées.

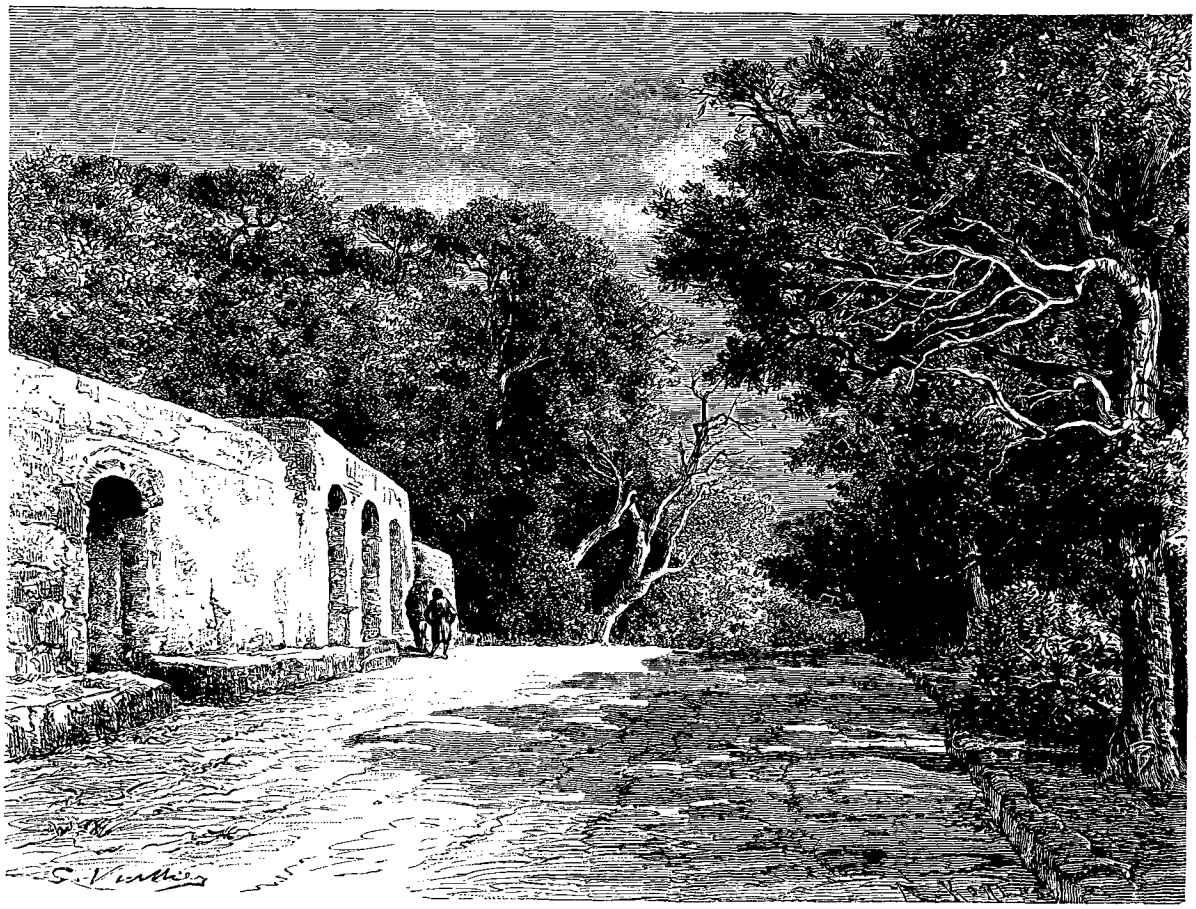
Le commandant du *la Clocheterie* avait rendu sa visite au commissaire japonais et avait pris jour pour aller à la capitale, Shiuri, afin d'y voir le premier ministre du roi, puisque le roi lui-même était invisible. Shiuri occupe un des sommets de l'arête de l'île ; elle est éloignée de Nafa d'une lieue. La route, d'une largeur constante de cinq à six mètres, est entièrement pavée et traverse les ruisseaux qu'elle coupe sur des ponts coquets en pierre dont les parapets portent quelques sculptures mythologiques dans le goût chi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nois, assez bien exécutées. Elle est bordée de pins sur une partie de sa longueur et présente une grande animation; les piétons qui vont à la capitale ou en viennent sont nombreux, ainsi que les petits chevaux, hauts de quatre à cinq pieds, chargés des produits de la terre ou montés par des cavaliers que le kansachi en argent et l'éventail dans le cou font reconnaître pour des nobles.

Au sortir de Nafa, la route longe des salines assez étendues. Le petit village de Toumaï, qu'habitent les sauniers, s'étend sur notre gauche, adossé à une ondulation verdoyante; sous un des bouquets d'arbres qui l'environnent reposent quelques Européens surpris par la mort dans ce coin perdu du globe. Ce fut près de là aussi que résida, de 1846 à 1848, une mission catholique amenée par l'amiral Cécille et dont les pieux efforts ne purent lutter contre l'influence de Satsuma.

Bientôt nous dépassons une muraille massive et profonde percée de trois petites portes et ensevelie sous un bouquet d'arbres où, sur le vert ardent de la nature tropicale, d'énormes érythrines font éclater leurs belles fleurs rouges et les bambous agitent leur feuillage aérien. Cette muraille enclôt un lieu célèbre dans l'histoire du pays, appelé Sinfouji : c'était là que, jadis, les ministres du roi venaient recevoir les présents apportés de loin en loin par des ambassades



Sinfouji. — Une route aux Lou-Tchou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. J. Revertegat.

de la cour de Pékin; aujourd'hui le monument est devenu une bonzerie.

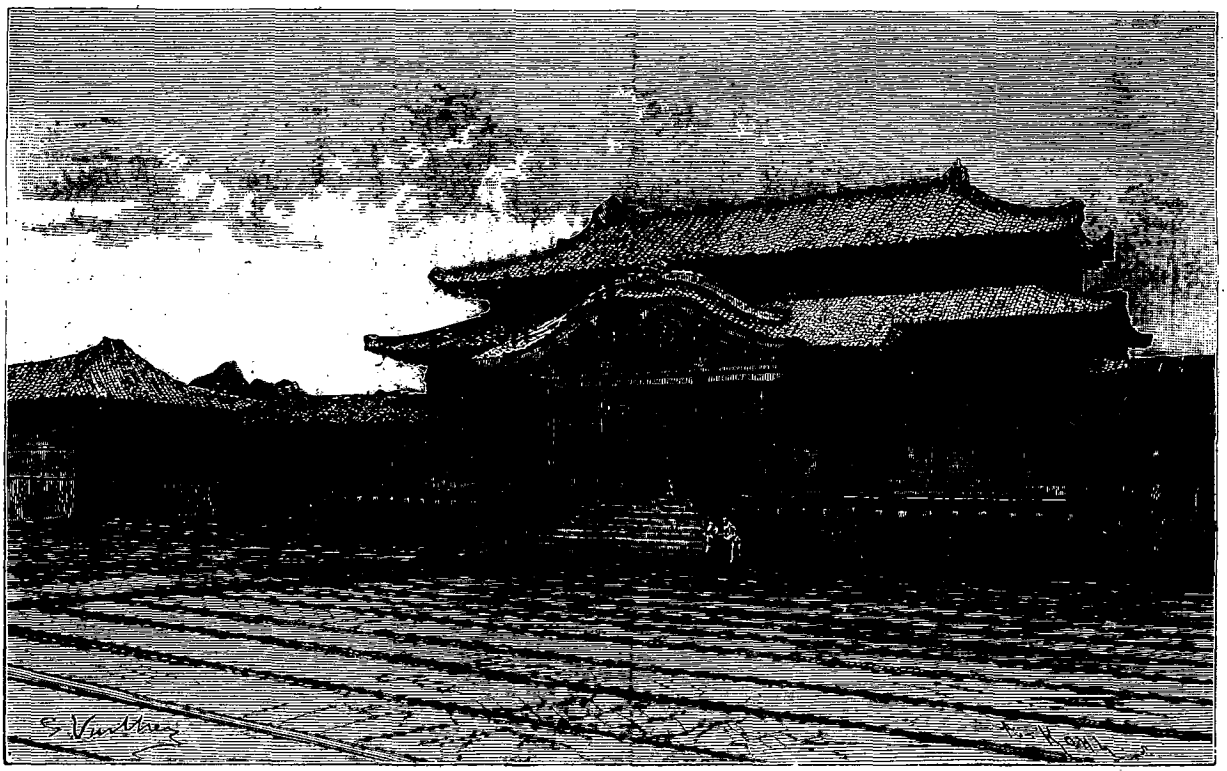
La route aboutit au pied de la hauteur de deux cents mètres au sommet de laquelle s'élève Shiuri. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur un ravissant paysage doucement ondulé et couvert de vertes cultures, et la beauté de cette riante campagne fait qu'on arrive sans trop de fatigue à un arc chinois, de vastes proportions, à angles de toiture relevés, qui marque l'entrée de la ville. Deux personnages qui remplissaient évidemment les fonctions d'introducteurs nous y attendaient et nous conduisirent dans une maison voisine, où l'on nous servit du thé selon l'étiquette de la cour. Cette formalité remplie, nous continuons notre route; l'avenue s'élargit, bordée de murs et de bois de haute futaie; les groupes de curieux deviennent nombreux : les hommes ont le courage de regarder en face les terribles étrangers; mais dès qu'on lève les yeux sur une femme, elle prend la fuite.

Bientôt les murs qui bordent l'avenue s'élèvent; nous passons deux nouveaux portails et nous voici en face d'une immense construction de murailles superposées, de portes en retrait, auxquelles aboutissent de longs et larges escaliers, de toits saillants surmontés de pavillons dont les angles relevés déchirent le ciel. Deux énormes chimères en pierre gardent l'entrée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la porte principale qui se dresse devant nous au sommet de quarante marches. La nature apporte aussi au tableau sa décoration grandiose : des cycas géants couvrent partout les talus du château, et des massifs d'arbres séculaires, s'élevant des replis de la colline, viennent chercher le soleil au-dessus du faîte de la demeure royale. La porte qui s'ouvre devant nous s'appelle « Tokinomon », la porte de l'Heure, parce qu'elle donne accès dans une cour où se trouve un cadran solaire assez délabré qui règle le temps dans la principauté. Du haut du socle en maçonnerie sur lequel il repose, la vue s'étend sur la capitale : on la dit peuplée seulement de vingt mille âmes, mais son éparpillement au milieu de bouquets d'arbres fait supposer une population considérable.

Il faut encore passer deux autres portes avant d'arriver à la cour d'honneur, au fond de laquelle s'élève le palais : c'est un vaste bâtiment rectangulaire en bois, surélevé sur une plate-forme en maçonnerie et précédé d'un portique formé, comme dans les temples japonais, par le prolongement d'une immense toiture venant reposer sur des colonnes en bois. La ligne de faîte de la toiture se termine de chaque côté par deux énormes têtes de dragons enluminées, et les panneaux des boiseries tout autour du corps du bâtiment représentent, sculptés en creux, des animaux sacrés et diverses déesses de l'empyrée bouddhique. Les mortaises, les voussures et les saillants sont rehaussés d'arabesques coloriées dans le goût japonais. La cour est dallée de briques rouges; elle est fermée latéralement par des constructions de moindre importance en bois, qui servent de salles de réception et de demeure aux officiers de la cour. Ce grand bâtiment que nos hôtes appellent « otera », c'est-à-dire grand temple, est hermétiquement fermé; il ne s'ouvre que dans les grandes cérémonies : le roi habite une cour contiguë. Il est impossible même de l'entrevoir.



Le château royal à Shiuri. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. J. Revertegat.

Nous fûmes introduits dans une salle de réception latérale qu'une inscription chinoise en lettres d'or sur fond rouge désignait comme « salle de la fraîcheur », parce que son exposition au sud permet à la brise de la parcourir pendant tout l'été; de petites tables chargées de thé et de gâteaux de froment et de riz et entourées de chaises chinoises y étaient disposées symétriquement; des paravents chinois, dont la vétusté se trahissait par de nombreux ravages, garnissaient tout le pourtour de la salle, tendue depuis le plafond d'une tenture en soie noire sur laquelle se détachaient en blanc les armes du roi des Lou-Tchou. Le parquet était couvert de nattes. Presque aussitôt le « monobugno », c'est le titre du premier ministre, parut dans la personne d'un vieillard d'une soixantaine d'années : quelques officiers l'accompagnaient; on prit place aux petites tables, et la conversation commença par les compliments d'usage entrecoupés de nombreuses rasades de thé, comme le veut le code cérémonial de l'extrême Orient. Notre commandant exprima l'objet de sa visite et le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir voir le roi en personne; il donna sa carte au monobugno en le priant de la faire remettre au roi. Le monobugno disparut aussitôt derrière un paravent, et en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château royal des Lou-Tchou — La porte de l'Heure. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laisser croire que cette petite comédie n'avait rien de prévu à l'avance, revint avec une liste de présents que le roi enverrait le lendemain à bord; ces présents se composaient de cinquante poules, deux cents œufs, deux bottes de légumes et deux sacs de patates.

Nous traversons de nouveau les cours d'accès du château au milieu d'une affluence de gens tous plus ou moins attachés à la personne royale. Il y a dans la principauté deux mille familles nobles, qui tiennent toutes à être représentées à la cour par un de leurs membres.

Jadis la noblesse portait aux Lou-Tchou comme au Japon les deux épées : lors de la conquête, Satsuma lui enleva cette prérogative et ne lui laissa comme indice du rang que le kansachi en argent et le pacifique éventail. Aujourd'hui, de même que les anciens clans du Japon, elle vit de pensions en nature, riz et patates, prélevées sur les revenus royaux, qui s'élèvent environ aux trois dixièmes de la production totale de la principauté : elle remplit toutes les charges de l'État.

Une indiscrétion du commissaire japonais nous fit connaître que Sa Majesté Shôdai, prince régnant des Lou-Tchou, possédait juste le même nombre de femmes qu'il comptait d'années d'existence, c'est-à-dire trente-six. Toutefois il n'a encore que trois enfants, une fille et deux fils, dont l'aîné a dix-huit ans. Toute cette famille, de même que le roi, est inconnue au commissaire japonais lui-même.



Groupe de Lou-Tchouans (voy. p. 251).
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

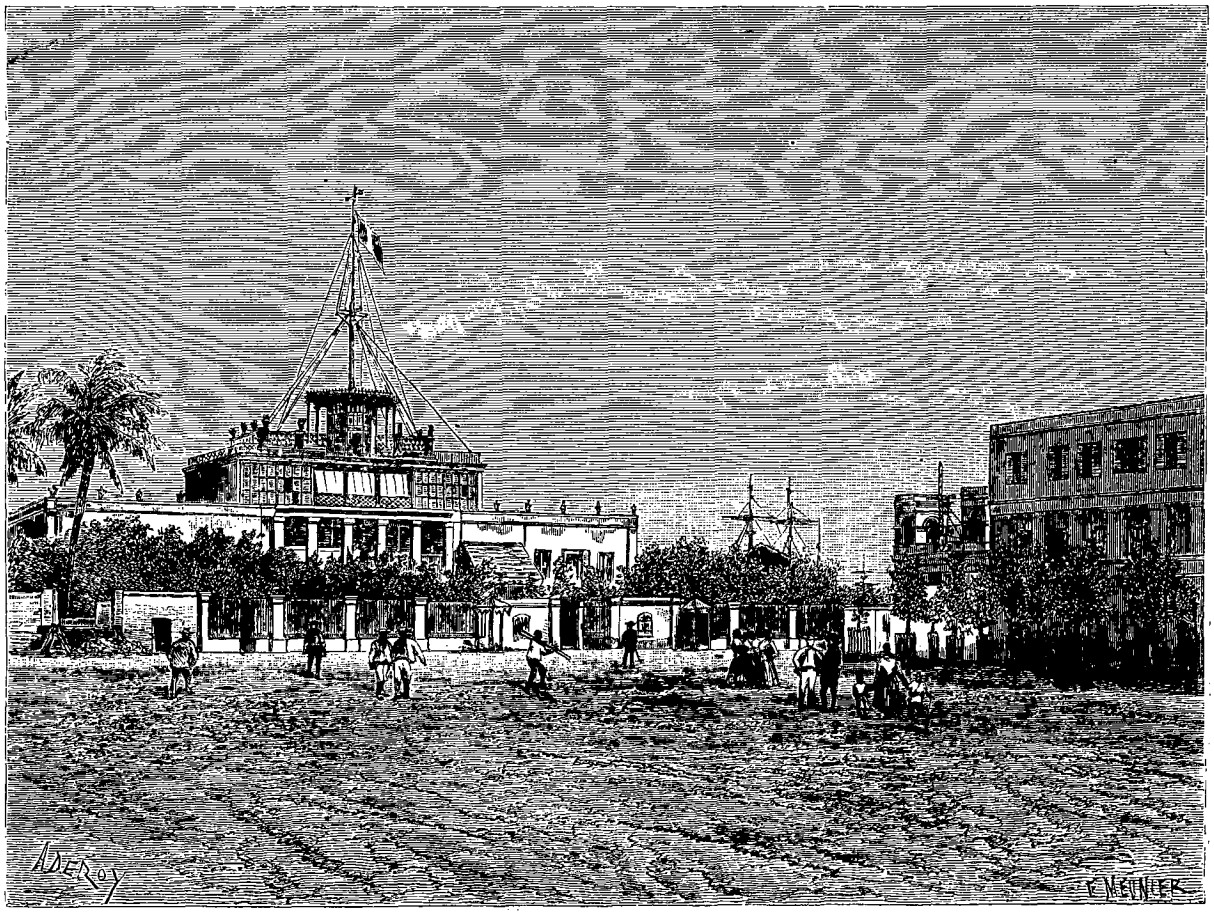
Élevé il y a cinq cents ans, à l'époque de la prospérité du royaume, quand les jonques lou-tchouannes allaient trafiquer jusqu'en Malaisie, le château de Shiuri est en réalité une œuvre des plus remarquables. Le parc qui l'entoure s'harmonise bien avec la grandeur de son style : dans les profondeurs de ses hautes futaies où, pour rappeler une image célèbre, il filtre juste assez de lumière pour rendre l'obscurité visible, le lierre et les lianes gigantesques entrelacent leurs dentelles sur les troncs recouverts d'une mousse humide; les sentiers dallés se dérobent sous les mystérieux bosquets de bambous, de pins, de bananiers et de lauriers, pour venir aboutir, dans le fond d'une vallée silencieuse, au bord d'un petit étang couvert de lotus : un îlot couronné d'un bijou de temple en émerge, et pour l'atteindre un petit pont profile sa courbe svelte et gracieuse sur la nature puissante qui l'environne. Ce délicieux séjour, touche délicate de la main de l'homme, est consacré à « Kwanin », la Benten des Japonais, la déesse de l'harmonie et de la mer, en même temps que la patronne des pêcheurs, la création la plus poétique de la mythologie bouddhique. La principauté des Lou-Tchou est placée sous sa protection spéciale, et les armes de son roi étalées sur les tentures du palais ne sont autres que celles qui symbolisent au Japon cette aimable divinité.

La ville de Shiuri s'étend sur les hauteurs voisines autour de la demeure seigneuriale; ses rues présentent l'aspect de celles de Nafa-Kiang, c'est-à-dire de longues murailles impénétrables. Le marché, d'aspect sale et misérable, se tient sur une vaste place découverte, qui fourmille de femmes et de chevaux : on y vend surtout des patates, du thé, du tabac, des morceaux de canne à sucre, des toiles, des chapeaux.

Le monobugno, accompagné d'une nombreuse suite, vint le lendemain à bord nous rendre visite. Un coup de canon qu'on tira devant lui l'épouvanta, et il ne put se décider à tenir le cordon de cette arme terrible. Par contre, toute notre installation intérieure l'intéressa beaucoup; la collation qu'on lui servit lui parut un régal des dieux, et la joie inonda sa physionomie lorsqu'on le chargea de remettre au roi, en retour de ses cadeaux, plusieurs bouteilles de vin varié, qui peut-être lui ont permis d'oublier durant quelques instants, en compagnie de ses familiers, la crainte de voir les Japonais saisir quelque occasion d'assimiler complètement sa principauté à une province de l'empire, ce qui l'obligerait à venir résider à Yedo, comme les anciens seigneurs féodaux.

J. Revertegat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel du gouverneur à Saint-Louis (voy. p. 262). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE.

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

L'Afrique, cette terre que la science attaque aujourd'hui de tant de côtés à la fois, a passionné, surtout depuis le milieu de ce siècle, tout le monde géographique. La France n'est pas restée inactive dans le vaste mouvement qui porte toutes les nations vers le centre du « continent mystérieux ». C'est à elle que l'on doit l'organisation de ces missions politiques et scientifiques, destinées à ouvrir pratiquement et définitivement, à notre commerce et à notre industrie, les immenses territoires soudaniens; ceux-ci, bien que connus dans leurs traits généraux par des voyages demeurés justement célèbres, attendent encore des investigations détaillées et méthodiques, préface obligée des travaux grandioses projetés sur le sol africain.

Parmi ces explorations, l'une des plus importantes, au point de vue des difficultés surmontées et des résultats obtenus, est sans contredit celle du capitaine Gallieni, de l'infanterie de marine. Tandis que le colonel Flatters essayait d'aborder le Soudan par l'Algérie et le Sahara, tandis que M. de Brazza s'efforçait d'ouvrir pacifiquement la voie de la vallée du Congo et de l'Ogôoué, ce jeune officier recevait la mission de pénétrer au Niger par le Sénégal et ses affluents. Son récit permettra à nos lecteurs d'apprécier toute l'importance de ce voyage. En le comparant avec ceux de ces deux explorateurs, ils pourront en déduire la voie la plus avantageuse pour faire pénétrer notre influence civilisatrice au cœur du Soudan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

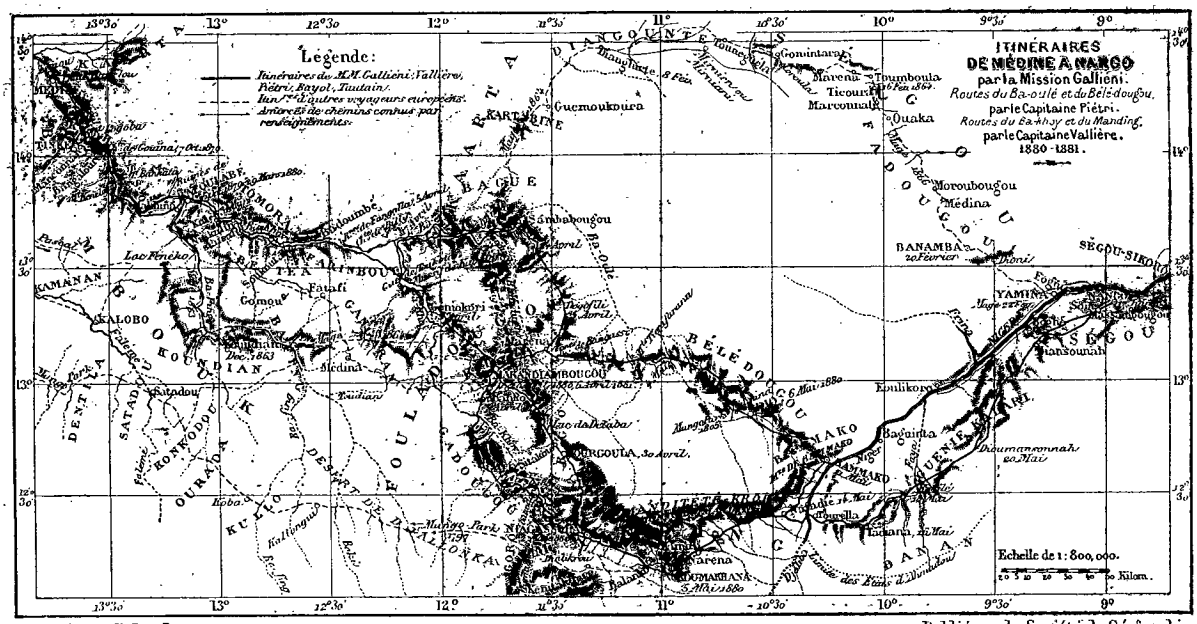
I

La mission du Haut Niger. — Le gouverneur Brière de l'Isle. — Expédition préliminaire de Bafoulabé. — Voyage de la mission à bord du *Dakar* et du *Cygne* jusqu'à Podor. — Route de la mission sur le Sénégal jusqu'à Bakel.

Je rentrais à peine d'une mission accomplie dans les rivières du sud de notre colonie sénégambienne, quand M. Brière de l'Isle, gouverneur du Sénégal, m'entretint pour la première fois de la reprise d'un projet dont la première idée remonte à l'éminent général Faidherbe. Il s'agissait de pénétrer dans la vallée du Haut Niger par le massif montagneux compris entre ce grand cours d'eau et le Sénégal. On voulait, ainsi que dans la mission confiée en 1862 au lieutenant de vaisseau Mage[1], établir des relations avec les races nègres de ces contrées, qui ne nous étaient connues que par les récits fort incomplets de Mungo Park (1796-1805), et ouvrir à nos établissements frontières de la colonie, Médine et Bakel, des débouchés vers des marchés abandonnés jusque-là au trafic embryonnaire de populations à demi sauvages.

Tout le pays qu'on devait traverser depuis Médine, base d'opérations de l'entreprise, jusqu'aux rives du Niger, se trouve sous la souveraineté nominale du roi nègre de Ségou, Amadou. Mais le pouvoir de ce chef, fils du fameux fondateur de l'empire des Toucouleurs, El Hadj Oumar, ne s'étend guère en réalité que le long de la rive droite du Niger. En dehors de cette bande de quelques centaines de kilomètres, son autorité ne se traduit que par de périodiques incursions chez des hordes insoumises pour le prélèvement d'un impôt disputé.

Dans ces conditions, instruit comme on l'était d'ailleurs par l'insuccès des tentatives antérieures, le parti le plus sage était d'organiser une mission d'exploration ayant un caractère absolument pacifique; d'exploiter, en d'autres termes, les ferments de discorde existant entre la race des conquérants Toucouleurs et leurs tributaires mal soumis; et, en flattant la vanité d'Amadou, de gagner les bonnes grâces de ce souverain chancelant, par l'envoi d'une ambassade solennelle.



Gravé par Erhard — Publié par la Société de Géographie

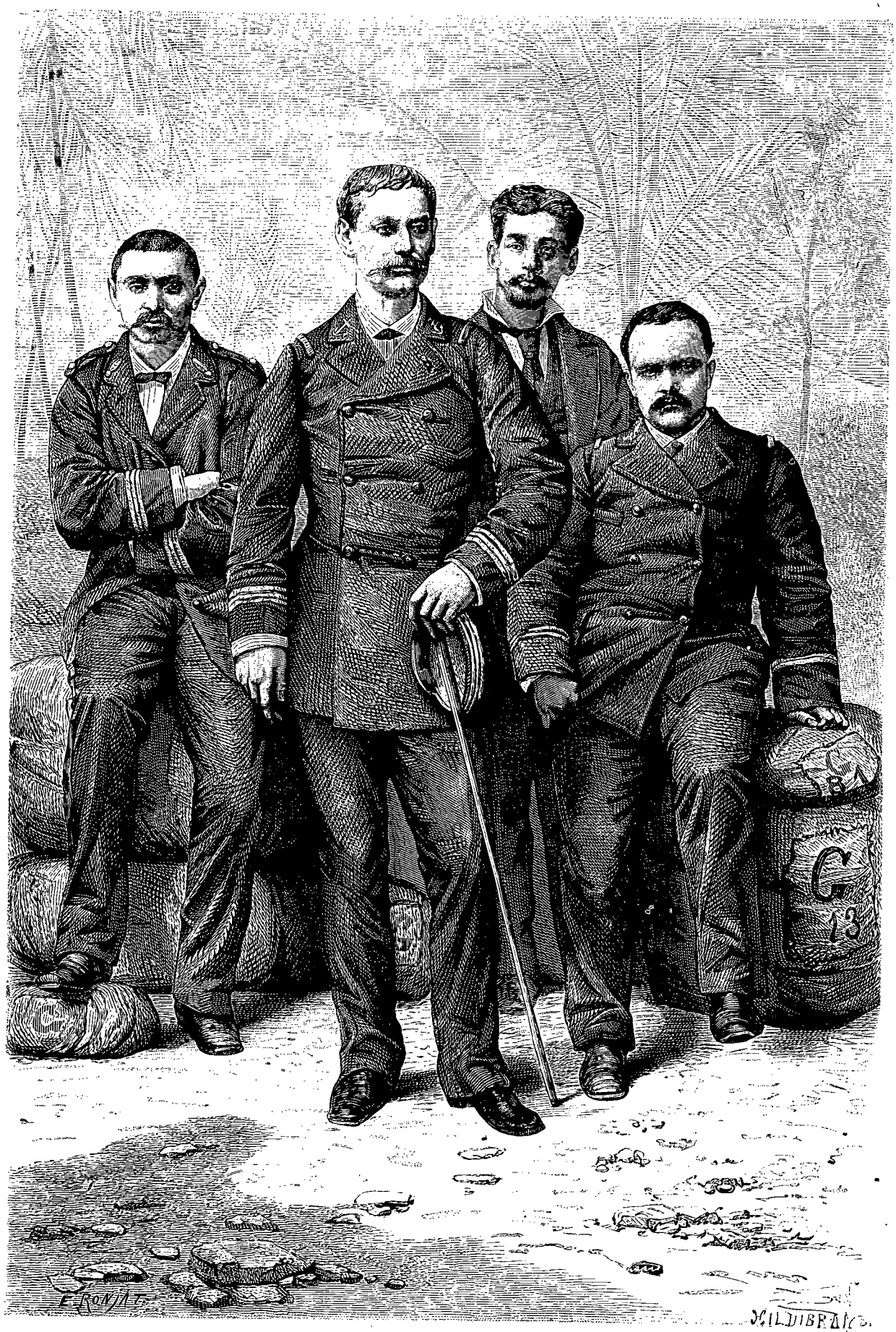
C'est ce que comprit le gouverneur Brière de l'Isle, homme d'une intelligence remarquable et d'un esprit entreprenant, qui prit aussitôt à cœur l'importante mission que lui confiait l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine. Celui-ci le chargea de s'entendre à ce sujet avec M. Legros, inspecteur général des travaux maritimes, qui, au sein de la commission du Transsaharien, avait été le champion énergique de la pénétration au Soudan par le Sénégal.

Tout d'abord, le gouverneur me prescrivit d'exécuter pendant l'hivernage de 1879 une reconnaissance préliminaire entre Médine et Bafoulabé. Malgré les inondations qui avaient été exceptionnelles cette année-là, j'arrivai à Bafoulabé le 12 octobre. Le lieutenant Vallière, qui m'accompagnait, avait levé tout notre itinéraire entre ces deux points, et moi-même j'avais été assez heureux pour entrer en relation avec les chefs des pays Malinkés situés entre Bafoulabé et le grand fleuve des nègres. Plusieurs d'entre eux m'avaient même confié quelques-uns de leurs parents ou de leurs fidèles que je devais présenter au gouverneur. Le chef du Logo fit encore plus et n'hésita pas à me remettre son jeune fils Séga, âgé de huit ou neuf ans, qui, jusqu'au départ de M. Brière de l'Isle, vécut à l'hôtel du gouvernement, où l'on s'efforçait ainsi de dissiper les méfiances que les populations du haut fleuve pouvaient encore conserver à notre égard.

Tous ces envoyés furent comblés de caresses et de

1. Voy. tome XVII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



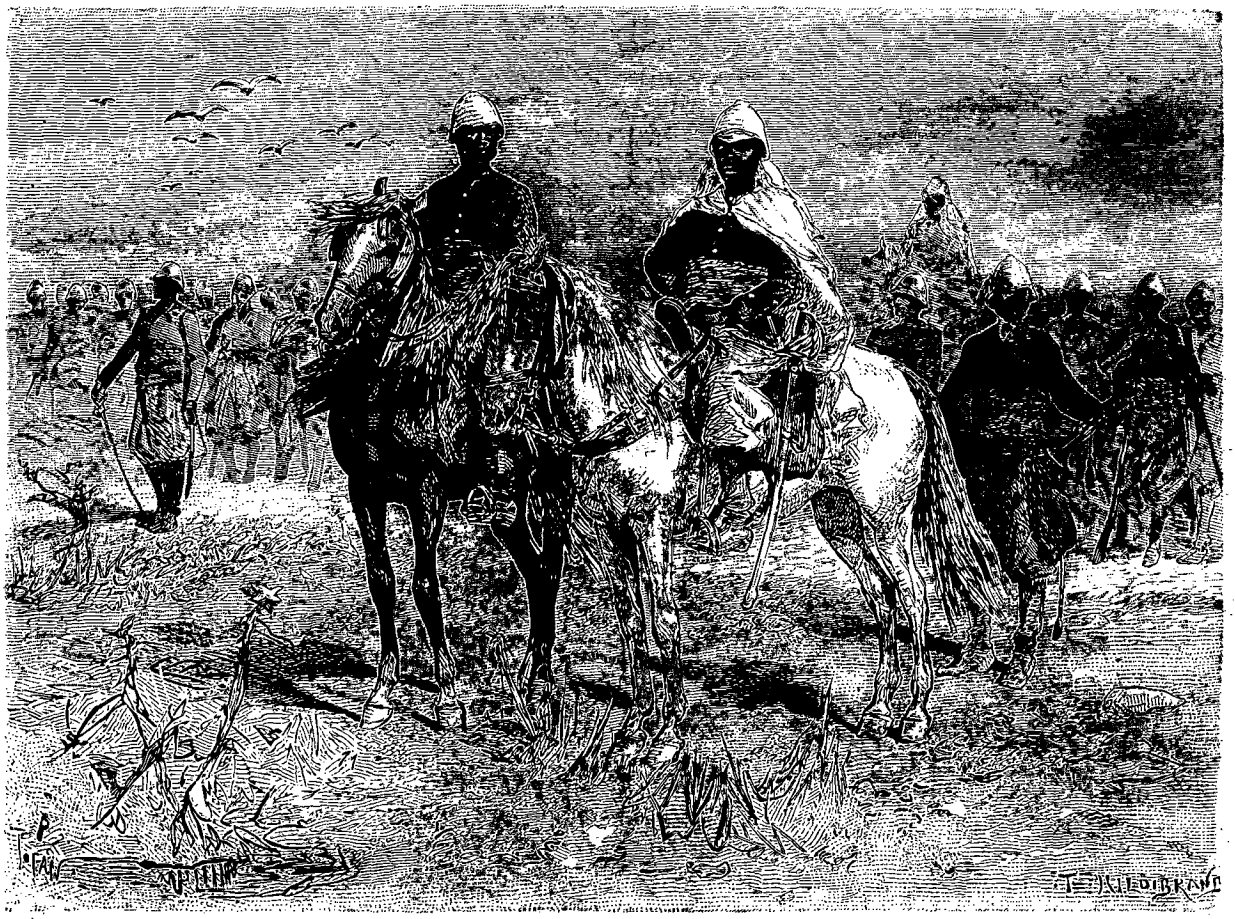
Les membres de la mission d'exploration du Haut Niger (voy. p. 260). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cadeaux et ils repartirent de Saint-Louis au mois de décembre, enchantés de leur voyage. Les fils des chefs de Kita et de Bammako furent seuls gardés pour accompagner la mission du Niger.

Ces premiers résultats obtenus, le gouverneur me chargea d'organiser l'expédition qui devait nous ouvrir une voie dans ces régions jusqu'alors inexplorées et étrangères à notre influence.

Je choisis, pour m'accompagner, des officiers d'un caractère éprouvé et dont j'avais pu en même temps apprécier la valeur au point de vue des connaissances scientifiques indispensables pour remplir le programme qui m'avait été tracé. C'étaient MM. Piétri, Vallière et Tautain. M. Piétri, lieutenant d'artillerie de marine, sorti depuis peu de l'École polytechnique, rentrait à peine d'une mission topographique exécutée vers le bas Sénégal, entre Mérinaghen et Dagana, pour les études préliminaires de la voie ferrée projetée de l'Atlantique au Niger. M. Piétri, outre la conduite du lourd convoi que nous transportions, devait être chargé des instruments de précision et des observations astronomiques. M. Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, officier d'un grand fond et doué d'une aptitude tout à fait spéciale pour les



Spahis. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

levés topographiques et l'étude du terrain, m'avait déjà accompagné dans ma première expédition de Bafoulabé. Le docteur Tautain, jeune médecin de la marine, commandait intérimairement le poste de Dagana; ses connaissances en ethnographie, histoire naturelle, etc., me rendaient son concours précieux. Enfin, M. le docteur Bayol, médecin de première classe de la marine, avait été désigné pour remplir sur le Niger les fonctions de résident, dès que la contrée aurait été reconnue et que le point où nous devions arborer nos couleurs aurait été choisi.

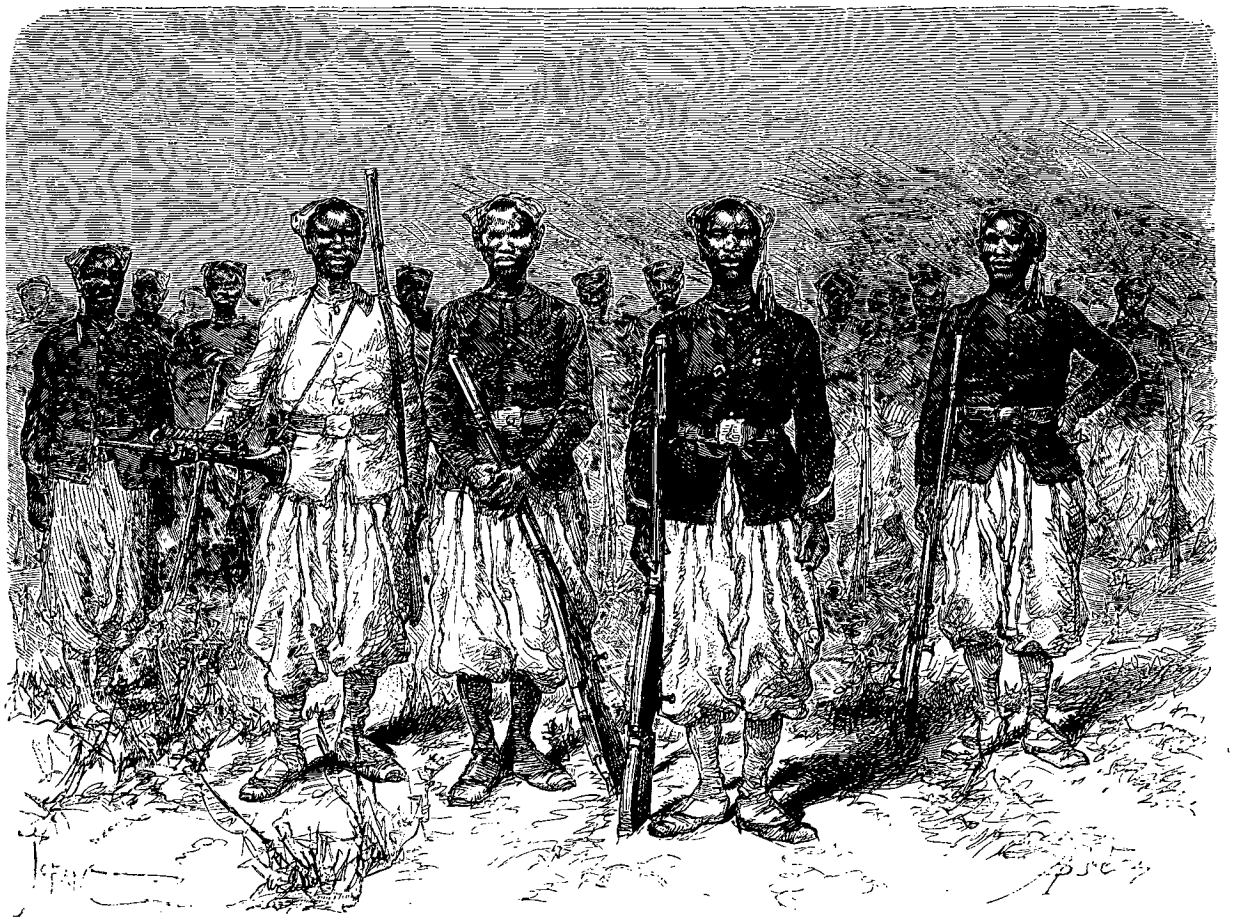
La mise en scène, on ne l'ignore pas, joue un grand rôle parmi les nègres du Soudan. J'emmenais donc avec moi une escorte composée de spahis et de tirailleurs sénégalais; les premiers, cavaliers indigènes, armés, équipés et habillés à l'instar de nos spahis algériens; les autres, appartenant à ce corps de tirailleurs sénégalais, fameux par les services rendus à la colonie pendant toutes les expéditions militaires entreprises par nos gouverneurs dans les vingt années précédentes. Ces trente soldats d'élite, armés de chassepots, devaient me servir d'escorte à mon entrée à Bammako ou à Ségou; leurs beaux costumes orientaux devaient assurément exciter l'admiration des populations pauvres et naïves au milieu desquelles nous allions pénétrer. Ces hommes fournissaient d'ailleurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'excellents auxiliaires, déjà habitués au travail et pliés à la discipline, dans un pays où, les routes n'existant pas, il était nécessaire de mettre souvent la pioche ou le pic à la main pour frayer la voie à la mission et au lourd convoi qui la suivait. Au surplus, sachant très bien à quoi peuvent être exposés les voyageurs qui entreprennent de pénétrer dans le continent africain, j'avais caché trois ou quatre mille cartouches au fond de nos cantines. Les événements ont prouvé combien cette précaution était utile, et nul doute que sans elle la mission du Haut Niger aurait subi le sort de la malheureuse expédition du colonel Flatters.

Les nombreux cours d'eau que nous devions rencontrer, ainsi que l'espérance où j'étais de pouvoir lancer une embarcation sur le Niger, me faisaient une nécessité d'adjoindre à mes soldats indigènes un personnel de *laptots* ou matelots noirs, habitués à naviguer sur le Sénégal et les rivières de ces régions. Une escouade de laptots, sous le commandement du patron Samba Ouri, vétéran de la navigation sénégambienne, fut donc attachée à l'expédition. Je les armai de fusils doubles pour me procurer un renfort en cas d'attaque.

Tous les hommes qui devaient nous accompagner



Tirailleurs sénégalais. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

à divers titres, soldats, laptots ou conducteurs d'animaux, étaient naturellement indigènes. Connaissant par expérience l'insalubrité du climat des contrées que nous allions aborder et les difficultés du voyage, j'avais à regret refusé de m'adjoindre d'autres Européens que ceux déjà cités, quoique beaucoup de nos jeunes compatriotes, officiers ou autres, se fussent proposés pour prendre part aux fatigues de l'expédition.

J'employai le mois de janvier 1880 à réunir les approvisionnements de toute espèce et l'énorme stock de présents destinés à satisfaire les convoitises enfantines de la race nègre. Ce n'était qu'à Bakel, au moment où nous prendrions la voie de terre, que je pourrais mettre la dernière main à l'organisation de notre convoi; mais c'est à Saint-Louis que je disposais des crédits qui m'étaient ouverts pour l'acquisition des articles presque innombrables de notre équipement : couvertures de couleur, calicot blanc, guinée bleue, écharpes indiennes, mouchoirs et foulards de couleurs éclatantes, sabres dorés, chéchias, fusils ornés d'argent, verroteries, couteaux, miroirs en zinc, boîtes à musique, petite machine électrique, etc.

Tous ces objets furent renfermés dans des prélarts et dans des caisses soigneusement numérotées, car je pensais que, dans une expédition comme la mienne, entreprise à une aussi grande distance de nos éta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blissements et en dehors par conséquent de toute base d'approvisionnements, il était indispensable de prendre les précautions les plus minutieuses pour assurer le succès de nos opérations.

Le 30 janvier 1880, le pavillon hissé au mât de l'hôtel du gouvernement donna le signal du départ. MM. Bayol, Piétri et Vallière s'embarquèrent sur l'aviso à vapeur *le Dakar*, aux flancs duquel s'accrochèrent les chalands et zampans chargés de l'immense matériel que nous devions transporter par eau jusqu'à Bakel. Le docteur Tautain et moi, retenus encore à Saint-Louis par quelques préparatifs du dernier moment, nous partîmes peu après sur le *Cygne*, à bord duquel s'étaient également embarqués le gouverneur et son état-major. M. Brière de l'Isle, qui avait veillé avec tant de soin à l'organisation d'une mission qui était son œuvre, avait voulu, en nous accompagnant jusqu'à Podor, nous donner une nouvelle marque de sa sollicitude et de l'importance qu'il attachait à la réussite de notre entreprise.

Ce n'est pas sans une vive émotion que nous nous séparâmes de nos camarades réunis sur le quai pour nous serrer une dernière fois la main avant notre départ. Toutefois, le mouvement qui régnait à bord, les manœuvres de l'appareillage, les cris des nègres passagers vinrent bientôt changer la direction de nos idées, et, avec l'insouciance de gens habitués depuis longtemps aux impressions multiples d'une vie aventureuse, nous nous mîmes à considérer les rives du fleuve qui, dans cette partie de son cours, baigne, à droite, le pays des Maures Trarzas, à gauche, le pays des nègres Ouoloffs.

En ce moment, les berges nous apparaissaient distinctement avec leurs parois d'argile. Tout autre est l'aspect du pays à la saison d'hivernage : le Sénégal s'étend alors en vastes nappes sur les immenses plaines, couvertes d'une maigre végétation, qui le bordent dans sa partie basse; son lit disparaît, et l'on a vu souvent des chalands de commerce et même de nos avisos, trompés par ces grandes surfaces d'eau, s'égarer dans la plaine et accrocher leurs ancres aux branches des jujubiers.

Le *Ouolo* nous est aujourd'hui entièrement soumis, et ses habitants, auxquels le gouvernement de la colonie a laissé leurs chefs particuliers, nous payent en signe de sujétion un impôt de peu d'importance. En face, sur l'autre rive, les Trarzas forment l'une des tribus les plus turbulentes des déserts habités par les Maures. Au moment des basses eaux, on voit leurs caravanes arriver en longues files vers notre escale de Dagana, où ils échangent leurs gommes contre les produits manufacturés de notre industrie et spécialement contre la guinée, sorte d'étoffe bleue à bon marché, dont ils exportent d'énormes quantités. A l'hivernage, ils quittent les bords du fleuve et, à la grande satisfaction des noirs riverains, victimes souvent de la rapacité de ces incorrigibles pillards, ils rentrent dans leurs déserts, reprenant leur vie nomade et aventureuse, où la guerre et le vol tiennent assurément la plus large place.

Vers le soir, nous mouillons devant Richard-Toll. Quelques heures d'arrêt nous permettent d'admirer cette élégante construction, ressemblant plutôt à l'une de nos charmantes villas d'Europe qu'à un poste militaire, placé là pour tenir en respect les populations environnantes. Il est vrai que Richard-Toll a été primitivement créé pour servir de maison de campagne aux différents gouverneurs qui, profitant des avantages naturels du terrain, bien arrosé par le fleuve et le marigot de la Taouey, y ont fait d'importantes plantations de fromagers et de cail-cédrats. Aujourd'hui, cette résidence possède un véritable parc, orné de grands et beaux arbres.

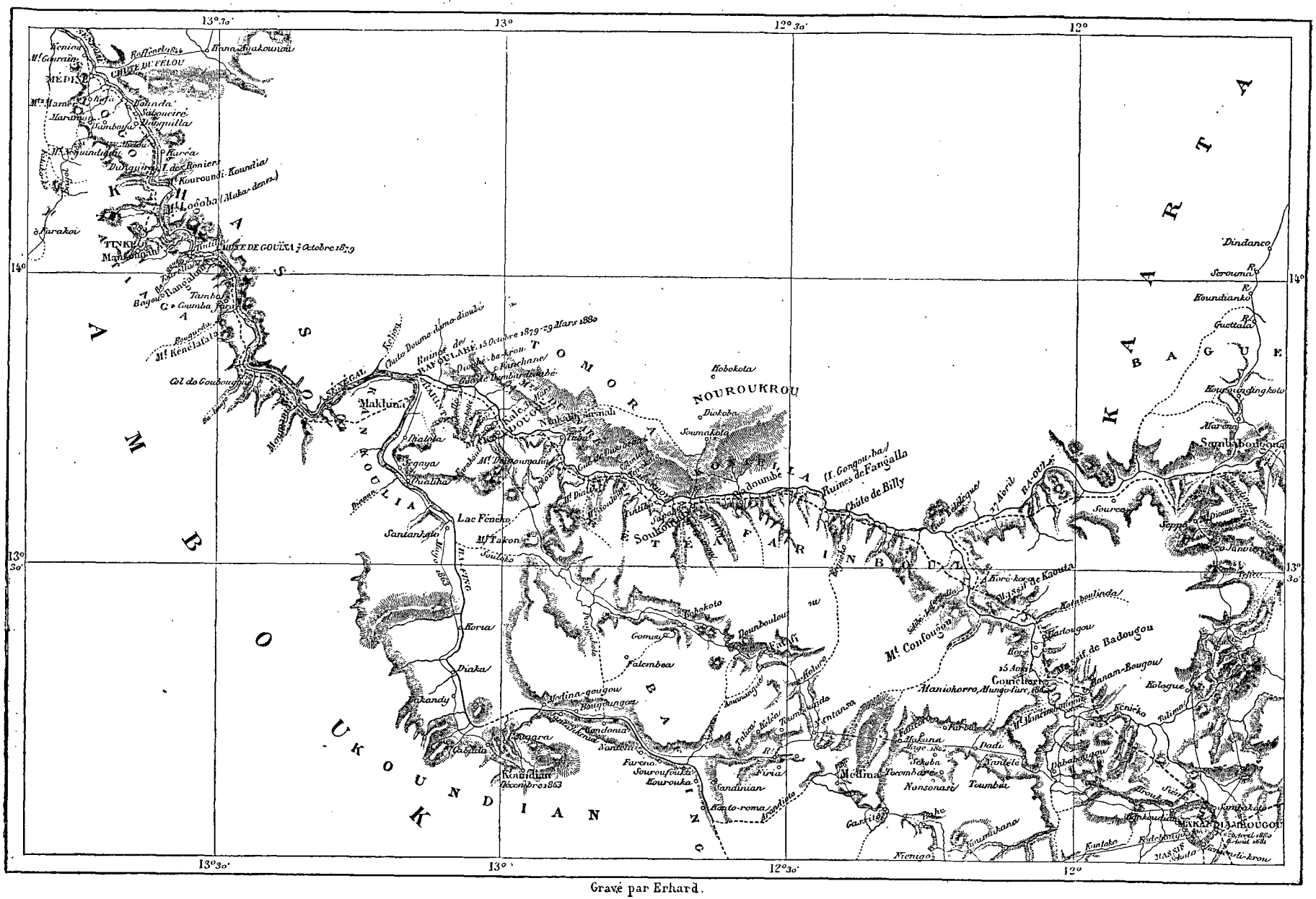
Trois heures de route nous amenèrent ensuite à Dagana, la première grande escale que nous devions rencontrer sur le fleuve. Le poste est bien situé sur les bords mêmes du Sénégal; d'épais fromagers le cachent presque entièrement à notre vue. Nous ne pouvions guère distinguer qu'un petit coin de la véranda, où apparaissait de temps en temps le noir museau d'un de ces mignons petits singes, au pelage gris-verdâtre, qui peuplent les forêts du Fouta et font la joie de nos soldats en garnison dans les postes. La rue qui borde le fleuve offrait une grande animation : les traitants, placés sur le pas des maisons blanches et carrées, discutaient vivement avec des Maures, auxquels leurs noirs cheveux incultes et ébouriffés donnaient un aspect des plus sauvages. Au milieu de la voie, les chameaux accroupis étendaient leurs longs cous, regardant d'un œil effaré tout le mouvement qui se faisait autour d'eux. Le *Dakar* ne fit que stopper devant Dagana, juste le temps de se débarrasser de quelques-uns de ses passagers nègres et de remettre le courrier au commandant du poste. Au bout de quelques minutes, cet excellent marcheur reprit sa course vers Podor. Le *Cygne* le suivit de près.

A peine avons-nous perdu de vue Dagana qu'un coup de feu se fait entendre à bord du *Dakar*. On stoppe de nouveau : c'est le lieutenant Vallière qui vient de tuer un caïman dont la mort est saluée par les cris de joie de tout l'équipage, car la chair de cet animal forme un grand régal pour les laptots de nos avisos. Nous-mêmes nous ne dédaignâmes pas de goûter à ce mets d'un nouveau genre.

On reprend la route en continuant de tirer sur les caïmans endormis le long des rives, ou sur les singes qui se jouent dans les arbres.

Nous sommes alors à la limite des pays Ouoloffs et Toucouleurs. Les rives du Sénégal sont moins incultes et d'épais bouquets de jujubiers ou de *siddems*, au feuillage blanchâtre, nous cachent la plaine. Quelques débris de cases en paille, où s'abritaient encore il y a quelques mois les enfants chargés d'éloigner des récoltes les oiseaux pillards, témoignent de l'existence de cultures étendues, abandonnées en cette saison, mais bientôt reprises dès les premières pluies. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


13°30'
13°
12°30'
12°
14°
13°30'
MÉDINE
KOUNIAKARY
TINKISSO
Mt Logoba
Mt Kouroundi
Kouroundi: Koundia
Kouroundi (Maka-dena)
Dubakoro
I. des Roniers
Kurea
Kamanda
Salaoueiré
Hamdallaye
Tambaya
Mt Mamelon
Mt Kenélatala
Col de Coubanguéra
Bagaus
Tambaya
Bangalora
Bangoura
Makluma
Dialoka
Segaya
Mt Diaguimaya
Mt Takon
Lac Fénéko
Santankoto
Soulako
Horia
Diaka
Kakandy
Kouroudian
Décembre 1863
Ruines de RAPOU LAIRE
Chute Doumo-dama-diouldé
Diouldé-ba-krou
Kaléa
Nakoumi
Nakoumi-sirmali
Mt Diaguimaya
Tabou
Soumakoto
Hobokoto
NOUROUKROU
Diokoba
Soumakoto
Doumbé
Ruines de Fangalla
Chute de Billy
Soukoroudian
Mt Tabou
Falembea
Gomny
Doumboulou
Mt Contougou
Maniokorro, Mungo-fure, 680m
Courcicarro
Badougou
Kolboulinda
Kologue
Kenicko
Tulimo
Makuna
Dadi
Nonsonasi
Toumbi
Médina
Décembre 1863
Sourcoudian
Sourouba
Kourouka
Farena
Sirla
Mandiéto
Garriba
Kanto-roma
Kandinian
Mengo
Kuntoko
Kindekoro
Sanankoro
Sanankoro-dian
Sanankoro-krou
MASSIF DE KITA
Mt Kita
Dindanco
Seroumakoto
Koundianko
Guettala
Kouroudingkoto
Marena
Samabougoula
Sepe
Kouroudian
Kouroudian-krou
Kouroudian-dian
Kouroudian-kamara
Kouroudian-kamara-krou
Kouroudian-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-krou
Kouroudian-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-kamara-dian
Kouroudian-kamara
Kouroudian-kamara-krou
Kouroudian-kamara-dian
Kouroudian-kamara
Kouroudian-kamara-krou
Kouroudian-kamara-dian
Kouroudian-kamara
Kouroudian-kamara-krou
Kouroudian-kamara-dian
Kouroudian-kamara
Kouroudian-kamara-krou
Kouroudian-kamara-dian
Kouroudian-kamara

contrée cependant est encore peu habitée. Çà et là nous apercevons quelques misérables villages de pêcheurs, placés sur de légères éminences en dehors des atteintes de l'inondation. Le chef s'empresse à notre passage de hisser le pavillon tricolore, tandis que les enfants interrompent leurs jeux pour nous regarder d'un œil étonné et suivre avec curiosité les mouvements de notre hélice. Que ces sauvages indigènes ont fait peu de progrès depuis notre arrivée dans ces contrées sénégambiennes! Sans doute ils admirent les différentes productions de notre civilisation, mais ils n'ont pas l'énergie nécessaire pour sortir de leur profonde barbarie.

Vers trois heures du soir, nous passons devant l'entrée du marigot de Doué, large bras qui rejoint le Sénégal à Saldé, en formant l'Ile-à-Morphil, terre riche et bien cultivée. Peu après, nous commençons à apercevoir Podor. La couleur blanche du poste contraste avec le rouge brique des constructions de l'escale; mais ce n'est qu'après avoir parcouru la large boucle que le fleuve décrit en cet endroit que nous mouillons devant le fort, dans la soirée du 31 janvier.

Podor a été réoccupé de vive force en 1854, malgré l'hostilité des Toucouleurs du Toro. C'est un beau bâtiment carré, situé à deux cents mètres environ des bords du fleuve, qui gagne chaque année, au moment des hautes eaux, sur le terrain avoisinant. En aval se trouve l'escale, formée de deux rues parallèles, dont l'une, ombragée de grands arbres, borde le Sénégal. Derrière, on voit les toits pointus des villages indigènes de Podor et de Tioffy. Nous nous empressons de descendre à terre et d'aller serrer la main au capitaine Fischer, commandant du poste, et au docteur Dupouy; tous deux nous offrent gracieusement l'hospitalité.

Le lendemain et les jours suivants, nous nous occupons activement d'arrimer dans les meilleures conditions possibles le volumineux matériel entassé dans nos chalands. Nous réunissons nos approvisionnements, nous répartissons nos laptots sur les chalands et zampans où nous-mêmes nous devons prendre place en quittant le *Dakar*.

Le 3 février, le gouverneur Brière de l'Isle nous donne ses dernières instructions.

« Allez, nous dit cet excellent chef; soyez énergiques et résolus. Oubliez complètement les épreuves qui vous attendent pour ne songer qu'à l'intérêt supérieur de la patrie. Vous partez pour accomplir une grande œuvre dont vous serez les premiers initiateurs, et je ferai tous mes efforts pour que vous soyez suivis de près dans la voie que vous allez ouvrir à la civilisation et à l'influence française. Mes vœux et ceux de toute la colonie vous accompagnent. Dieu favorisera vos nobles efforts patriotiques! »



Le gouverneur Brière de l'Isle[1].
Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

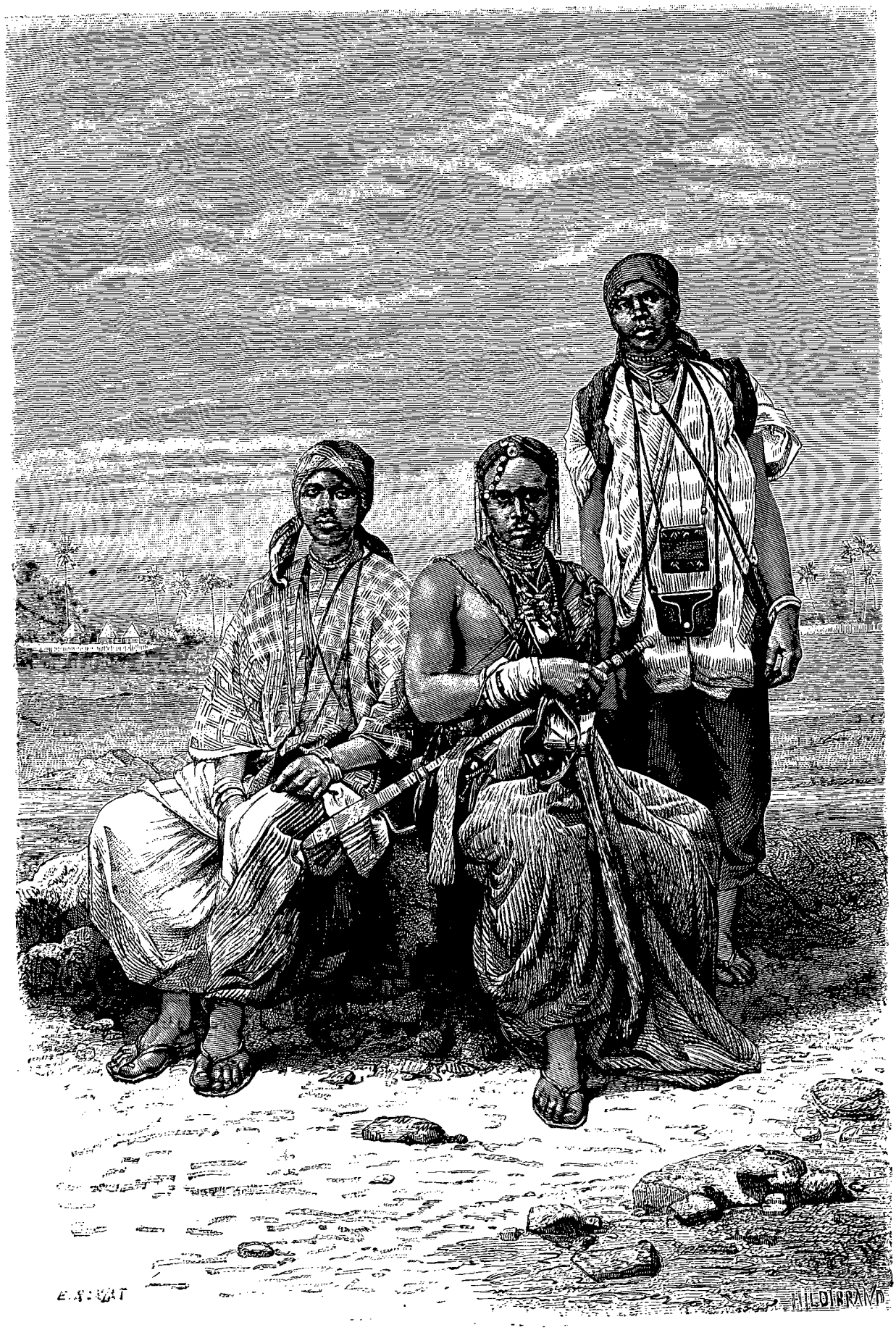
Le gouverneur pouvait certes compter sur nous, car il avait su nous animer de cette énergie, de cette élévation de sentiments et de cet amour pour la patrie qu'il possédait lui-même à un aussi haut degré et qui le soutenaient si puissamment dans la tâche difficile qui lui avait été confiée depuis qu'il avait pris la direction supérieure de la colonie.

Le 4, au matin, nous remontons sur le *Dakar*, qui va nous conduire jusqu'au banc de Mafou; à partir de ce point, en saison sèche, c'est-à-dire de novembre en juin, le Sénégal n'est plus navigable pour nos avisos à vapeur, à calaison trop forte. Nous parvenons au banc le soir, et, après avoir passé une dernière nuit à bord et avoir fait nos adieux à l'excellent M. Simonet, commandant de ce bâtiment, nous nous installons définitivement dans nos embarcations pour commencer la rude navigation qui doit nous porter jusqu'à Bakel.

Parmi les inconvénients de la vie sénégalaise, il n'en est pas de plus désagréable que la difficulté de communications, pendant une grande partie de l'année, entre le chef-lieu de la colonie et les établissements situés au delà de Podor. Les avisos à vapeur ne peuvent alors remonter que jusqu'au banc de Mafou, et l'on est réduit, pour atteindre les escales du haut fleuve, à employer les chalands du commerce, imparfaitement aménagés et qui mettent souvent un

1. Aujourd'hui général, gouverneur du Sénégal de 1876 à 1881.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerriers du Ouolo (voy. p. 262). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mois entier pour gagner Médine. Parfois les laptots, chargés de conduire ces chalands, descendent à terre, sur l'une ou l'autre rive du fleuve, et cheminent en haut des berges escarpées en tirant une longue cordelle attachée au sommet du mât. Mais l'épaisse végétation qui embarrasse les bords s'oppose souvent à un semblable moyen; il faut alors se servir de rames et de longues perches. On comprend combien la marche doit être lente et monotone dans de telles conditions, surtout lorsqu'on songe aux nombreux bancs et rapides qui obstruent le Sénégal dans son cours moyen et supérieur.

Nous nous trouvions à la hauteur du Toro, l'un des États séparés, par la politique de nos gouverneurs, de la puissante et turbulente confédération du Fouta, qui s'étendait autrefois sans discontinuité depuis Dagana jusqu'aux environs de Bakel. Les dispositions hostiles des Toucouleurs, ainsi que leurs fréquentes tentatives de pillage sur nos commerçants, nous forcèrent souvent à organiser contre ces populations remuantes d'importantes expéditions. A la suite de ces dernières on mit à profit les divisions intestines des différentes tribus de cette confédération en la morcelant peu à peu et en en séparant plusieurs États importants. C'est ainsi que le Toro formait en ce moment un pays indépendant, placé sous notre influence et gouverné par un jeune chef, Amadou Abdoul, rallié complètement à l'idée française et qui venait de visiter notre dernière exposition de 1878.

L'autre rive limite le pays des Maures Braknas, dont les tribus, tout aussi rebelles à la civilisation que celle des Trarzas, font cependant un commerce de gommes très actif avec notre escale de Podor.

La navigation fut lente et pénible pendant les premiers jours. La nature boisée des rives s'opposait au remorquage à la cordelle et nous regrettions vivement que l'administration coloniale, trop pauvre malheureusement, n'ait pu encore procéder au débroussaillement de la rive gauche.

Nos balles de mousquieton dérangeaient désagréablement les caïmans endormis; ils plongeaient subitement dans le fleuve, et une traînée sanglante, visible à la surface de l'eau, nous montrait que nos projectiles n'avaient pas toujours manqué leur but. Au sommet des berges, nous apercevions aussi de nombreuses bandes de singes dits *à tête noire*, tandis que les aigrettes, au plumage couleur de neige, s'enfuyaient à notre approche.

Le 7, nous passions devant les villages d'Aleibé, de Boki et de Oualaldé. Ce sont les derniers du Toro, et leurs habitants ont un aspect des plus misérables. Deux ans auparavant, j'avais été chargé de tracer la limite entre ce pays et le territoire voisin, et je me rappelai encore l'hospitalité que j'y avais reçue. Cette contrée est riche et les cultures pourraient, comme dans le Cayor ou d'autres régions de la Sénégambie, y prendre un développement considérable. Les villages se dispersent généralement à la saison des cultures et les habitants s'éparpillent le long des rives du fleuve, où ils s'abritent dans quelques cases en paille, élevées à la hâte. Les récoltes ramassées, ils rentrent au village principal.

Le lendemain, nous entrons dans le Lao, petit État Toucouleur qui a également séparé sa cause de celle du Fouta et s'est placé, il y a peu d'années, sous notre protectorat. Nous apercevons sur la rive droite plusieurs cavaliers maures armés de leurs fusils et poussant devant eux, en criant de toute la force de leurs poumons, des bœufs et des moutons, volés sans doute aux Peuls, pasteurs du Lao, dont les nombreux troupeaux couvrent les plaines environnantes. Nous apprîmes, en effet, qu'un engagement avait eu lieu le matin, et qu'un fort parti de Maures, ayant réussi à passer de nuit le fleuve à la nage, s'était emparé de plusieurs de ces animaux qu'ils conduisaient dans leur camp, où les ravisseurs devenaient dès lors insaisissables. Ces faits se représentent tous les jours : les Maures vont razzer les troupeaux des Peuls; ces derniers les défendent ou vont par représailles enlever à leur tour ceux de leurs ennemis. C'est une guerre perpétuelle, et le Sénégal, qui forme un large fossé entre ces deux races, est insuffisant pour empêcher ces vols et ces conflits à main armée.

Le 9, nous passons devant les villages de Cascas et de Doungel et nous franchissons, non sans peine et sans une grande perte de temps, le difficile passage de Djoulédiabé, situé à la limite extrême de la marée. Les rives, complètement déboisées, permettent le remorquage à la cordelle, et, après avoir doublé l'embouchure du marigot de Doué, dont nous avions déjà pu voir l'origine avant Podor, nous venons mouiller au pied des hautes berges que surmonte le blockhaus de Saldé. Ce petit poste, occupé par une garnison d'une douzaine de tirailleurs, a été élevé en 1865 pour occuper l'intervalle de près de cent lieues qui sépare les deux établissements de Podor et de Bakel; il surveille en même temps la partie centrale du Fouta. Sa petite escale est très florissante, et, outre les transactions de gommes, il s'y fait un commerce très actif de plumes et d'œufs d'autruche, de peaux de fauves, etc.

Nous ne restons que quelques heures à Saldé et nous repartons après avoir pris des vivres frais. Nous sommes bientôt en vue du Bosséa, habité par la tribu la plus turbulente de la confédération Toucouleur. Son chef, Abdoul Boubakar, entouré d'une jeunesse ardente et vivant surtout de pillages, ne cesse d'exciter contre nous les villages plus paisibles qui bordent le fleuve et ont des relations de commerce suivies avec nos traitants. Tant qu'on n'aura pas infligé un châtiment exemplaire à cet incorrigible perturbateur, le repos de la colonie et la sécurité de nos commerçants risqueront à tout moment d'être troublés.

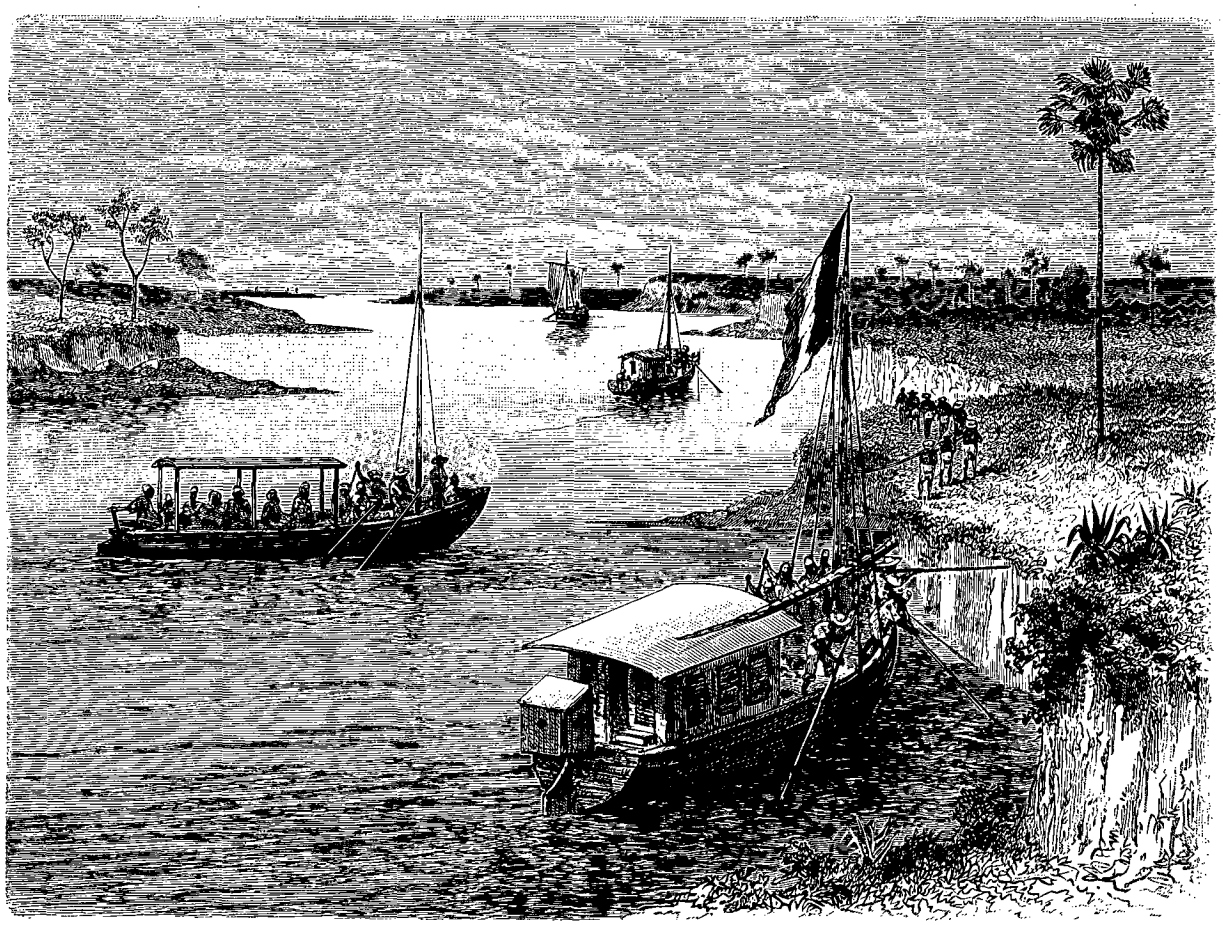
Le fleuve est toujours d'une grande largeur. Ses rives sont plus boisées, surtout du côté du Fouta. Beaucoup de marigots sillonnent la plaine qui s'étend jusqu'à Matam et nous y voyons des traces de cultures vastes et bien entretenues. A l'horizon surgissent de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombreux monticules, qui bientôt se rapprochent, se réunissent et constituent de véritables chaînes de collines, d'une hauteur moyenne de cinquante mètres et affectant toutes une forme tabulaire. Ces collines que l'inondation n'atteint jamais, et se dirigeant presque en droite ligne de l'ouest à l'est, établissent une voie de communication ininterrompue de Dagana à Bakel. C'est la route que suivent en toute saison les caravanes qui vont commercer dans l'intérieur et la voie naturelle pour la ligne ferrée projetée de l'Atlantique au Niger.

Le 14, nous nous trouvons devant Oréfondé, capitale de toute la confédération Toucouleur. C'est là que se réunissent généralement les assemblées où ces fanatiques musulmans combinent leurs noirs projets contre nous et nos protégés. Heureusement qu'il se fait dans ces *palabres* beaucoup plus de bruit que de besogne et que les conspirateurs se dispersent le plus souvent sans avoir pris aucune détermination sérieuse.

Nous rencontrons beaucoup d'hippopotames. Ils s'annoncent de loin par des grognements sonores et émergent souvent de l'eau à quelques mètres à peine des chalands, qui risquent ainsi d'être chavirés par



La mission entre Matam et Bakel. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

eux. Nous ouvrons sur eux un feu nourri, mais notre chasse est décevante, car ces animaux blessés plongent aussitôt au fond du fleuve.

Malgré l'activité de nos laptots, nous n'arrivons que le 18 à Matam, sur la limite du Bosséa et du Damga, le dernier État du Fouta. La tour de Matam, semblable à celle de Saldé, a été construite pour le même but que celle-ci. Nous ne nous y arrêtons qu'une journée, et nous nous mettons en route le lendemain pour franchir la dernière étape qui nous sépare de Bakel. Le Damga est plus peuplé que les pays précédemment rencontrés; ses habitants sont *des gens paisibles* qui ne demanderaient pas mieux que d'être soustraits aux tracasseries continuelles d'Abdoul Boubakar. On comprend combien ces braves gens sont fatigués de l'existence troublée que leur font les incursions incessantes de leurs voisins du Bosséa.

Les arbres deviennent plus beaux. Ce sont des roniers, des palmiers de différentes espèces, des tamariniers d'une grandeur et d'une élégance de forme admirables. Ces arbres au feuillage pittoresque, ces collines dont les roches brun-rougeâtre percent à travers la végétation qui les surmonte, les villages de plus en plus rapprochés, donnent au paysage une vivacité singulière, qui repose l'œil de la monotonie des forêts que nous avons traversées jusqu'alors.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous franchissons le passage de Verma, où un mois plus tard nous aurions été forcés, pour passer, de décharger nos chalands. Nous doublons l'embouchure du marigot de Guérère et nous passons devant les premiers villages du Guoy, État Sarracolet qui s'étend jusqu'à la Falémé. Nous avons quitté les pays Toucouleurs et nous n'allons plus maintenant rencontrer jusqu'au Niger que des populations plus ou moins hostiles à cette race de conquérants qui les fit tant souffrir à l'époque des tentatives d'El Hadj Oumar pour fonder son immense empire musulman dans le Soudan occidental.

Les Sarracolets ou Soninkés constituent assurément la race la plus intéressante de tout le bassin du Sénégal. Ils possèdent des qualités d'ordre et d'économie qui les distinguent très visiblement des autres nègres des contrées voisines. Ils comprennent les avantages du commerce, et leur existence, au lieu de s'écouler dans un farniente perpétuel, comme c'est malheureusement le cas le plus fréquent parmi les indigènes africains, est occupée utilement par les nombreux voyages qu'ils font au loin pour échanger leurs marchandises contre les produits des pays situés plus avant dans l'intérieur. On les voit arriver tout jeunes à Saint-Louis ou dans nos escales du fleuve. Ils s'y emploient comme laptots, muletiers, agents de traitants, tirailleurs, et, dès qu'ils ont gagné une somme d'argent suffisante, ils reviennent dans leurs villages. Ils achètent alors deux ou trois ânes et un petit stock de marchandises, qu'ils transportent ensuite dans le Kaarta ou sur les bords du Niger, ramenant en échange des pagnes, des boubous lomas, de l'or et, il faut bien le dire aussi, des esclaves qu'ils vont revendre avec un gros bénéfice dans les contrées qui en manquent.

Le 25, au matin, nous sommes devant Tuabo, résidence du *tunka*, ou chef du Guoy. Quelques heures après, nous apercevons Bakel, dont nous reconnaissons l'emplacement aux hautes tours, visibles de loin, qui couronnent les collines environnant le fort. Puis celui-ci nous apparaît avec ses constructions blanches et massives, et à quatre heures du soir nous jetons l'ancre au pied de la berge, heureux de quitter le roufle étroit et incommode dans lequel nous venions de passer une vingtaine de jours. Nous étions au terme de la première partie de notre voyage et nous allions prendre désormais la voie de terre.

II

Bakel. — Organisation du convoi. — Le cuisinier Yoro. — Les chefs de convoi. — L'interprète Alpha Séga. — Attaque des Maures.

Le fort de Bakel date du commencement de ce siècle; il a remplacé les divers comptoirs fondés autrefois dans cette région par la Compagnie des Indes pour exploiter les productions et spécialement l'or du Galam et du Bambouk. C'est aujourd'hui un bel établissement, restauré par les soins du gouverneur Brière de l'Isle, et composé de deux grands bâtiments, réunis par une construction plus petite, dont la terrasse sert de communication entre les deux ailes principales. Les logements des officiers, donnant sur de vastes galeries, y sont commodes et aérés; ceux des hommes sont également confortables et bien disposés. On voit en somme que rien n'a été négligé pour obvier, dans la limite du possible, aux inconvénients qui résultent, pour nos Européens, d'un séjour prolongé dans un pays malsain et couvert de nombreux marécages aux exhalaisons pestilentielles.

L'escale qui dépend du fort est la plus importante du fleuve. Il s'y fait, à chaque saison sèche, un commerce très actif de gommes, d'arachides, de chevaux, d'or, de plumes d'autruche, de peaux d'animaux, etc.

Le commandant, M. le capitaine Soyer, nous reçut avec une gracieuseté bien connue de tous ceux qui sont passés à Bakel. C'était d'ailleurs une vieille connaissance pour la plupart d'entre nous, car tous nous avions eu déjà à user de sa libérale hospitalité, quand notre service nous avait appelés dans le haut fleuve. Que cet excellent camarade et ami me permette de lui renouveler ici tous les sentiments de vive amitié que lui ont voués les officiers de la mission du Haut Niger!

A peine débarqués, nous nous mîmes tous à organiser le formidable convoi qui allait transporter nos approvisionnements et les présents destinés aux chefs indigènes que nous devions visiter.

Nous réussissons, grâce à l'activité de Piétri, que j'avais investi de la direction supérieure du convoi, à mettre un peu d'ordre dans les ballots et cantines renfermant notre immense matériel. Je réservai pour nos bagages personnels les douze mulets affectés à l'expédition; ils devaient former une section spéciale sous les ordres d'un chef muletier, qui nous attendait sur la route de Médine à Bafoulabé, où il était employé en ce moment. Quant aux ânes, au nombre de deux cent cinquante, ils furent divisés en quatre sections principales sous les ordres de quatre chefs de convoi, choisis parmi les employés indigènes de l'escale, chez lesquels j'avais reconnu les aptitudes de commandement nécessaires. Chaque section était subdivisée en un certain nombre de groupes, comprenant chacun dix à douze ânes et quatre ou cinq âniers. Je passai plusieurs jours à recruter une soixantaine de ces derniers, et ce ne fut pas sans peine que je les décidai à quitter leurs cases et leurs familles pour s'enfoncer avec moi dans des contrées qui leur étaient absolument inconnues et n'avaient d'ailleurs chez eux qu'une très mauvaise réputation. Enfin, une trentaine de Toucouleurs et autant de Bambaras se rangèrent sous les ordres du lieutenant Piétri, qui, aidé de ses chefs de convoi, s'empressa de les répartir d'après les règles convenues. Les noirs sont tellement faits au désordre, qu'il est indispensable, avant toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opération entreprise avec leur concours, de prendre mille précautions pour prévenir, autant que possible, les inconvénients souvent fort graves résultant de leur insouciance et de leur négligence habituelles.

Pour apporter encore plus de méthode dans nos derniers préparatifs, je choisis, à trois ou quatre kilomètres de Bakel, un campement provisoire vers lequel j'acheminai successivement les différentes fractions du convoi, que M. Piétri recevait et organisait d'une manière définitive.

Le 6 mars, au soir, nous y étions tous réunis. Le départ était fixé pour le lendemain; tous nos bagages étaient là, alignés devant nos ânes, tandis que nous courions à droite et à gauche, veillant avec soin aux derniers arrangements. Enfin, tout étant terminé, nous allions nous mettre à table, quand nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée des officiers de Bakel, qui avaient tenu à venir nous faire leurs adieux avant notre départ. Deux cantines forment aussitôt une rallonge pour notre table de campagne, et tous nous nous mettons à dîner gaiement et de bon appétit sous le tamarinier qui nous avait abrités de son ombre pendant la journée et dont les branches soutenaient maintenant les fanaux de bord qui nous éclairaient.



Un ânier. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

Le lendemain matin, comme la dernière étoile disparaissait du ciel, nous étions tous sur pied. Au même moment un rugissement se fit entendre. « Voilà le lion, nous dit Vallière, il ne doit pas être loin. Est-ce de bon augure? — Il vient de droite, répondit le docteur Tautain, toujours sceptique. — Quoi qu'il en soit, en route! » dis-je. Le signal est donné. Nous nous bornons, pour cette fois, à faire notre étape tant bien que mal et nous arrivons au village de Golmi dans un ordre relatif. Nous avons longé la rive gauche du Sénégal et traversé la forêt de Goura, véritable forêt de Bondy où les Maures s'embusquent et arrêtent les voyageurs indigènes.

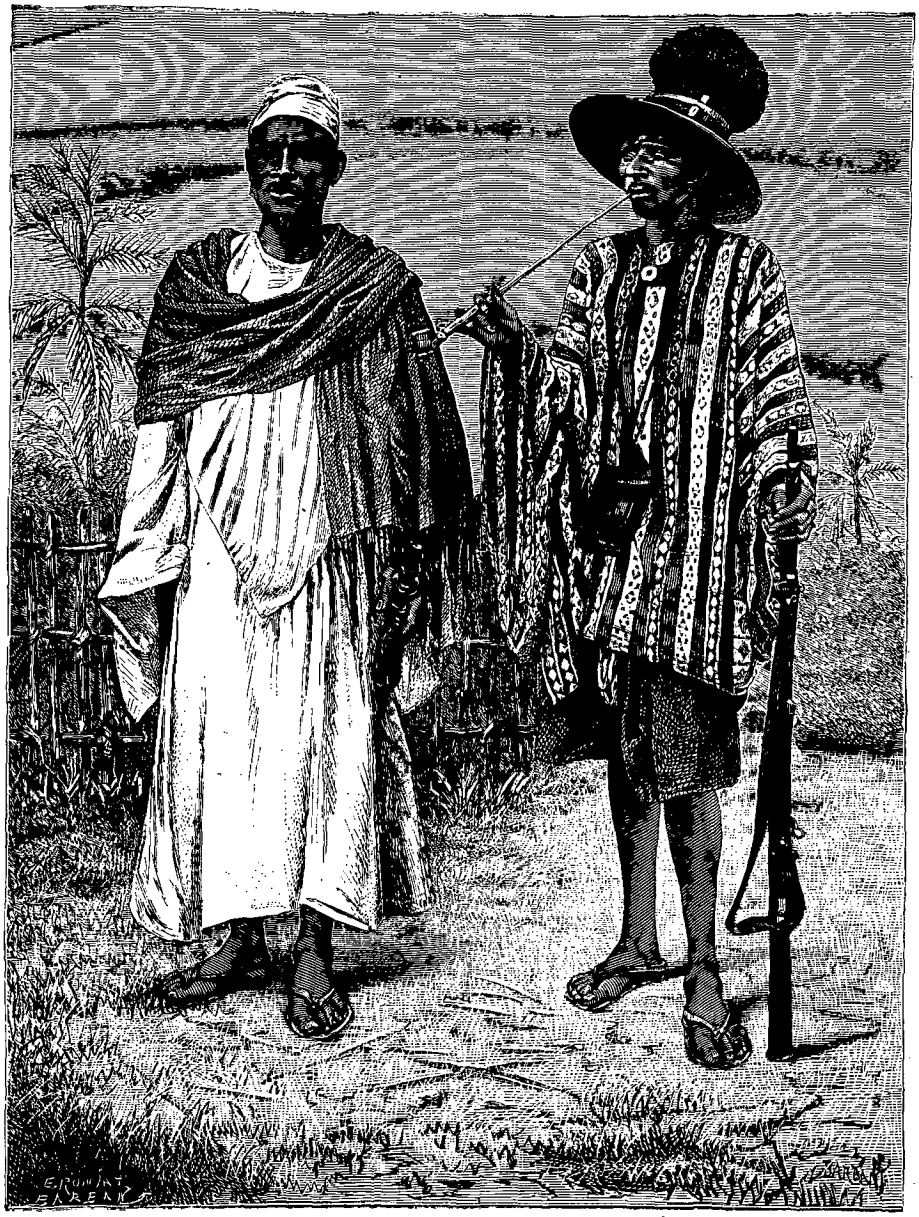
Tout était arrivé au bivouac et les âniers commençaient déjà à surveiller la cuisson de leur riz et de leur couscous. Il ne manquait plus que le mulet portant notre bagage culinaire, que nous avions confié pour quelques étapes au cuisinier Yoro. Et cependant Yoro était parti le premier! Informations prises, notre Vatel s'était arrêté dans un village sur la route pour faire ses adieux à l'une de ses femmes. Enfin notre mulet apparut. Je vous laisse à penser les reproches qu'eut à subir le cuisinier retardataire. Puisque l'occasion s'en présente, je dirai quelques mots de ce membre important de la mission à qui nous avions dévolu la garde de nos casseroles et le soin de nos estomacs. Yoro est un Toucouleur de la tribu des Laobés, tribu méprisée parce qu'elle gagne sa vie en travaillant le bois, creusant des mortiers et fabriquant des pilons pour écraser le mil nécessaire à la préparation du couscous. On sait que l'on professe en Afrique le plus profond dédain pour les castes travailleuses, telles que les tisserands, les cordonniers, les forgerons. Les Laobés, qui sont répandus dans tout le Sénégal, vivent à part, se marient entre eux, mais forment l'une des tribus les plus riches de ces pays.

A propos d'Yoro, notons cette particularité : notre cuisinier se croit allié au serpent trygonocéphale, et la plus grande peine qu'il puisse éprouver est de voir tuer un reptile de cette espèce. Pendant notre séjour à Nango, sur les bords du Niger, il ne cessa de s'opposer à la destruction d'une odieuse couvée de ces trygonocéphales, que nous avions découverte dans la toiture de notre hangar et dont la mère avait failli mordre un jour le docteur Tautain, menacé ainsi d'une mort foudroyante. Ce fait n'est pas une exception. Il n'est pas de noir qui ne soit par sa famille allié à un animal quelconque et qui, à l'occasion, ne se dépouille de tout ce qu'il possède pour sauver de la mort sa bête patronymique.

Yoro est un type de noir que l'on rencontre fréquemment parmi ceux de ces indigènes qui se sont frottés quelque peu à notre civilisation. Il est vaniteux, menteur, voleur; mais il a des qualités. D'abord, il est « débrouillard »; à peine arrivé à l'étape, le déjeuner est préparé avec une rapidité surprenante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la table se couvre en un clin d'œil de plats à l'aspect réjouissant. Notre homme a été successivement tirailleur, marmiton, muletier, laptot; toujours quémandeur, toujours gouailleur, toujours misérable et toujours absolument dévoué à son maître. Dans la mauvaise fortune, Yoro vendra son dernier boubou, son grisgris le plus précieux pour satisfaire l'un de nos caprices. A la retraite de Dio, ce brave garçon n'a cessé de tenir la bride de mon cheval, le soutenant dans les mauvais pas, fouillant de son regard vigilant les broussailles où les Bambaras étaient tapis, prêt à recevoir la balle qui m'était destinée. A Nango, dès que j'avais la fièvre, j'étais sûr de voir arriver Yoro, qui s'installait auprès de ma natte, me prodiguant les



Interprète. Thiama.

Thiama et l'interprète Alassane (voy. p. 272). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

soins les plus empressés avec des attentions de mère, et cependant la veille je l'avais sans doute rudoyé, comme cela m'arrivait souvent lorsque la malaria commençait à me travailler.

Le repas est terminé. La chaleur est excessive et rien ne peut nous protéger l'après-midi contre cette température étouffante. Aussi voyons-nous arriver le soir avec satisfaction. •

Le lendemain, nos chefs de convoi, montés sur de bons petits chevaux du pays, sont pleins d'entrain et ardents à la besogne. Je vous ai déjà cité Samba Ouri, qui avait le commandement des laptots, dont j'avais fait des âniers en attendant mieux. C'était un excellent vieillard, estimé et aimé de tous, toujours infatigable et prêt au travail. Il devait, hélas! être l'une des premières victimes du guet-apens qui nous attendait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le Bélédougou. Ensuite venait Makha Courbary, un grand et beau Bambara, de famille royale, qui commandait les âniers de sa race. Le troisième de nos chefs était Thiama, que nous venions de prendre à Bakel, où il était commissaire de police. C'était un homme âgé, encore solide, très actif, ancien tirailleur et dont le dévouement ne s'est jamais démenti pendant notre rude campagne. Thiama était parent de Makha, mais il n'avait pas, comme ce dernier, abandonné les coutumes de ses pères. Il portait ses cheveux crépus, noués en tresses sous un immense chapeau, que surmontait un gros pompon de paille d'aloès. Il était un peu voûté, mais toujours gai et prêt à faire honneur au cognac que nous lui offrions de temps en temps. Silman N'Diaye, jeune Khassonké, frère de notre interprète Alpha Séga, était le plus jeune de nos chefs de convoi.

Le 8, nous quittons Golmi.

Nous sommes encore dans le Guoy, province dépendant du cercle de Bakel. De longues chaînes de collines se dessinent dans le sud, mais, vers le fleuve, le pays est très plat et les marigots sont les seuls obstacles que nous ayons à surmonter pour le moment. On nomme marigots ces petits affluents du Sénégal qui, généralement à sec une bonne partie de l'année, se remplissent d'eau au moment des pluies et forment alors de vastes fossés, larges et profonds, à berges d'un accès difficile. Nous suivons le bord du fleuve à travers la forêt de Goura. Chemin faisant, on nous montre un amoncellement de rochers qui sert d'embuscade ordinaire aux Maures pour piller les caravanes, gardées par des marchands inoffensifs. Il est regrettable que ces brigands ne viennent pas nous chercher noise. Ils pourraient faire connaissance avec nos armes à longue portée et se convaincre que ce n'est pas pour eux que nous nous sommes donné la peine d'organiser notre superbe convoi.



Le cuisinier Yoro (voy. p. 270-271). — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Vallière.

Nous dépassons les ouvriers noirs chargés de poser les poteaux de la ligne télégraphique, qui devait unir Bakel à Médine, et nous arrivons à Arondou, au confluent de la Falémé, où nous installons notre bivouac.

Nous avons devant nous maintenant un obstacle important à franchir, la Falémé, belle rivière prenant sa source dans le Fouta Djalon et déversant, au moment des pluies, une masse d'eau considérable dans le Sénégal. Elle change complètement d'aspect en saison sèche; mais quoique les gués soient nombreux et faciles, son lit, profondément encaissé entre deux berges à pic, est d'un passage assez malaisé pour notre convoi. Nous n'hésitons pas. Les bagages, craignant le contact de l'eau, tels que les sacs de sucre, de sel, les munitions, etc., sont embarqués dans un chaland et transportés sur l'autre rive. En même temps, les ânes et les mulets, dirigés par leurs conducteurs, descendent dans la rivière et gagnent, beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions tout d'abord imaginé, la pente très raide qui donne accès sur un plateau déboisé où nous choisissons un nouveau campement. Quelques chargements tombèrent, à la vérité, dans l'eau, quelques mulets ou ânes roulèrent également du haut des berges, mais en somme nous n'eûmes pas à constater de grands accidents, et l'opération, commencée à dix heures du matin, était heureusement terminée à cinq heures du soir.

Nous avons donc franchi la Falémé. Un bain salutaire nous remet le soir des fatigues de la journée, et nous pouvons, par un repas malheureusement trop frugal, célébrer notre entrée dans le Kaméra.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse du sabre (voy. p. 275). — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis de M. Vallière.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (suite)

Depuis Bakel, nous n'avions traversé que des villages directement soumis à la France, c'est-à-dire nous payant l'impôt personnel, mais jusqu'à Médine le Kaméra est simplement placé sous notre protectorat. La route était du reste sûre. La population, paisible et travailleuse, appartient à cette race de Sarracolets dont j'ai déjà parlé plus haut. On les a souvent appelés, et avec raison, les Juifs du Soudan. Leur race présente un type particulier qu'un habitué du Sénégal peut seul reconnaître. Moussa, le domestique du lieutenant Piétri, était précisément un Sarracolet de Bakel. Son caractère, qui présente des contradictions analogues à celles déjà signalées chez Yoro, mérite une mention spéciale.

Moussa a l'amour des voyages et encore plus l'amour du commerce. Il est économe et sait ménager les ressources que la bonne fortune lui envoie; au moment critique, il a toujours su trouver une poire pour la soif. Pendant plusieurs mois il a gardé les clefs des cantines de son maître, qui n'a jamais eu à lui reprocher la moindre infidélité. A Bammako, après le pillage de nos bagages, il a vendu sans bruit un peu d'or qu'il avait acquis par échange pour nous procurer du lait et soutenir nos chevaux par quelques mesures de gros mil. Eh bien, ce Moussa dévoué, nous l'avons surpris plus tard nous volant notre

1. Suite. — Voy. page 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riz quand notre détresse fut devenue moins grande et qu'Amadou nous eut envoyé de quoi pourvoir à notre subsistance. L'appellerez-vous malhonnête?

La Falémé franchie et tout marchant à souhait, j'apportai un changement dans l'organisation du convoi : je lui donnai, pour ménager l'autorité de Piétri et aussi pour réduire nos courses au soleil, un chef noir qui devait assurer l'exécution de nos ordres et servir d'intermédiaire entre nous et les chefs de sections. L'homme tout désigné pour cet emploi, autant par son instruction relative que par l'influence qu'il avait sur nos noirs, était notre interprète Alpha Séga, Khassonké de Médine. Alpha fut donc proclamé chef supérieur du convoi, et je lui confiai un drapeau tricolore, qu'il devait planter au milieu du camp et autour duquel venaient se ranger successivement les différentes sections de notre caravane.

Nous avions remarqué que les âniers avaient déjà eu quelques discussions au sujet de leurs bêtes. Pour couper court à toute cause de discorde, nous donnâmes à chaque section un fanion, dont la couleur était reproduite par de petites bandes d'étoffe attachées au cou des ânes. Je connaissais le caractère des noirs et je ne négligeai aucune occasion d'exciter leur amour-propre. Le convoi présentait ainsi un magnifique aspect : chaque section, précédée de son fanion, porté fièrement au bout d'un fusil, avait à cœur de me prouver qu'elle n'était pas inférieure à ses voisines. Les âniers mettaient alors d'autant plus d'entrain à leur besogne qu'ils étaient groupés par race. Alpha Séga dirigeait toute la colonne avec une satisfaction orgueilleuse.

Notre interprète était un singulier mélange de bien et de mal. Il s'exprimait correctement en français et connaissait tous les idiomes du Soudan occidental. Il avait une grande habitude des mœurs ridiculement majestueuses des princes nègres de ces régions; il savait s'insinuer auprès d'eux avec la plus grande habileté, s'en faire écouter et souvent les convaincre. C'était de plus un aristocrate forcené, comme un parvenu peut seul l'être. Il adore tous ces souverains, tous ces principicules qui se comptent par douzaines dans les misérables villages de ces contrées sénégambiennes. Aussi, comme il sait leur parler, les flatter, obtenir ce qu'il désire! Voilà certes des qualités sérieuses pour un diplomate nègre; mais en revanche que de défauts! Alpha a la faiblesse, lui fils de prolétaire et de race excessivement mélangée, de se dire Peul du sang le plus pur et prince de famille royale. « Voici les domaines de la couronne! » me disait-il, un jour que nous passions devant un champ appartenant à l'un de ses frères, misérable habitant d'un village du Khasso. Il possède en outre une vanité qui le distinguerait même parmi les nègres. Il est vaniteux avec une naïveté et une franchise qui ont souvent provoqué notre hilarité.

A partir de la Falémé, le convoi ne nous donna plus d'inquiétudes. Notre marche était réglée de la manière suivante : Vallière et Tautain partaient en avant et choisissaient un campement favorable à notre installation. Le convoi se mettait en marche dans l'ordre prescrit; Piétri et moi, montés sur nos chevaux arabes, nous le suivions, puis, dépassant peu à peu les diverses sections, nous rejoignions nos deux camarades au bivouac. La colonne était ainsi éclairée et les âniers étaient surveillés au départ et pendant la route. C'est de cette manière que nous fîmes successivement les étapes de Ségala, Sébékou et Goré. Tous ces villages se ressemblent : ils sont bâtis sur le bord du fleuve et entourés d'un mur en terre appelé *tata* dans le pays. A l'intérieur, les cases, serrées les unes contre les autres, ne laissent pour le passage qu'une étroite et tortueuse ruelle, dans laquelle le plus souvent un cavalier a de la peine à s'engager. Les cases des Sarracolets sont formées d'un mur circulaire en pisé, un peu plus bas que hauteur d'homme et surmonté d'un toit conique en paille. La terre bien battue forme le plancher de l'habitation; celle-ci n'a qu'une ouverture, ce qui la rend très chaude et absolument insupportable lorsqu'on y allume du feu. Un chef de famille possède généralement plusieurs cases, dont l'une pour lui et les autres pour chacune de ses femmes. Toutes ces cases sont renfermées dans une enceinte en terre, appelée *keur* en ouoloff, et dans laquelle on pénètre par un vestibule, sorte de case à deux portes.

Le pays tout autour de nous n'offre rien de remarquable. De temps en temps, un marigot, une forêt ou des broussailles; puis, quand on approche d'un village, des champs plantés de mil, appelés *lougans* par les indigènes.

Le 11 mars au matin, nous avions planté notre tente au village de Goré. C'est un centre important, habité par des Bambaras échappés au sabre d'Amadou, lors de la dernière expédition qu'il avait faite dans le Kaarta en 1874. Leur chef, Dama, est de la famille des Massassis, qui commandaient tout le Kaarta il y a une trentaine d'années. Lui-même, après avoir lutté longtemps contre les Toucouleurs, s'était enfermé dans le village de Guémonkoura, d'où le roi de Ségou parvint à le chasser après un long siège demeuré célèbre dans le pays. Dama, vaincu, se réfugia sur le territoire soumis à notre protectorat, et, avec les guerriers qui lui restaient encore, il fonda le village de Goré, qu'il fortifia aussitôt avec le plus grand soin. C'est un petit vieillard à barbe blanche et à figure énergique; c'est assurément l'un des chefs noirs les mieux obéis que j'aie jamais rencontrés pendant mes voyages en Sénégambie. Son nom est connu dans tout le Soudan occidental, où il est très populaire parmi les ennemis d'Amadou. Un sourire de joie éclaira son visage quand je lui parlai de l'intention qu'avait le gouverneur de s'appuyer désormais sur les Bambaras et les Malinkés pour détruire l'influence des musulmans. Dama nous donna des nouvelles du docteur Bayol, que j'avais envoyé à quelques journées en avant pour recruter des âniers. Mon mé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

decin était tombé gravement malade à Goré et un accès de fièvre pernicieuse avait même failli l'enlever. Il n'avait dû la vie qu'aux soins dévoués du lieutenant Pol, de l'artillerie de marine, qui devait être tué quelques mois plus tard à la prise du village de Goubanko, près de Kita.

Dama nous fit à Goré un accueil des plus chaleureux. Il m'envoya deux bœufs, des moutons, du lait, etc. Mais ces cadeaux n'étaient pas tout à fait désintéressés, car, le soir, le rusé vieillard, quand j'allai le remercier, me demanda à brûle-pourpoint si je voulais lui permettre de me confier la plupart de ses guerriers, sous la conduite de son fils, Gara Mamady Ciré, pour m'accompagner dans ma mission et lui procurer les moyens de reprendre le village de Guémonkoura. J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que ma mission était purement pacifique. J'acceptai toutefois les offres de Gara Mamady Ciré. Ce chef avait une grande réputation de bravoure dans les régions du Haut Niger où j'allais m'engager. Il avait fait longtemps la guerre aux lieutenants d'Amadou et on citait de lui des actes de courage et d'audace tout à fait extraordinaires. Je pensais donc qu'il pourrait m'être utile pour entrer en relation avec les Bambaras qui peuplaient les contrées situées au delà de Kita. Je lui recommandai de faire ses préparatifs, j'insistai pour qu'il ne prît avec lui qu'une faible escorte et n'ayant aucun caractère hostile.



Alpha Séga. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Pour célébrer notre présence chez lui, Dama nous offrit le soir un *tam-tam*, sorte de fête guerrière, à laquelle nous allions assister pour la première fois. Le chef bambara nous envoya chercher en grande pompe par son premier ministre, accompagné d'une nombreuse troupe de musiciens, qui faisaient ensemble le plus abominable vacarme que j'aie jamais entendu. Nous fûmes introduits dans le cercle. Dama était assis, les jambes croisées, sur une peau de léopard étendue à terre ; autour de lui, les guerriers étaient groupés dans les attitudes les plus diverses et tous armés de leurs fusils et de leurs lances. Cette foule, dans une nuit absolument noire, n'était éclairée que par quelques torches fumeuses et présentait un aspect des plus fantastiques. Je pris place à côté de Dama sur un pliant qui m'avait été apporté par l'un de mes hommes ; j'étais d'ailleurs le seul à avoir un siège. La danse commença. Nous connaissions le *tam-tam* ouoloff, les *tam-tams* toucouleur et sarracolet, dans lesquels les femmes jouent généralement le plus grand rôle ; mais ici les guerriers seuls, les plus nobles et les plus braves, parurent dans le cercle de la danse. Rien de plus étrange que l'orchestre de Dama : des tam-tams, sortes de longs tambours donnant le nom à la fête elle-même ; des trompes en bois creusé, aux sons saccadés et monotones ; des petites flûtes, dont les griots Bambaras jouaient d'une manière assez harmonieuse. Bref, le tout formait un ensemble passablement bizarre ; les trompes surtout, dont les trois notes, toujours les mêmes, se succédaient sombres et tristes, finissaient par produire sur nous une impression mélancolique. Pendant ce temps, les guerriers, le sabre ou le fusil à la main, prenaient, à la lueur inégale des torches, les poses les plus variées : se baissant, rasant la terre avec leurs armes, se relevant en tournant sur eux-mêmes, jetant brusquement leurs bras au-dessus de leurs têtes, ils dansaient toujours en mesure, l'œil animé d'un feu belliqueux. Gara Mamady Ciré, Makha, notre chef de convoi, se firent successivement applaudir par les spectateurs enthousiasmés. La fête se termina par quelques fusées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je permis de lancer et dont la vue émerveilla ces naïfs indigènes. Il était tard et nous devions faire une longue étape le lendemain. Après avoir souhaité le bonsoir à Dama, nous nous retirâmes.

Le 12 mars, nous campions sur le bord du fleuve, au village d'Ambidédi. Notre tente fut dressée sous trois grands fromagers, dont les troncs mesuraient chacun de quinze à vingt mètres de circonférence et dont le soleil ne pouvait parvenir à percer l'épais feuillage. Nous passâmes très agréablement les heures chaudes du jour. C'est là que pour la première fois nous fûmes obligés d'intervenir dans les disputes de nos âniers. L'un de nos laptots, à propos d'un âne mal marqué, avait donné un coup de couteau à l'un de ses camarades Toucouleurs. La blessure était heureusement fort légère, cependant je fis aussitôt mettre le coupable aux fers. Il était indispensable d'éviter à l'avenir toute querelle de ce genre entre nos noirs, toute rivalité de race surtout.

Vers le soir, des coups de feu se firent entendre sur la rive droite. C'était un combat qui se livrait entre les Maures et les Sarracolets du Guidimakha. Le sujet de la lutte était toujours le même : c'étaient des troupeaux que les Maures voulaient s'approprier et que les bergers défendaient énergiquement.

Cet incident ne nous empêche pas de continuer notre route. Nous traversons de beaux champs plantés de mil; le pays est d'une fertilité remarquable; les récoltes sont abondantes et dans presque tous les villages nous trouvons des marchands indigènes s'occupant à charger de grains des chalands, qui doivent être ramenés vers Saint-Louis à la hausse des eaux. Notre marche est souvent entravée par de longues cordes d'écorce de baobab, soutenant de petites calebasses ou des morceaux d'étoffe; elles aboutissent toutes à un centre commun, sorte d'abri en paille, dressé au milieu du champ, d'où un esclave les fait mouvoir, en agitant les objets qui y sont suspendus. En même temps, des enfants parcourent la plantation, en poussant des cris aigus et en y jetant des mottes de terre. Tout ce bruit, tout ce mouvement ont pour but d'empêcher les oiseaux de manger les récoltes sur pied.

Pour nous, tous ces épouvantails dressés contre ces malfaisants volatiles avaient le grave inconvénient de gêner nos hommes et d'effrayer nos ânes et nos chevaux. Aussi donnai-je l'ordre de couper toutes ces cordes, au fur et à mesure que nous avancions. Les noirs, gens d'humeur facile, riaient en nous regardant et nous laissaient faire.

Le 14, nous étions à Bongourou, village habité en grande partie par des Pourognes, mulâtres de Maures et de Sarracolets. C'est aussi le pays d'Alpha Séga, notre noble interprète, qui nous amena un tas de négrillons, tous princes, tous moins habillés les uns que les autres et qui me souhaitèrent la bienvenue en termes d'une courtoisie parfaite. Dans la journée, le tam-tam de guerre se fit de nouveau entendre. C'étaient encore les Maures, qui, cette fois, avaient enlevé non seulement les troupeaux, mais aussi les bergers. Les guerriers de Bongourou partaient donc en guerre pour rattraper leurs gens. Deux heures après, ils étaient de retour; mais de bergers, point. Les noirs sont si poltrons vis-à-vis des Maures, qui le savent bien d'ailleurs et en profitent!

La guerre n'empêche pas les plaisirs, au contraire. Vers le soir, une foule considérable nous entoura. Les griots chantèrent nos louanges et on nous offrit un tam-tam khassonké, différant essentiellement de celui de Dama. Ici, les femmes seules dansèrent au son du tam-tam et de guitares grossièrement fabriquées. Leur danse consistait en une série de mouvements, faisant ressortir les formes parfois trop nues de ces almées. Ces divertissements durèrent jusqu'au milieu de la nuit, à la grande joie de nos âniers.

Le lendemain, nous fûmes rejoints par une nombreuse cavalcade : c'était Demba Sambala, neveu du roi actuel du Khasso, ancien élève de l'école des otages, fondée autrefois à Saint-Louis par le gouverneur Faidherbe, pour y élever et ramener à nos idées les fils ou les parents des chefs les plus influents des populations nègres de toute la Sénégambie. C'est de cette école que sont sortis nos meilleurs interprètes et les jeunes chefs, tels que le souverain actuel du Toro et bien d'autres, que nous avons pu employer ensuite d'une manière très avantageuse pour l'extension de notre domination au Sénégal. On ne comprend réellement pas les raisons qui ont pu déterminer, il y a quelques années, la suppression d'une institution aussi utile.

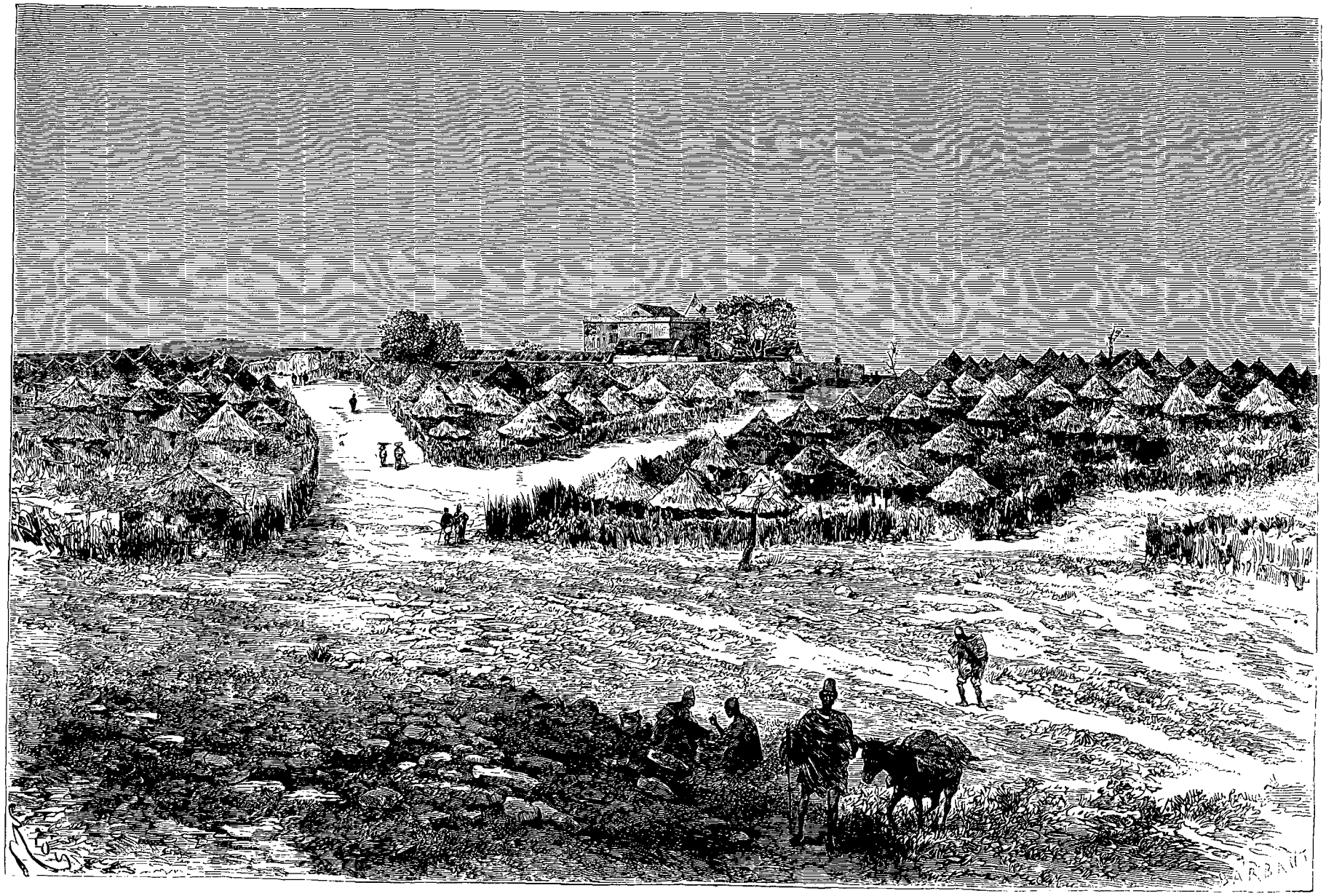
Demba Sambala avait tenu à venir au-devant de moi et à m'escorter pour mon entrée à Médine. La fatigue de nos animaux ne me permettant pas d'atteindre ce poste le jour même, je bivouaquai au village de Kéniou, à quelques kilomètres à peine de Médine; mais je fis continuer Vallière en le chargeant de prendre toutes les dispositions nécessaires pour notre arrivée et de s'aider pour cela de Demba Sambala, qui remplaçait le plus souvent son oncle dans le commandement des territoires environnant le fort.

III

Arrivée et séjour à Médine. — Le Félou. — Sabouciré. — Les chutes de Gouina. — Arrivée à Bafoulabé.

Le poste de Médine a été élevé en 1855 par M. Faidherbe, à deux cent soixante lieues de l'embouchure du Sénégal, près des cataractes du Félou, qui limitent la navigation du fleuve. C'était le moment où le terrible marabout El Hadj Oumar, après avoir conquis et dévasté toutes les contrées Malinkés et Bambaras, situées entre le Sénégal et le Niger, se proposait de s'attaquer à la domination française. Le gouverneur devança ses projets et forma une colonne, qu'il dirigea aussitôt sur Médine; là, il trouva le roi Sambala, qui l'attendait, entouré de ses sujets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Médine. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le gouverneur lui dit :

« Je viens te demander compte du pillage de nos traitants sur ton territoire.

— Ce pillage, c'est le marabout El Hadj Oumar qui l'a fait. Moi, qui ai toujours été l'ami des Français, j'ai cherché à l'empêcher. J'ai offert cent esclaves au marabout pour qu'il respectât vos biens ; il m'a répondu qu'il allait me couper le cou, si je disais un mot de plus en votre faveur.

— Je te crois ; mais alors tu avoues que tu n'es plus maître chez toi et que tu es incapable de protéger toi-même et tes hôtes contre les Toucouleurs.

— C'est vrai.

— Eh bien, moi, je vais me charger de le faire. Tu vas me vendre un terrain où je bâtirai un fort.

— Tu peux le prendre pour rien, puisque tu es le maître ici.

— Non. Je n'agis pas comme le marabout et je ne dépouille pas les gens parce que je suis plus fort qu'eux. Voici le prix que je t'offre du terrain que je vais te désigner.

— J'accepte tes conditions. »

Le gouverneur, descendant de cheval, fit établir le camp et traça immédiatement l'enceinte du fort.

Quelques jours après, Faidherbe rentrait à Saint-Louis, laissant le poste avec deux canons et une garnison d'une cinquantaine de soldats, sous le commandement d'un mulâtre, Paul Holl, homme intelligent et d'une énergie extraordinaire.

Mais l'armée d'El Hadj ne tarda pas à paraître. Pendant quatre-vingt-dix-sept jours, vingt mille Toucouleurs, fanatisés par les paroles prophétiques du marabout, assiégèrent cette poignée d'hommes. Le 18 juillet 1856, les vivres étaient complètement épuisés, une foule de malheureux étaient déjà morts de maladie et de faim, le commandant allait faire sauter le fort avec les gargousses qui lui restaient. Soudain, des détonations retentissent vers le fleuve, en aval du passage des Kippes, si dangereux pour les avisos de notre flottille à vapeur. C'est le gouverneur Faidherbe qui, bravant tous les obstacles et tous les dangers résultant particulièrement de la hauteur insuffisante des eaux en cette saison, arrivait avec un seul bateau à vapeur, portant six cents combattants. En un clin d'œil, la petite troupe débarque aux Kippes, gouverneur en tête, et, appuyée par les deux obusiers du bateau, repousse les Talibés et parvient jusqu'au poste, d'où Paul Holl et ses gens venaient de sortir au-devant d'elle en chassant les ennemis embusqués.

Une petite pyramide, élevée au sud de l'enceinte du fort, conserve le souvenir de cette héroïque action de guerre.

Le vieux Sambala, qui, depuis cette époque, avait toujours été notre allié fidèle, était mort, plus que centenaire, quelques mois auparavant. C'était Makhacé Sambala, frère du vieux roi, qui dominait alors dans le Khasso. On sait que, dans les populations de la Sénégambie, les fonctions royales se transmettent toujours de frère à frère et non pas de père en fils. Aussi les chefs de toutes ces régions sont-ils généralement d'un grand âge, le plus souvent impotents et menés par la nombreuse cour de flatteurs, qui sont les maîtres réels de la situation dans toutes ces principautés nègres.

Le Khasso formait autrefois un seul État compact et puissant, s'étendant sur les deux rives du Sénégal et conquis par des Peuls sur les Malinkés du Bambouk. Désorganisé par ses guerres avec les Bambaras du Kaarta et les Toucouleurs d'El Hadj Oumar, il a perdu aujourd'hui toute unité et se trouve divisé en trois provinces, indépendantes les unes des autres : le Khasso proprement dit, le Logo et le Natiaga.

Comme nous devions séjourner plusieurs jours à Médine, pour y donner à la mission son organisation définitive, il avait fallu chercher un campement voisin du poste, permettant l'installation facile de notre nombreux personnel et de nos trois cents animaux. Or, les environs de Médine étaient, en cette saison, secs, arides et dépourvus de bons pâturages ; les sources et les ruisseaux étant taris, le Sénégal pouvait seul fournir l'eau nécessaire à une troupe importante ; aussi notre embarras était-il grand. Enfin, Vallière nous choisit, au sud du village, un vaste emplacement presque horizontal, ombragé par deux ou trois grands arbres et entouré d'un cercle de collines rocheuses. Nous étions ensoleillés par la réverbération des roches nues et le fleuve avait le désavantage d'être un peu loin. Mais on n'avait pu trouver autre part un endroit se prêtant mieux au va-et-vient incessant de nos hommes et de nos animaux.

Le site était d'ailleurs remarquable : on apercevait tout à la fois et le *Fer à cheval* et les *Rochers des lions*. Le premier de ces mouvements de terrain est un cirque, entaillé dans la montagne, composé de roches hautes de vingt à trente mètres, absolument verticales et formant une sorte d'hémicycle. Les parois présentent des cavités, habitées par de nombreux singes cynocéphales, dont les aboiements assourdissent les visiteurs, et par des hyènes qui viennent la nuit pousser leurs cris rauques jusque dans les rues de Médine et sous les murs du poste. Quant aux Rochers des lions, ce sont d'énormes blocs de grès, se dressant au sommet d'une colline dénudée et affectant les formes vagues de lions accroupis.

La mission arriva le 6 mars au matin dans un ordre parfait : chaque chef de convoi, s'étant piqué d'honneur, tenait à se présenter devant la population dans son plus bel appareil. Jamais les pavillons des sections n'avaient flotté aussi fièrement. Aussi le défilé fut-il réellement imposant et obtint-il les suffrages unanimes des habitants, qui n'avaient jamais vu une caravane si nombreuse et si bien ordonnée.

Du 16 au 22, la plus grande activité ne cessa de régner dans le camp et aux abords ; nous avions d'ailleurs fort à faire. Les chalands du commerce avaient transporté à Médine, vers la fin de décembre, un très grand nombre de colis destinés à notre expédition ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il fallait les disposer afin de pouvoir les charger sur nos ânes. De plus, nous devions prendre au poste même une certaine quantité de vivres pour notre nombreux personnel. Enfin, nous avions à composer l'escorte militaire qui devait nous accompagner dans notre exploration et qui était organisée d'après les principes énoncés plus haut. Elle comprenait sept spahis, dont un brigadier. Ce dernier, Barka N'Diaye, vieux soldat, rompu aux fatigues et aux dangers des expéditions africaines, nous choisit lui-même six hommes, fortement constitués et habitués à se débrouiller au milieu des difficultés qui nous attendaient. Ils étaient montés, ainsi que nous-mêmes, sur des chevaux algériens, provenant de l'escadron de Saint-Louis. Le détachement de tirailleurs, un sergent, deux caporaux, un clairon et vingt hommes, fut trié par moi avec le plus grand soin dans la garnison de Médine. L'un des deux caporaux, Bénis, était un mulâtre de Gorée; il était taillé en hercule et possédait une bonne instruction élémentaire. Lorsqu'il n'avait pas à boire, c'était un soldat accompli : intelligent, énergique, résolu, prompt à trouver les voies et moyens dans les situations tendues. Dès qu'il était ivre, ce qui lui arrivait trop souvent, et ce qui l'avait retenu dans



Makhacé Sambala. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

son grade infime de caporal, il n'y avait plus à compter sur lui.

Les nouveaux bagages nécessitèrent la création d'une cinquième section du convoi, dont Mamadou Coumba, ancien interprète, fut nommé chef. Cet homme, que le docteur Bayol avait tenu à attacher à son service personnel, en raison de son intelligence et de sa connaissance des langues du Soudan, venait d'être expulsé de son emploi, à la suite de vols commis au préjudice des administrés du poste de M'Bidjem. Je lui avais néanmoins confié le commandement d'une fraction importante du convoi dans l'espoir qu'il chercherait à reconquérir un peu d'estime par son zèle et son dévouement.

Notre convoi devenait de plus en plus important et menaçait de grossir encore, si je ne prenais des mesures spéciales pour assurer, aussi loin que possible, la subsistance des hommes et des animaux. Je résolus donc, pour ne pas augmenter le nombre de nos bêtes de somme, de faire échelonner des vivres sur notre route vers Bafoulabé et le Bakhoy. L'itinéraire et le lieu des étapes m'étaient parfaitement connus, ayant déjà effectué au mois d'octobre précédent, en compagnie du lieutenant Vallière, une reconnaissance complète de la vallée du Sénégal jusqu'au confluent du Bafing et du Bakhoy. C'est même à la suite des résultats obtenus dans cette exploration

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

préliminaire que le génie était allé jeter sur ce point les fondations d'un nouvel établissement militaire et commercial.

De Médine à Bafoulabé, la vallée du Sénégal, sur une longueur de cent trente kilomètres environ, s'élève de près de cent mètres. Le cours du fleuve suit cette ascension en présentant des biefs successifs, d'étendue extrêmement variable et dont les eaux, retenues par des barrages naturels, plus ou moins élevés, n'ont en saison sèche qu'un très faible courant avec des profondeurs souvent considérables. Cette disposition maintient l'eau dans les régions supérieures, et l'on est très surpris, en arrivant à Bafoulabé, de trouver un fleuve beaucoup plus large et



Femmes d'Alpha Séga (voy. p. 282). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

plus profond qu'à Médine. Il semble donc au premier abord que la navigation pourrait se continuer au delà de ce dernier poste et servir exclusivement aux transports de vivres et de matériaux ; mais on ne tarde pas à reconnaître qu'il ne peut en être ainsi. Les barrages sont loin d'être à des distances régulières ; ils s'accumulent au contraire sur certains points en créant des étendues de plusieurs kilomètres absolument impropres à la navigation. De là l'impossibilité d'établir partout des communications faciles de bief à bief. On peut dire que le fleuve doit être utilisé en toute saison depuis le Félou jusqu'à Dinguira et même Boukaria ; au delà de ce point, il faut renoncer aux transports par eau, car, jusqu'à Bafoulabé, il n'existe pas moins de seize barrages, dont quelques-uns sont de véritables chutes, de trois à cinq mètres de hau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abdoulaye Ba et sa fille. Ousman Fall. Tortillard. Les filles d'Ousman Fall.

Les traitants Ousman Fall et Abdoulaye Ba avec leurs filles. Le griot Tortillard (voy. p. 282). — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur, sans compter les cataractes de Gouina ayant plus de quinze mètres d'élévation.

En conséquence, le caporal Bénis reçut l'ordre, quelques jours avant le départ, de nous précéder avec des pirogues et de déposer à chaque lieu d'étape, jusqu'à Boukaria, les vivres nécessaires à notre colonne. A Boukaria, il devait trouver un grand approvisionnement qui nous était destiné et continuer, par terre, l'opération jusqu'à Bafoulabé.

Cependant notre séjour à Médine, au milieu de gens qui ne voyaient pas tous d'un bon œil ma mission vers Amadou, devenait, en se prolongeant, une cause de dissolution pour le personnel de notre convoi. Les Toucouleurs, avec leur versatilité ordinaire, n'avaient plus pour le voyage l'enthousiasme des premiers jours et trouvaient leurs fatigues trop peu rémunérées. Une véritable conspiration s'ourdit, et les mécontents, obéissant à deux ou trois meneurs, vinrent bruyamment me menacer de m'abandonner, si je ne leur faisais pas des conditions de solde supérieures à celles primitivement arrêtées à Bakel. Cette effervescence ne tarda pas à se calmer devant mon attitude décidée. Toutefois je transigeai, car, comme la plupart des explorateurs africains, je craignais de me voir délaissé par mes convoyeurs au moment du départ et de subir ainsi des retards fort préjudiciables au succès de l'entreprise.

Le 21 mars, nos affaires étaient terminées : nous avions échangé ceux de nos ânes qui s'étaient montrés faibles et malades, dans le trajet de Bakel à Médine, contre des animaux plus robustes; de nouveaux chevaux indigènes avaient été achetés; enfin, nous avions fait l'acquisition d'un troupeau de bœufs destinés à nous donner de la viande fraîche pendant la route. Le départ fut donc arrêté pour le lendemain. Comme à Bakel, les officiers de Médine nous réunirent dans un dîner d'adieu où nous reçûmes les témoignages flatteurs d'une véritable sympathie. Le soir, à ma rentrée au camp, je dus subir la visite de deux riches traitants de Médine, Ousman Fall et Abdoulaye Ba, qui m'étaient délégués par la population indigène des villages environnants pour me souhaiter le bonheur le plus complet dans mon expédition. Ousman Fall était accompagné de trois charmantes petites filles, qu'il avait eues de la même femme Ouoloff et qui vinrent elles-mêmes me saluer fort gentiment. « Bonjour, Toubab[1], reviens-nous vite et fais attention aux trahisons des mauvais noirs de l'intérieur. » Coumba, la fille d'Abdoulaye Ba, était également une belle personne d'une quinzaine d'années, qui avait été élevée à Saint-Louis par une dame européenne; elle portait un *boubou* et un *pagne*, dont les ornements excitaient l'admiration de toutes ses compagnes.

Alpha Séga, qui était cinq ou six fois marié, profita de l'occasion pour me présenter deux de ses femmes, l'une Ouoloff, l'autre Khassonkaise. Mon orgueilleux interprète avait bien fait les choses, et Fatouma et Aïssata, vêtues et coiffées chacune à la mode de leur pays, portaient aux bras, au cou et aux oreilles de superbes bijoux en or, travaillés, non sans une certaine habileté, par les forgerons de Médine.

La présentation se termina par une sérénade, que Tortillard, le griot de Médine, ainsi baptisé par nos soldats et marins, nous donna au milieu de tous nos hommes rassemblés autour de notre tente. Tortillard mélangeait les airs indigènes et français, et rien de plus comique que de l'entendre s'accompagner sur sa guitare, en nous chantant *la Fille de la mère Angot* ou *la Grande-Duchesse*, qu'il estropiait d'une façon singulière. Je lui donnai quelques pièces de monnaie pour qu'il nous laissât dormir et nous regagnâmes nos couchettes de campagne.

Le premier obstacle que devait rencontrer le convoi se trouve aux portes mêmes de Médine. La vallée du Sénégal, resserrée en ce point entre deux lignes de hauteurs, est complètement barrée par un amas de roches, d'une trentaine de mètres de relief, connu sous le nom de plateau du Félou; en arrière s'étend la belle plaine du Logo. L'examen du Félou est fort intéressant : on croit y voir les vestiges d'une véritable digue qui jadis retenait en amont les eaux du Sénégal et y créait un vaste lac ayant pour fond les plaines du Logo. Sa structure répond parfaitement à cette opinion : vers Sabouciré, le plateau s'abaisse suivant une pente douce et régulière, présentant une vaste surface de grès dénudée où l'on remarque les traces d'agitation de l'eau qui s'est retirée. Au sommet de cette pente se dressent des blocs à formes bizarres, qui semblent avoir été roulés et déposés par le fleuve. Enfin, vers Médine, le plateau se termine brusquement par des pentes rocheuses et assez abruptes.

Le Sénégal a rompu cette digue vers la partie droite de son cours et s'y est creusé un lit étroit, aux berges presque verticales; mais une ligne de roches barre encore le fleuve en retenant les eaux dans la plaine du Logo et en y formant le magnifique bief allant jusqu'à Boukaria. Ce barrage creusé, usé, poli, sculpté en quelque sorte par le ruissellement des eaux, offre des détails très pittoresques, des voûtes d'où le liquide suinte goutte à goutte, des cascades, des cavernes aux réduits impénétrables, des *pot-holes*, sortes de chaudières creusées en forme de troncs de cônes renversés, par des cailloux très durs, auxquels des courants particuliers ont imprimé un mouvement circulaire qui a élargi le fond de l'excavation en en polissant les parois.

Le plateau du Félou, que nous avions exploré en hivernage, nous avait paru malaisé à franchir. Les creux, les dépressions et les profondes fissures qui séparent ces assises de grès formaient autant d'obstacles, et l'on entendait le grondement souterrain des eaux se déversant dans le fleuve à travers les cavités existant dans les roches inférieures de la

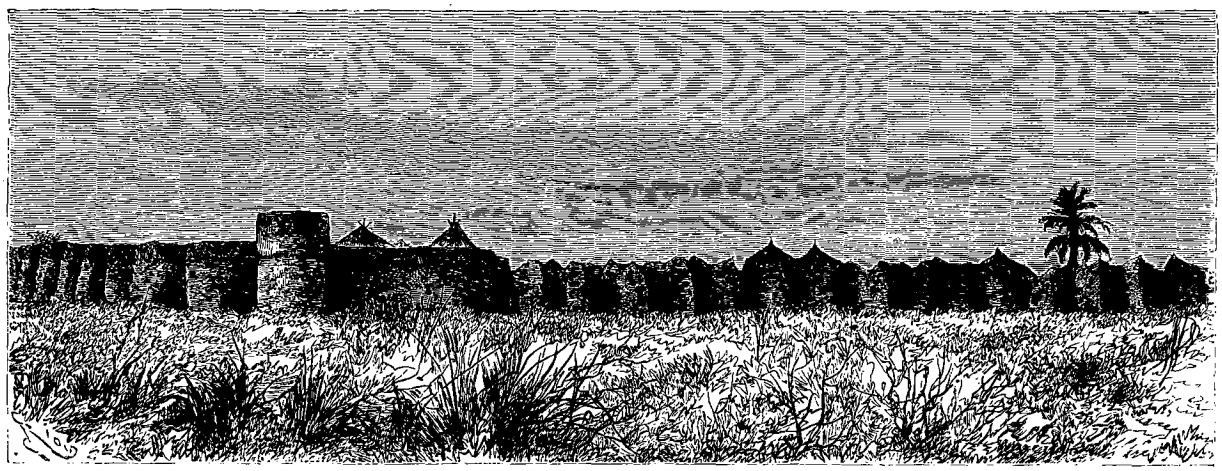
1. C'est ainsi que les nègres désignent les blancs dans la Sénégambie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagne. Mais la saison sèche avait transformé le Félou : en suivant les ravines desséchées, creusées par les pluies, on pouvait atteindre assez facilement le plan incliné conduisant à la plaine du Logo.

Le 22 mars au matin, l'immense caravane s'ébranla dans le plus grand ordre, les différentes sections séparées par des intervalles pour faciliter le passage des endroits dangereux. Vallière et Tautain nous précédaient encore, avec quelques spahis d'escorte. Je marchais en tête de la colonne avec Piétri et le docteur Bayol, celui-ci heureusement revenu à la santé. Le détachement de tirailleurs était échelonné tout le long du convoi pour aider les ânes dans les passages difficiles. Notre colonne, avec ses douze mulets et ses trois cents ânes, ne tenait pas moins d'un kilomètre à un kilomètre et demi de longueur. Grâce à toutes nos précautions, le Félou fut franchi sans le moindre accident, et, vers dix heures, tout le monde était campé sous le tata de Sabouciré.

Ce village portait encore les traces du brillant assaut que lui avaient livré les troupes françaises en septembre 1878. Les Malinkés du Logo avaient pris, depuis plusieurs années, une attitude franchement hostile aux intérêts de notre colonie. Ils refusaient de reconnaître l'autorité nominale, comme chef de la confédération khassonkaise, de notre vieil allié Sambala, et, pour se venger de la protection que nous accordions à ce souverain, ils s'étaient tournés vers les Toucouleurs de la rive droite du Sénégal et mettaient toutes sortes d'entraves à notre commerce. Leur chef, Nyamody, sûr de l'alliance de Ségou et convaincu que son éloignement de Saint-Louis le mettait à l'abri de nos coups, en était arrivé à rompre définitivement avec le gouverneur et l'officier qui le représentait à Médine, et à menacer de mort tout Français « blanc ou noir » qui s'aventurerait au delà du Félou. Cette situation ne pouvait se prolonger sans porter une atteinte funeste à notre influence dans le haut fleuve, et le gouverneur Brière de l'Isle, avec la décision qui le caractérisait, avait aussitôt envoyé une colonne



Tata de Sabouciré. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

expéditionnaire. Le colonel Reybaud, de l'infanterie de marine, quittant le chef-lieu avec la plus grande partie de la garnison, était arrivé à Médine sur les vapeurs et s'était jeté comme la foudre sur Sabouciré, qui, quelques heures après, ne présentait plus qu'une ruine déserte. Le village était bien fortifié et la défense avait été acharnée, mais rien n'avait pu résister aux coups de notre artillerie et à l'assaut de nos soldats. Le tata avait été troué, les cases défoncées, le chef tué, et les défenseurs affolés avaient cherché leur salut en se jetant dans le fleuve du haut d'une berge de plus de dix mètres d'élévation. Ce magnifique succès, qui nous ouvrait de nouveau la route du haut pays, nous avait coûté des pertes assez sérieuses. Deux jeunes officiers d'infanterie de marine, le capitaine Dubois et le lieutenant Béjontet, étaient tombés en dirigeant leurs hommes à travers le dédale du tata; plusieurs soldats avaient été aussi frappés à mort. Les restes de ces héros ignorés reposent aujourd'hui à l'ombre d'un gigantesque baobab, sans que la patrie ait jamais su le nom des enfants qu'elle venait de perdre, et qui cependant étaient morts pour ses intérêts extérieurs et la gloire du nom français. Les champs sénégambiens sont couverts de ces sépultures oubliées, et ce sera toujours l'orgueil des troupes de la marine de verser le plus pur de leur sang, simplement, obscurément, sans compter sur les honneurs de la renommée. Ces hommes, inconnus de la France et qui n'ont jamais ressenti la joie des triomphes, ont pourtant montré dans les jours de malheur l'ardeur de leur patriotisme; et les murs écroulés de Bazeilles, les plaines de Bapaume, les hauteurs d'Avron ont redit longtemps comment les braves de l'infanterie de marine entendaient la défense du sol sacré de la patrie.

Je me rappelais encore avec horreur le retour de cette malheureuse colonne. Les troupes s'étaient à peine embarquées sur nos avisos pour rejoindre Saint-Louis, que la fièvre jaune s'était abattue, sombre et implacable, sur les officiers et soldats, qu'avaient

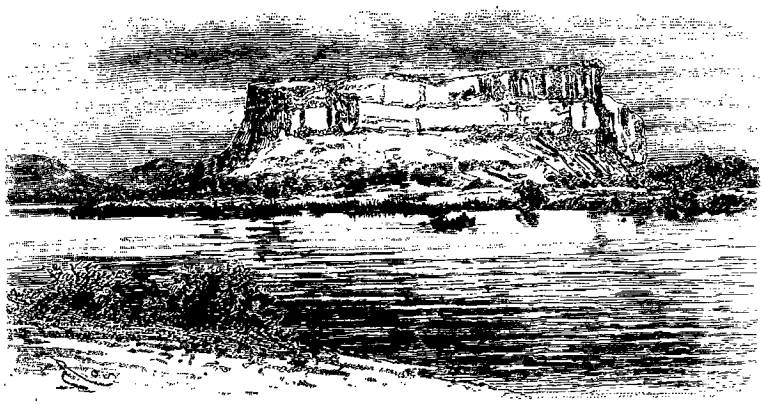
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épargnés les balles des Malinkés et les fièvres du Logo. Les bateaux s'arrêtaient sans cesse pour permettre de creuser sur la berge les tombes des victimes, ensevelies dans de simples toiles de hamac. Pris moi-même par la maladie, j'avais dû m'aliter dans l'une des cabines du *Castor*, tandis que tout autour de moi mes malheureux camarades râlaient et rendaient le dernier soupir, en proie aux horribles convulsions du *vomito negro*. Mais laissons là ces trop lugubres souvenirs....

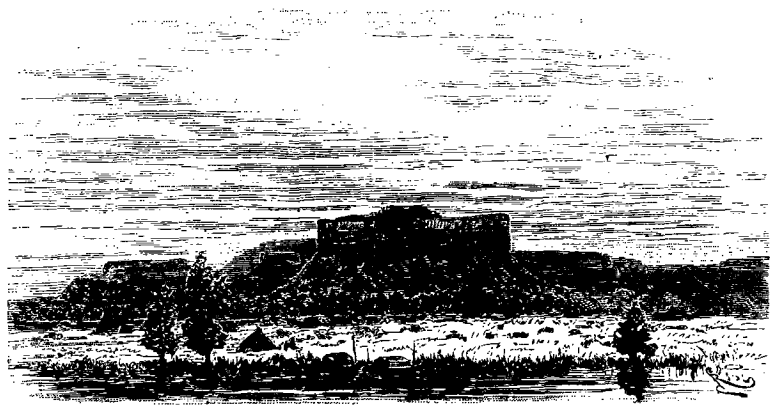


Le Sakamérakrou.
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

La deuxième étape nous conduisit à Malou. La route est des meilleures; elle suit d'assez près le cours du Sénégal sous la forme d'un sentier fort étroit; puis, après avoir traversé les villages de Kakoulou, de Danguilla, et avoir parcouru un joli pays bien cultivé, elle descend vers Malou, situé sur les bords mêmes du fleuve. Une île verdoyante occupe le milieu du cours d'eau, très large et très profond sur ce point. Au soir, les bruits du tam-tam vinrent troubler notre sommeil; c'étaient les habitants qui faisaient tout ce vacarme pour chasser les hippopotames qui, sortant du fleuve, venaient paître et ravager leurs cultures de maïs et de mil.



Mont Makha Denez (voy. p. 286).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.



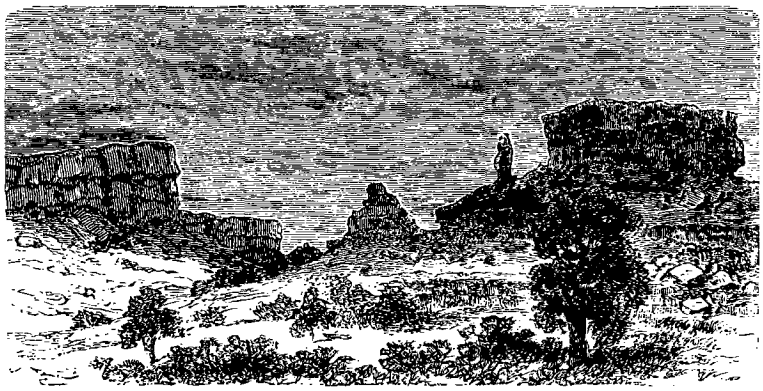
Mont Duley (voy. p. 286).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Un peu avant d'arriver à Malou, nous avions fait la rencontre du lieutenant Marchi, auquel le gouverneur venait de confier la garde du poste avancé de Bafoulabé. Depuis quelque temps, les arrivages de vivres devenaient rares, et la garnison, ainsi que les nombreux ouvriers du poste, allaient bientôt manquer de tout. M. Marchi avait voulu éviter cette extrémité pleine de périls; et, avec son activité et son énergie ordinaires, il allait seul, au trot de sa mule, à travers les forêts du Natiaga, dans le but de gagner rapidement Médine, centre de tous les approvisionnements. Cet officier était pour nous tous une ancienne et sympathique connaissance, et il fallut, malgré son impatience, qu'il s'arrêtât pour déjeuner avec nous. Puis on se donna rendez-vous à Bafoulabé, car notre camarade espérait bien accomplir son voyage et nous devancer encore à son poste; c'est d'ailleurs ce qu'il fit avec l'étonnante rapidité d'action qu'il mettait en toute chose.

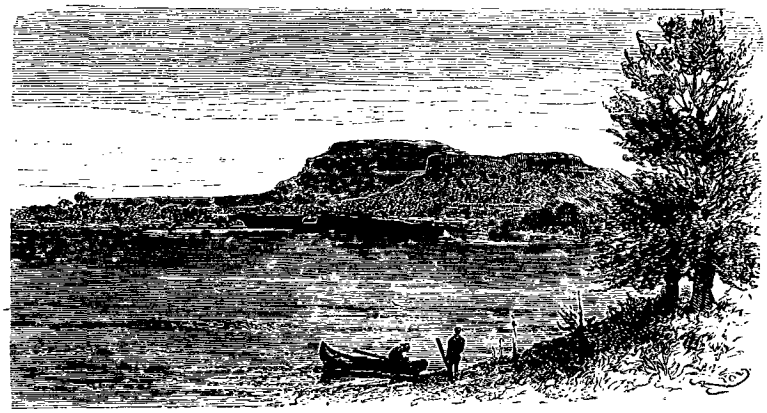
Le lendemain matin, nous campâmes à Dinguira, sous un magnifique ficus au feuillage épais et ombreux. Dinguira était, il y a peu d'années encore, un beau village bien bâti et bien cultivé. Aujourd'hui, il n'offre qu'un amas de ruines, résultat de la guerre implacable que les gens du Logo faisaient au vieux roi Sambala. C'est bien dommage, car il n'existe peut-être pas dans toute la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée du Sénégal un site aussi beau que celui de Dinguira : une haute montagne, le Sakamérakrou, ayant la forme d'un casque, barre la vallée et oblige le fleuve à faire un coude très brusque et très allongé. Avant de tourner la montagne, les eaux du Sénégal s'étalent en formant plusieurs îles toutes couvertes d'une végétation luxuriante, au milieu de laquelle émergent d'innombrables roniers, sortes de colonnes naturelles, surmontées d'un élégant panache de verdure; ce sont les arbres les plus gracieux de tout le Soudan. Sur la rive gauche, autour des ruines mêmes du village s'étend une petite plaine d'une rare fertilité; on y remarque d'énormes fromagers constituant pour les caravanes des campements agréables et pleins de fraîcheur.

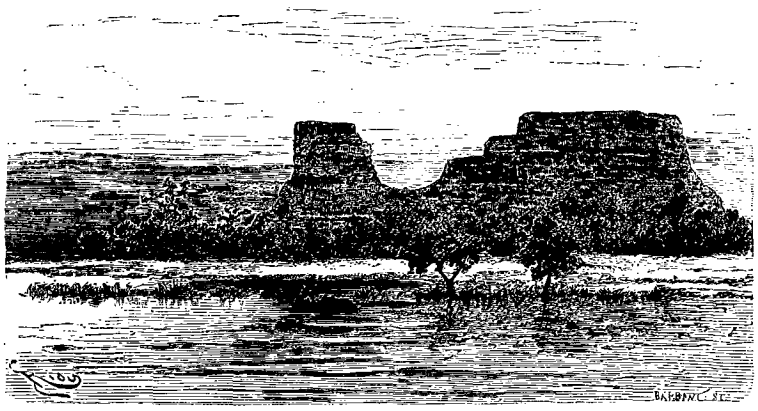


Entrée de la vallée de Tinké (voy. p. 286).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.



Mont Tékoubala (voy. p. 286).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Comme l'étape avait été courte et peu fatigante, chacun s'arma aussitôt de son fusil de chasse dans le but d'améliorer la carte du déjeuner. Piétri rapporta deux perdrix et trois poules de Pharaon; Tautain, toujours enragé dans ses recherches entomologiques, revint triomphant en agitant deux énormes scarabées qui devaient, disait-il, combler un vide important dans les vitrines du Muséum de Paris; quant au docteur Bayol, il avait été plus pratique et il tira de son carnier une sorte de gros rat sans queue, de la taille d'un lièvre ordinaire et dont la chair fut trouvée délicieuse par nous tous. Ce petit quadrupède est très commun dans cette région. Les Malinkés l'appellent *daman;* son nom scientifique est *hyrax.*



Mont Makha Guan (voy. p. 286).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Vallière avait continué sa route sur Boukaria, afin de faire activer l'échelonnement des vivres vers Bafoulabé, en réunissant tous les moyens de transport qu'il pourrait rencontrer; mais, malgré ses recherches à Mansonnah et aux environs, il ne put trouver une seule bête de somme, et lorsque, le lendemain, la mission tout entière fut transportée à Boukaria, nous vîmes qu'il fallait perdre plusieurs jours à ce campement, si nous ne nous débrouillons pas nous-mêmes pour suffire à nos propres besoins. Heureusement que ma mission était solidement organisée et que je pouvais compter sur l'intelligente décision de mes compagnons et sur la bonne volonté de nos noirs. Tout le monde voulait le succès et nous commencions déjà à admettre ce principe que nul obstacle ne devait nous arrêter dans notre marche vers le Niger.

En peu de temps j'eus pris mes dispositions : trois sections du convoi abandonnaient leurs bagages à Boukaria pour partir le soir même sous la direction de MM. Piétri

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Vallière, et transporter à Bafoulabé de neuf à dix mille kilogrammes de grains et de vivres; au delà de ce point, Vallière, avec les mulets et les ânes de ce poste, devait procéder à l'échelonnement des approvisionnements le long du Bakhoy. Piétri devait s'arrêter à Bafoulabé pour y organiser le passage du Bafing par notre grosse colonne.

Le site de Dinguira, avons-nous dit, est le plus beau de la vallée du Sénégal, mais il est bien moins majestueux et cause beaucoup moins de surprise que celui de Boukaria. Notre campement était en effet situé sur le bord même du fleuve, au centre d'une plaine assez étendue, entourée d'un cirque de montagnes, dont les hautes assises de grès se dressent en murailles verticales, en affectant les formes les plus inattendues. C'est d'abord, sur la rive droite, le Makha Denez ou Logobakrou, vaste table horizontale, formant une gigantesque masse cubique de quatre à cinq kilomètres de côté; puis le mont Duley, immense prisme parfaitement régulier et enchâssé dans un socle provenant des terres d'érosion. Un petit mamelon le surmonte; on dirait un fort du moyen âge, couronné de son belvédère et défendu par de hautes murailles à pic. De larges fissures de rochers complètent l'illusion en simulant des embrasures. Enfin, sur la rive gauche, on trouve l'entassement du cirque de Mansonnah avec ses tables parfaitement planes, ses cônes aux arêtes géométriques, ses aiguilles droites et dont l'aspect étonne l'œil. Au milieu de ce dédale s'ouvre l'étroite vallée de Tinké, menant dans le Bambouk et ouvrant une voie naturelle vers la Falémé et la Gambie.

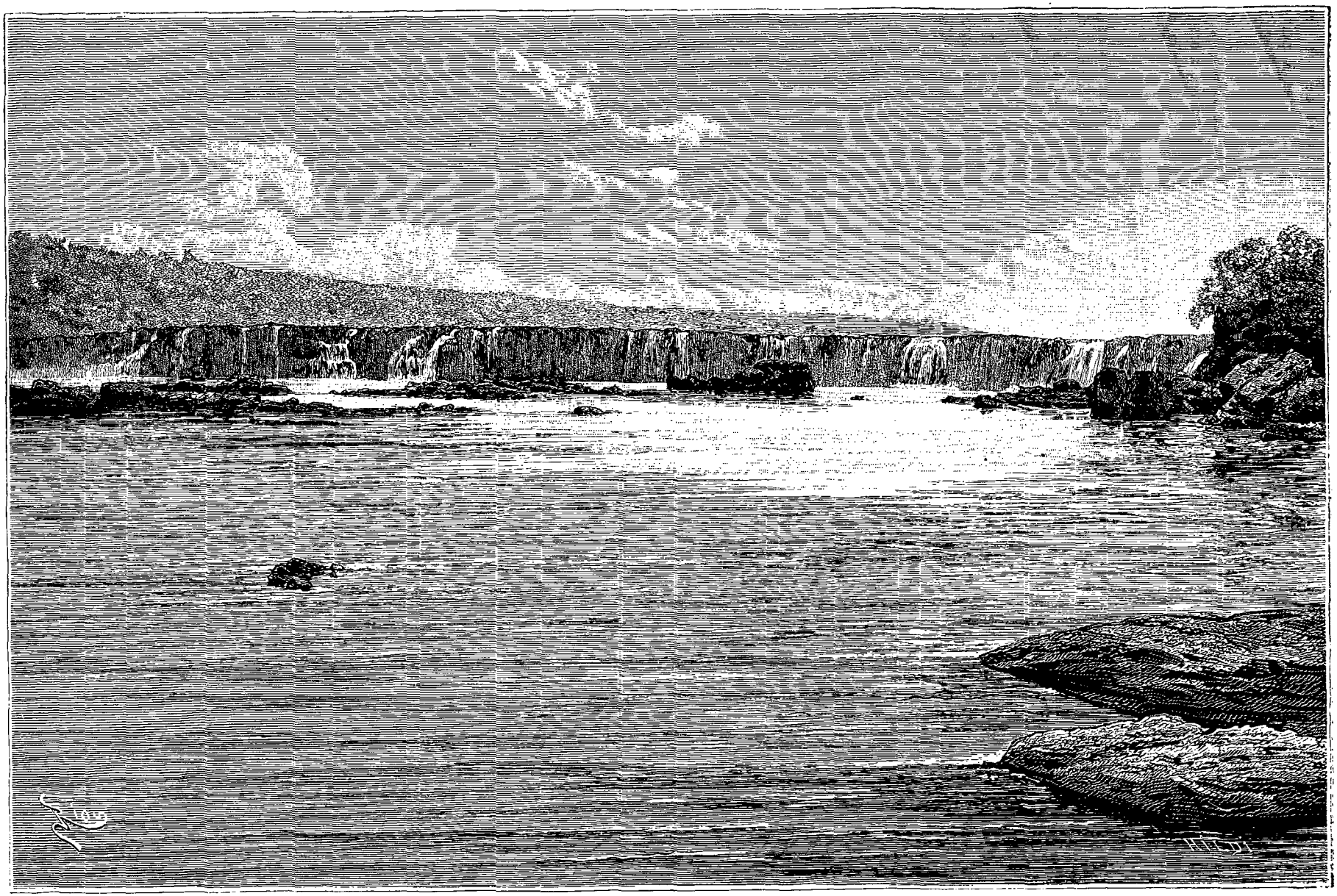
C'est à Mansonnah, capitale du Natiaga, que nous avions campé six mois auparavant, alors que les inondations exceptionnelles de l'année précédente nous avaient empêchés de suivre les bords du fleuve. Notre marche, dans ces terrains détrempés par des pluies torrentielles, avait été des plus pénibles, et une mare, de deux cents mètres d'étendue environ, nous avait arrêtés un jour pendant près de quatre heures. Aussi tous nos chevaux et tous nos mulets, empoisonnés par les exhalaisons de ces marais, avaient-ils succombé à Mansonnah, et nous fûmes forcés d'achever notre route dans un état lamentable.

Le 16 mars, je quittai Boukaria. J'y laissai le docteur Tautain à la garde des colis qui ne pouvaient être emportés et que les sections, parties la veille, devaient venir rechercher, dès qu'elles auraient terminé leur mission spéciale pour le transport des approvisionnements à Bafoulabé. On voit combien le convoi joue un rôle important dans toutes ces expéditions africaines. Quand le convoi suit, tout marche à souhait : les hommes et les animaux trouvent une nourriture abondante, les malades sont bien soignés, les indigènes, flattés des cadeaux qu'on leur offre, accueillent les voyageurs avec enthousiasme. Que le convoi vienne à manquer, et tout va mal : le personnel, mal nourri, mal soigné, voit ses forces physiques et morales disparaître peu à peu; les animaux tombent épuisés de fatigue et de faim. Aussi je ne saurais trop m'appesantir sur la nécessité d'établir au plus vite la route qui doit relier nos futurs établissements du haut pays. Il ne faudrait pas élever un poste sans qu'une voie carrossable l'unît aussitôt à celui qui le précède. Nous n'avons plus ici le Sénégal, qui ouvre entre nos forts une communication toute naturelle. Il faut donc le remplacer par une route permettant de supprimer ces immenses caravanes d'ânes et de bêtes de somme, qui ne peuvent transporter que des chargements d'un poids relativement faible et que quelques voitures ou wagons suffiraient à véhiculer à peu de frais jusqu'à des distances considérables. Que nos ingénieurs évitent ces tracés trop étudiés et sacrifient la perfection du travail à la simplicité et à la rapidité.

Nous reprenions donc notre marche vers Bafoulabé. Les animaux, on le voit, nous manquaient, mais chaque jour nos cent vingt hommes ainsi que nos quarante chevaux et mulets absorbaient de grandes quantités de vivres, et l'encombrement n'était que passager. Nous espérions bien, après Bafoulabé, n'avoir plus besoin d'établir ce va-et-vient de convois, qui harassait tout le monde, bêtes et gens. Nous franchissions le défilé de Tékoubala, ouvert à travers deux hautes murailles rocheuses, du sommet desquelles les grands singes cynocéphales nous saluent de leurs aboiements prolongés. Nous tournons le mont Duley, aux formes si singulières, et débouchons derrière le petit village de Tintilla, gracieusement assis au bord du Sénégal. En face, sur la rive droite, le Makha Gnan porte dans les airs ses deux tours jumelles, semblables à celles d'une cathédrale gothique.

La température augmente de plus en plus et nous n'avons pas moins de quarante degrés à l'ombre, ce qui rend tout repos impossible. Le lendemain, par un sentier à peine tracé, se déroulant dans le dédale des mamelons, pics et hauteurs de toutes sortes qui couvrent la plaine, nous nous transportons jusqu'à la chute célèbre de Gouina. Entre Tintilla et Gouina, on est obligé de franchir le Bagouko, rivière de cinquante à soixante mètres de largeur, dont le lit, peu profond, est garni de roches qui rendent le passage difficile; heureusement il s'est formé près de son embouchure des amas sablonneux, qui ont créé un gué assez commode à traverser. Cette rivière, que nous avions vue quelques mois auparavant, roulant un gros volume d'eau, était maintenant presque à sec. Après le Bagouko, on parcourt un pays fertile et on parvient au petit village de Banganoura, colonie d'agriculteurs venus de Mansonnah. C'est peu après ce village que l'on aperçoit dans le lointain la cataracte dont le bruit, par des vents favorables, s'entend à de grandes distances. L'aspect de la chute est bien différent selon les saisons : pendant l'hivernage, le fleuve, augmenté par les pluies, atteint une largeur de deux cents mètres environ et se précipite comme une masse au pied de la chute, d'où s'élève un immense nuage d'eau et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cataracte de Gouina. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'écume. Le courant est tel, dans la partie supérieure, que des hippopotames ont été souvent entraînés et retrouvés, meurtris par les roches, à plusieurs kilomètres en aval. A la saison sèche, l'aspect est moins imposant, mais beaucoup plus gracieux : les blocs greyeux, mis à nu, présentent des surfaces polies et lissées par les eaux; le fleuve, dont la largeur est réduite de moitié, n'arrive plus avec le fracas de l'hivernage. Ses eaux se glissent par les crevasses et vont sourdre entre les rochers, s'élevant en gerbes aux perles irisées, retombant en petites cascades argentées ou en des chutes successives, dont l'ensemble ravit le regard.

La mission quitta Gouina pour aller camper vis-à-vis de Foukhara, petit village situé dans une île, au milieu du fleuve. Comme à Malou, les habitants sont souvent inquiétés par les innombrables hippopotames qui peuplent le Sénégal, et la nuit, pendant que les récoltes sont sur pied, les griots sont obligés de battre le tam-tam pour en éloigner les monstres.

Le 29 mars, nous sortions du Natiaga. Ce petit pays forme une annexe du Logo, avec lequel il était allié au moment de l'attaque de Sabouciré. Aujourd'hui, il essaye péniblement de panser les blessures que lui a faites une guerre de dix années; il se met à reconstruire ses villages, il rappelle ses habitants, qui, pour fuir les incursions des Khassonkais, s'étaient réfugiés vers le sud, dans les montagnes du Bambouk. Mais tout cela demande du temps, et les quelques villages que nous avions traversés jusqu'alors étaient bien misérables. Que d'amères réflexions nous assaillaient lorsque nous pensions que des sites comme ceux de Dinguira, de Boukaria étaient dépourvus d'habitants!

Nous mîmes deux jours pour aller de Foukhara à la mare de Talahari. La route traversait un véritable désert, où des ruines accumulées attestaient la présence de centres jadis importants, aujourd'hui abandonnés et dont le voyageur a souvent de la peine à reconnaître l'emplacement au milieu des hautes herbes qui recouvrent les bords du fleuve. Notre long convo éprouva de nombreuses difficultés et de grandes fatigues à parcourir le sentier rocheux et à peine frayé qui conduisait à notre nouvel établissement de Bafoulabé; mais il n'y eut aucun accident ni aucun dommage. Le Bougueda, la rivière de Balougo, le col de Goubougo, le torrent du Moumania, alors à sec, furent en somme franchis avec assez d'entrain, et on arriva en bon ordre à la mare de Talahari, grande surface d'eau stagnante, recouverte de nénuphars et peuplée d'énormes hippopotames. Nous campâmes pour la première fois sous un grand *karité* ou arbre à beurre (*Bassia Parkii*), dont le feuillage clairsemé ne nous garantit que très imparfaitement de la chaleur du jour. Est-ce cette raison ou le voisinage de la mare? toujours est-il que je fus atteint ce jour-là d'une véritable insolation qui inspira un moment des inquiétudes au docteur Bayol. Toutefois, trois ou quatre doses de quinine triomphèrent de la fièvre violente qui s'était déclarée chez moi, et, le lendemain, je pus accomplir la dernière étape de Bafoulabé. Je n'étais pas encore très solide sur mon cheval, mais ce sont là des accidents trop communs dans ces régions pour qu'on s'y arrête longtemps.



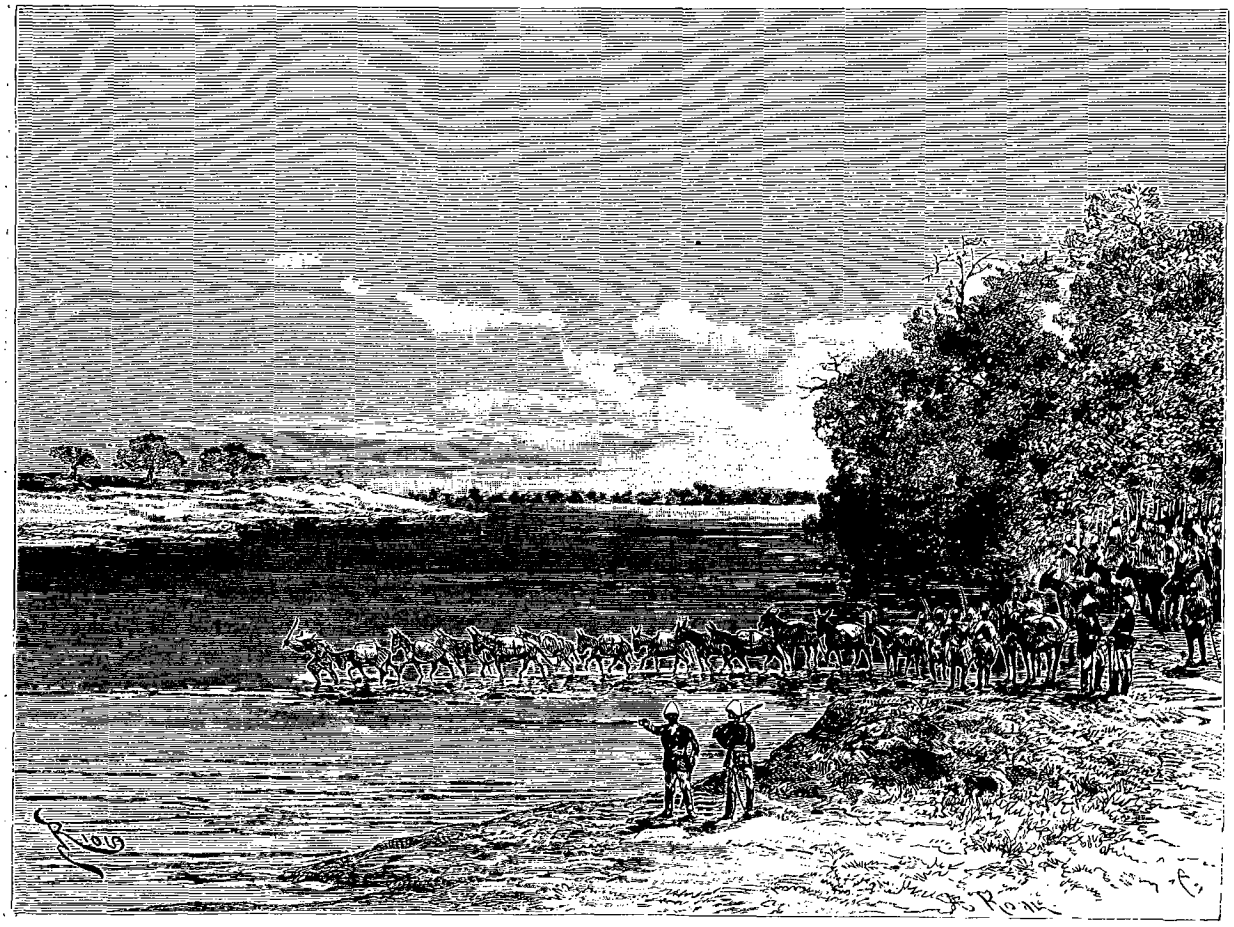
Le docteur Bayol (voy. p. 274, 285, etc.).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Nous avions déjà passé le village de Makhina et nous longions la rive gauche du Bafing, dont les eaux nous apparaissaient à travers les beaux arbres de la forêt où nous chevauchions, lorsque nous rencontrâmes le lieutenant Marchi, venu au-devant de nous. Il nous eut bien vite entraînés sous les baraques provisoires qui lui servaient de demeure, en attendant que le poste fût construit, et nous nous trouvâmes en face de joyeux compagnons et d'une bonne chère, double plaisir qui nous fit vite oublier notre rude apprentissage du métier de voyageurs.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Bafing (voy. p. 290). — Dessin de Riou, d'après le texte et les indications de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Passage du Bafing et entrée en pays inconnu. — Route le long du Bakhoy. — Passage de Kalé. — Défilé de Niakalé-Ciréa. Attaque d'hippopotames. — Solinta et Badumbé. — Arrivée à Fangalla.

Bafoulabé est le confluent des deux rivières qui forment le Sénégal. Son nom lui-même signifie « deux rivières ». La plus importante, le *Bafing*, fleuve noir, n'a pas moins de quatre cent cinquante kilomètres de longueur. Elle vient du sud et sort des massifs du Fouta-Djalon. La seconde, le *Bakhoy*, fleuve blanc, venant de l'est, coule dans la partie la plus basse du bassin du Sénégal, et on peut considérer son thalweg comme la voie naturelle la plus courte entre nos établissements du haut fleuve et le Niger.

Bafoulabé, situé à cent trente kilomètres environ de Médine, était donc tout désigné pour servir d'emplacement au premier des postes que nous voulions échelonner jusqu'au Djoliba, le grand fleuve des Nègres. De plus, l'occupation de ce point pouvait seule nous permettre d'ouvrir des relations avec les populations Malinkés ou Bambaras, qui nous séparaient du Niger. Ce sont ces considérations qui, on l'a déjà vu, avaient amené le gouverneur Brière de l'Isle à faire exécuter six mois auparavant dans cette région difficile et que les inondations de l'hivernage avaient presque rendue impraticable, une reconnaissance préliminaire. Arrivé le 12 octobre à Bafoulabé, j'avais trouvé le pays dans un état singulièrement favorable

1. Suite. — Voy. pages 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à ma mission. Tous les chefs Malinkés du haut Sénégal, révoltés contre Amadou, étaient réunis à une journée à peine au-dessus du confluent. Ils assiégeaient le tata d'Oualiha, possession d'un chef indigène, partisan des Toucouleurs. Je ne crus pas pouvoir aller à Oualiha ; je désirais garder les apparences d'un simple explorateur et ne pas me compromettre vis-à-vis d'Amadou. Mais je fis prier les chefs de venir à un rendez-vous. Ceux-ci, après avoir obligé mes envoyés à boire de l'eau-de-vie pour se convaincre qu'ils n'avaient pas affaire à des adeptes de l'islamisme, se rendirent à mon invitation. Tous accueillirent avec un grand empressement le projet d'installer les Français au milieu d'eux et notamment à Bafoulabé. Les Malinkés du Bambouk, du Bakhoy, du Bafing et de Kita, les Peuls du Fouladougou m'assurèrent que notre arrivée serait accueillie avec une grande joie dans le pays. Le fils du chef de Kita insista même pour que la résidence de son père fût choisie immédiatement pour l'emplacement de l'un des nouveaux postes que nous voulions construire. Un neveu des chefs maures de Bammako s'engagea en outre à nous guider jusqu'à ce célèbre marché. On a vu comment tous ces envoyés avaient été accueillis à Saint-Louis, et comment la mission du Haut Niger avait été ensuite organisée.

Le gouverneur avait poussé activement l'occupation de Bafoulabé. Dès le mois d'octobre, il avait envoyé les cinquante hommes destinés à former la garnison ; les approvisionnements et les matériaux avaient été accumulés à Médine et devaient être ensuite dirigés sur notre nouvel établissement. Les travaux préliminaires marchèrent rapidement, et, au moment où nous parvenions au confluent du Bafing et du Bakhoy, une redoute provisoire, entourée d'un fossé et d'une palissade, était déjà construite ainsi que de bons gourbis en torchis couverts d'un chaume épais pour les logements. Les environs étaient débroussaillés jusqu'à trois cents mètres de rayon ; deux canons étaient en batterie, et la place était imprenable pour une armée nègre. Une route était construite pour la relier au village de Makhina, et deux puits furent creusés. On abattait des arbres et on extrayait des pierres pour le fort définitif. Celui-ci, malheureusement, avait été, malgré mes conseils, commencé sur la rive gauche du Bafing, au grand mécontentement des Malinkés du Bakhoy, qui se plaignaient que cette disposition les livrait à la vengeance des Toucouleurs et était contraire aux promesses que je leur avais faites à mon dernier voyage. De nouveaux ordres vinrent arrêter les travaux, et c'est à la pointe même, sur un petit plateau parfaitement disposé dans ce but, que s'éleva le premier de nos établissements entre Médine et le Djoliba.

A Bafoulabé, je retrouvai Piétri, que j'avais chargé de préparer le passage du Bafing. Vallière était déjà le long du Bakhoy, éclairant notre marche, dressant l'itinéraire de notre route et échelonnant, à l'aide d'un petit convoi d'ânes et de mulets, des vivres jusqu'à Fangalla. Toute notre caravane était réunie sur la rive gauche du Bafing, moins les deux sections du convoi retournées en arrière, pour prendre à Boukaria les bagages laissés sous la garde du docteur Tautain. Il fallait maintenant traverser la rivière, opération qui nous avait paru tout d'abord fort malaisée. Le Bafing, au confluent, ne présente pas en effet moins de quatre cent cinquante mètres de largeur avec une profondeur considérable. Fallait-il donc perdre quatre ou cinq jours pour faire passer tous nos animaux à la nage, l'un après l'autre, tandis que les quelques pirogues qui se trouvaient dans le pays mettraient un temps infini à transborder nos chargements? Les indigènes de Makhina, que nous interrogions avec insistance, nous affirmaient tous qu'il n'existait pas un seul gué dans les environs. Mais Piétri était depuis longtemps au fait des habitudes mystérieuses des nègres sénégambiens, et, au moment où je me disposais à donner tous les ordres pour le passage, il m'amena un captif Malinké. C'était un petit vieillard, malade et souffreteux, qui, après s'être bien assuré qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait l'entendre, me dit qu'il existait un gué à peu de distance et qu'il me l'enseignerait, si je voulais lui donner pour sa fille un de ces beaux foulards bleus et rouges qu'il venait de voir dans l'une de nos petites cantines. Le marché fut conclu aussitôt, et le gué, reconnu excellent par Piétri, fut immédiatement jalonné et rendu accessible à nos bêtes de somme par deux rampes en pente douce pratiquées en quelques heures par nos tirailleurs. Nos ânes firent bien quelques difficultés pour entrer dans l'eau, mais Thiama, qui n'était jamais à court de moyens, saisit tout d'un coup par les oreilles l'un des moins récalcitrants et l'entraîna à sa suite sur le palier rocheux qui formait le gué. Tous les autres suivirent à notre grand étonnement, et rien de plus comique que de voir ce long défilé de bourriquots, marchant docilement dans l'eau à la queue les uns des autres, sondant du pied les inégalités du gué et arrivant ensuite joyeusement sur la rive opposée.

Dans l'après-midi du 1er avril, bagages et animaux étaient passés de l'autre côté du Bafing. Le lendemain matin, les deux sections du docteur Tautain franchissaient la rivière à leur tour, et j'avais la satisfaction de voir le même jour tout mon convoi parfaitement rangé sur le petit plateau qui devait servir d'emplacement au nouveau poste de Bafoulabé.

La mission entrait dès lors dans un pays inconnu et nous allions commencer notre rôle d'explorateurs et de diplomates: Mage et Quintin, dix-huit ans auparavant, avaient remonté le Bafing et abouti à Koundian, place forte Toucouleur, dont le chef les avait dirigés sur Ségou sous la conduite d'un guide, qui n'était en réalité qu'un espion, et par un itinéraire dont ils n'auraient pu s'écarter sans inconvénient. Pour nous, nos instructions nous prescrivaient de suivre directement la vallée du Bakhoy, qui est la voie la plus courte vers le Niger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temps nous pressait et je voulais arriver au Djoliba avant l'hivernage. Aussi donnai-je l'ordre du départ pour l'après-midi du 2 avril.

Avant de quitter le dernier poste français, nous complétions notre personnel en attachant à la mission deux hommes bien différents de caractère, mais qui nous furent également précieux par la suite. Le premier était Alassane, interprète du poste de Bafoulabé. C'était un Toucouleur, observateur peu fervent d'ailleurs des règles du Coran. Son torse largement découplé, sa tête carrée, son œil vif dénotaient une énergie et une intelligence qu'il est rare de rencontrer chez les noirs. Je lui donnai la place d'Alpha Séga à la tête du convoi, réservant plus spécialement ce dernier pour la partie diplomatique de ma mission.

Avec Alassane, j'engageai un chef muletier, ancien sous-officier au train d'artillerie, chargé en ce moment de la conduite des convois entre Médine et Bafoulabé. Sambo était un grand Ouassoulounké, mesurant près de deux mètres de hauteur, à la voix terrible avec ses hommes, bien qu'excellent cœur au fond, doux et facile à conduire comme un enfant, dont il avait d'ailleurs la simplicité. Pauvre Sambo ! Il est mort dans la boue sanglante du ruisseau de Dio, en défendant ces mulets et ces cantines pour lesquels il avait tant de sollicitude.



Alassane. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Vallière.

Le 2 avril au soir, toutes nos dispositions étant terminées, nous prenions définitivement la route de Kita en nous enfonçant dans l'épaisse forêt qui couvre le delta formé par les deux affluents du Sénégal. De longtemps nous ne devions voir d'autres figures européennes que les nôtres, et l'absence d'indications précises sur les régions que nous allions visiter ne laissait pas que de me donner quelque inquiétude sur la suite du voyage.

Le lieutenant Marchi nous accompagnait et devait nous guider jusqu'à Fangalla, à travers une contrée qu'il venait de visiter et où il s'était déjà fait de nombreux amis parmi les chefs Malinkés des villages environnants.

Comme il ne nous restait plus que quelques heures de jour, j'avais prescrit de s'arrêter à une dizaine de kilomètres, à hauteur du gué de Demba-Dioubé, campement déjà reconnu par Vallière.

Le terrain était peu accidenté et nous cheminions en plaine dans une forêt où croissaient de grands et beaux arbres ; quelques-uns présentaient un aspect des plus curieux. Leurs troncs, bizarrement creusés à la base, formaient des sortes de niches, limitées par des parois régulières, qui venaient se confondre avec l'arbre lui-même à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol. L'un de ces troncs ne mesurait pas moins de vingt-trois mètres de circonférence.

Des oiseaux, aux couleurs brillantes, voltigeaient en bandes nombreuses dans leur épais feuillage ; leur chant était vif et agréable. Ici, des colibris au plumage vert, bleu et pourpre, et qui n'étaient guère plus gros que des oiseaux-mouches, se jouaient au milieu des branches des tamariniers et des acacias sauvages. Plus loin, un oiseau, assez semblable à l'un de nos faisans d'Europe, avait la tête ornée d'une jolie crête noire ; sa couleur était d'un beau brun foncé.

Nous suivions la rive gauche du Bakhoy d'assez près, mais la végétation qui couvrait ses bords nous empêchait d'examiner son cours. Toutefois, le bruit des eaux roulant sur les rochers nous prouvait qu'il n'était pas navigable sur tout son parcours et qu'il se présentait, sous le rapport de la navigabilité, dans les mêmes conditions que le Sénégal supérieur. La nuit arriva avant que nous fussions parvenus au campement, ce qui occasionna un peu de désordre dans notre convoi, forcé de traverser un marigot aux berges abruptes, avant d'atteindre le bouquet de tamariniers situé auprès du gué de Demba-Dioubé. Mais ce qui vint encore augmenter la confusion et nous mettre un moment dans le plus grave des dangers, ce fut un incendie qui éclata tout d'un coup à quelques centaines de mètres à peine du campement où déjà se rangeaient les premières sections du convoi. Nous étions en saison sèche, c'est-à-dire à l'époque où les noirs brûlent les hautes herbes pour débarrasser d'une végétation parasite les futurs emplacements de leurs champs. Il y avait quelque chose de sauvage dans ce spectacle de flammes s'étendant au loin devant nous et rougissant l'atmosphère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de leurs lueurs intenses. Les hautes herbes brûlaient avec une effrayante rapidité, crépitant et mugissant avec un bruit qui devait certainement s'entendre à plusieurs kilomètres à la ronde. Les gigantesques baobabs, avec leurs branches semblables à des bras humains s'agitant avec frénésie, avaient à la clarté des flammes un aspect des plus fantastiques.

Mais nous étions sous le vent et il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions éviter le plus grand des malheurs. Déjà quelques ânes, saisis de frayeur, avaient jeté bas leurs charges et s'étaient enfuis dans la forêt. Nous laissâmes là le convoi, et nos hommes, s'armant de grandes branches garnies de leurs feuilles, s'élancèrent vers l'incendie. Sautant, criant, dansant, hurlant en véritables nègres qu'ils étaient, ils se rendirent bientôt maîtres du feu, au moins dans un rayon suffisant pour écarter tout danger immédiat.

Le lendemain, en quelques heures, nous parvînmes au village de Kalé, après avoir longé le pied du mont Douka et franchi plusieurs marigots actuellement tout à fait à sec.

Le Bakhoy, à partir de Bafoulabé jusqu'à son confluent avec le Baoulé, suit une vallée large de trois à cinq kilomètres, dirigée sensiblement de l'est à l'ouest et bordée de chaque côté par des massifs montagneux, dont les flancs, dépouillés et à peu près abrupts, sont parallèles au cours d'eau pendant quatre-vingts kilomètres environ. Les monts de la rive droite remontent ensuite vers le nord et ceux de la rive gauche s'infléchissent vers le sud-est. La ligne montagneuse de la rive gauche s'ouvre fréquemment pour donner passage à de petits affluents du Bakhoy, qui forment autant d'obstacles à la marche dans cette région. A Kalé, la vallée est entièrement barrée par un éperon important, terminé par le mont Besso, qui vient baigner sa base jusque dans la rivière. C'est au pied de ce mont, à une portée de fusil du village, que nous assîmes notre camp. Kalé se trouve dans la plaine, et ses petites cases aux toits pointus le font ressembler à une ruche perdue dans un bouquet de roniers, couronnés de leur luxuriante verdure, qui abrite les habitants de la réverbération insupportable produite par le soleil sur les parois dénudées de la haute muraille naturelle qui limite le paysage à l'est. Nos âniers contemplaient cette muraille avec une certaine inquiétude, car, de notre camp, on n'apercevait aucune issue, et ils se demandaient comment les blancs allaient faire pour vaincre cet obstacle qui paraissait infranchissable à notre lourd convoi. J'avais un moment songé à faire un grand détour vers le sud, mais ce fut inutile, car un sentier était tracé sur le flanc à pic de la montagne, au-dessus de la rivière; il cheminait difficilement, au milieu des rochers amoncelés, sous une voûte qui le surplombait et d'où l'eau tombait goutte à goutte. Il était long d'un bon kilomètre et à peine praticable pour les piétons. Le Bakhoy, à quelques mètres en dessous, se précipitant sur son lit de roches, formait des chutes et des rapides qui, bien que moins importants que ceux du Félou ou de Gouina, n'en avaient pas moins l'inconvénient de rendre toute navigation impossible entre Bafoulabé et les villages en amont de Kalé.

Cependant le temps pressait et tout le monde se mit à l'œuvre, afin de pouvoir quitter Kalé le lendemain. Toute l'après-midi fut employée à abattre les arbres, à renverser les blocs de grès, à couper les broussailles, qui obstruaient le sentier, et, à huit heures du soir, mes deux officiers pouvaient me rendre compte que le chemin, si mauvais qu'il fût, pourrait servir à continuer notre voyage au delà de Kalé.

Pendant ce temps, je m'abouchais avec le chef du village, Diouka-Moussa, qui commandait la province du Makadougou et exerçait une grande influence dans toute la contrée. C'était ici que devait commencer mon rôle de diplomate, et je puis affirmer à mes lecteurs qu'il n'était pas toujours très réjouissant. Les nègres sont d'enragés discoureurs, et les palabres au soleil, au milieu d'une assemblée bruyante, sale et déguenillée, n'avaient rien de divertissant. Il me fallait souvent répondre pendant des heures entières aux questions plus ou moins bizarres qui m'étaient posées par ces importants négociateurs, puis subir les discours flatteurs que m'adressaient les griots, qui me comparaient sans rire au soleil et à la lune et ne cessaient d'exalter mon intelligence et la profondeur de mes raisonnements. Néanmoins, je finissais toujours, surtout en appelant à mon aide le contenu de mes cantines de cadeaux, par convaincre mes interlocuteurs et leur faire admettre les conditions que je leur apportais de la part du gouverneur. Pour ce qui concerne plus spécialement Diouka-Moussa et ses principaux conseillers, je n'eus pas de peine à obtenir leur signature sur le traité plaçant leur pays sous le protectorat de la France, car le voisinage des Toucouleurs de la rive droite leur faisait ardemment désirer de pouvoir s'abriter sous les murs d'un poste français, contre les incessantes incursions des cavaliers musulmans. Un beau manteau bariolé et un splendide sabre turc achevèrent de cimenter notre pacte d'amitié. Au soir, on m'amena deux jolis bœufs à bosse, qui furent aussitôt immolés par mes hommes, et une fête des plus cordiales, avec accompagnement de tam-tam, de fusées et de danses des plus exotiques, célébra la première conquête pacifique que faisait notre patrie sur la voie du Niger.

Il me fut d'ailleurs impossible d'échapper aux présentations qui suivent toujours, chez les nègres, une entrevue entre deux chefs quelconques. Diouka-Moussa m'amena ses quatre femmes, dont les torses, nus jusqu'à la ceinture, étaient ornés de colliers de verroteries, auxquels étaient suspendues des pièces de cinq francs en argent, percées de trous. Des pagnes en cotonnade du pays entouraient la taille de ces jeunes négresses. Puis vint une bande de négrillons, dont le costume consistait en une petite bande de toile entourant la ceinture. C'étaient les enfants ou neveux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du chef de Kalé. Je leur fis une abondante distribution de sucre-cassonade, et je remarquai avec un certain plaisir que plusieurs d'entre eux s'empressèrent de le partager avec leurs mères.

J'étonnai beaucoup Diouka-Moussa en lui annonçant qu'avant peu nous ferions passer un chemin de fer par le défilé du Besso; et comme mon interprète ne pouvait que difficilement lui traduire ce mot de chemin de fer, je lui expliquai que nous construirions une route sur laquelle marcheraient des bateaux à vapeur allant sur terre. Ses regards indiquaient l'incrédulité la plus absolue dans mes paroles.

Le 4, on se remettait en route. Je pris les devants avec mes officiers, car le passage du défilé, malgré les travaux exécutés la veille par Piétri et ses hommes, devait demander toute la journée, et il était peu prudent de nous exposer aux rayons du soleil pendant les heures chaudes de l'après-midi. Nous nous trouvions alors en pleine saison sèche, et l'harmattan se levait chaque jour, vers huit heures du matin, nous aveuglant de poussière et nous brûlant de son souffle enflammé.

Nous étions de bonne heure au village de Niakalé-Ciréa, dépendant de Diouka-Moussa. Le passage avait été tellement difficile sur certains points, qu'il avait fallu décharger les mulets et porter les cantines à tête d'homme. Les différentes sections du convoi arrivèrent peu à peu, mais ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'elles eurent toutes rallié notre nouveau campement. Les chargements avaient peu souffert, sauf un petit orgue de Barbarie qui roula dans le Bakhoy avec le bœuf qui le portait et qui ne rendit plus que des sons tout à fait insuffisants pour donner une idée des airs indiqués sur son registre, lorsque le lendemain nous voulûmes examiner les suites de l'accident.

Notre tente était établie sous un beau ficus, vaste et touffu, qui occupait le centre du village et couvrait le *tara*, immense table, formée de nattes posées sur des troncs d'arbres et servant de lieu habituel de réunion aux notables de l'endroit, pour y discuter journellement les affaires du pays. Aussi étions-nous assaillis de tous les côtés par les curieux et les curieuses. Nous pouvions constater tous les jours que, depuis Médine, la race devenait de moins en moins belle, ce qui s'expliquait par une proportion plus faible de sang peul chez les individus qui peuplaient cette partie de la Sénégambie et qui étaient des Malinkés presque purs. Le docteur Bayol dessina des tatouages bizarres qui couvraient le sein d'une jeune fille, toute fière de semblables ornements.

Un incident désagréable vint nous surprendre à Niakalé-Ciréa. On se souvient sans doute de ce fils de Dama, que j'avais autorisé à me suivre jusqu'au Niger, en lui laissant un cheval pour me rejoindre. Il arriva en effet dans la journée du 5, en menant grand tapage, et accompagné, malgré ma défense, d'une suite nombreuse d'hommes armés. Il commença tout d'abord par se plaindre qu'on lui eût donné, à lui, le fils d'un grand chef, un cheval moins beau que celui de mon interprète Alpha Séga. Puis, il m'informa qu'il ne pourrait me suivre si je ne lui permettais d'emmener cinquante hommes de son village, qui allaient arriver le lendemain. Je compris bien vite que ce guerrier farouche n'avait nulle envie de s'enfoncer avec moi dans des contrées inconnues et assez dangereuses à traverser par suite de l'état de guerre continuel qui y régnait. Je l'engageai donc à nous débarrasser de son encombrante personne et à prendre la route de Fatafi, village dont il était le chef, à quelques lieues dans l'intérieur. Gara Mamady Ciré ne parut nullement offensé de mes paroles un peu vives et m'affirma que je me privais d'un concours sérieux en le laissant en arrière.

Nous étions encore sous l'impression de cet incident, bien propre à faire connaître le côté fanfaron du caractère nègre, quand une réclamation singulière vint fort à propos nous égayer. Nous venions d'acheter un mouton à un Malinké, au prix, bien convenu d'avance, d'une pièce de cinq francs en argent. Suivant mon habitude, j'avais donné l'ordre de tuer aussitôt la bête, car je connaissais les tendances des nègres et surtout des Malinkés, renommés dans tout le Soudan occidental pour leur avarice et leur cupidité, à revenir sur les marchés conclus. Yoro s'était déjà emparé d'une des jambes du pauvre animal, qu'il s'occupait à préparer pour notre dîner, quand le marchand revint vers nous, agitant sa pièce d'un air piteux et en se répandant en plaintes amères sur le marché qu'il venait de conclure. Il criait et gesticulait, semblant navré de ne pouvoir reprendre son mouton. « Est-il possible, s'exclamait-il, que je me sois laissé tromper à ce point? Comment! Une seule pièce pour cet animal qui vit, qui marche, qui mange, qui boit! Voyons, est-ce juste?... » Je ne reproduis pas ici toutes les plaintes, plus risibles les unes que les autres, de notre Malinké. La vérité est qu'il voulait en plus une calebasse d'eau-de-vie, que nous finîmes par lui octroyer généreusement.

Nos marchés avec les indigènes donnaient souvent lieu à des discussions semblables, car il n'existe pas de monnaie dans le pays, où les échanges se font encore de la manière la plus primitive. L'argent est presque totalement inconnu et il ne sert guère qu'à fabriquer des bijoux pour les femmes, qui les portent en anneaux aux bras et aux jambes, ou en médaillons, au cou, aux oreilles ou au nez. Je n'ai jamais vu de coquettes aussi entreprenantes que les jeunes filles de Niakalé-Ciréa. Elles formaient autour de nous un cercle étroit, nous harcelaient de leurs demandes, nous enlevaient nos verroteries, nous assiégeaient en un mot pour contempler tous les objets que nous rangions dans nos cantines, et surtout, bonheur extrême, pour se mirer dans l'une de nos glaces.

Et cependant elles ne se mettaient guère en frais pour leur costume. On a souvent dit que nos grisettes parisiennes savaient s'habiller avec rien, mais je défie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien la plus habile de se tailler une robe, même de bal, dans le peu d'étoffe employée par une jeune Malinké pour se vêtir. La femme du chef de village, que l'on nous amena, n'était pas plus habillée que les gamins que l'on nous avait présentés la veille à Kalé. Deux gros anneaux d'or aux jambes, un plus petit au nez et un ruban de cotonnade autour des reins formaient, je crois, tout son costume. Deux captives, qui pilaient du mil à quelque distance de notre tente, étaient encore moins protégées contre les regards de mes tirailleurs, qui attendaient impatiemment la confection du couscous qu'on leur promettait.

J'ajouterai encore ici qu'à mon retour du Niger j'ai été frappé par l'air véritablement somptueux



Les quatre femmes de Diouka-Moussa voy. p. 292. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

qu'offraient ces mêmes femmes Malinkés, vêtues de beaux boubous de calicot blanc et de larges pagnes d'indienne bleue, apportés par nos traitants : ce qui prouve bien que la pauvreté était en grande partie cause de cette légèreté de costume, qui choquait tant nos yeux.

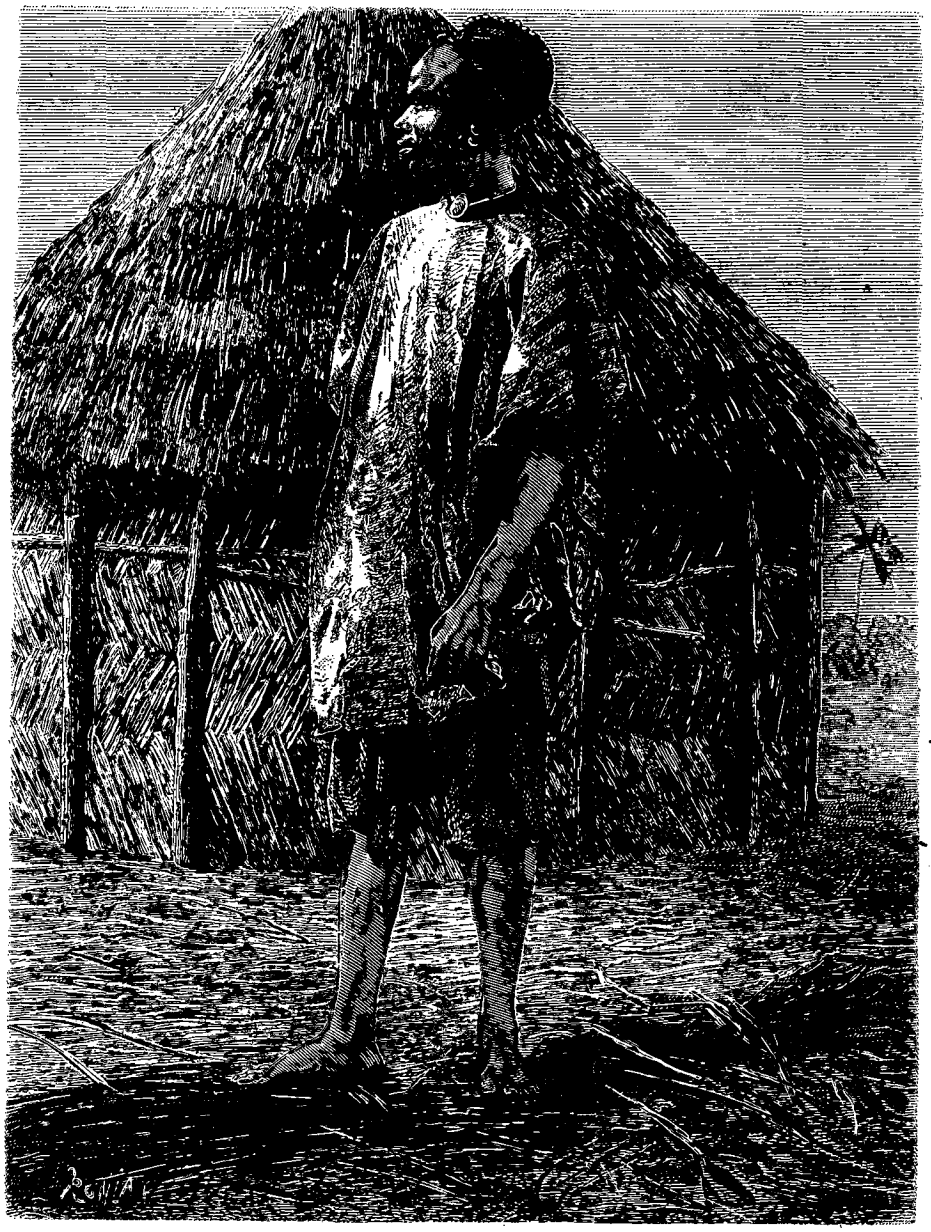
C'est à Niakalé-Ciréa que nous reçûmes pour la dernière fois des nouvelles de France.

A un kilomètre au delà de Niakalé-Ciréa, un chaînon transversal peu élevé, cinquante mètres environ, mais à base très large, coupe la vallée du Bakhoy en se prolongeant plus loin que le village de Tuba, jusqu'à la rivière qui a dû faire un coude très prononcé vers le nord pour se frayer un passage. Les indigènes prétendaient tout d'abord que nous ne pourrions franchir ce rempart rocheux et que nous serions obligés de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

continuer notre marche par la rive droite, ce qui nous eût contraints à traverser deux fois le cours d'eau. Heureusement que le lieutenant Vallière, qui éclairait toujours notre marche à deux ou trois étapes en avant, avait fini, en interrogeant secrètement ses guides et en leur promettant une forte récompense, par apprendre qu'un passage praticable, que l'on avait voulu nous cacher, existait dans la montagne. Les malheureux nègres du Bakhoy, comme tous ceux qui habitent le plateau du haut pays, sont tellement traqués par les cavaliers Toucouleurs, qu'ils sont toujours prêts à se retirer dans les montagnes par des issues dont ils conservent le secret avec le plus grand soin.

Ce fait explique en même temps l'empressement de

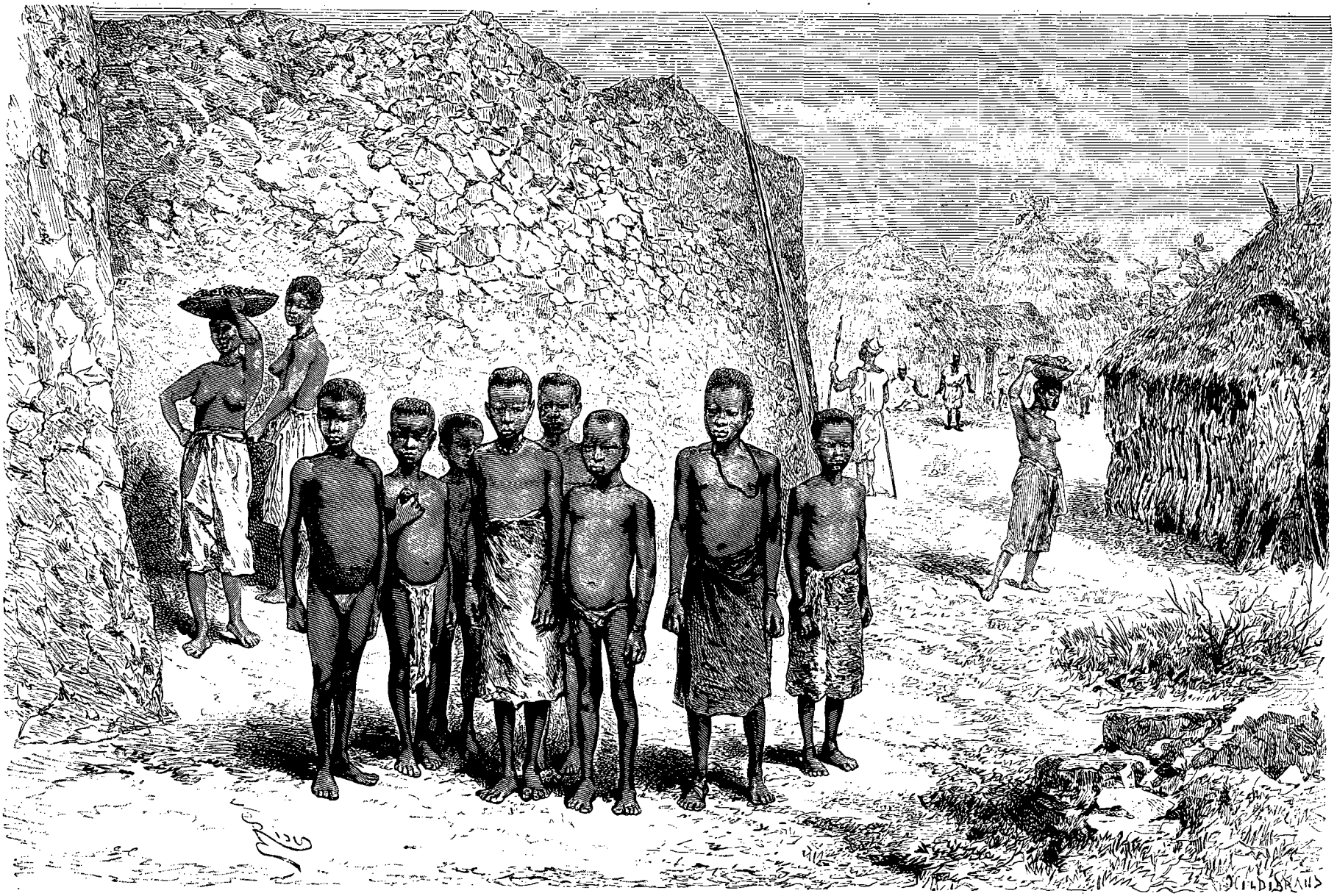


Le jeune Malinké qui a indiqué la brèche de la montagne. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

toutes ces populations Malinkés à se ranger sous notre protectorat.

Vallière, guidé par un jeune garçon Malinké, reconnut donc dans la montagne une brèche naturelle de quatre-vingts à cent mètres de largeur, qui traversait le chaînon de part en part, entre deux murailles verticales. Dès que j'eus été avisé de ces détails et que mon intelligent et actif compagnon de route m'eut transmis le croquis de l'itinéraire, Piétri se mit à l'œuvre. Dans l'après-midi du 5, il fit sauter quelques bancs de rochers, placés en travers du chemin, au pied de la pente d'accès, tandis qu'Alassane et les laptots déblayaient les endroits les plus mauvais du sentier à peine tracé dans la brèche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village et types de Kalé. — Les enfants et les neveux de Diouka-Moussa (voy. p. 292-294). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La marche du convoi fut encore très pénible. Le passage présentait l'aspect d'une gorge pittoresque, longue d'environ quatre kilomètres et parsemée d'énormes blocs grisâtres, qui affectaient les formes les plus bizarres. Quelques arbres rabougris, qui avaient poussé entre les pierres, faisaient encore plus ressortir la nudité du sol. Le col franchi, nous débouchions dans une petite vallée d'accès facile, mais traversée par deux cours d'eau : le Balou et le Dokou, qui ont creusé deux ravins profonds et larges. Puis nous gravissions une pente très rocheuse et assez brusque, qui nous conduisait sur un vaste plateau, couvert de cailloux ferrugineux. Le delta du Bagna Oulé, d'une largeur de soixante mètres, nous arrêta encore une bonne heure, bien que la rivière fût à peu près à sec dans cette saison de l'année. Aussi, renonçant à atteindre ce jour-là le village de Solinta, nous établîmes notre bivouac au gué de Dioubé Ba.

Nous y trouvâmes l'un de nos tirailleurs que Vallière avait laissé en arrière pour nous indiquer le chemin et qui avait passé la nuit dans cet endroit, dont l'aspect était des plus sauvages. Le pauvre garçon se mourait de peur et il nous raconta qu'il avait été assailli pendant la nuit par deux lions et qu'il n'avait dû son salut qu'à l'arbre immense sous lequel nous nous étions établis et dont les branches lui avaient servi de refuge. C'était un énorme figuier sauvage. Son tronc s'élevait semblable à une colonne gigantesque, tandis que ses racines s'étendaient à plusieurs mètres, enveloppant de leurs nœuds un immense bloc de grès, qu'elles tenaient suspendu au-dessus du Bakhoy, dans les eaux duquel plongeaient leurs extrémités. Ses branches supérieures, garnies de leur feuillage, servaient d'abri à tout un monde d'oiseaux et formaient au-dessus de nos têtes une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Le tirailleur ne nous avait pas trompés, car le soleil s'était à peine couché qu'un concert des plus étranges s'éleva autour de nous. Les hyènes commencèrent tout d'abord par nous assourdir de leurs cris rauques et lugubres ; leurs corps efflanqués, aux formes hideuses, se profilaient étrangement à la lueur de nos feux de bivouac. Elles s'approchaient tout près de nous, attirées par les débris de viande provenant du bœuf tué le jour même pour la nourriture du nombreux personnel de la mission. Nos coups de mousqueton ne suffisaient pas pour éloigner ces hôtes habituels et immondes de tout campement de troupes en Afrique. Puis, l'agitation qui régna tout d'un coup parmi nos ânes nous annonça l'approche des visiteurs qui avaient tant effrayé notre tirailleur la nuit précédente. Le rugissement du lion ne tarda pas en effet à dominer tous les bruits du camp. Piétri s'élança aussitôt, suivi de Tautain et de plusieurs tirailleurs, mais les recherches des chasseurs furent vaines, et le roi des animaux, effrayé sans doute par les feux de notre bivouac, ne fit plus entendre sa voix. C'est ce qui arrive le plus souvent, et les lions de Sénégambie, dépourvus de crinière et appartenant à une espèce de haute taille, attaquent rarement l'homme. Ils fuient généralement les centres habités et se contentent de rôder autour des villages et des camps, pour s'emparer de quelque bœuf ou mouton égaré dans les bois. Ils étaient très nombreux dans les régions à peu près désertes que nous traversions depuis Bafoulabé, et il était rare qu'une nuit se passât sans que leur rugissement vînt nous arracher à notre sommeil.



Femme du chef de Niakalé-Ciréa et captives (voy. p. 295).
Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Vallière.

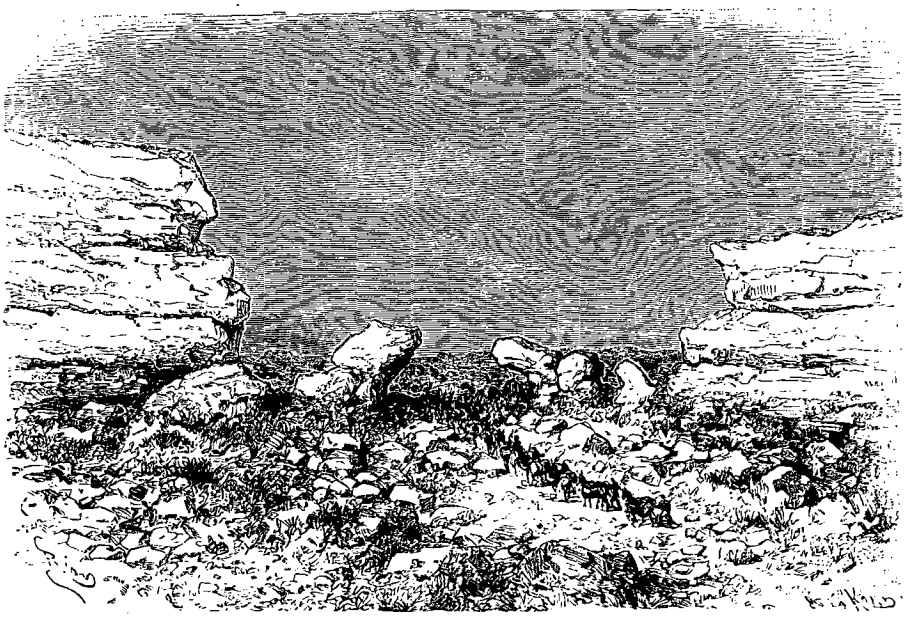
Mais nous n'en avions pas encore fini avec les hôtes de ces pays sauvages, où l'homme apparaissait si rarement. Le Bakhoy regorgeait d'hippopotames. On sait que ces pachydermes quittent généralemeu le soir les profondeurs de leurs demeures aquatiques pour pâturer et s'enfoncer quelquefois assez loin des rives. Grand était donc leur désappointement de nous voir installés dans leur domaine, et, voyant que nous ne tenions nul compte de leurs avertissements sonores, ils se mirent à gravir lentement, comme ils le faisaient chaque soir, la berge qui donnait accès sur notre camp. Nos chevaux et bêtes de somme n'avaient rien à craindre de cette attaque d'un nouveau genre, car l'emplacement du convoi se trouvait à quelque distance de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive, sur un petit plateau rocheux d'où il pouvait défier toute agression de nos voisins incommodes; mais il n'en était pas de même pour nous, car, ainsi que je l'ai mentionné plus haut, nous avions tenu à établir notre tente sous le grand ficus qui baignait ses racines jusque dans le Bakhoy.

Notre chien Tom, grand et beau braque, dont un officier de spahis m'avait fait présent avant mon départ de Saint-Louis, nous donna le premier l'éveil sur le danger qui nous menaçait. Il se livra aux aboiements les plus furieux et se réfugia tout d'un coup sous notre table, où nous prenions le thé à la lueur d'un falot de bord. La table, le thé et le falot roulèrent brusquement à nos pieds, et nous nous trouvâmes subitement dans l'obscurité, au moment même où les hippopotames apparaissaient au sommet de la berge. Heureusement que nos mousquetons ne nous quittaient jamais et que nous pûmes, en attendant que nos hommes répondissent à nos appels, envoyer au hasard une décharge qui, étonnant ces visiteurs inattendus, leur fit rebrousser chemin; puis une longue ligne de feux, allumés sur la rive, suffit à les éloigner pour le reste de la nuit. Ces animaux ne sont pas toujours d'aussi facile composition, et, quelques jours plus tard, l'un de nos laptots fut foulé aux pieds et presque écrasé par un hippopotame qui commençait déjà à le retourner d'une manière inquiétante, quand on arriva à son secours.

Du gué de Dioubé Ba à Solinta la route est bonne et suit un plateau présentant d'assez vastes cultures de mil et de maïs. Pour le moment nous en avions fini avec les passages difficiles de la rive gauche du Bakhoy, et nous n'avions plus désormais qu'à nous préoccuper de quelques marigots, qui n'offraient plus



Brèche dans le rempart rocheux près de Niakalé-Coréa (voy. p. 296). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

d'obstacles sérieux à nos âniers, devenus maintenant des conducteurs accomplis, depuis un mois que nous avions quitté Bakel. Ces braves gens, de plus en plus disciplinés, s'étaient attachés sincèrement à leur métier. Ils voyaient tous les jours que nous ne négligions rien pour leur procurer tout le bien-être que l'on peut avoir en route, et que nous veillions avec le plus grand soin à leur nourriture, à leur santé et à leur entretien. Un troupeau de bœufs nous suivait et tous nos hommes recevaient journellement leur ration de viande fraîche. Jamais certainement ils n'avaient été mieux nourris. Nous n'avions plus à craindre d'ailleurs de réclamation semblable à celle qui s'était produite à Médine, car, en nous quittant, nos âniers se seraient trouvés seuls et sans protection dans un pays fort mal habité, tant par les bêtes féroces que par les pillards Toucouleurs de la rive droite.

Le village de Solinta, le premier de la province du Bétéadougou, était situé dans un défilé formé par le Bakhoy et une montagne carrée, le mont Souloun, du haut duquel Piétri et Tautain, qui en firent l'ascension, purent suivre tout le cours de la rivière depuis Fangalla jusqu'à Kalé. Le terrain environnant était fort tourmenté, mais son relief, peu considérable, ne dépassait pas le sommet du Souloun. Des roniers et des tamariniers ombrageaient le village entouré d'une mince muraille de pisé et adossé aux parois verticales de la montagne.

Nous vîmes à Solinta un grand nombre de jeunes garçons, habillés d'une manière différente des autres. Leur costume se composait d'un long boubou bleu, qui leur descendait jusqu'aux pieds, recouvert d'une sorte de pagne bleu et blanc attaché au-dessus de l'épaule droite. Un bonnet blanc, des anneaux, des gris-gris de toutes formes et une longue lance complétaient ce bel accoutrement. C'étaient les jeunes cir-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

concis de l'année, ou plutôt du mois, car ils ne portent ce costume particulier et ne vivent à part que pendant quarante jours. Ces populations Malinkés sont loin d'être toutefois musulmanes et ne l'ont jamais été.

Une construction remarquable attira nos regards à Solinta. C'était un grand fourneau en terre, à peu près cylindrique, élargi vers son milieu, haut de trois mètres environ sur un mètre de circonférence. Des ouvertures étaient pratiquées à sa base et à fleur de terre. Ce fourneau servait à la préparation du fer, employé dans le pays pour la fabrication des sabres, des couteaux ou des outils primitifs que nous remarquions entre les mains des indigènes. Comme nous voyions pour la première fois dans la contrée une preuve d'activité industrielle, nous demandâmes des renseignements aux Malinkés qui nous entouraient ; mais, peine perdue, c'était bon pour des forgerons de travailler ainsi. Un honnête Malinké ne pouvait, sans déroger, se livrer à une occupation autre que la chasse ou la guerre.

Cependant nous apprîmes plus tard comment se faisait l'extraction du métal. Le minerai provient des montagnes voisines, où on le rencontre en grande abondance. Le fourneau est muni de plusieurs ouvertures, auxquelles sont adaptés des tuyaux de soufflets mus à la main. Une autre ouverture, plus grande que les autres, fermée au commencement de l'opération, communique avec une excavation en pisé, où aboutira la coulée future. Lorsqu'il s'agit de préparer une certaine quantité de fer, tous les forgerons du village se mettent à l'œuvre en même temps. Ce jour de travail est aussi pour eux un jour de fête. La coulée est arrosée à l'avance de bière de mil (*dolo*), et les ouvriers, excités par de copieuses libations, empilent successivement, par couches superposées, le minerai et le charbon. Celui-ci est excellent et provient de certains arbres dont les indigènes nous donnèrent les noms et nous montrèrent des échantillons. Le feu est allumé, les cris et les chants redoublent, et tout le monde se met aux soufflets, soufflant jusqu'à ce que le métal soit obtenu. Ce dernier n'est pas de la fonte; c'est un fer analogue à celui que l'on obtient dans les Pyrénées par la méthode dite catalane. On le travaille ensuite à la forge, tel qu'il sort du fourneau et sans aucune autre préparation.

Le village de Solinta avait reçu Vallière de la façon la plus hospitalière. Son chef s'était même montré blessé de ce que notre camarade, pressé par le temps, n'avait pas voulu s'arrêter un jour entier auprès de lui. Notre séjour le consola amplement, et nous le laissâmes plein d'enthousiasme pour les Français, les premiers blancs qui visitaient son pays.

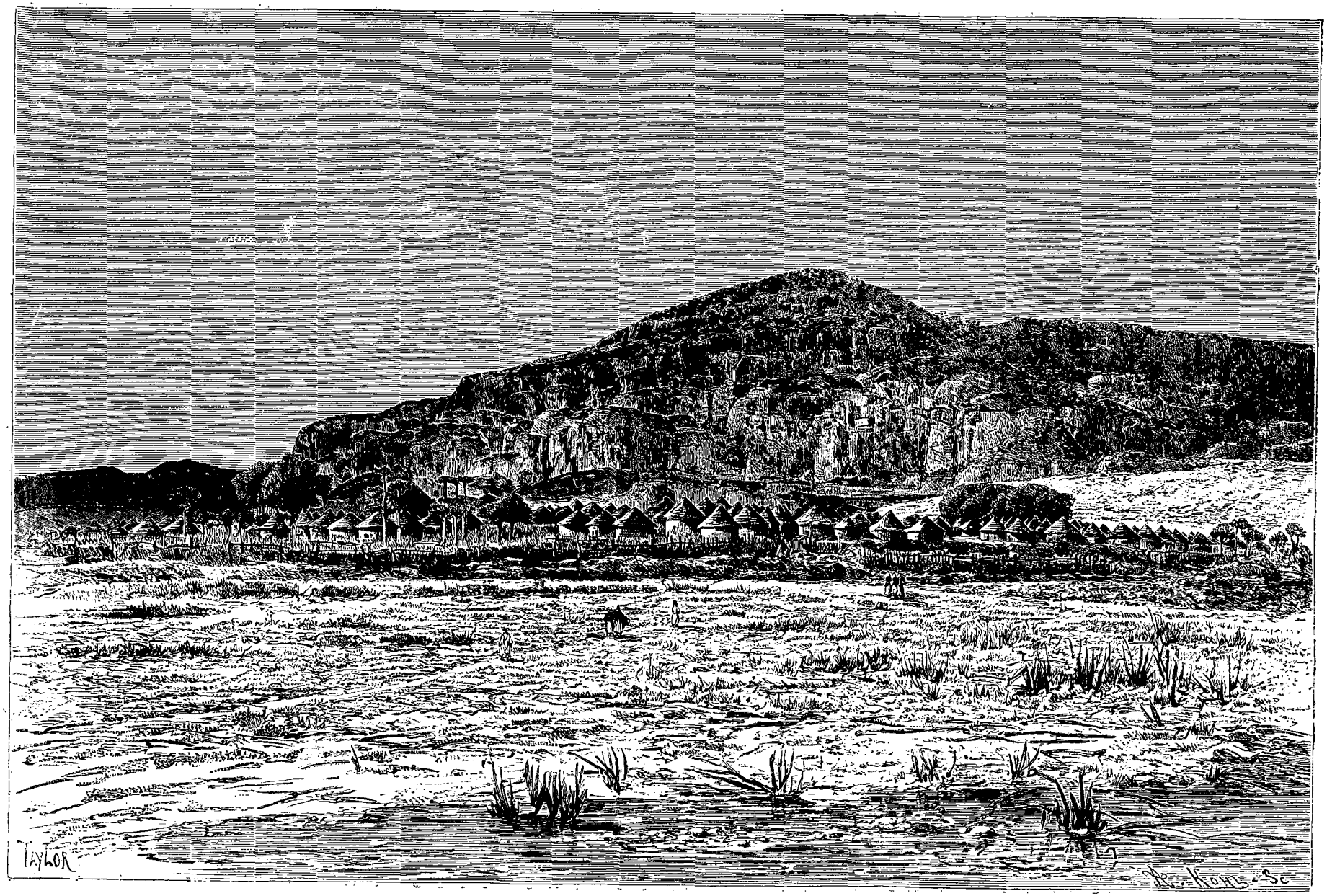
Nous passons la journée du 8 à Soukoutaly, après une courte étape, accomplie sur un bon terrain argileux, peu boisé et peu ondulé. Le chef, Sambakhoto, beau vieillard à l'air franc et résolu, se montre tout joyeux quand je lui parle de nos projets sur le Haut Niger. Il avait, m'avoua-t-il, envoyé quelques-uns de ses guerriers dans Sabouciré pour coopérer à la défense de ce village, pris d'assaut par nos soldats ; et notre manière de faire la guerre l'avait tellement émerveillé, qu'il avait pris dès lors la plus haute idée du gouverneur de Saint-Louis. Il fut très flatté lorsque je lui dis que celui-ci avait beaucoup entendu parler de lui et que je lui offris, de la part de M. Brière de l'Isle, un beau manteau de chef et un fusil plaqué d'argent. Il insista surtout auprès de mon interprète Alpha Séga pour savoir si ce cadeau n'était pas plus important que celui donné à Diouka-Moussa, son voisin de Kalé. Sambakhoto signa donc avec empressement sa soumission au gouvernement du Sénégal. Tous ces chefs acceptaient très volontiers notre domination, parce qu'ils savaient bien qu'elle était douce et facile à supporter, qu'ils ne feraient qu'y gagner au point de vue commercial et qu'elle les mettrait pour toujours à l'abri des insultes des Toucouleurs.

Nous eûmes encore ce jour-là une nouvelle preuve de la haine que les Toucouleurs ont fait naître partout où ils sont passés. Les principaux notables du Tomora, contrée soumise au roi de Ségou et s'étendant en face de nous sur la rive droite du Bakhoy, vinrent me trouver en me demandant si leur peuple tout entier ne pourrait pas traverser la rivière pour habiter chez nous, dans le rayon du nouveau poste de Bafoulabé. Je me conformai à mes instructions en leur répondant que je n'avais pas à me mêler des affaires des sujets d'Amadou et qu'ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient. Ils me comprirent, car j'appris à mon retour qu'ils avaient mis leur projet à exécution.

Ce fait dénote bien la faiblesse de l'empire Toucouleur actuel, qui n'est plus formé que de débris des vastes conquêtes du prophète El Hadj Oumar. On y chercherait vainement aujourd'hui cette unité politique et territoriale que ce nègre de génie avait su un moment réaliser par son prestige religieux et son habileté à entraîner à sa suite les nombreuses populations électrisées par sa parole prophétique et attirées autour de lui par l'appât d'un butin considérable. L'empire d'Amadou n'est plus que le squelette des anciennes et vastes possessions d'El Hadj, et les populations Malinkés et Bambaras, supportant avec impatience un joug odieux, n'attendent qu'une occasion pour se soulever contre leurs dominateurs musulmans, les pires ennemis de la race blanche dans cette partie du continent africain.

Depuis deux jours nous avions bon chemin et c'est à travers un terrain fertile et peu accidenté que nous parvenions au village de Badumbé. Nous quittions le Bétéadougou pour entrer dans le Farimboula, comprenant Badumbé et quelques dépendances situées plus avant dans l'intérieur. La vallée du Bakhoy était toujours très étroite, et les monts de la rive droite, le Nouroukrou, présentaient un plateau étendu, riche, fertile et bien arrosé, où se sont formés sept ou huit villages Malinkés, vivant à peu près indépendants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Solinta (voy. p. 299). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du frère d'Amadou, qui domine dans cette contrée. L'existence de ces centres de population, au sommet d'un plateau élevé de deux cents à deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la plaine, et par suite dans des conditions de salubrité qui doivent être relativement excellentes, semble prouver qu'il sera très possible dans l'avenir, et alors que notre installation sera définitive dans cette région, de trouver des points favorables pour abriter des fièvres si pernicieuses de l'hivernage les Européens que leurs fonctions ou leurs affaires appelleront dans le pays. Cette recherche était l'une des préoccupations les plus vives du gouverneur Brière de l'Isle, qui, à mon départ du chef-lieu de la colonie, m'avait fait les plus grandes recommandations à ce sujet.

En approchant de Badumbé, la forêt que nous traversons s'éclaircit de plus en plus et fait place à de grandes étendues de terrain, dénudées et noircies en certains endroits par les cendres des végétaux incendiés. Singulière et expéditive manière de défricher ici le sol destiné à recevoir les cultures de l'année. On n'y rencontre pas cette régularité qui distingue nos plantations d'Europe. Les troncs d'arbres, tout carbonisés, sont laissés au milieu des cultures, et les grosses branches qui n'ont pas été consumées et qui jonchent le sol donnent un aspect désolé aux clairières artificielles résultant de ce mode de défrichement. Le tronc d'un immense cail-cédrat, auquel les indigènes avaient mis le feu à plusieurs reprises, était ainsi couché non loin du sentier que nous suivions. Il était entièrement creux et aurait constitué un excellent abri pour la pluie, si une famille nègre avait voulu s'y installer; car, bien qu'il eût été taillé, haché, miné tout autour par le feu, il avait encore deux mètres de diamètre. Toutefois, malgré toutes ces curiosités et l'exubérante végétation de la contrée au moment des pluies, nous aurions bien préféré l'un de nos champs de France, si soigné et si coquettement encadré de haies d'aubépine odorante, à ces immenses cultures d'aspect si sauvage et si négligé.

Nous franchissons le ruisseau de Diangalé, complètement à sec et dont le lit est formé de roches schisteuses; on pourrait, je crois, y établir des ardoisières d'une exploitation facile. Nous doublons le mont Sama, qui s'avance dans la vallée jusqu'à un ou deux kilomètres à peine du Bakhoy, et nous apercevons enfin Badumbé, sur la pente nord d'une croupe allant mourir doucement vers la rivière.

Le village est entouré d'un tata solide en maçonnerie, et c'est assurément la construction la plus remarquable de ce genre que nous ayons rencontrée jusqu'alors. On voit que les habitants, se sentant menacés par leurs voisins de la rive droite, prennent toutes leurs précautions pour pouvoir résister à une attaque des Toucouleurs.

Le tata était situé au centre d'un quadrilatère défensif et naturel, formé par le Bakhoy, deux de ses affluents et la montagne. L'enceinte représentait un polygone de plusieurs côtés, sur le pourtour desquels on apercevait, tous les quarante à cinquante mètres à peu près, une tour ronde construite de façon à faire saillie de deux à trois mètres sur le front extérieur de la muraille. Le tracé n'était pas rectiligne; il était en zigzag, imitant grossièrement le tracé à crémaillère, ce qui permet tout à la fois d'obtenir des feux directs et des feux croisés. Le mur était construit en pierres de grès, réunies par un pisé très solide. Des créneaux à hauteur d'épaule permettaient aux assiégés de faire feu au dehors.

Nous fîmes tout le tour du tata avant d'apercevoir la porte qui conduisait dans l'intérieur du village. C'était un simple passage, pratiqué à travers l'une des tours de l'enceinte; seulement, dès que l'on était entré dans la tour, il fallait tourner à droite pour pénétrer dans l'intérieur. Cette disposition devait arrêter l'élan de l'assaillant et permettre aux défenseurs abrités derrière le second mur de la tour de tirer sur les entrants. Un battant, formé de quatre madriers très épais et tournant dans le creux d'un tronc d'arbre enfoncé dans le sol, était tout ouvert et nous offrait un passage libre. Mais celui-ci était tellement étroit qu'il nous fallut descendre de cheval et laisser nos bêtes en dehors à la garde des spahis, dont le costume rouge excitait au plus haut degré la curiosité des négrillons, attirés par le bruit de notre arrivée.

Une nombreuse assemblée, réunie sur la place du village, nous attendait, et ce n'est pas sans une certaine émotion que le vieux chef me souhaita la bienvenue. Tous les yeux des vénérables nègres qui l'entouraient étaient fixés sur nous avec une curiosité avide. Ils voyaient des blancs pour la première fois et nos moindres gestes excitaient leur étonnement. Une jeune fille, d'une quinzaine d'années, les cheveux élégamment relevés en forme de cimier de casque, se tenait auprès du chef. C'était la dernière femme de cet octogénaire.

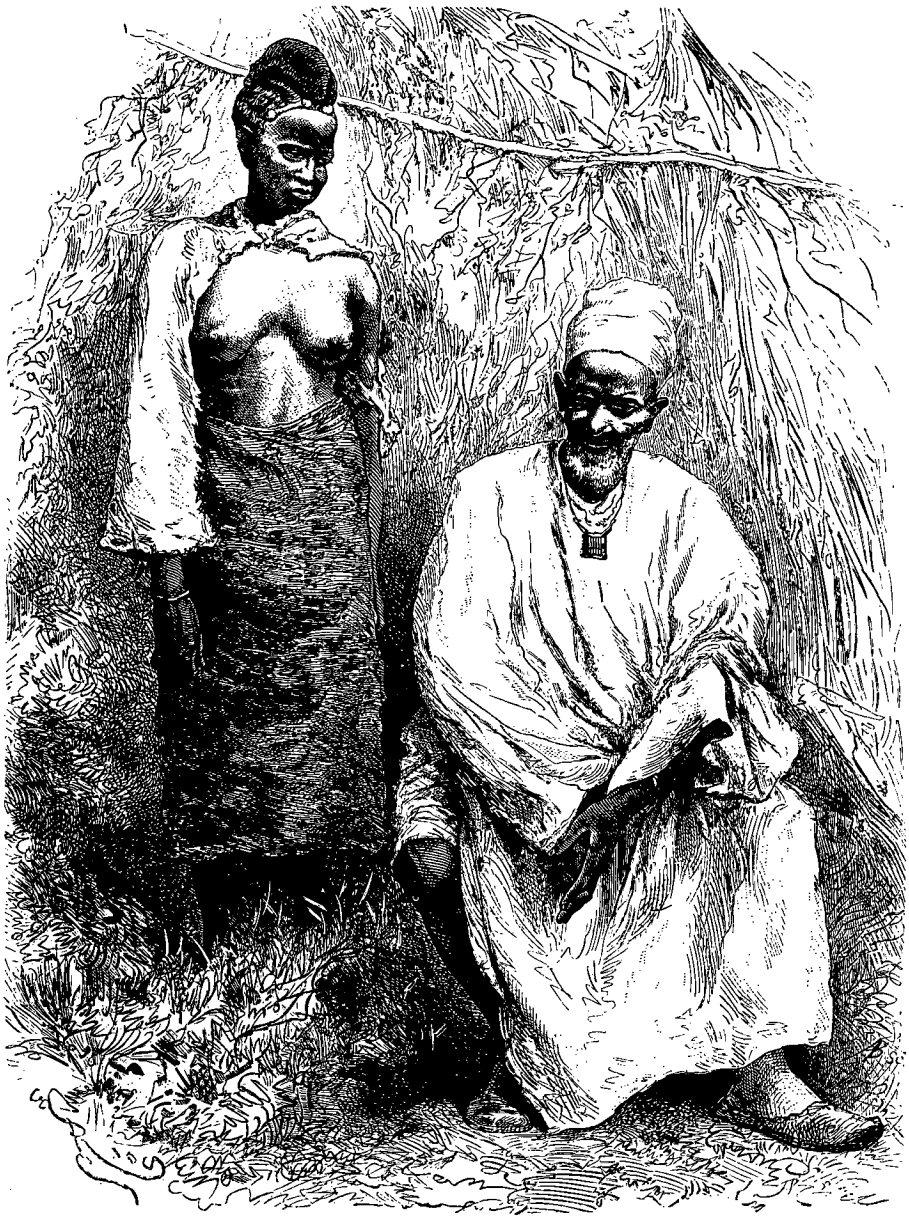
L'entrevue fut des plus cordiales, et les habitants de Badumbé, qui voyaient en nous les adversaires des Toucouleurs, s'efforçaient de nous montrer leur sympathie par tous les moyens possibles. L'un m'apportait un mouton, l'autre un poulet ou une calebasse de lait; celui-ci, une défense d'hippopotame; celui-là, un panier de mil pour mon cheval. Aussi n'eus-je pas de peine à décider le vieux chef à placer son pays sous le protectorat français. « Le gouverneur, me dit-il, est mon père. Moi et mes sujets, nous voulons désormais lui appartenir. Qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne nous contraigne pas à nous raser la tête et à faire le salam [1]. » Et d'une main tremblante, que guidait mon interprète, il fit au bas du traité un signe bizarre qui avait la prétention de figurer une croix. Cependant, au moment où j'allais prendre congé, il me demanda si je ne pourrais pas ajouter au

1. Le vieux chef s'exprime ainsi afin de montrer son aversion pour les musulmans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bas de mon papier un article par lequel les Français s'interdiraient de tuer les *pigeons verts*, qui peuplaient en grand nombre les arbres du village. Il m'avoua que ces oiseaux étaient les fétiches protecteurs des habitants de Badumbé, et que lui-même, d'après la prédiction d'un sorcier célèbre dans le pays, devait s'éteindre avec toute sa descendance, si pareil sacrilège se produisait. Je le tranquillisai sur ce point en lui faisant comprendre d'ailleurs que pareil détail ne pouvait être inséré dans le document qu'il venait de signer, mais je l'informai que le gouverneur serait instruit de ce fait et que les ordres les plus sévères seraient donnés à ce sujet.

Nous passons à Badumbé une journée fort chaude.



Le vieux chef de Badumbé. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

La plaine est entièrement découverte et un groupe de deux ou trois acacias situé à quelque distance du tata nous abrite très imparfaitement des rayons du soleil pendant notre déjeuner et la sieste que nous essayâmes ensuite de faire. Heureusement que le Bakhoy n'était pas loin et que nous pûmes, quand le soleil se fut abaissé, aller prendre un bain, qui nous remit un peu de cette journée fatigante. La curiosité importune dont nous avions été l'objet de la part des indigènes n'avait pas peu contribué à nous rendre tout repos impossible. Ce qui étonnait le plus les gens de Badumbé, c'était de nous voir habillés de la tête aux pieds. Nos pantalons européens excitaient surtout leur hilarité, et j'entends encore leurs éclats de rire quand Piétri se mit tranquillement devant eux à tirer ses culottes de cheval pour les échanger contre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un pantalon plus léger en toile. L'une des jeunes négresses qui se trouvait dans le cercle me demanda même la permission de toucher mon bras nu pour bien s'assurer que notre chair, à part la couleur, ressemblait à la leur. L'étonnement des curieux s'exprimait par des rires bruyants que je fis cesser brusquement en déchargeant en l'air les six coups de mon revolver. Ils restèrent bouche béante et aucun d'entre eux ne voulut, malgré mes invitations pressantes, toucher l'arme fumante que je tenais à la main.

Piétri et Tautain nous quittèrent le soir; ils reprirent les devants pour rejoindre Vallière, qui nous attendait à Fangalla. Nous devions faire un séjour sur ce point, dont la position était inconnue et où nous aurions à prendre nos dispositions pour franchir le désert qui nous séparait de Kita. A mesure que nous nous avancions vers le Niger, toutes les difficultés augmentaient, et c'était pour ainsi dire au hasard que nous marchions, ignorants des obstacles qui nous attendaient et de la nature du terrain que nous avions à traverser. C'est pour cette raison que je me faisais toujours éclairer dans ma marche, car il n'est rien de plus fatigant et de plus énervant pour une caravane, comme était la mienne, que de se heurter tout d'un coup à quelque obstacle inattendu. Les conducteurs se découragent, les animaux se lassent et la désorganisation se met vite dans le convoi, non préparé à ces fatigues imprévues. Au contraire, depuis Bafoulabé, les renseignements et les croquis que n'avait cessé de me transmettre Vallière m'avaient permis de régler les étapes, de prendre connaissance des passages difficiles et d'y envoyer à l'avance les hommes nécessaires pour déblayer le terrain et ouvrir un chemin à nos ânes, déjà fort éprouvés par les marches précédentes. Ces précautions étaient d'autant plus indispensables que nous commencions à nous apercevoir d'un mal qui allait tous les jours grandissant et qui menaçait de nous enlever bientôt nos moyens de transport. Nos ânes se blessaient de plus en plus sur le dos, et quelques-uns avaient déjà des plaies qui les rendaient incapables de tout service et que nous désespérions de guérir. Ces plaies avaient pour cause le frottement des cordes de chargement sur l'épine dorsale, inconvénient que n'atténuait qu'en partie le sac rembourré de paille qui leur couvrait le dos. Nous ne savions trop quel remède apporter à ce mal. Nous n'avions eu à Saint-Louis ni le temps ni les moyens de faire confectionner des bâts, et il nous avait été impossible de nous procurer de gros sacs rembourrés de crin. Nous avions donc, outre tant d'autres soucis, la crainte de nous voir privés sous peu d'une partie de nos bêtes de somme. Cette considération augmentait encore mon désir d'atteindre le plus rapidement possible le grand fleuve du Soudan, où je pourrais seulement songer à employer la voie du Niger pour le transport de nos bagages.



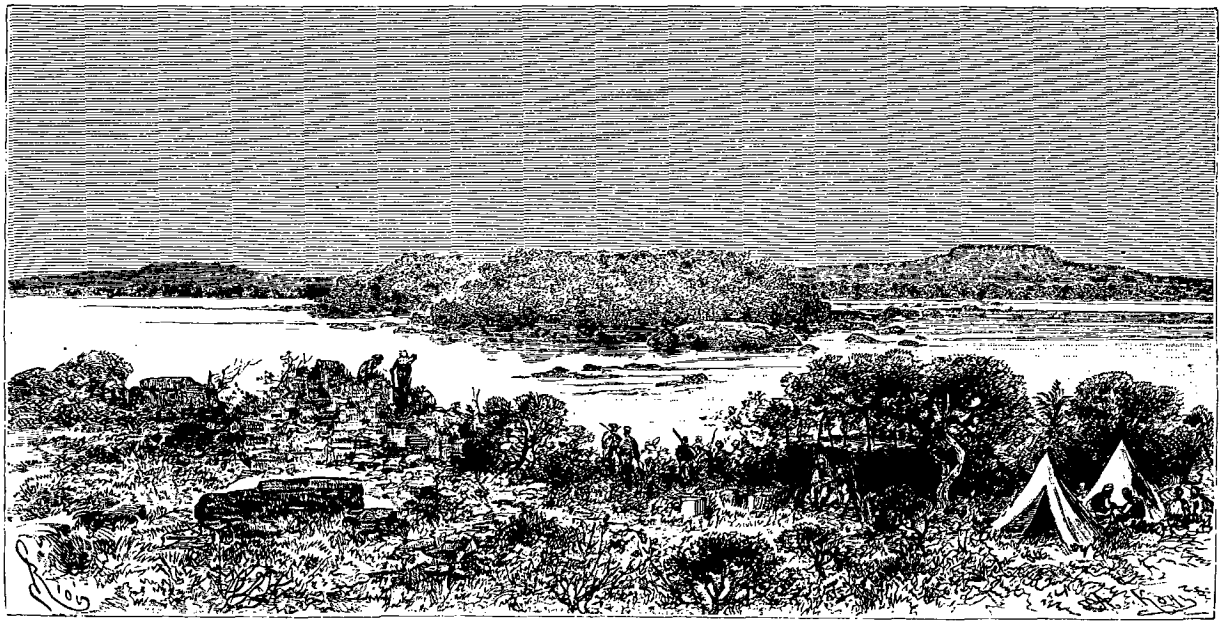
Jeunes garçons de Solinta (voy. p. 299-300). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Au delà de Badumbé, la vallée s'élargit considérablement et devient plus ondulée. Le Bakhoy décrit vers le nord un arc de cercle, et le chemin, pour rejoindre Fangalla, suit à peu près la corde de cet arc, à travers des ondulations assez accentuées. Je pense que la route projetée dans cette région fera bien de s'écarter de notre itinéraire et de se rapprocher de la rivière, où elle trouvera des accidents de terrain moins prononcés.

GALLIENI.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fangalla. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE.

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Séjour à Fangalla. — Bivouac à Toudora. — Campement de la mission. — Passage du Bakhoy au gué de Toukoto. — Attaque d'un lion. — Entrée dans le Fouladougou. — Le guide Abdoulaye. — Arrêt à Kobaboulinda. — Cupidité des indigènes de Goniokori. — Souvenirs de Mungo Park. — Le chef de Manambougou. — Incendie de Sérinafara. — Arrivée à Kita.

Fangalla, ou plutôt les ruines de Fangalla, n'avaient pas été faciles à trouver, et ce n'est pas sans peine que Vallière s'était procuré un guide pour s'y faire conduire. Cependant un chasseur d'éléphants de Badumbé l'avait guidé à travers une forêt où il avait dû souvent se frayer un chemin à coups de sabres d'abatis, dont nous avions muni nos tirailleurs et nos laptots.

Fangalla était autrefois la capitale du Farimboula et ses populeux villages s'étendaient sur les bords du Bakhoy et dans les îles verdoyantes que séparaient d'étroits canaux, traversés sans cesse par les pirogues des pêcheurs Malinkés. Aux eaux basses, un gué établissait la communication entre ces îles et la rive droite.

Le chef de Fangalla était renommé dans tout le Kaarta et le Bambouk par le nombre de ses guerriers et l'étendue des territoires qui avaient reconnu sa suzeraineté. Ses immenses troupeaux paissaient sur les deux rives du Bakhoy, et une armée de captifs cultivait ces déserts, que nous venions de traverser sous bois et en faisant fuir à notre approche les fauves de toute espèce qui peuplent actuellement la contrée. Les habitants étaient fiers de leurs richesses et leur courage égalait leur orgueil.

Vers 1850, El Hadj Oumar, le prophète conquérant, parut dans le pays, avec ses bandes de Talibés fanatiques, traînant après eux une multitude affamée. Le vieux chef de Fangalla se retrancha dans les villages situés au milieu de la rivière, mais déjà il était ruiné, car ses troupeaux étaient devenus la proie de l'assaillant et au loin l'incendie dévorait toutes ses récoltes. Néanmoins il résista longtemps aux assauts des Toucouleurs. Mais après un siège de quarante jours la famine le livra à ses vainqueurs. Il parvint à s'échapper de nuit et trouva un refuge dans les montagnes du Bambouk. Tous ses sujets restèrent à la discrétion du marabout, qui, frappé du courage qu'ils avaient déployé pendant la défense, essaya de s'attacher les guerriers par la clémence en leur promettant la vie sauve et une place honorable dans son armée. Tous refusèrent : El Hadj leur fit aussitôt trancher la tête.

1. Suite. — Voy. pages 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que reste-t-il maintenant de toute cette prospérité passée? Il n'y a pas trente ans que les Musulmans sont passés à Fangalla et déjà la ruine et la solitude y règnent en maîtres. Les troupeaux ont disparu et les bêtes seules peuplent les forêts du Farimboula. Les champs qui produisaient autrefois de si belles récoltes de mil, de riz et d'arachides ne se reconnaissent plus qu'aux surfaces circulaires en pisé qui indiquent encore l'emplacement des cases habitées par les captifs chargés des cultures. On peut dire que partout où le prophète musulman a passé s'étendent la misère et la ruine. C'est à nous maintenant à substituer notre influence bienfaisante, civilisatrice, à cette domination Toucouleur, si opposée à toute idée d'humanité et de progrès. L'islamisme doit être combattu, sur la terre africaine, dans tout ce qu'il a d'hostile à l'extension de la race blanche.

Vallière avait établi son campement sur le bord même du Bakhoy. Deux gourbis, artistement construits par ses tirailleurs, qui avaient su utiliser merveilleusement le couvert offert par les branches de trois beaux tamariniers, formaient une salle à manger et un cabinet de travail pleins d'une agréable fraîcheur. En face, la rivière roulait ses eaux blanches sur les dalles rocheuses avec un bruit de cascade qui s'harmonisait admirablement avec la nature agreste du site que nous avions sous les yeux. Les deux grandes îles de Banta Gougou et de Gougou Ba nous charmaient par le luxe de leurs arbres, dont les branches entrelacées nous présentaient une masse impénétrable de feuilles d'un vert sombre, sous lesquelles s'abritait tout un monde d'oiseaux, de reptiles et de fauves. De larges percées, pratiquées dans cette végétation vierge et aboutissant à des rampes où se voyaient de nombreuses traces de pieds, montraient que les hippopotames allaient souvent s'ébattre et pâturer dans les mystérieuses retraites de ces îles.

Vallière, arrivé depuis quatre jours, avait déjà mis au net tous ses croquis et commencé le lever des environs de Fangalla. Piétri et Tautain n'y étaient parvenus que le matin même de bonne heure. Ils avaient fait la route dans l'obscurité la plus complète, entendant, non sans une certaine anxiété, tous les bruits de la forêt. Leur guide Malinké, fort peu rassuré, avait même perdu son chemin, et mes deux camarades avaient erré toute la nuit à la recherche du sentier conduisant sur Fangalla. De guerre lasse, Piétri, toujours avisé, s'était couché au pied d'un arbre, et tous trois, le mousqueton armé, avaient attendu le point du jour pour se remettre en route.

Vallière, quand il était arrivé à Fangalla, s'était cru transporté au milieu d'une véritable armée de quadrupèdes de toute espèce, dont les cris l'avaient tout d'abord étourdi. Les antilopes s'enfuyaient autour de lui par nombreux troupeaux; les singes grimaçaient au sommet des arbres; les hippopotames grognaient d'une manière menaçante. Pendant toute la nuit, mon compagnon de route avait dû rester sur pied ainsi que ses tirailleurs, pour parer à toute éventualité.

Le convoi se rangea sur l'emplacement désigné, tandis que nous-mêmes, joyeux de nous trouver réunis tous ensemble, nous échangions gaiement nos impressions sur les heureux résultats obtenus pendant cette première partie de notre voyage. Tous les chefs du Bakhoy s'étaient soumis, sans difficulté aucune, à notre protectorat, et Vallière avait pu dresser l'itinéraire de notre route et faire de Fangalla et de ses environs une reconnaissance suffisante pour éclairer le gouverneur et le département de la marine sur la situation de ce point, célèbre dans les annales Malinkés.

Fangalla me paraît naturellement désigné pour servir d'emplacement au fortin qui reliera Bafoulabé à Kita. Un plateau argileux, situé à peu de distance de la rive droite du Bakhoy et dominant cette rivière d'une quinzaine de mètres environ, offre une position favorable à la construction du poste et de ses dépendances, magasins, écuries, jardins, etc. Les matériaux, carrières de grès, cails-cédrats de quinze à vingt centimètres d'équarrissage, se trouvent à proximité. Mais ce qui constitue la supériorité de Fangalla sur Badumbé ou les autres villages environnants, c'est que Fangalla a son histoire et que ses malheureux habitants, dispersés au loin et surtout dans le Bambouk, s'empresseront de venir repeupler les riches et verdoyantes îles de Banta Gougou et de Gougou Ba, dès qu'ils seront assurés qu'un poste français saura les protéger contre les invasions des bandes Toucouleurs. De plus, ce point se trouve aux portes du désert du Fouladougou, et il est indispensable de nous y installer pour y construire un gîte d'étapes et une base secondaire de nos opérations dans le haut pays. Enfin, il présente l'avantage d'être à peu près à mi-chemin entre Bafoulabé et Kita.

Les deux journées du 10 et du 11 furent activement employées. Je m'occupai surtout de recueillir des renseignements sur la région qui nous séparait de Kita. Mes instructions me prescrivant de gagner Kita par la voie la plus courte, je devais me préoccuper de chercher un gué, qui me permît de passer sur la rive droite de la rivière et d'atteindre le plateau séparant les deux vallées du Bakhoy et du Baoulé. Depuis Mungo Park, aucun voyageur européen n'avait parcouru ces solitudes, et l'on ignorait notamment la position exacte du confluent du Bakhoy et d'un tributaire important, qu'au dire des chasseurs Malinkés il devait recevoir non loin de Fangalla. La recherche du gué et la reconnaissance d'un pays désert, où avait lieu la rencontre de plusieurs rivières importantes, me commandaient de prendre des dispositions particulières en vue de cette double exploration.

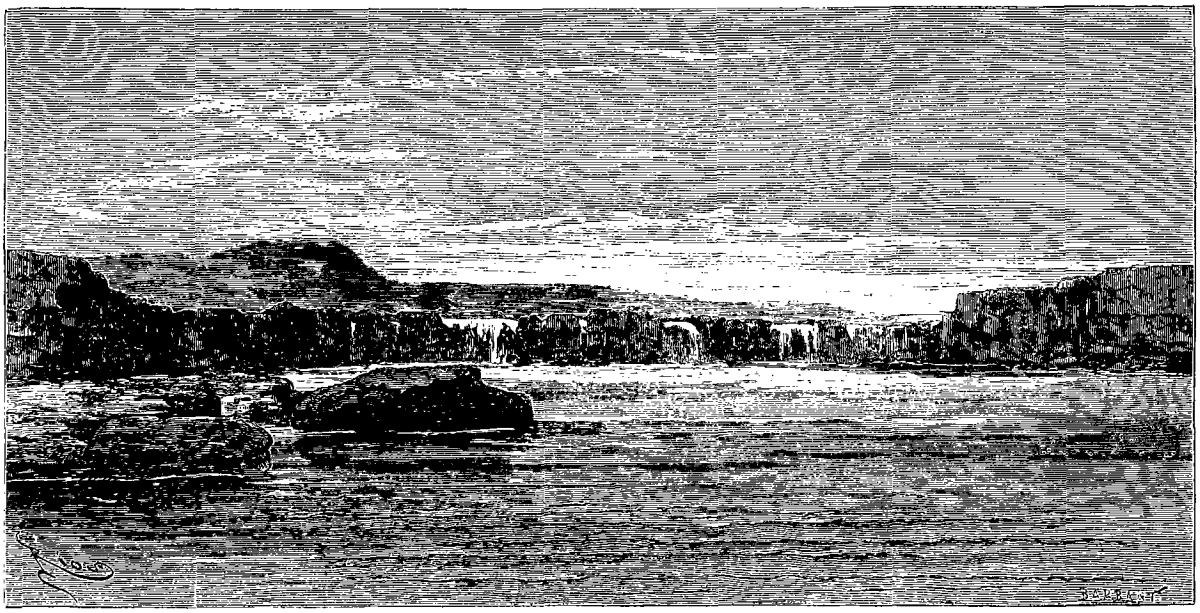
Je chargeai Vallière, accompagné du docteur Tautain, de me précéder d'une étape, de s'aboucher avec les guides Malinkés qu'Alassane nous avait procurés à Badumbé et de tâcher de trouver un passage pour aborder la rive droite. Je réservai à Piétri l'exploration de l'affluent dont on nous avait parlé, lui recom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandant de se préparer pour une petite expédition d'une vingtaine de jours, en lui laissant toute latitude pour me quitter, quand il jugerait le moment opportun. On voit en somme que nous n'étions pas trop nombreux pour remplir les différentes parties de notre tâche et que, si je n'avais pas eu sous mes ordres des officiers d'un caractère aussi éprouvé et brûlant de voir le succès couronner notre mission, je n'aurais jamais pu réussir à pénétrer jusqu'au Niger, tout en explorant les différentes routes qui menaient au grand fleuve. Pendant notre rude campagne, nous avons été rarement ensemble, et chacun de nous battait la contrée, au mépris des dangers qui l'entouraient au milieu de cet isolement, et préoccupé seulement d'ouvrir à notre nation les voies qui devaient lui donner accès dans le Soudan central. L'examen des divers itinéraires que nous avons suivis, entre Bafoulabé et Bammako, ne peut laisser aucun doute sur les résultats obtenus par cette méthode, audacieuse, mais efficace, de voyager dans les régions africaines.

Le 12, nous nous enfoncions dans les solitudes du Fouladougou. Le lieutenant Marchi nous quittait, emportant vers Médine les cartes, traités et rapports relatifs à la première partie de notre voyage.

Nous traversâmes une forêt dont les arbres clairsemés présentaient des clairières étendues. Le terrain était un plateau peu élevé, couvert de cailloux ferrugineux. Une épaisse végétation où abondaient les acacias aux épines fortes et recourbées nous forçait à côtoyer le Bakhoy, en nous tenant à trois ou quatre kilomètres de la rive. Des terres basses et marécageuses, que nous laissions sur notre gauche, témoignaient que la rivière, au moment des pluies, débordait et s'étalait dans la plaine ; nous y découvrions



Chutes de Bily. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

l'emplacement d'anciennes et fertiles rizières, couvertes aujourd'hui de hautes herbes, au travers desquelles de larges sentiers, que l'on eût dit tracés de la main de l'homme, livraient passage aux hippopotames. Les indigènes, mal équipés et mal armés, sont incapables de chasser ces énormes amphibies qui occupent en maîtres le Bakhoy et ses affluents. Bien que leur ivoire ne soit pas aussi estimé que celui de l'éléphant, je ne doute pas qu'il n'y ait là pour notre commerce un élément de richesse assurée, lorsque nos établissements se seront étendus jusque dans le haut pays et qu'une voie de communication permettra d'en acheminer les produits vers nos escales du Sénégal.

Vers neuf heures du matin, nous débouchions sur la rivière au point où les eaux, resserrées entre deux berges rocheuses, sur une largeur de soixante mètres environ, s'écoulent en cascades successives en formant les chutes de Bily. Le Bakhoy y tombe d'une hauteur de douze à quinze mètres. La cataracte a beaucoup d'analogie avec celle de Gouina, que nous avons décrite plus haut. La chute est verticale, les roches sont à surface plane et lisse et souvent creusées par l'eau et le sable, créant ainsi de petits ruisseaux souterrains, dont le grondement vient se mêler au bruit des eaux tombant avec fracas dans le bief inférieur.

Au delà des chutes, le sentier que nous suivions et qui était à peine tracé sur le sol rocailleux s'éloignait de nouveau de la rivière. La contrée, entièrement dénudée sur certains points, présentait sur d'autres une végétation absolument vierge. Des acacias aux formes élancées, des tamariniers au feuillage épais et gracieux, des karités dont les branches ployaient sous le poids de leurs fruits encore verts, des *khadds* dont la chute des feuilles annonçait l'approche de l'hivernage, des ficus dont les racines adventives tombent des branches supérieures jusqu'à terre, semblables à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des cordages de navire, le tout entremêlé de lianes enlaçant de leurs replis compliqués ces arbres élevés, constituaient souvent, par leur entrelacement, des obstacles qui arrêtaient notre marche et forçaient nos tirailleurs et laptots à faire usage de leurs haches ou sabres d'abatis. Quant à nous, montés sur nos chevaux, nous étions obligés de nous baisser constamment pour éviter les branches qui nous fouettaient le visage et les épines qui menaçaient de nous aveugler. Nos mulets, qui s'embarrassaient dans ces branchages, eurent une étape des plus laborieuses, mais le vieux Sambo me disait, en riant de son gros rire, lorsque je jetais un regard inquiet sur nos cantines : « Crains rien, capitaine, moi connaître.... chargements y a solides.... »

Lorsque nous débouchions dans les grandes clairières, des troupeaux d'antilopes fuyaient devant nous. L'une de ces bandes ne comprenait pas moins de cinquante individus appartenant à l'espèce appelée *dumsa* dans le pays. Nous apercevions très distinctement leurs cornes noires, aux contours hélicoïdaux, et leurs corps aux formes massives, recouverts de poils très longs, d'un roux foncé. Sadioka, notre sergent de tirailleurs, suivi de près par le docteur Bayol, ardent chasseur, se préparait à les saluer de ses coups de fusil, quand Tom, par ses aboiements répétés, vint les mettre en fuite.

Une demi-heure après cet incident, nous rencontrions un tirailleur, qui nous guida vers le gué de Toudora, que Vallière avait choisi pour notre campement de ce jour. C'était un site assez semblable à celui de Fangalla. Un étroit sentier conduisait, à travers un fourré déjà éclairci par les haches de nos tirailleurs, au bord du Bakhoy, dans un épais massif de tamariniers et de cails-cédrats, où l'on voyait encore les traces de bivouac de notre petite avant-garde. En face, à une vingtaine de mètres à peine, deux grandes îles barraient presque entièrement la rivière, ne laissant entre elles et les bords du Bakhoy que d'étroits canaux, semés de grosses pierres de grès reposant sur un seuil de roches lissées par les eaux.

Comme nous descendions de cheval, nous entendîmes un coup de feu et nous vîmes sortir du fourré un grand diable de Malinké; il venait de tuer une belle biche pleine, gisant à quelques pas de là. Il nous l'offrit en se présentant à nous comme l'un des fils du chef du Fouladougou, qui, ayant entendu parler de notre arrivée, l'avait dépêché auprès de nous pour nous guider vers ses villages. C'était évidemment un espion, venu pour s'informer des intentions que pouvaient avoir ces étrangers, qui osaient s'aventurer avec un riche convoi dans ces contrées délaissées depuis longtemps par les caravanes de Diulas. Mais nous étions en force ; aussi acceptâmes-nous le cadeau, et je remis en échange, au jeune chef, une petite dame-jeanne de tafia, qu'il me demanda la permission de porter à son père.

Toudora offrait un magnifique emplacement pour notre campement. Une petite clairière, située à une cinquantaine de mètres de notre bivouac particulier, permettait au convoi et à nos animaux de se ranger en carré suivant l'ordre habituel.

Toudora était très giboyeux et nos hommes purent se régaler de trois ou quatre oryx, sorte d'antilope à longues cornes, devenus la proie de nos tirailleurs.

Le lendemain, 13, nous nous remettions en route de bon matin, toujours guidés par les indications que Vallière me faisait parvenir par ses courriers. Le pays était de plus en plus impénétrable aux abords du Bakhoy.

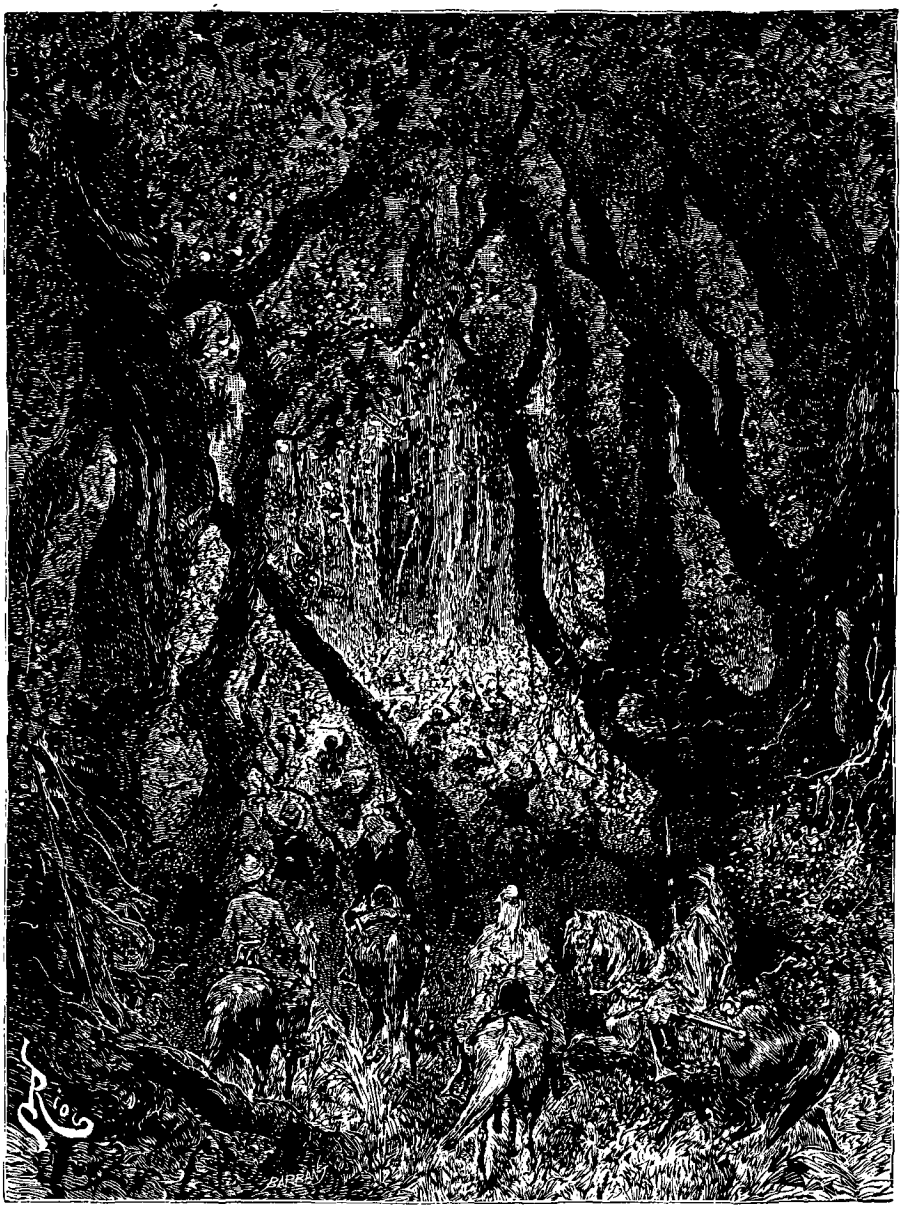
Vers le milieu du jour, nous arrivâmes sur les bords du Bakhoy, en face même du gué de Toukoto. Comme à Toudora, il n'était pas facile de parvenir jusqu'à la rive, d'autant plus que ceux qui nous précédaient n'avaient pas eu le temps de débarrasser le terrain des broussailles qui le couvraient et s'étaient empressés de franchir le Bakhoy pour reconnaître le gué. Nos hommes se mirent aussitôt à l'œuvre, et une heure après, toute la caravane, hommes et animaux, se trouvait installée au bivouac, en attendant que nous eussions pris les dispositions nécessaires pour le passage.

Un banc de rochers pavait irrégulièrement le fond du lit en le surélevant considérablement; aussi les eaux s'étaient-elles étalées en formant deux bras, séparés par une île d'environ quatre-vingts mètres de large. Ces eaux avaient érodé profondément la rive droite, en y créant un grand cirque, entouré d'une muraille argileuse de cinq à huit mètres de hauteur. A l'époque des grandes pluies, l'île et le cirque étaient recouverts par l'inondation, ce que l'on reconnaissait facilement aux paquets d'herbes desséchées, abandonnées sur les branches des arbres par les eaux rentrées dans leur lit. Au moment où nous l'examinions, la rivière pouvait avoir cinq cents mètres de large, le premier bras ayant bien deux cents mètres et le second cent cinquante à cent soixante mètres. Les plus grandes profondeurs étaient de quarante à soixante centimètres, et encore ces chiffres ne s'appliquaient-ils qu'à de très courts trajets.

La profondeur de l'eau était assez faible, mais les pierres glissantes et souvent séparées par des trous, que l'on n'apercevait pas, pouvaient faire choir nos bêtes. Il fallait donc opérer le transbordement des bagages à tête d'homme et préparer le passage, aussi bien dans l'île qu'aux aboutissants du gué. Nos tirailleurs, laptots et muletiers se mirent à l'ouvrage et se partagèrent la besogne, tandis que le convoi prenait ses dispositions pour passer la nuit sur la rive gauche. Pendant que les uns, la pioche à la main, pratiquent des rampes d'accès vers le lit du Bakhoy, les autres, munis de haches et de sabres d'abatis, ouvrent une percée à travers l'épaisse végétation qui couvrait l'île; les laptots jalonnent le passage. Le va-et-vient de nos hommes travaillant avec ardeur et s'appelant joyeusement d'une rive à l'autre anime ce site sauvage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au soir, tout était prêt et chacun alla se coucher, espérant prendre une bonne nuit de repos avant les fatigues qui nous attendaient le lendemain. Mais nous avions à peine fermé l'œil, que plusieurs coups de feu, suivis de grands cris et d'un bouleversement général de tout le camp, nous firent sauter à bas de nos couchettes. Les chevaux et les mulets, saisis de peur, poussaient de longs hennissements, en essayant de briser les entraves qui les retenaient à leurs cordes. Les spahis et muletiers avaient toutes les peines du monde à les retenir. Les ânes s'agitaient également dans la plus grande confusion, quelques-uns ayant rompu leurs liens et se serrant tout tremblants au centre du carré. Quant aux noirs du convoi, ils cou-



La forêt au delà des chutes de Bily. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

raient de-ci, de-là, criant, gesticulant, faisant feu de leurs armes à tort et à travers et ne sachant où donner de la tête. Bref, c'était le plus beau désordre que l'on puisse imaginer. Nous nous efforcions vainement de connaître la cause de toute cette effervescence, quand maître Alpha parut enfin, tenant encore son fusil déchargé à la main, et nous apprit qu'un lion s'était introduit dans le camp et avait enlevé un mouton qu'il avait entraîné dans la forêt. Au même moment, d'affreux rugissements et un bruit de lutte partent d'un fourré assez rapproché. Nous nous élançons aussitôt et nous nous trouvons bientôt en présence du corps inanimé du malheureux mouton, gisant au milieu d'une mare de sang. Mais de lion, point.

Depuis cette alerte, j'habituai tout mon personnel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à se rassembler rapidement et en ordre, à la sonnerie de la *générale*. Dès que le clairon retentissait, les tirailleurs, spahis, muletiers et laptots, courant aux faisceaux et se munissant de leurs cartouches, se réunissaient à leurs chefs, aux emplacements indiqués d'avance. Les âniers, dont beaucoup n'avaient pas d'armes ou ne possédaient que de mauvais fusils à pierre, devaient se former au milieu du carré et attendre les événements. Défense expresse était faite de tirer un coup de fusil, quoi qu'il arrivât, sans mon ordre. En outre, un piquet, détachant des sentinelles pour la garde du camp et l'entretien des feux, était commandé chaque nuit, et son chef venait recevoir mes instructions spéciales au coucher du soleil.

Par la suite, j'eus beaucoup à me louer de ces précautions; et plus tard, dans le Bélédougou, lorsque les Bambaras guettaient l'occasion de nous surprendre et de nous dévaliser, pour ne pas dire plus, mes hommes obéissaient avec sang-froid et intelligence aux ordres que je donnais pour assurer la sécurité du camp.

Le 14, on commença, dès le réveil, à franchir le Bakhoy. Piétri se mit le premier en mouvement avec sa petite troupe. Il avait reçu mes dernières instructions touchant sa mission particulière, et j'attachais une telle importance au succès de cette dernière, que je lui permis d'emmener Alassane, qui m'était cependant bien nécessaire à la tête du convoi[1]. Je remplaçai cet interprète par le vieux Samba Ouri, qui me fut désigné par le vote de tous les chefs de sections, que j'avais voulu consulter à ce sujet.

Le docteur Bayol traversa la rivière à son tour. Comme Vallière et Tautain s'étaient déjà lancés en avant sur la route de Goniokori, je désirais que l'un de nous se tînt sur la rive droite pour recevoir le convoi et surveiller le passage de ce côté du Bakhoy. Puis, la première section se mit en mouvement : tous les âniers, portant les chargements sur leurs têtes, entrèrent dans la rivière, faisant bien attention de ne pas glisser sur les roches polies du gué. Ils pénétraient dans l'île, en passant sous une véritable voûte de verdure, et abordaient à la rive droite, où le docteur Bayol avait choisi l'emplacement de notre nouveau campement dans le cirque que j'ai mentionné plus haut. Les bagages transbordés, on s'occupait de passer les ânes, et ainsi de suite pour chacune des sections. Les spahis et muletiers venaient ensuite, chacun d'eux tenant sa bête par la bride et portant les selles et bâts sur la tête. Je franchis moi-même le Bakhoy le dernier, les pieds et jambes nus, en m'appuyant sur un bâton, qui m'aidait à sonder le terrain.

A midi, l'opération était heureusement et entièrement terminée, grâce à l'entrain et à la bonne volonté de mes hommes, que je gratifiai à cette occasion d'une double ration de viande et de riz. Depuis le matin, on avait transporté de l'autre côté de ce large cours d'eau six cent cinquante chargements et transbordé près de quatre cents chevaux, mulets, bœufs ou ânes.

J'aurais bien désiré me remettre en route le jour même, mais les âniers, qui avaient passé toutes ces charges, avaient un grand besoin de repos.

L'après-midi, je renvoyai trois âniers qui s'étaient souvent signalés par leur indiscipline et leur paresse. Nous étions au milieu du désert et les trois pauvres diables se jetèrent à mes pieds, en implorant leur pardon. Ils juraient d'être dorénavant des modèles d'obéissance. Deux d'entre eux purent, grâce à toutes ces protestations, reprendre leurs bâtons d'ânier; mais le troisième, Mamadou Si, un Toucouleur orgueilleux et sournois, ne put, malgré tout, me faire revenir sur ma décision. Ce Mamadou Si avait déjà montré à Bakel une indocilité qui nous avait fort irrités. Il avait de l'influence sur nos âniers Toucouleurs, et c'est lui qui, à Médine, avait été l'inspirateur de ce complot qui avait failli me priver d'une vingtaine de mes conducteurs. Je m'étais contenu alors; mais, à Toukoto, je saisis l'occasion d'une plainte que m'adressa contre lui son chef de section, pour l'expulser du camp. La punition était dure, mais méritée.

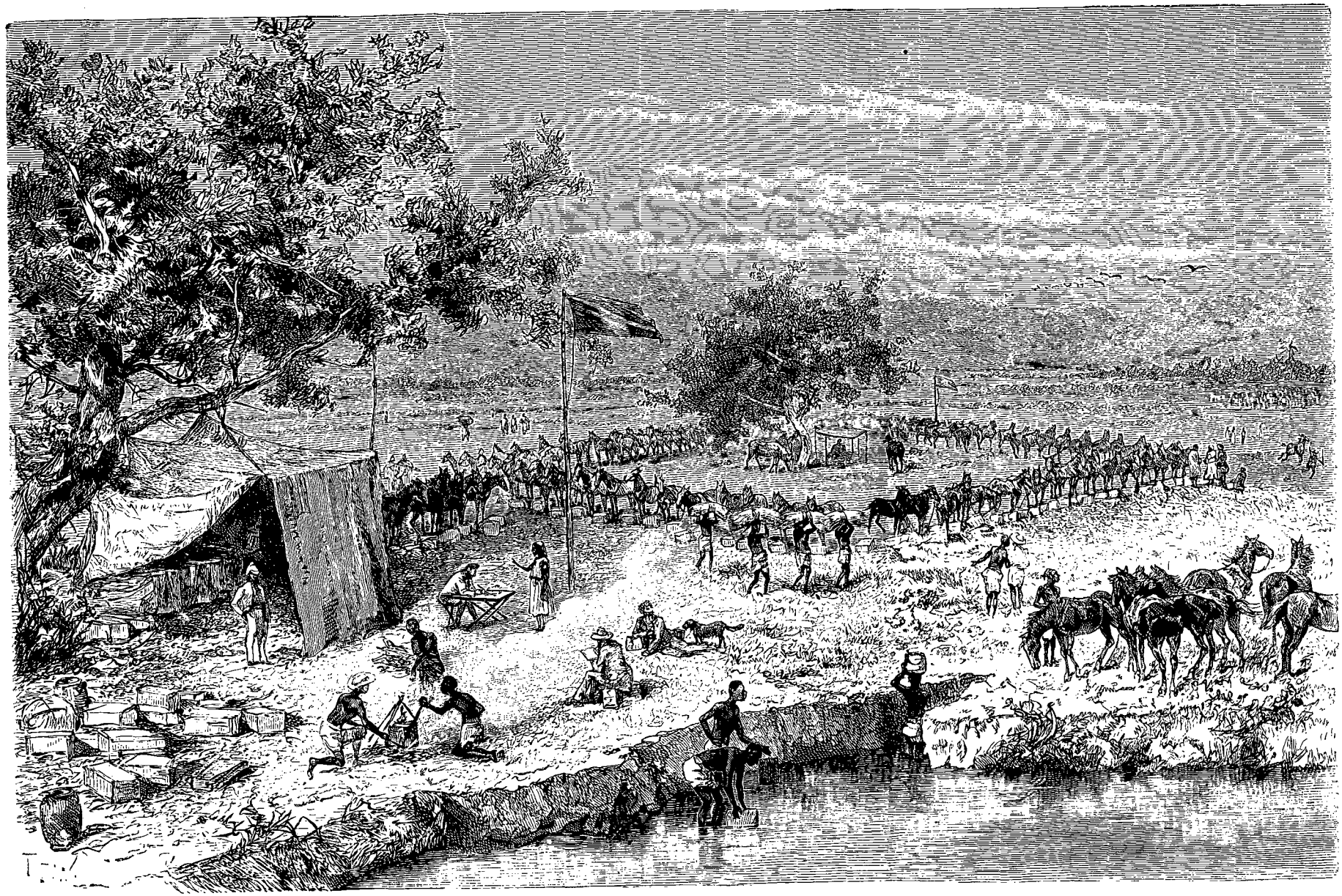
Le 15, la colonne reprenait sa marche pour gagner le campement de Kobaboulinda, reconnu la veille par Vallière. Le pays était toujours complètement désert et, à chaque pas, nous apercevions, traversant la route en bondissant ou nous regardant défiler à quelques centaines de mètres, des bandes d'antilopes de toutes espèces. Lorsque nous étions arrivés sur le plateau, après avoir gravi la rampe qui y donnait accès, les guides nous avaient montré de loin l'ancien emplacement de Koré-Coro. Ce gros village, qui avait repoussé une première fois Alpha Ousman, lieutenant d'El Hadj Oumar, chargé de la conquête du Fouladougou, avait fini par succomber, et, comme à Fangalla, des ruines encore debout témoignaient du zèle de ce fanatique Toucouleur.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous entrions dans une belle forêt, toute parfumée par des acacias vérek en fleur, et surtout par de jolis petits arbustes, que les Ouoloffs désignent sous le nom de *gologne*. Ce végétal, très commun depuis Bafoulabé, donne un fruit un peu plus gros qu'une grosse cerise, d'une belle couleur jaune légèrement orangée; la pulpe en est acide et fort agréable, surtout lorsqu'on a soif. L'amande, assez volumineuse, a un excellent goût de noisette, tant que le fruit n'est pas à maturité parfaite. Les indigènes récoltent ces fruits, en mangent la pulpe, les laissent sécher, enlèvent alors la partie ligneuse peu épaisse, et, après avoir grossièrement concassé l'amande, font, en la mélangeant avec la potasse qu'ils extraient des cendres, un savon d'un brun foncé, très répandu dans le Fouladougou et sur les bords du Niger.

Au sortir de la forêt, nous nous trouvons en face d'une ligne de hauteurs formées d'un grès ferrugineux. Depuis le gué de Toukoto et probablement depuis le

1. Je reviendrai plus loin sur la mission particulière de M. le lieutenant Piétri.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



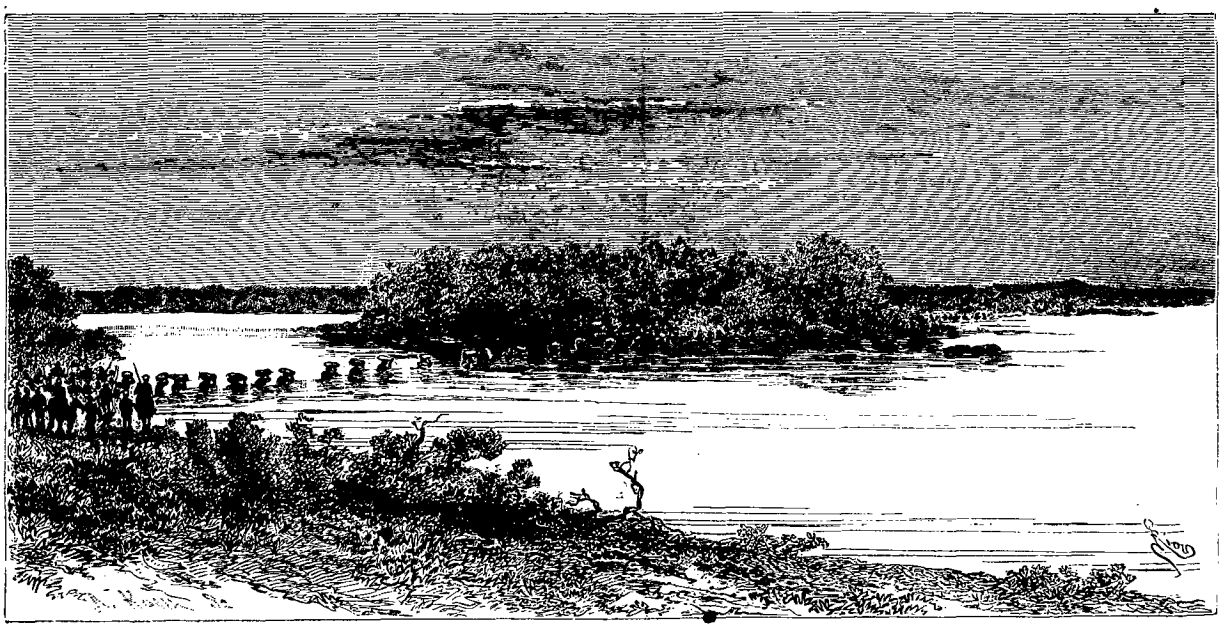
Campement au bord du Bakhoy (voy. p. 308). — Dessin de Tofani d'après un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confluent du Bakhoy et du Baoulé, la vallée s'infléchit brusquement vers le sud-sud-est en se rétrécissant de plus en plus jusqu'à Goniokori, où les massifs du Gangaran se rapprochent de ceux de la rive droite au point de ne laisser à la rivière qu'un lit étroit et rocheux. Les montagnes que nous longions et auxquelles nos guides donnaient le nom de massif de Kaouta étaient déchirées en maints endroits par de grands ravins, tout verdoyants avec leurs beaux arbres aux dimensions gigantesques. Ces ravins, qui formaient des fourrés à l'ombre entièrement opaque, rompaient la monotonie du paysage et reposaient la vue, fatiguée de regarder le sentier qui, depuis quelques moments, se déroulait sur un plateau couvert d'herbes desséchées et parsemé de quelques arbres de taille médiocre. Les montagnes, qui s'étendaient au nord, allaient en s'abaissant progressivement jusqu'à une sorte de défilé, dont les flancs étaient occupés par une nombreuse garnison de singes cynocéphales, qui s'enfuirent à notre approche en poussant des aboiements furieux.

Nous débouchons du défilé sur un plateau dénudé, en marchant à quatre ou cinq kilomètres du Bakhoy. Sur la rive gauche, nous apercevions une longue ligne de hauteurs rocheuses, à parois verticales, surmontées de larges tables couvertes de végétation. Au loin, sur notre gauche, un pic isolé, en forme de cône, dominait toute la contrée.

Nous parvenons bientôt à un beau ruisseau, dont les eaux s'écoulent sous un berceau de verdure, formé par les branches de figuiers sauvages. Un groupe de dumsas s'y abreuvait. Abdoulaye, l'un de nos guides, s'élance à leur poursuite, mais les antilopes sont bientôt hors de portée.



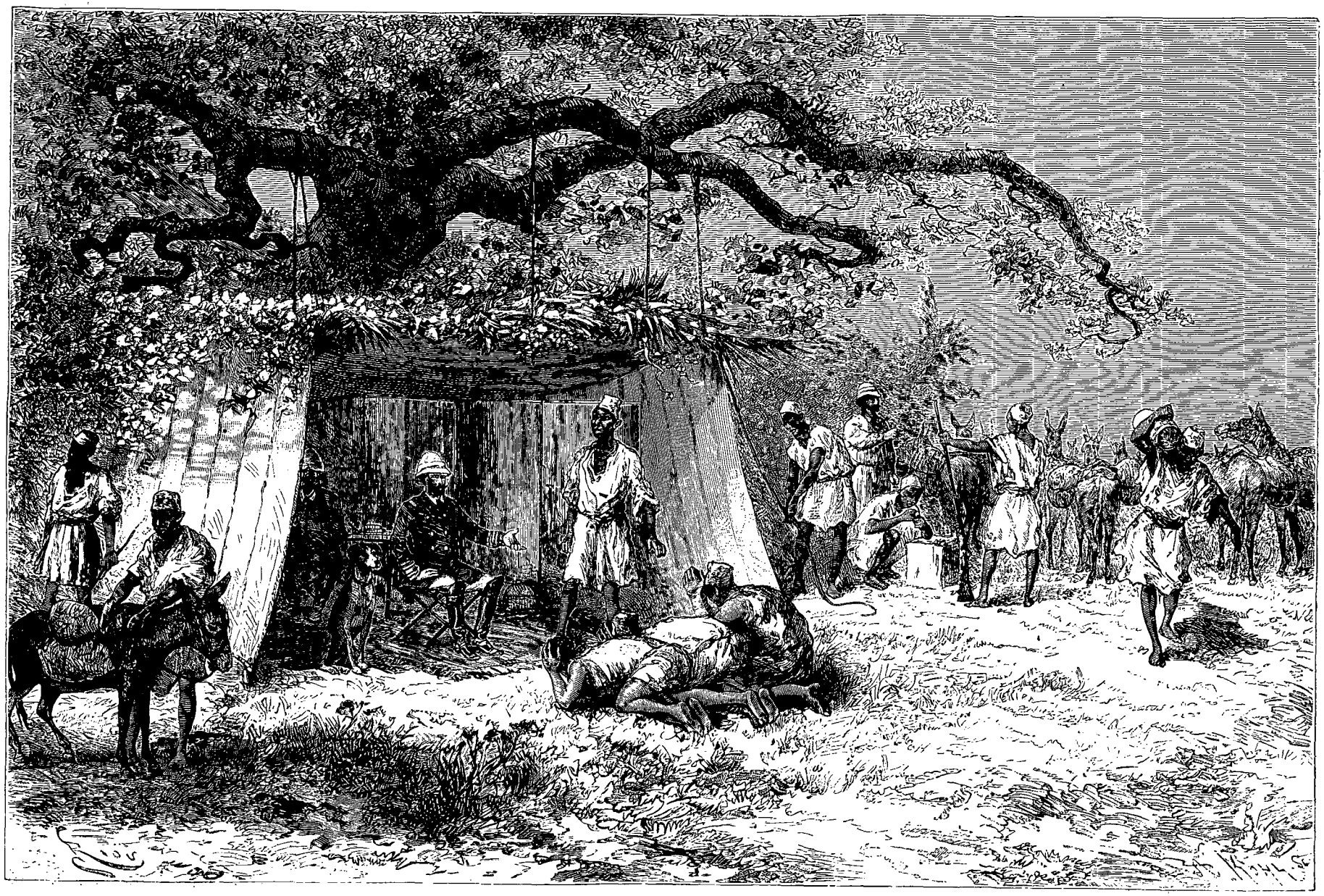
Passage du Bakhoy au gué de Toukoto (voy. p. 310). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Abdoulaye est un grand Bambara, haut de un mètre quatre-vingt-dix, bien proportionné, avec des traits plutôt européens que nègres et une physionomie sympathique. C'était un homme précieux comme guide. Souvent il ignorait les chemins, mais toujours, grâce à sa grande habitude de la forêt et du désert, il redressait les erreurs de ceux qui nous conduisaient.

Vers onze heures, nous arrivons enfin au campement de Kobaboulinda, qui tire son nom d'une petite rivière, large d'environ trente mètres à l'hivernage, mais que nous passons aisément à pied sec sur des bancs de roches, qui émergent de son lit. Nous étions à son confluent avec le Bakhoy. L'endroit était peu agréable pour passer la journée, les arbres étaient clairsemés et sans ombrage, et, pour avoir un peu de fraîcheur, il nous fallut descendre dans le lit de la rivière et nous abriter sous les arbustes touffus qui croissent sur la berge et se penchent au-dessus des eaux. A l'embouchure se trouvait un fort beau banc de grès quartzeux, qui s'était divisé en colonnes prismatiques. Celles-ci, teintes en noir foncé par le dépôt des eaux sur la surface, ressemblent à des prismes de basalte, et il faut s'approcher de très près pour voir la vraie nature de cette chaussée. On s'aperçoit alors que ces prismes sont bien moins réguliers que ceux de la roche volcanique, et, si l'on casse un éclat, on obtient un beau grès quartzeux, très blanc, légèrement vitreux et d'une extrême dureté.

La journée que nous passâmes à Kobaboulinda fut remplie par plusieurs petits événements. D'abord on s'aperçut que Mamadou Si, cet âner que j'avais chassé la veille, rôdait autour du camp ; il avait suivi la colonne jusque-là. Évidemment cet individu avait une peur horrible de se sentir abandonné au milieu des fauves qui peuplent le désert jusqu'à Badumbé, Toucouleur au milieu des Malinkés du Farimboula, du Bé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Renvoi des âniers indociles (voy. p. 310). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

téadougou et du Makadougou. Mais, dans le désert, avant les sentiments passent les intérêts, tout comme dans les cités et plus impérieusement encore que dans leurs enceintes. Aussi, en pensant aux désagréments que cet homme nous avait déjà causés, étions-nous forcés de songer qu'il deviendrait d'autant plus dangereux que nous nous avancerions dans des pays moins connus. D'ailleurs, peut-être ne rôdait-il ainsi autour de nous que pour entraîner plusieurs de ses camarades Toucouleurs à nous abandonner et à déserter le camp. Je lui fis donc déclarer que les sentinelles tireraient sur lui, si on l'apercevait encore dans les environs. Il disparut.

Un peu plus tard, l'un de nos tirailleurs, N'Gor Faye, habitué à se mettre en chasse dès l'arrivée au bivouac et qui était parti pour essayer de nous tuer une antilope, revint bientôt d'un pas accéléré et la figure toute décomposée. Il avait fait la rencontre à peu de distance d'un lion, dont la présence l'avait dégoûté des exploits cynégétiques.

Vers les quatre heures, comme les vivres manquaient pour les hommes et pour les chevaux, le docteur Bayol, emmenant avec lui Sambo et ses mulets, se rendit à Koré-Coura (le nouveau Koré), petit village bâti sur les bords du Bakhoy par une partie des habitants du vieux Koré, dont nous avions vu les ruines le jour précédent. Koré-Coura est situé près d'un barrage rocheux formant un gué comme ceux de Demba Dioubé, Dioubé Ba et de Toukoto. C'est là que le lieutenant Marchi, dans la pointe qu'il avait poussée vers Kita, avait franchi la rivière. Il y avait acheté deux ou trois cents moules de mil (le moule vaut deux litres environ), laissés en garde chez le chef jusqu'à notre arrivée. Le docteur Bayol revint dans la soirée. Il nous raconta qu'à son apparition presque toute la population du village s'était enfuie et qu'il avait eu beaucoup de difficultés pour s'aboucher avec le chef.

A son retour, nous prîmes un bain dans le courant rapide d'un barrage du Bakhoy, entre deux énormes roches. A peu de distance de nous, deux hippopotames se livraient aux douceurs de la natation. Leur voisinage était d'ailleurs peu inquiétant, car l'aspect de la rive prouvait qu'ils ne pouvaient passer par le barrage pour aller paître à terre.

Le lendemain 16, nous quittions Kobaboulinda, après avoir reçu une lettre où Vallière nous annonçait que nous allions entrer dans le Fouladougou et que nous pourrions aisément atteindre en une courte étape Goniokori, la capitale de cet État Malinké. La route avait une direction générale sud. Elle suivait tout d'abord une pente légèrement ascendante en laissant sur sa droite une longue montagne dont la base plongeait presque dans le Bakhoy. On voyait courir en grand nombre sur les rochers ces petits quadrupèdes, appelés *damans* dans le pays (hyrax), dont nous avions déjà capturé un échantillon un peu avant Bafoulabé. Nous descendîmes ensuite dans une vallée étroite, où nous fîmes halte quelques minutes pour attendre le convoi, forcé de cheminer lentement à travers les fourrés qui gênaient considérablement sa marche.

Nous nous étions arrêtés sous un grand fromager, où nous nous mîmes à considérer avec attention les mouvements d'un caméléon, qui grimpait le long du tronc pour atteindre les branches supérieures. Ce petit animal se mouvait lentement, accélérant le pas dès qu'il s'apercevait qu'on le regardait et se cachant au milieu des feuilles où il n'était guère possible de le distinguer de la verdure. La couleur habituelle du caméléon est d'un vert vivace, qui, se modifiant suivant la nuance de l'objet sur lequel il est placé, devient foncée ou claire, jaune ou olive, quelquefois même parsemée de taches presque noires. Sa peau est élastique et il a la singulière propriété de se gonfler ou de se contracter, au point de devenir presque entièrement plat. On s'imaginerait qu'il vit de l'air du temps, mais, en le regardant avec attention, on le voit tout d'un coup lancer sa langue, qui est d'une longueur démesurée, sur les moustiques ou autres insectes du même genre, passant à sa portée. Les caméléons diffèrent de nos petits lézards d'Europe, à l'œil si éveillé et aux mouvements si vifs; ils sont timides, craintifs, très lents et solennels dans leur marche. L'étrangeté de leurs allures est encore augmentée par la forme spéciale de leur œil; placé au centre d'un globe convexe, il tourne avec la pupille et peut regarder en haut, en bas, en avant, en arrière, de côté, la tête restant pendant tout ce temps complètement immobile. Mon spahi, le grand Mahéri Tioub, prétendait que la vue de cet animal portait malheur.

En sortant de la vallée, nous débouchons dans les champs de Badougou, le premier village du Fouladougou. Nous longeons le massif qui porte le même nom, élevé de deux cents mètres au-dessus du niveau de la plaine. Nous saluons en passant le chef du petit village d'Ouoro, où Ibrahima, le jeune fils de Tokonta et parent de ce chef, aurait voulu nous faire passer la journée, et nous distinguons bientôt le gourbi que Vallière avait fait construire à quelque distance du village de Goniokori, sous un joli groupe de fromagers au tronc large et élancé.

Goniokori se compose de trois villages, situés à trois ou quatre cents mètres l'un de l'autre, dans une petite plaine très fertile et plantée d'arbres magnifiques : fromagers, cails-cédrats et roniers. Le beau massif montagneux de Badougou au nord, le pic de Gotékrou à l'est, un plateau rocheux au sud et le Bakhoy à l'ouest, limitent cette jolie plaine, dont le centre est parcouru par un petit cours d'eau, bordé d'arbustes verdoyants, allant se jeter non loin de là dans le Bakhoy. Les trois villages réunis n'ont guère plus de cinq cents habitants et cependant ils représentent la capitale du Fouladougou, ce vaste pays qui embrasse tous les territoires compris entre le Kaarta, le Bélédougou et le Manding. Ce chiffre indique dans quel abaissement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et quelle dépopulation est tombée cette malheureuse nation depuis les longues guerres qu'elle a soutenues contre les Bambaras et, en dernier lieu, contre l'invasion musulmane; c'est un peuple ruiné. Goniokori n'est d'ailleurs qu'une capitale, et son chef, Boulounkoun Dafa, n'a d'autre autorité que celle qu'il exerce sur ses cinq cents sujets. Bien qu'il soit l'héritier des souverains de l'ancien Fouladougou, les autres chefs, profitant de son impuissance et du démembrement du pays, se sont soustraits à sa domination et vivent indépendants sur leurs petits territoires.

Vallière, arrivé la veille, avait été fort surpris de la pauvreté et de la barbarie de ce représentant des anciens rois du pays, que tous s'attendaient à trouver riche et obéi. L'accueil qu'il avait fait à mon envoyé montrait de l'indifférence et même un peu de crainte. La nombreuse mission qui lui était annoncée lui causait plus de frayeur que de joie réelle, et cependant je l'avais déjà fait informer par son fils, venu au-devant de moi à Toudora et qui m'avait paru assez intelligent, que nous arrivions dans l'intention de nous allier avec lui contre ses adversaires naturels, les Toucouleurs. Mais, comme presque tout son entourage, il ne semblait rien comprendre à ce qui se faisait, et son attitude était un mélange de résignation et d'imbécillité.

Ce chef singulier avait un frère, qui commandait sous ses ordres l'un des trois villages. Celui-ci était aussi bruyant et empressé que son aîné était réservé et insouciant. La surexcitation même qu'il montrait dans ses paroles et dans ses gestes nous fit deviner rapidement que notre homme était ivre. Une vieille négresse, qui, comme lui, semblait avoir absorbé une quantité déraisonnable de *dolo*[1], le suivait comme son ombre en balbutiant péniblement des paroles entrecoupées de hoquets. Le spectacle eût été comique sans le grand âge de ces deux disciples de Bacchus. Voyant que je ne pouvais rien tirer de ce royal ivrogne, je m'adressai à un vieillard, qui nous considérait avec un air d'intérêt et s'efforçait d'éloigner les femmes et les enfants, qu'une curiosité importune attirait autour de nous. Il m'apprit que, là où nous campions, sous les trois magnifiques fromagers qui nous ombrageaient, avait été la case de Mansa Numma, le roi de tout le Fouladougou, alors riche, peuplé et puissant. « Un jour, nous dit-il, je n'étais pas né encore, un homme à figure étrange parut sur la rive gauche, en face du village. Il criait dans une langue inconnue, et, voyant que l'on ne comprenait pas ses paroles, il se lança dans la rivière, en sautant de roche en roche, et aborda au milieu des notables, qui l'attendaient sur la rive. On lui donna une case pour passer la nuit, on lui apporta du couscous et du lait, et on reçut ensuite de la même façon beaucoup d'hommes blancs, qui arrivèrent le lendemain. Ce chef blanc a laissé de bons souvenirs après lui. Il s'est montré doux et généreux et a payé largement l'accueil du roi en lui donnant en cadeau un magnifique bracelet d'argent. Ce bracelet a toujours été porté par le chef de la famille royale, jusqu'au jour néfaste où El Hadj, en pillant le trésor des souverains du Fouladougou, l'avait emporté à Ségou. » Notre orateur concluait en disant que nous étions plus riches encore que le premier blanc qui les avait visités et que nous ne manquerions pas d'être aussi généreux en remplaçant le bracelet perdu et en y ajoutant d'autres présents plus beaux encore.

Ce petit discours intéressé nous remplit de joie. C'était la première fois que nous trouvions les traces de Mungo Park, notre devancier dans cette région, et



Le guide Abdoulaye (voy. p. 312). — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis de l'auteur.

1. Liqueur alcoolique fabriquée par les Malinkés et les Bambaras avec du mil fermenté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous éprouvions un légitime orgueil à reposer sur une place que l'illustre voyageur anglais avait choisie pour son campement soixante quinze ans auparavant et où nul Européen n'avait paru depuis cette époque. Je consultai alors la relation de voyage de cet explorateur et j'appris un détail que le vieux Malinké avait négligé sans doute volontairement, car il ne s'agissait de rien moins que du pillage de l'Anglais par les aïeux du chef actuel.

Cependant notre ivrogne trouvait son frère tiède à notre égard et il alla lui en faire de vifs reproches. « Comment, lui dit-il, voilà des chefs blancs, riches et puissants, qui viennent pour le bien du pays, et tu ne leur offres même pas une chèvre! C'est indigne. Que vont-ils penser de nous? Tu ne connais rien aux affaires et tu *gâtes le pays.* » Après cette apostrophe, dite avec la plus grande énergie, il saisit une chèvre, qui — nous le sûmes plus tard — appartenait à un malheureux captif du village, et vint nous l'offrir en cadeau, en couvrant d'injures son ladre de frère. Cet acte semblait partir d'un bon naturel et il eut tous nos remerciements. Nous devions regretter plus tard cette illusion.

J'employai la journée à discuter le traité que nous devions passer avec le chef du Fouladougou. Je ne me mis guère en frais de gracieuseté avec l'inintelligent Boulounkoun Dafa. Je me contentai, en lui montrant mon papier, de lui demander s'il voulait se placer sous le protectorat des Français et nous autoriser à bâtir un poste dans son village, où devait passer la voie de communication que nous voulions établir entre Médine et le Niger. A mon grand étonnement, il se leva aussitôt de sa natte, en parlant avec un enthousiasme extraordinaire du gouverneur de Saint-Louis,



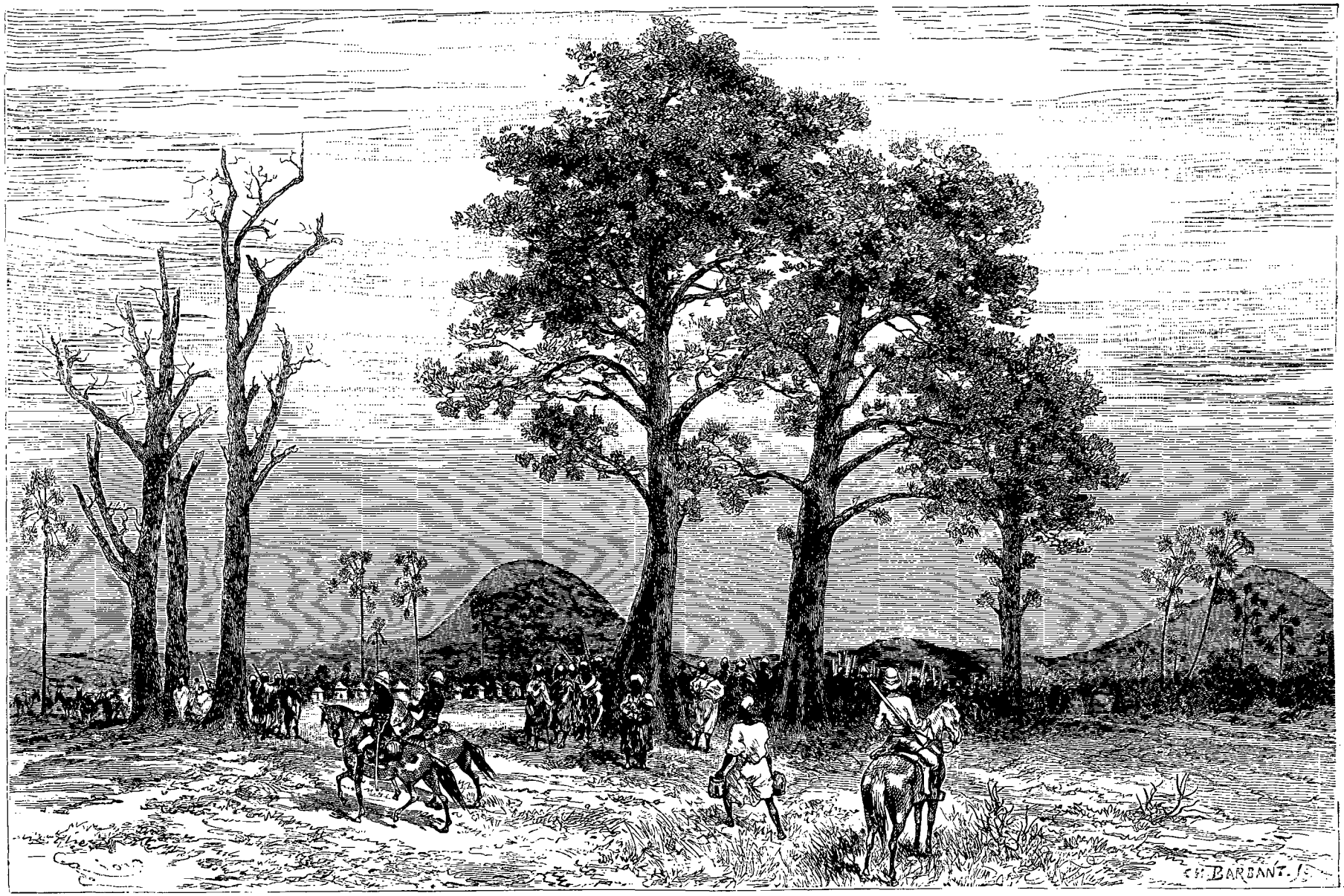
Cases d'Ouoro dans le Fouladougou (voy. p. 314). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

dont il voulait désormais devenir le plus humble sujet. Puis, à propos du poste à construire, il m'offrit sa personne, ses sujets et tout son pays. Je reconnus sa bonne volonté en lui envoyant de suite deux belles pièces d'étoffe jaune, couleur hautement prisée dans ces contrées, et, sur ses instantes prières, une dame-jeanne de tafia, cadeau qui eut un succès énorme à la cour de ce prince africain, tout à fait gagné à nos idées par ce produit de notre civilisation perfectionnée.

J'appris le soir même la cause de l'empressement, bien en dehors de ses habitudes, du vieux Boulounkoun Dafa à signer mon traité. Il craignait que, poussé par Ibrahima, je ne voulusse me transporter au village d'Ouoro, et là négocier avec le chef qui m'avait déjà fait faire des propositions à cet égard.

Vallière et Tautain avaient fait la veille l'ascension du massif de Badougou, afin de se rendre compte de la configuration du pays, en même temps que de la montagne. De là ils avaient vu le beau panorama de la vallée du Bakhoy, des massifs du Gangaran et des hauteurs du Fouladougou; ils avaient même aperçu vers le sud-est, se perdant dans l'éloignement azuré de l'horizon, la montagne de Kita. Ils avaient pu alors constater que la vallée du Bakhoy est complètement barrée par le plateau rocheux qui s'élève au sud de Goniokori : la rivière en effet s'engage en cet endroit dans un étroit défilé de moins de cent mètres de largeur, bordé de chaque côté de hautes falaises de grès, ne laissant pas le moindre espace entre elles et le cours d'eau. Il fallait donc, comme Mungo Park, renoncer à avancer en suivant la vallée, et, pour se convaincre qu'il y avait réellement impossibilité absolue, ces deux officiers entreprirent l'exploration de ce défilé et des roches. Ils partirent vers le soir et s'enfoncèrent dans les hautes herbes et la végétation inextricable qui couvrait les rives du Bakhoy, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de Mungo Park à Goniokori. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils ne tardèrent pas à être arrêtés par un encombrement sans égal de roches et de troncs d'arbres.

Cette partie de la rivière est peuplée de fauves dangereux; la veille même de notre arrivée, un hardi chasseur en avait fait une fois de plus la terrible expérience. Une panthère énorme, qu'il n'avait pas aperçue dans la jungle, s'était tout d'un coup élancée sur lui et l'avait terrassé. Il n'avait dû son salut qu'à l'heureux hasard qui lui avait fait tuer raide la bête d'un seul coup de fusil, parti dans le désordre de la lutte. Le docteur Tautain alla le visiter dans sa case; il souffrait de graves blessures et était encore tout tremblant de peur.

Cependant, malgré des difficultés de toutes sortes, la mission voyait chaque jour tomber de nouvelles barrières. Nous avions maintenant le Fouladougou ouvert devant nous et Kita ne nous semblait plus un objectif bien éloigné.

La journée nous avait paru courte à Goniokori, et, la nuit étant venue, nous nous préparions au repos, lorsque soudain deux coups de feu retentirent dans le village; presque aussitôt un concert de pleurs et de lamentations s'éleva, poussé par un grand nombre de voix féminines. Que pouvait signifier tout ce tapage? On ne tarda pas à nous l'apprendre. Plusieurs jeunes guerriers étaient partis, quelques mois auparavant, pour aller rejoindre l'armée de Boubakar Saada, roi du Bondou, État voisin de notre poste de Bakel. Ce souverain, qui voulait porter la guerre dans le Ouli, sur les bords de la Gambie, avait été battu, et deux jeunes gens de Goniokori avaient trouvé la mort dans le combat. Les survivants étaient de retour, et, s'étant réunis devant la case des défunts, avaient déchargé leurs armes en signe de deuil. De là les cris éplorés des femmes du village, qui crurent devoir prolonger les manifestations de leur douleur fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, nous allions nous mettre en marche, lorsqu'on vint m'informer que deux fusils d'ânier avaient été volés. Après bien des recherches, j'appris que le voleur n'était autre que le frère du roi en personne, celui-là même qui avait défendu si chaudement notre cause la veille. J'envoyai chercher ce prince si peu scrupuleux : il m'exposa qu'il n'avait rien volé, mais qu'il avait pris ces deux fusils en payement de la chèvre qu'il nous avait offerte et qui, comme on l'a vu, ne lui appartenait même pas. C'était un trait de plus à enregistrer au compte des qualités hospitalières des Malinkés. Le pillage de Mungo Park nous fut clairement expliqué, et les fils nous donnaient une idée de ce qu'avaient pu être les pères.

Après avoir fait restituer nos fusils, nous prîmes à l'est la route de Manambougou, où nous arrivâmes de bonne heure. Ce petit village, enfermé dans un faible tata, garni de tours rondes, à toit conique, est situé entre le pic de Gotékrou et de hautes montagnes, au fond d'une vallée ravissante. Un ruisseau, dont les eaux sont entièrement cachées par d'épais pandanus, coule près de la muraille et serpente le long de la vallée où se dressent de nombreux et élégants roniers.

Les heureux habitants de ce joli coin de terre sont à peine au nombre de trois cent cinquante et ne ressemblent en rien à leurs sauvages voisins de Goniokori. Ils sont doux, réservés et à peu près habillés. Leur chef, accompagné de quelques hommes de suite, vint nous souhaiter la bienvenue avec beaucoup de tenue et de dignité. C'était un grand vieillard, au visage calme et intelligent, vêtu d'un long boubou très propre, avec un turban autour de la tête et un grand bâton sculpté à la main. Son costume et ses manières nous rappelaient involontairement les figures des patriarches de la Bible. Nous ne fûmes nullement surpris lorsqu'on nous apprit que cet homme avait beaucoup voyagé et était fort aimé de ses sujets.

Vallière partit le soir même avec les tirailleurs pour mettre le sentier en état sur les points par trop difficiles; et le matin même du jour suivant, il nous fit informer que le Kégnéko se trouvait à moins de huit kilomètres et que le convoi pourrait pousser jusqu'à Sérinafara, petite rivière auprès de laquelle il nous attendait.

En quittant Manambougou, la route gravit une forte pente, encombrée de roches roulantes et longue de cinq à six cents mètres. Elle s'engage ensuite dans un col rocheux, mais relativement aisé à traverser, pour déboucher sur un plateau, incliné vers l'est et couvert de bancs de grès ferrugineux, glissants et dont les brusques ressauts sont autant de passages difficiles pour les bêtes de somme.

Puis on gagne la petite rivière de Disoumalé et l'on ne tarde pas à arriver, par un bon chemin, au Kégnéko. Ce petit cours d'eau, large de quinze à vingt mètres et profond de cinq à six, était envahi en ce moment par les tirailleurs qui, sous la direction du sergent Sadioka et du caporal Bénis, s'occupaient activement de construire un pont de fortune pour livrer passage à notre convoi. Deux gros arbres avaient été abattus sur chaque rive et jetés dans le lit de l'obstacle, où leurs troncs se croisaient en formant une sorte d'X. Entre les jambes de l'X on avait disposé longitudinalement de grosses branches, sur lesquelles des arbustes, munis de leurs feuilles, des bambous, des hautes herbes, le tout recouvert de cailloux et de terre, nous assuraient un passage suffisant pour un usage de peu de durée.

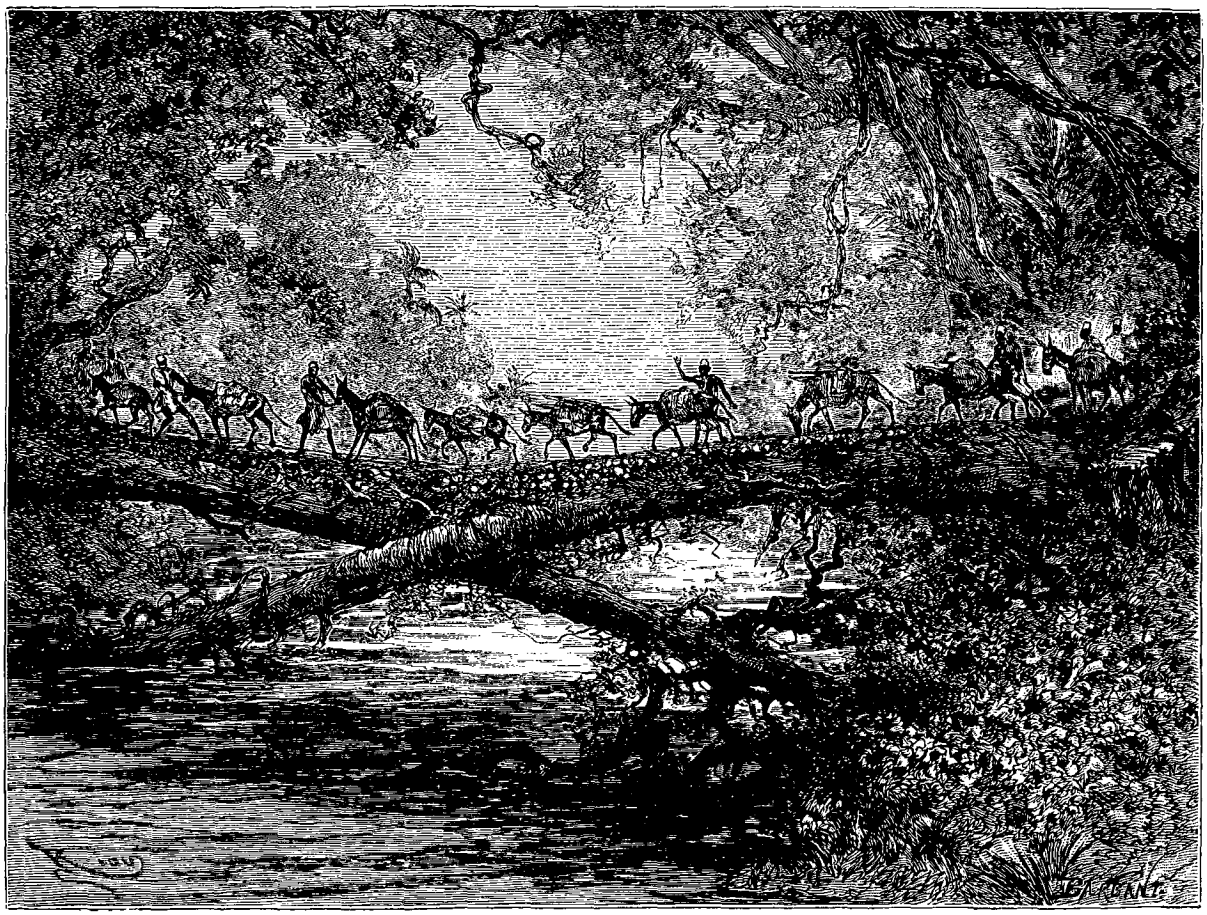
Cet obstacle dépassé, nous franchissons, par un col assez facile, un massif rocheux d'une cinquantaine de mètres de relief au-dessus du plateau; nous tournons plusieurs pics isolés et, peu après avoir traversé le ruisseau de Bankhollé, nous arrivons à la petite rivière de Sérinafara, dont le lit, quoique encombré d'énormes blocs erratiques, ne nous arrêta pas longtemps.

Nous installâmes le camp sur la rive gauche du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours d'eau, en un endroit fort ensoleillé et dépourvu de l'ombrage des grands arbres ; mais la végétation était excessivement drue et se composait en grande partie d'arbustes peu touffus et d'épais bouquets de bambous. Ces hautes tiges, avec leurs branches, portant une feuille étroite, pointue et semblable à celle du saule, étaient constamment en mouvement. Au moindre souffle d'air, on entendait frémir et craquer ces roseaux élancés et s'inclinant gracieusement sous la poussée du vent. On ne pouvait guère les comparer qu'à un colossal panache de plumes d'autruche surmontant un casque gigantesque.

Le convoi courut ce jour-là un plus grand danger que celui auquel nous avions échappé naguère à Demba Dioubé. Vers deux heures de l'après-midi, il s'éleva tout d'un coup vers l'est une immense colonne de fumée, qu'un vent brûlant chassait vers notre camp. En très peu de temps l'incendie arriva près de nos bagages, et l'horrible crépitement des flammes tordant les bambous et les hautes herbes nous fit craindre un instant un véritable désastre. Je récoltai là pour la première fois les avantages des exercices de rassemblement que j'avais fait faire à mes hommes depuis l'alerte de Toukoto. La *générale* retentit, et, en un clin d'œil, tout mon monde est réuni et prêt à combattre le danger. Les tirailleurs et laptots, s'armant de balais de branchages, courent au feu, tandis que les spahis, muletiers et âniers se hâtent d'emmener les animaux et de transporter les chargements sur l'autre rive du Sérinafara. Ce n'est que vers les cinq heures que tout péril disparut. A la nuit, l'incendie était éteint, à l'exception des grands arbres, qui montraient encore dans l'obscurité leurs troncs incandescents.



Pont improvisé sur le Kégnéko. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Si nous n'avions pas eu à nous occuper de nos bagages et de nos bêtes, nous aurions fait une chasse splendide. Des bandes de singes criant comme des désespérés, des troupeaux d'antilopes, biches, gazelles, dumsas, kobas s'enfuyaient de notre côté, essayant d'échapper à l'incendie, et se dirigeant, comme nous, vers des lieux plus sûrs. Nous étions trop inquiets nous-mêmes sur notre propre sort pour profiter de cette bonne aubaine.

A peine remis de l'émotion que nous avait causée cet incendie, dû à l'imprudence ou à la malveillance de quelque chasseur Malinké, il fallut nous occuper de la route du lendemain. La marche du 18 avait été difficile. L'état de nos ânes empirait toujours. Cette considération m'engagea à envoyer encore Vallière en avant avec les tirailleurs; il devait faire dis-

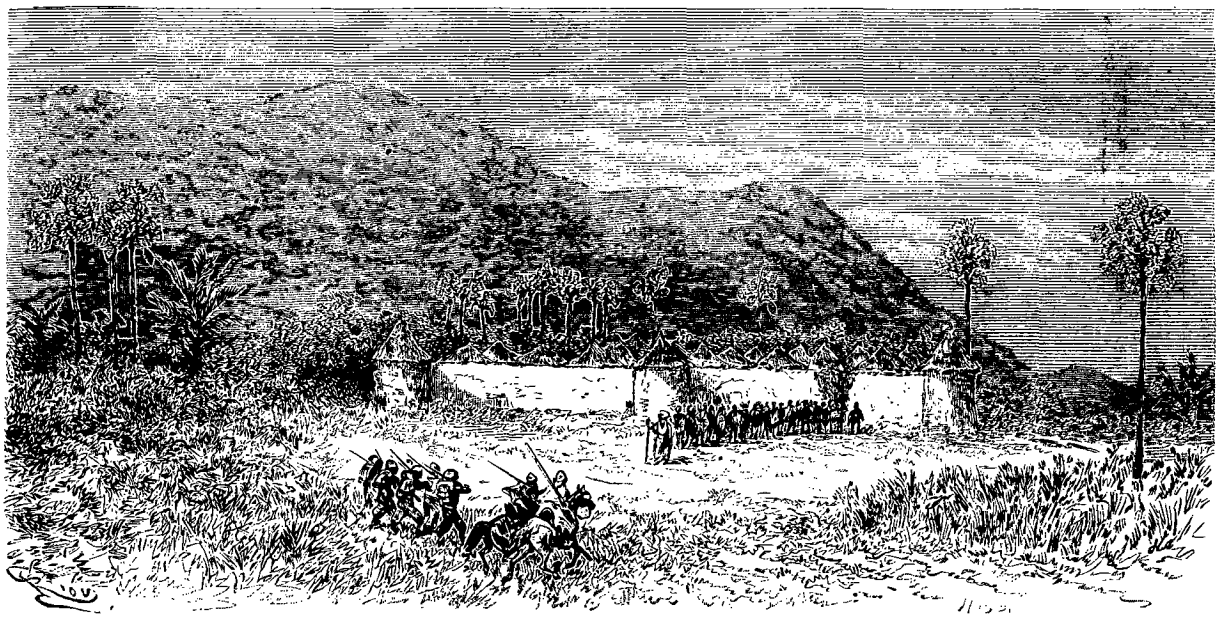
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraître les obstacles les plus importants du chemin.

De Sérinafara la mission se transporta à Boudovo, village du pays de Kita. La route, durant ce trajet, est assez bonne jusqu'au petit col de Ouolokrou, où quelques roches rendent la marche difficile. Au delà, on entre dans une vaste plaine à l'extrémité de laquelle se dresse le majestueux massif de Kita. Le chemin devient alors des meilleurs et l'on arrive au joli village de Boudovo sur un terrain absolument plat.

Cette étape avait été longue, et, malgré la praticabilité des chemins, le mal que nous avions constaté parmi nos ânes s'aggravait avec une rapidité inquiétante. A Boudovo il en mourut quatre. Il est vrai qu'une ânesse mit bas, mais cela n'améliorait nullement la situation. Néanmoins, la naissance de ce petit bourriquet causa une grande joie parmi les âniers, qui le baptisèrent du nom du village où nous étions campés ce jour-là.

Nous nous trouvions donc enfin au pied de cette fameuse montagne de Kita, et, avant peu, nous serions à Makadiambougou, le point principal de ce pays, déjà visité par Mage et situé à cinq kilomètres à peine de Boudovo. Vallière m'envoyait les meilleurs renseignements sur Tokonta, et nous étions tous très satisfaits d'avoir atteint avec tant de promptitude et sans accidents graves cet objectif important de notre voyage, le plus sérieux assurément entre Médine et le Niger. Malheureusement, j'eus dans l'après-midi



Village de Manambougou (voy. p. 318). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

un violent accès de fièvre qui donna de grosses inquiétudes aux docteurs Bayol et Tautain. Cependant le lendemain j'allais mieux et, aidé par mon ordonnance, je pus me hisser tant bien que mal sur mon cheval pour gagner Makadiambougou, où la mission devait s'arrêter pendant une bonne semaine.

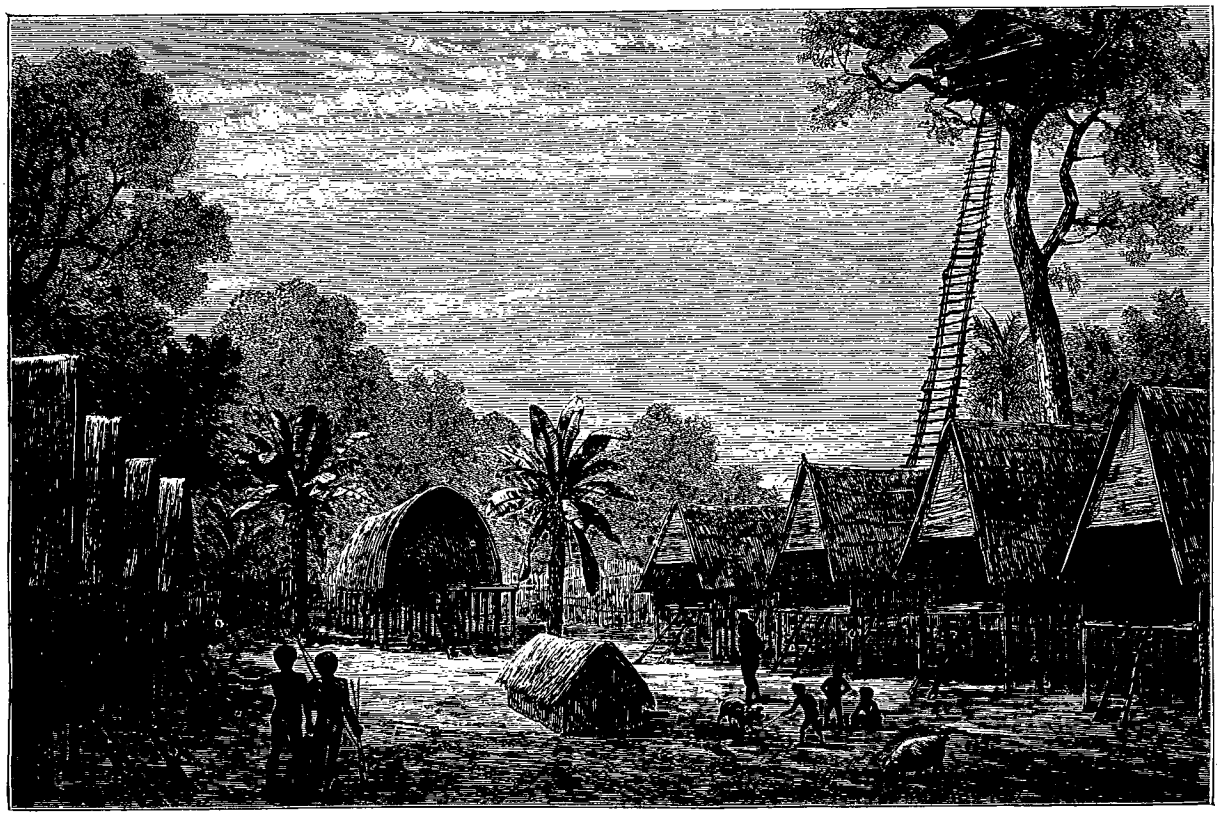
Une heure de route à travers une étroite vallée, couverte de villages et bordée d'un côté par le massif de Kita et de l'autre par un plateau peu élevé se continuant au loin vers l'est, nous amena auprès de Tokonta. Ce chef, encore jeune, à la figure intelligente, vigoureusement charpenté et n'ayant nullement l'extérieur affaissé et abruti des souverains du Fouladougou, me reçut à la porte de son village et me souhaita la bienvenue en termes d'une courtoisie parfaite. Son fils Ibrahima, qui caracolait autour de moi, fut très fêté. Il fut pour ainsi dire jeté à bas de son cheval par les embrassements de ses parents. Les griots chantaient, les femmes le tiraient par son boubou au point de le faire tomber; bref, les honneurs de la réception furent en grande partie pour lui.

Tokonta nous avait préparé une case spacieuse pour nous loger, mais je la trouvai trop voisine du village, et je donnai l'ordre de camper à trois ou quatre cents mètres de là, au milieu même de la plaine. Le premier objectif de la mission était atteint et nous avions bien droit à quelques jours de repos avant de reprendre la route du Niger.

GALLIENI.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village d'Epa. — Cliché de l'édition anglaise.

EXPÉDITIONS SUR LE FLEUVE FLY,

NOUVELLE-GUINÉE (OCÉANIE),

PAR M. LOUIS D'ALBERTIS.

1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 25 novembre 1871, M. Louis d'Albertis quittait l'Europe, sur l'*Arabia*, et il n'y rentra que le 1er juillet 1878, sur la *Garonne*. Pendant ces sept à huit ans, il a fait cinq voyages dans la Nouvelle-Guinée.

En jouant sa vie dans cette île dangereuse, M. d'Albertis cédait à l'attrait de l'inconnu, à l'amour de la gloire, à l'espoir d'illustrer par ses découvertes l'Italie, sa patrie. Il obéissait aussi à des préférences d'instinct pour la zone tropicale; ornithologiste passionné, il allait surtout y chercher de merveilleux oiseaux de paradis.

Le pays lui a été rude. Plus d'une fois la fièvre des marais a failli l'emporter. Plus d'une fois aussi il a servi de but aux flèches des sauvages, mais il n'a jamais invoqué le droit du talion; et quand il a tiré sur les noirs, c'est qu'il lui fallait sauver à tout prix sa vie, au moment même où il allait la perdre.

Dans son premier voyage, accompagné de Beccari, célèbre naturaliste italien, Louis d'Albertis a visité le littoral nord-ouest de la Nouvelle-Guinée et quelques villages des monts d'Arfak, hauts de trois mille mètres.

Le second voyage a été consacré à l'île de Yule, qui se lève sur la côte sud-est, et au curieux village d'Epa, situé sur le continent, en vue de la chaîne d'Owen Stanley, qui dépasse quatre mille mètres.

Dans son troisième voyage, le naturaliste italien a exploré la Fly, qui est le roi des fleuves néo-guinéens; mais, avant de l'avoir remonté bien haut, il a dû se retirer devant les attaques des sauvages.

Le quatrième et le cinquième voyage, M. d'Albertis va nous les raconter lui-même[1].

1. Le récit qui va suivre est extrait et traduit de l'ouvrage que M. d'Albertis a publié en anglais sous le titre de : *New Guinea : what i did and what i saw.* London, Sampson Low, Scarle et Rivington, 1880, 2 vol. in-8°.

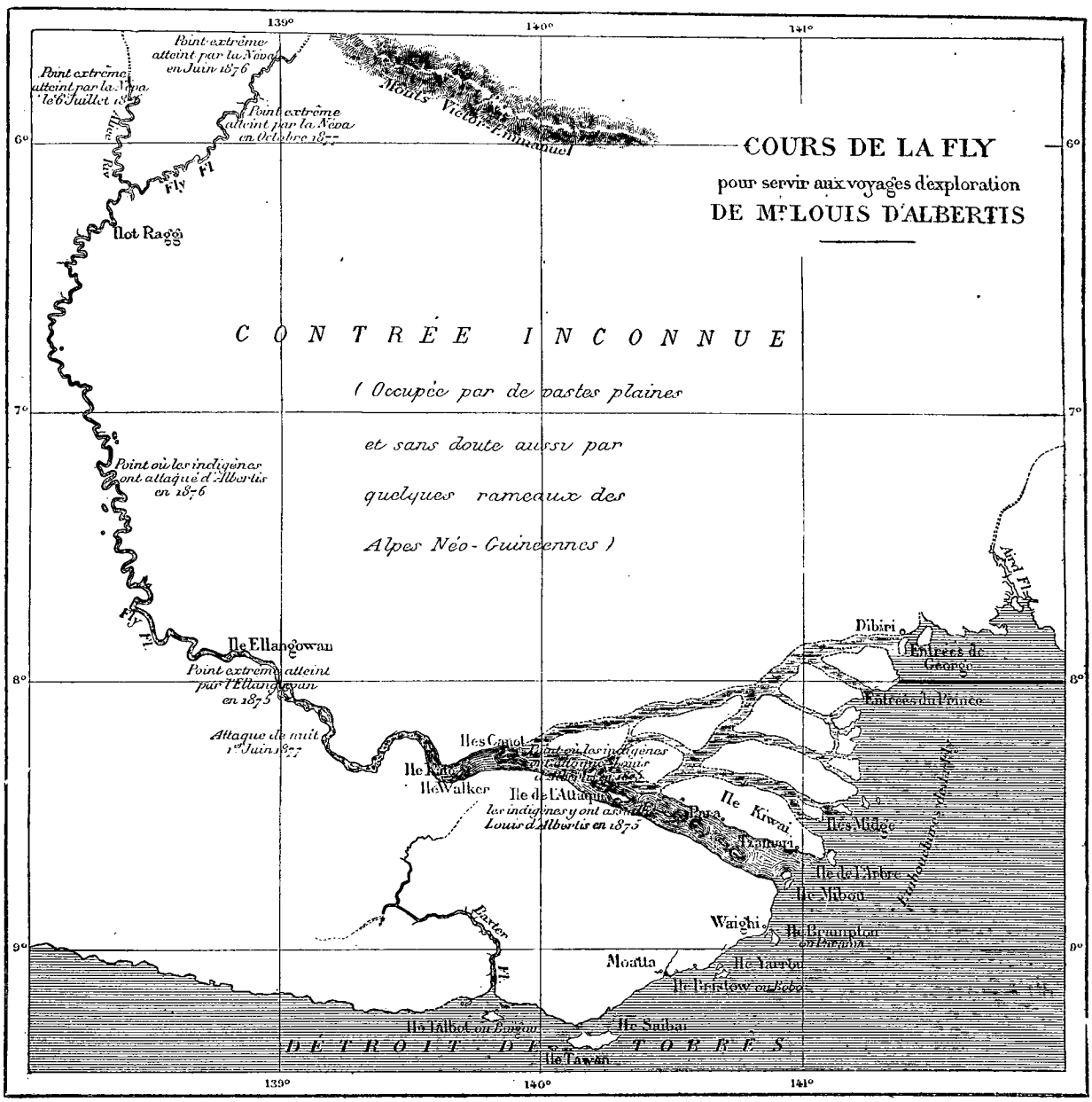
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I

La *Néva*. — En remontant la Fly. — La rivière Alice. — On approche des montagnes. — Précieuses trouvailles dans une maison abandonnée.

Le 20 avril 1876, je partais de Sidney sur le paquebot le *Brisbane* : parmi mes colis, il y en avait un d'assez belle taille, la *Néva*, chaloupe à vapeur de neuf à dix tonnes que le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud avait bien voulu me confier pour l'exploration de la Fly. On nomme ainsi le plus grand fleuve de la Nouvelle-Guinée. Je l'avais déjà remonté l'année précédente jusqu'à l'île d'Ellangowan.

Le 1er mai, je suis à Somerset, ville des environs du cap York, lequel plonge dans le détroit de Torrès, qui sépare la Nouvelle-Guinée du continent australien.



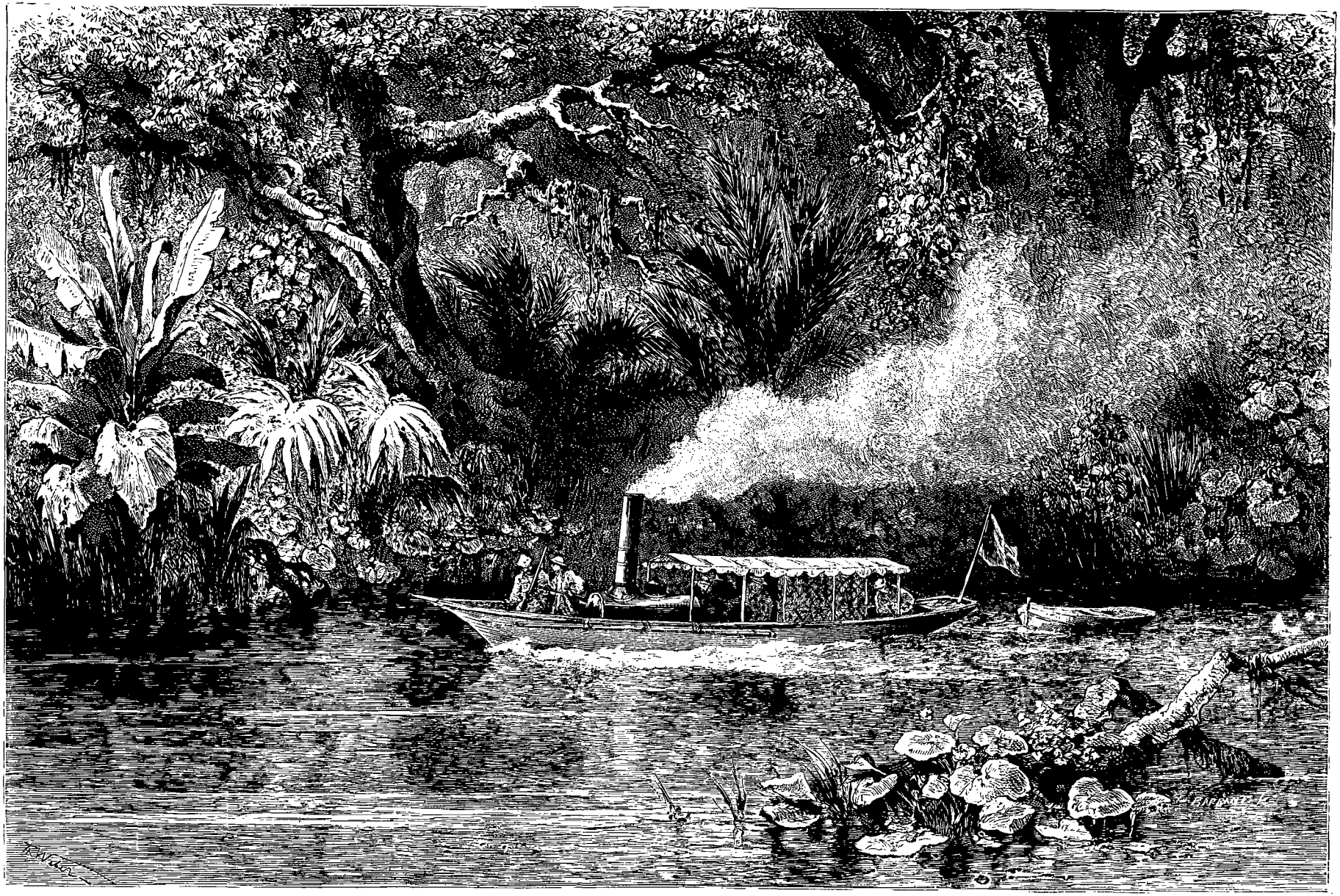
Gravé par Erhard

Je repars le 18 sur mon « navire », qui a près de seize mètres de long sur un peu plus de deux de large; il n'a ni pont ni cabine, mais un tendelet de zinc qui en recouvre les deux tiers. Derrière la machine, une cloison de bois ferme notre cambuse, qui, la nuit, servira de dortoir à l'état-major.

Notre personnel se compose comme suit : le mécanicien, M. Laurence Hargrave; Clarence Wilcox, jeune homme de dix-sept ans, que j'ai engagé à Sidney pour m'aider aux collections; Palmer et Jackson, deux nègres de la Jamaïque; Bob, né aux îles Fidji; Tom, qui a vu le jour aux Philippines; John, citoyen des Sandwich; le Néo-Calédonien Johnny; Tien-Sin, le cuisinier chinois; enfin moi-même, Louis d'Albertis.

J'emporte neuf fusils, une carabine, quatre revolvers à six coups, deux mille cartouches, des boîtes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La chaloupe à vapeur la *Néva*. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dynamite, des fusées, des feux de diverses couleurs.

Nous voici en route; la *Néva*, filant au nord, traverse le détroit de Torrès.

Notre début n'est pas heureux : la grille du fourneau se fond, et c'est la cause d'un premier arrêt à l'île Harvey; M. Hargrave a la fièvre, seconde escale à l'île Long.

A Moatta, Maïno, notre interprète de l'an dernier, consent à nous suivre avec son fils Warouki et son ami Dawan. Dès qu'ils nous ont rejoints, la *Néva* vire de bord, et, le 23, nous partons.

A midi, nous jetons l'ancre devant Tzamari, l'un des villages de l'île Kiwai, fait de méchantes cases perchées sur leurs échasses à trois ou quatre mètres au-dessus d'un sol boueux.

Le 24, à midi, nous arrivons devant Para, village de la même île.

Le 25, on passe devant l'île de l'Attaque, célèbre dans mes annales de l'an 1875, et l'on mouille devant l'île du Canot pour embarquer du bois.

Les rives doivent être comparativement fort peuplées, les plantations de bananiers et de cocotiers abondent, des fumées s'élèvent de toutes parts. Les naturels se cachent, mais les hurlements des chiens trahissent leur présence.

Le 28, nous jetons l'ancre près de l'île Walker, superbe massif de grands arbres à verdure plantureuse dont les fruits attirent la gent emplumée, paradisiers, perroquets, calaos, pigeons huppés, calomis, aigles pêcheurs veillant, solitaires, sur une branche ou décrivant dans l'air les cercles de leur vol avant de tomber comme la foudre sur la victime qu'ils ont choisie. Que de trésors pour un naturaliste! Mais la marée monte. En route!

Toujours des îles, toujours des îlots sur lesquels la forêt étend son manteau vert. Le 30, nous atteignons l'île d'Ellangowan, terme de mon précédent voyage. Nous entrons maintenant dans une région que nul blanc n'a foulée. La rivière devient plus profonde, plus uniforme, la végétation diminue. Nous avons quitté la forêt vierge de Papouasie : sur la rive gauche, ce ne sont plus que saulaies, arbustes, herbages; mais il y a encore de grands arbres sur la rive droite, arbres blancs peu fournis de branches et de feuilles et encuirassés de parasites. Telle forêt, tels oiseaux, c'est dire que je ne trouve rien qui vaille.



Ornements et instruments de musique des indigènes de la rivière Fly.
Cliché de l'édition anglaise.

Le 3 juin, nous rentrons dans les grands bois; les rives du fleuve s'exhaussent, faites de tuf blanc et de terre rouge. Le 4, nous mouillons près d'une saulaie, au milieu d'une florissante colonie de moustiques. Le 5, au matin, nous évitons l'attaque de cinq grands canots chargés de guerriers, et, le soir, nous ancrons près d'un village abandonné ayant une espèce de petite place carrée, consacrée sans doute autrefois à la danse ou aux rites religieux. Les arbres qui l'entourent sont couverts de signes iconographiques rouges, blancs et noirs, burinés dans l'aubier et représentant surtout des hommes, des animaux; j'admire un crocodile noir grimpant sur un tronc.

Le 6, pêche à la dynamite. Le 7, encore un village abandonné. La rivière méandre sans cesse, mais, en somme, nous marchons vers le nord. Le 10, le pays s'accidente, le courant est plus fort. Ce jour-là me vaut un casoar superbe, le premier que m'aient donné ces forêts dont la beauté dépasse mes rêves.

Cependant le lit de la Fly se rétrécit, l'eau restant profonde. Au delà d'un îlot que j'appelle Raggi, nous arrivons au confluent d'une rivière que j'ai nommée

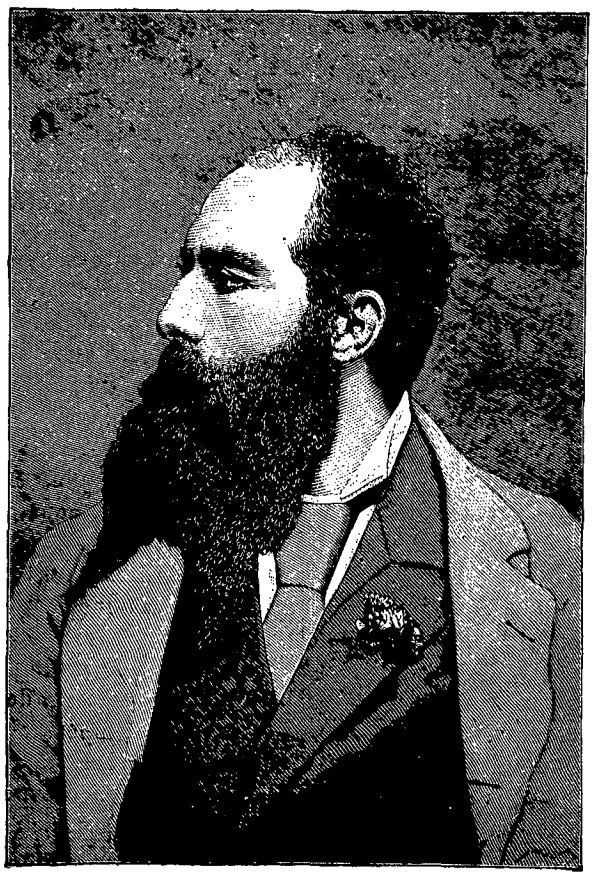
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus tard l'Alice, en l'honneur de miss Alice Hargrave, belle et gracieuse fille du secrétaire colonial de la Nouvelle-Galles du Sud, sir Hargrave, duquel je tiens mon navire, la *Néva*, grâce à la bienveillance du gouverneur de cette colonie.

Nous approchons évidemment de la région des montagnes : une colline lavée par la rivière est couverte de fougères arborescentes ; nous nous sommes éloignés en même temps des roselières et des moustiques.

Nous n'avons plus de charbon ; pendant que les hommes coupent du bois, je bats vainement la forêt, en quête de gibier ; les fruits et les fleurs brillent par leur absence et, partant, les oiseaux.

Warouki, le fils de Maïno, m'accompagne dans cette excursion. Plein de confiance dans la sagacité des sauvages, je n'emporte pas de boussole. Au bout de deux heures, je songe à retourner au navire. Warouki est aussi embarrassé que moi et personne ne répond à nos cris ; la forêt est si dense que nous ne pouvons nous orienter sur le soleil ; nos marches et contre-marches nous amènent dans un massif de sagoutiers, marécage où j'enfonce jusqu'au genou. A peine sortis du bourbier, nous nous trouvons enchevêtrés au milieu d'entre-croisements de rotins, de vignes sarmenteuses, de lianes à l'infini dont les aiguillons nous percent la peau. Warouki pleure piteusement : « Bapa! bapa! Maïno ! » crie-t-il sans cesse. Enfin, dans une clairière, je lui persuade de grimper sur un arbre, comme le Petit-Poucet, et il escalade un géant de haute futaie d'où, à notre grande joie, il voit briller les eaux de la Fly. Une heure et demie de martyre au milieu des épines et nous regagnons la *Néva :* mon corps est écorché, saignant, couvert de sangsues.



M. Louis d'Albertis. — Cliché de l'édition anglaise.

Le 15, les berges s'exhaussent et deviennent plus abruptes ; le quartz, la silice, le calcaire abondent, sous-jacents à l'argile rouge et blanche. Nos gens sont fort excités. Allons-nous trouver de l'or ? L'or pour lequel plus d'un de mes hommes m'a suivi en Nouvelle-Guinée, dans l'espoir d'y découvrir des placers. Le lavage du sable ne nous donne que de la menue poussière de fer. Peu à peu la rivière se rétrécit, la végétation devient plus luxuriante, les oiseaux abondent : vrai supplice de Tantale, car je n'ai point le loisir de faire halte. Mais voici des indigènes qui se sauvent à notre vue ; voici une case, la seule habitée que nous ayons aperçue dans ces parages. Je poste des sentinelles en cas de surprise, je grimpe dans le vieux tronc qui sert d'échelle, huit mètres de hauteur, s'il vous plaît ! La hutte est rectangulaire ; des feuilles d'écorce tendues sur des pieux divisent l'intérieur en deux parties ; la porte principale et quatre petites fenêtres sont percées dans la façade qui donne sur la rivière ; tout autour règne une palissade.

Les foyers, placés ici au-dessous du plancher, sont des caisses de trois pieds de long sur un pied et demi de profondeur, pleines de cendre jusqu'au niveau de la chambre. J'en compte dix, sans doute le nombre des familles installées dans la maison. Au-dessus de l'âtre, les diverses richesses du ménage s'entassent sur des étagères ou sont arrangées en panoplies fixées contre la paroi : hachettes et massues, le plus souvent en pierre verte ; pointes de flèche et marteaux en silex ; d'autres flèches en arête de poisson, barbelées et garnies de piquants de hérisson ; dents de porc servant de couteaux ; os de casoar servant de fourchettes ; vêtements d'herbe tissée ; colliers en dents de chien et de crocodile ; des serres et des yeux d'oiseau de proie, des pieds de mégapode, des têtes de serpents, amulettes sans doute. Les coquillages qu'ils transforment en chaux, les calebasses où ils gardent cette chaux, les spatules avec lesquelles ils la portent à la bouche, montrent que ces Papous mâchent le siri et la noix d'aréquier. Ils fument dans des pipes peu différentes de celles du delta de la Fly. Point de crânes, mais une grande collection de chevelures crépues. Une quinzaine de têtes de casoar. Pas de poteries ; des vases quadrangulaires en écorce leur servent de seaux. L'ordre et la propreté règnent dans la case.

Tout autour la forêt a été éclaircie. Mais, sauf quelques bananiers, je ne vois nul signe de culture. Les naturels vivent principalement de chasse et de pêche ; ils connaissent le sagou, et nous le trouvons en grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quantité dans les sacs, ou enveloppé de feuilles et prêt pour la cuisson. Comme presque tous les Néo-Guinéens, ils recueillent les larves des grands coléoptères : Maïno en aperçoit « un plat » ; il se jette dessus et le dévore avec délices.

Après un examen minutieux des objets énumérés ci-dessus, je choisis les plus intéressants, je les remplace par des cotonnades, des couteaux, des verroteries, et nous regagnons la *Néva*.

La rivière s'amaigrit, notre quille racle le fond : nous approchons des montagnes.

II

Les Alpes Papoues. — Un hangar funéraire. — Luttes contre le fleuve, ses hauts-fonds, ses courants ; accidents divers.

Enfin je les ai vues, les montagnes de l'intérieur, les Alpes Papoues, géants de grandeur inégale dont quatre-vingts kilomètres ou plus me séparent encore! Comme Moïse sur le Nébo, je contemple la terre promise, et pas plus que lui je n'y entrerai! Car la fièvre dévore l'équipage, les provisions s'épuisent, le niveau de la Fly baisse, et, aujourd'hui 17 juin, le navire a talonné deux ou trois fois sur les cailloux.

D'une colline de quatre-vingts mètres j'admire cette haute chaîne, mère de la Fly, ces monts Victor-Emmanuel, but de mon long et périlleux voyage.

Une pluie torrentielle ayant gonflé la rivière, nous reprenons notre marche. Mais, le 19, le spectre de la faim se dresse devant nous : les provisions sont à peu près réduites à rien, les oiseaux sont rares, je ne vois plus de porcs sauvages et la force du courant éloigne les poissons. Je tâche d'allonger la patience de mes hommes en leur parlant de l'or que nous allons découvrir. M'écouteront-ils longtemps?

Leur trouver à manger, voilà le problème qui met mon esprit à la torture.

Toutefois un cochon, une anguille gigantesque, du poisson, du taro, tout cela conquis dans une grande hutte abandonnée, voilà de quoi nous sustenter pendant quarante-huit heures. A une centaine de pas de cette hutte, un hangar funéraire, de forme circulaire, est construit autour d'une souche ébranlée de six mètres de hauteur. Le toit, en feuilles de palmier, ressemble à un immense parapluie; il abrite des intempéries un plancher élevé de deux mètres au-dessus du sol, recouvert d'une épaisse litière de feuilles et sur lequel on a posé comme deux grandes bourriches d'écorce pareilles au cuir par la couleur et la texture. Ficelées solidement avec du rotin, elles doivent contenir des cadavres, des momies peut-être. Je m'empresse de les ouvrir : en effet, le premier des deux paquets renferme un squelette de femme encore recouvert d'un derme ratatiné, teint en rouge. Le corps est placé dans une position qu'un vivant eût trouvée fort gênante, les cuisses ramenées sur la poitrine de manière que les genoux touchent le menton, les bras croisés, les mains de niveau avec le bas de la figure. Le second paquet contient les ossements d'un homme couché de son long. Je place chaque squelette dans un sac et les expédie à bord.

Qu'on crie tant qu'on voudra, oui j'ai violé deux tombes, mais je suis dans l'enthousiasme. J'ai deux squelettes entiers provenant du centre même de la Nouvelle-Guinée! Le seul but de mon entreprise n'est-il pas de découvrir quelque chose de cette contrée inconnue et des peuples qui l'habitent? Ces nobles sauvages se dérobent à mes recherches, et puisque les vivants m'échappent pourquoi ne pas interroger les morts? Avant de me rembarquer, je dépose dans une petite hutte une notable quantité d'objets tirés de ma pacotille afin de racheter mon larcin sacrilège.

Pluie diluvienne toute la nuit, qui gonfle un peu la Fly ; néanmoins le navire s'engrave, et, un peu plus loin, le courant est si fort que pour y résister il nous faut jeter deux ancres qui chassent de temps à autre et menacent de céder. Pendant plusieurs jours nous luttons sans trêve contre le lit irrégulier, les eaux violentes, les arbres entraînés par les flots rapides.

Le 25, le courant nous lance sur une grosse souche échouée en travers ; le choc est terrible; la *Néva*, chancelant d'avant en arrière, donnant de la bande à droite et à gauche, embarque des masses d'eau.

Une ancre jetée au milieu du trouble général nous fait dériver sur un haut-fond pierreux, et un morceau de toile à voile, tombant du pont, s'enchevêtre entre l'hélice et la barre de manière à les rendre inutiles. L'eau baisse de plus en plus, les deux tiers de la *Néva* sont à sec, nous pouvons atterrir à gué. Une bonne pluie d'orage, voilà ce qu'il faudrait pour nous remettre à flot. Le lit de la rivière est jonché de pierres volcaniques provenant sans nul doute de la grande chaîne ; les berges, au contraire, sont criblées de coraux, d'empreintes de coquilles marines qui dénotent le soulèvement de l'aire méridionale de l'île.

Le 27, une tempête nous rend l'espoir; j'envoie le canot dégager l'ancre, mais une fausse manœuvre la jette sur la yole. Il faut réparer le dommage pendant que la rivière baisse de nouveau; par bonheur, le lendemain 28, la pluie de la nuit nous délivre de notre prison. Je donne l'ordre de remonter, s'il est possible, le fleuve. La lutte contre le courant, sur la Fly devenue étroite, est telle qu'il y faut renoncer. Après conseil tenu avec M. Hargrave, le mécanicien, je me décide, le cœur gros, à virer de bord.

Mes hommes, eux, sont dans le délire de l'enthousiasme.

III

Descente de la Fly. — Tentative d'exploration de la rivière Alice. Retour à la Fly. — Une « cathédrale » néo-guinéenne.

Le courant est très fort. Nous descendons avec une vitesse terrible, et, le 30, nous arrivons au confluent de l'Alice, large, à son embouchure, de quatre cent cinquante mètres, avec quatre à cinq brasses de profondeur. Un murmure de surprise, pour ne pas dire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, s'élève de l'équipage quand j'ordonne d'enfiler ce grand tributaire de la Fly. Mais la faim sacrée de l'or, que j'entretiens parmi mes engagés, leur fait endurer la misère avec une certaine philosophie. Donc nous remontons l'Alice par de belles forêts pleines d'oiseaux splendides : paradisiers, ptiloris, séleucides, éos; puis des calornis, des cormorans, des artamus, des faucons à tête blanche.

Moi aussi j'ai besoin de tout mon courage! Plusieurs de mes gens sont malades, et bientôt la fièvre m'envahit, en même temps qu'une crise atroce de rhumatisme. Me voilà presque fou de douleur. En avant les purgatifs, les bains de vapeur, l'iode, qui, de fait, chassent promptement la fièvre!

Le 6 juillet, l'Alice se rétrécit beaucoup, et le courant devient si violent que toute la force de notre machine est impuissante à le vaincre.

Ainsi je recule sur l'Alice comme sur la Fly, et, le 7, nous redescendons, heureux dans notre malheur que les moins faibles de mes hommes nous aient ramené deux beaux porcs, car nos estomacs bramaient la faim. En dépit de leurs croyances, Jackson et Tom sont convaincus que le lard est bien supérieur aux bulbes de taro et à la farine de sagou. L'un en oublie le Coran, l'autre la loi de Moïse.

Le courant nous entraîne vers le sud avec une rapidité croissante. Bientôt nous regagnons la Fly.

Le 13, une promenade dans un village désert enri-



Hangar funéraire. — Cliché de l'édition anglaise.

chit singulièrement mes collections de curiosités néo-guinéennes. Avant tout, je deviens l'heureux possesseur d'une tête, ou, pour mieux dire, d'une peau de tête humaine, préparée avec un soin qui en fait un bibelot à la fois ridicule et horrible. Puis viennent des crânes barbouillés de rouge et ornés d'entailles sur le front; des mâchoires, peintes aussi et dont les dents sont fixées avec de la cire; beaucoup de tabac d'excellente qualité; des jupes; des camails à capuchon en herbe tressée garnis de franges de couleur; des poignards en os de casoar; des spatules; des flèches aux pointes faites de plusieurs morceaux réunis par une sorte de ciment; des « baratou », arme de guerre peut-être, et peut-être aussi insigne de commandement. Deux tambours énormes prouvent que ces villageois ont une musique; partout sont des masses de cheveux, butin de guerre sans doute.

Au bout de quinze ou seize kilomètres, nous trouvons la route barrée par neuf pirogues, les cinq plus grandes portant chacune douze ou quinze guerriers en costume de combat; les petites sont peut-être destinées à servir d'ambulances.

Je dirige la *Néva* de manière à couper la flottille en deux: le courant me favorise, et les naturels, voyant glisser sur les eaux ce monstre haletant à grand bruit en laissant onduler dans les airs son panache de fumée, se penchent sur les avirons, prennent la fuite vers les berges, et déguerpissent au plus vite,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnant canots, armes, parures et provisions.

Le 17, la *Néva* jette l'ancre au-dessous de la pointe ouest de l'île Kiwaï et devant le village de Para, connu des gens de Moatta. Je descends avec mes trois naturels ; la réception qu'on fait à l'Européen est assez froide, malgré les pleurs de joie que versent en se retrouvant notre interprète et quelques-uns de ses amis.

Cinq cases bordent la rivière, placées contre un long bâtiment auquel elles sont toutes reliées par de petits ponts. En dépit de l'opposition de deux indigènes, je pénètre dans l'une des huttes, où la fumée et les ténèbres m'empêchent de voir autre chose qu'une saleté repoussante ; j'enfile le pont : deux autres naturels veulent encore me barrer le chemin. Je les pousse de côté en répétant le nom de Maïno, que je prétendais chercher, et me trouve soudain au milieu d'une nef spacieuse, éclairée seulement par les deux extrémités ; la lumière du jour n'atteint pas jusqu'au centre. Comme dans un tunnel, de distance en distance d'étroites ouvertures rayent de blanc les parois sombres du temple. Le silence n'est troublé que par les objurgations des deux sauvages. Cette salle a certainement près de cent mètres de long sur douze ou treize de large. Les murs et le toit forment une sorte d'ogive à pointe très aiguë s'élevant à quarante pieds du sol. Le faîte est soutenu par deux colonnades de fûts distants de deux mètres et demi et formant autant de petites retraites, dans quelques-unes desquelles je vois des foyers. Le parquet, en feuilles de nipa, est élastique, uni, très doux au pied nu.



Baratou ou pavillons indigènes, sur le bas du fleuve (voy. p. 327).
Cliché de l'édition anglaise.

Toujours escorté par mes deux persécuteurs, qui à chaque porte latérale essayaient de me faire sortir, je me dirigeai vers la grande lumière blanche qui entrait par la baie ouverte. Arrivé au bout, je me retournai un instant pour mieux fixer dans mon souvenir ce spectacle inattendu. Cet édifice, modeste, pauvre, sauvage, mais propre, artistique, harmonieux, grandiose, faisait sur moi la même impression que la nef d'une cathédrale gothique.

IV

L'île Mibou, séjour de malheur. — Moatta. — Maïno et son cochon. Progrès de la civilisation. — De Moatta à Somerset.

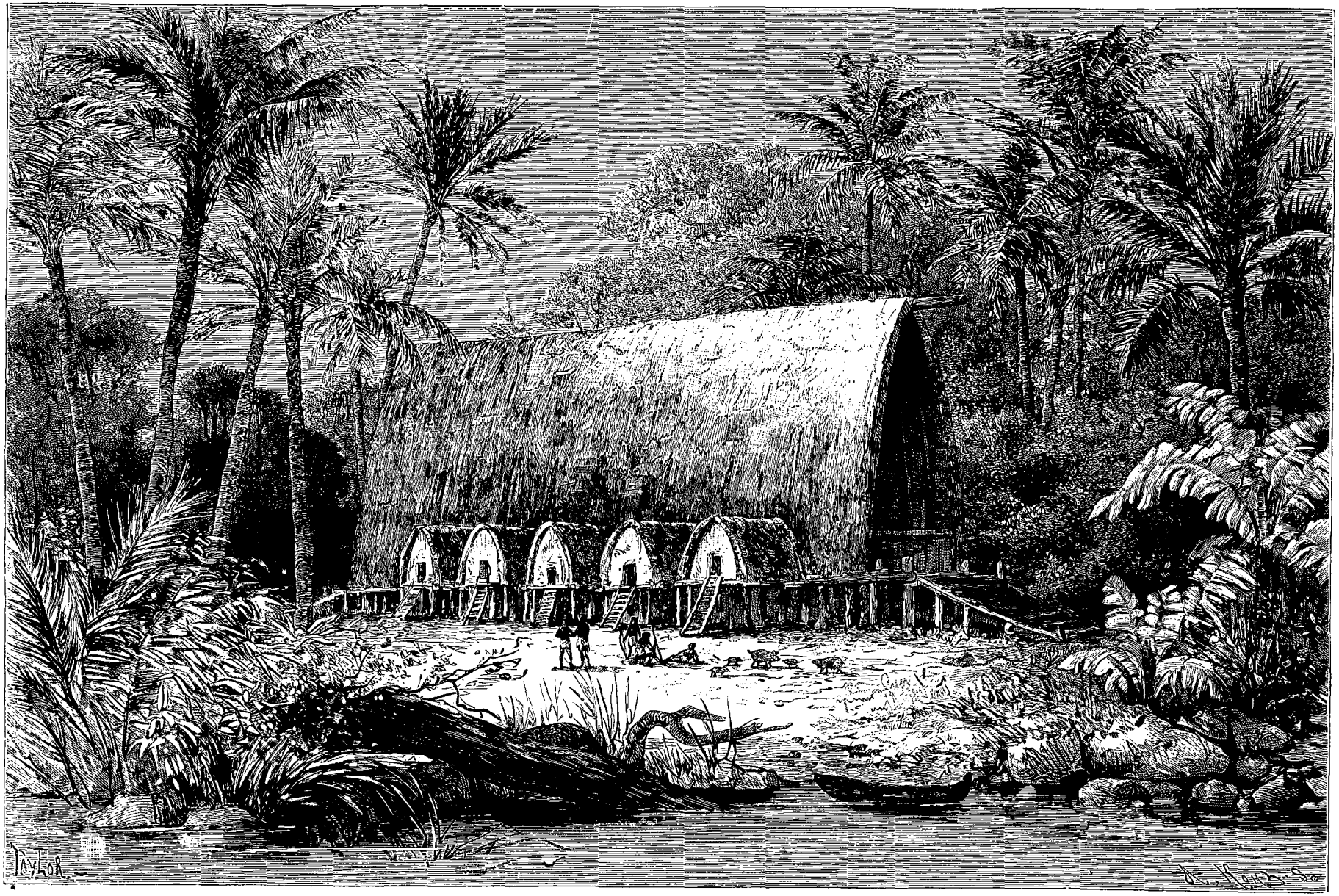
Sortis enfin de la Fly, nous fûmes arrêtés par la mousson devant l'île qui marque l'embouchure de la principale branche du delta, l'île Mibou, où nous restâmes quatorze jours en prison. Avec son eau saumâtre, l'absence de gibier, les querelles continuelles de nos gens, cette île nous a laissé de tristes souvenirs : ses palus, ses plages léthifères rappelèrent parmi nous les fièvres qui avaient presque disparu.

Le 3 août, nous partîmes enfin de Mibou.

Nous nous arrêtâmes, le soir, devant l'île de Brampton ou Parama. Le 4, on jeta l'ancre devant Yarrou, île plus petite, inhabitée, mais non sans ressources, où nous restâmes jusqu'à ce que la mer, mauvaise au moment de notre arrivée, fût redevenue calme. Aussi n'atteignons-nous que le 7 l'embouchure du Kataw et la plage de Moatta, patrie de mes Papous qui vont y retrouver leurs familles après ce périlleux voyage. La gloire rayonne sur leurs fronts ; Maïno surtout est heureux de rentrer dans son royaume, car c'est l'homme le plus huppé, le vrai souverain du lieu. Mais sa joie se change en douleur quand, à brûle-pourpoint : « Maïno, lui dis-je, ne penses-tu pas qu'il est bon que nous nous réjouissions comme toi? Vois, nous sommes revenus, personne n'a été noyé, ni tué, ni mangé. Tu as des porcs chez toi, vends-m'en un. »

Pauvre Maïno! Son sang se glace dans ses veines. Il veut avoir l'air de ne pas comprendre. Je réitère mon invitation. Le voilà qui va descendre, mais j'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Para. — Dessin de Taylor, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siste; avant tout, il me faut mon cochon : « Vois, Maïno, tout ce que je suis prêt à te donner en échange du bienheureux rôti.... Mais, toi, tu vas rester à l'attendre avec nous! » Notre pauvre interprète, horriblement vexé, se décide enfin à mander ses femmes, et, après une longue résistance, bien des plaintes et bien des reproches, elles se décident à obéir à leur seigneur. On nous apporte un porc, petit, mais en assez bon état. Le chef est libre; nous le débarquons avec une pacotille, fruit de ses travaux de pilote et prix de son regretté cochon; il nous serre la main, et, les larmes aux yeux, nous promet des bananes, du taro, des noix de coco pour tout le temps de notre séjour.

Décidément la civilisation pénètre à Moatta. Les naturels comprennent et emploient plusieurs mots anglais; ils savent demander un haut prix de leurs denrées et se procurent même quelques hardes d'origine européenne. En ce moment l'un d'entre eux se carre autour de nous, vêtu d'un feutre et d'une ceinture de cuir; un autre fait la belle jambe, sa chemise relevée sur le bras. Les femmes, ici, restent fidèles aux deux petites poignées de feuilles qui composent leur costume. Les outils des blancs prennent place dans les cases; un couteau ou une hache de fer brille au milieu d'un faisceau de flèches; dans la rue, un des indigènes se promène, brandissant une vieille rapière. Les Moattiens serrent la main aux étrangers, mais ils se tiennent à l'égard des blancs sur une réserve qui donne l'impression d'un manque de franchise. Les femmes ne s'enfuient pas à notre approche, comme en d'autres villages de la région, mais elles ont soin de s'éloigner peu à peu.



Habillement de deuil de femme de Moatta.
Cliché de l'édition anglaise.



Femme de Moatta portant un bâton enflammé à la plantation.
Cliché de l'édition anglaise.

Je ne dirai rien du séjour de près de trois mois que je fis à Moatta. Nous en partîmes au commencement de novembre : la mer était belle, une légère brise gonflait nos voiles, nous filions sept nœuds à l'heure; bientôt nous arrivâmes devant Tawan. On passa quelques heures dans ce village, si l'on peut donner ce nom à deux ou trois méchantes cases occupées par les naturels. Deux grands arbres très feuillus, sous lesquels on place des nattes, ombragent les naturels pendant la sieste ou les menus travaux de la journée. A droite, un petit bosquet d'un beau vert foncé borde la rive; puis, au pied des collines, s'étend à perte de vue une savane semée de grandes pierres. De distance en distance, de colossales termitières s'élèvent comme autant de monuments funèbres.

Le 21, notre ancre tombait devant Somerset. C'était la fin de mon quatrième voyage.

V

L'île Pole. — Moatta. — Entrée dans le fleuve. — Escarmouche avec les naturels. — Longue bataille, victoire.

Le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud ayant bien voulu mettre encore une fois à ma disposition ma fidèle petite *Néva*, j'engageai à Sidney un mécanicien anglais, M. Preston, et cinq Chinois, dont un, Ah-Sam, avait déjà couru la fortune dans les deux mondes. A chacun d'eux je promis cent francs par mois, la nourriture et les frais de voyage, y compris le retour.

Le 29 avril 1877, nous étions à Somerset. Mon fidèle Bob m'y rejoignit avec les deux seuls individus qu'il avait pu engager, Tom et Jack, indigènes de la mer du Sud. Le 3 mars, nous quittions la « libre Australie », le cap sur l'île Mont-Ernest, où nous arrivions à cinq heures de l'après-midi. Le 4, la mer étant dure, je donnai l'ordre de mouiller près d'un récif de corail, derrière la petite île Pole.

L'Océan ne se calmant pas, il fut décidé que nous attendrions le retour du beau temps. J'avais une tente pour demeure, le sable pour lit, une pierre pour traversin; la nuit, une lampe fumeuse me permettait de surveiller mes deux sacs de farine, les fusils, les assiettes, les peaux d'oiseaux, les cent et un objets nécessaires dans notre modeste campement. Et la tempête continuait fougueuse, la mer brisait sur la côte, le vent balayait les herbes, il sifflait parmi les feuilles de pandanus. Nous avions froid.

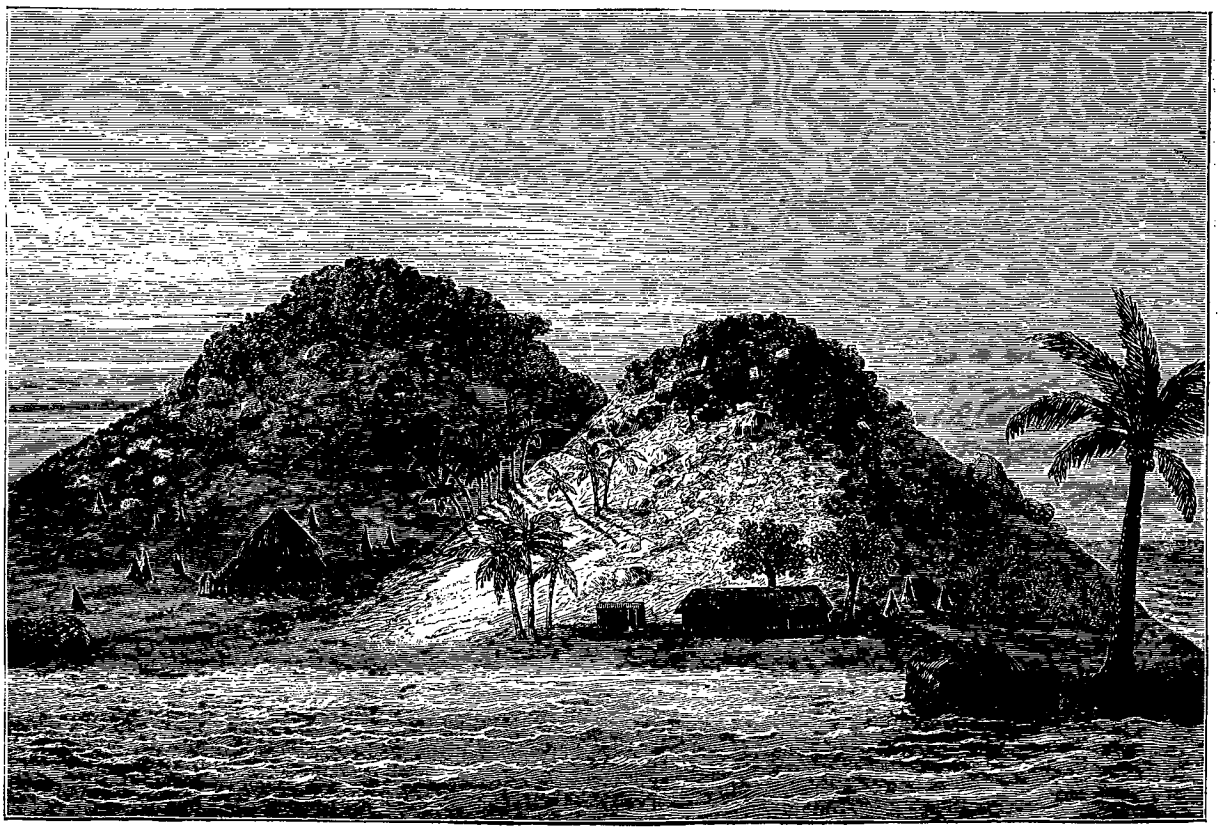
Le temps se calma avec la nouvelle lune, et, le 14, après dix jours de prison, la *Néva* reprit sa course.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle s'arrêta devant l'île Broker, puis devant l'île des Missionnaires, Tawan, la Cornwallis des Anglais. Malheureusement nous n'y trouvâmes aucun des catéchistes.

Le 17, nous arrivons à Moatta; il nous a fallu quinze jours pour faire cent soixante kilomètres! Maïno, Warouki, Dawan, nos pilotes de l'an dernier, se trouvent à Kiwaï, comme nous l'apprennent des femmes qui reviennent de la brousse, et nous devrons nous passer d'eux pour entrer en rivière. Le temps presse, nous repartons, et après quelques vilains contretemps, le 20, nous sillonnons les eaux de la grande rivière Fly. Je fais jeter l'ancre sur les plages vaseuses de Mibou. Le 21, nous longeons l'île de Kiwaï et jetons l'ancre devant l'île de l'Attaque. Le 22 nous mène à l'île du Canot, là même où les naturels avaient assailli l'*Ellangowan* en 1875. Le 23, au delà des îles Kate et Walker, je me trouve empêtré dans une flottille de pirogues; les canotiers ne cessent de crier : *Ogo! ogo!* Paix! paix! Mais, au fond des bateaux, je distingue parfaitement des arcs et des flèches à demi cachés sous les feuilles. Je chauffe sans tarder pour gagner l'île des Calaos, puis le petit groupe des Fairfax, dont je marque sur la carte quelques nouveaux îlots.

Après quatre ou cinq jours d'arrêt pour ravauder la *Néva*, qui fait eau, on se remet en route, en profitant de la marée qui élève ici encore les eaux de six à huit pouces. Nous avons fait de belles chasses, mais



Village de Tawan. — Cliché de l'édition anglaise.

nos Chinois ne sont pas contents. Que leur font ces oiseaux, ces bestioles, ces plantes? Quand arriverons-nous au pays de l'or?

VI

Une première bataille. — La carte de la Fly. — Un vénérable patriarche. — Fusées et feux de Bengale. — Mes conquêtes. — L'ambulance. — Des sauvages peu commodes. — Nouveaux combats. — Disparition d'un Chinois. — Les Séleucides. — Une triste prouesse. — Une halte forcée.

1er juin. — Ce matin, avant les premières lueurs de l'aube, il me semble entendre sur la berge un bruit différent des rumeurs habituelles de la forêt. Je me lève, j'écoute : ce sont bien des pas d'hommes. Je cours à l'arrière; un naturel essaye d'entrer dans la yole, à quelques mètres de nous. Tout dort sur le navire, même et surtout le cuisinier, dont c'est l'heure de quart. J'appelle mes gens aux armes; des cris terribles retentissent et l'on entend tomber une grêle de flèches qu'on ne voit pas encore.

J'ordonne aux miens de se coucher à plat ventre, tandis que je prends mon fusil et tire dans la direction d'où je suppose que vient l'attaque; l'obscurité m'empêche de bien voir nos adversaires de la rive, mais sur notre droite accourt une petite flottille de canots qui viennent se masser à la poupe. Certes, l'attaque est préméditée.

Je prie M. Preston de me passer les fusils un à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un : par bonheur, ils sont tous prêts. Je tire, je tire toujours, quasi dans les ténèbres. Au bout de cinq minutes les ennemis disparaissent par un étroit chenal qui conduit au bord opposé. On compte les cartouches vides.... cent vingt. La forêt retombe dans son silence, puis l'aurore se lève et les oiseaux saluent la venue du jour.

Un de mes Chinois est blessé. Quand je donnai l'ordre à mes gens de se coucher, il avait obéi de son mieux, mais n'avait fait que baisser la tête, exposant ainsi la partie charnue de son individu. La flèche, en traversant l'épaisse toile de la tente, avait perdu une partie de sa force : elle était pourtant entrée d'un pouce et demi. Avec beaucoup de soin, je parviens à extraire la pointe, qui s'est cassée; c'est une de celles qui passent généralement pour empoisonnées, et dans le doute j'emploie une médication énergique. La flèche, en os, admirablement travaillée, est peinte de rouge et de noir; les différentes pièces en sont assemblées avec du ciment; l'un des côtés a une forme triangulaire, l'autre est évidé pour déterminer une plus grande perte de sang.

Mes gens ont recueilli sur la *Néva* quarante-cinq flèches, dont dix-sept sur un espace d'un pied carré, juste à l'endroit d'où je tirais. L'une a traversé la doublure métallique du navire, la trouant comme aurait fait une balle de pistolet et perçant des planches épaisses de plus d'un pouce.



Femmes de Moatta revenant de la brousse (voy. p. 331). — Cliché de l'édition anglaise.

J'écris mes notes tout en faisant le quart du blessé, qui dort profondément, grâce au verre d'eau-de-vie que je lui ai administré.

Ce soir, j'aperçois une certaine crainte sur la physionomie de mes gens; pour les remonter, et aussi pour intimider les naturels, je lance des fusées et j'allume des feux de Bengale. L'effet en est magique. Au milieu de cette fumée, de ces fantastiques lueurs, nous gesticulons, nous gambadons comme des fous, toutes simagrées qui nous feront peut-être prendre pour des êtres surnaturels.

2 juin. — La nuit s'est passée sans alerte, mais j'entretiens soigneusement les frayeurs de mes hommes : ils veilleront d'autant mieux. Nous continuons à éplucher le navire des flèches qui se hérissent, à l'arrière surtout. Nous l'avons échappé belle.

La carte de l'année dernière s'enrichit de quelques îlots, d'un confluent, et aussi d'un « défluent » qui s'éloigne du fleuve. A part cela, rien de bon à noter : il pleut, il fait froid, car le matin nous n'avons plus parfois que vingt degrés *au-dessus* de zéro. Le 13 juin, encore poussés par la marée, qui monte fort haut dans la Fly, nous faisons soixante-dix kilomètres. La rivière, ici belle et pittoresque, a quatre cents à cinq cents mètres de largeur. Le vaste horizon qui se déroule autour de nous me semble d'autant plus beau que depuis vingt jours l'excessive végétation des berges nous empêchait de voir autre chose que le ciel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A mesure que nous remontions, la fièvre élisait domicile au milieu de nous, et, le 27, huit hommes sur dix étaient atteints. Comme compensation, nous avions des chasses magnifiques.

VII

Nouveaux combats. — Bob tue un sauvage. — Difficultés sur difficultés. — Triste mois d'août. — Mort d'Ah-Tong.

La fin du mois de juin et le commencement du mois de juillet furent marqués par des escarmouches avec les indigènes. D'alerte en alerte, du 1er au 10 juillet, je n'eus pas une minute de vrai sommeil.

Il est à craindre que notre voyage de cette année ne nous porte pas aussi loin que celui de l'an dernier : la rivière est moins haute de deux brasses et découvre des hauts-fonds vaseux.

Le 17, nouvelle attaque des sauvages. Et moi qui ne désire que paix et concorde, ne serait-ce que pour accroître mes collections! Que de trésors ne me porteraient-ils pas, qui resteront inconnus pendant bien des années! Mais ils voudraient orner leurs maisons de nos têtes, faire à leurs femmes des colliers de nos mâchoires, peut-être se régaler de notre chair.

Le 19, j'entends sur la berge une violente altercation, puis un coup de fusil : j'apprends alors que, en dépit de mes ordres formels, Bob s'est glissé dans la forêt d'où sont parties les dernières attaques. Je tire sur les buissons pour forcer les naturels à fuir, et j'appelle Bob par son nom : « Tout va bien! répond-il, mais j'ai tué un homme. » Pendant ce temps, de l'autre berge, notre yole accourait pour l'arracher au danger. Les cris des indigènes se changent en hurlements sauvages, puis en lamentations : ils battent évidemment en retraite. Bientôt on n'entend plus que les gémissements d'un blessé, qui cessent à leur tour, et le silence plane sur la forêt.

Je descends avec Bob, qui me mène à l'endroit où, se voyant entouré par les naturels, il a tiré sur le plus hardi. Au pied d'un monticule, un mort est couché, presque nu, son arc derrière sa tête, une flèche dans sa main crispée. C'est un jeune homme, de petite taille et bien découplé, aux traits accentués et réguliers. Le nez est percé de deux trous au-dessus l'un de l'autre, genre d'ornementation absolument nouveau pour moi; les dents sont toutes noircies par la mastication du bétel; les yeux sont bruns, les joues légèrement peintes en rouge, les longs cheveux divisés en mèches ficelées très serré avec des lanières d'écorce, de manière à figurer de minces cordons. On eût dit une Euménide au chef hérissé de serpents. Plût à Dieu que tout ceci ne fût point arrivé! J'emporte comme trophée la tête que Bob, en souvenir de son jeune temps, n'hésite pas à trancher des épaules du cadavre.



Tête du sauvage tué par Bob. — Cliché de l'édition anglaise.

Le 20, nous sommes au confluent de l'Alice, réduite par la sécheresse au tiers du lit qu'elle occupait l'an passé, le reste étant sable ou vase. La Fly aussi n'est que « l'ombre d'elle-même ».

La fin du mois de juillet manque de gaieté. On remonte le fleuve « clopin-clopant », et, soit maladie, soit peur des naturels, mes hommes ne font rien qui vaille; leurs querelles, leur insubordination ne font qu'augmenter.

Le 1er août, la Fly a tellement décru qu'il faut redescendre un peu pour trouver un bon ancrage. Tout va de mal en pis, des douleurs dans les articulations me clouent de longues heures sur mon matelas. Bien ancrés dans la rivière, nous attendons pour la remonter encore que des pluies en aient relevé le niveau.

Le 5 septembre, les eaux ayant encore baissé, il me faut conduire mon navire un peu plus bas. L'un de mes Chinois, Ah-Chong, a disparu. Ce 5 septembre est un triste jour, marqué d'une pierre noire dans mes annales.

On avait jeté l'ancre, les Chinois étaient descendus sur un banc de sable pour laver leur linge et leurs couvertures, mes autres hommes étaient allés chasser sur la rive opposée. J'étais resté seul avec le mécanicien et le cuisinier.

A l'heure du thé, on vient m'avertir qu'un autre de mes Célestes, auquel j'avais dû faire infliger une légère correction dans la journée, Ah-Tong, se trouve fort mal. Très surpris, je cours à terre : le Chinois est en effet au plus bas; on le remonte à bord; j'essaye des stimulants, de l'eau-de-vie, mais il rend le dernier soupir. Les autres, alors, m'apprennent qu'il a eu le délire toute la journée, qu'il parlait d'être le lendemain à Hong-Kong, etc., etc. J'examine le ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

davre, un vrai squelette, quoique, d'après le visage, on ne l'eût pu soupçonner. L'opinion générale est qu'il est mort d'une insolation.

Le lendemain, journée de profonde tristesse, au moins pour moi. Ah-Chong n'est pas revenu, et nous enterrons Ah-Tong. Ah-Men et Ah-Sam lui creusent une fosse sur la rive, puis ils ensevelissent leur camarade avec la plus froide indifférence.

Le 13, le 14, le 15, averses continuelles et crue considérable; des masses de végétation à moitié pourrie passent en tournoyant près de nous, des troncs de haute futaie menacent à chaque instant de heurter la *Néva* et ajoutent à nos misères la nécessité de veiller toute la nuit sous des torrents de pluie. Malgré mon équipage, qui voudrait profiter de la hausse des eaux pour descendre le fleuve, j'ordonne de le remonter.

Le 22, j'ai la bonne fortune d'ajouter à ma collection le plus splendide des paradisiers qui soient tombés dans mes mains, un *paradisea Raggiana*.

VIII

Désertion des Chinois. — La *Néva* court à leur poursuite, ou plutôt à leur secours. — Accidents et contretemps. — Rébellions de ce qui reste d'équipage. — Nouvelle et dernière tentative pour remonter la Fly.

Le 24, à minuit, je suis réveillé en sursaut par le heurt d'une souche que le courant vient de jeter sur le navire. « Qui fait le quart? » Point de réponse. Puis Jack me crie : « Maître! les Chinois sont partis; ils ont emmené le canot! »

Je n'en puis croire mes oreilles, mais il faut bien que je me rende au témoignage de mes yeux! Les Célestes ont décampé, l'embarcation n'est plus à sa place. L'idée que nous sommes perdus traverse mon cerveau comme la foudre. Tous les soirs, par bonheur, j'avais l'œil à ce que la provision de combustible nous permît de marcher quelques kilomètres. Je donne l'ordre d'allumer les feux et de nous rapprocher du rivage : là, nous ferons du bois; car ces malheureux Chinois, il faut essayer de les arracher à une mort certaine, il faut aussi retrouver notre yole dont nous ne pouvons nous passer.

Le courant est violent et il fait très noir; je mouille près de la berge. A six heures, nous repartons. Malheureusement, dès le début de l'étape, et dans un chenal resserré, nous touchons sur un banc de sable et le navire s'engage dans le haut-fond. Avancer ou reculer est impossible : l'hélice racle contre les cailloux; un peu plus, elle se briserait.

L'impétuosité du courant lance sur la *Néva* les pierres et les troncs qu'il charrie; la proximité des naturels, l'idée que chaque minute de retard peut causer la perte des malheureux fugitifs, celle, plus affreuse encore, que les eaux peuvent baisser, tout s'unit pour rendre notre position terrible. Nous étudions la surface du fleuve avec une anxiété poignante. Monte-t-il? Reste-t-il stationnaire? Le ciel est noir, la pluie continue : évidemment la rivière va s'élever. A tout instant il nous semble que la *Néva* s'ébranle; mais ce ne sont que les secousses du heurt des pierres emportées par le courant. Ainsi fut le matin, ainsi fut l'après-midi. A cinq heures, pourtant, le navire s'arrache à son lit de sable, et l'eau plus profonde nous permet d'avancer de bonne allure.

M. Preston est sur les dents. Nous soupçonnons Jack et Tom d'être complices de la fuite des Chinois, qui sont partis sans voile; ils n'ont d'autre arme qu'une hache, d'autres provisions que deux ou trois caisses de riz, un peu de biscuit, du thé, et avec cela ils comptent gagner Somerset! Certes, bien avant l'embouchure de la Fly ils seront tombés aux mains des naturels.

25. — Tom a la fièvre. Il n'y a plus que deux hommes pour bûcheronner. Nous descendons faire du bois près de la case où j'avais laissé des présents en échange des vivres emportés; elle est fermée. Nous apercevons un peu plus bas des pirogues abandonnées : je m'empresse de réquisitionner la plus grande.

26. — Point de Chinois! Ils avaient quarante-huit heures d'avance, nous ne réussirons pas à les atteindre! Las à en mourir, il nous est impossible de fermer l'œil, vu les coups de bélier qui menacent à chaque instant de couler notre malheureux navire. Les hommes refusent de travailler, exténués de couper leur bois sous une pluie battante.

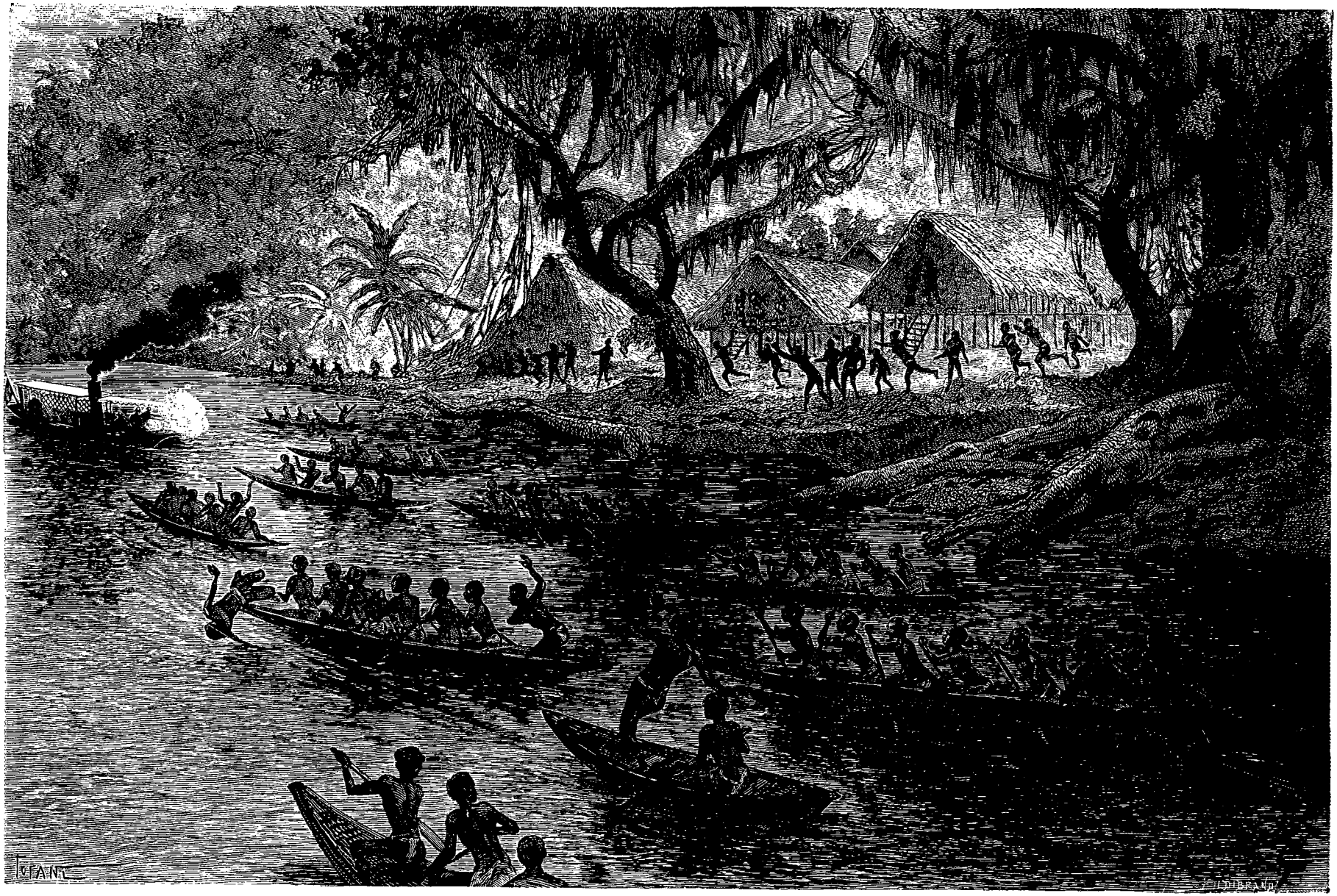
27. — Ce matin, à mon insu, Jack et Bob ordonnent à Preston de chauffer. Averti par le mécanicien, je déclare à ces messieurs que, puisqu'ils sont les maîtres, je me regarde désormais comme un simple passager. Puis je m'installe sur mon lit, où je me mets à fumer. Tout à coup, des flèches sifflent dans l'air et retombent près de nous. Trois traits s'enfoncent dans la tente juste au-dessus du mécanicien, d'autres se sont fixés dans le bordage. Bob et Jack, dont les fusils étaient prêts, se hâtent de tirer; cette escarmouche rend mes gens plus traitables.

28. — Les sauvages reparaissent aujourd'hui; la *Néva*, maintenue à égale distance des deux rives, se trouve hors de la portée de leurs flèches. Cachés derrière les buissons ou les troncs d'arbres, ils essayent en vain de nous atteindre. L'un d'eux, un chef sans doute, se découvre à demi : je vise le fût sur lequel il s'appuie et j'y dépêche une balle; les assaillants détalent au plus vite, en braillant à tue-tête.

Quelques heures après, mes hommes vont chasser sur la berge opposée et rapportent un casoar. Mes Polynésiens veulent encore se mêler de donner des ordres au mécanicien. La situation devient intolérable.

Je les mande à l'arrière et je les prie d'épargner M. Preston, qui est marié, qui a un enfant; pour la première fois je les autorise à garder leur fusil la nuit. Voici en outre deux revolvers. Quand ils voudront

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'attaque des canots. — Dessin de Tofani, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en finir, à leur aise! mais qu'ils me préviennent d'avance, et surtout qu'ils ne me manquent pas! Mes gens se confondent en protestations. Jamais, disent-ils, ils n'ont eu l'idée de se révolter.

Le 30 septembre, profitant du repentir, vrai ou feint, de mes hommes et d'un semblant de renouveau d'autorité, j'ordonne de remonter le fleuve. On m'obéit, et nous voilà à lutter encore contre la Fly, l'inclémence des éléments, les flèches des sauvages.

Le 12 octobre, ouragan, éclairs, tonnerre, foudre, averses, déluge complet; le fleuve menace de nous entraîner, les ancres de céder. Le navire fait eau de toutes parts; il faut sans relâche vider les deux canots que nous tirons à la remorque, et les garantir des troncs d'arbres, des îles flottantes balayées par la crue : tout cela dans les ténèbres les plus noires; et nos cantines sont presque vides! Virons de bord, et résolument cette fois! Je tourne donc vers le sud la proue de mon navire.

IX

Cinq hommes tués dans nos dernières rencontres avec les indigènes. — Je quitte la Fly pour ne jamais la revoir.

Nous descendons, nous descendons vite.

Le 22, vers quatre heures, nous approchons d'un grand village tout de neuf construit. Un millier de sauvages sont rassemblés sur la haute berge, la plupart vêtus et armés en guerre, une large plaque de nacre ou une grande coquille blanche brillant sur leur poitrine. Ces hommes et, en première ligne, ceux qui sont barbouillés de rouge et de jaune sautent dans leurs canots pour nous couper le chemin. Tom est au gouvernail, moi debout près de lui, Bob et Jack se tiennent au bossoir.



Maïno, chef de Moatta.
Cliché de l'édition anglaise.

M. Preston a beau chauffer, ces pirogues effilées volent sur le fleuve encore plus vite que nous. J'en compte bientôt vingt à nos trousses, chacune montée par dix guerriers; je vise les quilles des embarcations et les arrête ainsi quelques instants. Un coude de la Fly nous les fait perdre de vue, mais ils reparaissent en plus grand nombre, gesticulant, hurlant à tue-tête. Le bois est mouillé, le fourneau brûle mal, mes hommes me crient : « Laissez-nous tirer à balles ou nous sommes perdus! » M. Preston m'avertit que la provision de combustible va finir.

Les canots d'un grand village se joignent à nos poursuivants; la nuit est près de tomber, les pirogues approchent de plus en plus, le péril devient imminent. Je donne au mécanicien l'ordre de nous arrêter. Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais entrepris ce voyage si j'avais prévu qu'il dût coûter la vie à un seul Papou! Mais ces sauvages veulent notre mort; que le sang versé retombe sur leur tête!

Trois canots étaient près de nous toucher : je vise très bas, la balle rebondit deux ou trois fois derrière eux. Ils ne montrent aucune crainte; dans quelques secondes ils vont nous aborder. Je tire.... une rame se brise, un homme tombe, je tire encore et encore; d'autres assaillants succombent; les autres prennent la fuite.

Un peu plus tard, la vigie m'appelle, elle reconnaît notre embarcation parmi les roseaux de la plage; nous nous arrêtons pour la reprendre. Ah! les malheureux Chinois! De tout ce qu'ils avaient emporté, il ne reste qu'un aviron, un bout de corde, un vieux seau, et, sur un buisson de la rive, une chemise.

Le 10 novembre, nous quittons les eaux de la Fly pour celles de la mer.

Le 14, Bob et Jack désertent, emmenant le canot. Deux blancs presque fourbus et un Polynésien parlant français qui ne vaut guère mieux (Tom), c'est là maintenant tout l'effectif de la *Néva*, à deux cent cinquante kilomètres de Somerset!

Le 18, un dimanche, nous jetons l'ancre devant l'île Parama. Il y a six mois, nous entrions dans la Fly; que d'épreuves depuis! Adieu donc, adieu grand fleuve que j'ai tant voulu connaître! Je ne désire plus te revoir, mais je me souviendrai toujours de tes oiseaux, de tes forêts, de tes splendeurs!

Le 5 décembre, le cœur triste, je serre pour la dernière fois la main au brave Maïno. Nous atteignons Tawan, puis nous touchons à l'île Bourke et à l'île Mont-Ernest ou Naghir. Nous y sommes emprisonnés longtemps par la tempête.

Le 4 janvier 1878, nous reprenons la mer, coûte que coûte, et bientôt nous débarquons à Somerset. Là, dix-huit jours après mon arrivée, le vapeur italien *Cristoforo Colombo*, capitaine Canovaro, me prend et m'emporte à Sidney. Le 4 mai, je monte sur la *Garonne*, vapeur de quatre mille tonnes en route pour l'Europe, *via* Suez, et, le 1er juillet, le magnifique navire jetait l'ancre devant Plymouth.

Louis d'Albertis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Safed. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Safed. — Hounin. — Lac Houlèh. — Tell el Kady. — Banias. — Mejdel ès Schems. — Lac Phiala. — Damas.

Le lendemain, nous montons à Safed ; nos tentes sont placées au sommet de la colline, en haut d'un vallon escarpé qui se dirige au nord du côté de Jish et de Meiron. Ce ravin, arrosé par des sources nombreuses, est ombragé d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de micocouliers de la plus belle venue. La pelouse fleurie environnante sert de promenade aux habitants de la ville qui viennent en foule nous rendre visite. De belles Juives, vêtues de robes à grands ramages, la tête couverte de voiles brodés de filigranes d'or et d'argent, s'approchent pour présenter leurs hommages à ma femme. Ce sont presque toutes des étrangères venues d'Allemagne, de Pologne ou d'Espagne. Grâce à l'allemand, nous pouvons soutenir une conversation presque régulière avec ces dames qui laissent dans la tente une insupportable odeur de musc et d'essence de roses.

Un peu avant le coucher du soleil, nous grimpons sur la petite colline couronnée par les restes de la citadelle, qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines où l'on distingue à peine les fossés et les énormes massifs de béton privés de leur maçonnerie. Depuis quelques années, ces constructions ont été

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177 ; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49 ; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161 ; t. XLIII, p. 145, 161, 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exploitées comme de véritables carrières par les habitants de Safed, souvent obligés de réédifier leurs maisons détruites par les tremblements de terre. Du haut de ce monticule informe, la vue est admirable sur la Galilée entière, sauf cependant du côté du nord, où se trouvent deux sommités arrondies encore plus élevées. Au sud-est, le paysage est splendide : dans un bas-fond entouré de montagnes crevassées s'étend la nappe bleu foncé du lac de Tibériade, dominée à l'est par les cimes bleues du Jaulan, l'ancienne Gaulonitide; plus loin encore, ce sont les cônes volcaniques du Lejàh et du Hauran; à l'est, la ville de Tibériade, les Cornes de Hattin, le Thabor, la plaine d'Esdrelon. Du côté de Jenin, et dans le lointain, les montagnes de la Samarie. A cette hauteur de huit cent quarante-cinq mètres au-dessus de la Méditerranée, nous respirons avec un véritable bonheur l'air pur et frais du soir; on est ici à plus de mille mètres au-dessus du lac de Tibériade et nous sommes heureux de ne plus être écrasés par la température lourde et humide de cette profonde dépression. Le château de Safed a été probablement construit par les Croisés sous le roi Foulques, en 1138; mais, à une époque bien plus reculée, cette montagne importante au point de vue stratégique a dû être dominée par une ancienne cité, car nous y avons trouvé des silex taillés et deux haches en pierre polie. Saladin prit cette forteresse en 1188; détruite en 1220, elle fut reconstruite en 1240 par les Templiers, qui y furent massacrés en 1266 par Bibars, sultan d'Égypte. En 1799, les Français occupèrent le château avec une garnison de quatre cents hommes dont les avant-gardes allaient souvent au pont de Jacob, placé au point où le Jourdain s'échappe du lac Houlèh.

La ville de Safed est construite sur trois collines séparées par de profondes ravines au fond desquelles se trouvent des sources d'une eau excellente. Le quartier israélite occupe la montagne qui porte la citadelle; les maisons y sont très serrées, bâties les unes au-dessus des autres à cause de la forte déclivité du sol, et séparées quelquefois par des terrasses et des jardins. Des ruelles étroites, véritables fossés boueux, sillonnent cette partie de la ville et se transforment subitement en escaliers pittoresques où les cavaliers doivent prendre les plus grandes précautions.

Les maisons sont en pierres taillées, à terrasses, et très mal tenues à l'intérieur. Des rideaux en serge rouge ou en toile blanche indiquent qu'elles sont habitées par des Européens. Lorsque nous passons dans ces carrefours encombrés d'ordures et de décombres, une foule de vieillards grands et maigres, de femmes et d'enfants minés par la fièvre et la misère, viennent sur le seuil de ces humbles demeures pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue. Les quartiers musulmans, placés à l'ouest et au nord, sont mieux bâtis; de larges terrasses plantées d'arbres fruitiers séparent les habitations dont quelques-unes sont réellement remarquables par leurs élégantes fenêtres accouplées, conjuguées par un plein cintre hardi et élégant. De jolis vergers entourent ces maisons, et sous de gros oliviers séculaires s'élèvent çà et là les tombes blanches entourées d'iris. Ces monuments funéraires sont en maçonnerie et imitent un sarcophage terminé à chaque extrémité par une pyramide triangulaire. Ordinairement, une petite écuelle incrustée dans le ciment permet aux oiseaux de venir se désaltérer après les pluies. Ces cimetières, disséminés ainsi au milieu des villes de l'Orient, leur donnent un aspect tout à fait particulier. L'idée de la mort n'effraye nullement les populations musulmanes, et ici, comme à Constantinople, les champs de repos servent de promenade publique et de lieu de réunion aux enfants qui viennent y jouer en paix.

Safed, jadis célèbre par ses écoles de rabbins et ses imprimeries, a été, le 1er janvier 1837, détruite de fond en comble par le terrible tremblement de terre qui ravagea la plupart des villes de la Syrie. Plus de quatre mille israélites et mille musulmans furent écrasés sous les ruines de leurs maisons. La ville, qui paraît aujourd'hui se relever de ses désastres, doit avoir cinq mille cinq cents habitants, dont les deux tiers sont israélites de la secte des Aschenazim de Pologne, vivant d'aumônes et de prières.

A Safed, nous prenons deux jours de repos, dont nous profitons pour faire rapidement une belle promenade à Meiron et à Kefr Birim, localités situées au nord-ouest, au milieu d'une région montagneuse et sauvage. Dans ces deux hameaux, on voit encore quelques murailles d'anciennes synagogues israélites auprès desquelles se trouvent les tombes vénérées de rabbins célèbres au premier siècle, et dont les sentences sont consignées dans le Talmud.

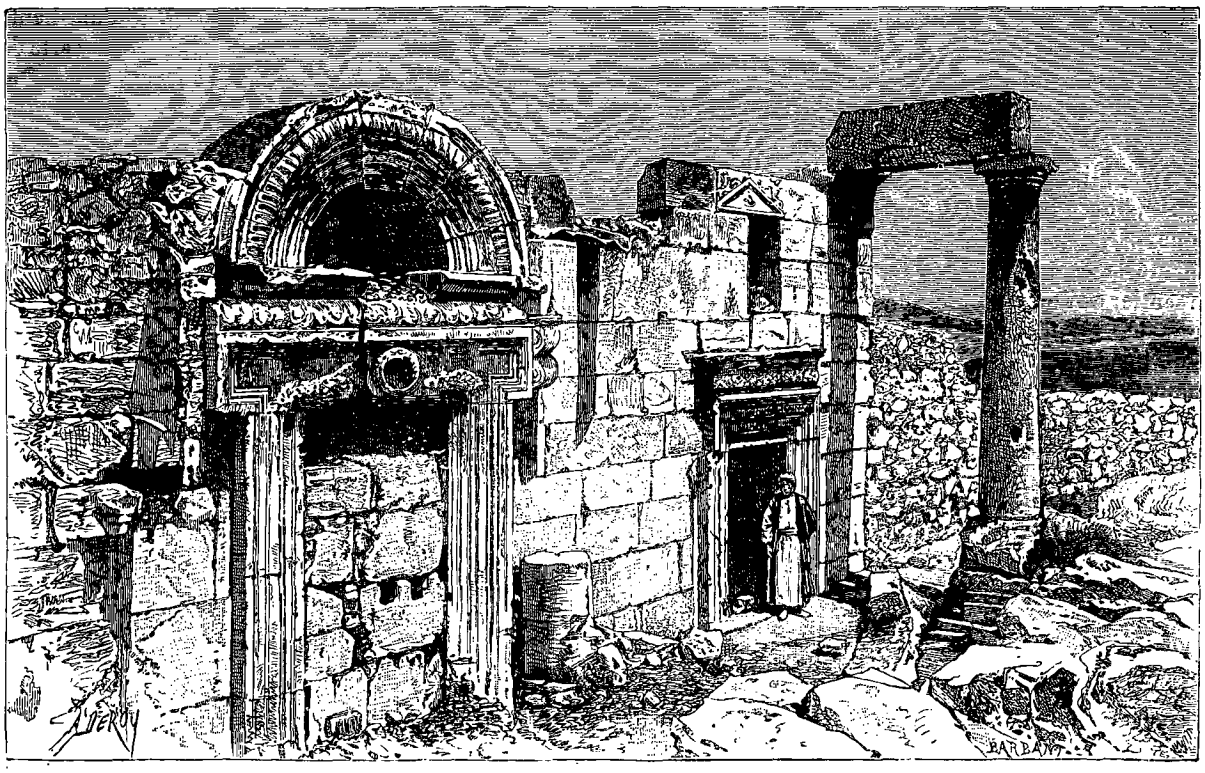
Vers le soir, un orage terrible, accompagné de grêle et d'éclairs, menace d'emporter nous et nos demeures de toile au fond du précipice. Toute la nuit, nos pauvres moukres sont occupés, sous une pluie diluvienne, à enfoncer les piquets des tentes et à charger les cordes d'énormes blocs de pierre. Le matin, cependant, le ciel est de nouveau d'un bleu d'azur et nous pouvons nous mettre en route.

Le sentier franchit un ravin placé au nord de la ville et nous conduit à un col élevé de sept cent quatre-vingt-un mètres, d'où l'on a une jolie vue, à l'est, sur le lac Houlèh et sur la vallée du Jourdain. Nous redescendons dans d'autres wadys, grimpons sur d'autres croupes montagneuses, crayeuses, pelées et arides, et, vers le soir, atteignons le campement dressé près du petit village d'Alma, situé à cinq cent soixante et onze mètres, au milieu d'un haut plateau dénudé, parsemé de nombreux blocs de basalte. A l'ouest, on domine des cimes noires qui paraissent assez élevées, et à l'est, on aperçoit le Grand Hermon et la ligne volcanique du Jaulan. Au coucher du soleil, toutes ces crêtes qui tranchent vivement sur un ciel pâle prennent les formes les plus fantastiques. L'air est vif et presque froid, le vent souffle avec violence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous passons encore une mauvaise nuit, fort inquiets de ma femme, atteinte depuis trois jours d'accès de fièvre dont la violence paraît s'accroître. Le sulfate de quinine à haute dose triomphe cependant du mal, et le lendemain matin, à sept heures, nous pouvons tous nous remettre en route. Le village d'Alma que nous traversons est habité par deux cents cultivateurs musulmans qui vivent dans de misérables masures entourées de ruines informes. Un peu plus au nord, nous atteignons un ravin profond de cent cinquante mètres. Le sentier est tellement rapide qu'il nous faut absolument descendre de cheval et soutenir nos montures par la bride. Dans la vallée, on franchit, à côté des ruines d'un pont, le ruisseau d'Auba, qui se dirige à l'est pour se précipiter dans le Jourdain. Les bords du torrent sont recouverts de belles algues vertes sur lesquelles se tiennent des milliers de toutes petites grenouilles.

Nous remontons sur la paroi opposée, et, à huit heures et demie, arrivons au joli petit village de Deichoun, placé sur le flanc d'une colline, à trois cents soixante-trois mètres d'altitude, habité par des Algériens qui ont suivi Abd-el-Kader dans son exil. Les maisons de ce village sont tout à fait différentes de celles que nous avons rencontrées jusqu'à ce jour. Elles sont bien construites, en pierres, et, au lieu d'être terminées par une terrasse en terre, sont recouvertes de véritables toits en chaume, partagés en deux



Ruines d'une synagogue à Kefr Birim. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

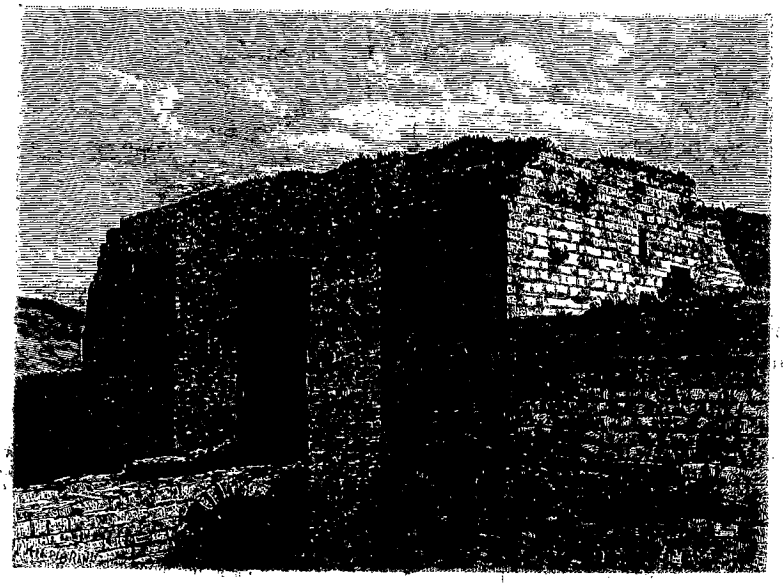
pentes opposées, destinées à faciliter l'écoulement des eaux, ce qui ne se voit nulle part ailleurs en Syrie, et leur donne un aspect tout à fait européen. Le village est entouré de très beaux figuiers, et au milieu d'une petite place ombragée d'arbres magnifiques coule une belle source dans laquelle nagent des poissons argentés (*Capoeta fratercula*). Les Arabes qui nous entourent, de vrais Algériens en burnous blancs, à capuchon, ne nous permettent pas d'en pêcher pour notre collection, car de ces poissons sacrés dépendent, paraît-il, la prospérité du village et le bonheur de ses habitants. La persistance de ce fétichisme dans ces montagnes desséchées est un fait extrêmement *remarquable; le culte du dieu Dagon*, très répandu chez les anciens peuples de la Syrie, paraît avoir été apporté de Mésopotamie par les Assyriens, dont les prêtres, dans certaines cérémonies, se couvraient la tête et le dos d'une espèce de capuchon formé par la peau d'un très gros barbeau (*Barbus sp. nov.*), long souvent de plus d'un mètre, pêché en très grande quantité dans les eaux du Tigre et de l'Euphrate, notamment à Birejik. De nos jours, certaines populations de la Chine portent des vêtements faits en peaux de poissons encore pourvues de leurs écailles. Le singulier manteau des prêtres du dieu Dagon vient donc peut-être de l'Asie centrale.

Le vieux cheik de Deichoun, qui fumait sous un figuier, m'a répondu qu'on ne pouvait toucher aux poissons de la source parce qu'ils étaient consacrés à Sidi Mahomet. Ces animaux étaient si peu farouches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

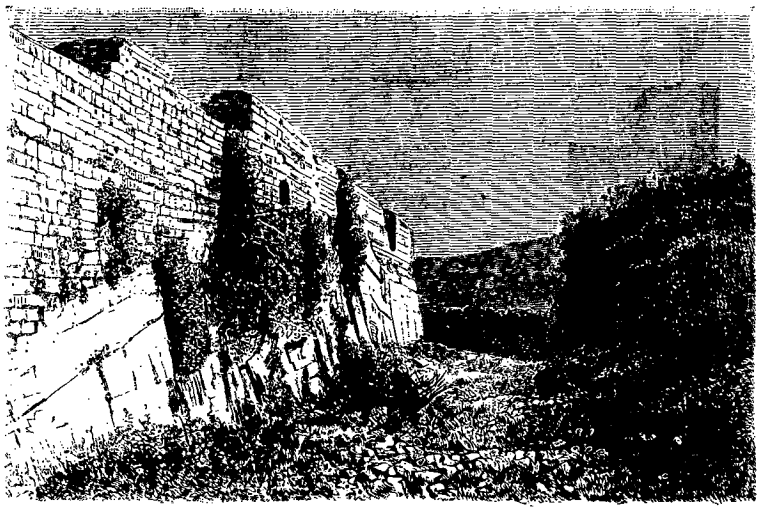
qu'on aurait facilement pu les prendre avec la main.

A dix heures, nous arrivons à Kades, petit village de quatre cents habitants, bâti sur le flanc oriental d'une colline couverte de débris, de pans de murailles et de tombes antiques. En bas du bourg, une source, dont l'altitude est de trois cent cinquante-deux mètres, verse son eau dans des sarcophages sculptés où quelques jolies filles, les jambes nues, sont occupées à laver du linge. Les eaux de la fontaine vont tomber dans une grande piscine entourée d'oliviers. Cet endroit est le Kedes de Naphtali de la Bible, capitale d'une petite principauté canaanite. Le sentier qui continue à serpenter au milieu des blés, des wadys et des collines nous conduit à Meis, hameau en quelque sorte double, bâti sur deux monticules séparés par un creux profond dans lequel se trouve une grande mare qui sert à abreuver le nombreux bétail de la contrée. A l'est du village, une terrasse (altitude cinq cent trente-neuf mètres), supportée par des murs épais, domine la vallée fertile entourée de collines qui forment un cirque presque fermé.



Hounin : Porte du château. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Sur cette plateforme, où nous passons plusieurs heures de repos, s'élève un très gros térébinthe (*Pistacia Palestina*) dont le tronc gigantesque a six mètres soixante-dix de circonférence à un mètre au-dessus du sol. C'est un des plus beaux arbres que j'aie vus, et il montre ce que devait produire le pays dans l'antiquité, avant les ravages des Turcs et des Bédouins. Ici, les blés sont encore entièrement verts ; le climat ne doit point être chaud, car cet hiver tous les figuiers et les grenadiers ont gelé ras terre. Nous sommes entourés par toute la population mâle du village et par de nombreux enfants qui grouillent à moitié nus dans la poussière et sur les tas d'immondices, tandis que de grands troupeaux de vaches, de chèvres noires et de moutons à large queue se rendent aux pâturages de la montagne.



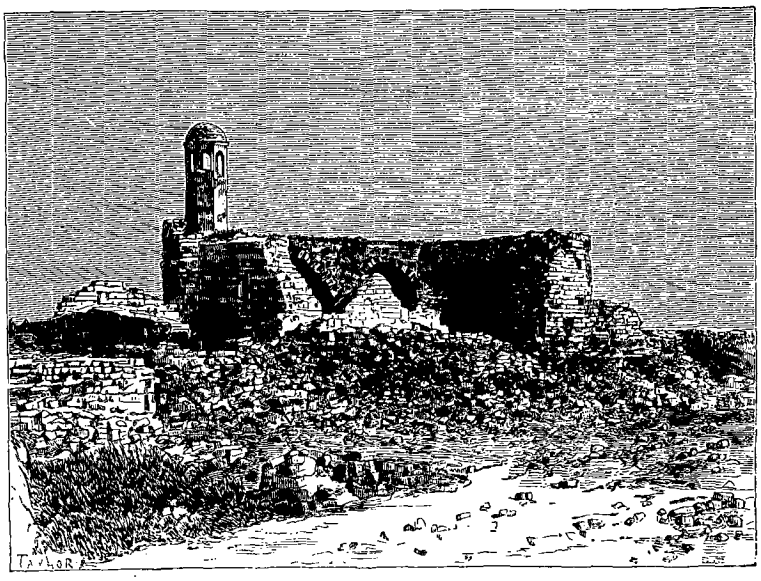
Hounin : Fossés du château. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A trois heures de l'après-midi, nous partons de Meis, traversons le cirque placé au nord du hameau, et gravissons la croupe d'une haute colline couverte de chênes kermès et de cistes à fleurs roses (*Cistus villosus*). Sur la crête, à sept cents mètres d'altitude, au milieu des taillis de chênes, se trouvent les nombreuses touffes d'un iris superbe dont les sépales dressés sont d'un rose très clair, presque blancs, tandis que les lobes réfléchis sont azurés et tigrés d'un admirable pointillé brun noirâtre. Cette belle plante, qui fleurit très bien sous nos climats et qui mérite d'être propagée dans les jardins, a été décrite par M. Barbey sous le nom d'*Iris Lorteti*.

Au milieu de la forêt, nous redescendons une rampe raide d'où la vue s'étend très loin sur l'Hermon, visible de la base au sommet, sur Banias, la vallée du Ghor et les montagnes du Jaulan. De magnifiques nuages accrochés aux flancs de l'Hermon lui donnent un aspect des plus fantastiques. Au point culminant, le sentier passe au col d'El-Menara, élevé de neuf cent vingt-cinq mètres ; à gauche, se trouvent des ruines dont nous n'avons pu déterminer la nature, tandis que le sommet de droite porte un petit tumulus qui devait certainement consacrer un *haut lieu* des anciens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

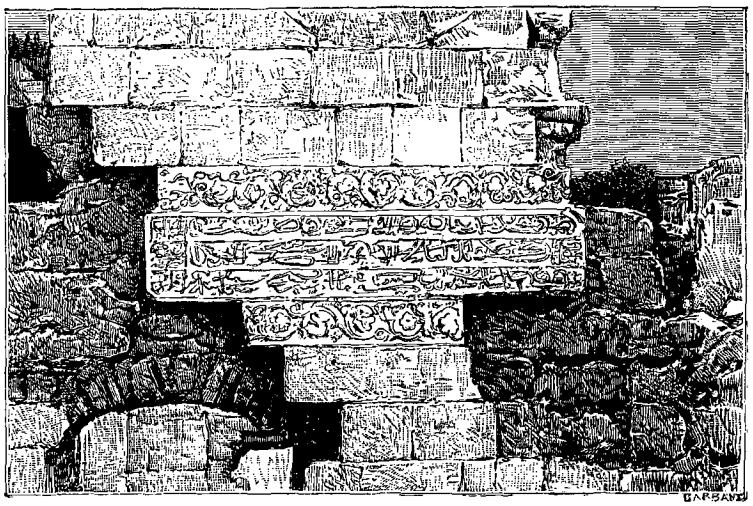
Cananéens. De cette montagne, la vue s'étend sur la mer de Tyr, de Sidon, sur une grande partie de la Palestine; à l'est, sur l'Hermon, le lac Houlèh et la Gaulonitide tout entière. A quatre heures et demie du soir, nous atteignons un col inférieur sur lequel se voit le petit village de Hounin, placé au bord d'un escarpement qui domine d'une grande hauteur la vallée du Jourdain; il renferme à peu près quatre cents habitants, dont les masures s'étagent à l'ouest d'une colline couronnée par un ancien château croisé restauré par les Arabes. Au nord, la forteresse est protégée par de profonds fossés creusés dans le roc, surmontés d'épaisses murailles. A l'intérieur, on peut encore admirer quelques belles salles ogivales, voûtées avec une grande hardiesse, mais malheureusement presque remplies par le fumier du bétail que les Arabes y renferment à certaines époques de l'année. La couche de fiente est à quelques endroits si épaisse, qu'on est obligé de ramper pour passer sous les portes qui font communiquer les salles les unes avec les autres. Un joli minaret, terminé par une gracieuse lanterne à huit pans, surmonte les ruines d'une mosquée, et d'élégantes inscriptions arabes, ornées de guirlandes sculptées sur des blocs de marbre noir, sont enchâssées dans les murs. Au sud-ouest, le rempart, très dégradé, est terminé par une tour carrée construite en grosses pierres cubiques présentant les caractères d'une haute antiquité. A l'est, au bord du précipice qui domine la vallée du Ghor, plusieurs tours arrondies, éboulées lors du tremblement de terre de 1837, sont plus ou moins éventrées, penchées sur l'abîme de la façon la plus pittoresque.



Mosquée ruinée à Hounin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Non loin de nos tentes, au sud du village, une grande mare située à six cent cinquante mètres d'altitude sert à désaltérer le bétail.

Hounin est habité seulement par des Métoualis avec lesquels nous avons eu les meilleurs rapports pendant les quelques jours que nous sommes restés ici pour laisser à ma femme le temps de se remettre entièrement. Cet endroit est en effet fort salubre, car son altitude le met à l'abri des vapeurs paludéennes des marécages du Jourdain et du lac Houlèh. Dans toute la contrée, cette intéressante et laborieuse population métoualie souffre affreusement de la famine; la récolte a totalement manqué l'année dernière, et, le gouvernement turc n'ayant pris aucune mesure, beaucoup de ces pauvres gens sont morts de faim. Nous avons vu souvent, non loin de notre campement, des femmes et des enfants manger des feuilles de figuier, de l'herbe, des tiges de lentilles et de fèves laissées dans les champs. Tous sont réduits à un état de maigreur qui fait peine à voir; heureusement que la moisson qui s'annonce bonne va bientôt être mûre. Nous avons soulagé dans les mesures du possible cette affreuse misère; mais, hélas! nos moyens n'étaient point suffisants. Le cheik nous apporte officiellement les remerciements de ses concitoyens et nous offre ses services comme témoignage de gratitude pour les soins que je donne aux malades du village. Mais tous les jours le cœur nous saigne lorsque nous voyons ces malheureux



Inscription arabe dans la mosquée de Hounin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

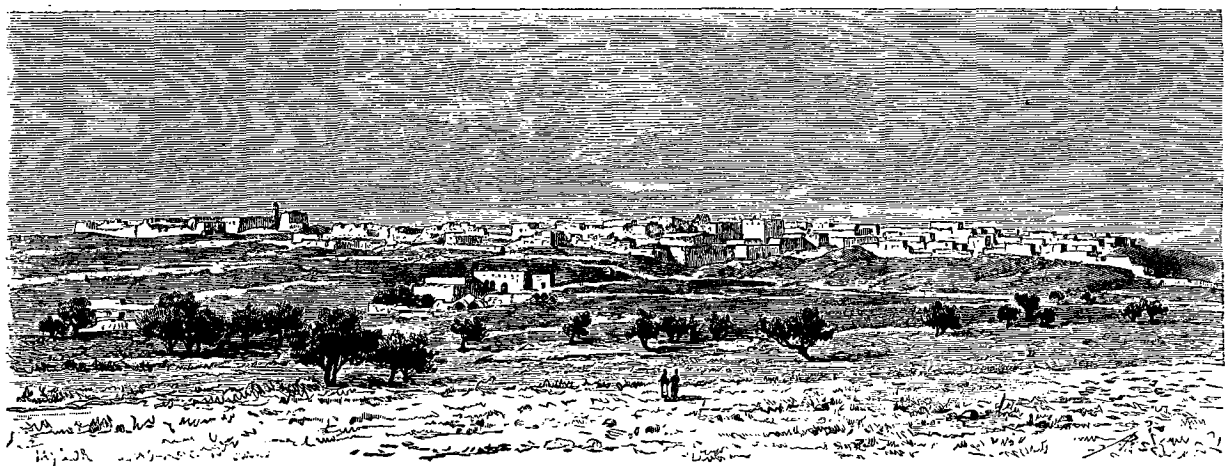
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affamés s'approcher de notre tente entr'ouverte et nous regarder, d'un œil d'envie, manger tant de bonnes choses à notre repas du soir.

Si les habitants savaient tirer parti de la masse énorme de fumier qui encombre le château de Hounin, ils pourraient avoir pendant plusieurs années des récoltes superbes. Mais ici, comme dans toute la Syrie, les fellahs prétendent que le fumier fait périr les récoltes : aussi ne mettent-ils jamais d'engrais sur leurs champs.

Le soir, l'Hermon et les terrasses de Jedour prennent des teintes d'un gris rosé indéfinissable. Ces plateaux, probablement en partie calcaires, s'inclinent en pente douce vers la vallée du Jourdain, et sont dominés par les grands sommets coniques de Tell el Aram et de Tell Abou Neby, beaux volcans éteints que nul Européen n'a jamais foulé. La longue-vue nous permet d'étudier tous les détails de leurs cratères et d'admirer la riche végétation que portent les pentes fertiles de ces montagnes.

Notre séjour prolongé à Hounin nous a donné l'occasion de faire avec M. Donat Motte, préparateur au Muséum, une intéressante course au lac Houlèh. Un sentier qui se dirige au sud-est permet de descendre rapidement dans la vallée au milieu d'innombrables champs de blé qui divisent comme un immense damier la grande plaine du Ghor. Ces champs sont séparés par de vastes espaces laissés en friche, couverts de roseaux et de carex. La terre, d'un noir rougeâtre, paraît très fertile. Les nombreux campements d'Arabes Ghawarinèh qui se voient çà et là sont entourés de chameaux, de moutons et de buffles. Les troupeaux de moutons ont à leur tête un grand bélier plus robuste que les autres, harnaché comme un chameau et servant de monture au berger. La plaine est rendue humide par des sources nombreuses qui jaillissent de tous côtés à la surface du sol. De gros térébinthes sont couverts d'oiseaux variés parmi lesquels dominent les *Euspiza melanocephala*, les colombes, les

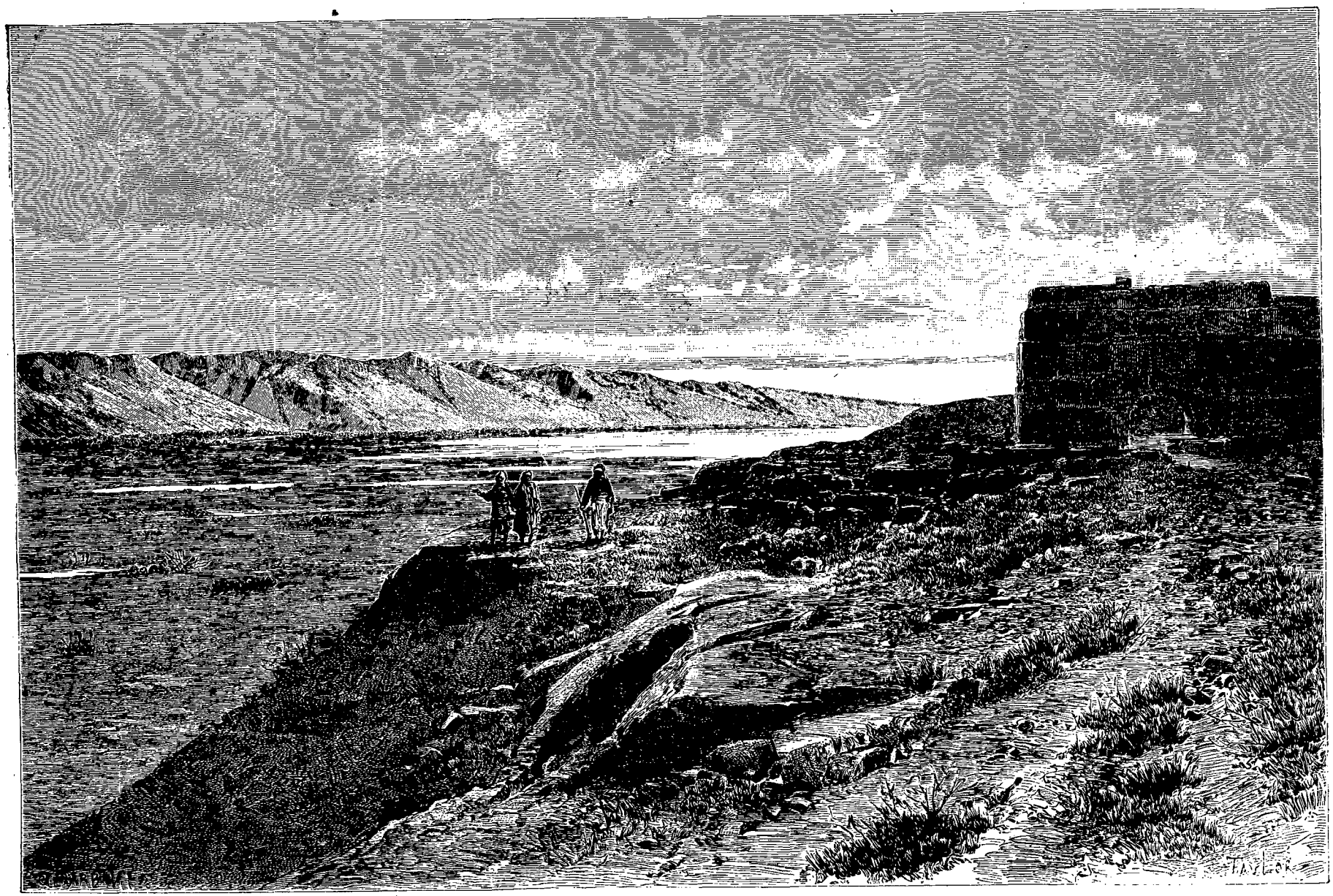


Vue générale de Hounin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tourterelles (*Turtur auritus* et *T. Senegalensis*). Les tentes des Arabes Ghawarinèh sont quelquefois remplacées par des huttes allongées, quadrangulaires, couvertes en chaume des joncées, et servant d'habitations à quelques familles sédentaires.

Nous dépassons une caravane de mulets qui transporte du côté de Tibériade des cruches fabriquées à Rascheya, au pied nord-ouest de l'Hermon. Près du lac, la végétation devient merveilleuse : les chardons surtout sont superbes, et au milieu des étamines de leurs grosses fleurs violettes les cétoines éclatantes (*Cetonia floricola*) forment de véritables grappes de pierreries. Plus au sud, on rencontre une jolie source, Aïn Mellâhah, qui remplit un grand bassin circulaire où nagent des poissons argentés; un peu plus bas, ce ruisseau fait tourner une roue de moulin renfermée dans une vieille ruine de forme cubique. Quelques grottes sépulcrales se montrent à l'ouest dans le flanc de la montagne. En gravissant un petit monticule voisin de la source on a une vue superbe sur le lac tout entier, que l'on domine d'une extrémité à l'autre. Plus loin, commence un véritable marécage entrecoupé de ruisseaux d'une eau courante, limpide et profonde qui gêne beaucoup la marche. Des Bédouins campent sur les bords du lac et labourent le sol noirâtre et humide. Le rivage, dont il est très difficile d'approcher, est formé par un grand nombre de petits îlots couverts de roseaux élevés et de magnifiques touffes de papyrus hautes de deux à trois mètres. Ici, l'eau n'a que très peu de profondeur, et des milliers de poissons s'agitent entre les feuilles énormes des nénuphars (*Nuphar lutea*) et des nymphéas (*Nymphea alba*). Quelques Bédouins, nus jusqu'à la ceinture, armés de leurs longues lances, consentent à entrer dans l'eau et à jeter notre filet. En deux coups d'épervier ils amènent une cinquantaine de superbes *Chromis*, les plus gros que nous ayons vus. Sur les eaux du lac, rapidement très profondes lorsqu'on s'éloigne du bord, nagent des pélicans, des canards, et surtout des grèbes en très grande quantité. Mais, faute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac Houlèh vu de Hounin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'embarcation, il ne nous est pas possible de chasser ces magnifiques oiseaux. Les moustiques sont du reste si insupportables qu'on ne peut s'arrêter longtemps au milieu des roseaux; aussi reprenons-nous rapidement le chemin des tentes, où nous rentrons à huit heures du soir, très fatigués par la chaleur.

Le lac Houlèh, dont l'étendue est variable suivant les saisons de l'année, était appelé *Eaux de Merom* dans la Bible, et lac Samachonitis par l'historien Josèphe; sa forme représente un triangle dont la base serait au nord et le sommet au sud. Il a de cinq à six kilomètres de long et de large pendant la période des basses eaux; en hiver et au printemps, au contraire, il déborde souvent à une très grande distance. Sa profondeur, souvent considérable, atteint presque partout neuf à dix mètres. L'eau en est très limpide, mais malsaine à cause des détritus organiques nombreux qu'elle renferme.

D'épaisses forêts de roseaux, de papyrus (*Papyrus antiquorum*), appelés *Babir* par les Arabes, l'entourent d'une haute muraille, tandis que les nénuphars et les nymphéas forment à sa surface de grandes nappes vertes émaillées de myriades de fleurs jaunes et blanches, sur lesquelles courent les bécassines et les hérons. Les tiges des roseaux, des papyrus et des autres plantes aquatiques sont couvertes d'innombrables coquilles de *Melanopsis costata* et de *Neritina Jordani*. Dans le lac Houlèh, nous avons pêché presque toutes les espèces de poissons que nous avons trouvées dans celui de Tibériade. Mais l'exploration complète de cette belle nappe d'eau n'est pas possible à cause des difficultés que présentent les prairies tourbeuses qui l'entourent. Un Anglais, M. Mac Gregor, il y a quelques années, l'a parcouru dans tous les sens, monté sur une périssoire, et en a dressé une carte très exacte. (*The Rob Roy on the Jordan, by Mac Gregor*. London, 1876.)



Le Jourdain à Banias (voy. p. 347). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

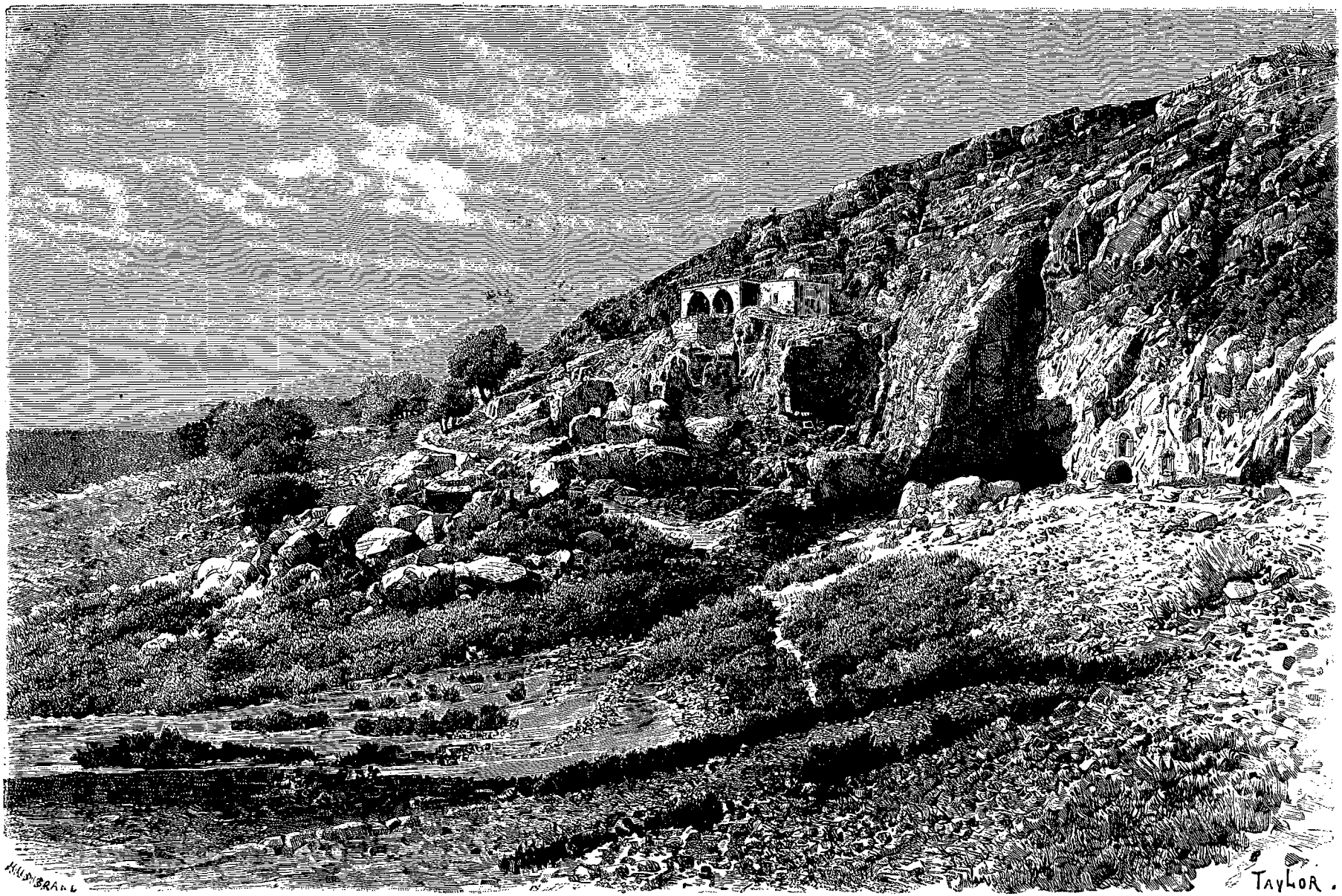
Il est dangereux de s'aventurer trop loin sur les bords perfides supportés par les épais rhizomes de papyrus et s'étendant au-dessus d'une eau profonde. Sur cette prairie mobile on est exposé à prendre un bain très dangereux au milieu des racines enchevêtrées d'une façon inextricable. Les papyrus, ici encore plus beaux que ceux de la fontaine Aïn-Tin, forment d'admirables touffes couronnées de gracieuses ombelles que la moindre brise met en mouvement.

Le joli lac Houlèh est la limite orientale de l'aire de dispersion de cette remarquable cypéracée africaine qui se rencontre encore en Syrie, près de Jaffa, et en Sicile, à Syracuse et à Palerme, où elle a été très probablement importée par les Grecs et les Romains. En Asie, elle ne se trouve nulle part au delà du lac Houlèh.

Ce fait de géographie botanique est intéressant à signaler, car il concorde en tous points avec ceux que fournit la zoologie. Les *Chromis*, si nombreux dans les eaux du lac de Tibériade, sont des poissons africains qui paraissent avoir accompagné dans leurs migrations les papyrus de la vallée du Nil, ainsi que les crocodiles émigrés dans le fleuve Zerka, près de Césarée. Chromis et papyrus ne se voient absolument plus de l'autre côté de l'Anti-Liban, dans les bassins de l'Oronte, du Tigre et de l'Euphrate, qui présentent cependant des conditions climatériques à peu près analogues à celles de la vallée du Jourdain.

Les Ghawarinèh du lac Merom, en partie sédentaires, en partie nomades, sont des Arabes à peau très foncée, presque noire. Malgré les fièvres dangereuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sources du Nahr Leddan ou petit Jourdain à Tell el Kady (voy. p. 347). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui prennent naissance autour de ce grand marécage, ces hommes sont beaux, forts et vigoureux. Pour se préserver des moustiques très abondants dans la vallée, ils ont l'habitude d'allumer de grands feux de broussailles à l'entrée de leurs tentes et de leurs huttes. C'est, paraît-il, à cette condition seulement qu'ils peuvent, la nuit, se reposer pendant quelques heures.

Les chameaux des Ghawarinèh sont superbes et atteignent une très grande taille dans ces pâturages luxuriants.

Les buffles sont aussi très nombreux et m'ont paru différer un peu de ceux des Indes. Pendant la plus grande partie de la journée, ils restent entièrement plongés dans l'eau en ne montrant à la surface que leurs cornes et le bout du museau. Quoique nous n'en ayons point aperçu, les sangliers sont cependant très nombreux dans ces marécages, et, chose curieuse, ces animaux sont atteints de la trichine, comme le prouve une épidémie qui a sévi chez les Ghawarinèh, et qui a eu pour cause l'ingestion de la viande d'un marcassin tué dans les environs du lac. Ces Arabes ne paraîtraient donc pas, comme les autres sémites, avoir horreur de la viande de porc.

La hauteur du lac Houlèh est de 10m,3 au-dessous du niveau de la Méditerranée. Cette altitude, que nous croyons exacte, montre que la ligne d'horizon de la mer passe à une petite distance de l'extrémité nord, probablement près du hameau de Ès Salihiyèh, situé au bord des marais appelés Ard Houlèh.

Lorsque l'air frais et pur de Hounin eut rétabli notre santé plus ou moins éprouvée par la température excessive de Tibériade, nous prenons congé de nos excellents Métoualis, et un matin, à sept heures, nous partons pour nous diriger sur Damas en passant par Banias au pied de l'Hermon. Ce n'est pas sans appréhension que je vois arriver cette longue journée de marche dans ce Ghor où la chaleur va être forte. Un soleil de feu, légèrement voilé par des vapeurs blanchâtres et violacées, nous présage en effet une journée torride; à sept heures du matin il fait déjà vingt-cinq degrés; que sera-ce à une heure de l'après-midi?

Le sentier quitte Hounin à l'extrémité nord du village et décrit contre l'abrupte de la montagne des lacets excessivement raides au milieu des taillis de chênes épineux parsemés de quelques champs de blé. Nous rencontrons de superbes troupeaux de chameaux dont les jeunes, montés sur des jambes ridiculement longues, se mettent à fuir devant nous sans vouloir dévier du chemin. Ce sont bien les animaux les plus bizarres et les plus stupides qu'il soit possible de voir. Après une heure de descente rapide, on atteint un petit ruisseau, le Nahr Barragit ou Aïn Derdarah, une des sources du Jourdain, profondément encaissé au milieu de falaises basaltiques rouges et noires. Le fond de la fissure est occupé par un fourré superbe de lauriers-roses et de vitex agnus castus. Un pont d'une seule arche, très dégradée, permet de traverser le torrent; plus loin recommence la plaine ondulée, inculte, couverte de hautes herbes, de chardons, de zizyphus formant d'épais buissons au milieu desquels voltigent de nombreux oiseaux. Sur les roches volcaniques qui percent le sol de la plaine, nous voyons de grands aigles fauves de plus d'un mètre de hauteur. Nous ne sommes malheureusement point assez adroits pour les atteindre de nos balles.

La vue est d'une splendeur indescriptible : en face de nous, l'Hermon étincelant se détache dans un ciel bleu tendre; sa base sombre, sillonnée de vallons boisés, se perd dans les vapeurs violacées; au nord, ce sont les hautes montagnes du Liban, le Sañin, le Jebel Niha et les montagnes du Litany qui bornent l'horizon, tandis qu'au sud, baignée par une lumière éblouissante, rendue encore plus harmonieuse par les chaudes buées du Ghor, s'étend à perte de vue la verte vallée du Jourdain terminée par la nappe bleue du lac Houlèh. Mais la chaleur est suffocante; aussi Melhem emploie-t-il toutes les ressources de sa gaieté inépuisable pour remonter notre courage. Il ouvre la marche en faisant tournoyer son fusil au-dessus de sa tête et nous répète le chant de guerre des nomades du désert, sauvage mélopée que les Arabes de Damas et de Palmyre entonnent avant le combat.

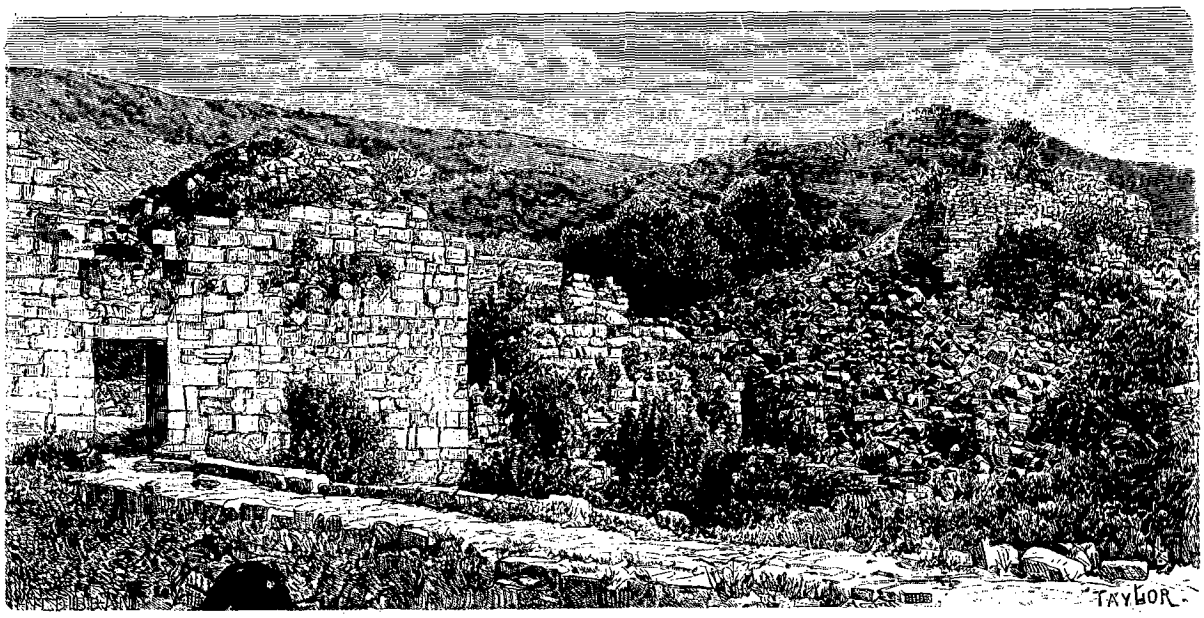
Un autre ruisseau limpide se jette dans le Jourdain, c'est le Nahr Hasbany, traversé par un pont à trois arches, dont une à plein cintre est certainement romaine, tandis que les deux autres ogivales sont arabes; ce pont, appelé El-Ghadjar, est entouré d'une riante ceinture de platanes aux feuilles élégamment découpées (*Platanus orientalis*), de lauriers-roses et d'agnus castus. Le lit du torrent est formé par deux murailles de basalte que les chevaux ont beaucoup de peine à franchir. Ma femme, pour être abritée des rayons du soleil, s'est réfugiée dans son *tartarwouan*, palanquin en bois supporté par deux longs brancards. Comme ce lourd appareil ne peut contourner facilement les lacets du sentier, soit en montant, soit à la descente, les mules doivent aller tout droit devant elles en secouant terriblement la machine. Cependant, grâce à la vigueur et à la vigilance de Melhem et des moukres, cette gymnastique dangereuse se termine sans accidents.

Nous arrivons dans une petite dépression au bord d'un bassin ovalaire entouré de buissons, d'agnus castus et de plantes herbacées de toute hauteur. Ce réservoir naturel est alimenté par une source jaillissante dont on voit le bouillonnement à l'extrémité orientale; l'eau limpide, fraîche, est habitée par de jolies tortues (*Emys caspica*) qui forment des groupes sur chaque pierre et qui se hâtent de plonger dès que nous approchons. A l'est, ce bassin, rempli de gros galets basaltiques, est dominé par un monticule de douze mètres de hauteur, appelé Tell el Kady, où se trouve la source de Dan, si souvent mentionnée dans la Bible et dans Josèphe. Un sentier frayé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu d'une végétation luxuriante conduit au sommet de la colline, qui est évidemment un cône d'éruption. Le plateau culminant, long de trois cent vingt mètres, large de deux cent cinquante, est occupé par un fourré impénétrable de chênes, de figuiers sauvages, de térébinthes, de platanes, etc., mêlés à des ronces et à des rosiers superbes. Un fort ruisseau jaillit de terre près d'une tombe d'un saint de l'Islam ombragée par les deux plus grands arbres que j'aie vus de ma vie, un chêne (*Quercus Ithaburensis*) et un térébinthe (*Pistacia Palestina*) dont les têtes gigantesques et touffues nous préservent admirablement des rayons du soleil. Sur le côté ouest du monticule, au milieu d'épais buissons d'oleander, on voit sourdre entre les roches basaltiques la source qui coule au pied de ces grands arbres; elle a dix mètres de large, sur deux pieds de profondeur; l'eau en est très fraîche et très limpide. Ce ruisseau se réunit à celui qui se trouve à la base de la colline pour former le torrent Nahr Leddan, que Josèphe appelle le petit Jourdain. Les Arabes de la contrée le regardent comme la véritable source du Jourdain, puisqu'il fournit trois fois plus d'eau que le Nahr Hasbany, et deux fois plus que les sources de Banias avec lesquelles ils se réunissent à un kilomètre au sud. Autour de Tell el Kady, le monticule du Cadi, devait se trouver probablement la ville de Dan, du Juge, qui marquait la limite nord du pays des Israélites, et dont on retrouve des pierres taillées nombreuses sur le flanc oriental de la colline. La source supérieure de Tell el Kady est à cent soixante-cinq mètres au-dessus de la mer.

Après avoir exploré avec soin ce singulier cratère, nous redescendons à travers les broussailles, et conti-



Ruines des remparts de Banias. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

nuons à suivre le sentier qui passe dans une plaine légèrement ondulée et montante, au milieu d'une forêt de zizyphus et de beaux chênes ægylops, arrosée de mille ruisselets d'eau courante. Trois quarts d'heure d'une marche rapide nous font arriver à Banias par une chaleur tropicale qui nous ôte tout entrain.

Banias est un endroit charmant appelé avec juste raison le Tivoli de la Syrie. Partout on entend le doux murmure des ruisseaux, des cascades qui tombent au milieu des fleurs, sous les grands peupliers, les figuiers et les platanes. Des vergers bien arrosés produisent en abondance d'excellents fruits. Le village, formé d'une cinquantaine de maisons bien construites en pierres taillées, est à trois cent cinquante-trois mètres au-dessus de la mer et à cent soixante-dix-huit mètres au-dessus de Tell el Kady. Sur les terrasses des habitations, des huttes en feuillage servent à dormir au frais pendant la nuit. La chaleur est en effet très forte à Banias, car les montagnes environnantes élevées empêchent la brise de se faire sentir. Des ruines informes et des débris de remparts fortifiés par des tours témoignent de l'ancienne splendeur de cette petite ville qui était une des résidences favorites des tétrarques de Syrie. Sur le Nahr ès Sáar, un pont antique d'une seule arche est encore défendu par une tour carrée dans les murs de laquelle sont encastrés de nombreux fûts de colonnes. Quelques parties des remparts construites en pierres cubiques, ciselées et à refends, sont d'une belle époque, probablement du règne des Hérodes. Au nord de Banias, sur les premières rampes du Grand Hermon, s'élèvent les admirables ruines du château de Soubeibèh, qui domine la ville de trois cent cinquante mètres.

Banias a conservé presque intact son nom grec de Paneas, sous lequel il était connu dans l'antiquité. Là se trouvait un sanctuaire célèbre, le Paneion, consacré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au dieu Pan. Hérode y construisit un temple en l'honneur d'Auguste, et son fils Philippe agrandit beaucoup la ville, à laquelle il donna le nom de Césarée. De là le nom de Césarée de Philippe sous lequel Banias est désigné dans les Évangiles. C'est probablement le point le plus au nord de la Syrie où se soit rendu le Christ. Jésus, ami de la belle nature, a dû s'arrêter longtemps près de ces eaux vives, sous ces frais ombrages qui ressemblent si peu à ce qu'il rencontrait dans l'aride Judée. Après le siège de Jérusalem, Titus donna ici de grandes fêtes pendant lesquelles de nombreux captifs furent égorgés par les gladiateurs ou livrés aux bêtes. En 1130, Banias et sa forteresse tombent entre les mains des Croisés et deviennent l'apanage du chevalier Rainer Brus. Pendant près d'un siècle la cité est prise et reprise par chrétiens et musulmans, pour être enfin démantelée, en 1219, par le sultan El Mouazzam. En 1253, le sire de Joinville voulut de nouveau s'en rendre maître, mais après plusieurs combats sanglants il fut forcé de se retirer rapidement sur Sidon.

Nous campons au pied des rochers où se trouve la grotte de Pan, sous de superbes platanes et de grands peupliers (*Populus alba*). De frais ruisseaux coulent auprès de nos tentes; ils ne contiennent pas de poissons, mais quelques grenouilles communes et des tortues aquatiques qui viennent par myriades s'aligner sur la vase, tandis que dans tous les taillis de grosses tortues terrestres (*Testudo mauritanica*) se promènent gravement.

Le sanctuaire antique de Banias ressemble un peu à la grotte de Vaucluse; les parois intérieures ont dû s'écrouler depuis longtemps, de telle sorte que l'eau ne jaillit plus dans la cavité même, mais en dehors de la voûte, à quelques mètres de distance, au milieu des rochers et des arbres. Ce ruisseau limpide se transforme rapidement en une véritable rivière, le Nahr Banias, qui se dirige au sud-ouest pour se réunir au Leddan venant de Tell el Kady, dans la plaine du Ghor, à Tell Yusef, au-dessous de Hounin. Le fond de la grotte est comblé par de grosses roches entre lesquelles se trouve une épaisse couche de fumier provenant des bestiaux qu'on y abrite souvent. Jusqu'à une certaine hauteur les parois sont encore encroûtées de masses tufacées déposées par les eaux. A droite, taillées dans les flancs du rocher, trois élégantes niches devaient recevoir des statuettes. Sur un cartouche en queue d'aronde se trouve gravée l'inscription suivante :

« Cette déesse a été consacrée au divin Pan, l'amant d'Écho, par Victor, fils de Lysimaque. »

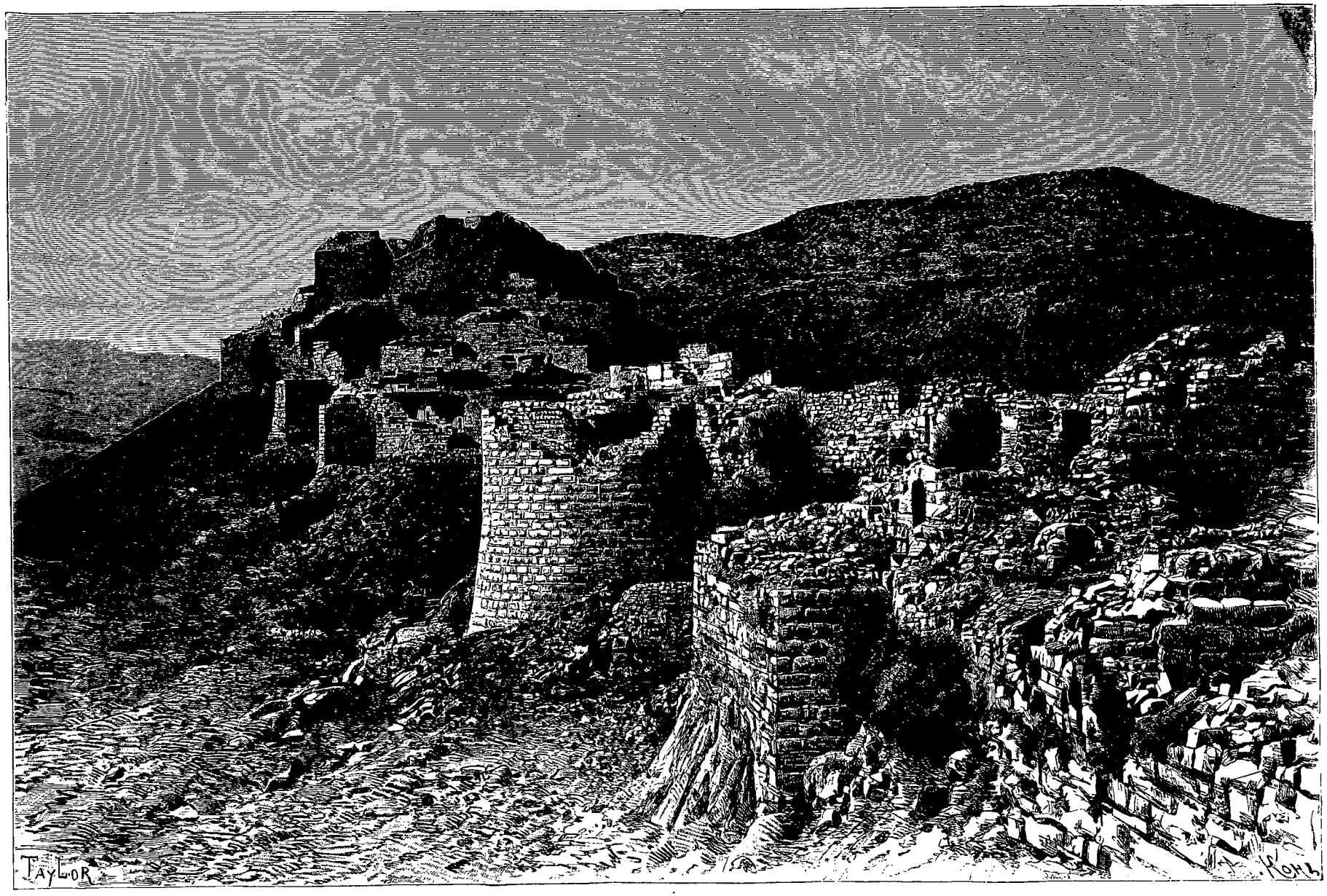
La grotte est donc bien positivement le Paneion, si célèbre dans le monde antique.

A quelques mètres à l'est du sanctuaire, sur une anfractuosité du rocher, on voit un wely qui est une ancienne chapelle transformée. Un beau baptistère et quelques colonnettes antiques en ornent l'intérieur. Cette petite construction s'appelle Kabr Mar Djiris, ou tombeau de saint Georges; on y jouit d'une belle vue sur cette verte et ravissante vallée. En une heure, on monte de cette chapelle, à travers les rochers et les broussailles, à la forteresse de Soubeibèh, une des ruines les plus intéressantes de la Syrie. Ce château forme un ovale de trois cents mètres de longueur, sur quatre-vingts de large, mais dans sa partie médiane il est un peu plus étroit. Les remparts qui suivent tous les contours de la montagne sont formés de certaines parties très anciennes et d'autres plus modernes datant de l'époque des croisades. Les murs antiques sont remarquablement bien construits, en pierres quadrangulaires parfaitement jointes, à ciselures et à refends, semblables à celles de la tour Hippicus à Jérusalem. A l'intérieur, on peut encore explorer quelques salles dont les voûtes sont à moitié effondrées, et d'immenses citernes qui recueillaient l'eau nécessaire à une garnison qui devait toujours être nombreuse. Au nord-ouest, les murailles se sont écroulées dans le profond wady Ès Kaschebé. Au milieu des décombres, quelques huttes sont habitées par de pauvres fellahs qui cultivent des terrasses plantées en oliviers.

Les flancs incultes de la montagne sont couverts de chênes dont plusieurs sont fort beaux. De ces ruines altières la vue est admirable sur la vallée du Jourdain jusque bien au delà du lac Houlèh, près de Tibériade. On aperçoit très distinctement de l'autre côté du fleuve, au nord-ouest, la puissante forteresse de Kalat ès Schukif, le Beaufort des Croisés, avec laquelle celle de Banias pouvait facilement correspondre par le moyen de signaux de feu.

Un soir, à quatre heures, lorsque la chaleur est déjà atténuée, nous nous élevons sur le sentier qui conduit à Damas et qui serpente au milieu des champs cultivés et des buissons de myrtes que nous voyons ici abondamment pour la première fois. En se retournant, on aperçoit au sud-est de Banias, à une certaine distance, un très petit lac circulaire rempli d'une eau turquoise, qui n'est point indiqué sur les cartes et dont on n'a pu me dire le nom. Des wadys alternant avec des plateaux qui ressemblent à ceux de certaines parties du Dauphiné sont parcourus par des troupeaux de chevaux et de vaches. A six heures du soir, on atteint le sommet d'un col haut de onze cent trente et un mètres, et subitement nous dominons un grand et beau cirque alpestre borné au nord par les croupes de l'Hermon, au sud par des mamelons qui nous cachent la vue du Jaulan. En quelques minutes nous atteignons, au nord de cet amphithéâtre, le joli village de Mejdel ès Schems, occupé par mille habitants en partie druses, en partie chrétiens. Il est riche, bien construit et possède de nombreux troupeaux qui, le soir, viennent, comme dans une vallée suisse, faire sonner leurs clochettes autour de nos tentes dressées dans une magnifique pelouse d'une herbe fine et serrée, semblable à celle que l'on voit dans les pâturages élevés des Alpes. Les Druses sont actuellement en délicatesse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Soubeibèh au-dessus de Banias. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec les Bédouins du Jaulan; six habitants de Mejdel ont été récemment tués près de Birket ès Ram.

Nous sommes campés ici à onze cent trente mètres au-dessus de la mer; aussi la nuit est très fraîche, un vent violent secoue nos tentes, et nous avons beaucoup de peine à nous garantir du froid. Les miasmes paludéens du lac Houlèh et de Banias nous ont tous rendus souffrants; aussi restons-nous avec bonheur campés sur ces hauteurs pour respirer cet air pur et frais qui nous fait revivre. Pour occuper nos loisirs nous allons faire, malgré les sinistres prédictions de nos moukres, une excursion rapide au lac Birket ès Ram, dont on aperçoit directement, au sud, la surface bleue entre les croupes montagneuses. Ce réservoir est l'ancien lac Phiala, considéré par l'historien Josèphe comme une des sources du Jourdain. De Mejdel il ne faut pas plus de trente-cinq minutes pour en atteindre le bord, car il est beaucoup plus rapproché que ne l'indiquent les cartes de Stieler et de Van de Velde. Il est profondément situé dans une dépression du sol formée par un ancien cratère, entouré de roches basaltiques et de laves, de forme ovalaire et de six kilomètres de tour. Les eaux, lorsque nous le visitâmes, étaient d'un beau bleu foncé, mais le plus souvent, surtout en hiver et au printemps, elles sont absolument troubles et boueuses. Il n'y a point de sources apparentes dans les environs, le lac ne doit probablement son origine qu'à l'accumulation des eaux pluviales recueillies par le grand bassin périphérique. Des joncs et des carex forment une ceinture verte qui s'étend à quelques mètres du bord, tandis que la partie centrale de la nappe, libre de végétation, paraît remplie d'une eau profonde. Le rivage sud-ouest est presque à pic; l'autre côté est au contraire argileux et peu élevé. Les laves environnantes contiennent de beaux cristaux de hornblende. Le lac, dont l'altitude est de mille vingt mètres, ne renferme pas de poissons, mais seulement des myriades de grenouilles ordinaires (*Rana esculenta*) et des sangsues officinales que les habitants de Mejdel pêchent en entrant dans l'eau et en laissant ces annélides se fixer aux jambes, qui sont bientôt ruisselantes de sang. Autour du lac, les terres basses sont bien cultivées par des Bédouins sédentaires.

Les Druses de Mejdel sont de très braves gens; leurs maisons en belles pierres de taille, garnies d'élégantes vérandas, ont tout à fait bonne apparence. Le village est entouré, chose rare en Orient, de véritables prairies au milieu desquelles paissent un très grand nombre de chevaux et des vaches qui donnent d'excellent lait. L'air est frais, très pur; aussi les Européens et les voyageurs éprouvés par le climat des plaines de Damas ou par les miasmes du Ghor feront bien d'y séjourner pour y refaire leur santé.

Après trois jours de repos, nous quittons Mejdel pour monter assez rapidement, tantôt sur des roches crétacées et jurassiques, tantôt au milieu de vastes étendues couvertes d'une lave rougeâtre, très poreuse, avant d'atteindre un col haut de douze cent quatre-vingt-dix mètres, aboutissant à un cirque marécageux appelé Merdj el Hadr. A gauche, on voit de grands champs de neiges sur les premiers contreforts de l'Hermon; à droite, on passe très près du village de El-Hadr, qui n'est point indiqué sur les cartes et qui est dominé par un grand tumulus portant un arbre immense. Chemin faisant, nous rencontrons quelques voyageurs arabes et dépassons de nombreux chameaux qui portent du charbon à Damas. La fabrication de ce combustible est la cause la plus active de la destruction des forêts de ces montagnes. Les charbonniers, ne trouvant plus d'arbres, déterrent les souches et les racines pour les transformer en charbon de bois dont se servent presque exclusivement les Syriens.

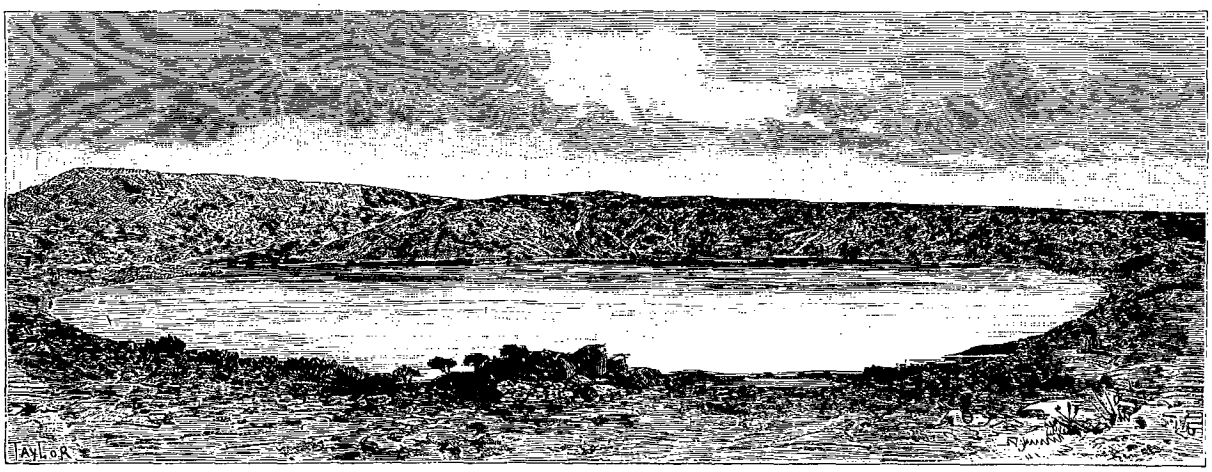
La plaine de Merdj el Hadr traversée, on arrive au point culminant d'un col élevé de treize cent quatre-vingts mètres, d'où la vue est très étendue sur les sommets volcaniques du Hauran et sur les cimes de l'Hermon cachées encore par une neige assez épaisse. Le col est couvert de chênes épineux (*Quercus coccifera*) et d'aubépines gigantesques et arborescentes (*Cratægus monogyna*) qui poussent vigoureusement au milieu des laves et des basaltes. Après une descente assez rapide, on arrive au village de Mezrâa, situé près d'un torrent d'une eau fraîche et limpide qui vient de l'Hermon, le Nahr Djennany. Le village, construit sur le versant oriental du wady, paraît des plus misérables. Il est entouré d'une véritable forêt de peupliers (*Populus nigra*) cultivés ici comme arbres de charpente. Un peu plus loin, sur une hauteur, on aperçoit le village de El-Hinèh, qui nous présente pour la première fois l'aspect damasquin : maisons à toits plats en terre, murs en boue pétrie avec de la paille hachée, quoique la pierre soit ici la chose la plus commune. Ces maisons en torchis ont une couleur jaune qui les fait absolument confondre avec le sol environnant.

A certains endroits le pays paraît très infertile; quelquefois le sol crétacé se montre à nu; ailleurs ce sont des alluvions formées d'une terre rougeâtre renfermant beaucoup de galets et paraissant très stériles. La plaine, légèrement ondulée, est d'une monotonie désespérante : à gauche, nous avons cependant toujours, très près de nous, le Grand Hermon, qui dresse ses sommités noirâtres maculées de neige, tandis que, à droite, le désert s'étend, immense, dans la direction du Hauran. Nous atteignons enfin un ruisseau au bord duquel deux pauvres derviches mendiants font la lessive de leurs nippes. Les linges en guenilles qu'ils viennent de laver sont étendus sur les cailloux; leurs burnous déchirés cachent à peine leur nudité; ils sont maigres, ont les yeux caves, les cheveux longs et en désordre. L'un d'eux, les pieds dans l'eau, paraît plongé dans une profonde méditation, tandis que le second bat le briquet pour allumer sa pipe, et ne détourne pas même le regard pour nous voir passer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un pays plus riche succède enfin à ce désert; les champs sont arrosés par des canaux nombreux dérivés des torrents. Nous nous installons dans une terre labourée, au pied d'un grand noyer où nous sommes bientôt entourés de quatre ou cinq braves gens qui viennent rire auprès de nous, nous voir manger et nous rendre mille petits services. Une gentille fille de dix-huit ans environ, gaie et railleuse, s'intéresse à tout, examine nos instruments, les thermomètres, les baromètres, nos livres, nos cartes, et nous cite les noms des villages des environs pour nous montrer qu'elle sait la géographie. Ce peuple syrien est bien attachant, avec ses excellentes qualités, son amabilité, son intelligence vive et enjouée lorsqu'elle n'a pas été étouffée par le régime abrutissant des Turcs. Que ne ferait-on pas de ce beau pays avec une administration intègre et de bonnes voies de communication!

A midi, il fait un khamsin violent; à l'ombre de notre arbre nous avons trente-huit degrés au-dessus de zéro, et de temps en temps il nous arrive des bouffées d'air si chaud qu'elles paraissent sortir de la gueule d'un four. Deux villages, Kefr Haouar et Beitima, se trouvent près de nous, séparés l'un de l'autre par le Nahr Arny; ils sont entourés de beaux noyers et de peupliers élevés. Sur les hauteurs qui les dominent, des tours de garde servent à surveiller les Bédouins et aussi à voir, de loin, si les troupeaux des tribus nomades viennent pâturer dans les blés. Au milieu des champs, nous remarquons aussi d'immenses échafaudages recouverts d'herbes sèches où des gardes se placent pour surveiller la récolte. A trois heures, on traverse le Nahr Arny en laissant à gauche les deux villages cités plus haut, puis nous cheminons dans un interminable désert, tantôt rocheux, tantôt formé par un diluvium rougeâtre rempli de galets de lave ou de calcaire, quelquefois inculte ou bien ensemencé en blé dans les endroits humides. Le plus souvent il est couvert de



Lac Phiala ou Birket ès Ram. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

touffes régulièrement espacées de pimprenelles épineuses (*Poterium spinosum*), de genêts, de chardons, de phlomis à fleurs jaunes (*Phlomis herba venti*), d'asphodèles à grandes fleurs blanches (*Asphodelus fistolosus*), au milieu desquelles errent de nombreuses tortues (*Testudo mauritanica*). Puis vient une plaine interminable, plantée en blé, à l'extrémité de laquelle nous apercevons nos tentes blanches une heure avant de les atteindre. Enfin, à sept heures et demie du soir, nous arrivons horriblement fatigués à Artouz, où nous trouvons le campement dressé près d'un frais ruisseau bordé de grands peupliers. Les moissonneurs qui nous entourent continuent jusqu'à la nuit noire leur pénible travail. L'orge est si courte qu'il faut l'arracher, car on ne peut la couper. Le village d'Artouz est assez considérable, les maisons en sont bien construites, et il est entouré de grandes fermes. Le pays environnant, riche, fertile, est bien cultivé; partout où l'eau ne manque pas, le sol donnerait largement le bien-être aux cultivateurs si le fisc impitoyable ne venait sans cesse ruiner les fellahs. La soirée est d'une chaleur horrible; aussi le sommeil ne vient-il que le matin quoique nous ayons laissé nos tentes absolument ouvertes. Cette rude journée nous a brisés; heureusement que Damas, la terre promise, n'est plus loin!

Après une nuit très agitée, presque sans repos, et rendue plus pénible encore par les morsures d'innombrables moustiques qui s'échappent par nuées des moissons qui nous entourent, nous partons de bonne heure à travers une plaine sans limites, à droite bien irriguée, admirablement cultivée, portant çà et là de gros et riches villages; à gauche plus ou moins stérile, sèche, couverte d'alluvions rougeâtres qui ne nourrissent que des touffes d'armoises grises toujours signe d'infertilité. Nous sommes épuisés et la chaleur nous fait souffrir cruellement. Enfin, à dix heures, nous apercevons, au milieu d'une oasis immense, verdoyante, séparée du désert par des murailles de terre, les hauts minarets, les élégantes coupoles de Damas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui brillent au loin sous l'étincelante lumière de l'Orient. Nous entrons bientôt dans la ville en passant entre les vergers magnifiques plantés d'abricotiers énormes, sous lesquels pousse une herbe touffue. L'arrivée dans cette ville incomparable est charmante; la route serpente au bord du torrent Barada, ombragé de vrais arbres, de grands peupliers aux troncs argentés, entouré de pelouses verdoyantes et humides. A droite et à gauche, des prés marécageux servent aux teinturiers indigènes qui viennent y étendre leurs étoffes au milieu de magnifiques tamarix dont les panicules blanches et roses forment des gerbes élégantes. De Damas, on aperçoit d'abord la Dervicherie, grand bâtiment en terre, surmonté de plusieurs minarets, et qui n'est point une habitation de derviches, mais un asile jouissant de fondations importantes, destiné à recevoir les voyageurs et les vieillards sans ressources. Les grands minarets des mosquées dominent de verts rideaux de peupliers; à gauche, on voit une caserne d'un style très original, et enfin, au loin, le faubourg de Salahyèh, où habitent les rares Européens de Damas lorsqu'ils veulent fuir les chaleurs et la poussière de la vieille ville. Les quais sont bordés de nombreux cafés établis en plein air où les oisifs de la grande cité viennent faire leur kief, couchés ou assis nonchalamment, les jambes croisées,



Artoux (voy. p. 351). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sur de grossiers divans construits en branches de peuplier et élevés de deux ou trois pieds au-dessus du sol. Quelques ponts permettent de passer d'une rive à l'autre du Barada; ils sont, le soir surtout, envahis par les flâneurs qui viennent s'y étendre, y fumer le narguilé et y respirer à pleins poumons les vapeurs du torrent. Le Barada a ici une vingtaine de mètres de large, il est rapide et charrie une eau grise presque glacée.

Dieu qu'il fait bon de revoir des arbres, de l'eau fraîche et courante, de sentir un peu d'humidité, et d'entendre les chants des oiseaux! On comprend, lorsqu'on y arrive en été, que Damas soit un véritable paradis pour les malheureux qui viennent de traverser le désert d'Arabie sous un soleil de feu.

Près des bâtiments occupés par l'administration de la route de Beyrouth, nous sommes reçus à bras ouverts par notre excellent ami M. Savoye, aujourd'hui consul de France à Hamah, qui nous emmène dans sa demeure, où Mme Savoye nous donne une hospitalité dont notre cœur gardera toujours le précieux souvenir.

Docteur Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chutes du Barada (voy. p. 358). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Grand Hermon. — Hasbeya. — Rascheya. — Damas.

Après nous être reposés pendant quelques jours, nous reprenons le chemin que nous venons de parcourir, jusqu'au village d'El-Mezrâa, bien décidés à franchir l'Hermon, pour redescendre ensuite dans la vallée du haut Jourdain, afin de faire le tour complet de la montagne sacrée. En quittant le village de Mezrâa, le pays est très mouvementé; aussi n'est-ce qu'après quatre heures d'une marche fatigante que nous arrivons à la base de l'Hermon. Le spectacle est saisissant : à nos pieds s'étend une vallée magnifique entourée de tous les côtés par des pentes verdoyantes; sur un de ces contreforts, est pittoresquement planté le petit village d'Arny, dominé directement par la cime majestueuse de la montagne. La vallée qui nous sépare du village est d'une grande fertilité; de gigantesques noyers l'ombragent de toute part, et d'innombrables ruisseaux serpentent dans tous les sens pour venir s'engloutir dans plusieurs gouffres, ou se perdre à l'horizon dans la direction de Damas. Les mûriers, les noyers et d'autres arbres fruitiers sont très abondants. La population druse, d'un extérieur sympathique, est au comble de l'étonnement; de mémoire d'homme, paraît-il, on ne se rappelle avoir vu des étrangers parcourir la vallée et camper sur les hauteurs.

Le lendemain, à cinq heures, accompagnés d'un guide, nous gravissons les premières pentes. De nombreux vallons où s'étale une riche végétation s'entre-croisent d'une façon pittoresque; une eau fraîche et limpide coule partout et forme mille petits ruisseaux qui, dans certains creux, donnent naissance à des lacs en miniature qui reflètent admirablement l'azur du ciel et les beaux arbres plantés sur les rives. Au-dessus de deux mille mètres, la neige couvre encore le sol sur de très grandes étendues; un froid vif se fait sentir et la végétation devient tout à fait alpine. Les pâturages sont plus raides et plus escarpés, le sol est profondément tourmenté par des éruptions de laves et de basaltes qui se sont fait jour à travers les couches des terrains crétacés et jurassiques. Le sommet, à deux mille neuf cents mètres, est coupé par une gorge formant deux éminences, dont l'une porte les restes d'un petit temple circulaire, appelé Kasr Antar, absolument ruiné et qui devait être le sanctuaire élevé

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLIV, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en l'honneur de Baal-Hermon, dieu de la montagne vénérée par les anciens habitants du pays et les Phéniciens.

A quelques mètres plus bas, une grotte creusée artificiellement dans le rocher peut servir de retraite lorsqu'on veut passer la nuit sur ces hauteurs : ce qu'on ne doit faire cependant qu'avec certaines précautions, car les ours (*Ursus syriacus*) habitent en grand nombre ces sauvages solitudes. On en trouve même fréquemment, paraît-il, dans la grotte en question, où ils viennent se réfugier pendant les mauvais jours de l'hiver. Sur la neige, nous voyons des insectes (*Lyggaea militaris*) qui servent de nourriture à des traquets, à des alouettes huppées, seuls hôtes de ces déserts glacés. Quelques plantes élégantes, les méléagres à fleurs vertes (*Meleagris Hermonis*) et une jolie tulipe violette (*Tulipa Lownei*) poussent en abondance entre les plaques de neige.

Une troisième sommité qui se voit au nord, du côté de la Bekâa, paraît plus élevée que celle sur laquelle nous nous trouvons. La vue dont on jouit de l'Hermon est incomparable et s'étend, lorsque l'atmosphère est pure, ce qui est ordinairement le cas dans cette saison, sur une très grande partie de la Syrie. Au sud, dans le lointain, c'est le pays de Moab, les lacs de Tibériade et de Houlèh, la vallée du Jourdain, verdoyante, sillonnée par le fleuve qui dessine un long serpent argentin. A l'ouest, les montagnes de la Samarie, de la Galilée, et la côte méditerranéenne, depuis le mont Carmel jusqu'au nord de Tyr, puis la chaîne du Liban dominée par le Makmel et le Sannin couverts de leurs champs de neiges; plus près de nous, on aperçoit la sombre gorge dans laquelle coule le fleuve Litany, la plaine de la Bekâa et l'Anti-Liban; au nord et au nord-ouest, le désert de Damas, uni comme une mer, noyé dans les poussières dorées, violacées à l'horizon, et dominé au loin par les montagnes d'Asouad et de Maniâ qui se prolongent au sud avec les massifs de Jaulan et du Hauran dont les cônes volcaniques sont parfaitement visibles.

Après être restés longtemps à admirer ce splendide panorama, nous descendons avec beaucoup de peine, en faisant de grands détours, jusqu'au village de Schiba, placé à l'extrémité inférieure d'une profonde faille creusée dans le flanc de la montagne. Chemin faisant, nous traversons de grandes forêts de chênes (*Quercus Ehrenbergii* et *Q. Loot*) dont les glands sont protégés par de grosses cupules épineuses, et de beaux groupes de genévriers (*Juniperus excelsa* et *J. drupacea*) qui, au lieu de former de simples buissons comme ceux de nos pays, s'élèvent ici comme des arbres. Dans le fond de la vallée coule un fort torrent alimenté surtout par les neiges fondantes.

Le village de Schiba, un des plus élevés de l'Hermon, est habité par des montagnards qui possèdent un grand nombre de chèvres, et qui expédient beaucoup de fromages secs et de leben à Damas. En suivant les bords du torrent, une demi-heure après, nous arrivons au milieu d'un vaste cirque rocheux planté de gros oliviers, à l'extrémité duquel se trouve le joli hameau d'Hibbariyèh. Non loin du village, dans un champ, se voient les ruines d'un temple phénicien dont les murs sont encore debout, sauf celui du nord. Les autres ont été malheureusement fortement endommagés par les tremblements de terre. Les murailles, très épaisses, sont construites en grandes pierres travaillées avec soin; des niches sculptées décoraient le portique, et un escalier creusé dans l'épaisseur des parois permettait d'atteindre le faîte de l'édifice. Ces sanctuaires avaient été élevés en grand nombre sur toutes les pentes de l'Hermon. Quelques-uns seulement de ces temples sont bien connus; beaucoup n'ont jamais été visités par les voyageurs européens, et tous mériteraient l'étude attentive d'hommes compétents, car ils sont toujours construits avec beaucoup d'art; on ne sait absolument pas quelles sont les races qui les ont élevés. Sont-ce les Syriens à l'époque de la domination grecque? Sont-ce les Phéniciens? Ils ont un caractère spécial qui les différencie nettement des temples grecs; aussi je crois que la plupart de ces édifices sont très antérieurs à l'époque d'Alexandre. Celui d'Hibbariyèh est à sept cent cinquante-quatre mètres d'altitude.

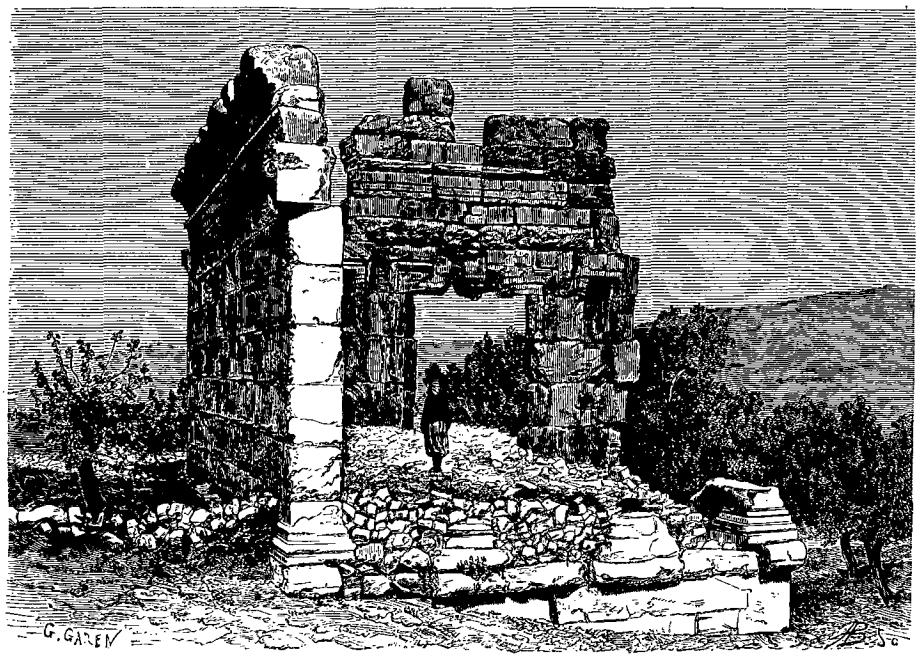
Nous tournons ensuite au nord-ouest, dans un sentier qui traverse le wady Schiba et nous fait passer sur les hauteurs au village druse d'Aïn Jerfa (sept cent quatre-vingt-onze mètres), et, trois quarts d'heure après, nous traversons les champs cultivés, les vignes qui environnent Hasbeya, que nous dépassons pour aller retrouver nos tentes au milieu d'une pelouse d'herbe fine plantée de magnifiques oliviers, située entre le Jourdain et le village. Il était temps d'arriver, la nuit tombait et nous étions très fatigués par cette longue journée de marche.

Le gros village de Hasbeya (six cent soixante-dix mètres) occupe une situation charmante; il est construit en amphithéâtre dans le wady Teim, nom que prend ici la vallée du Jourdain; un ruisseau traverse le village et va se jeter dans le Nahr Hasbany ou Jourdain supérieur. Il est entouré de terrasses plantées en oliviers, en figuiers et en vignes qui fournissent beaucoup de raisins et de sirop employé en guise de sucre. Des cinq mille habitants, quatre mille sont chrétiens et mille druses; on dit que, en 1860, mille chrétiens ont été massacrés par les Druses, mais je crois ce chiffre exagéré. Cette affreuse boucherie a eu lieu dans la cour du palais du gouverneur, grâce à la connivence et à l'aide du colonel Osman-Bey, qui occupait le château avec deux cents hommes de troupes régulières assez nombreuses pour arrêter les assaillants. Mais, au contraire, ce Turc commença par désarmer les chrétiens, et, après quelques jours d'attente, les livra, épuisés de faim et de soif, aux Druses et à ses soldats fanatisés qui en massacrèrent le plus grand nombre et qui se montrèrent beaucoup plus féroces que les Druses. Ce fait confirme ce que j'ai déjà dit ailleurs : les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Turcs seuls sont responsables des massacres odieux de 1860; sans eux les querelles séculaires entre Druses et Maronites ne seraient jamais devenues très sanglantes.

Au-dessous de notre campement, un pont en pierre est jeté sur le Jourdain; à deux cents mètres plus haut, un barrage artificiel retient les eaux d'une source qui jaillit à la base d'un rocher : c'est ce que l'on appelle Ras en Neba, une des têtes du Jourdain. Ce bassin, dont l'altitude est de cinq cent vingt mètres, est entouré d'un fouillis épais d'arbrisseaux et de fleurs; la surface est recouverte en partie par de larges feuilles de nénuphars jaunes. A une très petite distance, à l'ouest, au pied des rochers crétacés, se trouvent les puits d'où l'on extrait une assez grande quantité de bitume très pur. Cette exploitation était abandonnée lors de mon premier voyage en Syrie, mais aujourd'hui elle occupe un certain nombre d'ouvriers qui travaillent dans trente ou quarante puits profonds de vingt-cinq à trente mètres. L'installation de ces mines est des plus primitives : les Arabes se font descendre à cheval sur un bâton attaché à une corde, et, arrivés au niveau des couches bitumineuses, creusent de petites galeries fort basses, non boisées, et mettent leur récolte dans des paniers que l'on tire à la surface du sol. Le bitume est ensuite lavé dans le Jourdain afin d'en enlever les impuretés, fondu, pour le séparer des fragments de la roche qui forme la gangue, puis cassé en petits morceaux; il est enfermé dans des caisses et expédié par mulets à Sidon, d'où l'on en fait actuellement une exportation assez considérable. Le calcaire qui renferme les filons res-



Temple phénicien à Hibbariyèh. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

semble à celui de Neby Mousa; dans quelques endroits il est très crevassé et les fentes en sont remplies de bitume. Les Arabes appellent ce produit *el Hummar*, et depuis longtemps l'emploient comme insecticide. Après l'avoir fait fondre à la chaleur, on le mélange avec de l'huile, et on en frotte les ceps de vigne près des racines, afin d'en éloigner les insectes. Cette ancienne pratique, qui vient d'être préconisée en France contre le phylloxera, par M. Balbiani, avait déjà été signalée par Seetzen en 1805 (Seetzen, *Reisen durch Syrien*, t. I, p. 325).

Les environs de Hasbeya sont charmants : partout de belles prairies, de riants coteaux plantés d'arbres vigoureux, des eaux pures, murmurantes, et la saine fraîcheur des montagnes, qui reposent des aridités de la Judée. Le soir, de ravissantes filles, aux beaux yeux noirs ornés de splendides sourcils, jeunes chrétiennes dont plusieurs parlent anglais, viennent auprès des tentes nous vendre des broderies et des bourses artistement tressées en soies de couleurs. Ces filles sont fraîches et roses, et cependant plusieurs d'entre elles sont atteintes de la fièvre intermittente qui sévit encore ici, surtout en automne.

Par un temps splendide, nous partons à huit heures du matin; le soleil, déjà haut, dore les sommités neigeuses de l'Hermon et glisse admirablement sur les vallées sauvages qui sillonnent la montagne. Le sentier traverse le Nahr Hasbany sur le pont situé au-dessous du campement, suit la pente ouest de la vallée, et, après trente-cinq minutes, nous conduit à un col d'où l'on a une vue splendide sur le wady Teim. On descend ensuite pour remonter par une série de plateaux crétacés fortement ondulés, ravinés, montrant çà et là de nombreuses éruptions basaltiques et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couches de grès ferrugineux rougeâtres qui les accompagnent partout en Syrie. Sur notre gauche, se dresse la haute muraille aride et déchirée du Jebel el Daher qui nous sépare de la profonde vallée du Litany. Ce chemin est très monotone et très fatigant, le sol crétacé blanchâtre est partout bouleversé par des déjections volcaniques, la maigre végétation du sol est réduite à des chênes et à quelques oliviers.

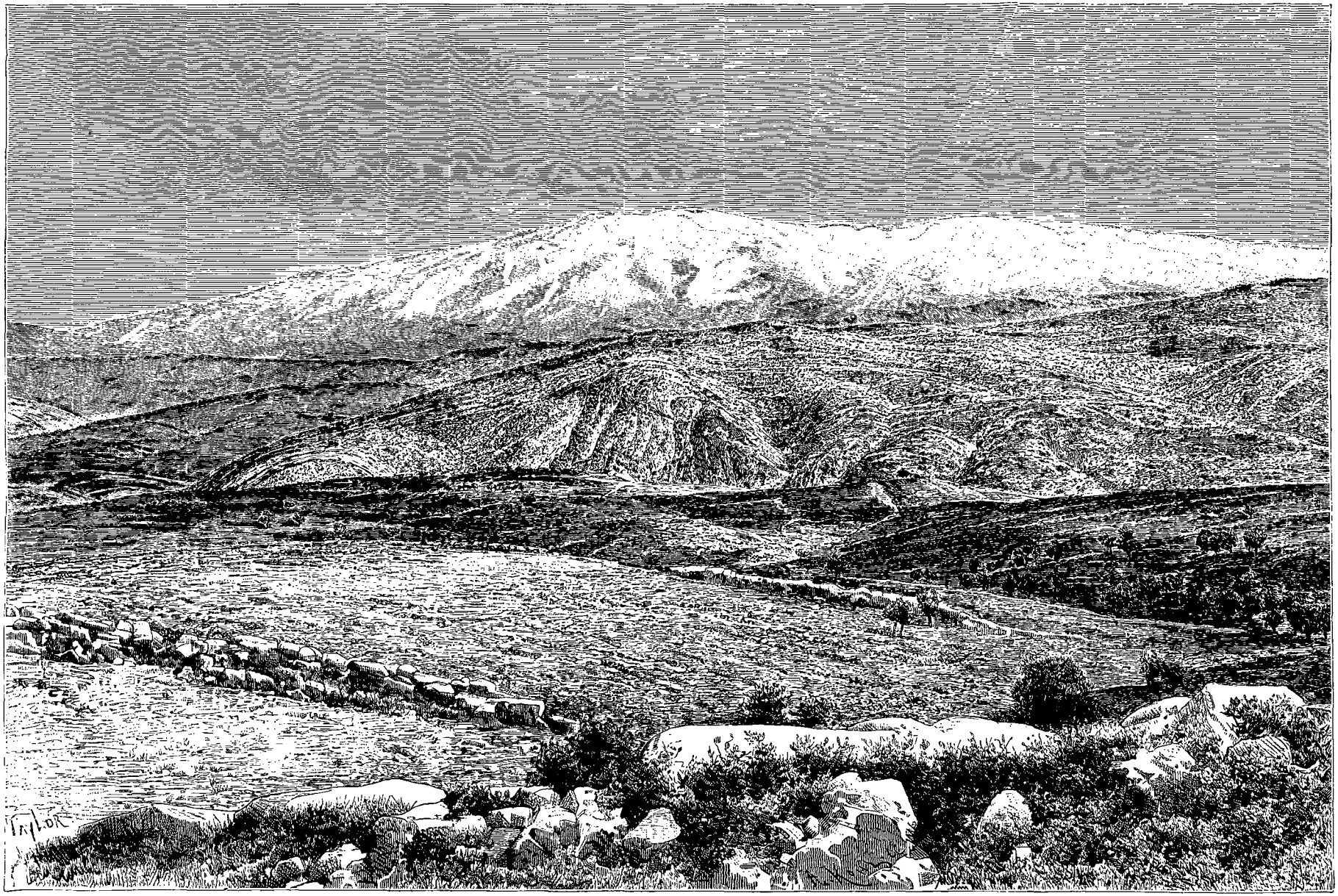
A partir du hameau d'Aïn Neby, après avoir traversé la vallée, on remonte fortement vers l'est, du côté de l'Hermon, sur lequel on a une vue des plus intéressantes. Les premières croupes de la montagne présentent les couches calcaires contournées de la façon la plus bizarre. Une nouvelle montée, très rapide, au milieu des grès et des basaltes, nous fait arriver à trois heures au pittoresque village de Rascheya, perché sur le sommet de trois petites collines. Les habitations sont en pierres, mais assez misérables. Nous campons au nord de la ville, dans une prairie, en compagnie de deux familles anglaises. Les jeunes filles de Rascheya ont des yeux superbes et de très belles formes; elles arrivent en grand nombre pour nous rendre visite et vendre les broderies qu'elles exécutent remarquablement bien. Des malades viennent aussi en foule me consulter; je suis très étonné de trouver ici, malgré la grande altitude (treize cent trente mètres), autant de dysenteries graves et de fièvres intermittentes rebelles. Le soir, on me prie d'aller visiter quelques malheureux qui ne peuvent se lever, ce qui me permet d'examiner l'intérieur des habitations. Celles-ci, très simples, les murs blanchis à la chaux, sont divisées en trois ou quatre chambres donnant sur une espèce de véranda voûtée destinée à prendre l'air à l'abri des rayons du soleil.

Rascheya, la ville la plus importante de la haute vallée du wady El-Teim, possède environ trois mille cinq cents habitants, qui cultivent de nombreuses terrasses plantées en vignes, en mûriers et en noyers.

Nous allons faire, dans la montagne, une excursion à Ruklèh, où se trouvent les ruines d'un temple syrophénicien dédié probablement à Baal-Hermon. On traverse plusieurs vallons quelquefois rocheux, quelquefois cultivés, avant d'atteindre l'extrémité d'une combe où se voient les restes du sanctuaire dominés par quelques misérables huttes. La vue est très belle sur la chaîne de l'Hermon qu'on aperçoit tout entière jusqu'à son extrémité ouest, et sur les ravins sauvages qui strient la montagne. Une source entretient près des ruines la fraîcheur et la fertilité. Le temple est écroulé, les colonnes gisent sur le sol, éparses, à côté d'immenses pierres de taille indiquant une construction importante. Les chapiteaux sont de l'ordre ionien; dans le mur du sud, tout près du sol, un grand médaillon de face, représentant Phœbus, est hardiment taillé en ronde bosse; cette figure, de plus d'un mètre de diamètre, semble regarder le sommet de la montagne sacrée. Nous avons appris que plusieurs autres temples se trouvent dans les vallées voisines et sur les flancs mêmes de l'Hermon. Nous n'avions malheureusement pas le temps d'en faire l'étude que nous recommandons vivement à un homme compétent.

Rentrés à Rascheya, nous en repartons le lendemain matin à sept heures pour nous diriger sur Damas. Le sentier descend directement dans le fond d'une vallée vers le lac minuscule de Kefr Kouk, alimenté par les pluies et une chute d'eau considérable qui jaillit d'un rocher situé au nord-ouest. Le lac ne persiste pas toute l'année, souvent il tarit à la fin du printemps, et son lit, alors labouré, est ensemencé en blé; mais d'autres fois le bassin reste plein durant l'été. Lorsque nous le vîmes, il était trouble et semblait profond. Les habitants prétendent que par des canaux souterrains il donne naissance à la source du Nahr Hasbany. Cette assertion est loin d'être prouvée; mais si elle était démontrée, on aurait ici la vraie source du Jourdain. La surface du lac est à mille soixante-dix mètres au-dessus de la mer. Nous en suivons le bord oriental et, à son extrémité, traversons le village de Kefr Kouk, placé sur deux collines très rapprochées d'où l'on a une belle vue sur Rascheya, les montagnes circonvoisines et l'Hermon qui dresse dans le ciel bleu son dôme majestueux. Le village, pourvu d'eaux abondantes, est entouré de gros noyers. Après l'avoir dépassé, on monte au nord-est par un wady desséché, rocheux, aride et excessivement raide; de superbes arbrisseaux nains couverts de fleurs roses poussent entre les pierres : ce sont des cerisiers nains (*Cerasus prostrata*), hauts seulement de quelques décimètres. Le wady débouche par un col sur un plateau fortement raviné, dominé par des rochers dentelés entre lesquels s'étendent encore çà et là de nombreuses flaques de neige. Les perdrix rouges sont très nombreuses sur ces pentes couvertes de chênes, de pins et d'une végétation herbacée tout à fait alpestre. Des fleurs ravissantes croissent sur les bords du sentier : ce sont des anémones blanches (*Anemone blanda*), des crucifères (*Arabis albida*) qui émaillent les rochers de leurs énormes touffes argentines; une pervenche à grande fleur bleue formant un riche tapis sous les chênes (*Vinca Libanotica*), une singulière borraginée brun chocolat, à odeur de vanille (*Solenanthus Tournefortii*), qui croît au bord des neiges fondantes, ainsi qu'un beau myosotis (*Myosotis refracta*), aussi élégant que celui de nos marais. Au milieu des rochers, au bord des neiges, je trouve avec étonnement une tulipe à fleur rouge (*Tulipa montana*) et une scille bleue très élégante (*Lloydia Græca*). A part les perdrix, nous ne voyons aucun oiseau, presque pas d'insectes; aussi le silence le plus majestueux règne-t-il en souverain sur ces hauteurs dont les ours et les panthères sont les seuls habitants. Nous pénétrons ensuite dans une gorge sauvage bordée de grands escarpements entre lesquels murmurent de petits ruisseaux. Le défilé, assez long, s'ouvre largement sur les pentes montagneuses vers le village druse de Deir ès Aschayir, bâti autour d'un temple qui domine un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mont Hermon. Vue du wady El-Teim, près de Rascheya. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaste amphithéâtre au fond duquel se trouve un lac en miniature tarissant en été. Il est entouré de grands pâturages semblables à ceux de nos Alpes. Les habitants de Deir ès Aschayir, cultivateurs et bergers, druses et chrétiens, ont une fort mauvaise réputation, qui me paraît calomnieuse, car ils sont fort aimables pour nous. Le temple, assez bien conservé, élevé sur une terrasse, construit en matériaux de choix, ressemble à ceux que nous avons déjà décrits et à celui d'Afka dans le Liban. On ne sait rien de son histoire, mais la beauté des pierres de taille prouve que ce devait être un sanctuaire important. Quelques misérables huttes sont appuyées contre le soubassement.

En suivant les bords du lac, nous tirons de belles mouettes blanches qui prennent leurs ébats, et, une heure plus tard, arrivons à Aïn Meitheloun, un des relais de la nouvelle route postale française établie entre Beyrouth et Damas. Après quelques instants de repos, non loin d'une source abondante qui arrose la vallée, nous nous élevons lentement sur le flanc de la montagne pelée, du côté du nord, et arrivons à Dimas, pauvre bourgade, bien située cependant et d'où la vue s'étend sur un vaste amphithéâtre de montagnes gracieuses, mais arides.

Le lendemain, nous partons de très bonne heure pour traverser, avant la chaleur, l'interminable et désagréable plaine appelée Sakkret Damas, véritable Sahara pierreux et inculte, morne solitude, désolée, sans eau, sans arbres et presque sans herbes. Une jolie giroflée cependant (*Matthiola damascena*) l'égaye de ses fleurs violettes formant à certains endroits de superbes tapis. Tournant ensuite à l'est, nous gravissons des hauteurs escarpées, redescendons dans les gorges profondes où gronde le torrent Barada, enflé



Café sur les bords du Barada. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

par les eaux laiteuses mais glacées de l'Anti-Liban. Qu'il fait bon d'aspirer cette fraîcheur et cette humidité, d'entendre le bruit argentin des eaux après avoir vécu de longues semaines au milieu des plaines desséchées ou des montagnes arides! Le torrent, presque aussi large que le Rhône au fort l'Écluse, coule à pleins bords, entouré d'une épaisse végétation, composée surtout de peupliers et de tamarix.

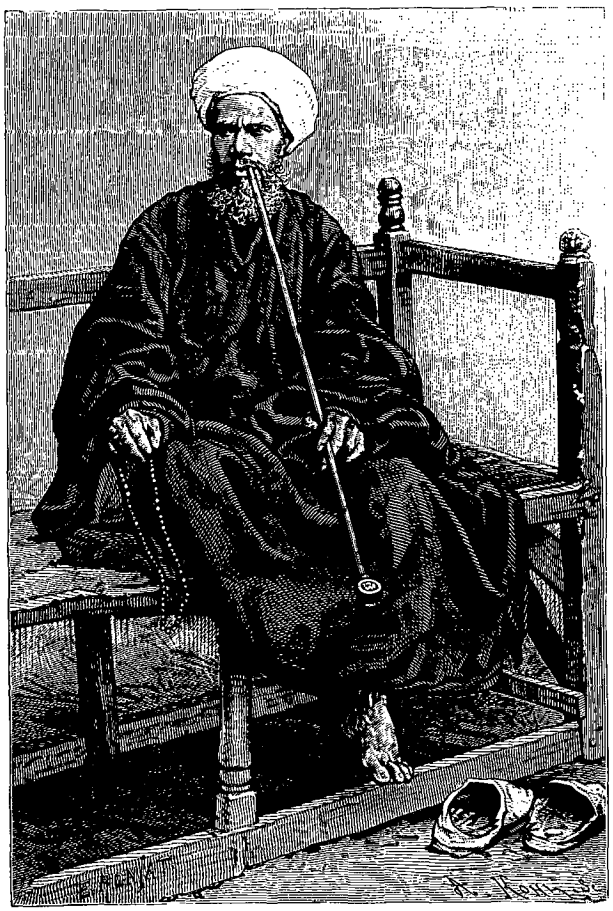
Nous suivons le cours de la rivière jusqu'au riant village de Doummar, où se trouve un khan, peint à l'extérieur de raies de toutes couleurs, et orné de fresques bizarres représentant des bateaux à vapeur naviguant au milieu de chameaux dessinés de la façon la plus baroque. On traverse un pont, et, laissant le Barada se perdre au milieu des collines blanchâtres, nous prenons un ancien sentier abandonné qui nous mène sur le haut d'un col surmonté à droite par un petit santon musulman, très gracieux, qui domine la ville et d'où l'on a une vue peut-être unique au monde. Le temps est superbe, le ciel absolument sans nuages, et, lorsque nous arrivons au point culminant, nous apercevons tout à coup devant nous, à nos pieds, entourée par une riche ceinture de jardins, la superbe Damas, dont l'oasis fertile se détache admirablement sur un désert jaune doré, envahi à l'horizon par les chaudes vapeurs qui laissent deviner dans un lointain glorieux les montagnes du Djeidour et du Hauran; à notre droite, l'Hermon, qui semble très rapproché, élève sa coupole blanche perdue dans l'azur du ciel, tandis qu'au nord-est une longue chaîne de montagnes violacées indique la direction que suivent les caravanes qui vont à Homs, à Palmyre, en Perse et à Bagdad. Tout à fait à nos pieds se trouve le faubourg de Salahiyèh, dont les jardins, comme ceux de Damas, sont entourés de murs en pisé. Puis, un peu plus loin, la cité des Mille et une Nuits, au milieu d'un océan

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de verdure, montre ses dômes et ses élégants minarets. Les vergers cessent vers les murailles; en dehors, les sables et le désert aride commencent et s'étendent partout à perte de vue.

Quoique les pierres soient très communes et les carrières situées près de la ville, les habitations de Damas, simplement couvertes par des terrasses en glaise tassée, sont construites en briques séchées au soleil, recrépies d'un enduit d'un beau jaune doré; ordinairement à un seul étage, elles sont très simples à l'extérieur, tandis que fort souvent le plus grand luxe règne dans les cours intérieures. Le bois de charpente est tiré des innombrables peupliers cultivés pour cet usage aux bords du Barada et des canaux d'irrigation. Les jardins sont séparés de la rue, et les uns des autres par des murs en pisé pétri avec de la paille hachée. Comme il pleut rarement à Damas, cette glaise résiste bien, quoiqu'elle ne soit protégée ni par des pierres ni par des tuiles. Ces prétendus jardins de Damas ne sont que des vergers magnifiques plantés en amandiers, figuiers, pêchers, grenadiers et abricotiers; ces derniers sont superbes, deviennent des arbres de première grandeur, et, comme ils ne sont jamais taillés, prennent une tournure tout à fait particulière. Les fruits qu'ils produisent en immense quantité, appelés *michmich*, sont petits, à peau lisse, d'un jaune doré, et d'un très bon goût. Les habitants en font des pâtes célèbres dans tout l'Orient. Les vignes viennent aussi très bien à Damas; elles rampent sur le sol ou s'élancent jusqu'au sommet des grands arbres. Les raisins sont mangés frais, secs ou bien souvent aussi transformés en sirop appelé *dibs*, qui sert à remplacer le sucre, toujours rare et cher à cause des droits exorbitants dont le frappe le gouvernement turc. Ces raisins ne ressemblent point à nos chasselas, mais sont presque pareils aux grosses espèces cultivées en Provence sous le nom d'œillades, à grains allongés et à peau épaisse. Lorsqu'ils sont bien mûrs ils sont excellents et très sucrés.

Les vergers sont arrosés par une multitude de canaux qui font circuler partout les dérivations du torrent Barada dont les eaux murmurantes sont délicieuses à voir et à entendre dans ce pays brûlant. Certaines parties de la ville sont ornées de jardins publics au milieu desquels se trouvent des cafés brillamment illuminés le soir; ils sont ombragés de grands arbres et sillonnés par des ruisseaux limpides. Mais, quelque agréables qu'ils soient, il ne faut, sous aucun prétexte, y camper, comme le font beaucoup d'étrangers, car justement à cause de leur humidité ils sont fiévreux et malsains; on ne doit point y rester longtemps la nuit, et encore moins y dormir. Les jardins sont pourvus d'estrades nombreuses établies sur des pieux, à deux mètres au-dessus du sol, sur lesquelles les Damasquins s'étendent nonchalamment pour fumer et prendre le café. Ces terrasses élevées sont destinées à permettre aux consommateurs de sentir plus facilement la brise pendant les soirées étouffantes de l'été. Au coucher du soleil, les maisons et les magasins sont absolument désertés; la population en masse se porte dans les vergers et le long des rives du Barada afin de humer à pleins poumons le grand air rendu frais et humide par les buées du torrent. Ce sont les hommes qui quittent surtout l'intérieur de la ville et les ruelles brûlantes; les femmes restent souvent chez elles, occupées aux soins du ménage, ou ne sortent que rarement et strictement voilées. En été les maisons de Damas sont très chaudes, car les murs en torchis, toujours excessivement minces, ne protègent qu'imparfaitement l'intérieur des habitations contre la chaleur solaire.



Estrade dans un jardin de Damas. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

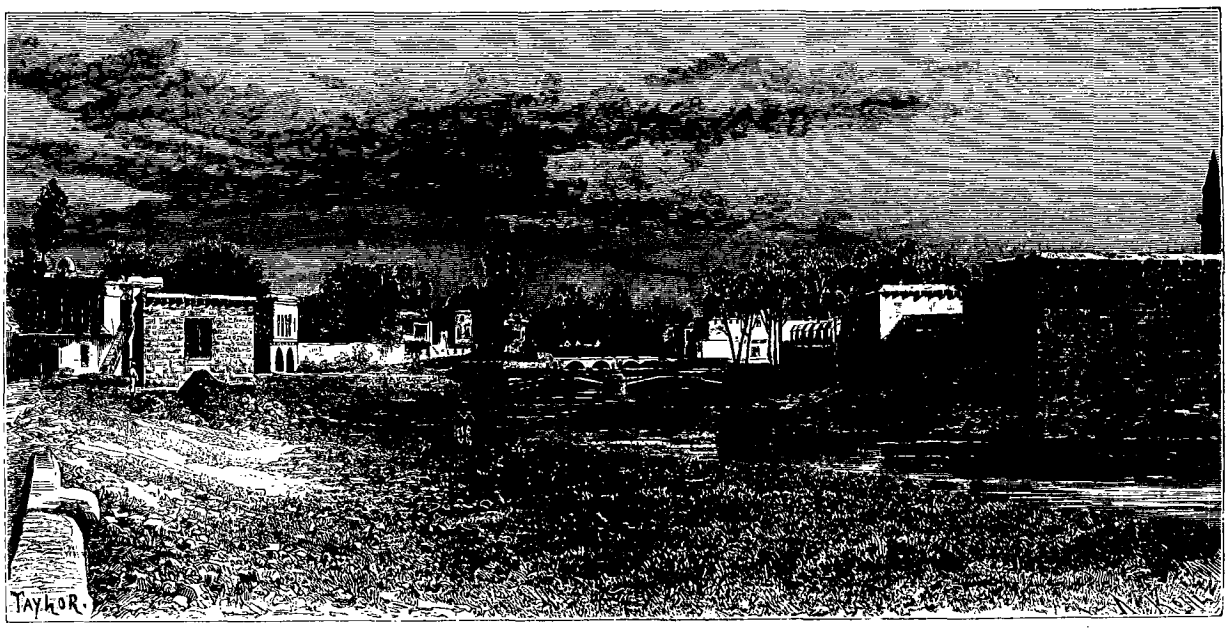
Dans les rues il y a de nombreuses fontaines, souvent même des ruisseaux, et dans toutes les maisons un peu importantes les distributions d'eau sont très bien aménagées; toutes proviennent du torrent Barada, l'ancien Chrysorrhoas, la rivière d'Or des Grecs, qui dès l'antiquité la plus reculée a subi des saignées nombreuses, canalisées d'une façon remarquable, afin d'arroser la plaine de Damas et de fournir à la ville des eaux fraîches, abondantes et saines. C'est à ces travaux que l'oasis placée au milieu d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désert sablonneux et rocheux doit sa fertilité et la splendeur de ses ombrages. La législation qui régit ces distributions d'eau, des plus compliquées, est basée sur un droit coutumier très ancien. Les difficultés qui peuvent surgir entre les différentes personnes recevant l'eau de la même prise sont tranchées, toujours très équitablement, paraît-il, par des espèces de tribunaux indigènes qui n'ont point d'autres missions à remplir.

Toutes ces eaux se réunissent à l'est de la ville en une rivière assez considérable qui, à une journée de marche, donne naissance à un lac marécageux appelé Bahr el Ateibeh, persistant toute l'année, très étendu au moment de la fonte des neiges, et qui diminue ensuite rapidement pendant les chaleurs de l'été. Il est très poissonneux, mais n'a point d'écoulement : l'évaporation seule enlève les eaux que le Barada lui amène. Ce lac considérable a près de vingt-cinq kilomètres de long sur quatre ou cinq de large. Il est divisé en deux parties par un étranglement médian. L'extrémité nord s'appelle Bahret el Schourkyèh ; le bassin sud forme le Bahret Ateibèh proprement dit. En général peu profond, il a l'aspect d'un vaste marécage entrecoupé de prairies inondées, de flaques d'eau et de larges fossés. Au printemps et en hiver seulement l'eau recouvre entièrement le sol.

Plus au sud, à quelques kilomètres de distance, un deuxième lac, un peu moins grand que le précédent, le Bahret el Hijanèh, reçoit les eaux du torrent Pharphar, dont la source principale est le Nahr Arny qui prend naissance dans l'Hermon. Un autre étang, le Bahret Bala, communique avec le précédent. Plus au sud encore, un quatrième lac, le Matkh Brâk, reçoit à la fois les eaux venant du Jebel Abayèh, montagnes volcaniques du Jedour, et, au sud, celles du Hauran par

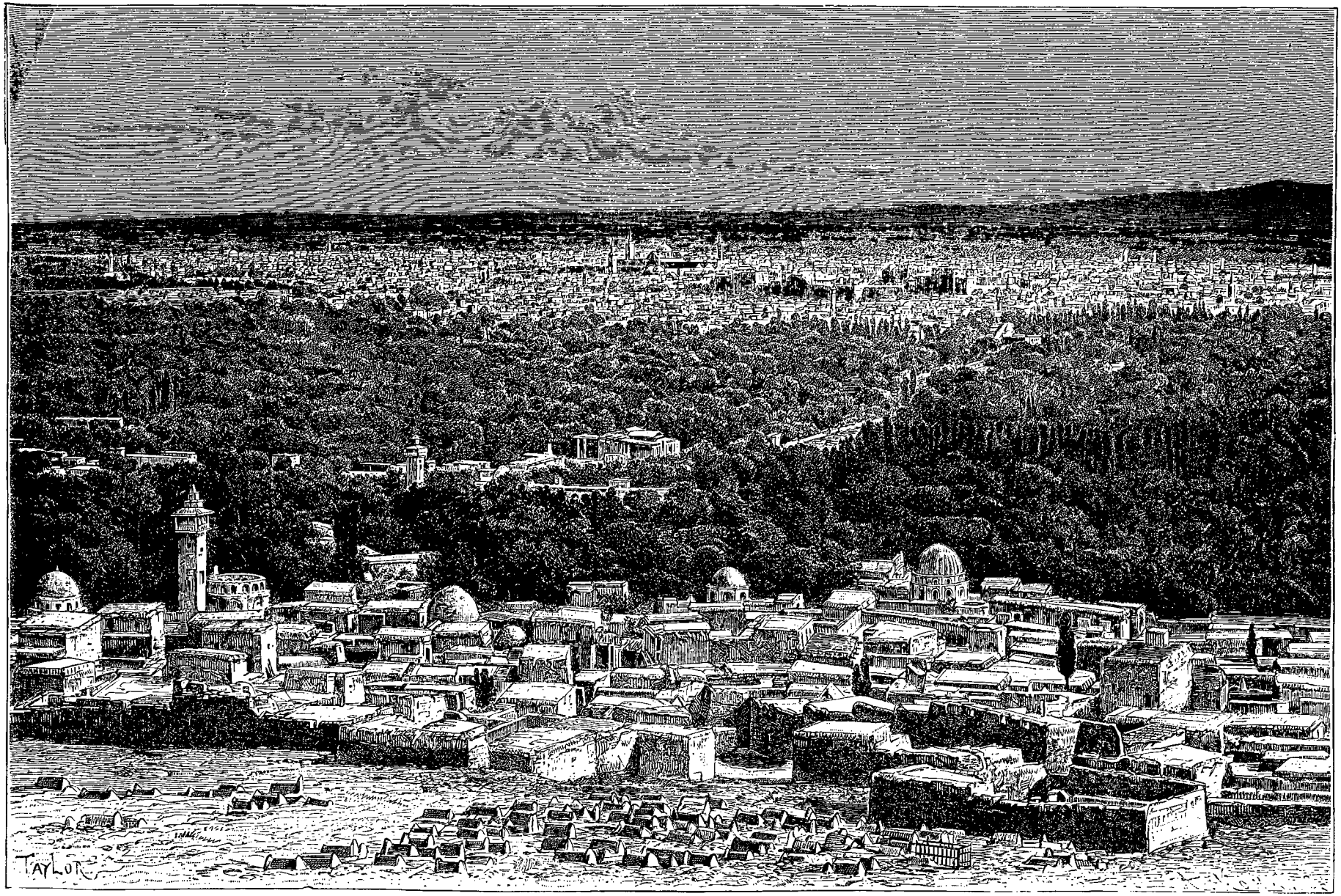


Entrée de Damas au bord du Bârada. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

le Nahr Lououa. Tous ces marécages sont entourés de formidables forêts de hauts roseaux (*Arundo donax*) et de joncs qui en rendent l'approche fort difficile. Plusieurs ont été explorés cependant avec beaucoup de soin par M. Mac Gregor, monté sur une barque légère. Les roseaux de ces lacs servent de retraite à des bandes d'oiseaux aquatiques qui y trouvent une pâture abondante. Les poissons, très nombreux, appartiennent aux genres *Cyprinodon*, *Leuciscus*, *Rhodeus*, *Capoeta* et *Alburnus* ; on y rencontre aussi beaucoup de reptiles et surtout des *Emys caspica* ou tortues d'eau. Dans les prairies de la plaine les tortues terrestres (*Testudo mauritanica*) atteignent souvent des dimensions assez considérables. Il y a aussi beaucoup de crabes d'eau douce (*Telephusa fluviatilis*), dont les plus gros sont vendus sur le marché de Damas. On voit partout des vols de cigognes vulgaires, de pélicans, de bécassines, différentes espèces de hérons, des butors, des canards et, en hiver, des cygnes. Les arbres manquent presque entièrement ; on ne trouve que çà et là de grandes touffes d'un beau tamarix à fleurs blanches légèrement rosées, qui atteint ici une taille assez considérable. Ces prairies inondées qui se dessèchent à la fin de l'été sont des plus malsaines en automne. Elles donnent naissance à des miasmes paludéens redoutables qui font sentir leurs funestes effets jusqu'à Damas et qui déciment chaque année la population des nombreux villages de la plaine dans laquelle, à cette époque, il n'est guère prudent de se promener et encore moins de séjourner.

Entre Damas et les lacs, cette contrée fertile appelée El-Goutha est parsemée de hameaux entourés de peupliers et de noyers. Le long du torrent s'élèvent quelques moulins et des huttes de pêcheurs. On traverse çà et là de véritables pépinières dirigées par d'habiles jardiniers qui font des élevages d'abricotiers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Damas (voy. p. 358). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amandiers, azeroliers, cerisiers, citronniers, orangers, grenadiers, mûriers, noyers, oliviers, pommiers, poiriers, pêchers et vignes. Les rangées d'arbres sont arrosées avec beaucoup de soin par des rigoles amenant l'eau du Barada.

Le plateau de Damas, élevé en moyenne de huit cents mètres au-dessus de la mer, est froid en hiver, tandis qu'en été il devient brûlant lorsqu'il est balayé par les vents desséchés qui arrivent des déserts de la Mésopotamie et de l'Arabie. Pendant la mauvaise saison, les habitants portent des pelisses ouatées ou garnies de fourrures comme à Constantinople. Au printemps et en été le ciel devient d'une grande pureté, mais en automne et en hiver de gros nuages, poussés par les vents d'ouest, recouvrent souvent la ville d'un voile sombre et s'accrochent en épaisses nuées aux flancs des montagnes. Les pluies se mettent à tomber abondamment au milieu d'octobre, et ordinairement, en novembre, le sommet de l'Hermon se recouvre de sa calotte de neige. En général le ciel reste absolument bleu pendant neuf mois de l'année.

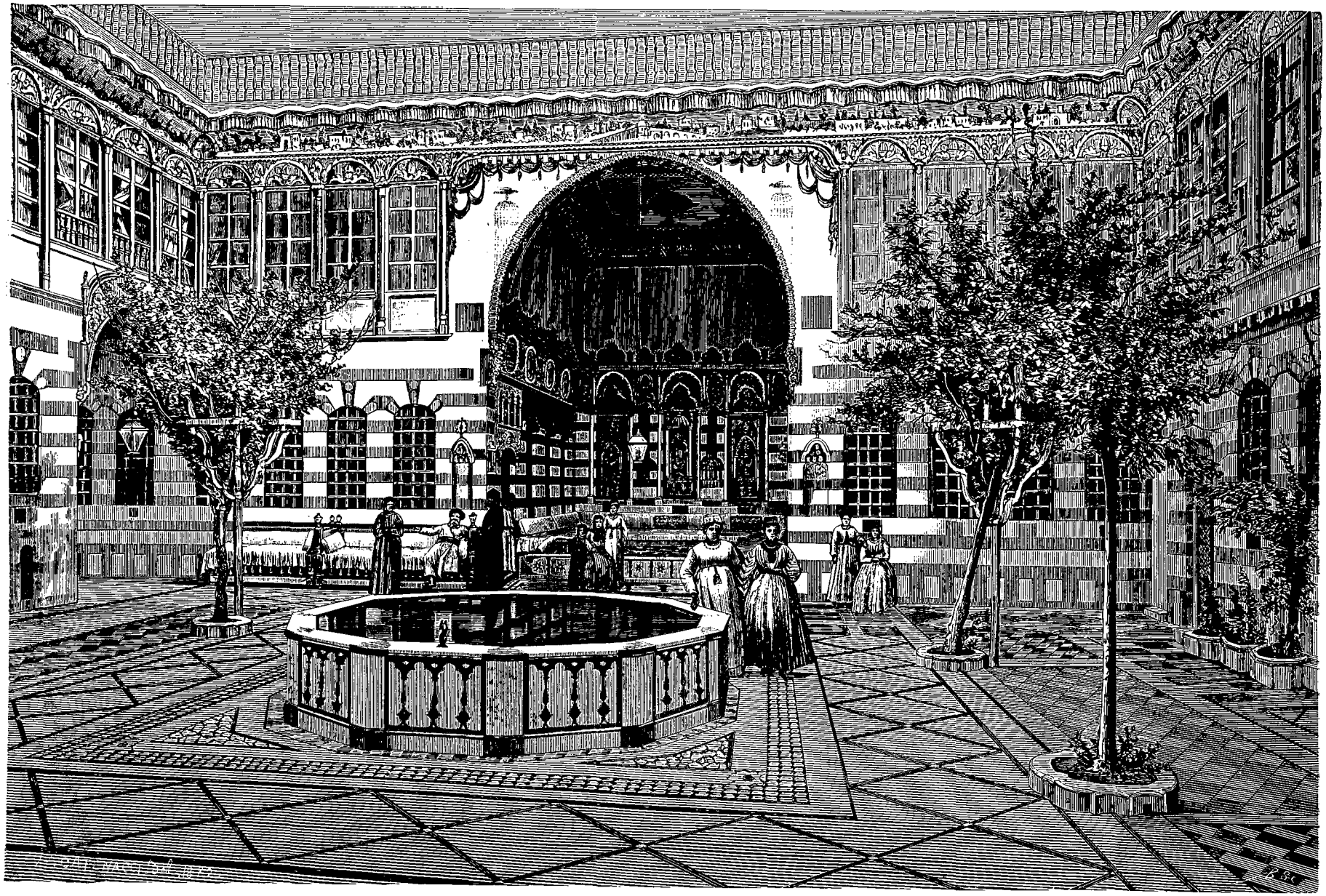
Dans les quartiers populeux et resserrés la ville est très malpropre; les rues, les cours et certaines parties des habitations sont encombrées de débris, d'immondices et d'ordures de toutes sortes. Les animaux crevés, abandonnés sur la voie publique, sont heureusement dévorés rapidement par les chiens errants et les vautours. En dehors des murailles, dans les endroits déserts, on voit fréquemment des chameaux morts de fatigue dont les cadavres sont dépouillés jusqu'à la moindre parcelle par d'énormes percnoptères fauves aidés de nombreuses bandes de chacals qui hurlent, pendant des heures entières, jusqu'à ce que le départ des oiseaux de proie leur permette de prendre part à la curée.

Quoique l'altitude du plateau de Damas soit considérable, la température moyenne de l'année doit être cependant assez élevée, puisque les orangers et même les palmiers réussissent fort bien dans les endroits abrités, surtout dans les cours et les jardins. Les orangers sont fort beaux, mais les dattes ne valent absolument rien, comparées à celles d'Égypte et du désert. Les abricots, cueillis chaque année en immenses quantités, sont à moitié séchés au soleil sur des planches, puis, pendant qu'ils conservent encore un peu d'humidité, on les comprime fortement entre deux plateaux, et on obtient ainsi une pâte grossière qui forme une espèce de carton rougeâtre appelé *mardin*. Ce produit, dont le transport est facile et commode pendant les grands voyages, est emporté par toutes les caravanes qui se rendent à la Mecque et à Bagdad. On en exporte aussi beaucoup en Turquie, pour l'Égypte et l'Arabie. Les amandes des noyaux sont ordinairement incrustées dans cette pâte, cependant les Arméniens du pays en réservent pour faire une huile sainte destinée à leurs cérémonies religieuses. Les abricotiers de Damas sont d'une si belle venue que plusieurs savants ont pensé que cet arbre fruitier était originaire de la Syrie; il n'en est rien, car il a été retrouvé par le colonel Préjevalsky formant de grandes forêts spontanées dans l'Asie centrale. Les noyers n'ayant jamais été découronnés par les gelées et la taille ont un branchage superbe et portent, quoiqu'on ait imprimé le contraire, de beaux et bons fruits. Le figuier d'Inde (*Cactus opuntia*) devient gigantesque et forme des haies énormes absolument infranchissables autour des jardins, dans les quartiers excentriques et dans les villages des environs. Ils donnent des fruits nombreux appelés *tobba*, fort recherchés par le menu peuple; ils sont d'une digestion difficile et il ne faut en manger qu'avec une certaine réserve.

Dans les vergers on cultive aussi beaucoup de tabac, infiniment moins estimé que celui de la côte de Phénicie, des lentilles et des pois chiches (*Cicer arietinum*) dont les Damasquins sont fort friands et qu'ils absorbent crus et préparés d'une multitude de manières différentes. On voit de plus une malvacée comestible (*Hibiscus esculentus*), et le sorgho, dont la graine sert à faire une farine grossière, peu agréable à avaler, des fèves, des melons, des courges appelées *koussa*, semblables à celles d'Égypte, du lin, du chanvre qui devient très haut et dont on retire le haschisch lorsqu'on le laisse grainer. Les ricins sont énormes et donnent une grande quantité de graines précieusement recueillies afin d'en extraire l'huile dont les Syriens font un fréquent usage. Dans les champs, de grandes étendues sont cultivées en maïs lorsque le sol est humide, en blé et en orge lorsqu'il est plus sec.

C'est principalement dans la plaine désertique située à l'est de Damas, au delà des lacs, que campent les Arabes qui récoltent les plantes de soude (*Salicornia*) nécessaires à la préparation du savon. Ces arbrisseaux sont coupés ras terre avec une hachette et apportés à la ville pour y être vendus. Les sommités fleuries sont seules conservées par les gens de la campagne, qui s'en servent pour laver leurs vêtements. C'est au mois de septembre que se fait cette récolte. Dans quelques localités on brûle les salicornes entassées en grande quantité au-dessus d'un trou creusé dans le sable, et, lorsque l'incinération est complète, on recueille au fond de la cavité une masse appelée *kölly hadschar*, formée par du carbonate de soude assez pur. Les Arabes apportent encore à la ville des fragments de soufre, qu'ils recueillent probablement dans le Hauran et qui servent à la fabrication de la poudre grossière employée par les indigènes. Le salpêtre est tout simplement ramassé à la surface du sol dans les environs immédiats de la ville. Les Bédouins nomades vendent aussi à Damas de grands faucons dressés à la chasse de la gazelle; ces oiseaux, appelés *teir hurr*, très recherchés par les gens riches, atteignent souvent un prix considérable. Les petits faucons, appelés *teir makry*, sont beaucoup moins estimés et ne servent qu'à prendre les lièvres, très nombreux dans la plaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour d'une maison juive à Damas (voy. p. 365). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les nomades de la tribu des Anazèhs sont chargés depuis un temps immémorial de protéger la grande caravane qui se rend chaque année à la Mecque. Mais celle-ci a beaucoup perdu de son importance depuis le percement de l'isthme de Suez. La plupart des pèlerins se rendent en Arabie par Constantinople, Smyrne, Alexandrette, Port-Saïd, et débarquent à Djedda sur la côte de l'Yémen. Un petit nombre seulement, ceux qui arrivent de l'Asie centrale directement par la Perse et la Mésopotamie, viennent à Damas. La caravane se rend ensuite, en passant par la Gaulonitide, à la petite ville de Màan, située sur les confins de l'Arabie, au sud-est de la mer Morte, non loin de Pétra ; de là elle gagne le rivage de la mer Rouge,



Salon d'une maison de Damas. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

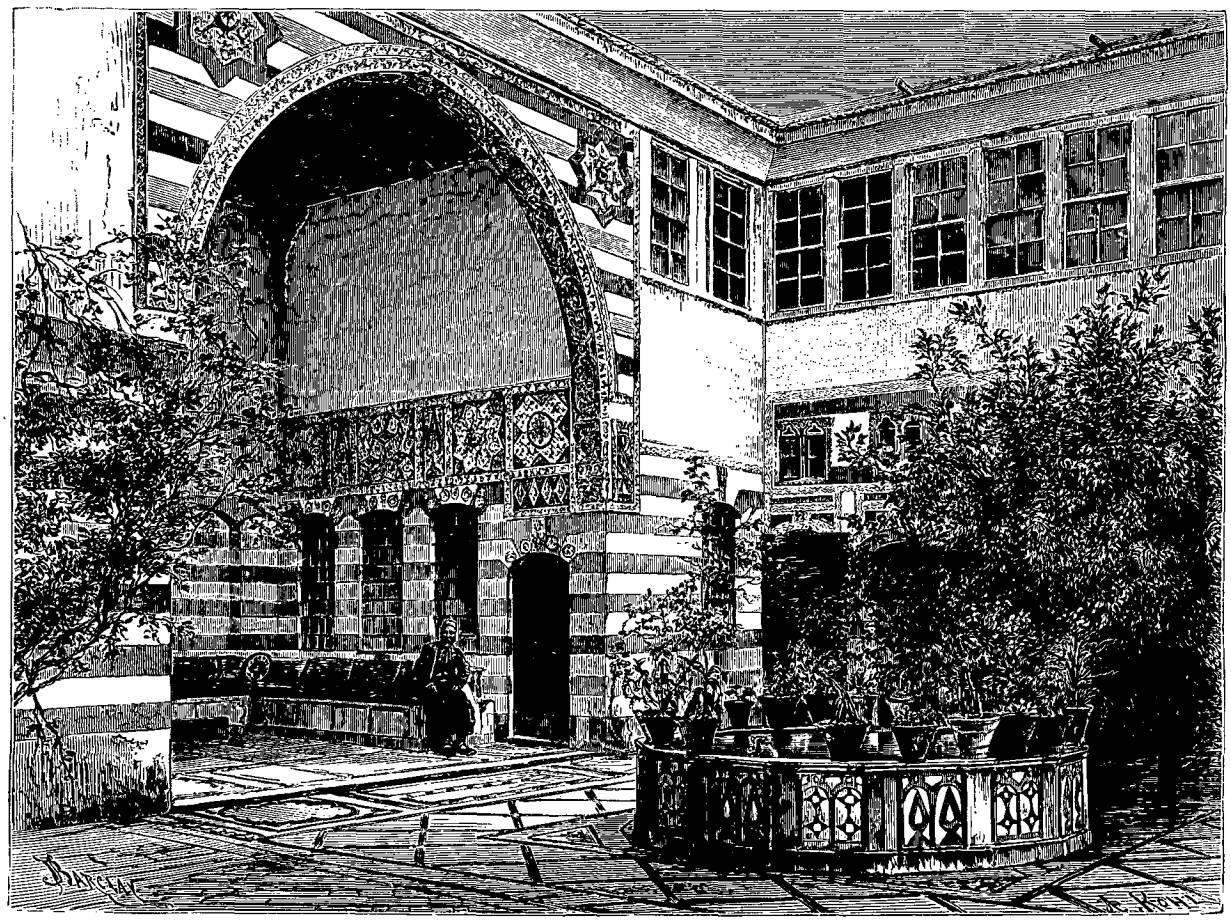
qu'elle suit jusqu'au tombeau du prophète. Ce voyage, qui dure quarante-cinq jours environ, est souvent très pénible lorsqu'il se fait en été. Au moment du retour, la population damasquine reçoit les pèlerins avec les démonstrations de la joie la plus vive. C'est jour de fête, tout le monde sort de la ville pour aller à la rencontre des hadjis en tirant force pétards et coups de fusil. Les pèlerins rapportent presque toujours des marchandises qui leur permettent de se défrayer d'une partie de leurs dépenses : c'est du café moka, des feuilles de séné, de la gomme, de l'aloès, de l'ambre gris, des porcelaines chinoises, des châles et des tissus de l'Inde. A propos des céramiques de Chine, je ferai remarquer que c'est en Syrie et peut-être à Damas que l'on peut encore trouver de belles pièces anciennes telles que le Céleste-Empire ne peut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus nous en envoyer. Ces porcelaines sont arrivées par terre, en traversant l'Asie entière, à une époque reculée, car de tout temps elles ont été très recherchées par les populations arabes.

Les fellahs, c'est-à-dire les paysans sédentaires de la plaine de Damas, sont aussi appelés ici les Karawine; ils paraissent descendre des anciens Araméens. Ces campagnards ont l'air fier et heureux; ils sont en effet beaucoup moins maltraités par les Ottomans que les autres cultivateurs de la région. Ils savent recevoir leurs oppresseurs à coups de fusil lorsque cela est nécessaire, et les sbires des pachas n'osent et ne peuvent les poursuivre ni chez les Druses du Hauran, ni chez les nomades du désert.

Dans la ville, un grand nombre de palais magnifiques à l'intérieur n'ont l'air, au dehors, que de véritables masures. Ces splendides habitations sont aujourd'hui presque toutes entre les mains des Israélites; quelques-unes sont encore habitées par des familles nobles du pays, à moitié ruinées, dépossédées de leurs fiefs par le gouvernement turc, et qui ne peuvent continuer le luxe de leurs ancêtres. Une des plus belles est celle du petit-fils d'un des anciens pachas de Damas. Au centre du palais, dont l'entrée fort



Véranda (*îwân*) d'une maison de Damas (voy. p. 366). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

mesquine est coudée plusieurs fois sur elle-même de façon à être défendue facilement et à arrêter tout regard indiscret venant de la rue, se trouve une vaste cour plantée de rosiers chargés de fleurs, de lauriers et d'orangers. De gracieuses vasques en marbre blanc, incrustées de stucs colorés, laissent jaillir en abondance leurs eaux limpides. Des vases de fleurs répandus à profusion autour des perrons et des fontaines renferment des plants d'œillets dont la fleur est spécialement aimée des Syriens. Des pigeons et des perdrix rouges privées (*Perdix schukkar*) picorent sur le sol comme des poules. De vastes salons précédés d'un *selamlik,* c'est-à-dire d'une sorte de vestibule destiné à recevoir les étrangers, s'ouvrent sur la cour et sont séparés d'elle par quelques marches en marbre blanc. Ces salles, très élevées, sont d'une richesse d'ornementation impossible à décrire : plafonds à caissons en bois de noyer découpés de mille manières diverses par des filets d'or, d'argent, rouges, verts, qui s'entrecroisent en arabesques légères et capricieuses. Des vitraux enchâssés dans l'albâtre éclairent les parties supérieures. Les murs, en marbres de plusieurs couleurs, sont incrustés de mille entrelacs creusés dans la pierre, remplis en stucs colorés et polis. Les parquets, d'une richesse extrême, sont formés par les marbres ou les brèches les plus rares. Le selamlik

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est la partie antérieure de la salle, séparée par une ou deux marches élevées, et quelquefois par une élégante balustrade découpée comme une dentelle.

Au milieu de cette pièce se trouve toujours un bassin supporté par un faisceau de piliers multicolores, portant à son centre une colonnette fouillée à jour, au milieu de laquelle s'échappe un mince jet d'eau qui fait entendre un agréable murmure et qui rafraîchit constamment l'atmosphère. Des fenêtres ogivales éclairent ces immenses salons et sont munies de volets, dont les panneaux formés de pièces de différents bois colorés, taillés en triangles, sont incrustés de nacre et d'ivoire. Rien ne saurait donner l'idée de l'art délicat qui a présidé à ces riches décorations.

Mais les maîtres de céans, presque ruinés, n'ont plus que le goût le plus vulgaire, le plus faux, et, quoique petits-fils d'un prince qui a su créer un pareil chef-d'œuvre, ne savent plus même entretenir le bijou que la fortune a placé entre leurs mains.

Pendant notre visite, les femmes du harem s'étaient réfugiées dans les galeries supérieures, fermées par d'élégants moucharabiehs à travers lesquels nous apercevions quelques beaux yeux nous regardant avec curiosité.

Dans la cour de ces riches demeures s'ouvre une vaste véranda, appelée *liwân*, dont le portique ogival supporte un plafond à caissons très richement fouillés ; les parois sont couvertes d'ornements en entrelacs les



Bazar de Damas. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

plus gracieux, d'incrustations en marbres, de stucs, de peintures. De larges divans adossés contre les murailles servent à faire le kief, le soir, lorsque la rosée tombe abondamment de ce ciel toujours étincelant.

Après les palais, une des plus grandes curiosités de la ville est le bazar, qui occupe une immense étendue entrecoupée, dans tous les sens, d'un inextricable réseau de ruelles communiquant les unes avec les autres, de carrefours, de réduits obscurs, de khans, de parties sombres et voûtées, de cours inondées de lumière où se produisent les effets d'optique et les oppositions de couleurs les plus surprenants. Ces galeries sont abritées par une grossière toiture de branches de peuplier enchevêtrées à angles aigus, recouvertes d'une épaisse couche de terre glaise battue.

Les magasins, comme partout en Orient, ne sont que de petites échoppes de quelques mètres carrés à peine, sans devanture, s'ouvrant directement sur la galerie, et dont le plancher est élevé d'un mètre environ au-dessus du sol. C'est là que se tient accroupi le marchand, fumant, cancanant avec un voisin, le narguilé ou la cigarette aux lèvres, le chapelet entre les doigts, ou bien écrivant les recettes du jour sur sa main gauche, avec un roseau qu'il trempe dans un encrier en cuivre ciselé passé comme un poignard à sa ceinture de soie. D'autres fois, étendu sur un tapis, il rêve indolent et immobile, durant de longues heures, en prenant un de ses pieds dans sa main, occupation favorite aux Syriens, ses babouches placées devant lui, le regard perdu dans le vague. Lorsque le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vendeur est un chrétien ou un israélite, on est en général ennuyé de son bavardage et de son obséquiosité. Il poursuit l'étranger dans tout le bazar, se fait passer, bon gré, mal gré, pour votre courtier, a l'art de faire danser à vos yeux mille choses diverses, mille couleurs chatoyantes, et enfin, lorsque vous êtes bien épuisé et étourdi, finit presque toujours par vous faire acheter un objet quelconque cinq ou six fois ce qu'il vaut.

Les étoffes, la sellerie, les ceintures et les tapis sont surtout intéressants. Avec du temps et de la patience, en prenant force tasses de café, en parlant pendant des journées entières, on peut encore se procurer de belles pièces, des tapis superbes, harmonieux de couleurs, arrivant de Perse, des montagnes de l'Asie Mineure ou du Kurdistan. Mais, avant tout, il faut ne pas être pressé, car le marchand commencera toujours par montrer des objets sans valeur afin de tâter les capacités du client, et ce n'est qu'à la longue qu'il se décidera à sortir ses raretés ou ses riches étoffes de ses cachettes profondes.



Jeune femme chaussée de kabkab (voy. p. 368). — Dessin de E. Roujat, d'après une photographie.

Les ouvriers damasquins tissent une très grande quantité de kouffiehs que les hommes et les femmes portent gracieusement enroulés sur la tête. Le turban véritable ne se voit presque plus en Syrie. Ces foulards sont d'une belle soie jaune dorée, rayée de bandes plus foncées, or, or bruni, vert, rouge et quelquefois brodées de fils d'or. Deux des côtés portent de longues franges qui retombent élégamment sur le front ou la nuque. Sous le kouffièh, hommes et femmes portent une petite calotte en drap rouge avec un gland de soie bleu ou or. L'industrie du tissage de la soie occupe encore à Damas seulement près de deux mille métiers qui sont très simplement installés. Depuis quelques années elle est en décroissance, à cause des importations nombreuses de Nîmes, de Lyon et de la concurrence que lui fait la place de Beyrouth. Les ouvriers travaillent assis au bord d'un trou creusé dans le sol, les jambes pendantes dans le vide. Les vers à soie sont élevés dans les environs de Damas, mais surtout dans les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban.

Les étoffes de coton sont presque toutes d'importation américaine et anglaise. Ce sont d'affreuses imitations des anciens tissus du pays dans lesquelles l'apprêt joue le rôle principal; seulement, comme elles se vendent à très bon marché, les indigènes les achètent en grandes quantités quoiqu'elles soient peu solides. On tisse encore à Damas de belles étoffes destinées aux personnes riches, et des toiles d'un beau bleu servant à faire les robes des Bédouines, qui, dans la Syrie entière, ont conservé leur costume traditionnel. Les teintures sont aujourd'hui malheureusement en grande partie importées d'Europe; cependant l'indigo, le carthame, la cochenille, la garance (*Rubia tinctoria* et *R. Olivieri*) cueillie dans le désert, servent encore souvent pour la coloration des tissus. Ces couleurs indigènes sont en général très solides et harmonieuses.

Dans les galeries des harnacheurs, on voit de curieux objets travaillés avec beaucoup de goût, des selles en maroquin rouge ou jaune brodées de fili-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

granes d'or, d'argent, de soie, garnies d'innombrables franges et pompons ; des brides de soie ornées d'or, des licols gigantesques pour les chameaux d'apparat, portant des coquillages disposés en ornements gracieux, des brides, pour les ânes, tressées en poil de chèvre, garnies de franges de couleurs, de cocardes, etc. Tout cela forme un fouillis splendide digne du pinceau de Decamps ou de Regnault. Les selles en maroquin ne sont guère utilisées que par les chefs des grandes familles. Les étriers sont toujours en cuivre, très grands, à fond plat pouvant recevoir le pied tout entier, et souvent guillochés ou ciselés avec une grande richesse. Les coins, très aigus, servent d'éperons.

C'est dans cette galerie qu'on peut apercevoir assez facilement les femmes de la bonne société arabe. Ces dames, toujours entourées de leur grand manteau blanc, sont strictement voilées ; cependant quelquefois, sous prétexte de mieux examiner les bijoux et les pierreries, elles retirent coquettement un coin du voile, et, si elles sont jeunes et jolies, laissent volontiers apercevoir une partie de leur visage. Dans leurs appartements, les dames sont le plus souvent vêtues avec une grande magnificence, mais quelquefois aussi avec un parfait mauvais goût, surtout les riches, qui cherchent à s'affubler des modes européennes qu'elles ne parviennent jamais à porter convenablement. Les petites bourgeoises ont heureusement conservé le beau costume syrien que nous avons décrit à propos de Beyrouth. Dans les cours de leurs maisons et dans les bains, les femmes ont la singulière habitude de chausser une semelle de bois appelée *kabkab*, supportée par deux lamelles transversales formant des talons hauts souvent de vingt centimètres. On ne peut comprendre qu'elles puissent se tenir en équilibre sur les dalles de marbre souvent fort glissantes. Ces sandales sont ordinairement ciselées et très habilement incrustées de nacre et d'étain. Le costume des hommes, quant à la coupe, est à peu près le même que celui porté à Beyrouth, mais il est toujours beaucoup plus coloré. Au lieu d'avoir le manteau et la large culotte noire, les Damasquins sont vêtus d'étoffes rayées ou à fleurs éclatantes.



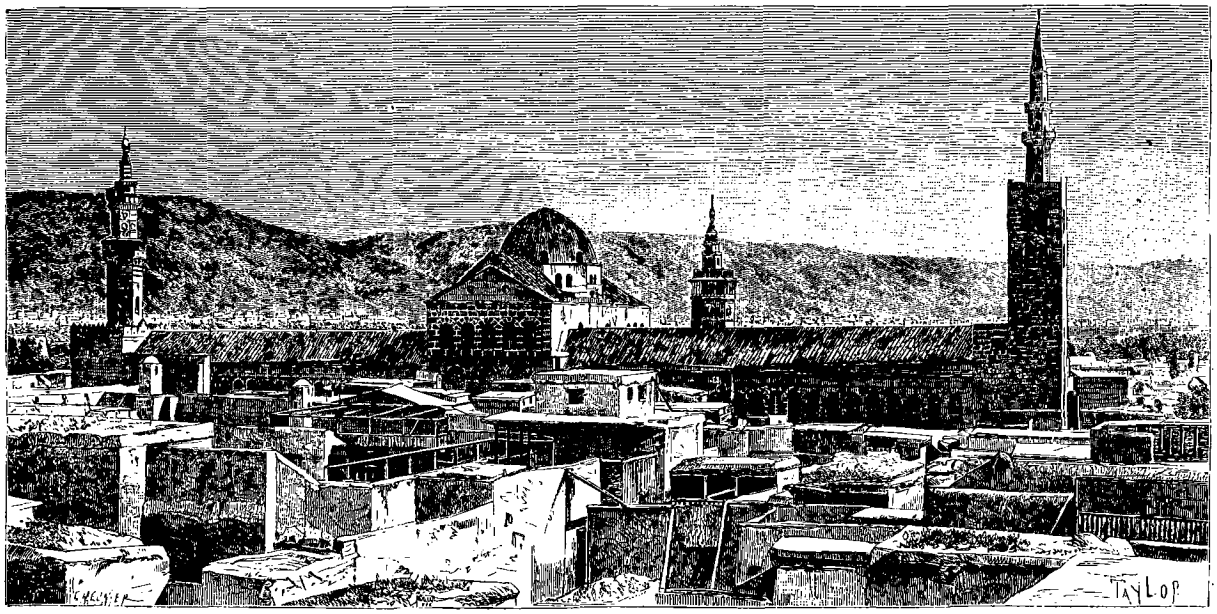
Marchand de scamlèhs. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Non loin de la galerie des Orfèvres, dans une longue avenue couverte, se font les *scamlèhs*, c'est-à-dire ces jolies petites tables octogonales représentant un tronçon de colonne recouvert d'ivoire et de nacre disposés en arabesques, fleurs, entrelacs avec un goût parfait. Malheureusement, l'influence étrangère se fait déjà sentir, l'art a été perverti par les Européens qui ont fait des commandes de fauteuils, de tables de salon, etc., dont le style n'est absolument pas en rapport avec l'ornementation et le génie arabes. Entre le bois et les triangles de nacre ou d'ivoire, on incruste de longs fils d'étain qui produisent le plus bel effet sur le fond brun ou rougeâtre du noyer ou du palissandre. Les ouvriers font pénétrer le métal dans le bois, puis ensuite polissent la surface du meuble pour enlever les parties proéminentes.

Docteur LORTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande mosquée à Damas (voy. p. 374). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Damas (suite et fin).

Dans de nombreuses petites échoppes, les rôtisseurs préparent la viande grillée dont se nourrit surtout la foule bigarrée, qui circule constamment dans ce labyrinthe. Un cylindre central renfermant le charbon incandescent est entouré de broches verticales qu'une hélice de fer-blanc fait tourner par la force du courant d'air chaud ascendant. Les pâtisseries proprement faites sont très variées, et les fruitiers ont dans de belles bassines argentées, délicatement ciselées, des crèmes et du lait préparé de différentes manières. Au milieu de la foule, les limonadiers, mis avec recherche, élégance même, offrent aux passants des verres d'une eau entretenue glacée par un cône de la blanche neige de l'Hermon; ils crient sans cesse : « Rafraîchissez votre cœur, éteignez votre soif! » et appellent l'attention des passants en frappant d'une seule main, et très rapidement l'une contre l'autre, deux tasses en porcelaine ou en métal.

Dans le bazar des libraires, on voit encore quelques livres intéressants, surtout de fort beaux manuscrits du Coran qu'il est très difficile d'acheter et même de voir. Ce n'est que lorsqu'on est accompagné par quelqu'un en qui ils ont confiance, et après des pourparlers interminables, que ces farouches sectaires consentent à laisser toucher leurs livres saints par des mains infidèles. La plupart de ces manuscrits viennent d'Égypte.

Dans beaucoup de boutiques, on voit des coffres construits en bois de noyer très épais, sculptés artistement, servant à enfermer les marchandises de valeur. Les panneaux sont ordinairement couverts de triangles formant des entrelacs, mêlés à des cartouches imitant des plaques de vannerie; entre ces écussons s'élèvent des arbres et des groupes de fleurs dans le style persan. On peut acquérir de ces meubles à très bon marché, et les aromates dont leur bois est profondément imprégné les rendent précieux pour la conservation des fourrures et des vêtements en laine.

Les armes de prix sont presque introuvables, ainsi que les faïences anciennes, émaillées, couvertes d'arabesques persanes, bleues sur fond blanc, ou blanches sur fond bleu. L'industrie des lames de sabre, presque nulle aujourd'hui, était très ancienne à Damas, car il en est déjà fait mention à l'époque de Dioclé-

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLIV, p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tien, au quatrième siècle. A la suite des invasions de Timour et de Djengis Khan, elle s'est répandue dans toute l'Asie centrale et en Perse. Les lames célèbres de Damas se rencontrent quelquefois encore dans les parties les plus reculées du monde musulman; on en a trouvé même parmi les populations de l'Afrique centrale. Aujourd'hui les forgerons font encore d'excellentes épées et des poignards qu'ils travaillent avec une patience admirable; c'est ce martelage très prolongé qui change la nature moléculaire du métal et qui donne à l'acier des qualités particulières. Les poignards, le plus souvent emmanchés avec beaucoup de goût, présentent une forme spéciale qui les rapproche de ceux de l'Inde. Il est indispensable, lorsqu'on achète des armes, de bien examiner les lames, dont beaucoup sont importées de Solingen pour être ensuite montées à Damas. Les forgerons de la ville fabriquent aussi des lances destinées aux Bédouins du désert. Les pointes, longues ordinairement de trente-cinq à quarante centimètres, triangulaires et très aiguës, sont faites avec des vieilles limes hors d'usage. A un mètre du fer se trouve fixée une grosse houppe en plumes d'autruche. A l'autre extrémité de la hampe, longue de cinq à six mètres, faite d'un fort bambou, une autre pointe plus courte est destinée à ficher l'instrument en terre lorsqu'on est au repos et sert à attacher le cheval dans le désert. Maniées avec une grande habileté par ces admirables cavaliers, ces armes sont très redoutables, car, malgré l'emploi des fusils à répétition, il est quelquefois difficile de se garantir des attaques des Bédouins, toujours soudaines et rapides. Dans une de ses dernières traversées du désert de Syrie, entre Damas et Bagdad, notre drogman Melhem a été attaqué par une tribu hostile. Il m'a montré sa poitrine, ses flancs et son dos labourés de coups de lance qui n'ont fait heureusement que lui déchirer la peau. Il a été ensuite dévalisé, laissé absolument nu, couché sur le sable, et n'a dû son salut, quelques heures plus tard, qu'au passage inattendu d'une caravane.

Les beaux cuivres de Damas sont devenus fort rares; il est cependant encore possible de se procurer des plateaux et des bassines ouvrés avec goût; les objets d'un travail moins soigné, faits trop rapidement, sont cependant couverts d'élégantes ciselures qui deviennent plus harmonieuses à mesure que les angles sont frottés et polis par l'usage. Les anciens plateaux étaient martelés et repoussés souvent pendant de longues années par une ou plusieurs générations d'ouvriers. Ce travail prolongé a donné au bronze une cohésion et une sonorité qu'on chercherait en vain dans les pièces plus modernes, dont beaucoup sont tout simplement burinées grossièrement. Plateaux et bassines, outre les ornements géométriques ordinaires et des versets du Coran gracieusement encadrés, portent presque tous un ou deux cartouches présentant la lune et trois autres signes cabalistiques qu'on retrouve fréquemment sur les monuments phéniciens les plus archaïques, ayant très certainement rapport au culte d'Astarté. On fabrique encore actuellement d'immenses plateaux qui ont souvent deux mètres de diamètre. Ces grandes pièces se vendent aux Bédouins du désert de Syrie; elles sont posées sur un scamlèh haut de cinquante centimètres seulement, ou sur un pliant formé de quatre pieds en bois tourné, peints en rouge. Dans les festins, on peut mettre à l'aise sur ces plateaux, au milieu d'un énorme tas de riz, un mouton tout entier ou la moitié d'un jeune chameau. Par vanité, les cheiks du désert achètent ces plats dignes de Gargantua, afin de montrer à leurs visiteurs qu'ils sont généreux et hospitaliers.

Les bains de Damas sont nombreux et bien installés; en général ils consistent en une vaste coupole centrale, éclairée par de petites ouvertures circulaires et supportée par de légères colonnes. Au milieu, un grand bassin à pans coupés, alimenté par des jets d'eau, est destiné aux ablutions froides. Des cabinets pourvus de divans, largement ouverts sur la salle centrale, permettent de se déshabiller facilement à l'écart. On chausse ensuite les sandales à double talon, et, conduit par deux garçons à peine vêtus, on est introduit dans une chambre chaude où l'on reste quelques instants, puis dans une seconde encore plus chaude, et enfin dans une troisième dont la température est si élevée qu'on peut à peine y respirer. Immédiatement la peau se couvre d'une transpiration abondante qui rend aussitôt les fonctions respiratoires faciles. Lorsque la sueur est bien établie, on couche le patient sur les dalles de marbre, on le masse, on le frotte, on l'asperge alternativement d'eau chaude et d'eau froide, prises dans des vasques avec des bassins de bronze. Ensuite le corps tout entier est enduit de savon que l'on fait mousser avec des paquets de fibres prises dans la courge Louffa (*Luffa acutangula*). A ce moment on est recouvert d'une écume blanche qui vous pénètre quelquefois désagréablement dans les yeux, le nez et la bouche. Puis, après avoir été encore une fois tourné, retourné, frictionné dans tous les sens par les impitoyables baigneurs, le patient, lavé à grande eau, essuyé, entouré de linges moelleux, un peignoir enroulé autour de la tête, semblable à un mammamouchi de Molière, est reconduit dans la cellule initiale, où, étendu sur un divan, on lui présente café et cigarettes. Après ces cérémonies, le bien-être est complet; la peau rafraîchie, nettoyée jusque dans ses pores les plus profonds, peut permettre d'affronter pendant quelques jours la température tropicale de l'été.

Les étrangers pourront fréquenter avec intérêt ces établissements où l'on peut prendre sur le fait les mœurs, les habitudes et mille détails de la vie intime des Arabes. Les garçons de service ont une adresse merveilleuse pour ramasser sur le sol les linges mouillés; jamais ils ne se baissent pour les prendre avec les mains, mais, les saisissant très adroitement avec l'orteil simien de leur pied, les font sauter en l'air, et, après les avoir pliés d'une certaine façon, les jettent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à dix mètres de hauteur sur des barres en bois, où ces peignoirs s'étendent d'eux-mêmes pour sécher convenablement. Nous sommes restés souvent bien longtemps à admirer cette manœuvre singulière exécutée avec une prestesse et une habileté incroyables.

Le soir, la ville présente un caractère étrange : les rues ne sont pas éclairées; aussi les règlements de police ne permettent-ils pas de sortir sans être muni d'un de ces énormes fallots (fanous) en verre, en papier ou en corne qui sont un des luxes des Orientaux. Le silence le plus profond règne au milieu de ces ruelles plongées dans une obscurité complète. Les magasins sont clos et les habitants renfermés dans leurs demeures. Les différents quartiers, comme dans nos cités du moyen âge, sont séparés les uns des autres par d'énormes barrières fermées à neuf heures du soir. Des veilleurs spéciaux sont chargés de stationner à ces portes et de les ouvrir avec majesté, lorsque le passant attardé prononce les mots sacramentels : « *Iftáh ya haris!* Ouvre, ô gardien! » Ce sont en général de pauvres diables estropiés, boiteux, borgnes ou aveugles qui font ce pénible métier.

Ces barrières, destinées à arrêter les voleurs, sont une grande gêne non seulement pour les gens du pays, mais surtout pour les Européens, car les Damasquins sortent rarement de chez eux après le coucher du soleil. Malgré ces précautions rudimentaires, et la nullité à peu près complète de la police, les malfaiteurs sont fort rares; il en est de même des mendiants, qui sont ici beaucoup moins nombreux que dans les autres villes de l'Orient. Dans certains faubourgs cependant, à l'entrée du bazar, près des portes de la grande mosquée, dans le quartier du Meidan, on trouve quelques bandes de pauvres hères, Persans, Tcherkesses ou autres étrangers, qui ne peuvent, faute d'argent, retourner dans leurs patries, et qui, organisés en confrérie, vivent de mendicité.

Au point de vue de son caractère oriental, la ville de Damas est bien autrement intéressante à visiter que le Caire ou Constantinople, devenues aujourd'hui toutes deux cités presque européennes. A Damas, il n'y a guère qu'une vingtaine de Français et d'Anglais; aussi l'habit et le chapeau noirs ne se voient-ils pas dans les rues encombrées au contraire par les costumes éclatants et bariolés de la plupart des races humaines, Turcs, Grecs, Arabes, Persans, Afghans, Druses, Maronites, Arméniens, Bédouins du désert d'Arabie, Métoualis, Ansariés, Nègres, etc., qui se coudoient au milieu des caravanes de chameaux, des ânes, des chevaux chargés des blés du Hauran, des produits de l'Asie Mineure, de la vallée de l'Euphrate et de la Perse.

Le costume des Damasquines, que ma femme a pu examiner à loisir dans plusieurs harems, est à peu près le même que celui des Beyrouthines. Elles ont une taille ouverte largement sur la poitrine, des manches collantes très amples à l'extrémité, une jupe courte formant robe, des pantalons de soie, brodés ou couverts de dessins éclatants, des fleurs dans les cheveux, des bijoux en filigrane, des pantoufles jaunes et des bracelets nombreux aux bras et aux chevilles. Ordinairement, elles ont de grandes boucles d'oreilles et un bouton en or garni de turquoises passé dans une des narines. Cet ornement des plus singuliers s'appelle le *khergèh*.



Femme de Damas avec le khergèh. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

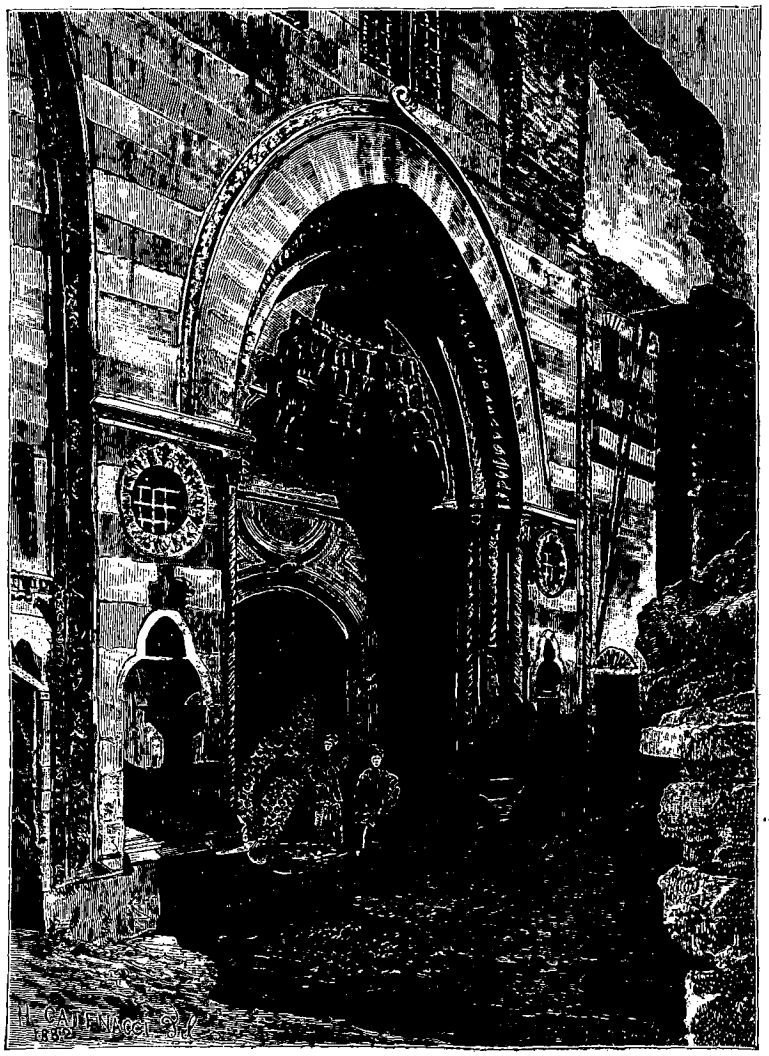
L'après-midi elles viennent en grand nombre pour faire leurs emplettes. Ce qu'elles peuvent passer d'heures devant ces petites boutiques, regardant, touchant, palpant, discutant, marchandant pour économiser quelques paras, est chose incroyable. Ainsi que les Européennes le font souvent, elles ont aussi l'habitude de bouleverser des boutiques entières, et de faire déplier sous leurs yeux toutes les étoffes d'un malheureux marchand, avec l'idée parfaitement arrêtée de ne rien acheter. C'est une manière de se distraire, de passer le temps, et d'échapper pour quelques instants à leur triste vie intérieure et à la tyrannie du harem. Dans le bazar de Damas, les femmes paraissent assez libres, on n'y voit pas des armées d'eunuques comme à Constantinople. Cependant il ne faut point trop se fier à ces apparences, car, paraît-il, nombre d'espions déguisés sont journellement chargés de rendre compte à leurs maîtres des faits et gestes de ces dames.

On voit à Damas de fort beaux chevaux élevés au désert ou dans la plaine du côté des lacs. Ils sont en général blancs, alezans, bais bruns, ou fleurs de pêcher; ces derniers sont particulièrement recherchés, car, au dire des Arabes, cette robe indique certaines qualités morales auxquelles les Syriens tiennent beaucoup. La tête, toujours petite, est portée avec une grande fierté, les yeux sont grands et intelligents, la crinière et la queue très longues, les jambes fines et nerveuses, la croupe arrondie, non anguleuse comme celle des barbes. Le véritable arabe de Damas a aussi une taille beaucoup plus élevée que celle du cheval d'Algérie Ces animaux, d'une grande douceur, se lais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent conduire sans bride, avec un simple licol; j'ai vu de très jeunes enfants, de sept à huit ans, leur faire exécuter les mouvements les plus compliqués et les plus hardis, en les dirigeant seulement avec les genoux et quelques poils de la crinière. Les Bédouins ne bridents leurs montures qu'au moment du combat et sans quitter la selle. Les juments, toujours d'un prix très élevé, sont préférées, car elles sont plus dociles et ne peuvent éveiller l'attention de l'ennemi par leurs hennissements. Les chevaux, beaucoup moins chers, se vendent ordinairement de six cents à huit cents francs. Ces syriens peuvent, quoi qu'on en dise, s'habituer facilement au trot et à la traction; aujourd'hui les diligences qui font le service régulier entre Damas et Beyrouth sont attelées de six beaux chevaux du pays presque toujours gris pommelés, qui font un service admirable et qui trottent avec une grande rapidité. Seulement, comme ils sont beaucoup moins lourds que les percherons, on leur adjoint dans les endroits difficiles, comme limoniers, deux mulets de forte taille.

Dans le bazar, un grand entrepôt appelé Khan Assad-Pacha est construit en belles assises blanches et noires. La vaste coupole centrale, entourée de galeries, présente l'aspect le plus imposant, et la porte sculptée en stalactites, ornée de chaque côté de niches gracieuses, est un des plus beaux spécimens de l'architecture arabe damasquine. Ce bâtiment est parcouru par d'innombrables couloirs, escaliers, conduisant à des magasins, à des chambres, à des retraites obscures où s'entassent des marchandises précieuses et où couchent même les voyageurs. On y respire des odeurs indescriptibles, étrange mélange de roses, de musc et d'émanations d'égouts. La porte, très curieusement fouillée, bardée de fer, couverte de clous de bronze, pourvue d'énormes serrures et de lourdes chaînes, est percée dans un des panneaux d'une toute petite ouverture secondaire dans laquelle on ne peut s'engager que baissé, presque plié en deux. L'usage de ces poternes, général à Damas, était établi dans le but de pouvoir défendre plus facilement les habitations pendant les émeutes populaires si fréquentes dans cette remuante cité. De chaque côté de l'entrée du Khan, deux jolies petites fontaines creusées en niches sont surmontées d'un œil-de-bœuf circulaire entouré d'ornements ciselés en creux.



Porte du Khan Assad-Pacha. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Non loin de là, dans une des rues voisines, une fontaine occupe l'angle rentrant d'un carrefour. Deux légères colonnettes supportent le toit et le fronton orné d'inscriptions dorées gravées dans la pierre. Le bassin est en marbre de plusieurs couleurs, tandis qu'une coquille laisse échapper l'eau dans le fond du monument dont les parois latérales portent des briques émaillées. Un gobelet d'étain attaché à une chaîne de bronze permet aux passants de se désaltérer.

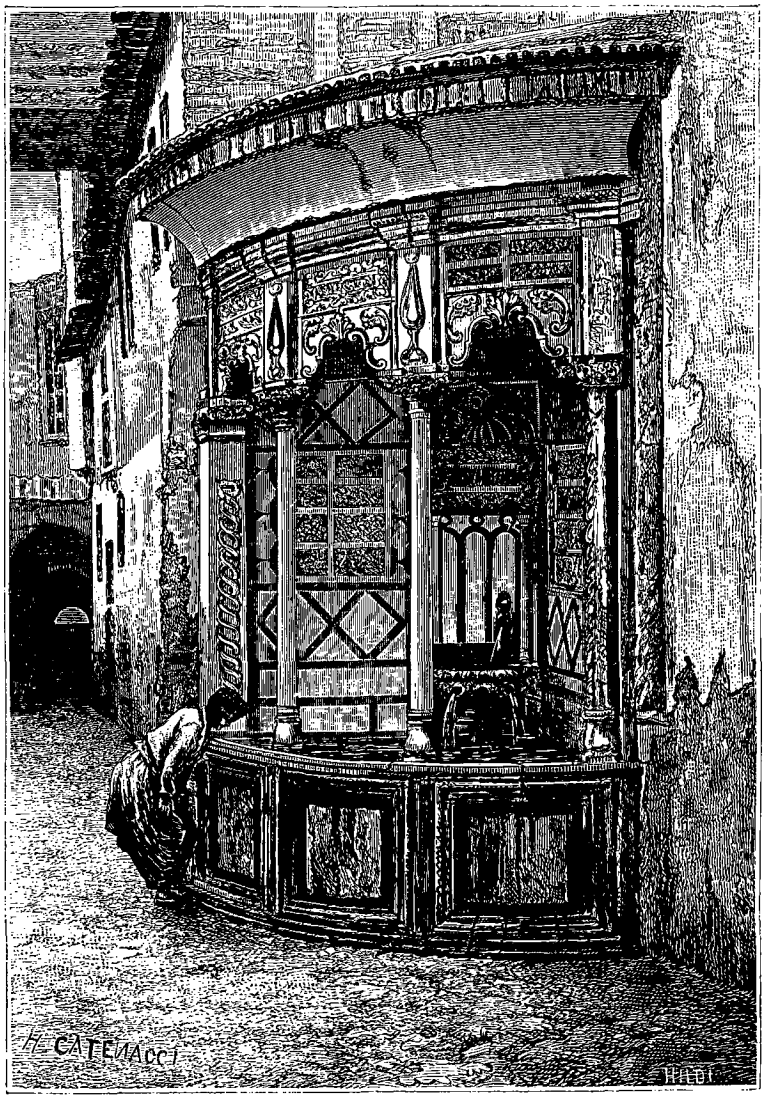
A l'extrémité du bazar, conduits par M. Savoye, nous montons dans l'intérieur d'une habitation et arrivons par d'étroits escaliers sur une terrasse en terre glaise, dominée par la moitié d'un arc de triomphe romain orné de colonnes corinthiennes et d'une frise finement sculptée, formée par une grecque et des palmes entrelacées avec des fleurs du plus beau travail. La base du monument, entièrement englobée dans les constructions modernes, n'est plus visible; peut-être un jour sera-t-il possible de la dégager et la retrouvera-t-on intacte. Aucune inscription n'indique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'âge de cette porte triomphale que je crois être du temps d'Hadrien. Elle était placée évidemment en avant du grand temple païen dont la mosquée a pris aujourd'hui la place.

Les rues populeuses et les carrefours du bazar sont bruyants; tout ce menu peuple parle à haute voix, crie, chante, s'agite, mais sans cohue et sans grossièreté. L'habitant de Damas est d'un naturel très gai, il aime beaucoup les plaisirs et le mouvement; le soir, de tous les côtés, on entend les sons monotones des tambourins et des hautbois; ce sont des groupes d'amis ou des familles qui se réjouissent en commun après les fatigues de la journée. Les femmes ne dansent jamais, mais souvent les hommes se prennent par la main et se livrent à ces insipides figures de la danse orientale qui plaisent tant à ces populations naïves. Chez les riches, on fait venir pour ces occasions, c'est-à-dire les naissances, la circoncision et les mariages, des chanteurs et des danseuses qui ont le privilège de se montrer à tous le visage découvert. Ces femmes, qui jouissent en général d'une fort mauvaise réputation, s'accompagnent de la cythare appelée *hanoun*, du tambourin et des castagnettes. Elles exécutent, pendant des heures entières, des danses ou plutôt des pas figurés, très lents, que les spectateurs et les dames regardent toujours avec un ravissement qui ne se lasse jamais. Elles sont couvertes de bijoux, les narines pourvues du bouton de rigueur, les yeux et les sourcils peints, ce qui donne à leur physionomie une immobilité de masque peu agréable pour les yeux *européens*. Ces femmes sont aussi souvent tatouées sur la figure, le menton, les mains et les seins. Dans les soirées arabes on sert ordinairement, comme rafraîchissements, du thé, du café et des sorbets glacés dans la neige de l'Hermon. Les habitants de Damas font une grande consommation de cette neige, que les âniers vont journellement chercher au sommet de la montagne, dans les crevasses des rochers, et qu'ils compriment fortement dans de grands sacs en laine.

L'été, les effets de lumière sont splendides dans les ruelles du bazar; à travers les brèches de la toiture, des jets de rayons dorés pénètrent obliquement, et, sur les fonds sombres des réduits obscurs, éclairent admirablement les vêtements bigarrés de la foule, les brillantes étoffes suspendues aux devantures, les manteaux écarlates, les vestes brodées, les selles et les brides de marocain, les licols ornés de mille glands, de fragments de miroirs et de coquillages, les chaussures à la poulaine en cuir rouge et jaune, les cuivres étincelants, les boutiques remplies de narguilés dont les longs tuyaux flexibles ressemblent à une armée de serpents. Puis, ce sont les fruits arrangés de façon à faire bondir le cœur d'un peintre de nature morte : amandes, abricots, courges, melons entassés, ensoleillés ou cachés dans l'ombre. Les Damasquins, ainsi que tous les Syriens, mangent beaucoup d'abricots entièrement verts. Comme nous avions fait remarquer à un marchand l'inconvénient d'une pareille nourriture dans une contrée où le choléra exerce souvent ses ravages, le bruit se répandit aussitôt que nous avions affirmé que cette terrible maladie existait dans la ville, et la foule faillit presque nous faire un mauvais parti.



Fontaine près du bazar. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aujourd'hui il est possible de visiter facilement et dans tous ses détails la grande mosquée appelée Djamia el Amoui, dont l'entrée était, jusqu'à ces dernières années, sévèrement interdite aux chrétiens. Un uléma, jeune prêtre musulman, coiffé d'un beau turban vert et d'une riche pelisse, nous en fait les honneurs avec beaucoup de bonne grâce, mais ne dédaigne point, au moment de nous quitter, de tendre la main et de réclamer de nous un droit de visite de dix francs par personne.

Cette mosquée est une ancienne basilique romaine, située à l'extrémité du bazar et construite on ne sait exactement à quelle époque; restaurée, en 395, par Arcadius, elle était dédiée à saint Jean-Baptiste, et plus tard fut partagée fraternellement entre musulmans et chrétiens; ce n'est qu'en 705 que Welid, fils d'Abd el Melek, en expulsa ces derniers. En avant de la mosquée, une immense cour, pavée de marbre, est entourée de vastes galeries supportées par des piliers carrés couverts d'ornements variés d'un bel effet. La mosquée, qui forme un des côtés de cette cour, a conservé tous les caractères des basiliques primitives.



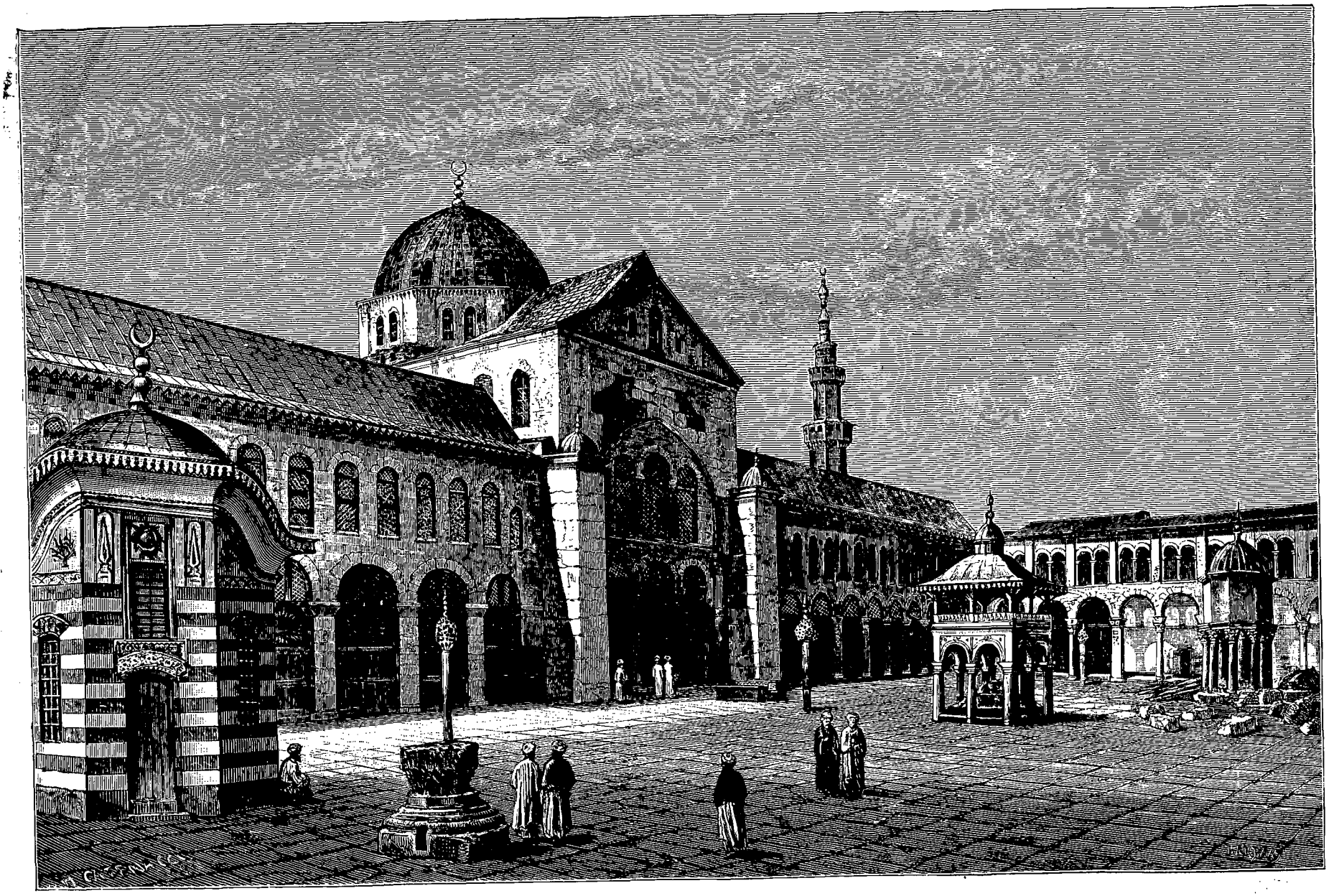
Danseuse de Damas et joueuse de cythare (voy. p. 373). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

La grande nef, longue de cent trente et un mètres, large de trente-huit, divisée en deux parties égales par un dôme élevé, est terminée à chaque extrémité par un minaret élancé. Celui du nord, très élégamment construit en assises blanches et noires, est pourvu de baies, de balcons à stalactites et de parapets découpés en dentelle avec un art infini. L'intérieur du vaisseau est divisé en trois parties par trois rangées de colonnes de sept mètres de hauteur; les toits sont triangulaires; de beaux marbres, des nattes et des tapis précieux recouvrent le sol, et un grand nombre de lampes sont suspendues aux poutres du plafond. Sur la paroi de l'ouest, les noms des premiers khalifes, Abou Bekr, Omar, Othman et Ali, et, au sud, certaines surates du Coran, sont inscrits en lettres gigantesques. Les murs sont percés de fenêtres à plein cintre garnies de vitraux. Un petit monument protégé par un grillage finement découpé, entouré d'énormes candélabres, recouvre une crypte souterraine où l'on ne peut pénétrer, dans laquelle, dit-on, est conservée la tête de saint Jean-Baptiste renfermée dans une cassette d'or. A l'extrémité de la cour, une coupole octogonale, Kubbet el Chazné, supportée par des colonnes antiques, sert de bibliothèque pour les livres sacrés. Non loin de là, un autre dôme, appelé Kubbet en Naufara, recouvre un bassin destiné aux ablutions, et s'appuie sur des piliers réunis par des voûtes supportant des colonnettes destinées à soutenir le toit.

A l'extrémité nord, nous montons par cent cinquante-neuf marches au sommet d'un grand minaret quadrangulaire; de la galerie supérieure, fort dégradée et branlante, on a une vue générale de la mosquée et de la ville qui, de cette hauteur, produit un effet singulier; on ne voit que des murailles et des terrasses en glaise gâchée, dorées par un soleil éclatant, tandis que les rues étroites et les cours ne sont presque plus visibles. Cette belle mosquée, très intéressante à parcourir, produit cependant infiniment moins d'effet que celle d'Omar à Jérusalem, dont l'ornementation est bien plus riche, plus originale et dont l'aspect est bien autrement grandiose.

Au nord-ouest de la ville se trouve le château, vaste bâtiment quadrangulaire, fortifié par douze tours, et dont les épaisses murailles, construites en partie de matériaux antiques, sont couronnées de créneaux et de réduits régulièrement espacés, armés de mâchicoulis. Il est aujourd'hui transformé en arsenal, que nous n'avons pu visiter, mais qui renferme, paraît-il, un grand nombre d'armes du moyen âge prises par les musulmans sur les armées des croisades. Ces constructions sont séparées par des cours carrées qui semblent dater de l'époque romaine. Les terrasses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

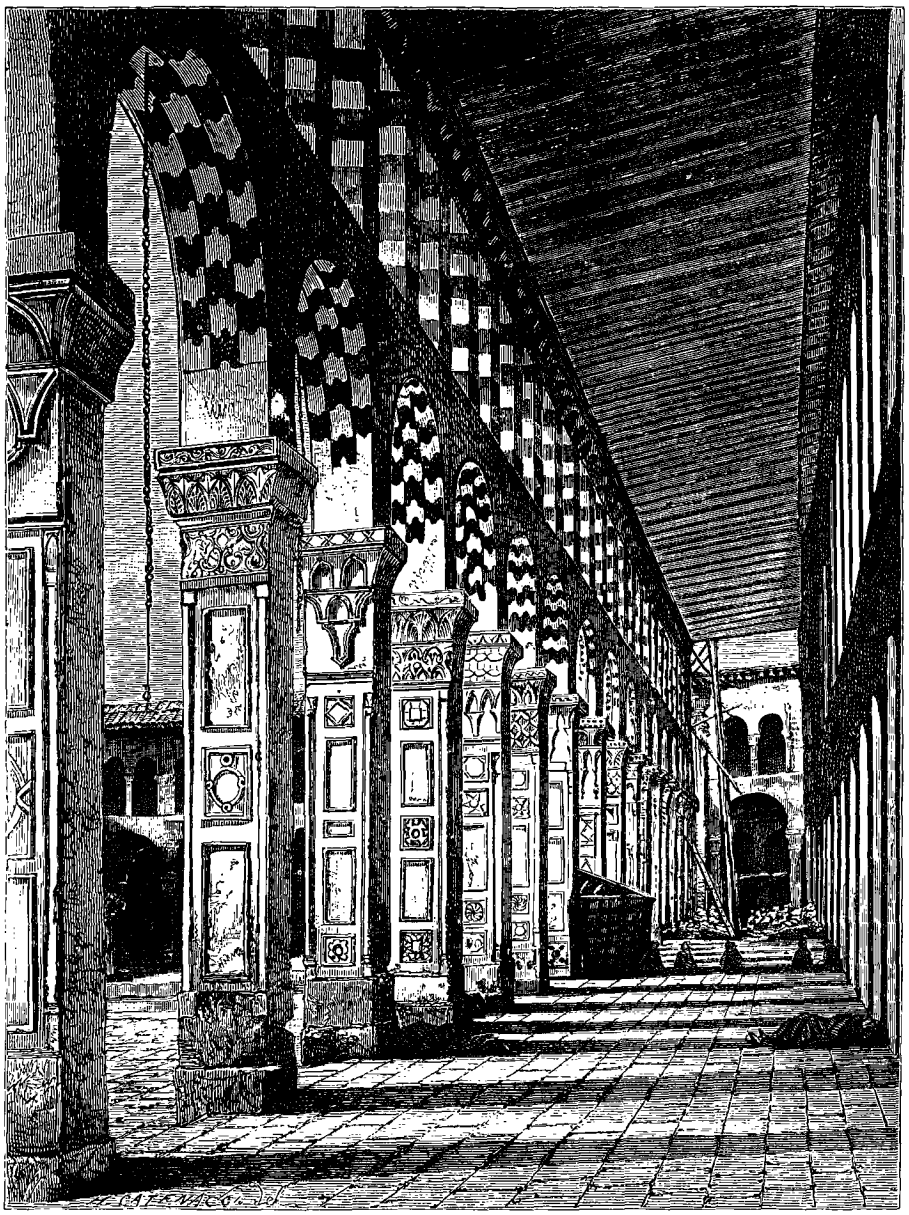


Cour de la grande mosquée de Damas. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supérieures sont armées de canons turcs. Cette forteresse n'a jamais pu être explorée sérieusement; à ce que l'on m'a dit, elle présente de nombreuses salles, des réduits obscurs et de vastes souterrains dans lesquels, jusqu'à présent, nul Européen n'a pu pénétrer. Lorsqu'on pourra en fouiller tous les recoins, il est probable qu'on y trouvera de vrais trésors en fait d'armes anciennes qu'on y entasse depuis plusieurs siècles. Les parties les plus modernes ont très probablement été construites, en 1219, par Melek el Aschraf.

Du côté de l'est, les remparts qui entourent la ville sont encore assez bien conservés; renforcés de distance en distance par de grosses tours rondes, ils offrent une grande diversité dans les matériaux employés.

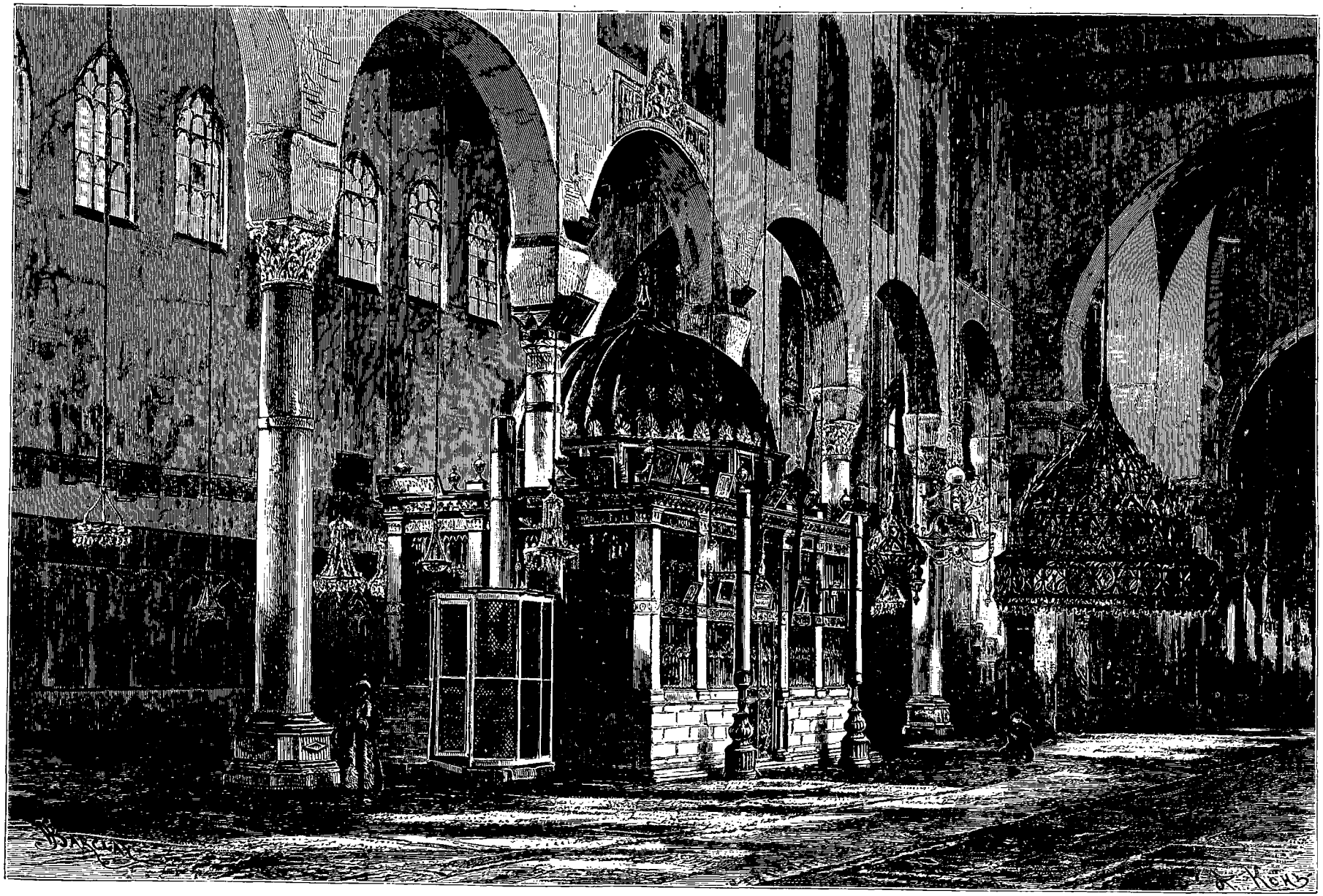


Galerie et colonnade de la grande mosquée de Damas (voy. p. 374). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Les assises inférieures, romaines, sont formées de grosses pierres assemblées sans ciment; plus haut, se voient les parties sarrasines, puis les moellons turcs disposés avec une grande négligence. Les remparts arabes paraissent avoir été restaurés, en 1171, par Noureddin.

Plusieurs portes s'ouvrent dans cette enceinte; celle de l'est, Bab ès Scherki, évidemment romaine, présente trois baies, dont celle du centre, de douze mètres de large, est actuellement murée, ainsi que la petite porte latérale du sud. Celle du côté opposé est seule restée libre. Au-dessus, on a construit un minaret quadrangulaire, aujourd'hui blanchi à la chaux, terminé par une galerie couverte d'où l'on a une belle vue sur la ville et les environs de Damas. Dans le voisinage, on aperçoit la coupole de l'église chrétienne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la grande mosquée de Damas (voy. p. 374). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grecque, qui n'offre rien d'intéressant. A la suite des massacres de 1860, ce quartier, habité surtout par les chrétiens, a été rasé de fond en comble et, pendant plusieurs années, n'a plus présenté qu'un désolant amoncellement de ruines informes.

Dans l'intérieur de la ville, on rencontre çà et là les carrefours les plus pittoresques et les plus animés; l'un d'eux est ombragé par un superbe platane oriental, dont le tronc gigantesque a vingt-deux mètres de circonférence. A la porte d'une mosquée se voit aussi un énorme cyprès, d'une très grande hauteur, chargé de nids de hérons bihoreaux (*Ardea Nycticorax*). Ces oiseaux, toujours perchés en grand nombre sur cet arbre, poussent des cris aigus, et, à certaines heures du jour, prennent tous leur vol pour aller chercher pâture aux bords des lacs situés dans la plaine, à l'orient de Damas.

Au nord, à une très petite distance, se trouve le joli village de Salahiyèh, qui n'est en réalité qu'un faubourg traversé par le frais ruisseau Tôra; il couvre les premières pentes de la montagne escarpée appelée Kasioun. C'est là que nous habitons chez M. Savoye, dans une vaste et belle maison où se trouvent aussi les appartements d'aimables compatriotes, M. et Mme Lavêch. Les chemins de Salahiyèh, ombragés de grands arbres, sont arrosés d'eau courante. Ce quartier élevé est le plus sain et le plus frais, aussi est-il préféré par les Européens qui redoutent les parties basses, étouffées et chaudes. En quelques minutes, on arrive sur la montagne, du sommet de laquelle on a une vue superbe sur la ville et la plaine. Plusieurs cimetières s'étendent à sa base, et au milieu des rochers à pic on voit des grottes sépulcrales nombreuses dans lesquelles on a trouvé des crânes et des sépultures d'une époque ancienne.

Au sud s'étend le vaste cimetière de Meidan, au milieu d'un faubourg fréquenté surtout par les Bédouins du désert, les bergers kurdes et les caravanes qui apportent en très grande quantité les blés du Hauran. On y montre les tombes de Fatima et celles de deux des femmes du prophète. Les coupoles qui les recouvrent, modernes, construites simplement en moellons enduits d'une épaisse couche d'argile, ne peuvent être visitées à l'intérieur. Les tombes environnantes, très nombreuses, sont toutes indiquées par un massif en maçonnerie, disposé en dos d'âne, recrépi à la chaux, terminé à l'une des extrémités, à la tête du mort, par une pierre tumulaire ou un turbé.

A l'extrémité du faubourg se trouve la porte appelée Bab Kisan, construite, à l'époque de Maownia, à la place d'une ouverture antique; un peu plus loin, on voit le tombeau dit de saint Georges, très vénéré par les chrétiens de la contrée, qui prétendent que le saint a aidé l'apôtre Paul dans sa fuite hors de la ville. Placé sous un arbre magnifique qui l'ombrage de ses branches capricieusement tordues, il consiste en un simple sarcophage de maçonnerie entouré d'un grillage de bois. Dans le voisinage, de jolies petites mosquées construites en assises de pierres blanches et noires, pourvues d'élégants minarets et de coupoles, recouvrent les tombes des émirs conquérants, d'Abou Oubéide et de sa famille.

C'est dans les rues étroites et les carrefours du Meidan qu'il faut se promener pour voir facilement les pittoresques et sauvages habitants du Hauran et du grand désert de Syrie, qui viennent ici, par petits groupes ou par caravanes nombreuses, apporter les produits de leurs pays. Ce sont surtout des blés, des peaux d'animaux, des dépouilles de gazelles et des troupeaux de moutons conduits, le plus souvent, par des bergers kurdes coiffés de bonnets pittoresques. Tous ces nomades, occupés à charger ou à décharger les chameaux, entourés de sacs de blé, ou assis par groupes immobiles et silencieux, offrent à l'Européen le spectacle le plus nouveau et le plus intéressant. La plupart sont armés de longs fusils à mèches, de lances, de poignards et de pistolets dont les crosses sont incrustées d'argent.

Les Bédouins du désert de Damas ont une peau beaucoup plus foncée que celle des citadins; elle est presque noire avec certains reflets verdâtres. Leur crâne est toujours très pointu, à petits diamètres transversaux; aussi pouvions-nous difficilement fixer les kouffièhs à notre tête avec les cordons faits pour cet usage et destinés aux Arabes. Les femmes ont aussi une peau très brune, mais souvent les traits les plus réguliers et les plus beaux; elles ont de grands yeux noirs d'un éclat magnifique et ne sont jamais voilées.

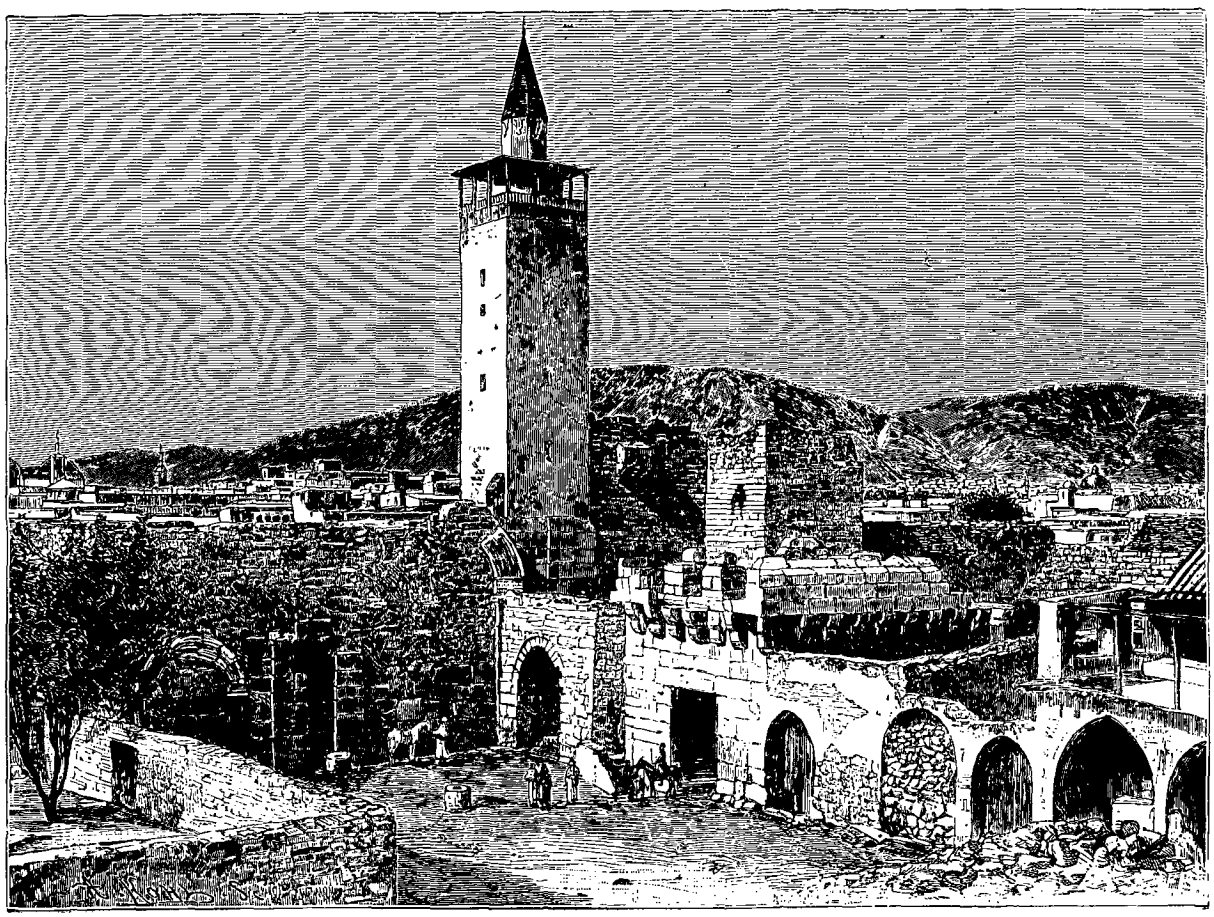
Les Bohémiens, Zingari, Gytanos, appelés Nououar par les Arabes, sont ordinairement très nombreux à Damas et dans les villages de la plaine; ils ont un chef qui a des rapports réguliers avec les autorités ottomanes, et sont, comme partout, marchands de chevaux, d'ânes, de mulets, diseurs de bonne aventure, voleurs, lorsqu'une bonne occasion se présente. Ils habitent des rues spéciales dans le quartier du Meidan, et, à la campagne, vivent sous des tentes en lambeaux ou des huttes faites seulement de quelques branches d'arbres. Leurs yeux taillés en amande, leur nez droit, leurs cheveux souvent légèrement ondulés et bouclés, les font reconnaître facilement. Ils ont en général la peau encore plus foncée que les Bédouins. Les femmes, remarquablement belles et bien faites, toujours couvertes de gros bijoux d'argent, frivoles et coquettes, exercent presque toutes, pendant leur jeunesse, la profession de danseuses.

En remontant la rive droite du Barada, à l'ouest de la ville, on arrive en quelques minutes au superbe établissement appelé la Dervicherie ou le Tekkiyé, bâti, en 1516, par le sultan Sélim, et destiné à servir d'hôpital et de refuge aux pèlerins pauvres. Il forme un immense carré long entouré d'une muraille en torchis; l'entrée, bordée de misérables maisons où habitent les derviches, conduit dans une cour plantée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de gros noyers, rafraîchie par deux réservoirs en marbre, entourée d'un cloître supporté par des colonnes. En arrière, des chambres nombreuses, protégées par des coupoles couvertes en plomb, servent de magasins ou de logements à des Tcherkesses ou à d'autres étrangers. La mosquée, belle et ornée, renfermant des colonnes antiques, est terminée des deux côtés par un minaret de l'aspect le plus gracieux. Dans les bâtiments du voisinage, nous avons assisté plusieurs fois au spectacle intéressant donné par les derviches tourneurs.

Leur lieu de réunion consiste en une élégante coupole octogonale dont le centre est occupé par un parvis planchéié avec soin, séparé du public par une balustrade en bois. Sur une des parois, un petit escalier conduit à une sorte de balcon où se tient un orchestre barbare composé de deux ou trois tambourins et d'autant de hautbois. Après un moment d'attente, lorsque la salle est bien garnie de menu peuple, de nègres, de soldats, la musique fait entendre un tapotement rythmé fort monotone, toujours le même, destiné à accompagner la danse. Les derviches, vêtus de blanc, entrent les uns après les autres, bientôt suivis de leur chef vêtu d'une robe verte. Tous, à la ronde, font à



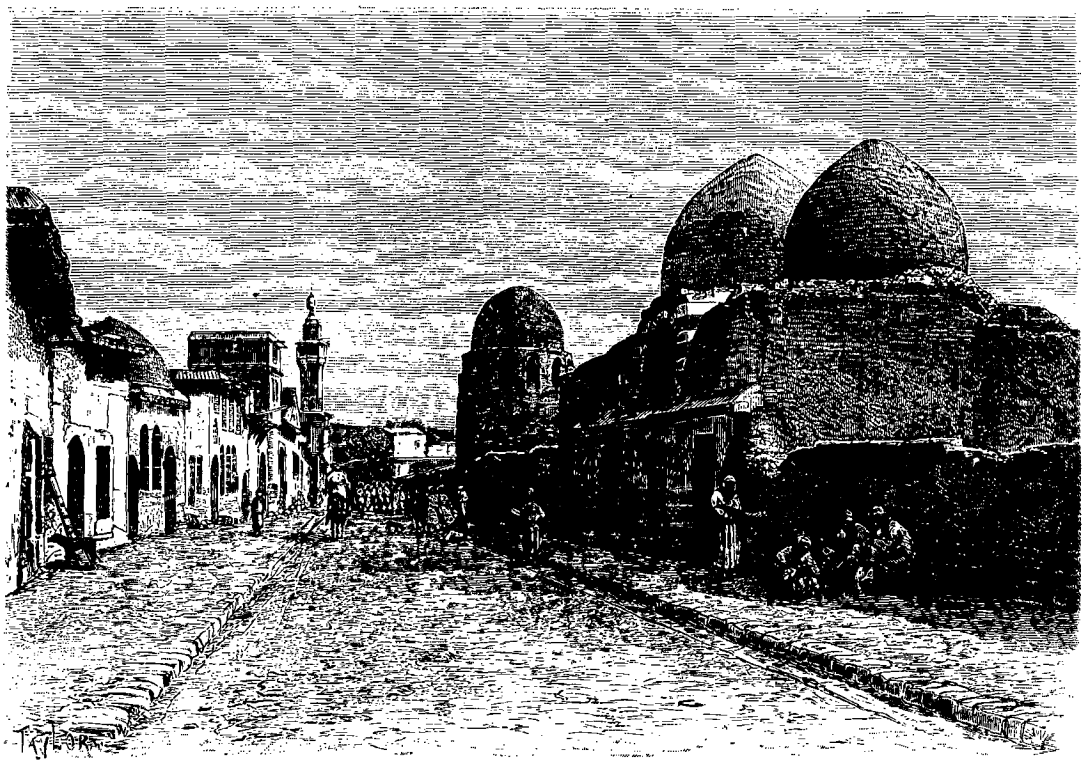
Porte Bab ès Scherki voy. p. 376). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

leur cheik une série de saluts et de génuflexions. L'un d'eux se met alors à tourner d'abord lentement, puis plus rapidement, sur lui-même et autour de la salle. C'est une sorte de valse à deux temps très gracieuse. Les autres suivent, sans jamais se heurter, quoiqu'ils aient les bras étendus, une main levée, une autre baissée, pendant que le cheik se promène gravement au milieu d'eux, les mains croisées dans les manches de sa robe et les yeux fixés sur le sol. Ces derviches ont les pieds nus et sont vêtus d'une camisole en mousseline serrée sur un long jupon blanc semblable à la fustanelle des Grecs; la tête rasée est couverte d'un haut bonnet cylindro-conique en feutre jaunâtre très épais. Les danses durent fort longtemps; et lorsqu'elles ont cessé, après force génuflexions et salamalecs, les derviches sortent lentement et majestueusement de la salle Ces hommes pieux semblent valser avec un enthousiasme réel; beaucoup, le regard fixe comme celui des cataleptiques, paraissent rêver à un autre monde et à des jouissances ineffables inconnues à la terre. Le public semble aussi partager ces sensations et garde un silence profond. Lorsque les derviches ont accompli leurs cérémonies, ils quittent leurs vêtements d'apparat et redeviennent l'un boulanger, l'autre cordonnier, etc.; ils ne sont point religieux par état, mais forment seulement des con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fréries semblables à celles que l'on rencontre encore dans le midi de la France.

Accompagnés par Mme et M. Savoye, nous allons rendre visite à la célèbre lady Digby. Nous suivons de longues rues occupées surtout par des fromagers, des selliers, des fabricants d'instruments d'agriculture, de charrues, des marchands de fruits, et arrivons à l'entrée d'une vaste habitation dans laquelle un portier élégamment vêtu nous introduit. Une entrée voûtée conduit dans une cour terminée par un jardin. On nous fait attendre dans un ravissant pavillon meublé à l'orientale, garni de glaces, de mille petits bibelots de prix et d'ouvrages féminins. Après quelques instants, lady Digby paraît; c'est une grande et forte Anglaise, âgée de soixante-douze ans à peu près, mais encore vive et alerte; ses traits réguliers, bien conservés, montrent qu'elle a dû être fort belle; ses mains, d'une finesse et d'une blancheur extrêmes, dénotent une origine aristocratique. Cette bonne vieille dame, avec une grâce parfaite, nous fait les honneurs de son habitation, nous conduit dans le jardin planté de rosiers admirables ombragés de grands arbres. Dans la serre, elle cultive, en véritable fille d'Albion, des fougères rares; et dans son écurie, elle nous montre avec amour et orgueil et flatte en véritable connaisseur une jument blanche d'un grand prix et de la pure race du Nedjed. Lady Digby, qui s'appelait autrefois Janthe, et aussi lady Ellenborough, a pendant

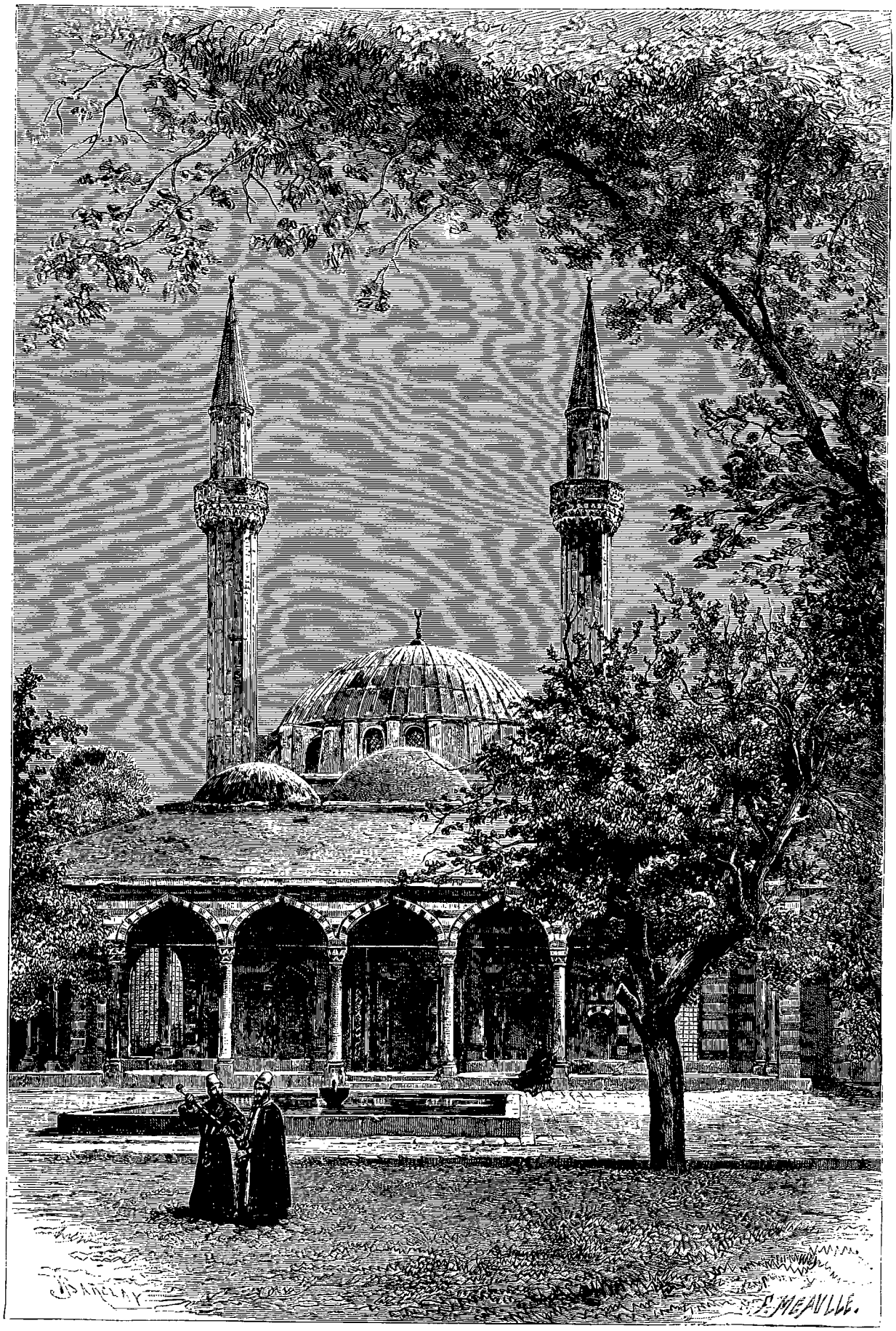


Tombes du Meidan, à Damas (voy. p. 378). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vingt ans rempli l'Europe et l'Orient de ses aventures romanesques, racontées dans *la Grèce contemporaine* par M. Edmond About, qu'elle accuse d'avoir été fort dur à son égard. Aujourd'hui, elle est l'épouse fidèle de Midjouel, un des chefs les plus puissants du désert de Palmyre. Chaque année, pendant quelques mois le Bédouin vient habiter la maison de sa femme; l'été il passe quelques semaines dans sa tribu, au milieu des autres membres de son harem, et reçoit alors sous sa tente lady Digby, vêtue à l'arabe, qui le sert, pieds nus, comme une véritable nomade. Lorsque nous la vîmes, malgré son grand âge, elle se préparait à partir pour le désert afin d'accompagner le cheik, qu'elle appelle aussi son cher mari! Pauvre femme, ce devait être son dernier voyage! Elle qui avait été vice-reine des Indes, est morte en septembre 1881, dans le silence, la solitude et l'abandon.

Nous allons visiter près du village de Doummar la propriété d'Abd-el-Kader, placée au bord du Barada et consistant surtout en vertes pelouses plantées de grands arbres, qui s'étendent au-dessus des eaux fraîches et murmurantes du torrent. L'émir, prévenu de notre arrivée, se hâte de nous recevoir et nous accueille avec une grande bienveillance. Il s'assoit auprès de nous et m'interroge avec bonté sur les incidents et les fatigues du voyage. Il sait parler et il comprend le français, mais il ne veut pas employer notre langue et prie le drogman du consulat de servir d'interprète. La conversation, une fois la glace rompue, devient très intéressante et roule sur l'état politique de la Syrie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dervicherie de Damas : le *Tekkiyé* (voy. p. 378). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la France et de l'Europe. Abd-el-Kader garde cependant une grande réserve ; aussi n'est-il pas facile de deviner le fond de sa pensée. Il a toujours la belle figure pâle que tout le monde a pu voir en France. L'émir est vêtu à l'algérienne, d'un burnous blanc qui fait mieux ressortir ses grands yeux pleins de feu et sa barbe teinte en noir intense. Il paraît encore jeune, quoiqu'il ait au moins soixante-cinq ans. Plusieurs fois, pendant notre visite, il se met à l'écart derrière un buisson pour faire sa prière, et paraît accomplir cet acte religieux sans aucune espèce d'ostentation.

Pendant que nous causions avec lui, ma femme était reçue par ses nombreuses épouses et belles-filles. Ces dames, étendues sur des tapis, fumaient force cigarettes et narguilés en prenant le frais sur un pont jeté au-dessus d'un bras dérivé du Barada. Habillées à l'européenne, leurs jupes étaient encore gonflées par de vastes crinolines, et au lieu de la gracieuse coiffure des femmes damasquines, elles portaient des couronnes de fleurs artificielles sur la tête.

L'émir reçoit aujourd'hui annuellement de la France cent cinquante mille francs de traitement; aussi, quoiqu'il ait une fort nombreuse famille, un harem très bien garni et près de quarante enfants, il est devenu extrêmement riche et l'un des plus grands propriétaires de la Syrie. En 1860, il sauva des massacres un grand nombre de chrétiens, ce qui lui fit doubler sa pension par le gouvernement français. Notre pays aurait pu retirer de sérieux avantages de la présence d'Abd-el-Kader en Syrie; on devait utiliser en notre faveur sa grande influence sur les populations musulmanes, et, puisqu'on lui donnait un gros traitement, on aurait bien pu exiger de lui que ses fils fussent envoyés en France pour y faire leur éducation, pour y devenir des hommes instruits, dévoués à nos intérêts et utiles, au lieu de les laisser se démoraliser dans l'oisiveté de Damas. Mais le gouvernement n'a su tirer aucun avantage de ces circonstances exceptionnelles; l'influence de l'émir diminue de jour en jour, ses fils n'ont plus aucun crédit, et la population de la Syrie voit avec stupéfaction l'argent de la France enrichir une famille aujourd'hui fort peu digne d'intérêt. Il eût été très facile de faire venir en Syrie un grand nombre d'Algériens avec lesquels on aurait pu accroître notre autorité par l'intermédiaire d'Abd-el-Kader, que la France tient absolument par la bourse. Mais, hélas! dans ces circonstances, comme dans bien d'autres, notre politique orientale, si importante pour nous cependant, a été livrée au caprice, au hasard, et les enfants de l'émir sont allés achever leur instruction en Angleterre et en Prusse.

Le lendemain de notre visite, le prince m'a envoyé un de ses fils, un grand nègre presque aveugle, sur la santé duquel il désirait avoir mon opinion. A la suite de cette consultation, Abd-el-Kader m'a fait remercier par un de ses amis, et fait offrir, comme témoignage de gratitude, le portrait ci-inclus.

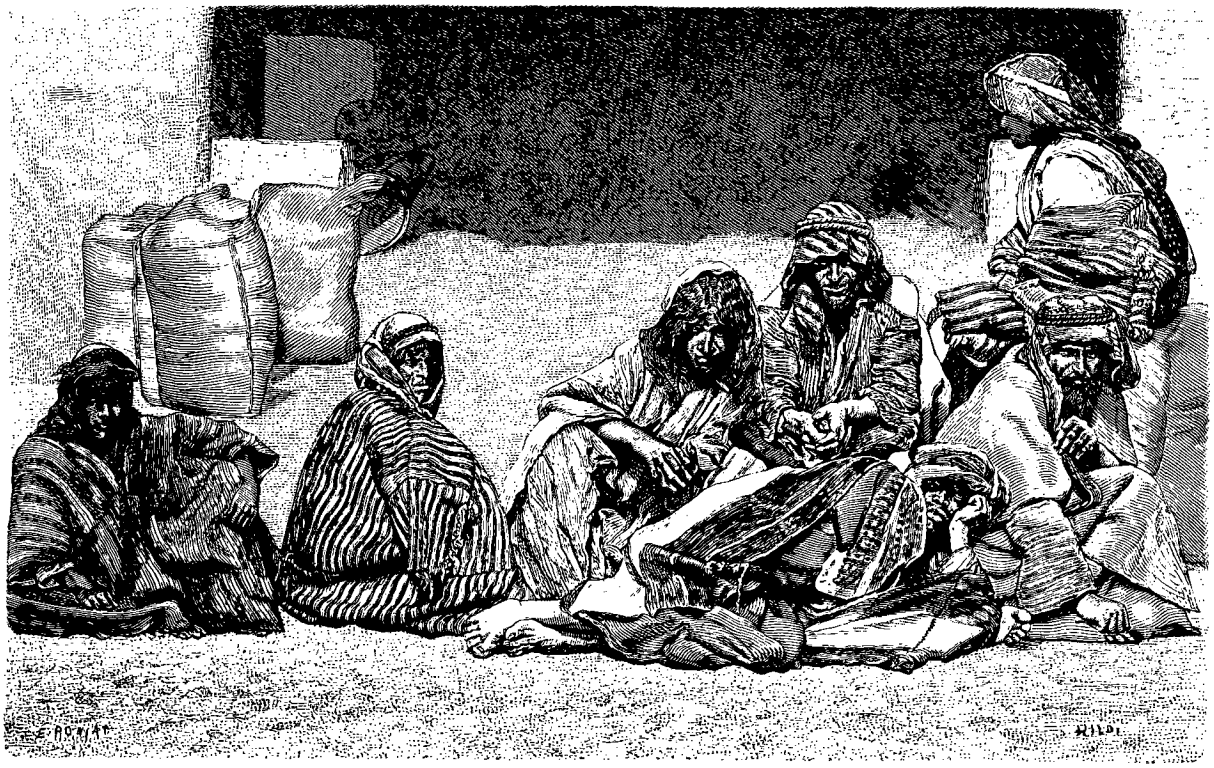
L'histoire de Damas se perd dans la nuit des temps; il est probable cependant que les traditions arabes disent vrai en affirmant que c'est une des plus vieilles cités du monde. Cette oasis, abondamment arrosée par des eaux limpides et fraîches, placée entre le désert et les riches montagnes du Liban, a certainement dû être habitée depuis une antiquité reculée. Il en est déjà question dans les plus anciens livres de la Bible. Sous le roi David, on sait que le potentat de Damas était un certain prince Hadad d'une dynastie araméenne. Pendant le règne d'un autre roi nommé Rezing, elle fut conquise par Tiglath Phalasar et ses habitants amenés en Assyrie. Ce fait historique important a été lu par M. Rawlinson sur des inscriptions cunéiformes. Pendant le règne de Nabuchadnezar, elle fut soumise aux Chaldéens, et sous les rois Achéménides aux Perses.

A la suite des prédications de Paul, une église chrétienne importante, dont Ananias fut le premier chef, se forma à Damas. Les Israélites y furent à toute époque très nombreux et très riches. Après la prise de Jérusalem par Titus, dix mille d'entre eux furent massacrés par les légions romaines. Peu à peu l'obscurité se fait sur l'histoire de cette cité, tandis qu'Antioche devient la véritable capitale du monde chrétien. Les Romains, cependant, attachaient toujours une grande importance à la possession de cette place qui était la clef de la Syrie et de la Mésopotamie. Au septième siècle, lorsqu'elle fut conquise par les Arabes, elle renfermait dans ses murs quinze églises chrétiennes. Sous Héraclius, elle fut ravagée de fond en comble par les Persans, et un grand nombre de ses habitants furent emmenés en esclavage dans les parties les plus lointaines du continent asiatique. Pus tard, de 634 à 747, elle devint la résidence des khalifes de la dynastie des Ommyades, et la capitale d'un immense empire qui s'étendait des rives du Tage aux bords de l'Oxus. En 634, une armée arabe forte de quarante mille hommes, commandée par Chaled, avait défait plus de deux cent mille Byzantins auprès du fleuve Yermak, non loin du lac de Tibériade, et les poursuivit jusqu'aux portes de Damas. Obéide, le successeur de Chaled, fit camper son corps d'armée dans la plaine, au milieu des jardins voisins de la ville. Après quatre mois d'un siège vigoureusement mené, un jour de grande fête, pendant que les chrétiens étaient occupés à des réjouissances publiques, il s'empara de la porte El-Scherki, porte de l'Ouest, mal gardée, et pénétra dans l'enceinte aux cris mille fois répétés de « *Allahou Akbar!* Dieu est le grand ! » Une partie de la cité fut mise à feu et à sang pendant que l'autre parvenait à capituler et à calmer ainsi la colère du vainqueur. Les deux armées s'arrêtèrent épuisées devant l'église dédiée à saint Jean-Baptiste. Obéide décida que la moitié orientale de cette basilique, celle devant laquelle se trouvaient ses soldats, appartiendrait aux musulmans et deviendrait mosquée, tandis que l'autre extrémité serait réservée au culte des chrétiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux ans plus tard, en 636, Ba'albek, Homs et toute la Syrie devinrent la proie des musulmans. Les Arabes chrétiens se soumirent facilement et se fusionnèrent avec la race conquérante, tandis que les Grecs, occupés surtout de leurs querelles religieuses, de leurs rivalités de sectes, s'affaiblirent de jour en jour davantage. Après la mort d'Ali, le Maownia, lieutenant général du khalife en Syrie, se fit proclamer lui-même commandeur des croyants et fonda la dynastie des Ommyades, à Damas, qui devint alors la capitale des plus belles provinces du monde civilisé de l'Asie et du nord de l'Afrique. C'était, à cette époque, une ville de commerce et de luxe, où florissaient les arts, les sciences, où se réunissaient les poètes, les historiens, les théologiens de ce vaste empire. Sa prépondérance dura de longues années, quoique le siège du gouvernement fût transporté ailleurs par les khalifes Abassides.

Damas est encore considérée par toutes les populations arabes comme la capitale de la Syrie. On l'appelle ordinairement, dans les pays musulmans, Ès Scham, parce qu'elle est située à gauche ou à l'ouest du grand désert; on lui donne aussi quelquefois le nom de Dimeschk, ou de Dimisk ès Scham. Malgré l'influence de la civilisation européenne qui se fait sentir partout en Orient, cette ville a encore conservé, à cause surtout de son isolement dans l'intérieur de la contrée, les principaux caractères qu'elle devait présenter à l'époque des khalifes. Les Turcs,



Bédouins du desert de Damas (voy. p. 378). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

en devenant les maîtres de cette antique cité, n'y ont presque rien changé; ils sont toujours considérés par les Syriens et les Arabes comme des intrus et des usurpateurs dont on devra se débarrasser dès que les circonstances le permettront. Les Osmanlis, représentés simplement à Damas par une administration mobile et un bataillon de troupes irrégulières, sont absolument sans influence morale dans le pays.

La haine invétérée des Damasquins pour les étrangers non musulmans date très certainement des luttes terribles de l'époque des croisades; depuis, elle a été entretenue par le fanatisme sans cesse renouvelé des hadjis, qui se rendent toujours en grand nombre aux tombeaux de la Mecque et qui reviennent prêcher dans l'Asie entière et dans une partie de l'Afrique la guerre sainte contre les Européens. Un des meilleurs moyens pour faire cesser ce fanatisme, si funeste à la civilisation moderne, serait de prendre quelques mesures de police internationale, destinées non à empêcher violemment, mais au moins à entraver sérieusement ces pèlerinages, qui ont, en outre, l'inconvénient grave de nous rapporter fréquemment les épidémies de choléra.

Le peuple, encore très fanatique au commencement du siècle, empêchait les chrétiens d'aller à cheval dans l'intérieur de la ville; l'âne était la seule monture permise aux infidèles. La main de fer d'Ibrahim-Pacha, la guerre de Crimée, l'expédition française de 1860 ont changé ces anciennes coutumes. Aujourd'hui, chrétiens indigènes et étrangers ne sont molestés nulle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part et, sans aucun guide, peuvent circuler partout à Damas avec la plus grande sécurité.

La ville a plus de cent quarante mille habitants; sur ce nombre quatre-vingt-dix mille au moins sont musulmans, les autres chrétiens, grecs, maronites, nazaréens, druses, etc. La population, comme celle de toutes les grandes cités d'Orient, fort turbulente, s'est livrée en 1860, sur les chrétiens, aux épouvantables massacres qui ont nécessité l'intervention d'une armée française. Cependant il faut dire, à sa décharge, que jamais elle ne se serait laissée aller à ces actes de sauvagerie, si elle n'avait été guidée et excitée par la soldatesque turque. Ici en effet, comme à Hasbeya et dans beaucoup d'autres endroits du Liban, c'est l'armée ottomane qui a donné le signal de la boucherie. La vraie cause était la révolte de l'armée anglaise des Indes et la fermentation religieuse qui s'ensuivit dans tout le monde musulman. Les querelles séculaires des Druses et des Maronites ne furent qu'un prétexte. Six mille chrétiens au moins furent égorgés sur les ordres formels d'Ahmed-Pacha, gouverneur de Damas. L'armée française, au lieu d'agir avec énergie, eut la faiblesse de ne pas entrer dans la ville et s'arrêta dans la plaine de la Cœlésyrie, à une journée de marche. Les musulmans savent tous que Constantinople leur échappera un jour ou l'autre, et leurs nombreuses et fanatiques corporations religieuses ont décidé tacitement que, si le sultan commandeur des croyants est forcé de quitter les bords du Bosphore, le siège de l'empire turc devra être transporté à Damas, ville sainte que n'a jamais souillée nulle armée chrétienne. Ils redoutaient donc beaucoup l'arrivée du corps expéditionnaire français, et le gouvernement de Napoléon a fait une faute politique grave, au point de vue de notre prestige en Orient, en ne pénétrant point dans la ville.

Aujourd'hui toutes ces haines religieuses paraissent très atténuées, mais il ne faut point trop se fier à ce calme trompeur. Il serait indispensable, si la France était maîtresse de la Syrie, de ne pas continuer le système exclusif qu'elle a suivi jusqu'à présent en ne s'intéressant qu'aux Maronites, c'est-à-dire aux catholiques, au détriment des sectes musulmanes. Elle devrait étendre sa protection et s'efforcer de donner à tous le calme et la sécurité. Une manière de faire contraire n'a d'autres résultats que de rejeter les mahométans et surtout les Druses dans les bras de l'Angleterre. C'est ce qu'a parfaitement compris cette dernière puissance en soutenant cette peuplade guerrière et en l'opposant sans cesse aux Maronites patronnés par la France d'une manière déplorablement partiale. Ce sont ces politiques exclusives, mesquines et regrettables qui ont transformé les petites querelles de tribus en grosses questions, et qui ont amené plusieurs fois le massacre de nos malheureux clients.



Abd-el-Kader (voy. p. 382). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Docteur Lortet.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont au-dessus de Souk Wady Barada (voy. p. 386). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Souk-Barada. — Zebedany. — Ba'albek. — Lac Yammouni. — Akoura. — Émèch. — Hakel.

Ayant parcouru Damas dans tous les sens sous la direction de nos amis Savoye, et exploré tous les coins et recoins de cette merveille de l'Orient, nous reprenons la route de Doummar; six kilomètres après avoir dépassé ce village, au lieu de suivre au nord-est la grande courbe que décrit le torrent Barada, nous nous élevons sur un plateau crétacé, pierreux, des plus arides, ne présentant d'autre végétation que des cistes et des lavandes. Tout est jaune sur cette terre ocreuse; même les lézards (*Agama mutabilis*), grisâtres ailleurs, ont ici une couleur tout à fait spéciale qui les fait confondre avec le sol. Nous redescendons ensuite au bord de la rivière ombragée de hauts peupliers, et, vers le soir, arrivons à l'entrée d'une gorge sauvage près de laquelle se trouve le joli village de Souk Wady Barada. Depuis nos tentes dressées sur une terrasse, au-dessus du hameau, on entend gronder le torrent au milieu d'une oasis de verdure qui se prolonge à l'est bien loin dans la vallée. De l'autre côté du ruisseau s'élève une montagne dénudée, et à l'ouest, au-dessus de nos têtes, sur la rive droite, un immense escarpement haut de quatre cents mètres environ, contre lequel tournoient pendant des heures entières d'énormes vautours qui décrivent des cercles immenses dans le ciel bleu clair du soir. Sur la rive gauche du Barada, une muraille de rochers est percée d'un grand nombre de grottes sépulcrales et de tombes ornées de pilastres et de sculptures. Une route romaine, taillée dans la paroi à pic, surplombe le torrent de près de quarante mètres; elle est large de cinq mètres, se prolonge sur une grande longueur, puis tout à coup s'arrête brusquement au-dessus de l'abîme.

Il est probable qu'elle se continuait plus loin, supportée dans le vide par des pièces de bois enfoncées dans les fissures du roc. Une inscription apprend que ce chemin a été réparé par Marc-Aurèle-Antonin Armeniacus, aux frais de la population d'Abila, nom sous lequel était alors connu Souk Wady Barada. Au-dessous de la voie romaine, un canal profond amenait à la ville et aux jardins les eaux froides du Barada supérieur. L'ancienne cité s'étendait surtout le long de la rive gauche, où l'on voit encore un grand nombre de ruines informes et de pierres taillées. Le torrent nourrit en abondance des poissons que les Européens

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLIV, p. 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

établis à Damas appellent des truites, mais qui ne sont autre chose que les *Capoeta fratercula* et *Damascina* que nous avions déjà trouvés dans le fleuve de Tripoli et ailleurs.

Après avoir passé une excellente nuit dans cette localité fraîche et agréable, nous repartons le lendemain de bonne heure, au grand désespoir des habitants, qui désiraient me consulter en foule pour toutes sortes de maladies plus ou moins réelles. Le sentier pénètre dans le défilé, au bord du torrent, en suivant la rive droite, à une trentaine de mètres à peu près au-dessus des eaux. Des masses énormes de tufs quaternaires déposées par un lac et par des sources très chargées en carbonate calcaire forment un véritable rempart le long du chemin. Un pont d'une seule arche conduit ensuite sur la rive gauche, au milieu de magnifiques rochers éboulés sur lesquels nous tirons plusieurs oiseaux rares. Le sentier débouche à droite dans la belle plaine de Zebedany, arrosée par la rivière, couverte de champs cultivés et de véritables prairies. Cette large vallée, qui devait très certainement former jadis le lit d'un grand lac, est monotone à parcourir; elle est dominée à l'ouest par le Jebel Zebedany, dont la crête rocheuse atteint environ deux mille mètres, tandis qu'à l'est se dressent les cimes de l'Anti-Liban proprement dit, appelé ici Jebel ès Schourky, la montagne orientale, dont le sommet le plus élevé, le Jebel Bloudan, placé directement au-dessus de Zebedany, atteint deux mille soixante-treize mètres. La vallée devient très fertile dans sa partie supérieure, se couvre de peupliers, d'abricotiers, de mûriers, de figuiers, de pommiers dans les grands vergers, entourés de haies vertes et d'épines, qui cachent absolument les maisons du village. Ce hameau, situé à onze cent six mètres d'altitude, est habité par quinze cents chrétiens et autant de musulmans. Les cultivateurs de cette région, pour porter bonheur à leurs champs, ont la singulière habitude de placer au milieu de leurs jardins, sur de hauts piquets, des crânes de bœufs dans lesquels les rats fruitiers viennent faire leurs nids. On peut ainsi détruire facilement ces rongeurs. Nous prenons pour nos collections plusieurs de ces têtes osseuses appartenant à la petite race, probablement très ancienne en Asie, du *Bos brachyceros*, et nous trouvons dans la cavité crânienne de jolis nids de loirs (*Myoxus glis*) habités par la famille entière de ce gracieux animal. Sur plusieurs de ces ossements, il y a aussi des nids de guêpes (*Polistes Geoffroyi*) semblables à ceux qui se voient souvent chez nous sur les groseilliers.

Des sources nombreuses arrosent abondamment les vergers, les champs, et transforment les sentiers en véritables torrents.

A trois cents mètres environ au-dessus de Zebedany se trouve le hameau de Bloudan, admirablement entouré d'arbres et de verdure; c'est là que la plupart des Européens de Damas viennent chercher la fraîcheur et un air pur pendant les chaleurs. La mission américaine a aussi sa résidence d'été dans cette station presque alpestre.

Au nord de Zebedany, on monte insensiblement sur un col élevé, dominé à droite et à gauche par des sommités neigeuses. De ce plateau, la vue sur l'Hermon est très belle. C'est là que l'on franchit la ligne de séparation entre les bassins du Litany ou Leontès, qui porte ses eaux dans la Méditerranée, près de Tyr, et celui du Barada, dont les flots vont se perdre dans les lacs sans écoulement qui se trouvent à l'est de Damas. Au milieu du jour, on s'arrête au village de Serghaya, à treize cent soixante-dix mètres d'altitude, près d'une fontaine malheureusement infestée de sangsues, de néritines et de mélanopsis.

Le village est malpropre, poussiéreux, rempli de décombres et de plumes de poulets, ce qui nous décide à continuer notre route. En suivant le flanc de la montagne, la caravane tourne à l'ouest, dans la vallée au fond de laquelle se précipite le torrent Yafoufèh. Les eaux limpides sont ombragées par de magnifiques platanes (*Platanus orientalis*) dont les feuilles finement découpées sont portées par un branchage tortueux des plus élégants. Ce chemin, pittoresque et agréable, serpente au milieu des rochers éboulés en suivant le cours de la rivière qui charme la vue et l'oreille par ses ondes pures et son murmure enchanteur. Près du village Yafoufèh, on campe dans une prairie au bord du torrent qui bruit entre les grands arbres, tout près des tentes.

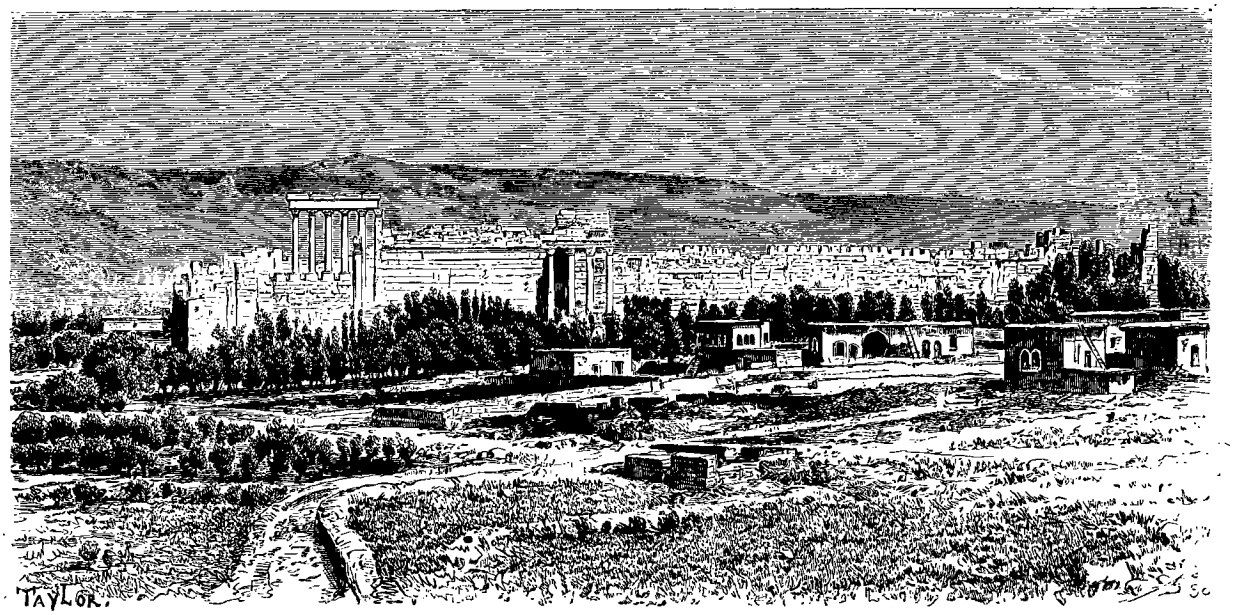
Le lendemain, de bonne heure, revenant à quelques centaines de mètres en arrière, nous prenons au nord un sentier raide et pierreux qui escalade presque directement le flanc de la montagne. Puis on traverse un interminable plateau, élevé, rocailleux, légèrement ondulé, très monotone, cultivé à certains endroits, mais entièrement privé d'eau. Des troupes de grandes cigognes (*Ciconia nigra*) qui se promènent gravement près du chemin sont notre seule distraction. Ces oiseaux, peu farouches, ne semblent pas tous retourner dans l'Europe centrale pour nicher; beaucoup restent en Asie Mineure et dans la basse vallée du Danube. Un profond ravin, n'ayant dans le fond qu'un mince filet d'eau, le wady Schabat, est ensuite traversé, et, remontant de l'autre côté, nous arrivons bientôt à un point culminant d'où l'on domine Ba'albek et la plaine de la Bekâa verdoyante, inondée de lumière, bornée à l'est par la haute chaîne du Liban et ses blanches coupoles. Le sentier traverse les anciennes carrières, au sud du village, et nous mène directement à l'acropole, en passant par un immense souterrain qui aboutit dans l'enceinte même du grand temple où nos tentes sont dressées. Le soir, la lune se lève admirable sur ces ruines, les plus belles peut-être qui existent à la surface de la terre; les immenses colonnes se projettent dans un ciel d'une limpidité parfaite, et à l'horizon, à l'est et à l'ouest, s'étendent à perte de vue, comme deux légers voiles d'argent, les cimes du Liban et de l'Anti-Liban. Assis devant notre tente, écoutant le si-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lence majestueux qui à cette heure plane sur cette cité morte depuis tant de siècles, je me rappelais que c'était ce même spectacle émouvant qui avait inspiré à Volney, esprit cependant froid et peu enthousiaste, la magnifique invocation connue de tout le monde :

« Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux! C'est vous que j'invoque; c'est à vous que j'adresse ma prière! etc. »

L'origine de Ba'albek se perd dans la nuit des temps, et l'on ne sait que fort peu de chose de son histoire. Il est probable qu'Héliopolis, comme l'appelaient les Grecs, était déjà célèbre, dans l'antiquité, par ses sanctuaires dédiés au Soleil et à Vénus; on y pratiquait le culte d'Astarté comme dans les autres temples phéniciens, nombreux dans cette partie de la Syrie, que franchissaient les routes principales qui font communiquer Homs, Hamàh, Alep, Palmyre, Bagdad et la Perse, avec Damas d'un côté et la rive méditerranéenne de l'autre. Son importance commerciale a dû toujours être très grande. Ainsi que Palmyre, bâtie en plein désert, c'était une ville d'entrepôts, un vaste caravansérail pour les commerçants, un lieu de transit pour les marchandises de l'Asie orientale et de la Syrie. Des médailles frappées au deuxième et au troisième siècle, représentant une tête de bœuf, un temple, et donnant les noms de certains empereurs, entre autres celui de Septime-Sévère, prouvent qu'à cette époque elle était déjà réduite à l'état de colonie romaine. On sait aussi que, plus tard, Antonin le Pieux y éleva à Jupiter, peut-être à toutes les divinités, un grand temple considéré comme une des merveilles de l'Orient, et appelé *Trilithon*, à cause des trois immenses pierres de la terrasse qui lui servait de base. Constantin transforma un de ces sanctuaires en basilique, et plus tard Théodose renversa le plus vaste de ces temples. Ba'albek, durant quelques années, fut gouvernée paisiblement par des évêques, mais, prise par les Sarrasins, elle fut saccagée par Abou Oubéide pendant sa marche rapide de Damas à Homs. Les Arabes transformèrent alors l'acropole qui supportait les édifices sacrés en une véritable citadelle dont les constructions hâtivement élevées devinrent la cause de la destruction d'un grand nombre de monuments remarquables. En 1176, les Croisés, conduits une première fois par Raymond, comte de Tripoli, et plus tard par Baudouin IV, livrèrent sous les murs des combats victorieux qui ne les empêchèrent cependant point d'être obligés de battre en retraite de l'autre côté du Liban. En 1260, elle fut prise par Hulagou, puis par Timour. La nuit se fait ensuite complètement sur cette cité que personne en Europe ne connaissait plus, même de nom, jusqu'au milieu du seizième siècle. Elle fut alors de nouveau découverte par les voyageurs, et ses ruines splendides attirèrent l'attention du monde savant. Ba'albek a eu mainte fois à souffrir des violents tremblements de terre qui ont si souvent agité cette partie de la Syrie, et ce sont les commotions terrestres, bien plus encore que les hommes, qui ont couvert de débris le sol de son acropole sacrée.



Vue générale de Ba'albek. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Le nom de Ba'albek vient de Ba'al, le plus grand, le plus puissant des dieux phéniciens; c'était le Zeus, le Jupiter des Grecs, le Jupiter Belus des Chaldéens, le Melkart ou l'Héraclès des Tyriens connu quelquefois aussi sous les noms de Saturne, de Kronos, d'Hélios ou de Soleil. A Babylone, où était vénéré un des plus anciens sanctuaires de Belus, le dieu était adoré sous la forme de l'astre du jour. Mais c'est dans les montagnes saintes du Liban et de l'Anti-Liban que se trouvaient surtout répandus le culte et les édifices consacrés à Ba'al. Ba'albek veut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire temple de Ba'al (Bek, Baki, la maison, le temple). Cette ville était une antique colonie que les Phéniciens avaient établie sur la grande route de la vallée de l'Euphrate. La tradition arabe prétend que c'est Salomon qui fut le premier fondateur de Ba'albek. On ne sait ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette affirmation, mais ce qui est certain, c'est que, par leur grandeur colossale, les matériaux employés dans les murs de l'acropole se rapprochent singulièrement des blocs que l'on trouve dans les anciens soubassements des murs du Haram, à Jérusalem; cette similitude de taille et de grandeur n'est pas une preuve suffisante pour attribuer au grand roi les murs géants de Ba'albek; mon impression personnelle est cependant que certaines parties de l'acropole doivent dater d'une antiquité reculée. Lorsqu'il sera possible d'y exécuter des fouilles méthodiques, on pourra peut-être trouver des monuments qui éclairciront ce fait encore douteux, mais très important au point de vue de l'histoire des rois d'Israël. Dans tous les cas, les Phéniciens qui ont envoyé leurs ouvriers travailler à l'édification du temple de Salomon avaient bien pu, depuis fort longtemps, employer un genre de construction analogue pour leurs propres sanctuaires.

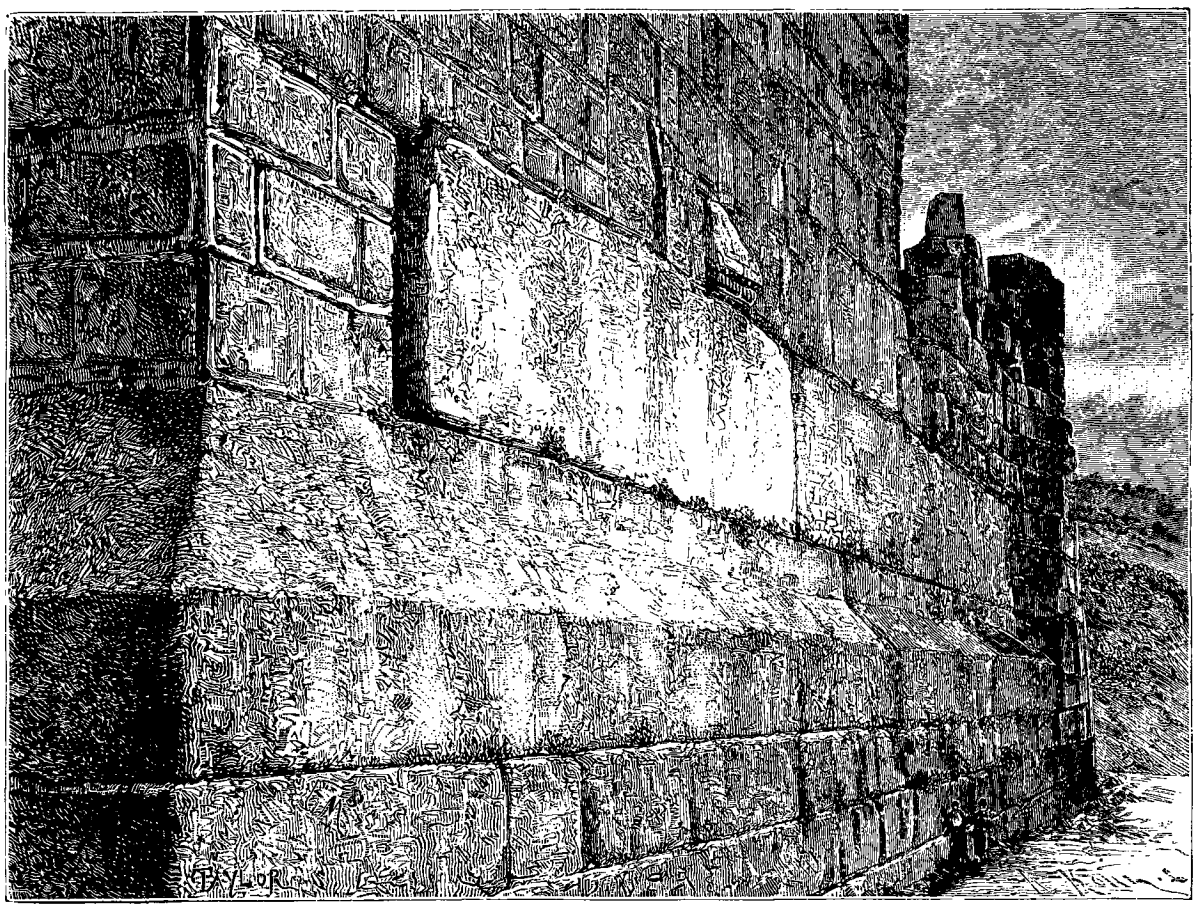
Les ruines les plus intéressantes de Ba'albek se trouvent sur une espèce de terrasse élevée, ressemblant à l'acropole d'Athènes, quoique moins haute, absolument factice et qui ne doit point avoir pour base un rocher. Des murailles en pierres énormes, les plus grandes qu'ait jamais remuées l'humanité, supportent ces gigantesques terrassements et les restes des temples. Au nord de l'enceinte, on trouve beaucoup de pierres qui ont neuf mètres de longueur et qui paraissent encore petites à côté de celles des murs de l'ouest. Là, trois gigantesques monolithes, reposant sur des assises de blocs de moyenne taille, ont de dix-neuf à vingt mètres de longueur, sur quatre mètres de hauteur et quatre mètres de large. On ne peut réellement comprendre comment on a pu transporter et monter à une pareille hauteur des masses aussi colossales à côté desquelles un homme paraît avoir la taille d'une fourmi. Ailleurs, la muraille est formée par des pierres moins grandes, mais admirablement ajustées, sans ciment, à refends et à ciselures. Les assises inférieures sont faites en pierres grisâtres, tandis que les gros blocs, en beau calcaire jaune, proviennent d'une carrière située à un kilomètre de la ville, sur le chemin de Damas. Du côté de l'est, un vaste escalier, dont on ne voit plus que les traces, orné jadis de propylées et de statues, conduisait directement dans le grand temple. Aujourd'hui plusieurs brèches permettent d'arriver à l'acropole, dans laquelle on peut aussi facilement pénétrer à cheval en passant par un magnifique souterrain qui paraît de construction romaine. La voûte, d'un aspect grandiose, est à plein cintre, très élevée, admirablement construite en matériaux qui semblent avoir été pris à des monuments d'un autre âge. Quelques-unes des pierres sont en effet dépareillées, et d'autres sculptées. Le voussoire s'appuie de chaque côté sur des soubassements de courbures différentes, et qui, ainsi que l'a démontré de Saulcy, devaient faire partie d'un bâtiment d'une époque plus ancienne. Ce tunnel, fortement incliné, communique à gauche avec une grande salle carrée et un autre souterrain dans lequel se trouvent plusieurs ouvertures murées. En franchissant une fenêtre, on peut arriver dans une chambre ornée de niches décorées avec goût. Il est certain que des fouilles bien dirigées dans cette partie de l'acropole donneraient les plus grands résultats. Déjà on y a trouvé une belle statue de femme, malheureusement sans tête, dont les draperies sont traitées de main de maître. Cette grande statue assise, ayant à côté d'elle un animal fantastique orné de deux mamelles pectorales, pourrait bien être celle de Julia Domna, femme d'Antonin le Pieux. Toutes ces salles souterraines paraissent avoir servi pendant longtemps d'écurie aux chevaux des garnisaires de la forteresse.

Une grande partie de l'enceinte a été dénaturée par les Arabes et les Turcs, qui ont entassé à une grande hauteur des blocs simplement posés les uns sur les autres, destinés à faire une muraille élevée et des créneaux. La brèche, ouverte à l'est des remparts, conduit dans deux avant-cours terminées par le premier portique du grand temple dont le parvis se trouve à six mètres au-dessus des jardins environnant l'acropole. C'est là que s'élevait l'escalier monumental dont on voit encore quelques restes, mais qui malheureusement a été détruit pour construire les murailles grossières dont nous avons parlé. Ce portique quadrangulaire allongé était orné de douze colonnes, dont les soubassements encore en place portent des inscriptions apprenant que le monument a été construit par Antonin le Pieux et Julia Domna. De chaque côté, deux tours renfermant de grandes salles carrées, très ornées de niches et de pilastres, ont été transformées au moyen âge en réduits fortifiés. Dans le fond, à l'ouest, se voient trois portes, une très large et deux latérales plus étroites; celle de gauche, seule ouverte, conduit dans une cour hexagonale ruinée dont on n'aperçoit plus que les fondations et quelques niches qui devaient abriter des statues. Enfin, à la face ouest, un portail triple, dont l'ouverture de droite seule n'est point murée, conduit dans une grande cour de cent trente-cinq mètres de longueur, sur cent treize mètres de large. Tout autour, de nombreux pilastres et des niches élégamment ornées formaient des espèces de chapelles demi-circulaires destinées à recevoir des statues. Cette cour, qui devait offrir un coup d'œil très imposant lorsqu'elle était intacte, malgré ses proportions grandioses, présente un excès d'ornementation prouvant qu'elle doit dater très certainement du commencement de la décadence, c'est-à-dire du deuxième ou du troisième siècle après J. C. A quelques endroits, il y a deux rangées de niches placées les unes sur les autres, accompagnées de pilastres co-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rinthiens; quelquefois elles sont arrondies, pourvues d'un dôme hémisphérique ou en forme de coquilles. Ces chapelles étaient protégées par des voûtes dont les restes sont encore souvent visibles. Sur cette vaste esplanade, on trouve aussi des débris de sculptures et des colonnes renversées en syénite et en granit d'Égypte.

Une large brèche, remplaçant probablement un portique, conduit devant les restes du grand temple; ils ne consistent plus qu'en soubassements plus ou moins ruinés, mais six grandes colonnes du péristyle restent aujourd'hui seules debout et sont aperçues d'une très grande distance dans la plaine de la Bekâa, des contreforts du Liban et de l'Anti-Liban. Construites en pierres d'un beau jaune doré, elles prennent au coucher du soleil une couleur et une diaphanéité impossibles à décrire. Hautes de dix-neuf mètres, elles sont encore réunies par les stylobates supportés par leurs chapiteaux corinthiens très richement ornés; ces colonnes ont deux mètres de diamètre et sont faites de trois énormes fragments réunis par des crampons soudés au plomb. C'est ce métal qui a été, il y a quelques années, la cause immédiate de la destruction de beaucoup d'entre elles encore visibles au



Murs cyclopéens de Ba'albek. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

siècle passé. Un Turc, une brute, Tadmour-Pacha, a fait creuser à la base de ces colonnes des fourneaux de mines afin de les renverser et de recueillir dans les débris les quelques livres de plomb qu'elles contiennent. Les colonnes encore dressées laissent voir dans leurs larges flancs ces blessures profondes; elles ont noblement résisté au choc de la poudre, mais ne pourront lutter bien longtemps contre un ennemi encore plus redoutable, le vent d'ouest chargé des vapeurs de la Méditerranée et du Liban. L'humidité corrode très fortement le calcaire de ces colonnes, la belle frise qu'elles supportent, et sous peu consommera leur ruine. Le temple, long de quatre-vingt-neuf mètres, avait dix-neuf colonnes pareilles sur les grands côtés et dix sur les petits. En 1751, on en voyait encore neuf à peu près intactes.

Au sud, à quelque distance, se trouve le plus petit des deux temples, un des monuments les plus intéressants et les mieux conservés de la Syrie. L'entrée était à l'est, et les escaliers qui y aboutissaient existent encore peut-être sous les remparts informes construits par les Turcs. Un péristyle entoure complètement le sanctuaire et présente suivant les faces une ceinture de quinze et de huit colonnes. Devant le porche, deux autres rangées de colonnes hautes de quatorze mètres supportent une superbe corniche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une frise élégante. Les stylobates sont réunis aux murs de la cella par de grands caissons, à six côtés, richement fouillés. Beaucoup de colonnes renversées se sont brisées en fragments : l'une d'elles, quoique faite en plusieurs morceaux, a été projetée violemment contre le mur de la cella qu'elle a enfoncé, tandis que les différents tronçons qui la forment sont restés parfaitement soudés. Cette dévastation barbare est encore l'œuvre des Turcs; ces colonnes, presque toutes attaquées par la base, ont été détruites par la mine afin d'en retirer le métal. Le plafond qui réunit le mur de la cella aux colonnes extérieures porte de nombreuses figures en ronde bosse d'empereurs, d'impératrices, de déesses, placées dans le centre des caissons. Tous ces blocs énormes, dont beaucoup sont tombés les uns sur les autres, présentent l'amoncellement le plus pittoresque qu'il soit possible de voir: triste résultat des haines religieuses, des guerres, de la barbarie, de la cupidité humaine ainsi que de la violence des tremblements de terre toujours très fréquents dans cette contrée.

A l'angle sud, une partie du pronaos avec deux colonnes cannelées produisent le plus bel effet et supportent une tour crénelée construite par les Arabes. On entre dans l'édifice par un portique entouré de rinceaux, décoré d'arabesques, de feuillages entrelacés, de grappes de raisin, de feuilles de vigne, d'ornements les plus riches, les plus délicats et les plus variés. De grands monolithes, formant les montants latéraux, ont été fracturés par les tremblements de terre qui ont fait descendre de plus de deux mètres l'énorme pierre servant de clef de voûte au linteau de la porte. Ce bloc, admirablement sculpté, présente à sa face inférieure un aigle tenant dans son bec une

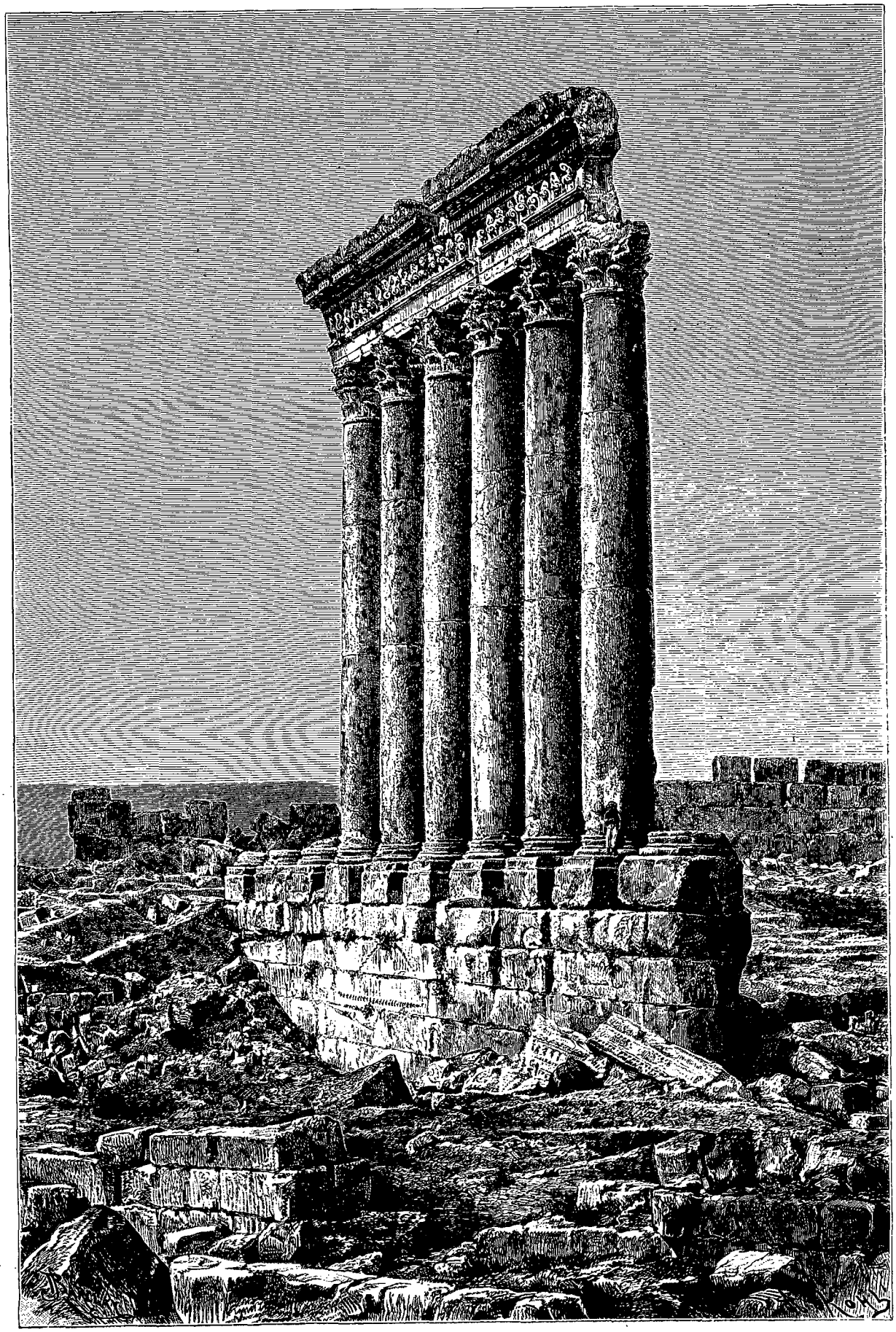


Cour du grand temple à Ba'albek (voy. p. 383). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

longue guirlande de fleurs et dans sa serre un caducée. Il menaçait de tomber au premier jour et d'amener la destruction complète de cette magnifique entrée. Après des pourparlers interminables avec Reschid-Pacha, M. Burton, le célèbre voyageur en Afrique, à ce moment-là consul d'Angleterre à Damas, a obtenu de le faire soutenir par un puissant massif de maçonnerie, très laid, mais qui conservera, au moins pendant quelques années, ce superbe monument. L'oiseau sculpté à la face inférieure de la clef de voûte n'est point l'aigle romaine ordinaire, mais l'aigle orientale, le phénix consacré au soleil, qui se voit sur un grand nombre de constructions gréco-syriennes. L'intérieur du temple fait encore une très grande impression; sa longueur est de vingt-huit mètres, sa largeur de vingt-deux mètres. Les murailles presque intactes présentent sur les grandes faces huit demi-colonnes cannelées portant des chapiteaux d'ordre corinthien; les espaces situés entre les colonnes sont divisés en deux par une frise richement sculptée : l'étage inférieur porte des niches voûtées en plein cintre; la partie supérieure, d'autres niches terminées par un fronton triangulaire que dominent des triglyphes élégants. Contre le mur de l'ouest se trouvaient le sanctuaire et l'autel lorsque le temple fut transformé en église chrétienne. Une porte basse conduit dans les chambres voûtées situées sous le sol, et sur les parois desquelles on peut lire de belles inscriptions coufiques. Près de la porte, deux pylones renferment des escaliers, dont l'un est assez bien conservé pour permettre de s'élever jusqu'au sommet de la muraille.

En face, on peut pénétrer dans un bâtiment massif par une élégante porte à stalactites conduisant dans des chambres souterraines sans aucun intérêt, datant de l'époque arabe; une salle supérieure disposée en forme de croix paraît avoir été une ancienne chapelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



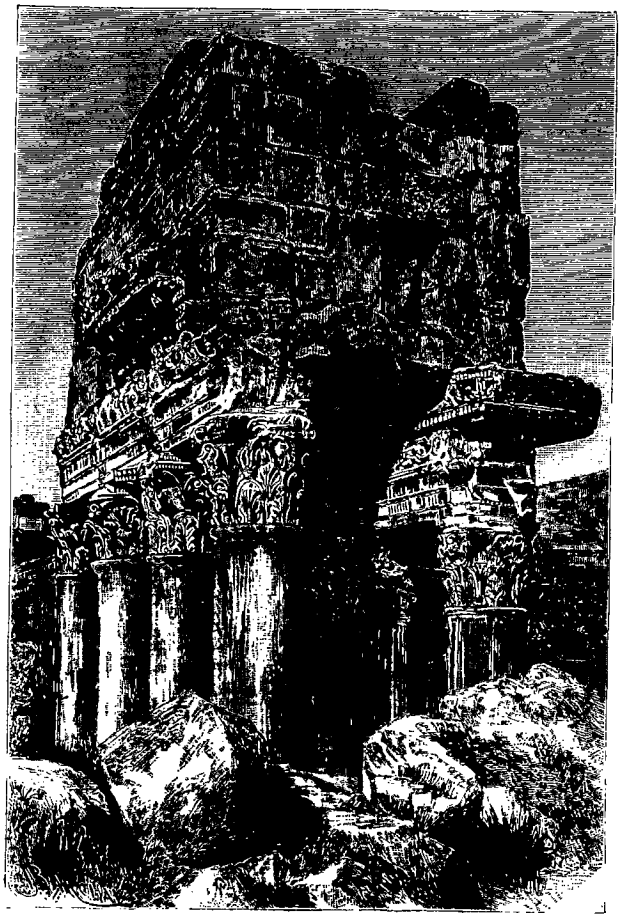
Colonnes du grand temple à Ba'albek (voy. p. 389). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chrétienne. Au nord-est de la cour rectangulaire, dans la muraille extérieure, une petite poterne, très bizarrement encastrée dans deux pylones corinthiens, a été murée au moyen âge par des pierres rapportées.

En dehors de l'enceinte, au milieu des jardins, s'élève le charmant petit édifice connu sous le nom de temple circulaire. La corniche, très élégante, forme des arcs de cercle rentrants supportés à leurs points d'intersection par de belles colonnes corinthiennes monolithes. Dans les murs de la cella, des niches gracieuses sont surmontées d'une guirlande de fleurs. A la base de ce charmant édifice, transformé autrefois en temple chrétien, coule un ruisseau ombragé par de superbes figuiers, d'autres arbres fruitiers et de hauts peupliers. Cette source abondante est canalisée pour être recueillie dans des réservoirs antiques.

A un kilomètre à l'est de Ba'albek, au pied de la colline, la route de Zebedany passe auprès de la carrière d'où les anciens habitants ont tiré les monolithes monstres qui ont servi à élever certaines parties de la muraille de l'acropole. Un de ces blocs, certainement le plus gros, est encore en place, entièrement terminé, tout prêt à être transporté. Il mesure vingt et un mètres trente-cinq de longueur, sur quatre mètres trente-trois de haut et quatre mètres de large. On fait une véritable promenade pour aller d'une extrémité à l'autre de cette pierre à côté de laquelle un homme paraît un véritable pygmée. D'après de Saulcy, il cube trois cent soixante-dix mètres, et, en tenant compte de la densité de la roche, doit peser trente mille tonnes; d'énormes piliers taillés dans le rocher, tenant encore par leur base, sont pourvus de rainures destinées à recevoir les pièces de bois nécessaires à l'extraction des pierres préparées dans la carrière. On a peine à comprendre, au premier abord, avec quels engins les anciens pouvaient faire mouvoir des masses de cette taille, les transporter à plus d'un kilomètre de distance et les élever à vingt mètres de hauteur. Il est probable, comme le démontrent les expériences de nos jours, qu'ils employaient des instruments fort simples : une route planchéiée de madriers, des rouleaux de bois dur, et comme instruments de traction, de simples cordes mues par des treuils. Il n'est pas nécessaire d'admettre quarante mille hommes tirant à la fois sur des câbles, comme semble le croire de Saulcy.



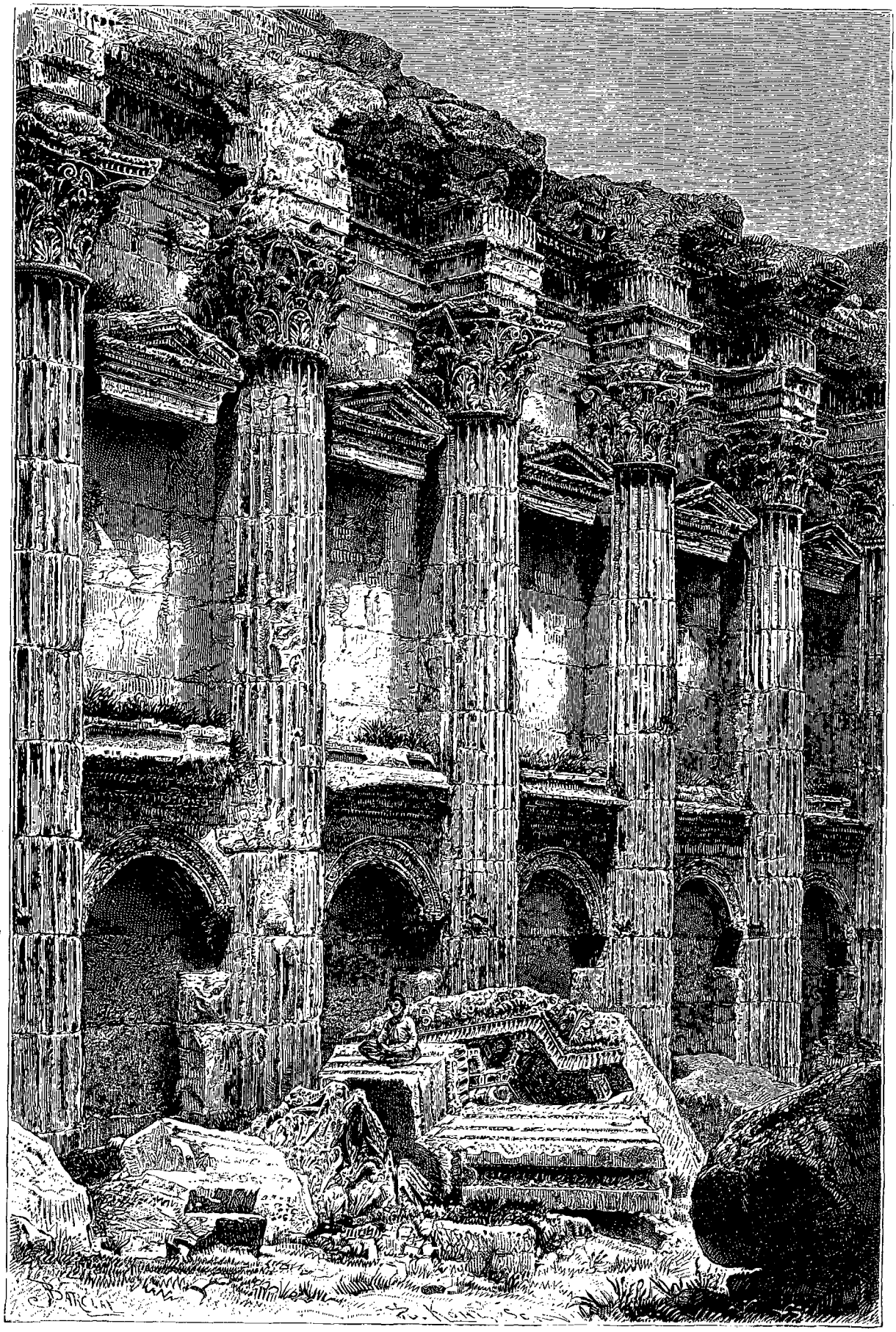
Pronaos. Détail des chapiteaux (voy. p. 390). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Une demi-lieue au sud-ouest de Ba'albek, se voit un petit sanctuaire arabe construit en matériaux antiques arrachés à l'acropole : c'est le Koubbet Douris, wely circulaire formé de huit belles colonnes de granit supportant une grossière architrave sans ornements et très mal ajustée. Un sarcophage placé debout entre deux colonnes sert de mihrab pour la prière. On ignore quel est le maçon barbare qui a pu construire ce singulier monument déjà tout disloqué par les tremblements de terre.

Nous campons absolument seuls dans l'acropole de Ba'albek. Aucune masure n'a été élevée à l'abri de ces portiques, nul Bédouin du désert ne vient planter sa tente dans le voisinage, aucun berger ne fait paître ses chèvres sous ces belles colonnades. Une crainte superstitieuse éloigne encore aujourd'hui les habitants de ces ruines saintes. Ils prétendent que Salomon a fait transporter par les génies et les démons ces pierres énormes, et ils ont peur de rencontrer dans ces lieux solitaires l'ombre du grand roi.

Ba'albek se trouve placée à peu près à égale distance des deux extrémités de la plaine de la Bekâa, appelée jadis par les anciens Cœlésyrie ou Syrie Creuse. Elle forme le fond d'une grande vallée, située entre le Liban au nord-ouest et l'Anti-Liban au sud-est, s'étendant depuis le lac de Homs jusqu'au niveau de Hasbeya, à l'endroit où commencent les profondes gorges du fleuve Litany ou Leontès, qui tourne ensuite brusquement dans une faille transversale pour se diriger du côté de Tyr. Non loin de Ba'albek, de très faibles hauteurs servent de ligne de partage pour les eaux, dont les unes, se dirigeant au nord-est, donnent naissance à l'Oronte qui va se jeter dans le lac de Homs, tandis que celles du sud s'écoulent dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



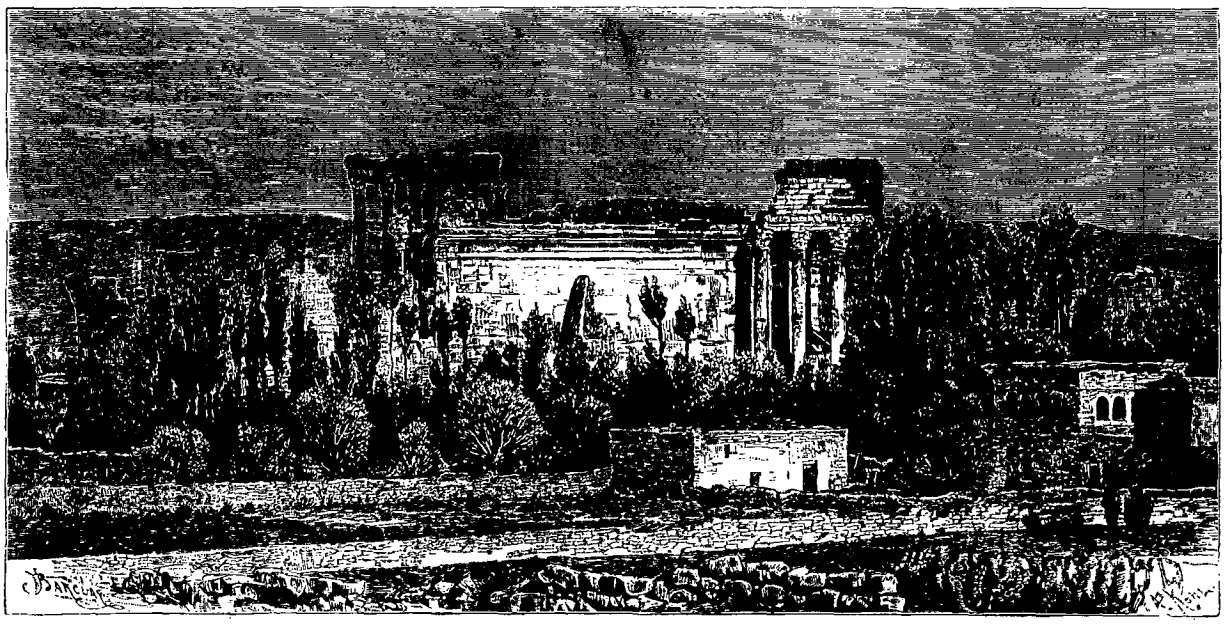
Intérieur du petit temple à Ba'albek (voy. p. 390). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Méditerranée par le Leontès. Le sol de la Bekâa est une terre d'un noir rougeâtre très riche en humus; aussi à l'époque romaine cette contrée était-elle un véritable grenier d'abondance ; aujourd'hui encore sa fertilité est la même, mais, à cause de l'incurie et de la mauvaise administration du gouvernement turc, une très petite partie seulement est cultivée convenablement. Grâce aux nombreux cours d'eau qui la sillonnent, cette plaine a le grand avantage d'être admirablement arrosée; elle est même marécageuse dans quelques endroits. Là où le sol est travaillé à l'européenne, comme dans les grandes fermes de Schtora exploitées par M. de Perthuis, elle donne de magnifiques et abondantes récoltes; le blé, le maïs, le coton, les fèves, les lentilles, la vigne viennent admirablement dans ces alluvions profondes. M. de Perthuis a pu aussi produire dans les parties humides de magnifiques fourrages qui lui permettent d'élever de nombreux bestiaux. Cette vallée, très chaude en été, est cependant souvent froide en hiver et au printemps à cause de sa grande élévation au-dessus de la mer, car Ba'albek est à onze cent soixante-dix mètres d'altitude. Elle est encore refroidie par les plus hautes cimes du Liban et de l'Anti-Liban qui restent recouvertes de neiges épaisses pendant une grande partie de l'année.

Les habitants de Ba'albek, au nombre de cinq mille, sont presque tous cultivateurs; pendant ces dernières années, les abondantes récoltes de coton et de blé ont enrichi plusieurs familles.

Nous voudrions bien rester quelques jours de plus au milieu de ces ruines incomparables, malheureusement le temps nous presse, car nous avons encore de longues étapes à parcourir. Nous quittons à regret



Vue générale du petit temple à Ba'albek (voy. p. 389-394). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

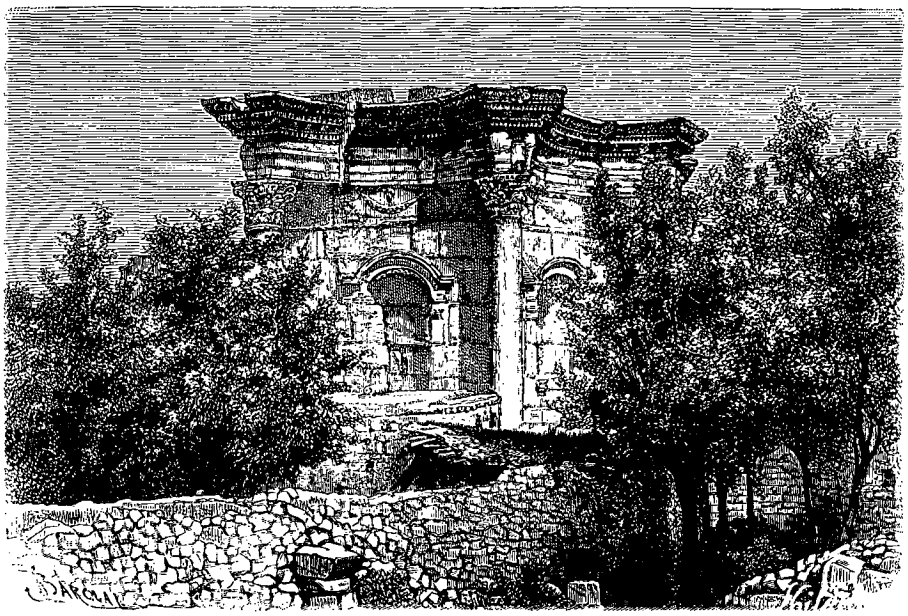
ces temples admirables qu'on accuse cependant de n'être qu'un produit de l'art de la décadence. Mais peu importe, je soutiens avec beaucoup d'autres voyageurs que les monuments de Ba'albek font partie des plus beaux et des plus imposants que l'homme ait élevés à la surface de la terre.

Après avoir parcouru à cheval une dernière fois l'acropole et l'intérieur des temples, nous traversons la galerie souterraine par laquelle nous sommes arrivés, et tournant immédiatement à gauche, en dehors des remparts, un sentier nous fait traverser en diagonale la large vallée qui s'étend devant nous. D'immenses espaces en friche sont séparés par des champs de blé, de coton et de lentilles. Ce chemin est d'une monotonie désespérante, et la chaleur est terrible dans cette contrée sans arbres. Souvent nous nous retournons pour voir encore les grandes colonnes dorées qui émergent au-dessus des vapeurs violacées de la plaine, tandis que devant nous s'étend la muraille élevée que forment les cimes devenues étincelantes sous les rayons du soleil levant. En une heure et demie, nous atteignons au milieu de la vallée une colonne isolée qui nous sert de point de repère. Appelée Amoud Ya'ath par les Arabes, elle porte à vingt mètres de hauteur un chapiteau d'ordre corinthien. Une inscription absolument illisible, gravée sur la base, ne permet pas de déterminer la nature de ce singulier monument. Une heure après, on atteint le pauvre hameau maronite de Deir el Ahmar, placé à la base de la montagne. Un sentier très mauvais passant au milieu de roches glissantes nous fait arriver rapidement sur les premières croupes du Liban dont nous suivons les ravins desséchés. Mais s'il n'y a point d'eau, la piste est au moins ombragée d'épaisses forêts de chênes verts (*Quercus macrolepis*) dont les cupules sont armées de longues écailles. Ces arbres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort beaux, sont malheureusement massacrés par les Arabes, qui ne se servent point de la hache ou de la scie pour couper le bois, mais de mauvais sabres qui déchirent l'écorce et les branches d'une façon déplorable. Ces gros chênes ainsi mutilés font peine à voir.

Dans une combe profonde entourée de forêts, une habitation isolée touchant à une petite chapelle sert de demeure à un prêtre maronite et à sa fille, belle brune aux yeux superbes. Cet endroit, appelé Bchétièh, est très solitaire et sauvage. Une source d'eau fraîche nous permet de nous désaltérer, ce dont nous avions grand besoin à cause de l'excessive chaleur du jour. Nous grimpons à travers une autre forêt très pentive qui se termine sur une plaine dénudée, parsemée seulement çà et là de quelques gros caroubiers, de chênes verts et de noyers. Le rocher se montre partout à nu, crevassé et corrodé de la manière la plus étrange. Du plateau sur lequel nous sommes arrivés, le terrain redescend vers une vallée très singulière, tourmentée, désolée, au fond de laquelle nous apercevons, ombragé de quelques gros noyers, le petit hameau d'Aïn-Ata, dont les maisonnettes sont à peine visibles au milieu des pierres. En face de nous s'élèvent les parois grisâtres et abruptes du Liban, tandis qu'à gauche, dans une dépression secondaire, s'étendent les eaux bleues du lac Yammouni, appelé aussi quelquefois lac Leimoun par les géographes. En quelques minutes nous arrivons à Aïn-Ata (altitude dix-huit cents mètres), habité par soixante Maronites. Les maisons construites en pierres sont basses et de pauvre apparence; l'hiver est ici rude et prolongé : aussi cette intéressante population a-t-elle les plus grandes difficultés pour vivre. Nous traversons le village et le ravin dans lequel coule un frais ruisseau pour aller



Temple circulaire à Ba'albek (voy. p. 392). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

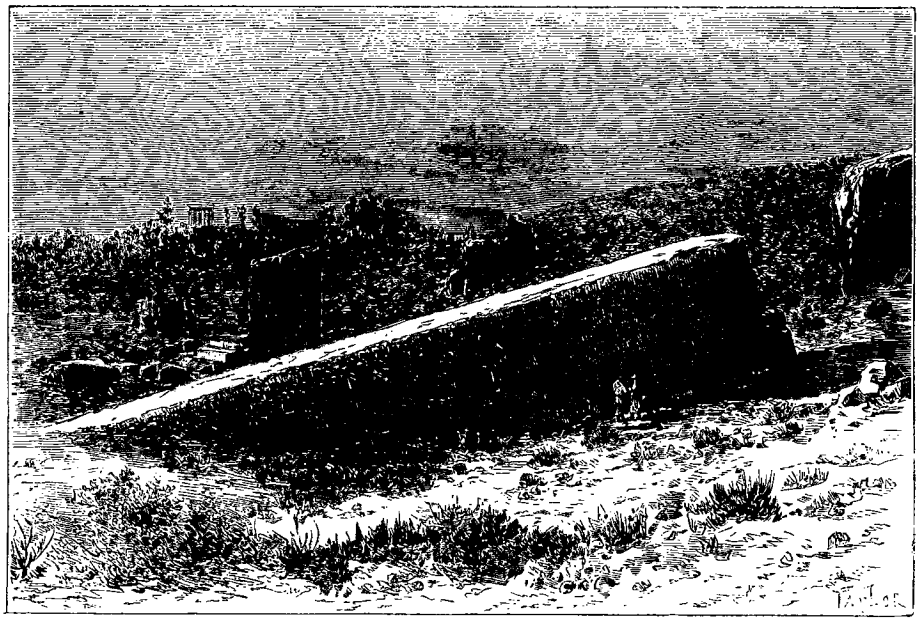
de l'autre côté, sur la hauteur, camper auprès d'une source magnifique sous de superbes noyers. Le soir, la population tout entière vient auprès des tentes pour causer et me consulter, non que les malades soient nombreux, mais tout simplement pour profiter de la présence d'un médecin (hakim) dont la réputation est arrivée jusque dans ces montagnes presque désertes. De notre campement, on a une belle vue sur l'Anti-Liban à l'est, sur l'Hermon au sud, et tout près, sur le joli lac de Yammouni encadré dans un lit de verdure. En arrière, au contraire, à l'ouest, le Liban que nous allons traverser dresse ses parois dénudées, formées de rochers gris-jaunâtres parsemés çà et là de larges champs de neige. Le long d'un ruisseau d'une eau glaciale dont le murmure nous réjouit, la rhubarbe sauvage (*Rheum ribes*) étale ses larges feuilles gracieusement chiffonnées, nervées de vert et de rose tendre. Les énormes tiges souterraines de la plante ont les mêmes propriétés que celles de la rhubarbe officinale qui arrive de l'Asie centrale. Ici les habitants, privés de légumes, mangent les jeunes feuilles hachées en guise d'épinards. Sur le Liban, cette plante croît au milieu des rocailles, à une très grande hauteur, tout auprès des neiges. D'autres fleurs à faciès alpin nous environnent : ce sont les arabis blanches (*Arabis albida*) de nos montagnes et des thlaspi (*Thlaspi perfoliatum*) ; près de l'eau, de grosses touffes de l'*Anchusa neglecta* remplacent les myosotis des Alpes, et, comme eux, ont des fleurs d'un bleu de ciel tendre. Enfin plus haut, au milieu des rochers, le poirier sauvage (*Pyrus syriacus*) forme un arbre assez élevé dont les habitants d'Aïn-Ata recueillent les fruits avec soin.

Pendant la nuit il fait très froid sous nos tentes; aussi les moukres, au lieu de se coucher, restent assis autour d'un grand feu de broussailles. Au sommet du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

col des Cèdres, les neiges sont encore si abondantes que, par prudence, nous prenons une escorte de quatorze hommes destinés à soutenir et à aider les bêtes de somme pesamment chargées. Par une nuit sombre, quoique très étoilée, nous partons entre minuit et une heure du matin en nous éclairant péniblement avec quelques mauvaises lanternes improvisées. Le sentier rocailleux, très raide, est rendu difficile par l'obscurité; en avant et en arrière, les moukres font entendre tous les jurons de leur répertoire, tandis que nos pauvres mules poussent des gémissements pitoyables. On côtoie bientôt de larges champs de neige, et pendant deux heures et demie chacun fait les efforts les plus violents pour aider à hisser la caravane sur les pentes rapides au milieu des pierres et des rochers. Mais tant de peine devait être inutile! Quoique nous soyons arrivés presque au sommet du col, le chemin est absolument barré par d'immenses accumulations de neiges tassées par le vent et ramollies par la chaleur; malgré les hommes de renfort, les mules ne peuvent passer nulle part et nous sommes obligés de rebrousser chemin, de redescendre honteusement jusqu'à Aïn-Ata, où nous arrivons harassés.

Après avoir pris congé de l'escorte, on reprend le chemin de la veille et on s'arrête un instant à l'église de Bchétièh, chez le curé, qui promet de nous faire franchir facilement le Liban par un passage voisin de celui des Cèdres, peu fréquenté, mais moins encombré par les neiges. Ce brave homme se met à notre tête avec son futur gendre, et, une heure et demie après avoir quitté Aïn-Ata, nous arrivons, en suivant une vallée aride et rocailleuse, au bord du joli lac Yammouni, dominé à l'ouest par des rochers escarpés. Une forte source jaillissant par l'ouverture d'une grotte creusée

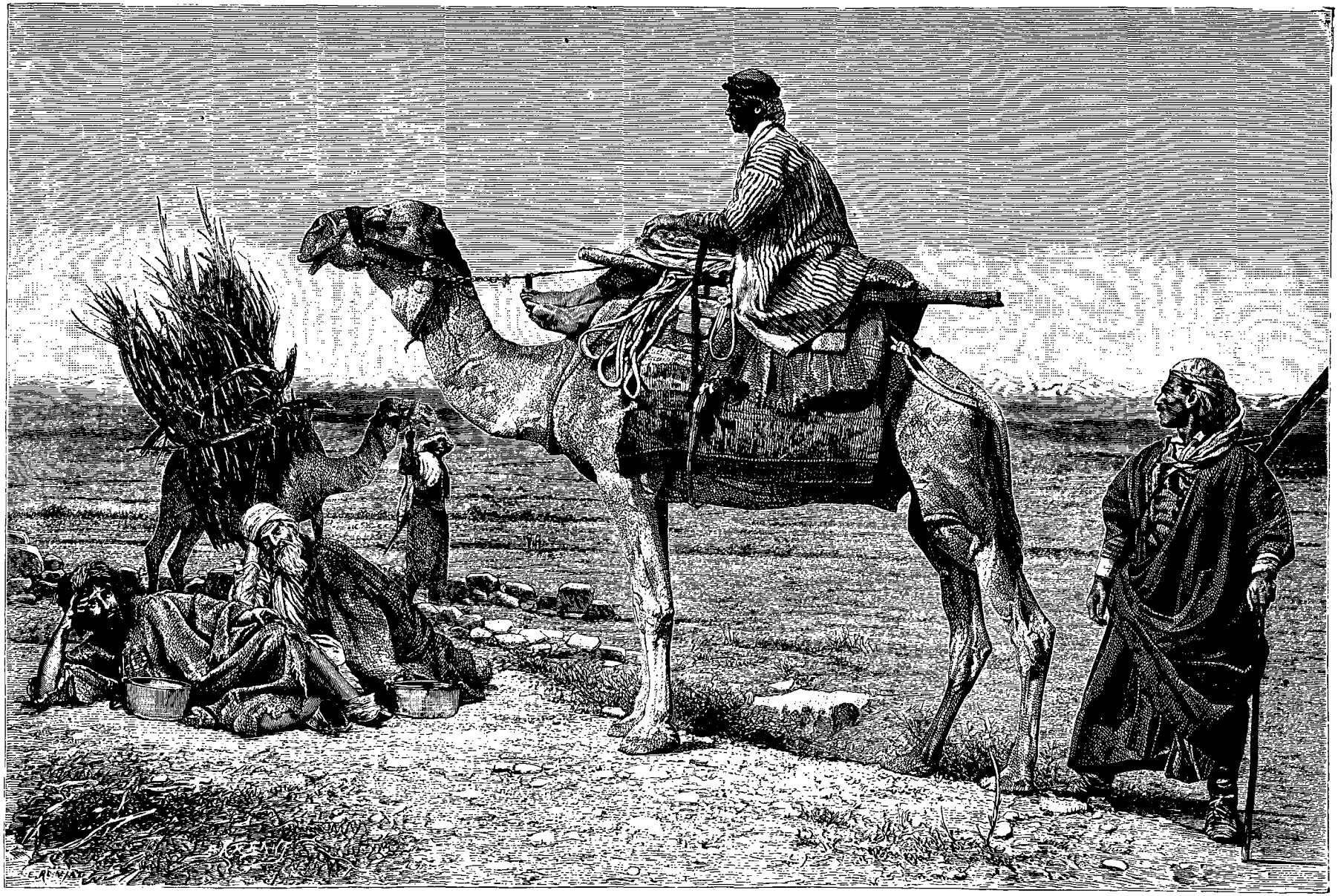


Carrière de Ba'albek (voy. p. 392). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

à dix mètres de hauteur tombe à grand fracas entre les pierres et forme un joli ruisseau qui donne naissance au lac. Quelques huttes s'élèvent dans le voisinage, et, près de l'endroit où la source se jette dans le lac, on aperçoit sous les eaux des fragments de colonnes, des chapiteaux et des frises sculptées. Malheureusement, la profondeur est trop considérable pour que je puisse m'approcher à cheval, assez près pour examiner convenablement ces débris intéressants. Des milliers de petits poissons nagent dans les eaux limpides; c'est une espèce minuscule qui n'a que quelques centimètres de longueur et que j'ai décrite sous le nom de *Phoxinellus Libani*. Ces animaux, lorsque le lac baisse en été, sont pêchés en immense quantité dans les creux où l'eau séjourne plus longtemps, et sont exportés à une grande distance dans les villages et les couvents de la contrée.

Le lac Yammouni présente les phénomènes de desséchement et de remplissage qui sont encore inexpliqués par les naturalistes. A la fin de juin, ou au commencement de juillet, il a trois kilomètres de longueur, sur deux kilomètres de large. En septembre, au contraire, il est presque absolument desséché, ainsi que l'a constaté plusieurs fois notre savant ami M. Blanche, consul de France à Tripoli, qui a pu en parcourir le fond, à pied, dans presque toute son étendue, arrêté seulement de temps en temps par des flaques d'eau et des vases. Dans la partie centrale, un bassin à peu près circulaire, d'une soixantaine de mètres de diamètre, présente des parois inclinées comme celles d'un entonnoir. On en voit très bien le fond quoique la profondeur soit au moins de quinze à vingt mètres. Le fond, qui représente une surface peu étendue, est couvert de gros cailloux très nettement visibles, tant est grande la limpidité et l'immobilité de l'eau. Cette cavité centrale est alimentée par un ruisseau qui n'a pas moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plaine de la Bekâa et Arabes de Ba'albek (voy. p. 394). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quatre ou cinq mètres de large et qui fournit un fort volume d'eau provenant de plusieurs sources situées près du village de Yammouni. Il est évident que les eaux du lac s'écoulent par le sommet de cet entonnoir, que pour cette raison les habitants appellent *Balaoù*, c'est-à-dire le gouffre. M. Blanche estime qu'au moment de sa dernière visite, au milieu de septembre, il y avait au moins quinze jours que le lac était à sec, de sorte que la grande masse d'eau qui s'y trouve au printemps et en été disparaît complètement en deux mois au plus. Le remplissage se fait de la manière suivante, au dire des habitants : de la caverne située près du village, par laquelle s'échappe la cascade dont j'ai parlé, jaillit tout à coup, après s'être fait annoncer par un bruit ou un tremblement souterrain formidable, une colossale gerbe d'eau qui se précipite dans le lac en formant un torrent dont le parcours n'a pas plus de deux cents à trois cents mètres, et dont le lit de rocailles est parfaitement visible quand bien même l'eau n'y coule plus. A partir de son ouverture, la caverne présente un sol incliné, et c'est dans le fond de la grotte, dans la partie la plus basse, que l'eau jaillit en bouillonnant, comme en témoignent les cailloux roulés qui obstruent cette cavité. Les habitants de Yammouni, ainsi que tous les chrétiens ou métoualis de la région voisine, sont unanimes à dire que l'éruption aqueuse a lieu invariablement autour du 8 mars, la veille de la fête des soixante martyrs. Il y a quelquefois une avance ou un retard de trois ou quatre jours au plus. Vers cette époque, l'eau s'échappe en telle abondance du flanc de la montagne, qu'en un mois à peine tout le bassin du lac est rempli. Le phénomène de cette éruption brusque d'une énorme masse liquide ne peut guère être expliqué que par le principe des sources intermittentes.

Le lac n'a point d'autre orifice d'écoulement que ce *balaoù* ou gouffre central dont nous avons parlé. Il se perd probablement une assez grande quantité d'eau par le fond du bassin formé d'une terre calcaire friable semblable à celle qui recouvre tous les hauts sommets de cette partie du Liban, et qui paraît appartenir aux terrains tertiaires. Ces couches sont poreuses et laissent passer beaucoup d'eau. Quoi qu'il en soit, on est en droit de se demander ce que devient cette immense nappe qui disparaît si rapidement. La croyance générale des habitants est qu'elle va former les sources du Nahr Ibrahim à Afka et à Akoura, sur le versant ouest du Liban, et M. Blanche, qui a visité avec soin et à plusieurs reprises ces localités, pense que cette hypothèse doit être admise. Il est certain que l'eau du Yammouni ne revient pas à la surface du sol sur le versant est du côté de la Bekâa, car nulle part on ne voit des sources auxquelles on puisse attribuer cette origine. Le massif de montagnes qui sépare le haut de la vallée du Nahr Ibrahim de l'enfoncement où se trouve le Yammouni est peu considérable, percé de très nombreuses cavernes dont quelques-unes auraient plusieurs kilomètres de longueur ; la communication a donc pu s'établir facilement, car, d'après nos relevés barométriques, l'entrée de la grotte d'Afka est à douze cent cinq mètres, tandis que le niveau de la terrasse du temple du lac Yammouni est au moins à seize cent cinquante mètres et peut-être davantage. Les habitants d'Afka affirment aussi que la grande masse des eaux arrive tout à coup aux environs du 8 mars ; elles diminuent ensuite pour n'être plus que de petites cascades qui persistent toute l'année. Il en est de même de la puissante source d'Akoura.

A l'extrémité sud, le sentier s'élève dans une petite vallée plantée de chênes, d'aubépines géantes (*Cratægus orientalis*) et de chèvrefeuilles à fleurs jaunes (*Lonicera nummularifolia*) gros comme des arbres, ravissante forêt émaillée par les grappes de corail d'une épine-vinette (*Berberis cretica*) formant d'énormes buissons. Un petit col nous fait arriver dans une autre vallée, bien boisée, baignée par le charmant lac minuscule appelé Legnia sur nos cartes, mais dont je n'ai pu savoir le nom arabe. Il a un kilomètre de long, sur cinq cents mètres de large ; ses eaux, d'une grande limpidité, ne contiennent pas de poissons, mais seulement des grenouilles ordinaires et de nombreuses couleuvres aquatiques qui échappent à nos poursuites. Une cabane inhabitée, en ruine, se trouve à l'extrémité sud de ce bassin, entouré d'une forêt de chênes traversée par un sentier qui serpente à l'ouest sur les flancs de la montagne. Ce chemin rapide, pierreux, aboutit à de nombreuses flaques de neige, que nous franchissons d'abord sans difficultés. Mais bientôt ce sont de vastes champs d'une neige très profonde, entrecoupés par de véritables crevasses dans lesquelles nos mules risquent de s'engloutir et qui exigent les plus grandes précautions. A onze heures et demie, c'est-à-dire quatre heures après avoir quitté les cabanes de Yammouni, nous sommes au sommet du col de Legnia, à deux mille trois cent vingt-cinq mètres d'altitude. C'est un large plateau rocheux, raviné profondément. De vastes névés temporaires, s'étendant tout autour, nous brûlent le visage en nous renvoyant les étincelants rayons du soleil. Au nord, s'élève une croupe arrondie ; au sud, la crête du Liban s'étend droit devant nous pour se terminer au Sanin (deux mille six cent huit mètres), qui semble peu éloigné et qui est encore enseveli sous une neige fort épaisse, ne laissant passer çà et là que quelques cimes rocheuses. Lorsque les neiges sont fondues, il est facile, par ce chemin, d'arriver à cheval jusqu'au sommet.

Après un repos suffisant, nous renvoyons notre brave curé, qui est un guide excellent, et suivons une vallée étroite, remplie de neige, dont la direction est à l'ouest. Les chevaux enfoncent profondément et roulent à chaque instant dans des trous ; aussi faut-il les prendre par la bride et faire cette mauvaise descente à pied en nous mouillant jusqu'au ventre. Mais la splendeur de la vue fait oublier la fatigue et les difficultés du chemin. Plus bas, la vallée est encaissée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre de hautes parois rocheuses déchirées dans tous les sens, la neige cesse petit à petit, les bords du sentier s'émaillent de mille plantes alpines. Ce sont les gracieuses *Aubrietia Libanotica* à fleurs violettes, cultivées aujourd'hui dans nos parterres, les *Romulea bulbocodium*, jolie petite iridée, une liliacée à fleurs jaunes, *Gagea Billardieri*, et un ornithogale dont les grosses panicules (*Ornithogalum montanum*) sont épanouies presque dans la terre. A l'est du Liban, l'air est si sec, à cause du voisinage des immenses plaines du désert de Syrie et d'Arabie, que, malgré la chaleur du soleil, les neiges ne se fondent presque pas; elles s'évaporent vite en fournissant à peine un peu d'eau. Sur le versant ouest, au contraire, elles entrent abondamment en fusion par suite de l'humidité chaude qui arrive de la Méditerranée. L'évaporation est alors beaucoup moins rapide et la fonte peut avoir lieu. Plus bas, nous entrons dans une épaisse forêt de genévriers gigantesques, grands comme des sapins (*Juniperus excelsa*), couverts de millions de fruits gros et bleuâtres. A nos pieds, s'ouvre tout à coup la sauvage et profonde vallée du fleuve Adonis, le Nahr Ibrahim, tandis que très haut, à l'horizon, la mer est rendue étincelante par les rayons du soleil.



Descente du col de Legnia. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

Après avoir traversé la forêt, on se dirige au nord en suivant les escarpements de la montagne, formant ici un cirque immense au fond duquel gronde un superbe torrent. Au milieu des rochers, de nombreuses tulipes rouges (*Tulipa montana*) élèvent leurs corolles brillantes. Enfin, à l'extrémité de ce gigantesque amphithéâtre, nous franchissons la source de la rivière sur un rocher formant un beau pont naturel (altitude douze cent quatre-vingt-douze mètres); les eaux jaillissent au milieu des blocs éboulés, à l'entrée d'une caverne creusée à la base d'un abrupte vertical. De grands noyers ombragent ce site agréable; remontant à l'ouest un autre vallon arrosé aussi par un fort ruisseau, nous arrivons à quatre heures à Akoura, village maronite, dominé par l'amphithéâtre de montagnes que nous venons de tourner. Le campement est établi au-dessus du village, sous des arbres superbes (*Juglans regia*). Il était temps d'arriver, car nous étions très fatigués, étant en selle depuis minuit presque sans interruption. Le passage du Legnia, qui est peut-être indiqué sous le nom de Kuneitirah sur certaines cartes, n'est presque jamais pratiqué, quoiqu'il soit fort beau. On ne saurait trop le recommander aux nombreux voyageurs qui parcourent le Liban. D'Akoura, un autre chemin agréable et facile, passant au milieu de rochers magnifiques, peut conduire directement à l'extrémité nord du lac Yammouni. C'était une ancienne voie romaine qui atteignait la crête du Liban à l'altitude de deux mille cent soixante-six mètres, et qui passait entre de grands rochers portant des inscriptions intéressantes.

Akoura est un gros village ombragé de noyers, de mûriers et d'autres arbres fruitiers. L'élevage du ver à soie s'y fait sur une très grande échelle et enrichit le pays habité exclusivement par les Maronites. Autour de nos tentes, dans les rocailles, de belles pivoines rouges (*Pœonia corallina*) forment des touffes magnifiques, ainsi qu'un singulier muguet (*Theresia Libanotica*) haut de près de cinquante centimètres et portant de jolies clochettes verdâtres.

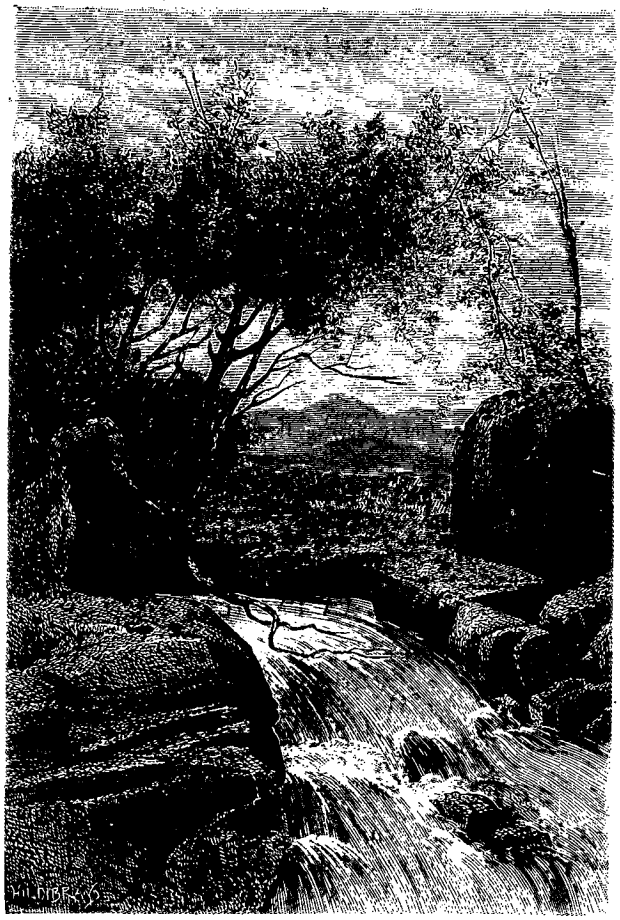
Le lendemain, nous quittons Akoura de bonne heure pour descendre directement vers le torrent, qui se brise dans les rochers en formant, à cette époque de l'année, de superbes cascades, merveilleusement pures et éblouissantes d'écume. Le chemin, très mauvais, est fort glissant; aussi sommes-nous obligés de mettre pied à terre pour éviter des chutes dangereuses sur les roches dures, polies et inclinées. Entre Kartaba et Akoura, on voit au bord du sentier les ruines intéressantes d'un petit temple gréco-phénicien que les habitants appellent Rhayré. Il a huit mètres de long, sur quatre de large; ses deux portes sont ornées de frontons richement décorés, mais à l'intérieur on ne voit plus que quelques fragments de colonnes et de corniches; le soubassement et les murs de la cella sont en pierres appareillées avec beaucoup de soin. En 1880, j'ai revu les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

restes de ce gracieux monument à peu près détruit par les habitants qui s'en servent comme d'une carrière.

Kartaba est un grand village presque enseveli sous les mûriers plantés extrêmement serrés sur des terrasses soutenues par des murs en pierres sèches.

Escaladant ensuite au nord-ouest les pentes rapides de la montagne, après avoir traversé une forêt de chênes massacrés à coups de sabre, on franchit un col élevé et sauvage encore couvert de nombreux champs de neige. Le sentier redescend auprès du Nahr el Fedar, torrent rapide qui présente un phénomène très intéressant : les eaux grossies par la fonte des neiges, délayant les dépôts d'oxyde de fer argileux voisins des éruptions basaltiques, se colorent en rouge foncé. Plusieurs ruisseaux de la région du Nahr Ibrahim présentent cette particularité, qui avait vivement frappé l'imagination des Grecs et des Phéniciens. Les anciens croyaient qu'Adonis, mort dans cette contrée, avait rougi de son sang les eaux limpides de la vallée. Dans le bas du ravin, on traverse ce fleuve rutilant pour s'élever de nouveau sur une montagne boisée et escarpée, au sommet de laquelle se trouve pittoresquement planté le joli petit village d'Émêch, dominé lui-même par un vieux donjon, habité par le kaïmakan ou préfet du district. Cet homme, jeune encore et très aimable, vient dîner sous notre tente avec son fils, gamin âgé seulement de quatorze ans, mais déjà instruit et parlant correctement le français. Après le repas, les trois dames de la maison, en grande toilette, nous rendent visite. Nous leur faisons servir une collation, ainsi que des cigarettes qu'elles fument avec un sensible plaisir.



Le Nahr el Fedar. — Dessin de Taylor, d'après une sépia de l'auteur.

Les esprits étant un peu surexcités par le thé et le bordeaux, ces braves gens se mettent à prononcer, en français et en arabe, force toasts en notre honneur, et à chanter des hymnes interminables célébrant l'union des Maronites et des Français. Ces pauvres montagnards attendent toujours leur salut et leur délivrance d'une intervention de la France.

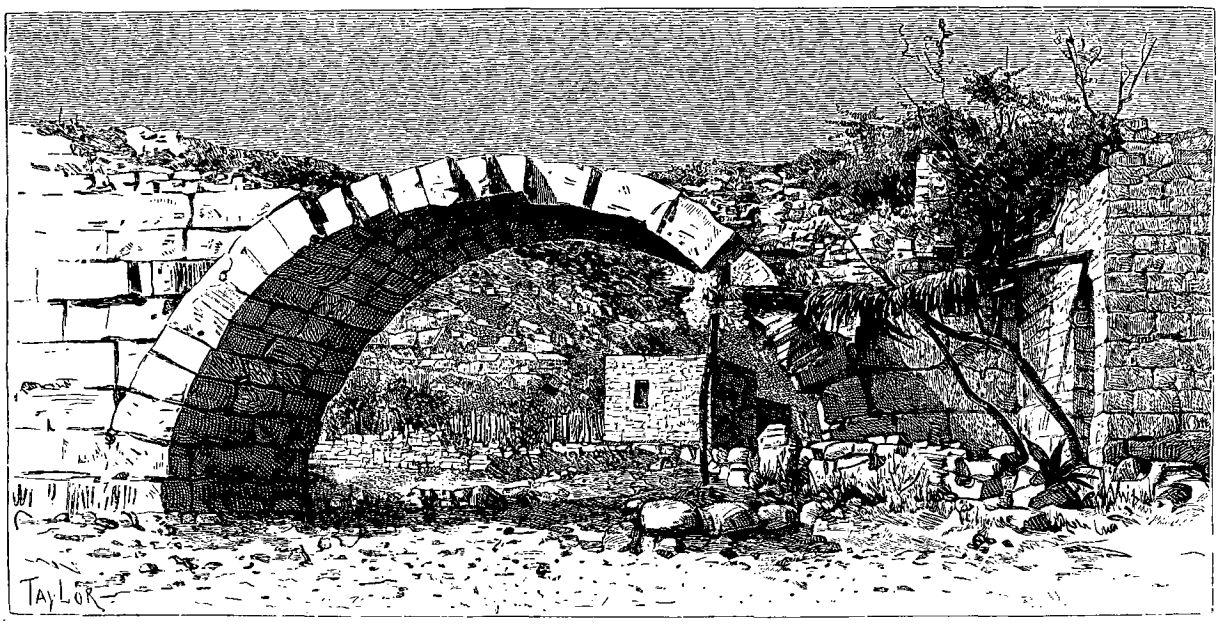
Le lendemain, nous quittons ce délicieux campement, et reprenant notre marche vers le nord-ouest, au milieu des rochers étrangement crevassés, où se cachent de nombreuses bandes de chacals, nous franchissons un col d'où la vue s'étend sur tous les hauts sommets, et sur la mer brillant au loin comme une nappe d'argent.

Après une pénible chevauchée de deux heures, on arrive à Lahfed, construit sur le revers d'une large vallée rocheuse, divisée par d'innombrables terrasses plantées en mûriers et figuiers. Laissant ensuite tout sentier tracé, nous suivons, non sans difficultés, les pentes très raides, vertigineuses, d'un wady désert jusqu'au village de Hakel, célèbre par un riche gisement de poissons fossiles. Je fais piocher la roche tendre, feuilletée, et en quelques heures on peut charger plusieurs mulets de ces belles empreintes. Le soir, sous la conduite d'un guide, après avoir franchi une inextricable série de cols et de vallons pierreux nous descendons à Gebeil, l'ancienne Byblos, placée au fond d'une baie gracieuse où les vagues bleutées de la Méditerranée viennent doucement mourir sur un rivage de sable rose.

Docteur Lortet.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont romain à Mamilten (voy. p. 403). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Gebeil. — Vallée du Nahr Ibrahim. — Afka. — Meirouba. — Antoura — Grottes du Nahr el-Kelb. — Retour à Beyrouth.

A Gebeil, nous campons en dehors des remparts, non loin du cimetière, en face du vieux château situé à l'angle sud de la ville. Le soir, beaucoup de marchands d'antiquités et de chercheurs de trésors viennent, le nom de M. Renan sur les lèvres, nous proposer des vases, des terres cuites, des bronzes et des pierres gravées. Le souvenir de la mission scientifique française placée sous la direction du célèbre auteur de la *Vie de Jésus* est encore vivant dans cette gracieuse petite ville.

Gebeil est l'ancienne Gebal, la Byblos des Grecs, le Giblet des historiens du moyen âge et des croisés. Les habitants, intrépides navigateurs et habiles dans l'art de construire, c'est-à-dire excellents carriers et maçons, fournirent des ouvriers à Salomon pour l'érection du temple de Jérusalem. Gebeil a donné naissance à Philon, qui, sous le nom de Sanchoniaton, nous a conservé tant de faits intéressants sur l'histoire et les cultes des anciens Phéniciens qui avaient élevé ici, à Adonis, Osiris et Astarté, des sanctuaires renommés attirant chaque année de nombreux adorateurs. Les fêtes commémoratives de la mort d'Adonis s'y célébraient annuellement avec une grande pompe au milieu de l'été. Primitivement, ces cérémonies n'étaient relatives qu'à la mort apparente de la nature produite par les chaleurs excessives et la dessiccation du sol. M. Renan pense que le culte d'Adonis ou de Tammuz, dans l'antiquité reculée, était surtout naturaliste et sensuel, mais que plus tard, sous les Antonins, il devint plutôt symbolique, en rapport avec les croyances relatives à une autre vie apportées d'Égypte en même temps que le culte d'Osiris et d'Agathodémon. A cette époque, le dieu de Byblos était l'Elioun ou Très Haut, le Jupiter Très Haut, l'antique dieu El ou Dieu Suprême. Plus tard, la fable mythologique l'emporta sur les anciennes traditions, et les fêtes furent seulement célébrées en l'honneur de l'amant de Vénus. Adonis se livrait à l'exercice de la chasse dans les sombres forêts du Liban, lorsque son rival Mars, s'étant transformé en un énorme sanglier, déchira profondément la cuisse de l'imprudent

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129, 145 et 161; t. XLIII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLIV, p. 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeune homme. La douleur et les larmes de Vénus ne purent rappeler Adonis à la vie, mais la déesse eut le pouvoir de le métamorphoser, expirant, en une rose blanche. Une épine ayant blessé Vénus, le sang divin colora en rose les pétales de la fleur. Celui d'Adonis en s'écoulant avait teint les torrents et le fleuve aux bords desquels s'élevaient ses sanctuaires. Ainsi que nous l'avons dit, cette couleur est produite par les argiles ferrugineuses que les pluies ou les eaux provenant de la fonte des neiges entraînent dans les ravins; mais ce phénomène, fort naturel, paraît cependant extraordinaire lorsqu'on le voit pour la première fois: aussi comprend-on bien qu'il a dû produire une grande impression sur l'imagination si sensible des Phéniciens et des Grecs.

La ville de Byblos fut prise par les croisés en 1103, et, à cette époque, les écrivains du moyen âge transforment le nom de Gebeil en Giblet. Pendant longtemps très prospère, cette ville resta entre leurs mains jusqu'à la destruction du royaume franc de Syrie; aujourd'hui en pleine décadence, elle n'a guère plus de trois mille habitants maronites, grecs, musulmans, et son port, presque entièrement ensablé, ne peut plus recevoir que des barques d'un faible tonnage.

Au sud de la ville se trouve un vieux château très pittoresque, dont quelques parties paraissent fort anciennes; une des tours est construite en superbes pierres à ciselures et à refends, de cinq à six mètres de long, rappelant par leur facture et leurs dimensions les blocs de la tour Hippicus et ceux des soubassements du Temple, à Jérusalem. Pendant l'expédition dirigée contre Ibrahim-Pacha et les Égyptiens, ces murs énormes ont résisté aux boulets anglais. M. Renan, en 1860, s'est néanmoins assuré que cette tour, quoique construite en matériaux antiques, n'est cependant pas très ancienne, car elle renferme des salles en ogive qui sont tout à fait caractéristiques de l'époque sarrasine.

Dans le bazar, dans les ruelles environnantes, on rencontre une grande quantité de belles colonnes en granit d'Égypte, qui ont été très certainement brisées volontairement lors de la destruction des temples phéniciens. Une intéressante église dédiée à saint Jean, construite au douzième siècle, et aujourd'hui entre les mains des Maronites, présente trois belles nefs ogivales éclairées par des fenêtres à plein cintre garnies de légères colonnettes. Une autre église, consacrée à sainte Thécla, offre des sanctuaires ornés avec beaucoup de goût, tandis qu'une troisième petite chapelle, englobée dans les constructions privées, éveille surtout l'intérêt à cause de la date positive de sa construction; une inscription indique en effet qu'elle a été édifiée en l'honneur de la Vierge, en l'année 1264.

Le port de Gebeil était entouré, au moyen âge, de remparts et de bastions destinés à le défendre contre les attaques extérieures. Les armées des croisades, dans ces constructions faites le plus souvent à la hâte, ont employé un grand nombre de colonnes en granit d'Égypte prises dans les ruines des temples antiques. Les vagues et les tremblements de terre ont renversé ces faibles remparts, les flots en ont dispersé les débris, tandis que les colonnes protégées par la nature même de la pierre, leur forme arrondie et leur masse considérable, ont résisté à ces causes de destruction, et gisent au milieu du port et à l'extérieur du bassin, couchées pêle-mêle dans le sable et la vase. Sur la plage, ensevelies sous les dunes, on trouve une immense quantité de toutes petites médailles en argent et en bronze, presque microscopiques, n'ayant que deux à trois millimètres de diamètre. C'étaient des monnaies votives que les nautoniers, au moment de lever l'ancre, avaient l'habitude de lancer dans les flots afin de se rendre favorables les vents et les divinités de la mer.

Aux environs immédiats de la ville, M. Renan a découvert et exploré minutieusement un grand nombre de tombes creusées dans le roc, ressemblant, à bien des points de vue, à celles des nécropoles de Tyr et de Sidon. Mais une particularité remarquable les distingue presque toutes, ce sont des espèces de soupiraux cylindriques, larges de vingt-cinq centimètres environ, qui perforent le rocher et la voûte des hypogées en plusieurs endroits, et qui semblent avoir été destinés à donner à ces sombres demeures un peu d'air et de lumière. Dans le voisinage, les couches calcaires sont toujours percées d'une multitude de ces trous, profonds de plusieurs mètres, n'aboutissant à rien, et se terminant en culs-de-sac. Je crois que ces soupiraux, fermés et inutiles, n'étaient destinés qu'à dérouter les recherches des violateurs de tombes. Dans tous les cas, creusés avec beaucoup de soin, probablement avec une sorte de tarière semblable à celles dont se servent les sondeurs européens pour exécuter les puits artésiens, ils offrent de curieux problèmes à résoudre pour les archéologues et les anthropologistes. Ordinairement ils sont bouchés par quelques gros cailloux jetés au hasard; mais à la surface du sol il est facile d'en reconnaître la présence, grâce aux touffes d'herbes qui poussent vigoureusement à cause de l'humidité et de la terre qu'elles y rencontrent.

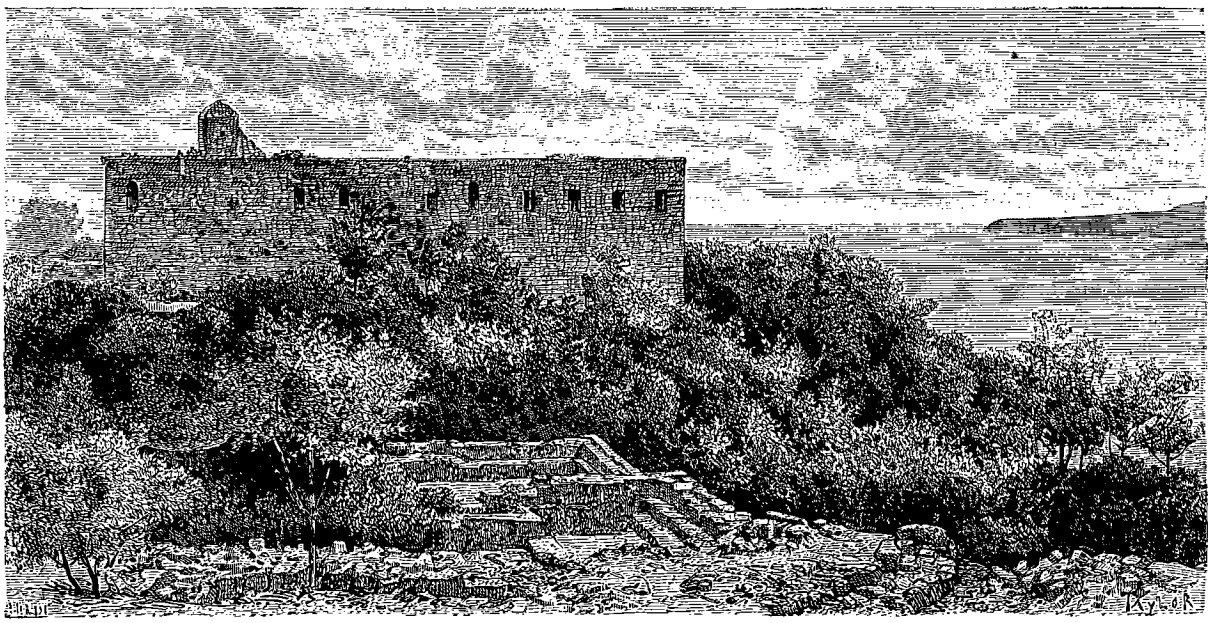
La campagne de Gebeil, très fertile, produit un excellent tabac recherché dans la Syrie entière; nous ne manquons pas d'en faire une bonne provision, mais celui qu'on nous fournit est encore en feuilles: aussi faut-il faire venir un homme compétent qui puisse le préparer et le couper au moyen d'un instrument spécial. Le soir, derrière notre tente, j'entends un soufflement rythmé semblable à celui que produirait un jet de vapeur s'échappant d'une chaudière. C'était notre industriel qui, remplissant sa bouche d'eau, la crachait ensuite violemment sur chacune des feuilles de notre tabac afin de les humecter. Cette opération, paraît-il, ne peut se faire convenablement d'une autre manière. Avis aux amateurs!

Le lendemain, nous repartons pour le sud et suivons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le beau rivage de la Phénicie que nous avions déjà parcouru quelques années auparavant. Nos tentes sont dressées sur de hautes dunes d'un sable fin et sec, non loin du pont placé presque à l'embouchure du fleuve Nahr Ibrahim, tandis que nous nous dirigeons rapidement, sans bagages, vers la baie de Djouni, afin d'aller explorer un gisement de poissons fossiles situé dans les terrasses du couvent de Sahel Alma. Le sentier passe devant le petit village de Berdja, placé au fond d'une baie où l'on construit de grandes barques pour le cabotage. Tout le long de la route il y a des cafés et des khans destinés aux muletiers et aux marchandises, car le transit par terre entre Tripoli et Beyrouth est encore très important, surtout au moment de la récolte des cocons que le Liban produit en grande quantité. La route atteint ensuite un promontoire rocheux sur lequel se trouve une vieille tour de garde, puis, taillée en corniche, se confond avec une ancienne voie romaine très glissante; on descend alors sur la plage de sable, et, à Mamilten, on traverse un torrent desséché sur un beau pont romain d'une seule arche, construite en grandes pierres admirablement travaillées. Un peu à gauche, sur la hauteur, s'élève le charmant village de Ghazir, habité longtemps en 1861 par M. Renan. Cet endroit très pittoresque forme un ravissant tableau : de jolies maisonnettes, à moitié croulantes, s'élevant aux extrémités du pont, sont ensevelies sous les vignes et les figuiers, tandis que, à l'ombre de cette belle arche, un troupeau de moutons et le berger viennent chercher un abri contre les rayons implacables d'un soleil étincelant.

Après avoir suivi pendant quelques minutes les sables de la grève, nous tournons brusquement à l'est, faisons grimper nos chevaux comme de véritables chè-



Couvent de Sahel Alma. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vres au milieu des rochers, des taillis de chênes épineux, des terrasses, et arrivons, à cent soixante mètres d'altitude, au beau couvent de Sahel Alma, dressé, comme une forteresse du moyen âge, sur un des promontoires de la montagne. Ces vastes bâtiments, formés de plusieurs corps de logis, sont pittoresquement annexés les uns aux autres et dominés par un petit clocheton très élégant. Des portes massives, pesamment verrouillées, s'ouvrent devant nous, et un corridor ogival nous conduit à une cour centrale entourée d'un cloître ombragé d'un immense olivier. A notre arrivée, une douzaine de sœurs plus ou moins vieilles et laides s'enfuient effarouchées, chassées par leur confesseur, affreux moine barbu et malpropre. Pourtant, après quelques pourparlers, et rassurées par nos allures pacifiques, les nonnes reviennent, se mettent à nous observer curieusement et se laissent même photographier. Ces malheureuses femmes, pendant la plus grande partie de l'année, sont absolument cloîtrées; le moine est alors le seul homme avec lequel elles puissent parler; mais, à l'époque de l'élevage des vers à soie et de la cueillette des feuilles de mûrier, il leur est permis de sortir et de voir quelques autres figures humaines. La plupart des nombreux couvents de cette partie du Liban recrutent leur personnel parmi les classes agricoles. En général, les religieux ne possèdent pas en toute propriété leurs bâtiments et leurs terres; ils ne sont que les usufruitiers de donations pieuses temporaires. Ainsi, le couvent et le territoire de Sahel Alma appartiennent à une famille puissante des environs, qui, depuis plus de cinquante ans, et pour faire une œuvre méritoire, a fondé et entretient cet établissement à moitié agricole, à moitié de dévotion.

Nous prenons un frugal repas dans la galerie voisine de la cour, entourés par le moine et les sœurs qui sem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blent tout heureuses de cette distraction inattendue. Une grande fenêtre s'ouvre directement à l'extrémité du cloître, et permet au regard de plonger sur la baie de Djouni que nous dominons dans toute son étendue. La mer étincelante est couverte de voiles blanches, tandis que l'aviso de guerre français, en station à Beyrouth, passe non loin du rivage en lançant dans le ciel son léger panache de fumée. Ce beau golfe, très animé, est des plus riants; sur plusieurs chantiers on y construit, en pins de la montagne, de grandes barques destinées à faire les transports le long de la côte. Après le repas, nous descendons dans les terrasses situées au-dessous du couvent, où, presque à fleur de terre, se montre une roche blanche et tendre, se soulevant facilement en larges feuillets entre lesquels on trouve des empreintes de poissons dont nous emballons une nombreuse série.

Ce sont probablement les fossiles de cette localité qui ont été signalés pour la première fois par l'historien de Louis IX, le sire de Joinville. Ce qu'en a dit cet excellent et naïf observateur est certainement un des plus anciens documents relatifs aux restes des corps organisés que l'on peut trouver dans les roches formant la croûte terrestre. Voici ce curieux passage écrit en 1253 : « Tandis que le roi était à Sayette (Sidon), on lui apporta une pierre qui se levait par écailles, la plus merveilleuse du monde; car, quand on levait une écaille, on trouvait entre les deux pierres la forme d'un poisson de mer. Le poisson était de pierre; mais il ne manquait rien à sa forme, ni yeux, ni arêtes, ni couleur, ni autre chose qui empêchât qu'il ne fût tel que s'il fût vivant. Le roi me donna une pierre, et je trouvai une tanche dedans, de couleur brune, et de telle façon qu'une tanche doit être. »

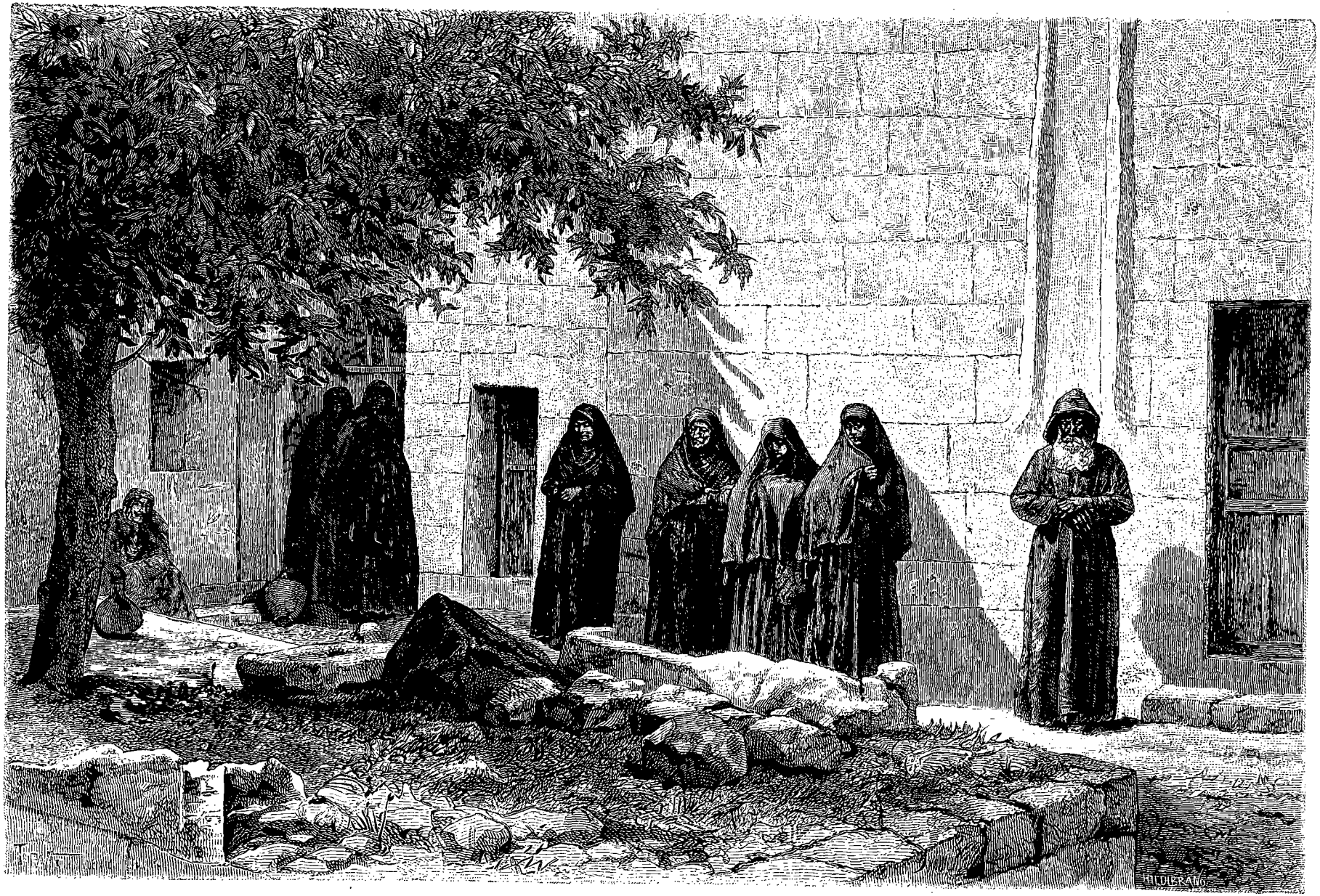
Le soir, nous sommes de retour à notre campement, à l'embouchure du Nahr Ibrahim, l'ancien fleuve Adonis. Tout près de nos tentes, un pont sarrasin, élevé, étroit, à trois arches ogivales, est hardiment jeté sur la fente peu large, mais profonde, où le fleuve roule un volume d'eau qui doit être assez considérable. Le jour suivant, à six heures, nous montons rapidement sur le flanc de la montagne qui borde la rive droite. Au sud, la vue est fort belle sur la gorge où écume le torrent, tandis qu'au nord l'œil peut suivre jusqu'à Gebeil les gracieuses courbes du rivage. De l'autre côté de la vallée, souvent à une grande hauteur, quelques forêts entourées de pâturages abritent des maisonnettes qui ressemblent aux chalets de pierre de la Savoie ou du Dauphiné. A neuf heures, on passe au village de Malita (huit cent vingt mètres), ombragé de gros amandiers, de mûriers, de vignes et d'aubépines qui ont les dimensions de grands arbres. Le sol, formé d'un calcaire crétacé gris, est sillonné de bancs jaunâtres ressemblant au grès de Fontainebleau. Nous entrons plus haut dans une région pittoresque : les pentes très raides descendent presque à pic dans l'étroite vallée du Nahr Ibrahim, dont on entend les mugissements lointains et sourds. La scène est tout à fait alpestre : à gauche s'élancent des cimes escarpées, tandis qu'à droite nous apercevons entre les arbres les croupes neigeuses du Sannin. Le sentier serpente au milieu de gros blocs éboulés dans une magnifique forêt de pins. Les rochers sont ici couverts d'immortelles à fleurs blanches (*Helichrysum Billardieri*) et d'une superbe bruyère rose (*Pentapera Sicula*, var. *Libanotica*).

Au nord se dressent des parois presque verticales sur lesquelles l'empereur Hadrien, ce grand voyageur, a fait sculpter son nom en lettres gigantesques accompagnées de la formule : A. G. IV. C. P., qui a été pendant de longues années une énigme insoluble pour les archéologues, et que M. Renan a reconnu le premier être une sorte d'affiche destinée à réglementer l'aménagement des bois appartenant à l'État, et devant être lue ainsi : *Arborum genera IV cetera privata*. Ces inscriptions, fort nombreuses dans cette région, avertissaient le public que quatre essences d'arbres étaient réservées, probablement pour les constructions navales de l'empire, tandis que les autres pouvaient être livrées aux particuliers. En parcourant ces forêts, je me suis demandé souvent quelles étaient les espèces qui servaient à la marine romaine. Je pense que ce devaient être le chêne, le pin, le cèdre et les frênes (*Fraxinus Ornus* et *Foxyphylla*). Le cèdre ne se trouve plus aujourd'hui dans la vallée du Nahr Ibrahim, mais seulement à une petite distance au nord. Anciennement, il formait certainement de grandes forêts dans toute la chaîne du Liban.

Le sentier s'élève ensuite par des lacets très rapides dans un ravin desséché, mais boisé de chênes et de pins, pour aboutir à un vallon pittoresque au fond duquel se trouve le village de Bilhaas (onze cents mètres), entouré de mûriers, de vignes, de chênes, d'amandiers et de pins. Au bord d'une source fraîche, placée en bas du hameau, nous déjeunons à l'ombre d'un gros amandier qu'enlace la tige d'une vigne immense. La température n'est plus que de vingt-trois degrés; aussi pouvons-nous respirer beaucoup plus librement à cette altitude.

Nous repartons à deux heures, et, dans un pays absolument désert, continuons à monter au milieu des rochers et des pins jusqu'au sommet d'un col dénudé, très sauvage, à l'altitude de treize cent dix mètres, d'où la vue s'étend sur la haute vallée qui forme ici un cirque immense des plus majestueux. Un ravin très rapide nous fait arriver dans un autre amphithéâtre entouré de montagnes rocheuses et d'escarpements grandioses, auprès d'un petit torrent d'une eau pure et fraîche que l'on franchit sur un pont d'une seule arche près duquel se voient d'épaisses couches de fer argileux. Quelques minutes après, nous entrons à Kartaba, gros village construit en basalte au milieu d'innombrables terrasses cultivées en mûriers. Ces arbres, plantés beaucoup trop serrés et fort mal taillés, sont cependant bien labourés et arrosés avec soin;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour du couvent de Sahel Alma. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi viennent-ils si drus que la plupart des maisons disparaissent entièrement au milieu du feuillage. Les terrasses donnent au village un aspect des plus pittoresques; les maisons, terminées par un toit plat en terre battue, portent toutes de nombreux plateaux pétris en argile grasse et en bouse servant à l'élevage des vers à soie. A l'extrémité du village, sur un rocher pittoresque dominant la vallée, un grand couvent entouré de larges balcons est habité par des moines crasseux et déguenillés qui nous regardent passer en restant couchés nonchalamment et en continuant à fumer leurs cigarettes.

Le sentier serpente à une grande hauteur sur le flanc de la montagne, puis, au milieu des blocs chargés de nummulites, redescend au fond de la vallée; on traverse sur un pont de trois arches inégales le gros torrent d'Akoura, formant la source nord du Nahr Ibrahim. On remonte ensuite par une pente très raide sur le sentier qui mène d'Akoura au lac de Yammouni par le col de Mneitra et du Legnia que nous avions déjà parcouru quelques jours auparavant. On chemine dans un bois de superbes genévriers géants, orné çà et là de magnifiques touffes de roses blanches, légèrement sanguinolentes (*Rosa phœnicia* et *sp. nova*), teintes ainsi par la goutte de sang échappée du doigt de Vénus. Au lieu de prendre à l'est la direction du col, nous tournons au sud le long de l'escarpement qui domine à une prodigieuse hauteur la vallée du Nahr Ibrahim. La nuit arrive cependant grand train, et nous sommes horriblement fatigués. Ce n'est qu'à sept heures passées que nous atteignons le hameau de Mneitra, situé au nord de l'amphithéâtre d'Afka, près d'une grosse source d'eau glaciale. En bas, on entend mugir le torrent, mais il coule trop profondément au-dessous pour qu'il soit possible de l'apercevoir. La vue est d'une grandeur incomparable : devant nous, un cirque immense, aussi beau que les plus sauvages des Alpes ou des Pyrénées, déroule à nos yeux des escarpements à pic, rendus verdoyants çà et là par des pins et des chênes qui ont pris racine sur les corniches suspendues au-dessus de l'abîme. Vers le sud, les sommités lointaines du Sannin sont couvertes de neiges éclatantes. Bientôt l'obscurité envahit le fond de la vallée, qui prend alors les teintes les plus belles pendant que les hauteurs se colorent en rose vif sous l'action des derniers rayons du soleil; puis, la nuit arrive brusquement, et, au milieu des bois et des rochers, les feux tremblants des charbonniers nous montrent que nous ne sommes point dans un pays absolument inhabité. Le vent souffle alors violemment des hauteurs, et il fait très froid, car nous sommes à plus de douze cents mètres d'altitude, non loin de la limite inférieure des neiges.

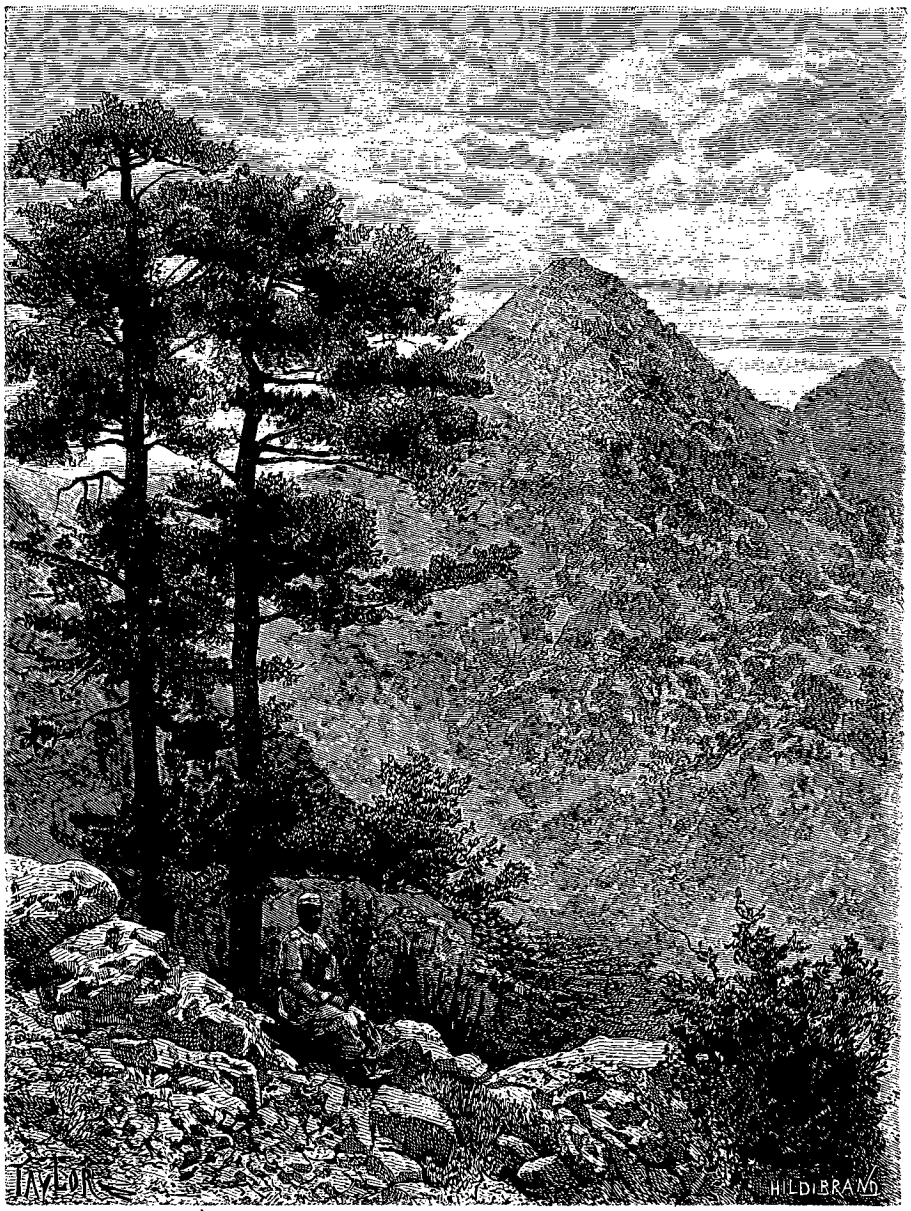
Le lendemain, le campement est levé à sept heures, et après quelques minutes d'une descente vertigineuse nous arrivons à la grotte et au pont d'Afka. Ce site des plus remarquables, très célèbre dans l'antiquité, est placé à la base des abruptes qui s'élèvent à six cents ou sept cents mètres de hauteur, en formant un cirque que je ne puis comparer qu'à celui de la Gemmi, dans le Valais. Les rochers, presque verticaux, ne présentent qu'une très maigre végétation; cependant, sur les corniches qui séparent les escaliers formés par les couches crétacées, des pins et des genévriers géants ont pu prendre pied au milieu de quelques buissons de chênes épineux. Dans la paroi de l'est s'ouvre une grotte immense dont l'ouverture, à peu près quadrangulaire, a soixante mètres dans tous les sens; une eau limpide et claire comme le cristal jaillit avec force du fond de cette caverne, s'échappe ensuite au milieu des gros blocs éboulés, et donne naissance à un large torrent qui tombe par une série de chutes écumantes jusqu'au pont antique d'une seule arche sur lequel passe le sentier. Au-dessous du pont, trois nouvelles cascades superbes forment sur les replats du rocher des bassins si réguliers qu'on les a crus taillés par la main des hommes; ce qui n'est point admissible, car la stratification des couches de la montagne explique parfaitement cette disposition que l'on retrouve fréquemment dans nos Alpes. C'est là qu'on venait consulter le sort, en lançant sur l'eau de ces réservoirs naturels des objets d'or, d'argent, des étoffes de soie, etc. Lorsque l'offrande était agréable à la puissante déesse de la montagne, ils étaient immédiatement engloutis, même lorsque leur légèreté aurait dû les faire surnager; tandis que les plus lourds, ceux en or ou en argent, par exemple, continuaient à flotter lorsqu'ils n'étaient pas acceptés par la divinité. Il serait bien à désirer que l'on pût détourner pour quelques jours le lit de la rivière, afin de retrouver ainsi dans les cavités des rochers ces *ex-voto* consacrés dont l'étude offrirait tant d'intérêt.

A droite et à gauche de la grotte, au milieu des blocs énormes détachés des parois de la montagne, s'échappent deux forts ruisseaux secondaires qui viennent plus bas se confondre avec le torrent principal. Ces chutes sont très imposantes, surtout à certaines époques de l'année, au mois de juin par exemple, lorsque le volume des eaux est encore considérable; plus tard elles diminuent brusquement après l'écoulement du lac Yammouni. L'ouverture de la caverne est à douze cent cinq mètres d'altitude, et le pont romain à onze cent cinquante. Tout à l'entour poussent des arbrisseaux qui laissent pendre jusque dans le torrent des grappes blanches odorantes; c'est le *Sorbus trilobata*, dont la fleur gracieuse a dû être consacrée dans l'antiquité ainsi que celles des rosiers sauvages qui forment ici des touffes admirables.

Sur la rive gauche du fleuve, au sommet d'un monticule, se voient les ruines du temple de Vénus Aphaca, construit par Cinyras, et dont les soubassements seuls sont restés à peu près intacts. L'édifice paraît avoir été bouleversé comme par un tremblement de terre violent. Des pierres à refends et à cise-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lures, d'élégants fragments de sculptures, sont jetés pêle-mêle les uns sur les autres. A l'intérieur, deux grosses colonnes de syénite d'Égypte gisent sur le sol. Dans la paroi de l'est, une niche aboutit à un souterrain par lequel devait très certainement s'écouler une source sacrée aujourd'hui détournée de son cours primitif. De gigantesques et superbes noyers, sur lesquels grimpent de grandes vignes, ombragent ce monticule de ruines qui est tout ce qui reste du monument si célèbre dans l'antiquité païenne. Ces noyers ont des feuilles énormes, et, comme leurs jeunes pousses ne sont jamais altérées par les gelées, le branchage prend un développement considérable et présente une forme tout à fait particulière. A quelques



Vallée du Nahr Ibrahim (voy. p. 404). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

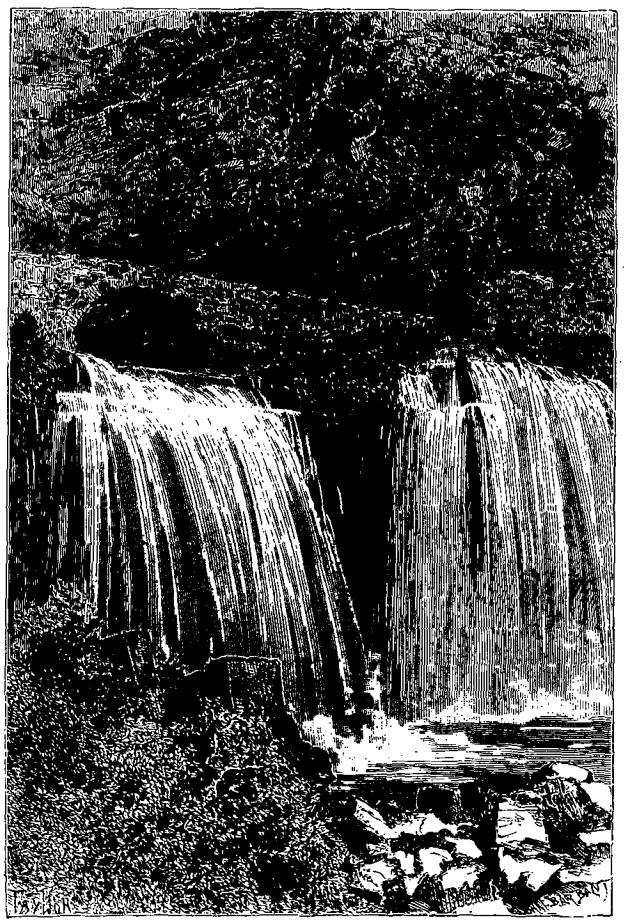
centaines de mètres du temple, le gracieux petit village d'Afka, habité par quelques familles de Métoualis, est enseveli sous les noyers et les térébinthes.

C'est dans le sanctuaire d'Aphaca que se célébraient les mystères de Vénus et d'Adonis. A certaines époques de l'année ils attiraient dans cette vallée sauvage de grandes foules avides d'assister aux cérémonies sacrées; les femmes venaient se lamenter autour du sanctuaire et pleurer la mort du jeune chasseur. Le temple fut renversé par Constantin à cause des scènes licencieuses auxquelles donnait lieu le culte de la déesse. Mais le peu que l'on sait des religions phéniciennes tendrait à prouver que ces mystères étaient moins abominables que le prétendent les Pères de l'Église. Il faut en effet se rappeler que les chrétiens, avant leur arrivée au pouvoir, étaient, eux aussi, ac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cusés des mêmes horreurs qu'ils reprochèrent plus tard à leurs anciens persécuteurs. Ces ruines sont encore considérées comme saintes par les naïves populations environnantes qui viennent, plusieurs fois dans l'année, suspendre aux arbres d'alentour des guenilles remplaçant les *ex-voto* antiques. Dans les forêts voisines d'Afka et dans les gorges sauvages du fleuve Adonis, on trouve encore des sangliers énormes qui sortent la nuit de leurs repaires pour dévaster les champs des montagnards ; on y voit aussi des ours à museau pointu (*Ursus syriacus*), grands amateurs de miel, mais peu redoutables pour les hommes, et des chats-tigres (*Felis chaus*) que l'on appelle souvent panthères dans le pays, mais qui ne sont absolument pas à craindre.

Après avoir dépassé le pont, le sentier pierreux s'élève rapidement sous les noyers, près des ruines du temple, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur les grands cirques d'Afka et d'Akoura. On aperçoit aussi très bien, à l'est, les cols de Mneitra et du Legnia que nous avions franchi quelque temps auparavant, et dont le sentier étroit et escarpé s'aperçoit de loin, au milieu de la forêt de genévriers arborescents qui ont été pris pour des cèdres par quelques voyageurs. Le chemin suit obliquement, à quatorze cent vingt mètres d'altitude, une des pentes rapides qui aboutissent aux profondes failles dans lesquelles se précipite le fleuve Ibrahim. A gauche, se dressent les croupes blanches du Sannin ; à droite, le flanc droit de la vallée du torrent d'Akoura, et à l'ouest, bien loin, la Méditerranée étend à une hauteur prodigieuse sa surface d'un bleu intense. Entre les éboulements de rochers, nous traversons des pâturages alpestres où paissent des troupeaux de vaches et de chèvres. Le sol, de même que celui de l'autre versant de la vallée, est formé de couches calcaires crétacées alternant avec des grès plus ou moins ferrugineux. Derrière nous, le cirque d'Akoura est dominé par les sommités neigeuses du Makmel, qui élève ses croupes à plus de trois mille soixante-trois mètres dans le haut de la vallée du Nahr Kadischa qui passe à Tripoli.

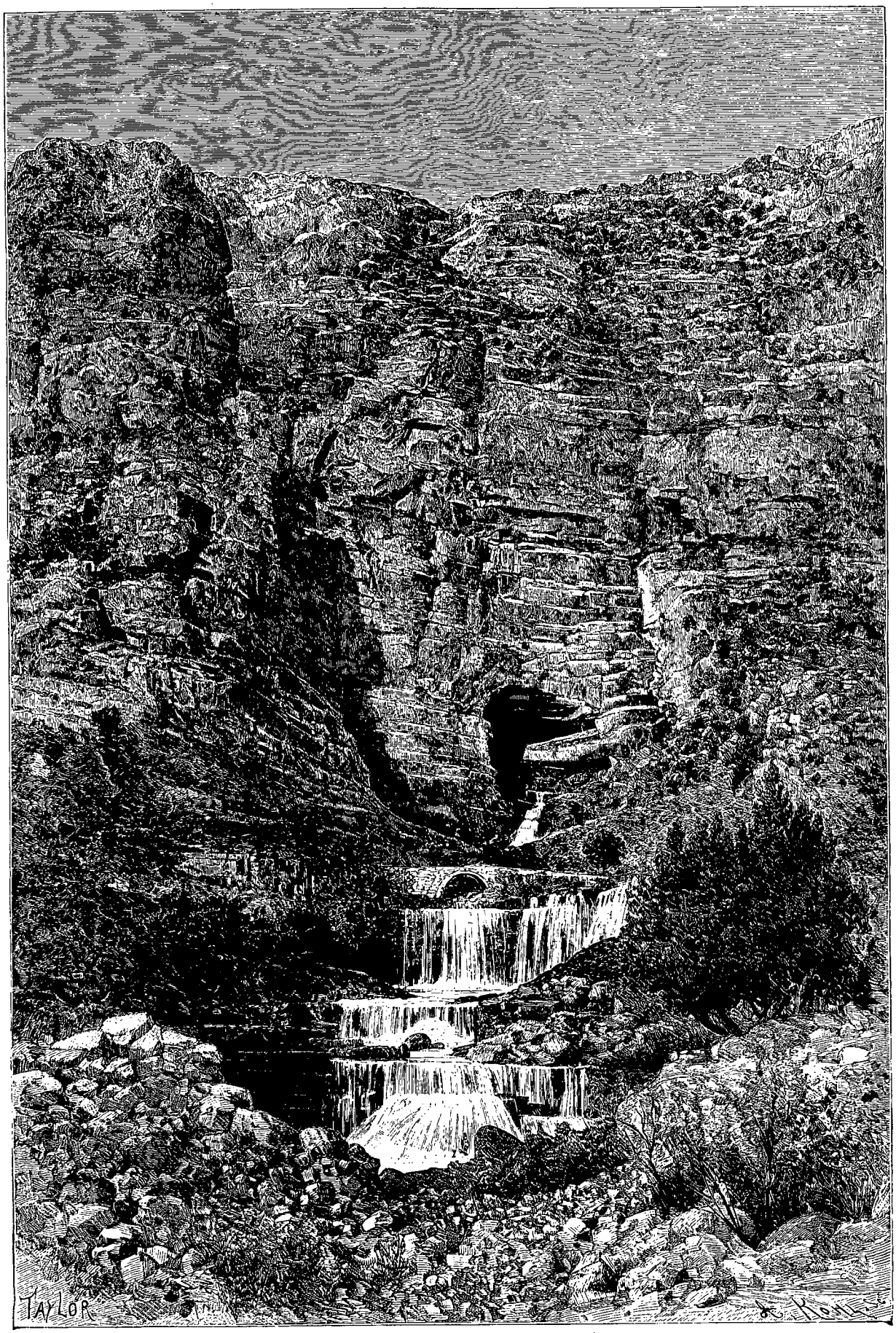


Chutes du pont d'Afka (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous atteignons bientôt une arête formant un col haut de seize cents mètres couvert des touffes d'un joli daphné (*Daphne oleoïdes*) fleuri ; puis un ruisseau d'une eau fraîche et limpide, non loin duquel nous apercevons le village de el-Ouata entouré de toute part de grands rhododendrons (*Rhododendron ponticum*) poussant en superbes buissons de plusieurs mètres de hauteur au milieu des pâturages de la montagne. Cette admirable plante a des fleurs si nombreuses que les pentes de la vallée paraissent teintes en violet et en rose ; certaines masses ont des fleurs plutôt bleutées et d'autres rosées. Dans les montagnes du continent asiatique, c'est le représentant des humbles rhododendrons ferrugineux et velus qui couvrent les hauts plateaux de nos Alpes d'Europe. Ceux du Liban doivent être vénéneux, car ils ne sont absolument pas touchés par le bétail, vaches, chevaux, chèvres et moutons, qui les évitent soigneusement. Cette espèce, lorsqu'elle est très abondante, rend même le miel toxique, ainsi que Xénophon l'a constaté un des premiers sur ses soldats, pendant la retraite des Dix Mille, au milieu des montagnes de Trébizonde. « Dans cet endroit, raconte l'historien grec, il se trouve beaucoup de ruches, et tous les soldats qui mangèrent le miel eurent le délire, des vomissements, un dérangement de corps, et pas un ne put se tenir sur ses jambes. Ceux qui en avaient peu mangé ressemblaient à des gens tout à fait ivres, ceux qui en avaient pris beaucoup à des furieux ou à des mourants. Beaucoup gisaient à terre comme après une défaite ; il y avait un grand découragement. Cependant le lendemain il n'y eut personne de mort et le délire cessa. » (*Retraite*, chap. VIII, p. 104, éd. Talbot, Hachette, 1873.) Cette plante, aujourd'hui fréquemment cultivée en Europe, atteint son plus beau développement entre quinze cents et seize cents mètres d'altitude dans les grès ferrugineux, très répandus sur ce versant de la montagne.

Au milieu du jour, nous arrivons au village de Mei-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fond du cirque d'Afka (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouba, situé à douze cent soixante-quinze mètres, à l'entrée d'un grand cirque rocheux dominé par les sommités du Sannin. La contrée est presque entièrement dépourvue d'arbres, mais une belle source est cependant ombragée par des amandiers et des peupliers. On peut d'ici, en une heure, visiter le pont naturel situé sur le Nahr el-Leben, une des sources du Nahr el-Kelb ou fleuve du Chien. Ce pont, de cinquante mètres d'ouverture, de vingt mètres de hauteur, jeté au-dessus d'une gorge profonde, est une des curiosités les plus intéressantes du Liban. Dans le lit de la rivière, de gros blocs éboulés font jaillir en écume une eau blanche et glaciale. Le pays, absolument désert, n'est parcouru qu'au printemps par des troupeaux de chèvres et de moutons. De nombreux pigeons sauvages habitent les anfractuosités de cette voûte sombre et tourbillonnent, en poussant des cris aigus, lorsqu'ils sont effrayés par un coup de fusil. Cette arche est si régulière, qu'on se demande si elle n'a pas été rectifiée par la main des habitants du pays qui la connaissent sous le nom de Djesr el-Hadjar. Le torrent s'appelle Leben, lait, à cause de la blancheur des eaux qui deviennent tout à fait opalines à la fonte des neiges. A une petite distance, dans un endroit nommé el-Fakra, s'élèvent une tour construite par l'empereur Claude et les ruines d'un temple qui devait avoir de très grandes dimensions.

Nous repartons de Meirouba par un sentier qui passe, dès qu'on sort du village, dans le plus singulier labyrinthe pierreux qu'il soit possible de voir. C'est un chaos de roches fantastiques, taillées et creusées dans tous les sens par les agents atmosphériques; ce sont des tours de cathédrales, des obélisques, des cubes, des cônes, des candélabres sculptés avec un art exquis; une forme est surtout fréquente, c'est celle de gigantesques choux-fleurs, à surface hérissée de mille et mille pointes, séparées par des écuelles hémisphériques, et, sur les côtés, striées de grosses cannelures semblables à celles des colonnes antiques. Des quantités de canaux, véritables tuyaux d'orgues, droits ou plus ou moins courbes, d'un diamètre qui varie entre celui du doigt et celui du bras, pénètrent dans tous les sens au milieu de la masse rocheuse. Ces calcaires, semblables à ceux qui forment les *lapiaz* des Alpes, appartenant probablement au jurassique supérieur, n'ont pas encore été étudiés au point de vue de leur composition chimique; l'analyse indiquerait certainement qu'ils sont constitués, en partie au moins, de substances très solubles, dont l'ablation par le passage des eaux pluviales leur donne les singulières formes dont je viens de parler, et que je n'ai vu nulle part ailleurs si bizarres et si variées. Les défilés, les carrefours, les espaces vides irréguliers qui les séparent, remplis d'une terre rougeâtre, ferrugineuse, fertile, sont quelquefois cultivés avec beaucoup de soin en blé, en orge et en vignes. Entre ces rochers d'un gris très clair, qui forment un premier plan admirablement lumineux, la vue est toujours fort belle, car on aperçoit constamment à droite la mer infinie, et à gauche le Sannin se détachant en blanc rosé sur l'incomparable azur d'un ciel sans nuages.

A cinq heures, on atteint Faikroun, situé encore à douze cent dix mètres d'altitude, sur une large crête montagneuse qui sépare le wady Salib au sud, du wady Antoura au nord. Ce village, habité exclusivement par des chrétiens maronites, est disséminé sur les terrasses plantées en vignes et en mûriers. Le pays paraît plus riche, car il est protégé au moins partiellement contre les rapines des pachas turcs; les maisons sont bien bâties, et des églises ordinairement cubiques, massives, construites en belles pierres taillées, s'élèvent tantôt au milieu des villages, quelquefois en pleine campagne, fort loin des habitations. Elles sont toutes surmontées d'un petit clocheton, soutenu par des arcs en plein cintre, au milieu desquels est suspendue la cloche. A partir de Faikroun, le sentier affreusement pierreux, très mauvais, serpente entre les terrasses et les vignes. Très fatigués par cette interminable journée au milieu des rochers, nous arrivons le soir à Reifoun, où nous campons sur une vaste terrasse ombragée de grands pins, appartenant aux Lazaristes. L'altitude est encore de mille cinquante mètres, et la vue superbe s'étend sur tout l'horizon : au sud, le fleuve Nahr el-Kelb se précipite brusquement vers la mer; au nord, les sommités du Liban avec d'innombrables vallées et ravins enchevêtrés dans tous les sens; en avant, presque à nos pieds, la Méditerranée immense, d'un bleu tendre, et au loin, au sud-ouest, se détachant sur cette plaine azurée, la presqu'île de Beyrouth entourée de son linceul de dunes formées d'un sable rougeâtre. Le soleil se couche glorieusement dans la mer incandescente, et les grands pins de notre campement projettent pendant longtemps encore leurs têtes noires sur un ciel limpide et étoilé comme on n'en peut voir qu'en Syrie.

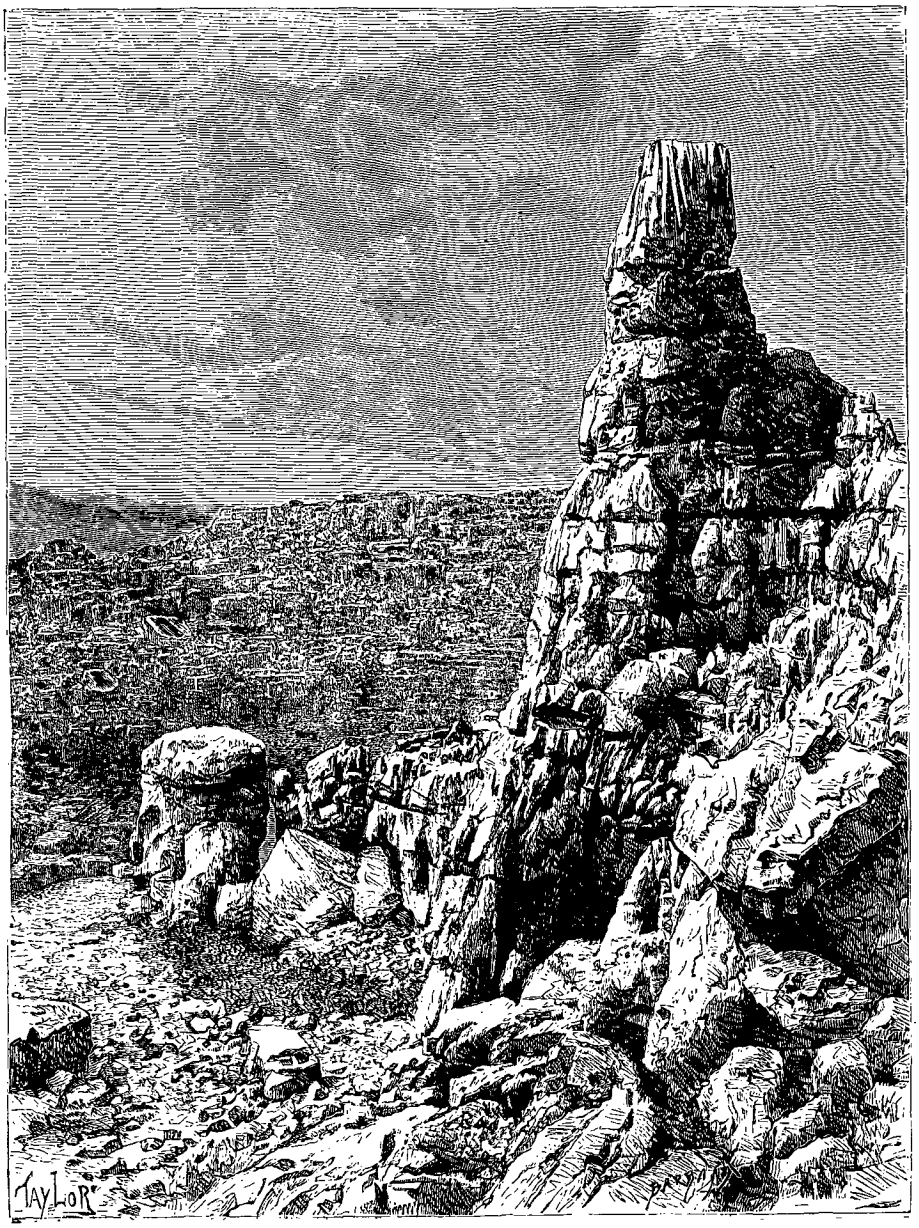
Grâce à l'air léger et pur de la montagne, cette dernière nuit passée sous la tente fut délicieuse pour tous.

Le lendemain, dimanche, nous partons de bonne heure, descendons le long des murs d'un grand couvent grec et retrouvons là les rochers si bizarrement découpés, quoique bien moins grands et moins fantastiques qu'à Meirouba. De nombreux écureuils noirs (*Sciurus syriacus*) gambadent légèrement sur les arbres et les broussailles, mais ils sont si sauvages qu'il ne nous est pas possible de les atteindre. C'est aujourd'hui fête dans le Liban, les cloches sonnent à toute volée, et les habitants en costume d'apparat, réunis à la porte des églises, nous regardent passer en nous saluant amicalement. La plupart des femmes, en riches toilettes, sont autrement plus gracieuses que les musulmanes des contrées que nous venons de parcourir. Nous sommes ici en plein Kesrouan, dont les différents districts ont toujours été très dévoués à la France. Mais à part des secours en argent, prodigués à des écoles malheureusement tenues par des étran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gers, notre pays ne fait aujourd'hui plus rien pour maintenir et pour augmenter le crédit dont il a joui depuis tant de siècles auprès de ces bonnes et honnêtes populations. Cependant, le jour est peut-être proche où la question d'Orient et la politique européenne nous forceront, bon gré, mal gré, à regarder sérieusement du côté de la Syrie.

La descente est toujours très rapide par un sentier mauvais et pierreux; certaines parties des roches du Liban, sous l'action des agents atmosphériques, humidité, sécheresse, chaleur intense, se fragmentent en morceaux anguleux que l'on enlève des champs pour placer sur les chemins qu'ils sont loin de rendre agréables et commodes. A la base d'une colline plantée



Rochers à Meiroubа. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de beaux pins d'Alep et formée entièrement par le grès ferrugineux, à l'extrémité d'une vallée, nous arrivons aux immenses bâtiments du collège d'Antoura, fondé au dix-septième siècle par les Jésuites, mais à présent placé entre les mains des Lazaristes. Le couvent, très vaste, est en voie de reconstruction presque complète; les pères sont actuellement occupés à faire *terminer une aile où* se trouveront des salles d'étude et des dortoirs. Ce collège renferme de grandes galeries bien aérées, une bibliothèque assez riche en livres anciens, un rudiment de cabinet d'histoire naturelle. En ce moment il y a douze professeurs, dont un Turc, et cent quatre-vingts élèves, tous internés. Situés à deux cent cinquante mètres au-dessus de la mer seulement, ces bâtiments sont beaucoup trop bas dans la vallée, dans un endroit chaud, entouré de collines éle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées qui arrêtent les vents frais de la mer et ceux de la montagne ; aussi la fièvre intermittente y sévit-elle chaque année en été et en automne.

Après quelques heures de repos, il nous faut remonter sur la colline dont j'ai parlé tout à l'heure pour redescendre ensuite, au sud, dans la profonde vallée du Nahr el-Kelb, par un sentier tracé en lacets, au milieu des rochers et des pins.

Ces pins (*Pinus brutia*) donnent des pignons beaucoup moins volumineux que ceux du *Pinus pinea*, mais leurs amandes sont cependant assez grosses pour être mangées. Le sol est d'abord formé par un grès ferrugineux rougeâtre, puis ensuite par un calcaire assez dur, disposé en grandes dalles polies, singulièrement crevassées, à la surface desquelles on aperçoit beaucoup de fossiles. A dix heures trois quarts, nous sommes au bord du Nahr el-Kelb, près d'un moulin en construction, très fatigués et brûlés par un soleil de feu qui nous rôtit au fond de cette faille étroite.

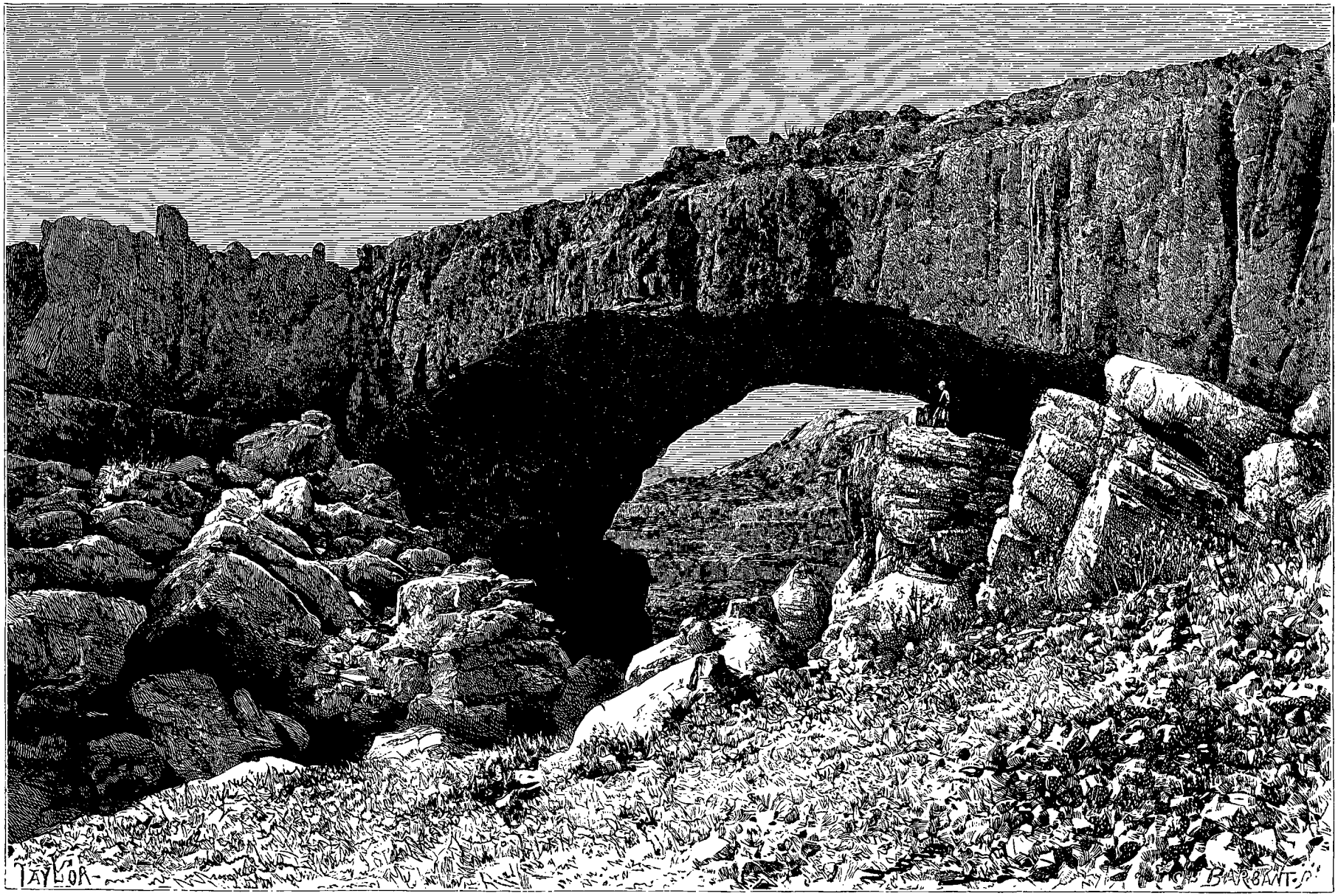
C'est là que se trouvent les grottes remarquables, décrites par Seetzen, Guys, Botta, et explorées récemment par M. Lartet et le duc de Luynes. La première, la plus au sud, est une cavité vauclusienne creusée dans l'abrupte jurassique qui termine ici la montagne, et d'où s'échappe un torrent considérable d'une eau très pure, cristalline, quoique légèrement opalescente. L'ouverture est à soixante mètres au-dessus de la mer et à trois mètres au-dessus du fleuve. A quelques pas seulement de cette première caverne, on en voit une seconde où M. Lartet a découvert une station préhistorique intéressante. L'ouverture en est ovalaire, tournée au sud, haute de quinze mètres environ, et située à cinq mètres au-dessus de la rivière. Cette cavité, profonde de cinquante mètres, se divise à l'extrémité en une branche latérale récurrente, dirigée à l'ouest et rejoignant la première grotte dont j'ai parlé. En suivant ce couloir incliné, on arrive tout à coup au bord d'un lac souterrain, éclairé seulement comme les bassins d'un aquarium par les reflets du sol et présentant un aspect réellement magique. La voûte surbaissée empêche de voir directement la lumière du ciel, de sorte qu'on ne perçoit qu'une eau très limpide, profonde, teintée d'un vert azuré superbe. Tout près de l'ouverture de cette grotte, à gauche en entrant, de grands magmas, très durs et compacts, sont formés par les débris de cuisine et les silex taillés. On trouve dans ce conglomérat des ossements et des dents de moutons, de chèvres sauvages, de grands bœufs, de daims et de bouquetins ; ces derniers ne se voient plus aujourd'hui dans le Liban, mais seulement dans la vallée du Jourdain. Les débris semblaient primitivement boucher entièrement un diverticulum où les ménagères de l'époque avaient probablement l'habitude de jeter les balayures de leurs cuisines. Nous récoltons dans les fentes des rochers, en les fouillant avec les lames de nos couteaux, un grand nombre de silex taillés en racloirs. Ils sont finement travaillés et indiquent un art bien plus avancé que celui de Hanaouoèh, près de Tyr. En avant de la grotte, dans les fissures d'une plate-forme inclinée, on voit aussi beaucoup de débris de silex. A l'intérieur de la grotte, la température n'est que de quatorze degrés au-dessus de zéro, tandis qu'elle est de trente-deux degrés au bord du fleuve. Le sol est formé par un terreau noirâtre dans lequel on trouverait certainement beaucoup de pièces intéressantes. Les outils nous manquent, malheureusement, pour faire des fouilles sérieuses.

Un peu plus haut dans la vallée, à quelques minutes de distance, une troisième grotte, dont l'ouverture est cachée par de gros blocs éboulés, laisse échapper un torrent considérable. Lorsque les eaux ne sont pas très fortes, il est facile de pénétrer dans une cavité latérale qui aboutit à une grande salle ornée de belles stalactites. A droite et à gauche se trouvent plusieurs couloirs secondaires ; l'un d'eux permet de redescendre près du torrent souterrain qui donne naissance ici à un joli bassin d'une eau cristalline et glacée. En 1875, les ingénieurs anglais qui travaillaient au barrage établi sur le fleuve, non loin de là, ont transporté une barque sur ces flots mystérieux, et très profondément, jusqu'à douze cents mètres dans les entrailles de la montagne, ont pu explorer un autre lac souterrain considérable, ayant plusieurs centaines de mètres de longueur, rempli d'une eau très froide et limpide. Si on pouvait fouiller ces grottes avec soin, il est probable qu'on y rencontrerait les espèces similaires des animaux aveugles trouvées dans celles de la Carniole et des Pyrénées.

Le bord du Nahr el-Kelb est absolument impraticable au sud de ces cavernes ; aussi faut-il nous résoudre à reprendre le mauvais sentier par lequel nous sommes arrivés. Une curieuse campanulacée, le *Michauxia campanuloïdes*, à fleurs jaunes, couvre les rochers brûlants. Nous remontons au milieu des pins, presque jusqu'au sommet du col qui nous sépare d'Antoura, puis, après une descente rapide dans un véritable casse-cou, nous arrivons de nouveau dans la vallée du fleuve du Chien, dont nous suivons le lit sur les bancs de sable et de gravier.

De hautes parois dressées sur la rive gauche sont percées par un canal qui conduit les eaux potables à Beyrouth ; au nord, un autre aqueduc, de construction romaine, est accolé au rocher et arrose abondamment la campagne environnante. Dans ces champs, on cultive surtout le tabac et une aroïdée à fleurs blanches, le *Caladium esculentum*, plante de la Nouvelle-Zélande, dont les tubercules fournissent une fécule alimentaire recherchée. Nous traversons le Nahr el-Kelb sur un pont antique de trois arches en plein cintre ; celle du milieu, étant beaucoup plus haute, occasionne des pentes latérales très raides terminées par des marches. Nos chevaux, accablés par la chaleur, prennent un peu de repos, tandis que nous nous désaltérons dans un pittoresque petit café, situé sur la rive gauche et tenu par une Grecque de Beyrouth. Le Nahr el-Kelb,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont naturel sur le Nahr el-Leben (voy. p. 410). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancien Lycus, forme ici un petit fleuve dont les ondes paisibles se jettent à notre gauche dans la mer immense et bleue. En face de nous, sur l'autre rive, s'élèvent de gracieuses constructions entourées de grands arbres et de roseaux. C'est dans ces *kafidgis*, loin des regards indiscrets, que se font les parties fines de la jeunesse dorée de Beyrouth. Au nord, le rivage de Byblos, que nous avions parcouru quelques jours auparavant, est dominé par les verdoyantes pentes du Liban; à l'ouest, la profonde échancrure où passe le fleuve est barrée par le pont romain, tandis qu'au sud, de hauts rochers, dans lesquels les anciens avaient cru reconnaître une tête de chien, forment le cap Lycus.

Après avoir admiré paisiblement ce riant paysage, nous remontons en selle pour la dernière fois sur nos fidèles chevaux, qui nous ont fait faire presque sans repos tant de milliers de kilomètres. Le chemin, d'abord remplacé par un véritable escalier, grimpe contre les rochers où se trouvent les inscriptions célèbres, indiquant que le plus grand nombre des invasions étrangères en Syrie et en Phénicie ont dû se faire par ce sentier taillé en corniche entre le Liban, le fleuve et la mer. Les Assyriens, les Perses, les innombrables armées égyptiennes de Rhamsès II, les Grecs d'Alexandre, les légions romaines, les croisés, les Égyptiens d'Ibrahim-Pacha, et plus tard les Français de l'expédition de Syrie, ont franchi cet étroit défilé. Tous les conquérants de l'Asie ont tenu à honneur de laisser ici une trace de leur passage. En bas, c'est la grande stèle de Marc-Aurèle, admirablement conservée, et dont les lettres sont d'un style superbe. Cet empereur fit réparer la route, probablement en 175 après J. C. Un peu plus haut, dans un encadrement taillé



Pont sur le Nahr el-Kelb (voy. p. 412). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dans le roc, mais déjà très altéré par le temps et par des mains hostiles, je n'ai pu lire sans un certain dépit une inscription française en l'honneur de Napoléon III et des généraux commandant le corps d'occupation de la Syrie, en 1860-1861, pour les hauts faits d'armes qu'ils n'ont point eu à accomplir. Hélas! dans cette circonstance comme dans bien d'autres, la diplomatie et nos généraux ont été bernés par l'astuce et la ruse turques; la France n'a pas su mettre le pied d'une façon définitive à Damas, en Syrie, où elle aurait été soutenue par toute une population chrétienne, dévouée, au lieu d'avoir à lutter sans cesse, comme en Afrique, contre des races musulmanes inférieures qui s'éteindront, mais qui ne se soumettront jamais.

Dans l'inscription française, les noms et les numéros de nos régiments sont presque tous illisibles après un si petit nombre d'années, tandis que les belles lettres augustales de Marc-Aurèle ont bravé l'action destructive du temps et des hommes.

Au-dessus, on aperçoit dans les rochers plusieurs autres stèles assyriennes et égyptiennes; des trois plus grandes, placées immédiatement au bord du sentier, celle de gauche représente un guerrier, un roi probablement, coiffé d'une tiare assyrienne; à droite, un cadre à piliers inclinés en dedans, formant des pylones, montre, gravés en creux, deux guerriers, et dans le champ de la stèle de nombreux hiéroglyphes très visibles le soir, lorsque je les ai photographiés. A cette heure, à cause de l'éclairage oblique du soleil couchant, on les voit assez distinctement pour qu'un égyptiologue consommé puisse en déchiffrer certaines parties. C'est sur ce rocher que Lepsius a pu lire le nom de Rhamsès II, la date de son règne et les titres des deux divinités représentées. Dans le fronton du cadre, on voit le disque égyptien avec les deux ailes

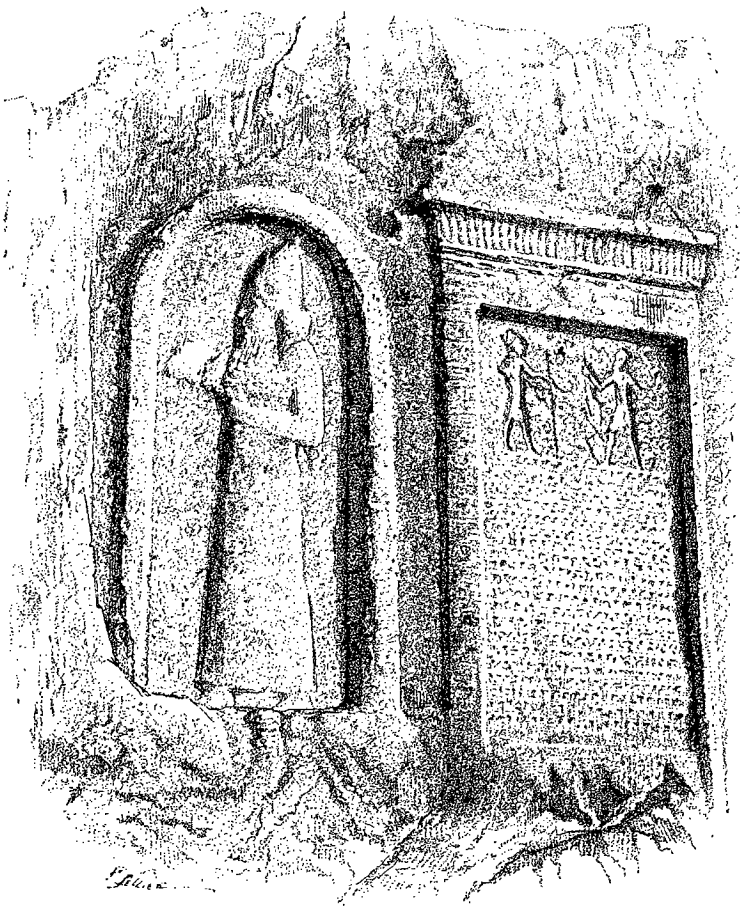
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oiseau. L'origine de cette inscription a été très aigrement discutée par de Saulcy et un certain nombre d'autres archéologues. Tous ceux qui ont pu l'examiner, presque au coucher du soleil, ainsi que j'ai eu la bonne fortune de le faire, après MM. de Bertou et Lepsius, ne pourront douter que l'on a ici un monument égyptien indiscutable; nos photographies en font du reste foi. Un peu plus au sud, une troisième stèle, placée très près de la précédente, arrondie en haut comme la première, porte en relief un guerrier coiffé du bonnet persan parfaitement reconnaissable.

La route monte ensuite à une grande hauteur sur les rochers du cap, et domine la mer, qui prend dans les petites criques du rivage des teintes d'un vert et d'un bleu admirables. D'énormes tortues aquatiques, longues de deux mètres, se laissent paresseusement bercer sur les vagues, tout en arrachant les algues marines avec leur bec crochu. De cette élévation, la vue est magnifique sur la chaîne du Liban, sur le gracieux golfe de Beyrouth, que l'on aperçoit dans toute son étendue. Le sentier passe auprès d'une ancienne carrière où se trouvent quelques grottes sépulcrales, pour redescendre ensuite au niveau de la mer, à l'établissement près duquel débouche le tunnel qui perce le cap Lycus et qui amène, à travers la montagne, les eaux pures et fraîches du Nahr el-Kelb. Quelques cafés s'élèvent dans le voisinage et sont fréquentés, le dimanche surtout, par les habitants de Beyrouth, qui viennent y faire des parties de plaisir et se baigner dans la mer.



Bas-relief assyrien au Nahr el-Kelb. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.



Bas-relief persan au Nahr el-Kelb et inscription de Rhamsès. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Sur le sable fin et mobile qui recouvre la baie demi-circulaire qui s'étend jusqu'à la ville, nous lançons nos chevaux au triple galop, et après une heure d'une course effrénée pendant laquelle je perds successivement mon kouffièh, mon casque et mes carnets de notes, objets que Selim, un moukre qui ne me quitte pas plus que mon ombre, a grand soin de me ramasser, nous atteignons au bord du Nahr Beyrouth les jardins marécageux et entourés d'épaisses haies de cactus, d'*Acacia farnesiana* aux fleurs odorantes et de roseaux. Le chemin franchit le fleuve, l'ancien Magoras, sur un pont de sept arches élevées, construit par l'émir Fakr ed-Din, mais actuellement inutilisé, car pendant l'été la rivière n'a que quelques pouces d'eau formant de grandes mares dans lesquelles s'ébattent des milliers de petites grenouilles et des tortues aquatiques.

Un quart d'heure plus tard, accueillis à bras ouverts par notre excellent docteur Suquet, nous nous reposions de nos fatigues dans sa maison confortable et hospitalière. Nous avions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi heureusement achevé le tour presque complet de la Syrie, et sillonné en outre l'intérieur du pays de plusieurs itinéraires nouveaux; nous rapportions de ce long, mais charmant voyage, d'importantes collections scientifiques, plus de deux cent cinquante photographies et une riche moisson de souvenirs.

Le surlendemain, après avoir fait nos adieux à tous les excellents amis que nous laissons à Beyrouth, un bateau russe chargé de pèlerins crasseux, venant de Sibérie, nous ramène à Jaffa, où nous reprenons ensuite l'*Érymanthe*, magnifique steamer des Messageries maritimes françaises, qui fait escale à Port-Saïd, Alexandrie et Naples. En Égypte, une chaleur tropicale de quarante-cinq degrés ne nous permet pas de retourner au Caire, mais, en compensation, nous avons le plaisir de recevoir pendant trois jours la plus affectueuse des hospitalités chez M. Kleinmann, directeur du Crédit Lyonnais. Une heureuse traversée de huit jours nous fait ensuite débarquer tous sains et saufs à Marseille.

En prenant congé des lecteurs qui ont eu la patience de me suivre dans nos pérégrinations, qu'il me soit permis de conseiller à tous ceux de nos compatriotes qui ont du temps et les moyens, de faire, eux aussi, cette magnifique promenade autour de la Méditerranée, et ces intéressantes courses en Syrie, terre presque française, où ils rencontreront à chaque pas les souvenirs les plus émouvants, les



Maison du docteur Suquet, à Beyrouth (voy. p. 415). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

traces encore vivantes des hauts faits de nos ancêtres.

Nul voyage n'est plus instructif, plus facile; au printemps, au début de l'été, la chaleur, atténuée du reste par les brises de la mer, n'éprouve pas encore les Européens, qui n'ont à redouter aucune maladie grave, aucun danger sérieux. Ces longues chevauchées sur les rivages, à travers les vallées, les rochers et les plaines, fortifient le corps, reposent l'esprit.

La vie est douce sous la tente; on y respire à pleins poumons, suffisamment protégé, le jour, contre les ardeurs du soleil; la nuit, contre les fortes rosées d'un ciel étincelant d'étoiles. Le voyageur est libre, heureux, sous cette frêle demeure qu'il peut édifier et abattre en quelques minutes, au gré de son caprice, et dans laquelle il apprend à se passer de bien des inutilités de la civilisation. Le charme de cette existence errante est encore augmenté par les rapports agréables avec ces paisibles populations syriennes, maronites, druses, métoualies, toutes actives, laborieuses, intelligentes, dévouées à la France, qui savent vivre sans gendarmes, sans malfaiteurs, et qui, grâce à leur travail et à la fertilité du sol, ne connaîtront plus la misère lorsqu'elles seront délivrées de l'odieuse et brutale oppression des Turcs.

Docteur LORTET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1882

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. La Revue de ce semestre n'a pas à enregistrer de résultats géographiques considérables. — II. Les deux faits qui caractérisent le semestre. Le passage de Vénus et les missions scientifiques chargées de l'observer. — III. Les stations météorologiques circumpolaires. — L'expédition française à la Terre de Feu. — IV. Pour l'Europe, aucun fait marquant n'est à signaler. — L'ouverture du chemin du Saint-Gothard pourra déterminer le percement du Simplon. — Les études du tunnel sous-marin de la Manche interrompues du côté de l'Angleterre, continuées du côté de la France. — V. Troisième campagne sous-marine du *Travailleur*. — Itinéraire du navire. — Résultats zoologiques. — Données sur la configuration des fonds. — VI. Voyage de MM. Colquhoun et Wahab à travers le sud de la Chine et le nord du Tong King. — Quelques détails sur la fin du voyage. — VII. Les levés de l'armée en Tunisie. — Mission du Ministère de l'Instruction publique. — Travaux des étrangers sur la Tunisie. — VIII. Le projet de mer intérieure saharienne écarté par la commission supérieure. — Le commandant Roudaire va reprendre ses études. — IX. Les levés du capitaine de Castries dans le Sud-Oranais et à la frontière du Maroc. — X. Deux relations des missions du colonel Flatters : L'ouvrage du lieutenant-colonel Derrécagaix. L'ouvrage du capitaine Bernard. — XI. Cartes topographiques du Haut Sénégal par la mission du commandant Derrien et par la mission du capitaine Gallieni. — Deuxième expédition du colonel Borgnis-Desbordes sur le Niger. — Troisième expédition. — Mission du docteur Bayol. — Itinéraire de Boké à Médine, par le docteur Bayol. — Carte d'Afrique du capitaine de Lannoy. — XII. Ratification du traité conclu par M. de Brazza avec le roi Makoko, souverain nègre des rives du Kongo. — Progrès de M. Stanley qui a lancé un vapeur sur le Stanley Pool. — XIII. Reconnaissance d'une partie inconnue du Kwango par le major von Mechow. — Traversée de l'Afrique par M. Wissmann. — XIV. Un nouveau grand lac africain. Son importance pour le problème du cours du Wellé. — Départ de M. Giraud pour le lac Bangweolo. — XV. Les informations sur le massacre de la mission du docteur Crevaux manquent encore. — Quelques détails donnés par un enfant échappé au massacre. — L'expédition argentine dirigée par M. Fontana sur le Pilcomayo ne rapporte pas de résultats. — XVI. Activité des voyages aux régions circumpolaires. — Le *Willem Barentz* fait sa cinquième campagne scientifique dans la mer de Barentz. — Il ne peut pénétrer dans la mer de Kara et ne s'élève pas très haut dans le nord. — Bonnes observations. — Le *Nordenskiöld* ne franchit pas le Mathioutschkin Scharr. — Le *Kara* est obligé de se réfugier à l'île Berg. — Le *Hope* ramène en Angleterre les naufragés de l'*Eira*. — La *Dijmphna*, le *Varna* et la *Louisa* entrent dans la mer de Kara. — La *Louisa* échappe aux glaces. — La *Dijmphna* et le *Varna* sont bloqués. — Inquiétantes nouvelles données par des Samoyèdes. — XVII. Le *Pola* débarque à l'île Jan Mayen la mission météorologique autrichienne. — La mission météorologique suédoise au Spitzberg. — Elle renonce à atteindre Mossel Bay. — Le *Urde* et le *Verdande* établissent la station au cap Thordsen. — L'observatoire Smith. — La mission géologique suédoise. — Un voyageur français, M. Rabot, au Spitzberg. — XVIII. L'*Eira* est prise dans les glaces, à la Terre François-Joseph. — Elle coule à fond. — Hivernage. — Retour des naufragés en canots. — Ils sont recueillis par le *Willem Barentz* et rapatriés par le *Hope*. — XIX. Mission météorologique des États-Unis à la baie Lady Franklin.

I

Le semestre qui s'achève n'a produit, pour la géographie, aucun grand résultat qui se détache sur le mouvement général. Ce mouvement d'ailleurs se maintient extrêmement actif; mais, en raison du peu d'espace consacré à la présente Revue, il faudrait, pour l'exposer, entreprendre une sorte de nomenclature à laquelle manqueraient même les détails essentiels.

Nous n'aurons pas, pour cette fois, d'émouvantes aventures de voyage à mentionner; mais faut-il regretter que chaque semestre ne nous apporte pas un drame comme celui de la *Jeannette* ou comme le massacre de la mission du docteur Crevaux, dont la précédente Revue a fait mention?

II

Deux faits d'un tout autre ordre viennent cependant donner à ce semestre un caractère qui n'est point à dédaigner.

L'un est le passage de la planète Vénus sur le disque du Soleil, qui se sera produit le 6 décembre. Nos lecteurs savent que dans l'observation minutieuse et la mesure des phases du phénomène on cherche des éléments pour déterminer avec toute la rigueur possible la parallaxe du soleil, et par suite la distance de cet astre à la Terre. L'observation du passage de Vénus a donné lieu à quarante-neuf missions envoyées sur divers points du globe par quatorze des États qui se font honneur de cultiver la science. La France, pour sa part, n'a pas expédié moins de huit de ces missions scientifiques, réparties en Floride et au Mexique, aux Antilles, au Chili et en Patagonie. Le 6 décembre aura été un jour plein d'émotion, soit pour les observateurs dont une infinité de causes secondaires pouvaient compromettre le succès, soit pour ceux qui ont suivi avec un vif intérêt ces difficiles entreprises organisées à grands frais. Au moment où paraîtront ces lignes on saura, grâce au télégraphe, dans quelles conditions l'observation a pu être faite, et la prochaine Revue donnera quelques informations sommaires sur ce sujet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

La seconde opération à signaler pour le semestre qui s'achève intéresse la physique terrestre, c'est-à-dire l'étude des influences réciproques qu'exercent les uns sur les autres les éléments et les organes de la vie du globe.

Ici même, dans la seconde Revue semestrielle de 1881, nous avons parlé de l'initiative prise par le regretté capitaine Weyprecht, de la marine autrichienne, pour faire établir sur divers points des régions circumpolaires des observatoires météorologiques et magnétiques; là seraient réunies des observations destinées à faciliter aux explorateurs à venir leurs tentatives pour aborder le pôle.

L'idée est entrée aujourd'hui dans la voie de la réalisation; dix États d'Europe et deux États d'Amérique ont envoyé des stationnaires, et, selon la convention établie par les conférences préliminaires, les observations ont dû commencer simultanément dans la nuit du 15 août dernier.

La France est représentée dans cette grande entreprise internationale qui, sous les ordres de M. Martial, capitaine de vaisseau, s'est établie sur une île de la Terre de Feu.

On trouvera, au chapitre des régions circumpolaires, des détails sur quelques-unes des missions chargées de fonder et d'occuper les observations.

IV

Pour l'Europe, rien de saillant n'est à signaler, sinon peut-être l'ouverture du tunnel du Saint-Gothard aux voyageurs et au trafic. Les conséquences qui ne tarderont pas à se dégager de ce fait hâteront peut-être la détermination à prendre pour le percement du Simplon. Les études relatives au tunnel du Mont-Blanc, opposé à celui du Simplon par des considérations politiques, ne semblent pas avoir conduit à des conclusions favorables.

D'autre part, les forages d'étude pour la construction d'un tunnel sous la Manche ont été interrompus brusquement du côté de l'Angleterre. Il est impossible de voir là autre chose qu'un temps d'arrêt momentané. Les intérêts économiques et sociaux ne se laisseront pas émouvoir même par le cri d'alarme de quelques grandes voix de l'Angleterre, et un jour nous verrons reprendre un projet que la France pourrait redouter au même titre que le redoute sa voisine; sur son territoire, cependant, les travaux sont imperturbablement continués.

V

La Revue géographique du second semestre 1881 se terminait par l'indication des principaux résultats dus à la deuxième croisière sous-marine accomplie par le *Travailleur*. Aujourd'hui nous enregistrons la troisième campagne du même navire, monté par une mission scientifique placée, comme les précédentes, sous la direction de M. Alphonse Milne-Edwards, membre de l'Institut.

Parti de Rochefort le 3 juillet, le *Travailleur* y revenait le 30 août. Pendant ces deux mois, il a visité la côte nord de l'Espagne, la côte du Portugal, le golfe de Cadix; puis, descendant jusqu'aux Canaries le long de la côte du Maroc, il a passé dans le détroit qui sépare les îles Fuertaventura et Lanzarote, touché à Madère, et enfin il a regagné Rochefort en s'arrêtant à Lisbonne.

Bien que le voyage ait été fort contrarié par les mauvais temps, soixante et onze coups de drague ou de chalut ont ramené du fond de nombreuses espèces zoologiques nouvelles, crustacés, poissons et mollusques, avec des échantillons de vase où le microscope découvrira d'autres organismes.

Au point de vue de la configuration des fonds de l'Océan, qui intéresse plus particulièrement la géographie, des sondages, au nombre de cent huit, ont révélé qu'il existe, sur la côte nord de l'Espagne, un plateau sous-marin d'une pente régulière jusqu'aux profondeurs de deux cents mètres et jusqu'à vingt milles de terre. En descendant la côte de Portugal, ce plateau se rapproche à cinq cents ou six cents milles du littoral vers le cap Roca, plus encore au cap Saint-Vincent, et s'éloigne à quinze milles environ sur la côte du Maroc, jusqu'au cap Ghir.

Au large de ce plateau les fonds deviennent très irréguliers de forme; ainsi, au nord du cap Ortégal, à quatre milles marins d'une profondeur de deux cent soixante-seize mètres, la sonde accusait des abîmes de deux mille trente à quatre mille six cents mètres. La nature du fond s'est montrée aussi très variable, puisque le chalut rapportait parfois du corail de points situés tout à côté de ceux où la sonde avait indiqué de la vase. Le long du littoral marocain, les fonds trouvés par le *Travailleur*, à une trentaine de milles de la côte, ont paru assez réguliers entre les limites de six cents à deux mille mètres. Les irrégularités reprennent aux abords des Canaries; dans cette région le fond est composé d'une vase grise très pauvre en espèces animales, tandis que les fonds de la côte du Maroc avaient donné une vase rougeâtre habitée par des poissons, des crustacés et des mollusques inconnus jusqu'à ce jour.

VI

Au paragraphe V de la précédente Revue, nous avons rapporté le commencement du voyage de MM. A. Colquhoun et C. Wahab, attachés au service des travaux publics, en Birmanie. Ce voyage est aujourd'hui terminé; l'un des deux ingénieurs, M. Colquhoun, est récemment rentré en Europe, après avoir perdu son compagnon de route, mort pendant la traversée de la mer Rouge, des suites des fatigues et des privations du voyage. L'itinéraire de M. Colquhoun, partant de Canton, traverse toute la Chine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méridionale, descend de Yuen Kiang à Sumao, gagne Tali, puis Bhamo, et enfin arrive à Rangoun par Mandalay.

Le but déclaré de l'entreprise était de trouver des voies et d'ouvrir des relations de commerce entre les provinces méridionales de la Chine et le district de Tenasserim en Birmanie. Cette exploration est d'un véritable intérêt en ce qu'elle traverse une contrée neuve pour la géographie, et située au nord du Tong King, où la France tend à prendre définitivement pied. Il est permis de croire que cette dernière considération a pu ajouter quelque chose à l'attention avec laquelle nos voisins ont suivi le voyage de M. Colquhoun.

Quoi qu'il en soit, de Nan Ning, où nous les avions laissés il y a six mois, les voyageurs remontèrent le Ngo Yu Kiang, tête méridionale du Si Kiang, c'est-à-dire de la rivière qui passe à Canton. Ils durent s'arrêter à Pésé, la rivière cessant d'être navigable à partir de ce point.

Pendant les deux tiers de la route, l'hostilité de la population les avait obligés à se cacher : ils n'avaient guère pu voir que les rives du fleuve.

Bien reçus à Pésé, dont ils photographièrent le mandarin avec toute sa famille, ils purent aller sans encombre jusqu'à Semao, par une route que, jusqu'à Li Ngan, ils étaient les premiers à parcourir; de ce point ils suivirent les étapes de Francis Garnier pendant l'expédition du commandant de Lagrée. Les autorités de Semao les ayant empêchés de prendre la route du sud comme ils en avaient le projet, ils furent contraints de remonter vers Tali; leur itinéraire sur ce trajet est nouveau pour la science : il traverse un fertile pays dont les villes populeuses et les jolis villages sont reliés par des routes bien entretenues.

De Tali à Bhamo, puis à Mandalay et enfin à Rangoun qu'ils atteignaient six mois après leur départ de Canton, ils traversèrent sur cinq cents kilomètres des régions précédemment étudiées et relativement connues. Le reste du voyage s'accomplit en pays neuf, et la relation[1] que M. Colquhoun a, dit-on, l'intention de dédier aux explorateurs français, ses prédécesseurs dans cette contrée, ne saurait manquer d'enrichir la géographie de ces contrées.

VII

Il est du devoir de la France de s'appliquer à étudier et à faire connaître la Tunisie où elle vient de s'établir; dès maintenant on peut enregistrer plus d'une preuve d'activité dans cet ordre d'idées.

Tout d'abord, nos colonnes expéditionnaires étaient accompagnées d'officiers topographes qui ont levé un réseau serré de bons itinéraires; puis une autre opération a consisté à coordonner ces levés, à remplir les mailles du réseau. Telle a été la marche du travail que la topographie du nord de la Tunisie est aujourd'hui complète jusqu'au Kef, que des lignes entrecroisées de levés s'en vont jusqu'au sud des chotts, et qu'en somme la topographie est faite pour plus de la moitié des cent mille kilomètres carrés dont se compose le territoire de la Régence. Le Service géographique de l'armée (Dépôt de la Guerre) poursuit sans désemparer la mise au net de tous ces travaux en vue de la publication d'une carte qui ne peut qu'être impatiemment attendue.

Sur ce fond solide sans lequel il ne saurait être d'étude complète d'un pays, viendront s'appuyer les recherches et s'inscrire les résultats de la mission scientifique que le Ministère de l'Instruction publique va envoyer en Tunisie. Ses archéologues, pour qui le sol tunisien a tant de promesses, pourront entrer en campagne pourvus de l'ouvrage où M. Tissot, ambassadeur de France à Londres, va consigner les résultats de ses savantes recherches sur la géographie ancienne de la Maurétanie.

Les étrangers aussi prennent position sur ce terrain, car voici que l'Académie des sciences de Berlin vient d'expédier en Tunisie le docteur Jean Schmidt, chargé de réunir les éléments nécessaires pour compléter le *Corpus inscriptionum latinarum*.

De son côté, le professeur Kiepert se dispose à publier une carte, œuvre d'érudition, sur laquelle seront résumées toutes les indications de la science actuelle au sujet de la Tunisie.

VIII

Une commission supérieure instituée par le Ministre des Affaires étrangères avait été chargée d'examiner à tous les points de vue le grand projet du commandant Roudaire, pour la création d'une mer intérieure algérienne.

Composée d'une cinquantaine de membres, cette commission se divisa en trois sous-commissions qui envisagèrent la question au point de vue technique et météorologique, au point de vue des conséquences physiques de la création d'une mer intérieure, et au point de vue politique. Après une laborieuse enquête[1], qui permit de rendre un éclatant hommage aux travaux scientifiques du commandant Roudaire, la commission émit pourtant, sur la question pratique de l'exécution des travaux par le gouvernement, un avis négatif, basé sur cette seule considération « que les dépenses de l'établissement de la mer intérieure seraient hors de proportion avec les résultats qu'on peut en espérer ».

M. Roudaire, cependant, ne se décourage point. Si nous sommes bien informés, il va recommencer

1. *Across Chrysaê*, « la Dorée », était le nom sous lequel les anciens désignaient les régions fort vaguement connues de l'Indo-Chine.

1. Ministère des Finances, commission supérieure pour l'examen d'un projet de mer intérieure dans le sud de l'Algérie et de la Tunisie, présenté par M. le commandant Roudaire; Paris, in-4°, 548 pages, 1882.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des études sur le terrain, afin de trouver quelque combinaison qui permette de réduire les devis de l'entreprise.

IX

Tandis que s'accomplissaient dans l'est les levés de la Tunisie, des travaux du même genre se poursuivaient dans le sud de la province d'Oran. Là étaient à l'œuvre, à la suite des colonnes chargées de poursuivre Boû'Amâma, le capitaine de Castries et ses deux collaborateurs les lieutenants Brosselard et Delcroix.

Ces trois officiers sont récemment rentrés en France, après avoir effectué une bonne reconnaissance topographique du pays au sud d'Aïn Ben Khelil et du territoire indépendant qui sépare l'Algérie du Maroc. Leurs travaux ont eu pour résultat d'étendre les levés réguliers de Sa'îda à Berîzîna, au sud, jusques et y compris l'oasis de Figuîg, au sud-ouest, et, du côté de l'ouest, jusqu'à la limite occidentale extrême du bassin du chott Tigrî. La présence des contingents de Boû'Amâma rendait alors très dangereuse cette région peu sûre en temps ordinaire. La petite colonne du capitaine de Castries en fit la rude expérience aux puits de Galloûl, sur la frontière même : l'escorte, attaquée par des forces vingt fois supérieures, perdit les deux tiers de son effectif et vit ses quatre officiers mis hors de combat. Seule l'énergie déployée dans cette circonstance par le capitaine de Castries et le lieutenant Delcroix put sauver les survivants du combat, qui se retirèrent avec tous leurs blessés. M. Brosselard était alors détaché dans la région d'Aïn-Sefra, où il exécutait également des levés.

Les travaux de ces trois officiers marquent le commencement d'une ère nouvelle pour la cartographie du Sud-Oranais et de la frontière marocaine.

X

Nous devons signaler ici la récente publication de deux documents importants pour l'histoire des missions du lieutenant-colonel Flatters au Sahara.

L'un[1], qui est dû au lieutenant-colonel Derrécagaix, connu par une excellente étude des hauts plateaux de la province d'Oran, embrasse d'un seul coup d'œil les deux missions. Cette relation méthodique des travaux que les regrettés explorateurs n'ont pas pu classer eux-mêmes, a pour les géographes l'avantage de résumer nettement toutes les observations scientifiques faites soit dans le premier voyage de Warglâ à la vallée de Tedjoûdjelt, soit dans le second voyage en remontant la longue vallée de l'Igharghar.

L'autre document[2], dû au capitaine Bernard, membre de la première mission Flatters, donne le journal de la seconde expédition de découverte, avec toutes les pièces relatives soit au massacre du colonel et de ses braves compagnons français, soit au retour des survivants en Algérie. C'est un document de première main, rédigé par l'un des hommes le plus à même d'apprécier le milieu où s'est passé le drame et les circonstances au milieu desquelles il s'est déroulé. Il est accompagné d'une carte intéressante surtout pour la dernière partie du pays exploré par la mission.

Ne verrons-nous pas s'organiser quelque jour une nouvelle expédition pour aller recueillir les restes de ces généreuses victimes du dévouement à la science et aux intérêts de leur pays? Ce jour-là, les hommes d'énergie ne feront certainement pas défaut.

XI

Pour le Sénégal, il faut signaler l'apparition de deux documents géographiques importants qui vont transformer en partie le figuré de cette portion de l'Afrique. A diverses reprises il a été question ici des expéditions envoyées par le Gouvernement français ou par le gouverneur du Sénégal pour étudier le tracé du chemin de fer entre le Sénégal et le Niger, ou pour nouer des relations avec le principal souverain du Niger, Ahmadou Segou. Les résultats de ces missions ont paru dans le courant du semestre, et, tandis que la mission topographique du commandant Derrien nous a valu des levés détaillés du pays entre Médine et Kita, la mission Gallieni nous a donné d'autres levés qui s'étendent plus à l'est. Le Ministère de la Marine a publié sous forme de belles cartes les travaux détaillés de ces deux missions, tandis que la Société de Géographie a commencé la publication d'un rapport étendu de M. Gallieni, avec une excellente carte d'ensemble.

Au commencement de cette année, le colonel Borgnis-Desbordes est retourné sur le Niger, et l'un des officiers de sa colonne, le capitaine Delanneau, a recueilli, au cours de cette campagne, de nouvelles informations sur le terrain parcouru par la colonne depuis Kita, dernier poste français, jusqu'au Niger et à Kéniera sur la rive droite du fleuve.

Il y a quelques semaines enfin, M. Borgnis-Desbordes s'est remis en route pour aller établir un poste français à Bammakou, c'est-à-dire aux rives du Niger. Il emmène avec lui tout un personnel de conducteurs de travaux pour faire procéder au commencement d'exécution de la voie ferrée. La géographie est en droit d'espérer que cette entreprise lui vaudra de nouvelles acquisitions, car au colonel Borgnis-Desbordes sont adjoints plusieurs des officiers qui avaient fait partie de sa précédente mission ou de celle du capitaine Gallieni.

On peut rattacher à la mission du colonel Borgnis-Desbordes celle dont le docteur Bayol a été chargé par le Ministère de la Marine. Accompagné cette fois

1. Publication de la Société de Géographie.
2. Publication du Gouvernement général de l'Algérie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore de M. Noirot, son actif collaborateur, le docteur Bayol rapportera sans doute de nouveaux documents qui permettront d'ajouter plus d'un trait précis à la carte de ces contrées. Déjà, pour le Fouta-Djallon, le journal consciencieux du voyageur avait permis au capitaine de Lannoy de tracer un intéressant itinéraire de Boké, sur le rio Nunez à Médine, sur le Sénégal, en passant par Timbo, dans le Fouta-Djallon. Cet itinéraire a pris place sur l'une des feuilles de la grande carte d'Afrique dont le capitaine de Lannoy, attaché au Service géographique de l'armée, poursuit activement l'exécution.

XII

De courageux et patients efforts avaient révélé à M. Savorgnan de Brazza la voie naturelle la plus facile pour atteindre le Kongo, en amont des cataractes ; cette découverte, qui va ouvrir au commerce du monde civilisé l'immense bassin intérieur drainé par ce fleuve, s'imposait à l'attention des négociants et des industriels français. Ils ont compris qu'il y avait là un vaste marché destiné à un développement d'affaires dont il est impossible de fixer la limite. A la suite d'une séance de la Société de Géographie, où M. de Brazza a exposé les résultats de sa dernière campagne, l'opinion publique a pris en main la cause soutenue par le jeune explorateur : le Gouvernement n'a donc pas eu de peine à obtenir de l'Assemblée nationale la ratification du traité par lequel le roi nègre Makoko cède à la France un territoire sur lequel M. de Brazza avait planté pacifiquement le pavillon français. En effet, les traités relatifs à la côte ouest de l'Afrique australe établissent qu'à partir d'un point situé par 5° 17′ de latitude méridionale, en allant vers le sud, tout le littoral et l'intérieur du continent appartiennent au Portugal. Or le royaume de Makoko, Stanley Pool, et la plus grande moitié du cours du Kongo sont au nord du cinquième degré de latitude australe ; c'est donc à travers la partie du continent sur laquelle aucune puissance européenne n'a de droit, que le majestueux fleuve déroule une voie navigable de treize cents kilomètres, sans cataractes ni rapides.

Tandis que M. de Brazza découvrait le chemin le plus court pour aller de l'océan Atlantique au cours navigable du Kongo, M. Stanley poursuivait ses efforts opiniâtres en vue de conquérir sur la nature la voie du bas fleuve obstruée par des cataractes et des rapides. De 1879 à 1881 il avait fondé les trois stations de Vivi, Isandjila et Mandjungo. Cette année il en a établi une quatrième à N'tamo et une cinquième à cent vingt kilomètres plus loin. Il a réussi, enfin, à lancer une chaloupe à vapeur sur le Stanley Pool.

Il se prépare donc de grands événements géographiques dans cette partie du continent africain où deux explorateurs également hardis vont travailler à introduire la civilisation européenne.

XIII

Les rivières considérables qui alimentent le Kongo n'ont été vues qu'à leurs têtes ou à leurs embouchures ; sur des longueurs qui, pour celles du sud au moins, atteignent en certains cas près de deux mille kilomètres, elles attendent encore une première exploration.

L'une de ces inconnues vient cependant d'être attaquée avec succès par un voyageur allemand, le major von Mechow. Partant de Loanda, à la côte occidentale, il est parvenu au Kwango, dont il a exploré, sur à peu près quatre cents kilomètres, la partie inconnue. Le barrage naturel de Kingoundji, par environ cinq degrés de latitude sud et à peu près à cent quatre-vingt-quinze kilomètres de Brazzaville, a marqué le terme de son voyage. Ce barrage nous dit assez que le Kwango n'est pas navigable sur tout son parcours. Au moment où nous écrivons, les détails manquent encore sur cette intéressante exploration de M. von Mechow.

Nous en devons dire autant d'une traversée de l'Afrique achevée par un autre explorateur allemand, M. Wissmann. Parti de Loanda en 1881, avec le docteur Pogge, il avait quitté celui-ci en un point que nous ignorons encore, pour continuer la traversée du continent africain. Il arrivait à Zanzibar il y a quelques semaines.

La première Revue de 1883 donnera un aperçu des résultats de ces deux voyages.

XIV

De l'autre côté de l'Afrique nous parvient, par l'entremise de la Société royale géographique de Londres, une nouvelle importante, car, si elle est fondée, nous aurons fait un pas très marqué vers la solution du fameux problème du Wellé, qui divise les géographes. On sait que le Wellé, dont les sources sont au nord-ouest du lac Mwouta N'zigé (lac Albert), n'est connu que sur la partie orientale de son cours. Va-t-il, du côté de l'ouest, se jeter dans quelqu'un des affluents du lac Tsade, ou bien, faisant un coude, reprendrait-il la direction du sud pour gagner le Kongo ?

D'après une communication de M. Fr. Lupton, gouverneur de la province égyptienne du Bahar el Ghazal, il existerait, environ par 3° 40′ de latitude nord et par 23 degrés de longitude est de Greenwich, un lac aussi étendu que le Victoria Ny'anza ; c'est dans ce lac que se déverserait le Wellé, tandis que le cours d'eau qui en sort se rendrait au Kongo.

Nous pouvons espérer voir bientôt à l'œuvre un nouveau voyageur français qui marche hardiment vers l'inconnu. M. N. Giraud, enseigne de vaisseau, nous rapportera des informations précieuses sur le lac Bangweolo, où il a entrepris de se rendre. M. Giraud, qui voyage avec ses propres ressources, s'efforcera d'explorer les territoires situés à l'ouest de cette vaste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nappe d'eau dans le sud de laquelle est mort Livingstone.

XV

Malheureusement nous n'avons guère à dire au sujet du massacre de la mission du docteur Crevaux. Jusqu'à ce jour les détails font défaut et l'information en est encore réduite aux incidents relatés dans la précédente Revue[1].

L'idée avait été émise que le massacre avait pu être accompli par les « écumeurs » de désert comme il s'en trouve aux environs du Chaco. Mais un rapport de l'Institut géographique et statistique de Buenos-Ayres à notre Société de Géographie ne permet pas de douter que les Indiens Tobas ne soient les auteurs de ce carnage. La qualité des assassins, du reste, n'atténue en rien la douloureuse portée du désastre.

Un enfant argentin du nom de Ceballos, blessé et fait prisonnier par les Indiens qui le rendirent plus tard à la liberté, a raconté très sommairement le drame dont il a vu le commencement.

Avec un zèle dont nous ne saurions, en France, nous montrer trop reconnaissants, le Gouvernement argentin et l'Institut de Buenos-Ayres se sont hâtés d'organiser une expédition qui, sous les ordres de M. Fontana, est allée à la recherche des restes de nos infortunés compatriotes; elle est rentrée à Buenos-Ayres sans avoir obtenu de résultats.

Laisserons-nous, sans faire tout au monde pour leur donner une sépulture, les restes de ces explorateurs comme ceux de la mission Flatters ? Un officier de notre marine, M. Guierre, s'est offert à entreprendre une mission de recherche. Puisse-t-il trouver toutes les facilités, tout l'appui nécessaires pour sa généreuse mais difficile entreprise.

XVI

Les parages circumpolaires nous ont fourni, cette fois, un contingent assez considérable. La croisière scientifique du *Willem Barentz*, les traversées des missions chargées d'aller établir les observatoires météorologiques à de hautes latitudes, les expéditions du *Nordenskiöld*, du *Kara*, du *Hope*, de la *Dijmphna*, du *Varna* et de la *Louisa*, du *Pola*, du *Urde* et du *Verdande*, la perte de l'*Eira* à la Terre François-Joseph, forment un ensemble de voyages intéressants pour l'étude des mers boréales; toutes ces navigations, en effet, ont valu à la géographie de nouvelles observations sur les phénomènes physiques des régions glaciales.

Il faut faire remarquer, d'une façon générale, que les glaces ont été, cette année-ci, particulièrement abondantes et difficiles.

Le vaillant navire néerlandais *Willem Barentz*[2] a accompli dans la mer de Barentz sa cinquième croisière scientifique, mais il a été forcé de renoncer à contourner la Nouvelle-Zemble par le nord; il n'a même pas pu s'élever fort au delà de soixante-seize degrés de latitude nord, à peu près par la longitude de la Terre de Wiche. Il lui a été impossible, également, de s'engager pour gagner la mer de Kara, dans le Mathioutschkin Scharr, ce détroit resserré qui coupe la Nouvelle-Zemble en deux îles. En revanche, il a rapporté, comme de ses précédents voyages, un grand nombre d'observations recueillies avec méthode et régularité. C'est le *Willem Barentz* que les naufragés de l'*Eira*, montés sur leurs canots, eurent la bonne fortune de rencontrer dans leur retraite le long des côtes occidentales de la Nouvelle-Zemble.

De son côté, un navire de commerce norvégien, le *Nordenskiöld*, conduit par l'un des meilleurs navigateurs dans les glaces, le capitaine Johanesen, a dû revenir à Vardö sans avoir réussi non plus à aborder la mer de Kara par le Mathioutschkin Scharr. Sans la vigueur de sa machine, il eût été pris dans les glaces.

Le *Kara*, petit vapeur anglais monté par sir Henri Goore-Booth, n'a pas été plus heureux dans sa tentative pour s'élever au nord de la Nouvelle-Zemble. Il a été forcé de chercher un refuge à l'abri de l'île Berg, située à la côte ouest de la Nouvelle-Zemble, par environ 75° 50′ de latitude septentrionale.

Les vives inquiétudes soulevées par le silence de l'*Eira*, partie avec M Leigh-Smith, pour la Terre François-Joseph, déterminèrent l'envoi d'une expédition montée sur le *Hope*, que dirigeait M. Allen Young. Elle parvint sans trop de difficultés jusqu'au Mathioutschkin Scharr, où elle fut également arrêtée; mais sa mission fut de courte durée, puisque l'équipage de l'*Eira*, rencontré par le *Willem Barentz*, ne tarda pas à prendre passage à son bord pour retourner en Angleterre.

Trois navires cependant, le *Varna*, avec la *Louisa* et la *Dijmphna*, ont atteint la mer de Kara par le Jugor Scharr ou la Porte de Kara. Un seul, jusqu'ici, a pu revenir : c'est la *Louisa*, qui convoyait les approvisionnements du *Varna* chargé d'emmener la mission météorologique néerlandaise à Port-Dickson, aux embouchures de l'Iénisséi.

La *Louisa* a laissé la *Dijmphna* et le *Varna* bloqués dans les glaces depuis le 17 septembre, à quatre-vingts milles à l'est de l'île Waigatz. Elle a ramené en Europe un passager embarqué sur ce dernier navire et qui devait remonter l'Iénisséi dans un but commercial.

La *Dijmphna*[1], conduite par le lieutenant Hovgaard, de la marine danoise, avait pour objectif le cap Tchéliouskine. De ce point elle devait chercher une route pour se diriger sur la Terre François-Joseph, et, suivant la côte orientale de cet archipel, tenter d'envoyer des traîneaux en reconnaissance dans la direction du pôle.

1. Et page 196 de la 1134e livraison.
2. Commandé par le lieutenant de vaisseau C. Hoffmann.

1. Les frais de l'expédition de la *Dijmphna* ont été supportés par un généreux armateur de Copenhague, M. Augustin Gamél.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *Varna* ayant aperçu au loin une fumée qu'il pensa être celle de la *Dijmphna*, fit au moyen du canon les signaux habituels, et c'est pour avoir voulu lui prêter secours que le navire danois se trouva bloqué dans les glaces à côté d'elle. La nouvelle de ce fait a été rapportée en Europe par la *Louisa*.

Au moment où ces lignes vont à l'impression, un journal russe, le *Novaïa Vremija*, a fait savoir que des Samoyèdes auraient vu, dans le voisinage de l'île Waigatz, la carcasse d'un grand navire désemparé. Si cette nouvelle est fondée, il est à craindre que la *Varna* ou la *Dijmphna* n'aient subi le sort de la *Jeannette* et de l'*Eira*.

XVII

Le *Pola*[1], envoyé aux frais du généreux comte Wilczek, n'avait pas réussi dans une première tentative pour débarquer à l'île Jan Mayen la mission autrichienne chargée d'y établir une station météorologique. Le 13 juillet, il a enfin pu, malgré de sérieux obstacles, jeter l'ancre dans la baie de Mary Bass, et le 16 août il laissait les observateurs à leurs travaux.

C'est à Mossel Bay, à la côte nord du Spitzberg, que devait être établie la station suédoise. Après la station américaine de la baie Lady Franklin, c'eût été le poste d'observation le plus avancé dans la direction du pôle. L'emplacement était bien choisi, car Mossel Bay est au centre d'une région où abondent les phénomènes météorologiques qui affectent les parages des mers du nord et propagent leurs effets jusque dans nos régions. L'expédition, dirigée par le professeur Ekholm, a été remarquablement bien outillée au point de vue de la vie matérielle et des recherches scientifiques. Elle est aussi pourvue des ressources nécessaires pour entretenir le moral des hommes : l'activité d'esprit et la distraction sont des conditions sans lesquelles un séjour dans les sombres régions de l'extrême nord peut devenir funeste aux équipages.

Le 9 juillet, elle quittait Tromsö, montée sur les canonnières *Urde* et *Verdande*, commandées par l'habile capitaine Palander, celui-là même qui avait dirigé la *Vega* dans sa traversée du passage nord-est avec le professeur Nordenskiöld. Ayant mis le cap sur Beeren Eiland (l'île aux Ours), M. Palander dut faire un grand détour vers l'ouest afin d'éviter d'énormes banquises dont la mer était couverte jusqu'à la baie profonde de Bell Sound qui échancre, à l'ouest, la pointe méridionale du Spitzberg. Au cap Starotschine, pointe sud-ouest de l'Eis Fiord, l'expédition s'arrêta pour communiquer avec la mission géologique norvégienne. Un baleinier arrivé de l'île d'Amsterdam, à l'extrémité nord-ouest du Spitzberg, apprit au commandant Palander que la glace y était compacte. Néanmoins les deux canonnières, passant devant la Terre du Roi Charles, parvinrent jusqu'à l'île d'Amsterdam, où, d'un sommet, on put constater quels obstacles les glaces opposeraient à la navigation dans l'est, c'est-à-dire dans la direction de la baie Mossel. Après quelques évolutions dans les passes qui avoisinent l'île d'Amsterdam, il fallut, sous peine de voir le navire emprisonné par un brusque mouvement des glaces, redescendre jusqu'à la baie Magdalena. Une nouvelle tentative sur l'île d'Amsterdam démontra définitivement la complète impossibilité d'atteindre Mossel Bay. Le commandant et le chef de la mission convinrent donc, d'un commun accord, de se rendre au cap Thordsen, l'une des pointes de l'Eis Fiord, où une baraque avait été construite en 1872 par une précédente expédition. Seize jours d'un rude travail furent nécessaires pour débarquer le matériel de l'expédition; et quand, le 6 août, le *Urde* et le *Verdande* reprirent le chemin de l'Europe, quelques-uns des travaux scientifiques avaient commencé dans l'observatoire baptisé du nom d'observatoire Schmidt, en l'honneur d'un commerçant aussi éclairé que généreux qui défrayait une partie de l'expédition. C'est là que la mission suédoise séjournera jusqu'au mois de septembre 1883, c'est-à-dire pendant une année.

Nous avons cité, dans les lignes qui précèdent, la mission géologique suédoise; composée de MM. Nathorst et de Geer, elle s'était établie à Sassen Bay, l'un des profonds golfes de l'Eis Fiord; tout auprès est le Tempelberg, beau massif montagneux dont les versants occidentaux aboutissent à un fiord encore ignoré des cartes et qui s'enfonce d'une dizaine de kilomètres dans le nord-est. Le Tempelberg est intéressant au point de vue géologique en ce que, profondément sillonné de crevasses par l'action des eaux, il présente des sortes de cañons, comme ceux du Colorado, sur les parois desquels on peut étudier la structure et la direction des roches.

Dès le 30 août la montagne était couverte de neiges et les géologues furent forcés d'interrompre leurs travaux.

Ici apparaît un nom français parmi ceux des voyageurs contemporains aux régions circumpolaires. Une courte communication à la Société de Géographie nous a, en effet, appris que M. Charles Rabot, se joignant à un naturaliste anglais, M. Cocks, s'est élevé jusqu'au Spitzberg ; ils ont recueilli, chacun pour sa part, des informations soit sur l'histoire naturelle, soit sur la géographie physique des points visités. « L'expédition, a dit M. Rabot, était faite à nos frais; aussi ne pouvait-elle disposer de grands moyens. Il faut donc considérer non pas ce qu'elle aurait dû, mais simplement ce qu'elle a pu faire. »

XVIII

Le précédent semestre nous avait laissés fort inquiets sur le sort de M. B. Leigh Smith, qui, parti le 14 juillet 1881, s'était élevé, avec son yacht l'*Eira*,

1. Capitaine Müller.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la direction de la Terre François-Joseph, et dont on n'avait reçu aucune nouvelle; le terrible désastre de la *Jeannette* était bien fait pour aviver les inquiétudes. Elles sont aujourd'hui dissipées; nous savons, en effet, que M. Leigh Smith, arrivé le 23 juillet 1881 à la Terre François-Joseph, n'avait pu dépasser de plus de quinze milles le cap Ludlow, l'un des deux caps les plus occidentaux qu'il eût aperçus lors de son voyage de 1880.

Le 7 août, l'*Eira* était bloquée dans les glaces, près de Bell Island. Redevenue libre le 15 août, elle était trop avariée pour tenir longtemps la mer, et le 21, crevée par le choc des glaces, elle coulait en deux heures, malgré les efforts désespérés de l'équipage pour la maintenir à flot. Les épaves qu'on n'eut que le temps de recueillir suffirent cependant à sauver l'expédition : de la literie, des débris de voiles, un peu de charbon, quelques provisions, enfin les chaloupes et leurs avirons.

Après une nuit passée sur la glace, on installa au cap Flora une tente sous laquelle les naufragés restèrent seize jours dans des conditions assez inconfortables, tantôt inondés par la pluie, tantôt obligés de travailler à maintenir la tente rudement secouée par la tempête. Une hutte pour l'hivernage fut construite de pierres et de gazon et recouverte de toile à voiles. On y faisait du feu allumé à l'aide de cordages huilés et dont la fumée obligeait à sortir souvent, pour éviter d'être suffoqué. Il est arrivé parfois qu'à la sortie on se trouvait en présence d'un ours blanc. Cependant ces redoutables voisins ont été utiles à l'expédition, qui en a consommé trente-six; elle a vécu également de la chair de vingt-neuf morses. Les chiens, dit M. Leigh Smith, nous ont sauvé la vie en signalant à l'équipage les morses et les ours. La température est descendue jusqu'à soixante-dix degrés Fahrenheit.

En mars, il ne restait des chasses qu'un approvisionnement à peine suffisant pour deux semaines. Quelques ours, quelques oiseaux fournirent encore un peu de nourriture; mais la glace s'étant étendue jusqu'à onze ou douze kilomètres, on ne vit plus ni ours ni morses. En juin, une tempête violente brisa la couche glacée, en dispersa les débris, et, vingt-quatre heures après, les morses reparurent. Pendant plusieurs jours on ne fit que chasser et cuire, pour s'approvisionner en vue du départ projeté, qui eut lieu le 24 juin de cette année.

Les canots, quittant le cap Flora, prirent la direction de la Nouvelle-Zemble et franchirent d'abord quatre-vingts milles sans trouver de glaces. A ce trajet succédèrent des dangers et des difficultés dont il est difficile de se faire une idée. Les banquises ou bien se refermaient, ou bien étaient si violemment agitées par les courants qu'il fallait hisser les chaloupes sur des glaçons pour éviter qu'elles ne fussent broyées. Cette terrible traversée dura six semaines; et ce fut le 2 août au soir que, après avoir essuyé une tempête, les canots de l'*Eira*, avec l'expédition exténuée, mais au complet, arrivaient à l'entrée du Mathioutschkin Scharr.

Dès le lendemain, ils étaient rencontrés, comme nous l'avons dit, par le navire de l'expédition néerlandaise, le *Willem Barentz;* peu après, M. Leigh Smith et ses compagnons étaient à bord du *Hope,* le schooner anglais envoyé à sa recherche sous les ordres de M. Allen Young.

XIX

Ce semestre nous a aussi apporté des nouvelles de la mission chargée, sous les ordres du capitaine Greely, du *Signal Service,* d'aller établir l'une des stations circumpolaires des États-Unis. Elle est située non loin des plus hauts parages qu'ait atteints le commandant Nares, de la marine britannique, en 1875-1876. On y arrive en longeant le détroit de Smith (Smith Sound) qui sépare l'extrême Grœnland occidental des terres les plus septentrionales de l'Amérique du Nord. La station[1], qui porte le nom de Fort Conger, est établie au nord de l'entrée d'un fiord profond qui, sous le nom de Lady Franklin Sound, découpe la Terre de Grinnell.

Relevons cette particularité que, tandis que les glaces opposaient aux derniers voyages des obstacles sans nombre, l'expédition conduite par le capitaine Greely s'est élevée jusqu'à huit milles de sa destination presque sans avoir rencontré d'*icebergs.* Il faut ajouter, cependant, que ce trajet s'accomplissait en 1881.

1. Cette station est située par environ 65 degrés de longitude ouest (Greenwich) et 81° 50′ de latitude nord, entre l'île Bellot et le cap Beechey.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGE EN CHINE. — Station et voiture de voyage dans la steppe de Mongolie	Pranishnikoff	1
Passage de l'Yre-Gol	Th. Weber	3
Portrait de Khoutoukhta, grand prêtre du Thibet	E. Ronjat	4
La Grande Muraille à travers la porte Gouan-Goou	Dosso	5
Mur qui sépare Pékin en deux parties	A. de Bar	7
Cuisines en plein air et cuisinier ambulant à Pékin	A. Ferdinandus.	8
Combat de grillons	A. Ferdinandus.	9
Portrait de Fan-Yan	E. Ronjat	10
Une gargote au bord du Peï-Ho	Th. Weber	12
Porte à Changhaï	Th. Weber	13
Asile de nuit à Changhaï	A. Ferdinandus.	15
Pêcheurs sur le Yan-Tzé-Kiang	Th. Weber	16
Vue de la ville de Ou-Tchan, prise de la tour de Houan-Ho-Loou	Th. Weber	17
Vue de Han-Keou	Th. Weber	19
Han-Keou : rue Han-Loou	A. Ferdinandus.	21
Han-Keou : autre vue de la rue Han-Loou	A. Ferdinandus.	22
Han-Keou : vue extérieure du club des négociants de la province de Tzien-Si	Barclay	23
Han-Keou : vue du jardin du club des négociants de la province de Tzien-Si	Barclay	24
Toilette d'un banquier	Barclay	25
Chaise à porteurs	P. Sellier	26
Han-Keou : la cour où se rend la justice	H. Clerget	27
Cortège accompagnant un mandarin dans ses visites	A Ferdinandus.	29
Mistress Senki	E. Ronjat	32
Halte de l'expédition à Tan-Gouan	Th. Weber	33
Barque militaire devant Tan-Gouan	Th. Weber	37
Fang-Tcheng : construction sur les rives du Hân	Th. Weber	39
Flottage de bambous	Th. Weber	40
Mon escorte habituelle dans les rues	Tofani	41
Préparation du vermicelle	A. Ferdinandus.	43
Table d'un mandarin au camp	P. Sellier	44
Vue des villes de Fang-Tcheng et Siang-Young-Fou	Th. Weber	45
Pêche au cormoran	Th. Weber	47
Lavage du sable aurifère déposé par le Han-Kiang	A. Ferdinandus.	48
La ville de Lao-Ho-Keou	Th. Weber	49
Vue prise dans le Han supérieur	Th. Weber	51
Vue de la ville de Yun-Yang-Fou	Th. Weber	52
Quai de la ville de Yun-Yang-Fou	Th. Weber	53
Vue générale de Baï-Ho-Sian	Th. Weber	55
Fabrication du papier	Pranishnikoff	56
Navigation à travers les rapides	Th. Weber	57
Ville de Sin-Añ-Fou	Th. Weber	59

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue de la ville de Tsy-Yan-Sien, prise le soir	Th. Weber. . .	60
Temple et jardin	Th. Weber. . .	61
Pêcheurs dans le Han supérieur	Th. Weber. . .	62
Tour de la ville de Che-Tsouen-Chien	D. Lancelot . .	63
Tordage de cordons	E. Ronjat. . . .	64
Halage de bateaux et rencontre d'un radeau	Th. Weber. . .	65
Le naufrage	Th. Weber. . .	67
Sillon creusé dans le fond de la rivière	Th. Weber. . .	69
Portrait du docteur P. Piassetzky	E. Ronjat. . . .	71
Temple de Fou-Miao	Barclay. . . .	72
Entrée de la ville de Han-Tchong-Fou	A. de Bar . . .	73
Service dans le temple de Fou-Miao	A. Ferdinandus.	75
Une école à Han-Tchong-Fou	E. Ronjat. . . .	77
Portrait de madame la générale	E. Ronjat. . . .	78
Représentation d'un supplice de l'enfer dans la galerie d'un temple de Han-Tchong-Fou (deux dessins)	A. Ferdinandus.	79
Dîner envoyé par les autorités chinoises	A. Ferdinandus.	80
Habitations souterraines entre Ti-Dao-Tchoou et Lan-Tcheou	Th. Weber. . .	81
Vue prise à Lo-Yan-Sian	Th. Weber. . .	83
Route entre Peï-Feï-Sian et Tzing-Tcheou	Th. Weber. . .	85
Entrée d'une maison particulière à Tzing-Tcheou	Th. Weber. . .	87
Pont sur le fleuve Jaune, à Lan-Tcheou	Th. Weber. . .	88
Logement de l'expédition à Lan-Tcheou	Barclay. . . .	89
Machine qui sert à élever l'eau à Lan-Tcheou	Th. Weber. . .	90
Une rue à Lan-Tcheou	Tofani. . . .	91
En sortant de table chez le gouverneur général Tzo	Pranishnikoff .	93
Jardin du gouverneur général	Dosso.	94
Portrait du gouverneur général Tzo-Tzoun-Tan	E. Ronjat. . . .	95
Portes dans le jardin du gouverneur général	Dosso.	96
Maisons fortifiées	Dosso.	97
Arbre desséché portant de petits temples à Ti-Tzia-Pou	A. de Bar . . .	99
Ville de Youn-Tchen-Siañ	A. de Bar. . . .	101
Entrée de la ville de Scheñ-Dan-Sieñ	A. de Bar. . . .	103
Statue colossale du dieu Da-Fo-Ye	A. de Bar. . . .	104
Ville de Han-Tcheou	A. de Bar. . . .	105
Ruines aux environs de Sou-Tcheou	D. Lancelot . .	107
Ruines de Sou-Tcheou	D. Lancelot . .	109
Service funèbre à Sou-Tcheou	Tofani	111
Extrémité de la Grande Muraille	D. Lancelot. . .	112
Le désert de Gobi	Taylor.	113
Halte dans le Gobi	Pranishnikoff .	115
Ruines du palais des princes de Khami	A. de Bar . . .	116
Vue intérieure de la ville de Khami	A. de Bar . . .	117
Le gouverneur militaire de Khami	E. Ronjat . . .	118
Temple musulman de Khami	Barclay.	119
Arc de triomphe à Hou-Tchen	Pranishnikoff .	120
Le lac Barkoul. Monts Tien-Chaio	Taylor	121
Halte dans le désert sablonneux	Pranishnikoff .	123
Dans le désert sablonneux	Pranishnikoff .	125
La source Kharmali	Pranishnikoff .	127
Mont Bohda-Oula	Taylor	128
LA BELGIQUE. — Les portes de Berchem : Entrée des fortifications. Soldats du train	A. Hubert . . .	129
Intérieur de la Bourse d'Anvers	Barclay. . . .	133
Le « Zwanegang » (allée du Cygne)	A. Hubert. . . .	135
Le Marché aux Poissons	A. Hubert. . . .	136
Un marché à Anvers	A. Hubert. . . .	137

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
L'hospice de la rue Otto Vénius	A. Deroy. . . .	138
Maisons de bois, place Sainte-Walburge	G. Garen. . . .	139
La Halle des Bouchers	A. Deroy. . . .	141
Le pont aux Anguilles	D. Lancelot . .	142
« Poesjenelle kelder » (cave à polichinelles)	X. Mellery. . .	143
Escalier de la Maison hydraulique	X. Mellery. . .	144
Le Théâtre flamand à Anvers	A. Deroy	145
Carnaval des rues. — Bataille de « pepernoten »	A. Hubert . . .	147
Un « musico » au port d'Anvers	X. Mellery. . .	149
Le monument de Loos	H. Chapuis . . .	150
Déchargement d'un navire	X. Mellery. . .	151
Un canal	E. Verdyen. .	152
Port d'Anvers	Th. Weber. . .	153
Dessalaison des peaux	X. Mellery. . .	155
Barques de pêche entrant au port	X. Mellery. . .	157
Une salle du musée Plantin	H. Chapuis. . .	158
Musée Plantin. Cour intérieure	A. Deroy. . . .	159
Musée Plantin. Les presses	H. Chapuis. . .	160
La Vierge au perroquet, d'après le tableau de Rubens, au musée d'Anvers	. . . . .	161
La flèche de la cathédrale d'Anvers	Barclay. . . .	163
Intérieur de la cathédrale d'Anvers	Barclay. . . .	165
Le puits de Quinten Massys	H. Chapuis . .	167
Intérieur de l'église Saint-Jacques à Anvers	Barclay. . . .	168
Grand'Place d'Anvers et l'Hôtel de ville. — Panorama de la ville et de l'Escaut	Barclay. . . .	169
Le calvaire de Saint-Paul	Barclay. . . .	171
Anvers : Maison de Rubens	A. Deroy . . .	173
Anvers : La statue de Rubens, place Verte	H. Chapuis. . .	175
Cour du vieil Anvers : La Vierge de la maison Joris	H. Chapuis. . .	176
Vue des dunes de Calmpthout	Th. Verstraete.	177
Paysans du Polder	X. Mellery. . .	179
La kermesse de Putte	F. Van Kuyck .	181
Herenthals : Hôtel de ville	E. Puttaert. . .	184
Course de bœufs à Braesschaet	J. Stobbaerts. .	185
Intérieur de ferme en Campine	P. Verhaert . .	189
Une étable en Campine	A. Hubert . . .	191
L'abbaye de la Trappe. Scène de la vie des trappistes	C. Meunier. . .	192
UNE EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS. — Delta de l'Orénoque	Riou.	193
Portrait du docteur Crevaux	Thiriat	195
Rives de l'Orénoque	Riou.	197
Canal de Macareo	Riou.	199
Sépultures chez les Guaraounos	Riou.	200
Guaraounos	Riou.	201
Une case des Guaraounos	Riou.	203
La centenaire	Riou.	205
Hutte sacrée	Riou.	206
Cercueils abandonnés	Riou.	207
Un Guaraouno	Riou.	208
TROIS MOIS EN KAKHÉTIE. — Rue de Signach	H. Clerget . . .	193
Une station de Tiflis à Signach	Taylor	194
Église de Marienfeld	D. Lancelot . .	195
Une église de Signach	H. Clerget . . .	197
Un « marani »	D. Lancelot . .	198
Arménien de Signach	P. Fritel	199
Habitations des pauvres arméniens, à Signach	H. Clerget . . .	200

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Maison de vignerons dans les environs de Signach	A. Ferdinandus.	201
Monastère de Sainte-Nina	D. Lancelot . .	203
Groupe de musiciens	P. Fritel. . . .	205
La reine Tamar	P. Fritel. . . .	207
Noble kakhétien	P. Fritel. . . .	208
Moulin et ancienne tour de défense, près de Tsinandali	Taylor	225
Maison du prince David Tchatchawadzé, à Tsinandali	D. Lancelot . .	227
Place de Télaf	A. Deroy. . . .	229
Porte d'entrée de l'ancien château de Grigal Ier, à Télaf	D. Lancelot . .	231
Le monastère d'Allah Verdi	A. Deroy. . . .	232
Ruines du monastère de Grémi	D. Lancelot . .	233
Mon équipage l' « arba »	A. Ferdinandus.	235
Village de Sabouï	D. Lancelot . .	236
Montagnes des Didos	Taylor	237
Groupe de tchapars kakhétiens	P. Fritel. . . .	239
Mon départ de la forêt de Gombor	Taylor	240
SOUVENIRS D'UN VOYAGE AUX NILGHERRIES. — LES TODAS. — Vue de la montagne de Schuloor où fut observée l'éclipse (plateau des Nilgherries)	Riou.	241
Todas devant leur habitation	P. Fritel. . . .	243
Type toda	Janssen.	244
Types de Todas	P. Fritel	245
Femme toda	P. Fritel. . . .	247
Les Kotas	P. Fritel. . . .	248
Cérémonie funèbre chez les Todas	P. Fritel. . . .	249
UNE VISITE AUX ILES LOU-TCHOU. — Groupe de Lou-Tchouans	G. Vuillier. . .	251
Sinfouji. — Une route aux Lou-Tchou	G. Vuillier. . .	253
Le château royal à Shiuri	G. Vuillier. . .	254
Château royal des Lou-Tchou. — La porte de l'Heure	G. Vuillier. . .	255
Groupe de Lou-Tchouans	G. Vuillier. . .	256
EXPLORATION DU HAUT NIGER. — Hôtel du gouverneur à Saint-Louis	A. Deroy. . . .	257
Les membres de la mission du Haut Niger	E. Ronjat. . . .	259
Spahis	Tofani	260
Tirailleurs sénégalais	Tofani.	261
Le gouverneur Brière de l'Isle	Thiriat	264
Guerriers du Ouolo	E. Ronjat. . . .	265
La mission entre Matam et Bakel	Riou.	267
Fort de Bakel	Riou.	269
Un ânier	Tofani.	270
Thiama et l'interprète Alassane	E. Ronjat. . . .	271
Le cuisinier Yoro	E. Ronjat. . . .	272
Danse du sabre	A. Sirouy. . . .	273
Alpha Séga	E. Ronjat. . . .	275
Médine	Riou.	277
Makhacé Sambala	A. Sirouy. . . .	279
Femmes d'Alpha Séga	E. Ronjat. . . .	280
Les traitants Ousman Fall et Abdoulaye Ba avec leurs filles. Le griot Tortillard	A. Sirouy. . . .	281
Tata de Sabouciré	Riou.	283
Le Sakamérakrou	Riou.	284
Mont Makha Denez	Riou.	284
Mont Duley	Riou.	284
Entrée de la vallée de Tinké	Riou.	285
Mont Tékoubala	Riou.	285
Mont Makha Gnan	Riou.	285

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cataracte de Gouina	Riou.	287
Le docteur Bayol	E. Ronjat.	288
Passage du Bafing	Riou.	289
Alassane	E. Ronjat.	291
Incendie près de Demba-Dioubé	Riou.	293
Les quatre femmes de Diouka-Moussa	E. Ronjat.	295
Le jeune Malinké qui a indiqué la brèche de la montagne	E. Ronjat.	296
Village et types de Kalé	Riou.	297
Femme du chef de Niakalé-Ciréa et captives	Tofani	298
Brèche dans le rempart rocheux près de Niakalé-Ciréa	Riou.	299
Village de Solinta	Taylor	301
Le vieux chef de Badumbé	Riou.	303
Jeunes garçons de Solinta	E. Ronjat.	304
Fangalla	Riou.	305
Chutes de Bily	Riou.	307
La forêt au delà des chutes de Bily	Riou.	309
Campement au bord du Bakhoy	Tofani.	311
Passage du Bakhoy au gué de Toukoto	Riou.	312
Renvoi des âniers indociles	Riou.	313
Le guide Abdoulaye	A. Sirouy.	315
Cases d'Ouoro dans le Fouladougou	Riou.	316
Campement de Mungo Park à Goniokori	Riou.	317
Pont improvisé sur le Kégnéko	Riou.	319
Village de Manambougou	Riou.	320
EXPÉDITIONS SUR LE FLEUVE FLY. — Village d'Epa		321
La chaloupe à vapeur la « Néva »	Th. Weber	323
Ornements et instruments de musique des indigènes de la rivière Fly		324
M. Louis d'Albertis		325
Hangar funéraire		327
Baroutou ou pavillons indigènes, sur le bas du fleuve		328
Village de Para	Taylor.	329
Habillement de deuil de femme de Moatta		330
Femme de Moatta portant un bâton enflammé à la plantation		330
Village de Tawan		331
Femmes de Moatta revenant de la brousse		332
Tête du sauvage tué par Bob		333
L'attaque des canots	Tofani.	335
Maïno, chef de Moatta		336
LA SYRIE D'AUJOURD'HUI. — Safed	Taylor	337
Ruines d'une synagogue à Kefr Birim	A. Deroy.	339
Hounin : Porte du château	Taylor	340
Hounin : Fossés du château	Taylor	340
Mosquée ruinée à Hounin	Taylor	341
Inscription arabe dans la mosquée de Hounin	Taylor	341
Vue générale de Hounin	Taylor	342
Lac Houlèh vu de Hounin	Taylor	343
Le Jourdain à Banias	Taylor	344
Sources du Nahr Leddan ou petit Jourdain à Tell el Kady	Taylor	345
Ruines des remparts de Banias	Taylor	347
Forteresse de Soubeibèh au-dessus de Banias	Taylor	349
Lac Phiala ou Birket ès Ram	Taylor	351
Artouz	Taylor	352
Les chutes du Barada	Taylor	353
Temple phénicien à Hibbariyèh	G. Garen	355
Mont Hermon. Vue du wady El-Teim, près de Rascheya	Taylor	357
Café sur les bords du Barada	Taylor	358

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Estrade dans un jardin de Damas	E. Ronjat	359
Entrée de Damas au bord du Barada	Taylor	360
Vue générale de Damas	Taylor	361
Cour d'une maison juive à Damas	H. Catenacci	363
Salon d'une maison de Damas	Barclay	364
Véranda (« liwàn ») d'une maison de Damas	Barclay	365
Bazar de Damas	E. Ronjat	366
Jeune femme chaussée de kabkab	E. Ronjat	367
Marchand de scamlèhs	E. Ronjat	368
Grande mosquée à Damas	Taylor	369
Femme de Damas avec le khergèh	E. Ronjat	371
Porte du Khan Assad-Pacha	H. Catenacci	372
Fontaine près du bazar	H. Catenacci	373
Danseuse de Damas et joueuse de cithare	E. Ronjat	374
Cour de la grande mosquée de Damas	H. Catenacci	375
Galerie et colonnade de la grande mosquée de Damas	H. Catenacci	376
Intérieur de la grande mosquée de Damas	Barclay	377
Porte Bab ès Scherki	Taylor	379
Tombes du Meidan, à Damas	Taylor	380
Dervicherie de Damas : le « Tekkiyé »	Barclay	381
Bédouins du désert de Damas	E. Ronjat	383
Abd-el-Kader	E. Ronjat	384
Pont au-dessus de Souk Wady Barada	Taylor	385
Vue générale de Ba'albek	Taylor	387
Murs cyclopéens de Ba'albek	Taylor	389
Cour du grand temple à Ba'albek	Barclay	390
Colonnes du grand temple à Ba'albek	Barclay	391
Pronaos. Détail des chapiteaux	Barclay	392
Intérieur du petit temple à Ba'albek	Barclay	393
Vue générale du petit temple à Ba'albek	Barclay	394
Temple circulaire à Ba'albek	Barclay	395
Carrière de Ba'albek	Taylor	396
Plaine de la Bekâa et Arabes de Ba'albek	E. Ronjat	397
Descente du col de Legnia	Taylor	399
Le Nahr el Fedar	Taylor	400
Pont romain à Mamilten	Taylor	401
Couvent de Sahel Alma	Taylor	403
Cour du couvent de Sahel Alma	Tofani	405
Vallée du Nahr Ibrahim	Taylor	407
Chutes du pont d'Afka	Taylor	408
Fond du cirque d'Afka	Taylor	409
Rochers à Meirouba	Taylor	411
Pont naturel sur le Nahr el-Leben	Taylor	413
Pont sur le Nahr el-Kelb	Taylor	414
Bas-relief assyrien au Nahr el-Kelb	P. Sellier	415
Bas-relief persan au Nahr el-Kelb et inscription de Rhamsès	P. Sellier	415
Maison du docteur Suquet	Taylor	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Itinéraire de l'expédition russe en Chine 11
Voyage aux îles Lou-Tchou 252
Itinéraire de Médine à Nango par la mission Gallieni 258
Carte de la partie comprise entre Médine et le massif de Kita, d'après les documents fournis par la Société de Géographie 263
Cours de la Fly 322

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE EN CHINE, par le docteur P. PIASSETZKY 1

LA BELGIQUE, par M. Camille LEMONNIER.

ANVERS. — Abords de la ville. — Les fortifications. — Aspect général d'Anvers. — Impressions et souvenirs personnels 129

Grandeur, décadence et renaissance d'Anvers. — Le négociant au travail et au repos. — Les théâtres. — Le café-concert. — La musique de chambre. — Diverses classes d'Anversois correspondant à des quartiers divers de la ville. — Le quartier Saint-André. — La ruelle du Livre. — La foire aux *speculatie*. — Les démolitions : la porte Royale ou de l'Escaut, le Marché aux Poissons et les vestiges du premier fort d'Anvers. — La légende de Salvius Brabo et du géant Antigon. — Origine et armoiries d'Anvers. — *Handwerpen!* — Le *Steen* de l'inquisition. — La Halle des Bouchers. — Le Guignol anversois. — L'hôtel de ville. — La maison Hanséatique. — La maison de Hesse. — La Maison hydraulique et Gilbert van Schombeke. 131

Caractère de l'Anversois. — Fierté du *Signor*. — Ses enthousiasmes, sa générosité, son dilettantisme. — La kermesse. — L'*Ommegang*. — Le carnaval. — Les *pepernoten*. — Les bals des *Variétés*. — Amour des Anversois pour la danse. — Les guinguettes. — Le canotage. — *Varen!* — Influence de l'exercice corporel et de l'air de l'Escaut sur l'hygiène publique et le type de la population. — Beauté proverbiale de l'Anversoise. — Les forts des Bassins. — La fièvre des polders. — La nouvelle ville. 145

L'Escaut. — Les quais. — Le Werf. — Physionomie du port. — Les entrepôts. — Les agrandissements. — Le panorama d'Anvers ancien et actuel. 150

Le musée Plantin. 156

La cathédrale. — Origines et traditions. — Anvers vu du haut de la tour. — Les trésors d'art. — La *Descente de croix* et l'*Élévation en croix*. — Le puits de Quinten Massys et sa légende. — Les curiosités de la rue. — Teun Koekeloer et la petite laitière 161

Le goût des arts. — Le musée de peinture. — Rubens. 170

Les environs d'Anvers. — Conformité de la terre et de la race. — Les Polders. — Le Bond. — Bien-être des fermes. — Bêtes et gens. — La kermesse de Putte. 177

La Campine. — Aspect général de la contrée. — Le paysan campinois. — Les superstitions de la contrée. — Le berger de feu et le chien de feu. — La sorcière de Braesschaet. — La ferme des Maigres. — Le polygone de Braesschaet. — L'œuvre du défrichement généralisée dans toute la contrée. — Les fermes et les étables. — Courses de bœufs. — Calmpthout. — Les dunes de sable. — Hoegstraeten, Herenthals, Mols, Turnhout. — L'abbaye de la Trappe. 182

UNE EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS, par M. E. LEJANNE.

Notice sur le docteur Crevaux. 193

Séjour du docteur Crevaux et de M. Lejanne à Port d'Espagne. 196

Excursion du docteur Crevaux chez les Guaraounos. 198

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trois mois en Kakhétie, par Mme Carla Serena.

De Tiflis à Signach. — Stations de poste et villages du parcours. — Le mauvais pas. — La ville de Signach et ses habitants. — A propos des vins de Kakhétie. — L'ex-monastère de Sainte-Nina. — Une noce arménienne. — Souvenirs de la reine Tamar 194

De Signach à Télaf. — Sites et bourgs vinicoles. — Le lac Okdala et sa légende. — Tsinandàli. — La ville de Télaf. — Ruines de Grémi. — Quaréli et sa forteresse; chronique de guerre. — L'*arba* et son attelage. — Au pays des Didos. — Retour à Signach. — Lagodecki et son parc. — Mon excursion en 1881. — La nuit dans la forêt de Gombor. — Retour à Vienne. 225

Souvenirs d'un voyage aux Nilgherries. — Les Todas, par Mme Janssen. 241

Une visite aux îles Lou-Tchou, par M. J. Revertegat. 250

Exploration du Haut Niger, par M. le commandant Gallieni, de l'infanterie de marine.

Avant-propos. 257

La mission du Haut Niger. — Le gouverneur Brière de l'Isle. — Expédition préliminaire de Bafoulabé. — Voyage de la mission à bord du *Dakar* et du *Cygne* jusqu'à Podor. — Route de la mission sur le Sénégal jusqu'à Bakel. 258

Bakel. — Organisation du convoi. — Le cuisinier Yoro. — Les chefs de convoi. — L'interprète Alpha Séga. — Attaque des Maures. 268

Arrivée et séjour à Médine. — Le Félou. — Sabouciré. — Les chutes de Gouina. — Arrivée à Bafoulabé. . . 276

Passage du Bafing et entrée en pays inconnu. — Route le long du Bakhoy. — Passage de Kalé. — Défilé de Niakalé-Ciréa. — Attaque d'hippopotames. — Solinta et Badumbé. — Arrivée à Fangalla 289

Séjour à Fangalla. — Bivouac à Toudora. — Campement de la mission. — Passage du Bakhoy au gué de Toukoto. — Attaque d'un lion. — Entrée dans le Fouladougou. — Le guide Abdoulaye. — Arrêt à Kobaboulinda. — Cupidité des indigènes de Goniokori. — Souvenirs de Mungo Park. — Le chef de Manambougou. — Incendie de Sérinafara. — Arrivée à Kita. 305

Expéditions sur le fleuve Fly (Nouvelle-Guinée [Océanie]), par M. Louis d'Albertis.

La *Néva*. — En remontant la Fly. — La rivière Alice. — On approche des montagnes. — Précieuses trouvailles dans une maison abandonnée. 322

Les Alpes Papoues. — Un hangar funéraire. — Luttes contre le fleuve, ses hauts-fonds, ses courants; accidents divers. 326

Descente de la Fly. — Tentative d'exploration de la rivière Alice. — Retour à la Fly. — Une « cathédrale » néo-guinéenne. 326

L'île Mibou, séjour de malheur. — Moatta. — Maïno et son cochon. — Progrès de la civilisation. — De Moatta à Somerset. 328

L'île Pole. — Moatta. — Entrée dans le fleuve. — Escarmouche avec les naturels. — Longue bataille, victoire. 330

Une première bataille. — La carte de la Fly. — Un vénérable patriarche. — Fusées et feux de Bengale. — Mes conquêtes. — L'ambulance. — Des sauvages peu commodes. — Nouveaux combats. — Disparition d'un Chinois. — Les Séleucides. — Une triste prouesse. — Une halte forcée. 331

Nouveaux combats. — Bob tue un sauvage. — Difficultés sur difficultés. — Triste mois d'août. — Mort d'Ah-Tong. 333

Désertion des Chinois. — La *Néva* court à leur poursuite, ou plutôt à leur secours. — Accidents et contre-temps. — Rébellions de ce qui reste d'équipages. — Nouvelle et dernière tentative pour remonter la Fly. 334

Cinq hommes tués dans nos dernières rencontres avec les indigènes. — Je quitte la Fly pour ne jamais la revoir. 336

La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon.

Safed. — Hounin. — Lac Houlèh. — Tell el Kady. — Banias. — Mejdel ès Schems. — Lac Phiala. — Damas. 337

Grand Hermon. — Hasbeya. — Rascheya. — Damas. 353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Damas (suite et fin) 369

Souk-Barada. — Zebedany. — Ba'albek. — Lac Yammouni. — Akoura. — Émêch. — Hakel. 385

Gebeil. — Vallée du Nahr Ibrahim. — Afka. — Meirouba. — Antoura. — Grottes du Nahr el-Kelb. — Retour à Beyrouth. 401

Revue géographique 417

Table des gravures. 425

Cartes et plans. 431

Table des matières. 433

6649. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr